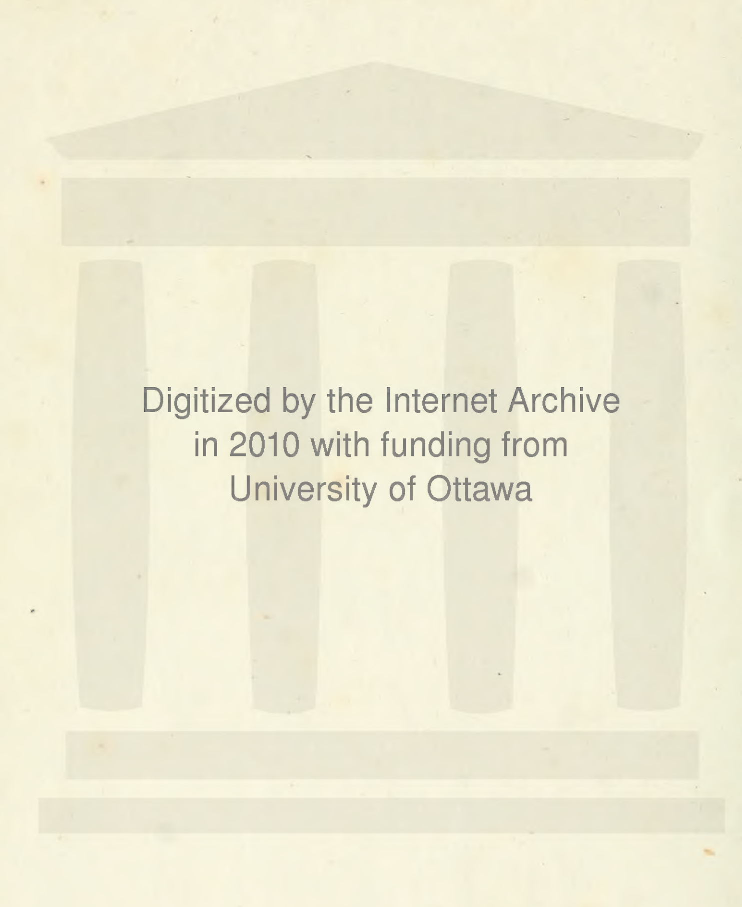








[pages réparées : IV, V et t. II. p. 243]

Alfred Maître 3 mars 1859

OEUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKSPEARE

[2 vols. reliés en 1]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKSPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

BENJAMIN LAROCHE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR BOIS, GRAVÉES PAR **DEGHOUY** SUR DES DESSINS ORIGINAUX

DE FÉLIX BARRIAS

.... soul of the age!
The applause, delight, the wonder of our stage
My Shakspeare, rise! ....
Ben Jonson.

Dear son of memory, great heir of fame,
....
Thou in our wonder and astonishment
Hast built thyself a live-long monument!
J. Milton.

Mellifluous and honey-tongued Shakespeare
Meres.

TOME PREMIER

Paris

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

TABLE DU PREMIER VOLUME

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

NOTICE SUR SHAKSPEARE

William Shakspeare a eu la destinée d'Homère; ses œuvres subsistent et subsisteront à travers les siècles. Les détails de sa vie sont à peu près inconnus, et il ne reste guère de son existence personnelle que des récits peu avérés, et surtout contradictoires. Chose étrange! l'histoire, qui n'a pas dédaigné de consigner dans ses annales les actes les plus insignifiants de la vie des plus minces personnages, ne nous a presque rien transmis sur ces deux gigantesques génies, qui ont occupé et occuperont éternellement une si large place dans l'imagination des hommes. A quoi faut-il attribuer cette singulière anomalie? Quelle raison en donner? Il en est une qui s'offre d'abord : les grands écrivains s'absorbent dans leur œuvre et s'y ensevelissent comme dans un immense et magnifique mausolée. Le Nil cache sa source à l'Égypte, tout en lui versant la fécondité et l'abondance.

A moins donc que la vie des écrivains illustres n'ait été mêlée à de grands événements contemporains, comme le fut celle de Dante et de Milton, l'histoire se tait sur leurs actes, et la postérité ne les connaît que par leurs œuvres. Cette obscurité même dans laquelle s'enveloppe leur existence matérielle fait ressortir l'éclat de leur gloire, et forme une sorte d'auréole autour de leur renommée.

Dans la biographie de Shakspeare, l'historien en est presque toujours réduit à des conjectures. On ignore même l'orthographe véritable de son nom. De sept ou huit différentes manières d'écrire ce grand nom, deux seulement continuent à revendiquer la prééminence, et à maintenir leurs prétentions rivales. Jusqu'à nos jours, l'usage avait consacré l'orthographe de *Shakspeare* : celle de Shakspere semble aujourd'hui prévaloir. Nous avons cru devoir rester fidèles à la première, qu'une longue habitude a consacrée; les noms sont des monuments : ils ne sont vénérés qu'à la condition d'être immuables.

William Shakspeare naquit à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, le 23 avril 1564, de John Shakspeare, négociant en laines; sa mère était fille unique d'un gentilhomme de Wellingcote, dans le même comté, nommé Arden, et d'une famille ancienne et justement honorée.

Il paraîtrait que le père de Shakspeare, d'abord dans l'aisance, éprouva des revers de fortune qui l'obligèrent à résigner ses fonctions de membre du conseil municipal de sa ville natale. L'éducation de William dut se ressentir de cette réduction inattendue des ressources de la famille. Aussi ne fit-il que des études imparfaites; il suivit les classes de l'école communale de Stratford. Il y acquit une dose de latinité suffisante pour lire dans l'original les auteurs les plus faciles de l'ancienne Rome, mais sans pousser beaucoup plus loin son érudition classique. On ignore à quel âge ses études commencèrent, à quel âge il les termina. Il est probable qu'il fut obligé de les interrompre de bonne heure, pour s'occuper du commerce de son père. Plusieurs de ses biographes prétendent qu'il ne tarda pas à entrer dans l'étude d'un avoué; et cette opinion est assez vraisemblable. Les drames de notre auteur présentent une foule de passages qui révèlent dans l'écrivain une connaissance intime et approfondie de la phraséologie légale.

Quoi qu'il en soit, Shakspeare venait à peine d'atteindre sa dix-huitième année, lorsqu'il entra dans la carrière grave, dans la voie épineuse du mariage. Il épousa Anne Hathaway, fille d'un propriétaire aisé des environs de Stratford. La prudence et la réflexion ne présidèrent pas à cette union, qui, tout porte à le croire, ne fut pas heureuse. En ceci, Shakspeare eut le tort de Dante et de Milton. Sa femme avait, dit-on, huit ans de plus que lui. Elle était née en 1556; elle ne tarda pas à lui donner une fille, qui fut nommée Susanne, puis une seconde fille et un fils jumeaux, Judith et Hamnet, baptisés le 2 février 1584.

Peu de temps après cette double naissance, Shakspeare quitta Stratford et partit pour Londres. Les motifs de ce départ subit, de ce soudain changement de résidence, de cette aventureuse apparition sur un théâtre nouveau pour lui, ont été l'objet d'innombrables commentaires, et n'ont jamais été expliqués d'une manière satisfaisante. Un cerf tué dans le parc d'un propriétaire du voisinage, un délit de chasse ou de braconnage, suivi d'un commencement de poursuites judiciaires, obligea, dit-on, le jeune Shakspeare à chercher un refuge dans la capitale et à s'y créer des moyens d'existence. Nous ne savons ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce récit, qui, du reste, n'a rien de trop invraisemblable, et que la plupart des commentateurs ont adopté. Shakspeare arriva à Londres en 1586; il avait alors vingt-deux ans. A quelle occupation se livra d'abord le jeune fugitif? C'est ce qu'il nous serait encore difficile d'établir avec certitude. Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à devenir comédien et à rentrer dans la troupe de l'un des théâtres de Londres les plus en vogue, celui de Blackfriars.

Chargé d'abord de rôles subalternes, son mérite le fit bientôt parvenir à des emplois plus élevés; tout porte même à croire qu'il devint un acteur assez distingué; mais s'il n'avait que ce titre aux suffrages de la postérité, il y a longtemps que son nom serait tombé dans l'oubli. Incontestablement Shakspeare devait posséder une connaissance approfondie de l'art du comédien. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les conseils sensés, les préceptes habiles adressés par Hamlet aux acteurs qu'il a chargés de représenter une pièce de sa composition devant l'usurpateur du trône de Danemark.

Dans ce drame d'Hamlet, la plus admirable peut-être des compositions de cet étonnant génie, la tradition rapporte qu'il jouait le rôle de l'ombre. On remarquera que, de tous les rôles des drames de Shakspeare, celui-là est peut-être le plus éloquemment écrit, le plus poétiquement beau, et c'est sans doute la raison pour laquelle le poëte l'affectionnait et voulait s'en charger lui-même.(1)

Le génie de Shakspeare ne tarda pas à s'allumer au contact du théâtre. Dans la profession de comédien, il n'avait d'abord cherché qu'une ressource, que des moyens d'existence; mais ces moyens une fois assurés, l'incertitude sur son sort, l'inquiétude sur l'avenir, ayant fait place à la sécurité et à l'aisance, son génie se tourna de lui-même vers la pratique du grand art que son adolescence avait rêvé, vers la poésie. Le poëme ravissant de *Vénus et Adonis* fut, dit-on, son premier essai; il porte, en effet, le cachet d'une âme jeune, d'une imagination adolescente. Lui-même il l'appelle *The*

(1) Il ne s'est conservé que peu de souvenirs de son jeu théâtral. Son chef d'œuvre, dit-on, était le rôle du spectre dans Hamlet; et encore un pamphlet du temps se moque de sa voix, et compare au cri d'une marchande d'huîtres son cri sépulcral, Vengeance! Hamlet! (Villemain.)

first heir of his invention : le premier enfant de son imagination. Bien que ce poëme de Shakspeare n'ait été publié qu'en 1593, on s'accorde à assigner à sa composition l'intervalle écoulé de 1587, époque de son arrivée à Londres, à 1590, époque de ses premiers débuts dans la carrière dramatique.

Shakspeare trouva le théâtre de son pays dans le même état à peu près où était notre théâtre national alors que notre grand Corneille vint le tirer de la barbarie.

En Angleterre comme en France, comme dans tout le reste de la chrétienté, les *Mystères*, les *Moralités*, occupèrent exclusivement la scène jusque vers le milieu du seizième siècle.

La représentation de la première tragédie régulière eut lieu en 1562, deux ans avant la naissance de notre auteur. En 1566 fut jouée la première comédie à laquelle il soit possible de donner ce nom. C'est aussi à cette époque que doit être placée l'apparition du premier drame historique, germe encore informe et abrupte que devait féconder plus tard le génie d'un grand homme.

De 1566 à 1590, le progrès fut réel sans doute, mais lent; et si çà et là apparaissent quelques talents rares et énergiques, le reste ne présente guère qu'une longue série d'œuvres fastidieuses et ampoulées. Il n'est guère possible de citer, au milieu de ces tentatives impuissantes et avortées, que la *tragédie de Gorboduc*, de Thomas Sackville, lord Buckhurst, représentée à Whitehall devant la reine Élisabeth et toute sa cour, le 18 janvier 1562; l'*Édouard II* et le *Faustus* de Marlowe, écrivain vigoureux et d'un incontestable mérite, dont le génie inculte et sauvage dépassait presque toujours le but, et dont les efforts exagérés, en cherchant le tragique, n'aboutissaient qu'à l'horrible.

Shakspeare, dès ses premiers pas dans la carrière, laissa bien loin derrière lui la foule de ses prédécesseurs. Ici, une question importante se présente au biographe : quelle est la pièce qui marqua le début de Shakspeare? L'obscurité qui règne sur toute l'existence individuelle et littéraire du barde de Stratford s'étend sur cet épisode de sa vie comme sur tout le reste. Les commentateurs ont cherché à suppléer aux faits par les conjectures. Les uns veulent que la première pièce de Shakspeare ait été *Périclès*; d'autres désignent la deuxième partie de *Henri VI*. Quant à la première, on s'accorde généralement à penser qu'elle n'est pas de lui. En l'absence d'informations précises, il est difficile de prononcer sur une question de cette gravité. Notre opinion, à nous, c'est que le plus ou moins de perfection de ses drames n'est point un critérion sûr pour leur assigner une date, soit fixe, soit relative. Les génies comme celui de Shakspeare n'ont pour ainsi dire point d'enfance : selon l'expression de Corneille, qui lui-même est un exemple frappant de cet éclatant privilége du génie,

> Leurs pareils à deux fois ne se font pas connaître,
> Et pour leurs coups d'essais veulent des coups de maître.

L'un des premiers débuts de Corneille ce fut le *Cid*, ce premier chef-d'œuvre, d'autres productions du même auteur l'ont parfois égalé, jamais surpassé. Pourquoi n'en serait-il pas de même de Shakspeare? La classification chronologique des fables de la Fontaine est connue : faites un choix, si vous pouvez, entre tous ces chefs-d'œuvre; les premiers en date sont-ils inférieurs aux derniers? Racine a-t-il jamais fait mieux qu'*Andromaque?* On répond en citant *Alexandre*, et *les Frères ennemis*. Ces deux drames ne sont point des œuvres spontanées du génie de Racine; ce sont des études sur Corneille. *Andromaque* est la première fille de sa pensée individuelle et intime, le premier enfant de son génie; et voilà pourquoi elle est empreinte d'un cachet de perfection que *Britannicus* et *Phèdre* elle-même n'ont point surpassé.

Shakspeare fut le créateur de son art; il dut d'avance en asseoir les bases, en arrêter les proportions, en dessiner les contours; cela fait, il se mit à l'œuvre avec une imagination vierge, que ne préoccupait point l'imitation des œuvres d'autrui. Qu'était-ce que ces œuvres? Étaient-elles assez puissantes pour commander l'admiration du jeune Shakspeare? Si son génie naissant eût admiré les productions de ses prédécesseurs, il aurait pu augmenter le nombre de ces hommes médiocres, il ne se fût jamais élevé au-dessus d'eux; au contraire, l'admiration de Corneille était compatible avec la possession du génie le plus haut, des plus nobles facultés; Racine put donc, sans déchoir, commencer par imiter Corneille; puis, semblable au navigateur qui s'aperçoit qu'il a fait fausse route, il est naturel qu'il ait viré de bord, et tourné la proue de son poétique navire vers les régions sublimes où l'attendaient *Andromaque*, *Phèdre* et *Athalie*.

Entre les trente-cinq drames qu'a produits Shakspeare, il en est, sans contredit, qui sont inférieurs aux autres; mais cette infériorité n'est pas une raison suffisante pour établir l'antériorité de leur date; le plus beau talent ne saurait toujours être égal; le choix du sujet influe beaucoup sur les qualités de l'œuvre. Et puis la vie a ses vicissitudes de bien et de mal-être intellectuel; la santé de l'intelligence n'est pas plus uniforme que celle du corps. Ce qui confond d'étonnement, c'est que, sur ces trente-cinq drames, il en est vingt-huit d'une perfection d'exécution si achevée, qu'il est impossible de leur assigner un rang dans l'échelle du mérite; tous, à des titres divers, réclament et obtiennent une part égale dans notre admiration et nos prédilections. Sur les sept autres, il en est trois, *Périclès*, et la deuxième et troisième partie de *Henri VI*, qui sont évidemment d'une autre main que celle de Shakspeare; il en a seulement refait les principaux passages, remanié le style en entier, et les a appropriés à la scène. Parmi les quatre autres, il en est deux qui portent évidemment un cachet de jeunesse et de noviciat; ce sont *les Deux gentilshommes de Vérone*, et *Peines d'amour perdues*; et cependant, ce sont deux drames délicieux, pleins d'une grâce charmante, d'une verve intarissable; ils sont loin de déparer leurs rivaux, et leur absence serait une perte irréparable. Deux autres enfin ne doivent leur infériorité qu'au choix du sujet : c'est *le Roi Jean*; c'est *Troïle et Cressida*. Dans le premier de ces drames, le poëte avait à lutter contre un obstacle insurmontable, le caractère odieux et repoussant d'un monarque cruel et imbécile. L'autre est par le fait, et devait être, sans doute, une parodie de l'épopée homérique. Mais avec quelle vigueur de talent cette parodie est exécutée! Comme les héros de l'Iliade, dépouillés de leur majesté épique, sont individualisés, et avec quelle rare supériorité de burin l'auteur les a gravés dans notre mémoire!

Quant au drame de *Titus Andronicus*, que nous n'avons point admis dans notre recueil, et à la première partie de *Henri VI*, que nous n'avons admise que pour sa valeur historique et parce qu'elle rend plus intelligibles certains passages des deux autres parties de cette trilogie, tous les commentateurs s'accordent à reconnaître qu'il n'y a pas dans ces deux drames dix lignes qui appartiennent en propre à Shakspeare : nous n'avons donc pas à l'en justifier.

Les contemporains de Shakspeare saluèrent avec enthousiasme l'astre nouveau qui se levait sur la scène britannique; des succès éclatants et non interrompus accompagnèrent tous ses pas dans la carrière dramatique; son beau talent et son beau caractère lui valurent d'illustres amitiés. En tête de ces hommes qui furent les premiers à rendre hommage au talent sincère et consciencieux, il faut citer le comte de Southampton, grand seigneur jeune et brillant, qu'attendaient dans la carrière politique d'illustres succès et de grands revers; Shakspeare a laissé dans ses sonnets un impérissable monument de l'amitié enthousiaste et persévérante qui unissait ces deux âmes si bien faites pour se comprendre. La protection du comte ne faillit jamais au poëte, et ses magnifiques bienfaits vinrent plus d'une fois le chercher, sans que l'indépendance de ses affections en ait jamais été altérée.

L'exemple du comte fut suivi par la reine Élisabeth, qui jusqu'à la fin de son règne étendit sur Shakspeare une éclatante protection. Ce fut même, dit-on, à sa demande qu'il composa une de ses plus amusantes comédies, *les Joyeuses commères de Windsor*. Charmée du personnage de Falstaff dans les deux parties de *Henri IV*, après avoir vu ce héros comique dans tant de situations diverses, elle exprima le vœu de le voir figurer dans le rôle d'amoureux. Le goût délicat de Shakspeare se refusa à prostituer ainsi l'amour, cette inépuisable source de tout ce qu'il y a de grand et de beau dans l'âme humaine, et, au lieu du Falstaff amoureux, il offrit à ses spectateurs un Falstaff sensuel et lubrique, comme il devait l'être. Le successeur d'Élisabeth, Jacques Ier, ne témoigna pas pour le poëte de Stratford moins de prédilection et de sympathie. A peine monté sur le trône, en 1603, il octroya à une compagnie dont Shakspeare était l'un des principaux membres un privilége pour l'exploitation du théâtre le Globe. C'est à dater de cette époque que Shakspeare, auteur dramatique, directeur d'une exploitation théâtrale, cessa de joindre à ces titres celui de comédien, différant en cela de notre Molière, qui continua jusqu'au bout son rôle de chef de troupe, et mourut sur le théâtre de sa gloire.

De 1605 à 1612, on voit Shakspeare ajouter chaque année de nouveaux fleurons à sa couronne; les chefs-d'œuvre se suivent sans interruption, jusqu'au moment où arrivé à sa quarante-neuvième année, dans toute la force de l'âge, dans toute la vigueur de son génie, on le voit résigner ses fonctions de directeur de théâtre, réaliser sa fortune et se retirer dans sa ville natale, au sein de sa famille, qu'il n'avait jamais manqué de visiter chaque année, et à laquelle il alla se réunir pour ne plus s'en séparer.

L'un de ses trois enfants, son fils Hamnet, était mort à l'âge de

douze ans, en 1596. Il lui restait ses deux filles, Judith et Susanne. Cette dernière était l'enfant chéri de son père; elle le méritait par ses hautes qualités, par sa supériorité intellectuelle. En 1607, il l'avait mariée au docteur Hall, homme de talent et de science, digne d'une telle femme et d'un tel père. Judith se maria plus tard, en 1616, à l'âge de trente-deux ans, et l'union qu'elle contracta n'obtint pas, dit-on, l'approbation paternelle.

Le bonheur le plus pur dut accompagner le grand homme dans sa retraite. Possesseur d'une fortune considérable pour l'époque, et qui équivaudrait de nos jours à vingt-cinq mille livres de rente, propriétaire d'une maison à Londres, de celle qu'il habitait à Stratford, ainsi que de terres assez considérables, Shakspeare ne s'occupa plus qu'à jouir en paix de ce qui lui restait à vivre; mais trois années de cette existence si heureuse et si douce s'étaient à peine écoulées, que la mort vint y mettre un terme, le 23 avril 1616, le jour anniversaire de sa naissance. Il venait alors de compléter sa cinquante-deuxième année. La même année, le même jour, l'Espagne perdit l'immortel auteur de *Don Quichotte;* ainsi, par un de ces inexplicables décrets de la Providence, ces deux grands flambeaux intellectuels qui avaient jeté sur leur patrie et sur le monde une si vive lumière, s'éteignirent en même temps. La Providence en avait allumé deux autres, et se préparait à en allumer un troisième; Corneille et Milton étaient nés, Molière allait bientôt naître.

L'art dramatique, tiré du chaos par Shakspeare, après avoir, de son vivant, atteint son plus haut degré de splendeur, continua à briller après lui, d'un éclat moins vif, mais glorieux encore. Son exemple lui avait créé des rivaux : John Fletcher, auteur de comédies charmantes, où l'on ne peut blâmer qu'un peu trop de licence; Massinger, dont le talent énergique et pur est empreint d'une émotion si chaleureuse et si vraie; Forb et Webster, si digne de marcher sur ses traces; Benjamin Johnson surtout, chef d'une école à part, s'éloignant de Shakspeare par la forme, son heureux rival dans la comédie, ramené par lui aux proportions classiques et à la peinture savante des caractères : voilà les hommes qui restaient pour continuer l'œuvre de Shakspeare. Si l'on ajoute à ces hommes, l'éternel honneur de la muse dramatique, un autre génie non moins éclatant dans une direction différente, Spencer, l'immortel auteur de *Fairy Queen*, épopée ravissante dont l'antiquité ne nous offre point le modèle, dont rien depuis n'a surpassé la poésie magique, la grâce enchanteresse, on doit reconnaître que ce n'est pas à tort que le siècle d'Élisabeth a pris place dans l'admiration des hommes à côté des siècles d'Auguste, de Périclès, de Léon X et de Louis XIV.

Quant à Shakspeare, l'astre le plus brillant de cette glorieuse pléiade, sa place lui est depuis longtemps assignée à côté d'Homère, de Dante et de Milton, de ces phares lumineux qui dominent et qui éclairent toute une époque. Où est le temps où Voltaire, du haut de son orgueil académique, traitait Shakspeare de barbare, de sauvage ivre, et appliquait à ses œuvres l'honnête procédé de traduction qu'il avait essayé pour la Bible; où Letourneur, dans sa prose traînante et décolorée, étouffait l'énergique et naïve expression du cygne de l'Avon sous le luxe burlesque de ses circonlocutions, et passait sans façon sous silence les scènes qui n'étaient pas à sa convenance, comme on se détourne en marchant du lépreux dont on craint le contact; où Ducis, prenant ce grand homme sous la protection risible de ses lourds et monotones alexandrins, travestissait classiquement ses plus nobles chefs-d'œuvre? Quelle affligeante mutilation du génie! Voyez : sous la cognée, instrument de dommage, l'arbre est dépouillé de ses pittoresques rameaux, du luxe de son feuillage! il n'en reste plus qu'un tronc mort et défiguré. Othello est devenu un matamore drapé en empereur romain; le roi Lear, un Cassandre classique; Roméo et Juliette, oubliant leur naïf et poétique amour, sont devenus des marionnettes débitant leurs transports en hémistiches mesurés, en tirades correctes; procédé expéditif en effet, véritable saignée à blanc qui d'un corps plein de vie fait un cadavre.

Shakspeare appartient à la renaissance par la date de son existence et au moyen âge par la nature de son talent. Le moyen âge avait régné pendant dix siècles sur les ruines de l'antiquité, sur les débris du cadavre romain. La renaissance fut une immense réaction de la raison humaine contre la barbarie, de l'art grec et romain contre l'art gothique. Shakspeare entra dans la carrière alors que le moyen âge était vaincu, réunissant dans un foyer brûlant les rayons épars de ce soleil brisé, il fut le dernier effort du moyen âge expirant, il coordonna ce qu'il y avait de naïve énergie, de poétique beauté, il rassembla tous ces éléments épars, il les soude habilement, il en forma son drame. Il refusa de jeter ses magnifiques créations dans le moule grec ou romain, son génie aurait étouffé dans ce cadre restreint, il lui fallait un horizon plus vaste; toute sa carrière fut une énergique et glorieuse lutte contre le courant qui entraînait la littérature contemporaine vers les modèles de l'antiquité; il protesta contre cette tendance servile. Il mourut; le mouvement imprimé par lui se continua quelque temps encore, puis la réaction s'arrêta; Malherbe et Corneille bâtirent et consolidèrent l'édifice classique dont Boileau et Racine harmonisèrent les proportions, et qu'ils décorèrent en épuisant toutes les ressources d'un travail savant et achevé.

Le mérite dramatique de Shakspeare est aujourd'hui incontesté; son mérite littéraire n'est guère apprécié que dans sa patrie. Comment en effet faire passer dans une traduction des beautés nationales, et pour ainsi dire locales? comment transporter d'un sol dans un autre ces plantes exotiques? comment conserver à cette poésie pittoresque et vigoureuse son allure indépendante, sa grâce native? c'est la rose qu'on ne saurait séparer de sa tige épineuse sans lui faire perdre de son parfum. (1)

Shakspeare est tour à tour Corneille, Molière et la Fontaine. Il est Corneille dans ses grandes peintures historiques, comme dans *Coriolan* et *Jules César*. Il est Molière dans ses comédies et dans quelques-uns de ses drames, par exemple dans *Richard III*, cette admirable peinture de Tartufe roi. Il a, comme Molière, créé des types comiques immortels : tel est son Falstaff. Il est la Fontaine pour le talent d'observer la nature dans ses moindres détails et de la peindre avec une inimitable fidélité; pour cette philosophie douce et bienveillante qui anime toutes ses compositions, et fait aimer leur auteur. Il est plus poëte qu'aucun de ces trois hommes : il a porté plus loin qu'aucun d'eux les qualités qui les distinguent, il en possède d'autres qui leur sont étrangères. Poëte comique, sa verve de gaieté est spontanée, vive, intarissable; poëte tragique, il a tendu plus énergiquement qu'aucun de ses rivaux ces deux grands ressorts de l'âme humaine, la pitié et la terreur. (2) Mais il n'a pas borné là sa carrière; il a porté bien au delà ses explorations hardies; il a reculé les domaines de la muse dramatique; il s'est aventuré dans de nouveaux et délicieux parages où nul ne l'a suivi, où nul ne le suivra peut-être. Les autres poëtes ne nous présentent qu'un côté de l'existence humaine; dans Shakspeare on la voit sous toutes ses faces : il évoque tour à tour devant nous toutes les conditions, tous les âges, toutes les infortunes et toutes les joies. Il nous promène de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement. On dirait qu'il a voulu se peindre dans le personnage de Prospéro, du drame de *la Tempête*. Comme lui, il tient une baguette magique qui soulève et calme tour à tour les orages, qui lui asservit les intelligences, qui commande à la nature entière, et même au monde des esprits. Shakspeare est le plus grand peintre des temps anciens et modernes. Quelques-unes de ses compositions sont, par leur grâce angélique, leur beauté céleste, dignes de Raphaël et de l'Albane.

Corneille a écrit pour les grandes âmes; Racine pour les âmes tendres; tous deux ne peuvent être goûtés que par les esprits d'élite, les hautes intelligences. La Fontaine, Molière et Shakspeare ont écrit pour tous les membres de la grande famille humaine. Chacun d'eux peut s'appliquer ces paroles de Térence :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.

L'homme mûr les goûte, l'enfance les comprend et les aime. Ce sont trois poëtes universels. Leurs œuvres, si l'on en excepte Homère et la Bible, sont celles qui vivront le plus longtemps dans la mémoire des hommes.

De pareilles œuvres sont le désespoir et l'écueil des traducteurs. Le public connaît nos principes en matière de traduction; nous avons eu occasion de les appliquer aux œuvres de lord Byron, et le public les a sanctionnés de son suffrage. Dans les œuvres de Shakspeare, nous avions à lutter contre des difficultés d'un autre ordre. Byron, poëte contemporain, exprime des idées qui sont les nôtres; ses sympathies et ses haines trouvent de l'écho dans nos cœurs et dans nos intelligences. Dans Shakspeare, tout change. Les temps modernes s'effacent; nous sommes transportés au moyen âge; les choses et les hommes ne sont ni les hommes ni les choses d'à présent; les événements sont autres : la langue qu'on y parle n'est plus la nôtre. Aussi pour le traducteur les difficultés redoublent; nous ne nous flattons pas de les avoir toutes surmontées. Avant nous, les traductions n'étaient que des imitations plus ou moins habiles, plus ou moins ingénieuses, de l'auteur original. Le style, ce vêtement de la pensée, était celui non de l'auteur mais du traducteur. L'originalité disparaissait, remplacée par la monotonie. Une phraséologie verbeuse étouffait la majesté de Mil-

(1) Nul poëte ne fut [illegible] plus national. Shakspeare, c'est le génie anglais personnifié. Dans [illegible]

(2) [illegible] (Villemain.)

ton, l'énergie de Byron, la pittoresque expression de Shakspeare. Nous pensâmes que c'était là un faux système, nous nous appliquâmes à reproduire non-seulement le fond, mais aussi la forme; non-seulement la pensée, mais encore le langage. Le public nous a su gré de nos efforts, qu'un légitime succès a couronnés. Alors est venu le troupeau des imitateurs, *servum pecus*. Ils se sont mis à l'œuvre. Leurs productions sont sous les yeux du public; c'est à lui de les juger, et nous aurions mauvaise grâce à devancer son arrêt. Seulement nous nous permettrons de dire que la tâche d'un traducteur habile et fidèle n'est pas aussi facile que certaines gens voudraient le faire croire. Traduire fidèlement, ce n'est pas mettre servilement le mot sous le mot; c'est là un procédé qui n'est pas neuf, et qui, dans nos colléges, est depuis longtemps pratiqué par les élèves de sixième. Traduire fidèlement, c'est empreindre son style de la couleur de l'écrivain original; c'est lutter de talent et de génie avec son auteur; c'est être gracieux avec Spencer, brillant et pur avec Pope, concis et nerveux avec Bacon, majestueux avec Milton, énergique et pittoresque avec Dryden; il faut avoir fait de son auteur une étude longue et persévérante; il faut en avoir une connaissance complète et intime; il faut en outre s'être initié à toutes les ressources de sa propre langue; il faut s'être de longue main exercé à l'assouplir, à la dompter, à lui faire prendre à volonté toutes les formes, même les plus étrangères à son génie et à son allure. Or, c'est là une œuvre laborieuse, longue, difficile,

. . . . Et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Notre traduction contient trente-six drames, parmi lesquels il en est un (la première partie de *Henri VI*), qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'est pas de Shakspeare. Toutefois nous l'avons conservé, parce qu'il sert à faire mieux comprendre les deux autres parties de cette trilogie historique. Nous n'avons pas cru devoir admettre *Titus Andronicus*, que tous les commentateurs s'accordent à repousser, quoique tous les éditeurs persistent à le comprendre dans leur collection. Ce drame barbare et absurde ne porte dans aucune de ses parties l'empreinte du style ni du génie de Shakspeare. Au contraire, ce double caractère se retrouve à chaque ligne dans la composition de *Périclès*; aussi l'avons-nous conservé.

Nous n'avons pas classé les drames de notre auteur dans leur ordre chronologique; par plusieurs raisons, d'abord à cause de l'incertitude qui règne à cet égard parmi les commentateurs; ensuite parce que ce classement eût jeté de la confusion dans les drames historiques, composés à des époques très-diverses, et les eût rendus inintelligibles : — par exemple, la composition des deux parties de *Henri VI* a précédé celle des deux parties de *Henri IV*; — enfin par le désir de jeter de la variété dans une collection si nombreuse. Ainsi *la Tempête*, qui ouvre la marche de ces drames si divers de physionomie et d'allure, n'a été composée qu'en 1611, tandis que les deux parties de *Henri VI* datent de 1592, et que la composition de *Périclès* remonte à 1590.

On remarquera que cette traduction est véritablement complète; nous n'avons rien omis; nous avons cru devoir au plus grand poëte de l'Angleterre de le produire aux regards de notre nation avec tous ses titres bons ou mauvais, laissant au public, ce juge suprême, à prononcer en dernier ressort. Cette loyauté scrupuleuse, nous l'avons crue d'un bon exemple; et à défaut de tout autre mérite, celui-là du moins nous est acquis.

BENJAMIN LAROCHE.



PROSPÉRO. Superbe apparition, mon charmant Ariel.
(Acte I, scène II.)

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE,

TRADUCTION NOUVELLE PAR BENJAMIN LAROCHE.

LA TEMPÊTE,(1)

DRAME EN CINQ ACTES.

ALONZO, roi de Naples.
SÉBASTIEN, son frère.
PROSPÉRO, duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, duc usurpateur de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALVE, vieux et honnête conseiller du roi de Naples.
ADRIEN, FRANCISCO, } seigneurs de la cour de Naples.
CALIBAN, esclave sauvage et difforme.
TRINCULO, bouffon.
STEPHANO, sommelier ivrogne.
UN PATRON DE NAVIRE.
UN CONTRE-MAITRE.
MIRANDA, fille de Prospéro.
ARIEL, génie aérien.
IRIS, CÉRÈS, JUNON, NYMPHES, MOISSONNEURS, } génies.
Autres Génies au service de Prospéro.
Plusieurs Matelots.

Dans la première scène, l'action se passe sur un vaisseau en pleine mer, pendant le reste de la pièce, dans une île inhabitée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un vaisseau en pleine mer, une tempête, le tonnerre gronde, l'éclair luit.

LE PATRON DU NAVIRE, LE CONTRE-MAITRE.

LE PATRON. Holà! contre-maître!

LE CONTRE-MAITRE. Qu'y a-t-il, capitaine?

LE PATRON. Tout va bien; parlez aux matelots..... chassez adroitement, ou nous allons toucher... Alerte! alerte! *Il sort.*

Entrent PLUSIEURS MATELOTS.

LE CONTRE-MAITRE. Courage, enfants! courage! de l'adresse! de l'adresse! enlevez les huniers! attention au sifflet du capitaine! Maintenant, que la tempête souffle tant qu'elle voudra!

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, FERDINAND, GONZALVE et autres.

ALONZO. Contre-maître, de l'attention! où est le capitaine? faites manœuvrer vos gens.

LE CONTRE-MAITRE. Vous feriez bien de rester en bas.

ANTONIO. Contre-maître, où est le capitaine?

LE CONTRE-MAITRE. Ne l'entendez-vous pas? vous gênez la

(1) La tempête [illegible] (Villemain.)

manœuvre; restez dans vos cabines, vous ne faites qu'aider la tempête.

GONZALVE. Ne te fâche pas, mon brave!

LE CONTRE-MAITRE. C'est à la mer qu'il faut dire cela. Allez-vous-en! qu'importe aux vagues le nom du roi? A vos cabines! silence! ne nous dérangez pas!

GONZALVE. C'est bien! mais rappelle-toi qui tu as à ton bord.

LE CONTRE-MAITRE. Il n'y a personne à bord dont je me soucie plus que de moi-même. Vous êtes conseiller du roi, n'est-ce pas? si vous pouvez imposer silence aux vents et persuader à la mer de s'apaiser, nous n'aurons plus à manier un câble; voyons, employez ici votre autorité. Si, au contraire, vous n'y pouvez rien, remerciez Dieu d'être encore vivant, et allez dans votre cabine vous tenir prêt à tout événement. Courage, mes enfants! Hors d'ici, vous dis-je. (*Il sort.*)

GONZALVE. J'ai dans ce garçon-là la plus grande confiance; il ne me paraît pas homme à se noyer; il sent trop la potence pour cela! Tiens-lui parole, ô destinée! tu lui as promis la corde, qu'elle nous soit un câble de salut! Si cet homme n'est pas né pour être pendu, c'en est fait de nous. (*Tous sortent à l'exception des matelots.*)

LE CONTRE-MAITRE revient.

LE CONTRE-MAITRE. Abattez le mât de hune! Doucement! plus bas! plus bas! maintenant, laissez le navire filer. (*On entend des cris dans l'intérieur du navire.*) Peste soit des criards! leur voix domine la tempête et la manœuvre.

Reviennent SÉBASTIEN, ANTONIO et GONZALVE.

LE CONTRE-MAITRE. Encore! que venez-vous faire ici? voulez-vous que nous quittions la manœuvre et que nous nous noyions tous? seriez-vous par hasard charmés de couler à fond?

SÉBASTIEN. Tais-toi, drôle: cesse tes aboiements et tes blasphèmes!

LE CONTRE-MAITRE. Eh bien, manœuvrez vous-même.

ANTONIO. Tais-toi, bavard insolent; nous avons moins peur de nous noyer que toi.

GONZALVE. Je garantis que celui-là ne mourra pas naufragé, dût le vaisseau n'être pas plus solide qu'une coquille de noix.

LE CONTRE-MAITRE. Laissez filer une bordée, déployez les deux voiles... Au large, maintenant, au large!

Entrent PLUSIEURS MATELOTS, mouillés.

LES MATELOTS. Tout est perdu! en prière! en prière! tout est perdu! (*Ils sortent.*)

LE CONTRE-MAITRE. En serions-nous à cette extrémité?

GONZALVE. Le roi et le prince sont en prière, allons nous joindre à eux: notre destinée est commune.

SÉBASTIEN. Je perds patience.

ANTONIO. Nous périssons par la faute de ces ivrognes! maudit bavard! que n'est-il depuis longtemps noyé! pourquoi dix marées ne lui ont-elles pas déjà passé sur le corps?

GONZALVE. Il n'en sera pas moins pendu, quand la mer devrait s'élever contre lui jusqu'à sa dernière vague et entr'ouvrir ses plus profonds abîmes. (*On entend un long cri s'élever de l'intérieur du navire.*)

DES VOIX (*confusément*). Miséricorde! nous sombrons, nous sombrons! Adieu, ma femme! Adieu, mes enfants! Adieu, mon frère! nous sombrons! nous sombrons!

ANTONIO. Mourons tous avec le roi. (*Il sort.*)

SÉBASTIEN. Prenons congé de lui. (*Il sort.*)

GONZALVE. Je donnerais [illegible] dix lieues de mer pour une perche de terrain stérile, genêt, bruyère, n'importe! la volonté d'en haut soit faite! Mieux vaudrait pourtant mourir en terre ferme. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

L'île, [illegible] devant la grotte de Prospéro.

PROSPÉRO, MIRANDA.

MIRANDA. Mon père bien-aimé, si vous avez par la puissance de [illegible] apaisez-les maintenant. On dirait que la mer [illegible] contre le ciel et qu'elle en fait jaillir des feux étincelants. Oh! combien j'ai souffert pour ceux que j'ai vus souffrir! voir briser en morceaux ce courageux navire qui contenait sans doute de nobles créatures! Oh! leurs cris déchirants m'ont percé l'âme! pauvres gens! tous ont péri! Que ne suis-je une divinité puissante! j'aurais fait rentrer l'océan dans les entrailles de la terre, plutôt que de lui permettre d'engloutir ce beau vaisseau avec les infortunés qu'il renfermait.

PROSPÉRO. Calme-toi, mets un terme à ton étonnement; cesse de t'apitoyer: il n'est point arrivé de mal.

MIRANDA. O jour malheureux!

PROSPÉRO. Il n'y a point de mal, te dis-je. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi, pour toi, ma fille bien-aimée, qui t'ignores toi-même, qui ne sais pas ce que fut ton père, qui ne vois en lui que Prospéro, le maître de cette humble grotte.

MIRANDA. Jamais je n'ai songé à en savoir davantage.

PROSPÉRO. Il est temps que je t'instruise de ce que tu dois savoir. Aide-moi à me dépouiller de mon vêtement magique. Bien; comme cela. (*Il pose à terre son manteau.*) Mets là le dépositaire de toute ma science. Essuie tes larmes, console-toi: ce naufrage dont le spectacle douloureux t'a émue d'une compassion si vive, je l'ai ordonné et dirigé avec tant d'art, que dans ce vaisseau dont tu as entendu les cris de détresse et que tu as vu disparaître sous les vagues, pas une âme n'a péri, nul n'a perdu un cheveu de sa tête. Assieds-toi, écoute ce que j'ai à t'apprendre.

MIRANDA. Vous avez souvent voulu me raconter ce que je suis; mais, interrompant ce récit, vous m'avez laissée à mes incertitudes en me disant qu'il n'était point temps encore.

PROSPÉRO. Maintenant ce moment est venu; cette révélation ne peut plus être différée. Écoute-moi donc avec attention. Recueille tes souvenirs: te rappelles-tu une époque antérieure à celle où nous sommes venus dans cette grotte? Je ne le pense pas, car tu n'avais pas plus de trois ans.

MIRANDA. Certainement, mon père, ce temps je me le rappelle.

PROSPÉRO. Comment cela? te rappelles-tu une autre demeure que celle-ci, d'autres personnes que moi? dis-moi ce qui a pu laisser quelque impression dans tes souvenirs.

MIRANDA. Il y a de cela bien longtemps... ces choses s'offrent à ma mémoire plutôt comme un rêve que comme une réalité. N'y avait-il pas autrefois quatre ou cinq femmes qui me servaient?

PROSPÉRO. Oui, Miranda, et un plus grand nombre encore; mais comment se fait-il que tu te rappelles ces choses? que vois-tu encore dans les ténèbres du passé et dans les abîmes du temps? Si tu te souviens de ce qui a précédé ton arrivée en ce lieu, tu dois te rappeler comment tu y es venue.

MIRANDA. C'est ce que je ne me rappelle pas.

PROSPÉRO. Il y a douze ans, Miranda, il y a douze ans, ton père était un prince puissant; il était duc de Milan.

MIRANDA. N'êtes-vous donc pas mon père?

PROSPÉRO. Ta mère était un modèle de vertu; elle m'a dit que tu étais ma fille; et ton père était duc de Milan, et son unique enfant était une princesse; pas moins que cela.

MIRANDA. O ciel! quel malheur nous a amenés ici! ou peut-être fut-ce un bonheur pour nous.

PROSPÉRO. L'un et l'autre, ma fille. Comme tu dis, ce fut un malheur qui nous fit partir, mais ce fut un bonheur qui nous amena ici.

MIRANDA. Oh! mon cœur saigne en pensant aux douleurs que je vous rappelle, et dont je n'ai point conservé le souvenir. Continuez, je vous prie.

PROSPÉRO. Antonio, mon frère et ton oncle... Écoute-moi bien, je te prie. Se peut-il qu'on trouve dans un frère tant de perfidie! lui qu'après toi j'affectionnais le plus, lui à qui je confiai le gouvernement de mes états! A cette époque, de toutes les principautés la mienne était la première, et Prospéro en était le chef; honoré pour ma haute dignité, je n'avais pas d'égal dans les arts libéraux; m'y dévouant tout entier, j'abandonnai à mon frère les soins du gouvernement, et absorbé par mes études secrètes, je devins étranger à mon peuple. Ton oncle déloyal... Tu m'écoutes?

MIRANDA. De toutes les forces de mon attention, mon père.

PROSPÉRO. Une fois qu'il fut au fait, qu'il sut comment accorder des grâces, comment les refuser, avancer celui-ci, réprimer l'ambition de celui-là, il recréa les créatures qui m'étaient dévouées; il se les attacha ou les remplaça par d'autres; disposant des emplois et des employés, il donna à tous les cœurs le ton qui convint à son oreille; il fut comme le lierre qui cachait mon tronc majestueux et absorbait ma verdure. Tu n'écoutes pas; fais attention, je te prie.

MIRANDA. Je vous écoute, mon père.

PROSPÉRO. Ainsi, étranger aux choses de ce monde, tout entier à la solitude, occupé à enrichir mon esprit de ce qui à mes yeux était bien supérieur à la faveur populaire, cet état de choses éveilla dans mon frère déloyal une pensée mauvaise. Ma confiance absolue, sans limites, fit naître en lui une déloyauté non moins grande. Ainsi investi de la souveraineté, ayant à sa disposition non-seulement les trésors que produisait mon revenu, mais encore tout ce que mon pouvoir pouvait lui faire obtenir; semblable à un homme qui, après avoir longtemps répété un mensonge, finit lui-même par y croire, il se crut effectivement le duc, subrogé à tous mes droits, et exerçant les fonctions patentes de la souveraineté avec toutes ses prérogatives : son ambition croissant toujours... Tu écoutes?

MIRANDA. Votre récit, mon père, guérirait de la surdité.

PROSPÉRO. Pour n'avoir plus besoin d'interposer un voile entre le rôle qu'il jouait et celui dont il occupait la place, il voulut être tout à fait duc de Milan; quant à moi, pauvre sire, ma bibliothèque était un duché assez vaste; il me juge incapable d'exercer la souveraineté temporelle; sa soif de pouvoir est si grande qu'il se ligue avec le roi de Naples, s'engage à lui payer un tribut annuel et à lui rendre foi et hommage, soumet sa couronne de duc à la couronne royale, et ravale au plus ignoble abaissement le duché de Milan, qui jusqu'alors n'avait courbé la tête sous aucun joug.

MIRANDA. O ciel!

PROSPÉRO. Remarque bien les conditions de cette ligue, ainsi que l'événement, et dis-moi s'il est possible que ce soit là un frère.

MIRANDA. Je pécherais si je n'avais une opinion honorable de mon aïeule : des entrailles vertueuses ont donné le jour à de coupables fils.

PROSPÉRO. Venons maintenant aux conditions de leur pacte. Le roi de Naples, mon ennemi invétéré, accédait à la demande de mon frère; en retour de l'acte de foi et hommage et de je ne sais quel tribut, il était convenu que le roi me chasserait, moi et les miens, du duché, et conférerait à mon frère la souveraineté de Milan avec tous les honneurs qui y étaient attachés; une armée déloyale fut donc levée; et une nuit fixée pour l'exécution, Antonio ouvrit les portes de Milan, pendant qu'au milieu des ténèbres, des hommes commis à cet effet me faisaient partir à la hâte avec ma fille tout en pleurs.

MIRANDA. O pitié! puisque j'ai oublié comment j'ai pleuré ce malheur, je vais de nouveau le pleurer maintenant. Votre récit m'arrache des larmes.

PROSPÉRO. Écoute-moi encore un moment, et je vais en venir à ce qui nous occupe en cet instant, sans quoi le récit que je viens de te faire serait sans objet.

MIRANDA. Pourquoi ne vous ont-ils pas fait mourir alors?

PROSPÉRO. Bien demandé, ma fille; mon récit provoque cette question. Ma chère enfant, ils n'ont point osé (tant mon peuple me portait d'affection) : ils n'ont pas voulu imprimer à cet événement un cachet de sang; mais ils ont revêtu leurs coupables fins de couleurs plus [illegible]. En somme, ils nous firent entrer à la hâte dans une barque qui nous transporta à quelques lieues en mer; là ils avaient préparé un bateau délabré, une carcasse pourrie, dépourvue d'agrès, de voiles et de mât; les rats eux-mêmes l'avaient instinctivement quitté : c'est là qu'ils nous placèrent, nous laissant mêler nos cris aux mugissements de la mer, et nos soupirs au souffle des vents, dont la voix plaintive semblait s'attendrir sur nous.

MIRANDA. Hélas! quelle cause de douleurs je fus alors pour vous!

PROSPÉRO. Oh! tu fus, au contraire, l'ange qui me sauva! animée d'une céleste fortitude, tu souriais, toi, tandis que moi, succombant au poids de mes maux, je mêlais à la mer l'amertume de mes pleurs : ce fut ton aspect qui me rendit le courage et me donna la force de faire face à tout ce qui pourrait advenir.

MIRANDA. Comment atteignîmes-nous le rivage?

PROSPÉRO. Par la permission de la divine Providence. Nous avions quelques vivres et un peu d'eau douce, grâce à l'humanité d'un noble Napolitain, nommé Gonzalve, chargé de présider à l'exécution de cette mesure; il nous avait aussi laissé de riches vêtements, du linge, des étoffes et d'autres objets nécessaires, qui depuis nous ont été d'un grand secours; sachant combien j'étais attaché à mes livres, il avait eu l'attention de me fournir des volumes tirés de ma bibliothèque, et que je prisais plus que mon duché.

MIRANDA. Puissé-je voir un jour cet homme!

PROSPÉRO. Maintenant je me lève : toi, reste assise et écoute la fin de mes malheurs sur mer. Nous arrivâmes dans cette île; ici j'ai fait moi-même ton éducation, et tu as plus profité de mes leçons que d'autres princesses qui ont plus de temps à employer à des objets frivoles, et qui n'ont pas des maîtres aussi attentifs.

MIRANDA. Que le ciel vous en récompense! Maintenant dites-moi, je vous prie, car c'est là ce qui me préoccupe encore, dites-moi par quel motif vous avez soulevé cette tempête.

PROSPÉRO. Apprends donc que, par un hasard étrange, la fortune, redevenue bienveillante pour moi, a conduit mes ennemis sur ce rivage : ma prescience me fait connaître que sur mon zénith plane une étoile des plus propices, dont je dois avec soin cultiver l'influence, sous peine de voir pour jamais déchoir ma fortune. Maintenant, tes questions ont cessé; le sommeil te gagne; il est salutaire, tu peux t'y livrer; je sais que tu ne peux faire autrement. (*Miranda s'endort.*) Arrive, mon serviteur, arrive! je suis prêt maintenant; approche, mon Ariel, viens!

Entre ARIEL.

ARIEL. Salut, maître puissant! grave seigneur, salut! Je viens pour exécuter tes volontés! Faut-il pour toi fendre les airs, nager, plonger dans le feu, voyager sur les flocons des nuages? Ordonne, Ariel et tout ce dont il est capable sont à ton service.

PROSPÉRO. Génie, as-tu exécuté ponctuellement la tempête que je t'avais commandée?

ARIEL. De point en point. J'ai abordé le vaisseau du roi. A la proue, au milieu, sur le tillac, dans chaque cabine, mes flammes ont fait merveilles; parfois je me divisais et brûlais en plusieurs endroits en même temps : sur le mât de hune, sur les vergues, sur le beaupré, je flamboyais à tous les yeux, puis toutes ces flammes se réunissaient : les éclairs de Jupiter, ces précurseurs de la foudre, n'ont rien de plus redoutable et de plus effrayant; les feux et les éclats de détonations sulfureuses semblaient assiéger le puissant Neptune et frapper d'effroi ses vagues audacieuses. Son trident même en a tremblé.

PROSPÉRO. Mon digne génie! qui a montré assez de fermeté et de constance pour que ce péril n'altérât pas sa raison?

ARIEL. Pas une âme qui ne ressentît la fièvre de la folie et qui ne donnât quelques signes de désespoir; tous, à l'exception des marins, se précipitèrent dans l'abîme écumant et quittèrent le vaisseau que j'avais mis tout en flammes : le fils du roi, Ferdinand, les cheveux hérissés (plus semblables à des roseaux qu'à des cheveux), fut le premier qui s'élança, en s'écriant : « L'enfer est déserté, et tous les diables sont ici. »

PROSPÉRO. Mon génie, voilà qui va bien. Mais cela ne s'est-il point passé près du rivage?

ARIEL. Tout près, mon maître.

PROSPÉRO. Mais, dis-moi, Ariel, sont-ils sains et saufs?

ARIEL. Pas un cheveu n'a péri; pas une tache sur leurs vêtements, qui les soutenaient au-dessus de l'eau, et qui ont conservé toute leur fraîcheur : suivant l'ordre que tu m'en avais donné, je les ai dispersés par groupes dans l'île. Quant au fils du roi, je l'ai débarqué seul; je l'ai laissé dans une anse écartée de l'île, assis, triste, les bras croisés et rafraîchissant l'air de ses soupirs.

PROSPÉRO. Qu'as-tu fait, dis-moi, de l'équipage du vaisseau du roi, et comment as-tu disposé du reste de la flotte?

ARIEL. Le vaisseau du roi est abrité et tranquille dans la

crique [illegible] où tu m'évoquas à minuit, pour t'aller chercher de la rosée dans l'orageuse Bermude. Tous les marins sont couchés sous les écoutilles, où je les ai laissés endormis sous l'influence d'un charme aidé de la fatigue : quant au reste de la flotte que j'ai dispersée, tous les vaisseaux se sont ralliés ; ils voguent maintenant sur la Méditerranée, et retournent tristement à Naples, dans la pensée qu'ils ont vu sombrer le vaisseau du roi et périr sa personne sacrée.

PROSPÉRO. Ariel, tu as exactement accompli ta tâche ; mais j'ai encore de l'ouvrage à te donner. A quel moment de la journée sommes-nous?

ARIEL. Le milieu du jour est passé.

PROSPÉRO. De deux sabliers, au moins : le temps qui nous reste jusqu'au sixième doit être par nous mis à profit.

ARIEL. Me faut-il exécuter encore quelque tâche nouvelle?... Puisque tu me donnes de l'occupation, permets-moi de te rappeler la promesse que tu m'as faite et que tu n'as pas encore accomplie.

PROSPÉRO. Quelle promesse? que peux-tu me demander?

ARIEL. Ma liberté.

PROSPÉRO. Avant le terme fixé? qu'il n'en soit plus question.

ARIEL. N'oublie pas, je te prie, que je t'ai dignement servi ; que je ne t'ai point fait de mensonges, n'ai commis aucune méprise, que je t'ai servi sans plainte ni murmure. Tu m'as promis de me rabattre une année entière.

PROSPÉRO. As-tu oublié de quelle torture je t'ai délivré?

ARIEL. Non.

PROSPÉRO. Tu l'as oublié. C'est donc pour toi une bien rude corvée que de marcher sur les flots de l'abîme salé, de voler sur les ailes du vent piquant du nord, de pénétrer pour moi dans les entrailles de la terre durcie par la gelée.

ARIEL. Je ne m'en plains pas.

PROSPÉRO. Tu mens, méchante créature! As-tu oublié la hideuse sorcière Sycorax, courbée par la vieillesse et l'envie? l'as-tu oubliée?

ARIEL. Non, seigneur.

PROSPÉRO. Tu l'as oubliée : où était-elle née? Parle, réponds-moi.

ARIEL. A Alger, seigneur.

PROSPÉRO. En vérité? je suis obligé, chaque mois, de te rappeler [illegible] ce que tu as été ; car tu es sujet à en perdre le souvenir. Tu sais que cette damnée sorcière Sycorax fut bannie d'Alger pour de nombreux méfaits et des sorcelleries terribles, dont les oreilles humaines ne pourraient supporter le récit ; en considération d'un seul de ses actes on épargna sa vie, n'est-il pas vrai?

ARIEL. Oui, seigneur.

PROSPÉRO. Cette sorcière aux yeux bleus fut amenée enceinte dans cette île, où les matelots la laissèrent. Toi, qui te dis mon esclave, tu étais alors son serviteur. Esprit trop délicat pour te soumettre à ses terrestres et abominables commandements, tu refusas de lui obéir. Alors, avec l'aide d'agents plus puissants qu'elle, sa rage implacable t'emprisonna dans un pin entr'ouvert, où tu passas douze années de douleurs. Dans cet intervalle elle mourut, te laissant en proie à ton supplice ; [illegible]

ARIEL. Oui, Caliban, son fils.

[illegible] tes gémissements faisaient hurler les loups, et les ours furieux [illegible]

[illegible]

ARIEL. O mon noble maître! que faut-il que je fasse? dis! que faut-il que je fasse?

PROSPÉRO. Va, transforme-toi en nymphe de la mer ; visible à mes yeux seuls, sois invisible pour tout autre. Va te revêtir de cette forme, puis reviens ici ; dépêche-toi. (*Ariel sort.*)

PROSPÉRO, *continuant*. Éveille-toi, chère enfant, éveille-toi! tu as bien dormi, éveille-toi.

MIRANDA. L'étrangeté de votre récit a jeté sur moi je ne sais quelle pesanteur.

PROSPÉRO. Il faut la dissiper, ma fille ; viens, allons voir Caliban, mon esclave, qui jamais ne nous donne une réponse bienveillante.

MIRANDA. C'est un méchant ; je n'aime pas à le voir.

PROSPÉRO. Tel qu'il est, nous ne pouvons nous passer de lui ; il allume notre feu, va nous chercher du bois, et nous rend d'utiles services. Holà! esclave! Caliban, motte de terre, parle.

CALIBAN, *de l'intérieur*. Il y a encore assez de bois céans.

PROSPÉRO. Viens, te dis-je ; j'ai d'autres occupations à te donner. Allons, tortue, veux-tu venir?

Rentre ARIEL, en nymphe des eaux.

PROSPÉRO. Superbe apparition! Mon charmant Ariel, viens que je te parle à l'oreille.

ARIEL. Seigneur, cela sera fait. (*Il sort.*)

PROSPÉRO. Esclave infect, fait par le diable lui-même à ta scélérate de mère, viendras-tu?

Entre CALIBAN.

CALIBAN. Puissiez-vous être aspergés tous deux d'une rosée malfaisante, comme celle que ma mère recueillait avec une plume de corbeau, dans un marécage morbifère! Puisse un vent du sud-est souffler sur vous, et vous couvrir la peau de tumeurs.

PROSPÉRO. Tu me payeras cela cette nuit par des crampes et des points de côté qui t'ôteront la respiration. Pendant tout l'espace de la nuit où il leur est permis d'agir, des diablotins s'acharneront sur toi : tu seras tourmenté de pinçures plus nombreuses que les cellules de cire dans une ruche, et plus cuisantes que des piqûres d'abeilles.

CALIBAN. Il faut que je mange mon dîner. Cette île m'appartient du chef de Sycorax, ma mère, et tu l'as usurpée sur moi. Quand tu vins ici pour la première fois, tu me plus, et j'eus beaucoup de prix à tes yeux. Tu me donnas à boire une eau exprimée d'un petit fruit noir ; tu m'enseignas le nom de ces deux flambeaux d'inégale clarté dont l'un éclaire le jour, et l'autre la nuit ; et alors je t'aimai et te fis connaître les propriétés de l'île, les sources d'eau douce, les puits salins, les lieux stériles, les terrains fertiles. Malédiction sur moi pour en avoir agi ainsi! que tous les charmes de Sycorax, ses crapauds, ses scorpions, ses chauves-souris, retombent sur toi! car je suis ton unique sujet, moi qui autrefois n'avais de maître que moi-même. Tu me retiens dans ce dur rocher et m'interdis le reste de l'île.

PROSPÉRO. Esclave imposteur, sur qui la bonté est impuissante et que les coups peuvent seuls émouvoir, tout dégoûtant que tu es, je t'ai traité avec une humaine sollicitude ; je t'ai abrité dans ma propre cabane, jusqu'au jour où tu cherchas à déshonorer mon enfant.

CALIBAN. O ho! ô ho! que n'ai-je réussi! Tu m'en as empêché, sans quoi j'aurais peuplé cette île de Calibans.

PROSPÉRO. Esclave abhorré, sur qui rien de bon ne peut laisser d'empreinte, être capable de tout mal! j'eus pitié de toi ; je pris la peine de te faire parler, je t'enseignai tantôt une chose, tantôt une autre : lorsque tu n'articulais, sauvage, que des sons confus et vides de sens, comme aurait pu faire une brute, je revêtis tes pensées de mots qui les firent connaître. Mais, en dépit de ce que je pus t'apprendre, nul être bon ne pouvait supporter le contact de ton ignoble nature. Ce fut donc justement que je t'emprisonnai dans ce roc, toi qui avais mérité plus que la prison.

CALIBAN. Tu m'as appris l'usage de la parole ; le seul profit que j'en ai retiré, c'est que je puis te maudire : que la peste rouge te saisisse pour m'avoir enseigné ta langue!

PROSPÉRO. Graine de sorcière, hors d'ici! va nous chercher du bois ; et dépêche-toi, je te le conseille, pour que je

te fasse faire autre chose. Tu hausses les épaules, perverse créature! si tu fais avec négligence ou de mauvaise grâce ce que je te commande, je te torturerai de crampes, je mettrai des douleurs dans tous tes os, je te ferai rugir de manière à faire trembler les bêtes sauvages.

CALIBAN. Non, non, je t'en conjure. (*A part.*) Il faut bien que j'obéisse : sa science a une telle puissance, qu'elle commanderait à Sétébos, le dieu de ma mère, et ferait de lui un vassal.

PROSPÉRO. Ainsi, esclave! va-t'en! (*Caliban sort.*)

ARIEL revient, invisible, jouant du luth et chantant. FERDINAND le suit.

ARIEL *chante.*

Le ciel est pur, le sable est doux ;
Venez fouler ce beau rivage !
Venez en rond vous joindre à nous ;
Les vents se taisent sur la plage.
Dansez, dansez, embrassez-vous !
Le ciel est pur, le sable est doux.

Entendez-vous ce bruit lointain ?
C'est du chien l'aboîment sonore.
Le coq a chanté ce matin :
Sa voix a salué l'aurore.
Dansez, dansez, embrassez-vous !
Le ciel est pur, le sable est doux.

FERDINAND. D'où viennent ces chants? sont-ils dans l'air ou sortent-ils de la terre? ils ont cessé de se faire entendre; ils sont sans doute exécutés par quelque dieu de cette île. J'étais assis sur le rivage, pleurant le naufrage du roi mon père, quand tout à coup cette musique a résonné auprès de moi sur les eaux, calmant tout à la fois et leur furie et ma douleur par son harmonie enchanteresse. Je l'ai suivie jusqu'ici, ou plutôt elle m'a attiré après elle; mais elle a cessé. Non, la voilà qui recommence.

ARIEL *chante.*

Ton père a le sort le plus beau ;
La vaste mer est son tombeau ;
Ses yeux, ce sont des perles fines ;
Ses os sont changés en corail.
Tout son corps, merveilleux travail,
A pris mille formes marines.
Écoute les chants des ondines !
Entends leur cloche de cristal,
Mêlée à leurs voix argentines,
Sonner pour lui le glas fatal !

(*On entend le son lointain d'une cloche.*)

FERDINAND. Ces chants me rappellent mon père submergé. Il n'y a dans tout ceci rien de mortel, et ce ne sont pas là de terrestres accents : je les entends maintenant résonner au-dessus de ma tête.

PROSPÉRO. Relève le voile de tes paupières orné de sa noire frange, et dis-moi ce que tu aperçois là-bas.

MIRANDA. Que vois-je? est-ce un esprit? Bon Dieu! comme il regarde autour de lui! Croyez-moi, mon père, son aspect est beau, mais c'est un esprit.

PROSPÉRO. Non, ma fille; il mange et dort, et il a des sens comme les nôtres. Ce galant que tu vois est du nombre des naufragés, et s'il n'était un peu altéré par la douleur, ce cancer de la beauté, on pourrait le trouver fort bien; il a perdu ses compagnons, et il est à leur recherche.

MIRANDA. Je me sens tentée de le prendre pour un être divin, car je n'ai rien vu d'aussi noble dans la nature.

PROSPÉRO, *à part.* Les choses marchent comme je le désire : mon génie, mon aimable génie, pour ce service-là je t'affranchirai dans deux jours.

FERDINAND. Voilà, sans doute, la déesse pour laquelle cette harmonie se fait entendre. Daignez m'apprendre si vous résidez dans cette île. Puis-je espérer que vous voudrez bien me donner quelque instruction utile sur la manière dont je dois ici me conduire? Ce que je désire le plus savoir avant tout, bien que je n'exprime ce vœu que le dernier, c'est, ô jeune merveille! si vous êtes ou non une vierge mortelle.

MIRANDA. Je ne suis point une merveille, monsieur : je suis tout simplement une jeune fille.

FERDINAND. La langue de mon pays! Ciel! — je serais le premier entre ceux qui parlent cette langue, si j'étais aux lieux où on la parle.

PROSPÉRO. Le premier, dis-tu? que serais-tu, si le roi de Naples t'entendait?

FERDINAND. Ce que je suis maintenant : un simple mortel qui s'étonne de t'entendre parler de Naples. Le roi de Naples m'entend, pour mon malheur, et c'est là ce qui fait couler mes larmes : c'est moi qui suis le roi de Naples, moi, dont les yeux, depuis ce temps chargés de pleurs, ont vu périr mon père au milieu des vagues.

MIRANDA. Hélas! quel malheur!

FERDINAND. Oui, je vous l'assure, et tous les seigneurs de sa cour ont péri avec lui, ainsi que le duc de Milan et son noble fils.

PROSPÉRO. Le duc de Milan et sa fille, mille fois plus noble encore, pourraient te démentir s'ils jugeaient convenable de le faire. (*A part.*) A la première vue, ils ont échangé des regards. Délicat Ariel, je t'affranchirai pour cela. (*A Ferdinand.*) Un mot, l'ami; je crains que tu ne te sois fait tort à toi-même; un mot.

MIRANDA. Pourquoi mon père parle-t-il avec tant de dureté? voilà le troisième homme que j'aie jamais vu, le premier pour qui j'aie soupiré. Que la pitié fasse pencher mon père du côté où mon cœur incline!

FERDINAND. Oh! si vous êtes vierge, et que vous n'ayez point encore donné votre affection, je vous ferai reine de Naples.

PROSPÉRO. Doucement, jeune homme; encore un mot. (*A part.*) Ils sont au pouvoir l'un de l'autre; mais les choses marchent trop vite; il faut que je suscite des obstacles, de peur que la facilité de la conquête n'en diminue le prix. (*A Ferdinand.*) Encore un mot; je te somme de m'entendre : tu usurpes ici un nom qui ne t'appartient pas; tu t'es introduit dans cette île en espion, pour m'en dépouiller, moi qui en suis le maître.

FERDINAND. Non, comme il est vrai que je suis un homme.

MIRANDA. Rien de mauvais ne saurait séjourner dans un tel temple..... si l'esprit pervers a une si belle demeure, les bons ambitionneront d'y faire leur résidence.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.* Suis-moi. (*A Miranda.*) Ne me parle pas en sa faveur; c'est un traître. (*A Ferdinand.*) Viens, je vais te mettre une chaîne au cou et aux pieds; ta boisson sera l'eau de mer, ta nourriture les moules des ruisseaux, des racines flétries et la cosse qui servit au gland de berceau. Suis-moi.

FERDINAND. Non; je résisterai à un pareil traitement, jusqu'à ce que j'aie affaire à un ennemi plus puissant. (*Il met l'épée à la main.*)

MIRANDA. O mon père! ne le mettez pas à une trop rude épreuve; car il est doux et ne saurait inspirer d'ombrage.

PROSPÉRO. Quoi donc! mon pied prétendrait me gouverner! remets dans le fourreau ton épée, traître qui fais le brave et n'oses frapper, placé que tu es sous le poids d'une conscience coupable. Quitte cette attitude menaçante, car je puis te désarmer avec cette baguette et faire tomber ton glaive de tes mains.

MIRANDA. Mon père! je vous en conjure!

PROSPÉRO. Laisse-moi, écarte tes mains de mes vêtements.

MIRANDA. Mon père! ayez pitié! je serai sa caution.

PROSPÉRO. Silence! un mot de plus m'obligerait à te réprimander, peut-être même à te haïr. Eh quoi! tu prendrais la défense d'un imposteur! tais-toi. Tu t'imagines qu'il n'y a personne d'aussi beau que lui, parce que tu n'as vu que lui et Caliban. Sotte que tu es, comparé à la plupart des hommes, celui-ci est un Caliban, et eux ils sont des anges auprès de lui.

MIRANDA. En ce cas, mes affections sont des plus humbles; je ne désire point voir un homme plus beau.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.* Suis-moi, chétif. Tes nerfs sont retombés dans l'enfance et n'ont plus aucune vigueur.

FERDINAND. Il est vrai; mes esprits sont enchaînés comme dans un rêve. La perte de mon père, la faiblesse que j'éprouve, le naufrage de tous mes amis, les menaces même de cet homme auquel je suis asservi, je supporterais facilement tout cela, si je pouvais seulement une fois par jour contempler cette [illegible] ma prison. L'aban-

donne aux autres le reste du monde ; dans une telle prison j'ai assez d'espace.

PROSPÉRO, *à part*. L'influence opère. (*A Ferdinand.*) Viens. (*A part.*) Tu t'es bien acquitté de ta tâche, mon bel Ariel. (*A Ferdinand et à Miranda.*) Suivez-moi! (*A Ariel.*) Écoute ce que j'ai à t'ordonner encore.

MIRANDA, *à Ferdinand*. Rassurez-vous : mon père est meilleur au fond que son langage ne le fait paraître ; l'humeur qu'il vient de montrer ne lui est pas ordinaire.

PROSPÉRO, *à Ariel*. Tu seras libre comme le vent des montagnes ; mais exécute mes ordres de point en point.

ARIEL. A la lettre.

PROSPÉRO, *à Ferdinand*. Viens, suis-moi. (*A Miranda.*) Ne me parle plus en sa faveur. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie de l'île.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO et autres.

GONZALVE. Je vous en conjure, seigneur, bannissez la tristesse ; vous avez, ainsi que nous tous, des sujets de joie ; car notre délivrance surpasse de beaucoup notre désastre. C'est un malheur ordinaire que le nôtre ; il n'est pas de jour où la femme de quelque marin, les propriétaires de quelque navire, ou le marchand qui l'a frété, n'aient à déplorer un revers de la même nature ; mais quant au miracle qui nous a sauvés, il en est à peine un seul sur mille qui puisse en parler comme nous ; mettez donc sagement en balance, seigneur, notre douleur et nos motifs de consolation.

ALONZO. Laissez-moi en paix, je vous prie.

SÉBASTIEN. Il accueille les consolations comme de la bouillie froide.

ANTONIO. Le consolateur ne lâchera pas de sitôt son homme.

SÉBASTIEN. Voyez, le voilà qui monte la montre de son esprit : elle ne tardera pas à sonner.

GONZALVE. Seigneur...

SÉBASTIEN. Une... comptez.

GONZALVE. Celui qui se livre à tous les chagrins qui surviennent, celui-là recueille...

SÉBASTIEN. Un dollar.

GONZALVE. Ce sont des douleurs qu'il recueille ; vous avez [illegible] près du mot propre que vous ne le pensiez.

SÉBASTIEN. Vous avez pris la chose plus habilement que je ne le voulais.

GONZALVE. Ainsi donc, seigneur...

ANTONIO. Il est diantrement prodigue de sa langue.

ALONZO. [illegible], épargnez-moi.

GONZALVE. Eh bien, j'ai fini : cependant...

SÉBASTIEN. Cependant il faut qu'il parle.

ANTONIO. [illegible] d'Adrien ou de lui chantera le premier ?

SÉBASTIEN. Le vieux coq.

ANTONIO. Le jeune coq.

SÉBASTIEN. On parie ? [illegible]

ANTONIO. Un éclat de rire.

SÉBASTIEN. Ça va.

ADRIEN. Quoique cette île semble déserte...

SÉBASTIEN, *riant*. Ha! ha! ha!

ANTONIO. [illegible] payé!

ADRIEN. [illegible] et presque inaccessible.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ADRIEN. [illegible] subtile, douce et délicate.

ANTONIO. Il fait de la température une demoiselle délicate.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

GONZALVE. On trouve ici tout ce qui est utile à la vie.

ANTONIO. Oui, certes, excepté les moyens de vivre.

SÉBASTIEN. Il est vrai qu'il n'y en a que peu ou point.

GONZALVE. Comme l'herbe est luxuriante et grasse! comme elle est verte!

ANTONIO. Sur ma foi, le sol est jaunâtre.

SÉBASTIEN. Avec une teinte de vert.

ANTONIO. Il ne se trompe pas de beaucoup.

SÉBASTIEN. Non, seulement du tout au tout.

GONZALVE. Mais ce qu'il y a de merveilleux, ce qui passe presque toute croyance...

SÉBASTIEN. Comme toutes les choses merveilleuses.

GONZALVE. C'est que, bien que nos vêtements aient été trempés dans la mer, ils ont néanmoins conservé leur fraîcheur et leur éclat ; en sorte qu'au lieu d'être imprégnés d'eau salée, ils ont l'air d'être reteints à neuf.

ANTONIO. Si l'une de ses poches seulement pouvait parler, ne dirait-elle pas : Il ment?

SÉBASTIEN. Oui, certes, à moins d'empocher son mensonge.

GONZALVE. Il me semble que nos vêtements sont maintenant tout aussi frais que le jour où nous les mîmes pour la première fois en Afrique, au mariage de Claribel, la charmante fille du roi, avec le roi de Tunis.

SÉBASTIEN. Ce fut là un heureux mariage, ma foi, et la fortune nous est on ne peut plus favorable à notre retour.

ADRIEN. Tunis n'eut jamais pour reine une telle merveille.

GONZALVE. Depuis la veuve Didon...

ANTONIO. La veuve! Diantre! Qu'est-ce que cette veuve a eu à faire ici? La veuve Didon!

SÉBASTIEN. Pourquoi ne donnerait-il pas aussi à Énée le titre de veuf? Comme vous y allez, seigneur!

ADRIEN. La veuve Didon, dites-vous? Vous m'en faites souvenir ; elle était de Carthage, non de Tunis.

GONZALVE. Cette Tunis, seigneur, était autrefois Carthage.

ADRIEN. Carthage?

GONZALVE. Oui, Carthage, je vous l'assure.

ANTONIO. Sa parole surpasse les prodiges de la lyre de la [illegible].

SÉBASTIEN. Elle élève des remparts et des maisons aussi.

ANTONIO. Quelle impossibilité nouvelle va-t-il maintenant rendre facile?

SÉBASTIEN. Il est homme à emporter cette île dans sa poche, et à la donner à son fils en guise de pomme.

ANTONIO. Puis à en semer les pepins dans la mer, pour en faire pousser d'autres.

GONZALVE. En vérité?

ANTONIO. Oui, certes, et en un clin d'œil encore.

GONZALVE. Je vous disais donc, seigneur, que nos vêtements sont maintenant aussi frais que lorsque nous étions à Tunis, au mariage de votre fille, qui est aujourd'hui reine.

ANTONIO. Et la plus merveilleuse qui ait jamais régné dans ce pays.

SÉBASTIEN. A l'exception, je vous prie, de la veuve Didon.

ANTONIO. Oh! la veuve Didon! la veuve Didon!

GONZALVE. Mon justaucorps, seigneur, n'est-il pas aussi frais que le jour où je l'ai porté pour la première fois, je veux dire jusqu'à un certain point?

ANTONIO. Ce jusqu'à un certain point vient là fort à propos.

GONZALVE. N'est-il pas aussi frais que le jour du mariage de votre fille?

ALONZO. Les paroles que vous forcez mon oreille à entendre, mon cœur les repousse. Plût au ciel que je n'eusse jamais marié ma fille à Tunis! Car à mon retour d'Afrique j'ai perdu mon fils ; et, dans ma pensée, ma fille aussi est perdue pour moi ; elle est si loin de l'Italie!... je ne la reverrai jamais. O mon fils, toi, l'héritier de Naples et de Milan, à quel monstre des mers as-tu servi de pâture?

FRANCISCO. Seigneur, il se peut qu'il vive encore ; je l'ai vu dompter les vagues sous lui, et se tenir à cheval sur leur croupe ; écartant à droite et à gauche les flots ennemis, il présentait sa poitrine à la lame menaçante ; sa tête hardie s'élevait au-dessus des vagues orageuses, et ses bras vigoureux, pareils à deux rames, lui frayaient un passage jusqu'au rivage, qui semblait s'incliner sur sa base battue des flots et se baisser pour lui venir en aide ; je ne doute pas qu'il ne soit arrivé vivant sur la plage.

ALONZO. Non, non, il n'est plus.

SÉBASTIEN. Seigneur, n'accusez que vous-même de cette grande perte, vous qui n'avez pas voulu honorer l'Europe du don de votre fille, et qui avez préféré la perdre en la livrant à un Africain: maintenant, la voilà bannie de vos regards, et vous n'avez que trop de sujets de larmes.

ALONZO. Taisez-vous, de grâce.

SÉBASTIEN. Nous nous sommes agenouillés devant vous: nous vous avons tous importuné de nos prières; cette beauté charmante elle-même hésita quelque temps entre son aversion et l'obéissance, incertaine du parti qu'elle prendrait. Je crains que nous n'ayons pour jamais perdu votre fils; cette expédition a fait à Naples et à Milan plus de veuves que nous ne ramenons d'hommes pour les consoler; la faute est à vous seul.

ALONZO. C'est moi qui ai le plus perdu.

GONZALVE. Seigneur Sébastien, les vérités que vous dites manquent de bienveillance et d'opportunité. Vous irritez la blessure lorsqu'il faudrait y verser du baume.

SÉBASTIEN. Bien dit.

ANTONIO. Et on ne peut plus chirurgicalement.

GONZALVE, *au roi*. Seigneur, le temps est sombre pour nous quand votre front se couvre de nuages.

SÉBASTIEN. Le temps est sombre?

ANTONIO. Très-sombre.

GONZALVE. Si j'étais chargé de coloniser cette île, seigneur...

ANTONIO. Il y sèmerait des orties.

SÉBASTIEN. Ou des ronces, ou de l'ivraie.

GONZALVE. Et si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais?

SÉBASTIEN. Il s'abstiendrait de s'enivrer, faute de vin.

GONZALVE. Dans ma république tout serait l'opposé de ce qui existe; je n'y admettrais aucun commerce, aucune dignité ni magistrature; les lettres y seraient ignorées; point de serviteurs, ni pauvreté ni richesse; point de contrats, point de successions; point de limites entre les cultures; ni argent, ni blé, ni vin, ni huile; plus de travail; tous les hommes resteraient à rien faire, et les femmes aussi; mais elles seraient chastes et pures; point de souveraineté...

SÉBASTIEN. Et cependant il en serait le roi.

ANTONIO. La fin de sa république en oublie le commencement.

GONZALVE. Tous les biens de la terre seraient en commun, et produits sans travail ni sueur; point de trahison, de félonie, d'épée, de lance, de poignard, de mousquet, ni d'arme d'aucune sorte; mais la nature fournirait spontanément et en abondance de quoi nourrir un peuple innocent.

SÉBASTIEN. Point de mariages parmi ses sujets?

ANTONIO. Non, certes; ce serait une république de fainéants, un peuple de courtisanes et de vauriens.

GONZALVE. Je gouvernerais mon état, seigneur, dans une perfection qui éclipserait l'âge d'or.

SÉBASTIEN. Dieu conserve sa majesté!

ANTONIO. Vive Gonzalve!

GONZALVE, *au roi*. M'écoutez-vous, seigneur?

ALONZO. Assez, je vous prie; c'est comme si vous ne me disiez rien.

GONZALVE. J'en crois sans peine votre majesté; ce que j'en ai fait était en vue de ces messieurs, qui ont la rate si sensible et si chatouilleuse qu'ils sont toujours prêts à rire pour rien.

ANTONIO. C'est de vous que nous avons ri.

GONZALVE. De moi, qui, dans cet assaut de folles plaisanteries, ne suis rien comparé à vous: vous pouvez continuer à rire à propos de rien.

ANTONIO. Il nous a asséné là un fameux coup!

SÉBASTIEN. Heureusement que le coup a porté à faux.

GONZALVE. Vous êtes des hommes d'une bonne trempe; vous dérangeriez la lune de sa sphère si elle y restait cinq semaines sans changer.

Entre ARIEL, invisible, pendant qu'une musique grave se fait entendre.

SÉBASTIEN. Il est vrai, et puis nous irions la nuit à la chasse aux oiseaux.

ANTONIO. Allons, mon bon seigneur, ne vous fâchez pas.

GONZALVE. Non, certes, [illegible] pareille. Voulez-vous [illegible] me bercer de vos plaisanteries? car je me sens très-disposé à dormir.

ANTONIO. Dormez tous en nous écoutant. (*Tous s'endorment, à l'exception d'Alonzo, de Sébastien et d'Antonio.*)

ALONZO. Eh quoi! tous dorment déjà! que ne peuvent mes yeux en se fermant clore aussi mes pensées! il me semble qu'ils y sont disposés.

SÉBASTIEN. Seigneur, mettez à profit le sommeil qui s'offre à vous: il est rare qu'il visite la douleur; quand il le fait, c'est un consolateur.

ANTONIO. Pendant que vous reposerez, seigneur, nous deux, nous garderons votre personne et veillerons à votre sûreté.

ALONZO. Je vous remercie: je me sens étrangement assoupi. (*Ariel sort.*)

SÉBASTIEN. Quelle singulière léthargie s'est emparée d'eux!

ANTONIO. C'est l'effet du climat!

SÉBASTIEN. Pourquoi la même cause ne ferme-t-elle pas aussi nos paupières? je n'éprouve pas le besoin de dormir.

ANTONIO. Ni moi non plus; je me sens léger et dispos. Ils se sont assoupis tous ensemble et comme d'un commun accord; ils se sont laissés choir comme frappés de la foudre. Quelle occasion, noble Sébastien! oh! quelle occasion! Je m'arrête: et pourtant il me semble lire sur ton visage ce que tu devrais être: l'occasion te parle, et je vois en imagination une couronne se poser sur ta tête.

SÉBASTIEN. Eh quoi! es-tu éveillé?

ANTONIO. Ne m'entends-tu pas parler?

SÉBASTIEN. Oui, certes; et c'est le langage d'un homme endormi; tu parles dans ton sommeil: qu'est-ce que tu disais donc? C'est une étrange manière de reposer que de dormir les yeux ouverts; que d'être debout, de parler, de se mouvoir, et tout cela dans un sommeil profond.

ANTONIO. Noble Sébastien, tu laisses dormir, ou plutôt mourir ta fortune; quoique éveillé, tu fermes les yeux.

SÉBASTIEN. Tu parles clairement dans ton rêve; il y a du sens dans ton langage.

ANTONIO. Je suis plus sérieux que je n'en ai l'habitude: sois-le pareillement, et prête-moi toute ton attention; ce faisant, ta fortune va tripler.

SÉBASTIEN. Soit; je suis une eau stagnante.

ANTONIO. Je t'enseignerai à couler.

SÉBASTIEN. J'y consens, car une paresse héréditaire me porterait plutôt à refluer vers ma source.

ANTONIO. Oh! si tu savais combien tu affectionnes la pensée dont tu railles! combien tout en l'écartant tu t'y attaches davantage! Entraînés par le poids de leurs craintes et de leur inertie, il arrive souvent aux hommes irrésolus de toucher le fond des choses.

SÉBASTIEN. Continue, je t'en prie; la préoccupation empreinte dans tes yeux et sur ton visage annonce quelque matière importante dont ta pensée est en travail.

ANTONIO. Il est vrai, seigneur. Quoique ce vieillard radoteur, à la mémoire aussi courte que celle qu'il laissera après lui, ait presque réussi à persuader au roi, car l'esprit de persuasion est tout ce qui lui reste, à lui persuader, dis-je, que son fils est vivant, néanmoins il est aussi impossible qu'il ne soit pas noyé qu'il l'est que ceux qui dorment ici nagent.

SÉBASTIEN. Je n'ai pas le moindre espoir qu'il ne soit point noyé.

ANTONIO. Oh! sur ce manque d'espoir, quel immense espoir vous fondez! N'avoir point d'espérances de ce côté, c'est en avoir d'un autre, de si vastes, que le regard de l'ambition elle-même ne saurait aller plus loin, et désespère de rien découvrir au delà. M'accordez-vous que Ferdinand est noyé?

SÉBASTIEN. Il n'est plus!

ANTONIO. Alors dites-moi quel est l'héritier présomptif de la couronne de Naples.

SÉBASTIEN. Claribel.

ANTONIO. Elle, la reine de Tunis; elle qui habite dix lieues par delà les limites de la vie; elle à qui, pour recevoir des nouvelles de Naples, il faut un temps si long, que dans l'intervalle les mentons des nouveau-nés ont le temps d'avoir de la barbe, à moins que le soleil ne fasse l'office de courrier; l'homme dans la lune serait trop lent encore; elle



MIRANDA. Que vois-je? est-ce un esprit?

(Acte I, scène II.)

pour laquelle nous avons tous été engloutis dans la mer bien que quelques-uns de nous aient été sauvés, destinés que nous sommes à accomplir un acte dont le passé est le prologue! ce qui doit suivre, c'est à vous et à moi à l'exécuter.

SÉBASTIEN. Quels étranges discours me tenez-vous là! que me dites-vous? Il est bien vrai que la fille de mon frère est reine de Tunis; il est vrai aussi qu'elle est héritière de la couronne de Naples, et qu'entre ces régions il y a un certain espace.

ANTONIO. Un espace dont chaque coudée semble crier : *Comment fera cette Claribel pour nous franchir jusqu'à Naples? Qu'elle reste à Tunis, et que Sébastien s'éveille!* Supposez que ce soit la mort qui maintenant s'est emparée d'eux! eh bien, ils ne seraient pas plus mal qu'ils sont : il se trouverait des gens pour gouverner Naples aussi bien que celui qui dort; des seigneurs qui parleraient aussi abondamment et aussi inutilement que ce Gonzalve; moi-même je serais homme à jouer de la langue tout aussi bien que lui. Oh! si vous pensiez comme moi! comme ce sommeil [illegible]! M'comprenez-vous?

SÉBASTIEN. Il me semble que oui.

ANTONIO. Et comment accueillez-vous votre bonne fortune?

SÉBASTIEN. Je me souviens que vous avez supplanté votre frère Prospéro.

ANTONIO. C'est vrai; et voyez comme mes vêtements me vont bien, cent fois mieux qu'auparavant; les serviteurs de mon frère [illegible], ils sont maintenant à mes ordres.

SÉBASTIEN. Mais votre conscience?

ANTONIO. [illegible]

terre sur laquelle il est couché s'il était ce à quoi il ressemble; je puis avec trois pouces de cet obéissant acier l'envoyer dormir pour toujours; pendant que vous, imitant mon exemple, vous pouvez plonger dans l'éternel silence cet antique personnage, ce sir Prudence, afin qu'il ne puisse trouver à redire à nos actes. Quant aux autres, ils adopteront nos idées comme un chat lappe le lait qu'on lui présente; ils se tiendront prêts à exécuter toutes les entreprises que nous jugerons opportunes.

SÉBASTIEN. Cher ami, ton exemple me servira de précédent; je gagnerai Naples comme tu as obtenu Milan; tire ton épée; un coup t'affranchira du tribut que tu payes, et moi, le roi, je t'aimerai.

ANTONIO. Tirons simultanément nos épées : quand je lèverai le bras, imitez-moi et frappez Gonzalve.

SÉBASTIEN. Un mot encore. (*Ils s'entretiennent à voix basse; on entend les sons de la musique.*)

ARIEL rentre invisible.

ARIEL. La science de mon maître lui a fait connaître le danger que couraient ici ses amis, et il m'envoie pour sauver leurs jours; autrement son projet échoue. (*Il chante à l'oreille de Gonzalve.*)

Quand la vertu sommeille,
Ici le crime veille,
Et des sujets sans foi
Vont immoler leur roi.
A ma voix qui t'éveille
Lève-toi!
Lève-toi!

(*Ils s'éveillent.*)

ANTONIO. En ce cas, soyons prompts tous les deux.

GONZALVE. Anges du ciel, sauvez le roi!

ALONZO. Qu'y a-t-il donc? Holà! éveillez-vous! Pourquoi ces épées nues? pourquoi ces sinistres regards?



ANTONIO. Quand je lèverai le bras, imitez-moi, et frappez Gonzalve.

(Acte II, scène I.)

GONZALVE. Qu'avez-vous ?

SÉBASTIEN. Pendant que nous étions ici à veiller sur votre repos, nous avons entendu de sourds rugissements comme de taureaux, ou plutôt de lions. Ce bruit ne vous a-t-il pas éveillés ? Il a frappé mon oreille d'une manière terrible.

ALONZO. Je n'ai rien entendu.

ANTONIO. Oh! c'était un vacarme à épouvanter l'oreille d'un monstre, à faire trembler la terre ! Ce ne pouvait être que les rugissements de toute une troupe de lions.

ALONZO. Les avez-vous entendus, Gonzalve ?

GONZALVE. Sur mon honneur, seigneur, j'ai entendu je ne sais quel étrange murmure qui m'a éveillé : je vous ai secoué et j'ai crié ; en ouvrant les yeux j'ai vu des glaives tirés. Un bruit s'est fait entendre ; c'est la vérité. Nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes et de quitter ce lieu. Mettons l'épée à la main.

ALONZO. Éloignons-nous d'ici, et continuons nos recherches pour découvrir mon malheureux fils.

GONZALVE. Le ciel le garde de ces bêtes sauvages ! car, sans nul doute, il est dans cette île.

ALONZO. Marchez, je vous suis.

ARIEL, *à part*. Prospéro mon maître saura ce que j'ai fait. Va, prince, va sans crainte à la recherche de ton fils. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de l'île.

Entre CALIBAN, portant une charge de bois. Le bruit du tonnerre se fait entendre dans le lointain.

CALIBAN. Que toutes les infections que le soleil pompe dans les eaux croupies, les marécages et les fondrières, se répandent sur Prospéro, et ne fassent de lui qu'une plaie ! Ses génies m'entendent, et pourtant je ne puis m'empêcher de le maudire. Mais, sans son ordre, je ne crains pas qu'ils me pincent, qu'ils m'effrayent par des apparitions diaboliques, me plongent dans la fange, ou, brillant devant moi comme une torche enflammée, m'égarent dans les ténèbres; cependant pour la moindre bagatelle ils se mettent à mes trousses. Quelquefois ce sont des singes qui me font la grimace, glapissent après moi, et puis me mordent; d'autres fois ce sont des porcs-épics qui se rencontrent sous mes pieds nus, en hérissant leurs pointes; parfois je suis tout couvert de couleuvres qui m'enlacent, me dardent leurs langues fourchues, et me sifflent aux oreilles jusqu'à me rendre fou. Oh ! oh !

Entre TRINCULO.

CALIBAN, *continuant*. Voici un de ses esprits; il vient sans doute me tourmenter, parce que je tarde trop à apporter mon bois. Je vais me mettre à plat ventre; peut-être qu'il ne me verra pas.

TRINCULO. Il n'y a ici ni arbuste ni buisson pour se mettre à l'abri du mauvais temps; et pourtant voilà encore un orage qui se prépare; je l'entends siffler dans le vent. Ce gros nuage noir, que j'aperçois là-bas, ressemble à une mauvaise barrique prête à laisser échapper son liquide. S'il vient à tonner comme il a fait tantôt, je ne sais où cacher ma tête. L'eau de ce nuage ne peut manquer de tomber à pleins seaux. Qu'est-ce que je vois là? un homme ou un poisson? vivant ou mort? Ce doit être un poisson, si j'en juge par l'odeur, et il ne doit pas être des plus frais, car il sent déjà le rance. Un étrange poisson! Si j'étais en Angleterre maintenant, comme j'y ai été autrefois, et que j'eusse seulement ce poisson en peinture, il n'y a pas de badaud dans ce pays-là qui, un jour de foire, ne donnât pour le voir sa pièce d'argent. Là, ce monstre enrichirait son homme; il n'y a pas d'animal étrange qui n'enrichisse son homme : ils ne donneront pas une obole pour soulager un mendiant estropié ; ils en dépenseront dix pour voir un Indien mort. Il a, ma foi, des jambes d'homme, et ses nageoires ressemblent à des bras! Il est encore chaud, sur ma parole! Je lâche maintenant la bride à mon opinion, je ne

la retiens plus : ce n'est pas là un poisson, mais un insulaire que le tonnerre a frappé. (*On entend gronder le tonnerre.*) Hélas! voilà l'orage qui recommence. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me fourrer sous sa capote : je ne vois nulle part d'autre abri : le malheur nous donne d'étranges camarades de lit. Je vais m'abriter ici jusqu'à ce que l'orage soit passé. (***Il se couche sous la capote de Caliban.***)

Entre STÉPHANO en chantant. Il tient une gourde à la main.

STÉPHANO.

Voyage, voyage,
Voyage qui voudra ;
Mais je reste au rivage,
Et je veux mourir là.

C'est un drôle d'air pour un enterrement; voilà qui me réconfortera. (*Il boit.*)

Le canonnier, le mousse et moi,
Et le capitaine, ma foi,
Nous avons chacun sa chacune,
Jolie ou laide, blonde ou brune;
Mais avec K[illegible]
L'abordage n'est pas certain :
Si vous voulez lui parler d'un air tendre,
Elle répond : Allez vous faire pendre.
Allez, allez vous faire pendre.

C'est encore là un air assez triste : mais voici mon réconfort. (*Il boit.*)

CALIBAN. Ne me tourmente pas. Oh!

STÉPHANO. Qu'y a-t-il? avons-nous des diables dans cette île? veut-on nous donner des mascarades de sauvages et d'hommes de l'Inde? Ah! je n'ai pas échappé à la noyade pour que maintenant vos quatre jambes me fassent peur : on l'a dit : L'homme le plus solide qui marcha jamais à quatre pattes ne lui fera pas perdre terre. Et on continuera de le dire tant que Stéphano respirera par les narines.

CALIBAN. L'esprit me tourmente. Oh!

STÉPHANO. Ce doit être quelque monstre de cette île; un monstre à quatre jambes que la fièvre tourmente, j'imagine. Où diable aurait-il appris notre langue? Quand ce ne serait que pour cela, je vais lui donner quelque soulagement. Si je réussis à le guérir, à l'apprivoiser et à l'emmener à Naples, ce sera un présent digne d'être offert au plus grand empereur qui ait jamais marché sur du cuir de vache.

CALIBAN. Je t'en prie, ne me tourmente pas; j'apporterai mon bois plus vite.

STÉPHANO. Il est dans une de ses attaques maintenant, et ne parle pas le plus sensément du monde. Il faut que je lui fasse goûter de ma bouteille; s'il n'a jamais bu de vin auparavant, cela pourra lui faire passer sa crise. Si je le guéris et l'apprivoise, je ne le vendrai pas pour peu de chose : il [illegible]

CALIBAN. Tu ne me fais pas encore grand mal; mais tu m'en feras tout à l'heure; je le devine à ton tremblement. Maintenant Prospéro agit sur toi.

[illegible]

cuillère, moi *.

[illegible]

TRINCULO. Stéphano! Si tu es Stéphano, touche-moi et parle moi; n'aie pas peur : je suis Trinculo, ton bon ami Trinculo.

STÉPHANO. Si tu es Trinculo, sors de là-dessous; je vais te tirer par tes jambes les moins grosses : si parmi ces jambes il en est qui appartiennent à Trinculo, ce doivent être celles-ci. En effet, tu es Trinculo en personne. Comment l'est-il arrivé de servir de siége à ce veau marin? Mettrait-il par hasard au monde des Trinculos?

TRINCULO. Je l'avais cru tué d'un coup de tonnerre. Mais tu n'es donc pas noyé, Stéphano? J'espère bien maintenant que tu n'es pas noyé. L'orage est-il passé? Dans ma peur, je me suis abrité sous la capote de ce monstre, que je croyais mort. Est-il bien vrai que tu sois vivant, Stéphano? ô Stéphano, deux Napolitains de réchappés!

STÉPHANO. Je t'en prie, ne tourne pas comme cela autour de moi; mon estomac n'est pas très-affermi.

CALIBAN. Voilà de belles créatures, si ce ne sont pas des esprits. Voilà un excellent dieu, porteur d'une liqueur céleste; je vais m'agenouiller devant lui.

STÉPHANO. Comment t'es-tu sauvé? comment es-tu venu ici? Jure par ma gourde de me dire comment tu es venu ici. Pour moi, je me suis sauvé sur une futaille de vin que les matelots avaient jetée à la mer; j'en jure par cette gourde, que j'ai fabriquée moi-même de l'écorce d'un arbre, depuis que je suis à terre.

CALIBAN. Je jure sur cette gourde d'être ton fidèle sujet; car cette liqueur n'est pas terrestre.

STÉPHANO, *à Caliban*. La voilà, jure. (*A Trinculo.*) Voyons, comment t'es tu sauvé?

TRINCULO. J'ai nagé comme un canard jusqu'au rivage; je sais nager comme un canard, je t'en donne ma parole.

STÉPHANO, *lui présentant la gourde*. Tiens, baise la Bible; quoique tu nages comme un canard, tu es fait comme une oie.

TRINCULO. O Stéphano! as-tu encore de ce vin?

STÉPHANO. Tout le tonneau, mon cher; ma cave est dans l'enfoncement d'un roc, au bord de la mer; c'est là qu'est caché mon vin. Eh bien, veau marin, comment va ta fièvre?

CALIBAN. N'es tu pas descendu du ciel?

STÉPHANO. De la lune, sur ma parole! Je suis l'homme dans la lune, dont il était question au temps jadis.

CALIBAN. Je t'ai vu dans cet astre, et je t'adore. Ma maîtresse t'a montré à moi, toi, ton chien et ton buisson.

STÉPHANO. Allons, jure-le : baise la Bible; je la remplirai de nouveau tout à l'heure : jure.

TRINCULO. Par la lumière du jour, voilà un monstre bien borné! Moi avoir peur de lui! c'est un monstre peu redoutable. L'homme dans la lune! Oh! quel monstre crédule! voilà qui s'appelle boire en maître, monstre, sur ma parole.

CALIBAN. Je te montrerai tous les terrains fertiles de l'île; je baiserai tes pieds; je t'en prie, sois mon dieu.

TRINCULO. Par le ciel, voilà un monstre bien perfide et bien ivrogne! quand son dieu sera endormi, il lui dérobera sa bouteille.

CALIBAN. Je veux baiser tes pieds : je te jure l'obéissance d'un sujet.

STÉPHANO. A genoux donc, et jure.

TRINCULO. Ce monstre à face de chien me fait vraiment mourir de rire; le détestable monstre! je me sentirais presque le courage de le battre.

STÉPHANO, *à Caliban, en lui présentant son pied*. Allons, baise.

TRINCULO. Si le pauvre monstre n'était ivre... L'abominable monstre!

CALIBAN. Je te montrerai les meilleures sources; je te cueillerai des fruits sauvages; je pêcherai pour toi, je te procurerai le bois dont tu auras besoin. La peste étouffe le tyran que je sers! je ne porterai plus de bois pour lui, mais c'est toi que je suivrai, homme merveilleux.

TRINCULO. Oh! le ridicule monstre! ériger en merveille un pauvre ivrogne!

CALIBAN. Je t'en prie, laisse-moi te conduire à l'endroit où croissent les pommes sauvages; je veux avec mes ongles aller te déterrer des truffes; je te montrerai un nid de geai et t'enseignerai à prendre au piége l'agile marmouset; je t'indiquerai où se trouvent des bouquets de noisettes, et quelquefois je t'irai chercher des coquillages sur les rochers du rivage. Veux-tu venir avec moi?

STÉPHANO. Eh bien, sans plus de paroles, montre-moi le chemin. Trinculo, le roi et tout notre monde étant noyés, c'est nous qui héritons ici. Tiens, porte ma gourde, ami Trinculo ; bientôt nous la remplirons de plus belle.

CALIBAN, *ivre, se met à chanter.*

Adieu, mon maître, adieu pour tout de bon ;
D'un nouveau maître on m'a fait don.

TRINCULO. Quel hurleur, quel ivrogne que ce monstre !

CALIBAN.

Plus de bois à porter, plus de bûches à fendre ;
Plus de plats à laver, plus de filets à tendre.
Ban, ban, ban, Caliban
Aujourd'hui rompra son ban.

Liberté ! liberté ! morbleu ! liberté !

STEPHANO. O brave monstre ! marche devant nous. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La scène est devant la cabane de Prospéro.

Entre FERDINAND, portant une grosse bûche.

FERDINAND. Il est des plaisirs qui sont pénibles ; mais cette peine leur donne un nouveau charme ; il est des abaissements qu'on peut noblement subir, et l'on part souvent de peu de chose pour arriver à un but magnifique. Cette tâche avilissante que je remplis me serait aussi insupportable qu'elle est odieuse ; mais la maîtresse que je sers ravive ce qui est mort et change mes fatigues en plaisirs ; oh ! elle est dix fois plus douce que son père n'est dur, et c'est la rudesse même que cet homme. Un ordre sévère m'enjoint de transporter des milliers de ces bûches et de les mettre en tas ; ma charmante maîtresse pleure quand elle me voit travailler, et dit que jamais ces viles fonctions n'ont eu un pareil exécuteur. Je m'oublie, mais ces douces pensées rafraîchissent mon travail et me le rendent léger.

Entre MIRANDA ; on aperçoit PROSPÉRO dans le fond de la scène.

MIRANDA. Je vous en prie, ne travaillez pas si fort ; je voudrais que la foudre eût consumé ces bûches que vous avez l'ordre de mettre en pile. Je vous en prie, déposez celle-ci, et asseyez-vous ; quand elle brûlera, elle pleurera de vous avoir fatigué. Mon père est maintenant absorbé dans ses études ; reposez-vous, je vous en conjure ; il en a encore pour trois heures.

FERDINAND. O maîtresse bien chère ! le soleil se couchera avant que j'aie accompli ma tâche.

MIRANDA. Si vous voulez vous asseoir, pendant ce temps-là je porterai vos bûches. Je vous en prie, donnez-moi celle-ci ; je la porterai sur la pile.

FERDINAND. Non, adorable créature ; j'aimerais mieux briser mes muscles, rompre mes reins, que de vous voir vous abaisser à une occupation aussi vile, tandis que je serais là oisif et désœuvré.

MIRANDA. Cette occupation ne serait pas plus messéante pour moi qu'elle l'est pour vous, et je la remplirai beaucoup plus facilement, car ma volonté y sera, et la vôtre y répugne.

PROSPERO, *à part.* Pauvre enfant ! le poison t'a gagnée ; en voilà la preuve.

MIRANDA. Vous semblez fatigué ?

FERDINAND. Non, ma noble maîtresse : quand vous êtes près de moi, le soir, je sens la fraîcheur de l'aurore ; oserais-je vous demander, afin surtout de le faire entrer dans mes prières, quel est votre nom ?

MIRANDA. Miranda. (*A part.*) O mon père ! je viens de te désobéir.

FERDINAND. Admirable Miranda ! digne en effet de ce que l'admiration a de plus élevé, digne de ce que le monde a de plus précieux ! Bien des femmes ont obtenu l'hommage de mes regards ; l'harmonie de leur voix a captivé mon oreille avide ; j'ai aimé dans diverses femmes des qualités diverses, mais jamais complétement ; toujours quelque défaut faisait ombre à la grâce la plus noble, et en détruisait l'effet ; mais vous, parfaite et sans égale, vous fûtes créée avec ce que chaque créature avait de meilleur.

MIRANDA. Je n'ai jamais vu personne de mon sexe ; je ne me rappelle les traits d'aucune femme, si ce n'est les miens, que mon miroir m'a reproduits ; de même, je n'ai vu d'hommes véritables que vous, ami, et mon père bien-aimé. Comment sont faits les autres, je l'ignore ; mais, j'en jure par ma modestie (ce joyau de mon douaire), je ne désire pas dans la vie d'autre compagnon que vous, et mon imagination ne me représente que vous au monde que je puisse aimer. Mais je parle inconsidérément, et j'oublie les préceptes de mon père.

FERDINAND. Par ma naissance, je suis prince, Miranda ; je pense même que je suis roi ; plût au ciel qu'il n'en fût rien ! et je souffrirais mille tourments plutôt que de me soumettre à ces fonctions serviles. Écoutez parler mon âme : Dès l'instant où je vous ai vue, mon cœur a volé vers vous ; il s'est mis à votre service, il a fait de moi votre esclave, et c'est pour l'amour de vous que je suis devenu un bûcheron docile.

MIRANDA. M'aimez-vous ?

FERDINAND. O ciel ! ô terre ! soyez témoins de mes paroles ; si je dis vrai, couronnez mes vœux d'un heureux succès ; si je mens, tournez en mal le bien qui m'est destiné ! Plus que tout au monde je vous aime, je vous estime, je vous honore.

MIRANDA. Que je suis folle de pleurer de ce qui me fait plaisir !

PROSPÉRO, *à part.* Rencontre charmante des deux affections les plus rares ! Que le ciel répande la rosée de ses grâces sur le sentiment qui germe entre eux !

FERDINAND. Pourquoi pleurez-vous ?

MIRANDA. Je pleure mon indigne faiblesse, qui n'ose offrir ce que je désire donner, et moins encore accepter ce dont la privation me ferait mourir ; mais c'est un enfantillage. Plus mes sentiments cherchent à se cacher, plus ils se montrent à découvert. Loin de moi donc, dissimulation timide ; dicte mon langage, naïve et sainte innocence ! Je suis votre femme si vous voulez m'épouser ; sinon je mourrai fille pour l'amour de vous. Vous pouvez me refuser pour compagne ; mais, que vous le vouliez ou non, je serai votre servante.

FERDINAND. Et moi, ma souveraine adorée, je veux être pour toujours votre humble esclave comme à préent.

MIRANDA. C'est-à-dire mon époux ?

FERDINAND. Oui, et avec tout l'ardent empressement de l'esclave pour la liberté. Voilà ma main.

MIRANDA. Et voici la mienne, et mon cœur avec elle : et maintenant adieu pour une demi-heure.

FERDINAND. Pour un siècle ! (*Ferdinand et Miranda sortent.*)

PROSPÉRO. Je ne puis être aussi ravi qu'ils le sont, eux pour qui tout est nouveau encore ; mais ma satisfaction ne saurait être plus grande. Je vais retourner à mon livre ; car, avant l'heure du souper, il me reste à terminer beaucoup de besogne importante. (*Il sort.*)

Entrent STÉPHANO et TRINCULO, suivis de CALIBAN, qui tient à la main une bouteille.

STÉPHANO. Ne m'en parle plus ; quand la futaille sera vide, nous boirons de l'eau ; jusque-là pas une goutte : ainsi porte le cap sur l'ennemi et aborde. Serviteur monstre, bois à ma santé.

TRINCULO. Serviteur monstre ? la folie de cette île ! on dit que nous ne sommes que cinq dans cette île : en voilà trois ; si les deux autres n'ont pas le cerveau en meilleur état que nous, l'état chancelle sur sa base.

STÉPHANO. Bois, serviteur monstre, quand je te l'ordonne ; tu as les yeux, pour ainsi dire, incrustés dans la tête.

TRINCULO. Où voudrais-tu qu'il les eût ? dans le dos ? c'est pour le coup que ce serait un joli monstre !

STÉPHANO. Mon valet monstre a noyé sa langue dans le vin : pour moi, la mer n'est pas capable de me noyer : j'ai fait trente-cinq lieues à la nage, tant bord sur bord que bord au large, avant de pouvoir gagner le rivage ; aussi vrai qu'il fait jour maintenant. Monstre, tu seras mon lieutenant ou mon porte-étendard.

TRINCULO. Ton lieutenant, tant qu'il te plaira ; mais ton porte-étendard, non : il ne peut pas se porter lui-même.

STÉPHANO. Nous ne fuirons pas, seigneur monstre.

TRINCULO. Pas plus que vous n'avancerez; vous vous coucherez comme des chiens, sans rien dire.

STÉPHANO. Veau marin, parle une fois en ta vie, si tu es un loyal veau marin.

CALIBAN. Comment se porte ton altesse? Permets que je lèche tes souliers. Je ne veux pas le servir, lui; il n'est pas vaillant.

TRINCULO. Tu mens, monstre ignorant; en ce moment je suis homme à colleter un constable. Dis-moi, monstre de dépravation, un homme qui a bu autant de vin que moi aujourd'hui peut-il être un lâche? Peux-tu soutenir un pareil mensonge, créature moitié poisson, moitié monstre?

CALIBAN. Oh! comme il se moque de moi! Le souffriras-tu, mon seigneur?

TRINCULO. Mon seigneur, dit-il! Faut-il qu'il soit niais, ce monstre!

CALIBAN. Oh! oh! encore! Mords-le jusqu'à ce qu'il en meure, je t'en prie.

STÉPHANO. Trinculo, retiens ta langue; si tu fais le mutin, le premier arbre... Ce pauvre monstre est mon sujet, et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte.

CALIBAN. Je remercie mon noble seigneur. Te plairait-il d'écouter de nouveau la demande que je t'ai déjà faite?

STÉPHANO. Très-volontiers. Mets-toi à genoux et répète-la: je me tiendrai debout ainsi que Trinculo.

Entre ARIEL, invisible.

CALIBAN. Comme je te l'ai déjà dit, je suis soumis à un tyran, à un ensorceleur qui, par ses artifices, m'a extorqué cette île.

ARIEL. Tu mens.

CALIBAN. Tu mens toi-même, singe railleur! Je voudrais qu'il plût à mon vaillant maître de t'exterminer. Je ne mens pas.

STÉPHANO. Trinculo, si tu l'interromps encore dans sa narration, j'en jure par cette main, je te ferai sauter quelques-unes de tes dents.

TRINCULO. Mais je ne dis rien.

STÉPHANO. Motus donc, et qu'il n'en soit plus question. *(A Caliban.)* Toi, poursuis.

CALIBAN. Je disais que par ses sorcelleries il s'est emparé de cette île et m'en a dépouillé. Si ta grandeur en voulait tirer vengeance, je sais que tu en aurais le courage; mais celui-ci ne l'aurait pas.

STÉPHANO. C'est très-certain.

CALIBAN. Tu seras le seigneur de cette île, et moi je te servirai.

STÉPHANO. Comment la chose peut-elle s'effectuer? Peux-tu me conduire jusqu'à l'individu en question?

CALIBAN. Oui, oui, mon seigneur; je te le livrerai endormi, et alors tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL. Tu mens: tu ne le peux pas.

CALIBAN. La peste soit du niais bigarré, du malotru arlequiné! J'en conjure ta grandeur, donne-lui des coups et ôte-lui sa bouteille; quand il ne l'aura plus, il ne boira que de l'eau salée, car je ne lui montrerai pas où sont les sources d'eau douce.

STÉPHANO. Trinculo, prends garde à toi; encore une interruption de ta part, et j'en jure par cette main, je mettrai à la porte ma clémence, et ferai de toi un stock-fish.

TRINCULO. Mais qu'est-ce que j'ai donc fait? Je n'ai rien fait. Je vais m'écarter un peu.

STÉPHANO. N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL. Tu mens.

STÉPHANO. Je mens! Eh bien! toi, attrape cela. *(Il le frappe.)* Si tu y prends goût, tu n'as qu'à me donner un second démenti.

TRINCULO. Je n'ai point donné de démenti. Tu as donc perdu l'esprit et l'ouïe tout ensemble? Maudite bouteille! voilà ce que c'est que de boire. Que la peste étouffe ce monstre, et que le diable emporte tes doigts!

CALIBAN, *riant.* Ha! ha! ha!

STÉPHANO, *à Caliban.* Maintenant, continue ton histoire. *(A Trinculo.)* Toi, tiens-toi à l'écart.

CALIBAN. Bats-le encore; bientôt je le battrai moi-même.

STÉPHANO, *à Trinculo.* Plus loin. *(A Caliban.)* Allons, poursuis.

CALIBAN. Comme je te l'ai dit, il a coutume de faire un somme dans l'après-midi: c'est alors qu'après t'être emparé de ses livres, tu pourras lui faire sauter la cervelle, lui briser le crâne avec une bûche, ou l'éventrer avec un pieu, ou lui couper la trachée-artère avec ton couteau. Surtout n'oublie pas de commencer par t'emparer de ses livres; car, sans eux, il n'est qu'un sot tout comme moi, et pas un génie ne lui obéirait; ils le détestent tous aussi cordialement que moi. Brûle seulement ses livres. Il a aussi d'excellents ustensiles (c'est ainsi qu'il les nomme) propres à orner sa maison quand il en aura une; mais le point le plus important, c'est la beauté de sa fille; lui-même il l'appelle incomparable: je n'ai jamais vu d'autres femmes que ma mère Sycorax et elle; mais elle l'emporte autant sur Sycorax que ce qu'il y a de plus grand surpasse ce qu'il y a de plus petit.

STÉPHANO. C'est donc une bien belle fille?

CALIBAN. Oui, mon seigneur; je t'assure qu'elle est digne de ta couche et te donnera une superbe lignée.

STÉPHANO. Monstre, je tuerai cet homme; je serai roi et sa fille reine. Dieu protége nos majestés! Trinculo et toi vous serez mes vice-rois; qu'en dis-tu, Trinculo?

TRINCULO. Excellent!

STÉPHANO. Donne-moi la main; je suis fâché de t'avoir battu: mais, à l'avenir, sache retenir ta langue.

CALIBAN. Dans une demi-heure il sera endormi; veux-tu alors l'exterminer?

STÉPHANO. Oui, sur mon honneur.

ARIEL, *à part.* Je vais rapporter cela à mon maître.

CALIBAN. Tu me rends tout joyeux; je ne me sens pas d'aise! soyons gais: voudrais-tu bien me répéter l'air que tu m'enseignais il n'y a qu'un moment?

STÉPHANO. Monstre, je ferai tant bien que mal raison à ta demande. Allons, Trinculo, chantons.

Il chante:

Envoyons-les à tous les diables!
La pensée est libre, morbleu.

CALIBAN. Ce n'est pas l'air. *(Ariel joue l'air sur un flageolet, en s'accompagnant d'un tambourin.)*

STÉPHANO. Qu'est-ce que j'entends?

TRINCULO. C'est l'air de notre chanson joué par le ministère de personne.

STÉPHANO. Si tu es un homme, montre-toi sous la forme humaine; si tu es un diable, prends-le comme il te plaira.

TRINCULO. Oh! pardonnez-moi mes péchés!

STÉPHANO. Qui meurt paye ses dettes: je te défie. Merci de nous!

CALIBAN. As-tu peur?

STÉPHANO. Moi, monstre? oh! non!

CALIBAN. N'aie pas peur. L'île est pleine de bruits, de sons et d'airs harmonieux qui charment l'oreille et ne font point de mal. Parfois des milliers d'instruments sonores vibrent à mon oreille; ou bien ce sont des voix qui, si je m'éveille après un long somme, me font dormir encore; puis, dans mes rêves, il me semble voir les nuages s'entr'ouvrir, déployer à ma vue des magnificences prêtes à pleuvoir sur moi, en sorte que lorsque je me réveille, je souhaiterais rêver encore.

STÉPHANO. Ce sera pour moi un royaume charmant; j'y aurai de la musique pour rien.

CALIBAN. Quand Prospero sera tué.

STÉPHANO. Cela ne tardera pas: je n'ai pas oublié ton histoire.

TRINCULO. Les sons s'éloignent; suivons-les.

STÉPHANO. Monstre, marche devant; nous te suivons. Je voudrais bien voir ce tambourineur; il s'en acquitte à merveille. *(A Trinculo.)* Viens-tu?

TRINCULO. Je te suis, Stéphano. *(Ils sortent.)*

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO et autres.

GONZALVE. Par Notre-Dame, seigneur, je ne puis aller plus loin, mes vieux os sont brisés; nous avons fait immensément de chemin dans notre marche tantôt directe, tantôt sinueuse; avec votre permission, je vais me reposer.

ALONZO. Mon vieil ami, je ne puis vous blâmer; je suis fatigué moi-même au point que mes esprits en sont engourdis; asseyez-vous, et vous reposez. Ici je vais dépouiller [illegible] et leurs décevantes illusions; il est noyé

celui que nous cherchons ainsi, et la mer se rit de nos inutiles investigations sur terre. Eh bien, j'y renonce.

ANTONIO, *à part.* Je suis charmé de lui voir abjurer tout espoir. (*Bas, à Sébastien.*) Je pense qu'un premier échec ne vous a pas fait abandonner votre projet.

SÉBASTIEN. Nous mettrons comme il faut à profit la première occasion favorable.

ANTONIO. Que ce soit cette nuit; car, fatigués de la marche, ils ne voudront et ne pourront pas user d'autant de vigilance que lorsqu'ils sont dispos.

SÉBASTIEN. Cette nuit, soit : n'en parlons plus. (*On entend les sons d'une musique majestueuse et surnaturelle. Prospéro domine invisible toute la scène. Entrent plusieurs figures bizarres qui apportent un banquet; elles forment autour de la table une danse entremêlée de saluts bienveillants, invitent le roi et ceux de sa suite à manger, puis disparaissent.*)

ALONZO. Quelle est cette harmonie, mes bons amis? écoutez!

GONZALVE. C'est une musique merveilleusement suave.

ALONZO. Anges du ciel, protégez-nous! Quelles étaient ces créatures-là?

SÉBASTIEN. Des marionnettes vivantes; je croirai maintenant qu'il y a des unicornes; qu'en Arabie il est un arbre unique qui sert de trône au phénix, et qu'aujourd'hui encore un phénix y règne.

ANTONIO. Je crois l'un et l'autre; s'il est quelque chose qui passe toute créance, venez à moi, et je jurerai qu'elle est vraie : quoi qu'en puissent dire au coin de leur feu des imbéciles, jamais les voyageurs n'ont menti.

GONZALVE. Me croirait-on, si je racontais à Naples ce que nous venons de voir, si je disais que j'ai vu des insulaires (car ce ne peuvent être que des habitants de cette île) qui, sous des formes monstrueuses, avaient des manières plus aimables qu'aucun des membres de la famille humaine?

PROSPÉRO, *à part.* Honnête vieillard, tu dis vrai; car, parmi ceux qui sont ici présents, il en est de plus pervers que les démons.

ALONZO. Je ne puis revenir de ma surprise en songeant à ces êtres étranges, à leurs gestes, et à ces sons qui, sans le secours de la parole, formaient une sorte de langage muet.

PROSPÉRO, *à part.* Pour louer, attends la fin.

FRANCISCO. Ils ont disparu d'une manière étrange.

SÉBASTIEN. Peu importe; ils nous ont laissé leurs mets; nos estomacs ont faim! vous plaît-il, seigneur, goûter de ce qui est là?

ALONZO. Non certes.

GONZALVE. Je crois, seigneur, que vous n'avez rien à craindre. Quand nous étions enfants, aurions-nous cru qu'il y a des montagnards portant des fanons comme nos taureaux, ou ayant la tête placée sur la poitrine? et cependant, vous le voyez, nous pourrions parier cinq contre un que la chose est vraie.

ALONZO. Je vais me mettre à table et manger, quand ce devrait être mon dernier repas... D'ailleurs, peu m'importe, puisqu'il ne doit plus y avoir de bonheur pour moi. Mon frère, seigneur duc, approchez, et faites comme nous. (*L'éclair brille, le tonnerre gronde; Ariel paraît sous la figure d'une harpie; il bat des ailes sur la table, et tout à coup le banquet s'évanouit.*)

ARIEL. Vous êtes trois hommes de crime. La destinée qui régit ce bas monde et tout ce qu'il renferme a voulu que la mer insatiable vous rejetât de son sein dans cette île inhabitée; car vous êtes indignes de vivre au milieu des hommes. (*Alonzo, Sébastien et tous les autres tirent leurs épées.*) Vous voilà maintenant en fureur; mais que me fait toute cette vaillance? c'est le courage des gens qui se pendent ou se noient. Insensés! mes compagnons et moi nous sommes les ministres du Destin; le métal dont vos glaives sont forgés ne saurait entamer une seule de mes plumes; c'est comme s'ils frappaient les vents qui mugissent ou l'onde qui se referme sous leurs coups; mes compagnons sont pareillement invulnérables. Lors même qu'ils pourraient nous blesser, vos glaives sont maintenant trop pesants pour votre faiblesse, et vous n'avez pas la force de les soulever. Mais rappelez-vous, car c'est le motif qui m'amène, que vous trois, vous avez dépouillé le vertueux Prospéro de son duché de Milan, que vous l'avez exposé, lui et sa fille innocente, à la merci de l'Océan, qui vous l'a bien rendu. Pour punir ce forfait, l'éternelle puissance, ajournant sa vengeance, mais ne l'oubliant pas, a soulevé contre vous et la mer et la terre et toutes les créatures. Toi, Alonzo, elle t'a privé de ton fils; elle t'annonce par ma voix que des malheurs persévérants, plus terribles qu'une mort immédiate, s'attacheront à toi et à tes actes; sa fureur, dans cette île désolée, ne saurait manquer de t'atteindre, et tu ne peux la conjurer que par un cœur contrit et une vie irréprochable. (*Il disparaît au bruit du tonnerre; puis, aux sons d'une musique harmonieuse, les apparitions précédentes reviennent sur la scène, exécutent des danses accompagnées de contorsions et de grimaces, et enlèvent la table du banquet.*)

PROSPÉRO, *à part.* Mon Ariel, tu as parfaitement rempli ton rôle de harpie; il y avait de la grâce jusque dans ta voracité; dans ce que tu avais à dire, tu n'as oublié aucune de mes instructions : il en est de même de mes agents subalternes; ils ont mis dans leurs rôles beaucoup de vérité et d'intelligence. Mes grands charmes opèrent. Mes ennemis sont enchaînés dans leur délire; maintenant ils sont en mon pouvoir; je les laisse à leur frénésie, pendant que je vais revoir le jeune Ferdinand qu'ils croient noyé, et celle qui nous est si chère à tous deux. (*Prospéro sort.*)

GONZALVE. Au nom de ce qu'il y a au monde de plus saint, seigneur, pourquoi êtes-vous plongé dans cette stupéfaction étrange?

ALONZO. O effrayant prodige! il m'a semblé que les vagues parlaient et me reprochaient mon crime; les vents sifflaient à mes oreilles; le tonnerre, par la voix de son orgue immense et sonore, modulait le nom de Prospéro et semblait former la basse de ce concert de malédictions. Maintenant, je n'en puis plus douter, mon fils est couché dans le limon des mers; j'irai le chercher plus avant que n'a jamais pénétré la sonde, et m'ensevelir avec lui. (*Il sort.*)

SÉBASTIEN. Un démon seul à la fois, et je défie au combat leurs légions.

ANTONIO. Je serai ton second. (*Sébastien et Antonio sortent.*)

GONZALVE. Un même égarement s'est emparé de tous trois : leur forfait, comme ces poisons qui n'opèrent que longtemps après, commence à attaquer les parties vitales : je vous en supplie; vous qui avez les membres plus agiles que moi, courez sur leurs pas, et sauvez-les des extrémités auxquelles peut les entraîner leur frénésie.

ADRIEN, *aux autres.* Suivez-moi, je vous prie.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE II.

Devant la cabane de Prospéro.

Entrent PROSPÉRO, FERDINAND et MIRANDA.

PROSPÉRO. Si je t'ai puni trop sévèrement, tu en es bien dédommagé; car je te donne un fil de ma propre vie : je te donne celle pour laquelle je vis; je la remets de nouveau dans tes mains! Les contrariétés que je t'ai imposées avaient pour but d'éprouver ton amour, et tu es sorti victorieux de l'épreuve; ici, à la face du ciel, je ratifie ce don précieux. O Ferdinand! ne souris pas de mes paroles; ne crois pas que j'exagère; tu verras qu'elle dépasse tous les éloges, et les laisse bien loin derrière elle.

FERDINAND. Je le croirais, quand un oracle me dirait le contraire.

PROSPÉRO. Reçois donc ma fille comme un don que je te fais et comme une acquisition que tu as dignement achetée : mais si tu dénoues sa ceinture virginale avant l'entier accomplissement de toutes les cérémonies saintes, le ciel ne bénira pas cette union; la discorde, la haine desséchante, le dédain au regard plein d'aigreur sèmeront votre couche nuptiale d'herbes si infectes que tous deux vous la détesterez. Attendez donc que le flambeau de l'hymen s'allume pour vous.

FERDINAND. Aussi vrai que j'espère de cet amour des jours tranquilles, de beaux enfants et une longue vie, la plus sombre caverne, le lieu le plus propice, les plus fortes suggestions de mon mauvais génie, ne [illegible]

en moi la passion sur l'honneur, ne m'entraineront jamais à déflorer la joie de ce jour nuptial où je croirai que les coursiers de Phœbus sont abattus, ou que la nuit est retenue enchainée sous l'horizon.

PROSPÉRO. Bien parlé. Assieds-toi donc et cause avec elle ; elle est à toi. Ariel, mon intelligent serviteur ! Ariel !

Entre ARIEL.

ARIEL. Que veut mon puissant maître ? me voici.

PROSPÉRO. Toi et tes compagnons subalternes, vous avez dignement accompli votre dernière tâche. Je vais vous employer à un autre exploit de la même nature. Va, amène ici le peuple des esprits sur lesquels je t'ai donné pouvoir ; recommande-leur d'être alertes, car je désire offrir aux regards de ce jeune couple un échantillon de mon art ; je le leur ai promis et ils l'attendent.

ARIEL. Sur-le-champ ?

PROSPÉRO. Oui, dans un clin d'œil.

ARIEL.

Tu n'auras pas dit : *Viens et va*,
Tu n'auras pas deux fois aspiré ton haleine,
Que chacun d'eux, bondissant dans la plaine,
Viendra te dire : Me voilà !

M'aimes-tu, maître ? non.

PROSPÉRO. Tendrement, mon charmant Ariel ; ne reviens que lorsque je t'appellerai.

ARIEL. Bien, je comprends. (*Il sort.*)

PROSPÉRO, *à Ferdinand*. Songe à tenir ta parole ; ne lâche pas trop les rênes au désir : les serments les plus forts ne sont que de la paille dans le brasier des sens. Sois plus sobre, sinon adieu ta promesse.

FERDINAND. Je la tiendrai, seigneur. La neige virginale qui étend sur mon cœur sa nappe froide et blanche tempère l'ardeur de mon sang.

PROSPÉRO. Bien. Maintenant, viens, mon Ariel ; amène-nous un renfort d'esprits ; que leur troupe soit au grand complet. Parais, et vivement. (*À Ferdinand et à Miranda.*) Point de langue, soyez tout yeux. Chut ! (*Une douce symphonie se fait entendre. La troupe des Esprits représente un drame allégorique.*)

Entre IRIS.

IRIS.

Bienfaisante Cérès, quitte un instant tes gerbes,
Et tes [illegible] et leurs moissons superbes
Et la verte colline et ses troupeaux errants,
Et la grasse prairie et ses foins odorants ;
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Pleurer leur flamme et leurs ennuis ;
[illegible]
Où tu vas respirer le souffle de la brise.
La puissante reine des cieux,
Dont je suis l'heureuse messagère,
[illegible]
[illegible] la verte fougère.
[illegible]
J'entends le [illegible] à son char attelés

Entre CÉRÈS.

CÉRÈS.

[illegible]
[illegible] fleurs
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

IRIS.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Des présents dignes d'eux

CÉRÈS.

Dis-moi, messagère céleste,
Vénus et son fils, en ce riant séjour,
Apporteront leur présence funeste.
J'ai juré de ne voir ni Vénus ni l'Amour,
Depuis la fatale journée
Où, grâce à leurs complots pervers,
Le noir monarque des enfers
Est venu me ravir ma fille infortunée.

IRIS.

Tu peux te rassurer. Dans les plaines des cieux
J'ai rencontré son char qui cinglait vers Cythère ;
Le fils était avec la mère.
Ils avaient fait un projet odieux ;
Ils voulaient déployer leur puissance fatale
Sur ces deux cœurs naïfs et vertueux,
Résolus de garder leur candeur virginale
Jusqu'au jour qui verra la flamme nuptiale
Sur l'autel s'allumer pour eux.
Vains efforts ! sur ces cœurs leurs traits n'ont pas fait brèches,
Cythérée a quitté ces lieux ;
Son fils a, de dépit, brisé toutes ses flèches ;
Avec les passereaux il jouera désormais,
Et veut n'être qu'enfant, dit-il, à tout jamais.

CÉRÈS.

Voici venir Junon, que son port nous révèle.

Entre JUNON.

JUNON.

Comment va ma sœur immortelle ?
Allons de ces amants bénir le chaste amour ;
Allons à ce couple fidèle
Promettre un avenir prospère, afin qu'un jour
Ils soient dans leurs enfants honorés à leur tour.

CHANT.

JUNON.

Soyez heureux, époux charmants ;
Ayez honneur, richesse et joie ;
Qu'en de divins ravissements
Chaque jour votre âme se noie :
Soyez heureux, époux charmants ;
Junon a béni vos serments.

CÉRÈS.

Vous aurez récolte abondante ;
Vos greniers seront toujours pleins ;
Pour vous la vigne bienfaisante
Ploiera sous le poids des raisins.
Sitôt la moisson terminée,
Le printemps brillera pour vous ;
Soyez heureux, jeunes époux ;
Cérès bénit votre hyménée.

FERDINAND. Quelle vision majestueuse ! quels chants harmonieux ! ce sont des esprits sans doute.

PROSPÉRO. Oui, des esprits que ma science a évoqués de leurs retraites pour servir mes projets actuels.

FERDINAND. Puissé-je vivre ici toujours ! un tel père et une telle épouse font pour moi de ce lieu un paradis. (*Junon et Cérès se parlent à l'oreille, puis donnent un ordre à Iris qui part pour l'exécuter.*)

PROSPÉRO. Ma fille, fais maintenant silence ; Junon et Cérès se parlent tout bas et d'un air préoccupé ; quelque chose de nouveau va paraître ; restez tous deux muets, sans quoi notre charme sera rompu.

IRIS.

Venez, venez, nymphes des eaux ;
Naïades, accourez, le front ceint de roseaux ;
Quittez vos ondes murmurantes,
A la voix de Junon, venez, nymphes charmantes,
Sur ces gazons fleuris célébrer avec nous
D'un amour chaste et pur le triomphe si doux.

Entrent PLUSIEURS NYMPHES.

IRIS, *continuant.*

Accourez, moissonneurs, et quittez la faucille;
Sur vos fronts basanés que l'allégresse brille;
Sortez de vos sillons un instant délaissés;
Couverts de vos chapeaux que la paille a tressés,
Venez, au doux signal d'une champêtre danse,
A ces jeunes beautés vous unir en cadence.

(*On voit paraître des moissonneurs dans le costume de leur état; ils forment avec les nymphes une danse gracieuse; tout à coup Prospéro fait un mouvement brusque et se lève.*)

PROSPÉRO, *à part.* J'avais oublié l'abominable conspiration du monstre Caliban et de ses complices; le moment fixé pour l'exécution de leur complot est presque arrivé. *Aux Esprits.* C'est bien, en voilà assez, disparaissez. (*On entend de sourds murmures, des bruits étranges, et les Esprits disparaissent successivement.*)

FERDINAND. Voilà qui est étrange; votre père paraît en proie à quelque violente émotion.

MIRANDA. Je ne l'avais encore jamais vu dans une irritation pareille.

PROSPÉRO. Tu parais ému, mon fils; on dirait que quelque chose t'effraye; rassure-toi, nos divertissements sont maintenant terminés. Comme je te l'ai dit, les acteurs que tu as vus étaient tous des esprits qui se sont évaporés en air, en air subtil. Un jour viendra que, de même que l'édifice sans base de cette vision, les orgueilleuses tours, les somptueux palais, les temples solennels, le globe immense lui-même, avec tout ce qu'il enserre, se dissoudront, et comme le spectacle substantiel qui vient de s'évanouir, il n'en restera pas la trace la plus légère; nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre courte existence se termine par un sommeil. Je suis contrarié; c'est une faiblesse qu'il faut me pardonner; mon vieux cerveau est troublé. Ne vous affectez point de mon infirmité; veuillez rentrer dans ma grotte et vous y reposer; je vais me promener un instant pour calmer l'agitation de mon esprit.

FERDINAND *et* MIRANDA. Puissiez-vous retrouver le calme! (*Ils sortent.*)

PROSPÉRO. Accours, prompt comme la pensée. (*A Ferdinand et à Miranda, qui s'éloignent.*) Je vous remercie. — Ariel, viens.

Entre ARIEL.

ARIEL. Je m'unis à ta pensée; quels sont tes ordres?

PROSPÉRO. Esprit, il faut nous préparer à faire face à Caliban.

ARIEL. Oui, mon maître; pendant que je représentais Cérès, l'idée m'est venue de t'en parler; mais j'ai craint de te mettre en colère.

PROSPÉRO. Redis-moi où tu as laissé ces misérables.

ARIEL. Comme je te l'ai dit, ils étaient échauffés par l'ivresse, si pleins de vaillance, qu'ils battaient l'air pour avoir eu l'audace de leur souffler dans la figure, et frappaient la terre, assez hardie pour toucher la plante de leurs pieds; cependant ils continuaient à persister dans leur projet. J'ai fait résonner mon tambourin: à ce bruit, tu les aurais vus, semblables à des poulains indomptés, relever l'oreille, projeter leurs paupières et flairer l'air, comme pour aspirer l'harmonie; j'ai tellement charmé leur oreille, qu'ils m'ont suivi comme le veau suit sa mère, à travers les buissons, les orties et les épines, qui leur déchiraient la peau. Enfin, je les ai laissés enfoncés jusqu'au menton dans la mare bourbeuse qui avoisine ta grotte, et se débattant dans la fange fétide où leurs pieds sont engagés.

PROSPÉRO. A merveille, mon mignon; continue à rester invisible; va me chercher la défroque qui est dans ma grotte, elle me servira d'appât pour prendre ces voleurs.

ARIEL. J'y vais, j'y vais. (*Il sort.*)

PROSPÉRO. Caliban, un véritable démon, un démon de naissance, sur qui l'éducation ne peut rien; tous les soins que mon humanité lui a donnés l'ont été en pure perte; son esprit comme son corps s'enlaidit avec l'âge. Je vais les tourmenter tous [illegible] à les faire [illegible] de douleur. (*Ariel entre chargé de vêtements brillants.*) Va, range-les sur cette corde.

Entrent CALIBAN, STÉPHANO et TRINCULO, tout trempés.

CALIBAN. Marchez doucement, je vous prie; faites en sorte que la taupe aveugle n'entende point le bruit de vos pas; nous voilà près de sa grotte.

STÉPHANO. Monstre, ta féerie, qui, à t'en croire, est inoffensive, a fait de nous ses dupes.

TRINCULO. Monstre, je ne sens pas très-bon, et mon nez s'en indigne.

STÉPHANO. Le mien également, entends-tu, monstre? Si jamais il t'arrivait d'éveiller mon déplaisir, c'est que, vois-tu...

TRINCULO. Tu serais un monstre perdu.

CALIBAN. Mon bon seigneur, continue-moi tes bonnes grâces; prends patience, car le trésor vers lequel je te conduis t'indemnisera pleinement de cette mésaventure. Parle donc bas; tout est encore aussi tranquille qu'à minuit.

TRINCULO. C'est fort bien, mais perdre nos bouteilles dans la mare...

STÉPHANO. Ce n'est pas seulement une honte et un déshonneur, c'est encore une perte immense.

TRINCULO. J'en suis plus contrarié que du bain que j'ai pris, et voilà pourtant, monstre, ta féerie inoffensive.

STÉPHANO. Je veux retourner chercher ma bouteille, dussé-je, pour ma peine, en avoir par-dessus les oreilles.

CALIBAN. Je t'en prie, mon roi, ne bouge pas: tu vois ici l'entrée de la grotte; pénètres-y sans bruit; accomplis le crime heureux qui te rendra à jamais possesseur de cette île, et après lequel moi, ton Caliban, je lécherai à jamais tes pieds.

STÉPHANO. Donne-moi ta main; je commence à avoir des pensées sanguinaires.

TRINCULO. O roi Stéphano! ô noble, ô digne Stéphano! regarde quelle magnifique garderobe pour toi!

CALIBAN. Laisse tout cela, imbécile; ce ne sont que des guenilles.

TRINCULO. Oh! oh! monstre! nous nous connaissons en friperie.

STÉPHANO. Laisse cette robe de chambre, Trinculo; par ce bras! c'est moi qui l'aurai.

TRINCULO. Ton altesse l'aura.

CALIBAN. Le triple sot! que l'hydropisie l'étouffe! Qu'allez-vous faire de vous arrêter à de pareils chiffons? Allons en avant, et commençons par exécuter le meurtre: s'il se réveille, il tenaillera notre peau de la tête aux pieds, et vous mettra dans un étrange état.

STÉPHANO, *mettant la main sur la corde.* Tais-toi, monstre! Maîtresse ligne, voilà une jaquette qui est pour moi. Elle est sous la ligne et en grand danger de perdre son poil.

TRINCULO. Prends-la; n'en déplaise à ta grandeur, ceci est le vol à la ligne et au cordeau.

STÉPHANO. Je te remercie de ce bon mot; voilà une pièce d'habillement pour la peine! l'esprit sera récompensé tant que je serai roi de ce pays: *le vol à la ligne et au cordeau!* Voilà qui est excellent! Prends encore ceci pour ce mot-là.

TRINCULO. Arrive, monstre! mets de la glu à tes doigts, et sauve-toi avec le reste de la défroque.

CALIBAN. Je n'en veux point: nous perdons un temps précieux, et tout à l'heure nous allons tous nous voir transformés en huîtres ou en singes au front déprimé.

STÉPHANO. Monstre! allonge les mains; aide-nous à transporter ceci à l'endroit où j'ai mis mon quartaut de vin, sans quoi je te chasse de mon royaume: allons, porte cela.

TRINCULO. Et cela.

STÉPHANO. Et cela encore. (*Un bruit de chasseurs se fait entendre.*)

PLUSIEURS ESPRITS, sous la forme de limiers, entrent [illegible] PROSPÉRO et ARIEL, [illegible] trois marandeurs

PROSPÉRO. A moi, *Montagne!* à moi!

ARIEL. *Argent!* par ici, *Argent!*

PROSPÉRO. *Furie, Furie,* ici! *Tyran,* ici! (*A Ariel.*) Écoute! écoute! (*Caliban, Stéphano et Trinculo fuient à toutes jambes, ayant les chiens à leurs trousses.*) Va, ordonne à mes lutins de torturer leurs jointures d'intolérables convulsions, de racornir leurs muscles à force de crampes, et de [illegible] leur corps de plus de meurtrissures que n'ont de taches sur leur peau le léopard et la panthère.



STEPHANO. Allons, baise.
(Acte II, scène II.)

ARIEL. Écoute-les rugir.

PROSPERO. Qu'on leur donne une rude chasse. Tous mes ennemis sont maintenant à ma merci : dans peu tous mes travaux vont finir, et tu seras libre comme l'air : suis-moi, et continue-moi tes services quelques moments encore. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Devant la cabane de Prospero.

Entrent PROSPERO, [illegible] et ARIEL.

PROSPERO. [illegible] le dénoûment approche ; mes charmes [illegible] mes esprits obéissent, et le temps [illegible] sans trébucher. A quelle heure [illegible] ?

ARIEL. A la [illegible] heure, époque à laquelle tu as dit, [illegible]

PROSPERO. Je l'ai dit au moment où j'ai commencé à soulever la tempête. [illegible], mon génie, comment vont le roi et sa suite ?

ARIEL. Ils sont tous prisonniers en l'état où tu me les as [illegible] ; ils sont tous renfermés dans le petit bois de tilleuls qui abrite ta grotte; ils ne peuvent bouger de là jusqu'à ce que tu les délivres. Le roi, son frère, ainsi que le [illegible] de [illegible] les autres, pleins de [illegible] et d'effroi, gémissent [illegible] que tu nommes Gonzalo; ses larmes coulent le long de sa barbe, comme les [illegible] sur les tiges des roseaux. Tes charmes [illegible] sur eux, que si tu les voyais [illegible] tu en aurais pitié.

PROSPERO. Tu crois, Ariel?

ARIEL. Mon cœur en serait ému si j'étais homme.

PROSPÉRO. Et le mien ne restera pas insensible. Toi qui n'es qu'un air impalpable, tu t'émeus du spectacle de leur affliction; et moi qui appartiens à leur espèce, moi qui m'affecte et me passionne aussi vivement qu'eux, je ne serais pas pénétré d'une pitié plus vive encore? Bien que blessé au vif par les cruelles injures que j'en ai reçues, néanmoins je me range du parti de ma raison contre ma colère : il y a plus de mérite dans la vertu que dans la vengeance; puisqu'ils se repentent, mon but est atteint. Va, mets-les en liberté, Ariel; je vais briser mes charmes, leur restituer la raison et les rendre à eux-mêmes.

ARIEL. Seigneur, je vais les chercher. (*Il sort.*)

PROSPERO. Vous, sylphes des collines, des ruisseaux, des lacs et des bois; et vous qui, sans laisser sur le sable l'empreinte de vos pieds, poursuivez le flot qui se retire, et fuyez devant lui quand il revient sur la plage; vous, farfadets qui, aux rayons de la lune, composez ces herbes amères que la brebis refuse de brouter; et vous dont l'occupation consiste à faire éclore à minuit des champignons, et qui prêtez le soir une oreille charmée au son solennel du couvre-feu; tout impuissants que vous êtes, avec votre aide j'ai obscurci le soleil de midi, évoqué de leurs antres les vents turbulents, et soulevé une guerre bruyante entre la mer verdâtre et la voûte azurée; j'ai allumé les redoutables foudres et brisé le robuste chêne de Jupiter avec ses propres carreaux; j'ai fait trembler sur sa base le solide promontoire, et déraciné le pin et le cèdre : à ma voix les tombeaux se sont ouverts, et [illegible] à la puissance de mon art, les morts ont quitté leurs sépultures. Mais j'abjure maintenant cette magie violente : il ne me reste plus qu'à demander quelques accords d'une musique céleste pour agir selon mes vues sur les sens de ces hommes; après quoi je briserai ma baguette magique, je l'ensevelirai à plusieurs pieds sous terre, et noierai mon livre sous les eaux à une profondeur que n'atteignit jamais la sonde. (*On entend les sons d'une musique grave.*)


L. DEGHOUY.

MIRANDA. Mon doux seigneur, vous me trichez. — FERDINAND. Non, mon cher amour.

(Acte V, scène I.)

On voit entrer ARIEL; après lui vient ALONZO, faisant des gestes frénétiques, GONZALVE l'accompagne; SÉBASTIEN et ANTONIO, dans le même état de démence, sont accompagnés d'ADRIEN et de FRANCISCO. Tous entrent dans le cercle qu'a tracé Prospéro, et y demeurent sous le charme.

PROSPÉRO *les observe, et dit en regardant Alonzo.* Que de solennels accords, le meilleur soulagement pour une imagination malade, guérissent ton cerveau qui, maintenant inutile, bouillonne dans ton crâne! Reste là, car tu es placé sous le charme. (*S'adressant à Gonzalve.*) Vertueux Gonzalve, homme honorable, mes yeux, sympathisant avec les tiens, versent des larmes fraternelles... Peu à peu le charme se dissipe; comme on voit l'aube poindre au sein de la nuit et dissiper les ténèbres, leurs sens qui se réveillent commencent à chasser les fumées de l'ignorance qui obscurcit leur raison... O excellent Gonzalve! mon véritable sauveur; sujet loyal de ton roi, de retour dans mes états, je reconnaîtrai tes services par des paroles et par des actes. (*A Alonzo.*) Tu as traité bien cruellement ma fille et moi, Alonzo; ton frère fut complice de cet acte. (*A Sébastien.*) Tu es maintenant puni, Sébastien. (*Se tournant vers Antonio.*) Toi, ma chair et mon sang, mon frère! chez qui l'ambition étouffa le remords et la nature; toi qui, avec Sébastien, dont l'âme est maintenant en proie à de cruelles tortures, as voulu ici immoler ton roi, tout dénaturé que tu sois, je te pardonne!... Le flot de leur intelligence commence à se gonfler, et la marée qui approche couvrira bientôt les rivages de la raison, maintenant infects et fangeux. Aucun d'eux ne me regarde encore et ne me reconnaît : Ariel, va chercher dans ma grotte mon chapeau et mon épée. (*Ariel sort.*) Je vais changer de costume et me présenter à leurs regards en duc de Milan, tel que j'étais autrefois. Ariel, dépêche-toi; avant peu tu seras libre.

ARIEL rentre et chante en aidant Prospéro à s'habiller.

Je bois, sur la rose vermeille,
Les sucs dont se nourrit l'abeille;
Quand le hibou jette ses cris,
Je dors dans une primevère.
A l'heure où le soleil retire sa lumière,
Je vole sur le dos d'une chauve-souris;
Que je vais être heureux maintenant sur la terre,
Bercé dans les rameaux fleuris!

PROSPÉRO. Merci, mon charmant Ariel; je te regretterai; cependant tu auras ta liberté : allons, voilà qui est bien. Invisible comme tu es, va au vaisseau du roi; tu y trouveras les matelots endormis sous les écoutilles. Le patron et le contre-maître seuls sont éveillés; amène-les ici, et promptement, je te prie.

ARIEL. Je bois l'air devant moi et reviens sans tarder. (*Il sort.*)

ALONZO. Nous ne rencontrons ici que tortures, douleurs et sujets d'étonnement. Puisse quelque puissance céleste nous aider à sortir de cette île redoutable!

PROSPÉRO. Roi de Naples, tu vois devant toi Prospéro, duc de Milan, cette victime de l'iniquité. Pour que tu ne doutes pas que le prince qui te parle est vivant, je te presse dans mes bras, et te présente, ainsi qu'à tous ceux qui t'accompagnent, un salut cordial.

ALONZO. J'ignore si tu es Prospéro ou bien une de ces illusions qui m'abusent depuis quelque temps! cependant je sens battre ton pouls comme celui d'un homme fait de chair et de sang; depuis que je te vois, mes douleurs intellectuelles se calment, et je respire de la démence qui, je le crains, m'avait saisi : tout cela, si ce n'est point un songe, suppose d'étranges événements. Je résigne mes droits sur ton duché, et te supplie de me pardonner mes torts. Mais comment se fait-il que Prospéro vive et soit ici?

PROSPÉRO, *à Gonzalve.* Permets-moi d'embrasser ta vieillesse, noble ami, dont je ne saurais assez honorer la vertu.

GONZALVE. Si tout cela est ou n'est pas réel, c'est ce que je ne voudrais pas jurer.

PROSPÉRO. Tu es encore sous l'influence des enchantements

de cette île, qui t'empêchent de croire à la réalité des objets. (*Aux Seigneurs napolitains.*) Soyez tous les bienvenus, mes amis. (*Bas, à Sébastien et à Antonio.*) Quant à vous deux, messeigneurs, si je voulais, je rabattrais bientôt cette hautaine insolence peinte sur vos fronts, et démasquerais en vous des traîtres ; pour le moment, je ne dirai rien.

SÉBASTIEN, *à part.* C'est le diable qui parle en lui.

PROSPÉRO, *à Sébastien.* Non. (*A Antonio.*) Pour toi, mortel pervers, que je n'appellerai pas mon frère, car ma bouche en serait infectée, je te pardonne ton crime le plus noir ; je te les pardonne tous, et réclame de toi mon duché, que tu seras, je le sais, forcé de me restituer.

ALONZO. Si tu es Prospéro, raconte-nous les détails de ta délivrance ; dis-nous comment il se fait que tu nous aies rencontrés dans cette île où, il y a trois heures, nous avons été jetés par un naufrage dans lequel (déchirant souvenir !) j'ai perdu mon fils Ferdinand.

PROSPÉRO. J'en suis affligé, seigneur.

ALONZO. C'est une perte irréparable, et la Patience me dit que ses remèdes n'y peuvent rien.

PROSPÉRO. Je pense, au contraire, que vous n'avez point cherché son aide souveraine ; je l'ai imploré pour une perte semblable, et elle m'a consolé.

ALONZO. Vous, une perte semblable ?

PROSPÉRO. Aussi grande pour moi, aussi récente que la vôtre ; et pour m'aider à supporter un coup aussi douloureux, j'ai des ressources bien plus faibles que celles que vous pouvez appeler à votre aide. J'ai perdu ma fille !

ALONZO. Votre fille ! ô ciel ! Que ne sont-ils tous deux vivants à Naples, roi et reine de mes états ! Et moi, que ne suis-je enseveli dans l'humide limon où mon fils est gisant ! Quand avez-vous perdu votre fille ?

PROSPÉRO. Dans la dernière tempête. Je vois tous ces seigneurs émerveillés ; ils dévorent leur raison, n'osent en croire le témoignage de leurs yeux, et doutent que ce soient les paroles d'un homme qu'ils entendent. Mais quelle que soit l'illusion qui a fasciné vos sens, ayez pour certain que je suis Prospéro, ce même duc que vous avez expulsé de Milan, qu'un hasard étrange a conduit ici pour être le souverain de cette île où vous a jetés un naufrage. Nous reparlerons de cela plus tard ; c'est une histoire à raconter jour par jour, non un récit à faire à table, ou qui convienne à cette première entrevue. Prince, soyez le bienvenu ; j'ai ici un petit nombre de serviteurs ; pour des sujets, je n'en ai point : regardez, je vous prie, dans ma grotte. Puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux vous faire en retour un don tout aussi précieux ; dans tous les cas, je vais offrir à vos regards une merveille qui vous causera tout autant de joie que m'en donne la restitution de mon duché.

L'intérieur de la grotte se découvre ; on aperçoit FERDINAND et MIRANDA jouant aux échecs.

MIRANDA. Mon doux seigneur, vous me trichez.

FERDINAND. Non, mon cher amour. Je ne le ferais pas pour le monde entier.

MIRANDA. Quand vous n'y devriez gagner qu'une vingtaine de royaumes, je vous le permets et je vous accorderai encore que vous jouez de franc jeu.

ALONZO. Si c'est encore là une illusion de cette île, j'aurai perdu deux fois mon fils bien-aimé !

SÉBASTIEN. Voilà bien le plus étonnant miracle !

FERDINAND, *se précipitant aux genoux d'Alonzo.* Si l'Océan menace, il est miséricordieux : je l'ai maudit sans cause.

ALONZO. Maintenant que toutes les bénédictions d'un père charmé se répandent sur toi ! lève-toi, et dis comment il se fait que tu sois ici.

MIRANDA. O prodige ! quel nombreux assemblage de charmantes créatures ! que le genre humain est beau ! qu'il doit être admirable le monde qui possède de pareils habitants !

PROSPÉRO. Ils sont nouveaux pour toi.

ALONZO. Quelle est cette jeune fille avec laquelle tu jouais ? Vous ne devez pas vous connaître depuis plus de trois heures. Est-ce la divinité qui nous a séparés et maintenant nous réunit ?

FERDINAND. Mon père, c'est une mortelle ; mais, grâce aux décrets d'une immortelle providence, elle est à moi ; je l'ai choisie quand je ne pouvais demander l'aveu de mon père, quand je croyais même n'en plus avoir : c'est la fille de ce fameux duc de Milan, dont j'ai si souvent entendu parler, mais que je n'avais jamais vu ; je lui dois une seconde vie, et cette jeune beauté fait de lui pour moi un second père.

ALONZO. Je suis le sien ; mais combien il est étrange que je sois obligé de demander pardon à mon enfant !

PROSPÉRO. Arrêtez, seigneur : ne chargeons pas nos souvenirs d'un passé douloureux.

GONZALVE. Je pleurais intérieurement ; sans quoi j'aurais déjà parlé. O Dieu ! abaissez vos regards et faites descendre sur ce couple une couronne de bénédictions ; car c'est vous qui avez tracé la voie qui nous a conduits ici

ALONZO. Je dis Amen, Gonzalve.

GONZALVE. Le duc de Milan n'a donc été expulsé de Milan qu'afin que sa postérité régnât à Naples ? Oh ! réjouissez-vous d'une joie sans égale ; inscrivez cet événement en lettres d'or sur des colonnes d'éternelle durée. Dans le même voyage Claribel a trouvé un époux à Tunis ; Ferdinand, son frère, une épouse là où il devait rencontrer la mort ; Prospéro, son duché dans une île chétive ; et nous tous, nous nous sommes retrouvés nous-mêmes, alors que nul d'entre nous ne s'appartenait véritablement.

ALONZO, *à Ferdinand et à Miranda.* Donnez-moi tous la main : que le chagrin et la douleur soient le partage de quiconque ne fait pas des vœux pour votre bonheur !

GONZALVE. Qu'il en soit ainsi, amen.

Rentre ARIEL, suivi du PATRON DU NAVIRE et du CONTRE-MAITRE, tout émerveillés.

GONZALVE, *continuant.* Voyez, seigneurs, voyez, voilà encore des nôtres ! J'ai prédit que, pourvu qu'il y eût une potence à terre, ce gaillard-là ne se noierait pas. — Eh bien, blasphémateur, qui faisais à bord de si belles imprécations, pas un juron sur le rivage ? N'as-tu plus de langue à terre ? qu'y a-t-il de nouveau ?

LE CONTRE-MAITRE. La première et la meilleure nouvelle, c'est que nous avons retrouvé sains et saufs le roi et sa suite ; la seconde, c'est que notre navire, que nous croyions, il y a trois heures, en mille morceaux, est en bon état et pourvu de tous ses agrès, comme au moment où nous avons mis à la voile.

ARIEL, *bas, à Prospéro.* Seigneur, j'ai accompli tout cela depuis que je t'ai quitté.

PROSPÉRO. Mon habile génie !

ALONZO. Ce ne sont pas là des événements naturels ; ils se succèdent de plus en plus étranges. Dites, comment êtes-vous venus ici ?

LE CONTRE-MAITRE. Si j'avais, seigneur, la certitude d'être bien éveillé, j'essayerais de vous le dire. Nous étions tous profondément endormis et (nous ne savons trop comment) tous nichés sous les écoutilles, lorsque tout à l'heure un étrange tintamarre de voix qui rugissaient, criaient, hurlaient, de chaînes qui s'entre-choquaient, enfin je ne sais combien de bruits horribles nous ont éveillés ; nous nous sommes trouvés debout et libres, ayant sous les yeux notre royal, excellent et joli navire, tout appareillé ; notre patron en a bondi de joie ; en un clin d'œil, n'en déplaise à votre majesté, nous nous sommes vus, comme dans un rêve, séparés de nos compagnons et amenés ici.

ARIEL, *bas, à Prospéro.* N'ai-je pas bien fait les choses ?

PROSPÉRO, *bas, à Ariel.* Parfaitement, mon diligent Ariel. Tu seras libre.

ALONZO. Voilà le plus merveilleux dédale où les pas de l'homme se soient jamais égarés ! Il y a dans tout ceci quelque chose qui s'écarte des voies de la nature ; il faut que quelque oracle nous l'explique.

PROSPÉRO. Mon seigneur souverain, ne tourmentez pas votre esprit à chercher l'explication de ce que tout ceci a d'étrange : bientôt je vous conterai à loisir tous ces événements et vous donnerai le mot de cette énigme. Jusque-là, soyez joyeux, et croyez que tout est bien. (*A Ariel.*) Viens ici, Ariel ! mets en liberté Caliban et ses compagnons : dénoue le charme. (*Ariel sort.*)

PROSPÉRO, *à Alonzo.* Comment se trouve mon gracieux seigneur ? Il vous manque encore quelques-uns de vos gens que vous avez oubliés.

Rentre ARIEL, chassant devant lui CALIBAN, STEPHANO et TRINCULO, dans le costume qu'ils ont dérobé.

STÉPHANO. Que chacun s'évertue pour les autres, et que nul ne songe à lui-même : car tout n'est qu'heur et malheur ici-bas. Coragio, monstre, coragio.

TRINCULO. Si les observateurs que porte ma tête ne me trompent pas, voilà un agréable spectacle.

CALIBAN. O Séthébos ! ce sont là, par ma foi, des esprits avenants. Comme mon maître est beau ! j'ai bien peur qu'il ne me châtie.

SÉBASTIEN. Ha ! ha ! quels sont ces objets, seigneur Antonio ? Sont-ils à vendre ?

ANTONIO. Très-probablement : l'un d'eux est un poisson qu'on peut sans doute acheter.

PROSPÉRO. Seigneur, voyez-moi la mine qu'ont ces hommes, et dites-moi si ce sont d'honnêtes gens... Ce coquin mal bâti est fils d'une sorcière si puissante en son temps qu'elle commandait à la lune, faisait, comme elle, monter ou baisser les marées, et exerçait ses fonctions sans être revêtue de son pouvoir ; tous trois m'ont volé, et ce demi-diable (car c'est un démon bâtard) avait comploté avec les autres de m'arracher la vie ; vous devez reconnaître deux de ces gaillards pour être de vos gens ; je reconnais cet objet de ténèbres comme m'appartenant.

CALIBAN. Je serai tenaillé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

ALONZO. N'est-ce pas là Stéphano, mon ivrogne de sommelier ?

SÉBASTIEN. Il est ivre en ce moment même... Où diantre s'est-il procuré du vin ?

ALONZO. Trinculo aussi est dans les vignes du Seigneur. Où ont-ils trouvé la liqueur merveilleuse qui les a ainsi colorés ? (*A Trinculo.*) Qui t'a mis dans ce bel état ?

TRINCULO. Depuis que je ne vous ai vu, j'ai été mariné de la belle façon ; mes os s'en ressentiront longtemps ; ma chair ne craint plus les mouches à viande.

SÉBASTIEN. Et toi, Stéphano, qu'as-tu donc ?

STÉPHANO. Oh ! ne me touchez pas ; je ne suis pas Stéphano, mais une crampe.

PROSPÉRO. Tu voulais être roi de cette île, drôle ?

STÉPHANO. Couvert de plaies comme je le suis, j'aurais été un roi bien ulcéré.

ALONZO, *montrant Caliban.* Voilà bien l'être le plus étrange que j'aie vu de ma vie.

PROSPÉRO. Il est aussi hideux au moral qu'au physique... (*A Caliban.*) Drôle, va dans ma grotte avec tes compagnons ; si tu veux obtenir ton pardon, tâche de la décorer avec soin.

CALIBAN. Je vais le faire ; désormais je serai plus sage et tâcherai de plaire. Quel triple nigaud j'étais (*montrant Stéphano*) de prendre cet ivrogne pour un dieu, et (*montrant Trinculo*) d'adorer cet imbécile !

PROSPÉRO. Va, et dépêche-toi.

ALONZO, *à Stéphano et à Trinculo.* Allez, et remettez ces vêtements où vous les avez pris.

SÉBASTIEN. Ou plutôt volés. (*Caliban, Stéphano et Trinculo sortent.*)

PROSPÉRO, *à Alonzo.* Seigneur, j'invite votre altesse et sa suite à entrer dans mon humble grotte ; vous y reposerez cette nuit, dont vous emploierez une partie à écouter des récits qui en abrégeront la durée ; je vous raconterai l'histoire de ma vie, et tout ce qui m'est advenu depuis que je suis dans cette île. Demain matin je vous conduirai à vos vaisseaux, puis à Naples, où j'espère voir célébrer les noces de nos enfants bien-aimés ; après quoi je me retirerai à Milan, où une de mes pensées sur trois sera consacrée à ma tombe.

ALONZO. Il me tarde d'entendre l'histoire de vos aventures ; je ne doute point qu'elles ne m'intéressent vivement.

PROSPÉRO. Je vous raconterai tout ; en outre, je vous promets une mer calme, des vents propices, et une traversée rapide pour votre royale flotte... (*A Ariel.*) Ariel, mon mignon, charge-toi de cela. Puis va te réunir aux éléments, sois libre et heureux. (*Au Roi et à sa suite.*) Veuillez entrer, je vous prie. (*Ils sortent.*)

ÉPILOGUE PRONONCÉ PAR PROSPÉRO.

Mes charmes sont détruits ; il n'en reste plus l'ombre ;
C'est donc à vous que j'ai recours.
A Naples vous pouvez m'envoyer sans encombre
Ou sur ces bords m'enchaîner pour toujours.
Puisque j'ai recouvré mon titre héréditaire,
Puisque j'ai pardonné la trahison d'un frère,
Ne m'abandonnez pas sur ces rochers déserts ;
Mais que plutôt vos mains viennent briser mes fers.
Que de votre faveur le souffle enfle ma voile
Et vienne en aide à mon étoile ;
Autrement, durant le trajet,
Je crains fort d'échouer dans le noble projet
Que j'avais formé de vous plaire.
Privé de tous mes talismans,
De magie et d'enchantements,
Hélas ! maintenant je n'espère
Que dans l'aide de la prière.
La prière du ciel désarme le courroux ;
Elle efface les torts que le pardon va suivre :
Qu'au nom de ce pardon que vous espérez tous,
Votre indulgence me délivre.

FIN DE LA TEMPÊTE.

LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE,

DRAME EN CINQ ACTES.

LE DUC DE MILAN, père de Silvie.
VALENTIN, } deux gentilshommes de Vérone.
PROTÉE, }
ANTONIO, père de Protée.
THURIO, [illegible] de Valentin.
ÉGLAMOUR, [illegible]
[illegible]

LANCE, domestique de Protée.
PANTHINO, [illegible]
L'AUBERGISTE [illegible] à Milan.
JULIE, [illegible]
SILVIE, [illegible] Milan.
[illegible]
BRIGANDS, DOMESTIQUES, MUSICIENS.

La scène est tantôt à Vérone, tantôt à Milan, et sur les frontières de Mantoue.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une place publique de Vérone.

Entrent VALENTIN et PROTÉE.

VALENTIN. Cesse de vouloir me persuader, mon cher Protée, la jeunesse casanière a des goûts casaniers ; si je ne savais quelle honorable affection enchaîne tes jeunes années aux doux regards de ta bien-aimée, je te prierais de m'accompagner pour voir, hors de ta patrie, les merveilles du monde, plutôt que de mener ici une vie ennuyeuse et monotone, et de consumer sans fruit ton oisive jeunesse. Mais puisque tu aimes, continue d'aimer, et sois heureux dans tes amours, comme je voudrais l'être quand viendra mon tour d'aimer.

PROTÉE. Tu veux donc partir ? cher Valentin, adieu !... pense à ton Protée, quand tu rencontreras dans tes voyages quelque objet remarquable ; [illegible] ton bonheur quand il t'adviendra quelque chose d'heureux ; et

dans tes dangers, si jamais le danger t'environne, recommande ton infortune à mes saintes prières; car je prierai pour toi, Valentin.

VALENTIN. Tu prieras pour mon succès dans certain livre d'amour.

PROTÉE. Je prierai pour toi dans un livre que j'aime.

VALENTIN. Sans doute dans quelque frivole histoire d'un profond amour, où l'on voit, par exemple, comment le jeune Léandre traversa l'Hellespont.

PROTÉE. C'est l'histoire fort grave d'un sentiment des plus profonds, car Léandre était plus qu'à mi-jambe enfoncé dans l'amour.

VALENTIN. Il est vrai, car toi, tu en as jusque par-dessus les bottes; et pourtant tu n'as jamais passé l'Hellespont à la nage.

PROTÉE. Jusque par-dessus les bottes? Allons, ne me porte pas de bottes.

VALENTIN. Ce n'est pas mon intention; loin de là, je te plains.

PROTÉE. De quoi?

VALENTIN. D'être amoureux : aimer, c'est acheter des mépris par des gémissements, de dédaigneux regards par des soupirs douloureux; c'est échanger contre un rapide moment de joie vingt nuits d'anxiétés et de veilles; vous triomphez, votre victoire vous est funeste; vous échouez, des peines cruelles sont votre partage. Que reste-t-il en dernière analyse? une folie achetée à force d'esprit, ou un esprit vaincu par la folie.

PROTÉE. Ainsi, tout considéré, tu me crois fou!

VALENTIN. Tout considéré, je crains que tu ne le deviennes.

PROTÉE. C'est de l'amour que tu te railles; je ne suis pas l'amour.

VALENTIN. L'amour est ton maître; car il te maîtrise, et celui qui est sous le joug d'un fou ne doit pas, à mon sens, être réputé sage.

PROTÉE. Cependant les auteurs disent que l'amour dévorant habite dans les plus belles intelligences, comme le ver rongeur dans le calice des fleurs les plus belles.

VALENTIN. Ils disent aussi : De même que le bouton le plus précoce est rongé par le ver avant de s'épanouir, de même l'amour tourne en folie l'intelligence jeune et tendre. Flétrie dans sa fleur, elle voit se faner sa verdure printanière et toutes les espérances d'un heureux avenir. Mais pourquoi perdre mon temps à te conseiller, toi l'esclave des amoureux désirs? Encore une fois, adieu; mon père m'attend au port pour assister à mon embarquement.

PROTÉE. Je vais t'y accompagner, Valentin.

VALENTIN. Non, mon cher Protée; prenons congé maintenant. Écris-moi à Milan, mande-moi tes succès en amour et tout ce qu'il arrivera ici d'intéressant pendant l'absence de ton ami; je t'écrirai également de mon côté.

PROTÉE. Puisses-tu être heureux à Milan!

VALENTIN. Je t'en souhaite autant à Vérone! Sur ce, adieu. (*Valentin sort.*)

PROTÉE. Il poursuit l'honneur, moi l'amour... il quitte ses amis pour se rendre plus digne d'eux; moi, j'abandonne pour l'amour mes amis, moi-même et tout. Julie, tu m'as métamorphosé : pour toi j'ai négligé mes études, perdu mon temps, résisté aux bons conseils, mis le monde à néant, énervé mon intelligence dans la rêverie et rendu mon cœur malade d'inquiétude.

Entre L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR. Sir Protée, Dieu vous garde... Avez-vous vu mon maître?

PROTÉE. Il me quitte à l'instant, et va s'embarquer pour Milan.

L'ÉCLAIR. Alors il y a vingt à parier contre un qu'il est déjà embarqué, et en le perdant j'ai agi en vrai mouton.

PROTÉE. En effet, il arrive souvent que le mouton s'égare pour peu que son maître le quitte.

L'ÉCLAIR. Vous en concluez donc que mon maître est un berger et moi un mouton?

PROTÉE. Certainement.

L'ÉCLAIR. En ce cas, que je veille ou que je dorme, mes cornes sont les siennes.

PROTÉE. Sotte réponse, et bien digne d'un mouton.

L'ÉCLAIR. Ce qui prouve que je suis un mouton.

PROTÉE. C'est vrai, et ton maître est le berger.

L'ÉCLAIR. Je le nie par une raison.

PROTÉE. Je me fais fort de le prouver par une autre.

L'ÉCLAIR. Le berger cherche le mouton, le mouton ne cherche pas le berger; moi, je cherche mon maître, et mon maître ne me cherche pas; donc, je ne suis pas un mouton.

PROTÉE. Le mouton pour un peu d'herbe suit le berger, le berger pour sa pitance ne suit pas le mouton. Tu suis ton maître pour des gages, ton maître ne te suit pas : donc tu es mouton.

L'ÉCLAIR. Encore une preuve comme celle-là, et vous allez me faire bêler.

PROTÉE. Mais laissons cela. As-tu remis ma lettre à Julie?

L'ÉCLAIR. Oui, monsieur; moi, mouton égaré, j'ai remis votre lettre à cette douce brebis; et elle, douce brebis, ne m'a rien donné pour ma peine, à moi, mouton égaré.

PROTÉE. Je vois que tu as l'esprit vif.

L'ÉCLAIR. Et cependant il ne peut atteindre votre bourse, toute lente qu'elle est.

PROTÉE. Voyons, en résumé, qu'a-t-elle dit?

L'ÉCLAIR. Ouvrez votre bourse, afin que votre argent et mon message soient exhibés en même temps.

PROTÉE. Tiens, voilà pour ta peine. Qu'a-t-elle dit?

L'ÉCLAIR. En vérité, monsieur, je ne crois pas que vous fassiez sa conquête.

PROTÉE. Pourquoi? te l'aurait-elle laissé entrevoir?

L'ÉCLAIR. Elle ne m'a rien laissé entrevoir, pas même un ducat pour lui avoir remis votre lettre : d'après la dureté qu'elle m'a témoignée, à moi, porteur de votre pensée, je juge de celle qu'elle mettra à vous faire connaître la sienne. Ne lui donnez d'autre gage que des pierres, car elle est aussi dure que de l'acier.

PROTÉE. Quoi donc! n'a-t-elle rien dit?

L'ÉCLAIR. Pas même un : « Prends cela pour ta peine. » Pour me prouver votre générosité, vous m'avez donné six pence; je vous en remercie; mais veuillez à l'avenir porter vos lettres vous-même. Sur ce, seigneur, je ne manquerai pas de vous recommander au souvenir de mon maître.

PROTÉE. Va-t'en, et hâte-toi, afin d'assurer contre le naufrage le vaisseau qui te portera; tant que tu seras à bord, il ne saurait périr, destiné que tu es à subir en terre ferme un trépas plus sec. Il faut que j'envoie un messager plus capable; je crains que ma Julie ne dédaigne mes lettres, si elles lui sont remises par un facteur aussi indigne. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

A Vérone, dans le jardin de Julie.

Entrent JULIE et LUCETTE.

JULIE. Dis-moi, Lucette, maintenant que nous sommes seules, tu me conseillerais donc de devenir amoureuse?

LUCETTE. Oui, madame, pourvu que vous le soyez sensément.

JULIE. De tous les cavaliers qui me présentent chaque jour leurs hommages, quel est, à ton avis, le plus digne d'être aimé?

LUCETTE. Nommez-les-moi de nouveau, et je vous dirai mon avis suivant mes faibles lumières.

JULIE. Que penses-tu du beau chevalier Églamour?

LUCETTE. Je pense que c'est un homme bien fait, bien mis, et s'exprimant on ne peut mieux; mais si j'étais à votre place, ce ne serait pas lui que je choisirais.

JULIE. Que penses-tu du riche Mercutio?

LUCETTE. Je fais grand cas de ses richesses, et très-peu de sa personne.

JULIE. Que penses-tu de Protée?

LUCETTE. O mon Dieu! que la folie humaine est grande!

JULIE. Qu'as-tu donc? pourquoi l'émotion qui t'a saisie en entendant prononcer ce nom?

LUCETTE. Pardonnez-moi, madame. Il est véritablement honteux que j'ose, moi indigne, juger ainsi d'aimables cavaliers.

JULIE. Pourquoi pas Protée tout aussi bien que les autres?

LUCETTE. Eh bien, je vous dirai qu'entre les bons je le considère comme le meilleur.

JULIE. Tes raisons?

LUCETTE. Je n'en ai pas d'autre que la raison d'une femme : je le crois tel parce que je le crois tel.

JULIE. Et c'est lui que tu me conseillerais d'aimer ?

LUCETTE. Oui, si vous croyez qu'avec lui votre amour sera bien placé.

JULIE. Mais c'est de tous celui qui m'est le plus indifférent.

LUCETTE. Et cependant, de tous, c'est celui qui vous aime le plus sincèrement.

JULIE. Un homme qui parle si peu ne saurait beaucoup aimer.

LUCETTE. Les feux concentrés sont ceux qui brûlent le plus.

JULIE. Ils n'aiment pas ceux qui ne laissent point apercevoir leur tendresse.

LUCETTE. Ceux-là aiment le moins qui mettent le monde dans la confidence de leur amour.

JULIE. Je voudrais savoir ce qu'il pense.

LUCETTE, *lui présentant une lettre.* Lisez ce papier, madame.

JULIE. « A Julie. » De qui est cette lettre ?

LUCETTE. Le contenu vous le dira.

JULIE. Voyons, réponds-moi, de qui la tiens-tu ?

LUCETTE. Du page du chevalier Valentin, à qui Protée l'avait remise pour vous. Le page vous l'eût remise à vous-même ; mais m'étant trouvée là, j'ai reçu ce billet en votre nom ; je vous prie de me le pardonner.

JULIE. Par ma modestie, tu fais là un beau métier ! Oses-tu bien te charger de lettres galantes, et conspirer sourdement contre ma jeunesse ? Crois-moi, c'est un digne emploi que celui-là, et tu es on ne peut mieux faite pour le remplir. Tiens, prends ce papier, et hâte-toi de le rendre, ou ne reparais jamais en ma présence.

LUCETTE. Plaider la cause de l'amour mérite une autre récompense que la haine.

JULIE. Veux-tu bien partir ?

LUCETTE. Oui, pour vous laisser le temps de réfléchir. (*Elle sort.*)

JULIE, *continuant.* Et cependant j'aurais peut-être bien fait de lire la lettre. Mais j'aurais honte de rappeler Lucette, et de tomber moi-même dans la faute pour laquelle je viens de la gronder. Sotte qu'elle est, sachant que je suis fille, de ne m'avoir point fait violence pour lire ce billet ! Ne sait-elle pas que la pudeur nous fait dire non lors même que nous désirons que ce non soit interprété par un oui ? Hélas ! que l'amour est insensé et capricieux ! semblable à l'enfant à la mamelle, qui égratigne sa nourrice, et l'instant d'après baise humblement la verge ! Avec quelle humeur j'ai renvoyé Lucette, quand je désirais si vivement qu'elle restât ! Comme j'ai pris un front irrité, quand une joie intérieure forçait mon cœur de sourire ! Je suis maintenant condamnée à rappeler Lucette et à demander pardon de ma sottise. Holà ! Lucette !

LUCETTE revient.

LUCETTE. Que veut madame ?

JULIE. Est-ce bientôt l'heure du dîner ?

LUCETTE. Je voudrais qu'elle fût venue, afin de vous voir décharger votre colère sur votre repas, et non sur votre femme de chambre.

JULIE. Que viens-tu de ramasser là si vivement ?

LUCETTE. Rien.

JULIE. Pourquoi donc t'es-tu baissée ?

LUCETTE. Pour reprendre un papier que j'avais laissé tomber.

JULIE. Et ce papier, n'est-ce donc rien ?

LUCETTE. Rien qui me concerne.

JULIE. Laisse-le donc ramasser à ceux qu'il intéresse, ce papier menteur.

LUCETTE. Il ne contient rien que de sincère, à moins qu'on n'interprète faussement son contenu.

JULIE. Ce sont sans doute des vers que t'écrit un amant.

LUCETTE. Pour que je puisse les chanter, indiquez-moi un air, madame, et donnez-moi le ton.

JULIE. Je n'entends rien à ces choses-là. Tu peux les chanter sur l'air : *Lumière de l'Amour.*

LUCETTE. Les paroles sont trop graves pour un air aussi léger.

JULIE. Trop graves, dis-tu ? elles ont sans doute un refrain ?

LUCETTE. Oui, madame, et des plus mélodieux ; si vous vouliez le chanter...

JULIE. Et pourquoi pas toi ?

LUCETTE. Je ne puis m'élever à ce diapason.

JULIE. Laisse-moi voir ta chanson. Eh bien, mignonne !

LUCETTE. Prenez-le sur ce ton-là ; et cependant c'est un ton que je n'aime pas.

JULIE. Tu ne l'aimes pas ?

LUCETTE. Non, madame, il est trop dur.

JULIE. Et toi, mignonne, tu es trop effrontée.

LUCETTE. Oh ! maintenant votre ton est trop plat, et vous détonnez horriblement : il manque un ténor à votre chant.

JULIE. Le ténor est étouffé par ta basse ingouvernable.

LUCETTE. Je faisais la partie de Protée.

JULIE. Je ne veux plus à l'avenir être importunée de ce bavardage : tiens, voilà le cas que j'en fais. (*Elle déchire la lettre.*) Va-t'en, et laisse les morceaux par terre ; si tu y touches, je me fâcherai.

LUCETTE, *à part.* Elle fait beaucoup de bruit ; mais elle serait charmée qu'une seconde lettre vînt encore lui causer le même déplaisir. (*Elle sort.*)

JULIE. Oh ! que n'ai-je encore à me fâcher contre la première ! oh ! que j'en veux à mes mains d'avoir déchiré des mots aussi pleins d'amour ! Injurieux frelons, d'oser s'abreuver d'un si doux miel, et tuer avec leurs dards les abeilles qui l'ont produit ! En réparation de cette offense, je veux baiser l'un après l'autre tous ces fragments de papier. Que vois-je écrit sur celui-ci ? *Douce Julie!* Ah ! plutôt cruelle Julie ! Pour me venger de ton ingratitude, je jette ton nom sur la pierre âpre et rude, et, pleine de mépris, je foule aux pieds tes dédains. Sur cet autre je lis : *Protée blessé par l'amour.* Pauvre nom blessé ! repose sur mon sein comme dans un lit, jusqu'à ce que ta blessure soit complètement guérie : en attendant laisse-moi imprimer sur elle un baiser salutaire. Mais le nom de Protée n'est-il pas reproduit deux ou trois fois ? Aimable vent, ne souffle pas, n'emporte pas un seul mot jusqu'à ce que j'aie retrouvé chacune des lettres de ce billet, à l'exception de mon nom ; pour celui-là, qu'un tourbillon l'emporte sur un roc aride, affreux et menaçant, et que de là il le jette à la mer irritée ! Oh ! voilà une ligne où son nom est tracé deux fois. *L'infortuné Protée, l'amoureux Protée à la douce Julie.* Pour ce dernier nom, je vais le déchirer ; mais je n'en ferai rien, puisqu'il s'associe d'une manière si charmante à son nom affligé ; je vais les plier ensemble ; maintenant embrassez-vous, querellez-vous, comme il vous plaira.

LUCETTE revient.

LUCETTE. Madame, le dîner est prêt, et votre père vous attend.

JULIE. Eh bien, allons.

LUCETTE. Laisserons-nous par terre ces papiers indiscrets ?

JULIE. S'ils ont pour toi quelque valeur, tu feras bien de les ramasser.

LUCETTE. Je me suis déjà compromise en les laissant tomber ; néanmoins je ne les laisserai pas à terre, de peur qu'ils ne s'enrhument.

JULIE. Je crois qu'ils te tiennent singulièrement à cœur.

LUCETTE. Oui, madame ; libre à vous de dire ce que vous voyez ; je vois aussi bien des choses, quoique vous vous imaginiez que je ferme les yeux.

JULIE. Allons, te plaît-il que nous partions ? (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

Même ville. Une chambre dans la maison d'Antonio.

Entrent ANTONIO et PANTHINO.

ANTONIO. Dis-moi, Panthino, que te disait donc mon frère de si sérieux lorsqu'il causait avec toi sous le vestibule ?

PANTHINO. Il me parlait de son neveu Protée, votre fils.

ANTONIO. Et que te disait-il de lui ?

PANTHINO. Il s'étonnait que votre seigneurie lui laissât passer sa jeunesse dans sa ville natale, tandis que d'autres hommes, d'une réputation moins grande que la vôtre, envoient leurs fils chercher au loin de l'avancement, les uns à la guerre pour y tenter fortune, d'autres à la découverte d'îles lointaines, d'autres aux universités pour s'y livrer à l'étude. Il prétend qu'il n'est pas une de ces carrières à laquelle votre fils ne soit apte ; il m'a donc prié d'insister auprès de vous pour que vous ne laissiez plus votre fils passer ici son temps, car ce serait pour lui un grand désavantage

dans son âge mûr que de n'avoir point voyagé dans sa jeunesse.

ANTONIO. Tu n'auras pas besoin d'insister beaucoup sur une matière à laquelle je pense moi-même depuis un mois : j'ai mûrement réfléchi au temps qu'il perd. Je sais qu'il ne saurait devenir un homme parfait sans avoir été éprouvé et instruit dans le monde ; l'expérience s'acquiert par le travail et se perfectionne par le temps. Dis-moi donc où tu crois qu'il conviendrait de l'envoyer de préférence.

PANTHINO. Votre seigneurie n'ignore pas, sans doute, que le jeune Valentin, son ami, est auprès de l'empereur dans sa royale cour ?

ANTONIO. Je le sais.

PANTHINO. C'est là, je pense, qu'il conviendrait de l'envoyer ; là il s'exercera aux joutes et aux tournois, entendra le beau langage, conversera avec la noblesse, et sera à la portée de tous les exercices dignes de sa jeunesse et de sa haute naissance.

ANTONIO. Ton conseil me plaît ; je le trouve excellent, et pour te montrer le cas que j'en fais, je vais le mettre à exécution ; je vais sans retard envoyer mon fils à la cour de l'empereur.

PANTHINO. Permettez-moi de vous dire que demain don Alphonso, ainsi que plusieurs autres cavaliers de renom, partent pour aller saluer l'empereur et lui offrir leurs services.

ANTONIO. Excellente compagnie ; Protée partira avec eux ; mais justement le voici, je vais lui en parler.

Entre PROTÉE.

PROTÉE, *une lettre à la main*. Charmante amie ! lignes charmantes ! vie enchanteresse ! voila son écriture, instrument de son cœur ; ici elle me jure un éternel amour ; elle m'engage sa foi. Oh ! puissent nos pères approuver notre tendresse, et sceller notre bonheur de leur consentement ! O céleste Julie !

ANTONIO. Qu'y a-t-il ? quelle lettre lis-tu là ?

PROTÉE. Avec la permission de votre seigneurie, c'est une lettre de Valentin, contenant un mot ou deux de recommandation pour un ami qui est venu me voir de sa part.

ANTONIO. Prête-moi cette lettre, que je voie les nouvelles qu'elle contient.

PROTÉE. Elle ne renferme aucune nouvelle, mon père : Valentin m'écrit seulement qu'il est heureux, comblé de té[illegible] chaque jour des bonnes grâces de l'empereur ; il fait des vœux pour que je vienne [illegible].

ANTONIO. Et comment ce vœu est-il accueilli par toi ?

PROTÉE. Comme un souhait dont la réalisation dépend de la volonté de votre seigneurie, et non des désirs d'un ami.

ANTONIO. Ma volonté est assez d'accord avec son désir. Ne te demande pas pourquoi je procède d'une manière aussi subite ; car ce que je veux, je le veux, et tout est dit. J'ai décidé que tu passerais quelque temps avec Valentin à la cour de l'empereur ; tu recevras de moi l'allocation que lui fait sa famille. Sois prêt à partir dès demain : point de représentations ; mon ordre est formel.

PROTÉE. [illegible] prêt dans un intervalle aussi court ; veuillez m'accorder un ou deux jours de délai.

[illegible]

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Milan. Un appartement du palais ducal.

Entrent VALENTIN et L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR. Seigneur, voici votre gant.

VALENTIN. Celui-ci n'est pas à moi, j'ai mis les miens ; laisse-moi le voir pourtant ; ah ! donne-le-moi, c'est le mien. Doux ornement qui pares une main divine ! ah ! Silvie ! Silvie !

L'ÉCLAIR, *se mettant à crier*. Dona Silvie ! dona Silvie !

VALENTIN. Qu'as-tu donc, drôle ?

L'ÉCLAIR. Elle ne peut nous entendre, seigneur.

VALENTIN. Qui t'a dit de l'appeler ?

L'ÉCLAIR. Vous-même, seigneur, ou je me trompe bien fort.

VALENTIN. Tu es un peu trop prompt.

L'ÉCLAIR. Et pourtant il n'y a pas longtemps que vous me reprochiez d'être trop lent.

VALENTIN. Dis-moi, connais-tu dona Silvie ?

L'ÉCLAIR. Celle que vous aimez ?

VALENTIN. Comment sais-tu que j'aime ?

L'ÉCLAIR. Voici à quels signes je l'ai reconnu : d'abord, vous avez appris, à l'instar du chevalier Protée, à croiser les bras d'un air sombre, à moduler un chant d'amour, comme un rouge-gorge ; à vous promener seul comme un pestiféré ; à gémir comme un écolier qui a perdu son A B C ; à pleurer comme une jeune fille qui vient d'enterrer sa grand'mère ; à jeûner comme un homme mis à la diète ; à veiller comme quelqu'un qui craint d'être volé ; à parler d'une voix piteuse, comme un pauvre à la Toussaint. Autrefois votre rire était bruyant comme le chant du coq ; quand vous marchiez, c'était d'un pas de lion ; vous ne jeûniez qu'après dîner ; vous n'étiez triste que lorsque vous étiez sans argent ; maintenant une maîtresse vous a métamorphosé de telle sorte, que, lorsque je vous regarde, c'est à peine si je reconnais en vous mon maître.

VALENTIN. Est-ce que toutes ces choses s'aperçoivent dans moi ?

L'ÉCLAIR. Elles s'aperçoivent toutes en dehors de vous.

VALENTIN. Comment cela ?

L'ÉCLAIR. Ces folies sont dans vous ; vous leur servez, pour ainsi dire, de vase, à travers lequel on les voit briller comme l'eau dans un urinaire ; si bien qu'il n'est pas un de ceux qui vous voient qui ne puisse, aussi bien qu'un médecin, juger de votre maladie.

VALENTIN. Mais dis-moi, connais-tu dona Silvie ?

L'ÉCLAIR. Celle que vous regardez tant lorsqu'elle est à table ?

VALENTIN. As-tu remarqué cela ? C'est elle dont je veux parler.

L'ÉCLAIR. Ma foi, seigneur, je ne la connais pas.

VALENTIN. Tu as remarqué que je la regardais, et cependant tu ne la connais pas ?

L'ÉCLAIR. N'est-elle pas disgracieuse, seigneur ?

VALENTIN. Elle est moins pleine de beauté encore que de grâce.

L'ÉCLAIR. Je le sais.

VALENTIN. Que sais-tu ?

L'ÉCLAIR. Qu'elle est moins belle encore qu'elle n'est dans vos bonnes grâces.

VALENTIN. Je veux dire que sa beauté est exquise, mais sa grâce infinie.

L'ÉCLAIR. C'est parce que l'une est une beauté peinte, et [illegible] grâce qui ne compte plus.

VALENTIN. Comment, peinte ? comment, qui ne compte [illegible] ?

L'ÉCLAIR. Ma foi, seigneur, elle est tellement peinte pour [illegible] de sa beauté.

VALENTIN. [illegible] qui ne prends-tu donc, moi qui en fais [illegible] ?

L'ÉCLAIR. Vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle est enlaidie.

VALENTIN. Depuis quand est-elle enlaidie ?

L'ÉCLAIR. Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN. Je l'ai aimée du moment où je l'ai vue, et cependant je la trouve toujours belle.

L'ÉCLAIR. Si vous l'aimez, vous ne pouvez la voir.

VALENTIN. Pourquoi?

L'ÉCLAIR. Parce que l'amour est aveugle. Oh! que n'avez-vous mes yeux, ou que les vôtres ne voient-ils aussi clair que lorsque vous reprochiez au seigneur Protée d'aller sans jarretières!

VALENTIN. Que verrais-je alors?

L'ÉCLAIR. Votre folie actuelle, et l'extrême laideur de votre maîtresse; car le seigneur Protée, étant amoureux, n'y voyait pas pour attacher ses chausses; et vous, depuis que vous l'êtes, vous n'y voyez pas pour mettre les vôtres.

VALENTIN. A ce compte, drôle, tu dois être amoureux, car ce matin tu n'y voyais pas pour brosser mes souliers.

L'ÉCLAIR. C'est que, voyez-vous, j'étais amoureux de mon lit; je vous remercie de m'avoir puni de mon amour par les étrivières; cela me donne plus de hardiesse pour vous tancer sur le vôtre.

VALENTIN. En résumé, je lui suis attaché.

L'ÉCLAIR. Que n'êtes-vous appareillés! votre affection cesserait bientôt.

VALENTIN. Hier soir elle m'a ordonné d'écrire des vers adressés à une personne qu'elle aime.

L'ÉCLAIR. Et les avez-vous écrits?

VALENTIN. Certainement.

L'ÉCLAIR. Sont-ils passables?

VALENTIN. J'ai fait de mon mieux. Chut! la voici.

Entre SILVIE.

L'ÉCLAIR, *à part*. O demande excellente! ô marionnette fieffée! ne va-t-il pas maintenant lui servir d'interprète!

VALENTIN. Ma dame et souveraine maîtresse, mille bonjours.

L'ÉCLAIR, *à part*. Elle va lui offrir en retour un million de minauderies.

SILVIE. Seigneur Valentin, mon serviteur, je vous en donne deux mille.

L'ÉCLAIR, *à part*. Ce serait à lui à lui payer l'intérêt, et c'est elle qui le lui paye.

VALENTIN, *présentant un papier à Silvie*. Conformément à vos ordres, j'ai écrit la lettre adressée au mystérieux ami que vous ne me nommez pas. C'est une tâche qui me répugnait, et je ne l'ai accomplie que pour vous obéir.

SILVIE, *prenant le papier*. Je vous remercie, aimable serviteur: cette lettre est fort bien tournée.

VALENTIN. Croyez-moi, madame, elle m'a coûté beaucoup; car, ne sachant à qui elle s'adressait, j'ai écrit au hasard et sans trop savoir ce que je faisais.

SILVIE. Peut-être trouvez-vous trop grande la peine que vous vous êtes donnée.

VALENTIN. Non, madame; si cela peut vous obliger, commandez-moi, j'en écrirai mille fois autant; et pourtant...

SILVIE. Jolie période! je devine ce qui va suivre, et cependant je ne le dirai pas; et cependant cela m'est fort indifférent; (*lui présentant le papier*) et cependant reprenez ceci; et cependant je vous remercie, mon intention étant de ne plus vous importuner à l'avenir.

L'ÉCLAIR, *à part*. Et cependant je vous importunerai encore, sans compter bien d'autres cependant.

VALENTIN. Que voulez-vous dire, madame? Le style vous en déplairait-il?

SILVIE. Non; je trouve vos vers fort spirituels: mais puisque vous les avez écrits à contre-cœur, reprenez-les. Tenez!

VALENTIN. Madame, ils sont pour vous.

SILVIE. Oui, je vois, seigneur, que vous les avez écrits à ma demande; mais je n'en veux point, ils sont pour vous. Je les aurais voulus plus passionnés.

VALENTIN. Si vous le permettez, madame, j'en écrirai d'autres.

SILVIE. Quand vous les aurez écrits, lisez-les pour l'amour de moi: s'ils vous plaisent, c'est bien; s'ils ne vous plaisent pas, c'est encore bien.

VALENTIN. S'ils me plaisent, madame, quoi alors?

SILVIE. Eh bien, s'ils vous plaisent, gardez-les pour votre peine. Sur ce, bonsoir, mon serviteur. (*Silvie sort.*)

L'ÉCLAIR. O jeu de mots caché, inscrutable, invisible, comme le nez au milieu du visage, ou la girouette sur un clocher: mon maître lui fait la cour, et elle apprend à son adorateur, de son élève qu'il était, à devenir son précepteur. O l'excellente idée! en fut-il jamais une meilleure?

> Elle fait de mon maître un scribe, ô le bon tour!
> Pour s'écrire à lui-même une lettre d'amour.

VALENTIN. Eh bien, sur quoi raisonnes-tu donc à part toi?

L'ÉCLAIR. A moi la rime seulement, à vous la raison.

VALENTIN. Quelle raison?

L'ÉCLAIR. Celle qu'il vous faut avoir pour servir d'interprète à madame Silvie.

VALENTIN. Envers qui?

L'ÉCLAIR. Envers vous-même. Elle vous fait l'amour par chiffres.

VALENTIN. Par quels chiffres?

L'ÉCLAIR. Par lettres, aurais-je dû dire.

VALENTIN. Mais elle n'a point écrit.

L'ÉCLAIR. A quoi bon, puisqu'elle vous a fait vous écrire à vous-même? Ne comprenez-vous pas la plaisanterie?

VALENTIN. Non, vraiment.

L'ÉCLAIR. Ce n'est guère croyable. Avez-vous remarqué l'intention qui perçait dans ses paroles?

VALENTIN. Elle ne m'a dit que des paroles de colère.

L'ÉCLAIR. Mais elle vous a donné une lettre.

VALENTIN. C'est la lettre que j'ai écrite pour son ami.

L'ÉCLAIR. Cette lettre, elle vous l'a remise, et les choses en sont restées là.

VALENTIN. Dieu veuille qu'il n'y ait rien de pis là-dessous!

L'ÉCLAIR. C'est comme je vous le dis, je vous en donne ma parole.

> Vous écriviez souvent; mais elle, soit pudeur,
> Soit pour mieux conserver le secret de son cœur,
> Elle a, par un doux stratagème,
> Voulu que son amant s'écrivît à lui-même.

Je vous répète cela tel que je l'ai lu, car je l'ai vu dans un livre. A quoi rêvez-vous là, seigneur? voici l'heure du dîner.

VALENTIN. J'ai dîné.

L'ÉCLAIR. C'est possible; mais, voyez-vous, l'amour est un caméléon qui peut vivre d'air; moi, j'ai besoin de ma ration, et il me faut une nourriture solide; oh! ne soyez pas comme votre maîtresse: laissez-vous émouvoir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Vérone. Un appartement dans la maison de Julie.

Entrent PROTÉE et JULIE.

PROTÉE. Calmez-vous, douce Julie.

JULIE. Il le faut bien, puisque la chose est sans remède.

PROTÉE. Aussitôt qu'il me sera possible, je reviendrai.

JULIE. Si vous ne changez pas, vous reviendrez bientôt; prenez ce gage et gardez-le en souvenir de votre Julie. (*Elle lui donne une bague.*)

PROTÉE. Nous ferons donc un échange: prenez cet anneau. (*Il lui donne un anneau.*)

JULIE. Et scellons ce traité par un saint baiser. (*Ils s'embrassent.*)

PROTÉE. Voici ma main en témoignage de mon inaltérable constance; et si jamais il m'arrive de laisser passer un seul instant du jour sans soupirer pour vous, ô Julie! puisse, l'instant d'après, quelque malheur funeste me punir de cet oubli de mon amour! Mon père m'attend; ne me répondez pas; voici l'heure de la marée, non la marée de mes larmes; celle-là me retiendrait plus longtemps que je ne dois. Adieu, Julie. (*Julie sort.*)

PROTÉE, *continuant*. Quoi! partir sans m'adresser une parole? Oui, ainsi doit agir l'amour véritable! il ne peut parler; les sentiments vrais se manifestent par des actes plus que par des paroles.

Entre PANTHINO.

PANTHINO. Seigneur Protée, on vous attend.

PROTÉE. Va, je te suis, je te suis. Cruelle séparation, qui rend muets de malheureux amants! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même ville. Une rue.

Entre LANCE, avec un chien qu'il tient en laisse.

LANCE. Ma foi, il s'écoulera une heure avant que j'aie fini



JULIE. Pauvre nom blessé! repose sur mon sein.

(Acte I, scène II.)

de pleurer : toute la race des Lance a ce défaut-là : j'ai reçu ma part d'héritage comme l'enfant prodigue, et voilà que je vais accompagner le seigneur Protée à la cour de l'empereur. Je crois que mon chien Crab est bien le naturel de chien le plus dur qui soit au monde. Ma mère pleurait, mon père gémissait, ma sœur sanglotait, notre servante hurlait, notre chatte se tordait les mains, enfin toute notre maison était dans la perplexité la plus grande : eh bien, le croiriez-vous, ce chien au cœur de rocher n'a pas versé une larme; c'est un marbre, vous dis-je, un vrai caillou, et il n'y a pas plus de pitié en lui que dans un chien. Un juif aurait pleuré en voyant notre séparation. Ma grand'mère, qui n'a point d'yeux, a pleuré au point que les larmes l'empêchaient de voir. Tenez, je vais vous montrer comment la chose s'est passée. Supposons que ce soulier soit mon père; non, c'est le soulier gauche qui est mon père... non, non, le soulier gauche est ma mère... non, non, cela ne se peut pas... mais si, c'est bien cela, c'est bien cela; c'est celui qui a la plus mauvaise semelle; ce soulier troué est donc ma mère, et celui-ci est mon père; parbleu, m'y voilà; maintenant, figurez-vous que ce bâton est ma sœur, car, voyez-vous, elle est blanche comme un lis et mince comme une baguette; ce chapeau est Annette notre servante; je suis le chien; non, le chien est lui-même, et je suis le chien; oh! le chien est moi, et je suis moi-même; oui, c'est cela, c'est cela. Pour lors, je m'approche de mon père : *Père, votre bénédiction!* Alors le soulier pleure tellement que les larmes lui coupent la voix; alors, j'embrasse mon père, et le voilà qui fond en larmes; puis je vais à ma mère (la bonne femme, si elle pouvait parler à présent!) fort bien, je l'embrasse; parbleu, c'est cela, voilà bien sa respiration qui va et vient avec [illegible] Maintenant je vais à ma sœur; l'entendez-vous gémir? eh bien, le chien, pendant tout ce temps-là, ne verse pas une larme, ne dit pas une parole, tandis que moi, vous voyez comme j'arrose la poussière de mes pleurs.

Entre PANTHINO.

PANTHINO. Lance, détale, détale; à bord! ton maître est embarqué; il faut te hâter de le rejoindre à force de rames. Qu'as-tu donc? Pourquoi pleures-tu, l'ami? Détale, grosse bête; tu perdras la marée pour peu que tu tardes encore.

LANCE. Que m'importe de perdre la marée? Il n'en est point de plus impitoyable.

PANTHINO. Que veux-tu dire?

LANCE. Je parle de l'*amarré* que voici, de Crab, mon chien, que je tiens en laisse.

PANTHINO. Imbécile, je veux dire que tu perdras le flux; en perdant le flux, tu perds ton voyage; en perdant ton voyage, tu perds ton maître; en perdant ton maître, tu perds ta place : pourquoi me fermes-tu la bouche?

LANCE. De peur que tu ne perdes ta langue dans ce flux de paroles : perdre le flux, mon voyage, mon maître et ma condition? Le flux! eh! mon cher, quand la rivière serait à sec, je puis la remplir avec mes larmes; quand le vent serait complétement abattu, mes soupirs suffiraient pour enfler les voiles.

PANTHINO. Allons, décampe; on m'a envoyé t'appeler.

LANCE. Appelle-moi comme il te plaira.

PANTHINO. Veux-tu me suivre?

LANCE. Eh bien, je te suis. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Milan. Un appartement du palais ducal.

Entrent VALENTIN, SILVIE, THURIO et L'ÉCLAIR.

SILVIE, *à Valentin*. Cavalier servant...

VALENTIN. Maîtresse?

L'ÉCLAIR, *bas, à Valentin*. Maître, seigneur Thurio vous fait mauvaise mine.

VALENTIN. Je le sais; c'est par amour.

L'ÉCLAIR. Ce n'est pas par amour pour vous...

VALENTIN. Pour ma maîtresse, sans doute.

L'ÉCLAIR. A votre place, je l'assommerais.

SILVIE, *à Valentin*. Cavalier servant, vous êtes triste!



PROTÉE. Es-tu Valentin ? — VALENTIN. Non.

(Acte III, scène I.

VALENTIN. En effet, madame, je le parais.

THURIO. Vous paraissez donc ce que vous n'êtes pas ?

VALENTIN. C'est possible.

THURIO. Ainsi vous dissimulez ?

VALENTIN. Vous de même.

THURIO. Que semblé-je donc que je ne sois pas ?

VALENTIN. Sage.

THURIO. Et que suis-je donc sans le paraître ?

VALENTIN. Fou.

THURIO. Et sur quoi jugez-vous de ma folie ?

VALENTIN. Sur votre mise.

THURIO. Je suis vêtu d'un manteau doublé.

VALENTIN. En ce cas, il y a en vous double folie.

THURIO. Que voulez-vous dire ?

SILVIE. Eh quoi ! vous vous fâchez, seigneur Thurio ! vous changez de couleur.

VALENTIN. Cela doit lui être permis, madame ; c'est une espèce de caméléon.

THURIO. Plus disposé à boire votre sang qu'à vivre dans votre atmosphère.

VALENTIN. Vous avez dit, seigneur ?

THURIO. Et terminé, pour le moment.

VALENTIN. Je le savais, seigneur ; vous finissez toujours avant d'avoir commencé.

SILVIE. Voilà, messieurs, une brillante salve de paroles et un feu bien nourri.

VALENTIN. C'est vrai, madame ; grâces vous en soient rendues.

SILVIE. A moi, cavalier servant ?

VALENTIN. A vous, belle dame : c'est vous qui avez commandé le feu. Sir Thurio emprunte son esprit aux regards de votre seigneurie, et dépense généreusement en votre compagnie ce qu'il vous a emprunté.

THURIO. Seigneur, si dans votre dépense de paroles vous prétendez me tenir tête, j'aurai bientôt mis votre esprit en faillite.

VALENTIN. Je le sais, seigneur ; vous tenez banque de paroles, et c'est tout ce que vous avez à donner à vos gens ; car on voit au triste état de leur livrée que vous ne les payez que de mots.

SILVIE. Assez, messieurs, assez ; voici mon père.

Entre LE DUC.

LE DUC. Ma fille, je vois qu'on vous assiége de près. Seigneur Valentin, votre père est en bonne santé. Que direz-vous si je vous annonce une lettre de vos amis, pleine de nouvelles intéressantes ?

VALENTIN. Seigneur, j'accueillerai avec reconnaissance toute nouvelle heureuse venue de leur part.

LE DUC. Connaissez-vous don Antonio, votre compatriote ?

VALENTIN. Oui, monseigneur ; je le connais pour un homme de mérite, jouissant d'une haute réputation, et qui la justifie.

LE DUC. N'a-t-il pas un fils ?

VALENTIN. Oui, monseigneur, un fils qui mérite de tout point l'honneur d'avoir un tel père.

LE DUC. Vous le connaissez ?

VALENTIN. Je le connais comme moi-même : car depuis notre enfance nous avons conversé et vécu ensemble ; quoique moi-même je n'aie été qu'un paresseux, et que j'aie négligé de mettre le temps à profit pour revêtir mon âge mûr d'une angélique perfection, il n'en a pas été de même de Protée, car c'est ainsi qu'il se nomme. Il a utilement employé ses journées ; il est jeune par l'âge, mais vieux par l'expérience ; sa tête est verte encore, mais son jugement est mûr ; en un mot (car son mérite est bien au-dessus de tous les éloges que je pourrais lui donner), il ne lui manque rien pour la figure et l'esprit, et il a toutes les grâces d'un cavalier parfait.

LE DUC. Diantre ! s'il ne dément pas cet éloge, il est aussi digne de l'amour d'une impératrice qu'il est apte à devenir le conseil d'un empereur. Eh bien ! seigneur, ce gentilhomme est arrivé à ma cour, recommandé par de grands potentats,

[illegible] Je pense que [illegible]

VALENTIN. Si j'avais eu une chose à désirer, c'eût été sa présence.

[illegible] Faites-lui donc un accueil conforme à son mérite, [illegible], car c'est à vous que je parle, et vous aussi, seigneur Thurio. Quant à Valentin, il n'a pas besoin de mes exhortations. Je vais vous l'envoyer sur-le-champ. (*Le Duc sort.*)

VALENTIN, *à Sylvie.* C'est l'homme qui, ainsi que je l'ai dit à votre seigneurie, serait venu ici avec moi, si sa maîtresse n'avait retenu ses yeux prisonniers dans ses regards de cristal.

SILVIE. Il est probable que si maintenant elle leur a donné la liberté, c'est qu'elle a engagé ailleurs sa foi.

VALENTIN. Non, madame; j'ai la certitude qu'elle les retient captifs.

SILVIE. Alors il est aveugle; et, dans ce cas, comment a-t-il pu trouver son chemin jusqu'à vous?

VALENTIN. Vous savez, madame, que l'amour a vingt paires [illegible]

[illegible] On prétend qu'il n'en a pas du tout.

[illegible] Pour voir des amants comme vous, Thurio. Sur [illegible] déplaisant l'amour ferme les yeux.

Entre PROTÉE.

SILVIE. Assez, assez; voici venir notre gentilhomme.

VALENTIN. Sois le bienvenu, mon cher Protée! Madame, je vous supplie de confirmer mon accueil par quelque faveur spéciale.

SILVIE. Son mérite lui est garant du plaisir que fait ici sa présence, si c'est là l'homme dont vous avez souvent désiré apprendre des nouvelles.

VALENTIN. Madame, c'est lui. Daignez permettre qu'il partage avec moi l'honneur de servir votre seigneurie.

SILVIE. Ce serait une maîtresse trop humble pour un serviteur si haut placé.

PROTÉE. Loin de là, belle dame, le serviteur est trop chétif pour espérer un regard d'une maîtresse si digne.

VALENTIN, *à Protée.* Laisse là toutes ces protestations d'humilité. (*A Silvie.*) Belle dame, acceptez-le pour votre serviteur.

PROTÉE. Je mettrai tout mon orgueil à remplir les devoirs [illegible]

SILVIE. L'accomplissement du devoir trouve toujours sa [illegible], soyez le bienvenu au service d'une [illegible]

PROTÉE. Il aurait ma vie ou moi la sienne, tout autre que [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Madame, votre père, madame, désire [illegible]

[illegible] (*Le Domestique sort.*)

SILVIE, *continuant.* Accompagnez-moi, seigneur Thurio. [illegible] de vos affaires; quand vous [illegible]

[illegible]

VALENTIN. Maintenant, dis-moi comment se portent tous [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

les afflictions de mon cœur. O mon cher Protée! c'est un maître puissant que l'amour; il m'a humilié au point que, je l'avoue, je ne trouve pas de souffrance qui égale ses châtiments, point de joies sur la terre comparables au bonheur de le servir! Maintenant je veux que l'amour soit mon unique entretien; je puis déjeuner, dîner, souper et dormir sur le seul nom de l'amour.

PROTÉE. En voilà assez; je lis dans tes yeux ta bonne fortune; la personne que je viens de voir est-elle l'idole que tu adores ainsi?

VALENTIN. C'est elle-même; n'est-elle pas un ange du ciel?

PROTÉE. Non; mais elle est une merveille terrestre.

VALENTIN. Dis donc divine.

PROTÉE. Je ne veux pas la flatter.

VALENTIN. Oh! flatte-moi! l'amour se complait à exalter l'objet aimé.

PROTÉE. Quand j'étais malade, tu m'administrais de plaisantes pilules; je dois en faire autant pour toi.

VALENTIN. Eh bien! dis sur elle la vérité : si elle n'est pas divine, avoue du moins qu'elle est la première entre toutes les femmes, la souveraine de toutes les créatures de la terre.

PROTÉE. A l'exception de ma maîtresse.

VALENTIN. Cher ami, n'en excepte personne, à moins que tu ne trouves à redire à mon amour.

PROTÉE. N'ai-je pas raison de préférer celle que j'aime?

VALENTIN. Je vais la relever encore à tes propres yeux. Elle aura l'insigne honneur de porter la queue de la robe de ma souveraine, pour empêcher que la terre indigne venant à baiser son vêtement, et enorgueillie d'une telle faveur, ne dédaigne de fournir ses sucs nourriciers aux fleurs de l'été, et ne rende ainsi l'hiver éternel.

PROTÉE. Mon cher Valentin, quelles gasconnades tu nous débites là!

VALENTIN. Pardonne-moi, Protée; tout ce que je pourrais dire n'est rien, comparé à celle dont le mérite efface tous les autres mérites; elle est unique.

PROTÉE. Alors laisse-la pour ce qu'elle est.

VALENTIN. Non pas, pour le monde entier : Protée, elle est à moi; et moi, je m'estime aussi riche par la possession d'un tel joyau que si je possédais vingt océans, dont tous les grains de sable seraient des perles, l'eau du nectar, et les rochers de l'or pur. Pardonne-moi de ne pas m'occuper de toi, absorbé que je suis par mon amour. Elle est sortie accompagnée de mon sot rival, dont son père fait cas uniquement à cause de ses grandes richesses; il faut que j'aille les rejoindre; car tu sais que l'amour est jaloux.

PROTÉE. Mais elle t'aime?

VALENTIN. Oui, j'ai sa foi, elle a la mienne. Nous avons déjà arrêté ensemble l'heure de notre mariage, ainsi que le mode adroit de notre fuite : je dois escalader sa fenêtre à l'aide d'une échelle de corde; enfin tous les moyens sont préparés, tout est prêt pour notre bonheur. Cher Protée, accompagne-moi dans ma chambre, afin de m'aider de tes conseils dans cette affaire.

PROTÉE. Précède-moi, j'irai te rejoindre; je vais me rendre au port, où j'ai quelques effets à débarquer; puis je serai à toi.

VALENTIN. Tu te dépêcheras.

PROTÉE. Oui. (*Valentin sort.*)

PROTÉE, *continuant.* Comme une chaleur en fait cesser une autre, comme un clou chasse un autre clou, c'est ainsi qu'un nouvel objet m'a fait perdre le souvenir de mon premier amour. Dois-je accuser mes yeux, ou les éloges de Valentin, ou les perfections de cette beauté nouvelle, ou mon inconstance, de ce trouble de ma raison? Elle est belle; ne l'est-elle pas aussi Julie que j'aime? ou plutôt que j'aimais; car maintenant mon amour est fondu comme un dégel, et semblable à une figure de cire présentée au feu, il n'a plus conservé aucune empreinte de ce qu'il était. Il me semble que mon amitié pour Valentin s'est refroidie, et que je ne l'aime plus comme autrefois. Ah! j'aime trop, beaucoup trop sa maîtresse, et voilà pourquoi, lui, je l'aime si peu. Si j'adore ainsi cette femme à la première vue, que sera-ce donc quand j'aurai pu l'apprécier davantage? Je n'ai encore vu [illegible], que son portrait, et cette vue a suffi pour [illegible] les yeux de ma raison; mais quand je contemplerai ses perfections, j'en deviendrai nécessairement aveugle. Si je le puis, je réprimerai mon coupable amour, sinon je mettrai tout en œuvre pour la posséder. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Même ville. Une rue.

Entrent L'ÉCLAIR et LANCE.

L'ÉCLAIR. Lance ! par ma probité, tu es le bienvenu à Milan !

LANCE. Ne te parjure pas, aimable jeune homme, car je ne suis pas le bienvenu ; j'ai toujours pensé qu'un homme n'est jamais totalement ruiné que lorsqu'il est pendu, et qu'il n'est le bienvenu quelque part que lorsque son écot est payé, et que l'hôtesse lui fait bon accueil.

L'ÉCLAIR. Allons, maître fou, tu vas venir avec moi au cabaret, où pour un écot de cinq pence, tu recevras cinq mille bons accueils. Mais dis-moi, comment ton maître et madame Julie se sont-ils quittés?

LANCE. Ma foi, après s'être abordés tout de flamme, ils se sont quittés en riant.

L'ÉCLAIR. Mais l'épousera-t-elle?

LANCE. Non.

L'ÉCLAIR. Quoi donc ! l'épousera-t-il?

LANCE. Pas davantage.

L'ÉCLAIR. Ils ont donc rompu?

LANCE. Il n'y a rien de rompu entre eux ; ils sont aussi entiers qu'auparavant.

L'ÉCLAIR. Mais où en sont les choses?

LANCE. Je vais te le dire. Quand tout va bien pour lui, tout va bien pour elle.

L'ÉCLAIR. Je ne te comprends pas. Quel âne insupportable tu es!

LANCE. Insupportable ! Tu es plus difficile que ma canne.

L'ÉCLAIR. Comment cela?

LANCE. Tiens, regarde, je m'appuie sur elle, et elle me soutient.

L'ÉCLAIR. Elle te soutient effectivement.

LANCE. Eh bien, soutenir et supporter, c'est tout un.

L'ÉCLAIR. Mais, dis-moi la vérité : ce mariage se fera-t-il ?

LANCE. Demande à mon chien : s'il dit oui, le mariage se fera ; s'il dit non, il se fera également ; s'il remue la queue et ne dit rien, il se fera encore.

L'ÉCLAIR. La conclusion de tout cela, c'est que le mariage aura lieu.

LANCE. Tu n'obtiendras ce secret de moi qu'en paraboles.

L'ÉCLAIR. C'est encore fort heureux que je l'obtienne ainsi. Mais, Lance, que dis-tu de voir mon maître devenu amoureux fou ?

LANCE. Je ne l'ai jamais connu autrement.

L'ÉCLAIR. Autrement que quoi ?

LANCE. Que fou, comme tu le représentes.

L'ÉCLAIR. Nigaud ! tu m'interprètes mal.

LANCE. Imbécile, ce n'est pas de toi, mais de ton maître que je parle.

L'ÉCLAIR. Je te dis que mon maître est amoureux des plus chauds.

LANCE. Quand il en devrait brûler, peu m'importe. Si tu veux venir avec moi au cabaret, fort bien ; sinon, tu es un Hébreu, un Juif, et tu ne mérites pas le nom de chrétien.

L'ÉCLAIR. Pourquoi ?

LANCE. Parce que tu n'as pas assez de charité pour accompagner un chrétien au cabaret. Veux-tu venir ?

L'ÉCLAIR. A ton service. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Même ville. Un appartement du palais.

Entre PROTÉE.

PROTÉE. En quittant ma Julie, je me parjure ; en aimant la belle Silvie, je me parjure ; en trahissant mon ami, je me parjure, et le dieu qui m'imposa mon premier serment est celui-là même qui me pousse à cette triple déloyauté. L'amour me fit jurer, l'amour me fait violer mon serment. O amour ! doux conseiller ! si tu es pêché, [illegible] apprends-moi à excuser ma faute. J'adorai d'abord une étoile scintillante, mais maintenant j'adore un céleste soleil. Des vœux inconsidérés peuvent être [illegible] si souvent la souveraineté avec des milliers de protestations chaleureuses ! Je ne puis cesser d'aimer ; et cependant je le fais ; mais je cesse d'aimer là où je devrais aimer. Je perds tout à la fois et Julie et Valentin... je ne puis les conserver qu'en renonçant à moi-même ; si je les perds, pour compenser leur perte je trouve à la place de Valentin, moi-même, et au lieu de Julie, Silvie. Je me suis plus cher à moi-même que ne peut me l'être un ami ; l'amour est le plus précieux de tous les biens ; et comparée à Silvie, je vous en prends à témoin, ô cieux qui la fîtes si belle ! Julie n'est qu'une noire Éthiopienne. Je veux oublier que Julie est vivante, et me rappeler seulement que mon amour pour elle est mort. Je ne veux plus voir dans Valentin qu'un ennemi, et j'aurai dans Silvie une amie bien plus chère que lui. Je ne puis maintenant me montrer constant à moi-même qu'en usant de quelque perfidie à l'égard de Valentin.—Cette nuit il se propose d'escalader, à l'aide d'une échelle de corde, la fenêtre de la chambre de la céleste Silvie ; il m'a pris pour son confident, moi, son rival. Je vais donner avis au père de Silvie de leur projet de fuite mystérieuse ; furieux, il bannira Valentin, car il prétend donner Thurio pour époux à sa fille ; mais Valentin une fois parti, je trouverai bien le moyen de traverser adroitement les stupides desseins de Thurio. Amour, prête-moi des ailes pour mettre promptement à exécution mon projet, comme tu m'as prêté de l'intelligence pour le concevoir. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Vérone. Une chambre dans la maison de Julie.

Entrent JULIE et LUCETTE.

JULIE. Conseille-moi, Lucette ; viens à mon aide, ma bonne Lucette. Toi, la tablette sur laquelle toutes mes pensées sont visiblement empreintes et gravées, je t'en conjure par l'amitié que tu me portes, conseille-moi ; dis-moi par quel moyen compatible avec mon honneur je puis entreprendre un voyage pour aller rejoindre mon fidèle Protée.

LUCETTE. La route est fatigante et longue.

JULIE. Un pèlerin qu'anime un vrai dévouement peut, sans fatigue, parcourir de ses pas débiles des royaumes entiers ; à plus forte raison moi qui ai pour voler les ailes de l'amour, et alors qu'il s'agit de me réunir à un être aussi cher, d'une perfection aussi divine que Protée.

LUCETTE. Attendez plutôt que Protée soit de retour.

JULIE. Oh ! ne sais-tu pas que ses regards sont l'aliment de mon âme ? Aie pitié de la disette que j'ai endurée depuis si longtemps ; si tu connaissais le sentiment intime de l'amour, tu songerais autant à allumer du feu avec de la neige qu'à éteindre le feu de l'amour avec des paroles.

LUCETTE. Je ne cherche point à éteindre le feu ardent de votre amour, mais à en modérer la chaleur, afin qu'il ne brûle pas au delà des limites de la raison.

JULIE. Plus tu lui susciteras d'obstacles, plus il brûlera ; le ruisseau qui coule avec un doux murmure, si l'on veut arrêter son onde, mugit avec impatience ; mais si on le laisse suivre librement son cours, il caresse d'un bruit harmonieux l'émail de ses cailloux, baise avec amour tous les arbustes qu'il rencontre dans son pèlerinage, et après s'être joué dans mille détours, il va se jeter dans la mer mugissante. Laisse-moi donc partir, et ne tente point d'arrêter mon essor ; je serai aussi patiente que le doux ruisseau ; la marche la plus pénible ne sera qu'un jeu, jusqu'à ce que les derniers pas m'amènent auprès de mon bien-aimé ; là, oubliant toutes mes fatigues, je me reposerai comme une âme bienheureuse dans les Champs-Élysées.

LUCETTE. Mais sous quel costume voyagerez-vous ?

JULIE. Je ne veux point prendre des vêtements de femme, afin de ne me point exposer aux importunités des hommes libertins. Ma bonne Lucette, prépare-moi des vêtements qui siéraient à un page de bonne maison.

LUCETTE. En ce cas, madame, il vous faut couper vos cheveux.

JULIE. Non, Lucette, je les attacherai avec des cordons de soie [illegible]

LUCETTE. [illegible]

JULIE. C'est comme si tu disais : Quelle ampleur monsieur veut-il donner à son vertugadin ?

LUCETTE. Il faudra le porter avec braguettes, madame ?

JULIE. Fi donc, Lucette ; cela aura bien mauvaise grâce.

LUCETTE. Aujourd'hui, madame, on ne donnerait pas une épingle d'un haut-de-chausse s'il n'a pas une braguette assez solidement bourrée pour servir de pelote.

JULIE. Lucette, si tu m'aimes, procure-moi ce que tu jugeras le plus convenable, et du meilleur ton. Mais, dis-moi, ma fille, que pensera de moi le monde en me voyant entreprendre ce singulier voyage ? je crains que cela ne fasse du scandale.

LUCETTE. Si vous le pensez, restez chez vous et ne partez pas.

JULIE. Impossible !

LUCETTE. Alors partez, et que toute idée de honte s'efface de votre pensée ; si, lorsque vous arriverez, votre voyage fait plaisir à Protée, peu importe à qui en partant vous aurez pu déplaire. J'ai bien peur qu'il ne se montre pas très-satisfait.

JULIE. C'est là, Lucette, la moindre de mes craintes ; des milliers de serments, un océan de larmes, des preuves infinies d'amour, me garantissent un bon accueil de la part de mon Protée.

LUCETTE. Toutes ces choses sont au service des hommes trompeurs.

JULIE. Ce sont des hommes vils, ceux qui s'en servent pour un si vil usage ; mais des astres plus vrais ont présidé à la naissance de Protée ; ses paroles sont des contrats, ses serments des oracles ; son amour est loyal, ses pensées sont pures, ses larmes sont les sincères interprètes de son âme ; et il y a aussi loin de son cœur à l'imposture que du ciel à la terre.

LUCETTE. Fasse le ciel que vous le trouviez tel en arrivant auprès de lui !

JULIE. Lucette, si je te suis chère, ne lui fais pas l'injure d'avoir mauvaise opinion de sa loyauté ; aime-le, si tu tiens à mon amitié, et accompagne-moi dans ma chambre, afin de rédiger la note de tout ce qui me sera nécessaire pour mon voyage tant souhaité. Je laisse à ta disposition tout ce que je possède, ma fortune, mes terres, ma réputation ; je ne te demande en retour que de me faire partir promptement : viens, point de réponse, et mets-toi sur-le-champ à la besogne ; tout délai m'impatiente ! (*Elles sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Milan. Une antichambre dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, THURIO et PROTÉE.

LE DUC. Seigneur Thurio, laissez-nous un instant, je vous prie ; nous avons à conférer ensemble sur quelques affaires secrètes. (*Thurio sort.*)

LE DUC, *continuant*. Maintenant, Protée, que vouliez-vous me dire ?

PROTÉE. Mon gracieux seigneur, ce que j'ai à vous révéler, les lois de l'amitié me font un devoir de le taire ; mais quand je songe à la bienveillante faveur dont vous avez daigné m'honorer, tout indigne que j'en suis, ma conscience m'oblige à dévoiler un secret que tous les biens de ce monde ne pourraient m'arracher. Sachez donc, digne prince, que Valentin, mon ami, se propose, cette nuit, de vous enlever votre fille ; il m'a mis dans la confidence du complot. Je sais que vous avez résolu de donner votre fille charmante à Thurio, qu'elle déteste ; et je ne doute pas que si elle vous était enlevée de cette manière, ce ne fût un coup bien cruel infligé à votre vieillesse. J'ai donc mieux aimé contrarier les projets de mon ami que de vous en faire mystère, et d'amasser par là sur votre tête une somme de douleurs dont la violence, devenue sans remède, vous conduirait au tombeau prématuré.

LE DUC. Protée, je vous remercie de votre loyale sollicitude ; je saurai la reconnaître ; disposez de moi tant que je vivrai. J'ai souvent soupçonné entre eux cet amour, alors qu'ils croyaient avoir endormi ma prudence ; souvent j'ai songé à bannir Valentin de la société de Silvie ainsi que de ma cour ; mais craignant de me tromper dans mes soupçons jaloux, et de déshonorer injustement un homme, malheur que jusqu'à ce jour j'ai su éviter, j'ai continué à lui faire bonne mine, afin d'arriver à découvrir ce qu'aujourd'hui vous venez de me révéler. Ce qui vous prouve mes craintes à cet égard, c'est que, sachant combien il est facile d'égarer la jeunesse, j'ai voulu que ma fille habitât une tour élevée dont j'ai toujours la clef sur moi ; par là, je suis assuré contre tout danger d'évasion.

PROTÉE. Apprenez, noble seigneur, que tout est préparé pour qu'il puisse escalader la fenêtre de sa chambre et la faire descendre à l'aide d'une échelle de corde ; le jeune amant est allé se procurer cette échelle, dont il est maintenant muni ; et dans un moment vous allez le voir passer ici ; vous pouvez lui intercepter le passage ; mais, monseigneur, faites-le si adroitement qu'il ne puisse soupçonner la révélation que je vous ai faite ; car c'est par affection pour vous, et non par haine contre mon ami, que je me suis décidé à vous tout découvrir.

LE DUC. Sur mon honneur, il ne se doutera jamais que j'aie reçu de vous la moindre lumière sur ce sujet.

PROTÉE. Adieu, seigneur. Voilà Valentin. (*Il sort.*)

Entre VALENTIN, portant une échelle de corde sous son manteau.

LE DUC. Seigneur Valentin, où allez-vous donc si vite ?

VALENTIN. Avec la permission de votre altesse, un messager m'attend pour porter mes lettres à mes amis, et j'allais les lui remettre.

LE DUC. Sont-elles de beaucoup d'importance ?

VALENTIN. Je me borne à y mentionner l'état de ma santé, et le bonheur dont je jouis à votre cour.

LE DUC. En ce cas, rien n'empêche que vous ne restiez un moment avec moi ; j'ai à vous parler de certaines affaires qui me touchent de près, et que je dois vous confier. Vous n'ignorez pas, sans doute, que je me proposais de donner la main de ma fille à mon ami Thurio.

VALENTIN. Je le sais, seigneur ; c'est un parti tout à la fois riche et honorable ; Thurio est un gentilhomme plein de vertus, de générosité, de mérite, et possède toutes les qualités que doit réunir l'époux de votre charmante fille : ne pourriez-vous, seigneur, obtenir d'elle qu'elle prenne du goût pour lui ?

LE DUC. Non, croyez-moi ; elle est capricieuse, morose, revêche, fière, désobéissante, opiniâtre, rebelle à son devoir ; elle oublie qu'elle est mon enfant, et n'a pas pour moi le respect qu'on doit à un père. Je vous avouerai donc qu'après de mûres réflexions, cet orgueil de ma fille lui a enfin aliéné mon affection ; moi qui espérais trouver dans les soins de sa filiale sollicitude la consolation de ma vieillesse, j'ai pris la résolution de me marier, de la bannir de ma présence et de l'abandonner à qui voudra la prendre. Dès lors, que sa beauté soit sa dot ; elle n'a rien à attendre de moi ni de ma fortune.

VALENTIN. De quelle utilité puis-je être à votre altesse en cette affaire ?

LE DUC. Seigneur, il y a ici à Milan une dame que j'affectionne ; mais elle est réservée, difficile, et ne fait pas grand cas de ma vieille éloquence : je désirerais obtenir de vous quelques instructions sur cette matière ; car j'ai depuis longtemps perdu l'habitude de faire ma cour, et d'ailleurs les manières du jour ne sont plus celles d'autrefois ; apprenez-moi donc comment et par quels moyens je puis parvenir à trouver grâce devant le brillant soleil de ses yeux.

VALENTIN. Gagnez-la par des cadeaux, si les paroles ne peuvent rien sur elle : de muets bijoux, dans leur silence éloquent, font plus d'impression sur l'esprit d'une femme que toutes les paroles du monde.

LE DUC. Mais elle a refusé avec mépris un cadeau que je lui avais envoyé.

VALENTIN. Une femme refuse souvent ce dont elle a le plus envie ; envoyez-lui-en un autre ; ne désespérez jamais de réussir ; car de premiers dédains ne rendent que plus vif l'amour qui leur succède. Si elle vous montre un front sévère, ce n'est pas qu'elle vous déteste, c'est uniquement pour augmenter votre amour : si elle vous parle avec aigreur, ce n'est pas pour se délivrer de votre présence, car rien ne dépite les femmes comme la solitude ; c'est à les rendre folles. Quoi qu'elle puisse vous dire, ne la prenez pas au

mot. *Sortez*, dans sa bouche, ne veut pas dire *Allez-vous-en*. Flattez, louez, vantez, exaltez ses attraits; fût-elle noire, dites qu'elle a une figure d'ange. Je le maintiens, l'homme qui a une langue n'est pas homme, s'il ne peut avec cela conquérir une femme.

LE DUC. Mais elle est promise par sa famille à un jeune cavalier de mérite; la société des hommes lui est sévèrement interdite, et pendant le jour nul ne peut avoir accès auprès d'elle.

VALENTIN. Eh bien, à votre place je la verrais la nuit.

LE DUC. C'est fort bien; mais les portes sont fermées, et on la garde soigneusement, afin que nul homme ne puisse, la nuit, pénétrer jusqu'à elle.

VALENTIN. Que n'entrez-vous alors chez elle par la fenêtre?

LE DUC. Sa chambre est placée à une grande hauteur, et tellement située, qu'on ne peut en tenter l'escalade sans courir risque de la vie.

VALENTIN. Eh bien, dans ce cas, il vous faut une échelle de corde artistement faite, que vous lui jetterez, et qu'on soutiendra à l'aide d'une paire de harpons. Avec cela on escaladerait la tour d'une nouvelle Héro, pourvu qu'il se trouvât un Léandre assez hardi pour tenter l'aventure.

LE DUC. Eh bien, vous qui êtes un homme à expédients, dites-moi où je puis me procurer une échelle de ce genre.

VALENTIN. Quand voulez-vous en faire usage? je vous en prie, seigneur, dites-le-moi.

LE DUC. Cette nuit même; car l'amour est comme les enfants, il est impatient d'obtenir tout ce qui lui fait envie.

VALENTIN. A sept heures je vous procurerai votre échelle.

LE DUC. Mais notez bien que je veux seul aller la trouver; comment ferai-je pour transporter jusque-là l'échelle en question?

VALENTIN. Elle sera assez légère pour que vous puissiez la porter sous un manteau d'ordinaire grandeur.

LE DUC. Un manteau comme le vôtre ferait-il mon affaire?

VALENTIN. Certainement, seigneur.

LE DUC. Laissez-moi voir votre manteau; il faut que je m'en procure un de la même taille.

VALENTIN. Le premier manteau venu fera l'affaire, seigneur.

LE DUC, *mettant la main sur le manteau de Valentin.* Voyons comme un manteau me siérait. Permettez, je vous prie, que j'essaye votre manteau. (*Il soulève le manteau et aperçoit l'échelle de corde; en même temps une lettre tombe.*) Quelle est cette lettre? voyons l'adresse : « A Silvie! » Bon! voilà un instrument tout à fait convenable à mon projet! Je prendrai la liberté de rompre le cachet.

Il lit.

« La nuit, quand ta paupière est close,
Ma pensée, ô Sylvie! auprès de toi repose.
Oh! du même bonheur si je pouvais jouir!
Ma pensée est esclave, et ne fait qu'obéir.
A son esclave, hélas! le maître porte envie;
Combien je suis jaloux de sa félicité!
Oh! que ne puis-je, ma Sylvie,
Comme elle dans ton sein doucement abrité,
Auprès de toi passer ma vie! »

Qu'y a-t-il encore? « *Silvie, cette nuit vous serez libre.* » Tout est en règle, et voilà l'échelle qui doit servir à l'évasion. Ah! ah! Phaéton, humble fils de Mérops, tu aspires à guider le céleste char, et ta folle audace veut embraser le monde! Tu veux t'élever jusqu'aux astres, parce qu'ils luisent sur toi! Va-t'en, vil intrus, présomptueux esclave! distribue à tes égales tes sourires cajoleurs; si je te permets de partir, tu le dois à ma modération plutôt qu'à ton mérite; remercie-moi plus pour cette faveur que pour toutes celles que je t'ai accordées. Mais si tu restes dans mes états plus de temps qu'il ne t'en faut pour quitter sans délai notre royale cour, j'en jure par le ciel, ma colère excédera de beaucoup l'affection que je portais à ma fille ou à toi. Va-t'en; je ne veux point entendre tes inutiles excuses; si tu fais cas de ta vie, sors d'ici sans tarder. *Le Duc sort.*

VALENTIN. Pourquoi pas la mort plutôt que de vivantes tortures? Me faire mourir, c'est me séparer de moi-même; et Silvie, c'est moi; me bannir d'auprès d'elle, c'est m'arracher à moi-même, c'est un bannissement mortel! Quelle lumière est lumière, si je ne vois pas Silvie? Quelle joie sera de la joie, si Silvie n'est pas près de moi, à moins que je ne rêve qu'elle est là, et que le fantôme de la perfection ne devienne l'aliment de ma vie? La nuit, si je ne suis pas auprès de Silvie, il n'y a point d'harmonie dans le rossignol; le jour, si je ne contemple pas Silvie, il n'y a pas de jour pour moi : elle est mon essence, et je ne saurais vivre, si je ne suis nourri, illuminé, protégé, maintenu vivant par sa bienveillante influence. Me soustraire à son arrêt de mort à lui, ce n'est pas fuir la mort; si je reste ici, je meurs; mais si je m'éloigne, je me sépare de ma propre vie.

Entrent PROTÉE et LANCE.

PROTÉE. Lance, cours vite; tâche de le trouver.

LANCE. Holà! ho!

PROTÉE. Que vois-tu?

LANCE. Celui que nous cherchons. Il n'y a pas un cheveu sur sa tête qui ne soit de Valentin.

PROTÉE. Es-tu Valentin?

VALENTIN. Non.

PROTÉE. Es-tu son ombre?

VALENTIN. Pas davantage

PROTÉE. Qu'es-tu donc?

VALENTIN. Rien.

LANCE. Ce qui n'est rien peut-il parler? Maître, frapperai-je?

PROTÉE. Garde-t'en bien, malheureux!

LANCE. Ce que je frapperai n'est rien. Laissez-moi faire.

PROTÉE. Je te le défends, drôle. Ami Valentin, un mot.

VALENTIN. Mes oreilles sont bouchées; elles ont entendu tant de mauvaises nouvelles, qu'elles ne peuvent en entendre de bonnes.

PROTÉE. Alors je renfermerai les miennes dans un muet silence. Car elles sont dures, fâcheuses et désagréables à entendre.

VALENTIN. Silvie est-elle morte?

PROTÉE. Non, Valentin.

VALENTIN. Ah! il n'est plus de Valentin pour l'adorable Silvie! A-t-elle cessé de m'aimer?

PROTÉE. Non, Valentin.

VALENTIN. Ah! il n'est plus de Valentin sans l'amour de Silvie! Quelles nouvelles as-tu à m'apprendre?

LANCE. Seigneur, une proclamation annonce que vous êtes béni.

PROTÉE. C'est la nouvelle que je venais t'apprendre. Que tu es banni; il te faut quitter Milan, Silvie et moi, ton ami.

VALENTIN. Oh! je me suis déjà abreuvé de ce malheur, et je ne saurais en supporter davantage. Silvie sait-elle mon bannissement?

PROTÉE. Oui, oui; et pour faire révoquer cet arrêt irrévocable, elle a offert un océan de ces perles liquides qu'on appelle des larmes. Elle les a mises aux pieds de son père inflexible et elle s'y est agenouillée elle-même, humble et tremblante, tordant ses mains, dont la blancheur leur allait si bien; car on eût dit que la douleur les avait pâlies : mais ni ses genoux ployés, ni ses blanches mains étendues, ni ses douloureux soupirs, ni ses profonds gémissements, ni ses larmes tombant en gouttes d'argent, n'ont pu attendrir son père impitoyable. Si Valentin est pris, il faudra qu'il meure. En outre, ses intercessions ont tellement irrité son père, alors qu'en suppliant elle demandait ton rappel, qu'il lui a prescrit une réclusion complète, en la menaçant de son courroux si elle enfreignait ses ordres.

VALENTIN. Ne m'en dis pas davantage, à moins que le premier mot que tu vas prononcer n'ait sur ma vie un fatal pouvoir. Alors, je t'en supplie, fais-le-moi entendre comme le chant final de ma douleur sans fin

PROTÉE. Cesse de déplorer ce qui est irréparable, et cherche des remèdes à ce que tu déplores. Le temps est le père et le créateur de tout bien. En restant ici tu ne pourras voir celle que tu aimes; en outre, cette imprudence te coûtera la vie. L'espérance est le bâton de voyage d'un amant; emporte avec toi cet appui et oppose-le aux pensées de désespoir. Bien qu'absent de ces lieux, tes lettres pourront y parvenir; tu me les adresseras, et je les déposerai moi-même dans le sein de neige de ta bien-aimée. Maintenant toutes les supplications du monde seraient inutiles : viens, je vais t'accompagner et te faire franchir la porte de la ville; avant de nous séparer, nous causerons ensemble de tout ce qui intéresse tes affaires d'amour. Par ton attachement pour

Silvie, sinon pour toi-même, ne t'expose pas au péril, et viens avec moi.

VALENTIN. Lance, si tu vois mon domestique, dis-lui, je te prie, de se hâter de me rejoindre à la porte du nord.

PROTÉE. Va, Lance, va le chercher.—Viens, Valentin.

VALENTIN. O ma chère Silvie! malheureux Valentin! (*Valentin et Protée sortent.*)

LANCE. Je ne suis qu'un imbécile, voyez-vous; et pourtant j'ai assez d'esprit pour soupçonner mon maître de n'être qu'un scélérat; heureux encore s'il n'est qu'un scélérat ordinaire. Nul ne sait que je suis amoureux, et pourtant je le suis; mais quatre chevaux attelés ne me tireraient pas ce secret; nul ne sait non plus de qui je suis amoureux, et pourtant c'est d'une femme; mais quelle est cette femme? Je ne le dirai pas à moi-même : c'est une fille de basse-cour, et pourtant elle n'est pas fille, car on a glosé sur son compte; et pourtant c'est une fille, car elle est la fille de basse-cour de son maître; elle est domestique à gages. Elle a plus de qualités qu'un chien de Terre-Neuve, ce qui est beaucoup pour un chrétien. (*Tirant un papier.*) Voici l'inventaire de ses qualités. « Premièrement : elle sait aller chercher et rapporter. » Parbleu, un cheval n'en pourrait faire davantage; que dis-je? un cheval porte, mais ne va pas chercher : donc elle vaut mieux qu'une rosse. « *Item.* Elle sait traire. » Diable, c'est un joli talent dans une fille qui a les mains propres.

Entre L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR. Bonjour, seigneur Lance. Comment va ta grandeur?

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. Te voilà retombé dans ton vieux péché; toujours des jeux de mots! Quelles nouvelles dans ce papier?

LANCE. Les plus noires que tu aies jamais entendues.

L'ÉCLAIR. Comment noires?

LANCE. Comme de l'encre.

L'ÉCLAIR. Laisse-moi les lire.

LANCE. [illegible]; tu ne sais pas lire.

L'ÉCLAIR. Tu mens, je sais lire.

LANCE. Je vais te mettre à l'épreuve; réponds-moi à cette question : qui t'a engendré?

L'ÉCLAIR. Parbleu, le fils de mon grand-père.

LANCE. O l'illettré lourdaud! C'est le fils de ta grand'mère; cela prouve que tu ne sais pas lire.

L'ÉCLAIR. Allons, imbécile, essayons si je lirai ce papier.

LANCE. Prends, et saint Nicolas, patron des écoliers, te soit en aide.

L'ÉCLAIR, *lisant.* « Premièrement, elle sait traire. »

LANCE. Certainement qu'elle sait cela!

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle sait brasser de bonne bière. »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. [illegible]

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* [illegible] »

LANCE. [illegible]

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle parle lentement. »

LANCE. Quel bonheur de mettre cela au nombre de ses défauts! La lenteur à parler, eh! mais c'est la seule vertu d'une femme; retranche-moi ce défaut-là, et compte-le pour la première de ses qualités.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle est fière. »

LANCE. Qu'on m'efface encore cela; c'est l'héritage d'Eve, et on ne peut le lui ôter.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle n'a pas de dents. »

LANCE. Cela m'est encore égal, car j'aime la croûte.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle est méchante. »

LANCE. Fort bien; ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle n'a pas de dents pour mordre.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle fait souvent grand cas de sa boisson. »

LANCE. Si sa boisson est bonne, elle a raison; dans le cas où elle ne le ferait pas, je le ferais pour elle; car il faut estimer les bonnes choses.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle est trop prodigue. »

LANCE. De sa langue, c'est impossible; car il est dit qu'elle est lente à parler; de sa bourse, il n'en sera rien, car je la tiendrai fermée; d'une autre chose, permis à elle, je ne saurais l'empêcher. Bien, poursuis.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle a plus de cheveux que d'esprit, plus de défauts que de cheveux, et plus de richesse que de défauts. »

LANCE. Arrête un peu; il faut qu'elle soit ma femme; elle l'a été et ne l'a pas été deux ou trois fois dans le dernier article : relis-le-moi.

L'ÉCLAIR. « *Item.* Elle a plus de cheveux que d'esprit. »

LANCE. Plus de cheveux que d'esprit, c'est possible, j'en ferai l'épreuve; le couvercle de la boîte à sel cache le sel, et par conséquent est plus que le sel; les cheveux qui couvrent le cerveau, et par conséquent l'esprit, sont plus que l'esprit, car le plus cache le moins. Qu'y a-t-il ensuite?

L'ÉCLAIR. « Plus de défauts que de cheveux. »

LANCE. Voilà qui est monstrueux; oh! plût au ciel que cela ne s'y trouvât pas!

L'ÉCLAIR. « Et plus de richesse que de défauts. »

LANCE. Comment donc! Mais voilà un article qui rend les défauts charmants. Bien, elle sera ma femme; et si je lui conviens, comme il n'y a rien là d'impossible...

L'ÉCLAIR. Eh bien, alors?

LANCE. Alors, je te dirai que ton maître t'attend à la porte du nord.

L'ÉCLAIR. Moi?

LANCE. Oui, toi! qu'es-tu donc? Il en a attendu de plus huppés que toi.

L'ÉCLAIR. Et il faut que j'aille le rejoindre?

LANCE. Il faut que tu coures le rejoindre, car tu t'es arrêté si longtemps ici, qu'à moins de courir tu arriveras trop tard.

L'ÉCLAIR. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt? La peste de tes lettres d'amour! (*Il sort.*)

LANCE. Il va être étrillé pour avoir lu ma lettre; esclave mal appris, qui vient mettre le nez dans les secrets des autres! Je vais le suivre pour jouir du spectacle de sa correction. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Même ville. Une chambre du palais ducal.

Entrent LE DUC et THURIO, bientôt suivis de PROTÉE.

LE DUC. Seigneur Thurio, soyez tranquille; elle vous aimera maintenant que Valentin est banni de sa vue.

THURIO. Depuis son exil elle a redoublé pour moi de mépris; elle fuit ma société, se moque de moi, en sorte que je désespère de jamais l'obtenir.

LE DUC. La faible empreinte de l'amour est comme une figure taillée dans la glace; au bout d'une heure de chaleur la glace se dissout et la figure perd sa forme. Il en sera de même de Silvie; peu de temps suffira pour fondre la glace de ses pensées et lui faire oublier l'indigne Valentin... (*Entre Protée.*) Eh bien, seigneur Protée? votre compatriote est-il parti, conformément à notre proclamation?

PROTÉE. Il est parti, seigneur.

LE DUC. Ma fille est douloureusement affectée de son départ.

PROTÉE. Le temps aura bientôt tué cette douleur.

LE DUC. Je le crois; mais Thurio n'est pas de cet avis.

Protée, la bonne opinion que j'ai de vous (car vous m'avez donné des preuves de ce que vous valez) m'engage à vous consulter encore.

PROTÉE. Puissé-je ne vivre et ne contempler votre altesse qu'aussi longtemps que je lui prouverai ma loyauté !

LE DUC. Vous savez combien j'ai à cœur le mariage du chevalier Thurio avec ma fille ?

PROTÉE. Seigneur, je le sais.

LE DUC. Et vous n'ignorez pas non plus, sans doute, la résistance qu'elle oppose à ma volonté?

PROTÉE. Elle vous opposait cette résistance quand Valentin était ici.

LE DUC. Elle y persiste obstinément encore. Quels moyens employer pour lui faire oublier l'amour de Valentin et lui faire aimer le seigneur Thurio?

PROTÉE. Le meilleur moyen est d'accuser Valentin d'imposture, de lâcheté et de basse naissance : trois choses que les femmes détestent cordialement.

LE DUC. Oui, mais elle pensera que c'est la haine qui nous fait parler.

PROTÉE. Sans doute, si c'est un ennemi de Valentin qui lui tient ce langage; c'est pourquoi il faut le lui faire tenir par un homme qu'elle considère comme l'ami de Valentin.

LE DUC. Eh bien, chargez-vous du soin de le calomnier.

PROTÉE. C'est à quoi je répugne, seigneur. Ce rôle ne convient guère à un galant homme, surtout quand il est dirigé contre son ami.

LE DUC. Dans une circonstance où vos bons offices ne sauraient le servir, vos calomnies ne peuvent lui nuire; vous pouvez donc sans blâme entreprendre cette tâche, surtout quand c'est un ami qui vous en conjure.

PROTÉE. Je me rends, seigneur. Je ferai tout pour rabaisser Valentin dans l'esprit de votre fille, et si j'y puis réussir, elle ne continuera pas longtemps à l'aimer. Mais son amour pour Valentin une fois déraciné, ce ne sera pas une raison pour qu'elle aime le seigneur Thurio.

THURIO. A mesure que vous dévidérez d'autour de Valentin le fil de son amour, de peur qu'il ne s'embrouille, faites en sorte de le redévider autour de moi. Pour cela il faudra dire de moi autant de bien que vous direz de mal de Valentin.

LE DUC. Protée, nous nous confions à vous dans cette affaire, parce que, sur le rapport de Valentin, nous savons que vous êtes déjà le fidèle adorateur de l'amour, et que vous n'êtes pas homme à briser votre chaîne et à changer d'affection. Sur cette assurance, je vous donnerai accès auprès de Silvie; là vous pourrez l'entretenir à loisir, car elle est sombre, triste, ennuyée, et en considération de votre ami, elle sera charmée de vous voir : vous pourrez alors la disposer par la persuasion à haïr le jeune Valentin et à aimer mon ami.

PROTÉE. Je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire : mais vous, seigneur Thurio, vous ne mettez pas assez de vigueur dans vos attaques : il vous faut tendre de la glu où ses désirs puissent se prendre : adressez-lui des sonnets plaintifs dont les vers soient amplement chargés des protestations de votre dévouement.

LE DUC. C'est vrai; la céleste poésie peut beaucoup dans ces sortes d'affaires.

PROTÉE. Dites que sur l'autel de sa beauté vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur; écrivez jusqu'à ce que l'encre sèche dans votre encrier, et humectez-la de vos pleurs, puis dites-lui dans quelques vers touchants : car c'étaient des fibres de poëte qui composaient les cordes de la lyre d'Orphée, alors qu'à ses puissants accords le fer et la pierre étaient émus, les tigres dépouillaient leur férocité, et les monstres de la mer, quittant leurs abîmes profonds, venaient danser sur la plage. Après l'envoi de vos plaintives élégies, faites entendre sous les fenêtres de votre idole quelque doux concert, joignez aux sons des instruments les paroles d'un chant mélancolique. Le silence de la nuit servira merveilleusement l'expression de vos amoureuses douleurs. Il n'est que ce moyen pour vous concilier sa tendresse.

LE DUC. Voilà des leçons qui montrent que vous avez été amoureux.

THURIO. Je veux cette nuit même mettre votre conseil en pratique. Veuillez donc, mon cher Protée, car je m'abandonne à votre direction, veuillez m'accompagner en ville, afin d'y faire choix de quelques musiciens habiles : pour mettre sur-le-champ à exécution vos excellents avis, j'ai justement un sonnet qui fera l'affaire.

LE DUC. A l'œuvre donc, messieurs.

PROTÉE. Nous resterons avec votre altesse jusques après souper; puis nous conviendrons de nos faits.

LE DUC. Mettez-vous-y sur-le-champ; j'excuserai votre absence. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt près de Mantoue.

Arrivent PLUSIEURS BRIGANDS.

PREMIER BRIGAND. Camarades, préparez-vous; je vois un voyageur.

DEUXIÈME BRIGAND. Quand il y en aurait dix, tenons ferme et dépêchons-les.

Arrivent VALENTIN et L'ÉCLAIR.

TROISIÈME BRIGAND. Arrêtez, seigneur, et jetez-nous ce que vous avez sur vous; sinon nous allons vous faire asseoir et vous dévaliser.

L'ÉCLAIR. Seigneur, nous sommes perdus! ce sont les scélérats que redoutent tant les voyageurs.

VALENTIN. Mes amis...

PREMIER BRIGAND. Vous n'avez pas d'amis ici; nous sommes vos ennemis.

DEUXIÈME BRIGAND. Tais-toi; écoutons ce qu'il a à nous dire.

TROISIÈME BRIGAND. Oui, par ma barbe, nous l'écouterons; il a un air qui me convient.

VALENTIN. Sachez donc que je n'ai pas grand'chose à perdre; vous voyez en moi un homme que l'adversité a frappé : mes richesses consistent dans ces chétifs vêtements; si vous m'en dépouillez, vous m'enlèverez la totalité de ce que je possède.

DEUXIÈME BRIGAND. Où allez-vous?

VALENTIN. A Vérone.

PREMIER BRIGAND. D'où venez-vous?

VALENTIN. De Milan.

TROISIÈME BRIGAND. Y êtes-vous resté longtemps?

VALENTIN. Environ seize mois; j'y aurais fait un plus long séjour, si la fortune ennemie ne m'en avait empêché.

PREMIER BRIGAND. Avez-vous été banni de Milan?

VALENTIN. Je l'ai été.

TROISIÈME BRIGAND. Pour quel délit?

VALENTIN. Pour une faute qu'il m'est pénible de rappeler. J'ai tué un homme dont la mort m'a laissé un vif repentir; toutefois je l'ai tué dans un combat loyal, sans perfide avantage ni basse trahison.

PREMIER BRIGAND. S'il en est ainsi, n'en ayez aucun repentir. Quoi! l'on vous a banni pour une semblable peccadille?

VALENTIN. Je me suis estimé heureux d'en être quitte à si bon marché.

PREMIER BRIGAND. Savez-vous plusieurs langues?

VALENTIN. Oui, c'est un avantage que ma jeunesse doit à ses voyages, et sans lequel j'aurais souvent été bien malheureux.

TROISIÈME BRIGAND. Par le crâne desséché du moine gras de Robin Hood, voilà un gaillard qui serait un véritable roi pour notre sauvage bande!

PREMIER BRIGAND. Il faut que nous l'ayons. Seigneurs, un mot.

L'ÉCLAIR, *à Valentin*. Maître, joignez-vous avec eux; c'est une compagnie de voleurs fort honorables.

VALENTIN, *à l'Éclair*. Tais-toi, drôle!

DEUXIÈME BRIGAND. Répondez-nous : vous reste-t-il quelque ressource?

VALENTIN. Aucune autre que ma bonne étoile.

TROISIÈME BRIGAND. Sachez donc que quelques-uns d'entre nous sont des hommes bien nés, que l'emportement d'une jeunesse sans frein a éloignés de la société légale; moi-même, j'ai été banni de Vérone pour avoir voulu enlever une dame, une riche héritière, proche parente du duc.



SILVIE. Va-t'en! va-t'en! et demande pardon à ta fiancée.

(Acte IV, scène II.)

DEUXIÈME BRIGAND. Et moi, j'ai été banni de Mantoue, à cause d'un gentilhomme que, dans ma colère, mon poignard avait frappé au cœur.

PREMIER BRIGAND. Et moi, j'ai aussi été banni pour des peccadilles du même genre; mais venons au fait. Nous vous avons fait connaître nos transgressions afin de vous expliquer notre existence extralégale; voyant donc en vous un cavalier bien fait, un linguiste, de votre propre aveu, et un homme d'importantes qualités, tel qu'il nous en faut un dans notre profession...

DEUXIÈME BRIGAND. Considérant d'ailleurs que vous êtes un banni, nous avons résolu de vous faire des propositions : voulez-vous être notre général, vous faire une vertu de la nécessité, et vivre comme nous dans ce désert?

TROISIÈME BRIGAND. Qu'en dites-vous? voulez-vous être de notre compagnie? dites oui, et soyez notre général; nous vous rendrons foi et hommage, nous vous obéirons et vous aimerons comme notre chef et notre roi.

PREMIER BRIGAND. Mais si vous refusez nos offres, vous êtes mort!

DEUXIÈME BRIGAND. Nous ne voulons pas que vous alliez divulguer nos propositions.

VALENTIN. Je les accepte, et veux vivre avec vous, sous la condition que vous respecterez la femme inoffensive et le voyageur pauvre.

TROISIÈME BRIGAND. Ce sont des lâchetés que nous détestons. Venez avec nous, nous allons vous présenter à nos camarades et vous montrer tous les trésors que nous possédons et que nous mettons, ainsi que nous, à votre disposition. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Milan. Une cour du palais.

Arrive PROTÉE.

PROTÉE. J'ai déjà été perfide envers Valentin; il faut maintenant que je sois déloyal à l'égard de Thurio. Sous prétexte d'appuyer ses prétentions, j'ai les moyens de faire l'offre de mon propre amour; mais Silvie est trop sincère, trop vraie, trop pure, pour que mes futiles présents aient le pouvoir de la séduire. Quand je proteste de mon dévouement pour elle, elle me rappelle ma trahison envers mon ami; quand je jure à sa beauté un éternel amour, elle me reproche de m'être parjuré en manquant de foi à Julie que j'aimais; en dépit de tous ses sarcasmes, dont le moindre suffirait pour étouffer tout espoir au cœur d'un amant, pareil à un épagneul, plus elle repousse mon amour, plus il grandit et rampe à ses pieds. Mais voici Thurio; il faut maintenant nous rendre sous la fenêtre de Silvie, et lui faire entendre les accords d'une sérénade.

Arrivent THURIO et des Musiciens.

THURIO. Eh bien, seigneur Protée, vous vous êtes donc faufilé ici avant nous?

PROTÉE. Oui, sans doute, mon cher Thurio. Vous savez que l'amour se faufile où on ne veut pas l'admettre.

THURIO. Fort bien; mais j'espère que vous ne faites ici la cour à personne.

PROTÉE. Si fait; sans quoi je ne serais pas ici.

THURIO. A qui donc? à Silvie?

PROTÉE. A Silvie, pour l'amour de vous.

THURIO. Je vous en remercie personnellement. Maintenant, messieurs, accordez vos instruments et mettons-nous franchement à l'œuvre.

Arrivent JULIE et L'AUBERGISTE chez qui elle est logée; Julie est vêtue en page; ils se tiennent à quelque distance.

L'AUBERGISTE. Eh bien, mon jeune ami, il me semble que vous êtes bien triste; dites-moi pourquoi, je vous prie.

JULIE. Mais c'est que je ne puis pas être gaie.

L'AUBERGISTE. Venez, je vais vous égayer; je vais vous conduire dans un endroit où vous entendrez de la musique et où vous verrez celui que vous cherchez.

JULIE. L'entendrai-je parler?



VALENTIN. Amour ! donne-moi la patience de me contenir quelques instants.
(Acte V, scène IV.)

L'AUBERGISTE. Oui, certes.

JULIE. Ce sera de la musique pour moi. (*La musique joue.*)

L'AUBERGISTE. Écoutez ! écoutez !

JULIE. Est-il parmi ces gens-là ?

L'AUBERGISTE. Oui, mais chut ! écoutons !

CHANT.

Quelle est-elle cette Silvie,
Dont chacun a l'âme ravie,
Dont tous les bergers d'alentour
Ne vous parlent qu'avec amour ?
Silvie est pure, belle et sage,
Et la grâce est son doux partage.

Est-elle tendre autant que belle ?
La beauté seule, à quoi sert-elle ?
La tendresse est son aliment.
Pour guérir son aveuglement,
Dans ses yeux l'amour a pris gîte,
C'est là désormais qu'il habite.

Chantons donc tous, chantons Silvie !
A la beauté jeune, accomplie,
Offrons le tribut de nos fleurs !
Elle règne sur tous les cœurs,
Il n'est rien qu'elle ne surpasse,
Et devant elle tout s'efface !

L'AUBERGISTE. Eh bien, qu'avez-vous donc ? Vous voilà encore plus triste qu'avant. Qu'y a-t-il ? la musique vous fait mal ?

JULIE. Vous vous trompez, c'est le musicien qui me fait mal.

L'AUBERGISTE. Pourquoi, petit homme ?

JULIE. C'est qu'il joue faux, mon père.

L'AUBERGISTE. Comment ! est-ce que son instrument détonne ?

JULIE. Non, et cependant il joue tellement faux, qu'il fait tressaillir douloureusement jusqu'aux fibres de mon cœur.

L'AUBERGISTE. Vous avez l'oreille délicate.

JULIE. Oui, je voudrais être sourd ! j'ai le cœur tout contristé.

L'AUBERGISTE. Je vois que vous n'aimez pas la musique.

JULIE. Pas le moins du monde, quand il y a pareille dissonance.

L'AUBERGISTE. Écoutez, quel changement délicieux vient de se faire !

JULIE. Oui, c'est ce changement que j'abhorre.

L'AUBERGISTE. Vous voudriez donc leur voir jouer toujours la même chose ?

JULIE. Je voudrais qu'on jouât toujours le même jeu. Mais, mon père, ce Protée dont nous parlions vient-il voir souvent cette noble dame ?

L'AUBERGISTE. Lance, son domestique, m'a dit qu'il l'aimait outre mesure.

JULIE. Où est Lance ?

L'AUBERGISTE. Il est allé chercher un chien que, par ordre de son maître, il doit demain offrir en présent à la dame de ses pensées.

JULIE. Chut ! écartons-nous ! la compagnie se sépare.

PROTÉE. Seigneur Thurio, soyez tranquille ! je plaiderai si bien votre cause, que vous rendrez hommage à mon savoir-faire.

THURIO. Où nous reverrons-nous ?

PROTÉE. Au puits de Saint-Grégoire.

THURIO. Adieu. (*Thurio et les Musiciens sortent.*)

SILVIE se montre à sa fenêtre.

PROTÉE. Madame, bonsoir à votre altesse.

SILVIE. Je vous remercie de votre musique, messieurs : quel est celui qui a parlé ?

PROTÉE. Un homme, madame, dont vous apprendriez bientôt à reconnaître la voix, si vous saviez tout ce qu'il y a de sincérité dans son cœur loyal.

SILVIE. Le chevalier Protée, si je ne me trompe.

PROTÉE. Le chevalier Protée, votre serviteur, noble dame.

SILVIE. Quelle est votre volonté ?

PROTÉE. D'exécuter la vôtre.

SILVIE. Vous aurez ce que vous souhaitez : ma volonté est que vous retourniez sur-le-champ chez vous. Mortel astucieux, parjure, fourbe et déloyal, as-tu pu supposer que je serais assez faible, assez insensée, pour me laisser séduire par un homme dont les serments trompeurs ont abusé tant de femmes ? Va-t'en, va-t'en, et demande pardon à ta fiancée. Pour moi, j'en prends à témoin la pâle reine des nuits, je suis si éloignée d'accueillir tes vœux, que ta recherche criminelle n'excite que mon mépris, et que je me reprocherai tout à l'heure le temps que j'emploie maintenant à te parler.

PROTÉE. Femme charmante, je conviens que j'ai aimé une dame ; mais elle est morte.

JULIE, *à part*. Si je disais cela, je dirais un mensonge ; car assurément elle n'est pas encore en terre.

SILVIE. Elle est morte, dis-tu ? mais Valentin, ton ami, est vivant ; tu sais que je suis sa fiancée, et tu ne rougis pas de l'offenser par ta recherche importune !

PROTÉE. J'apprends aussi que Valentin est mort.

SILVIE. Eh bien, suppose également que je le suis ; car, sois-en sûr, mon amour est enseveli dans sa tombe.

PROTÉE. Femme adorée, permettez que je l'exhume.

SILVIE. Va sur la tombe de ta dame et exhume sa tendresse, ou du moins ensevelis la tienne dans son sépulcre.

JULIE, *à part*. Il n'a point entendu cela.

PROTÉE. Madame, si telle est la dureté de votre cœur, accordez du moins votre portrait à mon amour, ce portrait qui est suspendu au mur de votre chambre ; je lui parlerai, je lui offrirai mes soupirs et mes pleurs : car, du moment où la substance de votre personne adorable est consacrée à d'autres, je ne suis plus qu'une ombre de moi-même, et c'est à votre ombre que j'offrirai ma sincère tendresse.

JULIE, *à part*. Si c'était une substance, tu la tromperais sans nul doute ; tu la réduirais à n'être plus qu'une ombre comme moi.

SILVIE. Je ne me soucie pas du tout, seigneur, d'être votre idole ; mais, faux comme vous l'êtes, il vous convient mieux qu'à personne d'adorer des ombres et d'encenser de fausses images ; envoyez donc chez moi, et je vous ferai remettre mon portrait ; sur ce, bonne nuit.

PROTÉE. Comme en ont les malheureux qui doivent être exécutés le lendemain. (*Protée s'éloigne ; Silvie se retire de sa croisée.*)

JULIE. Mon père, [illegible]

L'AUBERGISTE. [illegible]

[illegible]

L'AUBERGISTE. Parbleu ! chez moi. Il me semble qu'il est bientôt jour.

JULIE. Pas encore ; mais cette nuit est la plus longue et la plus pénible que j'aie jamais passée. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrive ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR. [illegible]

SILVIE, [illegible]

[illegible]

Votre amour pénétra votre cœur d'une douleur si vive, que vous fîtes vœu de célibat sur sa tombe. Seigneur Églamour, je veux aller rejoindre Valentin à Mantoue, où l'on m'assure qu'il réside ; mais comme la route offre des dangers, pleine de confiance dans votre honneur et votre loyauté, je désire être accompagnée par vous. Ne m'objectez pas la colère de mon père, Églamour, mais songez à ma douleur, la douleur d'une femme ; songez que je suis justifiée à fuir de ces lieux, pour me soustraire à une union coupable, digne des malédictions du ciel et de la fortune. Je vous en supplie avec toute l'ardeur d'une âme aussi pleine de douleurs que l'Océan de sables, tenez-moi compagnie, et venez avec moi ; sinon, gardez-moi le secret, et je me hasarderai à partir seule.

ÉGLAMOUR. Madame, je plains sincèrement vos sujets d'affliction ; je sais que la vertu les approuve, et consens à vous accompagner ; insouciant de ce qui peut m'advenir, tous mes vœux sont pour la réussite de votre projet. Quand voulez-vous partir ?

SILVIE. Ce soir.

ÉGLAMOUR. Où irai-je vous prendre ?

SILVIE. A la cellule du frère Patrice, à qui je désire me confesser.

ÉGLAMOUR. J'y rejoindrai sans faute votre altesse. Adieu, noble dame.

SILVIE. Adieu, obligeant Églamour. (*Silvie rentre ; Églamour s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Même lieu.

Arrive LANCE, conduisant son chien en laisse.

LANCE. Quand un domestique se conduit comme un chien avec son maître, voyez-vous, tout va mal. Un animal que j'ai élevé dès l'âge le plus tendre, que j'ai sauvé de la noyade subie par trois ou quatre de ses frères et sœurs aveugles ! J'ai pris la peine de l'instruire ; j'ai donné à son éducation des soins tout particuliers. Mon maître m'avait ordonné d'aller l'offrir en présent à dona Silvie ; j'étais à peine entré dans la salle à manger, que mon gaillard va droit à l'office, et s'empare d'une cuisse de chapon. Oh ! c'est abominable qu'un chien ne sache pas se bien conduire dans toute espèce de compagnie. Je voudrais qu'un chien prît sur lui d'être véritablement un chien, un chien en tout et pour tout. Si je n'avais pas eu l'esprit de prendre sur moi la faute qu'il avait commise, je crois, Dieu me pardonne, qu'on la lui eût fait expier par la potence ; il est certain qu'il eût été puni. Vous allez en juger. Le voilà qui, sous la table du duc, s'ingère dans la compagnie de trois ou quatre chiens bien nés ; il n'y était pas resté deux minutes, que l'odorat de toute la société remarqua sa présence : « A la porte le chien ! dit l'un. — Quel est ce chien-là ? dit un autre. — Chassez-le ! dit un troisième. — Qu'on le pende ! » dit le duc. Moi, dont le nez est depuis longtemps au fait, je reconnus mon Crab ; en conséquence, j'allai trouver le valet du chenil : « Ami, lui dis-je, vous allez fouailler ce chien, n'est-ce pas ? — Certainement, me dit-il. — Ce sera une injustice, lui dis-je ; c'est moi qui ai commis la faute. » Sur ce, sans plus de cérémonie, il me mit à la porte à coups de fouet. Y a-t-il beaucoup de maîtres qui en feraient autant pour leur domestique ? Sur ma parole, il m'est arrivé d'être mis dans les ceps pour des puddings qu'il avait volés : sans quoi, on l'aurait exécuté. J'ai subi le pilori pour des oies qu'il avait tuées ; sans quoi, il en eût porté la peine. Coquin, tu [illegible] oublié tout cela ? Drôle, je me rappelle le tour que tu m'as joué quand j'ai pris congé de dona Silvie ; ne [illegible] les yeux sur moi et de faire comme je faisais ? Quand m'as-tu vu lever la jambe et salir le vertugadin d'une dame ? M'as-tu jamais vu commettre pareille incongruité ?

Arrivent PROTÉE et JULIE habillée en page.

PROTÉE. Tu te nommes Sébastien ? tu me plais, et j'ai tout à l'heure une commission à te donner.

JULIE. Comme il vous plaira ; je ferai ce que je pourrai.

PROTÉE. Je l'espère. (*A Lance.*) Te voilà donc, vaurien ? Où es-tu donc resté depuis deux jours ?

LANCE. Sur mon honneur, comme vous me l'aviez ordonné, j'ai été présenter le chien à dona Silvie.

PROTÉE. Et qu'a-t-elle dit de mon petit bijou ?

LANCE. Parbleu, elle a dit que votre chien n'était qu'un vilain dogue, et qu'un présent pareil ne méritait pas de remercîments.

PROTÉE. Mais elle a accepté mon chien?

LANCE. Non, certes; et je vous le ramène.

PROTÉE. Eh quoi! c'est là le chien que tu lui as offert de ma part?

LANCE. Oui, seigneur; l'autre roquet m'a été volé sur la place du marché par les aides du bourreau; je l'ai remplacé par le mien; j'ai pensé qu'étant dix fois plus gros que le vôtre, l'importance du cadeau en serait augmentée d'autant.

PROTÉE. Va-t'en et retrouve mon chien à tout prix, ou ne reparais jamais en ma présence. Va-t'en, te dis-je; restes-tu ici pour me narguer, drôle, qui chaque jour me fais rougir? (*Lance s'éloigne.*)

PROTÉE, *continuant*. Sébastien, je t'ai pris à mon service, en partie parce que j'ai besoin d'un jeune homme tel que toi, qui puisse exécuter mes commissions avec intelligence, car il n'y a aucun fond à faire sur un lourdaud de son espèce, mais surtout parce que ta figure et tes manières me plaisent; je ne sais si mes pressentiments me trompent, mais elles donnent une idée favorable de ton éducation, de ta famille et de ta probité. Sache donc que c'est pour cela que je t'ai engagé à mon service. Prends cette bague et remets-la de ma part à dona Silvie; celle de qui je la tiens m'aimait beaucoup.

JULIE. Il paraît que vous ne l'aimez plus, puisque vous vous séparez de ce gage de sa tendresse. Elle est morte, sans doute?

PROTÉE. Non, je pense qu'elle vit encore.

JULIE. Hélas!

PROTÉE. Pourquoi cet hélas?

JULIE. Je ne puis m'empêcher de la plaindre.

PROTÉE. Pourquoi la plains-tu?

JULIE. Parce que je crois qu'elle vous aimait autant que vous aimez votre Silvie; elle pense sans cesse à celui qui a oublié son amour; vous adorez celle qui est indifférente au vôtre. C'est pitié qu'un amour si peu partagé, et quand j'y pense, je ne puis m'empêcher de pleurer.

PROTÉE. N'importe, donne-lui cette bague et cette lettre. Tu vois d'ici sa chambre. Dis à la dame de mes pensées que je réclame son céleste portrait qu'elle m'a promis. Ton message accompli, viens me rejoindre chez moi, où tu me trouveras triste et solitaire. (*Protée s'éloigne.*)

JULIE. Est-il beaucoup de femmes qui se chargeraient d'un semblable message? Hélas! pauvre Protée! tu as choisi un renard pour garder tes agneaux. Insensée que je suis! pourquoi le plaindrais je, lui qui me méprise du plus profond de son cœur? Mais non, puisque je l'aime, je dois le plaindre. Je lui donnai cette bague lorsqu'il me quitta, afin qu'elle lui rappelât ma tendresse; et maintenant, je vais demander ce que je voudrais ne pas obtenir; je vais offrir ce que je voudrais qu'on refusât. J'aime mon maître d'un amour sincère et vrai; mais je ne puis le servir loyalement qu'en me trahissant moi même. N'importe, je vais parler pour lui, mais avec froideur, car le ciel m'est témoin combien je désire le voir échouer.

Arrive **SILVIE**, accompagnée.

JULIE. Noble dame, salut! Veuillez, je vous prie, avoir la bonté de me faire parler à dona Silvie.

SILVIE. Si c'était moi, qu'auriez-vous à lui dire?

JULIE. Si c'est vous, je vous supplie d'entendre le message dont on m'a chargé pour vous.

SILVIE. De la part de qui?

JULIE. De mon maître, le chevalier Protée, madame.

SILVIE. Ah! il vous envoie chercher un portrait?

JULIE. Oui, madame.

SILVIE. Ursule, va chercher mon portrait. (*On apporte le portrait.*) Allez, donnez ceci à votre maître; dites-lui de ma part qu'une certaine Julie, que sa volage pensée oublie, conviendrait à sa chambre beaucoup mieux que cette image vaine.

JULIE, *lui remettant un papier*. Madame, veuillez prendre lecture de cette lettre. Pardonnez, madame, je vous ai, par inadvertance, remis un papier pour un autre. Voici le billet destiné à votre seigneurie. (*Elle lui présente un second papier.*)

SILVIE. Permettez, je vous prie, que je jette encore un coup d'œil là-dessus.

JULIE. Je ne le puis pas, pardonnez-moi, madame.

SILVIE, *lui remettant le premier papier*. Prenez; je ne veux pas même jeter les yeux sur ce que m'écrit votre maître. Je sais d'avance que sa lettre est farcie de protestations et pleine de nouveaux serments qu'il enfreindra aussi facilement que je déchire ce papier. (*Elle déchire la lettre.*)

JULIE. Madame, il envoie cette bague à votre seigneurie.

SILVIE. N'a-t-il pas honte de me l'envoyer? Je lui ai entendu dire mille fois que sa Julie la lui a donnée à son départ; quoique son doigt imposteur ait profané cette bague, le mien ne fera pas à sa Julie cette injure.

JULIE. Elle vous en remercie.

SILVIE. Que dites-vous?

JULIE. Je vous remercie, madame, des égards que vous avez pour elle; pauvre dame! mon maître l'a traitée bien injustement!

SILVIE. La connaissez-vous?

JULIE. Presque autant que moi-même. Combien de fois j'ai pleuré en songeant à ses chagrins!

SILVIE. Elle pense, sans doute, que Protée l'a délaissée.

JULIE. Je le crois, et c'est là la cause de son affliction.

SILVIE. N'est-elle pas bien belle?

JULIE. Elle a été plus belle, madame, qu'elle n'est maintenant: quand elle se croyait aimée de mon maître, elle était, à mon avis, aussi belle que vous; mais depuis qu'elle a négligé son miroir, qu'elle a rejeté le masque qui mettait son visage à l'abri du soleil, l'air a fané les roses sur ses joues et bruni les lis de son teint, en sorte qu'elle est aujourd'hui presque aussi basanée que moi.

SILVIE. Quelle est sa taille?

JULIE. A peu près la mienne; car à la Pentecôte dernière, au milieu des jeux auxquels nous nous livrions, nos jeunes gens voulurent que je prisse un rôle de femme, et me firent mettre une robe de dona Julie; au jugement de tous, cette robe m'allait comme si elle eût été faite pour moi; je sais donc par là qu'elle est à peu près de ma taille. Ce jour-là je la fis beaucoup pleurer; car je jouais, madame, un rôle attendrissant, celui d'Ariane pleurant le parjure de Thésée et sa fuite déloyale. Je jouai ce rôle avec tant de vérité, qu'émue en voyant mes pleurs, ma pauvre maîtresse fondit en larmes; et que je meure si par la pensée je ne ressentis pas sa douleur comme elle-même.

SILVIE. Elle t'en est reconnaissante, bon jeune homme! Hélas! pauvre femme! solitaire et délaissée! Je pleure moi-même en pensant à ce que tu viens de dire. Tiens, jeune homme, voici ma bourse; je te donne ceci pour l'amour de ta charmante maîtresse, parce que tu l'aimes bien. Adieu. (*Silvie s'éloigne.*)

JULIE. Et elle t'en remerciera, si jamais tu viens à la connaître. Dame vertueuse, douce et belle! j'espère qu'elle accueillera froidement les vœux de mon maître, puisqu'elle a tant d'égards pour l'amour de ma maîtresse. Hélas! comment est-il possible que l'amour se joue ainsi de lui-même! voici son portrait; regardons-le; il me semble qu'avec cette parure, mon visage serait aussi charmant que le sien; et pourtant, si je ne m'abuse, le peintre l'a un peu flattée. Ses cheveux sont bruns; les miens sont d'un blond parfait: si c'est uniquement à cette différence que tient l'amour de Protée, je me procurerai des cheveux de la même couleur. Ses yeux sont gris comme le verre, les miens également! oui, mais son front est bas, et le mien est élevé. Qu'aime-t-il donc en elle que je ne puisse lui faire aimer en moi, si l'amour n'était un dieu aveugle? Allons, Julie; ombre de toi-même, emporte cette ombre, car c'est ta rivale. O portrait insensible! tu seras divinisé, baisé, aimé, adoré; et pourtant s'il y avait quelque raison dans cette [illegible], c'est à ma personne que s'adresseraient ces hommages. Mais je te traiterai avec égards en considération de ta maîtresse qui m'a traitée de même; n'était cela, par Jupiter, mes ongles arracheraient tes yeux inanimés, afin que mon maître cessât d'être amoureux de toi. (*Elle s'éloigne.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. Une abbaye.

Entre ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR. Le soleil commence à dorer l'occident. Voici

l'heure où Silvie doit me rejoindre à la cellule du frère Patrice. Elle viendra sans nul doute, car les amants sont exacts, et viennent plutôt avant qu'après l'heure convenue, tant leur impatience est grande.

Entre SILVIE.

ÉGLAMOUR, *continuant*. La voici. Madame, soyez la bien venue.

SILVIE. Vous également. Dépêchons-nous, mon bon Églamour! sortons par la poterne du mur de l'abbaye; je crains d'être suivie.

ÉGLAMOUR. Ne craignez rien; la forêt est à trois lieues d'ici tout au plus; quand nous l'aurons atteinte, nous serons en sûreté. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. Un appartement dans le palais ducal.

Entrent THURIO, PROTÉE et JULIE habillée en page.

THURIO. Seigneur Protée, comment Silvie accueille-t-elle mes propositions?

PROTÉE. Seigneur, elle me semble un peu radoucie; néanmoins elle trouve à redire à votre personne.

THURIO. Est-ce qu'elle trouve que j'ai la jambe trop longue?

PROTÉE. Non, mais trop mince.

THURIO. Je porterai des bottes pour lui donner plus de rotondité.

PROTÉE. Il n'y a pas d'éperon qui puisse aiguillonner l'amour de manière à lui faire aimer ce qu'elle déteste.

THURIO. Que dit-elle de ma figure?

PROTÉE. Elle dit que vous avez le teint blanc.

THURIO. Elle ment, la friponne; j'ai le teint brun.

PROTÉE. Mais les perles sont blanches; et vous connaissez le vieux proverbe: les bruns sont des perles aux yeux des jolies femmes.

JULIE, *à part*. Des perles comme toi n'attireront jamais les regards des femmes: pour moi, je fermerais les yeux pour ne pas les voir.

THURIO. Comment trouve-t-elle ma conversation?

PROTÉE. Fort insipide quand vous parlez de guerre.

THURIO. Mais charmante quand je parle de paix et d'amour.

JULIE, *à part*. Jamais plus attrayante que quand tu ne dis mot.

THURIO. Que dit-elle de ma vaillance?

PROTÉE. O seigneur! elle n'a pas, à cet égard, le moindre doute.

JULIE, *à part*. Elle n'en saurait avoir avec la connaissance qu'elle a de ta poltronnerie.

THURIO. Que dit-elle de ma naissance?

PROTÉE. Que vous avez une belle généalogie.

JULIE, *à part*. Elle commence par un galant homme et se termine par un sot.

THURIO. Parle-t-elle aussi de mes propriétés?

PROTÉE. Oui, mais elle regrette...

THURIO. Quoi?

JULIE, *à part*. Qu'elles soient dans la possession d'un pareil âne.

PROTÉE. Qu'elles soient aliénées, (*à part*) ainsi que le propriétaire.

JULIE. Voici le duc.

Entre LE DUC.

LE DUC. Bonjour, seigneur Protée! bonjour, Thurio! qui de vous a vu aujourd'hui Églamour?

THURIO. [illegible]

PROTÉE. Ni moi.

LE DUC. Avez-vous vu ma fille?

PROTÉE. [illegible]

LE DUC. Alors, nul doute qu'elle n'ait pris la fuite pour aller rejoindre ce misérable Valentin. Cela est certain, car le frère Laurent les a rencontrés tous deux dans la forêt, où il se promenait pour faire pénitence; quant à Églamour, il l'a parfaitement reconnu; pour Silvie, il conjecture que c'est elle, mais comme elle était masquée, il n'en est pas sûr. D'ailleurs elle se proposait d'aller se confesser ce soir à la cellule du frère Patrice, et on ne l'y a point trouvée. [illegible] Veuillez donc ne point perdre de temps en paroles; [illegible] et venez me rejoindre [illegible] Mantoue; car c'est là qu'ils se sont enfuis. Hâtez-vous, messieurs, et suivez-moi. (*Il sort.*)

THURIO. Parbleu, voilà qui est bien sot à elle de fuir le bonheur qui la suit; je vais aller à sa recherche, plutôt pour me venger d'Églamour que par amour pour Silvie, cette tête légère. (*Il sort.*)

PROTÉE. Et moi, j'irai plutôt par amour pour Silvie que par haine pour Églamour, le compagnon de sa fuite. (*Il sort.*)

JULIE. Et moi, j'irai aussi, plutôt pour traverser cet amour que par haine pour Silvie, à qui l'amour fait prendre la fuite. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Une forêt sur les frontières de Mantoue.

Arrivent SILVIE et des BRIGANDS.

PREMIER BRIGAND. Venez, venez; soyez tranquille, nous allons vous conduire à notre capitaine.

SILVIE. Bien d'autres malheurs m'ont appris à supporter celui-ci avec patience.

DEUXIÈME BRIGAND. Allons, emmène-la.

PREMIER BRIGAND. Où est le cavalier qui était avec elle?

TROISIÈME BRIGAND. Ayant le pied leste, il nous a échappé; mais Moïse et Valère sont à sa poursuite. Va conduire cette femme à l'extrémité occidentale du bois; c'est là qu'est notre capitaine: nous allons traquer celui qui s'est enfui; nos gens sont échelonnés sur toute la lisière du bois; il est impossible qu'il nous échappe.

PREMIER BRIGAND. Venez, je vais vous conduire à la caverne de notre capitaine. Ne craignez rien; il a un caractère honorable; il n'est pas homme à manquer de respect à une femme.

SILVIE. O Valentin! c'est pour toi que j'endure ceci! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Arrive VALENTIN.

VALENTIN. Combien l'habitude est puissante sur l'homme! Cette solitude ombreuse, ces bois infréquentés, je m'en accommode mieux que des villes populeuses et florissantes: ici, je puis m'asseoir seul et loin de tous les regards; je puis aux chants plaintifs du rossignol unir ma voix gémissante et les accents de ma douleur. O toi qui habites dans mon cœur, ne quitte pas ta demeure si longtemps solitaire, si tu veux que, tombant en ruines, l'édifice ne s'écroule et ne laisse plus aucun souvenir de ce qu'il était. Ranime-moi par ta présence, ô Silvie! viens, nymphe charmante, et console ton berger désolé! — Quels cris et quel vacarme aujourd'hui dans cette forêt! voici mes compagnons qui n'ont de loi que leur volonté; ils sont sans doute à la poursuite de quelque infortuné voyageur; malgré l'affection qu'ils me portent, j'ai beaucoup de peine à les empêcher de commettre des actes de brutalité. Qui vient de ce côté? tenons-nous à l'écart. (*Il se retire à l'écart.*)

Arrivent PROTÉE, SILVIE et JULIE vêtue en page.

PROTÉE. Madame, quelle que soit votre indifférence pour tout ce que fait votre serviteur, je vous ai rendu ce service au péril de ma vie; je vous ai délivrée des mains de celui qui voulait faire violence à votre honneur et à votre amour. Je ne demande pour toute récompense qu'un bienveillant regard; je n'en puis demander et certes vous ne pouvez m'en accorder moins.

VALENTIN, *à part*. Comme tout ce que je vois, tout ce que j'entends ressemble à un rêve! Amour! donne-moi la patience de me contenir quelques instants.

SILVIE. Malheureuse que je suis!

PROTÉE. Vous étiez malheureuse, madame, avant que je vinsse, mais par mon arrivée je vous ai rendue heureuse.

SILVIE. Ta présence me rend la plus malheureuse des femmes.

JULIE, *à part*. Et moi aussi, quand il est près de toi.

SILVIE. Si j'avais été saisie par un lion affamé, j'eusse mieux aimé lui servir de proie que de devoir ma délivrance au fourbe Protée. Cieux! je vous en prends à témoin, autant j'aime Valentin, dont la vie m'est aussi chère que mon âme, autant, car au delà est impossible, je déteste le traître, le parjure Protée: va-t'en donc et cesse tes sollicitations.

PROTÉE. Quelle action périlleuse, dût-il s'ensuivre [illegible]

n'accomplirais-je pas pour obtenir de vous un seul regard affectueux? Ah! c'est une malédiction en amour, et maintenant je l'éprouve, lorsque, aimant une femme, on n'en peut être aimé.

SILVIE. Lorsque, aimé d'une femme, Protée ne peut l'aimer. Rappelle-toi le cœur de Julie! Julie, ton premier amour passionné; Julie, pour laquelle naguère tu déchiras ta foi en mille serments; et voilà que pour m'aimer tous ces serments ont abouti à un parjure. Tu n'as plus ta foi maintenant, à moins que tu n'en eusses deux, ce qui est pire mille fois que de n'en point avoir; mieux vaut n'en avoir point que de l'avoir double, ce qui est une de trop, traître à ton ami!

PROTÉE. En amour, qui respecte l'amitié?

SILVIE. Tous les hommes, hormis Protée.

PROTÉE. Eh bien, puisque des paroles de douceur ne peuvent t'amener à concevoir pour moi des sentiments plus doux, je triompherai de toi en soldat, à la pointe de l'épée, et contrairement à la nature de l'amour: pour me faire aimer j'aurai recours à la force.

SILVIE. O ciel!

PROTÉE. De gré ou de force tu céderas à mes désirs.

VALENTIN. Scélérat! écarte ta main brutale, lâche et perfide ami!

PROTÉE. Valentin!

VALENTIN. Ami vulgaire, sans affection et sans foi, comme ils le sont tous, traître! tu as trompé mes espérances: il fallait que je le visse de mes propres yeux pour le croire: je n'ose pas dire maintenant que j'aie un seul ami au monde; tu me donnerais un démenti. A qui se fier maintenant, lorsque le cœur est trahi par la main droite? Protée, il m'est pénible de ne pouvoir plus me fier à toi et d'être obligé, à cause de toi, de mettre une barrière entre le monde et moi. Les blessures intimes sont les plus profondes. Malédiction! faut-il que de tous les ennemis un ami soit le pire!

PROTÉE. Ma honte et mon crime m'accablent. Pardonne-moi, Valentin; si une douleur sincère est une expiation suffisante de ma faute, je te l'offre ici; l'amertume de mes remords est égale à mon crime.

VALENTIN. Eh bien, tout est réparé, et je te rends ma confiance: quiconque n'est point désarmé par le repentir, n'appartient ni au ciel ni à la terre; car la terre et le ciel pardonnent; la pénitence apaise la colère de l'Eternel.

JULIE. Malheureuse! (*Elle s'évanouit.*)

PROTÉE, *la recevant dans ses bras.* Qu'a donc ce jeune homme?

VALENTIN, *s'approchant.* Eh bien, jeune homme, eh bien, qu'y a-t-il? ouvrez les yeux! parlez!

JULIE. Mon bon seigneur, mon maître m'avait chargé de remettre une bague à dona Silvie, et j'ai oublié de le faire.

PROTÉE. Jeune homme, où est cette bague?

JULIE, *lui remettant une bague.* Tenez, la voici.

PROTÉE. Voyons! mais c'est la bague que j'ai donnée à Julie.

JULIE. Oh! je vous demande pardon, seigneur; je me suis trompé; voici l'anneau que vous avez envoyé à Silvie. (*Elle lui présente une autre bague.*)

PROTÉE. D'où te vient cet anneau? c'est celui qu'en partant j'ai donné à Julie.

JULIE. Et Julie me l'a donné, et c'est Julie elle-même qui l'a apporté ici.

PROTÉE. Comment, Julie?

JULIE. Reconnais celle qui a reçu tous tes serments, et qui les a religieusement conservés dans son cœur! Combien les as-tu déracinés par le parjure! O Protée! que ce vêtement te fasse rougir: rougis de m'avoir forcée à revêtir un costume immodeste, si toutefois il y a quelque chose de honteux dans un déguisement inspiré par l'amour. Aux yeux de la pudeur, il y a moins de honte dans la femme à changer de costume qu'il n'y en a dans l'homme à changer de sentiments.

PROTÉE. Qu'il n'y en a dans l'homme à changer de sentiments! Tu dis vrai. O ciel! l'homme serait parfait s'il était constant. Cette unique erreur est la source de toutes ses fautes et l'entraîne à toutes les transgressions; l'inconstance renonce avant d'avoir commencé. Qu'y a-t-il dans les traits de Silvie que mes yeux constants ne puissent voir avec plus de fraîcheur encore dans Julie?

VALENTIN. Allons, allons, donnez-moi tous deux la main; que j'aie le bonheur d'effectuer cette heureuse réconciliation; ce serait dommage que deux amis comme vous restassent longtemps ennemis.

PROTÉE, *pressant Julie sur son cœur.* Le ciel m'est témoin que tous mes vœux sont comblés!

JULIE. Et les miens aussi.

Arrivent LE DUC et THURIO accompagnés de plusieurs BRIGANDS.

LES BRIGANDS. Une prise! une prise! une prise!

VALENTIN. Arrêtez! c'est monseigneur le duc. Votre altesse est la bien venue auprès d'un homme disgracié, Valentin le banni.

LE DUC. Le chevalier Valentin!

THURIO. Voilà Silvie, et Silvie m'appartient.

VALENTIN. Arrière, Thurio, ou tu es mort! tiens-toi à distance de ma colère; ne dis pas que Silvie t'appartient; si tu le répètes, Milan ne te reverra pas. La voici devant toi; ose seulement la toucher ou l'effleurer de ton souffle.

THURIO. Sire Valentin, je ne me soucie point d'elle, moi; bien fou est, à mes yeux, qui mettrait sa vie en péril pour une femme qui ne l'aime pas le moins du monde; et vous pouvez la prendre.

LE DUC. Et tu n'en es que plus lâche et plus vil de renoncer à elle aussi facilement, après tout ce que tu as fait pour l'obtenir... Par l'honneur de mes aïeux, j'applaudis, Valentin, à ta conduite pleine de cœur, et te crois digne de l'amour d'une reine. Je te le déclare donc, j'abjure ici tous les griefs du passé, j'oublie toute inimitié antérieure, et je te rappelle à ma cour. Une satisfaction est due à ton mérite sans rival; j'y souscris moi-même, et je te dis: Seigneur Valentin, je te tiens pour gentilhomme et de bonne maison; prends ta Silvie, car tu l'as méritée.

VALENTIN. Je remercie votre altesse; ce don fait mon bonheur. Permettez maintenant qu'au nom de votre fille je vous demande une grâce.

LE DUC. Quelle qu'elle soit, à ta considération je l'accorde.

VALENTIN, *montrant ses compagnons.* Ces proscrits parmi lesquels j'ai vécu sont des hommes doués d'estimables qualités; pardonnez-leur ce qu'ils ont fait ici, et qu'ils soient rappelés de leur exil; mon digne seigneur, ils sont maintenant corrigés, civils, pleins de bons sentiments, et l'état pourra les employer utilement.

LE DUC. J'y consens, je leur pardonne ainsi qu'à toi; dispose d'eux selon la connaissance que tu as de leur mérite respectif. Maintenant, partons; allons terminer tous nos différends par des fêtes, des réjouissances et de splendides solennités.

VALENTIN. Tout en marchant, je prendrai la liberté d'entretenir votre altesse et je la ferai sourire. (*Montrant Julie.*) Que dites-vous de ce jeune page, monseigneur?

LE DUC. C'est un jeune homme qui ne manque pas de grâce; il rougit.

VALENTIN. Je vous réponds, monseigneur, qu'il a plus de grâce qu'il n'est donné à un jeune homme d'en avoir.

LE DUC. Je ne vous comprends pas.

VALENTIN. Si vous le permettez, je vous conterai tout cela chemin faisant, et vous serez émerveillé de ce qui est arrivé. —Viens, Protée; ta seule punition sera de m'entendre raconter la découverte de tes amours: cela fait, un même jour verra mon hyménée et le tien; nous n'aurons qu'une fête, qu'une maison, et nos deux bonheurs n'en feront qu'un. (*Ils s'éloignent.*)

FIN DES DEUX GENTILSHOMMES DE VERONE.

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR, (1)

COMEDIE EN CINQ ACTES.

SIR JOHN FALSTAFF.
FENTON, [illegible] Page.
CERVEAUVIDE, juge de paix (2)
NIGAUDIN, [illegible] Cerveauvide.
M. FORD, } [illegible] de Windsor
M. PAGE, }
WILLIAM PAGE, [illegible] de M. Page.
SIR HUGUES EVANS, ministre [illegible].
LE DOCTEUR CAIUS, médecin français
L'HOTE de l'auberge de la Jarretière.

BARDOLPHE, }
PISTOLET, } escrocs à la suite de Falstaff.
NYM, }
ROBIN, page de Falstaff.
SIMPLE, laquais de Nigaudin.
BARET, laquais du docteur Caius
Mme FORD.
Mme PAGE
MISS ANNA PAGE, sa fille.
Mme VABONTRAIN, gouvernante du docteur Caius

DOMESTIQUES de Page, de Ford, etc.

La scène est à Windsor et dans les environs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

A Windsor, devant la maison de M. Page.

Arrivent CERVEAUVIDE, NIGAUDIN et SIR HUGUES EVANS.

CERVEAUVIDE. Vous avez beau dire, sir Hugues, je porterai l'affaire devant la chambre étoilée [1]. Vingt sir John Falstaff ne me feront pas peur, et on ne se jouera pas impunément de Robert Cerveauvide, écuyer.

NIGAUDIN. Juge de paix dans le comté de Glocester, et *coram* [2].

CERVEAUVIDE. Oui, cousin Nigaudin ; et *cus talorum* [3].

NIGAUDIN. Et *ratolorum* encore ; gentilhomme né, monsieur le ministre, qui signe *armigero*, dans tous les actes, billets, mandats, quittances ou obligations quelconques.

CERVEAUVIDE. Oui, [illegible] le faisons ; et depuis trois cents ans nous n'avons pas cessé de le faire.

NIGAUDIN. Tous ses successeurs décédés avant lui l'ont fait, et tous ses ancêtres qui viendront après lui pourront en faire autant. Ils pourront mettre douze brochets dans leurs armes.

CERVEAUVIDE. C'est un vieux blason.

EVANS. Douze brochets vont bien dans un vieux blason.

CERVEAUVIDE. Le brochet est un poisson frais ; c'est du poisson salé qu'un vieux blason.

NIGAUDIN. Puis-je prendre quartiers, cousin?

CERVEAUVIDE. Vous le pouvez, en vous mariant.

EVANS. Tant pis s'il prend quartier.

CERVEAUVIDE. Pas du tout.

EVANS. Si fait, par Notre-Dame ! s'il prend un quartier de votre blason, il ne vous en restera plus que trois, dans mon humble opinion : mais laissons cela. S'il est vrai que sir John Falstaff vous ait fait une insulte, je suis homme d'église, et je m'estimerai heureux d'amener entre vous un compromis, et d'obtenir pour vous des réparations convenables.

CERVEAUVIDE. Le conseil en sera juge. Il y a eu des actes de violence.

EVANS. Il ne convient pas que le conseil juge des actes de [illegible] lence : tenez-vous-le pour dit.

CERVEAUVIDE. [illegible]

EVANS. [illegible] autre projet, qui peut-être ne laisse pas d'être raisonnable : [illegible]

CERVEAUVIDE. [illegible]

EVANS. [illegible]

[illegible]

sept cents livres sterling, en or et en argent, pour l'époque où elle aura atteint sa dix-septième année ; or, nous ne ferions pas mal de laisser là nos altercations et nos querelles, et d'amener un mariage entre monsieur Abraham Nigaudin et miss Anna.

CERVEAUVIDE. Son grand-père, dites-vous, lui a laissé sept cents livres sterling ?

EVANS. Oui, et son père lui en laissera davantage encore.

CERVEAUVIDE. Je connais la jeune personne : elle a de bonnes qualités.

EVANS. Ce sont de bonnes qualités que sept cents livres sterling et des espérances.

CERVEAUVIDE. Eh bien, voyons l'honnête monsieur Page. Falstaff est-il chez lui ?

EVANS. Vous dirai-je un mensonge ? Je méprise le mensonge, comme je méprise un homme faux, ou comme je méprise celui qui n'est pas sincère. Le chevalier sir John est ici ; laissez-vous donc guider, je vous prie, par qui vous veut du bien. Je vais frapper à la porte et demander monsieur Page. (*Il frappe.*) Holà ! Dieu bénisse ce logis !

Arrive M. PAGE.

PAGE. Qui est là?

EVANS. C'est, avec la bénédiction de Dieu, votre ami Evans, le juge de paix Cerveauvide et monsieur Nigaudin, qui peut-être vous contera une autre histoire, si les choses vont à votre goût.

PAGE. Messieurs, je suis bien aise de vous voir en bonne santé. Je vous remercie du gibier que vous m'avez envoyé, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je suis charmé de vous voir, monsieur Page ; mille bénédictions pour votre bon cœur ! J'aurais souhaité que le gibier fût meilleur : il a été mal tué. Comment se porte l'excellente madame Page ? Croyez que je vous aime toujours de tout mon cœur, là, de tout mon cœur.

PAGE. Monsieur, je vous ai bien de l'obligation.

CERVEAUVIDE. C'est moi qui suis votre obligé, monsieur, en vérité, je vous l'assure.

PAGE. Je suis charmé de vous voir, mon cher monsieur Nigaudin.

NIGAUDIN. Comment se porte votre lévrier fauve, monsieur? J'ai entendu dire qu'il a été dépassé aux courses de Cotsale.

PAGE. La question est restée indécise, monsieur.

NIGAUDIN. Vous ne voulez pas en convenir, vous ne voulez pas en convenir.

CERVEAUVIDE. Il n'en conviendra pas ;—c'est votre faute, c'est votre faute. C'est un chien excellent.

PAGE. Un chien détestable.

CERVEAUVIDE. Non, monsieur, c'est un bon et beau chien : puis-je dire davantage? Je vous répete qu'il est aussi bon que beau. Sir John Falstaff est-il ici ?

PAGE. Monsieur, il est chez moi ; et je serais charmé de vous servir de médiateur.

EVANS. C'est parler comme doit parler un chrétien.

CERVEAUVIDE. J'ai à me plaindre de lui.

PAGE. Il l'avoue en quelque sorte.

CERVEAUVIDE. Si l'offense est avouée, elle n'est pas réparée ; [illegible] monsieur Page ? Il m'a offensé, [illegible] Croyez-moi, Robert Cerveauvide [illegible]

PAGE. [illegible] sir John.

(1) [illegible] Molière [illegible] (Hermann.)

2 [illegible]

Arrivent SIR JOHN FALSTAFF, BARDOLPHE, NYM et PISTOLET.

FALSTAFF. Eh bien, monsieur Cerveauvide, vous voulez donc porter plainte contre moi?

CERVEAUVIDE. Chevalier, vous avez battu mes gens, tué mes cerfs, et pénétré de force dans la loge de mon garde.

FALSTAFF. Mais non caressé sa fille.

CERVEAUVIDE. C'est bien, c'est bien : vous répondrez de tout cela.

FALSTAFF. Je vais répondre sur-le-champ : j'ai fait tout cela : voilà ma réponse.

CERVEAUVIDE. Le conseil en connaîtra.

FALSTAFF. Tant mieux, le conseil se moquera de vous.

EVANS. *Pauca verba*, sir John : donnez-nous de bonnes paroles.

FALSTAFF. De bonnes paroles? A bon chat bon rat. Nigaudin, je vous ai blessé la tête, qu'avez-vous à dire contre moi?

NIGAUDIN. Ma foi, monsieur, j'ai dans ma tête des motifs de plainte contre vous et contre vos escrocs Bardolphe, Nym et Pistolet; ils m'ont entraîné à la taverne; là, ils m'ont grisé, puis ont vidé mes poches.

BARDOLPHE. Fromage de Banbury!

NIGAUDIN. Cela ne me fait rien.

PISTOLET. Méphistophélès!

NIGAUDIN. Cela m'est égal.

NYM. Rognure, te dis-je, *pauca, pauca!* rognure! et voilà.

NIGAUDIN. Où est Simple, mon laquais? pouvez-vous me le dire, mon cousin?

EVANS. Silence; je vous prie! entendons-nous. Si je ne me trompe, il y a trois arbitres dans cette affaire : à savoir, monsieur Page, c'est-à-dire monsieur Page; et puis il y a moi, c'est-à-dire moi : le troisième et dernier arbitre est mon hôte de la Jarretière.

PAGE. Nous pouvons, nous trois, entendre l'affaire, et tout terminer entre eux.

EVANS. Fort bien; j'écrirai sur mon calepin un exposé de l'affaire; ensuite nous travaillerons la cause avec toute la discrétion dont nous sommes capables.

FALSTAFF. Pistolet!

PISTOLET. Il vous écoute de toutes ses oreilles.

EVANS. Par le diable et ses cornes, quelle phrase est celle-là : *écouter de toutes ses oreilles?* Sur ma parole, c'est de l'affectation.

FALSTAFF. Pistolet, as-tu volé la bourse de monsieur Nigaudin?

NIGAUDIN. Oui, j'en jure par ces gants, et si je mens, puissé-je ne jamais remettre les pieds dans ma grande chambre! Il m'a volé vingt-huit pence en pièces de six pence toutes neuves, et deux shilings d'Édouard, que j'avais achetés d'Yead Miller à raison de deux shillings deux pence pièce : j'en jure par ces gants.

FALSTAFF. Pistolet, ces faits sont-ils fondés en vérité?

EVANS. Ils sont fondés en fourberie, puisqu'il s'agit de bourse volée.

PISTOLET. Tais-toi, étranger des montagnes. Sir John, mon maître, je demande le combat contre cette latte d'arlequin (*montrant Nigaudin*) : je veux une rétractation de sa bouche, une rétractation immédiate : écume et fange, tu en as menti!

NIGAUDIN. En ce cas, j'en jure par ces gants, (*montrant Nym*) c'était donc lui!

NYM. Prenez garde à vous, monsieur Nigaudin; ne m'échauffez pas la bile : si vous vous frottez à moi, je vous dirai : *Qui touche mouille*, et voilà.

NIGAUDIN, *montrant Bardolphe*. Par ce chapeau, il faut que ce soit ce visage rouge qui ait fait le coup : car, bien que je ne me rappelle pas ce que j'ai fait quand vous m'avez eu grisé, cependant [illegible]

FALSTAFF, *à Bardolphe*. [illegible]

BARDOLPHE. Pour ce qui est de moi, je dis que monsieur [illegible]

EVANS. [illegible]

FALSTAFF. [illegible]

NIGAUDIN. [illegible] sera en compagnie honnête, civile et probe, avec des gens [illegible]

EVANS. [illegible] vertueux!

FALSTAFF. Vous voyez, messieurs, que tous les faits sont niés; vous l'entendez?

Arrivent MISS ANNA PAGE, apportant du vin; Mme FORD et Mme PAGE la suivent.

PAGE. Ma fille, remportez ce vin; nous boirons à la maison. (*Anna Page rentre à la maison.*)

NIGAUDIN. O ciel! miss Anna Page!

PAGE. Comment vous portez-vous, madame Ford?

FALSTAFF. Sur ma parole, madame Ford, vous êtes la bien venue. Avec votre permission, madame Ford. (*Il l'embrasse.*)

PAGE. Ma femme, dites bonjour à ces messieurs. Venez, messieurs, nous avons à diner un pâté au gibier, tout chaud; venez, j'espère que nous noierons sous nos rasades toute hostilité. (*Tous entrent chez M. Page, à l'exception de Cerveauvide, Nigaudin et Evans.*)

NIGAUDIN. Je donnerais quarante shillings pour avoir maintenant mon livre de chansons et sonnets.

Arrive SIMPLE.

NIGAUDIN, *continuant*. Eh bien, Simple, où étais-tu donc? Il faut que je me serve moi même, n'est ce pas? As-tu sur toi le *livre des énigmes*?

SIMPLE. Le *livre des énigmes?* Ne l'avez-vous pas prêté à Alice Gateaucourt, à la Toussaint dernière, quinze jours avant la Saint-Michel?

CERVEAUVIDE. Allons, cousin, allons, nous vous attendons. Un mot, cousin : une proposition est faite, une sorte de proposition, tirée de loin, par sir Hugues que voici; me comprenez-vous?

NIGAUDIN. Oui, certes, mon cousin, vous me trouverez raisonnable; s'il en est ainsi, je ferai ce que demande la raison.

CERVEAUVIDE. Mais veuillez me comprendre.

NIGAUDIN. Je vous comprends, mon cousin.

EVANS. Écoutez-le, monsieur Nigaudin; je vous expliquerai la chose, si vous vous en jugez capable.

NIGAUDIN. Je ferai ce que mon cousin Cerveauvide me dira de faire; excusez moi, s'il vous plait; il est juge de paix dans son comté, tout humble personnage que je suis.

EVANS. Mais ce n'est pas là la question : il s'agit de votre mariage.

CERVEAUVIDE. Oui, c'est là la question : il s'agit de vous marier avec miss Anna Page.

NIGAUDIN. Mais cela étant, je suis prêt à l'épouser, à des conditions raisonnables.

EVANS. Mais vous sentez-vous de l'affection pour elle? sachons cela de votre bouche ou de vos lèvres — car divers philosophes estiment que les lèvres font partie de la bouche — en un mot, vous sentez-vous disposé favorablement pour cette jeune fille?

CERVEAUVIDE. Cousin Abraham Nigaudin, pourrez-vous l'aimer?

NIGAUDIN. Je l'espère, mon cousin; je ferai ce qu'il convient à un homme raisonnable de faire.

EVANS. Mais par les bienheureux du paradis, dites-nous d'une manière positive si vous croyez pouvoir fixer sur elle vos affections.

CERVEAUVIDE. Répondez. L'épouseriez-vous avec une bonne dot?

NIGAUDIN. Je ferais pour vous complaire, mon cousin, des choses plus difficiles que celles-là sous tous les rapports.

CERVEAUVIDE. Comprenez moi donc, comprenez-moi, mon cher cousin; ce que j'en fais n'est que pour vous agréer. Croyez-vous pouvoir aimer cette jeune personne?

NIGAUDIN. Sur votre demande, mon cousin, je suis prêt à l'épouser : si dans les commencements l'amour n'est pas très grand, le ciel et une plus ample connaissance pourront le faire décroître quand nous serons mariés et que nous nous connaîtrons mieux l'un l'autre. J'espère que l'intimité produira entre nous une désaffection plus [illegible] soit, si vous me dites : *Epousez-la*, je l'épouserai; c'est à quoi je suis très-dissolu et très-dissolûment.

EVANS. Voilà une réponse fort sage, sauf le mot dissolûment au lieu de résolûment; mais son intention est bonne.

CERVEAUVIDE. Je le crois.

NIGAUDIN. S'il en est autrement, puissé-je être pendu, là!

Revient MISS ANNA PAGE.

CERVEAUVIDE. [illegible] Anna! [illegible]



NIGAUDIN, *à Simple*. Va, drôle, quoique tu sois mon laquais, va servir mon cousin Cerveauvide.

(Acte I, scène I.)

ANNA. Le dîner est servi. Messieurs, mon père désire l'honneur de votre compagnie.

CERVEAUVIDE. Je me rends à ses ordres, miss Anna.

EVANS. Dieu soit béni! je ne veux pas être absent au bénédicité. (*Cerveauvide et sir Hugues Evans entrent chez M. Page.*)

ANNA. Vous plaît-il, monsieur, de venir?

NIGAUDIN. Non vraiment, je vous remercie; je suis fort bien.

ANNA. Le dîner vous attend, monsieur.

NIGAUDIN. Merci, je n'ai pas faim. (*A Simple.*) Va, drôle, quoique tu sois mon laquais, va servir mon cousin Cerveauvide. (*Simple sort.*)

NIGAUDIN, *continuant*. Tout juge de paix qu'on est, on peut accepter les services du laquais de son ami; je n'ai encore à mon service que trois hommes et un petit garçon, jusqu'à ce que ma mère soit morte. Mais qu'importe? en attendant, je vis comme un pauvre gentilhomme.

ANNA. Je ne rentrerai point sans vous, monsieur; personne ne s'assoira que vous ne soyez venu.

NIGAUDIN. Je ne mangerai rien, sur ma parole; je ne vous en remercie pas moins.

ANNA. Je vous en prie, monsieur, veuillez entrer.

NIGAUDIN. Merci, je préfère me promener ici. Je me suis meurtri le menton l'autre jour en faisant des armes avec un maître d'escrime, trois bottes pour un plat de pruneaux cuits; depuis ce temps je ne puis supporter l'odeur d'un mets chaud. Pourquoi vos chiens aboient-ils comme cela? Y a-t-il des ours dans la ville?

ANNA, *le regardant de la tête aux pieds*. Je pense qu'il y en a, monsieur, je l'ai entendu dire.

NIGAUDIN. J'aime beaucoup ce divertissement, ce n'est pas que je n'y trouve à redire autant qu'homme d'Angleterre. Vous avez peur, n'est-ce pas, quand vous voyez l'ours déchaîné?

ANNA. Certainement, monsieur.

NIGAUDIN. Moi, maintenant, [illegible] vu Sackerson lâché; je l'ai même pris par le bout de sa chaîne: mais je vous assure que sur son passage les femmes jetaient des cris, mais des cris! Il est vrai que les femmes ne les peuvent souffrir; ce sont de hideuses créatures.

Revient PAGE.

PAGE. Venez donc, mon cher monsieur Nigaudin; nous vous attendons.

NIGAUDIN. Je n'ai besoin de rien prendre, monsieur, je vous remercie.

PAGE. Parbleu! vos excuses sont inutiles, monsieur; venez, venez.

NIGAUDIN. Passez le premier, je vous prie.

PAGE. Voyons, monsieur, avancez.

NIGAUDIN. Miss Anna, veuillez passer la première.

ANNA. Non, monsieur, après vous.

NIGAUDIN. Je ne passerai certainement pas le premier, là; je ne vous ferai pas cette impolitesse.

ANNA. Je vous en prie, monsieur.

NIGAUDIN. Eh bien, j'aime mieux être incivil qu'importun; mais c'est manquer à ce qui vous est dû, là. (*Ils entrent chez M. Page.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent SIR HUGUES EVANS et SIMPLE.

EVANS. Allez; demandez qu'on vous indique la maison du docteur Caïus; là demeure une certaine Vabontrain qui est sa bonne, ou sa gouvernante, ou sa cuisinière, ou sa lingère, sa blanchisseuse et sa repasseuse.

SIMPLE. Bon, monsieur.

EVANS. Voilà qui est meilleur encore; donnez-lui cette lettre, car cette femme est très liée avec miss Anna Page, et cette lettre a pour objet de l'engager à appuyer les prétentions de votre maître auprès de miss Anna. Partez, je vous prie; je vais finir mon dîner; on attend encore la poire [illegible] (*Simple s'éloigne. Evans* [illegible] *M. Page.*)



PISTOLET. Des cornes, monsieur, des cornes !
(Acte II, scène I.)

SCÈNE III.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Arrivent FALSTAFF, L'HOTE, BARDOLPHE, NYM, PISTOLET et ROBIN.

FALSTAFF. Mon hôte de la Jarretière !

L'HÔTE. Que dit ma grosse tour ? parlez savamment et sagement.

FALSTAFF. Franchement, mon hôte, il faut que je réforme quelques-uns de mes gens.

L'HÔTE. Congédiez, mon gros Hercule ! cassez-les, morbleu ! qu'ils partent, qu'ils détalent !

FALSTAFF. Savez-vous que je dépense dix livres sterling par semaine ?

L'HÔTE. Vous êtes un empereur, un César. Je prends Bardolphe à mon service ; il tirera mon vin, il mettra mes tonneaux en perce. Est-ce entendu, mon gros Hector ?

FALSTAFF. Faites, mon cher hôte.

L'HÔTE. J'ai dit. (*A Bardolphe.*) Suis-moi. Viens que je t'apprenne à faire mousser la bière et petiller le vin. Je n'ai qu'une parole, suis-moi. (*L'Hôte sort.*)

FALSTAFF. Suis-le, Bardolphe : c'est un bon état que celui de sommelier. D'un vieux manteau on fait une jaquette neuve, d'un laquais usé un sommelier tout frais. Pars, adieu.

BARDOLPHE. C'est un état que j'ai souvent souhaité ; je réussirai. (*Bardolphe sort.*)

PISTOLET. Lâche coquin ! consentir à manier le fausset !

NYM. Son père était ivre quand il l'a fait : voilà qui est finement dit, j'espère. Il n'a pas l'âme héroïque, et voilà.

FALSTAFF. Je suis enchanté de m'être défait de cette boîte à l'amadou ; il volait trop ouvertement. Dans ses filouteries il ressemblait à un chanteur inhabile : il n'observait pas la mesure.

NYM. Le talent consiste à voler à la minute.

PISTOLET. Voler, fi donc ! les gens sensés appellent cela un transfert.

FALSTAFF. Je vous avouerai, mes enfants, que je suis au bout de mon rouleau.

PISTOLET. Au bout du fossé la culbute.

FALSTAFF. Il n'y a pas de remède ; il faut que je grappille, que j'aie recours aux expédients.

PISTOLET. Il faut que les petits des corbeaux aient leur pâtée.

FALSTAFF. Qui de vous connaît dans cette ville un nommé Ford ?

PISTOLET. Je connais le pèlerin ! c'est un homme riche.

FALSTAFF. Mes enfants, je vais vous confier mes projets. J'ai en ce moment...

PISTOLET. Plus de deux aunes de circonférence.

FALSTAFF. Trêve de plaisanteries, Pistolet. Il est vrai que j'ai à peu près deux aunes en rotondité ; mais il ne s'agit pas de cela maintenant. Je voulais vous dire que j'ai le projet de faire ma cour à madame Ford ; je la crois bien disposée en ma faveur : tout en découpant une volaille, elle discourt, elle lance des œillades agaçantes. Je comprends où elle veut en venir ; l'expression la moins flatteuse de toute sa conduite, traduite en bon anglais, signifie : *Je suis toute à vous, sir John Falstaff.*

PISTOLET. Il l'a soigneusement étudiée, et nous en donne en anglais une traduction libre.

NYM. Il a jeté l'ancre à une fière profondeur : ce mot-là est-il passable ?

FALSTAFF. Or, le bruit court qu'elle a la disposition complète de la bourse de son mari. Elle a des légions d'anges[1] à ses ordres.

PISTOLET. Ayez aux vôtres un nombre égal de démons, et donnez-lui la chasse.

NYM. Voilà qui va bien ; c'est bon ; menez les anges bon train.

FALSTAFF. Je lui ai écrit une lettre que voici ; et en voilà une autre pour madame Page, qui me fait pareillement les

[1] Ange, ancienne monnaie d'or [illegible] francs [illegible].

yeux doux, et que j'ai surprise promenant sur mes dehors un judicieux regard. Les rayons de ses yeux ont doré parfois mon pied, parfois mon ventre majestueux.

PISTOLET. Alors c'est le soleil brillant sur du fumier.

NYM. Je te remercie de ce mot-là.

FALSTAFF. Elle parcourt toute ma personne avec des regards si pleins de convoitise, que l'appétit de ses yeux me brûle comme un verre ardent! Cette lettre-ci lui est destinée : c'est elle aussi qui tient les cordons de la bourse : elle sera pour moi une Guinée véritable, une Côte-d'Or et d'Abondance. Je tirerai à vue sur l'une et sur l'autre : elles seront mes banquiers, mes Indes orientales et occidentales, et je commercerai avec toutes deux. (*A Pistolet.*) Toi, porte cette lettre à madame Page. (*A Nym.*) Et toi, porte celle-ci à madame Ford. Nous prospérerons, mes enfants, nous prospérerons.

PISTOLET. Moi, avec une épée au côté, je jouerais le rôle de Pandarus le Troyen! Non, certes; que Lucifer emporte le tout!

NYM. Je ne ferai point de bassesse : voilà votre lettre; je veux garder ma réputation.

FALSTAFF, *reprenant les lettres.* Donnez, drôles! (*A Robin.*) Toi, va porter ces lettres adroitement. Sers-moi de chaloupe, et cingle vers ces rivages d'or. (*A Pistolet et à Nym.*) Hors d'ici, vauriens! dissolvez-vous comme de la grêle; filez, détalez, haut le pied; allez dans votre chenil, canaille. Falstaff apprendra à imiter son siècle, à vivre d'expédients. Coquins, laissez-moi seul avec mon page galonné. (*Falstaff et Robin sortent.*)

PISTOLET. Que les vautours te déchirent les boyaux! Il y a encore des dés pipés au monde pour duper riches et pauvres. J'aurai encore six pence en poche, que toi tu n'auras pas un denier, vil Turc de Phrygie!

NYM. J'ai en tête des projets de vengeance.

PISTOLET. Tu veux te venger?

NYM. Oui, par le firmament et ses étoiles!

PISTOLET. Avec le fer ou la ruse?

NYM. Avec l'un et l'autre. Je vais révéler à Page le secret de cet amour.

PISTOLET.

Et moi, je m'en vais à l'instant
[illegible] à [illegible] le [illegible] qu'on lui tend;
[illegible] que Falstaff dans son impure flamme,
Veut lui [illegible] son [illegible] et lui [illegible] sa femme.

NYM. Je ne laisserai point refroidir ma colère : j'exciterai Page à recourir au poison; je le rendrai jaune de jalousie; car ces changements de physionomie sont un augure redoutable; et voilà.

PISTOLET. Tu es le Mars des mécontents : je te seconderai; allons, marche. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

[illegible] chez le docteur Caius.

Entrent Mme VABONTRAIN, SIMPLE et BARBET.

Mme VABONTRAIN. Jean Barbet, va, je te prie, à la fenêtre, et regarde si tu vois venir mon maître, le docteur Caius. S'il arrivait maintenant et trouvait quelqu'un à la maison, il [illegible] au bon Dieu et aux sujets du roi.

BARBET. Je [illegible] le guet.

Mme VABONTRAIN. Va, et je te promets que nous aurons un [illegible], à la dernière heure d'un feu de houille. [illegible] (*A Simple.*) Votre nom, [illegible] Simple?

SIMPLE. Oui, [illegible]

Mme VABONTRAIN. Et monsieur [illegible] est votre maître?

SIMPLE. [illegible]

Mme VABONTRAIN. [illegible]

SIMPLE. Non, [illegible]

[illegible]

Mme VABONTRAIN. Un homme d'un caractère doux, n'est-ce pas?

SIMPLE. Oui sans doute : mais il est homme à jouer des mains autant que le plus fier; il s'est battu contre un garde-chasse.

Mme VABONTRAIN. Comment dites-vous? Oh! je dois me le rappeler! Ne porte-t-il pas comme qui dirait la tête haute? Et ne piaffe-t-il pas en marchant?

SIMPLE. En effet.

Mme VABONTRAIN. Fort bien; que Dieu n'envoie pas de plus mauvais parti à miss Anna Page! Dites à monsieur le ministre Evans que je ferai ce que je pourrai pour votre maître : Anna est une bonne fille, et je souhaite...

Rentre BARBET.

BARBET. Sauvez-vous! voilà mon maître qui vient.

Mme VABONTRAIN. Nous allons tous être dans de beaux draps! Venez vite ici, jeune homme; cachez-vous dans ce cabinet. (*Elle fait entrer Simple dans un cabinet.*) Il ne restera pas longtemps. Hé! Jean, ici, Jean; va t'informer de notre maître; il ne rentre pas, et je crains qu'il ne soit malade. (*Elle fredonne.*) Tra, la, la, la.

Entre LE DOCTEUR CAIUS.

CAIUS. Qu'est-ce que vous chantez là? Je n'aime pas ces enfantillages. Allez, je vous prie, me chercher dans le cabinet une boîte verte; entendez-vous ce que je vous dis? une boîte verte.

Mme VABONTRAIN. Je vais vous la chercher. (*A part.*) Je suis bien aise qu'il n'y ait pas été lui-même : s'il avait trouvé ce jeune homme, il serait devenu furieux.

CAIUS. Ouf! ouf! ouf! ma foi, il fait chaud. Je m'en vais à la cour pour une grande affaire.

Mme VABONTRAIN. Est-ce cela, monsieur?

CAIUS. Oui; mettez-la dans ma poche, dépêchez-vous! Où est ce drôle de Barbet?

Mme VABONTRAIN, *appelant.* Jean Barbet! Jean!

BARBET. Me voilà, monsieur.

CAIUS. Jean Barbet, ou Gilles Barbet, prends ta rapière, et suis-moi à la cour.

BARBET. Elle est là sous le vestibule.

CAIUS. Sur ma foi, je tarde trop. Que diantre allais-je oublier? Il y a dans mon cabinet des simples qu'il faut absolument que j'emporte.

Mme VABONTRAIN. Mon Dieu! il va trouver ce jeune homme! Dans quelle fureur il va se mettre!

CAIUS, *dans le cabinet.* O diable! diable! qu'est-ce qu'il y a dans mon cabinet? Un voleur, un larron! (*Faisant sortir Simple, qu'il tient par le collet.*) Barbet, ma rapière!

Mme VABONTRAIN. Mon cher maître, contenez-vous.

CAIUS. Et pourquoi me contiendrais-je?

Mme VABONTRAIN. Ce garçon est un honnête homme.

CAIUS. Que peut faire un honnête homme dans mon cabinet? Je ne comprends pas qu'un honnête homme vienne dans mon cabinet.

Mme VABONTRAIN. Je vous en conjure, ne soyez pas si flegmatique; je vais vous dire ce qu'il en est. Ce jeune homme venait me voir de la part du ministre Hugues.

SIMPLE. C'est vrai, monsieur; j'étais chargé de...

Mme VABONTRAIN, *à Simple.* De grâce! taisez-vous.

CAIUS, *à madame Vabontrain.* Retenez votre langue. (*A Simple.*) Toi, continue.

SIMPLE. Je venais prier cette honnête dame, votre gouvernante, de vouloir bien parler à miss Anna en faveur de mon maître, qui la demande en mariage.

Mme VABONTRAIN. Voilà tout, monsieur; mais à l'avenir je ne mettrai plus ma main au feu sans nécessité.

CAIUS. Sir Hugues t'envoie, dis-tu? (*A Barbet.*) Barbet, baille-moi du papier. (*A Simple.*) Attends un instant. (*Il écrit.*)

Mme VABONTRAIN, *bas, à Simple.* Je suis charmée de le voir prendre la chose si tranquillement; s'il avait été en colère tout de bon, il aurait fait un tapage! Quoi qu'il en soit, jeune homme, je ferai pour votre maître ce que je pourrai : la vérité est que le médecin français, mon maître, je puis l'appeler mon maître, voyez-vous, car je tiens sa maison; je lave, je repasse, je brosse, je cuis, je nettoie, j'apprête le manger, je fais les lits et tout cela moi-même.

SIMPLE. C'est bien de l'ouvrage pour une personne.

Mme VABONTRAIN. Vous croyez? Oui, certes, c'est bien de

l'ouvrage; aussi je me couche tard et me lève matin. Je vous dirai donc entre nous (n'en partez à personne) que mon maître est lui-même amoureux de miss Anna; mais, malgré cela, je connais les sentiments d'Anna : ils ne sont ni de ce côté ni de celui-là.

CAIUS. Magot de la Chine, remets cette lettre à sir Hugues; c'est un cartel, morbleu! je veux lui couper la gorge dans le parc; je veux apprendre à vivre à ce Chinois de prêtre. Tu peux partir, il ne fait pas bon ici pour toi;—morbleu! je démantibulerai sa carcasse; je ne lui laisserai pas un os à jeter à son chien. (*Simple sort.*)

Mme VABONTRAIN. Hélas! le ministre ne parle que pour un de ses amis.

CAIUS. C'est égal; ne m'avez-vous pas dit que miss Anna serait ma femme? Morbleu! je tuerai ce prêtre imbécile; et j'ai pris pour mesurer nos épées mon hôte de la Jarretière; morbleu! je veux avoir miss Anna pour femme.

Mme VABONTRAIN. Monsieur, cette fille vous aime, et tout ira bien; il faut laisser bavarder les gens, que diantre!

CAIUS. Barbet, viens avec moi à la cour. (*A madame Vabontrain.*) Rappelez-vous que si je n'ai pas miss Anna je vous mettrai à la porte. Marche derrière mes talons, Barbet. (*Caius et Barbet sortent.*)

Mme VABONTRAIN. L'imbécile! Oh! je connais les sentiments de miss Anna; nul ne les connait mieux que moi et n'a plus d'empire sur elle, grâce à Dieu!

FENTON, *du dehors*. Holà! y a-t-il quelqu'un?

Mme VABONTRAIN, *se mettant à la fenêtre*. Qui est là? approchez-vous de la maison, je vous prie.

Entre FENTON.

FENTON. Eh bien, ma bonne madame Vabontrain, comment va?

Mme VABONTRAIN. D'autant mieux que vous avez la bonté de me le demander.

FENTON. Quelles nouvelles? comment se porte la charmante miss Anna?

Mme VABONTRAIN. Ma foi, monsieur, elle est toujours jolie, honnête et douce; et c'est une fille qui a de l'amitié pour vous, je puis vous le dire en passant, et j'en bénis le ciel.

FENTON. Pensez-vous que je réussisse? ne perdrai-je pas mes peines?

Mme VABONTRAIN. Ma foi, monsieur, tout dépend de celui qui est là-haut; toutefois, monsieur Fenton, je jurerais sur la Bible qu'elle vous aime. N'avez-vous pas un signe au-dessus de l'œil?

FENTON. Oui, sans doute; eh bien, après?

Mme VABONTRAIN. Oh! c'est qu'il y a toute une histoire sur ce signe-là! Allez, elle est bien enfant, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus honnête fille qui ait jamais rompu le pain: nous en avons eu pour une heure à parler de ce signe. Je ne ris jamais d'aussi bon cœur que dans la compagnie de cette enfant-là! c'est dommage qu'elle soit trop adonnée à la mélancolie et à la rêverie; pour ce qui est de vous, allez, il suffit.

FENTON. Fort bien! je la verrai aujourd'hui. Tenez! (*lui donnant de l'argent*) voici pour vous; que j'aie votre voix en ma faveur. Si vous la voyez avant moi, recommandez-moi à son souvenir.

Mme VABONTRAIN. Oui certes, je n'y manquerai pas; quand nous nous reverrons, je vous reparlerai de ce signe et des autres galants.

FENTON. C'est bien. Adieu! je suis pressé. (*Il sort.*)

Mme VABONTRAIN. Adieu! monsieur... C'est véritablement un honnête homme; mais Anna ne l'aime pas, car je connais ses sentiments mieux que personne. Sotte que je suis, qu'ai-je oublié? (*Elle sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Devant la maison de M. PAGE.

Arrive Mme PAGE, tenant une lettre.

Mme PAGE. Quoi! j'ai échappé aux billets doux au plus beau temps de ma beauté, et j'y serais en butte maintenant! Voyons. (*Elle lit.*) « Ne me demandez pas pourquoi je vous aime; car bien que l'amour prenne quelquefois la raison pour médecin, il ne l'admet pas pour conseiller. Vous » n'êtes plus jeune, moi non plus: motif de plus pour qu'il » y ait sympathie entre nous; vous aimez le bon vin, moi » de même; quelle meilleure preuve de sympathie que » celle-là? Qu'il vous suffise, si toutefois l'amour d'un soldat » peut vous suffire, de savoir, madame Page, que je vous » aime. Je ne vous dirai pas d'avoir pitié de moi, l'expres- » sion ne serait pas militaire; mais je vous dirai : Aimez- » moi.

Signé,

» Moi, votre chevalier fidèle,
» Prêt à vous prouver son amour
A la clarté des nuits comme à celle du jour,
» Et s'il le faut à la chandelle;
» Et qui plus est envers et contre tous,
» Tout prêt a dégainer pour vous. »

Quel abominable Hérode que cet homme! Oh! que le monde est pervers! Un homme miné par l'âge, prêt à tomber en dissolution, s'aviser de faire le jeune galant! Qu'a-t-il donc découvert dans ma conversation, cet ivrogne flamand, qui ait pu lui donner l'audace de s'attaquer ainsi à moi? C'est à peine s'il s'est trouvé trois fois en ma compagnie! qu'aurai-je donc pu lui dire? Il me semble avoir été avec lui fort sobre de gaieté. Le ciel me pardonne! En vérité, je veux présenter un bill au parlement pour l'abolition des hommes. De quelle manière me vengerai-je de lui? car je me vengerai, aussi vrai que j'existe.

Entre Mme FORD.

Mme FORD. C'est vous, madame Page! J'allais chez vous.

Mme PAGE. Et moi chez vous. Vous avez mauvaise mine.

Mme FORD. Je ne saurais le croire. Je puis administrer la preuve du contraire.

Mme PAGE. Je vous assure que vous avez mauvaise mine, à mon avis du moins.

Mme FORD. Soit. Néanmoins je vous répète que je puis exhiber la preuve du contraire. O madame Page! j'ai un conseil à vous demander

Mme PAGE. De quoi s'agit-il?

Mme FORD. Si je n'étais arrêtée pour une bagatelle, quel honneur je pourrais obtenir!

Mme PAGE. Laissez de côté la bagatelle, ma chère, et prenez l'honneur. De quoi s'agit-il? Moquez-vous des bagatelles. De quoi est-il question?

Mme FORD. Si je voulais seulement consentir à passer une petite éternité, je pourrais acquérir l'honneur de la chevalerie.

Mme PAGE. Que dites-vous là? pas possible! Sir Alice Ford! Croyez moi, les chevaliers seront bientôt au rabais. Je vous conseille de ne faire subir aucune altération à votre qualité.

Mme FORD. Nous perdons le temps en paroles inutiles. (*Elle lui présente une lettre ouverte.*) Lisez ceci, lisez; vous verrez sur quoi se fondent mes prétentions à la chevalerie. Tant que je saurai distinguer un homme d'un autre, ceci me fera détester les hommes corpulents; et cependant celui-ci ne jurait pas; il louait la modestie des femmes; l'inconduite trouvait en lui un censeur si rigide et si fidèle aux bienséances, que j'aurais juré que ses sentiments étaient conformes à son langage; mais ils ne s'accordent pas plus entre eux que le centième psaume avec l'air des *Manches vertes*. Quelle tempête a fait échouer aux rives de Windsor cette baleine dont le ventre contient tant de barils d'huile? Comment me venger de lui? Le meilleur moyen serait, ce me semble, de le leurrer d'espérances jusqu'à ce que les coupables ardeurs de la concupiscence se soient fondues dans sa graisse. Vit-on jamais rien de pareil?

Mme PAGE. Les deux lettres sont identiques; il n'y a que les noms de Page et de Ford qui diffèrent! Pour votre consolation, dans cet étrange complot contre notre honneur, voici la sœur jumelle de votre lettre : que la vôtre hérite la première; car, je le proteste, la mienne n'héritera jamais. Je suis persuadée qu'il a un millier de lettres semblables, et peut-être plus encore, avec les noms propres en blanc, et celles-ci sont de la seconde édition. Il les imprimera sans doute; car peu lui importe qui il met sous presse, du moment où il nous y met toutes les deux. J'aimerais mieux être une géante couchée sous le mont Pélion. Parbleu! je vous trouverai vingt tourterelles libertines avant un homme chaste.

Mme FORD. Les deux lettres sont tout à fait pareilles; ce sont les mêmes termes, la même écriture. Pour qui nous prend-il?

Mme PAGE. Je n'en sais vraiment rien : je serais presque tentée de suspecter ma propre vertu et de me traiter moi-même comme quelqu'un que je ne connais pas ; il faut assurément qu'il ait trouvé en moi quelque chose à reprendre, que j'ignore moi-même, sans quoi il ne m'aurait pas livré un si rude abordage.

Mme FORD. Abordage, dites-vous? Je vous réponds que je le tiendrai à distance de mes amures.

Mme PAGE. Et moi aussi ; si jamais il vient à mon bord, je veux de ma vie ne remettre à la voile. Vengeons-nous de lui ; donnons-lui un rendez-vous ; faisons semblant d'accueillir ses propositions, et amorçons habilement son amour, en prolongeant l'épreuve jusqu'à ce qu'il ait mis ses chevaux en gage chez l'aubergiste de la Jarretière.

Mme FORD. Je consens à employer contre lui tous les moyens, même les moins justifiables, pourvu qu'ils ne compromettent pas notre honneur. Oh ! si mon mari voyait cette lettre ! ce serait pour sa jalousie un éternel aliment.

Mme PAGE. Le voilà justement qui vient, ainsi que mon mari ; celui-ci est aussi éloigné d'être jaloux que je le suis de lui en donner sujet, et, je l'espère, la distance est incommensurable.

Mme FORD. Sous ce rapport, vous êtes la plus heureuse de nous deux.

Mme PAGE. Allons nous concerter ensemble contre ce gras chevalier : venez par ici. (*Elles se mettent à l'écart.*)

Arrivent FORD, PISTOLET, PAGE et NYM.

FORD. J'espère qu'il n'en est point ainsi.

PISTOLET. Dans certaines affaires l'espérance est un limier en défaut. Je vous répète que sir John en veut à votre femme.

FORD. Mais ma femme n'est plus jeune.

PISTOLET. Il courtise femmes de tous étages, riches et pauvres, jeunes et vieilles ; tout lui est bon. Il aime votre Galimafrée. Réfléchissez-y.

FORD. Il aime ma femme !

PISTOLET. D'une ardeur démesurée, vous dis-je : prenez vos mesures, ou résignez-vous au rôle d'Actéon, avec la meute du chasseur sur vos talons. Ne vous laissez pas flétrir d'un certain nom.

FORD. Quel nom ?

PISTOLET. Des cornes, monsieur, des cornes ! Adieu ; prenez garde, ayez l'œil au guet, car les voleurs cheminent de nuit ; prenez garde, avant que l'été vienne et que le coucou chante. Caporal Nym, partons. Monsieur Page, croyez-le ; ce qu'il vous dit est la vérité. (*Pistolet s'éloigne.*)

FORD. Je saurai me contenir. Je veux approfondir ceci.

NYM. Il vous dit vrai. (*A Page.*) Je n'aime pas le mensonge. Sir John m'a blessé dans mes sentiments ; il voulait me charger de porter à votre femme sa lettre galante : mais j'ai une épée, et je préfère en appeler à elle dans mes besoins. Il aime votre femme, c'est tout ce que j'ai à vous dire. Je me nomme le caporal Nym ; ce que je dis, je le soutiens ; je vous dis la vérité, je m'appelle Nym, et Falstaff aime votre femme. Adieu ! je suis tout d'une pièce, moi ; et voilà ! adieu. (*Nym s'éloigne.*)

PAGE, *à part.* Et voilà, dit-il ! le singulier personnage !

FORD, *à part.* Il faut que je trouve ce Falstaff.

PAGE, *à part.* Je n'ai vu de ma vie un drôle plus insipide et plus affecté.

FORD, *à part.* Si je trouve qu'on m'a dit vrai, nous verrons.

PAGE, *à part.* Je ne croirai jamais un pareil Chinois, dût le prêtre de la paroisse lui donner un certificat de véracité.

FORD, *à part.* C'est un garçon sensé ; nous verrons. (*Madame Page et madame Ford se rapprochent.*)

PAGE, *à sa femme.* C'est vous, ma femme ?

Mme PAGE, *à son mari.* Eh bien, mon ami ! pourquoi êtes-vous triste ?

FORD. Moi, triste ! je ne suis pas triste. Allez, retournez à la maison.

Mme FORD. Allons, je vois que vous avez encore quelque lubie en tête. Venez-vous, madame Page ?

Mme PAGE. Je suis à vous. George, vous viendrez dîner, n'est-ce pas ? (*A madame Ford.*) Voici une personne qui nous servira de messagère auprès de notre impudent chevalier.

Arrive Mme VABONTRAIN.

Mme FORD. Ma foi, je pensais à elle ; c'est justement ce [illegible]

Mme PAGE, *à madame Vabontrain.* Vous venez voir sans doute ma fille Anna ?

Mme VABONTRAIN. Oui, madame ; veuillez me dire, je vous prie, comment se porte miss Anna.

Mme PAGE. Venez la voir avec nous ; nous avons quelque chose à vous dire. (*Madame Page, madame Ford et madame Vabontrain s'éloignent.*)

PAGE. Eh bien, monsieur Ford?

FORD. Vous avez entendu ce que m'a dit ce drôle, n'est-ce pas?

PAGE. Oui ; et vous avez entendu ce que m'a dit l'autre?

FORD. Croyez-vous qu'ils aient dit vrai?

PAGE. Non, certes : je ne crois pas le chevalier capable d'une telle audace ; mais ceux qui l'accusent d'en vouloir à nos femmes ont été tous les deux renvoyés de son service, vrais vauriens, maintenant qu'ils sont sans place.

FORD. Ils étaient à son service ?

PAGE. Certainement.

FORD. Je n'en suis pas plus tranquille pour cela. Sir John loge-t-il à l'auberge de la Jarretière?

PAGE. Oui. S'il avait des intentions sur ma femme, je la lâcherais volontiers contre lui, et s'il en obtenait autre chose que des rebuffades, je prendrais volontiers le tout sous ma responsabilité.

FORD. Je ne mets pas en doute la vertu de ma femme, mais je ne voudrais pas les laisser ensemble : trop de confiance peut nuire. Je ne voudrais rien prendre sous ma responsabilité; cela ne m'irait pas.

PAGE. Tenez, voilà notre hâbleur, l'hôte de la Jarretière, qui vient de ce côté : pour avoir cet air jovial, il faut qu'il ait ou du vin dans sa caboche ou de l'argent dans sa bourse. Bonjour, notre hôte.

Arrive L'HOTE DE LA JARRETIÈRE et CERVEAUVIDE.

L'HOTE, *à Cerveauvide.* Cavalier juge, mon brave, je vous tiens pour un vrai gentilhomme.

CERVEAUVIDE. Je vous suis, mon hôte, je vous suis.—Mille bonjours, monsieur Page ! voulez-vous venir avec nous, monsieur Page ? Nous avons un divertissement qui nous attend.

L'HOTE, *à Cerveauvide.* Dites-lui ce que c'est, mon juge, dites-lui ce que c'est.

CERVEAUVIDE, *à Page.* Figurez-vous qu'il doit y avoir un duel entre sir Hugues, le ministre gallois, et Caïus, le médecin français.

FORD, *à l'Hôte.* Mon hôte de la Jarretière, j'aurais un mot à vous dire.

L'HOTE. Que me voulez-vous, mon brave ? (*Ford l'emmène à quelque distance.*)

CERVEAUVIDE, *à Page.* Voulez-vous venir voir cela avec nous ? Ils ont choisi pour témoin mon hôte de la Jarretière ; et il paraît qu'il leur a donné à chacun un rendez-vous différent ; car, à ce qu'on m'assure, le ministre ne plaisante pas, et il y va de franc jeu. Venez, je vous conterai tout cela.

L'HOTE, *à Ford.* Vous n'avez point de démêlé judiciaire avec mon hôte le chevalier?

FORD. D'aucune sorte, je vous proteste ; mais je vous donnerai un flacon d'excellent vin, si vous voulez me présenter à lui, et lui dire que je m'appelle Brook[1]. Il s'agit d'une plaisanterie.

L'HOTE. Votre main, mon brave ; vous aurez vos entrées et vos sorties; êtes-vous content? et votre nom sera Brook. Partons-nous, camarades?

CERVEAUVIDE. Je suis à vous, mon hôte.

PAGE. J'ai entendu dire que ce Français manie habilement sa rapière.

CERVEAUVIDE. Bah ! de mon temps j'aurais pu vous en dire davantage ; aujourd'hui vous vous prévalez de vos distances, vos passes, vos estocades, et je ne sais quoi encore. C'est au cœur, monsieur Page, c'est là, c'est là qu'il faut atteindre. J'ai vu le temps où, avec ma longue épée, je vous aurais fait fuir quatre grands gaillards comme des lapins.

L'HOTE. Eh bien, mes enfants, partons-nous?

PAGE. Je vous suis ; j'aime mieux les voir tempêter que se battre. (*L'Hôte, Cerveauvide et Page s'éloignent.*)

FORD. Page est un sot qui se repose avec trop de confiance sur la fragilité de sa femme ; pour moi, je ne suis pas aussi

[1] Prononcez *Brouk.*

facile à rassurer. Hier ma femme se trouvait en compagnie de Falstaff chez madame Page, et j'ignore ce qui s'y est passé. Allons, il faut que je voie au fond de tout ceci : sous mon nom emprunté, je sonderai Falstaff. Si je trouve ma femme fidèle, mes peines n'auront pas été perdues ; dans le cas contraire, ce sera du temps bien employé. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF et PISTOLET.

FALSTAFF. Je ne te prêterai pas un penny.

PISTOLET. Eh bien, le monde sera pour moi une huître, que j'ouvrirai avec la pointe de mon épée. — Je vous rembourserai sur la prochaine maraude.

FALSTAFF. Pas un penny. Je t'ai laissé jusqu'à ce jour user de la protection de mon crédit. J'ai trois fois obtenu de mes amis ta grâce et celle de Nym, ton digne acolyte ; sans moi, on vous verrait aujourd'hui, comme deux babouins, faire la moue à travers la grille d'un cachot. Je suis damné en enfer pour avoir maintes fois juré aux gentilshommes mes amis que vous étiez de bons soldats et des gens de cœur ; et le jour où mistriss Bridgite perdit le manche de son éventail, j'attestai sur mon honneur que vous ne l'aviez pas.

PISTOLET. N'avons-nous pas partagé ? N'avez-vous pas reçu quinze pence ?

FALSTAFF. Raisonne donc, drôle, raisonne. Me crois-tu homme à hasarder gratis le salut de mon âme ? Une fois pour toutes, ne te pends plus après moi : je ne veux pas te servir de gibet. Va-t'en arrêter sur les grands chemins ou couper des bourses ; va dans ton manoir de *Pickt-Hatch*[1]. Ah ! drôle, tu refuses de porter une lettre pour moi ! tu es à cheval sur ton honneur ! Eh ! monstre de bassesse, c'est à peine si moi, qui te parle, je puis rester dans les limites rigoureuses de mon devoir. Oui, moi-même, quelquefois, laissant de côté la crainte de Dieu, et cachant ma vertu sous mes nécessités, je suis forcé de ruser et de recourir aux expédients ; et toi, coquin, tu t'avises d'abriter sous le manteau de ton honneur, tes guenilles, tes regards de panthère, tes phrases de cabaret et tes blasphèmes effrontés ! Tu refuses de porter mes lettres, toi !

PISTOLET. Je me repens ! Qu'exigez-vous de plus d'un homme ?

Entre ROBIN.

ROBIN. Monsieur, voici une femme qui demande à vous parler.

FALSTAFF. Qu'elle approche.

Entre Mme VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN. Bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF. Bonjour, bonne femme.

Mme VABONTRAIN. J'en demande pardon à votre seigneurie, mais ce nom ne m'est point dû.

FALSTAFF. Bonne fille, donc.

Mme VABONTRAIN. Je le suis, je vous jure, comme l'était ma mère une heure après ma naissance.

FALSTAFF. Je vous crois ; que me voulez-vous ?

Mme VABONTRAIN. Votre seigneurie me permettra-t-elle de lui dire deux mots ?

FALSTAFF. Deux mille, bonne femme ; je suis prêt à vous entendre.

Mme VABONTRAIN. Monsieur, il y a par le monde une certaine madame Ford... — si vous vouliez vous rapprocher un peu plus de ce côté — moi, je demeure chez le docteur Caius.

FALSTAFF. Continuez : madame Ford, dites-vous ?

Mme VABONTRAIN. Votre seigneurie dit vrai. — Veuillez, je vous prie, vous rapprocher un peu plus de ce côté.

FALSTAFF. Personne ne vous entend, je vous assure ; il n'y a ici que mes gens.

Mme VABONTRAIN. En vérité ? Dieu les bénisse et en fasse ses serviteurs.

FALSTAFF. Vous me parliez de madame Ford : qu'avez-vous à me dire d'elle ?

Mme VABONTRAIN. Ah ! monsieur, c'est une bonne créature ! O mon Dieu ! mon Dieu ! quand je pense à votre [illegible] de seigneurie ! Le ciel lui pardonne et à vous aussi.

FALSTAFF. Vous disiez donc que madame Ford...

Mme VABONTRAIN. Au total, voici de quoi il s'agit. Vous avez fait sur elle une impression véritablement surprenante.

[1] Littéralement, *cercle de francs*, [illegible]

Le plus habile courtisan, quand la cour était à Windsor, n'eût pu la mettre dans un état aussi critique. Et pourtant il y avait des chevaliers et des lords, et des gentilshommes ayant équipage ; c'était, je vous assure, une succession de carrosses, de lettres, de cadeaux, que ça n'en finissait pas : c'était plaisir que de sentir le musc qui s'exhalait de leur personne, que d'entendre le *frou frou* de leurs vêtements d'or et de soie ; et puis comme leur langage était élégant ! Leur conversation, tout sucre et tout miel, était ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur, et il n'y a pas de femme dont le cœur ne se fût rendu ; eh bien, je vous proteste qu'ils n'ont pas obtenu d'elle un seul coup d'œil. Moi-même, on m'a encore donné ce matin vingt angelus ; mais je défie tous les angelus du monde, sauf ceux qui me sont donnés en toute honnêteté ; vous pouvez m'en croire, on n'a pu obtenir d'elle de boire dans la coupe même des plus huppés ; et pourtant il y avait parmi eux des comtes, voire même des pensionnaires du roi ; mais tout cela, je vous le certifie, lui est indifférent.

FALSTAFF. Mais que me fait-elle dire à moi ? Abrégez, je vous prie, mon Mercure femelle.

Mme VABONTRAIN. Eh bien, elle a reçu votre lettre pour laquelle elle vous envoie mille remercîments, et elle vous fait savoir que son mari sera absent du logis de dix à onze heures.

FALSTAFF. De dix à onze ?

Mme VABONTRAIN. Oui, monsieur ; vous pourrez alors venir voir le portrait que vous savez, dit-elle : monsieur Ford, son mari, n'y sera pas. Hélas ! la chère femme ! il lui rend la vie bien malheureuse ; il est extrêmement jaloux ; elle mène avec lui une triste existence, la chère dame !

FALSTAFF. De dix à onze heures : bonne femme, recommandez-moi à son souvenir ; je serai ponctuel.

Mme VABONTRAIN. Voilà qui est bien, monsieur ; mais je suis encore chargée d'une autre commission pour votre seigneurie : madame Page vous envoie ses compliments sincères ; et, permettez-moi de vous le dire, c'est une femme aussi vertueuse que civile et modeste, et qui, je vous en donne ma parole d'honneur, ne manquerait pas, pour tout au monde, à sa prière du matin et du soir : il n'y a pas à Windsor deux femmes qu'on puisse lui comparer. Elle m'a commandé de dire à votre seigneurie qu'il est rare que son mari s'absente, mais elle espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Je n'ai jamais vu une femme aussi amourachée d'un homme : il faut que vous ayez sur vous un charme, là, je vous le certifie.

FALSTAFF. Sauf l'attraction de mes avantages personnels, je vous assure que je n'ai pas d'autres charmes.

Mme VABONTRAIN. Votre seigneurie en soit bénie !

FALSTAFF. Mais dites-moi, je vous prie, madame Ford et madame Page se sont-elles fait part de l'amour qu'elles ont pour moi ?

Mme VABONTRAIN. Ce serait du beau, par exemple ! elles ne sont pas aussi mal apprises que cela, je l'espère bien ! Ce serait là un joli tour, par ma foi ! Madame Page vous prie de ne pas manquer de lui envoyer votre petit page ; son mari en est singulièrement entiché, et, à dire vrai, c'est un honnête homme que monsieur Page. Il n'est pas une femme de Windsor qui soit plus heureuse qu'elle. Elle fait et dit ce qu'il lui plaît, reçoit tout, paye tout, se couche et se lève quand elle veut, son mari ne trouve à redire à rien, et vraiment elle le mérite ; car s'il est à Windsor une excellente femme, c'est elle. Il faut lui envoyer votre page : il n'y a pas de remède.

FALSTAFF. Je le lui enverrai.

Mme VABONTRAIN. Faites, et arrangez-vous de manière qu'il vous serve d'intermédiaire. Dans tous les cas, convenez d'un mot d'ordre, afin de vous faire connaître mutuellement vos intentions sans que le jeune homme y comprenne rien ; car il n'est pas bon d'initier les enfants à ce qui est mal ; quant aux personnes d'un âge mûr, c'est différent : elles ont de la prudence, comme on dit, et connaissent le monde.

FALSTAFF. Adieu. Recommandez-moi au souvenir de toutes deux : voici ma bourse ; je suis votre débiteur. (*A part.*) Cette nouvelle me transporte de joie. (*Madame Vabontrain et Robin sortent.*)

PISTOLET. Cette drôlesse est une des messagères de Cupidon. Forcez de voiles sur John, poursuivez l'ennemi, démasquez vos batteries, lâchez-moi une bordée, et si elle n'est pas [illegible]

FALSTAFF. Est-il bien vrai, mon vieux Falstaff ? Va ton chemin ; je vais tirer de ta vieille personne plus de parti que jamais. Ainsi tu attires encore les regards des femmes ? Ainsi après tant d'argent dépensé, tu auras gagné en définitive ? Je te remercie, mon vieil individu : qu'on dise tant qu'on voudra que tu es grossièrement façonné ; pourvu que tu plaises, c'est là l'important.

Entre BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Sir John, il y a en bas un certain Brook qui désirerait vous parler et faire votre connaissance ; il envoie à votre seigneurie un flacon de vin vieux.

FALSTAFF. Brook est son nom ?

BARDOLPHE. Oui, monsieur.

FALSTAFF. Fais-le monter. (*Bardolphe sort.*)

FALSTAFF, *continuant*. Ces ruisseaux-là[1] sont les bien venus chez moi quand ils y font refluer une pareille liqueur. Ah ! ah ! madame Ford et madame Page, j'ai donc fait votre conquête ! Allons, voilà qui va bien !

Rentre BARDOLPHE, suivi de FORD, déguisé.

FORD. Que Dieu vous garde, monsieur !

FALSTAFF. Et vous pareillement, monsieur : avez-vous quelque chose à me dire ?

FORD. Je vous demande pardon de me présenter à vous avec si peu de cérémonie.

FALSTAFF. Vous êtes le bien venu ; que souhaitez-vous de moi ? (*A Bardolphe.*) Bardolphe, laisse-nous. (*Bardolphe sort.*)

FORD. Monsieur, vous voyez en moi un homme qui a dépensé beaucoup d'argent ; mon nom est Brook.

FALSTAFF. Mon cher monsieur Brok, je désire faire plus amplement votre connaissance.

FORD. Je désire pareillement faire la vôtre, sir John, non pour vous être à charge, car je dois vous dire que je me crois plus en mesure que vous de jouer le rôle de prêteur ; c'est ce qui m'a enhardi à me présenter à vous sans façon ; car, comme l'on dit, quand l'argent précède, toutes les portes s'ouvrent.

FALSTAFF. Monsieur, l'argent est un bon soldat qui va toujours en avant.

FORD. Il est vrai : j'ai ici un sac d'argent qui m'embarrasse ; si vous voulez m'aider à le porter, sir John, prenez le tout ou la moitié, vous m'aurez soulagé d'autant.

FALSTAFF. Monsieur, j'ignore en quoi je puis avoir mérité d'être votre porteur.

FORD. Si vous voulez bien m'entendre, monsieur, je vous le dirai.

FALSTAFF. Parlez, mon cher monsieur Brook ; je serai enchanté de vous servir.

FORD. Monsieur, je serai bref. On m'a dit que vous étiez un homme éclairé, et il y a longtemps que j'entends parler de vous, quoique, malgré mon désir, je n'aie jamais trouvé [illegible] votre connaissance. Dans ce que j'ai à [illegible] je suis obligé d'exposer à vos regards mes im-perfections ; mais, sir John, si, tout en m'écoutant, vous [illegible]

[illegible]

[illegible]

FORD. [illegible]

FALSTAFF. [illegible]

FORD. [illegible]

[illegible]

[illegible]

FALSTAFF. Ne vous a-t-elle donné aucune espérance ?

FORD. Aucune.

FALSTAFF. L'avez-vous sollicitée à cet effet ?

FORD. Jamais.

FALSTAFF. De quelle nature était donc votre amour ?

FORD. Pareil à une belle maison bâtie sur le terrain d'autrui ; en sorte que j'ai perdu mon édifice pour m'être trompé sur l'emplacement de sa construction.

FALSTAFF. Dans quel but m'avez-vous fait cette confidence ?

FORD. Quand je vous l'aurai dit, je vous aurai tout dit. Il est des gens qui prétendent que toute sévère qu'elle se montre pour moi, elle s'émancipe avec d'autres, de manière à faire suspecter sa conduite. Maintenant, sir John, voici dans quel but je viens vous voir : vous êtes un homme d'une éducation accomplie, d'une conversation admirable, très-répandu dans le monde ; votre rang est élevé, votre personne imposante ; on vous reconnaît unanimement les qualités de l'homme de guerre, de l'homme de cour, de l'homme instruit.

FALSTAFF. Monsieur...

FORD. Cela est vrai, et vous le savez vous-même... Voilà de l'argent, dépensez-le, dépensez-le, dépensez davantage encore, dépensez tout ce que j'ai ; je ne vous demande en retour que la portion de votre temps qui vous sera nécessaire pour mettre galamment le siége devant la fidélité de madame Ford : mettez en usage tous vos moyens de galanterie, et amenez-la à se rendre à vous ; vous êtes l'homme du monde qui peut le mieux y réussir.

FALSTAFF. Conviendrait-il à la véhémence de votre affection que je subjuguasse la beauté dont vous désirez la possession ? Votre expédient me paraît tout au moins fort singulier.

FORD. Veuillez, je vous prie, me comprendre. Elle s'appuie avec tant de confiance sur l'infaillibilité de son honneur, que la folie de mon âme n'ose affronter sa présence ; elle est trop éblouissante pour qu'on puisse la regarder en face. Mais si je pouvais m'offrir à elle, ayant en main des preuves de sa fragilité, alors j'aurais des précédents et des arguments à faire valoir en faveur de mes désirs. Je la délogerais de la forteresse de sa pureté, de sa réputation, de sa fidélité conjugale, et de mille autres abris derrière lesquels elle se retranche avec trop de succès. Qu'en dites-vous, sir John ?

FALSTAFF. Monsieur Brook, je prends d'abord la liberté d'accepter votre argent ; ensuite donnez-moi votre main ; enfin, si madame Ford vous convient, je vous promets, foi de gentilhomme, que vous la posséderez.

FORD. Ah ! monsieur...

FALSTAFF. Monsieur Brook, vous la posséderez.

FORD. N'épargnez pas l'argent, sir John ; il ne vous fera pas faute.

FALSTAFF. Madame Ford non plus ne vous fera pas faute Je vous dirai en confidence que j'ai un rendez-vous avec elle. Au moment où vous êtes arrivé, son assistante ou son entremetteuse venait de me quitter ; je dois me trouver chez elle entre dix et onze heures ; car, à cette heure, son jaloux, son belître de mari sera absent. Venez me trouver ce soir, je vous dirai comment les choses se seront passées.

FORD. Que je suis heureux de vous avoir rencontré ! connaissez-vous Ford, monsieur ?

FALSTAFF. Lui ! ce pauvre diable de cocu ! je ne le connais pas. Néanmoins, c'est à tort que je l'appelle pauvre : on dit que ce jaloux [illegible] a des monceaux d'or, ce qui, à mes yeux, relève singulièrement les attraits de sa femme. Elle sera pour moi la clef du coffre-fort de ce vieux fou, et c'est tout ce que j'ambitionne.

FORD. J'aurais souhaité que son mari vous fût connu ; car alors vous pourriez éviter sa rencontre.

FALSTAFF. Lui ! cet automate, ce marchand de beurre salé ! Allons donc ! il n'oserait soutenir mon regard : la vue de ma canne le ferait trembler ; elle planera comme un météore sur les cornes de ce cocu. Monsieur Brook, vous me verrez écraser ce pékin de ma supériorité, et vous aurez sa femme, croyez-moi. Venez me voir de bonne heure ce soir : Ford est un sot, et j'ajouterai un nom de plus à ses titres ; [illegible] monsieur Brook, vous le tenez pour un belître et un cocu. Venez me trouver ce soir. (*Il sort.*)

FORD. Quel damné sensuel ! quel monstre de libertinage ! [illegible]

[illegible]

[1] [illegible]

l'aurait pu penser? quel enfer que d'avoir une femme infidèle! Ainsi, je verrai ma couche souillée, mon coffre-fort au pillage, ma réputation attaquée, et pour comble d'injure, je m'entendrai donner les noms les plus abominables de la bouche même de celui qui m'outrage! et quels noms, bon Dieu! Celui d'*Amaimon* n'a rien qui répugne: *Lucifer* sonne bien, *Barbason* aussi; pourtant ce sont des dénominations de démons, des noms de réprouvés: mais cocu, cocu volontaire! le diable lui-même n'a pas de nom comparable à celui-là. Page est un âne, un âne sans défiance; il a foi dans sa femme, il n'est point jaloux. J'aimerais mieux confier mon beurre à un Flamand, mon fromage au ministre welche sir Hugues, ma bouteille d'eau-de-vie à un Irlandais, ma haquenée à un filou, que de laisser ma femme à sa propre garde. Une femme complote, rumine, projette: ce qu'au fond du cœur elle croit pouvoir faire, elle n'aura pas de repos qu'elle ne l'ait fait. Je bénis le ciel de m'avoir fait jaloux. Le rendez-vous est à onze heures: je vais mettre ordre à cela, surprendre ma femme, me venger de Falstaff, et rire aux dépens de Page. Allons-y de ce pas: mieux vaut arriver trois heures trop tôt qu'une minute trop tard. Fi donc, fi! fi! cocu! cocu! cocu!

SCÈNE III.

Le parc de Windsor.

Arrivent CAIUS et BARBET

CAIUS. Jean Barbet!

BARBET. Monsieur?

CAIUS. Jean, quelle heure est-il?

BARBET. Il est passé l'heure à laquelle sir Hugues avait promis de se trouver ici.

CAIUS. Morbleu! il a sauvé son âme en ne venant pas; il est sans doute occupé à prier dans sa Bible. Morbleu! Jean Barbet, s'il venait, c'est un homme mort!

BARBET. Il est prudent, monsieur; il savait fort bien que s'il venait, vous le tueriez.

CAIUS. Morbleu! je le tuerais de la bonne manière. Jean, prends ta rapière; je vais te montrer comment je me propose de le tuer.

BARBET. Hélas! monsieur, je ne sais pas faire des armes.

CAIUS. [illegible]

BARBET. [illegible]

Arrivent L'HÔTE DE LA JARRETIÈRE, CERVEAUVIDE, NIGAUDIN et PAGE.

L'HÔTE. Dieu vous garde, mon brave docteur.

CERVEAUVIDE. Dieu vous conserve, monsieur le docteur Caïus.

PAGE. Bonjour, docteur.

NIGAUDIN. Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

CAIUS. Un, deux, trois, quatre: quel motif vous amène tous ici?

L'HÔTE. Nous venons vous voir combattre, vous voir vous fendre, allonger des bottes; vous voir ici, vous voir là; vous voir frapper d'estoc, de taille, traverser, prendre à revers. Est-il mort, mon Ethiopien? Est-il mort, mon Gaulois? Ah! mon brave! que dit mon Esculape, mon Galien, mon Cœur-de-sureau? Ah! est-il mort, Pain-rassis, est-il mort?

CAIUS. Morbleu! c'est un [illegible] de prêtre, le plus lâche qu'il y ait au monde; il n'a pas encore montré sa face.

L'HÔTE. Tu es un roi de Castille, mon brave, un Hector de Grèce, camarade.

CAIUS. Soyez témoins, je vous prie, que je l'ai attendu deux ou trois heures, et qu'il n'est pas encore venu.

CERVEAUVIDE. Il a fait sagement, docteur: il est le médecin des âmes et vous des corps. En combattant l'un contre l'autre, vous agissiez contre les intérêts de votre profession: n'est-il pas vrai, monsieur Page?

PAGE. Monsieur Cerveauvide, tout homme de paix que vous [illegible]

CERVEAUVIDE. [illegible]

PAGE. [illegible]

CERVEAUVIDE. [illegible]

vous. Je suis préposé au maintien de l'ordre public; vous vous êtes montré médecin prudent, et sir Hugues s'est montré homme d'église sage et patient: veuillez me suivre, monsieur le docteur.

L'HÔTE, *à Cerveauvide*. Pardon, mon juge. (*À Caïus.*) Un mot, l'avaleur de gens.

CAIUS. Que dites-vous? l'avaleur?

L'HÔTE. Je dis que vous êtes la valeur en personne.

CAIUS. Je prétends bien montrer à ce belitre de prêtre que j'ai de la valeur. Morbleu! je lui couperai les oreilles.

L'HÔTE. Prends garde qu'il ne te mette à la raison.

CAIUS. Vous dites..

L'HÔTE. Je dis qu'il faudra bien qu'il vous rende raison.

CAIUS. C'est bien comme cela que je l'entends.

L'HÔTE. Je ferai tout mon possible pour cela: s'il refuse, qu'il aille au diable!

CAIUS. Je vous suis obligé.

L'HÔTE. Je dois vous dire encore,.. (*Bas, aux trois autres.*) Mais d'abord, vous, mon convive, vous, monsieur Page, ainsi que vous, cavaliéro Nigaudin, traversez la ville et rendez-vous à Frogmore.

PAGE. N'est-ce pas là qu'est sir Hugues?

L'HÔTE. C'est là qu'il se trouve: voyez dans quelle humeur il est; moi, je vous amènerai le docteur par un chemin de traverse: est-ce dit?

CERVEAUVIDE. Nous y allons.

PAGE, CERVEAUVIDE *et* NIGAUDIN, *à Caïus*. Adieu! docteur. (*Tous les trois s'éloignent.*)

CAIUS. Morbleu! il faut que je tue ce prêtre; car il parle à miss Anna Page en faveur de je ne sais quel imbécile.

L'HÔTE. Qu'il meure! mais d'abord que votre impatience rentre dans le fourreau; jetez de l'eau froide sur votre colère, et suivez-moi à travers champs jusqu'à Frogmore; je vous conduirai dans une ferme où miss Anna est venue assister à une fête; là vous lui ferez votre cour. Cela vous convient-il, mon brave?

CAIUS. Parbleu! je vous en remercie, et je vous aime pour cela. Je vous adresserai mes malades, les comtes, les chevaliers, les lords, les gentilshommes.

L'HÔTE. En récompense de quoi je vous promets de vous appuyer auprès de miss Anna. Cela vous va-t-il?

CAIUS. Parfaitement! c'est bien dit.

L'HÔTE. Partons donc.

CAIUS. Marche derrière mes talons, Jean Barbet. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La campagne de Frogmore, aux environs de Windsor.

Arrivent SIR HUGUES EVANS et SIMPLE

EVANS. Dites-moi, je vous prie, serviteur du bon monsieur Nigaudin, qui avez nom Simple, dans quelle direction avez-vous cherché le sieur Caïus, s'intitulant docteur en médecine?

SIMPLE. Sur la route de Londres, la route du parc, la route du vieux Windsor, partout enfin, excepté sur la route qui conduit à la ville.

EVANS. Je désire véhémentement que vous le cherchiez aussi dans cette direction-là.

SIMPLE. Je vais le faire, monsieur.

EVANS. Dieu me bénisse! dans quelle colère je suis! dans quelle agitation d'esprit je me trouve! S'il s'est joué de moi, j'en serai charmé! Quelle tristesse j'éprouve! Je lui briserai ses fioles sur sa tête de cuistre, si jamais j'en trouve l'occasion. Dieu me soit en aide!

Il chante.

Au bord des murmurants ruisseaux,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Au bord [illegible]

Merci de mon âme! je me sens une grande propension à pleurer.

[illegible]



Mrs PAGE. Est-ce là, chevalier, ce que disaient vos lettres ? — FALSTAFF. Je vous aime.
(Acte III, scène III.)

il fredonne.

[illegible]

SIMPLE. [illegible]

EVANS. Il est le bien venu.

[illegible]

Le ciel soit en aide au bon droit ! [illegible]

SIMPLE. Il n'a point d'armes, [illegible] je vois aussi mon maître, M. Cerveauvide, et un autre monsieur, qui viennent de [illegible] qui franchissent la haie et se dirigent vers vous.

EVANS. Donnez-moi ma soutane, je vous prie ; ou plutôt non, gardez-la.

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE et NIGAUDIN.

CERVEAUVIDE. [illegible]

NIGAUDIN. Ah ! charmante Anna Page !

PAGE. [illegible]

EVANS. Que la bonté de Dieu vous bénisse tous tant que vous êtes.

CERVEAUVIDE. [illegible]

PAGE. [illegible] pourpoint seulement et un haut-de-chausses, par cette journée [illegible]

EVANS. [illegible]

PAGE. [illegible]

EVANS. [illegible]

PAGE. [illegible]

CERVEAUVIDE. Moi qui ai vécu quatre-vingts ans et plus, je n'ai jamais vu un homme de son rang, de sa gravité et de son instruction se conduire d'une manière aussi extravagante.

EVANS. Quel est-il ?

PAGE. Je pense que vous le connaissez : c'est le docteur Caïus, le célèbre médecin français.

EVANS. Colère de Dieu ! j'aurais autant aimé que vous me parlassiez d'une assiettée de bouillie.

PAGE. Pourquoi cela ?

EVANS. C'est un drôle qui n'a jamais lu Hippocrate ni Galien ; en outre, c'est un cuistre, le plus lâche qui se puisse voir.

PAGE, *bas à Cerveauvide*. Voilà, sans nul doute, l'homme qui devait se battre avec le docteur.

NIGAUDIN. O charmante Anna Page !

CERVEAUVIDE. En effet, ses armes l'indiquent : ne les laissez pas s'approcher : voici le docteur Caïus.

Arrivent L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, CAIUS et BARBET.

PAGE. Mon cher pasteur, remettez votre épée dans le fourreau.

CERVEAUVIDE. Faites-en autant, mon cher docteur.

L'HOTE. Désarmez-les, puis laissons-les se disputer tant qu'ils voudront ; qu'ils conservent leurs membres dans leur intégrité, et n'estropient que la langue anglaise.

CAIUS. Permettez-moi, je vous prie, de vous dire un mot : pourquoi refusez-vous de vous mesurer avec moi ?

EVANS. Veuillez avoir un peu de patience, je vous rendrai raison en temps et lieu.

CAIUS. Morbleu ! vous êtes un lâche, un sot, un magot de la Chine.

EVANS. Je vous en prie, ne prêtons pas à rire aux gens ; je désire obtenir votre amitié, et je vous ferai réparation de manière ou d'autre : je vous briserai vos fioles sur votre tête de cuistre, pour avoir manqué à votre rendez-vous.

CAIUS. Diable ! Jean Barbet, et vous, mon hôte de la Jar-

Paris. — Typ. de Ve DONDEY-DUPRÉ, r. St-Louis, 46.



FALSTAFF. Donne, que j'envoie du Madère à l'eau de la Tamise.
(Acte III, scène V.)

retière, ne l'ai-je pas attendu pour le tuer? ne me suis-je pas trouvé au rendez-vous fixé?

EVANS. Comme il est vrai que j'ai l'âme d'un chrétien, c'est ici le lieu qui avait été désigné; je m'en rapporte au jugement de mon hôte de la Jarretière.

L'HÔTE. Paix! Gallois et Gaulois, Français et Welche, guérisseur des corps et guérisseur des âmes.

CAIUS. Parbleu! voilà qui est excellent.

L'HÔTE. Paix! vous dis-je: écoutez votre hôte de la Jarretière. Suis-je un politique? suis-je un homme subtil? suis-je un Machiavel? consentirai-je à perdre mon docteur? non; il me donne des potions et des émotions. Me résoudrai-je à perdre mon pasteur, mon prêtre, mon sir Hugues? non; il me donne les proverbes et les non-verbes. Donnez-moi votre main, enfant de la terre; bien! donnez-moi la vôtre, enfant du ciel; c'est cela! Disciples de la science, je vous ai trompés tous deux; je vous ai assigné des rendez-vous différents: vos cœurs sont intrépides, vos peaux sont intactes... que du vin chaud termine la partie: allons mettre leurs épées en gage. Suis-moi, homme de paix; suivez-moi, suivez-moi tous.

CERVEAUVIDE. Il est original notre hôte. Venez, messieurs, venez.

NIGAUDIN. O charmante Anna Page! (*Cerveau-de-Nigaudin, Page et l'Hôte s'éloignent.*)

CAIUS. Ah! vraiment, vous vous êtes moqué de nous? Ah! ah!

EVANS. Voilà qui est bien; il nous a pris tous deux pour objets de risée. Soyons amis, si vous m'en croyez, et réunissons nos deux cervelles pour nous venger de ce coquin, de ce misérable, l'hôte de la Jarretière.

CAIUS. Parbleu! de tout mon cœur; il m'avait promis, en me conduisant ici, de m'y faire voir Anna Page; morbleu! il m'a trompé aussi, moi.

EVANS. Eh bien, je veux lui briser la caboche. Suivez-moi, je vous prie. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

La grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE et ROBIN.

Mme PAGE. Allons, tenez-vous à distance, petit galant; votre devoir est de suivre; mais maintenant vous prenez les devants. Qu'aimeriez-vous mieux, employer vos yeux à me servir de guides, ou les tenir fixés sur les talons de votre maître?

ROBIN. J'aimerais mieux, par ma foi, marcher devant vous en homme, que de le suivre en nain.

Mme PAGE. Oh! vous êtes un petit flatteur; je le vois, vous ferez un courtisan.

Arrive FORD.

FORD. Bonjour, madame Page; où allez-vous comme cela?

Mme PAGE. J'allais voir votre femme, monsieur; est-elle au logis?

FORD. Oui, madame, et aussi désœuvrée que possible, faute de compagnie; je pense que si vos maris venaient à mourir, vous vous marieriez l'une à l'autre.

Mme PAGE. Soyez-en sûr, nous nous marierions l'une et l'autre.

FORD, *se tournant vers Robin.* Où avez-vous fait l'emplette de ce coq de clocher?

Mme PAGE. Je ne saurais vous dire comment se nomme celui qui en a fait cadeau à mon mari. L'ami, comment s'appelle votre chevalier?

ROBIN. Sir John Falstaff.

FORD. Sir John Falstaff!

Mme PAGE. Lui-même: je ne puis jamais retenir son nom; il y a une si grande distance entre mon mari et lui! Ainsi vous dites que votre femme est à la maison?

FORD. Elle y est effectivement.

Mme PAGE. Avec votre permission, monsieur, je suis impatiente de la voir. (*Mme Page et Robin s'éloignent.*)

FORD. Page a-t-il donc une cervelle? a-t-il des yeux? a-t-il la moindre pensée? Sans doute, tout cela dort chez lui: il

n'en fait aucun usage. Pardieu ! ce petit muguet vous portera une lettre à vingt milles de distance aussi aisément qu'un canon lancera un boulet à deux cents pas. Page sert lui-même les inclinations de sa femme ; il lui donne libre carrière, et lui fournit les moyens ; et la voilà maintenant qui se rend chez ma femme, et le page de Falstaff est avec elle : il ne faut pas être sorcier pour deviner ce que cela veut dire : le page de Falstaff est avec elle ! Admirables complots ! les batteries sont dressées, et nos femmes révoltées se damnent de compagnie. C'est bien, je les prendrai en flagrant délit ; je torturerai ma femme, j'arracherai à l'hypocrite madame Page son voile de modestie empruntée, je signalerai Page pour un Actéon confiant et volontaire, et à ces mesures violentes tous mes voisins applaudiront. (*On entend sonner dix heures.*) L'horloge m'avertit qu'il est temps de commencer mes recherches ; elles ne seront pas infructueuses, et j'ai la certitude de trouver Falstaff ; au lieu de me railler, on m'approuvera ; car, aussi vrai que la terre est solide, Falstaff est maintenant chez moi : j'y vais.

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE, NIGAUDIN, L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, SIR HUGUES EVANS, CAIUS et BARBET.

TOUS. Bonjour, monsieur Ford.

FORD. Bonne compagnie, sur ma foi. J'ai bonne chère au logis, je vous invite à venir dîner avec moi.

CERVEAUVIDE. Vous m'excuserez, monsieur Ford.

NIGAUDIN. Moi pareillement, monsieur. Nous avons promis de dîner avec miss Anna Page, et je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, lui manquer de parole.

CERVEAUVIDE. Nous sommes en pourparlers au sujet d'un mariage entre miss Anna Page et mon cousin Nigaudin, et nous devons obtenir aujourd'hui une réponse définitive.

NIGAUDIN. J'espère que j'ai votre consentement, beau-père Page ?

PAGE. Vous l'avez, monsieur Nigaudin ; je vous suis complétement favorable ; mais (*se tournant vers Caius*) ma femme, monsieur le docteur, est entièrement dans vos intérêts.

CAIUS. Oui, certes ; et la demoiselle m'aime : ma gouvernante Valentram me l'assure.

L'HÔTE. Que dites-vous du jeune Fenton ? Il danse, il pirouette, il a les yeux de la jeunesse, il fait des vers, a la prose fleurie, est parfumé comme les mois d'avril et de mai. Il l'emportera, il l'emportera ; c'est décidé, il l'emportera.

PAGE. Ce ne sera pas avec mon consentement, je vous le promets. C'est un jeune homme qui n'a rien : il a fait partie de la société du prince extravagant [1] et de Poins. Il est trop haut placé ; il en sait trop. Non, il ne nouera pas un nœud dans sa destinée avec les doigts de ma fortune : s'il prend ma fille, qu'il la prenne sans un penny ; mon bien ne va qu'avec mon consentement, et mon consentement ne va pas dans cette direction-là.

FORD. Je demande instamment que quelques-uns d'entre vous viennent dîner chez moi : outre la bonne chère, je vous promets du divertissement : je vous ferai voir un monstre. Venez, docteur ; vous aussi, monsieur Page, et vous, sir Hugues.

CERVEAUVIDE. Eh bien, adieu ! — Nous n'en serons que plus libres pour faire notre cour chez monsieur Page. (*Cerveauvide et Nigaudin s'éloignent.*)

CAIUS. Jean Barbet, retourne au logis ; je vais bientôt te rejoindre. (*Barbet s'éloigne.*)

L'HÔTE. Adieu, mes enfants ; je vais trouver mon honnête chevalier Falstaff, et boire avec lui une bouteille de Canarie.

FORD, *à part.* Je pense que je lui ferai auparavant boire un autre bouillon. Venez-vous, messieurs ?

TOUS. Allons voir le monstre ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de M. Ford.

Entrent Mme FORD et Mme PAGE.

Mme FORD. Holà ! Jean ! holà ! Robert !

Mme PAGE. Dépêchez-vous, dépêchez-vous ! Où est le grand panier au linge ?

Mme FORD. Il est prêt. (*Elle appelle.*) Holà ! Robin !

Entrent DES DOMESTIQUES, portant un grand panier.

Mme PAGE. Venez, [illegible]

Mme FORD. Posez-le là.

Mme PAGE. Donnez [illegible] nous n'avons pas [illegible]

Mme FORD. Comme je vous l'ai dit, vous, Jean, et vous, Robert, tenez-vous ici tout prêts dans la brasserie ; quand je vous appellerai, vous viendrez, et sans délai, sans hésiter, vous chargerez ce panier sur vos épaules : vous l'emporterez en toute hâte dans la prairie de Datchet, où l'on blanchit le linge, et vous le viderez dans le fossé bourbeux, près du bord de la Tamise.

Mme PAGE. Vous entendez ?

Mme FORD. Je leur ai déjà fait leur leçon ; je n'ai pas besoin de leur en dire davantage. (*Aux Domestiques.*) Allez, et revenez quand je vous appellerai. (*Les Domestiques sortent.*)

Mme PAGE. Voici le petit Robin.

Entre ROBIN.

Mme FORD. Eh bien, mon petit nabot, quelles nouvelles ?

ROBIN. Madame Ford, sir John, mon maître, est à la porte de derrière, et désire votre compagnie.

Mme PAGE. Mon petit polichinelle, nous avez-vous gardé le secret ?

ROBIN, *à madame Page.* Je vous en donne ma parole : mon maître ignore que vous êtes ici. Il m'a menacé d'une éternelle liberté si je vous parle de cette affaire : il a juré qu'il me mettrait à la porte.

Mme PAGE. Tu es un bon enfant ; ta discrétion sera pour toi un tailleur, et te vaudra un haut-de-chausses et un pourpoint neufs. Je vais me cacher.

Mme FORD. Faites. (*A Robin.*) Allez dire à votre maître que je suis seule. — Madame Page, rappelez-vous votre rôle. (*Robin sort.*)

Mme PAGE. Je vous en réponds : si je ne le joue pas bien, sifflez-moi. (*Mme Page sort.*)

Mme FORD. Vogue la galère ! Nous allons traiter comme il faut cette masse de chair putride, cette grossière éponge humectée ; nous lui apprendrons à distinguer les geais des tourterelles.

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

A la fin, je vous tiens, mon céleste bijou [1].

Maintenant je puis mourir, car j'ai assez vécu : j'ai atteint le terme de mon ambition. O fortuné moment !

Mme FORD. O aimable sir John Falstaff !

FALSTAFF. Madame Ford, je ne sais pas flatter ; je ne sais pas babiller, madame Ford. Je vais exprimer un vœu coupable : plût à Dieu que votre mari fût mort ! je vous prendrais pour ma mylady ; je suis prêt à le déclarer devant le lord le plus huppé du royaume.

Mme FORD. Moi, votre mylady, sir John ! je ferais une triste mylady.

FALSTAFF. Que la cour de France m'en montre une pareille ! Voilà des yeux qui rivaliseraient avec le diamant ; la courbe élégante de ce front semble faite exprès pour recevoir la plus belle coiffure de Venise.

Mme FORD. Un simple mouchoir, sir John ; c'est tout ce qui sied à mon front, et encore c'est tout au plus.

FALSTAFF. C'est une trahison que de parler ainsi de vous-même : vous figureriez à la cour dans la perfection ; et sous un vertugadin semi-circulaire, ce pied ferme et bien posé donnerait à votre démarche un relief excellent. Je vois ce que vous seriez sans la fortune ennemie : la nature est votre amie, vous ne sauriez le cacher.

Mme FORD. Croyez-moi, je n'ai rien de tout cela.

FALSTAFF. Qu'est-ce qui m'a fait vous aimer ? Cela seul doit vous convaincre qu'il y a en vous quelque chose d'extraordinaire. Tenez, voyez-vous, je n'entends rien à l'art de flatter ; je ne puis vous dire : Vous êtes ceci, vous êtes cela, comme font ces jeunes muguets qu'on prendrait pour des femmes en costume d'hommes, et qui exhalent plus de parfums que le marché aux herbes dans la saison des simples : je ne le puis ; mais je vous aime, je n'aime que vous, et vous le méritez.

Mme FORD. Je crains que vous ne me trompiez, sir John : vous aimez madame Page.

FALSTAFF. C'est comme si vous disiez que j'aime à me promener devant la porte de la prison pour dettes, que je déteste comme la gueule d'un four à chaux.

Mme FORD. Dieu sait comme je vous aime ; vous le saurez un jour.

FALSTAFF. Conservez-moi ces sentiments : je les mérite.

[1] Le prince de Galles, depuis Henri V.

[1] Ce vers est extrait du poème d'*Astrophel et Stella*, par Sidney.

Mme FORD. C'est vrai, je dois vous le dire; sans quoi je ne vous aimerais pas.

ROBIN, *appelant du dehors.* Madame Ford! madame Ford! madame Page est à la porte, agitée, tout essoufflée, les yeux hagards; elle demande à vous parler sur-le-champ.

FALSTAFF. Elle ne me verra pas; je vais me cacher derrière la tapisserie.

Mme FORD. Oui, de grâce : c'est une femme dont la langue est à craindre. (*Falstaff se cache.*)

Entrent Mme PAGE et ROBIN.

Mme FORD, *poursuivant.* Eh bien ! qu'y a-t-il ? que me voulez-vous?

Mme PAGE. O madame Ford ! qu'avez-vous fait? vous êtes déshonorée, vous êtes perdue, perdue à jamais.

Mme FORD. Qu'y a-t-il donc, ma bonne madame Page?

Mme PAGE. Oh! quel malheur, madame Ford, qu'ayant un honnête homme pour mari, vous lui donniez un pareil motif de vous soupçonner!

Mme FORD. Quel motif de me soupçonner?

Mme PAGE. Quel motif! Honte à vous! Combien je m'étais méprise sur votre compte!

Mme FORD. Mais encore, de quoi s'agit-il?

Mme PAGE. Malheureuse, votre mari va venir, accompagné de tous les exempts de Windsor, afin de découvrir un galant qui, dit-il, est maintenant ici, de votre consentement, dans le coupable dessein de mettre à profit son absence. Vous êtes perdue!

Mme FORD, *bas, à madame Page.* Parlez plus haut. (*Élevant la voix.*) J'espère que cela n'est pas.

Mme PAGE. Priez Dieu que cela ne soit pas, et que vous n'ayez pas un homme ici caché; mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre mari, avec tout Windsor à sa suite, vient chercher ici le galant. Je suis accourue vous le dire; si vous vous sentez irréprochable, j'en suis charmée; mais si vous avez ici un ami, pour Dieu, faites-le partir. Ne demeurez pas interdite; appelez à votre aide toutes vos facultés, défendez votre réputation, ou dites adieu pour jamais à votre bonne renommée.

Mme FORD. Que faire? J'ai ici un homme, un ami bien cher. Je redoute moins ma propre honte que le danger qu'il peut courir : je voudrais, dût-il m'en coûter mille livres sterling, qu'il fût hors du logis.

Mme PAGE. Quelle honte! il ne sert de rien de dire : *je voudrais, je ne voudrais pas*; votre mari sera ici dans un instant : il vous faut trouver un moyen de faire évader votre amant : car il est impossible que vous le cachiez dans la maison. Oh! combien vous avez trompé mon attente! Justement, voici un panier! si le galant est de taille raisonnable, il pourra s'y fourrer; vous le recouvrirez de linge sale, que vous aurez l'air d'envoyer à la lessive; et comme c'est la saison du blanchissage, vos deux domestiques pourront le porter à la prairie de Datchet.

Mme FORD. Il est trop gros; il n'entrera jamais là. Mon Dieu! quel parti prendre? (*Falstaff sort de derrière la tapisserie.*)

FALSTAFF. Voyons cela, voyons cela! Oh! j'y entrerai, j'y entrerai; suivez le conseil de votre amie; j'y entrerai.

Mme PAGE. Eh quoi! vous ici, sir John Falstaff! Est-ce là, chevalier, ce que disaient vos lettres?

FALSTAFF, *bas, à madame Page.* Je vous aime et n'aime que vous au monde; aidez à mon évasion; je vais me fourrer là-dedans... jamais je ne pourrai... (*Il entre péniblement dans le panier, que les deux femmes recouvrent de linge sale.*)

Mme PAGE, *à Robin.* Jeune homme, aidez à couvrir votre maître; madame Ford, appelez vos gens. — Chevalier trompeur!

Mme FORD. Robert! Jean! Robert! venez! (*Robin sort; des domestiques entrent.*) Dépêchez-vous d'emporter ce panier de linge; où est le bâton à passer dans l'anse? ne perdez pas de temps; portez cela à la blanchisseuse dans la prairie de Datchet; dépêchez-vous.

Entrent FORD, PAGE, CAIUS et SIR HUGUES EVANS.

FORD. Avancez, je vous prie; si je soupçonne sans motif, moquez-vous de moi, et que je serve d'objet de risée, je l'aurai mérité. Arrêtez; où portez-vous cela?

LES DOMESTIQUES. A la blanchisseuse, monsieur.

Mme FORD. Que vous importe? de quoi vous mêlez-vous? Il ne vous manquerait plus que de vous occuper du blanchissage.

FORD. Du blanchissage? Plaise à Dieu que vous puissiez vous blanchir à mes yeux! Blanchissage! allez, si mes soupçons se confirment, vous ne serez pas blanche! (*Les Domestiques emportent le panier.*) Messieurs, j'ai rêvé cette nuit; je vous conterai mon rêve. Tenez, voici mes clefs : montez dans mes appartements; cherchez, fouillez partout; je vous réponds que le renard sera délogé. Commençons par fermer cette issue. (*Il ferme la porte à clef.*) C'est bien; maintenant, fouillons le terrier.

PAGE. Mon cher monsieur Ford, écoutez la raison; c'est trop vous faire injure à vous-même.

FORD. Il est vrai, monsieur Page; messieurs, vous allez bientôt vous divertir : suivez-moi, messieurs. (*Il sort.*)

EVANS. Voilà une jalousie bien bizarre.

CAIUS. Morbleu ! ce n'est pas la mode en France; nous autres Français, nous ne sommes pas jaloux.

PAGE. Suivons-le, messieurs; voyons le résultat de ses recherches. (*Evans, Page et Caius sortent.*)

Mme PAGE. J'espère que voilà un excellent tour.

Mme FORD. Je ne sais ce qui me plaît le plus, de la supercherie dont mon mari a été dupe, ou du tour joué à sir John.

Mme PAGE. Dans quelles transes il devait être quand votre mari a demandé ce qu'il y avait dans le panier!

Mme FORD. J'ai peur qu'il n'ait grand besoin d'une lessive; il ne pourra donc que gagner à ce qu'on le jette dans l'eau.

Mme PAGE. Tant pis pour lui, le misérable! je voudrais voir traiter de même tous les scélérats de sa sorte.

Mme FORD. Il faut que mon mari se soit fortement douté que Falstaff était ici; car je n'avais jamais vu sa jalousie éclater d'une manière aussi violente.

Mme PAGE. J'imaginerai un moyen pour en faire l'épreuve, et nous jouerons de nouveaux tours à Falstaff : il n'est pas probable que sa fièvre de concupiscence cède à ce premier remède.

Mme FORD. Si nous lui députions de nouveau cette coquine de Vabontrain pour lui faire nos excuses du bain qu'il a pris, et lui donner de nouvelles espérances qui nous permettront de lui infliger un nouveau châtiment?

Mme PAGE. Bien pensé; faisons-le venir demain à huit heures pour le dédommager.

Rentrent FORD, PAGE, CAIUS et SIR HUGUES EVANS.

FORD. Je ne puis pas le trouver; il est possible que ce coquin se soit vanté de choses qui passaient son pouvoir.

Mme PAGE, *bas, à madame Ford.* Entendez-vous ce qu'il dit?

Mme FORD. Oui, oui; chut! (*Haut, à M. Ford.*) Vous avez avec moi de jolis procédés, monsieur Ford.

FORD. Je n'en disconviens pas.

Mme FORD. Puissent vos actions valoir mieux que vos pensées!

FORD. Ainsi soit-il!

Mme PAGE. Vous vous faites beaucoup de tort, monsieur Ford.

FORD. Bien, bien! j'en porte la peine.

EVANS. Je n'ai trouvé personne dans la maison, ni dans les chambres, ni dans les coffres, ni dans les armoires, aussi vrai que j'espère le pardon au jour du jugement.

CAIUS. Morbleu! je n'ai rien trouvé non plus, pas une âme.

PAGE. Fi donc! monsieur Ford, n'avez-vous pas de honte? Quel mauvais génie, quel démon vous met en tête ces chimères? Je ne voudrais pas pour les richesses du château de Windsor avoir un pareil travers.

FORD. C'est ma faute, monsieur Page, et c'est moi qui en souffre.

EVANS. Vous souffrez les tortures d'une mauvaise conscience; vous avez une femme aussi honnête que je souhaiterais d'en trouver une sur cinq cents et sur mille.

CAIUS. Je vois, morbleu! que c'est une honnête femme.

FORD. Fort bien; je vous ai promis à dîner; venez, venez faire un tour dans le parc. Excusez-moi, je vous prie; je vous ferai connaître plus tard pourquoi j'en ai agi ainsi. Venez, ma femme; venez, madame Page; je vous en prie, pardonnez-moi; pardonnez-moi, je vous le demande en grâce.

PAGE. Allons, messieurs; mais, croyez-moi, nous le dauberons d'importance. Je vous invite à déjeuner chez moi demain matin; après déjeuner nous irons à la chasse à l'oiseau; j'ai un faucon admirable pour le taillis. Est-ce convenu?

FORD. Tout ce qu'il vous plaira.

EVANS. S'il y en a un, je ferai le second.

CAIUS. S'il y en a un ou deux, je ferai le troisième.

EVANS, *à Ford*. A votre place que je serais honteux!

FORD. Monsieur Page, venez-vous?

EVANS, *à Caius*. Veuillez demain ne pas oublier ce misérable, l'hôte de la Jarretière.

CAIUS. C'est juste. De tout mon cœur, morbleu!

EVANS. Un coquin qui a osé nous prendre pour but de ses plaisanteries! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison de M. Page.

Entrent FENTON et MISS ANNA PAGE.

FENTON. Je vois bien que je ne puis obtenir l'affection de votre père; cessez donc, chère Anna, de me renvoyer à lui.

ANNA. Hélas! que faire?

FENTON. Osez être vous-même. Il m'objecte ma naissance trop haute; il prétend que mes dépenses ont compromis ma fortune, et que je veux avec la sienne en réparer les brèches. Il élève encore d'autres obstacles, mes égarements passés, mes liaisons folles, et soutient que je n'aime en vous que vos richesses.

ANNA. Peut-être dit-il vrai.

FENTON. Non certes, et si je mens, puisse le ciel ne point m'accorder un avenir prospère! Il est vrai, je l'avoue, que la fortune de votre père fut le premier motif qui m'engagea à vous offrir mes hommages; mais quand je vous ai connue, je vous ai trouvée d'un prix bien au-dessus des pièces d'or et d'argent; et l'unique trésor auquel maintenant j'aspire, c'est vous-même.

ANNA. Mon cher monsieur Fenton, n'en recherchez pas moins l'amitié de mon père; recherchez-la toujours; si, par les démarches les plus humbles, et en mettant à profit les moindres occasions, vous ne pouvez néanmoins réussir à l'obtenir, eh bien, alors... Écoutez-moi. (*Ils se retirent à quelque distance et continuent à s'entretenir à voix basse.*)

Entrent CERVEAUVIDE, NIGAUDIN et Mme VABONTRAIN.

CERVEAUVIDE. Interrompez leur entretien, madame Vabontrain; mon parent parlera pour son propre compte.

NIGAUDIN. Je vais décocher un ou deux traits; ce n'est qu'un essai.

CERVEAUVIDE. Ne vous intimidez pas.

NIGAUDIN. Non, elle ne m'intimidera pas; je ne crains pas cela, et néanmoins j'ai peur.

Mme VABONTRAIN, *s'approchant d'Anna*. Écoutez, miss Anna : monsieur Nigaudin voudrait vous dire deux mots.

ANNA. J'y vais. (*A part.*) C'est le choix de mon père. Oh! quels défauts nombreux ne seraient effacés par un revenu de trois cents livres sterling?

Mme VABONTRAIN. Et comment se porte monsieur Fenton? J'aurais un mot à vous dire. (*Elle le prend à part et s'entretient à voix basse.*)

CERVEAUVIDE. Elle vient; allez au-devant d'elle, cousin. Jeune homme, vous aviez un père!

NIGAUDIN. J'avais un père, miss Anna!... mon oncle peut vous conter de lui d'excellents tours. Mon oncle, racontez un peu, je vous prie, à miss Anna l'histoire des deux oies que mon père vola un jour dans un poulailler.

CERVEAUVIDE. Miss Anna, mon cousin vous aime.

NIGAUDIN. C'est vrai que je vous aime autant qu'aucune femme du comté de Glocester.

CERVEAUVIDE. Il vous fera tenir le rang d'une femme de qualité.

NIGAUDIN. Certainement, je le ferai; et je ne crains à cet égard aucun rival riche ou pauvre, au-dessous du rang d'écuyer[1].

CERVEAUVIDE. Il apportera dans la communauté cent cinquante livres sterling.

ANNA. Mon cher monsieur Cerveauvide, laissez-le faire lui-même sa cour.

CERVEAUVIDE. Je vous en remercie pour lui; c'est un encouragement dont je vous suis obligé. Cousin, elle vous appelle; je vous laisse ensemble.

ANNA. Eh bien, monsieur Nigaudin?

NIGAUDIN. Eh bien, miss Anna?

ANNA. Quelle est votre volonté, en dernière analyse?

NIGAUDIN. Ma volonté dernière? Par exemple, la plaisanterie est bonne! Grâce à Dieu, je n'ai pas encore fait mon testament; je me porte trop bien pour cela.

ANNA. Je vous demande ce que vous me voulez.

NIGAUDIN. Pour ce qui est de moi personnellement, je ne vous veux rien ou peu de chose; votre père et mon oncle ont fait des propositions; si je réussis, c'est bien; sinon, c'est bien encore! Ils peuvent mieux que moi vous dire où en sont les choses; vous pouvez le demander à votre père; le voici qui vient.

Entrent M. et Mme PAGE.

PAGE. Eh bien, monsieur Nigaudin? Aime-le, ma fille. Que vois-je? que fait ici monsieur Fenton? Je trouve fort mauvais, monsieur, que vous hantiez ainsi ma maison; je vous ai dit, monsieur, que j'ai disposé de la main de ma fille.

FENTON. Monsieur, veuillez vous calmer, je vous prie.

Mme PAGE. Veuillez, monsieur Fenton, cesser de voir ma fille.

PAGE. Elle n'est pas pour vous.

FENTON. Veuillez m'excuser.

PAGE. Non, monsieur Fenton. Venez, monsieur Cerveauvide; venez, mon gendre Nigaudin, suivez-moi. Instruit, comme vous l'êtes, de mes intentions, vous avez tort, monsieur Fenton. (*Page, Cerveauvide et Nigaudin sortent.*)

Mme VABONTRAIN. Parlez à madame Page.

FENTON. Ma bonne madame Page, la vertueuse affection que j'ai pour votre fille me donne la force de résister aux refus et aux dédains dont je suis l'objet. Je continuerai à arborer le pavillon de mon amour, et ne battrai point en retraite : que votre sympathie soit pour moi!

ANNA. Ma bonne mère, ne me mariez pas à l'imbécile qui vient de sortir.

Mme PAGE. Ce n'est pas mon intention; je vous destine un meilleur époux.

Mme VABONTRAIN. C'est mon maître, le docteur français.

ANNA. J'aimerais mieux être lapidée ou enterrée vive.

Mme PAGE. Allons, ne vous affligez pas. — Mon bon monsieur Fenton, je ne veux être votre amie ni votre ennemie; je questionnerai ma fille sur les sentiments qu'elle vous porte; telle je la trouverai, telle je serai affectée moi-même; jusque-là, monsieur, adieu. Il faut qu'elle rentre, sans quoi son père se fâcherait. (*Madame Page et Anna entrent dans une autre pièce.*)

FENTON. Adieu, ma bonne madame Page; — adieu, Anna.

Mme VABONTRAIN. Voilà pourtant mon ouvrage. Madame, lui disais-je, voulez-vous sacrifier votre fille, en la donnant à un imbécile ou à un médecin? C'est à M. Fenton qu'il faut penser. C'est moi qui ai fait cela.

FENTON. Je vous remercie; je vous prie de remettre ce soir cette bague à Anna; voilà pour votre peine. (*Il sort.*)

Mme VABONTRAIN. Que le ciel le fasse prospérer! il a un bon cœur : une femme passerait à travers l'eau et le feu pour un cœur comme le sien. Cependant je ne serais pas fâchée de voir miss Anna échoir en partage à mon maître ou à M. Nigaudin, ou même à M. Fenton. Je ferai ce que je pourrai pour tous les trois; car je l'ai promis et tiendrai ma parole; mais surtout pour M. Fenton. A propos, j'ai encore à m'acquitter d'une commission, de la part de mes deux maîtresses, pour sir John Falstaff; quelle dinde je suis de l'avoir oubliée! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF. Bardolphe!

BARDOLPHE. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Va me chercher une pinte de madère; mets-y une rôtie. (*Bardolphe sort.*) Suis-je venu à mon âge pour qu'on me porte dans un panier comme de la viande de rebut, et qu'on me jette dans la Tamise? Si jamais je me laisse encore jouer pareil tour, je veux que ma cervelle me soit enlevée, assaisonnée au beurre et donnée à un chien pour cadeau de nouvel an. Les drôles m'ont jeté à la rivière avec aussi peu de remords qu'ils auraient noyé les petits d'une chienne qui en aurait mis bas une quinzaine. On doit juger par ma taille que j'ai une grande propension à enfoncer; quand l'eau eût été profonde comme l'enfer, j'aurais été au fond; je me serais noyé si la rivière n'avait été basse en cet endroit : c'est un genre de trépas que j'abhorre; car l'eau vous gonfle un homme; jugez de ce que j'aurais été en cet état, une vraie montagne cadavre...

[1] Titre [illegible] qui se donne en Angleterre à quiconque vit de [illegible] ou appartient à une profession libérale.

Rentre BARDOLPHE, apportant le vin.

BARDOLPHE. Monsieur, madame Vabontrain demande à vous parler.

FALSTAFF. Donne, que j'envoie du Madère à l'eau de la Tamise; car j'ai de la glace dans le ventre comme si j'avais avalé des boules de neige en guise de pilules pour me rafraîchir la rate. Fais-la entrer.

BARDOLPHE. Entrez, bonne dame.

Entre Mme VABONTRAIN

Mme VABONTRAIN. Avec votre permission, vous voudrez bien m'excuser : je souhaite le bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF, *à Bardolphe.* Emporte-moi ces verres; prépare-moi un bol de vin chaud.

BARDOLPHE. Avec des œufs, monsieur?

FALSTAFF. Sans mélange : je ne veux point de germe de poulet dans mon breuvage. (*Bardolphe sort.*) Eh bien?

Mme VABONTRAIN. Je viens voir votre seigneurie de la part de madame Ford.

FALSTAFF. Madame Ford! j'en ai assez de votre madame Ford! elle m'a mis, ma foi, dans un joli état!

Mme VABONTRAIN. Hélas! la pauvre femme, ce n'est point sa faute; elle en a bien fait des reproches à ses gens. Ils se sont trompés de direction.

FALSTAFF. Et moi aussi, quand j'ai eu foi en la parole d'une femme imbécile.

Mme VABONTRAIN. Votre cœur saignerait de voir combien elle en est désolée. Son mari va ce matin chasser à l'oiseau; elle vous prie de revenir la voir entre huit et neuf heures : je dois sur-le-champ lui porter votre réponse : elle vous dédommagera bien, je vous le garantis.

FALSTAFF. Eh bien, j'irai la voir, dites-le-lui; dites-lui aussi qu'elle considère que notre nature est fragile, et qu'alors elle juge de mon mérite.

Mme VABONTRAIN. Je le lui dirai.

FALSTAFF. Ne l'oubliez pas. Entre huit et neuf, n'est-ce pas?

Mme VABONTRAIN. Huit et neuf, monsieur.

FALSTAFF. C'est bien, allez; je n'y manquerai pas.

Mme VABONTRAIN. Que la paix soit avec vous, monsieur! (*Elle sort.*)

FALSTAFF. Je m'étonne de ne pas voir M. Brook; il m'a fait dire de l'attendre ici : j'aime fort son argent. Ah! le voici.

Entre FORD.

FORD. Dieu vous garde, monsieur!

FALSTAFF. Eh bien, monsieur Brook, vous venez pour savoir ce qui s'est passé entre madame Ford et moi?

FORD. Effectivement, sir John, c'est pour cela que je viens.

FALSTAFF. Monsieur Brook, je ne veux pas vous en imposer; je me suis rendu chez elle à l'heure qu'elle avait fixée.

FORD. Et comment les choses se sont-elles passées?

FALSTAFF. Assez mal, monsieur Brook.

FORD. Comment cela? Aurait-elle changé d'idées?

FALSTAFF. Non, monsieur Brook : mais le maudit cornard, son mari, monsieur Brook, dans la fièvre permanente de jalousie qui le travaille, est survenu au beau milieu de notre entrevue, après le premier échange de baisers et de protestations, et lorsque nous terminions pour ainsi dire le prologue de notre comédie; il est venu, suivi d'une cohue de satellites qu'avait ameutés sa sotte frénésie, faire chez lui une perquisition pour découvrir l'amant de sa femme.

FORD. Comment! pendant que vous étiez là?

FALSTAFF. Pendant que j'y étais.

FORD. Il vous a cherché et n'a pu vous trouver?

FALSTAFF. Vous allez voir. Le bonheur a voulu que madame Page vînt nous prévenir de l'approche du jaloux. Grâce à un stratagème de son invention, au milieu du trouble où tout cela avait jeté madame Ford, on m'a fait évader dans le panier au linge.

FORD. Le panier au linge?

FALSTAFF. Le panier au linge, parbleu! c'est là qu'on m'a entassé avec force linge sale, chemises, jupons, chaussettes, bas, serviettes graisseuses; le tout, monsieur Brook, exhalant l'odeur la plus exécrable qui ait jamais offensé l'odorat.

FORD. Et combien de temps êtes-vous resté là?

FALSTAFF. Vous allez voir, monsieur Brook, ce que j'ai enduré pour mener cette femme à mal dans votre intérêt. A peine m'a-t-on empilé dans le panier, deux coquins de valets entrent à la voix de leur maîtresse, et reçoivent ordre d'em-porter, sous le nom de linge sale, à la prairie de Datchet : ils me chargent sur leurs épaules et partent; mais ne voilà-t-il pas que sur le seuil de la porte ils rencontrent leur maître, qui leur demande par deux fois ce qu'ils portent ainsi : je tremblais dans ma peau que le jaloux cornard ne se mît à fouiller le panier; mais le destin, ayant décrété qu'il serait cocu, ne le permit pas. Fort bien; le voilà donc qui entre pour faire ses perquisitions, pendant que je sors en ma qualité de linge sale. Mais remarquez bien la suite, monsieur Brook; j'ai enduré les tourments de trois morts différentes : premièrement, une intolérable frayeur d'être découvert par ce jaloux bélier; secondement, l'inconvénient de me voir ployé comme une lame de Bilbao, la poignée allant joindre la pointe, la tête les talons; troisièmement, le supplice de la suffocation, renfermé que j'étais, pour ainsi dire, dans un appareil de distillation, avec de sales guenilles qui fermentaient dans leur graisse. Vous figurez-vous la position d'un homme de mon acabit? moi qui fonds à la chaleur comme une motte de beurre; moi dont le corps est en dissolution continue, en dégel permanent; c'est miracle que je n'aie pas étouffé. Et au beau milieu de ce bain chaud, lorsque j'étais plus d'à moitié cuit dans mon lard, comme un mets hollandais, me voir jeté dans la Tamise, et, tout fumant encore, refroidi tout à coup dans l'eau glaciale, comme un fer à cheval sortant de la forge; figurez-vous cela, monsieur Brook.

FORD. Je suis véritablement peiné, monsieur, que vous ayez souffert tout cela pour moi. Ainsi je n'ai plus rien à espérer, et vous ne ferez plus de tentative auprès d'elle?

FALSTAFF. Monsieur Brook, je m'exposerai à être jeté dans le cratère de l'Etna, comme je l'ai été dans la Tamise, plutôt que d'abandonner la partie. Son mari est allé ce matin chasser à l'oiseau; j'ai reçu d'elle une autre proposition de rendez-vous; je suis attendu de huit à neuf heures.

FORD. Huit heures sont déjà sonnées, monsieur.

FALSTAFF. Vraiment? il faut alors que je me prépare pour mon rendez-vous. Venez me voir à l'heure qu'il vous plaira, et je vous ferai savoir où j'en suis. Je veux, pour conclusion, que vous la possédiez : adieu. Vous la posséderez, monsieur Brook; Ford portera des cornes de votre façon. (*Il sort.*)

FORD. Oh! oh! est-ce une vision? est-ce un rêve? est-ce que je dors? Éveille-toi, Ford, éveille-toi. Ford, il y a un trou dans ton meilleur pourpoint; voilà ce que c'est que d'être marié! voilà ce que c'est que d'avoir du linge et des paniers à lessive! Fort bien, je ferai connaître à tout le monde ce que je suis. Je vais maintenant surprendre le scélérat; il est chez moi; il ne saurait échapper; il ne peut se cacher dans une bourse de deux liards ni dans une poivrière; mais, de peur que le diable qui le guide ne lui vienne en aide, je fouillerai jusqu'aux recoins les plus inabordables. Bien que je ne puisse éviter d'être ce que je suis, néanmoins cette certitude ne refroidira pas mon zèle; si j'ai des cornes à rendre un homme furieux, je justifierai le proverbe : je serai furieux comme une bête à cornes.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.(1)

Le devant de la maison de M. Page, dans la grande rue de Windsor

Arrivent Mme PAGE, Mme VABONTRAIN et le petit WILLIAM PAGE.

Mme PAGE. Pensez-vous qu'il soit déjà chez monsieur Ford?

Mme VABONTRAIN. Il y est sans doute maintenant, ou ne tardera pas à y être; mais vous ne sauriez vous figurer dans quelle colère l'a mis son bain dans la Tamise. Madame Ford vous prie de vous rendre immédiatement chez elle.

Mme PAGE. Je vais y aller tout à l'heure; mais il faut d'abord que je conduise mon enfant à l'école. Voilà justement son maître qui vient. Il paraît que c'est aujourd'hui congé

Arrive SIR HUGUES EVANS.

Mme PAGE, *continuant.* Eh bien, sir Hugues, est-ce qu'il n'y a pas de classe aujourd'hui?

EVANS. Non, madame; monsieur Nigaudin a donné aux enfants la permission de jouer.

Mme VABONTRAIN. Dieu le bénisse de son bon cœur!

Mme PAGE. Sir Hugues, mon mari prétend que mon fils ne fait aucun progrès dans ses études; adressez-lui, je vous prie, quelques questions sur son rudiment latin.

(1) [illegible] XIX.)

EVANS. Approchez, William : levez la tête, venez.

Mme PAGE. Allons, mon garçon, lève la tête ; réponds à ton maître : n'aie pas peur.

EVANS. William, combien y a-t-il de nombres dans les noms ?

WILLIAM. Il y en a deux.

Mme VABONTRAIN. Je croyais qu'il y en avait un troisième, le non pair.

EVANS, *à madame Vabontrain*. Cessez votre babil. (*A William.*) Que veut dire *beau* au féminin pluriel accusatif ?

WILLIAM. Pulchras [1].

Mme VABONTRAIN. *Poule grasse!* Il y a de plus belles choses dans le monde que des poules grasses.

EVANS, *à madame Vabontrain*. Vous êtes une femme bien simple ! Taisez-vous, je vous prie. (*A William.*) Qu'est-ce que *lapis*, William ?

WILLIAM. Une pierre.

EVANS. Et qu'est-ce qu'*une pierre*, William ?

WILLIAM. C'est un caillou.

EVANS. Non, c'est *lapis*. Rappelez-vous cela, je vous prie.

WILLIAM. *Lapis*.

EVANS. C'est bien, William. D'où proviennent les articles, William.

WILLIAM. Ils sont empruntés au pronom, et se déclinent ainsi : singulier, nominatif, *hic, hæc, hoc*.

EVANS. Nominatif, *hic, hæc, hoc*. Remarquez bien cela ; génitif *hujus*. Dites-moi l'accusatif.

WILLIAM. Accusatif, *hunc* [2].

EVANS. Rappelez-vous bien, mon enfant : *hinc, hanc, hoc*.

Mme VABONTRAIN. Hi ! han ! C'est donc la langue des ânes, que votre latin ?

EVANS, *à madame Vabontrain*. Femme, laissez là vos bavardages. (*A William.*) William, quel est le vocatif ?

WILLIAM. *O !* vocatif, *ô !*

EVANS. Vous oubliez, William. Vocatif *caret*.

Mme VABONTRAIN. Carotte ! c'est un fort bon légume.

EVANS. Femme, silence !

Mme PAGE, *à madame Vabontrain*. Taisez-vous !

EVANS. Quel est le cas du génitif pluriel, William ?

WILLIAM. Le cas du génitif pluriel ?

EVANS. Oui.

WILLIAM. Le génitif se décline : *horum, harum, horum*.

Mme VABONTRAIN. Quoi ! voilà le cas de Jenny ? Jenny est encline au rhum ? Je ne savais pas cela. C'est bien vilain de sa part ; mais il ne faudrait pas le dire. Fi donc !

EVANS. Femme, n'avez-vous pas de honte ?

Mme VABONTRAIN. Vous lui apprenez là de belles choses, par ma foi ! *Poules grasses ! hi ! han ! Jenny est encline au rhum.* Fi ! c'est honteux !

EVANS. Êtes-vous lunatique ? n'avez-vous aucune intelligence des cas, des nombres et des genres ? Vous êtes la chrétienne la plus sotte que j'aie vue de ma vie.

Mme VABONTRAIN. Je vous en prie, retenez votre langue.

EVANS. Maintenant, William, récitez-moi quelques déclinaisons de vos pronoms.

WILLIAM. *Qui, quæ, quod*.

EVANS. C'est *hi, hæ, hod*; si vous oubliez votre *hod* [illegible], vous [illegible] le fouet. Maintenant, mon garçon, vous pouvez aller jouer.

Mme PAGE. Il est plus savant que je ne croyais.

EVANS. Il a une excellente mémoire. Adieu ! madame Page.

Mme PAGE. Adieu ! mon bon sir Hugues. (*Sir Hugues s'éloigne.*) William, rentrez à la maison. (*William rentre.* *A madame Vabontrain.*) Venez, nous sommes en retard. (*Elles s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de M. Ford.

Entrent FALSTAFF et Mme FORD.

FALSTAFF. Madame Ford, votre douleur m'a fait oublier [illegible]

Mme FORD. Il est [illegible] sir John.

[1] [illegible]

[2] [illegible]

Mme PAGE, *d'une pièce voisine*. Holà ! voisine Ford, holà !

Mme FORD. Passez dans la pièce à côté, sir John. (*Falstaff sort.*)

Entre Mme PAGE.

Mme PAGE. Bonjour, ma chère amie ; qui avez-vous au logis ?

Mme FORD. Il n'y a que moi et mes gens.

Mme PAGE. Vous en êtes bien sûre ?

Mme FORD. Oui, certes.

Mme PAGE. En vérité, ma chère, je suis charmée que vous n'ayez personne ici.

Mme FORD. Pourquoi ?

Mme PAGE. Parce que monsieur Ford est retombé dans ses vieilles lunes. Il est là-bas avec mon mari à tempêter, à se déchaîner contre toute la race des gens mariés ; à maudire toutes les filles d'Ève, de quelque complexion qu'elles soient ; il se frappe du poing le front en s'écriant : *Percez, cornes ! percez !* Je n'ai jamais vu de démence qui ne fût un prodige de douceur, de civilité et de patience, en comparaison de celle dont il est maintenant possédé. Je suis bien aise que le chevalier ne soit pas ici.

Mme FORD. Est-ce qu'il parle de lui ?

Mme PAGE. Uniquement de lui. Il jure que lors de sa dernière perquisition sir John s'est évadé dans un panier ; il affirme à mon mari qu'il est ici en ce moment même. Il lui a fait quitter la chasse, ainsi qu'au reste de la société, et il les amène tous avec lui pour faire une nouvelle expérience qui confirme ses soupçons ; mais heureusement le chevalier n'est pas ici, et il reconnaîtra lui-même sa folie.

Mme FORD. Madame Page, à quelle distance est-il de la maison ?

Mme PAGE. Tout près, au bout de la rue ; il va arriver dans l'instant.

Mme FORD. Je suis perdue ! le chevalier est ici.

Mme PAGE. En ce cas, vous êtes déshonorée, et il est un homme mort. En vérité, je ne vous conçois pas. Faites-le partir, faites-le partir : mieux vaut du scandale qu'un meurtre.

Mme FORD. Par où sortira-t-il ? Comment le faire évader ? Le mettrons-nous de nouveau dans le panier ?

Rentre FALSTAFF.

FALSTAFF. Je ne veux plus du panier. Ne puis-je sortir avant qu'il arrive ?

Mme PAGE. Hélas ! trois de ses frères gardent la porte, le pistolet au poing, et empêchent que personne ne sorte ; sans cela, vous pourriez vous enfuir avant son arrivée.

FALSTAFF. Que faire ? Je vais grimper dans la cheminée.

Mme PAGE. C'est toujours là qu'ils ont coutume de décharger leurs fusils de chasse. Cachez-vous dans la gueule du four.

FALSTAFF. Où est-il ?

Mme FORD. Il vous y découvrirait, sur ma vie. La maison n'a pas d'armoires, de coffres, de boîtes, de malles, de puits, de caveaux, dont il n'ait la note par écrit pour en faire la revue dans l'occasion ; il n'y a pas moyen de vous cacher ici.

FALSTAFF. Eh bien, je vais sortir.

Mme PAGE. Si vous sortez tel que vous êtes, c'est fait de vous, à moins que vous ne preniez un déguisement.

Mme FORD. Comment le déguiserons-nous ?

Mme PAGE. Hélas ! je n'en sais rien. Il n'y a pas de robe assez ample pour lui ; sans quoi nous lui mettrions un chapeau, un voile, un fichu, et il pourrait s'échapper sous ce costume.

FALSTAFF. Mes bonnes amies, trouvez quelque moyen : tout, tout, plutôt que de permettre qu'il arrive un malheur !

Mme FORD. Attendez. La tante de ma chambrière, la grosse femme de Brentford, a laissé une robe dans la chambre en haut.

Mme PAGE. Cela fera justement l'affaire ; elle est de sa taille ; nous y joindrons le voile et le chapeau de feutre de la vieille. Montez là-haut, sir John.

Mme FORD. Allez, mon cher sir John ; madame Page et moi, nous vous chercherons quelque coiffure.

Mme PAGE. Dépêchez-vous ; nous allons monter vous habiller. En attendant, mettez toujours la robe. (*Falstaff sort.*)

Mme FORD. Je souhaite que mon mari le rencontre dans ce costume : il ne peut souffrir la vieille de Brentford ; il jure qu'elle est sorcière, lui a interdit la maison, et l'a menacée de la battre si elle y mettait les pieds.

Mme PAGE. Que le ciel le conduise sous le bâton de votre mari, et qu'ensuite le diable conduise le bâton !

Mme FORD. Mais est-il vrai que mon mari vienne?

Mme PAGE. Oui, sérieusement. Il parle même de l'aventure du panier. J'ignore comment il l'a sue.

Mme FORD. Nous en ferons l'épreuve; je ferai de nouveau emporter le panier par mes gens, de manière à ce qu'il le rencontre sur le seuil de la porte, comme la dernière fois.

Mme PAGE. Mais songez qu'il va être ici dans un instant: allons revêtir Falstaff du costume de la sorcière de Brentford.

Mme FORD. Je vais donner à mes gens mes instructions au sujet du panier. Montez; je vous apporterai du linge à l'instant. (*Elle sort.*)

Mme PAGE. Point de quartier à cet infâme drôle! nous ne saurions lui infliger un châtiment trop rude.

Nous prouverons, dans cette affaire,
Qu'on peut être, au même moment,
Et vertueuse épouse et joyeuse commère,
Que l'on peut rire innocemment,
Et se divertir sans mal faire.
Le vieux proverbe n'a pas tort :
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

(*Elle sort.*)

Rentre Mme FORD avec DEUX DOMESTIQUES.

Mme FORD. Chargez ce panier sur vos épaules; votre maître va revenir; s'il vous ordonne de le déposer à terre, vous obéirez. Vite, dépêchez-vous.

PREMIER DOMESTIQUE. Viens, aide-moi à le soulever.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Pourvu que le chevalier ne soit plus dedans.

PREMIER DOMESTIQUE. J'espère que non; j'aimerais autant porter une masse de plomb de sa grosseur.

Entrent FORD, PAGE, CERVEAUVIDE, CAIUS et SIR HUGUES EVANS.

FORD. Oui, mais si la chose se trouve vraie, monsieur Page, aurez-vous le moyen de m'ôter le ridicule que vous m'aurez donné? Coquin, mets ce panier à terre. Qu'on appelle ma femme. Jeune galant, sortez de ce panier! O couple scélérat! voilà, j'espère, un complot, une ligue, une cabale, une conspiration dirigée contre moi : maintenant le diable va être démasqué. Eh bien, ma femme, viendrez-vous? Venez voir l'honnête linge que vous envoyez au blanchissage.

PAGE. Voilà qui passe toutes les bornes; monsieur Ford, il faudra vous placer en chartre privée; il faudra vous mettre la camisole de force.

EVANS. C'est de la démence! c'est une véritable hydrophobie!

CERVEAUVIDE. Véritablement, monsieur Ford, cela n'est pas bien.

Entre Mme FORD.

FORD, *à Cerveauvide*. C'est aussi ce que je dis, monsieur. (*A madame Ford.*) Approchez, madame Ford; madame Ford, l'honnête femme, l'épouse modeste, la créature vertueuse qui a pour mari un jaloux imbécile! Je soupçonne sans motif, madame Ford, n'est-ce pas?

Mme FORD. Le ciel m'est témoin que vous êtes injuste, si vous m'accusez de manquer à mes devoirs.

FORD. Bien répondu, front d'airain; nous verrons si vous soutiendrez ce ton-là. (***Regardant le panier.***) Sortez, drôle! (*Il enlève l'une après l'autre les hardes qui remplissent le panier.*)

PAGE. C'est véritablement trop fort.

Mme FORD. N'avez-vous pas honte? Laissez là ce linge.

FORD. Je vais bientôt vous confondre.

EVANS. Cela n'est pas raisonnable de fouiller ainsi le linge de votre femme. Allons, laissez cela.

FORD. Qu'on vide le panier, vous dis-je.

Mme FORD. Mais, mon ami, en vérité...

FORD. Monsieur Page, comme il est vrai que je suis un homme, hier il s'en est évadé un de ma maison dans ce panier : pourquoi n'y serait-il pas encore? J'ai la certitude qu'il est chez moi; je suis bien renseigné, ma jalousie est raisonnable : qu'on m'enlève tout ce linge.

Mme FORD. Si vous trouvez là un homme, tuez-le comme une puce, j'y consens.

PAGE, *quand le panier est vide*. Pas plus d'homme que sur la main.

CERVEAUVIDE. Par ma fidélité! cela n'est pas bien, monsieur Ford; vous vous faites tort.

EVANS. Monsieur Ford, il vous faut recourir à la prière, et ne pas vous abandonner aux chimères de votre cœur : c'est de la jalousie.

FORD. Allons, celui que je cherche n'est pas là!

PAGE. Ni là ni ailleurs, si ce n'est dans votre imagination.

FORD. Aidez-moi, pour cette fois encore, à fouiller partout dans la maison : si je ne trouve pas ce que je cherche, ne me faites pas de grâce; que je sois à jamais pour vous un objet de risée; qu'on dise à l'avenir : « Jaloux comme Ford, qui cherchait l'amant de sa femme dans une coquille de noix. » Veuillez, une dernière fois, me contenter; une (1) dernière fois, venez chercher avec moi.

Mme FORD, *appelant*. Holà! madame Page! descendez avec la vieille; mon mari va monter dans la chambre.

FORD. La vieille! quelle vieille?

Mme FORD. Mais la vieille de Brentford, la tante de ma chambrière.

FORD. Une sorcière! une coquine! une vieille et perverse coquine! Elle vous apporte un message, n'est-ce pas? Imbéciles maris que nous sommes, nous ignorons ce que couvre le prétexte de dire la bonne aventure. Elle fait usage de charmes, de sorcelleries, de chiffres et d'autres impostures du même calibre, qui passent notre portée, et auxquelles nous ne connaissons rien. Descends, sorcière; descends, vieille mégère; descends, te dis-je!

Mme FORD. Mon bon ami, de grâce, arrêtez! Messieurs, empêchez qu'il ne maltraite cette pauvre vieille!

Entre FALSTAFF, habillé en femme, conduit par Mme PAGE.

Mme PAGE. Venez, mère Prat, venez; donnez-moi la main.

FORD, *frappant Falstaff*. Viens que je te caresse. Hors de chez moi, sorcière, vieille guenille, vieux bagage, serpent, carogne! qu'on détale! Va faire ailleurs tes conjurations! va dire la bonne aventure! (***Falstaff se sauve.***)

Mme PAGE. N'êtes-vous pas honteux? Vous avez tué, je pense, la pauvre femme.

Mme FORD. Cela finira par là. Voilà vraiment qui vous fait honneur.

FORD. Qu'on la pende, cette sorcière!

EVANS. Je ne suis pas éloigné de la croire sorcière : je n'aime pas qu'une femme ait une longue barbe; or, j'ai aperçu une longue barbe sous le voile de cette vieille.

FORD. Voulez-vous me suivre, messieurs? Suivez-moi, je vous prie; voyons quel sera le résultat de ma jalousie. Si je vous ai mis sur une fausse piste, ne m'en croyez jamais à l'avenir.

PAGE. Cédons quelques moments encore à son caprice : venez, messieurs. (***Page, Ford, Cerveauvide et Evans sortent.***)

Mme PAGE. Il l'a, ma foi, battu d'une manière pitoyable.

Mme FORD. Non, par la sainte messe! il l'a, au contraire, impitoyablement battu.

Mme PAGE. Je ferai bénir le bâton, et le suspendrai au-dessus de l'autel; il a rempli un office méritoire.

Mme FORD. Qu'en pensez-vous? les bienséances du sexe nous permettent-elles, en conscience, de pousser plus loin contre lui notre vengeance?

Mme PAGE. L'esprit de concupiscence doit être maintenant éteint en lui; à moins qu'il ne soit dévolu au diable en toute propriété, je le crois pour jamais guéri de l'envie de tenter notre vertu.

Mme FORD. Dirons-nous à nos maris les tours que nous lui avons joués?

Mme PAGE. Sans nul doute, quand ce ne serait que pour délivrer le vôtre des lubies qui assiégent son cerveau. S'ils décident dans leur sagesse que le fragile et gras chevalier mérite encore une leçon, nous nous chargerons de la lui infliger.

Mme FORD. Je suis sûre qu'ils voudront rendre sa honte publique, et je crois effectivement que si on n'en venait là, il n'y aurait pas de raison pour que la plaisanterie eût un terme.

Mme PAGE. Venez, mettons-nous à l'œuvre : frappons le fer pendant qu'il est chaud. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent L'HÔTE et BARDOLPH.

BARDOLPH. Monsieur, les Allemands vous demandent trois

(1) [illegible]



FORD, *frappant Falstaff*. Hors de chez moi, sorcière, vieille guenille, vieux bagage.

(Acte IV, scène II.)

chevaux de selle ; le duc en personne doit arriver demain à la cour, et ils veulent aller à sa rencontre.

L'HOTE. Qu'est-ce qu'un duc qui voyage dans un pareil incognito? Je n'en entends point parler à la cour. Faites-moi voir ces messieurs; ils parlent anglais?

BARDOLPHE. Oui, monsieur, je vais vous les envoyer.

L'HOTE. Ils auront mes chevaux, mais je les leur ferai payer, je les salerai d'importance ; ma maison a été à leur disposition pendant toute une semaine; j'ai pour eux renvoyé mes autres chalands; ils payeront, je les salerai. Venez. (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

Entrent PAGE, FORD, Mme PAGE, Mme FORD et SIR HUGUES EVANS.

EVANS. C'est une des meilleures inventions de femme que j'aie jamais vues.

PAGE. Et il vous a envoyé ces deux lettres en même temps?

Mme PAGE. A un quart d'heure de distance.

FORD, *à sa femme*. Pardonnez-moi, ma chère ; faites désormais ce qu'il vous plaira ; je suspecterai plutôt le soleil de froideur, que vous d'infidélité ; j'étais un hérétique ; mais maintenant j'ai en votre vertu une foi inébranlable.

PAGE. C'est bien, c'est bien, en voilà assez ; ne soyez pas extrême dans votre soumission comme vous l'avez été dans l'offense. Mais poursuivons notre complot ; que, pour nous amuser aux dépens de ce vieux drôle, nos femmes lui assignent un nouveau rendez-vous, afin que nous puissions le prendre sur le fait, et rendre sa honte publique.

FORD. Il n'y a pas de meilleur moyen que celui qu'elles ont proposé.

PAGE. Quoi ! de lui faire dire de venir les trouver dans le parc à minuit ? Allons donc, il ne viendra jamais.

EVANS. Vous dites qu'on lui a déjà fait prendre un bain dans la rivière, qu'on l'a vigoureusement étrillé sous un costume de vieille femme ; la terreur, je pense, l'empêcheront de venir, et sa chair a été assez punie pour qu'il n'ait plus de désirs.

PAGE. Je le pense aussi.

Mme FORD. Avisez à la manière dont vous le traiterez quand il sera venu; nous deux, nous aviserons au moyen de le faire venir.

Mme PAGE. Une vieille tradition raconte que Herne le chasseur, autrefois l'un des gardes de la forêt de Windsor, revient pendant l'hiver, à l'heure de minuit; le front surmonté de grandes cornes de cerf, il se promène autour d'un chêne ; sa présence, dit-on, flétrit les arbres, jette un charme sur les troupeaux, transforme en sang le lait des vaches; il secoue une chaîne avec un bruit terrible. Vous devez avoir entendu parler de ce fantôme, et vous savez que les vieillards superstitieux ont recueilli et nous ont transmis comme vraie cette histoire de Herne le chasseur.

PAGE. A telles enseignes qu'il y a encore beaucoup de gens qui ne s'aventureraient point la nuit à passer dans le voisinage de ce chêne de Herne. Mais où voulez-vous en venir?

Mme FORD. Le voici : nous donnerons rendez-vous auprès de ce chêne à Falstaff, qui viendra nous y joindre sous le déguisement de Herne le chasseur, la tête surmontée de grandes cornes.

PAGE. Soit ; admettons qu'il y vienne en ce singulier équipage : quand vous l'aurez amené là, qu'en ferez-vous? quel est votre plan?

Mme PAGE. Nous y avons songé, et voici ce que nous ferons : nous habillerons en lutins et en fées ma fille Anna, mon fils William, et trois ou quatre autres enfants de leur âge; nous leur donnerons un costume vert et blanc; ils auront sur la tête des bougies allumées, et des crécelles à la main; ils se tiendront cachés dans quelque fossé. Lorsque Falstaff, madame Page et moi nous serons réunis, ils s'élanceront tout à coup de leur retraite, en entonnant des chants discordants ; à leur vue, nous feindrons l'étonnement et prendrons la fuite. Tous les lutins alors formeront un cercle autour de l'impur chevalier, et lui feront subir mille tortures diverses,



FALSTAFF. Est-ce vous, ma biche, ma mignonne?
(Acte V, scène v.)

lui demandant pourquoi, à cette heure consacrée à leurs magiques ébats, il ose troubler leurs mystères de sa profane présence.

Mme FORD. Jusqu'à ce qu'il avoue la vérité, il faudra que nos prétendus génies le pincent à la ronde, et approchent de sa peau la flamme de leurs bougies.

Mme PAGE. La vérité une fois confessée, nous nous présenterons tous, dépouillerons le fantôme de sa coiffure cornue, et le ramènerons à Windsor en le bernant d'importance.

FORD. Si l'on veut que les enfants remplissent convenablement leurs rôles, il faudra les y exercer avec soin.

EVANS. C'est moi qui m'en charge ; je remplirai aussi un rôle dans la pièce, afin d'avoir le plaisir de roussir avec ma bougie la peau du chevalier.

FORD. Voilà qui sera excellent. Je cours acheter des masques.

Mme PAGE. Ma fille Anna, magnifiquement vêtue de blanc, sera la reine des génies.

PAGE. Je vais acheter la soie nécessaire. (*A part.*) Ce sera dans ce moment même que Nigaudin enlèvera ma fille, pour aller l'épouser à Eton. (*Haut, à madame Page.*) Envoyez sur-le-champ avertir Falstaff.

FORD. Moi, j'irai de nouveau le trouver sous le nom de Brook, il me confiera son dessein ; j'ai la certitude qu'il ira au rendez-vous.

Mme PAGE. Soyez tranquille à cet égard ; allez nous chercher de quoi procéder à la toilette de nos génies.

EVANS. Mettons-nous sur-le-champ à l'œuvre. Voilà une partie charmante, et une ruse bien innocente. (*Page, Ford et Evans sortent.*)

Mme PAGE. Madame Ford, envoyez sur-le-champ un messager à sir John, et sachez dans quelle disposition d'esprit il se trouve. (*Madame Ford sort.*)

Mme PAGE, *continuant.* Moi, je vais voir le docteur ; c'est le mari que j'ai choisi pour Anna, et nul autre que lui n'aura sa main. Ce Nigaudin, quoiqu'il soit riche en terres, est un idiot, et c'est lui que mon mari préfère. Le docteur a de la fortune, et des amis puissants en cour ; lui seul aura ma fille, quand vingt mille autres partis meilleurs se présenteraient. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Une cour dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent L'HÔTE et SIMPLE.

L'HÔTE. Que me veux-tu, lourdaud? que me demandes-tu, cuir épais? Parle, articule, explique-toi vite ; alerte, promptement, dépêche !

SIMPLE. Monsieur, je viens pour parler à sir John Falstaff de la part de mon maître.

L'HÔTE, *montrant une fenêtre.* Voilà sa chambre, sa maison, son château, son lit à demeure et son lit à roulettes ; on voit sur le mur l'histoire de l'Enfant prodigue, fraîchement peinte. Frappe et appelle, il te répondra comme un anthropophage ; frappe donc.

SIMPLE. Une vieille femme, une grosse femme est entrée dans sa chambre ; je prendrai la liberté d'attendre qu'elle soit descendue ; c'est à elle que j'ai à parler.

L'HÔTE. Une grosse femme, dis-tu? Le chevalier pourrait être volé, je vais l'avertir. Holà! mon gros chevalier, mon gros sir John! répondez-moi de toute la force de vos poumons militaires : êtes-vous là? c'est votre hôte, le bon vivant, qui vous appelle.

FALSTAFF, *mettant la tête à la fenêtre.* Est-ce vous, mon hôte?

L'HÔTE. Il y a ici un Tartare de Bohême, qui attend que votre grosse femme descende : qu'elle descende, mon gros, qu'elle descende ; mes chambres sont honnêtes! fi donc, des privautés! fi donc!

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF. Mon hôte, il y avait effectivement avec moi tout à l'heure une vieille et grosse femme, mais elle est partie.

SIMPLE. Monsieur, n'était-ce pas la devineresse de Brentford?

FALSTAFF. C'était elle, coquille de moule ; que lui veux-tu?

SIMPLE. Mon maître, monsieur, mon maître Nigaudin,

l'ayant vue passer dans la rue, m'a envoyé afin de savoir d'elle si un certain Nym, qui lui a volé une chaîne, a ou non cette chaîne en sa possession.

FALSTAFF. J'en ai parlé à la vieille.

SIMPLE. Et que dit-elle, monsieur?

FALSTAFF. Elle dit que l'homme qui a privé monsieur Nigaudin de sa chaîne est celui-là même qui la lui a volée.

SIMPLE. Je suis fâché de n'avoir pu parler à la vieille elle-même; j'aurais d'autres choses encore à lui dire de la part de mon maître.

FALSTAFF. Quelles sont-elles, voyons?

L'HÔTE. Allons, dépêche!

SIMPLE. Je ne puis vous les dire, monsieur.

FALSTAFF. Dis-les, ou tu meurs.

SIMPLE. Monsieur, il ne s'agissait que de miss Anna Page; mon maître voulait savoir s'il aurait le bonheur de l'épouser ou non.

FALSTAFF. Oui, il aura ce bonheur.

SIMPLE. Lequel?

FALSTAFF. De l'épouser ou non; va, c'est la vieille qui me l'a dit.

SIMPLE. Puis-je prendre la liberté de rapporter votre réponse à mon maître?

FALSTAFF. Oui, gribouille, tu peux la prendre, cette liberté-là.

SIMPLE. Je remercie votre seigneurie; je vais réjouir mon maître en lui portant ces bonnes nouvelles. (*Simple sort.*)

L'HÔTE. Vous êtes expert, vous êtes expert, sir John. Est-il effectivement venu chez vous une devineresse?

FALSTAFF. Il est très-vrai, mon hôte; la personne que j'ai vue m'en a plus montré que je n'en avais appris dans tout le cours de ma vie. Il y a même plus, je n'ai rien payé pour mon instruction; c'est moi qui ai été payé.

Entre BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Escroquerie, mon hôte! pure escroquerie!

L'HÔTE. Où sont mes chevaux? tu m'en rendras bon compte, valet.

BARDOLPHE. Ils se sont sauvés avec les escrocs; j'étais en croupe derrière l'un d'eux; à peine étions-nous sortis d'Eton qu'on me fait tomber de cheval dans un bourbier, et aussitôt les voilà qui piquent des deux et qui fuient à toute bride comme trois démons d'Allemagne, trois docteurs Faustus.

L'HÔTE. Ils sont allés au-devant du duc, maraud; ne dis pas qu'ils se sont enfuis; les Allemands sont d'honnêtes gens.

Entre SIR HUGUES EVANS.

EVANS. Où est notre hôte?

L'HÔTE. Qu'y a-t-il, monsieur?

EVANS. Prenez garde aux gens que vous hébergez : un de mes amis, qui arrive de la ville, me dit qu'il y a trois escrocs allemands qui ont fait main basse sur les chevaux et l'argent de tous les aubergistes de Reading, de Maidenhead et de Colebrook. Je vous avertis, dans votre intérêt, de prendre vos précautions : vous êtes un homme avisé, riche de saillies et de plaisanteries; il ne convient pas que vous soyez volé. Adieu! (*Il sort.*)

Entre CAIUS.

CAIUS. Où est mon hôte de la Jarretière?

L'HÔTE. Il est ici, mon cher docteur, dans la perplexité et dans un dilemme embarrassant.

CAIUS. Je ne sais pas ce que vous voulez dire; mais on m'annonce qu'on fait de grands préparatifs pour recevoir un duc d'Allemagne; à la cour on n'attend l'arrivée d'aucun duc; je vous le dis dans votre intérêt. Adieu. (*Il sort.*)

L'HÔTE. Malheur! perdition! va-t'en, maraud! Chevalier, à mon aide, je suis ruiné! Scélérat! malheur! perdition! je suis ruiné! (*L'Hôte et Bardolphe sortent.*)

FALSTAFF. Je voudrais que tout le monde fût dupe, car moi j'ai été dupé et battu par-dessus le marché. Si jamais la cour apprenait comment j'ai été transformé, et comment mes transformations ont été lavées et étrillées, on me ferait [illegible] jusqu'à la dernière goutte de ma graisse pour en huiler les bottes des pêcheurs; [illegible] jusqu'à ce que je fusse [illegible] comme une [illegible]. Je n'ai pas prospéré depuis le jour où j'ai pour la première fois triché aux cartes. Ma foi, si j'avais [illegible] assez long pour dire mes prières, je me repentirais.

Entre Mme VABONTRAIN.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien! de quelle part venez-vous?

Mme VABONTRAIN. De la part des deux dames.

FALSTAFF. Que le diable emporte l'une et sa femme l'autre; de cette manière toutes deux seront pourvues. J'ai plus souffert à cause d'elles, plus souffert que ne saurait en supporter la misérable et fragile organisation de l'homme.

Mme VABONTRAIN. Et croyez-vous qu'elles n'ont rien souffert? elles ont pâti, je vous assure, surtout madame Ford; la chère âme a été battue au point qu'elle est toute couverte de marques bleues et noires, si bien que sur tout son corps vous ne trouveriez pas une place blanche.

FALSTAFF. Que me parlez-vous de bleu et de noir? j'ai été bâtonné de telle sorte que ma peau offre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; bien plus, j'ai failli être appréhendé au corps pour la sorcière de Brentford; si, grâce à mon admirable dextérité d'esprit, je n'avais parfaitement contrefait l'action d'une vieille femme, le coquin de constable m'aurait mis aux ceps comme sorcière.

Mme VABONTRAIN. Monsieur, permettez-moi de vous parler dans votre chambre; je vous apprendrai ce qui se mitonne, et, sur ma parole, vous en serez content. Voici une lettre qui vous dira quelque chose. Ces chers enfants, que de peines pour les mettre en présence! il faut assurément que l'un de vous ne serve pas bien le ciel, puisque vous éprouvez tant de traverses.

FALSTAFF. Venez dans ma chambre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FENTON et L'HÔTE.

L'HÔTE. Ne me parlez point, monsieur Fenton; j'ai du chagrin, je ne tiens plus à rien.

FENTON. Écoutez-moi cependant : aidez-moi dans mon projet; je vous promets, foi de gentilhomme, de vous donner cent livres sterling en or, en sus de ce que vous avez perdu.

L'HÔTE. Je vous écoute, monsieur Fenton; je vous garderai le secret.

FENTON. J'ai eu plusieurs fois occasion de vous parler de mon amour pour la belle miss Anna Page; son affection répond à la mienne, autant du moins que le lui permet sa soumission filiale. Je viens de recevoir d'elle une lettre dont le contenu vous émerveillerait; l'esprit y est tellement entremêlé à ce qui me concerne, que je ne puis montrer l'un sans l'autre. Il y est question d'une grande scène où Falstaff doit jouer un rôle important : la chose est décrite ici tout au long. (*Montrant la lettre.*) Écoutez-moi donc. Cette nuit, entre minuit et une heure, au pied du chêne de Herne, ma charmante Anna doit représenter la reine des génies. Voici dans quel but : sous ce déguisement, pendant que les autres acteurs de cette comédie seront occupés à jouer leur rôle, son père lui a commandé de s'esquiver avec Nigaudin et de se rendre avec lui à Eton, où on doit les marier : elle y a consenti. De son côté, sa mère, fortement opposée à cette union, et voulant absolument pour gendre le docteur Caïus, est convenue avec lui qu'au beau milieu de la pièce il enlèvera sa fille et la conduira au presbytère, où un prêtre les attend pour les unir; Anna, feignant d'entrer dans ce complot de sa mère, a pareillement donné sa promesse au docteur. Maintenant voilà la position des choses : son père a décidé qu'elle serait vêtue de blanc; c'est sous ce costume que Nigaudin devra la reconnaître, la prendre par la main et l'emmener; d'autre part, pour mieux la désigner au docteur, car tout le monde sera masqué, sa mère veut qu'elle soit habillée de vert, vêtue d'une robe flottante et les cheveux entremêlés de rubans voltigeant çà et là; quand le docteur croira le moment favorable, il est convenu qu'il lui pincera la main; à ce signal, la jeune fille a consenti à partir avec lui.

L'HÔTE. Qui se propose-t-elle de tromper? son père ou sa mère?

FENTON. L'un et l'autre, mon cher, pour partir avec moi. Il ne reste maintenant qu'une chose à faire; c'est que vous alliez engager le vicaire à m'attendre à l'église entre minuit et une heure, afin de nous unir en légitime mariage.

L'HÔTE. Allez, suivez votre projet; je vais trouver le vicaire; amenez la jeune fille, le prêtre ne vous manquera pas.

FENTON. Je vous en serai à jamais reconnaissant : en outre, je vais, dès à présent, vous donner un à-compte. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF et Mme VABONTRAIN.

FALSTAFF. C'est assez bavarder; allez, je m'y rendrai: c'est la troisième fois: j'ai confiance aux nombres impairs. Allez, vous dis-je; on dit qu'il y a une puissance magique dans les nombres impairs, soit pour la naissance, soit pour la fortune ou pour la mort. Adieu.

Mme VABONTRAIN. Je vous procurerai une chaîne, et je ferai mon possible pour vous avoir une paire de cornes.

FALSTAFF. Partez, vous dis-je, le temps s'écoule; allez, relevez la tête et marchez à petits pas. (*Madame Vabontrain sort.*)

Entre FORD.

FALSTAFF, *continuant.* Comment vous portez-vous, monsieur Brook? Monsieur Brook, l'affaire se terminera cette nuit ou jamais. Trouvez-vous à minuit dans le parc, auprès du chêne de Herne, et vous verrez des merveilles.

FORD. N'avez-vous pas été la voir hier, monsieur, comme vous en étiez convenu?

FALSTAFF. Monsieur Brook, je suis allé chez elle en pauvre vieillard et tel que vous me voyez; mais j'en suis sorti en vieille femme. Son coquin de mari a bien la jalousie la plus enragée, monsieur Brook, qui ait jamais possédé un homme. Je vous dirai tout: il m'a battu comme plâtre sous ma forme de femme; car sous ma forme d'homme, monsieur Brook, je ne craindrais pas un Goliath, quand je n'aurais pour arme que la navette d'un tisserand; je sais trop que la vie n'est qu'une navette. Je suis pressé, venez avec moi, monsieur Brook; je vous conterai tout chemin faisant. Depuis l'époque où je plumais des oies vivantes, faisais l'école buissonnière et jouais à la toupie, je n'avais pas connu jusqu'aujourd'hui ce que c'est que d'être battu. Suivez-moi; je vous apprendrai d'étranges choses de ce coquin de Ford: cette nuit me vengera de lui, et je vous livrerai sa femme. Suivez-moi; de singulières choses se préparent, monsieur Brook; suivez-moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le parc de Windsor.

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE et NIGAUDIN.

PAGE. Venez, venez; nous nous tiendrons cachés dans les fossés du château jusqu'à ce que nous apercevions les flambeaux de nos lutins. Mon gendre Nigaudin, n'oubliez pas ma fille.

NIGAUDIN. Non, certes; je lui ai parlé, et nous sommes convenus d'un mot d'ordre pour nous reconnaître mutuellement. Je devrai m'approcher de la personne vêtue de blanc, je lui crierai *Mum*, elle répondra *Budjet*. C'est par ce moyen que nous nous reconnaîtrons.

CERVEAUVIDE. C'est fort bien; mais qu'avez-vous besoin de votre *Mum* et de votre *Budjet*? la robe blanche vous la fera suffisamment reconnaître. Dix heures sont sonnées.

PAGE. La nuit est sombre, elle fera ressortir admirablement l'illumination et la féerie. Que le ciel protége notre divertissement! Personne ici ne songe à mal, si ce n'est le diable, et nous le reconnaîtrons à ses cornes. Suivez-moi. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

La grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE, Mme FORD et le docteur CAIUS.

Mme PAGE. Docteur, ma fille est en vert; quand il en sera temps, prenez-la par la main, emmenez-la au presbytère, et finissez-en promptement. Allez dans le parc avant nous, il faut que, nous deux, nous restions ensemble.

CAIUS. Je sais ce que j'ai à faire; adieu!

Mme PAGE. Adieu, docteur. (*Caius s'éloigne.*)

Mme PAGE, *continuant.* Le tour joué à Falstaff ne causera pas plus de joie à mon mari, qu'il n'éprouvera de colère en apprenant le mariage du docteur et de ma fille; mais n'importe, mieux vaut essuyer un peu de mauvaise humeur que de se préparer de longues peines.

Mme FORD. Où est donc Anna avec sa troupe de génies? où est le diable welche sir Hugues?

Mme PAGE. Ils sont cachés dans un fossé à deux pas du chêne de Herne, avec des lanternes sourdes; au moment où Falstaff nous aura rejointes, ils se lèveront tout à coup, et la nuit s'éclairera de leurs flambeaux.

Mme FORD. Ils ne pourront manquer de lui causer une grande surprise.

Mme PAGE. S'il n'est pas surpris, du moins il sera berné; s'il est surpris, il sera berné davantage encore.

Mme FORD. Nous allons le trahir de la belle manière.

Mme PAGE. Il n'y a pas trahison à faire justice de ces impudiques et de leur luxure.

Mme FORD. L'heure approche: au chêne! au chêne! (*Elles s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Le parc de Windsor.

Arrive SIR HUGUES EVANS, accompagné d'une troupe de lutins et de fées.

EVANS. Trottez, trottez, lutins et fées; venez, et rappelez-vous votre rôle. De la hardiesse, je vous prie; suivez-moi dans le fossé: quand je vous donnerai le signal, faites comme je vous l'ai prescrit. Venez! venez! trottez! trottez! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du parc.

Arrive FALSTAFF, déguisé, portant sur la tête des cornes de daim.

FALSTAFF. La cloche de Windsor a sonné minuit; le moment approche; que maintenant les dieux des chauds désirs me soient en aide. Souviens-toi, Jupiter, que pour ton Europe tu devins taureau; l'Amour te donna des cornes! le puissant Amour, qui parfois fait d'une bête un homme, et parfois aussi d'un homme fait une bête. Jupiter, tu te transformas également en cygne pour l'amour de Léda. O Amour tout-puissant! combien il s'en est peu fallu que le dieu ne devînt oison! O Jupiter! après avoir, métamorphosé en bête, commis un premier péché, un péché bestial, tu en commis un second sous la forme d'une volaille! Songes-y, Jupiter, ce fut là un péché énorme. Quand les dieux ont les reins chauds, que sera-ce donc de nous, pauvres humains? Pour moi, je suis un cerf de Windsor, et le plus gras, je pense, de la forêt. Accorde-moi un temps frais pour la saison du rut, ô Jupiter! sinon, qui pourrait me blâmer si je dépense en amour l'excès de mon embonpoint?

Arrivent Mme FORD et Mme PAGE.

Mme FORD. Sir John? Êtes-vous là, mon chéri, mon cerf?

FALSTAFF. Est-ce vous, ma biche, ma mignonne? Maintenant qu'il pleuve des patates; qu'il tonne sur l'air des *Manches vertes*; qu'il grêle des prunes confites et des meringues; vienne une tempête de tentation, voilà où je m'abrite. (*Il l'embrasse.*)

Mme FORD. Madame Page est venue avec moi, mon doux ami.

FALSTAFF. Partagez-moi comme un daim envoyé en cadeau à un juge. Que chacune de vous prenne une hanche; je garde mes flancs pour moi, mes épaules pour le garde de ce bois, et je lègue mes cornes à vos maris. N'ai-je pas l'air d'un enfant de la forêt? Est-ce que je ne parle pas comme Herne le chasseur? Maintenant, par exemple, Cupidon est un enfant qui a de la conscience; il fait restitution. Foi de loyal fantôme, vous êtes les bien venues! (*On entend du bruit.*)

Mme PAGE. Hélas! quel est ce bruit?

Mme FORD. Le ciel nous pardonne nos péchés!

FALSTAFF. Qu'est-ce que cela peut être?

Mme FORD. Fuyons!

Mme PAGE. Fuyons! (*Elles s'enfuient.*)

FALSTAFF. Il faut que le diable ne veuille pas que je sois damné, de peur que l'huile qui est en moi ne mette le feu à l'enfer, sans quoi il ne me susciterait pas tant d'obstacles.

Arrivent SIR HUGUES EVANS, déguisé en satyre, Mme VABONTRAIN et PISTOLET, également déguisés, puis ANNA PAGE, en costume de reine des fées, suivie de son frère et d'une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles, vêtus en génies et en fées, et portant sur la tête des bougies allumées.

Mme VABONTRAIN.

Farfadets blancs ou noirs, gris ou verts; vous, lutins,
Qui [illegible] que la nuit commence,
A vos joyeux ébats [illegible]
Du destin immuable héritiers orphelins

Paraissez ! Que chacun à son poste s'élance.
Hogoblin, parlez-leur.

PISTOLET.

Silence, esprits de l'air.
Partez, Grillons ; et, prompts comme l'éclair,
Allez gravir les cheminées.
S'il en est de mal ramonées,
Ou si vous trouvez dans Windsor
Quelque foyer qui fume encor,
Pincez-moi dans son lit la fille négligente
Punissez-moi cette indigne servante ;
Car notre reine a toujours détesté
Les oisifs et l'oisiveté.

FALSTAFF. Ce sont des lutins et des fées. Quiconque leur parle meurt à l'instant ! Fermons les yeux et couchons-nous à plat ventre : nul homme ne doit voir leurs œuvres. (*Il se couche la face contre terre.*)

EVANS.

Pede, où donc êtes-vous ? Commencez votre ronde.
Si vous trouvez de par le monde
Fille au cœur chaste, au front vermeil,
Ayant dit trois fois sa prière
Avant de clore sa paupière,
Donnez-lui jusqu'à son réveil
De l'enfant non sevré le paisible sommeil.
Par des tableaux riants caressez sa pensée,
Et qu'en des rêves doux son âme soit bercée.
Mais, pour celle qui dort de tout son appétit,
Sans avoir prié Dieu d'un cœur humble et contrit,
Qu'on lui pince les bras, les jambes, les épaules.

Mme VABONTRAIN.

Allons, dépêchez-vous ; farfadets, à vos rôles :
Fouillez le château de Windsor ;
Lutins, jetez un heureux sort
Sur chaque chambre consacrée,
Afin d'en assurer l'éternelle durée.
Frottez de doux parfums les meubles précieux ;
Saluez de nos rois le blason glorieux,
Et faites resplendir les nobles armoiries.
Accourez, sylphes des prairies,
Et de la Jarretière imitez en dansant
Le cercle magique et puissant.
Que cette mystique ceinture
Rivalise des champs l'éclatante verdure.
N'oubliez pas d'écrire en signes radieux,
Le *Honni soit qui mal y pense*,
Cette devise de vaillance
Et de nos rois et de nos preux.
Que, pour la composer, la feuille verdoyante
S'unisse à la fleur éclatante.
Notre idiome à nous s'écrit avec des fleurs,
Appelez le secours de leurs vives couleurs,
Et de Flore avec art effeuillant la couronne,
Dans votre œuvre imitez ce cercle éblouissant
Où scintille la perle, où le saphir rayonne,
Qui ceint du chevalier le genou fléchissant.
Allez, et cependant, avant qu'une heure sonne,
Rappelez-vous qu'il faut danser en chœur
Autour du chêne du Chasseur.

EVANS.

Donnez-vous tous la main, rangez-vous en [illegible],
Et venez bondir en cadence.
Portez des vers luisants en guise de flambeau,
Mais arrêtez ! je vois un enfant de la terre.

FALSTAFF. Que le ciel me protége contre ce démon gallois ! il serait homme à me prendre pour un morceau de fromage !

PISTOLET, *à Falstaff.*

Tu fus maudit, vil vermisseau,
Dans les entrailles de ta mère !

Mme VABONTRAIN.

A l'épreuve du feu, vite mettons [illegible]
S'il est chaste de corps et d'âme,
De [illegible] l'ardeur de la flamme,
[illegible]

Et nullement ne souffrira,
Mais si de la douleur il éprouve l'atteinte,
S'il exhale une seule plainte,
C'est un cœur gangrené que rien ne guérira

PISTOLET.

Essayons.

EVANS.

Essayons si ce bois brûlera.
(*Ils approchent de lui leurs flambeaux.*)

FALSTAFF. Oh ! oh ! oh !

Mme VABONTRAIN.

Corrompu, corrompu, gangrené de luxure !
A l'œuvre, lutins, commençons ;
Que ce pécheur soit mis à la torture ;
Autour de lui dansons, dansons,
Et pinçons-le tous en mesure.

EVANS. C'est juste ; il est en effet plein de vices et d'iniquités.

Il chante.

Honte aux coupables plaisirs !
Honte à la luxure infâme !
La luxure est une flamme
Qu'allument d'impurs désirs,
Flamme fatale et sanglante,
Que la pensée alimente.
Pincez, brûlez le mécréant !
Retournez-le sur son séant,
Farfadets, sylphes et génies :
Tourmentez-le jusqu'au moment
Où lune, étoiles et bougies
S'éteindront sous le firmament.

Pendant qu'il chante, les lutins et les fées pincent Falstaff en cadence ; le docteur Caïus vient d'un côté, et enlève une fée habillée de vert ; Nigaudin arrive du côté opposé, et enlève une fée vêtue de blanc ; puis arrive Fenton qui enlève Anna Page. On entend dans le lointain un bruit de chasse ; les génies et les fées se sauvent ; Falstaff arrache ses cornes et se lève.

Arrivent PAGE, FORD, Mme PAGE, Mme FORD.

PAGE. Non, non, ne fuyez pas ; cette fois-ci, nous vous y prenons. Vous fallait-il donc absolument le rôle d'Herne le chasseur ?

Mme PAGE. Laissez-le, je vous prie ; ne poussons pas la comédie plus loin. Eh bien ! sir John, comment trouvez-vous les commères de Windsor ? (*Montrant à son mari les cornes de Falstaff.*) Voyez-vous cet objet, mon mari ? Ne trouvez-vous pas que cet ornement sied mieux dans la forêt qu'à la ville ?

FORD. Eh bien ! sir John, qui est cocu maintenant ? Monsieur Brook, Falstaff est un sot et un cocu ; voilà ses cornes, monsieur Brook ; de ce qui appartenait à Ford, il n'a eu que son panier à lessive, son baton, et vingt livres sterling qu'il faudra rembourser à monsieur Brook ; ses chevaux sont saisis pour nantissement, monsieur Brook.

Mme FORD. Sir John, nous n'avons pas eu du bonheur : nous n'avons jamais pu obtenir un rendez-vous paisible. Je ne veux pas de vous pour mon amoureux ; mais je vous considérerai toujours comme mon cerf.

FALSTAFF. Je commence à m'apercevoir qu'on m'a traité comme un véritable âne.

FORD. Et comme un bœuf aussi. (*Montrant les cornes.*) En voici la preuve.

FALSTAFF. Et ce ne sont pas des lutins et des fées que je vois ? J'ai eu deux ou trois fois un soupçon que ce n'en étaient pas ; mais ma conscience coupable, le saisissement de toutes mes facultés, m'avaient fait une illusion grossière, de manière à me faire croire, sans rime ni raison, que c'étaient là des êtres surnaturels. Voyez comme l'intelligence peut être dupe quand elle s'occupe à mal faire !

EVANS. Sir John Falstaff, servez Dieu, renoncez à vos désirs charnels, et les lutins cesseront de vous tourmenter.

FORD. Bien dit, lutin Hugues.

EVANS, *à Ford.* Et vous, renoncez de votre côté à votre jalousie, je vous en conjure.

FORD. Je ne me défierai désormais de ma femme que lorsque vous serez à même de lui faire votre cour en anglais de bon aloi.

FALSTAFF. Ai-je donc laissé ma cervelle se dessécher au

soleil, qu'il ne m'en reste plus assez pour me garantir d'un piége aussi grossier ? Quoi ! un bouquin gallois m'a pris pour dupe ! je me suis laissé coiffer d'un bonnet de fou de drap welche ! Il ne me reste plus qu'à m'étrangler avec un morceau de fromage mou.

EVANS. On ne doit pas donner du fromage au beurre, et votre ventre est de beurre.

FALSTAFF. Fromage et beurre ! Ai-je donc vécu jusqu'à ce jour pour me voir le jouet d'un cuistre qui met la langue anglaise en friture? C'en est assez pour dégoûter à tout jamais, en Angleterre, de la paillardise et de l'inconduite.

Mme PAGE. Lors même que nous aurions mis la vertu à la porte de nos cœurs par les deux épaules, et nous serions damnées sans scrupule, croyez-vous donc, sir John, que le diable lui-même aurait pu nous amouracher de vous?

FORD. Le beau ragoût, vraiment ! une balle de laine !

Mme PAGE. Un homme poussif.

PAGE. Vieux, glacé, flétri, et d'un ventre intolérable.

FORD. Et qui a une langue de Satan.

PAGE. Pauvre comme Job.

FORD. Et aussi méchant que sa femme.

EVANS. Et adonné aux fornications, aux tavernes, au vice, aux liqueurs fortes, à l'hydromel; toujours buvant, jurant, insolent et tapageur.

FALSTAFF. Fort bien, je suis livré à vos sarcasmes; vous avez barres sur moi ; je suis démoralisé ; je ne suis pas même en état de répondre à ce Welche imbécile : l'ignorance elle-même a beau jeu contre moi ; faites de moi ce qu'il vous plaira.

FORD. Mon bel ami, nous allons vous conduire à Windsor, à un certain monsieur Brook à qui vous avez escroqué de l'argent, et dont vous deviez être l'entremetteur : parmi toutes vos tribulations, la plus cruelle sera d'avoir à rembourser cette somme.

Mme FORD. Non, mon ami ; que cela serve à le dédommager un peu de ce qu'il a souffert : laissez-lui cet argent, et nous serons tous amis.

FORD. Soit; voilà ma main : tout est pardonné.

PAGE. Rappelez votre gaieté, chevalier. Je vous régalerai ce soir d'un posset; je vous engagerai alors à rire de ma femme, qui rit de vous : vous lui direz que M. Nigaudin a épousé ma fille.

Mme PAGE, *à part.* Il est des gens qui en doutent. S'il est vrai qu'Anna Page soit ma fille, il l'est aussi qu'elle est maintenant la femme du docteur Caïus.

Arrive NIGAUDIN.

NIGAUDIN. Oh! oh ! oh ! beau-père Page.

PAGE. Eh bien! mon gendre? qu'y a-t-il ? avez-vous terminé ?

NIGAUDIN. Terminé ? Je veux être pendu, là, si le plus habile du comté de Glocester y reconnaitrait rien.

PAGE. Expliquez-vous, mon gendre.

NIGAUDIN. Quand je suis arrivé à Eton pour épouser miss Anna, je n'ai plus trouvé, au lieu d'elle, qu'un grand lourdaud de garçon : si nous n'avions pas été dans l'église, je l'aurais battu ou il m'aurait battu. Je veux ne plus jamais bouger de la place si je ne croyais pas que c'était miss Anna : et pas du tout, c'est tout bonnement un postillon.

PAGE. Il faut alors que vous ayez pris l'un pour l'autre.

NIGAUDIN. Vous n'avez pas besoin de me le dire. Il le faut bien puisque j'ai pris un garçon pour une fille : si on m'avait marié avec lui, quoiqu'il fût habillé en femme, je n'en aurais pas voulu.

PAGE. Tout cela est le fait de votre sottise. Ne vous avais-je pas dit que vous reconnaîtriez ma fille à son vêtement?

NIGAUDIN. Je me suis adressé à celle qui était en blanc; je lui ai crié *mum,* elle m'a répondu *budget,* comme Anna et moi nous en étions convenus; et pourtant ce n'était pas Anna, mais un postillon.

EVANS. Jésus ! monsieur Nigaudin, êtes-vous aveugle, que vous épousez un garçon?

PAGE. Oh ! je suis cruellement contrarié : que faire?

Mme PAGE. Mon bon George, ne vous fâchez pas; je connaissais votre projet; j'ai fait habiller ma fille en vert; elle est maintenant avec le docteur au presbytère, où on les marie.

Arrive CAIUS.

CAIUS. Où est madame Page? Morbleu! je suis dupé : j'ai épousé un garçon, un paysan; ce n'est pas Anna, morbleu! on m'a trompé.

Mme PAGE. Quoi ! n'avez-vous pas emmené la personne qui était vêtue de vert ?

CAIUS. Oui, morbleu ! et c'est un garçon : par la sangbleu, je vais soulever tout Windsor. (*Caïus sort.*)

FORD. Voilà qui est étrange : quel est donc celui qui a pris la vraie Anna ?

PAGE. J'ai un certain pressentiment : voici monsieur Fenton.

Arrivent FENTON et ANNA PAGE.

PAGE, *continuant.* Eh bien, monsieur Fenton?

FENTON. Pardon, mon père! ma mère, pardon!

PAGE. Eh bien, mademoiselle, pourquoi n'êtes-vous pas partie avec monsieur Nigaudin?

Mme PAGE. Pourquoi n'avez-vous pas suivi le docteur Caïus, mademoiselle?

FENTON. Vous la rendez tout interdite. Apprenez ce qui s'est passé. Vous vouliez tous deux la marier d'une manière déplorable, sans consulter ses affections. La vérité est qu'elle et moi, engagés depuis longtemps l'un à l'autre, nous sommes maintenant unis par un lien indissoluble. C'est une sainte faute qu'elle a commise; son innocent stratagème ne saurait être traité de fraude, de désobéissance ou de manque de respect, puisque par là elle évite de longs jours de malédiction, coupable résultat d'un mariage forcé.

FORD. Pourquoi rester ainsi stupéfaite? Il n'y a pas de remède : en amour, c'est le ciel qui règle la destinée; l'argent achète les terres; c'est le sort qui dispose des femmes.

FALSTAFF. Je suis charmé de voir que, bien que tous vos coups fussent dirigés contre moi, quelques-uns de vos traits ont porté à faux.

PAGE. Eh bien ! quel remède? Fenton, que le ciel vous donne bonheur et joie ! Il faut se résigner à ce qu'on ne peut éviter.

FALSTAFF. Quand les chiens sont lâchés la nuit, la chasse est donnée à toutes les espèces de gibier.

EVANS. Je danserai et mangerai du plum-pouding à vos noces.

Mme PAGE. Allons, il est inutile de réfléchir davantage. Monsieur Fenton, le ciel vous accorde de longs jours de bonheur ! (*A son mari.*) Mon ami, retournons tous au logis, et allons autour d'un bon feu terminer ce divertissement; sir John sera des nôtres.

FORD. Soit. Sir John, vous aurez tenu parole à monsieur Brook, car il passera cette nuit avec madame Ford. (*Ils s'éloignent.*)

FIN DES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR.

LA DOUZIÈME NUIT OU CE QUE VOUS VOUDREZ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

ORSINO, duc d'Illyrie.
SÉBASTIEN, jeune gentilhomme, frère de Viola.
ANTONIO, capitaine de navire, ami de Sébastien.
UN CAPITAINE DE NAVIRE, ami de Viola.
VALENTIN, CURIO, gentilshommes de la suite du Duc.
SIR TOBIE BELCH, oncle d'Olivia.
SIR ANDRÉ ROUGEFACE.
MALVOLIO, intendant d'Olivia.
FABIEN, domestique d'Olivia.
UN BOUFFON au service d'Olivia.
OLIVIA, riche comtesse aimée du Duc.
VIOLA, sœur de Sébastien, amoureuse du Duc.
MARIE, suivante d'Olivia.
UN PRÊTRE.
SEIGNEURS.
MATELOTS, EXEMPTS, MUSICIENS, DOMESTIQUES.

La scène est dans une ville d'Illyrie et sur la côte voisine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, CURIO, PLUSIEURS SEIGNEURS.

Des musiciens exécutent un morceau d'harmonie.

LE DUC. Si la musique est l'aliment de l'amour, poursuivez, donnez-m'en jusqu'à l'excès, afin que le désir rassasié s'affaiblisse et meure. Répétez-moi ce passage, j'en aime la mourante harmonie : elle a résonné à mon oreille comme la tiède haleine du zéphyr, qui, passant sur un parterre de violettes, leur apporte autant de parfums qu'elle leur en dérobe. En voilà assez : pas davantage : ces sons ne sont plus aussi doux que tout à l'heure. O génie de l'amour! que tu es impressionnable et mobile! Bien qu'immense comme la mer, ta capacité absorbe tout ; rien n'y entre, quelle que soit sa valeur, qui ne perde à l'instant tout son prix, tant la fantaisie est fertile en créations, tant est grande sa mobilité!

CURIO. Vous plairait-il, seigneur, de venir chasser?

LE DUC. A quoi, Curio?

CURIO. Au cerf.

LE DUC. Oh! c'est une noble chasse que celle où maintenant je figure. La première fois que mes yeux virent Olivia, il me sembla que l'air était épuré par sa présence ; à l'instant je fus transformé en cerf altéré, et depuis lors mes désirs, limiers funestes et cruels, ne cessent de me poursuivre. — Eh bien, quelles nouvelles m'apportez-vous?

Entre VALENTIN.

VALENTIN. Excusez-moi, seigneur, je n'ai pu être admis en sa présence ; mais voici la réponse que sa suivante m'a transmise : Sept années s'écouleront avant qu'elle ne laisse voir son visage à découvert ; pareille à une religieuse cloîtrée, elle ne sortira que voilée, et chaque jour elle veut arroser sa chambre de larmes amères ; le tout par affection pour un frère qu'elle a perdu, affection qu'elle veut conserver vivante et durable dans sa mémoire désolée.

LE DUC. Oh! celle qui a un cœur d'une si délicate nature, celle qui paye à un frère un tel tribut de tendresse, combien elle aimera quand le trait doré de l'amour aura immolé toutes les autres affections qui vivent en elle! quand ses adorables perfections, ses sens, sa tête, son cœur, ces trônes souverains, seront occupés par un roi unique! Allons respirer le doux parfum des fleurs ; c'est sous les berceaux de feuillage que l'amour se plaît à rêver. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le rivage de la mer.

Arrivent VIOLA, UN CAPITAINE DE NAVIRE, PLUSIEURS MATELOTS.

VIOLA. Amis, quel est ce pays?

LE CAPITAINE. C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA. Et qu'ai-je à faire en Illyrie? Mon frère est dans l'Élysée. Qui sait pourtant? peut-être n'est-il pas mort? matelots, qu'en pensez-vous?

LE CAPITAINE. C'est par hasard que vous avez été sauvée vous-même.

VIOLA. O mon pauvre frère! — qui sait s'il n'en a pas été de même de lui?

LE CAPITAINE. Vous avez raison, madame, et pour que la fortune puisse vous consoler, je puis vous assurer qu'après que notre vaisseau se fut entr'ouvert, au moment où nous vous avons recueillie dans notre chaloupe avec le petit nombre de ceux qui ont été sauvés avec nous, j'ai vu votre frère, plein de prévoyance dans le péril, puisant des ressources dans son courage et dans l'espérance, s'attacher à un grand mât qui surnageait sur les ondes ; là, aussi longtemps que mes yeux ont pu l'apercevoir, je l'ai vu, comme Arion sur le dos d'un dauphin, flotter au gré des vagues.

VIOLA. Pour m'avoir dit cela, prenez cet or ; ma propre délivrance me fait espérer, et vos paroles m'y autorisent, qu'il a eu le même bonheur que moi. Connaissez-vous ce pays?

LE CAPITAINE. Beaucoup, madame, car le lieu où je suis né et où j'ai été élevé n'est pas à trois heures de marche de l'endroit où nous sommes.

VIOLA. Qui gouverne ici?

LE CAPITAINE. Un noble duc, aussi noble de cœur que de nom.

VIOLA. Quel est son nom?

LE CAPITAINE. Orsino.

VIOLA. Orsino! Je l'ai entendu nommer par mon père ; il était alors garçon.

LE CAPITAINE. Il l'est encore, ou du moins il n'y a pas longtemps qu'il l'était : car il y a un mois à peine que j'ai fait voile de ce pays-ci ; et le bruit courait alors (vous savez que les actions des grands sont le sujet de la conversation des petits), le bruit courait qu'il recherchait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA. Qui est-elle?

LE CAPITAINE. Une demoiselle vertueuse, fille d'un comte mort il y a à peu près un an, en la laissant sous la protection de son frère, qui bientôt après mourut également : occupée à pleurer ce frère chéri, elle a, dit-on, abjuré la société et la vue des hommes.

VIOLA. Oh! si je pouvais entrer au service de cette dame avec la certitude de rester inconnue jusqu'au moment où j'aurais eu le temps de mûrir mes desseins!

LE CAPITAINE. Cela serait difficile à obtenir, car elle ne veut écouter aucune proposition, pas même celles du duc.

VIOLA. Capitaine, vous avez la physionomie d'un honnête homme ; et, bien qu'il arrive quelquefois que les plus beaux dehors recouvrent un cœur corrompu, je crois néanmoins que votre âme répond à votre extérieur. Veuillez, et je vous récompenserai généreusement, veuillez cacher qui je suis, et m'aider à prendre le déguisement qui pourra le mieux servir mes projets. Je veux entrer au service de ce duc. Vous me présenterez à lui en qualité d'eunuque ; vous n'aurez qu'à vous louer de votre démarche, car je sais chanter, et j'ai en musique des talents qui lui rendront mon service agréable. Pour ce qui doit suivre, le temps en décidera ; tout ce que je vous demande, c'est de seconder mon projet par votre silence.

LE CAPITAINE. Soyez son eunuque, et je serai votre muet : le jour où ma langue babillera, que mes yeux cessent de voir!

VIOLA. Je vous remercie ; conduisez-moi. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH et MARIE.

SIR TOBIE. Que diable a donc ma nièce de s'affecter ainsi de la mort de son frère? Indubitablement le chagrin est l'ennemi de la vie.

MARIE. En vérité, sir Tobie, il faut que vous veniez le soir

de meilleure heure ; votre nièce, ma maîtresse, ne voit pas vos heures indues sans beaucoup de répugnance.

SIR TOBIE. Il vaut mieux qu'elle en éprouve que d'en inspirer.

MARIE. Fort bien ; mais il faut vous tenir dans les modestes limites des convenances.

SIR TOBIE. Me tenir ! ma tenue est fort bonne. Ces habits sont assez bons pour boire, et ces bottes aussi : sinon qu'elles se pendent, morbleu ! à leurs propres courroies.

MARIE. Ces excès de boisson vous perdront ! Hier encore j'entendais madame en parler, ainsi que de l'imbécile chevalier que vous avez amené ici un soir pour lui faire la cour.

SIR TOBIE. Qui ? sir André Rougeface ?

MARIE. Lui-même.

SIR TOBIE. C'est un des hommes les plus importants qu'il y ait en Illyrie.

MARIE. Qu'est-ce que cela fait ?

SIR TOBIE. Mais il a trois mille ducats de revenu.

MARIE. Oui, mais il n'en a que pour une année avec tous ses ducats : c'est un vrai fou, un prodigue.

SIR TOBIE. Fi donc ! comment pouvez-vous dire cela ? Il joue de la viole de Gamboy, il parle trois ou quatre langues, mot pour mot, sans livres, et possède tous les dons de la nature.

MARIE. C'est vrai, au naturel ; outre qu'il est un sot, il est grand tapageur ; et si sa qualité de lâche ne calmait sa fougue de querelleur, les gens sensés sont d'avis qu'il ne tarderait pas à joindre à tous ces dons celui d'un cercueil.

SIR TOBIE. Par cette main, ce sont des canailles et des détracteurs ceux qui parlent ainsi de lui ! Qui sont-ils ?

MARIE. Ceux qui ajoutent qu'il s'enivre tous les soirs dans votre compagnie.

SIR TOBIE. En buvant à la santé de ma nièce : je veux boire à sa santé tant qu'il y aura un passage dans mon gosier et du vin en Illyrie : il est un lâche et un chapon celui qui ne veut pas boire à la santé de ma nièce jusqu'à ce que la cervelle lui tourne comme un sabot de paroisse[1]. Allons, fille, *castellano vulgo* : car voici venir sir André Rougeface.

Entre SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR ANDRÉ. Sir Tobie Belch ! comment va, sir Tobie Belch ?

SIR TOBIE. Mon cher sir André !

SIR ANDRÉ. Dieu vous garde, la belle enfant !

MARIE. Je vous salue, monsieur.

SIR TOBIE. Accoste, sir André, accoste.

SIR ANDRÉ. Qu'est-ce ?

SIR TOBIE. La femme de chambre de ma nièce.

SIR ANDRÉ. Mademoiselle Accoste, je désire faire avec vous plus ample connaissance.

MARIE. Mon nom est Marie, monsieur.

SIR ANDRÉ. Aimable Marie Accoste !

SIR TOBIE. Vous vous méprenez, chevalier ; je vous dis de l'accoster, c'est-à-dire de lui faire face, de l'aborder, de lui faire la cour, de l'attaquer.

SIR ANDRÉ. En vérité, je ne voudrais pas l'entreprendre ainsi en compagnie. Est-ce là le sens du mot accoste ?

MARIE. Adieu, messieurs.

SIR TOBIE. Si vous la laissez ainsi partir, sir André, puissiez-vous ne plus tirer l'épée de votre vie !

SIR ANDRÉ. Si vous nous quittez ainsi, mademoiselle, je veux ne plus tirer l'épée de ma vie. Ma belle demoiselle, croyez-vous donc avoir des sots sous la main ?

MARIE. Je ne vous ai pas sous la main, monsieur.

SIR ANDRÉ. Parbleu, qu'à cela ne tienne ; voilà ma main.

MARIE. Monsieur, la pensée est libre ; veuillez, je vous prie, mettre votre main dans la baratte au beurre, et humectez-la.

SIR ANDRÉ. Pourquoi, mon cher cœur ? quelle est votre métaphore ?

MARIE. C'est qu'elle est sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ. Parbleu, je le crois bien ; je ne suis pas assez âne pour ne pas savoir tenir mes mains sèches. Mais quelle est votre plaisanterie ?

MARIE. Une plaisanterie sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ. En avez-vous beaucoup comme cela ?

[1] Il y avait dans chaque village un sabot colossal qui servait de récréation et d'exercice aux paysans pendant les gelées, alors que les travaux des champs étaient interrompus.

MARIE. Oui, monsieur, j'en tiens au bout de mes doigts ; maintenant que j'ai lâché votre main, je n'en ai plus. (*Marie sort.*)

SIR TOBIE. Mon cher chevalier, vous avez besoin d'une rasade de canarie ; je ne vous ai jamais vu mettre aussi bas.

SIR ANDRÉ. Jamais de ma vie, je crois ; à moins que vous ne m'ayez vu mis bas par le canarie : il me semble qu'il y a des moments où je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien, ou qu'un homme ordinaire ; mais je suis grand mangeur de bœuf, et je crois que cela nuit à mon esprit.

SIR TOBIE. Indubitablement.

SIR ANDRÉ. Si je le croyais, je renoncerais au bœuf. Demain je monte à cheval et je retourne chez moi, sir Tobie.

SIR TOBIE. *For what*, mon cher chevalier ?

SIR ANDRÉ. Que signifie *for what* ? Cela veut-il dire, partez ou restez ? Je regrette de ne pas avoir consacré à l'étude des langues le temps que j'ai donné à l'escrime, à la danse et aux combats d'ours : oh ! que n'ai-je suivi la carrière des beaux-arts !

SIR TOBIE. Vous auriez maintenant une magnifique chevelure.

SIR ANDRÉ. Comment donc ? Est-ce que cela aurait profité à mes cheveux ?

SIR TOBIE. Sans nul doute ; car vous voyez qu'ils ne frisent pas naturellement.

SIR ANDRÉ. Mais ils me vont bien, n'est-ce pas ?

SIR TOBIE. Supérieurement : ils pendent comme du chanvre à une quenouille : un beau jour une ménagère vous prendra entre ses jambes pour filer votre chevelure.

SIR ANDRÉ. Sérieusement je retourne chez moi demain, sir Tobie : votre nièce ne veut voir personne, ou si elle consent à voir quelqu'un, il y a quatre à parier contre un que ce ne sera pas moi. Le duc lui-même, qui habite près d'ici, lui fait sa cour.

SIR TOBIE. Elle ne veut pas de son altesse ; elle ne prendra jamais un époux qui soit au-dessus d'elle par la fortune, l'âge ou l'esprit : je lui en ai entendu faire le serment, et vous pouvez m'en croire.

SIR ANDRÉ. Je resterai encore un mois. Je suis un singulier personnage : il m'arrive quelquefois d'aimer à la fureur les mascarades et les bals.

SIR TOBIE. Excellez-vous dans ces bagatelles, chevalier ?

SIR ANDRÉ. Sous ce rapport, je ne crains en Illyrie aucun de mes égaux ; et pourtant je ne veux pas me comparer à un vieillard.

SIR TOBIE. Que savez-vous faire, en fait de danse, chevalier ?

SIR ANDRÉ. Je découpe à merveille un entrechat.

SIR TOBIE. Moi, je découpe fort bien une entre-côte[1].

SIR ANDRÉ. Pour faire le saut en arrière, je ne crains personne en Illyrie.

SIR TOBIE. Pourquoi ces perfections restent-elles cachées ? pourquoi étendez-vous un rideau devant elles ? Craignez-vous pour elles la poussière qui recouvre le portrait de *Marie coupe-bourse*[2] ? Vous devriez aller à l'église dans une contredanse, et revenir dans un rigodon ! À votre place, ma marche habituelle serait un chassez-croisez, et je n'éternuerais que dans un pas de cinq. Qu'est-ce à dire ? Vivons-nous dans un monde où il faille mettre les talents sous le boisseau ? A voir l'excellente constitution de votre jambe, je parierais qu'elle a été formée sous l'étoile d'un menuet.

SIR ANDRÉ. Elle est vigoureuse et a fort bon air sous un bas couleur de flamme. Nous occuperons-nous de bals ?

SIR TOBIE. De quel autre objet nous occuperions-nous ? Ne sommes-nous pas nés sous le signe du Taureau ?

SIR ANDRÉ. Le Taureau ? c'est la constellation qui influe sur les flancs et le cœur ?

SIR TOBIE. Non ; mais sur les jambes et les cuisses. Que je vous voie faire un entrechat. Ah ! ah ! plus haut ! ah ! ah ! à merveille ! (*Ils sortent.*)

[1] Nous avons l'habitude de rendre les jeux de mots par des équivalents. En anglais, le mot *caper* signifie tout à la fois *entrechat* et *câpre*. *Je découpe à merveille un câpre*, [illegible] sir André ; *je découpe fort bien le mouton*, répond sir Tobie. Le [illegible] de mouton bouilli se mange à la sauce aux câpres. En [illegible], la traduction littérale serait inintelligible.

[2] Célèbre courtisane de [illegible].



OLIVIA, *seule.*
(Acte I, scène V.)

SCÈNE IV.

Une chambre dans le palais ducal.

Entrent VALENTIN et VIOLA, habillée en page, sous le nom de CÉSARIO.

VALENTIN. Si le duc vous continue la même bienveillance, Césario, votre avancement est certain : il ne vous connaît que depuis trois jours, et déjà vous n'êtes plus un étranger pour lui.

VIOLA. Vous craignez l'inconstance de son humeur, ou ma négligence, puisque vous mettez en question la continuation de ses bontés : est-il variable dans ses affections ?

VALENTIN. Non ! croyez-moi.

Entrent LE DUC, CURIO, et diverses personnes de la suite du Duc.

VIOLA, *à Valentin.* Je vous remercie. Voici le duc.

LE DUC. Qui de vous a vu Césario ?

VIOLA. Le voici, seigneur ; il est à vos ordres.

LE DUC, *aux personnes de sa suite.* Écartez-vous un moment. (*A Viola.*) Césario, je t'ai tout confié ; j'ai ouvert à tes yeux le livre de mes pensées les plus secrètes : bon jeune homme, va la trouver ; ne te rebute pas de ses refus ; reste à sa porte, et dis à ses gens que tes jambes y prendront racine jusqu'à ce que tu aies obtenu audience.

VIOLA. Mais, mon noble seigneur, s'il est vrai, comme on le dit, qu'elle soit plongée dans une si profonde douleur, elle ne voudra jamais me recevoir.

LE DUC. Élève la voix, et franchis toutes les limites de la civilité plutôt que de revenir éconduit.

VIOLA. En supposant, seigneur, que je sois admis à lui parler, que lui dirai-je ?

LE DUC. Oh ! alors, déroule à ses regards toute l'ardeur de mon amour ; fais naître son étonnement en lui parlant de ma tendresse ; la peinture de mes tourments sera bien dans ta bouche ; elle prêtera une oreille plus bienveillante à ta jeunesse qu'à un messager d'un aspect plus grave.

VIOLA. Je ne le crois pas, monseigneur.

LE DUC. Crois-le, cher enfant. Car ceux-là calomnieraient ton âge fortuné qui diraient que tu es homme : les lèvres de Diane ne sont pas plus fraîches et plus vermeilles que les tiennes ; tu as la voix argentine et vibrante de la jeune vierge, et je ne sais quoi de féminin est répandu sur toute ta personne. Je sais que ton étoile te prédestine à cette affaire. (*Aux personnes de sa suite.*) Que quatre ou cinq d'entre vous l'accompagnent ; tous si vous voulez ; car je ne suis jamais mieux que quand je suis seul. (*A Viola.*) Réussis dans ce message, et tu vivras aussi indépendant que ton maître ; tu partageras sa fortune.

VIOLA. Je ferai de mon mieux pour vous concilier la dame de vos pensées. (*A part.*) Entreprise hérissée d'obstacles ! malgré le rôle que je joue, je voudrais être sa femme à lui. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent MARIE et LE BOUFFON.

MARIE. Ah çà ! dis-moi où tu as été, sinon je n'ouvrirai pas les lèvres de la largeur d'un crin pour t'excuser auprès de ma maîtresse ; tu seras pendu pour t'être absenté.

LE BOUFFON. Eh bien ! qu'on me pende. Quand on est bien pendu dans ce monde on ne craint aucune cocarde.

MARIE. Prouve cela.

LE BOUFFON. On n'a plus personne à redouter.

MARIE. Voilà une réponse laconique. Je puis te dire d'où vient cette expression : *ne craindre aucune cocarde.*

LE BOUFFON. D'où vient-elle, ma bonne Marie ?

MARIE. C'est une expression de guerre : tu peux hardiment le dire dans tes pasquinades.

LE BOUFFON. Que Dieu donne la sagesse à ceux qui l'ont, et que ceux qui sont fous usent de leurs talents !

MARIE. Tu n'en seras pas moins pendu pour ton absence prolongée ; ou tu seras mis à la porte ; et pour toi cela n'équivaut-il pas à être pendu ?

LE BOUFFON. Une bonne pendaison empêche un mauvais mariage ; et quant à être mis à la porte, l'été y pourvoira.

MARIE. Tu es donc bien résolu ?



MALVOLIO. Hé! hé! madame! hé! hé!
(Acte III, scène IV.)

LE BOUFFON. En aucune manière ; seulement, je suis décidé sur deux points.

MARIE. En sorte que si l'une des agrafes manque, l'autre tiendra ; ou si toutes deux manquent à la fois, tes chausses tomberont sur tes talons.

LE BOUFFON. Pas mal, sur ma foi, pas mal ; allez votre chemin : quand sir Tobie cessera de boire, vous serez la plus spirituelle fille d'Ève qu'il y ait en Illyrie.

MARIE. Chut, faquin ; en voilà assez sur ce chapitre ; ma maîtresse vient, je te conseille de faire prudemment tes excuses. (*Elle sort.*)

Entrent OLIVIA et MALVOLIO.

LE BOUFFON. Esprit, si c'est ton bon plaisir, mets-moi en veine de bouffonnerie : les gens d'esprit qui croient te posséder ne sont souvent que des imbéciles ; moi qui sais fort bien que tu me manques, il est possible que je passe pour un homme sensé ; car que dit Quinapalus ? mieux vaut un fou spirituel qu'un sot homme d'esprit... Dieu vous garde, madame!

OLIVIA. Emmenez-moi cette folle créature.

LE BOUFFON. N'entendez-vous pas, drôles? emmenez madame.

OLIVIA. Va-t'en ; tu es un bien maigre bouffon ; je ne veux plus de toi ; en outre tu deviens malhonnête.

LE BOUFFON. Ce sont deux défauts, madame, qu'une bonne nourriture et de bons conseils corrigeront ; car nourrissez bien le bouffon, et il ne sera plus maigre ; dites à l'homme malhonnête de se corriger ; s'il se corrige, il n'est plus malhonnête ; s'il ne se corrige pas, que le ravaudeur le raccommode : ce qui est corrigé n'est, par le fait, que rapiécé ; la vertu qui transgresse est rapiécée de vice ; le vice qui se réforme est rapiécé de vertu ; si ce syllogisme bien simple peut me servir, tant mieux ; dans le cas contraire, quel remède ? Comme il n'y a de véritable cocuage que le malheur, de même la beauté n'est qu'une fleur... Madame vous a commandé d'emmener cette folle créature ; je vous le répète donc, emmenez madame.

OLIVIA. C'est toi que je leur ai ordonné de faire sortir.

LE BOUFFON. Erreur au suprême degré !... Madame, *cucullus non facit monachum*, ce qui revient à dire que je n'ai pas le cerveau fêlé. Madame, permettez-moi de vous prouver que vous êtes folle.

OLIVIA. Pourrais-tu le prouver ?

LE BOUFFON. Fort habilement, mon aimable dona.

OLIVIA. Voyons tes preuves...

LE BOUFFON. Madame, il faut que je vous catéchise ; ma bonne petite souris de vertu, répondez-moi.

OLIVIA. Eh bien ! en l'absence d'autre futilité, je te permets de prouver ton dire.

LE BOUFFON. Ma chère dame, pourquoi êtes-vous affligée?

OLIVIA. Cher bouffon, à cause de la mort de mon frère.

LE BOUFFON. Je pense que son âme est en enfer, madame.

OLIVIA. Je sais que son âme est au ciel, bouffon.

LE BOUFFON. Madame, vous êtes bien folle de vous affliger de ce que l'âme de votre frère est au ciel. Emmenez cette folle, messieurs.

OLIVIA. Que pensez-vous de ce bouffon, Malvolio? Ne fait-il pas des progrès?

MALVOLIO. Oui, madame ; et il ne cessera d'en faire jusqu'à ce qu'il soit secoué par le râle de la mort ; la débilité de l'âge, qui altère la raison du sage, ne fait qu'ajouter au mérite du bouffon.

LE BOUFFON. Dieu vous envoie, monsieur, une prompte débilité pour perfectionner votre folie! Sire Tobie jure que je ne suis point un renard; mais il ne parierait pas deux pence que vous n'êtes pas un sot.

OLIVIA. Que dites-vous à cela, Malvolio?

MALVOLIO. Je m'étonne que madame se plaise à entendre un aussi insipide coquin ; je lui ai vu l'autre jour river son clou par un bouffon vulgaire qui n'a pas plus de cervelle qu'un caillou. Regardez-le maintenant ; il est déjà tout interloqué : si vous ne riez avec lui, et ne vous offrez de vous-même à ses épigrammes, sa bouche est bâillonnée. D'honneur ! que je considère les gens sensés qui font cas

de ces sortes de fous, comme ne valant guère mieux que la marotte des bouffons qu'ils applaudissent !

OLIVIA. Oh ! vous avez la maladie de l'amour-propre, Malvolio, et tout semble fade à votre palais malade. Quand on a le cœur franc, généreux, sans reproche, on prend pour des boulettes de sarbacane ce que vous prenez pour des boulets de canon ; il n'y a rien de blessant dans les railleries d'un bouffon avoué, et rien de railleur dans les censures d'un homme sage et discret.

LE BOUFFON. Que Mercure vous confère le don de mentir pour avoir si bien parlé des fous !

Rentre MARIE.

MARIE. Madame, il y a à la porte extérieure un jeune homme comme il faut qui désirerait vous parler.

OLIVIA. De la part du duc Orsino, sans doute?

MARIE. Je l'ignore, madame. C'est un beau jeune homme, fort bien accompagné.

OLIVIA. Quel est celui de mes gens qui cause là-bas avec lui ?

MARIE. Sir Tobie, madame, votre parent.

OLIVIA, *à Marie*. Qu'on l'écarte, je vous prie : tous ses discours sont d'un insensé : honte sur lui ! (*Marie sort.*) Allez, Malvolio ; si c'est un message du duc, je suis malade, ou je ne suis pas chez moi ; dites tout ce que vous voudrez pour m'en débarrasser. (*Malvolio sort.*) Tu vois, mon fou, que tes bouffonneries commencent à vieillir et qu'elles déplaisent aux gens.

LE BOUFFON. Madame, vous avez parlé pour nous comme si vous aviez un fou pour fils aîné ! Que Jupiter lui bourre le crâne de cervelle, car voici venir un de vos parents qui ne l'a pas très-bien garni.

Entre SIR TOBIE BELCH.

OLIVIA. Sur mon honneur, il est à moitié ivre... Qui est-ce qui vient d'arriver, mon oncle ?

SIR TOBIE. Un monsieur.

OLIVIA. Un monsieur ? quel monsieur ?

SIR TOBIE. [illegible]... La peste soit de ces harengs marinés ! (*Se tournant vers le Bouffon.*) Eh bien, sot !

LE BOUFFON. Mon bon sir Tobie...

OLIVIA. Mon oncle, comment vous êtes-vous mis de si bonne heure dans cette léthargie ?

SIR TOBIE. Cette liturgie ! que m'importe à moi la liturgie ? Je vous dis qu'il y a un individu à la porte.

OLIVIA. Quel est-il ?

SIR TOBIE. Qu'il soit le diable s'il veut, je ne m'en soucie guère, je vous en donne ma parole : oui, cela m'est égal. (*Il sort.*)

OLIVIA. A quoi ressemble un ivrogne, bouffon ?

LE BOUFFON. A un noyé, à un bouffon, à un fou ; une rasade de trop en fait un bouffon, une seconde le rend fou, une troisième le noie.

OLIVIA. Va chercher le coroner [1], et qu'il vienne verbaliser sur mon oncle : il est au troisième degré de l'ivresse : il est noyé ; aie l'œil sur lui.

LE BOUFFON. Il n'est encore que fou, madame : le bouffon [illegible] du fou. (*Le Bouffon sort.*)

Rentre MALVOLIO.

MALVOLIO. Madame, ce jeune homme veut absolument vous parler. [illegible] malade ; il m'a répondu [illegible] qu'il désire vous [illegible] dormiez, il a prétendu [illegible] Que dois-je [illegible] ? Il est [illegible] de tous les refus.

OLIVIA. [illegible]

MALVOLIO. [illegible]

OLIVIA. [illegible]

MALVOLIO. [illegible]

OLIVIA. [illegible]

[1] [illegible]

[2] [illegible] sur lequel on [illegible]

MALVOLIO. Pas des meilleures ; il prétend vous parler, que vous le vouliez ou non.

OLIVIA. Comment est sa personne ? quel est son âge ?

MALVOLIO. Il est trop jeune pour un homme, pas assez pour un adolescent : il est comme le pois dont l'enveloppe est encore tendre, ou comme le fruit qui commence à se colorer : il est arrivé à cet âge de la vie qui sépare l'enfance de la virilité. Il a fort bonne mine et parle avec beaucoup de pétulance ; on dirait qu'il lui reste encore du lait de sa mère.

OLIVIA. Faites-le venir ; appelez ma femme de chambre.

MALVOLIO, *appelant*. Mademoiselle, madame vous appelle.

Rentre MARIE.

OLIVIA. Donne-moi mon voile, abaisse-le sur mon visage. Nous allons recevoir une nouvelle ambassade d'Orsino.

Entre VIOLA.

VIOLA. Laquelle est l'honorable maîtresse du logis?

OLIVIA. Parlez-moi, je répondrai pour elle. Que voulez-vous ?

VIOLA. Beauté radieuse, exquise, incomparable, veuillez me dire, je vous prie, si vous êtes la dame de la maison, car je ne l'ai jamais vue. Je ne voudrais placer ma harangue qu'à bon escient ; car, outre qu'elle est admirablement bien tournée, je l'ai apprise par cœur avec le plus grand soin. Aimables beautés, ne me faites point essuyer de dédains ; la plus légère marque de défaveur me serait extrêmement pénible.

OLIVIA. De quelle part venez-vous, monsieur ?

VIOLA. Je ne suis guère en état de dire autre chose que ce que j'ai étudié, et cette question s'écarte de mon rôle. Bonne et aimable dame, dites-moi positivement si vous êtes la maîtresse du logis, afin que je puisse commencer ma harangue.

OLIVIA. Êtes-vous comédien ?

VIOLA. Non, je vous assure ; et néanmoins je vous jure par les griffes mêmes de la méchanceté, que je ne suis pas ce que je représente. Êtes-vous la dame de la maison ?

OLIVIA. Si je n'usurpe point un titre immérité, je la suis.

VIOLA. Si vous l'êtes, vous usurpez très-certainement ; car ce qui est à vous pour en faire don n'est pas à vous pour le garder. Mais ceci s'écarte de l'objet de ma mission : je vais entamer ma harangue à votre louange ; puis je vous ferai connaître le fond de mon message.

OLIVIA. Dites-moi tout de suite ce qu'il a d'important, je vous dispense de l'éloge.

VIOLA. Hélas ! j'avais pris tant de peine à l'étudier, et il est si poétique !

OLIVIA. Il n'en est que plus faux ; gardez-le, je vous prie ; on m'a dit que vous faisiez tapage à ma porte, et si je vous ai reçu, c'est plutôt par curiosité que pour vous entendre. Si vous êtes dans votre bon sens, retirez-vous ; si vous n'êtes pas dépourvu de raison, soyez bref ; je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à échanger avec vous des propos oiseux.

MARIE. Voulez-vous mettre à la voile, monsieur ? voici votre chemin.

VIOLA. Non, cher mousse, je flotterai quelque temps encore dans ces eaux. (*A Olivia.*) Calmez un peu votre géant, belle dame.

OLIVIA. Qu'avez-vous à me dire ?

VIOLA. Je suis chargé d'un message.

OLIVIA. Ce doit être quelque message bien terrible, si j'en juge par ce redoutable préambule. Parlez.

VIOLA. Nulle autre que vous ne doit m'entendre : ce n'est ni d'une déclaration de guerre, ni de l'imposition d'un tribut qu'il s'agit ; mes paroles sont aussi pacifiques qu'importantes.

OLIVIA. Pourtant vous avez débuté avec un peu de rudesse. Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

VIOLA. La rudesse que j'ai montrée était dans mon rôle. Ce que je suis et ce que je veux sont des secrets aussi intimes que l'amour d'une vierge. C'est chose sacrée pour votre oreille, profane pour toute autre.

OLIVIA, *à Marie*. Laisse-nous seuls ; je veux entendre cette chose sacrée. (*Marie sort.*) Voyons, monsieur, quel est votre texte ?

VIOLA. Charmante dame, —

OLIVIA. Doctrine consolante et qui fournit ample matière. Où est votre texte ?

VIOLA. Dans le cœur d'Orsino.

OLIVIA. Dans son cœur ? dans quel chapitre de son cœur ?

VIOLA. Pour répondre méthodiquement, je vous dirai que c'est dans le premier chapitre de son âme.

OLIVIA. Oh ! je l'ai déjà lu ; c'est pure hérésie. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

VIOLA. Madame, permettez que je voie votre visage.

OLIVIA. Votre maître vous a-t-il chargé de quelque message pour ma figure ? vous sortez maintenant de votre texte : toutefois je veux bien écarter le rideau, et vous montrer le tableau. Tenez, monsieur, voilà le portrait de ce que je fus : n'est-il pas bien fait ? (*Elle écarte son voile.*)

VIOLA. Admirablement bien fait, si tout cela est l'œuvre de Dieu.

OLIVIA. Il est en bon état, à l'épreuve du vent et de la pluie.

VIOLA. C'est l'incarnat de la beauté, habilement nuancé de lis et de roses par la main délicate de la nature elle-même. Madame, vous êtes la femme la plus cruelle qui respire, si vous emportez au tombeau tous ces charmes sans en laisser au monde une copie.

OLIVIA. O monsieur ! je n'aurai pas le cœur si dur ; je prétends bien laisser plus d'une copie de ma beauté : j'en ferai faire l'inventaire détaillé, qui sera consigné dans mon testament : par exemple, *item* deux lèvres passables ; *item* deux yeux gris avec leurs paupières ; *item* une gorge, un menton, et cætera. Vous a-t-on envoyé pour me louer ?

VIOLA. Je vois ce que vous êtes : vous avez un excès de fierté ; mais, fussiez-vous le diable, vous n'en êtes pas moins belle. Mon seigneur et maître vous aime ; oh ! un amour tel que le sien doit obtenir sa récompense, n'eussiez-vous point d'égale en beauté.

OLIVIA. Comment m'aime-t-il ?

VIOLA. Avec adoration, avec des flots de larmes, avec des gémissements d'amour pareils à la foudre qui gronde, avec des soupirs de feu.

OLIVIA. Votre maître connaît mes intentions ; je ne puis l'aimer ; toutefois je le suppose vertueux, je le sais noble, opulent ; d'une jeunesse pure et sans tache, bien famé, libéral, instruit, vaillant, bien fait et gracieux de sa personne ; cependant je ne puis l'aimer ; il y a longtemps qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

VIOLA. Si je vous aimais comme mon maître vous aime, si je souffrais ce qu'il souffre, et menais comme lui une vie qui n'est qu'une longue mort, je ne trouverais point de sens à vos refus et ne les comprendrais pas.

OLIVIA. Eh bien, que feriez-vous ?

VIOLA. Je me bâtirais à votre porte une cabane de saule, et mes cris redemanderaient mon âme retenue prisonnière dans votre demeure ; je composerais les chants fidèles d'un amour dédaigné, et les chanterais tout haut dans l'ombre de la nuit ; ma voix ferait répéter votre nom à l'écho des collines, et l'air frappé de mes accents redirait au loin : Olivia ! Oh ! vous n'auriez point de repos entre les deux éléments, l'air et la terre, que vous n'eussiez eu pitié de moi.

OLIVIA. Vous pourriez beaucoup. Quelle est votre naissance ?

VIOLA. Supérieure à ma fortune, qui néanmoins est suffisante ; je suis gentilhomme.

OLIVIA. Retournez vers votre maître ; je ne puis l'aimer ; il est inutile qu'il envoie de nouveau, à moins que vous ne reveniez pour me dire comment il aura pris ma réponse. Adieu, je vous remercie de vos peines ; dépensez cela à mon intention. (*Elle lui offre une bourse.*)

VIOLA. Je ne suis point un messager à gages, madame ; gardez votre bourse ; c'est mon maître et non moi que vous devez récompenser. Puisse l'amour donner un cœur de rocher à celui que vous aimerez ; et puisse votre tendresse, comme celle de mon maître, n'être payée que par le mépris ! Adieu, beauté cruelle. (*Viola sort.*)

OLIVIA. *Quelle est votre naissance ? — Supérieure à ma fortune, qui néanmoins est suffisante ; je suis gentilhomme.* [illegible]

invisible et subtile, se sont furtivement glissées dans mes yeux prévenus. Eh bien ! soit. — Holà ! Malvolio !

Rentre MALVOLIO.

MALVOLIO. Qu'ordonnez-vous, madame ?

OLIVIA. Courez après ce petit mutin de messager, l'envoyé du duc : il m'a laissé cette bague malgré moi ; dites-lui que je n'en veux pas. Recommandez-lui de ne pas flatter son maître d'inutiles espérances ; je ne saurais être à lui. Si ce jeune homme veut repasser demain, je lui expliquerai mes raisons. Dépêchez-vous, Malvolio.

MALVOLIO. J'y cours, madame. (*Il sort.*)

OLIVIA. Je ne sais pas ce que je fais, et je crains bien que mes yeux n'aient fait illusion à mon jugement. Destin, montre ta puissance. Nous ne disposons pas de nous-mêmes ; ce qui est décrété doit être ; eh bien, que cela soit. (*Elle sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le rivage de la mer.

Arrivent ANTONIO et SÉBASTIEN.

ANTONIO. Et vous voulez partir ? et vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

SÉBASTIEN. Non, je vous en conjure : mon étoile luit sur moi d'une clarté sinistre ; la maligne influence de ma destinée pourrait se communiquer à la vôtre ; je vous supplie donc de me quitter, et de me laisser porter seul mes malheurs : ce serait mal reconnaître votre amitié que de vous en faire partager le fardeau.

ANTONIO. Veuillez au moins me dire où vous allez.

SÉBASTIEN. Non, certes ; le but de mon voyage n'est déterminé que par le caprice. Cependant je remarque en vous une réserve pleine de délicatesse, qui répugne à me faire dire ce que je veux tenir secret ; c'est pour moi une raison de plus pour me découvrir à vous. Sachez donc, Antonio, que mon nom n'est pas Rodrigue, mais Sébastien. Mon père était ce Sébastien de Messine dont sans nul doute vous avez entendu parler : il laissa après lui deux enfants, moi et une sœur, tous deux nés à la même heure ; et plût au ciel que notre mort eût été simultanée comme notre naissance ! mais vous en avez ordonné autrement, car une heure avant que votre humanité m'arrachât aux vagues de la mer, ma sœur avait péri au milieu des flots !

ANTONIO. O jour funeste !

SÉBASTIEN. Bien qu'on prétendît qu'elle me ressemblait beaucoup, néanmoins elle était réputée belle ; il ne m'appartient pas de décider à cet égard ; mais ce que je puis affirmer hardiment, c'est que l'envie elle-même eût rendu hommage à la beauté de son âme : hélas ! elle est noyée au sein des flots amers, et moi, sous un torrent d'amères larmes vous me voyez noyer son souvenir.

ANTONIO. Excusez, seigneur, la chétive hospitalité que je vous ai offerte.

SÉBASTIEN. Pardonnez-moi, cher Antonio, l'embarras que je vous ai causé.

ANTONIO. Si vous ne voulez payer mon amitié d'un mortel déplaisir, permettez que je vous accompagne et vous serve.

SÉBASTIEN. Si vous ne voulez défaire ce que vous avez fait, et donner la mort à celui que vous avez sauvé, n'exigez pas cela de moi. Recevez mes adieux : je porte un cœur facile à s'attendrir, et la sensibilité maternelle est encore tellement empreinte dans ma nature, que pour peu que vous insistiez, mes larmes vont me trahir. Je vais à la cour du comte Orsino : adieu. (*Il s'éloigne.*)

ANTONIO. Que la faveur de tous les dieux t'accompagne ! J'ai de nombreux ennemis à la cour d'Orsino, sans quoi je ne tarderais pas à t'y rejoindre. Mais arrive ce qui voudra, mon attachement pour toi est si vif, que les dangers me sembleront un jeu, et je veux y aller. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Une rue.

Arrive VIOLA, puis MALVOLIO.

MALVOLIO. N'étiez-vous pas tout à l'heure avec la comtesse Olivia ?

VIOLA. Je sors d'auprès d'elle, monsieur, et [illegible] d'un assez bon pas, je n'ai eu que le temps de venir jusqu'ici.

MALVOLIO. Elle vous renvoie cette bague, monsieur ; vous auriez pu m'épargner la commission et reprendre vous-même cet anneau. Elle désire que vous donniez à votre maître l'assurance formelle qu'elle ne veut pas de lui ; elle espère en outre que vous ne vous permettrez plus de revenir la voir dans les intérêts du comte, à moins que ce ne soit pour lui rapporter la manière dont il aura pris ce refus. Sur ce, reprenez cette bague.

VIOLA. Elle l'a acceptée de ma main ; je n'en veux point.

MALVOLIO. Allons, vous la lui avez méchamment jetée, et sa volonté est que vous la repreniez : si elle vaut la peine qu'on se baisse pour la ramasser, la voilà par terre devant vous, (*il jette la bague aux pieds de Viola*) sinon qu'elle appartienne à qui la trouvera. (*Il s'éloigne.*)

VIOLA. Je ne lui ai point laissé de bague : quelle est l'intention de cette dame ? mon extérieur l'aurait-il charmée ? La destinée veuille qu'il n'en soit rien ! Elle m'a beaucoup regardée, à tel point que ses yeux semblaient avoir enchaîné sa langue ; car en me parlant elle était préoccupée, et ses discours étaient sans suite. Elle m'aime, je n'en saurais douter ; ce message incivil est une ruse de sa passion pour m'inviter à la revoir. Elle ne veut point de la bague de mon maître !... mais il ne lui en a point envoyé. Je suis l'homme qu'elle convoite ; s'il en est ainsi (et je n'en saurais douter), pauvre femme, mieux vaudrait pour toi être éprise d'un rêve. Tout déguisement est coupable ; c'est une arme donnée à l'ennemi du genre humain. Le cœur d'une femme est une cire molle ; combien il est facile aux hommes trompeurs d'y graver leur empreinte ! Hélas ! la faute en est non à nous, mais à notre faiblesse, car telles la nature nous a faites, telles nous sommes. Comment tout ceci s'arrangera-t-il ? mon maître l'aime passionnément ; moi, pauvre fille déguisée, je suis amoureuse de lui ; et elle, dans sa méprise, paraît s'être amourachée de moi. Que résultera-t-il de tout cela ? Comme homme, je dois renoncer à obtenir l'amour de mon maître ; comme femme, quels soupirs inutiles, quelles douleurs sans fruit je prépare à l'infortunée Olivia ! O temps ! c'est à toi et non à moi à débrouiller tout cela ; c'est un nœud trop compliqué pour que je le dénoue. (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH et SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR TOBIE. Approchez, sir André ; ne pas être couché à minuit passé, c'est être levé de bonne heure ; et vous connaissez le vieil adage : *Diluculo surgere*...

SIR ANDRÉ. Non, ma foi, je ne le connais pas ; je sais seulement que se coucher tard, c'est se coucher tard.

SIR TOBIE. Fausse conclusion, que je déteste comme un verre vide : être debout après minuit, et alors se coucher, c'est être matinal ; d'où je conclus que se coucher après minuit, c'est se coucher de bonne heure. Notre existence ne se compose-t-elle pas des quatre éléments ?

SIR ANDRÉ. On le dit ; mais je crois plutôt qu'elle se compose de manger et de boire.

SIR TOBIE. Vous êtes un savant ; mangeons donc et buvons, morbleu. Marie, une bouteille de vin !

Entre LE BOUFFON.

SIR ANDRÉ. Parbleu, voici le fou qui vient.

LE BOUFFON. Comment va, mes enfants ? avez-vous jamais vu un trio comme nous ?

SIR TOBIE. Nigaud, sois le bien venu ; voyons, chante-nous un air.

SIR ANDRÉ. Ce fou, sur ma parole, a une excellente voix ; je donnerais quarante shillings pour avoir une jambe et une voix comme lui. Hier soir tu étais en veine de bouffonneries gracieuses, quand tu nous as parlé de Pigrogromitus, des Vapiens passant la ligne équinoxiale ; c'était vraiment délicieux. Je t'ai envoyé six pence pour ta particulière ; les as-tu reçus ?

LE BOUFFON. J'ai mis en poche votre cadeau, car Malvolio a le nez fin ; ma belle a la main blanche, et la maison du [illegible] n'est pas un cabaret.

SIR ANDRÉ. Excellent ! Ma foi, tout considéré, voilà des bouffonneries comme je les aime. A présent, une chanson.

SIR TOBIE. Avance ; voilà six pence pour toi : chante-nous quelque chose.

SIR ANDRÉ. Tiens, voilà encore six pence de moi : quand un chevalier donne...

LE BOUFFON. Voulez-vous une chanson d'amour, ou une chanson morale ?

SIR TOBIE. Une chanson d'amour, une chanson d'amour.

SIR ANDRÉ. Oui, oui, je me soucie peu de la morale.

LE BOUFFON *chante.*

Où fuyez-vous, ô ma belle maîtresse ?
Prêtez l'oreille à votre amant
Qui va vous dire un air charmant ;
Arrêtez un peu ; qui vous presse ?
Ces oiseaux voyageurs, qu'on nomme les amours,
Au logis reviennent toujours.

SIR ANDRÉ. C'est parfait, en vérité.

SIR TOBIE. Bien, bien !

LE BOUFFON *chante.*

L'amour n'a qu'un bien court destin,
Il n'est rien tel que la gaîté présente ;
L'avenir est trop incertain ;
Pour qui diffère, point de récolte abondante.
Baisez-moi donc, ô mon amour !
Vos vingt ans ont si bonne grâce !
Jeunesse ne dure qu'un jour,
Et c'est une étoffe qui passe.

SIR ANDRÉ. Une voix melliflue, foi de loyal chevalier !

SIR TOBIE. Une voix contagieuse !

SIR ANDRÉ. Contagieuse et douce tout à la fois, sur ma parole.

SIR TOBIE. C'est une contagion pleine de douceur. Voyons, êtes-vous d'avis de boire jusqu'à ce que le firmament tourne ? ou bien éveillerons-nous la chouette par un trio capable de transporter au troisième ciel l'âme d'un tisserand ? Cela vous va-t-il ?

SIR ANDRÉ. Oui, certes, et de grand cœur : je suis un habile chien pour attraper un air.

LE BOUFFON. Par Notre-Dame, je vous crois ; il y a des chiens qui attrapent supérieurement.

SIR ANDRÉ. Sans nul doute ; chantons l'air : *Tais-toi, coquin, tais-toi.*

LE BOUFFON. *Tais-toi, coquin ?* Chevalier, il faut vous résigner à vous entendre appeler coquin.

SIR ANDRÉ. Ce ne sera pas la première foi. Allons, fou, chante. L'air commence ainsi : *Tais-toi*...

LE BOUFFON. Je ne commencerai jamais, si je me tais.

SIR ANDRÉ. En voilà une bonne, ma foi ; voyons, commence. (*Ils chantent.*)

Entre MARIE.

MARIE. Quel sabbat nous faites-vous là ? Si ma maîtresse n'a pas appelé son intendant Malvolio, et ne lui a pas ordonné de vous mettre à la porte, je veux n'être crue de ma vie.

SIR TOBIE. Ma nièce ne sait ce qu'elle dit ; nous sommes des politiques, nous autres ; Malvolio est un cuistre ; et nous, nous sommes trois joyeux compères. Ma nièce et moi, ne sommes-nous pas consanguins ? ne suis-je pas son sang ? Fi donc ! fi !

Il chante.

A Babylone naguère,
Un homme vivait, dit-on...

LE BOUFFON. Sur ma vie, le chevalier est d'admirable humeur.

SIR ANDRÉ. Il s'en tire assez bien quand il est en veine ; moi de même. Il s'en acquitte de meilleure grâce, et moi avec plus de naturel.

SIR TOBIE *chante.*

Le douzième jour de décembre...

MARIE. Pour l'amour de Dieu, taisez-vous !

Entre MALVOLIO.

MALVOLIO. Messieurs, êtes-vous fous ? ou qu'êtes-vous donc ? Êtes-vous dépourvus de bon sens, de savoir-vivre et de politesse, au point de faire un vacarme de chaudronniers à cette heure de la nuit ? Prenez-vous la maison de madame pour un cabaret, que vous venez ici miauler vos airs de tailleur sans pitié ni remords ? ne gardez-vous aucune mesure ? n'avez-vous aucun respect des lieux, des personnes et de l'heure ?

SIR TOBIE. Monsieur, nous avons gardé la mesure dans nos trios. Allez vous faire pendre.

MALVOLIO. Sir Tobie, je dois vous parler sans détour. Madame m'a ordonné de vous dire que, bien qu'elle vous reçoive comme son parent, elle n'a rien de commun avec vos désordres. Si vous pouvez établir une ligne de séparation entre vous et vos déportements, vous serez le bien venu à la maison ; dans le cas contraire, s'il vous plaisait de prendre congé d'elle, elle vous ferait ses adieux avec grand plaisir.

SIR TOBIE *chante.*

Il faut partir ; ma maîtresse l'ordonne.

MARIE. Sir Tobie, de grâce...

LE BOUFFON *chante.*

Voyez ses yeux mourants ; sa vigueur l'abandonne.

MALVOLIO. Est-il possible?

SIR TOBIE *chante.*

Je ne mourrai jamais, jamais en vérité.

LE BOUFFON *chante.*

Tu mens, imposteur effronté.

MALVOLIO. Je suis très-disposé à le croire.

SIR TOBIE *chante.*

Lui dirai-je de déguerpir?

LE BOUFFON *chante.*

Où le sot veut-il en venir?

SIR TOBIE *chante.*

Lui dirai-je : Partez, beau sire?

LE BOUFFON *chante.*

Nenni, nenni, nenni, beau sire ;
Tu n'oserais pas le lui dire.

SIR TOBIE. Nous ne gardons aucune mesure? Tu mens, drôle ! Es-tu autre chose qu'un intendant? Crois-tu, parce que tu es vertueux, qu'il n'y aura plus ni ale ni galettes?

LE BOUFFON. Oui, par sainte Anne ; et le gingembre aussi nous brûlera la bouche.

SIR TOBIE, *au Bouffon.* Tu as raison. (*A Malvolio.*) Va, maraud, va faire reluire ta chaîne avec de la mie de pain. (*A Marie.*) Apportez-nous du vin, Marie.

MALVOLIO. Mademoiselle Marie, si vous préférez les bonnes grâces de madame à son mécontentement, vous ne prêterez pas les mains à cette conduite incivile ; elle en sera informée, je vous le jure. (*Il sort.*)

MARIE. Va secouer tes oreilles.

SIR ANDRÉ. Il y a une chose qui serait une aussi bonne œuvre que de boire quand on a faim, ce serait de le provoquer en duel, puis de lui faire manquer de parole et de le mystifier.

SIR TOBIE. Faites cela, chevalier ; je vous rédigerai un cartel, ou bien je lui transmettrai verbalement l'expression de votre indignation.

MARIE. Mon cher sir Tobie, patientez encore cette nuit ; depuis l'entrevue du jeune page du comte avec ma maîtresse, elle est fort troublée. Quant à monsieur Malvolio, abandonnez-le-moi : si je ne lui inflige pas la mystification la plus complète, si je ne le livre pas à votre risée, croyez que je n'ai pas assez d'intelligence pour me tenir droite dans mon lit ; laissez-moi faire.

SIR TOBIE. Instruis-nous, instruis-nous ; mets-nous au fait du personnage.

MARIE. Sachez donc que ce Malvolio est une espèce de puritain.

SIR ANDRÉ. Oh ! si je le pensais, je le battrais comme un chien.

SIR TOBIE. Quoi ! parce qu'il est puritain? Mon cher chevalier, quelle est pour cela votre exquise raison ?

SIR ANDRÉ. Je n'ai pas d'exquise raison pour cela, mais j'ai de fort bonnes raisons.

MARIE. C'est un vrai puritain, vous dis-je, et tout ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde ; un sot plein d'affectation, qui sait par cœur les affaires d'état sans les avoir jamais étudiées, et nous débite sa science comme un faucheur abat du foin ; un butor tout bouffi de vanité, et tellement entiché de ses perfections, qu'il croit fermement qu'une femme ne peut le regarder sans être amoureuse de lui ; c'est sur cette dernière manie que je fonde la notable vengeance que je lui prépare.

SIR TOBIE. Que ferez-vous ?

MARIE. Je jetterai sur son chemin de mystérieuses épîtres d'amour, dans lesquelles il sera fait allusion à la couleur de sa barbe, à la forme de sa jambe, à sa tournure, à sa démarche, à l'expression de ses yeux, à son front, à son teint, en sorte qu'il ne puisse manquer de s'y reconnaître ! mon écriture ressemble beaucoup à celle de votre nièce, ma maîtresse ; et dans une lettre dont on aurait oublié le sujet, il serait difficile de les distinguer.

SIR TOBIE. Excellent ! je flaire un complot.

SIR ANDRÉ. J'ai aussi bon nez que vous.

SIR TOBIE. Il croira, par le contenu des lettres que vous laisserez tomber sur son passage, qu'elles sont de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIE. Mon projet est effectivement un cheval de cette couleur-là.

SIR ANDRÉ. Et votre cheval fera de lui un âne.

MARIE. Sans aucun doute.

SIR ANDRÉ. Oh ! ce sera admirable.

MARIE. Ce sera un plaisir de roi, je vous assure ; je suis certaine que ma médecine fera effet sur lui. Je vous mettrai tous deux de planton, et le fou fera le troisième, près de l'endroit où la lettre en question s'offrira à ses regards ; vous serez témoins de la manière dont il l'interprétera. Pour ce soir, allez au lit et préparez-vous au résultat de demain. Adieu. (*Elle sort.*)

SIR TOBIE. Bonne nuit, Penthésilée.

SIR ANDRÉ. Sur ma parole, c'est une maîtresse fille.

SIR TOBIE. C'est une levrette de bonne race et qui m'adore. Qu'en dites-vous ?

SIR ANDRÉ. Il fut un temps aussi où on m'adorait.

SIR TOBIE. Allons nous mettre au lit, chevalier. Il vous faudra encore envoyer querir de l'argent.

SIR ANDRÉ. Si je n'obtiens pas votre nièce, je suis joliment enfoncé.

SIR TOBIE. Envoyez chercher de l'argent, chevalier ; si, en fin de compte, vous ne l'obtenez pas, dites que je suis un âne.

SIR ANDRÉ. Je vous promets que je n'y manquerai pas ; prenez-le comme il vous plaira.

SIR TOBIE. Allons, venez, nous prendrons du vin chaud ; il est maintenant trop tard pour se coucher. Venez, chevalier, venez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, VIOLA, CURIO et autres.

LE DUC. Qu'on nous donne de la musique. — Bonjour, mes amis. — Mon cher Césario, redis-moi ce morceau de chant, cette vieille et antique ballade que j'ai entendue hier soir ; il me semble qu'elle soulageait ma passion plus que les airs légers et les paroles banales de notre époque futile et frivole : allons, un couplet seulement.

CURIO. Je demande pardon à votre seigneurie, mais celui qui l'a chantée n'est pas ici en ce moment.

LE DUC. Qui était-ce donc?

CURIO. Feste le bouffon, seigneur ; un fou qu'affectionnait beaucoup le père de la comtesse Olivia : il doit être quelque part dans le palais.

LE DUC. Allez le chercher, et qu'on joue l'air en attendant. (*Curio sort. La musique se fait entendre.*)

LE DUC, *continuant.* Approche, mon enfant ; si jamais il t'arrive d'aimer, dans tes douces angoisses souviens-toi de moi ; car tel je suis, tels sont tous les amants véritables, changeants et mobiles dans toute chose, hormis dans la constante image de l'objet aimé. Comment trouves-tu cet air ?

VIOLA. Il fait résonner l'écho du cœur, ce trône de l'amour.

LE DUC. Tu en parles en maître : je parie que, malgré ta jeunesse, tes yeux se sont déjà fixés sur les traits d'une femme que tu aimes ; n'est-il pas vrai, mon enfant?

VIOLA. Un peu, avec la permission de votre altesse.

LE DUC. Quelle espèce de femme est-ce ?

VIOLA. Elle vous ressemble.

LE DUC. En ce cas, elle n'est pas digne de toi. Quel est son âge ?

VIOLA. A peu près le vôtre, monseigneur.

LE DUC. Par le ciel, elle est trop âgée ; que la femme choisisse un homme plus âgé qu'elle, elle n'en sera que plus assortie à son époux, et conservera plus longtemps sa place dans son cœur ; car, mon enfant, nous avons beau nous vanter, nos affections sont plus changeantes que celles des femmes : elles sont plus fragiles, plus capricieuses, plus vacillantes ; elles s'usent et s'éteignent plus tôt.

VIOLA. Je le crois, seigneur.

LE DUC. Que ta fiancée soit donc plus jeune que toi, si tu veux que ton affection soit durable; car les femmes sont comme les roses; leur beauté n'est pas plutôt épanouie qu'elle se fane et meurt.

VIOLA. Il est vrai. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi? leur sort est de se flétrir au moment où elles atteignent la perfection.

Rentre CURIO, accompagné du BOUFFON.

LE DUC. Ami, chante-nous la ballade que nous avons entendue hier soir; écoute-la, Césario, elle est antique et simple; les vieilles femmes la chantent en filant ou tricotant au soleil, et les jeunes filles en faisant aller la navette. Elle est naïve et vraie; elle respire l'innocence de l'amour et la simplicité des premiers âges.

LE BOUFFON. Êtes-vous prêt, seigneur?

LE DUC. Oui, chante, je te prie.

LE BOUFFON *chante.*

O trépas! viens fermer mes yeux!
Couchez dans le cyprès¹ ma dépouille mortelle.
Mon âme, envolez-vous aux cieux!
J'expire sous les coups d'une beauté cruelle.
Oh! préparez mon blanc linceul!
Que l'if funèbre le décore.
Mon trépas, nul ne le déplore;
Pas une fleur sur mon cercueil!
Nul ami ne suivra mon deuil.
Que je sois inhumé sans gloire
Dans quelque vallon écarté,
Où nul amant ne soit tenté
D'offrir des pleurs à ma mémoire.

LE DUC. Tiens, voilà pour ta peine.

LE BOUFFON. Il n'y a point de peine; c'est un plaisir pour moi que de chanter.

LE DUC. En ce cas, c'est ton plaisir que je paye.

LE BOUFFON. Vous dites vrai, seigneur: tôt ou tard il faut payer le plaisir.

LE DUC. Tu peux maintenant nous quitter.

LE BOUFFON. Que le dieu de la mélancolie vous protége, et que votre tailleur vous fasse un manteau de taffetas moiré, car votre âme est une véritable opale! Je voudrais voir les hommes d'une étoffe aussi constante, embarqués sur l'Océan, sans but arrêté, sans destination fixe, s'occupant de toute chose et tournant leur voile à tout vent; car c'est là le moyen de faire de rien un voyage profitable. Adieu. (*Le Bouffon sort.*)

LE DUC. Que tout le monde se retire! (*Tous sortent, à l'exception de Viola.*)

LE DUC, *continuant.* Césario, va trouver de nouveau ma cruelle souveraine; dis-lui que mon amour, plus noble que l'univers entier, dédaigne des terres méprisables; dis-lui que ces biens que lui a départis la fortune, j'en fais aussi peu de cas que de la fortune elle-même; mais que ce qui attire mon âme, c'est ce miracle de perfection, ce joyau inestimable dont la nature l'a parée.

VIOLA. Mais s'il lui est impossible de vous aimer, seigneur?

LE DUC. Je ne saurais accepter une pareille réponse.

VIOLA. Il le faut pourtant, seigneur. Supposons qu'une dame, et peut-être cette dame existe, éprouve pour vous des angoisses de cœur aussi grandes que celles que vous endurez pour Olivia: vous ne pouvez l'aimer, vous le lui dites; ne faut-il pas qu'elle se contente de cette réponse?

LE DUC. Une poitrine de femme ne saurait supporter les battements d'une passion aussi forte que celle que l'amour m'a mise au cœur; nul cœur de femme n'est assez vaste pour en contenir autant; le leur n'a nulle retenue. Hélas! leur amour n'est qu'une sorte d'appétit; le sentiment n'y est pour rien, le palais seul est affecté chez elles, et bientôt la satiété, le rebut et le dégoût; mon cœur, au contraire, est insatiable comme la mer, et capable d'en digérer autant qu'elle. Ne compare point l'amour qu'une femme peut éprouver pour moi avec celui que je ressens pour Olivia.

VIOLA. Oui, mais je sais —

LE DUC. Que sais-tu?

VIOLA. Je sais trop jusqu'où peut aller l'amour de la femme; assurément elles ont le cœur aussi fidèle que nous. Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme moi, par exemple, si j'étais femme, je pourrais aimer votre seigneurie.

LE DUC. Et quelle est son histoire?

VIOLA. Un mystère, seigneur. Elle ne révéla jamais son amour; mais une douleur cachée, comme le ver recélé dans le calice de la fleur, flétrit les roses de ses joues; elle souffrait en silence, et sa pâle mélancolie, comme la résignation penchée sur une tombe, souriait à la douleur; n'était-ce pas là de l'amour? Nous autres hommes, nous sommes plus prodigues de paroles et de serments; mais il y a en nous plus de manifestations que de sentiment vrai, car nous donnons en définitive beaucoup de protestations et peu d'amour.

LE DUC. Ta sœur, mon enfant, est-elle morte de son amour?

VIOLA. Vous voyez en moi toutes les filles de la maison de mon père, aussi bien que tous ses fils. Et pourtant je ne sais... Seigneur, irai-je trouver cette dame?

LE DUC. Oui, c'est de cela qu'il s'agit. Va la trouver sur-le-champ; donne-lui ce joyau: dis-lui que mon amour ne peut reculer devant aucun obstacle ni supporter aucun refus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le jardin d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ ROUGEFACE et FABIEN.

SIR TOBIE. Arrive, arrive, seigneur Fabien!

FABIEN. Oui, certes, si je perds un atome de ce divertissement, je veux être desséché par la mélancolie jusqu'à ce que mort s'ensuive.

SIR TOBIE. Ne serais-tu pas bien aise de voir berner d'importance ce grigou, ce gredin, ce chien de berger?

FABIEN. J'en serais ravi; vous savez qu'il m'a fait tomber dans la disgrâce de ma maîtresse, à l'occasion d'un combat d'ours.

SIR TOBIE. Pour le faire enrager, nous amènerons ici l'ours de nouveau, et nous lui en ferons voir de toutes les couleurs; n'est-ce pas, sir André?

SIR ANDRÉ. Sur ma vie, nous le ferons.

Entre MARIE.

SIR TOBIE. Voici la petite friponne! Eh bien, comment vous va, mon ortie des Indes?

MARIE. Cachez-vous tous dans le bosquet de buis; Malvolio vient de ce côté-ci; voilà une demi-heure qu'il est là-bas au soleil, occupé à donner des leçons de maintien à son ombre: observez-le, si vous aimez à rire; car j'ai la certitude que cette lettre va faire de lui un idiot en extase. Pour Dieu, cachez-vous; (*ils se cachent*) restez là blottis, (*elle laisse tomber une lettre*) car voici venir le goujon que nous allons prendre à l'hameçon de l'amour-propre. (*Marie sort.*)

Entre MALVOLIO.

MALVOLIO. Il ne faut pour cela que du bonheur; c'est le bonheur qui fait tout. Elle a du penchant pour moi, si j'en crois ce que Marie me disait un jour; et il lui est arrivé en ma présence de donner à entendre que si elle aimait, ce serait un homme à peu près comme moi; d'ailleurs elle me traite avec plus de distinction qu'aucun autre de ses gens. Cela n'est-il pas fait pour me donner à penser?

SIR TOBIE. Voilà un présomptueux coquin!

FABIEN. Chut! la contemplation fait de lui un fier dindon; comme il se pavane et fait la roue!

SIR ANDRÉ. Je me sens une terrible envie de le battre.

FABIEN. Paix, vous dis-je!

MALVOLIO. Devenir comte Malvolio!

SIR TOBIE. Ah! coquin!

SIR ANDRÉ. Tirez-lui un coup de pistolet.

FABIEN. Paix! paix!

MALVOLIO. Il y en a eu des exemples; on a vu des grandes dames épouser leur valet de chambre.

SIR ANDRÉ. Fi du malotru, par Jézabel!

FABIEN. Oh! paix! le voilà maintenant enfoncé dans ses visions; voyez comme l'imagination le gonfle.

MALVOLIO. Après trois mois de mariage, je me vois d'ici nonchalamment assis dans ma grandeur...

SIR TOBIE. Oh! si j'avais une arbalète pour lui viser dans l'œil!

MALVOLIO. Drapé dans une robe de velours à ramages, appelant

¹ [illegible] cyprès.

mes gens autour de moi, après avoir quitté le lit de repos où j'ai laissé Olivia endormie.

SIR TOBIE. Flamme et salpêtre !

FABIEN. Paix donc ! paix donc !

MALVOLIO. Alors je prends un air de dignité, et promenant sur mes gens un regard dédaigneux qui semble leur dire que je connais ma position, et que j'entends qu'ils connaissent la leur, j'ordonne qu'on fasse venir mon parent Tobie.

SIR TOBIE. Chaînes et menottes !

FABIEN. Chut ! chut ! voyez, voyez !

MALVOLIO. Aussitôt sept de mes gens, avec une promptitude obéissante, sortent pour aller le chercher ; pendant ce temps, je fronce le sourcil, je remonte le ressort de ma montre, ou froisse entre mes doigts quelque bijou précieux ; Tobie s'approche, me fait un humble salut...

SIR TOBIE. Laisserai-je vivre ce drôle ?

FABIEN. Quand on attellerait des chevaux pour nous arracher notre silence, pour Dieu, taisons-nous.

MALVOLIO. Je lui tends la main avec un sourire de familiarité que tempère un regard impérieux et scrutateur.

SIR TOBIE. Et Tobie ne t'assène pas alors un coup de poing sur la mâchoire ?

MALVOLIO. *Cousin Tobie*, lui dis-je, *ma bonne fortune m'ayant donné votre nièce pour femme, je me crois autorisé à vous parler avec franchise.*

SIR TOBIE. Eh bien, de quoi s'agit-il ?

MALVOLIO. *Il faut vous corriger de votre ivrognerie.*

SIR TOBIE. Le cuistre !

FABIEN. Patience, ou nous rompons les fils de notre complot.

MALVOLIO. *D'ailleurs vous gaspillez le trésor de votre temps avec un chevalier imbécile.*

SIR ANDRÉ. C'est de moi qu'il s'agit.

MALVOLIO. *Un certain sir André.*

SIR ANDRÉ. Je savais bien que c'était moi, car beaucoup de gens me traitent d'imbécile.

MALVOLIO. Qu'est-ce que je vois là ? *Il ramasse la lettre.*

FABIEN. Voilà notre bécasse tout près du trébuchet.

SIR TOBIE. Silence ! puisse le génie de la mystification lui inspirer l'idée de lire tout haut !

MALVOLIO. Sur ma vie, c'est l'écriture de madame ; je reconnais ses *d*, ses *l*, ses *o* ; voilà comment elle fait ses grands *P*.

SIR ANDRÉ. Ses dés, ses ailes, ses os : que veut-il dire ?

MALVOLIO, *lisant*. *A l'inconnu bien aimé, cette lettre et mes vœux.* C'est tout à fait son style ; décachetons ; — doucement : — je reconnais son cachet, une Lucrèce ! c'est madame, sans nul doute. A qui ce billet est-il adressé ?

FABIEN. Le voilà complétement pris.

MALVOLIO, *lisant*.

Le ciel sait [illegible]
En secret j'adore
Qui ? chacun l'ignore ;
Et je n'en dis rien.

Chacun l'ignore, et je n'en dis rien. Voyons la suite ; le rhythme est irrégulier ! *Qui ? chacun l'ignore.* Si c'était toi, Malvolio ?

SIR TOBIE. Va te pendre, butor.

MALVOLIO.

A celui que j'aime
Je puis commander,
Mais il faut garder
Silence [illegible]
Ce silence plein de rigueur
Est une lame vengeresse
Qui me perce le cœur,
Comme une autre Lucrèce.
M. O. A. I. règne sur moi,
Et je [illegible] à lui.

FABIEN. Voilà, j'espère, une énigme bien conditionnée.

SIR TOBIE. Je vous dis que c'est un trésor que cette fille.

MALVOLIO. *M. O. A. I. règne sur moi.* Voyons, examinons.

FABIEN. Quel plat de poison elle lui a servi là !

SIR TOBIE. Et comme le vautour s'y précipite à tire-d'aile !

MALVOLIO. *A celui que j'aime je puis commander.* Elle peut me commander à moi ; je suis à son service ; elle est ma maîtresse ; cela est clair pour l'intelligence la plus commune ; il n'y a là aucune obscurité ; voyons la fin ; que signifie cette combinaison alphabétique ?... si je pouvais y trouver quelque chose qui se rapportât à moi... un moment !... M. O. A. I.

SIR TOBIE. Oui, déchiffre-moi cela. Le voilà maintenant sur une fausse piste.

FABIEN. Cela ne l'empêchera pas d'aboyer et de la suivre, quand elle sentirait le rance comme un renard.

MALVOLIO. M.—Malvolio ; — comment donc ! mais c'est la première lettre de mon nom.

FABIEN. Ne vous ai-je pas dit qu'il se tirerait de là ? C'est un excellent limier pour manquer la piste.

MALVOLIO. M. — Malheureusement la suite ne se rapporte pas, et je suis tout à fait dérouté ; après l'M devrait venir un A, et c'est un O qui arrive.

FABIEN. Espérons que le tout sera terminé par un O.

SIR TOBIE. Oui, certes, sinon je lui donnerai du bâton et le ferai crier oh !

MALVOLIO. Derrière le tout arrive un I.

FABIEN. Si tu avais des yeux[1] par derrière, tu verrais plus de mauvaise renommée à tes talons que de bonnes fortunes devant toi.

MALVOLIO. M. O. A. I. — Cela n'est pas aussi clair que ce qui précède ; et néanmoins, en forçant un peu, cela se rapporte à moi ; car chacune de ces lettres est dans mon nom. Doucement ! voici maintenant de la prose. — « Si cette » lettre tombe entre tes mains, songes-y mûrement. Ma » destinée est supérieure à la tienne ; mais que les grandeurs » ne t'effrayent pas : il en est qui naissent grands, d'autres » qui le deviennent pour prix de leurs efforts. Il en est » d'autres que les grandeurs vont chercher. La fortune te » tend la main, saisis-la avec courage ; et pour te façonner » d'avance à ce que tu dois être un jour, dépouille ton » humble peau, et sois un nouvel homme. Sois hostile avec » un parent, acerbe avec les domestiques ; que ta bouche dé- » bite des maximes d'état ; donne-toi un relief de singu- » larité, c'est le conseil que te donne celle qui soupire pour » toi. Rappelle-toi qui a admiré tes bas jaunes, et qui a dé- » siré te voir porter des jarretières en croix ; rappelle-toi, » te dis-je. Va, ta fortune est faite si tu le veux ; sinon, reste » ce que tu es, un simple intendant, l'égal des autres domes- » tiques, indigne de toucher la main de la fortune. Adieu.

» Celle qui voudrait te servir au lieu d'être servie par toi.

» *L'heureuse infortunée.* »

Cela est aussi clair que le jour, cela est palpable ! Je serai fier, je lirai les auteurs politiques, j'aurai le verbe haut avec sir Tobie, je romprai avec toutes mes connaissances pour ne plus m'encanailler désormais ; je serai l'homme sans vices, l'homme parfait. Je ne m'abuse pas, je ne suis pas la dupe de mon imagination ; tout me dit que ma maîtresse est amoureuse de moi. Dernièrement encore, elle admirait mes bas jaunes, elle me faisait compliment de mes jarretières en croix ; or, dans cette lettre, elle se manifeste à mon amour, et m'enjoint en quelque sorte de me mettre conformément à son goût. Je suis heureux, et j'en rends grâce à mon étoile ; oui, je veux désormais être bizarre, fier, porter des bas jaunes et des jarretières en croix ; et tout cela en un clin d'œil. Le ciel et mon étoile soient bénis. — Voici encore un post-scriptum. « Il est impossible que » tu ne devines pas qui je suis ; si tu réponds à mon amour, » fais-le paraître dans ton sourire ; le sourire te sied mer- » veilleusement : souris donc en ma présence, mon doux » ami, je t'en conjure. » Ciel, je te rends grâce... je sourirai, je ferai tout ce que tu voudras. (*Il sort.*)

FABIEN. Je ne donnerais pas ma part de cette comédie pour une pension de mille livres sterling, payable sur le trésor du grand Sophi.

SIR TOBIE. Moi, j'épouserais la friponne, pour l'excellence du tour.

SIR ANDRÉ. J'en ferais autant.

SIR TOBIE. Et je ne lui demanderais d'autre dot qu'une seconde plaisanterie comme celle-là.

Entre MARIE.

SIR ANDRÉ. Moi, de même.

FABIEN. Voici venir notre admirable faiseuse de dupes.

SIR TOBIE. « Marie. Veux-tu mettre ton pied sur ma tête ?

SIR ANDRÉ. Ou sur la mienne ?

[1] [illegible] de mot sur la lettre I, qui se prononce en anglais comme [illegible]



LE BOUFFON. Messire Topase le curé, qui vient visiter Malvolio le lunatique.

(Acte IV, scène II.)

SIR TOBIE. Faut-il jouer ma liberté à pile ou face, et devenir ton esclave soumis ?

SIR ANDRÉ. Je t'en dis tout autant.

SIR TOBIE. Sur ma vie, tu l'as plongé dans une telle illusion, que lorsqu'elle sera dissipée il en deviendra fou.

MARIE. Dites-moi la vérité ; comment le charme opère-t-il sur lui ?

SIR TOBIE. Comme de l'eau-de-vie sur une sage-femme.

MARIE. Si vous voulez voir la plaisanterie porter ses fruits, il faut l'examiner au moment où il paraîtra devant madame ; il se présentera en bas jaunes, couleur qu'elle abhorre ; avec des jarretières en croix, mode qu'elle déteste ; il prodiguera ses soupirs, ce qui, dans la disposition d'esprit où elle se trouve, lui sera si insupportable, qu'elle lui fera un détestable accueil : si vous voulez en être témoins, suivez-moi.

SIR TOBIE. Je te suivrais au fond de la Tartarie, admirable démon de malice.

SIR ANDRÉ. Je suis des vôtres. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le jardin d'Olivia.

Entrent VIOLA et LE BOUFFON, qui tient à la main un tambourin.

VIOLA. Dieu te garde, l'ami, ainsi que ta musique ; joues-tu du tambourin pour vivre, et quelle est ta position ?

LE BOUFFON. Ma position est élevée, car je commande l'église.

VIOLA. Tu es donc ecclésiastique ?

LE BOUFFON. Nullement ; la maison que j'habite est sur une hauteur, de laquelle on domine l'église ; vous voyez que par ma position je commande l'église.

VIOLA. Par la même raison, le mendiant dont la cabane dominerait le palais pourrait dire qu'il commande le palais ? De cette manière-là, ton tambourin lui-même pourrait commander une armée ?

LE BOUFFON. Vous l'avez dit... Ce que c'est que le siècle ! Pour un homme d'esprit une phrase est un gant de chevreuil; avec quelle facilité on la retourne de l'endroit à l'envers !

VIOLA. C'est vrai, quand on joue avec les mots, on doit s'attendre à les voir s'émanciper.

LE BOUFFON. En ce cas, je souhaiterais que ma sœur n'eût pas de nom.

VIOLA. Pourquoi cela ?

LE BOUFFON. Parce que ce nom est un mot, et si l'on joue avec ce mot, il est à craindre que ma sœur ne s'émancipe ; mais par le fait, les mots sont des coquins, depuis que les promesses les ont déshonorés.

VIOLA. Tes raisons ?

LE BOUFFON. Je ne puis en donner sans le secours des mots, et les mots sont devenus tellement imposteurs, que je répugne à m'en servir pour prouver que j'ai raison.

VIOLA. Tu m'as l'air d'un joyeux compère qui n'a souci de rien.

LE BOUFFON. Vous vous trompez ; il est des choses dont j'ai souci ; il est vrai que je ne me soucie pas de vous ; si c'est là ce que vous appelez ne se soucier de rien, je souhaite que cela puisse vous rendre invisible.

VIOLA. N'es-tu pas le fou de la comtesse Olivia ?

LE BOUFFON. Non, monsieur ; la comtesse Olivia n'a point de folies ; elle n'entretiendra un fou chez elle que lorsqu'elle sera mariée ; or, les fous sont aux maris ce que les sardines sont aux harengs ; les plus gros, ce sont les maris ; en fait, je ne suis pas son fou, mais son falsificateur de mots.

VIOLA. Je t'ai vu dernièrement chez le comte Orsino.

LE BOUFFON. La folie est comme le soleil ; elle fait le tour du globe, et luit sur tout le monde. A Dieu ne plaise, monsieur, que le fou soit aussi souvent auprès de votre maître qu'auprès de ma maîtresse ; il me semble y avoir vu votre sagesse.



S'R TOBIE. Me soutenir, tête d'âne, faquin, maraud, etc., etc.
(Acte V, scène I.)

VIOLA. Si tu commences a m'entreprendre, je quitte la partie. Tiens, voilà six pence pour toi.

LE BOUFFON. Que Jupiter, dans sa prochaine distribution de poils, vous envoie une barbe.

VIOLA. Je te dirai entre nous que je soupire pour une barbe, et néanmoins je ne voudrais pas la voir croitre sur mon menton. Ta maitresse est-elle chez elle ?

LE BOUFFON, *regardant l'argent.* Une couple de ces pièces ne pourrait-elle pas multiplier, monsieur ?

VIOLA. Oui, si on les laisse ensemble et qu'on les fasse fructifier.

LE BOUFFON. Je serais homme à jouer le rôle de Pandarus le Troyen, pour procurer à ce Troïle une Cressida.

VIOLA. Je te comprends, l'ami; c'est mendier fort adroitement.

LE BOUFFON. Ce n'est pas une si grande affaire après tout que de mendier un mendiant; Cressida n'était qu'une mendiante. Ma maitresse est chez elle, monsieur; je vais vous dire d'où vous venez; quant à ce que vous êtes, et ce que vous voulez, cela est en dehors de mon firmament; j'aurais pu dire de mon élément, mais c'est un mot suranné. (*Il sort.*)

VIOLA. Ce drôle est assez sage pour faire le fou, et pour bien jouer ce rôle il faut une sorte d'esprit : il faut qu'il observe l'humeur et la qualité des personnes aux dépens desquelles il plaisante, et qu'il prenne bien son temps. Il ne faut pas que, comme le faucon hagard, il se jette sur le premier plumage venu. C'est un métier aussi difficile que le métier de sage; car la folie dont il fait montre est de saison, mais la folie des sages vicie complétement leur intelligence.

Entrent SIR TOBIE BELCH et SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR TOBIE. Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

VIOLA. Je vous en souhaite autant, monsieur.

SIR ANDRÉ. Dieu vous garde, monsieur.

VIOLA. Et vous aussi; votre serviteur.

SIR ANDRÉ. Je m'en flatte, monsieur; je suis pareillement le vôtre.

SIR TOBIE. Voulez-vous entrer? ma nièce est prête à vous recevoir, si c'est à elle que vous avez affaire.

VIOLA. C'est à votre nièce qu'est ma destination, monsieur : je veux dire que c'est elle qui est le but de mon voyage.

SIR TOBIE. Éprouvez vos jambes, monsieur; mettez-les en mouvement.

VIOLA. Mes jambes me comprennent mieux que je ne vous comprends quand vous me dites d'éprouver mes jambes.

SIR TOBIE. Je veux vous dire par là de marcher et d'entrer.

VIOLA. Je vous répondrai en marchant et en sautant; mais on nous prévient.

Entrent OLIVIA et MARIE.

VIOLA. Beauté admirable et accomplie, que le ciel fasse pleuvoir sur vous ses parfums!

SIR ANDRÉ, *à part.* C'est un habile courtisan que ce jeune homme : *pleuvoir des parfums!* fort bien.

VIOLA. Mon message n'a de voix, madame, que pour votre oreille bienveillante et propice.

SIR ANDRÉ, *à part. Parfums, bienveillante, propice* : je noterai ces trois mots-là.

OLIVIA. Qu'on ferme la porte du jardin et qu'on nous laisse tous deux. *Sir Tobie, sir André et Marie sortent.*)

OLIVIA, *continuant.* Donnez-moi votre main, monsieur.

VIOLA. Acceptez mes respects, madame, et mon humble dévouement.

OLIVIA. Quel est votre nom ?

VIOLA. Césario est le nom de votre serviteur, belle princesse.

OLIVIA. Mon serviteur, monsieur ? il n'y a plus eu de joie sincère dans le monde du jour où le vil mensonge s'est appelé compliment. Vous êtes le serviteur du comte Orsino, jeune homme.

VIOLA. Et lui, il est le vôtre, et les siens doivent être les vôtres. Le serviteur de votre serviteur est votre serviteur, madame.

OLIVIA. Pour ce qui est du comte, je ne pense point à lui ; et plût à Dieu qu'il ne pensât jamais à moi !

VIOLA. Madame, je viens pour disposer vos pensées en sa faveur.

OLIVIA. N'en faites rien, je vous prie ; je vous avais recommandé de ne plus me parler de lui ; mais si vous vouliez plaider une autre cause, je vous entendrais avec bonheur, et votre voix serait pour moi plus douce que la céleste harmonie des sphères.

VIOLA. Madame...

OLIVIA. Permettez, je vous prie : après votre dernière visite enchanteresse, je vous ai fait remettre une bague ; j'ai ainsi abusé mon domestique, moi-même, et vous aussi, peut-être ; je me suis exposée à vous voir interpréter défavorablement ma conduite, en vous forçant, par une supercherie honteuse, de recevoir ce que vous saviez ne pas vous appartenir : qu'avez-vous pensé de moi ? N'est-il pas vrai que vous avez attaché mon honneur au poteau de l'infamie, et déchaîné contre lui tout ce que le cœur humain peut concevoir de pensées malveillantes ? J'en ai dit assez pour un esprit de votre portée ; ce n'est pas une poitrine de chair, mais une gaze transparente qui recouvre mon pauvre cœur : maintenant j'attends votre réponse.

VIOLA. J'ai pitié de vous.

OLIVIA. C'est déjà un pas vers l'amour.

VIOLA. Pas le moins du monde ; qui ne sait que souvent nous avons pitié de nos ennemis ?

OLIVIA. Alors il est temps de rappeler le sourire sur mes lèvres. Dieu ! comme la pauvreté est sujette à se gonfler d'orgueil ! S'il faut servir de proie, mieux vaut tomber sous la griffe du lion que sous la dent du loup ! (*L'heure sonne.*) L'heure me rappelle que je perds ici mon temps. Bon jeune homme, rassurez-vous, je ne prétends rien sur votre cœur ; et néanmoins, quand sera mûre votre moisson d'esprit et de jeunesse, celle que vous épouserez récoltera en vous un mari tout naturel : voilà votre chemin.

VIOLA. Je vous quitte, madame ; que la grâce du ciel et le contentement vous accompagnent ! N'avez-vous rien à faire dire à mon maître, madame ?

OLIVIA. Restez. Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de moi.

VIOLA. Que vous pensez ne pas être ce que vous êtes.

OLIVIA. Si je pense cela, je le pense aussi de vous.

VIOLA. Eh bien, vous pensez juste ; je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA. Plût à Dieu que vous fussiez ce que je voudrais vous voir !

VIOLA. Si je dois gagner au change, je ne demande pas mieux, car maintenant je suis votre jouet.

OLIVIA. Oh ! qu'il y a de beauté dans le mépris de sa lèvre dédaigneuse et irritée ! le crime du meurtrier ne se manifeste pas plus promptement que l'amour qui veut se cacher : au sein de sa nuit il fait grand jour. Césario, je le jure par les roses du printemps, par les prémices de l'innocence, par l'honneur, par la foi, par tout ce qu'il y a dans le monde, je t'aime à tel point, qu'en dépit de ton orgueil, l'esprit et la raison sont impuissants pour cacher ma passion. Ne va pas conclure de ce que je suis la première à te déclarer ma tendresse, que ton cœur ne doit pas y répondre : dis-toi plutôt que si l'amour qu'on a sollicité est doux, celui qui s'offre de lui-même est plus doux encore.

VIOLA. J'en jure par mon innocence et ma jeunesse, nulle femme ne possède mon cœur et ma foi, et nulle femme ne les possédera jamais. Adieu, madame ; il ne m'arrivera plus de me rendre auprès de vous l'interprète des larmes de mon maître.

OLIVIA. N'importe, reviens me voir : qui sait si tu ne parviendras pas à émouvoir pour lui mon cœur, et à me faire [illegible], que maintenant j'abhorre ? (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ ROUGEFACE et FABIEN.

SIR ANDRÉ. Non, sur ma vie, je ne resterai pas ici une minute de plus.

SIR TOBIE. Vos raisons, mon cher ? quelles sont vos raisons ?

FABIEN. Il faut nous dire vos raisons, sir André.

SIR ANDRÉ. Comment, morbleu ! j'ai vu votre nièce prodiguer au page du comte plus de faveurs qu'elle n'en a jamais accordé à moi ; je l'ai vu dans le jardin.

SIR TOBIE. Et pendant ce temps-là vous voyait-elle, mon vieux camarade ? dites-nous cela.

SIR ANDRÉ. Aussi distinctement que je vous vois maintenant.

FABIEN. C'est une grande preuve d'amour qu'elle vous a donnée là.

SIR ANDRÉ. Peste ! me prenez-vous pour un âne ?

FABIEN. Chevalier, je m'engage à vous prouver mon dire sur l'autorité du jugement et de la raison.

SIR TOBIE. Et ces deux personnages-là siégeaient déjà comme grands jurés[1] avant que Noé se fît marin.

FABIEN. Elle s'est montrée prodigue de faveurs envers ce jeune homme uniquement pour vous exaspérer, pour éveiller votre valeur endormie, pour vous mettre du feu au cœur et du salpêtre dans le sang ; vous auriez dû alors l'accoster, et à l'aide de quelques railleries neuves et frappées au bon coin, réduire le jeune homme au silence ; c'est ce qu'elle attendait de vous, et vous avez trompé son attente : vous avez laissé effacer au temps la double dorure de cette occasion, et maintenant votre navire fait route au nord de son estime ; vous y resterez suspendu comme un glaçon à la barbe d'un Hollandais, à moins que vous ne rachetiez votre faute par quelque louable effort de valeur ou de politique.

SIR ANDRÉ. Ce ne peut être que par un acte de valeur, car je hais la politique. J'aimerais autant être browniste[2] que politique.

SIR TOBIE. Eh bien donc, bâtissez votre fortune sur la base de la valeur ; appelez-moi en duel le page du comte ; blessez-le en onze endroits ; ma nièce en tiendra note, et soyez sûr que le meilleur titre de recommandation auprès des femmes, c'est la réputation de courage.

FABIEN. Il n'y a que ce moyen, sir André.

SIR ANDRÉ. L'un de vous deux veut-il lui porter mon cartel ?

SIR TOBIE. Allez, rédigez-le en style belliqueux ; soyez acerbe et bref ; peu importe l'esprit, pourvu qu'il y ait de l'éloquence et de l'imagination ; prodiguez l'insulte avec toute la licence de la plume ; si vous le tutoyez deux ou trois fois, cela ne gâtera rien ; surtout donnez-lui autant de démentis que peut en contenir une feuille de papier, eût-elle une lieue de longueur. Mettez force fiel dans votre encre ; quand vous écririez avec une plume d'oie, peu importe ; vite, à la besogne.

SIR ANDRÉ. Où vous retrouverai-je ?

SIR TOBIE. Nous irons vous revoir au *Cubiculo* : allez. (*Sir André sort.*)

FABIEN. Voilà un mannequin qui vous est cher, sir Tobie.

SIR TOBIE. Je lui ai été passablement cher ; je lui coûte deux mille livres sterling, ou peu s'en faut.

FABIEN. Nous aurons de lui une étonnante épître : j'espère que vous ne la remettrez pas à son adresse ?

SIR TOBIE. Si fait, de par Dieu ; et je n'épargnerai rien pour exciter ce jeune homme à y répondre. Je crois que tous les chevaux de trait et tous les câbles du monde ne pourraient réussir à les joindre. Pour ce qui est d'André, on peut faire l'ouverture de son corps ; si l'on trouve dans son cœur autant de sang qu'il en faut pour empêtrer la patte d'une puce, je m'engage à manger le reste du cadavre.

FABIEN. Son jeune antagoniste ne porte pas non plus sur sa figure le cachet d'une cruauté bien grande.

Entre MARIE.

SIR TOBIE. Voilà le plus jeune oiseau de la couvée qui arrive.

MARIE. Si vous aimez la joie, si vous voulez rire à gagner des points de côté, suivez-moi. Ce butor de Malvolio est devenu un vrai païen, un véritable renégat ; car il n'est pas de chrétien voulant assurer son salut par une croyance orthodoxe, qui puisse jamais ajouter foi à des extravagances aussi grossières. Il est en bas jaunes.

SIR TOBIE. Et porte-t-il des jarretières en croix ?

MARIE. Le plus hideusement du monde, comme un pédant qui tient école dans l'église. Je l'ai suivi à la piste comme un meurtrier sa victime : il obéit de point en point à la lettre que j'ai jetée sur son passage pour le faire tomber

1 Il y a dans la loi anglaise le grand et le petit jury, le jury d'accusation et le jury de jugement.

2 Partisans de Brown, sectaire [illegible] de cette époque.

dans le panneau ; il sourit, il décompose ses traits en un plus grand nombre de lignes qu'il n'y en a dans la nouvelle mappemonde avec l'addition des Indes : vous n'avez rien vu de pareil : j'ai peine à m'empêcher de lui jeter à la tête les premiers objets venus. Madame le battra, j'en suis sûre ; si elle le fait, il va se mettre à sourire, et le prendra pour une faveur insigne.

SIR TOBIE. Allons, mène-nous, mène-nous où il est. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent ANTONIO et SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN. Je n'aurais pas voulu, si cela eût dépendu de moi, vous causer le moindre embarras; mais puisque vous vous faites de vos peines un plaisir, je ne vous gronderai plus.

ANTONIO. Il m'a été impossible de rester après votre départ, tant mon désir, plus aiguisé que l'acier effilé, m'aiguillonnait vivement; ce n'était pas seulement le besoin de vous voir (bien que ce motif seul eût suffi pour me faire entreprendre un plus long voyage), c'était surtout l'inquiétude de ce qui pouvait vous arriver dans un pays qui vous est inconnu, et où l'étranger, sans guide et sans protecteur, ne rencontre que trop souvent un accueil rude et inhospitalier : ce sont ces motifs de crainte qui ont poussé mon affection à suivre vos traces.

SÉBASTIEN. Mon cher Antonio, je ne puis vous répondre qu'en vous remerciant et vous remerciant encore; c'est là trop souvent la monnaie de mauvais aloi dont on paye les plus importants services; mais si mes moyens égalaient ma volonté, vous seriez mieux récompensé. Que ferons-nous? Irons-nous voir les antiquités de cette ville ?

ANTONIO. Demain, seigneur ; il vaudrait mieux commencer par nous occuper de notre logement.

SÉBASTIEN. Je ne suis pas fatigué, et il y a loin encore d'ici à la nuit; je vous en prie, satisfaisons notre curiosité par la vue des monuments et des objets remarquables qui donnent du renom à cette ville.

ANTONIO. Vous m'excuserez ; mais je ne puis sans danger parcourir ces rues : j'ai autrefois rendu quelques services dans un combat naval livré contre les galères du comte ; de tels services, en effet, que si j'étais pris ici, j'aurais peine à me tirer d'affaire.

SÉBASTIEN. Vous avez peut-être tué un grand nombre de ses sujets ?

ANTONIO. L'offense n'est pas d'une portée aussi grave, bien que les circonstances et la querelle fussent de nature à amener l'effusion du sang. Depuis cette époque, tout aurait pu être réparé en rendant ce que nous avions pris ; c'est ce qu'ont fait, dans l'intérêt de leur commerce, la plupart des citoyens de notre ville : moi seul, je me suis refusé à toute transaction; et il est probable que si on mettait ici la main sur moi, on me le ferait payer cher.

SEBASTIEN. Ne vous montrez pas trop en public.

ANTONIO. Cela ne serait pas prudent. Tenez, seigneur, voici ma bourse ; nous logerons, si vous voulez, à l'auberge de *l'Eléphant*, dans le faubourg du Midi : je commanderai notre dîner pendant que vous tuerez le temps et que vous satisferez votre curiosité en visitant la ville.

SÉBASTIEN. Pourquoi me donner votre bourse ?

ANTONIO. Vos yeux tomberont peut-être sur quelque bagatelle qu'il vous prendra envie d'acheter ; et vous avez besoin de vos fonds pour des objets plus importants.

SÉBASTIEN. Je serai votre porte-bourse, et je vous quitte pour une heure.

ANTONIO. A *l'Eléphant*.

SÉBASTIEN. Je me le rappelle. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Le jardin d'Olivia.

Arrivent OLIVIA et MARIE.

OLIVIA, *à part*. Je l'ai envoyé chercher : il a promis de venir. Comment le fêterai-je ? que lui donnerai-je ? car la jeunesse est chose qu'il faut acheter, plutôt qu'elle ne se donne ou se prête. Je parle trop haut. (*A Marie.*) Où est Malvolio ? (*A part.*) Il est grave et civil, c'est un serviteur qui convient à ma position. (*A Marie.*) Où est Malvolio ?

MARIE. Il va venir, madame, mais dans un état étrange : il est sûrement timbré.

OLIVIA. Qu'a-t-il donc ? sa folie est-elle dangereuse ?

MARIE. Non, madame ; il ne fait que sourire. Je vous conseille d'avoir quelqu'un près de vous s'il paraît en votre présence ; car, sans nul doute, il a le cerveau fêlé.

OLIVIA. Fais-le venir. (*A part.*) Je suis aussi insensée que lui ; ma folie est triste, la sienne est gaie : voilà toute la différence.

Entre MALVOLIO.

OLIVIA, *continuant*. Eh bien ! Malvolio ?

MALVOLIO, *souriant d'une manière fantastique et bizarre*. Hé ! hé ! madame ! hé ! hé !

OLIVIA. Vous souriez ? Je vous ai envoyé chercher dans une triste occurrence.

MALVOLIO. Triste, madame ? J'aurais sujet d'être triste : ces jarretières croisées ne laissent pas que de causer quelque obstruction dans le sang ; mais qu'importe, si elles plaisent aux yeux d'une personne dont je puis dire, avec la chanson :

Pour moi c'est assez de lui plaire;
Quant au reste du monde, il ne m'importe guère.

OLIVIA. Comment vous trouvez-vous ? qu'avez-vous donc ?

MALVOLIO. Je n'ai pas de noir dans l'âme, quoique j'aie du jaune à mes jambes : la lettre m'est parvenue, et ses commandements seront exécutés. Nous avons reconnu sa main charmante et sa jolie bâtarde.

OLIVIA. Voulez-vous vous mettre au lit, Malvolio ?

MALVOLIO. Au lit ? oui, cher amour ; je viens à toi !

OLIVIA. Que Dieu vous soit en aide ! Pourquoi souriez-vous ainsi ? pourquoi baisez-vous votre main si souvent ?

MARIE. Comment vous trouvez-vous, Malvolio ?

MALVOLIO, *d'un air dédaigneux*. Moi, vous répondre ! oui, comme les rossignols répondent aux corneilles.

MARIE. Pourquoi paraissez-vous devant madame avec cette ridicule effronterie ?

MALVOLIO. « Que les grandeurs ne t'effrayent pas. » Cela y était écrit.

OLIVIA. Que voulez-vous dire par là, Malvolio ?

MALVOLIO. « Il en est qui naissent grands. »

OLIVIA. Quoi ?

MALVOLIO. « D'autres qui le deviennent pour prix de leurs » efforts. »

OLIVIA. Que dites-vous ?

MALVOLIO. « Il en est d'autres que les grandeurs vont cher- » cher. »

OLIVIA. Le ciel vous rende la raison !

MALVOLIO. « Rappelle-toi qui admirait tes bas jaunes. »

OLIVIA. Des bas jaunes ?

MALVOLIO. « Et qui désirait te voir porter des jarretières » en croix. »

OLIVIA. Des jarretières en croix ?

MALVOLIO. « Va, ta fortune est faite, si tu le veux. »

OLIVIA. Que veut-il dire ?

MALVOLIO. « Sinon, reste ce que tu es, un simple inten- » dant. »

OLIVIA. Mais c'est véritablement de la démence.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, le jeune page du comte Orsino est revenu ; j'ai eu beaucoup de peine à l'y décider : il attend les ordres de madame.

OLIVIA. Je vais me rendre auprès de lui. (*Le Domestique sort.*) Ma bonne Marie, qu'on ait les yeux sur ce compère-là. Où est mon cousin Tobie ? Que quelques-uns de mes gens en prennent un soin spécial ; je ne voudrais pas, pour la moitié de ma dot, qu'il lui arrivât malheur. (*Olivia et Marie sortent.*)

MALVOLIO. Ah ! ah ! comme elle se rapproche de moi maintenant ! pas moins que son cousin Tobie pour me donner des soins ! Cela concorde complétement avec la lettre : elle me l'envoie exprès pour que je me montre hautain à son égard; car dans cette lettre elle m'y exhorte : « Dépouille » ton humble peau, dit-elle ; sois hostile avec un parent, » acerbe avec les domestiques; que ta bouche débite des » maximes d'état; donne-toi un relief de singularité. » — Et en conséquence elle m'indique la manière dont je dois m'y prendre : le visage grave, le maintien imposant, la parole lente, comme un personnage d'importance, et le reste à l'avenant. Elle est prise dans mes filets ; mais c'est l'ouvrage du ciel, et le ciel en soit loué ! et puis, tout à

l'heure, en s'en allant : « Qu'on ait les yeux sur ce compère-là, » a-t-elle dit. Elle m'a appelé compère; non Malvolio, non en me désignant par le titre des fonctions que je remplis, mais compère! Ma foi, tout s'accorde merveilleusement; pas un atome, pas l'ombre d'un obstacle, pas la moindre circonstance douteuse ou défavorable. — Enfin, quoi? rien de ce qui est dans le domaine du possible ne saurait désormais s'interposer entre moi et l'avenir qui se déroule en plein à mes regards. Allons, c'est le ciel qui a fait cela, et non moi, et c'est lui qu'il faut en remercier.

Rentre MARIE, accompagnée de SIR TOBIE BELCH et de FABIEN.

SIR TOBIE. Où est-il, au nom de tous les saints du paradis? Quand tous les diables d'enfer se seraient incarnés en lui, quand Légion[1] lui-même aurait pris possession de lui, il faut que je lui parle.

FABIEN. Le voici. (*A Malvolio.*) Comment vous trouvez-vous, mon cher? comment vous va, l'ami?

MALVOLIO. Allez-vous-en, je vous méprise: ne troublez pas ma solitude.

MARIE. Comme le démon parle en lui d'une voix sépulcrale! Ne vous l'avais-je pas dit? Sir Tobie, madame vous prie de vouloir bien veiller sur lui.

MALVOLIO. Ah! ah! vraiment?

SIR TOBIE. Allons, allons, paix, paix; il faut le traiter avec douceur; laissez-moi seul avec lui. Comment vous trouvez-vous, Malvolio? comment vous va? Allons donc, l'ami, faites la nique au diable : songez qu'il est l'ennemi du genre humain.

MALVOLIO. Savez-vous ce que vous dites?

MARIE. Quand on parle mal du diable, voyez-vous comme il le prend à cœur? Dieu veuille qu'il ne soit pas ensorcelé!

FABIEN. Il faut porter de son urine à la sage-femme.

MARIE. Demain matin, je n'y manquerai pas. Madame ne voudrait pas le perdre pour plus que je ne saurais dire.

MALVOLIO. Eh bien, mademoiselle?

MARIE. Seigneur Dieu!

SIR TOBIE. Je t'en prie, tais-toi : ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre. Ne vois-tu pas que tu l'exaspères? Qu'on me laisse seul avec lui.

FABIEN. Il n'y a pas d'autre voie que la douceur; doucement, doucement: le diable s'effarouche aisément, et ne veut pas être traité avec rudesse.

SIR TOBIE. Eh bien, comment va maintenant, mon mignon? comment te trouves-tu, mon poulet?

MALVOLIO. Monsieur?

SIR TOBIE. Allons, l'ami, viens avec moi. Il ne convient pas à un homme de ta gravité de jouer aux noyaux de cerise avec Satan : envoie-le pendre, le maraud.

MARIE. Faites-le prier; mon bon sir Tobie, faites en sorte qu'il dise ses prières.

MALVOLIO. Mes prières, petite mijaurée?

MARIE. Non, je vous proteste, il ne veut pas entendre parler des choses célestes.

MALVOLIO. Allez tous vous faire pendre! vous êtes des gens de rien : je ne suis pas de la même étoffe que vous; plus tard vous en saurez davantage. (*Il sort.*)

SIR TOBIE. Est-il possible?

FABIEN. Si on jouait cela sur un théâtre, on le condamnerait comme une fiction invraisemblable.

SIR TOBIE. Le poison préparé par nous s'est inoculé à tout son être.

MARIE. Suivez-le maintenant à la piste, de peur que notre stratagème ne s'évapore au grand air.

FABIEN. Mais nous le rendrons fou tout de bon.

MARIE. La maison n'en sera que plus tranquille.

SIR TOBIE. Venez, nous l'attacherons et l'enfermerons dans une chambre noire. Ma nièce est déjà convaincue qu'il est fou; nous continuerons la plaisanterie, pour notre amusement et sa punition, jusqu'à ce que, las de ce jeu, nous jugions convenable d'avoir pitié de lui : alors nous dévoilerons toute l'affaire, et te proclamerons le modèle des docteurs en matière d'aliénation mentale. Mais voyez, voyez.

Entre SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

FABIEN. Surcroît d'amusements pour une matinée de mai.

SIR ANDRÉ. Voici le cartel, lisez-le; je vous certifie que j'y ai mis du vinaigre et du poivre.

FABIEN. Vous l'avez donc fait bien acerbe?

SIR ANDRÉ. Je vous en réponds. Lisez seulement.

SIR TOBIE. Donnez. (*Il lit.*) « Jeune homme, qui que tu » sois, tu n'es qu'un fat et un drôle. »

FABIEN. Voilà qui est bon et vaillant.

SIR TOBIE, *continuant de lire.* « Ne sois ni étonné ni sur» pris que je te qualifie ainsi, car je ne t'en donnerai aucun » motif. »

FABIEN. Bonne précaution, qui vous met à l'abri des atteintes de la loi.

SIR TOBIE. « Tu viens chez la comtesse Olivia, et elle te » traite devant moi avec bienveillance; mais tu en as menti » par la gorge, ce n'est pas pour cela que je te provoque. »

FABIEN. Voilà qui est bref et excellemment absurde.

SIR TOBIE. « Je me trouverai sur ton passage à ton re» tour; là, s'il t'arrive de me tuer... »

FABIEN. Bon.

SIR TOBIE. « Tu me tueras comme un gueux et un scélé» rat. »

FABIEN. Vous continuez à vous tenir hors de la portée de la loi : bon.

SIR TOBIE. « Adieu; et que le ciel fasse merci à l'une de » nos deux âmes! Il est possible que ce soit à la mienne; » mais j'ai meilleur espoir : ainsi gare à toi! Ton ami, » selon que tu en useras avec lui, et ton ennemi juré,

» ANDRÉ ROUGEFACE. »

SIR TOBIE. Si cette lettre ne le met pas en mouvement, ses jambes ne le sauraient faire : je la lui remettrai.

MARIE. Vous avez pour cela une excellente occasion; il est maintenant en conférence avec madame, et ne tardera pas à partir.

SIR TOBIE. Allez, sir André; allez vous mettre en embuscade au bout du jardin, comme un vrai happe-chair : aussitôt que vous l'apercevrez, mettez flamberge au vent, avec d'horribles jurements; car il arrive maintes fois qu'un jurement bien effroyable, articulé avec force et d'une voix de rodomont, donne de la vaillance d'un homme une idée plus imposante que ne le feraient toutes les preuves du monde. Partez.

SIR ANDRÉ. En fait de jurements, je ne le cède à personne. (*Il sort.*)

SIR TOBIE. Tout considéré, je ne remettrai pas cette lettre, car les manières de ce jeune homme annoncent en lui de la capacité et de l'éducation : d'ailleurs la négociation dont il est chargé entre son maître et ma nièce semble l'indiquer; assurément cette lettre, où respire d'un bout à l'autre une aussi impayable ignorance, ne lui causerait pas la moindre terreur: il verrait sur-le-champ qu'elle vient d'un butor fieffé. Je ferai mieux, Fabien, je transmettrai le cartel verbalement; je ferai à Rougeface une haute réputation de vaillance, et profitant de l'extrême jeunesse de son adversaire, je lui donnerai une épouvantable idée de sa rage, de son adresse, de sa fureur, de son impétuosité. Je veux leur faire peur l'un de l'autre, à tel point que, pareils à des aspics, ils se tueront mutuellement du regard.

Entrent OLIVIA et VIOLA.

FABIEN. Le voilà qui vient avec votre nièce : laissez-les ensemble, et attendez qu'il prenne congé d'elle : c'est alors que vous le rejoindrez.

SIR TOBIE. Pendant ce temps, je vais méditer un cartel conçu en termes terribles. (*Sir Tobie, Fabien et Marie sortent.*)

OLIVIA. J'en ai trop dit à un cœur de marbre, et j'ai trop imprudemment mis mon honneur en oubli : il y a en moi quelque chose qui me reproche ma faute; mais une faute si opiniâtre et si puissante, qu'elle brave le reproche.

VIOLA. Les tourments de mon maître ont le même caractère que votre passion.

OLIVIA. Portez ce joyau en souvenir de moi; c'est mon portrait; ne le refusez pas; il n'a pas de voix pour vous importuner : je vous en conjure, revenez demain; demandez-moi ce que vous voudrez, je ne vous refuserai rien de ce que l'honneur permet d'accorder.

VIOLA. Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'aimer sincèrement mon maître.

OLIVIA. Comment, en conformité avec l'honneur, lui donner ce que je vous ai déjà donné à vous-même?

VIOLA. Je vous absoudrai!

[1] Dans l'Évangile, le démon chassé de l'esprit du possédé est appelé Légion.

OLIVIA. Eh bien, reviens demain : adieu; un démon tel que toi emporterait mon âme aux enfers. (*Elle sort.*)

Rentrent SIR TOBIE BELCH et FABIEN.

SIR TOBIE. Monsieur, Dieu vous garde!

VIOLA. Et vous aussi, monsieur.

SIR TOBIE. Préparez-vous à vous défendre; j'ignore de quelle nature sont les torts que vous avez eus à son égard; mais votre ennemi, plein de ressentiment, acharné comme le chasseur, vous attend au bout du jardin : dégaînez donc votre lame, faites promptement vos préparatifs ; car votre assaillant est alerte, adroit et redoutable.

VIOLA. Vous vous méprenez, monsieur : nul au monde, j'en suis sûr, n'a de querelle à vider avec moi; je ne me souviens pas d'avoir commis envers qui que ce soit l'ombre d'une offense.

SIR TOBIE. Vous vous convaincrez qu'il en est autrement, je vous le certifie. Si donc vous faites cas de votre vie, mettez-vous sur la défensive; car votre adversaire a pour lui tout ce que la jeunesse, la force, l'adresse et la colère peuvent fournir de ressources à un homme.

VIOLA. Dites-moi, je vous prie, qui il est.

SIR TOBIE. C'est un chevalier, une épée vierge, un guerrier de canapé; mais dans une querelle privée, c'est un diable: il a déjà séparé trois âmes de leurs corps; et sa furie en ce moment est si implacable, qu'il n'y a de satisfaction possible que par la mort et le sépulcre : arrive que pourra est sa devise ; il faut que l'un des deux y passe.

VIOLA. Je vais rentrer dans la maison, et prier la comtesse de me faire accompagner. Je ne sais pas me battre. J'ai entendu dire qu'il y a des gens qui cherchent querelle aux autres uniquement pour tâter leur courage : c'est probablement un homme de cette espèce.

SIR TOBIE. Non, monsieur; son indignation se fonde sur une injure très-positive; allez donc le trouver, et donnez-lui satisfaction. Quant à retourner au logis, n'y songez pas, à moins que vous ne vous décidiez à tenter contre moi une épreuve que vous pouvez avec tout autant de sécurité tenter contre lui : marchez donc, ou mettez l'épée à la main; car je vous déclare que, de manière ou d'autre, vous vous battrez, ou vous renoncerez pour la vie à porter une lame au côté.

VIOLA. Voilà qui est aussi incivil qu'étrange. Rendez-moi, je vous prie, le service de vous informer auprès du chevalier en quoi je puis l'avoir offensé; ce ne peut être de ma part qu'une inattention indépendante de ma volonté.

SIR TOBIE. J'y consens. Seigneur Fabien, restez avec monsieur jusqu'à mon retour. (*Sir Tobie sort.*)

VIOLA. Dites-moi, monsieur, êtes-vous instruit de cette affaire?

FABIEN. Je sais que le chevalier est furieux contre vous, et veut avoir avec vous un combat à mort; mais je n'en sais pas davantage.

VIOLA. Dites-moi, je vous prie, quelle espèce d'homme est-ce?

FABIEN. Son extérieur n'annonce pas l'homme redoutable que vous trouverez en lui quand vous mettrez sa valeur à l'épreuve. C'est l'adversaire le plus habile, le plus sanguinaire et le plus terrible que vous puissiez rencontrer dans toute l'Illyrie : voulez-vous venir au-devant de lui? Je ferai votre paix, si je puis.

VIOLA. Je vous serai fort obligé, monsieur; je suis de ceux qui feraient face à un prêtre plus volontiers qu'à un guerrier; je ne tiens pas du tout à donner une haute opinion de mon courage.

Rentre SIR TOBIE suivi de SIR ANDRÉ.

SIR TOBIE. C'est un vrai démon, vous dis-je; je n'ai de ma vie vu son pareil. J'ai fait une passe avec lui, la lame dans le fourreau; il m'a porté une botte d'une force telle qu'il n'y a pas moyen de l'éviter ; et à la riposte, il vous touchera aussi infailliblement que vos pieds touchent le terrain sur lequel ils marchent : on assure qu'il a été maître d'armes du grand Sophi.

SIR ANDRÉ. Peste! je ne veux pas avoir affaire à lui.

SIR TOBIE. Oui; mais il ne veut rien entendre, et c'est à grand'peine si Fabien peut le retenir là-bas.

SIR ANDRÉ. Diantre! si je l'avais su si vaillant et si bonne lame, au diable si je l'aurais provoqué. Que les choses en restent là, et je lui donnerai mon cheval, le gris Capulet

SIR TOBIE. Je vais lui en faire la proposition. Restez ici, faites bonne contenance; tout cela se terminera sans qu'il en coûte la vie à personne. (*A part.*) Je gouvernerai ton cheval comme je te gouverne.

Rentrent FABIEN et VIOLA.

SIR TOBIE, *continuant, bas, à Fabien.* J'ai son cheval pour arranger l'affaire; je lui ai fait accroire que le jeune homme est un diable.

FABIEN, *bas, à sir Tobie.* Celui-ci a de lui une idée tout aussi effroyable ; il est haletant et pâle comme s'il avait un ours à ses talons.

SIR TOBIE, *à Viola.* Il n'y a point de remède, monsieur ; il veut absolument se battre avec vous pour l'acquit de sa conscience : néanmoins il a réfléchi plus mûrement au sujet de la querelle, et maintenant il trouve que cela ne vaut pas la peine d'en parler : dégaînez donc, uniquement pour dégager sa parole ; il proteste qu'il ne vous fera pas de mal.

VIOLA. Que Dieu me vienne en aide ! (*A part.*) Il ne s'en faut de rien que je leur dise combien peu je suis homme.

FABIEN, *à Viola.* Reculez, si vous le voyez furieux.

SIR TOBIE, *à sir André.* Venez, sir André ; la chose est sans remède : ce monsieur veut, pour l'acquit de sa conscience, tirer une botte avec vous. En vertu des lois du duel, il ne peut s'en dispenser ; mais il m'a promis, foi de galant homme et de soldat, de ne pas vous faire de mal. Allons, en garde!

SIR ANDRÉ. Dieu veuille qu'il tienne sa promesse! (*Il met l'épée à la main.*)

Entre ANTONIO.

VIOLA. Je vous assure que c'est bien malgré moi. (*Elle met l'épée à la main.*)

ANTONIO, *à sir André.* Remettez votre épée dans le fourreau; si ce jeune homme vous a offensé, je prends la faute sur moi; si vous lui faites le moindre mal, c'est à moi que vous aurez affaire. (*Il met l'épée à la main.*)

SIR TOBIE. Vous, monsieur? et qui êtes-vous?

ANTONIO. Un homme à qui son affection pour lui (*montrant Viola*) fera faire plus encore qu'il ne vient d'en dire.

SIR TOBIE. Puisque vous prenez en main les querelles des autres, je suis votre homme. (*Il tire son épée.*)

Entrent DEUX EXEMPTS.

FABIEN. Mon cher sir Tobie, arrêtez ; voici les exempts.

SIR TOBIE, *à Antonio.* Dans un moment je serai à vous.

VIOLA, *à sir André.* Veuillez, je vous prie, monsieur, remettre votre épée dans le fourreau.

SIR ANDRÉ. Très-volontiers, monsieur ; et quant à ce que je vous ai promis, je tiendrai ma parole : la bête a l'allure douce et la bouche excellente.

PREMIER EXEMPT. C'est lui-même; faites votre devoir.

DEUXIÈME EXEMPT. Antonio, je vous arrête à la requête du comte Orsino.

ANTONIO. Monsieur, vous me prenez pour un autre.

PREMIER EXEMPT. Nullement, monsieur : je connais parfaitement votre personne, quoique vous n'ayez pas votre coiffure de marin. (*Aux Exempts.*) Emmenez-le, il sait que je le connais.

ANTONIO. Il me faut obéir... (*A Viola.*) C'est en vous cherchant que ce malheur m'advient; mais il n'y a pas de remède, je payerai cher mon imprudence. Qu'allez-vous devenir? Maintenant la nécessité m'oblige à vous redemander ma bourse : mon malheur m'afflige moins que l'impossibilité où je suis désormais de vous être utile : vous restez interdit, mais consolez-vous.

DEUXIÈME EXEMPT. Venez, monsieur, partons.

ANTONIO. Veuillez me remettre une partie de cet argent.

VIOLA. Quel argent, monsieur? En considération de l'intérêt que vous venez de me montrer, et de la triste situation dans laquelle je vous vois, je veux bien vous prêter quelque chose prélevé sur mes faibles ressources; ma bourse n'est pas bien garnie; néanmoins je partagerai avec vous : tenez, voici la moitié de mon avoir.

ANTONIO. Quoi donc! vous me reniez maintenant? Se peut-il que mes bons offices aient produit si peu d'impression sur vous? Ne tentez pas ma misère, de peur que je ne sois assez insensé pour vous reprocher les services que je vous ai rendus.

VIOLA. Je ne sais de quels services vous voulez parler ; je ne connais même ni votre voix ni vos traits : j'abhorre plus l'ingratitude, dans un homme, que le mensonge, la pré-

somption, la vantardise, l'ivrognerie, ou que tout autre vice dont la corruption violente s'infiltre dans le sang de notre fragile nature.

ANTONIO. Juste ciel!

PREMIER EXEMPT. Venez, monsieur : partons, je vous prie.

ANTONIO. Laissez-moi dire encore un mot. Ce jeune homme que vous voyez, je l'ai arraché à une mort certaine ; je l'ai secouru, Dieu sait avec quel dévouement ; car, trompé par son extérieur, j'avais foi en son mérite.

PREMIER EXEMPT. Qu'est-ce que cela nous fait? le temps s'écoule.

ANTONIO. Oh! en quelle idole vile s'est transformé ce dieu!... Sébastien, tu as cruellement démenti ta physionomie. Il n'y a dans la nature de laideur que celle de l'âme; il n'y a de difformes que les méchants : la vertu seule est belle ; la beauté immorale est un tronc stérile, que le démon revêt d'un factice feuillage.

PREMIER EXEMPT. Cet homme perd la raison; qu'on l'emmène. Venez, venez, monsieur.

ANTONIO. Je vous suis. (*Les Exempts sortent avec Antonio.*)

VIOLA, *à part*. Il me semble que cet homme est de bonne foi, tant ses paroles ont un accent de vérité. Je n'en puis dire autant de moi-même. Fasse le ciel que mes pressentiments se vérifient, et qu'il m'ait prise pour toi, ô mon frère bien-aimé!

SIR TOBIE. Venez, chevalier, et toi aussi, Fabien : que notre sagesse confère une ou deux minutes.

VIOLA, *à part*. Il a nommé Sébastien : ne sais-je pas que mon frère vit encore dans mon miroir? Il me ressemble trait pour trait; ses vêtements étaient pareils à ceux que je porte : même forme, même couleur, mêmes ornements; car je l'imite en tous points. Oh! si j'ai deviné vrai, les tempêtes sont miséricordieuses ; l'onde amère est affectueuse et douce. (*Elle sort.*)

SIR TOBIE. Voilà un garçon bien malhonnête et bien vil, et plus poltron qu'un lièvre. Sa malhonnêteté se manifeste en abandonnant son ami dans le malheur, et en le reniant : quant à sa poltronnerie, demandez à Fabien.

FABIEN. C'est un poltron fieffé, dévotement et religieusement poltron.

SIR ANDRÉ. Parbleu, je vais courir après lui, et le battre.

SIR TOBIE. Faites, étrillez-le d'importance ; mais ne dégainez pas.

SIR ANDRÉ. Si je ne dégaine pas, je veux bien que... (*Il sort.*)

FABIEN. Allons voir ce qu'il en adviendra.

SIR TOBIE. Je gage ce qu'on voudra qu'il n'en résultera rien encore. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La rue, devant la maison d'Olivia.

Arrivent SÉBASTIEN et LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Voulez-vous me faire accroire que ce n'est pas vers vous qu'on m'envoye ?

SÉBASTIEN. Va-t'en, va-t'en; tu es un imbécile; délivre-moi de ta présence.

LE BOUFFON. Voilà, parbleu, qui est excellent! Non, je ne vous connais pas, je n'ai pas été député vers vous par ma maîtresse pour vous dire de venir lui parler. Vous ne vous appelez pas Césario, et ce nez-là n'est pas à moi non plus. Rien de ce qui est n'est en effet.

SÉBASTIEN. Va, je te prie, exhaler ailleurs ta folie : tu ne me connais pas.

LE BOUFFON. Exhaler ma folie! il a entendu ce mot dans la bouche de quelque personnage important, et maintenant il l'applique à un fou! Exhaler ma folie! j'ai bien peur que le monde, ce gros imbécile, ne soit à la fin qu'un [illegible]. Veuillez, je vous prie, dépouiller enfin votre étrangeté et me dire ce que je dois exhaler à ma maîtresse : lui exhalerai-je que vous allez venir?

SÉBASTIEN. De grâce, laisse-moi, fou stupide : voilà de l'argent pour toi ; si tu restes plus longtemps, je te payerai en monnaie moins agréable.

LE BOUFFON. Sur ma parole, vous avez la main libérale. Ces sages qui donnent de l'argent aux fous finissent par se faire une bonne renommée après un bail de quatorze ans.

Arrivent SIR ANDRÉ, SIR TOBIE et FABIEN.

SIR ANDRÉ. Ah! ah! l'ami, je vous retrouve donc! voilà pour vous. (*Il frappe Sébastien.*)

SÉBASTIEN, *le frappant à son tour*. Et voilà pour toi! prends encore cela, et cela aussi! Tout le monde ici est-il en démence?

SIR TOBIE. Arrêtez, monsieur, ou je jette votre dague par-dessus la maison.

LE BOUFFON, *à part*. Je vais aller reporter cela tout de suite à ma maîtresse; je ne voudrais pas pour deux pence être dans l'une de vos peaux. (*Le Bouffon s'éloigne.*)

SIR TOBIE, *retenant Sébastien*. Allons, monsieur, arrêtez!

SIR ANDRÉ. Laissez, je m'y prendrai d'une autre manière avec lui : je lui intenterai un procès pour sévices et voies de fait, et nous verrons s'il y a des lois en Illyrie. Quoique j'aie frappé le premier, cela ne fait rien.

SÉBASTIEN, *à sir Tobie*. Otez votre main.

SIR TOBIE. Non, monsieur, je ne vous lâcherai pas. Allons, mon jeune soldat, dégaînez votre lame; vous avez du sang dans les veines ; allons.

SÉBASTIEN. Laissez-moi, vous dis-je. Que me voulez-vous? si vous osez me provoquer encore, mettez l'épée à la main. (*Il tire son épée.*)

SIR TOBIE. Comment? comment? allons, il faut que j'aie une once ou deux de ton sang, mal-appris. (*Il met l'épée à la main.*)

Arrive OLIVIA.

OLIVIA. Arrêtez, Tobie! sur votre vie, je vous l'ordonne; arrêtez!

SIR TOBIE. Madame!

OLIVIA. Serez-vous donc toujours le même grossier personnage fait pour habiter les montagnes et les cavernes sauvages où le savoir-vivre n'a jamais été enseigné? sortez de ma présence! — Cher Césario, ne soyez point offensé. — Partez, impudent! (*Sir Tobie, sir André et Fabien s'éloignent.*)

OLIVIA, *continuant*. Je vous en conjure, mon doux ami, que la raison et non la passion vous gouverne dans cette incivile et injuste attaque dirigée contre votre tranquillité. Venez chez moi ; je vous conterai les innombrables esclandres inutilement soulevés par ce coquin, et vous sourirez de cette dernière équipée. Il faut absolument me suivre, ne me refusez pas. Qu'il soit maudit cet infâme; en menaçant vos jours, c'est à mon pauvre cœur qu'il s'est attaqué.

SÉBASTIEN. Que signifie tout ceci? de quel côté va le courant? ou je suis fou ou ceci est un rêve. N'importe, que l'imagination continue à plonger mes sens dans le fleuve d'oubli! si je rêve en ce moment, oh! puissé-je dormir toujours!

OLIVIA. Venez, je vous prie; oh! si vous vouliez vous laisser diriger par moi!

SÉBASTIEN. Je le veux bien, madame.

OLIVIA. Oh! dites-le, et que cela soit! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent MARIE et LE BOUFFON.

MARIE. Mets, je te prie, cette soutane et cette barbe ; fais-lui accroire que tu es messire Topase, le curé; dépêche-toi, pendant que je vais appeler sir Tobie. (*Marie sort.*)

LE BOUFFON, *endossant la soutane et attachant la barbe à son menton*. Bien; je vais revêtir cet accoutrement et me déguiser ; plût à Dieu que je fusse le premier qui en ait imposé sous cette soutane! je ne suis ni assez gras pour jouer convenablement ce rôle, ni assez maigre pour être réputé savant ; mais quand on est honnête homme et bon père de famille, cela vaut bien la réputation d'homme avisé et de grand clerc. Voici nos confédérés qui viennent.

Entrent SIR TOBIE BELCH et MARIE.

SIR TOBIE. Dieu vous bénisse, monsieur le curé!

LE BOUFFON. *Bonos dies*, sir Tobie! car, comme le disait très-spirituellement à une nièce du roi Gorboduc le vieil ermite de Prague, qui n'avait jamais vu plume ni encre, *ce qui est, est*. De même, moi, étant monsieur le curé, je suis monsieur le curé ; car qu'est-ce que cela, sinon cela? qu'est-ce que être, sinon être?

SIR TOBIE, *lui montrant la pièce où est enfermé Malvolio*. Allez à lui, messire Topase.

LE BOUFFON. Holà, hé! Paix dans cette prison!

SIR TOBIE. Le maraud joue la comédie à merveille : c'est un habile drôle.

MALVOLIO, *de l'intérieur de sa prison.* Qui m'appelle ?

LE BOUFFON. Messire Topase le curé, qui vient visiter Malvolio le lunatique.

MALVOLIO. Messire Topase, messire Topase, mon bon messire Topase, allez trouver madame.

LE BOUFFON. Hors d'ici, hyperbolique démon ! peux-tu bien tourmenter ainsi cet homme ? ne saurais-tu parler d'autres choses que de dames ?

SIR TOBIE. Bien dit, monsieur le curé.

MALVOLIO. Messire Topase, jamais homme ne fut plus indignement traité que moi ; mon bon messire Topase, ne croyez pas que je sois fou ; ils m'ont renfermé ici dans d'effroyables ténèbres.

LE BOUFFON. Fi ! déloyal Satan ! je te qualifie dans les termes les plus modérés, car je suis l'une de ces bonnes âmes qui traitent poliment le diable lui-même. Tu dis que ta prison est ténébreuse ?

MALVOLIO. Comme l'enfer, messire Topase.

LE BOUFFON. Comment donc ? mais elle a des fenêtres cintrées aussi transparentes que des barricades, et les croisées du sud-nord sont brillantes comme l'ivoire ; et cependant tu te plains de n'y point voir.

MALVOLIO. Je ne suis pas fou, messire Topase ; je vous dis que cette prison est obscure.

LE BOUFFON. Insensé, tu es dans l'erreur ; je dis qu'il n'y a ici d'autres ténèbres que ton ignorance, dans laquelle tu es plus enfoncé que les Égyptiens dans leurs brouillards.

MALVOLIO. Je vous dis que cette chambre est aussi obscure que l'ignorance, dût l'ignorance être aussi obscure que l'enfer ! je vous dis que jamais homme ne fut plus indignement traité : je ne suis pas plus fou que vous l'êtes ; mettez-moi à l'épreuve par quelque question sensée.

LE BOUFFON. Quelle est l'opinion de Pythagore concernant les oies sauvages ?

MALVOLIO. Qu'il est très-possible que l'âme de notre grand'mère soit logée dans le corps d'un oiseau.

LE BOUFFON. Et que penses-tu de cette opinion-là ?

MALVOLIO. J'ai de l'âme une plus noble idée, et je n'approuve aucunement cette opinion.

LE BOUFFON. Adieu ; continue à rester dans les ténèbres ; je reconnaîtrai que tu es dans ton bon sens quand tu professeras l'opinion de Pythagore, et que tu t'abstiendras de tuer un coq de bruyère dans la crainte d'exproprier l'âme de ta grand'mère. Adieu !

MALVOLIO. Messire Topase ! messire Topase !

SIR TOBIE. Délicieux messire Topase !

LE BOUFFON. Vous voyez que je nage dans toutes les eaux.

MARIE. Tu aurais pu jouer ton rôle sans barbe ni soutane ; il ne te voit pas.

SIR TOBIE. Va lui parler maintenant de ta voix naturelle, et tu viendras me rendre compte de l'état dans lequel tu l'auras trouvé. Je voudrais que nous fussions, une fois pour toutes, débarrassés de cette plaisanterie : il faudra lui rendre la liberté, si on peut le faire sans inconvénient : car je suis maintenant tellement brouillé avec ma nièce qu'il y aurait imprudence de ma part à pousser ce divertissement à ses dernières limites. Viens tout à l'heure me trouver dans ma chambre. *Sir Tobie et Marie sortent.*

LE BOUFFON *chante, tout en se dépouillant de sa soutane et de sa barbe.*

Dis-moi, Robin, Robin, dis-moi
Comment se porte ta maîtresse.

MALVOLIO. Fou !

LE BOUFFON.

La friponne est une traîtresse.

MALVOLIO. Fou !

LE BOUFFON.

Dis-moi pourquoi, dis-moi pourquoi.

MALVOLIO. Fou, m'entends-tu ?

LE BOUFFON.

Elle en aime un autre que moi.

Holà ! qui m'appelle ?

MALVOLIO. Mon bon fou, si tu veux m'obliger, donne-moi une lumière, une plume, de l'encre et du papier. Foi d'honnête homme, je t'en serai reconnaissant toute ma vie.

LE BOUFFON. Est-ce vous, monsieur Malvolio ?

MALVOLIO. Oui, mon cher fou.

LE BOUFFON. Hélas ! monsieur, comment se fait-il que vous avez perdu votre bon sens ?

MALVOLIO. Fou, jamais homme ne fut aussi notoirement victimé ; fou, je jouis de tout mon bon sens, aussi bien que toi.

LE BOUFFON. Aussi bien que moi seulement ? Vous êtes aliéné, sans nul doute, puisque vous n'avez pas plus de sens qu'un fou.

MALVOLIO. Ils se sont emparés de moi, me retiennent enfermé dans les ténèbres, m'envoient des curés, de vrais ânes, et font tout ce qu'ils peuvent pour me faire perdre l'esprit.

LE BOUFFON. Faites attention à ce que vous dites ; le curé est ici. *(Changeant de voix et contrefaisant le curé.)* Malvolio, Malvolio, que le ciel te rende la raison ! tâche de dormir, et cesse ton vain babil.

MALVOLIO. Messire Topase...

LE BOUFFON, *changeant alternativement de voix.* Mon ami, ne causez plus avec lui. — Moi, monsieur, je ne lui dis rien. Dieu soit avec vous, messire Topase ! — Ainsi soit-il. — Je ferai ce que vous dites, monsieur.

MALVOLIO. Fou, fou, fou, m'entends-tu ?

LE BOUFFON, *reprenant sa voix naturelle.* Hélas ! monsieur, tâchez de vous calmer. Que dites-vous, monsieur ? On vient de me réprimander pour vous avoir parlé.

MALVOLIO. Mon cher fou, donne-moi de la lumière et du papier ; je te dis que je suis aussi sain d'esprit que qui que ce soit en Illyrie.

LE BOUFFON. Plût à Dieu, monsieur, que cela fût !

MALVOLIO. Cela est, je te l'affirme ; mon cher fou, donne-moi de l'encre, du papier, de la lumière, et porte à madame ce que j'aurai écrit ; le port d'aucune lettre ne t'aura été plus avantageux que celui-là.

LE BOUFFON. Je vais vous chercher ce qu'il vous faut ; mais dites-le-moi franchement, est-il vrai que vous n'êtes pas fou, ou est-ce une ruse de votre part ?

MALVOLIO. Crois-moi, je ne le suis pas, je te dis la vérité.

LE BOUFFON. En ce cas, je n'ajouterai jamais foi à un aliéné que je n'aie vu son cerveau. Je vais vous chercher de la lumière, du papier et de l'encre.

MALVOLIO. Fou, je t'en récompenserai avec usure ; je t'en prie, va.

LE BOUFFON *chante.*

Je pars, l'ami, je vole,
Et je reviens plus prompt que la parole,
Comme le fou d'autrefois,
Avec son poignard de bois,
Qui dans sa fureur comique,
Va faire au diable la nique.
Adieu, pauvre lunatique,
Ronge tes ongles, morbleu ;
Au revoir, mon cher, adieu.

Il sort.

SCÈNE III.

Le jardin d'Olivia.

Entre SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN. C'est bien l'air que je respire ; voilà bien le soleil radieux ; cette perle qu'elle m'a donnée, je la sens, je la vois, et bien que l'étonnement me tienne en extase, ce que j'éprouve n'est pas le résultat de la folie. Où est donc Antonio ? je n'ai pu le trouver à l'auberge de l'Éléphant ; néanmoins on l'y a vu, et l'on pensait qu'il était allé parcourir la ville pour me chercher ; ses conseils maintenant me seraient d'une utilité d'or ; car ma raison a beau récuser le témoignage de mes sens, et conclure que tout ceci est le résultat de quelque méprise, et non de la folie ; néanmoins ce singulier hasard et ce flot soudain de la fortune surpassent toute réalité et toute croyance ; je ne puis en croire mes yeux, et j'ai peine à me rendre au témoignage de mon intelligence, qui ne veut pas admettre que cette dame ou moi nous ayons perdu la raison ; car s'il en était ainsi, elle ne pourrait diriger sa maison, commander à ses gens, donner et recevoir, et expédier ses affaires avec la justesse, l'intelligence et l'aplomb que je lui vois ; il y a là-dedans quelque chose qui tient du prodige. Mais voici cette dame qui vient.

Entrent OLIVIA et UN PRÊTRE.

OLIVIA. Ne blâmez point en moi cette précipitation ; si vos



OLIVIA. Et soyez ma sœur.
(Acte V, scène I.)

intentions sont honorables, venez maintenant avec moi et ce saint homme à la chapelle voisine ; là, en sa présence, et sous ces voûtes sacrées, donnez-moi l'assurance inviolable de votre foi, afin de rendre le calme à mon âme inquiète et jalouse ; il gardera le secret de notre union jusqu'à ce que vous jugiez convenable de la rendre publique, jusqu'au jour qui verra célébrer notre hymen avec la solennité qui convient à ma naissance. Que répondez-vous ?

SEBASTIEN. Je suis prêt à suivre ce saint homme et à vous accompagner ; je vous engagerai ma foi, et tiendrai mon serment.

OLIVIA. Conduisez-nous donc, mon père, et que le ciel, témoin de l'acte que je vais accomplir, brille pour l'éclairer de toute sa lumière. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

La rue, devant la maison d'Olivia.

Arrivent LE BOUFFON et FABIEN.

FABIEN. Faites-moi l'amitié de me laisser voir sa lettre.

LE BOUFFON. Permettez-moi, monsieur Fabien, de vous demander aussi une chose.

FABIEN. Tout ce que tu voudras.

LE BOUFFON. C'est de ne pas désirer voir cette lettre.

FABIEN. C'est comme si après m'avoir donné un chien, en retour tu me redemandais ton chien.

Arrivent LE DUC, VIOLA, et des personnes de la suite du Duc.

LE DUC. Appartenez-vous à la comtesse Olivia, mes amis ?

LE BOUFFON. Oui, seigneur, nous figurons parmi ses objets de luxe.

LE DUC. Je te reconnais à merveille ; comment te portes-tu, mon garçon ?

LE BOUFFON. En vérité, seigneur, je suis aussi bien que je puis être, grâce à mes ennemis, et aussi mal que cela est possible à mes amis.

LE DUC. C'est tout le contraire que tu veux dire ; aussi bien que cela est possible à tes amis.

LE BOUFFON. Non, seigneur, aussi mal.

LE DUC. Comment l'entends-tu ?

LE BOUFFON. Seigneur, mes amis me flattent, et font de moi un imbécile ; mes ennemis, au contraire, me disent franchement que je suis un imbécile ; il en résulte que, grâce à mes ennemis, je profite de la connaissance de moi-même, et que je suis induit en erreur par mes amis. Si donc il en est de la logique comme des baisers, si quatre négations équivalent à deux affirmations [1], j'ai raison de dire que je suis aussi bien que je puis être, grâce à mes ennemis, et aussi mal que cela est possible à mes amis.

LE DUC. Voilà, ma foi, qui est excellent.

LE BOUFFON. Non, assurément, seigneur, bien que vous ayez la bonté d'être un de mes amis.

LE DUC. Tu ne t'en trouveras pas plus mal : prends cet or.

LE BOUFFON. Si je ne craignais pour vous le reproche de *duplicité*, je vous prierais de *redoubler*, seigneur.

LE DUC. Oh ! tu me donnes là un mauvais conseil.

LE BOUFFON. Mettez un moment votre vertu dans votre poche, et laissez parler la chair et le sang.

LE DUC. Allons, je consens à me rendre coupable de duplicité ; voilà une autre pièce d'or.

LE BOUFFON. *Primo, secundo, tertio,* voilà qui sonne bien en comptant. Un vieux proverbe dit que c'est le troisième qui paye pour tous ; vous savez que le *triplex* est la mesure par excellence ; les cloches de Saint-Benoît vous le rappelleraient au besoin, seigneur ; une, deux, trois. (*Il imite le carillon d'une cloche.*)

LE DUC. Pour cette fois, tu ne m'escamoteras plus d'argent ; si tu veux faire savoir à ta maîtresse que je l'attends

[1] . . . . Un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris
Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.
BOILEAU, *Art poétique.*



MALVOLIO. Cela est aussi clair que le jour, cela est palpable !
(Acte II, scène v, page 71.)

pour lui parler, et me l'amener ici, peut-être éveillerai-je encore ma générosité.

LE BOUFFON. Parbleu, seigneur, laissez dormir votre générosité jusqu'à mon retour; je pars, seigneur; toutefois n'allez pas confondre mon désir de posséder avec le péché de convoitise; mais comme vous dites, seigneur, que votre générosité fasse un petit somme, je la réveillerai tout à l'heure. (*Le Bouffon s'éloigne.*)

Arrivent ANTONIO et DES EXEMPTS.

VIOLA. Voilà l'homme qui est venu à mon secours.

LE DUC. Je me rappelle fort bien sa figure; néanmoins, la dernière fois que je la vis, la fumée de la guerre l'avait noircie comme celle de Vulcain; il commandait un méchant navire dont le tonnage et le tirant d'eau faisaient pitié, et pourtant il donna au plus gros vaisseau de notre flotte un si terrible abordage, que l'envie elle-même et la voix des vaincus rendirent hommage à sa gloire... De quoi s'agit-il?

PREMIER EXEMPT. Orsino, vous voyez devant vous cet Antonio qui captura *le Phœnix* et sa cargaison à son retour de Candie; qui prit *le Tigre* à l'abordage, dans le combat où votre jeune neveu Titus perdit une jambe. C'est dans les rues de cette ville, où il avait l'impudence de se montrer, et au milieu d'une querelle particulière, que nous l'avons arrêté.

VIOLA. Seigneur, il m'a rendu service; il a tiré l'épée pour me défendre; mais il a fini par me tenir un étrange langage, auquel je n'ai rien compris, et qui m'a semblé l'effet de la folie.

LE DUC. Insigne pirate! brigand des mers! quelle imprudente audace t'a livré au pouvoir de ceux qui ont acheté à des conditions si sanglantes et si chères le droit d'être tes ennemis?

ANTONIO. Orsino, noble duc, permettez que je n'accepte pas les noms que vous me donnez; Antonio ne fut jamais ni un brigand ni un pirate; mais par des motifs légitimes, je suis, je l'avoue, l'ennemi d'Orsino. Je ne sais quel magique pouvoir m'a attiré ici; ce jeune homme, ce modèle des ingrats, qui est à côté de vous, fut arraché par moi à la fureur des vagues écumantes. Il était perdu sans ressources, je lui donnai la vie, et j'y ajoutai mon amitié entière et sans restriction ni réserve; c'est uniquement par affection pour lui que je me suis exposé aux dangers de cette ville ennemie; le voyant attaqué, j'ai mis l'épée à la main pour le défendre; en ce moment on m'a arrêté: c'est alors que pour se dispenser de partager mes périls, il a eu recours à la ruse; il a déclaré ne me point connaître, et en un clin d'œil il m'est devenu aussi étranger que s'il ne m'avait pas vu depuis vingt ans; il a refusé de me rendre ma bourse, que je lui avais prêtée une demi-heure à peine auparavant.

VIOLA. Cela est-il probable?

LE DUC. Quand est-il arrivé dans cette ville?

ANTONIO. Aujourd'hui, seigneur, et depuis trois mois consécutifs, nous ne nous sommes quittés ni de nuit ni de jour.

Arrive OLIVIA, avec sa suite.

LE DUC. Voici la comtesse; maintenant le ciel marche sur la terre. — Quant à toi, tes paroles sont d'un insensé; voilà trois mois que ce jeune homme est à mon service; mais nous reparlerons de cela plus tard: — qu'on l'éloigne.

OLIVIA, *au Duc.* Que veut de moi monseigneur? en quoi Olivia peut-elle lui être agréable? (*A Viola.*) Césario, vous ne tenez pas votre promesse.

VIOLA. Madame...

LE DUC. Gracieuse Olivia...

OLIVIA, *à Viola.* Que dites-vous, Césario? (*Au Duc.*) Monseigneur...

VIOLA. Monseigneur veut parler, mon devoir m'ordonne de me taire.

OLIVIA. Si c'est encore le même refrain, monseigneur, il est aussi déplaisant à mon oreille que des cris discordants après une musique délicieuse.

LE DUC. Toujours inébranlable?

OLIVIA. Toujours constante, monseigneur.

LE DUC. Dans quoi? dans ta perversité? Femme cruelle, qui avez vu mon âme apporter à vos autels ingrats et impitoyables le tribut le plus sincère qu'ait jamais offert la dévotion, que faut-il que je fasse?

OLIVIA. Ce que votre dignité vous prescrira, seigneur.

LE DUC. Si j'en avais le courage, pourquoi, comme le brigand d'Égypte[1] au moment de mourir, n'immolerais-je pas ce que j'aime? Jalousie sauvage, mais qui n'est pas sans grandeur! Mais entendez-moi; puisque vous dédaignez ma foi, et je sais en partie à qui je dois d'être privé de la place qui m'était due dans votre affection, continuez à rester ce que vous êtes, tyran au cœur de marbre; mais ce mignon que vous aimez, je le sais, et que je chéris également, j'en prends le ciel à témoin, je le déroberai à vos yeux cruels, où il règne en vainqueur et insulte à son maître. Enfant, suis-moi, des pensées de colère m'animent; je sacrifierai l'agneau qui m'est cher pour me venger de cette colombe au cœur de vautour. (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

VIOLA, *le suivant*. Et moi, pour rendre le repos à votre âme, je subirai avec joie mille morts.

OLIVIA. Où va Césario?

VIOLA. Avec celui que j'aime plus que mes yeux, plus que ma vie, plus mille fois que je n'aimerai jamais une épouse; si je mens, puissances du ciel qui m'écoutez, faites-moi payer de ma vie la moindre altération à mon amour.

OLIVIA. Malheureuse! je suis trahie!

VIOLA. Par qui êtes-vous trahie? de quoi avez-vous à vous plaindre?

OLIVIA. As-tu donc perdu le souvenir de toi-même? y a-t-il donc si longtemps? (*A une personne de sa suite.*) Faites venir le saint prêtre. (*Un serviteur s'éloigne.*)

LE DUC, *à Viola*. Viens.

OLIVIA. Où voulez-vous l'emmener, seigneur? Césario, mon époux, arrête!

LE DUC. Son époux!

OLIVIA. Oui, mon époux; ose-t-il le nier?

LE DUC, *à Viola*. Toi, son époux, malheureux?

VIOLA. Non, seigneur, il n'en est rien.

OLIVIA. Hélas! c'est ta crainte pusillanime qui te fait abdiquer ton caractère; ne crains rien, Césario; sois à la hauteur de ta fortune; ose être ce que tu sais que tu es, et alors tu seras l'égal de celui que tu redoutes. — Oh! soyez le bien venu, mon père!

Revient LE SERVITEUR, accompagné d'UN PRÊTRE.

OLIVIA, *continuant*. Mon père, les circonstances nous forcent maintenant à une révélation anticipée de ce que nous voulions tenir secret; en conséquence, je vous demande, au nom de votre caractère sacré, de dire ce qui s'est passé, à votre connaissance, entre ce jeune homme et moi.

LE PRÊTRE. Un contrat d'éternel amour, confirmé par l'union mutuelle de vos mains, attesté par le saint contact des lèvres, fortifié par l'échange de vos anneaux; toutes les cérémonies de cet engagement ont été scellées par mon ministère, et attestées par moi; et ma montre me dit que depuis ce moment je n'ai fait vers ma tombe que deux heures de chemin.

LE DUC, *à Viola*. O jeune imposteur! que seras-tu donc quand le temps [illegible]

VIOLA. Monseigneur, je vous proteste.

OLIVIA. Oh! ne jure pas; [illegible]

Arrive SIR ANDRÉ [illegible]

SIR ANDRÉ. [illegible]

OLIVIA. [illegible]

[1] [illegible]

SIR ANDRÉ. Il m'a fracassé la tête, et a pareillement porté un coup à sir Tobie; pour l'amour de Dieu, secourez-moi; je voudrais pour quarante livres sterling être chez moi.

OLIVIA. Qui a fait cela, sir André?

SIR ANDRÉ. Le page du duc, un certain Césario; nous le prenions pour un poltron; mais c'est le diable incarné!

LE DUC. Mon page Césario?

SIR ANDRÉ. Parbleu, le voilà! Vous m'avez brisé la tête sans motif; ce que j'ai fait, j'ai été excité à le faire par sir Tobie.

VIOLA. Pourquoi vous adressez-vous à moi? je ne vous ai jamais fait de mal; vous avez tiré l'épée contre moi sans raison, mais je vous ai adressé des paroles de paix, et ne vous ai pas fait le moindre mal.

SIR ANDRÉ. Si un vigoureux coup de poing à la tête ne fait pas de bien, vous m'avez fait mal; il paraît qu'à vos yeux un coup de poing à la tête n'est rien.

Arrive SIR TOBIE, ivre, conduit par LE BOUFFON.

SIR ANDRÉ, *continuant*. Voilà sir Tobie qui vient en trébuchant; vous allez en entendre d'autres; mais s'il n'avait pas bu un coup de trop, il vous aurait chatouillé autrement qu'il n'a fait.

LE DUC, *à sir Tobie*. Eh bien, chevalier, comment vous trouvez-vous?

SIR TOBIE. Cela m'est égal, il m'a blessé, et tout est dit. (*Au Bouffon.*) Sot, as-tu vu le chirurgien Richard, dis-moi, sot?

LE BOUFFON. Oh! il est ivre-mort depuis une heure; ce matin à huit heures il était déjà en train.

SIR TOBIE. En ce cas, c'est un belître; après un menuet et une entorse, ce que je hais le plus, c'est un ivrogne.

LE DUC. Qu'on l'emmène. Qui les a mis en ce pitoyable état?

SIR ANDRÉ. Je vais vous soutenir, sir Tobie, car nous serons pansés ensemble.

SIR TOBIE. Me soutenir, tête d'âne, faquin, maraud! me soutenir, tête de papier mâché, oison!

OLIVIA. Qu'on le mette au lit, et qu'on panse sa blessure. (*Le Bouffon, sir Tobie et sir André s'éloignent.*)

Arrive SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN. Je suis fâché, madame, d'avoir blessé votre parent; mais il eût été mon propre frère, que la raison et le soin de ma défense m'en auraient fait faire autant. Vous jetez sur moi un étrange regard, et par là je vois que je vous ai offensée. Pardonnez-moi, femme charmante, ne fût-ce qu'en considération des vœux que nous avons échangés il y a si peu de temps.

LE DUC. Même figure, même voix, même vêtement, et deux personnes; étrange illusion d'optique, où les objets tout à la fois sont et ne sont pas!

SÉBASTIEN. O mon cher Antonio! comme les heures ont été pour moi un supplice depuis que je vous ai perdu!

ANTONIO. Êtes-vous Sébastien?

SÉBASTIEN. En seriez-vous donc fâché, Antonio?

ANTONIO. Comment avez-vous fait pour vous partager? Les moitiés d'une pomme coupée en deux ne sont pas plus jumelles que ces deux créatures. Lequel des deux est Sébastien?

OLIVIA. Cela tient du prodige!

SÉBASTIEN, *apercevant Viola*. Où suis-je? je n'ai jamais eu de frère, et je n'ai pas le don d'ubiquité. J'avais une sœur que l'aveugle fureur des flots a dévorée. (*A Viola.*) De grâce, quel lien de parenté vous unit à moi? quel est votre pays, votre nom, votre famille?

VIOLA. Je suis de Messaline; Sébastien était mon père, un Sébastien aussi était mon frère; il vous ressemblait, et c'est ainsi qu'il était vêtu lorsqu'il est descendu dans sa tombe liquide. S'il est donné aux esprits de revêtir tout à la fois les formes et les costumes, vous êtes une apparition venue pour nous effrayer.

SÉBASTIEN. Je suis une apparition, en effet; mais j'ai revêtu les formes grossières que ma mère me donna en naissant. Tout le reste correspond si bien, que, si vous étiez femme, mes larmes mouilleraient votre joue, et je m'écrierais: Sois trois fois la bien venue, Viola, que j'ai crue noyée!

VIOLA. Mon père avait un signe sur le front.

SÉBASTIEN. Et le mien également.

VIOLA. Et il mourut le jour même où Viola venait d'atteindre sa treizième année.

SÉBASTIEN. Oh! ce souvenir est vivant dans mon âme! Il termina en effet sa carrière mortelle le jour où ma sœur eut treize ans.

VIOLA. Si le seul obstacle qui s'oppose à notre bonheur mutuel consiste dans ce costume d'homme, dans ce vêtement usurpé, n'embrasse ta sœur que lorsque toutes les circonstances de lieu, de temps, de fortune, se réuniront pour prouver que je suis Viola : à l'appui de ce que j'affirme, je te conduirai dans cette ville auprès d'un capitaine de navire chez qui sont déposés mes vêtements de femme; sauvée par sa généreuse assistance, je suis entrée au service de ce noble duc, et depuis cette époque, tout mon temps a été employé à servir d'intermédiaire entre cette dame et lui.

SÉBASTIEN, *à Olivia.* Ainsi donc, madame, vous avez été induite en erreur : mais dans cette erreur même la nature a suivi son instinct. Vous vouliez épouser une jeune vierge; vous n'aurez point été trompée dans votre attente, car l'homme que vous avez pris pour époux vous apporte un cœur vierge.

LE DUC. Ne restez point interdite; un sang noble coule dans ses veines. S'il en est ainsi, comme tout semble l'annoncer, je veux aussi avoir ma part de ce fortuné naufrage. (*A Viola.*) Enfant, tu m'as dit mille fois que jamais tu n'aimerais une femme à l'égal de moi.

VIOLA. Je l'ai dit et je le jure encore, et mon âme gardera ce serment aussi fidèlement que ce globe de flamme conserve le feu qui sépare le jour de la nuit.

LE DUC. Donne-moi ta main, et que je te voie sans tarder dans tes vêtements de femme.

VIOLA. Le capitaine qui m'a conduite sur ce rivage les a chez lui : il est maintenant en prison pour je ne sais quelle poursuite judiciaire, intentée à la requête d'un certain Malvolio, attaché au service de madame.

OLIVIA. Je le ferai mettre en liberté. Qu'on aille chercher Malvolio.— Mais je me rappelle maintenant qu'on dit que le pauvre homme a perdu la raison.

LE BOUFFON revient, tenant une lettre à la main.

OLIVIA, *continuant.* La démence qui m'absorbait moi-même exclusivement m'avait fait oublier la sienne. (*Au Bouffon.*) L'ami, comment va-t-il?

LE BOUFFON. En vérité, madame, il tient Béelzébub à distance, aussi bien que peut le faire un homme dans sa situation : voici une lettre qu'il a écrite pour vous et que je vous aurais remise ce matin; mais on sait que les épîtres des fous ne sont point paroles d'Évangile, et peu importe en quel temps on les remette à leur adresse.

OLIVIA. Ouvre-la et donne-nous-en lecture.

LE BOUFFON. Attendez-vous donc à être parfaitement édifiée; car c'est le fou qui va servir d'interprète au lunatique. (*Il lit d'un ton de voix affecté.*) « Pour Dieu, ma- » dame... »

OLIVIA. Qu'as-tu donc? est-ce que tu es fou?

LE BOUFFON. Non, madame : mais je lis la lettre d'un fou; si vous voulez que je la lise comme elle doit être lue, il faut me laisser prendre le ton nécessaire.

OLIVIA. Voyons, lis-la convenablement.

LE BOUFFON. C'est ce que je fais, madame; pour la lire convenablement, il faut la lire comme je fais. Attention donc, ma princesse, et prêtez l'oreille.

OLIVIA, *à Fabien.* Lis-la, toi.

FABIEN, *lisant.* « Par Dieu, madame, vous me faites injure, et le monde le saura; quoique vous m'ayez fait mettre dans les ténèbres, et que vous ayez donné à votre ivrogne d'oncle tout pouvoir sur moi, je n'en jouis pas moins de toute la plénitude de ma raison, tout aussi bien que vous, madame. Je suis porteur de votre lettre, dans laquelle vous me prescrivez la conduite que j'ai tenue; j'en ferai usage pour me justifier et vous confondre. Ayez de moi l'opinion qu'il vous plaira. Je mets un instant de côté le respect que m'impose ma position à votre égard, et ne prends conseil que de mon injure. La victime du traitement le plus indigne, MALVOLIO. »

OLIVIA. A-t-il écrit cette lettre?

LE BOUFFON. Oui, madame.

LE DUC. Voilà qui ne sent pas trop la folie.

OLIVIA. Allez le mettre en liberté, Fabien, et l'amenez ici. (*Fabien sort.*)

OLIVIA, *continuant.* Seigneur, en attendant que toutes ces choses soient réglées, veuillez voir en moi une sœur, comme autrefois une épouse. Le même jour, si vous le permettez, couronnera ces deux unions ici chez moi, et à mes frais.

LE DUC. Madame, je suis on ne peut plus disposé à accepter vos offres. (*A Viola.*) Toi, ton maître te donne congé; pour te récompenser des services que tu m'as rendus, services si opposés au caractère de ton sexe et si incompatibles avec la délicatesse de tes sentiments, puisque tu m'as si longtemps appelé ton maître, voilà ma main, sois désormais la maîtresse de ton maître.

OLIVIA, *à Viola.* Et soyez ma sœur.

FABIEN revient avec MALVOLIO.

LE DUC. Est-ce là le fou en question?

OLIVIA. Oui, seigneur, c'est lui-même. Eh bien, Malvolio?

MALVOLIO. Madame, vous m'avez outragé, cruellement outragé!

OLIVIA. Moi, Malvolio? Cela n'est pas.

MALVOLIO. Cela est, madame. (*Lui présentant une lettre.*) Lisez, je vous prie, cette lettre : vous ne pouvez pas nier que ce ne soient votre écriture et votre style; d'ailleurs, voilà votre cachet; vous ne pouvez vous refuser à reconnaître tout cela. Expliquez-moi maintenant, au nom de l'honneur, pourquoi vous m'avez donné d'aussi évidents témoignages de faveur; pourquoi vous m'avez ordonné de me présenter à vous le sourire sur la bouche, de porter des jarretières en croix et des bas jaunes, et de prendre un ton de fierté avec sir Tobie et avec vos gens. Lorsque, mû par un sentiment d'espoir et d'humble obéissance, j'ai exécuté vos ordres, expliquez-moi pourquoi vous avez souffert qu'on m'emprisonnât, qu'on me retînt dans les ténèbres d'un cachot, qu'on envoyât un prêtre me visiter, et qu'on me rendît l'objet de la mystification la plus complète dont jamais nigaud ait été victime; dites-moi pourquoi.

OLIVIA. Hélas! Malvolio, ce n'est pas là mon écriture, bien que, je l'avoue, celle-ci y ressemble beaucoup : c'est sans nul doute l'ouvrage de Marie. Et je me rappelle maintenant que c'est elle qui m'a annoncé la première votre folie; c'est alors que vous vous êtes présenté à moi en souriant, et dans tout l'attirail que la lettre vous prescrivait. Apaisez-vous, je vous prie; vous avez été dupe d'une mystification habile; mais quand nous en connaîtrons les motifs et les auteurs, je vous constituerai plaignant et juge dans votre propre cause.

FABIEN. Madame, daignez m'écouter; et qu'aucune mésintelligence, aucune fâcheux désaccord, ne vienne troubler la joie de cette heure fortunée qui a excité mon admiration et ma surprise. Dans cet espoir, je vous avouerai franchement que c'est moi et sir Tobie qui avons organisé ce complot contre Malvolio, pour le punir de quelques procédés incivils que nous avions à lui reprocher; Marie n'a consenti à écrire la lettre que sur les instances réitérées de sir Tobie, qui, pour la récompenser, l'a épousée. Je pense qu'en pesant impartialement les torts réciproques, on trouvera qu'en définitive les résultats de cette plaisanterie sont plus propres à provoquer le rire que la vengeance.

OLIVIA, *à Malvolio.* Pauvre homme! comme ils vous ont mystifié!

LE BOUFFON. Voyez-vous : « Il en est qui naissent grands, » d'autres qui le deviennent pour prix de leurs efforts; il en » est d'autres que les grandeurs viennent chercher. » J'ai joué aussi mon rôle dans la pièce, celui d'un certain messire Topase; mais n'importe : « Au nom du ciel, fou, je ne suis » pas fou. » Ah! vraiment! mais vous rappelez-vous ces paroles : « Je m'étonne que madame se plaise avec un » aussi insipide coquin. Si vous ne riez avec lui, et ne vous » offrez de vous-même à ses épigrammes, sa bouche est » bâillonnée : » et c'est ainsi qu'en tournant, la roue du temps amène la vengeance.

MALVOLIO. Je me vengerai de toute votre clique. (*Il s'éloigne.*)

OLIVIA. Il a été mystifié indignement !

LE DUC. Courez après lui, et qu'on tâche de l'apaiser ! Il ne nous a encore rien dit du capitaine ; quand ce point aura été éclairci, en temps convenable nous nous unirons par un lien solennel.— D'ici là, chère sœur, nous resterons ici. — Viens, Césario, car ce sera ton nom tant que tu resteras homme ; mais dès que tu auras revêtu un autre costume, tu seras la souveraine d'Orsino et la reine de ses pensées. (*Tous s'éloignent, à l'exception du Bouffon.*)

LE BOUFFON *chante.*

Quand j'étais encore en jaquette,
Pluie et vent, lon lan derira,
Moi, tout me servait d'amusette ;
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je fus de taille plus forte,
Pluie et vent, lon lan derira,
Aux fripons on ferme sa porte ;
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je pris femme, pauvre sire,
Pluie et vent, lon lan derira,
Tout s'en alla de mal en pire ;
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je regagnais ma couchette,
Pluie et vent, lon lan derira,
J'étais bien souvent en goguette ;
Tout le long du jour il pleuvra.

Depuis longtemps la terre est née,
Pluie et vent, lon lan derira,
Mais notre pièce est terminée ;
Espérons qu'elle vous plaira.

FIN DE LA DOUZIÈME NUIT.

MESURE POUR MESURE,(1)

DRAME EN CINQ ACTES.

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGÉLO, gouverneur de Vienne en l'absence du Duc.
ESCALUS, vieux seigneur, collègue d'Angélo dans le gouvernement.
CLAUDIO, jeune gentilhomme, frère d'Isabelle.
LUCIO, jeune [illegible].
DEUX BOURGEOIS.
VARRIUS, gentilhomme de la suite du Duc.
LE PRÉVOT ou CONCIERGE de la prison.
THOMAS, [illegible]
PIERRE, [illegible]
UN JUGE.
LECOUDE, constable niais.
CRÈME-FOUETTÉE, jeune fou.
LE BOUFFON, au service de Mme Laruine.
ABHORSON, exécuteur des hautes œuvres.
BERNARDIN, prisonnier [illegible].
ISABELLE, sœur de Claudio.
MARIANNE, fiancée à Angélo.
JULIETTE, amante de Claudio.
FRANCISCA, religieuse.
Mme LARUINE, entremetteuse.

SEIGNEURS, BOURGEOIS, GARDES, EXEMPTS, DOMESTIQUES.

La scène est à Vienne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, ESCALUS, plusieurs Seigneurs et quelques Domestiques de la suite du Duc.

LE DUC. Escalus !

ESCALUS. Seigneur ?

LE DUC. Il y aurait de ma part affectation verbeuse à vouloir expliquer les principes du gouvernement à un homme dont je sais que la science en cette matière est supérieure à tous les conseils que je pourrais lui donner : il ne me reste donc qu'à me reposer sur votre capacité et votre mérite, et à les laisser agir. La nature de nos peuples, les institutions de notre cité, et l'administration de la justice, ce sont là des choses dont nul ne posséda jamais mieux que vous la pratique et la théorie : voilà votre commission, à laquelle vous voudrez bien vous conformer ponctuellement. (*Aux personnes de sa suite.*) Qu'on aille chercher Angélo. (*Un Domestique sort. Continuant.*) Comment croyez-vous qu'il occupera notre place ? car vous savez que nous l'avons choisi avec une sollicitude toute particulière, pour nous remplacer dans notre absence, que nous l'avons investi des terreurs du pouvoir, [illegible] de notre amour, et conféré à sa lieutenance tous les attributs de notre autorité : qu'en pensez-vous ?

ESCALUS. Si quelqu'un à Vienne méritait un honneur aussi ample de confiance et d'estime, c'était le seigneur Angélo.

Entre ANGÉLO.

LE DUC. Le voici qui vient.

ANGÉLO. Toujours obéissant à la volonté de votre altesse, je viens savoir quel est votre bon plaisir.

LE DUC. Votre conduite a un caractère qui permet à l'observateur d'y lire toute l'histoire de votre vie ; vous et vos qualités, vous ne vous appartenez pas tellement en propre que vous ayez le droit de vous concentrer dans vos vertus, et vos vertus en vous. Le ciel fait de nous ce que nous faisons des flambeaux, qui ne brillent pas pour eux-mêmes : car si nos vertus ne se répandaient pas hors de nous, ce serait comme si nous ne les avions pas : les grands génies ont été créés pour accomplir de grandes choses. La nature est une divinité économe : quand elle prête une parcelle quelconque de ses attributs, outre les remercîments de son débiteur, elle veut obtenir des profits. Mais je parle à un homme qui sait tout cela aussi bien que moi : écoutez-moi donc, Angélo ; en notre absence soyez en tout comme nous-même. Je délègue à vos lèvres le droit de prononcer des sentences de mort, et à votre cœur celui de pardonner. Le vieil Escalus, quoique nommé le premier, vous sera subordonné. Prenez votre commission.

ANGÉLO. Permettez, seigneur, qu'il ait été fait de mon métal une plus longue expérience, avant qu'on y frappe une si noble et si glorieuse empreinte.

LE DUC. Plus d'excuses ; dans le choix que nous faisons de vous, nous avons procédé avec maturité et réflexion ; acceptez donc les honneurs qui vous sont délégués. Mon départ est tellement pressé que je m'abstiens de traiter plusieurs questions d'une haute importance. Nous vous écrirons de nos nouvelles, selon le besoin des circonstances, et nous comptons que vous nous tiendrez au courant de ce qui pourra vous arriver ici. Sur ce, portez-vous bien ; je vous laisse tous deux à l'heureux accomplissement des devoirs de votre charge.

ANGÉLO. Permettez-nous, seigneur, de vous accompagner jusqu'à une certaine distance.

LE DUC. Le temps qui me presse ne le permet pas ; vous pouvez, en vérité, vous dispenser, à cet égard, de tout scrupule ; vous êtes les dépositaires de toute ma puissance ; vous déciderez selon les lumières de votre conscience de l'exécution et de l'interprétation des lois. Donnez-moi tous deux la main ; je partirai incognito : j'aime le peuple ; mais je n'aime pas à me donner en spectacle à ses yeux ; tout en les approuvant fort, je ne goûte que médiocrement le bruit de ses applaudissements et la véhémence de ses *vivats*, et je ne crois pas qu'aucun homme sensé doive s'y plaire. Encore une fois, adieu.

ANGÉLO. Que le ciel fasse prospérer vos desseins !

ESCALUS. Qu'il vous conduise et vous ramène heureux !

(1) [illegible]

LE DUC. Je vous remercie : adieu. (*Il sort.*)

ESCALUS. Veuillez, je vous prie, me permettre de conférer librement avec vous; il me tarde de connaître à fond les devoirs de ma charge : un pouvoir m'est confié, mais j'en ignore l'étendue et la nature.

ANGÉLO. Il en est de même de moi... Retirons-nous ensemble, et nous aurons bientôt éclairci ce point.

ESCALUS. Je suis aux ordres de votre excellence. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une rue.

Arrivent LUCIO et DEUX BOURGEOIS.

LUCIO. Si le duc et les autres ducs n'entrent pas en composition avec le roi de Hongrie, voyez-vous, tous les ducs tomberont sur le roi.

PREMIER BOURGEOIS. Le ciel veuille nous accorder la paix, mais non celle du roi de Hongrie!

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ainsi soit-il!

LUCIO. Vous concluez comme ce vieux pirate qui avait à son bord les dix commandements; seulement il en avait effacé un.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Tu ne déroberas pas?

LUCIO. C'est précisément celui-là qu'il avait éliminé.

PREMIER BOURGEOIS. Ce commandement-là prohibait les fonctions du capitaine et de tout son équipage; c'était pour dérober qu'ils mettaient en mer : quel est parmi nous le soldat qui, dans le *benedicite*, trouve de son goût le passage où l'on prie pour la paix?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je n'ai jamais vu aucun soldat à qui ce passage ait déplu.

LUCIO. Je vous crois, car vous ne vous êtes jamais trouvé là où l'on disait le *benedicite*.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Non? une douzaine de fois au moins.

PREMIER BOURGEOIS. Sur quelle gamme?

LUCIO. N'importe dans quel rhythme et dans quelle langue.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Et dans quelle religion, sans doute?

LUCIO. Et pourquoi pas? le *benedicite* est le *benedicite*, les grâces sont les grâces, en dépit de toutes les controverses. Par exemple, vous, il n'y a pas de grâce au monde qui empêche que vous ne soyez un franc vaurien.

PREMIER BOURGEOIS. Fort bien; vous et moi, nous sommes de la même étoffe.

LUCIO. D'accord; comme la lisière et le velours; vous êtes la lisière...

PREMIER BOURGEOIS. Et vous êtes le velours, cela va sans dire.

LUCIO. Parbleu, voilà madame Laruine.

Entre Mme LARUINE.

PREMIER BOURGEOIS. Eh bien, comment va? quelle est celle de vos hanches qui a la sciatique la plus aiguë?

Mme LARUINE. Allons, allons; on vient d'arrêter là-bas et l'on conduit en prison un homme qui en valait cinq mille comme vous.

PREMIER BOURGEOIS. Qui est-ce, je vous prie?

Mme LARUINE. C'est Claudio, le seigneur Claudio.

PREMIER BOURGEOIS. Claudio en prison? cela n'est pas.

Mme LARUINE. Et moi, je sais que cela est : je l'ai vu arrêter, je l'ai vu emmener; il y a plus, c'est que dans trois jours sa tête doit sauter.

LUCIO. Trêve de plaisanteries; êtes-vous bien sûre de ce que vous dites?

Mme LARUINE. Je n'en suis que trop sûre; c'est pour avoir fait un enfant à mademoiselle Juliette.

LUCIO. Je commence à le croire; il devait venir me trouver il y a deux heures, et il était toujours exact à tenir sa promesse.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Du reste, cela s'accorde assez avec ce que nous disions tantôt.

PREMIER BOURGEOIS. Cela s'accorde surtout avec la proclamation.

LUCIO. Partons; allons savoir ce qui en est. (*Lucio et les deux Bourgeois s'éloignent.*)

Mme LARUINE. Ainsi, la guerre, la fièvre, la potence, la misère, m'enlèvent successivement tous mes chalands... Eh bien, quelles nouvelles?

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Il y a là-bas un homme qu'on mène en prison.

Mme LARUINE. Bien; qu'a-t-il fait?

LE BOUFFON. Du tort à une femme.

Mme LARUINE. Mais quel est son délit?

LE BOUFFON. D'avoir pêché dans certaine rivière.

Mme LARUINE. A-t-il fait un enfant à quelque jeune fille?

LE BOUFFON. Non, mais il a transformé une fille en femme. Avez-vous entendu parler de la proclamation?

Mme LARUINE. De quelle proclamation?

LE BOUFFON. Dans les faubourgs de Vienne toutes les maisons d'une certaine espèce vont être abattues.

Mme LARUINE. Et que deviendront celles de la ville?

LE BOUFFON. On les laissera debout, pour en conserver la graine; elles auraient été pareillement abattues, sans un sage bourgeois qui a parlé en leur faveur.

Mme LARUINE. Quoi! toutes nos maisons dans les faubourgs vont être rasées?

LE BOUFFON. Jusqu'aux fondements, ma chère.

Mme LARUINE. Voilà, j'espère, un changement dans la chose publique! Que vais-je devenir?

LE BOUFFON. Allons, ne craignez rien; les bons avocats ne manquent jamais de clientèle; en changeant de domicile vous n'avez pas besoin de changer d'état; je continuerai à être votre sommelier. Courage : on aura pitié de vous; vous qui avez blanchi au service, on aura pour vous des considérations.

Mme LARUINE. Qu'avons-nous à faire ici, Thomas? éloignons-nous.

LE BOUFFON. Voici venir le seigneur Claudio, que le prévôt conduit en prison; mademoiselle Juliette l'accompagne. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent, d'un côté, LE PRÉVOT, CLAUDIO, JULIETTE et des Exempts; de l'autre, LUCIO et deux Bourgeois.

CLAUDIO. L'ami, pourquoi me donnez-vous ainsi en spectacle au public? Conduisez-moi en prison, ainsi que le mandat l'ordonne.

LE PRÉVÔT. C'est sans mauvaise intention que j'en agis ainsi, mais par l'ordre formel d'Angélo.

CLAUDIO. Ainsi l'Autorité, ce demi-dieu de la terre, nous fait payer arbitrairement la peine de notre délit. Le ciel le veut ainsi; elle frappe ou épargne à son gré; en fin de compte, elle est toujours juste.

LUCIO. Eh bien, Claudio, d'où vient cette contrainte exercée contre vous?

CLAUDIO. De trop de liberté, mon cher Lucio, de trop de liberté. L'excès amène le jeûne, et toute liberté dont on abuse aboutit à la servitude. Semblables aux rats, qui dévorent avidement l'arsenic, il est dans notre nature de poursuivre un bien fatal dont nous avons soif, et après avoir bu, nous mourons.

LUCIO. Si je savais parler aussi sensément entre les mains de la justice, j'enverrais querir certains de mes créanciers; et pourtant, à dire vrai, j'aime autant déraisonner libre que moraliser en prison. Quel est votre délit, Claudio?

CLAUDIO. Ce serait en commettre un que de le nommer.

LUCIO. Quoi donc? Est-ce l'homicide?

CLAUDIO. Non.

LUCIO. La paillardise?

CLAUDIO. Vous pouvez lui donner ce nom.

LE PRÉVÔT. Marchons, jeune homme, marchons.

CLAUDIO, *au prévôt.* Ami, encore un instant. (*A Lucio.*) Lucio, j'ai un mot à vous dire. (*Il le prend à part.*)

LUCIO. Cent, s'il peut en résulter quelque bien pour vous. Est-il vrai qu'on poursuive avec tant de rigueur la paillardise?

CLAUDIO. Voici ma position. En vertu d'une convention réciproque et loyale, j'ai obtenu possession du lit de Juliette; vous connaissez cette dame : elle est complétement ma femme; il ne manque à notre union que la publicité et l'accomplissement des cérémonies extérieures : nous nous en sommes abstenus en considération d'une dot, retenue encore dans les coffres de ses parents, auxquels nous avons cru devoir cacher notre amour jusqu'à ce que le temps nous les ait conciliés. Mais il arrive que la personne de Juliette porte le témoignage trop irrécusable de notre mutuelle ardeur.

LUCIO. Elle est enceinte, peut-être?

CLAUDIO. Oui, malheureusement. Le gouverneur qui a

remplacé le duc, soit que la nouveauté de ses fonctions ait égaré son jugement; soit que l'État soit pour lui un cheval auquel, à peine assis en selle, il fait sentir l'éperon afin de lui faire savoir qu'il peut commander; soit que la tyrannie soit inhérente à cette haute place, ou à celui qui l'occupe; toujours est-il que le nouveau gouverneur a fait revivre toutes ces vieilles lois pénales, qui étaient restées appendues à la muraille, comme des armures rouillées, si bien que dix-neuf soleils avaient passé sur elles sans qu'on en fît usage; le voilà qui, pour faire parler de lui, ressuscite pour moi et m'applique ces lois assoupies et tombées en désuétude. Assurément, ce ne peut être que pour faire parler de lui.

LUCIO. Je n'en doute pas; et votre tête tient si peu sur vos épaules, qu'il suffirait pour la faire tomber du soupir d'une jeune fille amoureuse. Envoyez quelqu'un auprès du duc, et appelez-en à lui.

CLAUDIO. C'est ce que j'ai fait; mais on ne peut le trouver. Je vous en prie, Lucio, rendez-moi un service. Aujourd'hui ma sœur doit entrer au couvent et y commencer son noviciat : faites-lui connaître le danger de ma position; priez-la, de ma part, de se concilier les amis du rigide ministre; qu'elle-même fasse des démarches auprès de lui : je fonde là-dessus un grand espoir; car il y a dans la jeunesse un touchant et muet langage, auquel les hommes se laissent émouvoir; en outre, ma sœur ne manque pas d'habileté quand elle veut employer le raisonnement et la parole, et elle possède l'art de persuader.

LUCIO. Puisse-t-elle y réussir, autant pour l'encouragement de nos pareils, qui sans cela seraient victimes d'une énorme injustice, que dans l'intérêt de votre vie, que je serais fâché de vous voir perdre sottement pour une bagatelle! Je vais la trouver.

CLAUDIO. Je vous remercie, mon cher Lucio.

LUCIO. Dans deux heures.—

CLAUDIO. Allons, exempts, marchons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

L'intérieur d'un monastère.

Entrent LE DUC et LE MOINE THOMAS.

LE DUC. Non, mon père; écartez cette pensée; ne croyez pas que les traits débiles de l'amour puissent percer un cœur fort : si je vous demande un asile secret, c'est par des motifs d'une nature plus sérieuse et plus grave que les vaines préoccupations de la bouillante jeunesse.

LE MOINE. Votre altesse peut-elle les dire?

LE DUC. Mon père, nul mieux que vous ne sait combien j'ai toujours aimé la retraite, et combien j'attache peu de prix à fréquenter ces sociétés brillantes, rendez-vous de la jeunesse, de l'opulence et d'un luxe insensé. J'ai remis entre les mains d'Angélo, homme rigide et d'une inflexible austérité, mon pouvoir absolu et mon autorité dans Vienne; il me suppose parti pour la Pologne; car c'est le bruit que j'ai fait courir, et le public le croit. Maintenant, mon père, vous me demanderez pourquoi j'en agis ainsi?

LE MOINE. Je l'apprendrai avec plaisir, seigneur.

LE DUC. Nous avons des pénalités sévères et des lois acerbes, freins indispensables pour dompter de rétifs coursiers; depuis quatorze ans ces lois sommeillent, semblables au lion devenu vieux qui reste dans sa caverne et ne va plus chercher sa proie. Vous avez vu de ces pères indulgents qui suspendent à la muraille les redoutables brins de bouleau, [illegible] crainte. Il en est de même de nos lois : n'étant pas appliquées, [illegible]

LE MOINE. Il dépendait de votre altesse de [illegible] à la justice quand vous l'estimiez convenable; et elle eût paru plus redoutable [illegible] que dans le seigneur Angélo.

LE DUC. [illegible]

sera point en vue, soit en butte à la censure. Pour voir de mes propres yeux son administration, je veux, revêtu de l'habit de votre ordre, visiter à la fois le prince et les sujets : veuillez donc me fournir le costume nécessaire, et m'enseigner ce que je dois faire, afin de passer pour un véritable moine. Plus tard je vous expliquerai à loisir les autres motifs qui me font agir. Qu'il vous suffise maintenant de savoir que le seigneur Angélo est austère; qu'il est en garde contre l'envie; c'est à peine s'il convient que son sang coule, et que le pain est plus de son goût que la pierre : s'il est vrai que le pouvoir change l'homme, nous verrons sans voile nos hypocrites. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

L'intérieur d'un couvent.

Entrent ISABELLE et FRANCISCA.

ISABELLE. Sont-ce là tous vos priviléges, à vous autres religieuses?

FRANCISCA. Ne sont-ils pas assez grands?

ISABELLE. Oui, certes; je n'en désire pas davantage; si je regrette quelque chose, c'est qu'une règle plus sévère ne soit pas imposée à la communauté des sœurs de Sainte-Claire.

LUCIO, *appelant du dehors.* Holà! paix en ce lieu!

ISABELLE. Qui appelle?

FRANCISCA. C'est une voix d'homme : ma chère Isabelle, ouvrez-lui et sachez ce qu'il veut; cela vous est permis; à moi, non; vous n'avez point encore prononcé vos vœux : lorsque vous l'aurez fait, vous ne pourrez converser avec des hommes qu'en présence de la supérieure; alors, si vous leur parlez, il vous faudra cacher votre visage, ou si vous le leur montrez, vous ne pourrez leur parler. Il appelle de nouveau; répondez-lui, je vous prie.

ISABELLE. Paix et félicité! Qui appelle?

Entre LUCIO.

LUCIO. Salut, vierge, si vous l'êtes, comme vos joues roses le proclament! Pourriez-vous me conduire en présence d'Isabelle, une des novices de ce couvent, et la sœur de l'infortuné Claudio?

ISABELLE. L'infortuné Claudio! Pourquoi infortuné? Je vous le demande avec d'autant plus de raison que je suis Isabelle, sa sœur.

LUCIO. Fille douce et charmante, votre frère vous salue; pour ne pas vous faire languir, je vous dirai qu'il est en prison.

ISABELLE. Malheureuse que je suis!... Pourquoi?

LUCIO. Pour un délit pour lequel, si j'étais son juge, je ne le punirais que par des remercîments : il a fait un enfant à sa maîtresse.

ISABELLE. Quel conte me faites-vous là?

LUCIO. Ce que je vous dis est vrai : bien que ce soit mon péché familier que de papillonner autour des belles et de leur conter fleurette, sans penser un mot de ce que je leur dis, je ne voudrais pas en agir ainsi avec toutes les jeunes filles indistinctement : je vous considère comme une créature céleste et sacrée, comme un esprit immortel par votre renoncement au monde, et je me crois obligé de vous parler avec sincérité comme à une sainte.

ISABELLE. Vous blasphémez les justes en vous moquant de moi.

LUCIO. Ne le croyez pas; voici les faits en deux mots : votre frère et son amante se sont unis par un embrassement; de même qu'en mangeant l'estomac se remplit, de même qu'à l'époque de la floraison la terre ensemencée porte une abondante récolte; c'est ainsi que fécondée par lui, l'aspect de sa personne atteste le travail d'une heureuse culture.

ISABELLE. Une femme est enceinte de lui... ma cousine Juliette?

LUCIO. Est-elle votre cousine?

ISABELLE. Ma cousine d'adoption, selon l'usage des jeunes écolières, qui se donnent entre elles de petits noms d'amitié.

LUCIO. C'est elle-même.

ISABELLE. Oh! qu'il l'épouse!

LUCIO. Voilà la difficulté. Le duc, on ne sait pourquoi, est parti d'ici; j'étais du nombre de ceux que ses promesses tenaient dans l'expectative; mais nous savons par ceux qui sont dans le secret des affaires, que les bruits qu'il laissait s'accréditer étaient à une distance infinie de ses vrais des-

seins. A sa place, et investi de toute son autorité, gouverne le seigneur Angélo; le sang de cet homme n'est que de l'eau de neige; il n'a jamais ressenti l'aiguillon et l'impulsion des sens. Il réprime les penchants de la chair au profit de l'esprit par l'étude et le jeûne. Afin d'effrayer l'abus et la licence qui depuis longtemps ont circulé en présence de l'inexorable loi, comme des souris entre les pattes du lion, il a exhumé un édit rigoureux. Selon ses dispositions pénales, votre frère a encouru la peine capitale; Angélo l'a fait arrêter; il prétend lui appliquer la loi dans toute sa rigueur, et faire de lui un exemple. Tout espoir est perdu, à moins que vous n'ayez le talent de fléchir Angélo par votre touchante intercession; et c'est pour ce motif que votre malheureux frère m'envoie auprès de vous.

ISABELLE. En veut-il donc à sa vie?

LUCIO. Il l'a déjà condamné, et l'on m'a assuré que déjà le prévôt a reçu les ordres nécessaires pour son exécution.

ISABELLE. Hélas! moi, faible fille, que puis-je faire pour lui?

LUCIO. Faites l'essai du pouvoir que vous possédez.

ISABELLE. Mon pouvoir!... hélas! je doute.

LUCIO. Nos doutes sont des traîtres, et nous font perdre le bien que nous pourrions obtenir, en nous ôtant le courage de le tenter. Allez trouver le seigneur Angélo; qu'il apprenne par vous que les hommes accordent tout à la beauté qui implore; et que lorsqu'elle s'agenouille et pleure, ses demandes deviennent les leurs, comme si elles leur étaient personnelles.

ISABELLE. Je verrai ce que je puis faire.

LUCIO. Mais hâtez-vous.

ISABELLE. Je vais sur-le-champ m'en occuper; je ne prendrai que le temps d'aller donner connaissance de cette affaire à la supérieure. Je vous rends d'humbles actions de grâce; recommandez-moi à mon frère; dès ce soir, je lui ferai savoir le résultat de ma démarche.

LUCIO. Je prends congé de vous.

ISABELLE. Recevez mes adieux. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une salle dans la maison d'Angélo.

Entrent ANGÉLO, ESCALUS, UN JUGE, LE PRÉVOT, des Officiers de justice, et diverses personnes de la suite d'Angélo.

ANGÉLO. Nous ne devons pas faire de la loi un vain épouvantail, mis là pour effrayer les oiseaux de proie, qui, lui voyant toujours la même forme, s'y accoutument si bien, qu'au lieu d'en avoir peur ils viennent s'y percher.

ESCALUS. Sans doute; mais nous pouvons être rigoureux, et néanmoins nous borner à pratiquer une légère incision, au lieu d'assommer et de frapper à mort. Hélas! ce jeune homme, que je voudrais sauver, avait un noble père; j'en fais juge votre excellence. Je sais que vous êtes d'une vertu rigide; toutefois, si dans le cours de vos propres affections, vous aviez eu le temps et le lieu d'accord avec vos désirs, ou si l'action de votre sang avait atteint le degré d'énergie nécessaire à l'accomplissement de votre projet, ne vous serait-il pas, une fois au moins dans votre vie, arrivé de faillir comme celui que vous condamnez aujourd'hui, et d'encourir les rigueurs de la loi?

ANGÉLO. C'est une chose que d'être tenté, Escalus, et une autre que de succomber. Je ne nie pas que dans le jury qui prononce sur la vie d'un prisonnier, il ne puisse se trouver sur les douze un ou deux voleurs plus coupables que celui qu'ils sont appelés à juger : la justice saisit le crime là où elle le découvre; que des voleurs jugent d'autres voleurs, c'est ce que la justice doit ignorer. Il est clair que trouvant un joyau, nous nous baissons et le ramassons, parce que nous le voyons; mais ce que nous ne voyons pas, nous le foulons aux pieds et n'y pensons même pas. Ne cherchez point à atténuer son délit, en me disant que j'aurais pu en commettre de semblables; dites plutôt, moi qui le condamne, si jamais je me rends coupable comme lui, que ma mort soit prononcée par ma propre sentence, et que rien de partial n'intervienne. Seigneur, il faut qu'il meure.

ESCALUS. Qu'il en soit comme votre sagesse l'aura décidé.

ANGÉLO. Où est le prévôt?

LE PRÉVOT. Me voici aux ordres de votre excellence.

ANGÉLO. Veillez à ce que Claudio soit exécuté demain matin à neuf heures. Qu'on lui donne un confesseur, et qu'il se prépare : car il touche au terme de son pèlerinage. (*Le Prévôt sort.*)

ESCALUS. Allons, que le ciel lui pardonne, et nous pardonne à tous tant que nous sommes! Les uns s'élèvent par le péché, d'autres tombent par la vertu : il en est qui traversent sains et saufs la forêt des vices sans porter la peine d'aucun; il en est d'autres qui sont condamnés pour une faute unique.

Entrent LECOUDE, CRÈME-FOUETTÉE, LE BOUFFON, des Exempts, etc.

LECOUDE. Allons, amenez-les; si ce sont d'honnêtes gens dans la société que ceux qui usent de toutes sortes d'abus, dans les maisons publiques, je ne connais plus de lois. Amenez-les.

ANGÉLO. Eh bien! l'ami, quel est votre nom, et de quoi s'agit-il?

LECOUDE. Avec la permission de votre excellence, je suis l'humble constable du duc, et je me nomme Lecoude; je m'appuie sur la justice, seigneur, et j'amène ici devant votre excellence deux notables bienfaiteurs.

ANGÉLO. Des bienfaiteurs, bon! Quelle sorte de bienfaiteurs sont-ils? Ne seraient-ce pas des malfaiteurs?

LECOUDE. Avec la permission de votre excellence, je ne sais pas trop ce qu'ils sont; mais ce dont je suis sûr, c'est que ce sont des scélérats, dénués de toutes les profanations que les bons chrétiens doivent avoir.

ESCALUS. Voilà un exposé des plus clairs, et un constable bien sensé.

ANGÉLO. Allons, quelles sont leurs professions et qualités? Lecoude est votre nom? Pourquoi ne parlez-vous pas, Lecoude?

LE BOUFFON. Cela ne lui est pas possible, seigneur; la manche de son esprit est percée au coude.

ANGÉLO. Qui êtes-vous?

LECOUDE. Lui, seigneur? c'est un garçon sommelier, un souteneur de mauvais lieu, au service d'une de ces femmes de mauvaise vie, dont les maisons, à ce qu'on dit, ont été démolies dans les faubourgs; maintenant elle se donne pour tenir une maison de bains, ce qui, je pense, est un fort mauvais lieu encore.

ESCALUS. Comment le savez-vous?

LECOUDE. Seigneur, ma femme, que je déteste[1], à la face du ciel et de votre excellence...

ESCALUS. Qui, votre femme?

LECOUDE. Oui, seigneur, ma femme, qui, grâce à Dieu, est une honnête femme.

ESCALUS. Et c'est pour cela que vous la détestez?

LECOUDE. Oui, seigneur, je déteste et ma femme et moi-même, que la maison en question, si ce n'est pas un mauvais lieu, tant pis pour celle qui la tient, car c'est une maison fort sale.

ESCALUS. Comment savez-vous cela, constable?

LECOUDE. Parbleu, je le sais par ma femme, qui, si elle eût été une femme adonnée à la chair, aurait peut-être été accusée de fornication, d'adultère, et de toutes espèces d'impuretés.

ESCALUS. Par le fait de cette femme?

LECOUDE. Oui, par le fait de madame Laruine; mais elle a craché au visage de l'homme, et lui a tenu tête.

LE BOUFFON. Seigneur, avec la permission de votre excellence, cela n'est pas.

LECOUDE. Prouve-le devant ces mécréants, prouve-le, homme honorable.

ESCALUS, *à Angélo.* Entendez-vous comme il transpose les mots?

LE BOUFFON. Seigneur, sa femme était enceinte lorsqu'elle est entrée chez nous; il lui prit une envie, sauf le respect de votre excellence, de manger des pruneaux cuits. Or, seigneur, nous n'en avions que deux qui alors, et il y a longtemps de cela, étaient placés comme qui dirait dans un plat à dessert, un plat pouvant valoir trois pence; vos excellences ont vu sans doute de ces sortes de plats : ils ne sont pas en porcelaine, mais ce sont néanmoins de fort bons plats.

ESCALUS. Allez toujours, peu importe le plat.

LE BOUFFON. Effectivement, seigneur, cela n'importe pas

[1] Il veut dire que *j'atteste.*



ISABELLE. Paix et bonheur! Qui appelle?

(Acte I, scène v.)

le moins du monde, vous avez parfaitement raison; mais venons au fait. Comme je disais donc, madame Lecoude étant enceinte, fort avancée dans sa grossesse, avait envie de manger des pruneaux; et, comme je le disais, il n'y en avait que deux dans le plat; monsieur Crème-Fouettée ici présent, en propre original, ayant, comme je l'ai dit, mangé le reste, pour lesquels, comme je l'ai dit, il avait payé un prix fort honnête; car, comme vous le savez, monsieur Crème-Fouettée, je n'ai pas pu vous rendre trois pence.

CRÈME-FOUETTÉE. C'est vrai.

LE BOUFFON. Fort bien! vous étiez alors, si vous vous le rappelez, occupé à casser les noyaux des pruneaux susdits.

CRÈME-FOUETTÉE. Effectivement.

LE BOUFFON. Fort bien! je vous disais, si vous vous le rappelez, qu'un tel et un tel ne guériraient jamais de la maladie que vous savez, à moins de s'imposer un régime sévère, comme je vous disais.

CRÈME-FOUETTÉE. Tout cela est vrai.

LE BOUFFON. Fort bien, donc!

ESCALUS. Allons, vous êtes un sot ennuyeux; arrivez au fait. Qu'a-t-on fait à la femme de Lecoude dont il ait sujet de se plaindre? Venez-en à ce qu'on lui a fait.

LE BOUFFON. Seigneur, votre excellence ne peut encore en venir là.

ESCALUS. Ce n'est pas non plus mon intention.

LE BOUFFON. Mais, seigneur, vous y viendrez, avec la permission de votre excellence! et, je vous en supplie, seigneur, regardez monsieur Crème-Fouettée, c'est un homme de quatre-vingts livres sterling de revenu, dont le père est mort à la Toussaint. N'est-ce pas, à la Toussaint, monsieur Crème-Fouettée?

CRÈME-FOUETTÉE. La veille de la Toussaint.

LE BOUFFON. Fort bien! en voilà, j'espère, des vérités! Il était donc, comme je disais, seigneur, assis sur une chaise basse; c'était dans la chambre dite *de la grappe de raisin*, que vous préférez à toute autre, n'est-il pas vrai?

CRÈME-FOUETTÉE. Je la préfère, parce que c'est une chambre bien aérée et bonne pour l'hiver.

LE BOUFFON. Fort bien donc! en voilà, j'espère, des vérité!

ANGELO. Cela va durer autant qu'une nuit de Russie, à l'époque de l'année où les nuits y sont le plus longues. Je vais me retirer et vous laisser entendre la cause, espérant que vous y trouverez cause suffisante pour les fustiger tous.

ESCALUS. Je le crois. Salut à votre excellence. (*Angelo sort.*)

ESCALUS, *continuant*. Allons, poursuivez; qu'a-t-on fait à la femme de Lecoude, encore une fois?

LE BOUFFON. Une fois, seigneur? on ne lui a rien fait une fois.

LECOUDE. Je vous en conjure, seigneur, demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

LE BOUFFON. Je supplie votre excellence de me le demander.

ESCALUS. Eh bien, qu'est-ce que cet homme lui a fait?

LE BOUFFON. Je vous en prie, seigneur, regardez le visage de cet homme. — Mon cher monsieur Crème-Fouettée, veuillez regarder son excellence; c'est dans un but utile. — Votre excellence a-t-elle examiné attentivement son visage?

ESCALUS. Oui.

LE BOUFFON. Je vous en prie, considérez-le bien.

ESCALUS. C'est bien.

LE BOUFFON. Votre excellence voit-elle dans son visage quelque chose de coupable?

ESCALUS. Non, certes!

LE BOUFFON. Je suis prêt à jurer sur la Bible que ce qu'il y a de pire en lui, c'est sa figure; fort bien donc! si sa figure est ce qu'il y a de pire en lui, comment aurait-il pu faire le moindre tort à la femme du constable? je le demande à votre excellence.

ESCALUS. Il a raison; constable, que dites-vous à cela?

LECOUDE. D'abord, permettez-moi de vous dire que cette maison est une maison suspecte, ensuite que ce drôle est un



ISABELLE. Mais des prières ferventes.
(Acte II, scène II.)

drôle suspect, enfin que sa maîtresse est une femme suspecte.

LE BOUFFON. Sur ma parole, seigneur, sa femme est une personne plus suspecte qu'aucun de nous.

LECOUDE. Valet, tu mens; tu mens, valet maudit : le temps est encore à venir où elle ait jamais été suspectée avec homme, femme ou enfant quelconque.

LE BOUFFON. Seigneur, elle a été suspectée avec lui avant qu'il l'épousât.

ESCALUS. Qui dit vrai ici, du constable ou du vaurien ?

LECOUDE. O mécréant! ô valet! ô cannibale pervers! Moi, suspecté avec elle avant de l'épouser! Si jamais j'ai été suspecté avec elle ou elle avec moi, je veux ne plus être aux yeux de votre excellence l'humble constable du duc. Prouve ton dire, cannibale pervers, ou je t'intente une action en voies de fait.

ESCALUS. S'il vous donnait un coup de poing, vous pourriez aussi lui intenter une action en calomnie.

LECOUDE. Parbleu, je remercie votre excellence de cet avis. Que votre excellence veut-elle que je fasse de ce mécréant ?

ESCALUS. A vrai dire, constable, comme il y a en lui des méfaits que vous ne seriez pas fâché de découvrir si vous le pouviez, qu'il continue à vivre ainsi que par le passé, jusqu'à ce que vous ayez constaté en quoi ces méfaits consistent.

LECOUDE. Parbleu, je remercie votre excellence. — Tu vois maintenant, coquin, ce que tu t'es attiré : tu es condamné à continuer, valet, à continuer.

ESCALUS, *à Crême-Fouettée.* Où êtes-vous né, l'ami ?

CRÊME-FOUETTÉE. Ici, à Vienne, seigneur.

ESCALUS. Jouissez-vous d'un revenu de quatre-vingts livres sterling ?

CRÊME-FOUETTÉE. Oui, seigneur, avec la permission de votre excellence.

ESCALUS. C'est bien ! (*Au Bouffon.*) Vous, quel est votre état ?

LE BOUFFON. Je suis garçon sommelier, le garçon sommelier d'une pauvre veuve.

ESCALUS. Le nom de votre maîtresse ?

LE BOUFFON. Madame Larume.

ESCALUS. A-t-elle eu plus d'un mari?

LE BOUFFON. Neuf, seigneur : Larume a été le dernier.

ESCALUS. Neuf!... Approchez, monsieur Crême-Fouettée; monsieur Crême-Fouettée, je ne vous conseille pas d'avoir des liaisons avec des garçons sommeliers; ils vous soutireront, monsieur Crême-Fouettée, et vous les ferez pendre : partez, et que je n'entende plus parler de vous.

CRÊME-FOUETTÉE. Je remercie votre excellence; pour ma part, je ne suis jamais entré dans une taverne sans qu'on m'y ait soutiré.

ESCALUS. C'est bien; en voilà assez, monsieur Crême-Fouettée; adieu. (*Crême-Fouettée sort.*)

ESCALUS, *continuant.* Approchez, monsieur le sommelier; comment vous nommez-vous, monsieur le sommelier?

LE BOUFFON. Pompée.

ESCALUS. Quel autre nom avez-vous encore ?

LE BOUFFON. L'Échine.

ESCALUS. Vous en avez une des plus vastes, de sorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes Pompée le Grand. Pompée, mon ami, vous n'êtes guère qu'un entremetteur, quelque couleur que vous donniez à la chose, en vous faisant passer pour sommelier. N'est-il pas vrai? allons, dites la vérité ; vous ne vous en trouverez pas plus mal.

LE BOUFFON. A vrai dire, seigneur, je suis un pauvre diable qui fait ce qu'il peut pour vivre.

ESCALUS. Et vous prétendez vivre d'un pareil métier, Pompée? qu'en pensez-vous, Pompée? Est-ce un métier légal?

LE BOUFFON. Oui, seigneur, si la loi voulait le permettre.

ESCALUS. Mais la loi ne le permet pas, Pompée, et il ne sera pas permis à Vienne.

LE BOUFFON. Est-ce que votre excellence prétend châtrer et chaponner toute la jeunesse de la ville ?

ESCALUS. Non, Pompée.

LE BOUFFON. [illegible] dans mon humble opi-

rien, elle continuera à pécher par là : si votre excellence veut prendre des mesures contre les prostituées et les débauchés, elle n'aura rien à craindre des entremetteurs.

ESCALUS. De jolies mesures sont déjà en vigueur, je puis vous l'assurer : il ne s'agit de rien moins que de décapitation et de pendaison.

LE BOUFFON. Si vous décapitez et pendez pendant dix ans seulement ceux qui pèchent dans ce sens-là, il y aura disette de têtes, et vous serez obligé d'y pourvoir. Que cette loi reste en vigueur dans Vienne pendant dix ans, et je veux prendre à bail la plus belle maison de la ville, à raison de trois pence par travée : si vous vivez assez pour être témoin de ces choses-là, dites que Pompée vous les a prédites.

ESCALUS. Je vous remercie, mon brave Pompée; et pour reconnaître votre prophétie, écoutez ce que j'ai à vous dire. Gardez-vous de reparaître devant moi pour un motif de plainte quelconque; tâchez aussi d'élire un autre domicile que celui que vous avez maintenant; autrement, Pompée, je vous poursuivrai jusque sous vos tentes, et me montrerai à votre égard un César redoutable; pour parler sans métaphore, Pompée, je vous ferai fustiger; pour cette fois, Pompée, portez-vous bien.

LE BOUFFON. Je remercie votre excellence de son bon conseil; quant à savoir si je le suivrai, la chair et la fortune en décideront.

Me fustiger? non, non; un stupide manant
Peut fustiger sa haridelle;
Jamais semblable bagatelle
N'éloigna de sa voie un cœur ferme et vaillant.
(*Il sort.*)

ESCALUS. Approchez, monsieur Lecoude; venez ici, monsieur le constable : combien y a-t-il de temps que vous occupez cet emploi?

LECOUDE. Sept ans et demi, seigneur.

ESCALUS. A voir l'aplomb que vous mettez dans l'exercice de vos fonctions, j'avais deviné que vous n'y étiez pas novice : vous dites sept ans entiers?

LECOUDE. Et demi, seigneur.

ESCALUS. Hélas! il a dû vous en coûter bien des fatigues et des peines! on a tort de vous imposer si longtemps ce service; votre quartier ne contient-il pas un nombre suffisant d'hommes aptes à remplir ces fonctions?

LECOUDE. A vrai dire, seigneur, il en est peu qui aient ce genre de talent : ceux qu'on a choisis pour cela s'empressent de me choisir à leur tour pour les remplacer; cela me vaut quelque argent, et je fais le service de tout le monde.

ESCALUS. Écoutez; apportez-moi les noms de six ou sept des plus capables de votre paroisse.

LECOUDE. Chez votre excellence, seigneur?

ESCALUS. Chez moi : adieu. (*Lecoude sort.*)

ESCALUS, *au Juge*. Quelle heure pensez-vous qu'il soit?

LE JUGE. Onze heures, seigneur.

ESCALUS. Je vous invite à venir dîner chez moi.

LE JUGE. Je vous remercie humblement.

ESCALUS. La mort de Claudio m'afflige; mais la chose est sans remède.

LE JUGE. Le seigneur Angelo est sévère.

ESCALUS. C'est une sévérité nécessaire : la clémence trop fréquente n'est plus clémence; le pardon d'une première faute en enfante une seconde : et pourtant, — pauvre Claudio! — il n'y a pas de remède. Venez, monsieur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison d'Angelo.

Entrent LE PRÉVÔT et UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Il est occupé à entendre une cause; il ne tardera pas à venir; je vais vous annoncer.

LE PRÉVÔT. Faites, je vous prie. (*Le Domestique sort.*)

LE PRÉVÔT, *continuant*. Je saurai quelle est sa volonté définitive; peut-être se laissera-t-il fléchir. Hélas! le crime de ce malheureux est, pour ainsi dire, un crime en songe! C'est un vice plus ou moins [illegible] dans toutes les conditions, dans tous les âges; faut-il qu'il meure pour cela?

Entre ANGELO.

ANGÉLO. Eh bien, prévôt, que me voulez-vous?

LE PRÉVÔT. Votre volonté est-elle que Claudio meure demain?

ANGÉLO. Ne vous ai-je pas dit que oui? N'en avez-vous pas reçu l'ordre? pourquoi le demander de nouveau?

LE PRÉVÔT. Dans la crainte qu'il ne fût trop précipité. Avec votre permission, j'ai vu souvent, après l'exécution, la justice se repentir de son arrêt.

ANGÉLO. Allez, cela me regarde : faites votre devoir, ou donnez votre démission; on se passera de vous.

LE PRÉVÔT. Je demande pardon à votre excellence. — Que faut-il faire, seigneur, de la gémissante Juliette? Elle est bien près de son terme.

ANGÉLO. Qu'on la conduise dans quelque lieu plus convenable; et cela promptement.

Rentre LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. La sœur du condamné demande à vous parler.

ANGÉLO. Il a donc une sœur?

LE PRÉVÔT. Oui, seigneur; c'est une jeune fille vertueuse, sur le point de se faire religieuse, si elle ne l'est déjà.

ANGÉLO. Fort bien; qu'elle entre. (*Le Domestique sort.*)

ANGÉLO, *continuant*. Vous, veillez à ce que la pécheresse soit transférée ailleurs; qu'elle ait le nécessaire, sans prodigalité : des ordres seront donnés à cet effet.

Entrent LUCIO et ISABELLE.

LE PRÉVÔT, *faisant quelques pas pour se retirer*. Je prends congé de votre excellence.

ANGÉLO. Restez encore un moment. (*A Isabelle.*) Vous êtes la bien venue : quel motif vous amène?

ISABELLE. J'ai une grâce à implorer de votre excellence, si elle veut bien avoir la bonté de m'entendre.

ANGÉLO. Voyons, quelle est votre requête?

ISABELLE. Il est un vice que sur tous autres j'abhorre et souhaite voir tomber sous le coup de la justice, un vice en faveur duquel je ne plaiderais pas si je n'y étais obligée, dont je ne prendrais pas la défense si je n'étais partagée entre deux impulsions contraires.

ANGÉLO. Eh bien, venons au fait.

ISABELLE. J'ai un frère qui est condamné à mort. Je vous en conjure, que ce soit sa faute que l'on condamne, et non mon frère.

LE PRÉVÔT, *à part*. Que le ciel t'accorde le don de l'émouvoir!

ANGÉLO. Condamner la faute, et non le coupable! Mais tous les crimes sont condamnés avant leur accomplissement : de quoi serviraient mes fonctions, si elles consistaient à signaler les fautes que punit la loi, en laissant impunis leurs auteurs?

ISABELLE. O loi juste, mais sévère! je n'ai donc plus de frère! Le ciel conserve votre excellence! (*Elle fait quelques pas pour se retirer.*)

LUCIO, *s'approchant d'elle*. N'abandonnez pas ainsi la partie; suppliez-le de nouveau; agenouillez-vous devant lui; suspendez-vous à sa toge; vous êtes trop froide : si vous aviez envie d'une épingle, vous ne la demanderiez pas avec plus de froideur : parlez-lui encore, vous dis-je.

ISABELLE. Faut-il donc qu'il meure?

ANGÉLO. Jeune fille, il n'y a pas de remède.

ISABELLE. Il y en a; je crois que vous pouvez lui pardonner sans que votre merci afflige ni le ciel ni les hommes.

ANGÉLO. Je ne le veux pas.

ISABELLE. Mais le pourriez-vous, si vous le vouliez?

ANGÉLO. Écoutez; ce que je ne veux pas, je ne le puis pas.

ISABELLE. Mais le pourriez-vous sans nuire à qui que ce fût au monde, si votre cœur était touché de la même pitié que le mien ressent pour lui?

ANGÉLO. Son arrêt est prononcé; il est trop tard!

LUCIO, *bas, à Isabelle*. Vous êtes trop froide.

ISABELLE. Trop tard? non sans doute; moi, quand j'ai prononcé une parole, je puis revenir sur ce que j'ai dit. Croyez-moi, la splendeur qui entoure les grands, la couronne du monarque, le glaive de la justice, le bâton du maréchal, la toge du magistrat, rien de tout cela ne leur sied aussi bien que la clémence. Si mon frère eût été à votre place et vous à la sienne, vous eussiez failli comme lui; mais il n'eût pas été aussi inflexible que vous.

ANGÉLO. Retirez-vous, je vous prie.

ISABELLE. Plût au ciel que j'eusse votre pouvoir et que vous fussiez Isabelle! les choses se passeraient-elles ainsi?

non, je comprendrais ce que c'est que d'être juge, et ce que c'est que d'être prisonnier.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Oui, attaquez sa sensibilité : c'est la bonne veine.

ANGÉLO. Votre frère est condamné sans retour par la loi, et vous perdez vos paroles.

ISABELLE. Hélas ! hélas ! il fut un temps où tout le genre humain était aussi condamné, et celui qui aurait pu justement se prévaloir de cette condamnation y trouva un remède. Que deviendriez-vous, si lui, qui est le juge suprême, vous jugeait selon vos mérites ? Oh ! pensez à cela, et vous vous sentirez un homme nouveau, et la miséricorde parlera par votre bouche.

ANGÉLO. Résignez-vous, jeune fille ; ce n'est pas moi, mais la loi, qui condamne votre frère ; fût-il mon parent, mon frère ou mon fils, il en serait de même à son égard. — Il faut qu'il meure demain.

ISABELLE. Demain ? oh ! cela est bien subit ! épargnez-le ; il n'est pas préparé à mourir ! Les volatiles mêmes destinées à nos tables, nous les tuons dans leur saison ; aurons-nous pour le ciel moins d'attention que pour nous-mêmes et nos grossiers besoins? Mon clément seigneur, réfléchissez-y. Qui, jusqu'à ce jour, a-t-on mis à mort pour ce crime ? Et pourtant il est grand le nombre de ceux qui l'ont commis !

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Bon ; bien parlé.

ANGÉLO. Bien qu'elle ait sommeillé, la loi n'était pas morte : tant de coupables n'auraient pas osé commettre ce crime, si le premier qui enfreignit la loi en avait porté la peine. Maintenant la loi est éveillée ; elle connaît des délits qui se commettent ; son prophétique regard voit comme dans un magique cristal[1] les crimes à venir, tant ceux qui existent déjà que ceux que la tolérance a nouvellement engendrés, et qui, couvés maintenant, doivent naître plus tard ; elle a résolu que ces crimes n'en procréeraient point d'autres, mais finiraient avec leurs auteurs.

ISABELLE. Toutefois montrez quelque pitié.

ANGÉLO. J'en montre surtout en faisant justice, car alors j'ai pitié d'hommes que je ne connais pas, et qu'un crime pardonné rendrait plus tard coupables ; et je rends service à celui qui, expiant par sa mort son action criminelle, ne vivra pas pour en commettre une autre. Résignez-vous ; votre frère mourra demain ; il le faut.

ISABELLE. Ainsi vous êtes le premier qui appliquiez la loi, et lui le premier qu'elle frappe. Oh ! il est beau d'avoir la force d'un géant, mais c'est tyrannie que d'en user comme un géant.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Voilà qui est bien dit.

ISABELLE. Si les hommes en place pouvaient tonner comme Jupiter lui-même, Jupiter n'aurait point de repos, car il n'est pas de fonctionnaire subalterne qui ne voulût dans son ciel faire usage de la foudre : ce serait un tonnerre perpétuel. Ciel miséricordieux ! tes carreaux redoutables frappent le chêne noueux et altier plus souvent que l'humble myrte ; mais l'homme, oh ! l'homme orgueilleux, investi d'une autorité d'un jour, lui qui n'ignore rien tant que ce dont il est le plus assuré, sa fragile existence, l'homme, ce nain grotesque et colère, fait à la face du ciel des actes d'une absurde folie, qui font pleurer les anges, et dont, s'ils avaient notre malignité perverse, ils riraient jusqu'à en oublier leur immortalité.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Continuez, continuez ; il va se laisser fléchir ; je le vois déjà venir.

LE PRÉVÔT, *à part.* Fasse le ciel qu'elle le persuade !

ISABELLE. Nous ne pouvons peser notre frère dans la même balance que nous : il est permis aux grands de se moquer des saints ; ce qui est en eux une marque d'esprit est dans le vulgaire une abominable profanation.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Vous avez raison ; appuyez encore sur cette corde-là.

ISABELLE. Ce qui n'est dans le capitaine qu'une parole de colère est un blasphème dans le soldat.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Où avez-vous appris tout cela ? Parlez encore dans ce sens.

ANGÉLO. Pourquoi me dites-vous ces choses ?

ISABELLE. Parce que l'autorité, bien qu'elle puisse errer comme tout le monde, a néanmoins en elle un remède qui cicatrise les plaies du vice. Descendez en vous-même ; frappez votre poitrine, interrogez votre cœur, demandez-lui s'il ne connaît rien dans lui qui ressemble à la faute de mon frère ; s'il confesse une culpabilité naturelle du même genre, dès lors qu'il ne place pas sur vos lèvres une seule parole hostile à la vie de mon frère.

ANGÉLO, *à part.* Il y a dans ses paroles une logique qui émeut ma raison. (*A Isabelle.*) Adieu. (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

ISABELLE. Clément seigneur, veuillez vous retourner.

ANGÉLO. Je réfléchirai ; revenez demain.

ISABELLE. Écoutez de quel prix je veux vous payer.

ANGÉLO. Comment, me payer ?

ISABELLE. Oui, par des dons que le ciel partagera avec vous.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* A la bonne heure ; autrement vous auriez tout gâté.

ISABELLE. Ce que je vous promets, ce ne sont pas des sacs d'or de bon aloi, des pierreries plus ou moins précieuses, selon la valeur que le caprice leur donne ; mais des prières ferventes qui s'élèveront vers le ciel et y pénétreront avant le lever de l'aurore ; des prières exhalées par des âmes sauvées des contagions du monde, par des vierges consacrées au jeûne, et qui ont dit adieu aux choses de la terre.

ANGÉLO. Eh bien, revenez me voir demain.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* Allons, vous vous en êtes bien acquittée ; partons.

ISABELLE. Que le ciel veille sur votre excellence.

ANGÉLO, *à part.* Ainsi soit-il ! car déjà la tentation me fait entrer dans une voie opposée à celle de la prière.

ISABELLE. A quelle heure demain viendrai-je retrouver votre excellence?

ANGÉLO. A l'heure qu'il vous plaira avant midi.

ISABELLE. Dieu vous garde, seigneur ! (*Lucio, Isabelle et le Prévôt sortent.*)

ANGÉLO, *seul.* Dieu me garde de toi et même de ta vertu ! Que veut dire ceci ? que veut dire ceci ? est-ce sa faute ou la mienne ? qui est le plus coupable de la tentatrice ou de celui qui est tenté ? Ah ! ce n'est pas elle ; et puis elle ne cherche pas à me tenter ; c'est moi qui, exposé au soleil à côté de la violette, exhale, non les parfums de la fleur, mais l'infection du cadavre, et chez qui une bienfaisante chaleur n'enfante que la corruption. Se peut-il que la modestie dans la femme séduise plus nos sens que ne le ferait sa légèreté? Quand nous avons tant de terrain en friche, irons-nous raser ce sanctuaire pour y planter nos vices ? O honte ! ô ignominie ! que fais-tu? et qui es-tu, Angélo? La convoiterais-tu criminellement pour ces qualités mêmes qui la rendent vertueuse ? Oh ! que son frère vive ! les voleurs ont le droit d'exercer leurs brigandages, quand les juges eux-mêmes volent dans l'ombre. Quoi donc ! l'aimerais-je déjà, que je désire l'entendre de nouveau et me repaître de ses regards? Est-ce un rêve? O tentateur ! ennemi rusé, qui, pour faire tomber un saint dans tes piéges, te sers d'une sainte comme d'appât ! La plus dangereuse des tentations est celle qui nous entraîne au péché par l'attrait de la vertu ; jamais la courtisane, armée de sa double puissance, l'art et la nature, n'a pu une seule fois émouvoir mes sens ; mais cette fille vertueuse m'a complétement subjugué. Jusques aujourd'hui l'amour, dans les hommes, n'avait excité que mon sourire et mon étonnement. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Une salle dans une prison.

Entrent LE DUC, en costume de moine, et LE PRÉVÔT.

LE DUC. Salut, prévôt ; car c'est votre titre, je crois ?

LE PRÉVÔT. Je suis le prévôt ; que désirez-vous, bon père ?

LE DUC. Mû par la charité et la sainte vocation de mon ordre, je viens visiter les affligés de cette prison ; permettez que je les voie, comme l'usage m'y autorise, et veuillez me faire connaître la nature de leurs crimes, afin de me guider dans l'exercice de mon ministère.

LE PRÉVÔT. J'en ferais volontiers davantage, s'il en était besoin.

Entre JULIETTE.

LE PRÉVÔT, *continuant.* Tenez, voici une de mes prisonnières, une jeune fille qui, tombant dans les flammes de

[1] Parmi les nombreux moyens de découvrir l'avenir mis en usage par les sorciers du moyen âge, il y en avait un qui consistait à regarder dans un cristal ou verre de couleur.

sa jeunesse, y a brûlé sa réputation : elle est enceinte, et son complice est condamné, jeune homme plus apte à commettre un second délit du même genre qu'à mourir pour celui-ci.

LE DUC. Quand doit-il mourir?

LE PRÉVÔT. Demain, je pense. (*A Juliette.*) Je me suis occupé de vous ; attendez un peu, et l'on vous conduira à votre nouvelle demeure.

LE DUC. Vous repentez-vous, jeune fille, du péché que vous portez ?

JULIETTE. Je m'en repens, et j'en supporte la honte avec résignation.

LE DUC. Je vais vous apprendre le moyen d'interroger votre conscience, et de connaître si votre repentir est solide ou sans consistance.

JULIETTE. Je l'apprendrai volontiers.

LE DUC. Aimez-vous l'homme qui a causé votre malheur?

JULIETTE. Oui, comme j'aime la femme qui a causé le sien.

LE DUC. Ainsi donc entre vous le crime a été mutuel?

JULIETTE. Mutuel.

LE DUC. Cela étant, vous avez péché plus gravement que lui.

JULIETTE. Je le confesse, et je me repens, mon père.

LE DUC. Vous avez raison, ma fille ; mais craignez de ne vous repentir que d'une chose, c'est que le péché vous ait conduite à cette ignominie : or, c'est là une douleur qui a pour objet nous-mêmes, et non le ciel, et qui montre que nous ménageons le ciel, non parce que nous l'aimons, mais parce que nous le craignons.

JULIETTE. Je me repens de ma faute parce que c'est un péché, et j'en porte la honte avec joie.

LE DUC. Restez dans ces sentiments. On me dit que votre complice doit mourir demain : je vais lui offrir mes secours spirituels. Que la grâce soit avec vous. *Benedicite.* (*Il sort.*

JULIETTE. Il doit mourir demain ! O fatale clémence qui me laisse la vie, dont le bienfait n'est qu'une longue agonie!

LE PRÉVÔT. Je te plains. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison d'Angélo

Entre ANGÉLO.

ANGÉLO. Quand je veux penser et prier, mes pensées et mes prières s'égarent d'objet en objet ; le ciel n'obtient de moi que des paroles vides, pendant que mon imagination, inattentive aux mots que prononce ma bouche, s'occupe exclusivement d'Isabelle ; le ciel est sur mes lèvres, qui articulent machinalement son nom ; mais dans mon cœur règne et grandit ma passion coupable ; les affaires publiques, autrefois l'objet de ma sollicitude, sont pour moi comme un livre excellent, qui à force d'être relu devient fastidieux et insupportable ; la gravité qui faisait mon orgueil, — que nul témoin ne m'entende, — je l'échangerais avec bénéfice contre la plume légère, vain jouet du caprice de l'air. O dignité ! ô pompe extérieure ! votre enveloppe commande le respect des sots, et enchaîne les sages à votre faux semblant; mais la chair est toujours la chair, et nous avons beau écrire le mot sur les cornes de Lucifer, il n'en a pas pour cela plus de droits à ce titre.

Entre UN DOMESTIQUE.

ANGÉLO. Eh bien, qui est là ?

LE DOMESTIQUE. Une religieuse nommée Isabelle demande à vous parler.

ANGÉLO. Faites-la entrer. (*Le Domestique sort.*)

ANGÉLO. O ciel ! pourquoi tout mon sang se retire-t-il vers mon cœur, en sorte que, rendu lui-même impuissant, il prive toutes mes autres facultés de l'aptitude nécessaire ? Ainsi fait la foule stupide à l'égard d'un homme évanoui ; ils viennent tous à son aide, et interceptent l'air qui le rappellerait à la vie : ainsi la multitude, quittant ses occupations, se rue en la présence d'un monarque chéri, et son obséquieuse tendresse l'accable sous un débordement de manifestations importunes.

Entre ISABELLE.

ANGÉLO. Eh bien, jeune fille ?

ISABELLE. Je viens savoir vos intentions.

ANGÉLO. J'aimerais mieux que vous les connussiez, que de vous voir me le demander. Votre frère ne peut vivre.

ISABELLE. En est-il ainsi ? — Que le ciel garde votre excellence. (*Elle va pour sortir.*)

ANGÉLO. Et néanmoins il pourrait vivre quelque temps encore, et même aussi longtemps que vous et moi ; et pourtant il faut qu'il meure.

ISABELLE. Par votre arrêt?

ANGÉLO. Oui.

ISABELLE. Dites-moi quand, afin que, durant l'intervalle, quel qu'il soit, qu'il lui reste à vivre, il puisse se préparer à mourir avec courage.

ANGÉLO. Ah ! anathème à ces vices obscènes !... Autant vaudrait pardonner à celui qui a privé la société d'un homme déjà formé, qu'épargner ces voluptueux insolents, qui frappent l'image du Créateur en types prohibés. Le crime n'est pas plus grand de détruire une vie légitimement créée, que de créer par des voies défendues une vie illégitime.

ISABELLE. Cela est écrit dans le ciel, mais non sur la terre.

ANGÉLO. Croyez-vous? En ce cas, je vais sur-le-champ vous poser une question : Que préféreriez-vous, de voir mourir votre frère en exécution de la plus juste des lois, ou, pour le racheter, d'abandonner votre personne à d'impudiques voluptés, comme celle que votre frère a déshonorée?

ISABELLE. Croyez-moi, seigneur, je sacrifierais plus volontiers mon corps que mon âme.

ANGÉLO. Il n'est pas question de votre âme ; nos péchés involontaires servent plutôt à faire nombre, qu'ils ne sont mis à notre charge.

ISABELLE. Comment dites-vous?

ANGÉLO. Je ne l'affirmerais pas, car je pourrais réfuter ce que je dis; répondez à ceci : moi, aujourd'hui l'organe de la loi, j'ai prononcé contre votre frère une sentence de mort; n'y aurait-il pas charité à pécher pour sauver la vie de ce frère?

ISABELLE. Veuillez commettre ce péché, et j'en prends les risques sur mon âme ; ce ne sera pas un péché, mais un acte de charité.

ANGÉLO. Si vous le commettiez aux risques de votre âme, ce péché serait balancé par la charité.

ISABELLE. S'il y a péché de ma part à demander sa vie, ô ciel ! que j'en porte la peine ! s'il y a péché de votre part à m'accorder ma demande, chaque jour, dans ma prière du matin, je l'ajouterai à mes autres fautes, afin d'en décharger votre conscience.

ANGÉLO. Écoutez-moi : votre pensée ne suit pas la mienne ; ou c'est ignorance de votre part, ou cette ignorance est affectée, ce qui ne serait pas bien.

ISABELLE. Je suis ignorante, sans doute, et il n'y a en moi aucun bien ; je reconnais humblement mon insuffisance.

ANGÉLO. La sagesse n'apparait jamais avec plus d'éclat que lorsqu'elle-même s'accuse : sous un masque noir l'œil devine une beauté dix fois plus ravissante que le plus beau visage contemplé sans voile. — Mais suivez-moi bien : pour me faire comprendre, je vais parler plus clairement : Votre frère doit mourir.

ISABELLE. Oui.

ANGÉLO. Et son crime devant la loi est passible de cette peine.

ISABELLE. Il est vrai.

ANGÉLO. Supposez que vous n'ayez d'autre moyen de sauver sa vie que celui-ci, — non que j'approuve ce moyen ou tout autre, je ne parle que par supposition ; — supposez que vous, sa sœur, voyant votre possession désirée par un homme qui par son crédit auprès du juge, ou par sa place éminente, pourrait arracher votre frère à l'étreinte toute-puissante de la loi ; supposez, dis-je, qu'il ne vous reste aucun moyen terrestre de le sauver, et que vous soyez dans l'alternative ou de prostituer les trésors de votre personne à l'individu en question, ou de voir périr votre frère, — que feriez-vous?

ISABELLE. Je ferais pour mon frère ce que je ferais pour moi-même : or, moi, si j'étais condamnée à subir la peine capitale, je porterais l'impression des coups de fouet comme des rubis au doigt, et dépouillant mes vêtements, je me préparerais à reposer dans la mort comme dans un lit après lequel j'aurais longtemps soupiré, avant de livrer ma personne au déshonneur.

ANGÉLO. Votre frère mourra donc ?

ISABELLE. Et ce sera le meilleur parti. Mieux vaut que le frère subisse une mort passagère que si la sœur, pour le racheter, mourait éternellement.

ANGÉLO. Ne seriez-vous pas alors aussi cruelle que l'arrêt que vous attaquiez tout à l'heure ?

ISABELLE. Une rançon ignominieuse et un pardon gratuit sont choses bien différentes; une légitime merci n'a rien de commun avec une honteuse rédemption.

ANGÉLO. Vous paraissiez tout à l'heure faire de la loi un tyran, et regarder la faute de votre frère plutôt comme une bagatelle que comme un vice.

ISABELLE. Oh ! pardonnez-moi, seigneur ; il arrive souvent que pour obtenir ce que nous désirons, nous disons ce que nous ne pensons pas ; j'ai semblé excuser ce que je hais, dans l'intérêt de ce que j'aime.

ANGÉLO. Nous sommes tous fragiles.

ISABELLE. Oui ; et mon frère n'aurait mérité la mort qu'autant qu'il serait le seul entre tous qui eût payé tribut à cette commune faiblesse.

ANGÉLO. Et les femmes aussi sont fragiles.

ISABELLE. Oui, comme les glaces où elles se mirent, et qui se brisent aussi facilement qu'elles reproduisent notre image. Les femmes, — le ciel leur soit en aide ! — les hommes corrompent leur nature en abusant de leur faiblesse. Ah ! appelez-nous dix fois fragiles, car nous sommes frêles comme notre constitution et crédules aux impressions fausses.

ANGÉLO. Je le crois sans peine, et je suppose que nous autres hommes nous ne sommes pas tellement forts que nous ne puissions être ébranlés par les passions. Le témoignage que vous venez de rendre à votre sexe me donne plus de hardiesse. Je vous prends par vos propres paroles : soyez ce que vous êtes, soyez femme; si vous êtes plus, vous n'êtes pas femme ; si vous l'êtes, comme l'indique tout votre extérieur, prouvez-le maintenant en revêtant la livrée de votre sexe.

ISABELLE. Je n'ai qu'un seul langage ; mon clément seigneur, veuillez, je vous en conjure, me parler comme vous faisiez d'abord.

ANGÉLO. Je vous le dis sans détour, je vous aime.

ISABELLE. Mon frère a aimé Juliette, et vous me dites que pour ce fait il mourra.

ANGÉLO. Il ne mourra pas, Isabelle, si vous consentez à m'aimer.

ISABELLE. Je sais que pour nous sonder, votre vertu se donne des airs de vices qu'elle n'a pas.

ANGÉLO. Sur mon honneur, croyez-moi, mes paroles expriment ma pensée.

ISABELLE. Oh ! il y a peu d'honneur pour vous à être cru sur parole. O pernicieux dessein ! hypocrisie ! hypocrisie ! Je te démasquerai, Angélo, sois-en sûr ; signe-moi sur-le-champ la grâce de mon frère, ou je vais à haute voix faire connaître à tous quel homme tu es.

ANGÉLO. Et qui te croira, Isabelle ? mon nom sans tache, l'austérité de ma vie, mon témoignage opposé au tien, et le rang que j'occupe dans l'état, prévaudront à un tel point sur ton accusation, que ta voix sera étouffée et qu'on te taxera de calomnie. Le premier pas est fait, et maintenant je lâche les rênes à mes appétits sensuels. Résous-toi à satisfaire mes désirs violents; mets de côté tout scrupule, toute cette fausse pudeur qui répudie ce qu'elle convoite ; rachète ton frère en me livrant ta personne : autrement, non-seulement il subira la mort, mais ta résistance ajoutera à son supplice les tortures d'une longue agonie. Réponds-moi demain, ou, j'en jure par l'affection qui domine en moi toutes les autres, il trouvera en moi un tyran : quant à toi, dis ce que tu voudras, mes mensonges prévaudront sur tes vérités. (*Il sort.*)

ISABELLE. A qui porter plainte ? si je racontais cela, qui me croirait ? O mortels redoutables, que ceux dont la bouche a le double privilége de condamner ou d'absoudre ! Soumettant la loi à leur caprice, faisant servir indifféremment, et selon l'occurrence, le bien et le mal à la satisfaction de leurs appétits ! J'irai trouver mon frère ; quoiqu'il ait failli par l'instigation des sens, toutefois il y a en lui un tel fond d'honneur, qu'eût-il vingt têtes à sacrifier sur vingt billots sanglants, il les donnerait toutes plutôt que de souffrir que sa sœur prostituât sa personne à une si abominable souillure. Isabelle, vis chaste, et que ton frère meure : la chasteté doit nous être plus chère qu'un frère. Je lui ferai connaître la proposition d'Angélo, et le préparerai à la mort, pour assurer le repos de son âme. (*Elle sort.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'intérieur d'une prison.

Entrent LE DUC, CLAUDIO et LE PRÉVOT.

LE DUC. Ainsi vous espérez obtenir votre pardon du seigneur Angélo ?

CLAUDIO. L'espérance est le seul soulagement des malheureux : j'ai l'espoir de vivre, et suis préparé à mourir.

LE DUC. Attendez-vous avec certitude à mourir ; la vie ou la mort vous en paraîtront plus douces. Raisonnez ainsi avec la vie : « Si je te perds, je perds une chose dont il n'y a que les insensés qui fassent cas : tu es un souffle soumis à toutes les influences de l'atmosphère, et qu'affecte à chaque instant la demeure que tu habites ; tu es le jouet insensé de la mort : car tu cherches à l'éviter par la fuite, et néanmoins tu ne cesses de courir au-devant d'elle ; tu n'as rien de noble : car toutes les jouissances que tu donnes proviennent des sources les plus impures ; tu es loin d'être vaillante, car tu redoutes le faible dard du plus chétif reptile ; ton repos le plus doux est le sommeil, et tu le provoques fréquemment ; et cependant tu es assez stupide pour craindre la mort, qui n'est qu'un sommeil. Tu n'es pas toi-même : car ta substance se compose de milliers d'éléments issus de la poussière ; tu n'es pas heureuse : car ce que tu n'as pas, tu t'efforces de l'avoir, et ce que tu as, tu l'oublies ; tu n'as rien de fixe : car, pareil à la lune, tu changes sans cesse; si tu es riche, tu n'en es pas moins pauvre ; car, pareil au mulet courbé sous le poids des lingots, tu portes le fardeau de tes richesses pendant une journée de marche, et la mort te décharge ; tu n'as point d'amis : car les fils de tes entrailles, qui t'appellent père, et que tes reins ont engendrés, maudissent la goutte, la fièvre et le catarrhe, de ne pas t'enlever plus tôt ; tu n'as ni jeunesse ni vieillesse, mais je ne sais quoi qui tient de l'une et de l'autre, sorte de sommeil d'après dîner : car tout le temps de ton heureuse jeunesse est une vieillesse anticipée, et se passe à mendier l'or du vieillard cacochyme ; et quand tu es vieil et riche, tu n'as plus ni chaleur, ni affection, ni vigueur, ni beauté, pour rendre ta richesse agréable. » Qu'y a-t-il donc dans ce qu'on appelle la vie ? et encore dans cette vie sont recélées des milliers de morts : et pourtant nous craignons la mort, qui passe son niveau sur toutes ces inconséquences.

CLAUDIO. Je vous remercie humblement. Je vois qu'en demandant à vivre, je demande à mourir, et qu'en cherchant la mort, je trouverai la vie : qu'elle vienne.

Entre ISABELLE.

ISABELLE. Holà ! paix ici, grâce et vertueuse compagnie !

LE PRÉVOT. Qui est là ? Entrez : votre souhait mérite qu'on vous accueille.

LE DUC, *à Claudio.* Jeune homme, je reviendrai bientôt vous voir.

CLAUDIO. Mon vénérable père, je vous rends grâces.

ISABELLE. J'ai deux mots à dire à Claudio.

LE PRÉVOT. Soyez la bien venue. Claudio, voici votre sœur.

LE DUC. Prévôt, un mot, je vous prie.

LE PRÉVOT. Cent, si vous voulez.

LE DUC, *le prenant à part.* Veuillez me mettre à même de les entendre sans être vu. (*Le Duc et le Prévôt sortent.*)

CLAUDIO. Eh bien, ma sœur, quelle consolation m'apportes-tu ?

ISABELLE. Une consolation comme elles le sont toutes, fort bonne, en vérité. Le seigneur Angélo, ayant certaines affaires à traiter au ciel, a fait choix de toi pour son ambassadeur et son résident perpétuel. Dépêche-toi donc de faire tes préparatifs : tu pars demain[1].

CLAUDIO. N'y a-t-il aucun remède ?

ISABELLE. Aucun, si ce n'est un remède semblable à celui

[1] Ce n'est pas le sarcasme de la frivolité, c'est l'ironie amère d'une âme indignée. Le lecteur intelligent ne s'y méprendra pas.

qui consisterait à sauver la tête en coupant le cœur en deux.

CLAUDIO. Mais y en a-t-il un quelconque?

ISABELLE. Oui, mon frère ; tu peux vivre : il y a dans ton juge une infernale merci qui, si tu l'implores, te laissera la vie, mais en t'enchaînant jusqu'à la mort.

CLAUDIO. Une détention perpétuelle ?

ISABELLE. Oui, une détention perpétuelle, une chaîne que, eusses-tu le monde entier pour te mouvoir, tu traîneras partout après toi.

CLAUDIO. Mais de quelle nature est ce remède ?

ISABELLE. D'une nature telle, que, si tu l'acceptes, il te dépouille entièrement de ton honneur, et te laisse à nu.

CLAUDIO. Fais-moi connaître de quoi il est question.

ISABELLE. Oh ! je te crains, Claudio ; et je tremble que tu ne préfères une vie fébrile, et six ou sept hivers, à un honneur éternel. As-tu peur de mourir ? Il y a plus d'appréhension que de réalité dans ce sentiment de la mort, et le chétif insecte que nous écrasons sous nos pieds éprouve une souffrance corporelle aussi grande que lorsqu'un géant meurt.

CLAUDIO. Tu me fais rougir de me parler ainsi. Crois-tu donc que ma résolution ait besoin pour se soutenir des arguments de ta tendresse ? Si je dois mourir, vienne la mort ! je la recevrai comme une fiancée et l'étreindrai dans mes bras.

ISABELLE. J'ai reconnu mon frère à ce noble langage ; l'ombre de mon père a parlé par ta voix ! Oui, tu dois mourir : tu es de trop noble essence pour vouloir conserver ta vie au prix d'une bassesse. Ce ministre couvert d'un masque de sainteté, cet homme dont le visage austère et la parole glaciale traitent sans pitié la jeunesse, et mettent les fols désirs en fuite, eh bien, c'est un démon ; si l'on vidait cette âme de toutes ses impuretés, on y trouverait un abîme aussi profond que l'enfer.

CLAUDIO. L'imposant Angélo?

ISABELLE. Oh ! c'est l'hypocrite livrée de l'enfer qui revêt de l'extérieur le plus imposant le mortel le plus pervers ! Croiras-tu bien, Claudio, que si je voulais lui donner ma virginité tu pourrais être sauvé?

CLAUDIO. O ciel ! cela n'est pas possible.

ISABELLE. Oui, au prix de ce crime détestable, il te permettrait de l'offenser encore : cette nuit même, il faut que je lui livre ce que je ne puis nommer sans horreur, sinon tu meurs demain.

CLAUDIO. Tu n'en feras rien?

ISABELLE. Oh ! s'il ne fallait que ma vie pour te sauver, je la donnerais aussi volontiers qu'une épingle.

CLAUDIO. Merci, ma chère Isabelle.

ISABELLE. Claudio, prépare-toi à mourir demain.

CLAUDIO. Oui. — Il a donc en lui des passions qui l'obligent à donner ainsi un démenti à la loi au moment même où il a la volonté de l'appliquer ? Sans doute ce n'est pas un péché, ou des sept péchés mortels celui-là est le moindre.

ISABELLE. Quel est le moindre?

CLAUDIO. Si c'était une offense damnable, lui qui est si sage voudrait-il, pour le plaisir d'un moment, encourir un supplice éternel ? — O Isabelle !

ISABELLE. Que dit mon frère ?

CLAUDIO. C'est une effroyable chose que la mort !

ISABELLE. Et c'est une abominable chose qu'une vie déshonorée !

CLAUDIO. Oui ; mais mourir, et aller on ne sait où ! être gisant dans une froide tombe et y pourrir ! le corps perdant sa chaleur vitale pour n'être plus qu'une argile [illegible] condamnée à [illegible] dans des [illegible] dans les vents [illegible] ou subir une condition pire que [illegible] Oh ! c'est trop horrible ! [illegible] de la mort.

ISABELLE. Hélas ! hélas !

CLAUDIO. Ma bonne sœur, permets que je vive. Le crime que tu commettras pour sauver la vie d'un frère est absous par la nature, et devient une vertu.

ISABELLE. O bête brute ! ô misérable créature lâche et vile ! veux-tu donc vivre de ma honte ? N'est-ce pas une sorte d'inceste que de devoir la vie au déshonneur de ta propre sœur ? Que dois-je penser ? Tu m'obligerais presque à croire que ma mère a manqué à ses devoirs envers mon père ! Car il est impossible que tant d'abjection et de folie soient issues de son sang. Reçois mon refus ! Meurs ! péris ! il ne faudrait que me baisser pour t'arracher à ton sort, que je le laisserais s'accomplir : j'adresserai au ciel mille prières pour ta mort, pas un mot pour te sauver.

CLAUDIO. Ah ! écoute-moi, Isabelle !

ISABELLE. Oh ! honte ! honte ! honte à toi ! ton crime n'est pas accidentel ; c'est un péché d'habitude. Ce serait prostituer la clémence que de te l'appliquer. Il vaut mieux que tu meures promptement. (*Elle va pour s'éloigner.*)

CLAUDIO. Oh ! entends-moi, Isabelle !

Rentre LE DUC.

LE DUC. Permettez-moi de vous dire un mot, jeune sœur.

ISABELLE. Que me voulez-vous ?

LE DUC. Si vous pouvez disposer de quelques moments, je désirerais avoir avec vous un entretien : ce que j'ai à vous demander est dans votre intérêt.

ISABELLE. Je n'ai pas de loisir superflu ; le temps que je passe ici est pris sur d'autres occupations ; néanmoins je puis vous entendre un moment.

LE DUC, *à part, à Claudio.* Mon fils, j'ai entendu ce qui s'est passé entre vous et votre sœur. Angélo n'a jamais eu l'intention de la corrompre ; il a voulu seulement mettre sa vertu à l'épreuve pour ajouter à son expérience du cœur humain. Ayant en elle les vrais principes de l'honneur, elle lui a fait un vertueux refus qu'il a été charmé de recevoir : je sais cela parce que je suis le confesseur d'Angélo ; préparez-vous donc à la mort ; ne vous bercez pas d'espérances illusoires. Il vous faut mourir demain ; agenouillez-vous, et tenez-vous prêt.

CLAUDIO. Que ma sœur me pardonne ! La vie m'est tellement à charge, que je prierai le ciel d'en être bientôt débarrassé.

LE DUC. Persistez dans ces sentiments. (*Claudio sort.*)

Rentre LE PRÉVÔT.

LE DUC, *continuant.* Prévôt, un mot.

LE PRÉVÔT. Que me voulez-vous, mon père ?

LE DUC. Veuillez vous en aller : laissez-moi un moment avec cette jeune fille ; mon caractère et l'habit que je porte vous sont un sûr garant qu'il n'y a aucun danger pour elle dans ma compagnie.

LE PRÉVÔT. A la bonne heure. (*Le Prévôt sort.*)

LE DUC. La main qui vous fit belle vous fit vertueuse : la beauté sans la vertu n'est pas durable ; mais la pudeur étant l'âme de votre nature, la conservera toujours belle. La tentative qu'Angélo a faite auprès de vous, le ciel a voulu que j'en fusse instruit ; et si la fragilité humaine n'en offrait pas des exemples, je m'étonnerais de la conduite d'Angélo. Quel parti prendrez-vous pour satisfaire cet homme et sauver les jours de votre frère ?

ISABELLE. Je vais à l'instant même lui porter ma réponse. J'aime mieux voir mourir mon frère sous le glaive de la loi que de donner le jour à un fils illégitime. Mais, ô combien notre excellent duc est abusé sur le compte d'Angélo ! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, je parlerai en vain, ou je démasquerai l'administration de ce fourbe.

LE DUC. Vous ferez bien ; néanmoins, dans l'état actuel des choses, il éludera votre accusation ; il n'a encore fait que vous sonder. — Écoutez donc attentivement le conseil que je vais vous donner ; l'envie que j'ai de faire le bien me fait trouver un remède. Je crois que vous pouvez, en toute honnêteté, rendre à une femme malheureuse et outragée un signalé service, arracher votre frère aux vengeances de la loi sans qu'il en résulte la moindre souillure pour votre vertueuse personne, et en faisant une chose agréable au duc absent, si jamais il revient et que la connaissance de cette affaire arrive jusqu'à lui.

ISABELLE. Continuez, je vous prie ; je me sens le courage de faire tout ce qui ne répugnera pas à ma conscience.

LE DUC. La vertu est courageuse, et le juste ne connaît pas la crainte. N'avez-vous pas entendu parler de Marianne, la sœur de Frédéric, ce guerrier renommé, mort dans un naufrage ?

ISABELLE. J'ai entendu parler de cette dame dans les termes les plus favorables.

LE DUC. Angélo devait l'épouser; il lui avait été fiancé sous la foi du serment, et le jour de la cérémonie nuptiale avait été fixé. Dans l'intervalle du contrat à la célébration du mariage, son frère Frédéric fit naufrage, et avec le vaisseau qui le portait périt la dot de sa sœur. Remarquez bien toute l'étendue de son malheur. Le même événement qui lui ravit un frère illustre et brave, qui avait toujours eu pour elle une affection sincère, lui enleva aussi sa dot, le nerf de sa fortune, et lui fit perdre en même temps cet hypocrite d'Angélo.

ISABELLE. Est-il possible? Angélo l'abandonna donc en cet état?

LE DUC. Il l'abandonna à ses larmes, sans en sécher une seule par ses consolations, rétracta toutes ses promesses, sous prétexte qu'il avait fait des découvertes préjudiciables à son honneur, et, de marbre à ses pleurs, il en est inondé sans en être amolli.

ISABELLE. Qu'elle serait bienfaisante la mort qui enlèverait du monde cette infortunée ! Quelle corruption dans la société, qu'elle laisse vivre un pareil homme ! — Mais quel remède peut-il y avoir à ses maux?

LE DUC. C'est une blessure que vous pouvez aisément cicatriser, et cette cure sauvera les jours de votre frère sans qu'il en coûte rien à votre honneur.

ISABELLE. Apprenez-moi par quels moyens, mon père.

LE DUC. Marianne a conservé dans le cœur sa première affection; ce procédé injuste et cruel qui, selon toute apparence, devait éteindre son amour, n'a fait que lui donner plus d'énergie et de violence, comme ces torrents auxquels on veut opposer des barrières. Allez trouver Angélo; répondez à ses propositions par une soumission apparente; convenez de lui accorder ce qu'il demande; mettez-y seulement ces conditions, que votre entrevue avec lui sera courte, qu'elle sera protégée par l'ombre et le silence, et que le lieu sera convenablement choisi : cela vous étant accordé, voici ce qui aura lieu. Nous conseillerons à cette fille outragée de se substituer à vous et de se rendre au lieu désigné; si le secret de cette entrevue est divulgué plus tard, cela obligera Angélo à réparer son injustice : de cette manière nous sauvons votre frère, nous laissons votre honneur intact, nous rendons service à la pauvre Marianne, et nous prenons au piége ce ministre corrompu. Je me charge de parler à Marianne et de la préparer à cette entreprise. Si vous croyez pouvoir la conduire à bonne fin, et vous le pouvez, le double bienfait qui en naîtra absout votre stratagème. Qu'en pensez-vous?

ISABELLE. Cette idée me sourit d'avance, et je ne doute pas du succès.

LE DUC. Cela dépend beaucoup de l'assurance que vous y mettrez; allez sur-le-champ trouver Angélo; s'il vous demande de venir, cette nuit, partager sa couche, promettez-le-lui. Je vais à l'instant même à Saint-Luc; c'est là que, dans une retraite solitaire, demeure l'affligée Marianne : venez m'y rejoindre, et pour que ce soit promptement, finissez-en vite avec Angélo.

ISABELLE. Je vous rends grâce de cette consolation. Adieu, mon père. (*Ils sortent chacun d'un côté différent.*)

SCÈNE II.

La rue, devant la prison.

D'un côté, arrive LE DUC, toujours en costume de moine; de l'autre, LECOUDE, LE BOUFFON et des Exempts.

LECOUDE. Morbleu ! si on n'y met ordre, si on vous laisse acheter et vendre hommes et femmes comme des animaux, nous devons nous attendre à voir tout le monde s'abreuver de bâtard[1] rouge et blanc.

LE DUC, *à part.* O ciel ! quel épouvantable baragouin !

LE BOUFFON. Tout a été de mal en pire dans ce monde, depuis que sur deux usuriers, le plus honnête a été ruiné, et que la loi a accordé au plus fripon une robe fourrée pour le tenir chaud; et fourrée de peau de renard et d'agneau encore, afin qu'il lui démontre à tout un chacun que la fraude, lorsqu'elle est plus riche que la probité, peut marcher tête levée.

[1] C'est ainsi qu'on nommait un vin doux d'Italie, réservé pour les tables les plus riches.

LECOUDE. Marchez, camarade. (*Apercevant le Duc.*) Dieu vous bénisse, mon père.

LE DUC. Et vous pareillement, mon frère : quel délit a commis cet homme ?

LECOUDE. Parbleu, il a enfreint la loi, et je le soupçonne aussi d'être un filou, car nous avons trouvé sur lui un rossignol que nous avons envoyé au gouverneur.

LE DUC, *au Bouffon.* Fi ! misérable ! infâme corrupteur ! tu vis du mal que tu fais faire : songes-tu bien à ce que c'est que de devoir ta nourriture et ton vêtement à un vice aussi bas? Dis-toi intérieurement : Du produit de leur abominable et bestial contact, je mange, je bois, je m'habille, je vis. Crois-tu donc que ce soit vivre que de puiser ses moyens d'existence à une source aussi impure? Va, corrige-toi, corrige-toi.

LE BOUFFON. Je ne nierai pas que, sous un certain rapport, il n'y ait là quelque chose d'impur; toutefois, mon père, je me fais fort de prouver —

LE DUC. Si le diable te fournit des preuves à l'appui de tes vices, tu es à lui sans retour. Constable, conduisez-le en prison. La correction et l'instruction doivent être mises en œuvre pour réformer cette brutale créature.

LECOUDE. Il faut qu'il comparaisse devant le gouverneur; il lui a déjà donné un avertissement : le gouverneur ne saurait tolérer un suppôt de mauvais lieux. Si c'est là le métier qu'il fait, et qu'il comparaisse devant le gouverneur, mieux vaudrait pour lui être à un mille de son excellence.

LE DUC. Plût à Dieu que nous fussions tous ce que quelques-uns veulent paraître, aussi exempts de vices que les vices de cet homme le sont d'hypocrisie !

Arrive LUCIO.

LECOUDE, *au Duc.* Mon père, une corde comme celle qui vous sert de ceinture lui servira bientôt de cravate.

LE BOUFFON. On vient à mon aide. Je demande à fournir caution : voilà un honnête homme qui est de mes amis.

LUCIO. Qu'y a-t-il, noble Pompée? Eh quoi! es-tu traîné captif à la suite de César? es-tu conduit en triomphe? N'y a-t-il plus moyen, en mettant la main à la poche et en la retirant crochue et pleine, de se procurer une statue de Pygmalion, une femme fraîchement créée? Que réponds-tu? Ah! que dis-tu de cette chanson-là? As-tu perdu la parole? a-t-elle été noyée dans la dernière pluie? Ah! que dis-tu, pauvre hère? Le monde est-il comme il était? Quel est le genre à la mode? Est-ce d'être taciturne et bref? Voyons, dis-moi ce qu'il en est.

LE DUC, *à part.* De pire en pire !

LUCIO. Comment va, mon cher bijou, ta maîtresse? S'entremet-elle encore? Ah!

LE BOUFFON. A dire vrai, monsieur, elle a mangé tout son bœuf; et maintenant elle est elle-même dans le baquet.

LUCIO. Fort bien, c'est juste, cela doit être ainsi : courtisane fraîche et vieille entremetteuse, c'est dans l'ordre. Vas-tu en prison, Pompée?

LE BOUFFON. Hélas! oui, monsieur.

LUCIO. Il n'y a pas de mal à cela, Pompée. Adieu; va, dis que c'est moi qui t'ai envoyé là. Est-ce pour dettes, Pompée? ou pourquoi?

LECOUDE. C'est comme suppôt de mauvais lieux.

LUCIO. Oh ! en ce cas, emprisonnez-le. Si la prison est infligée aux gens de ce métier-là, celui-ci ne l'a pas volée; car il exerce la profession de toute antiquité; il y est né. Adieu, mon pauvre Pompée : présente mes civilités à la prison, Pompée; tu vas devenir un mari rangé maintenant, Pompée; tu resteras au logis.

LE BOUFFON. J'espère, monsieur, que vous aurez la bonté de me servir de caution.

LUCIO. Non, certainement, Pompée, ce n'est pas mon usage. Je prierai, Pompée, qu'on prolonge ta détention : si tu ne prends pas la chose en patience, tu as bien de la susceptibilité. Adieu, mon digne Pompée ! (*Au Duc.*) Dieu vous bénisse, mon père !

LE DUC. Et vous pareillement.

LUCIO, *au Bouffon.* Brigitte se met-elle toujours du fard, Pompée? Ah !

LECOUDE, *au Bouffon.* Allons, venez, marchons.

LE BOUFFON, *à Lucio.* Alors, monsieur, vous ne voulez pas être ma caution ?

LUCIO. Ni alors ni maintenant, Pompée. (*Au Duc.*) Mon père, qu'y a-t-il de nouveau dans le monde?



ANGELO. Quand je veux penser et prier, mes pensées, etc., etc.
(Acte II, scène IV.)

[illegible], *au Bouffon.* Allons, allons, venez.

LUCIO. Va au cachot, Pompée, va. (*Escalus, le Bouffon et les Exempts sortent.*)

LUCIO, *continuant.* Quelles nouvelles du duc, mon père?

LE DUC. Je n'en sais point; pouvez-vous m'en donner?

LUCIO. Les uns disent qu'il est à la cour de l'empereur de Russie; d'autres, qu'il est à Rome : mais où croyez-vous qu'il est?

LE DUC. Je l'ignore; mais en quelque lieu qu'il soit, je fais des vœux pour lui.

LUCIO. C'est une folie bien bizarre à lui de s'évader ainsi de ses états, et d'usurper la profession de vagabond, pour laquelle il n'est point né. Pendant son absence, Angelo mène joliment le gouvernement ducal; il passe un peu les bornes.

LE DUC. Il s'en acquitte bien.

LUCIO. Un peu plus d'indulgence pour la paillardise ne lui messiérait pas : [illegible], mon père, il est un peu trop acerbe.

LE DUC. C'est un vice trop général, auquel la sévérité seule peut porter remède.

LUCIO. Il est vrai que c'est un vice qui a une parenté nombreuse, il est fort bien allié; mais, mon père, il est impossible qu'on l'extirpe entièrement, à moins de supprimer le manger et le boire. On dit que cet Angelo n'est pas le produit de l'homme et de la femme, et n'a pas été créé par les voies ordinaires. Croyez-vous que ce soit vrai?

LE DUC. Comment donc aurait-il été créé?

LUCIO. Les uns disent qu'il a été enfanté par une sirène; d'autres, qu'il doit le jour à l'accouplement de deux [illegible]; mais il est un fait certain, c'est que son urine est de la glace; cela je le sais : d'ailleurs il est impuissant, il n'y a pas à en douter.

LE DUC. Vous aimez à plaisanter, monsieur, et vous vous donnez carrière.

LUCIO. Mais aussi avouez qu'il y a bien de l'inhumanité à lui de faire mourir un homme pour un instant de [illegible]. Croyez-vous que le duc absent en eût fait autant? plutôt que de pendre un homme pour avoir fait une centaine d'enfants, il eût volontiers payé les mois de nourrice de mille : il avait le sentiment de la chose, il connaissait le service, et c'est ce qui lui donnait de l'indulgence.

LE DUC. Je n'ai jamais entendu dire que le duc absent fût fortement adonné aux femmes; ce n'est pas là que le portaient ses goûts.

LUCIO. O mon père! vous êtes dans l'erreur.

LE DUC. Ce n'est pas possible.

LUCIO. Qui, le duc? Plus d'une mendiante de cinquante ans vous en dirait des nouvelles; son habitude était de leur mettre un ducat dans leur écuelle [1]. Le duc faisait ses tours en tapinois, il se grisait aussi; c'est moi qui vous le dis.

LE DUC. Vous lui faites injure, certainement.

LUCIO. Mon père, j'étais son intime : oh! c'était un sournois que le duc; je crois même savoir le motif de son départ mystérieux.

LE DUC. Et quel peut-il être, je vous prie?

LUCIO. Non; — pardon, c'est un secret sur lequel il faut tenir bouche close : mais il est une chose que je puis vous dire : — aux yeux du grand nombre, le duc passait pour sage.

LE DUC. Pour sage? sans nul doute il l'était.

LUCIO. Pas du tout; c'était un homme des plus superficiels, ignorant, incapable.

LE DUC. Il doit y avoir de votre part envie, sottise ou erreur; l'histoire de sa vie, les affaires qu'il a dirigées, pourraient, s'il en était besoin, rendre de lui un meilleur témoignage. Qu'on le juge seulement sur ses actes, et l'envie elle-même reconnaîtra en lui l'homme instruit, l'homme d'état et le guerrier; ainsi vous parlez sans savoir, ou si vous savez, la méchanceté vous aveugle.

LUCIO. Mon père, je le connais, et, qui plus est, je l'aime.

[1] Les mendiants de cette époque portaient à la main une sorte d'écuelle en bois dont ils faisaient résonner le couvercle pour montrer que l'écuelle était [illegible].



LE DUC. Permettez-moi de vous dire un mot, jeune sœur.
(Acte III, scène I.)

LE DUC. Si vous l'aimez, parlez-en avec plus de discernement, et si vous le connaissez, avec plus d'affection.

LUCIO. Allons, allons, je sais ce que je sais.

LE DUC. J'ai peine à le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Mais si jamais le duc est de retour (comme nous le demandons au ciel dans nos prières), c'est devant lui que vous répondrez de ce que vous m'avez dit sur son compte ; si c'est la vérité qui a parlé par votre bouche, vous aurez sans doute le courage de la soutenir ; attendez-vous donc à être cité devant lui ; veuillez, je vous prie, me dire votre nom.

LUCIO. Mon père, mon nom est Lucio ; je suis bien connu du duc.

LE DUC. Monsieur, il vous connaîtra mieux encore si le ciel m'accorde de vivre assez pour vous signaler à lui.

LUCIO. Je ne vous crains pas.

LE DUC. Oh ! vous espérez que le duc ne reviendra plus, ou vous me jugez un adversaire trop peu redoutable ; et en effet je ne pourrai vous faire grand mal : vous nierez avoir tenu ces propos.

LUCIO. Que je sois pendu si je le nie : vous me jugez mal, mon père. Mais parlons d'autre chose : pourriez-vous me dire si Claudio meurt demain, oui ou non ?

LE DUC. Pourquoi mourrait-il, monsieur ?

LUCIO. Pourquoi ? pour avoir fait un enfant. Je voudrais que le duc dont nous parlons fût de retour. Ce ministre impuissant dépeuplera la province à force de continence : défendre aux moineaux de bâtir leurs nids sous les toits de sa maison, car c'est une race libertine. Le duc punissait secrètement les faits cachés dans l'ombre du mystère, il ne les dévoilait pas au grand jour : plût à Dieu qu'il fût de retour ! Ainsi voilà Claudio condamné pour crime de galanterie. Adieu, mon père ; priez pour moi, je vous en conjure. Le duc, je vous le répète, mangeait du mouton le vendredi ; maintenant il a fait son temps, et néanmoins il est homme encore à se mettre bouche à bouche avec une pauvresse, dût-elle sentir l'ail et le pain bis. Dites que j'ai dit cela. Adieu. *(Il s'éloigne.)*

LE DUC. Il n'est pas de puissance ni de grandeur ici-bas qui puisse échapper à la censure ; la calomnie qui blesse par derrière s'attaque à la vertu la plus pure. Quel monarque est assez fort pour enchaîner le venin d'une langue médisante ? Mais qui vient ici ?

Arrivent ESCALUS, LE PRÉVOT, Mme LARUINE et des Exempts.

ESCALUS. Allez, emmenez-la en prison.

Mme LARUINE. Mon bon seigneur, soyez indulgent pour moi ; votre excellence passe pour un homme miséricordieux, mon bon seigneur !

ESCALUS. Un double et un triple avertissement, et toujours coupable du même délit ! C'en serait assez pour faire jurer la clémence, et la transformer en tyrannie.

LE PRÉVOT. Voilà onze ans qu'elle fait son infâme métier ; je puis le certifier à votre excellence.

Mme LARUINE. Seigneur, j'ai été dénoncée par un certain Lucio. Du temps de notre duc, il a fait un enfant à mademoiselle Catherine Lebas, à qui il avait promis le mariage : son enfant aura quinze mois, vienne la Saint-Philippe : c'est moi-même qui en ai pris soin ; et pour ma peine, il ne cesse de dire du mal de moi.

ESCALUS. C'est un drôle plein de licence : qu'on le fasse comparaître devant nous ; qu'on la conduise en prison : allez ; trêve de paroles. *(Les Exempts emmènent Mme Laruine.)*

ESCALUS, *continuant*. Prévôt, la résolution de mon collègue Angélo est immuable ; il faut que Claudio soit exécuté demain : qu'on lui procure un prêtre, et que tous les secours de la religion lui soient donnés ; il n'en serait point ainsi, si mon collègue partageait la pitié qui m'émeut en faveur de ce jeune homme.

LE PRÉVOT. Je prendrais la liberté de dire à votre excellence que bon religieux que voici l'a déjà visité, et s'est entretenu avec lui pour le préparer à la mort.

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46

ESCALUS. Bonjour, mon père !

LE DUC. Que la vertu et la bénédiction du ciel vous accompagnent !

ESCALUS. D'où êtes-vous ?

LE DUC. Je ne suis pas de ce pays, quoique j'y réside temporairement ; j'appartiens à un ordre révéré ; et je suis récemment arrivé du saint-siége, chargé par sa sainteté d'une mission spéciale.

ESCALUS. Qu'y a-t-il de nouveau dans le monde?

LE DUC. Rien, sinon que la vertu est tellement malade, qu'elle ne s'en relèvera pas : on ne cherche que la nouveauté, et il y a autant de danger à vieillir dans le même mode d'existence, qu'il y a de mérite à être constant dans une entreprise ; c'est à peine s'il y a dans le monde assez de bonne foi pour rendre la société sûre ; mais les sûretés[1] sont encore assez fréquentes pour rendre l'amitié fort onéreuse : c'est sur cette énigme que roule en grande partie la sagesse du monde. C'est là une nouvelle passablement vieille, et pourtant c'est la nouvelle de tous les jours. Pourriez-vous me dire, seigneur, quel était le caractère du duc ?

ESCALUS. C'était un homme qui, avant tout, s'appliquait à se connaître lui-même.

LE DUC. A quels plaisirs était-il adonné?

ESCALUS. Le spectacle de la joie d'autrui lui donnait plus de plaisir que tous les moyens mis en usage pour lui en procurer ; il était d'une tempérance extrême. Mais laissons le duc à sa destinée, en priant le ciel qu'elle soit heureuse : je désire savoir en quelles dispositions vous avez trouvé Claudio : on me dit que vous lui avez fait une visite.

LE DUC. Il ne se plaint pas de l'arrêt qui le condamne, et se soumet sans murmure aux décisions de la justice ; toutefois, conformément à sa nature fragile, il s'était tracé dans la vie une route d'illusions décevantes, dont je l'ai peu à peu désabusé, et maintenant il est résigné à mourir.

ESCALUS. Vous vous êtes acquitté envers le ciel et envers le monde des devoirs de votre état : j'ai fait en faveur de cet infortuné tout ce que j'ai pu, dans les limites de la discrétion ; mais j'ai trouvé dans mon collègue tant de sévérité, qu'il m'a forcé à lui dire qu'il était la justice incarnée[2].

LE DUC. Si sa vie répond à la rigueur de ses actes, cette rigueur lui siéra bien ; mais s'il vient à faillir, il s'est d'avance condamné lui-même.

ESCALUS. Je vais visiter le prisonnier ; adieu.

LE DUC. La paix soit avec vous ! (*Escalus et le Prévôt s'éloignent.*)

LE DUC, *seul, continuant.* Quiconque veut manier le glaive du ciel doit être aussi saint que sévère, et servir lui-même d'exemple. Il doit sentir en lui résider la grâce et agir la vertu, pesant dans la même balance les fautes des autres et les siennes ; honte à celui dont la rigueur cruelle tue pour des fautes auxquelles il est lui-même enclin ! Triple honte à Angélo, qui, tout en déracinant mes vices, laisse croître les siens ! Oh ! quelle corruption l'homme peut cacher sous les dehors d'un ange ! comme l'hypocrisie toute saturée de crimes peut, en faisant illusion aux hommes, attirer à elle, avec ses fils de toile d'araignée, les avantages les plus importants et les plus solides ! Il faut que j'oppose [illegible] cette nuit, Angelo recevra dans ses bras son ancienne fiancée, qu'avaient repoussée ses mépris ; ainsi la fraude payera la fraude en monnaie mensongère, et [illegible]. (*Il s'éloigne.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans la maison de Marianne.

MARIANNE est assise ; UN JEUNE PAGE chante devant elle.

LE PAGE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Détourne-les, ces beaux yeux que l'aurore

Prendrait pour les regards du jour.

Mais ces vains gages de ma foi,

De ma foi,

Tous mes baisers, oh ! rends-les-moi,

Rends-les-moi.

MARIANNE. Interromps tes chants, et hâte-toi de te retirer ; voici venir un homme dont les conseils ont souvent calmé la violence de mes chagrins. (*Le Page sort.*)

Entre le DUC.

MARIANNE, *continuant.* Je vous demande pardon, mon père ; j'aurais souhaité que vous m'eussiez trouvée un peu moins musicale ; veuillez m'excuser, et croire que si ma douleur est gaie, en revanche ma gaieté est chagrine.

LE DUC. Il n'y a pas de mal à cela, quoique la musique ait souvent le pouvoir de transformer le mal en bien, et de faire du bien une excitation au mal. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un aujourd'hui est venu me demander : voici à peu près l'heure où j'ai promis de me trouver ici.

MARIANNE. Personne n'est venu vous demander ; je suis restée ici tout le jour.

Entre ISABELLE.

LE DUC. Je vous crois certainement. Voici justement l'heure. (*Apercevant Isabelle.*) Je vous demanderai de vouloir bien nous laisser seuls un moment ; peut-être vous rappellerai-je bientôt pour quelque chose qui est dans votre intérêt.

MARIANNE. Je vous en suis reconnaissante. (*Elle sort.*)

LE DUC. Vous arrivez à propos ; soyez la bien venue... Eh bien, quelles nouvelles de notre vertueux ministre?

ISABELLE. Il a un jardin entouré d'un mur de briques, dont le côté occidental donne sur un vignoble ; on entre dans ce vignoble par une porte de bois qu'ouvre cette clef : cette autre ouvre une porte plus petite, qui communique du vignoble au jardin ; c'est là que j'ai promis d'aller le voir au milieu de la nuit.

LE DUC. Mais êtes-vous sûre de reconnaître l'endroit?

ISABELLE. J'en ai fait une reconnaissance complète et détaillée ; lui-même, avec un mystérieux et coupable empressement, et suppléant aux paroles par des actes, m'en a montré par deux fois le chemin.

LE DUC. N'êtes-vous convenus entre vous d'aucune autre particularité dont la connaissance soit nécessaire à Marianne ?

ISABELLE. D'aucune, sinon que notre rendez-vous doit avoir lieu dans les ténèbres, et que je l'ai prévenu que notre entrevue devra être fort courte ; car je lui ai annoncé que je me ferais accompagner d'une domestique qui m'attendrait, persuadée que ma visite avait mon frère pour objet.

LE DUC. Tout est fort bien combiné ; je n'ai pas encore dit un mot de tout cela à Marianne. (*Il appelle.*) Holà ! veuillez venir, je vous prie.

Rentre MARIANNE.

LE DUC, *continuant, à Marianne.* Veuillez faire connaissance avec cette jeune fille ; elle vient pour vous être utile.

ISABELLE. C'est une connaissance que je ferai avec plaisir.

LE DUC, *à Marianne.* Êtes-vous persuadée que j'ai votre intérêt à cœur?

MARIANNE. Mon père, je le sais, et je l'ai éprouvé.

LE DUC. Prenez donc par la main cette jeune compagne qui a quelque chose d'intéressant à vous dire : je vous attendrai ; mais ne perdez pas de temps ; les vapeurs de la nuit approchent.

MARIANNE, *à Isabelle.* Voulez-vous que nous fassions un tour de promenade ? (*Marianne et Isabelle sortent.*)

LE DUC. Ô puissants ! ô grands de la terre ! des millions d'yeux [illegible] se portent sur vous ! vos actes sont commentés par des volumes de rapports mensongers et contradictoires ! des millions d'esprits faux mettent sur votre compte leurs sottes rêveries, et vous défigurent au gré de leurs caprices ! (*Apercevant Marianne et Isabelle.*) Soyez les bien venues. Eh bien, êtes-vous d'accord ?

Rentrent MARIANNE et ISABELLE.

ISABELLE. Elle se chargera de l'entreprise, mon père, si vous le lui conseillez.

LE DUC. Non-seulement je le lui conseille, mais je l'en prie.

[1] [illegible]

[2] [illegible] pas seulement [illegible].

ISABELLE. Vous n'avez presque rien à dire : seulement, lorsque vous le quitterez, dites-lui à voix basse : *Souvenez-vous maintenant de mon frère.*

MARIANNE. Reposez-vous sur moi.

LE DUC, *à Marianne.* Ne craignez rien, ma fille; il est votre époux en vertu d'un contrat préexistant; ce n'est point pécher que de vous réunir ainsi; car ce stratagème est justifié par la validité des droits que vous avez sur lui : allons, partons; notre moisson est encore à venir, car elle est encore à semer. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

L'intérieur de la prison.

Entrent LE PRÉVOT et LE BOUFFON.

LE PRÉVÔT. Viens ici, maraud : peux-tu couper le chef d'un homme?

LE BOUFFON. Oui, monsieur, s'il est garçon; mais s'il est marié, il est le chef de sa femme, et je ne consentirai jamais à couper le chef d'une femme.

LE PRÉVÔT. Allons, laisse là tes lazzis, et donne-moi une réponse directe. Demain matin doivent être exécutés Claudio et Bernardin; nous avons dans cette prison un bourreau qui a besoin d'un aide; si tu veux lui en servir, cela pourra mettre fin à ton emprisonnement; sinon, tu subiras la peine en entier, et tu ne sortiras d'ici qu'après avoir été impitoyablement fustigé; car tu as été un notoire suppôt de mauvais lieux.

LE BOUFFON. Monsieur, j'ai été de tout temps un entremetteur illégal; mais aujourd'hui, je ne demande pas mieux que d'être un bourreau légal. Je serai bien aise de recevoir quelques instructions de mon collègue.

LE PRÉVÔT, *appelant.* Holà! Abhorson! Où est Abhorson?

Entre ABHORSON.

ABHORSON. M'appelez-vous, monsieur?

LE PRÉVÔT. Voici un homme qui sera votre aide dans votre exécution de demain : s'il vous convient, faites avec lui un arrangement à l'année, et il sera logé ici avec vous; sinon, servez-vous de lui pour cette fois, puis congédiez-le : il ne saurait alléguer avec vous le sacrifice de sa considération personnelle; ce n'est qu'un entremetteur.

ABHORSON. Un entremetteur, monsieur? Fi donc! il va déshonorer notre art.

LE PRÉVÔT. Allons, allons, l'un vaut l'autre; il suffirait d'une plume pour faire pencher la balance. (*Il sort.*)

LE BOUFFON. Monsieur, je vous le demande sur la foi de votre bonne mine, car, sans nul doute, vous avez fort bonne mine, quoique vous ayez un air de pendaison, appelez-vous donc votre emploi un art?

ABHORSON. Oui, certes, un art.

LE BOUFFON. J'ai entendu dire, monsieur, que la peinture est un art; or, les filles de joie, qui sont une partie intégrante de mon état, étant dans l'habitude de peindre leur visage, j'en conclus que mon métier est un art : mais quant à l'art qu'il peut y avoir à pendre, je veux être pendu si je le comprends.

ABHORSON. Je te dis que c'est un art.

LE BOUFFON. La preuve?

ABHORSON. Les habits de tout honnête homme vont à la taille d'un voleur. Si le voleur les trouve mesquins, l'honnête homme les juge bien assez bons pour lui; s'ils sont trop bons pour un voleur, le voleur les juge tout au plus assez beaux; donc les habits de tout honnête homme vont à la taille d'un voleur.

Rentre LE PRÉVOT.

LE PRÉVÔT. Eh bien, vous êtes-vous arrangés?

LE BOUFFON. Monsieur, je consens à entrer à son service : car je vois que le bourreau fait un métier plus pénitent que l'entremetteur; il demande plus souvent pardon [1].

LE PRÉVÔT. Ayez soin que le billot et la hache soient prêts demain à quatre heures.

ABHORSON, *au Bouffon.* Viens, je vais t'enseigner mon état; suis-moi.

LE BOUFFON. Monsieur, j'ai le désir d'apprendre; et si jamais vous avez occasion de m'employer pour vous-même, j'espère bien m'en acquitter habilement; c'est véritablement un service que je vous dois en retour de vos bontés.

[1] Avant de mettre à mort le condamné, le bourreau lui demandait pardon.

LE PRÉVÔT. Envoyez-moi Claudio et Bernardin. (*Le Bouffon et Abhorson sortent.*)

LE PRÉVÔT, *seul, continuant.* L'un a toute ma sympathie; l'autre, fût-il mon frère, je ne le plaindrais pas; c'est un meurtrier!

Entre CLAUDIO.

LE PRÉVÔT, *continuant.* Tenez, Claudio, voici l'ordre pour votre exécution : il est maintenant minuit; demain à huit heures on vous fera immortel. Où est Bernardin?

CLAUDIO. Il dort aussi profondément que le voyageur fatigué dont la conscience est pure et dont le sommeil a engourdi les sens. Il ne veut pas se réveiller.

LE PRÉVÔT. De qui a-t-il quelque bien à attendre? Allez vous préparer! Mais quel est ce bruit? (*On entend frapper à la porte.*) Que le ciel vous donne ses consolations! (*Claudio sort.*)

LE PRÉVÔT, *continuant.* On y va! J'espère que c'est la grâce de l'intéressant Claudio, ou tout au moins un sursis. — Soyez le bien venu, mon père.

Entre LE DUC.

LE DUC. Que les génies bienfaisants de la nuit vous environnent, bon prévôt! Qui est venu ici depuis quelques heures?

LE PRÉVÔT. Personne, depuis l'heure du couvre-feu.

LE DUC. Isabelle n'est pas venue?

LE PRÉVÔT. Non.

LE DUC. En ce cas, on ne tardera pas à venir.

LE PRÉVÔT. Quelles consolations pour Claudio?

LE DUC. Il y a encore pour lui quelque espérance.

LE PRÉVÔT. Le gouverneur est bien rigoureux.

LE DUC. En aucune façon; sa conduite marche de niveau avec sa justice; s'armant d'une sainte abstinence, il dompte en lui les vices que son pouvoir cherche à réprimer dans autrui; s'il n'était pas innocent lui-même des fautes qu'il punit, ce serait de la tyrannie; mais les choses étant comme elles sont, il n'est que juste. Maintenant on vient. (*On entend frapper. Le Prévôt sort.*)

LE DUC, *continuant.* Voilà un prévôt humain : il est rare que le dur geôlier soit l'ami de l'homme. Eh bien, quel est ce bruit? Ce doit être quelqu'un de bien pressé que celui qui frappe ainsi à coups redoublés.

LE PRÉVOT rentre.

LE PRÉVÔT, *parlant à quelqu'un à la porte.* Il faut qu'il attende que l'officier se lève pour le faire entrer : on va l'appeler.

LE DUC. Claudio devra-t-il être exécuté demain? N'avez-vous reçu à son sujet aucun contre-ordre?

LE PRÉVÔT. Aucun, mon père, aucun.

LE DUC. Quoique l'aube soit près de paraître, je vous déclare, prévôt, qu'avant le lever du jour, vous aurez des nouvelles.

LE PRÉVÔT. Peut-être en savez-vous plus que moi à cet égard; je ne pense pas cependant qu'il vienne de contre-ordre; nous n'en avons jamais eu d'exemple : d'ailleurs, sur le siége même de la justice, le seigneur Angélo a publiquement déclaré le contraire.

Entre UN MESSAGER.

LE DUC. Voici un envoyé de son excellence.

LE PRÉVÔT. Il apporte la grâce de Claudio.

LE MESSAGER, *remettant un papier au Prévôt.* Monseigneur vous envoie cette dépêche; il me charge en outre de vous enjoindre de vous conformer de point en point à cet ordre, en ce qui concerne l'heure, l'objet et les autres particularités. Adieu : car, à ce que je présume, il est presque jour.

LE PRÉVÔT. Je lui obéirai. (*Le Messager sort.*)

LE DUC, *à part.* C'est la grâce de Claudio achetée par un crime, dont celui qui pardonne est lui-même complice : le crime va vite en besogne chez un homme puissant : quand le vice fait grâce, sa clémence s'étend si loin, qu'en faveur du délit le délinquant est traité en ami. Eh bien! prévôt, quelles nouvelles?

LE PRÉVÔT. Je vous l'avais bien dit; le seigneur Angélo, me soupçonnant sans doute de tiédeur dans l'accomplissement de mes devoirs, ranime mon zèle par cette recommandation pressante et inaccoutumée; je m'en étonne, car cela ne lui était jamais arrivé.

LE DUC. Veuillez lire, je vous prie.

LE PRÉVÔT *lit*. « Nonobstant tous ordres contraires, que » Claudio soit exécuté à quatre heures du matin, et Ber- » nardin dans l'après-midi : pour ma plus grande satisfac- » tion, envoyez-moi à cinq heures la tête de Claudio. Que » ceci soit ponctuellement exécuté; il y va d'un intérêt » plus grand que je ne puis encore le dire. Ainsi ne man- » quez pas à votre devoir ; vous en répondrez sur votre » tête. » Que dites-vous à cela, mon père ?

LE DUC. Quel est ce Bernardin qui doit être exécuté dans l'après-midi ?

LE PRÉVÔT. Un Bohémien de naissance, élevé dans ce pays, et qui habite cette prison depuis neuf ans.

LE DUC. Comment se fait-il que le duc absent ne lui ait pas rendu la liberté ou ne l'ait pas fait exécuter ? On m'a dit que c'était toujours ainsi qu'il en agissait.

LE PRÉVÔT. Ses amis ont obtenu pour lui des sursis successifs; par le fait, ce n'est que tout récemment, sous l'administration du seigneur Angélo, qu'on a obtenu des preuves certaines de son crime.

LE DUC. Est-il maintenant prouvé ?

LE PRÉVÔT. D'une manière indubitable, et lui-même ne le nie pas.

LE DUC. A-t-il, dans sa prison, témoigné du repentir? Dans quelles dispositions est-il maintenant ?

LE PRÉVÔT. Il ne craint pas la mort, qui n'est à ses yeux que le sommeil d'un homme ivre; indolent, indifférent à toutes choses, sans crainte du passé, du présent ou de l'avenir, sans nul souci de sa condition mortelle, et violemment attaché à la matière.

LE DUC. Il a besoin de conseils.

LE PRÉVÔT. Il n'en veut écouter aucun : il a toujours librement circulé dans la prison; on lui permettrait d'en sortir, qu'il ne le voudrait pas; il est ivre plusieurs fois par jour, et souvent même pendant plusieurs jours de suite. Il nous est souvent arrivé de l'éveiller, sous prétexte de le conduire au supplice, et en lui montrant un ordre simulé pour son exécution; cela ne l'a pas tiré de son apathie.

LE DUC. Nous en reparlerons tout à l'heure. Sur votre front, prévôt, je lis écrit : Loyauté et fidélité : si je me trompe, c'est que ma vieille expérience me fait défaut; mais, confiant dans ma perspicacité, je crois pouvoir donner quelque chose au hasard. Claudio, que vous avez ordre d'exécuter, n'a pas plus mérité les rigueurs de la loi qu'Angélo qui a prononcé sa condamnation ; pour vous en convaincre d'une manière manifeste, je ne demande qu'un délai de quatre jours, et pour cela il faut que vous m'accordiez une faveur immédiate et d'une nature délicate et périlleuse.

LE PRÉVÔT. En quoi, je vous prie, mon père ?...

LE DUC. En différant l'exécution de Claudio.

LE PRÉVÔT. Hélas ! comment le puis-je, puisque l'heure est positivement fixée, et que j'ai l'ordre exprès d'envoyer sa tête à Angélo? Si je m'écarte le moins du monde de cet ordre, je m'expose au sort de Claudio.

LE DUC. Par le vœu sacré de mon ordre, vous ne courez aucun risque en vous laissant diriger par moi. Que Bernardin soit exécuté ce matin, et qu'on envoie sa tête à Angélo !

LE PRÉVÔT. Angélo les a vus tous deux, et il reconnaîtra les traits.

LE DUC. Oh! la mort est un grand transformateur, et vous pouvez y ajouter encore. Rasez les cheveux et nouez la barbe, et dites que c'est sur la demande du patient que vous l'avez ainsi arrangé avant sa mort ; vous savez que cela se fait fréquemment; s'il en résulte pour vous autre chose que des remercîments et des faveurs, je jure par mon saint patron de vous protéger au péril de ma vie.

LE PRÉVÔT. Vous m'excuserez, mon père ; mais cela est contraire à mon serment.

LE DUC. Avez-vous juré fidélité au duc ou à son ministre?

LE PRÉVÔT. A lui et à ses délégués.

LE DUC. Aurez-vous la conscience tranquille, si le duc approuve la justice de votre conduite ?

LE PRÉVÔT. Cela est-il probable ?

LE DUC. Il y a non-seulement probabilité, mais certitude. Cependant, puisque vous êtes retenu par la crainte, puisque ni mon habit, ni mon intégrité, ni mes exhortations ne peuvent vous ébranler, j'irai plus loin que je ne le voulais, afin de vous rassurer complétement. Regardez ; voilà la signature et le sceau du duc. Il ne doute pas que l'un et l'autre ne vous soient connus. (*Il lui remet un papier.*)

LE PRÉVÔT. Je les reconnais tous deux.

LE DUC. Cet écrit annonce le retour du duc ; vous le lirez à loisir, vous y verrez que dans deux jours il sera ici. C'est une nouvelle qu'Angélo ignore ; car aujourd'hui même il reçoit des lettres d'une étrange teneur ; il y est question peut-être de la mort du duc, ou peut-être de son entrée dans un monastère; et peut-être aussi rien de tout cela n'est-il vrai. Voyez, l'étoile du berger commence à paraître. Ne vous demandez pas avec étonnement comment ces choses se feront ; les difficultés ne sont plus rien quand on les connaît. Appelez l'exécuteur, et qu'il fasse sauter la tête de Bernardin ; je vais à l'instant même le confesser et le préparer pour un séjour meilleur. Vous ne revenez pas de votre surprise; mais à la lecture de cet écrit, tous vos doutes disparaîtront. Venez ; il est presque jour. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de la prison.

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Je suis ici en pays de connaissance, comme si j'étais dans la maison où j'exerce mon emploi. On pourrait se croire céans chez madame Laruine, tant on y retrouve de ses anciens chalands. Il y a d'abord M. *l'Éventé*, qui est ici pour une fourniture de papier gris et de vieux gingembre, montant à la somme de cent quatre-vingt-dix-sept livres sterling, sur laquelle il a payé cinq marcs, argent comptant. Notez que le gingembre ne s'est guère vendu, car toutes les vieilles femmes étaient mortes. Il y a encore ici un certain M. *Capre*, à la requête de M. *Trois-Poils*, marchand de soieries, pour quatre habillements de satin de couleur pêche, pour lesquels il est maintenant singulièrement empêché. Nous avons encore le jeune *Durertige*, le jeune *Lapromesse*, ainsi que M. *Delèperon*, et M. *Lafamine*, si fort sur la rapière et la dague, et le jeune *Lhéritier*, qui a tué en duel le gros *Pouding*; et M. *Fendart*, le ferrailleur, et le brave M. *Lasemelle*, le célèbre voyageur, et le féroce *Canette*, qui a poignardé *Lelitre*; je pourrais en citer encore une quarantaine, tous grands faiseurs dans notre métier, et qui n'ont plus maintenant ni sou ni maille.

Entre ABHORSON.

ABHORSON. Camarade, amène ici Bernardin.

LE BOUFFON, *appelant*. Monsieur Bernardin ! levez-vous, et venez, qu'on vous décapite, monsieur Bernardin.

ABHORSON. Holà ! Bernardin !

BERNARDIN, *de l'intérieur*. La peste vous étrangle !... Qui fait tout ce vacarme ? Qui êtes-vous ?

LE BOUFFON. C'est votre ami, le bourreau; il faut que vous ayez la bonté de vous lever et de vous laisser mettre à mort.

BERNARDIN, *de l'intérieur*. Au diable, belître, au diable ! Je dors.

ABHORSON. Dites-lui de se réveiller, et promptement.

LE BOUFFON. Monsieur Bernardin, éveillez-vous, je vous prie; venez vous faire exécuter, vous dormirez après.

ABHORSON. Va le trouver et amène-le.

LE BOUFFON. Il vient, monsieur, il vient; j'entends le bruissement de sa paille.

Entre BERNARDIN.

ABHORSON. La hache est-elle sur le billot, camarade ?

LE BOUFFON. Elle est prête, monsieur.

BERNARDIN. Eh bien, Abhorson, qu'y a-t-il de nouveau ?

ABHORSON. Franchement je vous conseille de vous mettre sur-le-champ en prière ; car, voyez-vous, l'ordre de votre exécution est venu.

BERNARDIN. Belître ! j'ai bu toute la nuit, je ne suis pas préparé.

LE BOUFFON. Au contraire, vous l'êtes on ne peut mieux ; quand on a bu toute la nuit et qu'on est décapité le matin de bonne heure, on n'en dort que mieux tout le long du jour.

Entre LE DUC.

ABHORSON, *à Bernardin*. Tenez, voici le confesseur qui vient ; croyez-vous encore que nous plaisantons ?

LE DUC. Mon frère, j'ai appris que vous allez bientôt quitter ce monde ; mû par ma charité, je viens vous offrir des conseils et des consolations et prier avec vous.

BERNARDIN. Moi, mon père? j'ai passé toute la nuit à boire, et je veux qu'on me laisse quelque temps encore pour me préparer, sinon on m'assommera plutôt. Je ne veux pas mourir aujourd'hui, cela est certain.

LE DUC. O mon frère! il le faut; veuillez donc songer, je vous en conjure, au voyage que vous allez faire.

BERNARDIN. Je jure que rien au monde ne me fera consentir à mourir aujourd'hui.

LE DUC. Mais écoutez-moi.

BERNARDIN. Pas un mot : si vous avez quelque chose à me dire, venez dans mon cachot, car je n'en sortirai pas de la journée. (*Il sort.*)

Entre LE PRÉVOT.

LE DUC. Également incapable de vivre ou de mourir! ô cœur endurci! suivez-le, vous autres, et conduisez-le au billot. (*Abhorson et le Bouffon sortent.*)

LE PRÉVOT. Eh bien, mon père, en quelles dispositions trouvez-vous le prisonnier?

LE DUC. Il n'est aucunement préparé; il est inapte à mourir; et ce serait un acte damnable que de l'exécuter dans son état actuel.

LE PRÉVOT. Mon père, ici, dans la prison, est mort, ce matin, d'une maladie violente, un certain Ragozin, un notoire pirate; il est de l'âge de Claudio, il a les cheveux et la barbe de la même couleur : ne pourrions-nous pas ajourner ce réprouvé jusqu'à ce qu'il fût convenablement préparé, et envoyer au gouverneur la tête de Ragozin, plus semblable à celle de Claudio?

LE DUC. Oh! c'est une ressource providentielle! Dépêchez-vous; l'heure fixée par Angélo approche; veillez à ce que cela soit fait et à ce que la tête lui soit envoyée, ainsi qu'il en a donné l'ordre, pendant que moi, je vais disposer ce malheureux stupide à mourir de bonne volonté.

LE PRÉVOT. Mon père, cela va être fait sur-le-champ; mais Bernardin devra être exécuté cette après-midi. Que ferons-nous de Claudio, de manière à me mettre à l'abri des dangers qui en résulteraient pour moi, si l'on venait à découvrir qu'il est vivant?

LE DUC. Voilà ce qu'il faut faire : mettez Bernardin et Claudio dans des cellules secrètes : avant que le soleil ait accompli deux fois sa visite quotidienne aux habitants de l'autre hémisphère, vous verrez votre sûreté efficacement garantie.

LE PRÉVOT. Je suis entièrement à vos ordres.

LE DUC. Vite, dépêchez, et envoyez la tête à Angélo. (*Le Prévôt sort.*)

LE DUC, *continuant*. Maintenant je vais écrire à Angélo; le prévôt lui remettra ma lettre. Je lui manderai que je suis sur le point d'arriver, et que, cédant à la demande pressante qui m'en a été faite, je suis obligé de faire mon entrée publique dans Vienne. Je l'inviterai à venir à ma rencontre à la fontaine consacrée, à une lieue de la ville; de là, nous continuerons notre route, Angélo, mon cortége et moi, par une marche lente et avec tout le cérémonial accoutumé.

Rentre LE PRÉVOT.

LE PRÉVOT. Voici la tête! je vais la porter moi-même.

LE DUC. Cela est à propos; revenez promptement, car j'ai à vous entretenir de choses que je ne veux confier qu'à vous.

LE PRÉVOT. Je vais faire toute diligence.

ISABELLE, *appelant de l'intérieur*. Que la paix soit en ces lieux! Holà! quelqu'un!

LE DUC. C'est la voix d'Isabelle. — Elle vient pour savoir si la grâce de son frère est arrivée; mais je veux lui laisser ignorer son bonheur, afin qu'au moment où elle s'y attendra le moins, son désespoir se change en un céleste ravissement.

Entre ISABELLE.

ISABELLE. Je vous demande pardon.

LE DUC. Fille charmante et vertueuse, acceptez mon salut.

ISABELLE. J'accepte avec plaisir le salut d'un homme aussi saint. Le gouverneur a-t-il envoyé la grâce de mon frère?

LE DUC. Il l'a délivré, Isabelle, des entraves de ce monde; sa tête a été coupée et envoyée à Angélo.

ISABELLE. Non, cela n'est pas.

LE DUC. Cela est effectivement. Ma fille, montrez votre raison dans votre résignation.

ISABELLE. Oh! je vais aller le trouver et lui arracher les yeux.

LE DUC. Vous ne serez point admise en sa présence.

ISABELLE. Infortuné Claudio! malheureuse Isabelle! monde pervers! exécrable Angélo!

LE DUC. Tout cela ne saurait l'atteindre et ne vous profite en rien; abstenez-vous-en donc; remettez au ciel le soin de votre cause. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous reconnaîtrez bientôt la vérité de chacune de mes paroles. Le duc revient demain dans ses états; — veuillez sécher vos larmes; — j'en suis informé par un père de notre couvent qui est son confesseur; déjà il a fait prévenir de son arrivée Escalus et Angélo, qui se préparent à le recevoir aux portes de la ville et à remettre leurs pouvoirs entre ses mains. Si vous le pouvez, laissez-moi guider votre raison par mes conseils; en retour, je vous promets, dans le châtiment de ce misérable, la vengeance que votre cœur désire, outre la faveur du duc et l'estime générale.

ISABELLE. Je me laisse diriger par vous.

LE DUC. Allez donc porter cette lettre au frère Pierre, c'est celle dans laquelle il m'apprend le retour du duc. En lui remettant ce gage, dites-lui que je l'attends ce soir chez Marianne. Je le mettrai au fait de ce qui vous concerne l'une et l'autre. Il vous conduira devant le duc et accusera Angélo en face. Quant à moi, pauvre religieux, je suis lié par un vœu sacré, et je serai absent. Allez avec cette lettre; contenez ces larmes qui brillent dans vos yeux, et que votre cœur s'apaise; ne vous fiez plus jamais à mon saint caractère, si la voie que je vous fais prendre n'est pas la bonne. — Qui est là?

Entre LUCIO.

LUCIO. Bonjour, mon père! où est le prévôt?

LE DUC. Il est sorti, monsieur.

LUCIO. O charmante Isabelle! j'ai la douleur dans l'âme de voir vos yeux rougis par les pleurs : il faut vous résigner. Je me vois forcé de dîner et de souper avec du pain et de l'eau; dans l'intérêt de ma tête, je n'ose pas remplir mon ventre : il suffirait d'un bon repas pour me donner des velléités. Mais on dit que le duc sera ici demain; sur ma parole, Isabelle, j'aimais votre frère : si cet original, ce vieux sournois de duc, avait été ici, Claudio vivrait encore. (*Isabelle sort.*)

LE DUC. Monsieur, le duc n'a pas beaucoup à se féliciter de votre témoignage; heureusement que sa réputation n'en dépend pas.

LUCIO. Mon père, vous ne connaissez pas le duc aussi bien que moi; c'est un tout autre luron que vous ne le croyez.

LE DUC. Bien; un jour viendra que vous répondrez de ces propos. Adieu!

LUCIO. Attendez, je vais vous accompagner; je puis vous conter de jolies histoires du duc.

LE DUC. Vous m'en avez déjà trop dit si elles sont vraies; si, au contraire, elles sont fausses, mieux valait vous taire.

LUCIO. J'ai été un jour traduit devant lui pour avoir fait un enfant à une fille.

LE DUC. Avez-vous fait pareille chose?

LUCIO. Oui, parbleu! je l'ai fait; mais j'ai été obligé de le nier; sans quoi, on m'aurait fait épouser cette gueuse.

LE DUC. Monsieur, votre compagnie est plus agréable qu'honnête. Portez-vous bien.

LUCIO. Ma foi, je vous accompagnerai jusqu'au bout de la rue. Si la liberté de mes propos vous offense, je vous les épargnerai; je suis comme la teigne; on ne me détache pas facilement. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une salle dans la maison d'Angélo.

Entrent ANGÉLO et ESCALUS.

ESCALUS. Toutes les lettres qu'il a écrites se démentent l'une l'autre.

ANGÉLO. De la manière la plus bizarre et la plus contradictoire. Il y a dans ses actes quelque chose qui tient de la

fille. Fasse le ciel que sa raison ne soit point altérée ! Pourquoi devons-nous aller à sa rencontre aux portes de la ville, et là remettre nos pouvoirs entre ses mains?

ESCALUS. Je ne saurais en deviner le motif.

ANGÉLO. Et pourquoi avons-nous l'ordre de faire annoncer publiquement, une heure avant son entrée, que tous ceux qui ont à se plaindre de quelque injustice devront présenter leurs griefs dans la rue ?

ESCALUS. A cela il y a un motif; cela a pour but d'en finir une fois pour toutes avec les plaintes de ce genre, et de nous affranchir d'une foule de réclamations qui, passé ce jour, seront sans force contre nous.

ANGÉLO. Fort bien ! Veillez, je vous prie, à ce que cette annonce soit publiée. Demain matin, de bonne heure, j'irai vous voir chez vous ; faites avertir les personnes notables et les dignitaires qui doivent aller à la rencontre du duc.

ESCALUS. Je vais le faire, seigneur. Adieu. (*Il sort.*)

ANGÉLO. Bonsoir. — Cette action m'a tout à fait changé ; elle obscurcit mon entendement, et me rend inapte à tout. Une vierge déflorée ! et par un homme éminent, par celui-là même qui déployait contre ce crime les rigueurs de la loi ! Si la honte ne l'empêchait de proclamer publiquement la perte de son honneur, comme elle pourrait m'accuser ! La raison ne l'y engage-t-elle pas ? Non ; car mon autorité a un tel poids et un tel crédit que nul scandale privé ne saurait l'atteindre, et que l'accusatrice serait confondue. J'aurais laissé vivre son frère, si je n'avais eu à craindre qu'un jour ce jeune audacieux, écoutant la voix de son ressentiment, ne cherchât à tirer vengeance de la honteuse rançon d'une vie déshonorée. Et néanmoins, plût à Dieu qu'il vécût encore ! Hélas ! lorsqu'une fois nous avons mis la vertu en oubli, rien ne va comme il devrait ; nous voulons et ne voulons pas. (*Il sort*).

SCÈNE V.

La campagne aux environs de Vienne.

Arrivent LE DUC, dans le costume de sa dignité, et le MOINE PIERRE.

LE DUC. Remettez-moi ces lettres en temps opportun. (*Il lui donne des lettres.*) Le prévôt connaît mes vues et mon projet. L'affaire une fois entamée, conformez-vous à vos instructions, et ne perdez point de vue notre objet spécial, tout en quittant parfois un moyen pour un autre, selon que la nécessité l'exigera. Allez chez Flavius, et dites-lui où je suis; informez-en aussi Valentinus, Rolland et Crassus, et dites-leur d'expédier des trompettes à la porte de la ville ; mais commencez par m'envoyer Flavius.

PIERRE. Je vais promptement exécuter vos ordres. (*Le Moine s'éloigne.*)

Arrive VARRIUS.

LE DUC. Recevez mes remerciments, Varrius ; vous n'avez point perdu de temps ; venez, nous marcherons ensemble. D'autres de nos amis ne tarderont pas à nous rejoindre, mon cher Varrius ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Une rue près de la porte de la ville.

Arrivent ISABELLE et MARIANNE.

ISABELLE. J'éprouve de la répugnance à parler avec tous ces détours ; j'aurais préféré dire la vérité tout entière ; ce serait à vous à l'accuser ainsi. Mais il me conseille de suivre cette marche pour mieux, dit-il, cacher notre plan.

MARIANNE. Suivez ses conseils.

ISABELLE. Il m'a dit, en outre, de ne pas m'étonner s'il lui arrive de prendre le parti d'Angélo et de parler contre moi ; c'est une médecine dont l'amertume doit être salutaire.

MARIANNE. Je voudrais que le frère Pierre...

ISABELLE. Chut ! le voici qui vient.

Arrive LE MOINE PIERRE.

PIERRE. Venez ; je vous ai trouvé une place favorable, où vous serez sur le passage du duc. Le son des trompettes a retenti deux fois ; déjà les citoyens les plus importants et les plus notables ont pris place aux portes de la ville et le duc ne tardera pas à arriver. Suivez-moi donc. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une place publique près de l'une des portes de la ville.

MARIANNE, voilée; ISABELLE et le MOINE PIERRE sont à quelque distance; arrivent d'un côté LE DUC, VARRIUS et une suite de Seigneurs; de l'autre, ANGÉLO, ESCALUS, LUCIO, LE PRÉVOT, des Gardes et la foule des Citoyens.

LE DUC, *à Angélo.* Mon digne cousin, soyez le bien venu. (*A Escalus.*) Mon vieil et fidèle ami, nous vous revoyons avec joie.

ANGÉLO *et* ESCALUS. Un heureux retour à votre altesse !

LE DUC. Nous vous remercions cordialement. Nous avons pris des informations à votre égard, et nous avons entendu faire de votre justice un tel éloge, que nous ne pouvons que vous signaler à la reconnaissance publique, en attendant les récompenses qui vous sont dues.

ANGÉLO. Vous resserrez encore mes obligations envers votre altesse.

LE DUC. Oh ! votre mérite parle haut ! Il y aurait injustice à nous de l'enfermer dans les secrets retranchements de notre cœur, au lieu de l'installer, comme il en a droit, dans des remparts de bronze, à l'abri des outrages du temps et des ravages de l'oubli. Donnez-moi votre main, et que mes sujets le voient, afin que ces signes extérieurs de courtoisie leur révèlent mes sentiments intérieurs. — Venez, Escalus ; placez-vous à ma gauche. J'ai en vous deux excellents soutiens ! (*Pierre et Isabelle s'avancent.*)

PIERRE. Voici le moment; élevez la voix, et tombez à genoux devant lui.

ISABELLE. Justice, ô royal duc ! abaissez vos regards sur une pauvre fille, je n'ose dire sur une vierge outragée ! O digne prince ! ne déshonorez pas vos yeux en les détournant sur d'autres objets jusqu'à ce que vous ayez entendu ma juste plainte, et que vous m'ayez rendu justice. Justice, justice, justice !

LE DUC. Dites-moi vos griefs : outragée en quoi ? par qui ? Voici le seigneur Angélo qui vous rendra justice ; expliquez-vous à lui.

ISABELLE. O digne duc ! vous m'ordonnez de demander mon salut au démon ; entendez-moi vous-même ; car ce que j'ai à vous dire doit ou attirer sur moi des châtiments, si je ne suis pas crue, ou m'obtenir de vous une réparation : écoutez-moi, oh ! écoutez-moi ici.

ANGÉLO. Seigneur, sa raison, je le crains, n'est pas très-solide : elle m'a sollicité en faveur de son frère, que la justice a frappé dans son cours.

ISABELLE. La justice !

ANGÉLO. Et son langage sera sans doute étrange et plein d'amertune.

ISABELLE. Oui, certes, il sera étrange, et néanmoins strictement vrai. Qu'Angélo soit un imposteur, cela n'est-il pas étrange? Qu'Angélo soit un meurtrier, cela n'est-il pas étrange ? Qu'Angélo soit un perfide adultère, un hypocrite, un lâche ravisseur, cela n'est-il pas étrange et des plus étranges ?

LE DUC. Dix fois étrange en effet.

ISABELLE. Il n'est pas plus certain qu'il est Angélo, qu'il ne l'est que tout cela est aussi vrai qu'étrange : que dis-je ? cela est dix fois vrai ; car, après tout, la vérité est la vérité.

LE DUC. Qu'on l'emmène ! Pauvre créature, l'infirmité de sa raison se trahit par ses paroles.

ISABELLE. O prince ! je vous en conjure par vos espérances dans un monde meilleur, ne dédaignez pas ma plainte, dans l'opinion que ma raison est altérée ; ne croyez pas impossible ce qui est improbable ; il n'est pas impossible que le plus pervers et le plus vil des hommes paraisse aussi réservé, aussi grave, aussi scrupuleux, aussi parfait qu'Angélo; de même Angélo, avec tous ses dehors hypocrites, ses titres, ses formes imposantes, peut n'être qu'un monstre de scélératesse ; il l'est, croyez-moi, royal prince ; s'il est moins que cela, il n'est rien ; mais il est pire encore, et je manque d'expressions pour qualifier sa scélératesse.

LE DUC. Sur mon honneur, si elle est folle, comme je le crois, sa folie ressemble singulièrement au bon sens ; je n'ai jamais vu tant de raison dans les idées d'une tête aliénée.

ISABELLE. O gracieux duc ! éloignez cette idée. Ne confon-

dez point l'émotion qui me trouble avec l'absence de la raison ; mais que votre sagesse vous serve à dégager la vérité des ténèbres, et le mensonge des apparences de la vérité.

LE DUC. Certes, bien des gens sains d'esprit ont une raison moins lucide. Qu'avez-vous à me dire?

ISABELLE. Je suis la sœur d'un homme nommé Claudio, condamné pour fornication à perdre la tête, condamné par Angélo : sur le point de commencer mon noviciat dans une maison religieuse, j'ai été mandée par mon frère ; son message m'a été transmis par un nommé Lucio.

LUCIO. C'est moi, avec la permission de votre excellence ; je suis venu la voir de la part de Claudio, et la prier de faire des démarches auprès d'Angélo, dans le but d'obtenir la grâce de son frère.

ISABELLE. Effectivement, c'est lui.

LE DUC, *à Lucio.* On ne vous a pas dit de parler.

LUCIO. Ni de me taire, monseigneur.

LE DUC. Eh bien, je vous le dis maintenant ; souvenez-vous-en, je vous prie : et quand vous aurez à parler pour votre propre compte, priez Dieu de n'avoir rien à vous reprocher.

LUCIO. J'en donne la certitude à votre altesse.

LE DUC. Gardez-la pour vous ; prenez-y garde.

ISABELLE. Ce qu'il vient de dire est vrai.

LUCIO. Fort bien.

LE DUC. Cela peut être ; mais vous avez tort de parler avant votre tour. (*A Isabelle.*) Continuez.

ISABELLE. J'allai trouver ce gouverneur infâme.

LE DUC. Voilà un langage qui tient un peu de la démence.

ISABELLE. Pardonnez-le-moi ; le langage est approprié au sujet.

LE DUC. C'est bon, poursuivez.

ISABELLE. J'abrége ; il est inutile que je vous raconte comment j'intercédai auprès de lui ; les supplications que je lui adressai à genoux ; les objections qu'il me fit, les réponses que je leur opposai (car tout cela fut long) ; je passe ces détails, et j'arrive avec un sentiment de douleur et de honte à l'infâme conclusion de tout ceci. Il mit à la grâce de mon frère la condition que je livrerais ma chasteté et ma personne à la discrétion de ses impudiques désirs ; après avoir longtemps combattu, mon honneur finit par céder à ma pitié pour mon frère, et je me soumis à ce qu'on exigeait de moi ; mais le lendemain matin, sa brutale passion une fois satisfaite, il donne l'ordre qu'on exécute mon malheureux frère.

LE DUC. Comme cela est vraisemblable !

ISABELLE. Plût à Dieu que cela, au lieu d'être vrai, ne fût que vraisemblable !

LE DUC. Par le ciel, pauvre insensée, vous ne savez pas ce que vous dites ; ou bien un odieux complot vous a subornée contre son honneur : d'abord son intégrité est sans tache ; ensuite il n'est pas croyable qu'il ait poursuivi avec tant de rigueur dans autrui des fautes que lui-même partageait : s'il avait commis un crime de cette nature, il aurait pesé votre frère dans la même balance que lui, et ne l'aurait pas fait mourir. Quelqu'un vous fait agir ; avouez la vérité, et dites-nous qui sont ceux dont les conseils vous ont poussée à venir ici articuler ces plaintes.

ISABELLE. Est-ce là tout ? En ce cas, anges du ciel, esprits bienheureux, donnez-moi la résignation ; — un jour viendra où sera démasqué le crime aujourd'hui caché sous le voile de l'hypocrisie ! Que le ciel préserve votre altesse de tout mal, comme il est vrai que, victime outragée, je m'éloigne sans avoir pu obtenir créance pour mes paroles.

LE DUC. Je crois qu'en effet vous ne demanderiez pas mieux que de vous éloigner. — Un exempt! Qu'on la mène en prison ! Souffrirons-nous que le souffle flétrissant de la calomnie s'attaque à un homme qui nous est attaché de si près ? Ce doit être le résultat de quelque intrigue. Qui a eu connaissance de vos intentions et de votre démarche ?

ISABELLE. Un homme dont je regrette l'absence, le moine Ludovic.

LE DUC. Un saint personnage, sans doute. Qui connaît ce Ludovic ?

LUCIO. Monseigneur, je le connais ; c'est un moine intrigant, je n'aime pas cet homme-là ; s'il eût été un laïque, je l'aurais étrillé d'importance pour certains propos qu'il a tenus contre votre altesse, à l'occasion de son départ.

LE DUC. Des propos contre moi ? Voilà vraiment un digne religieux ? pousser cette malheureuse à venir accuser ici notre délégué ! Qu'on me trouve ce moine.

LUCIO. Pas plus tard qu'hier soir, monseigneur, je les ai vus tous deux dans la prison ; c'est un moine impudent, un mauvais drôle s'il en fut jamais.

PIERRE. Que bénie soit votre royale altesse ! j'étais là présent, et j'ai entendu les mensonges qu'on vous a débités : d'abord c'est injustement que cette femme accuse votre délégué, qui est aussi pur de tout contact coupable avec elle que l'homme qui n'a pas encore vu le jour.

LE DUC. C'est aussi ce que nous pensions. Connaissez-vous ce moine Ludovic dont elle parle ?

PIERRE. Je le connais pour un religieux plein de science et de piété, non pour un drôle et un intrigant mondain, comme cet homme le représente. Je puis certifier qu'il est incapable d'avoir, comme on l'en accuse, mal parlé de votre altesse.

LUCIO. Il en a parlé d'une manière infâme, croyez-moi.

PIERRE. Fort bien ; il pourra peut-être un jour se justifier lui-même ; mais pour le moment, seigneur, il est dangereusement malade. Ayant appris qu'on se proposait d'élever des plaintes contre le seigneur Angélo, il m'a expressément envoyé ici pour dire en son nom ce qu'il sait être vrai et faux, et dont il administrera la preuve sous la foi du serment, quand il en sera requis. Et d'abord, pour justifier ce digne seigneur, si bassement et si directement accusé, vous allez entendre cette femme démentie en face et confondue de son propre aveu.

LE DUC. Voyons cela, mon père. (*Des Gardes emmènent Isabelle, et Marianne s'avance.*)

LE DUC, *continuant.* Tout cela ne vous fait-il pas sourire de pitié, seigneur Angélo ? — J'admire jusqu'où va l'audace insensée de pareils misérables ! Donnez-nous des siéges. — Venez, cousin Angélo ; je serai neutre ; soyez juge dans votre propre cause. — Est-ce là le témoin, mon père ? qu'elle commence par montrer son visage ; elle parlera ensuite.

MARIANNE. Pardonnez-moi, monseigneur ; je ne montrerai pas mon visage que mon époux ne me l'ordonne.

LE DUC. Quoi donc ? êtes-vous mariée ?

MARIANNE. Non, monseigneur.

LE DUC. Êtes-vous fille ?

MARIANNE. Non, monseigneur.

LE DUC. Vous êtes donc veuve ?

MARIANNE. Pas davantage, monseigneur.

LE DUC. Qu'êtes-vous donc, si vous n'êtes ni femme, ni fille, ni veuve ?

LUCIO. Monseigneur, c'est peut-être une courtisane : beaucoup de ces créatures-là ne sont ni femmes, ni filles, ni veuves.

LE DUC. Qu'on impose silence à ce drôle ! Je voudrais qu'il se trouvât dans le cas de parler pour lui-même.

LUCIO. C'est bien, monseigneur.

MARIANNE. J'avoue, monseigneur, que je n'ai jamais été mariée, et j'avoue, en outre, que je ne suis pas fille ; j'ai connu mon mari, et néanmoins mon mari ne sait pas qu'il m'a connue.

LUCIO. C'est qu'alors il était ivre, monseigneur ; cela ne saurait être autrement.

LE DUC. Il serait à souhaiter que vous le fussiez vous-même dans l'intérêt du silence.

LUCIO. C'est bien, monseigneur.

LE DUC. Ce n'est point là un témoin en faveur du seigneur Angélo.

MARIANNE. Laissez-moi poursuivre, seigneur : celle qui accuse Angélo de fornication, accuse mon époux ; le moment où elle prétend qu'il s'est rendu coupable est celui-là même où je le tenais dans mes bras, avec tous les transports de l'amour.

ANGÉLO. En accuse-t-elle encore d'autres que moi ?

MARIANNE. Non pas que je sache.

LE DUC. Non ? vous venez de dire qu'elle accusait votre mari.

MARIANNE. Il est vrai, monseigneur ; et ce mari est Angélo, qui croit être certain de ne m'avoir jamais connue, et pense avoir connu Isabelle.

ANGÉLO. Voilà une étrange imposture : voyons votre visage.

MARIANNE. Mon époux me l'ordonne ; je vais me montrer.



LE PAGE *chante*. Éloigne-les, ces lèvres que j'adore.
(Acte IV, scène I, page 98.)

Elle soulève son voile.) Cruel Angélo, voilà le visage que tu croyais naguère mériter l'honneur de tes regards ; voilà la main qui dans un solennel engagement fut pressée dans la tienne ; voilà la personne qui est venue au rendez-vous donné à Isabelle, et qui l'a remplacée auprès de toi, dans le pavillon de ton jardin.

LE DUC, *à Angélo*. Connaissez-vous cette femme?

LUCIO. Charnellement, comme elle le dit.

LE DUC. Tais-toi, drôle.

LUCIO. Je me tais, monseigneur.

ANGÉLO. Je l'avoue, seigneur, je connais cette femme ; il y a cinq ans, il était question d'un mariage entre elle et moi ; ce mariage fut rompu en partie parce que la dot était inférieure à ce qui avait été promis ; mais surtout parce que des reproches de légèreté avaient attaqué sa réputation. Je jure sur mon honneur que je ne lui ai point parlé, ne l'ai point vue, et n'ai point entendu parler d'elle pendant ces cinq années.

MARIANNE. Noble prince, comme il est vrai que la lumière vient du ciel, que c'est le souffle qui sert à former les paroles, qu'il y a de la raison dans la vérité et de la vérité dans la vertu, je suis fiancée à cet homme aussi étroitement que peuvent engager des paroles. Je répète, monseigneur, que mardi dernier, dans le pavillon de son jardin, il m'a connue comme sa femme ; si ce que je dis est vrai, puissé-je me relever saine et sauve de ce sol sur lequel je suis agenouillée ; dans le cas contraire, puissé-je y rester fixée pour toujours comme une statue de marbre !

ANGÉLO. Jusque-là je n'avais fait que sourire ; maintenant, seigneur, veuillez m'accorder les pouvoirs de la justice ; ma patience est à bout ; je vois que ces pauvres et ignorantes créatures ne sont que les instruments de quelque personnage plus puissant qui les fait agir. Laissez-moi, seigneur, démêler cette intrigue.

LE DUC. De tout mon cœur, punissez-les aussi rigoureusement qu'il vous plaira. — Moine stupide, et toi, femme perverse, complice de celle qui était ici tout à l'heure, pensez-vous donc que vos serments, quand vous y feriez entrer les noms de tous les saints, seraient des témoignages suffisants contre un homme d'un mérite et d'une vertu aussi éprouvés? — Escalus, siégez avec mon cousin ; prêtez-lui votre aide obligeante pour remonter à la source de cette diffamation. Elles ont été instiguées par un autre moine encore ; qu'on l'envoie chercher.

PIERRE. Je regrette qu'il ne soit pas ici, monseigneur ; car c'est effectivement lui qui a poussé ces femmes à soulever cette accusation. Notre prévôt sait où il réside, et il pourrait vous l'amener.

LE DUC, *au Prévôt*. Allez-y sur-le-champ. (*Le Prévôt s'éloigne.*)

LE DUC, *continuant*. Et vous, mon digne cousin, qui avez fait vos preuves, c'est à vous qu'il importe d'éclaircir cette affaire ; punissez l'injure dirigée contre vous par tel châtiment qu'il vous plaira d'infliger. Je vais vous quitter un instant ; mais ne bougez pas d'ici que vous n'ayez formellement fixé votre opinion à l'égard de ces calomniateurs.

ESCALUS. Seigneur, nous examinerons l'affaire à fond. (*Le Duc s'éloigne.*)

ESCALUS, *continuant*. Seigneur Lucio, ne disiez-vous pas que vous connaissiez le moine Ludovic pour un malhonnête homme?

LUCIO. *Cucullus non facit monachum*[1] : il n'a d'honnête que son habit ; il a tenu sur le duc les propos les plus infâmes.

ESCALUS. Nous vous prions de vouloir bien rester ici jusqu'à ce qu'il vienne, afin de déposer à ce sujet en sa présence. Nous allons trouver dans ce moine un insigne drôle.

LUCIO. Il n'a pas son pareil dans Vienne, sur ma parole.

ESCALUS, *à un Garde*. Qu'on fasse revenir Isabelle ; je désirerais lui parler. (*A Angélo.*) Permettez, seigneur, que je l'interroge ; vous allez voir comme je vais la mener bon train.

LUCIO. Pas mieux que lui, de son propre aveu à elle.

[1] Le capuchon ne fait pas le moine.



ISABELLE. Justice, ô royal duc !
(Acte V, scène I, page 102.)

ESCALUS. Que dites-vous ?

LUCIO. Je pense, seigneur, que si vous la preniez à part, elle avouerait plutôt ; peut-être en public la honte l'empêchera-t-elle de parler.

Reviennent **ISABELE**, ramenée par les Gardes, **LE DUC**, en costume de moine, et **LE PREVOT**.

ESCALUS. Je veux avec elle porter mes coups dans l'ombre.

LUCIO. C'est le bon moyen, car à minuit les femmes sont fragiles.

ESCALUS, *à Isabelle*. Approchez, mademoiselle ; voilà une femme qui donne un démenti à tout ce que vous avez dit.

LUCIO. Seigneur, voilà le coquin dont j'ai parlé ; il vient avec le prévôt.

ESCALUS. Il arrive très à propos ; ne lui parlez que lorsqu'on vous appellera.

LUCIO. *Motus*.

ESCALUS, *au prétendu moine*. Avancez, monsieur. Est-ce par vos conseils que ces femmes ont calomnié Angélo ? elles en ont fait l'aveu.

LE DUC. C'est faux !

ESCALUS. Comment ! savez-vous où vous êtes ?

LE DUC. Respect à votre poste éminent ! et que Satan soit parfois honoré, en considération de son trône brûlant. — Où est le duc ? c'est lui qui doit m'entendre.

ESCALUS. Le duc est en nous, et nous allons vous entendre : songez à parler avec sincérité.

LE DUC. Avec hardiesse, du moins ; mais, ô pauvres créatures ! c'est au loup que vous venez redemander l'agneau ; adieu à tout espoir de réparation. Le duc est-il parti ? en ce cas, votre cause est perdue. Le duc est injuste de repousser l'appel que vous lui faites publiquement, et de remettre le soin de vous juger au scélérat que vous venez accuser.

LUCIO. Voilà le coquin ! c'est de lui que j'ai parlé.

ESCALUS. Eh quoi ! moine irrévérend et profane, n'est-ce donc point assez que tu aies poussé ces malheureuses à accuser cet homme de bien ? oses-tu encore, de ta bouche impure, et en sa présence même, le qualifier de scélérat ; puis, t'attaquant au duc lui-même, le taxer d'injustice ? Qu'on l'emmène, et qu'on lui donne la torture ; — nous te briserons en détail, jusqu'à ce que nous ayons éclairci ce complot... Quoi ! le duc injuste !

LE DUC. Calmez cet emportement ! Le duc n'oserait pas plus torturer mon petit doigt que le sien ; je ne suis pas son sujet, et ce pays n'est pas le mien : les affaires qui m'appelaient dans cet état m'ont permis de parcourir Vienne en observateur ; j'y ai vu les vices en ébullition au point de déborder la cuve ; j'y ai vu des lois pour tous les délits ; mais les délits tellement favorisés que les pénalités les plus fortes, pareilles aux règlements de la boutique d'un barbier, sont moins un objet d'attention que de risée.

ESCALUS. Il ose calomnier le gouvernement ! qu'on le mène en prison.

ANGÉLO. Qu'avez-vous à déposer contre lui, seigneur Lucio ? Est-ce là l'homme dont vous nous avez parlé ?

LUCIO. C'est lui-même, seigneur... Venez ici, tête chauve ; me connaissez-vous ?

LE DUC. Oui, monsieur, je vous reconnais au son de votre voix ; je vous ai rencontré dans la prison pendant l'absence du duc.

LUCIO. En vérité ! et vous rappelez-vous ce que vous avez dit sur le compte du duc ?

LE DUC. Parfaitement, monsieur.

LUCIO. En vérité ! et est-il vrai que le duc soit un paillard, un sot et un lâche, comme vous l'avez dit alors ?

LE DUC. Avant de m'attribuer ces propos, il faut que vous changiez de rôle avec moi ; c'est vous qu' lui avez donné ces qualifications-là, et bien d'autres encore, et de pires.

LUCIO. O damnable coquin ! ne t'ai-je pas tiré par le nez pour ces propos-là ?

LE DUC. Je proteste que j'aime le duc comme moi-même.

ANGÉLO. Voyez-vous comme le scélérat change de ton, après ses diffamations criminelles ?

ESCALUS. Il est inutile de parler plus longtemps à un pr

ré drôle. — Qu'on le mène en prison! — Où est le prévôt? Qu'on le mène en prison, qu'on le charge de doubles verrous; qu'il n'ouvre plus la bouche. — Qu'on emmène aussi ces personnelles, ainsi que leur autre complice. (*Le Prévôt met la main sur le Duc.*)

LE DUC. Un moment, monsieur, un moment.

ANGÉLO. Eh quoi! il résiste! Prêtez main forte, Lucio.

LUCIO. Venez, monsieur, venez, monsieur; venez, venez... Ah! ah! tête chauve, drôle, imposteur! nous allons te décapuchonner; montre ton museau, pendard, fais-nous voir ta face de loup; et ensuite va passer une heure à la potence. Tu ne veux pas? (***Il lui arrache son capuchon, et on reconnaît le Duc.***)

LE DUC. Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc. — Permettez d'abord, prévôt, que je cautionne ces trois personnes innocentes. (*A Lucio.*) Ne cherchez pas à vous évader, monsieur; le moine aura tout à l'heure un mot à vous dire... Qu'on l'arrête!

LUCIO, *à part.* Cela pourrait bien aboutir à quelque chose de pire que la potence.

LE DUC, *à Escalus.* Je vous pardonne ce que vous avez dit, asseyez-vous; (*montrant Angélo*) je vais prendre sa place. (*A Angélo.*) Seigneur, avec votre permission. (*Il s'assied à la place d'Angélo.*) Te reste-t-il encore des paroles, des expédients, ou de l'impudence, pour te venir en aide? S'il t'en reste encore, hâte-toi d'en faire usage, avant que j'aie achevé ce que j'ai à dire; car alors, tout cela te sera inutile.

ANGÉLO. O mon redouté seigneur! j'ajouterais encore à l'énormité de mon crime, si j'espérais pouvoir rester impénétrable, alors que je vois que mes actes ont été présents aux regards de votre altesse comme à ceux de la Divinité: cessez donc, ô excellent prince! de traduire ma honte à votre tribunal, mais que je sois jugé sur mon propre aveu; dès lors je ne demande d'autre faveur qu'une sentence immédiate, et ensuite la mort.

LE DUC. Approchez, Marianne. (*A Angélo.*) As-tu été fiancé à cette femme?

ANGÉLO. Oui, seigneur.

LE DUC. Va avec elle, et épouse-la sur-le-champ. (*Au moine Pierre.*) Mon père, prêtez-leur votre ministère; cela fait, ramenez-le ici. Accompagnez-le, prévôt. (*Angélo, Marianne, le moine Pierre et le Prévôt s'éloignent.*)

ESCALUS. Seigneur, je suis plus surpris de son déshonneur que de ce qu'il y a d'étrange dans tout ceci.

LE DUC. Approchez, Isabelle; votre religieux est maintenant votre prince: vous m'avez vu attentif et fidèle à vos intérêts; je n'ai point changé de sentiments en changeant de costume, et je suis toujours prêt à vous rendre service.

ISABELLE. Pardonnez-moi, seigneur, si moi, votre sujette, j'ai, sans le savoir, employé et importuné mon souverain.

LE DUC. Vous êtes pardonnée, Isabelle; et maintenant, chère fille, montrez à mon égard la même générosité; je sais que la mort de votre frère pèse douloureusement sur votre cœur, et vous vous étonnez sans doute que, cherchant à lui sauver la vie, je sois resté dans mon incognito; vous vous demandez pourquoi, au lieu de le laisser périr, je n'ai pas fait une brusque manifestation de mon pouvoir caché. O fille affectueuse et tendre! c'est la soudaineté de sa mort, à laquelle je ne m'attendais pas, qui a renversé mes projets; mais qu'il repose en paix! la vie que la mort ne saurait atteindre est bien préférable à celle qui est sans cesse placée sous sa menace: consolez-vous à l'idée que votre frère est heureux.

ISABELLE. C'est ce que je fais, seigneur.

Reviennent ANGÉLO, MARIANNE, LE MOINE PIERRE et LE PRÉVOT.

LE DUC. Quant à ce nouveau mari qui s'approche, et dont [illegible] votre honneur a bien défendu, vous devez lui pardonner en faveur de Marianne: mais il a condamné votre frère, il s'est rendu doublement criminel en violant [illegible] [illegible] Angélo pour Claudio, mort pour mort [illegible] et mesure pour mesure. Ainsi, Angélo, [illegible] [illegible] à perdre la tête sur le même billot où

Claudio a déposé la sienne; et sans plus de délai, qu'on l'emmène.

MARIANNE. O mon gracieux seigneur! j'espère que votre altesse n'a pas voulu se jouer de moi en me donnant un époux.

LE DUC. C'est votre époux lui-même qui s'est joué de vous. Dans l'intérêt de votre honneur, j'ai cru votre mariage nécessaire; comme il vous avait connue, je n'ai pas voulu que cette circonstance pût faire tache à votre réputation et nuisît à votre avenir: car, bien qu'en vertu du droit de confiscation tous ses biens nous soient dévolus, nous voulons qu'ils vous appartiennent, et forment le douaire qui doit vous procurer un meilleur époux.

MARIANNE. O mon clément seigneur! je n'en veux ni un autre ni un meilleur que lui.

LE DUC. N'insistez point; ma résolution est immuable.

MARIANNE, *se prosternant.* Mon doux seigneur!

LE DUC. Vous perdez vos peines: qu'on le conduise à la mort. (*A Lucio.*) A vous maintenant, monsieur.

MARIANNE. O mon clément seigneur! — chère Isabelle, secondez-moi; agenouillez-vous pour moi, et ma vie entière sera consacrée à votre service.

LE DUC. Tout s'oppose à ce qu'elle vous prête son aide; si elle se prosternait pour implorer ma clémence, l'ombre de son frère briserait la pierre de son sépulcre, et viendrait l'enlever à nos regards saisis d'horreur.

MARIANNE. Isabelle, ma chère Isabelle, mettez-vous seulement à genoux auprès de moi; élevez vos mains sans rien dire: je parlerai seule. On dit que les hommes les meilleurs sont pétris de défauts, et que pour avoir failli, souvent ils n'en valent que mieux: peut-être en sera-t-il ainsi de mon époux. O Isabelle! ne voulez-vous pas intercéder pour moi?

LE DUC. Il meurt pour expier la mort de Claudio.

ISABELLE, *se prosternant.* Mon bienveillant seigneur, daignez voir ce condamné du même œil que si mon frère vivait: je suis disposée à croire qu'il était sincère dans ses actes jusqu'au moment où je parus à ses yeux. S'il en est ainsi, n'ordonnez pas sa mort: la condamnation de mon frère a été juste en ce sens qu'il avait commis le délit pour lequel il est mort. Pour Angélo, l'action n'a pas marché de pair avec la pensée coupable; elle doit être oubliée comme une intention restée sans effet: les pensées ne sont pas des choses; les intentions ne sont que des pensées.

MARIANNE. Que des pensées, monseigneur.

LE DUC. Votre intercession est inutile; relevez-vous. Mais il est encore un délit que j'oubliais; prévôt, comment se fait-il que Claudio ait été décapité à une heure aussi indue?

LE PRÉVÔT. L'ordre a été donné ainsi.

LE DUC. Avez-vous reçu à cet égard un mandat spécial?

LE PRÉVÔT. Non, monseigneur; j'ai obéi à un message particulier.

LE DUC. Pour ce fait, je vous destitue de votre charge: donnez-moi vos clefs.

LE PRÉVÔT. Pardonnez-moi, mon noble seigneur. Je soupçonnais vaguement que j'avais tort, mais je n'en étais pas certain: après y avoir réfléchi plus mûrement, je m'en suis repenti: ce qui le prouve, c'est qu'il y a dans la prison un homme qui, en vertu d'un ordre secret, devait être exécuté, et que j'ai laissé vivre encore.

LE DUC. Quel est-il?

LE PRÉVÔT. Son nom est Bernardin.

LE DUC. Il est fâcheux que vous n'en ayez pas fait autant pour Claudio. Allez me chercher cet homme; je veux le voir. (*Le Prévôt s'éloigne.*)

ESCALUS. Je suis affligé, seigneur Angélo, qu'un homme aussi éclairé et aussi sensé que vous vous êtes montré jusqu'à ce jour, ait si grossièrement failli d'abord par l'entraînement des sens, puis par une telle absence de raison et de jugement.

ANGÉLO. Je suis affligé de faire naître une telle affliction: et une douleur si vive pénètre mon cœur repentant, que j'appelle la mort plutôt que le pardon; je l'ai méritée, et je l'implore.

Revient LE PRÉVOT, avec BERNARDIN, CLAUDIO, masqué, et JULIETTE.

LE DUC. Lequel est Bernardin?

LE PRÉVÔT. Celui-ci, monseigneur.

LE DUC. Un religieux m'a parlé de cet homme. Bernardin, tu es, dit-on, une âme endurcie qui ne voit rien au delà de ce monde, et qui a arrangé sa vie en conséquence. Tu es condamné ; mais quant à tes fautes terrestres, je te les remets toutes ; profite de cette clémence pour te préparer un meilleur avenir. (*Au moine Pierre.*) Mon père, aidez-le de vos conseils ; je vous le confie. Quel est ce personnage masqué ?

LE PRÉVOT. C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé, et qui devait être décapité en même temps que Claudio ; il lui ressemble tellement qu'on le prendrait pour Claudio lui-même. (*Il démasque Claudio.*)

LE DUC, *à Isabelle.* S'il ressemble à votre frère, je lui pardonne en sa considération ; pour vous, fille charmante, donnez-moi votre main ; dites que vous consentez à être à moi, et il sera mon frère aussi ; mais nous reparlerons de cela en temps plus opportun. En ce moment le seigneur Angélo devine qu'il n'a plus rien à craindre ; il me semble le lire dans son regard qui se ranime : allons, Angélo, votre faute n'a pas mal tourné pour vous : songez à aimer votre femme ; son mérite égale le vôtre. Je me sens porté à l'indulgence ; et néanmoins, il y a ici quelqu'un à qui je ne puis pardonner. (*A Lucio.*) Toi, drôle, qui m'as connu pour un sot, un lâche, un paillard, un âne, un fou ; en quoi ai-je pu mériter de ta part un tel panégyrique ?

LUCIO. Ma foi, monseigneur, j'ai dit cela pour plaisanter : s'il vous plaît de me faire pendre pour ces propos, vous le pouvez ; mais si cela était égal à votre altesse, je préférerais être fustigé.

LE DUC. Fustigé d'abord, et pendu ensuite. Prévôt, faites annoncer publiquement dans toute la ville, que si quelque femme a été lésée dans son honneur par cet impudique drôle (car il m'a juré à moi-même qu'il y en a une à laquelle il a fait un enfant), elle n'a qu'à se présenter, et il l'épousera ; les noces finies, qu'il soit fustigé et pendu.

LUCIO. Je supplie votre altesse de ne pas me marier à une fille de joie ! Votre altesse disait tout à l'heure que je l'ai fait duc ; mon clément seigneur, ne m'en récompensez pas en faisant de moi un cocu.

LE DUC. Sur mon honneur ! tu l'épouseras. A ce prix je te pardonne tes calomnies, et je te fais grâce du reste de ta peine : — conduisez-le en prison, et veillez à ce que nos ordres soient exécutés.

LUCIO. Me marier à une fille de joie, seigneur, c'est m'infliger un châtiment qui égale presque la mort, le fouet et la potence.

LE DUC. C'est ce que mérite le diffamateur d'un prince. — Claudio, songez à faire réparation à celle que vous avez déshonorée. — Marianne, soyez heureuse ! — Aimez-la, Angélo ; je l'ai confessée, et je connais sa vertu. — Mon excellent ami Escalus, je vous rends grâces de votre humanité ; je vous réserve une plus solide récompense. — Prévôt, je vous remercie de vos soins et de votre discrétion ; nous vous emploierons dans un poste plus relevé. — Pardonnez-lui, Angélo, de vous avoir apporté la tête de Ragozin au lieu de celle de Claudio ; c'est une faute qui se justifie elle-même. — Chère Isabelle, j'ai à vous faire une demande qui est d'une grande importance pour votre bonheur : si vous y donnez votre assentiment, ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi. — Maintenant, qu'on nous conduise à notre palais ; nous y révélerons ce qui est encore caché, et ce qu'il importe que vous sachiez tous ! (*Ils s'éloignent.*)

FIN DE MESURE POUR MESURE.

OTHELLO, OU LE MAURE DE VENISE,

DRAME EN CINQ ACTES.

LE DOGE DE VENISE.
BRABANTIO, sénateur.
DEUX AUTRES SÉNATEURS.
GRATIANO, frère de Brabantio.
LODOVICO, parent de Brabantio.
OTHELLO, le Maure.
CASSIO, son lieutenant.
IAGO, son enseigne.
MONTANO, prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de l'île de Chypre.
RODRIGUE, jeune Vénitien.
UN BOUFFON.
UN DOMESTIQUE d'Othello.
UN HÉRAUT D'ARMES.
DESDÉMONA, fille de Brabantio et femme d'Othello.
ÉMILIE, femme d'Iago.
BIANCA, courtisane, maîtresse de Cassio.
SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS, SUITE, etc.

Au premier acte, la scène est à Venise ; et pendant le reste de la pièce, dans un port de l'île de Chypre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Venise. — Une rue.

Arrivent RODRIGUE et IAGO.

RODRIGUE. Allons, vous avez beau dire, je trouve très-mal que vous, Iago, — qui avez puisé dans ma bourse comme si vous en teniez les cordons, — vous ayez eu connaissance de cette affaire.

IAGO. Mais que diable, vous ne voulez pas m'entendre ; si jamais j'ai eu la moindre idée de la chose, abhorrez-moi.

RODRIGUE. Vous m'avez dit que vous le détestiez.

IAGO. Méprisez-moi s'il n'en est pas ainsi. Trois personnages importants de Venise ont fait auprès de lui des démarches personnelles réitérées, et l'ont humblement sollicité pour obtenir qu'il me nommât son lieutenant ; et, foi d'honnête homme, je sais ce que je vaux, cette place n'est pas au-dessus de mon mérite ; mais lui qui se complaît dans son orgueil, et n'en veut faire qu'à sa tête, il les paye de réponses évasives, de phrases pompeuses, assaisonnées de termes de guerre bien ronflants, et finit par éconduire mes médiateurs en leur disant : *Je vous assure que j'ai déjà choisi mon officier.* Et quel est-il ? un grand mathématicien, par ma foi, un Michel Cassio, un Florentin, un sot sur le point de commencer son purgatoire en épousant une belle femme ; n'ayant jamais conduit un escadron sur le terrain, ne connaissant pas plus qu'une jeune fille les divisions d'un corps de bataille ; du reste, grand théoricien, dont toute la science est puisée dans les livres, si bien que nos consuls en toge en sauraient autant que lui ; enfin, n'ayant pour tout mérite guerrier que du jargon sans pratique. Néanmoins, c'est sur lui que le choix du Maure s'est porté : et moi, — qui ai fait mes preuves sous ses yeux, à Rhodes, en Chypre, et sur d'autres terres encore, tant païennes que chrétiennes, — il faut que je passe sous le vent de ce teneur de livres, de ce faiseur d'additions : le moment venu, c'est de lui qu'il fait son lieutenant, et moi, que Dieu me pardonne ! je suis l'enseigne de sa mauresque seigneurie.

RODRIGUE. Par le ciel, j'aurais mieux aimé être son bourreau.

IAGO. Mais il n'y a pas de remède, ce sont là les douceurs du service ; ce n'est pas le rang d'ancienneté en vertu duquel le second succède au premier, [illegible] et la faveur qui font [illegible] Maintenant, seigneur, jugez vous-même si je suis payé pour aimer le Maure.

RODRIGUE. Cela étant, à votre place, je ne resterais pas à son service.

IAGO. Oh ! seigneur, soyez tranquille ; je ne suis à son service que pour trouver l'occasion de lui jouer un tour : nous ne pouvons pas être tous maîtres, et tous les maîtres ne peuvent pas être fidèlement servis. Vous voyez plus d'un valet soumis et rampant qui, amoureux de son obséquieux esclavage, consacre tout son temps à son maître en véritable bête de somme, sans lui demander autre chose que sa pitance ; lorsqu'il est vieux, on le congédie : fouettez-moi ces honnêtes imbéciles. Il en est d'autres qui, sous les formes et le masque du dévouement, ne perdent pas un instant de vue leur intérêt ; tout en donnant à leur maître des témoignages extérieurs d'attachement, ils font auprès d'eux d'excellentes affaires, et lorsqu'ils ont mis du foin dans leurs bottes, ils n'adressent plus leurs hommages qu'à eux-mêmes. Il y a de l'âme dans ces gens-là, et c'est parmi eux que je me range ; car, seigneur, aussi vrai que vous êtes Rodrigue, si j'étais le Maure, je ne voudrais pas être Iago ; en le servant, c'est moi-même que je sers : le ciel m'est témoin que ce n'est point l'affection et le devoir qui me guident ; ces sentiments chez moi ne sont qu'affectés, et je n'obéis qu'à mes propres intérêts. Si jamais vous voyez dans mes actes extérieurs et mes démonstrations apparentes l'expression de mes sentiments intimes, dites que le jour n'est pas loin où je porterai mon cœur sur ma manche, pour que les corneilles viennent le becqueter ; je ne suis pas ce que je suis.

RODRIGUE. Il faut que ce drôle aux lèvres épaisses ait bien du bonheur, pour réussir comme il l'a fait.

IAGO. Appelez le père de la jeune fille ; réveillez-le en sursaut ; mettez-vous à la poursuite du ravisseur ; empoisonnez sa joie ; dénoncez-le publiquement ; soulevez la colère des parents ; bien que nous vivions sous un climat doux et tempéré, lâchez contre lui un essaim de mousquites ; si vous ne pouvez empêcher que son bonheur ne soit du bonheur, néanmoins, mêlez-y tant de tribulations diverses que la saveur en soit quelque peu altérée.

RODRIGUE. Voici la maison du père de sa belle ; je vais l'appeler à haute voix.

IAGO. Faites entendre des cris de terreur et d'alarme, comme lorsqu'au sein des cités populeuses on découvre un incendie, ouvrage de la nuit et de la négligence.

RODRIGUE, *élevant la voix.* Holà, Brabantio ! seigneur Brabantio !

IAGO. Réveillez-vous, Brabantio ! Au voleur ! au voleur ! ayez l'œil sur votre maison, votre fille et vos écus ! au voleur ! au voleur !

BRABANTIO, *mettant la tête à la fenêtre.* Quel est le motif de cette terrible alarme ? qu'y a-t-il ?

RODRIGUE. Seigneur, toute votre famille est-elle chez vous ?

IAGO. Vos portes sont-elles fermées ?

BRABANTIO. Pourquoi ces questions ?

IAGO. Morbleu, seigneur, vous êtes volé : quelle honte ! habillez-vous ; votre cœur est brisé ; vous avez perdu la moitié de votre âme ; au moment où je vous parle, un vieux et noir bélier est accouplé avec votre blanche brebis. Levez-vous, levez-vous ; éveillez à son de cloche les citoyens endormis, si vous ne voulez que le diable fasse de vous un grand-père : levez-vous, vous dis-je !

BRABANTIO. Eh quoi ! avez-vous perdu l'esprit ?

RODRIGUE. Très-vénéré seigneur, reconnaissez-vous ma voix ?

BRABANTIO. Non ; qui êtes-vous ?

RODRIGUE. Mon nom est — Rodrigue.

BRABANTIO. Vous n'en êtes que plus mal venu : je vous ai expressément ordonné de ne plus rôder autour de ma demeure ; vous m'avez entendu vous dire en termes positifs que ma fille n'est point pour vous ; et maintenant, dans un accès d'extravagance, au sortir de table, égaré par les fumées du vin, non moins que par la malveillance, vous venez troubler mon repos.

RODRIGUE. Mais, seigneur, seigneur, —

BRABANTIO. Vous pouvez être certain que je trouverai dans mon caractère et dans ma place les moyens de vous faire payer cher votre audace.

RODRIGUE. Veuillez m'écouter, seigneur, —

BRABANTIO. Que me parlez-vous de voleurs ? nous sommes à Venise ; ma maison n'est point une ferme isolée.

RODRIGUE. Grave Brabantio, c'est dans une bonne intention que je viens vous trouver.

IAGO. Morbleu, seigneur, vous êtes de ces gens qui refuseraient de servir Dieu si le diable le leur ordonnait. Parce que nous venons pour vous rendre service, vous nous prenez pour des bandits ; votre fille va s'accoupler, vous dis-je, avec un cheval barbe ; vous entendrez hennir vos petits-fils ; vous aurez des chevaux de course pour alliés, et des andalous pour cousins germains.

BRABANTIO. Quel profane drôle êtes-vous ?

IAGO. Je suis, seigneur, celui qui vient vous dire qu'en ce moment le Maure et votre fille sont dans les bras l'un de l'autre [1].

BRABANTIO. Vous êtes un misérable !

IAGO. Et vous, — un sénateur.

BRABANTIO. Vous me payerez cela ; je vous reconnais, Rodrigue.

RODRIGUE. Seigneur, je répondrai de tout ; mais je vous demanderai si c'est conformément à votre volonté et de votre consentement (jusqu'à un certain point on pourrait le croire) qu'à cette heure indue et sombre de la nuit, votre fille, sous la garde seulement d'un vil mercenaire, d'un gondolier, — va chercher les grossiers embrassements d'un Maure impudique. — Si cela est connu de vous et si vous l'avez permis, alors nous sommes coupables envers vous d'un insolent outrage ; mais si vous l'ignorez, mon bon sens me dit que c'est à tort que vous nous réprimandez. Ne croyez pas que, mettant en oubli toutes les bienséances, je sois homme à vous manquer de respect et à me jouer de vous : je vous répète que votre fille, — si c'est sans votre consentement qu'elle agit, — a commis un acte d'insubordination flagrante, enchaînant ses affections, sa beauté, son esprit et sa fortune, à la destinée d'un étranger, d'un insensé qui n'a ni feu ni lieu. Assurez-vous-en par vous-même ; si elle est dans sa chambre ou dans votre maison, livrez-moi à toute la rigueur des lois pour vous avoir ainsi abusé.

BRABANTIO. Frappez la pierre du briquet ! holà ! donnez-moi un flambeau ! — Qu'on réveille tous mes gens ! — Cet accident semble réaliser mon rêve ; l'idée seule d'un pareil malheur est un poids qui m'oppresse. — Des lumières, dis-je, des lumières ! (*Il se retire de la fenêtre.*)

IAGO, *à Rodrigue.* Adieu, il faut que je vous quitte ; il n'est ni convenable ni dans mon intérêt, vu le poste que j'occupe, que mon témoignage soit produit contre le Maure ; or c'est ce qui arrivera si je reste : cela pourra bien lui occasionner quelques tracas ; mais je sais parfaitement que l'État ne peut sans péril renoncer à ses services ; en ce moment même, des raisons impérieuses le désignent pour commander dans la guerre de Chypre, et il est impossible qu'on trouve un autre homme de sa taille pour diriger les opérations. C'est pourquoi, bien que je le haïsse à l'égal des peines de l'enfer, néanmoins mes nécessités présentes m'obligent d'arborer un semblant d'affection ; car ce n'est véritablement qu'un semblant. Dirigez les perquisitions vers l'hôtel du *Sagittaire* ; c'est là que vous êtes sûr de le rencontrer ; c'est là que vous me trouverez avec lui. Sur ce, adieu ! (*Il sort.*)

Arrive BRABANTIO, accompagné de Domestiques qui portent des torches.

BRABANTIO. Mon malheur n'est que trop réel ; elle est partie, et maintenant ma vieillesse sans but n'a plus en perspective que des jours d'amertume. — Dites-moi, Rodrigue, où l'avez-vous vue ? — O malheureuse fille ! — Avec le Maure, dites-vous ? — Qui voudrait être père à ce prix ? — Comment avez-vous su que c'était elle ? — Oh ! tu m'as trompé au delà de toute expression ! — Que vous ont-ils dit ? — Apportez encore des flambeaux ; faites lever toute ma famille ! — Croyez-vous qu'ils soient mariés ?

RODRIGUE. En vérité, je le crois.

BRABANTIO. O ciel ! — Comment est-elle sortie ? — Mon propre sang m'a trahi ! — Pères, désormais ne jugez plus vos filles d'après ceux de leurs actes qui se passent sous vos yeux ! — N'existe-t-il pas des sortiléges au moyen desquels on peut abuser la jeunesse et l'innocence ? Rodrigue, n'en avez-vous pas rencontré des exemples dans vos lectures ?

[1] Malgré notre fidélité scrupuleuse, nous nous sommes fait un devoir de ne point reproduire les expressions obscènes qui très-probablement ne doivent pas être mises sur le compte de Shakspeare.

RODRIGUE. Certainement, seigneur.

BRABANTIO. Qu'on réveille mon frère ! — Oh ! combien je regrette de ne vous l'avoir pas donnée ! — Que les recherches se fassent dans des directions différentes ! — Pouvez-vous nous indiquer où nous pourrons la surprendre avec le Maure ?

RODRIGUE. J'espère pouvoir les découvrir, si vous voulez nous procurer une bonne escorte et venir avec moi.

BRABANTIO. Montrez-nous le chemin ; à chaque maison je demanderai du renfort ; dans la plupart je puis donner des ordres. Holà ! qu'on se procure des armes et qu'on rassemble un détachement de gardes de nuit. — Marchons, mon cher Rodrigue. — Je saurai reconnaître les peines que vous prenez pour moi. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même ville. Une autre rue.

Arrivent OTHELLO, IAGO, et plusieurs Domestiques.

IAGO. Bien que dans le métier de la guerre j'aie tué des hommes, néanmoins je ne saurais commettre un meurtre de propos délibéré ; c'est pour moi une affaire de conscience ; l'iniquité qui pourrait me servir, quelquefois me fait faute. Dix fois la tentation m'est venue de lui donner de ma dague sous les côtes.

OTHELLO. Il vaut mieux que les choses se soient passées comme cela.

IAGO. C'est que, voyez-vous, sa langue se donnait carrière, et il apostrophait votre seigneurie en termes si odieux et si provoquants, qu'avec le peu de vertu que j'ai en partage, c'est tout ce que j'ai pu faire que de l'épargner. Mais, seigneur, êtes-vous bien et dûment mariés ? car, n'en doutez pas, — le *Magnifico*[1] est très-aimé, et son influence est deux fois plus puissante que celle du doge. Il vous fera divorcer, ou du moins il emploiera son pouvoir à vous susciter tous les obstacles et toutes les molestations que permettra la loi dans son application la plus rigoureuse.

OTHELLO. Qu'il donne à sa colère un libre cours ; les services que j'ai rendus à la Seigneurie[2] parleront plus haut que ses plaintes. On ne sait pas encore, et je le ferai connaître quand je saurai qu'il y a de l'honneur à se vanter, que je dois le jour à des parents de royale origine ; et mes humbles mérites peuvent sans rougir marcher de pair avec la haute fortune à laquelle je suis parvenu ; car, sache-le bien, Iago, sans l'amour qui me lie à l'aimable Desdémona, je ne voudrais pas, pour tous les trésors de l'Océan, mettre des entraves à mon existence et enchaîner ma liberté. Mais vois, quelles sont ces lumières qui s'approchent ?

Arrivent CASSIO et des Officiers qui portent des torches. Ils s'arrêtent à une certaine distance.

IAGO. C'est le père irrité, suivi de ses amis. Vous feriez bien de rentrer.

OTHELLO. Moi ? non. Il faut que l'on me trouve ; fort de mon caractère, de mon titre et de ma conscience sans reproches, je puis me montrer tel que je suis. Crois-tu que ce soient eux ?

IAGO. Par Janus, je ne le pense pas.

OTHELLO. Ce sont les officiers du duc et mon lieutenant. — Que la nuit vous soit propice, mes amis ! Quelles nouvelles ?

CASSIO. Général, le doge vous salue, et réclame votre présence immédiate.

OTHELLO. De quoi croyez-vous qu'il s'agisse ?

CASSIO. De quelque nouvelle de Chypre, autant que je puis le deviner ; il faut qu'il y ait quelque chose d'important ; cette nuit même les galères ont expédié successivement une douzaine de messagers ; déjà plusieurs des consuls se sont levés et sont en ce moment rassemblés chez le doge. On vous a mandé de la manière la plus pressante ; voyant qu'on ne vous trouvait pas à votre logis, le sénat a envoyé du monde dans trois directions différentes pour vous chercher.

OTHELLO. Je suis bien aise que vous m'avez trouvé. Je vais entrer ici pour dire un mot ; puis je suis à vous. (*Il entre dans une maison.*)

CASSIO. Lieutenant, que fait-il ici ?

[1] C'est le titre qu'on donnait aux sénateurs de Venise.

[2] Au gouvernement de Venise.

IAGO. Il a cette nuit jeté le grapin sur une jolie frégate ; si elle est de bonne prise, sa fortune est faite.

CASSIO. Je ne comprends pas.

IAGO. Il est marié.

CASSIO. A qui ?

IAGO. Parbleu, à... Eh bien ! général, venez-vous ?

OTHELLO. Allons !

CASSIO. Voici une autre troupe qui vient pour vous chercher.

Arrivent BRABANTIO, RODRIGUE, et des Gardes de nuit, avec des flambeaux et des armes.

IAGO. C'est Brabantio ! — Général, soyez prudent : il vient avec de mauvaises intentions.

OTHELLO. Holà ! arrêtez !

RODRIGUE. Seigneur, c'est le Maure.

BRABANTIO. Tombons sur ce brigand !

IAGO. C'est vous, Rodrigue ! venez, je suis votre homme.

OTHELLO. Remettez dans le fourreau vos épées brillantes ; la rosée pourrait les rouiller. — Noble seigneur, votre âge commandera ici le respect beaucoup mieux que vos armes.

BRABANTIO. Voleur infâme ! où as-tu caché ma fille ? Ame damnée, tu as usé avec elle de sortiléges ; car, j'en fais juge tout homme de sens, si elle n'était point liée par les chaînes de la magie, comment une fille si délicate, si belle et si heureuse, si opposée au mariage qu'elle rejetait les vœux des jeunes hommes les plus opulents et les plus aimables de notre nation, comment, dis-je, aurait-elle pu, au risque d'exciter la risée universelle, s'enfuir de la maison paternelle dans les bras d'un être à face d'ébène, objet d'effroi bien plutôt que d'amour ? J'en prends le monde à témoin, n'est-il pas évident que tu as employé avec elle des charmes impies, et abusé sa tendre jeunesse à l'aide de drogues et de substances minérales qui éveillent les désirs ? — C'est une question que je veux qu'on discute ; la chose est probable ; elle est manifeste à la pensée. Je t'appréhende donc, et t'arrête comme un ensorceleur, un fauteur de pratiques coupables et défendues. — Saisissez-vous de lui ; s'il résiste, employez la force à ses risques et périls.

OTHELLO. Retenez vos mains, tous tant que vous êtes, que vous soyez pour ou contre moi ; si mon intention était de combattre, je n'aurais pas besoin qu'on me soufflât mon rôle. — (*A Brabantio.*) Où voulez-vous que j'aille pour répondre à votre accusation ?

BRABANTIO. En prison, jusqu'à ce que la justice ayant suivi son cours, et les formalités légales dûment accomplies, tu sois mis en jugement.

OTHELLO. Comment vous obéir et obtempérer en même temps aux volontés du doge, dont les messagers ici présents viennent de m'apporter l'ordre de me rendre auprès de lui pour une affaire d'état pressante ?

L'UN DES OFFICIERS. C'est vrai, digne seigneur ; le doge est au conseil, et je ne doute pas que vous-même on ne vous ait envoyé chercher.

BRABANTIO. Allons donc ! le doge au conseil ! à cette heure de la nuit ! — (*Montrant Othello.*) Emmenez-le ; ce n'est point une cause futile que la mienne. Il est impossible que le doge lui-même et les sénateurs, mes collègues, ne ressentent pas mon injure comme si elle leur était personnelle ; car si de tels actes restaient impunis, autant vaudrait nous laisser gouverner par des païens et des esclaves. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

La salle du conseil.

LE DOGE ET LES SÉNATEURS sont assis autour d'une table ; des Officiers se tiennent debout à quelque distance.

LE DOGE. Ces nouvelles sont trop contradictoires pour qu'on puisse y ajouter foi.

PREMIER SÉNATEUR. En effet, elles ne concordent pas entre elles ; mes lettres parlent de cent sept galères.

LE DOGE. Et les miennes disent cent quarante.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Et les miennes deux cents. Mais des rapports fondés sur de simples conjectures doivent nécessairement différer ; quoique nos lettres varient sur le chiffre, néanmoins toutes confirment l'apparition d'une flotte turque faisant voile pour Chypre.

LE DOGE. La chose est assez vraisemblable ; l'incertitude sur le nombre des vaisseaux ne me rassure pas du tout ;

j'admets le fond de la nouvelle, et j'y trouve un juste sujet d'alarmes.

UN MATELOT, *de l'intérieur*. Holà ! holà ! holà !

Entre UN OFFICIER, suivi d'UN MATELOT.

L'OFFICIER. Un exprès de la flotte.

LE DOGE. Voyons ! qu'y a-t-il ?

LE MATELOT. Les armements des Turcs sont dirigés contre Rhodes : c'est ce que je suis chargé d'annoncer au gouvernement de la part du seigneur Angélo.

LE DOGE. Que dites-vous de ce changement ?

PREMIER SÉNATEUR. C'est impossible, le bon sens s'y oppose ; c'est une ruse de guerre pour nous donner le change. Si nous considérons que la possession de Chypre est beaucoup plus importante pour les Turcs que celle de Rhodes ; si nous songeons à la facilité que leur présente sa conquête, vu qu'elle est loin d'être fortifiée comme Rhodes et d'offrir à l'ennemi les mêmes obstacles, nous ne devons pas supposer les Turcs assez maladroits pour laisser de côté celle des deux places qu'il leur importe le plus de conquérir, renonçant à une entreprise facile et avantageuse pour affronter des périls sans profit.

LE DOGE. Sans nul doute, ce n'est pas Rhodes qu'ils menacent.

UN OFFICIER. Voici d'autres nouvelles.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Vénérables et gracieux seigneurs, les Ottomans, gouvernant sur l'île de Rhodes, y ont effectué leur jonction avec une nouvelle flotte.

PREMIER SÉNATEUR. C'est ce que j'avais prévu. — De quelle force, suivant votre estime ?

LE MESSAGER. De trente voiles. Alors, revenant sur leurs pas, ils ont, à n'en point douter, porté le cap sur Chypre. — Le seigneur Montano, votre fidèle et vaillant serviteur, vous envoie, avec l'assurance de sa foi, cet avis important, et vous prie d'y ajouter créance.

LE DOGE. Il est donc certain que c'est pour Chypre ! — Marcus Lucchesi n'est-il pas en ville ?

PREMIER SÉNATEUR. Il est maintenant à Florence.

LE DOGE. Qu'on lui écrive de notre part qu'il se rende ici sur-le-champ ; dépêchez.

PREMIER SÉNATEUR. Voici venir Brabantio et le vaillant Maure !

Entrent BRABANTIO, OTHELLO, IAGO, RODRIGUE, et des Officiers.

LE DOGE. Vaillant Othello, nous sommes obligés de réclamer immédiatement vos services contre l'ennemi commun, les Ottomans. (*À Brabantio.*) Je ne vous voyais pas ; soyez le bien venu, noble seigneur. Nous avons besoin cette nuit de vos conseils et de votre aide.

BRABANTIO. Et moi, j'ai besoin des vôtres. Que votre altesse me pardonne : ce ne sont ni les devoirs de ma place ni les affaires de l'État qui m'ont arraché de mon lit ; ce n'est pas l'intérêt public qui m'anime en ce moment ; car ma douleur particulière est d'une nature si pressante et si intime, qu'elle étouffe et absorbe tous les autres chagrins, sans rien perdre de son énergie.

LE DOGE. De quoi s'agit-il ?

BRABANTIO. O ma fille ! ma fille !

UN SÉNATEUR. Morte ?

BRABANTIO. Oui, pour moi : on a abusé d'elle, on me l'a ravie, on l'a corrompue à l'aide de sortiléges et de philtres achetés à des empiriques ; car d'aussi étranges égarements de la part d'une nature saine, intelligente et douée d'un sens droit, ne peuvent avoir lieu sans magie.

LE DOGE. Quel que soit celui qui par des moyens criminels vous a ravi votre fille et à elle sa raison, vous lirez vous-même le livre sanglant de la loi dans son texte le plus rigoureux, et vous l'interpréterez à votre volonté ; oui, le coupable fût-il notre propre fils.

BRABANTIO. Je rends d'humbles actions de grâces à votre altesse. Vous voyez devant vous le coupable, ce Maure, que sans doute les affaires de l'État et votre ordre spécial amènent devant vous.

LE DOGE *et* LES SÉNATEURS. C'est véritablement fâcheux.

LE DOGE, *à Othello*. Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier ?

BRABANTIO. Rien, sinon que cela est.

OTHELLO. Très-puissants, très-graves et vénérables seigneurs, et vous, mes nobles et excellents maîtres. — Il est très-vrai que j'ai enlevé la fille de ce vieillard ; il est vrai encore que je l'ai épousée ; mais c'est là que se borne mon offense. J'ai la parole rude, et ne sais point parler le langage fleuri de la paix ; car depuis l'âge de sept ans jusqu'à ce jour, si j'en excepte les neuf derniers mois d'oisiveté, c'est au milieu des camps que ces bras ont accompli leurs actes les plus importants ; et parmi les choses de ce vaste univers, je ne puis parler que de guerre et de batailles ; j'embellirai donc bien peu ma cause en la plaidant moi-même. Néanmoins, avec votre gracieuse permission, je vais vous raconter avec franchise et sincérité toute l'histoire de mon amour ; je vous dirai par quels philtres, par quels charmes, par quelles conjurations, par quelle magie puissante (car c'est le crime dont on m'accuse), j'ai séduit la fille de cet homme.

BRABANTIO. Une jeune fille modeste, d'un caractère si timide et si réservé qu'au moindre mouvement elle rougissait d'elle-même, comment supposer qu'au mépris de la nature, de son âge, de son pays, de sa réputation, de tout enfin, elle ait pu devenir amoureuse de ce qu'elle craignait de regarder ? Un jugement faux et absurde pourra seul croire la perfection capable de faillir ainsi à l'encontre de toutes les lois de la nature ; et ce phénomène ne saurait s'expliquer que par les pratiques d'un art infernal. J'affirme donc de nouveau qu'il a agi sur ma fille au moyen de philtres qui exercent sur les sens une influence irrésistible, ou à l'aide de breuvages préparés dans ce but.

LE DOGE. Affirmer cela, ce n'est pas le prouver ; fondez votre accusation sur quelque chose de plus positif que ces conjectures vagues et ces soupçons dénués de vraisemblance.

PREMIER SÉNATEUR. Mais vous, Othello, parlez : — Avez-vous, par des moyens indirects et forcés, subjugué et perverti les affections de cette jeune fille ? ou n'avez-vous eu recours qu'à la persuasion et aux légitimes épanchements de l'âme ?

OTHELLO. Veuillez, je vous prie, envoyer chercher la dame à l'hôtel du *Sagittaire*, et laissez-la parler de moi devant son père : si dans ce qu'elle dira vous me trouvez coupable, non-seulement retirez-moi votre confiance et les fonctions dont vous m'avez investi, mais que votre sentence prenne encore ma vie.

LE DOGE. Qu'on aille chercher Desdémona.

OTHELLO, *à Iago*. Enseigne, conduisez-les ; vous connaissez le lieu. (*Iago et quelques Officiers sortent.*)

OTHELLO, *continuant*. En attendant sa venue, permettez qu'avec la sincérité que je mettrais à confesser au ciel les erreurs de mes sens, je raconte à cette grave assemblée comment j'ai obtenu l'amour de cette jeune beauté et comment elle a conquis le mien.

LE DOGE. Parlez, Othello.

OTHELLO. Son père m'aimait, il m'invitait souvent ; il me demandait l'histoire de ma vie, année par année, les batailles, les siéges, les événements divers où j'avais figuré. Je lui racontai ma vie entière depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment de mon récit. Là, j'eus occasion de parler de grands désastres, de malheurs attendrissants, tant sur mer que sur terre, de la mort imminente affrontée sur la brèche ; je dis comment j'avais été fait prisonnier par l'ennemi insolent, et vendu comme esclave ; comment je fus racheté et ce qui m'advint pendant mes voyages ; j'eus à parler fréquemment de vastes cavernes, de déserts sauvages, d'âpres souterrains, de rocs escarpés, de montagnes dont la tête touche aux cieux, de cannibales qui se mangent les uns les autres, d'anthropophages et d'hommes qui ont la tête sous les épaules[1]. Desdémona prêtait une oreille attentive à ces récits : de temps à autre, néanmoins, les affaires de la maison l'obligeaient à s'éloigner, après les avoir expédiées à la hâte, elle revenait aussitôt prêter une oreille avide à mes discours. Je m'en aperçus, et, profitant d'une occasion propice, je trouvai moyen de l'amener à me prier instamment de vouloir bien recommencer toute l'histoire de mes aventures, dont elle n'avait entendu que des fragments sans suite. J'y consentis

[1] Ces contes absurdes se trouvent dans les voyages de Mandeville, publiés à cette époque, dans la *Description de la Guinée*, publiée en 1600. Raleigh parle aussi d'hommes qui ont la tête sous les épaules ; Shakspeare avait sans doute connaissance de ce livre.

et fis plus d'une fois couler ses larmes au récit de quelque événement douloureux qu'avait enduré ma jeunesse. Ma narration terminée, elle me donna pour ma peine force soupirs; elle jura qu'en vérité cela était étrange, plus qu'étrange; que c'était attendrissant, singulièrement attendrissant : elle souhaita de n'avoir point entendu mon récit, et toutefois elle eût désiré que le ciel eût fait d'elle un pareil homme! elle me remercia, ajoutant que si je connaissais quelqu'un qui fût amoureux d'elle, je n'avais qu'à lui apprendre à conter mon histoire, que cela suffirait pour obtenir son cœur. Là-dessus, je parlai : elle m'a aimé pour les périls que j'ai traversés; je l'ai aimée pour la sympathie qu'elle accordait à mes malheurs. Ce sont là les seuls sortiléges que j'aie employés; mais voici la personne elle-même; entendez son témoignage.

Entrent DESDÉMONA, IAGO et plusieurs Officiers.

LE DOGE. Il me semble qu'une pareille histoire subjuguerait pareillement le cœur de ma fille. — Cher Brabantio, prenez le mieux possible cette malencontreuse affaire; les hommes font usage de leurs outils ébréchés, plutôt que de leurs seules mains.

BRABANTIO. Entendez-la elle-même, je vous prie; si elle confesse qu'elle a fait la moitié des avances, tombe sur moi la destruction, avant que mon injuste blâme s'adresse à l'homme! — Approchez, gentille dame; distinguez-vous dans cette auguste assemblée celui auquel vous devez le plus d'obéissance?

DESDÉMONA. Mon noble père, un double devoir partage ici mon cœur; à vous je suis redevable de la vie et de l'éducation, mon éducation et ma vie m'enseignent l'une et l'autre à vous respecter; vous êtes le seigneur du devoir, et je suis votre fille; mais voici mon époux, et le dévouement que ma mère vous a montré, vous préférant à son père, je demande qu'il me soit permis de le témoigner au Maure, mon époux.

BRABANTIO. Dieu soit avec vous! — j'ai fini! — (*Au Doge.*) S'il plait à votre altesse, passons aux affaires de l'état. Désormais, au lieu de donner la vie à un enfant, je préférerais en adopter un. — (*A Othello.*) Maure, approche : je te donne ici de grand cœur ce que de grand cœur je te refuserais si tu ne l'avais déjà. (*A Desdémona.*) Quant à vous, mignonne, je suis fort aise de n'avoir pas d'autres enfants; car votre évasion m'apprendrait à les tyranniser et à les charger de chaînes. — (*Au Doge.*) J'ai fini, seigneur.

LE DOGE. Permettez-moi à mon tour de parler comme vous parleriez vous-même, et de placer une phrase ou deux qui servent de marchepied à ces amants pour se rapprocher de votre faveur. Quand il n'y a plus de remède, qu'on voit le mal dans toute son étendue, et que tout espoir a cessé, les chagrins ont un terme; déplorer un malheur passé, c'est le moyen d'en créer de nouveaux dans l'avenir. Quand on ne peut conserver ce que la fortune enlève, il faut prendre son dommage en patience, et en rire. Le volé qui sourit dérobe quelque chose au voleur : celui-là se vole lui-même qui s'abandonne à un désespoir inutile.

BRABANTIO. Ainsi, que le Turc nous enlève Chypre, nous ne l'aurons pas perdue, aussi longtemps que nous pourrons sourire. Les maximes vont bien à celui qui n'a d'autre peine que de les écouter et d'en faire librement son profit : mais il doit subir à la fois et les maximes et la douleur, celui qui pour payer le chagrin est obligé d'emprunter à la patience. Ces aphorismes, tout sucre ou tout fiel, également [illegible] dans l'un et l'autre sens, sont équivoques; mais, après tout, les paroles ne sont que des paroles, et je n'ai jamais ouï dire que la guérison d'un cœur blessé lui soit venue par l'oreille. Je vous en supplie humblement, passons aux affaires de l'état.

LE DOGE. Le Turc, avec des forces redoutables, a fait voile pour Chypre. — Othello, vous connaissez mieux que personne l'état de défense de la place, et bien que nous y ayons un lieutenant d'une capacité reconnue, [illegible] l'opinion, cet arbitre souverain de [illegible] a en vous une confiance plus ferme : il faut donc vous résigner à [illegible] l'éclat de votre nouvelle fortune par les soucis de cette périlleuse et rude expédition.

OTHELLO. Graves sénateurs, l'habitude, ce tyran de l'homme, a transformé pour moi en lit de plume la couche de la guerre, cette couche de caillou et d'acier. J'avoue que les fatigues ont naturellement pour moi des charmes, et que je les subis avec joie; je suis donc prêt à entreprendre cette guerre contre les Ottomans. En conséquence, plein d'une respectueuse déférence pour vos seigneuries, je demande qu'il soit pris à l'égard de ma femme des dispositions convenables, qu'il lui soit assigné un rang et un revenu, un état et un personnel conformes à sa naissance.

LE DOGE. Si cela vous convient, elle habitera chez son père.

BRABANTIO. Je ne l'entends pas ainsi.

OTHELLO. Ni moi.

DESDÉMONA. Ni moi : je ne voudrais pas habiter chez mon père; je craindrais que ma vue n'éveillât en lui des pensées d'impatience. Très-gracieux doge, veuillez prêter à ma voix une oreille propice; que votre faveur me soit une protection, et vienne en aide à mon inexpérience.

LE DOGE. Que voulez-vous, Desdémona ?

DESDÉMONA. Que j'aie aimé le Maure, afin de passer mes jours avec lui, c'est ce que peuvent attester au monde la violence de ma démarche et l'orageuse fortune que j'ai embrassée; j'aime dans mon époux jusqu'à sa profession; c'est dans l'âme d'Othello que j'ai vu son visage; à sa gloire et à sa vaillance j'ai enchaîné mon cœur et ma destinée. Si donc, seigneur, il part sans moi; si je reste au sein de la paix tandis qu'il va chercher les périls de la guerre, on me prive des droits qui me le font aimer, et il me faudra loin de lui gémir de son absence. Qu'on me laisse partir avec lui.

OTHELLO. Vos voix, sénateurs : — veuillez lui accorder ce qu'elle demande. Le ciel m'est témoin que si je me joins à elle en ce moment, ce n'est point pour obéir à l'aiguillon de mes désirs, ni pour ma satisfaction propre et particulière, mais uniquement pour ne lui rien refuser. Et ne craignez pas, sénateurs, que sa présence auprès de moi me fasse négliger les affaires importantes et sérieuses. Si jamais il arrive que les folâtres jeux de Cupidon, ce dieu ailé, paralysent l'énergie de ma pensée ou de mes actes, altèrent ma conduite, et entravent mes travaux, que les ménagères fassent un poêlon de mon casque, et que ma gloire soit en butte aux affronts les plus indignes et les plus avilissants.

LE DOGE. Décidez entre vous si elle doit rester ou vous suivre : le temps presse; la célérité est nécessaire, il vous faut partir cette nuit.

DESDÉMONA. Cette nuit, seigneur?

LE DOGE. Cette nuit.

OTHELLO. De tout mon cœur.

LE DOGE. A neuf heures du matin nous devons nous réunir de nouveau. Othello, laissez ici un de vos officiers; il vous portera nos ordres, et prendra toutes les dispositions nécessaires au maintien de votre dignité.

OTHELLO. S'il plait à votre seigneurie, ce sera mon enseigne; c'est un homme probe et loyal; je le charge d'accompagner ma femme, et de m'apporter tout ce que votre altesse jugera convenable de m'envoyer.

LE DOGE. C'est entendu. — Bonsoir à tout le monde. — (*A Brabantio.*) Et, vous, noble seigneur, si la beauté est l'apanage de la vertu, vous avez un gendre beaucoup plus beau qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR. Adieu, brave Maure; soyez heureux avec Desdémona.

BRABANTIO. Maure, aie l'œil sur elle, ne la perds pas de vue; elle a trompé son père, elle pourra te tromper à ton tour. (*Le Doge, les Sénateurs et les Officiers sortent.*)

OTHELLO. Je réponds sur ma vie de sa fidélité. Honnête Iago, je confie à tes soins ma Desdémona; je t'en prie, que ta femme l'accompagne, et profite pour les amener de l'occasion la plus favorable. — Venez, Desdémona; je n'ai qu'une heure à vous consacrer, une heure à donner à l'amour et à nos affaires privées; il nous faut obéir au temps. (*Othello et Desdémona sortent.*)

RODERIGO. Iago.

IAGO. Que dites-vous, noble cœur ?

RODERIGO. Que croyez-vous que je vais faire ?

IAGO. Vous coucher et dormir.

RODERIGO. Je vais à l'instant même me noyer.

IAGO. Si vous le faites, c'est fini, je ne vous aimerai plus de ma vie, fou que vous êtes.

RODERIGO. C'est sottise que de vivre quand la vie est un



IAGO, *seul*. Je tiens l'idée ; — elle est engendrée.
(Acte I, scène III, page 113.)

tourment ; et nous avons une ordonnance toute prête pour mourir quand la mort est notre médecin.

IAGO. Eh donc ! voilà quatre fois sept ans que je promène mes yeux sur le monde, et depuis que je sais distinguer un bienfait d'une injure, je n'ai pas encore vu un homme qui sût véritablement s'aimer lui-même. Si jamais il m'arrive de dire que je vais me noyer pour une péronnelle, je consens à échanger ma condition d'homme contre celle de singe.

RODRIGUE. Que faire ? je suis honteux, je l'avoue, d'avoir le cœur pris à ce point ; mais toute la vertu du monde n'y peut rien.

IAGO. La vertu ! pure niaiserie ; c'est en nous-mêmes que nous sommes tels ou tels. Notre corps est notre jardin, notre volonté en est le jardinier : si donc il nous convient d'y planter des orties ou d'y semer des laitues, d'y cultiver l'hysope ou le thym, de le garnir d'une multitude de plantes, ou de nous borner à une seule, de le stériliser par l'oisiveté, ou de le fertiliser par le travail, cette puissance, cette autorité modifiable, réside dans notre volonté. Si dans la balance de notre vie, le plateau de la raison ne s'équilibrait pas avec celui de la sensualité, nos sens et la bassesse de notre nature nous conduiraient aux plus absurdes résultats ; mais nous avons la raison pour tempérer nos mouvements désordonnés, nos désirs charnels, nos appétits coupables : donc ce que vous nommez amour n'est qu'une bouture et un rejeton.

RODRIGUE. C'est impossible.

IAGO. Ce n'est autre chose qu'un appétit des sens, qu'une émanation de la volonté ; allons, soyez homme. Vous noyer ! noyez-moi les chats et leurs petits aveugles. J'ai fait profession d'être votre ami, et je me déclare lié à vos intérêts par des câbles indissolubles. Le moment est venu pour moi de vous être utile : mettez de l'argent dans votre bourse, accompagnez l'expédition, déguisez vos traits sous une fausse barbe ; mettez, vous dis-je, de l'argent dans votre bourse. Il est impossible que l'amour de Desdémona pour le Maure soit de longue durée, — mettez de l'argent dans votre bourse ; — non plus que le sien pour elle ; le début en a été violent, il en sera de même de leur séparation ; — mettez de l'argent dans votre bourse. — Ces Maures sont changeants de leur nature ; — garnissez votre bourse : — le mets qui flatte aujourd'hui son palais, à l'égal du fruit le plus délicieux, lui sera bientôt aussi amer que la coloquinte. Il faut qu'elle change, car elle est jeune : quand elle sera rassasiée de lui, elle reconnaîtra l'erreur de son choix. — Il faut qu'elle change, il le faut ; mettez donc de l'argent dans votre bourse. — Si vous voulez absolument vous damner, faites-le d'une manière plus délicate qu'en vous noyant. Réunissez le plus d'argent possible ; si la sainteté du sacrement et de fragiles serments échangés entre un barbare vagabond et une rusée Vénitienne ne sont pas un obstacle trop grand pour mon génie, secondé de toute la tribu de l'enfer, je vous la livrerai : ayez donc de l'argent. Vous noyer ! non, de par tous les diables ; cela n'a pas le sens commun ; faites-vous pendre, s'il le faut, après avoir joui d'elle, plutôt que de vous noyer sans l'avoir possédée.

RODRIGUE. Puis-je compter sur vous pour la réalisation de mes espérances, si je cours les risques de cette entreprise ?

IAGO. Vous êtes sûr de moi : — allez vous procurer de l'argent. — Je vous ai dit souvent, et je vous répète, que je déteste le Maure ; ma haine est fondée sur les motifs les plus puissants, la vôtre n'est pas moins légitime ; faisons cause commune pour nous venger de lui : si vous lui faites porter des cornes, ce sera pour vous un plaisir, et pour moi un sujet de joie. Le temps est gros d'événements qui sont près d'éclore : en avant donc, procurez-vous de l'argent ; nous reparlerons de cela demain. Adieu.

RODRIGUE. Où nous retrouverons-nous dans la matinée ?

IAGO. A mon logement.

RODRIGUE. J'irai vous y voir de bonne heure.



IAGO *chante*. Versez, camarades, versez.
(Acte II, scène III, page 116.)

IAGO. Bon! adieu. Vous m'entendez bien, Rodrigue?

RODRIGUE. Que dites-vous?

IAGO. Plus de noyade, entendez-vous?

RODRIGUE. Je suis changé; je vais vendre toutes mes terres.

IAGO. Allez; adieu; garnissez bien votre bourse. (*Rodrigue sort.*)

IAGO, *seul, continuant*. C'est ainsi que j'ai toujours su faire mon banquier de ma dupe; car ce serait profaner mon expérience que de donner mon temps à un pareil Gille sans en retirer plaisir et profit. Je déteste le Maure, et on croit dans le monde qu'il m'a remplacé dans mes fonctions maritales; j'ignore si cela est vrai; mais, sur un simple soupçon de cette nature, j'agirai comme s'il y avait certitude. Il a bonne opinion de moi, je n'en agirai que plus infailliblement sur lui. Cassio est l'homme qu'il me faut : — voyons un peu : — occuper sa place et satisfaire ma vengeance, double bénéfice! — Comment y arriver? — voyons : — Au bout de quelque temps, faire croire à Othello que Cassio prend des libertés avec sa femme; — c'est un bel homme qui a des manières aimables; on peut le soupçonner à bon droit; il est taillé pour la séduction. Le Maure est d'une nature franche et ouverte; il prend pour un honnête homme quiconque en a l'apparence; il se laissera conduire par le nez en vrai âne. — Je tiens l'idée; — elle est engendrée; — c'est maintenant à l'enfer et à la nuit à faire éclore ce fruit monstrueux. (*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Un port de mer dans l'île de Chypre. — Une plate-forme.

Arrivent MONTANO et DEUX OFFICIERS.

MONTANO. De la pointe du cap, que découvrez-vous en mer?

PREMIER OFFICIER. Rien du tout; la mer est houleuse; entre le ciel et les flots je ne puis distinguer une seule voile.

MONTANO. Il m'a semblé qu'à terre le vent était d'une violence extrême; jamais ouragan plus impétueux n'ébranla nos remparts : s'il a ainsi déployé sa fureur sur la mer, quels flancs de chêne assez robustes pour soutenir le choc de montagnes liquides? qu'en sera-t-il résulté?

DEUXIÈME OFFICIER. La dispersion de la flotte turque; car, lorsqu'on est sur la rive écumeuse, les lames irritées semblent frapper les nues; les vagues chassées par les vents, soulevant leurs masses énormes, semblent décharger leurs eaux sur l'ourse lumineuse, et vouloir noyer les satellites de l'étoile polaire : je n'ai jamais vu la mer aussi courroucée.

MONTANO. Si la flotte turque n'est pas abritée dans quelque rade, ce sont des gens noyés; il est impossible qu'ils aient résisté à ce gros temps.

Arrive UN TROISIÈME OFFICIER.

TROISIÈME OFFICIER. Des nouvelles, seigneurs! nos guerres sont terminées; la tempête furieuse a tellement maltraité les Turcs, que leurs projets sont anéantis : un noble vaisseau de Venise a vu la détresse et le naufrage de la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO. Est-il bien vrai?

TROISIÈME OFFICIER. Ce vaisseau est entré au port; c'est un bâtiment de Vérone. Michel Cassio, lieutenant du belliqueux Maure Othello, vient de débarquer : le Maure luimême est en mer; investi des pouvoirs les plus étendus, il est en route pour Chypre.

MONTANO. J'en suis charmé; c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME OFFICIER. Mais ce même Cassio, — bien qu'il apporte de bonnes nouvelles relativement à la flotte turque, — a la tristesse peinte sur le visage, et fait des vœux pour que le Maure arrive sain et sauf; car leurs deux navires ont été séparés par la violence de la tempête.

MONTANO. Fasse le ciel qu'il soit sauvé! car j'ai servi sous lui, et il commande en vrai soldat. Rendons-nous sur le rivage, aussi bien pour voir le vaisseau qui vient d'arriver que pour chercher à l'horizon celui qui porte le brave

Paris. — Imp. de Mme Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

Othello : fatiguons nos yeux à le chercher, jusqu'à ce qu'ils ne distinguent plus entre l'azur du ciel et celui de l'Océan.

TROISIÈME OFFICIER. Allons-y de ce pas, car chaque instant peut amener de nouveaux arrivages.

Arrive CASSIO.

CASSIO. Salut et remercîments aux braves de cette île belliqueuse qui rendent ainsi justice au Maure : oh ! puisse le ciel le protéger contre les éléments ! car je l'ai perdu de vue dans une mer périlleuse.

MONTANO. Son vaisseau est-il bon ?

CASSIO. Il est solidement construit, et le pilote est d'une grande habileté : aussi l'espoir n'est pas mort dans mon cœur ; il est, au contraire, en pleine voie de rétablissement.

DES VOIX, *à quelque distance*. Une voile ! une voile ! une voile !

Arrive UN AUTRE OFFICIER.

CASSIO. Pourquoi ce bruit ?

QUATRIÈME OFFICIER. La ville est déserte ; la population est rassemblée sur les rochers du rivage, et crie : — Une voile !

CASSIO. L'espérance me dit que c'est le gouverneur ! (*On entend le canon.*)

DEUXIÈME OFFICIER. Les canons du vaisseau saluent le fort ; ce ne peut être qu'un navire ami.

CASSIO. Allez, je vous prie, savoir qui arrive, et revenez nous le dire.

DEUXIÈME OFFICIER. J'y vais. (*Il s'éloigne.*)

MONTANO. Dites-moi, lieutenant, est-il vrai que le général soit marié ?

CASSIO. De la manière la plus heureuse : il a fait la conquête d'une jeune beauté dont les récits de la renommée ne sauraient donner qu'une idée imparfaite ; elle surpasse les créations de la plume la plus éloquente ; et pour les qualités réelles elle n'a point d'égale dans la nature. — Eh bien ! qui est arrivé ?

Revient LE DEUXIÈME OFFICIER.

DEUXIÈME OFFICIER. Un certain Iago, l'enseigne du général.

CASSIO. Il a eu la traversée la plus heureuse et la plus rapide. Ainsi les tempêtes elles-mêmes, les mers irritées, les vents mugissants, les écueils et les rescifs, — ces traîtres cachés sous les eaux pour arrêter la quille du navire inoffensif, — comme s'ils avaient le sentiment de la beauté, ont oublié leur nature malfaisante, et laissé aborder saine et sauve la divine Desdémona.

MONTANO. Qui est-elle ?

CASSIO. Celle dont je parlais, le général de notre grand général, laissée par lui sous la conduite de l'intrépide Iago, qui, dépassant de beaucoup nos prévisions, arrive après une traversée de sept jours seulement. Grand Dieu, protége Othello ! enfle sa voile de ton souffle puissant : fais que bientôt son majestueux navire embellisse cette rade de sa présence ; qu'il palpite d'amour dans les bras de Desdémona, enflamme d'une nouvelle ardeur nos cœurs découragés, et rende à cette île la confiance et la joie ! — Voyez, voyez !

Arrivent DESDÉMONA, ÉMILIE, IAGO, RODRIGUE, et plusieurs Serviteurs.

CASSIO, *continuant*. Le trésor que portait le navire est descendu sur le rivage. À genoux, Cypriotes ! — Salut à vous, noble dame ! et que la grâce du ciel vous précède, vous suive et vous environne !

DESDÉMONA. Je vous remercie, vaillant Cassio. Quelles nouvelles pouvez-vous me donner de mon seigneur ?

CASSIO. Il n'est pas encore arrivé ; mais autant que je puis le savoir, il est sain et sauf, et sera bientôt ici.

DESDÉMONA. Cependant, je crains... Comment votre navire s'est-il séparé du sien ?

CASSIO. La lutte violente des flots contre les cieux nous a séparés. — Mais écoutez ! une voile !

On entend crier au loin : *Une voile ! une voile !* On entend le canon.

DEUXIÈME OFFICIER. Ils saluent la citadelle ; ce doivent être encore des amis.

CASSIO. Allez voir ce qu'il en est. (*L'Officier sort.*) (*À Iago.*) Mon cher enseigne, soyez le bienvenu ! (*À Émilie.*) Soyez la bienvenue, madame ! (*À Iago.*) Ne vous fâchez pas, mon cher Iago, si je prends quelque liberté ; je dois à mon éducation cette manière peu cérémonieuse de faire acte de courtoisie. (*Il embrasse Émilie.*)

IAGO. Si elle était pour vous aussi prodigue de ses lèvres qu'elle l'est pour moi de sa langue, vous en auriez bientôt assez.

DESDÉMONA. Hélas ! elle parle à peine.

IAGO. Beaucoup trop ; sur ma foi ; c'est ce que j'éprouve quand j'ai envie de dormir. J'avoue qu'en votre présence, madame, elle retient sa langue, et se borne à me quereller mentalement.

ÉMILIE. Je ne crois pas avoir donné sujet à ce reproche.

IAGO. Allez ! allez ! vous autres femmes, vous êtes des tableaux muets hors de chez vous, des cloches dans vos parloirs, des panthères dans vos cuisines, des saintes papelardes quand il s'agit de nuire au prochain, des diablesses quand on vous offense ; et vous rattrapez au lit le temps que vous perdez dans vos ménages.

DESDÉMONA. Fi ! le médisant !

IAGO. Tout cela est vrai, je vous jure, sinon je suis un Turc. Vous vous levez pour ne rien faire, et vous vous couchez pour vous mettre à l'œuvre.

ÉMILIE. Je ne vous chargerai pas d'écrire mon panégyrique.

IAGO. Vous ferez bien.

DESDÉMONA. Que diriez-vous de moi, si vous aviez à me louer ?

IAGO. Veuillez, madame, ne pas me mettre à cette épreuve : hors de la satire, je ne suis plus bon à rien.

DESDÉMONA. N'importe ! essayez. — (*À une personne de sa suite.*) Quelqu'un s'est rendu au port ?

IAGO. Oui, madame.

DESDÉMONA. Je suis loin d'être gaie ; je cherche à tromper ma tristesse en affectant la gaieté. — Voyons ! comment vous y prendriez-vous pour me louer ?

IAGO. J'y songe : mais, en vérité, mes idées tiennent à mon cerveau comme de la glu sur du drap ; je ne puis les en arracher sans emporter la pièce. Cependant ma muse enfante, et voici ce qu'elle met au jour : Femme à la fois belle et spirituelle, met sa beauté au service de son esprit.

DESDÉMONA. Fort bien loué ! Et si elle est laide et spirituelle ?

IAGO. Si elle est laide et qu'elle ait de l'esprit, elle accouplera sa laideur à la beauté d'un joli garçon.

DESDÉMONA. De pire en pire !

ÉMILIE. Et si elle est belle et sotte ?

IAGO. Femme belle n'est jamais sotte ; elle aura toujours l'esprit de faire un héritier.

DESDÉMONA. Ce sont là de vieux et ridicules paradoxes destinés à faire rire les sots dans un cabaret. Quel pitoyable panégyrique ferez-vous donc de celle qui est tout à la fois laide et sotte ?

IAGO. Il n'est pas de femme, si laide et si sotte qu'elle soit, qui, en fait de malins tours, n'en fasse tout autant que les beautés spirituelles.

DESDÉMONA. O quelle ignorance fieffée ! — Le pire est celle que vous louez le plus ! Mais quelles louanges décerneriez-vous à la femme véritablement digne d'éloges ? à celle qui, forte de son mérite, commande l'approbation même de la méchanceté ?

IAGO. Celle qui, quoique belle, n'en est pas plus fière ; qui, sachant manier la parole, sait néanmoins se taire ; qui, ne manquant jamais d'or, n'aime point le faste ; qui, après avoir dit : *Maintenant, je le pourrais*, réprime son désir ; qui, étant irritée et pouvant se venger, oublie son injure et fait taire son ressentiment ; celle dont la sagesse ne fut jamais assez fragile pour échanger la tête d'une merluche contre la queue d'un saumon ; celle qui sait penser et garder le secret de sa pensée ; qui, se voyant suivie par des adorateurs, ne tourne pas la tête ; cette femme-là, — si elle exista jamais, — est faite pour...

DESDÉMONA. Pour quoi ?

IAGO. Pour donner à téter à des crétins et siroter de la petite bière.

DESDÉMONA. O conclusion absurde et saugrenue ! — Ne prends pas des leçons de lui, Émilie, bien qu'il soit ton mari. — Qu'en dites-vous, Cassio ? ne le trouvez-vous pas un censeur profane et licencieux ?

CASSIO. Il parle avec une brusque franchise, madame ; le métier de soldat lui va mieux que celui de pédagogue.

Desdémona fait quelques pas pour s'éloigner ; Cassio s'avance pour l'accompagner et lui prend respectueusement la main : une sorte de combat de civilité s'engage entre eux ; Iago les observe avec une joie sardonique.)

IAGO, *à part*. Il lui prend la main : — oui, voilà qui est bien dit ! souris-lui maintenant... Ce fil de toile d'araignée me suffira, Cassio, pour attraper une mouche de ta taille... Oui, souris encore ; bon ! poursuis : ta galanterie sera le piége où je te prendrai. Tu dis vrai ; c'est bien cela : si ces simagrées-là doivent te dépouiller de ta lieutenance, mieux eût valu pour toi baiser moins souvent tes trois doigts, comme tu fais maintenant avec tant de courtoisie. (*Cassio baise à plusieurs reprises sa main en s'inclinant devant Desdémona, qui lui fait une révérence.*) Ce baiser-là est fort galant ! — Voilà une révérence des mieux faites, en vérité ! — Bien ! porte de nouveau tes doigts à tes lèvres. Que ne sont-ils barbouillés de coloquinte ! (*On entend le son de la trompette.*) Voici le Maure, je reconnais sa fanfare.

DESDEMONA. Allons au-devant de lui, allons le recevoir.

CASSIO. Le voici qui s'avance.

Arrive OTHELLO, avec sa suite.

OTHELLO. O ma belle guerrière !...

DESDÉMONA. Mon cher Othello !...

OTHELLO. Ma surprise est égale à mon ravissement de vous trouver arrivée ici avant moi. O joie de mon âme ! si toujours après la tempête doivent venir de pareils calmes, que les vents mugissent jusqu'à réveiller la mort dans son ténébreux empire : que mon vaisseau soit soulevé par des montagnes liquides aussi hautes que l'Olympe, et retombe dans de profonds abîmes de toute la distance qui sépare le ciel de l'enfer ! Mourir maintenant serait le comble de la félicité ; car mon bonheur est si intense, que je crains de ne plus retrouver, dans le cours inconnu de ma destinée, un moment pareil à celui-ci.

DESDÉMONA. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi ! que plutôt notre amour et notre félicité s'accroissent avec le nombre de nos jours !

OTHELLO. Exaucez-la, puissances célestes ! — Je ne saurais assez parler du bonheur que je ressens ; il m'enchaîne en ce lieu ; c'est trop de félicité ! Que nos deux cœurs n'aient jamais de plus graves motifs de mésintelligence que ce baiser, — et cet autre encore ! (*Il l'embrasse.*)

IAGO, *à part*. Vos cœurs sont à l'unisson maintenant ; mais je trouverai le moyen de déranger cet accord.

OTHELLO. Venez ; allons à la citadelle. — Amis, il y a de bonnes nouvelles : nos guerres sont finies ; les Turcs sont noyés. — Comment se portent nos vieilles connaissances de cette île ? — (*A Desdémona.*) Mon amour, vous serez bien accueillie en Chypre. J'ai trouvé beaucoup d'affection dans ce pays-ci. O ma charmante ! je parle sans savoir ce que je dis : l'excès du bonheur me fait déraisonner. — Mon bon Iago, va au port, je te prie, et fais débarquer mes malles ; tu amèneras à la citadelle le patron du navire. C'est un bon marin, et son mérite a droit à notre estime. — Venez, Desdémona ; Chypre va saluer votre bienvenue. (*Othello et Desdémona s'éloignent avec leur suite.*)

IAGO. Vous me rejoindrez au port. Approchez : si vous avez du cœur (car on prétend que les hommes médiocres, dès qu'ils sont amoureux, se sentent tout à coup animés d'une dose de vigueur qui leur était inconnue), — écoutez-moi : le lieutenant est de garde cette nuit ; — mais auparavant il est une chose que je dois vous dire. — Desdémona est décidément éprise de lui.

RODRIGUE. De lui ! bah ! ce n'est pas possible.

IAGO. Chut ! bouche close ! et laissez-vous instruire. Remarquez avec quelle violence elle s'est d'abord amourachée du Maure, pour les fanfaronnades et les [illegible] qu'il lui débitait ; croyez-vous qu'elle continuera [illegible] pour son babil ? que votre cœur [illegible] Il faut à ses yeux une pâture ; et quel [illegible] voulez-vous qu'elle trouve à contempler le diable ? Quand l'appétit des sens est rassasié, pour le ranimer et [illegible] nouveaux [illegible], il faut la beauté des formes, la sympathie fondée sur l'accord des âges, des manières et des [illegible] physiques, tous avantages dont le Maure est privé. Or, en l'absence de ces conditions néces[illegible] [illegible] délicate [illegible] de D[illegible] [illegible] qu'elle s'est trompée ; et de [illegible] pour le Maure elle passera bientôt au dégoût et à la haine ; la nature elle-même l'y engagera, et l'obligera à faire un second choix. Or, ceci accordé (et c'est un raisonnement qui me semble inattaquable), qui est plus en position que Cassio de recueillir cette bonne fortune ? Le drôle manie fort bien la parole : il a tout juste le talent qu'il faut pour dissimuler, sous le voile de la courtoisie et du bon ton, ses hypocrites et impudiques intentions. C'est véritablement l'homme qu'il faut : un fourbe libertin, habile à saisir les occasions, dont les yeux savent mentir et afficher des succès sans réalité : ajoutez que ce diable d'homme a pour lui la beauté, la jeunesse, et réunit dans sa personne tous les avantages que recherchent les âmes jeunes et folles ; enfin c'est un coquin dangereux et accompli ; et déjà l'épouse du Maure a jeté sur lui son dévolu.

RODRIGUE. Je ne saurais le croire ; elle est d'une vertu irréprochable.

IAGO. Sa vertu ! laissez-moi donc ! Le vin qu'elle boit est fait avec le jus de la grappe : si elle avait été aussi vertueuse que vous le dites, elle n'aurait jamais aimé le Maure. Sa vertu ! ne l'avez-vous pas vue badiner avec la main de Cassio ? n'avez-vous pas remarqué cela ?

RODRIGUE. Oui, sans doute ; mais c'était simple politesse.

IAGO. C'était paillardise toute pure, croyez-moi ; un prologue, une introduction à l'histoire du libertinage et des lubriques pensées. Leurs lèvres étaient si rapprochées, que leurs haleines se baisaient pour ainsi dire. Tout cela, Rodrigue, engendre du vilain ! Quand ces sortes de libertés ont préparé les voies, la conclusion suit de près, et l'union charnelle ne se fait pas attendre. — Mais laissez-moi vous diriger ; je vous ai amené de Venise. Montez la garde cette nuit, je vous déléguerai le commandement du poste. Cassio ne vous connaît pas ; — je ne serai pas loin de vous : trouvez quelque occasion d'irriter Cassio, soit en parlant trop haut, soit en ridiculisant ses ordres, soit par tout autre moyen que l'occasion vous suggérera.

RODRIGUE. Fort bien.

IAGO. Cassio est prompt et emporté ; il est probable qu'il vous frappera de son épée : provoquez-le dans ce but ; car je trouverai dans cet incident l'occasion de faire éclater parmi les Chypriotes un soulèvement qui ne s'apaisera que par le remplacement de Cassio. Vous aurez ainsi aplani la voie pour arriver au but de vos désirs, à l'aide des moyens que je mettrai alors en usage, et vous aurez écarté l'obstacle dont la présence ne vous laisse aucun espoir de réussite.

RODRIGUE. Je ferai ce que vous me conseillez, pour peu que j'en trouve l'occasion.

IAGO. Je vous garantis le succès. Tout considéré, venez tout à l'heure me rejoindre à la citadelle ; moi, je vais au port chercher les effets du Maure ; adieu.

RODRIGUE. Adieu. (*Il s'éloigne.*)

IAGO. Que Cassio l'aime, je le crois ; qu'elle l'aime, c'est possible et très-probable : le Maure, — je dois le reconnaître malgré la haine que je lui porte, — est d'une nature constante, aimante et noble ; et je ne doute pas qu'il ne soit pour Desdémona le plus tendre des époux. Et moi aussi j'aime Desdémona, non pas précisément par convoitise de la chair (quoique, sous ce rapport, j'aie peut-être tout autant de comptes à rendre qu'un autre), mais j'ai à me venger du Maure, que je soupçonne de s'être glissé dans ma couche : cette pensée, comme un poison minéral, me ronge intérieurement ; et je ne serai content que lorsque nous serons quittes, femme pour femme. Si je ne puis y réussir, je veux, du moins, inspirer au Maure une jalousie si violente, que la raison soit impuissante à la guérir. Pour l'exécution de ce dessein, si ce stupide Vénitien, que je mène en laisse pour comprimer son ardeur, soutient convenablement son rôle, je vous traiterai mon Michel Cassio de main de maître, et le draperai de la belle manière dans l'esprit du Maure ; — car ce Cassio me fait également ombrage ; il est homme à s'affubler de mon bonnet de nuit. Partant, je veux que le Maure me remercie, m'aime et me récompense, pour avoir fait de lui ma dupe, avoir troublé sa tranquillité, et l'avoir rendu jaloux jusqu'à la frénésie. [illegible] (*Il se frappe le front.*), mais confus encore, et embrouillé ; les moyens que [illegible] [illegible] qu'au moment où elle est [illegible] (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Une rue.

UN HÉRAUT D'ARMES, tenant en main une proclamation, suivi d'une foule de peuple.

LE HÉRAUT D'ARMES. C'est le bon plaisir d'Othello, notre noble et vaillant général, qu'à l'occasion de la nouvelle qu'on vient de recevoir de l'entière destruction de la flotte turque, cet heureux événement soit célébré par des réjouissances publiques, telles que danse, feux de joie et autres divertissements, chacun choisissant de préférence celui qui est le plus conforme à ses goûts. Car, outre ces heureuses nouvelles, on célèbre aujourd'hui les noces du général, et il a voulu que cela fût publiquement annoncé. Il sera distribué des rafraîchissements à la citadelle, et il est accordé à tout le monde liberté entière de se réjouir depuis le moment actuel, cinq heures du soir, jusqu'à ce que la cloche ait sonné onze heures. Dieu bénisse l'île de Chypre et notre noble général Othello! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Une salle du château.

Entrent OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO, avec leur suite.

OTHELLO. Mon cher Cassio, veillez à la garde cette nuit; sachons être maîtres de nous pour ne point dépasser dans nos plaisirs les limites de la prudence.

CASSIO. J'ai donné à Iago les ordres nécessaires; néanmoins, j'irai tout inspecter de mes propres yeux.

OTHELLO. Iago est un honnête homme. Adieu, Cassio; demain, de bonne heure, j'aurai à vous parler. — (*A Desdémona.*) Venez, mon amour; l'acquisition faite, il faut entrer en jouissance; entre vous et moi, ce point-là est encore à régler. (*Othello et Desdémona sortent avec leur suite.*)

Entre IAGO.

CASSIO. Bonjour, Iago; il faut nous rendre à notre poste.

IAGO. Il n'est pas temps encore, lieutenant; dix heures n'ont pas sonné; notre général s'est débarrassé de nous de bonne heure par affection pour sa Desdémona; ne le blâmons pas; il n'a point encore passé avec elle une nuit d'amour, et c'est un régal digne de Jupiter.

CASSIO. C'est une femme ravissante.

IAGO. Je vous la donne pour une bonne commère.

CASSIO. Il serait difficile de trouver une beauté plus fraîche et plus délicate.

IAGO. Quels yeux elle a! ses regards provoquent les désirs!

CASSIO. Ses regards sont séduisants et néanmoins pleins de modestie.

IAGO. Et lorsqu'elle parle, n'est-ce pas un véritable tocsin d'amour que sa voix?

CASSIO. Elle est assurément la perfection en personne.

IAGO. Allons! que le bonheur plane sur leur couche nuptiale! Venez, lieutenant; j'ai du vin qui nous attend, et il y a là dehors quelques Chypriotes qui seraient charmés de boire une coupe à la santé du noir Othello.

CASSIO. Pas ce soir, mon cher Iago; j'ai un cerveau qui porte fort mal le vin. Je souhaiterais que la courtoisie voulût bien faire choix de quelque autre mode de convivialité.

IAGO. Oh! ce sont des amis; une coupe seulement; je boirai pour vous.

CASSIO. Je n'en ai bu qu'une ce soir, et encore prudemment mélangée d'eau, et voyez le changement qui s'est opéré en moi; c'est une infirmité malheureuse que j'ai là, et je n'ose me hasarder à prendre une seconde dose. C'en serait trop pour ma faiblesse.

IAGO. Comment donc? mais c'est une nuit de gala; nos amis le désirent.

CASSIO. Où sont-ils donc?

IAGO. Ici, à la porte. Veuillez, je vous prie, les inviter à entrer.

CASSIO. Je le veux bien, mais c'est malgré moi. (*Il sort.*)

IAGO. Si je puis seulement lui faire ajouter une coupe à celle qu'il a déjà prise, il va devenir aussi querelleur et aussi hargneux que le chien de ma jeune maîtresse. Cependant mon imbécile de Roderigo, que l'amour a tout bouleversé, a fait ce soir d'amples libations en l'honneur de Desdémona. Il est de garde, ainsi que trois Chypriotes, nobles et fiers courages, très-chatouilleux sur le point d'honneur, la fleur de cette île belliqueuse, et à qui j'ai fait avaler force rasades. Au milieu de cette troupe d'ivrognes, il faut que je fasse commettre à Cassio quelque action qui mécontente les habitants de cette île. — Mais les voici qui viennent; si les résultats répondent à mes prévisions, ma barque va voguer sans obstacle avec vent et marée.

Rentre CASSIO, avec MONTANO et plusieurs Chypriotes.

CASSIO. Par le ciel! ils m'ont déjà fait boire.

MONTANO. Peu de chose, une bouteille tout au plus, foi de soldat!

IAGO. Holà! qu'on apporte du vin!

(*Il chante.*)

Versez, camarades, versez;
Nous n'en boirons jamais assez.

Un soldat est comme un autre homme;
Sa vie est si près du trépas!
Eh! morbleu! pourquoi donc, en somme,
Un soldat ne boirait-il pas?

Versez, camarades, versez
Nous n'en boirons jamais assez.

MONTANO. Du vin, enfants! (*On apporte du vin.*)

CASSIO. Par le ciel, voilà une chanson excellente!

IAGO. Je l'ai apprise en Angleterre, où l'on excelle à boire. Vos Danois, vos Allemands et vos Hollandais au gros ventre... — allons, buvez! — ne sont rien auprès des Anglais.

CASSIO. L'Anglais est-il donc un buveur si expert?

IAGO. Comment! il est homme à rester tranquillement maître du champ de bataille en laissant le Danois ivre-mort; il ne lui faut pas grand effort pour faire rouler l'Allemand sous la table, et il vous fera vomir le Hollandais avant la seconde rasade.

CASSIO. A la santé de notre général!

MONTANO. Je me joins à vous, lieutenant, et vais vous faire raison.

IAGO. O divine Angleterre!

(*Il chante.*)

Étienne, à ce que dit l'histoire,
Fut un roi comme il en est peu,
Ses culottes, l'on peut m'en croire,
Lui coûtaient un écu, morbleu!

On dit qu'il en voulait rabattre
Plus de douze deniers encor,
Et qu'il faisait le diable à quatre,
Traitant son tailleur de butor.

Étienne était un très-grand sire;
Et toi, tu n'es qu'un hobereau.
C'est l'orgueil qui perd un empire;
Prends donc, l'ami, ton vieux manteau.

Holà! du vin!

CASSIO. Comment! cette chanson-ci est meilleure encore que la première.

IAGO. Voulez-vous l'entendre de nouveau?

CASSIO. Non, car je tiens pour indigne de son poste quiconque agit ainsi. — Fort bien! — Le ciel est au-dessus de tout; il y a des âmes qui seront sauvées, et d'autres qui ne le seront pas.

IAGO. C'est vrai, lieutenant.

CASSIO. Pour ce qui est de moi, sans vouloir offenser le général ni aucun homme de qualité, j'espère être sauvé.

IAGO. Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO. Oui, mais, avec votre permission, vous ne le serez qu'après moi: il est dans l'ordre que le lieutenant soit sauvé avant l'enseigne. Mais laissons cela, faisons notre service. — Que Dieu nous pardonne nos péchés! — Messieurs, occupons-nous du service. — N'allez pas croire, messieurs, que je sois ivre: voici mon enseigne. — Ceci est ma main droite et ceci ma main gauche. — Je ne suis pas ivre en ce moment; je puis me tenir sur mes jambes, et je parle sensément.

TOUS. On ne peut plus sensément.

CASSIO. Voilà qui est bien; ne croyez donc pas que je sois ivre. (*Il sort.*)

MONTANO. A l'esplanade, messieurs; allons poser les sentinelles.

IAGO. Vous voyez bien ce gaillard qui vient de sortir; c'est un soldat digne de prendre place à côté de César, et qui sait commander; et cependant vous voyez son vice;

il fait un équilibre exact à sa vertu ; l'un égale l'autre : c'est vraiment dommage. Je crains bien qu'un beau jour, dans un accès de son infirmité, la confiance que place en lui Othello n'expose cette île à des dangers.

MONTANO. Lui arrive-t-il souvent de se mettre en cet état ?

IAGO. C'est pour lui l'ordinaire prélude au repos de la nuit ; il fera sans dormir deux fois le tour du cadran, si l'ivresse ne berce son sommeil.

MONTANO. Il serait bon d'en avertir le général ; peut-être ne s'en aperçoit-il pas ; ou peut-être que son naturel indulgent prise dans Cassio les qualités qui le frappent, et ferme les yeux sur ses défauts ; n'est-il pas vrai ?

Entre RODRIGUE.

IAGO, *bas, à Rodrigue.* Vous voilà, Rodrigue ? courez, je vous prie, sur les pas du lieutenant ; allez. (*Rodrigue sort.*)

MONTANO. C'est grand dommage que le noble Maure confie un poste aussi important que celui de son lieutenant à un homme atteint d'une infirmité aussi invétérée ; ce serait l'action d'un honnête homme que d'en avertir le Maure.

IAGO. Je m'en garderais bien, dût-on me donner cette île ; j'aime Cassio, et ferai tout au monde pour le guérir de ce défaut. — Mais écoutez ! quel est ce bruit ? (*On entend crier :* Au secours ! au secours !)

Rentre CASSIO, poursuivant RODRIGUE.

CASSIO. Belître ! scélérat !

MONTANO. Qu'y a-t-il, lieutenant ?

CASSIO. Un drôle qui prétend m'enseigner mon devoir ! Je veux le mettre en capilotade, le battre comme plâtre.

RODRIGUE. Me battre !

CASSIO. Tu raisonnes, maraud ? (*Il frappe Rodrigue.*)

MONTANO, *s'interposant entre eux.* Eh quoi ! lieutenant, retenez votre main, je vous prie.

CASSIO. Laissez-moi ou je vous assomme.

MONTANO. Allez, allez, vous êtes ivre.

CASSIO. Ivre ! (*Ils mettent l'épée à la main et se battent.*)

IAGO, *bas, à Rodrigue.* Courez vite dehors, et criez à la garde. (*Rodrigue sort.*)

IAGO, *continuant.* Eh ! mon cher lieutenant ! — Eh ! messieurs ! — Au secours ! — Lieutenant. — Seigneur Montano, — seigneur, — au secours, messieurs ! — Voilà une belle garde, en vérité ! (*On entend sonner la cloche du beffroi.*)

IAGO, *continuant.* Qui est-ce qui sonne le beffroi ? — Diable, la ville entière va être sur pied. Au nom du ciel, arrêtez, lieutenant ; vous allez vous déshonorer à tout jamais.

Entre OTHELLO, avec sa suite.

OTHELLO. Qu'y a-t-il ici ?

MONTANO. Mon sang coule ; je suis blessé à mort ; — il faut que je le tue.

OTHELLO. Sur votre vie, arrêtez !

IAGO. Arrêtez, arrêtez, lieutenant ! — Seigneur Montano, — messieurs, — avez-vous donc perdu toute idée de vos devoirs, et du poste que vous occupez ? Arrêtez, arrêtez ; le général vous parle ; arrêtez, au nom de l'honneur !

OTHELLO. Eh quoi donc ! d'où provient tout ceci ? Sommes-nous devenus Turcs, ou faisons-nous contre nous-mêmes ce que le ciel n'a pas permis aux Ottomans ? Pour l'honneur du nom chrétien, que cette barbare querelle cesse à l'instant même : quiconque fait un mouvement pour assouvir sa rage, m'en répondra sur sa vie ; le premier qui bouge est mort. — Faites taire ce beffroi, qui jette dans l'île l'alarme et l'épouvante. — Qu'y a-t-il, messieurs ? — Honnête Iago, qui sembles mort de douleur, parle, quel est l'agresseur ? Au nom de ton affection pour moi, je te somme de parler.

IAGO. Je ne sais rien ; — il n'y a qu'un moment, nous étions tous amis, ici, dans cette salle, tous en bonne intelligence, comme l'époux et la fiancée qui se déshabillent pour se mettre au lit ; et voilà que tout à coup, comme si quelque astre ennemi avait bouleversé leur raison, les épées sont tirées, les fers se croisent et dirigent contre les poitrines leurs pointes meurtrières. Je ne saurais dire quelle a été l'origine de cette malheureuse querelle ; et plût au ciel que j'eusse perdu dans quelque combat glorieux ces jambes qui m'ont conduit ici pour être témoin d'une partie de ce qui s'y est passé.

OTHELLO. Comment se fait-il, Cassio, que vous vous soyez oublié à ce point ?

CASSIO. Veuillez m'excuser ; je ne puis parler.

OTHELLO. Digne Montano, vous avez toujours été doux et civil ; le monde a remarqué la gravité et la modération de votre jeunesse ; et la plus sévère sagesse ne prononce votre nom qu'avec éloge ; que s'est-il donc passé pour que vous compromettiez ainsi votre réputation, au point d'échanger votre bonne renommée contre le nom de tapageur nocturne ? Répondez-moi.

MONTANO. Noble Othello, je suis blessé dangereusement. Iago, votre officier, peut vous instruire de tout ce qui est à ma connaissance ; pour moi, permettez que je ménage mes paroles, chacune d'elles augmente mes souffrances. Je ne sache pas que j'aie ce soir rien dit ni rien fait de répréhensible, à moins que le sentiment de notre propre conservation ne soit coupable, et que ce ne soit un crime de nous défendre quand la violence nous attaque.

OTHELLO. Par le ciel ! mon sang commence à s'échauffer et à prendre le dessus, et je sens que ma colère est prête à dominer ma raison ; si je fais un pas, si je lève seulement ce bras, le plus fier d'entre vous sentira le poids de mon indignation. Dis-moi, Iago, comment cette abominable esclandre a commencé, et quel en est l'auteur. Quel que soit le coupable, fût-il mon frère jumeau, je briserai avec lui sans retour. — Quoi ! dans une ville de guerre, au milieu d'une population encore émue et inquiète, engager ainsi une querelle domestique et privée, et lorsqu'on est de garde encore, au milieu d'un service d'ordre et de sûreté, c'est une chose monstrueuse ! — Iago, qui a commencé ?

MONTANO, *à Iago.* Si vos relations d'amitié ou de service vous rendent partial, et que vous disiez plus ou moins que la vérité, vous n'êtes point un soldat.

IAGO. Ne touchez pas une corde aussi sensible ; j'aimerais mieux qu'on me coupât la langue que de nuire le moins du monde à Michel Cassio ; mais j'ai la certitude qu'en disant la vérité je ne le léserai en rien. — Voici les faits, général. Au moment où nous causions, Montano et moi, nous voyons accourir un homme criant au secours, et Cassio le poursuivant l'épée à la main pour le frapper : Montano s'est interposé entre eux, suppliant Cassio de s'arrêter, tandis que moi je courais sur les pas du fuyard, craignant, comme cela est effectivement arrivé, que par ses clameurs il ne jetât l'alarme dans la ville ; mais il courait plus vite que moi, et je n'ai pu l'atteindre : je suis donc revenu sur mes pas, avec d'autant plus de raison que j'entendais le cliquetis des épées et la voix de Cassio, qui jurait, ce que je ne lui avais jamais vu faire jusqu'à ce jour. Quand je suis arrivé (car tout cela s'est passé en un clin d'œil), je les ai trouvés aux prises, en l'état où vous les avez vus vous-même quand vous les avez séparés ; voilà tout ce que je puis dire de cette affaire. Mais les hommes sont des hommes ; les meilleurs peuvent s'oublier : — bien que Cassio ait quelque peu maltraité Montano, — on sait qu'un homme en fureur frappe ses meilleurs amis, — je crois fermement que Cassio avait reçu du fuyard quelque insulte grave que sa patience n'a pu endurer.

OTHELLO. Je vois, Iago, que ton âme honnête et ton amitié pour Cassio voudraient atténuer sa faute et pallier ses torts. — Cassio, je vous aime ; mais, à dater de ce moment, vous cessez d'être mon lieutenant. —

Entrent DESDÉMONA et sa suite.

OTHELLO, *continuant.* Voyez, vous avez fait lever ma bien-aimée ; je ferai de vous un exemple.

DESDÉMONA. Qu'y a-t-il donc, mon ami ?

OTHELLO. Tout est rentré dans l'ordre, mon amour ; retournons au logis. (*A Montano.*) Quant à vos blessures, seigneur, je vous servirai moi-même de chirurgien. — Qu'on l'emmène. (*On emmène Montano.*)

OTHELLO, *continuant.* Iago, veille d'un œil vigilant sur la ville, et apaise ceux que ce tumulte aurait pu émouvoir. — Venez, Desdémona : c'est le lot du soldat de voir le doux repos de ses nuits troublé par le tumulte et les querelles. (*Tous sortent, à l'exception d'Iago et de Cassio.*)

IAGO. Quoi ! êtes-vous blessé, lieutenant ?

CASSIO. Oui, et sans espoir de guérison.

IAGO. A Dieu ne plaise !

CASSIO. Ma réputation, ma réputation, ma réputation !

oh ! j'ai perdu ma réputation ! j'ai perdu, Iago, la portion immortelle de mon être : il ne me reste plus que la portion bestiale. — Ma réputation, Iago, ma réputation !

IAGO. Foi d'honnête homme, je croyais que vous aviez reçu quelque blessure corporelle : celle-là eût été plus grave qu'une blessure faite à votre réputation. La réputation n'est qu'une imposture et un mensonge ; souvent on l'obtient sans l'avoir méritée, et on la perd sans cause légitime ; vous n'avez rien perdu de votre réputation ; cette perte n'existe que dans votre imagination. Croyez-moi, il y a pour vous des moyens de rentrer dans les bonnes grâces du général : il vous a cassé dans un moment de mauvaise humeur ; et ce châtiment est moins l'œuvre de sa volonté que d'une politique prudente, de même qu'on frappe un chien inoffensif pour imposer à un lion redoutable ; implorez-le, et vous le verrez revenir à vous.

CASSIO. J'appellerais plutôt sur ma tête le mépris, que je ne consentirais à tromper la bonne foi d'un chef aussi excellent, en attachant à son service un officier imprudent, ivrogne, insensé, tel que moi. Eh quoi ! m'enivrer ! parler comme un perroquet ! me conduire en fanfaron, en tapageur, jurer, m'emporter contre mon ombre ! O esprit invisible du vin ! si tu n'as point de nom sur la terre, reçois de nous celui de démon.

IAGO. Qui était celui que vous poursuiviez l'épée à la main ? que vous avait-il fait ?

CASSIO. Je n'en sais rien.

IAGO. Est-il possible ?

CASSIO. Je me rappelle confusément une foule de choses, mais rien de bien distinct. Je sais qu'il y a eu querelle, mais j'ignore à quelle occasion. — Oh ! pourquoi faut-il que les hommes introduisent dans leur bouche un ennemi qui les dépouille de leur raison ? Pourquoi faut-il qu'au sein de la joie, des festins, des plaisirs et des applaudissements, nous nous métamorphosions en brutes ?

IAGO. Mais vous êtes en assez bon état maintenant : comment vous êtes-vous rétabli à ce point ?

CASSIO. Il a plu au démon de l'ivresse de faire place au démon de la colère : une imperfection m'en montre une autre, et me force à me mépriser cordialement moi-même.

IAGO. Allons, vous êtes un moraliste trop sévère ; vu l'époque, le lieu et l'état du pays où nous nous trouvons, j'aurais de grand cœur désiré que cela ne fût pas arrivé ; mais les choses étant ce qu'elles sont, il faut tâcher de réparer le mal qui en est résulté pour vous.

CASSIO. Si je lui redemande ma place, il me dira que je suis un ivrogne ! quand j'aurais autant de bouches que l'hydre de Lerne, cette réponse me les fermerait toutes. Dire qu'un homme est maintenant raisonnable, l'instant d'après un imbécile, et finalement une bête brute ! chose étrange ! — Toute coupe superflue est maudite, et ce qu'elle contient est le produit de l'enfer.

IAGO. Laissez donc ! le bon vin est une bonne et inoffensive créature pour qui sait en user : n'en dites donc pas de mal. Lieutenant, lieutenant ; vous avez, je pense, la conviction que je vous aime ?

CASSIO. J'en ai fait l'expérience, Iago. — Moi ivre !

IAGO. Cela peut arriver à tout le monde. Je vais vous dire ce qu'il faut faire. La femme de notre général est aujourd'hui le général ; je puis le dire en ce sens qu'il s'est donné et consacré à la contemplation, à l'examen, à l'inspection de sa beauté et de ses grâces. — Confiez-vous donc à elle sans réserve ; elle vous aidera à rentrer dans votre poste. Elle a un caractère si plein de franchise, de bienveillance, elle est si serviable, si bonne, qu'elle se reprocherait comme une dureté de ne pas faire plus qu'on ne lui demande. Suppliez-la de réparer cette rupture survenue entre vous et son mari, et je parie tout mon avenir contre tel objet qu'il vous plaira de nommer, que ce [illegible] de votre affection, ne la rendra que plus solide.

CASSIO. Vous me conseillez sagement.

IAGO. Croyez que mon langage est dicté par un zèle loyal et une amitié sincère.

CASSIO. Je le crois sans peine. Dès demain matin, j'irai prier la vertueuse Desdémona d'intercéder en ma faveur. [illegible]

IAGO. Vous avez raison. Bonne nuit, lieutenant ; mon service m'appelle.

CASSIO. Bonne nuit, honnête Iago. (*Il sort.*)

IAGO, *seul*. Et quel est celui qui dira maintenant que j'agis en fourbe ? Quoi de plus franc, de plus loyal que l'avis que je lui donne ? quoi de plus conséquent, de plus propre à reconquérir la faveur du Maure ? Car rien de plus facile que d'obtenir la vertueuse intervention de l'obligeante Desdémona, elle qui est bienfaisante comme la nature elle-même ! De son côté, elle est sûre de tout obtenir du Maure, — lui demandât-elle d'abjurer son baptême, de renier les titres et les symboles de notre rédemption ; — elle tient son âme tellement enchaînée dans les liens de l'amour, qu'elle peut faire et défaire à son gré, sans autre règle que son caprice, ce dieu qui règne sur la faible volonté du Maure. En quoi donc suis-je un fourbe de conseiller à Cassio cette marche rationnelle, directement conforme à son intérêt ? Divinité d'enfer ! Quand les démons suggèrent aux hommes leurs œuvres les plus criminelles, ils commencent par les revêtir des formes les plus célestes, comme je fais maintenant : car pendant que cet honnête imbécile pressera Desdémona de venir en aide à son infortune, pendant qu'elle intercédera avec force pour lui auprès du Maure, — je verserai dans l'oreille de ce dernier le poison de mes paroles, — je lui ferai entendre qu'elle ne demande le rappel de Cassio que dans l'intérêt d'un impudique amour ; et plus elle fera d'efforts pour obliger Cassio, plus je la desservirai dans l'esprit du Maure. Ainsi sa vertu même sera la glu, et sa bonté le filet où je les prendrai tous. — Eh bien ! qu'y a-t-il, Rodrigue ?

Entre RODRIGUE.

RODRIGUE. Je suis engagé dans une partie de chasse, non comme un limier qui poursuit du gibier, mais comme le chien qui n'est là que pour aboyer. J'ai dépensé presque tout mon argent ; j'ai été cette nuit supérieurement étrillé ; et tout annonce que je ne retirerai de tout ceci d'autre fruit qu'une certaine dose d'expérience ; si bien qu'avec mon argent de moins, et un peu d'esprit de plus, je retourne à Venise.

IAGO. Qu'ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas de patience ! — Quelles blessures se sont jamais guéries autrement que par degrés ? L'homme, vous le savez, opère à l'aide de l'intelligence, et non avec le secours de la magie ; or, l'intelligence est soumise à la loi du temps et à sa marche dilatoire. Tout ne va-t-il pas à merveille ? Cassio vous a battu, et vous, pour prix de ce léger mal, vous avez fait perdre à Cassio son poste : il est des productions qui croissent et fleurissent sans le secours du soleil ; toutefois les fruits qui fleurissent les premiers sont aussi les premiers à mûrir : patientez donc encore. — Par la sainte messe, voici le jour : le plaisir et l'action abrégent la durée des heures. — Retirez-vous ; retournez à votre logement : partez, vous dis-je ; sous peu vous en saurez davantage. Pour le moment, partez. (*Rodrigue sort.*)

IAGO, *seul*, *continuant*. J'ai deux choses à faire : — Il faut que ma femme agisse auprès de sa maîtresse en faveur de Cassio ; je vais l'y engager. Pendant ce temps, je tire le Maure à l'écart ; puis je l'amène tout à coup pour être témoin des sollicitations de Cassio auprès de sa femme. — Oui, c'est là le plan qu'il faut suivre ; n'en affaiblissons pas l'efficacité par l'indolence et les retards. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Devant le château.

Arrivent CASSIO et des MUSICIENS.

CASSIO. Messieurs, jouez ici ; vous serez payés de vos peines, donnez-nous quelque chose de court, et criez en partant : *Salut à notre général*[1] ! (*La musique joue.*)

[1] Dans plusieurs comtés du nord de l'Angleterre, lorsqu'on donne une aubade, après avoir joué un air ou deux, les musiciens sont dans l'usage de crier : *Salut à monsieur un tel ! Salut à madame une telle !* à quoi ils ajoutent la désignation de l'heure et du temps qu'il fait. Il paraît que cet usage était établi à Stratford-sur-Avon. On se servait de hautbois ; ce sont les instruments à vent dont il est ici question.

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Dites donc, messieurs, est-ce que vos instruments ont été à Naples, qu'ils parlent ainsi du nez?

PREMIER MUSICIEN. Comment cela, monsieur?

LE BOUFFON. Sont-ce là, je vous prie, ce qu'on appelle des instruments à vent?

PREMIER MUSICIEN. Oui, monsieur.

LE BOUFFON. Alors ce sont des instruments *avantagés*[1].

PREMIER MUSICIEN. En quoi?

LE BOUFFON. En ce qu'ils sont vieux, et jouent faux. Mais, messieurs, voici de l'argent pour vous; le général est tellement charmé de votre musique, qu'il vous demande en grâce d'en faire cesser le bruit.

PREMIER MUSICIEN. Fort bien, monsieur; nous nous tairons.

LE BOUFFON. Si vous avez de la musique qu'on ne puisse pas entendre, donnez-nous de celle-là : mais, je vous le répète, le général ne se soucie guère d'entendre de la musique.

PREMIER MUSICIEN. Nous n'en avons point de l'espèce dont vous parlez.

LE BOUFFON. En ce cas, mettez vos hautbois dans leurs étuis : car je vais me retirer; partez, évanouissez-vous. (*Les Musiciens sortent.*)

CASSIO. Écoute, mon honnête ami.

LE BOUFFON. Non, je n'écouterai pas votre honnête ami; mais je vous écoute.

CASSIO. Garde, je te prie, tes turlupinades. Prends cette pièce d'or; si la dame d'honneur de la femme du général est levée, dis-lui qu'un certain Cassio réclame la faveur d'un moment d'entretien : veux-tu me rendre ce service?

LE BOUFFON. Elle est levée, monsieur. Je vais lui demander si elle veut venir. (*Il s'éloigne.*)

Arrive IAGO.

CASSIO. Va, mon ami. — Iago, vous venez fort à propos.

IAGO. Vous ne vous êtes donc pas couché?

CASSIO. Ma foi, non; il était jour quand nous nous sommes quittés. J'ai pris la liberté, Iago, d'envoyer chercher votre femme; je veux lui demander de vouloir bien me donner accès auprès de la vertueuse Desdémona.

IAGO. Je vais vous l'envoyer sur-le-champ; et je ferai en sorte de tenir le Maure éloigné, afin que votre entretien soit plus libre. (*Il s'éloigne.*)

CASSIO. Je vous rends d'humbles actions de grâces. Je n'ai jamais connu de Florentin plus obligeant et plus honnête.

Arrive ÉMILIE.

ÉMILIE. Bonjour, lieutenant; je suis affligée du malheur qui vous est arrivé; mais tout sera bientôt réparé : en ce moment même le général et sa femme s'entretiennent de cette affaire, et elle plaide votre cause avec chaleur : le Maure lui répond que l'homme que vous avez blessé jouit d'une haute réputation dans Chypre, et y est puissamment allié; qu'en conséquence la prudence l'oblige à ne point vous accorder votre demande : mais il proteste de son affection pour vous, et déclare que pour saisir la première occasion favorable de vous réintégrer dans votre emploi, il n'a pas besoin qu'on le sollicite; il lui suffira d'obéir à son propre penchant.

CASSIO. Néanmoins, si vous le jugez convenable, et que la chose soit possible, veuillez, je vous prie, me procurer un court entretien avec Desdémona seule.

ÉMILIE. Venez donc avec moi; je veux vous mettre à même de lui ouvrir librement votre cœur.

CASSIO. Je vous serai on ne peut plus obligé. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une salle du château.

Entrent OTHELLO, IAGO et plusieurs OFFICIERS.

OTHELLO. Iago, remets ces lettres au pilote; tu le chargeras de présenter mes devoirs au sénat; cela fait, viens me rejoindre aux fortifications, que je vais visiter.

IAGO. Fort bien, seigneur; vos ordres seront exécutés.

[illegible]

OTHELLO. Eh bien, messieurs, allons-nous voir les travaux en question?

UN OFFICIER. Nous sommes à vos ordres, général. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Devant le château.

Arrivent DESDÉMONA, CASSIO et ÉMILIE.

DESDÉMONA. Soyez persuadé, digne Cassio, que je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire.

ÉMILIE. Faites, madame. Je sais que mon mari prend à cette affaire le même intérêt que si elle lui était personnelle.

DESDÉMONA. Oh! c'est un honnête homme. — N'en doutez point, Cassio, je vous remettrai avec mon mari sur un pied aussi amical qu'auparavant.

CASSIO. Je rends grâce à vos bontés, madame; quoi qu'il advienne de Michel Cassio, il ne cessera jamais d'être votre fidèle serviteur.

DESDÉMONA. Oh! seigneur, je vous remercie : vous aimez mon mari; vous le connaissez depuis longtemps; je vous donne l'assurance que votre éloignement de sa personne ne durera qu'autant qu'une politique prudente le rendra nécessaire.

CASSIO. Oui, madame; mais cette politique peut durer si longtemps, se nourrir de motifs si spécieux, s'appuyer du concours de tant de circonstances, que, moi absent, et ma place occupée par un autre, mon général oubliera mon dévouement et mes services.

DESDÉMONA. N'en croyez rien; je vous donne ma parole, en présence d'Émilie, que votre emploi vous sera rendu; soyez certain que lorsque j'ai voué de l'affection à quelqu'un, j'en remplis scrupuleusement tous les devoirs : je ne laisserai pas un instant de repos à mon mari; il ne dormira pas qu'il ne m'ait exaucée; ma voix l'importunera jusqu'à lui faire perdre patience : je transformerai son lit en école et sa table en confessionnal; je mêlerai la demande de Cassio à tous ses actes : ouvrez donc votre cœur à la joie, Cassio, car votre avocat mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

OTHELLO et IAGO se montrent à quelque distance.

ÉMILIE. Madame, voici monseigneur.

CASSIO. Madame, permettez que je prenne congé de vous.

DESDÉMONA. Non, restez : entendez-moi parler.

CASSIO. Pas en ce moment, madame; je suis mal à mon aise et incapable de quoi que ce soit.

DESDÉMONA. Bien, bien : comme il vous plaira. (*Cassio s'éloigne.*)

IAGO. Ah! je n'aime pas cela.

OTHELLO. Que dis-tu?

IAGO. Rien, seigneur; ou si, — je ne sais.

OTHELLO. N'est-ce pas Cassio qui vient de prendre congé de ma femme?

IAGO. Cassio, seigneur? Assurément je ne puis croire qu'il soit homme à s'éloigner ainsi comme un coupable à votre approche.

OTHELLO. Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA. Vous voilà, mon seigneur? J'étais ici à causer avec un solliciteur, un homme qui se consume de tristesse sous le poids de votre déplaisir.

OTHELLO. De qui voulez-vous parler?

DESDÉMONA. Eh! de votre lieutenant Cassio. Mon seigneur, si j'ai quelque influence, quelque pouvoir sur vous, réconciliez-vous avec lui; car, à moins que je ne sois complétement inhabile à reconnaître la physionomie d'un honnête homme, Cassio a pour vous une affection sincère; s'il a péché, ce n'est point par intention, mais par ignorance. Je vous en prie, rendez-lui son emploi.

OTHELLO. Est-ce lui qui vient de vous quitter à l'instant?

DESDÉMONA. Lui-même, mais si humilié, si abattu, qu'il m'a laissé une partie de sa douleur; je souffre avec lui. Mon ami, rappelez-le auprès de vous.

OTHELLO. Pas maintenant, ma chère Desdémona : plus tard.

DESDÉMONA. Mais sera-ce bientôt?

OTHELLO. Le plus tôt possible, en votre considération.

DESDÉMONA. Ce sera-t-il ce soir, à souper?

OTHELLO. Non, pas ce soir.

DESDÉMONA. Ce sera donc demain à dîner?



IAGO. Calmez-vous, je vous prie.
(Acte III, scène III, page 123.)

OTHELLO. Je ne dînerai pas au logis ; je dois me réunir aux officiers de la citadelle.

DESDÉMONA. Eh bien, demain soir, ou mardi matin, ou bien dans l'après-midi, ou dans la soirée du mardi, ou mercredi matin. — Je vous en conjure, nommez l'époque, mais que le terme ne dépasse pas trois jours ; en vérité, il est plein de repentir ; et n'était qu'à la guerre, dit-on, il est parfois nécessaire de faire des exemples sur les meilleurs sujets, sa faute, jugée au tribunal de la raison commune, méritait à peine une réprimande privée. Quand reviendra-t-il ? dites-le-moi, Othello. Que pourriez-vous me demander (je le cherche vainement) que je ne vous accordasse à l'instant et sans hésiter comme vous faites maintenant ? Eh quoi ! Michel Cassio, qui vous accompagnait dans vos visites, quand vous recherchiez ma main ; qui maintes fois, lorsque mes paroles ne vous étaient pas favorables, a pris avec chaleur votre défense ; faut-il que j'aie tant de peine à obtenir sa réintégration ? Croyez-moi, je vous accorderais...

OTHELLO. Assez, je vous prie, qu'il revienne quand il voudra, je n'ai rien à vous refuser.

DESDÉMONA. C'est que, voyez-vous, ce n'est pas une faveur que j'implore de vous, c'est comme si je vous demandais de mettre vos gants, de manger d'un mets nourrissant, ou de vous tenir chaudement, ou toute autre chose dans votre intérêt personnel. Quand j'aurai une faveur véritable à obtenir de vous, et que je voudrai mettre sérieusement votre amour à l'épreuve, je promets que la chose sera grave, épineuse et difficile à accorder.

OTHELLO. Je ne veux rien vous refuser. Maintenant, je te demande en grâce de me laisser un moment à moi-même.

DESDÉMONA. Vous refuserai-je cela ? non. Adieu, mon seigneur.

OTHELLO. Adieu, ma Desdémona ; je ne tarderai pas à venir te rejoindre.

DESDÉMONA. Venez, Émilie. (*À Othello.*) Que votre volonté soit faite. Quelle qu'elle soit, j'obéirai. (*Elle s'éloigne avec Émilie.*)

OTHELLO. Adorable créature ! Damnation sur mon âme s'il n'est pas vrai que je t'aime ! Quand je cesserai de t'aimer, le chaos recommencera pour moi.

IAGO. Seigneur...

OTHELLO. Que dis-tu, Iago ?

IAGO. Quand vous recherchiez la main de madame, Michel Cassio avait-il connaissance de votre amour ?

OTHELLO. Oui, certes, depuis le commencement jusqu'à la fin. Pourquoi cette demande ?

IAGO. Pour la solution d'un doute que j'avais.

OTHELLO. De quel doute, Iago ?

IAGO. J'ignorais qu'il la connût.

OTHELLO. Oh ! oui, et il nous a fréquemment servi d'intermédiaire.

IAGO. En vérité ?

OTHELLO. En vérité ? oui, en vérité. — Vois-tu quelque chose dans cette circonstance ? n'est-il pas honnête homme ?

IAGO. Honnête homme, seigneur ?

OTHELLO. Oui, honnête homme ?

IAGO. Du moins autant que je sache.

OTHELLO. À quoi penses-tu ?

IAGO. A quoi je pense, seigneur ?

OTHELLO. A quoi je pense, seigneur ! Par le ciel ! il se fait l'écho de mes paroles, comme si sa pensée recélait quelque monstre trop hideux pour être produit au grand jour. — Tu as quelque chose dans la pensée : tout à l'heure, quand Cassio a pris congé de ma femme, je t'ai entendu dire que tu n'aimais pas cela. Qu'est-ce donc que tu n'aimais pas ? Et quand je t'ai dit que pendant tout le temps qu'a duré ma cour auprès de Desdémona, il avait été notre confident, tu t'es écrié : *En vérité !* et tu as froncé le sourcil comme si tu avais voulu refouler dans ton cerveau quelque idée horrible. Si tu m'aimes, dis-moi ta pensée.

IAGO. Seigneur, vous savez que je vous aime.

OTHELLO. Je le crois ; et c'est parce que je crois que tu



DESDÉMONA. Je vous demande à genoux ce que signifie ce langage.
(Acte IV, scène II, page 128.)

m'aimes, que tu es honnête homme et que tu pèses tes paroles avant de les prononcer, que je me suis alarmé de tes réticences ; car ces signes-là sont des ruses d'habitude dans un homme déloyal ; mais dans un homme consciencieux, ce sont de fidèles indices des mouvements du cœur que la passion ne peut comprimer.

IAGO. Quant à Michel Cassio, je jurerais qu'il est honnête homme.

OTHELLO. Je le crois aussi.

IAGO. Les hommes devraient être ce qu'ils paraissent, ou du moins ne pas paraître ce qu'ils ne sont pas.

OTHELLO. Sans doute, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

IAGO. En conséquence, je crois que Cassio est un honnête homme.

OTHELLO. Non, tu ne me dis pas tout ; découvre-moi ta pensée tout entière, et que ta parole reproduise fidèlement ce qu'elle peut avoir de sinistre.

IAGO. Pardonnez-moi, seigneur ; bien que je sois tenu de faire tout ce que le devoir me prescrit, vous ne sauriez exiger de moi ce qui n'est pas même obligatoire pour les esclaves. Vous découvrir mes pensées ! Et qui sait si elles ne sont pas injurieuses et fausses ? Quel est le palais brillant où ne pénètrent parfois des objets impurs ? Quelle est l'âme vertueuse où d'obscènes pensées ne viennent installer leurs assises et prendre place au milieu des méditations les plus sages ?

OTHELLO. Tu conspires contre ton ami, Iago, si, le croyant lésé, tu laisses son oreille étrangère à tes pensées.

IAGO. Je vous conjure, — car je puis me tromper dans mes conjectures ; j'ai le malheureux défaut, je l'avoue, de me livrer à la recherche des torts, et souvent ma jalousie crée des délits imaginaires ; — je vous supplie donc de ne pas faire attention à ce que peut vous dire un homme si déplorablement organisé, et de ne pas permettre que des observations vagues et sans suite troublent votre tranquillité. — L'intérêt de votre repos, celui de votre bonheur, non moins que ma loyauté, ma probité et ma prudence, me défendent de vous faire connaître mes pensées.

OTHELLO. Que veux-tu dire?

IAGO. Pour l'homme comme pour la femme, seigneur, il n'est pas de joyau plus précieux qu'une bonne renommée. Celui qui me prend ma bourse me prend une misère ; c'est quelque chose, ce n'est rien ; elle était à moi, elle est à lui ; mille autres l'ont possédée avant nous. Mais celui qui me vole ma réputation, me dérobe ce qui ne saurait l'enrichir, et moi, m'appauvrit réellement.

OTHELLO. Par le ciel, je veux connaître ta pensée.

IAGO. Vous ne pourriez la connaître, lors même que vous tiendriez mon cœur dans votre main ; vous ne la connaîtrez pas tant qu'il sera sous ma garde.

OTHELLO. Ah !

IAGO. Oh ! gardez-vous, seigneur, de la jalousie, ce monstre aux yeux livides, qui crée lui-même l'aliment dont il se repaît. Il vit heureux l'époux qui, certain de son sort, n'aime point la femme qui le trahit ; mais par quelles tortures doit passer celui qui adore et doute, qui soupçonne et idolâtre !

OTHELLO. O supplice !

IAGO. Être pauvre et content, c'est être suffisamment riche ; mais il est aussi indigent que l'hiver, l'homme opulent qui craint de devenir pauvre. — Dieu garde de la jalousie moi et les miens !

OTHELLO. Pourquoi me dis-tu cela ? me crois-tu homme à mener une vie jalouse, changeant de soupçon à chaque lune nouvelle ? Non ; le jour où je douterai, ce jour-là ma résolution sera prise. Regarde-moi comme un insensé quand tu me verras ouvrir mon âme crédule aux chimères dont tu viens de parler. On n'excitera pas ma jalousie en me disant que ma femme est belle, qu'elle a bon appétit, aime la société, la conversation, le chant, la danse et le plaisir ; car dans une personne vertueuse tout cela est vertueux. Mon peu de mérite ne m'inspire pas la moindre crainte ni le plus léger doute sur sa conduite ; car elle avait des yeux, et elle m'a choisi. Non, Iago ; avant de douter, je veux voir ;

le droit venu, il me fera chercher des preuves : quand je les aurai obtenues, mon parti sera bientôt pris : alors adieu tout à la fois à l'amour et à la jalousie.

IAGO. J'en suis bien aise ; car maintenant je pourrai vous témoigner avec plus de franchise l'affection et le dévouement que je vous ai voués. Recevez donc l'avis qu'il est de mon devoir de vous donner ; — je ne parle point encore de preuves. Ayez les yeux sur votre femme ; observez-la quand elle est avec Cassio ; soyez attentif sans être ni jaloux ni trop confiant : il me répugnerait de voir votre franche et noble nature victime de sa générosité même ; veillez avec soin. Je connais le caractère de nos Vénitiennes : elles laissent voir au ciel les méfaits qu'elles cachent à leurs époux ; la gouverne de leur conscience n'est pas de s'abstenir du péché, mais de le tenir secret.

OTHELLO. Serait-il vrai?

IAGO. Elle a trompé son père en vous épousant ; et quand elle semblait s'effrayer et redouter vos regards, c'est alors qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO. C'est vrai.

IAGO. Croyez-moi, la femme qui, si jeune encore, a pu fermer les yeux de son père au point de lui faire croire qu'il y avait là de la magie... — mais j'ai le plus grand tort ; je vous supplie humblement de vouloir bien me pardonner mon excès d'attention pour vous.

OTHELLO. Je t'en serai éternellement reconnaissant.

IAGO. Je vois que ceci a quelque peu attristé vos esprits.

OTHELLO. Pas le moins du monde.

IAGO. J'en ai peur. J'espère que vous voudrez bien considérer ce que je vous ai dit comme provenant de mon zèle pour vous : — mais je vois que vous êtes ému. — Je vous conjure de ne pas donner à mes paroles une portée qu'elles n'ont pas, et de vous arrêter au simple soupçon.

OTHELLO. Oh ! certainement.

IAGO. Dans le cas contraire, seigneur, mon langage obtiendrait d'odieux résultats qui n'ont jamais été dans ma pensée : Cassio est mon digne ami. — Seigneur, je vois que vous êtes ému.

OTHELLO. Non, très-peu. Je crois Desdémona vertueuse.

IAGO. Puisse-t-elle l'être longtemps, et vous longtemps la croire telle !

OTHELLO. Et pourtant combien la nature est sujette à s'égarer !

IAGO. Oui, c'est justement cela. — Ainsi, — excusez la hardiesse de mon langage, — lorsqu'on l'a vue rejeter tous les partis qui lui étaient proposés, qui pourtant se recommandaient à elle par toutes les affinités de patrie, de couleur et de naissance, affinités que la nature recherche en toutes choses, cela n'indiquait-il pas en elle je ne sais quoi de corrompu dans la volonté, de désordonné dans les goûts, de dénaturé dans les sentiments ? — Mais, pardonnez-moi ; dans les suppositions que je fais, ce n'est pas positivement d'elle que je veux parler ; seulement il est à craindre que son cœur, rappelant à lui sa raison, ne vous compare aux hommes de son pays, et ne se repente de son choix.

OTHELLO. Adieu, adieu. Si tu découvres encore quelque chose, fais-le moi savoir ; charge ta femme d'observer : laisse-moi, Iago.

IAGO, *s'éloignant*. Seigneur, je me retire.

OTHELLO. Pourquoi me suis-je marié ? — Cet honnête homme, sans doute, en voit et en sait plus, beaucoup plus qu'il n'en dit.

IAGO, *revenant sur ses pas*. Seigneur, je vous en conjure, [illegible] laissez au temps [illegible] bien qu'il soit juste que Cassio [illegible] sans nul doute avec beaucoup [illegible] cependant [illegible] quelque temps [illegible] pour voir un moyen de [illegible] remarquez si votre femme [illegible] par des instances vives et pressantes [illegible] un indice grave ; en attendant [illegible] comme j'ai de bonnes [illegible] et laissez à votre femme toute sa liberté, je vous en supplie.

OTHELLO. [illegible]

IAGO. [illegible] *Il s'éloigne.*

OTHELLO. Cet homme est d'une honnêteté rare ; il a une [illegible] des hommes et des choses humaines. [illegible] je la trouve coupable, je romprai les liens qui m'attachent

à elle, quand ces liens seraient les fibres de mon cœur, et je lui dirai : « Prends ton vol, emportée au souffle des vents et à la merci du sort. » C'est peut-être parce que je suis noir, et n'ai point la conversation séduisante des hommes efféminés ; ou parce que je commence à descendre la vallée des ans ; mais c'est peu de chose. Elle est perdue pour moi ; — je suis trahi, et il ne me reste d'autre consolation que de la mépriser. O malédiction du mariage ! faut-il que nous nous disions les maîtres de ces délicieuses créatures, et que néanmoins leurs passions échappent à notre pouvoir ! J'aimerais mieux être reptile immonde et vivre des vapeurs d'un donjon que de conserver dans le cœur de ce que j'aime une place pour l'usage d'autrui. Et voilà le supplice des grands cœurs ; ils sont plus mal partagés que les âmes vulgaires ; c'est leur destinée ; elle est inévitable comme la mort ; nous l'apportons en naissant. Desdémona vient.

Arrivent DESDÉMONA et ÉMILIE.

OTHELLO, *continuant*. Si elle est perfide, oh ! le ciel se ment à lui-même ; je ne saurais le croire.

DESDÉMONA. Vous voilà, mon cher Othello ! votre dîner et les nobles insulaires que vous avez invités attendent votre présence.

OTHELLO. Je suis dans mon tort.

DESDÉMONA. Pourquoi votre voix est-elle si faible ? Êtes-vous indisposé ?

OTHELLO. J'ai une douleur là, au front.

DESDÉMONA. C'est le résultat de vos veilles ; cette douleur sera passagère. Laissez-moi vous bander le front avec ce mouchoir ; avant une heure vous serez rétabli. (*Elle lui ceint le front d'un mouchoir.*)

OTHELLO. Votre mouchoir est trop petit. (*Il arrache le mouchoir de sa tête et le laisse tomber à terre.*) Cela passera de soi-même. Venez ; je rentrerai avec vous.

DESDÉMONA. Je suis affligée de vous voir indisposé. (*Othello et Desdémona s'éloignent.*)

ÉMILIE, *ramassant le mouchoir*. Je suis bien aise d'avoir trouvé ce mouchoir. C'est le premier souvenir qu'elle ait reçu du Maure. Mon fantasque mari m'a cent fois priée de le dérober ; mais elle est attachée à ce gage ; car Othello l'a conjurée de le garder toujours ; si bien qu'elle le porte sans cesse sur elle, le couvre de baisers, ou lui adresse la parole. Il faut que j'en fasse copier le dessin pour Iago. Ce qu'il veut en faire, Dieu le sait ; moi, je l'ignore : je n'ai d'autre but que de complaire à son caprice.

Arrive IAGO.

IAGO. Eh bien ! que faites-vous seule ici ?

ÉMILIE. Ne me grondez pas ; j'ai quelque chose pour vous.

IAGO. Quelque chose pour moi ? — C'est quelque chose fort ordinaire, —

ÉMILIE. Ah !

IAGO. Que d'avoir une sotte femme.

ÉMILIE. Ah ! Est-ce là tout ? Que me donnerez-vous pour ce mouchoir ?

IAGO. Quel mouchoir ?

ÉMILIE. Quel mouchoir ? mais celui que le Maure a donné à Desdémona ; celui que vous m'avez demandé tant de fois de dérober.

IAGO. Vous le lui avez dérobé ?

ÉMILIE. Non, certes ; elle l'a laissé tomber par mégarde ; et moi, me trouvant là au moment, je l'ai ramassé. Tenez, le voici.

IAGO. Vous êtes une bonne fille ! Donnez-le-moi.

ÉMILIE. Qu'en voulez-vous faire, que vous avez tellement insisté pour l'avoir ?

IAGO. Qu'est-ce que cela vous fait ? (*Il le lui arrache.*)

ÉMILIE. Si ce n'est pas dans quelque but important, rendez-le-moi. Pauvre Desdémona ! elle va être au désespoir quand elle s'apercevra qu'elle l'a perdu.

IAGO. Ayez l'air de ne pas savoir ce qu'il est devenu ; je le destine à quelque usage. Allez ! laissez-moi. (*Émilie s'éloigne.*)

IAGO, *continuant*. Je laisserai ce mouchoir dans le logement de Cassio, et ferai en sorte qu'il le trouve. Des bagatelles aussi légères que l'air sont pour les esprits jaloux des preuves aussi dignes de foi que les paroles de l'Évangile. Cela pourra produire quelque effet. Déjà le Maure [illegible] l'influence de mes poisons. — Les

idées funestes sont de la nature de ces poisons dont au premier abord on sent à peine le goût, mais qui peu à peu agissent sur le sang, et finissent par brûler comme des mines de soufre. — Je disais donc—

Arrive OTHELLO.

IAGO, *continuant*. Le voici qui vient! — Ni les pavots, ni la mandragore, ni tous les sirops soporifiques du monde, ne te rendront le doux sommeil que tu avais hier.

OTHELLO. Ah ! ah ! perfide envers moi ! envers moi !

IAGO. Qu'avez-vous, général? Ne pensez plus à cela.

OTHELLO. Arrière ! éloigne-toi ! tu m'as mis à la torture. — Je le jure, il vaut mieux être complétement abusé que de ne connaître son malheur qu'à demi.

IAGO. Que dites-vous, seigneur ?

OTHELLO. Est-ce que j'avais conscience de ses débordements cachés? Je ne les voyais pas, ne les soupçonnais pas ; ils ne m'affectaient en rien. Je n'en dormais pas moins bien la nuit suivante ; je n'en étais pas moins gai et content. Je ne retrouvais pas sur ses lèvres les baisers de Cassio. Celui à qui on vole un objet dont il n'a pas besoin, tant qu'il l'ignore, n'a effectivement rien perdu.

IAGO. Je suis peiné de vous entendre parler ainsi.

OTHELLO. Quand même le camp tout entier, jusqu'au dernier soldat, aurait été reçu dans ses bras charmants, n'en sachant rien, j'aurais pu être heureux encore. Mais maintenant, adieu ! adieu pour toujours le repos de l'âme ! adieu le contentement ! adieu les escadrons au flottant panache ! adieu la guerre, qui fait de l'ambition une vertu ! adieu, adieu les hennissements du coursier, les éclatantes fanfares, les belliqueux roulements du tambour, les sons perçants du fifre, la royale bannière, et toutes les pompes de la guerre qui servent à parer la gloire! Et vous, instruments de la mort, dont les bouches tonnantes imitent la voix redoutable de l'immortel Jupiter, adieu! la mission d'Othello est finie!

IAGO. Est-il possible ? — Seigneur, —

OTHELLO, *le prenant à la gorge*. Scélérat ! prouve-moi avec certitude que ma bien-aimée est une prostituée : prouve-le-moi; donne-m'en la preuve oculaire; sinon, j'en jure par le salut de mon âme immortelle, mieux vaudrait pour toi être né chien immonde que d'avoir à subir les coups de ma colère.

IAGO. En êtes-vous donc venu à ce point ?

OTHELLO. Fais-le-moi voir, ou du moins prouve-le-moi d'une manière si évidente qu'un doute ne soit plus possible ; sinon, c'est fait de ta vie !

IAGO. Mon noble seigneur —

OTHELLO. Si tu la calomnies et me tortures, renonce pour jamais à prier ; dis adieu à tout remords ; accumule forfaits sur forfaits ; commets des actes qui fassent pleurer le ciel et consternent la terre ; car tu ne peux, pour ajouter à ta condamnation, rien faire de plus effroyable que cela.

IAGO. O miséricorde divine! ô ciel! défendez-moi ! Êtes-vous homme? avez-vous une âme, ou le moindre sentiment de raison ? — Dieu soit avec vous ! Retirez-moi mon emploi. — Insensé que je suis ! ma probité m'est imputée à crime ! — O société monstrueuse ! hommes, soyez témoins que la franchise et la droiture sont périlleuses ! — Je vous remercie de cette leçon : désormais je n'aurai plus d'amis, puisque l'amitié est un crime si grand.

OTHELLO. Non, demeure. — Tu dois être honnête.

IAGO. Je dois être circonspect ; car l'honnêteté est une sottise, et elle travaille en pure perte.

OTHELLO. Par le ciel ! je crois que ma femme est vertueuse, et je crois qu'elle ne l'est pas; je crois que tu es honnête homme, et je crois que tu ne l'es pas. Son nom, qui était aussi pur que les traits de Diane, est maintenant souillé et noir comme mon propre visage. — S'il est encore au monde des lacets, des poignards, du poison, du feu, des flots qui m'étouffent, je ne le souffrirai pas. — Que ne puis-je obtenir une certitude !

IAGO. Je vois, seigneur, que la passion vous dévore; je me repens de vous avoir mis dans cette voie. Vous voudriez obtenir une certitude ?

OTHELLO. Je le voudrais ! non, je le veux.

IAGO. Et vous le pouvez ; mais comment ? quelle sorte de certitude demandez-vous, seigneur ? voudriez-vous être vous-même témoin de votre déshonneur, les prendre sur le fait ?

OTHELLO. Mort et damnation ! oh !

IAGO. Ce serait chose difficile, je pense, que de les surprendre ainsi; qu'ils soient damnés, si d'autres yeux que les leurs les voient sur la couche qui les reçoit. Quoi donc? que demandez-vous? que vous dirai-je? quelle est la conviction qu'il vous faut? Il est impossible que vous l'obteniez par le témoignage de vos yeux, à moins que les coupables ne fussent aussi ardents que des chèvres, aussi lascifs que des singes, aussi forcenés que des loups en rut, aussi insensés que l'ignorance ivre. Toutefois, si des présomptions, — appuyées de circonstances probantes, — qui conduisent directement à la vérité, — peuvent vous convaincre, je puis vous donner cette satisfaction.

OTHELLO. Donne-moi une preuve vivante de sa déloyauté.

IAGO. C'est un rôle auquel je répugne; mais puisque, — poussé par ma sotte droiture et mon affection pour vous, — je me suis avancé si loin dans cette affaire, — je poursuivrai. Il y a quelque temps, j'étais couché avec Cassio ; tourmenté d'un effroyable mal de dents, je ne pouvais dormir. Il est des hommes dont l'âme est si indiscrète, qu'ils parlent de leurs affaires pendant leur sommeil; Cassio est un de ces hommes; je l'entendis qui disait en dormant : — *Chère Desdémona, soyons prudents; cachons avec soin nos amours!* en même temps, seigneur, il saisissait ma main, et la serrait avec force, en s'écriant : — *O créature charmante!* puis il m'embrassait avec ardeur, comme s'il eût voulu cueillir une moisson de baisers croissant sur mes lèvres; puis, étendant sa jambe sur la mienne, il exhalait et soupirs et baisers; puis il s'écriait : *Maudite destinée qui t'a donnée au Maure!*

OTHELLO. Oh ! monstrueux ! monstrueux !

IAGO. Songez que ce n'était qu'un rêve.

OTHELLO. Oui, mais il indiquait des faits préexistants; c'est un indice accablant, bien que ce ne soit qu'un rêve.

IAGO. Et cet indice peut corroborer d'autres preuves moins concluantes.

OTHELLO. Je veux la mettre en pièces.

IAGO. Non ; soyez prudent; nous ne voyons encore apparaître aucun acte; il est possible encore qu'elle soit vertueuse. Dites-moi, n'avez-vous pas vu quelquefois dans les mains de votre femme un mouchoir où sont brodées des fraises?

OTHELLO. Je lui en ai donné un pareil; ce fut mon premier don.

IAGO. C'est ce que j'ignore : mais aujourd'hui même j'ai vu un mouchoir semblable (et je suis sûr que c'est celui de votre femme), je l'ai vu, dis-je, entre les mains de Cassio, qui s'en servait pour essuyer sa barbe.

OTHELLO. Si c'est celui-là, —

IAGO. Si c'est celui-là, ou tout autre qui lui appartienne c'est une preuve à ajouter à celles qui déposent déjà contre elle.

OTHELLO. Oh ! que la misérable n'a-t-elle quarante mille vies ! une seule est trop peu pour ma vengeance! Je vois maintenant la vérité tout entière! — Regarde, Cassio ; je souffle sur mon amour ; que la brise l'emporte; il est parti. — Lève-toi maintenant, noire vengeance, et sors de tes abîmes ! Amour, abdique la couronne dans mon cœur, et cède ton trône à la haine implacable ! ô mon sein ! gonfle-toi; car tu es plein du poison des vipères.

IAGO. Calmez-vous, je vous prie.

OTHELLO. Oh ! du sang ! Iago, du sang !

IAGO. Calmez-vous, vous dis-je ; peut-être vos idées changeront-elles.

OTHELLO. Jamais, Iago. Semblable au Pont-Euxin, dont le glacial et impétueux courant ne connaît pas de reflux, mais poursuit sa route sans s'arrêter jusqu'à la Propontide et à l'Hellespont, ainsi mes pensées de sang, dans leur cours violent, ne regarderont pas en arrière; jamais elles ne reflueront vers l'humble amour, jusqu'à ce qu'elles soient absorbées dans l'océan d'une profonde et vaste vengeance. — *Il s'agenouille.* En présence de ce ciel inflexible, j'en fais le solennel et inviolable serment !

IAGO. Ne vous relevez pas encore. — *Il s'agenouille.* Je vous prends à témoin, ô vous flambeaux qui brûlez sur nos têtes, éléments qui pressez ce globe de toutes parts ! soyez témoins qu'Iago consacre son esprit, son bras et son cœur au service d'Othello outragé ! qu'il ordonne ! et m

demandât-il du sang, n'importe lequel, je lui témoignerai mon affection par mon obéissance.

OTHELLO. J'accueille ton amitié, non par de vains remerciments, mais en acceptant tes offres ; je vais sur-le-champ la mettre à l'épreuve : d'ici à trois jours, que je t'entende dire que Cassio a cessé de vivre.

IAGO. Mon ami est mort ; vous avez porté son arrêt ; mais elle, qu'elle vive.

OTHELLO. Qu'elle soit damnée, l'infâme ! qu'elle soit damnée ! Viens, suis-moi : il faut que je concerte les moyens d'infliger une mort prompte à cette infernale beauté. Maintenant, tu es mon lieutenant.

IAGO. Je suis à vous pour toujours. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Même lieu.

Arrivent DESDÉMONA, ÉMILIE, et le BOUFFON.

DESDÉMONA. Ami, savez-vous où réside le lieutenant Cassio ?

LE BOUFFON. Je ne prendrais pas sur moi de dire qu'il réside quelque part.

DESDÉMONA. Pourquoi cela ?

LE BOUFFON. Il est militaire, et les militaires n'ont point de résidence fixe.

DESDÉMONA. Où loge-t-il ?

LE BOUFFON. Vous dire où il loge, ce serait mentir.

DESDÉMONA. M'expliquerez-vous cette énigme ?

LE BOUFFON. Je ne sais pas où il loge ; or, si je lui assigne une résidence, et que je dise : il demeure ici, ou là, je mentirai effrontément.

DESDÉMONA. Voulez-vous vous en informer, et venir me l'apprendre ?

LE BOUFFON. Je vais à son sujet catéchiser le monde ; c'est-à-dire poser des questions, à l'aide desquelles je formulerai ma réponse.

DESDÉMONA. Allez le chercher ; dites-lui de venir : faites-lui savoir que j'ai fléchi mon mari en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON. Ce que vous me demandez ne dépasse point les limites de l'intelligence d'un homme ; je vais, en conséquence, essayer de le faire. (*Il s'éloigne.*)

DESDÉMONA. Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Émilie ?

ÉMILIE. Je n'en sais rien, madame.

DESDÉMONA. Crois-moi, je préférerais avoir perdu ma bourse pleine de cruzades [1] : si je ne savais que mon noble Maure a l'esprit droit, et n'est point de la méprisable étoffe dont sont faits les jaloux, c'en serait assez pour lui donner des idées mauvaises.

ÉMILIE. Il n'est donc pas jaloux ?

DESDÉMONA. Lui ! le soleil sous lequel il est né a purgé son sang de ces humeurs-là.

ÉMILIE. Le voici qui s'avance.

DESDÉMONA. Maintenant, je ne le quitterai pas que Cassio n'ait obtenu son rappel.

Arrive OTHELLO.

DESDÉMONA, *continuant*. Comment vous trouvez-vous, mon seigneur ?

OTHELLO. Bien, madame. — (*A part.*) Avec quel front elle dissimule ! — Comment vous portez-vous, Desdémona ?

DESDÉMONA. Bien, mon seigneur.

OTHELLO. Donnez-moi votre main ; cette main est moite, madame.

DESDÉMONA. Elle n'a encore ni éprouvé les atteintes de l'âge ni connu le chagrin.

OTHELLO. Voilà qui annonce une nature féconde et un cœur libéral ; — chaude et moite : cette main indique pour vous la nécessité de la retraite, du jeûne, de la prière, de la mortification, des exercices de dévotion ; car il y a là un démon jeune et haletant, fort sujet à révolte ; c'est une bonne main, une main franche.

DESDÉMONA. Vous avez bien raison de le dire ; car c'est cette main qui a donné mon cœur.

OTHELLO. Une main libérale : jadis, c'était le cœur qui donnait la main ; aujourd'hui, nous avons pour devise, — la main, non le cœur.

DESDÉMONA. Je n'entends rien à cela. Revenons à votre promesse.

OTHELLO. Quelle promesse, ma chère ?

DESDÉMONA. J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO, *tousse*. Un rhume subit et opiniâtre vient de me saisir ; prêtez-moi votre mouchoir.

DESDÉMONA. Le voici, mon seigneur.

OTHELLO. Celui que je vous ai donné.

DESDÉMONA. Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO. Vous ne l'avez pas ?

DESDÉMONA. Non, en vérité, mon seigneur.

OTHELLO. C'est un tort : ce mouchoir, une bohémienne le donna jadis à ma mère : elle était sorcière, et pouvait presque lire dans la pensée des gens ; elle dit à ma mère que tant qu'elle conserverait ce mouchoir elle garderait le don de plaire, et tiendrait mon père complétement sous le joug de son amour ; mais que si jamais elle le perdait ou en faisait cadeau, les yeux de mon père la prendraient en aversion, et son cœur se mettrait en quête de nouvelles amours. En mourant, elle me le donna, et me recommanda, quand ma destinée me ferait prendre une épouse, de le lui donner. Je l'ai fait : ayez-en donc un soin tout particulier ; qu'il vous soit aussi cher que la prunelle de vos yeux ; le perdre ou le donner serait un crime qu'aucun autre ne saurait égaler.

DESDÉMONA. Est-il possible ?

OTHELLO. Rien n'est plus vrai. Le tissu en est magique : une sibylle qui avait vu le soleil accomplir deux cents fois son cours en broda le dessin dans sa prophétique fureur ; les vers qui ont fourni la soie étaient bénits ; et on en teignit l'étoffe dans la liqueur émanée d'une momie de cœurs de vierges précieusement conservée.

DESDÉMONA. Est-il bien vrai ?

OTHELLO. Très-vrai ; songez donc à le conserver précieusement.

DESDÉMONA. Alors, plût au ciel que je ne l'eusse vu de ma vie !

OTHELLO. Ah ! pourquoi ?

DESDÉMONA. Pourquoi cette voix brusque et irritée ?

OTHELLO. Est-il perdu ? ne l'avez-vous plus ? parlez ; l'avez-vous égaré ?

DESDÉMONA. Protégez-nous, mon Dieu !

OTHELLO. Que dites-vous ?

DESDÉMONA. Il n'est pas perdu ; mais en supposant qu'il le fût ?

OTHELLO. Ah !

DESDÉMONA. Je vous dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO. Allez le chercher ; je veux le voir.

DESDÉMONA. Rien n'est plus facile, mon seigneur ; mais je ne veux pas y aller maintenant ; tout cela est une ruse pour éluder ma demande ; je vous en prie, rendez à Cassio son emploi.

OTHELLO. Allez me chercher ce mouchoir ; — ma tête s'égare.

DESDÉMONA. Allons, allons ; vous ne trouverez jamais un homme plus capable.

OTHELLO. Le mouchoir ! —

DESDÉMONA. Je vous en prie, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO. Le mouchoir ! —

DESDÉMONA. Un homme qui, en tout temps, attacha son bonheur à votre affection, qui partagea vos dangers ; —

OTHELLO. Le mouchoir !

DESDÉMONA. En vérité, vous avez tort.

OTHELLO. Arrière ! (*Il s'éloigne.*)

ÉMILIE. Cet homme n'est-il pas jaloux ?

DESDÉMONA. Je ne l'ai jamais vu en cet état : il faut qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans ce mouchoir. Que je suis malheureuse de l'avoir perdu !

ÉMILIE. Ce n'est pas en une année ou deux qu'on peut connaître un homme. Ce sont tous des estomacs, et nous sommes leurs aliments ; ils nous mangent avidement ; et quand ils sont rassasiés, ils nous repoussent avec dégoût. Tenez, voilà Cassio et mon mari.

Arrivent IAGO et CASSIO.

IAGO. Il n'y a pas d'autre moyen ; il faut qu'elle parle pour vous ! Justement, la voici elle-même ! Allez, et renouvelez-lui vos instances.

DESDÉMONA. Qu'y a-t-il, Cassio ? quel sujet vous amène ?

CASSIO. Celui qui m'a déjà conduit devant vous, madame. Je vous en supplie, que par votre généreuse intervention

[1] Monnaie portugaise, valant trois francs soixante centimes.

je puisse vivre encore, et rentrer dans les bonnes grâces d'un homme que j'honore, et auquel je suis complétement dévoué : qu'on m'épargne de pénibles délais. Si mon offense est tellement grave que ni mes services passés, ni ma douleur présente, ni ma conduite à venir, ne peuvent l'expier ni me rendre son affection, ce sera m'obliger que de me faire connaître mon sort; je me soumettrai alors à la nécessité, et chercherai fortune dans une autre carrière.

DESDÉMONA. Hélas! digne Cassio, votre avocat n'est pas en faveur maintenant; mon seigneur n'est plus mon seigneur, et je ne le reconnaîtrais plus si son visage était aussi changé que son caractère. Tous les esprits bienheureux me sont témoins que j'ai parlé pour vous de mon mieux, et que la franchise de ma parole m'a même fait encourir son déplaisir. Patientez quelque temps encore; je ferai ce que je pourrai; je ferai plus pour vous que je n'oserais faire pour moi-même. Que cette assurance vous suffise.

IAGO. Le général est-il irrité?

ÉMILIE. Il vient de nous quitter à l'instant dans une agitation étrange.

IAGO. Se peut-il qu'il soit irrité? Je l'ai vu lorsque le canon faisait voler en l'air les rangs de ses guerriers, et venait comme un démon immoler son frère jusque dans ses bras. — Il est irrité, dites-vous? Il faut qu'il soit survenu quelque chose d'important. Je vais aller le rejoindre; s'il est en colère, il faut que la chose soit grave.

DESDÉMONA. Allez le voir, je vous prie. (*Iago s'éloigne.*)

DESDÉMONA, *continuant.* Peut-être a-t-il reçu des nouvelles de Venise, ou peut-être a-t-on découvert en Chypre quelque conspiration avortée. C'est cela qui aura troublé le cours limpide de ses esprits. Dans ces moments-là, les hommes s'en prennent aux êtres les plus insignifiants, bien que de grands objets les préoccupent. C'est évident. Que l'un de nos doigts nous fasse mal, il communique à d'autres parties du corps pleines de santé le sentiment de la douleur. Nous ne devons pas croire que les hommes soient des dieux, ni nous attendre à les voir toujours aussi attentifs et prévenants que le jour des noces. — Grondemoi, Emilie. Injuste que j'étais, j'accusais son manque d'égards! mais je reconnais maintenant que j'avais suborné les témoins, et que c'est à tort que je le mettais en cause.

ÉMILIE. Fasse le ciel que ce soient, comme vous le croyez, les affaires publiques qui l'aigrissent, et non quelque lubie, quelque pensée jalouse!

DESDÉMONA. Hélas! jamais je ne lui en donnai sujet.

ÉMILIE. Cette réponse ne saurait satisfaire les esprits jaloux; ils ne sont pas jaloux parce qu'ils en ont sujet, mais jaloux parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de ses propres entrailles.

DESDÉMONA. Dieu éloigne ce monstre de l'esprit d'Othello!

ÉMILIE. Ainsi soit-il, madame!

DESDEMONA. Je vais l'aller chercher. — Cassio, promenez-vous ici. Si le trouve, je lui rappellerai votre demande, et ferai mon possible pour la lui faire accueillir. (*Desdémona et Emilie s'éloignent.*)

Arrive BIANCA.

BIANCA. Dieu vous garde, ami Cassio!

CASSIO. Quel motif vous amène ici? Comment vous portez-vous, ma belle Bianca? Sur ma parole, chère amour, j'allais chez vous.

BIANCA. Et moi, j'allais à votre logement, Cassio. Eh quoi! absent une semaine entière! sept jours et sept nuits! cent soixante-huit heures d'absence; et les heures d'absence des amants sont cent soixante fois plus lentes que les heures du cadran! Oh! que d'ennui à les compter!

CASSIO. Pardonnez-moi, Bianca; depuis quelque temps des pensées de plomb ont pesé sur moi; mais en temps plus opportun je réglerai avec vous le compte de cette absence. (*Lui donnant le mouchoir de Desdemona.*) Chère Bianca, veuillez me copier ce dessin.

BIANCA. O Cassio! d'où cela vient-il? C'est un souvenir de quelque nouvelle amie. Je vois maintenant le motif de votre absence. Bien, bien, Cassio!

CASSIO. Bianca, envoyez au diable de qui vous les tenez, vos injurieux soupçons. Votre jalousie craint que ce mouchoir ne soit un souvenir de quelque maîtresse. Il n'en est rien, Bianca, je vous l'assure.

BIANCA. A qui donc appartient-il?

CASSIO. Je n'en sais rien, ma chère; je l'ai trouvé dans ma chambre. J'en aime le dessin; avant qu'on me le redemande, comme cela est probable, je désire le faire copier. Prenez-le donc et le copiez. Maintenant, veuillez me quitter.

BIANCA. Vous quitter, et pourquoi?

CASSIO. J'attends ici le général; il n'est pas nécessaire et je ne désire pas du tout qu'il me voie en société d'une femme.

BIANCA. Pourquoi, je vous prie?

CASSIO. Ce n'est pas que je ne vous aime.

BIANCA. Mais c'est que vous ne m'aimez pas. Veuillez, je vous prie, me reconduire quelques pas, et dites-moi si je vous verrai de bonne heure ce soir.

CASSIO. Je ne puis pas vous accompagner bien loin, car mon devoir me retient ici; mais je vous verrai bientôt.

BIANCA. Fort bien! je dois me conformer aux circonstances. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent OTHELLO et IAGO.

IAGO. Croyez-vous?

OTHELLO. Si je le crois, Iago?

IAGO. Quoi! un baiser donné en secret!

OTHELLO. Un baiser que rien n'autorise.

IAGO. Ou bien une heure ou deux passées au lit avec son amant, sans mauvaise intention?

OTHELLO. Au lit avec son amant, sans mauvaise intention, Iago? c'est de l'hypocrisie envers le diable. Celles qui, avec des intentions pures, font pareille chose, le diable tente leur vertu, et elles tentent le ciel.

IAGO. Pourvu qu'elles ne fassent point de mal, ce n'est qu'une faute vénielle; mais si je donne à ma femme un mouchoir, —

OTHELLO. Eh bien?

IAGO. Eh bien, il est à elle, seigneur, et puisqu'il lui appartient, elle peut, je pense, le donner à tel homme qu'il lui plaît.

OTHELLO. Elle est aussi chargée du dépôt de son honneur; peut-elle le donner?

IAGO. L'honneur est une essence invisible; il est le partage de beaucoup de femmes qui ne l'ont pas; mais quant au mouchoir, —

OTHELLO. Par le ciel! je voudrais pour beaucoup l'avoir oublié! — Tu m'as dit, — Oh! ce souvenir revient planer sur ma mémoire, comme sur une maison en proie à la contagion plane le corbeau de sinistre augure, — tu m'as dit lui avoir vu mon mouchoir.

IAGO. Oui, et qu'en voulez-vous conclure?

OTHELLO. Cela me paraît grave maintenant.

IAGO. Et que serait-ce donc, si je vous disais que je l'ai vu consommer votre déshonneur; ou que je l'ai entendu dire, — car il y a de par le monde des drôles qui, aussitôt que, par leurs importunités, ou grâce à la faiblesse volontaire de leurs maîtresses, ils sont parvenus à les convaincre et à les apprivoiser, ils n'ont rien de plus pressé que d'aller conter à tout venant leur bonne fortune, —

OTHELLO. Se serait-il vanté de quelque chose?

IAGO. Oui, certes, seigneur; mais il n'a rien dit, soyez-en sûr, qu'il ne soit prêt à nier sous la foi du serment.

OTHELLO. Qu'a-t-il dit?

IAGO. Qu'il avait partagé... Je ne sais comment vous dire la chose.

OTHELLO. Partagé quoi?

IAGO. Son lit.

OTHELLO. Le lit de ma femme?

IAGO. Le lit de votre femme.

OTHELLO. Il a été reçu dans son lit! il y a pris place avec elle! auprès d'elle! abomination! — Le mouchoir! — Il avoue. — Le mouchoir! — Qu'il avoue tout, et qu'il meure! — Non, qu'il meure d'abord. — Je frissonne. La nature ne ressentirait pas ces émotions terribles, sans quelque pressentiment fondé. Ce ne sont point des paroles qui me bouleversent ainsi! — Ah! — Est-il possible? — Il avoue. — Le mouchoir! — O démon! (*Il tombe sans connaissance.*)

IAGO. Opère, ma dose de poison, opère! Voilà comme on prend au piége les hommes crédules, et comme mainte dame

vertueuse et chaste est exposée aux reproches, malgré son innocence. — Holà ! seigneur !

Arrive CASSIO.

IAGO, *continuant*. Seigneur, seigneur Othello ! — Vous voilà, Cassio ?

CASSIO. Qu'est-il donc arrivé ?

IAGO. Le général vient de tomber dans une attaque d'épilepsie ; c'est sa seconde : il en a éprouvé une hier.

CASSIO. Frottez-lui les tempes.

IAGO. Non, laissez. Il faut que sa léthargie suive paisiblement son cours ; sinon sa bouche écume, et il reste en proie à un violent accès de frénésie. Regardez, le voilà qui bouge ; éloignez-vous pour quelques instants ; il ne tardera pas à reprendre l'usage de ses sens : quand il sera parti, j'ai à vous entretenir de quelque chose d'important. (*Cassio s'éloigne.*)

IAGO, *continuant*. Comment vous trouvez-vous, général ? Ne vous êtes-vous point blessé à la tête ?

OTHELLO. Te moques-tu de moi ?

IAGO. Me moquer de vous ! Non, de par le ciel ! je souhaiterais vous voir supporter votre malheur comme il convient à un homme.

OTHELLO. Un mari trompé est un monstre de sottise et un animal ridicule.

IAGO. Il y a beaucoup de ces animaux-là dans les cités populeuses, et plus d'un monstre civilisé.

OTHELLO. A-t-il avoué ?

IAGO. Soyez homme, seigneur. Songez que tous vos frères barbus attelés au joug du mariage subissent la même destinée que vous. Il y a, au moment où nous parlons, des millions de maris qui couchent dans des lits qu'ils croient à eux seuls, et où d'autres néanmoins sont admis ; votre lot à vous est préférable. Oh ! c'est un infernal supplice, un jeu de la cruauté de Satan, que de presser dans ses bras sur un lit adultère une beauté que l'on croit chaste ! Non ; que je connaisse mon sort ; et sachant ce que je suis, je saurai comment agir avec elle.

OTHELLO. Oh ! tu es sage, cela est certain.

IAGO. Retirez-vous un instant à l'écart, et maintenez-vous dans les bornes de la patience. Pendant que vous étiez ici, anéanti sous le poids de votre douleur (faiblesse tout à fait indigne d'un homme comme vous), Cassio est arrivé : je me suis hâté de le congédier, en lui donnant de votre évanouissement une explication satisfaisante ; mais je l'ai prié de revenir bientôt pour s'entretenir avec moi, ce qu'il m'a promis. Cachez-vous, et observez attentivement l'air moqueur et goguenard qui se peindra sur son visage ; car je veux lui faire conter de nouveau toute l'histoire de ses amours ; où, comment, combien de fois, depuis quand il a vu votre femme en particulier, et quand il compte la voir encore ; ayez soin, vous dis-je, d'observer ses gestes. Mais [illegible]-vous ; sans quoi je croirai que la passion est votre [illegible], et que vous ne savez pas être homme.

OTHELLO. [illegible], Iago, je serai patient jusqu'à l'excès ; mais aussi, entends-tu, je serai terrible dans ma vengeance.

IAGO. Vous n'auriez pas tort ; mais que chaque chose vienne en son temps. Tenez-vous à l'écart. (*Othello se retire à quelque distance.*)

IAGO, *continuant*. Maintenant je vais parler à Cassio de [illegible], une [illegible] qui, par la vente de ses faveurs, se procure [illegible] ; c'est une créature qui [illegible] Cassio ; — car c'est la destinée de la courtisane d'en séduire cent pour être séduite à son tour par un seul. [illegible] d'elle, il ne pourra s'empêcher [illegible] de rire. — Le voici qui vient.

Revient CASSIO.

IAGO, *continuant*. [illegible] va rendre furieux Othello, dont la sotte jalousie va [illegible] à contre-sens les sourires, [illegible] de Cassio. — Comment vous va, lieutenant ?

CASSIO. Moins bien que je ne voudrais, d'autant plus que vous me donnez le titre dont la privation me tue.

IAGO, *haut*. [illegible] Desdémona, et [illegible]. (*Bas.*) Si ce [illegible] dépendait de Bianca, (*haut*) la chose [illegible], comme [illegible] !

CASSIO. La pauvre diablesse !

OTHELLO, *à part*. Voyez comme il rit déjà !

IAGO. Je n'ai jamais vu une femme s'amouracher d'un homme à ce point.

CASSIO. Pauvre créature ! je crois effectivement qu'elle m'aime.

OTHELLO, *à part*. A présent, il nie faiblement la chose ; il en rit.

IAGO. Savez-vous bien une chose, Cassio ?

OTHELLO, *à part*. Maintenant il le presse de lui conter toute l'histoire. — Va, poursuis ; bien dit, bien dit.

IAGO. Elle dit à qui veut l'entendre que vous l'épouserez.

CASSIO, *riant aux éclats*. Ha ! ha ! ha !

OTHELLO, *à part*. Tu triomphes, Romain ! tu triomphes !

CASSIO. Moi l'épouser ! — Elle ! une fille de joie ! Jugez un peu plus charitablement de mon bon sens ; ne me croyez pas le cerveau fêlé à un tel point. Ha ! ha ! ha !

OTHELLO, *à part*. Bien, bien, bien ; aux gagnants il est permis de rire.

IAGO. Le bruit court, je vous assure, que vous devez l'épouser.

CASSIO. Parlez sérieusement, je vous prie.

IAGO. Je veux n'être qu'un scélérat, si je vous en impose.

OTHELLO, *à part*. As-tu donc arrêté déjà le terme de mes jours ? Va, poursuis.

CASSIO. C'est un propos qu'elle-même fait courir. Dans l'affection qu'elle me porte, elle se flatte que je l'épouserai ; mais je ne lui ai rien promis.

OTHELLO, *à part*. Iago me fait signe ; maintenant il va commencer son histoire.

CASSIO. Elle était ici il n'y a qu'un moment ; elle me poursuit en tout lieu. L'autre jour, je causais sur le port avec quelques Vénitiens ; soudain la voilà qui arrive, et qui me saute au cou.

OTHELLO, *à part*. En s'écriant sans doute : « O mon cher Cassio ! » c'est du moins ce que son geste semble dire.

CASSIO. Elle se pend après moi, me presse, m'inonde de pleurs, me tire, me secoue d'une force, ha ! ha ! ha !

OTHELLO, *à part*. A présent, il lui conte comment elle l'a entraîné dans ma chambre à coucher. Oh ! je lis tes forfaits sur ton visage ; mais le châtiment ne se fera pas attendre.

CASSIO. Ma foi, il faut que je renonce à sa société.

IAGO. Vive Dieu ! la voici qui vient.

Arrive BIANCA.

CASSIO. C'est une biche en rut, mais une biche parfumée. — (*A Bianca.*) Que prétendez-vous en me relançant de la sorte ?

BIANCA. Que le diable et sa femme vous relancent ! Quelle a été votre intention en me donnant tout à l'heure ce mouchoir ? Sotte que j'étais de le prendre ! Ah ! vous voulez que j'en copie le dessin ! — Comme cela est probable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, et que vous ne sachiez pas qui l'y a laissé ! c'est un souvenir de quelque grisette, et j'en copierais le dessin, moi ? Tenez, donnez-le à votre péronnelle : de quelque main que vous le teniez, je ne m'en charge pas. (*Elle lui rend le mouchoir.*)

CASSIO. Qu'y a-t-il, ma chère Bianca, qu'y a-t-il ?

OTHELLO, *à part*. Par le ciel, ce doit être mon mouchoir.

BIANCA. Si vous voulez venir souper avec moi, ce soir, libre à vous : sinon, venez quand cela vous conviendra. (*Elle s'éloigne.*)

IAGO. Suivez-la, suivez-la.

CASSIO. Il le faut bien, sans quoi elle va jaser en public.

IAGO. Souperez-vous chez elle ?

CASSIO. J'en ai l'intention.

IAGO. Fort bien ; il est possible que j'aille vous y rejoindre ; car j'ai à vous parler.

CASSIO. Venez, je vous prie : vous viendrez, n'est-ce pas ?

IAGO. Partez ; n'en dites pas davantage. (*Cassio s'éloigne.*)

OTHELLO, *s'approchant d'Iago*. Comment le tuerai-je, Iago ?

IAGO. Avez-vous vu comme il riait de son forfait ?

OTHELLO. O Iago !

IAGO. Et avez-vous aperçu le mouchoir ?

OTHELLO. Était-ce le mien ?

IAGO. Le vôtre, pardieu. Voyez un peu le cas qu'il fait de cette créature insensée, votre femme ! Elle lui donne ce mouchoir, et il le donne à sa prostituée.

OTHELLO. Je voudrais être neuf ans à le tuer! — Une adorable femme, ma foi! une femme charmante! accomplie!

IAGO. Allons, il vous faut oublier tout cela.

OTHELLO. Oui, que ce soir même elle soit la proie des vers! qu'elle périsse et soit damnée; non, elle ne vivra pas. Mon cœur est changé en granit; il blesse la main qui le touche. — Oh! le monde n'a pas de plus adorable créature; elle est digne de prendre place à côté d'un empereur et de lui donner des lois.

IAGO. Non; ce n'est point là votre état habituel.

OTHELLO. La misérable! je me borne à dire ce qu'elle est. — Elle manie si délicatement l'aiguille! — Elle est si admirable musicienne! Oh! ses accents mélodieux désarmeraient la férocité de l'ours! — Et d'une imagination si vaste et si féconde!

IAGO. Elle n'en est que plus perverse.

OTHELLO. Oh! mille fois, mille fois. — Et puis un caractère si doux!

IAGO. Oui, trop doux.

OTHELLO. C'est vrai: et cependant, quelle pitié, Iago! O Iago, quelle pitié!

IAGO. Si vous l'idolâtrez tellement, malgré son crime, donnez-lui pleine licence de pécher; car du moment où cela ne vous fait rien, cela ne fait de mal à personne.

OTHELLO. Je veux la couper en morceaux. — Me trahir!

IAGO. Cela est bien coupable à elle.

OTHELLO. Avec mon officier!

IAGO. Cela est plus coupable encore.

OTHELLO. Procure-moi du poison, Iago; cette nuit. — Je ne veux point entrer en explications avec elle, de peur que sa beauté et ses charmes ne me fassent changer de résolution; — Cette nuit, Iago.

IAGO. N'ayez pas recours au poison; étranglez-la dans son lit, dans ce même lit qu'elle a souillé.

OTHELLO. Bien, bien; j'aime cette justice rétributive; très bien.

IAGO. Et pour ce qui est de Cassio, je m'en charge: à minuit, vous en saurez davantage. (*On entend les sons de la trompette.*)

OTHELLO. Admirable! — Quelle est cette fanfare?

IAGO. C'est quelque envoyé de Venise, sans doute. Ah! c'est Lodovico, député par le doge; et voyez, votre femme l'accompagne.

Arrivent LODOVICO, DESDÉMONA et leur suite.

LODOVICO. Dieu vous garde, digne général.

OTHELLO. Et vous pareillement, seigneur.

LODOVICO. Le doge et le sénat de Venise vous saluent. (*Il lui remet une dépêche.*)

OTHELLO. Je baise l'instrument de leur bon plaisir. (*Il ouvre la dépêche et la lit.*)

DESDÉMONA. Et qu'y a-t-il de nouveau, cher cousin Lodovico?

IAGO. Je suis charmé de vous voir, seigneur; soyez le bien venu en Chypre.

LODOVICO. Je vous remercie. Comment se porte le lieutenant Cassio?

IAGO. Il vit, seigneur.

DESDÉMONA. Cousin, il s'est élevé entre lui et mon mari une [illegible] mésintelligence fâcheuse; mais vous arrangerez cela.

OTHELLO, *interrompant sa lecture.* En êtes-vous bien sûre? (*Il se remet à lire.*)

DESDÉMONA. Mon seigneur...

OTHELLO, *lisant:* « Ne manquez pas de vous conformer à cet ordre, attendu que... »

LODOVICO. Il ne s'adressait à personne; sa lecture l'absorbe. [illegible] ce qui a éclaté entre le général et Cassio quelque [illegible]?

DESDÉMONA. Une des plus malheureuses; je voudrais [illegible] les réconcilier, par l'affection que je porte à [illegible]

OTHELLO. Flamme et salpêtre!

DESDÉMONA. Mon seigneur?

OTHELLO. Avez-vous votre bon sens?

DESDÉMONA. [illegible]

LODOVICO. Il est possible que cette dépêche lui ait donné de l'[illegible] [illegible] Venise, et que Cassio [illegible] [illegible] nement.

DESDÉMONA. Ma foi, j'en suis enchantée.

OTHELLO. Vraiment!

DESDÉMONA. Mon seigneur...

OTHELLO. Je suis enchanté de vous voir folle.

DESDÉMONA. Que voulez-vous dire, mon cher Othello?

OTHELLO. Démon! (*Il la frappe.*)

DESDÉMONA. Je n'ai pas mérité cela.

LODOVICO. Seigneur, on ne le croirait jamais à Venise, dussé-je jurer que je l'ai vu... Voilà qui est grave; faites-lui vos excuses; elle pleure.

OTHELLO. O démon! démon! si la terre était inondée des larmes de la femme, chaque goutte tombée de ses yeux produirait un crocodile [1].

DESDÉMONA. Je vais m'éloigner, puisque je vous offense. (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

LODOVICO. C'est véritablement une épouse soumise. Rappelez-la.

OTHELLO. Madame!

DESDÉMONA. Mon seigneur?

OTHELLO, *à Lodovico.* Que lui voulez-vous, seigneur?

LODOVICO. Moi, seigneur?

OTHELLO. Oui; vous m'aviez dit de la faire revenir. Seigneur, elle reviendra et reviendra encore, puis elle s'en ira pour revenir de nouveau; si vous voulez, seigneur, elle pleurera, oui, elle pleurera; comme vous dites, elle est soumise, — oh! fort soumise. — (*A Desdémona.*) Continuez à pleurer... — (*A Lodovico.*) Pour ce qui est de cette dépêche, seigneur... — (*A Desdémona.*) O passion bien jouée! — (*A Lodovico.*) Je suis rappelé à Venise. — (*A Desdémona.*) Allez-vous-en; je vous enverrai chercher dans quelques instants. — (*A Lodovico.*) Seigneur, j'obéirai aux ordres du sénat et retournerai à Venise. — (*A Desdémona.*) Partez, éloignez-vous. (*Desdémona s'éloigne.*) Cassio occupera ma place, et... — Seigneur, ce soir, je vous invite à souper. Vous êtes le bien venu en Chypre, seigneur. — Malédiction! (*Il s'éloigne.*)

LODOVICO. Est-ce là le noble Maure dont le sénat tout entier exalte la capacité supérieure? — Est-ce là le grand caractère qu'aucune passion ne saurait ébranler, dont ni les coups de la fortune, ni les traits du sort, ne sauraient ni entamer ni percer la solide vertu?

IAGO. Il est bien changé.

LODOVICO. Sa raison est-elle saine? son cerveau n'est-il point malade?

IAGO. Il est ce qu'il est; je ne puis me permettre d'étendre sur lui ma censure. Plût à Dieu qu'il fût ce qu'il devrait être, — s'il est vrai qu'il ne le soit pas. —

LODOVICO. Eh quoi! frapper sa femme!

IAGO. Évidemment, cela n'est pas bien; et cependant veuille le ciel qu'il ne se porte pas contre elle à des excès plus grands!

LODOVICO. Est-ce son habitude, ou seulement le résultat de l'irritation produite en lui par la lecture des dépêches?

IAGO. Hélas! hélas! le devoir me défend de dire ce que j'ai vu et appris. Observez-le, et sans que j'aie besoin de rien dire, ses actes vous le feront suffisamment connaître. Ayez seulement l'œil sur lui, et remarquez sa conduite ultérieure.

LODOVICO. Je me suis bien trompé sur son compte: j'en suis fâché. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château.

Entrent OTHELLO et ÉMILIE.

OTHELLO. Ainsi vous n'avez rien vu?

ÉMILIE. Ni rien entendu, ni même rien soupçonné.

OTHELLO. Oui, vous les avez vus, elle et Cassio, ensemble.

ÉMILIE. Mais je n'ai rien remarqué de suspect, et pourtant ils n'ont point échangé une syllabe que je ne l'aie entendue.

OTHELLO. Quoi! il ne leur est jamais arrivé de parler tout bas?

ÉMILIE. Jamais, seigneur.

OTHELLO. De se débarrasser de votre présence?

ÉMILIE. Jamais.

OTHELLO. Sous prétexte de lui aller chercher [illegible], son [illegible], son masque, ou tout autre [illegible]?

[1] [illegible] dont les larmes, [illegible] [illegible] un [illegible]



DESDÉMONA *chante*. Elle pleurait sa faute et son injure.

(Acte IV, scène III, page 131.)

ÉMILIE. Jamais, seigneur.

OTHELLO. C'est singulier.

ÉMILIE. Je vous jure, seigneur, qu'elle est fidèle. J'en réponds sur le salut de mon âme : si vous pensez autrement, écartez une pareille idée; elle abuse votre cœur. Si quelque misérable vous a mis cela en tête, que la malédiction prononcée contre le serpent soit sa récompense ! car si celle-là n'est pas vertueuse, chaste et fidèle, il n'y a point de mari heureux ici-bas ; la plus pure des épouses est aussi impure que la calomnie.

OTHELLO. Dites-lui de venir ici : — Allez. — (*Émilie sort.*)

OTHELLO, *continuant*. Si j'en crois ce qu'elle dit, — mais quelle est l'entremetteuse assez simple pour n'en pas dire autant ? C'est une fine mouche, la confidente discrète des plus honteux secrets. Et pourtant, cela s'agenouille et prie ; je l'ai vue moi-même.

Rentre ÉMILIE avec DESDÉMONA.

DESDÉMONA. Mon seigneur, que me voulez-vous?

OTHELLO. Approchez, je vous prie, mon amour.

DESDÉMONA. Quel est votre bon plaisir ?

OTHELLO. Laissez-moi voir vos yeux : regardez-moi fixement.

DESDÉMONA. Quelle horrible fantaisie vous prend ?

OTHELLO, *à Émilie*. A vos fonctions, madame : laissez seuls ceux qui veulent procréer, et fermez la porte ; vous tousserez et crierez *hum*, si quelqu'un vient : faites votre état ; — dépêchez-vous. (*Émilie sort.*)

DESDÉMONA, *se jetant aux genoux d'Othello*. Je vous demande à genoux ce que signifie ce langage. Je comprends la fureur qui est dans vos paroles ; mais vos paroles elles-mêmes, je ne les comprends pas.

OTHELLO. Dis-moi, qu'es-tu ?

DESDÉMONA. Votre femme, mon seigneur, votre loyale et fidèle femme.

OTHELLO. Allons, jure-le et damne-toi ; car, croyant voir en toi un habitant des cieux, les démons eux-mêmes n'oseraient te saisir : damne-toi donc doublement; jure que tu m'es fidèle.

DESDEMONA. Le ciel m'en est témoin.

OTHELLO. Le ciel est témoin que tu es perfide comme l'enfer.

DESDÉMONA. Envers qui, mon seigneur? avec qui? en quoi suis-je perfide ?

OTHELLO. O Desdémona ! — arrière! arrière! arrière!

DESDÉMONA. Hélas ! jour de douleur ! pourquoi pleurez-vous ? Est-ce moi qui suis la cause de ces larmes, mon seigneur? Si vous soupçonnez mon père d'avoir été l'instrument de votre rappel, n'en rejetez pas sur moi le blâme! si vous l'avez perdu, hélas ! Et moi aussi je l'ai perdu.

OTHELLO. S'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur ; s'il avait fait pleuvoir sur ma tête nue toutes les souffrances, toutes les humiliations; s'il m'avait plongé dans la pauvreté jusqu'aux lèvres ; s'il avait livré aux fers de la captivité moi et mes plus chères espérances, j'aurais pu trouver dans quelque repli de mon âme une goutte de résignation ; mais, hélas! faire de moi un éternel objet de risée, montré au doigt du mépris! — Oh! oh ! — Et cependant, je l'aurais supporté. Mais le trésor où mon cœur avait rassemblé toutes ses affections, l'asile où je dois vivre, sous peine de ne vivre plus; la source où s'alimente le cours de mon être, et sans laquelle il se tarit, m'en voir dépossédé, ou ne pouvoir la garder que comme une citerne où d'impurs reptiles s'accouplent et multiplient! Pâlis à cette idée, ô Résignation, céleste enfant aux lèvres roses, et que ton visage devienne hideux comme l'enfer.

DESDÉMONA. J'espère que mon noble seigneur m'estime pure.

OTHELLO. Oh! oui, comme ces mouches qu'engendre la corruption. O fleur charmante qui exhales un parfum si doux ; toi qu'on ne peut approcher sans que le cœur éprouve un sentiment de volupté si vif qu'il va jusqu'à la douleur, — plût à Dieu que tu ne fusses jamais née!

DESDÉMONA. Hélas ! quel crime ai-je commis sans le savoir ?



OTHELLO. O exquis chef-d'œuvre de la nature !

(Acte V, scène II, page 132.)

OTHELLO. Ce papier d'éblouissante blancheur, ce livre saint, ont-ils été faits pour qu'on écrivît dessus *prostituée!* Ce que tu as commis? commis! — O femme perdue! je ferais de mes joues des forges qui brûleraient la modestie au point de n'en laisser que des cendres, si je disais tes actes. — Ce que tu as commis! le ciel s'en indigne; la lune s'en voile la face; le vent lui-même, dont l'haleine libertine caresse tout ce qu'elle rencontre, rentre épouvanté dans les entrailles de la terre, pour n'en point entendre le récit : — Ce que tu as commis? femme impudique!

DESDÉMONA. Au nom du ciel, vous me faites injure.

OTHELLO. N'es-tu pas une impudique?

DESDÉMONA. Non, aussi vrai que je suis chrétienne. Si conserver ce vase pour mon seigneur, pur de tout contact illégitime, — c'est n'être pas impudique, je ne le suis pas.

OTHELLO. Quoi! tu n'es pas une prostituée?

DESDÉMONA. Non, sur le salut de mon âme.

OTHELLO. Est-il possible?

DESDÉMONA. O ciel! ayez pitié de nous!

OTHELLO. En ce cas, je vous demande pardon; je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise qui a épousé Othello. —

Rentre ÉMILIE.

OTHELLO, *continuant, à Émilie.* Vous, madame, qui remplissez des fonctions opposées à celles de saint Pierre, et qui gardez la porte de l'enfer, c'est à vous que je parle, à vous-même, à vous! nous avons terminé; voilà de l'argent pour vos peines; tournez la clef, je vous prie, et gardez-nous le secret. *(Il sort.)*

ÉMILIE. Hélas! quelles idées s'est-il donc mises en tête? — *(A Desdémona.)* Comment vous trouvez-vous, madame? comment vous trouvez-vous, ma chère maîtresse?

DESDÉMONA. En vérité, à moitié assoupie.

ÉMILIE. Madame, qu'a donc mon seigneur?

DESDÉMONA. Qui est ton seigneur?

ÉMILIE. Celui qui est le vôtre, madame.

DESDÉMONA. Je n'en ai point : ne me parle pas, Émilie; je ne puis pas pleurer, et pourtant je ne saurais répondre que par des larmes. Écoute; ce soir, tu mettras à mon lit le drap nuptial, — ne l'oublie pas; — va chercher ton mari.

ÉMILIE. Voilà bien du changement, j'espère. (*Elle sort.*)

DESDÉMONA. J'ai mérité qu'il me traitât ainsi; oui, je l'ai mérité. Qu'ai-je donc fait, et que peut-il reprendre dans toute ma conduite?

Rentre ÉMILIE avec IAGO.

IAGO. Quelles sont vos volontés, madame? qu'avez-vous?

DESDÉMONA. Je ne le saurais dire; ceux qui instruisent les enfants s'y prennent avec douceur, et ne leur imposent que des tâches légères. Il aurait pu en user de même avec moi en me grondant; car, en vérité, je suis un enfant quand on me gronde.

IAGO. Qu'y a-t-il donc, madame?

ÉMILIE. Hélas! Iago, le général l'a traitée d'une manière si infâme, lui a prodigué des épithètes si cruelles et si dures, qu'une âme honnête ne le saurait supporter.

DESDÉMONA. Ai-je mérité ce nom, Iago?

IAGO. Quel nom, madame?

DESDÉMONA. Celui qu'elle disait que mon seigneur m'a donné?

ÉMILIE. Il l'a appelée prostituée; un mendiant ivre n'en aurait pas dit autant à sa ribaude.

IAGO. Pourquoi en a-t-il agi ainsi?

DESDÉMONA. Je l'ignore; ce dont je suis certaine, c'est que je ne suis pas ce qu'il dit.

IAGO. Ne pleurez pas, ne pleurez pas. O funeste jour!

ÉMILIE. N'a-t-elle donc refusé tant de partis brillants; n'a-t-elle donc tout quitté, père, patrie, amis, que pour se voir traitée de prostituée? Cela n'est-il pas bien fait pour arracher des larmes?

DESDÉMONA. Tel est mon malheureux sort.

IAGO. Que le ciel l'en punisse! d'où lui vient cette soudaine frénésie?

DESDÉMONA. Hélas! Dieu le sait.

ÉMILIE. Que je sois pendue, si quelque fourbe consommé, quelque intrigant et mielleux scélérat, quelque misérable chien couchant, dans l'espoir d'obtenir quelque emploi, n'a pas ourdi cette calomnie; je veux être pendue si cela n'est pas.

IAGO. Allons donc, il n'existe point d'homme pareil; c'est impossible.

DESDÉMONA. S'il en est un, que Dieu lui pardonne.

ÉMILIE. Qu'une potence lui pardonne, et que l'enfer ronge ses os! Pourquoi l'appelle-t-il prostituée? qui a eu des rapports avec elle? en quel lieu? dans quel moment? quelles apparences? quelles probabilités? Le Maure est abusé par quelque exécrable coquin, quelque vaurien fieffé, quelque misérable! — O ciel! que ne démasques-tu de tels êtres! que ne mets-tu un fouet dans toute main honnête, pour flageller à nu le scélérat, d'un bout du monde à l'autre, d'Orient en Occident!

IAGO. Parlez plus bas.

ÉMILIE. Honte sur lui! c'était un fourbe de la même trempe qui vous avait mis l'esprit à l'envers, et vous avait fait soupçonner quelque intrigue entre le Maure et moi.

IAGO. Allez, vous êtes folle.

DESDÉMONA. O honnête Iago, que dois-je faire pour reconquérir l'affection de mon seigneur? Ami, allez le trouver. Par la lumière du ciel, j'ignore en quoi j'ai pu lui déplaire. Je le déclare ici à genoux; — si jamais j'ai volontairement offensé sa tendresse, par pensée, par parole ou par action; si jamais un autre objet que lui a charmé mes yeux, mes oreilles, ou tout autre de mes sens; s'il n'est pas vrai que je l'aime encore, que je l'ai toujours aimé, que je l'aimerai toujours tendrement, dût-il par un divorce me repousser loin de lui, et me laisser dans l'indigence, que tout espoir me soit à jamais refusé! La dureté peut beaucoup, et la sienne peut m'arracher la vie, mais ne saurait jamais altérer mon amour. J'abhorre ce nom de prostituée; le mot seul me fait mal à prononcer; quant à mériter ce titre par ma conduite, les trésors du monde entier ne m'y feraient pas consentir.

IAGO. Calmez-vous, je vous en conjure; ce n'est qu'un moment d'humeur; les affaires de l'état l'aigrissent, et c'est à vous qu'il s'en prend.

DESDÉMONA. Si c'était là la véritable cause! —

IAGO. Il n'y en a pas d'autre, croyez-moi. (*On entend le bruit de la trompette.*)

IAGO, *continuant.* Écoutez! C'est le signal du souper: les nobles envoyés de Venise vous attendent; allez-y et ne pleurez pas. tout ira bien. (*Desdémona et Émilie sortent.*)

Entre RODRIGUE.

IAGO, *continuant.* Eh bien, Rodrigue?

RODRIGUE. Je ne trouve pas que vous en agissiez loyalement avec moi.

IAGO. Quelle preuve avez-vous du contraire?

RODRIGUE. Chaque jour, Iago, vous m'amusez par quelque nouveau prétexte, et je crois m'apercevoir que loin de me fournir la moindre occasion d'espoir, vous éloignez de moi tous les moyens de succès. Je ne prétends pas l'endurer plus longtemps, et je ne sais même pas si je dois digérer en [illegible] ce que j'ai déjà eu la sottise de souffrir.

IAGO. Voulez-vous m'écouter, Rodrigue?

RODRIGUE. Je ne vous ai déjà que trop écouté; car vos paroles et vos actions diffèrent essentiellement.

IAGO. Vous m'accusez injustement.

RODRIGUE. Je ne dis rien que de vrai; j'ai épuisé toutes mes [illegible]. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les offrir à [illegible] auraient suffi pour séduire une [illegible]; vous m'avez dit qu'elle les avait acceptés, et vous m'avez fait espérer en retour un favorable accueil; mais je ne vois pas que cela se réalise.

IAGO. Fort bien; allez, allez, fort bien!

RODRIGUE. *Fort bien! allez!* [illegible] ne peut plus aller, et ce n'est pas fort bien; je trouve cela [illegible], et je commence à croire que vous m'avez pris pour votre dupe.

IAGO. Fort bien.

RODRIGUE. [illegible]

IAGO. Avez-vous fini de dire?

RODRIGUE. Oui, je n'ai rien dit que je n'aie l'intention formelle d'exécuter.

IAGO. A la bonne heure; je vois maintenant que vous avez du cœur: à dater de ce moment, j'ai de vous meilleure opinion que jamais. Donnez-moi votre main, Rodrigue; vous avez eu raison de vous fâcher contre moi; toutefois je vous assure que j'ai agi on ne peut plus loyalement dans cette affaire.

RODRIGUE. Il n'y a guère paru.

IAGO. Je conviens qu'il n'y a guère paru, et vos soupçons ne sont dénués ni de raison ni de jugement. Mais, Rodrigue, si vous avez effectivement ce que je suis plus que jamais disposé à voir en vous, — je veux dire de la résolution, du courage et de la valeur, — donnez-en la preuve cette nuit: si la nuit prochaine vous n'obtenez pas les faveurs de Desdémona, ôtez-moi la vie en traître, et faites-moi souffrir mille tortures.

RODRIGUE. Voyons, de quoi s'agit-il? la chose est-elle dans les limites de la raison et du possible?

IAGO. Sachez qu'il est arrivé de Venise des ordres exprès, et que Cassio prend la place d'Othello.

RODRIGUE. Est-il vrai? En ce cas, Othello et Desdémona retournent à Venise?

IAGO. Oh non! il se retire en Mauritanie, et emmène avec lui la belle Desdémona, à moins que son séjour ici ne soit prolongé par des motifs dont le plus déterminant serait l'éloignement de Cassio.

RODRIGUE. Qu'entendez-vous par son éloignement?

IAGO. Par exemple, si on le mettait, en lui cassant la tête, dans l'impossibilité d'occuper la place d'Othello.

RODRIGUE. Et c'est là ce que vous voulez que je fasse?

IAGO. Oui, sans doute, si vous osez vous rendre service et justice tout ensemble. Il soupe ce soir avec une courtisane, et je dois aller le rejoindre. — Il ignore encore sa brillante promotion. Si vous voulez vous mettre en embuscade lorsqu'il sortira (je ferai en sorte que ce soit entre minuit et une heure), vous prendrez le moment favorable pour l'attaquer; je serai là tout près pour vous soutenir, et nous l'expédierons à nous deux. Allons, ne restez pas là tout ébahi, mais venez avec moi; je vous prouverai clairement la nécessité de sa mort, et vous reconnaîtrez vous-même que c'est pour vous un devoir de lui ôter la vie. L'heure du souper se passe, la nuit s'écoule: à l'œuvre!

RODRIGUE. J'aurais encore besoin de quelques éclaircissements à cet égard.

IAGO. Je vous les donnerai. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le château.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA, ÉMILIE, et leur suite.

LODOVICO. Je vous en conjure, seigneur, n'allez pas plus loin.

OTHELLO. Pardonnez-moi, la marche me fera du bien.

LODOVICO. Bonne nuit, madame; je vous présente mes humbles remercîments.

DESDÉMONA. Vous êtes le bienvenu, seigneur.

OTHELLO. Venez-vous, seigneur? — O Desdémona! —

DESDÉMONA. Seigneur?

OTHELLO. Allez à l'instant vous mettre au lit, je reviens tout à l'heure: congédiez votre suivante; n'y manquez pas.

DESDÉMONA. Je le ferai, seigneur. (*Othello, Lodovico et leur suite sortent.*)

ÉMILIE. Où en êtes-vous ensemble? je lui trouve un air plus bienveillant.

DESDÉMONA. Il m'a dit qu'il allait revenir sur-le-champ et m'a ordonné de me mettre au lit. Il m'a dit de te congédier.

ÉMILIE. Me congédier!

DESDÉMONA. C'est son ordre: ainsi, ma bonne Émilie, donne-moi mes vêtements de nuit, et adieu: n'allons pas [illegible] lui déplaire.

ÉMILIE. Je souhaiterais que vous ne l'eussiez jamais vu.

DESDÉMONA. Je pense différemment; je l'aime à tel point qu'il n'est pas jusqu'à sa rudesse, ses brusqueries et sa [illegible] humeur, — dégrafe-moi, je te prie, — qui n'aient le don de me plaire.

ÉMILIE. J'ai mis à votre lit les draps dont vous m'avez parlé.

DESDÉMONA. N'importe. — Mon bon père! que nos cœurs sont aveugles et faibles! Si je meurs avant toi, je te recommande de me donner l'un de ces draps pour linceul.

ÉMILIE. Allons, allons, laissez là ce babil.

DESDÉMONA. Ma mère avait à son service une femme nommée Barbara; elle était éprise d'amour; celui qu'elle aimait devint inconstant et l'abandonna : elle avait coutume de chanter la chanson du saule; c'était une ballade bien vieille, mais qui exprimait bien sa situation, et elle mourut en la chantant : ce soir, cette chanson me revient continuellement à la pensée, et il me prend malgré moi envie de pencher ma tête de côté, comme la pauvre Barbara, et de chanter sa chanson comme elle la chantait elle-même. Dépêche-toi, je te prie.

ÉMILIE. Voulez-vous que j'aille chercher votre robe de nuit?

DESDÉMONA. Non; dégrafe-moi ici. — Ce Lodovico est un homme agréable.

ÉMILIE. Un très-bel homme.

DESDÉMONA. Et il s'énonce bien.

ÉMILIE. Je connais à Venise une dame qui aurait fait pieds nus le pèlerinage de la Palestine pour un seul contact de sa lèvre inférieure.

DESDÉMONA, *chante*.

I.

Au pied d'un saule assise, en sa douleur,
Elle pleurait sa faute et son injure,
Tête penchée, une main sur son cœur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

II.

A ses soupirs mêlant son bruit si doux,
L'humble ruisseau tempérait son murmure;
Ses pleurs amers arrosaient les cailloux.

Va serrer tout cela.

Chantez le saule et sa douce verdure.

Va-t'en, je t'en prie; il va rentrer à l'instant.

Mon cœur approuve et chérit ses rigueurs; —

Non, ce n'est pas ce couplet-là qui suit.

III.

Fais comme moi, m'a-t-il dit sans détour,
Quand ma tendresse accusait son parjure.
J'aime à changer; sois volage à ton tour.
Chantez le saule et sa douce verdure.

A présent, retire-toi; bonne nuit. Les yeux me démangent; cela n'annonce-t-il pas des larmes?

ÉMILIE. Ni larmes ni autre chose.

DESDÉMONA. Je l'ai entendu dire. — Oh! ces hommes, ces hommes! — Dis-moi, Émilie : crois-tu, en conscience, qu'il y ait des femmes qui trompent leur mari d'une manière aussi scandaleuse?

ÉMILIE. Il y en a, sans nul doute.

DESDÉMONA. Voudrais-tu pour l'univers entier commettre un tel forfait?

ÉMILIE. Et vous, ne le commettriez-vous pas?

DESDÉMONA. Non, par la lumière du ciel!

ÉMILIE. Ni moi non plus, par la lumière du ciel; je préférerais le commettre dans l'ombre.

DESDÉMONA. Tu le commettrais donc au prix de l'univers entier?

ÉMILIE. C'est bien vaste, l'univers; c'est un bien grand prix pour une si petite faute.

DESDÉMONA. En vérité, je pense que tu n'en ferais rien.

ÉMILIE. En vérité, je pense que je le ferais, pour le défaire après l'avoir fait. Certes, je ne ferais point pareille chose pour une bague, ni pour des [illegible] de dentelles, ni pour des robes, des jupes, des bonnets, ni pour quelque parure que ce soit, mais pour l'univers entier! je n'hésiterais pas. — Et qui ne consentirait à tromper son mari pour faire de lui un monarque? A ce prix, je braverais le purgatoire.

DESDÉMONA. Pour moi, au prix du monde entier, je n'y consentirais pas.

ÉMILIE. Après tout, ce n'est qu'une faute renfermée dans les limites du monde; or, le monde vous appartenant en retour, c'est un délit commis dans vos propres domaines, et qu'il vous est facile de réparer.

DESDÉMONA. Je ne puis croire qu'il existe de telles femmes.

ÉMILIE. Il en existe une douzaine, et plus encore, et autant qu'en pourrait contenir l'univers qui servirait d'enjeu; mais, j'en ai la conviction, si les femmes succombent, c'est la faute des maris; s'il leur arrive, par exemple, de manquer à leurs devoirs, et de porter dans les bras d'une étrangère le tribut qu'ils nous doivent; ou de donner carrière à leur jalousie, en nous imposant des entraves; ou de nous frapper, ou de réduire par dépit nos dépenses personnelles; eh bien! croit-on que nous soyons sans fiel? Si nous avons des attraits, il y a aussi dans nos cœurs place pour la vengeance. Que les maris sachent bien que les femmes ont comme eux le sentiment des injures : elles voient et sentent, et leur palais, tout comme celui de leur mari, sait distinguer ce qui est doux de ce qui est aigre. Que font-ils quand ils nous changent pour d'autres? Ont-ils en vue le plaisir? je le pense. Est-ce la passion qui les guide? je le crois. Est-ce la fragilité qui les égare? sans nul doute. Et nous, n'avons-nous pas des affections, l'amour du plaisir? Ne sommes-nous pas fragiles comme eux? Qu'ils en agissent donc bien avec nous : sinon, qu'ils sachent qu'en péchant c'est sur eux que nous prenons exemple.

DESDÉMONA. Bonsoir, bonsoir; le ciel m'envoie cette affliction, non pour faire sortir le mal du mal, mais pour me servir d'épreuve et d'instruction. (*Elles sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une rue.

Arrivent IAGO et RODRIGUE.

IAGO. Cachez-vous derrière l'angle de ce mur; il ne tardera pas à venir. Tenez votre bonne rapière nue, et plongez-la-lui dans le sein; soyez alerte; ne craignez rien; je serai là pour vous soutenir. Nous jouons le tout pour le tout; songez-y, et affermissez-vous dans votre résolution.

RODRIGUE. Ne vous éloignez pas trop; je puis manquer mon coup.

IAGO. Je serai là, tout près de vous; du courage, et tirez votre épée. (*Il s'éloigne à quelque distance.*)

RODRIGUE. Je ne me sens que médiocrement porté à cette action; et toutefois il m'a donné des raisons concluantes. — Après tout, ce n'est qu'un homme de moins. — Allons, dégaînons; il est mort! (*Il va prendre son poste.*)

IAGO. J'ai stimulé ce jeune écervelé jusqu'au vif, et voilà sa colère montée. Que ce soit lui qui tue Cassio, ou Cassio qui le tue, ou qu'ils se tuent mutuellement, je trouverai mon profit dans toutes les hypothèses. Si Rodrigue survit, il m'oblige à lui restituer tout l'or et tous les bijoux que je lui ai soutirés sous prétexte d'en faire cadeau à Desdémona : cela ne doit pas être. Si Cassio en réchappe, il y a dans sa vie de chaque jour une beauté qui me rend singulièrement laid : d'ailleurs le Maure peut nous mettre en présence. C'est là qu'est pour moi le vrai péril! Non, il faut qu'il meure. — Mais chut! je l'entends venir!

Arrive CASSIO.

RODRIGUE. Je reconnais son pas; c'est lui. — Scélérat, meurs! (*Il s'élance de son poste, et porte un coup d'épée à Cassio.*)

CASSIO. Ce coup eût pu m'être fatal, si ma cotte de mailles n'avait été meilleure que tu ne pensais : je vais éprouver la tienne. (*Il met l'épée à la main et blesse Rodrigue.*)

RODRIGUE. Oh! je suis mort! (*Il tombe. Iago s'élance de sa cachette, frappe Cassio par derrière, le blesse à la jambe et s'enfuit.*)

CASSIO. Je suis estropié pour la vie. — Au secours! à l'assassin! (*Il tombe.*)

Arrive OTHELLO, qui s'arrête à quelque distance.

OTHELLO. La voix de Cassio! — Iago m'a tenu parole.

RODRIGUE. O scélérat que je suis!

OTHELLO. Oui, c'est vrai.

CASSIO. Au secours! de la lumière! un chirurgien!

OTHELLO. C'est bien lui! — O brave Iago! cœur honnête et loyal! Comme tu ressens noblement les injures de ton ami! Tu m'apprends mon devoir. — Mignonne, ton bien-aimé est étendu sans vie, et toi, ton heure approche. —

Prostituée, j'arrive : tes charmes, tes yeux sont effacés de mon cœur : ton lit, que le crime a souillé, sera taché du sang de la criminelle. (*Othello s'éloigne.*)

Arrivent LODOVICO et GRATIANO, qui s'arrêtent à quelque distance.

CASSIO. Eh quoi! point de garde! Personne ne passe! à l'assassin! à l'assassin!

GRATIANO. Il est arrivé quelque malheur; ces cris ont un caractère bien sinistre.

CASSIO. Au secours!

LODOVICO. Écoutons!

RODRIGUE. Misérable coquin!

LODOVICO. Deux ou trois voix qui gémissent! — La nuit est obscure; c'est peut-être un piége; il serait imprudent de nous avancer seuls vers ces cris. Attendons du renfort.

RODRIGUE. Personne ne vient? Je vais donc saigner jusqu'à ce que mort s'ensuive?

Arrive IAGO, tenant à la main un flambeau.

LODOVICO. Écoutons!

GRATIANO. Voici quelqu'un qui vient à demi vêtu, avec un flambeau et des armes.

IAGO. Qui est là? quel est celui qui crie à l'assassin?

LODOVICO. Nous l'ignorons.

IAGO. N'avez-vous pas entendu crier?

CASSIO. Ici, ici! au nom du ciel, secourez-moi!

IAGO. Qu'est-il arrivé?

GRATIANO, *à Lodovico.* C'est l'enseigne d'Othello, si je ne me trompe.

LODOVICO. C'est lui en effet; un bien brave soldat!

IAGO. Qui êtes-vous, vous autres, qui jetez ces cris déchirants?

CASSIO. Iago! je suis perdu, assassiné par des scélérats; secourez-moi.

IAGO. Quoi! c'est vous, lieutenant? Quels sont les misérables qui ont fait ce coup?

CASSIO. A quelques pas, je pense, vous en trouverez un qui est hors d'état de s'enfuir.

IAGO. O perfides scélérats! où êtes-vous! — (*A Lodovico et Gratiano.*) Approchez et prêtez-moi main-forte.

RODRIGUE. Oh! secourez-moi!

CASSIO. Celui-là en était.

IAGO. O misérable assassin! ô scélérat! (*Iago poignarde Rodrigue.*)

RODRIGUE. O infernal Iago! ô monstre inhumain! — Oh! oh! oh!

IAGO. Assassiner les gens dans les ténèbres! — Où sont-ils, ces brigands sanguinaires? — Quel silence dans cette ville! — Au meurtre! au meurtre! — Qui êtes-vous, vous autres? amis ou ennemis?

LODOVICO. Selon la manière dont vous nous verrez agir, jugez-nous.

IAGO. Le seigneur Lodovico!

LODOVICO. Lui-même.

IAGO. Je vous demande pardon : Cassio est ici gisant, blessé par des bandits.

GRATIANO. Cassio!

IAGO. Comment vous trouvez-vous, camarade?

CASSIO. Ma jambe est coupée en deux.

IAGO. Dieu veuille qu'il n'en soit rien! — Éclairez-moi, messieurs; je vais bander la plaie avec ma chemise.

Arrive BIANCA.

BIANCA. Qu'y a-t-il? hélas! d'où provenaient ces cris?

IAGO. D'où provenaient ces cris!

BIANCA. O mon cher Cassio! mon bien-aimé Cassio! O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO. O insigne prostituée! — Cassio, soupçonnez-vous qui peuvent être ceux qui vous ont ainsi mutilé?

CASSIO. Non.

GRATIANO, *à Cassio.* Je suis désolé de vous voir en cet état. J'ai été vous chercher à votre logement.

IAGO. Prêtez-moi une jarretière; bien! comme cela. — Oh! si nous avions un brancard pour le transporter doucement!

BIANCA. Hélas! il perd connaissance! — O Cassio! Cassio!

IAGO. Messieurs, je soupçonne cette malheureuse de ne pas être étrangère à cet attentat. — Un peu de patience, mon cher Cassio. — Venez, venez, éclairez-moi. — (*S'approchant de Rodrigue.*) Voyons si [illegible] Eh quoi! mon ami? mon cher compatriote Rodrigue? — Non! Oui! il n'est que trop vrai. O ciel! Rodrigue!

GRATIANO. Quoi? Rodrigue de Venise?

IAGO. Lui-même, seigneur; le connaissiez-vous?

GRATIANO. Si je le connaissais! certainement.

IAGO. Le seigneur Gratiano? Je vous demande mille pardons. Si je n'ai point fait attention à vous, ces scènes sanglantes doivent me servir d'excuse.

GRATIANO. Je suis charmé de vous voir.

IAGO. Comment vous trouvez-vous, Cassio? — Holà! un brancard! un brancard!

GRATIANO. Rodrigue!

IAGO. Lui, lui; c'est lui! — (*On apporte un brancard.*) Oh! voilà qui est bien; voici le brancard. (*Aux porteurs.*) Que quelques-uns de vous, mes braves, le transportent avec précaution; moi, je vais chercher le chirurgien du général. — (*A Bianca.*) Quant à vous, ma belle, on n'a pas besoin de vous. — Celui qui est là gisant, Cassio, était mon ami intime. (*A Cassio.*) Quel sujet de mésintelligence y avait-il donc entre vous?

CASSIO. Aucun; je ne le connaissais même pas.

IAGO, *à Bianca.* Eh quoi! vous pâlissez? — (*Aux porteurs.*) Oh! emportez-le; le grand air lui ferait mal. (*On emporte Cassio et Rodrigue.*)

IAGO, *à Lodovico et Gratiano.* Restez, seigneurs. (*A Bianca.*) Vous pâlissez, ma belle! — Remarquez-vous l'égarement de ses yeux? — Vous avez beau ouvrir de grands yeux, nous en saurons bientôt davantage. — Regardez-la bien, je vous en prie, regardez-la; voyez-vous, seigneurs? La conscience coupable parlera toujours, quand même le genre humain aurait perdu l'usage de la parole.

Entre ÉMILIE.

ÉMILIE. Qu'y a-t-il donc, Iago? qu'y a-t-il?

IAGO. Cassio vient d'être attaqué ici, dans les ténèbres, par Rodrigue et des bandits qui se sont enfuis; il est presque sans vie, et Rodrigue est mort.

ÉMILIE. Hélas! ce bon Cassio, un si excellent homme!

IAGO. Voilà les fruits de la paillardise. — Émilie, allez, je vous prie, savoir de Cassio où il a soupé ce soir. — (*A Bianca.*) Ah! est-ce que cela vous fait frissonner?

BIANCA. Il a soupé chez moi; mais je ne frissonne pas pour cela.

IAGO. Ah! il a soupé chez vous! Je vous ordonne de me suivre.

ÉMILIE. Honte sur toi, prostituée!

BIANCA. Je ne suis point une prostituée, mais une femme tout aussi honnête que vous qui m'injuriez.

ÉMILIE. Que moi? va-t'en; honte sur toi!

IAGO. Seigneurs, allons voir panser le pauvre Cassio. — Venez, ma belle; nous vous ferons défiler un autre chapelet. — Émilie, courez à la citadelle, et dites au général et à sa femme ce qui est arrivé. — Allez toujours, seigneurs, je vous suis. — (*A part.*) Cette nuit couronne tous mes vœux ou consomme ma ruine. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher. Desdémona est au lit et dort. Une lampe est allumée.

Entre OTHELLO.

OTHELLO. Voilà la cause, voilà la cause, ô mon âme! — Je ne la nommerai pas devant vous, chastes étoiles! — voilà la cause. — Toutefois je ne veux pas verser son sang, ni déchirer cette peau plus blanche que la neige, lisse comme l'albâtre des tombeaux. (*Il dépose son épée.*) Néanmoins il faut qu'elle meure; sans quoi, elle en trahirait d'autres. (*Montrant la lampe.*) Éteignons d'abord cette lumière; (*montrant Desdémona*) j'éteindrai ensuite celle-ci. Si je t'éteins, ministre de flamme, et qu'après je me repente, je puis te rendre ta clarté première : — mais la tienne une fois éteinte, ô exquis chef-d'œuvre de la nature! où est le Prométhée dont le feu céleste pourra la rallumer? Rose, quand je t'aurai cueillie, je ne pourrai te rendre ta sève vitale, et tu devras te flétrir. — Que je respire une fois encore ton parfum sur la tige. — (*Il lui donne un baiser.*) O haleine embaumée, qui persuaderait presque à la justice de briser son glaive! — Encore un baiser; encore celui-ci. — Sois ainsi quand tu seras morte, et je te tuerai, et après cela je t'aimerai : — encore un, et que ce soit le dernier; jamais objet si doux ne fut aussi fatal. Force m'est de pleu-

rer; mais ce sont des pleurs cruels. C'est une douleur céleste que la mienne; elle frappe ce qu'elle aime. — Elle s'éveille. —

DESDEMONA. Qui est là? est-ce vous, Othello?

OTHELLO. Oui, Desdémona.

DESDÉMONA. Voulez-vous vous mettre au lit, mon seigneur?

OTHELLO. Avez-vous prié ce soir, Desdémona?

DESDÉMONA. Oui, mon seigneur.

OTHELLO. Si vous vous rappelez quelque faute dont le ciel ne vous ait point encore accordé le pardon, hâtez-vous de le lui demander.

DESDÉMONA. Hélas! mon seigneur, que voulez-vous dire par là?

OTHELLO. Faites, et dépêchez-vous; je me promènerai en attendant : je ne veux pas vous tuer avant que vous soyez préparée ; non, — m'en préserve le ciel ! — je ne veux pas tuer votre âme.

DESDÉMONA. Vous parlez de tuer?

OTHELLO. Oui, j'en parle.

DESDÉMONA. Alors, que le ciel ait pitié de moi !

OTHELLO. Je réponds *amen* de tout mon cœur!

DESDEMONA. S'il en est ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO. Hum !

DESDEMONA. Et pourtant je vous redoute ; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi dans leur orbite ; je ne sais pas pourquoi j'ai peur, puisque je ne me connais pas de crime ; et pourtant je sens que je crains.

OTHELLO. Pense à tes péchés.

DESDÉMONA. Ils consistent dans l'amour que j'ai pour vous.

OTHELLO. Et c'est pour cela que tu vas mourir.

DESDEMONA. C'est une mort contre nature que celle qui tue pour avoir aimé. Hélas! pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre inférieure? quelque passion sanguinaire agite tout votre être : ce sont de sinistres présages; et cependant j'espère, oh! j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO. Silence, et ne fais pas de bruit.

DESDEMONA. J'obéis ; que me reprochez-vous?

OTHELLO. Ce mouchoir auquel j'attachais tant de prix, et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDEMONA. Non, sur ma vie et sur mon âme ; faites venir cet homme et interrogez-le.

OTHELLO. Chère âme, prends-y garde ; ne va pas te parjurer ; tu es sur ton lit de mort.

DESDEMONA. Oui ; mais je ne dois pas mourir encore.

OTHELLO. Tout à l'heure ; confesse donc franchement ton crime ; car c'est en vain que tu voudrais nier chaque fait avec serment ; tu ne détruirais pas l'énergique conviction qui m'oppresse. Il faut mourir.

DESDEMONA. Alors, que le Seigneur ait pitié de moi !

OTHELLO. Je dis *amen*.

DESDEMONA. Et vous aussi, ayez pitié de moi ! — Je ne vous ai jamais offensé de ma vie ; je n'ai jamais eu pour Cassio d'autres sentiments que ceux que le devoir permet et que le ciel autorise ! je ne lui ai jamais donné aucun gage.

OTHELLO. Par le ciel, j'ai vu le mouchoir dans sa main. O femme parjure ! tu rends mon cœur de marbre, et tu m'obliges à voir un meurtre dans ce qui, à mes yeux, était un sacrifice : j'ai vu le mouchoir.

DESDEMONA. Il l'aura donc trouvé ; je ne le lui ai pas donné. — Envoyez-le chercher, et qu'il avoue la vérité.

OTHELLO. Il a avoué.

DESDEMONA. Quoi, mon seigneur?

OTHELLO. Qu'il t'a — possédée.

DESDEMONA. Que j'ai été coupable?

OTHELLO. Oui.

DESDEMONA. Il ne le dira pas.

OTHELLO. Non, l'honnête Iago y a mis bon ordre ; sa bouche est close.

DESDEMONA. Mes craintes me révèlent. — Quoi ! il est mort?

OTHELLO. Quand il aurait eu autant de vies que de cheveux sur la tête, ce n'eût pas été trop pour mon immense vengeance.

DESDEMONA. Hélas ! on l'a sacrifié, et je suis perdue.

OTHELLO. Comment, prostituée, tu le pleures à ma face?

DESDEMONA. Oh ! bannissez-moi loin de vous, mon seigneur, mais ne me tuez pas.

OTHELLO. A bas, prostituée !

DESDEMONA. Tuez-moi demain ; laissez-moi vivre cette nuit.

OTHELLO. Non ; si tu bouges, —

DESDÉMONA. Seulement une demi-heure.

OTHELLO. Mon parti est pris ; point de délais.

DESDEMONA. Seulement le temps de dire une prière.

OTHELLO. Il est trop tard. (*Il l'étouffe en lui jetant sur le visage un oreiller qu'il presse avec une fureur convulsive.*)

ÉMILIE, *du dehors*. Mon seigneur, mon seigneur ! Holà ! mon seigneur, mon seigneur !

OTHELLO. Quel est ce bruit? — Elle n'est pas morte ! pas tout à fait morte encore? Soyons miséricordieux dans notre cruauté ; je ne veux pas laisser prolonger tes souffrances, — Tiens, tiens ! (*Il presse de nouveau l'oreiller sur le visage de Desdémona.*)

EMILIE, *du dehors*. Holà ! mon seigneur ! mon seigneur !

OTHELLO. Qui est là?

ÉMILIE, *du dehors*. O mon bon seigneur, je voudrais vous dire un mot.

OTHELLO. Oui. — C'est Emilie ; — tout à l'heure. — Elle est morte. — Il est probable qu'elle vient annoncer la mort de Cassio ; le bruit a été grand. — Ah ! sans mouvement, immobile comme la tombe ! — Lui ouvrirai-je? ferai-je bien? — Il me semble qu'elle remue encore. — Non. — Quel parti prendre? Si elle vient, elle voudra sûrement parler à ma femme. — Ma femme ! ma femme ! quelle femme? — Je n'ai point de femme : ô pensée insupportable ! torture accablante ! Il me semble qu'il devrait y avoir maintenant une vaste éclipse du soleil et de la lune, et que la terre devrait s'entr'ouvrir épouvantée de ce spectacle étrange.

ÉMILIE, *du dehors*. Je vous en supplie, mon bon seigneur, permettez que je vous parle.

OTHELLO. Oh ! je t'avais oubliée : oh ! entre, Emilie ; — doucement ; — tout à l'heure ; — tirons ce rideau. — Où es-tu? Que me veux-tu maintenant? (*Il ouvre la porte.*)

Entre ÉMILIE.

EMILIE. Oh ! mon seigneur, un meurtre affreux vient d'être commis.

OTHELLO. Quoi ! maintenant?

EMILIE. A l'instant même, seigneur.

OTHELLO. C'est l'influence de la lune ; elle s'est rapprochée de la terre plus que de coutume et trouble la raison des hommes.

ÉMILIE. Mon seigneur, Cassio a tué un jeune Vénitien, nommé — Rodrigue.

OTHELLO. Rodrigue tué ! et Cassio aussi?

ÉMILIE. Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO. Cassio n'est pas tué? En ce cas, le meurtre est trompé dans son attente, et la douce vengeance devient amère.

DESDÉMONA. Oh ! injustement, injustement assassinée !

ÉMILIE. Qu'entends-je? Quel est ce gémissement?

OTHELLO. Ce gémissement?

ÉMILIE. O mon Dieu ! c'est la voix de ma maîtresse ! — Au secours ! au secours ! au secours ! — O madame ! parlez encore ! chère Desdémona ! chère maîtresse, parlez !

DESDEMONA. Je meurs innocente.

EMILIE. Oh ! qui a commis ce forfait?

DESDEMONA. Personne ; moi-même ; adieu : recommande-moi à mon seigneur bien-aimé ; oh ! adieu. (*Elle meurt.*)

OTHELLO. Comment aurait-elle été assassinée?

EMILIE. Hélas ! qui peut le savoir?

OTHELLO. Tu l'as entendue dire que ce n'était pas moi.

EMILIE. Elle l'a dit, et je dois croire qu'elle a dit vrai.

OTHELLO. Elle est allée brûler en enfer, la menteuse qu'elle est ; c'est moi qui l'ai tuée.

EMILIE. Elle n'en est que plus angélique, et vous que plus abominable.

OTHELLO. Elle était entrée dans la voie du vice ; c'était une prostituée.

EMILIE. Vous la calomniez, démon que vous êtes.

OTHELLO. Elle était perfide comme l'onde.

EMILIE. Il faut que vous soyez aveugle et violent comme le feu pour oser dire qu'elle était perfide. Oh ! elle était d'une vertu céleste.

OTHELLO. Cassio l'a possédée ; demande plutôt à ton mari.

Oh! je mériterais d'être plongé dans les plus profonds abîmes de l'enfer, si je m'étais porté sans de justes motifs à cette extrémité : ton mari a tout vu.

ÉMILIE. Mon mari?

OTHELLO. Ton mari.

ÉMILIE. Il a su qu'elle était infidèle à ses devoirs d'épouse?

OTHELLO. Oui, avec Cassio. Ah! si elle m'avait été fidèle, quand le ciel aurait créé pour moi un second univers formé d'un seul et pur diamant, je ne l'aurais point échangée contre un pareil don.

ÉMILIE. Mon mari?

OTHELLO. Oui, c'est lui qui m'en a parlé le premier; il est honnête homme, lui, et il abhorre l'infamie qui s'attache aux actions coupables.

ÉMILIE. Mon mari?

OTHELLO. Jusques à quand, femme, faudra-t-il te le répéter? Je dis ton mari.

ÉMILIE. O ma maîtresse! la scélératesse a cruellement abusé l'aveugle faiblesse de l'amour! — Mon mari vous a dit qu'elle était infidèle?

OTHELLO. Oui, femme, ton mari; me comprends-tu? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Iago.

ÉMILIE. S'il l'a dit, puisse son âme perverse pourrir à raison d'un atome par jour! Il en a menti par la gorge; elle n'était que trop éprise de son indigne choix.

OTHELLO. Ah!

ÉMILIE. Fais ce qu'il te plaira; ton acte n'est pas plus digne de l'approbation du ciel que tu n'étais digne d'elle.

OTHELLO. Tu ferais mieux de te taire

ÉMILIE. J'ai la force de souffrir deux fois plus de mal que tu ne saurais m'en infliger. O dupe! ô insensé! plus stupide que la fange! Tu as commis un acte, — je me moque de ton épée; je te ferai connaître, dussé-je perdre vingt vies! — Au secours! au secours! au secours! Le Maure a tué ma maîtresse; au meurtre! au meurtre!

Entrent MONTANO, GRATIANO et IAGO.

MONTANO. Qu'est-il donc arrivé? — Qu'y a-t-il, général?

ÉMILIE. Oh! vous voilà, Iago? Qu'avez-vous donc fait, pour que les meurtriers rejettent sur vous leurs crimes?

GRATIANO. De quoi s'agit-il?

ÉMILIE, *à Iago.* Démens ce scélérat, si tu es homme : il prétend que tu lui as dit que sa femme était infidèle; je sais que cela n'est pas; tu n'as pu te rendre coupable d'une pareille scélératesse : parle, car mon cœur est plein.

IAGO. Je lui ai dit ce que je pensais, et je ne lui ai rien dit dont il n'ait reconnu lui-même l'exactitude et la vérité.

ÉMILIE. Mais lui as-tu dit qu'elle était infidèle?

IAGO. Je le lui ai dit.

ÉMILIE. Tu lui as dit un mensonge, un odieux, un infernal mensonge, sur mon âme, un mensonge, un abominable mensonge. — Elle, coupable avec Cassio? — As-tu dit avec Cassio?

IAGO. Avec Cassio, ma femme; allez, retenez votre langue.

ÉMILIE. Je ne veux pas retenir ma langue; mon devoir est de parler; ma maîtresse est ici gisante, assassinée dans son lit.

TOUS, *avec un mouvement d'horreur.* Oh! le ciel nous en préserve!

ÉMILIE. Et ce sont tes rapports qui ont poussé le meurtrier à commettre son crime.

OTHELLO. Ne [illegible] pas ainsi d'étonnement, seigneurs; ce qu'elle dit est vrai.

GRATIANO. C'est une étrange vérité.

MONTANO. O [illegible]!

ÉMILIE. [illegible] scélératesse! — J'y [illegible]

[illegible]

IAGO. [illegible]

ÉMILIE. [illegible]

OTHELLO, *se penchant avec des sanglots sur le corps de Desdémona.* [illegible]

ÉMILIE. [illegible]

OTHELLO. Oh! elle était coupable! (*Se relevant.*) Oncle, je ne vous avais pas aperçu; votre nièce est ici gisante : oui, ces mains, en effet, ont arrêté le souffle de sa vie; c'est, je le sais, une action hideuse et qui fait horreur

GRATIANO. Pauvre Desdémona, je suis aise que ton père soit mort; ton mariage lui a été mortel, et la douleur toute seule a tranché le fil de ses vieux jours; s'il vivait maintenant, cette vue le rendrait insensé; il maudirait son bon ange, le chasserait loin de lui, et tomberait dans la réprobation.

OTHELLO. C'est un désolant spectacle; mais Iago sait qu'elle s'est, avec Cassio, rendue mille fois coupable d'adultère; Cassio l'a lui-même avoué; elle a récompensé son amour d'un gage, le premier que lui ait donné ma tendresse; je l'ai vu dans sa main; c'était un mouchoir, antique présent que mon père avait donné à ma mère.

ÉMILIE. O ciel! ô puissance céleste!

IAGO. Allons, taisez-vous!

ÉMILIE. Tout se saura, tout se saura; — moi, me taire? non, non, je parlerai, libre comme l'air; quand le ciel, les hommes, les démons élèveraient tous, tous, tous ensemble un cri de réprobation contre moi, je parlerai.

IAGO. Soyez sage, et allez au logis.

ÉMILIE. Je ne veux pas. (*Iago essaye de porter à sa femme un coup d'épée.*)

GRATIANO, *lui retenant le bras.* Quelle honte! lever l'épée sur une femme!

ÉMILIE. O Maure stupide! ce mouchoir dont tu parles, je l'avais trouvé par hasard et l'avais donné à mon mari; car souvent, avec plus d'insistance que n'en méritait un objet si futile, il m'avait suppliée de m'en emparer.

IAGO. Infâme prostituée!

ÉMILIE. Elle l'a donné à Cassio! non, non : c'est moi qui l'ai trouvé et qui l'ai remis à mon époux.

IAGO. Misérable, tu mens!

ÉMILIE. Par le ciel, je ne mens point; je ne mens point, seigneurs.— (*A Othello.*) O stupide assassin, un insensé tel que toi méritait-il une femme si parfaite! (*Iago porte à Émilie un coup d'épée et s'enfuit.*)

OTHELLO. Le ciel n'a-t-il donc des foudres que pour tonner? — L'infâme scélérat!

GRATIANO. Elle tombe; sans nul doute, il a tué sa femme.

ÉMILIE. Oui, oui, déposez-moi auprès de ma maîtresse. (*On la dépose sur le lit, à côté de Desdémona.*)

GRATIANO. Il s'est enfui, et sa femme est blessée à mort.

MONTANO. Le fieffé scélérat! Prenez cette épée que j'ai retirée des mains du Maure; gardez la porte en dehors; ne le laissez point passer; tuez-le plutôt; moi, je vais me mettre à la poursuite de ce misérable, car c'est un infernal coquin. (*Montano et Gratiano sortent.*)

OTHELLO. Toute ma vaillance est partie; il n'est pas de mortel si faible qu'il n'ait la force de me désarmer; — mais pourquoi l'honneur survivrait-il à la vertu? Que tout s'en aille à la fois.

ÉMILIE. O ma maîtresse! votre chanson était prophétique. Écoutez! pouvez-vous m'entendre? Comme le cygne, je veux mourir en redisant votre refrain :

Chantez le saule et sa douce verdure.

Maure, elle était chaste; elle t'aimait, cruel Maure; par le séjour bienheureux où va s'envoler mon âme, je dis la vérité, et en la disant, je meurs, — je meurs. (*Elle meurt.*)

OTHELLO. J'ai dans cette chambre une autre épée, une épée d'Espagne, trempée dans l'onde glacée [1]; oh! la voici. Oncle, il faut que je sorte.

GRATIANO, *du dehors.* Si vous l'essayez, il vous en coûtera cher; vous n'avez point d'armes, force vous est de vous résigner.

OTHELLO. Regarde-moi donc, et parle-moi, ou, tout désarmé que je suis, je vais m'élancer sur toi.

Rentre GRATIANO.

GRATIANO. Que voulez-vous?

OTHELLO. Regarde, j'ai une épée; jamais lame meilleure ne battit sur la cuisse d'un soldat : il fut un temps où avec ce faible bras et cette bonne épée, je me serais frayé un chemin à travers vingt fois plus d'obstacles que tu ne peux

[1] Les eaux du *Valon*, en Espagne; les lames trempées dans son onde froide et glacée avaient une vertu particulière.

m'en opposer. — Mais, ô vaine forfanterie ! qui peut contrôler sa destinée? ce temps n'est plus. — Ne t'effraye pas, bien que tu me voies armé; voici la fin de mon pèlerinage, le but de ma course, le terme de ma navigation. Ne recule pas épouvanté ; un roseau dirigé contre la poitrine d'Othello le ferait maintenant reculer : — où irait Othello ? — (*Regardant le corps inanimé de Desdémona.*) En quel état te vois-je maintenant, jeune enfant prédestinée au malheur ! pâle comme ton linceul ! Quand nous nous reverrons au tribunal de Dieu, ce regard que tu me jettes précipitera mon âme des hauteurs du ciel, et les démons la saisiront au passage. Froide, froide, pauvre enfant, froide comme ta chasteté ! — O scélérat maudit ! — Démons, prenez vos fouets et chassez-moi loin de cet objet céleste ! lancez-moi dans les tourbillons des vents ! brûlez-moi dans le soufre ! plongez-moi dans les gouffres profonds où bouillonne un feu liquide. — O Desdémona ! Desdémona ! morte ! morte !... Oh ! oh ! oh !

Entrent LODOVICO, MONTANO, CASSIO, qu'on porte sur une litière ; IAGO, qu'on ramène prisonnier, et plusieurs Officiers.

LODOVICO. Où est-il cet homme égaré, ce malheureux ?

OTHELLO. Voilà celui qui fut Othello ! Me voici.

LODOVICO, *regardant Iago.* Où est cette vipère ? Faites avancer le scélérat.

OTHELLO. Je regarde vainement ses pieds [1]. — Mais c'est une fable : si tu es un démon, je ne saurais te tuer. *Il blesse Iago.*

LODOVICO. Qu'on lui ôte son épée. (*On désarme Othello.*)

IAGO. Mon sang coule, seigneur ; mais je ne suis pas tué.

OTHELLO. Je n'en suis pas fâché ; je préférerais te voir vivre ; car, à mon sens, c'est un bonheur que de mourir.

LODOVICO. O Othello ! si grand naguère, et maintenant tombé dans les piéges d'un scélérat maudit, que vous dirai-je ?

OTHELLO. Ce qu'il vous plaira : dites, si vous voulez, que je suis un meurtrier homme d'honneur ! car j'ai obéi non à la haine, mais à un sentiment honorable.

LODOVICO. Ce misérable a en partie fait l'aveu de sa scélératesse. Avez-vous résolu ensemble la mort de Cassio ?

OTHELLO. Oui.

CASSIO. Général, je ne vous ai jamais donné aucun motif de m'en vouloir.

OTHELLO. Je le crois, et je vous prie de me pardonner. Veuillez, s'il vous plait, demander à ce demi-démon pourquoi il m'a ainsi enveloppé corps et âme dans ses piéges.

IAGO. Ne me demandez rien : vous savez ce que vous savez. A dater de ce moment, pas une parole ne sortira de ma bouche.

LODOVICO. Quoi ! pas même pour prier ?

GRATIANO. Les tortures te desserreront les lèvres.

OTHELLO. Va, c'est ce que tu peux faire de mieux.

LODOVICO, *à Othello.* Il est bon, seigneur, que vous soyez instruit de ce qui s'est passé ; car je pense que vous l'ignorez encore. Voici deux lettres trouvées sur Rodrigue ; l'une fait connaître que Rodrigue était convenu de se charger du meurtre de Cassio.

OTHELLO. Infamie !

CASSIO. Lâche et abominable complot !

LODOVICO. Le second papier trouvé dans la poche de Rodrigue est une lettre de reproches, qu'il se proposait d'envoyer à ce damné coquin, envoi qui n'a pas eu lieu, sans doute par suite d'un arrangement survenu entre eux dans l'intervalle.

OTHELLO. O monstre de perversité ! — Comment, Cassio, vous trouviez-vous possesseur du mouchoir de ma femme ?

CASSIO. Je l'avais trouvé dans ma chambre, et lui-même vient d'avouer tout à l'heure qu'il l'y avait laissé dans un but spécial qui a été complétement atteint.

OTHELLO. O insensé ! insensé ! insensé !

CASSIO. En outre, dans un passage de sa lettre, Rodrigue reproche à Iago de l'avoir engagé à me chercher querelle au poste, circonstance qui a causé ma disgrâce. Lui-même, longtemps réputé mort, il a parlé, — et a dénoncé Iago comme celui qui, après l'avoir mis en avant, l'a poignardé.

LODOVICO, *à Othello.* Il vous faut quitter ce lieu et nous suivre ; vos pouvoirs et votre commandement vous sont retirés, et Cassio vous remplace dans le gouvernement de Chypre. Quant à ce misérable, — les tortures les plus longues et les plus douloureuses qu'une ingénieuse cruauté ait pu inventer seront son partage. Vous, vous resterez étroitement détenu jusqu'à ce que le sénat de Venise ait pris connaissance de votre attentat. — Allons ! qu'on l'emmène.

OTHELLO. Attendez : un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'état quelques services, on le sait ; mais laissons cela. — Quand vous rendrez compte de ces événements malheureux, veuillez, je vous prie, dans vos lettres, me peindre tel que je suis ; n'atténuez rien, mais n'envenimez rien non plus. Représentez-moi comme un homme qui aima d'un amour peu sage, mais sincère et vrai ; peu accessible à la jalousie, mais, une fois livré à elle, la portant au dernier excès ; un homme semblable au Juif infâme[1] qui rejeta loin de lui une perle plus précieuse que sa tribu tout entière ; un homme dont les yeux subjugués, bien que peu faits aux larmes, en versent plus abondamment que l'arbre d'Arabie sa gomme médicinale. Dites tout cela ; puis ajoutez — qu'un jour dans Alep, voyant un Turc insolent, un scélérat en turban maltraiter un Vénitien, et avilir l'état en sa personne, je saisis à la gorge le vil circoncis, et le tuai — comme cela. (*Il se frappe d'un poignard.*)

LODOVICO. O sanglant dénoûment !

GRATIANO. Toute parole est inutile.

OTHELLO, *se laissant tomber sur Desdémona.* Je t'ai donné un baiser avant de te tuer ; je veux en mourant t'en donner un encore. *Il meurt en l'embrassant.*

CASSIO. Voilà ce que je craignais ; mais je ne savais pas qu'il eût une arme sur lui ; car cet homme avait le cœur grand.

LODOVICO, *à Iago.* Chien spartiate[2], plus cruel que la douleur, la faim et l'Océan ! regarde le tragique fardeau qui supporte ce lit ; voilà ton ouvrage : ce spectacle empoisonne la vue ; — qu'on le voile. — Gratiano, occupez la demeure et entrez en possession de la fortune du Maure ; car elles deviennent votre héritage. — (*A Cassio.*) C'est à vous, seigneur gouverneur, qu'il appartient de faire justice de ce damné scélérat *montrant Iago*, et de désigner le jour, le lieu et le supplice. — Oh ! ne lui épargnez point les tortures ! Pour moi, je vais m'embarquer à l'instant, et, le cœur gros de douleur, rendre compte au sénat de ces événements douloureux. (*Ils sortent.*)

[1] Othello, qui prend Iago pour un démon, veut voir si, suivant l'opinion populaire, il a les pieds fourchus.

[1] Des commentateurs ont pensé que ceci faisait allusion à la tragique histoire d'Hérode et Mariamne. D'autres ont cru qu'il s'agissait ici d'un juif qui, ne pouvant trouver d'une perle de grande valeur le prix qu'il en exigeait, la jeta plutôt que de la vendre à vil prix. Peut-être, par cette perle rejetée par le juif infâme, notre auteur a-t-il voulu désigner le Messie méconnu et immolé par ses propres concitoyens. Cette supposition, conforme au génie religieux de l'époque, nous paraît la plus vraisemblable et la plus rationnelle.

[2] Les chiens de Sparte étaient renommés pour leur férocité.

FIN D'OTHELLO.



HÉLÈNE, *se jetant aux genoux de la Comtesse.* Eh bien, je l'avoue ici à deux genoux, à la face du ciel et devant vous.
(Acte I, scène III, page 140.)

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE FLORENCE.
BERTRAND, comte de Roussillon.
LAFEU, vieux seigneur.
PAROLES, parasite à la suite de Bertrand.
UN INTENDANT, } au service de la comtesse de Roussillon.
UN BOUFFON, }
UN PAGE.
LA COMTESSE DE ROUSSILLON, mère de Bertrand.
HÉLÈNE, protégée de la Comtesse.
UNE VIEILLE VEUVE de Florence.
DIANE, sa fille.
VIOLENTA, } voisines et amies de la veuve.
MARIANNE, }
PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS FRANÇAIS qui ont pris du service avec Bertrand dans la guerre de Florence.
SEIGNEURS DE LA COUR DU ROI, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS et FLORENTINS.

La scène est partie en France, partie en Toscane.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent BERTRAND, LA COMTESSE DE ROUSSILLON, HÉLÈNE et LAFEU, en deuil.

LA COMTESSE. En me séparant de mon fils, j'enterre un second époux.

BERTRAND. Et moi, en m'éloignant de vous, madame, je pleure de nouveau la mort de mon père; mais je dois me conformer aux ordres du roi, auquel je suis soumis en ma double qualité de pupille¹ et de sujet.

LAFEU. Dans le roi, vous trouverez, vous, madame, un époux, et vous, seigneur, un père. Un homme si universellement bon ne peut manquer de l'être pour vous; votre vertu ferait naître la bienveillance là où elle n'est pas; à plus forte raison sont-elles sûres de la rencontrer là où elle abonde.

LA COMTESSE. Y a-t-il quelque espoir d'amélioration dans la santé du roi?

LAFEU. Il a congédié ses médecins, madame: après avoir, sous leur direction, perdu son temps à espérer, il n'a recueilli de leurs soins d'autre avantage que de perdre avec le temps jusqu'à l'espérance.

LA COMTESSE, *montrant Hélène.* Cette jeune personne avait un père, — oh! *avait!* que de douleurs ce mot réveille! — un père dont la science égalait presque la loyauté; si elle l'avait égalée, elle eût rendu la nature immortelle, et la mort, faute d'ouvrage, aurait eu congé. Dans l'intérêt de sa majesté, plût à Dieu qu'il fût vivant! la maladie du roi n'existerait plus.

LAFEU. Comment nommez-vous, madame, l'homme dont vous parlez?

LA COMTESSE. C'était un homme célèbre à juste titre dans sa profession. Il se nommait Gérard de Narbonne.

LAFEU. C'était effectivement un homme fort habile; der-

¹ Autrefois, en Angleterre, la tutelle [illegible] de haute naissance [illegible]



LE ROI. Eh bien, jeune Bertrand, prends-la ; elle est ta femme.

(Acte II, scène III, page 144.)

nièrement encore le roi en parlait avec admiration, et le regrettait vivement : il vivrait encore, si la science pouvait garantir du trépas.

BERTRAND. Quelle est, seigneur, la maladie qui consume les jours du roi ?

LAFEU. Une maladie de langueur.

BERTRAND. C'est la première fois que je l'apprends.

LAFEU. Je vous serai obligé de n'en point parler. — Cette jeune personne est donc la fille de Gérard de Narbonne ?

LA COMTESSE. Son unique enfant, seigneur, et c'est à mes soins qu'il l'a léguée. J'espère qu'elle réalisera les promesses de son éducation ; elle a un caractère qui embellit encore les qualités les plus belles ; car c'est chose déplorable lorsque des qualités aimables accompagnent une âme impure ; elles deviennent un piége. En elle, ces dons sont relevés encore par l'absence de tout artifice ; elle tient de son père sa rectitude morale ; mais elle ne doit qu'à elle seule son caractère bienveillant.

LAFEU. Vos éloges, madame, font couler ses larmes.

LA COMTESSE. C'est le meilleur sel dont une jeune fille puisse assaisonner les éloges qu'on lui donne. Jamais le souvenir de son père n'approche de son cœur sans que la tyrannie de sa douleur enlève à ses joues les couleurs de la vie. Allons, Hélène, en voilà assez : sans quoi on pourrait croire votre affliction plus extérieure que réelle.

HÉLÈNE. Mon affliction pour être extérieure n'en est pas moins réelle.

LAFEU. Une douleur modérée est un tribut que nous devons aux morts, une douleur excessive est l'ennemie des vivants.

LA COMTESSE. Si les vivants ne s'arment pas contre la douleur, son excès l'aura bientôt rendue mortelle.

BERTRAND. Madame, je désire votre bénédiction.

LAFEU. Que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE. Sois béni, Bertrand ! et puisses-tu ressembler à ton père par les qualités de l'âme comme par l'extérieur ! Puisse ta vertu rivaliser avec ta naissance, et ta bonté égaler ta noblesse ! Aime tout le monde, ne te fie qu'à bien peu : ne fais de mal à personne. Aie le pouvoir de nuire à ton ennemi, sans jamais en faire usage, et garde ton ami aussi soigneusement que ta propre vie : qu'on te reproche de te taire, jamais d'avoir parlé. Ajoute à ces dons tous ceux que le ciel voudra t'accorder, et qu'implorent pour toi mes prières ! adieu. — *A Lafeu.* Seigneur, c'est un courtisan novice ; veuillez l'aider de vos conseils.

LAFEU. Les meilleurs que me suggéreront mes lumières, il peut les attendre de mon amitié.

LA COMTESSE. Que le ciel le bénisse ! — Adieu, Bertrand. (*La Comtesse sort.*)

BERTRAND, *à Hélène.* Puissiez-vous voir se réaliser les vœux que votre pensée aura formés ! Soyez la consolation de ma mère, votre protectrice, et consacrez-lui tous vos soins.

LAFEU. Adieu, ma belle enfant ; vous devez soutenir la réputation de votre père. (***Bertrand et Lafeu sortent.***)

HÉLÈNE, *seule.* Oh ! plût à Dieu que ce fût là mon unique souci ! — Je ne pense point à mon père, et les larmes données à sa mémoire par des yeux illustres l'honorent plus que celles que j'ai versées pour lui. Comment était-il ? je l'ai oublié ; mon imagination ne conserve qu'une seule image, celle de Bertrand. C'est fait de moi ; plus de vie pour moi, si Bertrand s'éloigne. Il est tellement au-dessus de moi ! Autant vaudrait aimer quelque astre brillant du ciel, et songer à en faire mon époux ; je ne puis me mouvoir dans sa sphère ; il faut me contenter de réfléchir de loin les obliques rayons de son éclatante lumière. Mon ambitieux amour trouve en lui-même son supplice : l'humble biche qui aspirerait à l'amour du lion se voit condamnée à se consumer sans espoir. C'était un supplice, il est vrai, mais un supplice charmant, que de le voir à toute heure du jour, de m'asseoir auprès de lui, et de graver son front arqué, son œil d'aigle, les boucles de sa chevelure, sur les tablettes de mon cœur, de ce cœur si bien fait pour contenir son image charmante. Mais maintenant il est loin de moi, et à mon

[illegible] idolâtre il ne reste plus que son souvenir adoré. Qui vient ici ?

Arrive PAROLE.

HÉLÈNE, *continuant*. Un homme de sa suite. Je l'aime à cause de lui : et cependant je le connais pour un menteur effronté, un sot et un lâche : mais ces défauts invétérés lui vont si bien, qu'on les héberge, tandis que l'inflexible vertu se morfond en plein air : aussi voyons-nous souvent la sagesse indigente au service de la sottise opulente.

PAROLE. Dieu vous garde, belle reine !

HÉLÈNE. Et vous aussi, monarque !

PAROLE. Monarque ? Non.

HÉLÈNE. Reine ? Pas davantage.

PAROLE. Méditez-vous sur la virginité ?

HÉLÈNE. Il y a du militaire en vous ; j'ai une question à vous faire : l'homme est l'ennemi de la virginité ; comment pouvons-nous la barricader contre ses attaques ?

PAROLE. Tenez-le à distance.

HÉLÈNE. Oui ; mais il nous livre sans cesse de nouveaux assauts, et quelque courage qu'elle mette à se défendre, notre virginité est faible. Enseignez-nous le moyen de faire une belle résistance.

PAROLE. Il n'y en a pas ; une fois le siége mis devant la place, l'homme fera jouer les mines, et vous fera sauter.

HÉLÈNE. Dieu préserve notre pauvre virginité des mines et de leur explosion ! — L'art de la guerre n'enseigne-t-il aucun moyen par lequel les jeunes filles puissent faire sauter les hommes ?

PAROLE. La virginité une fois à terre, l'homme n'en sautera que plus vite en l'air ; si alors vous le jetez bas, vous vous exposez à perdre votre cité par la brèche que vous-même aurez pratiquée. Dans le gouvernement de la nature, il n'est pas d'une bonne politique de conserver la virginité ; c'est une perte de laquelle il résulte un gain réel ; pour produire une vierge, il faut qu'il y ait une virginité de perdue. L'étoffe dont vous fûtes formée est celle dont on fait les vierges ; d'une virginité perdue, il en naît dix autres ; la garder toujours, c'est l'annuler à jamais ; c'est une compagnie trop insipide, il faut s'en défaire.

HÉLÈNE. Je veux la défendre quelque temps encore, dussé-je mourir vierge.

PAROLE. Il n'y a pas grand'chose à dire en sa faveur ; elle est contraire aux lois de la nature. Parler en faveur de la virginité, c'est accuser sa mère, ce qui est infailliblement un manque de respect ; se pendre ou mourir vierge, c'est même chose ; c'est un véritable suicide, en punition duquel on mérite d'être enterré sur la voie publique, loin de toute terre consacrée, comme coupable d'attentat à la nature. La virginité se consume et meurt en se dévorant elle-même. D'ailleurs, la virginité est morose, orgueilleuse, frivole, pleine d'amour-propre, le péché le plus expressément défendu par les canons. Ne la gardez pas ; avec elle vous ne pouvez que perdre ; débarrassez-vous-en ; dans dix ans elle se sera décuplée, ce qui est un intérêt fort honnête, et le principal n'en sera pas moins intact ; défaites-vous-en au plus vite.

HÉLÈNE. Comment faire, seigneur, pour la perdre à sa guise ?

PAROLE. Voyons un peu. Ce serait, parbleu, un mauvais moyen que d'aller aimer qui ne l'aime pas ; c'est un article qui perd son lustre en magasin ; plus on le garde, plus il [illegible]

HÉLÈNE. [illegible]

lui soit en aide ! — La cour est un endroit où l'on apprend bien des choses ; — Et pour ce qui est de lui, c'est un homme, —

PAROLE. Quel homme est-ce ?

HÉLÈNE. Un homme à qui je veux du bien. — C'est dommage, —

PAROLE. Qu'est-ce qui est dommage ?

HÉLÈNE. Que les souhaits n'aient pas un corps, car alors, nous autres, nées sous une humble étoile, réduites à ne faire que des vœux, nous pourrions du moins en faire sentir les effets à ceux que nous aimons, et traduire par des actes des pensées renfermées dans notre sein, et dont ils ne nous savent aucun gré.

Entre UN PAGE.

LE PAGE. Monsieur Parole, mon maître vous demande. *Le Page sort.*

PAROLE. Adieu, ma petite Hélène ; si je puis me ressouvenir de vous, je penserai à vous quand je serai à la cour.

HÉLÈNE. Monsieur Parole, vous êtes né sous une étoile charitable.

PAROLE. Sous la constellation de Mars.

HÉLÈNE. J'en étais sûre.

PAROLE. Pourquoi ?

HÉLÈNE. La guerre vous a tellement mis bas, qu'il faut nécessairement que vous soyez né sous la pression de Mars.

PAROLE. Dans sa prédominance.

HÉLÈNE. Dans son mouvement rétrograde.

PAROLE. Pourquoi cela ?

HÉLÈNE. En combattant vous reculez toujours.

PAROLE. C'est pour prendre mes avantages.

HÉLÈNE. C'est aussi pour notre avantage et dans l'intérêt de notre sûreté, que la peur nous fait prendre la fuite. Quoi qu'il en soit, le courage et la peur, mêlés ensemble, constituent en vous une vertu d'excellente qualité, et qui vous fera un long usage.

PAROLE. Je suis si pressé, qu'il m'est impossible de vous faire une réponse piquante ; je reviendrai courtisan parfait, et mon instruction servira à vous former, pourvu que vous compreniez les conseils d'un courtisan, et les avis que je vous donnerai, sans quoi vous mourrez dans votre ingratitude, et votre ignorance vous perdra. Adieu. Quand vous en aurez le temps, dites vos prières ; quand vous ne l'aurez pas, pensez à vos amis ; procurez-vous un bon mari, et traitez-le comme il vous traitera : sur ce, adieu. (*Il sort.*)

HÉLÈNE, *seule*. Souvent c'est en nous-mêmes que résident les ressources que nous attribuons au ciel ; le destin nous donne libre carrière ; il ne met des entraves à nos projets que lorsque nous y mettons nous-mêmes de la tiédeur. Quelle est la puissance qui me fait aspirer si haut dans mon amour ? Pourquoi m'est-il donné de voir, sans pouvoir jamais rassasier ma vue ? Quelque distance qui sépare les objets faits l'un pour l'autre, souvent la nature les rapproche et les réunit. Les entreprises extraordinaires sont impossibles à ceux qui mesurent les difficultés matérielles des choses et s'imaginent que ce qui fut ne saurait être. Quelle femme a-t-on vue mettre tout en usage pour montrer ce qu'elle vaut, sans que le succès ait couronné son amour ? — La maladie du roi, — Peut-être que je m'abuse, mais mon parti est pris, et ma résolution est immuable. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Paris. — Un appartement dans le palais du Roi.
Bruit de fanfares.

Entrent LE ROI, avec sa suite et PLUSIEURS SEIGNEURS. Il tient des lettres à la main.

LE ROI. Les Florentins et les Siennois sont en guerre : les succès et les pertes ont été balancés, et ils continuent la lutte avec courage.

PREMIER SEIGNEUR. C'est ce qu'on dit, sire.

LE ROI. Et c'est croyable. Cette nouvelle nous est confirmée par notre cousin d'Autriche, qui nous avertit que les Florentins se préparent à nous demander de prompts secours ; cet ami, qui nous est si cher, anticipe leurs propositions et semble nous conseiller un refus.

PREMIER SEIGNEUR. L'affection et la sagesse dont il a donné des preuves à votre majesté donnent du poids à ses conseils.

LE ROI. Il a décidé notre réponse, et la demande de Florence est rejetée avant même que son envoyé soit venu.

Quant à ceux de nos gentilshommes qui désirent se ranger au service toscan, ils sont libres de se ranger sous l'une ou l'autre bannière.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Cela pourra servir d'école à notre jeune noblesse, qui brûle d'agir et de se signaler.

LE ROI. Qui vient ici?

Arrivent BERTRAND, LAFEU et PAROLE.

PREMIER SEIGNEUR. Sire, c'est le comte de Roussillon, le jeune Bertrand.

LE ROI. Jeune homme, vous avez les traits de votre père; la nature prodigue semble vous avoir formé avec une sollicitude toute particulière. Puissiez-vous avoir également hérité des qualités morales de votre père! Soyez le bien venu à Paris.

BERTRAND. Que votre majesté veuille recevoir mes remercîments et mes hommages.

LE ROI. Plût à Dieu que j'eusse aujourd'hui la santé que j'avais lorsque votre père et moi, unis par une étroite amitié, nous fîmes ensemble nos premières armes! Il prit une part active à toutes les guerres de ce temps-là, et s'était formé à l'école des plus braves capitaines. Il conserva longtemps sa vigueur; mais la vieillesse maudite nous atteignit tous deux, et vint clore notre carrière active. Je me sens rajeunir quand je parle de votre excellent père: dans sa jeunesse, il avait cet esprit caustique que je remarque dans nos jeunes seigneurs d'aujourd'hui; mais leurs plaisanteries retournent à leurs auteurs, sans avoir été remarquées de personne, et ils ne donnent pas comme lui à leur légèreté le passe-port de qualités honorables. Courtisan accompli, son orgueil ou ses saillies ne portaient aucune empreinte de mépris ou d'amertume; ou si cela lui arrivait, c'était pour répondre aux provocations de ses égaux. Il savait le moment précis où il devait parler, et alors sa langue obéissait à sa volonté: ses inférieurs n'étaient pas par lui traités comme tels; il abaissait sa hauteur à leur humble niveau. Il les rendait fiers de son humilité, et sa modestie s'inclinait devant leurs éloges maladroits. Voilà l'homme dont l'exemple devrait servir de modèle à notre époque; en s'y conformant attentivement, on reconnaîtrait que nous n'avons fait que rétrograder.

BERTRAND. Sire, sa mémoire est gravée en caractères plus glorieux dans votre cœur que sur sa tombe, et son épitaphe est moins honorable pour lui que les paroles de votre bouche royale.

LE ROI. Que ne suis-je encore avec lui! Il avait coutume de dire, — il me semble encore l'entendre; ses paroles rationnelles n'allaient pas frapper l'oreille d'un vain bruit; elles se gravaient dans l'âme et y fructifiaient. — « Puissé-je cesser de vivre! » — ainsi débutait sa douce et rêveuse parole, à la suite d'un innocent badinage; — « Puissé-je cesser de vivre, quand ma lampe manquera d'huile, plutôt que d'être un objet de risée pour ces jeunes esprits dont l'engouement dédaigne tout ce qui n'est pas nouveau, dont le jugement ne s'étend pas au delà du cercle de leur toilette, et dont les idées changent plus vite que la forme de leur pourpoint. » — Tels étaient ses vœux; après lui, ce sont aussi les miens. Puisque je ne rapporte plus à la ruche ni miel ni cire, il est temps que je la quitte pour faire place à d'autres travailleurs.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Vous êtes aimé, sire; ceux qui sont les moins portés à en convenir seraient les premiers à vous regretter.

LE ROI. J'occupe une place, je le sais. — Combien de temps y a-t-il, comte, que le médecin de votre père est mort?

BERTRAND. Sire, environ six mois.

LE ROI. S'il vivait, j'essayerais de ses conseils. — Prêtez-moi votre bras; — les autres médecins m'ont usé à force de remèdes; — la nature et la maladie sont aux prises; laissons-les décider la question. Soyez le bien venu, comte; mon fils ne m'est pas plus cher que vous.

BERTRAND. Je remercie votre majesté. *Ils sortent. Bruit de fanfares.*

SCÈNE III.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent LA COMTESSE, son INTENDANT et son BOUFFON.

LA COMTESSE. Maintenant, je suis prête à vous entendre. Que pensez-vous de cette demoiselle?

L'INTENDANT. Madame, je souhaite que le soin que j'ai pris de me conformer à vos désirs trouve sa place dans le registre de mes services passés; car nous blessons notre modestie, et nous ternissons l'éclat de nos mérites quand nous les publions nous-mêmes.

LA COMTESSE, *montrant le Bouffon.* Que fait ici ce maraud? Va-t'en, drôle; je veux bien ne pas ajouter foi à toutes les plaintes qu'on m'a faites sur ton compte; en cela je suis trop bonne, car je sais que tu es capable d'avoir commis ces méchants tours, et que le talent ne t'a pas plus manqué pour cela que la volonté.

LE BOUFFON. Vous n'ignorez pas, madame, que je suis un pauvre diable.

LA COMTESSE. C'est bon.

LE BOUFFON. Non, madame, il n'est pas bon pour moi que je sois un pauvre diable, quoique bien des riches soient damnés; mais si votre seigneurie veut me donner la permission de m'établir, Isabeau et moi, nous ferons de notre mieux.

LA COMTESSE. Tu veux donc te réduire à la mendicité?

LE BOUFFON. Je me borne à mendier votre consentement dans cette affaire.

LA COMTESSE. Dans quelle affaire?

LE BOUFFON. L'affaire d'Isabeau et la mienne. Au service, on n'amasse pas des rentes, et je crois que Dieu ne me bénira que lorsque j'aurai procréé des rejetons; car, comme l'on dit, les enfants sont une bénédiction.

LA COMTESSE. Dis-moi pourquoi tu veux te marier.

LE BOUFFON. Mon pauvre corps l'exige, madame. Je ne puis résister à la chair, et il faut bien suivre, quand c'est le diable qui tire.

LA COMTESSE. Sont-ce là toutes les raisons de ta seigneurie?

LE BOUFFON. J'ai encore d'autres raisons telles quelles, des raisons de piété.

LA COMTESSE. Peut-on les connaître?

LE BOUFFON. J'ai été jusqu'à ce jour, madame, une créature pécheresse, comme vous et comme tout ce qui est composé de chair et de sang, et le fait est que je me marie par esprit de pénitence.

LA COMTESSE. Marie-toi plutôt que d'être vicieux.

LE BOUFFON. Je n'ai point d'amis, madame, et j'espère m'en procurer à l'aide de ma femme.

LA COMTESSE. Maraud! ce sont des ennemis que ces amis-là!

LE BOUFFON. Vous êtes dans l'erreur, madame, ce sont des amis, et de vrais amis encore. Ces gens-là viennent faire pour moi la besogne dont je suis las. Celui qui laboure mon champ épargne mon attelage, et me laisse recueillir la récolte; s'il me fait cocu, en revanche, il travaille pour moi. Celui qui console ma femme soigne ma chair et mon sang; celui qui soigne ma chair et mon sang aime mon sang et ma chair; celui qui aime mon sang et ma chair est mon ami; *ergo*, celui qui courtise ma femme est mon ami. Si les hommes voulaient se résigner à être ce qu'ils sont, il n'y aurait rien à craindre dans le mariage; car le jeune Charbon le puritain, et le vieux Poysam le papiste, quoiqu'ils puissent différer en religion, se ressemblent sous le point de vue conjugal; leurs têtes sont semblables, et ils peuvent croiser leurs cornes, comme le pourraient faire les béliers d'un troupeau.

LA COMTESSE. Tu seras donc toujours obscène et médisant?

LE BOUFFON. Je suis prophète, madame, et je dis la vérité sans détour.

Une ballade fort touchante
Nous apprend un fait très certain;
Par nature le coucou chante:
Le mariage est l'œuvre du destin.

LA COMTESSE. Allons, va-t'en; je ne veux plus te parler.

L'INTENDANT. Voudriez-vous, madame, lui dire d'appeler Hélène? c'est d'elle que j'ai à vous entretenir.

LA COMTESSE. L'ami, dis à ma demoiselle de compagnie que je désire lui parler; c'est Hélène que je veux dire.

LE BOUFFON *chante.*

C'est donc pour cet objet charmant
Que les Grecs ont saccagé Troie!
C'était bien la peine, vraiment,
De [illegible],
Immobile, elle soupira,
Puis ces mots [illegible]

S'il en est, que Dieu me pardonne,
Sur neuf mauvaises une bonne,
Par tous les saints du paradis,
C'est qu'il en est une bonne sur dix.

LA COMTESSE. Comment! une sur dix! tu altères la chanson, faquin.

LE BOUFFON. Oui, madame, une bonne femme sur dix; c'est une amélioration que j'ai faite à la chanson. Que le bon Dieu veuille qu'il en soit ainsi pour tout le monde, toute l'année! En fait de femmes, on ne se plaindrait pas de la dîme, si j'étais monsieur le curé. Une sur dix, dites-vous? Ah! s'il naissait une bonne femme à l'apparition de chaque comète ou à chaque tremblement de terre, la loterie humaine serait bien améliorée : à cette loterie-là, un homme a plus de chances de tirer son propre cœur que d'attraper une bonne femme.

LA COMTESSE. Veux-tu sortir, drôle, et faire ce que je te commande!

LE BOUFFON. Faut-il que l'homme soit aux ordres de la femme, sans qu'il en arrive malheur! Quoique la probité ne soit pas puritaine, elle ne fait de mal à personne : elle porte le surplis de l'humanité sur la robe noire d'un cœur gros de chagrin. — Allons, je pars, je vais dire à Hélène de venir ici. (*Le Bouffon sort.*)

LA COMTESSE. Eh bien, de quoi s'agit-il?

L'INTENDANT. Je sais, madame, que vous aimez tendrement votre demoiselle de compagnie.

LA COMTESSE. C'est vrai : son père l'a léguée à mes soins; elle mérite personnellement l'affection que je lui porte; je lui dois plus que je ne lui donne, et je lui donnerai plus qu'elle ne demandera.

L'INTENDANT. Madame, ce matin je me trouvais plus près d'elle qu'elle ne l'eût désiré; elle était seule, et se parlait à elle-même, sans se douter que ses paroles fussent entendues par d'autres que par elle. J'ai compris à son langage qu'elle aimait votre fils. « La fortune, disait-elle, n'est pas une déesse, puisqu'elle a établi une telle différence entre nos deux positions; l'amour n'est point un dieu, s'il ne déploie sa puissance que lorsque les conditions sont égales; Diane n'est pas la reine des vierges puisqu'elle laisse sa prêtresse succomber à la première attaque, et ne fait rien pour la délivrer. » Elle débitait tout cela du ton le plus douloureux que j'aie jamais vu à une jeune fille; j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en informer sur l'heure; j'ai pensé que quelque malheur pouvant résulter de tout ceci, il importait que vous en fussiez instruite.

LA COMTESSE. Vous vous êtes fidèlement acquitté de votre devoir; ne communiquez à personne ce que vous savez; j'avais déjà conçu à cet égard des soupçons, mais si vagues que je ne savais trop ce que je devais en croire. Laissez-moi, je vous prie; renfermez ce secret au fond de votre âme; je vous remercie de votre loyale sollicitude. Nous reparlerons de cela une autre fois. (***L'Intendant sort.***)

Entre HÉLÈNE.

LA COMTESSE. Voilà comme j'étais quand j'étais jeune. La nature a voulu que ce fût là notre partage; c'est une épine inséparable de la rose de notre jeunesse; notre sang est à nous, et ceci fait partie de notre sang. C'est la marque et le sceau d'une nature vraie, que l'énergique passion de l'amour imprimée dans un jeune cœur. Le souvenir de mes beaux jours passés me rappelle les mêmes fautes; — mais alors ce n'étaient pas des fautes à mes yeux. Je le vois bien maintenant, je lis son mal dans ses yeux éteints.

HÉLÈNE. Que désirez-vous de moi, madame?

LA COMTESSE. Vous savez, Hélène, que je suis pour vous une mère?

HÉLÈNE. Vous êtes mon honorable maîtresse.

LA COMTESSE. Non; mais une mère. Pourquoi pas une mère? Quand j'ai prononcé ce mot de mère, il m'a semblé que vous voyiez un serpent. Qu'y a-t-il donc dans ce nom de mère, que vous ne pouvez l'entendre sans tressaillir? Je le répète, je suis votre mère, et je vous mets au nombre des enfants que mes entrailles ont portés; on a vu souvent l'adoption rivaliser de tendresse avec la nature; elle nous donne une tige naturelle née de semences étrangères. Vous ne m'avez jamais coûté de douleurs maternelles, et pourtant je vous témoigne toute la tendresse d'une mère. — [illegible] le sang, que je me dise votre mère? Qu'avez-vous? Pourquoi autour de vos yeux cet arc aux changeantes couleurs, cet arc d'Iris, messagère de larmes? Pourquoi? Parce que je vous appelle ma fille?

HÉLÈNE. Je ne le suis pas.

LA COMTESSE. Je vous dis que je suis votre mère.

HÉLÈNE. Pardonnez-moi, madame; le comte de Roussillon ne saurait être mon frère; je suis d'une naissance obscure, lui d'une naissance illustre; mes parents sont inconnus; tous les siens sont nobles. Il est mon maître, mon seigneur bien-aimé : et moi je dois vivre et veux mourir son humble vassale. Il ne doit pas être mon frère.

LA COMTESSE. Ni moi votre mère?

HÉLÈNE. Vous êtes ma mère, madame. Plût à Dieu que vous fussiez réellement ma mère, pourvu que mon seigneur votre fils ne fût pas mon frère! — Je ne désire pas le ciel plus ardemment que je souhaiterais vous voir notre mère à tous deux, pourvu que je ne fusse pas sa sœur. Est-il absolument nécessaire, si je suis votre fille, qu'il soit mon frère?

LA COMTESSE. Non, Hélène; vous pouvez être ma belle-fille. Fasse le ciel que ce ne soit pas là votre pensée! Ces noms de fille et de mère vous font donc bien de l'impression? Eh quoi! vous pâlissez encore? Mes craintes ont enfin surpris le secret de votre amour : le mystère de votre penchant pour la solitude s'explique maintenant, et j'ai découvert la source de vos larmes. La chose n'est plus douteuse; vous aimez mon fils; vous ne pourriez sans rougir dissimuler votre passion, et prétendre que vous ne l'aimez pas. Dites-moi donc la vérité, avouez-moi votre amour. — Vos joues le confessent; et vos yeux, le voyant se manifester si clairement dans toute votre personne, le proclament aussi dans leur langage; et une coupable et infernale obstination enchaîne seule votre langue dans l'espoir de rendre la vérité douteuse. Parlez : cela est-il? Si cela est, vous avez fait un très-bon choix; si cela n'est pas, jurez-le-moi. Dans tous les cas, je vous en supplie, au nom du ciel et de l'intérêt que je vous porte, dites-moi la vérité.

HÉLÈNE. Madame, pardonnez-moi.

LA COMTESSE. Aimez-vous mon fils?

HÉLÈNE. Ne l'aimez-vous pas, madame?

LA COMTESSE. Point de détours. Mon amour pour lui est fondé sur un lien patent et sacré. Allons, allons, révélez-moi l'état de votre cœur; car votre passion se trahit pleinement.

HÉLÈNE, *se jetant aux genoux de la Comtesse.* Eh bien, je l'avoue ici à deux genoux, à la face du ciel et devant vous; ce que j'aime plus que vous-même, ce que je préfère à tout, le ciel excepté, c'est votre fils. — Mes parents étaient pauvres, mais honnêtes. — Ainsi est mon amour : n'en soyez pas offensée; car ma tendresse ne saurait lui nuire en rien. Je ne le poursuis pas de présomptueuses avances; je ne le voudrais même pour époux qu'après l'avoir mérité, et cependant je ne sais pas comment je pourrai le mériter jamais. Je sais que j'aime en vain, que je n'ai point d'espoir; je sais l'inutilité de mes efforts, et toutefois dans ce vase fuyant, je continue à verser les eaux de mon amour; pareil à l'Indien, dans ma pieuse erreur, j'adore le soleil qui luit sur son adorateur et ne le connaît pas. Madame, que votre haine ne soit pas le châtiment de mon amour. Ne me punissez pas d'aimer celui que vous aimez; vous-même, dont la vertueuse vieillesse atteste une jeunesse sans reproche, si jamais il vous est arrivé de nourrir de chastes désirs et une tendre flamme, si bien que Diane et Vénus se réunissaient en vous, oh! daignez prendre pitié de la jeune fille qui ne peut s'empêcher d'aimer sans espoir de retour, qui sait qu'elle ne trouvera pas ce qu'elle cherche, énigme vivante qui vit de ce qui la fait mourir.

LA COMTESSE. Parlez-moi franchement; n'avez-vous pas depuis quelque temps formé le projet d'aller à Paris?

HÉLÈNE. Oui, madame.

LA COMTESSE. Dans quel but? dites-moi la vérité.

HÉLÈNE. Je vous la dirai, j'en jure par la grâce du ciel. Vous savez que mon père m'a laissé en mourant certaines recettes d'une efficacité merveilleuse et éprouvée, certains spécifiques souverains, m'ordonnant de conserver avec soin ces ordonnances comme beaucoup plus importantes qu'elles ne le paraissent. Parmi ces recettes, il en est une infaillible pour la cure des maladies de langueur, de la nature de celle dont le roi est attaqué sans espoir de guérison.

LA COMTESSE. Était-ce pour cela que vous vouliez aller à Paris, dites-le-moi?

HÉLÈNE. C'est mon seigneur, c'est votre fils qui m'en a suggéré l'idée ; sans lui, Paris, la médecine et le roi seraient probablement bien loin de ma pensée.

LA COMTESSE. Mais lors même que vous seriez en mesure d'offrir au roi vos services, pensez-vous qu'il les accepterait ? Il est d'accord avec ses médecins : ils sont convaincus, lui, que leurs soins sont impuissants, eux, qu'ils ne peuvent rien pour lui. Comment ajouteraient-ils foi à l'habileté d'une jeune fille étrangère à la science, lorsque la faculté, après avoir épuisé tout son savoir, a dû laisser le mal suivre son cours ?

HÉLÈNE. Quelque chose de bien supérieur à la science de mon père, qui pourtant était le plus instruit de sa profession, me dit que la recette qu'il m'a léguée sera bénie par mon heureuse étoile ; et, si vous vouliez, madame, me permettre de tenter l'aventure, je m'engagerais sur la vie à guérir le roi pour tel jour et à telle heure.

LA COMTESSE. Le croyez-vous ?

HÉLÈNE. J'en suis sûre, madame.

LA COMTESSE. Eh bien, Hélène, je vous permets de partir; je vous fournirai les moyens et la suite nécessaires, et vous recommanderai à ceux des miens qui sont à la cour. Je resterai ici et prierai Dieu qu'il bénisse votre entreprise. Partez demain, et soyez persuadée que tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai. (*Elles sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Paris. — Un appartement dans le palais du Roi.

Bruit de fanfares.

Entrent LE ROI, avec sa suite, entouré de JEUNES SEIGNEURS, qui viennent prendre congé avant de partir pour la guerre de Florence, BERTRAND, PAROLE.

LE ROI. Adieu, mon jeune seigneur ; ne perdez jamais de vue ces principes d'un guerrier ; — et vous, seigneur, recevez aussi mes adieux. Partagez-vous mon conseil : si chacun de vous se l'approprie tout entier, c'est un don capable de recevoir toute l'extension désirable, et il y en aura assez pour tous deux.

PREMIER SEIGNEUR. Nous espérons, sire, après avoir appris le métier de la guerre, revenir et vous retrouver en bonne santé.

LE ROI. Non, non, cela est impossible ; et néanmoins mon cœur est entier encore, et le mal qui assiége ma vie ne saurait l'abattre. Adieu, mes jeunes seigneurs ; que je meure ou que je vive, montrez-vous de dignes fils de la France. Faites voir à la haute Italie, à la honte de ces hommes qui n'ont hérité que de la décadence du dernier empire, que vous êtes venus, non pour courtiser la gloire, mais pour la posséder. Quand les plus braves faibliront, consommez votre conquête, et que la renommée proclame votre nom. Encore une fois, adieu.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Puisse la santé servir à souhait votre majesté !

LE ROI. Défiez-vous de ces Italiennes; on dit que lorsqu'elles demandent, nos Français ne peuvent rien leur refuser. Prenez garde d'être captifs avant d'avoir combattu.

TOUS DEUX. Nos cœurs garderont vos sages avis.

LE ROI. Adieu. — (*A un de ses gens.*) Aidez-moi. (*Le Roi se retire sur un lit de repos.*)

PREMIER SEIGNEUR, *à Bertrand*. Se peut-il, seigneur, que nous vous laissions derrière nous?

PAROLE. Ce n'est pas sa faute ; l'ardeur, —

DEUXIÈME SEIGNEUR. Oh ! c'est une superbe campagne.

PAROLE. Admirable ; j'ai vu ces guerres.

BERTRAND. On me retient ici, et on ne cesse de me corner aux oreilles : « Vous êtes trop jeune ; l'année prochaine ; c'est trop tôt. »

PAROLE. Mon cher, si vous en avez une si forte envie, partez bravement sans demander congé.

BERTRAND. On me laisse ici comme un coursier oisif, qui frappe inutilement de son pied le pavé sonore, jusqu'à ce que tout l'honneur ait été moissonné, et qu'il ne reste plus que des épées de bal[1]. Par le ciel ! il faut que je parte secrètement.

PREMIER SEIGNEUR. C'est une évasion honorable.

PAROLE. Comte, hasardez cette peccadille.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Si vous voulez, je serai votre complice ; sur ce, adieu.

BERTRAND. Je ne puis me détacher de vous ; et notre séparation est un supplice intolérable.

PREMIER SEIGNEUR. Adieu, capitaine.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Mon cher monsieur Parole, —

PAROLE, *prenant un air de matamore*. Nobles héros, mon épée et les vôtres sont sœurs. Un mot encore, mes damoiseaux ; un mot, bonnes lames. — Vous trouverez dans le régiment des Spinii un certain Spurio qui porte sur la joue gauche une cicatrice, un souvenir de guerre ; c'est cette épée qui la lui a faite : dites-lui que je suis en vie, et notez bien ce qu'il vous dira de moi.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Nous n'y manquerons pas, noble capitaine.

PAROLE. Favoris de Mars, que ce dieu vous protége ! (*Les Seigneurs sortent.*)

PAROLE, *continuant, à Bertrand*. Quel parti prenez-vous ?

BERTRAND. Je reste ; le roi,— (*Il s'arrête en voyant le Roi se lever.*)

PAROLE. Soyez un peu plus courtois avec ces nobles seigneurs; vous vous êtes renfermé dans les limites d'un adieu glacial; soyez plus expressif avec eux, car ce sont les coryphées de l'étiquette ; ils marchent, mangent, parlent et se meurent sous l'influence de la règle établie ; et quand ce serait le diable qui conduirait la mesure, il faudrait encore les imiter et les suivre. Courez les rejoindre, et prenez congé d'eux plus longuement que vous n'avez fait.

BERTRAND. C'est ce que je ferai.

PAROLE. De braves gens, et qui m'ont tout l'air de bien manier l'épée. (*Bertrand et Parole sortent.*)

Entre LAFEU.

LAFEU, *se prosternant devant le Roi*. Pardon, sire, pour moi et pour le message que j'apporte.

LE ROI. Je te condamne à te relever.

LAFEU, *se relevant*. En ce cas, vous voyez debout devant vous un homme qui a, lui-même, apporté son pardon. Je voudrais, sire, que vous vous fussiez mis à genoux devant moi pour me demander pardon, et que, sur mon ordre, vous vous fussiez relevé comme je viens de le faire.

LE ROI. Je le voudrais aussi; je voudrais, après vous avoir fendu la tête, m'être ainsi prosterné pour vous en demander excuse.

LAFEU. Grand merci ; mais, sire, venons au fait ; voulez-vous être guéri de votre infirmité ?

LE ROI. Non.

LAFEU. Ah ! vous ne voulez pas de raisins, mon royal renard? oh! vous en voudriez, si vous pouviez y atteindre : j'ai trouvé un médecin capable de donner la vie aux pierres, d'animer un marbre, et de vous faire danser une sarabande le plus gaiement et le plus lestement du monde ; son seul contact suffirait pour ressusciter le roi Pépin ; que dis-je? pour faire prendre la plume au grand Charlemagne, et lui faire écrire à elle-même une lettre d'amour.

LE ROI. Qui, elle?

LAFEU. Mais le médecin, sire ; il est arrivé ici un docteur femelle; veuillez la voir. J'en jure sur ma foi et mon honneur, si toutefois, après la légèreté de ce début, je puis parler sérieusement, je me suis entretenu avec une personne dont le sexe, l'âge, les paroles, la sagesse et la fermeté, m'ont plongé dans un étonnement tel, que je ne puis l'attribuer uniquement à ma faiblesse. Voulez-vous la voir, — car c'est là l'objet de sa demande, — et savoir l'objet qui l'amène ? cela fait, moquez-vous de moi tout à votre aise.

LE ROI. Eh bien, mon cher Lafeu, amenez-moi l'objet de votre admiration, afin que je la partage, ou que je vous en guérisse, en m'étonnant de votre étonnement.

LAFEU. Oh ! je vous convaincrai, et cela avant que la journée soit finie. (*Il sort.*)

LE ROI. Ce sont là ses prologues ordinaires pour aboutir à des riens.

1 La coutume [illegible] au côté

Rentre LAFEU, avec HÉLÈNE.

LAFEU. Venez, venez; voici sa majesté : expliquez-vous devant elle; vous ne m'avez pas l'air d'un conspirateur; des conspirateurs comme vous, sa majesté les redoute peu : je suis l'oncle de Cressida[1], et ne crains pas de vous laisser ensemble : adieu. (*Il sort.*)

LE ROI. Jeune beauté, est-ce à moi que vous avez affaire?

HÉLÈNE. Oui, sire. Gérard de Narbonne était mon père, homme habile dans sa profession.

LE ROI. Je l'ai connu.

HÉLÈNE. Dès lors, il est inutile que je fasse son éloge ; il suffit que vous le connaissiez. Sur son lit de mort, il me légua diverses recettes ; il en est une surtout, le fruit le plus précieux de sa longue pratique, et l'enfant chéri de sa longue expérience ; il m'ordonna de la conserver soigneusement comme un troisième œil, plus inestimable que les deux autres ; c'est ce que j'ai fait. Ayant appris que votre majesté est atteinte d'une maladie que le remède laissé par mon père est principalement destiné à combattre, je viens, en toute humilité, vous l'offrir ainsi que mes services.

LE ROI. Je vous rends grâces, jeune fille ; mais je ne crois pas à la cure que vous m'annoncez : quand nos docteurs les plus instruits m'abandonnent, quand la faculté a unanimement déclaré que tous les efforts de l'art ne peuvent rien contre un mal sans espoir, je ne dois pas déshonorer mon jugement, ni me laisser égarer par une folle espérance, au point de prostituer à des empiriques le traitement d'une maladie incurable ; je ne dois pas compromettre ma réputation de sagesse en accueillant un secours insensé, alors que dans mon opinion tout secours est inutile.

HÉLÈNE. Cela étant, la conscience d'avoir fait mon devoir me payera de mes peines. Je ne vous presse plus d'accepter mes soins, mais je supplie humblement votre royale bienveillance de vouloir bien me faire ramener aux lieux d'où je viens.

LE ROI. A moins d'être ingrat, je ne puis moins faire pour vous ; vous avez eu l'intention de me secourir ; recevez de moi les remercîments qu'adresse un mourant à ceux qui font des vœux pour sa vie ; mais je connais parfaitement mon état, et vous n'y connaissez rien ; je sais le péril où je suis, et vous n'y savez point de remède.

HÉLÈNE. Puisque vous avez renoncé à tous les remèdes, quel mal y a-t-il à ce que j'essaye ce que je puis faire pour vous? Celui qui accomplit les œuvres les plus grandes, les accomplit souvent par les plus faibles mains : l'Ecriture nous montre la sagesse parlant par la voix de l'enfance, alors que les juges sur leur siége n'étaient que des enfants ; on voit de faibles sources donner naissance à de grands fleuves, et on a vu de vastes mers se tarir en présence des puissants incrédules qui niaient les miracles. Souvent l'attente est trompée, quand les probabilités sont le plus grandes, et c'est quand on y compte le moins, quand on désespère, que souvent elle se réalise.

LE ROI. Je ne dois point vous entendre. Adieu, jeune fille ; vos services n'étant point utilisés, c'est à vous-même à vous payer ; des offres non agréées ont pour salaire des remercîments.

HÉLÈNE. C'est ainsi que le mérite inspiré voit d'une parole détruire ses projets. Il n'en est pas de celui qui connaît toutes choses comme de nous qui jugeons de tout sur les apparences ; mais il y a présomption à nous, d'attribuer aux hommes ce qui est l'œuvre du ciel. Sire, consentez à la tentative que je veux faire ; mettez, non pas moi, mais le ciel à l'épreuve. Je ne suis pas un imposteur qui annonce un but et qui en a un autre en vue ; mais j'ai la certitude, et vous pouvez m'en croire, que mon art n'est pas impuissant, ni votre maladie incurable.

LE ROI. En êtes-vous certaine? Dans quel espace de temps espérez-vous me guérir?

HÉLÈNE. Avec l'aide de celui de qui toute aide doit venir, avant que les coursiers du soleil aient fait parcourir deux fois à son char enflammé sa carrière journalière, avant que l'humide Hesperus ait éteint deux fois dans les vapeurs de l'occident sa lampe assoupie, ou que le sablier du pilote ait compté vingt-quatre fois les heures furtives du temps, tout ce qu'il y a de maladie en vous aura disparu de la partie saine ; la santé reprendra son cours, et la maladie mourra.

LE ROI. Quel gage de certitude me donnerez-vous?

HÉLÈNE. Si je ne réussis pas, taxez-moi d'impudence ; traitez-moi de prostituée ; que ma honte soit publiée en tous lieux et colportée dans des ballades flétrissantes ; que ma réputation de jeune fille soit diffamée ; qu'on me mette au rang de ce qu'il y a de plus infâme, et qu'on me fasse mourir au milieu des tortures.

LE ROI. Je ne sais, mais il me semble qu'un esprit céleste parle par ta bouche, et dans ce faible organe je crois entendre sa voix puissante : ce que dans l'état ordinaire des choses, ma raison jugerait impossible, je le crois possible maintenant. Tu dois tenir à l'existence ; car tout ce qui donne du prix à la vie, jeunesse, beauté, sagesse, courage, vertu, tout ce qui fait ici-bas le bonheur, tu le possèdes ; hasarder tous ces biens, c'est l'indice d'une habileté consommée ou du plus monstrueux désespoir. Charmant docteur, j'essayerai de tes prescriptions ; si je meurs, ce sera ta mort que tu auras toi-même ordonnée.

HÉLÈNE. Si je dépasse le temps fixé, si je n'accomplis pas ce que j'ai promis, qu'on me fasse mourir sans miséricorde ; je l'aurai mérité. Si je ne vous sauve pas, qu'on me donne la mort ; mais si je vous sauve, que me promettez-vous?

LE ROI. Demande toi-même ce que tu voudras.

HÉLÈNE. Mais me l'accorderez-vous?

LE ROI. Oui, j'en jure par mon sceptre et par mes espérances de salut.

HÉLÈNE. Eh bien, parmi les jeunes hommes qui dépendent de vous, vous me donnerez, de votre royale main, le mari que je demanderai : bien entendu que je ne pousserai point l'arrogance jusqu'à faire tomber mon choix sur le sang royal de France ; que je ne chercherai pas à perpétuer mon nom obscur en l'alliant à celui d'un membre de votre famille ; je me bornerai à demander pour époux un de vos vassaux que je puis choisir et que vous pouvez m'accorder.

LE ROI. Voici ma main ; remplis ta promesse, et ton vœu sera exaucé ; fixe toi-même l'époque à ton gré ; je me mets entièrement sous ta direction. Je devrais te questionner davantage, quoique, après tout, ce que j'apprendrais de plus ne pût rien ajouter à ma confiance en toi ; je devrais te demander d'où tu viens, où tu vas, — mais, sans autres questions, tu es la bienvenue, et je t'accueille sans réserve — (*Appelant ses gens.*) Qu'on vienne m'aider ; holà ! quelqu'un ! — Si tu tiens ta promesse, mes actes rivaliseront avec les tiens. (*Bruit de fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent LA COMTESSE et LE BOUFFON.

LA COMTESSE. Viens çà, l'ami ; je vais mettre à l'épreuve ton savoir-vivre.

LE BOUFFON. Vous trouverez en moi le vivre florissant et le savoir des plus maigres. Je sais qu'il ne s'agit que de m'envoyer à la cour.

LA COMTESSE. A la cour ! De quel endroit fais-tu cas, si tu fais fi de cela ? Rien qu'à la cour !

LE BOUFFON. En vérité, madame, si Dieu a donné à un homme tant soit peu de savoir-vivre, à la cour il peut le mettre de côté ; là, celui qui ne sait pas faire la belle jambe, ôter son chapeau, baiser sa main et ne rien dire, n'a ni jambes, ni main, ni bouche, ni chapeau ; et un pareil être, à vrai dire, n'est pas fait pour la cour : mais pour ce qui est de moi, j'ai une réponse toute prête pour toutes les occasions.

LA COMTESSE. Ce doit être une bien belle réponse, que celle qui répond à toutes les questions.

LE BOUFFON. C'est comme la chaise du barbier qui va à toutes les carrures.

LA COMTESSE. Est-ce qu'effectivement ta réponse va à toutes les questions?

LE BOUFFON. Comme de l'argent dans la main d'un procureur, comme un écu à une courtisane, comme la bague au doigt, comme des crêpes le mardi gras, comme une danse gaillarde le premier mai, comme la cheville au trou, les cornes au cocu, comme une femme acariâtre à un mari bourru, comme les lèvres de la nonne à la bouche du moine, comme le *pudding* à son enveloppe de pâte.

LA COMTESSE. Et tu as une réponse à ce point universelle?

[1] Voir la pièce intitulée *Troïle et Cressida*.

LE BOUFFON. Depuis le duc jusqu'au constable, elle s'ajuste à toutes les questions.

LA COMTESSE. Ce doit être une réponse d'une épouvantable longueur, que celle qui répond à toutes les demandes.

LE BOUFFON. C'est moins que rien en vérité, si les savants voulaient l'apprécier à sa juste valeur. Je vais vous la dire avec toutes ses dépendances. Demandez-moi si je suis un courtisan ; il n'y a pas de mal à apprendre.

LA COMTESSE. À redevenir jeune, si nous le pouvons. Je vais faire la folle en te questionnant, dans l'espoir que ta réponse me rendra plus sage. Dites-moi, monsieur, êtes-vous un courtisan ?

LE BOUFFON. *Oh ! mon Dieu, monsieur !* — Voilà une manière bien simple de se tirer d'affaire ; — encore, encore une centaine de questions semblables.

LA COMTESSE. Monsieur, je suis un pauvre diable de vos amis qui vous est sincèrement attaché.

LE BOUFFON. *Oh ! mon Dieu, monsieur !* — Ferme, ferme ; ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE. Je pense, monsieur, que vous ne pouvez manger d'un mets aussi commun.

LE BOUFFON. *Oh ! mon Dieu, monsieur !* — Allez, continuez ; vous trouverez, je vous assure, à qui parler.

LA COMTESSE. Il n'y a pas longtemps, monsieur, que vous avez été fustigé, autant que je puis le croire.

LE BOUFFON. *Oh ! mon Dieu, monsieur !* — Ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE. Tu dis : *Oh ! mon Dieu ! ne m'épargnez pas*, à propos de fustigation ; c'est en effet une réponse très-pertinente. Je vois que tu ne figurerais pas mal sous le fouet, si l'on t'y mettait.

LE BOUFFON. Jamais ma mauvaise étoile ne m'avait plus mal servi dans mes *Oh ! mon Dieu, monsieur !* — Je vois que les choses peuvent servir longtemps, mais pas toujours.

LA COMTESSE. Je fais là, ma foi, un joli usage de mon temps, de le passer à rire avec un fou.

LE BOUFFON. *Oh ! mon Dieu, monsieur !* — Parbleu ! le voilà encore bien placé.

LA COMTESSE. En voilà assez. Revenons à ton message. (*Lui donnant une lettre.*) Donne cette lettre à Hélène, et demande-lui une réponse immédiate. Recommande-moi au souvenir de mes connaissances et de mon fils ; ce n'est pas une grande, —

LE BOUFFON. Une grande recommandation pour eux.

LA COMTESSE. Une grande besogne pour toi : tu me comprends ?

LE BOUFFON. Très-fructueusement ; je serai là avant que mes jambes y soient.

LA COMTESSE. Reviens promptement. (*Ils sortent dans deux directions opposées.*)

SCÈNE III.

Paris. — Un appartement dans le palais du Roi.

Entrent BERTRAND, LAFEU et PAROLE.

LAFEU. On dit que le temps des miracles est passé, et nous avons des philosophes qui transforment en événements ordinaires et familiers les phénomènes surnaturels et incompréhensibles. Voilà ce qui fait que nous nous jouons des prodiges les plus effrayants ; nous retranchant dans une science illusoire quand nous devrions nous résigner humblement à une vague terreur.

PAROLE. Parbleu ! c'est le prodige le plus étonnant qui ait apparu dans nos temps modernes.

BERTRAND. C'est vrai.

LAFEU. Se voir abandonné de tous les gens de l'art, —

PAROLE. C'est ce que je dis : abandonné de Galien et de Paracelse.

LAFEU. De tous les hommes les plus éclairés et les plus [illegible], —

PAROLE. C'est vrai ; c'est ce que je dis.

LAFEU. Qui l'avaient condamné comme incurable, —

PAROLE. C'est cela même ; c'est ce que je dis.

LAFEU. Comme un homme que rien ne pouvait sauver, —

PAROLE. C'est juste, comme un homme dont —

LAFEU. Dont la vie était incertaine et la mort assurée.

PAROLE. C'est cela, vous dites bien ; c'est comme cela que je l'aurais dit.

LAFEU. Je puis dire avec vérité que c'est véritablement une nouveauté dans le monde.

PAROLE. C'est vrai, et ceux qui voudront en prendre connaissance la trouveront, — dites-moi donc l'endroit ?

LAFEU. C'est un drame divin joué par un acteur terrestre.

PAROLE. C'est justement ce que j'aurais dit ; c'est cela même.

LAFEU. Par ma foi, le Dauphin n'est pas plus vigoureux ; je veux dire sous le rapport, —

PAROLE. Oh ! c'est étrange ! très-étrange ! voilà tout ce que je puis dire ; et celui-là devra être d'un esprit bien pervers, qui ne reconnaîtra pas dans cet événement, —

LAFEU. L'œuvre du ciel.

PAROLE. C'est justement ce que je dis.

LAFEU. Par les mains du plus faible, —

PAROLE. Et du plus débile ministre a éclaté la puissance la plus grande et la plus transcendante ; ce qui, indépendamment de la guérison du roi, est une raison pour que nous soyons —

LAFEU. Universellement reconnaissants.

Entrent LE ROI et sa suite, et HÉLÈNE.

PAROLE. C'est ce que je voulais dire ; vous avez fort bien dit. Voici le roi.

LAFEU. Gaillard et ingambe, par ma foi ! — Tant qu'il me restera une dent dans la bouche, j'en aimerai mieux les jeunes filles. Comment donc, mais c'est qu'il est capable de danser un galop [1] !

PAROLE. Mort du vinaigre ! n'est-ce pas Hélène que je vois ?

LAFEU. Pardieu ! je pense que c'est elle.

LE ROI, *à un de ses gens.* Allez, faites venir ici tous les seigneurs qui sont à ma cour. — (*Le Domestique sort.*) — (*À Hélène.*) Ma libératrice, asseyez-vous auprès de votre malade, et de cette main rajeunie à laquelle vous avez rendu le mouvement et la vie, recevez pour la seconde fois la confirmation de ma promesse. Je suis prêt à vous faire le don que vous aurez choisi, et j'attends que vous le nommiez.

Entrent PLUSIEURS SEIGNEURS.

LE ROI, *continuant.* Jeune fille, promenez autour de vous vos regards ; je puis disposer de tous ces nobles bacheliers ; j'ai sur eux les droits d'un souverain et d'un père ; faites librement votre choix ; vous avez le pouvoir de choisir, ils n'ont pas celui de refuser.

HÉLÈNE. Que le sort fasse échoir à chacun de vous une belle et vertueuse maîtresse, quand il plaira à l'amour ! — à chacun, hormis un seul.

LAFEU. Je donnerais mon cheval bai tout caparaçonné pour être aussi vert que ces jeunes damoiseaux, et pour n'avoir pas plus de barbe au menton.

LE ROI. Regardez-les bien ; il n'en est pas un qui ne soit de noble race.

HÉLÈNE. Messieurs, le ciel a, par mes mains, rendu la santé au roi.

TOUS. Nous le savons, et nous en rendons grâces au ciel.

HÉLÈNE. Je ne suis qu'une jeune et simple vierge, et c'est là ma plus grande richesse ; je répète que je ne suis qu'une simple vierge. — Sous le bon plaisir de votre majesté, j'ai déjà fini ; la rougeur est sur mon visage, et semble me dire : « Je rougis de l'obligation où tu es de choisir ; mais si l'on te refuse, que la pâleur de la mort reste pour toujours sur ton visage, je n'y reparaîtrai plus. »

LE ROI. Faites votre choix : quiconque refusera votre amour, perdra le mien.

HÉLÈNE. Maintenant, ô Diane ! je déserte tes autels, et c'est vers l'Amour, vers ce dieu puissant, que s'adressent mes soupirs. — (*À un des Seigneurs.*) Seigneur, êtes-vous disposé à écouter ma requête ?

PREMIER SEIGNEUR. Et à vous l'accorder.

HÉLÈNE. Je vous rends grâces, seigneur ; je n'ai plus rien à vous dire. (*Pendant le dialogue entre Hélène et les Seigneurs de la cour, Lafeu et Parole s'entretiennent à quelque distance : ils voient la pantomime des acteurs, sans entendre leurs paroles.*)

LAFEU, *à Parole.* J'aimerais mieux être l'objet de son choix que de jouer ma vie à croix ou pile.

HÉLÈNE, *à un autre Seigneur.* Seigneur, la noble flamme qui étincelle dans vos beaux yeux me fait une réponse menaçante avant même que je ne parle. Puisse l'Amour vous

[1] *A courante*, une courante, on voit que notre galop moderne date de loin. *Nil novi sub sole.*



HÉLÈNE, *seule. Jusqu'à ce que je n'aie plus de femme, la France ne me sera rien.*
(Acte III, scène II, page 148.)

faire une fortune vingt fois plus haute que celle de la personne qui forme pour vous ce vœu, et que son humble amour.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je n'aspire à rien de mieux qu'elle, avec votre permission.

HÉLÈNE. Agréez mon vœu! Puisse l'Amour l'accomplir; sur ce, je prends congé de vous.

LAFEU, *à Parole.* Est-ce qu'ils la refusent tous? S'ils étaient mes fils, je les ferais fouetter ou je les enverrais au Grand-Turc pour en faire des eunuques.

HÉLÈNE, *à un troisième Seigneur.* Ne vous effrayez pas si je prends votre main; je ne vous ferai jamais avec intention aucun mal; que tous vos vœux soient exaucés! Et si jamais vous vous mariez, puisse le ciel vous accorder mieux que moi!

LAFEU. Ces jeunes gens sont de glace; aucun d'eux ne veut d'elle; assurément ce sont des bâtards des Anglais; il n'est pas possible qu'ils aient eu des Français pour pères.

HÉLÈNE, *à un quatrième Seigneur.* Vous êtes trop jeune, trop heureux, et trop noble, pour vouloir un fils formé de mon sang.

QUATRIÈME SEIGNEUR. Beauté charmante, je ne pense pas ainsi.

LAFEU. Voilà encore une bonne grappe. — Je suis sûr que ton père buvait du vin, — mais si tu n'es pas un âne, je suis un écolier de quatorze ans; je te connais.

HÉLÈNE, *à Bertrand.* Je n'ose dire que je vous choisis; mais je voue ma vie à vous servir et me place toute entière sous votre direction et votre pouvoir. — Voilà mon époux.

LE ROI. Eh bien, jeune Bertrand, prends-la; elle est ta femme.

BERTRAND. Ma femme, mon souverain seigneur? Je supplie votre majesté de permettre que dans une affaire de cette nature je m'en rapporte à mes propres yeux.

LE ROI. Ne sais-tu pas, Bertrand, ce qu'elle a fait pour moi?

BERTRAND. Sire, je le sais; mais j'ignore pourquoi je dois l'épouser.

LE ROI. Tu sais qu'elle m'a retiré de mon lit de douleur.

BERTRAND. Mais s'ensuit-il, seigneur, que mon malheur doive payer le prix de votre guérison? Je la connais parfaitement; elle a été élevée à la charge de mon père. Moi! j'épouserais la fille d'un pauvre médecin! — Que plutôt je sois à jamais déshonoré!

LE ROI. Ce qui en elle excite ton dédain, c'est l'absence de titres; qu'à cela ne tienne, je puis lui en donner. Chose étrange! si l'on mêlait ensemble nos sangs divers, il serait impossible de les distinguer par la couleur, le poids ou la chaleur; comment se fait-il donc qu'une différence si grande les sépare? S'il est vrai qu'elle soit tout ce qu'il y a au monde de plus vertueux, si elle n'a contre elle que sa qualité de fille d'un pauvre médecin, c'est la vertu que tu dédaignes, pour un vain nom. Mais n'agis point ainsi. Quand la vertu éclate dans un rang obscur, l'action vertueuse ennoblit son auteur. Là où il n'y a que des titres et point de vertu, l'illustration n'est que factice. Le bien et le mal sont bons ou mauvais par eux-mêmes, indépendamment des qualifications qu'on leur donne. Ce n'est pas le nom, mais la qualité d'une chose qui constitue sa valeur. Hélène a en partage jeunesse, beauté, vertu; ces biens, elle les a hérités en ligne directe de la nature, et leur possession est honorable: ce qui ne l'est pas, c'est de se glorifier d'être fils de l'honneur, et de ne pas ressembler à son père; la distinction la plus glorieuse est celle que nous devons à nos actes, et non celle que nos aïeux nous ont transmise. Les titres sont de vains mots prodigués sur les tombes; c'est un trophée menteur qui décore la première sépulture venue, tandis que souvent la poussière et un indigne oubli recouvrent les cendres les plus vertueuses. Que te dirai-je? Si cette jeune personne te convient pour femme, je puis créer le reste; elle t'apporte en dot sa personne et sa vertu; j'y joindrai les titres et la fortune.

BERTRAND. Je ne puis l'aimer, et je ne ferai pas d'efforts pour y parvenir.



HÉLÈNE. Est-ce vous ? — LA VEUVE. Avec votre permission, pèlerine.
(Acte III, scène v, page 149.)

LE ROI. Il serait honteux pour toi que cela te coûtât le moindre effort.

HÉLÈNE. Sire, je suis heureuse de vous voir parfaitement rétabli ; ne parlons plus du reste.

LE ROI. Mon honneur est compromis ; pour le dégager, je suis dans la nécessité de déployer mon pouvoir. Allons, prends sa main, jeune orgueilleux, indigne d'un tel don ; toi, qui dans tes insultants dédains repousses mon affection et son mérite ; toi qui ne soupçonnes pas qu'en mettant avec elle ma faveur dans la balance, ton poids sera trouvé bien léger ; toi qui ne veux pas voir qu'il dépend de nous de transplanter tes honneurs là où il nous plaira de les faire croître. Contiens tes mépris ; obéis à notre volonté qui travaille pour ton bien ; n'écoute pas un vain orgueil ; mais, dans l'intérêt de ta fortune, montre sur-le-champ l'obéissance que ton devoir te prescrit et que tu dois à mon autorité ; sinon, je te retire pour jamais ma sollicitude, et t'abandonne aux vertiges et aux erreurs de la jeunesse et de l'ignorance ; ma vengeance et ma haine s'appesantiront justement et sans miséricorde sur ta tête. Parle : j'attends ta réponse.

BERTRAND. Pardon, mon gracieux souverain ; je soumets à vos yeux mon imagination : quand je considère tous les biens dont vous êtes la source, et quel immense lot d'honneur s'attache où vous l'ordonnez, je ne trouve plus rien à reprendre dans la jeune fille qu'un noble orgueil me faisait dédaigner ! le suffrage du roi lui tient lieu de naissance.

LE ROI. Prends-la par la main, et dis-lui qu'elle est tienne ; je te promets de combler l'intervalle entre sa fortune et la tienne, ou d'ajouter considérablement à cette dernière.

BERTRAND. Je prends sa main.

LE ROI. Que le bonheur et la faveur du roi sourient à ce contrat ; la cérémonie suivra immédiatement le consentement des parties, et aura lieu dès ce soir ; la fête sera différée jusqu'à l'arrivée de nos amis absents. Bertrand, si tu l'aimes, ce sera un hommage sacré rendu à ton roi, autrement tu seras coupable. *(Le Roi sort avec sa suite, suivi de Bertrand, d'Hélène et des Seigneurs.)*

LAFEU. Écoutez, monsieur ; un mot, s'il vous plaît.

PAROLE. Qu'y a-t-il pour votre service ?

LAFEU. Votre seigneur et maître a bien fait de se rétracter.

PAROLE. Se rétracter ? — Mon seigneur et maître ?

LAFEU. Oui, est-ce que je ne parle pas un langage intelligible ?

PAROLE. Un langage bien rude à l'oreille, et qu'on ne peut comprendre sans qu'il s'en suive une effusion de sang. Mon maître ?

LAFEU. Êtes-vous le camarade et l'égal du comte de Roussillon ?

PAROLE. De quelque comte que ce soit, de tous les comtes, de tout ce qui est homme.

LAFEU. De tout ce qui est le valet du comte ; quant à être l'égal du maître lui-même, c'est autre chose.

PAROLE. Vous êtes trop vieux, seigneur ; qu'il vous suffise de savoir que vous êtes trop vieux.

LAFEU. Je te dirai, mon bel ami, que j'ai qualité d'homme ; c'est à quoi l'âge ne te fera jamais parvenir.

PAROLE. Ce que j'oserais bien, je n'ose pas le faire.

LAFEU. Pendant deux repas, je t'ai pris pour un homme tolérablement pourvu de sens : tu débitais assez bien tes voyages ; cela pouvait passer ; toutefois, aux pavillons dont tu étais pavoisé, je soupçonnais fort que tu devais être un navire de médiocre tonnage. — Je t'ai trouvé à présent ; quand je te perdrais, cela me serait égal ; c'est tout au plus si tu mérites qu'on se baisse pour te ramasser.

PAROLE. Si vous n'aviez pas le privilége de l'âge pour vous protéger, —

LAFEU. Ne te plonge pas trop avant dans la colère, de peur de hâter le moment de l'épreuve ; — et si une fois, — que Dieu ait pitié d'un poltron tel que toi ! Adieu donc, porte percée à jour ; je n'ai pas besoin de t'ouvrir, je vois à travers. Donne-moi la main.

PAROLE. Seigneur, vous m'outragez d'une manière indigne.

LAFEU. Oui, de tout mon cœur, et tu le mérites.

PAROLE. Seigneur, je ne l'ai pas mérité.

LAFEU. [illegible] me.

PAROLE. Fort bien, j'en deviendrai plus sage.

LAFEU. Le plus tôt que tu pourras sera le mieux; car tu as furieusement à virer de bord. Si jamais on te lie dans ton écharpe, et qu'on te batte par-dessus le marché, tu sauras alors ce que c'est que d'allier la fierté à la servitude. J'ai envie de continuer notre connaissance, ou plutôt l'étude que je fais de toi, afin de pouvoir dire dans l'occasion : « Voilà un homme que je connais. »

PAROLE. Seigneur, vous me vexez d'une manière intolérable.

LAFEU. Je voudrais t'infliger les peines de l'enfer, et pouvoir continuer éternellement ton supplice ; mais ma vigueur passe comme je passe devant toi, aussi vite que l'âge me le permet. (*Il sort.*)

PAROLE, *seul*. Allons, tu as un fils sur lequel je me laverai de cet affront, hideux et dégoûtant vieillard. — Allons, soyons patient ; ces grands seigneurs ont leurs coudées franches. Si jamais une occasion favorable se présente, je le battrai, sur ma vie, fût-il deux fois plus grand seigneur qu'il n'est. Je n'aurai pas plus d'égard pour son âge que si c'était, — oh ! je le battrai, si jamais je le rencontre.

Rentre LAFEU.

LAFEU. L'ami, votre seigneur et maître est marié, je vous l'annonce : vous avez une nouvelle maîtresse.

PAROLE. Je prie instamment votre seigneurie de vouloir bien m'épargner ces insultes. Le comte est mon bienveillant seigneur ; mais je n'ai de maître que celui que je sers là-haut.

LAFEU. Qui ? Dieu ?

PAROLE. Oui, seigneur.

LAFEU. C'est le diable qui est ton maître. Pourquoi croises-tu tes bras de cette manière ? veux-tu faire de tes manches une paire de chausses ? Les autres valets en font-ils autant ? Sur mon honneur, si j'étais de deux heures seulement plus jeune, je te battrais ; à mon avis, tu es un objet d'aversion universelle, et chacun devrait te fustiger ! Il me semble que tu as été créé tout exprès pour servir de but aux passades.

PAROLE. Ce traitement est dur et bien peu mérité, seigneur.

LAFEU. Allons donc : tu as été battu en Italie pour avoir enlevé un pépin d'une grenade : tu es un vagabond et non un voyageur ; tu es plus effronté envers les seigneurs et autres personnages honorables que ne t'y autorise l'écusson de ta naissance et de tes qualités. Tu ne mérites pas un seul mot de plus, sans quoi je t'appellerais drôle. Je te laisse. (*Il sort.*)

Entre BERTRAND.

PAROLE. Bon, bon ! c'est cela ! — bon, bon ! gardons la chose secrète pendant quelque temps.

BERTRAND. Perdu pour jamais, et condamné à d'éternels soucis.

PAROLE. Qu'avez-vous, mon cher ami ?

BERTRAND. Quoique je l'aie solennellement acceptée pour femme, en présence du prêtre, je ne partagerai jamais son lit.

PAROLE. Quoi ? qu'y a-t-il, mon cher ami ?

BERTRAND. O mon cher Parole ! ils m'ont marié ! Je veux partir pour la guerre de Toscane, et jamais mon lit ne la recevra.

[illegible]

PAROLE. Êtes-vous bien sûr que cette fantaisie durera ?

BERTRAND. Venez avec moi dans ma chambre ; vous me conseillerez. Je veux la renvoyer sur-le-champ ; demain je pars pour l'Italie et l'abandonne à sa douleur solitaire.

PAROLE. A la bonne heure, voilà des balles qui rebondissent et qui sont sonores. — Cela est dur. Un jeune homme qui se marie est un homme perdu. Partons donc, et abandonnons-la le plus joliment du monde ; allons, le roi vous a joué là un vilain tour ; mais, chut ! c'est comme cela. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un autre appartement dans le même palais.

Entrent HÉLÈNE et LE BOUFFON.

HÉLÈNE. Ma mère m'envoie ses compliments affectueux ; se porte-t-elle bien ?

LE BOUFFON. Elle ne se porte pas bien, et pourtant elle est en bonne santé; elle est très-gaie, et cependant elle n'est pas bien ; mais, grâce à Dieu, elle est fort bien, et rien ne lui manque dans ce monde; mais cela n'empêche pas qu'elle n'est pas bien.

HÉLÈNE. Si elle est bien, quel mal a-t-elle donc qui l'empêche d'être bien ?

LE BOUFFON. En vérité, elle est fort bien, à deux choses près.

HÉLÈNE. Quelles sont ces deux choses ?

LE BOUFFON. L'une, qu'elle n'est pas dans le ciel, où Dieu veuille qu'elle aille promptement ! l'autre, qu'elle est sur la terre, d'où le ciel veuille promptement la retirer !

Entre PAROLE.

PAROLE. Dieu vous bénisse, heureuse dame !

HÉLÈNE. Je me flatte, seigneur, que mon bonheur a votre aveu.

PAROLE. Vous avez mes vœux pour qu'il aille toujours en augmentant, et mes vœux encore pour qu'il dure. — (*Au Bouffon.*) Ah ! te voilà, drôle ! comment se porte notre vieille dame ?

LE BOUFFON. Pourvu que vous ayez ses rides et moi son argent, je voudrais qu'elle fût comme vous dites.

PAROLE. Mais je ne dis rien.

LE BOUFFON. Vous n'en faites que plus sagement ; car souvent la langue d'un homme cause sa ruine. Ne rien dire, ne rien faire, ne rien savoir et ne rien avoir, c'est là une grande partie de votre mérite, qui est à peu près l'équivalent de rien.

PAROLE. Arrière ! tu es un drôle.

LE BOUFFON. Vous auriez dû dire que je suis un drôle parlant à un drôle; c'eût été la vérité.

PAROLE. Allons, tu es un fou spirituel ; je t'ai trouvé.

LE BOUFFON. M'auriez-vous par hasard trouvé en vous ? ou bien vous a-t-on chargé de me trouver ? La recherche n'a pas été infructueuse. Puissiez-vous trouver qu'en vous le fou abonde, au grand contentement du monde, et au redoublement notoire de son rire.

PAROLE. Un drôle avisé, ma foi, et bien nourri. — (*A Hélène.*) Madame, mon seigneur part ce soir; une affaire des plus sérieuses l'appelle. Il sait ce qu'il vous doit ; il reconnaît les devoirs que l'amour lui impose, mais il est forcé d'en ajourner l'accomplissement. Cette abstinence et ces délais seront rachetés plus tard par d'ineffables délices ; le bonheur qui suivra n'en sera que plus doux, et la coupe du plaisir s'emplira jusqu'aux bords.

HÉLÈNE. Qu'exige-t-il de moi ?

PAROLE. Que vous preniez immédiatement congé du roi, en donnant cette détermination comme venant de vous et la colorant des prétextes les plus plausibles que vous pourrez trouver.

HÉLÈNE. Qu'ordonne-t-il encore ?

PAROLE. Qu'après avoir obtenu cela, vous attendiez ses ordres ultérieurs.

HÉLÈNE. Ses volontés seront exécutées ponctuellement.

PAROLE. Je vais le lui dire.

HÉLÈNE. Je vous en prie. — (*Au Bouffon.*) Viens, toi ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un autre appartement dans le même château.

Entrent LAFEU et BERTRAND.

LAFEU. J'espère bien que votre seigneurie ne le prend pas pour un guerrier.

BERTRAND. Oui, certes, pour un guerrier vaillant, et qui a fait ses preuves.

LAFEU. Vous le tenez de lui-même.

BERTRAND. Et d'autres témoignages incontestables.

LAFEU. Alors mon cadran va mal; j'avais pris ce pinson pour une fauvette.

BERTRAND. Je vous assure, seigneur, que c'est un homme fort instruit et non moins brave.

LAFEU. En ce cas, j'ai péché contre ses lumières, et transgressé contre sa valeur ; mon état est d'autant plus dangereux, que j'ai beau interroger ma conscience, je n'y trouve pas le moindre repentir. Le voici qui vient ; réconciliez-nous, je vous prie, je veux rechercher son amitié.

Entre PAROLE.

PAROLE, *à Bertrand.* Cela sera exécuté, seigneur.

LAFEU, *à Parole.* Pourriez-vous me dire quel est son tailleur ?

PAROLE. Seigneur ?

LAFEU. Oh ! je le connais bien ; oh ! oui, c'est un excellent artiste, un fort bon tailleur.

BERTRAND, *à part, à Parole.* A-t-elle été trouver le roi ?

PAROLE. Oui, seigneur.

BERTRAND. Partira-t-elle ce soir ?

PAROLE. Comme vous l'aurez décidé.

BERTRAND. J'ai écrit mes lettres, enfermé mes trésors dans ma cassette, commandé nos chevaux ; et ce soir, à l'heure où je devrais prendre possession de ma fiancée, où je devrais...

LAFEU. C'est quelque chose qu'un voyageur honnête homme à la fin d'un repas ; mais celui qui ment dans les trois tiers de ses récits, et qui se sert d'une vérité connue pour faire passer des milliers de riens, celui-là mérite qu'on l'entende une fois, et qu'on le batte trois. — Dieu vous garde, capitaine !...

BERTRAND. S'est-il passé quelque chose de désobligeant entre ce seigneur et vous, monsieur ?

PAROLE. Je ne sais pas en quoi j'ai pu tomber dans la disgrâce de ce noble seigneur.

LAFEU. Vous y êtes tombé en plein avec armes et bagages, et après vous en être dépêtré, vous fuirez à toutes jambes sans demander votre reste.

BERTRAND. Il se pourrait que vous vous fussiez mépris sur son compte.

LAFEU. Et c'est ce qui m'arrivera toujours, dussé-je le surprendre en prières. Adieu, seigneur, et croyez-moi, il ne saurait y avoir d'amande dans cette coquille légère ; son âme est dans ses habits ; ne vous fiez point à lui en matières importantes : j'ai apprivoisé de ces animaux-là, et je connais leur nature. (*A Parole.*) Adieu, monsieur ; j'ai mieux parlé de vous que vous ne l'avez mérité et que vous ne le mériterez jamais ; mais nous devons rendre le bien pour le mal. (*Il sort.*)

PAROLE. C'est une tête peu sensée.

BERTRAND. C'est ce que je crois.

PAROLE. Comment !... est-ce que vous ne le connaissez pas ?

BERTRAND. Si fait, je le connais parfaitement ; il jouit d'une bonne réputation. — Voici venir mon tourment.

Entre HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Seigneur, suivant l'ordre que vous m'en avez donné, j'ai parlé au roi, et obtenu de lui la permission de partir immédiatement ; seulement il désire vous entretenir en particulier.

BERTRAND. J'obéirai à sa volonté. Ne vous étonnez pas, Hélène, de mon procédé qui ne paraît s'accorder ni avec les circonstances ni avec les devoirs qu'elles m'imposent : je n'étais point préparé à cette union ; voilà ce qui cause le trouble et la confusion où vous me voyez. Ceci m'oblige à vous prier de vous mettre immédiatement en route pour retourner chez moi ; ne me demandez pas pourquoi j'exige cela de vous, contentez-vous de le deviner ; car mes raisons sont meilleures qu'elles ne le semblent, et les nécessités qui me dominent sont plus grandes qu'elles ne vous le paraissent à la première vue, à vous qui ne les connaissez pas. Voici pour ma mère. (*Il lui remet une lettre.*) Il se passera deux jours avant que je vous voie ; ainsi je vous laisse à la direction de votre prudence.

HÉLÈNE. Seigneur, tout ce que je puis dire, c'est que je suis votre très-obéissante servante.

BERTRAND. Allons, allons, ne parlons plus de cela.

HÉLÈNE. Et tant que je vivrai, je m'efforcerai d'acquérir ce qui me manque et ce que mon humble étoile m'a refusé, pour être au niveau de ma haute fortune.

BERTRAND. Laissons cela, je suis très-pressé : adieu ; rendez-vous chez moi.

HÉLÈNE. Je vous prie de m'excuser, seigneur, si...

BERTRAND. Eh bien ! que voulez-vous dire ?

HÉLÈNE. Je ne mérite pas le trésor que je possède ; je n'ose dire qu'il est mien, et cependant il l'est... mais comme un voleur craintif, je voudrais dérober ce qui m'appartient légitimement.

BERTRAND. Que voulez-vous ?

HÉLÈNE. Quelque chose, — peu de chose, — rien. — Je n'ose vous dire ce que je voudrais, — seigneur, — mais non, — des étrangers, des ennemis se séparent ; ils ne s'embrassent pas.

BERTRAND. Ne perdez pas de temps, je vous prie ; à cheval au plus vite.

HÉLÈNE. Je n'enfreindrai point vos ordres, seigneur.

BERTRAND, *à Parole.* Où est le reste de mes gens, monsieur ? — (*A Hélène.*) Adieu. (*Hélène sort.*)

BERTRAND, *continuant.* Va dans mon château, où je ne remettrai jamais les pieds, tant que je pourrai tenir l'épée ou entendre le tambour. — Partons, et quittons la France !

PAROLE. Bravo ! courage ! (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Florence. — Un appartement dans le palais du Duc. — Bruit de fanfares

Entre LE DUC DE FLORENCE, avec sa suite. DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS et quelques autres l'accompagnent.

LE DUC. Ainsi, vous venez d'entendre de point en point les raisons fondamentales de cette guerre, dont les graves intérêts ont déjà fait couler beaucoup de sang et en feront répandre encore.

PREMIER SEIGNEUR. La justice et le droit semblent être de votre côté ; les torts et l'iniquité du côté de vos adversaires.

LE DUC. Aussi sommes-nous on ne peut plus étonnés que, dans de telles circonstances, notre cousin de France ferme son cœur aux demandes de secours que nous lui avons adressées.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Seigneur, je ne suis pas initié aux secrets de notre gouvernement, et je ne puis vous en parler qu'en homme qui arrange les augustes conseils des rois d'après ses notions imparfaites ; je serais donc fort embarrassé de vous dire ce que j'en pense, attendu qu'en ces matières je me suis presque toujours trompé dans mes conjectures.

LE DUC. Que le roi de France en agisse comme il lui plaira.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Du reste, j'ai la certitude que chaque jour vous verrez accourir quelques-uns de nos jeunes gentilshommes que le repos fatigue, et qui viendront chercher ici un remède à leur ennui.

LE DUC. Ils seront les bienvenus, et tous les honneurs dont nous pourrons disposer seront leur partage. Vous connaissez vos postes ; vous remplacerez dans le commandement les premiers qui tomberont demain au champ de bataille. (*Bruit de fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent LA COMTESSE et LE BOUFFON.

LA COMTESSE. Tout s'est passé comme je le désirais, sauf qu'il ne revient point avec elle.

LE BOUFFON. Sur ma parole, mon jeune maître me semble un homme fort mélancolique.

LA COMTESSE. Sur quoi le juges-tu ainsi ?

LE BOUFFON. C'est que, voyez-vous, il regarde sa botte et chante ; il en rajuste le revers et chante ; il fait une question et chante ; il se cure les dents et chante. J'ai connu un homme qui, atteint de ce genre de mélancolie, a vendu un fort beau domaine pour une chanson.

LA COMTESSE. Voyons ce qu'il écrit, et quand il compte revenir. (*Elle ouvre la lettre.*)

LE BOUFFON. Je n'ai plus de goût pour Isabeau depuis que j'ai été à la cour; nos Isabeau de campagne ne sont rien, comparées aux Isabeau de la cour; mon Cupidon n'a plus de cervelle, et je commence à aimer comme un vieillard aime l'argent, sans appétit.

LA COMTESSE. Qu'avons-nous ici?

LE BOUFFON. Ce que vous avez là. (*Il sort.*)

LA COMTESSE, *seule, lisant.* « Je vous envoie une bru; » elle a guéri le roi, et moi elle m'a perdu. Je l'ai épousée; » mais elle n'a point partagé mon lit, et j'ai juré de rendre » ce refus éternel. On vous apprendra que je me suis enfui » de France: avant qu'on vous le dise, je me hâte de vous » en informer. Pourvu que le monde soit suffisamment » large, je ne saurais mettre entre elle et moi trop de dis- » tance. Agréez mes devoirs. Votre infortuné fils, BERTRAND. »

C'est mal à toi, jeune homme imprudent et sans frein, de fuir les faveurs d'un si bon roi, et d'attirer son indignation sur ta tête, en méprisant une fille vertueuse, digne des respects d'un monarque.

Rentre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. O madame! il y a de tristes nouvelles que nous apportent deux militaires et ma jeune maîtresse.

LA COMTESSE. De quoi s'agit-il?

LE BOUFFON. Oh! il y a aussi quelque chose de consolant dans ces nouvelles; il y a quelque chose de consolant; votre fils ne sera pas tué sitôt que je le croyais.

LA COMTESSE. Pourquoi serait-il tué?

LE BOUFFON. C'est ce que je dis, madame, s'il est vrai qu'il soit décampé, comme on l'assure; le danger consiste à tenir tête de pied ferme; c'est ce qui cause la mort de bien des hommes, et par contre, la naissance de bien des enfants. Les voilà qui viennent; ils vous en diront davantage: pour ma part, tout ce que j'ai entendu dire, c'est que votre fils est décampé. (*Le Bouffon sort.*)

Entrent HÉLÈNE et DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME. Dieu vous garde, madame!

HÉLÈNE. Madame, monseigneur est parti, parti pour toujours.

DEUXIÈME GENTILHOMME. Ne dites pas cela.

LA COMTESSE. Armez-vous de patience. Messieurs, j'ai éprouvé de si nombreuses alternatives de joie et de douleur, que ni l'une ni l'autre ne saurait à la première secousse ébranler mon âme. — Où est mon fils, je vous prie?

DEUXIÈME GENTILHOMME. Madame, il est parti pour servir dans l'armée du duc de Florence. Nous l'avons rencontré se dirigeant vers ce pays d'où nous venons nous-mêmes, et où, après avoir expédié à la cour quelques affaires, nous comptons retourner.

HÉLÈNE. Jetez les yeux sur cette lettre, madame; voilà mon passe-port. (*Elle lit.*) « Quand tu auras obtenu de moi » l'anneau que je porte au doigt, et qui ne me quittera » jamais; quand tu me montreras un enfant de mes œuvres, » et dont je sois le père, alors appelle-moi ton époux; mais » cet alors-là ne sera jamais. » C'est là une phrase terrible.

LA COMTESSE. Avez-vous apporté cette lettre, messieurs?

PREMIER GENTILHOMME. Oui, madame; et d'après ce qu'elle contient, nous regrettons la peine que nous avons prise.

LA COMTESSE. Chère Hélène, veuille reprendre courage; si tu gardes pour toi seule toutes les douleurs, tu m'en voles la moitié. Il était mon fils; mais j'efface son nom de mon cœur, et je n'ai d'enfant que toi. — C'est donc vers Florence qu'il s'est dirigé?

DEUXIÈME GENTILHOMME. Oui, madame.

LA COMTESSE. Pour embrasser la carrière des armes?

DEUXIÈME GENTILHOMME. Tel est son noble dessein; et croyez-moi, le duc lui conférera tous les honneurs dont il pourra disposer en sa faveur.

LA COMTESSE. Retournez-vous dans ce pays?

PREMIER GENTILHOMME. Oui, madame, sur les ailes de la célérité la plus rapide.

HÉLÈNE, *lisant.* « Jusqu'à ce que je n'aie plus de femme, la France ne me sera rien. »

LA COMTESSE. Cela est-il dans sa lettre?

HÉLÈNE. Oui, madame.

PREMIER GENTILHOMME. C'est peut-être un trait de sa main auquel son cœur n'a point participé.

LA COMTESSE. La France ne lui sera rien jusqu'à ce qu'il n'ait plus de femme! Il n'y a personne ici qui soit trop bon pour lui, elle seule exceptée; elle mérite d'avoir pour époux un seigneur servi par une vingtaine de jeunes étourdis comme lui, proclamant à toute heure leur souveraine maîtresse. Qui était avec lui?

PREMIER GENTILHOMME. Un domestique seulement, et un gentilhomme que j'ai connu autrefois.

LA COMTESSE. N'était-ce pas Parole?

PREMIER GENTILHOMME. Lui-même, madame.

LA COMTESSE. Un drôle des plus vicieux et plein de scélératesse. Ses conseils corrompent l'excellente nature de mon fils.

PREMIER GENTILHOMME. Effectivement, madame, cet homme a une ample provision de mauvaises qualités dont il sait tirer bon parti.

LA COMTESSE. Vous êtes les bienvenus, messieurs; je vous prie, quand vous verrez mon fils, de lui dire que son épée ne saurait jamais lui reconquérir l'honneur qu'il a perdu; je vous prierai en outre de vouloir bien vous charger d'une lettre pour lui.

DEUXIÈME GENTILHOMME. Nous sommes à vos ordres, madame, pour cela, comme aussi pour toutes les affaires dont vous voudrez bien nous charger.

LA COMTESSE. Ce sera donc à titre de revanche. Voulez-vous venir? (*La Comtesse et les deux Gentilshommes sortent.*)

HÉLÈNE, *seule. Jusqu'à ce que je n'aie plus de femme, la France ne me sera rien!* La France ne lui sera rien jusqu'à ce qu'il n'ait plus de femme. Tu n'en auras pas, comte de Roussillon, tu n'en auras pas en France; dès lors la France redeviendra tout pour toi. Malheureux comte! c'est donc moi qui te chasse de ton pays et qui expose tes membres délicats aux chances de la guerre qui n'épargne personne! c'est moi qui t'exile d'une cour charmante, où tu servais de point de mire aux œillades des belles, pour t'exposer en but aux balles des mousquets! O toi, messager de mort, plomb meurtrier qui voles sur des ailes de feu, détourne-toi de ton but; perce l'air en sifflant, et ne touche pas mon époux! Qui que ce soit qui tire sur lui, c'est moi qui dirige le tube fatal; qui que ce soit qui dirige le fer contre sa poitrine, c'est moi, misérable, qui la présente à ses coups; et sans le tuer je suis la cause de sa mort. Ah! que plutôt je me trouve face à face avec le lion féroce, alors que la faim lui arrache d'affreux rugissements; que plutôt toutes les calamités que la nature tient en réserve pleuvent à la fois sur moi! Non, reviens, comte de Roussillon, reviens de ces lieux où la gloire ne s'acquiert qu'au prix d'une blessure et souvent même de la vie. Je vais partir; c'est mon séjour en ces lieux qui t'en tient éloigné. Y resterai-je dans ce but? Non, non, quand on y respirerait l'air du paradis, quand on y serait servi par les anges. Je vais partir, afin que la triste nouvelle de ma fuite aille consoler ton oreille. Accours, ô nuit! jour, hâte-toi de finir! Infortunée, je veux m'éloigner furtivement à la faveur des ombres. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Bruit de fanfares.

Florence. — Devant le palais ducal.

Arrivent LE DUC DE FLORENCE, BERTRAND, Seigneurs, Officiers, Soldats et autres.

LE DUC. Je vous confie le commandement de notre cavalerie, et je fonde de grandes espérances sur les succès que vous promet la fortune.

BERTRAND. Seigneur, c'est une charge au-dessus de mes forces; toutefois, je ferai mon possible, à tout événement, pour justifier votre choix.

LE DUC. Partez donc; et puisse la fortune, caressante maîtresse, sourire à vos heureux efforts!

BERTRAND. A dater d'aujourd'hui, ô Mars! je me range sous tes étendards; égale seulement mes actes à ma volonté, et tu trouveras en moi un amant de la guerre, un ennemi de l'amour. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent LA COMTESSE et L'INTENDANT.

LA COMTESSE. Hélas! et comment avez-vous pu vous charger de sa lettre? Du moment qu'elle m'écrivait, ne pouviez-vous pas deviner qu'elle ferait ce qu'elle a fait? Relisez-la.

L'INTENDANT. « Je vais en pèlerinage à Saint-Jacques; mon

» ambitieux amour m'a rendue coupable ; pour expier ma » faute, je me suis engagée par un saint vœu à fouler pieds » nus la terre humide et froide. Ecrivez, écrivez à mon maître » chéri, à votre fils bien-aimé, de s'éloigner du sanglant » théâtre de la guerre; faites que son existence soit heu- » reuse et paisible, pendant que, de mon lointain exil, je » bénirai son nom avec une ardente ferveur : priez-le de me » pardonner les fatigues et les dangers qu'il a déjà subis à » cause de moi. Junon vindicative[1], je l'ai envoyé loin de » la cour et de ses amis, vivre au milieu des camps, s'exposer » aux dangers et à la mort qui marchent sur les pas des » héros. Il est trop bon et trop beau pour la mort et pour » moi; la mort que je vais chercher moi-même, afin de le » laisser libre. »

LA COMTESSE. Ah ! quels poignants aiguillons dans ses paroles les plus douces! — (*A l'Intendant.*) Rinaldo, je ne vous aurais pas cru capable de la laisser ainsi partir ; si je lui avais parlé, je l'aurais détournée de son dessein ; c'est ce qu'elle a voulu éviter par son départ précipité.

L'INTENDANT. Pardonnez-moi, madame. Si je vous avais remis cette lettre avant la nuit, on aurait encore pu se mettre sur ses traces; et toutefois elle écrit que toute poursuite serait vaine.

LA COMTESSE. Quel ange bénira cet indigne époux ? Il est impossible qu'il prospère, à moins, ô Hélène ! que tes prières, que le ciel se plaît à entendre, et aime à exaucer, ne détournent de lui la colère du juge suprême. — Ecrivez, Rinaldo, à l'indigne époux d'une telle femme ; que chaque mot lui rappelle un mérite qu'il n'a point apprécié à sa juste valeur; exprimez-lui énergiquement ma douleur profonde dont il paraît si peu s'inquiéter. Qu'un messager lui soit immédiatement dépêché. — Quand il apprendra son départ, peut-être qu'il reviendra ; j'espère qu'elle-même, informée de son retour, hâtera aussi le sien, ramenée par le plus pur amour. Je ne sais lequel des deux m'est le plus cher. — Procurez-vous le messager. — Mon cœur est accablé de tristesse, et j'ai la faiblesse de l'âge; la douleur me demande des larmes, et l'affliction me fait parler. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Hors des murs de Florence. — On entend de loin un bruit de trompettes.

Arrivent UNE VIEILLE VEUVE de Florence, DIANE, VIOLENTA, MARIANNE, et plusieurs Bourgeois.

LA VEUVE. Venez, venez; s'ils se rapprochent de la ville, nous perdrons toute la beauté du coup d'œil.

DIANE. On dit que le comte français a rendu de signalés services.

LA VEUVE. On assure qu'il a fait prisonnier le général ennemi et qu'il a tué de sa main le frère du duc. Nous avons perdu nos peines; ils ont pris une direction opposée. Ecoutez ! vous pouvez en juger au son de leurs trompettes.

MARIANNE. Allons, retournons chez nous, et contentons-nous du récit qu'on nous en fera. Croyez-moi, Diane, défiez-vous de ce comte français. L'honneur d'une jeune fille fait sa gloire, et l'honnêteté est le plus riche héritage.

LA VEUVE. J'ai dit à ma voisine les démarches faites auprès de toi par un gentilhomme, ami du comte.

MARIANNE. Je connais ce drôle, un nommé Parole, que l'enfer confonde ! un infâme agent que le jeune comte emploie dans ces sortes d'affaires. — Diane, défiez-vous d'eux ; leurs promesses, leurs offres, leurs serments, leurs cadeaux, sont des instruments de luxure qui cachent des projets différents de ceux qu'ils semblent annoncer : ils ont séduit plus d'une jeune fille ; le malheur est que l'exemple redoutable du naufrage de l'innocence ne profite pas aux autres : toutes viennent se prendre dans les filets tendus pour leur ruine. Je pense n'avoir pas besoin de vous en dire davantage : j'espère que vous trouverez en vous-même la force de rester ce que vous êtes, quand vous n'auriez à craindre d'autres dangers que celui de perdre votre innocence.

DIANE. Vous pouvez être tranquille sur mon compte.

Arrive HÉLÈNE, déguisée en pèlerine.

LA VEUVE. Je l'espère bien. — Voici une pèlerine qui s'avance vers nous ; je suis sûre qu'elle vient loger chez moi, c'est là qu'ils s'envoient les uns les autres; je vais la questionner. — Dieu vous garde, pèlerine. Quel pèlerinage avez-vous entrepris?

HÉLÈNE. Celui de Saint-Jacques le Grand. Enseignez-moi, je vous prie, où logent les pèlerins.

LA VEUVE. A l'auberge de Saint-François, ici, près de la porte de la ville.

HÉLÈNE. Est-ce là mon chemin? (*On entend le bruit lointain d'une marche guerrière.*)

LA VEUVE. Oui. — Écoutez ! ils viennent par ici. Sainte pèlerine, si vous voulez attendre que les troupes soient passées, je vous conduirai à l'endroit où vous devez loger; d'autant plus que je connais l'hôtesse comme moi-même.

HÉLÈNE. Est-ce vous?

LA VEUVE. Avec votre permission, pèlerine.

HÉLÈNE. Je vous remercie, et j'attendrai ici votre loisir.

LA VEUVE. Vous venez sans doute de France?

HÉLÈNE. Effectivement.

LA VEUVE. Vous allez voir ici un de vos compatriotes qui a rendu de grands services.

HÉLÈNE. Son nom, je vous prie?

DIANE. Le comte de Roussillon. Le connaissez-vous?

HÉLÈNE. Seulement pour en avoir entendu parler ; il jouit d'une grande réputation; mais je n'ai jamais vu son visage.

DIANE. Quel qu'il soit, il s'est vaillamment conduit. Il s'est enfui de France, dit-on, parce que le roi l'avait marié contre son gré. Croyez-vous que cela soit vrai ?

HÉLÈNE. Oui, certes, c'est la pure vérité ; je connais sa femme.

DIANE. Il y a un gentilhomme de la suite du comte qui parle d'elle fort peu avantageusement.

HÉLÈNE. Quel est son nom ?

DIANE. Monsieur Parole.

HÉLÈNE. Oh ! je suis de son avis : sous le point de vue des qualités et du mérite, elle est si inférieure au comte lui-même, que ce n'est pas la peine d'en parler; tout son mérite, à elle, consiste dans la pureté de sa vertu, que je n'ai entendu contester par personne.

DIANE. Pauvre dame ! c'est un rude esclavage que d'être la femme d'un époux qui vous déteste.

LA VEUVE. L'infortunée ! en quelque lieu qu'elle soit, un poids bien douloureux doit peser sur son cœur. Cette jeune fille que vous voyez pourrait lui jouer un tour bien cruel si elle voulait.

HÉLÈNE. Que voulez-vous dire? L'amoureux comte lui fait peut-être la cour dans des vues déshonnêtes ?

LA VEUVE. C'est cela même ; il emploie avec elle tous les moyens qui peuvent, en pareille circonstance, flétrir l'honneur fragile d'une jeune fille; mais elle est armée contre ses attaques, et lui oppose une vertueuse défense.

MARIANNE. Dieu nous préserve qu'il en soit autrement ! (*En ce moment passe, tambours battant, enseignes déployées, une colonne de l'armée florentine ; Bertrand et Parole en font partie.*)

LA VEUVE. Ils viennent ; les voici. Celui-ci est Antonio, le fils aîné du duc. Celui-là est Escalus.

HÉLÈNE. Où est le Français?

DIANE. Celui que vous voyez avec un panache. C'est un brave guerrier. Pourquoi faut-il qu'il n'aime pas sa femme ! S'il était plus rangé, il serait bien plus aimable. — N'est-ce pas que c'est un bien bel homme ?

HÉLÈNE. Je le trouve fort bien.

DIANE. C'est dommage qu'il soit si peu rangé. — (*Montrant Parole.*) Voilà le mauvais sujet qui l'entraîne à mal faire; si j'étais sa femme, j'empoisonnerais le scélérat.

HÉLÈNE. Où est-il ?

DIANE. C'est ce magot en écharpe : je voudrais bien savoir ce qui lui donne un air si piteux.

HÉLÈNE. Peut-être a-t-il été blessé dans le combat.

PAROLE. Perdre notre tambour ! allons.

MARIANNE. Il faut qu'il y ait quelque chose qui le vexe singulièrement : voyez; il nous a reconnues.

LA VEUVE, *faisant la révérence.* La peste l'étouffe !

MARIANNE. C'est bien la peine de faire la révérence à un entremetteur ! (*Bertrand et Parole s'éloignent avec la colonne.*)

LA VEUVE. Les troupes sont passées ; venez, pèlerine ; je vais vous mener à votre logement ; vous y trouverez quatre ou cinq pénitents qui ont entrepris le pèlerinage du grand saint Jacques.

[1] Allusion aux travaux d'Hercule, entrepris pour obéir aux ordres de Junon.

HÉLÈNE. Recevez mes humbles remercîments : si cette dame et cette jeune fille veulent me faire l'honneur de souper ce soir avec nous, je prends sur moi les frais et la reconnaissance; pour m'acquitter mieux encore envers vous, je me charge de donner à cette jeune personne quelques conseils utiles.

TOUTES DEUX. Nous acceptons votre offre avec plaisir. (*Elles s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Le camp devant Florence.

Arrivent BERTRAND et DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS.

PREMIER SEIGNEUR. Je vous en conjure, seigneur, mettez-le à l'épreuve ; laissez-le faire.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Si votre seigneurie ne trouve pas en lui un poltron fieffé, retirez-moi votre estime.

PREMIER SEIGNEUR. Sur ma vie, seigneur, ce n'est qu'une bulle d'air.

BERTRAND. Croyez-vous que je me sois trompé à ce point-là sur son compte ?

PREMIER SEIGNEUR. Croyez-moi, seigneur ; je vous parle en connaissance de cause, sans haine, et comme je parlerais de mon parent; c'est un insigne poltron, un menteur fieffé, qui manque à sa parole à toute heure du jour, un misérable qui n'a pas une seule bonne qualité qui puisse justifier les bienfaits de votre seigneurie.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Il serait bon que vous le connussiez, de peur que, lui supposant un mérite qu'il n'a pas, dans quelque affaire importante, dans un danger imminent, vous ne soyez victime de votre confiance en lui.

BERTRAND. Je voudrais connaître quelque moyen de l'éprouver.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Il n'en saurait être de meilleur que de le laisser reprendre à l'ennemi son tambour, comme vous l'avez entendu se vanter qu'il le ferait.

PREMIER SEIGNEUR. Je me charge, à la tête d'une troupe de Florentins, de le surprendre tout à coup : je choisirai pour cela des hommes qu'il ne distinguera pas des troupes ennemies : nous le garrotterons et lui banderons les yeux ; et lorsqu'il croira que nous le conduisons dans le camp ennemi, c'est au milieu de nos tentes que nous l'amènerons. Veuillez, seigneur, assister à son interrogatoire. Si pour obtenir la vie sauve, et sous l'impulsion de la plus lâche terreur, il n'offre pas de vous trahir et de révéler à l'ennemi tout ce qu'il sait à votre désavantage, en appuyant ses révélations des plus affreux serments, n'ayez jamais la moindre confiance en mon jugement.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Oh! quand ce ne serait que pour nous divertir, laissons-le aller à la recherche de son tambour ; il prétend avoir imaginé un stratagème pour y réussir : quand votre seigneurie verra le fond de son sac, et de quel métal est composé ce grossier minerai, si vous ne lui faites pas administrer une bonne bastonnade, c'est que votre aveugle prédilection pour lui est d'une nature inébranlable. Le voici.

Arrive PAROLE.

PREMIER SEIGNEUR. Donnez-vous-en le divertissement, seigneur; laissez-le suivre sa fantaisie ; qu'il aille chercher son tambour comme il l'entendra.

BERTRAND. Eh bien, monseigneur, ce tambour vous tient donc bien fortement au cœur ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Eh! qu'il aille au diable! ce n'est qu'un tambour, après tout !

PAROLE. Qu'un tambour ! ce n'est qu'un tambour ! Un tambour ainsi perdu ! La belle manœuvre, ma foi ! faire charger notre cavalerie sur nos propres ailes, et sabrer nos propres soldats !

DEUXIÈME SEIGNEUR. Cette manœuvre n'a rien de blâmable ; c'est l'un de ces accidents de la guerre, que n'aurait pu prévenir César lui-même, s'il nous avait commandés par lui.

BERTRAND. Allons, nous n'avons pas trop à nous plaindre des succès que nous avons obtenus ; il est vrai qu'il y a quelque chose de déshonorant pour nous dans la perte de ce tambour, mais il n'y a pas moyen de le ravoir.

PAROLE. On aurait pu le ravoir.

BERTRAND. On l'aurait pu, mais on ne le peut plus maintenant.

PAROLE. On le peut encore : si je ne savais que le mérite des services est rarement attribué à celui qui les rend en réalité, je reprendrais ce tambour, celui-là ou tout autre, ou j'y trouverais mon *hic jacet*[1].

BERTRAND. Si vous en avez l'envie, monsieur, si vous croyez pouvoir, à la faveur de quelque bon stratagème, replacer dans nos mains cet instrument d'honneur, entreprenez bravement la chose ; ce sera à mes yeux un glorieux exploit. Si vous réussissez, le duc en parlera ; il récompensera votre action comme elle le méritera, et d'une manière digne de lui.

PAROLE. J'en jure sur l'honneur d'un soldat, j'entreprendrai la chose.

BERTRAND. Mais vous n'avez pas de temps à perdre.

PAROLE. Ce sera dès ce soir ; je vais tout à l'heure jeter mon plan par écrit, me confirmer dans la certitude que j'ai de réussir, me préparer à vaincre ou à mourir; et comptez qu'à minuit vous aurez de mes nouvelles.

BERTRAND. Puis-je prendre sur moi d'informer son altesse de l'expédition que vous allez entreprendre ?

PAROLE. Je ne sais pas quel en sera le succès, seigneur; mais je jure de tenter la chose.

BERTRAND. Je connais votre bravoure, et je sais qu'on peut tout attendre d'un guerrier tel que vous. Adieu.

PAROLE. Je n'aime pas à perdre le temps en paroles. (*Il s'éloigne.*)

PREMIER SEIGNEUR. Pas plus qu'un poisson n'aime l'eau. — N'est-ce pas là, seigneur, un singulier drôle? Se charger d'une manière si délibérée d'une entreprise qu'il sait ne pouvoir mener à fin ! jurer de l'exécuter, tout en se réservant d'être damné mille fois plutôt que de tenir parole !

DEUXIÈME SEIGNEUR. Vous ne le connaissez pas, seigneur, comme nous le connaissons ; c'est un maraud qui réussit d'abord à s'insinuer dans la faveur des gens, et qui, pendant les premiers huit jours, pourra jusqu'à un certain point donner le change ; mais une fois que vous l'avez pénétré, vous le tenez pour toujours.

BERTRAND. Croyez-vous donc qu'il ne fera effectivement rien de ce qu'il s'est si sérieusement chargé d'entreprendre ?

PREMIER SEIGNEUR. Rien du tout; il reviendra avec quelque histoire arrangée d'avance, et deux ou trois mensonges plus ou moins habilement colorés; mais nous le tenons; il n'échappera pas à nos filets ; vous l'y verrez tomber cette nuit ; vous verrez qu'il ne mérite guère vos bontés.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Avant de mettre le renard aux abois, nous nous en amuserons. Le vieux seigneur Lafeu l'a déjà enfumé : quand il aura perdu son masque, vous verrez à quelle espèce de goujon vous avez affaire ; vous en aurez la joie cette nuit même.

PREMIER SEIGNEUR. Il faut que j'aille préparer mes piéges ; je vous réponds qu'il sera pris.

BERTRAND. Votre frère va venir avec moi.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Comme il plaira à votre seigneurie ; je vous quitte. (*Il s'éloigne.*)

BERTRAND. Je vais maintenant vous conduire dans la maison en question et vous faire voir la jeune fille dont je vous ai parlé.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Mais vous dites qu'elle est honnête.

BERTRAND. C'est là son seul défaut ; je ne lui ai parlé qu'une fois, et l'ai trouvée singulièrement froide. Je lui ai envoyé, par l'entremise du fat dont nous parlions tout à l'heure, des cadeaux et des lettres qu'elle m'a renvoyés ; et voilà où j'en suis. C'est une charmante créature. Voulez-vous que nous allions la voir?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Très-volontiers, seigneur. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Florence. — Une chambre dans la maison de la Veuve.

Entrent HÉLÈNE et LA VEUVE.

HÉLÈNE. Si vous doutez encore que je sois sa femme, je ne sais quels moyens employer pour vous en convaincre, et je crains bien d'échouer dans mon entreprise.

LA VEUVE. Bien que ma condition ne soit plus ce qu'elle était autrefois, je n'en suis pas moins bien née, et je ne connais rien à ces sortes d'intrigues; je ne voudrais pas compromettre ma réputation par une action honteuse.

HÉLÈNE. Je ne vous le demanderais pas non plus. D'abord,

[1] Ci-gît.

vous pouvez m'en croire, le comte est mon époux : tout ce que je vous ai confié sous la loi du secret est vrai, depuis le premier mot jusqu'au dernier, et en me prêtant la coopération que je vous demande, vous ne pouvez faillir.

LA VEUVE. Je dois vous croire, car vous m'avez donné la preuve que vous jouissez d'une fortune considérable.

HÉLÈNE. Prenez cette bourse d'or, et laissez-moi acheter les secours de votre amitié, que je payerai au centuple quand je les aurai éprouvés. Le comte aime votre fille et a mis le siége devant sa beauté, résolu d'emporter la place à tout prix. Qu'elle accepte ses propositions en se conformant aux instructions que nous lui donnerons. La violence de sa passion ne lui permettra pas de rien refuser de ce qu'elle lui demandera. Le comte porte une bague qui a appartenu à un de ses ancêtres, et qui, dans sa famille, a été transmise de père en fils depuis trois ou quatre générations ; il attache à cette bague un prix inestimable ; mais dans sa folle ardeur, pour acheter l'objet de ses désirs, il n'hésitera pas à la sacrifier, dût-il s'en repentir après !

LA VEUVE. Je vois maintenant où vous voulez en venir.

HÉLÈNE. Vous voyez que je ne me propose rien que de légitime ; je désire seulement que votre fille, avant de paraître se rendre, lui demande cette bague, lui donne un rendez-vous, et m'y laisse aller à sa place, tandis qu'elle sera chastement absente ; cela fait, j'ajouterai pour sa dot trois mille écus à ce que j'ai déjà donné.

LA VEUVE. J'y consens. Enseignez à ma fille comment elle doit s'y prendre pour assigner l'heure et le lieu dans cet innocent stratagème. Toutes les nuits il vient lui faire entendre des symphonies de tout genre et des chants composés en son honneur : vainement nous avons voulu l'écarter de notre demeure ; il persiste comme s'il y allait de sa vie.

HÉLÈNE. Eh bien, dès cette nuit, mettons à exécution notre stratagème ; s'il réussit, il y aura de son côté une intention coupable dans un acte légitime, et, de ma part, un acte permis fait dans une intention vertueuse ; ni l'un ni l'autre ne pécheront, et néanmoins il y aura un péché de commis. *Elles sortent.*

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La scène est à quelque distance du camp des Florentins.

Arrive LE PREMIER SEIGNEUR avec CINQ ou SIX SOLDATS.

Ils se mettent en embuscade.

PREMIER SEIGNEUR. Il faut absolument qu'il passe au bout de cette haie ; quand vous vous précipiterez sur lui, parlez dans le plus formidable baragouin que vous pourrez imaginer ; quand vous n'entendriez pas vous-mêmes ce que vous direz, n'importe ; car nous devons faire semblant de ne pas le comprendre, à l'exception de l'un d'entre nous, qui lui servira d'interprète.

PREMIER SOLDAT. Capitaine, permettez que je sois l'interprète.

PREMIER SEIGNEUR. N'es-tu pas connu de lui ? ta voix ne lui est-elle pas familière ?

PREMIER SOLDAT. Non, seigneur, je vous l'assure.

PREMIER SEIGNEUR. Mais quel baragouin nous parleras-tu, à nous ?

PREMIER SOLDAT. Celui que vous me parlerez.

PREMIER SEIGNEUR. Il faut qu'il nous prenne pour quelque bande d'étrangers à la solde de l'ennemi. Or, il connaît un peu de toutes les langues des pays circonvoisins ; il faudra donc que chacun de nous ait un jargon de son invention, [illegible] les uns des autres [illegible] ; le premier [illegible]. Quant à [illegible] [illegible]

Arrive PAROLE.

PAROLE. Dix heures ! [illegible] il sera temps de retourner au camp. [illegible]

il m'a fallu essuyer plus d'un affront. Décidément, ma langue est trop téméraire ; mais mon cœur a la crainte de Mars et de ses enfants, et il n'ose soutenir les dires de ma langue.

PREMIER SEIGNEUR, *à part*. Voilà la première vérité dont ta langue se soit jamais rendue coupable.

PAROLE. Qui diable m'a poussé à me charger de reprendre ce tambour, sachant fort bien l'impossibilité de la chose, et lorsque d'ailleurs je n'en ai pas la moindre envie ? Il faut que je me fasse moi-même quelques blessures, et dise que je les ai reçues en exécutant cet exploit. De légères égratignures ne suffiront pas pour les convaincre ; ils s'étonneront que j'en aie été quitte à si bon marché : d'autre part, je n'ose me faire des blessures graves. Pourquoi ? qui m'y oblige ? Langue, il faudra que je te mette dans la bouche d'une marchande de la halle, et que j'en achète une de l'un des muets de Bajazet, si tu continues à m'exposer à de pareils périls.

PREMIER SEIGNEUR, *à part*. Est-il possible que se connaissant si bien il soit ce qu'il est !

PAROLE. Si je faisais à mes vêtements quelques entailles ; si je brisais la lame de mon épée espagnole ? je voudrais que cela pût suffire.

PREMIER SEIGNEUR, *à part*. Cela ne nous suffira pas.

PAROLE. Je pourrais encore me couper la barbe, et dire que c'est une ruse de guerre que j'ai employée.

PREMIER SEIGNEUR, *à part*. Cela ne prendra pas.

PAROLE. Ou noyer mes vêtements, et dire que j'ai été dépouillé ?

PREMIER SEIGNEUR. Mauvais moyen.

PAROLE. Si je jurais que j'ai sauté par la fenêtre de la citadelle, —

PREMIER SEIGNEUR, *à part*. De quelle hauteur ?

PAROLE. D'une hauteur de trente toises.

PREMIER SEIGNEUR, *à part*. Trois serments des plus effroyables auraient peine encore à persuader cela.

PAROLE. Je voudrais avoir quelque tambour de l'ennemi, je jurerais que c'est moi qui l'ai repris.

PREMIER SEIGNEUR. Tu vas en entendre un tout à l'heure. *On entend le bruit du tambour.*

PAROLE, *effrayé*. Un tambour de l'ennemi ! (*Le Seigneur et ses Soldats sortent de leur embuscade et s'élancent vers Parole.*)

PREMIER SEIGNEUR. *Throca movousus, cargo, cargo, cargo.*

TOUS. *Cargo, cargo villianda par corbo, cargo.*

PAROLE. Oh ! quartier ! quartier ! — Ne me bandez pas les yeux. (*Ils se saisissent de lui et lui bandent les yeux.*)

PREMIER SOLDAT. *Boskos thromu! do boskos.*

PAROLE. Oui, je vois que vous êtes du régiment de Muskos, et je vais perdre la vie faute de pouvoir me faire comprendre. S'il y a ici un Allemand, un Danois, un Hollandais, un Italien, ou un Français, qu'il me parle, je lui ferai des révélations qui amèneront la perte des Florentins.

PREMIER SOLDAT. *Boskos vauvado.* — Je te comprends, et sais parler ta langue. — *Kerelybonto.* — L'ami, recommande ton âme à Dieu, car dix-sept poignards sont levés sur toi.

PAROLE. Oh !

PREMIER SOLDAT. En prière, en prière, en prière ! — *Manka revania dulche.*

PREMIER SEIGNEUR. *Oscorbi dulchos volivorca.*

PREMIER SOLDAT. Le général veut bien t'épargner encore ; tu vas nous suivre les yeux bandés, afin de nous faire tes révélations ; si tu nous donnes quelque renseignement utile tu auras la vie sauve.

PAROLE. Oh ! laissez-moi la vie, et je vous ferai connaître tous les secrets de notre camp, nos forces, et les projets de nos généraux.

PREMIER SOLDAT. Mais diras-tu la vérité ?

PAROLE. Si je ne la dis pas, que je sois damné.

PREMIER SOLDAT. *Acordo linta.* Allons, on te permet de marcher. *Il s'éloigne avec Parole et quelques Soldats.*

PREMIER SEIGNEUR. Va dire au comte de Roussillon et à mon frère que nous avons pris le merle, et le gardons les yeux bandés, en attendant leurs ordres.

PREMIER SOLDAT. J'y vais, seigneur.

PREMIER SEIGNEUR. Il nous livrera [illegible] nous tous ; dis-leur cela.

PREMIER SOLDAT. [illegible]

PREMIER SEIGNEUR. [illegible]



BERTRAND. Tenez ; prenez mon anneau ; ma maison, mon honneur, ma vie même sont à vous.
(Acte IV, scène II, page 152.)

SCENE II.

Florence. — Un appartement dans la maison de la Veuve.

Entrent BERTRAND et DIANE.

BERTRAND. On m'a dit que votre nom était Fontibelle?

DIANE. Non, monseigneur, je m'appelle Diane.

BERTRAND. Vous portez le nom d'une déesse, et vous en êtes digne. Mais, beauté charmante, l'amour n'a-t-il aucun droit sur vous? si la vive flamme de la jeunesse ne luit pas dans votre âme, vous n'êtes point une jeune fille, mais un marbre. Quand vous serez morte, vous serez comme vous êtes maintenant ; car vous êtes froide et insensible ; et vous devriez être maintenant comme était votre mère, quand votre être charmant fut conçu.

DIANE. Alors elle était vertueuse.

BERTRAND. Vous le seriez aussi.

DIANE. Non ; ma mère accomplissait un devoir, celui que vous devez à votre épouse.

BERTRAND. Ne m'en parlez plus, je vous en supplie ; cessez de combattre ma résolution : on m'a forcé de la prendre pour épouse ; mais vous, je vous aime par la douce contrainte de l'amour, et veux être à toujours votre dévoué serviteur.

DIANE. Oui, messieurs, vous êtes à notre service jusqu'à ce que nous soyons au vôtre ; mais lorsqu'une fois vous avez notre rose, vous ne nous laissez plus que l'épine pour nous déchirer, et vous vous faites de la nullité où vous nous avez réduites un motif pour nous mépriser.

BERTRAND. Ne vous ai-je point juré —

DIANE. La vérité n'est pas dans le grand nombre des serments, mais dans la simple promesse d'un cœur naïf et sincère. Nous ne jurons que par ce qui est saint, nous prenons à témoin de nos serments la Divinité même. Dites-moi, je vous prie, si je jurais par les divins attributs de Jupiter que je vous aime, en croiriez-vous mes serments, quand vous verriez que je ne vous aime pas? Qu'importe que je jure par l'être que je fais profession d'aimer, si ma conduite est en opposition avec sa volonté ! Vos serments ne sont donc que de vaines paroles, des protestations sans valeur, et qui n'engagent à rien. C'est du moins mon opinion.

BERTRAND. Changez-la, changez-la ; ne soyez pas si saintement cruelle : l'amour est saint, et ma sincérité ne connut jamais les artifices dont vous accusez les hommes. Ne me repoussez plus, mais cédez aux désirs de mon cœur abattu que vous allez ranimer ; dites que vous êtes à moi ; et ce qu'est mon amour maintenant, il le sera toujours.

DIANE. Je vois que dans ces sortes d'affaires, les hommes comptent sur notre faiblesse. Donnez-moi cet anneau.

BERTRAND. Je vous le prêterai, ma chère, mais je ne puis vous le donner.

DIANE. Vous ne voulez pas, seigneur?

BERTRAND. C'est un gage de famille qui m'a été transmis par mes ancêtres. Ce serait une faute grave aux yeux du monde que de m'en défaire.

DIANE. Mon honneur est comme votre anneau : ma chasteté est le joyau de notre maison ; il m'a été transmis par mes ancêtres, et ce serait une faute grave aux yeux du monde que de m'en défaire. Ainsi votre propre prudence appelle le champion de l'honneur pour me défendre contre vos attaques impuissantes.

BERTRAND. Tenez ; prenez mon anneau ; ma maison, mon honneur, ma vie même sont à vous ; disposez de moi d'une manière absolue.

DIANE. Quand viendra l'heure de minuit, frappez à la fenêtre de ma chambre. Je prendrai mes précautions pour que ma mère n'entende rien. J'y mets une condition qu'il vous faudra inviolablement observer ; c'est que lorsque vous aurez conquis ma couche virginale, vous n'y resterez qu'une heure, et ne m'adresserez pas la parole. J'ai pour cela de puissants motifs, que je vous ferai connaître plus tard en vous rendant votre anneau. La nuit, j'en mettrai un autre à votre doigt, afin que plus tard il puisse attester notre union passée. Adieu jusque-là ; soyez exact. Vous avez conquis en moi une épouse pour mon malheur.



PREMIER SOLDAT, *lui débandant les yeux.* Regardez maintenant autour de vous ; connaissez-vous ici quelqu'un ?
(Acte IV, scène III, page 155.)

BERTRAND. C'est le ciel sur la terre que j'ai conquis en toi. (*Il sort.*)

DIANE, *seule* Puisses-tu en remercier un jour le ciel et moi ! Cela pourrait bien arriver. — Ma mère m'avait dit la manière dont il me ferait sa cour, comme si elle avait été dans son cœur. Elle dit que tous les hommes font les mêmes serments. Il a juré de m'épouser quand sa femme sera morte ; et moi je consens à dormir auprès de lui quand je serai enterrée. Puisque ces Français sont si trompeurs, se marie qui voudra ; je veux vivre et mourir fille. Dans le stratagème auquel je me prête, je crois ne point pécher en trompant au jeu celui qui veut gagner déloyalement. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Le camp des Florentins.

Arrivent LES DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS et QUELQUES SOLDATS.

PREMIER SEIGNEUR. Lui avez-vous donné la lettre de sa mère ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je la lui ai remise il y a une heure ; elle contient quelque chose qui a fait une vive impression sur lui ; car, après l'avoir lue, il s'est opéré en lui un changement complet.

PREMIER SEIGNEUR. Il a encouru un blâme mérité, en repoussant loin de lui une épouse si vertueuse, une femme si charmante.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Par là il s'est attiré à tout jamais le déplaisir du roi, qui avait monté sa bienveillance au diapason de son bonheur[1]. Je vous ferai une confidence, mais il faut me promettre de n'en point parler.

PREMIER SEIGNEUR. Quand vous l'aurez faite, elle sera morte, j'en serai le tombeau.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Il a séduit une jeune personne de Florence, d'une réputation sans tache ; et cette nuit, il doi assouvir sa passion par la défaite de son honneur. Il lui a donné son anneau de famille, et ils e croit au comble du bonheur par ce pacte impur.

PREMIER SEIGNEUR. Dieu nous préserve de la révolte de nos sens ! quand nous sommes livrés à nous-mêmes, que nous sommes peu de chose !

DEUXIÈME SEIGNEUR. Nous conspirons contre nous-mêmes ; suivez dans leur cours toutes les trahisons ; vous les voyez se révéler elles-mêmes avant d'avoir atteint leur but abhorré ; de même dans cette action qui imprime une tache à sa noblesse, sa passion déborde et se trahit.

PREMIER SEIGNEUR. N'est-ce pas une grande bassesse dans un homme que de divulguer ses projets impudiques ? Nous n'aurons donc pas sa compagnie ce soir ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Ce ne sera qu'après minuit, car c'est l'heure de son rendez-vous.

PREMIER SEIGNEUR. Nous n'en sommes pas loin. J'aurais cependant été charmé de le voir assister à l'interrogatoire de son favori : cela lui aurait donné la mesure de l'étrange opinion qu'il s'était faite de ce héros postiche.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Nous attendrons son arrivée avant d'interroger notre homme ; car sa présence doit ajouter au supplice de ce fanfaron.

PREMIER SEIGNEUR. En attendant, que dit-on de la guerre ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. J'ai entendu dire qu'il a été fait des ouvertures de paix.

PREMIER SEIGNEUR. Je puis vous assurer que la paix est conclue.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Que fera, dans ce cas, le comte de Roussillon ? poursuivra-t-il son voyage, ou retournera-t-il en France ?

PREMIER SEIGNEUR. Je vois, d'après ce que vous me dites, que vous n'êtes pas dans sa confidence.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Dieu m'en préserve ! je serais alors trop impliqué dans ses actes.

PREMIER SEIGNEUR. Il y a environ deux mois, sa femme a

[1] *Who had even tuned his bounty to sing happiness to him.* Shakspeare est plein de ces expressions étranges, que nous avons toujours essayé de reproduire.

[illegible] son château, [illegible] en pèlerinage à Saint-Jacques le Grand; elle a exécuté avec une piété exemplaire cette sainte entreprise. Pendant son séjour dans ce pays, la sensibilité de sa nature est devenue la proie de sa douleur. Elle a dans un soupir exhalé son dernier souffle, et maintenant elle unit sa voix au concert des anges.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Sur quelles preuves ce récit est-il appuyé ?

PREMIER SEIGNEUR. En grande partie sur ses propres lettres qui contiennent son histoire jusqu'au moment de sa mort. Ce dernier fait, qu'elle ne pouvait raconter elle-même, est formellement attesté par le curé du lieu.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Le comte a-t-il connaissance de tout cela ?

PREMIER SEIGNEUR. Oui ; et la nouvelle lui en a été confirmée de point en point, dans les moindres détails, et avec toutes les preuves à l'appui.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je suis fâché de dire que cet événement va le combler de joie.

PREMIER SEIGNEUR. Combien de fois il nous arrive de nous réjouir de nos malheurs!

DEUXIÈME SEIGNEUR. Et combien de fois de noyer notre bonheur dans nos larmes ! S'il a gagné ici un renom glorieux, la honte qu'il recueillera dans ses foyers ne sera pas moins éclatante.

PREMIER SEIGNEUR. La trame de notre vie se compose d'un mélange de bien et de mal. Nos vertus se laisseraient aller à l'orgueil si le sentiment amer de nos fautes ne venait le réprimer ; et nos crimes nous feraient tomber dans le désespoir si nous n'étions soutenus et fortifiés par nos vertus.

Arrive UN DOMESTIQUE.

PREMIER SEIGNEUR, *continuant*. Eh bien, où est votre maître ?

LE DOMESTIQUE. Dans la rue : il a rencontré le duc, dont il a pris solennellement congé ; sa seigneurie part demain matin pour la France. Le duc lui a offert des lettres de recommandation pour le roi.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Elles ne seront pas superflues, lors même qu'elles le recommanderaient au delà de son mérite.

Arrive BERTRAND.

PREMIER SEIGNEUR. Elles ne sauraient être trop flatteuses pour adoucir l'irritation du roi. Voici le comte qui s'avance. (*A Bertrand.*) Eh bien, seigneur, minuit est-il passé ?

BERTRAND. J'ai ce soir expédié sommairement seize affaires, dont chacune aurait demandé un mois. J'ai pris congé du duc, dit adieu à mes amis, enterré ma femme et porté son deuil, annoncé mon retour à ma mère, fait mes préparatifs de départ ; et dans les moments d'intervalle que m'ont laissés ces affaires, j'ai encore eu le temps d'en expédier de plus délicates : la dernière était la plus importante ; mais je ne l'ai pas encore terminée.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Si elle présente quelques difficultés, et si vous devez partir demain matin, vous n'avez pas de temps à perdre.

BERTRAND. Je dis qu'elle n'est pas terminée, parce que je crains d'en entendre parler plus tard. Mais nous donnerez-vous bientôt le dialogue en question entre notre faquin et le soldat ? — [illegible] comparaître devant nous ce [illegible] qui nous a dupés comme un diseur de [illegible] à double entente.

[illegible] *Des soldats* [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Il s'est confessé à Morgan, qu'il prend pour un prêtre, [illegible]

[illegible]

[illegible]

seigneurie, comme je le crois, il faudra que vous ayez la patience de l'entendre.

Reviennent LES SOLDATS, conduisant PAROLE.

BERTRAND. La peste soit de lui ! Oh ! il a les yeux bandés ! — Il ne peut rien dire de moi. Silence ! écoutons !

DEUXIÈME SEIGNEUR. Voilà notre colin-maillard qui vient. *Porto tartarossa.*

PREMIER SOLDAT. Il ordonne qu'on vous mette à la torture. Avez-vous des aveux à faire sans qu'on ait recours à ce moyen ?

PAROLE. Je dirai ce que je sais sans y être contraint. Quand vous me réduiriez en pâte, je n'en pourrais dire davantage.

PREMIER SOLDAT. *Bosko chimurcho.*

DEUXIÈME SEIGNEUR. *Boblibindo chicurmurco.*

PREMIER SOLDAT. Vous êtes indulgent, général. — Notre général vous ordonne de répondre aux questions écrites dont je vous donnerai lecture.

PAROLE. Je dirai la vérité aussi vrai que j'espère vivre.

PREMIER SOLDAT, *tirant un papier et lisant* : « Vous lui » demanderez d'abord quelle est la force de la cavalerie du » duc. » — Que répondez-vous à cela ?

PAROLE. Elle compte cinq ou six mille chevaux, mais affaiblis et hors de service. Les troupes sont toutes éparpillées, et leurs chefs sont de pauvres sires, sur ma parole, et aussi vrai que j'espère vivre.

PREMIER SOLDAT. Est-ce ainsi que je dois écrire votre réponse ?

PAROLE. Écrivez ; je suis prêt à communier en témoignage de ce que j'ai dit.

BERTRAND. Il ne fait scrupule de rien. Quel coquin fieffé !

PREMIER SEIGNEUR. Vous vous trompez, monseigneur, vous avez devant vous monsieur Parole, le vaillant capitaine, ainsi qu'il se désignait lui-même, qui portait toute la théorie de la guerre dans le nœud de sa ceinture, et toute la pratique dans le fourreau de sa dague.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Désormais, je ne veux plus avoir bonne opinion d'un homme, parce qu'il a son épée luisante, ni lui supposer toutes les qualités, parce qu'il est proprement vêtu.

PREMIER SOLDAT. Fort bien ; cela est écrit.

PAROLE. Oui, cinq ou six mille chevaux, ou environ. — écrivez cela ; car je ne veux dire que la vérité.

PREMIER SEIGNEUR. Dans ce qu'il dit, il est assez près de la vérité.

BERTRAND. Vu l'intention dans laquelle il le dit, je ne lui en sais pas le moindre gré.

PAROLE. De pauvres sires ; écrivez que j'ai dit pauvres sires.

PREMIER SOLDAT. Fort bien ; c'est écrit.

PAROLE. Je vous remercie très-humblement ; c'est vrai, oh ! c'est bien vrai, ce sont de très-pauvres sires!

PREMIER SOLDAT, *lisant*. « Vous lui demanderez quelle est » la force de l'infanterie. » — Qu'avez-vous à répondre ?

PAROLE. Sur ma parole, seigneur, quand je n'aurais plus qu'une heure à vivre, je dirais la vérité. Voyons un peu : Spurio, cent cinquante ; Sébastien, tant ; Corambus, tant ; Jacques, tant ; Guiltian, Cosmo, Ludovic et Gratii, chacun deux cent cinquante ; ma compagnie, celle de Christophe, de Vaumont, de Bentio, chacune deux cent cinquante : en sorte que la totalité, tant bons que mauvais, ne se monte pas, sur ma parole, à quinze cents, dont la moitié n'osent pas secouer la neige de dessus leurs dolmans, de peur de tomber en morceaux.

BERTRAND. Que lui fera-t-on ?

PREMIER SEIGNEUR. Rien, sinon de le remercier. (*Au Soldat.*) Demande-lui ce qu'il pense de moi, et quel crédit j'ai auprès du duc.

PREMIER SOLDAT. Voilà qui est écrit. (*Continuant de lire.*) On lui demandera, en outre, s'il y a dans le camp un » capitaine français nommé Du Maine : quelle est la réputation qu'il a auprès du duc ; ce qu'il pense de sa valeur, » de sa moralité et de ses talents guerriers. Enfin, s'il croit » qu'il serait possible, avec de bonnes sommes d'or, de le » corrompre et de l'engager à trahir. » — Qu'avez-vous à répondre ? Avez-vous connaissance de cela ?

PAROLE. Permettez-moi, je vous prie, de répondre à votre [illegible] article par article. Adressez-moi vos questions l'une après l'autre.

PREMIER SOLDAT. Connaissez-vous ce capitaine Du Maine?

PAROLE. Je le connais. Il était apprenti chez un rapiéceur à Paris, d'où il fut chassé pour avoir fait un enfant à la servante du prévôt, pauvre fille muette et imbécile, qui ne pouvait lui dire non. (*Du Maine lève la main avec un mouvement de colère.*)

BERTRAND, *le retenant.* Avec votre permission, retenez vos mains, dussions-nous avoir la certitude que la première tuile qui tombera lui brisera le crâne[1].

PREMIER SOLDAT. Ce capitaine est-il dans le camp du duc?

PAROLE. Autant que je sache, il y est, le belître.

PREMIER SEIGNEUR, *à Bertrand, qui le regarde.* Ne me regardez pas ainsi; tout à l'heure vous aurez votre tour.

PREMIER SOLDAT, *à Parole.* Quelle est l'estime qu'en fait le duc?

PAROLE. Le duc ne le connaît que pour l'un de mes derniers officiers; l'autre jour, il m'écrivit de le rayer des contrôles : je crois que j'ai encore sa lettre dans ma poche.

PREMIER SOLDAT. Parbleu! nous allons chercher.

PAROLE. Au fait, je n'en sais trop rien; si elle n'est pas là, elle doit se trouver dans ma tente avec les autres lettres du duc.

PREMIER SOLDAT, *après l'avoir fouillé.* La voici; du moins voici un papier. Voulez-vous que je vous le lise?

PAROLE. Je ne sais si c'est la lettre ou non.

BERTRAND. Notre interprète s'acquitte bien de son rôle.

PREMIER SEIGNEUR. On ne peut mieux.

PREMIER SOLDAT, *lisant le papier qu'il a trouvé dans la poche de Parole.* « Diane, le comte est un sot amplement » fourni d'or, — »

PAROLE. Seigneur, ce n'est pas là la lettre du noble duc. C'est un mot d'avis adressé à une jolie fille de Florence, une nommée Diane, pour qu'elle eût à se défier des séductions d'un certain comte de Roussillon, un jeune fou, partant fort libertin. Veuillez, je vous prie, remettre ce papier dans ma poche.

PREMIER SOLDAT. Non; je commencerai d'abord par le lire, avec votre permission.

PAROLE. Je proteste que j'ai écrit ce billet dans des intentions on ne peut plus honorables à l'égard de la jeune fille; car je connaissais le comte pour un garçon dangereux et libertin, un rafleur de virginités, faisant main-basse sur tout ce qu'il rencontre.

BERTRAND. Damné coquin! double scélérat!

PREMIER SOLDAT, *lisant.* « Quand il vous prodiguera les » serments, dites-lui d'exhiber de l'or, et prenez-le; il ne » paye jamais ce qu'il porte en compte : un marché bien » fait est un bénéfice à moitié réalisé. Faites donc le vôtre, » et faites-le bien. Il n'acquitte jamais une dette; faites- » vous payer d'avance. Et croyez-moi, Diane, c'est un sol- » dat qui vous le dit, il faut avoir affaire aux hommes » mûrs, et ne rien accorder aux jeunes gens. Vous pouvez » compter que le comte est un sot, qui paye d'avance, mais » jamais quand il doit.

» Tout à vous, comme il vous l'a juré tout bas à l'oreille.

» PAROLE. »

BERTRAND. Je veux qu'il soit passé aux verges dans les rangs de l'armée, avec cet écrit attaché sur le front.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Voilà, seigneur, votre ami dévoué, le linguiste universel, le redoutable guerrier.

BERTRAND. Jusqu'ici, je n'avais d'antipathie pour rien, sinon pour les chats, et cet homme est un chat pour moi.

PREMIER SOLDAT, *à Parole.* Je vois à la mine du général, que nous serons obligés de vous pendre.

PAROLE. Qu'on me laisse la vie, seigneur, à tout événement. Ce n'est pas que j'aie peur de mourir, mais mes péchés sont nombreux, et ce n'est pas trop de tout le cours naturel de ma vie pour me repentir. Qu'on me laisse vivre dans un cachot, dans les ceps, n'importe où, pourvu que je vive.

PREMIER SOLDAT. Nous verrons ce qu'on pourra faire en votre faveur, pourvu que vous disiez toute la vérité. Revenons donc au capitaine Du Maine. Vous avez répondu en [illegible] sa réputation auprès du duc, et sa valeur. Quelle est sa moralité?

PAROLE. Ah! seigneur, il volerait un œuf dans un cloître; quant aux viols et aux enlèvements, il surpasse Nessus. Il fait profession de ne jamais tenir ses serments; pour les enfreindre, il est plus fort qu'Hercule. Il ment avec tant de facilité et d'aisance, que lorsqu'on l'entend, on serait tenté de prendre la vérité pour une sotte. L'ivrognerie est sa plus grande vertu; car il est presque toujours ivre-mort; et dans son sommeil il ne fait pas grand mal, si ce n'est à ses draps; mais on le connaît, et on a soin de le coucher sur la paille. Voilà à peu près tout ce que j'ai à dire de sa moralité. Il a tout ce qu'un honnête homme ne doit pas avoir, et il n'a rien de ce que doit avoir un honnête homme.

PREMIER SEIGNEUR. Je commence à l'aimer pour ce trait-là.

BERTRAND. Pour ce portrait de votre moralité? La peste soit de lui! il est de plus en plus un chat à mes yeux.

PREMIER SOLDAT. Que dites-vous de ses talents militaires?

PAROLE. Par ma foi, il a battu le tambour devant les tragédiens anglais. — Je ne voudrais pas le calomnier, mais c'est là tout ce que je sais de ses talents guerriers; j'ajouterai que, dans ce pays-là, il a eu l'honneur d'instruire les conscrits dans un endroit qu'on nomme Mile-End. Je ne voudrais ôter à cet homme-là aucun de ses titres de recommandation; mais je ne suis pas certain de celui-là.

PREMIER SEIGNEUR. Il a poussé si loin l'impudence et la scélératesse, que je lui pardonne pour la rareté du fait.

BERTRAND. La peste l'étouffe! c'est toujours un chat à mes yeux.

PREMIER SOLDAT, *à Parole.* Puisque ses qualités sont d'une si chétive espèce, je n'ai pas besoin de vous demander si on pourrait, avec de l'or, le corrompre et le pousser à la trahison.

PAROLE. Seigneur, pour un quart d'écu, il est homme à vendre l'usufruit de son salut, et même la nue propriété, à tout jamais.

PREMIER SOLDAT. Que direz-vous de son frère, l'autre capitaine Du Maine?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Pourquoi l'interroge-t-il sur mon compte?

PREMIER SOLDAT. Quel homme est-ce?

PAROLE. C'est un merle de la même couvée; il n'égale pas tout à fait le premier en mérite, mais il le surpasse de beaucoup en mauvaises qualités. En lâcheté, il l'emporte sur son frère, qui cependant est réputé l'un des plus fieffés poltrons qui existent. Dans une retraite, il court plus vite que mon laquais; lorsqu'il s'agit d'aller en avant, il a la crampe.

PREMIER SOLDAT. Si vous avez la vie sauve, prenez-vous l'engagement de trahir les Florentins?

PAROLE. Oui, et le commandant de leur cavalerie, le comte de Roussillon.

PREMIER SOLDAT. Je vais parler au général et savoir ses intentions.

PAROLE, *à part.* Qu'on ne me parle plus de tambours! Au diable tous les tambours! C'est pour me donner des airs de héros, et me concilier la bonne opinion de ce jeune débauché de comte, que je me suis jeté dans ce péril. Mais qui aurait pu soupçonner une embuscade à l'endroit où j'ai été pris?

PREMIER SOLDAT. Il n'y a pas de remède, mon ami, il faut mourir. Le général dit qu'un homme qui a si traîtreusement révélé les secrets de l'armée dont il fait partie, et calomnié d'une manière si infâme des personnages honorables, ne peut être bon à rien d'honnête dans le monde; c'est pourquoi vous allez mourir. — Allons, bourreau, fais sauter sa tête.

PAROLE. Ô mon Dieu! laissez-moi vivre; ou que du moins je voie ma mort.

PREMIER SOLDAT, *lui débandant les yeux.* Vous allez la voir, et faire vos adieux à tous vos amis. Regardez maintenant autour de vous; connaissez-vous ici quelqu'un?

BERTRAND. Bonjour, noble capitaine.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Dieu vous bénisse, capitaine Parole.

PREMIER SEIGNEUR. Dieu vous garde, noble capitaine.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Capitaine, avez-vous quelque chose à faire dire au seigneur Lafeu? je pars pour la France.

PREMIER SEIGNEUR. [illegible] donner copie de la lettre [illegible] Diane en faveur du comte de Roussillon? Si je n'étais pas un vrai [illegible]

[1] [illegible]

poltron, je vous y obligerais bien ; mais adieu. *Tous s'éloignent, à l'exception de Parole et du premier soldat.*)

PREMIER SOLDAT. C'est fait de vous, capitaine ; tout est perdu, sauf votre écharpe, qui a conservé son nœud.

PAROLE. Tout le monde peut être victime d'un complot.

PREMIER SOLDAT. Si vous pouvez trouver un pays où une leçon aussi honteuse ait été infligée, même à des femmes, vous pourrez vous y fixer, et y devenir la souche d'une nation d'impudents. Adieu, mon cher ; je pars aussi pour la France, nous y parlerons de vous. (*Il s'éloigne.*)

PAROLE, *seul.* Après tout, je rends grâces au ciel ; si j'avais le cœur grand, voilà qui suffirait pour le briser. Je ne veux plus être capitaine ; mais je veux manger, boire et dormir aussi douillettement que tous les capitaines du monde. Je n'ai pas besoin de cela pour vivre ; il me suffit d'être ce que je suis. Ce qui m'arrive doit servir d'exemple salutaire aux fanfarons ; car il viendra toujours un moment où le faux brave sera berné. Mon épée, rouille-toi dans le fourreau ; rougeur, ne me monte plus au visage ! Parole, vis en sécurité, à l'abri de ta honte ! On t'a dupé, prospère en dupant les autres. Il y a ici-bas de la place et des ressources pour tout le monde. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Florence. — Un appartement dans la maison de la Veuve.

Entrent **HÉLÈNE, LA VEUVE** et **DIANE.**

HÉLÈNE, *à la Veuve.* Afin de vous convaincre que je n'ai rien fait qui pût vous être préjudiciable, un des plus grands princes de la chrétienté sera ma caution. Avant de mener à fin mes projets, il faut que j'aille m'agenouiller au pied de son trône. Il fut un temps où je lui rendis un service important, presque aussi cher que sa vie, tellement que le cœur sauvage d'un Tartare en eût été reconnaissant et m'en eût remerciée. J'apprends que Sa Majesté est à Marseille, et je trouve une occasion favorable pour me rendre dans cette ville. Il faut que vous sachiez qu'on me croit morte ; l'armée étant licenciée, mon époux se rend dans ses terres, où, Dieu aidant, et avec l'agrément de notre seigneur le roi, je compte arriver avant lui.

LA VEUVE. Madame, jamais serviteur ne vous servit plus fidèlement, et avec plus d'empressement que je le ferai en cette occasion.

HÉLÈNE. Et vous avez en moi une maîtresse, ou plutôt une amie qui s'occupe activement des moyens de récompenser votre obligeance. N'en doutez pas, le ciel a voulu que ce fût moi qui dotasse votre fille, et que, de son côté, elle m'aidât à reconquérir mon époux. Mais qu'ils sont étranges ces hommes qui peuvent faire de ce qu'ils haïssent un usage si doux, alors que l'erreur de leur pensée conspire avec les ombres de la nuit pour assouvir leurs passions impudiques ! Ainsi la luxure, croyant posséder un objet absent, jouit de celle qu'elle abhorre. Mais nous reparlerons de cela plus tard. — Vous, Diane, il vous faudra, soumise à mes instructions, vous résigner encore à subir pour moi de nouvelles épreuves.

DIANE. Je suis prête, pour vous obéir, à affronter une mort qui laisserait mon honneur intact.

HÉLÈNE. Cependant, je vous prie, — mais le temps va bientôt ramener l'été ; alors les ronces auront des feuilles aussi bien que des épines, et la joie dédommagera des peines. Il faut que nous partions ; notre chariot est prêt, et les moments sont précieux. *Tout est bien qui finit bien* ; la fin couronne l'œuvre ; quels que soient les moyens, le but les justifie. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Roussillon. — Un appartement dans le château de la Comtesse.

Entrent **LA COMTESSE, LAFEU** et **LE BOUFFON.**

LAFEU. Non, non, non, votre fils a été perverti par un faquin en taffetas dont le safran hideux[1] imbibait pour jamais la jeunesse inexpérimentée de toute une nation. Sans lui, votre belle-fille vivrait encore ; votre fils serait ici, et se trouverait mille fois mieux des bontés du roi que des conseils du frelon parasite dont je parle.

LA COMTESSE. Je voudrais ne l'avoir jamais connu. Il a causé la mort de la plus vertueuse femme que la nature ait eu la gloire de créer. Si elle avait été formée de ma chair, et m'avait coûté les ineffables douleurs d'une mère, je n'aurais pu lui vouer une affection plus enracinée.

LAFEU. C'était une excellente et digne femme. On cueillerait des milliers de salades avant de trouver une herbe pareille.

LE BOUFFON. Effectivement, seigneur, elle était la marjolaine de la salade, ou plutôt l'herbe de grâce.

LAFEU. L'ami, ce ne sont pas là des herbes à salade, mais des herbes odoriférantes.

LE BOUFFON. Je ne suis pas un grand Nabuchodonosor[1], seigneur ; je ne me connais pas en herbes.

LAFEU. Que fais-tu profession d'être ? Coquin ou fou ?

LE BOUFFON. Fou au service d'une femme, et coquin au service d'un homme.

LAFEU. Explique-nous cette distinction.

LE BOUFFON. Je soufflerais au mari sa femme, et ferais auprès d'elle son service.

LAFEU. Il aurait effectivement un coquin à son service.

LE BOUFFON. Et je donnerais à la femme ma marotte pour lui rendre service.

LAFEU. J'en conviens avec toi, tu es fou et coquin tout ensemble.

LE BOUFFON. A votre service.

LAFEU. Non, non, non.

LE BOUFFON. Ma foi, seigneur, si je ne puis vous servir, je puis servir un prince tout aussi grand que vous pouvez l'être.

LAFEU. Quel est-il ? Est-ce un Français ?

LE BOUFFON. Il porte le nom d'un prince anglais ; mais sa physionomie est plus chaudement dessinée en France qu'en Angleterre.

LAFEU. Quel est ce prince-là ?

LE BOUFFON. Le prince Noir[2], autrement dit le prince des ténèbres, autrement dit le diable[3].

LAFEU. Tiens, voilà ma bourse ; je ne te la donne pas pour t'engager à quitter le service du maître dont tu parles ; continue à le servir.

LE BOUFFON. Je suis d'un pays de forêts, seigneur, et j'ai toujours aimé un grand feu ; or le maître dont je parle fait toujours feu qui flambe. Mais puisqu'il est le prince du monde, que son altesse habite son royaume. Quant à moi, je suis pour la porte étroite, trop étroite pour que les grandeurs puissent y passer ; ceux qui se font petits le peuvent ; mais le grand nombre est trop frileux et trop délicat ; ces gens-là préfèrent la route fleurie qui conduit à la large porte et au grand feu.

LAFEU. Va-t'en ; je commence à me lasser de toi ; et je te le dis d'avance, parce que je ne veux pas me brouiller avec toi : va-t'en. (*Le Bouffon sort.*)

LAFEU. C'est un drôle fort avisé, un espiègle !

LA COMTESSE. C'est vrai. Feu mon mari s'en amusait beaucoup. Il reste ici par sa volonté expresse, dont le drôle s'est fait un brevet d'impudence ; il n'a point de marche fixe, et ne règle son pas que sur son caprice.

LAFEU. Il n'y a pas de mal à cela ; il ne m'en plaît que mieux. Je voulais donc vous dire, madame, qu'ayant appris le prochain retour de monseigneur votre fils, j'ai prié le roi mon maître, de lui parler en faveur de ma fille, que Sa Majesté, daignant se souvenir de mes services, lui destinait pour femme alors que tous deux étaient encore mineurs. Sa Majesté m'a promis de le faire, et c'est le meilleur moyen d'apaiser le ressentiment qu'il a conçu contre votre fils. Qu'en pensez-vous, madame ?

LA COMTESSE. J'approuve beaucoup ce projet, et désire le voir s'effectuer.

LAFEU. Sa majesté le roi revient de Marseille en aussi bonne santé que lorsqu'il avait trente ans ; il sera ici demain, si je dois en croire des renseignements qui m'ont rarement trompé.

LA COMTESSE. C'est un bonheur pour moi de le revoir en-

[1] [illegible], fait allusion à une mode du temps [illegible] les [illegible] portaient des rabats et des manchettes empesés avec de l'empois [illegible].

[1] On lit dans l'Écriture que Nabuchodonosor fut changé en bœuf.

[2] Allusion au célèbre prince Noir, fils d'Édouard III.

[3] Un commentateur orthodoxe, Warburton, observe à ce sujet, que Shakspeare met ses impiétés voltairiennes dans la bouche de ses bouffons, et que nous mettons les nôtres dans la bouche de la bonne compagnie.

core avant de mourir. J'ai reçu des lettres qui m'annoncent que mon fils sera ici ce soir ; je prie votre seigneurie de vouloir bien rester avec moi jusqu'à ce que leur entrevue ait eu lieu.

LAFEU. Madame, je cherchais dans ma tête de quelle manière je pourrais être admis en sa présence.

LA COMTESSE. Vous n'avez pour cela besoin de faire valoir que votre honorable privilége.

LAFEU. Madame, je m'en suis fait hardiment un titre, et, grâce à Dieu, il est encore admis et reconnu.

Rentre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. O madame ! voici mon seigneur votre fils qui arrive avec un morceau de velours sur le visage ; si ce velours cache ou non une cicatrice, c'est ce que lui seul peut savoir ; mais ce morceau de velours est fort beau ; la joue gauche de mon seigneur a une double couche ; mais sa joue droite est nue.

LAFEU. Une noble cicatrice, une blessure noblement gagnée est une livrée d'honneur ; la sienne est sans doute de ce genre.

LE BOUFFON. On n'en a pas moins la figure balafrée.

LAFEU. Allons, je vous prie, voir votre fils ; je brûle de m'entretenir avec ce noble et jeune guerrier.

LE BOUFFON. Ils sont une douzaine avec de beaux chapeaux fins et des plumes élégantes ; ils s'inclinent et saluent tout le monde. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Marseille. — Une rue.

Arrivent HÉLÈNE, LA VEUVE, DIANE et DEUX DOMESTIQUES.

HÉLÈNE. Vous devez être excédées de courir ainsi la poste nuit et jour ; mais nous ne pouvons faire autrement ; ainsi vous avez passé pour moi les jours et les nuits sans prendre de repos, exposé à tant de fatigues vos membres délicats ; soyez persuadées que je vous ai voué dans mon cœur une reconnaissance que rien ne saurait en arracher. Dans des temps plus heureux, —

Arrive UN OFFICIER de la fauconnerie.

HÉLÈNE, *continuant.* Cet homme pourrait me faire parler au roi, s'il voulait s'employer en ma faveur. — Dieu vous garde, seigneur !

L'OFFICIER. Et vous pareillement, madame.

HÉLÈNE. Seigneur, je pense vous avoir vu à la cour de France.

L'OFFICIER. J'y ai passé quelque temps.

HÉLÈNE. Je présume, seigneur, que vous n'êtes pas déchu de votre réputation d'obligeance ; aussi mettant de côté toute cérémonie dans l'urgente nécessité qui me presse, je vais vous fournir l'occasion d'exercer vos qualités serviables, et j'en serai à jamais reconnaissante.

L'OFFICIER. Que désirez-vous ?

HÉLÈNE. Que vous ayez la bonté de remettre cette humble pétition au roi, et que vous usiez de votre crédit pour me faire admettre en sa présence.

L'OFFICIER. Le roi n'est pas ici.

HÉLÈNE. Il n'est pas ici, seigneur ?

L'OFFICIER. Non, madame. Il est parti d'ici hier soir avec une précipitation qui ne lui est pas ordinaire.

LA VEUVE. Grand Dieu ! nous avons perdu nos peines.

HÉLÈNE. *Tout est bien qui finit bien*, malgré l'hostilité apparente du sort et l'insuccès de nos mesures. — (*A l'Officier.*) Dites-moi, je vous prie, où il est allé.

L'OFFICIER. Suivant ce que j'ai entendu dire, il est parti pour le Roussillon, où je me rends moi-même.

HÉLÈNE. Comme il est probable que vous verrez le roi avant moi, ayez, je vous prie, la bonté de remettre ce papier entre ses mains gracieuses. J'ai la certitude que loin qu'il résulte pour vous aucun blâme de ce message, il vous attirera plutôt des remercîments. Je vous suivrai de près avec toute la célérité que nos moyens nous permettront d'obtenir.

L'OFFICIER. Je ferai cela pour vous.

HÉLÈNE. Et vous pouvez compter que quoi qu'il arrive, on vous en remerciera. — Il nous faut remonter à cheval. — (*A ses Domestiques.*) Allez tout préparer. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Le Roussillon. — La cour intérieure du château de la Comtesse.

Arrivent le BOUFFON et PAROLE.

PAROLE. Mon bon monsieur Lavache, donnez cette lettre à monseigneur Lafeu. J'étais autrefois mieux connu de vous, quand je portais des habits plus frais ; mais je suis maintenant enfoncé dans le bourbier de la Fortune, et je suis quelque peu imprégné de la désagréable odeur de son déplaisir.

LE BOUFFON. C'est un bien sale déplaisir que celui de la Fortune, s'il pue comme tu le dis. A dater de ce jour je ne veux plus manger de poisson accommodé par elle. Tiens-toi sous le vent, je te prie.

PAROLE. Vous n'avez pas besoin, monsieur, de vous boucher le nez, je n'ai parlé que par métaphore.

LE BOUFFON. Si ta métaphore sent mauvais, il n'y a pas de métaphore qui tienne, je prétends me boucher le nez. Éloigne-toi un peu, je te prie.

PAROLE. Veuillez remettre cette lettre.

LE BOUFFON. Pouah ! éloigne-toi. Donner à un gentilhomme un papier qui vient de la garde-robe de la Fortune. Tiens, le voici lui-même.

Arrive LAFEU.

LE BOUFFON, *continuant, à Lafeu.* Seigneur, voici un matou de la Fortune, un chat de la Fortune, — ce n'est pas un chat à musc[1], qui est tombé dans le sale réservoir de son déplaisir, dont, à ce qu'il dit, il n'est pas sorti très-propre. Je vous en prie, seigneur, traitez ce merlan le mieux que vous pourrez, car il a l'air d'un pauvre sot bien délabré. Je sympathise avec sa détresse par un sourire de consolation, et je l'abandonne à votre seigneurie.

PAROLE. Seigneur, je suis un homme que la Fortune a cruellement égratigné.

LAFEU. Que veux-tu que j'y fasse ? il est trop tard maintenant pour lui rogner les ongles. Quel méchant tour as-tu donc joué à la Fortune pour qu'elle t'égratigne ? car elle est bonne personne, au demeurant, et ne souffre pas que les fripons prospèrent longtemps sous ses auspices. Voici un quart d'écu pour toi. Que le juge de paix vous réconcilie ! j'ai d'autres affaires.

PAROLE. Que votre seigneurie me permette de lui dire un seul mot.

LAFEU. Tu veux encore un sou ? épargne-toi la peine de le demander, le voilà.

PAROLE. Seigneur, mon nom est Parole.

LAFEU. C'est donc pour cela que tu voulais me dire un mot. — Ah ! parbleu ! donne-moi la main. Comment va ton tambour ?

PAROLE. O seigneur ! vous êtes le premier qui ayez trouvé ma piste.

LAFEU. Vraiment ! je suis aussi le premier qui te l'ait fait perdre.

PAROLE. Il dépend de vous, seigneur, de me faire rentrer en grâce, car c'est vous qui m'en avez mis hors.

LAFEU. Fi donc, coquin ! Veux-tu que je fasse tour à tour l'office de Dieu et du Diable, l'un te faisant entrer en grâce, et l'autre t'en faisant sortir ? (*On entend le son d'une trompette.*) Le roi vient ; je reconnais sa fanfare. — Viens me voir, entends-tu ; hier soir encore j'ai parlé de toi. Bien que tu sois un sot et un drôle, tu ne mourras pas de faim. Viens, suis-moi.

PAROLE. Je bénis Dieu de vos bontés. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même pays. — Un appartement dans le château de la Comtesse.
Bruit de fanfares.

Entrent LE ROI, LA COMTESSE, LAFEU, DES SEIGNEURS, DES OFFICIERS, DES GARDES, etc.

LE ROI. Nous avons perdu en elle un trésor, et notre estime est appauvrie d'autant, mais votre fils, égaré par son délire, n'avait pas assez de raison pour l'apprécier à sa juste valeur.

LA COMTESSE. Sire, tout cela est passé ; et je supplie votre majesté de l'attribuer uniquement à l'un de ces écarts qui surviennent dans la première ardeur de la jeunesse, quand l'huile et le feu, trop forts pour la raison, la débordent, et vont tout embraser.

LE ROI. Madame, j'ai tout pardonné et tout oublié, bien

[1] L'animal connu sous le nom de musc s'appelle en anglais *musk cat*, chat musqué.

qu'[illegible] sur lui, et n'attendit plus que le moment d'[illegible]apper.

LAFEU. Tout ce que je puis dire, — si votre majesté veut bien me le permettre, — c'est que ce jeune seigneur s'est rendu [illegible] coupable envers votre majesté, envers sa mère, sa femme, et surtout envers lui-même. Il a perdu une épouse dont la beauté étonnait les yeux les plus familiarisés avec le beau, dont la parole captivait l'oreille de tous ses auditeurs, dont les perfections enchaînaient les cœurs les plus rebelles.

LE ROI. Louer l'objet qu'on a perdu, c'est rendre sa mémoire plus chère encore. — Allons, qu'il vienne ici ; — nous sommes réconciliés, et notre première entrevue effacera le passé. — Qu'il ne nous demande pas pardon ; l'objet de son offense n'est plus, et nous voulons ensevelir dans le plus profond oubli d'irritants souvenirs. Qu'il approche comme un étranger, non comme un criminel. Allez lui dire que c'est là notre volonté. (*Un Officier sort.*)

LE ROI, *à Lafeu.* Que répond-il à la proposition d'épouser votre fille ? lui avez-vous parlé ?

LAFEU. Il est tout dévoué aux ordres de votre majesté.

LE ROI. Ce mariage aura donc lieu. J'ai reçu des lettres dans lesquelles on fait de lui un grand éloge.

Entre BERTRAND.

LAFEU. Il a bonne mine.

LE ROI. Je ne suis pas un jour pluvieux d'automne ; car tu peux voir en moi au même instant le soleil et la grêle. Mais les nuages menaçants se dissipent devant les rayons lumineux ; approche donc sans crainte ; le beau temps est revenu.

BERTRAND. Mon bien-aimé souverain, pardonnez-moi des fautes dont mon cœur se repent.

LE ROI. Tout est fini, qu'il ne soit plus question du passé. Saisissons le présent, car je suis vieux, et les pas silencieux du temps glissent furtivement sur mes projets les plus rapides avant que j'aie pu les exécuter. Te rappelles-tu la fille de ce seigneur ?

BERTRAND. Avec admiration, sire. J'avais d'abord jeté mon choix sur elle, avant que mon cœur osât le révéler par ma bouche. Ce fut l'impression que sa vue avait faite sur moi qui m'anima d'un dédaigneux mépris pour tout autre objet ; ce sentiment effaça à mes regards toute autre beauté ; me fit voir dans tout ce qui n'était pas elle des attraits sans puissance ou des charmes empruntés, et couvrit d'un voile de laideur les formes les plus belles. De là vint aussi que celle dont tous les hommes faisaient l'éloge, et que moi-même j'ai aimée depuis que je l'ai perdue, était pour moi la paille importune dont mon œil était blessé.

LE ROI. C'est on ne peut mieux s'excuser. Si tu l'as aimée, cette circonstance réduit le chiffre de ta dette morale ; mais l'amour qui vient trop tard, pareil au pardon que le remords arrache, et confié aux soins d'un messager trop lent, devient une insulte amère, retourne à celui qui l'envoie, et lui crie : Ce qui était bon n'est plus. Notre imprudence fait bon marché de ce que nous avons de plus précieux ; et nous n'en connaissons la valeur que lorsque nous l'avons perdu. Souvent dans notre injuste ressentiment, [illegible] nous immolons nos amis, puis nous [illegible] leur cendre ; et pendant que la haine prolonge son honteux sommeil, l'amitié se réveille, et pleure en voyant le mal qui a été fait. Maintenant que [illegible] de la charmante Hélène, [illegible] à la belle Madeleine que les amoureux soupirs doivent s'adresser ; les consentements les plus nécessaires sont obtenus, et je [illegible] ici pour voir clore ton [illegible].

LA COMTESSE. [illegible] et rendez-le plus heureux que le premier, ou [illegible] avant de voir cette union.

LAFEU. Approchez, mon fils, vous en qui le nom de ma [illegible]

BERTRAND. Cet anneau-ci ne lui a jamais appartenu.

LE ROI, *prenant l'anneau.* Laissez-moi le voir, je vous prie, (*à Bertrand*) car tout à l'heure, en te parlant, mon œil était souvent fixé sur cet anneau ; — il m'a jadis appartenu. Quand je le donnai à Hélène, je lui dis que si jamais elle se trouvait avoir besoin de mon aide, sur la production de cet anneau elle lui serait sur-le-champ accordée. As-tu donc eu l'adresse de la dépouiller de sa plus précieuse ressource ?

BERTRAND. Mon gracieux souverain, malgré ce qu'il vous plaît de dire, il n'en est pas moins vrai que cet anneau n'a jamais été à elle.

LA COMTESSE. Mon fils, je vous jure que je l'ai vu à son doigt ; elle y attachait autant de prix qu'à sa vie.

LAFEU. Je suis certain de le lui avoir vu porter.

BERTRAND. Vous vous trompez, seigneur ; elle n'a jamais vu cet anneau. A Florence, il m'a été jeté d'une fenêtre, enveloppé dans un papier qui contenait le nom de celle qui l'avait jeté ; elle était de noble naissance, et me croyait libre ; mais lorsque je lui eus expliqué ma position, et lui eus déclaré que je ne pouvais répondre, selon les voies de l'honneur, aux ouvertures qu'elle m'avait faites, elle se rendit avec douleur à cette nécessité, cessa ses démarches, mais ne voulut plus reprendre son anneau.

LE ROI. Plutus lui-même, ce grand alchimiste qui connaît l'art de multiplier l'or, n'a pas des mystères de la nature une connaissance plus parfaite que moi de cet anneau. C'était le mien, c'était celui d'Hélène, qui que ce soit qui te l'ait donné. Si donc tu as la conscience de tes propres actes, avoue que ce joyau vient d'elle, et dis-nous par quelle violence tu l'as obtenu. Elle avait pris les saints à témoin qu'il ne quitterait jamais son doigt, à moins qu'elle ne te le donnât à toi-même dans le lit nuptial où tu n'es jamais entré, ou qu'elle ne me l'envoyât dans quelque nécessité pressante.

BERTRAND. Elle ne l'a jamais vu.

LE ROI. Comme il est vrai que mon honneur m'est cher, ce que tu dis est faux ; et je commence à concevoir d'horribles soupçons que je voudrais en vain réprimer. S'il était prouvé que tu eusses poussé jusque-là la barbarie, — cela ne saurait être, — et pourtant je n'en réponds pas ; — tu lui portais une mortelle haine, et elle est morte ; il faudrait que j'eusse moi-même fermé ses yeux pour que la vue de cette bague ne fût pas pour moi la preuve la plus forte. — (*Aux Gardes.*) Qu'on l'emmène. — (*Les Gardes se saisissent de Bertrand.*) Quoi qu'il arrive, les preuves déjà obtenues justifient mes craintes, et peut-être n'ai-je déjà montré que trop de sécurité. — Qu'on l'emmène. — Je veux approfondir cette affaire.

BERTRAND. Si vous pouvez prouver que cet anneau ait jamais appartenu à Hélène, vous prouverez tout aussi aisément que je suis entré dans son lit à Florence, où elle n'a jamais été. (*Bertrand sort emmené par les Gardes.*)

Arrive UN GENTILHOMME.

LE ROI. Les plus lugubres pensées me préoccupent.

LE GENTILHOMME. Gracieux souverain, j'ignore si j'ai encouru votre blâme. Voici un placet de la part d'une dame de Florence, qui a manqué de cinq ou six relais l'occasion de vous le présenter elle-même. Je m'en suis chargé, attendri par la beauté touchante et la parole gracieuse de l'infortunée suppliante qui vient d'arriver en ces lieux. On lit sur son visage l'importance de sa requête ; et elle m'a fait entendre par quelques mots pleins de grâce, que l'affaire intéressait votre majesté.

LE ROI *prend le papier que lui remet le Gentilhomme, et lit.* « Sur sa promesse réitérée de m'épouser quand sa
» femme serait morte, j'avoue à ma honte que je me suis
» donnée à lui. Maintenant, le comte de Roussillon est
» veuf ; il m'a engagé sa foi, et a pris mon honneur en
» retour. Il est parti furtivement de Florence, sans prendre
» congé de moi, et je l'ai suivi dans son pays pour deman-
» der justice. C'est à vous que je la demande, ô roi ! c'est
» à vous qu'il appartient de me la rendre ; sinon, un séduc-
» teur triomphe, et une pauvre fille est perdue.

» DIANE CAPULET. »

LAFEU. J'irai m'acheter un gendre à la foire, et j'acquitterai les droits ; quant à celui-ci, je n'en veux pas.

LE ROI. Lafeu, le ciel, en amenant cette découverte, vous

a donné une preuve de sa prédilection. — Qu'on aille chercher la pétitionnaire : — dépêchez-vous, et ramenez le comte. *Le Gentilhomme sort avec quelques Officiers.*)

LE ROI, *continuant, à la Comtesse.* Je crains bien, madame, que la mort d'Hélène n'ait été le résultat d'un crime.

LA COMTESSE. Qu'il soit fait justice des coupables !

Arrive BERTRAND, accompagné des GARDES.

LE ROI. Je m'étonne, seigneur, que les femmes étant à vos yeux des monstres, à tel point que vous vous hâtez de les fuir aussitôt que vous leur avez engagé votre foi, vous désiriez néanmoins vous marier. — Quelle est cette femme ?

Rentre le GENTILHOMME avec LA VEUVE et DIANE.

DIANE. Sire, je suis une malheureuse Florentine, descendue de l'antique race des Capulets. J'apprends que l'objet de ma demande vous est déjà connu ; vous savez donc combien je suis à plaindre.

LA VEUVE. Sire, je suis sa mère. L'outrage dont nous nous plaignons a compromis l'honneur de ma vieillesse, à jamais flétri si vous n'y apportez remède.

LE ROI. Comte, approche : connais-tu ces femmes?

BERTRAND. Sire, je ne puis ni ne veux le nier, je les connais. Qu'ont-elles à me reprocher ?

DIANE. Pourquoi regardez-vous votre femme comme vous regarderiez une étrangère ?

BERTRAND. Sire, elle ne m'est rien.

DIANE. Si vous vous mariez, vous donnerez à une autre cette main, et cette main est à moi ; vous aliénerez votre foi, et votre foi m'appartient ; vous m'aliénerez moi-même, car, par nos serments mutuels, je suis tellement incorporée à vous, que celle qui vous épousera devra m'épouser, et ne pourra vous prendre sans nous prendre tous deux.

LAFEU, *à Bertrand.* Votre réputation n'est pas assez bonne pour que vous puissiez prétendre à ma fille ; vous n'êtes point l'époux qu'il lui faut.

BERTRAND. Sire, c'est une créature effrontée qui s'est amourachée de moi, et avec laquelle il m'est quelquefois arrivé de rire. Je pense que vous n'aurez pas de mon honneur si mauvaise opinion que de le croire capable de se ravaler si bas.

LE ROI. Pour ce qui est de mon opinion, elle ne t'est pas favorable : c'est à toi de te la concilier par tes actes ; prouve que ton honneur est plus pur par le fait qu'il ne l'est dans ma pensée.

DIANE. Sire, demandez-lui d'affirmer sous la foi du serment qu'il n'a pas eu ma virginité.

LE ROI. Que lui réponds-tu ?

BERTRAND. Sire, c'est une impudente qui s'est prostituée à tout le camp.

DIANE. Sire, il me calomnie ; si j'étais ce qu'il dit, il m'eût achetée à vil prix. Ne le croyez pas. Voyez cet anneau dont la richesse et l'éclat sont incomparables ; il l'a pourtant donné à une prostituée, s'il est vrai que j'en sois une.

LA COMTESSE. Il rougit : je reconnais l'anneau. Depuis six générations ce diamant a été porté dans la famille et transmis de père en fils. Cette femme est son épouse ; cette bague équivaut à des milliers de preuves.

LE ROI. N'avez-vous point ici à la cour quelque témoin que vous puissiez produire ?

DIANE. J'en ai un, seigneur ; mais son témoignage a si peu de valeur que j'hésite à le produire ; il se nomme Parole.

LAFEU. J'ai vu aujourd'hui cet homme, si toutefois c'en est un.

LE ROI. Qu'on le cherche, et qu'on l'amène ici.

BERTRAND. A quoi bon ? on le connaît pour un vil impos-[illegible] pour les actions les plus viles et les plus infâmes ; [illegible] est antipathique à sa nature. [illegible] un homme qui dira tout ce qu'on [illegible] ?

LE ROI. Elle n'en a pas moins ton anneau.

BERTRAND. Je le crois, il est certain que j'ai eu du goût pour elle, et que j'ai passé avec elle une fantaisie de jeunesse. Elle [illegible] qu'il y avait entre elle et moi, pour m'allécher [illegible] bien que la passion [illegible] s'oppose. Enfin, [illegible] elle m'amena où elle [illegible], elle obtint la bague, et moi, j'obtins ce que tout autre que moi aurait pu acheter au prix courant.

DIANE. Il faut en convenir, vous qui avez déjà repoussé loin de vous une première épouse d'un si rare mérite, vous pouvez bien aussi me priver de mes droits légitimes. Puisque vous êtes sans vertu, je renonce à vous avoir pour époux ; veuillez envoyer chercher votre anneau, je vous le rendrai : rendez-moi le mien.

BERTRAND. Je ne l'ai pas.

LE ROI. Comment était votre anneau, je vous prie ?

DIANE. Semblable à celui qui est à votre doigt.

LE ROI. Connaissez-vous cet anneau ? il appartenait au comte.

DIANE. C'est celui que je lui ai donné lorsque nous étions au lit.

LE ROI. Il n'est donc pas vrai que vous le lui avez jeté d'une fenêtre ?

DIANE. Sire, j'ai dit la vérité.

BERTRAND. Sire, j'avoue que cet anneau me vient d'elle.

LE ROI. Tu balbuties étrangement ; une plume te fait peur.

Entre PAROLE.

LE ROI, *continuant, à Diane.* Est-ce là l'homme dont vous avez parlé ?

DIANE. C'est lui, sire.

LE ROI. Dites-moi, vous, mais dites-moi la vérité, sans craindre le déplaisir de votre maître dont je vous garantirai, si vous êtes sincère : que savez-vous de lui, et de cette femme ici présente ?

PAROLE. Sous le bon plaisir de votre majesté, mon maître s'est toujours conduit en honorable gentilhomme ; il a fait des fredaines comme tout autre gentilhomme en peut faire.

LE ROI. Voyons, au fait : a-t-il aimé cette femme ?

PAROLE. A dire vrai, sire, il l'a aimée. Eh bien ?

LE ROI. Eh bien ! comment l'a-t-il aimée ?

PAROLE. Comme un gentilhomme aime une femme.

LE ROI. C'est-à-dire ?

PAROLE. C'est-à-dire qu'il l'a aimée, et ne l'a pas aimée.

LE ROI. Comme tu es et n'es pas un coquin. Quel énigmatique drôle est-ce là ?

PAROLE. Je suis un pauvre homme aux ordres de votre majesté.

LAFEU. Sire, il est excellent tambour, et pitoyable orateur.

DIANE. Savez-vous s'il m'a promis le mariage ?

PAROLE. Ma foi, j'en sais plus que je ne veux en dire.

LE ROI. Mais ne veux-tu pas dire tout ce que tu sais ?

PAROLE. Je le dirai sous le bon plaisir de votre majesté : comme je l'ai dit, je leur ai servi d'intermédiaire ; je vous dirai de plus qu'il l'aimait ; — le fait est qu'il en était amoureux fou, et parlait de Satan, de purgatoire, des furies, et de je ne sais quoi encore. J'étais assez dans leur confidence pour savoir qu'ils n'avaient qu'un lit, qu'une promesse de mariage a été faite, et bien d'autres choses dont la révélation m'attirerait des désagréments, et que je tairai en conséquence.

LE ROI. Tu as déjà tout dit, à moins que tu ne puisses ajouter qu'ils sont mariés ; mais tu mets trop de détours dans ta déposition ; écarte-toi donc. — (*A Diane.*) Vous dites que cette bague vient de vous ?

DIANE. Oui, sire.

LE ROI. Où l'avez-vous achetée ? ou qui vous l'a donnée ?

DIANE. On ne me l'a point donnée, et je ne l'ai point achetée.

LE ROI. Qui vous l'a prêtée ?

DIANE. On ne me l'a point prêtée non plus.

LE ROI. Eh bien ! où l'avez-vous trouvée ?

DIANE. Je ne l'ai pas trouvée.

LE ROI. Si vous ne la possédez à aucun de ces titres, comment avez-vous pu la lui donner ?

DIANE. Je ne la lui ai pas donnée.

LAFEU. Sire, cette femme est souple comme un gant, elle affirme et se rétracte à volonté.

LE ROI. Cette bague était à moi, je l'ai donnée à la première épouse du comte.

DIANE. Elle peut avoir été à vous ou à elle, [illegible]

LE ROI. Qu'on l'emmène ; voilà une femme qui commence à me déplaire. Qu'on la conduise en prison, et lui aussi. (*A Diane.*) Si tu ne me dis comment tu t'es procuré cette bague, tu mourras dans une heure.



LE ROI, *aux spectateurs.* Le roi de notre comédie n'est plus qu'un suppliant quand la pièce est finie.
(Acte V, scène III, page 160.)

DIANE. Je ne vous le dirai jamais!

LE ROI. Je vois maintenant que tu es une prostituée!

DIANE. Par le ciel! je n'ai jamais connu d'homme, pas plus que je ne vous ai connu vous-même.

LE ROI. Pourquoi donc l'accusais-tu tout à l'heure?

DIANE. Parce qu'il est coupable et ne l'est pas ; il sait que je ne suis plus vierge, et il peut en faire serment ; je suis prête à jurer que je suis vierge, quoiqu'il ne le sache pas. Grand roi, je vous jure que je ne suis point une prostituée : si je ne suis vierge, (*montrant Lafeu*) que je sois la femme de ce vieillard.

LE ROI. Elle se moque de nous; qu'on la mène en prison.

DIANE. Ma mère, allez chercher ma caution. (*La Veuve sort.*)

DIANE, *continuant.* Attendez, sire ; j'ai envoyé chercher le joaillier à qui appartient la bague, et il sera ma caution. Quant à ce seigneur qui m'a abusée, comme il le sait fort bien, quoiqu'il ne m'ait jamais fait le moindre tort, je lui pardonne et l'acquitte de tout blâme. Il sait qu'il a souillé ma couche, et qu'alors il a fait un enfant à sa femme; toute morte qu'elle est, elle sent son fruit remuer dans ses entrailles. Or, voilà mon énigme : la défunte est vivante, et voici venir l'explication.

Rentre LA VEUVE, *accompagnée d'*HÉLÈNE.

LE ROI. Un exorciste aurait-il fasciné mes yeux? est-ce un objet réel que je vois?

HÉLÈNE. Non, sire, vous ne voyez que l'ombre d'une épouse ; vous en voyez le nom sans la chose.

BERTRAND. Et le nom et la chose. Oh! pardon!

HÉLÈNE. Mon aimable seigneur, lorsque j'étais comme cette jeune fille, je vous ai trouvé merveilleusement tendre. Voici votre anneau, et voici votre lettre; on y lit : « Quand » tu auras obtenu de moi l'anneau que je porte au doigt, » et que tu auras de moi un enfant, etc. » — Tout cela est arrivé. Voulez-vous être à moi, maintenant que vous m'appartenez à double titre?

BERTRAND. Sire, si elle peut me prouver cela clairement, je promets de l'aimer tendrement et à jamais.

HÉLÈNE. Si je ne le démontre pas jusqu'à l'évidence, si ce que j'avance est reconnu faux, qu'un cruel divorce s'interpose entre vous et moi! — (*A la Comtesse.*) O ma mère bien-aimée! je vous revois encore!

LAFEU. Les yeux me cuisent, je vais pleurer tout à l'heure. — (*A Parole.*) Mon cher tambour, prête-moi un mouchoir. Je te remercie; viens me voir chez moi, je m'amuserai de toi. Laisse là tes politesses, elles me sont déplaisantes.

LE ROI. Qu'on me raconte de point en point cette histoire, où la simple vérité a un si merveilleux intérêt. (*A Diane.*) Si vous êtes une fleur fraîche et vierge encore, choisissez l'époux qu'il vous plaira, je paierai votre dot, car je devine que par votre vertueuse assistance, tout en restant fille vous-même, une épouse est devenue femme. — Nous entendrons à loisir ce récit dans tous ses détails. Jusqu'ici tout s'annonce bien; avec une conclusion aussi heureuse, une fois le malheur passé, le bonheur n'en est que plus doux. (*Fanfares.*)

S'avançant de quelques pas et s'adressant aux spectateurs.

Le roi de notre comédie
N'est plus qu'un suppliant quand la pièce est finie.
Tout est bien, si pour nous éclatent vos bravos.
Nous les mériterons par des efforts nouveaux.
A nous votre suffrage et votre bienveillance,
Et prenez en retour notre reconnaissance.

(*Tous sortent.*)

FIN DE TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN



FUTÉ. Après nous la fin du monde : nous ne serons jamais plus jeunes.
(Prologue, scène II, page 165.)

LA MÉCHANTE MISE A LA RAISON,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

UN GRAND SEIGNEUR.
CHRISTOPHE FUTÉ, chaudronnier ivrogne.
L'HOTESSE d'une taverne.
UN PAGE.
DES COMÉDIENS et divers DOMESTIQUES au service du grand seigneur.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

BAPTISTA, riche gentilhomme de Padoue.
VINCENTIO, vieux gentilhomme de Pise.
LUCENTIO, fils de Vincentio, amoureux de Bianca.
PETRUCHIO, gentilhomme de Vérone, faisant sa cour à Catharina.
GRÉMIO, HORTENSIO, faisant leur cour à Bianca.
TRANIO, BIONDELLO, domestiques de Lucentio.
GRUMIO, CURTIS, domestiques de Petruchio.
UN VIEUX PÉDAGOGUE employé pour contrefaire Vincentio.
CATHARINA, la Méchante, fille de Baptista.
BIANCA, sa sœur.
UNE VEUVE.
UN GARÇON TAILLEUR.
UN MERCIER, DOMESTIQUES au service de Baptista et de Petruchio.

La scène est tantôt à Padoue, tantôt dans la maison de campagne de Petruchio.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

La scène est sur une bruyère en face d'une taverne.

Arrivent L'HOTESSE et FUTÉ.

FUTÉ. Gare à toi, ou je te donne un coup de peigne.

L'HOTESSE. Une paire de ceps, vagabond !

FUTÉ. Tu es une coureuse ; les Futés ne sont pas des vagabonds ; consulte les vieilles chroniques ; nous sommes venus en Angleterre avec Richard le Conquérant ; en conséquence, *paucas pallabris*[1], après moi la fin du monde ; *sessa*[2].

L'HOTESSE. Tu refuses de payer les verres que tu as cassés ?

FUTÉ. Pas un denier. Va, va, comme dit *Jéronimo*[1], va te coucher dans ton grabat glacé, et tâche de t'y tenir chaudement.

L'HOTESSE. Je sais ce que je vais faire ; je vais chercher le constable. (*Elle s'éloigne.*)

FUTÉ, *seul*. Ça m'est égal ; la loi à la main, je ne le crains pas ; je ne bougerai pas d'ici ; qu'il vienne, je l'attends. (*Il se couche par terre et s'endort. On entend le bruit d'une fanfare de chasse.*)

Arrive UN GRAND SEIGNEUR, en habits de chasse, accompagné de PIQUEURS et de DOMESTIQUES.

LE GRAND SEIGNEUR. Piqueur, aie soin de mes chiens ; je

[1] Il veut dire *paucas palabras*, expression espagnole qui signifie trève de paroles.

[2] Pour le mot italien *cessa*, cessez, taisez-vous.

[1] Allusion à un ancien drame, intitulé *Hieronimo*, ou la tragédie espagnole, auquel Futé emprunte ses bribes d'espagnol, et qui paraît avoir servi de texte aux plaisanteries des poètes contemporains de Shakspeare.

te recommande surtout *Brisquet* ; la pauvre bête est rendue. Attache-le en laisse avec *Nez-en-l'air*. As-tu vu comme *Vif-argent* a franchi la haie au moment le plus difficile ? Je ne voudrais pas, pour vingt livres sterling, perdre un pareil chien.

PREMIER PIQUEUR. Je vous assure, monseigneur, que *Clochette* le vaut bien ; il a relancé la bête, et c'est lui qui deux fois a retrouvé la piste ; je vous certifie que c'est votre meilleur chien.

LE GRAND SEIGNEUR. Tu ne sais ce que tu dis : si *Echo* était un peu plus agile, je ne le donnerais pas pour une douzaine comme *Clochette*. Mais fais-les manger, et prends-en soin : j'ai intention de retourner à la chasse demain.

PREMIER PIQUEUR. Vos ordres seront exécutés, monseigneur.

LE GRAND SEIGNEUR. Qu'est-ce que cela ? un corps vivant ou un cadavre ? Voyez s'il respire encore.

DEUXIÈME PIQUEUR. Il respire, monseigneur : si la bière qu'il a bue ne le réchauffait pas, ce serait là un lit bien froid pour dormir d'un sommeil si profond.

LE GRAND SEIGNEUR. O grossier animal ! Il est là étendu comme un pourceau ! ô mort impitoyable ! combien hideuse et révoltante est ton image ! — Mes enfants, il me prend l'envie de m'amuser de cet ivrogne. Si je le faisais transporter dans un bon lit, enveloppé dans de beaux draps fins, avec des bagues à tous ses doigts ; s'il trouvait à son réveil une table délicieusement servie à côté de son lit, et des domestiques en livrée prêts à exécuter ses ordres ; cela ne suffirait-il pas pour faire perdre à ce pauvre diable la conscience de sa personnalité ?

PREMIER PIQUEUR. Je n'en doute nullement, monseigneur.

DEUXIÈME PIQUEUR. Il sera certes bien étonné quand il s'éveillera.

LE GRAND SEIGNEUR. Il croira que c'est un rêve ou que son imagination l'abuse. Allons, relevez-le, et conduisez habilement cette plaisanterie ; transportez-le doucement dans ma plus belle chambre, ornée de mes plus beaux tableaux ; parfumez sa tête crasseuse d'eau de senteur, et brûlez des bois odoriférants pour embaumer l'appartement ; qu'au moment de son réveil des musiciens fassent entendre les plus doux et les plus célestes accords ; dès qu'il ouvrira la bouche pour parler, offrez-lui vos services, et d'une voix humble et respectueuse, dites-lui : « Quels ordres monseigneur veut-il nous donner ? » — Que l'un se présente avec un bassin rempli d'eau de rose, et parsemé de fleurs ; qu'un autre porte l'aiguière, un troisième un linge damassé, et dites-lui : « Monseigneur veut-il se rafraîchir les mains ? » — Que quelqu'un tienne prêts pour lui de superbes vêtements, et lui demande lequel il veut mettre ; qu'un autre lui parle de ses chiens, de son cheval, et de sa femme, que sa maladie plonge dans un profond chagrin ; qu'on lui persuade qu'il a été pendant longues années atteint de folie : s'il vous dit qu'il n'est qu'un pauvre diable, répondez-lui qu'il rêve, et qu'il n'est pas moins qu'un puissant seigneur. Acquittez-vous-en, mes amis, avec aisance et naturel ; cela sera le plus divertissant du monde, si l'on y met le sérieux convenable.

PREMIER PIQUEUR. Monseigneur, vous pouvez compter que nous jouerons notre rôle ; et nous nous y prendrons si bien qu'il croira être véritablement ce que nous lui dirons qu'il est.

LE GRAND SEIGNEUR. Soulevez-le doucement, et mettez-le au lit ; et qu'au moment où il s'éveillera, chacun soit prêt à remplir ses fonctions. (*Quelques Domestiques emportent Fûté ; on entend le son d'une trompette. A un de ses gens.*) — Toi, va voir quelle est cette trompette. (*Le Domestique s'éloigne.*)

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant*. C'est probablement quelque gentilhomme en voyage qui vient ici se reposer.

Revient LE DOMESTIQUE.

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant*. Eh bien ! qui est-ce ?

LE DOMESTIQUE. Sous le bon plaisir de monseigneur, ce sont des comédiens qui viennent offrir leurs services à votre seigneurie.

LE GRAND SEIGNEUR. Dis-leur de s'approcher.

Arrivent DES COMÉDIENS.

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant*. Mes enfants, vous êtes les bien venus.

PREMIER COMÉDIEN. Nous remercions votre seigneurie.

LE GRAND SEIGNEUR. Vous proposez-vous de rester avec moi ce soir ?

DEUXIÈME COMÉDIEN. S'il plaît à monseigneur d'accepter nos services.

LE GRAND SEIGNEUR. De tout mon cœur. (*S'approchant d'un Comédien.*) Voilà un gaillard que je me rappelle pour lui avoir vu jouer le rôle du fils d'un fermier : — c'était dans une pièce où vous faisiez la cour à la châtelaine ; j'ai oublié votre nom, mais je me rappelle que vous jouiez votre rôle avec talent et naturel.

PREMIER COMÉDIEN. Si je ne me trompe, c'est du rôle de Soto que monseigneur veut parler.

LE GRAND SEIGNEUR. C'est vrai ; — vous étiez excellent dans ce rôle-là. — Allons, vous arrivez dans un bon moment ; car j'ai en vue un divertissement dans lequel vous pourrez m'être d'un grand secours ; vous jouerez ce soir devant un grand seigneur ; c'est un homme qui n'a jamais assisté à une représentation théâtrale ; aussi j'ai peur que vous ne puissiez vous contenir, et que la bizarrerie de ses manières ne vous fasse éclater de rire ; ce serait gravement l'offenser, car il lui suffirait de vous voir sourire pour se fâcher tout de bon.

PREMIER COMÉDIEN. Ne craignez rien, monseigneur ; nous saurons nous contenir, fût-il le personnage le plus comique du monde.

LE GRAND SEIGNEUR, *à un de ses Domestiques*. Toi, conduis-les à l'office, et que chacun d'eux soit bien traité ; qu'ils ne manquent de rien de ce que mon château peut fournir. (*Le Domestique et les Comédiens s'éloignent.*)

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant, à un autre Domestique*. Toi, va trouver mon page Barthélemi, et fais-le habiller de la tête aux pieds ; cela fait, tu le conduiras dans la chambre de l'ivrogne ; là, tu l'appelleras madame, et lui témoigneras le plus grand respect. Dis-lui de ma part que s'il tient à mon affection, il imitera les grandes manières qu'il a observées dans les dames de qualité vis-à-vis de leurs époux : qu'il ait cette tenue-là avec l'ivrogne ; et d'une voix douce, d'un air respectueux et soumis, qu'il lui dise : « Quels ordres monseigneur a-t-il à donner ? en quoi peut votre femme, votre humble épouse, vous témoigner ses respects et vous manifester son amour ? » Puis, avec de tendres embrassements et des baisers de flamme, cachant sa tête dans le sein de son époux, qu'il verse des pleurs de joie, à la vue du rétablissement de son noble seigneur, qui, pendant deux fois sept années, s'est cru un pauvre et vil mendiant. Si mon page n'est pas doué de la facilité qu'ont les femmes de répandre des larmes à volonté, un oignon y suppléera, et soigneusement enveloppé dans un mouchoir, emplira malgré lui ses yeux de larmes abondantes. Aie soin que tout cela s'exécute aussi promptement que possible ; incessamment je te donnerai de nouvelles instructions. (*Le Domestique sort.*)

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant*. Je sais que ce jeune damoiseau imitera parfaitement la grâce, la voix, le maintien et le geste d'une dame de qualité ; il me tarde de l'entendre appeler l'ivrogne son époux, de voir comment mes gens feront pour ne pas rire en rendant leurs hommages à ce manant. Allons les aider de mes conseils ; peut-être ma présence contribuera-t-elle à contenir leur gaieté en respect, et à l'empêcher de passer les bornes. (***Ils sortent.***)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher dans le château du Grand Seigneur.

On aperçoit FUTÉ, revêtu d'une superbe robe de chambre ; DES DOMESTIQUES l'entourent, les uns tenant à la main de riches vêtements, d'autres un bassin, une aiguière, et autres objets de toilette. Arrive LE GRAND SEIGNEUR, habillé en domestique.

FUTÉ. Au nom du ciel, un pot de petite bière !

PREMIER DOMESTIQUE. Monseigneur veut-il boire un verre de vin d'Espagne ?

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Sa seigneurie veut-elle goûter de ces conserves ?

TROISIÈME DOMESTIQUE. Quel habit monseigneur veut-il mettre aujourd'hui ?

FUTÉ. Je suis Christophe Fûté, ne m'appelez ni seigneurie, ni monseigneur : je n'ai bu de ma vie du vin d'Espagne, en fait de conserves, donnez-moi des conserves de bœuf. Ne me demandez jamais quel habit je veux porter : car je n'ai

qu'un pourpoint, comme je n'ai qu'un dos; j'ai tout juste autant de bas que de jambes, autant de souliers que de pieds; j'ai quelquefois plus de pieds que de souliers, ou des souliers tels qu'on voit mes orteils à travers.

LE GRAND SEIGNEUR. Fasse le ciel que [illegible] ne passe promptement à votre seigneurie! Se peut-il qu'un homme puissant, de naissance illustre, possesseur de si riches domaines, et jouissant d'une si haute estime, soit imbu d'idées si vulgaires et si basses!

FUTÉ. Quoi donc! Prétendez-vous faire de moi un fou? Ne suis-je pas Christophe Fûté, fils du vieux Fûté, de Burton-Bruyère; porte-balle de naissance, cartonnier par éducation; par transmutation meneur d'ours, et présentement chaudronnier de mon état? Demandez de mes nouvelles à Marianne Hacquet, la grosse cabaretière de Wincot; si elle dit que je ne lui dois pas quatorze pence de bière forte, tenez-moi pour le plus effronté menteur de la chrétienté. Quoi! je ne suis pas timbré: voilà. —

PREMIER DOMESTIQUE. Oh! voilà ce qui fait pleurer madame.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Voilà ce qui attriste vos domestiques.

LE GRAND SEIGNEUR. [illegible] votre château, dont les égarements de votre folie les ont chassés. O noble seigneur! songez à votre naissance; rappelez vos anciennes idées bannies de votre cerveau, et bannissez-en ces viles et abjectes chimères. Voyez comme vos serviteurs attendent vos ordres, prêts à obéir au moindre signe, chacun dans ses attributions. Voulez-vous de la musique? [illegible] *(La musique se fait entendre.)* [illegible] lyre, et vingt rossignols en cage font entendre leurs chants. Voulez-vous dormir? nous vous déposerons sur une couche plus douce et plus moelleuse que le lit voluptueux [illegible] Sémiramis. Voulez-vous vous promener? nous sèmerons de fleurs votre chemin. Voulez-vous monter [illegible] les couvrir de leurs harnais brillants de perles et d'or. Aimez-vous la chasse au faucon? vous avez des faucons dont le vol s'élève plus haut que celui de l'alouette matinale. Ou vous [illegible] abojements sonores, et réveiller l'écho perçant dans ses profondes cavernes.

PREMIER DOMESTIQUE. Si vous voulez courir le cerf, vos lévriers [illegible]

[illegible] d'un ruisseau qui murmure, non loin de Cythérée cachée dans les roseaux qui semblent s'agiter voluptueusement sous [illegible]

LE GRAND SEIGNEUR. Nous vous ferons voir la jeune Io au [illegible]

[illegible]

plongé dans un rêve, et quand vous vous éveilliez, votre veille ressemblait à un sommeil.

FUTÉ. Depuis quinze ans! par ma foi, c'est un joli somme. Et je n'ai pas parlé pendant tout ce temps-là?

PREMIER DOMESTIQUE. Oh! si fait, monseigneur; mais vos paroles étaient incohérentes. — Quoique vous fussiez couché ici, dans ce même appartement, vous souteniez qu'on vous avait battu dehors; vous vous répandiez en reproches contre l'hôtesse du logis, et menaciez de la traduire devant les tribunaux, parce qu'au lieu de bouteilles cachetées elle vous avait apporté des cruches de grès. Parfois vous appeliez Cécile Hacquet.

FUTÉ. Oui, la servante du cabaret.

PREMIER DOMESTIQUE. Vous ne connaissez ni cabaret, ni servante, ni tous ces hommes que vous êtes dans l'habitude de nommer, comme Étienne Fûté, le vieux Jean Nap Legras, Pierre Dugazon, Henri Pimprenelle, et une vingtaine d'autres individus semblables, qui n'ont jamais existé et que vous n'avez jamais vus.

FUTÉ. Allons, Dieu soit loué de mon heureux rétablissement!

TOUS. Ainsi soit-il!

FUTÉ, *à un Domestique*. Je te remercie; tu n'y perdras rien.

Entre LE PAGE, en costume de dame de qualité; DES DOMESTIQUES l'accompagnent.

LE PAGE. Comment se porte mon noble seigneur?

FUTÉ. Mais assez bien; car, morbleu! ici la bonne chère ne manque pas. Où est ma femme?

LE PAGE. La voici, mon noble seigneur. Que désirez-vous d'elle?

FUTÉ. Vous êtes ma femme, et vous ne m'appelez pas votre mari! — C'est bon pour mes gens de m'appeler seigneur; je suis votre homme.

LE PAGE. Vous êtes mon mari et seigneur, mon seigneur et mari; je suis votre épouse soumise et obéissante.

FUTÉ. Je le sais. — Comment faut-il que je l'appelle?

LE GRAND SEIGNEUR. Madame.

FUTÉ. Madame Alice, ou madame Jeanne?

LE GRAND SEIGNEUR. Madame tout court; c'est le nom que les lords donnent à leurs ladies.

FUTÉ. Madame ma femme, on dit que j'ai dormi et rêvé depuis quinze ans et plus.

LE PAGE. Oui, et ces quinze années m'en ont paru trente; car je me suis vue exilée de votre lit pendant tout ce temps.

FUTÉ. C'est beaucoup. — Mes gens, laissez-moi seul avec elle. — Madame, déshabillez-vous, et venez vous coucher.

LE PAGE. Trois fois, noble seigneur, je vous supplie de vouloir bien m'excuser pendant une nuit ou deux, ou du moins jusqu'à ce soir après le coucher du soleil; car vos médecins m'ont expressément recommandé de m'absenter encore de votre lit, sous peine de vous faire retomber dans votre maladie. J'espère que ce motif me servira d'excuse.

FUTÉ. En l'état actuel des choses, il me sera fort difficile d'attendre. Mais, d'un autre côté, je ne veux pas retomber dans mes rêves; j'attendrai donc, en dépit de la chair.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Les comédiens de votre seigneurie, ayant appris votre rétablissement, sont venus pour jouer devant vous une charmante comédie, de l'avis exprès de vos médecins. Considérant qu'un excès de tristesse a congelé votre sang, et que la folie est fille de la mélancolie, ils pensent que la représentation d'une comédie vous fera du bien; cela [illegible] à la paix et à la gaîté, qui préviennent mille maux et prolongent la vie.

FUTÉ. [illegible]

LE PAGE. Non, monseigneur, c'est quelque chose de plus agréable.

FUTÉ. Qu'est-ce donc?

LE PAGE. C'est une manière d'histoire.

FUTÉ. [illegible]

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Padoue. — Une place publique.

Arrivent LUCENTIO et TRANIO.

LUCENTIO. Tranio, j'avais le plus vif désir de voir la belle Padoue, cette pépinière des arts ; — enfin me voilà dans cette fertile Lombardie, ce délicieux jardin de la grande Italie ; j'y viens avec la permission d'un père qui m'aime, fort de sa bienveillance et de ton utile compagnie, toi, mon serviteur fidèle, éprouvé. Respirons donc ici, et commençons-y heureusement un cours d'instruction et d'études littéraires. Pise, renommée pour l'opulence de ses citoyens, m'a vu naître, ainsi que mon père, l'illustre Vincentio, le plus riche commerçant du monde, issu de la race des Bentivoglio. Quant au fils de Vincentio, élevé à Florence, pour répondre aux espérances qui se rattachent à lui, il convient qu'au mérite de la fortune il joigne celui des actes vertueux. C'est pourquoi, Tranio, pendant que je vais me consacrer à l'étude, je veux m'appliquer à la vertu et à cette partie de la philosophie qui traite du bonheur que la vertu procure. Dis-moi ce que tu en penses ; car j'ai quitté Pise et je suis venu à Padoue comme un homme qui quitte une eau peu profonde pour se jeter dans le vaste Océan, et cherche à éteindre sa soif dans la satiété.

TRANIO. *Mi perdonate*[1], mon aimable maître ; je partage vos sentiments en tout ; je suis heureux de vous voir persévérer dans votre résolution de vous abreuver aux sources délicieuses de la philosophie. Seulement, mon cher maître, tout en admirant la vertu et la discipline morale, ne soyons, je vous prie, ni des stoïques ni des cœurs de marbre. Ne soyons pas tellement plongés dans la morale d'Aristote, qu'Ovide soit totalement proscrit ; faites de la logique avec les gens de votre connaissance, et pratiquez la rhétorique dans vos conversations familières ; puisez dans la musique et la poésie une surexcitation d'énergie ; quant aux mathématiques et à la métaphysique, ne vous en occupez qu'autant que le cœur vous en dira : ce qui ne plaît pas ne profite pas. En un mot, seigneur, dans vos études, suivez vos goûts.

LUCENTIO. Grand merci, Tranio ; j'approuve fort ton conseil. — Ah ! Biondello, si tu étais arrivé, nous pourrions déjà prendre toutes nos dispositions, et nous loger de manière à recevoir les amis que nous nous ferons dans Padoue. Mais, un moment : quelle est cette compagnie ?

Arrivent BAPTISTA, CATHARINA, BIANCA, GRÉMIO et HORTENSIO. Lucentio et Tranio se tiennent à l'écart.

BAPTISTA. Messieurs, il est inutile que vous insistiez davantage ; vous connaissez ma résolution inébranlable de n'accorder à personne la main de ma fille cadette avant d'avoir trouvé un mari pour mon aînée : si l'un de vous deux aime Catharina, comme je vous connais et que j'ai de l'affection pour vous, je vous permets de lui faire votre cour à votre gré.

GRÉMIO. Je ne m'y frotterai pas ; elle est trop rude pour moi. — Et vous, Hortensio, la voulez-vous pour femme ?

CATHARINA, *à Baptista*. Prétendez-vous, mon père, me jeter à la tête de ces épouseurs ?

HORTENSIO. Épouseurs, mademoiselle ! comment l'entendez-vous ? Il n'y a point ici d'épouseurs pour vous, à moins que vous ne deveniez d'une humeur plus aimable et plus douce.

CATHARINA. Par ma foi, messire, vous n'avez que faire de tant craindre ; vous avez encore du chemin à faire pour arriver jusqu'à mon cœur ; mais en fussiez-vous aussi près que vous en êtes loin, ne doutez pas que mon premier soin ne fût de vous briser un escabeau sur la tête, de vous barbouiller la figure et de vous traiter comme un sot.

HORTENSIO. De pareilles diablesses délivrez-nous, Seigneur !

GRÉMIO. Et moi pareillement, Seigneur !

TRANIO, *à Lucentio*. Chut ! mon maître ; voilà pour nous une scène divertissante ; assurément cette fille est folle, ou étrangement revêche.

LUCENTIO. Mais dans le silence de l'autre, je vois la douceur et la réserve d'une vierge timide. Taisons-nous, Tranio !

TRANIO. Bien dit, mon maître ; bouche close, et regardez de tous vos yeux.

BAPTISTA. Messieurs, il faut que les effets suivent les paroles. — Bianca, rentre ; et que cela ne te fâche pas, ma bonne Bianca ; je ne t'en aimerai pas moins, ma fille.

CATHARINA. Jolie enfant gâtée, vraiment ! que ne lui a-t-on mis un doigt dans l'œil ? au moins elle pleurerait pour quelque chose.

BIANCA. Ma sœur, réjouissez-vous de mon affliction. — Mon père, je souscris humblement à votre volonté ; j'aurai pour société mes livres et mes instruments ; j'étudierai et m'exercerai seule avec eux.

LUCENTIO, *à part, à Tranio*. Écoute, Tranio ; c'est Minerve qui parle.

HORTENSIO. Seigneur Baptista, quelle étrange bizarrerie est la vôtre ! je suis sûr que notre affection pour Bianca cause tous ses chagrins.

GRÉMIO. Voulez-vous donc, seigneur Baptista, la tenir en charte privée pour complaire à cette furie, et la punir de la méchante langue de sa sœur ?

BAPTISTA. Messieurs, prenez-en votre parti ; ma résolution est arrêtée. — Rentre, Bianca. (*Bianca s'éloigne.*)

BAPTISTA, *continuant*. Comme je sais que la musique, les instruments et la poésie font ses délices, je veux avoir chez moi des professeurs capables d'instruire sa jeunesse. — Si vous en connaissez, Hortensio, ou vous, Grémio, envoyez-les-moi ; j'accueillerai toujours avec bienveillance les hommes instruits, et je n'épargnerai rien pour donner à mes enfants une bonne éducation. Sur ce, adieu. — Catharina, tu peux rester, car j'ai à m'entretenir avec Bianca. (*Il s'éloigne.*)

CATHARINA. Il me semble que je peux bien partir aussi ; n'est-il pas vrai ? Quoi ! on me prescrira des heures ! comme si je ne savais pas ce qu'il faut prendre et laisser ! ah ! (*Elle s'éloigne.*)

GRÉMIO. Tu peux aller à tous les diables ! tu as de si bonnes qualités que personne ne veut de toi. Notre amour n'est pas si grand, Hortensio, que nous ne puissions parfaitement souffler tous deux dans nos doigts et nous en défaire ; nous avons perdu notre fournée et manqué notre cuisson. Adieu. — Toutefois, pour l'amour que je porte à la charmante Bianca, si je puis trouver quelqu'un en état de lui enseigner les connaissances qui font ses délices, je l'adresserai à son père.

HORTENSIO. Et moi aussi, seigneur Grémio ; mais un mot, je vous prie. Bien que la nature de nos sentiments mutuels ne nous ait jamais permis les longs entretiens, si nous voulons, toutes réflexions faites, avoir accès auprès de notre belle maîtresse, et, rivaux heureux, prétendre à l'amour de Bianca, il est une chose que nous devons faire avant tout.

GRÉMIO. Quelle est-elle, je vous prie ?

HORTENSIO. Trouver un mari pour sa sœur.

GRÉMIO. Un mari ! un diable plutôt.

HORTENSIO. Je dis un mari.

GRÉMIO. Un diable, vous dis-je : quoique son père soit très-riche, croyez-vous, Hortensio, qu'il y ait au monde un homme assez sot pour épouser une furie ?...

HORTENSIO. Bah ! bah ! Grémio, bien que ni vous ni moi n'ayons la patience d'endurer son vacarme, croyez, mon cher, qu'il y a de braves gens dans le monde, et il ne s'agit que de les découvrir, qui la prendraient avec tous ses défauts et beaucoup d'argent.

GRÉMIO. C'est ce que je ne saurais dire ; tout ce que je sais c'est que j'aimerais mieux prendre sa dot sans elle, à la condition d'être fouetté tous les matins sur la grand'route.

HORTENSIO. Effectivement, comme vous dites, parmi des pommes pourries il n'y a pas grand choix. Mais venez, puisque cet obstacle nous rend amis, que notre amitié se maintienne, — jusqu'au moment où en procurant un mari à la sœur aînée de Bianca, nous aurons rendu à cette dernière la liberté d'en choisir un à son tour ; et alors que notre rivalité recommence ! — Tant mieux pour qui aura la chance ! au plus agile coureur la palme ! Qu'en dites-vous, seigneur Grémio ?

GRÉMIO. J'y consens. Je donnerais volontiers le meilleur cheval de Padoue à celui qui consentirait à faire sa cour à cette diablesse, à l'épouser, à coucher avec elle, et à en débarrasser la maison. Venez. (*Grémio et Hortensio s'éloignent.*)

[1] Pardonnez-moi.

TRANIO, *s'avançant*. Expliquez-moi, seigneur, comment il est possible que l'amour s'empare tout à coup d'un cœur avec tant de violence.

LUCENTIO. Avant de l'avoir éprouvé par moi-même, je n'aurais jamais cru la chose possible ni probable ; mais, vois donc ; pendant que j'étais là tranquillement à regarder, l'amour est venu troubler ma nonchalante indifférence ; et toi, qui es pour moi un confident aussi cher et aussi discret que l'était Anna pour la reine de Carthage[1], je t'ouvre mon cœur et je te dis : Tranio, je brûle, je languis ; Tranio, je meurs, si je n'obtiens l'amour de cette jeune et modeste vierge. Conseille-moi, Tranio ; car je sais que tu en es capable. Viens à mon aide, Tranio ; car je sais que tu en as la volonté.

TRANIO. Mon maître, toutes les remontrances seraient inutiles ; on ne saurait déraciner les affections du cœur. Si l'amour vous a percé de ses traits, vous n'avez plus qu'une ressource : *Redime te captum quam queas minimo*[2].

LUCENTIO. Merci, mon garçon ; poursuis ; ce que tu m'as dit me satisfait déjà ; la suite achèvera de me consoler.

TRANIO. Mon maître, vous étiez tellement occupé à regarder la jeune fille, que peut-être n'avez-vous pas vu le plus important de l'affaire.

LUCENTIO. Oh ! oui, j'ai vu dans ses traits la touchante beauté qui brillait dans la fille d'Agénor, alors qu'elle contemplait à ses pieds le puissant Jupiter agenouillé sur le rivage de Crète.

TRANIO. Est-ce là tout ce que vous avez vu ? N'avez-vous pas remarqué comme sa sœur a commencé à chercher noise, et à soulever une tempête à rendre les gens sourds ?

LUCENTIO. Tranio, j'ai vu remuer ses lèvres de corail, et l'air embaumé de sa douce haleine ; tout ce que j'ai vu en elle était céleste et divin.

TRANIO. Maintenant, il est temps de le tirer de son extase. — Réveillez-vous, je vous prie, seigneur. Si vous aimez cette jeune fille, mettez en usage tout votre esprit, toute votre intelligence pour la conquérir. Voici l'état des choses : sa sœur aînée est si revêche et si méchante, que, jusqu'à ce que son père se soit débarrassé d'elle, il faut vous résoudre, mon maître, à voir votre amour rester vierge et solitaire ; c'est pourquoi il condamne la cadette à la retraite la plus absolue, pour lui épargner les importunités des soupirants.

LUCENTIO. Ah ! Tranio ! quel père cruel ! Mais n'as-tu pas remarqué qu'il s'occupe de lui procurer des maîtres pour l'instruire ?

TRANIO. Oui, certes ; et c'est là-dessus que je base mon plan.

LUCENTIO. Je le tiens, Tranio.

TRANIO. Je vois, mon maître, que nous avons tous deux la même idée.

LUCENTIO. Dis-moi d'abord la tienne.

TRANIO. Vous serez le professeur, et vous vous chargerez d'instruire la jeune personne ; voilà votre projet.

LUCENTIO. C'est cela même ; n'est-il pas exécutable ?

TRANIO. Impossible ; qui remplira ici votre rôle ? qui se chargera d'être à Padoue le fils de Vincentio, de tenir maison, d'étudier, d'accueillir ses amis, de visiter et de recevoir ses compatriotes ?

LUCENTIO. Bah ! sois tranquille ; tout est prévu : nous n'avons paru encore dans aucune maison ; nul ne peut reconnaître à nos physionomies lequel de nous deux est le maître, et lequel le valet. Voici donc ce qu'il faudrait faire : — Tranio, tu rempliras à ma place le rôle de maître ; tu auras maison montée, domestiques et grand train, comme je l'aurais moi-même. Moi, je prendrai un autre rôle : je serai un Florentin, un Napolitain, ou quelque obscur jeune homme de Pise. — Allons, c'est décidé : — Tranio, déshabille-toi sur-le-champ ; prends mon manteau et mon chapeau de couleur. Quand Biondello viendra, il sera à tes ordres ; mais je veux auparavant lui faire sa leçon pour enchaîner sa langue.

TRANIO. C'est indispensable. (*Ils échangent leurs costumes.*) Bref, seigneur, puisque c'est là votre bon plaisir, et que j'ai pris l'engagement de vous obéir en tout ; car votre père, à notre départ, me l'a expressément recommandé : *Rends à mon fils tous les services*, m'a-t-il dit, bien qu'il n'entendit peut-être pas parler de ces services-là : — je consens à être Lucentio, tant je lui porte d'affection.

LUCENTIO. Sois Lucentio, dans l'intérêt de son amour, et laisse-moi remplir l'humble rôle d'esclave pour conquérir la jeune beauté dont la vue soudaine a mis mon cœur blessé sous un invincible charme.

Arrive BIONDELLO.

LUCENTIO, *continuant*. Voilà le drôle. — Où as-tu donc été ?

BIONDELLO. Où j'ai été ? mais vous-même, où êtes-vous ? mon maître, mon camarade Tranio vous a-t-il pris vos habits ? ou lui avez-vous pris les siens ? Ou avez-vous échangé vos costumes ? Parlez, je vous prie ; qu'est-il survenu de nouveau ?

LUCENTIO. Approche, drôle ; ce n'est pas le moment de plaisanter ; songe donc à te conformer aux circonstances. Ton camarade Tranio, pour me sauver la vie, prend mes habits et mon rôle ; et moi, pour ma sûreté personnelle, j'ai pris les siens ; car depuis que nous sommes débarqués, il m'est survenu une querelle ; j'ai tué un homme, et je crains d'être découvert. Je t'ordonne de le servir comme il convient, pendant que je m'éloignerai d'ici pour sauver mes jours ! Tu comprends ?

BIONDELLO. Moi, seigneur ? pas le moins du monde.

LUCENTIO. Que ta bouche ne prononce jamais le nom de Tranio : Tranio est métamorphosé en Lucentio.

BIONDELLO. Tant mieux pour lui ! Je voudrais qu'il m'en arrivât autant !

TRANIO. Je le voudrais aussi, mon enfant, pourvu qu'à cette condition Lucentio pût obtenir la main de la fille cadette de Baptista. — Écoute-moi ; je te conseille, — non dans mon intérêt, mais dans celui de ton maître, — de te comporter respectueusement avec moi dans toute espèce de compagnie ; quand nous sommes seuls, je suis Tranio ; mais partout ailleurs, je suis ton maître Lucentio.

LUCENTIO. Tranio, allons-nous-en ; — il ne te reste plus qu'une chose à exécuter : — il faut que tu prennes rang parmi ces soupirants : ne me demande pas pourquoi ; qu'il te suffise de savoir que j'ai pour cela des raisons valables et puissantes. (*Ils s'éloignent.*)

PREMIER DOMESTIQUE, *à Futé, qui dort. Monseigneur, vous dormez ; vous ne faites pas attention à la pièce.*

FUTÉ, *se réveillant. Si fait, par sainte Anne ; c'est fort amusant. Y en a-t-il encore ?*

LE PAGE. *Monseigneur, c'est à peine commencé.*

FUTÉ, *bâillant. C'est une excellente drôlerie.* (A part.) *Je voudrais être à la fin.* (*Il se rendort.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Devant la maison d'Hortensio.

Arrivent PETRUCHIO et GRUMIO.

PETRUCHIO. Vérone, je prends congé de toi pour quelque temps ; je viens voir mes amis de Padoue, mais surtout Hortensio, le meilleur et le plus cher ; si je ne me trompe, voilà sa maison. Allons, Grumio, frappe.

GRUMIO. Que je frappe, seigneur ? qui dois-je frapper ? quelqu'un a-t-il offensé votre seigneurie ?

PETRUCHIO. Voyons, drôle, frappe-moi ici, et vivement.

GRUMIO. Que je vous frappe ici, seigneur ? et qui suis-je, seigneur, pour que je doive vous frapper ?

PETRUCHIO. Coquin, frappe-moi à cette porte, te dis-je, et dépêche-toi, ou je frapperai, moi, ta tête de maraud.

GRUMIO. Mon maître devient querelleur. — Oui, que je vous frappe, n'est-ce pas, pour qu'ensuite ce soit moi qui paye les verres cassés !

PETRUCHIO. Tu ne veux pas ? puisque tu refuses de frapper, je vais te faire chanter, moi. (*Il lui tire les deux oreilles.*)

GRUMIO, *criant*. Au secours ! au secours ! mon maître est fou !

PETRUCHIO. Maintenant, tu frapperas quand je te l'ordonnerai, coquin ! maraud !

Arrive HORTENSIO.

HORTENSIO. Eh bien ! qu'y a-t-il ? — Eh quoi ! mon vieil ami Grumio, et mon cher Petruchio ! Comment vous portez-vous tous à Vérone ?

[1] Anna soror, Anna, sœur de Didon, et confidente de ses amours, voir l'Énéide.

[2] [illegible] Rachète-toi captif au moindre prix possible.

PETRUCHIO. Seigneur Hortensio, vous venez fort à propos pour mettre le holà ! je puis vous dire :

Con tutto il core bene trovato [1].

HORTENSIO.

[illegible] vostra casa ben venuto,
[illegible] Petruchio [2].

[illegible] remets-toi : nous arrangerons [illegible]

GRUMIO. Peu importe ce qu'il vous dit en latin ; dites-moi [illegible] pour quitter son service. — Voyez-vous, monsieur, — il m'a ordonné de le frapper et [illegible] : de bonne foi, monsieur, était-il convenable qu'un domestique traitât ainsi son maître, un [illegible] qui, autant que je le sache, a passé la trentaine ? Plût à Dieu que tout d'abord je lui eusse porté un bon coup, Grumio n'eût pas été ainsi maltraité.

PETRUCHIO. Un stupide drôle ! — Mon cher Hortensio, je lui ai ordonné de frapper à la porte, et n'ai pu obtenir à aucun prix qu'il le fît.

GRUMIO. Frapper à la porte ! — O ciel ! ne m'avez-vous pas dit en termes positifs : *Drôle, frappe-moi ici ; frappe-moi bien ; frappe-moi vivement !* et vous osez soutenir maintenant que vous m'avez ordonné de frapper à la porte ?

PETRUCHIO. Drôle, va-t'en, ou tais-toi : je te le conseille.

HORTENSIO. Apaisez-vous, Petruchio ; je suis la caution de Grumio ; véritablement, vous jouez l'un et l'autre de malheur ! Comment donc, Grumio, mon ancien, fidèle et divertissant serviteur ! Mais, dites-moi, mon cher ami, quel bon vent vous amène de Vérone à Padoue ?

PETRUCHIO. Le vent qui disperse les jeunes gens à travers le monde et les envoie chercher fortune loin du pays natal, où l'on acquiert peu d'expérience. Mais en somme, seigneur Hortensio, voici le fait : — Antonio, mon père, est mort, et je me suis jeté dans le tourbillon de la vie pour me marier et prospérer le mieux qu'il me sera possible. J'ai des écus dans ma bourse, des terres chez moi, et je suis venu, comme on dit, pour voir le monde.

HORTENSIO. Petruchio, voulez-vous que je vous parle sans façon ? J'ai une femme laide et méchante à vous proposer : [illegible] gré de mon offre ; et néanmoins je vous promets que la femme en question est très-riche : — Mais vous êtes trop mon ami pour que je désire vous la voir épouser.

PETRUCHIO. Seigneur Hortensio, entre des amis tels que [illegible] paroles suffisent : si donc vous connaissez une [illegible] riche pour être l'épouse de Petruchio, comme la richesse est le refrain de ma chanson conjugale, fût-elle aussi laide que l'était l'amante de Florent [3], aussi vieille que la sibylle, [illegible] que la Xantippe de Socrate, fût-elle pire encore, fût-elle aussi orageuse que [illegible] de l'Adriatique, [illegible]

GRUMIO. [illegible] pourvu qu'il y ait de l'argent.

HORTENSIO. [illegible]

PETRUCHIO. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] de la [illegible]

je tenterai l'abordage, dût-elle gronder aussi haut que le tonnerre quand les nuages crèvent avec fracas dans un ciel d'automne.

HORTENSIO. Elle a pour père Baptista Minola, gentilhomme affable et courtois. Elle se nomme Catharina Minola, fameuse dans Padoue pour l'insolence de sa langue.

PETRUCHIO. Quoique je ne la connaisse pas, je connais son père, qui connaissait beaucoup le mien. Hortensio, je ne dormirai pas que je ne l'aie vue. Pardonnez-moi donc l'impolitesse de vous quitter sitôt à cette première rencontre, à moins que vous ne consentiez à m'accompagner jusqu'à sa demeure.

GRUMIO. Je vous en prie, seigneur, laissez-le suivre cette humeur tant qu'elle lui dure. Je vous réponds que si la femme dont vous parlez le connaissait comme moi, elle désespérerait de voir ses injures faire impression sur lui. Elle peut lui donner tous les noms qu'elle voudra, cela lui sera parfaitement indifférent. Si jamais il l'entreprend, il lui en dira de belles ! Croyez-moi, pour peu qu'elle lui résiste, il lui appliquera sur la figure quelque chose qui lui fera voir trente-six chandelles. Vous ne le connaissez pas, seigneur.

HORTENSIO. Attendez-moi, Petruchio ; je vais aller avec vous ; car Baptista tient sous sa garde mon trésor : il a en son pouvoir le joyau de ma vie, sa fille cadette, la belle Bianca, et il la soustrait à mes regards, ainsi qu'à ceux de plusieurs autres soupirants, mes rivaux en amour. Regardant comme impossible, à cause des défauts dont je vous ai parlé, que Catharina se marie jamais, Baptista a décidé que nul n'aurait accès auprès de Bianca que lorsque Catharina la maudite aurait trouvé un époux.

GRUMIO. Catharina la maudite ! Le joli titre pour une jeune fille !

HORTENSIO. Il est un service que je prie mon ami Petruchio de me rendre : c'est de me présenter, revêtu d'un costume grave, au vieux Baptista en qualité de professeur de musique, pour instruire Bianca. Grâce à ce stratagème, j'aurai l'occasion et le loisir de lui faire ma cour, et de l'entretenir en particulier sans exciter d'ombrage.

GRUMIO. En voilà des scélératesses ! Voyez comme les jeunes gens s'entendent pour duper les vieillards !

Arrive GRÉMIO, LUCENTIO l'accompagne en habit de professeur, portant des livres sous le bras.

GRUMIO, *continuant*. Mon maître, mon maître, regardez derrière vous ! Qui passe là ? ah !

HORTENSIO. Silence, Grumio ; c'est mon rival. Petruchio, tenons-nous un moment à l'écart.

GRUMIO. Un gentil jeune homme et un bel amoureux tout de même ! *Ils se mettent à l'écart.*

GRÉMIO, *à Lucentio*. C'est très-bien ; j'ai parcouru la note. — Écoutez-moi, messire : je les veux superbement reliés ; faites en sorte que ce soient tous livres d'amour ; ayez soin de ne pas lui lire autre chose ; vous m'entendez ? En outre de ce que fera pour vous la libéralité du seigneur Baptista, j'y ajouterai encore de mon côté. Prenez aussi vos papiers, et ayez soin de les faire bien parfumer ; car celle à qui ils sont destinés est plus suave que tous les parfums. De quoi lui parlerez-vous dans votre leçon ?

LUCENTIO. Quel que soit le sujet dont je l'entretienne, soyez sûr que ce sera votre cause, la cause de mon patron, que je plaiderai avec autant de chaleur que vous pourriez le faire vous-même, et peut-être en des termes plus persuasifs que vous, à moins que vous ne soyez un savant.

GRÉMIO. Oh ! quelle belle chose que l'instruction !

GRUMIO. Oh ! quel imbécile que cet oison !

PETRUCHIO. Silence, drôle !

HORTENSIO. Grumio, chut ! — (*S'avançant vers Grémio.*) Dieu vous garde, seigneur Grémio !

GRÉMIO. Je vous trouve fort à propos, seigneur Hortensio. Savez-vous où je vais ? — Chez Baptista Minola. Je lui ai promis de m'occuper de lui chercher un professeur pour la belle Bianca. Ma bonne étoile m'a fait rencontrer ce jeune homme dont l'instruction et les manières lui conviendront parfaitement [illegible] dans la poésie et autres livres, — et des bons, je vous le garantis.

HORTENSIO. C'est fort bien, moi, de mon côté, j'ai rencontré [illegible] de me procurer un habile musicien pour instruire notre maîtresse. Ainsi je ne serai

point en arrière dans ce que je dois à la belle Bianca, si tendrement aimée de moi.

GRÉMIO. Et de moi, — comme le prouveront mes actes.

GRUMIO, *à part*. Comme le prouveront ses sacs d'argent.

HORTENSIO. Grémio, ce n'est pas le moment d'exhaler notre amour en paroles. Écoutez-moi, et si vous êtes raisonnable, je vous donnerai d'assez bonnes nouvelles. Voici un homme que j'ai rencontré, et qui, si nos arrangements lui plaisent, se charge de faire sa cour à la maudite Catharina, voire même de l'épouser, si sa dot lui convient.

GRÉMIO. Ainsi dit, ainsi fait; à merveille! Hortensio, lui avez-vous dit ses défauts?

PETRUCHIO. Je sais que c'est une diablesse pour le caractère ; si c'est là tout, messieurs, je n'y vois pas de mal.

GRÉMIO. En vérité, mon ami? de quel pays êtes-vous?

PETRUCHIO. Je suis né à Vérone; je suis le fils du vieil Antonio. Mon père étant mort, ma fortune vit pour moi, et j'espère voir d'heureux et longs jours.

GRÉMIO. Oh! seigneur, ce serait chose étrange qu'une telle vie avec une telle femme; mais si le cœur vous en dit, par Dieu, je vous y aiderai de tout mon pouvoir; mais sérieusement, est-ce que vous voulez faire la conquête de cette tigresse?

PETRUCHIO. Demandez-moi si je veux vivre.

GRUMIO, *à part*. S'il en fera la conquête? oui, de par tous les diables!

PETRUCHIO. Pourquoi suis-je venu ici, sinon pour cela? Pensez-vous que mes oreilles s'épouvantent d'un peu de bruit? N'ai-je point, dans ma vie, entendu les lions rugir? n'ai-je point entendu la mer, soulevée par les vents, faire éclater son courroux comme un sanglier en fureur? n'ai-je pas entendu le canon mugir sur les champs de bataille, et l'artillerie du ciel tonner dans les nuages? n'ai-je point, au milieu des combats, entendu le clairon sonore, les coursiers hennissants, la trompette éclatante? Et vous venez me parler de la langue d'une femme, qui ne fait pas à l'oreille la moitié autant de bruit qu'une châtaigne qui éclate dans l'âtre d'un fermier! Bah! bah! gardez pour des enfants vos épouvantails!

GRUMIO, *à part*. Car il n'en craint aucun.

GRÉMIO. Hortensio, écoutez! quelque chose me dit que cet honnête homme est arrivé on ne peut plus heureusement pour lui et pour nous.

HORTENSIO. Je lui ai promis que nous contribuerions de notre bourse, et que nous défrayerions ses dépenses pendant le temps qu'il emploiera à faire sa cour.

GRÉMIO. J'y consens, pourvu qu'il réussisse dans son entreprise.

GRUMIO, *à part*. Je voudrais être aussi sûr d'un bon dîner.

Arrivent TRANIO, richement vêtu, et BIONDELLO.

TRANIO. Messieurs, Dieu vous garde! Excusez la liberté que je prends, et veuillez me dire, je vous prie, le plus court chemin pour se rendre à la demeure du seigneur Baptista Minola.

GRÉMIO, *bas, à Tranio*. Celui qui a deux jolies filles? Est-ce lui que vous demandez?

TRANIO. Lui-même. — Biondello?

GRÉMIO. Écoutez-moi, seigneur : vous ne voulez pas parler sans doute de celle qui —

TRANIO. De l'une et de l'autre, peut-être : que vous importe?

PETRUCHIO. Pourvu que ce ne soit pas de celle qui querelle et gronde, entendez-vous?

TRANIO. Je n'aime pas les grondeuses, seigneur. — Biondello, partons.

LUCENTIO, *à part*. Bien débuté, Tranio.

HORTENSIO. Seigneur, un mot avant que vous partiez. — Prétendez-vous à la main de la jeune fille dont vous parlez, [illegible]?

TRANIO. Et quand cela serait, quel mal y aurait-il?

GRÉMIO. Aucun, pourvu que sans plus de paroles vous vous éloigniez au plus vite.

TRANIO. Pourquoi, je vous prie, seigneur? La rue ne serait-elle pas aussi libre pour moi que pour vous?

GRÉMIO. Mais la jeune fille en question ne l'est pas.

TRANIO. Par quelle raison, je vous prie?

GRÉMIO. Par la raison, si vous voulez le savoir, qu'elle est la bien-aimée du seigneur Grémio.

HORTENSIO. Qu'elle est l'idole chérie du seigneur Hortensio.

TRANIO. Doucement, mes gentilshommes; si vous êtes gens d'honneur, écoutez-moi avec patience, comme vous le devez. Baptista est un noble gentilhomme à qui mon père n'est pas totalement inconnu ; sa fille fût-elle plus belle encore qu'elle n'est, elle peut avoir encore de nouveaux soupirants, et moi dans le nombre. La fille de la belle Léda en eut mille ; la belle Bianca peut donc en avoir un de plus, et elle l'aura ; Lucentio se mettra sur les rangs, quand Pâris lui-même viendrait se présenter, avec l'espoir de triompher seul.

GRÉMIO. Quoi donc! voilà un homme qui nous fermera la bouche à tous!

LUCENTIO. Seigneur, lâchez-lui la bride; vous verrez qu'il n'ira pas bien loin.

PETRUCHIO. Hortensio, pourquoi toutes ces paroles?

HORTENSIO. Seigneur, permettez-moi de vous faire une question. Avez-vous jamais vu la fille de Baptista?

TRANIO. Non, seigneur. Mais j'ai entendu dire qu'il en a deux, l'une fameuse pour sa langue intolérable, l'autre pour sa modestie et sa beauté.

PETRUCHIO. Seigneur, la première est pour moi; n'en parlons pas.

GRÉMIO. Oui, laissons au grand Hercule cette tâche plus rude que les douze travaux d'Alcide.

PETRUCHIO. Au fait, seigneur, voici ce qu'il en est. La jeune fille dont vous recherchez la main est tenue par son père inaccessible à tous les soupirants; il ne veut la promettre en mariage à personne avant que sa sœur aînée ne soit mariée; elle sera libre alors, mais pas avant.

TRANIO. S'il en est ainsi, seigneur; si vous êtes l'homme qui doit venir en aide à tous, et à moi comme aux autres ; si vous rompez la glace, et que vous meniez à bonne fin cet exploit ; si vous triomphez de l'aînée, et que vous nous ouvriez accès jusqu'à la cadette, celui qui aura le bonheur de l'obtenir ne sera pas assez mal né pour se montrer ingrat envers vous.

HORTENSIO. Vous dites vrai, seigneur, et votre réflexion est juste; et puisque vous vous mettez sur les rangs, vous devez comme nous payer les services de cet honnête homme, à qui nous avons tous de grandes obligations.

TRANIO. Seigneur, je ne me ferai point prier; en foi de quoi si vous le voulez, nous passerons ensemble cet après-dîner, et boirons mainte rasade à la santé de notre maîtresse ; nous imiterons les avocats qui, après avoir plaidé avec chaleur les uns contre les autres, mangent et boivent amicalement ensemble.

GRUMIO *et* BIONDELLO. Oh! l'excellente proposition! Camarades, partons.

HORTENSIO. La proposition est bonne effectivement ; ainsi soit fait, Petruchio; je serai votre *ben venuto*[1]. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Baptista.

Entrent CATHARINA et BIANCA.

BIANCA. Ma bonne sœur, ne me faites pas, ne vous faites pas à vous-même l'injure de me traiter en prisonnière et en esclave; ma fierté s'en indigne; quant à ces vains ornements, lâchez-moi les mains, et moi-même je vais les arracher ; je vais me dépouiller de tous mes vêtements, jusqu'à ma jupe.. Je ferai tout ce que vous me commanderez, tant je connais mes devoirs envers mon aînée.

CATHARINA. Entre tous tes adorateurs, dis-moi celui que tu préfères ; surtout ne mens pas.

BIANCA. Croyez-moi, ma sœur, parmi tous les hommes vivants, je n'ai point encore vu un visage qui me plût plus que les autres.

CATHARINA. Mignonne, tu mens ; n'est-ce pas Hortensio?

BIANCA. Si vous l'aimez, ma sœur, je vous jure que je parlerai pour vous, et que si la chose dépend de moi, vous l'aurez.

[1] Votre bienvenu.



TRANIO. C'est indispensable. (*Ils échangent leurs costumes.*)
(Acte I, scène I, page 165.)

CATHARINA. Oh! je vois que tu préfères les richesses; tu veux épouser Grémio, pour avoir de belles parures.

BIANCA. Est-ce donc à cause de lui que vous êtes jalouse de moi? Mais vous voulez plaisanter; et je vois bien maintenant que tout ce que vous m'avez dit n'a été que pour badiner. Je vous en prie, ma bonne Catharina, lâchez-moi les mains.

CATHARINA. Si ceci est du badinage, le reste en était aussi. (*Elle la frappe.*)

Entre BAPTISTA.

Eh bien! qu'est-ce à dire, mademoiselle? d'où vous vient tant d'insolence? — Bianca, éloigne-toi; — la pauvre enfant, elle pleure; — va prendre ton aiguille; n'aie plus affaire à elle. — Et toi, créature diabolique, pourquoi la maltraiter, elle qui ne t'a jamais fait de mal? Quand lui est-il arrivé de te dire un seul mot désobligeant?

CATHARINA. Son silence est pour moi une insulte, et je m'en vengerai. (*Elle s'élance vers Bianca.*)

BAPTISTA, *la retenant.* Eh quoi! sous mes yeux! — Bianca, rentre dans ta chambre. (*Bianca sort.*)

CATHARINA. Vous ne pouvez pas me souffrir; je le vois bien maintenant; elle est votre trésor; vous la marierez, et moi je danserai pieds nus à ses noces; et grâce à la prédilection que vous lui portez, il me faudra mourir vieille fille. Ne me parlez pas; je veux aller m'enfermer dans ma chambre et pleurer, jusqu'à ce que je trouve l'occasion de me venger. (*Elle sort.*)

BAPTISTA, *seul.* Jamais père fut-il plus à plaindre que moi! Mais qui vient?

Entrent GRÉMIO avec LUCENTIO vêtu d'un homme du commun, PÉTRUCHIO avec HORTENSIO, déguisé en musicien, et TRANIO avec BIONDELLO, portant un luth et des livres.

GRÉMIO. Bonjour, voisin Baptista.

BAPTISTA. Bonjour, voisin Grémio; Dieu vous garde, messieurs!

PETRUCHIO. Et vous aussi, seigneur! Dites-moi, n'avez-vous pas une fille belle et vertueuse, nommée Catharina?

GRÉMIO, *à Petruchio.* Vous débutez trop brusquement; mettez-y plus de façons.

PETRUCHIO. Vous me faites tort, seigneur Grémio; laissez-moi faire. — (*A Baptista.*) Seigneur, je suis de Vérone: ayant entendu parler de la beauté de votre fille aînée, de son esprit, de son affabilité, de sa modestie, de ses rares qualités, de la douceur de ses manières, — j'ai pris la liberté de venir chez vous sans façon, pour voir de mes propres yeux ce que j'avais tant de fois entendu raconter; et pour me servir d'introduction auprès de vous (*montrant Hortensio*), je vous présente un homme à moi, versé dans l'étude de la musique et des mathématiques, afin de perfectionner votre fille dans ces connaissances, qui, je le sais, ne lui sont pas étrangères. Acceptez ses services; ce serait me faire affront que de les refuser; son nom est Lucio, et il est né à Mantoue.

BAPTISTA. Vous êtes le bienvenu, seigneur; et lui aussi à votre considération; mais quant à ma fille Catharina, — j'ai la certitude qu'elle ne saurait vous convenir, et c'est ce qui m'afflige.

PETRUCHIO. Je vois que vous ne voulez pas vous séparer d'elle, ou que ma personne ne vous convient pas.

BAPTISTA. Ne vous méprenez pas; je parle comme je pense. De quelle famille êtes-vous, seigneur? Quel est votre nom?

PETRUCHIO. Je me nomme Petruchio; je suis le fils d'Antonio, homme bien connu dans toute l'Italie.

BAPTISTA. Je l'ai beaucoup connu; et à sa considération, soyez chez moi le bienvenu.

GRÉMIO, *s'avançant.* Pardonnez, Petruchio, si je vous interromps; nous, qui avons aussi des demandes à faire, permettez que nous prenions la parole à notre tour. Faites-nous place; diantre! ce n'est pas l'assurance qui nous manque!

PETRUCHIO. Permettez, seigneur Grémio; je serais bien aise d'achever.



BAPTISTA, *la retenant.* Eh quoi ! sous mes yeux !

(Acte II, scène I, page 168.)

GRÉMIO. Je n'en doute pas, seigneur; mais vous courez risque de nuire au succès de votre requête. — (*A Baptista.*) Voisin, je ne doute pas que le don qu'on vient de vous faire ne vous soit très-agréable. Désirant vous donner la même preuve d'affection, moi, qui vous ai plus d'obligation que personne, (*montrant Lucentio*) je vous présente avec le plus grand plaisir ce jeune savant qui a longtemps étudié à Reims; il est aussi versé dans le grec, le latin, et autres langues, que son confrère l'est dans la musique et les mathématiques : il se nomme Cambio ; veuillez accepter ses services.

BAPTISTA. Mille remercîments, seigneur Grémio; — soyez le bienvenu, Cambio. — (*A Tranio.*) Mais, seigneur, votre visage m'est inconnu ; pardonnez-moi la liberté que je prends de vous demander le motif de votre présence chez moi.

TRANIO. C'est moi, seigneur, qui ai besoin qu'on me pardonne la liberté que j'ai prise, moi qui, étranger dans cette ville, me suis mis sur les rangs pour obtenir la main de votre fille, la belle et vertueuse Bianca. Je n'ignore pas votre résolution relativement à l'établissement de votre fille aînée. Tout ce que je vous demande, c'est que, lorsque vous connaîtrez ma famille, on me fasse le même accueil qu'aux autres prétendants, qu'on me mette sur le même pied qu'eux, et qu'on me donne libre accès à la maison : voulant aussi pour ma part concourir à l'éducation de vos filles, je vous offre ce simple instrument, et cette petite collection de livres grecs et latins; ils auront un grand prix, si vous daignez les accepter.

BAPTISTA. Votre nom est Lucentio ? De quel pays êtes-vous, je vous prie?

TRANIO. De Pise, seigneur; je suis fils de Vincentio.

BAPTISTA. C'est un des habitants les plus considérables de Pise; je le connais beaucoup de réputation : vous êtes le bienvenu, seigneur. (*A Hortensio.*) Vous, prenez ce luth. — (*à Lucentio*) et vous, ces livres; vous allez dans l'instant voir vos élèves. Holà ! quelqu'un !

Entre UN DOMESTIQUE.

BAPTISTA, *continuant.* Conduisez ces messieurs auprès de mes filles; dites-leur à toutes deux que ce sont leurs professeurs, et recommandez-leur d'avoir pour eux tous les égards convenables. (*Le Domestique sort avec Hortensio, Lucentio et Biondello.*)

BAPTISTA, *continuant.* Nous allons faire un tour dans le jardin; ensuite nous dînerons : vous êtes les bienvenus; je vous prie de vous considérer comme tels.

PETRUCHIO. Seigneur Baptista, je suis un peu pressé, et je ne puis venir tous les jours faire ma cour. Vous avez connu mon père; c'est encore lui que vous voyez en moi, seul héritier de toutes ses propriétés, qui ont plutôt gagné que décliné entre mes mains. Si donc j'obtiens l'amour de votre fille, quelle dot lui assignerez-vous en me la donnant pour femme?

BAPTISTA. Après ma mort, la moitié de mes biens, et vingt mille écus comptant.

PETRUCHIO. Et en retour de cette dot, si elle me survit, je lui assure son douaire à la garantie duquel j'affecte toutes mes terres et propriétés quelconques. Rédigeons donc les articles du contrat, afin que les conventions soient arrêtées de part et d'autre.

BAPTISTA. Oui, quand le point principal sera obtenu, c'est-à-dire l'amour de ma fille; car c'est là l'important.

PETRUCHIO. Bah ! c'est la moindre des choses : c'est que, voyez-vous, beau-père, je suis aussi péremptoire qu'elle est hautaine; quand deux feux violents se rencontrent, ils consument l'objet qui alimente leur furie; bien qu'un peu de vent suffise pour allumer un vaste embrasement, un ouragan disperse l'incendie et l'éteint : voilà ce que je serai pour elle; et il faudra bien qu'elle me cède; car je suis peu traitable de ma nature, et je ne fais pas ma cour en enfant.

BAPTISTA. Présentez-lui vos hommages; et puissiez-vous réussir ! mais préparez-vous à entendre plus d'une parole [illegible].

PETRUCHIO. Je [illegible] à l'épreuve, comme les montagnes que le souffle des vents ne saurait ébranler.

Rentre HORTENSIO, la tête tout en sang.

BAPTISTA. Eh bien! mon ami, pourquoi vous vois-je si [illegible]?

HORTENSIO. Si je suis pâle, c'est de peur, croyez-moi.

BAPTISTA. Eh bien! croyez-vous que ma fille fera une [illegible]?

HORTENSIO. Je crois qu'elle fera plutôt un soldat : elle est [illegible] une épée qu'un luth.

BAPTISTA. Vous n'avez donc pas pu la rompre à cet ins[illegible]?

HORTENSIO. Non, certes; c'est elle au contraire qui a [illegible] sur moi : je lui disais qu'elle se trom[illegible] et j'appuyais sur sa main pour lui enseigner [illegible] avec un mouvement d'impatience tout à fait diabolique : « Des touches, dit-elle, c'est ainsi que vous appelez cela? Eh bien, je vais vous en donner des touches. » Disant ces mots, elle m'a frappé de son luth sur [illegible] si bien que ma tête a passé à travers l'instrument. Dans cet état, tel qu'un homme au pilori, je suis resté muet et confus, pendant qu'elle me prodiguait les noms de ménétrier manqué, de râcleur de boyaux, et vingt autres épithètes [illegible], comme si elle avait appris son rôle pour mieux m'injurier.

PETRUCHIO. Vive Dieu! c'est une intrépide pucelle! je l'en aime dix fois davantage : je suis impatient d'entrer en pourparler avec elle.

BAPTISTA, *à Hortensio.* Venez avec moi, et consolez-vous; donnez vos soins à ma fille cadette; elle a des dispositions, et elle est reconnaissante de ce qu'on fait pour elle. — Seigneur [illegible] avec nous, ou voulez-vous que je vous envoie ma fille Catharina?

PETRUCHIO. Envoyez-la, je vous prie; je l'attendrai ici. — (*Baptista, Gremio, Tranio et Hortensio sortent.*)

PETRUCHIO, *seul.* Quand elle viendra, je vais lui faire rondement ma cour. Si elle m'injurie, je lui dirai tout uniment que son chant est plus suave que celui du rossignol; si son front se rembrunit, je lui dirai qu'il est aussi brillant que [illegible] du matin baignée des pleurs de l'aurore; si elle reste muette et s'obstine à ne pas dire une parole, je vanterai sa volubilité et les traits vainqueurs de son éloquence; si elle m'ordonne de décamper, je la remercierai comme si elle m'ordonnait de rester une semaine auprès [illegible] de m'épouser, je lui demanderai le jour [illegible] les bans et où nous serons mariés. — Mais elle vient; parle maintenant, Petruchio.

Entre CATHARINA

PETRUCHIO, *continuant.* Bonjour, Catherine, car c'est votre nom, à ce que j'ai entendu dire.

CATHARINA. [illegible] vous avez l'oreille un peu dure; ceux qui parlent de moi me nomment Catharina.

PETRUCHIO. Vous êtes dans l'erreur; on vous appelle Catherine tout court, la bonne Catherine, et parfois Catherine la maudite; mais enfin, Catherine, la plus jolie Catherine de la chrétienté, Catherine mon incomparable, ma consolation, apprenez ceci. Ayant entendu parler par toute la ville [illegible] vos vertus et votre beauté, bien [illegible], je me suis senti [illegible] pour femme.

CATHARINA. [illegible]

PETRUCHIO. [illegible]

CATHARINA. [illegible]

PETRUCHIO. [illegible]

CATHARINA. [illegible]

PETRUCHIO. [illegible]

CATHARINA. [illegible]

PETRUCHIO. [illegible]

CATHARINA. [illegible]

PETRUCHIO. Vous vous comportez on ne peut mieux.

CATHARINA. Vous avez de l'esprit comme une buse.

PETRUCHIO. Paisible tourterelle, faut-il que le busard te poursuive?

CATHARINA. Qu'il s'y frotte; il me trouvera bec et ongles.

PETRUCHIO. Allons, allons, jeune abeille, vous êtes trop en colère.

CATHARINA. Si je suis une abeille, gare à mon aiguillon.

PETRUCHIO. J'en serai quitte pour l'arracher.

CATHARINA. Pour cela il faudrait savoir où il est.

PETRUCHIO. Qui ne sait où la guêpe porte son aiguillon? à sa queue.

CATHARINA. A sa langue.

PETRUCHIO. La langue de qui?

CATHARINA. La vôtre, si vous parlez d'aiguillon; sur ce, adieu. (*Elle fait quelques pas pour s'éloigner.*)

PETRUCHIO. Revenez, Catharina; je suis gentilhomme.

CATHARINA. Je vais en faire l'épreuve. (*Elle lui donne un soufflet.*)

PETRUCHIO. Si vous y revenez, prenez garde à vous!

CATHARINA. Vous y perdriez votre blason. Si vous frappez une femme, vous n'êtes pas gentilhomme; et si vous n'êtes pas gentilhomme, vous n'avez pas de blason.

PETRUCHIO. Oh! Catharina, vous êtes versée dans l'art héraldique; veuillez me mettre dans votre livre de généalogie.

CATHARINA. Quel est votre cimier? une crête de coq.

PETRUCHIO. Je le veux bien, pourvu que Catharina soit ma poule.

CATHARINA. Je ne veux point de vous pour mon coq: votre chant ressemble trop à celui d'un chapon.

PETRUCHIO. Allons, venez, Catharina; montrez un peu moins d'aigreur.

CATHARINA. C'est mon usage quand je suis en présence d'un sauvageon.

PETRUCHIO. Il n'y a pas de sauvageon ici; laissez donc là votre aigreur.

CATHARINA. Il y en a un, il y en a un.

PETRUCHIO. Montrez-le-moi.

CATHARINA. Je le ferais, si j'avais un miroir.

PETRUCHIO. Vous voulez dire que vous me feriez voir mon visage.

CATHARINA. Pas mal deviné pour un jeune novice.

PETRUCHIO. Par saint George, je suis trop jeune pour vous.

CATHARINA. Et pourtant vous êtes déjà flétri.

PETRUCHIO. Ce sont les soucis.

CATHARINA. C'est de quoi je me soucie fort peu.

PETRUCHIO. Écoutez-moi, Catharina; ne vous en allez point ainsi.

CATHARINA. Laissez-moi partir; je vous fâcherai si je reste.

PETRUCHIO. Pas le moins du monde; je vous trouve on ne peut plus aimable. On me disait que vous étiez brusque, taciturne et morose; je vois maintenant que c'étaient des mensonges; car vous êtes charmante, gaie, polie au suprême degré; votre parole est mesurée et suave comme un parfum de fleurs printanières; vous ne savez ni montrer de l'humeur, ni regarder de travers, ni mordre vos lèvres, comme font les jeunes filles en colère; vous ne prenez point plaisir à contredire dans la conversation, et vous avez avec vos soupirants des manières bienveillantes et affables. Qui sont ceux qui disent que Catharina est boiteuse? ô les méchantes langues! Catharina est droite et svelte comme la tige du noisetier; ses cheveux ont le brun de la noisette; et l'amande qu'elle renferme est moins douce que son caractère. Oh! que je vous voie marcher! vous ne boitez pas le moins du monde.

CATHARINA. Allez, sot, donner vos ordres à vos gens.

PETRUCHIO. Jamais Diane fut-elle plus ravissante sous l'ombrage des forêts que Catharina dans cette chambre avec la majesté de son port? Oh! soyez Diane, et que Diane soit Catharina; qu'alors Catharina soit chaste, et Diane amoureuse!

CATHARINA. Où avez-vous étudié tous ces beaux discours?

PETRUCHIO. Je les improvise; c'est le produit naturel de mon esprit.

CATHARINA. Il faut qu'il soit bien sot pour donner de tels produits.

PETRUCHIO. Est-ce que je ne suis pas plein de sens?

CATHARINA. Oui, tenez-vous chaudement¹.

PETRUCHIO. Dans votre lit, charmante Catharina ; c'est bien mon intention. Mais laissons là tout cet inutile bavardage, et venons au fait. — Votre père consent à ce que vous soyez ma femme ; votre dot est réglée, et que vous le vouliez ou non, je vous épouserai. Croyez-moi, Catharina, je suis l'époux qu'il vous faut ; car, par ce soleil à la lumière duquel je vois votre beauté, cette beauté dont mon cœur est charmé, vous ne devez épouser personne autre que moi. Je suis né, Catharina, pour vous mettre à la raison, pour apprivoiser votre naturel sauvage, et vous rendre douce comme un mouton. Voici votre père ; surtout point de refus ; je veux Catharina pour femme, et je l'aurai.

Arrivent BAPTISTA, GRÉMIO et TRANIO.

BAPTISTA. Eh bien ! seigneur Petruchio, où en êtes-vous avec ma fille ?

PETRUCHIO. Les choses sont au mieux, seigneur ; il était impossible que je ne réussisse pas.

BAPTISTA. Eh bien ! qu'en dis-tu, Catharina, ma fille ? toujours l'humeur chagrine ?

CATHARINA. Vous m'appelez votre fille : le beau témoignage d'amour paternel que vous me donnez en cherchant à me marier à un homme à moitié fou, à un misérable écervelé, qui n'a que des jurements à la bouche, et qui croit avoir tout dit quand il a juré !

PETRUCHIO. Beau-père, voici le fait : — Vous et tous ceux qui parlent d'elle, vous ne lui avez pas rendu justice. Si elle est bourrue, c'est pure politique chez elle ; loin d'être insolente, elle est modeste comme une colombe ; elle n'est point violente, mais calme comme le matin. C'est pour la patience une seconde Griselle, et une Lucrèce pour la chasteté. Pour conclure, nous sommes en si bons termes, que nous avons fixé dimanche pour le jour de nos noces.

CATHARINA. Je te verrai plutôt pendre dimanche.

GRÉMIO. L'entendez-vous, Petruchio ? elle dit qu'elle vous verra plutôt pendre dimanche.

TRANIO. Est-ce là tout le succès que vous avez obtenu ? Allons, nous avons perdu la partie.

PETRUCHIO. Un peu de patience, messieurs ; je la choisis pour moi : si elle et moi nous nous convenons, que vous importe à vous ? Il a été décidé entre nous qu'elle continuerait à se montrer revêche en compagnie. Oh ! vous ne sauriez croire combien elle m'aime ! Oh ! c'est bien la fille la plus tendre ! il fallait la voir se pendre à mon cou, me couvrir de baisers, et me jurer avec mille serments qu'en un clin d'œil elle s'était éprise de moi ! Oh ! vous n'êtes que des écoliers novices ! quand un homme et une femme sont en tête-à-tête, c'est merveille de voir comme le plus chétif goujat vient à bout d'apprivoiser la plus infernale mégère. — Donnez-moi votre main, Catharina ; je vais aller à Venise faire les emplettes nécessaires pour le jour nuptial. — Beau-père, préparez le repas de noce et invitez les convives ; je suis sûr que ce jour-là Catharina se fera belle.....

BAPTISTA. Je ne sais que dire ; mais donnez-moi vos mains, mes enfants. Dieu vous accorde bonheur et joie, Petruchio ! c'est une affaire conclue.

GRÉMIO et TRANIO. Ainsi soit-il ! nous servirons de témoins.

PETRUCHIO. Adieu, beau-père ; — adieu, ma femme ; — adieu, messieurs. Je pars pour Venise ; dimanche sera bientôt venu. — Nous aurons des bagues, des parures, toute sorte de belles choses ; embrassez-moi, Catharina. (*Il l'embrasse.*) Nous serons mariés dimanche. (*Petruchio et Catharina sortent dans deux directions opposées.*)

GRÉMIO. Vit-on jamais un mariage si promptement bâclé ?

BAPTISTA. Ma foi, messieurs, je joue ici le rôle d'un commerçant, et je m'embarque follement dans une affaire chanceuse.

TRANIO. C'est une cargaison qui vous embarrassait ; elle vous rapportera des bénéfices ou périra sur les flots.

BAPTISTA. Le seul profit que j'y cherche, c'est la tranquillité.

GRÉMIO. Il faut avouer qu'il fait là un joli marché. Maintenant, Baptista, occupons-nous de votre fille cadette. — Voici enfin le jour [illegible] si longtemps attendu ; je suis votre voisin, et j'ai été le premier à me mettre sur les rangs.

TRANIO. Et moi aussi, j'aime Bianca plus que des paroles ne peuvent l'exprimer, que la pensée ne peut le concevoir.

GRÉMIO. Jeune damoiseau ! vous ne sauriez aimer aussi tendrement que moi.

TRANIO. Barbe grise ! votre amour est à la glace.

GRÉMIO. Le vôtre est une soupe au lait. Arrière, jeune fou ! c'est la vieillesse qui nourrit.

TRANIO. Aux yeux des belles, c'est la jeunesse qui fleurit.

BAPTISTA. Apaisez-vous, messieurs ; je vais vous mettre d'accord ; c'est par des effets qu'il faut gagner le prix. Celui de vous deux qui peut assurer à ma fille le plus riche douaire obtiendra l'amour de Bianca. — Dites, seigneur Grémio, quels avantages pouvez-vous lui assurer ?

GRÉMIO. D'abord, vous savez que ma maison de ville est abondamment pourvue de vaisselle d'or et d'argent, de bassins et d'aiguières pour laver ses mains délicates ; toutes mes tentures sont des tapisseries de Tyr ; j'ai logé mes écus dans des coffres d'ivoire ; des caisses de cyprès renferment de précieuses étoffes, des courtes-pointes, de riches vêtements, de magnifiques draperies, du linge fin, des coussins de Turquie brodés de perles, des points de Venise, des draps brochés d'or, sans compter force ustensiles d'étain et de cuivre, et tout ce qui est nécessaire au service d'une maison bien tenue. Ensuite, à ma ferme, j'ai cent vaches à lait et cent bœufs gras dans mes étables, et tout le reste en proportion. Pour moi, je suis âgé, je l'avoue ; et si je meurs demain, tous ces biens seront à elle, pourvu qu'elle consente à être à moi pendant le peu de temps qui me reste à vivre.

TRANIO. Dans tout cela, il n'y a de bon que le dernier article. — Seigneur, veuillez m'écouter. Je suis fils unique et le seul héritier de mon père ; si j'obtiens votre fille en mariage, je lui laisserai après moi, dans l'enceinte de l'opulente ville de Pise, trois ou quatre maisons aussi bonnes que celle que possède dans Padoue le seigneur Grémio ; sans compter un revenu annuel de deux mille ducats en bonne terre qui constitueront son douaire. — Eh bien ! seigneur Grémio, êtes-vous content ?

GRÉMIO. Un revenu en terre de deux mille ducats ! Le capital de tout ce que je possède en biens-fonds ne s'élève pas à cette somme. N'importe ! elle aura tout, et en outre un navire qui est maintenant à l'ancre dans le port de Marseille. — Eh bien ! est-ce que mon navire vous fait de la peine ?

TRANIO. Grémio, on sait que mon père n'a pas moins de trois gros navires, sans compter deux galions et douze bonnes galères : je les assure à la femme que j'épouserai, et deux fois autant, s'il est nécessaire, pour couvrir votre offre ultérieure, quelle qu'elle puisse être.

GRÉMIO. J'ai tout offert ; je n'ai pas davantage ; et je ne puis lui donner que ce que j'ai ; — si je vous conviens, elle m'aura avec tout ce qui m'appartient.

TRANIO. En ce cas la jeune fille est à moi ; je réclame l'exécution de votre promesse ; j'ai dépassé les offres de Grémio.

BAPTISTA. Je dois l'avouer ; vos offres l'emportent sur les siennes. Que votre père les confirme par un acte en règle, et ma fille est à vous ; dans le cas contraire, veuillez m'excuser. Si vous veniez à mourir avant lui, que deviendrait le douaire de ma fille ?

TRANIO. Vous plaisantez : il est vieux, je suis jeune.

GRÉMIO. Les jeunes hommes ne peuvent-ils pas mourir aussi bien que les vieux ?

BAPTISTA. Enfin, messieurs, voici ma décision. — Vous savez que dimanche prochain ma fille Catharina se marie : eh bien ! le dimanche suivant (*à Tranio*) vous épouserez Bianca, si votre père s'engage pour vous ; sinon, elle sera la femme du seigneur Grémio. Sur ce, je prends congé de vous et vous fais mes remercîments. (*Il sort.*)

GRÉMIO. Adieu, cher voisin. — (*A Tranio.*) Maintenant je ne vous crains pas. Jeune écervelé, votre père serait bien fou de vous abandonner tout, pour être dans sa vieillesse sous votre dépendance. Bah ! bah ! un vieux renard italien n'est pas aussi niais, mon enfant. (*Il sort.*)

TRANIO. Que la peste tombe sur ta carcasse de vieillard ! [illegible] que je lui ai riposté par une carte de dix¹. Je suis bien résolu [illegible]

¹ Dans le jeu [illegible], le dix étant la carte la plus haute, emportant tout.

tre. Je ne vois pas pourquoi le faux Lucentio ne se fabriquerait pas un père supposé appelé Vincentio. Chose étrange! ce sont habituellement les pères qui font leurs enfants; mais dans l'affaire que j'ai entreprise, si mon adresse ne me fait pas faute, le fils doit engendrer son père. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement dans la maison de Baptista.

Entre LUCENTIO, HORTENSIO et BIANCA.

LUCENTIO. Musicien, en voilà assez; vous vous donnez trop de libertés, messire : avez-vous donc oublié sitôt le traitement avec lequel vous avez été accueilli par Catharina, la sœur de cette jeune beauté?

HORTENSIO. Mauvais pédant, la femme que voici est la patronne de la céleste harmonie : souffrez donc que j'use de mes prérogatives; quand nous aurons passé une heure ou deux à faire de la musique, vous pourrez en consacrer autant à votre leçon.

LUCENTIO. Ignorant fieffé! qui n'avez pas même assez lu pour connaître l'objet et le but de la musique! N'est-elle pas destinée à rafraîchir l'esprit de l'homme, à la suite de ses études ou de ses travaux habituels? Laissez-moi donc donner ma leçon de philosophie, et quand je ferai une pause, servez-nous votre harmonie.

HORTENSIO. Savez-vous que je ne suis pas homme à endurer vos bravades?

BIANCA. Allons, messieurs, vous me faites tous deux injure, de vous disputer une prééminence qui dépend de mon choix; je ne suis point un écolier sur les bancs; je ne suis pas astreinte à des heures fixes, à des tâches déterminées; mais je prends mes leçons quand il me plaît. Pour couper court à toute querelle, asseyons-nous ici. — (*A Hortensio.*) Prenez votre instrument et jouez-nous quelque chose; avant que vous ayez accordé votre luth, sa leçon sera finie.

HORTENSIO. Vous cesserez votre leçon avec lui dès que je serai d'accord? (*Il s'écarte de quelques pas.*)

LUCENTIO. Jamais! — Accordez votre instrument.

BIANCA. A quel endroit en sommes-nous restés?

LUCENTIO. Ici, madame : —

Il lit.

Hac ibat Simois, hic est Sigeia tellus :
Hic steterat Priami regia celsa senis¹.

BIANCA. Faites la construction.

LUCENTIO. *Hac ibat*, comme je vous l'ai déjà dit; — *Simois*, je suis Lucentio; — *hic est*, fils de Vincentio de Pise; — *Sigeia tellus*, caché sous ce déguisement pour obtenir votre amour; — *hic steterat*, le Lucentio qui vous fait ostensiblement sa cour; — *Priami*, est mon valet Tranio; — *regia*, qui a pris mon nom et mon rôle; — *celsa senis*, afin de duper le vieux Pantalon².

HORTENSIO, *se rapprochant*. Madame, mon instrument est d'accord.

BIANCA. Voyons, jouez! (*Hortensio joue.*) Oh! fi! quels sons discordants!

LUCENTIO. Ami, crachez dans le trou, et accordez de nouveau votre luth. (*Hortensio s'éloigne de nouveau.*)

BIANCA. Voyons, à mon tour je ferai la construction : *Hac ibat Simois*, je ne vous connais pas; — *hic est Sigeia tellus*, je ne me fie pas à vous; — *hic steterat Priami*, prenez garde qu'il ne nous entende; — *regia*, ne présumez pas trop; — *celsa senis*, ne désespérez pas.

HORTENSIO, *revenant sur ses pas*. Maintenant, madame, il est d'accord.

LUCENTIO. Sauf la basse.

HORTENSIO. La basse est bien; c'est le bas coquin qui détonne. (*A part.*) Comme il est entreprenant et hardi, notre pédant! Sur ma vie, le drôle conte fleurette à ma bien-aimée. *Pedascule*, je te surveillerai de plus près encore.

BIANCA. Un jour peut-être vous croirai-je; maintenant je doute que vous soyez sincère.

¹ Ici passait le Simoïs, voici la terre de Sigée, ici s'élevait le palais du vieux Priam.

² Personnage burlesque de l'ancienne comédie italienne.

LUCENTIO, *s'apercevant qu'Hortensio les écoute*. N'en doutez pas; par Æacides il faut entendre Ajax, ainsi appelé de son grand-père.

BIANCA. Je dois croire mon maître; sans quoi je vous promets que j'argumenterais encore sur ce point douteux; mais n'en parlons plus. (*A Hortensio.*) Maintenant, Licio, à vous. — Messieurs, si j'ai ainsi badiné avec vous, veuillez ne pas le prendre en mauvaise part.

HORTENSIO, *à Lucentio*. Vous pouvez aller faire un tour, et nous laisser seuls un moment; pour mes leçons, je n'ai point de musique à trois parties.

LUCENTIO. Vous êtes bien bref, messire. (*A part.*) Il faut que je reste et que je surveille; car ou je me trompe fort, ou notre musicien devient amoureux.

HORTENSIO. Madame, avant que vous ne touchiez l'instrument pour apprendre l'ordre de mon doigté, il faut que je commence par les premiers éléments de l'art. Je veux vous enseigner la gamme par une méthode plus courte, plus agréable, plus énergique et plus efficace que celles de mes confrères : je l'ai transcrite sur ce papier; la voici. (*Il lui remet un papier.*)

BIANCA. Mais il y a longtemps que j'ai passé la gamme.

HORTENSIO. Lisez toujours la gamme d'Hortensio.

BIANCA *lit*.

Je suis la gamme en doux accords féconde;
Sans moi nulle harmonie au monde.
A. ré. D'Hortensio je vous peindrai l'amour;
B. mi. Pour votre époux prenez-le dans ce jour;
C. fa, ut. Bianca, c'est vous seule qu'il aime;
D. sol, ré. Chaque jour, les yeux noyés de pleurs,
Deux notes seulement expriment ses douleurs :
E. la, mi. Doux objet de ma tendresse extrême,
Prenez pitié de ma flamme, ou je meurs.

Vous appelez cela une gamme? bah! elle ne me plaît pas; je préfère l'ancienne méthode; je ne suis pas assez fantasque pour échanger les vieilles règles contre les inventions nouvelles.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Mademoiselle, votre père vous prie de quitter vos livres et d'aider à préparer là-haut la chambre de votre sœur; vous savez que c'est demain le jour de ses noces.

BIANCA. Adieu, mes chers maîtres; il faut que je vous quitte. (*Bianca et le Domestique sortent.*)

LUCENTIO. Dès lors je n'ai plus de motif pour rester. (*Il sort.*)

HORTENSIO. Mais moi, j'ai des motifs pour surveiller de près ce pédant; je ne sais, mais il a tout à fait la mine d'un amoureux. Bianca, si tu te ravales au point de laisser tomber tes regards sur le premier venu, te prenne qui voudra! Si je te trouve inconstante, Hortensio en sera quitte avec toi pour changer. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Devant la maison de Baptista.

Arrivent BAPTISTA, GREMIO, TRANIO, CATHARINA, BIANCA, LUCENTIO et plusieurs Domestiques.

BAPTISTA, *à Tranio*. Seigneur Lucentio, voici le jour fixé pour le mariage de Catharina et de Petruchio, et néanmoins je n'ai point encore de nouvelles de mon gendre. Que dira-t-on? quel scandale cela fera, quand le prêtre, pour accomplir les rites de la cérémonie sainte, attendra vainement l'arrivée de l'époux! Que dit Lucentio de cet affront qui nous est fait?

CATHARINA. C'est pour moi seule qu'est l'affront. On m'oblige, contre l'inclination de mon cœur, à donner ma main à un écervelé, à un fantasque, qui, après avoir fait sa cour à la hâte, prend son temps pour épouser. Je vous avais bien dit que c'était un frénétique, un fou, cachant l'amertume de ses sarcasmes sous une apparence de bonhomie. Pour se donner une réputation d'originalité, il demandera mille femmes en mariage, fixera le jour de la cérémonie, invitera ses amis, fera publier les bans, et tout cela sans avoir la moindre intention d'épouser. Ainsi, chacun montrera au doigt la malheureuse Catharina, et dira : « Voilà la femme de ce fou de Petruchio, quand il lui plaira de venir l'épouser. »

TRANIO. Patience, ma bonne Catharina, — et vous aussi,

Baptista. Sur ma vie, Petruchio n'a que des intentions honorables, quel que soit le motif qui l'empêche de tenir sa parole : malgré sa brusquerie, je le connais pour un homme sensé; bien qu'il aime à rire, il n'en est pas moins honnête homme.

CATHARINA. Plût à Dieu que Catharina ne l'eût jamais vu! (*Elle s'éloigne en sanglotant, suivie de Bianca et des Domestiques.*)

BAPTISTA. Va, ma fille, je ne puis maintenant blâmer tes larmes; car une pareille insulte est faite pour exaspérer une sainte, à plus forte raison une fille emportée et violente telle que toi.

Arrive BIONDELLO.

BIONDELLO. Mon maître! mon maître! des nouvelles! de vieilles nouvelles! des nouvelles telles que vous n'en avez jamais entendu!

BAPTISTA. De vieilles nouvelles! qu'entends-tu par là?

BIONDELLO. N'est-ce pas une nouvelle que d'apprendre l'arrivée de Petruchio?

BAPTISTA. Est-il arrivé?

BIONDELLO. Non, seigneur.

BAPTISTA. Que dis-tu donc?

BIONDELLO. Il arrive.

BAPTISTA. Quand sera-t-il ici?

BIONDELLO. Quand il sera à la place où je suis maintenant, et qu'il vous verra comme je vous vois.

BAPTISTA. Voyons, débite-nous tes nouvelles.

BIONDELLO. Vous saurez que Petruchio arrive avec un chapeau neuf et un vieux justaucorps; une paire de vieilles culottes retournées pour la troisième fois, une paire de bottes ayant autrefois servi d'étui aux chandelles, l'une bouclée, l'autre lacée; une vieille épée rouillée tirée de l'arsenal de la ville, dont la garde est cassée et qui n'a point de fourreau; deux aiguillettes rompues; un cheval déhanché, accoutré d'une vieille selle rongée des vers, avec des étriers dépareillés; notez que ledit cheval est éreinté, affligé de la morve, d'un lampas, du farcin, d'écorchures, d'épervins, rayé de jaunisses, avec des avives incurables, atteint de vertigos, ayant des vers dans l'estomac, l'échine rompue, les épaules déboîtées, une solbature dans les jambes de devant; avec une bride à moitié rompue, et une têtière en peau de mouton, qui à force d'être tendue pour empêcher la bête de tomber, s'est fréquemment brisée, et a été rejointe par des nœuds; une sangle en six morceaux, et une croupière de velours pour femme, portant ses initiales proprement tracées avec des clous et rapiécée çà et là avec de la ficelle.

BAPTISTA. Qui vient avec lui?

BIONDELLO. Oh! seigneur, c'est son laquais, tout à fait caparaçonné comme le cheval, avec un bas de fil à une jambe, et une guêtre de casimir à l'autre, jarreté de ruban rouge et bleu; sur sa tête un vieux chapeau portant la ballade des *Quarante Fantaisies*[1] en guise de plumes; enfin un vrai monstre en fait de costume, ne ressemblant en rien au valet d'un chrétien ou au laquais d'un gentilhomme.

TRANIO. Il faut qu'il soit possédé de quelque humeur bizarre pour s'être ainsi accoutré; ce n'est pas qu'il ne lui arrive parfois de se vêtir fort mesquinement.

BAPTISTA. Je suis bien aise qu'il soit venu, de quelque façon qu'il vienne.

BIONDELLO. Mais, seigneur, il ne vient pas.

BAPTISTA. N'as-tu pas dit qu'il venait?

BIONDELLO. Qui? que Petruchio venait?

BAPTISTA. Oui; que Petruchio venait.

BIONDELLO. Non, seigneur, j'ai dit que son cheval venait, le portant sur son dos.

BAPTISTA. Mais c'est la même chose.

BIONDELLO. Pas du tout; par saint Jacques, je vous parie un sou qu'un homme et un cheval font plus qu'un, et néanmoins ne font pas deux.

Arrivent PETRUCHIO et GRÉMIO.

PETRUCHIO. Eh bien! où sont ces braves gens? qui est au logis?

BAPTISTA. Vous êtes le bienvenu, seigneur.

[1] C'est le titre de quelque ballade alors en vogue, et que l'auteur veut ridiculiser.

PETRUCHIO. Et pourtant je ne suis pas venu aussi bien que je l'aurais voulu.

BAPTISTA. Vous ne boitez pourtant pas.

TRANIO. Seulement vous n'êtes pas aussi bien paré que je l'aurais souhaité.

PETRUCHIO. Quand je le serais davantage, je n'en viendrais pas moins comme cela sans façon. Mais où est Catharina? Où est ma belle fiancée?—Comment se porte mon beau-père?—Mes amis, je vous trouve la mine bien sombre; pourquoi toute la compagnie tourne-t-elle les yeux sur moi comme si elle voyait quelque monument merveilleux, quelque comète ou quelque étrange prodige?

BAPTISTA. Ah çà, seigneur, vous savez que c'est aujourd'hui le jour de vos noces; d'abord nous étions tristes, pensant que vous ne viendriez pas; maintenant nous sommes plus tristes encore, en vous voyant venir ainsi en si pauvre équipage. Fi donc! ôtez-moi ces vêtements indignes de votre position, et qui attristeraient notre fête solennelle.

TRANIO. Et dites-nous quels motifs graves vous ont si longtemps retenu loin de votre femme, et vous ont fait venir ici si peu semblable à vous-même?

PETRUCHIO. C'est un récit qui serait ennuyeux à faire et peu agréable à entendre : qu'il vous suffise de savoir que je viens remplir ma promesse; si j'ai été obligé, sous quelques rapports, de manquer à mes engagements, en temps plus opportun je vous donnerai à cet égard des explications satisfaisantes. Mais où est Catharina? elle se fait longtemps attendre : la matinée s'écoule; nous devrions déjà être à l'église.

TRANIO. Ne paraissez pas devant votre fiancée dans ce costume inconvenant; allez dans ma chambre; mettez-y des vêtements à moi.

PETRUCHIO. Je m'en garderai bien; j'irai la voir tel que je suis.

BAPTISTA. Mais je ne pense pas que vous vouliez vous marier dans cet accoutrement.

PETRUCHIO. Si fait, morbleu! Laissez donc là d'inutiles discours. C'est moi qu'elle épouse, et non mes vêtements. Si je pouvais réparer ce qu'elle usera de moi, aussi facilement que je puis échanger ce chétif accoutrement contre un meilleur, Catharina s'en trouverait bien, et moi mieux encore. Mais que je suis sot de bavarder avec vous, quand je devrais aller dire le bonjour à ma fiancée, et sceller ce titre d'un tendre baiser! (*Petruchio, Grémio et Biondello s'éloignent.*)

TRANIO. Il faut que ce costume délabré se combine dans sa tête avec quelque projet : faisons en sorte, si la chose est possible, de l'engager à en mettre un meilleur pour se rendre à l'église.

BAPTISTA. Je vais le suivre, et voir ce que tout cela deviendra. (*Il s'éloigne.*)

TRANIO, *à Lucentio.* Mais, seigneur, à son amour il convient d'ajouter le consentement paternel. Pour l'obtenir, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre seigneurie, je vais me procurer un homme, — le premier venu, peu importe qui; nous le dresserons à son rôle; — il sera Vincentio de Pise, et ici, à Padoue, il se portera garant de sommes plus considérables encore que celles que j'ai promises. De cette manière vous obtiendrez sans difficulté l'objet de vos désirs, et vous épouserez Bianca de l'aveu de son père.

LUCENTIO. N'était que le professeur, mon collègue, surveille Bianca d'un peu trop près, je pense qu'il nous conviendrait de faire un mariage clandestin; la chose une fois conclue, dût le monde entier me dire *non*, en dépit du monde entier je garderais mon bien.

TRANIO. Nous verrons peu à peu à en venir là, et nous ne laisserons échapper aucun avantage dans cette affaire. Nous triompherons du vieux barbon Grémio, de la vigilance paternelle de Minola, du beau musicien, l'amoureux Licio; et tout cela dans l'intérêt de mon maître Lucentio.

Arrive GRÉMIO.

TRANIO, *continuant.* Seigneur Grémio, venez-vous de l'église?

GRÉMIO. D'aussi bon cœur qu'il m'est jamais arrivé de revenir de l'école.

TRANIO. Le marié et la mariée retournent-ils au logis?

GRÉMIO. Le marié, dites-vous? Dites plutôt le démon! la mariée ne tardera pas à s'en convaincre.

TRANIO. Est-il donc plus méchant qu'elle ? ce n'est pas possible.

GREMIO. C'est un diable, vous dis-je, un vrai diable.

TRANIO. Eh bien ! elle, c'est une diablesse, une vraie diablesse.

GREMIO. Allons donc, elle est un agneau, une colombe, une bonne fille, auprès de lui. Je vais vous conter ce qui s'est passé, seigneur Lucentio. Quand le prêtre lui a demandé s'il consentait à prendre Catharina pour femme : « *Oui, sacredieu !* » s'est-il écrié d'une voix de tonnerre, qui a fait tomber le livre des mains du prêtre épouvanté. Au moment où il se baissait pour le ramasser, ce furieux lui a [illegible] que livre et prêtre ont roulé par terre. « *Maintenant, les ramasse qui voudra,* » a-t-il [illegible].

TRANIO. Quand le prêtre s'est relevé, qu'a dit la jeune fille ?

GREMIO. Elle tremblait de tous ses membres, pendant que lui il frappait du pied et jurait comme si le vicaire avait eu l'intention de se moquer de lui. Après l'accomplissement des autres cérémonies, il a demandé la coupe de vin[1] : — « *A votre santé !* » s'est-il écrié, comme s'il eût été à bord d'un navire, buvant avec des matelots après une tempête. — Cela dit, après avoir sablé sa rasade, il a jeté ce qui restait au fond de la coupe à la face du sacristain, par le singulier motif que la barbe du pauvre diable étant clairsemée et mal fournie, demandait à être arrosée. Cela fait, il a sans façon passé sa main autour du cou de la mariée, et lui a donné sur la bouche un baiser si bruyant[2], que toute l'église en a retenti. Moi, voyant cela, j'en ai pris la fuite de honte ; et vous allez bientôt voir arriver toute la compagnie. Jamais on n'a vu un mariage si extravagant. [illegible] J'entends déjà les musiciens. (*La musique se fait entendre.*)

Arrivent PETRUCHIO, CATHARINA, BIANCA, BAPTISTA, HORTENSIO, GRUMIO, et plusieurs assistants.

PETRUCHIO. Mes amis, messieurs, je vous remercie de la peine que vous avez prise. Je sais que vous vous proposez de [illegible] et que vous avez fait pour cela de grands préparatifs ; mais malheureusement mes affaires m'appellent loin d'ici, et je vais prendre congé de vous.

BAPTISTA. Eh quoi ! vous voulez nous quitter ce soir ?

PETRUCHIO. Je dois partir aujourd'hui avant que le soir soit venu ; si vous connaissiez mes motifs, vous m'engageriez plutôt à partir qu'à rester. Recevez tous mes remerciements, [illegible]

[illegible]

PETRUCHIO. Catharina, calme-toi ; ne te fâche pas, je t'en prie.

CATHARINA. Je veux me fâcher. Qu'avez-vous donc qui vous presse tant ? — Soyez tranquille, mon père. Il ne partira que lorsque je le voudrai bien.

GREMIO. Allons, voilà que la partie commence à s'engager.

CATHARINA. Messieurs, allez prendre place au repas de noces. Je vois bien qu'une femme qui n'a pas le courage de résister est une sotte.

PETRUCHIO. Ces messieurs feront ce que tu demandes, Catharina. — Obéissez à la mariée, vous qui avez formé son cortége ; allez, faites bonne chère ; livrez-vous à la joie ; buvez largement à sa virginité ; divertissez-vous, — ou allez au diable ; mais quant à ma belle Catharina, il faut qu'elle parte avec moi. (*A Catharina.*) Il est inutile d'ouvrir de grands yeux, de frapper du pied, de prendre un air effaré, de te mettre en colère ; je veux rester maître de ce qui m'appartient : Catharina est mon bien, ma propriété : elle est ma maison, mon mobilier, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout. La voilà devant nous ; malheur à qui osera la toucher du bout du doigt ; quiconque mettra le moindre obstacle à mon retour à Padoue m'en répondra devant la loi. — Grumio, mets l'épée à la main ; nous sommes au milieu d'une bande de voleurs ; défends ta maîtresse, si tu as du cœur. — Ne crains rien, ma mignonne ; nul n'osera te toucher, Catharina ; je te protégerai contre un million d'ennemis. (*Petruchio, Catharina et Grumio s'éloignent.*)

BAPTISTA. Qu'il parte ce couple pacifique.

GREMIO. S'ils étaient restés plus longtemps, je serais mort de rire.

TRANIO. Entre tous les mariages extravagants, celui-là est sans pareil.

LUCENTIO. Mademoiselle, que pensez-vous de votre sœur ?

BIANCA. C'est une folie qui s'est unie à un fou.

GREMIO. Je vous en donne ma parole, Petruchio est Catharisé.

BAPTISTA. Voisins et amis, si le marié et la mariée manquent au banquet, vous savez que la bonne chère ne manquera pas. — Lucentio, vous occuperez la place du mari, et Bianca prendra la place de sa sœur.

TRANIO. L'aimable Bianca s'essayera donc au rôle de fiancée ?

BAPTISTA. Oui, Lucentio. — Allons, messieurs, partons. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une salle dans la maison de campagne de Petruchio.

Entre GRUMIO.

GRUMIO. Au diable les rosses éreintées, les maîtres écervelés et les mauvais chemins ! Jamais homme fut-il aussi moulu, aussi crotté, aussi fatigué que moi ? On m'envoie en avant pour faire du feu, et ils ne tarderont pas à arriver pour se chauffer. Si je n'étais un petit vase prompt à chauffer, mes lèvres gèleraient contre mes dents, ma langue contre mon palais, et mon cœur dans mon sein, avant que je puisse parvenir au feu pour me dégeler. — Mais je me chaufferai en soufflant le feu ; car, par le temps qu'il fait, un plus robuste que moi s'enrhumerait. Holà ! oh ! Curtis !

Entre CURTIS.

CURTIS. Qui appelle d'une voix transie ?

GRUMIO. [illegible] glisser de mes épaules à mes talons aussi vite que tu le [illegible]

CURTIS. Mon maître et sa femme viennent-ils, Grumio ?

GRUMIO. Oh ! oui, Curtis, oui. Du feu, donc ! du feu, et [illegible]

CURTIS. Est-elle aussi méchante qu'on le dit ?

GRUMIO. Elle l'était, Curtis, avant la gelée actuelle ; mais tu sais que l'hiver dompte hommes, femmes et bêtes. Il a dompté mon ancien maître, ma nouvelle maîtresse et [illegible]

[illegible]

que je me plaigne à ma maîtresse, qui ne tardera pas à réchauffer ta paresse en te faisant sentir le poids de sa main ?

CURTIS. Je t'en prie, mon cher Grumio, dis-moi comment va le monde.

GRUMIO. Assez froidement dans tout autre emploi que le tien. Procure-nous donc du feu, Curtis; fais ton devoir; car mon maître et ma maîtresse sont presque morts de froid.

CURTIS. Il y a du feu préparé; ainsi, Grumio, dis-moi des nouvelles.

GRUMIO. *Et lon, lan, la,* autant de nouvelles que tu en voudras.

CURTIS. Allons, je sais que tu aimes à plaisanter.

GRUMIO. Je t'assure que je sens un froid qui n'est pas des plus plaisants. Fais-nous donc du feu. Où est le cuisinier ? le souper est-il prêt, la maison décorée, les joncs éparpillés[1], les toiles d'araignée balayées? Les domestiques sont-ils en livrée neuve et en bas blancs, et chaque officier a-t-il son habit de noces ? Les verres sont-ils rincés et les servantes rappropriées ? Les tapis sont-ils déployés[2], et tout est-il en ordre ?

CURTIS. Tout est prêt; ainsi dis-moi des nouvelles.

GRUMIO. D'abord, je te dirai que mon cheval est éreinté, et que mon maître et ma maîtresse sont tombés.

CURTIS. Comment ?

GRUMIO. De leurs selles dans la boue. Oh ! c'est toute une histoire.

CURTIS. Conte-nous ça, mon cher Grumio.

GRUMIO. Approche ton oreille.

CURTIS. La voilà !

GRUMIO, *lui donnant une tape sur l'oreille.* Tiens.

CURTIS. C'est ce qu'on appelle sentir une histoire; ce n'est pas l'entendre.

GRUMIO. Cela s'appelle exciter la sensibilité de son auditeur : j'ai frappé à la porte de ton oreille pour la prier de vouloir bien entendre; maintenant je commence. En premier lieu, nous avons descendu une colline épouvantable, mon maître en croupe derrière ma maîtresse.

CURTIS. Tous deux sur le même cheval ?

GRUMIO. Qu'est-ce que cela te fait, à toi?

CURTIS. Cela fait beaucoup au cheval.

GRUMIO. Alors, conte toi-même l'histoire. — Si tu ne m'avais pas interrompu, je t'aurais dit comme quoi le cheval est tombé, et elle sous le cheval, et dans quel bourbier ; je t'aurais dit comme quoi il l'a laissée avec le cheval sur elle ; comme quoi il m'a battu, parce que le cheval avait fait un faux pas : comme quoi elle a marché à travers la boue pour m'arracher de ses mains; comme quoi il jurait ; comme quoi elle le suppliait, elle qui n'avait jamais supplié personne ; comme quoi je criais ; comme quoi les chevaux se sont enfuis ; comme quoi la bride du sien s'est rompue ; comme quoi j'ai perdu ma croupière, avec mille autres incidents mémorables, qui maintenant resteront ensevelis dans les ténèbres de l'oubli, pendant que tu descendras dans la fosse avec toute ton ignorance.

CURTIS. A ce compte, il est plus diable qu'elle.

GRUMIO. Oui, et c'est ce que toi et le plus huppé d'entre vous, vous saurez par expérience quand il sera au logis. Mais à quoi bon ces bavardages? — appelle Nathaniel, Joseph, Nicolas, Philippe, Walter, Soupe-au-lait et les autres : que leurs têtes soient proprement coiffées, leurs habits bleus brossés, et qu'ils mettent des jarretières de différentes couleurs ; qu'ils saluent en ployant le genou gauche, et qu'ils ne s'avisent pas de toucher un poil de la queue du cheval de mon maître avant d'avoir baisé leur main. Sont-ils tous prêts ?

CURTIS. Tous.

GRUMIO. Appelle-les.

CURTIS, *appelant.* Holà ! vous autres ! il faut que vous alliez au-devant de mon maître pour faire un salut à ma maîtresse.

GRUMIO. Elle peut faire elle-même son salut sans l'aide de personne.

CURTIS. Qui en doute ?

GRUMIO. Toi-même, qui invites les gens à aller lui faire un salut.

CURTIS. Je les invite à lui faire honneur.

GRUMIO. Elle a assez d'honneur ; elle n'a pas besoin qu'on lui en fasse.

Entrent PLUSIEURS DOMESTIQUES.

NATHANIEL. Sois le bienvenu, Grumio.

PHILIPPE. Comment va, Grumio?

JOSEPH. Te voilà, Grumio?

NICOLAS. Bonjour, camarade Grumio !

NATHANIEL. Comment va, mon vieux ?

GRUMIO. Sois le bienvenu, toi. — Comment va, toi ? — Te voilà, toi? — Bonjour, camarade. — Voilà assez de bonjours. A présent, mes braves camarades, tout est-il prêt ? tout est-il en ordre ?

NATHANIEL. Tout est prêt : à quelle distance est notre maître ?

GRUMIO. A deux pas; il est probable qu'en ce moment il met pied à terre; ainsi, ne soyez pas — Miséricorde ! silence ! — j'entends mon maître.

Entrent PETRUCHIO et CATHARINA.

PETRUCHIO. Où sont ces drôles? quoi ! personne à la porte pour me tenir l'étrier et pour emmener mon cheval? Où est Nathaniel, Grégoire, Philippe ? —

TOUS LES DOMESTIQUES. Voilà, voilà, seigneur, voilà !

PETRUCHIO. Voilà, seigneur ! voilà, seigneur ! voilà ! voilà ! Lourdauds que vous êtes ! laquais mal appris, quoi ! nulle attention ! nulle prévenance ! nulle marque de respect ! où est le stupide drôle que j'avais envoyé en avant ?

GRUMIO. Le voici, seigneur, tout aussi stupide qu'avant.

PETRUCHIO. Rustre que tu es, grossier animal, ne t'avais-je pas ordonné de venir à ma rencontre dans le parc, et d'amener ces coquins avec toi ?

GRUMIO. Seigneur, l'habit de Nathaniel n'était pas complétement terminé; les souliers de Gabriel étaient décousus au talon ; il n'y avait point d'encre pour noircir le chapeau de Pierre, et la dague de Walter, à laquelle il manque un fourreau, était encore chez le fourbisseur. Il n'y avait de prêts et d'habillés qu'Adam, Ralph et Grégoire ; les autres étaient déguenillés et faits comme des mendiants : mais tels qu'ils sont, les voilà qui sont venus au-devant de vous.

PETRUCHIO. Coquins, allez me chercher le souper. (*Quelques-uns des Domestiques sortent.*)

PETRUCHIO *chante.*

Oh ! qui me rendra mes beaux jours ?

Où sont ces, — Assieds-toi, Catharina, et sois la bienvenue. Ouf, ouf, ouf, ouf !

DES DOMESTIQUES apportent le souper.

PETRUCHIO, *continuant.* Eh bien ! aurez-vous bientôt fait? — Allons, ma bonne Catharina, égayons-nous. — Ôtez-moi mes bottes, marauds.

Il chante :

C'était un moine, un moine gris
Qui poursuivait sa route.

Hors d'ici, misérable! tu m'arraches le pied ! Tiens! (*il le frappe*) et apprends à mieux tirer l'autre botte. — Va, la joie, Catharina ! — Holà ! qu'on m'apporte de l'eau ! — Où est mon épagneul Troile ? — Toi, pars, et va dire à mon cousin Ferdinand de venir ici. (*Un Domestique sort.*)

PETRUCHIO, *continuant.* Catharina, c'est quelqu'un que je veux que tu embrasses, et avec qui il faut que tu fasses connaissance. — Où sont mes pantoufles ? — Me donnera-t-on de l'eau ? (*On lui présente un bassin.*) Viens, Catharina, lave-toi les mains, et sois la bienvenue, là, sans façon ! (*Le Domestique laisse tomber l'aiguière.*) Maudit maraud, tu la laisses tomber ! (*Il le frappe.*)

CATHARINA. Un peu de patience, je vous prie : il ne l'a pas fait exprès.

PETRUCHIO. C'est un scélérat, un stupide animal, un gros lourdaud. Viens, Catharina, assieds-toi. Je sais que tu as faim. Veux-tu dire le bénédicité, ma chère Catharina, ou faut-il que je le dise, moi ? — Qu'est-ce que cela ? du mouton ?

PREMIER DOMESTIQUE. Oui, seigneur.

PETRUCHIO. Qui l'a apporté ?

PREMIER DOMESTIQUE. Moi.

PETRUCHIO. Il est brûlé ; il en est de même de toutes les autres viandes : maudite canaille ! où est le coquin de cu-

[1] Avant que les tapis fussent en usage, on semait de joncs le plancher des appartements.

[2] Du temps de [illegible] tapis.



BIANCA. Un jour peut-être vous croirai-je.

(Acte III, scène I, page 172.)

-imer ? Comment, misérables, avez-vous l'audace d'apporter cela de la cuisine, et de me le servir à moi qui ne l'aime pas ? Tenez, remportez cela, assiettes, verres et tout. (*Il jette par terre les mets, les assiettes, etc.*) Drôles stupides, valetaille ignorante ! vous murmurez, je crois, entre vos dents ? tout à l'heure je vais être à vous.

CATHARINA. Je vous en prie, mon ami, ne vous emportez point ainsi. Le souper était bien et vous auriez pu vous en contenter.

PETRUCHIO. Je te dis, Catharina, qu'il était brûlé et desséché; et il m'est expressément interdit de toucher à de tels mets; car ils engendrent l'irritation et la colère : et comme nous sommes naturellement assez colériques, il vaut mieux que nous jeûnions, tous deux, que de manger des viandes ainsi desséchées par la cuisson. Prends patience; demain on fera mieux les choses ; pour ce soir nous jeûnerons de compagnie. — Viens, je vais te conduire à ta chambre nuptiale. (*Petruchio, Catharina et Curtis sortent.*)

NATHANIEL, *s'avançant.* Pierre, as-tu jamais rien vu de semblable ?

PIERRE. Il la bat avec ses propres armes.

Arrive CURTIS.

GRUMIO. Où est-il ?

CURTIS. Dans la chambre de madame, occupé à lui faire un long sermon sur la [illegible]. Il la [illegible], il jure, il tempête, si bien que la pauvre [illegible] comme une personne qu'on réveille en [illegible]. Sauvons-nous, sauvons-nous ! car le voici qui vient. (*Ils sortent.*)

Arrive PETRUCHIO.

Ainsi j'ai commencé mon règne en politique habile; et j'espère arriver heureusement à mon but. Mon faucon a maintenant l'appétit aiguisé par le jeûne; jusqu'à ce qu'il soit complètement dompté, il faut lui refuser la nourriture, sans quoi il ne daignerait plus revenir au leurre. J'ai encore un autre moyen d'apprivoiser mon oiseau sauvage, de lui apprendre à venir à moi, et à reconnaître la voix de son maître : c'est de le surveiller de près comme on surveille un milan qui résiste, mord, et refuse d'obéir; elle n'a rien mangé et ne mangera rien aujourd'hui; elle n'a point dormi la nuit dernière, et ne dormira pas celle-ci; de même que pour le repas, je trouverai à redire à la manière dont le lit est fait; et alors je ferai voler d'un côté l'oreiller, de l'autre le traversin, ici la couverture, là les draps ; au milieu de ce remue-ménage, je prétendrai que ce que j'en fais, c'est par intérêt pour elle : la conclusion de tout ceci sera qu'elle veillera toute la nuit ; s'il lui arrive par hasard de fermer l'œil, je gronderai, je crierai, je ferai vacarme pour la tenir éveillée. Voilà comme on tue une femme par excès de tendresse : voilà comment je dompterai son humeur opiniâtre et revêche. Que celui qui sait un meilleur moyen de mettre une méchante à la raison, que celui-là m'apprenne sa recette. — C'est charité que de la faire connaître. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Arrivent TRANIO et HORTENSIO.

TRANIO. Serait-il possible, ami Licio, que Bianca en aimât un autre que Lucentio? je puis vous assurer qu'elle me traite on ne peut plus favorablement.

HORTENSIO. Seigneur, pour savoir ce que vous devez penser de ce que je vous ai dit, tenez-vous à l'écart et observez la manière dont il lui donne sa leçon. (*Ils se tiennent à l'écart.*)

Arrivent BIANCA et LUCENTIO.

LUCENTIO. Eh bien, mademoiselle, profitez-vous dans vos lectures?

BIANCA. Et vous, mon maître, que lisez-vous? répondez d'abord à cette question.

LUCENTIO. Je lis ce que je professe, l'art d'aimer.



PETRUCHIO. En ma qualité de vainqueur, je vous donne le bonsoir.

(Acte V, scène II, page 183.)

BIANCA. Puissiez-vous, messire, vous montrer maître dans votre art!

LUCENTIO. Je me montrerai tel, ma douce amie, tant que vous serez la maîtresse de mon cœur. (*Ils font quelques pas ensemble en se promenant.*)

HORTENSIO. Ma foi, ils vont vite en besogne. Qu'en dites-vous, maintenant, vous qui juriez que votre chère Bianca n'aimait rien au monde à l'égal de Lucentio?

TRANIO. O malheureux amour! ô sexe volage! je vous avoue, Licio, que cela me surprend beaucoup.

HORTENSIO. Cessez de vous abuser plus longtemps. Je ne suis pas Licio, ni un musicien comme j'en ai l'air : je dédaigne de garder plus longtemps ce déguisement pour une femme qui laisse là un gentilhomme pour se faire un dieu d'un pareil manant. Sachez, seigneur, que je me nomme Hortensio.

TRANIO. Seigneur Hortensio, j'ai souvent entendu parler de votre extrême affection pour Bianca; et puisque mes yeux ont été témoins de sa legereté, je veux, si vous le permettez, imiter votre exemple, et abjurer pour jamais Bianca et son amour.

HORTENSIO. Voyez comme ils se prodiguent les baisers et les caresses! — Seigneur Lucentio, voici ma main; je fais le serment irrévocable de ne plus lui adresser mes hommages; abandonnez-la pareillement comme indigne de tous les témoignages d'affection que je lui ai follement prodigués.

TRANIO. Je fais ici le même serment dans toute la sincérité de mon cœur; je jure de ne jamais l'épouser, quand elle m'en prierait! voyez avec quelle impudeur elle lui fait des avances!

HORTENSIO. Plût à Dieu que tout le monde, hormis lui, la délaissât! Pour moi, afin de mieux tenir mon serment, j'épouserai, avant trois jours, une riche veuve qui m'aime depuis aussi longtemps que j'ai moi-même aimé cette fille ingrate et dédaigneuse. Adieu donc, seigneur Lucentio. — Désormais dans la femme, ce sera la tendresse et non la beauté extérieure qui gagnera mon cœur. Sur ce, je vous quitte, fermement résolu d'exécuter ce que je vous ai dit. (*Hortensio s'éloigne. — Lucentio et Bianca s'avancent.*)

TRANIO. Mademoiselle Bianca, que le ciel vous donne toute la félicité qui est le partage des amants heureux! Ah! je vous ai prise à l'improviste, ma charmante; et nous avons, Hortensio et moi, complétement renoncé à vous.

BIANCA. Tranio, vous plaisantez; mais est-il vrai que vous avez tous deux renoncé à moi?

TRANIO. Oui, mademoiselle.

LUCENTIO. Nous voilà donc débarrassés d'Hortensio?

TRANIO. Il va se rabattre sur une riche veuve; lui faire sa cour et l'épouser sera pour lui l'affaire d'un jour.

BIANCA. Grand bien lui fasse!

TRANIO. Oui, et il la mettra à la raison.

BIANCA. Il l'a dit, Tranio?

TRANIO. Il est allé pour cela à l'école où l'on apprend à dompter les méchantes femmes.

BIANCA. Est-ce qu'il y a une école de ce genre?

TRANIO. Oui, mademoiselle, et c'est Petruchio qui en est le maître : il enseigne je ne sais combien d'excellents moyens de réduire une mégère et de clore son babil.

Accourt BIONDELLO.

BIONDELLO. Mon maître, mon maître, j'ai tant fait le guet que je suis éreinté; mais à la fin j'ai vu un vénérable personnage qui descendait la colline, et qui fera notre affaire.

TRANIO. Qu'est-il, Biondello?

BIONDELLO. Ce doit être un marchand ou un pédagogue, j'ignore lequel; mais la gravité de son costume, de sa démarche et de son maintien le rend tout à fait propre à jouer un rôle de père.

LUCENTIO. Et qu'en ferons-nous, Tranio?

TRANIO. S'il est crédule et ajoute foi à ce que je lui dirai, il se chargera avec empressement du rôle de Vincentio, et s'engagera auprès de Baptista Minola comme s'il était Vincentio lui-même. Faites rentrer mademoiselle, et laissez-moi seul. (*Lucentio et Bianca s'éloignent.*)

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

Arrive UN PÉDAGOGUE.

LE PÉDAGOGUE. Dieu vous garde, seigneur!

TRANIO. Et vous pareillement, seigneur! vous êtes le bienvenu. Allez-vous plus loin, ou êtes-vous au terme de votre voyage?

LE PÉDAGOGUE. Je suis au terme, pour une semaine ou deux; [illegible] je continuerai mon voyage jusqu'à Rome, puis jusqu'à Tripoli, si Dieu me prête vie.

TRANIO. De quel pays, je vous prie?

LE PÉDAGOGUE. De Mantoue.

TRANIO. De Mantoue, seigneur? — A Dieu ne plaise! Et vous faites assez peu de cas de votre vie pour venir à Padoue?

LE PÉDAGOGUE. Eh! quel danger ma vie court-elle donc, seigneur? car ceci est sérieux.

TRANIO. Il y a peine de mort contre tout habitant de Mantoue qui vient à Padoue. En ignorez-vous le motif? A Venise on a mis l'embargo sur vos navires, et notre duc, croyant avoir à se plaindre du vôtre, a fait publier et proclamer partout cette décision. Il faut que vous soyez nouvellement arrivé; sans cela, vous auriez entendu faire cette proclamation.

LE PÉDAGOGUE. Hélas! seigneur, cela est bien fâcheux pour moi; car je suis porteur de lettres de change de Florence, que je dois présenter ici.

TRANIO. Eh bien, pour vous obliger, voilà ce que je puis faire pour vous, et voilà la marche que je vous conseille de suivre: — mais, permettez-moi d'abord de vous demander si vous avez jamais été à Pise.

LE PÉDAGOGUE. Oui, seigneur, j'ai souvent été à Pise, cette ville renommée pour l'opulence de ses citoyens.

TRANIO. Connaîtriez-vous, parmi eux, un nommé Vincentio?

LE PÉDAGOGUE. Je ne le connais pas; mais j'en ai entendu parler comme d'un négociant extrêmement riche.

TRANIO. Il est mon père, seigneur, et je vous dirai même qu'il vous ressemble un peu.

BIONDELLO, *à part*. Comme une pomme à une huître.

TRANIO. Pour vous sauver la vie dans cette circonstance critique, voilà le service que je puis vous rendre; et je vous avertis que votre ressemblance avec Vincentio est pour vous une circonstance précieuse. Vous prendrez son nom, vous serez un autre lui-même, et en cette qualité vous serez logé chez moi. — Songez à jouer convenablement votre rôle; vous me comprenez, seigneur: — vous resterez chez moi jusqu'à ce que vous ayez terminé vos affaires dans cette ville. Si cette offre peut vous être agréable, acceptez-la.

LE PÉDAGOGUE. Oh! bien volontiers, seigneur; et je vous regarderai toujours comme le protecteur de ma vie et de ma liberté.

TRANIO. Venez donc avec moi pour mettre la chose à exécution. [illegible] (*Ils s'éloignent.*)

SCENE III.

[illegible]

Entrent CATHARINA et GRUMIO.

[illegible]

CATHARINA. C'est excellent; va m'en chercher, je te prie.

GRUMIO. Je crains que ce ne soit un mets trop irritant. — Et que diriez-vous d'un boudin gras, bien grillé?

CATHARINA. Je l'aime beaucoup; mon cher Grumio, apporte-m'en.

GRUMIO. Je ne sais, mais je crains que ce ne soit encore trop irritant. Comment trouveriez-vous une tranche de bœuf avec de la moutarde?

CATHARINA. C'est un plat que j'aime.

GRUMIO. Oui, mais la moutarde est trop échauffante.

CATHARINA. Eh bien, donne-moi le bœuf et laisse la moutarde.

GRUMIO. C'est ce que je ne ferai pas; je vous donnerai la moutarde, sans quoi vous n'aurez pas de bœuf.

CATHARINA. Donne-moi l'un et l'autre, ou tous les deux, ou ce que tu voudras.

GRUMIO. En ce cas vous aurez la moutarde sans le bœuf.

CATHARINA. Va-t'en, misérable qui te moques de moi (*elle le frappe*) et qui me donnes le nom des mets pour toute nourriture. Sois maudit, ainsi que tes pareils qui insultent à ma misère! Retire-toi, te dis-je!

Entre PETRUCHIO, portant un plat de viande, et HORTENSIO.

PETRUCHIO. Comment se porte ma Catharina? Eh quoi! mon amour, je te trouve l'air tout abattu.

HORTENSIO. Madame, comment vous trouvez-vous?

CATHARINA. Aussi froidement que possible.

PETRUCHIO. Reprends ta bonne humeur; montre-moi un visage gai. Tiens, ma chère, tu vois l'empressement que je mets à te préparer moi-même ton repas et à te l'apporter. (*Il pose le plat sur la table.*) Sans doute, ma chère Catharina, cette attention mérite un remercîment. Quoi! pas un mot? Allons, je vois que tu n'aimes pas cela, et que j'ai perdu mes peines. — Qu'on emporte ce plat!

CATHARINA. Permettez qu'il reste, je vous prie.

PETRUCHIO. Le plus petit service mérite des remercîments; il faut que j'obtienne les vôtres avant que vous touchiez à ce mets.

CATHARINA. Je vous remercie, seigneur.

HORTENSIO. Fi donc! seigneur Petruchio, c'est mal à vous. — Allons, madame, je vous tiendrai compagnie.

PETRUCHIO, *bas, à Hortensio*. Mangez tout, Hortensio, si vous avez de l'amitié pour moi. — (*A Catharina.*) Je souhaite que cela te fasse du bien; mange vite, Catharina. — Maintenant, mon amour, nous allons retourner chez ton père, et nous nous y livrerons à la joie. Là, nous aurons vêtements de soie, bonnets, bagues d'or, fraises, manchettes, vertugadins, écharpes, éventails, double parure, bracelets d'ambre, colliers, et toutes sortes de belles choses. Tu as dîné, n'est-ce pas? Le tailleur attend pour orner ta personne de ses riches trésors.

Entre UN GARÇON TAILLEUR.

PETRUCHIO, *continuant*. Venez, tailleur. Voyons ces beaux atours: déployez la robe.

Entre UN MERCIER.

PETRUCHIO, *continuant*. Que demandez-vous, messire?

LE MERCIER. Voici le bonnet que votre seigneurie a commandé.

PETRUCHIO. Parbleu! voilà un bonnet qui a été fait sur la forme d'une écuelle; un vrai plat de velours! Fi donc! détestable! abominable! c'est une vraie coquille d'escargot, une coquille de noix, un joujou, un hochet, un colifichet, un bonnet d'enfant! qu'on l'emporte, et qu'on m'en donne un plus grand.

CATHARINA. Je n'en veux pas de plus grand; celui-ci est à la mode; c'est comme cela que les dames de qualité les portent.

PETRUCHIO. Quand tu seras gentille, tu en auras un aussi; mais pas avant.

HORTENSIO. Ce ne sera pas de sitôt.

CATHARINA. J'espère, monsieur, qu'il me sera permis de parler, [illegible]

[illegible] les robes des dames étaient habituellement [illegible] tailleurs.

cœur se brisera. Plutôt que d'en venir là, je parlerai librement, et je dirai tout ce qu'il me plaira de dire.

PETRUCHIO. Ma foi, tu as raison : c'est un pitoyable bonnet, c'est une croûte de pâté, une breloque, un gâteau de soie ; je suis bien aise que tu ne l'aimes pas ; je t'en aime davantage.

CATHARINA. Aimez-moi, ou ne m'aimez pas, ce bonnet me convient ; j'aurai celui-là, ou je n'en aurai point du tout.

PETRUCHIO. Ta robe, maintenant. — Montrez-nous-la, tailleur. Merci de ma vie ! quelle horrible mascarade ! qu'est-ce que cela ? une manche ? c'est comme une couleuvrine : comment donc ! elle est taillée du bas en haut comme une tourte aux pommes ; elle est découpée, tailladée comme une braisière[1] de barbier. De par tous les diables, tailleur, quel nom donnez-vous à cela ?

HORTENSIO, *à part*. Je vois qu'elle court grand risque de n'avoir ni bonnet ni robe.

LE GARÇON TAILLEUR. Vous m'avez dit de la faire comme il faut et selon la mode.

PETRUCHIO. C'est vrai ; mais si vous vous le rappelez, je ne vous ai pas dit de la gâter selon la mode. Décampez vite et retournez chez vous : car vous n'aurez pas ma pratique : je ne veux pas de votre robe : faites-en ce qu'il vous plaira.

CATHARINA. Je n'ai jamais vu de robe mieux faite, plus élégante, plus jolie, plus ravissante. Je vois que vous voulez m'habiller en marionnette.

PETRUCHIO. Tu as bien raison ; il veut t'habiller en marionnette.

LE GARÇON TAILLEUR. Elle dit que c'est vous qui voulez l'habiller en marionnette.

PETRUCHIO. O monstrueuse insolence ! tu mens, bout de fil, dé à coudre, aune, trois quarts, demi-aune, quart, clou, insecte, grillon ! — Je me laisserais braver chez moi par un écheveau de fil ! va-t'en, guenille, rognure, atome, ou je vais te mesurer avec ta demi-aune de manière à te faire souvenir toute ta vie d'avoir parlé. Je te dis, moi, que tu as gâté cette robe.

LE GARÇON TAILLEUR. Votre seigneurie est dans l'erreur ; la robe a été faite de tout point conformément aux ordres que mon maître a reçus ; c'est Grumio qui a donné les ordres.

GRUMIO. Je n'ai point donné d'ordres : j'ai donné l'étoffe.

LE GARÇON TAILLEUR. Mais de quelle manière avez-vous dit que la robe devait être faite ?

GRUMIO. Parbleu, avec une aiguille et du fil.

LE GARÇON TAILLEUR. Mais n'avez-vous pas demandé qu'on la taillât ?

GRUMIO. Tu as mis bien des passe-poils, en ta vie ?

LE GARÇON TAILLEUR. Oui.

GRUMIO. Ne me prends pas à rebrousse-poil. Tu as rabattu bien des coutures, rabats un peu de ton insolence ; je ne veux ni qu'on me vexe ni qu'on me brave. Écoute : j'ai dit à ton maître de tailler la robe, mais je ne lui ai pas dit de la couper en morceaux ; *ergo*, tu mens.

LE GARÇON TAILLEUR. En preuve de ce que je dis, voici le mémoire de la façon.

PETRUCHIO. Lisez-le.

GRUMIO. Le mémoire en a menti par la gorge, s'il soutient que j'ai dit cela.

LE GARÇON TAILLEUR, *lisant*. *Primo, une robe à large taille.*

GRUMIO. Mon maître, si jamais j'ai dit une robe à large taille, que je sois cousu dans la doublure, et qu'on me batte avec un peloton de fil brun jusqu'à ce que mort s'ensuive : j'ai dit une robe.

PETRUCHIO. Continuez.

LE GARÇON TAILLEUR. *Avec un petit collet rond.*

GRUMIO. Je conviens du collet.

LE GARÇON TAILLEUR. *Avec des manches amples.*

GRUMIO. J'avoue les deux manches.

LE GARÇON TAILLEUR. *Lesdites manches tailladées.*

PETRUCHIO. Oui, voilà la scélératesse.

GRUMIO. Il y a erreur dans le mémoire, seigneur ; il y a erreur dans le mémoire. J'ai demandé que les manches fussent d'abord taillées, puis cousues ; et je te le soutiendrai en face, quand ton petit doigt serait armé d'un dé.

[1] Il y a dans le texte [illegible] qui servaient non-seulement à [illegible]

LE GARÇON TAILLEUR. Ce que je dis est vrai ; si je te tenais autre part qu'ici, je te le ferais sentir.

GRUMIO. Je suis ton homme ; prends le mémoire, donne-moi ta demi-aune, et ne m'épargne pas.

HORTENSIO. Diantre ! Grumio, la partie ne serait pas égale.

PETRUCHIO. En un mot, cette robe n'est pas pour moi.

GRUMIO. Vous avez raison, seigneur ; elle est pour ma maîtresse.

PETRUCHIO. Portez-la à votre maître, et qu'il en fasse l'usage qu'il lui plaira.

GRUMIO. Misérable ! garde-t'en bien. Ton maître faire usage de la robe de ma maîtresse !

PETRUCHIO. Que veux-tu dire ?

GRUMIO. Il y a là quelque chose de plus grave que vous ne le pensez ! Son maître faire usage de la robe de ma maîtresse ! Fi donc ! fi donc !

PETRUCHIO, *bas, à Hortensio*. Hortensio, ayez soin que le tailleur soit payé. (*Haut.*) Allez, emportez-la ; partez, et ne répliquez pas.

HORTENSIO, *bas, au Garçon Tailleur*. Tailleur, je vous payerai demain votre robe. Ne prenez point en mauvaise part ses paroles un peu vives. Allez, vous dis-je ; mes compliments à votre maître. (*Le Garçon Tailleur sort.*)

PETRUCHIO. Allons, viens, ma Catharina ; nous allons trouver ton père sous ces simples et honnêtes vêtements ; car c'est l'esprit qui est la véritable parure du corps ; de même que le soleil perce les nuages les plus sombres, de même l'honneur éclate sous l'habillement le plus humble. Est-ce que, par hasard, le geai est plus précieux que l'alouette, parce que son plumage est plus beau ? ou la vipère vaut-elle mieux que l'anguille, parce que les couleurs de sa peau plaisent à la vue ? Non, non, ma Catharina ; cet humble équipage ne t'ôte rien de ton prix. Si c'est une honte à tes yeux, mets-la sur mon compte. Allons, sois gaie ; nous allons partir pour nous livrer à la joie chez ton père. — (*A Grumio.*) Va, appelle mes gens, et partons sur-le-champ. Dis qu'on amène nos chevaux au bout de la longue ruelle ; c'est là que nous monterons à cheval ; nous irons jusque-là en nous promenant. — Voyons ! je pense qu'il est maintenant sept heures ; nous pourrons encore arriver à temps pour dîner.

CATHARINA. Je puis vous assurer, seigneur, qu'il est presque deux heures, et nous n'arriverons là-bas qu'à l'heure du souper.

PETRUCHIO. Il sera sept heures avant que je monte à cheval ; dans ce que je dis, ce que je fais, ou me propose de faire, tu me contraries toujours. — Messieurs, laissez-nous seuls ; je ne partirai pas aujourd'hui, et quand je partirai, il sera l'heure qu'il me plaira.

HORTENSIO. Voilà un galant qui prétend commander au soleil. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Arrivent TRANIO et le PÉDAGOGUE sous le costume de Vincentio.

TRANIO. Seigneur, voici la maison : voulez-vous que j'appelle ?

LE PÉDAGOGUE. Pourquoi non ? Si je ne me trompe, le seigneur Baptista peut se rappeler m'avoir vu il y a près de vingt ans à Gênes, où nous logions à l'hôtel du Pégase.

TRANIO. C'est bien ; dans tous les cas, mettez dans votre maintien toute l'austérité qui convient à un père.

Arrive BIONDELLO.

LE PÉDAGOGUE. Je vous réponds de moi ; mais, seigneur, voilà votre valet qui vient, il serait bon de lui faire la leçon.

TRANIO. Soyez sans inquiétude sur son compte. — Ah çà, Biondello, songe à bien faire ton devoir, je te le conseille : figure-toi que c'est le vrai Vincentio.

BIONDELLO. Bah ! soyez tranquille.

TRANIO. Mais as-tu rempli le message dont tu étais chargé pour Baptista ?

BIONDELLO. Je lui ai dit que votre père était à Venise, et que d'un jour à l'autre vous l'attendiez à Padoue.

TRANIO. Tu es un brave garçon ; tiens, voilà pour boire. Je vois venir Baptista. — Prenez votre maintien, seigneur.

Arrivent BAPTISTA et LUCENTIO.

TRANIO, *continuant*. Seigneur Baptista, je vous rencontre fort à propos. — (*Au Pédagogue.*) Mon père, voilà le gentilhomme [illegible]

vous bon père à mon égard : donnez-moi Bianca pour mon patrimoine.

LE PÉDAGOGUE. Doucement, mon fils. — (*A Baptista.*) Seigneur, permettez : étant venu à Padoue pour faire le recouvrement de quelques dettes, mon fils Lucentio m'a communiqué la nouvelle importante de l'amour qui existe entre votre fille et lui : or, vu les bons rapports qui m'ont été faits de vous, dans l'intérêt de l'affection qu'il ressent pour votre fille, et de celle qu'elle lui porte, désirant ne pas le faire trop longtemps attendre, dans ma sollicitude paternelle, je donne mon consentement à son mariage. Si vous pensez comme moi, seigneur, il sera pris les arrangements nécessaires, et je ne demande pas mieux que de voir conclure cette union : car je n'y regarderai pas de si près avec vous, seigneur Baptista, dont il m'a été rendu un compte si favorable.

BAPTISTA. Pardonnez-moi, seigneur, ce que j'ai à vous dire : — Votre franchise et votre laconisme me plaisent infiniment. — Il est très-vrai que votre fils Lucentio aime ma fille, et qu'il en est aimé, ou bien il faut que tous deux dissimulent étrangement leurs affections. Pourvu donc que vous promettiez de vous conduire en père à l'égard de votre fils, et d'assurer à ma fille un douaire suffisant, l'affaire est conclue, et tout est terminé. Je consentirai volontiers à ce que votre fils soit l'époux de ma fille.

TRANIO. Je vous rends grâce, seigneur. Où jugez-vous convenable que nous soyons fiancés, et qu'on dresse le contrat qui doit stipuler les engagements des parties ?

BAPTISTA. Je désire que ce ne soit pas chez moi, Lucentio. Vous savez que les murs ont des oreilles ; j'ai un grand nombre de domestiques. D'ailleurs, le vieux Grémio est toujours aux aguets, et nous pourrions être interrompus.

TRANIO. Eh bien, ce sera chez moi, s'il vous plaît, seigneur. — C'est là que loge mon père ; c'est là que ce soir nous terminerons cette affaire entre nous et commodément. Envoyez chercher votre fille par la personne qui est avec vous ; mon valet ira tout à l'heure chercher le notaire. Le pis de tout cela, c'est qu'ainsi pris à l'improviste, je vous ferai probablement faire assez maigre chère.

BAPTISTA. Tant mieux. (*A Lucentio.*) Cambio, allez à la maison, et dites à Bianca de se tenir prête ; vous pourrez lui dire ce qui est survenu ; apprenez-lui que le père de Lucentio est à Padoue, et qu'il est probable qu'elle sera la femme de Lucentio.

LUCENTIO. Je prie de grand cœur le ciel que cela soit.

TRANIO. Laissez là le ciel, et partez. — Seigneur Baptista, vous montrerai-je le chemin ? soyez le bienvenu. Il est probable qu'un seul plat composera tout votre diner : venez toujours, à Pise nous ferons mieux les choses.

BAPTISTA. Je vous suis. (*Tranio, le Pédagogue et Baptista s'éloignent.*)

BIONDELLO. Cambio, —

LUCENTIO. Que dis-tu, Biondello ?

BIONDELLO. Vous avez vu mon maître cligner de l'œil et rire en vous regardant.

LUCENTIO. Eh bien, Biondello, qu'a-t-il voulu dire ?

BIONDELLO. Ma foi, rien ; mais il m'a laissé ici après les autres pour expliquer le sens et la moralité de ses signes et de ses gestes.

LUCENTIO. Explique-les, je te prie.

BIONDELLO. Voici. Baptista est en lieu sûr, occupé à causer avec le père [illegible] d'un fils rusé.

LUCENTIO. Après ?

BIONDELLO. Sa fille doit être amenée par vous au souper.

LUCENTIO. Ensuite ?

BIONDELLO. Le vieux prêtre de l'église de Saint-Luc est à toute heure à votre service.

LUCENTIO. Et le but de tout cela ?

BIONDELLO. Je ne le saurais dire ; je sais seulement qu'ils sont occupés à fabriquer un faux contrat : assurez-vous de la jeune personne, *cum privilegio ad imprimendum solum*[1] ; allez à l'église ; ayez un prêtre, un bedeau et le nombre suffisant d'honnêtes témoins. Si ce n'est pas là ce que vous demandez, je n'ai plus rien à ajouter, et je vous conseille de dire adieu à Bianca pour jamais et par delà. (*Il va pour s'éloigner.*)

[1] Avec privilège exclusif : c'est la formule mise sur les livres dont l'impression est réservée.

LUCENTIO, *le rappelant.* Écoute, Biondello.

BIONDELLO. Je ne puis rester plus longtemps. J'ai connu une fille mariée dans une après-midi, comme elle allait au jardin cueillir du persil pour farcir un lapin ; vous pourriez bien en faire autant ; adieu donc. Mon maître m'a ordonné d'aller à Saint-Luc, dire au prêtre de se tenir prêt à venir dès que vous arriveriez avec votre *appendix*[1]. (*Il s'éloigne.*)

LUCENTIO. Je le veux bien, pourvu qu'elle y consente : elle en sera charmée ; pourquoi donc élèverais-je un doute ? Arrive ce qui pourra, je vais lui en parler hardiment. Il y aura bien du malheur si Cambio revient sans elle. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Une grand'route.

Arrivent PETRUCHIO, CATHARINA et HORTENSIO.

PETRUCHIO. Allons, marchons, au nom du ciel ; nous retournons chez notre père. Grand Dieu ! comme la lune est belle et brillante !

CATHARINA. La lune ? dites donc le soleil ; la lune ne luit pas maintenant.

PETRUCHIO. Je dis que c'est la lune qui jette un éclat si vif.

CATHARINA. Je sais que c'est le soleil qui brille maintenant.

PETRUCHIO. Par le fils de ma mère, et c'est moi que je veux dire, ce sera la lune, ou les étoiles, ou ce que je voudrai, avant que je continue ma route vers la demeure de notre père ; — Allez et tournez la bride à nos chevaux. Eh quoi ! serai-je donc toujours contrecarré, toujours, toujours ?

HORTENSIO, *à Catharina.* Dites comme lui, ou nous n'arriverons jamais.

CATHARINA. Continuons, je vous prie, puisque nous avons tant fait que de venir jusqu'ici ; et que ce soit la lune, ou le soleil, ou ce qu'il vous plaira ; et s'il vous convient de l'appeler une chandelle, ce sera une chandelle pour moi.

PETRUCHIO. Je dis que c'est la lune.

CATHARINA. Je le sais.

PETRUCHIO. Non, tu mens ; c'est le bienfaisant soleil.

CATHARINA. Eh bien ! Dieu soit béni, c'est le bienfaisant soleil : mais ce n'est pas le soleil si vous dites que ce n'est pas lui, et la lune change au gré de votre volonté : ce que vous voulez que ce soit, ce l'est en effet et le sera pour Catharina.

HORTENSIO. Allez, Petruchio ; le champ de bataille est à vous.

PETRUCHIO. En avant, en avant ! voilà comme la boule doit rouler, sans rencontrer d'obstacle. — Mais doucement : qui vient ici ?

Arrive VINCENTIO, en habit de voyage.

PETRUCHIO, *continuant, à Vincentio.* Bonjour, ma charmante demoiselle : où allez-vous ? — (*A Catharina.*) Dis-moi, Catharina, franchement, as-tu jamais vu une demoiselle qui eût le teint plus frais ? comme le blanc et le rose se mélangent agréablement sur ses joues ! Quelle étoile brille au ciel d'une beauté plus éclatante que ses yeux charmants sur son céleste visage ? Aimable et belle demoiselle, encore une fois, je vous souhaite le bonjour. Ma chère Catharina, embrasse-la en considération de sa beauté.

HORTENSIO. Il va devenir furieux en voyant qu'on le prend pour une femme.

CATHARINA. Rose virginale, bouton odorant et frais, où allez-vous ? où demeurez-vous ? Heureux le père et la mère d'une aussi belle enfant ! plus heureux l'homme à qui sa bonne étoile la destine pour compagne !

PETRUCHIO. Qu'as-tu donc, Catharina ? J'espère que tu n'es pas folle. C'est un vieillard ridé, fané, flétri que tu vois, et non une jeune fille comme tu le dis.

CATHARINA. Pardon, mon père ; l'éclat du soleil a tellement ébloui ma vue, que tout ce que je regarde me semble vert ; maintenant je vois que vous êtes un vieillard vénérable. Veuillez me pardonner ma méprise.

PETRUCHIO. Pardonnez-lui, vieillard ; dites-nous de quel

[1] C'est-à-dire avec sa fiancée, considérée comme un appendix, une addition à son être.

côté se portent vos pas. Si c'est dans la même direction que nous, nous serons charmés d'avoir votre compagnie.

VINCENTIO. Digne seigneur, — et vous, madame, qui aimez à rire, et dont le premier abord m'a étrangement surpris, — mon nom est Vincentio ; je demeure à Pise : je vais à Padoue voir un fils que je n'ai pas vu depuis longtemps.

PETRUCHIO. Quel est son nom ?

VINCENTIO. Lucentio, seigneur.

PETRUCHIO. La rencontre est heureuse ; elle le sera plus encore pour votre fils ; la loi, non moins que votre âge, m'autorise à vous appeler mon père bien-aimé. Au moment où nous parlons, votre fils a épousé la sœur de ma femme que vous voyez : n'en témoignez ni surprise ni douleur. Elle jouit d'une bonne réputation ; sa dot est opulente et sa famille honorable ; d'ailleurs, ses qualités sont telles, qu'il n'y a pas de gentilhomme qui ne fût fier de l'avoir pour épouse. Permettez que je vous embrasse, vénérable Vincentio ; et poursuivons notre voyage pour aller voir votre digne fils, que votre arrivée va transporter de joie.

VINCENTIO. Mais ce que vous me dites est-il vrai, ou n'est-ce qu'une plaisanterie de voyageur ?

HORTENSIO. Je vous affirme, mon père, que c'est la vérité pure.

PETRUCHIO. Venez avec nous, afin de vous en assurer par vous-même ; car je vois que le badinage par lequel nous avons débuté vous a rendu défiant. (*Petruchio, Catharina et Vincentio s'éloignent.*)

HORTENSIO, *seul.* Fort bien, Petruchio, cela m'encourage ; allons trouver ma veuve ; pour peu qu'elle soit revêche, tu m'as appris à être plus méchant qu'elle. (*Il s'éloigne.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Padoue. — Devant la maison de Lucentio.

Arrivent d'un côté BIONDELLO, LUCENTIO et BIANCA ; GRÉMIO se promène de l'autre côté.

BIONDELLO. Sans bruit et promptement, seigneur ; car le prêtre attend.

LUCENTIO. Je vole, Biondello : mais on pourrait avoir besoin de toi à la maison ; ainsi, quitte-nous.

BIONDELLO. Il faut que je voie la porte de l'église se refermer sur vous ; puis je reviens trouver mon maître le plus vite possible. (*Lucentio, Bianca et Biondello s'éloignent.*)

GRÉMIO, *seul.* Je m'étonne que Cambio soit si longtemps à venir.

Arrivent PETRUCHIO, CATHARINA, VINCENTIO et PLUSIEURS DOMESTIQUES.

PETRUCHIO. Monsieur, voici la porte ; c'est ici la maison de Lucentio ; celle de mon beau-père est un peu plus loin, vers la place du marché ; je vais m'y rendre, et vous laisse ici, seigneur.

VINCENTIO. Vous ne refuserez pas de vous rafraîchir avant de partir ; je crois pouvoir vous promettre ici un cordial accueil, et il est probable que nous trouverons bonne chère. (*Il frappe.*)

GRÉMIO. Les gens de la maison sont fort occupés ; vous ferez bien de frapper plus fort. (*Vincentio frappe de nouveau.*)

LE PÉDAGOGUE met la tête à la fenêtre.

LE PÉDAGOGUE. Quel est celui qui frappe comme s'il voulait enfoncer la porte ?

VINCENTIO. Le seigneur Lucentio est-il à la maison, messire ?

LE PÉDAGOGUE. Il est à la maison ; mais on ne peut lui parler.

VINCENTIO. Quoi ! pas même la personne qui lui apporterait de cent à deux cents guinées pour ses menus plaisirs ?

LE PÉDAGOGUE. Gardez vos cent guinées pour vous ; il n'en aura pas besoin tant que je vivrai.

PETRUCHIO. Je vous le disais bien, que votre fils était aimé à Padoue. — Vous entendez, seigneur ? — (*Au Pédagogue.*) Pour abréger d'inutiles discours, veuillez dire, je vous prie, au seigneur Lucentio que son père est arrivé de Pise, et l'attend ici à la porte pour lui parler.

LE PÉDAGOGUE. Vous mentez ; son père est arrivé de Pise, et c'est lui qui vous parle en ce moment à cette fenêtre.

VINCENTIO. Vous êtes son père ?

LE PÉDAGOGUE. Oui, si du moins je dois en croire sa mère.

PETRUCHIO, *se retournant vers Vincentio.* Qu'est-ce que cela veut dire, seigneur ? c'est l'acte d'un malhonnête homme de prendre le nom d'un autre.

LE PÉDAGOGUE. Arrêtez ce coquin : il est probable que sous mon nom il se propose de faire quelque dupe dans cette ville.

Arrive BIONDELLO.

BIONDELLO. Je les ai laissés tous les deux à l'église ; Dieu veuille les conduire à bon port ! — Mais que vois-je ? mon vieux maître Vincentio ? nous voilà perdus, anéantis.

VINCENTIO, *apercevant Biondello.* Viens ici, gibier de potence.

BIONDELLO. Ce sera si cela me plaît, messire.

VINCENTIO. Approche, maraud : eh quoi ! est-ce que tu ne me reconnais pas ?

BIONDELLO. Vous reconnaître, messire ? je ne puis vous reconnaître, car je ne vous ai jamais vu.

VINCENTIO. Eh quoi ! fieffé scélérat, tu n'as jamais vu le père de ton maître, Vincentio ?

BIONDELLO. Qui ? mon vieux et respectable maître ? si, vraiment, messire ; tenez, le voilà qui regarde à la fenêtre.

VINCENTIO, *le battant.* En vérité ?

BIONDELLO. Au secours ! au secours ! au secours ! voici un furieux qui veut m'assassiner. (*Il se sauve.*)

LE PÉDAGOGUE. Au secours, mon fils ! au secours, seigneur Baptista ! (*Il quitte la fenêtre.*)

PETRUCHIO. Tenons-nous à l'écart, Catharina, et voyons ce que tout cela deviendra. (*Ils se retirent à l'écart.*)

Arrivent LE PÉDAGOGUE, BAPTISTA, TRANIO et PLUSIEURS DOMESTIQUES.

TRANIO. Qui êtes-vous, messire, vous qui voulez battre mes gens ?

VINCENTIO. Qui je suis ? et qui êtes-vous, vous-mêmes ? — O dieux immortels ! ô coquin endimanché ! un pourpoint de soie ! des culottes de velours ! un manteau écarlate ! un chapeau en pointe ! Je suis ruiné ! je suis ruiné ! pendant que j'économise à la maison, mon fils dépense tout à l'université !

TRANIO. Eh bien ! qu'y a-t-il ?

BAPTISTA. Est-ce que cet homme est fou ?

TRANIO. Messire, votre extérieur indique un vieillard respectable et sensé ; mais vos paroles sont d'un fou. Que vous importe que je porte des perles et de l'or ? Grâce à mon père, j'ai les moyens de soutenir ce luxe.

VINCENTIO. Ton père ! ô scélérat ! ton père est tisserand à Bergame.

TRANIO. Vous vous trompez, messire, vous vous trompez. Quel est son nom, je vous prie ?

VINCENTIO. Son nom ? comme si je ne connaissais pas son nom ! je l'ai élevé depuis l'âge de trois ans ; — il se nomme Tranio.

LE PÉDAGOGUE. Va-t'en, va-t'en, imbécile ! ce jeune homme se nomme Lucentio ; il est mon fils unique et l'héritier de tous mes biens, à moi, qui suis le seigneur Vincentio.

VINCENTIO. Lucentio ! oh ! il aura assassiné son maître ! — Qu'on l'arrête, je vous l'enjoins au nom du duc ! — O mon fils ! mon fils ! — Dis-moi, scélérat, où est mon fils Lucentio ?

TRANIO. Appelez un exempt ! (*Quelqu'un arrive avec un exempt.*) Conduisez ce drôle en prison. (*A Baptista.*) Mon beau-père, je vous charge de le faire comparaître en justice.

VINCENTIO. Me conduire en prison !

GRÉMIO. Exempt, arrêtez ! il n'ira pas en prison.

BAPTISTA. Ne vous en mêlez pas, seigneur Grémio ; je dis qu'il ira en prison.

GRÉMIO. Prenez garde, seigneur Baptista, que vous ne soyez dupe dans cette affaire ; je suis prêt à jurer que voici le véritable Vincentio.

LE PÉDAGOGUE. Jurez, si vous l'osez.

GRÉMIO. Non, je n'ose pas.

TRANIO. Autant vaudrait dire que je ne suis pas Lucentio.

GRÉMIO. Je sais que vous êtes le seigneur Lucentio.

BAPTISTA. Qu'on emmène ce radoteur ! qu'on le conduise en prison !

VINCENTIO. Voilà donc comme on insulte et maltraite les étrangers! — O infâme scélérat!

Revient BIONDELLO avec LUCENTIO et BIANCA.

BIONDELLO. Oh! nous sommes perdus! — Le voici! reniez-le, désavouez-le, ou c'est fait de nous.

LUCENTIO, *s'agenouillant devant Vincentio*. Pardon, mon père!

VINCENTIO, *l'embrassant*. Mon cher fils est donc vivant! (*Biondello, Tranio et le Pédagogue s'enfuient.*)

BIANCA, *s'agenouillant*. Pardon, mon père!

BAPTISTA. En quoi l'as-tu offensé? où est Lucentio?

LUCENTIO. C'est moi qui suis Lucentio, fils véritable du vrai Vincentio; moi qui me suis donné votre fille pour légitime épouse, pendant que des personnages supposés abusaient vos yeux.

GRÉMIO. Voilà une intrigue montée pour nous duper tous!

VINCENTIO. Où est ce damné scélérat de Tranio, qui m'a osé braver en face avec tant d'insolence?

BAPTISTA. Quoi donc! ce n'est pas là Cambio?

BIANCA. Cambio est métamorphosé en Lucentio.

LUCENTIO. L'amour a opéré ces miracles. Ma tendresse pour Bianca m'a fait changer de condition avec Tranio, que j'ai chargé de jouer mon rôle dans Padoue; enfin mes vœux sont exaucés, et je suis arrivé sans accident au port de ma félicité. — Ce que Tranio a fait, c'est moi qui l'y ai forcé. Veuillez donc, mon père, lui pardonner pour l'amour de moi.

VINCENTIO. Je lui casserai le nez, à ce coquin qui a voulu m'envoyer en prison.

BAPTISTA, *à Lucentio*. Dites-moi, seigneur, est-ce que vous auriez épousé ma fille sans me demander mon consentement?

VINCENTIO. Tranquillisez-vous, Baptista; nous vous satisferons. Mais je veux rentrer pour me venger du fripon. (*Il entre chez Lucentio.*)

BAPTISTA. Et moi pour éclaircir à fond cette friponnerie. (*Il entre.*)

LUCENTIO. Ne soyez point si pâle, Bianca; votre père ne sera pas fâché. (*Lucentio et Bianca entrent.*)

GRÉMIO. Tout est flambé pour moi; mais je vais entrer comme les autres. — J'ai tout perdu, hormis ma place au repas de noces. (*Il entre.*)

PETRUCHIO et CATHARINA s'avancent.

CATHARINA. Mon ami, suivons-les pour voir la fin de toute cette [illegible].

PETRUCHIO. Oui, Catharina; mais d'abord embrasse-moi.

CATHARINA. Quoi! au milieu de la rue!

PETRUCHIO. Quoi donc! est-ce que tu rougis de moi?

CATHARINA. Non, mon ami, à Dieu ne plaise! — c'est d'em- [illegible]

PETRUCHIO. Eh bien, alors, retournons chez nous. — (*A un valet.*) Allons, [illegible]

CATHARINA. Allons, je vais vous embrasser; je vous en prie, mon ami, restons.

PETRUCHIO. N'est-ce pas que cela fait du bien? — Viens, ma chère Catharina: mieux vaut tard que jamais, car jamais il n'est trop tard. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

[illegible] de Lucentio. La table est mise.

Entrent BAPTISTA, VINCENTIO, GRÉMIO, LE PÉDAGOGUE, LUCENTIO, BIANCA, PETRUCHIO, CATHARINA, HORTENSIO et LA VEUVE, TRANIO, BIONDELLO, GRUMIO et AUTRES [illegible].

LUCENTIO. Enfin, après de longues dissonances, nous [illegible]. — Ma belle Bianca, [illegible] Catharina, [illegible] Hortensio, [illegible] chez moi. [illegible]

[illegible]

BAPTISTA. C'est Padoue qui nous procure cette joie, mon fils Petruchio.

PETRUCHIO. Padoue ne contient rien que d'aimable.

HORTENSIO. Je voudrais pour nous deux qu'il en fût ainsi.

PETRUCHIO. Je crois qu'Hortensio redoute sa veuve.

LA VEUVE. Vous me trouvez donc bien redoutable?

PETRUCHIO. Vous avez de l'esprit; cependant vous ne me comprenez pas: je dis qu'Hortensio n'est pas très-rassuré sur votre compte.

LA VEUVE. Celui qui a des vertiges croit que le monde tourne.

PETRUCHIO. Rondement répondu.

CATHARINA. Madame, que voulez-vous dire par là?

LA VEUVE. Je conçois, d'après lui. —

PETRUCHIO. Concevoir d'après moi! — Comment Hortensio s'accommode-t-il de cela?

HORTENSIO. Ma veuve dit qu'elle conçoit son langage.

PETRUCHIO. Fort bien rectifié. Chère veuve, embrassez-le pour la peine.

CATHARINA. « Celui qui a des vertiges croit que tout le monde tourne. » Expliquez-moi, je vous prie, ce que vous entendez par là.

LA VEUVE. Votre mari, affligé qu'il est d'une femme intraitable, mesure les chagrins de mon mari par les siens: vous savez maintenant ma pensée.

CATHARINA. Une pauvre pensée.

LA VEUVE. C'est vous qui en avez fait les frais.

CATHARINA. Je suis donc bien peu de chose à vos yeux?

PETRUCHIO. Courage, Catharina!

HORTENSIO. Courage, ma veuve!

PETRUCHIO. Je parie cent marcs que Catharina lui fait échec et mat.

HORTENSIO. C'est moi qui me charge de ce soin.

PETRUCHIO. Voilà parler en brave! — Je bois à vous. (*Il boit à Hortensio.*)

BAPTISTA. Grémio, comment trouvez-vous cette escarmouche?

GRÉMIO. Ils sont gens à se tenir tête, cornes contre cornes.

BIANCA. Gardez les cornes pour vous, et ne prêtez pas vos qualités aux autres.

VINCENTIO. Ha! ha! ha! la belle fiancée, cela vous a donc réveillée?

BIANCA. Oui; mais cela ne m'a pas effrayée; aussi je vais me rendormir.

PETRUCHIO. Certainement, non; puisque vous avez commencé, je veux décocher un ou deux traits contre vous.

BIANCA. Suis-je l'oiseau que vous visez? Je vais changer de buisson; poursuivez-moi l'arc en main; — je vous donne à tous le bonsoir. (*Bianca, Catharina et la Veuve se retirent.*)

PETRUCHIO. Elle n'a pas attendu ma réponse. — Voilà, seigneur Tranio, l'oiseau que vous visiez et que vous n'avez pu atteindre. Je bois à tous les tireurs, tant ceux qui ont touché que ceux qui ont manqué.

TRANIO. Seigneur, Lucentio m'a lancé contre le gibier; j'ai été le limier qui chasse, non pour son compte, mais pour celui de son maître.

PETRUCHIO. La comparaison est pertinente et bonne; c'est dommage qu'elle sent le chenil.

TRANIO. Vous avez bien fait, seigneur, de chasser pour votre propre compte! on dit que votre cerf vous met aux abois.

BAPTISTA. Oh! oh! Petruchio, Tranio tire sur vous.

LUCENTIO. Je te remercie de ce trait, mon cher Tranio.

HORTENSIO. Avouez, avouez qu'il a frappé juste.

PETRUCHIO. Il m'a tant soit peu écorché, j'en conviens. Il y a dix à parier contre un que le trait, après m'avoir effleuré, vous a tous deux percés de part en part.

BAPTISTA. Je suis fâché de le dire, mon gendre Petruchio, mais je crois que de toutes les femmes, vous avez la plus difficile à conduire.

PETRUCHIO. Je prétends que non; et pour preuve, que chacun de nous envoie chercher sa femme; celui dont la femme sera la plus obéissante, et viendra ici à la première invitation de son mari, gagnera le pari.

HORTENSIO. J'y consens; que parions-nous?

LUCENTIO. Vingt écus.

PETRUCHIO. Vingt écus! je parierai cela pour mon faucon ou mon chien, mais vingt fois autant pour ma femme.

LUCENTIO. Eh bien ! cent écus !

HORTENSIO. D'accord.

PETRUCHIO. J'accepte.

HORTENSIO. Qui commencera ?

LUCENTIO. Moi ! — Biondello, va dire à ta maîtresse de venir.

BIONDELLO. J'y vais. (*Il sort.*)

BAPTISTA. Mon gendre, je suis de moitié avec vous ; je gage que Bianca viendra.

LUCENTIO. Je ne veux point de partenaire ; je veux courir seul la chance.

Rentre BIONDELLO.

LUCENTIO, *continuant*. Eh bien, quelles nouvelles ?

BIONDELLO. Seigneur, ma maîtresse vous fait dire qu'elle est occupée et qu'elle ne peut venir.

PETRUCHIO. Comment ! elle est occupée ? et elle ne peut venir ?... est-ce là sa réponse ?

GREMIO. Oui ; et c'est une réponse polie : priez Dieu, seigneur, que votre femme ne vous en envoie pas une pire.

PETRUCHIO. J'en espère une meilleure.

HORTENSIO. Biondello, va prier ma femme de venir me trouver à l'instant. (*Biondello sort.*)

PETRUCHIO. Oh ! oh ! la prier ! elle ne peut manquer de venir.

HORTENSIO. J'ai bien peur, seigneur, que, quoi que vous fassiez, les prières n'obtiennent rien de votre femme.

Rentre BIONDELLO.

HORTENSIO, *continuant*. Eh bien ! où est ma femme ?

BIONDELLO. Elle dit que vous voulez plaisanter ; elle ne veut pas venir ; elle demande que vous alliez la trouver.

PETRUCHIO. De mieux en mieux ; elle ne veut pas venir ! oh ! c'est infâme ! c'est intolérable ! cela ne se peut endurer. — Grumio, va trouver ta maîtresse ; dis-lui que je lui ordonne de venir me trouver. (*Grumio sort.*)

HORTENSIO. Je sais d'avance sa réponse.

PETRUCHIO. Quelle est-elle ?

HORTENSIO. Qu'elle ne veut pas venir.

PETRUCHIO. Ce sera tant pis pour moi, et voilà tout.

Entre CATHARINA.

BAPTISTA. Par Notre-Dame, voilà Catharina !

CATHARINA. Quelle est votre volonté, seigneur, que vous m'envoyez chercher ?

PETRUCHIO. Où est ta sœur, ainsi que la femme d'Hortensio ?

CATHARINA. Elles causent dans le parloir, auprès du feu.

PETRUCHIO. Amène-les ici ; si elles refusent de venir, envoie-les à leurs maris à grands coups d'étrivières. Va, te dis-je, et amène-les à l'instant. (*Catharina sort.*)

LUCENTIO. En voilà une merveille, comme il n'y en eut jamais !

HORTENSIO. Oui, certes ; que peut présager un pareil prodige ?

PETRUCHIO. Il présage la paix du ménage, l'amour, une vie tranquille, une autorité respectée, et une légitime suprématie : en un mot, une vie douce et heureuse.

BAPTISTA. Que le bonheur soit votre partage, mon cher Petruchio ! Vous avez gagné le pari, et à la somme qu'ils ont perdue j'ajoute vingt mille écus ; c'est une nouvelle dot pour une fille nouvelle ; car elle est changée ; c'est une tout autre personne.

PETRUCHIO. Je veux gagner doublement ma gageure ; je veux vous faire voir de nouveaux témoignages de son obéissance, de sa vertu nouvelle et de sa soumission.

Rentrent CATHARINA, BIANCA et LA VEUVE.

PETRUCHIO, *continuant*. Voyez-la revenir et ramener vos rebelles moitiés vaincues par son éloquence de femme. — Catharina, ce bonnet ne te va pas ; ôte-moi ce chiffon, et jette-le sous tes pieds. (*Catharina arrache son bonnet et le jette à terre.*)

LA VEUVE. Grand Dieu ! puissé-je n'avoir jamais un motif de chagrin, jusqu'à ce que je me voie réduite à un tel excès de sottise !

BIANCA. Fi donc ! comment qualifier une aussi sotte obéissance ?

LUCENTIO. Sotte, tant que vous voudrez. Plût à Dieu que la vôtre le fût autant ! la sagesse de votre obéissance, ma belle Bianca, m'a coûté ce soir cent écus.

BIANCA. Vous n'en avez été que plus fou de compter ainsi sur mon obéissance.

PETRUCHIO. Catharina, je vous charge de dire à ces femmes volontaires quels sont leurs devoirs envers leurs maris et seigneurs.

LA VEUVE. Allons, vous vous moquez ; nous n'avons pas besoin de sermons.

PETRUCHIO. Fais ce que je te dis, et commence par elle.

LA VEUVE. Elle n'en fera rien.

PETRUCHIO. Elle le fera ; — commence par elle.

CATHARINA. Allons ! éclaircis ce front morose et menaçant ; et que tes yeux ne lancent pas de dédaigneux regards qui aillent blesser ton époux, ton roi, ton maître. Ces manières flétrissent ta beauté comme la gelée l'herbe des prairies ; elles détruisent ta réputation comme l'ouragan abat les tendres bourgeons ; elles ne sont ni convenables ni aimables. Une femme en colère est comme une onde troublée, fangeuse, déplaisante, épaisse, et qui a perdu toute sa limpide beauté ; tant qu'elle est en cet état, nul, quelque altéré qu'il soit, ne daignera l'approcher de ses lèvres et en boire une seule goutte. Ton époux est ton seigneur, ta vie, ton gardien, ton chef, ton souverain : il s'occupe de toi et de tes besoins ; il se livre à de pénibles travaux sur terre et sur mer ; il s'expose la nuit aux tempêtes, le jour aux rigueurs du froid, pendant que chez toi tu dors chaudement, tranquille et sans crainte. Il n'exige de toi pour tout tribut que ton amour, un visage riant, une obéissance vraie ; payement bien faible d'une dette si grande. La soumission que le sujet doit au prince, la femme la doit à son mari ; et quand elle est volontaire, acariâtre, morose, revêche, qu'elle n'obéit point à ses ordres légitimes, qu'est-elle autre chose qu'une créature rebelle, coupable de trahison envers son maître qui l'aime ? Quelle honte que les femmes soient assez insensées pour déclarer la guerre, quand leur devoir est de demander la paix à genoux ; et pour aspirer au commandement, à la domination, au pouvoir, quand elles sont nées pour servir, aimer et obéir ! La nature, en nous donnant une constitution frêle et délicate, inhabile aux fatigues et aux agitations du monde, a voulu que nos mœurs et nos sentiments répondissent à la nature de notre organisation physique. Allez, allez, vers de terre impuissants et rebelles, mon caractère a été aussi impérieux que le vôtre, mon cœur aussi ambitieux ; peut-être ai-je eu plus de motifs que vous de rendre parole pour parole, menace pour menace ! Mais j'ai reconnu que nos lances ne sont que de chétifs brins de paille, que notre force est faible, et notre faiblesse sans égale ; et que nous sommes en effet le moins ce que nous paraissons être le plus. Rabattez votre fierté ; car elle ne vous servirait de rien, et placez vos mains sous les pieds de vos maris. Pour prouver au mien mon obéissance, qu'il parle, et pour peu qu'il le désire, ma main est prête.

PETRUCHIO. Voilà, j'espère, une bonne fille ! — Viens, embrasse-moi, Catharina.

LUCENTIO. Va, poursuis, mon cher, tu es en bonne voie.

VINCENTIO. Cela fait du bien de voir des enfants dociles.

LUCENTIO. Mais cela fait du mal de voir des épouses volontaires.

PETRUCHIO. Viens, Catharina ; nous allons nous mettre au lit. — Nous sommes trois cavaliers mariés ; mais votre lot à tous deux est décidé : c'est moi qui ai gagné la gageure, et bien que vous ayez touché le blanc [1], en ma qualité de vainqueur, je vous donne le bonsoir. (*Petruchio et Catharina sortent.*)

HORTENSIO. Va toujours, va ; tu as mis à la raison une fière diablesse.

LUCENTIO. Il est bien étonnant, permettez-moi de le dire, qu'elle se soit ainsi laissé dompter. (*Ils sortent.*)

[1] Allusion au nom de Bianca, *Blanche*.

FIN DE LA MÉCHANTE MISE A LA RAISON.



MACBETH. Parlez, si vous le pouvez. Qui êtes-vous ? — PREMIÈRE SORCIÈRE. Salut, Macbeth ! salut, thane de Glamis !
(Acte I, scène III, page 186.)

MACBETH,

DRAME EN CINQ ACTES.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOLM, DONALBAIN, } ses fils.
MACBETH, BANQUO, } généraux de l'armée du roi.
MACDUFF, LÉNOX, ROSS, MENTETH, ANGUS, CATHNESS, } seigneurs écossais.
FLÉANCE, fils de Banquo.
SIWARD, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise.
LE JEUNE SIWARD, son fils.
SEYTON, officier de la suite de Macbeth.
LE FILS DE MACDUFF.
UN MÉDECIN ANGLAIS.
UN MÉDECIN ÉCOSSAIS.
UN SOLDAT.
UN CONCIERGE.
UN VIEILLARD.
LADY MACBETH.
LADY MACDUFF.
UNE FEMME DE CHAMBRE de Lady Macbeth.
HÉCATE ET TROIS SORCIÈRES.
Seigneurs, Dames, Officiers, Soldats, Assassins, Serviteurs et Messagers.
L'Ombre de Banquo et plusieurs autres apparitions.

La scène, à la fin du quatrième acte, est en Angleterre ; durant le reste de la pièce, elle est en Écosse, et principalement au château de Macbeth.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une plaine. — Il éclaire, le tonnerre gronde.

Arrivent TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Quand nous réunirons-nous de nouveau toutes les trois au milieu du tonnerre, des éclairs ou de la pluie ?

DEUXIÈME SORCIÈRE. Quand le tintamarre sera fini, quand la bataille sera perdue et gagnée.

TROISIÈME SORCIÈRE. Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE. En quel endroit ?

DEUXIÈME SORCIÈRE. Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE. Là, nous nous trouverons sur le passage de Macbeth. (*On entend le miaulement d'un chat.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE. J'y vais, Grippeminaude. (*On entend le croassement d'un corbeau.*)

TOUTES TROIS. Crapaudine nous appelle ; — on y va. — Le beau est horrible, l'horrible est beau : planons à travers les brouillards, et dans l'air impur. (*Les Sorcières disparaissent.*)

SCÈNE II.

Un camp près Forès. — On entend le bruit d'un combat.

Arrivent, d'un côté, DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LÉNOX et leur suite ; de l'autre, UN SOLDAT blessé.

DUNCAN. Quel est cet homme tout couvert de sang ? A en juger par l'état où il est, il peut nous donner des nouvelles fraîches des révoltés.



MACBETH. Quelles mains j'ai là ! ah ! elles me font horreur à voir !

(Acte II, scène II, page 190.)

MALCOLM. C'est le sergent qui, en guerrier loyal et intrépide, a empêché par son courage qu'on ne me fît prisonnier. — Salut, vaillant ami ; dis au roi où en étaient les affaires des rebelles au moment où tu as quitté le champ de bataille.

LE SOLDAT. L'issue de la lutte était incertaine. Les deux partis ressemblaient à deux nageurs épuisés, qui se cramponnent l'un à l'autre, et annulent réciproquement leur vigueur. L'impitoyable Macdonwald, — bien digne d'être un rebelle, tant la nature en lui a entassé de vices, — avait reçu des îles de l'Ouest un renfort d'infanterie légère et de troupes pesamment armées ; et déjà la Fortune, souriant à sa cause maudite, semblait se prostituer aux désirs d'un rebelle; mais tous ces obstacles étaient impuissants ; car le brave Macbeth, — il a bien mérité ce nom, — méprisant la Fortune, et brandissant son épée toute fumante de carnage, en véritable fils de la valeur, s'est frayé un sanglant passage jusqu'à ce misérable ; là, il ne lui a pris la main, et ne l'a salué, qu'après lui avoir fendu la tête du crâne à la mâchoire, et avoir planté cette tête sur nos créneaux.

DUNCAN. O vaillant cousin ! digne guerrier !

LE SOLDAT. Souvent c'est du point du ciel où le soleil se lève que naissent la foudre et les tempêtes : c'est ainsi que le péril est venu pour nous de la victoire même qui semblait nous promettre une source de joie. Écoutez, roi d'Écosse, écoutez : à peine la justice, armée de la valeur, avait forcé les rebelles à chercher leur salut dans la fuite, que, mettant l'occasion à profit, le chef des Norwégiens, avec des armes fraîchement fourbies et de nouveaux renforts, a recommencé l'attaque.

DUNCAN. Cette circonstance n'a-t-elle pas déconcerté nos généraux Macbeth et Banquo ?

LE SOLDAT. Oui, comme le passereau fait peur à l'aigle, ou le lièvre au lion ; à vrai dire, on peut les comparer à des canons portant une double charge, tant ils ont frappé l'ennemi à coups redoublés ; on eût dit qu'ils voulaient prendre un bain de sang, ou immortaliser un nouveau Golgotha : — mais je me sens défaillir, mes blessures ont besoin d'être pansées.

DUNCAN. Ton langage te sied aussi bien que tes blessures. — Allez ; qu'on le confie aux soins d'un chirurgien. (*Le Soldat s'éloigne accompagné.*)

Arrive ROSS.

DUNCAN, *continuant*. Qui vient ici ?

MALCOLM. Le vaillant thane de Ross.

LENOX. Quel empressement se peint dans ses regards ! c'est bien là l'air d'un homme qui vient annoncer des nouvelles importantes.

ROSS. Dieu sauve le roi !

DUNCAN. D'où viens-tu, brave thane ?

ROSS. De Fife, grand roi, où les bannières de Norvége se déroulaient fièrement dans l'air, et où leur vue glaçait d'effroi le cœur de nos soldats. Le prince de Norvége en personne, accompagné d'une armée formidable, et secondé par le plus déloyal des traîtres, le thane de Cawdor, avait engagé contre nous une lutte fatale, quand notre fiancé de Bellone, couvert de son impénétrable armure, est accouru, et l'attaquant face à face, glaive contre glaive, bras contre bras, a courbé devant lui l'audace du rebelle : pour conclure, la victoire nous est restée ; —

DUNCAN. O bonheur !

ROSS. Si bien que Swéno, roi de Norvége, a demandé à traiter, et nous ne lui avons accordé la faveur d'enterrer ses morts qu'après lui avoir fait débourser à Saint-Colmes dix mille dollars au profit de l'armée.

DUNCAN. Ce thane de Cawdor ne trahira plus notre cause et nos intérêts. — Allez, qu'on prononce à l'instant son arrêt de mort, et qu'on lui porte son titre à Macbeth.

ROSS. Je veillerai à ce que cela se fasse.

DUNCAN. Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth l'a gagné. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une bruyère. — Le tonnerre gronde.

Arrivent TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE. D'où viens-tu, ma sœur?

DEUXIÈME SORCIÈRE. De tuer des pourceaux.

TROISIÈME SORCIÈRE. Et toi, ma sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE. La femme d'un marin avait dans son [illegible] des châtaignes qu'elle mâchait, mâchait, mâchait.— [illegible] lui dis-je. — Va-t'en, sorcière, s'est écriée [illegible]. Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre*; mais je vais à sa poursuite m'embarquer dans un crible, et comme un rat sans queue, je sais bien, je sais bien ce que je ferai.

DEUXIÈME SORCIÈRE. Je te donnerai un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Tu es bien bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE. Moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Tous les autres m'appartiennent, ainsi que les ports où ils soufflent et tous les points marqués sur la carte marine. Je veux le rendre sec comme du foin; ni nuit ni jour le sommeil ne fermera sa paupière; son existence sera celle d'un excommunié. Pendant neuf fois neuf semaines, je le verrai maigrir, se consumer et languir; son navire, que je ne puis submerger, sera du moins sans relâche battu de la tempête. Regardez ce que je tiens.

DEUXIÈME SORCIÈRE. Voyons, voyons.

PREMIÈRE SORCIÈRE. C'est le pouce d'un pilote naufragé à son retour dans sa patrie. (*On entend un bruit de tambours.*)

TROISIÈME SORCIÈRE. Le tambour! le tambour! Macbeth s'approche.

TOUTES TROIS, *se prenant par la main et dansant en rond.*

Les prophétiques sœurs, se tenant par la main,
Ainsi se mettent en chemin,
Et vont, sur la terre et sur l'onde,
Promener leur ronde [illegible]
Trois pour toi, trois pour moi, trois encor : c'est fini;
En voilà neuf, le charme est accompli.

Arrivent MACBETH et BANQUO.

MACBETH. Je n'ai jamais vu un jour si affreux et si beau tout ensemble.

BANQUO. Combien y a-t-il d'ici à Fores? — Quelles sont ces créatures desséchées dont l'accoutrement est si bizarre? elles ne ressemblent point aux habitants de la terre [illegible] sur la terre. — Êtes-vous en vie? [illegible] que l'homme puisse interroger? On dirait [illegible] chacune de vous placer [illegible] sur ses lèvres [illegible]. — Je vous prendrais pour des femmes, si vos barbes ne me défendaient de le croire.

MACBETH. Parlez, si vous le pouvez. Qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE. Salut, Macbeth! salut, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE. Salut, Macbeth! salut, thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE. Salut, Macbeth! un jour tu seras roi!

BANQUO, *à Macbeth.* [illegible] pourquoi [illegible] tressaillir? Pourquoi paraissez-vous redouter les paroles qui [illegible] (*Aux Sorcières.*) [illegible]

[illegible]

PREMIÈRE SORCIÈRE. Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE. Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE. Salut!

[illegible]

PREMIÈRE SORCIÈRE. Banquo et Macbeth, salut!

MACBETH. Demeurez, oracles obscurs; dites-m'en davantage : je sais que, par la mort de Sinel[1], je suis thane de Glamis; mais comment puis-je être thane de Cawdor? Le thane de Cawdor est vivant et prospère; quant à devenir roi, la chose est tout aussi improbable. Dites-moi d'où vous tenez ces choses étranges, et pourquoi, m'abordant sur cette aride bruyère, vous me saluez de ces acclamations prophétiques? Parlez, je vous l'ordonne. (*Les Sorcières disparaissent.*)

BANQUO. La terre a comme l'eau ses bulles d'air, et tels sont les objets que nous venons de voir. Où se sont-ils évanouis?

MACBETH. Dans l'air; et ce que nous avions pris pour une substance corporelle s'est mêlé au souffle des vents. Que ne sont-elles restées!

BANQUO. Les créatures dont nous parlons étaient-elles réellement ici tout à l'heure, ou avons-nous mangé de la racine qui trouble la raison et la retient captive?

MACBETH. Vos enfants seront rois.

BANQUO. Vous serez roi vous-même.

MACBETH. Et thane de Cawdor; n'est-ce pas là ce qu'elles ont dit?

BANQUO. Précisément. — Qui vient à nous?

Arrivent ROSS et ANGUS.

ROSS. Macbeth, le roi a reçu avec joie la nouvelle de tes succès, et après avoir lu le récit de tes exploits personnels dans la bataille livrée aux rebelles, il ne sait ce qui doit l'emporter chez lui, de l'étonnement ou de l'admiration. Muet de surprise, jetant les yeux sur les autres événements de la même journée, il te voit dans les rangs des Norvégiens intrépides, contemplant sans effroi le carnage terrible, ouvrage de ton bras. Avec la rapidité de la parole, les courriers se succèdent, et chacun d'eux exaltant tes services dans la défense du royaume, apporte ton éloge, et le dépose à ses pieds.

ANGUS. Nous venons te présenter les remercîments de notre royal maître; nous sommes chargés de te conduire en sa présence, mais non de te récompenser.

ROSS. Et pour préluder à des honneurs plus grands, il m'a chargé de te saluer thane de Cawdor; permets-moi donc, vaillant thane, de te saluer sous ce nouveau titre; car il t'appartient.

BANQUO. Quoi donc? se peut-il que le diable dise vrai?

MACBETH. Le thane de Cawdor est vivant; pourquoi me parez-vous des vêtements d'un autre?

ANGUS. Il est vrai; celui qui fut thane de Cawdor vit encore; mais cette vie qu'il a mérité de perdre est sous le poids d'un jugement fatal. Soit qu'il ait fait cause commune avec les Norvégiens, soit qu'il ait appuyé secrètement les efforts des rebelles, soit qu'il ait, de concert avec ces deux ennemis, travaillé à la ruine de son pays, je ne sais, mais le crime de trahison au premier chef ayant été prouvé contre lui, et lui-même en ayant fait l'aveu, il est perdu sans ressource.

MACBETH, *à part.* Thane de Glamis, et thane de Cawdor; le titre le plus imposant est encore à venir. — (*A Ross et à Angus.*) Recevez mes remercîments. — (*A Banquo.*) N'espérez-vous pas que vos fils seront rois, puisque celles qui m'ont annoncé que je serais thane de Cawdor leur ont promis la royauté?

BANQUO. Une foi trop implicite à leurs prédictions pourrait [illegible] souvent, pour nous conduire à notre perte, les esprits de ténèbres nous disent des vérités; ils nous amorcent par des succès secondaires, mais irréprochables, pour nous entraîner ensuite aux plus funestes conséquences. — (*A Ross et à Angus.*) Cousins, un mot, je vous prie. (*Ils s'entretiennent à part.*)

MACBETH, *à part.* [illegible] prologues fortunés d'un drame dont l'intérêt croîtra de scène en scène, et dont la royauté sera le dénoûment. — (*A Ross et à Angus.*) Je vous remercie, seigneurs. — (*A part.*) Cet [illegible] ne saurait être mauvais, ne saurait être bon. S'il est mauvais, comment se fait-il qu'il m'ait

[1] [illegible]

donné par avance un gage de sa réalisation, en débutant par une vérité? Je suis thane de Cawdor. S'il est bon, pourquoi cédé-je à une tentation dont l'horrible image fait dresser mes cheveux et battre mon cœur contre ses parois avec une violence qui n'est pas naturelle? La présence de l'objet qu'on redoute est moins effrayante que les créations horribles de l'imagination. Ma pensée, où le meurtre n'est encore qu'à l'état de fantôme, ébranle à tel point mes facultés, que toutes leurs fonctions sont comme enchaînées par les pressentiments, et que pour moi le présent est nul, l'avenir seul existe.

BANQUO. Voyez dans quelle extase est plongé notre collègue.

MACBETH. Si le hasard veut faire de moi un roi, le hasard peut me couronner sans que je m'en mêle.

BANQUO. Ces nouveaux honneurs sont pour lui comme des habits neufs qu'il faut avoir portés quelque temps pour qu'ils s'ajustent à la taille.

MACBETH. Advienne que pourra; dans les jours les plus sombres, le temps marche, et les heures s'écoulent.

BANQUO. Noble Macbeth, nous sommes à vos ordres.

MACBETH. Veuillez m'excuser: — je cherchais dans mon cerveau brouillé des souvenirs effacés. Mes dignes seigneurs, vos services sont consignés dans un registre dont chaque jour je tournerai les feuillets pour les lire. Allons trouver le roi. — (*A Banquo.*) Pensez à ce qui est arrivé; après avoir mûrement réfléchi, dans un moment plus opportun nous en reparlerons à cœur ouvert.

BANQUO. Très-volontiers.

MACBETH. Jusque-là, c'est assez. — Venez, mes amis. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Forès. — Un appartement du palais.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX, et leur suite.

DUNCAN. Cawdor est-il exécuté? Ceux que j'avais chargés de ce soin sont-ils de retour?

MALCOLM. Pas encore, mon souverain; mais j'ai parlé à quelqu'un qui l'a vu mourir; si j'en crois son rapport, il a franchement avoué son crime, imploré le pardon de votre majesté, et manifesté un profond repentir. Le plus beau moment de sa vie a été celui où il a pris congé d'elle. Il est mort en homme préparé à mourir et renonçant au plus précieux des biens comme à une chose futile et sans valeur.

DUNCAN. Il n'y a plus moyen de juger des sentiments de l'âme par les traits du visage. C'était un homme en qui j'avais placé une confiance absolue.

Entrent MACBETH, BANQUO, ROSS et ANGUS.

DUNCAN, *continuant.* O mon digne cousin! le sentiment de mon ingratitude commençait à peser sur moi. Tu nous as devancés de si loin, que la récompense la plus rapide a les ailes trop lentes pour t'atteindre. Que n'as-tu mérité moins! je pourrais plus aisément alors proportionner à tes services mes remerciments et ta récompense. Pour tout dire en un mot, ce que je te dois, rien au monde ne saurait l'acquitter.

MACBETH. L'obéissance et la fidélité que je vous rends trouvent en elles-mêmes leur récompense. Le rôle de votre majesté est de nous commander; nous sommes pour votre trône et pour l'État des enfants et des serviteurs qui ne font que leur devoir lorsqu'ils se dévouent pour vous plaire et servir votre gloire.

DUNCAN. Sois le bienvenu, bel arbre que j'ai planté, et que je veux travailler à faire croître et grandir. — Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité, et je veux qu'on le sache; laisse-moi t'embrasser et te presser sur mon cœur.

BANQUO. Si sur ce terrain je prends racine, c'est pour vous que sera la récolte.

DUNCAN. Ma joie, que mon cœur ne peut plus contenir, cherche à s'épancher par des larmes. Mes fils, princes du sang, thanes valeureux, et vous, qui siégez sur les degrés du trône, nous vous faisons savoir que notre intention est de proclamer pour notre successeur[1] notre fils aîné, qui prendra désormais le titre de prince de Cumberland. Ces honneurs ne seront pas les seuls par nous décernés; des marques de distinction brilleront comme autant d'étoiles sur tous ceux qui s'en sont rendus dignes. — (*A Macbeth.*) Nous allons maintenant à Inverness resserrer les liens qui nous unissent à toi.

MACBETH. Le temps que je passe sans vous servir est pour moi non un repos, mais une fatigue: je vais moi-même vous annoncer, et porter à ma femme l'heureuse nouvelle de votre approche. Je prends humblement congé de vous.

DUNCAN. Mon digne Cawdor! (*Il s'entretient à voix basse avec Banquo.*)

MACBETH, *à part.* Prince de Cumberland! — Voilà sur mon chemin un obstacle que je dois franchir, sous peine de tomber. Étoiles, cachez vos feux: que la lumière n'éclaire pas mes ténébreux désirs: que l'œil ne voie pas ce que fera la main; et cependant qu'elle s'accomplisse l'œuvre qu'une fois terminée l'œil frémirait de voir! (*Il sort.*)

DUNCAN. Tu dis vrai, digne Banquo; il est plein de vaillance; son éloge est pour moi un aliment, un banquet véritable. Suivons-le; il a voulu nous précéder pour nous préparer un meilleur accueil. C'est un mortel sans égal. (*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Inverness. — Un appartement dans le château de Macbeth.

Entre LADY MACBETH, lisant une lettre.

LADY MACBETH. « Je les ai rencontrées le jour de ma victoire, et j'ai appris, par des témoignages dignes de foi, qu'elles possèdent une science plus qu'humaine. Au moment où je brûlais de les interroger encore, elles se sont évaporées et ont disparu dans l'air. J'étais encore immobile d'étonnement, quand sont arrivés des envoyés du roi, qui m'ont donné le titre de thane de Cawdor; les sœurs prophétiques m'avaient déjà salué de ce titre, et me référant à l'avenir, elles avaient ajouté: *Salut, toi qui seras roi!* J'ai jugé à propos de te mander ces choses, bien-aimée compagne de ma grandeur, afin de ne pas te frustrer de ta part dans ma joie, en te laissant ignorer les hautes destinées qui t'attendent. Renferme ceci dans ton cœur; adieu. »

Tu es thane de Glamis et de Cawdor, et tu seras ce qu'on t'a prédit. Mais je me défie de ta nature; elle est trop imprégnée du lait de l'humaine bonté, pour prendre la voie la plus courte. Tu convoites les grandeurs; tu n'es pas sans ambition, mais tu la veux sans les peines qui l'accompagnent. Le but que tu te proposes est élevé, mais tu veux y parvenir par des moyens innocents; tu ne veux pas jouer un jeu déloyal, et pourtant tu t'accommoderais d'un gain illégitime. Noble Glamis, tu aspires à posséder un bien qui te crie: « Voici ce que tu dois faire pour m'obtenir; » et cette action-là, tu crains de la faire, bien plus que tu ne désires qu'elle ne soit point faite. Viens donc, viens, que je verse dans ton oreille une courageuse ardeur, et que ma langue hardie, châtiant ta faiblesse, écarte les scrupules qui t'empêchent de saisir le cercle d'or dont les destins et une assistance surnaturelle semblent vouloir couronner ton front.

Entre UN SERVITEUR.

LADY MACBETH, *continuant.* Quelles nouvelles m'apportes-tu?

LE SERVITEUR. Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH. Il faut que tu aies perdu la tête, pour parler ainsi. Ton maître n'est-il pas avec lui? si ce que tu dis était vrai, il m'en aurait informée, pour que je pusse faire mes préparatifs.

LE SERVITEUR. Avec votre permission, la chose est certaine; notre thane approche; un de nos camarades, qui l'a devancé, est arrivé hors d'haleine, et c'est à peine s'il lui en restait assez pour délivrer son message.

LADY MACBETH. Qu'on prenne soin de lui; il apporte de grandes nouvelles. (*Le Serviteur sort.*)

LADY MACBETH, *seule, continuant.* Il est lui-même hors d'haleine et enroué le corbeau qui annonce par ses croassements la fatale entrée de Duncan dans l'enceinte de mes créneaux. Venez, esprits qui présidez aux pensées homicides; dépouillez-moi de mon sexe et remplissez-moi de la tête aux pieds de la plus inflexible cruauté! Épaississez mon sang; fermez dans mon cœur tout accès, tout passage à la pitié; faites qu'aucune faiblesse de la nature ne vienne ébranler ma [illegible] et en paralyser les [illegible]. Venez dans

[1] Dans les premiers temps [illegible]. Le successeur [illegible] de Cumberland [illegible] d'Angleterre [illegible].

mes mamelles de femme transformer mon lait en fiel; venez, génies du meurtre, en quelque lieu que votre présence invisible préside à l'exécution du mal. Viens, nuit sombre, et enveloppe-toi des plus noires vapeurs de l'enfer; de peur que mon poignard acéré ne voie la blessure qu'il va faire, et que le ciel, perçant l'épaisseur de tes ombres, ne vienne à me crier : Arrête! arrête!

Entre MACBETH.

LADY MACBETH, *continuant*. Noble Glamis! illustre Cawdor! toi, qu'un titre plus grand attend encore! Tes lettres m'ont transportée par delà les étroites limites de l'actuel, et pour moi l'avenir est devenu le présent.

MACBETH. Ma bien-aimée, Duncan arrive ici ce soir.

LADY MACBETH. Et quand partira-t-il?

MACBETH. Demain; c'est son projet, du moins.

LADY MACBETH. Ah! jamais le soleil ne verra ce demain! Ton visage, mon seigneur, est un livre où l'on peut lire d'étranges choses. Pour en imposer au monde, il faut lui ressembler; que tes regards, ton geste, ton langage, respirent un caressant accueil. Parais à tous les yeux comme la fleur innocente; mais sois le serpent qu'elle recèle. Pour recevoir notre hôte, prenons nos mesures; abandonne à mes soins l'œuvre de cette nuit, qui, pour toute la durée des nuits et des jours qui vont suivre, doit nous assurer l'exclusive possession de la souveraineté et de la puissance.

MACBETH. Nous reparlerons de cela.

LADY MACBETH. En attendant, montre un front serein; il est toujours dangereux de laisser parler son visage. Je me charge de tout le reste. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Devant le château. — Symphonie de hautbois; les serviteurs de Macbeth sont debout et découverts, attendant des ordres.

Arrivent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX, MACDUFF, ROSS, ANGUS, et leur suite.

DUNCAN. J'aime la situation de ce château; on y respire un air suave et pur.

BANQUO. Cet hôte de l'été, l'hirondelle qui hante les saints édifices, montre, en fixant ici son habitation chérie, que l'haleine du ciel y souffle avec amour : pas de saillie, de frise, d'arc-boutant, de coin propice, où elle n'ait suspendu son nid et son berceau fécond; j'ai toujours remarqué qu'aux lieux où cet oiseau habite et se multiplie on jouit d'un air pur.

Arrive LADY MACBETH.

DUNCAN. Voici notre honorable hôtesse! — L'affection qui s'attache à nos pas est parfois importune, et néanmoins nous en sommes reconnaissants, parce que c'est de l'affection. C'est vous dire que vous devez prier Dieu de nous récompenser de vos peines, et nous remercier des embarras que nous vous donnons.

LADY MACBETH. Tous nos services, fussent-ils doublés et quadruplés, ne seraient encore qu'un bien faible retour pour les immenses honneurs dont votre majesté comble notre maison. Pour vos anciennes faveurs, et pour les dignités nouvelles que vous y avez récemment ajoutées, nous restons vos humbles obligés.

DUNCAN. Où est le thane de Cawdor? Nous l'avons suivi de près, et nous nous proposions de préparer ses logements; mais il est bon cavalier, et aiguillonné par l'affection qu'il vous porte, il est arrivé avant nous. Belle et noble châtelaine, nous serons votre hôte cette nuit.

LADY MACBETH. Vos serviteurs et tous ceux qui nous appartiennent, nous tenons nos biens et nos fortunes à la disposition de votre majesté, et nous sommes prêts, au premier ordre, à vous en rendre compte, comme d'un bien qui est à vous.

DUNCAN. Donnez-moi votre main, et conduisez-moi vers notre hôte; notre amitié pour lui est grande, et nous lui continuerons nos bonnes grâces. Voulez-vous permettre, aimable hôtesse? (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Un appartement du château. — Une symphonie de hautbois se fait entendre; des flambeaux sont allumés.

On voit passer et repasser un Maître d'hôtel et plusieurs Serviteurs occupés à servir et portant des plats. Puis entre MACBETH.

MACBETH. Si, la chose une fois faite, tout était fini, le plus tôt serait le mieux. Si l'assassinat ne devait être suivi d'aucune conséquence, et que l'exécution assurât le succès; si après avoir frappé le coup tout devait se terminer là ici-bas, de ce côté du fleuve de l'éternité, — je ferais bon marché de la vie à venir. — Mais c'est là un de ces actes qui, dès cette vie, entraînent avec eux leur châtiment; la leçon sanglante que nous avons donnée nous est rendue, et retombe sur son auteur; une justice inexorable reporte à nos lèvres la coupe empoisonnée par nous. — Il est ici sous une double sauvegarde : je suis son parent et son sujet, deux raisons puissantes qui s'opposent à ce crime; puis, je suis son hôte, et à ce titre, non-seulement je ne dois pas lever le poignard contre lui, mais mon devoir est de fermer la porte contre son meurtrier. D'ailleurs ce Duncan a mis tant de douceur dans son gouvernement, il a exercé d'une manière tellement irréprochable ses hautes fonctions, que pareilles à des anges, frappant l'air de leurs trompettes sonores, ses Vertus iront soulever l'indignation contre les abominables auteurs de son assassinat : et la Pitié, semblable à l'âme d'un enfant nouveau-né, portée sur l'aile des autans, ou à ces chérubins du ciel montés sur les invisibles coursiers de l'air, exposera à tous les yeux cet horrible attentat, au point d'abattre le vent sous une pluie de larmes. Je n'ai pour m'animer à l'exécution de mon projet d'autre aiguillon qu'une ambition démesurée qui, dans son impétueux élan, dépasse son but, et retombe sur autrui.

Entre LADY MACBETH.

MACBETH, *continuant*. Eh bien! quelles nouvelles?

LADY MACBETH. Il a presque fini de souper. — Pourquoi as-tu quitté la salle?

MACBETH. M'a-t-il demandé?

LADY MACBETH. Est-ce que tu ne le sais pas?

MACBETH. Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. Il m'a récemment conféré de nouveaux honneurs; et je me suis concilié l'estime universelle; c'est un vêtement brillant dont je ne dois pas me dépouiller si vite, et qu'il convient de porter quelque temps dans sa fraîcheur.

LADY MACBETH. Était-elle donc ivre l'espérance que tu avais embrassée? A-t-elle dormi depuis, et s'éveille-t-elle maintenant blême et pâle à l'aspect du projet qu'elle avait si résolûment conçu? A dater de ce moment, je n'ai pas meilleure opinion de ton amour. As-tu peur de mettre tes actes et ton courage en harmonie avec tes désirs? Voudrais-tu posséder ce que tu regardes comme l'ornement de la vie, et néanmoins n'être qu'un lâche dans ta propre estime, poussé par le désir et retenu par la crainte, comme le pauvre chat du proverbe[1]?

MACBETH. Paix, je t'en prie. J'ai le courage de faire tout ce qui sied à un homme; qui ose davantage n'en est pas un.

LADY MACBETH. Quelle stupidité t'a donc porté à me confier ce projet? Quand tu as eu ce courage, tu étais homme, et en devenant plus que tu n'étais, tu n'en serais que plus homme! Ni l'occasion ni le lieu ne te favorisaient alors, et pourtant tu te faisais fort de les créer tous deux : ils viennent maintenant s'offrir d'eux-mêmes, et devant leur concours ta résolution fléchit. J'ai allaité, et je sais quelle est la tendresse d'une mère pour le nourrisson suspendu à son sein : eh bien! au moment même où je verrais mon enfant me sourire, j'arracherais ma mamelle de ses molles gencives, et je lui briserais le crâne, si je l'avais juré, comme tu as juré, toi, d'exécuter ceci.

MACBETH. Si nous venions à échouer? —

LADY MACBETH. Nous, échouer! Raffermis seulement ton courage, et nous n'échouerons pas. Aussitôt que, cédant à la fatigue du voyage, Duncan dormira d'un profond sommeil, j'aurai soin d'enivrer si bien de vin et d'hydromel ses deux chambellans, que chez eux la mémoire, cette sentinelle du cerveau, ne sera plus qu'une fumée, et le siége de la raison, qu'un alambic. Lorsque, ainsi noyés dans la boisson, ils seront plongés dans un assoupissement voisin de la mort, que ne pouvons-nous pas exécuter, toi et moi, sur Duncan sans défense! Qui nous empêche de laisser sur ses officiers pleins de vin des marques qui les signalent comme les auteurs du meurtre?

[1] Il s'agit ici du vieil adage : Le chat aime le poisson, mais il craint de se mouiller les pattes.

Catus amat pisces, sed non vult tingere plantas.

MACBETH. Ne donne le jour qu'à des enfants mâles! car la trempe de ta nature intrépide ne doit former que des hommes. Quand nous aurons imprimé des marques de sang sur ces deux chambellans, et que nous nous serons servis de leurs poignards, qui ne croira que ce meurtre est leur ouvrage?

LADY MACBETH. Qui osera croire le contraire quand nous ferons retentir sur sa mort nos clameurs douloureuses?

MACBETH. Me voilà décidé, et pour ce terrible exploit je vais tendre tous les ressorts de mon énergie corporelle. Allons, composons-nous un visage serein : des dehors imposteurs doivent couvrir les secrets d'un cœur faux. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une cour intérieure du château.

Arrivent BANQUO et FLÉANCE, précédés d'un Serviteur qui porte un flambeau.

BANQUO. Quelle heure est-il, mon enfant?

FLÉANCE. La lune est couchée; je n'ai pas entendu l'horloge.

BANQUO. La lune se couche à minuit.

FLÉANCE. Je crois qu'il est plus tard que cela.

BANQUO. Tiens, prends mon épée. — Le ciel se montre économe; tous ses flambeaux sont éteints. — Prends encore ceci. — Le besoin de dormir pèse sur moi comme du plomb; et cependant je ne voudrais pas me livrer au sommeil. Puissances miséricordieuses! réprimez en moi les pensées maudites auxquelles la nature se laisse aller dans les bras du repos!

Arrivent MACBETH et un Serviteur qui porte un flambeau.

BANQUO, *continuant, à Fléance.* Donne-moi mon épée. — (*A Macbeth.*) Qui va là?

MACBETH. Un ami.

BANQUO. Eh quoi! seigneur, vous ne reposez pas encore? Le roi est couché. Il a été d'une gaieté peu commune, et a largement récompensé le zèle de vos gens. Il envoie ce diamant à votre femme, en la saluant du nom de très-aimable hôtesse; et il s'est retiré satisfait au delà de toute expression.

MACBETH. N'étant point préparés à cette visite, notre bon vouloir, qui sans cela se serait déployé en toute liberté, s'est trouvé un peu restreint et paralysé.

BANQUO. Tout s'est parfaitement passé. La nuit dernière, j'ai rêvé des trois sœurs prophétiques; leurs prédictions se sont déjà réalisées en partie, à votre égard.

MACBETH. Je n'y pense plus; néanmoins, quand nous pourrons disposer d'une heure, si vous y consentez, nous en causerons ensemble.

BANQUO. Quand il vous plaira.

MACBETH. Si vous entrez dans mes vues, quand le moment sera venu, il en rejaillira sur vous de l'honneur.

BANQUO. Pourvu que je ne perde rien de mon honneur en cherchant à l'augmenter, que je conserve ma conscience pure et ma foi intacte, je suivrai vos conseils.

MACBETH. Bonne nuit, en attendant!

BANQUO. Merci, seigneur. Je vous en souhaite autant. (*Banquo, Fléance et un des deux Serviteurs s'éloignent.*)

MACBETH, *au deuxième Serviteur.* Va dire à ta maîtresse de donner un coup de cloche quand ma boisson sera prête. Va te mettre au lit. (*Le Serviteur sort.*)

MACBETH, *continuant.* Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la garde tournée vers ma main? Viens, que je te saisisse. — Tu m'échappes, et cependant je te vois toujours. Fatale vision, n'es-tu pas sensible au toucher comme à la vue? ou n'es-tu qu'un poignard imaginaire, que le produit mensonger d'un cerveau en délire? Je continue à te voir sous une forme aussi palpable que celui qu'en ce moment je tire du fourreau. Tu marches devant moi dans la direction que j'allais prendre; et c'est justement là l'instrument dont j'allais me servir. Ou mes yeux sont les dupes de mes autres sens, ou à eux seuls ils les valent tous : je te vois encore, et maintenant sur ta lame et ta poignée il y a des gouttes de sang qui n'y étaient pas tout à l'heure. — Rien de tout cela n'existe : c'est mon projet sanguinaire qui fascine ainsi ma vue. En ce moment, sur une moitié de ce globe terrestre, la nature semble morte, et des rêves coupables abusent le mortel sur sa couche endormi. Voici l'heure où les sorcières offrent à la pâle Hécate leurs nocturnes offrandes; voici l'heure où le meurtre décharné, au signal que lui donne le loup, sa sentinelle, dont les hurlements lui servent d'horloge, s'avance à pas silencieux, tel qu'autrefois le ravisseur Tarquin, et se glisse comme une ombre vers sa proie. O toi, terre solide et ferme, n'entends point le bruit de mes pas, ignore le chemin qu'ils prennent, de peur que tes pierres indiscrètes ne disent où je vais, et n'enlèvent à la nuit la silencieuse horreur qui lui sied si bien en ce moment. Mais tandis que je menace, il vit; quand on est dans la chaleur de l'action, les paroles ne font que la refroidir. (*On entend le son d'une cloche.*) Allons accomplir notre œuvre; la cloche me donne le signal. Ne l'entends pas, Duncan; c'est le glas qui t'appelle au ciel ou en enfer. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrive LADY MACBETH.

LADY MACBETH. Ce qui les a rendus ivres m'a rendue courageuse, ce qui les a assoupis m'a électrisée. — Écoutons! — Silence! c'est le cri du hibou, lugubre veilleur qui donne un funèbre bonsoir. — Il est à l'œuvre : les portes sont ouvertes, et les domestiques, gorgés de vin, ronflent au lieu de veiller. J'ai drogué leurs breuvages, au point qu'on ne saurait dire s'ils sont vivants ou morts.

MACBETH, *de l'intérieur.* Qui est là? — Holà!

LADY MACBETH. Hélas! je tremble qu'ils ne se soient éveillés et que rien ne soit fait. Ce coup manqué nous perdrait. — Écoutons! — J'avais disposé leurs poignards; il a dû les trouver. — Si dans son sommeil il n'avait pas ressemblé à mon père, j'aurais fait le coup.

Arrive MACBETH.

LADY MACBETH, *continuant.* Mon époux?

MACBETH. L'affaire est faite. N'as-tu pas entendu du bruit?

LADY MACBETH. J'ai entendu le cri de la chouette et le chant du grillon. N'as-tu pas parlé?

MACBETH. Quand?

LADY MACBETH. A l'instant même.

MACBETH. Au moment où je descendais?

LADY MACBETH. Oui.

MACBETH. Écoute! — Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH. Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains.* Voilà quelque chose d'horrible à voir.

LADY MACBETH. Quelle folie d'appeler cela horrible!

MACBETH. Il y en a un qui a ri dans son sommeil; un autre qui a crié : *Au meurtre!* si bien qu'ils se sont mutuellement éveillés. Je me suis arrêté et j'ai prêté l'oreille; mais ils ont dit leurs prières et se sont rendormis.

LADY MACBETH. Ils sont deux dans la même pièce.

MACBETH. L'un a crié : *Dieu nous bénisse!* l'autre a répondu : *Amen!* comme s'ils m'avaient vu avec ces mains de bourreau. J'écoutais leur frayeur; mais je n'ai pu répondre *amen* lorsqu'ils ont dit : *Dieu vous bénisse!*

LADY MACBETH. Ne considère pas la chose sous un point de vue si lugubre.

MACBETH. Mais pourquoi n'ai-je pu dire *amen?* j'avais si grand besoin de bénédiction! Et pourtant le mot *amen* a expiré sur ma langue.

LADY MACBETH. Ces choses ne doivent pas être envisagées de cette manière-là; ce serait le moyen de perdre la raison.

MACBETH. Il m'a semblé entendre une voix me crier : « Tu ne dormiras plus! Macbeth a tué le sommeil, le sommeil innocent, qui arrête par un nœud le fil de la douleur; le sommeil, mort quotidienne, bain qui rafraichit nos sens fatigués, baume versé sur les blessures du cœur, second service au splendide festin de la nature, principal aliment du banquet de la vie… — »

LADY MACBETH. Que veux-tu dire?

MACBETH. Sa voix, retentissant dans toute la maison, a continué de crier : « Tu ne dormiras plus! Glamis a tué le

sommeil; des thans Cawdor ne dormira plus : Macbeth ne dormira plus! »

LADY MACBETH. Qui donc criait ainsi? Noble thane, ces aberrations d'un cerveau malade sont indignes de toi. Va te procurer de l'eau, lave tes mains et fais-en disparaître ces témoignages accusateurs. — Pourquoi n'as-tu pas laissé ces poignards à leur place? — Il faut qu'ils y restent : va les reporter, et n'oublie pas de barbouiller de sang les domestiques endormis.

MACBETH. Je ne veux plus y aller : je frémis à la pensée de ce que j'ai fait : je n'ose y reporter mes regards.

LADY MACBETH. Homme pusillanime! donne-moi les poignards; les dormants et les morts ressemblent à des images peintes, et un démon en peinture ne fait peur qu'aux enfants. S'il saigne, je tacherai le visage des domestiques; car il faut que le crime paraisse leur ouvrage. (*Elle s'éloigne. On entend frapper à la porte extérieure.*)

MACBETH. D'où vient qu'on frappe? Comment se fait-il que le plus léger bruit m'épouvante? (*Regardant ses mains.*) Quelles mains j'ai là! ah! elles me font horreur à voir! Tous les flots de Neptune suffiront-ils à faire disparaître ce sang de ma main? Non, ce serait bien plutôt cette main qui teindrait de sa couleur l'immensité des mers, et rougirait ses eaux verdâtres.

Revient LADY MACBETH.

LADY MACBETH. Mes mains ont la couleur des tiennes, mais je rougirais d'avoir un cœur aussi pusillanime. (*On frappe.*) J'entends frapper à la porte du sud : — rentrons dans notre appartement : il suffira d'un peu d'eau pour nous laver de cette action : vois comme c'est chose facile! Toute ta résolution t'a abandonné. — (*On frappe.*) Écoute! on frappe encore. Va mettre ta robe de chambre; car nous pourrions être obligés de nous montrer, et il ne faut pas qu'on voie que nous avons veillé. Ne reste point ainsi tristement perdu dans tes réflexions.

MACBETH. Que ne puis-je m'oublier aussi bien que mon crime! (*On frappe.*) Éveille Duncan à force de frapper : plût au ciel que cela fût possible! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III

Même lieu.

Arrive LE CONCIERGE DU CHATEAU.

LE CONCIERGE. Voilà qui s'appelle frapper! Un homme qui serait portier de l'enfer aurait [illegible] à tourner la clé. (*On frappe.*) Toc, toc, toc. — Qui est là, au nom de Belzébut? — C'est un fermier qui s'est pendu, las d'attendre une bonne [illegible]. — Tu es le bien venu : j'espère que tu as [illegible] de [illegible] : nous allons [illegible] [illegible]. (*On frappe.*) Toc, toc. — Qui est là, au nom de n'importe quel autre diable? — Parbleu! c'est un casuiste [illegible] [illegible] la peau et le contre, qui, après avoir [illegible], pour la plus grande gloire de Dieu, n'a pu définitivement [illegible] au ciel. — Oh! entrez, monsieur le casuiste. (*On frappe.*) Toc, toc, toc. — Qui est là? — Ma foi, c'est un tailleur [illegible] [illegible]. — Entrez, monsieur le tailleur, vous [illegible]. (*On frappe.*) Toc, toc, toc. — [illegible] — Mais cet endroit est trop [illegible] pour [illegible]. Je ne veux plus être le portier du diable [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. (*On frappe.*) On y va, on y va. (*Il ouvre la porte.*) N'oubliez pas le concierge, je vous prie.

Arrivent MACDUFF et LÉNOX.

MACDUFF. Tu t'es donc couché bien tard, l'ami, que tu es si peu matinal?

LE CONCIERGE. Ma foi, seigneur, nous sommes restés à [illegible]

[illegible]

[illegible]

boire jusqu'au second chant du coq; et le boire, seigneur, provoque amplement trois choses.

MACDUFF. Quelles sont les trois choses que le boire provoque?

LE CONCIERGE. Parbleu! seigneur, la rougeur de la trogne, le sommeil et le besoin d'uriner. Il provoque et réprime la paillardise; il provoque le désir, et empêche l'exécution; en sorte qu'on peut dire que le boire est pour la paillardise un visage à deux faces; il la crée et la détruit; il la stimule et la décourage; il l'élève et l'abat; en un mot, il la trompe, l'endort, et, lui donnant un démenti, il la plante là.

MACDUFF. Je crois, l'ami, que le boire t'a donné un démenti, la nuit dernière.

LE CONCIERGE. Effectivement, seigneur, et des mieux conditionnés : mais je le lui ai fait payer; bien qu'il m'ait un moment pris par les jambes, j'ai été le plus fort, et j'ai réussi à m'en débarrasser.

MACDUFF. Ton maître est-il levé? — Nos coups de marteau l'ont éveillé; le voici qui vient.

Arrive MACBETH.

LÉNOX. Bonjour, noble seigneur.

MACBETH. Salut à tous deux.

MACDUFF. Noble thane, le roi est-il levé?

MACBETH. Pas encore.

MACDUFF. Il m'a ordonné d'aller le trouver de bonne heure : je crains d'être en retard.

MACBETH. Je vais vous conduire vers lui.

MACDUFF. C'est une peine qui, je le sais, vous est agréable; mais pourtant c'en est une.

MACBETH. Une peine qu'on prend avec plaisir n'en est plus une. Voici la porte.

MACDUFF. Je vais prendre la liberté d'entrer; mon devoir m'y oblige. (*Macduff s'éloigne.*)

LÉNOX. Le roi part-il aujourd'hui?

MACBETH. Il en témoigne, — (*se reprenant*) il en a témoigné l'intention.

LÉNOX. La nuit a été orageuse : dans les chambres où nous couchions les cheminées ont été renversées par le vent; on dit qu'on a entendu dans l'air des clameurs lamentables, d'étranges cris de mort, et des voix qui, avec des accents terribles, prophétisaient des bouleversements, des événements confus, un avenir de malheurs. L'oiseau des ténèbres a fait entendre toute la nuit son chant lugubre : on prétend même que, saisie d'une agitation fébrile, la terre a tremblé.

MACBETH. La nuit a été affreuse.

LÉNOX. Mes jeunes souvenirs ne m'en rappellent point une pareille.

Revient MACDUFF.

MACDUFF. O horreur! horreur! horreur! la pensée ne peut le concevoir, ni la parole l'exprimer.

MACBETH *et* LÉNOX. Qu'y a-t-il?

MACDUFF. Le génie de la destruction a ici accompli son chef-d'œuvre. Le meurtre le plus sacrilége a brisé les portes du saint temple du Seigneur et en a dérobé la vie qui l'animait.

MACBETH. Que dites-vous? la vie?

LÉNOX. Est-ce de sa majesté que vous parlez?

MACDUFF. Entrez dans la chambre, et devenez aveugles en présence d'une nouvelle Gorgone. — Ne me demandez point de paroles; voyez, et puis parlez vous-mêmes. (*Macbeth et Lénox s'éloignent.*)

MACDUFF, *continuant.* Debout! debout! — Qu'on sonne la cloche d'alarme! — Meurtre! trahison! Banquo! Donalbain! Malcolm! éveillez-vous! secouez ce tranquille sommeil, pâle contrefaçon de la mort, et venez contempler la mort elle-même! — Debout! debout! et venez voir une image du dernier jour de l'univers! Malcolm! Banquo, levez-vous comme du sein de vos tombeaux, et avancez-vous comme des ombres pour compléter cet horrible tableau!

Arrive LADY MACBETH.

LADY MACBETH. Qu'y a-t-il? pourquoi cette affreuse trompette qui sonne le réveil dans toute la maison? parlez, parlez!

MACDUFF. O aimable dame! ce que je dis ne doit pas parvenir à votre oreille : une femme ne pourrait l'entendre sans en mourir.

Arrive BANQUO.

MACDUFF, *continuant*. O Banquo! Banquo! notre royal maître est assassiné!

LADY MACBETH. O malheur! Eh quoi! dans notre maison?

BANQUO. Ce malheur est affreux, n'importe en quel lieu. — Cher Macduff, je t'en conjure, rétracte-toi et dis qu'il n'en est rien.

Reviennent MACBETH et LÉNOX.

MACBETH. Que ne suis-je mort une heure avant ce funeste événement! j'aurais vécu heureux : car, à dater de ce moment, il n'y a plus rien de sérieux ici-bas; tout n'est que dérision. La gloire et la vertu sont mortes; le vin de la vie est tiré, et il ne nous en reste plus que la lie.

Arrivent MALCOLM et DONALBAIN.

DONALBAIN. Quel malheur est donc arrivé?

MACBETH. C'est vous que ce malheur frappe, et vous l'ignorez? La source de votre sang a cessé de couler; son onde est à jamais tarie.

MACDUFF. Votre royal père est assassiné.

MALCOLM. Oh! par qui?

LÉNOX. Ce sont les domestiques couchés dans sa chambre qui, selon toute apparence, ont fait le coup : leurs mains et leur figure étaient toutes souillées de sang, ainsi que leurs poignards, que nous avons trouvés, non encore essuyés, sur leur chevet. Ils avaient le visage effaré et les yeux hagards. La vie d'un homme ne pouvait être en sûreté avec de pareilles gens.

MACBETH. Oh! je me repens d'avoir cédé à ma fureur et de les avoir tués.

MACDUFF. Pourquoi l'avez-vous fait?

MACBETH. Quel homme peut être, au même moment, sage et bouleversé, calme et furieux, loyal et indifférent? personne. La violence de mon affection a devancé la raison plus lente. Ici gisait Duncan; le rouge éclat de son sang brillait sur sa poitrine; et à voir ses larges plaies, on eût dit une brèche pratiquée au rempart de la vie, et par où étaient entrés le ravage et la mort : plus loin étaient les meurtriers, portant encore la livrée de leur crime, leurs poignards souillés de sang jusqu'à la garde. — Quel homme, ayant un cœur capable d'aimer, et dans ce cœur le courage de manifester son affection, eût pu rester maître de lui?

LADY MACBETH, *feignant de se trouver mal*. Emmenez-moi d'ici.

MACDUFF. Prenez soin d'elle.

MALCOLM. Pourquoi gardons-nous le silence, nous que cette affaire concerne plus que personne?

DONALBAIN. Que pourrions-nous dire ici, où la mort en embuscade peut à tout moment fondre sur nous et nous saisir? Partons : nos larmes ne sont pas encore mûres.

MALCOLM. Ni la violence de notre douleur en mesure d'éclater.

BANQUO. Qu'on donne des soins à lady Macbeth! *On emporte lady Macbeth.*

BANQUO, *continuant*. Quand nous aurons mis nos vêtements et protégé nos personnes contre l'inclémence de l'air, réunissons-nous et tâchons d'approfondir cette sanglante [illegible]. Nous sommes agités de terreurs et de doutes; pour moi, je m'abrite sous la main de Dieu, et, fort de son appui, je poursuivrai les auteurs de cette trahison criminelle, quels que soient les desseins qu'ils méditent encore.

MACBETH. J'en dis autant.

TOUS. Nous en disons tous autant. *Tous s'éloignent, à l'exception de Malcolm et de Donalbain.*

MALCOLM. Quel parti prendras-tu? Ne nous associons pas avec eux : faire paraître une douleur mensongère est une [illegible]

DONALBAIN. Moi pour l'Irlande. [illegible]

MALCOLM. [illegible]

SCÈNE IV.

Hors du château.

Arrivent ROSS et UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD. J'ai vu fuire soixante-dix ans; dans cet espace, j'ai vu passer bien des heures terribles et des événements étranges; mais cette nuit funeste a laissé bien loin derrière elle tout ce que j'avais connu jusqu'ici.

ROSS. Ah! bon vieillard, tu vois que le ciel, comme s'il était indigné du drame joué par l'homme, en menace le sanglant théâtre. D'après l'horloge, il devrait faire jour, et cependant la nuit sombre nous cache encore le flambeau du monde. Fait-il nuit, ou le jour craint-il de se montrer, que les ténèbres couvrent la face de la terre à l'heure où la lumière devrait la caresser?

LE VIEILLARD. Cela n'est pas naturel, pas plus que le forfait qui vient de se commettre. Mardi dernier, un faucon, au moment où il planait fièrement dans l'air, a été saisi et tué par un hibou.

ROSS. Et les chevaux de Duncan, — le fait est étrange, mais certain, — ces chevaux si beaux et si légers, la perle de leur race, devenus tout à coup sauvages et farouches, ont brisé leurs liens, et se sont enfuis comme s'ils eussent voulu se mettre en guerre ouverte avec l'homme.

LE VIEILLARD. On prétend qu'ils se dévoraient entre eux.

ROSS. Je l'ai vu de mes yeux, à ma grande surprise. Voici l'honnête Macduff.

Arrive MACDUFF.

ROSS, *continuant*. Eh bien, monseigneur, où en sont les choses?

MACDUFF. Ne le voyez-vous pas?

ROSS. Sait-on qui a commis ce forfait plus que sanguinaire?

MACDUFF. Ceux que Macbeth a tués.

ROSS. Hélas! quel avantage espéraient-ils en retirer?

MACDUFF. On les a subornés : Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, ont disparu et pris la fuite, ce qui les fait soupçonner d'être les auteurs du crime.

ROSS. Ce n'en est pas moins un acte contre nature : elle est bien aveugle l'ambition qui s'attaque à la source de sa propre vie! — Cela étant, il est probable que la couronne va revenir à Macbeth.

MACDUFF. Il est déjà proclamé et parti pour Scone, où l'on doit le couronner.

ROSS. Où est le corps de Duncan?

MACDUFF. On l'a transporté à Colme, dans l'asile sacré, dépositaire des ossements de ses prédécesseurs.

ROSS. Irez-vous à Scone?

MACDUFF. Non, cousin; mais à Fife.

ROSS. Moi, je vais à Scone.

MACDUFF. Puissiez-vous y voir les choses se passer comme elles le doivent! — Adieu! — Je crains que nos habits neufs ne nous soient moins commodes que les vieux.

ROSS. Adieu, vieillard.

LE VIEILLARD. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous, et avec ceux qui ont à cœur de faire sortir le bien du mal, et de transformer les ennemis en amis! *Ils s'éloignent.*

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Forès. — Un appartement du palais.

Entre BANQUO.

BANQUO. Te voilà donc maintenant roi, Cawdor, Glamis, tout ce que les sœurs prophétiques t'avaient promis; et je crains bien que tu n'y sois arrivé par des voies criminelles. Cependant elles ont dit que ta couronne ne serait pas transmise à ta postérité, et que moi, je serais la souche et le père d'une longue lignée de rois. Si elles ont dit vrai, — et [illegible], Macbeth, [illegible] leurs oracles, véridiques pour toi, ne le seraient-ils pas également pour moi, [illegible] espérances? Mais, silence! [illegible] *Fanfares.*



MACBETH. Voici notre principal convive.
(Acte III, scène 1, page 192.)

Entrent MACBETH, roi, LADY MACBETH, reine, LENOX, ROSS, plusieurs Dames et Seigneurs, et une Suite nombreuse.

MACBETH. Voici notre principal convive.

LADY MACBETH. Si nous l'avions oublié, c'eût été dans la fête un vide qui lui aurait ôté tout son prix.

MACBETH. Ce soir, seigneur, nous donnons un banquet solennel, et nous y désirons votre présence.

BANQUO. Que votre majesté me commande ; mon obéissance vous est acquise, et un lien indissoluble m'attache à vous.

MACBETH. Montez-vous à cheval cet après-midi ?

BANQUO. Oui, sire.

MACBETH. Dans le cas contraire, nous vous aurions demandé de nous donner votre avis, toujours sensé et salutaire, dans le conseil qui doit se tenir aujourd'hui ; mais nous causerons demain. Resterez-vous longtemps dehors ?

BANQUO. Le temps nécessaire pour remplir l'intervalle d'ici au souper ; à moins que mon cheval ne fasse grande diligence, il faudra que j'emprunte une heure ou deux aux ombres de la nuit.

MACBETH. Ne manquez pas à notre banquet.

BANQUO. Sire, je n'aurai garde.

MACBETH. Nous apprenons que nos sanguinaires cousins se sont retirés l'un en Angleterre, l'autre en Irlande, et que, niant effrontément leur cruel parricide, ils débitent à qui veut les entendre des contes étranges ; mais nous parlerons de cela demain, ainsi que d'autres affaires graves qui appellent toute notre sollicitude. Montez à cheval ; adieu jusqu'à ce soir, à votre retour. Fléance vous accompagne-t-il ?

BANQUO. Oui, sire. Voici l'heure où nous devons partir.

MACBETH. Je vous souhaite des chevaux rapides et au pied sûr, et je vous recommande à leur célérité. Adieu. (*Banquo sort.*)

MACBETH, *continuant*. Que chacun dispose de son temps comme il lui plaira jusqu'à sept heures du soir ; pour trouver ensuite plus de charme à la société, nous voulons rester seul jusqu'à l'heure du souper ; jusque-là, que Dieu soit avec vous. (*Tous sortent, à l'exception de Macbeth et d'un Serviteur.*)

MACBETH. Toi, un mot. Ces hommes sont-ils là ?

LE SERVITEUR. Sire, ils attendent à la porte du palais.

MACBETH. Amène-les-moi. (*Le Serviteur sort.*)

MACBETH, *seul, continuant*. Ce n'est rien que d'être ce que je suis, si on ne l'est avec sécurité. — Banquo m'inspire des craintes sérieuses. Il porte un cachet de noblesse qui le rend redoutable. Il est homme à beaucoup oser ; et à cette trempe intrépide de son âme, il joint une sagesse qui sert de guide à son courage et assure le succès de ses actes. Il est le seul dont l'existence soit pour moi un sujet d'effroi. Mon génie tremble devant le sien comme autrefois Antoine devant le génie de César. Il a brusquement interpellé les trois sœurs quand elles m'ont salué du nom de roi, et leur a ordonné de lui parler : alors leur voix prophétique l'a proclamé le père d'une lignée de rois ! Elles ont mis sur ma tête une couronne stérile et dans ma main un sceptre impuissant. Une main étrangère doit me l'arracher, et nul fils ne me succédera. S'il en est ainsi, c'est pour les enfants de Banquo que j'ai souillé mon âme ; pour eux que j'ai assassiné le vertueux Duncan ; pour eux seuls que j'ai empoisonné la coupe de mon repos ; et je n'aurai livré à l'ennemi du genre humain le trésor de mon âme immortelle que pour les faire rois ; les fils de Banquo, rois ! Plutôt qu'il en soit ainsi, destin, entre dans la lice contre moi et viens me combattre à outrance !

Rentre LE SERVITEUR, suivi de DEUX ASSASSINS.

MACBETH, *continuant*. Qui est là ? — Reste à la porte jusqu'à ce que je t'appelle. (*Le Serviteur sort.*)

MACBETH, *continuant*. N'est-ce pas hier que nous avons causé ensemble ?

PREMIER ASSASSIN. Oui, seigneur.

MACBETH. Eh bien ! avez-vous pensé à ce que je vous ai



MACBETH. Allez vous consulter ; dans un moment j'irai vous rejoindre.
(Acte III, scène I, page 193.)

dit ? Sachez que c'est lui qui est l'auteur de vos misères, et non moi, que vous en accusiez ; je crois vous l'avoir prouvé dans notre dernier entretien : je vous ai montré comment on vous avait abusés par de vaines promesses, quels obstacles on avait semés sur vos pas, quels instruments on avait employés contre vous, quelles mains les avaient fait jouer ; enfin, je vous en ai fait voir assez pour faire dire à une moitié d'âme, à l'intelligence la plus courte : Ceci est l'ouvrage de Banquo.

PREMIER ASSASSIN. Vous nous l'avez démontré.

MACBETH. Assurément ; j'ai fait plus : j'ai abordé un autre point qui doit être l'objet de ce second entretien. Vous trouvez-vous doués d'une somme de résignation assez forte pour passer par-dessus tout cela ? Êtes-vous évangéliques au point de prier pour ce digne homme et pour sa postérité ; lui, dont la main pesante vous a courbés vers la tombe, et a condamné les vôtres à une misère éternelle ?

PREMIER ASSASSIN. Sire, nous sommes des hommes.

MACBETH. Oui, vous êtes portés comme hommes sur le catalogue universel, de même que les lévriers, les métis, les épagneuls, les dogues, les chiens-loups, les chiens pêcheurs, les demi-loups sont tous désignés sous la qualification générale de chiens ; mais dans l'état détaillé qu'on en dresse, on distingue le chien agile, le lent, le subtil, le chien de garde, le chien de chasse, chacun est classé selon l'instinct particulier que la nature libérale lui a départi ; aussi sur la liste générale où tous figurent, à chacun d'eux est annexée une désignation particulière. Il en est de même des hommes. Si donc vous occupez une place dans le catalogue de l'humanité, et que cette place ne soit pas la dernière, dites-le, et je vous confierai un projet dont l'exécution vous débarrassera de votre ennemi et vous donnera des droits à notre affection, nous qui, tant qu'il vivra, ne mènerons que des jours languissants, et à qui sa mort donnera une santé parfaite.

DEUXIÈME ASSASSIN. Sire, vous voyez en moi un homme qu'ont tellement aigri les lâches sarcasmes et les brocards du monde, que, pour me venger de lui, il n'est rien que je ne fasse.

PREMIER ASSASSIN. Et moi, je suis tellement accablé par les revers, tellement las de lutter contre la fortune, que, pour améliorer ma position ou me débarrasser de l'existence, je suis prêt à jouer ma vie sur la première carte venue.

MACBETH. Vous savez l'un et l'autre que Banquo s'est montré votre ennemi ?

DEUXIÈME ASSASSIN. Nous le savons, sire.

MACBETH. Il est aussi le mien ; et je le hais à tel point, que chaque minute de son existence attaque la mienne dans sa source. Je pourrais à force ouverte en délivrer ma vue sans en donner d'autre raison que ma volonté ; mais, par égard pour quelques-uns de mes amis, qui sont aussi les siens, et dont je veux conserver l'affection, je suis obligé d'en agir autrement, et de paraître déplorer la chute de l'homme que moi-même j'aurai abattu. Voilà ce qui m'oblige à recourir à votre assistance, pour masquer une action que des raisons puissantes m'obligent à tenir secrète.

DEUXIÈME ASSASSIN. Sire, nous exécuterons vos ordres.

PREMIER ASSASSIN. Dût notre vie —

MACBETH. Je vois que vous êtes des gens de cœur. Dans une heure au plus, je vous désignerai l'endroit où vous devrez vous poster ; je vous indiquerai l'heure, le moment précis, car il faut que la chose soit faite ce soir, à quelque distance du palais. Surtout rappelez-vous que je dois paraître n'y être pour rien ; et pour ne point faire la besogne à demi, Fléance, son fils, qui l'accompagne, et dont la mort m'est aussi essentielle que celle de son père, doit comme lui subir le destin de cette heure fatale. Allez vous consulter ; dans un moment j'irai vous rejoindre.

LES ASSASSINS. Nous sommes tout décidés, sire.

MACBETH. J'irai tout à l'heure vous trouver ; ne sortez pas du palais. C'est une affaire conclue. — Banquo, si c'est au ciel que doit aller ton âme, elle prendra ce soir sa volée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un autre appartement du palais.

Entrent LADY MACBETH et UN SERVITEUR.

LADY MACBETH. Banquo est-il sorti du palais?

LE SERVITEUR. Oui, madame : mais il revient ce soir.

LADY MACBETH. Va dire au roi que je désire avoir avec lui un moment d'entretien.

LE SERVITEUR. J'y vais, madame. (*Il sort.*)

LADY MACBETH, *seule*. C'est avoir perdu ses peines que de posséder ce qu'on désirait sans en être plus heureux. Mieux vaut être le sort de la victime immolée par nous que de n'obtenir par sa mort qu'un bonheur douteux.

Entre MACBETH.

LADY MACBETH, *continuant*. Eh bien ! mon époux? Pourquoi, rêveur et solitaire, n'avoir pour compagnie que de sombres pensées, qui devraient être mortes avec ceux qui en sont l'objet? Quand les choses sont sans remède, on n'y doit plus songer; ce qui est fait est fait.

MACBETH. Nous avons blessé le serpent, nous ne l'avons pas tué; il va se remettre et redevenir lui-même, et notre hostilité impuissante reste comme auparavant exposée à ses morsures; mais que le mécanisme de l'univers se détraque, que les deux mondes soient anéantis plutôt que de manger notre pain dans la crainte, plutôt que de dormir dans le supplice des rêves terribles qui, toutes les nuits, nous agitent! Mieux vaudrait pour nous de rejoindre dans la paix de la tombe ceux que nous y avons envoyés, pour arriver où nous sommes, que de rester livrés sans relâche aux tortures de l'âme. Duncan est dans son tombeau : pour lui, la fièvre de la vie est passée; il dort d'un profond somme; il n'a plus rien à craindre de la trahison : le poignard, le poison, les complots intérieurs, les armes de l'étranger, ne peuvent plus rien contre lui.

LADY MACBETH. Allons, mon ami, éclaircis ce front soucieux; montre-toi ce soir serein et joyeux aux regards de tes convives.

MACBETH. Je le serai, mon amour; fais-en autant de ton côté, je t'en conjure. Que Banquo soit l'objet de tes attentions; honore-le de la voix et des yeux : point de sécurité pour nous tant qu'il nous faudra tremper nos grandeurs dans cette onde adulatrice, déguiser nos vrais sentiments et faire de nos visages les masques de nos cœurs.

LADY MACBETH. Écarte ces idées.

MACBETH. O chère épouse! mon âme est pleine de scorpions. Tu sais que Banquo et Fléance, son fils, vivent encore.

LADY MACBETH. Le bail de leur vie n'est point éternel.

MACBETH. C'est une consolation; ils sont vulnérables : livre-toi donc à la joie. Avant que la chauve-souris ait pris son vol solitaire, avant qu'à la voix de la noire Hécate, l'escarbot, déployant ses ailes écaillées, ait, par son bourdonnement monotone, donné le signal de la nuit, un acte terrible sera consommé.

LADY MACBETH. Que doit-on faire?

MACBETH. Ma bien-aimée, reste étrangère à la connaissance de ce projet, jusqu'au moment où tu applaudiras à son exécution. Viens, nuit sombre, jette ton voile sur les yeux [illegible] du jour complaisant; et de ta main sanglante et invisible [illegible] et mets en pièces le pacte redoutable qui [illegible] la pâleur! La lumière [illegible]; le corbeau prend son vol vers la voûte des bois; les [illegible] du jour [illegible], et les [illegible] de la nuit se lèvent pour chercher leur proie. Mon langage t'étonne; mais sois tranquille : il faut que le mal consolide ce que le mal a commencé. Viens donc avec moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

[illegible]

Arrivent TROIS ASSASSINS.

[illegible]

voyageur attardé double le pas pour gagner l'auberge désirée; celui que nous attendons sera bientôt ici.

TROISIÈME ASSASSIN. Écoutez! j'entends des chevaux.

BANQUO, *de loin*. Holà! de la lumière!

DEUXIÈME ASSASSIN. C'est lui; toutes les personnes invitées sont déjà au palais.

PREMIER ASSASSIN. Ses chevaux s'en retournent.

TROISIÈME ASSASSIN. A près d'un mille d'ici : mais il a coutume, comme tout le monde, de faire à pied le chemin d'ici au palais.

Arrivent BANQUO et FLÉANCE, précédés d'un Serviteur portant une torche.

DEUXIÈME ASSASSIN. Une lumière! une lumière!

TROISIÈME ASSASSIN. C'est lui.

PREMIER ASSASSIN. Tenons ferme.

BANQUO. Il tombera de la pluie cette nuit.

PREMIER ASSASSIN. Qu'elle tombe. (*Il attaque Banquo.*)

BANQUO. Trahison! fuis, mon cher Fléance, fuis, fuis; tu pourras me venger. — O misérable! (*Il meurt. Fléance et le Serviteur s'échappent.*)

TROISIÈME ASSASSIN. Qui donc a éteint la lumière?

PREMIER ASSASSIN. N'ai-je pas bien fait?

TROISIÈME ASSASSIN. Il n'y en a qu'un d'à bas; le fils s'est échappé.

DEUXIÈME ASSASSIN. Nous avons manqué la meilleure moitié de notre besogne.

PREMIER ASSASSIN. Partons, et allons rendre compte de ce qu'il y a de fait. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Une salle d'apparat dans le palais. Un banquet est préparé.

Entrent MACBETH, LADY MACBETH, ROSS, LENOX, PLUSIEURS SEIGNEURS et des Serviteurs.

MACBETH. Vous connaissez les places que votre rang vous assigne; asseyez-vous, je vous le répète. Vous êtes les bienvenus.

LES SEIGNEURS. Nous rendons grâces à votre majesté.

MACBETH. Nous nous mêlerons à la société et nous ferons l'office d'un hôte affable. Notre hôtesse gardera sa place d'honneur; mais tout à l'heure, en temps opportun, nous lui demanderons de nous donner la bienvenue.

LADY MACBETH. Soyez mon interprète auprès de tous nos amis : je le leur dis du fond du cœur, ils sont les bienvenus.

LE PREMIER ASSASSIN paraît à la porte de la salle.

MACBETH. Ils vous remercient cordialement. — Des deux côtés le nombre des convives est égal; je me placerai ici au milieu; livrez-vous sans contrainte à la joie; tout à l'heure nous allons boire une santé à la ronde. (*S'avançant vers la porte.*) Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN. Ce doit être celui de Banquo.

MACBETH. Je l'aime mieux sur toi que dans ses veines. Est-il expédié?

L'ASSASSIN. Sire, il a la gorge coupée; c'est moi qui lui ai fait son affaire.

MACBETH. Tu es la perle des coupe-gorges; mais il a son mérite aussi celui qui en a fait autant à Fléance; si c'est toi, tu n'as pas ton pareil.

L'ASSASSIN. Sire, Fléance s'est échappé.

MACBETH. Voilà la fièvre qui me reprend; autrement j'aurais été en parfait état, entier comme le marbre, solide comme le roc, libre, dilaté comme l'air; mais maintenant me voilà comprimé, mis à la gêne, emprisonné, confiné dans mes inquiétudes et mes craintes. Mais Banquo est bien mort?

L'ASSASSIN. Oui, sire; il est gisant dans un fossé, avec vingt entailles à la tête, dont la moindre suffisait pour lui donner la mort.

MACBETH. Je t'en remercie : — le vieux serpent est mort; quant au jeune reptile, il s'est sauvé; quoiqu'un jour il doive porter du poison, il n'a pas de dents encore. Retire-toi, demain nous nous reverrons. (*L'Assassin sort.*)

LADY MACBETH. Mon royal époux, vous laissez la gaieté languir. Le repas qu'un hôte ne rend pas assaisonné de bienveillance, il semble qu'on le vend, et non pas qu'on le donne. Quand il ne s'agit que de manger, on n'est jamais mieux que chez soi; chez les autres, c'est la politesse qui est l'assaisonnement du repas : sans elle, il est insipide.

MACBETH. Aimable moniteur! — Allons, que l'appétit soit suivi d'une bonne digestion, et que la santé préside à tous deux.

LÉNOX. Votre majesté veut-elle s'asseoir?

L'OMBRE DE BANQUO apparaît et va s'asseoir à la place destinée à Macbeth.

MACBETH. Nous compterions ici tout ce que le pays a de plus glorieux, si notre cher Banquo nous avait gratifiés de sa présence; j'aime mieux l'accuser d'un manque d'égards que de craindre pour lui quelque malheur.

ROSS. Sire, son absence donne un démenti à sa promesse: votre majesté veut-elle nous honorer de son auguste compagnie?

MACBETH. Toutes les places sont occupées.

LÉNOX. En voici une réservée pour vous, sire.

MACBETH. Où donc?

LÉNOX. Ici, monseigneur. — Qu'a donc votre majesté?

MACBETH. Qui de vous a fait cela?

LES SEIGNEURS. Quoi donc, sire?

MACBETH, *au Spectre, visible pour lui seul.* Tu ne peux pas dire que je l'aie fait. Tu as beau secouer, en me regardant, ta sanglante chevelure.

ROSS. Messeigneurs, levons-nous; sa majesté n'est pas bien.

LADY MACBETH. Asseyez-vous, dignes amis. — Mon époux est souvent dans cet état. C'est un mal auquel il est sujet depuis son enfance. Veuillez garder vos places: c'est un accès passager; dans un instant vous le verrez rendu à son état habituel. Si vous faites trop attention à lui, vous le fâcherez et vous augmenterez son mal. Mangez, et ne le regardez pas. — (*A Macbeth.*) Es-tu un homme?

MACBETH. Oui, et un homme intrépide, qui ose regarder un objet capable de faire reculer d'effroi le démon lui-même.

LADY MACBETH. Quel enfantillage! voilà encore une fois une de ces terreurs enfants de ton imagination, comme ce poignard fantastique qui, m'as-tu dit, guidait tes pas vers Duncan. Oh! ce trouble, ces accès, parodie d'une terreur réelle, siéraient à merveille à un récit de bonne femme, conté l'hiver, au coin du feu, et appuyé du témoignage de la grand'mère. Fi donc! pourquoi ces regards effarés? Après tout, tes yeux ne regardent qu'un siége.

MACBETH. Je t'en prie, regarde de ce côté! vois, regarde! Eh bien! qu'en dis-tu? — Que m'importe, après tout? Puisque tu peux remuer la tête, que ne parles-tu aussi? Ah! si les cimetières et les tombeaux laissent ainsi échapper ceux que nous leur confions, autant vaut leur donner l'estomac des vautours pour sépulture. (*Le Spectre disparaît.*)

LADY MACBETH. Eh quoi! la démence t'a-t-elle dépouillé de toute ta raison?

MACBETH. Aussi vrai que je suis ici, je l'ai vu.

LADY MACBETH. Fi! quelle honte!

MACBETH. Ce n'est pas la première fois qu'on a versé du sang; on en a répandu dans les temps anciens, avant que la rigueur des lois eût assuré la paix publique: et depuis aussi, des meurtres ont été commis, trop horribles pour être racontés. Il fut un temps où, dès que le crâne était vide de cervelle, l'homme mourait, et tout était fini; mais aujourd'hui, avec vingt blessures mortelles sur la tête, les morts ressuscitent, et viennent hardiment nous chasser de nos siéges. C'est là une chose plus étrange que le meurtre lui-même.

LADY MACBETH. Mon digne époux, vos nobles amis vous attendent.

MACBETH. Ah! j'oubliais. — Ne vous étonnez pas, mes dignes amis! je suis affligé d'une étrange infirmité, qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons, amitié et santé à tous; je vais m'asseoir. — Donnez-moi du vin: remplissez ma coupe jusqu'aux bords. — Je bois à la félicité de tous les convives.

L'OMBRE reparaît.

MACBETH, *continuant.* Et principalement de notre cher Banquo, dont nous regrettons l'absence. Que n'est-il ici! Nous buvons à lui et à vous tous! joie et bonheur à tous!

LES SEIGNEURS. Nous faisons respectueusement raison à votre majesté.

MACBETH, *apercevant le Spectre.* Arrière! ôte-toi de ma vue! Que la terre te cache! Tes os sont sans moelle; ton sang est froid; il n'y a point de vie dans ces yeux vitreux que tu fixes sur moi!

LADY MACBETH. Nobles pairs, ne voyez dans ceci qu'une indisposition ordinaire. Ce n'est pas autre chose; seulement il est fâcheux qu'elle vienne troubler la joie de ce festin.

MACBETH. Tout ce que peut oser un homme, je l'ose. Approche sous la figure de l'ours de Russie, du rhinocéros armé, ou du tigre de l'Hyrcanie; apparais sous toute autre forme que celle-ci, et ma fermeté ne tremblera pas à ton aspect; ou bien redeviens vivant, et dans un désert appelle-moi au combat. Si j'ai peur de toi et t'évite, ne vois plus en moi que le marmot d'une petite fille. Arrière, spectre horrible! Vaine vision, arrière! (*Le Spectre disparaît.*)

MACBETH, *continuant.* Ah! je respire; — dès qu'il n'est plus là, je redeviens homme. (*Aux convives.*) Restez, je vous prie.

LADY MACBETH. Vous avez fait fuir la gaieté, et étrangement troublé l'harmonie de cette réunion.

MACBETH. Se peut-il qu'on voie de telles choses sans y faire plus d'attention qu'à un nuage qui passe dans un ciel d'été? Je ne me comprends plus moi-même quand je songe que vous pouvez contempler de tels spectacles, et conserver à vos joues leurs couleurs naturelles, tandis que la terreur a pâli les miennes.

ROSS. De quels spectacles parlez-vous, sire?

LADY MACBETH. Je vous en prie, ne lui adressez pas la parole; son état empire. Les questions le mettent hors de lui; adieu à tous. — Sortez tous à la fois, et sans cérémonie.

LÉNOX. Bonne nuit, et meilleure santé à sa majesté!

LADY MACBETH. Bonne nuit à tous! (*Tous sortent, à l'exception de Macbeth et de lady Macbeth.*)

MACBETH. Il demande du sang, on dit que le sang veut du sang. On a vu les pierres se mouvoir, et les arbres parler. Des révélations, s'appuyant sur le rapport des effets et des causes, ont souvent, par la voix des corbeaux, des geais et des corneilles, dévoilé l'assassin le mieux protégé par le secret. — A quelle heure de la nuit sommes-nous?

LADY MACBETH. La nuit lutte contre l'aube matinale.

MACBETH. Que dis-tu du refus de Macduff de se rendre à notre invitation positive?

LADY MACBETH. As-tu envoyé vers lui?

MACBETH. Non, je l'ai su indirectement; mais j'y enverrai. Il n'y en a pas un parmi eux qui n'ait dans sa maison un serviteur à mes gages. Demain matin, de bonne heure, j'irai faire visite aux sœurs prophétiques: il faut qu'elles parlent encore. Je veux absolument connaître, n'importe par quels moyens, ce qui peut m'arriver de pire. Je suis enfoncé si avant dans le sang, qu'en supposant que je m'arrêtasse, il me faudrait autant d'efforts pour rebrousser chemin que pour gagner l'autre bord. Ma tête a des projets qu'exécutera ma main; je veux les accomplir de suite, sans me donner le temps de les examiner de trop près.

LADY MACBETH. Tu as besoin de sommeil, ce baume réparateur des forces de tous les êtres.

MACBETH. Allons reposer. Le trouble étrange par lequel je me suis moi-même trahi est l'effet d'une timidité novice encore, et que l'habitude n'a pas aguerrie. — Nous sommes encore jeunes dans le crime. (*Ils sortent.*)

SCENE V.

La bruyère. — Le tonnerre gronde.

Arrivent, d'un côté, HÉCATE, de l'autre LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Qu'avez-vous, Hécate? Vous paraissez en colère.

HÉCATE. N'ai-je pas raison de l'être, mégères insolentes? Quoi! vous avez osé lier avec Macbeth un commerce [illegible] de mort? Et moi, la dispensatrice de vos sortiléges, l'ardente promotrice de tout mal, vous ne m'avez seulement pas appelée à y prendre part et à déployer la puissance de votre art? Et ce qui est pire encore, tout ce que vous avez fait l'a été pour un mortel capricieux, emporté et ingrat, qui, comme font d'autres, [illegible], mais pour lui et dans son seul intérêt. Mais [illegible]

tenant vos toits; partez, et demain matin venez me rejoindre au gouffre de l'Achéron : il doit s'y rendre pour vous interroger sur sa destinée; préparez vos vases, vos sortiléges, vos charmes et tout votre attirail. Moi, je remonte dans les airs, je vais employer cette nuit à une œuvre terrible et fatale. De grandes choses seront accomplies avant l'heure de midi. A l'angle du croissant de la lune, pend une mystérieuse vapeur; je m'en emparerai avant qu'elle soit descendue à terre; distillée par des procédés magiques, je l'emploierai à évoquer des visions fantastiques qui, par la force de leurs illusions, entraîneront Macbeth à sa ruine. Il bravera les destins, méprisera la mort, et portera ses espérances par delà les limites de la sagesse, de la vertu et de la crainte : et vous savez toutes qu'une aveugle confiance est la plus grande ennemie des mortels. (*On entend des voix lointaines qui chantent :*

Venez, venez, venez à nous, etc.

HÉCATE, *continuant.* Écoutez! on m'appelle : mon petit Farfadet m'attend, assis sur un brouillard. (*Elle s'éloigne.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE. Allons, dépêchons-nous : elle sera bientôt de retour. (*Elles s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Forès. — Un appartement du palais.

Entrent LÉNOX et UN AUTRE SEIGNEUR.

LÉNOX. Notre dernier entretien vous a fait entrevoir ma pensée, que vous pouvez maintenant interpréter vous-même. Je dis seulement qu'il s'est passé d'étranges choses. Macbeth s'est apitoyé sur le vertueux Duncan; — il est vrai qu'alors ce dernier était mort. Le vaillant Banquo a prolongé trop tard sa promenade; et rien ne vous empêche de dire que c'est Fléance qui l'a tué; car Fléance a pris la fuite. Il est dangereux de se promener trop tard. Qui ne voit combien ç'a été une action monstrueuse de la part de Malcolm et de Donalbain que d'assassiner leur père? Forfait exécrable! Quelle douleur en a éprouvée Macbeth! N'a-t-il pas sur-le-champ, dans sa pieuse rage, égorgé les deux coupables, enchaînés sous la double influence du vin et du sommeil? N'y avait-il pas de l'héroïsme à en agir ainsi? Il y avait aussi de la prudence; car qui n'eût été indigné d'entendre ces gens-là nier le fait? Je le répète, tout s'est passé on ne peut mieux pour lui; et s'il tenait sous sa main les fils de Duncan, — ce qui, je l'espère, ne sera pas, — il leur ferait voir ce que c'est que de tuer un père, et Fléance pareillement en saurait quelque chose. Mais chut! — Pour avoir trop parlé et avoir refusé sa présence au banquet du tyran, j'apprends que Macduff est tombé en disgrâce. Seigneur, pourriez-vous m'apprendre où il s'est réfugié?

LE SEIGNEUR. Le fils de Duncan, dont ce tyran a usurpé l'héritage, vit à la cour d'Angleterre, où le pieux Édouard lui a fait un si gracieux accueil, que les rigueurs de la fortune ne lui ont rien fait perdre des honneurs dus à son rang. C'est là que Macduff s'est rendu, dans l'intention de prier le saint roi d'envoyer Northumberland et le vaillant Siward à notre aide, afin que, grâce à leur appui et à celui du ciel, nous puissions rendre à nos repas l'appétit, à nos nuits le sommeil, délivrer nos banquets et nos fêtes des poignards homicides, payer à notre roi le tribut d'un légitime hommage, et recevoir de lui des honneurs que n'assassine pas la crainte; toutes choses après lesquelles nous soupirons aujourd'hui. Cette nouvelle a tellement exaspéré le roi, qu'il se prépare à la guerre.

LÉNOX. A-t-il fait mander Macduff?

LE SEIGNEUR. Oui, et le messager n'ayant reçu pour réponse que ce mot dédaigneux : « Moi? non! » lui a tourné le dos en grommelant, comme s'il eût voulu lui dire : « Vous vous repentirez de me charger d'un aussi déplaisant message! »

LÉNOX. Ce doit être pour lui un avertissement de se tenir à cette sage distance. Puisse un ange du ciel précéder sa venue à la cour d'Angleterre, et faire d'avance connaître l'objet de sa visite, afin qu'un prompt soulagement soit donné à notre patrie, courbée sous une main abhorrée!

LE SEIGNEUR. Mes vœux l'accompagnent. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une caverne sombre; au milieu une chaudière bouillante. Le tonnerre gronde.

Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Le chat tigré a miaulé trois fois.

DEUXIÈME SORCIÈRE. Trois fois; et une fois a glapi la voix du hérisson.

TROISIÈME SORCIÈRE. J'entends la harpie qui nous crie : Il est temps, il est temps.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Dansons en rond autour de la chaudière. (*Elles se prennent par la main, et commencent une ronde en jetant dans la chaudière divers ingrédients magiques.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE, *continuant.* Jetons-y les entrailles empoisonnées. — Crapaud, qui, pendant trente-un jours, endormi sous la froide pierre, t'es gonflé d'un venin échauffé, bous le premier dans la marmite enchantée.

TOUTES TROIS.

Travaillons, travaillons; que le feu tourbillonne,
Et que la chaudière bouillonne.

DEUXIÈME SORCIÈRE. Filet d'un serpent aquatique, bous et cuis dans la chaudière. Œil de lézard d'eau, patte de grenouille, poil de chauve-souris, langue de chien, langue fourchue de vipère, dard d'un serpent sans yeux, cuisse de lézard, aile de hibou, pour composer un charme puissant et fatal, bouillez, infernale soupe, bouillez à gros bouillons.

TOUTES TROIS.

Travaillons, travaillons; que le feu tourbillonne,
Et que la chaudière bouillonne.

TROISIÈME SORCIÈRE. Écaille de dragon, dent de loup, momie de sorcière, gueule de requin vorace, racine de ciguë arrachée pendant la nuit, foie de Juif qui a blasphémé, fiel de bouc, morceaux d'ifs coupés dans une éclipse de lune, nez de Turc, lèvres de Tartare, doigt de l'enfant d'une prostituée, mis bas dans un fossé et étranglé en naissant; composons de tout cela une bouillie épaisse et gluante; ajoutons les intestins d'un tigre aux ingrédients de notre chaudière.

TOUTES TROIS.

Travaillons, travaillons; que le feu tourbillonne,
Et que la chaudière bouillonne.

DEUXIÈME SORCIÈRE. Refroidissons le tout avec du sang de singe, et le charme sera solide et bon.

Entrent HÉCATE et TROIS AUTRES SORCIÈRES.

HÉCATE. Voilà qui est bien; votre travail mérite mes louanges; chacune de vous aura part au profit. Maintenant, pour enchanter tout ce que vous avez mis dans la chaudière, entonnez la ronde des génies et des fées.

LES SORCIÈRES *chantent.*

Esprits blancs, noirs, rouges ou gris,
Dans quelque ordre que l'on vous range,
Mêlez-vous, mêlez-vous, esprits,
Qui pouvez subir ce mélange.

DEUXIÈME SORCIÈRE. Au picotement de mon pouce, je sens qu'un maudit s'approche. — Qui que ce soit qui frappe, portes, ouvrez-vous.

Entre MACBETH.

MACBETH. Noires, mystérieuses et nocturnes sorcières, que faites-vous là?

TOUTES. Une œuvre sans nom.

MACBETH. Au nom de la science que vous possédez, n'importe où vous la prenez, je vous adjure de me répondre : dussent les vents déchaînés par vous, faire en mugissant la guerre aux églises; dût la mer écumante engloutir tous les vaisseaux qui la sillonnent; dût l'ouragan coucher les blés et jeter bas les arbres; dussent les châteaux s'écrouler sur la tête de ceux qui les gardent, les palais et les pyramides être renversés de fond en comble; dût le trésor des germes de la nature s'abîmer et se confondre jusqu'à ce que la destruction elle-même tombe de lassitude, répondez à mes questions.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE. Interroge.

TROISIÈME SORCIÈRE. Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Veux-tu entendre cette réponse de notre bouche ou de celle de nos maîtres ?

MACBETH. Appelez-les ! que je les voie.

PREMIÈRE SORCIÈRE. Versons le sang d'une truie qui a dévoré ses neuf marcassins ; prenons de la graisse qui a suinté du gibet d'un meurtrier, et jetons-la dans le feu.

TOUTES ENSEMBLE *chantent.*

Humble ou puissant fantôme,
Dans le sombre royaume
Quel que soit ton pouvoir,
Viens, et fais ton devoir.

(*Le tonnerre gronde ; on voit s'élever une tête armée d'un casque*)

MACBETH. Puissance inconnue, dis-moi —

PREMIÈRE SORCIÈRE. Il connaît ta pensée ; écoute-le parler, mais ne dis rien.

L'APPARITION. Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! crains Macduff, crains le thane de Fife. — Laisse-moi partir. — Assez. (*L'Apparition rentre en terre.*)

MACBETH. Qui que tu sois, je te remercie de ton avis utile ; tu as touché du doigt la corde de ma crainte. Mais un mot encore : —

PREMIÈRE SORCIÈRE. Il ne t'obéira pas. En voici un autre plus puissant que le premier. (*Le tonnerre gronde ; on voit s'élever le Fantôme d'un enfant ensanglanté.*)

L'APPARITION. Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! —

MACBETH. Quand j'aurais trois oreilles, je t'écouterais de toutes les trois.

L'APPARITION. Sois impitoyable, hardi et résolu ; ris-toi du pouvoir de l'homme ; nul être né de la femme ne pourra nuire à Macbeth. (*L'Apparition rentre en terre.*)

MACBETH. Tu peux vivre, Macduff. Qu'ai-je besoin de te craindre ? Toutefois je veux obtenir double sécurité et enchaîner le destin par une garantie. Tu mourras ; alors je pourrai dire à la Peur au front pâle qu'elle en a menti, et je dormirai en dépit du tonnerre. (*Le tonnerre gronde ; on voit s'élever le Fantôme d'un enfant couronné, tenant un rameau à la main.*)

MACBETH, *continuant.* Quel est celui-ci, qui a l'air d'un fils de roi et dont le front est ceint du diadème ?

TOUTES ENSEMBLE. Écoute, mais ne lui parle pas.

L'APPARITION. Aie le courage et la fierté du lion ; ne t'inquiète pas de savoir qui murmure, qui remue ou conspire ; Macbeth ne sera vaincu que le jour où la vaste forêt de Birnam, s'avançant vers la haute montagne de Dunsinane, marchera contre lui. (*L'Apparition rentre en terre.*)

MACBETH. Cela n'arrivera jamais. Qui peut commander à la forêt de marcher, ordonner à l'arbre de détacher sa racine de la terre ? O joyeuse prédiction ! ô bonheur ! Rébellion, attend pour lever la tête que la forêt de Birnam se mette en marche, et que Macbeth, au faîte de la grandeur, ait achevé le bail de la nature et payé son tribut à la vieillesse et à la commune loi. — Toutefois il est une chose encore que mon cœur est impatient de savoir : dis-moi, si jusque-là va ta science, la race de Banquo régnera-t-elle un jour sur cet empire ?

TOUTES ENSEMBLE. Ne cherche pas à en savoir davantage.

MACBETH. Je le veux : si vous me refusez cela, qu'une éternelle malédiction tombe sur vous ! faites-moi connaître, — Pourquoi cette chaudière disparaît-elle sous terre, et que signifie cette musique ? (*On entend une symphonie de hautbois.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE. Paraissez !

DEUXIÈME SORCIÈRE. Paraissez !

TROISIÈME SORCIÈRE. Paraissez !

TOUTES ENSEMBLE. Montrez-vous à ses yeux, et affligez son cœur ; venez comme des ombres, et disparaissez de même. (*Huit rois paraissent à la file ; le dernier tient un miroir ; Banquo les suit.*)

MACBETH. Tu ressembles trop à l'ombre de Banquo ; va-t'en ! la vue de ta couronne me brûle les yeux. — Et toi, dont le front aussi est ceint d'un cercle d'or, tu as les traits du premier ; — en voilà un troisième qui ressemble aux deux autres. Sorcières impures, pourquoi me montrez-vous ces objets ? — Un quatrième ! — Sortez de vos orbites, ô mes yeux ! Eh quoi ! vont-ils défiler comme cela jusqu'à la fin du monde ? — Encore un ? — Un septième ? — Je n'en veux pas voir davantage ; — et cependant un huitième paraît, tenant un miroir qui m'en montre une foule d'autres ; parmi eux, j'en vois qui portent deux globes et un triple sceptre [1]. Horrible spectacle ! — Maintenant, je le vois, tout cela est vrai ; car voilà Banquo tout sanglant qui sourit en me montrant du doigt sa postérité. — (*Aux Sorcières.*) Eh quoi ! en sera-t-il donc ainsi ?

PREMIÈRE SORCIÈRE. Oui, il en sera ainsi. — Mais pourquoi Macbeth reste-t-il donc plongé dans la stupéfaction ? Venez, mes sœurs, égayons ses esprits et donnons-lui le spectacle de nos plus beaux divertissements ; je vais charmer l'air, afin qu'il fasse entendre des sons mélodieux pendant que vous exécuterez votre antique ronde. Il faut que ce grand roi puisse dire, dans sa bonté, que nos respects ont dignement fêté sa présence. (*Une symphonie se fait entendre. Les Sorcières dansent, puis disparaissent.*)

MACBETH. Où sont-elles ? disparues ? — Que cette heure fatale reste à jamais maudite dans le calendrier ! (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un !

Entre LÉNOX.

LÉNOX. Que désire votre majesté ?

MACBETH. As-tu vu les sœurs prophétiques ?

LÉNOX. Non, sire.

MACBETH. N'ont-elles point passé à côté de toi ?

LÉNOX. Non, en vérité, sire.

MACBETH. Empoisonné soit l'air que traverse leur vol, et damnés soient tous ceux qui croient en elles ! — J'ai entendu le galop d'un cheval : qui est donc arrivé ?

LÉNOX. Ce sont deux ou trois cavaliers qui vous apportent la nouvelle que Macduff s'est enfui en Angleterre.

MACBETH. Enfui en Angleterre ?

LÉNOX. Oui, sire.

MACBETH. O temps ! tu préviens mes exploits terribles. Pour que la volonté fugitive se réalise, il faut que l'action marche de front avec elle. A dater de ce moment, l'exécution suivra la pensée ; et dès à présent, couronnant ma pensée par des actes, je veux, simultanément, concevoir et agir. Je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses enfants et tous ceux qui ont le malheur d'appartenir à sa race. Ce ne sont pas là de vaines rodomontades ; j'exécuterai la chose avant que ma résolution ait eu le temps de se refroidir ; mais plus de visions ! — Où sont ces hommes ? conduis-moi vers eux. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Fife. — Un appartement dans le château de Macduff.

Entrent LADY MACDUFF, LE JEUNE MACDUFF, son fils, et ROSS.

LADY MACDUFF. Qu'avait-il fait qui l'obligeât à fuir de son pays ?

ROSS. Ayez quelque patience, madame.

LADY MACDUFF. Il n'en a point eu, lui : sa fuite est de la démence. A défaut de nos actes, nos frayeurs font de nous des traîtres.

ROSS. Vous ignorez s'il y a eu de sa part raison ou frayeur.

LADY MACDUFF. Raison ! Laisser sa femme, laisser ses enfants, sa maison, ses titres, dans un lieu d'où lui-même il s'enfuit ? Il ne nous aime pas ; il est étranger aux affections de la nature ; le chétif roitelet, le plus petit des oiseaux, défend son nid et sa couvée contre le hibou. Il n'y a que de la peur dans une fuite aussi peu raisonnable ; la prudence et l'amour n'y sont pour rien.

ROSS. Ma chère cousine, gardez vos sermons pour vous-même ; quant à votre époux, il est noble, sage, judicieux, et sait mieux que personne ce qu'il est convenable de faire. C'est à peine si j'ose en dire davantage ; mais ce sont des temps bien cruels que ceux où nous sommes coupables sans nous en douter ; où, sans savoir ce que nous avons à craindre, nos craintes nous font ajouter foi à tous les bruits ;

[1] Ceci est une allusion à Jacques Ier, qui descendait, dit-on, de Banquo, et qui, le premier, réunit sous le même sceptre les deux îles britanniques et les trois royaumes. La tête armée d'un casque figure la tête de Macbeth, coupée et présentée à Malcolm par Macduff ; l'enfant ensanglanté est Macduff venu au monde avant terme ; l'enfant avec une couronne sur la tête et un rameau à la main, c'est le royal Malcolm, qui dans sa marche sur Dunsinane ordonne à chacun de ses soldats de couper une branche et de la porter devant lui.

où nous flottons ballottés dans tous les sens sur une mer orageuse et courroucée. Je prends congé de vous; je ne tarderai pas à revenir. Les choses sont au pis; il faut qu'elles finissent ou qu'elles reviennent à leur premier état. — *Au jeune Macduff.* Mon aimable petit cousin, que le ciel vous bénisse!

LADY MACDUFF. Il a un père, et il n'en a pas.

ROSS. Je serais insensé de rester plus longtemps: ce serait consommer votre perte et la mienne; je vous quitte sans plus tarder. (*Il sort.*)

LADY MACDUFF. Mon enfant, ton père est mort: que vas-tu devenir? comment vas-tu faire pour vivre?

LE JEUNE MACDUFF. Comme les oiseaux, ma mère.

LADY MACDUFF. Quoi! tu vivras de vers et de mouches?

LE JEUNE MACDUFF. De ce que je trouverai, comme eux.

LADY MACDUFF. Pauvre oiseau! Tu ne crains donc ni les filets, ni la glu, ni les trappes, ni le trébuchet?

LE JEUNE MACDUFF. Pourquoi les craindrais-je, ma mère? ce n'est pas pour les petits oiseaux que sont tendus ces piéges. Quoi que vous en disiez, mon père n'est pas mort.

LADY MACDUFF. Oui, il est mort! Que deviendras-tu sans père?

LE JEUNE MACDUFF. Que deviendrez-vous sans mari?

LADY MACDUFF. Je puis en acheter vingt au marché.

LE JEUNE MACDUFF. Vous ne les achèterez donc que pour les revendre.

LADY MACDUFF. Tu mets dans ce que tu dis tout ce que tu as d'esprit, et, en vérité, tu en as assez pour ton âge.

LE JEUNE MACDUFF. Est-ce que mon père était un traître, ma mère?

LADY MACDUFF. Oui, c'en était un.

LE JEUNE MACDUFF. Qu'est-ce qu'un traître?

LADY MACDUFF. C'est un homme qui fait des serments et les viole.

LE JEUNE MACDUFF. Et tous ceux qui font cela sont-ils des traîtres?

LADY MACDUFF. Quiconque en agit ainsi est un traître, et mérite d'être pendu.

LE JEUNE MACDUFF. Faut-il donc pendre tous ceux qui jurent et qui mentent?

LADY MACDUFF. Tous.

LE JEUNE MACDUFF. Et qui doit les pendre?

LADY MACDUFF. Les honnêtes gens.

LE JEUNE MACDUFF. En ce cas, les menteurs et les parjures sont des imbéciles: car il y a dans le monde assez de parjures et de menteurs pour battre les honnêtes gens et les pendre.

LADY MACDUFF. Que Dieu te soit en aide, petit espiègle! mais comment feras-tu maintenant que tu n'as plus de père?

LE JEUNE MACDUFF. S'il était mort, vous le pleureriez; et si vous ne le pleuriez pas, ce serait signe que j'en aurais bientôt un autre.

LADY MACDUFF. Petit babillard! comme tu jases!

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Que Dieu vous bénisse, noble dame! je vous suis inconnu, quoique je sache parfaitement qui vous êtes et le rang que vous tenez. Je crains qu'un danger immédiat ne vous menace: si vous voulez suivre l'avis d'un homme [illegible] que moi, ne restez point ici; partez [illegible]. Il me semble bien dur de vous effrayer [illegible] que de vous lais[illegible] qui est prêt à fondre sur [illegible] je n'ose pas rester plus longtemps. (*Le Messager sort.*)

LADY MACDUFF. [illegible] je n'ai point fait de mal. [illegible] monde terrestre, où mal [illegible] le bien est [illegible] [illegible] cette [illegible] de femme, que je n'ai point fait de mal!

Entrent DES ASSASSINS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] C'est un traître.

[illegible]

L'ASSASSIN. Comment, avorton! graine de traître! (*Il le poignarde.*)

LE JEUNE MACDUFF. Il m'a tué, ma mère: de grâce, sauvez-vous. (*Il meurt; lady Macduff s'enfuit en criant: Au meurtre! et poursuivie par les assassins.*)

SCÈNE III.

L'Angleterre. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent MALCOLM et MACDUFF.

MALCOLM. Allons chercher quelque retraite sombre et ignorée, et donnons-y un libre cours à nos pleurs.

MACDUFF. Saisissons plutôt d'une main ferme le glaive meurtrier, et, en gens de cœur, défendons résolûment nos droits. Chaque aurore nouvelle entend de nouvelles veuves gémir, de nouveaux orphelins sangloter, de nouvelles douleurs monter vers le ciel, qui semble répondre aux lamentations de l'Écosse et leur servir d'écho.

MALCOLM. De tout ceci, je déplore ce que j'en crois, j'en crois ce que j'en sais; et ce que j'en pourrai réparer, je le ferai quand l'occasion sera propice. Il se peut que ce que tu m'as dit soit vrai. Ce tyran, dont le nom blesse la langue qui le prononce, était naguère réputé honnête homme: tu l'aimais; ses coups ne t'ont point encore atteint. Je suis jeune, mais je puis te servir à te procurer ses bonnes grâces; et ce serait prudemment agir que de sacrifier un faible, chétif et innocent agneau pour apaiser un Dieu irrité.

MACDUFF. Je ne suis point un traître.

MALCOLM. Mais Macbeth en est un. Le plus honnête homme peut faillir quand un roi lui commande. Mais je te demande pardon: quoi que je puisse penser de toi, cela ne change rien à ce que tu es. Les anges sont brillants encore, quoique les plus brillants soient déchus. Lors même que tout ce qu'il y a d'impur emprunterait ses traits, la vertu n'en serait pas moins la vertu.

MACDUFF. J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM. Peut-être à l'endroit même où j'ai trouvé mes doutes. Pourquoi avoir ainsi quitté brusquement et sans prendre congé ta femme et tes enfants, ces objets précieux, ces puissants liens d'amour? — Je te prie de ne point voir un outrage dans des soupçons que me commande le soin de ma sécurité. Tu peux être irréprochable, quelle que soit mon opinion sur ton compte.

MACDUFF. Saigne, saigne, malheureuse patrie! Puissante tyrannie, regarde-toi comme irrévocablement affermie; car les gens de bien n'osent pas te faire obstacle; porte, la tête haute, ta couronne usurpée; tes droits sont solidement établis. — Adieu, seigneur; je ne voudrais pas être le misérable que vous me supposez, pour tout l'espace soumis à la juridiction du tyran, quand on y ajouterait l'Orient et ses trésors.

MALCOLM. Ne sois point offensé: si je te parle ainsi, ce n'est pas que je me défie absolument de toi. Notre patrie, je le crois, s'affaisse sous le joug; elle pleure, elle saigne; et chaque jour ajoute à ses plaies une blessure nouvelle. Je pense, néanmoins, qu'il est des bras prêts à s'armer pour soutenir mes droits; et le roi d'Angleterre offre généreusement de mettre à ma disposition des milliers de braves: mais avec tout cela, quand je marcherai sur la tête du tyran, ou que je la porterai sur la pointe de mon épée, ma malheureuse patrie verra régner plus de vices encore qu'auparavant; elle souffrira plus cruellement et de plus de manières que jamais sous le règne de l'homme qui lui succédera.

MACDUFF. De quel homme parlez-vous?

MALCOLM. De moi-même; je me connais tous les vices enracinés dans l'âme, le jour où ils apparaîtront, le noir Macbeth semblera aussi blanc que la neige, et la malheureuse Écosse verra en lui un agneau, en comparant ses actes à mes innombrables méfaits.

MACDUFF. L'enfer dans ses légions ne compte pas de démon plus abominable que Macbeth.

MALCOLM. J'accorde qu'il est sanguinaire, plein de luxure, avare, faux, perfide, violent, méchant, infecté de tous les vices qu'il est possible de nommer; mais ma soif de voluptés n'a pas de limites; vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges, ne pourraient combler le gouffre de ma luxure, et ma passion renverserait tous les obstacles

modérateurs qu'on tenterait de lui opposer : mieux vaut Macbeth qu'un pareil homme sur le trône.

MACDUFF. L'intempérance effrénée des sens est une tyrannie : ce vice a précipité la fin de plus d'un règne heureux, et a causé la chute de plus d'un monarque. Cependant que cela ne vous empêche pas de prendre possession de ce qui vous appartient. Vous pourrez promener vos désirs dans un champ sans limites, et passer encore pour tempérant, quand il vous plaira de le paraître. Nous ne manquons pas de dames de bonne volonté ; et quelque insatiable que soit le vautour de vos sens, il ne pourra en dévorer autant qu'il en est de disposées à s'offrir d'elles-mêmes aux appétits des grands.

MALCOLM. Ce n'est pas tout encore : à mon organisation vicieuse se joint l'inextinguible soif d'une telle avarice, que, si j'étais roi, je ferais trancher la tête aux nobles pour m'emparer de leurs terres : à l'un je ravirais ses trésors, à l'autre sa maison ; et l'accroissement de mes richesses ne ferait qu'irriter la faim de ma convoitise. Je chercherais aux gens honnêtes et loyaux d'injustes querelles, et les ferais périr pour avoir leurs biens.

MACDUFF. Cette avarice jette des racines plus profondes et plus dangereuses que l'ardente luxure ; elle est le glaive qui a égorgé bien des rois. Toutefois rassurez-vous ; l'Écosse vous offrira, dans les domaines qui vous appartiennent, assez de richesses pour combler tous vos désirs. Tous ces défauts peuvent être tolérés en faveur des qualités qui les rachètent.

MALCOLM. Mais je n'en ai aucune en partage. Les vertus dont la possession sied aux rois, telles que la justice, la foi, la tempérance, l'esprit de suite, la générosité, la persévérance, la clémence, la modestie, la piété, la patience, le courage, la fermeté, je n'y ai aucun goût ; mais je réunis tous les mauvais penchants dans toutes leurs nuances et sous toutes leurs formes. Si j'en avais le pouvoir, je jetterais aux enfers le lait de la douce concorde, je bouleverserais la paix du monde et briserais toute harmonie sur la terre.

MACDUFF. O Écosse ! Écosse !

MALCOLM. Si un tel homme est digne de gouverner, parle : je suis tel que je viens de le dire.

MACDUFF. Digne de gouverner ! non, pas même de vivre. — O malheureuse nation qu'opprime un usurpateur sanguinaire ! quand verras-tu renaître les jours de ta prospérité ? Voilà que le légitime héritier de ton trône, de son propre aveu, n'est qu'un monstre et blasphème sa race ! — (*A Malcolm.*) Ton noble père était un saint roi ; la reine qui t'a porté dans ses flancs, plus souvent à genoux que sur ses pieds, mourait chaque jour de sa vie. Adieu ! Les vices affreux dont tu t'accuses me bannissent à jamais de l'Écosse. O mon cœur ! ici finit ta dernière espérance !

MALCOLM. Macduff, cette noble douleur, fille de l'intégrité, a effacé de mon âme les noirs soupçons, et je ne mets plus en doute ta loyauté et ton honneur. L'infernal Macbeth a plus d'une fois cherché par des moyens semblables à m'attirer dans son pouvoir, et la prudence me fait un devoir de me défendre d'une crédulité trop prompte. Mais entre toi et moi que Dieu seul s'interpose ! A dater de ce moment, je me place sous ta direction, et je rétracte tout ce que j'ai dit contre moi-même en m'imputant des vices étrangers à ma nature. Je suis encore inconnu à la femme ; je ne me suis jamais parjuré ; à peine si j'ai convoité ce qui m'appartenait ; jamais je n'ai forfait à ma parole ; je ne trahirais pas un démon au profit d'un autre, et la vérité m'est aussi chère que la vie. Mon premier mensonge est celui que tu viens de m'entendre articuler contre moi-même. Ce que je suis en effet, toi et ma malheureuse patrie, vous pouvez en disposer ; et déjà, même avant ton arrivée ici, le vieux Siward, à la tête de dix mille braves, s'est mis en marche pour l'Écosse. Allons nous joindre à lui, et qu'avec l'aide de la bonté divine, le succès réponde à la justice de notre cause ! Pourquoi gardes-tu le silence ?

MACDUFF. J'ai peine à concilier deux langages si différents, l'un me comblant de joie, et l'autre de tristesse.

MALCOLM. Bien, nous en reparlerons.

Entre UN MÉDECIN.

MALCOLM, *continuant*. Le roi va-t-il bientôt paraître ?

LE MÉDECIN. Oui, seigneur ; il y a là une foule de malheureux qui attendent de lui une guérison : leur maladie a résisté à tous les efforts de l'art ; mais telle est la vertu sainte que le ciel a donnée à la main du roi, qu'il suffit que cette main les touche pour qu'à l'instant même ils soient guéris.

MALCOLM. Je vous remercie, docteur. (*Le Médecin sort.*)

MACDUFF. De quelle maladie veut-il parler ?

MALCOLM. On la nomme le mal du roi [1] ; c'est une cure tout à fait miraculeuse de ce bon prince, et que, depuis que je suis en Angleterre, je l'ai souvent vu faire. Comment il se fait exaucer du ciel, lui seul peut le savoir ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que des gens affligés de maux étranges, tout gonflés et couverts d'ulcères, faisant peine à voir, et le désespoir de la chirurgie, sont guéris par lui ; il lui suffit pour cela de suspendre à leur cou une pièce d'or, qu'il accompagne de pieuses prières : on prétend qu'il transmettra aux rois ses successeurs le privilége de guérir. A cette singulière vertu il ajoute le céleste don de prophétie ; et toutes les bénédictions qui entourent son trône annoncent assez qu'en lui la grâce abonde.

Entre ROSS.

MACDUFF, *continuant*. Voyez, qui vient à nous ?

MALCOLM. Un compatriote, mais je ne puis dire qui c'est.

MACDUFF, *après que Ross s'est approché*. Mon bon et cher cousin, soyez le bienvenu.

MALCOLM. Je le reconnais maintenant. Grand Dieu, éloigne bientôt les causes qui nous séparent et nous rendent étrangers les uns aux autres !

ROSS. Ainsi soit-il, seigneur.

MACDUFF. L'Écosse occupe-t-elle toujours la même place ?

ROSS. Hélas ! notre malheureuse patrie ! elle ose à peine jeter les yeux sur elle-même. Il faut l'appeler non plus notre mère, mais notre tombeau, cette terre où, hormis ceux qui n'ont pas encore la conscience d'eux-mêmes, pas un être ne sourit ; où les soupirs, les gémissements, les cris de désespoir dont l'air est déchiré, n'attirent l'attention de personne ; où les douleurs les plus violentes sont regardées comme des chagrins futiles ; où la cloche funéraire sonne sans qu'on demande pour qui ; où la vie des gens de bien expire avant la fleur dont leur chapeau est paré ; où l'on meurt avant d'avoir été malade.

MACDUFF. O comparaison trop subtile, et cependant trop vraie !

MALCOLM. Quelle est la douleur la plus récente ?

ROSS. Celle qui a une heure de date fait siffler celui qui la raconte ; chaque minute en enfante une nouvelle.

MACDUFF. Comment se porte ma femme ?

ROSS. Mais, bien.

MACDUFF. Et tous mes enfants ?

ROSS. Bien, également.

MACDUFF. Le tyran ne les a point encore inquiétés ?

ROSS. Non ; ils étaient en paix quand je les ai quittés.

MACDUFF. Soyez moins avare de paroles. Comment vont les choses ?

ROSS. En me rendant ici pour apporter des nouvelles dont le poids me pesait, le bruit courait que bon nombre de gens de cœur s'étaient mis en campagne ; j'ai d'autant plus volontiers ajouté foi à cette nouvelle, que j'ai vu les forces du tyran sur pied. L'heure de la délivrance est venue ; vos regards en Écosse créeraient des soldats et feraient combattre jusqu'à nos femmes pour mettre un terme à nos misères.

MALCOLM. Qu'ils se réjouissent ; nous allons nous rendre auprès d'eux ; la généreuse Angleterre nous a prêté le brave Siward, à la tête de dix mille hommes ; il n'y a pas de plus ancien ni de meilleur soldat dans toute la chrétienté.

ROSS. Je voudrais, en retour de cette bonne nouvelle, en avoir une pareille à vous annoncer ! mais les paroles que j'ai à prononcer devraient être hurlées dans l'air solitaire, là où personne ne pourrait les entendre.

MACDUFF. Ces nouvelles, qui intéressent-elles ? la cause publique ? ou n'est-ce que le tribut d'une douleur privée, destiné à un seul cœur ?

ROSS. Il n'y a point d'âme honnête qui n'en prenne sa part, mais la portion principale en est à vous seul.

MACDUFF. Si elle m'appartient, ne me la retenez pas ; donnez-la-moi sur-le-champ.

ROSS. Vous m'en voudrez à jamais d'avoir affligé votre

[1] Les écrouelles.



LE JEUNE MACDUFF. Il m'a tué, ma mère : de grâce, sauvez-vous.
(Acte IV, scène II, page 198.)

oreille des sons les plus affreux qu'elle ait jamais entendus.

MACDUFF. Ah ! je devine.

ROSS. Votre château a été surpris, votre femme et vos enfants inhumainement égorgés. Vous en donner le détail, serait ajouter à tant de meurtres votre propre mort.

MALCOLM. Ciel miséricordieux ! — Ami, n'enfonce point ainsi ton chapeau sur tes yeux ; exhale ta douleur en paroles. La douleur qui ne parle point est l'indice d'un cœur prêt à se briser.

MACDUFF. Mes enfants aussi ?

ROSS. Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF. Et je n'y étais pas ? ma femme égorgée aussi ?

ROSS. Je l'ai dit.

MALCOLM. Prends courage. Pour guérir cette mortelle douleur, appelons la vengeance à notre aide.

MACDUFF. Ah ! il n'a pas d'enfants ! Tous mes pauvres innocents ! — As-tu dit tous ? — O milan infernal ! — Tous ? Eh quoi ! tous mes pauvres enfants et leur mère moissonnés à la fois ?

MALCOLM. Soutiens ce malheur en homme.

MACDUFF. Oui, certes ; mais je ne puis m'empêcher de le sentir en homme. Comment oublier qu'il exista des êtres qui m'étaient si chers ? Coupable Macduff, ils ont tous été frappés à cause de toi ! Misérable que je suis, ce n'est pas pour leurs fautes, mais pour les miennes, qu'un barbare féroce a fondu sur eux. Maintenant, que le ciel leur fasse paix !

MALCOLM. Que ceci soit la pierre où ton épée s'aiguise ! Convertis ta douleur en courroux ; au lieu d'abattre ton cœur, qu'elle l'irrite jusqu'à la rage !

MACDUFF. Oh ! je pourrais pleurer comme une femme, et me répandre en impuissantes menaces ! — mais, Dieu miséricordieux, coupe court à tout délai ; place-moi face à face de ce démon de l'Écosse ; amène-le à la longueur de mon épée, et s'il m'échappe, que le ciel aussi lui pardonne !

MALCOLM. Voilà parler en homme. Allons trouver le roi. Notre armée est prête ; il ne nous reste plus qu'à prendre congé. Macbeth est mûr pour sa ruine, et les puissances du ciel préparent contre lui leurs armes. Console-toi autant que cela t'est possible. Elle est longue la nuit qui n'est pas suivie du jour ! (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Dunsinane. — Un appartement du château.

Entrent UN MÉDECIN et UNE FEMME DE CHAMBRE.

LE MÉDECIN. Voilà deux nuits que je veille avec vous ; mais je ne vois pas que la vérité de votre rapport se confirme. Quelle est la dernière fois où elle s'est promenée dans son sommeil ?

LA FEMME DE CHAMBRE. Depuis que sa majesté est entrée en campagne, je l'ai vue chaque nuit sortir de son lit, jeter sur elle sa robe, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, puis le cacheter et se remettre au lit ; et tout cela dans le sommeil le plus profond.

LE MÉDECIN. Voilà qui annonce une grande perturbation dans les fonctions vitales ! Goûter le bienfait du sommeil, et agir comme une personne éveillée ! Pendant ce somnambulisme, outre la marche et les actes que vous signalez, que lui avez-vous entendu dire ?

LA FEMME DE CHAMBRE. Des choses, seigneur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN. Vous pouvez me le dire à moi ; vous le devez même.

LA FEMME DE CHAMBRE. Je ne les dirai ni à vous ni à personne, n'ayant aucun témoin qui puisse confirmer mon récit.



LADY MACBETH. Va-t'en, tache maudite! va-t'en, te dis-je!

(Acte V, scène 1, page 201.)

Entre LADY MACBETH, tenant à la main un flambeau qu'elle pose sur une table.

LA FEMME DE CHAMBRE, *continuant*. Tenez, la voilà qui vient! c'est bien là sa manière; et, sur ma vie, elle est profondément endormie.

LE MÉDECIN. Comment s'est-elle procuré ce flambeau?

LA FEMME DE CHAMBRE. Elle l'avait près d'elle; elle a toujours de la lumière, c'est son ordre exprès.

LE MÉDECIN. Vous voyez, ses yeux sont ouverts.

LA FEMME DE CHAMBRE. Oui; mais le sens de la vue n'y est pas.

LE MÉDECIN. Que fait-elle maintenant? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA FEMME DE CHAMBRE. C'est une habitude qu'elle a d'imiter l'action d'une personne qui se lave les mains: je le lui ai vu faire pendant un quart d'heure de suite.

LADY MACBETH. Quoi! toujours cette tache?

LE MÉDECIN. Écoutez, elle parle; je vais écrire ce qu'elle dira, pour mieux fixer mes souvenirs.

LADY MACBETH. Va-t'en, tache maudite! va-t'en, te dis-je! — une, deux; il est temps: — il fait noir en enfer! — Fi donc, mon époux! fi donc! Un guerrier avoir peur? Que nous importe qu'on le sache quand nous serons tout-puissants et que personne ne pourra nous demander des comptes? — Mais qui eût pu croire qu'il y avait tant de sang dans ce vieillard?

LE MÉDECIN. Entendez-vous cela?

LADY MACBETH. Le thane de Fife avait une femme; où est-elle maintenant? — Ne pourrai-je donc jamais nettoyer ces mains? — En voilà assez, seigneur, en voilà assez; vous gâtez tout avec vos terreurs.

LE MÉDECIN. Allons, allons; elle en sait plus qu'elle n'en devrait savoir.

LA FEMME DE CHAMBRE. Elle a dit ce qu'elle n'aurait pas dû dire, j'en suis sûre; quant à ce qu'elle sait, c'est le secret du ciel.

LADY MACBETH. Toujours l'odeur du sang; toute petite qu'est cette main, tous les parfums de l'Arabie ne pourront pas la désinfecter! Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN. Quel soupir! un poids cruel pèse sur ce cœur.

LA FEMME DE CHAMBRE. Je ne voudrais pas, pour toutes les grandeurs de sa royale personne, avoir dans mon sein un cœur comme celui-là.

LE MÉDECIN. Bien, bien, bien. —

LA FEMME DE CHAMBRE. Priez Dieu que tout soit bien, seigneur.

LE MÉDECIN. Cette maladie est au-dessus des ressources de mon art; cependant j'ai connu des somnambules qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH. Lave tes mains, mets ta robe de chambre; ne sois point si pâle; je te le répète, Banquo est enterré; il ne peut sortir de sa tombe.

LE MÉDECIN. Eh quoi!

LADY MACBETH. Au lit, au lit; on frappe à la porte. Viens, viens, viens, viens; donne-moi ta main; ce qui est fait ne peut être défait; au lit, au lit, au lit! (*Lady Macbeth reprend son flambeau et sort.*)

LE MÉDECIN. Retourne-t-elle maintenant à son lit?

LA FEMME DE CHAMBRE. Oui, tout droit.

LE MÉDECIN. D'horribles révélations se font jour: des actes dénaturés engendrent des désordres contre nature. Les consciences malades confient leurs secrets à leurs sourds oreillers; elle a plus besoin du prêtre que du médecin: — Dieu, Dieu nous pardonne à tous! Veillez sur elle, mettez hors de sa portée tous les objets dont elle pourrait faire usage contre elle-même, et ne la perdez pas de vue. — Sur ce, bonne nuit. Elle a confondu mon esprit, épouvanté mes yeux; je pense, mais je n'ose parler.

LA FEMME DE CHAMBRE. Bonne nuit, docteur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Les environs de Dunsinane.

Arrivent, à la tête de leurs troupes, tambours battants, enseignes déployées, MENTEITH, CATHNESS, ANGUS et LENOX.

MENTEITH. L'armée anglaise approche sous la conduite de

Malcolm, de son oncle Siward, et du brave Macduff. La soif de la vengeance les brûle : car leur cause est si digne de sympathie qu'elle exciterait l'homme le plus froid à verser son sang et courir aux armes.

ANGUS. Nous les rejoindrons près de la forêt de Birnam : c'est par cette route qu'ils arrivent.

CATHNESS. Qui sait si Donalbain est avec son frère?

LENOX. Non, je puis vous l'assurer; j'ai la liste de tous leurs personnages notables; le fils de Siward y figure, ainsi qu'un grand nombre de jeunes gens imberbes, qui font aujourd'hui le premier essai de leur courage.

MENTETH. Que fait le tyran?

CATHNESS. Il fortifie Dunsinane : quelques-uns prétendent qu'il est fou ; d'autres, qui le haïssent moins, disent qu'il a la frénésie du courage. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la cause désespérée qu'il défend, il ne peut garder ni règle ni mesure.

ANGUS. Il commence à sentir maintenant le sang de ses meurtres secrets s'attacher à ses mains : à chaque instant de nouvelles révoltes viennent punir ses parjures. Ceux qu'il commande marchent par obéissance, et non par affection : sa grandeur ne tient pas à lui : c'est comme le manteau d'un géant sur un nain qui l'aurait volé.

MENTETH. Comment s'étonner des accès et du trouble auxquels il est en proie, lorsqu'il n'est rien en lui qui ne s'indigne d'y être?

CATHNESS. Marchons donc ; portons notre obéissance à celui à qui nous la devons : allons trouver le médecin de la patrie malade ; et, pour la guérir, versons avec lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

LENOX. Versons-en du moins ce qu'il en faudra pour arroser la royale tige et noyer les herbes malfaisantes. En marche vers Birnam! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Dunsinane. — Un appartement du palais.

Entrent MACBETH, sa Suite et LE MÉDECIN.

MACBETH. Je ne veux plus entendre de nouvelles; qu'ils fuient tous : jusqu'à ce que la forêt de Birnam s'approche de Dunsinane, je ne saurais éprouver la moindre crainte. Qu'est-ce que l'adolescent Malcolm? n'est-il pas né d'une femme? Les esprits, à qui toutes les choses mortelles sont connues, m'ont dit : « Ne crains rien, Macbeth; nul homme né de la femme ne pourra prévaloir contre toi. » Fuyez donc, thanes parjures, et allez rejoindre les Anglais efféminés. L'intelligence par laquelle je gouverne et le cœur que je porte ne se laisseront jamais abattre par le doute ou ébranler par la peur.

Entre UN SERVITEUR.

MACBETH, *continuant.* Que le diable te damne et te charbonne, face à la crème! Où as-tu pris ce visage d'oie?

LE SERVITEUR. Il y a dix mille, —

MACBETH. Dix mille oisons, imbécile?

LE SERVITEUR. Dix mille soldats, sire.

MACBETH. Va te frictionner la figure et rappeler la rougeur au teint de ton visage, poltron que tu es! Quels soldats, bélître? Mort de ton âme! le seul aspect de tes joues livides est fait pour inspirer la peur. Quels soldats, visage au petit-lait?

LE SERVITEUR. L'armée anglaise, sire.

MACBETH. Ôte-toi de devant mes yeux. — Seyton! — Je sens mon cœur faillir quand je vois. — Seyton, dis-je! — Cette attaque va me mettre en joie pour toujours, ou me jeter à bas. J'ai assez vécu : le printemps de ma vie fait place à son automne; et tout ce qui devrait escorter ma vieillesse, l'honneur, l'affection, l'obéissance, des amis nombreux, tout cela m'est refusé; je n'y dois pas prétendre; à leur place je n'aurai en partage que des malédictions silencieuses, mais profondes, de vains hommages que la bouche profère et que le cœur refuserait s'il l'osait. Seyton!

Entre SEYTON.

SEYTON. Quel est le bon plaisir de votre majesté?

MACBETH. Quelles nouvelles encore?

SEYTON. Sire, tout se confirme, ce qu'on avait rapporté.

MACBETH. Je me battrai jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur mes os un seul lambeau de chair. — Donne-moi mon armure.

SEYTON. Il n'est pas temps encore.

MACBETH. Je m'en veux revêtir. Qu'on envoie en éclaireurs de nouveaux cavaliers : qu'on fasse battre tout le pays d'alentour. Qu'on pende ceux qui parlent de peur. — Donne-moi mon armure. — Docteur, comment va votre malade?

LE MÉDECIN. Son corps est moins malade que son esprit, obsédée qu'elle est d'imaginations qui la troublent et l'empêchent de reposer.

MACBETH. Guéris-la de ce mal. N'as-tu pas des remèdes qui puissent soulager les souffrances de l'âme, arracher de la mémoire un chagrin enraciné, effacer du cerveau l'empreinte des douleurs qui l'assiégent, et, avec l'aide bienfaisante d'un élixir d'oubli, débarrasser le cœur du poids dangereux qui l'oppresse?

LE MÉDECIN. En pareil cas, c'est au malade à se guérir lui-même.

MACBETH. La médecine aux chiens; je n'en veux point. —(*A Seyton.*) Attache-moi mon armure ; donne-moi ma lance. Seyton, mets des éclaireurs en campagne. — (*Au Médecin.*) Docteur, les thanes m'abandonnent. — (*A Seyton.*) Allons, dépêche. — (*Au Médecin.*) Docteur, si tu peux, à l'inspection des symptômes, découvrir la maladie qui afflige mon royaume et le rendre à sa santé première, je ferai répéter tes louanges à tous les échos. (*A Seyton.*) Ote-moi cette armure, te dis-je. — (*Au Médecin.*) Quelle rhubarbe, quel séné, quel purgatif pourra nous débarrasser de ces Anglais? As-tu entendu parler d'eux?

LE MÉDECIN. Oui, sire. Les préparatifs de votre majesté nous ont appris leur approche.

MACBETH, *à Seyton.* Tu m'apporteras tout à l'heure mon armure. — Je ne crains ni les revers ni la mort tant que la forêt de Birnam ne sera pas venue à Dunsinane. (*Il sort.*)

LE MÉDECIN. Si j'étais une bonne fois hors de Dunsinane, l'appât du gain ne m'y ramènerait pas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Les environs de Dunsinane. — Sur la lisière d'une forêt.

Arrivent, à la tête de leurs troupes, tambours battants, enseignes déployées, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD et son FILS, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX et ROSS.

MALCOLM. Cousins, j'espère que le jour n'est pas loin où nous serons en sûreté dans nos alcôves.

MENTETH. Nous n'en doutons pas.

SIWARD. Quelle est cette forêt qui est là devant nous?

MENTETH. La forêt de Birnam.

MALCOLM. Que chaque soldat coupe une branche et la porte devant lui ; par ce moyen, nous cacherons à l'ennemi notre nombre, et nous donnerons le change à ses éclaireurs.

PLUSIEURS SOLDATS. Nous allons le faire.

SIWARD. Nous n'avons rien appris, sinon que le tyran se tient toujours dans Dunsinane, et s'y dispose à soutenir un siége.

MALCOLM. C'est la seule ressource qui lui reste ; car partout où la chose a été possible, petits et grands se sont insurgés contre lui ; et il ne commande plus qu'à des gens qui le servent forcément et à contre-cœur.

MACDUFF. Pour lui infliger nos justes censures, attendons l'événement ; jusque-là, faisons usage de toute notre expérience militaire.

SIWARD. Le temps approche où nous connaîtrons avec certitude la balance de notre avoir et de nos dettes ; l'imagination fait entrer en ligne de compte des espérances incertaines ; mais c'est le glaive qui doit décider la question ; avançons ce moment. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Dunsinane. — Dans l'enceinte de la forteresse.

Arrive MACBETH, à la tête de ses troupes, tambours battants, enseignes déployées; SEYTON l'accompagne.

MACBETH. Qu'on plante nos bannières sur le rempart extérieur. « Ils viennent! » C'est le cri qui partout résonne. Ce château est assez fort pour se moquer d'un siége ; ils sont campés devant nous ; qu'ils y restent jusqu'à ce que la famine et la fièvre les dévorent. S'ils n'étaient pas renforcés par ceux qui devraient être des nôtres, nous irions hardiment les attaquer face à face, et leur faire reprendre en fuyant le chemin de leurs foyers. — (*On entend des cris poussés par des voix de femmes.*) Quel est ce bruit?

SEYTON. Sire, ce sont des cris de femmes!

MACBETH. J'ai presque oublié le sentiment de la peur. Il fut un temps où un cri poussé dans l'ombre m'aurait glacé de terreur ; où, en entendant un récit lamentable, mes cheveux se seraient dressés sur ma tête comme si la vie les eût animés. Je me suis rassasié d'horreur. Maintenant que ma pensée meurtrière est familiarisée avec les choses les plus terribles, rien ne peut plus m'effrayer. Pourquoi ces cris ?

SEYTON. Sire, la reine est morte.

MACBETH. Elle aurait dû mourir plus tard et attendre que j'eusse le loisir de m'occuper de cette nouvelle. Ainsi, d'un pas insensible, les jours suivent les jours, jusqu'à la dernière syllabe du livre où le temps inscrit ses fastes ; et nul jour ne s'écoule sans aplanir à quelques-uns des chétifs humains le chemin de la tombe. Éteins-toi, éteins-toi, lumière d'un moment. La vie n'est qu'une ombre qui passe ; c'est le pauvre comédien qui s'agite et se démène une heure sur la scène, et qu'ensuite on ne revoit plus ; c'est une histoire contée par un idiot, avec grand bruit et grand fracas, et qui n'a aucun sens.

Arrive UN MESSAGER.

MACBETH, *continuant*. Tu as quelque chose à me dire ; allons, dépêche-toi.

LE MESSAGER. Mon gracieux souverain, je voudrais vous dire ce que j'ai vu ; mais je ne sais comment m'y prendre.

MACBETH. Voyons, parle.

LE MESSAGER. Comme j'étais de faction sur la colline, et que je regardais dans la direction de Birnam, il m'a semblé tout à coup voir la forêt se mouvoir.

MACBETH. Abominable menteur ! (*Il le frappe.*)

LE MESSAGER. Déchargez sur moi votre colère, si ce que je dis n'est pas vrai : à la distance de trois milles vous pouvez la voir qui s'avance ; c'est, vous dis-je, une forêt qui marche.

MACBETH. Si tu mens, je te ferai accrocher vivant au premier arbre, et t'y laisserai mourir de faim ; si ton rapport est vrai, tu pourras, si tu veux, me faire subir le même sort ; peu m'importe. Recueillons toute ma résolution ; je commence à croire que le démon a voulu m'abuser par une équivoque, et a menti tout en disant la vérité. « Ne » crains rien, m'a-t-il dit, jusqu'à ce que la forêt de Birnam » vienne à Dunsinane ; » et voilà maintenant qu'une forêt s'approche de Dunsinane. — Aux armes ! aux armes ! et sortons ! Si ce qu'il affirme est vrai, il n'y a de salut pour moi ni à fuir, ni à rester ici. Je commence à être las de la lumière du soleil, et je voudrais voir l'univers s'anéantir. Sonnez la cloche d'alarme : vents, soufflez ! destruction, accours ! du moins nous mourrons le harnais sur le dos. (*Ils s'éloignent.*)

SCENE VI.

Une plaine devant le château.

Arrivent, à la tête de leurs troupes, tambours battants, enseignes déployées, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD, MACDUFF, etc. Les soldats portent des branches d'arbres.

MALCOLM. Maintenant, nous sommes assez près ; vous pouvez jeter vos écrans de feuillage, et laisser voir qui vous êtes. — Vous, mon vaillant oncle, avec mon cousin, votre noble fils, vous commanderez notre première attaque ; le brave Macduff et nous, suivant le plan que nous avons tracé, nous nous chargeons du reste.

SIWARD. Adieu. — Si nous rencontrons ce soir l'armée du tyran et ne lui livrons pas bataille, je consens à être battu.

MACDUFF. Que nos trompettes sonnent toutes à la fois ; faites parler tous ces bruyants messagers de sang et de mort. (*Ils s'éloignent au bruit des trompettes.*)

SCENE VII.

Une autre partie de la plaine.

Arrive MACBETH.

MACBETH. Ils m'ont enchaîné à un poteau ; il m'est impossible de fuir, et, comme un ours, il faut que je soutienne la lutte jusqu'au bout. Où est-il celui qui n'est pas né d'une femme ? C'est lui seul que je dois craindre.

Arrive LE JEUNE SIWARD.

LE JEUNE SIWARD. Quel est ton nom ?

MACBETH. Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD. Non, quand tu t'appellerais d'un nom plus brûlant que tous ceux de l'enfer.

MACBETH. Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD. Le démon lui-même n'en pourrait articuler un plus abominable à mon oreille.

MACBETH. Ni plus terrible.

LE JEUNE SIWARD. Tu mens, tyran abhorré ; mon épée va te le prouver. *Ils combattent, le jeune Siward est tué.*

MACBETH. Tu étais né de la femme : je me ris des épées, je me moque des armes brandies par des hommes nés d'une femme. (*Il s'éloigne. — On entend le bruit du combat.*)

Arrive MACDUFF.

MACDUFF. C'est de ce côté que le bruit s'est fait entendre. Tyran, montre ta face ; si tu succombes sous d'autres coups que les miens, les ombres de ma femme et de mes enfants continueront à me poursuivre. Je ne puis frapper les misérables dont tu as armé les bras mercenaires : c'est toi qu'il me faut, Macbeth ; sinon, je remets dans le fourreau mon épée inutile. Tu devrais être ici ; le bruit que j'ai entendu annonçait un guerrier du premier ordre ; fais-le-moi rencontrer, Fortune, et je ne te demande plus rien. (*Il s'éloigne.*)

Arrivent MALCOLM et LE VIEUX SIWARD.

SIWARD. Par ici, seigneur ; le château s'est rendu sans coup férir ; les gens du tyran combattent les uns pour, les autres contre vous ; les nobles thanes se comportent vaillamment ; la victoire n'est pas loin de se déclarer pour vous, et il ne reste que peu de chose à faire.

MALCOLM. Nous avons eu affaire à des ennemis dont les coups portaient à faux.

SIWARD. Seigneur, entrons dans le château. (*Ils s'éloignent.*)

Revient MACBETH.

MACBETH. Pourquoi ferais-je sottement le héros romain, et me donnerais-je moi-même la mort ? Tant que j'aurai devant moi des vivants, j'aime mieux frapper sur leur personne que sur la mienne.

Revient MACDUFF.

MACDUFF. Tourne-toi, monstre infernal, tourne-toi.

MACBETH. Tu es de tous les hommes celui que je me suis le plus attaché à éviter ; mais retire-toi : je n'ai déjà que trop de ton sang, qui pèse sur mon âme.

MACDUFF. Je ne puis trouver de paroles : mon épée va te parler pour moi, monstre plus exécrable que la parole ne peut l'exprimer. *Ils combattent.*

MACBETH. Tu perds ta peine. Il ne t'est pas plus possible de me tirer du sang que d'imprimer sur l'air impalpable le tranchant de ton épée. Va frapper de ton glaive des têtes vulnérables ; ma vie est protégée par un charme contre lequel nul homme né de la femme ne saurait prévaloir.

MACDUFF. N'espère plus dans ce charme. Que l'ange que tu as servi jusqu'à ce jour t'apprenne que Macduff a été arraché avant terme du sein de sa mère.

MACBETH. Maudite soit la bouche qui me dit cela, car elle vient de paralyser la meilleure partie de mon courage ! Qu'on n'ajoute plus foi désormais à ces démons imposteurs qui nous égarent par des paroles à double sens, qui font entendre à notre oreille de flatteuses promesses et trompent notre espoir. — Je ne combattrai pas contre toi.

MACDUFF. Rends-toi donc, lâche, et vis pour être donné en spectacle à la foule. Nous te ferons peindre sur une enseigne comme un monstre des plus rares, et au-dessous nous écrirons : « Ici on peut voir le tyran. »

MACBETH. Moi, me rendre pour baiser la poussière devant les pas du jeune Malcolm, pour être en butte aux exécrations de la populace ! Quoique la forêt de Birnam soit venue à Dunsinane, et que je t'aie pour adversaire, toi qui n'es pas né d'une femme, je lutterai jusqu'au bout. Me voilà couvert de mon bouclier belliqueux. Frappe, Macduff, et damné soit celui qui criera le premier : « C'est assez : arrête ! » *Ils s'éloignent en combattant. — Retraite. — Fanfare.*

Reviennent, à la tête de leurs troupes, tambours battants, enseignes déployées, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD, ROSS, LENOX, ANGUS, CATHNESS, MENTETH.

MALCOLM. Veuille le ciel que ceux de nos amis qui nous manquent soient sains et saufs !

SIWARD. Nous devons en avoir perdu quelques-uns ; mais

si j'en juge par ceux que je vois, nous n'avons pas payé trop cher une si grande victoire.

MALCOLM. Il nous manque Macduff et votre noble fils.

ROSS. Votre fils, seigneur, a payé la dette du guerrier : il n'a vécu que le temps nécessaire pour devenir homme ; à peine son courage a-t-il prouvé ses droits à ce titre, au poste où il a combattu de pied ferme, qu'il est mort en homme.

SIWARD. Il est donc mort ?

ROSS. Oui, et on l'a emporté du champ de bataille ! Votre douleur ne doit point être mesurée à son mérite ; car alors elle serait sans fin.

SIWARD. A-t-il reçu ses blessures par devant ?

ROSS. Oui, par devant.

SIWARD. Eh bien donc ! qu'il soit le soldat de Dieu ! Quand j'aurais autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort. Voilà son glas sonné.

MALCOLM. Il mérite plus de regrets et de pleurs, et il les aura de moi.

SIWARD. Non ; ceux-là lui suffisent ; on dit qu'il a fait une belle mort, et qu'il a payé sa dette ! Ainsi, que Dieu soit avec lui ! — Voici venir de nouveaux sujets de consolation.

Revient MACDUFF, portant la tête de Macbeth au bout d'une lance.

MACDUFF. Salut, roi ! car tu l'es. Vois l'exécrable tête de l'usurpateur : l'Ecosse est libre ; je te vois entouré de la fleur de ton royaume ; tous au fond de leur cœur te saluent du même nom que moi ; que leurs voix s'unissent à la mienne, et qu'ils crient avec moi : « Salut, roi d'Écosse ! »

TOUS. Salut, roi d'Écosse ! (*Fanfares.*)

MALCOLM. Nous ne laisserons pas s'écouler un long terme avant de compter avec vos dévouements, et de nous acquitter envers vous. Thanes et seigneurs de mon sang, dès aujourd'hui soyez comtes, les premiers que l'Ecosse ait vus honorés de ce titre. Quant aux autres actes que réclament les circonstances, — le rappel de nos amis exilés qui ont fui pour échapper aux piéges d'une tyrannie ombrageuse, et la mise en jugement des cruels ministres de ce bourreau sanguinaire et de son infernale épouse, qui a, dit-on, mis fin à ses jours par une mort violente, — ces mesures, et toutes celles qu'il sera nécessaire de prendre, avec l'aide de Dieu, nous y procéderons progressivement et en temps et lieu. Sur quoi, nous vous rendons grâces à tous et à chacun, et nous vous invitons à venir à Scône, assister à notre couronnement. (*Fanfares. Ils s'éloignent.*)

FIN DE MACBETH.

HAMLET, PRINCE DE DANEMARK

DRAME EN CINQ ACTES.

CLAUDIUS, roi de Danemark.
HAMLET, fils du roi défunt et neveu du roi régnant.
POLONIUS, grand chambellan.
HORATIO, ami d'Hamlet.
LAERTE, fils de Polonius.
VOLTIMAND, CORNELIUS, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, OSRIC, seigneurs de la cour de Danemark.
UN AUTRE SEIGNEUR.
UN PRÊTRE.
MARCELLUS, BERNARDO, officiers.
FRANCISCO, soldat.
RINALDO, serviteur de Polonius.
UN AMBASSADEUR.
L'OMBRE du père d'Hamlet.
FORTINBRAS, prince de Norwége.
GERTRUDE, reine de Danemark, et mère d'Hamlet.
OPHÉLIE, fille de Polonius.

Seigneurs, Dames, Officiers, Soldats, Comédiens, Prêtres, Fossoyeur, Matelots, Messagers, Serviteurs, etc.

La scène est à Elseneur.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Elseneur. — Une esplanade devant le château.

FRANCISCO est en sentinelle. BERNARDO vient à lui.

BERNARDO. Qui vive ?

FRANCISCO. Réponds toi-même ; halte, et fais-toi connaître.

BERNARDO. Vive le roi !

FRANCISCO. Bernardo ?

BERNARDO. Lui-même.

FRANCISCO. Vous êtes ponctuel.

BERNARDO. Minuit vient de sonner ; va te coucher, Francisco.

FRANCISCO. Je vous remercie de m'avoir relevé ; il fait un froid piquant, et je ne me sens pas bien.

BERNARDO. La faction a-t-elle été paisible ?

FRANCISCO. Je n'ai pas entendu une souris trotter.

BERNARDO. Allons, bonne nuit ; si tu rencontres Horatio et Marcellus, qui sont de garde avec moi, dis-leur de se dépêcher.

Arrivent HORATIO et MARCELLUS.

FRANCISCO. Je crois que je les entends. — Halte-là ! Qui vive ?

HORATIO. Amis de ce pays.

MARCELLUS. Et sujets du roi de Danemark.

FRANCISCO. Bonne nuit.

MARCELLUS. Adieu, brave soldat. Qui t'a relevé ?

FRANCISCO. Bernardo a pris ma place. Bonne nuit. (*Francisco s'éloigne.*)

MARCELLUS. Holà, Bernardo !

BERNARDO. N'est-ce pas Horatio que je vois ?

HORATIO. Quelque chose qui lui ressemble.

BERNARDO. Sois le bienvenu, Horatio ; — et toi aussi, mon cher Marcellus.

MARCELLUS. Eh bien, l'apparition est-elle revenue cette nuit ?

BERNARDO. Je n'ai rien vu.

MARCELLUS. Horatio dit que c'est l'effet de notre imagination ; et il refuse de croire à la vision effrayante dont nous avons deux fois été témoins ; je l'ai donc engagé à venir cette nuit partager notre garde, afin que si le fantôme se montre encore, il puisse confirmer le témoignage de nos yeux et lui adresser la parole.

HORATIO. Bah ! bah ! il ne paraîtra pas.

BERNARDO. Asseyons-nous un instant, pendant que nous allons de nouveau faire entendre à ton oreille, si étrangement incrédule, le récit de ce que nous avons vu deux nuits consécutives.

HORATIO. Volontiers ; asseyons-nous, et laissons parler Bernardo.

BERNARDO. La nuit dernière, à l'heure où cette étoile que vous voyez à l'occident du pôle avait décrit son tour et venait illuminer cette partie du ciel où maintenant elle brille, Marcellus et moi, au moment où la cloche sonnait une heure,

MARCELLUS. Paix ! tais-toi ! regarde, le voilà qui revient !

Arrive L'OMBRE.

BERNARDO. Il ressemble au roi défunt.

MARCELLUS. Toi qui as étudié, parle-lui, Horatio.

BERNARDO. N'est-il pas vrai qu'il ressemble au roi ? observe-le bien, Horatio.

HORATIO. La ressemblance est frappante : — la surprise et l'effroi me rendent immobile.

BERNARDO. Il semble attendre qu'on lui parle.

MARCELLUS. Parle-lui, Horatio.

HORATIO. Qui es-tu, toi qui, à cette heure de la nuit, usurpes la forme majestueuse et guerrière sous laquelle se

montrait le défunt roi de Danemark? Au nom du ciel, parle, je te l'ordonne.

MARCELLUS. Il paraît mécontent.

BERNARDO. Le voilà qui s'éloigne d'un pas lent et grave.

HORATIO. Arrête; parle, parle; je te somme de parler. (*L'Ombre s'éloigne.*)

MARCELLUS. Il est parti sans vouloir nous répondre.

BERNARDO. Eh bien, Horatio, te voilà tremblant et pâle; n'y a-t-il pas là quelque chose de plus qu'une erreur de l'imagination? Qu'en dis-tu?

HORATIO. Par le Dieu du ciel, je ne le croirais pas, sans le témoignage positif et irrécusable de mes propres yeux.

MARCELLUS. Ne ressemble-t-il pas au roi?

HORATIO. Comme tu te ressembles à toi-même; c'était là l'armure qu'il portait quand il combattit l'ambitieux Norwégien; il avait cet air menaçant, le jour où, au milieu d'une discussion violente, il frappa dans son traineau le guerrier polonais et l'étendit mort sur la glace. C'est étrange.

MARCELLUS. C'est ainsi que déjà deux fois, à cette heure silencieuse de la nuit, il a passé devant notre poste avec une démarche grave et martiale.

HORATIO. Dans quel dessein, je l'ignore; mais, dans mon opinion, cela présage à l'État quelque étrange explosion.

MARCELLUS. Eh bien, asseyons-nous, et que celui d'entre vous qui le sait me dise pourquoi ces gardes vigilantes et rigoureuses dont on fatigue chaque nuit les sujets de ce royaume; pourquoi cette fonte journalière de canons de bronze, et ces achats d'armes et de munitions faits à l'étranger; pourquoi dans les chantiers maritimes ce surcroît d'ouvriers dont le travail ne distingue plus le dimanche du reste de la semaine; pourquoi cette activité incessante qui fait partager à la nuit les fatigues du jour. Que se prépare-t-il? qui de vous peut me le dire?

HORATIO. Je le puis, du moins d'après les bruits qui courent. Notre dernier roi, dont l'image vient tout à l'heure de nous apparaître, fut, comme vous le savez, appelé en champ clos par Fortinbras de Norwège, qu'un jaloux orgueil avait poussé à cet acte; dans ce combat, notre vaillant Hamlet, tel il était réputé de ce côté de la tombe, tua Fortinbras. Or, en vertu d'un acte authentique, sanctionné par les lois et la chevaierie, si Fortinbras succombait, toutes les terres dont il était possesseur devaient appartenir au vainqueur; de son côté, notre roi avait souscrit un engagement semblable; et dans le cas où il aurait été vaincu, une égale portion de territoire devait échoir en partage à Fortinbras. Ainsi, en vertu de cette convention réciproque, la succession du vaincu revenait de droit à Hamlet. Cependant, le jeune Fortinbras, bouillant et sans expérience, a rassemblé çà et là, et à la hâte, sur les frontières de la Norwège, une troupe d'aventuriers résolus, prêts, pour avoir du pain, à servir toute entreprise hardie; or, son projet, comme notre gouvernement en est informé, n'est autre que de reprendre à main armée et à force ouverte les terres que son père a perdues: voilà, selon moi, la cause principale des préparatifs qui se font, des gardes qu'on nous oblige à monter, et de cette activité tumultueuse qu'on remarque dans le pays.

BERNARDO. Je pense que tout cela n'a pas d'autre cause; ceci nous explique pourquoi nous voyons devant nos postes apparaître tout armée, et dans sa majesté imposante, l'ombre du roi qui fut et qui est encore l'occasion de cette guerre.

HORATIO. C'est un fétu jeté dans l'œil de l'intelligence pour en troubler la vue. Aux jours les plus glorieux et les plus florissants de Rome, un peu avant que tombât le grand Jules, les tombeaux s'ouvrirent, et les morts couverts de leurs suaires errèrent dans les rues de Rome en poussant des cris aigus; on vit des étoiles laisser derrière elles une longue trainée de feu; il plut du sang, des signes désastreux apparurent dans le soleil, et l'astre humide qui tient sous son influence l'empire de Neptune s'éclipsa au point de faire croire au dernier jour du monde. Les mêmes signes précurseurs d'événements terribles, avant-coureurs des destinées, préludes des grandes catastrophes, le ciel et la terre les ont fait apparaître à nos climats et aux yeux de nos compatriotes.

L'OMBRE revient.

HORATIO, *continuant.* Mais silence! tenez, le voilà qui revient! je vais l'interpeller, dût-il me foudroyer. — Arrête, illusion! Si tu as l'usage de la voix, si tu peux articuler des sons, parle-moi; s'il est quelque bonne action dont l'accomplissement puisse te soulager et être utile à mon salut, parle-moi; si tu es instruit de quelque malheur qui menace ton pays, et qu'un avertissement opportun pourrait lui éviter, oh! parle! ou si, de ton vivant, tu as caché dans les entrailles de la terre des trésors mal acquis, et c'est souvent pour cela, dit-on, qu'on vous voit, vous autres esprits, errer après la mort, dis-le-moi. — (*Le coq chante.*) — Arrête, et parle. — Barre-lui le passage, Marcellus.

MARCELLUS. Le frapperai-je de ma pertuisane?

HORATIO. Frappe, s'il ne veut pas s'arrêter.

BERNARDO. Par ici.

HORATIO. Par là. (*L'Ombre s'éloigne.*)

MARCELLUS. Il est parti; il a un air si majestueux! Nous avons tort de lui faire ces démonstrations violentes; car il est invulnérable comme l'air, et nos coups ne sont que le ridicule effort d'une colère impuissante.

BERNARDO. Il allait parler quand le coq a chanté.

HORATIO. Et alors il a tressailli comme un coupable qu'une sommation subite vient effrayer. J'ai ouï dire que le coq, qui est le clairon de l'aurore, de sa voix sonore et pénétrante éveille le dieu du jour, et qu'à ce signal, tous les esprits errants dans la mer, dans le feu, dans la terre ou dans l'air, se hâtent de regagner leurs domaines respectifs; ce qui vient de se passer le prouve.

MARCELLUS. Il a disparu au chant du coq. Quelques-uns disent qu'aux approches du jour où l'on célèbre la nativité de notre Sauveur, le héraut du matin chante toute la nuit sans interruption; et on prétend qu'alors aucun esprit n'ose se mettre en campagne; les nuits sont salubres, nulle étoile n'exerce de maligne influence, nul maléfice ne prend, nulle sorcière n'a le pouvoir de charmer, tant cette époque est bénie et sous l'empire d'une grâce céleste.

HORATIO. C'est aussi ce que j'ai ouï dire, et j'en crois quelque chose. Mais voilà qu'à l'orient, là-bas, sur la colline, le Matin, vêtu de son manteau de pourpre, s'avance à travers la rosée. Terminons ici notre garde, et, si vous m'en croyez, allons rapporter au jeune Hamlet ce que nous avons vu cette nuit; car, sur ma vie, cet esprit, muet pour nous, lui parlera. Approuvez-vous cette confidence, que notre affection et notre devoir nous prescrivent?

MARCELLUS. Allons-y de ce pas; je sais où nous le trouverons, et pourrons lui parler à notre aise. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une salle d'apparat dans le château.

Entrent LE ROI et sa suite, LA REINE, HAMLET, POLONIUS, LAERTE, VOLTIMAND, CORNÉLIUS et plusieurs Seigneurs.

LE ROI. Le souvenir de la mort d'Hamlet, de notre frère bien-aimé, est si récent encore, qu'il semblait convenable que nos cœurs restassent plongés dans la tristesse, et qu'un nuage de douleur continuât à s'étendre sur la face de ce royaume; — toutefois la raison a combattu les mouvements de la nature, si bien que notre douleur est devenue plus sage, et que tout en pensant à lui, nous pensons aussi à nous-mêmes. En conséquence, avec une joie incomplète, unissant à la fois le sourire et les larmes, mêlant la gaieté aux funérailles, et des accents funèbres au chant nuptial, faisant une part égale à l'allégresse et au deuil, nous avons pris pour épouse celle qui fut autrefois notre sœur, et l'avons fait asseoir avec nous sur le trône de ce belliqueux royaume. Dans toute cette affaire, nous n'avons agi qu'après avoir pris vos sages conseils librement exprimés. — Recevez-en nos remerciments. — Venons maintenant au jeune Fortinbras. Se faisant sans doute une faible idée de notre puissance, ou s'imaginant que la mort de notre frère chéri a jeté dans l'État la division et l'anarchie, se berçant d'un chimérique espoir, il n'a pas manqué de nous envoyer message sur message, nous sommant de restituer le territoire perdu par son père, et légalement acquis à notre vaillant frère: — voilà pour ce qui le concerne. Venons maintenant à nous et à l'objet de cette réunion. Cet objet, le voici. Par les présentes, nous écrivons au roi de Norwège, oncle du jeune Fortinbras, qui, infirme et alité, connaît à peine les projets de son neveu; nous lui demandons d'arrêter cette entreprise; car c'est parmi ses sujets que se font les levées d'hommes et les enrôlements: nous vous chargeons, vous, Cornélius,

et vous, Voltimand, de porter nos salutations au vieux monarque de Norwége, et notre volonté est que dans vos négociations avec le roi vous vous conformiez aux instructions détaillées ci-jointes. Adieu, et par votre célérité prouvez-nous votre dévouement.

CORNELIUS *et* VOLTIMAND. En ceci comme en toute chose, nous vous témoignerons notre obéissance.

LE ROI. Nous n'en doutons pas. Nous vous disons un cordial adieu. (*Voltimand et Cornelius sortent.*)

LE ROI, *continuant.* Maintenant, Laërte, où en es-tu ? On nous a dit que tu avais une requête à nous faire ? Quelle est-elle, Laërte? Tu ne saurais faire au monarque danois une demande raisonnable, et t'adresser à lui en vain. Que pourrais-tu désirer de nous, Laërte, que nous ne soyons prêt à te l'offrir avant même que tu l'aies demandé? La tête n'est pas plus sympathique au cœur, la main n'est pas plus prête à servir la bouche, que le trône de Danemark n'est dévoué à ton père. Que désires-tu, Laërte ?

LAERTE. Mon auguste souverain, votre permission et votre agrément pour retourner en France. Je me suis rendu en Danemark avec empressement pour assister à votre couronnement; mais ce devoir rempli, je l'avoue, mes pensées et mes vœux se reportent vers la France ; et je supplie votre majesté de vouloir bien me permettre de prendre congé d'elle.

LE ROI. As-tu le consentement de ton père? Que dit Polonius ?

POLONIUS. Sire, il me l'a arraché à force d'importunités, et j'ai fini par céder à contre-cœur à ses désirs. Je vous supplie de lui donner la permission de partir.

LE ROI. Tu peux partir quand il te plaira, Laërte ; je te laisse libre de disposer comme tu l'entendras de ton temps et de ta personne. — Eh bien, Hamlet, mon cousin et mon fils, —

HAMLET, *à part.* Quoique très-proches parents, nous ne sommes pas cousins.

LE ROI. Pourquoi ces nuages qui planent encore sur ton front ?

HAMLET. Il n'en est rien, sire : je suis trop au soleil pour cela.

LA REINE. Mon cher Hamlet, quitte ces sombres vêtements et jette des regards amis vers le roi de Danemark ; cesse de tenir tes yeux fixés sur le sol, comme si tu y cherchais les [illegible] de ton glorieux père. Tu sais que c'est une destinée commune ; tout ce qui vit doit mourir, et ce monde n'est qu'un passage pour arriver à l'éternité.

HAMLET. Oui, madame, c'est une destinée commune.

LA REINE. S'il en est ainsi, pourquoi te semble-t-elle si extraordinaire ?

HAMLET. Elle me *semble*, madame? non, elle l'est en effet. Je ne connais pas les *semblants*. Ma mère, ce n'est ni ce noir manteau, ni cette livrée obligée d'un deuil solennel, ni les soupirs exhalant avec effort de la poitrine oppressée, ni l'abondance de larmes, ni l'abattement du visage, ni toutes ces formes diverses sous lesquelles se manifeste la douleur, qui peuvent indiquer ce que j'éprouve. Tous ces signes peuvent n'être que des semblants ; c'est un rôle qu'un homme peut jouer ; ce n'est pas la douleur, ce n'en est que la livrée ; mais moi (*mettant la main sur son cœur*) j'ai [illegible] qu'aucune manifestation ne peut rendre.

LE ROI. Rien de plus touchant à la fois et de plus louable, Hamlet, que ces funèbres devoirs rendus à la mémoire de ton père ; mais rappelle-toi que ton père avait perdu un père, qui lui-même avait perdu le sien ; c'est pour le survivant un devoir de piété filiale de donner pendant quelque temps les marques d'une douleur respectueuse ; mais [illegible] une affliction opiniâtre est le fait d'un entêtement [illegible] ; c'est une lâche douleur, c'est la preuve d'une [illegible] d'un cœur sans [illegible], d'une âme [illegible] incapable de [illegible], d'une intelligence [illegible] [illegible] [illegible] que les [illegible] [illegible] [illegible] c'est une offense au ciel, une offense aux morts, une absurde offense à la nature, qui n'a [illegible] plus vulgaire que la mort des pères, et qui, depuis le premier [illegible] jusqu'à l'homme décédé aujourd'hui, n'a cessé de nous crier : *Il en doit être ainsi.* Je t'en conjure donc, dépouille cette affliction impuissante, et vois en nous un second père ; car nous voulons qu'on le sache, tu

es le plus rapproché de notre trône, et toute l'affection que porte à son fils le père le plus tendre, je l'éprouve pour toi. Pour ce qui est de ton intention de retourner à Wittenberg reprendre tes études, rien n'est plus opposé à nos désirs; nous t'en conjurons, consens à rester ici ; sois le plaisir de nos yeux, le premier de notre cour, notre neveu, notre fils.

LA REINE. Hamlet, que ta mère ne t'ait pas prié en vain ; je t'en supplie, reste avec nous, ne va pas à Wittenberg.

HAMLET. Je ferai de mon mieux, madame, pour vous obéir en toutes choses.

LE ROI. Allons, voilà une réponse affectueuse et convenable : sois en Danemark un autre nous-même. — (*A la Reine.*) Venez, madame; cet acte de déférence d'Hamlet, accompli naturellement et sans effort, comble mon cœur de joie. Pour le célébrer, le roi de Danemark aujourd'hui ne videra pas sa coupe, qu'aussitôt la voix du canon n'aille l'apprendre aux nuages ; à chacune des rasades du roi, je veux que le ciel l'annonce, en répétant le bruit des foudres de la terre. — Allons, sortons ! (*Tous sortent à l'exception d'Hamlet.*)

HAMLET, *seul.* Oh ! que cette chair trop solide ne peut-elle se fondre et se résoudre en rosée! Oh! si l'Éternel n'avait pas fulminé ses défenses contre le suicide!... O Dieu! ô Dieu! combien insipides, fastidieuses et vaines me semblent toutes les jouissances de ce monde! Quelle pitié! c'est un jardin en friche, qui ne renferme que des plantes grossières et malfaisantes. Se peut-il que les choses en soient venues là! Mort depuis deux mois, — que dis-je? pas même deux mois; un roi si excellent, qui était à celui-ci ce qu'est Hypérion[1] à un satyre, si plein de tendresse pour ma mère, qu'il ne pouvait endurer que le vent soufflât trop rudement sur son visage. Ciel et terre ! faut-il que je me le rappelle ! Elle s'attachait à lui, comme si l'aliment destiné à satisfaire l'appétit n'eût fait que l'accroître encore. Et cependant un mois à peine écoulé, — je n'y veux plus penser. — Fragilité, tu es synonyme de femme! — Un mois seulement, avant d'avoir usé la chaussure qu'elle portait en suivant le convoi de mon pauvre père, tout en larmes, comme une Niobé, — elle-même, cette femme, — ô ciel! un animal privé du secours de la raison aurait prolongé davantage son deuil, — elle s'est mariée avec mon oncle, le frère de mon père, mais qui ne ressemble pas plus à mon père que je ne ressemble à Hercule. Au bout d'un mois, avant que ses larmes hypocrites fussent séchées dans ses yeux rougis, elle s'est mariée. — O coupable précipitation! voler avec tant d'empressement à un lit incestueux; ce n'est pas bien, et il est impossible que cela tourne à bien ; mais brise-toi, mon cœur, car il faut que je me taise !

Arrivent HORATIO, BERNARDO et MARCELLUS.

HORATIO. Salut à votre altesse.

HAMLET. Je suis charmé de te voir en bonne santé. C'est Horatio, si je ne me trompe pas.

HORATIO. Lui-même, seigneur, et votre humble serviteur pour la vie.

HAMLET. Tu veux dire mon ami ; j'échangerai ce titre avec toi. Que fais-tu loin de Wittenberg, Horatio? — Marcellus?

MARCELLUS. Monseigneur, —

HAMLET. Je suis enchanté de te voir ; bonjour. — (*A Horatio.*) Mais, franchement, quel motif t'a fait venir de Wittenberg?

HORATIO. La dissipation, monseigneur.

HAMLET. Je ne souffrirais pas que ton ennemi parlât ainsi de toi, et tu ne me feras point violence au point de m'obliger à croire ton propre témoignage contre toi-même : je sais que tu n'es point un homme dissipé. Mais quel motif t'amène à Elseneur? nous t'apprendrons à boire à larges rasades avant ton départ.

HORATIO. Seigneur, je suis venu pour assister aux funérailles de votre père.

HAMLET. Je t'en prie, mon cher camarade d'études, ne te moque pas de moi; je crois plutôt que tu es venu pour assister au mariage de ma mère.

HORATIO. Il est vrai que l'un a suivi l'autre de bien près.

HAMLET. Mesure d'économie, Horatio. La desserte du convoi a fourni de viandes froides le repas des noces. J'aurais mieux aimé rencontrer dans le ciel mon ennemi le plus

[1] Apollon.

acharné, que de voir luire un pareil jour, Horatio ! — Mon père, — il me semble que je vois mon père.

HORATIO. Où donc, seigneur ?

HAMLET. Dans ma pensée, Horatio.

HORATIO. Je l'ai vu autrefois ; c'était un excellent roi.

HAMLET. C'était un homme qui, tout considéré, n'aura jamais ici-bas son pareil.

HORATIO. Monseigneur, je crois l'avoir vu la nuit dernière.

HAMLET. Vu ? qui ?

HORATIO. Le roi votre père, monseigneur.

HAMLET. Le roi mon père ?

HORATIO. Calmez un instant votre étonnement, et prêtez-moi votre attention pendant que je vais, appuyé du témoignage de ces messieurs, vous raconter ce prodige.

HAMLET. Pour l'amour de Dieu, parle, je t'écoute.

HORATIO. Durant deux nuits consécutives, au milieu des ténèbres et du silence, pendant que ces messieurs, Marcellus et Bernardo, étaient en sentinelle, voici ce qui leur est arrivé. Une figure ressemblant à votre père, armée de toutes pièces, de pied en cap, leur est apparue et a marché auprès d'eux d'un pas lent et majestueux : trois fois leurs yeux effrayés et interdits l'ont vue passer devant eux à une distance égale à la longueur du bâton de commandement qu'il tenait à la main, pendant qu'eux, glacés par la peur, sont restés muets et n'ont pas osé lui parler. Ils m'ont confié en tremblant, et sous la foi du secret, ce qu'ils avaient vu. La nuit suivante, j'ai été de garde avec eux ; et, confirmant la vérité de leurs paroles, à l'heure qu'ils m'avaient indiquée, sous la forme qu'ils avaient décrite, l'apparition est revenue. J'ai reconnu votre père ; ces deux mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET. Mais où cela s'est-il passé ?

MARCELLUS. Monseigneur, sur l'esplanade où nous étions en sentinelle.

HAMLET. Lui avez-vous parlé ?

HORATIO. Oui, monseigneur ; mais il ne m'a pas répondu. Cependant, une fois il m'a semblé qu'il levait la tête et faisait le mouvement d'un homme qui va parler ; mais dans cet instant le coq matinal a chanté : à ce bruit, le spectre s'est éloigné à la hâte, et nous l'avons perdu de vue.

HAMLET. Voilà qui est étrange.

HORATIO. Sur ma vie, monseigneur, la chose est vraie, et nous avons cru de notre devoir de vous en instruire.

HAMLET. En vérité, en vérité, messieurs, ceci m'inquiète. Êtes-vous de garde cette nuit ?

TOUS. Oui, monseigneur.

HAMLET. Armé, dites-vous ?

TOUS. Armé, monseigneur.

HAMLET. De pied en cap ?

TOUS. De la tête aux pieds, monseigneur.

HAMLET. N'avez-vous pas vu sa figure ?

HORATIO. Oui, monseigneur ; sa visière était levée.

HAMLET. Avait-il un air menaçant ?

HORATIO. Il y avait dans l'expression de ses traits plus de tristesse que de courroux.

HAMLET. Était-il pâle ou coloré ?

HORATIO. Très-pâle.

HAMLET. Et ses yeux étaient fixés sur vous ?

HORATIO. Constamment.

HAMLET. Je voudrais m'être trouvé là.

HORATIO. Vous auriez été bien étonné.

HAMLET. C'est probable, c'est probable. Est-il resté longtemps ?

HORATIO. Le temps qu'il faudrait pour compter sans se presser jusqu'à cent.

MARCELLUS *et* BERNARDO. Plus longtemps, plus longtemps.

HORATIO. Pas la fois que je l'ai vu.

HAMLET. Sa barbe était-elle grisonnante ? non ?

HORATIO. Elle était comme je la lui ai vue de son vivant, d'un noir argenté.

HAMLET. Je veillerai cette nuit ; peut-être reviendra-t-il encore ?

HORATIO. Je vous le garantis.

HAMLET. S'il se présente à moi sous la figure de mon père, je lui parlerai, dût l'enfer entr'ouvrir ses gouffres et m'ordonner de me taire. Je vous en conjure tous, si vous avez jusqu'à présent tenu cette apparition secrète, gardez encore le silence sur ce sujet ; et quelque chose qui puisse arriver cette nuit, pensez-y, mais n'en parlez pas ; je reconnaîtrai cette preuve de votre affection. Ainsi donc, adieu ; j'irai vous rejoindre sur l'esplanade entre onze heures et minuit.

TOUS. Nos respects à votre altesse.

HAMLET. Votre amitié comme vous avez la mienne. Adieu (*Horatio, Marcellus et Bernardo s'éloignent.*)

HAMLET, *seul, continuant.* L'ombre de mon père qui apparaît en armes ! Il y a quelque chose qui va mal. Je soupçonne quelque déloyauté : je voudrais que la nuit fût déjà venue. Jusque-là, reste calme, mon âme ! Point de forfaits qui ne se dévoilent aux yeux des hommes, quand la terre entière les couvrirait. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de Polonius.

Entrent LAERTE et OPHÉLIE.

LAERTE. Mes effets sont embarqués ; adieu, ma sœur ; quand les vents seront favorables, et que des navires partiront, que ton amitié ne s'endorme pas ; mais donne-moi de tes nouvelles.

OPHÉLIE. En peux-tu douter ?

LAERTE. Pour ce qui est d'Hamlet et de sa frivole amitié, regarde-la comme une mode éphémère, un caprice des sens, une violette printanière, précoce, mais passagère, suave, mais sans durée, dont on respire le parfum une minute ; rien de plus.

OPHÉLIE. Rien de plus ?

LAERTE. Pas davantage, crois-moi ; car, dans la croissance, la nature ne développe pas seulement les muscles et la masse du corps ; mais à mesure que le temple prend des proportions plus vastes, le service intérieur de l'esprit et de l'âme s'étend et s'agrandit. Il se peut que maintenant il t'aime, et qu'aucune souillure, aucune déloyauté ne ternisse la pureté de ses sentiments ; mais prends-y garde, dans le rang qu'il occupe sa volonté n'est pas à lui, car il est l'esclave de sa naissance. Il ne lui est pas permis, comme au vulgaire des humains, de choisir par lui-même ; car à son choix sont attachés le salut et la santé de tout l'État ; c'est pourquoi ce choix doit être subordonné au vœu et à l'approbation de ce corps dont il est le chef. Si donc il dit qu'il t'aime, tu feras sagement de n'y ajouter foi que dans les limites de ce que sa position lui permet d'effectuer, attendu qu'il ne peut rien sans l'assentiment du Danemark. Considère donc quelle atteinte serait portée à ta réputation, si tu allais prêter une oreille trop crédule à la magie de ses discours, perdre ton cœur, ouvrir le trésor de ta chasteté à ses importunités audacieuses. Prends-y garde, Ophélie ; prends-y garde, sœur bien-aimée ; tiens-toi en arrière de ton affection, à l'abri des traits et des périls du désir. La vierge prudente est assez prodigue, si elle dévoile sa beauté aux rayons de la lune : la vertu elle-même ne peut se soustraire aux coups de la calomnie ; le ver ronge les filles du printemps avant même que leurs boutons soient éclos ; et c'est à son aurore, sous les liquides perles de la rosée, que la jeunesse est le plus exposée à se flétrir. Sois donc circonspecte : la meilleure protection, c'est la crainte du danger : la jeunesse devient son propre ennemi quand elle n'en a point d'autre près d'elle.

OPHÉLIE. Je garderai dans mon cœur comme un préservatif cette leçon salutaire. Mais, mon cher frère, ne fais pas comme certains pasteurs sans vertu, qui montrent à leurs ouailles la voie escarpée, épineuse, qui mène au ciel, tandis qu'eux-mêmes, libertins, fougueux et éhontés, suivent le chemin de fleurs de la licence, et ne tiennent aucun compte de leurs propres leçons.

LAERTE. Oh ! sois sans inquiétude à mon égard. Je devrais déjà être parti ; mais voici mon père.

Entre POLONIUS.

LAERTE, *continuant.* Une double bénédiction est un double bienfait ; je bénis l'occasion de prendre une seconde fois congé.

POLONIUS. Encore ici, Laërte ! À bord ! à bord ! c'est honteux ! Ton navire a le vent en poupe, et l'on n'attend plus que toi. Approche, reçois ma bénédiction, et grave dans ta mémoire ce petit nombre de préceptes : Garde pour toi ta pensée, et ne donne pas d'exécution à des pensées mal mûries. Sois familier sans vulgarité. Quand tu as adopté un ami, et que tu as prouvé son affection, attache-le à ton âme par des liens d'acier ; mais ne presse pas dans ta main banale la main du premier camarade venu. Évite



MARCELLUS. Vous n'irez pas, monseigneur. — HAMLET. Ne me retenez pas. (Acte I, scène IV, page 210.)

d'entrer dans une querelle ; mais une fois que tu y seras engagé, comporte-toi de manière à donner à tes adversaires l'envie de t'éviter. Écoute tout le monde, mais sois avare de paroles ; prends l'avis de chacun, mais réserve ton jugement. Dans ta mise sois aussi somptueux que te le permettront tes moyens, mais jamais affecté ; qu'elle soit riche, non éclatante : car la mise révèle souvent l'homme, et sous ce rapport, les gens de qualité, en France, montrent un goût exquis et le tact le plus judicieux. Ne prête ni n'emprunte : qui prête perd souvent argent et ami ; et les emprunts émoussent l'esprit d'ordre. Mais, — surtout, sois vrai envers toi-même, et il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour, que tu ne pourras jamais être faux avec personne. Adieu : que ma bénédiction mûrisse ces conseils dans ton âme !

LAERTE. Je prends très-humblement congé de vous, mon père.

POLONIUS. Tu n'as pas de temps à perdre. Va, tes serviteurs t'attendent.

LAERTE. Adieu, Ophélie ; et rappelle-toi ce que je t'ai dit.

OPHÉLIE. Tes paroles sont renfermées dans ma mémoire, et tu en garderas toi-même la clef.

LAERTE. Adieu. (*Il sort.*)

POLONIUS. Que t'a-t-il donc dit, Ophélie ?

OPHÉLIE. Sauf votre bon plaisir, quelque chose concernant le seigneur Hamlet.

POLONIUS. Ma foi, il a bien fait. On m'a dit que depuis peu Hamlet a eu avec toi de fréquents entretiens, et que tu t'es montrée pour lui prodigue de ta société. Si cela est, et l'on m'en a informé pour que je me tinsse sur mes gardes, je dois te dire que tu ne comprends pas ta position avec la lucidité qui convient à ma fille et qu'exige ton honneur. Qu'y a-t-il entre vous ? dis-moi la vérité.

OPHÉLIE. Il m'a depuis peu fait maintes protestations de son affection pour moi.

POLONIUS. De son affection ! Bah ! Tu parles en fille novice, qui n'a point encore traversé ces épreuves. Ajoutes-tu foi à ses protestations, comme tu les appelles ?

OPHÉLIE. Je ne sais, seigneur, ce que je dois en penser.

POLONIUS. Eh bien ! moi, je vais te l'apprendre : il faut que tu sois bien enfant de prendre pour argent comptant ses protestations, qui certes sont fort loin d'être une monnaie de bon aloi. Estime-toi à un plus haut prix ; sinon, pour parler sans périphrase, tu n'estimeras qu'une sotte.

OPHÉLIE. Seigneur, il m'a importunée de son amour d'une façon respectueuse.

POLONIUS. Oui, tu as raison d'appeler cela façon ; allons donc !

OPHÉLIE. Et il a appuyé ses discours de tous les serments les plus saints.

POLONIUS. Véritables trébuchets à prendre des bécasses. Je sais, alors que le sang brûle, avec quelle prodigalité l'âme prête à la bouche des serments. Ma fille, ces lueurs qui donnent plus de lumière que de chaleur, et qui s'éteignent au moment même où elles commencent à briller, garde-toi de les prendre pour une véritable flamme. A dater d'aujourd'hui, sois un peu plus avare de ta virginale présence ; ne mets pas tes entretiens à si bas prix, que pour les obtenir il suffise de les demander. Pour ce qui est du seigneur Hamlet et de la confiance que tu peux mettre en lui, considère qu'il est jeune, et peut se donner plus de liberté que tu n'en peux prendre. En un mot, Ophélie, ne crois point à ses serments, car ils ne sont point ce qu'ils semblent ; interprètes de profanes désirs, ils empruntent pour mieux tromper le langage de la sincérité la plus sainte. Une fois pour toutes, et pour m'expliquer franchement, je t'ordonne, à dater de ce moment, de ne plus perdre ton temps à causer avec le seigneur Hamlet. Songes-y bien, je te l'ordonne. Viens.

OPHÉLIE. J'obéirai, mon père. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

L'esplanade.

Arrivent HAMLET, HORATIO et MARCELLUS.

HAMLET. La bise est mordante. Il fait très-froid.

HORATIO. L'air est vif et piquant.



OPHÉLIE. Cela fait, il m'a laissée et s'est éloigné en détournant la tête. (Acte II, scène I, page 212.)

HAMLET. Quelle heure est-il ?

HORATIO. Je pense qu'il n'est pas loin de minuit.

MARCELLUS. Minuit a sonné.

HORATIO. Vraiment ? Je ne l'ai point entendu ; en ce cas, nous approchons de l'heure où le fantôme a coutume de faire son apparition. (*On entend dans le lointain des fanfares guerrières mêlées au bruit de l'artillerie.*) Quel est ce bruit, monseigneur ?

HAMLET. Le roi consacre cette nuit à la joie ; il boit, et à chacune des coupes de vin du Rhin que sa majesté vide, les timbales et les clairons proclament la santé qu'il a portée.

HORATIO. Est-ce la coutume ?

HAMLET. Oui, assurément : mais, — quoique je sois né dans ce pays et habitué à ses usages, — c'est, selon moi, une coutume qu'il y a plus d'honneur à enfreindre qu'à observer. Ces orgies abrutissantes nous livrent, de l'orient à l'occident, au mépris des autres nations, qui nous qualifient d'ivrognes, et accolent à notre nom les épithètes les plus grossières ; ce défaut ternit nos qualités les plus brillantes et leur ôte tout leur prix. C'est ce qui arrive aux individus. S'ils ont reçu de la nature, à leur naissance, quelque tache originelle dont on ne saurait leur faire un crime, puisque notre naissance est un fait indépendant de nous : s'ils sont affligés de quelque vice de tempérament contre lequel tous les efforts de la raison sont impuissants, de quelque habitude qui se mêle désagréablement à leurs manières et en altère le charme, il arrive à ces hommes, portant l'empreinte d'un défaut unique, livrée de la nature, cachet de leur étoile, — il arrive, dis-je, que toutes leurs vertus, fussent-elles aussi pures que la grâce d'en haut, aussi infinies que l'humanité les comporte, seront entachées dans l'opinion de tous, par cette seule imperfection : il suffira de la plus légère parcelle d'alliage pour altérer toute leur substance, et les déprécier.

Arrive L'OMBRE.

HORATIO. Monseigneur, le voilà qui vient.

HAMLET. Anges du ciel, puissances miséricordieuses, défendez-nous ! — Génie bienfaisant ou démon infernal, que tu exhales les parfums du ciel ou les émanations de l'enfer, que tes intentions soient sinistres ou charitables, tu m'apparais sous une forme qui m'est si chère, que je veux te parler. Je t'interpelle, Hamlet, sire, mon père, roi de Danemark : oh ! réponds-moi ; ne me laisse point, dans l'ignorance, mourir de l'émotion que j'éprouve ; mais dis-moi pourquoi tes ossements bénits, enclos dans le cercueil, ont brisé leurs ligatures ; pourquoi le sépulcre où nous t'avions enseveli en paix a soulevé ses marbres, et ouvert sa gueule immense pour te rejeter parmi nous. Comment se fait-il que toi, cadavre inanimé, revêtant l'acier de ton armure, tu reviens errer à la douteuse clarté de la lune, imprimant à la nuit un cachet d'épouvante, nous jetant, nous fragiles jouets de la nature, dans des angoisses de terreur, et plongeant nos âmes dans des pensées qui dépassent de bien loin leur portée ? Réponds, pourquoi cela ? dans quel but ? Qu'exiges-tu de nous ?

HORATIO. Il vous fait signe de le suivre, comme s'il voulait vous entretenir en particulier.

MARCELLUS. Voyez avec quel geste plein de courtoisie il vous invite à vous rendre avec lui dans un lieu plus écarté. Mais n'y allez pas.

HORATIO. Gardez-vous-en bien.

HAMLET. Il ne veut pas me parler ; eh bien, je vais le suivre.

HORATIO. N'en faites rien, monseigneur.

HAMLET. Pourquoi ? qu'ai-je à redouter ? Je ne fais pas plus de cas de ma vie que d'une épingle ; et quant à mon âme, il ne peut rien contre elle, car elle est immortelle comme lui. — Il me fait signe de nouveau ; je vais le suivre.

HORATIO. Et s'il allait, monseigneur, vous attirer vers l'Océan ou sur la cime effrayante de quelque rocher se projetant sur sa base bien avant dans la mer ; et là, s'il allait prendre quelque autre forme horrible dont la vue vous privera de votre raison et vous jettera dans un accès de démence ? Songez-y. La tête tourne et le vertige vous saisit,

rien qu'à regarder la mer à une telle profondeur et à l'entendre mugir à vos pieds.

HAMLET. Il continue à me faire signe. — Marche, je te suis.

MARCELLUS. Vous n'irez pas, monseigneur.

HAMLET. Ne me retenez pas.

HORATIO. Soyez raisonnable : vous n'irez pas.

HAMLET. J'entends la voix de ma destinée ; elle crie ; elle rend chacune de mes fibres aussi robuste que les muscles du lion de Némée. — (*L'Ombre lui fait signe de venir.*) Il m'appelle encore : — lâchez-moi, messieurs. — (*Il s'échappe de leurs bras.*) Par le ciel, je fais une ombre de celui qui voudra me retenir. — Écartez-vous, vous dis-je. — (*A l'Ombre.*) Marche, je te suis. (***L'Ombre et Hamlet** s'éloignent.*)

HORATIO. Son imagination le jette dans le délire.

MARCELLUS. Suivons-le : nous ne devons pas lui obéir en cette circonstance.

HORATIO. Allons sur ses pas. Quelle sera l'issue de tout ceci ?

MARCELLUS. Il y a quelque chose de vicié dans la constitution du Danemark.

HORATIO. Le ciel avisera.

MARCELLUS. Allons, suivons-le. (***Ils s'éloignent.***)

SCÈNE V.

Une partie plus reculée de l'esplanade.

Arrivent L'OMBRE et HAMLET.

HAMLET. Où veux-tu me conduire ? parle : je n'irai pas plus loin.

L'OMBRE. Regarde-moi.

HAMLET. Je te regarde.

L'OMBRE. L'heure approche où je dois rentrer dans les flammes sulfureuses et dévorantes.

HAMLET. Hélas ! pauvre âme !

L'OMBRE. Ne me plains pas, mais prête toute ton attention à ce que je vais te révéler.

HAMLET. Parle : mon devoir est de l'écouter.

L'OMBRE. Ce sera ton devoir aussi de me venger quand tu auras entendu.

HAMLET. Quoi ?

L'OMBRE. Je suis l'âme de ton père, condamnée pendant un temps marqué à errer la nuit, et à jeûner le jour dans une prison de flamme, jusqu'à ce que les fautes qui ont souillé ma vie mortelle soient effacées par le feu expiatoire. S'il ne m'était interdit de révéler les secrets de ma prison, je te ferais un récit dont chaque mot frapperait ton âme d'épouvante, glacerait ton jeune sang ; tes yeux, pareils à deux étoiles, s'élanceraient hors de leurs orbites ; les boucles de ta chevelure se dérouleraient en désordre, et chacun de tes cheveux se dresserait sur ta tête comme les dards d'un porc-épic ; mais ces mystères éternels ne sont pas faits pour des oreilles de chair et de sang. — Écoute, écoute, oh ! écoute ! si jamais tu aimas ton tendre père, —

HAMLET. O ciel !

L'OMBRE. Venge sa mort, causée par un meurtre infâme, abominable.

HAMLET. Un meurtre ?

L'OMBRE. Un meurtre infâme ; tous les meurtres le sont ; mais il n'en fut jamais de plus infâme, de plus inouï, de plus abominable que celui-là.

HAMLET. Hâte-toi de m'instruire, afin que, rapide comme la méditation ou la pensée de l'amour, je vole à la vengeance.

L'OMBRE. J'aime à voir ton empressement, et il faudrait que tu fusses plus inerte que la plante épaisse et grasse qui pourrit immobile et inutile sur la rive du Léthé, si tu n'étais pas ému en ce moment. Maintenant, Hamlet, écoute-moi. On a fait courir le bruit que tandis que je dormais dans mon jardin, un serpent m'avait piqué ; c'est ainsi qu'un récit mensonger a trompé le Danemark sur la cause de ma mort ; mais sache-le bien, noble jeune homme, le serpent dont le dard a tué ton père porte aujourd'hui sa couronne.

HAMLET. O mon âme prophétique ! mon oncle !

L'OMBRE. Oui, ce monstre incestueux, adultère, par la magie de sa parole, par ses dons criminels, — [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] O Hamlet, quelle chute pour elle ! De moi, dont l'amour noble et digne n'avait pas un instant démenti la promesse que j'avais faite à l'autel, descendre à un misérable dont les qualités naturelles étaient peu de chose comparées aux miennes ! Mais de même que la vertu demeure inébranlable aux sollicitations du vice, dût-il lui apparaître sous la forme d'une divinité, de même l'impudicité, fût-elle associée à un ange de lumière, se lassera des plaisirs d'une couche céleste, et se ravalera aux plus grossiers rebuts ! Mais attends ! je crois déjà sentir la brise matinale : il faut que j'abrége. Pendant que je dormais dans mon jardin, comme c'était ma coutume toutes les après-midi, prenant avantage de ma sécurité, ton oncle s'introduisit auprès de moi, muni d'une fiole de jusquiame, et me versa dans l'oreille cette liqueur fatale. Elle est pour le sang de l'homme un poison si actif, qu'avec la subtilité du vif-argent elle court et s'infiltre dans tous les canaux, dans toutes les veines du corps, où son action énergique caille et fige le sang le plus pur et le plus limpide, comme ferait une goutte d'acide dans du lait : tel fut son effet sur moi : et une lèpre instantanée m'enveloppa comme d'une écorce et couvrit la surface lisse de mon corps d'une croûte infecte et hideuse. Voilà comment, dans mon sommeil, je perdis tout à la fois, par la main d'un frère, la vie, ma couronne et mon épouse. La mort me surprit en état flagrant de péché, sans préparation, sans avoir reçu les derniers sacrements, sans avoir eu le temps de régler les comptes de ma conscience, et obligé de comparaître devant mon juge, chargé de tout le poids de mes iniquités. O horrible ! horrible ! ô comble de l'horrible ! si tu as quelque sensibilité, ne le souffre pas. Ne permets pas que le lit du roi de Danemark devienne la couche de la luxure et de l'inceste maudit. Mais, de quelque manière que tu poursuives cette vengeance, conserve-toi moral et pur, et n'entreprends rien contre ta mère. Abandonne son châtiment au ciel et aux aiguillons qu'elle porte dans son cœur, et qui la transpercent. Adieu ; il faut que je te quitte ; le ver luisant, dont le feu sans chaleur commence à pâlir, annonce l'approche du matin. Adieu, adieu, adieu ; souviens-toi de moi. (*L'Ombre s'éloigne.*)

HAMLET. O saintes légions du ciel ! ô terre ! quoi encore ? Y joindrai-je l'enfer ? — O opprobre ! — Contiens-toi, contiens-toi, ô mon cœur ! et vous, mes muscles, ne vieillissez pas en un instant, mais redoublez d'énergie pour me soutenir. — Me souvenir de toi ? Oui, ombre malheureuse, tant que la mémoire aura un siége dans ce cerveau en désordre. — Me souvenir de toi ? oui, je veux du registre de ma mémoire effacer tous les souvenirs frivoles, toutes les maximes puisées dans les livres, tous les vestiges, toutes les impressions du passé, tout ce que la jeunesse et l'observation y ont déposé ; et à leur place, sur les tablettes de mon cerveau, ton commandement figurera seul et dégagé de tout alliage impur ; oui, j'en jure par le ciel. O femme perverse ! ô scélérat, scélérat ! caressant et damné scélérat ! Mes tablettes ; — notons-y qu'un homme peut sourire, sourire et n'être qu'un scélérat ; du moins, je suis sûr qu'il en peut être ainsi en Danemark. (*Il écrit sur ses tablettes.*) Ainsi, mon oncle, vous êtes là. Venons maintenant à mon mot d'ordre : c'est, ***adieu, adieu ! souviens-toi de moi.*** Je l'ai juré.

HORATIO, *de loin*. Monseigneur, monseigneur, —

MARCELLUS, *de loin*. Seigneur Hamlet, —

HORATIO, *de loin*. Que le ciel le protége !

HAMLET. Ainsi soit-il.

MARCELLUS, *de loin*. Holà, holà, monseigneur.

HAMLET. Arrive, mon bel oiseau, arrive[1].

Arrivent HORATIO et MARCELLUS.

MARCELLUS. Que s'est-il passé, monseigneur ?

HORATIO. Quelles nouvelles, monseigneur ?

HAMLET. Oh ! des plus étranges.

HORATIO. Monseigneur, dites-nous-les !

HAMLET. Non, vous les rediriez.

HORATIO. Pas moi, monseigneur, j'en jure par le ciel

[1] Il imite le cri du chasseur rappelant son faucon. [illegible] dans le reste de cette scène se manifeste un commencement de perturbation cérébrale qui n'est point l'aliénation mentale caractérisée, [illegible] parlent à Hamlet, et que certains commentateurs [illegible]

MARCELLUS. Ni moi, monseigneur.

HAMLET. Qu'en dites-vous donc? Quel cœur d'homme l'aurait pensé? mais vous me promettez le secret ?

HORATIO *et* MARCELLUS. Oui, par le ciel, monseigneur.

HAMLET. Il n'y a pas dans tout le Danemark un scélérat qui ne soit un coquin fieffé.

HORATIO. Il n'était pas nécessaire, monseigneur, qu'un spectre sortît du tombeau pour nous apprendre cela.

HAMLET. C'est juste; oui, vous avez raison : sur quoi, sans entrer dans plus de détails, je trouve à propos que nous nous donnions une poignée de main, et que nous nous séparions, vous pour aller où vous appellent vos affaires et vos inclinations, — car chacun a ses inclinations et ses affaires, quelles qu'elles soient, — et moi, humble et chétif, voyez-vous, je vais prier.

HORATIO. Ce sont là des paroles vides et incohérentes, monseigneur.

HAMLET. Je suis fâché qu'elles vous offensent, oui, très-fâché.

HORATIO. Il n'y a point là d'offense, monseigneur.

HAMLET. Oui, par saint Patrice, il y a là une offense, et une bien grave. Quant à la vision de tout à l'heure, — c'est un honnête fantôme, permettez-moi de vous le dire : — quant à votre désir de connaître ce qui s'est passé entre nous, réprimez-le de votre mieux ; et maintenant, mes bons amis, je vous en conjure par notre titre d'amis, de condisciples, de compagnons d'armes, accordez-moi une grâce.

HORATIO. Quelle est-elle, monseigneur ? nous vous l'accordons.

HAMLET. C'est de ne jamais révéler ce que vous avez vu cette nuit.

HORATIO *et* MARCELLUS. Nous vous le promettons, monseigneur.

HAMLET. Oui ; mais jurez-le.

HORATIO. Sur ma parole, monseigneur, je n'en dirai jamais rien.

MARCELLUS. Ni moi, monseigneur, je vous le promets.

HAMLET. Jurez sur mon épée.

MARCELLUS. Nous avons déjà juré, monseigneur.

HAMLET. Oui, mais sur mon épée.

LA VOIX DE L'OMBRE *crie de dessous terre*. Jurez !

HAMLET. Ah ! ah ! mon camarade, est-ce toi qui parles ? es-tu là, mon brave ? viens ici ; — vous entendez le camarade qui est dans la cave ; consentez à prêter ce serment.

HORATIO. Dites-nous-en les paroles, monseigneur.

HAMLET, *les emmenant à quelques pas plus loin*. Jurez sur mon épée de ne jamais parler de ce que vous avez vu.

L'OMBRE, *de dessous terre*. Jurez.

HAMLET. *Hic et ubique*[1] ? En ce cas, nous allons plus loin. (*Il s'éloigne de quelques pas.*) Approchez, messieurs, et la main étendue sur mon épée, jurez par ce glaive de ne jamais parler de ce que vous avez entendu.

L'OMBRE, *de dessous terre*. Jurez par son épée.

HAMLET. Bien dit, vieille taupe ! Comme tu fais du chemin sous terre en peu de temps ! l'excellent pionnier ! — Éloignons-nous encore une fois, mes bons amis.

HORATIO. Par le jour et la nuit, voilà une étrange merveille.

HAMLET. Faisons-lui donc l'accueil que l'on fait aux étrangers. Le ciel et la terre, Horatio, recèlent plus de mystères que vos philosophes ne se l'imaginent ; mais venez. — Quelque singularité que vous remarquiez dans ma conduite, si, par la suite, je juge convenable d'affecter des manières bizarres, jurez par le salut de vos âmes, qu'en me voyant ainsi, jamais il ne vous arrivera de vous croiser les bras ou de secouer la tête, ou de prononcer des paroles ambiguës, comme par exemple : « Fort bien, fort bien, nous savons ce que c'est ; » ou, « Nous pourrions si nous voulions ; » ou, « S'il nous prenait envie de parler ; » ou bien encore, « Il y a des gens qui, s'ils l'osaient, » ou telles autres expressions équivoques, donnant à entendre que vous êtes dans ma confidence ; jurez de n'en rien faire ; et puisse, à l'heure où vous en aurez le plus pressant besoin, la grâce divine ne point vous faire faute !

L'OMBRE, *de dessous terre*. Jurez !

HAMLET. Calme-toi, calme-toi, âme en peine ! — Ainsi, messieurs, je me recommande à vous avec toute l'affection que je vous porte ; et tout ce qu'un homme aussi chétif qu'Hamlet pourra faire pour vous témoigner son amitié et son attachement, Dieu aidant, il le fera. Rentrons ensemble, et toujours le doigt sur les lèvres, je vous prie. Il y a dans ce monde quelque grande perturbation ! — O malédiction ! Pourquoi suis-je appelé à la faire cesser ! Allons, venez ; partons ensemble. (*Ils s'éloignent.*)

[1] Ici et partout.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement dans la maison de Polonius.

Entrent POLONIUS et RINALDO.

POLONIUS. Donne-lui cet argent et ces billets, Rinaldo.

RINALDO. Oui, monseigneur.

POLONIUS. Avant de l'aller voir, mon cher Rinaldo, tu feras très-sagement de prendre des renseignements sur son compte.

RINALDO. C'était mon intention, monseigneur.

POLONIUS. Bien dit, très-bien dit. Vois-tu, informe-toi d'abord des Danois qui sont à Paris ; où, avec qui, et sur quel pied ils vivent ; quelle est leur société, leur dépense ; après t'être assuré, par toutes ces questions, qu'ils connaissent mon fils, tâche de recueillir à son égard des informations plus précises que tes questions n'auront l'air d'en demander : fais comme si tu ne le connaissais qu'imparfaitement ; dis, par exemple, — « Je connais son père et sa famille ; et lui-même il ne m'est pas entièrement inconnu. » Entends-tu bien ceci, Rinaldo ?

RINALDO. Fort bien, monseigneur.

POLONIUS. « Il ne m'est pas entièrement inconnu ; » — mais, pourras-tu ajouter, « je le connais peu ; cependant, si c'est celui dont je parle, c'est un jeune homme fort dissipé, adonné à tels ou tels dérèglements ; » — et alors, impute-lui tous les vices qu'il te plaira, aucun cependant qui puisse le déshonorer, garde-t'en bien, mais tous les écarts, toutes les folies inséparables de la jeunesse qui a ses coudées franches.

RINALDO. Par exemple, le jeu, monseigneur.

POLONIUS. Oui, ou le vin, l'escrime, l'habitude de jurer, l'humeur querelleuse, la fréquentation des mauvais lieux : — tu peux aller jusque-là.

RINALDO. Monseigneur, il y aurait là de quoi le déshonorer.

POLONIUS. Point du tout, si, pour faire cette imputation, tu sais t'y prendre convenablement. Ne va pas aggraver la chose en l'accusant de débauche habituelle ; ce n'est pas là ce que je veux dire : mets dans tes reproches un tact habile ; fais en sorte qu'on ne puisse attribuer ses torts qu'aux défauts qui accompagnent ordinairement le jeune âge, l'abus de la liberté, l'entraînement d'un esprit fougueux, l'effervescence d'un sang bouillant.

RINALDO. Mais, monseigneur, —

POLONIUS. Pourquoi est-il à propos que tu agisses de cette manière ?

RINALDO. Voilà justement, monseigneur, ce que je voudrais savoir.

POLONIUS. C'est précisément où je voulais en venir ; et c'est un coup de maître, à mon avis. Après que tu auras imputé à mon fils ces légers défauts, qu'on peut tout au plus regarder comme des taches dans un bel ouvrage ; pour peu que ton interlocuteur, celui que tu veux sonder, ait remarqué dans le jeune homme dont tu parles quelques-uns des vices que nous venons d'énumérer, tu peux compter qu'il répondra sur-le-champ : « mon cher monsieur, » ou « mon ami, » ou « mon gentilhomme, » suivant la formule habituelle à l'individu, ou usitée dans le pays.

RINALDO. Fort bien, monseigneur.

POLONIUS. Eh bien donc, alors, — où en étais-je ? Par la sainte messe, je voulais dire quelque chose : — où en suis-je resté ?

RINALDO. Vous en étiez à la réponse qu'on me fera.

POLONIUS. A la réponse qu'on te fera : — c'est cela ; il ne manquera pas de te répondre — « Je connais ce jeune homme ; je l'ai vu hier ou l'autre jour, à telle époque, avec tels et tels ; là, comme vous dites, je l'ai surpris au jeu

ou dans une orgie, ou se prenant de querelle dans une partie de paume : « ou bien, » je l'ai vu entrer dans une maison suspecte, » ou autres choses semblables ; maintenant, tu vois ; c'est ainsi qu'avec l'amorce d'un mensonge on prend la vérité à l'hameçon. C'est ainsi que nous autres gens entendus, à force de circuits et de détours, en plaidant le faux nous découvrons le vrai. Et voilà comme, en suivant la marche que je viens de t'indiquer, tu te mettras au courant de la conduite de mon fils. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

RINALDO. Oui, monseigneur.

POLONIUS. Que Dieu soit avec toi ! bon voyage.

RINALDO. Monseigneur, —

POLONIUS. Observe par toi-même ses penchants.

RINALDO. C'est ce que je ferai, monseigneur.

POLONIUS. Et laisse-lui jouer son jeu.

RINALDO. Bien, monseigneur.

POLONIUS. Adieu. (*Rinaldo sort.*)

Entre OPHÉLIE.

POLONIUS, *continuant.* Eh bien, Ophélie, qu'y a-t-il donc ?

OPHÉLIE. O mon père, mon père ! vous me voyez encore tout effrayée.

POLONIUS. De quoi, au nom du ciel ?

OPHÉLIE. Mon père, j'étais occupée à coudre dans ma chambre, quand le seigneur Hamlet, — les vêtements en désordre, la tête nue, ses bas sans jarretières et tombant sur ses talons; pâle et blanc comme son linge, les genoux tremblants et s'entre-choquant, et le visage empreint d'un tel cachet de désespoir qu'on eût dit qu'il s'était échappé de l'enfer pour apporter quelque horrible message, — s'est tout à coup présenté devant moi.

POLONIUS. Est-ce que son amour pour toi l'a rendu fou ?

OPHÉLIE. Je ne sais, mon père ; mais, en vérité, je le crains.

POLONIUS. Que t'a-t-il dit ?

OPHÉLIE. Il m'a prise par le poignet et m'a serrée fortement ; puis s'éloignant de la longueur de son bras, son autre main posée comme cela sur son front, il s'est mis à examiner attentivement mon visage, comme s'il eût voulu le dessiner. Il est resté longtemps dans cette attitude ; enfin, — secouant légèrement mon bras, baissant et relevant la tête par trois fois, comme cela, il a poussé un soupir si douloureux et si profond que tout son corps en a paru ébranlé, et qu'on eût dit qu'il allait mourir. Cela fait, il m'a laissée et s'est éloigné en détournant la tête, comme un homme qui, pour trouver son chemin, n'a pas besoin de ses yeux ; effectivement, il a franchi la porte sans leur aide, et son regard, jusqu'au dernier moment, n'a cessé d'être fixé sur moi.

POLONIUS. Viens, suis-moi ; je vais trouver le roi. C'est bien là le délire de l'amour ; il tourne sa violence contre lui-même, et pousse la volonté à des actes de désespoir plus qu'aucune des passions qui affligent ici-bas notre nature. Je suis fâché, — Dis-moi, est-ce que tu lui aurais récemment adressé des paroles dures ?

OPHÉLIE. Non, mon père ; mais, conformément à vos ordres, j'ai refusé ses lettres et lui ai interdit ma présence.

POLONIUS. Voilà ce qui a égaré sa raison. Je suis fâché de ne l'avoir pas plus sagement jugé : j'ai craint que ses intentions ne fussent pas sérieuses et qu'il ne se proposât que de consommer ta ruine. Que je m'en veux de ma défiance ! Il semble que ce soit l'attribut des hommes de mon âge de pousser trop loin la prévoyance, comme c'est le défaut des jeunes gens d'en manquer. Viens, allons trouver le roi : il faut qu'il sache ce qui se passe ; car cet amour tenu caché pourrait attirer ici plus de malheurs que sa révélation ne peut provoquer de ressentiments. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement du château.

Entrent LE ROI, LA REINE et leur suite, ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

LE ROI. Soyez les bienvenus, cher Rosencrantz, et vous, Guildenstern ! Indépendamment du désir que nous éprouvions de vous voir, le besoin que nous avons de vos services nous a engagé à vous appeler auprès de nous sans délai. Vous avez entendu parler de la transformation d'Hamlet ; je dis transformation, parce que, à l'extérieur comme à l'intérieur, il n'est plus le même homme. La cause qui a ainsi altéré sa raison ne peut être que la mort de son père ; je n'en puis imaginer d'autre. Élevés avec lui dès votre enfance, sympathisant avec lui par l'âge et le caractère, — veuillez, je vous en prie, rester quelque temps ici à notre cour ; tâchez, par votre société, de lui inspirer le goût des plaisirs, et mettez à profit toutes les occasions pour découvrir si son affliction n'a pas quelque cause inconnue dont la révélation nous permettrait d'y porter remède.

LA REINE. Messieurs, il a beaucoup parlé de vous ; et j'ai la conviction qu'il n'y a pas au monde deux hommes auxquels il soit plus attaché. Si vous voulez bien nous faire l'amitié de passer quelque temps avec nous, et nous rendre le service que nous attendons de votre complaisance, vous pouvez compter sur des témoignages de reconnaissance dignes de la libéralité d'un roi.

ROSENCRANTZ. Vos majestés ont sur nous une autorité souveraine ; au lieu de prier, elles ont le droit de signifier leur volonté suprême.

GUILDENSTERN. Nous vous obéirons l'un et l'autre ; nous sommes tout entiers à votre disposition ; nous mettons à vos pieds nos services et notre dévouement ; commandez.

LE ROI. Merci, Rosencrantz, et vous, mon cher Guildenstern.

LA REINE. Merci, Guildenstern, — et vous, mon cher Rosencrantz ; veuillez, je vous prie, vous rendre auprès de mon fils, aujourd'hui méconnaissable. — (*A sa Suite.*) Que quelques-uns d'entre vous conduisent ces messieurs auprès d'Hamlet.

GUILDENSTERN. Fasse le ciel que notre présence lui soit agréable et nos soins salutaires !

LA REINE. Puisse-t-il en être ainsi ! (*Rosencrantz et Guildenstern sortent, suivis de quelques serviteurs.*)

Entre POLONIUS.

POLONIUS. Sire, les ambassadeurs sont revenus de Norwége, satisfaits du résultat de leur mission.

LE ROI. Tu ne m'as jamais annoncé que de bonnes nouvelles.

POLONIUS. Vraiment, sire ! Soyez certain que dans mon âme, je mets sur la même ligne mon dévouement à mon roi, et mon devoir envers mon Dieu. A moins que la sagacité habituelle de mon intelligence ne soit en défaut, je crois avoir découvert la cause véritable de la folie d'Hamlet.

LE ROI. Oh ! fais-la-moi connaître ; il me tarde de l'apprendre.

POLONIUS. Veuillez commencer par donner audience aux ambassadeurs ; ce que j'ai à vous dire sera le dessert de ce festin splendide.

LE ROI. Fais-leur toi-même les honneurs, et introduis-les. (*Polonius sort.*)

LE ROI, *continuant.* Il m'annonce, ma chère Gertrude, qu'il a trouvé la cause et la source de la maladie de votre fils.

LA REINE. Je crains bien qu'il n'y en ait point d'autre que la mort de son père et notre mariage précipité.

LE ROI. Bien, nous le sonderons.

Rentre POLONIUS, suivi de VOLTIMAND et de CORNÉLIUS.

LE ROI. Soyez les bienvenus, mes bons amis ! Parlez, Voltimand, quelles nouvelles nous apportez-vous de notre frère de Norwége ?

VOLTIMAND. Il vous envoie ses compliments et ses salutations cordiales. Au premier mot que nous lui avons dit, il a expédié des ordres pour arrêter les préparatifs de guerre faits par son neveu. Jusqu'alors il les avait crus dirigés contre la Pologne ; mais un plus ample examen l'ayant convaincu que c'était contre votre majesté, indigné qu'on osât se prévaloir ainsi de son état maladif, de son âge et de l'impuissance où il est réduit, il a envoyé à Fortinbras l'ordre de comparaître devant lui ; celui-ci a obtempéré à cette injonction, et après avoir reçu du roi de Norwége une sévère réprimande, il a fait devant son oncle le serment de ne plus rien entreprendre contre votre majesté : sur quoi, le vieux monarque, transporté de joie, lui a accordé un subside annuel de trois mille écus, ainsi que l'autorisation d'employer contre les Polonais les soldats levés par lui. En même temps par la lettre que voici (*Il lui remet un papier*), il vous prie de vouloir bien accorder à

ses troupes le passage à travers votre territoire, aux conditions et sous les réserves stipulées dans cet écrit.

LE ROI. Nous sommes charmés de ce résultat : quant à cette requête, nous la lirons, nous l'examinerons plus à loisir, et nous y répondrons. En attendant, nous vous remercions d'avoir mené à bien cette affaire. Allez vous reposer ; ce soir nous souperons ensemble. Vous êtes ici les bienvenus ! (*Voltimand et Cornélius sortent.*)

POLONIUS. Cette affaire est heureusement terminée. Sire, et vous, madame, discuter ce qui constitue l'autorité royale et en quoi consiste l'obéissance des sujets, pourquoi la nuit est la nuit, le jour le jour, et le temps le temps, ce serait perdre inutilement la nuit, le jour et le temps : en conséquence, puisque la brièveté est l'âme de l'esprit, tandis que la prolixité n'en est que le corps et l'enveloppe extérieure, je serai bref. Votre noble fils est fou ; je dis fou, car il y aurait de la folie à vouloir définir en quoi la folie véritable consiste ; mais laissons cela.

LA REINE. Venez au fait, et mettez-y moins d'art.

POLONIUS. Madame, je n'y mets aucun art, je vous le jure. Il n'est que trop vrai que votre fils est fou. Il est vrai que c'est dommage, et c'est grand dommage que ce soit vrai ; c'est là une sotte antithèse ; mais telle qu'elle est acceptez-la, car je ne veux employer aucun art. Il est donc fou ; ceci une fois accordé, il ne reste plus qu'à trouver la cause de cet effet, ou plutôt de ce défaut ; car cet effet, dans sa défectuosité, a une cause. Voilà ce qui reste à faire, et voilà comment je procède ; suivez-moi bien : j'ai une fille ; je l'ai tant qu'elle m'appartient ; ma fille, fidèle à son devoir et à l'obéissance qu'elle me doit, remarquez-le bien, m'a remis ceci. (*Il montre un papier.*) Réfléchissez, et tirez la conclusion. — (*Il lit.*) « A l'idole de mon âme, la céleste Ophélie, la beauté personnifiée. » — C'est là une mauvaise, une pitoyable expression : « Beauté personnifiée, » est une mauvaise expression ; mais écoutez la suite : — « Qu'elle conserve précieusement ces lignes dans son beau sein d'albâtre. »

LA REINE. Ceci est-il adressé par Hamlet à Ophélie ?

POLONIUS. Attendez un instant, madame ; je cite textuellement :

Il lit :

« Doute qu'au firmament les astres soient de flamme,
» Doute que dans les cieux marche l'astre du jour ;
» Mets la vérité même en doute dans ton âme ;
» Mais ne doute jamais, jamais de mon amour.

» Chère Ophélie, la poésie ne me va pas ; je ne sais point moduler mes soupirs avec art ; mais quant à savoir que je t'aime par-dessus tout, ô ma charmante ! tu peux le croire. Adieu. A toi pour toujours, ma bien-aimée, à toi, tant que cette machine mortelle m'appartiendra. HAMLET. »

Voilà ce que, dans son obéissance, ma fille m'a montré ; antérieurement déjà, elle m'avait confié successivement, et à mesure qu'il les lui a faites, ses ouvertures amoureuses.

LE ROI. Mais comment a-t-elle accueilli son amour ?

POLONIUS. Pour qui me prenez-vous ?

LE ROI. Pour un homme loyal et honorable.

POLONIUS. Je chercherai toujours à me montrer tel ; mais quelle opinion auriez-vous de moi, si, voyant éclore ce violent amour, — et je vous dirai que je m'en étais aperçu avant que ma fille n'en eût parlé, — que penseriez-vous de moi, sire, ou vous, madame, si, jouant le rôle de pupitre ou de calepin, j'avais été le muet confident de leurs amours ; si, témoin de leur passion, j'avais imposé silence à mon cœur ; si je l'avais regardé d'un œil indifférent : quelle idée vous feriez-vous de moi ? Non, je me suis mis sur-le-champ à l'œuvre, et j'ai dit à ma jeune demoiselle : — « Le seigneur Hamlet est un prince placé hors de ta sphère : cela ne doit pas être ; » et alors je lui ai prescrit de s'interdire sa société et de ne plus recevoir ni ses messages ni ses cadeaux. Elle a suivi mon conseil, et pour abréger cette histoire, le prince, se voyant ainsi rebuté, est tombé d'abord dans la tristesse, puis dans un dégoût absolu pour les aliments, puis dans l'insomnie, puis dans la langueur, puis dans la faiblesse de tête, et de là, toujours par gradation, dans la démence qui le fait maintenant délirer et que nous déplorons tous.

LE ROI. Penses-tu que ce soit cela ?

LA REINE. C'est très-probable.

POLONIUS. Quand m'est-il arrivé, je voudrais le savoir, de dire positivement : « Telle chose est, » quand il en était autrement ?

LE ROI. Jamais que je sache.

POLONIUS. Si ce que j'ai dit n'est pas, (*montrant sa tête, puis ses épaules*) qu'on fasse sauter ceci de dessus cela : pour peu que les circonstances me mettent sur la voie, je suis sûr de découvrir la vérité, fût-elle cachée au centre de la terre.

LE ROI. Par quel autre moyen pourrais-tu nous en donner l'assurance ?

POLONIUS. Vous savez qu'il se promène quelquefois quatre heures de suite dans cette galerie.

LA REINE. Il est vrai.

POLONIUS. Au moment où il y sera, je lui enverrai ma fille ; vous et moi, cachés derrière une tapisserie, nous serons témoins de leur entrevue. S'il ne l'aime pas, si ce n'est pas l'amour qui lui a fait perdre la raison, que je cesse d'être admis aux conseils de l'état, qu'on m'envoie diriger une ferme et commander à des charretiers.

LE ROI. Nous essayerons de ce moyen.

Entre HAMLET, lisant.

LA REINE. Voyez l'infortuné s'avancer tristement, un livre à la main.

POLONIUS. Allez-vous-en tous deux, je vous en conjure ; je vais l'aborder à l'instant. — Oh ! laissez-moi faire. (*Le Roi, la Reine et leur Suite sortent.*)

POLONIUS, *continuant.* Comment se porte monseigneur Hamlet ?

HAMLET. Bien, Dieu merci.

POLONIUS. Me connaissez-vous, monseigneur ?

HAMLET. Parfaitement ; vous êtes un marchand de poisson.

POLONIUS. Vous vous trompez, monseigneur.

HAMLET. En ce cas, je voudrais vous voir aussi honnête homme qu'un de ces gens-là.

POLONIUS. Honnête homme, monseigneur ?

HAMLET. Oui, seigneur ; au train dont va le monde, c'est à peine si l'on trouve un honnête homme sur dix mille.

POLONIUS. C'est très-vrai, monseigneur.

HAMLET. En effet, si le soleil engendre des vers dans un chien mort, et, tout dieu qu'il est, caresse une charogne, — Avez-vous une fille ?

POLONIUS. Oui, monseigneur.

HAMLET. Ne la laissez pas se promener au soleil ; la conception est un bienfait du ciel ; mais, comme votre fille peut concevoir, — mon cher, prenez-y garde.

POLONIUS. Que voulez-vous dire par là ? — (*A part.*) C'est toujours ma fille qui l'occupe ; cependant il ne m'a pas reconnu au premier abord ; il m'a pris pour un marchand de poisson. Son cerveau est gravement atteint ; et de fait, dans ma jeunesse, l'amour m'a quelquefois réduit à un état déplorable, approchant de celui-ci. Parlons-lui encore. — Que lisez-vous là, monseigneur ?

HAMLET. Des mots, des mots, des mots.

POLONIUS. De quoi est-il question, monseigneur ?

HAMLET. Entre qui ?

POLONIUS. Je vous demande ce que contient le livre que vous lisez, monseigneur.

HAMLET. Des calomnies, seigneur. Le satirique auteur a l'impudence de dire que les vieillards ont la barbe grise ; que leur visage est ridé, que leurs yeux distillent à foison l'ambre et la gomme de prunier ; qu'ils ont une abondante disette d'esprit, et les jarrets extrêmement débiles ; toutes choses, seigneur, que je crois fermement et en conscience, mais qu'on ne doit pas se permettre d'écrire ; quant à vous, seigneur, vous seriez aussi âgé que moi, si, comme l'écrevisse, vous pouviez aller à reculons.

POLONIUS, *à part.* Quoique ce soit là de la folie, cependant c'est une folie qui ne manque pas d'une certaine méthode [1]. — (*Haut.*) Voulez-vous venir prendre l'air, monseigneur ?

HAMLET. Quel air ? celui de la tombe ?

POLONIUS, *à part.* Quelle justesse il y a parfois dans ses répliques ! Les reparties des insensés ont souvent un bonheur d'à-propos que la raison la plus saine ne saurait atteindre. Je vais le quitter et combiner les moyens d'ame-

[1] *Insanire paret certa ratione modoque.*
HORACE.

ner une entrevue entre lui et ma fille. — Monseigneur, je vais humblement prendre congé de vous.

HAMLET. Vous ne sauriez me rien prendre dont je fasse plus volontiers l'abandon ; excepté ma vie, excepté ma vie, excepté ma vie.

POLONIUS. Adieu, monseigneur,

HAMLET. Le sot et ennuyeux vieillard !

Entrent ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

POLONIUS. Vous cherchez le seigneur Hamlet ; le voici.

ROSENCRANTZ, *à Polonius.* Dieu vous garde, seigneur. (*Polonius sort.*)

GUILDENSTERN. Mon noble seigneur, —

ROSENCRANTZ. Cher prince, —

HAMLET. Mes bons, mes excellents amis! Comment vous portez-vous, Guildenstern? et vous, Rosencrantz? Mes enfants, comment allez-vous?

ROSENCRANTZ. Ni trop bien ni trop mal.

GUILDENSTERN. Nous avons le bonheur de ne point être affligés d'un excès de félicité : notre place n'est pas tout à fait au point culminant du chapeau de la fortune.

ROSENCRANTZ. Ni à la semelle de sa chaussure.

HAMLET. Vous êtes donc à la hauteur de sa ceinture, dans le sein de ses faveurs.

GUILDENSTERN. Elle nous traite sans façon.

HAMLET. Ah! vous êtes dans l'intimité de la fortune! je ne m'en étonne pas; c'est une courtisane. Quelles nouvelles?

ROSENCRANTZ. Aucune, monseigneur, si ce n'est que le monde est devenu vertueux.

HAMLET. En ce cas, la fin du monde approche ; mais votre nouvelle n'est pas vraie. Permettez-moi de vous adresser une question qui vous touche de plus près. Dites-moi, mes chers amis, qu'avez-vous fait à la fortune, pour qu'elle vous envoie ici en prison?

GUILDENSTERN. En prison, monseigneur?

HAMLET. Le Danemark est une prison.

ROSENCRANTZ. Le monde alors en est une.

HAMLET. Oui, une vaste prison qui comprend un grand nombre de cellules, de cabanons et de cachots, parmi lesquels l'un des pires est le Danemark.

ROSENCRANTZ. Nous ne sommes pas de cet avis, monseigneur.

HAMLET. C'est qu'alors le Danemark n'est pas une prison pour vous; car le bien et le mal n'existent pour nous qu'autant que nous le jugeons tel : pour moi c'est une prison.

ROSENCRANTZ. C'est votre ambition qui du Danemark fait pour vous une prison ; votre âme y est trop à l'étroit.

HAMLET. O mon Dieu ! je tiendrais dans une coquille de noix ; je m'y croirais au large et le roi d'un empire sans limites, si je n'avais pas de mauvais rêves.

GUILDENSTERN. Ce sont justement ces rêves-là qui constituent l'ambition ; car toute la substance de l'ambitieux n'est que l'ombre d'un rêve.

HAMLET. Un rêve n'est lui-même qu'une ombre.

ROSENCRANTZ. C'est vrai, et je considère l'ambition comme chose si subtile et si légère, qu'à mon sens elle n'est que l'ombre d'une ombre.

HAMLET. Ainsi, les mendiants sont des corps, et les monarques, les héros ambitieux ne sont que leur ombre. Voulez-vous que nous allions à la cour? car, franchement, je ne me sens pas en train de discuter.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN. Nous sommes à vos ordres.

HAMLET. Je ne l'entends point ainsi : je ne veux pas vous confondre avec le reste de mes serviteurs ; car, à vous parler en honnête homme je suis horriblement servi. Mais, franchement et en amis, qu'êtes-vous venus faire à Elseneur?

ROSENCRANTZ. Vous voir, monseigneur; notre arrivée ici n'a pas d'autre motif.

HAMLET. Je suis tellement pauvre, que je suis même à court de remercîments ; mais je vous rends grâce, et mes remercîments, à coup sûr, mes bons amis, sont d'une obole trop chers encore. Ne vous a-t-on pas envoyé chercher? Êtes-vous venus de votre propre mouvement? Est-ce votre inclination qui vous amène? Allons, allons, soyez francs avec moi ; allons, allons, parlez.

GUILDENSTERN. Que voulez-vous que nous vous disions, monseigneur?

HAMLET. Tout ce qu'il vous plaira ; — mais répondez à ma question. On vous a envoyé chercher, et je lis dans vos traits une sorte d'aveu que votre candeur n'a pas le talent de dissimuler. Je sais que notre bon roi et notre excellente reine vous ont envoyé chercher.

ROSENCRANTZ. Dans quel but, monseigneur?

HAMLET. C'est à vous de me le dire. Mais je vous adjure par les droits de notre amitié, par les sympathies de notre âge, par les devoirs que nous impose notre longue affection, enfin par toutes les raisons plus convaincantes encore que pourrait alléguer un orateur plus habile que moi, soyez francs et sincères avec moi; vous a-t-on envoyé chercher, oui ou non?

ROSENCRANTZ, *bas à Guildenstern.* Que faut-il répondre?

HAMLET, *à part.* J'ai l'œil sur vous. — (*Haut.*) Si vous m'aimez, expliquez-vous franchement.

GUILDENSTERN. Monseigneur, on nous a envoyé chercher.

HAMLET. Je vais vous dire pourquoi : de cette manière, mes aveux iront au-devant de vos investigations, et le secret que vous devez au roi et à la reine ne recevra pas la plus légère atteinte. J'ai depuis peu, je ne sais pourquoi, perdu toute ma gaieté, renoncé à toute espèce d'exercice; et je me sens dans l'âme une telle tristesse, que cette merveilleuse machine, la terre, ne me semble plus qu'un stérile promontoire ; ce dais superbe, le ciel, ce magnifique firmament suspendu sur nos têtes, ce dôme majestueux où étincelle l'or d'innombrables étoiles, tout cela ne me paraît plus qu'un amas infect de vapeurs pestilentielles. Quel chef-d'œuvre que l'homme ! quelle élévation dans son intelligence ! que ses facultés sont infinies ! que sa forme est imposante et admirable ! Comme ses actes le rapprochent de l'ange ! sa raison d'un Dieu ! c'est la merveille du monde ! le roi de la création animée ! et pourtant qu'est-elle à mes yeux, cette quintessence de poussière? L'homme ne saurait me plaire, — ni la femme non plus, quoique votre sourire semble dire le contraire.

ROSENCRANTZ. Monseigneur, une pareille intention n'était pas dans ma pensée.

HAMLET. Pourquoi donc avez-vous ri quand j'ai dit que l'homme ne saurait me plaire?

ROSENCRANTZ. C'est que je pensais que si l'homme n'avait plus le don de vous plaire, vous feriez un triste accueil aux comédiens que nous avons rencontrés en route, et qui viennent ici vous offrir leurs services.

HAMLET. Celui qui joue les rois sera le bienvenu ; sa majesté aura le tribut de mes hommages ; le chevalier errant jouera du fleuret et du bouclier ; l'amoureux ne soupirera pas en vain ; le comique achèvera en paix son rôle ; le bouffon fera rire les moins enclins à se désopiler la rate. Enfin l'amoureuse estropiera les vers blancs plutôt que de ne pas dire franchement ce qu'elle a sur le cœur. — Qui sont ces comédiens?

ROSENCRANTZ. Ceux qui vous plaisaient tant, les tragédiens de la ville.

HAMLET. Pourquoi donc sont-ils devenus ambulants? ils trouveraient à être sédentaires plus d'honneur et de profit.

ROSENCRANTZ. Je pense que les innovations récentes les en ont empêchés.

HAMLET. Leur réputation est-elle la même que lorsque j'habitais la ville? Leurs représentations sont-elles aussi suivies?

ROSENCRANTZ. Non, certes.

HAMLET. Comment cela se fait-il? est-ce qu'ils commencent à se rouiller?

ROSENCRANTZ. Point du tout : leur zèle ne se ralentit pas; mais vous saurez, monseigneur, qu'il nous est arrivé une nichée d'enfants à peine sortis de leur coquille, qui dans le dialogue le plus simple déclament sur le diapason le plus élevé, et que, pour cela, on applaudit à outrance[1]. Ils sont à la mode, et ont jeté une telle défaveur sur les comédiens ordinaires, c'est ainsi qu'ils les appellent, que bien des gens portant l'épée ont peur des plumes d'oie, et n'osent plus se présenter à leur théâtre habituel.

HAMLET. Comment ! ce sont des enfants? Qui les entretient? qui les paye? leur intention est-elle de ne suivre leur profession qu'aussi longtemps qu'ils conserveront leurs voix d'enfants de chœur? Et si par la suite ils deviennent

[1] Shakspeare fait ici allusion à plusieurs théâtres rivaux du sien, et où jouaient les enfants de la chapelle du roi.

à leur tour des comédiens ordinaires, ce qui est très-probable s'ils n'ont pas le moyen de faire autrement, ne seront-ils pas en droit de regarder comme leur ayant rendu un fort mauvais service les écrivains qui leur font aujourd'hui ravaler d'avance leur propre héritage ?

ROSENCRANTZ. Ma foi, on s'est donné bien du mouvement de part et d'autre, et la nation ne s'est pas fait faute de les mettre aux prises. Il y a eu un moment où il ne fallait pas espérer de recette si le poëte et les acteurs n'en venaient aux coups.

HAMLET. Est-il possible ?

GUILDENSTERN. Oh ! il y a eu bien des têtes en capilotade.

HAMLET. Et ce sont les enfants qui l'emportent ?

ROSENCRANTZ. Oui, monseigneur, ils emportent Hercule et son fardeau[1].

HAMLET. Cela n'a rien qui m'étonne ; car mon oncle est roi de Danemark, et ceux qui lui faisaient la moue du vivant de mon père, donnent maintenant vingt, quarante, cinquante, cent ducats pour son portrait en miniature. Par la sambleu, il y a là dedans quelque chose de surnaturel, et que la philosophie devrait s'appliquer à découvrir. (*On entend le bruit d'une fanfare.*)

GUILDENSTERN. Voici les acteurs.

HAMLET. Messieurs, vous êtes les bienvenus à Elseneur. Donnez-moi la main. Allons : ce qui distingue un bon accueil, ce sont les prévenances et les attentions polies : laissez-moi m'acquitter envers vous sous ce rapport ; autrement je craindrais que ma courtoisie envers les acteurs, auxquels je vous préviens que mon intention est d'en montrer beaucoup, ne parût dépasser celle que je vous témoigne. Vous êtes les bienvenus ; mais l'oncle que j'ai pour beau-père et la mère que j'ai pour tante, sont dans une grave erreur.

GUILDENSTERN. En quoi, monseigneur ?

HAMLET. Je ne suis fou que lorsque le vent souffle du nord-nord-ouest ; quand le vent est au sud, je sais distinguer un milan d'un héron.

Entre POLONIUS

POLONIUS. Salut, messieurs !

HAMLET. Écoutez, Guildenstern. (*A Rosencrantz.*) Et vous pareillement, — à bon entendeur demi-mot : ce grand enfant que vous voyez ici n'a pas encore quitté ses langes.

ROSENCRANTZ. Peut-être les a-t-il repris ; on dit que la vieillesse est une seconde enfance.

HAMLET. Je gage qu'il vient me parler des acteurs ; vous allez voir. — Vous avez raison, monsieur : c'était effectivement lundi matin.

POLONIUS. Monseigneur, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

HAMLET. Monseigneur, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

Du temps que Roscius à Rome était acteur, —

POLONIUS. Les acteurs viennent d'arriver, monseigneur.

HAMLET. Bah ! bah !

POLONIUS. Sur mon honneur, —

HAMLET.

Chaque acteur arriva sur son âne monté.

POLONIUS. Ce sont les meilleurs acteurs du monde pour la tragédie, la comédie, le drame historique, la pastorale, la pastorale comique, la pastorale historique, la tragédie historique, la pastorale tragico-comico-historique, avec ou sans unité de lieu et d'action. Pour eux Sénèque ne saurait être trop triste, ni Plaute trop gai. Pour le style et la facilité d'expression, ils n'ont pas leurs pareils.

HAMLET. « O Jephté, juge en Israël, » quel trésor tu avais !

POLONIUS. Quel trésor avait-il, monseigneur ?

HAMLET. Mais, —

Une fille unique et charmante
Que de tout son cœur il aimait.

POLONIUS, *à part.* Encore ma fille !

HAMLET. N'ai-je pas raison, vieux Jephté ?

POLONIUS. Si vous m'appelez Jephté, monseigneur, c'est sans doute parce que j'ai une fille que j'aime de tout mon cœur.

HAMLET. Cela ne s'ensuit pas.

POLONIUS. Qu'est-ce donc qui s'ensuit ?

HAMLET. Le voici.

Or, par hasard, il arriva
Dans ce temps-là

Vous connaissez la suite.

Or, vous connaissez cette histoire ;
Il arriva, comme bien pouvez croire.

Je vous renvoie pour le reste à la première partie de la complainte[1] ; car voici qui me force d'abréger.

Entrent TROIS ou QUATRE COMÉDIENS.

HAMLET, *continuant.* Vous êtes les bienvenus, messieurs, tous les bienvenus. — Je suis charmé de te voir en bonne santé. — Soyez les bienvenus, mes bons amis. — O mon vieil ami, comme ton menton s'est ombragé depuis que je ne t'ai vu ! Voudrais-tu en Danemark me donner de l'ombrage ? — Ah ! vous voilà, ma jeune demoiselle ! Par Notre-Dame, depuis que je ne vous ai vue, vous vous êtes rapprochée du ciel de la hauteur d'une galoche : fasse le ciel que votre voix, semblable à une monnaie de mauvais aloi, ne soit pas trop altérée pour avoir cours[2] ! — Messieurs, vous êtes tous les bienvenus ; allons droit au fait comme les fauconniers français, qui donnent la chasse à la première proie venue : voyons, montrez-nous un échantillon de votre savoir-faire ; allons, une tirade bien pathétique.

PREMIER COMÉDIEN. Quelle tirade, monseigneur ?

HAMLET. Je t'ai un jour entendu déclamer un morceau qui n'a jamais été dit sur la scène, ou, dans tous les cas, ne l'a été qu'une fois ; car, si j'ai bonne mémoire, la pièce n'était pas du goût de tout le monde ; c'était du *caviar*[3] pour la foule ; mais suivant mon opinion, et celle de personnes dont le jugement en ces matières est de beaucoup supérieur au mien, ce n'en était pas moins une excellente pièce, bien conduite, et écrite avec autant de décence que d'art. Autant que je me le rappelle, on convenait généralement qu'on n'en avait point épicé les vers pour relever l'insipidité du fond ; que le style ne contenait rien qui pût mériter à l'auteur le reproche d'affectation : mais qu'au demeurant, la pièce, faite avec autant de simplicité que de méthode, était pleine de naturel et d'agrément, et d'une beauté sans prétention. Il y avait surtout un passage que j'aimais : c'était le récit d'Énée à Didon, et entre autres l'endroit où il raconte le meurtre de Priam. S'il est encore gravé dans ta mémoire, commence à ce vers : attends, laisse-moi me rappeler.

Ce farouche Pyrrhus, ce tigre d'Hyrcanie. —

Ce n'est pas cela ; le morceau commence par Pyrrhus.

Ce farouche Pyrrhus, de qui l'armure sombre,
Ainsi que ses projets, disparaissaient dans l'ombre
Aux flancs du sinistre cheval,
Maintenant son aspect est plus terrible encore ;
Maintenant un rouge infernal
De la tête aux pieds le colore ;
C'est le sang qu'a versé son courage fatal,
C'est le sang des vieillards, des filles et des femmes.
Il s'avance au milieu des flammes,
Que Troie en feu reflète sur ses pas,
De son roi malheureux éclairant le trépas.
Ainsi, dégouttant de carnage,
L'exécrable Pyrrhus, les yeux étincelants
Du feu de l'incendie et du feu de la rage,
Cherche Priam courbé sous le fardeau des ans.

Toi, continue.

POLONIUS. Pardieu, monseigneur, voilà qui est bien déclamé, avec la mesure et les intonations convenables.

PREMIER COMÉDIEN.

Il le trouve bientôt opposant à l'orage
L'effort d'un impuissant courage.
Le fer dont son bras s'est armé,
Refusant d'obéir à cette main débile,
Retombe et demeure immobile.

Ceci est probablement une allusion au théâtre du Globe, qui avait pour enseigne Hercule portant le globe.

[1] Il s'agit ici de ces noëls que les gens du peuple, à cette époque de l'année, allaient chantant en demandant l'aumône. Hamlet cite des bribes de ces noëls, et pour le reste, renvoie Polonius à la complainte originale.

[2] Ceci s'adresse à un acteur chargé des rôles de femmes, comme c'était l'usage à cette époque.

[3] Le caviar est un mets russe, fait avec les œufs de l'esturgeon.



HAMLET. Être ou n'être pas, voilà la question ! (Acte III, scène I, page 218.)

Pyrrhus, de courroux enflammé,
Marche droit à Priam : le seul vent de sa lance
Fait tomber à ses pieds le vieillard sans défense.
Pergame a ressenti ce coup. Ses monuments
S'écroulent renversés jusqu'en leurs fondements;
Et ce bruit, ô Pyrrhus, arrive à ton oreille ;
Pyrrhus lève le bras. O prodige ! ô merveille !
Prêt à frapper, son glaive ensanglanté
Dans l'air soudain s'est arrêté.
A le voir en cette posture
Immobile, on dirait un tyran en peinture :
Bouche béante, indécis, éperdu,
Entre deux sentiments il semble suspendu.
Ainsi, pendant l'instant qui précède un orage,
Tout fait silence sur la plage;
Nul bruit dans l'air n'est entendu ;
Le ciel se tait, les vents retiennent leur haleine;
Le calme de la mort règne au loin dans la plaine,
Mais bientôt du tonnerre on entend les éclats;
La foudre gronde avec fracas.
Ainsi, Pyrrhus, à ton morne silence
Bientôt succède la vengeance;
Et jamais le marteau du Cyclope inhumain,
Forgeant de Mars l'armure impénétrable,
Avec moins de pitié ne tomba sur l'airain,
Que le fer de Pyrrhus sur ce front vénérable.
Sois maudite, Fortune, impudente catin,
Qui des mortels fais le destin.
Dieux puissants dont elle se joue,
De son pouvoir délivrez l'univers,
Brisez les rayons de sa roue,
Et jetez-en les débris aux enfers.

POLONIUS. C'est trop long.

HAMLET. Pour le raccourcir on l'enverra au barbier en même temps que votre barbe. — *(Au Comédien.)* Continue, je te prie; si on ne lui donne un ballet grotesque ou une scène grivoise, il s'endort. Continue ; arrivons à Hécube.

PREMIER COMÉDIEN.

Qui d'entre vous aurait vu la reine affublée...

HAMLET. La reine affublée !

POLONIUS. Très-bien ; reine affublée est bon.

PREMIER COMÉDIEN.

Nu-pieds, et menaçant les flammes de ses pleurs,
Un lambeau sur son front couronné de douleurs,
Et d'une couverture à la hâte saisie,
Couvrant la nudité de la reine d'Asie ;
Quiconque eût regardé ce spectacle touchant,
Le mortel le plus dur, le cœur le plus méchant
Aurait cent fois maudit la fortune cruelle :
Mais si les dieux avaient jeté les yeux sur elle,
Lorsqu'elle vit Priam sans défense immolé,
Par le fer de Pyrrhus lâchement mutilé ;
S'ils avaient entendu ses longs cris de détresse,
A moins que les douleurs de ce monde mortel
Ne trouvent point de sympathie au ciel,
Le ciel se fût ému d'une sainte tristesse;
La pitié, pénétrant dans les âmes des dieux,
De pleurs aurait mouillé leurs yeux.

POLONIUS. Voyez, il change de couleur, il a les larmes aux yeux. — Assez, je te prie.

HAMLET. C'est bien, tu me réciteras le reste dans un autre moment. — *(A Polonius.)* Seigneur, veillez, je vous prie, à ce que ces comédiens soient bien traités ; vous m'entendez? que rien ne leur manque ; car ils sont la chronique abrégée et vivante de l'époque ; mieux vaudrait pour vous une mauvaise épitaphe après votre mort, que leur blâme pendant votre vie.

POLONIUS. Monseigneur, je les traiterai selon leur mérite.

HAMLET. Beaucoup mieux, mon cher, beaucoup mieux ; si l'on traitait chacun selon son mérite, quel est celui qui échapperait aux étrivières ? Traitez-les d'une manière qui réponde à votre rang et à votre dignité ; moins ils auront de titres à votre bienveillance, plus elle aura de mérite. Emmenez-les.

POLONIUS. Venez, messieurs.

HAMLET. Suivez-le, mes amis ; nous donnerons demain



HAMLET. Il l'empoisonne dans le jardin pour s'emparer de sa couronne. (Acte III, scène II, page 221.)

une représentation. (*Polonius sort avec les Comédiens, hormis un seul à qui Hamlet fait signe de rester.*)

HAMLET, *continuant*. Dis-moi, mon vieux camarade, pourriez-vous nous jouer le meurtre de Gonzague ?

PREMIER COMÉDIEN. Oui, monseigneur.

HAMLET. Vous nous le jouerez demain soir. Tu pourrais au besoin apprendre par cœur douze ou seize lignes que j'intercalerais dans la pièce? tu le pourrais, n'est-ce pas ?

PREMIER COMÉDIEN. Oui, monseigneur.

HAMLET. Fort bien. — Suis ce seigneur, et fais tous tes efforts pour ne pas te moquer de lui. (*Le Comédien sort.*)

HAMLET, *continuant, à Rosencrantz et à Guildenstern*. Mes bons amis, je vous quitte jusqu'à ce soir ; vous êtes les bienvenus à Elseneur.

ROSENCRANTZ. Monseigneur !

HAMLET. Sur ce, je vous salue. (*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

HAMLET, *seul*. Enfin me voilà seul. Quel misérable je suis ! N'est-ce pas une chose monstrueuse que ce comédien, dans une fiction, dans l'expression d'une douleur simulée, ait pu monter son âme au diapason de son rôle, et l'exalter au point de pâlir, d'avoir des larmes dans les yeux, le désespoir dans tous ses traits, la voix entrecoupée, et tout son être en harmonie avec sa situation feinte? — Et tout cela pour rien ! pour Hécube ! Qu'est Hécube pour lui, ou qu'est-il à Hécube, pour que son souvenir lui arrache des larmes ? Que ferait-il donc s'il était à ma place, s'il avait autant de motifs de douleur que j'en ai ? il inonderait la scène de ses larmes ; on le verrait épouvanter l'oreille des spectateurs de ses accents terribles, frapper le coupable de vertige, effrayer l'innocent, plonger dans la stupeur les âmes simples, et porter à l'oreille et aux yeux un ébranlement général. — Et moi cependant, intelligence épaisse, âme de boue, je reste dans une stupide inaction, indifférent à ma propre cause ; et je ne trouve rien à dire, non, rien, en faveur d'un roi qui a perdu la couronne et la vie par le plus exécrable attentat. Ah ! je suis un lâche ! Qui veut m'appeler infâme ? me frapper sur la tête? m'arracher la barbe, et me la jeter à la face ? me tirer par le nez ? me dire que j'en ai menti par la gorge, et me faire avaler cet outrage ? Qui le veut ? Ah ! je le souffrirais ; car il faut que je sois inoffensif comme la colombe, et sans fiel pour ressentir une injure ; autrement, j'aurais déjà engraissé tous les vautours du pays des entrailles de ce misérable. Sanguinaire et impudique scélérat ! Monstre de perfidie, joignant sans remords le meurtre à l'adultère ! Quelle stupide créature je suis ! Qu'il est beau de me voir, moi, fils d'un père assassiné, moi, que le ciel et l'enfer excitent à la vengeance, exhaler mon indignation en paroles, et me répandre en folles imprécations comme pourrait faire la dernière des prostituées ! Oh ! quelle honte ! cherchons dans ma cervelle. (*Après une pause de quelques minutes.*) C'est cela, j'y suis ! J'ai entendu dire que des coupables, assistant à une représentation dramatique, se sont sentis tellement frappés au cœur par la scène jouée devant eux, qu'ils ont fait sur-le-champ, et à haute voix, l'aveu de leur crime ; car le meurtre, tout muet qu'il est, se trahit miraculeusement et parle. Je veux que les comédiens représentent devant mon oncle le meurtre de mon père ; j'observerai ses traits, je le sonderai dans le vif ; s'il se trouble, je sais ce que je dois faire. L'esprit qui m'est apparu est peut-être un démon ; le démon peut revêtir la forme d'un objet chéri ; il est puissant sur les âmes mélancoliques ; et qui sait s'il ne veut pas tirer de ma faiblesse même et de ma douleur les moyens de me damner? Je veux acquérir une certitude plus grande : le drame en question sera le piége où je prendrai la conscience du roi. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement du château.

Entrent LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE, ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

LE ROI. N'avez-vous donc pu, dans vos entretiens avec lui, reconnaître la cause du désordre introduit dans son intelligence, de cette turbulente et dangereuse démence qui est venue si brusquement troubler la paix de ses jours?

ROSENCRANTZ. Il avoue qu'il sent l'égarement de sa raison, mais on ne peut l'amener à en dire la cause.

GUILDENSTERN. Et il paraît peu disposé à se laisser sonder. Sa folie ne manque pas d'une certaine habileté ; et il se tient sur la défensive toutes les fois que nous essayons d'obtenir de lui quelque aveu sur son véritable état.

LA REINE. Vous a-t-il bien reçus ?

ROSENCRANTZ. Avec toute l'affabilité d'un homme bien élevé.

GUILDENSTERN. Oui, mais avec une contrainte évidente.

ROSENCRANTZ. Nous faisant peu de questions, mais répondant aux nôtres sans le moindre embarras.

LA REINE. Avez-vous essayé de le distraire par quelques amusements ?

ROSENCRANTZ. Madame, le hasard nous a fait rencontrer en route certains comédiens; nous lui en avons parlé, et cette nouvelle a paru lui faire plaisir. Ils sont ici dans le palais, et je crois qu'ils ont déjà reçu l'ordre de jouer ce soir devant lui.

POLONIUS. C'est très-vrai, et il m'a chargé de supplier vos majestés de vouloir bien assister à la représentation.

LE ROI. De tout mon cœur, et je suis heureux de le savoir dans ces dispositions. Veuillez, messieurs, le stimuler encore, et diriger vers ces amusements toute l'activité de son esprit.

ROSENCRANTZ. C'est ce que nous allons faire, seigneur. *Rosencrantz et Guildenstern sortent.*

LE ROI. Ma chère Gertrude, laissez-nous aussi ; nous avons secrètement envoyé chercher Hamlet, afin qu'il se trouve comme par hasard en présence d'Ophélie. Son père et moi, espions légitimes, nous nous placerons de manière à ce que, voyant sans être vus, nous assistions à leur entretien, et puissions juger à ses discours si c'est bien réellement un amour malheureux qui le fait ainsi souffrir.

LA REINE. Je vais vous obéir. — Quant à vous, Ophélie, je souhaite que vos charmes soient la cause fortunée de la démence d'Hamlet; je pourrai alors espérer que vos vertus le ramèneront, à la satisfaction de tous deux, à son état accoutumé.

OPHÉLIE. Madame, je le désire. (*La Reine sort.*)

POLONIUS. Ophélie, promenez-vous ici. — (*Au Roi.*) Permettez, sire, que nous nous placions. — (*A Ophélie.*) Lisez dans ce livre; cette lecture simulée donnera un motif à ta solitude. — C'est un tort que nous avons souvent : il n'arrive que trop fréquemment qu'avec un extérieur dévot et une attitude pieuse, nous parvenons à faire un saint du diable lui-même.

LE ROI, *à part.* Oh ! cela n'est que trop vrai. Quelle poignante blessure cette observation inflige à ma conscience ! La joue de la courtisane n'est pas plus hideuse sous son masque de céruse et de fard, que ne l'est mon forfait sous le vernis trompeur de mon langage. O pesant fardeau !

POLONIUS. Je l'entends venir ; retirons-nous, sire. (*Le Roi et Polonius sortent.*)

Arrive Hamlet.

HAMLET. [illegible] la question ! — Une âme [illegible] les coups et les traits de la fortune cruelle, [illegible] et, en les combattant, y mettre un terme ? — Mourir, — dormir, — rien de plus, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Mourir, — dormir, — dormir ! [illegible] peut-être, — [illegible] point embarrassant; [illegible] [illegible] aurons rejeté loin de nous une existence agitée? Il y a là de quoi nous faire réfléchir. C'est cette pensée-là qui rend si longue la vie du malheureux. Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations et les outrages du monde, l'injure de l'oppresseur, les affronts de l'orgueilleux, les angoisses d'un amour dédaigné, les lenteurs de la loi, l'insolence des gouvernants et les mépris que l'ignorant inflige au mérite patient, lorsqu'il suffirait de la pointe d'un poignard pour se donner le repos? Qui voudrait se résigner à porter en gémissant le fardeau d'une vie importune, n'était la crainte de quelque chose par delà le trépas, ce pays inconnu duquel aucun voyageur n'est revenu encore? Voilà ce qui ébranle et trouble la volonté; voilà ce qui nous fait supporter nos douleurs présentes plutôt que de fuir vers d'autres maux que nous ne connaissons pas. Ainsi, la conscience fait des lâches de tous tant que nous sommes; ainsi, sur la couleur éclatante de la résolution la réflexion projette sa teinte pâle et livide, et il suffit de cette considération pour détourner le cours des entreprises les plus importantes, et leur faire perdre jusqu'au nom d'action. — Taisons-nous! j'aperçois la belle Ophélie! — Jeune beauté, ayez souvenir de mes péchés dans vos prières.

OPHÉLIE. Monseigneur, comment vous êtes-vous porté tous ces jours passés?

HAMLET. Bien ! je vous rends humblement grâce.

OPHÉLIE. Monseigneur, j'ai de vous des gages de souvenir que depuis longtemps je désirais vous rendre. Veuillez les recevoir, je vous prie.

HAMLET. Moi? non, certes; je ne vous ai jamais rien donné.

OPHÉLIE. Monseigneur, vous savez très-bien que c'est vous qui m'avez fait ces dons, et les douces paroles dont vous les avez accompagnés en ont encore relevé le prix : maintenant qu'ils ont perdu leur parfum, reprenez-les : car pour un noble cœur, les dons les plus riches deviennent sans valeur du moment où celui qui les a faits n'a plus pour nous que de l'indifférence. Tenez, monseigneur.

HAMLET. Ha! ha! êtes-vous vertueuse?

OPHÉLIE. Monseigneur?

HAMLET. Êtes-vous belle?

OPHÉLIE. Que veut dire votre altesse?

HAMLET. Que si vous êtes vertueuse et belle, vous devez interdire toute communication entre votre vertu et votre beauté.

OPHÉLIE. Quel commerce sied mieux à la beauté que celui de la vertu?

HAMLET. Tant s'en faut; car l'influence de la beauté aura plus tôt métamorphosé la vertu en vile prostituée, que la force de la vertu n'aura transformé la beauté à son image. Ceci passait autrefois pour un paradoxe; mais c'est aujourd'hui un fait dont la preuve est acquise. Il fut un temps où je vous aimais.

OPHÉLIE. En effet, monseigneur, vous me l'avez fait croire.

HAMLET. Vous avez eu tort de me croire; car la vertu a beau s'inoculer à notre vieille nature, il nous reste toujours quelque chose de cette dernière. Je ne vous ai point aimée.

OPHÉLIE. Je n'en ai été que plus trompée.

HAMLET. Allez vous enfermer dans un cloître. Pourquoi vouloir donner le jour à une race de pécheurs? Pour ce qui est de moi, je me crois passablement honnête homme; et toutefois je pourrais articuler contre moi de telles accusations, que mieux eût valu que ma mère ne m'eût pas mis au monde. Je suis au plus haut point orgueilleux, vindicatif, ambitieux; je couve dans mon cerveau tant d'actions mauvaises, que ma pensée ne peut suffire à les préciser, mon imagination à leur donner une forme, et que le temps me manque pour les exécuter. Qu'est l'utilité que des êtres tels que moi rampent entre le ciel et la terre? Nous sommes tous des infâmes; ne vous fiez à aucun de nous : allez dans un cloître. Où est votre père?

OPHÉLIE. Chez lui, monseigneur.

HAMLET. Qu'on ferme les portes sur lui, afin d'empêcher qu'il ne joue le rôle de fou ailleurs que dans sa propre maison. Adieu!

OPHÉLIE. Ayez pitié de lui, ciel miséricordieux!

HAMLET. Si vous vous mariez, je vous donnerai pour dot cette vérité désolante : — Soyez froide comme la glace, pure comme la neige, vous n'échapperez pas à la calomnie. Allez dans un cloître. Adieu : ou, si vous tenez absolument

un mari, épousez un fou; car les gens sensés savent trop bien quels monstres vous faites d'eux. Allez dans un cloître, et dépêchez-vous. Adieu.

OPHÉLIE. Puissances célestes, rendez-lui sa raison!

HAMLET. J'ai aussi entendu parler de votre babil : Dieu vous a donné une démarche, et vous vous en faites une autre ; vous sautillez, vous vous dandinez, vous minaudez, vous persiflez les créatures de Dieu, et vous donnez pour de l'ignorance ce qui n'est que de l'affectation. Allez, qu'on ne m'en parle plus; c'est cela qui m'a rendu fou. Je dis que nous n'aurons plus de mariages; ceux qui sont mariés, tous, hormis un seul, vivront; les autres resteront comme ils sont. Allez dans un cloître, allez! (*Hamlet sort.*)

OPHÉLIE, *seule.* Oh! quelle noble intelligence est ici détrônée! Le coup d'œil de l'homme de cour, l'épée du guerrier, la parole du savant, l'espérance et la fleur de ce beau royaume, le miroir du bon ton, le type des nobles manières, le modèle sur lequel se portaient tous les regards, tout cela est détruit, détruit sans retour! et moi! des femmes la plus affligée et la plus malheureuse, moi qui ai savouré l'enivrante ambroisie de ses serments d'amour, je suis condamnée à voir cette haute et puissante raison, pareille à une cloche fêlée, ne plus rendre que des sons faux et discordants; et tant de beauté et de jeunesse flétri dans sa fleur par le vent de la démence! Oh! malheureuse d'avoir vu ce que j'ai vu, et de voir ce que je vois!

Rentrent LE ROI et POLONIUS

LE ROI. L'amour! non, ce n'est pas de ce côté que se portent ses affections; d'ailleurs, son langage, bien qu'il manque un peu de logique, n'a point le caractère de la folie : il y a dans son âme quelque chose que couve sa douleur; et je crains d'en voir éclore quelque danger qui nous soit fatal; pour prévenir ce résultat, voici le parti auquel je me suis sur-le-champ arrêté : — Je veux qu'il parte sans délai pour l'Angleterre, afin de réclamer le tribut qu'on néglige d'acquitter. Peut-être que la mer, le changement de pays, la vue de nouveaux objets, chasseront de son cœur cette opiniâtre préoccupation qui échauffe son cerveau et le rend méconnaissable. — Qu'en pensez-vous?

POLONIUS. Vous ferez bien; cependant je persiste à croire qu'un amour dédaigné est l'origine et le principe de sa douleur. — Eh bien, Ophélie, tu n'as pas besoin de nous répéter ce que t'a dit le seigneur Hamlet; nous avons tout entendu. — Sire, vous ferez ce que vous jugerez à propos; mais, si vous m'en croyez, vous permettrez qu'après la pièce, la reine sa mère le prenne en particulier et le presse de lui découvrir les motifs de son chagrin ; il faudra qu'elle lui tienne un langage sévère; avec votre permission, je serai placé de manière à entendre toute leur conversation. Si elle ne peut réussir à le pénétrer, envoyez-le en Angleterre, ou reléguez-le dans le lieu que votre prudence aura choisi.

LE ROI. C'est ce que je ferai : la démence, chez les grands, doit être surveillée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une salle du château

Entrent HAMLET et PLUSIEURS COMÉDIENS.

HAMLET, *à l'un des Comédiens.* N'oublie pas, je te prie, de dire cette tirade comme je l'ai prononcée devant toi, en y mettant du feu et de l'énergie ; mais si tu la débites à la façon de la plupart de nos comédiens, j'aimerais autant voir ma prose dans la bouche du crieur public. Ne va pas non plus fendre l'air ainsi avec tes bras ; mets de la modération en tout; au milieu même du torrent, de la tempête, de l'ouragan de la passion, songe à observer une mesure qui en adoucisse l'expression. Oh! rien ne me blesse au vif comme d'entendre de robustes gaillards à la large perruque déchirer une passion en lambeaux, écorcher les oreilles des habitués du parterre, à qui, pour la plupart du temps, il ne faut qu'une pantomime absurde et du bruit. Qu'on me fouette ces drôles qui tranchent du Termagant[1] et enchérissent sur Hérode lui-même[2]. Évite ce défaut, je te prie.

PREMIER COMÉDIEN. Je vous le promets, monseigneur.

HAMLET. Ne va pas cependant pécher par trop de froideur; mais qu'en cela ton propre discernement te serve de guide. Accommode l'action à la parole, la parole à l'action, en observant toujours avec soin de ne jamais dépasser les bornes du naturel; car tout ce qui va au delà s'écarte du but de la scène, qui a été de tout temps et est encore maintenant de réfléchir la nature comme dans un miroir ; de montrer à la vertu ses propres traits, à la vanité sa propre image, à tous les temps et à tous les âges leur physionomie et leur empreinte. Si l'on va au delà de ce but, ou qu'on reste en deçà, on pourra faire rire l'ignorant, mais on affligera l'homme judicieux, dont le suffrage à lui seul a plus de poids que celui d'une salle tout entière. Oh ! j'ai vu jouer et j'ai entendu louer à haute voix des acteurs qui, Dieu me pardonne, n'ayant rien de chrétien dans la voix, ni rien de chrétien, de païen ou même d'humain dans la tournure, se démenaient et hurlaient de telle sorte, que je les ai toujours crus l'ouvrage de quelque ignorant apprenti de la nature qui, voulant faire des hommes, avait manqué sa besogne, et n'avait produit de l'humanité qu'une abominable contrefaçon.

PREMIER COMÉDIEN. J'espère que nous avons passablement réformé cela chez nous.

HAMLET. Oh! réformez-le tout à fait ; et que ceux qui parmi vous jouent les bouffons ne disent que ce qui est écrit dans leur rôle; il y en a parmi eux qui, pour provoquer le rire d'une certaine portion de spectateurs ignares, improvisent quelque facétie au moment où la marche de la pièce réclame toute l'attention du spectateur : c'est indigne; et le bouffon qui a recours à ce moyen montre une prétention bien pitoyable. Allez vous préparer. (*Les Comédiens sortent.*)

Entrent POLONIUS, ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

HAMLET, *continuant, à Polonius.* Eh bien, seigneur, le roi est-il prêt à entendre notre pièce?

POLONIUS. Oui, et la reine également, et à l'instant même.

HAMLET. Dites aux acteurs de se dépêcher. (*Polonius sort.*)

HAMLET, *continuant, à Rosencrantz et à Guildenstern.* Voulez-vous aussi aller accélérer leurs préparatifs?

TOUS DEUX. Oui, monseigneur. (*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

Entre HORATIO.

HAMLET. Ah! te voilà, Horatio?

HORATIO. Me voici, monseigneur, à vos ordres.

HAMLET. Mon cher Horatio, tu es l'homme le meilleur dont j'aie jamais fréquenté la société.

HORATIO. Mon bien-aimé seigneur, —

HAMLET. Ne va pas croire que je te flatte; car quels avantages puis-je attendre de toi, qui pour te nourrir et te vêtir n'as d'autre revenu que ta gaieté? Pourquoi flatterait-on le pauvre? Non, que la langue emmiellée lèche l'opulence stupide; que la servilité ploie un genou docile là où elle a du profit à attendre. Écoute : depuis que mon âme bien-aimée a été maîtresse de son choix et a su distinguer parmi les hommes, elle t'a marqué du sceau de sa prédilection ; car elle a reconnu en toi un homme portant légèrement le fardeau de la souffrance ; un homme qui accepta toujours avec une égale reconnaissance les rigueurs et les faveurs de la fortune : et bien heureux les mortels dont les passions et le jugement se balancent avec un si parfait équilibre; ils ne sont point sous les doigts de la fortune un instrument dont elle joue comme il lui plaît. Donnez-moi un homme qui ne soit pas l'esclave des passions, et je le porterai comme toi dans mon cœur, dans le sanctuaire de mes affections les plus intimes. — En voilà assez sur ce chapitre. — On doit ce soir jouer devant le roi un drame dans lequel il y a une scène qui rappelle à peu de chose près ce que je t'ai raconté de la mort de mon père : quand on sera arrivé à cette scène, je t'en prie, observe mon oncle avec toute la vigilance que mes soupçons autorisent : si le secret de son crime ne se révèle pas par quelques paroles, l'apparition que nous avons vue est l'ouvrage de l'enfer, et mes imaginations sont aussi noires que l'enclume de Vulcain. Observe-le attentivement ; de mon côté, mes yeux ne quitteront pas son visage ; et ensuite nous rapprocherons nos deux jugements pour tirer la conclusion de ce que nous aurons vu.

[1] C'est le nom que nos vieux romanciers donnent à un dieu des Sarrasins.

[2] Le caractère [illegible]

HORATIO. Fort bien, monseigneur; si pendant la représentation il met mon observation en défaut et me dérobe un seul des mouvements de son âme, je payerai l'article volé.

HAMLET. Les voilà qui arrivent pour voir la pièce; il faut que je reprenne mon rôle de spectateur insouciant. (*Marche danoise, fanfare.*)

Entrent LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, et autres.

LE ROI. Comment se porte notre neveu Hamlet?

HAMLET. On ne peut mieux, sur ma foi; je suis au régime du caméléon; je me nourris d'air, je me repais de promesses; vous ne pourriez engraisser ainsi des chapons.

LE ROI. Je ne comprends rien à cette réponse, Hamlet; ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse.

HAMLET. Ni à moi. — (*A Polonius.*) Seigneur, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez autrefois joué la comédie à l'université?

POLONIUS. Il est vrai, monseigneur; et je passais pour un acteur habile.

HAMLET. Quel rôle avez-vous joué?

POLONIUS. Celui de Jules-César. On m'assassinait au Capitole; Brutus me poignardait.

HAMLET. C'était bien brutal à lui de tuer en pareil lieu un si excellent veau. — Les acteurs sont-ils prêts?

ROSENCRANTZ. Oui, monseigneur; ils attendent votre bon plaisir.

LA REINE. Viens ici, mon cher Hamlet; assieds-toi près de moi.

HAMLET. Non, ma mère. (*Montrant Ophélie.*) Voici un métal dont l'attraction est plus grande.

POLONIUS, *au Roi*. Oh! oh! que dites-vous de cela?

HAMLET. Madame, me permettez-vous de me mettre à vos genoux? (*Il s'assied aux pieds d'Ophélie.*)

OPHÉLIE. Non, monseigneur.

HAMLET. Je veux dire d'appuyer ma tête sur vos genoux.

OPHÉLIE. Oui, monseigneur.

HAMLET. Vous pensiez peut-être que j'avais une autre idée.

OPHÉLIE. Je ne pensais rien.

HAMLET. C'est là une pensée digne de trouver place au cœur d'une jeune fille.

OPHÉLIE. Quoi, monseigneur?

HAMLET. Rien.

OPHÉLIE. Vous êtes gai, monseigneur.

HAMLET. Qui, moi?

OPHÉLIE. Oui, monseigneur.

HAMLET. Oh! je suis votre bouffon, et voilà tout. Qu'a un homme de mieux à faire que d'être gai? Tenez, regardez comme ma mère a l'air joyeux; et cependant il n'y a que deux heures que mon père est mort.

OPHÉLIE. Mais non, monseigneur, il y a deux fois deux mois.

HAMLET. Si longtemps que cela? oh! en ce cas, que le diable porte le deuil; moi, je veux porter un vêtement d'hermine. O ciel! mort depuis deux mois, et pas encore oublié! on peut alors espérer voir le souvenir d'un grand homme survivre six mois à sa mort; mais, par Notre-Dame, il faut pour cela qu'il ait bâti des églises, sans quoi il court risque d'être oublié comme celui dont vous connaissez l'épitaphe.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Il est oublié mon dada ¹.

Les trompettes sonnent, la pantomime commence. On voit entrer un roi et une reine qui paraissent éprouver l'un pour l'autre une vive tendresse; ils s'embrassent; la reine se prosterne devant lui, et semble lui faire les plus ardentes protestations d'amour; il la relève, et incline sa tête sur son cou; puis il s'étend sur une pelouse émaillée de fleurs. Lorsqu'elle le voit endormi, elle le quitte; alors survient un autre personnage qui lui ôte sa couronne, la baise, verse du poison dans l'oreille du roi, et sort. La reine revient, trouve le roi mort, et exprime par ses gestes son désespoir. L'empoisonneur revient, suivi de deux ou trois personnages muets, et semble se lamenter avec elle. Le cadavre est emporté. L'empoisonneur fait sa cour à la reine, et lui présente des cadeaux; elle résiste d'abord, puis elle finit par agréer son amour [1] (*Ils sortent.*)

OPHÉLIE. Que signifie cette scène, monseigneur?

HAMLET. Cela n'annonce rien de bon; il y a quelque anguille sous roche.

OPHÉLIE. Cette pantomime renferme sans doute le sujet de la pièce.

Entre LE PROLOGUE.

HAMLET. Ce gaillard-là va nous l'apprendre; les comédiens sont incapables de garder un secret; ils ont l'habitude de tout dire.

OPHÉLIE. Va-t-il nous dire ce que signifiait cette pantomime?

HAMLET. Assurément, il vous expliquera toutes les pantomimes que vous voudrez; faites-lui-en voir de toutes les espèces, il vous en interprétera le sens.

OPHÉLIE. Vous êtes un méchant; laissez-moi suivre la pièce.

LE PROLOGUE.

Pour notre drame, en ce moment,
Nous venons nous mettre humblement
Aux genoux de votre clémence,
Et réclamer votre indulgence.

HAMLET. Est-ce là un prologue ou la devise d'une bague?

OPHÉLIE. C'est bien court, monseigneur.

HAMLET. Comme l'amour d'une femme.

Entrent UN ROI et UNE REINE.

LE ROI DE THÉATRE. « Trente fois le char de Phébus a fait » le tour du liquide empire de Neptune et de la surface » sphérique de la terre; et trente fois douze lunes ont de » leur lumière empruntée éclairé ici-bas trente fois douze » nuits, depuis que l'amour a joint nos cœurs, et l'hyménée » nos mains, par les liens sacrés d'une communauté indis- » soluble. »

LA REINE DE THÉATRE. « Puissions-nous compter encore en » nombre égal les révolutions du soleil et de la lune, avant » que notre amour prenne fin! Mais, hélas! depuis quelque » temps je vous trouve si souffrant, si triste, si changé, que » cela m'inquiète. Toutefois, monseigneur, que mon inquié- » tude ne vous afflige pas, car les femmes craignent d'autant » plus qu'elles aiment davantage. Leurs alarmes sont en » raison de leur amour; chez elles ces deux sentiments ou » sont nuls, ou sont portés à l'extrême. L'expérience vous » a prouvé toute l'étendue de ma tendresse; elle est la » mesure exacte de ma crainte. Quand on aime beaucoup, » l'appréhension la plus légère devient terreur; dans un » cœur où les moindres craintes s'exagèrent et grandissent, » il y a beaucoup d'amour. »

LE ROI DE THÉATRE. « Cependant, ma bien aimée, avant peu » il faudra que je te quitte; mes organes cessent insensi- » blement d'accomplir leurs fonctions; quant à toi, tu res- » teras après moi dans ce monde, pour y vivre honorée et » chérie; et sans doute tu retrouveras dans un époux aussi » tendre, — »

LA REINE DE THÉATRE. « Ah! tout autre époux me serait » odieux! un tel amour, dans mon cœur, serait une tra- » hison: que je sois maudite si je contracte un second hy- » men! Point de second époux, sinon à la femme qui a » tué le premier. »

HAMLET. Voilà de l'absinthe.

LA REINE DE THÉATRE. « Les seconds mariages sont déter- » minés par de vils calculs d'intérêt, jamais par l'amour. » Ce serait donner une seconde fois la mort à mon époux » au tombeau, que de recevoir dans ma couche un second » mari. »

LE ROI DE THÉATRE. « J'ai la conviction que ce que tu dis en » ce moment, tu le penses; mais il nous arrive souvent d'en- » freindre ce que nous avons résolu; les résolutions sont » subordonnées à la mémoire; leur enfantement est vio- » lent, mais elles ont peu de chances de vivre, pareilles au » fruit qui reste attaché à l'arbre tant qu'il est vert, et qui » tombe dès qu'il est mûr. Il est naturel que nous négligions

¹ *For, O, for, O, the hobby horse is forgot.* C'est le refrain de quelque vieille chanson. Le *hobby horse* signifie affection toute spéciale, idée favorite, marotte; d'où les Anglais disent: « *It is his hobby horse,* » comme nous disons: « C'est sa marotte, c'est son dada. » Du reste, tous les commentateurs se sont mépris sur le sens de ce passage.

¹ Il est probable que cette scène muette a été intercalée après coup dans l'œuvre de Shakspeare; car on ne voit pas pourquoi la pantomime ne produit aucun effet sur l'usurpateur, tandis que la scène dialoguée le jette dans un trouble si grand.

» l'acquittement d'une dette contractée envers nous-même : » la promesse que nous nous sommes faite dans la chaleur » de la passion, la passion finie, ne nous enchaîne plus ; » quand les bonheurs et les chagrins violents s'éteignent, » les projets qu'ils ont fait naître meurent avec eux : à » l'excès de la joie succède l'excès de la douleur. Il faut » peu de chose pour faire rire la douleur et pleurer la joie. » Rien n'est éternel dans le monde ; il ne faut pas s'éton- » ner que nos affections changent avec nos fortunes ; et » c'est une question non encore résolue de savoir si c'est » l'amour qui conduit la fortune, ou la fortune qui conduit » l'amour. Quand l'homme puissant est tombé, ses courti- » sans s'éloignent ; le pauvre qui s'élève voit tous ses enne- » mis devenir ses amis ; et jusqu'à ce jour l'affection a » suivi la fortune ; qui n'a pas besoin d'amis est sûr de ne » pas en manquer ; et quiconque, dans ses nécessités, s'a- » dresse au cœur vide d'un ami, s'en fait sur-le-champ un » ennemi. Mais pour conclure comme j'ai commencé, — » nos volontés et nos destins vont tellement en sens con- » traires, que toujours nous voyons nos projets renversés : » nos résolutions nous appartiennent ; leur accomplisse- » ment ne dépend pas de nous : ainsi, tu es bien décidée à » ne pas prendre un second époux ; mais que le premier » meure, et avec lui mourra ta résolution. »

LA REINE DE THÉATRE. « Que la terre me refuse la nourri- » ture et le ciel sa lumière ! que le jour ne m'apporte au- » cun délassement, la nuit point de repos ! que mes espé- » rances se changent en désespoir ! que je vive dans un » cachot, au régime d'un anachorète ! que je voie tous mes » projets détruits et toutes mes joies effacées ! que d'éter- » nels tourments me poursuivent dans ce monde et dans » l'autre, si une fois veuve je redeviens épouse ! »

HAMLET. Si jamais il lui arrive d'enfreindre ce serment, —

LE ROI DE THÉATRE. « Voilà un serment bien solennel. Ma » bien-aimée, laisse-moi un instant ; je sens ma tête s'ap- » pesantir, et je ne serais pas fâché d'abréger les ennuis du » jour par quelques instants de sommeil. » (*Il s'endort.*)

LA REINE DE THÉATRE. « Qu'un doux sommeil berce tes sens, » et que jamais le malheur ne s'interpose entre nous. » (*Elle sort.*)

HAMLET. Madame, comment trouvez-vous cette pièce ?

LA REINE. La reine fait trop de protestations, ce me semble.

HAMLET. Oh ! mais elle tiendra sa parole.

LE ROI. Connaissez-vous la pièce ? ne contient-elle rien de répréhensible ?

HAMLET. Non, non, tout s'y passe en plaisanteries ; on y empoisonne pour rire ; c'est la pièce la plus inoffensive du monde.

LE ROI. Quel en est le titre ?

HAMLET. *Le Trébuchet* [1]. Par métaphore, bien entendu. Cette pièce est le tableau d'un meurtre commis à Vienne : le roi se nomme Gonzague ; sa femme Baptista : vous allez voir tout à l'heure ; c'est un forfait abominable. Mais que nous importe ? votre majesté et moi, nous avons le cœur net, cela ne nous touche en rien : tant pis pour ceux qui ont la conscience chargée ; la nôtre est légère.

Entre LUCIANUS.

HAMLET, *continuant.* Celui-ci est un nommé Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIE. Vous faites l'office de chœur, monseigneur.

HAMLET. Je pourrais vous servir de truchement dans une conversation entre vous et votre amant, il me suffirait pour cela de voir manœuvrer les deux marionnettes.

OPHÉLIE. Vous êtes mordant, monseigneur, vous êtes mordant.

HAMLET. Vous seriez désolée que mon tranchant fût émoussé.

OPHÉLIE. De mieux en mieux, de pire en pire.

HAMLET. C'est le sort qui vous attend dans le choix d'un époux. — Commence, meurtrier. — Laisse là tes abominables grimaces, et commence. — Viens.

Le lugubre corbeau
Par ses croassements appelle la vengeance.

LUCIANUS. « La main est d'accord avec ma noire pensée ; » la drogue est préparée, le moment est venu, l'occasion » est propice, nulle créature ne me voit. Mélange fatal, » extrait d'herbes cueillies à minuit, que la malédiction » d'Hécate a trois fois flétries, trois fois infectées, que ta » magique puissance, que ta redoutable énergie, tarissent » sur-le-champ les sources de la vie. » (*Il verse le poison dans l'oreille du roi endormi.*)

HAMLET. Il l'empoisonne dans le jardin pour s'emparer de sa couronne ; son nom est Gonzague ; l'histoire est authentique, et écrite en italien fort élégant. Vous allez voir tout à l'heure comment le meurtrier obtient l'amour de la femme de Gonzague.

OPHÉLIE. Le roi se lève.

HAMLET. Quoi ! un feu follet lui fait peur !

LA REINE. Comment se trouve monseigneur ?

POLONIUS. Cessez la pièce !

LE ROI. Qu'on apporte des lumières. — Sortons !

POLONIUS. Des lumières, des lumières, des lumières ! (*Tous sortent, à l'exception d'Hamlet et d'Horatio.*)

HAMLET.

Lorsque le cerf blessé pleure, attendant la mort,
Son camarade intact, oublieux de son sort,
Promène insouciant son humeur vagabonde.
L'un veille alors que l'autre dort,
Et c'est ainsi que va le monde.

Si jamais la fortune vient à me traiter de Turc à More, ne suffirait-il pas d'une scène à effet comme celle-là, avec l'addition d'une forêt de plumes à mon chapeau et de deux roses de Provence à mes escarpins, pour me faire admettre dans une troupe de comédiens ?

HORATIO. Vous seriez reçu à demi-part [1].

HAMLET. Oh ! à part entière.

Tu dois savoir, mon cher Damon,
Que le royaume est veuf de son monarque auguste,
Qu'à la place d'un roi si juste
Nous avons aujourd'hui sur le trône un — faisan.

HORATIO. Vous auriez pu rimer [2].

HAMLET. O mon cher Horatio ! je gagerais mille livres sterling que l'ombre a dit vrai. As-tu remarqué ?

HORATIO. Très-bien, monseigneur.

HAMLET. Quand il a été question d'empoisonnement, —

HORATIO. Je l'ai parfaitement observé.

HAMLET. Ha ! ha ! Allons, un peu de musique : allons, les flageolets. —

Si pour le roi qui nous gouverne
La comédie est sans appas,
C'est — c'est qu'apparemment elle ne lui plaît pas

— Allons, de la musique !

Entrent ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

GUILDENSTERN. Monseigneur, permettez que je vous dise un mot.

HAMLET. Toute une histoire, si vous voulez.

GUILDENSTERN. Le roi, seigneur, —

HAMLET. Eh bien, qu'est-ce que vous me direz de lui ?

GUILDENSTERN. Il s'est retiré dans son appartement, étrangement indisposé.

HAMLET. Par le vin ?

GUILDENSTERN. Non, monseigneur ; par la colère.

HAMLET. Vous auriez agi plus convenablement en allant avertir le médecin ; car, moi, si j'essayais de guérir son mal, je ne ferais que l'irriter davantage.

GUILDENSTERN. Monseigneur, veuillez mettre quelque suite dans vos discours, et ne pas vous écarter aussi brusquement de la question.

HAMLET. Je vous écoute tranquillement ; parlez.

GUILDENSTERN. La reine votre mère, profondément affligée, m'envoie auprès de vous.

HAMLET. Vous êtes le bienvenu.

GUILDENSTERN. Monseigneur, cette politesse est déplacée en ce moment : s'il vous plaît de me faire une réponse rai-

[1] Parce qu'elle est de force à prendre l'usurpateur au piège, et à dévoiler son crime.

[1] Du temps de Shakspeare, les acteurs ne recevaient point de traitement fixe ; ils partageaient la recette avec le propriétaire de la salle, et étaient tarifés selon leur talent, soit à une part entière, soit à une fraction de part.

[2] C'est le mot *démon* qui devait arriver pour rimer avec *Damon*. Nous avons voulu ici que notre traduction répondît autant que possible à l'original.

sonnable, j'exécuterai l'ordre de votre mère : sinon, je vous prierai de m'excuser, je partirai, et tout sera dit.

HAMLET. Seigneur, je ne puis.

GUILDENSTERN. Quoi! monseigneur?

HAMLET. Vous faire une réponse raisonnable! mon intelligence est malade : mais je suis prêt à vous répondre, ou plutôt, comme vous dites, à ma mère, le mieux qu'il me sera possible : sans plus de paroles, venez donc au fait. Ma mère, dites-vous, —

ROSENCRANTZ. Voici ce qu'elle nous a chargés de vous dire. Votre conduite l'a plongée dans l'étonnement et la stupeur.

HAMLET. O le fils merveilleux qui peut à ce point étonner sa mère! — Mais ne vient-il rien à la suite de cet étonnement d'une mère? Parlez.

ROSENCRANTZ. Elle désire vous entretenir dans son cabinet avant que vous alliez vous coucher.

HAMLET. Nous lui obéirons, fût-elle dix fois notre mère[1]. — Avez-vous autre chose à me dire?

ROSENCRANTZ. Monseigneur, il fut un temps où vous aviez de l'amitié pour moi.

HAMLET. Et j'en ai encore, je le jure par ces dix doigts.

ROSENCRANTZ. Monseigneur, quelle est la cause de votre égarement? c'est vous imposer une inutile contrainte que de faire à votre ami un secret de vos douleurs.

HAMLET. C'est l'avancement de ma fortune qui m'inquiète.

ROSENCRANTZ. Comment cela peut-il être, quand le choix du roi lui-même vous appelle à monter après lui sur le trône de Danemark?

HAMLET. C'est vrai; mais, « pendant que l'herbe pousse, » — le proverbe est un peu vieux[2].

Entrent PLUSIEURS COMÉDIENS, tenant chacun à la main un flageolet.

HAMLET, *continuant.* Oh! voilà les flageolets qui arrivent. — Donnez-m'en un. *Il prend un flageolet des mains de l'un des comédiens.* — *A Guildenstern, qui lui fait signe.* Vous voulez que je sorte avec vous? — Pourquoi me poursuivre sans relâche, comme si vous me donniez la chasse?

GUILDENSTERN. O monseigneur! si mon zèle est trop hardi, c'est que mon affection me rend importun.

HAMLET. Je ne comprends pas bien cela. Voudriez-vous bien jouer de ce flageolet?

GUILDENSTERN. Monseigneur, je ne saurais.

HAMLET. Je vous en prie.

GUILDENSTERN. Croyez-moi, je ne le puis.

HAMLET. Je vous en supplie.

GUILDENSTERN. Je ne sais pas le moins du monde jouer de cet instrument.

HAMLET. Ce n'est pas plus difficile que de mentir. Avec les doigts et le pouce bouchez et découvrez tour à tour ces trous; soufflez dans celui-ci, et il en sortira une harmonie ravissante. Tenez, voici les touches.

GUILDENSTERN. Mais je ne puis en tirer aucun son harmonieux. Je n'ai pas le talent nécessaire.

HAMLET. Pour quel imbécile me prenez-vous donc? Je suis [illegible] vous un instrument dont vous voudriez tirer des sons, et que vous avez l'air de connaître parfaitement. Vous cherchez à sonder le fond de mon âme pour m'arracher [illegible]; vous voudriez me faire vibrer tout entier [illegible] plus basse jusqu'à ma note la plus élevée. Il y a [illegible] que voici (*il montre le flageolet*) [illegible] mélodie, une voix ravissante; et cependant [illegible] la faire parler. Par la sangbleu, me [illegible] plus facile à manier qu'une flûte? Donnez-moi [illegible] tel instrument qu'il vous plaira, vous [illegible] ne tirerez jamais rien de moi.

Entre POLONIUS.

HAMLET, *continuant.* Dieu vous bénisse, [illegible]

POLONIUS. [illegible], la reine demande à vous parler [illegible]

HAMLET, *s'approchant de l'une des fenêtres de l'appartement.* [illegible] ce nuage qui a presque la forme [illegible]?

[1] [illegible]

[2] [illegible]

POLONIUS, *regardant.* Par la sainte messe, on dirait effectivement un chameau!

HAMLET. Je crois plutôt qu'il ressemble à une belette.

POLONIUS. En effet, c'est bien là la forme d'une belette.

HAMLET. Ou à une baleine.

POLONIUS. Il ressemble beaucoup à une baleine.

HAMLET. En ce cas je vais aller trouver ma mère tout à l'heure. — Ils finiront par me rendre réellement fou. — J'y vais à l'instant.

POLONIUS. Je vais le lui dire. (*Polonius sort.*)

HAMLET. A l'instant, c'est facile à dire. — Laissez-moi, mes amis. (*Tous sortent à l'exception d'Hamlet.*)

HAMLET, *seul.* Voici l'heure de la nuit propice aux magiques mystères, l'heure où les tombes s'entr'ouvrent béantes, où l'enfer lui-même exhale sur la terre son souffle contagieux : maintenant, je me sens capable de boire du sang tout fumant et d'exécuter des actes que le jour consterné ne pourrait voir sans horreur. Doucement; allons trouver ma mère. — O mon cœur! ne dépouille point ta nature : ayons de la fermeté; mais que jamais l'âme de Néron n'entre dans ma poitrine : soyons inflexible; mais non dénaturé : qu'il y ait un poignard dans ma parole; mais que ma main soit désarmée : qu'en cette occasion ma bouche et mon âme dissimulent. Quelque amertume que je mette dans mes paroles, ne consens jamais, ô mon âme! à ce que je les appuie par des actes! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement du château.

Entrent LE ROI, ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

LE ROI. Il y a en lui quelque chose que je n'aime pas; et je crois qu'il y aurait danger pour nous de laisser le champ libre à sa folie : faites donc vos préparatifs; je vais sur-le-champ expédier votre commission, et je veux qu'il parte avec vous pour l'Angleterre : l'intérêt de notre couronne nous défend de rester plus longtemps exposé aux périls incessants dont sa démence nous menace.

GUILDENSTERN. Nous allons nous préparer. C'est une crainte salutaire et sainte que celle qui a pour objet d'assurer le salut des innombrables existences qui dépendent de celle de votre majesté.

ROSENCRANTZ. C'est un devoir pour chacun, dans sa sphère individuelle, d'appliquer toutes ses forces et toute son énergie à défendre sa vie de toute atteinte; combien c'est une obligation plus sacrée encore pour celui au salut duquel se rattache la vie de tant d'autres! Quand un roi meurt, il ne meurt pas seul; c'est un gouffre qui attire à lui tout ce qui est dans son voisinage : roue colossale, fixée au sommet d'une haute montagne, ses rayons gigantesques sont chargés d'innombrables objets accessoires que sa chute entraîne nécessairement avec elle dans un commun désastre. Le roi ne peut souffrir sans qu'il s'exhale un gémissement universel.

LE ROI. Préparez-vous, je vous prie, à partir sans délai. Car nous sommes décidé à mettre un terme à des causes d'inquiétudes qui se donnent maintenant trop librement carrière.

ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN. Nous allons nous hâter. (*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

Entre POLONIUS.

POLONIUS. Sire, il se rend à l'appartement de sa mère : je me cacherai derrière la tapisserie, afin d'entendre leur conversation; je vous promets qu'elle va le tancer vertement. Comme vous l'avez dit, et dit très-sagement, il importe qu'une autre oreille que celle d'une mère, naturellement portée à un excès d'indulgence, entende ce qu'ils se diront. Adieu, sire; je viendrai vous trouver avant que vous vous mettiez au lit, et vous dirai ce que je saurai.

LE ROI. Je vous serai obligé. (*Polonius sort.*)

LE ROI, *seul, continuant.* Oh! mon forfait exhale vers le ciel une odeur empestée. Il est frappé de la plus ancienne malédiction, celle qui fut prononcée contre le premier fratricide. Je ne saurais prier, quelque désir que j'en aie : mon crime est plus fort que ma volonté; je ressemble à un homme que deux occupations réclament, et qui, ne sachant par laquelle il doit commencer, n'en exécute aucune. Quoi donc! quand sur cette main maudite le sang fraternel formerait une couche plus épaisse que la main [illegible] il [illegible] de miséricordes pour

que l'onde de sa grâce la purifie et la rende aussi blanche que la neige? A quoi sert la bonté divine, sinon à effacer le délit? Et qu'est-ce que la prière, si elle n'a cette double vertu de prévenir notre chute, ou de nous faire pardonner quand nous sommes tombés? Adressons-nous donc au ciel; ma faute est consommée. Mais, hélas! comment dois-je formuler ma prière? Pardonnez-moi mon meurtre abominable. — C'est impossible, puisque je suis encore en possession des objets pour lesquels j'ai commis ce meurtre,—ma couronne, mon trône, ma femme. Peut-on obtenir le pardon de son crime, alors qu'on en conserve les fruits? Dans les voies corrompues de ce monde, l'iniquité, l'or en main, peut tenir la justice à distance, et souvent l'on voit les produits du crime acheter l'impunité du coupable: mais là haut, il n'en est point ainsi: là, tout subterfuge est inutile; là, nos actes apparaissent dans leur réalité: et confrontés avec nos fautes, force nous est de les confesser. Que faire donc? quelle ressource me reste? Essayons ce que peut le repentir. Son efficacité est grande: mais que peut-il pour celui qui ne peut se repentir? O condition déplorable! ô conscience noire comme la mort! ô mon âme! tu es prise au piége, et plus tu fais d'efforts pour te dégager, plus tu aggraves ta situation. Anges, venez à mon aide: tentez pour moi un effort. Fléchissez, genoux rebelles! Et toi, mon cœur, que tes fibres d'acier s'amollissent comme celles de l'enfant qui vient de naître: rien n'est encore désespéré. (*Il se retire à l'écart et s'agenouille.*)

Entre HAMLET.

HAMLET, *apercevant le Roi.* L'occasion est propice, maintenant qu'il est en prière: agissons donc: — Oui, mais alors il va droit au ciel: est-ce là la vengeance que je veux tirer de lui? Voilà qui mérite réflexion: un scélérat tue mon père; et, en retour, moi, son fils unique, j'envoie au ciel ce même scélérat. Ce serait le récompenser, et non le punir: il a fait mourir mon père, livré aux préoccupations de la chair, au moment où ses péchés étaient épanouis comme la végétation au mois de mai; et qui sait, hormis le ciel, quels comptes il a maintenant à rendre? Autant que nous pouvons le conjecturer, un jugement rigoureux doit peser sur lui: serait-ce donc me venger de son meurtrier, que de l'immoler au moment où il purifie son âme, alors qu'il est préparé pour son dernier voyage? Non, rentre dans le fourreau, mon épée, et attends le moment de frapper un coup plus horrible. Quand il sera ivre, endormi, ou en proie à la colère, ou plongé dans les plaisirs d'un lit incestueux, ou absorbé par le jeu, ou le blasphème à la bouche, ou accomplissant quelque acte qui soit loin de porter le cachet du salut, alors frappe-le, afin qu'il [illegible] le dos au ciel, et que son âme soit aussi damnée et aussi noire que l'enfer où il ira. Ma mère m'attend: — (*Regardant le Roi.*) Prolonge encore tes jours malades, ce n'est qu'un répit que je te donne. (*Il sort.*)

LE ROI, *se levant et s'avançant.* Mes paroles montent; mes pensées restent en bas. Les paroles sans les pensées n'arrivent point au ciel. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Un autre appartement du château.

Entrent LA REINE et POLONIUS.

POLONIUS. Il va venir à l'instant. Réprimandez-le d'importance; dites-lui que ses incartades ont été poussées trop loin pour être endurées plus longtemps; et que votre majesté s'est interposée entre lui et la colère du roi. Je ne vous en dis pas davantage. [illegible] parlez-lui ferme.

LA REINE. Je vous le promets; soyez tranquille. — Éloignez-vous; je l'entends venir. (*Polonius se cache.*)

Entre HAMLET.

HAMLET. Eh bien! ma mère, que me voulez-vous?

LA REINE. Hamlet, tu as grièvement offensé ton père.

HAMLET. Ma mère, vous avez grièvement offensé mon père.

LA REINE. Allons, allons, ton langage est d'un insensé.

HAMLET. Allez, allez, le vôtre est d'une coupable.

LA REINE. Eh bien! qu'as-tu à dire, Hamlet?

HAMLET. Qu'y a-t-il donc?

LA REINE. Oublies-tu qui je suis?

HAMLET. Non, par la sainte croix! Vous êtes la reine, la femme du frère de votre époux, et — plût à Dieu qu'il en fût autrement! — vous êtes ma mère.

LA REINE. Attends, je vais t'envoyer quelqu'un qui saura te parler.

HAMLET. Allons, allons, asseyez-vous; vous ne bougerez pas, vous ne sortirez pas d'ici que je ne vous aie mis devant les yeux un miroir, où vos yeux puissent voir jusque dans les plus intimes profondeurs de votre âme.

LA REINE. Que prétends-tu? veux-tu m'assassiner? Au secours! au secours!

POLONIUS, *derrière la tapisserie.* Quoi donc? holà! au secours!

HAMLET, *mettant l'épée à la main.* Qu'est-ce que cela? un rat? Je gage un ducat qu'il est mort. (*Il donne un coup d'épée dans la tapisserie.*)

POLONIUS, *derrière la tapisserie.* Oh! je suis mort! (*Il tombe et meurt.*)

LA REINE. Hélas! qu'as-tu fait?

HAMLET. Ma foi, je l'ignore: est-ce le roi? (*Il soulève la tapisserie, et tire à lui le corps de Polonius.*)

LA REINE. Oh! quel acte furieux et sanglant!

HAMLET. Un acte sanglant: — presque aussi répréhensible, ma mère, que de tuer un roi et d'épouser son frère.

LA REINE. Tuer un roi?

HAMLET. Oui, madame; c'est bien là ce que j'ai dit. — (*A Polonius.*) Quant à toi, pauvre sire, fou téméraire et indiscret, adieu! je t'ai pris pour un personnage plus important; subis ton sort; tu as appris à tes dépens qu'il peut y avoir du danger à se mêler des affaires d'autrui. — (*A la Reine.*) Cessez de vous tordre les mains! Silence! asseyez-vous, et laissez-moi vous torturer le cœur; c'est ce que je vais faire, si toutefois il lui reste encore quelque sensibilité, si l'habitude du crime ne l'a pas bronzé au point de le rendre insensible à toute émotion.

LA REINE. Qu'ai-je fait pour que tu oses me parler sur ce ton menaçant?

HAMLET. Une action qui flétrit la grâce et l'incarnat de la pudeur; qui transforme la vertu en hypocrisie; qui arrache du front d'un amour innocent sa couronne de roses, et la remplace par une plaie hideuse; qui rend les serments de l'hymen aussi mensongers que ceux des joueurs! oh! une action qui enlève au corps des contrats la sainteté qui en est l'âme, et fait de la religion une rhapsodie de mots. Le ciel s'en indigne, ce globe compacte et solide est attristé, et la consternation est peinte sur sa face, comme si le dernier jour du monde était venu.

LA REINE. Hélas! quelle est donc l'action que dénoncent cet effrayant prélude, cette voix foudroyante?

HAMLET, *lui montrant deux portraits en pied qui décorent l'appartement.* Regardez ces deux portraits, qui vous offrent l'image des deux frères. Voyez quelle grâce était empreinte sur ce visage; la chevelure bouclée d'Hypérion, le front de Jupiter lui-même, l'œil de Mars, où venait se peindre le commandement ou la menace; le port de Mercure, le messager céleste, alors qu'il vient de poser le pied sur une cime qui touche les nuages; un heureux assemblage de formes si parfaites, que chacun des dieux semblait y avoir imprimé son sceau, comme pour montrer au monde le modèle d'un homme véritable: c'était là votre époux. Tournez maintenant les yeux de ce côté. Voilà votre mari actuel, qui, pareil à l'épi que la nielle a gâté, a, par son contact homicide, fait périr son frère. Avez-vous des yeux? Avez-vous bien pu quitter ce riant et fertile plateau pour venir vous engraisser dans ce marécage? Oh! avez-vous des yeux? Vous ne pouvez imputer votre conduite à l'amour; car, à votre âge, l'effervescence du sang est calmée, et la passion refroidie se soumet à la raison. Et quelle est la créature rationnelle qui aurait pu se résoudre à échanger votre premier époux contre celui-ci? Vous êtes douée de sentiment, sans nul doute; autrement vous ne seriez pas un être animé: mais, assurément, il faut que chez vous le sentiment soit paralysé: car il n'est pas de démence qui ne laisse à celui qui lui est asservi une portion de discernement suffisante pour choisir entre des objets si dissemblables. Quel démon vous a donc égarée, en vous mettant un bandeau sur les yeux? La vue sans l'aide du toucher, le toucher sans le secours de la vue, l'ouïe sans l'usage des mains et des yeux, l'odorat à lui seul, une portion même altérée d'un sens véritable, n'aurait pu tomber dans une méprise aussi stupide.



HAMLET, *à la Reine.* Laissez-moi vous torturer le cœur ; c'est ce que je vais faire. (Acte III, scène IV, page 225.)

O honte! où est ta rougeur? Enfer rebelle, si tu peux allumer ainsi la révolte dans les sens d'une femme depuis longtemps épouse et mère, que pour l'ardente jeunesse la vertu soit comme de la cire; qu'elle se fonde à sa propre flamme : qu'il n'y ait point de honte à céder quand la passion parle, puisque la glace elle-même brûle avec une telle activité, et que la raison prostitue aux désirs ses honteux services!

LA REINE. O Hamlet! n'en dis pas davantage : tu obliges mes yeux à se tourner sur mon âme; et j'y découvre des taches si noires et si fortement empreintes que rien ne peut les effacer.

HAMLET. Vivre dans la sueur impure d'une couche fétide, sur un fumier de corruption; se vautrer dans la fange d'un sale amour, —

LA REINE. Oh! ne me parle plus : ces paroles me pénètrent comme autant de poignards; assez, cher Hamlet.

HAMLET. Un assassin, un scélérat! un misérable qui ne vaut pas la centième partie de votre premier époux : — un roi pour rire, un coupeur de bourses, qui a filouté le pouvoir; qui, trouvant la couronne sous sa main, l'a volée et mise dans sa poche!

LA REINE. Assez.

HAMLET. Un royal arlequin, —

Entre L'OMBRE.

HAMLET, *continuant.* Protégez-moi, et abritez-moi sous vos ailes, milices célestes! — Que me veux-tu, ombre chérie?

LA REINE. Hélas! il est fou!

HAMLET. Viens-tu réprimander la lenteur de ton fils, qui, laissant le temps s'écouler, et son indignation se refroidir, néglige l'exécution de tes redoutables commandements? Oh! parle!

L'OMBRE. N'oublie pas! cette apparition n'a pour but que de réveiller ta résolution assoupie. Mais vois! ta mère est plongée dans la stupeur; oh! interpose-toi entre elle et les tourments de son âme! c'est dans les organisations les plus faibles que l'imagination fait le plus de ravages. Parle-lui, Hamlet.

HAMLET. Comment vous trouvez-vous, madame?

LA REINE. C'est à moi à te faire cette demande. Pourquoi tes yeux sont-ils fixés sur le vide? Pourquoi tiens-tu conversation avec l'air insubstantiel! Ton âme tout entière semble sortir par tes yeux égarés; et, pareils au soldat endormi qu'une alerte réveille en sursaut, tes cheveux, comme si la vie les animait, se dressent et se hérissent. O mon fils bien-aimé! jette sur la flamme de ta colère les froides ondes de la patience. Que regardes-tu?

HAMLET. Lui! lui! — Voyez comme il est pâle! Son aspect et le motif qui l'amène suffiraient pour émouvoir les pierres elles-mêmes. — (*A l'Ombre.*) Ne jette pas sur moi tes regards; je crains que leur expression lamentable et touchante n'ôte à ma résolution son inflexible énergie : les actes que je dois accomplir changeraient de caractère; des larmes peut-être, au lieu de sang!

LA REINE. A qui parles-tu donc?

HAMLET. Ne voyez-vous rien là?

LA REINE. Rien absolument; et pourtant tout ce qui est ici, je le vois.

HAMLET. Et n'avez-vous rien entendu?

LA REINE. Rien, si ce n'est nos paroles.

HAMLET. Mais regardez donc là! voyez comme il s'éloigne silencieux et sombre! C'est mon père, vêtu comme il l'était de son vivant. Regardez, le voilà maintenant qui franchit le seuil de la porte! (*L'Ombre sort.*)

LA REINE. C'est l'ouvrage de ton cerveau; c'est l'une de ces créations fantastiques que le délire excelle à produire.

HAMLET. Le délire! tâtez mon pouls, et voyez s'il n'a pas une marche aussi régulière et aussi saine que le vôtre. Ce n'est pas sous l'influence du délire que j'ai parlé : interrogez-moi, et au lieu de divaguer, comme c'est le propre de la folie, je vous répéterai textuellement mes paroles. Ma mère, au nom de la grâce, ne vous bercez pas de la pensée



LA REINE. Ses vêtements, s'étalant autour d'elle, l'ont quelque temps soutenue sur les flots. (Acte IV, scène VII, page 250.)

décevante que c'est ma démence et non votre faute qui vient de parler. Ce serait cicatriser la plaie à l'extérieur, pendant qu'au dedans le mal invisible poursuivrait sans obstacle ses ravages destructeurs. Confessez-vous au ciel; repentez-vous du passé; prémunissez-vous pour l'avenir; et n'allez pas, prodiguant l'engrais à une végétation malfaisante, ajouter encore à son énergie funeste. Pardonnez-moi ma vertu; car dans ce monde vénal et grossier, la vertu doit demander pardon au vice, et implorer comme une grâce la permission de lui faire du bien.

LA REINE. O Hamlet! tu as déchiré mon cœur.

HAMLET. Oh! rejetez-en la partie corrompue, et avec l'autre moitié vivez plus tranquille et plus pure. Bonne nuit! mais ne vous rendez point au lit de mon oncle; si vous n'avez pas la vertu, prenez-en du moins les allures. L'habitude, ce monstre qui ronge et neutralise en nous toute sensibilité, le démon de l'habitude est un ange en ceci, qu'elle donne également aux actions bonnes et vertueuses un vêtement qui leur sied. Abstenez-vous cette nuit; cela vous rendra plus facile la prochaine abstinence; la suivante vous coûtera moins encore; car l'habitude peut presque changer l'empreinte de la nature, et dompter le démon ou l'expulser avec une merveilleuse puissance. Encore une fois, bonne nuit! et quand vous sentirez le besoin de la bénédiction du ciel, je demanderai la vôtre. — (*Montrant Polonius.*) Quant à cet homme, je me repens de ce que j'ai fait; mais le ciel l'a ordonné ainsi; il a voulu, faisant de moi l'instrument de ses vengeances, le punir par moi, comme moi par lui. Je vais procéder à sa sépulture, et je répondrai de la mort que je lui ai donnée. Adieu donc! — Je suis obligé d'être cruel par humanité : un premier mal est fait; le pire est encore à venir. — Un mot encore, madame.

LA REINE. Que faut-il que je fasse?

HAMLET. Rien, absolument rien de ce que je vous ai dit de faire. Que le monarque aviné vous attire encore vers sa couche, qu'il vous caresse la joue, vous appelle son petit cœur; et, en retour d'une couple de baisers de flamme, à l'aide de ses damnées et lubriques caresses, qu'il vous amène à lui tout révéler, à lui dire que je ne suis pas réellement fou, que ma démence est feinte : il sera bon que vous lui fassiez cette confidence; et, en effet, quelle reine belle, sensée et sage, hésiterait à confier à cet animal immonde, à ce hideux reptile, de si importants secrets? Qui se tairait en pareil cas? Non, au mépris du bon sens et de la discrétion, portez la cage sur le toit, ouvrez-la, et laissez les oiseaux prendre leur volée; puis, à l'exemple du singe de la légende, par manière d'expérience, mettez-vous dans la cage, et brisez-vous le cou en tombant.

LA REINE. Sois assuré que si les paroles se composent de souffle, et le souffle de vie, je n'ai pas de vie pour articuler ce que tu m'as dit.

HAMLET. Il faut que je parte pour l'Angleterre; vous le savez sans doute?

LA REINE. Hélas! je l'avais oublié; la chose est décidée.

HAMLET. Il y a des lettres scellées, et mes deux compagnons d'étude, — auxquels je me fie comme à des vipères armées de leurs dards empoisonnés, — sont porteurs de l'ordre; ce sont eux qu'on a chargés de me frayer la route et de me conduire au piége tendu par la trahison. Laissons marcher les choses. C'est plaisir de voir l'artificier victime de l'explosion de son propre pétard; et j'aurai bien du malheur si je ne parviens à creuser à quelques pieds au-dessous de leur mine, et à les faire tous sauter en l'air : oh! rien n'est plaisant comme deux fourberies qui, manœuvrant l'une contre l'autre, se trouvent face à face. — La mort de cet homme va faire hâter mon départ. Portons son cadavre dans la pièce voisine. — Ma mère, bonne nuit! — Ce conseiller est maintenant singulièrement calme, discret et grave, lui qui de son vivant n'était qu'un sot babillard. — Allons, mon cher, que j'en finisse avec toi. — Bonne nuit, ma mère. (*La Reine sort d'un côté, Hamlet de l'autre, en traînant le corps de Polonius.*)

Paris. — Imp. de Ve Dondey-Dupré

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Entrent LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

LE ROI. Ces soupirs, cette poitrine qui se soulève avec effort, tout cela doit avoir une cause : faites-nous-la connaître, il convient que nous en soyons instruit. Où est votre fils?

LA REINE, *à Rosencrantz et à Guildenstern.* Laissez-nous seuls un instant. (*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

LA REINE, *continuant.* Ah! monseigneur, qu'ai-je vu cette nuit?

LE ROI. Quoi donc, Gertrude? En quel état est Hamlet?

LA REINE. En démence comme la mer et le vent, quand ils luttent à qui sera le plus fort. Dans l'un de ses accès effrénés, entendant quelque chose remuer derrière la tapisserie : « Un rat! un rat! » s'est-il écrié en tirant son épée, et dans le délire de sa raison, il a tué sans le voir cet excellent vieillard.

LE ROI. O douloureux événement! nous aurions eu le même sort si nous nous étions trouvé là ; sa liberté est un danger pour tous, pour vous-même, pour moi, pour chacun de nous. Hélas! quelles raisons donner pour excuser cet acte sanguinaire? On en fera peser la responsabilité sur nous, dont la prévoyance aurait dû comprimer, isoler et mettre hors d'état de nuire ce jeune insensé; mais notre affection pour lui était si grande, que nous n'avons pas voulu comprendre ce que la prudence nous prescrivait de faire. Nous avons agi comme l'homme atteint d'un mal honteux qui, afin de le tenir secret, laisse sa dévorante énergie s'attaquer aux sources mêmes de la vie. Où est-il allé?

LA REINE. Mettre en lieu sûr le cadavre de celui qu'il a tué. Au milieu même de sa démence, sa sensibilité, comme un métal précieux dans un minerai grossier, se montre intacte et pure. Il pleure sur l'action qu'il a commise.

LE ROI. O Gertrude! sortons; dès que le soleil aura touché le sommet des montagnes, nous l'embarquerons et le ferons partir. Quant à cette odieuse action, il nous faudra employer pour la colorer et l'excuser toute notre autorité et tout notre art. — Holà, Guildenstern!

Rentrent ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

LE ROI, *continuant.* Mes amis, allez vous adjoindre des gens qui vous prêtent main-forte. Hamlet, dans sa démence, a tué Polonius, dont il a emporté le cadavre hors de la chambre de sa mère. Allez, tâchez de découvrir où il est né. Ne dites rien qui puisse irriter Hamlet, et transportez le corps dans la chapelle. Hâtez-vous, je vous prie. (*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

LE ROI, *continuant.* Venez, Gertrude; réunissons nos plus sages amis; faisons-leur connaître ce que nous proposons de faire, et le malheur qui est arrivé. Grâce à cette précaution, peut-être la calomnie, qui lance son trait empoisonné d'une extrémité du monde à l'autre, et dont les coups portent aussi juste que ceux du canon, — n'atteindra pas notre nom et n'ira frapper que l'air impalpable. — Oh! partons! mon âme est pleine de trouble et de terreurs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un autre appartement du château.

Entre HAMLET.

HAMLET. [illegible]

[illegible]

Entrent ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

ROSENCRANTZ. [illegible]

HAMLET. [illegible]

ROSENCRANTZ. [illegible]

HAMLET. [illegible]

ROSENCRANTZ. [illegible]

HAMLET. [illegible] puis, être interrogé par une éponge! Quelle réponse voulez-vous que lui fasse le fils d'un roi?

ROSENCRANTZ. Est-ce que vous me prenez pour une éponge, monseigneur?

HAMLET. Oui, toi qui bois les faveurs du roi, ses récompenses, son pouvoir. Mais, au bout du compte, de tels officiers rendent au monarque un signalé service; ils sont pour lui ce qu'est pour le singe le fruit qu'il garde dans un coin de sa bouche pour l'avaler plus tard : quand il aura besoin de ce que vous aurez glané, il lui suffira de vous presser, et aussitôt, éponge que vous êtes, vous redeviendrez à sec.

ROSENCRANTZ. Je ne vous comprends pas, monseigneur.

HAMLET. J'en suis bien aise; les paroles d'un fripon élisent domicile dans l'oreille d'un sot.

ROSENCRANTZ. Monseigneur, veuillez nous dire où est le corps, et vous rendre avec nous auprès du roi.

HAMLET. Il y a un corps là où est le roi; mais le roi n'est pas dans ce corps. Le roi est une créature.

GUILDENSTERN. Une créature, monseigneur?

HAMLET. Une créature de rien! conduisez-moi auprès de lui. Nous allons jouer à cache-cache. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement du château.

Entrent LE ROI et sa suite.

LE ROI. Je l'ai envoyé chercher, et j'ai donné des ordres pour découvrir le cadavre. Combien il est dangereux de laisser cet homme en liberté! cependant nous ne pouvons faire peser sur lui toute la rigueur des lois; il est aimé de la multitude insensée, qui dans ses affections se décide par les yeux et non par le jugement; et dans de telles occurrences, c'est le châtiment des coupables qu'on pèse, jamais le délit lui-même. Pour prévenir tout mécontentement, il faut que cet exil précipité paraisse le résultat d'une mûre délibération. Aux maux désespérés, il faut pour les guérir appliquer des remèdes désespérés, ou n'en point appliquer du tout.

Entre ROSENCRANTZ.

LE ROI, *continuant.* Eh bien, qu'est-il arrivé?

ROSENCRANTZ. Sire, nous n'avons pu obtenir de lui de nous dire où il a mis le corps.

LE ROI. Où est-il?

ROSENCRANTZ. Dans la pièce voisine, attendant sous bonne garde ce que vous ordonnerez de lui.

LE ROI. Qu'on l'amène devant nous.

ROSENCRANTZ. Holà, Guildenstern, amenez monseigneur.

Entrent HAMLET et GUILDENSTERN.

LE ROI. Eh bien, Hamlet, où est Polonius?

HAMLET. A un banquet.

LE ROI. A un banquet? où donc?

HAMLET. A un banquet où il ne mange pas, mais où il est mangé : une compagnie de vers politiques est attablée autour de lui. Le ver est le monarque des mangeurs; nous engraissons toutes les créatures pour nous engraisser, et nous nous engraissons pour les vers. Un roi gras et un mendiant maigre, ce sont deux mets différents, deux plats servis à la même table, voilà tout.

LE ROI. Hélas! hélas!

HAMLET. Il peut arriver qu'un homme pêche avec un ver qui a mangé d'un roi, et mange du poisson qui a mangé d'un ver.

LE ROI. Que veux-tu dire par là?

HAMLET. Rien; je veux seulement vous montrer par quelle filière passe un monarque pour arriver dans les boyaux d'un pauvre homme.

LE ROI. Où est Polonius?

HAMLET. Au ciel. Envoyez-y voir; si votre messager ne l'y trouve pas, allez vous-même le chercher dans l'endroit opposé; dans tous les cas, si vous ne le trouvez pas d'ici à un mois, vous le sentirez en montant l'escalier de la galerie.

LE ROI, *à sa suite.* Allez l'y chercher.

HAMLET. Il attendra que vous veniez. (*La Suite du roi sort.*)

LE ROI. Hamlet, dans l'intérêt de ta sûreté, qui nous est chère autant que nous est douloureux l'acte que tu as commis, il faut que tu partes en toute hâte; va donc te préparer.

Le navire est prêt, le vent favorable; tes compagnons de voyage t'attendent, et tout est disposé pour te transporter en Angleterre.

HAMLET. En Angleterre?

LE ROI. Oui, Hamlet.

HAMLET. C'est bien.

LE ROI. Tu dirais encore, c'est bien, si tu savais mes projets.

HAMLET. Je vois un ange qui les voit. — Mais allons; en Angleterre! Adieu, ma mère bien-aimée.

LA REINE. Ton père qui te chérit, Hamlet.

HAMLET. Non, ma mère; le père et la mère sont le mari et la femme; le mari et la femme ne sont qu'une seule et même chair. Ainsi donc, ma mère. Partons pour l'Angleterre. (*Il sort.*)

LE ROI, *à Rosencrantz et à Guildenstern*. Suivez-le pas à pas: engagez-le à se rendre promptement à bord; ne perdez pas de temps. Je veux que ce soir il ait quitté ces lieux. Allez; tout ce qui concerne cette affaire est expédié et scellé; hâtez-vous, je vous prie. (*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

LE ROI, *seul, continuant*. Roi d'Angleterre, tu sais jusqu'où s'étend ma puissance; les blessures que t'a infligées l'épée des Danois saignent encore, et ton respect nous rend un libre hommage. Si donc tu fais cas de ma bienveillance, tu n'accueilleras pas froidement les ordres souverains consignés dans mes lettres, et qui exigent la mort immédiate d'Hamlet. Obéis-moi, roi d'Angleterre; car Hamlet est une fièvre qui brûle mon sang, et c'est à toi de m'en guérir. Jusqu'à ce que j'apprenne que la chose est faite, quoi qu'il m'arrive, il ne saurait y avoir de bonheur pour moi. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une plaine en Danemark.

Arrive FORTINBRAS, à la tête de ses troupes.

FORTINBRAS, *à l'un de ses Officiers*. Capitaine, allez saluer de ma part le roi de Danemark; dites-lui que, conformément à sa promesse, Fortinbras lui demande le passage à travers son territoire; vous savez où est le point de ralliement; si sa majesté désire me parler, je m'empresserai d'aller lui rendre mes devoirs; veuillez le lui dire.

L'OFFICIER. J'exécuterai vos ordres, monseigneur.

FORTINBRAS, *à ses troupes*. Avançons dans une attitude pacifique. (*Fortinbras et son armée s'éloignent. L'Officier reste.*)

Arrivent HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, et plusieurs autres.

HAMLET, *à l'Officier*. Mon ami, quelles sont ces troupes?

L'OFFICIER. C'est l'armée norwégienne, seigneur.

HAMLET. Quelle est sa destination?

L'OFFICIER. Un point du territoire de la Pologne.

HAMLET. Qui la commande?

L'OFFICIER. Le neveu du vieux roi de Norwége, Fortinbras.

HAMLET. Est-ce contre la Pologne tout entière que vous marchez, ou seulement contre un point de sa frontière?

L'OFFICIER. S'il faut vous dire la vérité, seigneur, sans y rien ajouter, nous marchons pour conquérir un bout de territoire dont l'acquisition ne nous donnera que de la gloire sans profit. Je ne le prendrais pas à ferme pour cinq ducats; et si on venait à le vendre, la Norwége ou la Pologne n'en retirerait pas davantage.

HAMLET. S'il en est ainsi, les Polonais ne le défendront pas.

L'OFFICIER. Si fait, et déjà ils y ont mis garnison.

HAMLET. Deux mille âmes et vingt mille ducats ne suffiront pas pour trancher cette question futile; c'est un de ces abcès qui, résultat d'une prospérité trop grande et d'une paix trop prolongée, crèvent à l'intérieur, sans que rien à l'extérieur annonce ce qui a pu causer la mort. — Je vous remercie beaucoup, mon ami.

L'OFFICIER. Dieu soit avec vous, seigneur. (*L'Officier s'éloigne.*)

ROSENCRANTZ. Vous plaît-il, monseigneur, que nous poursuivions notre route?

HAMLET. Je vous rejoins dans un moment. Prenez un peu les devants. (*Rosencrantz et Guildenstern s'éloignent.*)

HAMLET, *seul, continuant*. Comme en toute occasion tout m'accuse et vient aiguillonner ma lente vengeance! Qu'est-ce que l'homme, si son premier bien, la grande affaire de sa vie, consiste à dormir et à manger? c'est une brute, rien de plus. Sûrement, celui qui nous a doués de cette vaste compréhension qui embrasse le passé et l'avenir ne nous a pas donné cette intelligence, cette admirable raison pour qu'elle reste oisive et sans emploi. Soit oubli stupide, soit lâche scrupule qui me fait trop approfondir l'action que je médite, — pensée dans laquelle il entre un quart de sagesse et trois quarts de lâcheté, — je ne puis m'expliquer pourquoi j'en suis encore à me dire: « Voilà ce que j'ai à faire; » puisque j'ai des motifs suffisants, ainsi que la volonté, la force et les moyens nécessaires pour l'exécuter. Les plus irrécusables exemples m'y exhortent; témoin cette armée si nombreuse et si importante conduite par un prince jeune et délicat, dont le génie intrépide, gonflé d'une ambition divine, affronte en riant les chances de l'invisible avenir, exposant une vie mortelle et incertaine à tout ce que peuvent oser la fortune, la mort et le danger, et tout cela pour une bagatelle. La grandeur véritable consiste à ne s'émouvoir que pour de graves motifs, mais à trouver dans un fétu un sujet de querelle, quand l'honneur est en cause. Quelle est donc ma position à moi qui ai un père assassiné, une mère déshonorée, moi dont tant de motifs stimulent la raison et la colère, et qui laisse tout cela dormir; tandis qu'à ma honte je vois vingt mille hommes s'exposer pour un vain fantôme de gloire à une mort imminente, marcher à leur tombeau comme ils iraient à leur lit, aller combattre pour un coin de terre qui ne pourrait contenir les combattants, qui ne serait même pas une tombe assez vaste pour recevoir les morts? — Oh! qu'à dater de ce moment mes pensées soient sanguinaires, ou qu'elles soient nulles! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Elseneur. — Un appartement du château.

Entrent LA REINE et HORATIO.

LA REINE. Je ne veux pas lui parler.

HORATIO. Elle le demande avec instance; le fait est qu'elle extravague; elle est dans un état digne de pitié.

LA REINE. Que veut-elle?

HORATIO. Elle parle beaucoup de son père, prétend qu'on lui a dit qu'il se fait dans ce monde de méchants tours, soupire, se frappe la poitrine, s'emporte pour des riens. Elle profère des paroles équivoques qui ont à peine un sens. Ce qu'elle dit n'est rien, et cependant ses discours incohérents donnent à ceux qui les entendent l'envie de les comprendre. Ils cherchent à en deviner le sens, en comblent les vides et en complètent eux-mêmes la pensée. A voir les clignements d'yeux, les hochements de tête, et les gestes dont elle les accompagne, on dirait que ses paroles ont un sens; peut-être en ont-elles un; mais, en tout cas, il ne peut être que sinistre.

LA REINE. Il serait à propos de lui parler; car elle pourrait semer dans les esprits malveillants de dangereuses conjectures. Faites-la venir. (*Horatio sort.*)

LA REINE, *seule, continuant*. A mon âme malade, et tel fut toujours la condition du crime, la moindre bagatelle semble l'avant-coureur de quelque grande calamité; telle est la défiance naturelle à une conscience coupable, que dans la peur d'être trahie elle se trahit elle-même.

HORATIO rentre avec OPHÉLIE.

OPHÉLIE. Où est la belle majesté du Danemark?

LA REINE. Eh bien, Ophélie?

OPHÉLIE *chante*.

A quoi connaîtrai-je donc
L'amant qui ton cœur engage?
Au chapeau de coquillage,
Aux sandales, au bourdon.

LA REINE. Hélas! chère Ophélie, que signifie cette chanson?

OPHÉLIE. Vous me le demandez? Tenez, écoutez bien. (*Elle chante.*)

Il est mort pour tout de bon;
On l'a mis au cimetière,
A ses pieds est une pierre,
A sa tête un vert gazon.

Oh! oh! (*Elle sanglote.*)

LA REINE. Veuillez, ma chère Ophélie. —

OPHÉLIE. Écoutez, je vous prie. (*Elle chante.*)

Son linceul blanc comme neige, —

Entre LE ROI.

LA REINE. Hélas! voyez, seigneur.

OPHÉLIE *chante.*

Était parsemé de fleurs,
Qu'en marchant baignaient de pleurs
Ceux qui formaient le cortége.

LE ROI. Comment vous trouvez-vous, aimable Ophélie?

OPHÉLIE. Bien; Dieu vous garde! On dit que la chouette était autrefois la fille d'un boulanger[1]. Mon Dieu, nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir. Que Dieu soit à votre table!

LE ROI. Elle pense à son père.

OPHÉLIE. Ne parlons plus de cela, je vous prie; mais si l'on vous demande ce que cela veut dire, répondez : (*Elle chante.*)

C'est demain la Saint-Valentin,
Lui dit sa gentille voisine;
Attendez-moi de bon matin;
Je serai votre Valentine.
Dès l'aube il se leva,
Et vite il s'habilla
Pour recevoir sa belle;
Puis sa porte il ouvrit;
Elle entra demoiselle,
Et dame elle sortit.

LE ROI. Charmante Ophélie!

OPHÉLIE. En vérité, sans faire de serment, je vais finir. (*Elle chante.*)

Ah! fi donc, la fâcheuse affaire!
Voilà l'histoire des amours.
Ce qu'on voudra leur laisser faire,
Les amants le feront toujours.
Avant le jour qui m'a vu choir,
Vous promettiez de m'épouser, dit-elle.
— Je l'aurais fait; mais dans mon lit, ma belle,
Pourquoi diantre venir me voir?

LE ROI. Combien y a-t-il de temps qu'elle est dans cet état?

OPHÉLIE. J'espère que tout ira bien. Il faut avoir de la patience; mais je ne puis m'empêcher de pleurer quand je pense qu'ils l'ont mis dans la terre froide et glacée. Mon frère le saura, et je vous remercie de votre bon conseil. Qu'on fasse approcher mon carrosse! Bonsoir, mesdames; bonsoir, belles dames; bonsoir, bonsoir. (*Elle sort.*)

LE ROI, *à Horatio.* Suivez-la, et surveillez-la de près; ne la perdez pas de vue, je vous prie. (*Horatio sort.*)

LE ROI, *continuant.* Oh! c'est là le poison d'une douleur profonde, causée par la mort de son père. O Gertrude, Gertrude! quand les douleurs nous arrivent, ce n'est pas isolément qu'elles viennent, mais par bataillons. D'abord c'est le meurtre de son père; puis le départ de votre fils, qui a lui-même violemment décrété son exil; le peuple troublé, mécontent, se livre, à propos de la mort de Polonius, à des pensées et à des conjectures malveillantes; et nous avons agi à la légère en le faisant enterrer avec tant de précipitation; la malheureuse Ophélie, n'ayant plus la conscience d'elle-même, est privée de sa raison, sans laquelle nous ne sommes que des statues, que de véritables brutes. Pour dernier malheur enfin, et celui-là les vaut tous, son frère est secrètement revenu de France; il se repaît de ces étranges nouvelles, se tient enveloppé de nuages; il ne manque pas de bouches malveillantes qui, à l'occasion de la mort de son père, empoisonnent son oreille de leurs coupables propos; et la calomnie, en l'absence d'autre pâture, ne se fait pas faute de colporter ses accusations contre notre propre personne. O ma chère Gertrude! tout cela, pareil à une machine meurtrière, me porte plus de coups qu'il n'en faut pour donner la mort. (*Un grand bruit s'entend de l'extérieur.*)

LA REINE. Hélas! Quel est ce bruit?

LE ROI. Holà! quelqu'un!

Entre UN OFFICIER DU PALAIS.

LE ROI, *continuant.* Où sont mes suisses? qu'ils défendent la porte. Qu'y a-t-il?

L'OFFICIER. Fuyez, sire. L'Océan, franchissant ses rivages, n'envahit pas la plaine avec plus d'impétuosité et de violence que le jeune Laërte, dans sa rébellion, n'en met à triompher de la résistance de vos officiers. La populace l'appelle son souverain, et comme si le monde venait de naître, qu'il n'y eût plus de passé, et que les précédents et l'usage, sur lesquels toute parole s'appuie, fussent complétement oubliés, ils s'écrient : « Choisissons-nous un roi! Laërte sera roi! » Tous les chapeaux volent en l'air; toutes les mains applaudissent, et toutes les voix répètent : « Laërte sera roi! vive le roi Laërte! »

LA REINE. Avec quelle joie cette meute s'élance sur une piste trompeuse! Vous faites fausse route, Danois ingrats.

LE ROI. Ils ont forcé les portes. (*Le bruit redouble.*)

Entre LAERTE, suivi d'une foule de Danois.

LAERTE. Où est-il, ce roi? — Messieurs, tenez-vous en dehors.

LES DANOIS. Non, entrons.

LAERTE. Je vous en prie, faites ce que je vous demande.

LES DANOIS. C'est juste, c'est juste. (*Ils sortent de l'appartement.*)

LAERTE. Je vous remercie; gardez la porte. — (*Au Roi.*) O roi infâme! donne-moi mon père.

LE ROI. Du calme, mon cher Laërte.

LAERTE. Si une seule goutte de mon sang était calme, cette goutte me proclamerait bâtard, attesterait le déshonneur de mon père, imprimerait au front chaste de ma mère un stigmate d'infamie.

LE ROI. D'où vient, Laërte, une rébellion qui assume ces formes colossales? — Laissez-le faire, Gertrude; ne craignez rien pour notre personne : grâce au caractère sacré qui protége les rois, la trahison ne jette qu'un regard timide et incertain vers le résultat que poursuivent ses vœux, et les effets sont loin de répondre à son attente. — Dis-moi, Laërte, les motifs de cette irritation violente. — Laissez-le faire, Gertrude. — Parle.

LAERTE. Où est mon père?

LE ROI. Il est mort.

LA REINE. Mais le roi n'est pour rien dans son trépas.

LE ROI. Laissez-le m'interroger tout à son aise.

LAERTE. Comment est-il mort? Qu'on ne prétende pas m'en imposer. Aux enfers les serments d'allégeance! à tous les démons la foi jurée! au plus profond abîme la conscience et la fidélité! J'affronte la damnation, je le déclare fermement; — je renonce à tout dans ce monde et dans l'autre; arrive que pourra, pourvu que je tire de la mort de mon père une éclatante vengeance.

LE ROI. Qui pourra vous arrêter?

LAERTE. Ma volonté seule, et non celle de l'univers entier; et quant aux ressources dont je dispose, je les emploierai de manière qu'avec des moyens limités j'accomplirai beaucoup.

LE ROI. Mon cher Laërte, je comprends que tu désires savoir la vérité tout entière sur la mort de ton père bien-aimé. Mais es-tu résolu à confondre dans ta vengeance amis et ennemis, ceux qui ont perdu, et ceux qui ont gagné à son trépas?

LAERTE. Ses ennemis seulement.

LE ROI. Eh bien, veux-tu les connaître?

LAERTE. Quant à ses amis, je leur ouvre mes bras avec empressement; et pareil au pélican qui nourrit ses enfants aux dépens de sa vie, je suis prêt à leur donner mon sang.

LE ROI. A la bonne heure; tu parles maintenant en bon fils et en homme d'honneur. Je suis innocent de la mort de ton père, et je la déplore amèrement; c'est ce qui sera démontré à ta raison par des preuves aussi claires que le jour qui te luit.

LES DANOIS, *de l'extérieur.* Laissez-la entrer.

LAERTE. Quoi donc? quel est ce bruit?

Entre OPHÉLIE, bizarrement coiffée de fleurs et de pailles entrelacées dans sa chevelure.

LAERTE, *continuant.* O mon cerveau! desséchez-vous! Larmes, sept fois corrosives, brûlez mes yeux, et éteignez-y le sens de la vue! — Par le ciel, ta démence sera payée avec usure, jusqu'à ce que notre poids fasse pencher l'un des plateaux de la balance. O rose de mai! fille bien-aimée, tendre

(1) Selon une vieille légende, Notre-Seigneur [illegible]

sœur, chère Ophélie! — O ciel! se peut-il que la raison d'une jeune fille soit aussi fragile que la vie d'un vieillard? La nature a, dans son amour, comme un parfum subtil et rare, dont les émanations s'attachent à ce qu'elle aime.

OPHÉLIE *chante :*

La face découverte ils l'ont mis dans sa bière,
Et sur sa tombe ils ont versé des pleurs.

Adieu, mon tourtereau.

LAERTE. Tu posséderais toute ta raison et tu m'animerais à la vengeance, que tu ne pourrais à ce point m'émouvoir.

OPHÉLIE. Il faut que vous chantiez :

Et allons donc,
Descendez donc.

Oh! il faut entendre chanter cela par la fileuse à son rouet; c'est la romance de l'intendant déloyal qui enleva la fille de son maître.

LAERTE. Ces riens-là en disent plus que des choses sensées.

OPHÉLIE, *à Laërte, en lui présentant une fleur.* Voilà du romarin, c'est la fleur du souvenir. Souvenez-vous de moi, je vous prie, mon bien-aimé; et voici des pensées; c'est pour que vous pensiez à moi.

LAERTE. Il y a du sens dans son délire. Elle vient d'appliquer à propos la pensée et le souvenir.

OPHÉLIE, *au Roi.* Voilà pour vous du fenouil et des colombines. — (*A la Reine.*) Voilà de la rue pour vous, et en voici pour moi : — pour vous ce sera l'herbe de grâce, pour moi l'herbe de douleur. — Voici une marguerite. — Je voudrais bien vous donner des violettes, mais elles se sont toutes fanées quand mon père est mort : — on dit qu'il a fait une bonne fin; — (*Elle chante.*)

Car Robin [1] fait toute ma joie.

LAERTE. La mélancolie, l'affliction, la colère, l'enfer lui-même, tout devient charmant en passant par sa bouche.

OPHÉLIE *chante.*

Ne reviendra-t-il plus sur terre
Celui que nous pleurons encor ?
Non, il n'ouvrira plus ses yeux à la lumière.
Non, non, il est mort, il est mort.
Sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme neige;
Tous nos regrets sont superflus.
Non, non, il ne reviendra plus.
Prions Dieu pour son âme, et que Dieu la protége!

ainsi que toutes les âmes chrétiennes, si c'est la volonté de Dieu. Dieu soit avec vous! (*Elle sort.*)

LAERTE. Vous voyez cela, ô mon Dieu!

LE ROI. Laërte, laisse-moi partager ta douleur; c'est un droit qui m'appartient et que tu ne saurais me dénier sans injustice. Va en particulier réunir les plus sages d'entre tes amis; qu'ils nous entendent et jugent entre toi et moi. S'ils me trouvent coupable d'une manière directe ou indirecte, je t'abandonne, en expiation de ma faute, mon royaume, ma couronne, ma vie, et tout ce que je puis dire à moi; mais, dans le cas contraire, je te demande un peu de patience, et nous travaillerons de concert à t'obtenir une ample satisfaction.

LAERTE. J'y consens; les circonstances de sa mort, ses funérailles obscures où ni trophée, ni épée, ni écusson, n'a figuré sur sa dépouille mortelle, l'absence à son convoi de toute cérémonie funèbre, de toute solennité, tout cela est comme une voix que le ciel ferait entendre à la terre; et cette voix me crie de m'enquérir de ce qui s'est passé.

LE ROI. Que cette enquête ait lieu, et que la hache tombe sur la tête du coupable. Suis-moi, je te prie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Un appartement au château.

Entrent HORATIO et UN SERVITEUR.

HORATIO. Qui sont ceux qui demandent à me parler?

LE SERVITEUR. Des matelots, seigneur : ils ont, disent-ils, des lettres pour vous.

HORATIO. Qu'ils entrent. (*Le Serviteur sort.*)

[1] C'est le nom d'un petit oiseau, le rouge-gorge, auquel se rattachent plusieurs idées superstitieuses : s'il entrait dans une maison, c'était l'annonce d'une mort.

HORATIO, *seul, continuant.* Je ne vois pas de quel coin du monde il peut m'arriver des lettres, à moins que ce ne soit du seigneur Hamlet.

Entrent DES MATELOTS.

PREMIER MATELOT. Dieu vous bénisse, seigneur.

HORATIO. Qu'il te bénisse pareillement.

PREMIER MATELOT. Il le fera, seigneur, si c'est sa volonté. — (*Lui remettant une lettre.*) Voici une lettre pour vous, seigneur; elle est de l'ambassadeur qui avait fait voile pour l'Angleterre, si toutefois vous vous nommez Horatio, comme on me l'assure.

HORATIO, *ouvrant la lettre, et lisant.* « Horatio, quand tu » auras lu ces lignes, donne à ces gens les moyens d'ar- » river jusqu'au roi : ils ont des lettres pour lui. A peine » étions-nous en mer depuis deux jours, qu'un corsaire » armé jusqu'aux dents nous a donné la chasse : voyant » qu'il était meilleur voilier que nous, nous avons fait de » nécessité vertu, et nous en sommes venus aux mains. » Dans l'abordage, je me suis élancé sur leur pont; dans » cet instant leur navire s'est dégagé du nôtre, et je me suis » trouvé seul leur prisonnier. Ils se sont comportés envers » moi en corsaires humains; mais ils savaient ce qu'ils » faisaient, et ils comptent tirer de moi un bon parti. Fais » parvenir au roi la lettre que je lui envoie, puis viens me » rejoindre avec toute la diligence que tu mettrais à te » soustraire à la mort. J'ai à confier à ton oreille des pa- » roles qui te rendront muet; et pourtant elles sont trop » faibles encore pour la gravité des choses qu'elles doivent » exprimer. Ces braves gens te conduiront où je suis. Ro- » sencrantz et Guildenstern continuent leur route vers » l'Angleterre. J'ai beaucoup à te dire sur leur compte. » Adieu. Celui que tu sais être tout à toi, HAMLET. » — Venez, je vais vous donner les moyens de remettre vos lettres; faites le plus de diligence possible afin de me conduire ensuite vers celui de qui vous les tenez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Un autre appartement du château.

Entrent LE ROI et LAERTE.

LE ROI. Votre conscience doit m'acquitter, et vous devez voir en moi un ami sincère, à présent que vous avez acquis la conviction que le meurtrier de votre père en voulait à ma vie.

LAERTE. Cela me paraît évident. — Mais dites-moi pourquoi, après des actes d'une nature si criminelle et si grave, vous n'avez pas poursuivi leur auteur, ainsi que votre salut, votre dignité, votre prudence, tout enfin vous en faisait un devoir?

LE ROI. Oh! pour deux raisons spéciales qui peut-être te paraîtront bien faibles, mais qui à mes yeux ont beaucoup de gravité. La reine sa mère l'idolâtre, et l'existence de ce fils est nécessaire à la sienne; moi, de mon côté, — j'ignore si je dois m'en applaudir comme d'une vertu ou m'en plaindre comme d'un malheur, — elle est si étroitement enlacée à ma vie et à mon âme, que, pareil à l'astre qui ne se meut que dans sa sphère, je ne saurais vivre que par elle. L'autre motif qui m'empêche d'élever contre lui une accusation publique, c'est l'extrême affection que le peuple lui porte, affection qui couvre toutes ses fautes, et, pareille à ces sources qui changent le bois en pierre, convertirait jusqu'à ses chaînes en insigne de gloire. Dans ces circonstances, mes flèches, trop légères contre un vent si fort, au lieu d'aller frapper le but, seraient retournées vers l'arc qui les aurait lancées.

LAERTE. Ainsi, j'ai perdu un noble père, et je vois livrée à la plus déplorable démence une sœur dont le mérite — s'il est permis de louer ce qui a cessé d'être — surpassait en perfections tout ce que notre âge peut offrir; — mais l'heure de ma vengeance arrivera.

LE ROI. Que ce souci ne trouble point ton sommeil; ne me crois pas fait d'une étoffe assez molle et assez sotte pour qu'un péril qui a pu faire trembler jusqu'aux poils de ma barbe soit traité légèrement par moi. Bientôt tu en apprendras davantage. J'aimais ton père, et nous nous aimons nous-mêmes; d'après cela, tu dois croire, —

Entre UN MESSAGER.

LE ROI, *continuant.* Qu'y a-t-il? quoi de nouveau?

[illegible] d'Hamlet : celle-ci est pour votre majesté ; [illegible] pour la reine.

[illegible] d'Hamlet ! qui les a [illegible] ?

[illegible] des matelots, dit-on : je ne les ai pas vus. Ces [illegible] remises par [illegible], qui les avait reçues de celui qui en était porteur.

[illegible] *[illegible] la lettre.* Laërte, tu vas en entendre la [illegible]. — [illegible] Laisse-nous. (*Le Messager sort.*)

[illegible] « Haut et puissant monarque, on m'a dé-[illegible] sur les terres de votre royaume ; demain je solli-» citerai la faveur de paraître aux yeux de votre majesté ; » et alors, si vous le permettez, je vous raconterai ce qui [illegible] mon retour étrange et inattendu.

» HAMLET. »

Qu'est-ce que cela veut dire ? Sont-ils tous de retour ? ou serait-ce quelque méprise, et rien de tout cela n'est-il vrai ?

LAERTE. Connaissez-vous l'écriture ?

[illegible] d'Hamlet. — [illegible] — et dans un post-scriptum, il ajoute *seul*. Peux-tu me dire ce que cela signifie ?

LAERTE. Je m'y perds, sire ; mais qu'il vienne. Je sens la [illegible] en songeant que je vais pouvoir lui dire en face : « C'est toi qui l'as fait. »

LE ROI. S'il en est ainsi, Laërte, — et comment cela se peut-il, ou plutôt comment pourrait-il en être autrement ? — veux-tu suivre mon conseil ?

LAERTE. Oui, sire, pourvu que vous ne me conseilliez pas [illegible].

LE ROI. C'est ta paix avec toi-même que je veux que tu fasses. S'il est vrai qu'il soit de retour, — ce qui indiquerait qu'il recule devant ce voyage, et ne veut plus l'entreprendre, — je lui suggérerai l'idée de tenter une aventure, dont le projet est mûr dans ma tête, et où il ne peut manquer de succomber, sans que sa mort puisse attirer le blâme sur personne, si bien que sa mère elle-même absoudra l'événement, et n'y verra qu'un accident.

LAERTE. Sire, je suivrai vos conseils, mais plus volontiers encore si vous pouvez combiner votre plan de manière à ce que j'en sois l'agent principal.

LE ROI. Cela se rencontre on ne peut plus à propos. De-[illegible] en présence d'Hamlet, pour un talent dans lequel, dit-on, tu excelles. Toutes tes qualités réunies ont excité chez lui [illegible] que celle-là seule, qui, à mon avis, est l'une des moins importantes.

LAERTE. Quelle est cette qualité, sire ?

[illegible] qu'un ruban au chapeau de la jeunesse, mais un ruban nécessaire ; car une parure un peu légère et frivole ne sied pas moins à la jeunesse, qu'à l'âge mûr les vêtements plus chauds et plus amples dont sa santé et sa gravité lui font un devoir. — Il y a deux mois, se trouvait [illegible] de Normandie. — J'ai vu les Français, j'ai combattu contre eux, et je les connais pour d'habiles cavaliers ; mais l'habileté de cet homme tenait de la magie. [illegible] de ce qu'il exécutait.

[illegible]

LE ROI. Nous en reparlerons, et nous combinerons le moment et les moyens les plus [illegible] au rôle que nous voulons jouer ; si ce plan devait échouer et notre projet manquer par notre maladresse à l'exécuter, mieux vaudrait ne rien tenter. Il faut donc que cette première combinaison soit appuyée d'une seconde qui la remplace, dans le cas où, dans l'épreuve, l'arme viendrait à éclater. Un moment. — Voyons ; — nous établirons des paris importants sur vos talents respectifs. — J'y suis : quand dans la chaleur de l'action vous serez échauffés et altérés, — et pour amener ce moment, tu auras soin de pousser ton adversaire avec vigueur, — Hamlet demandera sans doute à boire ; je lui ferai alors présenter un breuvage préparé à cet effet ; et pour peu qu'il en boive une goutte, si par hasard il échappe à ta lame empoisonnée, nous n'en atteindrons pas moins notre but. — Mais, silence ! quel est ce bruit ?

LE ROI. Ce n'est pas [illegible] tu n'aimais pas ton père ; mais l'affection est un sentiment qui naît en nous, et une expérience journalière nous fait voir que le temps en tempère la vivacité et l'ardeur. Il est jusque dans la flamme de l'amour une sorte de mouchure qui l'amortit, et rien ne conserve une bonté permanente ; car le bon, à force de [illegible] dégénère en pléthore, et périt étouffé sous un excès [illegible]. Ce que nous nous proposons de faire, nous devons le faire au moment où nous le voulons ; car le *vouloir* change ; il est sujet à autant de tempéraments et de délais qu'il y a de langues, de mains et d'accidents qui viennent à la traverse ; et alors l'exécution n'est plus qu'un *devoir* dont l'accomplissement, pareil aux soupirs trop fréquents, nous fait du mal, tout en nous soulageant. Mais touchons la plaie dans le vif. — Hamlet revient ; qu'es-tu disposé à entreprendre pour te montrer le digne fils de ton père, non plus seulement en paroles, mais en réalité ?

LAERTE. Je l'égorgerais au milieu de l'église.

LE ROI. Effectivement le meurtre ne connaît point de sanctuaire, rien ne doit arrêter la vengeance. Mais, mon cher Laërte, veux-tu suivre mon avis ? tiens-toi dans ton appartement ; Hamlet en arrivant apprendra que tu es de retour ; j'aurai soin de faire devant lui préconiser tes talents, et de renchérir encore sur les éloges que le Français t'a donnés ; par là nous arriverons à vous mettre aux prises, et à établir des gageures sur les deux combattants. Lui, qui est insouciant, généreux, et sans une ombre de défiance, il n'examinera pas les fleurets ; en sorte qu'avec un peu d'adresse il te sera facile de choisir une épée non mouchetée, et au moyen d'une botte bien allongée, de lui rendre le coup qu'il a porté à ton père.

LAERTE. Je ferai ce que vous dites, et dans ce but je veux empoisonner mon épée. J'ai acheté à un empirique une drogue meurtrière ; pour peu que l'on y trempe la lame d'un poignard, et qu'avec cette lame on tire du sang, il n'est point de baume précieux, fût-il composé de tous les simples les plus efficaces qui croissent sous le ciel, qui puisse sauver de la mort l'individu qui en aura seulement été effleuré. Je tremperai la pointe de mon fer dans cette substance vénéneuse, afin que la plus légère égratignure lui soit mortelle.

Entre LA REINE.

LE ROI, *continuant*. Qu'y a-t-il, ma chère Gertrude ?

LA REINE. Nos malheurs s'accumulent et se suivent avec une effrayante rapidité. Votre sœur est noyée, Laërte !

LAERTE. Noyée ! Où ?

LA REINE. Au bord du ruisseau voisin s'élève un saule, dont le blanchâtre feuillage se mire dans le cristal de l'onde. Elle s'était rendue en cet endroit, apportant de bizarres guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites, et de ces [illegible] auxquelles nos bergers impudents [illegible] mais que nos chastes filles appellent doigt-de-mort. Au moment où elle cherchait à suspendre [illegible] la branche sur laquelle elle posait le pied s'est rompue, et tous ses trophées de verdure sont tombés avec elle dans l'onde éplorée. Ses vêtements, se déployant autour d'elle, l'ont quelque temps soutenue sur les flots comme une sirène, [illegible] si elle n'eût pas eu le sentiment du danger qu'elle courait, [illegible]

ments, chargés de l'eau qu'ils avaient bue, ont [illegible] le chant mélodieux, et entraîné l'infortunée au fond des flots, où elle est morte.

LAERTE. Hélas! elle est donc noyée?

LA REINE. Noyée, noyée!

LAERTE. Tu n'as déjà que trop d'eau, malheureuse Ophélie: je retiendrai donc mes larmes. Vains efforts! la nature parle; il faut qu'elle suive sa loi, quoi que puisse en dire une fausse honte. Coulez donc, mes pleurs, et emportez avec vous tout ce qui me reste encore de sympathiques faiblesses.—Adieu, sire; j'ai des paroles de feu qui jailliraient en flammes dévorantes, si ces larmes insensées ne les étouffaient. (*Il sort.*)

LE ROI. Suivons-le, Gertrude. Que de peine j'ai eue à modérer sa fureur! Je crains bien que ce malheur ne lui lâche de nouveau la bride. Suivons-le donc. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Un cimetière.

Arrivent DEUX FOSSOYEURS, leur bêche à la main.

PREMIER FOSSOYEUR. Faut-il l'enterrer en terre sainte, celle qui est allée volontairement au-devant de son salut?

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Je te dis que oui. Creuse donc vite sa fosse; le *coroner*[1] l'a visitée, et a décidé qu'elle recevrait une sépulture chrétienne.

PREMIER FOSSOYEUR. Comment cela se peut-il, à moins qu'elle ne se soit noyée à son corps défendant?

DEUXIÈME FOSSOYEUR. C'est ce qui a été reconnu.

PREMIER FOSSOYEUR. Il est bien plus probable qu'elle est morte *se offendendo*[2]. Il n'en peut être autrement. Voici comme je le prouve: Si je me noie volontairement, il y a évidemment là un acte; or, un acte se subdivise en trois branches: l'action, l'accomplissement et l'exécution; *ergo*, elle s'est noyée volontairement.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Oui, mais écoutez-moi, monsieur le fossoyeur.

PREMIER FOSSOYEUR. Permets. L'eau est ici; fort bien; l'homme est là; fort bien: si l'homme va trouver l'eau et se noie, alors, nécessairement, c'est de son propre mouvement qu'il meurt; remarque bien cela. Mais si au contraire c'est l'eau qui va le trouver et le noie, dès lors il ne se noie pas lui-même; *ergo*, celui qui n'est pas coupable de sa mort n'a pas abrégé sa vie.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Mais est-ce la loi?

PREMIER FOSSOYEUR. C'est la loi qui préside aux enquêtes du coroner.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Veux-tu que je te dise la vérité? Si la défunte n'avait pas été une demoiselle de qualité, on ne l'enterrerait pas en terre sainte.

PREMIER FOSSOYEUR. Tu dis vrai; et il est déplorable que les gens de qualité aient plus que les autres chrétiens, leurs égaux, le droit de se noyer ou de se pendre. Allons, ma bêche. Il n'y a pas de plus anciens gentilshommes que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs; ils continuent la profession d'Adam.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Était-il gentilhomme?

PREMIER FOSSOYEUR. Il est le premier qui ait eu des armes.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Bah! il n'en avait point.

PREMIER FOSSOYEUR. Quel païen es-tu donc? comment comprends-tu l'Écriture? l'Écriture dit qu'Adam travaillait à la terre; pouvait-il travailler sans pioche et sans bêche? C'étaient là ses armes. Je vais te poser une autre question: si tu ne me réponds pas juste, avoue-moi que tu [illegible]

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Va toujours.

PREMIER FOSSOYEUR. Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires, ou le charpentier?

DEUXIÈME FOSSOYEUR. [illegible]

PREMIER FOSSOYEUR. [illegible] La potence ne va pas mal; mais à qui va-t-elle bien? à ceux qui font du mal, or tu fais mal de dire que la potence est plus solide que l'Église; *ergo*, la potence t'irait bien. Allons, cherche encore, va.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires, ou le charpentier?

PREMIER FOSSOYEUR. Oui, dis-le-moi; et je te tiens quitte.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Parbleu, j'y suis à présent.

PREMIER FOSSOYEUR. Voyons.

DEUXIÈME FOSSOYEUR. Ma foi, je renonce.

HAMLET et HORATIO paraissent à quelque distance.

PREMIER FOSSOYEUR. Cesse de te flageller la cervelle; tu auras beau frapper ta bête, elle n'en ira pas plus vite. A l'avenir, quand on te fera cette question, réponds: C'est un fossoyeur; les demeures qu'il construit dureront jusqu'au jugement dernier. Va chez Vaughan me chercher un verre de liqueur. (*Le deuxième Fossoyeur s'éloigne.*)

LE PREMIER FOSSOYEUR *travaille en chantant.*

Au temps de ma jeunesse,
A l'âge des amours,
Mon cœur, avec simplesse,
Jurait d'aimer toujours.
Depuis ce temps, ma belle,
Mon cœur a bien changé;
De mon âme rebelle
L'amour a pris congé.

HAMLET. Ce drôle n'a donc pas la conscience de ce qu'il fait, qu'il chante en creusant une fosse?

HORATIO. L'habitude l'a familiarisé avec sa profession.

HAMLET. C'est vrai: la main qui travaille peu a le toucher plus délicat.

LE FOSSOYEUR *chante.*

Avec sa griffe immonde
L'âge m'a pris un jour,
Et m'a dans l'autre monde
Envoyé faire un tour.
(*Il déterre une tête de mort.*)

HAMLET. Il fut un temps où cette tête avait une langue et chantait; et voilà ce drôle qui la fait rouler à terre, comme si c'était la mâchoire de Caïn, le premier homicide. Le crâne que cet imbécile traite avec si peu de cérémonie était peut-être celui d'un profond politique qui se croyait capable d'en imposer à Dieu lui-même; n'est-il pas vrai?

HORATIO. C'est possible, monseigneur.

HAMLET. Ou ce pouvait être celui d'un courtisan qui excellait à dire: « Salut, monseigneur. Comment se porte monseigneur? » c'était peut-être la tête de monseigneur un tel qui vantait le cheval de monseigneur un tel, avec l'intention de demander qu'on lui en fît présent; n'est-il pas vrai?

HORATIO. Oui, monseigneur.

HAMLET. Oui, c'est cela. Et maintenant elle appartient aux vers; elle n'a plus ni peau ni chair, et un fossoyeur lui assène un coup de bêche sur le museau. Voilà une étrange révolution, si nous étions assez avisés pour la voir. On joue aux quilles avec ces os, comme s'ils n'avaient rien coûté à former. Les miens me font mal rien que d'y penser.

LE FOSSOYEUR *chante.*

Une bêche qui creuse,
Un morceau blanc et chaud,
Une [illegible],
C'est tout ce qu'il me faut.
(*Il déterre une seconde tête de mort.*)

HAMLET. En voici une autre. Qui sait si ce n'est pas le crâne d'un homme de loi? Où sont maintenant ses chicanes, ses distinctions subtiles, ses causes, ses autorités, [illegible], ses finasseries? comment souffre-t-il que ce grossier drôle lui cogne la tête avec sa sale bêche? Que ne lui intente-t-il une action pour voies de fait et sévices graves? [illegible] personnage-là peut avoir été [illegible] avec ses droits, ses redevances, ses privilèges, ses hypothèques, ses contrats. [illegible] le privilège de voir [illegible] [illegible] à peine la [illegible] C'est à peine si ses titres de propriété tiendraient dans [illegible]

[1] Magistrat chargé de constater les morts violentes.
[2] En se suicidant.



HAMLET, *prenant la tête de mort*. Hélas ! pauvre Yorick ! Je l'ai connu. (Acte V, scène I, page 253.)

coffre, et c'est tout ce qui est alloué au propriétaire lui-même ! Ha !

HORATIO. Pas davantage, monseigneur.

HAMLET. Ne fait-on pas le parchemin avec des peaux de mouton ?

HORATIO. Oui, monseigneur, et aussi avec des peaux de veau.

HAMLET. Ce sont des moutons et des veaux que ceux qui ont foi en la validité de pareils titres. Je vais parler à ce drôle. — A qui est cette fosse?

LE FOSSOYEUR. A moi, seigneur. (*Il chante.*)

> Une fosse argileuse,
> C'est tout ce qu'il me faut.

HAMLET. Je crois effectivement qu'elle est à toi, car tu es dedans.

LE FOSSOYEUR. Vous êtes dehors, et certes elle n'est pas à vous ; mais moi, bien qu'elle ne me soit pas destinée, elle est pourtant à moi.

HAMLET. Tu mens ; elle est pour un mort et non pour un vivant.

LE FOSSOYEUR. Voilà un démenti bien prompt et bien alerte; il ne se fera pas faute d'aller de moi à vous.

HAMLET. Pour quel homme creuses-tu cette fosse ?

LE FOSSOYEUR. Ce n'est pas pour un homme, seigneur.

HAMLET. Pour quelle femme donc ?

LE FOSSOYEUR. Ce n'est pas non plus pour une femme.

HAMLET. Qui doit-on y enterrer ?

LE FOSSOYEUR. Une personne qui était femme ; mais, Dieu veuille avoir son âme ! elle est morte.

HAMLET. Comme ce maraud est précis ! il ne faut lui parler que la carte à la main, [illegible] par lui. Par le ciel ! Horatio, voilà trois ans que j'en fais la remarque, le monde est devenu [illegible], et le paysan suit le courtisan de si près, qu'il lui écorche les talons. — Combien de temps y a-t-il que tu es fossoyeur ?

LE FOSSOYEUR. J'ai commencé ce métier le jour où notre feu roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET. Combien y a-t-il de cela?

LE FOSSOYEUR. Ne pouvez-vous le dire? Il n'y a pas d'imbécile qui ne le dise. Ce fut le jour même où naquit le jeune Hamlet, celui qui est devenu fou, et qu'on a envoyé en Angleterre.

HAMLET. Oui da; et pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre?

LE FOSSOYEUR. Parce qu'il était fou ; il retrouvera là-bas son bon sens; ou s'il ne le retrouve pas, il n'y aura pas grand mal.

HAMLET. Pourquoi?

LE FOSSOYEUR. Sa folie ne sera pas remarquée, tous les hommes de ce pays là sont aussi fous que lui.

HAMLET. Comment est-il devenu fou ?

LE FOSSOYEUR. D'une étrange manière, à ce qu'on assure.

HAMLET. De quelle manière ?

LE FOSSOYEUR. Eh mais, en perdant la raison.

HAMLET. Quel en a été le sujet ?

LE FOSSOYEUR. Un sujet danois, un sujet de ce pays où je suis fossoyeur depuis mon enfance, depuis trente ans.

HAMLET. Combien de temps un homme reste-t-il en terre avant de pourrir ?

LE FOSSOYEUR. Ma foi, s'il n'est pas déjà pourri avant de mourir, — car nous avons, par le temps qui court, beaucoup de corps gangrenés, qui peuvent à peine soutenir l'inhumation, — il pourra se conserver huit ou neuf ans ; un tanneur se conserve neuf ans.

HAMLET. Pourquoi plus longtemps qu'un autre ?

LE FOSSOYEUR. L'exercice de sa profession lui a tellement tanné la peau, qu'elle reste très-longtemps imperméable ; or, vous saurez que l'eau est le destructeur le plus actif des cadavres. Vous voyez bien cette tête de mort : elle est restée en terre vingt-trois ans.

HAMLET. A qui appartenait-elle ?



HAMLET. Cette arme est, dis-tu, empoisonnée? Eh bien, poison, fais ton office. (Acte V, scène II, page 236.)

LE FOSSOYEUR. A un étrange original. Qui croyez-vous que c'était?

HAMLET. Ma foi, je n'en sais rien.

LE FOSSOYEUR. Peste soit de l'extravagant! il m'a un jour versé sur la tête un flacon de vin du Rhin. Cette tête de mort, seigneur, était la tête d'Yorick, le fou du roi.

HAMLET. Cette tête que voici?

LE FOSSOYEUR. Celle-là même.

HAMLET, *prenant la tête de mort dans ses mains.* Donne, que je la voie. Hélas! pauvre Yorick! Je l'ai connu, Horatio; c'était une mine inépuisable de bons mots, une imagination vive et féconde; il m'a mille fois porté sur son dos; et maintenant je ne puis y penser sans horreur, sans que mon cœur se soulève. Là étaient ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. Où sont maintenant tes sarcasmes, tes saillies, tes chansons, tes éclairs de gaieté qui faisaient rire aux éclats tous les convives? Quoi! pas un seul lazzi pour te moquer de la grimace que tu fais? Les joues toutes décharnées? Va en cet état dans le boudoir de l'une de nos beautés du jour; dis-lui qu'elle a beau faire, dût-elle mettre un pouce de fard, il faudra qu'elle vienne à ce visage-là. Fais la bien rire en lui disant cela. — Dis-moi une chose, Horatio.

HORATIO. Quoi, monseigneur?

HAMLET. Penses-tu qu'Alexandre en terre ait eu cette mine?

HORATIO. Oui, certes.

HAMLET. Et qu'il sentît aussi mauvais? pouah! (*Il jette la tête de mort.*)

HORATIO. Oui, sans doute, monseigneur.

HAMLET. A quelles destinations grossières il est possible que nous descendions, Horatio! Qui sait si en suivant dans ses transformations successives la cendre glorieuse d'Alexandre, on n'arriverait pas à la trouver occupée à boucher le trou d'une futaille?

HORATIO. Ce serait entrer dans un examen trop minutieux.

HAMLET. Pas le moins du monde. Nous pouvons suivre cette enquête sans extravagance, et avec des probabilités de la mener à bonne fin. Par exemple, Alexandre est mort; Alexandre a été enterré; Alexandre est redevenu poussière; la poussière est de la terre; de la terre on tire l'argile; et qui empêche que cette argile, dernière métamorphose d'Alexandre, ne soit employée à boucher un baril de bière? L'impérial César, mort et devenu poussière, sert à boucher un trou et à intercepter le passage de l'air; et cette argile, qui tenait l'univers dans la crainte, va calfeutrer un mur pour nous défendre de la bise. Mais silence! silence! écartons-nous, le roi vient.

Arrivent processionnellement des PRÊTRES, portant la bière d'Ophélie, que suivent LAERTE et le Cortége funèbre; puis viennent LE ROI, LA REINE et leur Suite.

HAMLET, *continuant.* La reine aussi! toute la cour! A qui rendent-ils les derniers devoirs? Pour qui ces funérailles incomplètes? Ceci annonce que la personne dont ils suivent le cercueil a d'une main violente mis elle-même fin à ses jours. Elle devait être d'un certain rang. Tenons-nous tapis un instant, et observons. (*Il s'éloigne à quelque distance avec Horatio.*)

LAERTE. Quelles cérémonies restent encore à accomplir?

HAMLET. C'est Laërte, un noble jeune homme; regarde.

LAERTE. Que reste-t-il à faire?

PREMIER PRÊTRE. Nous avons fait pour ses funérailles tout ce qu'il nous était possible de faire: sa mort était suspecte, et si des ordres supérieurs n'avaient imposé silence aux canons de l'Église, elle aurait été déposée en terre profane, où elle serait restée jusqu'au jour où retentira la trompette du jugement dernier. Au lieu de prier pour elle, on eût jeté sur sa dépouille des tessons, des cailloux, des pierres. Et cependant on lui a accordé la couronne virginale; des fleurs ont jonché sa tombe, et le son des cloches l'a accompagnée à sa dernière demeure.

LAERTE. Ne fera-t-on plus rien pour elle?

PREMIER PRÊTRE. Plus rien! nous profanerions le service des morts, si nous chantions un *Requiem*, si nous implorions pour elle le repos réservé aux âmes parties en paix.

[illegible] dans la terre, et puissent de son beau corps, [illegible] sans tache éclore des violettes! C'est [illegible] que [illegible] prêtre inhumain, ma sœur prendra [illegible] les anges, tandis que tu rugiras en [illegible]

HAMLET. Quoi ! la belle Ophélie !

LA REINE, [illegible] *des fleurs sur le corps.* Des fleurs à cette [illegible] J'espérais te voir la femme de mon [illegible] être appelée, fille charmante, à parer [illegible] non à semer de fleurs ton cercueil.

LAERTE. Oh ! qu'une triple et dix fois triple malédiction [illegible] sur la tête du scélérat dont le forfait a provoqué la perte de ta raison ! — Attendez, pour fermer la tombe, que je l'aie encore une fois pressée dans mes bras. (*Il saute dans la fosse.*) Maintenant enterrez à la fois les vivants et les morts; élevez sur nous une montagne qui dépasse en hauteur l'antique Pélion ou le bleuâtre Olympe, dont le front se cache dans les nuages.

HAMLET, *s'avançant.* Qui est-il, celui dont la douleur s'exprime avec tant d'emphase, dont la voix éplorée arrête dans leur cours les astres étonnés de l'entendre ? Je suis Hamlet le Danois. (*Il s'élance dans la fosse.*)

LAERTE, *se jetant sur lui.* Que l'enfer prenne ton âme !

HAMLET. C'est là une abominable prière. Ne me saisis pas ainsi à la gorge : retire tes mains, je te le conseille ; je ne suis ni méchant ni emporté ; mais il est dangereux de me pousser à bout, et tu feras sagement d'y songer. Écarte tes mains.

LE ROI. Séparez-les.

LA REINE. Hamlet ! Hamlet !

TOUS. Messieurs !

HORATIO. Contenez-vous, monseigneur. (*On les sépare et ils sortent de la fosse.*)

HAMLET. Oui, pour un sujet comme celui-là, je suis homme [illegible] avec lui tant que mes paupières n'auront pas cessé tout mouvement.

LA REINE. O mon fils ! pour quel sujet ?

HAMLET. J'aimais Ophélie ; les affections de quarante mille frères [illegible] toutes ensemble égaler la mienne. — [illegible] Que te sens-tu en état de faire pour elle ?

LE ROI. Oh ! il est fou, Laerte.

LA REINE. Pour l'amour de Dieu, ne faites pas attention à ce qu'il dit.

HAMLET. Voyons, dis-moi ce que tu comptes faire ? Pleurer ? combattre ? jeûner ? te déchirer de tes propres mains ? boire l'Issel[1] ? manger un crocodile? Je puis faire tout cela. — Es-tu venu ici pour te lamenter ? pour me braver en te [illegible] dans sa fosse ? Fais-toi enterrer vivant avec elle, [illegible] Et puisque tu parles de montagnes, qu'on [illegible] par millions d'arpents, jusqu'à ce que le sommet de notre pyramide tumulaire aille toucher [illegible] et que [illegible] Ossa ne [illegible] qu'une verrue ! Tu auras beau [illegible] je te tiendrai tête.

LA REINE. C'est un accès de folie qui va lui durer pendant [illegible] que la colombe dont la jeune couvée vient d'éclore, il restera silencieux et immobile.

HAMLET [illegible] Hercule lui-même [illegible] le chat miaule et que le chien [illegible]

LE ROI [illegible] mon cher Horatio. (*Horatio sort.*)

[illegible] Prenez patience, [illegible] Ma chère [illegible] monument une victime vivante. Bientôt [illegible] (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

[illegible]

Entrent HAMLET et HORATIO.

HAMLET. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

qu'un mutin mis aux fers. Adoptant tout à coup une résolution téméraire, — Et grâces soient rendues à la témérité; rappelons-nous que parfois notre imprudence nous vient en aide, alors que nos profonds calculs sont impuissants; et cela doit nous apprendre qu'il est une Providence dont la main façonne nos projets, que nous n'avions qu'imparfaitement ébauchés.

HORATIO. Rien de plus vrai.

HAMLET. Je sortis de ma cabine, et, couvert de ma robe de voyage, je les cherchai à tâtons dans les ténèbres; je parvins à les trouver, fouillai dans leur portemanteau, et retournai à ma chambre : là, le péril me faisait écarter tout scrupule, je n'hésitai pas à décacheter leurs dépêches; sais-tu ce que j'y trouvai, Horatio? — ô royale scélératesse ! — S'appuyant sur divers motifs, tels que le salut du Danemark et de l'Angleterre, et le danger qu'il y aurait à me laisser vivre, le roi y ordonnait expressément, qu'après avoir lu cette lettre, sans y mettre le moindre retard, pas même le temps d'aiguiser la hache, on me fît trancher la tête.

HORATIO. Est-il possible ?

HAMLET. Voici la lettre ; tu la liras à loisir. Mais veux-tu savoir ce que je fis alors?

HORATIO. Dites, je vous prie.

HAMLET. Ainsi pris dans les rets d'un infâme guet-apens, je fis un appel aux ressources de mon cerveau ; mon plan fut bientôt dressé ; je m'assis et rédigeai une dépêche que j'écrivis en beaux caractères. Autrefois, à l'exemple de nos hommes d'État, je regardais comme une honte d'avoir une belle écriture, et tu ne saurais croire combien je me suis donné de peine pour perdre ce talent ; mais, en ce moment, il me fut d'une merveilleuse utilité. Veux-tu savoir la teneur de ce que j'écrivis?

HORATIO. Oui, monseigneur.

HAMLET. S'adressant au monarque anglais comme à son fidèle tributaire, s'il voulait qu'entre eux la palme de l'affection continuât à fleurir, la paix à porter sa couronne d'épis et à resserrer les nœuds d'une union durable, le roi de Danemark demandait instamment qu'aussitôt après la lecture de cette lettre, sans autre examen, sans leur donner le temps de se confesser, les porteurs de la dépêche fussent mis à mort.

HORATIO. Comment avez-vous scellé cet ordre?

HAMLET. Ici encore la Providence m'a servi : j'avais dans ma bourse le cachet de mon père, reproduction exacte du sceau de Danemark. Je pliai cette dépêche dans la même forme que l'autre ; j'y mis la suscription et la scellai, puis je la plaçai à l'endroit où j'avais pris celle-ci, et l'on ne s'aperçut point de l'échange. Le lendemain eut lieu notre combat, et tu sais ce qui est arrivé depuis.

HORATIO. Ainsi Guildenstern et Rosencrantz vont subir leur sort?

HAMLET. Ils ont recherché cette mission, ils ne pèsent point sur ma conscience. Ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur mésaventure. C'est un malheur, pour de vils subalternes, de se trouver engagés entre les glaives irrités de deux puissants adversaires.

HORATIO. Quel roi est-ce là, bon Dieu ?

HAMLET. Mon devoir maintenant ne te semble-t-il pas clairement tracé? Celui qui a tué mon roi, qui a déshonoré ma mère, qui s'est interposé entre le choix de la nation et mes espérances, qui a tendu à ma vie de tels pièges, et avec tant de perfidie, n'est-il pas juste que mon bras le punisse? Et ne serait-ce pas un crime digne de damnation, de laisser ce vivant ulcère poursuivre ses ravages?

HORATIO. Il ne peut tarder à apprendre d'Angleterre le dénoûment de cette affaire.

HAMLET. Il l'apprendra bientôt. Le temps qui doit s'écouler jusque-là m'appartient, et la vie d'un homme peut être tranchée en moins de temps qu'il n'en faut pour compter jusqu'à deux. Mais, mon cher Horatio, je suis désolé de m'être oublié vis-à-vis de Laerte, car, par ce que j'éprouve moi-même, je juge de ce qu'il doit éprouver. Je ferai toujours cas de son estime ; mais l'emphatique exaltation de sa douleur m'avait mis hors de moi.

HORATIO. Chut ! qui vient ici ?

Entre OSRIC.

OSRIC. Je me réjouis de voir votre altesse de retour en Danemark.

HAMLET. Je vous rends grâces, seigneur. — (*A Horatio.*) Connais-tu cet insecte?

HORATIO. Non, monseigneur.

HAMLET. Tu n'en es que plus moral, car c'est un vice de le connaître. Il possède beaucoup de terres, et des plus fertiles; qu'un sot animal commande à d'autres animaux, il est sûr d'avoir sa crèche mise à la table du roi : ce n'est qu'un nigaud; mais, comme je l'ai dit, il possède une vaste étendue de fange.

OSRIC. Mon doux seigneur, si cela ne dérange pas votre altesse, j'aurais quelque chose à vous communiquer de la part de sa majesté.

HAMLET. Je l'écouterai avec empressement. Employez votre chapeau à son véritable usage; il est fait pour couvrir la tête.

OSRIC. Je remercie votre altesse; il fait très-chaud.

HAMLET. Non, croyez-moi; il fait très-froid; le vent est au nord.

OSRIC. En effet, monseigneur, il fait passablement froid.

HAMLET. Je ne sais si c'est l'effet d'une prédisposition particulière, mais je trouve qu'il fait une chaleur étouffante.

OSRIC. Effectivement, monseigneur, la chaleur est grande, à un point que — je ne saurais exprimer. — Mais, monseigneur, sa majesté m'a chargé de vous dire qu'elle a fait une gageure considérable dont vous êtes l'objet. Voici de quoi il s'agit.

HAMLET, *lui faisant signe de se couvrir.* Veuillez, je vous prie. —

OSRIC. Non, d'honneur; c'est pour ma commodité. Vous saurez, monseigneur, qu'il vient d'arriver à la cour un gentilhomme accompli, Laërte, doué des qualités les plus rares, d'une société agréable, et bien fait de sa personne. Enfin, pour parler de lui comme il le mérite, on peut dire qu'il est la carte et le calendrier des gens comme il faut; car on trouve réunies en lui toutes les qualités qu'un gentilhomme peut désirer prendre pour modèle.

HAMLET. Seigneur, il n'a pas à se plaindre du portrait que vous faites de lui; — néanmoins, j'en ai la conviction, l'arithmétique de la mémoire s'embrouillerait à vouloir dresser l'inventaire détaillé de ses perfections; et après tout cela, on ne lui rendrait encore qu'une justice imparfaite. Quoi qu'il en soit, et pour ne dire que la stricte vérité, je le tiens pour un cavalier distingué et d'un rare mérite; je le dis en toute sincérité, pour trouver qui lui ressemble, il faut regarder dans son miroir, et ses imitateurs ne sont [illegible] que son ombre.

OSRIC. Votre altesse parle de lui avec une grande conviction d'estime.

HAMLET. De quoi s'agit-il, seigneur? Pourquoi affubler ce gentilhomme dans [illegible]

OSRIC. Monseigneur!

HORATIO. N[illegible] pas possible [illegible] intelligible? Oui, assurément, n'est-ce pas, seigneur?

HAMLET. A quel propos avez-vous mentionné le nom de ce gentilhomme?

OSRIC. De Laërte?

HORATIO. Sa bourse est déjà vide; il a dépensé tout l'or de ses paroles.

HAMLET. Oui, seigneur.

OSRIC. [illegible] que vous n'êtes pas ignorant. —

HAMLET. Je voudrais que vous en [illegible] cette opinion; toutefois, vous l'auriez, que cela ne prouverait pas beaucoup en ma faveur. — Poursuivez, seigneur.

OSRIC. Vous n'êtes pas ignorant de la supériorité de Laërte. —

HAMLET. [illegible]

OSRIC. [illegible]

HAMLET. [illegible]

OSRIC. [illegible]

HAMLET. [illegible]

OSRIC. [illegible]

gnées: ce sont des trains élégants et d'un travail fort ingénieux.

HAMLET. Que voulez-vous dire avec vos trains?

HORATIO. Je savais bien qu'avant de finir vous auriez besoin de commentaires.

OSRIC. Les trains, monseigneur, ce sont les ceinturons.

HAMLET. L'expression serait plus convenable, si nous portions un canon au côté: jusque-là, nous ferons bien de maintenir le terme de ceinturon. Mais continuez. Six chevaux barbes contre six épées françaises et leurs accessoires, y compris trois ceinturons des plus élégants : c'est là l'enjeu français contre l'enjeu danois. Dans quel but cette gageure?

OSRIC. Le roi, monseigneur, a parié que, sur douze passes entre vous et Laërte, il ne vous porterait pas plus de trois bottes. Laërte a parié pour neuf sur douze; et la question va être décidée sur-le-champ, si votre altesse daigne répondre.

HAMLET. Et si je réponds négativement?

OSRIC. Je veux dire, monseigneur, si vous consentez à entrer en lice.

HAMLET. Seigneur, je vais me promener dans cette salle; voici l'heure que j'ai l'habitude de consacrer à quelque délassement; je suis aux ordres de sa majesté. Qu'on apporte les fleurets; pour peu que ce gentilhomme y consente, et que le roi persiste dans son désir, je lui ferai gagner son pari, si je puis; sinon, j'en serai pour ma honte et les bottes que j'aurai reçues.

OSRIC. Rendrai-je ainsi votre réponse?

HAMLET. En voilà le fond; ajoutez-y les ornements que votre esprit vous fournira.

OSRIC. Mon dévouement se recommande à votre altesse. (*Il sort.*)

HAMLET. Tout à vous, tout à vous. Il fait bien de se recommander lui-même; c'est une tâche dont personne ne voudrait se charger.

HORATIO. L'oiseau s'éloigne en traînant après lui sa coquille.

HAMLET. Lorsqu'il était à la mamelle, il adressait des compliments au sein de sa nourrice avant d'y boire. Pareil à beaucoup de gens de sa trempe, dont un monde [illegible] raffole, il lui suffit d'attraper le ton du jour et les formes extérieures de la politesse : [illegible] en imposent même aux esprits [illegible] mettez-les à l'épreuve : vous ne trouverez plus [illegible] que des bulles de savon qui crèvent au premier souffle.

Entre UN SEIGNEUR DE LA COUR.

LE SEIGNEUR. Monseigneur, le roi vous a envoyé complimenter par le jeune Osric, qui lui a rapporté que vous l'attendiez dans cette salle. Sa majesté m'envoie vous demander si vous êtes toujours disposé à faire assaut avec Laërte, ou si vous désirez ajourner la partie.

HAMLET. Je persiste dans ma résolution; et je suis aux ordres du roi; s'il est prêt, je le suis; sur-le-champ, ou quand on voudra, pourvu que je sois aussi bien disposé qu'à présent.

LE SEIGNEUR. Le roi, la reine et toute la cour vont venir.

HAMLET. Ils seront les bienvenus.

LE SEIGNEUR. La reine désire qu'avant de commencer l'assaut, vous adressiez à Laërte quelques paroles amicales.

HAMLET. Elle me donne là un bon conseil. (*Le Seigneur sort.*)

HORATIO. Vous perdrez ce pari, monseigneur.

HAMLET. Je ne le pense pas : depuis son départ pour la France, je me suis continuellement exercé; je gagnerai la partie. Mais tu ne saurais croire quel sentiment de malaise et de tristesse me pèse sur le cœur; n'importe.

HORATIO. Monseigneur, —

HAMLET. Ce n'est qu'un enfantillage, un je ne sais quel pressentiment qui peut-être troublerait une femme.

HORATIO. Si vous éprouvez [illegible]

HAMLET. N'en fais rien : je brave les présages; il ne meurt point un [illegible]

qu'il quitte, qu'importe le moment où cette séparation a lieu?

Entrent LE ROI, LA REINE, LAERTE, OSRIC, plusieurs Seigneurs, des Serviteurs portant des fleurets, etc.

LE ROI. Viens, Hamlet, viens, et prends cette main que je te présente. (*Il met la main de Laërte dans celle d'Hamlet.*)

HAMLET. Pardonnez-moi, Laërte; je vous ai offensé; mais accordez-moi le pardon d'un gentilhomme. Toutes les personnes ici présentes savent, et vous-même vous avez dû l'apprendre, que ma raison est affligée d'un cruel égarement. Si j'ai fait quelque chose qui ait pu blesser vos sentiments, votre honneur et votre susceptibilité, ce ne peut être, je le déclare hautement, que le résultat de la démence. Est-ce Hamlet qui a offensé Laërte? Non, ce n'a jamais pu être Hamlet; si Hamlet ne s'appartient plus, et si, alors qu'il n'est plus lui-même, il insulte Laërte, Hamlet n'est point coupable de cette faute; il la désavoue. Qui donc l'a commise? sa démence. S'il en est ainsi, l'infortuné Hamlet est du nombre des parties lésées, et dans sa démence il trouve une ennemie. Laërte, en présence de cette assemblée, je désavoue toute intention malveillante, et votre générosité m'absoudra en ne voyant en moi qu'un homme qui, lançant une flèche par-dessus la maison, a eu le malheur de blesser son frère.

LAERTE. Ma fierté est satisfaite, et c'est elle surtout qui, en cette circonstance, devrait m'exciter à la vengeance; mais retranché dans les limites de mon honneur, je me refuse à toute réconciliation jusqu'à ce que j'aie consulté l'opinion d'arbitres vénérables, d'une réputation incontestée, et que leur sentence pacifique ait mis mon nom à l'abri de tout reproche. En attendant, j'accepte votre ouverture amicale, dans les sentiments qui vous l'ont dictée, et je ne ferai rien qui lui soit contraire.

HAMLET. J'accepte avec joie cette assurance, et la loyauté la plus franche présidera, de ma part, à cette joute fraternelle. Donnez-nous les fleurets; allons.

LAERTE. Voyons, qu'on m'en donne un.

HAMLET. Je vais servir à vous faire briller, Laërte; mon ignorance mettra en relief votre talent, comme une nuit sombre fait ressortir la clarté des étoiles.

LAERTE. Vous vous moquez de moi.

HAMLET. Non, en vérité.

LE ROI. Donnez-leur des fleurets, jeune Osric. Mon neveu Hamlet, tu connais la gageure?

HAMLET. Je la connais, sire. Votre majesté a parié pour le plus faible.

LE ROI. Je n'ai aucune crainte à cet égard; je vous ai vus tous deux; mais comme il s'est perfectionné, entre vous la partie est égale.

LAERTE. Celui-ci est trop lourd; voyons-en un autre.

HAMLET. Celui-ci me convient. Ces fleurets ont tous la même longueur?

OSRIC. Oui, monseigneur.

LE ROI. Mettez les flacons de vin sur cette table; si Hamlet porte la première ou la seconde botte, ou s'il riposte à la troisième, que toutes les batteries fassent feu à la fois; le roi boira à l'amélioration de la santé d'Hamlet, et dans sa coupe il jettera une perle plus précieuse qu'aucune de celles qui, sous les quatre derniers règnes, ont orné la couronne de Danemark. Donnez-moi les coupes; que les timbales annoncent aux trompettes, les trompettes aux canonniers des remparts, les canons au ciel, le ciel à la terre, que le roi boit à la santé d'Hamlet. — Allons, commencez; — et vous, juges du camp, soyez attentifs.

HAMLET. En garde, Laërte.

LAERTE. En garde, Hamlet. (*Ils commencent l'assaut.*)

HAMLET, *qui a touché Laërte.* Une.

LAERTE. Non.

HAMLET. Qu'on décide.

OSRIC. Hamlet a touché, c'est incontestable.

LAERTE. A la bonne heure; recommençons.

LE ROI. Arrêtez; donnez-moi du vin. Hamlet, cette perle est à toi; je bois à ta santé. Donnez-lui cette coupe. (*Faisant semblant de mettre une perle dans la coupe, il y jette du poison. Les trompettes sonnent, le bruit du canon se fait entendre.*)

HAMLET. Laissez-moi faire auparavant une nouvelle passe; je boirai tout à l'heure; continuons. (*L'assaut recommence.*) Encore une botte; qu'en dites-vous?

LAERTE. Touché, touché; je le reconnais.

LE ROI. Notre fils gagnera.

LA REINE. Avec son embonpoint, il a l'haleine courte. Tiens, Hamlet, prends mon mouchoir; essuie-toi le front. La reine boit à ton succès. (*Elle prend la coupe destinée à Hamlet.*)

HAMLET. Je vous rends grâces, madame.

LE ROI. Gertrude, ne buvez pas.

LA REINE. Je boirai, seigneur; — excusez-moi, je vous prie.

LE ROI, *à part.* C'est la coupe empoisonnée: il est trop tard.

HAMLET. Je n'ose pas boire encore, madame; tout à l'heure.

LA REINE. Laisse-moi t'essuyer le visage.

LAERTE, *au roi.* Sire, cette fois je le toucherai.

LE ROI. Je ne le crois pas.

LAERTE, *à part.* Et pourtant, c'est en quelque sorte contre ma conscience.

HAMLET. Allons, la troisième passe, Laërte. Vous n'y allez pas sérieusement; mettez-y, je vous prie, tout votre savoir-faire; je crains que vous ne me traitiez en enfant.

LAERTE. Vous croyez? en garde! (*Ils recommencent.*)

OSRIC. Rien de part ni d'autre.

LAERTE. A vous, maintenant. (*Laërte blesse Hamlet; puis, dans la chaleur de l'action, ils échangent leurs fleurets, et Hamlet blesse Laërte.*)

LE ROI. Séparez-les; ils ne se possèdent plus.

HAMLET. Non, continuons. (*La Reine tombe.*)

OSRIC. Secourez la reine; ô ciel!

HORATIO. Leur sang coule à tous deux: — Qu'y a-t-il, monseigneur?

OSRIC. Qu'y a-t-il, Laërte?

LAERTE. Je suis pris à mon propre piége, Osric; je meurs justement, victime de ma perfidie.

HAMLET. Comment se trouve la reine?

LE ROI. Elle s'est évanouie à la vue de leur sang.

LA REINE. Non, non; la coupe, la coupe; — ô mon cher Hamlet! — La coupe, la coupe: je suis empoisonnée. (*Elle meurt.*)

HAMLET. O crime infâme! — Holà! fermez les portes: trahison! Qu'on cherche le coupable. (*Laërte tombe.*)

LAERTE. Le voici, Hamlet: Hamlet, tu es blessé à mort: il n'est point de remède au monde qui puisse te sauver; tu n'as pas une demi-heure à vivre. Tu tiens à la main l'arme perfide, démouchetée, empoisonnée; ma trahison a tourné contre moi-même; regarde, je suis ici gisant pour ne plus me relever. Ta mère est empoisonnée; je n'en puis dire davantage; c'est le roi, le roi qui a tout fait.

HAMLET. Cette arme est, dis-tu, empoisonnée? — Eh bien, poison, fais ton office. (*Il perce le Roi de son fleuret à plusieurs reprises.*)

OSRIC *et* LES SEIGNEURS. Trahison! trahison!

LE ROI, *se débattant contre Hamlet.* Oh! défendez-moi, mes amis; je ne suis que blessé.

HAMLET, *approchant des lèvres du roi la coupe empoisonnée, et le forçant à boire.* Tiens, Danois incestueux, fratricide et damné, avale cette potion: — y trouves-tu ta perle? va rejoindre ma mère. (*Le Roi meurt.*)

LAERTE. Il n'a que ce qu'il mérite; le poison avait été préparé par lui. Pardonnons-nous mutuellement, noble Hamlet; que ma mort et celle de mon père ne pèsent pas sur toi, ni la tienne sur moi. (*Il meurt.*)

HAMLET. Que le ciel t'en absolve! Je te suis. — Je meurs, Horatio. — Malheureuse reine, adieu! — Vous qui, pâles et tremblants, contemplez cette catastrophe, qui assistez en personnages muets ou en spectateurs à ce drame terrible; oh! si j'en avais le temps; si la mort, ce sergent redoutable chargé de m'appréhender au corps, mettait moins de rigueur dans son arrestation, je vous dirais, — mais laissons cela: — Horatio, je meurs; tu vis; justifie-moi, et plaide ma cause auprès de ceux qui voudront connaître la vérité.

HORATIO. Ne l'espérez pas. Il y a en moi plus de l'antique Romain que du Danois. Il reste encore du poison dans cette coupe. (*Il prend la coupe empoisonnée.*)

HAMLET, *la lui arrachant.* Si tu es un homme, donne-moi cette coupe; lâche-la; par le ciel, je veux l'avoir. O mon cher Horatio! quel nom flétri je laisserai après moi, si la vérité reste sous le voile qui la couvre! Si jamais j'occupai une place dans ton cœur, sèvre-toi quelque temps du bonheur de mourir, et résigne-toi à traîner péniblement

dans ce monde odieux une vie haletante pour raconter mon histoire. (*On entend le bruit lointain d'une marche militaire et d'une décharge de mousqueterie.*) Quel est ce bruit de guerre que j'entends?

OSRIC. C'est le jeune Fortinbras, qui, revenu vainqueur de son expédition de Pologne, salue, par cette salve guerrière, l'arrivée des ambassadeurs d'Angleterre.

HAMLET. Oh! je meurs, Horatio. La puissance du poison dompte mon énergie ; il ne me reste plus assez de vie pour entendre les nouvelles d'Angleterre; mais je prévois que, dans l'élection d'un monarque, le choix du peuple se fixera sur Fortinbras; je lui donne ma voix mourante; dis-le-lui; et raconte-lui en détail toutes les circonstances qui m'ont amené là. Le reste, c'est le silence. (*Il meurt.*)

HORATIO. Maintenant se brise un noble cœur. Adieu, aimable prince; et que les concerts des anges bercent votre sommeil! Pourquoi ce bruit de tambours dans cette enceinte? (*On entend une marche militaire.*)

Entrent **FORTINBRAS, LES AMBASSADEURS D'ANGLETERRE** et autres.

FORTINBRAS. Où est-il cet affreux spectacle ?

HORATIO. Que demandez-vous à voir? d'immenses malheurs, des événements étranges? ne cherchez pas plus loin.

FORTINBRAS. Quel abominable carnage! — O mort superbe! quel festin prépares-tu donc dans ta caverne éternelle, que tu as d'un seul coup impitoyablement immolé tant de princes?

PREMIER AMBASSADEUR. Ce spectacle est effrayant; et les dépêches que nous apportons d'Angleterre arrivent trop tard. Il ne peut plus nous entendre, celui à qui nous venions annoncer que ses ordres sont exécutés, que Rosencrantz et Guildenstern sont morts. Qui nous remerciera de nos peines?

HORATIO. Ce ne serait pas lui, lors même qu'il serait en état de le faire; il n'a jamais commandé leur mort. Mais puisque vous êtes arrivés, vous de la guerre de Pologne, vous d'Angleterre, pour assister à ce tragique dénoûment, donnez ordre que ces corps soient solennellement exposés aux regards du public; et permettez que j'apprenne au peuple qui l'ignore, comment ces événements sont arrivés. Vous entendrez alors le récit d'actes incestueux, sanglants, dénaturés; d'accidents providentiels, de meurtres involontaires, de trépas ouvrage de la perfidie et de la violence, et pour conclusion, de complots échoués et retombant sur la tête de leurs auteurs: voilà ce que ma bouche sincère vous révélera.

FORTINBRAS. Hâtons-nous d'aller écouter ce récit : que l'on convoque tous les grands pour l'entendre. Pour moi, c'est avec douleur que j'embrasse ma fortune ; j'ai quelques droits à la reconnaissance de ce royaume, et l'occasion se présente de les revendiquer.

HORATIO. C'est encore de quoi j'aurai occasion de parler, et j'aurai à vous offrir un suffrage qui en entraînera beaucoup d'autres. Mais hâtons-nous, pendant que les esprits sont encore absorbés par leur émotion; n'attendons pas que des complots et des méprises fassent naître de nouveaux malheurs.

FORTINBRAS. Que quatre capitaines portent Hamlet sur un lit de parade, avec tous les honneurs dus aux guerriers ; car il est probable que, s'il eût vécu, il se fût montré un grand roi; que sur son passage la musique guerrière résonne, et que tous les honneurs militaires lui soient rendus. Enlevez son corps. — Un tel spectacle siérait sur un champ de bataille; mais ici il fait peine à voir. Allez ordonner à nos soldats de faire feu. (***Marche funèbre. Ils sortent d'un pas lent et solennel, après quoi, une décharge d'artillerie se fait entendre.***)

FIN D'HAMLET.

CONTE D'HIVER

DRAME EN CINQ ACTES.

LÉONTE, roi de Sicile.
MAMILLIUS, son fils.
CAMILLE, ANTIGONE, CLÉOMÈNE, DION, seigneurs siciliens.
UN AUTRE SEIGNEUR SICILIEN.
ROGER, bourgeois sicilien.
UN DOMESTIQUE, au service du jeune prince Mamillius.
OFFICIERS d'une cour de justice.
POLYXÈNE, roi de Bohême.
FLORIZEL, son fils
ARCHIDAMUS, seigneur bohémien.
UN MARIN.
UN GEOLIER.
UN VIEUX BERGER, réputé père de Perdita
UN BOUFFON, son fils.
UN DOMESTIQUE du vieux berger.
AUTOLYCUS, vagabond.
LE TEMPS, faisant le rôle du chœur antique.
HERMIONE, femme de Léonte.
PERDITA, fille de Léonte et d'Hermione.
PAULINE, femme d'Antigone.
EMILIE, DEUX AUTRES DAMES, attachées au service de la reine.
MOPSA, DORCAS, bergères.
Seigneurs, Dames, Domestiques, Satyres, Bergers, Bergères, Gardes etc

La scène est tantôt en Sicile, tantôt en Bohême.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La Sicile. — Une antichambre dans le palais de Léonte.

Entrent CAMILLE et ARCHIDAMUS.

ARCHIDAMUS. S'il vous arrive jamais, Camille, de visiter la Bohême dans des circonstances semblables à celles qui m'ont amené ici, vous verrez, comme je vous l'ai dit, qu'il y a une grande différence entre notre Bohême et votre Sicile.

CAMILLE. Je pense que, l'été prochain, le roi de Sicile se propose de rendre au roi de Bohême la visite qu'il lui doit à juste titre.

ARCHIDAMUS. L'accueil que nous vous ferons sera loin de répondre à notre affection, car...

CAMILLE. De grâce...

ARCHIDAMUS. En vérité, je ne vous dis que ce dont j'ai la certitude : nous ne pouvons avec la même magnificence... d'une manière aussi splendide... Je ne sais comment m'exprimer.... Nous vous donnerons des boissons soporifiques, afin que votre intelligence endormie ne s'aperçoive pas de notre insuffisance, et que si elle nous refuse des éloges, du moins elle ne nous accuse pas.

CAMILLE. Vous payez beaucoup trop cher ce que nous vous donnons de notre propre volonté.

ARCHIDAMUS. Croyez-moi, je vous parle le langage que mon intelligence me fournit, et que ma sincérité me met à la bouche.

CAMILLE. Le roi de Sicile ne saurait témoigner trop d'amitié au roi de Bohême. Ils ont été élevés ensemble : et l'affection qui a pris racine entre eux ne saurait manquer aujourd'hui de pousser des jets. Depuis que les nécessités de leur dignité royale les ont obligés à vivre loin l'un de l'autre, ils ont eu ensemble de fréquents entretiens, sinon personnellement, du moins par leurs plénipotentiaires, par un affectueux échange de cadeaux, de lettres, d'ambassa-

des [illegible] ils semblaient être ensemble : ils se donnaient la main comme à travers un abîme, et s'embrassaient des deux points opposés de l'horizon. Que le ciel maintienne leur affection !

ARCHIDAMUS. Je pense que rien au monde ne saurait l'altérer ; c'est une œuvre dans laquelle la perversité même échouerait. Vous êtes heureux de posséder un jeune prince tel que Mamillius. Je n'ai jamais vu de gentilhomme de plus grande espérance.

CAMILLE. Je suis tout à fait de votre avis : c'est un enfant distingué, qui fait la consolation des sujets, et rajeunit les vieillards; ceux qui avant sa naissance marchaient sur des béquilles, souhaitent de vivre pour le voir devenir homme.

ARCHIDAMUS. Croyez-vous que sans cela ils seraient bien aises de mourir ?

CAMILLE. Oui, s'ils n'avaient pas d'autre désir de vivre.

ARCHIDAMUS. Si le roi n'avait pas de fils, ils souhaiteraient vivre avec des béquilles jusqu'à ce qu'il en eût un. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même pays. — Une salle du palais.

Entrent LÉONTE et sa suite, POLYXÈNE, HERMIONE, MAMILLIUS et CAMILLE.

POLYXÈNE. Le berger a vu changer neuf fois l'astre humide des nuits depuis que nous avons laissé notre trône vacant ; nos remerciements, mon cousin, prendraient un espace de temps tout aussi long, et cependant nous n'en partirions pas moins chargé d'une dette éternelle. Ainsi, comme un zéro qui, par la place qu'il occupe, augmente la valeur des autres chiffres, avec l'unique remerciement que je vous adresse, je multiplie mille fois ceux qui l'ont précédé.

LÉONTE. Suspendez un instant vos remerciements, et ne vous acquittez qu'en partant.

POLYXÈNE. Seigneur, c'est demain que je pars. Je suis inquiet de ce qui peut advenir [illegible] pendant mon absence. Je crains qu'il ne souffle sur mes états un vent malfaisant qui me fasse dire : Je l'avais bien prévu! En outre, mon séjour s'est assez prolongé pour fatiguer votre majesté.

LÉONTE. Nous sommes robuste, mon cousin : vous n'êtes pas [illegible] nous fatiguer.

POLYXÈNE. Je ne puis rester plus longtemps.

LÉONTE. Encore une quinzaine.

POLYXÈNE. Il faut absolument que je parte demain.

LÉONTE. Eh bien, partageons la différence : restez une [illegible] il ne faut pas me contredire.

POLYXÈNE. N'insistez pas, je vous en conjure. Personne [illegible] que vous réussir à me persuader ; et si ma présence vous était absolument nécessaire, quelque fondé que pût être mon refus, je me [illegible] Mes affaires me rappellent dans ma patrie ; me retenir, ce serait me nuire par un excès d'amitié ; mon séjour est pour vous une occasion de dépense et [illegible] l'un et l'autre, permettez [illegible] de vous.

LÉONTE. Vous ne dites rien, Hermione. Parlez.

HERMIONE. Je comptais, seigneur, garder le silence jusqu'à [illegible] de ne [illegible] Vous n'y mettez pas assez de chaleur. Dites-lui [illegible] nous en avons [illegible] dites-lui cela : vous aurez [illegible]

LÉONTE. [illegible] Hermione.

HERMIONE. S'il nous disait qu'il brûle de revoir son fils, ce [illegible] — (*A Polyxène.*) [illegible]

POLYXÈNE. [illegible] madame.

HERMIONE. [illegible]

POLYXÈNE. Vraiment, je ne puis.

HERMIONE. Vraiment! vous me résistez en vain. Quand vous jureriez par toutes les étoiles du firmament, je ne vous dirais pas moins : Seigneur, vous ne partirez pas ; le vraiment d'une reine a bien autant de puissance que celui d'un roi. Eh bien ! persistez-vous encore à partir ? Obligez-moi à vous retenir, non comme mon hôte, mais comme mon prisonnier ; il en résultera qu'à votre départ vous me paierez rançon ; cela vous épargnera les remerciements. Qu'en dites-vous? voulez-vous être mon prisonnier, ou mon hôte ? Par votre redoutable vraiment, vous serez l'un ou l'autre.

POLYXÈNE. En ce cas, je serai donc votre hôte, madame ; me dire votre prisonnier, ce serait vous offenser, ce qui m'est moins facile qu'à vous de m'en punir.

HERMIONE. Je ne serai donc pas votre geôlière, mais votre affectueuse hôtesse. Venez, j'ai à vous questionner sur les bons tours de mon époux et les vôtres, quand vous étiez jeunes ; vous étiez alors de jolis espiègles.

POLYXÈNE. Nous étions, belle reine, de jeunes étourdis qui ne voyaient d'autre avenir qu'un lendemain semblable au jour de la veille et une éternelle adolescence.

HERMIONE. Mon époux n'était-il pas le plus mauvais sujet des deux ?

POLYXÈNE. Nous étions comme deux agneaux jumeaux folâtrant au soleil et bêlant l'un après l'autre ; nous passions de l'innocence à l'innocence ; nous ne connaissions pas le mal et ne le soupçonnions pas dans autrui. Si nous avions continué à vivre de cette manière, si un sang plus chaud n'avait jamais exalté nos esprits, nous aurions pu répondre hardiment au ciel : *non coupable*[1], le péché originel excepté.

HERMIONE. Je dois en conclure que depuis vous avez fait bien du chemin.

POLYXÈNE. O reine, digne objet de mes respects, nous avons depuis rencontré des tentations; car dans ces jours de notre adolescence, ma femme était une petite fille, et vous-même vous ne vous étiez pas encore offerte aux regards de mon jeune camarade.

HERMIONE. Grâce au ciel, vous ne pouvez rien en conclure, à moins de dire que votre femme et moi nous sommes de mauvais anges. N'importe, continuez; nous prenons la responsabilité des offenses que nous vous avons fait commettre, pourvu que vous ayez péché avec nous pour la première fois, et que vous n'ayez continué de pécher qu'avec nous seules, sans jamais faire de faux pas avec d'autres.

LÉONTE. Se rend-il enfin ?

HERMIONE. Il restera, seigneur.

LÉONTE. Je le lui avais inutilement demandé. Ma chère Hermione, vous n'avez jamais parlé plus à propos.

HERMIONE. Jamais ?

LÉONTE. Jamais ! une seule fois exceptée.

HERMIONE. Eh quoi ! est-il donc vrai que j'aie parlé une fois à propos ? Quand cela m'était-il donc déjà arrivé ? Dites-le-moi, je vous prie : bourrez-moi d'éloges, et que j'en sois engraissée comme un chapon. Le silence gardé sur une bonne action en étouffe dans leur germe des milliers qu'elle aurait fait éclore. Les louanges sont notre salaire ; avec un doux baiser vous nous ferez parcourir vingt lieues ; avec l'éperon, pas un arpent. Mais revenons au fait ; ma dernière bonne action a été d'obtenir qu'il restât : quelle a été la première ? Ou je me trompe fort, ou elle doit avoir une sœur aînée ; puisse-t-elle mériter l'approbation du ciel ! Vous dites donc qu'il m'est déjà arrivé de parler à propos ? dites-moi à quelle occasion..... voyons, je brûle de le savoir.

LÉONTE. C'est quand il fallut trois longs mois, trois mois [illegible] pour vous faire consentir à mettre votre main blanche dans la mienne, et à m'engager votre foi en me disant : *Je suis à vous pour toujours.*

HERMIONE. Ce fut effectivement une action méritoire ; ainsi, vous le voyez, j'ai deux fois parlé à propos. La première, j'ai acquis un royal époux ; la seconde, j'ai obtenu la prolongation de la société d'un ami. (*Elle présente la main à Polyxène.*)

LÉONTE, *à part.* Trop ardent, trop ardent : l'union des

[1] [illegible]

[illegible] poussée si loin doit amener l'union des personnes. Un frisson me saisit, mon cœur palpite : mais ce n'est pas de joie, non, ce n'est pas de joie. Il est possible que ces prévenances aient un motif honorable ; cette liberté peut être le résultat d'un naturel sensible, affectueux, expansif, et n'avoir rien que de convenable ; c'est possible : mais se presser la main, se froisser les doigts comme ils font maintenant, échanger des sourires d'intelligence comme devant un miroir, et puis pousser de profonds soupirs comme la fanfare du cerf aux abois... oh ! ce sont là des démonstrations qui n'accommodent ni mon cœur ni mon front. — Mamillius, es-tu mon fils ?

MAMILLIUS. Oui, mon père.

LÉONTE. En vérité ? (*Observant Polyxène et Hermione.*) Ils jouent encore des doigts. (*A Mamillius.*) Eh bien ! petit mauvais sujet, es-tu mon enfant ?

MAMILLIUS. Si vous le voulez bien, mon père.

LÉONTE. Il te manque une tête et des cornes comme j'en ai pour être fait à mon image ; et cependant ils disent que nous nous ressemblons comme des œufs : ce sont des propos de femmes, et il faut bien qu'elles disent quelque chose. Mais quand ces propos-là seraient aussi faux que du drap noir faux teint, que le vent, que les flots ; aussi faux que peut désirer les dés celui qui ne met point de distinction entre le bien d'autrui et le sien : il n'en est pas moins vrai que cet enfant me ressemble. — Viens, mon petit page ; fixe sur moi tes yeux bleus, petit fripon ! mon ange ! mon mignon ! se peut-il que ta mère, — serait-il possible ?... Imagination ! tu ébranles notre raison jusqu'en ses fondements, tu rends possible ce qu'on jugerait impossible, tu communiques avec les songes ; comment cela se peut-il ? Tu coagis avec l'idéal et tu ne ressembles à rien ; dès lors il est très-possible que tu coagisses avec quelque chose de réel ; c'est ce que tu fais, et cela sans notre participation ; je le sens au trouble de mon cerveau, au durcissement de mon front.

POLYXÈNE. Qu'a donc le roi de Sicile ?

HERMIONE. Il paraît quelque peu agité.

POLYXÈNE. Qu'avez-vous, seigneur ? comment vous trouvez-vous, mon frère bien-aimé ?

HERMIONE. On dirait que quelque chose vous préoccupe fortement ; êtes-vous fâché, seigneur ?

LÉONTE. Non, en vérité. — Comme la nature parfois trahit sa sensibilité folle et nous expose à la risée des cœurs plus [illegible] ! En contemplant les traits de mon fils, il m'a semblé que j'étais rajeuni de vingt-trois ans ; je me voyais en jaquette, dans mon fourreau de velours vert, avec ma dague emmuselée de peur qu'elle ne mordît son maître et ne lui devînt funeste, comme les ornements le sont presque toujours ; je croyais ressembler trait pour trait à ce jeune bourgeon, à ce gentilhomme en herbe. (*A Mamillius.*) Mon petit ami, empocheras-tu une insulte ?

MAMILLIUS. Non, mon père, je me battrai.

LÉONTE. Tu te battras ?... grand bien te fasse ! (*A Polyxène.*) Mon cousin, êtes-vous aussi fou de votre jeune prince que nous semblons l'être du nôtre ?

POLYXÈNE. Quand je suis chez moi, seigneur, il est mon [illegible], mon seul amusement, ma seule [illegible]; maintenant mon [illegible], le moment d'[illegible] nemi, mon flatteur, mon guerrier, mon homme d'état, mon tout. Il rend une journée de juillet aussi courte qu'une journée de décembre, et les distractions que me donnent ses enfantillages guérissent les idées noires qui épaissira[illegible] sang.

LÉONTE. Ce petit bonhomme me rend le même [illegible] nous allons tous deux faire un tour de promenade et vous laisser marcher d'un pas plus grave. — Hermione, [illegible] montrez-le dans l'accueil que vous [illegible] que pour [illegible] tout ce qu'il y a de plus cher [illegible] [illegible]

HERMIONE. [illegible]

LÉONTE. [illegible]

mari indulgent ! (*Hermione, Polyxène et leur suite sortent.*)

LÉONTE, *continuant*. Déjà disparus ? Je suis embourbé, j'en ai par-dessus les oreilles. (*A Mamillius.*) Joue, mon enfant, joue ; ta mère joue, et moi aussi je joue une partie fâcheuse, dont le résultat doit me couvrir de honte jusqu'au tombeau ! la dérision et le mépris sonneront mon glas mortuaire !... Joue, mon enfant, joue ; il y a eu, ou je me trompe fort, des maris trompés avant moi ; et au moment où je te parle, plus d'un époux donne le bras à sa femme sans se douter qu'elle a failli en son absence, et qu'un complaisant voisin a été pêcher dans ses eaux. Il est une chose qui me console, c'est que d'autres hommes ont des portes, et que ces portes sont ouvertes contre leur volonté. Si tous ceux qui ont des femmes déloyales se livraient au désespoir, il y aurait le dixième du genre humain qui se pendrait : il n'y a pas de remède à la chose : c'est une planète libertine ; partout où elle domine elle exerce une influence prédominante ; sa puissance s'étend de l'ouest à l'est, du sud au nord. Il n'y a point de barricade qui puisse défendre le cœur d'une femme ; il laissera entrer et sortir l'ennemi avec armes et bagages : c'est une maladie dont des milliers d'entre nous sont atteints sans s'en douter.

MAMILLIUS. Mon père, on dit que je vous ressemble.

LÉONTE. C'est toujours une consolation. — En quoi ! vous êtes là, Camille ?

CAMILLE. Oui, monseigneur.

LÉONTE. Va jouer, Mamillius. Tu es un brave garçon. (*Mamillius sort.*)

LÉONTE, *continuant*. Camille, ce grand personnage va prolonger ici son séjour.

CAMILLE. Vous avez eu grand'peine à faire tenir son ancre ; vous aviez beau la jeter, elle ne voulait pas mordre.

LÉONTE. L'as-tu remarqué ?

CAMILLE. Il n'a pas voulu se rendre à vos instances ; il avait, disait-il, des affaires urgentes.

LÉONTE. Tu t'en es donc aperçu ? Je les entends déjà chuchoter à mes oreilles : « Le roi de Sicile est un et cætera. » Il s'écoulera du temps avant que je l'entende pour la dernière fois. — Comment se fait-il, Camille, qu'il ait consenti à rester ?

CAMILLE. Il s'est rendu à la demande de notre vertueuse reine.

LÉONTE. De la reine, soit ; vertueuse, cela devrait être ; cela est, et cela n'est pas. Crois-tu que d'autres que toi s'en soient aperçus ? car ton intelligence est comme une pompe, elle aspire à elle beaucoup plus que les intelligences vulgaires. — N'est-ce pas, cela n'a dû être remarqué que par les natures privilégiées, par les esprits d'une haute portée. Les âmes subalternes n'ont rien compris à cette affaire ?

CAMILLE. Quelle affaire, seigneur ? j'ai compris que le roi de Bohême reste ici quelque temps encore.

LÉONTE. Comment ?

CAMILLE. Qu'il passera ici encore quelque temps.

LÉONTE. Oui ; mais pourquoi ?

CAMILLE. Pour complaire à votre majesté et à notre très-gracieuse reine.

LÉONTE. Pour complaire à votre reine ? — Complaire ? — cela suffit. Camille, je t'ai confié mes pensées les plus intimes, mes affaires les plus secrètes. J'ai mis à nu mon âme devant toi comme devant mon confesseur ; et je te quittais comme un pénitent converti ; mais je me suis trompé sur ton intégrité, ou plutôt sur ce que je regardais comme tel.

CAMILLE. A Dieu ne plaise, seigneur.

LÉONTE. J'ai eu tort de compter sur toi ; tu n'es pas loyal : ou si tu inclines vers la loyauté, tu es un lâche qui donne secrètement des accrocs à la probité et ne suit pas le droit chemin. De deux choses l'une : ou tu es un serviteur investi de toute ma confiance, et négligent à y répondre, ou un insensé qui voit que l'on m'abuse, qu'on me dérobe ce que j'ai de plus précieux, et prends le tout en plaisanterie.

CAMILLE. Mon gracieux seigneur, je puis être [illegible] et peureux ; nul homme [illegible], dans la [illegible]finie des affaires de ce monde, n'est totalement exempt de négligence, de sottise et de peur. Seigneur, si jamais il m'est arrivé de mettre dans vos affaires une [illegible] volontaire, c'était pure sottise à moi. Si j'ai joué exprès le [illegible], c'était imprudence de ma part. [illegible]



LÉONTE. Je pêche maintenant, bien que tu n'aperçoives pas ma ligne. Va, va. (Acte I, scène II, page 239.)

douteux, c'est une crainte qui peut affecter les plus sages : ce sont là, seigneur, des faiblesses permises dont la loyauté n'est jamais totalement exempte. Mais que votre majesté s'explique plus clairement avec moi : faites-moi connaître ma faute sous ses traits véritables; si je la nie, c'est que je n'en suis point coupable.

LÉONTE. N'as-tu pas vu, Camille, — mais, sans nul doute, tu l'as vu, sinon le cristal de tes yeux est plus épais que la corne d'un cocu; — n'as-tu pas entendu dire, — car, dans une chose aussi visible, il est impossible que les langues restent muettes — ou, n'as-tu pas pensé — car tout homme à qui la faculté de penser a été accordée a dû faire cette réflexion — que ma femme est infidèle? Si tu l'avoues, — et tu le dois, à moins de déclarer impudemment que tu n'as ni yeux, ni oreilles, ni intelligence, alors dis que ma femme est une prostituée, qu'elle mérite un nom aussi infâme que la fille qui se livre avant d'avoir engagé sa foi : dis-le, et prouve-le.

CAMILLE. Je ne pourrais entendre ainsi calomnier ma reine sans en tirer immédiatement vengeance; certes, vous n'avez jamais rien dit de moins séant que ce que vous venez de dire ; quand cela serait vrai, le répéter serait un crime non moins grand.

LÉONTE. N'est-ce donc rien que de se parler tout bas? d'appuyer joue contre joue? N'est-ce rien quand les visages se touchent, quand les bouches se baisent intérieurement, quand le rire est interrompu par un soupir, — signe infaillible d'une vertu perdue, — quand le pied marche sur le pied, quand on se retire à l'écart pour se parler, qu'on accuse la lenteur de l'horloge, qu'on désire que les heures soient des minutes, que midi soit minuit, que tous les yeux soient aveugles et malades, hormis les leurs, qui voudraient pécher à l'insu de tout le monde? N'est-ce donc rien que cela? Alors le monde, et tout ce qu'il contient, ne sont rien, ce firmament qui s'étend sur nos têtes n'est rien; le roi de Bohême n'est rien, ma femme n'est rien, et tous ces riens n'ont rien, si cela n'est rien.

CAMILLE. Monseigneur, guérissez-vous de cette fatale pensée et sans délai ; car elle est on ne peut plus dangereuse.

LÉONTE. Soit ; mais elle est vraie.

CAMILLE. Non, non, monseigneur.

LÉONTE. Elle l'est; tu mens, tu mens; je te dis que tu mens, Camille, et je te hais. Tu es un sot, un misérable sans intelligence, ou tu n'es qu'un temporiseur sceptique, voyant du même œil le bien et le mal, et également enclin à tous deux. Si le rang de ma femme était aussi corrompu que sa conduite, elle ne vivrait pas la durée d'un sablier.

CAMILLE. Qui donc est son corrupteur?

LÉONTE. Celui qui la porte sans cesse pendue à son cou comme une médaille, le roi de Bohême, qui, — Si j'avais autour de moi de loyaux serviteurs, ayant des yeux pour veiller sur mon honneur comme ils veillent à leurs profits et à leurs avantages personnels, ils feraient ce qui empêcherait qu'il n'y en eût davantage de fait ; et toi, son échanson, toi, que j'ai tiré de l'obscurité pour t'élever à une position honorable, toi, qui peux voir aussi distinctement que le ciel voit la terre, et la terre le ciel, combien je suis outragé, tu pourrais assaisonner une coupe qui fermerait pour jamais les yeux de mon ennemi, et cette potion serait pour moi un cordial salutaire.

CAMILLE. Je le puis, seigneur, et cela, non avec une potion violente, mais avec un poison lent dont les fatals effets ne se trahiraient pas. Mais je ne puis croire à un tel crime dans mon auguste maîtresse, si souverainement vertueuse. Mon attachement pour vous, —

LÉONTE. Mets en doute ce que je te dis, et sois damné. Penses-tu que j'aie le caractère assez bilieux, l'esprit assez troublé pour me tourmenter ainsi moi-même? pour salir la blancheur de ma couche, dont la pureté donne à l'époux un doux sommeil, et qui, une fois souillée, est pleine d'aiguillons, d'épines, d'orties et de queues de scorpions? Voudrais-je flétrir la naissance de mon fils, que je crois de moi, et que j'aime comme tel, si je n'avais pour cela des



MAMILIUS. Il y avait une fois un homme… (Acte II, scène I, page 242.)

raisons suffisantes? Le voudrais-je? L'homme peut-il porter jusque-là la folie?

CAMILLE. Je dois vous croire, seigneur. Je vous crois; et je vous débarrasserai du roi de Bohème, pourvu que vous me promettiez, quand il ne sera plus, de rendre votre affection à la reine, et de la traiter comme auparavant; je vous fais cette demande dans votre propre intérêt et pour fermer la bouche à la médisance dans les cours et les États des rois vos alliés.

LÉONTE. La conduite que tu me conseilles est précisément celle que je me proposais de suivre : je ne veux imprimer aucune tache à son honneur, aucune.

CAMILLE. Allez donc, seigneur; montrez au roi de Bohème, ainsi qu'à la reine, le visage serein de l'amitié au milieu d'un banquet. Je suis son échanson; s'il reçoit de ma main un breuvage salutaire, rayez-moi de la liste de vos serviteurs.

LÉONTE. C'est assez; fais cela, et la moitié de mon cœur est à toi; ne le fais pas, et tu auras porté ton propre arrêt.

CAMILLE. Je le ferai, seigneur.

LÉONTE. Je leur montrerai un visage ami, ainsi que tu me l'as conseillé. (*Il sort.*)

CAMILLE. O malheureuse reine! — Mais moi, dans quelle position me trouvé-je? Il faut que j'empoisonne le vertueux Polyxène; pourquoi? pour obéir à un maître qui, en guerre contre lui-même, voudrait que tout ce qui lui appartient fût comme lui. — En faisant cette action, j'avance ma fortune. Quand l'histoire me présenterait des milliers d'exemples d'hommes qui ont porté la main sur l'oint du Seigneur et n'en ont pas moins prospéré, je ne le ferai pas : mais puisqu'il n'en est aucun de consigné ni sur l'airain, ni sur la pierre, ni sur le parchemin, que la scélératesse elle-même s'y refuse. Il faut que je quitte la cour; que je fasse ce qu'on me demande ou ne le fasse pas, ma ruine est certaine. Heureuse étoile, luis sur moi! voici le roi de Bohème.

Entre POLYXÈNE.

POLYXÈNE. Voilà qui est étrange. Il me semble qu'ici ma faveur commence à décliner. Ne pas me parler? — Bonjour, Camille.

CAMILLE. Sire, salut!

POLYXÈNE. Quoi de nouveau à la cour?

CAMILLE. Rien d'extraordinaire, seigneur.

POLYXÈNE. Le roi a une singulière mine; on dirait qu'il a perdu une province ou une région qui lui est aussi chère que lui-même. Tout à l'heure je l'ai abordé avec les compliments d'usage; mais il a détourné les yeux, le mouvement de sa lèvre a exprimé le dédain, et il s'est éloigné, me laissant réfléchir à ce que peut présager ce changement dans ses manières.

CAMILLE. Je n'ose point le savoir, seigneur.

POLYXÈNE. Comment, tu n'oses point! Tu le sais, et tu n'oses me le confier. Il doit en être ainsi, car ce que tu sais, tu le sais certainement, et tu ne peux pas dire que tu n'oses pas le savoir. Mon cher Camille, l'altération de tes traits est un miroir qui me montre le changement effectué en moi; car, pour que ma position soit ainsi changée, il faut qu'il se soit fait en moi quelque altération.

CAMILLE. Il y a un mal dont quelqu'un de vous est atteint; mais je ne puis nommer ce mal; et c'est vous qui l'avez communiqué, tout bien portant que vous êtes.

POLYXÈNE. Eh quoi! c'est de moi qu'on l'a gagné? est-ce que j'aurais par hasard le regard homicide du basilic? J'ai regardé des milliers d'individus qui ne s'en sont pas plus mal portés pour cela; mais mon regard n'a encore tué personne. Camille, s'il est vrai que tu es homme d'honneur, instruit, expérimenté, qualités non moins recommandables que la noblesse que nos ancêtres nous ont transmise, je t'en conjure, si tu sais quelque chose qu'il m'importe de savoir, que j'en sois instruit, ne me le laisse pas ignorer.

CAMILLE. Je ne puis répondre.

POLYXÈNE. Un mal que j'ai communiqué, quoique je sois bien portant? Il faut que tu me répondes. Écoute-moi, Ca-

Paris. — Typ. de Ve Dondey-Dupré [illegible]

mille, je t'en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré aux yeux de l'honneur, et te demande que je te fais à ce caractère, déclare-moi quel malheur tu redoutes pour moi, s'il est proche ou éloigné, et comment je puis le conjurer, s'il est possible de le faire, sinon, comment je dois le supporter.

CAMILLE. Je vais vous le dire, seigneur, puisque j'en suis sommé au nom de l'honneur, et par un homme que je crois homme d'honneur. Écoutez donc mon conseil, que vous devez suivre avec autant de célérité que j'en mettrai à l'articuler; sinon, vous et moi sommes perdus.

POLYXÈNE. Poursuis, mon cher Camille.

CAMILLE. Je suis chargé par lui de vous tuer.

POLYXÈNE. Par qui, Camille?

CAMILLE. Par le roi.

POLYXÈNE. Pourquoi?

CAMILLE. Il pense, il fait plus, il jure avec autant d'assurance que s'il l'avait vu ou vous avait servi d'agent en cette circonstance, que vous avez eu avec la reine des rapports criminels.

POLYXÈNE. Ah! si cela est vrai, que le meilleur de mon sang se change en gelée infecte; que mon nom soit accolé au nom de celui qui a trahi le Juste [1]; que ma réputation la plus pure exhale une odeur fétide qui, partout où j'arrive, frappe les odorats les plus insensibles; qu'on redoute mon approche, qu'on la fuie à l'égal de la peste la plus contagieuse dont il ait jamais été parlé ou dont l'histoire fasse mention!

CAMILLE. C'est en vain que, pour le détromper, vous jureriez par tous les astres du ciel et par toutes leurs influences; autant vaudrait défendre à la mer d'obéir à la lune, que d'essayer, par des serments et des conseils, d'ébranler l'édifice de sa folie appuyée sur la base de sa croyance, et qui durera autant que lui.

POLYXÈNE. Comment cette idée lui est-elle venue?

CAMILLE. Je l'ignore : ce que je sais, c'est qu'au lieu de rechercher l'origine du mal, le plus sûr est de s'en garantir. Si donc vous avez confiance en ma loyauté, et vous en avez pour garant ma personne que je vous livre en otage, partons dès ce soir; je parlerai en secret aux gens de votre suite; je leur ferai quitter la ville par différentes portes et par groupes de deux et de trois individus. Quant à moi, je mets à votre service toute ma destinée, irréparablement compromise par la révélation que je viens de vous faire. Point d'hésitation; par l'honneur des auteurs de vos jours, je vous ai dit la vérité : si vous en cherchez d'autres preuves, je n'oserai pas attendre l'issue de vos investigations; et votre position sera aussi périlleuse que celle de l'homme condamné de la bouche même du roi, et dont l'exécution est ordonnée.

POLYXÈNE. Je te crois; j'ai lu les sentiments de son cœur dans les traits de son visage. Donne-moi ta main, sois mon guide; et ta place sera à côté de la mienne; mes vaisseaux sont prêts, et depuis deux jours mes gens attendent mon départ. — Cette jalousie est bien étrange; plus elle est extraordinaire, plus elle doit être grande; et plus il est puissant, plus les effets de sa colère doivent être violents. Comme il se croit déshonoré par un homme qui s'est toujours dit son ami, sa vengeance n'en sera que plus terrible. La crainte s'empare de moi; qu'une prompte fuite assure mon salut; et puisse-t-il ne rien arriver à la reine, innocent objet de ses soupçons! Viens, Camille, je te respecterai comme un père si tu me tires de ce danger sain et sauf. Fuyons!

CAMILLE. C'est à mon autorité que sont confiées les clefs de toutes les portes de la ville; que votre majesté ne perde [illegible] de temps [illegible] allons [illegible], partons. *(Ils sortent.)*

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

[illegible]

Arrivent HERMIONE, MAMILLIUS [illegible] la Reine.

[illegible]

PREMIÈRE DAME, *à Mamillius.* Venez, mon gracieux seigneur; voulez-vous jouer avec moi?

MAMILLIUS. Non, je ne veux plus de vous.

PREMIÈRE DAME. Pourquoi, mon doux seigneur?

MAMILLIUS. Vous m'embrassez trop fort, et vous me parlez comme si j'étais encore un enfant. (*A une autre dame.*) Je vous aime mieux, vous.

DEUXIÈME DAME. Et pourquoi, monseigneur?

MAMILLIUS. Ce n'est pas parce que vous avez les sourcils noirs; cependant on dit que ce sont les sourcils noirs qui vont le mieux aux dames, pourvu qu'ils ne soient pas trop touffus, mais qu'ils forment comme un demi-cercle, un croissant tracé à la plume.

DEUXIÈME DAME. Qui vous a appris cela?

MAMILLIUS. Le visage des femmes. Dites-moi, je vous prie, de quelle couleur sont vos sourcils?

PREMIÈRE DAME. Bleus, monseigneur.

MAMILLIUS. Non, c'est pour vous moquer de moi; j'ai quelquefois vu le nez des dames bleu, jamais leurs sourcils.

DEUXIÈME DAME. Écoutez : votre mère prend de l'embonpoint; un de ces jours nous offrirons nos services à un beau prince nouveau-né, et alors vous serez charmé de jouer avec nous, si nous voulons de vous.

PREMIÈRE DAME. Sa taille, depuis peu, s'est singulièrement élargie; fasse le ciel qu'elle ait une heureuse délivrance!

HERMIONE. Quel sujet occupe donc votre sagesse? Allons, monsieur, venez; maintenant je suis à vous. Voyons, prenez place au milieu de nous, et contez-nous une histoire.

MAMILLIUS. Faut-il qu'elle soit gaie ou triste?

HERMIONE. Aussi gaie que tu voudras.

MAMILLIUS. En hiver une histoire triste est plus de saison. Je sais une histoire de revenants.

HERMIONE. Contez-nous-la, monsieur. Asseyez-vous, et faites de votre mieux pour m'effrayer avec vos lutins; c'est à quoi vous excellez.

MAMILLIUS. Il y avait une fois un homme...

HERMIONE. Allons, asseyez-vous; maintenant, poursuivez.

MAMILLIUS. Qui habitait auprès d'un cimetière... Je vais vous conter cela bien bas; les grillons eux-mêmes ne m'entendront pas.

HERMIONE. Approchez-vous donc, et contez-le-moi à l'oreille.

Entrent LÉONTE et sa suite, ANTIGONE et plusieurs Seigneurs.

LÉONTE. Quoi! vous l'avez rencontré là, lui et sa suite? Camille était avec lui?

PREMIER SEIGNEUR. Je les ai rencontrés derrière le petit bois de pins. Je n'ai vu de ma vie des gens marcher d'un tel pas; je les ai suivis des yeux jusqu'à leurs vaisseaux.

LÉONTE. Combien mon indignation était fondée! combien étaient justes mes conjectures!... Oh! plût à Dieu que je me fusse trompé! Que je suis malheureux d'avoir si bien deviné! Il peut y avoir une araignée dans la coupe, et cependant un homme peut y boire sans y prendre aucun venin, car son imagination n'est pas infectée; mais si quelqu'un présente à ses yeux l'ingrédient abhorré et lui fait connaître ce qu'il a bu, sa gorge et ses flancs font de violents efforts pour le rejeter. J'ai bu, et j'ai vu l'araignée; Camille leur a servi d'agent et de complice! Il y a un complot ourdi contre ma vie et ma couronne; tout ce que je soupçonnais s'est réalisé; l'hypocrite scélérat dont j'employais le ministère était déjà employé par lui. Il a découvert mon projet, et moi, je suis leur dupe et leur jouet. Comment les portes se sont-elles si facilement ouvertes pour eux?

PREMIER SEIGNEUR. Par l'influence de son autorité, qui fréquemment s'est fait obéir ainsi par vos ordres.

LÉONTE. Je ne le sais que trop. (*A la Reine.*) Donnez-moi l'enfant, je suis aise que vous ne l'ayez pas nourri; bien qu'il ait quelques traits de moi, néanmoins vous lui avez trop communiqué de votre sang.

HERMIONE. Que voulez-vous dire? Est-ce un badinage?

LÉONTE. Emmenez cet enfant, je ne veux pas qu'il approche d'elle; qu'on l'emmène, et qu'elle joue avec celui qu'elle porte dans ses flancs; car c'est Polyxène qui l'a mise dans cet état de grossesse.

HERMIONE. Et moi, je dis que non! et je suis certaine que [illegible], bien que vous affectiez le contraire.

[illegible]

forcera d'ajouter : *C'est dommage qu'elle ne soit pas honnête et vertueuse.* Louez-la seulement pour sa beauté extérieure, qui, à mon avis, mérite les plus grands éloges; et sur-le-champ viennent les haussements d'épaules, les *hum!* et les *ha!* ces petits fers chauds à l'usage de la calomnie, je me trompe, de la pitié, car la calomnie s'attache à flétrir la vertu. Quand vous avez dit qu'elle est belle, avant que vous ayez eu le temps d'ajouter qu'elle est honnête, voici venir les haussements d'épaules, les *hum!* les *ha!* Je le déclare, moi qui ai plus de motifs que personne de le déplorer, elle est adultère.

HERMIONE. Si un scélérat le disait, le plus consommé scélérat du monde, sa scélératesse en serait doublée. Vous vous méprenez, seigneur.

LÉONTE. Vous vous êtes méprise, madame, en prenant Polyxène pour Léonte. O toi, créature, je ne veux pas t'appeler du nom qui te convient, de peur que la grossièreté barbare, s'autorisant de mon exemple, n'applique le même langage à tous les rangs indistinctement, et n'efface toute distinction entre le prince et le mendiant. J'ai dit qu'elle est une adultère; j'ai dit avec qui; j'ajoute qu'elle est coupable de haute trahison. Camille est son complice : il sait ce qui devrait la faire rougir, lors même qu'elle n'aurait de confident de sa honte que son vil galant; il sait qu'elle a profané le lit nuptial, et qu'elle peut aller de pair avec ces femmes auxquelles le vulgaire prodigue les épithètes les plus énergiques. En outre, elle est complice de leur évasion récente.

HERMIONE. Non! sur ma vie! je ne suis coupable d'aucun des forfaits qu'on m'impute. Quand vous serez mieux informé, combien vous regretterez de m'avoir ainsi diffamée! Mon doux seigneur, je ne sais même si alors l'aveu de votre erreur sera une réparation suffisante du mal que vous me faites maintenant.

LÉONTE. Non, non; si je me trompe dans l'opinion sur laquelle je me fonde, la terre n'a pas assez de surface pour soutenir la toupie d'un écolier. Qu'on la mène en prison : quiconque parlera pour elle sera coupable à mes yeux.

HERMIONE. Nous sommes sous l'influence de quelque planète ennemie; il faut me résigner jusqu'à ce que le ciel daigne jeter sur moi un regard plus propice. Messieurs, je n'ai pas le don des larmes comme la plupart de celles de mon sexe; l'absence de cette vaine rosée tarira peut-être votre pitié; mais (*mettant la main sur son cœur*) j'ai là une vertueuse douleur qui me brûle, et que des larmes ne sauraient éteindre; je vous en conjure, messieurs, que votre bienveillance tempère le jugement que vous porterez sur moi... Sur ce, que la volonté du roi soit faite.

LÉONTE, *aux Gardes*. M'avez-vous entendu?

HERMIONE. Quels sont ceux qui viennent avec moi? Je supplie votre majesté de permettre que mes femmes m'accompagnent; car, vous le savez, mon état l'exige. — Folles que vous êtes, ne pleurez pas, vous n'en avez point sujet. Quand vous apprendrez que votre maîtresse a mérité la prison, alors sur mon passage fondez en larmes... Adieu, seigneur : je n'ai jamais souhaité vous voir triste; maintenant, je le désire. — Mes femmes, suivez-moi, on vous le permet.

LÉONTE. Allez; exécutez vos ordres; qu'on s'éloigne. (*La Reine et ses Femmes sortent avec les Gardes.*)

PREMIER SEIGNEUR. J'en conjure votre majesté, veuillez rappeler la reine.

ANTIGONE. Faites attention à ce que vous faites, seigneur; craignez que votre justice ne soit que de la violence, ce qui ferait trois grandes victimes, vous-même, la mère et [illegible]

[illegible]

gateur qui sera damné pour ce fait. Si je connaissais le scélérat, j'en aurais bientôt fait justice. Si l'honneur de la reine a souffert la moindre atteinte, — j'ai trois filles; l'aînée a onze ans, la seconde neuf, la troisième cinq; si cette accusation se trouve fondée, je les en punirai; sur mon honneur, je les mutilerai toutes; elles ne verront pas l'âge de quatorze ans pour donner le jour à une postérité bâtarde; elles sont cohéritières; je me châtrerais moi-même plutôt que de souffrir qu'elles missent au monde d'autres enfants que des enfants légitimes.

LÉONTE. En voilà assez. Vous apportez à l'appréciation de cette affaire un sens aussi inerte que l'odorat d'un mort; mais moi je la sens, je la vois comme vous sentez ma main qui vous touche. (*Il appuie sa main sur le bras d'Antigone.*)

ANTIGONE. S'il en est ainsi, nous n'avons pas besoin de tombeau pour ensevelir la vertu; il n'y en a pas un atome sur toute la surface de cette terre corrompue pour en corriger l'infection.

LÉONTE. Est-ce que je suis indigne de créance?

ANTIGONE. Plût à Dieu que ce fût vous, et non moi, qui, en cette occasion, fût indigne de créance! J'aimerais bien mieux voir justifier son honneur que vos soupçons, quelque blâme qu'il pût en rejaillir sur vous.

LÉONTE. Qui m'oblige à vous consulter là-dessus? Suivons plutôt notre impulsion forcée. Notre prérogative n'a pas besoin de vos conseils; c'est par pure bienveillance que je vous en ai parlé; si, dans votre stupidité réelle ou feinte, vous ne pouvez ou ne voulez pas accepter pour vrai ce qui nous semble tel, sachez que nous nous passerons désormais de vos avis; cette affaire ne concerne que nous; nous seuls avons quelque chose à y gagner ou à y perdre.

ANTIGONE. Je souhaiterais, seigneur, que vous vous fussiez borné à former en silence votre jugement, sans en parler à personne.

LÉONTE. Comment cela eût-il été possible? ou votre jeune âge vous rend bien ignorant, ou il faut que vous soyez né stupide. La fuite de Camille est venue prouver encore leur intimité, qui est évidente à l'intelligence la plus grossière; il n'y manque que la preuve oculaire; toutes les autres circonstances concourent à confirmer la chose : voilà ce qui m'a poussé à en agir ainsi. Cependant, pour plus de certitude, car en matière aussi importante, une erreur serait déplorable, j'ai dépêché à la ville sacrée de Delphes, au temple d'Apollon, Cléomène et Dion, dont vous connaissez la capacité et les lumières. Ils me rapporteront la réponse de l'oracle, et, le conseil du dieu une fois connu, je suspendrai ou continuerai mes poursuites. Ai-je bien fait?

PREMIER SEIGNEUR. On ne peut mieux, seigneur.

LÉONTE. Bien que je sois convaincu et n'aie pas besoin d'en savoir plus que je n'en sais, cependant l'oracle servira à tranquilliser d'autres esprits dont la crédulité ignorante refuse d'accueillir la vérité. Nous avons donc jugé à propos d'ordonner que la reine fût séquestrée de notre personne, et emprisonnée de peur qu'elle ne fût tentée d'imiter la trahison des deux coupables qui ont pris la fuite. Venez, suivez-nous; il faut que nous informions le public de cette affaire, qui va tous nous mettre en émoi.

ANTIGONE, *à part*. Qui ferait rire bien du monde, selon moi, si la vérité était connue. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même pays. — Le guichet d'une prison.

Entrent PAULINE et plusieurs Domestiques.

PAULINE. Faites venir le concierge de la prison; faites-lui [illegible] (*Un Domestique sort.*)

PAULINE, *continuant*. Vertueuse reine! pour qui nulle cour en Europe n'est trop brillante, que fais-tu en prison?

Rentre le Domestique, accompagné du GEOLIER.

PAULINE, *continuant*. Messire, vous me connaissez, [illegible]

LE GEOLIER. Je vous connais pour une vertueuse dame que j'honore infiniment.

[illegible]

loyale : Est-il permis, dites moi, de voir l'une de ses femmes, peu importe laquelle? Par exemple, Émilie?

LE GEÔLIER. Si vous voulez bien, madame, faire retirer vos domestiques, je vous amènerai Émilie.

PAULINE. Faites-la venir, je vous prie. — (*A ses Domestiques.*) Retirez-vous. (*Les Domestiques sortent.*)

LE GEÔLIER. Il faudra en outre, madame, que je sois présent à votre entretien.

PAULINE. Eh bien, soit. (*Le Geôlier sort.*)

PAULINE, *continuant.* Que d'embarras pour flétrir ce qui est pur!

Rentre le GEOLIER, accompagné d'ÉMILIE.

PAULINE. Chère demoiselle, comment se trouve notre gracieuse reine?

ÉMILIE. Aussi bien que peut l'être un personnage aussi auguste et aussi malheureux; par suite des secousses qu'elle a subies, et des chagrins les plus cuisants qu'une faible femme ait jamais eu à supporter, elle est accouchée un peu avant son terme.

PAULINE. D'un fils?

ÉMILIE. D'une fille, d'un enfant fort et bien portant, et qui vivra très-probablement; la reine trouve dans son enfant une grande consolation, et elle lui dit : « Pauvre prisonnière, je suis aussi innocente que toi. »

PAULINE. J'en ferais serment! Maudites soient les funestes idées que le roi s'est mises en tête! Il faut qu'on le lui dise, et on le lui dira : ce devoir sied surtout à une femme, et je veux le remplir; si je mêle du miel à mes paroles, que ma langue soit paralysée, et ne puisse jamais plus servir d'organe à ma colère. — Écoutez, Émilie. Présentez à la reine mes humbles respects; si elle ne craint pas de me confier son enfant, j'irai le montrer au roi, et je plaiderai hautement sa cause devant lui. Qui sait s'il ne se laissera pas attendrir à la vue de cet enfant? souvent le silence de la naïve innocence persuade là où la parole échoue.

ÉMILIE. Madame, vos intentions sont évidemment si honorables et si bienveillantes, qu'un heureux succès ne peut manquer de couronner votre démarche; nulle au monde n'est plus digne que vous d'une telle mission. Veuillez passer dans la pièce voisine; je vais informer la reine de votre offre généreuse; elle-même aujourd'hui ruminait ce projet; mais elle n'osait en proposer l'exécution à aucune personne honorable, dans la crainte d'essuyer un refus.

PAULINE. Dites-lui, Émilie, que j'emploierai pour elle les ressources oratoires que le ciel m'a données; si ma parole est aussi éloquente que mon âme est résolue, je ne doute pas du succès.

ÉMILIE. Que le ciel vous récompense! Je vais trouver la reine; veuillez passer dans une pièce plus rapprochée.

LE GEÔLIER. Madame, s'il plaît à la reine de vous envoyer l'enfant, je ne sais si je dois le laisser passer, n'ayant point d'ordre à cet égard.

PAULINE. Ne craignez rien, mon ami; l'enfant était prisonnier dans le ventre de sa mère; la loi et la nature veulent qu'il soit libre et affranchi. Il n'a point encouru la colère du roi; il n'est point complice du crime de la reine, si toutefois cette dernière est coupable.

LE GEÔLIER. Je le crois.

PAULINE. Soyez donc sans crainte; sur mon honneur, je vous réponds qu'il n'en résultera aucun danger pour vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même pays. — Un appartement du palais.

Entrent LÉONTE et [illegible], ANTIGONE, plusieurs Seigneurs et [illegible] Domestiques.

LÉONTE. [illegible]

[illegible]

LÉONTE. Généreux enfant! le déshonneur de sa mère l'a profondément affecté; on l'a vu aussitôt décliner et languir; il a voulu s'en punir lui-même; la gaieté, l'appétit, le sommeil, l'ont quitté à l'instant, et il est tombé dans un marasme complet. — Laissez-moi seul. Allez voir comment il se porte. (*Le Domestique sort.*)

LÉONTE, *continuant.* Allons, allons, ne pensons point au séducteur! de ce côté, mes pensées de vengeance se refoulent sur moi; il est trop puissant par lui-même, par ses partisans, par ses alliances. — Qu'il vive, jusqu'à ce que vienne une occasion favorable; pour le moment, contentons-nous d'assouvir sur elle ma vengeance. Camille et Polyxène se rient de moi; ils s'amusent de ma douleur; ils ne riraient pas, si je pouvais les atteindre; elle ne rira pas, elle qui est en mon pouvoir.

Entre PAULINE, portant un enfant.

PREMIER SEIGNEUR. Vous ne pouvez entrer.

PAULINE. Ah! secondez-moi plutôt, nobles seigneurs. Craignez-vous donc plus sa passion tyrannique que vous ne tremblez pour les jours de la reine, âme innocente et vertueuse, plus pure qu'il n'est jaloux?

ANTIGONE. En voilà assez!

UN DOMESTIQUE. Madame, il n'a pas dormi cette nuit; il a donné l'ordre de ne laisser approcher personne.

PAULINE. Pas tant de chaleur, messire; je viens lui apporter le sommeil. Ce sont des gens comme vous qui errez comme des ombres autour de lui, et poussez un profond soupir à chacun de ses vains gémissements; — c'est vous qui entretenez la cause de ses insomnies; je viens avec des paroles aussi salutaires que vraies et loyales, je viens, dis-je, le guérir de cette humeur malfaisante qui l'empêche de dormir.

LÉONTE. Quel est ce bruit que j'entends?

PAULINE. Il n'y a pas de bruit, seigneur, mais un entretien nécessaire, dans lequel il est question de votre majesté.

LÉONTE. Comment? — Qu'on fasse sortir cette audacieuse. Antigone, je t'avais ordonné de ne point la laisser approcher de moi; je savais qu'elle en ferait la tentative.

ANTIGONE. Je lui ai défendu, seigneur, de se présenter à vous, sous peine d'encourir votre déplaisir et le mien.

LÉONTE. N'as-tu point d'autorité sur elle?

PAULINE. Il en a pour m'interdire tout ce qui est mal; mais ici, à moins qu'il ne fasse comme vous, et ne m'emprisonne pour ma conduite honorable, je ne lui obéirai pas.

ANTIGONE. Vous l'entendez? Lorsqu'elle veut prendre les rênes, je la laisse galoper à son gré; mais jamais elle ne fait de faux pas.

PAULINE. Mon souverain seigneur, je viens, — et je vous conjure de m'écouter, moi, votre loyale sujette, votre médecin, votre obéissant conseiller, qui, tout en soulageant vos maux, fais moins de parade de son zèle que ceux qui semblent le plus vos conseillers; je viens, dis-je, de la part de la vertueuse reine.

LÉONTE. La vertueuse reine!

PAULINE. Oui, vertueuse, seigneur; je dis vertueuse reine, et si j'étais homme, quand je ne serais que le dernier des serviteurs qui vous entourent, je soutiendrais les armes à la main qu'elle est vertueuse.

LÉONTE. Qu'on la chasse d'ici.

PAULINE. Que celui qui fait bon marché de ses yeux mette le premier la main sur moi; je sortirai de mon propre mouvement; mais auparavant, je remplirai mon message. — La vertueuse reine, car elle est vertueuse, vous a donné une fille; la voici! elle la recommande à votre bénédiction. (*Elle dépose l'enfant aux pieds du Roi.*)

LÉONTE. Va-t'en, sorcière mâle; qu'elle parte! qu'on mette à la porte cette rusée entremetteuse!

PAULINE. Non, il n'en est rien; mon ignorance de ce métier-là est aussi grande que la vôtre quand vous me donnez un pareil nom; je ne suis pas moins honnête que vous êtes insensé, ce qui, au train dont va le monde, suffit amplement, je vous jure, pour être réputée honnête.

LÉONTE. Traîtres! quoi! vous ne voulez pas la chasser? Rendez-lui cet enfant bâtard. — (*A Antigone.*) Imbécile, qui te laisses dominer par ta femme, — ramasse cette bâtarde; ramasse-la, te dis-je, et donne-la à ta vieille mégère.

PAULINE, *à Antigone.* Que tes mains soient à jamais déshonorées, si tu ramasses la princesse qu'il vient de désigner [illegible] aussi avilissante que mensongère.

LÉONTE. Il craint sa femme.

PAULINE. Je voudrais qu'il en fût de même de vous; alors, sans nul doute, vous ne méconnaîtriez pas vos enfants.

LÉONTE. Une race de traîtres!

ANTIGONE. Je ne le suis pas, j'en jure par la lumière du jour.

PAULINE. Ni moi, ni aucun des individus ici présents, hormis un seul, et c'est lui-même; car il livre au glaive tranchant de la calomnie son propre honneur, celui de sa femme, de son fils, sa plus chère espérance, de cette enfant au berceau; il ne veut pas, et en cette occasion il est malheureux qu'on ne puisse l'y forcer, il ne veut pas déraciner une opinion fausse et aussi viciée que le chêne et la pierre sont sains et robustes.

LÉONTE. Une coureuse dont la langue est intarissable, qui depuis peu a battu son mari, et maintenant s'attaque à moi! — Ce marmot n'est point de moi, il est de Polyxène. Qu'on l'emporte, et qu'on le livre aux flammes en même temps que sa mère.

PAULINE. C'est votre enfant, et je pourrais vous dire, suivant le vieil adage, qu'il a le malheur de vous ressembler. — Regardez, messieurs, c'est en diminutif le portrait du père : voilà bien ses yeux, son nez, sa lèvre, le froncement de ses sourcils; voilà son front, voilà les fossettes charmantes de ses joues et de son menton; voilà son sourire, la forme de sa main, de ses ongles, de ses doigts : — O bienfaisante nature, qui as formé cette enfant si semblable à son père, si tu présides aussi à la formation de son esprit, bannis-en avec soin la jalousie, de peur qu'à son exemple elle ne soupçonne ses enfants de ne pas être de son mari.

LÉONTE. Vile sorcière! — Et toi, idiot, qui ne peux pas arrêter sa langue, tu mériterais d'être pendu.

ANTIGONE. Si l'on pendait tous les maris qui ne peuvent accomplir une pareille tâche, c'est à peine s'il vous resterait un sujet.

LÉONTE. Encore une fois, fais-la sortir d'ici.

PAULINE. Un époux indigne et dénaturé ne ferait pas davantage.

LÉONTE. Je te ferai brûler vive.

PAULINE. Cela m'est égal. L'hérétique ne sera pas celle qu'on brûlera, mais celui qui allumera le bûcher. Je ne vous appellerai pas tyran; mais le cruel traitement infligé à la reine, sans pouvoir alléguer contre elle d'autre grief que les chimères de votre imagination malade, ressemble beaucoup à de la tyrannie, et doit vous rendre un objet de honte et de scandale aux yeux du monde.

LÉONTE, *à Antigone*. Je te somme, au nom de ton serment d'obéissance, de la chasser de mon appartement. Si j'étais un tyran, où serait sa vie? elle n'oserait pas m'appeler tyran, si elle me croyait tel. Qu'on l'emmène!

PAULINE. Point de violence, je vous prie; je vais sortir. Veillez sur votre enfant, monseigneur; il est à vous : que le ciel lui envoie un protecteur plus sûr que vous! — Pourquoi porter vos mains sur ma personne? — Vous qui montrez tant d'indulgence pour son égarement, nul de vous ne lui fera jamais aucun bien. — Allez, allez! — Adieu, je pars. (*Elle sort.*)

LÉONTE. C'est toi, traître, qui as poussé ta femme à me faire cette scène! — Mon enfant? qu'on l'ôte de mes yeux! — Toi qui montres pour lui tant de tendresse, emporte-le, et fais-le à l'instant consumer par les flammes, toi-même, et nul autre que toi. Emporte-le sur-le-champ; viens m'apprendre dans une heure que mon ordre est exécuté, fais-le certifier par de valables témoignages; sinon, je te ferai mettre à mort avec tous les tiens. Si tu refuses et préfères subir les coups de ma colère, dis-le, et de mes propres mains je vais briser le crâne de cet enfant bâtard. Va le livrer au feu, car c'est toi qui as fait agir ta femme.

ANTIGONE. Sire, je n'y suis pour rien; ces seigneurs, mes nobles collègues, peuvent l'attester.

PREMIER SEIGNEUR. Nous l'attestons, sire, il n'est point coupable de la démarche de sa femme.

LÉONTE. Vous êtes tous des imposteurs.

PREMIER SEIGNEUR. Que votre majesté veuille nous accorder plus de confiance. Nous vous avons toujours fidèlement servi; veuillez nous rendre cette justice [illegible] nous vous demandons à genoux, comme récompense de nos loyaux services, tant passés que futurs, de vouloir bien changer votre résolution; elle est trop horrible, trop sanglante, pour n'avoir pas de funestes conséquences. Vous nous voyez tous à vos pieds.....

LÉONTE. Je suis une plume, jouet de tous les vents qui soufflent! Vivrai-je pour voir cet enfant du crime s'agenouiller devant moi et m'appeler son père? mieux vaut le brûler maintenant que le maudire alors! mais soit, il vivra. — Non, il ne vivra pas. (*A Antigone.*) Approche. Toi qui, de concert avec ta fine mouche, ta sage femme, as interposé tes soins officieux pour sauver la vie de cette bâtarde, — car c'est une bâtarde, aussi vrai que cette barbe est grise, — qu'es-tu disposé à risquer pour sauver les jours de ce marmot?

ANTIGONE. Je suis disposé à entreprendre toute tâche qui ne sera pas au-dessus de mes forces, et que l'honneur pourra m'imposer; en tout cas, je suis prêt à sauver cette pauvre innocente au prix du peu de sang qui me reste. Je ferai tout ce qui sera possible.

LÉONTE. Ce que j'ai à te demander est possible : jure sur cette épée d'exécuter ce que je vais te prescrire. (*Il lui présente la garde de son épée.*)

ANTIGONE. Sire, je le jure.

LÉONTE. Songe à tenir ton serment, entends-tu? car la moindre omission sera l'arrêt non-seulement de ta mort, mais encore de celle de ta femme à la langue effrénée, et à laquelle je pardonne pour cette fois. Je t'enjoins, au nom de l'obéissance que tu me dois, d'emmener cette fille bâtarde, de la transporter sur quelque plage lointaine et déserte, située hors de mes domaines, et là, de l'abandonner sans pitié à sa destinée et à la rigueur des éléments. Comme un hasard étrange nous l'a amenée, je t'ordonne, au nom de la justice, sous peine de voir damner ton âme et livrer ton corps aux tortures, de l'exposer à la merci du hasard, arbitre de sa vie ou de sa mort. Enlève-la!

ANTIGONE. Je jure de le faire, bien qu'une mort immédiate m'eût semblé plus clémente. — Viens, pauvre enfant! puisse un génie bienfaisant te donner pour nourrices les vautours et les corbeaux! les loups et les ours, dit-on, dépouillant leur férocité, ont rempli parfois ce secourable office. — Sire, soyez heureux plus que ne le mérite un pareil acte! — Et que la bénédiction du ciel te protége contre tant de cruauté, pauvre créature condamnée à périr! (*Il sort avec l'enfant.*)

LÉONTE. Non, je ne veux pas élever l'enfant d'un autre.

UN DOMESTIQUE. Sire, il y a une heure qu'on a reçu des nouvelles des députés envoyés pour consulter l'oracle. Cléomène et Dion, arrivés de Delphes, sont tous deux débarqués, et sont en route pour se rendre à la cour.

PREMIER SEIGNEUR. Sire, ils ont accompli leur mission avec une extrême promptitude.

LÉONTE. Ils ont été absents vingt-trois jours; c'est une grande célérité; cela semble indiquer que le grand Apollon veut que la vérité soit manifestée sans délai. Préparez-vous, messieurs; convoquez une cour de justice, où nous ferons comparaître notre épouse déloyale. Elle a été publiquement accusée; il faut qu'elle soit jugée publiquement, et avec toutes les formes requises. Tant qu'elle vivra, mon cœur sera pour moi un poids accablant. Laissez-moi, et songez à exécuter mes ordres. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une rue dans une ville de Sicile.

Arrivent CLÉOMÈNE et DION.

CLÉOMÈNE. Le climat est pur, l'air est doux, l'île fertile; le temple surpasse de beaucoup les récits qu'on en fait.

DION. Moi, je citerai, car c'est là surtout ce qui m'a frappé, les célestes vêtements, je ne puis autrement les appeler, et l'air vénérable de ceux qui les portaient. Et le sacrifice! comme au moment de l'offrande la cérémonie avait un caractère solennel et céleste!

CLÉOMÈNE. Mais ce qui a surtout surpris mes sens, ce qui m'a comme anéanti, c'est la voix de l'oracle, dont l'éclat soudain ressemblait au tonnerre de Jupiter.

DION. Si le résultat de notre [illegible] avantageux

à la reine — et fasse le ciel qu'il le soit! — qu'il a été pour nous intéressant, agréable et rapide, notre temps aura été utilement employé.

CLÉOMÈNE. Veuille le grand Apollon ordonner tout pour le mieux! Ces proclamations dans lesquelles Hermione est si violemment accusée ne me présagent rien de bon.

DION. Cette violence même doit amener une prompte issue de l'affaire. Quand la teneur de l'oracle d'Apollon, revêtue du sceau du grand prêtre, sera connue, il en résultera quelque révélation extraordinaire. — Allons. — des chevaux de rechange; — et puisse le résultat définitif être heureux! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même pays. — Une cour de justice.

LÉONTE, LES SEIGNEURS et LES OFFICIERS DE LA COUR assis sur leurs siéges.

LÉONTE. Nous le disons avec douleur, c'est à notre grand regret que cette procédure a lieu. L'accusée est la fille d'un roi, notre épouse, et une épouse que nous n'avons que trop aimée. — Qu'on ne nous accuse pas de tyrannie; car nous procédons avec toutes les formes de la publicité; la justice aura son cours, qu'elle prononce la condamnation ou l'acquittement de l'accusée. — Amenez la prisonnière.

UN OFFICIER DE LA COUR. C'est le bon plaisir de sa majesté que la reine comparaisse en personne devant la cour. — Silence!

HERMIONE est amenée, conduite par des gardes; PAULINE et ses femmes l'accompagnent.

LÉONTE. Lisez l'acte d'accusation.

L'OFFICIER, *lisant*. « Hermione, femme de l'illustre Léonte, » roi de Sicile, vous êtes ici accusée de haute trahison, » pour avoir commis le crime d'adultère avec Polyxène, » roi de Bohême, et pour avoir, de complicité avec Camille, » conspiré contre la vie de notre souverain seigneur le roi, » votre royal époux. Des circonstances ayant fait découvrir » en partie ce complot, vous, Hermione, contrairement à » la fidélité et au devoir d'une loyale sujette, vous avez, » autant qu'il était en vous, aidé vos complices à se mettre » en sûreté et à s'enfuir pendant la nuit. »

HERMIONE. Tout ce que j'ai à dire consistant à nier les faits de l'accusation, et n'ayant d'autre témoignage à produire en ma faveur que celui qui émane de moi, il ne me servira de rien de dire que je ne suis pas coupable. Ma vertu étant qualifiée d'imposture, tout ce que je dirai sera réputé faux. Néanmoins, — si, comme je le crois, les actions humaines apparaissent sans voile aux regards de la Divinité, — je ne doute pas que l'innocence ne fasse rougir une accusation mensongère et trembler la tyrannie. — Seigneur, vous savez mieux que personne, bien que vous sembliez l'ignorer, que ma vie passée a été aussi vertueuse, aussi chaste, aussi fidèle qu'elle est maintenant malheureuse; et cependant mon malheur surpasse tout ce qu'on pourrait [illegible] de plus déchirant pour émouvoir [illegible]. Moi, épouse d'un roi, partageant son trône, fille d'un puissant monarque, mère d'un prince, espoir de l'état, — me voilà condamnée à plaider pour ma [illegible] en présence de qui veut m'entendre! [illegible] ma vie, je n'en fais [illegible] cas qu'on fait d'un état de souffrance qu'on désire voir abréger. Pour mon honneur, il doit se refléter sur les miens, et c'est lui seul que [illegible]. J'en appelle à votre conscience, seigneur [illegible] l'arrivée de Polyxène à votre cour [illegible] et je ne méritais pas [illegible] ma [illegible] le moins du monde [illegible] que les cœurs de tous [illegible] pour moi! que [illegible] *opprobre* sur ma [illegible]!

LÉONTE. [illegible] que ceux qui avaient [illegible] le nier.

HERMIONE. [illegible] ne me [illegible] pas ap[illegible].

LÉONTE. Vous ne voulez pas [illegible]?

HERMIONE. [illegible]

blement me demander. Ce sentiment était tel qu'une femme de mon rang pouvait l'accorder. En cela, j'obéissais à vos ordres; ne m'y point conformer, c'eût été désobéissance à votre égard, et ingratitude envers un homme qui était votre ami d'enfance, et dont l'affection pour vous datait de l'époque où elle avait pu s'exprimer par la parole. Quant à la conspiration dont on m'accuse, j'ignore de quoi il est question, bien que ce soit un des griefs sur lesquels je suis appelée à répondre. Tout ce que je puis dire, c'est que Camille était un honnête homme. Quant au motif qui lui a fait quitter la cour, si les dieux n'en savent pas plus que moi, ils l'ignoreront entièrement.

LÉONTE. Vous étiez instruite de son départ, de même que vous savez fort bien ce que vous vous étiez chargée de faire en son absence.

HERMIONE. Seigneur, vous tenez un langage que je ne comprends pas. Ma vie est à la merci de vos rêves, et vous pouvez la prendre.

LÉONTE. Mes rêves, ce sont vos actions; vous avez eu de Polyxène un enfant bâtard, — et je l'ai rêvé: — de même que vous avez dépouillé toute honte, — ainsi font vos semblables, — de même vous avez abjuré toute sincérité; mais vos dénégations ne vous serviront de rien. Ton enfant a été proscrit, n'ayant point de père qui le reconnût; ce qui est plus ton crime que le sien; et toi, tu sentiras le poids de notre justice, dont le moindre châtiment sera la mort.

HERMIONE. Seigneur, épargnez-moi vos menaces; cette mort dont vous voulez me faire un épouvantail, je l'implore; la vie n'est plus un bien pour moi. Ce qui en faisait l'orgueil et le charme, votre affection, je l'ai perdue, je le sens, je le vois; mais j'ignore comment j'ai pu la perdre. Ma seconde joie, mon fils, le premier fruit de mes entrailles, on m'interdit sa présence, comme si ma société était contagieuse. Ma troisième consolation, ma fille, née sous une funeste étoile, on l'arrache de mes bras, sa bouche innocente humide encore du lait maternel, et on la dévoue au supplice! Moi-même, on me proclame partout une vile prostituée. Une haine grossière me refuse ce qu'on ne refusa jamais à aucune femme, les délais nécessaires après ma délivrance. — Enfin on me traîne en ce lieu, en plein air, avant que les forces me soient revenues. Dites-moi maintenant, monseigneur, quels motifs j'ai pour aimer la vie, et pourquoi je craindrais de mourir? — Poursuivez donc. Cependant, écoutez-moi encore: ne vous méprenez pas sur mon compte. Quant à la vie, je n'en fais aucun cas; mais pour mon honneur, que je voudrais mettre à l'abri de toute atteinte, si l'on me condamne sur des conjectures, sans autre preuve que vos jaloux soupçons, je vous le dis, ce ne sera pas de la justice, mais de la cruauté. Je vous prends tous à témoin que je m'en rapporte à l'oracle; qu'Apollon soit mon juge!

PREMIER SEIGNEUR. Votre demande est juste. Ainsi, qu'on produise, au nom du dieu, l'oracle d'Apollon. (*Plusieurs Officiers de la cour s'éloignent.*)

HERMIONE. L'empereur de Russie était mon père. Oh! que n'est-il vivant, pour être témoin du jugement de sa fille! oh! que ne peut-il voir la profondeur de ma misère, pour avoir pitié de sa fille, non pour la venger!

Reviennent LES OFFICIERS, suivis de CLÉOMÈNE et de DION.

UN OFFICIER DE LA COUR. Cléomène, et vous, Dion, jurez sur ce glaive de justice que vous avez été tous deux à Delphes; que vous en avez rapporté cet oracle, délivré par les mains du grand prêtre d'Apollon et scellé de son sceau; et que, depuis ce temps, vous n'avez point eu l'audace de briser le sceau sacré et de lire les secrets qu'il couvre.

CLÉOMÈNE *et* DION. Nous le jurons!

LÉONTE. Brisez le sceau, et lisez.

L'OFFICIER, *lisant*. « Hermione est chaste, Polyxène irréprochable, Camille un sujet loyal, Léonte un tyran jaloux; » sa fille innocente est légitime, et le roi vivra sans héri» tier, si l'enfant qui a été exposé et perdu n'est pas re» trouvé. »

LES SEIGNEURS. Béni soit le grand Apollon!

HERMIONE. Qu'il soit béni!

LÉONTE, *à l'Officier*. Avez-vous exactement lu?

L'OFFICIER. Oui, seigneur, j'ai lu ce qui est consigné sur ce papier.

LÉONTE. Il n'y a pas un mot de vérité dans l'oracle. Je [illegible] tout cela est fausseté pure.

Arrive à la hâte UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monseigneur le roi, le roi!

LÉONTE. De quoi s'agit-il?

LE DOMESTIQUE. Sire, vous me haïrez quand je vous l'aurai dit : le prince votre fils, profondément affecté du procès de la reine, est parti.

LÉONTE. Comment! parti?

LE DOMESTIQUE. Il est mort!

LÉONTE. Apollon est courroucé, et le ciel lui-même châtie mon injustice. (*Hermione s'évanouit.*) — Qu'a-t-elle donc?

PAULINE. Cette nouvelle est mortelle pour la reine. — Regardez et voyez l'ouvrage de la mort.

LÉONTE. Qu'on l'emporte; son cœur est trop plein; elle reprendra ses sens. — J'ai trop ajouté foi à mes soupçons. Prodiguez-lui, je vous en conjure, tous les soins qui pourront la rappeler à la vie. (*Pauline et les femmes de la reine l'emportent.*)

LÉONTE, *continuant.* Apollon, pardonne-moi la sacrilége profanation de ton oracle! — Je veux me réconcilier avec Polyxène, rendre ma tendresse à la reine, rappeler le vertueux Camille, que je proclame publiquement un homme loyal et généreux. Poussé par ma jalousie à des pensées de sang et de vengeance, je jetai les yeux sur Camille pour empoisonner Polyxène, ce qui aurait eu lieu, si Camille, dans sa vertueuse prudence, n'avait mis des retards à l'exécution de ma volonté impatiente. Son obéissance devait être amplement récompensée; la mort devait punir sa désobéissance; lui, plein d'humanité et d'honneur, il a révélé mon projet à mon hôte royal; il a volontairement renoncé à la haute position qu'il occupait ici, et sans autre richesse que sa vertu, il s'est livré au hasard certain d'une destinée incertaine et précaire. — Combien mon ombre fait ressortir sa lumière! combien le contraste de sa vertu ajoute encore à l'horreur de mon crime!

Revient PAULINE.

PAULINE. Malédiction! oh! coupez mon lacet, ou mon cœur en se brisant va le rompre.

PREMIER SEIGNEUR. D'où vient ce transport, madame?

PAULINE. Tyran, quels tourments ingénieux tiens-tu en réserve pour moi? La roue, les tortures, le bûcher, l'écorcheur, le plomb fondu, l'huile bouillante, sont-ils prêts? Quel supplice ancien ou nouveau m'as-tu préparé, moi dont chaque parole doit provoquer les plus cruels châtiments de ta fureur? Ta tyrannie, agissant de concert avec ta jalousie, folles chimères, imaginations puériles, qu'on ne pardonnerait pas à un enfant de neuf ans, — oh! songe au mal qu'elles ont fait, et alors deviens insensé; qu'une folie furieuse s'empare de toi; car toutes tes sottises passées ne sont rien auprès de celle-là. C'était peu que d'avoir lâchement trahi Polyxène, de t'être montré stupide, inconstant, d'une ingratitude monstrueuse; c'était peu que d'avoir tenté de faire du vertueux Camille l'assassin d'un roi; c'étaient là des fautes légères auprès des forfaits monstrueux qui les ont suivies. Je compte pour peu de chose, ou pour rien, d'avoir jeté aux oiseaux de proie ta fille au berceau, bien qu'un damné n'eût pu le faire sans verser des larmes au milieu des flammes de l'enfer. Je ne t'impute même pas directement la mort du jeune prince qui, victime d'un sentiment d'honneur trop vif dans un âge si tendre, n'a pu survivre à la douleur de voir un père insensé et brutal diffamer sa vertueuse mère. Tous ces malheurs, je ne t'en rends point responsable; mais quant au dernier de tous, ô vous qui m'écoutez, quand je vous l'aurai dit, criez tous : Malheur! malheur! — La reine, la plus douce, la plus aimable des femmes, la reine est morte; et la vengeance du ciel n'est point descendue encore.

PREMIER SEIGNEUR. Les puissances célestes nous en préservent!

PAULINE. Elle est morte, vous dis-je. Je le jure : si vous ne voulez en croire ni mes paroles, ni mes serments, allez, et voyez. Si vous pouvez rendre à ses lèvres leur incarnat, à ses yeux leur éclat, rappeler la chaleur dans ses membres, le souffle dans sa poitrine, je vous servirai comme je servirais les dieux. — Mais, ô tyran, ne te repens point de ces forfaits; car toutes tes douleurs ne pourraient en soulever le poids. Il ne te reste plus que le désespoir. Quand tu resterais mille ans, dans le jeûne, et agenouillé sur une montagne stérile, au milieu des orages d'un hiver éternel, les dieux ne daigneraient pas détourner vers toi leurs regards.

LÉONTE. Poursuis, poursuis; tu ne saurais m'en trop dire, je mérite de tous les plus sanglants reproches.

PREMIER SEIGNEUR, *à Pauline.* N'en dites pas davantage; quelques malheurs qui soient survenus, vous avez poussé trop loin la hardiesse de votre langage.

PAULINE. J'en suis fâchée maintenant; tous les torts que je puis avoir, quand je viendrai à les connaître, je m'en repentirai. Hélas! je me suis trop livrée à l'aveugle entraînement de mon sexe : je vois qu'il est blessé au cœur. — Quand le mal est fait et qu'il est sans remède, l'affliction est inutile. Ne vous affectez pas de ce que je vous ai dit, je vous en conjure; punissez-moi plutôt de vous avoir rappelé ce que vous devez oublier. Mon digne prince, mon royal souverain, pardonnez à une femme égarée : l'attachement que je portais à la reine, — Encore? insensée que je suis! je ne veux plus vous parler ni d'elle ni de vos enfants; je ne vous rappellerai pas mon époux, que j'ai perdu aussi : appelez la résignation à votre aide, et je ne dirai plus rien.

LÉONTE. Tu as bien fait de me dire la vérité, je la préfère de beaucoup à ta pitié. Conduis-moi, je te prie, auprès des corps inanimés de ma femme et de mon fils. Ils seront déposés dans le même tombeau; je veux qu'on y lise les causes de leur mort, pour perpétuer ma honte. Chaque jour j'irai visiter la chapelle où ils reposeront, et les larmes que j'y verserai seront mon unique plaisir. Je continuerai à remplir ce devoir aussi longtemps que les forces de la nature me le permettront. Viens, conduis-moi vers ces objets douloureux. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

La Bohême. Une contrée déserte au bord de la mer.

Arrivent ANTIGONE portant l'enfant, et UN MARIN.

ANTIGONE. Ainsi vous êtes sûr que notre vaisseau a touché les déserts de la Bohême?

LE MARIN. Oui, seigneur, et je crains que nous n'ayons pris terre dans un mauvais moment. Le ciel a mauvaise mine et nous menace d'un orage. Je crois en conscience que les dieux voient avec colère la mission dont nous sommes chargés, et nous regardent d'un œil irrité.

ANTIGONE. Que leur volonté sacrée soit faite! Retournez à bord; veillez à votre navire; je ne tarderai pas à vous rejoindre.

LE MARIN. Dépêchez-vous, et ne pénétrez pas trop avant dans les terres; il est probable que nous allons avoir une tempête; d'ailleurs cet endroit est renommé pour les bêtes féroces qui en font leur repaire.

ANTIGONE. Allez, je vous suis à l'instant.

LE MARIN. Je suis bien aise de me voir ainsi débarrassé de ma part dans une pareille expédition. (*Ils s'éloignent.*)

ANTIGONE. Viens, pauvre enfant! — J'ai ouï dire, sans le croire, que les âmes des morts reviennent : si cela est possible, ta mère m'est apparue la nuit dernière; car jamais rêve ne ressembla plus à la réalité. J'ai vu s'approcher de moi une femme, la tête penchée tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; je n'ai jamais vu un vase de douleur si plein et si gracieux. Vêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, comme la sainteté même, elle s'est approchée de la cabine où j'étais couché; sa bouche s'est ouverte comme pour parler; un torrent de larmes a coulé de ses yeux. Après avoir ainsi soulagé sa douleur, elle m'a dit ces paroles : « Mon cher Antigone, puisque, malgré toi, et pour accomplir ton serment, le destin t'a chargé d'exposer mon pauvre enfant, — il est en Bohême de lointaines solitudes; va en pleurant y déposer ma fille, et abandonne-la au milieu de ses cris. Comme elle est réputée perdue pour toujours, appelle-la, je te prie, du nom de Perdita : en punition de ce cruel office dont ton maître t'a chargé, tu ne reverras plus Pauline, ton épouse! » — A ces mots, elle a poussé un cri perçant, et s'est évanouie dans l'air. Effrayé, je suis resté quelque temps avant de me remettre de mon émotion : il me semblait que c'était une réalité, et non un songe. Les songes ne sont que de vaines illusions; toutefois je veux, avec une foi superstitieuse, me laisser guider par celui-ci. Je crois qu'Hermione a été mise à mort, et que c'est la volonté d'Apollon que cette enfant, en effet née du roi Polyxène, soit déposée, pour y vivre ou y mourir, sur les terres de son



LE BERGER. Merci de moi, un enfant! un très-bel enfant, ma foi! (Acte III, scène III, page 248.)

père véritable. — Jeune plante, puisses-tu croître et fleurir! (*Il dépose l'enfant à terre et un paquet à côté de lui.*) Reste ici : voici de quoi te faire reconnaître un jour; et voici de l'or, qui pourra, si la fortune le permet, servir à t'élever convenablement, et plus tard t'appartenir. — La tempête commence. Pauvre infortunée, qui pour expier la faute de ta mère te vois ainsi abandonnée, exposée à tout ce qui peut survenir! Je ne puis pleurer; mais mon cœur saigne, et je maudis le serment fatal qui me force à remplir un pareil ministère. — Adieu! le ciel devient de plus en plus menaçant; sans doute ton sommeil sera rudement bercé : je n'ai jamais vu le jour aussi sombre. Quel cri sauvage viens-je d'entendre? — Heureux si je puis regagner mon navire! — On me donne la chasse; je suis perdu! (*Il s'enfuit poursuivi par un ours.*)

Arrive UN VIEUX BERGER.

LE BERGER. Je voudrais qu'il n'y eût point d'âge intermédiaire entre l'âge de dix ans et celui de vingt-trois : car, dans l'intervalle, on ne voit que filles rendues enceintes, qu'insultes à la vieillesse, que vols, que batailles. — Quel est ce bruit que j'entends? — Tout autre que ces têtes folles de dix-neuf et vingt-deux ans chasserait-il par un temps comme celui-ci? Ils ont fait enfuir deux de mes meilleurs moutons; je crains bien que le loup ne les ait trouvés plus tôt que leur maître : si j'ai quelque chance de les rencontrer, c'est au bord de la mer, où ils broutent du lierre. Puissé-je être assez heureux pour cela! — Oh! oh! qu'est-ce que cela? (*Il ramasse l'enfant.*) Merci de moi, un enfant! un très-bel enfant, ma foi! Est-ce un garçon ou une fille? Une jolie petite fille! Quelque faux pas, sans doute; sans être sorcier, je devine qu'il y a là-dessous quelque femme de chambre : c'est de la besogne d'antichambre, faite sur l'escalier ou entre deux portes. Ceux qui l'ont faite avaient plus chaud que la pauvre petite en ce moment. Je veux la recueillir par pitié; cependant j'attendrai que mon fils vienne; je viens à l'instant d'entendre sa voix. Holà! ho!

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Ho! ho!

LE BERGER. Je ne te croyais pas si près. Si tu veux voir une chose dont tu parleras encore quand tu seras mort et enterré, viens ici. Qu'as-tu donc?

LE BOUFFON. Oh! j'ai vu deux spectacles si étranges, l'un sur mer, l'autre sur terre! — Mais on ne peut appeler cela une mer, car elle est confondue avec le firmament; entre les deux, vous ne pourriez passer la pointe d'une aiguille.

LE BERGER. Qu'est-ce que c'est donc, mon garçon?

LE BOUFFON. J'aurais voulu que vous vissiez comme elle gronde, comme elle mugit, comme elle se rue sur le rivage! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit! Oh! quels cris lamentables poussaient les pauvres gens! tantôt on les voyait, tantôt on ne les voyait plus : tantôt le navire allait donner de son mât de perroquet contre la lune; tantôt il disparaissait sous la mousse et l'écume, comme un bouchon dans une cuve de bière! Et puis, ce qui se passait sur la terre! — Voir l'ours déchirer l'épaule du pauvre diable, l'entendre m'appeler à son secours, me dire qu'il était noble et se nommait Antigone; — mais pour en finir avec le navire, — voir comme la mer l'a avalé; et les pauvres gens qui hurlaient, et la mer qui se moquait d'eux; — et le pauvre gentilhomme qui hurlait de son côté, et l'ours qui se moquait de lui, les uns et les autres rugissant plus haut que la mer et l'orage!

LE BERGER. Bonté divine, quand donc as-tu vu cela, mon enfant?

LE BOUFFON. A l'instant même; je n'ai pas cligné des yeux deux fois depuis que je l'ai vu; les naufragés ne sont pas encore refroidis sous l'eau, et l'ours n'a pas encore à moitié dîné de la chair du gentilhomme; il est encore à la besogne en ce moment.

LE BERGER. Que n'étais-je là pour secourir ce pauvre homme!

LE BOUFFON. Il est fâcheux que vous ne vous soyez pas trouvé près du navire pour l'aider à se tenir sur l'eau. (*A



PERDITA. Alors il y aura nécessité ou que votre résolution change, ou que je cesse de vivre. (Acte IV, scène III, page 251.)

part.) Là, je vous assure que votre charité n'aurait pas eu pied.

LE BERGER. Ce sont de grands malheurs! de grands malheurs! Mais regarde ici, mon garçon. Rends grâce au ciel. Tu as rencontré des mourants, moi un nouveau-né. Voici qui vaut la peine d'être vu; regarde, des langes dignes de l'enfant d'un grand seigneur. (*Lui remettant le paquet.*) Vois ce qu'il y a là dedans; ouvre. Voyons; les fées m'ont prédit que je serais riche : c'est quelque enfant qu'elles auront changé au berceau. Ouvre ce paquet; qu'y a-t-il dedans?

LE BOUFFON. Vous êtes un heureux vieillard: si les péchés de votre jeunesse vous sont pardonnés, vous prospérerez sur vos vieux jours. De l'or! de l'or!

LE BERGER. C'est de l'or des fées, mon fils; je t'en réponds. Prends-le, et garde-le soigneusement; retournons chez nous par le plus court chemin. Nous avons du bonheur, mon garçon, et, pour continuer à en avoir, il ne faut que garder le secret. — Laissons là nos brebis perdues. — Viens, allons vite à la maison.

LE BOUFFON. Retournez chez nous avec votre trouvaille; moi, je vais voir si l'ours a quitté le gentilhomme et combien il en a mangé; ils ne sont méchants que lorsqu'ils ont faim : s'il en reste encore, je l'enterrerai.

LE BERGER. C'est une bonne action : si aux vestiges tu peux reconnaitre qui il est, tu viendras me chercher pour le voir.

LE BOUFFON. Oui, sans doute, et vous m'aiderez à le mettre en terre.

LE BERGER. Voici un heureux jour, mon fils, et nous en tirerons bon parti. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

Arrive LE TEMPS, faisant fonction de chœur.

LE TEMPS. Moi qui plais à quelques-uns et qui éprouve tout le monde, qui suis la joie des bons et la terreur des méchants, qui crée et détruis l'erreur, je prends maintenant sur moi, en ma qualité de Temps, de déployer mes ailes. Ne m'imputez pas à crime, si dans mon vol rapide je franchis un laps de seize années, et laisse dans l'oubli ce vaste intervalle; car j'ai le pouvoir de renverser les lois établies; je puis en un instant faire surgir ou abolir une coutume. Laissez-moi être ce que j'étais avant que l'ordre ancien et les modernes usages fussent en vigueur. J'ai assisté comme témoin aux siècles qui les ont vus naître; j'en fais autant pour les choses nouvelles maintenant existantes; je ternirai l'éclat du présent, et lui donnerai le vernis antique de cette histoire. Avec votre permission, je retourne mon sablier, et fais parcourir aux événements un long espace, comme si vous aviez dormi dans l'intervalle. Léonte a renoncé à sa folle jalousie; dans sa douleur, il s'est condamné à la solitude. Figurez-vous, gracieux spectateurs, que je suis maintenant dans la fertile Bohême, et rappelez-vous que j'ai fait mention d'un fils du roi de ce pays; vous saurez que ce fils se nomme Florizel; bientôt je vous parlerai aussi de Perdita, qui est devenue d'une beauté sans égale. Je ne veux pas vous instruire d'avance de sa destinée; à mesure que les événements se produiront, vous les connaîtrez. — La fille d'un berger et tout ce qui se rapporte à elle, voilà le sujet que le Temps va présenter à votre attention. Permettez-le-moi, s'il vous est parfois arrivé d'employer plus mal votre temps; dans le cas contraire, le Temps lui-même vous le déclare, il désire sincèrement que cela ne vous arrive jamais. (*Il se retire.*)

SCÈNE I.

La Bohême. Un appartement dans le palais de Polyxène.

Entrent POLYXÈNE et CAMILLE.

POLYXÈNE. Je t'en supplie, mon cher Camille, ne m'importune pas davantage; ce m'est une grande douleur de te refuser quelque chose; ce serait la mort que de t'accorder ce que tu me demandes.

CAMILLE. Voilà quinze ans[1] que je n'ai vu mon pays natal : quoique la plus grande partie de ma vie se soit passée à l'étranger, c'est dans ma patrie que je voudrais mourir. En outre, le monarque repentant, mon maître, me demande; je puis adoucir ses chagrins; du moins, je le crois; c'est un motif de plus pour que je parte.

POLYXÈNE. Si tu m'aimes, Camille, n'efface pas tous tes services passés en me quittant maintenant; si tu m'es nécessaire, ton mérite en est cause. Mieux eût valu pour moi ne pas te posséder que de te perdre ainsi : après avoir établi un courant d'affaires que toi seul peux mener à fin, il faut que tu restes pour les diriger, ou tu détruiras par ton départ les services que tu m'as rendus; j'en ai peut-être tenu trop peu de compte; mais je veux désormais m'appliquer à les reconnaître, et fortifier encore les liens d'affection qui nous unissent. Ne me parle plus de cette fatale contrée, la Sicile; son nom seul m'afflige en me rappelant ce roi repentant, comme tu l'appelles, cet ami réconcilié avec moi; la perte de son inestimable épouse et de ses enfants est une plaie qui saigne encore dans mon cœur. — Mais dis-moi, quand as-tu vu le prince Florizel, mon fils? Il n'est pas moins douloureux pour un roi d'avoir des enfants indignes de lui, que de les perdre lorsqu'il a éprouvé leurs vertus.

CAMILLE. Seigneur, il y a trois jours que je n'ai vu le prince : quelles occupations fortunées l'absorbent, c'est ce que j'ignore; mais je remarque depuis peu qu'on le voit rarement à la cour, et qu'il est moins assidu aux exercices de son rang.

POLYXÈNE. Je m'en suis aperçu également, Camille; et cela m'inquiète au point que j'ai donné des ordres pour qu'on surveillât ses mouvements; par ce moyen, j'ai appris qu'il passe presque tout son temps dans la maison d'un rustique berger, qui n'avait rien autrefois, et qui maintenant est devenu riche sans que ses voisins puissent s'expliquer l'origine de sa fortune.

CAMILLE. J'ai entendu parler de cet homme : il a, dit-on, une fille d'un rare mérite, et dont la réputation s'étend bien au delà de la sphère naturellement assignée à son humble condition.

POLYXÈNE. On me l'a également rapporté; mais je crains l'appât qui attire là mon fils. Tu m'y accompagneras; sans nous faire connaître, nous aurons un entretien avec le berger; nous n'aurons pas de peine, je pense, à tirer de sa simplicité le secret de l'assiduité de mon fils dans sa maison. Je t'en prie, sois de moitié avec moi dans cette affaire, et ne pense plus à la Sicile.

CAMILLE. Je m'empresse d'obéir à vos ordres.

POLYXÈNE. Mon bien-aimé Camille! — Allons nous déguiser. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même pays. — Une grande route près de la cabane du berger.

Arrive AUTOLYCUS en chantant.

AUTOLYCUS.

Quand dans les prés brille la renoncule
[illegible]
Aux rameaux la sève circule;
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Quand du pinson, de l'alouette,
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] j'ai porté [illegible] (*Il chante.*)

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] quand le milan fait [illegible]

[illegible] dire ces ans.

son nid, il y a diminution dans le linge. Mon père m'a baptisé du nom d'Autolycus; né sous la planète de Mercure, j'ai reçu ici-bas la mission d'escamoteur de bagatelles. Le jeu et les femmes m'ont donné l'équipement que voilà ; mon revenu est dans la filouterie; le gibet et les vols de grand chemin sont au-dessus de ma capacité; j'ai peur des coups et de la potence. Il n'y faut pas penser. — Une prise ! une prise !

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Voyons : onze moutons donnent vingt-huit livres de laine, qui produisent une livre sterling et quelques schellings. — Combien quinze cents moutons donnent-ils de laine?

AUTOLYCUS, *à part.* Si le piége résiste, la bécasse est à moi.

LE BOUFFON. Je ne puis faire ce compte-là sans jetons. — Voyons, que faut-il que j'achète pour la fête de nos toisons? (*Il tire de sa poche un papier, et lit.*) *Trois livres de sucre, cinq livres de raisin de Corinthe, du riz.* — Qu'est-ce que ma sœur fera du riz? Mais mon père l'a chargée de régler en maîtresse absolue tout ce qui concerne la fête. Elle a préparé vingt-quatre bouquets pour les tondeurs, tous chanteurs à trois parties, et qui s'en acquittent bien : la plupart ténors et basses-tailles; mais il y a parmi eux un puritain qui chante des psaumes sur la cornemuse. — Il me faut du *safran*, pour colorer les gâteaux aux poires; du *macis*, — des *dattes*, — point. Cela n'est pas sur ma note. *Sept muscades, une ou deux racines de gingembre;* mais cela, je puis le demander. — *Quatre livres de prunes et autant de raisins secs.*

AUTOLYCUS, *se traînant à terre et poussant un profond gémissement.* Oh! pourquoi suis-je né?

LE BOUFFON. Merci de moi!

AUTOLYCUS. Oh! secourez-moi, secourez-moi!... enlevez-moi ces haillons; et puis la mort! la mort!

LE BOUFFON. Hélas! mon pauvre camarade, au lieu de t'enlever tes guenilles, tu aurais besoin qu'on t'en donnât d'autres encore pour te couvrir.

AUTOLYCUS. Ah! messire, leur odeur fétide est pour moi un supplice plus grand que les coups violents que j'ai reçus par millions.

LE BOUFFON. Pauvre malheureux! ce n'est pas une petite affaire qu'un million de coups.

AUTOLYCUS. Messire, j'ai été volé et battu; on m'a pris mon argent et mes habits, et on m'a mis ces abominables guenilles.

LE BOUFFON. Est-ce un cavalier ou un piéton qui a fait cela?

AUTOLYCUS. Un piéton, messire, un piéton.

LE BOUFFON. Ce doit être un piéton, à en juger par l'équipement qu'il t'a laissé : si c'est là un vêtement de cavalier, il faut qu'il ait vu bien du service; donne-moi ta main que je t'aide à te relever... voyons, donne-moi ta main. (*Il l'aide à se relever.*)

AUTOLYCUS. Oh ! messire, doucement... oh !

LE BOUFFON. Le pauvre homme !

AUTOLYCUS. Doucement, messire, doucement; je crains, messire, que mon épaule ne soit disloquée.

LE BOUFFON. Eh bien ! peux-tu te tenir debout?

AUTOLYCUS. Doucement, messire... (*Il fouille dans la poche du Bouffon.*) Doucement, messire, doucement; vous m'avez rendu un charitable office.

LE BOUFFON. As-tu besoin d'argent? j'ai un peu d'argent à ton service.

AUTOLYCUS. Non, messire, non; non, je vous en conjure. J'ai un mien parent, à trois quarts de mille d'ici; c'est chez lui que j'allais : j'y trouverai de l'argent et tout ce qu'il me faudra. Ne m'offrez point d'argent, je vous prie; cela me perce le cœur.

LE BOUFFON. Quelle espèce d'homme est celui qui t'a volé?

AUTOLYCUS. C'est un drôle qui va dans les campagnes avec un trou-madame. Je l'ai connu autrefois pour un domestique du prince; on l'a chassé de la cour, je ne sais pour laquelle de ses vertus.

LE BOUFFON. Tu veux dire de ses vices; on ne chasse pas les vertus de la cour; au contraire, on les y choie pour les engager à s'y fixer; mais elles n'y font jamais qu'un séjour passager.

AUTOLYCUS. C'est vices que j'ai voulu dire. Je connais parfaitement cet homme-là; il a été depuis conducteur de singes, ensuite porteur d'exploits, huissier, puis il a com-

posé un spectacle de marionnettes pour jouer *l'Enfant prodigue;* après quoi il s'est marié à la femme d'un chaudronnier, à un mille de l'endroit où sont ma terre et mon bien ; enfin, après avoir fait un grand nombre de métiers malhonnêtes, il s'est arrêté à celui de vagabond ; quelques-uns l'appellent Autolycus.

LE BOUFFON. Le misérable ! c'est un filou ; il hante les fêtes, les foires et les combats d'ours.

AUTOLYCUS. C'est vrai, messire : c'est lui, c'est le scélérat qui m'a mis dans ces haillons.

LE BOUFFON. Il n'y a pas de plus lâche coquin dans toute la Bohême; si tu lui avais montré les dents et craché au visage, il se serait enfui.

AUTOLYCUS. Je vous avouerai, messire, que je n'aime pas à me battre ; de ce côté-là, je manque de cœur, et il le savait bien, je vous le certifie.

LE BOUFFON. Comment vous trouvez-vous maintenant ?

AUTOLYCUS. Beaucoup mieux que je n'étais; je puis me tenir debout et marcher : je vais même prendre congé de vous et cheminer tout doucement vers la demeure de mon parent.

LE BOUFFON. Voulez-vous que je vous y conduise?

AUTOLYCUS. Non, mon aimable et obligeant messire.

LE BOUFFON. Adieu donc ; car il faut que j'aille acheter des épices pour la fête de nos toisons. (*Il s'éloigne.*)

AUTOLYCUS. Que la prospérité vous accompagne ! — Ta bourse n'est pas assez garnie maintenant pour acheter tes épices; j'irai te rejoindre à la fête des toisons. Si je ne fais pas suivre cette aubaine de plusieurs autres et si je ne tonds pas les tondeurs, je veux qu'on m'efface des rôles, et que mon nom soit inscrit sur les registres de la vertu. (*Il chante :*)

Du sentier suivons le détour ;
En marchant, gaîment le temps passe.
Un cœur joyeux va tout le jour ;
Un cœur chagrin se lasse.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Même pays. — La cabane du berger.

Entrent FLORIZEL et PERDITA.

FLORIZEL. Ces vêtements inaccoutumés donnent à vos charmes une nouvelle vie : vous n'êtes point une bergère, vous êtes Flore ramenant avec elle le printemps. Cette fête des toisons ressemble à une réunion de demi-dieux, et vous en êtes la reine.

PERDITA. Mon gracieux seigneur, il me siérait mal de vous reprocher ce que votre conduite a d'extraordinaire : vous sur qui le pays a les yeux fixés, vous avez daigné voiler votre grandeur sous l'habit d'un berger ; et moi, pauvre fille obscure, vous m'avez parée comme une déesse. Si nos fêtes n'avaient leurs folies que la coutume fait pardonner, je rougirais de vous voir vêtu de la sorte et de me voir ainsi parée.

FLORIZEL. Je bénis le moment où mon bon faucon a pris son vol à travers le champ de votre père.

PERDITA. Veuille le ciel que vous ayez sujet de bénir ce moment ! pour moi, la distance qui nous sépare me remplit de crainte. En ce moment même je tremble à la pensée que le hasard pourrait amener ici votre père, comme il vous y a conduit vous-même. O fatalité ! de quel œil verrait-il son noble ouvrage sous une reliure aussi vulgaire ? que dirait-il ? Et comment pourrais-je, sous cette magnificence empruntée, soutenir son regard sévère ?

FLORIZEL. Ne songez qu'à la joie. Les dieux eux-mêmes, [illegible] de l'amour, ont parfois emprunté la forme d'animaux. On a vu Jupiter se faire taureau et mugir, le verdâtre Neptune se faire bélier et braire, et le brillant dieu du jour, Apollon, [illegible] humble berger [illegible] métamorphoses [illegible] [illegible] [illegible] n'est pas plus [illegible] que [illegible]

PERDITA. [illegible]

[illegible]

la puissance du roi; et alors il y aura nécessité ou que votre résolution change, ou que je cesse de vivre.

FLORIZEL. Ma bien-aimée Perdita, n'assombrissez pas la joie de cette fête par ces tristes pensées. Je serai à vous, ma belle Perdita, ou je ne serai plus à mon père ; car je ne puis être ni à moi ni à personne, si je ne suis pas à vous. Voilà ma résolution irrévocable, dût la destinée dire : « Non. » Soyez gaie, mon aimable amie ; que le premier objet venu chasse ces pensées de votre cœur. Vos hôtes vont arriver ; que votre front s'éclaircisse comme si c'était le jour de la célébration nuptiale, ce jour qui, nous l'avons juré, doit luire un jour pour nous.

PERDITA. O Fortune, sois-nous propice !

Entrent LE BERGER, POLYXÈNE et CAMILLE, déguisés, LE BOUFFON, MOPSA, DORCAS, et plusieurs Villageois et Villageoises.

FLORIZEL. Voyez, vos hôtes approchent : préparez-vous à leur faire un joyeux accueil, et que la gaieté colore nos visages.

LE BERGER. Fi donc, ma fille ! Quand ma femme vivait, ce jour-là, elle cumulait les fonctions de pannetier, de sommelier et de cuisinier ; elle était tout à la fois maîtresse et servante : elle recevait tout le monde, servait tout le monde ; chantait sa chanson, dansait sa contredanse; tantôt au bout de la table, tantôt au milieu; sur l'épaule de celui-ci, puis de celui-là ; la face animée par le mouvement qu'elle se donnait; et pour se rafraîchir le sang elle buvait à la santé d'un chacun. Mais toi, tu te tiens sur la réserve comme si tu étais le saint qu'on fête, tandis que tu es l'hôtesse de l'assemblée. Fais accueil, je te prie, à ces amis inconnus ; ce sera le moyen de nous rendre meilleurs amis encore quand nous nous connaîtrons. Allons, que ta rougeur disparaisse, et montre-toi ce que tu es, l'ordonnatrice de la fête. Allons, fais-nous compliment sur notre bienvenue à la fête de tes toisons ; cela portera bonheur à tes troupeaux.

PERDITA, *à Polyxène.* Salut, seigneur. La volonté de mon père est que je fasse les honneurs de ce jour. — (*A Camille.*) Soyez le bienvenu, seigneur. — Dorcas, donne-moi ces fleurs. — Honorés seigneurs, voilà pour vous du romarin et de la rue : ces fleurs gardent tout l'hiver leur éclat et leur parfum : à vous deux grâce et long souvenir. Soyez les bienvenus à notre fête.

POLYXÈNE. Belle bergère, vous avez raison d'offrir à notre vieillesse les fleurs de l'hiver.

PERDITA. Seigneur, à cette époque avancée de l'année, — alors que l'été n'est pas encore expiré, et que l'hiver tremblant n'est pas né encore, — les plus belles fleurs de la saison sont les œillets et les giroflées rayées, que quelques-uns nomment fleurs bâtardes. Nos rustiques jardins en sont dépourvus, et je ne me soucie pas d'en avoir des rejetons.

POLYXÈNE. Pourquoi, vierge charmante, les dédaignez-vous ?

PERDITA. Parce que dans la production de leurs bigarrures l'art se joint à la souveraine créatrice, la nature.

POLYXÈNE. Quand cela serait, la nature ne peut être perfectionnée que par des moyens qu'elle-même a créés ; en sorte que l'art, qui, dites-vous, ajoute à la nature, n'est lui-même que le produit d'un art supérieur que la nature a fait. Ainsi vous voyez, jeune beauté, que nous marions une tendre tige avec un tronc sauvage, et faisons produire à l'arbre le plus vil de nobles rejetons. C'est un art qui corrige la nature, ou plutôt qui la modifie : mais cet art lui-même, c'est encore la nature.

PERDITA. Il est vrai.

POLYXÈNE. Embellissez donc votre jardin de giroflées, et ne les qualifiez pas de fleurs bâtardes.

PERDITA. Je n'en planterai jamais une seule tige ; pas plus que je ne voudrais, si je portais du fard, que ce jeune homme me trouvât belle et qu'il ne voulût m'épouser que pour cela. — Voilà des fleurs pour vous : la chaude lavande, la menthe, la savorée, la marjolaine, le souci qui se couche avec le soleil et avec lui se lève humide de pleurs : ce sont des fleurs du milieu de l'été, et je pense qu'on les offre aux hommes de moyen âge. Vous êtes les très-bienvenus.

CAMILLE. Si j'étais un de vos moutons, je cesserais de paître, et vivrais du plaisir de vous regarder.

PERDITA. Hélas ! vous deviendriez si maigre, que la bise de janvier vous traverserait de part en part. — (*A Florizel.*)

Vous, le plus beau de mes amis, je voudrais avoir à vous offrir quelques fleurs du printemps, qui pussent convenir à votre âge.— (*Aux jeunes villageois.*) Et à vous aussi; — (*aux villageoises*) ainsi qu'à vous, qui portez encore à vos branches virginales votre fleur printanière. — O Proserpine, que n'ai-je maintenant les fleurs que, dans ton effroi, tu laissas tomber du char de Pluton; les narcisses qui viennent avant que l'hirondelle ose se montrer, et rendent les zéphirs de mars épris de leur beauté; les sombres violettes aux parfums plus suaves que les yeux de Junon ou l'haleine de Cythérée; les pâles primeroses qui meurent vierges, avant d'avoir vu le brillant Phébus dans sa force, malheur fréquent aux jeunes filles; les superbes jonquilles et l'impériale; les lis de toute espèce, y compris la fleur de lis! voilà les fleurs que je voudrais avoir pour en composer vos guirlandes et pour vous en couvrir tout entier, mon doux ami.

FLORIZEL. Eh quoi! comme un corps prêt à porter en terre?

PERDITA. Non, mais comme un lit de fleurs destiné au repos et aux ébats de l'amour; non comme un corps inanimé, mais comme un corps vivant, et qui, s'il doit être enseveli, ne le sera que dans mes bras. Allons, prenez vos fleurs; il me semble que je fais ici le rôle que j'ai vu faire dans les pastorales de la Pentecôte : il faut que cette robe ait singulièrement changé mon humeur.

FLORIZEL. Ce que vous faites surpasse toujours ce que vous avez fait. Quand vous parlez, ma douce amie, je voudrais vous entendre parler toujours; quand vous chantez, je voudrais vous voir tout faire en chantant, acheter et vendre, donner l'aumône, prier, régler vos affaires. Quand vous dansez, je me prends à désirer que vous soyez une vague de la mer, sans cesse balancée par le même mouvement. La manière dont vous faites toutes choses donne à chacun de vos actes une grâce particulière, je ne sais quoi de royal, et les revêt comme d'une couronne.

PERDITA. O Doriclès, vos louanges sont trop fortes : si votre jeunesse, dont la sincérité se trahit à votre rougeur, n'indiquait en vous un berger candide et pur, j'aurais raison de craindre, mon cher Doriclès, que vous ne me fissiez la cour avec de mauvaises intentions.

FLORIZEL. Vous n'avez pas plus à le craindre que je n'y songe moi-même. — Mais venez; notre danse, je vous prie. Votre main, ma chère Perdita; ainsi s'appareillent deux tourterelles qui ne veulent plus se quitter.

PERDITA. Je vous en réponds.

POLYXENE. Voilà la plus jolie villageoise qui jamais ait foulé la verte pelouse; son air et ses actes ont quelque chose de plus élevé que sa condition, je ne sais quoi de trop noble pour cette cabane.

CAMILLE. Il lui dit quelque chose qui fait monter l'incarnat sur ses joues : en vérité, c'est la crème des jeunes filles.

LE BOUFFON. Allons, la musique, jouez.

DORCAS. C'est Mopsa qui doit être votre maîtresse; mangez de l'ail pour corriger ses baisers.

MOPSA. En vérité!

LE BOUFFON. Pas un mot, pas un mot; tenons-nous prêts : attention! — Allons, jouez! (*Danse de Bergers et de Bergères.*)

POLYXENE, *au vieux berger*. Bon berger, dites-moi, je vous prie, quel est ce villageois qui danse avec votre fille?

LE BERGER. Son nom est Doriclès; il se vante de posséder de riches pâturages; je ne le tiens que de lui, mais je le crois. Il a l'air sincère : il dit qu'il aime ma fille; je le crois aussi. A le voir debout occupé à contempler ma fille, et lisant, pour ainsi dire, dans ses yeux, on dirait la lune se mirant dans l'eau. A vous parler franchement, je pense qu'ils s'aiment également, et qu'il n'y a pas entre leurs deux tendresses la différence d'un demi baiser.

POLYXENE. Elle danse avec grâce.

LE BERGER. C'est ainsi qu'elle fait toute chose, ce n'est pas à moi de le dire, je devrais me taire. N'importe; si le jeune Doriclès fixe son choix sur elle, elle lui apportera une dot à laquelle il ne s'attend pas.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Ah! maître, si vous entendiez le colporteur qui est à la porte, vous ne voudriez plus danser à l'avenir au son du chalumeau et du tambourin, la cornemuse elle-même ne pourrait vous émouvoir. Il chante toute sorte d'airs, plus vite que vous ne compteriez de l'argent; il les débite comme s'il avait mangé des ballades, et que toutes les oreilles fussent tendues pour l'entendre.

LE BOUFFON. Il ne pouvait venir plus à propos. Qu'il entre; je n'aime rien tant qu'une ballade bien triste sur un air joyeux, ou gaie sur un air lamentable.

LE DOMESTIQUE. Il a des chansons pour les hommes et pour les femmes; il en a de toutes les tailles. Il n'y a pas de marchand de gants qui accommode mieux ses pratiques. Il a pour les jeunes filles des chansons d'amour on ne peut plus jolies et sans indécence, ce qui est rare. Il faut entendre ses refrains, ses *flonflons*, ses *lon, lan, la*, ses *trémoussez-vous, fillettes!* Et au moment même qu'un vaurien choisirait pour entendre malice et glisser quelque gros mot, il vous fait répondre à la fille : *Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!* Elle s'en débarrasse et vous renvoie mon homme par un *laissez-moi, monsieur, laissez-moi!*

POLYXENE. C'est un habile homme.

LE BOUFFON. Sur ma parole, tu parles là d'un gaillard admirable! A-t-il quelques marchandises autres que des lacets?

LE DOMESTIQUE. Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des points d'Angleterre, des points superbes, plus que tous les avocats du monde n'en pourraient traiter, quand ils viendraient par centaines; des passements, des galons, des cambrais, des linons. Il vous met tous ces articles en chansons, comme si c'étaient autant de dieux et de déesses. Vous diriez qu'une chemise est un ange, tant il en élève jusqu'aux cieux les manches et le jabot.

LE BOUFFON. Fais-le venir, je te prie, et qu'il arrive en chantant.

PERDITA. Qu'on l'avertisse de ne point mêler à ses chansons des paroles trop libres.

LE BOUFFON. Ma sœur, il y a de ces colporteurs qui ont plus de mérite que vous ne pourriez croire.

PERDITA. Ou que je n'ai envie de m'en enquérir.

Entre AUTOLYCUS, chantant.

AUTOLYCUS.

Je vends du linon blanc et beau,
Du crêpe noir comme un corbeau;
Gants parfumés comme les roses
Dans nos jardins fraîches écloses;
Masques, pour cacher à nos yeux
Plus d'un visage gracieux,
Beaux bracelets et colliers d'ambre;
Parfums pour embaumer la chambre;
Jolis rubans, belles croix d'or,
Dont l'amant pare son trésor;
Epingles et fines aiguilles
Pour habiller les jeunes filles.
Beaux jouvenceaux, achetez-moi;
Voyez vos belles en émoi.

LE BOUFFON. Si je n'étais pas amoureux de Mopsa, tu n'aurais pas un sou de moi; mais ensorcelé comme je le suis, j'achèterai quelques rubans et quelques paires de gants.

MOPSA. On me les avait promis pour la veille de la fête; mais ils viennent encore à temps.

DORCAS. Il vous a promis plus que cela, ou bien il y a des gens qui mentent.

MOPSA. Il vous a donné tout ce qu'il vous a promis, peut-être même davantage, et ce que vous rougiriez de lui rendre.

LE BOUFFON. N'y a-t-il donc plus de retenue parmi les jeunes filles? retourneront-elles leurs jupes par-dessus leur visage? Ne pouvez-vous attendre, pour nous dire ces beaux secrets, l'heure de traire les vaches, d'aller au four, ou de vous mettre au lit? faut-il donc bavarder ainsi devant tous nos hôtes? Il est fort heureux qu'ils soient occupés à causer tout bas. Dépêchez-vous de donner carrière à vos langues, et puis, plus un mot.

MOPSA. J'ai fini. Voyons, vous m'avez promis un collier et une paire de gants parfumés.

LE BOUFFON. Ne vous ai-je pas dit comment j'ai été filouté sur la grand'route, et dépouillé de tout mon argent?

AUTOLYCUS. Effectivement, il y a des filous dans la campagne; il convient de prendre ses précautions.

LE BOUFFON. Ne crains rien, mon ami; tu ne perdras rien ici.

AUTOLYCUS. Je l'espère bien, messire; car j'ai dans ma balle plus d'un objet précieux.

LE BOUFFON. Qu'est-ce que cela? des ballades?

MOPSA. Achetez-en, je vous prie. J'aime une ballade imprimée; car alors on est sûr que c'est la vérité.

AUTOLYCUS. En voici une sur un air plaintif. On y voit comme quoi la femme d'un usurier accoucha de vingt sacs d'argent à la fois, et comme quoi elle voulait à toute force manger des têtes de couleuvres et de crapauds sur le gril.

MOPSA. Croyez-vous que ce soit vrai?

AUTOLYCUS. Très-vrai; cela est arrivé il y a tout au plus un mois.

DORCAS. Dieu me préserve d'épouser un usurier!

AUTOLYCUS. On y a joint le nom de la sage-femme, une certaine madame Caquet, ainsi que le nom de cinq ou six honnêtes matrones qui étaient présentes. Croyez-vous que je sois homme à colporter des mensonges?

MOPSA, *au Bouffon*. Je vous en prie, achetez-la.

LE BOUFFON. Allons, mettez-la de côté; voyons encore d'autres ballades; nous ferons après les autres emplettes.

AUTOLYCUS. Voici une autre ballade : il y est question d'un poisson qui a paru sur la côte, le vendredi, quatre-vingtième jour d'avril, à quarante mille brasses au-dessus de l'eau, et qui a chanté cette ballade contre les jeunes filles qui font les cruelles; on pense que c'était une femme métamorphosée en poisson pour avoir refusé de changer de chair avec un homme dont elle était aimée. La ballade est touchante et vraie.

DORCAS. Cela est vrai aussi, le croyez-vous?

AUTOLYCUS. Il y a la signature de cinq magistrats, et des témoignages plus que ma balle ne pourrait en contenir.

LE BOUFFON. Mettez-la aussi de côté; passons à une autre.

AUTOLYCUS. Voici une ballade gaie; mais elle est fort jolie.

MOPSA. Ayons-en quelques-unes de gaies.

AUTOLYCUS. Elle est on ne peut plus joviale, et se chante sur l'air : *Deux filles aimaient un garçon*. Il n'y a pas de fille dans la province qui ne la chante; on me la demande continuellement, je vous assure.

MOPSA. Dorcas et moi nous pouvons la chanter; si vous voulez faire votre partie, vous allez entendre : elle est à trois voix.

DORCAS. Il y a un mois qu'on nous a donné l'air.

AUTOLYCUS. Je puis chanter ma partie; vous savez que c'est mon métier : commençons.

CHANT.

AUTOLYCUS.

Je pars.

DORCAS.

Où vas-tu donc?

MOPSA.

Où portes-tu tes pas?

AUTOLYCUS.

Non, non, vous ne le saurez pas.

MOPSA.

Tu m'as juré de me tout dire;
Tes secrets n'en sont point pour moi.

DORCAS.

Voyons, veux-tu m'y conduire?
J'y veux aller avec toi.

MOPSA.

Que vas-tu visiter? dis-le-moi, je te prie:
La métairie ou le moulin?

AUTOLYCUS.

Le moulin ni la métairie.

DORCAS.

De ta part ce serait vilain.

MOPSA.

Tu me jurais éternelle tendresse.

DORCAS.

Je devais être ta maîtresse.

MOPSA.

Où vas-tu donc?

DORCAS.

Où portes-tu tes pas?

AUTOLYCUS.

Non, non, vous ne le saurez pas.

LE BOUFFON. Nous chanterons plus tard cette chanson entre nous; mon père est en conversation animée avec ces messieurs; ne les dérangeons pas. Allons, l'ami, prends ta balle et suis-moi. — Jeunes filles, je vous achèterai à toutes deux des emplettes; colporteur, nous voulons avoir le premier choix. — Suivez-moi, jeunes filles.

AUTOLYCUS, *à part*. Je t'assure que tu payeras pour elles. (*Il chante.*)

Que voulez-vous, ma belle?
Voulez-vous du lacet,
Ou bien de la dentelle
Pour en orner votre bonnet?
Vous qui faites ma joie,
Voulez-vous de la soie?
De quelque ornement séducteur
Voulez-vous parer votre tête?
Venez trouver le colporteur;
Avec de l'argent tout s'achète.

(*Le Bouffon, Autolycus, Dorcas et Mopsa sortent.*)

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Maître, il y a trois charretiers, trois bergers, trois bouviers et trois gardeurs de pourceaux, qui se sont couverts de poil de la tête aux pieds; ils se donnent le nom de satyres, et ils ont une danse que les filles disent n'être qu'une galimafrée de gambades, parce qu'elles n'en font point partie; mais elles-mêmes sont d'avis qu'elle plaira beaucoup, si toutefois elle ne semble pas trop brusque aux personnes qui ne connaissent que des danses lentes et réservées.

LE BERGER. Laisse-nous; nous n'en voulons point; nous n'avons déjà eu que trop d'enfantillages saugrenus. — (*A Polyxène.*) Je sais, seigneur, que cela vous fatigue.

POLYXÈNE. La fatigue est pour ceux qui contribuent à notre amusement; laissez-nous voir, je vous prie, ces quatre trios de bergers.

LE DOMESTIQUE. L'un des trios, s'il faut les croire, a dansé devant le roi, et le moins mauvais des trois saute à douze pieds et demi de distance.

LE BERGER. Cesse ton babil; puisque ces messieurs y consentent, fais-les venir; mais qu'ils se dépêchent.

LE DOMESTIQUE. Ils attendent à la porte, seigneur. (*Il sort.*)

Rentre LE DOMESTIQUE, suivi de douze Villageois, déguisés en Satyres; ils exécutent une danse, puis ils sortent.

POLYXÈNE, *au Berger*. Bon vieillard, vous en saurez davantage plus tard. — (*A part.*) Les choses ne sont-elles pas déjà allées trop loin? Il est temps de les séparer. Il est ingénu et laisse éclater ses sentiments. — (***Haut, à Florizel.***) Eh bien, beau berger, votre cœur est plein de quelque sentiment qui vous empêche de prendre part à la fête. Pour moi, quand j'étais jeune et faisais ma cour comme vous en ce moment, je comblais ma belle de présents. J'aurais vidé la balle du colporteur de tous ses soyeux trésors, et les aurais versés aux pieds de ma maîtresse; vous l'avez laissé partir sans lui rien acheter. Si votre belle était d'humeur à mal interpréter les choses, et à prendre cela pour un manque d'amour ou de générosité, vous seriez embarrassé de lui répondre, en supposant du moins que vous teniez à ne pas vous brouiller ensemble.

FLORIZEL. Digne vieillard, je sais qu'elle ne fait aucun cas de pareilles futilités; les dons qu'elle attend de moi sont soigneusement enfermés dans mon cœur, duquel je lui ai déjà fait don, mais que je ne lui ai pas encore livré. — (*A Perdita.*) Oh! permettez que j'exhale ma vie devant ce vieillard, qui, je le vois, a aimé dans son temps. Donnez-moi votre main, cette main aussi douce que le duvet de la colombe, aussi blanche qu'elle, ou que les dents d'un Africain, ou que la neige deux fois vannée au souffle des aquilons.

POLYXÈNE. Eh bien! après? — Comme ce jeune berger semble polir avec complaisance dans sa main cette main déjà si blanche! — Je vous ai interrompus. — Mais revenons à votre protestation. Que j'entende l'expression de vos sentiments.

FLORIZEL. Écoutez; je vous en prends à témoin.

POLYXÈNE. Et mon voisin aussi?

FLORIZEL. Lui aussi, et d'autres encore, et tous les hommes, la terre, le ciel et l'univers entier, je vous atteste tous, — que si j'avais au front la couronne d'un puissant monarque, et que j'en fusse digne; — si j'étais le plus beau jeune homme que les yeux aient jamais contemplé; si j'avais plus de force et de science que jamais homme n'en eut en partage, — tous ces dons ne seraient rien pour moi sans son amour; je les lui consacrerais tous, je les dévouerais à son service, ou les condamnerais au néant.

POLYXÈNE. Voilà une bien riche offrande.

CAMILLE. Et qui témoigne d'une affection bien vraie.

LE BERGER. Mais vous, ma fille, lui en dites-vous autant?

PERDITA. Je ne saurais dire si bien, ni mieux penser. Je juge par mes sentiments de la pureté des siens.

LE BERGER. Donnez-vous la main: c'est une affaire conclue.— Amis inconnus, je vous en prends à témoin, je lui donne ma fille, avec une fortune égale à la sienne.

FLORIZEL. Il faudra alors que cette dot consiste dans la vertu de votre fille : après la mort de quelqu'un que je ne nommerai pas, j'aurai plus de richesses que vous ne pourriez l'imaginer, assez pour exciter votre surprise. Mais, voyons, fiancez-nous en présence de ces témoins.

LE BERGER. Allons, votre main ; — et vous, ma fille, la vôtre.

POLYXÈNE. Doucement, berger; un moment, je vous prie : Florizel, avez-vous encore votre père?

FLORIZEL. Oui, sans doute ; mais qu'importe ?

POLYXÈNE. A-t-il connaissance de ceci ?

FLORIZEL. Il ne le sait ni ne le saura jamais.

POLYXÈNE. Il me semble qu'un père n'est pas déplacé au banquet de noces de son fils. Encore une question, je vous prie. Votre père n'est-il pas incapable de s'occuper d'affaires raisonnables? Son intelligence n'est-elle pas altérée par l'âge et les infirmités? Peut-il parler, entendre, [illegible] un homme d'un homme, administrer ses biens? N'est-il pas confiné au lit et retombé dans l'enfance?

FLORIZEL. Non, seigneur. Il a plus de santé et de force qu'on n'en a communément à son âge.

POLYXÈNE. Par ma barbe blanche, votre conduite à son égard n'est pas d'un fils respectueux. Il est juste que le fils choisisse lui-même sa femme; mais il est juste que le père, qui met tout son bonheur à avoir une postérité digne de lui, soit consulté dans une affaire de cette nature.

FLORIZEL. J'accorde tout cela; mais, mon vénérable seigneur, pour des raisons qu'il n'est pas besoin que vous sachiez, je n'instruirai pas mon père de cette affaire.

POLYXÈNE. Donnez-lui-en connaissance.

FLORIZEL. Je n'en ferai rien.

POLYXÈNE. Je vous en prie.

FLORIZEL. Non; cela ne se peut.

LE BERGER. Faites-le-lui savoir, mon gendre: quand il connaîtra votre choix, il n'aura aucun sujet d'être fâché.

FLORIZEL. Allons, allons, il n'en saura rien. — Soyez témoins de notre union.

POLYXÈNE, *se découvrant*. De votre divorce, mon jeune messire, que je n'ose appeler mon fils. Tu es trop vil pour que je t'avoue, toi l'héritier d'un sceptre, qui t'abaisses à [illegible] — (*Au Berger.*) Pour toi, vieux [illegible] (*À Perdita.*) Et toi, [illegible] —

LE BERGER. O mon Dieu !

POLYXÈNE. [illegible] (*À Florizel.*) Pour toi, jeune insensé, si jamais j'apprends que tu [illegible] (*Il sort.*)

PERDITA. [illegible]

et ne veux pas le pousser plus loin. J'irai traire mes brebis et pleurer.

CAMILLE. Eh bien! bon vieillard, parlez avant de mourir.

LE BERGER. Je ne puis ni parler ni penser ; c'est à peine si j'ose entrevoir la réalité. — (*A Florizel.*) O seigneur, vous avez causé la perte d'un homme de soixante-trois ans, qui croyait descendre en paix dans la tombe, mourir sur le lit où son père est mort, et reposer auprès de sa cendre honorée; mais maintenant le bourreau roulera autour de moi mon linceul, et me déposera en un lieu où nul prêtre ne jettera de la poussière sur ma dépouille. — (*A Perdita.*) Fille perverse et maudite, tu savais que ce jeune homme était ton prince, et tu avais l'audace de lui donner ta foi et d'accepter la sienne. — Je suis perdu, je suis perdu! Si je pouvais mourir maintenant, tous mes vœux seraient comblés. (*Il sort.*)

FLORIZEL, *à Perdita*. Pourquoi me regardez-vous ainsi? je suis affligé, non effrayé ; mes projets sont ajournés, ils ne sont point changés. Ce que j'étais, je le suis; plus on veut me ramener en arrière, plus je vais en avant, on ne me conduit point en laisse malgré moi.

CAMILLE. Mon gracieux seigneur, vous connaissez le caractère de votre père : en ce moment il ne souffrirait aucune représentation, et je ne pense pas que vous vous proposiez de lui en faire; je ne crois même pas qu'il puisse soutenir votre vue. Ne vous offrez donc point en sa présence avant que sa colère soit calmée.

FLORIZEL. Je n'en ai point l'intention. Vous êtes Camille, je pense?

CAMILLE. Lui-même, monseigneur.

PERDITA. Combien de fois vous ai-je dit que les choses finiraient ainsi, et que mes grandeurs ne dureraient que jusqu'au moment où elles seraient connues?

FLORIZEL. Elles ne peuvent finir que par la violation de mes engagements; et si jamais cela arrive, que la nature brise les flancs de la terre et détruise les germes qu'elle contient ! — Levez les yeux. Que mon père me déshérite: mon héritage est votre affection.

CAMILLE. Écoutez les conseils...

FLORIZEL. J'écouterai ceux de mon amour ; si la raison veut s'y soumettre, j'écouterai la raison ; sinon, ma passion appelant à son aide le délire, l'accueillera avec joie.

CAMILLE. C'est du désespoir, seigneur.

FLORIZEL. C'est possible; mais il est conforme à mon vœu, et je suis forcé de le croire vertu. Camille, ni la Bohême, ni tous les honneurs qu'on y peut recueillir, ni tout ce que le soleil voit, ni tout ce que la terre enferme dans ses entrailles, ni tout ce que cache la mer profonde dans ses abîmes inconnus, ne me feront enfreindre le serment que j'ai fait à ma bien-aimée. Ainsi, je vous en conjure, vous qui avez toujours été le vertueux ami de mon père, quand ses yeux me chercheront en vain, — car mon intention est de ne plus le revoir, — que vos sages conseils tempèrent la violence de sa douleur. Je vais désormais être aux prises avec la fortune. Je vous confie, et vous pouvez le lui redire, que je vais m'embarquer sur les flots avec celle qu'il m'est défendu de posséder sur le rivage; par un heureux hasard, ici tout près, m'attend un vaisseau que j'avais destiné à un autre usage. Quant à la direction que je dois prendre, il n'est nécessaire ni pour vous ni pour moi que je vous le dise.

CAMILLE. Seigneur, je souhaiterais que vous fussiez plus accessible aux conseils, ou plus fort contre l'adversité.

FLORIZEL, *à Perdita, en la prenant à part*. Écoutez, Perdita. (*À Camille.*) Je suis à vous dans un instant.

CAMILLE, *à part*. Il est inébranlablement résolu à s'enfuir. Je serais heureux si je pouvais faire servir son départ à mes vues, le mettre à l'abri de tout danger, lui témoigner [illegible] et moi-même revoir ma chère Sicile, et ce malheureux roi, mon maître, qu'il me tarde [illegible]

FLORIZEL. [illegible] (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

CAMILLE. [illegible]

FLORIZEL. [illegible]

délicieuse musique: et la plus chère de ses sollicitudes est de vous récompenser autant qu'il vous estime.

CAMILLE. Eh bien! seigneur, puisqu'il vous plaît de croire que j'aime le roi, et, avec lui, ce qui lui tient de plus près, c'est-à-dire votre gracieuse personne, suivez mon conseil, si toutefois le projet que vous avez mûri et arrêté peut subir quelques modifications. Sur mon honneur, je vous indiquerai un lieu où vous recevrez un accueil convenable à votre dignité; vous pourrez y posséder votre maîtresse, car je vois que rien désormais ne peut vous séparer, si ce n'est la mort, dont le ciel vous préserve! vous pourrez l'épouser; pendant votre absence, je m'emploierai auprès du roi votre père, de manière à calmer son ressentiment et à vous réconcilier avec lui.

FLORIZEL. Comment, Camille, un pareil miracle pourra-t-il se faire? Dites-le-moi, et je verrai en vous plus qu'un homme, et vous aurez à jamais ma confiance.

CAMILLE. Avez-vous fixé le lieu où vous désirez vous rendre?

FLORIZEL. Pas encore; un accident inattendu ayant nécessité notre aventureux pèlerinage, c'est au hasard aussi que nous confions notre destinée, et nous nous abandonnerons au souffle des vents.

CAMILLE. Écoutez-moi donc; — si votre projet est irrévocable, si vous persistez à fuir, — faites voile pour la Sicile; là, présentez-vous à Léonte avec votre belle princesse, car elle le sera, je le vois: elle sera vêtue comme il convient à la compagne de votre couche. Il me semble déjà voir Léonte vous ouvrant ses bras, et vous accueillant les larmes aux yeux, demandant au fils pardon de ses torts envers le père, baisant les mains de la jeune princesse et se partageant entre sa cruauté passée et son affection présente, refoulant la première au fond des enfers, et cultivant la seconde pour la faire croître plus vite que la pensée ou le temps.

FLORIZEL. Digne Camille, quel prétexte lui donnerai-je pour justifier ma visite?

CAMILLE. Vous direz que vous venez de la part de votre père pour le complimenter et le consoler. Je vous mettrai par écrit la conduite que vous devrez tenir avec lui et les choses que vous lui direz, comme les tenant de votre père, et qui ne sont connues que de nous trois; je vous indiquerai jour par jour ce que vous devrez dire, en sorte qu'il croira que vous êtes dépositaire de tous les secrets de votre père, et l'organe de ses sentiments les plus intimes.

FLORIZEL. Je vous suis obligé: il y a de la sagesse dans ce que vous me conseillez.

CAMILLE. Cela vaut infiniment mieux que de vous élancer sur les flots vers des rivages inconnus et des misères certaines; ne pouvoir vous rattacher à aucune espérance, abandonner l'une pour saisir l'autre; n'avoir rien de plus assuré que vos ancres, qui ne peuvent rien faire de mieux pour vous que de vous retenir là où il vous est insupportable de rester. Et puis, vous le savez, la prospérité est le lien véritable de l'amour; l'affliction flétrit son teint délicat et altère ses sentiments.

PERDITA. L'une de ces choses est vraie; je pense que l'affliction détruit la beauté; mais elle ne peut rien sur les sentiments.

CAMILLE. Vraiment? On trouverait difficilement une fille comparable à vous.

FLORIZEL. Mon cher Camille, son éducation est aussi brillante que sa naissance est humble.

CAMILLE. Je ne puis pas dire que c'est dommage qu'elle manque d'instruction; car elle paraît capable d'en apprendre à ceux qui enseignent.

PERDITA. Seigneur, pardonnez-moi; je vous remercie par ma rougeur.

FLORIZEL. Ma charmante Perdita! — mais dans quelle situation épineuse nous nous trouvons! — Camille, sauveur de mon père et maintenant le mien, — providence de notre maison, — que ferons-nous? Je n'ai point le train et l'équipement qui conviennent au fils du roi de Bohême, et nous ne paraîtrons en Sicile. —

CAMILLE. Monseigneur, tranquillisez-vous à cet égard. Vous n'ignorez pas, je [illegible] que toute ma fortune est dans ce pays-là: [illegible] de vous fournir les moyens de soutenir votre dignité, comme si vous étiez mon représentant. Par exemple, [illegible] que rien ne [illegible] — un mot, je vous prie. (*Ils s'entretiennent à part.*)

Entre AUTOLYCUS.

AUTOLYCUS. Ah! ah! quelle imbécile que la probité! et la loyauté, sa sœur, quelle sotte demoiselle! J'ai vendu toute ma pacotille; pierres fausses, rubans, miroirs, boules de parfums, broches, calepins, ballades, couteaux, lacets, gants, cordons de souliers, bracelets, bagues de corne, tout est parti; il ne reste plus rien dans ma malle: c'était à qui achèterait le premier; on eût dit que mes colifichets étaient bénits, et devaient procurer à l'acheteur la bénédiction du ciel. Par ce moyen j'ai vu quelles étaient les bourses les mieux garnies, et j'ai mis à profit cette observation. Mon bouffon, à qui il ne manque que bien peu de chose pour être un homme raisonnable, s'était tellement épris des chansons de jeunes filles, qu'il n'a pas voulu bouger qu'il n'ait eu l'air et les paroles; cela n'a pas manqué d'attirer autour de moi le reste du troupeau, si bien que le sens de l'ouïe absorbait tous les autres; vous auriez pincé une jeune fille qu'elle ne l'eût pas senti: c'était l'affaire de rien que d'escamoter une bourse dans un gousset; j'aurais pu subtiliser les clefs pendues à des chaînes; on n'avait d'oreilles, de sentiment que pour la chanson de votre serviteur, et sa sotte insignifiance excitait l'admiration. J'ai profité de ce moment de léthargie pour escamoter et couper le plus grand nombre des bourses de la fête; et si le vieux bonhomme n'était pas venu en pestant contre sa fille et le fils du roi, et n'avait pas mis mes oisons en fuite, je n'aurais pas laissé une bourse en vie dans toute l'armée.

CAMILLE, FLORIZEL et PERDITA s'avancent.

CAMILLE. Mes lettres, qui arriveront en même temps que vous, dissiperont ce doute.

FLORIZEL. Et celles que vous écrira le roi Léonte. —

CAMILLE. Satisferont votre père.

PERDITA. Puissiez-vous réussir! tout ce que vous dites promet les plus heureux résultats.

CAMILLE, *apercevant Autolycus.* Quel est cet homme? servons-nous de lui; n'omettons rien de ce qui peut nous venir en aide.

AUTOLYCUS, *à part.* S'ils ont entendu ce que j'ai dit, gare à la potence!

CAMILLE. Eh bien! mon brave homme, pourquoi trembles-tu ainsi? Ne crains rien; on ne veut pas te faire de mal.

AUTOLYCUS. Je suis un pauvre diable, seigneur.

CAMILLE. Continue à l'être; personne ne veut t'enlever ce privilége-là; toutefois il faut que nous fassions un échange avec l'extérieur de ta pauvreté; déshabille-toi donc sur-le-champ; tu dois penser qu'il y a pour nous nécessité d'en agir ainsi; change donc de vêtements avec ce monsieur. Quoique le troc ne soit pas à son avantage, tu peux compter qu'il y aura encore pour toi quelque chose par-dessus le marché.

AUTOLYCUS. Je suis un pauvre diable, seigneur. (*A part.*) Je vous connais parfaitement.

CAMILLE. Dépêche-toi, je te prie. Ce monsieur est déjà à moitié déshabillé.

AUTOLYCUS. Est-ce sérieusement, seigneur? (*A part.*) Je vois où vous voulez en venir.

CAMILLE. Allons, dépêche-toi.

AUTOLYCUS. Je gagne effectivement au change; mais je ne puis en conscience l'accepter.

CAMILLE. Déshabille-toi, déshabille-toi. (*Florizel et Autolycus changent de vêtements.* — *A Perdita.*) Heureuse amante, — que ma prophétie s'accomplisse pour vous! Retirez-vous sous quelque abri: prenez le chapeau de votre bien-aimé, et enfoncez-le sur vos yeux. Quittez les vêtements de votre sexe, et déguisez-vous de manière à gagner le navire sans être reconnue, car je crains pour vous les regards.

PERDITA. Je vois que la pièce est arrangée de façon qu'il faut absolument que j'y joue un rôle.

CAMILLE. C'est indispensable. — (*A Florizel.*) Avez-vous [illegible]

FLORIZEL. Si je venais maintenant à rencontrer mon père, il ne m'appellerait pas son fils.

CAMILLE, *à Perdita.* Allons, vous n'avez pas besoin de chapeau. Venez, madame. — (*A Autolycus.*) Adieu, [illegible]

AUTOLYCUS. Adieu, seigneur.

FLORIZEL. O Perdita! qu'allions-nous oublier tous deux! Un mot, je vous prie. (*Il la prend à part et* [illegible])

CAMILLE, *à part.* La première chose [illegible] maintenant sera d'instruire le roi de leur [illegible]



LE BERGER. Avancez, votre main; et vous, ma fille, la vôtre. — POLYXÈNE. Doucement, berger. (Acte IV, scène III, page 254.)

lieu où ils se proposent d'aller. J'espère l'engager à les y suivre; de cette manière, nous reverrons tous deux la Sicile, bonheur que mes vœux appellent avec toute la violence d'un désir de femme.

FLORIZEL. Que la fortune nous soit en aide! Ainsi, Camille, nous allons gagner le rivage.

CAMILLE. Le plus vite sera le mieux. (*Florizel, Perdita et Camille sortent.*)

AUTOLYCUS, *seul*. Je vois de quoi il est question. Il faut qu'un coupeur de bourses ait l'oreille fine, l'œil bon, la main légère; il faut aussi un bon nez pour flairer la besogne aux autres sens. Je vois que, par le temps qui court, c'est l'homme injuste qui prospère. Quel échange avantageux, même sans un sou de retour! et quelle bonne somme on m'a donnée par-dessus le marché! Assurément, les dieux sont de connivence avec nous cette année, et nous pouvons tout faire d'inspiration. Le prince lui-même s'occupe d'une œuvre d'iniquité, fuyant loin de son père et traînant après lui sa maîtresse: si je pensais ne pas faire un acte de loyauté en instruisant le roi de cette affaire, j'irais l'en informer. Je trouve qu'il y a plus de coquinerie à n'en rien dire, et en cela je suis conséquent avec ma profession.

Entrent LE BOUFFON et LE BERGER.

AUTOLYCUS, *continuant*. Retirons-nous, retirons-nous: — voilà un surcroît de besogne pour une cervelle active: il n'y a pas de ruelle, de boutique, d'église, de cour de justice, d'exécution qui ne fournissent à un homme intelligent l'occasion d'exercer son industrie.

LE BOUFFON. Voyez, voyez; vous voilà dans une jolie position! Il n'y a pas d'autre moyen que de dire au roi que c'est un enfant trouvé, et qu'elle n'est ni de votre chair ni de votre sang. Votre chair et votre sang n'ont point offensé le roi; donc, votre chair et votre sang ne doivent pas être punis par lui. Montrez les objets qu'on a trouvés avec elle, les papiers secrets qui l'accompagnaient. Cela fait, si vous m'en croyez, vous enverrez promener la loi.

LE BERGER. Je dirai tout au roi, sans rien omettre; je lui dirai aussi les escapades de son fils, qui assurément se conduit fort mal envers le roi et envers moi, de s'amuser ainsi à faire de moi un beau-frère du roi.

LE BOUFFON. Beau-frère, dites-vous? C'est effectivement le moins que vous auriez pu être; et alors notre sang serait devenu plus cher de je ne sais combien l'once.

AUTOLYCUS, *à part*. C'est sagement raisonné, drôle!

LE BERGER. Allons donc trouver le roi; il y a dans ce paquet de quoi lui faire gratter sa barbe.

AUTOLYCUS, *à part*. Je ne sais pas jusqu'à quel point cette plainte peut être un obstacle à la fuite de mon maître.

LE BOUFFON. Fasse le ciel qu'il soit à son palais!

AUTOLYCUS, *à part*. Quoique je ne sois pas honnête homme de mon naturel, il m'arrive quelquefois de l'être par hasard. — Mettons dans ma poche cette barbe de colporteur. — (*Il ôte sa barbe et s'avance.*) Eh bien! villageois, où allez-vous?

LE BERGER. Au palais, avec la permission de votre seigneurie.

AUTOLYCUS. Vous y avez des affaires? quelles sont-elles? avec qui? Dites-moi ce que contient ce paquet, le lieu de votre demeure, vos noms, votre âge, votre avoir, votre famille, enfin tout ce qu'il est nécessaire que je sache.

LE BOUFFON. Nous ne sommes que de bonnes gens, tout simples et tout unis, seigneur.

AUTOLYCUS. Vous mentez; vous êtes grossiers et velus. Pas de mensonge; cela ne convient qu'aux marchands, qui nous payent souvent de mensonges, nous autres gens de guerre. Il est vrai qu'au lieu de l'acier d'une dague, nous leur donnons en retour de la monnaie de bon aloi. Ainsi, ils vous vendent le mensonge; ils ne nous le donnent pas.

LE BOUFFON. Votre seigneurie allait nous en donner un, si elle ne s'était pas reprise.

LE BERGER. Avec votre permission, seigneur, êtes-vous de la cour?

AUTOLYCUS. Avec ou sans ma permission, je suis de la



HERMIONE. Dieux, abaissez sur nous vos regards. (Acte V, scène III, page 262.)

cour. Ne vois-tu pas un air de cour dans les plis de mon manteau? N'ai-je pas la démarche d'un homme de la cour? Un parfum de cour ne s'exhale-t-il pas de toute ma personne? Ne sens-tu pas le mépris d'un courtisan se refléter sur ta bassesse? Penses-tu, parce que je cherche à tirer de toi le secret de tes affaires, que je ne sois pas un homme de cour? Je suis courtisan de pied en cap; je puis à la cour avancer ou entraver tes affaires à mon gré. C'est pourquoi je t'ordonne de me les faire connaître.

LE BERGER. Seigneur, j'ai à parler au roi.

AUTOLYCUS. Quel avocat as-tu auprès de lui?

LE BOUFFON, *au Berger*. Avocat est le mot qu'on emploie à la cour pour faisan. Répondez que vous n'en avez pas.

LE BERGER. Je n'en ai point, seigneur. Je n'ai ni faisan, ni coq, ni poule.

AUTOLYCUS. Que nous sommes heureux de ne pas être des ignorants! Et cependant la nature aurait pu me faire de la même étoffe que ces pauvres gens; aussi, je ne veux pas faire le fier avec eux.

LE BOUFFON. Ce doit être un homme de cour puissant.

LE BERGER. Ses vêtements sont riches, mais il ne les porte pas avec grâce.

LE BOUFFON. On dirait qu'il met sa grandeur à paraître original. Ce doit être un grand homme, croyez-moi. La preuve, c'est qu'il se cure les dents.

AUTOLYCUS. Eh bien! ce paquet? que contient-il? pourquoi ce coffre?

LE BERGER. Seigneur, il y a dans ce paquet et ce coffre des secrets que le roi seul doit connaître, et qu'il connaîtra avant qu'il soit une heure, si je puis parvenir à lui parler.

AUTOLYCUS. Vieillard, tu as perdu tes peines.

LE BERGER. Pourquoi, seigneur?

AUTOLYCUS. Le roi n'est point au palais; il s'est rendu à bord d'un vaisseau nouvellement lancé, pour chasser la mélancolie et prendre l'air; car, si tu es capable de choses sérieuses, tu dois savoir que le roi est profondément affligé.

LE BERGER. On dit, seigneur, que c'est à propos de son fils qui a voulu épouser la fille d'un berger.

AUTOLYCUS. Si ce berger n'est pas déjà pris, qu'il s'enfuie au plus vite! les malédictions qui seront son partage, les tortures qu'il aura à endurer, seront de nature à briser la vigueur d'un homme, le cœur d'un monstre.

LE BOUFFON. Croyez-vous, seigneur?

AUTOLYCUS. Ce n'est pas lui seul qui aura à souffrir tout ce que l'imagination peut inventer de plus cruel, la vengeance de plus amer; ses parents, fût-ce au cinquantième degré, seront tous livrés au bourreau; c'est grand dommage, mais c'est nécessaire. Un vieux gardeur de moutons vouloir que sa fille soit dans les grandeurs! Il en est qui disent qu'il sera lapidé; mais moi, je prétends que cette mort est trop douce pour lui. Faire de notre trône une bergerie! c'est trop peu que mille morts; la plus cruelle ne l'est pas assez pour un tel crime.

LE BOUFFON. Avec la permission de votre seigneurie, pourriez-vous me dire si le bonhomme a un fils?

AUTOLYCUS. Il a un fils qui sera écorché vif; puis on le frottera de miel et on le placera sur un nid de guêpes où il restera jusqu'à ce qu'il soit aux trois quarts mort. Alors on le ranimera avec de l'eau-de-vie ou toute autre liqueur forte; puis, tout saignant, par le jour le plus chaud qu'annonce l'almanach, on le placera contre un mur de briques, exposé aux rayons d'un soleil du midi, jusqu'à ce qu'il meure sous la piqûre des mouches. Mais pourquoi parler de ces scélérats, de ces traîtres, dont les souffrances ne doivent exciter que notre rire, tant leur crime est capital? Dites-moi, car vous me paraissez de bonnes gens sans malice, quelle affaire avez-vous auprès du roi? Comme mon rang me donne quelque considération, j'offre de vous conduire à bord du navire où il se trouve, de vous présenter à lui, et de lui parler en votre faveur; si, après le roi, quelqu'un peut assurer le succès de votre démarche, c'est moi.

LE BOUFFON, *à son père*. Il paraît jouir d'un grand crédit; approchez-vous de lui; donnez-lui de l'or. Quoique!

hommes puissants soient des ours intraitables, ce sont des ours qu'on mène par le nez avec de l'or. Faites toucher le dedans de votre bourse au dehors de sa main, et ne vous inquiétez plus de rien... N'oubliez pas qu'il s'agit d'être lapidé et écorché vif.

LE BERGER. Puisqu'il vous plaît, seigneur, de vous charger de notre affaire, veuillez prendre cet or, que j'ai sur moi : je vous en donnerai encore autant, et vous laisse ce jeune homme comme otage jusqu'à ce que je vous l'aie apporté.

AUTOLYCUS. Quand j'aurai fait ce que j'ai promis?

LE BERGER. Oui, seigneur.

AUTOLYCUS. Fort bien! donnez-moi toujours la première moitié. — (*Au Bouffon.*) Êtes-vous compromis dans cette affaire?

LE BOUFFON. Jusqu'à un certain point, seigneur; mais, bien que mon cas soit lamentable, j'espère ne pas être écorché vif.

AUTOLYCUS. Oh! c'est là le sort réservé au fils du berger. Oui, oui, on en fera un exemple.

LE BOUFFON, *à son père.* Allons, tranquillisez-vous : allons trouver le roi, et montrons-lui nos figures étrangères. Il faut qu'il sache qu'elle n'est pas plus votre fille qu'elle n'est ma sœur; sans quoi nous sommes perdus. —(*A Autolycus.*) Seigneur, quand l'affaire sera terminée, je vous donnerai autant que ce vieillard; et comme il l'a dit, jusqu'à ce que cette somme vous ait été remise, je resterai auprès de vous comme otage.

AUTOLYCUS. Je m'en rapporte à vous. Prenez les devants et dirigez-vous du côté du rivage ; je vais jeter un coup d'œil par-dessus la haie; puis je vous suis.

LE BOUFFON. Nous sommes bien heureux d'avoir rencontré cet homme, on ne peut plus heureux.

LE BERGER. Marchons devant comme il nous l'ordonne; c'est la Providence qui l'envoie pour nous être utile. (*Le Berger et le Bouffon sortent.*)

AUTOLYCUS, *seul.* Quand même je voudrais être honnête homme, je vois bien que la destinée ne le permettrait pas : elle jette au-devant de moi les bonnes fortunes. En ce moment elle me gratifie d'une double occasion : de l'or, et le moyen d'être utile au prince mon maître. Et qui sait si cela ne pourra pas servir à mon avancement? Je vais conduire auprès de lui ces deux taupes, ces deux aveugles. S'il juge à propos de les remettre à terre, s'il pense que la plainte qu'ils ont à faire au roi ne le concerne en rien, qu'il me traite s'il veut de coquin pour avoir fait l'officieux hors de propos ; je suis fait à ce titre-là et à la honte qui s'y attache. En tout cas, je vais les lui présenter; il est possible que l'affaire soit importante. (*Il sort.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

La Sicile. — Un appartement dans le palais de Léonte.

Entrent LÉONTE et sa suite, CLÉOMÈNE, DION, PAULINE.

CLÉOMÈNE. Sire, vous avez assez fait : vous avez rempli tous les devoirs d'une religieuse douleur ; vous n'avez point commis de fautes que vous n'ayez expiées : votre pénitence a surpassé vos offenses. Imitez du moins l'exemple que vous donne le ciel ; il vous a pardonné vos fautes, pardonnez-vous-les.

LÉONTE. Tant que je me rappellerai son souvenir et celui de ses vertus, je ne saurais oublier ni mes torts envers elle, ni le mal que je me suis fait à moi-même en me privant d'un héritier de ma couronne et en causant la mort de la plus aimable compagne sur laquelle un homme ait jamais posé ses espérances.

PAULINE. Il est vrai, trop vrai, seigneur; si vous épousiez l'une après l'autre toutes les femmes, et si vous en composiez une parfaite, vous réunissiez les perfections de toutes les autres, vous ne trouveriez point encore l'égale de celle que vous avez tuée.

LÉONTE. Je le crois. Tuée ! que j'ai tuée ! Je l'ai tuée en effet ; mais c'est un cruel reproche que tu me fais, [illegible] aussi amer dans ta bouche qu'il l'est dans ma pensée : je vous en prie, ne me l'adressez que rarement.

CLÉOMÈNE. Ne le lui adressez jamais, madame; vous auriez pu dire mille choses plus à propos et plus conformes à votre bonté naturelle.

PAULINE. Vous êtes de ceux qui voudraient le voir se remarier.

DION. Si vous ne partagez point à cet égard notre avis, vous êtes sans entrailles pour l'État ; vous ne rendez pas justice à la mémoire de sa royale épouse; vous ne considérez point les dangers que le défaut de lignée dans sa majesté peut attirer sur son royaume et sur ses sujets inquiets. Quoi de plus pieux que de se réjouir de la félicité dont jouit la reine dans un monde meilleur? Quoi de plus propre à consolider le trône, à assurer le bien-être du présent et le salut de l'avenir, que de bénir la couche nuptiale de sa majesté, en lui donnant une compagne charmante?

PAULINE. Il n'en est point qui soit capable de soutenir la comparaison avec celle qui n'est plus. D'ailleurs les dieux veulent que leurs desseins impénétrables soient accomplis. Le divin Apollon n'a-t-il pas dit, et son oracle ne porte-t-il pas expressément que le roi Léonte n'aura pas d'héritier jusqu'à ce que l'enfant perdu soit retrouvé, ce qui, aux yeux de la raison humaine, n'est pas moins impossible que de voir mon Antigone sortir de la tombe et revenir auprès de moi, lui qui, j'en ai la certitude, a péri avec l'enfant? Vous demandez que le roi agisse en contradiction avec les décrets du ciel et s'oppose à ses volontés. —(*A Léonte.*) Ne vous affligez pas de n'avoir pas de postérité; la couronne trouvera toujours un héritier. Le grand Alexandre légua la sienne au plus digne ; c'était le moyen d'avoir pour successeur le plus capable et le plus vertueux.

LÉONTE. Chère Pauline, — vous qui, je le sais, honorez la mémoire d'Hermione, — oh ! que n'ai-je toujours suivi vos conseils! — en ce moment je contemplerais encore les yeux de ma compagne chérie, je déroberais encore un doux trésor sur ses lèvres, —

PAULINE. Et ce larcin les laisserait plus riches encore.

LÉONTE. Vous dites vrai ; il n'est plus d'épouse comme elle : ainsi plus de mariage. En me voyant m'unir à une compagne moins digne et la mieux traiter qu'elle, son âme sainte reprendrait possession de son corps, et sur ce théâtre où nous paraissons nous autres coupables, elle viendrait me dire avec amertume : « Pourquoi donc avoir moins fait pour moi? »

PAULINE. Elle aurait raison d'agir ainsi, si elle en avait le pouvoir.

LÉONTE. Elle l'aurait, et m'exciterait à poignarder ma nouvelle épouse.

PAULINE. J'en ferais autant : si j'étais son ombre sur la terre, je vous dirais de considérer les yeux de votre nouvelle compagne, et de me dire quels sont ceux de ses attraits impuissants qui vous l'ont fait choisir. Puis, jetant un cri perçant dont vos oreilles seraient déchirées, je vous dirais ces mots : « Souviens-toi de moi! »

LÉONTE. Ses yeux étaient des étoiles, de véritables étoiles, et tous les autres ne sont que des charbons éteints! Ne craignez pas que je prenne une nouvelle épouse; je n'en ferai rien, Pauline.

PAULINE. Voulez-vous jurer de ne jamais vous marier, si ce n'est de mon consentement?

LÉONTE. Jamais, Pauline ; je le jure par le salut de mon âme.

PAULINE. Messieurs, soyez témoins de son serment.

CLÉOMÈNE. Vous allez trop loin.

PAULINE. A moins que ses yeux ne rencontrent une femme qui ressemble complétement à Hermione et qui soit son vivant portrait.

CLÉOMÈNE. Madame, —

PAULINE. J'ai fini. Cependant si le roi veut se marier, — si vous le voulez absolument, sire, confiez-moi le soin de vous choisir une épouse; elle ne sera pas aussi jeune que l'était la première; mais elle sera telle, que, si l'ombre de votre première épouse revenait à la lumière, elle se réjouirait de la voir dans vos bras.

LÉONTE. Ma fidèle Pauline, je ne me marierai pas que vous ne me l'ayez ordonné.

PAULINE. Cela n'aura lieu que lorsque votre première épouse revivra ; jusque-là, jamais.

Arrive UN OFFICIER.

L'OFFICIER. Un homme qui se dit le prince Florizel, fils de Polyxène, accompagné d'une princesse, — la plus belle que j'aie encore vue, — demande à paraître en présence de votre majesté.

LÉONTE. Que me veut-il? Il ne vient pas dans un appareil conforme à la grande dignité de son père; son arrivée imprévue et soudaine m'annonce que ce n'est pas une visite naturelle et régulière, mais accidentelle et forcée. Comment est sa suite?

L'OFFICIER. Peu nombreuse et de chétive apparence.

LÉONTE. Vous dites que la princesse est avec lui?

L'OFFICIER. Oui, sire; c'est bien le morceau d'argile le plus incomparable que le soleil ait jamais éclairé.

PAULINE. O Hermione! de même que le présent se fait valoir aux dépens du passé, de même ta tombe doit céder le pas à ce qui brille aujourd'hui. — Seigneur, il fut un temps où vous-même vous disiez et vous écriviez, — mais ce que vous avez écrit alors est maintenant plus froid que la froide dépouille de l'objet de vos éloges, — vous disiez *qu'elle n'avait jamais eu et n'aurait jamais d'égale.* — C'est ainsi que vos vers vantaient autrefois sa beauté; il faut que votre admiration ait bien rétrogradé pour dire que vous en avez vu une plus accomplie.

L'OFFICIER. Veuillez m'excuser, madame; avec votre permission, j'ai presque oublié l'une; l'autre, quand vous l'aurez vue, obtiendra aussi vos éloges. Si elle voulait fonder une secte, elle éteindrait la ferveur de toutes les autres, et ferait des prosélytes de tous ceux à qui elle dirait de la suivre.

PAULINE. Quoi donc? même des femmes?

L'OFFICIER. Les femmes l'aimeront, parce que c'est une femme supérieure à tous les hommes; les hommes, parce qu'elle est la plus parfaite de toutes les femmes.

LÉONTE. Allez, Cléomène, et, accompagné de quelques amis de distinction, amenez-les recevoir nos embrassements. (*Cléomène, plusieurs Seigneurs et l'Officier sortent.*)

LÉONTE, *continuant.* Cette visite inattendue me semble bien étrange.

PAULINE. Si notre jeune prince, la perle des enfants, vivait maintenant, il aurait dignement soutenu le parallèle avec celui-ci; il n'y avait pas entre leurs âges un mois de différence.

LÉONTE. Assez, je vous prie; vous savez que je ne puis en entendre parler sans que la douleur de sa mort se renouvelle pour moi. Sans doute, quand je verrai ce jeune homme, vos paroles éveilleront en moi des pensées capables de m'ôter la raison. — Ils viennent.

Rentre CLÉOMÈNE, suivi de FLORIZEL, de PERDITA et des Seigneurs.

LÉONTE, *continuant.* Prince, votre mère a fidèlement gardé la foi conjugale; car, en vous concevant, elle a mis sur vous l'empreinte du roi votre père. Si je n'avais que vingt-un ans, l'image de votre père est tellement gravée dans vos traits, vous avez si bien son air, que je vous appellerais mon frère, comme j'avais coutume de l'appeler; et, dans mon illusion, je vous parlerais de ce que nous avons fait autrefois ensemble. Soyez mille fois le bienvenu, ainsi que cette belle princesse, ou plutôt cette déesse! — Hélas! j'ai perdu deux enfants qui auraient pu briller ainsi entre le ciel et la terre, et commander l'admiration comme vous le faites, couple charmant. Ce fut alors aussi que je perdis, par ma faute, la société de votre père, que je désire revoir une fois encore, tout courbé que je suis sous le poids du malheur.

FLORIZEL. Par son ordre, je suis venu en Sicile, et je vous apporte de sa part les félicitations et les vœux qu'un roi peut offrir à un roi, un frère à son frère; si les infirmités, qui sont le partage de la vieillesse, n'avaient mis obstacle à sa volonté, il aurait lui-même franchi, pour vous voir, les terres et les mers qui séparent son trône du vôtre; car il vous aime, c'est lui qui m'a chargé de vous le dire, plus que tous les sceptres du monde et que tous ceux qui les portent.

LÉONTE. O mon frère! le meilleur des hommes! mes torts envers toi [illegible] à ma mémoire, et [illegible] — Soyez ici le bienvenu comme le printemps [illegible] la terre. A-t-il donc aussi exposé cette jeune merveille aux périls ou tout au moins à la rudesse du redoutable Neptune, pour venir voir un homme qui ne vaut pas les fatigues qu'elle s'est imposées, encore moins les périls auxquels elle a exposé sa personne?

FLORIZEL. Seigneur, elle vient de la Libye.

LÉONTE. Où le belliqueux Smalus, ce prince illustre et respecté, se fait tout à la fois chérir et craindre?

FLORIZEL. Oui, seigneur; nous avons quitté ce prince dont les larmes, en prenant congé d'elle, ont bien prouvé qu'elle était sa fille. De là, favorisés par un bon vent du sud, nous sommes venus ici, pour exécuter l'ordre que m'avait donné mon père, de visiter votre majesté; j'ai congédié sur les rivages de la Sicile une grande partie des gens de ma suite; ils retournent en Bohême, pour annoncer au roi mon succès en Libye, ainsi que mon heureuse arrivée et celle de ma femme dans ces lieux où nous sommes.

LÉONTE. Que les dieux propices épurent notre atmosphère de toute infection, pendant votre séjour parmi nous! Vous avez pour père un homme vertueux et accompli; j'ai tramé contre sa personne, toute sacrée qu'elle est, de coupables projets dont le ciel irrité m'a puni en me laissant sans postérité, tandis que lui, qui a bien mérité du ciel, il a le bonheur de posséder en vous un fils digne d'un si vertueux père. Que je serais heureux, si je pouvais maintenant contempler un fils et une fille tels que vous!

Entre UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR. Sire, ce que je vais dire ne mériterait aucune créance, si la preuve n'en était pas si proche. Le roi de Bohême en personne m'envoie vous présenter ses salutations, et vous prier de faire arrêter son fils, qui, foulant aux pieds sa dignité et son devoir, et renonçant à ses hautes destinées, s'est enfui du palais de son père avec la fille d'un berger.

LÉONTE. Où est le roi de Bohême? parlez!

LE SEIGNEUR. Il est dans cette ville. Je le quitte à l'instant. Je vous parle sous l'impression du sentiment de surprise qu'excite en moi l'étrangeté de mon message. Pendant qu'il se dirigeait en toute hâte vers votre cour, à la poursuite sans doute de ce couple charmant, il a rencontré en chemin le père et le frère de cette prétendue princesse, qui tous deux avaient quitté leur pays avec ce jeune prince.

FLORIZEL. Camille m'a trahi, lui dont la foi et la loyauté avaient jusqu'alors résisté à toutes les épreuves.

LE SEIGNEUR. Vous avez raison de l'accuser; il est avec le roi votre père.

LÉONTE. Qui, Camille?

LE SEIGNEUR. Camille, seigneur; je lui ai parlé. Il est maintenant occupé à interroger ces pauvres gens. Je n'ai jamais vu deux malheureux aussi tremblants; ils s'agenouillent, baisent la terre, accompagnent de serments chacune de leurs paroles; le roi de Bohême se bouche les oreilles, et menace de leur infliger mille morts en une seule.

PERDITA. O mon pauvre père! le ciel nous a suscité des traîtres; il ne veut pas que notre hymen soit célébré.

LÉONTE. Êtes-vous mariés?

FLORIZEL. Sire, nous ne le sommes pas, et tout annonce que nous ne le serons jamais, je le vois bien; avant que cet événement s'accomplisse, les étoiles toucheront les vallées: les dés sont contre nous.

LÉONTE. Seigneur, est-elle fille de roi?

FLORIZEL. Elle le sera quand elle sera ma femme.

LÉONTE. Si j'en juge par l'ardeur que met votre père à vous poursuivre, cette époque se fera longtemps attendre. Je suis fâché, extrêmement fâché que vous ayez encouru le déplaisir de celui auquel le devoir vous lie; je regrette aussi que l'objet de votre choix soit moins bien partagée en qualité et en naissance qu'elle ne l'est en beauté, car alors vous pourriez la posséder sans obstacle.

FLORIZEL, *à Perdita.* Levez les yeux, ma bien-aimée; quand la fortune, revêtant la forme d'un ennemi visible, se réunirait à mon père pour nous poursuivre, elle serait impuissante à changer nos cœurs. — (*A Léonte.*) Seigneur, rappelez-vous l'époque où vous aviez mon âge, et où vous aimiez comme moi: devenez mon avocat; à votre demande, mon père accordera [illegible] les plus importantes, comme choses de peu de valeur.

LÉONTE. Si je le croyais ainsi disposé, je lui demanderais votre inestimable fiancée, dont il ne paraît pas faire grand cas.

PAULINE. Sire, il y a trop de jeunesse dans vos yeux : un mois avant que la reine votre épouse ne mourût, elle méritait plus ces regards passionnés que celle que vous contemplez en ce moment.

LÉONTE. Je songeais à elle en regardant cette jeune beauté. — (*A Florizel.*) Mais je n'ai point encore répondu à votre demande. Je vais trouver votre père ; puisque vos désirs sont contenus par la barrière de l'honneur, je serai leur appui et le vôtre. J'y vais de ce pas ; suivez-moi donc, et voyez-moi faire ; venez, cher prince. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même pays. — Devant le palais.

Arrivent AUTOLYCUS et UN BOURGEOIS.

AUTOLYCUS. Dites-moi, seigneur, étiez-vous présent à cette relation ?

LE BOURGEOIS. J'étais présent à l'ouverture du paquet, et j'ai entendu le vieux berger raconter la manière dont il l'avait trouvé; sur quoi, après quelques moments de surprise, on nous a tous fait sortir de l'appartement ; je crois encore avoir entendu dire au berger qu'il avait trouvé l'enfant.

AUTOLYCUS. Je serais bien aise de savoir l'issue de tout cela.

LE BOURGEOIS. Je vous ai raconté la chose en gros et à bâtons rompus; — mais ce qui m'a surtout frappé, c'est le changement qui s'est opéré dans le roi et dans Camille ; à force de se regarder l'un l'autre, on eût dit que leurs yeux allaient sortir de leurs orbites; il y avait des paroles dans leur silence, un langage dans leurs gestes ; ils semblaient avoir reçu la nouvelle d'un monde sauvé ou d'un monde détruit. Un remarquable étonnement se peignait en eux ; mais le spectateur le plus intelligent qui n'aurait pu juger que par ses yeux n'aurait pu dire si c'était joie ou douleur; seulement, il était évident que ce devait être l'une ou l'autre portée au dernier excès.

Arrive UN AUTRE BOURGEOIS.

LE PREMIER BOURGEOIS, *continuant.* Voici quelqu'un qui, peut-être, en saura davantage. — Roger, quelles nouvelles ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Réjouissances et feux de joie. L'oracle est accompli ; la fille du roi est retrouvée ; tant de merveilles se sont révélées depuis une heure, que les faiseurs de ballades ne pourront les célébrer toutes.

Arrive UN TROISIÈME BOURGEOIS.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS, *continuant.* Voici l'intendant de la dame Pauline ; il pourra vous en dire davantage. — Eh bien, seigneur, où en sont les choses ? cette nouvelle qu'on dit vraie ressemble tellement à un vieux conte, que sa vérité est fortement mise en doute. Est-il vrai que le roi ait retrouvé son héritière ?

TROISIÈME BOURGEOIS. C'est on ne peut plus vrai ; si jamais vérité fut prouvée, c'est celle-là. Toutes les preuves concordent tellement, que ce que vous entendez, vous jureriez que vous le voyez. Le manteau de la reine Hermione ; le collier autour du cou de l'enfant ; les lettres d'Antigone trouvées avec elle, et dont on a reconnu l'écriture : — la majesté de sa personne, sa ressemblance avec sa mère ; — le caractère de noblesse que la nature a mis en elle, et qui est bien supérieur à sa condition première, beaucoup d'autres circonstances encore prouvent avec certitude qu'elle est la fille du roi. Avez-vous assisté à l'entrevue des deux rois ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Non.

TROISIÈME BOURGEOIS. En ce cas, vous avez perdu un spectacle digne d'être vu, et que des paroles ne sauraient peindre. Vous auriez vu une joie couronner l'autre ; en sorte qu'on eût dit que la douleur pleurait de prendre congé d'eux ; car leur joie nageait dans les larmes. On les voyait lever les yeux et les mains vers le ciel, et l'émotion altérait leurs traits à tel point, qu'on les reconnaissait moins à leur physionomie, qu'à leurs vêtements. Notre roi, ivre de joie d'avoir retrouvé sa fille, comme si cette joie était devenue une douleur, s'écrie : « O ta mère ! ta mère ! »

Puis, il demande pardon au roi de Bohême; puis il embrasse son gendre ; puis il retourne à sa fille, la presse dans ses bras d'une énergique étreinte ; et puis il remercie le vieux berger, qui reste immobile comme un aqueduc rouillé qui a vu s'écouler plus d'un règne. Je n'ai jamais ouï parler de pareille entrevue; un récit ne saurait en donner une idée, et la description est impuissante à la reproduire.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Qu'est devenu, je vous prie, Antigone, qui a emporté l'enfant loin d'ici ?

TROISIÈME BOURGEOIS. C'est encore une de ces histoires incroyables qui se feraient écouter quand toute foi serait éteinte et toutes les oreilles incrédules. Il a été mis en pièces par un ours; c'est ce que certifie le fils du berger, qui a, pour appuyer son témoignage, non-seulement sa qualité d'idiot, ce qui est déjà beaucoup, mais encore un mouchoir et des bagues d'Antigone, que Pauline a reconnus.

PREMIER BOURGEOIS. Que sont devenus son navire et ses compagnons ?

TROISIÈME BOURGEOIS. Ils ont été submergés au milieu des flots, à la vue du berger, au moment même où leur maître a péri; en sorte que, lorsque l'enfant a été trouvé, tous ceux qui avaient coopéré à son exposition étaient morts. Mais, dans le cœur de Pauline, quel noble combat entre la joie et la douleur ! on la voit tour à tour pleurer la mort de son mari, et rendre grâces au ciel de l'accomplissement de l'oracle. Elle soulève de terre la princesse et la serre avec force dans ses bras, comme si elle craignait de la perdre encore.

PREMIER BOURGEOIS. La grandeur de ce drame méritait d'avoir des rois et des princes pour spectateurs ; car il avait des princes et des rois pour acteurs.

TROISIÈME BOURGEOIS. Un des moments les plus touchants, celui qui a surtout tiré des larmes de mes yeux, c'est lorsque, au récit de la mort de la reine avouée par le roi dans toutes ses circonstances, et sincèrement déplorée par lui, sa fille, qui écoutait avec une attention profonde, après avoir donné successivement divers signes de douleur, a fini par pousser un *hélas*, et par répandre ou plutôt par saigner des larmes; car en cet instant, j'en suis sûr, son cœur a pleuré du sang. Alors le spectateur le plus insensible a changé de couleur; les uns perdaient connaissance; tous donnaient des signes d'affliction ; si le monde entier avait assisté à cette scène, la douleur eût été universelle.

PREMIER BOURGEOIS. Sont-ils retournés à la cour ?

TROISIÈME BOURGEOIS. Non ; on a parlé à la princesse de la statue de sa mère, qui est en la possession de Pauline; — ce travail a demandé plusieurs années, et vient d'être terminé par cet admirable maître d'Italie, Jules Romain, qui, s'il possédait lui-même l'éternité et avait la puissance d'animer son œuvre, suppléerait à la nature, tant il l'imite avec perfection : il a fait la statue d'Hermione si ressemblante, qu'on est tenté de lui adresser la parole et d'attendre sa réponse. — C'est là que, dans l'empressement de leur affection, ils se sont rendus, et ils se proposent d'y souper.

PREMIER BOURGEOIS. Je soupçonnais qu'il y avait là pour elle quelque objet important ; car, depuis la mort d'Hermione, elle n'a jamais manqué de se rendre, deux ou trois fois par jour, à cette demeure solitaire. Voulez-vous que nous y allions, pour nous associer à la joie commune ?

TROISIÈME BOURGEOIS. Quel est celui qui, pouvant y être admis, ne s'empresserait de s'y rendre? Chaque coup d'œil fait découvrir dans ce chef-d'œuvre de nouvelles beautés. Notre absence nous prive de connaissances précieuses; allons-y. (*Les Bourgeois s'éloignent.*)

AUTOLYCUS, *seul.* Maintenant, si je n'avais pas contre moi la tache de mon ancienne conduite, les faveurs pleuvraient sur ma tête. C'est moi qui ai conduit auprès du prince le vieillard et son fils; je lui ai dit que je les avais entendus parler d'un paquet et de je ne sais quoi encore ; mais absorbé par son amour pour celle qu'il croyait la fille d'un berger, et qui commençait déjà à éprouver le mal de mer, lui-même ne se trouvant guère mieux, et le mauvais temps continuant, les choses en sont restées là, et ce mystère, pour le moment, n'a pas été découvert. Mais cela m'est égal ; car, si j'avais amené la révélation de ce secret, cet acte aurait été déplacé parmi mes autres méfaits.

Arrivent LE BERGER ET LE BOUFFON.

AUTOLYCUS, *continuant*. Voilà ceux à qui j'ai fait du bien sans le vouloir ; les voilà déjà dans tout l'éclat de leur bonne fortune.

LE BERGER. Viens, mon garçon ; j'ai passé l'âge d'avoir des enfants; mais tes fils et tes filles naîtront tous gentilshommes et grandes dames.

LE BOUFFON, *à Autolycus*. Je vous rencontre à propos : vous avez refusé de vous battre avec moi parce que je n'étais pas né gentilhomme. Voyez-vous ces habits? Dites que vous ne les voyez pas, et que vous persistez à ne pas me croire né gentilhomme. Voyons, donnez-moi un démenti, et essayez à présent si je suis ou ne suis pas gentilhomme né.

AUTOLYCUS. Je sais, seigneur, que vous êtes maintenant gentilhomme né.

LE BOUFFON. Et voilà quatre grandes heures que je le suis.

LE BERGER. Et moi aussi, mon garçon.

LE BOUFFON. C'est vrai; — mais j'ai été gentilhomme né avant mon père : car le fils du roi m'a pris par la main, et m'a appelé son frère; et puis les deux rois ont appelé mon père leur frère; et puis le prince, mon frère, et la princesse, ma sœur, ont appelé mon père leur père ; et nous avons pleuré, et ce sont les premières larmes de gentilhomme que nous ayons jamais versées.

LE BERGER. J'espère bien que ce ne sont pas les dernières que nous verserons.

LE BOUFFON. Oui certes ; ou ce serait jouer de malheur, dans la position fortunée où nous sommes.

AUTOLYCUS. Je vous supplie humblement, seigneur, de vouloir bien me pardonner les torts que j'ai pu avoir envers votre seigneurie, et de donner un bon témoignage de moi au prince mon maître.

LE BERGER. Accorde-lui sa demande, mon fils; car nous devons être gentils, maintenant que nous sommes gentilshommes.

LE BOUFFON. Tu amenderas ta vie?

AUTOLYCUS. Oui, avec la permission de votre seigneurie.

LE BOUFFON. Donne-moi ta main. Je jurerai au prince que tu es un aussi honnête homme qu'on en puisse trouver en Bohême.

LE BERGER. Tu pourras le dire; mais non le jurer.

LE BOUFFON. Ne pas le jurer, maintenant que je suis gentilhomme! que des paysans et des rustres le disent; moi, je le jurerai.

LE BERGER. Et si c'est faux, mon fils?

LE BOUFFON. Quand ce serait faux mille fois, un vrai gentilhomme peut le jurer dans l'intérêt de son ami. — (*A Autolycus.*) Va, je jurerai au prince que tu es un brave et que tu ne t'enivres jamais; je sais fort bien que tu n'es pas brave et que tu t'enivres ; mais cela ne m'empêchera pas de le jurer; et je voudrais que tu fusses brave.

AUTOLYCUS. Je ferai mon possible pour cela, seigneur.

LE BOUFFON. Oui, fais ton possible; si je ne m'étonne pas que tu oses t'enivrer, n'étant pas brave, ne me crois jamais. — Écoute ! les rois et les princes nos parents vont voir en ce moment la statue de la reine. Viens, suis-nous ; nous serons pour toi des maîtres bienveillants. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même pays. — Une salle dans la maison de Pauline.

Arrivent LÉONTE et sa suite, POLYXÈNE, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLE, PAULINE et plusieurs Seigneurs.

LÉONTE. O prudente et vertueuse Pauline! quelles puissantes consolations j'ai reçues de vous!

PAULINE. Mon souverain seigneur, si je n'ai pas toujours réussi, mes intentions ont toujours été bonnes : vous avez amplement payé tous mes services ; mais la visite qu'avec votre frère couronné et ces jeunes époux, héritiers de votre sceptre, vous avez daigné faire à mon humble demeure, c'est là un surcroît de faveur que ma vie ne sera jamais assez longue pour reconnaître.

LÉONTE. O Pauline, l'honneur que nous vous faisons est un embarras pour vous ; mais nous sommes venus pour voir la statue de la reine ; nous avons parcouru votre galerie, et les curiosités qu'elle renferme nous ont fait un vif plaisir ; mais nous n'avons point vu ce que ma fille est venue voir, la statue de sa mère.

PAULINE. De même que vivante elle était sans égale, de même son image inanimée surpasse, j'en ai l'assurance, tout ce que vous avez jamais vu, tout ce que la main de l'homme a jamais exécuté. Voilà pourquoi je la garde dans un lieu retiré et solitaire. Mais nous y voici, préparez-vous à voir la vie aussi naturellement imitée que le sommeil paisible imite la mort; regardez, et avouez que c'est un bel ouvrage. (*Elle écarte un rideau et découvre une statue.*) Votre silence me plaît; il n'atteste que mieux votre surprise ; cependant parlez. — (*A Léonte.*) Vous, d'abord, sire, ne lui trouvez-vous pas quelque ressemblance?

LÉONTE. Voilà bien son attitude! Accable-moi de reproches, marbre chéri, afin que je puisse dire, en effet, que tu es Hermione ; ou plutôt, en te taisant, tu n'en es que mieux Hermione ; car elle était aussi timide que l'enfance et la grâce. — Cependant, Pauline, Hermione avait moins de rides ; il me semble qu'elle n'avait pas l'air aussi âgée.

POLYXÈNE. A beaucoup près.

PAULINE. L'art du statuaire n'en est que plus parfait; il l'a faite vieillard de seize ans, et l'a représentée comme elle serait maintenant, si elle vivait.

LÉONTE. Comme elle aurait pu vivre en me rendant aussi heureux que sa vue maintenant me perce l'âme. Oh! elle avait ce maintien, cet air majestueux (plein de vie alors, et non comme maintenant, insensible et glacé), quand pour la première fois je lui adressai mes hommages! Je rougis; il me semble que j'entends ce marbre me reprocher d'être plus marbre que lui. — O royal chef-d'œuvre! il y a dans ta majesté un magique pouvoir qui évoque le souvenir de mes forfaits, qui rend ta fille immobile d'admiration, et fait d'elle une statue comme toi.

PERDITA. Laissez-moi faire, et ne m'accusez pas de superstition, si je m'agenouille et implore sa bénédiction. — Ma mère, ma reine adorée, qui avez cessé de vivre quand ma vie commençait à peine, donnez-moi votre main, que je la baise.

PAULINE. Oh! arrêtez! la statue vient d'être posée; les couleurs n'ont pas encore séché[1].

CAMILLE, *à Léonte*. Seigneur, votre affliction a été trop vive; le souffle de seize hivers n'a pu l'emporter; seize étés ne l'ont point tarie. Il est bien peu de bonheurs qui aient eu une si longue durée; il n'y a pas de douleur qui ne soit éteinte plus tôt.

POLYXÈNE, *à Léonte*. Mon frère bien-aimé, que celui qui fut la cause première de tout ceci ait le pouvoir de vous ôter une partie de votre douleur en la partageant avec vous.

PAULINE. Seigneur, si j'avais pu prévoir que la vue de ma pauvre statue, car elle m'appartient, ferait sur vous une impression si vive, je ne vous l'aurais pas montrée.

LÉONTE. Ne tirez pas le rideau.

PAULINE. Je ne veux plus que vous la regardiez; vous iriez peut-être vous imaginer qu'elle se meut.

LÉONTE. Eh bien! qu'elle se meuve! Je voudrais être mort, n'était qu'il me semble que déjà, — Quel est celui qui l'a faite? — (*A Polyxène.*) Voyez, seigneur, ne dirait-on pas qu'elle respire, et que ces veines contiennent du sang véritable?

POLYXÈNE. C'est un chef-d'œuvre : on croit voir sur ses lèvres la chaleur de la vie.

LÉONTE. Bien que son œil soit fixe, on dirait qu'il remue, tant l'art a poussé loin l'illusion.

PAULINE. Je vais tirer le rideau; mon seigneur est transporté à tel point, que bientôt il croira que cette statue est vivante.

LÉONTE. O chère Pauline, fais-le-moi croire pendant vingt ans de suite; aucune sensation rationnelle de la vie ne saurait égaler le bonheur de ce délire. Laissez-moi la contempler encore.

PAULINE. Je suis fâchée, seigneur, de vous avoir ému à ce point ; mais je pourrais vous affliger davantage encore.

LÉONTE. Faites-le, Pauline; car cette affliction m'est aussi douce que le cordial le plus salutaire. — Il me semble qu'elle respire : quel habile ciseau a jamais taillé jusqu'au souffle? Que personne ne se rie de moi, je veux l'embrasser.

PAULINE. Arrêtez, seigneur. Le vermillon de ses lèvres

[1] Chez les anciens, et même au moyen âge, on avait coutume de peindre les statues.

est humi[illegible]; en l'[illegible], vous le gâteriez et vous souilleriez vos lèvres de l'huile de la peinture. Tirerai-je le rideau?

LÉONTE. Non, pas d'ici à vingt ans.

PERDITA. Je pourrais rester tout ce temps à la contempler.

PAULINE. Ou restez-en là et quittez immédiatement la chapelle, ou préparez-vous à un redoublement de surprise. Si vous pouvez soutenir cette vue, la statue va se mouvoir; elle va descendre de son piédestal et vous prendre par la main; mais alors vous croirez, et c'est une accusation contre laquelle je proteste, que j'ai recours au ministère des esprits infernaux.

LÉONTE. Je consens à voir tout ce que vous pouvez faire, à entendre tout ce que vous pouvez dire; car il vous est aussi facile de lui donner la parole que le mouvement.

PAULINE. Il est nécessaire que vous appeliez votre foi à votre aide. Demeurez donc tous immobiles; ou s'il en est qui regardent ce que je vais faire comme une œuvre illicite, que ceux-là se retirent.

LÉONTE. Continuez; personne ne bougera.

PAULINE. Musique, éveillez-la; jouez! (*La musique se fait entendre.*) Il est temps; descendez, cessez d'être de marbre, approchez; frappez d'étonnement tous ceux qui vous regardent; venez, léguez à la mort votre muette immobilité; car la vie vous arrache à son pouvoir. — Vous le voyez, elle se meut. (***Hermione descend de son piédestal.***)

PAULINE, *continuant.* Ne tressaillez point; ses actions seront aussi innocentes que le charme que j'emploie est légitime. Ne l'évitez point que vous ne la voyiez mourir de nouveau; ce serait la tuer une seconde fois. Faites plus; présentez-lui votre main : quand elle était jeune, vous lui faisiez la cour; à présent qu'elle est âgée, c'est elle qui sollicite votre amour.

LÉONTE, *embrassant **Hermione.*** Oh! je sens la chaleur de la vie!... Si c'est là l'œuvre de la magie, la magie est un acte aussi légitime que celui de manger.

POLYXÈNE. Elle l'embrasse.

CAMILLE. Elle se suspend à son cou; si elle appartient à la vie, qu'elle parle donc aussi.

POLYXÈNE. Oui; et qu'elle nous dise où elle a vécu, et comment elle s'est échappée des régions de la mort.

PAULINE. Si vous n'appreniez que par ouï-dire qu'elle est vivante, vous traiteriez ce récit de conte fabuleux; mais il est évident qu'elle vit, bien qu'elle ne parle pas encore. Attendez un peu. — (*A **Perdita.***) Veuillez intervenir, belle princesse; prosternez-vous et implorez la bénédiction de votre mère. — (*A **Hermione.***) Tournez les yeux de ce côté, madame; votre Perdita est retrouvée. (***Elle lui présente Perdita qui s'agenouille devant Hermione.***)

HERMIONE. Dieux, abaissez sur nous vos regards; épanchez l'urne sainte de vos grâces sur la tête de ma fille! — Dis-moi, mon enfant, où a-t-on sauvé tes jours? où as-tu vécu? comment t'es-tu retrouvée à la cour de ton père? car tu sauras que, moi, — ayant appris de Pauline que l'oracle donnait l'espoir que tu vivais encore, — je me suis conservée pour en attendre l'accomplissement.

PAULINE. Vous aurez le temps d'apprendre tout cela; il serait à craindre que, par la même occasion, on ne troublât votre bonheur en vous demandant un semblable récit. — Allez ensemble, vous tous que la fortune favorise; faites partager à tous votre allégresse. Moi, tourterelle vieillie, je vais me réfugier sur quelque rameau flétri, de là, pleurer jusqu'à la mort l'époux que je ne dois plus revoir.

LÉONTE. Oh! calmez vos regrets, Pauline : vous vous êtes engagée à prendre un époux de ma main, comme moi une femme de la vôtre; c'est une convention faite entre nous et appuyée de nos serments. Vous m'avez fait retrouver mon épouse; par quels moyens, c'est ce que j'ignore; car je l'ai vue dans le cercueil et je l'ai crue morte, et j'ai fait vainement bien des prières sur sa tombe. — Je ne chercherai pas bien loin pour vous trouver un époux honorable. — Approchez, Camille, et prenez sa main; son mérite et sa vertu sont connus de tous, et attestés par deux rois. — Quittons ce lieu. — (*A **Hermione.***) Eh bien! regardez mon frère. — Pardonnez-moi tous deux d'avoir interposé mes injustes soupçons entre vos regards innocents. (***Montrant Florizel.***) Voilà votre gendre, le fils du roi; le ciel a voulu qu'il engageât sa foi à votre fille. Chère Pauline, conduisez-nous dans un lieu où nous puissions à loisir nous questionner mutuellement, et savoir le rôle que chacun de nous a joué dans le long intervalle qui s'est écoulé depuis notre séparation. Hâtez-vous de nous conduire. (***Ils sortent***

FIN DE CONTE D'HIVER.

LE MARCHAND DE VENISE,

DRAME EN CINQ ACTES.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de Venise.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de Shylock.

LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.
SALERIO, messager de Venise.
LEONARDO, domestique de Bassanio.
BALTHAZAR, STEPHANO, } domestiques de Portia.
PORTIA, riche héritière.
NERISSA, sa suivante.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS DE VENISE.
OFFICIERS DE LA COUR DE JUSTICE.
GEOLIER.
DOMESTIQUES, etc.

La [illegible] tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château de Portia sur le continent.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

[illegible]

Arrivent ANTONIO, SALARINO et SALANIO.

ANTONIO. [illegible]

SALARINO. Votre esprit est ballotté sur les flots à la suite de vos larges vaisseaux, qui, fiers de leur vaste mâture, véritables seigneurs de la mer, opulents citoyens de l'Océan, planent sur le menu peuple des navires, qui les saluent avec respect, au moment où ils passent, emportés par leurs ailes de chanvre.

SALANIO. Croyez-moi, seigneur, si j'avais exposé un pareil enjeu, la meilleure part de mes affections accompagnerait au loin mes espérances. On me verrait sans cesse arracher des brins d'herbe, pour m'assurer de quel côté le vent souffle; les yeux attachés sur les cartes, pour y chercher les ports, les môles et les rades; et le moindre objet qui pourrait menacer la sécurité de ma cargaison me donnerait [illegible].

SALARINO. En soufflant sur mon potage pour le refroidir, je songerais en tremblant à tous les désastres que le vent peut causer sur mer. Je ne pourrais voir couler le sablier sans penser aux bancs de sable et aux bas-fonds; sans me représenter mon riche Saint-André échoué dans les sables, avec son grand mât incliné plus bas que ses sabords, comme pour baiser sa tombe. Si j'allais à l'église, comment voir le saint édifice de pierre sans me rappeler sur-le-champ les rochers dangereux auxquels il suffirait de toucher seulement les flancs de mon vaisseau fragile pour éparpiller sur les flots toutes mes épices, habiller de mes soieries les vagues mugissantes, et me faire subitement passer de l'opulence à rien? Comment réfléchir à cela sans penser en même temps qu'une telle préoccupation m'attristerait? Tenez, vous aurez beau dire, je suis sûr qu'Antonio n'est triste que parce qu'il songe à ses cargaisons.

ANTONIO. Non, croyez-moi : j'en rends grâce à mon étoile, mes marchandises ne sont pas toutes aventurées sur un seul vaisseau et n'ont pas toutes la même destination; d'ailleurs je n'ai pas embarqué ma fortune entière dans les spéculations de cette année : ce ne sont donc pas mes cargaisons qui me rendent triste.

SALANIO. En ce cas, vous êtes amoureux?

ANTONIO. Fi donc!

SALANIO. Vous n'êtes pas amoureux non plus? alors disons que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai : il vous serait tout aussi facile de rire, de danser, et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, la nature fait quelquefois d'étranges personnages : les uns ont toujours l'œil éveillé, et vrais perroquets, le premier joueur de cornemuse qu'ils verront les fera rire; d'autres ont une mine si renfrognée qu'ils ne desserreraient pas les lèvres pour sourire de la repartie la plus plaisante, dût-elle faire rire jusqu'à Nestor lui-même.

Arrivent BASSANIO, LORENZO et GRATIANO.

SALANIO. Voici Bassanio, votre noble parent, qui vient, accompagné de Gratiano et de Lorenzo : adieu; nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO. Sans l'arrivée de plus dignes amis, je serais resté jusqu'à ce que je fusse parvenu à vous égayer.

ANTONIO. Je fais de votre amitié le plus grand cas. Je pense que vos affaires vous appellent, et que vous profitez de cette occasion pour partir.

SALARINO. Bonjour, messieurs.

BASSANIO. Eh bien, messieurs, quand rirons-nous?..... dites-nous quand? vous devenez singulièrement rares. Cela durera-t-il?

SALARINO. Quand vos affaires vous le permettront, nous serons à vos ordres. (*Salarino et Salanio s'éloignent.*)

LORENZO. Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons vous laisser ensemble; mais à l'heure du dîner, rappelez-vous, je vous prie, l'endroit où nous devons nous retrouver.

BASSANIO. Vous pouvez compter sur moi.

GRATIANO. Vous n'avez pas bonne mine, seigneur Antonio. Vous donnez trop de soins aux affaires du monde; c'est perdre que d'acheter le succès par des soucis trop grands. Croyez-moi, vous êtes merveilleusement changé.

ANTONIO. Gratiano, je considère le monde comme il doit être considéré, comme un théâtre où chacun est obligé de jouer un rôle, et c'est un rôle triste que le mien.

GRATIANO. Je veux jouer dans la pièce le rôle de bouffon. Que les rides de l'âge me viennent au sein du rire et de la joie : puissé-je voir plutôt le vin m'échauffer le foie que mon cœur se morfondre en désolants soupirs. Pourquoi un homme qui a le sang chaud ressemblerait-il à la statue d'albâtre de son grand-père, dormant tout éveillé et se donnant la jaunisse par sa mauvaise humeur? Écoutez-moi, Antonio, je vous aime, et c'est mon amitié qui vous parle; — il y a des hommes dont le visage est une véritable eau dormante, toujours couverte d'écume; ils gardent un silence calculé pour se donner une réputation de sagesse, de gravité et de profondeur, et semblent vous dire : « Je suis un oracle; quand j'ouvre la bouche, que nul chien n'aboie! » O mon cher Antonio! j'en connais qui ne sont réputés sages que parce qu'ils ne disent rien, et qui, s'ils parlaient, mettraient au supplice les oreilles de leur prochain, et se verraient traités de fous. Nous reparlerons de cela une autre fois; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à prendre à l'hameçon de votre tristesse ce goujon des sots, la réputation. — Venez, mon cher Lorenzo. — (*A Antonio.*) Adieu pour quelque temps; je finirai mon exhortation après dîner.

LORENZO. Oui, nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner; il faut que je me résigne à être du nombre de ces sages muets; car Gratiano ne me laisse jamais parler.

GRATIANO. Fort bien; tenez-moi compagnie pendant deux années encore, et je vous promets que vous ne distinguerez plus le son de votre propre voix.

ANTONIO. Adieu; je vois qu'à ce compte-là vous ferez de moi un bavard.

GRATIANO. Tant mieux; car le silence n'est recommandable que dans une langue fumée, et dans une pucelle qui n'est point à vendre. (*Gratiano et Lorenzo s'éloignent.*)

ANTONIO. Y a-t-il quelque sens dans tout cela?

BASSANIO. Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens : ses raisons sont comme deux grains de blé dans deux boisseaux de paille hachée; il faut chercher tout le jour avant de les trouver, et quand on les a, ils ne valent pas la peine qu'on s'est donnée.

ANTONIO. Fort bien; maintenant, dites-moi quelle est cette dame dont vous m'avez promis de me parler, et vers laquelle votre intention est de faire un mystérieux pèlerinage.

BASSANIO. Vous n'ignorez pas, Antonio, quelle brèche j'ai faite à ma fortune en adoptant un train de vie que l'exiguïté de mes ressources ne me permettait pas de continuer. Je ne me plains pas de l'obligation où je suis de descendre de cette haute existence; mon principal souci est de sortir avec honneur des dettes considérables dont ma jeunesse trop prodigue m'a grevé : c'est à vous, Antonio, que ma bourse et mon cœur doivent le plus, et c'est à votre amitié que je vais confier mes projets et les moyens que j'ai en vue pour arriver à l'acquittement de toutes mes dettes.

ANTONIO. Faites-les-moi connaître, mon cher Bassanio, et s'ils sont, comme vous, dans les limites de l'honneur, soyez assuré que ma bourse, ma personne et tous les moyens dont je dispose seront employés à vous servir.

BASSANIO. Lorsque j'étais écolier, quand il m'arrivait de perdre une flèche, pour la retrouver, j'en décochais aussitôt une seconde dans la même direction, ayant soin de suivre plus attentivement son vol, et en en risquant deux, je parvenais souvent à retrouver l'une et l'autre. Je vous cite cet enfantillage, parce que le raisonnement qui va suivre n'est guère moins puéril. Je vous dois beaucoup, et, comme on pouvait s'y attendre dans un jeune étourdi, ce que je vous dois est perdu; mais si vous voulez décocher une seconde flèche dans la direction de la première, j'en suivrai le vol d'un œil attentif, et j'ai la certitude de les retrouver toutes deux, ou du moins de vous rapporter la seconde, tout en restant pour la première votre débiteur reconnaissant.

ANTONIO. Vous me connaissez, et c'est du temps perdu que les détours que vous prenez avec mon amitié; et certes, vous me faites plus de tort en mettant en doute mon dévouement sans limites que si vous aviez gaspillé tout mon avoir. Dites-moi seulement ce que vous attendez de moi, d'après la connaissance que vous avez de ce que je puis faire, et je suis prêt : parlez donc.

BASSANIO. Dans Belmont habite une jeune héritière; elle est belle, plus belle que ce mot ne l'exprime; elle a des qualités non pareilles; parfois ses yeux m'ont envoyé de muets messages; elle se nomme Portia, et ne le cède en rien à la fille de Caton, à la Portia de Brutus. Le monde n'ignore pas son prix; car les quatre vents lui amènent de tous les rivages d'illustres adorateurs. Les boucles de sa blonde chevelure retombent sur ses tempes comme une toison d'or, et pour en faire la conquête, plus d'un Jason arrive au château de Belmont, comme dans une nouvelle Colchide. O mon cher Antonio! si j'avais les moyens de me poser leur rival, quelque chose me dit qu'elle couronnerait mes vœux.

ANTONIO. Vous savez que toute ma fortune est sur l'Océan; je ne suis point en fonds, et je ne saurais, pour le moment, rassembler une somme un peu forte; allez donc essayer ce que peut mon crédit à Venise; j'en épuiserai toutes les ressources pour vous mettre en état de vous rendre à Belmont auprès de la belle Portia. Allez vous informer où il y a de l'argent, je vais en faire autant de mon côté, et je ne



PORTIA. En vérité, Nérissa, mon petit corps est fatigué de ce grand monde. (Acte I, scène II, page 264.)

doute pas que mon crédit ou ma considération personnelle ne m'en procure. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent PORTIA et NÉRISSA.

PORTIA. En vérité, Nérissa, mon petit corps est fatigué de ce grand monde.

NÉRISSA. Vous le seriez, madame, si vos afflictions étaient en aussi grand nombre que vos prospérités; et néanmoins, d'après ce que je vois, on souffre autant de l'extrême abondance que de l'extrême besoin : le vrai bonheur est dans la médiocrité; le superflu a plus tôt des cheveux blancs, mais l'honnête nécessaire vit plus longtemps.

PORTIA. Voilà de belles maximes, et on ne peut mieux débitées.

NÉRISSA. Elles valent mieux encore quand on les suit.

PORTIA. Si faire était aussi aisé que savoir ce qu'il convient de faire, les chapelles seraient des églises, et les cabanes des pauvres seraient des palais. C'est un bon prédicateur que celui qui se conforme à ses propres instructions. Il m'est plus facile d'enseigner à vingt individus ce qu'il faut faire, que d'être l'un des vingt à suivre mes propres leçons. Le cerveau peut tracer des lois aux sens; mais un tempérament ardent saute par-dessus les froides règles. Jeunesse, telle est un lièvre qui franchit d'un saut les filets de Raison l'impotente. Mais ce raisonnement ne saurait me servir à choisir un époux. Qu'est-ce que je dis choisir? Hélas! je ne puis ni choisir ce qui me plaît, ni refuser ce que je déteste; ainsi les volontés d'une fille vivante sont asservies aux volontés d'un père mort. — N'est-il pas bien dur, Nérissa, de ne pouvoir choisir ni refuser personne?

NÉRISSA. Votre père fut toujours un homme vertueux, et les saints personnages ont, à leur lit de mort, de bonnes inspirations. Soyez donc persuadée que la loterie qu'il a imaginée dans ces trois coffres d'or, d'argent et de plomb, et en vertu de laquelle vous appartiendrez à celui qui choisira le coffre désigné par lui, ne saurait vous donner pour époux qu'un homme digne de votre amour. Mais parmi les illustres soupirants qui sont déjà ici, en est-il un en faveur duquel votre cœur se prononce?

PORTIA. Redis-moi leurs noms, je te prie : à mesure que tu les nommeras, je te les décrirai, et par la description tu jugeras de mon affection.

NÉRISSA. Il y a d'abord le prince napolitain.

PORTIA. C'est un jeune fat, qui parle sans cesse de son cheval; il se fait un grand mérite de pouvoir le ferrer lui-même; j'ai bien peur que madame sa mère n'ait fait un faux pas avec quelque maréchal ferrant.

NÉRISSA. Il y a ensuite le comte palatin.

PORTIA. C'est un homme qui a toujours la mine renfrognée. Il semble vous dire : *Me voulez-vous, ou ne me voulez-vous pas? choisissez.* Il écoute sans sourire les contes les plus plaisants; je crains que dans ses vieux jours il ne joue le rôle de philosophe larmoyant, tant il est dans son jeune âge d'une insupportable tristesse. Plutôt que d'épouser l'un d'eux, je préférerais me marier à une tête de mort ayant un os dans la bouche. Dieu me garde de ces deux hommes!

NÉRISSA. Que vous semble du gentilhomme français, monsieur Lebon?

PORTIA. Dieu l'a créé; je ne m'oppose donc point à ce qu'il passe pour un homme. Je sais que c'est un péché que de se moquer de son prochain; mais lui, il a un meilleur cheval que le Napolitain; il a dans un plus haut degré de perfection que le comte palatin la mauvaise habitude de prendre une mine renfrognée : il est tout et n'est rien : si un merle chante, le voilà aussitôt qui se met à danser; il fait des armes avec son ombre : en l'épousant, j'épouserais vingt maris. Je lui pardonnerais de me mépriser, car, dût-il m'aimer à la passion, je ne le payerai jamais de retour.

NÉRISSA. Que direz-vous donc de Falconbridge, le jeune baron d'Angleterre?



SHYLOCK. Si vous ne me remboursez pas tel jour, en tel lieu, j'aurai droit à une livre de votre chair. (Acte I, scène III, page 266.)

PORTIA. Tu sais que je ne lui dis jamais rien, car il ne me comprend pas, ni moi lui : il ne sait ni le latin, ni le français, ni l'italien, et tu pourrais attester en justice que je possède à peine pour deux liards d'anglais. C'est un fort bel homme en peinture ; mais, hélas ! quelle conversation avoir avec un tableau muet ? Comme il est drôlement habillé ! Je pense qu'il a acheté son pourpoint en Italie, son haut-de-chausses en France, sa toque en Allemagne, et ses manières partout.

NÉRISSA. Que pensez-vous du seigneur écossais son voisin ?

PORTIA. Qu'il est plein de charité pour son prochain, car il a emprunté à l'Anglais un soufflet, jurant qu'il le lui rendrait quand il pourrait : si je ne me trompe, le Français lui a donné sa garantie et l'a signée d'un faux nom [1].

NÉRISSA. Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe ?

PORTIA. Détestable le matin quand il est à jeun, et encore pire le soir quand il est ivre : dans ses meilleurs instants il est un peu moins qu'un homme, et dans ses plus mauvais moments, il est très-peu supérieur à la brute. En mettant tout au pire, je ferai en sorte de me passer de lui.

NÉRISSA. S'il offre de courir la chance de la loterie, et choisit le coffre gagnant, en refusant sa main vous refuseriez d'exécuter les volontés de votre père.

PORTIA. De crainte de malheur, aie soin de placer un grand verre de vin du Rhin sur le coffre opposé : quand le diable serait au dedans, si cette tentation est au dehors, je suis sûre que c'est là que se portera son choix. Je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA. Ne craignez pas, madame, d'avoir aucun de ces messieurs pour époux ; ils m'ont fait part de l'intention où ils sont de retourner dans leur pays respectif et de ne plus vous importuner de leurs hommages, à moins qu'il n'y ait pour vous obtenir quelque moyen autre que la loterie prescrite par votre père.

[1] Allusion aux promesses de secours que la France ne cessait de faire aux Écossais, dans leurs démêlés avec l'Angleterre.

PORTIA. Dussé-je vivre aussi vieille que la Sibylle, je mourrai chaste comme Diane, à moins qu'on ne m'obtienne ainsi que l'a voulu mon père. Je suis charmée de voir ces soupirants-là si raisonnables ; car il n'en est pas un dont je ne souhaite ardemment l'absence, et je prie Dieu qu'il leur accorde un bon voyage.

NÉRISSA. Ne vous rappelez-vous pas, madame, d'avoir vu ici, du vivant de votre père, un Vénitien, homme instruit et brave, venu avec le marquis de Montferrat ?

PORTIA. Oui, oui, c'était Bassanio ; c'est, je crois, ainsi qu'on le nomme.

NÉRISSA. Effectivement, madame : de tous les hommes que mes yeux ignorants aient vus, celui-là m'a semblé le plus digne de l'amour d'une jolie femme.

PORTIA. Je me le rappelle fort bien ; et je me rappelle aussi qu'il méritait l'éloge que tu en fais. — Eh bien, qu'y a-t-il ?

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, les quatre étrangers demandent à vous voir pour prendre congé de vous : il vient d'arriver un courrier de la part du cinquième, le prince de Maroc ; il annonce que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA. Si je pouvais accueillir le cinquième d'aussi bon cœur que je dis adieu aux quatre autres, je me réjouirais de son approche : eût-il toutes les qualités d'un saint, s'il y joint la complexion d'un diable, je l'aimerais mieux pour mon confesseur que pour mon mari. — Viens, Nérissa. — *(Au Domestique.)* Toi, précède-nous. — Au moment où nous fermons la porte sur un soupirant, en voilà un autre qui frappe. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Venise. — Une place publique.

Arrivent BASSANIO *et* SHYLOCK.

SHYLOCK. Trois mille ducats ; — fort bien.

BASSANIO. Oui, seigneur, pour trois mois.

SHYLOCK. Pour trois mois, — fort bien.

BASSANIO. Pour laquelle somme, Antonio, comme je vous l'ai dit, donnera son billet.

SHYLOCK. Antonio donnera son billet. — fort bien.

BASSANIO. Puis-je compter sur vous? me rendrez vous ce service? puis-je savoir votre réponse?

SHYLOCK. Trois mille ducats pour trois mois, sur le billet d'Antonio.

BASSANIO. Votre réponse à cela?

SHYLOCK. Antonio est bon.

BASSANIO. Auriez-vous lieu de suspecter le contraire?

SHYLOCK. Oh! non, non, non; — quand je dis qu'il est bon, je veux dire qu'il est solvable. Toutefois ses moyens sont d'une nature éventuelle : il a un navire en destination pour Tripoli, un autre pour les Indes; j'ai entendu dire au Rialto qu'il en a un troisième pour le Mexique, un quatrième pour l'Angleterre, — et d'autres encore dispersés sur divers points du globe; mais des vaisseaux ne sont que des planches, des matelots ne sont que des hommes; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs de mer, je veux dire des pirates; et puis il y a le danger des eaux, des vents et des écueils : — néanmoins l'homme est solvable; — trois mille ducats; — je pense que puis prendre son billet.

BASSANIO. Soyez sûr que vous le pouvez.

SHYLOCK. Je veux m'assurer si je le puis; et afin de m'en assurer, j'y penserai. Puis-je parler à Antonio?

BASSANIO. Si vous voulez dîner avec nous.

SHYLOCK. Oui, pour sentir le porc, pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a, par ses exorcismes, fait entrer le diable! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, causer avec vous, me promener avec vous, et ainsi de suite; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous ni prier avec vous. Quelles nouvelles au Rialto? — Qui vient ici?

Arrive ANTONIO.

BASSANIO. C'est le seigneur Antonio.

SHYLOCK, *à part*. Comme il a l'air d'un publicain hypocrite! Je le hais parce qu'il est chrétien, mais surtout parce que, dans sa simplicité stupide, il prête des fonds gratis, et fait baisser à Venise la valeur de l'argent. Si je le tiens jamais, j'assouvirai pleinement la vieille aversion que je lui porte. Il hait notre nation sainte; et jusque dans le lieu où les négociants ont coutume de s'assembler, il raille ma personne, mes opérations, mes bénéfices légitimement acquis et auxquels il donne le nom d'usure : que ma tribu soit maudite si je lui pardonne!

BASSANIO. Shylock, m'avez-vous entendu?

SHYLOCK. Je faisais le calcul de l'état actuel de mes fonds; autant que ma mémoire me le rappelle, je ne puis immédiatement fournir la somme complète de trois mille ducats : n'importe; Tubal, riche Hébreu de ma tribu, me fournira cette somme : mais doucement; pour combien de mois la voulez-vous? (*A Antonio.*) Bonjour, seigneur; nous parlions de vous.

ANTONIO. Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant, pour subvenir aux pressants besoins de mon ami, je dérogerai cette fois à mes habitudes. — (*A Bassanio.*) Sait-il quelle somme vous désirez?

SHYLOCK. Oui, oui; trois mille ducats.

ANTONIO. Pour trois mois.

SHYLOCK. [illegible]. — Pour trois mois, vous me l'aviez dit; — sur votre billet, fort bien! voyons un peu. — Mais écoutez-moi; il me semble vous avoir entendu dire que vous ne prêtiez ni n'empruntiez à intérêt.

ANTONIO. [illegible]

SHYLOCK. Quand Jacob faisait paître les troupeaux de son oncle Laban, [illegible] Abraham est le chef, oui, ce fut le troisième.

ANTONIO. Eh bien! que nous direz-vous de lui? prêtait-il à intérêt?

SHYLOCK. Non, il ne prêtait pas à intérêt; ce n'est pas [illegible] remarquez bien ce que fit Jacob. Il [illegible] baguettes qu'il dépouilla de leur écorce, et au moment précis de la conception, il les plaça devant les lascives brebis, qui, venant alors à concevoir, mirent bas plus tard des agneaux bigarrés, et ceux-là furent pour Jacob. C'était là une manière de bénéficier; et le ciel bénit Jacob; et tout gain est béni, pourvu qu'il ne soit pas le produit du vol.

ANTONIO. Jacob servait en vue d'un bénéfice éventuel, d'un résultat qu'il n'était point en son pouvoir d'amener et qui est exclusivement l'œuvre de la main de Dieu. Cet exemple a-t-il pour objet de justifier l'usure? votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers?

SHYLOCK. Je ne sais; je les fais produire tout aussi vite. — Mais écoutez-moi, seigneur.

ANTONIO. Remarquez bien, Bassanio, que le diable peut citer les Écritures à l'appui de ses actes; une âme perverse produisant de saints témoignages, ressemble à un scélérat le sourire sur les lèvres; c'est un beau fruit dont le cœur est pourri. Oh! comme l'hypocrisie a des dehors vertueux!

SHYLOCK. Trois mille ducats, — c'est une grosse somme. Trois mois sur douze, voyons ce que cela fait d'intérêts.

ANTONIO. Eh bien, Shylock, nous rendez-vous ce service?

SHYLOCK. Seigneur Antonio, souvent au Rialto vous vous êtes moqué de mes opérations financières et de mon usure : je n'ai fait qu'en lever les épaules, et j'ai tout supporté patiemment; car souffrir est le partage de notre nation. Vous me traitiez de mécréant, de chien enragé, et vous crachiez sur mon manteau de juif, et cela, parce que je fais usage de ce qui m'appartient; or, il paraît maintenant que vous avez besoin de moi : vous venez à moi et vous me dites : *Shylock, nous voudrions de l'argent;* voilà ce que vous me dites, vous qui déchargez votre salive sur ma barbe, et qui me chassez à coups de pied comme vous repousseriez du seuil de votre logis un chien étranger; vous me demandez de l'argent. Que dois-je répondre? dois-je vous dire : *Est-ce qu'un chien a de l'argent? Est-ce possible qu'un chien puisse prêter trois mille ducats?* ou bien, dois-je m'incliner profondément, et d'un ton servile, d'une voix basse et humble, dois-je vous dire : *Mon beau seigneur, mercredi dernier vous m'avez craché au visage; tel autre jour vous m'avez chassé à coups de pied; tel autre vous m'avez appelé chien : en retour de tant de courtoisie, je vais vous prêter mon argent?*

ANTONIO. Il est probable que tu me verras encore te donner ces noms-là, te cracher au visage, te chasser à coups de pied. Si tu veux prêter cet argent, ce n'est pas à des amis que tu le prêteras; quand a-t-on vu l'amitié naître d'un métal stérile? Tu le prêteras à un ennemi; s'il manque à son engagement, tu en auras meilleure grâce à déployer contre lui les rigueurs de la loi.

SHYLOCK. Voyez donc comme vous vous emportez! je veux être de vos amis, obtenir votre affection, oublier les mépris que vous m'avez prodigués, subvenir à vos besoins présents, sans vous faire payer un denier d'intérêt, et vous ne voulez pas m'entendre. Mes offres sont bienveillantes.

ANTONIO. Ce serait là en effet une grande obligeance.

SHYLOCK. Et je veux vous la témoigner cette obligeance. — Venez avec moi chez un notaire, faites-moi là votre billet; et puisque je suis en verve de gaieté, il sera stipulé que si vous ne me remboursez pas tel jour, en tel lieu, la somme énoncée dans le billet, j'aurai droit à une livre de votre chair, coupée et prise dans telle partie de votre corps qu'il me plaira désigner.

ANTONIO. J'y consens de grand cœur; je suis prêt à signer un billet conçu en ces termes et à rendre hommage à l'obligeance du juif.

BASSANIO. Vous ne souscrirez pas un tel billet pour moi; je préfère rester dans mes embarras actuels.

ANTONIO. Vous n'avez rien à craindre, mon cher; je remplirai mes engagements. Dans deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, il doit m'arriver des valeurs pour une somme neuf fois plus considérable que celle du billet souscrit.

SHYLOCK. O père Abraham! ce que c'est cependant que ces chrétiens! La perversité de leurs propres actes leur fait suspecter les intentions d'autrui! Je vous le demande, s'il manque à son engagement, que gagnerai-je à exiger l'accomplissement de la condition proposée? Une livre de la chair d'un homme a moins de valeur qu'une livre de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Voilà ce que je vais dis-

posé à faire pour me concilier son amitié : si la chose lui convient, soit ; sinon, adieu : seulement, veuillez ne pas vous faire contre moi une arme de mon obligeance même.

ANTONIO. Oui, Shylock, je souscrirai ce billet.

SHYLOCK. Allez donc m'attendre chez le notaire ; dites-lui de rédiger cette plaisante obligation ; moi, je vais chercher les ducats, donner un coup d'œil à ma maison, laissée à la garde peu sûre d'un valet fainéant, puis j'irai vous rejoindre. (*Il s'éloigne.*)

ANTONIO. Adieu, juif obligeant. Cet Hébreu-là se fera chrétien ; il devient traitable.

BASSANIO. Je me défie des conditions les plus favorables, quand un scélérat les propose.

ANTONIO. Venez ; nous n'avons ici aucune inquiétude à avoir ; mes vaisseaux arrivent un mois avant l'échéance. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent LE PRINCE DE MAROC et sa suite, PORTIA et sa suite, et NÉRISSA. Bruit de fanfares.

LE PRINCE. Ne répugnez pas à la couleur de mon teint, cette noire livrée du soleil brunissant dont je suis voisin et qui m'a vu naître. Amenez-moi l'homme le plus beau de ces climats du Nord, dont les feux de Phébus ont peine à fondre les glaçons, et faisons sur nous une incision en votre honneur pour savoir lequel est le plus rouge de son sang ou du mien. Sachez, madame, que mon aspect a intimidé plus d'un brave, et je vous jure, par mon amour, que les vierges les plus considérées de nos climats en ont été éprises. Je ne voudrais pas changer de couleur, à moins qu'on ne pût qu'à cette condition obtenir votre cœur, ma charmante reine !

PORTIA. Dans mon choix, je ne suis pas guidée uniquement par le capricieux témoignage de mes yeux de jeune fille ; d'ailleurs la loterie de ma destinée m'ôte la faculté d'un choix volontaire. Mais si mon père ne m'avait point imposé des entraves, s'il ne m'obligeait pas, par son testament, à devenir la femme de celui qui m'aura obtenue par les moyens que je vous ai dits, je vous l'avoue, prince illustre entre tous ceux qui sont déjà venus s'offrir à mes regards, nul plus que vous n'aurait des droits à mon affection.

LE PRINCE. C'est déjà beaucoup, et je vous en rends grâce. Veuillez donc, je vous prie, me conduire à ces coffres, afin que je tente ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le sophi et un prince persan, qui a gagné trois batailles contre le sultan Soliman, fallût-il faire baisser les yeux au plus fier, affronter le mortel le plus audacieux, enlever les oursons aux mamelles de leur mère, insulter au lion rugissant et affamé, je le ferais, madame, pour vous obtenir. Mais, hélas ! si Hercule et Lychas jouent aux dés à qui des deux sera le plus grand homme, la fortune peut donner le plus haut point à la main la plus faible, et Alcide se verra vaincu par son page. Et moi aussi, guidé par l'aveugle fortune, je puis manquer ce qu'un moins digne obtiendra, et j'en mourrai de douleur.

PORTIA. Il faut prendre votre parti, et renoncer tout à fait à choisir, ou si vous choisissez, jurer auparavant que si le sort vous est contraire, vous ne parlerez de mariage à aucune femme. Ainsi, faites vos réflexions.

LE PRINCE. J'accepte ces conditions ; venez, que je tente mon sort.

PORTIA. Allons d'abord au temple ; après dîner vous tenterez la fortune.

LE PRINCE. Puissé-je réussir ! Ce moment va me rendre ou le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. (*Une fanfare. Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Venise. — Une rue.

Entre LANCELOT GOBBO.

LANCELOT. Certainement, ma conscience m'aidera à quitter le [illegible] du juif mon maître. Le diable est [illegible] près de moi, et il me tente en me disant : *Gobbo, Lancelot Gobbo, mon cher Lancelot, ou mon cher Gobbo, ou mon cher Lancelot Gobbo, fais usage de tes jambes, prends ta course et sauve-toi.* Ma conscience me dit : *Non, prends garde honnête Lancelot ! prends garde, honnête Gobbo !* ou, comme je disais tout à l'heure : *Honnête Lancelot Gobbo, ne t'en va pas, dédaigne de t'enfuir à toutes jambes.* Là-dessus, l'infatigable démon m'ordonne de plus belle de décamper. *Pars*, dit le diable ; *au nom du ciel*, dit le diable, *décampe ; prends une résolution courageuse, et sauve-toi.* Alors ma conscience, se suspendant au cou de mon cœur, me dit fort sagement : *Mon honnête ami Lancelot, toi qui es le fils d'un honnête homme*, ou plutôt d'une honnête femme, car mon père sentait son fruit, et ne laissait pas que d'avoir un goût : ma conscience donc me dit : *Lancelot, ne bouge pas.* — *Bouge*, dit le diable. — *Ne bouge pas*, dit ma conscience. — *Conscience*, lui dis-je, *vous me conseillez bien.* — *Démon*, lui dis-je, *j'approuve votre conseil ;* si j'obéis à ma conscience, je resterai avec le juif mon maître, qui, Dieu me pardonne, est une espèce de démon ; si, au contraire, je me sauve, il faut que je me laisse diriger par le démon, qui, sous votre respect, est le diable lui-même. Certainement, ce juif est le diable incarné, et, en conscience, ma conscience est une conscience bien dure lorsqu'elle me conseille de rester chez le juif : c'est le diable qui me donne un conseil d'ami. Je me sauverai, diable ; mes talons sont à vos ordres, je me sauverai.

Arrive LE VIEUX GOBBO portant un panier.

GOBBO. Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du juif ?

LANCELOT, *à part.* O ciel ! c'est mon légitime père qui, ayant la vue basse, extrêmement basse, ne me reconnaît pas. — Je vais tenter une épreuve sur lui.

GOBBO. Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du juif ?

LANCELOT. Au premier détour, vous tournerez à votre main droite ; puis, au détour suivant, vous tournerez à gauche ; puis, au détour suivant, vous ne tournerez d'aucun côté, mais vous vous dirigerez indirectement vers la maison du juif.

GOBBO. Bonté de Dieu, voilà un chemin qui n'est pas facile à trouver. Pourriez-vous me dire si un certain Lancelot qui demeure avec lui, demeure ou non avec lui ?

LANCELOT. Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez ? — (*A part.*) Remarquez-moi bien maintenant : je vais soulever les eaux : — Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez ?

GOBBO. Non, monsieur, mais du fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme fort pauvre, et, grâce à Dieu, de bonnes vie et mœurs.

LANCELOT. Allons, que son père soit ce qu'il voudra ; nous parlons du jeune monsieur Lancelot.

GOBBO. De Lancelot, monsieur.

LANCELOT. Répondez-moi, je vous prie, vieillard, n'est-ce pas du jeune monsieur Lancelot que vous parlez ?

GOBBO. De Lancelot, sous votre bon plaisir.

LANCELOT. *Ergo*, de monsieur Lancelot. Vieillard, ne parlez point de monsieur Lancelot ; car ce jeune homme, par l'arrêt du sort et des destinées et autres locutions baroques, et des trois sœurs filandières et autres articles scientifiques, est effectivement décédé ; en termes vulgaires, il est allé au ciel.

GOBBO. Que Dieu m'en préserve ! Ce garçon était mon unique appui, mon bâton de vieillesse.

LANCELOT. Est-ce que j'ai l'air d'un bâton, d'un étai, d'une canne, ou d'un échalas ? — Me reconnaissez-vous, mon père ?

GOBBO. Hélas ! je ne vous connais pas, mon jeune monsieur ; mais veuillez me dire, je vous prie, si mon garçon (Dieu veuille avoir son âme !) est vivant ou mort.

LANCELOT. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon père ?

GOBBO. Hélas ! monsieur, j'ai la vue basse ; je ne vous reconnais pas.

LANCELOT. Vous pourriez avoir la vue bonne et ne pas me reconnaître : c'est un père bien avisé que celui qui connaît son enfant. Allons, vieillard, je vais vous dire des nouvelles de votre fils : donnez-moi votre bénédiction ; il faut que la

vérité se découvre; un meurtre ne peut rester longtemps caché; le fils d'un homme le peut, mais à la fin la vérité se fait jour.

GOBBO. Je vous en prie, monsieur, tenez-vous droit; je suis certain que vous n'êtes pas Lancelot, mon garçon.

LANCELOT. Je vous en prie, ne bavardons pas plus longtemps là-dessus; mais donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, votre garçon autrefois, votre fils maintenant, votre enfant pour toujours.

GOBBO. Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT. Je ne sais pas ce que je dois croire à cet égard; mais je suis Lancelot, au service du juif; et j'ai la certitude que Marguerite, votre femme, est ma mère.

GOBBO. Son nom est effectivement Marguerite. Sur ma vie, si tu es Lancelot, tu es ma chair et mon sang. Bénédiction de Dieu! quelle barbe tu as! tu as plus de poils au menton que Dobbin, mon cheval d'attelage, n'en a à la queue.

LANCELOT. Il faut alors que la queue de Dobbin pousse à reculons; car certainement la dernière fois que je l'ai vu, il avait plus de poils à la queue que je n'en ai au menton.

GOBBO. Dieu! que tu es changé! Comment es-tu avec ton maître? Je lui apporte un cadeau. Comment vous accordez-vous ensemble?

LANCELOT. Fort bien, fort bien; mais pour ma part, comme j'ai arrêté la résolution de m'enfuir, je ne m'arrêterai pas que je n'aie arpenté quelque terrain : mon maître est un vrai juif. Lui donner un cadeau, à lui? donnez-lui une corde pour se pendre. Je meurs de faim à son service; vous pouvez compter avec vos côtes chacun de mes doigts[1]. Mon père, je suis bien aise que vous soyez venu; offrez votre cadeau à un certain seigneur Bassanio; celui-là donne des livrées neuves, et des livrées qui comptent encore; si je n'entre pas à son service, je veux m'enfuir tant que la terre me portera. — O bonheur! le voici lui-même; — parlez-lui, mon père; car je veux être juif, si je sers le juif plus longtemps.

Arrive BASSANIO, suivi de LÉONARDO et de quelques autres Domestiques.

BASSANIO, *à un Domestique*. Soit; j'y consens; — mais que cela se fasse assez promptement pour que le souper soit prêt à cinq heures au plus tard : aie soin que ces lettres soient remises à leur adresse; donne les livrées à faire, et dis à Gratiano de venir chez moi dans l'instant.

LANCELOT. Parlez-lui, mon père.

GOBBO. Dieu bénisse votre seigneurie!

BASSANIO. Grand merci; avez-vous quelque chose à me dire?

GOBBO. Voici mon fils, seigneur, un pauvre garçon, —

LANCELOT. Non pas un pauvre garçon, seigneur, mais bien le valet du riche juif; et mon désir serait, seigneur, comme mon père vous le spécifiera, —

GOBBO. Il a une grande infection[2], seigneur, comme qui dirait de servir, —

LANCELOT. Le long et le court de la chose est que je suis au service du juif, et que je désirerais, comme mon père vous le spécifiera, —

GOBBO. Son maître et lui, sauf le respect de votre seigneurie, ne sont pas cousins, si bien que, —

LANCELOT. En somme, la vérité est que le juif en ayant mal usé avec moi, cette circonstance est cause, comme ce vieillard qui est mon père vous le spécifiera, —

GOBBO. J'ai ici quelques couples de pigeons, que je désire[illegible] à votre seigneurie, et l'objet de ma requête est —

LANCELOT. [illegible], la requête est impertinente[illegible], comme votre [illegible] de la bouche de cet honnête vieillard, qui, bien que ce soit moi qui le dise, est [illegible] père.

BASSANIO. [illegible] — Que voulez-vous?

LANCELOT. [illegible] votre service, seigneur.

GOBBO. Voilà tout, seigneur.

BASSANIO, *à Lancelot*. [illegible] et je t'accorde ta demande. Shylock, ton maître, m'a parlé de toi

[1] [illegible]

[2] [illegible]

aujourd'hui même, et tu lui devras ton avancement si c'en est un que de quitter le service d'un juif opulent pour devenir le laquais d'un gentilhomme aussi pauvre que moi.

LANCELOT. Le vieux proverbe est on ne peut mieux partagé entre mon maître Shylock et vous, seigneur : vous avez la grâce de Dieu, et lui il a de quoi.

BASSANIO. Tu dis vrai. — (*A Gobbo.*) Vieillard, suivez votre fils. — (*A Lancelot*). Va prendre congé de ton ancien maître, et fais-toi indiquer ma demeure. — (*A ses Domestiques.*) Qu'on lui donne une livrée plus ornée que celle de ses camarades. N'y manquez pas. (*Il s'entretient à voix basse avec Léonardo.*)

LANCELOT. Mon père, l'affaire est dans le sac. — Non, je ne sais pas me procurer du service; je ne sais pas faire usage de ma langue! — fort bien. (*Regardant la paume de sa main.*) Quelle est, en Italie, la paume de la main étendue pour jurer sur la Bible, qui se puisse comparer à celle-ci? — J'aurai du bonheur; parbleu! voilà une ligne de vie qui est jolie, j'espère! voici une petite provision de femmes; hélas! ce n'est rien que quinze femmes; onze veuves et neuf filles, c'est le strict nécessaire pour un honnête homme; et puis avoir échappé trois fois au malheur de me noyer, et avoir frisé de deux doigts le danger mortel de tomber sur la pointe d'un oreiller[1]; — en voilà, j'espère, des délivrances miraculeuses! Allons, si la fortune est femme, avouons que c'est une bonne fille. — Venez, mon père; je vais prendre congé du juif en un clin d'œil. (*Lancelot et le vieux Gobbo s'éloignent.*)

BASSANIO, *à Léonardo*. Je t'en prie, mon cher Léonardo, veille à cela. Quand tu auras acheté et rangé ces objets, reviens sur-le-champ; car je traite ce soir mes meilleures connaissances; va, pars. (*Il fait quelques pas en se promenant.*)

LÉONARDO. Je ferai du mieux qu'il me sera possible.

Arrive GRATIANO.

GRATIANO, *à Léonardo*. Où est votre maître?

LÉONARDO. Le voilà là-bas qui se promène. (*Léonardo s'éloigne.*)

GRATIANO, *appelant*. Seigneur Bassanio, —

BASSANIO, *se retournant*. Gratiano!

GRATIANO. J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO. Je vous l'accorde.

GRATIANO. Ne me refusez pas. Il faut que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO. S'il le faut, je le veux bien. Mais écoutez-moi, Gratiano; vous avez le ton trop dégagé et le verbe trop haut; ces airs-là vous vont à merveille, et à des yeux comme les nôtres ne sont pas des défauts; mais aux lieux où l'on ne vous connaît point ils auraient quelque chose de trop libre. — Prenez la peine de tempérer par quelques gouttes de réserve et de modestie, la pétulance de votre caractère; sans quoi, votre conduite excentrique me nuirait dans l'opinion des personnes chez lesquelles je vais, et pourrait ruiner mes espérances.

GRATIANO. Seigneur Bassanio, écoutez-moi : si vous ne me voyez pas adopter un maintien raisonnable, parler respectueusement, ne jurer que de temps à autre, porter sur moi des livres de prières, prendre un air sérieux; il y a plus, quand on dira le bénédicité, tenir mon chapeau devant mes yeux, comme cela, soupirer et dire amen; observer tous les usages de la civilité, comme le jeune homme qui s'applique à se donner un air grave pour plaire à sa grand'mère; si vous ne me voyez faire tout cela, n'ayez plus jamais confiance en moi.

BASSANIO. Fort bien, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO. Mais j'en excepte la soirée d'aujourd'hui; ce que nous ferons ce soir ne comptera pas.

BASSANIO. Non, ce serait dommage; je vous conseille, au contraire, de revêtir votre gaieté la plus franche; car nous aurons des amis qui se proposent de se réjouir; mais adieu; quelques affaires m'appellent.

GRATIANO. Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres; mais nous irons vous rendre visite à l'heure du souper. (*Ils s'éloignent.*)

[1] [illegible]

SCÈNE III.

Même ville. — Une salle dans la maison de Shylock.

Entrent JESSICA et LANCELOT.

JESSICA. Je suis fâchée que tu veuilles quitter mon père : notre maison est un enfer, et toi, joyeux diable, tu lui ôtais un peu de son ennui; mais adieu; voilà un ducat pour toi. Lancelot, au souper, parmi les convives de ton nouveau maître, tu verras Lorenzo; donne-lui cette lettre, donne-la-lui secrètement. Adieu; je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT. Adieu; — je n'ai pour tout langage que des larmes. — Charmante païenne, — aimable juive, si un chrétien ne joue pas un rôle de scélérat pour vous posséder, je serai bien trompé : mais adieu! ces sottes larmes ont presque noyé toute ma fermeté d'homme; adieu! (*Il sort.*)

JESSICA, *seule*. Adieu, bon Lancelot.— Combien c'est coupable à moi de rougir d'être la fille de mon père! mais quoique j'aie hérité de son sang, je n'ai point hérité de son caractère. O Lorenzo! si tu tiens ta promesse, je terminerai cette lutte pénible; je me ferai chrétienne et deviendrai ta femme dévouée. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Une rue.

Arrivent GRATIANO, LORENZO, SALARINO et SALANIO.

LORENZO. Oui, nous nous échapperons pendant le souper, nous nous déguiserons chez moi, et une heure après nous reviendrons tous.

GRATIANO. Nous n'avons pas fait tous nos préparatifs.

SALARINO. Il n'a pas encore été question entre nous de porte-flambeaux.

SALANIO. C'est une triste invention, à moins que cela ne soit disposé d'une manière originale; je crois que le mieux est de nous en passer.

LORENZO. Il n'est que quatre heures; nous avons encore deux heures pour nous préparer. —

Arrive LANCELOT avec une lettre.

LORENZO, *continuant*. Ami Lancelot, quelles nouvelles?

LANCELOT. S'il vous plaît d'ouvrir cette lettre, vous l'apprendrez.

LORENZO. Je connais l'écriture; c'est une belle écriture : et plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit est la main charmante qui traça cette lettre.

GRATIANO. Une lettre d'amour, sans doute?

LANCELOT, *faisant quelques pas pour se retirer*. Avec votre permission, seigneur.

LORENZO. Où vas-tu?

LANCELOT. Seigneur, je vais inviter mon ancien maître, le juif, à venir souper ce soir chez mon nouveau maître, le chrétien.

LORENZO, *lui donnant une bourse*. Attends, prends ceci.— Dis à la charmante Jessica que je serai exact. — Dis-le lui en particulier; va. — (*Lancelot s'éloigne.*)

LORENZO, *continuant*. Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

SALARINO. J'y vais à l'instant.

SALANIO. Et moi aussi.

LORENZO. Venez nous rejoindre, Gratiano et moi, au logis de Gratiano, dans une heure d'ici.

SALARINO. Nous n'y manquerons pas. (*Salarino et Salanio s'éloignent.*)

GRATIANO. Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica?

LORENZO. Il faut que je vous dise tout. Elle me marque de quelle manière je dois l'enlever de la maison de son père; l'or et les bijoux qu'elle emportera, le costume de page dont elle s'est pourvue. Si jamais le juif son père est admis au ciel, ce sera en considération de sa charmante fille; et jamais le malheur n'osera traverser sa voie, si ce n'est en s'autorisant du prétexte qu'elle est la fille d'un juif mécréant. Allons, venez avec moi; lisez ceci chemin faisant; la belle Jessica sera mon porte-flambeau. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Même ville. — Devant la maison de Shylock.

Arrivent SHYLOCK et LANCELOT.

SHYLOCK. Allons, tu jugeras bientôt par tes propres yeux de la différence qu'il y a entre le vieux Shylock et Bassanio. — (*Il appelle.*) Jessica! — Tu ne gourmandiseras plus comme tu l'as fait chez moi. — Jessica! — Tu ne passeras plus ton temps à dormir, et à ronfler, et à déchirer tes habits. — Jessica! viendras-tu?

LANCELOT, *appelant*. Jessica!

SHYLOCK. Qui t'a dit d'appeler? je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT. Vous m'avez souvent reproché de ne pouvoir rien faire sans qu'on me l'ordonne.

Arrive JESSICA.

JESSICA. M'appelez-vous? que désirez-vous de moi?

SHYLOCK. Je soupe dehors aujourd'hui, Jessica : voici mes clefs : — mais pourquoi irais-je? ce n'est pas par affection qu'ils m'invitent; ils me flattent : n'importe, j'irai par haine et pour manger aux dépens du chrétien prodigue.— Jessica, ma fille, veille sur ma maison; — je ne m'éloigne qu'avec répugnance; il se trame quelque chose contre mon repos; car cette nuit j'ai rêvé de sacs d'argent.

LANCELOT. Je vous en conjure, monsieur, allez-y; mon jeune maître compte sur votre présence.

SHYLOCK. Et moi sur la sienne.

LANCELOT. Et ils ont entre eux comploté quelque chose. — Je ne vous dirai pas que vous verrez une mascarade; mais si vous en voyez une, alors ce n'est pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi noir [1], à six heures du matin, tandis qu'il y a quatre ans, ce saignement est tombé le mercredi des Cendres, dans l'après-midi.

SHYLOCK. Quoi! il y aura des masques! Écoute-moi, Jessica : ferme bien les portes; quand tu entendras le tambour et les sons criards du fifre au cou tors, ne va pas te mettre à la fenêtre, ni montrer ta tête en public, pour voir les visages barbouillés de chrétiens imbéciles; mais bouche les oreilles de ma maison, je veux dire les fenêtres : que les bruits d'une folie stupide ne pénètrent pas dans ma demeure austère. — Par le bâton de Jacob, je jure que je n'ai pas ce soir la moindre envie de souper dehors; néanmoins j'irai. — (*A Lancelot.*) Toi, prends les devants : dis que je vais venir.

LANCELOT. Je vais vous précéder, monsieur. — (*Bas, à Jessica.*) Mademoiselle, que cela ne vous empêche pas de regarder par la fenêtre;

> Car il se peut qu'un chrétien vous arrive,
> Digne en tous points des regards d'une juive.
> (*Il s'éloigne.*)

SHYLOCK. Que dit cet imbécile, cette race d'Agar?

JESSICA. Il m'a dit : Adieu, mademoiselle; voilà tout.

SHYLOCK. C'est un assez bon diable; mais un énorme mangeur; au travail il est lent comme un colimaçon; cela dort le jour comme un chat sauvage; les frelons ne me conviennent pas dans ma ruche : c'est pourquoi je me sépare de lui, et je le cède à un autre, afin qu'il l'aide à dépenser promptement l'argent que je lui ai prêté.— Allons, rentre, Jessica; peut-être reviendrai-je sur-le-champ; fais ce que je t'ai dit; ferme les portes sur toi : qui bien renferme bien retrouve; c'est un proverbe toujours de saison pour l'esprit économe. (*Il s'éloigne.*)

JESSICA. Adieu; si mon projet réussit, nous avons perdu, moi un père, toi une fille. (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

Même lieu.

Arrivent GRATIANO et SALARINO, masqués.

GRATIANO. Voici l'auvent sous lequel Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SALARINO. L'heure est presque passée.

GRATIANO. Il est étonnant qu'il se fasse attendre, car les amants arrivent toujours avant l'heure.

[1] Le 14 avril 1360, le lundi de Pâques, Édouard III et son armée étaient devant Paris. [illegible] il fit un temps si [illegible] sur leurs chevaux [illegible]

SALARINO. Oh ! les colombes de Vénus volent dix fois plus vite pour sceller de nouveaux liens d'amour que pour conserver intacte la foi jurée.

GRATIANO. Il en sera toujours ainsi. Quel convive, au sortir d'un festin, a le même appétit qu'en y prenant place ? quel cheval, reprenant la route ennuyeuse qu'il a déjà parcourue, ne ralentit son pas et son ardeur ? Pour toutes les choses d'ici-bas, nous mettons plus de vivacité dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez la nef quitter comme l'enfant prodigue sa baie natale, déployant l'éclat de ses banderoles, et caressée par le souffle lascif de la brise ! Voyez-la revenir aussi comme l'enfant prodigue, la carène endommagée, les voiles en lambeaux, maigre, épuisée, ruinée par la brise libertine.

Arrive LORENZO.

SALARINO. Voici Lorenzo ; — nous reparlerons de cela plus tard.

LORENZO. Mes chers amis, pardonnez-moi d'avoir abusé de votre patience. Ce n'est pas moi, ce sont mes affaires que vous devez accuser de ce délai. Quand il vous prendra envie de voler des épouses, je vous promets de vous attendre tout aussi longtemps. — Approchons ; c'est ici la demeure du juif mon beau-père. — Holà ! quelqu'un !

JESSICA, vêtue en page, paraît à la fenêtre.

JESSICA. Qui êtes-vous ? dites-le-moi, pour plus de certitude, bien que je sois convaincue que j'ai reconnu votre voix.

LORENZO. Lorenzo, votre bien-aimé.

JESSICA. Lorenzo, j'en suis sûre ; mon bien-aimé, cela est certain, car qu'aimé-je plus au monde ? Mais hormis vous, Lorenzo, qui sait si je suis la vôtre ?

LORENZO. Le ciel et votre cœur me sont témoins que vous l'êtes.

JESSICA, *lui jetant une cassette.* Tenez, recevez cette cassette ; elle en vaut la peine. Je suis bien aise qu'il fasse nuit, et que vous ne puissiez pas me voir : car je suis toute honteuse de mon travestissement ; mais l'amour est aveugle, et les amants ne peuvent voir les charmantes folies qu'eux-mêmes commettent ; car s'ils le pouvaient, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi métamorphosée en page.

LORENZO. Descendez, car il faut que vous me serviez de porte-flambeau.

JESSICA. Eh quoi ! faut-il donc que j'éclaire ma honte ? elle n'est déjà que trop visible. Mon ami, ce rôle me mettrait trop en évidence ; il faut que je reste cachée.

LORENZO. Vous l'êtes suffisamment, mon amour, dans votre costume de page. Mais venez vite, car la nuit mystérieuse va bientôt prendre la fuite, et nous sommes attendus au banquet de Bassanio.

JESSICA. Je vais fermer les portes et me munir encore de ducats ; ensuite je suis à vous. (*Elle quitte la fenêtre.*)

GRATIANO. Par mon capuchon, c'est une gentille et non une juive.

LORENZO. Je vous jure que je l'aime de toute mon âme ; car elle est prudente et sage autant que j'en puis juger ; elle est belle, si mes yeux ne me trompent pas ; elle est sincère, car elle s'est montrée telle : c'est pourquoi, en sa qualité de fille sage, belle et sincère, sa place est fixée à toujours dans mon âme constante.

Arrive JESSICA.

LORENZO, *continuant.* Quoi ! vous voilà ? — Partons, messieurs, partons ; nos compagnons masqués nous attendent. (*Il s'éloigne avec Jessica et Salarino.*)

Arrive ANTONIO.

ANTONIO. Qui est là ?

GRATIANO. Le seigneur Antonio ?

ANTONIO. Fi donc, Gratiano ! où sont tous les autres ? Il est neuf heures, tous nos amis vous attendent : — Point de mascarade ce soir, les vents sont bons, Bassanio va s'embarquer tout à l'heure, j'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO. J'en suis charmé ; je ne désire rien tant que d'être à bord, et de partir cette nuit. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Bruit de fanfares. Entrent PORTIA et LE PRINCE DE MAROC, avec leur suite.

PORTIA. Qu'on tire ce rideau, et qu'on fasse voir les trois coffres à ce noble prince. — (*Le rideau est tiré, et laisse voir trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, et le troisième de plomb.*) Maintenant, choisissez.

LE PRINCE, *considérant les trois coffres.* Le premier est d'or et porte cette inscription :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Sur le second, qui est d'argent, on lit :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Le troisième, d'un plomb vil, porte une inscription aussi grossière que son métal.

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

A quel signe reconnaîtrai-je si j'ai bien choisi ?

PORTIA. Prince, l'un de ces coffres renferme mon portrait ; si vous le choisissez, je vous appartiendrai.

LE PRINCE. Qu'un Dieu propice dirige mon jugement ! Voyons, je vais relire les inscriptions, en commençant par la dernière. Que dit ce coffre de plomb ?

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

Tout risquer, — pour quoi ? pour du plomb ! ce coffre est de mauvais augure : l'homme qui risque tout, le fait dans l'espoir de légitimes avantages : une âme élevée ne s'abaisse pas à convoiter une aussi vile matière. Que dit le coffre d'argent avec sa couleur virginale ?

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Ce qu'il mérite ? — Arrête un moment, prince de Maroc, et pèse ta valeur d'une main impartiale : si tu t'en rapportes à ta propre estimation, tu vaux beaucoup, mais pas assez peut-être pour mériter cette beauté ; cependant douter de ce que je vaux, c'est lâchement me ravaler moi-même. Ce que je mérite ? — Mais je mérite cette beauté ; je la mérite par ma naissance, par ma fortune, par les avantages de ma personne, par les qualités que je dois à l'éducation, mais surtout par mon amour. Peut-être ferais-je bien de ne pas aller plus loin et de fixer ici mon choix ! Relisons l'inscription gravée sur le coffre d'or :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

C'est-à-dire la dame de ce château ; tout le monde la désire ; des quatre coins du globe on vient baiser la châsse qui contient cette sainte vivante. Les déserts de l'Hyrcanie, et les vastes solitudes de l'immense Arabie, transformées maintenant en routes fréquentées, sont traversées par la foule des princes qui viennent contempler la belle Portia. Le liquide empire, qui soulève jusqu'aux cieux l'orgueil de ses vagues, n'est pas une barrière capable d'arrêter l'ardeur de ces étrangers lointains. Ils le franchissent comme un simple ruisseau, pour venir admirer la belle Portia. L'un de ces trois coffres contient son céleste portrait. Est-il probable que ce soit le coffre de plomb ? ce serait profanation que de le croire ; ce métal serait encore trop grossier pour enfermer son linceul dans la nuit de la tombe. Ou bien, croirai-je qu'on a recélé son image dans l'argent, ravalant ainsi son prix dix fois au-dessous de l'or de bon aloi ? Une perle aussi précieuse ne peut être enchâssée que dans l'or. Il y a en Angleterre une monnaie d'or qui porte un ange pour empreinte ; mais cette empreinte est à la surface. Ici c'est un ange qui est enclos dans l'or. — Donnez-moi la clef ; je choisis celui-ci, à tout hasard !

PORTIA. La voici, prince ; si mon portrait s'y trouve, je suis à vous.

LE PRINCE, *après avoir ouvert le coffre d'or.* O malédiction ! que vois-je ? un squelette, et dans son œil vide un papier écrit. Lisons. (*Il lit.*)

Tout ce qui brille n'est pas or,
Ce proverbe vaut un trésor ;
Plus d'un homme a donné sa vie
Pour le trompeur éclat de ma superficie.

Ces tombeaux opulents, que l'or a recouverts,
Sont les habitacles des vers.
Qui que tu sois, si ta sagesse
Avait marché de pair avec ta hardiesse;
Si tu t'étais montré, dans ta verte saison,
Jeune de corps, vieux de raison
Tu ne recevrais pas cette réponse écrite :
Tu perds ton temps, pars au plus vite.

En effet j'ai perdu mon temps; adieu, amour brûlant; froide indifférence, salut! — Adieu, Portia; j'ai le cœur trop cruellement blessé pour prolonger d'insipides adieux : ainsi partent les perdants. (*Il sort.*)

PORTIA. Nous en voilà heureusement délivrées! — Fermez les rideaux. — Puissent tous ceux de sa couleur choisir comme lui! (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

Venise. — Une rue.

Arrivent SALARINO et SALANIO.

SALARINO. Mon cher, j'ai vu Bassanio mettre à la voile; Gratiano est parti avec lui; et je suis certain que Lorenzo n'est pas à bord de leur navire.

SALANIO. Le scélérat de juif, jetant les hauts cris, a éveillé le doge, qui est allé avec lui faire des perquisitions sur le vaisseau de Bassanio.

SALARINO. Il est venu trop tard; le vaisseau était sous voile; mais on a donné à entendre au doge que Lorenzo et son amoureuse Jessica avaient été vus ensemble dans une gondole; en outre, Antonio lui a positivement affirmé qu'ils n'étaient point à bord du navire de Bassanio.

SALANIO. Je n'ai jamais été témoin d'une fureur aussi confuse, aussi étrange, aussi violente, aussi divagante que celle que l'infâme juif exhalait dans les rues : *Ma fille!* s'écriait-il, — *ô mes ducats! — ô ma fille! — enfuie avec un chrétien! — ô mes ducats chrétiens! — Justice! au nom de la loi! mes ducats et ma fille! un sac, deux sacs de ducats, de doubles ducats, que ma fille m'a volés! et des bijoux; deux diamants, deux diamants rares et précieux, que m'a volés ma fille! — Justice! qu'on retrouve ma fille! elle a sur elle les diamants et les ducats!*

SALARINO. Ma foi, tous les enfants de Venise le suivent en criant : *Mes diamants, ma fille et mes ducats.*

SALANIO. Qu'Antonio soit exact au jour de l'échéance, sans quoi ce sera lui qui payera cela.

SALARINO. Vous me le rappelez fort à propos : hier je causais avec un Français; il m'a dit que dans le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il a péri un navire de notre pays, richement chargé; en entendant cette nouvelle, je pensai à Antonio, et souhaitai secrètement que ce navire ne fût pas un des siens.

SALANIO. Vous ferez bien de dire à Antonio ce que vous avez appris, mais en y mettant des ménagements, afin de ne pas l'affliger.

SALARINO. Il n'y a pas de cœur d'homme plus aimant sur la terre. J'ai été témoin de ses adieux quand il a quitté Bassanio. Celui-ci lui disait qu'il hâterait son retour : *N'en faites rien*, a répondu Antonio; *ne négligez pas vos affaires à cause de moi, Bassanio, mais restez tout le temps qui vous sera nécessaire. Quant au billet que le juif a de moi, que cette pensée ne vienne pas à la traverse de vos amours : soyez joyeux, ne songez qu'à faire votre cour, et à manifester vos sentiments de la manière qui conviendra le mieux.* Ce disant, les yeux pleins de larmes, il a étendu la main en détournant la tête, a serré énergiquement la main de Bassanio, et ils se sont séparés.

SALANIO. Je crois vraiment qu'il ne vit que pour son ami. Allons, je vous prie, le trouver, et tâchons, de manière ou d'autre, de l'arracher à cette mélancolie qu'il semble chérir.

SALARINO. Oui, allons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IX.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Entre NERISSA, suivie d'un Domestique.

NERISSA. Dépêchez-vous, je vous prie, de tirer le rideau; le prince d'Aragon a prêté le serment et va dans l'instant venir faire son choix. (*Bruit de fanfare.*)

Entrent LE PRINCE D'ARAGON, PORTIA et leur Suite.

PORTIA. Voici les coffrets, noble prince. Si vous choisissez celui qui renferme mon portrait, notre mariage sera immédiatement célébré; mais si vous échouez, sans ajouter une parole, monseigneur, vous devrez sur-le-champ quitter ces lieux.

LE PRINCE. Mon serment m'impose trois conditions : la première, de ne révéler à personne le coffre que j'aurai choisi; la seconde, si je ne choisis pas le coffre gagnant, de ne jamais parler de mariage à aucune femme; et la troisième, si dans mon choix la fortune me trahit, de vous quitter immédiatement et de partir.

PORTIA. Tous ceux qui, pour m'obtenir, moi indigne, se soumettent à cette épreuve, jurent de se conformer à ces conditions.

LE PRINCE. Je m'y suis préparé. Maintenant, ô fortune! daigne seconder mes espérances! — L'or, l'argent et le plomb vil sont devant moi. Que dit ce dernier?

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

Ton air ne promet pas assez pour que je risque quelque chose pour toi. Que dit le coffre d'or? Ah! voyons :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Quel est donc l'objet que beaucoup désirent? — Par *beaucoup* on veut désigner sans doute la multitude insensée qui se détermine par les apparences, n'allant jamais plus loin que le témoignage de ses yeux; qui ne pénètre jamais dans l'intérieur des choses; mais, pareille à l'hirondelle, bâtit dans la partie extérieure du mur, exposée aux accidents et aux intempéries des saisons. Je ne veux pas choisir ce que beaucoup désirent, parce que je ne veux pas marcher de pair avec le vulgaire, ni me confondre avec la foule ignorante. Venons donc à toi, trésor d'argent; dis-moi de nouveau l'inscription que tu portes :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Voilà qui est bien dit. Nul ne doit en effet tromper la fortune et recueillir les honneurs sans avoir le cachet du mérite. Que nul ne révèle les dignités qu'il n'a point méritées. Combien il serait à désirer que les richesses, les grades, les places ne fussent point dus à la corruption, que tous les honneurs fussent justifiés par le mérite de celui qui les porte! Combien de bassesse il faudrait alors extirper de la moisson du véritable honneur! combien de semences honorables on recueillerait au milieu de la paille la plus vile! Mais revenons à notre choix :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Je crois mériter. — Donnez-moi donc la clef de ce coffre; — que je l'ouvre à l'instant, et que j'y trouve ma fortune. (*Il ouvre le coffre.*)

PORTIA. Ce que vous avez trouvé ne valait pas la peine d'attendre si longtemps.

LE PRINCE. Que vois-je? le portrait d'un pauvre idiot qui me présente un papier? Il faut que je le lise. Combien peu tu ressembles à Portia! combien peu tu réponds à mes espérances et à ce que j'avais droit d'attendre!

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

N'ai-je donc mérité que le portrait d'un idiot? est-ce là toute ma récompense? n'en ai-je point mérité d'autre?

PORTIA. Les rôles de délinquant et de juge sont deux fonctions distinctes et de nature opposée.

LE PRINCE. Lisons. (*Il lit.*)

Le feu m'éprouva sept fois
Sept fois aussi fut éprouvé le sage
Qui n'a, pendant le cours de son pèlerinage,
Jamais fait un mauvais choix?
De mortels il est bon nombre
Qu'on voit embrasser leur ombre;
Ces victimes de l'erreur
N'ont que l'ombre du bonheur.
Il est des sots, quoi qu'on fasse,
Argentés à la surface;
Je suis un de ces sots-là.
Que tu prennes dans le monde
Femme brune, rousse ou blonde,
Mon portrait le tien sera;
Fais ton paquet et t'en va.

Plus je resterai ici, plus je paraîtrai sot : je suis venu avec une tête de niais, je m'en retourne avec deux. — Adieu, char-



SALARINO. Tous les enfants de Venise le suivent en criant : *Mes diamants, ma fille et mes ducats.* (Acte II, scène VIII, page 271.)

minute ; je tiendrai mon serment, afin de contenir ma colère. (*Le prince d'Aragon sort avec sa suite.*)

PORTIA. Ainsi le papillon s'est brûlé à la lumière. Ces fous de sens rassis! quand ils viennent choisir, ils ont l'habileté de perdre rationnellement.

NERISSA. On a bien raison de dire que la destinée préside à la potence et au mariage.

PORTIA. Allons, ferme le rideau, Nérissa.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Où est madame?

PORTIA. La voici ; que lui voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. Madame, à votre porte se présente un jeune Vénitien qui vient vous annoncer l'approche de son maître. Il vous apporte de sa part des salutations fort sensées, consistant, outre les compliments et politesses, en cadeaux de riche valeur. Je n'ai jamais vu de messager d'amour mieux approprié à son rôle : jamais Avril, lorsqu'il vient annoncer l'approche de l'été, n'eut un aspect plus charmant et plus doux que cet avant-coureur de son maître.

PORTIA. Assez, je te prie ; j'ai grand'peur que tu n'ajoutes bientôt qu'il est un peu ton parent, tant tu te mets pour le louer en dépense d'esprit. Viens, Nérissa ; je brûle de voir un courrier de Cupidon qui se présente avec tant de grâce.

NERISSA. Bassanio! Amour, fais que ce soit lui! (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Venise. — Une rue.

Arrivent SALANIO et SALARINO.

SALANIO. Eh bien! quelles nouvelles sur le Rialto?

SALARINO. Le bruit se confirme que le navire d'Antonio, chargé d'une riche cargaison, a fait naufrage dans le détroit ; je crois qu'on nomme cet endroit les *Goodwins* : c'est un bas-fond dangereux et fatal, où est enterrée la carcasse de plus d'un vaisseau de haut bord, s'il faut ajouter foi aux propos de commère que j'ai entendus.

SALANIO. Plaise à Dieu que ce soient les propos de la plus menteuse commère qui ait jamais croqué du pain d'épice ou fait accroire à ses voisines qu'elle pleurait son troisième mari ; mais il n'est que trop vrai, — pour ne pas tomber dans le prolixe, et ne pas quitter le chemin battu du parler simple, — que le digne Antonio, l'honnête Antonio, — Oh! que n'ai-je à mon service une épithète digne d'être accolée à son nom!

SALARINO. Allons, au fait.

SALANIO. Eh! — que dites-vous? — Eh bien! le fait est qu'il a perdu un navire.

SALARINO. Plût à Dieu que ce fût là le terme de ses pertes!

SALANIO. Je me hâte de dire, *ainsi soit-il*, de peur que le diable ne vienne à la traverse de ma prière ; car le voici qui s'avance sous la figure d'un juif.

Arrive SHYLOCK.

SALANIO, *continuant*. Eh bien, Shylock! quelles nouvelles à la Bourse?

SHYLOCK. Vous avez su, nul n'a su mieux que vous la fuite de ma fille.

SALARINO. Cela est certain ; pour ma part je connais même le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALANIO. Et Shylock, de son côté, n'ignorait pas que l'oiseau avait des plumes, et l'on sait qu'arrivés à ce point, les oiseaux quittent le nid maternel.

SHYLOCK. Elle sera damnée pour cela.

SALARINO. Sans nul doute, si elle a le diable pour juge.

SHYLOCK. Voir ma chair et mon sang se révolter!

SALANIO. Fi donc, vieux libertin! des désirs à votre âge!

SHYLOCK. Je parle de ma fille, qui est ma chair et mon sang.

SALARINO. Il y a plus de différence entre votre chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire ; votre sang et le sien ne



SHYLOCK. O noble juge! ô excellent jeune homme! (Acte IV, scène I, page 279.)

se ressemblent pas plus que le vin rouge et le vin du Rhin. — Mais, dites-nous, avez-vous appris qu'Antonio ait fait des pertes sur mer?

SHYLOCK. Encore une mauvaise affaire pour moi! un banqueroutier, un prodigue qui ose à peine montrer sa face au Rialto, — un misérable qui venait se pavaner à la Bourse; — qu'il prenne garde à son billet! il m'appelait usurier, — qu'il prenne garde à son billet! il prêtait de l'argent par charité chrétienne; — qu'il prenne garde à son billet!

SALARINO. Je ne pense pas que faute de payement vous preniez sa chair : à quoi serait-elle bonne?

SHYLOCK. A amorcer le poisson : ne servit-elle à rien d'autre, elle servira du moins de pâture à ma vengeance. Il a appelé sur moi le mépris, et sans lui j'aurais gagné un demi-million de plus. Il a ri de mes pertes, il s'est moqué de mes gains, a insulté ma nation, contrarié mes opérations, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pourquoi? parce que je suis juif. Un juif n'a-t-il pas des yeux? un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des affections, des passions? n'est-il pas nourri des mêmes aliments, blessé par les mêmes instruments, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, refroidi par le même hiver, échauffé par le même été qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas? si vous nous lésez, ne nous vengerons-nous pas? Semblables à vous dans tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Quand un juif lèse un chrétien, quel est son salaire? la vengeance. Quand un chrétien lèse un juif, quel doit, d'après l'exemple des chrétiens, en être le salaire? ah! la vengeance. La perversité que vous m'enseignez, je la mettrai à exécution, et, si je le puis, je surpasserai mes maîtres.

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Seigneurs, mon maître Antonio est chez lui et désirerait vous parler à tous deux.

SALARINO. Voilà déjà quelque temps que nous le cherchons.

Arrive TUBAL.

SALANIO. Encore un qui vaut l'autre; on ne saurait en trouver un troisième qui les égale, à moins que le diable lui-même ne se fasse juif. (*Salanio, Salarino et le Domestique s'éloignent.*)

SHYLOCK. Eh bien! Tubal, quelles nouvelles de Gênes? as-tu retrouvé ma fille?

TUBAL. En beaucoup d'endroits on m'a parlé d'elle, mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK. Voilà, voilà, voilà! je perds un diamant qui m'avait coûté à Francfort deux mille ducats! C'est maintenant que la malédiction tombe à plein sur notre nation : je ne l'avais jamais sentie jusqu'à ce jour : — deux mille ducats que je perds là, outre plusieurs bijoux précieux, bien précieux. — Que ma fille n'est-elle morte à mes pieds avec les diamants à ses oreilles! que n'est-elle étendue là, devant moi, prête à être portée en terre et les ducats dans son cercueil! Eh quoi! on n'en a point de nouvelles? — Allons, c'est comme cela. — Et Dieu sait tout l'argent que ces recherches vont me coûter encore! oui, perte sur perte! tant que m'emporte le voleur et tant pour trouver le voleur. Et point de satisfaction, point de vengeance! il n'y a de malheurs que pour moi, de soupirs que ceux que j'exhale, de larmes que celles que versent mes yeux.

TUBAL. Vous n'êtes pas le seul en butte au malheur. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes, —

SHYLOCK. Quoi? que dites-vous? un malheur? un malheur?

TUBAL. A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK. Dieu soit loué! Dieu soit loué! — Est-ce vrai? est-ce vrai?

TUBAL. J'ai parlé à des matelots échappés au naufrage.

SHYLOCK. Je te remercie, mon cher Tubal; — bonnes nouvelles! bonnes nouvelles! ah! ah! où cela? à Gênes?

TUBAL. On m'a dit qu'à Gênes votre fille, en une seule soirée, a dépensé quatre-vingts ducats.

Paris. — Typ. de Vᵉ Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.

SHYLOCK. Tu m'enfonces un poignard dans le cœur; — je ne reverrai plus mon or : quatre-vingts ducats d'un seul coup! quatre-vingts ducats!

TUBAL. En revenant à Venise, j'ai voyagé en société de plusieurs créanciers d'Antonio; ils disent qu'il ne saurait éviter de faire banqueroute.

SHYLOCK. J'en suis ravi : je le ferai souffrir, je le mettrai à la torture; j'en suis ravi.

TUBAL. L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK. La malheureuse! Tu m'assassines, Tubal : c'était ma turquoise, que j'avais achetée de Léah étant encore garçon : je ne l'aurais pas donnée pour un régiment de singes.

TUBAL. Mais il est certain qu'Antonio est ruiné.

SHYLOCK. Oui, c'est vrai; c'est très-vrai : va, Tubal, procure-moi un huissier; retiens-le quinze jours d'avance : s'il ne me paye pas, il faut que j'aie son cœur; car une fois qu'il ne sera plus à Venise, je puis faire toutes les opérations qu'il me plaira : va, va, Tubal, et viens me retrouver à la synagogue; va, mon cher Tubal; à la synagogue, Tubal. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia. Les coffres sont découverts. Entrent **BASSANIO, PORTIA** et leur suite; **GRATIANO** et **NÉRISSA.**

PORTIA. Ne vous pressez pas, je vous en conjure; attendez un jour ou deux avant de courir la chance; car si vous choisissez mal, je perds votre société; veuillez donc différer encore; quelque chose me dit (ce quelque chose n'est pas de l'amour) que je ne voudrais pas vous perdre; et vous savez que ce n'est pas la haine qui donne de pareils conseils : mais, pour me faire mieux comprendre (et cependant une jeune fille n'a d'autre langage que sa pensée), je vous dirai que je souhaiterais pouvoir vous retenir ici un mois ou deux avant de vous voir risquer votre destinée pour moi. Je pourrais vous enseigner à bien choisir; mais alors je serais parjure, ce que je ne serai jamais. De cette manière, vous pouvez ne point m'obtenir; mais alors vous me ferez éprouver un regret coupable, celui de ne pas m'être parjurée. Hélas! vos yeux m'ont regardée et m'ont divisée en deux parts; l'une est à vous, l'autre à vous, — c'est à moi que je voulais dire; mais si elle est à moi, elle vous appartient; ainsi tout est à vous : ô destinée injuste, qui met une barrière entre le propriétaire et sa propriété, si bien qu'étant vôtre, je ne serai peut-être point à vous. — N'importe, que la fortune en porte la peine, — et non moi. Je parle trop; mais c'est pour passer le temps, pour l'allonger et retarder votre choix.

BASSANIO. Laissez-moi choisir; car en mon état actuel, je suis à la torture.

PORTIA. A la torture, Bassanio? Avouez donc quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO. Aucune; si ce n'est cette coupable méfiance qui me fait redouter de perdre ce que j'aime. Il y aura plutôt affection et sympathie entre la neige et le feu qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA. Oui; mais je crains que vos paroles ne soient forcées, comme celles qu'arrache la douleur.

BASSANIO. Promettez-moi la vie, et je confesserai la vérité.

PORTIA. Eh bien! confessez et vivez.

BASSANIO. Confessez et aimez, auriez-vous dû me dire, car c'eût été là toute ma confession. O torture fortunée, quand mon bourreau lui-même me suggère les réponses qui doivent amener ma délivrance! Mais laissez-moi tenter ma fortune et faire mon choix parmi ces coffres.

PORTIA. A l'œuvre donc : je suis renfermée dans l'un d'eux; si vous m'aimez, vous me trouverez. — (*Aux personnes de sa suite.*) Nerissa, et vous tous, tenez-vous à quelque distance. — Que la musique se fasse entendre pendant qu'il fera son choix; s'il perd, il finira comme le cygne, au sein de l'harmonie [illegible]

beaucoup plus d'amour que le jeune Alcide, alors qu'il délivra la vierge offerte en tribut par Troie gémissante au monstre de la mer : moi, je suis la victime qui doit être immolée; ces personnes qui nous regardent, ce sont les Troyennes, qui, le visage en pleurs, viennent assister au dénoûment. Va, Hercule; vis, et je vivrai. — Spectatrice du combat, j'y apporte plus d'émotion que toi qui vas le livrer.

La musique se fait entendre pendant que Bassanio examine les coffres et consulte avec lui-même.

UNE VOIX *chante.*

Où l'amour prend-il naissance?
Dans la tête ou dans le cœur?
Qui lui donne l'existence?
Où puise-t-il sa vigueur?

UNE AUTRE VOIX.

Les yeux, ces miroirs de l'âme,
De l'amour sont le berceau;
Il y boit regards de flamme;
Puis c'est là qu'est son tombeau.

LE CHŒUR.

Chantons l'hymne funéraire!
Que la cloche mortuaire
Remplace le carillon!
Dig, din, don.
Dig, din, don.

BASSANIO. Oui, il est très-possible que l'enveloppe la plus brillante ne recèle que l'objet le plus commun. C'est ainsi que souvent dans le monde les ornements nous trompent. En justice, quelle est la cause mauvaise et impure dont une voix persuasive ne sache habilement couvrir les défauts? En religion, quelle est l'erreur damnable qu'un homme au front grave ne puisse appuyer de textes formels, et dont il ne déguise le poison à l'aide des fleurs dont il se pare? Il n'y a point de vice si évident qu'il ne se revête extérieurement de quelques-uns des attributs de la vertu. Combien de lâches, dont la vaillance est aussi trompeuse qu'un escalier de sable, n'en portent pas moins à leur menton la barbe d'Hercule ou celle du terrible Mars! Si on les fouillait intérieurement, on leur trouverait le foie aussi blanc que du lait; et ils usurpent ces excrétions du courage pour se donner l'air redoutable. Regardez la beauté; vous verrez que ses attraits viennent de la boutique du marchand; et il s'opère ici un miracle dans la nature, c'est que les femmes les plus surchargées de charmes d'emprunt sont ordinairement les beautés les plus légères : tels sont par exemple ces cheveux d'or aux boucles ondoyantes, dans lesquels se joue le folâtre zéphyr; c'est souvent la seconde tête que recouvre cette parure empruntée, et le crâne qui la produisit est dans le tombeau. La parure, c'est la plage décevante par laquelle on descend à une mer périlleuse; c'est l'écharpe brillante qui voile une beauté indienne : en un mot, c'est le semblant de vérité dont se revêt la ruse pour faire tomber le sage dans ses piéges. C'est pourquoi, or éclatant, dur aliment de Midas, je ne veux pas de toi; ni de toi, pâle métal, vulgaire agent entre l'homme et l'homme : mais toi, plomb chétif, qui ne promets rien de bon à mes yeux, il y a de l'éloquence dans ta simplicité, et c'est toi que je choisis; puisse ce choix assurer mon bonheur!

PORTIA. Comme toutes les autres passions se dissipent dans les airs, le soupçon inquiet, le désespoir forcené, la crainte frissonnante, la jalousie à l'œil livide! ô amour, modère-toi; tempère ton extase; dispense ta joie avec mesure; réprime cet excès : la félicité est trop intense; réduis-la, de peur que son poids ne m'accable!

BASSANIO, *ouvrant le coffre de plomb.* Que vois-je! le portrait de Portia! Quel demi-dieu s'est à ce point rapproché de la création? Est-ce que les yeux remuent, ou est-ce le mouvement des miens qui me le fait croire? Voici des lèvres entr'ouvertes à travers lesquelles s'exhale une haleine embaumée; il ne fallait pas moins qu'une aussi douce barrière pour séparer d'aussi douces amies : dans cette chevelure, le peintre a déployé tout l'art d'Arachné; il a tissu un filet d'or destiné à prendre les cœurs des hommes plus infailliblement que les moucherons ne sont pris dans les toiles de l'araignée; mais ses yeux, — comment a-t-il pu voir pour les faire? après en avoir terminé un, celui-ci a dû l'éblouir au point de lui faire perdre l'usage des siens.

et l'obliger à laisser son œuvre imparfaite ; et cependant, voyez comme l'objet vivant de mes éloges fait tort à la copie, combien il la rabaisse, combien l'ombre est inférieure à la substance : — voici l'écrit qui contient la teneur et le résumé de ma fortune. (*Il lit.*)

Toi que n'a pas guidé la trompeuse apparence,
Sois heureux dans le choix qu'a dicté ta prudence.
Puisque ainsi le destin t'accorde sa faveur,
Ne cherche pas d'autre bonheur.
Si du lot qui t'échoit ton âme se contente,
Si tu bénis ta fortune présente,
Tourne-toi vers l'objet qui fait battre ton cœur,
Et qu'un baiser d'amour te proclame vainqueur.

O le charmant écrit ! Belle dame, avec votre permission. (*Il l'embrasse.*) Je viens, ce billet à la main, donner et recevoir ; je ressemble à l'athlète qui combat dans la lice, et croit avoir mérité l'approbation des spectateurs : s'il entend l'air retentir d'applaudissements et d'acclamations unanimes, troublé, il regarde autour de lui, et doute si c'est bien à lui que ces témoignages s'adressent ; il en est de même de moi, trois fois charmante beauté ; je doute de la réalité de ce que je vois, et j'attends, pour y croire, qu'elle ait été confirmée, attestée et ratifiée par vous.

PORTIA. Seigneur Bassanio, vous me voyez ici devant vous telle que je suis ; pour moi, je m'en contenterais volontiers, et mes vœux ne vont pas beaucoup au delà ; mais pour vous, je voudrais valoir soixante fois ce que je vaux, être mille fois plus belle, dix mille fois plus riche : pour avoir plus de prix à vos yeux, je voudrais posséder en vertus, en beauté, en fortune, en amis, un trésor inépuisable ; toutefois la totalité de ce que je vaux est quelque chose encore ; c'est, en somme, une jeune fille simple, naïve, inexpérimentée ; heureuse d'être assez jeune encore pour être à même d'apprendre, plus heureuse de n'être pas tellement dépourvue d'intelligence qu'elle ne puisse s'instruire ; plus heureuse encore en ceci, que son esprit docile se soumet humblement à votre direction, reconnaissant en vous son seigneur, son souverain, son roi. Moi-même, et ce qui m'appartient, tout est maintenant à vous ; tout à l'heure encore cette belle demeure était à moi, j'étais la maîtresse de mes serviteurs, je régnais sur moi-même ; maintenant la maison, les serviteurs, et moi-même, nous vous appartenons, monseigneur ; je vous les donne avec cet anneau ; si jamais il vous arrivait de vous en séparer, de le perdre ou de le donner, cela me présagerait la ruine de votre amour, et me donnerait le droit de me plaindre de vous.

BASSANIO. Madame, vous m'avez ôté le pouvoir d'articuler une seule parole ; mon sang seul vous parle dans mes veines, et j'éprouve dans mes idées un désordre pareil au murmure confus de la foule charmée après l'allocution bienveillante d'un prince adoré, alors que tous les sentiments se confondant en un seul, il n'y a plus au fond de toutes les âmes qu'une indicible joie, exprimée ou muette ; mais, croyez-moi, avant que cette bague quitte mon doigt, la vie m'aura quitté ; alors vous pourrez dire : Bassanio est mort.

NÉRISSA. Mon seigneur et madame, témoins de votre bonheur qu'appelaient nos vœux, notre tour est venu de vous féliciter : soyez heureux, mon seigneur et madame !

GRATIANO. Seigneur Bassanio, et vous, dame charmante, je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer ; car je sais que vous ne pouvez rien désirer au préjudice du mien. Le jour où vous vous proposez d'engager solennellement votre foi, permettez que ce jour-là je me marie également.

BASSANIO. De tout mon cœur, si vous pouvez trouver une femme.

GRATIANO. Je remercie votre seigneurie ; vous m'en avez procuré une : mes yeux, seigneur, sont aussi bons que les vôtres ; vous avez vu la maîtresse, moi la suivante ; vous avez aimé, moi de même ; votre cœur et le mien ont marché du même pas. Votre sort était attaché à ces coffres ; il en était de même du mien, ainsi que l'événement le prouve ; en effet, après avoir sué sang et eau pour parvenir à plaire, après m'être desséché le gosier à force de serments d'amour, à la fin, — si les promesses sont quelque chose, — j'en ai obtenu une de cette jeune beauté. Elle m'a promis son cœur, si votre bonne fortune vous faisait obtenir la main de sa maîtresse.

PORTIA. Est-ce vrai, Nérissa ?

NÉRISSA. Oui, madame, si toutefois la chose obtient votre assentiment.

BASSANIO. Parlez-vous sérieusement, Gratiano ?

GRATIANO. Très-sérieusement, seigneur.

BASSANIO. Nous estimerons à honneur que vos noces accompagnent les nôtres.

GRATIANO, *à Nérissa*. Parions avec eux ; dix mille ducats, qui fera le premier garçon.

NÉRISSA. Nous serons à deux de jeu.

GRATIANO. C'est un jeu auquel il n'est possible de gagner qu'autant qu'on est à deux. — Mais qui vient ici ? Lorenzo et son infidèle ? Eh quoi ! mon vieil ami, le Vénitien Salerio ?

Entrent LORENZO, JESSICA et SALERIO.

BASSANIO. Lorenzo et Salerio, soyez ici les bienvenus, si toutefois ma nouvelle influence n'est pas trop jeune encore pour me permettre d'en user ainsi avec vous ; — avec votre permission, belle Portia, je dis à mes amis et compatriotes que voici, qu'ils sont les bienvenus.

PORTIA. Je leur en dis autant : ils sont complétement les bienvenus.

LORENZO. Je vous remercie, madame. — Quant à moi, seigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici ; mais j'ai rencontré Salerio en chemin ; il m'a instamment prié de l'accompagner, et je n'ai pu le lui refuser.

SALERIO. C'est vrai, seigneur, et j'avais pour cela mes raisons. Le seigneur Antonio se recommande à votre souvenir. (*Il lui donne une lettre.*)

BASSANIO. Avant que j'ouvre sa lettre, dites-moi, je vous prie, comment se porte mon excellent ami.

SALERIO. Il n'est ni malade ni bien portant, seigneur, à moins que sa maladie ou sa santé ne soit d'une nature toute morale ; mais la lecture de sa lettre vous indiquera son état.

GRATIANO, *montrant Jessica*. Nérissa, faites accueil à cette étrangère, et fêtez-la. — Votre main, Salerio ; qu'y a-t-il de nouveau à Venise ? comment le digne Antonio, ce royal négociant, fait-il ses affaires ? Je suis sûr qu'il sera enchanté d'apprendre nos succès ; nous sommes des Jasons, nous avons conquis la Toison.

SALERIO. Que n'avez-vous conquis celle qu'il a perdue !

PORTIA. Il faut que cette lettre contienne de bien sinistres nouvelles, car les joues de Bassanio ont perdu leurs couleurs ; il s'agit sans doute de la mort de quelque ami bien cher ; nul autre malheur au monde ne serait capable d'altérer à ce point les traits d'un homme de cœur. Eh quoi ! de pire en pire ! — Permettez, Bassanio : je suis la moitié de vous-même, et je réclame hardiment ma part du contenu de cette lettre, quel qu'il puisse être.

BASSANIO. O chère Portia ! jamais lignes plus funestes n'ont noirci le papier ; femme charmante, quand je vous ai, pour la première fois, fait l'aveu de mon amour, je vous ai dit franchement que toute ma fortune coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme : je vous disais vrai ; et néanmoins, tendre amie, en m'évaluant à rien, vous allez voir que je m'estimais beaucoup trop haut encore : j'aurais dû alors vous dire que je valais moins que rien ; car pour faire face à mes besoins, je me suis engagé avec un ami bien cher, et j'ai engagé cet ami vis-à-vis de son plus mortel ennemi : voilà une lettre, madame, dont le papier est pour moi le corps de mon ami, et où chaque mot est une blessure béante par laquelle s'échappe son sang avec sa vie. — Mais est-il bien vrai, Salerio ? toutes ses expéditions ont-elles échoué ? Quoi ! pas une n'a réussi ? de tous ses navires venant de Tripoli, du Mexique, d'Angleterre, de Lisbonne, de Barbarie, des Indes, pas un seul n'a pu échapper au contact redoutable des écueils ennemis ?

SALERIO. Pas un, seigneur ; en outre, il paraît certain qu'en supposant même qu'il eût maintenant l'argent nécessaire pour rembourser le juif, celui-ci refuserait de le prendre. Je n'ai jamais vu de créature à figure humaine plus acharnée que ce juif à la perte d'un homme : du matin jusqu'au soir il ne cesse d'importuner le doge, et déclare qu'il n'y a plus de foi à placer dans l'État, si justice lui est refusée. Vingt négociants, le doge lui-même, et les sénateurs les plus notables, ont cherché vainement à lui faire entendre raison ; ils n'ont pu le faire démordre de sa haineuse obstination à [illegible] ce qui a été stipulé.

JESSICA. Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer en présence de Tubal et de Chus, ses coreligionnaires, qu'il préférerait la chair d'Antonio à vingt fois la valeur de la somme prêtée, et j'ai la certitude, seigneur, que si la loi, l'autorité et le pouvoir ne s'y opposent, le pauvre Antonio a tout à craindre.

PORTIA. L'homme placé dans cette position critique est-il pour vous un ami bien cher?

BASSANIO. C'est mon ami le plus cher, l'homme le meilleur, le plus bienfaisant, le plus infatigable dans son obligeance, l'homme en qui se reflète l'antique honneur romain plus que dans âme qui vive en Italie.

PORTIA. Quelle somme doit-il au juif?

BASSANIO. Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA. Quoi! pas davantage? payez-lui-en six mille, et que le billet soit anéanti; doublez ces six mille, triplez, s'il le faut, cette dernière somme, plutôt qu'un pareil ami perde un cheveu de sa tête par la faute de Bassanio. D'abord, venez avec moi à l'église, et m'acceptez pour femme; puis courez sur-le-champ à Venise, trouver votre ami; car Portia ne souffrira pas que vous preniez place à ses côtés avec une âme inquiète; vous aurez tout l'or qu'il faudra pour acquitter vingt fois cette dette chétive; cela fait, amenez-nous ici votre ami. Pendant ce temps, Nérissa et moi, nous vivrons en filles et en veuves. Allons, venez; car il vous faut partir le jour même de vos noces; faites accueil à vos amis, montrez un visage riant; comme vous me coûtez cher, je veux vous aimer chèrement. Mais voyons ce que vous mande votre ami.

BASSANIO, *lisant.* « Cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont
» péri; mes créanciers deviennent intraitables; l'état de
» mes affaires est au plus bas; le billet que j'ai fait au juif
» n'a pu être payé à l'échéance; et comme je ne puis me
» libérer sans cesser de vivre, toutes dettes entre vous et
» moi sont éteintes, pourvu que je vous voie avant de
» mourir; quoi qu'il en soit, suivez à cet égard votre pro-
» pre inspiration : si votre amitié ne vous dit pas de venir,
» que ce ne soit pas ma lettre qui vous y engage. »

PORTIA. O mon ami! terminez tout promptement et partez.

BASSANIO. Puisque vous me donnez la permission de partir, je vais me hâter; mais jusqu'à ce que je revienne, aucun lit ne sera complice de mon retard, aucun repos ne s'interposera entre vous et moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Venise. — Une rue.

Arrivent SHYLOCK, SALANIO, ANTONIO et un Geôlier.

SHYLOCK. Geôlier, ayez les yeux sur lui; ne me parlez pas d'indulgence; — Voilà l'imbécile qui prêtait de l'argent gratis; geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO. Veuillez m'entendre, mon bon Shylock.

SHYLOCK. Je veux avoir mon dû; je ne veux rien entendre sur ce point. J'ai juré que j'aurais mon dû : tu m'as appelé chien quand je ne t'en avais donné aucun sujet; eh bien! puisque je suis un chien, prends garde à mes dents : le doge me fera justice. — Je m'étonne, geôlier stupide, que tu aies la faiblesse de sortir ainsi avec lui, sur sa demande.

ANTONIO. Écoutez-moi, je vous prie.

SHYLOCK. Je veux avoir mon dû; je ne veux pas t'entendre; je veux mon dû, cesse donc de me parler. On ne trouvera pas en moi un de ces niais qui s'attendrissent, secouent la tête, se laissent fléchir et cèdent en soupirant aux sollicitations des chrétiens. Ne me suis pas; je ne veux rien entendre, je veux avoir mon dû. (*Il s'éloigne.*)

SALANIO. C'est l'animal le plus impitoyable qui ait jamais frayé avec les hommes.

ANTONIO. Laissons-le, je ne veux plus le poursuivre d'inutiles prières. Il veut avoir ma vie; j'en sais la raison; j'ai fréquemment tiré de ses griffes un grand nombre de ses débiteurs qui venaient implorer mon aide; voilà pourquoi il me hait.

SALANIO. J'ai la certitude que le doge ne permettra pas qu'un pareil engagement soit valable.

ANTONIO. Le doge ne peut empêcher que la loi ait son cours. Si le bénéfice de la loi est dénié, la justice de l'État sera compromise dans l'esprit des étrangers, qui verront là une atteinte à leurs priviléges, chose grave dans une ville comme Venise, dont la richesse se fonde sur le commerce [illegible] Allons [illegible] et [illegible] heurs m'ont tellement réduit, que c'est à peine si j'aurai demain une livre de chair à livrer à mon sanguinaire créancier. — Allons, geôlier, marchons. — Veuille le ciel que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je serai content. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Entrent PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA et BALTHAZAR.

LORENZO. Madame, j'ose le dire en votre présence, vous avez une idée noble et vraie de la divine amitié; vous en donnez la preuve en supportant, comme vous le faites, l'absence de votre époux. Mais si vous connaissiez l'homme que vous honorez ainsi; si vous saviez combien celui à qui vous rendez service est homme d'honneur, ami dévoué de votre époux, je suis sûr que vous seriez plus fière de votre ouvrage que vous ne l'avez jamais été d'un acte de bienfaisance ordinaire.

PORTIA. Je ne me suis jamais repentie d'avoir fait le bien, et je ne commencerai pas aujourd'hui; car entre deux amis qui devisent et passent leur temps ensemble, dont les âmes portent également le joug de l'amitié, il doit y avoir une certaine conformité de physionomie, de mœurs, de caractère; c'est ce qui me fait croire que cet Antonio, par cela seul qu'il est l'ami intime de mon époux, doit lui ressembler : s'il en est ainsi, j'aurai acheté à un prix bien modique le bonheur d'arracher cette image de mon âme à la puissance d'une cruauté infernale. Mais j'ai trop l'air de faire mon propre éloge; ainsi laissons ce sujet, et parlons d'autre chose. — Lorenzo, je vous confie le gouvernement et la direction de ma maison jusqu'au retour de mon époux; pour moi, j'ai secrètement fait vœu au ciel de vivre dans la prière et la contemplation, sans autre société que celle de Nérissa, jusqu'à ce que son époux et le mien soient de retour. A deux milles d'ici est un monastère; c'est là que nous allons résider. Je vous conjure de ne pas refuser le fardeau que mon amitié et des raisons puissantes vous imposent en ce moment.

LORENZO. Je l'accepte, madame, de grand cœur; je vous obéirai en toute chose légitime.

PORTIA. Mes gens connaissent déjà mes intentions; ils seront à vos ordres et à ceux de Jessica, et vous obéiront comme à Bassanio et à moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au revoir.

LORENZO. Le ciel vous accorde de douces pensées et des moments heureux!

JESSICA. Je vous souhaite, madame, toutes les félicités du cœur.

PORTIA. Je vous remercie, et c'est avec plaisir que je vous en souhaite autant. Adieu, Jessica! — (*Jessica et Lorenzo sortent.*)

PORTIA, *continuant.* A toi, maintenant, Balthazar; je t'ai toujours trouvé fidèle et dévoué; sois-le encore; prends cette lettre et rends-toi à Padoue avec toute la célérité possible; remets-la en main propre à mon cousin, le docteur Bellario; tu prendras les papiers et les vêtements qu'il te donnera, et tu les porteras en toute hâte au lieu d'embarcation du bâtiment qui fait habituellement le voyage entre le continent et Venise. — Ne perds point le temps en paroles, mais pars; je serai là-bas avant toi.

BALTHAZAR. Madame, je ferai toute la diligence possible. (*Il sort.*)

PORTIA. Approche, Nérissa; j'ai des projets que tu ne connais pas encore; nous verrons nos maris plus tôt qu'ils ne s'y attendent.

NÉRISSA. Nous verront-ils?

PORTIA. Sans doute, Nérissa, mais sous un costume tel qu'ils nous croiront pourvues de ce qui nous manque. Quand nous serons habillés en jeunes cavaliers, parions tout ce que tu voudras que ce sera moi qui porterai ma dague de meilleure grâce; tu verras comme je prendrai la voix flûtée d'un jouvenceau arrivé à cet âge qui sépare l'homme de l'adolescent; comme je transformerai mon pas modeste en une démarche mâle et fière; je parlerai de mes querelles en jeune et beau rodomont; je dirai spirituellement force mensonges, combien de grandes dames ont recherché mon amour, et combien, sur mon refus, sont tombées malades et sont mortes; car comment aurais-je pu suffire à toutes? et puis je laisserai entrevoir quelque repentir, et regret-

ferai, au bout du compte, de les avoir laissées mourir : je conterai si bien toutes ces sornettes, que les hommes, m'entendant, jureront que j'ai quitté le collége depuis plus d'un an : — j'ai en tête des milliers de rodomontades de ce genre, que je me propose de mettre en pratique.

NÉRISSA. Quoi! nous allons fréquenter la compagnie des hommes?

PORTIA. Fi donc! quelle question! heureusement qu'il n'y a ici personne pour l'interpréter dans un sens impudique! Mais viens; je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui m'attend à la porte du parc; dépêchons-nous, il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Même lieu. — Un jardin.

Entrent LANCELOT et JESSICA.

LANCELOT. Oui, en vérité; car, voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfants; aussi je vous proteste que je tremble pour vous : j'ai toujours été franc avec vous : c'est ce qui fait que je vous dis ma pensée tout entière : soyez donc sans inquiétude; car, en conscience, je crois que vous êtes damnée : il ne vous reste qu'une espérance qui vaille la peine qu'on en parle, encore est-ce une espérance bâtarde.

JESSICA. Et quelle est cette espérance, je te prie?

LANCELOT. La voici : vous pouvez espérer que ce n'est pas votre père qui vous a engendrée, que vous n'êtes pas la fille du juif.

JESSICA. Ce serait là effectivement une espérance bâtarde; ainsi je porterais la peine des péchés de ma mère.

LANCELOT. A dire vrai, je crains bien que vous ne soyez damnée tout à la fois et du chef de votre père et du chef de votre mère : ainsi, en voulant éviter Scylla, votre père, je tombe en Charybde, votre mère : fort bien, vous êtes perdue des deux côtés.

JESSICA. Je serai sauvée du chef de mon mari; il a fait de moi une chrétienne.

LANCELOT. Vraiment, il n'en est que plus blâmable : nous étions déjà bien assez de chrétiens, tout autant qu'il en fallait pour que l'un pût convenablement faire vivre l'autre : cette manie de faire des chrétiens fera hausser le prix des porcs : si nous devenons tous mangeurs de porc, il viendra bientôt un temps où on ne pourra plus se procurer de carbonade à aucun prix.

Entre LORENZO.

JESSICA. Lancelot, je vais conter à mon mari ce que tu viens de me dire : le voici justement.

LORENZO. Sais-tu, Lancelot, que je serai bientôt jaloux de toi, si tu continues à entreprendre ainsi ma femme en particulier?

JESSICA. Vous pouvez être sans inquiétude à cet égard, Lorenzo; Lancelot et moi, nous sommes en brouille : il me dit tout net que je n'ai point de miséricorde à attendre dans le ciel, parce que je suis la fille d'un juif; il prétend encore que vous êtes un mauvais citoyen; car en faisant des juifs des chrétiens, vous élevez le prix du porc.

LORENZO. Je me justifierai beaucoup plus facilement de ce délit auprès de mes concitoyens que tu ne te justifieras, toi, Lancelot, d'avoir fait un enfant à la négresse; car elle est grosse de tes œuvres.

LANCELOT. Il est possible que la négresse ne soit pas positivement en l'état où elle devrait être; mais si elle est quelque chose de moins qu'une honnête femme, elle est quelque chose de plus que je ne la croyais.

LORENZO. Comme le premier sot venu est apte à jouer sur les mots! Je pense que bientôt la meilleure preuve d'esprit sera de se taire, et que la parole ne siéra qu'aux perroquets. — Drôle, va-t'en; dis à nos gens de se tenir prêts pour le dîner.

LANCELOT. Ils le sont, seigneur; tous ont des estomacs.

LORENZO. Peste, tu es un rude jouteur! Allons, déroule en une seule fois tous les trésors de ton esprit; tâche de comprendre tout uniment un langage tout uni : va trouver tes camarades; dis-leur de couvrir la table et de servir les mets; car nous allons entrer pour dîner.

LANCELOT. Quant à la table, seigneur, elle sera servie; quant aux mets, on va les couvrir; quant à savoir si vous allez entrer pour dîner, c'est une question que je vous laisse résoudre comme vous l'entendrez. (*Il sort.*)

LORENZO. O admirable discernement! comme l'arrangement de ces mots est habile! l'imbécile a classé dans sa mémoire une armée de bons mots; et je connais des imbéciles placés en haut lieu, qui sont farcis de la même manière, et jettent à tort et à travers leurs sots quolibets. — Eh bien! Jessica, comment allez-vous? Dites-moi, ma chère, votre opinion : comment trouvez-vous la femme de Bassanio?

JESSICA. Au-dessus de toute expression : le seigneur Bassanio est tenu en conscience de mener une vie exemplaire; car ayant le bonheur de posséder une pareille femme, il trouve sur la terre les félicités du ciel, et s'il n'apprécie pas son bonheur ici-bas, il ne mérite pas d'aller en paradis. Assurément, si deux dieux faisaient entre eux une céleste gageure, et mettaient pour enjeu deux femmes terrestres, dont l'une serait Portia, il faudrait joindre à l'autre quelque objet de surcroît; car ce monde chétif ne possède pas sa pareille.

LORENZO. Ce qu'elle est comme épouse, vous l'avez en moi comme mari.

JESSICA. Que ne me demandez-vous aussi mon opinion sur ce point?

LORENZO. C'est ce que je ferai plus tard; commençons par aller dîner.

JESSICA. Non, laissez-moi vous louer pendant que je suis en appétit.

LORENZO. Non, réservons cela, je vous prie, pour sujet de causerie à table; alors, quoi que vous puissiez dire, je le digérerai avec le reste.

JESSICA. Fort bien; je me charge de faire votre panégyrique. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Venise. — Une cour de justice.

Entrent LE DOGE, les Sénateurs; ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, SALARINO, SALANIO, et autres.

LE DOGE. Antonio est-il ici?

ANTONIO. Me voici, aux ordres de votre altesse.

LE DOGE. J'en suis fâché pour vous; vous avez pour adversaire un homme inflexible et inhumain, un misérable incapable de pitié, et qui n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO. On m'a dit que votre altesse a pris toutes les peines du monde pour modérer sa rigueur; mais puisqu'il reste inexorable, et qu'aucun moyen légal ne peut me soustraire aux atteintes de sa haine, à sa fureur j'oppose ma patience; je suis préparé à endurer paisiblement toute sa tyrannie et toute sa rage.

LE DOGE. Qu'on aille chercher le juif, et qu'il comparaisse devant la cour.

SALANIO. Il attend à la porte, seigneur; le voici.

SHYLOCK entre.

LE DOGE. Faites place afin que nous le voyions face à face. — Shylock, tout le monde pense, et je partage moi-même cette opinion, que tu veux poursuivre cette œuvre de ta haine jusqu'à sa dernière limite, et qu'alors tu lui feras succéder des sentiments de clémence et de pitié non moins étranges que l'est ta cruauté apparente : on pense qu'au lieu d'exiger, comme tu le fais maintenant, l'exécution rigoureuse des termes de ton billet, à savoir une livre de la chair de ce négociant malheureux, non-seulement tu renonceras à exercer ce droit, mais encore, cédant à un sentiment d'humanité et d'indulgence, tu lui feras remise de la moitié du principal de sa dette; jetant un œil de compassion sur les pertes récemment accumulées sur lui, pertes suffisantes pour ruiner le marchand le plus opulent, et qui attendriraient en sa faveur des âmes de bronze, des cœurs de marbre, des Turcs inhumains, des Tartares, étrangers aux doux offices d'une bienveillante courtoisie. Juif, nous attendons tous de toi une réponse favorable.

SHYLOCK. J'ai fait part à votre altesse de mes résolutions; et j'ai juré par notre saint sabbath de revendiquer l'exécu-

tion littérale de mon billet : si vous me le refusez, que vos institutions, que les priviléges de votre cité en portent la peine! Vous me demanderez pourquoi je préfère une livre de chair infecte à une somme de trois mille ducats; je ne répondrai pas à cette question : prenez que c'est caprice de ma part; cela vous suffit-il? Peut-être qu'ayant dans ma maison un rat importun, il me plaît de m'en délivrer au prix de trois mille ducats. Faut-il vous donner d'autres raisons encore? Il est des gens qui ne peuvent souffrir de voir un pourceau la gueule béante, d'autres que la vue d'un chat épouvante; d'autres qui, entendant les sons nasillards de la cornemuse, ne peuvent retenir leur urine : car notre sensibilité, maîtresse absolue de nos affections, les soumet au joug de ses sympathies et de ses répugnances. Maintenant, si vous voulez ma réponse, la voici : de même qu'on ne peut expliquer par aucune raison sensée la répugnance de l'un pour un pourceau qui bâille, de l'autre pour un chat inoffensif, et d'un troisième pour les sons de la cornemuse; de même qu'ils cèdent à une force invincible à la vue de ce qui leur déplaît, au risque de déplaire eux-mêmes; de même je ne veux ni ne peux donner d'autre raison de mon acharnement à poursuivre Antonio aux dépens de ma bourse, qu'une haine invétérée et je ne sais quelle aversion que je lui porte. Êtes-vous content?

BASSANIO. Homme sans entrailles, ce n'est pas là une réponse qui puisse excuser ta conduite cruelle.

SHYLOCK. Il n'est pas nécessaire que ma réponse vous plaise.

BASSANIO. Tous les hommes tuent-ils ce qu'ils n'aiment pas?

SHYLOCK. Est-il un homme qui ne voulût tuer ce qu'il hait?

BASSANIO. Toute offense n'enfante pas nécessairement la haine.

SHYLOCK. Voudriez-vous qu'un serpent vous mordît deux fois?

ANTONIO. Songez, je vous prie, que c'est avec le juif que vous raisonnez : autant vaudrait vous tenir debout sur la plage et commander à la mer de ne pas monter à sa hauteur ordinaire; autant vaudrait demander au loup pourquoi il fait bêler la brebis qui redemande son agneau; autant vaudrait défendre aux pins de la montagne de balancer leurs têtes chenues, et de bruire quand ils sont battus par les vents; autant vaudrait tenter la besogne la plus dure, que d'essayer d'amollir ce qu'il y a de plus dur au monde, son cœur de juif. — Cessez donc vos offres, je vous prie; ne faites plus de tentative; que dans le plus bref délai possible j'aie mon arrêt et le juif sa volonté.

BASSANIO. Au lieu de vos trois mille ducats, en voilà six.

SHYLOCK. Quand chacun de ces six mille ducats serait divisé en six parties, et quand chaque partie serait un ducat, je n'en voudrais pas; je veux l'exécution de la clause stipulée.

LE DOGE. Quelle miséricorde pouvez-vous espérer, si vous n'en montrez aucune?

SHYLOCK. Quel jugement aurai-je à redouter, ne faisant point de mal? Vous avez parmi vous un grand nombre d'esclaves achetés; vous les employez, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, à des travaux abjects et serviles, parce que vous les avez achetés. — Si je vous disais : Donnez-leur la liberté; mariez-les à vos fils et à vos filles. Pourquoi sont-ils courbés sous des fardeaux? que leurs lits soient aussi doux que les vôtres, et leurs palais flattés par la saveur des mêmes mets : — Vous me répondriez : Ces esclaves sont à nous. — Je vous en dis autant : la livre de chair que je réclame de cet homme, je l'ai payée d'un haut prix, elle m'appartient, je la veux : si vous me la refusez, vos lois ne mériteront plus que le mépris; les décrets de Venise sont sans force. J'attends votre jugement : parlez; l'aurai-je?

LE DOGE. Je prendrai sur moi d'ajourner la cause, à moins que Bellario, un savant docteur que j'ai envoyé chercher pour prononcer dans ce débat, n'arrive aujourd'hui.

SALARINO. Seigneur, il y a ici, à la porte, un messager, venu de Padoue, porteur de lettres du docteur.

LE DOGE. Apportez-moi les lettres. Qu'on fasse entrer le messager.

BASSANIO. Courage, Antonio! mon ami, tout n'est point désespéré. Le juif aura ma chair, mon sang, mes os, et tout, avant que vous perdiez pour moi une seule goutte de sang.

ANTONIO. Je suis une brebis lépreuse; la santé du troupeau exige que je meure; les fruits de l'espèce la plus faible tombent les premiers à terre : qu'il en soit de même de moi. Bassanio, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de vivre et d'écrire mon épitaphe.

Entre NÉRISSA, *déguisée en clerc d'avocat.*

LE DOGE. Venez-vous de Padoue, de la part de Bellario?

NÉRISSA. Oui, seigneur. Bellario salue votre altesse.

BASSANIO, *à Shylock, qui aiguise son couteau sur le cuir de sa chaussure.* Pourquoi aiguises-tu ton couteau avec tant d'action?

SHYLOCK. Pour couper une livre de chair à ce banqueroutier.

GRATIANO. Ce n'est pas sur ce cuir, mais bien sur la pierre de ton âme¹, que tu affiles le tranchant de ton couteau, juif impitoyable. Mais il n'est pas de métal, pas même la hache du bourreau, qui puisse égaler le tranchant de ta haine acérée. Aucune prière ne saurait-elle t'émouvoir?

SHYLOCK. Non; du moins aucune de celles que tu aurais l'esprit de faire.

GRATIANO. Oh! sois damné, brute inexorable! et que ton existence accuse la justice! Peu s'en faut que tu ne me fasses chanceler dans ma foi, et croire avec Pythagore que les âmes des animaux passent dans les corps des hommes. La tienne animait un loup qu'on pendit pour avoir tué un homme; son âme impure échappée du gibet passa en toi, lorsque tu étais encore dans le ventre de ta mère immonde; car tes appétits sont d'un loup, sanguinaires, affamés, carnivores.

SHYLOCK. Tant que tes railleries n'auront pas effacé la signature qui est sur mon billet, tu ne feras que te fatiguer inutilement les poumons. Répare les avaries de ton esprit, innocent jeune homme, si tu ne veux pas le voir tomber dans un incurable désarroi. — J'ai ici la loi pour moi.

LE DOGE. Bellario, dans cette lettre, recommande à la cour un jeune et savant docteur. — Où est-il?

NÉRISSA. Il attend ici près que votre réponse lui fasse connaître si vous voulez le recevoir.

LE DOGE. De tout mon cœur. — Que trois ou quatre d'entre vous aillent au-devant de lui, et l'introduisent avec toutes les formes de la courtoisie. — En attendant, la cour entendra lecture de la lettre de Bellario.

LE GREFFIER, *lisant.* « Votre altesse saura que votre lettre
» m'a trouvé malade et souffrant; mais au moment où votre
» messager est venu, je recevais la visite affectueuse d'un
» jeune docteur de Rome, nommé Balthazar. Je lui ai fait
» part de la question pendante entre le juif et le négociant
» Antonio. Nous avons feuilleté ensemble un grand nombre
» de livres : il vous fera connaître mon opinion corroborée de
» son propre savoir, dont je ne saurais assez louer l'étendue,
» et sur ma demande il a consenti à me remplacer auprès
» de votre altesse. Je vous demande en grâce que les années
» qui lui manquent ne mettent pas d'obstacles à l'estime que
» commande son mérite; car je n'ai jamais vu tête si vieille
» sur un corps si jeune. Je le laisse à votre gracieux accueil,
» assuré que ses œuvres le recommanderont mieux que mes
» paroles. »

LE DOGE. Vous venez d'entendre ce que m'écrit le savant Bellario; si je ne me trompe, voici le docteur qui vient.

Entre PORTIA, *dans le costume de docteur en droit.*

LE DOGE, *continuant.* Donnez-moi votre main! Vous venez de la part du vieux Bellario?

PORTIA. Oui, seigneur.

LE DOGE. Soyez le bienvenu! Prenez place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe en ce moment la cour?

PORTIA. Je connais la cause de point en point. Lequel ici est le marchand, et lequel est le juif?

LE DOGE. Antonio, et vous, vieux Shylock, approchez-vous tous deux.

PORTIA. Votre nom est-il Shylock?

SHYLOCK. Shylock est mon nom.

PORTIA. La poursuite que vous intentez est d'une étrange nature; mais elle est légale, et la loi de Venise ne saurait en arrêter le cours. (*À Antonio.*) C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes placé sous le coup de son bon plaisir?

ANTONIO. C'est du moins ce qu'il prétend.

¹ En anglais, *sole*, semelle, et *soul*, âme, se prononcent de la même manière.

PORTIA. Reconnaissez-vous le billet?

ANTONIO. Je le reconnais.

PORTIA. Alors il faut que le juif soit miséricordieux.

SHYLOCK. Qui m'y oblige? Dites-le-moi.

PORTIA. Le propre de la clémence est d'être volontaire. Elle descend du ciel sur la terre comme une pluie bienfaisante; elle est deux fois bénie; elle bénit celui qui l'accorde et celui qui la reçoit : c'est dans les plus puissants que brille surtout sa puissance. Au monarque sur son trône elle sied mieux que le diadème; son sceptre montre la force du pouvoir temporel; emblème de vénération et de majesté, c'est par lui que les rois commandent le respect et la crainte; mais la clémence est supérieure à cette puissance du sceptre : elle a son trône dans le cœur des rois; elle est un attribut de Dieu lui-même, et le pouvoir terrestre n'est jamais plus semblable à celui de Dieu, qu'alors que la clémence tempère la justice. Ainsi donc, juif, quoique votre prétention s'appuie sur la justice, songez qu'en justice rigoureuse nul d'entre nous ne pourrait espérer de salut. Nous prions Dieu de nous pardonner, et cette même prière[1] nous fait un devoir à tous d'être miséricordieux. En parlant ainsi, j'ai voulu vous faire sentir ce que la légalité de votre demande a de rigoureux. Si toutefois vous y persistez, l'arrêt de la cour, strictement conforme à la loi, devra condamner ce marchand.

SHYLOCK. Que mes actes retombent sur ma tête! J'invoque la loi; je demande l'exécution des clauses de mon billet.

PORTIA. Est-il dans l'impossibilité d'acquitter la somme?

BASSANIO. Nullement; je suis prêt à la payer en présence de la cour; j'offre même de doubler la somme. Si cela ne suffit pas, je prends l'engagement de payer dix fois le montant de la dette; j'y engage mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne suffit pas, il est manifeste que c'est la méchanceté qui accable la loyauté. Je vous en conjure, faites fléchir la loi sous votre autorité. Pour accomplir un grand bien, faites un petit mal, et domptez la malice de ce démon.

PORTIA. Cela ne doit pas être; il n'y a pas de pouvoir à Venise qui puisse modifier une loi établie. On créerait un précédent, et plus d'un abus, s'autorisant de cet exemple, s'introduirait dans l'État : cela ne se peut.

SHYLOCK. Nous avons un Daniel pour juge, — oui, un Daniel! — O jeune juge, si plein de sagesse, combien je vous honore!

PORTIA. Permettez, je vous prie, que j'examine le billet.

SHYLOCK. Le voici, très-vénérable docteur; le voici.

PORTIA. Shylock, on vous offre le triple de la somme.

SHYLOCK. Un serment, un serment! j'ai fait un serment à la face du ciel. Mettrai-je sur ma conscience le poids d'un parjure? non; pas pour Venise.

PORTIA. L'échéance de ce billet est passée, et, en vertu de ce titre, le juif a légalement droit à une livre de la chair du marchand, coupée tout près du cœur. — Allons, soyez miséricordieux; acceptez le triple de votre argent; permettez que je déchire le billet.

SHYLOCK. Quand il aura été acquitté conformément à sa teneur. — Il est manifeste que vous êtes un digne juge; vous connaissez la loi; l'exposition que vous en avez faite est on ne peut plus rationnelle : au nom de cette loi, dont vous êtes l'une des colonnes les plus solides, je vous somme de procéder au jugement; j'en jure sur mon âme, il n'est point au pouvoir de la parole de l'homme de changer ma résolution. je m'en tiens aux termes de mon billet.

ANTONIO. Je supplie instamment la cour de prononcer son arrêt.

PORTIA. Eh bien, le voici. Il vous faut présenter votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK. O noble juge! ô excellent jeune homme!

PORTIA. Car la loi reconnaît d'une manière claire et positive les droits que lui confèrent les termes mêmes du billet.

SHYLOCK. C'est très-vrai, ô juge sage et juste! combien vous êtes plus vieux que vous n'en avez l'air!

PORTIA. Découvrez donc votre poitrine.

SHYLOCK. Oui, sa poitrine : cela est dit dans le billet; — n'est-il pas vrai, noble juge? — *Tout près du cœur*, ce sont là les termes textuels.

PORTIA. Il est vrai. Y a-t-il ici des balances pour peser la chair?

SHYLOCK. J'en ai sur moi.

PORTIA. Il faut aussi, Shylock, que vous ayez ici un chirurgien à vos frais, dans la crainte qu'il ne meure de la perte de son sang.

SHYLOCK. Cela est-il exprimé dans le billet?

PORTIA. Cela n'est pas exprimé; mais qu'importe? c'est une mesure que vous feriez bien de prendre par humanité.

SHYLOCK. Je ne vois pas cela. Ce n'est pas dit dans le billet.

PORTIA. Approchez, marchand; avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO. Peu de chose; je suis préparé et résigné. — Donnez-moi votre main, Bassanio, recevez mes adieux! ne vous affligez pas de me voir réduit pour vous à cette extrémité; car ici la fortune se montre plus indulgente qu'elle n'a coutume de le faire : son habitude est de laisser l'infortuné survivre à son opulence et contempler d'un œil cave, le front chargé de rides, une vieillesse indigente; moi, elle m'affranchit du long supplice d'une telle misère. Recommandez ma mémoire à votre honorable épouse : racontez-lui la fin d'Antonio; dites-lui combien je vous aimais; dites comment vous m'avez vu mourir, et quand vous aurez terminé ce récit, demandez-lui s'il n'est pas vrai que Bassanio avait un ami. Ne vous reprochez pas la mort de cet ami, lui, il ne regrette pas d'acquitter votre dette; car si le couteau du juif pénètre assez avant, en un instant mon cœur tout entier l'aura payée.

BASSANIO. Antonio, j'ai uni mon sort à celui d'une femme qui m'est aussi chère que la vie elle-même; mais ni ma vie, ni ma femme, ni le monde entier ne sont à mes yeux d'un prix qui égale votre vie; je consens à perdre tout cela, à sacrifier tout cela à ce démon, pour vous sauver.

PORTIA. Votre femme, si elle vous entendait, vous aurait peu d'obligation de cette offre.

GRATIANO. J'ai une femme que j'aime, je vous le jure; je voudrais qu'elle fût au ciel, afin que par son intercession quelque puissance vînt changer le cœur de ce juif inhumain.

NERISSA. Il est heureux que cette offre ait lieu en son absence : autrement ce souhait-là vous ferait faire mauvais ménage.

SHYLOCK, *à part*. Voilà bien nos époux chrétiens : j'ai une fille; plût à Dieu qu'un descendant de Barabbas l'eût épousée plutôt qu'un chrétien! — (*Haut.*) Nous perdons le temps; veuillez, je vous prie, prononcer la sentence.

PORTIA. Vous avez droit à une livre de la chair de ce marchand; la cour vous l'adjuge et la loi vous la donne.

SHYLOCK. O juge équitable!

PORTIA. Et vous devez couper cette chair sur sa poitrine; la loi le permet et la cour l'ordonne.

SHYLOCK. O le savant juge! — Voilà une sentence! allons, préparez-vous.

PORTIA. Attendez; — ce n'est pas tout encore. — Le billet ne vous alloue pas la moindre particule de sang; les termes textuels sont *une livre de chair* : prenez donc ce qui vous revient, prenez votre livre de chair; mais en la coupant, si vous répandez une seule goutte de sang chrétien, en vertu des lois de Venise, vos terres et vos biens sont confisqués au profit de l'état.

GRATIANO. O le juge équitable! qu'en dis-tu, juif? — O le savant juge!

SHYLOCK. Est-ce là ce que dit la loi?

PORTIA. On la produira à vos yeux : puisque vous demandez justice, soyez sûr que justice vous sera rendue, plus même que vous ne le voudriez.

GRATIANO. O le savant juge! — Qu'en dis-tu, juif? — O le savant juge!

SHYLOCK. En ce cas, j'accepte l'offre qui m'a été faite : — qu'on me paye le triple de la somme, et que le chrétien soit mis en liberté.

BASSANIO. Voici l'argent.

PORTIA. Doucement; le juif aura justice complète; — doucement, — ne précipitons rien; — il n'aura que ce qui lui revient.

GRATIANO. Eh bien, juif! voilà, j'espère, un juge équitable, un savant juge!

PORTIA. Préparez-vous donc à couper la chair; ne répan

[1] [illegible] Le commentateur reproche à Shakspeare [illegible]



BASSANIO. Toi, plomb chétif, qui ne promets rien de bon à mes yeux, c'est toi que je choisis. (Acte III, scène II, page 274.)

dez point de sang; coupez tout juste une livre de chair, ni plus ni moins : si vous en coupez plus ou moins d'une livre, quand la différence ne serait que de la vingtième partie d'un atome, quand l'un des plateaux de la balance ne l'emporterait sur l'autre que du poids d'un cheveu, — vous êtes mort et tous vos biens sont confisqués.

GRATIANO. Un second Daniel! un Daniel, juif! Maintenant, infidèle, je te tiens!

PORTIA. Juif, qu'attendez-vous? prenez ce qui vous revient.

SHYLOCK. Donnez-moi mon principal, et je m'en vais.

BASSANIO. Je l'ai ici tout prêt; le voici.

PORTIA. Il l'a refusé en pleine cour; il n'aura que ce qui lui revient en stricte justice.

GRATIANO. Un Daniel, je le répète; un second Daniel! — Juif, je te remercie de m'avoir fourni ce mot.

SHYLOCK. Quoi! je n'aurai pas même mon principal?

PORTIA. Juif, vous n'aurez que votre dû; prenez-le à vos risques et périls.

SHYLOCK. En ce cas, qu'il le garde et aille au diable! je ne resterai pas plus longtemps à ergoter ici.

PORTIA. Arrêtez, juif, la loi n'en a pas fini avec vous. — Il est dit formellement, dans les lois de Venise, que lorsqu'un étranger [illegible] été convaincu d'avoir, par des moyens directs ou indirects, conspiré contre la vie d'un citoyen, la personne contre laquelle le crime aura été dirigé aura droit à la moitié des biens du coupable; l'autre moitié entrera dans les coffres de l'État; en outre, la vie du délinquant sera mise à la merci du doge seul, à l'exclusion de tout autre. Je déclare que vous vous êtes trouvé dans le cas prévu par la loi; car il appert manifestement que par des moyens indirects, et même directs, vous avez conspiré contre la vie du défendeur, et vous avez encouru la peine susdite. À genoux donc, et implorez la clémence du doge.

GRATIANO. Demande qu'on te permette de t'aller pendre. Mais comme tes biens sont confisqués par l'État, il ne te reste pas même de quoi acheter une corde; en conséquence, tu seras pendu aux frais de la république.

LE DOGE. Afin que tu voies combien nous différons, je t'accorde la vie avant que tu me la demandes; la moitié de ta fortune appartient à Antonio; l'autre moitié revient à l'État; cette partie de la peine, si tu témoignes du repentir, pourra être commuée en une amende.

PORTIA. En ce qui concerne la part de l'État, non celle d'Antonio.

SHYLOCK. Prenez ma vie avec le reste; ne l'épargnez pas : vous m'enlevez ma maison quand vous enlevez l'appui qui la soutenait; vous m'ôtez la vie quand vous m'ôtez ce qui me fait vivre.

PORTIA. Qu'obtiendra-t-il de votre pitié, Antonio?

GRATIANO. Une corde gratis; rien de plus, au nom du ciel.

ANTONIO. Je supplie monseigneur le doge, et toute la cour, de lui laisser une moitié de ses biens; il me suffit d'avoir l'usufruit de l'autre moitié, — à la charge par moi de la restituer, à sa mort, à l'homme qui a dernièrement enlevé sa fille : à cet arrangement je mets toutefois deux conditions, — l'une, qu'en retour de cette indulgence il se fera chrétien; l'autre, que par une donation passée sous les yeux de la cour, il disposera de tous les biens qu'il possédera au moment de sa mort en faveur de son gendre Lorenzo et de sa fille.

LE DOGE. Il le fera, sinon je révoque le pardon que je viens de lui accorder.

PORTIA. Y consentez-vous, juif? que répondez-vous?

SHYLOCK. J'y consens.

PORTIA. Greffier, rédigez l'acte de donation.

SHYLOCK. Veuillez me permettre de me retirer : je ne me sens pas bien; envoyez-moi l'acte, et je le signerai.

LE DOGE. Vous pouvez vous retirer; mais ne manquez pas de signer.

GRATIANO. Dans ton baptême tu auras deux parrains; si j'avais été ton juge, tu en aurais eu dix de plus[1] pour t'envoyer à la potence. *Shylock sort.*

[1] C'est-à-dire douze jurés pour t'envoyer à la mort.



LORENZO. Et par une telle nuit, la charmante et malheureuse Jessica calomniait son ami. (Acte V, scène I, page 282.)

LE DOGE, *à Portia.* Seigneur, je vous invite à dîner chez moi.

PORTIA. Je supplie humblement votre altesse de vouloir bien m'excuser; il faut que je retourne ce soir à Padoue, et je suis obligé de partir sur-le-champ.

LE DOGE. Je regrette que vous soyez si pressé. — Antonio, remerciez le docteur, vous lui avez, selon moi, de grandes obligations. (*Le Doge sort avec les Sénateurs et sa suite.*)

BASSANIO. Digne seigneur, mon ami et moi nous devons aujourd'hui à votre sagesse d'avoir été soustraits aux plus graves périls; nous vous prions d'accepter, en récompense de votre obligeante intervention, les trois mille ducats dus au juif.

ANTONIO. Sans compter que nous restons de beaucoup vos débiteurs, et que notre amitié et nos services vous sont à jamais acquis.

PORTIA. On est assez payé quand on est satisfait; je m'applaudis de vous avoir sauvé, et je m'estime en cela suffisamment rétribué; je n'ai jamais eu l'âme mercenaire. Reconnaissez-moi, je vous prie, quand il nous arrivera de nous retrouver ensemble; je fais des vœux pour votre bonheur, et prends congé de vous.

BASSANIO. Seigneur, il faut absolument que je vous importune encore; veuillez accepter quelque souvenir de nous, non comme salaire, mais comme gage de notre reconnaissance. Je vous demande en grâce deux choses, l'une de ne pas me refuser, l'autre de me pardonner mon insistance.

PORTIA. Vous me pressez à tel point que je me vois forcé de céder. — (*À Antonio.*) Donnez-moi vos gants; je les porterai en souvenir de vous. — (*À Bassanio.*) Comme gage de votre affection, j'accepterai de vous cette bague. — Ne retirez pas votre main; je ne prendrai rien de plus; votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO. Cette bague, seigneur, — hélas! c'est une misère; je rougirais de vous donner si peu de chose.

PORTIA. C'est le seul objet que je consente à accepter; et, maintenant, je vous avouerai que je tiens à l'avoir.

BASSANIO. Cette bague a pour moi un prix bien au-dessus de sa valeur réelle. Je vous donnerai la bague la plus chère qui soit à Venise; pour la trouver, j'emploierai, s'il le faut, la voix du crieur public; mais pour celle-ci, je vous prie de m'excuser.

PORTIA. Je vois, seigneur, que vous n'êtes libéral que dans vos offres; c'est vous qui m'avez appris à demander; et maintenant vous m'apprenez comment on répond aux demandes importunes.

BASSANIO. Seigneur, je tiens cette bague de ma femme; en me la mettant au doigt, elle m'a fait jurer de ne jamais ni la vendre, ni la donner, ni la perdre.

PORTIA. Voilà une excuse au service de bien des hommes qui veulent ménager les cadeaux. A moins que votre femme ne soit folle, lorsqu'elle saura ce que j'ai fait pour mériter cette bague, elle ne vous en voudra pas à tout jamais de me l'avoir donnée. Fort bien; la paix soit avec vous! (*Portia et Nerissa sortent.*)

ANTONIO. Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague; que ses services et mon amitié soient mis en balance avec les ordres de votre femme.

BASSANIO. Courez, Gratiano; tâchez de le joindre; remettez-lui cette bague, et faites votre possible pour l'engager à venir chez Antonio. — Allez, dépêchez-vous. (*Gratiano sort.*)

BASSANIO, *continuant.* Venez, allons chez vous de ce pas. Demain matin de bonne heure nous partirons pour Belmont. Venez, Antonio. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une rue.

Arrivent PORTIA et NERISSA.

PORTIA. Informe-toi de la demeure du juif, remets-lui cet acte, et fais-le-lui signer; nous partons ce soir, et notre arrivée précédera d'un jour celle de nos maris: la vue de cet acte fera grand plaisir à Lorenzo.

Arrive GRATIANO.

GRATIANO. Charmant docteur, je suis enchanté d'avoir pu vous joindre. Le seigneur Bassanio, toute réflexion faite, vous envoie cette bague, et vous prie de vouloir bien lui accorder l'honneur de votre compagnie à dîner.

PORTIA. C'est impossible : pour cette bague, je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance, et je vous prie de le lui dire : je vous demanderai aussi de vouloir bien enseigner à mon jeune clerc la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO. Très-volontiers.

NÉRISSA. Seigneur, j'aurais deux mots à vous dire. (*Bas à Portia.*) Je vais essayer si je puis obtenir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de garder toujours.

PORTIA. Tu l'obtiendras, crois-moi ; ils nous jureront leurs grands dieux que c'est à des hommes qu'ils ont donné leurs bagues; nous leur soutiendrons le contraire; nous opposerons serments à serments. Va, dépêche-toi, tu sais où tu me retrouveras.

NÉRISSA. Venez, seigneur; voulez-vous me montrer la maison en question? (*Gratiano et Nérissa s'en vont d'un côté, Portia de l'autre.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Belmont. — Une avenue devant le château de Portia.

Arrivent LORENZO et JESSICA.

LORENZO. La lune jette une clarté brillante : — Par une telle nuit, pendant qu'un vent doux caressait le feuillage silencieux, par une telle nuit, sans doute, Troïle, monté sur les remparts de Troie, exhalait ses soupirs vers les tentes des Grecs, où reposait Cressida.

JESSICA. Par une telle nuit, Thisbé, d'un pied craintif effleurant la rosée, aperçut l'ombre d'un lion avant de le voir lui-même, et s'enfuit épouvantée.

LORENZO. Par une telle nuit, Didon, une branche de saule à la main, debout aux bords de la mer mugissante, rappelait du geste et de la voix son bien-aimé à Carthage.

JESSICA. Par une telle nuit, Médée alla cueillir les plantes magiques qui rajeunirent le vieil Æson.

LORENZO. Par une telle nuit, Jessica s'enfuit de la maison du juif opulent, et suivit son fol amant de Venise à Belmont.

JESSICA. Et par une telle nuit, le jeune Lorenzo lui jura de l'aimer toujours, et séduisit son âme par mille serments de constance, dont pas un n'était sincère.

LORENZO. Et par une telle nuit, la charmante et malicieuse Jessica calomniait son ami, qui le lui pardonnait.

JESSICA. Je vous tiendrais tête longtemps encore sur ce ton, si personne ne venait, mais, chut! j'entends les pas d'un homme.

Arrive STÉPHANO.

LORENZO. Qui s'avance ainsi à pas rapides dans le silence de la nuit?

STÉPHANO. Un ami.

LORENZO. Un ami? quel ami? Votre nom, je vous prie, mon ami?

STÉPHANO. Je me nomme Stéphano, et je viens vous annoncer qu'avant le lever du jour ma maîtresse sera de retour à Belmont; elle erre dans les environs, s'agenouillant au pied des [illegible] qu'elle rencontre, et priant le ciel de [illegible].

LORENZO. [illegible]

STÉPHANO. [illegible] et sa suivante. Veuillez me dire [illegible] est déjà de retour.

LORENZO. [illegible]

Arrive LANCELOT.

LANCELOT. [illegible]

LORENZO. Qui appelle?

LANCELOT. Holà! avez-vous vu [illegible] Lorenzo [illegible] Lorenzo? Holà, [illegible]!

LORENZO. [illegible]

LANCELOT. [illegible]

LORENZO. Ici.

LANCELOT. Dites-leur qu'il est arrivé un courrier de la part de mon maître, les poches pleines de bonnes nouvelles; mon maître sera ici avant l'aube. (*Il s'éloigne.*)

LORENZO. Ma chère âme, rentrons pour attendre leur retour; — Mais non, ce n'est pas la peine. Qu'est-il besoin que nous rentrions? L'ami Stéphano, annonce, je te prie, au château, que ta maîtresse est sur le point d'arriver, et amène les musiciens ici en plein air. (*Stéphano s'éloigne.*)

LORENZO, *continuant.* Comme la clarté de la lune repose doucement sur cette verte pelouse! Asseyons-nous ici, et que les sons de la musique caressent mollement notre oreille; le silence et la nuit conviennent aux accords de la douce harmonie. Assieds-toi, ma Jessica; vois comme le parquet des cieux est incrusté d'innombrables et brillantes patènes d'or. Parmi tous ces globes que tu vois, il n'en est pas un qui, dans sa marche, ne joigne sa céleste mélodie au chœur des chérubins aux yeux jeunes. Une harmonie semblable résonne dans l'âme immortelle : mais le vêtement de fange et de corruption qui l'enveloppe nous empêche de l'entendre.

Arrivent des Musiciens.

LORENZO, *continuant.* Allons, venez, et qu'à vos accents Diane s'éveille ; que vos suaves accords aillent frapper l'oreille de votre maîtresse, et que le charme de la musique l'attire vers sa demeure.

JESSICA. Je ne saurais être gaie quand j'entends une musique mélodieuse.

LORENZO. C'est parce que vos facultés sont attentives. Voyez un troupeau sauvage et folâtre de jeunes poulains qui n'ont point encore senti le mors ; voyez-les, cédant à la chaleur bouillante de leur sang, bondir follement dans la prairie et frapper l'air de leurs hennissements. Que par hasard le son de la trompette se fasse entendre, ou que le vent leur apporte quelque harmonie musicale, soudain vous les voyez qui s'arrêtent d'un commun accord ; et sous le charme vainqueur de la musique, le calme a remplacé la sauvage ardeur qui brillait dans leurs yeux. Aussi les poëtes ont feint qu'Orphée attirait les arbres, les rochers et les ondes; car il n'est point d'être, si stupide, si insensible, si farouche qu'il soit, dont la musique ne change momentanément la nature. L'homme qui n'a point le sentiment musical, et que l'accord de sons harmonieux ne saurait émouvoir, n'est propre qu'aux trahisons, aux stratagèmes et aux rapines; les mouvements de son âme sont ternes comme la nuit, et ses affections noires comme l'Érèbe : c'est un homme dont il faut se défier.—Écoutons la musique.

PORTIA et NÉRISSA paraissent à quelque distance.

PORTIA. C'est de la grande salle de mon château que part cette lumière que nous apercevons; comme elle projette au loin sa clarté! ainsi brille une bonne action dans un monde pervers.

NÉRISSA. Nous ne l'apercevions pas quand la lune brillait.

PORTIA. Ainsi une gloire est obscurcie par une gloire plus grande. Le délégué d'un roi jette un éclat royal, jusqu'au moment où le monarque vient à paraître. Alors toute sa dignité va se perdre, comme un faible ruisseau, dans l'immense océan. — J'entends la musique! écoutons!

NÉRISSA. C'est la musique ordinaire du château, madame.

PORTIA. Je vois que les choses n'ont qu'une valeur relative; je trouve à ces accords je ne sais quoi de plus doux que pendant le jour.

NÉRISSA. C'est le silence, madame, qui leur prête ce charme.

PORTIA. Le corbeau chante aussi harmonieusement que l'alouette pour qui n'écoute ni l'un ni l'autre, et je crois, en vérité, que si le rossignol chantait le jour au milieu du gloussement des oies, le rossignol serait mis, comme musicien, au niveau du roitelet. Combien de choses reçoivent de l'à-propos leur valeur et toute leur perfection! — Chut! Diane dort avec Endymion, et ne veut pas qu'on la réveille. (*La musique cesse.*)

LORENZO. Ou je me trompe fort, ou c'est la voix de Portia.

PORTIA. Il me reconnaît, comme l'aveugle reconnaît le coucou, à sa voix discordante.

LORENZO. Madame, soyez chez vous la bienvenue.

PORTIA. Nous avons prié pour nos maris; et nous espérons que le ciel aura exaucé nos vœux. Sont-ils de retour?

LORENZO. Pas encore, madame : mais il vient d'arriver un courrier qui annonce leur approche.

PORTIA. Entre au château, Nérissa ; recommande à mes domestiques de ne point parler de notre absence ; — n'en dites rien non plus, Lorenzo, — ni vous, Jessica. *(On entend une fanfare.)*

LORENZO. Votre mari n'est pas loin, j'entends sa fanfare : nous sommes discrets, madame ; soyez sans crainte.

PORTIA. On prendrait cette nuit pour une journée sombre; peut-être a-t-elle quelque chose de plus pâle : c'est comme l'un de ces jours où le soleil est caché.

Arrivent BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO et leur suite.

BASSANIO. Nous aurions le jour en même temps que les antipodes si, en l'absence du soleil, vous nous accordiez votre présence.

PORTIA. Que ma clarté éclaire sans trop briller ; femme brillante fait un mari fâcheux, et puisse Bassanio ne jamais l'être pour moi ! Mais que Dieu arrange tout pour le mieux ! — Vous êtes le bienvenu chez vous, mon seigneur.

BASSANIO. Je vous rends grâces, madame ; veuillez accueillir mon ami. — Voilà Antonio, voilà l'homme auquel j'ai de si grandes obligations.

PORTIA. Vous lui en avez de grandes en effet; car il en avait contracté pour vous de bien graves.

ANTONIO. J'en suis amplement payé. *(Gratiano et Nérissa paraissent se livrer à part à une conversation animée.)*

PORTIA. Seigneur, vous êtes le bienvenu dans ce château ; mais comme je veux le prouver autrement que par des paroles, laissons, je vous prie, toute cette politesse verbale.

GRATIANO, *à Nérissa*. Par cette lune qui nous éclaire, je vous jure que vous m'accusez à tort ; sur ma parole, je l'ai donnée au clerc du juge. Mais je voudrais, ma chère, que le diable eût emporté celui qui l'a reçue, puisque vous prenez la chose tellement à cœur.

PORTIA. Comment ! déjà une querelle? de quoi est-il question?

GRATIANO. D'un anneau d'or, d'une bague sans valeur qu'elle m'a donnée, et dont la devise, vraie poésie de coutelier [1], portait ces mots : *Aimez-moi et ne me quittez pas.*

NÉRISSA. Que parlez-vous de devise ou de valeur? Quand je vous l'ai remise, vous m'avez juré que vous la porteriez jusqu'à l'heure de votre mort, et qu'elle vous suivrait dans la tombe : par respect, sinon pour moi, du moins pour vos serments solennels, vous auriez dû la conserver. Vous l'avez donnée, dites-vous, au clerc d'un juge ! — Je suis bien sûre que ce clerc-là n'aura jamais de barbe au menton.

GRATIANO. Il en aura, s'il arrive à l'âge d'homme.

NÉRISSA. Oui, s'il est possible qu'une femme devienne homme.

GRATIANO. Je vous jure que je l'ai donnée à un jeune homme, à une sorte d'adolescent, à un petit bonhomme pas plus haut que vous, le clerc du juge. Ce petit babillard me l'a demandée pour ses honoraires ; je n'ai pas eu le courage de la lui refuser.

PORTIA. S'il faut vous parler franchement, vous avez eu tort de vous défaire aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme, d'une bague mise à votre doigt sur la foi de vos serments, et que la fidélité conjugale avait rivée à votre chair. J'ai donné une bague à mon époux et lui ai fait jurer de ne jamais la quitter; le voilà ! je suis sûre qu'il ne consentirait pas à s'en séparer, qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors que contient l'univers. En vérité, Gratiano, vous donnez à votre femme une cause de chagrin qui n'est que trop réelle, et si l'on m'en faisait autant, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, *à part*. Diantre ! ce que j'aurais peut-être de mieux à faire serait de me couper la main gauche et de jurer que j'ai perdu ma bague après l'avoir vaillamment défendue.

GRATIANO. Le seigneur Bassanio a donné sa bague au juge qui la lui a demandée, et qui en effet l'avait bien méritée; alors son petit clerc, qui avait pris la peine de faire quelques écritures, m'a pareillement demandé la mienne. L'un et l'autre ont insisté pour obtenir nos bagues et n'ont pas voulu accepter autre chose.

PORTIA. Quelle bague avez-vous donnée, seigneur ? j'espère que ce n'est pas celle que vous avez reçue de moi !

BASSANIO. Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à ma faute, je nierais le fait; mais vous voyez que la bague n'est plus à mon doigt : je ne l'ai plus.

PORTIA. Cœur perfide et sans foi ! Par le ciel, je jure de ne point entrer dans votre lit que je n'aie revu ma bague.

NÉRISSA, *à Gratiano*. Ni moi dans le vôtre, que je n'aie revu la mienne.

BASSANIO. Charmante Portia, si vous saviez à qui j'ai donné votre bague, pour qui je l'ai donnée, pour quel motif, et combien il a fallu pour cela me faire violence, alors que c'était la seule chose qu'on voulût accepter, vous modéreriez la violence de votre déplaisir.

PORTIA. Si vous aviez connu la valeur de cette bague ou la moitié du prix de la personne qui l'avait donnée, si vous aviez compris que votre honneur était attaché à sa possession, vous ne vous en seriez pas séparé. Pour peu que vous eussiez mis de chaleur à la défendre, quel homme aurait été assez peu raisonnable, assez peu délicat, pour exiger le sacrifice d'un objet sacré pour vous? Nérissa m'apprend ce que je dois croire ; j'ai la certitude que c'est une femme qui a reçu ma bague.

BASSANIO. Non, madame, j'en jure sur l'honneur et sur le salut de mon âme, ce n'est pas une femme, mais un docteur en droit qui a refusé trois mille ducats que je lui offrais, et qui m'a demandé ma bague. Je la lui avais refusée et avais laissé partir mécontent l'homme à qui je devais la vie de mon meilleur ami. Que vous dirai-je, charmante Portia ? j'ai malgré moi envoyé quelqu'un après lui pour la lui remettre ; j'étais accablé par ma honte et le sentiment du bienfait que j'avais reçu ; mon honneur n'a pu souffrir la tache d'une telle ingratitude. Pardonnez-moi, charmante Portia ; j'en prends à témoin les sacrés flambeaux de la nuit, si vous aviez été là, vous m'auriez vous-même demandé ma bague pour la donner à ce digne docteur.

PORTIA. Que votre docteur n'approche jamais de mon château ; puisqu'il a obtenu le joyau qui m'était cher, et que vous aviez juré de conserver pour l'amour de moi, je ne serai pas moins libérale que vous ; je ne lui refuserai rien ; il aura tout, jusqu'à mes faveurs et au lit de mon époux : soyez bien persuadé que je le connaîtrai : ne vous absentez pas une seule nuit, veillez sur moi avec des yeux d'Argus; si vous y manquez, si vous me laissez seule, je vous jure sur mon honneur qui m'appartient encore, que j'aurai le docteur pour camarade de lit.

NÉRISSA, *à Gratiano*. Et moi son clerc ; ainsi gare à vous, si vous me laissez à ma propre surveillance!

GRATIANO. Fort bien; mais que je ne l'y prenne pas, ou j'endommagerai la plume de votre jeune clerc.

ANTONIO. Je suis la malheureuse cause de ces querelles.

PORTIA. Ne vous affligez pas, seigneur ; vous n'en êtes pas moins le bienvenu.

BASSANIO. Portia, pardonnez-moi cette faute involontaire, et en présence de tous nos amis, je jure par ces beaux yeux dans lesquels je me vois, —

PORTIA. Homme double, qui vous voyez dans chacun de mes yeux : — jurez par votre duplicité, et je vous croirai.

BASSANIO. De grâce, veuillez m'entendre : pardonnez-moi cette faute, et je vous jure sur mon âme qu'à l'avenir je tiendrai avec vous mes serments.

ANTONIO, *à Portia*. J'ai déjà engagé pour lui ma vie, qui, sans l'homme auquel il a remis votre bague, me serait maintenant ravie; aujourd'hui je réponds, et j'y engage le salut de mon âme, que votre époux ne violera jamais sciemment la foi jurée.

PORTIA. Eh bien, vous serez sa caution ; donnez-lui cet anneau, et recommandez-lui de le mieux garder que l'autre.

ANTONIO, *prenant une bague des mains de Portia, et la remettant à Bassanio*. Prenez cette bague, seigneur Bassanio, et jurez de la conserver.

BASSANIO. Par le ciel, c'est celle que j'ai donnée au docteur.

PORTIA. Je la tiens de lui ; pardonnez-moi, Bassanio, au prix de cette bague, le docteur a partagé mon lit.

NÉRISSA, *à Gratiano, en lui présentant une bague*. Pardonnez-moi aussi, mon cher Gratiano ; car ce petit bonhomme, le clerc du docteur, en retour de ceci, a passé avec moi la nuit dernière.

GRATIANO. Parbleu, voilà qui ressemble aux réparations des routes, en été, quand les routes sont suffisamment

[1] Sur les couteaux de ce temps-là étaient gravées, à l'eau-forte, des sentences amoureuses en forme de distiques.

belles. Eh quoi ! sommes-nous donc cocus avant de l'avoir mérité ?

PORTIA. Modérez un peu vos termes. — Je vous vois tous émerveillés. (*A Bassanio.*) Voici une lettre que vous lirez à loisir ; elle vient de Padoue ; elle est de Bellario; vous y verrez que Portia était le docteur, et Nérissa son clerc; Lorenzo vous dira que je suis partie en même temps que vous, et que je viens d'arriver à l'instant; je ne suis pas même encore entrée au château. — Antonio, soyez le bienvenu; j'ai à vous donner de bonnes nouvelles auxquelles vous êtes loin de vous attendre : ouvrez promptement cette lettre ; vous y verrez que trois de vos navires, richement chargés, sont inopinément arrivés au port; je vous laisserai ignorer par quel étrange hasard cette lettre est venue dans mes mains. (*Elle lui remet une lettre.*)

ANTONIO. Je demeure muet.

BASSANIO, *à Portia.* Quoi! c'est vous qui étiez le docteur, et nous ne vous avons pas reconnue !

GRATIANO, *à Nérissa.* Quoi! vous étiez le clerc qui doit me faire porter des cornes!

NÉRISSA. Oui; mais ce clerc n'en fera rien jusqu'à ce qu'il soit devenu homme.

BASSANIO, *à Portia.* Charmant docteur, vous serez mon camarade de lit, et pendant mon absence vous coucherez avec ma femme.

ANTONIO, *après avoir achevé sa lecture.* Madame, vous m'avez donné tout à la fois la vie et de quoi vivre; car cette lettre m'annonce, d'une manière certaine, que mes vaisseaux sont arrivés à bon port.

PORTIA. Lorenzo, mon clerc a aussi de bonnes nouvelles pour vous.

NÉRISSA. Oui, et je les lui donnerai sans rétribution. — Je vous remets, à vous et à Jessica, un acte en bonne forme, par lequel le riche juif vous lègue, après sa mort, la possession de tous ses biens.

LORENZO. Belles dames, vous faites pleuvoir la manne sur des gens affamés.

PORTIA. Le jour ne tardera pas à paraître, et néanmoins je suis sûre que vous êtes impatients de connaître les détails circonstanciés de tous ces événements : rentrons; vous nous interrogerez sur faits et articles, et nous vous répondrons en toute sincérité.

GRATIANO. Très-volontiers : la première question que je poserai à ma Nérissa sera de me dire ce qu'elle préfère, d'attendre à la nuit prochaine, ou de profiter, pour aller au lit, des deux heures qui nous restent encore avant l'aube. Pour moi, s'il faisait jour, je souhaiterais la nuit, afin de la passer avec le clerc du docteur. Ma foi, tant que je vivrai, je ne redouterai rien tant que de perdre la bague de Nérissa. (*Ils s'éloignent.*)

FIN DU MARCHAND DE VENISE.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

DON PEDRO, prince d'Aragon.
DON JUAN, son frère naturel.
CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pedro.
BÉNÉDICT, jeune seigneur de Padoue, favori de don Pedro.
LÉONATO, gouverneur de Messine.
ANTONIO, son frère.
BORACHIO, CONRAD, } au service de don Juan.
CHIENDENT, VERJUS, } officiers de paix ridicules.
BALTHASAR, domestique de don Pedro.
LE PÈRE FRANCISCO, religieux.
UN SACRISTAIN.
UN JEUNE PAGE.
HÉRO, fille de Léonato.
BÉATRICE, nièce de Léonato.
MARGUERITE, URSULE, } dames de la suite d'Héro.
MESSAGERS.
WATCHMEN et DOMESTIQUES.

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Devant le palais de Léonato.

Arrivent LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE, UN MESSAGER et plusieurs Personnes de la suite de Léonato.

LÉONATO, *une lettre à la main.* Cette lettre m'annonce que don Pédro d'Aragon arrive ce soir à Messine.

LE MESSAGER. Il doit être bien près de cette ville au moment où je parle; quand je l'ai quitté, il n'en était qu'à trois lieues.

LÉONATO. Combien de guerriers avez-vous perdus dans cette action ?

LE MESSAGER. Très-peu, et aucun officier de marque.

LÉONATO. Le prix d'une victoire est doublé quand le vainqueur ramène tout son monde. Je vois par cette lettre que don Pédro a conféré d'éclatants témoignages de satisfaction à un jeune Florentin nommé Claudio.

LE MESSAGER. Il les a mérités par une conduite à laquelle don Pedro a rendu justice : il a été au delà de ce que promettait son âge ; c'est un agneau qui s'est conduit comme un lion : il a dépassé toutes les espérances à un point que je ne saurais vous exprimer.

LÉONATO. Il a à Messine un oncle qui en aura bien de la joie.

LE MESSAGER. Je lui ai déjà remis des lettres qui lui ont causé une vive allégresse, tellement qu'il n'a pu s'empêcher de mêler à sa joie quelque signe d'amertume.

LÉONATO. A-t-il versé des larmes ?

LE MESSAGER. Abondamment.

LÉONATO. Louable excès de sensibilité : il n'est pas de faces plus loyales que celles qui sont ainsi arrosées. Combien il vaut mieux pleurer de joie que de se réjouir à l'aspect des larmes !

BÉATRICE. Veuillez me dire, je vous prie, si le seigneur Matamore est de retour ou non de la guerre.

LE MESSAGER. Je ne connais personne de ce nom, madame ; il n'y a dans l'armée aucune personne de marque qui porte ce nom-là.

LÉONATO. De qui demandez-vous des nouvelles, ma nièce ?

HÉRO. Ma cousine veut parler du seigneur Bénédict de Padoue.

LE MESSAGER. Oh ! il est de retour, et aussi agréable que jamais.

BÉATRICE. Il a publié ses cartels à Messine, et défié Cupidon au long tir; le bouffon de mon oncle, ayant lu ce cartel, y a répondu au nom de Cupidon, et l'a défié au tir à l'oiseau. — Combien d'ennemis, je vous prie, a-t-il tués et mangés? combien en a-t-il tués? car j'ai promis de manger tout ce qu'il tuerait.

LÉONATO. En vérité, ma nièce, vous maltraitez par trop le seigneur Bénédict; mais il vous tiendra tête, je n'en ai aucun doute.

LE MESSAGER. Il a dans cette guerre rendu d'importants services, madame.

BÉATRICE. Vous aviez des vivres avariés, et il vous a aidés à les consommer : c'est un intrépide gastronome; il a un excellent estomac.

LE MESSAGER. C'est un vaillant guerrier, madame.

BÉATRICE. Vaillant auprès d'une dame; mais qu'est-il en face d'un guerrier?

LE MESSAGER. Brave devant un brave, et homme en face d'un homme : il est rempli de qualités honorables.

BÉATRICE. Il en est rembourré : si on lui ôtait la bourre factice dont il est plein ; — mais nous sommes tous mortels.

LÉONATO. Veuillez, monsieur, ne pas mal juger de ma nièce; il y a entre elle et le seigneur Bénédict une guerre d'épigrammes, et ils ne se rencontrent jamais qu'il ne s'engage entre eux une escarmouche d'esprit.

BÉATRICE. Hélas! il n'y a jusqu'ici rien gagné. Dans notre dernière rencontre, les quatre cinquièmes de son esprit sont sortis tout éclopés du combat, et maintenant le pauvre diable n'en a plus que le dernier cinquième à son service; en sorte que s'il lui en reste encore assez pour se tenir chaud, qu'il le garde pour établir une ligne de démarcation entre lui et son cheval; car c'est là le seul titre qu'il ait encore au nom de créature raisonnable. — Quel est maintenant son frère d'armes? car il en prend un nouveau tous les mois.

LE MESSAGER. Est-il possible?

BÉATRICE. Très-aisément possible; ses affections changent comme la forme de son chapeau à chaque mode nouvelle.

LE MESSAGER. Je vois, madame, que ce gentilhomme n'est pas dans vos papiers.

BÉATRICE. Non ; s'il y était, je les brûlerais tous. Mais quel est, je vous prie, son frère d'armes? N'y a-t-il pas quelque jeune fier-à-bras qui consente à faire avec lui un voyage au pays du diable?

LE MESSAGER. Il est habituellement dans la compagnie du noble Claudio.

BÉATRICE. Mon Dieu, il s'attachera à lui comme la fièvre; on le gagne plus facilement que la peste, et à l'instant même on devient fou. Dieu soit en aide au noble Claudio! S'il a attrapé le Bénédict, il lui en coûtera mille livres sterling avant d'être guéri.

LE MESSAGER, *souriant*. Je tâcherai, madame, d'être de vos amis.

BÉATRICE. Je vous le conseille.

LÉONATO. Ma nièce, vous ne deviendrez jamais folle.

BÉATRICE. Non, tant que la canicule ne viendra pas en janvier.

LE MESSAGER. Voici don Pédro.

Arrivent DON PÉDRO, accompagné de sa suite, BALTHASAR, DON JUAN, CLAUDIO et BENEDICT.

DON PÉDRO. Seigneur Léonato, vous venez à la rencontre d'hôtes importuns. Dans le monde on cherche habituellement à éviter les dépenses; mais vous, vous allez au-devant.

LÉONATO. L'arrivée de votre altesse ne saurait être importune; on se réjouit du départ d'un être importun; mais quand vous nous quitterez, la douleur parmi nous remplacera la joie.

DON PÉDRO. Vous acceptez le fardeau de trop bonne grâce. (*Saluant Héro.*) Je pense que c'est là votre fille?

LÉONATO. Sa mère me l'a dit plus d'une fois.

BÉNÉDICT. Aviez-vous des doutes à cet égard, seigneur, que vous le lui demandiez?

LÉONATO. Non, seigneur Bénédict, car alors vous n'étiez encore qu'un enfant.

DON PÉDRO. Attrapez cela, Bénédict; nous pouvons juger par là de ce que vous êtes maintenant que vous avez l'âge d'homme. En vérité, la fille est le portrait du père. (*A Héro.*) Soyez heureuse, madame, car vous ressemblez à un père honorable. (*Pendant le dialogue qui suit entre Bénédict et Béatrice, don Pédro s'entretient à part et tout bas avec Léonato.*)

BÉNÉDICT. Si elle était la fille du seigneur Léonato, je gage tout Messine qu'elle n'aurait pas sur ses épaules la tête de son père, quelle que fût d'ailleurs sa ressemblance avec lui.

BÉATRICE. Je m'étonne que vous vous mêliez encore à la conversation, seigneur Bénédict; personne ne fait attention à vous.

BÉNÉDICT. Eh quoi! signora *Dédain*, vous vivez encore?

BÉATRICE. Comment le dédain pourrait-il mourir, lorsqu'il trouve un aliment aussi inépuisable que le seigneur Bénédict? La courtoisie elle-même se transforme en dédain quand vous paraissez en sa présence.

BÉNÉDICT. La courtoisie alors est une volage. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis aimé de toutes les dames, vous exceptée; et je regrette d'avoir un cœur si insensible, car, en vérité, je n'en aime aucune.

BÉATRICE. C'est un grand bonheur pour les femmes; cela leur épargne les importunités d'un galant insupportable. Grâce à Dieu et à la froideur de mon sang, j'avoue qu'en cela je vous ressemble. J'aimerais mieux entendre mon chien aboyer après une corneille, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDICT. Dieu vous conserve, madame, dans cette disposition d'esprit! la figure de plus d'un honnête homme échappera par là aux égratignures auxquelles elle était prédestinée.

BÉATRICE. Si ces figures-là ressemblent à la vôtre, des égratignures ne sauraient les rendre pires qu'elles sont déjà.

BÉNÉDICT. Allons, vous seriez admirable pour instruire un perroquet.

BÉATRICE. Un perroquet comme moi vaut bien un magot comme vous.

BÉNÉDICT. Je souhaiterais à mon palefroi l'agilité de votre langue et une aussi longue haleine; mais je vous laisse; j'ai fini.

BÉATRICE. Vous finissez toujours par une ruade; je vous connais de vieille date.

DON PÉDRO, *se rapprochant.* Seigneur Claudio et seigneur Bénédict, voici le résumé de mon entretien avec Léonato, mon affectueux ami. — Il nous a tous invités. Je lui ai dit que nous passerions ici un mois tout au moins, et il souhaite cordialement d'avoir l'occasion de nous retenir plus longtemps : je jurerais que ses vœux sont sincères et qu'ils partent du cœur.

LÉONATO. Vous pouvez le jurer, seigneur, sans craindre de faire un faux serment. — (*A don Juan.*) Soyez le bienvenu, seigneur; maintenant que vous êtes réconcilié avec le prince votre frère, veuillez agréer mes hommages.

DON JUAN. Je vous remercie ; les longs discours ne sont pas mon fait, mais je vous remercie.

LÉONATO. Que votre excellence veuille bien nous montrer le chemin!

DON PÉDRO. Votre main, Léonato; nous marcherons ensemble. (*Tous s'éloignent, à l'exception de Bénédict et de Claudio.*)

CLAUDIO. Bénédict, as-tu remarqué la fille du seigneur Léonato?

BÉNÉDICT. Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO. N'est-ce pas une jeune personne pleine de modestie?

BÉNÉDICT. M'interroges-tu comme doit le faire tout honnête homme, afin de connaître mon opinion en conscience; ou veux-tu que je te parle, selon mon habitude, en ennemi juré du beau sexe?

CLAUDIO. Parle-moi rationnellement, je te prie.

BÉNÉDICT. Eh bien! je te dirai qu'à mon avis elle est trop commune pour des éloges tant soit peu relevés, trop brune pour un panégyrique à l'eau de rose, trop petite pour de grandes louanges. Tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est que, fût-elle autre qu'elle n'est, elle serait loin d'être jolie, et que, telle qu'elle est, elle ne me plaît pas du tout.

CLAUDIO. Tu crois que je badine; dis-moi en conscience, je te prie, comment tu la trouves.

BÉNÉDICT. Te proposes-tu donc de l'acheter, que tu prends des informations sur elle?

CLAUDIO. Le monde entier pourrait-il acheter un pareil joyau?

BÉNÉDICT. Oui certes, et un étui encore pour le mettre. Mais parles-tu sérieusement, ou ne veux-tu que plaisanter et me soutenir, par exemple, que l'aveugle Cupidon n'a pas son pareil pour tirer un lièvre, et que Vulcain était un admirable charpentier? Voyons, sur quelle clef faut-il te prendre pour chanter d'accord avec toi?

CLAUDIO. A mes yeux, c'est la femme la plus ravissante que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICT. Je puis voir encore sans lunettes, et je ne vois pas cela. Par exemple, sa cousine, sauf le démon qui la possède, l'emporte autant sur elle en beauté, que le premier mai sur le dernier jour de décembre. Mais j'espère bien que ton intention n'est pas de te marier? Qu'en dis-tu?

CLAUDIO. Quand j'aurais juré le contraire, je ne répondrais pas du tout de moi, si Héro consentait à devenir ma femme.

BÉNÉDICT. Est-il bien possible, serait-il dit que tous les hommes, sans exception, [illegible] le joug des inquiétudes

conjugales? Ne me sera-t-il jamais donné de voir un célibataire de soixante ans? Va, puisque tu acceptes des chaînes, portes-en l'empreinte, et passe tes dimanches à bâiller d'ennui. Regarde, voilà don Pédro qui vient te chercher.

Revient DON PÉDRO.

DON PÉDRO. Quels secrets vous retenaient donc ici, que vous ne nous avez pas suivis au palais de Léonato?

BÉNÉDICT. Je voudrais que votre altesse m'ordonnât de le lui dire.

DON PÉDRO. Je vous l'ordonne, au nom de votre serment de fidélité.

BÉNÉDICT. Tu l'entends, comte Claudio, je puis être aussi discret qu'un muet, sois-en persuadé; mais au nom de mon serment de fidélité, — remarque bien cela, — mon serment de fidélité... — (*A don Pédro.*) Il est amoureux! de qui? — (*Se tournant vers Claudio.*) Maintenant c'est à son tour de parler. — (*A don Pédro.*) Remarquez le laconisme de sa réponse: — de Héro, la fille mignonne de Léonato.

CLAUDIO. S'il en était ainsi, c'est de cette manière que je le dirais.

BÉNÉDICT. C'est comme dans les contes de ma grand'mère: « Il n'en est point ainsi, il n'en fut point ainsi, à Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi[1]! »

CLAUDIO. A moins que ma passion ne change bientôt, à Dieu ne plaise, qu'il en soit autrement!

DON PÉDRO. Si vous l'aimez, ainsi soit-il, car la jeune personne le mérite.

CLAUDIO. Vous dites cela pour me sonder, seigneur.

DON PÉDRO. Sur ma parole, j'exprime ma pensée.

CLAUDIO. Et moi aussi, j'ai exprimé la mienne.

BÉNÉDICT. Moi pareillement.

CLAUDIO. Je sens que je l'aime.

DON PÉDRO. Je sais qu'elle en est digne.

BÉNÉDICT. Pour moi, je ne sens pas du tout qu'elle doive être aimée; je ne sais pas le moins du monde qu'elle en soit digne. Je mourrai dans cette opinion-là; on me brûlerait plutôt que de me l'ôter.

DON PÉDRO. Vous avez toujours, en véritable hérétique, renié obstinément le culte de la beauté.

CLAUDIO. Et sans une grande force de volonté, il n'aurait jamais pu maintenir son rôle.

BÉNÉDICT. Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie; qu'elle m'ait élevé, je lui en suis pareillement on ne peut plus reconnaissant; mais que je ne me soucie pas d'avoir des cornes au front, ou de suspendre mon cor de chasse à un baudrier invisible, c'est ce que toutes les femmes me pardonneront. Ne voulant pas leur faire l'injure de me défier de toutes, je prends la liberté de ne me fier à aucune: la conclusion de tout ceci, et je ne m'en porterai que mieux, c'est que je veux vivre garçon.

DON PÉDRO. Avant que je meure, je vous verrai pâle d'amour.

BÉNÉDICT. De colère, de maladie, ou de faim, monseigneur, mais d'amour jamais; si jamais vous voyez l'amour me faire perdre plus de sang que le bon vin ne m'en rendra, je vous permets de m'arracher les yeux avec la plume d'un faiseur de ballades, et de me hisser à la porte d'un mauvais lieu, pour y figurer l'enseigne de Cupidon aveugle.

DON PÉDRO. Soit; si jamais vous rétractez ces principes, vous fournirez à vos adversaires un notable argument.

BÉNÉDICT. Si je le fais, qu'on me suspende dans une cruche comme un chat, et que je vous serve de cible; et celui qui m'atteindra, qu'on lui frappe sur l'épaule et qu'on l'appelle Adam[2].

DON PÉDRO. Allons, le temps décidera la question.

Le taureau sauvage finit par porter le joug[3].

BÉNÉDICT. Le taureau sauvage, tant qu'il vous plaira; mais si jamais le rationnel Bénédict soumet sa tête au joug, qu'on arrache les cornes du taureau, et qu'on les transplante sur mon front; qu'on barbouille mon portrait pour en faire une enseigne; et comme ces écriteaux où l'on lit en grosses lettres: *Ici on loue un bon cheval*, qu'on écrive au-dessous: *Ici on voit Bénédict, l'homme marié.*

CLAUDIO. Si jamais la chose t'arrive, il y aura de quoi en devenir fou.

DON PÉDRO. Si Cupidon n'a pas épuisé son carquois à Venise, nous te verrons bientôt trembler sous sa puissance.

BÉNÉDICT. C'est qu'alors il y aura un tremblement de terre.

DON PÉDRO. Vous vous accommoderez aux circonstances; en attendant, seigneur Bénédict, allez trouver Léonato, présentez-lui mes civilités, et dites-lui que je ne manquerai pas de me trouver au souper; car il est certain qu'il a fait de grands apprêts.

BÉNÉDICT. Je me crois, à peu de chose près, la capacité nécessaire à pareille ambassade; sur ce, je vous recommande —

CLAUDIO. A la garde de Dieu. Fait en ma maison (si j'en avais une), —

DON PÉDRO. Le six juillet, votre ami affectionné, Bénédict.

BÉNÉDICT. Ne raillez pas, ne raillez pas; vous adaptez parfois au corps de votre discours une bordure hétérogène dont la couture est peu solide: désormais, avant de diriger contre les autres des sarcasmes surannés, mettez vous-même la main sur votre conscience: sur ce, je vous quitte. (*Il s'éloigne.*)

CLAUDIO. Monseigneur, votre altesse peut maintenant me rendre un service.

DON PÉDRO. Je vous suis dévoué de cœur; apprenez-moi seulement en quoi je puis vous être utile, et mon amitié ne reculera devant aucun obstacle.

CLAUDIO. Léonato a-t-il des fils, monseigneur?

DON PÉDRO. Il n'a d'autre enfant que Héro, elle est son unique héritière; l'aimez-vous, Claudio?

CLAUDIO. O monseigneur! quand nous partîmes pour l'expédition que nous venons de terminer, je la regardais des yeux d'un soldat dont le cœur inclinait vers elle, mais qui avait en main une trop rude tâche pour que ce penchant devînt de l'amour; mais maintenant que je suis de retour, et que les pensées de guerre se sont éloignées, à leur place accourent en foule les doux et tendres désirs, qui tous me disent combien est belle la jeune Héro, et me rappellent que je l'aimais avant de partir pour la guerre.

DON PÉDRO. Vous allez devenir un véritable amant, car déjà vous accablez votre auditeur d'une nuée de paroles: si vous aimez la charmante Héro, continuez à l'aimer; je lui en parlerai ainsi qu'à son père, et vous aurez sa main; n'est-ce pas dans ce but que vous commenciez à me dérouler le fil d'une aussi belle histoire?

CLAUDIO. Que vous faites à l'amour de douces prescriptions! vous devinez son mal à la première vue. Craignant que ma passion ne vous parût trop soudaine, je voulais l'assaisonner d'une plus longue préface.

DON PÉDRO. Quelle nécessité que le pont soit plus long que la rivière n'est large? il ne faut en toute chose que le nécessaire: écoutez; ce qui va au but convient; vous aimez, il suffit, je vous donnerai le remède. Je sais qu'il doit y avoir un bal cette nuit; je jouerai votre rôle sous un déguisement quelconque, et dirai à la belle Héro que je suis Claudio; j'épancherai mon cœur dans le sien, et captiverai son oreille avec une irrésistible force, au récit de mes amoureux tourments; ensuite je ferai des ouvertures à son père: la conclusion sera que vous obtiendrez sa main; allons sur-le-champ mettre ce plan à exécution. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO et ANTONIO.

LÉONATO. Eh bien, mon frère, où est mon neveu, votre fils? a-t-il réuni ses musiciens?

ANTONIO. Il s'en occupe activement. Mais, mon frère, je puis vous dire d'étranges nouvelles auxquelles vous ne vous attendez guère.

LÉONATO. Sont-elles bonnes?

ANTONIO. L'événement en décidera, mais elles s'annoncent d'une manière favorable. Un de mes gens, se trouvant

[1] [illegible] Barbe-Bleue [illegible] Ma [illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible]

dans une allée sombre pendant que le prince et Claudio s'y promenaient, a entendu don Pédro dire au comte qu'il aimait ma nièce, votre fille, et se proposait de lui faire connaître cette nuit, pendant le bal : dans le cas où il la trouverait favorablement disposée pour lui, son intention était de vous en parler immédiatement.

LÉONATO. Est-ce un garçon sensé que celui qui vous a fait ce rapport?

ANTONIO. C'est un drôle fort avisé; je vais l'envoyer chercher, vous l'interrogerez vous-même.

LÉONATO. Non, non; jusqu'à ce que la chose se réalise, regardons-la comme un rêve. — Mais il est bon que ma fille en soit informée, afin que, le cas échéant, elle ait sa réponse toute prête; allez le lui dire. (*Plusieurs personnes traversent le théâtre.*) — Mes amis, vous savez ce que vous avez à faire? — Mon cher, je vous demande pardon; venez avec moi, et j'emploierai vos talents. — Mes amis, je compte sur votre aide en cette circonstance. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le palais de Léonato.

Entrent DON JUAN et CONRAD.

CONRAD. Qu'avez-vous, seigneur? pourquoi vous affliger sans mesure?

DON JUAN. La cause de mes chagrins étant sans limite, il n'y en a point à mon affliction.

CONRAD. Il faut écouter la voix de la raison.

DON JUAN. Quand je l'aurai écoutée, quel fruit m'en reviendra-t-il?

CONRAD. Sinon un remède actuel, du moins une résignation patiente.

DON JUAN. Je m'étonne que toi, né, comme tu le prétends, sous la constellation de Saturne, tu entreprennes d'appliquer un remède moral à un mal dans lequel les chairs sont déjà gangrenées. Je ne puis cacher ce que je suis : je veux être triste quand j'ai sujet de l'être, sans me croire obligé de sourire aux quolibets de qui que ce soit; je veux manger quand j'ai faim, sans attendre l'heure des autres; dormir quand j'ai sommeil, sans que les affaires d'autrui me tiennent éveillé; rire quand je suis gai, et n'être tenu de flatter les caprices de personne.

CONRAD. C'est fort bien; mais vous ne devez manifester ouvertement ces prédilections que lorsque vous pourrez le faire sans contrôle. Vous aviez levé l'étendard contre votre frère, et il vous a depuis peu rendu sa bienveillance, dans laquelle vous ne pouvez réellement prendre racine qu'à la faveur du temps propice que vous vous ferez vous-même. Il vous faut créer la température nécessaire à votre récolte.

DON JUAN. J'aimerais mieux le rôle de chenille dans une haie, que celui de rose dans ses bonnes grâces; et mon caractère s'accommode mieux du dédain de tous, que de la nécessité de me contraindre pour extorquer leur affection : sous ce rapport, si l'on ne peut me dire que je suis un flatteur honnête homme, on ne saurait me refuser le mérite d'être franchement scélérat. On se fie à moi en me muselant; on m'affranchit en me chargeant d'entraves : c'est pourquoi j'ai résolu de ne pas chanter dans ma cage : si l'on m'ôtait ma muselière, je mordrais; si j'étais libre, je ferais ma volonté : en attendant, qu'on me laisse ce que je suis, et qu'on n'essaye pas de me changer.

CONRAD. Ne pourriez-vous utiliser votre mécontentement?

DON JUAN. Je l'utilise tant que je puis; car je ne l'emploie qu'à... — Qui vient ici? — Borachio, quelles nouvelles?

Entre BORACHIO.

BORACHIO. Je quitte à l'instant même un souper somptueux : le prince votre frère est traité par Léonato avec une magnificence toute royale, et je vous annonce un mariage projeté.

DON JUAN. Est-ce une base sur laquelle on puisse fonder quelque bon tour? Quel est l'imbécile qui prend l'inquiétude pour fiancée?

BORACHIO. Parbleu, c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN. Qui? le délicieux Claudio?

BORACHIO. Lui-même.

DON JUAN. Un excellent personnage! Et quel est l'objet de ses choix? sur qui a-t-il jeté les yeux?

BORACHIO. Sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN. Une poulette tant soit peu précoce! D'où tiens-tu cette nouvelle?

BORACHIO. Je m'occupais à sécher et assainir une chambre humide, quand le prince et Claudio sont arrivés, bras dessus, bras dessous, et en conférence sérieuse : je me suis glissé derrière la tapisserie; de là je les ai entendus convenir entre eux que le prince ferait sa cour à Héro pour son propre compte, et après l'avoir obtenue, la céderait à Claudio.

DON JUAN. Venez, venez; allons rejoindre la compagnie; ceci pourra fournir un aliment à ma mauvaise humeur : ce jeune parvenu a toute la gloire de ma chute; si je puis le desservir en quelque chose, je me rendrai à moi-même un immense service. — Je puis répondre de vous, et vous me seconderez?

CONRAD. Jusqu'à la mort, monseigneur.

DON JUAN. Rendons-nous au splendide souper; leur joie s'accroît de ma tristesse. Oh! si le cuisinier pensait comme moi! — Voulez-vous que nous allions voir ce qu'il y a à faire?

BORACHIO. Nous sommes aux ordres de votre seigneurie. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une salle du palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE, et la Suite de Léonato.

LÉONATO. Le comte Juan n'était-il pas du souper?

ANTONIO. Je ne l'ai pas vu.

BÉATRICE. Quel air morose a ce seigneur! Je ne puis le voir sans qu'une heure après encore je ne me sente de mauvaise humeur.

HÉRO. Il est d'un tempérament fort mélancolique.

BÉATRICE. Ce serait un cavalier parfait que celui qui tiendrait le milieu entre lui et Bénédict : le premier ressemble trop à une image et ne dit rien; l'autre ressemble trop au fils aîné de ma voisine : il babille toujours.

LÉONATO. En ce cas, une moitié de la langue de Bénédict dans la bouche du comte Juan, et une moitié de la tristesse du comte sur le visage de Bénédict, —

BÉATRICE. En y ajoutant un bon jarret, un pied solide, mon oncle, et une bourse bien garnie. — Avec cela, il n'est pas de femme au monde qu'un homme ne soit sûr de captiver, — à la condition, néanmoins d'obtenir ses bonnes grâces.

LÉONATO. En vérité, ma nièce, vous ne trouverez jamais mari, si vous avez la parole aussi mordante.

ANTONIO. Elle est véritablement trop méchante.

BÉATRICE. Trop méchante, c'est plus que méchante! cela diminuera ma part dans les dons de la Providence. En effet, il est dit qu'à *vache méchante Dieu donne de courtes cornes*; mais à celle qui l'est trop, il n'en donne point du tout.

LÉONATO. Ainsi, de ce que vous êtes trop méchante, vous concluez que Dieu ne vous enverra pas de cornes.

BÉATRICE. Oui, certes, s'il ne m'envoie pas de mari, grâce que je lui demande à deux genoux, matin et soir. O mon Dieu! je ne pourrais souffrir un mari barbu; j'aimerais autant dormir dans de la laine.

LÉONATO. Vous pourriez rencontrer un mari sans barbe.

BÉATRICE. Qu'en ferais-je? Faudra-t-il que je lui mette mes robes et que j'en fasse une femme de chambre? Quiconque a de la barbe est plus qu'un enfant, et quiconque n'en a pas est moins qu'un homme : or, celui qui est plus qu'un enfant n'est pas pour moi; et celui qui est moins qu'un homme, je ne suis pas pour lui : je ne demande donc pas mieux que de donner pour six pence tout le troupeau des barbus, et je me charge de conduire tous ces [illegible] en enfer.

LÉONATO. Vous irez donc en enfer?

BÉATRICE. Non; jusqu'à la porte seulement; là le diable viendra au-devant de moi, avec des cornes sur la tête, comme un vieux cocu qu'il est, et il me dira : *Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel, car les vierges ne sont point admises;*



ANTONIO. Un de mes gens a entendu don Pédro dire au comte qu'il aimait ma nièce. (Acte I, scène II, page 287.)

sur ce, je lui remettrai tous mes singes, et m'en irai droit au ciel trouver saint Pierre, qui m'indiquera l'endroit où sont les célibataires. Là nous rirons à cœur joie, tant que la journée sera longue.

ANTONIO. Fort bien, ma nièce. (*A Héro.*) J'espère que vous vous laisserez guider par votre père.

BEATRICE. Oui, assurément ; le devoir de ma cousine est de faire la révérence et de dire : *Mon père, comme il vous plaira.* — Néanmoins, ma cousine, que le mari qu'on vous proposera soit un joli garçon. Sinon, je vous conseille de faire une seconde révérence, et de dire : *Mon père, comme il me plaira.*

LEONATO. Fort bien, ma nièce : j'espère bien vous voir un jour pourvue d'un mari.

BEATRICE. J'attendrai pour cela que Dieu ait fait des hommes d'une substance autre que la terre. N'est-ce pas désolant pour une femme de se voir dominer par un bloc d'orgueilleuse poussière ? de rendre compte de ses actes à une motte d'insolente argile ? Non, mon oncle, je n'en veux point : les fils d'Adam sont mes frères ; et véritablement je croirais faire un péché que de prendre un époux dans ma famille.

LEONATO, *à Héro.* Ma fille, rappelle-toi ce que je t'ai dit : si le prince te fait une proposition de cette nature, tu sais ce que tu as à répondre.

BEATRICE. Ce sera la faute de la musique, ma cousine, si votre soupirant ne réussit pas. Au cas où le prince deviendrait trop pressant, dites-lui qu'il faut de la mesure en toute chose, et donnez-lui votre réponse en dansant. Car, croyez-moi, Héro, l'amour, le mariage et le repentir peuvent se comparer à une gigue écossaise, à un menuet et à un pas de cinq. L'amour est prompt et chaleureux comme une gigue écossaise, et il en a tout le caprice ; le mariage est décent et réservé comme le menuet antique ; puis vient le repentir qui, porté sur ses jambes débiles, [illegible] d'un pas de cinq, [illegible] dans la fosse.

LÉONATO. Ma nièce, vous voyez de loin.

BEATRICE. J'ai de bons yeux, mon oncle ; je puis voir une église en plein midi.

LÉONATO. Voici les masques ; mon frère, faites placer.

Entrent d'une part DON PÉDRO, CLAUDIO, BENÉDICT, BALTHASAR; de l'autre DON JUAN, BAROCHIO, MARGUERITE, URSULE ; tous sont masqués ; à chacun de ces deux groupes se réunissent un grand nombre de danseurs et de danseuses également masqués. Des colloques particuliers s'engagent. Don Pédro s'entretient avec Héro, Balthasar avec Marguerite, Antonio avec Ursule, Bénédict avec Beatrice.

DON PÉDRO, *s'approchant de Héro.* Madame, daignerez-vous vous promener avec votre adorateur ?

HÉRO. Pourvu que vous marchiez doucement, que votre air soit aimable et que vous ne disiez rien, je ne demande pas mieux que de faire quelques pas avec vous, surtout si c'est pour m'éloigner d'ici.

DON PÉDRO. Avec moi ?

HÉRO. Je pourrai vous le dire quand cela me plaira.

DON PÉDRO. Et quand vous plaira-t-il de me le dire ?

HÉRO. Quand votre air me conviendra ; car à Dieu ne plaise que le luth ressemble à l'étui !

DON PÉDRO. Mon masque est le toit de Philémon ; la maison a pour hôte Jupiter.

HÉRO. Alors votre toit a besoin de réparation.

DON PÉDRO. Parlez bas, si vous parlez amour. (*Ils s'éloignent et continuent à s'entretenir à voix basse.*)

BALTHASAR, *à Marguerite.* Oui, je voudrais que vous fissiez comme moi.

MARGUERITE. Je ne le voudrais pas dans votre propre intérêt ; car j'ai un grand nombre de mauvaises qualités.

BALTHASAR. Citez-m'en une.

MARGUERITE. Je dis mes prières tout haut.

BALTHASAR. Je ne vous en aime que davantage, vos auditeurs peuvent vous répondre : *Ainsi soit-il.*

MARGUERITE. Dieu veuille m'accorder un bon danseur !

BALTHASAR. Ainsi soit-il !



CHIENDENT. Si vous rencontrez des voleurs, vous pouvez les soupçonner de ne pas être d'honnêtes gens. (Acte III, scène III, page 296.)

MARGUERITE. Et, la danse terminée, puissé-je ne plus le revoir! — enfant de chœur, répondez.

BALTHASAR. Assez comme cela; l'enfant de chœur a reçu sa réponse. (*Ils s'éloignent.*)

URSULE, *à Antonio*. Je vous reconnais parfaitement; vous êtes le seigneur Antonio.

ANTONIO. Nullement, je vous le certifie.

URSULE. Je vous reconnais au balancement de votre tête.

ANTONIO. S'il faut vous dire vrai, je cherche à le contrefaire.

URSULE. A moins d'être lui, vous ne pourriez le contrefaire si horriblement bien : voilà bien sa main sèche qui va et vient comme un balancier; vous êtes Antonio, sans nul doute.

ANTONIO. Je vous assure que je ne le suis pas.

URSULE. Allons, allons; croyez-vous que je ne vous connais pas à votre conversation spirituelle? Le mérite peut-il se cacher? Allez donc, vous êtes Antonio : la grâce se décèle toujours, n'en parlons plus.

BÉATRICE, *à Bénédict*. Vous ne voulez donc pas me dire qui vous a dit cela?

BÉNÉDICT. Non, madame; veuillez m'excuser.

BÉATRICE. Ni me dire qui vous êtes?

BÉNÉDICT. Pas maintenant.

BÉATRICE. On vous a dit que j'étais dédaigneuse, — que j'allais puiser mon esprit dans les *Cent joyeuses nouvelles*[1]. — Allons, il n'y a que Bénédict qui ait pu dire cela.

BÉNÉDICT. Quel est ce Bénédict?

BÉATRICE. Je ne doute pas que vous ne le connaissiez parfaitement.

BÉNÉDICT. Non, croyez-moi.

BÉATRICE. Ne vous a-t-il jamais fait rire?

BÉNÉDICT. Dépeignez-le-moi, je vous prie.

BÉATRICE. C'est le bouffon du roi, un insipide plaisant; tout son talent consiste à inventer d'incroyables calomnies : sa société ne plaît qu'aux libertins, qui le recherchent non pour son esprit, mais pour son immoralité; il plaît d'abord aux hommes, puis il les irrite; après avoir ri de lui, ils finissent par le battre. Je suis sûre qu'il fait partie de la flotte : je serais charmée qu'il m'abordât.

BÉNÉDICT. Quand je connaîtrai ce cavalier, je lui ferai part de ce que vous dites de lui.

BÉATRICE. Faites, faites : il se contentera de lancer une ou deux observations sur mon compte; s'il arrive qu'elles n'excitent l'attention ou le rire de personne, voilà mon homme qui tombera dans la tristesse : ce sera une aile de perdrix d'épargnée, car l'imbécile ne soupera pas ce soir-là. (*On entend la musique dans l'intérieur des appartements.*) Il nous faut suivre ceux qui nous précèdent.

BÉNÉDICT. Pourvu qu'ils nous mènent au bien.

BÉATRICE. Pour peu que ce soit au mal, je les quitte au premier détour. (*On danse. — Tous sortent, à l'exception de don Juan, de Borachio et de Claudio.*)

DON JUAN, *à Borachio*. Sans nul doute, mon frère est amoureux de Héro; je l'ai vu prendre à part Léonato, afin de l'entretenir à ce sujet : les dames la suivent, et il ne reste plus qu'un seul masque.

BORACHIO. Et ce masque est Claudio : je le reconnais à sa démarche.

DON JUAN, *à Claudio*. N'êtes-vous pas le seigneur Bénédict?

CLAUDIO. Vous ne vous trompez pas; je le suis.

DON JUAN. Seigneur, je sais que vous êtes très avant dans les bonnes grâces de mon frère; il est épris de Héro; veuillez, je vous prie, le détourner de cette affection. Elle n'est pas d'une naissance égale à la sienne : vous pouvez faire ici l'action d'un honnête homme.

CLAUDIO. Comment savez-vous qu'il l'aime?

DON JUAN. Je l'ai entendu lui jurer son amour.

BORACHIO. Et moi aussi; il lui jurait de l'épouser cette nuit même.

DON JUAN, *à Borachio*. Viens, rendons-nous au banquet. (*Don Juan et Borachio sortent.*)

[1] Sans doute le *Décaméron* de Boccace.

CLAUDIO. Aussi je réponds sous le nom de Bénédict : mais c'est l'oreille de Claudio qui a entendu cette funeste nouvelle. — Rien n'est plus certain : — le prince fait sa cour pour son propre compte. L'amitié est loyale en toute chose, hormis en ce qui concerne l'amour : aussi en amour chacun doit parler par lui-même, négocier en personne, et ne se fier à aucun intermédiaire; car la beauté est une magicienne : devant ses charmes, la loyauté se dissout dans le brasier des sens. C'est là un événement de tous les jours, que j'aurais dû prévoir : adieu donc, Héro !

Rentre BENEDICT.

BÉNÉDICT. Le comte Claudio?

CLAUDIO. Lui-même.

BÉNÉDICT. Dis, veux-tu venir avec moi?

CLAUDIO. Où?

BÉNÉDICT. Au saule pleureur le plus prochain, et dans ton propre intérêt, comte. Comment veux-tu porter ta guirlande? autour du cou, comme la chaîne d'un usurier [1], ou en bandoulière, comme l'écharpe d'un lieutenant? De façon ou d'autre, tu dois en porter une, car le prince a fait la conquête de ta fiancée.

CLAUDIO. Je l'en félicite.

BÉNÉDICT. Voilà parler en vrai marchand de bœufs; c'est ainsi qu'on vend les bestiaux au marché. Mais, dis-moi, t'attendais-tu à voir le prince te jouer ce tour-là?

CLAUDIO. Je t'en prie, laisse-moi.

BÉNÉDICT. Allons, tu fais comme l'aveugle; un enfant espiègle t'a volé ton souper, et c'est la borne que tu frappes.

CLAUDIO. En ce cas, je te quitte. *(Il sort.)*

BÉNÉDICT, *seul*. Hélas! pauvre volatile blessée! tu vas maintenant te réfugier dans tes roseaux. — Mais voyez donc Béatrice! M'avait-elle reconnu? et se peut-il qu'elle se méprenne à ce point sur mon compte? Le bouffon du prince! — Qui sait, peut-être me donne-t-on ce titre-là parce que j'aime à rire. — Mais non : je me fais injure à moi-même; ce n'est pas là l'opinion qu'on a de moi; c'est l'esprit de dénigrement qui fait parler Béatrice, et dans ce qu'elle dit de moi, elle n'est l'écho que d'elle-même. Fort bien! je me vengerai de mon mieux.

Rentrent DON PEDRO, HERO et LEONATO.

DON PEDRO, *à Benedict*. Seigneur, pourriez-vous me dire où est le comte? l'avez-vous vu?

BÉNÉDICT. Ma foi, monseigneur, je viens de jouer le rôle de dame Renommée. J'ai trouvé Claudio aussi triste qu'une cabane enterrée au milieu d'un bois; je lui ai dit, et je crois lui avoir dit vrai, que votre altesse avait obtenu les bonnes grâces de cette jeune beauté, et je lui ai offert de l'accompagner dans un bosquet de saules, pour lui tresser une guirlande, en sa qualité d'amant délaissé, ou pour lui faire une poignée de verges, comme ayant mérité le fouet.

DON PEDRO. Mérité le fouet!... Quelle faute a-t-il commise?

BÉNÉDICT. La faute niaise et sotte d'un écolier qui, ayant trouvé un nid d'oiseaux, le fait voir à son camarade, qui le déniche à son insu.

DON PEDRO. Prétendez-vous faire de la loyauté une transgression? Il n'y a de transgression que dans le voleur déloyal.

BÉNÉDICT. Je vois que la poignée de verges ne serait pas moins utile que la guirlande; le comte eût pris la guirlande pour lui, et quant à la poignée de verges, il l'eût gardée pour vous qui, du moins je le crois, lui avez déniché ses oiseaux.

DON PEDRO. Je veux seulement leur apprendre à chanter, et les rendre ensuite à leur légitime possesseur.

BÉNÉDICT. Si leur chant s'accorde avec vos paroles, sur ma foi, vous aurez agi loyalement.

DON PEDRO. Béatrice vous en veut beaucoup; le cavalier qui dansait avec elle lui a dit que vous ne la ménagiez pas dans vos propos.

BÉNÉDICT. Oh! elle m'a maltraité au point de lasser la patience d'un [illegible]

[illegible]

dégel, lançant contre moi une telle grêle de sarcasmes, que je restais là comme un homme servant de but aux flèches de toute une armée. Ce sont des poignards que ses paroles, et chacun de ses mots assassine. Si son souffle était aussi redoutable que son langage, il n'y aurait pas moyen de vivre dans son voisinage; elle irait porter la mort jusqu'au pôle. Je ne voudrais pas l'épouser quand elle aurait pour dot tout l'héritage d'Adam avant sa transgression. Avec elle, Hercule eût tourné la broche, et le bois de sa massue aurait servi à entretenir le feu. Allez, ne me parlez pas de cette femme-là : c'est Némésis en robe de satin. Plût à Dieu qu'un exorciste habile voulût la conjurer! car, assurément, tant qu'elle sera dans ce monde, on goûtera en enfer la paix du sanctuaire; et on péchera tout exprès pour y être admis; tant il est vrai que partout le trouble, l'horreur et la discorde accompagnent ses pas.

Rentrent CLAUDIO et BÉATRICE.

DON PÉDRO. Tenez, la voici justement qui vient.

BÉNÉDICT. Votre altesse n'a qu'à me donner ses ordres; je suis prêt à me rendre pour elle au bout du monde. J'irai aux antipodes pour le motif le plus futile. Faut-il aller aux extrémités de l'Asie vous chercher un cure-dent, vous apporter la mesure du pied du Prêtre-Jean [1], ou un poil de la barbe du grand Cham, ou partir en ambassade pour le pays des Pygmées? Ordonnez-moi ce que vous voudrez; il n'est pas de mission que je ne préfère au supplice d'une conversation de trois paroles avec cette harpie.

DON PÉDRO. Je n'ai rien à vous demander, si ce n'est votre agréable compagnie.

BÉNÉDICT. Adieu!... Voilà un plat qui n'est pas de mon goût [2]; et je ne puis souffrir madame Ducaquet. *(Il sort.)*

DON PÉDRO. Il paraît, belle dame, que vous avez perdu le cœur du seigneur Bénédict?

BÉATRICE. Il est vrai, seigneur, qu'il me l'avait prêté un moment; je lui en ai payé l'intérêt; en retour d'un cœur simple, je lui en avais donné un double. Il me l'a regagné avec des dés pipés. Votre altesse a donc raison de dire que je l'ai perdu.

DON PÉDRO. Vous l'avez mis bas, madame! vous l'avez mis bas!

BÉATRICE. Je ne voudrais pas qu'il en fît autant à mon égard; je craindrais de donner le jour à des crétins. Je vous amène le comte Claudio que vous m'aviez envoyé chercher.

DON PÉDRO. Eh bien, comte, qu'avez-vous? Pourquoi êtes-vous triste?

CLAUDIO. Je ne suis pas triste, monseigneur.

DON PÉDRO. Êtes-vous donc malade?

CLAUDIO. Pas davantage, monseigneur.

BÉATRICE. Le comte n'est ni triste ni malade, ni gai ni bien portant; il est tout simplement poli comme une orange; et son teint participe un peu de cette couleur jalouse.

DON PÉDRO. Je crois, madame, que vous le dépeignez bien; mais s'il en est ainsi, je vous jure qu'il est dans l'erreur. — Claudio, j'ai fait ma cour en votre nom, et la belle Héro est votre conquête : j'en ai parlé à son père, et j'ai obtenu pour vous son consentement; désignez le jour de votre mariage, et que Dieu vous accorde bonheur et joie.

LÉONATO. Comte, je vous donne ma fille, et avec elle ma fortune; cette union est l'ouvrage du prince, et le ciel la bénira.

BÉATRICE. Parlez, comte; c'est votre tour.

CLAUDIO. La joie n'a pas de plus éloquent interprète que le silence; je serais faiblement heureux, si je pouvais beaucoup exprimer. — *A Héro.* Madame, comme vous êtes mienne, je suis vôtre; je me donne à vous, et je me réjouis de l'échange.

BÉATRICE, *à Héro*. Parlez, ma cousine; ou si vous ne le pouvez, empêchez-le de parler lui-même, en lui fermant la bouche par un baiser.

DON PÉDRO. En vérité, madame, vous avez un cœur bien jovial.

[1] C'est un roi qu'on disait, avant la découverte des Indes par Vasco de Gama, le souverain reconnu de la haute Asie.

[2] Cette métaphore un peu forcée se retrouve dans *le Misanthrope* de Molière :

« C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
» Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne. »

BÉATRICE. Oui, certes, monseigneur; le pauvret, et je l'en félicite, a grand soin de se tenir à une respectueuse distance des soucis. (*Montrant Claudio et Héro qui se parlent à voix basse.*) Regardez; ma cousine lui dit à l'oreille qu'il est on ne peut mieux dans son estime.

CLAUDIO. Vous avez deviné juste, ma cousine.

BÉATRICE. Bon Dieu, voilà donc encore une alliance! Ainsi chacun se case dans le monde; il n'y a que moi qui reste à la belle étoile; il me faudra, reléguée dans mon coin, demander en pleurant l'aumône d'un mari.

DON PÉDRO. Aimable Béatrice, je veux vous en procurer un de ma façon.

BÉATRICE. J'en préférerais un de la façon de votre père; votre altesse n'a-t-elle pas un frère qui lui ressemble? Votre père a engendré d'excellents maris; heureuses celles qui pourront les avoir!

DON PÉDRO. Voudriez-vous de moi pour époux, madame?

BÉATRICE. Non, monseigneur, à moins que je n'en aie un autre pour tous les jours; votre altesse est d'un trop grand prix pour l'usage journalier: mais je prie votre altesse de vouloir bien me pardonner: je suis venue au monde pour dire des folies, et pas un mot raisonnable.

DON PÉDRO. Il n'y a que votre silence qui pourrait me déplaire; ce qui vous sied le mieux, c'est la gaieté, car, sans nul doute, vous êtes née dans un joyeux moment.

BÉATRICE. Non, certes, car ma mère jetait des cris de douleur; mais une étoile dansait en ce moment, et c'est sous cette étoile que je suis née. — (*A Claudio et à Héro.*) Mes chers cousins, Dieu vous donne bonheur et joie!

LÉONATO. Ma nièce, veuillez, je vous prie, vous occuper des objets dont je vous ai parlé.

BÉATRICE, *revenant sur ses pas.* Ah! je vous demande pardon, mon oncle. — (*A don Pédro.*) Votre altesse voudra bien m'excuser. (*Béatrice sort.*)

DON PÉDRO. Voilà, sur ma parole, une dame d'agréable humeur.

LÉONATO. L'élément mélancolique n'abonde pas en elle, monseigneur; elle n'est sérieuse que lorsqu'elle dort, ou plutôt elle ne l'est même pas alors, car j'ai entendu dire à ma fille qu'il est souvent arrivé à sa cousine de rêver de choses tristes, et de se réveiller au milieu des éclats de rire.

DON PÉDRO. Elle ne peut souffrir qu'on lui parle d'un mari.

LÉONATO. Il est vrai; elle désespère tous les soupirants.

DON PÉDRO. Ce serait une excellente femme pour Bénédict.

LÉONATO. Que dites-vous là, bon Dieu! ils n'auraient pas été mariés huit jours, qu'ils s'étourdiraient mutuellement de leur babil au point d'en devenir fous.

DON PÉDRO. Comte Claudio, quand vous proposez-vous de conduire à l'autel votre fiancée?

CLAUDIO. Demain, monseigneur; le temps marche avec des béquilles, jusqu'à ce que l'amour ait vu accomplir tous ses rites.

LÉONATO. Pas avant lundi, mon cher fils; cela fait juste une semaine d'intervalle, et c'est un temps bien court pour disposer toutes choses comme je le désire.

DON PÉDRO, *à Claudio.* Allons, un si long délai vous fait secouer la tête; mais je vous promets, Claudio, que ce temps s'écoulera pour nous d'une manière agréable. Je veux, dans cet intervalle, entreprendre un des travaux d'Hercule, lequel devra consister à faire naître une prodigieuse affection entre Bénédict et Béatrice; je voudrais les marier ensemble, et j'ai la certitude d'y réussir, si vous voulez me prêter tous trois votre coopération, conformément au plan que je vous indiquerai.

LÉONATO. Monseigneur, je suis des vôtres, dût-il m'en coûter dix nuits d'insomnie.

CLAUDIO. Moi également, monseigneur.

DON PÉDRO. Et vous aussi, charmante Héro?

HÉRO. Monseigneur, pour procurer à ma cousine un digne époux, je ferai volontiers tout ce que la décence me permettra de faire.

DON PÉDRO, *à Héro.* Je vous assure que Bénédict n'est pas du tout un mari à dédaigner; c'est une justice que je dois lui rendre, il est de noble race, d'une valeur éprouvée, d'une loyauté incontestable. Je vous indiquerai comment il faudra vous y prendre pour rendre votre cousine amoureuse de Bénédict. (*A Claudio et à Léonato.*) De mon côté, secondé par vous, je ferai en sorte que Bénédict, malgré tout son esprit et tous ses dédains, s'éprendra d'une belle passion pour Béatrice. Si nous pouvons en venir là, Cupidon n'est plus qu'un archer vulgaire; sa gloire nous appartiendra, car nous serons les seuls dieux de l'amour. Venez avec moi, et je vous expliquerai mon projet. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre salle du palais de Léonato.

Entrent DON JUAN et BORACHIO.

DON JUAN. C'est une chose décidée; le comte Claudio épouse la fille de Léonato.

BORACHIO. Oui, monseigneur; mais je puis y mettre obstacle.

DON JUAN. Tous les obstacles, tous les empêchements, toutes les entraves seront pour moi les bienvenus. Cet homme m'est odieux, et tout ce qui contrariera ses vœux secondera les miens: comment pourras-tu empêcher ce mariage?

BORACHIO. Ce ne sera pas par des voies honnêtes, monseigneur; mais je cacherai tellement mon jeu, que je ne donnerai aucune prise contre moi.

DON JUAN. Dis-moi vite comment.

BORACHIO. Il me semble avoir dit, l'année dernière, à votre seigneurie, que j'étais dans les bonnes grâces de Marguerite, suivante de Héro.

DON JUAN. Je me le rappelle.

BORACHIO. Je puis, la nuit, à telle heure indue qu'il me plaira, lui faire prendre poste à la fenêtre de la chambre de sa maîtresse.

DON JUAN. Où vois-tu là un poison propre à donner la mort à ce mariage?

BORACHIO. Ce sera à vous à préparer ce poison. Allez trouver le prince votre frère; ne vous faites pas faute de lui dire qu'il se déshonore en mariant l'illustre Claudio, dont vous faites la plus haute estime, à une prostituée comme Héro.

DON JUAN. Quelle preuve en donnerai-je?

BORACHIO. Une preuve suffisante pour en imposer au prince, désespérer Claudio, et mettre la mort au cœur de Léonato. Vous faut-il d'autres résultats que ceux-là?

DON JUAN. Pourvu que je les désole, je suis prêt à tout entreprendre.

BORACHIO. Allez donc; trouvez un moment favorable pour prendre à part don Pédro et Claudio: dites-leur que vous avez la certitude que je suis aimé de Héro; feignez de n'obéir qu'au zèle qui vous anime pour les intérêts du prince et de Claudio, pour l'honneur de votre frère, qui a préparé cette union, et pour la réputation de son ami, dont on trompe la bonne foi, en lui donnant pour une fille vertueuse une créature indigne de lui. Ils ne vous croiront pas sans preuves; offrez-leur de leur en donner une; elle consistera à me voir à la fenêtre de la chambre de Héro, à m'entendre appeler Marguerite Héro, à entendre Marguerite m'appeler Borachio; amenez-les pour être témoins de cette scène, la nuit même qui précédera le mariage projeté; car j'arrangerai les choses de manière que Héro soit absente; et les preuves de sa perfidie paraîtront si palpables, que la jalousie tiendra lieu de certitude, et que tous les préparatifs seront contre-mandés.

DON JUAN. Quelque conséquence funeste qu'il en puisse résulter, je mettrai ton plan à exécution; agis de ton côté avec adresse, et mille ducats seront ta récompense.

BORACHIO. Persistez dans votre accusation, et l'adresse ne me fera pas faute.

DON JUAN. Je vais sur-le-champ m'informer du jour fixé pour leur mariage. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le jardin de Léonato.

Entrent BÉNÉDICT et UN JEUNE PAGE.

BÉNÉDICT. Page!

LE PAGE. Seigneur?

BÉNÉDICT. Il y a un livre sur la fenêtre de ma chambre; apporte-le-moi ici, dans le jardin.

LE PAGE. Je suis ici à l'instant, seigneur.

BÉNÉDICT. Je le sais; mais ce que je te demande, c'est de partir d'ici, et d'y revenir promptement. (*Le Page sort.*) Je ne conçois pas qu'un homme qui voit [illegible]

celui qui se soumet à l'empire de l'amour, puisse, en devenant lui-même amoureux, tomber dans l'insigne folie qu'il a ridiculisée dans autrui, et s'offrir en butte à ses propres sarcasmes; et cependant tel est Claudio. J'ai vu un temps où l'harmonie la plus délicieuse à son oreille, c'était le son du fifre et du tambour; et maintenant il leur préfère le tambourin et le chalumeau; j'ai vu un temps où il aurait fait dix lieues à pied pour voir une bonne armure; et à présent, il passera dix nuits à combiner la coupe d'un nouveau pourpoint. Autrefois il parlait simplement et rationnellement, en honnête homme et en soldat; aujourd'hui le voilà devenu puriste; sa conversation est un banquet bizarre, composé des mets les plus étranges. Se peut-il qu'en continuant à voir avec ces yeux que voilà, je subisse un jour pareille métamorphose? Je ne saurais le dire; je ne le pense pas; je ne jurerais pas que l'amour, un beau matin, ne me transforme en huître; mais ce que je puis affirmer, c'est que jusqu'à ce qu'il ait fait de moi une huître, il ne fera pas de moi un sot de ce calibre. Telle femme est belle; je n'en conserve pas moins ma raison intacte; telle autre est sage; je ne perds pas la tête pour cela; cette autre est vertueuse; ce n'est pas un motif pour que j'en raffole. Jusqu'à ce que toutes les grâces se réunissent dans une femme, aucune femme ne trouvera grâce devant mes yeux. Elle devra être riche, cela est certain; sage, ou je ne veux pas d'elle; vertueuse, ou je ne la marchanderai pas; belle, ou je ne la regarderai pas; douce, ou elle ne m'approchera pas; noble, ou je ne tourne point mes pas vers elle, fût-elle un ange; de gracieux entretien, excellente musicienne; et pour ce qui est de ses cheveux, ils seront de la couleur qu'il plaira à Dieu. — Ah! voici le prince et notre amoureux chevalier. (*Il se cache derrière la charmille.*)

Entrent DON PÉDRO, LÉONATO et CLAUDIO.

DON PÉDRO. Eh bien, nous ferez-vous entendre la musique en question?

CLAUDIO. Oui, monseigneur. — Comme l'air est silencieux! comme ce calme du soir est favorable à l'harmonie!

DON PÉDRO, *bas, à Claudio.* Voyez-vous l'endroit où Bénédict s'est caché?

CLAUDIO, *sur le même ton.* Bien, bien, monseigneur : la musique terminée, le jeune renard aura son affaire.

Entrent BALTHASAR et des Musiciens.

DON PÉDRO. Venez, Balthasar; redites-nous votre chanson nouvelle.

BALTHASAR. Veuillez, monseigneur, ne pas exiger d'une voix aussi détestable que la mienne, qu'elle écorche de nouveau les oreilles.

DON PÉDRO. C'est le cachet du talent que de dissimuler ses perfections. — Veuillez chanter, je vous prie, et ne me forcez pas à vous faire plus longtemps ma cour.

BALTHASAR. Puisque vous parlez de faire votre cour, je chanterai; plus d'un amant présente ses hommages à celle qu'il n'en juge pas digne; il n'en continue pas moins de la courtiser et de lui jurer qu'il l'adore.

DON PÉDRO. Allons, commencez; ou si vous voulez continuer la discussion, parlez-nous en langage noté.

BALTHASAR. Avant d'en venir à mes notes, notez bien ceci, c'est que pas une de mes notes ne mérite d'être notée.

DON PÉDRO. Notez, notez; mais ce sont des doubles croches qu'il nous débite là. (*La musique prélude.*)

BÉNÉDICT, *bas, en avançant la tête à travers le feuillage.* O l'air divin! déjà l'âme du chanteur est ravie en extase! N'est-il pas étrange que des boyaux de chèvre aient le magique pouvoir de transporter nos âmes? — Allons, décidément, le concert terminé, je m'achèterai un cor de chasse.

BALTHASAR *chante.*

Femmes, ne poussez plus d'inutiles soupirs,
De tout temps l'homme fut volage,
Il [illegible] tant, [illegible],
Un pied sur l'Océan, et l'autre sur la plage.

Bannissez donc les noirs chagrins,
Goûtez la joie et ses doux charmes,
Et que les soupirs et les larmes
Cèdent la place aux gais refrains.

[illegible]
[illegible]
La perfidie est à son cœur
[illegible]

Bannissez donc les noirs chagrins;
Goûtez la joie et ses doux charmes
Et que les soupirs et les larmes
Cèdent la place aux gais refrains.

DON PÉDRO. Sur ma parole, voilà une chanson excellente.

BALTHASAR. Et un chanteur pitoyable, monseigneur.

DON PÉDRO. Non, par ma foi vous chantez d'une manière fort passable. (*Il s'entretient tout bas avec Claudio.*)

BÉNÉDICT, *bas et en montrant la tête.* Si un chien avait hurlé ainsi, on l'aurait pendu sans miséricorde : pourvu encore que cette voix discordante ne nous présage point quelque malheur. J'aurais autant aimé entendre une chouette, au risque de ce qui aurait pu en arriver [1].

DON PÉDRO, *à Claudio.* C'est convenu. — (*A Balthasar.*) Entendez-vous, Balthasar? Veuillez, je vous prie, nous procurer d'excellents musiciens; car demain soir nous devons exécuter quelque chose sous les fenêtres de la charmante Héro.

BALTHASAR. Je ferai de mon mieux, seigneur.

DON PÉDRO. Fort bien; adieu. (*Balthasar et les Musiciens sortent.*)

DON PÉDRO, *continuant.* Approchez, Léonato; ne me disiez-vous pas l'autre jour que Béatrice était amoureuse du seigneur Bénédict?

CLAUDIO. Oui, certainement. (*Bas à don Pédro.*) Avancez toujours; la perdrix est posée. (*Haut.*) Je n'aurais jamais cru qu'elle pût se prendre d'affection pour un homme.

LÉONATO. Ni moi non plus; mais le merveilleux de l'affaire, c'est de lui voir aimer Bénédict, l'homme que, par toutes ses manifestations extérieures, elle paraissait abhorrer le plus.

BÉNÉDICT, *à part.* Serait-il possible? le vent soufflerait-il dans cette direction?

LÉONATO. Je vous avoue, monseigneur, que je ne sais qu'en penser; mais vous ne sauriez concevoir jusqu'où va la violence de sa passion pour lui.

DON PÉDRO. Peut-être est-ce une feinte.

CLAUDIO. Je serais porté à le croire.

LÉONATO. Une feinte, dites-vous? alors il faut avouer que jamais passion feinte ne contrefit à un tel point l'énergie d'une passion véritable.

DON PÉDRO. Par quels signes sa passion se manifeste-t-elle?

CLAUDIO, *bas.* Garnissez bien l'hameçon, le poisson va mordre...

LÉONATO. Par quels signes, monseigneur? On la voit assise, immobile... — (*A Claudio.*) Ma fille vous a dit en quel état.

CLAUDIO. Elle me l'a dit en effet.

DON PÉDRO. En quel état? parlez! Vous me surprenez; j'aurais cru son cœur à l'épreuve de toutes les attaques de l'amour.

LÉONATO. Je l'aurais juré, monseigneur, surtout en ce qui concerne Bénédict.

BÉNÉDICT, *à part.* Je prendrais cela pour un piége dans la bouche de tout autre que cette barbe grise : je ne puis croire que l'imposture se cache sous des dehors vénérables.

CLAUDIO, *bas.* Le poison l'a gagné, ne lâchez pas prise.

DON PÉDRO. A-t-elle fait connaître ses sentiments à Bénédict?

LÉONATO. Non; elle jure de ne jamais les lui révéler, et c'est là ce qui fait son supplice.

CLAUDIO. Il est vrai, votre fille l'assure. « Eh quoi! dit-elle, lui écrirais-je que je l'aime, après toutes les marques de dédain que je lui ai prodiguées? »

LÉONATO. C'est ce qu'elle dit toutes les fois qu'elle prend la plume pour lui écrire : car la nuit elle se lève vingt fois; là, sans autre vêtement que son peignoir, elle reste assise, jusqu'à ce qu'elle ait couvert de son écriture une feuille de papier tout entière. — Ma fille nous a conté tout cela.

CLAUDIO. A propos de feuille de papier, je me rappelle quelque chose de fort plaisant que m'a dit votre fille.

LÉONATO. Je sais ce que vous voulez dire. Un jour, ayant achevé sa lettre et l'ayant relue, elle la plia, et fut tout étonnée de voir que les deux noms de Bénédict et de Béatrice se touchaient comme pour s'embrasser.

CLAUDIO. C'est cela même.

[1] Le cri de la chouette était considéré comme de mauvais augure.

LÉONATO. Oh! alors elle déchira la lettre en mille morceaux, se reprocha d'être assez immodeste pour écrire à un homme qui, elle en avait la certitude, ne ferait que rire de ses avances. « Je juge de lui par moi, dit-elle; bien que je l'aime, s'il m'écrivait, je me moquerais de lui. »

CLAUDIO. Puis elle tombe à genoux, pleure, sanglote, se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux, exhale à la fois des prières et des imprécations : — « O adorable Bénédict! s'écrie-t-elle. — Mon Dieu, donnez-moi la résignation dont j'ai besoin! »

LÉONATO. Tout cela est vrai, au dire de ma fille. Son exaltation atteint quelquefois un degré de violence à faire craindre à ma fille qu'elle n'attente à ses jours. C'est à la lettre.

DON PÉDRO. Si elle s'obstine à cacher ses sentiments à Bénédict, il serait bon que quelque autre se chargeât de l'en instruire.

CLAUDIO. A quoi bon? il s'en ferait un jeu, et ce serait pour lui un prétexte de nouveaux sarcasmes contre cette infortunée.

DON PÉDRO. S'il en était capable, on ferait en le pendant une œuvre méritoire. Une femme aussi accomplie, vertueuse, à n'en point douter!

CLAUDIO. Et d'une raison supérieure.

DON PÉDRO. En tout, hormis dans son amour pour Bénédict.

LÉONATO. O monseigneur! lorsque, dans un corps aussi délicat, la raison est aux prises avec la passion, il y a dix à parier contre un que c'est à la passion que restera la victoire. Je le déplore à juste titre, et comme son oncle et comme son tuteur.

DON PÉDRO. Plût à Dieu qu'elle m'eût pris pour objet de sa folle tendresse! Mettant à l'écart toute haute considération, j'en aurais fait ma moitié. (*A Léonato.*) Veuillez, je vous prie, en parler à Bénédict, et sachons ce qu'il dira.

LÉONATO. Me le conseillez-vous?

CLAUDIO. Héro est persuadée que sa cousine en mourra; car elle est décidée à mourir, si elle n'est pas aimée de lui, et elle mourra plutôt que de lui faire connaître son amour; et s'il lui adresse ses vœux, elle mourra plutôt que de rien rabattre de l'humeur revêche qui lui est habituelle.

DON PÉDRO. Elle a raison. Si elle lui faisait l'offre de son amour, il est possible qu'elle en fût dédaignée; car vous savez que l'esprit de dédain fait le fond de son caractère.

CLAUDIO. Il est bien fait de sa personne.

DON PÉDRO. Il a effectivement un extérieur agréable.

CLAUDIO. Certainement, et, selon moi, il est doué d'une raison sûre.

DON PÉDRO. On peut même dire qu'il laisse parfois échapper des étincelles qui ressemblent à de l'esprit.

LÉONATO. Et je le tiens en outre pour un homme vaillant.

DON PÉDRO. Comme Hector, je vous le certifie. A la manière dont il se comporte dans une querelle, on peut juger qu'il est homme de sens; car de deux choses l'une, ou il les évite avec une grande circonspection, ou il n'y entre qu'avec un sentiment de crainte digne d'une âme chrétienne.

LÉONATO. S'il a la crainte de Dieu, il doit nécessairement avoir des dispositions pacifiques; et lorsqu'il est forcé d'en sortir, il ne doit entreprendre une querelle qu'avec frayeur et tremblement.

DON PÉDRO. C'est aussi ce qu'il fait; car c'est un homme qui a la crainte de Dieu, bien que l'esprit de sarcasme auquel il se livre puisse donner de lui une opinion contraire. Allons, je plains sincèrement votre nièce. Voulez-vous que nous allions trouver Bénédict, et que nous lui parlions des sentiments qu'elle a pour lui?

CLAUDIO. Ne lui en dites rien, monseigneur; que plutôt Béatrice, cédant aux conseils de la raison, étouffe son amour.

LÉONATO. Cela est impossible; son cœur périrait à la tâche.

DON PÉDRO. Eh bien, nous reparlerons de cela avec votre fille; en attendant, laissons ces choses comme elles sont. J'aime Bénédict, et je souhaiterais que, jetant sur lui-même un regard modeste, il s'avouât en toute humilité combien il est indigne d'une femme si accomplie.

LÉONATO. Voulez-vous venir, monseigneur? le dîner est prêt.

CLAUDIO, *à part, à Léonato et à don Pédro.* Si après cela il n'en est pas amoureux fou, je ne veux plus compter sur rien.

DON PÉDRO, *à part, à Claudio et à Léonato.* Maintenant il nous faut tendre le même piège pour Béatrice; ce sera l'affaire de votre fille et de sa suivante. La plaisante chose, lorsque chacun d'eux se croira l'objet de la passion de l'autre, et qu'il n'en sera rien; c'est une scène muette que je suis curieux de voir. Députons-lui Béatrice pour l'inviter à venir se mettre à table. (*Don Pédro, Claudio et Léonato sortent.*)

BÉNÉDICT, *quittant sa cachette.* Il est impossible que ce soit une plaisanterie : leur conversation était sérieuse. — C'est de Héro qu'ils tiennent la chose. Ils semblent plaindre Béatrice; il paraît que sa passion est au comble. Elle m'aime! je dois la payer de retour. J'ai entendu le blâme dont je suis l'objet! Ils disent que si je viens à m'apercevoir de son amour, je ne lui montrerai que du dédain; ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de me donner aucun signe d'affection. — Je n'ai jamais pensé à me marier. — Il faut que je mette un terme à mes orgueilleux dédains. — Heureux ceux qui entendent censurer leurs défauts et qui ont l'occasion de s'en corriger. Ils disent que Béatrice est belle; c'est une vérité que je puis certifier moi-même; qu'elle est vertueuse; c'est vrai, je n'en disconviens pas; qu'elle montre une raison supérieure en tout, hormis dans l'amour qu'elle a pour moi. En effet, ce n'est pas une grande preuve de raison qu'elle donne là; — ce n'est pas non plus une preuve de folie; car je vais être effroyablement amoureux d'elle. — Je m'attends bien à voir les sarcasmes et les quolibets pleuvoir sur moi, parce que je me suis longtemps moqué du mariage : mais pourquoi les goûts ne changeraient-ils pas? Tel plat qu'un homme aura beaucoup aimé dans sa jeunesse, il ne pourra le souffrir dans son vieil âge : pourquoi des paroles en l'air, cette inoffensive artillerie du cerveau, m'empêcheraient-elles de suivre mes penchants? Non, il faut que le monde soit peuplé. Quand je disais que je mourrais garçon, je ne pensais pas devoir vivre jusqu'à ce que je fusse marié. — Voici Béatrice qui vient; vive Dieu! c'est une charmante personne : je crois remarquer en elle des signes d'amour.

Entre BÉATRICE.

BÉATRICE. Bien malgré moi, je suis députée vers vous pour vous inviter à venir vous mettre à table.

BÉNÉDICT. Aimable Béatrice, je vous remercie de la peine que vous avez prise.

BÉATRICE. Je n'ai pas pris plus de peine pour mériter ces remercîments que vous n'en avez pris pour me remercier; s'il avait dû m'en coûter la moindre peine, je ne serais pas venue.

BÉNÉDICT. Il y a donc plaisir pour vous dans ce message?

BÉATRICE. Comme il y en a à prendre un couteau pour égorger une volaille. — Vous n'avez pas d'appétit, seigneur? adieu. (*Elle sort.*)

BÉNÉDICT. Ah! « Bien malgré moi, je suis députée vers » vous pour vous inviter à venir vous mettre à table. » Il y a là un double sens. « Je n'ai pas pris plus de peine pour » mériter ces remercîments que vous n'en avez pris pour » me remercier. » — C'est comme si elle avait dit : *Les peines que je prends pour vous me sont aussi douces que des remercîments.* Si je n'ai pas pitié d'elle, je suis un misérable; si je ne l'aime pas, je suis un juif : je veux aller me procurer son portrait. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le jardin de Léonato.

Arrivent HÉRO, MARGUERITE et URSULE.

HÉRO. Ma chère Marguerite, hâte-toi d'aller au salon, tu y trouveras ma cousine Béatrice causant avec le prince et Claudio; dis-lui tout bas à l'oreille qu'Ursule et moi nous nous promenons dans le jardin, et qu'elle fait le sujet de notre entretien; dis que tu nous as entendues en passant; et conseille-lui de venir se glisser dans le bosquet touffu dont le chèvrefeuille interdit l'entrée au soleil qui l'a mûri, — pareil à ces favoris qui doivent aux princes leur élévation, et qui opposent leur orgueil au pouvoir qui les a créés. — Dis-lui de s'y cacher pour écouter notre conversation. Voilà ton rôle à toi; tâche de t'en bien acquitter, et laisse-nous seules.

marguerite. Je vous promets de la faire venir ici dans l'instant. (*Elle sort.*)

héro. Maintenant, Ursule, écoute-moi. Quand Béatrice sera venue, tout en nous promenant de long en large dans cette allée, notre entretien doit rouler exclusivement sur Bénédict : quand je mentionnerai son nom, ton rôle sera de lui donner plus d'éloges qu'aucun homme n'en mérita jamais; moi, de mon côté, je ne te parlerai que de l'amour passionné de Bénédict pour Béatrice : les traits de Cupidon sont de telle sorte, que pour blesser il suffit qu'on en parle. A présent, commençons; car vois Béatrice qui rase la terre comme une hirondelle, pour écouter ce que nous disons.

Entre BÉATRICE, qui marche avec précaution et se cache dans un bosquet.

ursule. Il n'y a pas dans la pêche de moment plus agréable que celui où l'on voit le poisson fendre les flots d'argent avec ses rames d'or, et mordre avidement à l'hameçon perfide : je tends ainsi la ligne à Béatrice, actuellement cachée dans le bosquet de chèvrefeuille : soyez sans crainte sur la manière dont je m'acquitterai de ma part du dialogue.

héro. Eh bien, rapprochons-nous d'elle, afin que son oreille ne perde rien du leurre que nous lui préparons. (*Elles s'avancent du côté du bosquet où est cachée Béatrice.*) Non, Ursule, crois-moi, elle est trop dédaigneuse : elle a un caractère aussi farouche et aussi sauvage que le vautour des montagnes.

ursule. Mais êtes-vous bien sûre que Bénédict soit si passionnément épris de Béatrice?

héro. C'est du moins ce que disent le prince et mon fiancé.

ursule. Et ils vous ont chargée d'en parler à Béatrice, madame?

héro. Ils m'ont priée de l'en instruire; mais je leur ai fait comprendre que la plus grande marque d'amitié qu'ils pussent donner à Bénédict, c'était de l'engager à combattre sa tendresse, et de la laisser ignorer à Béatrice.

ursule. Pourquoi cela? Est-ce que ce cavalier n'est pas digne de tout le bonheur qu'il est au pouvoir de Béatrice de donner à son époux?

héro. O dieu d'amour! je sais qu'il est digne de toute la félicité qui peut être accordée à un homme; mais la nature n'a jamais formé un cœur de femme d'une plus orgueilleuse trempe que celui de Béatrice. Le mépris et le dédain éclatent dans ses yeux, et se répandent sur tout ce qu'elle regarde; elle a d'elle-même une si haute opinion, que tout le reste lui semble faible et chétif; elle est incapable d'aimer; nulle affection ne saurait avoir prise sur elle, tant son égoïsme est grand.

ursule. Je pense comme vous; et je crois qu'il convient de lui cacher l'amour de Bénédict, dans la crainte qu'elle n'en fasse le sujet de ses sarcasmes.

héro. Tu as bien raison; je n'ai pas encore vu un homme, [illegible] jeune et beau, eût-il toute la noblesse et toute la sagesse en partage, qui n'ait été repoussé par elle. Est-il blond? elle jure qu'on prendrait ce cavalier pour sa sœur; est-il brun? la nature, dans un de ses caprices, s'est amusée à barbouiller de noir ce visage-là; grand? c'est une lance surmontée d'un fer ridicule; petit? c'est une agate mal taillée; parleur? une girouette qui tourne à tout vent; [illegible] que rien ne pourrait émouvoir : enfin il n'est pas d'homme qu'elle ne retourne à l'envers, et jamais elle n'accorde au mérite et à la loyauté l'estime [illegible]

ursule. [illegible], cette manie de trouver tout mal est [illegible]

héro. [illegible] de ses plaisanteries. Ainsi donc, que Bénédict, comme un [illegible]

ursule. [illegible]

héro. Non, [illegible]

ursule. Oh! ne faites point à votre cousine un pareil tort. S'il est vrai qu'elle soit douée de cet esprit juste et vif dont on lui fait honneur, elle ne saurait être dépourvue de jugement au point de refuser un homme aussi accompli que Bénédict.

héro. C'est le premier cavalier de toute l'Italie, en exceptant toujours mon cher Claudio.

ursule. Ne vous fâchez pas contre moi, madame, si je vous parle franchement; le seigneur Bénédict, pour la tournure, le bon ton, l'éloquence et le courage, n'a point son pareil en Italie.

héro. Il jouit en effet d'une excellente réputation.

ursule. Il la doit à son mérite. — Quand vous mariez-vous, madame?

héro. Mais d'un jour à l'autre; — demain. Viens, rentrons; je veux te montrer quelques parures; tu me donneras ton avis sur celles que je devrai porter demain.

ursule, *bas*. Elle est prise, croyez-moi, elle est dans nos filets, madame.

héro. S'il en est ainsi, alors c'est le hasard qui préside à l'amour; il en est que Cupidon perce de ses flèches, et d'autres qu'il prend au trébuchet. (*Héro et Ursule sortent.*)

BEATRICE quitte sa cachette.

beatrice. Quelles paroles de flamme ont frappé mon oreille! ce que j'ai entendu est-il vrai? Adieu dédains! adieu mon orgueil de jeune fille!... il ne saurait en résulter pour moi aucune gloire. Aime-moi, Bénédict, je te payerai de retour; je laisserai sous ta main amoureuse s'apprivoiser mon cœur sauvage. Si tu m'aimes, mes bontés t'encourageront à unir nos deux cœurs par un sacré lien; car on prétend que tu le mérites, et moi, je le sais autrement que par ouï dire. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent DON PÈDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT et LÉONATO.

don pédro. Je ne reste que jusqu'à ce que votre mariage soit consommé; aussitôt après, je pars pour l'Aragon.

claudio. Je vous y conduirai, monseigneur, si vous voulez me le permettre.

don pédro. Non, ce serait ternir la fraîcheur de votre nouvel hyménée; ce serait comme si l'on faisait voir à un enfant son nouveau vêtement en lui défendant de le porter. Je prierai seulement Bénédict de m'accompagner, car de la tête aux pieds, c'est la gaieté en personne que Bénédict; il a deux ou trois fois coupé la corde de l'arc de Cupidon, et le petit fripon n'ose diriger ses flèches contre lui : son cœur est vide et sonore comme une cloche dont sa langue serait le marteau; car ce que son cœur pense, sa langue le dit tout haut.

benédict. Messieurs, je ne suis plus ce que j'étais.

leonato. C'est ce que je disais; il me semble que vous êtes plus sérieux.

claudio. J'espère qu'il est amoureux.

don pédro. Lui, le mécréant! il n'a pas dans les veines une seule goutte de sang susceptible d'être échauffée par l'amour; s'il est triste, c'est qu'il est sans argent.

bénédict. J'ai une dent qui me fait mal.

don pédro. Arrachez-la.

bénédict. Hélas!

don pédro. Eh quoi! soupirer ainsi pour un mal de dents?..

léonato. Qui n'est après tout qu'un ver ou un peu d'humeur.

benédict. Fort bien; tout le monde sait maîtriser une souffrance, excepté celui qui souffre.

claudio. Je persiste à dire qu'il est amoureux.

don pédro. Il n'y a pas en lui une ombre d'affection pour quoi que ce soit au monde, si j'en excepte pourtant la manie des déguisements : comme, par exemple, d'être Hollandais aujourd'hui, Français demain, et de représenter après-demain deux pays à la fois, séparés seulement par la ceinture : Allemand par le pantalon, Espagnol par le pourpoint. Quoi que vous disiez, je ne lui connais d'autre prédilection que celle-là.

claudio. S'il n'est pas amoureux de quelque belle, il ne faut plus ajouter foi aux signes ordinaires; il brosse son chapeau le matin, cela n'annonce-t-il rien?

don pédro. Quelqu'un l'a-t-il vu chez le coiffeur?

CLAUDIO. Non, mais on a vu chez lui le garçon du coiffeur, et la parure de son menton a déjà servi à garnir les balles du jeu de paume.

LÉONATO. En effet, depuis qu'il n'a plus de barbe, il a l'air plus jeune.

DON PÉDRO. Je vous dirai qu'il se frotte de musc : cela ne se fait-il pas pour nous mettre sur la nouvelle piste?

CLAUDIO. Cela équivaut à dire que notre aimable jeune homme est amoureux.

DON PÉDRO. Le signe le plus infaillible, c'est sa mélancolie.

CLAUDIO. Le voyait-on autrefois se laver la figure dix fois par jour?

DON PÉDRO. Et se farder, comme on assure qu'il le fait maintenant?

CLAUDIO. Et sa gaieté moqueuse, dont les cordes sont maintenant tendues comme celles d'une guitare, et ne rendent des sons qu'avec symétrie.

DON PÉDRO. En effet, tout cela parle éloquemment : concluons, concluons qu'il est amoureux.

CLAUDIO. D'ailleurs, je connais celle dont il est aimé.

DON PÉDRO. Je voudrais bien la connaître; c'est sans doute quelqu'un qui ne le connaît pas.

CLAUDIO. Ni lui ni ses nombreux défauts; et en dépit de tout, elle se meurt d'amour pour lui.

DON PÉDRO. Il faudra qu'on l'enterre le visage tourné vers le ciel.

BÉNÉDICT. Tout cela ne guérit pas le mal de dents. — (*A Léonato.*) Mon vieil ami, venez un instant avec moi : j'ai étudié huit ou neuf paroles sages que je dois vous dire, et que ces écervelés ne doivent pas entendre. (*Bénédict et Léonato sortent.*)

DON PÉDRO. Il l'emmène, sans nul doute, pour lui parler de Béatrice.

CLAUDIO. Certainement : en ce moment Héro et Marguerite doivent avoir joué leur rôle; ainsi, quand les deux ours se rencontreront, ils ne se mordront pas.

Entre DON JUAN.

DON JUAN. Mon seigneur et frère, Dieu vous garde.

DON PÉDRO. Bonjour, mon frère.

DON JUAN. Si vous en avez le loisir, je souhaiterais vous parler.

DON PÉDRO. En particulier?

DON JUAN. S'il vous plaît; néanmoins le comte Claudio n'est pas de trop; ce que j'ai à dire le concerne.

DON PÉDRO. De quoi s'agit-il?

DON JUAN, *à Claudio.* Votre intention est-elle de vous marier demain?

DON PÉDRO. Vous savez bien que oui.

DON JUAN. J'en doute, quand il saura ce que je sais.

CLAUDIO. S'il existe un empêchement quelconque, veuillez me le faire connaître.

DON JUAN. Peut-être croyez-vous que je ne vous aime pas, c'est ce que l'avenir éclaircira; il est probable que ce que je vais vous révéler vous donnera de moi une meilleure opinion; pour ce qui est de mon frère, je crois qu'il vous aime sincèrement, et c'est dans ce sentiment qu'il a contribué à votre prochain mariage, il a bien mal employé son temps et ses peines.

DON PÉDRO. Pourquoi? qu'y a-t-il donc?

DON JUAN. Je viens ici pour vous le dire : pour abréger d'inutiles discours, car elle n'a fait que trop longtemps parler d'elle, apprenez que votre future est déloyale.

CLAUDIO. Qui? Héro?

DON JUAN. Elle-même, la fille de Léonato, votre Héro, la Héro de tout le monde.

CLAUDIO. Déloyale!

DON JUAN. Le mot est trop faible pour exprimer toute sa perversité; je pourrais lui donner une qualité bien plus sévère; trouvez un nom plus odieux, et je le lui donnerai. Attendez pour manifester votre étonnement que vous ayez obtenu une assurance plus positive. Venez cette nuit avec moi, vous verrez escalader la fenêtre de sa chambre, la veille du jour de [illegible]; alors, si vous l'aimez encore, épousez-la, mais je crois qu'il serait plus convenable que vous changeassiez de projet.

CLAUDIO. [illegible]

DON PÉDRO. [illegible]

DON JUAN. Si vous n'osez pas croire ce que vous voyez,

alors doutez de ce que vous savez avec le plus de certitude. Si vous voulez me suivre, je vous en ferai voir tout autant qu'il vous en faudra; quand vous aurez vu et entendu, faites ce qu'il vous conviendra.

CLAUDIO. Si je vois cette nuit des choses qui m'empêchent de l'épouser demain, je déclare que je proclamerai son déshonneur, à l'église, devant tous les assistants, en présence desquels nous devions être unis.

DON PÉDRO. Et comme c'est moi qui me suis mis en avant pour vous obtenir sa main, je veux me joindre à vous pour la couvrir de honte.

DON JUAN. Je ne dirai plus rien contre elle, jusqu'à ce que je puisse en appeler à votre témoignage; ne manifestez rien jusqu'à minuit, et qu'alors les faits viennent à l'appui de mes paroles.

DON PÉDRO. O changement funeste!

CLAUDIO. O contre-temps douloureux!

DON JUAN. O malheur prévenu à temps! c'est ce que vous direz quand vous aurez vu la suite. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent CHIENDENT et VERJUS, avec plusieurs Watchmen[1].

CHIENDENT. Êtes-vous des gens honorables et sûrs?

VERJUS. Oui, sans doute, sans quoi ils seraient damnés corps et âme.

CHIENDENT. Ce serait encore pour eux une punition trop douce, s'ils manquaient à leur devoir, ayant été choisis pour veiller à la sûreté du prince.

VERJUS. Allons, voisin Chiendent, donnez-leur la consigne.

CHIENDENT. D'abord, quel est parmi vous le plus capable d'être constable?

PREMIER WATCHMAN. Hugues Brindavoine, monsieur, ou George Lahouille, car ils savent lire et écrire.

CHIENDENT. Approchez, voisin Lahouille; Dieu vous a donné en partage un bien beau nom. Avoir bonne mine est un don de la fortune, mais le talent de lire et d'écrire est un don naturel.

DEUXIÈME WATCHMAN. Ces deux qualités, monsieur le constable, —

CHIENDENT. Vous les possédez : je savais que ce serait là votre réponse; or donc, monsieur, pour ce qui est de votre bonne mine, remerciez-en Dieu et n'en tirez pas vanité; et quant au talent de lire et d'écrire, faites-le paraître quand il en sera besoin. Vous êtes réputé le plus sensé et le plus capable de la troupe, digne en un mot de commander la patrouille; en conséquence, ce sera vous qui porterez la lanterne; voici votre consigne : vous appréhenderez au corps tous les vagabonds; quiconque viendra à passer, vous lui ordonnerez, au nom du prince, de s'arrêter.

TROISIÈME WATCHMAN. Et s'il ne veut pas s'arrêter?

CHIENDENT. Alors vous ne ferez pas attention à lui, et le laisserez poursuivre son chemin; vous appellerez à vous le reste de la patrouille, et remercierez Dieu d'être débarrassés d'un mauvais sujet.

VERJUS. S'il refuse de s'arrêter quand on le lui ordonne, cela prouve que ce n'est pas un sujet du prince.

CHIENDENT. C'est juste, et ils ne doivent avoir affaire qu'aux sujets du prince. — Vous aurez soin aussi de ne pas faire de bruit dans les rues; car une patrouille qui cause et babille, c'est chose intolérable et qu'on ne saurait endurer.

DEUXIÈME WATCHMAN. Nous dormirons plutôt que nous ne causerons; nous connaissons notre devoir de patrouille.

CHIENDENT. Parbleu, vous parlez comme un ancien, comme un paisible watchman; pour moi, je ne vois pas le mal qu'il peut y avoir à dormir; seulement ayez soin qu'on ne vous vole pas vos hallebardes. — Fort bien donc : vous devrez entrer dans tous les cabarets, et ordonner à ceux qui sont ivres d'aller se coucher.

[1] Patrouille de nuit. En Angleterre le watchman est encore [illegible] à peu de chose près, ce qu'il était du temps de Shakspeare [illegible] sa lanterne et sa [illegible] la hallebarde qui complétait alors son équipement [illegible] le watchman [illegible] quand il n'est point dans sa [illegible] il annonce à haute voix [illegible] C'est un personnage [illegible] tel que Shakspeare [illegible]



BÉATRICE. Bien malgré moi, je suis députée vers vous. (Acte II, scène III, page 293.)

DEUXIÈME WATCHMAN. Et s'ils ne le veulent pas?

CHIENDENT. Alors laissez-les en paix jusqu'à ce qu'ils aient repris l'usage de leur raison; s'ils vous font quelque mauvaise réponse, vous pourrez leur dire qu'ils ne sont pas ceux pour qui vous les preniez.

DEUXIÈME WATCHMAN. Fort bien, monsieur.

CHIENDENT. Si vous rencontrez des voleurs, vous pouvez, en vertu de votre charge, les soupçonner de ne pas être d'honnêtes gens; et pour ce qui est de ces personnages là, moins vous pourrez avoir affaire à eux, mieux ce sera pour votre probité.

DEUXIÈME WATCHMAN. Si nous savons que c'est un voleur, ne devrons-nous pas mettre la main sur lui?

CHIENDENT. Il est vrai qu'en vertu de votre charge vous le pouvez, mais je suis d'avis qu'en touchant de la poix on se salit les doigts; si vous prenez un voleur, le moyen le plus pacifique d'en user avec lui, c'est de lui donner l'occasion de montrer ce qu'il est et de se dérober à vous.

VERJUS. Mon collègue, vous avez toujours eu la réputation d'homme indulgent.

CHIENDENT. S'il faut dire vrai, je ne voudrais pas faire pendre un chien par l'effet de ma volonté, encore moins un homme, pour peu qu'il y ait d'honnêteté en lui.

VERJUS. Si pendant la nuit vous entendez crier un enfant, vous appellerez la nourrice, et lui direz de le faire taire.

DEUXIÈME WATCHMAN. Et si la nourrice dort et ne nous entend pas?

CHIENDENT. Alors, éloignez-vous tranquillement, et laissez l'enfant éveiller sa nourrice par ses cris; car la brebis qui refuse d'entendre le bêlement de son agneau ne répondra pas à celui d'un veau.

VERJUS. C'est très vrai.

CHIENDENT. Voilà toute votre consigne. Vous, constable, vous représentez la personne du prince; si vous rencontrez le prince pendant la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERJUS. Par Notre-Dame, c'est ce que je ne crois pas.

CHIENDENT. Je gage cinq schellings contre un, avec tout homme au fait de la loi, qu'il peut l'arrêter, pourvu, bien entendu, que le prince y consente; car, en principe, le watchman ne doit offenser personne, et c'est une offense que d'arrêter un homme contre son gré.

VERJUS. Par Notre-Dame, c'est juste.

CHIENDENT, *riant*. Ha! ha! ha! — Allons, messieurs, bonne nuit; s'il survient quelque chose d'important, réveillez-moi; prenez conseil de votre bon sens et de celui de vos camarades. Sur ce, bonsoir. — (*A Verjus.*) Venez, voisin.

DEUXIÈME WATCHMAN, *à ses camarades*. Maintenant, messieurs, que nous avons notre consigne, allons nous asseoir là-bas, sur ce banc près de l'église, jusqu'à deux heures; puis nous irons tous nous coucher.

CHIENDENT. Un mot encore, honnête voisin; veuillez faire une garde vigilante aux alentours du palais du seigneur Léonato; car, comme le mariage doit avoir lieu demain, il y aura nécessairement là un grand mouvement cette nuit. Adieu; soyez vigilants, je vous prie. (*Chiendent et Verius s'éloignent.*)

Arrivent BORACHIO et CONRAD.

BORACHIO, *à voix basse*. Hé! Conrad!

PREMIER WATCHMAN, *bas, à ses compagnons*. Chut! ne bougez pas.

BORACHIO. Conrad, où es-tu donc?

CONRAD. Ici, derrière ton coude.

BORACHIO. En effet, le coude me démange; j'aurais dû me douter que j'avais un galeux pour voisin.

CONRAD. Je te garde une réponse pour ce propos-là; maintenant continue ton récit.

BORACHIO. Abritons-nous sous cet auvent, car la rosée tombe comme une pluie fine; et, en véritable ivrogne, je te conterai tout.

PREMIER WATCHMAN, *bas*. Il se trame quelque trahison, camarades; restez cois.

BORACHIO. Apprends donc que j'ai gagné avec don Juan mille ducats.



BEATRICE. Quelles paroles de flamme ont frappé mon oreille? (Acte III, scène I, page 294.)

CONRAD. Est-il possible qu'il y ait une scélératesse à si haut prix?

BORACHIO. Tu devrais plutôt t'étonner qu'il y ait un scélérat aussi riche; et en effet, quand les riches scélérats ont besoin des scélérats pauvres, ces derniers sont en droit de mettre à leurs services le prix qu'il leur convient.

CONRAD. Tu m'étonnes.

BORACHIO. Cela prouve ton inexpérience; tu sais que la mode d'un pourpoint, d'un chapeau ou d'un manteau, n'est rien à l'homme qui les porte.

CONRAD. Si fait, car ils l'habillent.

BORACHIO. Je parle de la mode.

CONRAD. N'importe; la mode est la mode.

BORACHIO. Bah! c'est comme si tu disais qu'un nigaud est un nigaud. Ne sais-tu donc pas que la mode est une coquine fieffée?

PREMIER WATCHMAN. Je connais cette femme-là; cette Lamode est une gueuse qui se donne des airs de grande dame; voilà sept ans qu'elle fait son métier. Je me rappelle son nom.

BORACHIO. N'as-tu pas entendu parler?

CONRAD. Non, c'est le bruit de la girouette sur le toit de la maison.

BORACHIO. Ne sais-tu donc pas, disais-je, que la mode est une coquine fieffée? elle tourne la tête à tous les hommes depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à trente-cinq, les accoutrant parfois comme les soldats de Pharaon dans un tableau enfumé; parfois comme les prêtres du dieu Baal peints sur les vitraux d'une cathédrale antique; parfois comme l'Hercule rasé[1] sur une tapisserie rongée des vers, où l'on a fait la draperie de son vêtement aussi massive que sa massue.

CONRAD. Je sais tout cela; et je sais aussi que la mode use plus de vêtements que l'homme; mais la mode t'a-t-elle fait tourner la tête à toi-même, au point d'oublier ton histoire pour me parler d'elle?

[1] Hercule rasé pour se donner un air plus [illegible], alors qu'il filait aux pieds d'Omphale.

BORACHIO. Nullement: tu sauras donc que cette nuit j'ai courtisé Marguerite, la suivante de Héro, sous le nom de Héro elle-même; de la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, elle m'a fait mille tendres adieux. — Je te raconte tout cela à bâtons rompus! — j'aurais dû te dire d'abord qu'à l'instigation de don Juan, mon maître, le prince Claudio et don Juan lui-même, cachés dans le jardin, ont été les témoins de cette entrevue charmante.

CONRAD. Et ils ont pris Marguerite pour Héro?

BORACHIO. Deux d'entre eux, le prince et Claudio s'y sont mépris; mais mon démon de maître savait fort bien que c'était Marguerite; grâce à ses serments, qui les avaient déjà amenés à faire cette démarche; grâce aux ténèbres de la nuit, qui ont aidé à l'illusion, mais surtout grâce à la scélératesse avec laquelle j'ai confirmé toutes les calomnies de don Juan, Claudio est parti furieux, jurant d'aller rejoindre Héro à l'église le lendemain matin comme il en était convenu; et là, devant tous les assistants, de publier sa honte en racontant ce qu'il avait vu cette nuit, et de la renvoyer chez elle sans époux.

PREMIER WATCHMAN. Au nom du prince, nous vous arrêtons.

DEUXIÈME WATCHMAN. Faites venir le constable: nous venons de saisir l'œuvre de paillardise la plus dangereuse dont la chose publique ait jamais eu d'exemple.

PREMIER WATCHMAN. Et une nommée Lamode figure dans le complot; je la connais; elle porte des cheveux bouclés.

CONRAD. Messieurs, messieurs, —

DEUXIÈME WATCHMAN. On vous forcera bien de faire comparaître votre gueuse de Lamode, je vous le certifie.

CONRAD. Messieurs, —

PREMIER WATCHMAN. Taisez-vous; nous vous ordonnons de nous suivre.

BORACHIO. Nous ferions une jolie figure au bout de la pique de ces gens-là.

CONRAD. Une assez triste figure, crois-moi. — *Aux Watchmen.* Venez, nous sommes prêts à vous obéir. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent HÉRO, MARGUERITE et URSULE.

HÉRO. Ma bonne Ursule, va éveiller ma cousine Béatrice, et prie-la de se lever.

URSULE. J'y vais, madame.

HÉRO. Dis-lui de venir me trouver.

URSULE. Bien. (*Ursule sort.*)

MARGUERITE. Il me semble que votre autre collerette vous siérait mieux.

HÉRO. Non, ma bonne Marguerite ; je porterai celle-ci.

MARGUERITE. Elle ne vous sied pas aussi bien, et je suis sûre que votre cousine sera de mon avis.

HÉRO. Ma cousine est une folle, et tu en es une autre ; je ne veux pas d'autre collerette que celle-ci.

MARGUERITE. J'aime beaucoup votre nouvelle coiffure ; seulement je voudrais les cheveux une idée plus bruns : quant à votre robe, elle est du dernier goût. J'ai vu la robe de la duchesse de Milan, cette robe tant vantée.

HÉRO. Oh ! on assure qu'elle surpasse de beaucoup la mienne.

MARGUERITE. Je vous jure que ce n'est qu'une robe de déshabillé, comparée à la vôtre ! elle est de drap d'or, avec festons et broderie d'argent, brochée de perles, manches longues et pendantes, garniture et lisérés de clinquant bleu pâle ; mais pour la beauté, la grâce, le goût et l'élégance parfaite, la vôtre en vaut dix comme la sienne.

HÉRO. Dieu me donne joie et contentement pour la porter ! car pour le moment j'ai la poitrine singulièrement oppressée.

MARGUERITE. Elle le sera bien plus encore par le poids d'un homme.

HÉRO. Fi donc ! n'as-tu pas de honte ?

MARGUERITE. Et de quoi ? de parler de choses honorables ? Le mariage n'est-il pas honorable, même dans un mendiant ? Mariage à part, votre futur époux n'est-il pas honorable ? Vous auriez sans doute voulu qu'au lieu de vous dire *un homme*, j'eusse dit *un mari* ; à moins qu'une mauvaise pensée ne dénature mon langage franc et sincère, j'ai la certitude de n'avoir offensé personne. Quel mal y a-t-il à supporter le poids d'un homme, quand cet homme est notre légitime époux ? S'il en était autrement, alors je conçois qu'il y aurait légèreté. Demandez plutôt à mademoiselle Béatrice ; la voici qui vient.

Entre BÉATRICE.

HÉRO. Bonjour, ma cousine !

BÉATRICE. Bonjour, mon aimable Héro !

HÉRO. Qu'avez-vous donc ? Pourquoi ce ton sentimental ?

BÉATRICE. Je suis hors de tous les tons, sauf celui-là, je pense.

MARGUERITE. Donnez-nous l'air : *Pose-toi sur l'amour*, qui est sans refrain ; chantez-le, et je le danserai.

BÉATRICE. Oui, *pose-toi sur l'amour* avec les deux talons, et pourvu que ton mari ait soin de se pourvoir d'un poulailler, tu lui pondras des œufs tant qu'il en voudra.

MARGUERITE. O maligne interprétation ! mais je m'en [illegible]

BÉATRICE. Il est près de cinq heures, ma cousine ; vous devriez être prête. En vérité, je me sens on ne peut plus mal. *[illegible] un gros soupir* !

MARGUERITE. [illegible] un mouchoir, un miroir ou un mari [illegible]

BÉATRICE. C'est la lettre qui commence ces trois mots, M.

MARGUERITE. [illegible] apostat entre les mains de l'amour, il n'y a plus moyen de s'embarquer sur la foi des étoiles.

BÉATRICE. Que veut dire cette folle ?

MARGUERITE. [illegible] que Dieu envoie à chacun ce qu'il désire !

HÉRO. [illegible] un délicieux parfum.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MARGUERITE. Depuis que vous [illegible] Ne trouvez-vous pas que mon esprit me sied merveilleusement ?

BÉATRICE. Il n'est pas assez visible ; tu devrais le porter à ta coiffe. — Sérieusement je souffre.

MARGUERITE. Procurez-vous de l'essence de *carduus benedictus* [1], et appliquez-vous-la sur le cœur ; c'est un remède souverain contre la migraine.

HÉRO. Tu viens de la piquer au vif avec ton chardon.

BÉATRICE. *Benedictus !* pourquoi *benedictus ?* tu caches sous ce *benedictus* quelque sens épigrammatique.

MARGUERITE. Il n'y a aucun sens caché dans ce que je dis : je parle tout bonnement du chardon bénit. Vous vous imaginez peut-être que je vous crois amoureuse ; oh ! que non ; je ne suis pas assez folle pour croire à ce que je désire, et je ne désire pas croire ce que je puis croire ; et avec toute la bonne volonté du monde, je ne saurais arriver à croire que vous êtes, ou que vous serez, ou que vous puissiez être amoureuse. Cependant Bénédict est bien changé ; le voilà devenu comme les autres hommes ; il jurait de ne se marier jamais ; et néanmoins maintenant, quoi qu'il en ait, il mange sa pitance de bonne grâce : à quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore ; mais il me semble que maintenant vos yeux regardent comme ceux des autres femmes.

BÉATRICE. De quel train va ta langue !

MARGUERITE. Un galop franc et décidé.

Rentre URSULE.

URSULE. Venez, madame ; le prince, le comte, le seigneur Bénédict, don Juan et tous les jeunes cavaliers de Messine, viennent vous chercher pour vous conduire à l'église.

HÉRO. Aidez-moi à m'habiller, ma cousine ; et vous aussi, Marguerite et Ursule. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Un autre appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, CHIENDENT et VERJUS.

LÉONATO. Que me voulez-vous, honnêtes voisins ?

CHIENDENT. Seigneur, je désirerais vous faire part de quelque chose qui vous concerne de près.

LÉONATO. Soyez bref, je vous prie ; car vous voyez qu'en ce moment je n'ai pas de temps à perdre.

CHIENDENT. C'est vrai, seigneur.

VERJUS. Seigneur, c'est vrai.

LÉONATO. De quoi s'agit-il, mes bons amis ?

CHIENDENT. Mon collègue Verjus, seigneur, s'écarte tant soit peu du sujet : c'est que, voyez-vous, seigneur, il commence à vieillir, et son esprit n'est pas aussi aiguisé que je souhaiterais qu'il le fût ; mais, sur ma parole, il est honnête comme la peau qui sépare ses sourcils.

VERJUS. Oui, grâce à Dieu, je suis aussi honnête que tout autre qui est aussi vieux que moi et pas plus honnête que moi.

CHIENDENT. Les comparaisons sont nauséabondes ; *palabras* [2], voisin Verjus.

LEONATO. Voisin, vous êtes fastidieux.

CHIENDENT. Il plaît à votre seigneurie de le dire ; mais nous ne sommes que les humbles constables du duc. En vérité, pour ma part, quand je serais aussi fastidieux [3] qu'un roi, je n'hésiterais pas à tout offrir à votre seigneurie.

LÉONATO. M'offrir toute votre fastidiosité ! ah !

CHIENDENT. Oui, toute, fût-elle mille fois plus considérable ; car votre seigneurie jouit d'une réputation aussi honorable que qui que ce soit dans Messine, et je m'en réjouis de grand cœur.

VERJUS. Et moi pareillement.

LEONATO. J'aurais désiré savoir ce que vous avez à me dire.

VERJUS. Vous saurez, seigneur, que notre patrouille, sauf le respect que je dois à votre excellence, a arrêté cette nuit deux des plus fieffés mécréants de Messine.

CHIENDENT. Vous excuserez le bonhomme, seigneur ; il faut absolument qu'il jase ; comme l'on dit, quand l'âge arrive, l'esprit s'en va. Dieu me pardonne, c'est surprenant ! — C'est fort bien dit, sur ma parole, voisin Verjus. — Allez, c'est un brave homme ! Quand deux hommes à la fois montent un cheval, il faut bien qu'il y en ait un qui prenne place derrière l'autre. — C'est un brave homme, croyez-moi, seigneur, un des plus honnêtes qui aient jamais rompu le

[1] Chardon bénit, plante médicinale.

[2] *Palabras* : sur ma parole ; c'est un mot espagnol.

[3] Chiendent attache au mot fastidieux l'idée de richesse et de faste.

pain; mais louons Dieu de toute chose. Hélas! tous les hommes ne se ressemblent pas.

LÉONATO. Effectivement, voisin; vous le dépassez de beaucoup.

CHIENDENT. C'est un don qui vient de Dieu.

LÉONATO. Je suis forcé de vous quitter.

CHIENDENT. Un mot, seigneur : notre patrouille a effectivement arrêté deux individus suspects, et nous souhaiterions les voir ce matin interrogés devant votre seigneurie.

LÉONATO. Procédez vous-mêmes à leur interrogatoire, et remettez-m'en le procès-verbal. Je suis pressé maintenant, comme vous le voyez bien.

CHIENDENT. Cela suffit.

LÉONATO. Rafraîchissez-vous avant de partir. Adieu.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. On n'attend plus que vous, seigneur, pour remettre votre fille aux mains de son époux.

LÉONATO. J'y vais à l'instant; je suis prêt. (*Léonato et le Messager sortent.*)

CHIENDENT. Mon cher collègue, allez trouver François Lahouille; dites-lui de se rendre à la geôle avec sa plume et son écritoire : nous allons interroger ces hommes.

VERJUS. Et nous nous en acquitterons habilement.

CHIENDENT. Ce n'est pas l'intelligence qui nous manquera, je vous en réponds; j'ai là (*se frappant le front*) quelque chose qui leur donnera du fil à retordre. Allez seulement chercher l'habile écrivain qui couchera sur le papier nos excommunications[1] et venez me rejoindre à la geôle. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PÉDRO, DON JUAN, LÉONATO, LE PÈRE FRANCISCO, CLAUDIO, BÉNÉDICT, HÉRO et BÉATRICE, suivis de la foule du peuple.

LÉONATO. Allons, père Francisco, soyez prompt : bornez-vous pour le moment au rituel indispensable à la cérémonie du mariage; vous ferez plus tard l'énumération des devoirs respectifs des époux.

FRANCISCO, *à Claudio*. Vous venez ici, seigneur, pour vous unir à cette jeune fille?

CLAUDIO. Non.

LÉONATO. Il vient pour être uni à elle, mon père; c'est à vous qu'il appartient de les unir.

FRANCISCO. Madame, vous venez ici pour être mariée à ce seigneur?

HÉRO. Oui.

FRANCISCO. Si l'un de vous connaît quelque secret empêchement à cette union, je vous somme au nom du salut de vos âmes de le déclarer.

CLAUDIO. En connaissez-vous, Héro?

HÉRO. Aucun, seigneur.

FRANCISCO. En connaissez-vous, comte?

LÉONATO. J'ose répondre pour lui : aucun.

CLAUDIO. Oh! que n'osent point les hommes! de quoi ne sont-ils pas capables! que ne font-ils pas journellement sans savoir ce qu'ils font!

BÉNÉDICT, *bas, à Claudio*. Eh quoi! des exclamations! donnez-nous-en du moins de plus gaies.

CLAUDIO, *au père Francisco*. Attendez un instant, mon père! — *A Léonato*. Seigneur, est-ce spontanément et sans contrainte que vous me donnez votre fille?

LÉONATO. Aussi spontanément que Dieu me l'a donnée.

CLAUDIO. Et que puis-je vous donner en retour d'un don si riche et si précieux?

DON PÉDRO. Rien, sinon de la lui rendre.

CLAUDIO, *à don Pédro*. Cher prince, vous m'apprenez à témoigner noblement ma reconnaissance. — *A Léonato*. Tenez, Léonato, reprenez-la; ne donnez point à votre ami ce fruit impur; elle n'a que l'apparence et le semblant de l'honneur. — Voyez-vous son front se colorer d'une rougeur virginale? O de quel aspect décevant, de quel masque de vérité le crime astucieux sait se couvrir! Ne prendriez-vous pas ce pudique incarnat pour l'indice d'une vertu naïve? Vous tous qui la voyez, ne jureriez-vous pas, à en juger par l'extérieur, qu'elle est vierge et pure? Il n'en est rien cependant. Elle a connu la chaleur d'une couche impudique : c'est la femme coupable qui rougit, et non la vierge modeste.

LÉONATO. Que prétendez-vous, seigneur?

CLAUDIO. Ne pas me marier, ne pas unir mon âme à une prostituée.

LÉONATO. Seigneur, si, voulant l'éprouver, vous avez vaincu les résistances de sa jeunesse et conquis sa virginité...

CLAUDIO. Je vous comprends; si je l'ai connue, voulez-vous dire, c'est comme son époux qu'elle m'a pressé dans ses bras, et cette circonstance doit atténuer sa faute. Non, Léonato, je n'ai jamais articulé auprès d'elle un seul mot trop hardi; mon affection pour elle était modeste, sincère et pure, comme celle d'un frère pour sa sœur.

HÉRO. Et me suis-je jamais conduite autrement avec vous?

CLAUDIO. Anathème à tant d'hypocrisie! Mon âme en est indignée. Vous me semblez aussi pure que l'astre de Diane, aussi chaste que le bouton de rose non encore épanoui; mais votre sang brûle de plus de feux que Vénus ou que ces animaux qui rugissent au milieu des ardeurs de leur lubricité sauvage.

HÉRO. Monseigneur a-t-il toute sa raison, qu'il tient d'aussi étranges discours?

LÉONATO, *à don Pédro*. Cher prince, pourquoi gardez-vous le silence?

DON PÉDRO. Pourquoi parlerais-je? je suis déshonoré, moi, qui me suis entremis pour amener l'union de mon ami avec une courtisane!

LÉONATO. Ces paroles sont-elles réellement proférées, ou est-ce que je rêve?

DON JUAN. Elles sont proférées, seigneur, et ce qu'on vient de dire est vrai.

BÉNÉDICT. Voilà qui n'annonce guère des noces.

HÉRO. Vrai, ô Dieu!

CLAUDIO. Léonato, est-ce bien moi qui suis ici? Est-ce bien là le prince, est-ce là son frère? Est-ce le visage de Héro que je vois? Est-ce bien avec nos yeux à nous que nous voyons?

LÉONATO. Tout cela est comme vous le dites; mais qu'en voulez-vous conclure, seigneur?

CLAUDIO. Permettez-moi d'adresser une seule question à votre fille, et en vertu de votre pouvoir paternel, ordonnez-lui de me répondre avec franchise.

LÉONATO, *à Héro*. Je te l'ordonne, s'il est vrai que tu es ma fille.

HÉRO. O mon Dieu! venez à mon aide! Je suis assaillie de toutes parts!... Que signifie cet interrogatoire?

CLAUDIO. Il a pour but de vous faire répondre à votre nom véritable.

HÉRO. N'est-ce pas Héro? qui oserait tacher ce nom d'un injuste reproche?

CLAUDIO. Héro le peut; oui, Héro elle-même peut annuler d'un mot la vertu de Héro. Quel est l'homme qui s'est entretenu avec vous à votre fenêtre, la nuit dernière, entre minuit et une heure? Maintenant, si vous êtes chaste, répondez à cette question.

HÉRO. Je n'ai eu d'entretien avec aucun homme à cette heure, seigneur.

DON PÉDRO. En ce cas, vous n'êtes point chaste. — Léonato, je suis fâché d'être obligé de vous le dire : j'en jure sur mon honneur; moi, mon frère, et ce comte outragé dans ses affections, nous avons vu, la nuit dernière, à cette heure-là, votre fille s'entretenir, de la fenêtre de sa chambre, avec un misérable, qui lui-même, dans une conversation bien digne d'un scélérat effronté, a fait l'aveu des rendez-vous secrets qu'ils ont eus mille fois ensemble.

DON JUAN. Fi donc! fi donc! on ne doit pas parler de ces choses-là, seigneur; la langue n'a pas de paroles assez chastes pour les exprimer sans blesser la pudeur. Ainsi, ma belle demoiselle, je suis véritablement affligé de l'énormité de vos égarements.

CLAUDIO. O Héro! quelle femme incomparable tu aurais été, si la moitié seulement des grâces de ta personne avait

[1] Il veut dire communications.

sanctifié ta pensée et conseillé ton cœur!..... Mais adieu, jeune fille, si coupable et si belle; adieu, impiété si pure, pureté si impie : désormais, je veux fermer à l'amour toutes les avenues de mon cœur; le soupçon ne quittera plus mes paupières; toute beauté me sera suspecte, et nulle ne trouvera grâce devant mes yeux.

LÉONATO. Personne ici n'a-t-il une dague qui ait une pointe pour moi? (*Héro s'évanouit.*)

BÉATRICE. Ma cousine, qu'avez-vous? Eh quoi! vous perdez connaissance?

DON JUAN. Venez, sortons; toutes ces révélations ont confondu ses esprits et accablé ses sens. (*Don Pédro, don Juan et Claudio sortent, suivis de la foule des assistants.*)

BÉNÉDICT. Eh bien! comment est-elle?

BÉATRICE. Morte, je crois. — Du secours, mon oncle! — Héro! eh bien, Héro!— Mon oncle! — Seigneur Bénédict! — Mon père!

LÉONATO. O mort! ne retire pas ta main pesante; la mort est le voile qui convient le mieux pour cacher sa honte.

BÉATRICE. Eh bien, Héro, ma cousine!

FRANCISCO. Remettez-vous, madame.

LÉONATO. Quoi! tu rouvres les yeux!

FRANCISCO. Et pourquoi ne les rouvrirait-elle pas?

LÉONATO. Pourquoi?.... Est-ce que tout ce qu'il y a sur cette terre n'élève pas contre elle un cri de réprobation? pourrait-elle nier un crime qu'atteste sa rougeur? — Ne reviens pas à la vie, Héro; ne rouvre pas tes yeux à la lumière; car si je savais que tu ne dusses pas bientôt mourir, si je croyais ta vie plus forte que ta honte, moi-même, venant en aide à tes remords, j'attenterais à tes jours. Et moi qui me plaignais de n'avoir qu'une enfant! moi qui reprochais à la nature d'être pour moi trop avare de ses bienfaits! Oh! pourquoi m'a-t-elle donné une fille? c'en est une de trop encore..... Pourquoi d'une main charitable n'ai-je pas recueilli à ma porte la fille d'un mendiant? En la voyant ainsi déshonorée et couverte d'infamie, je me dirais du moins : Elle n'est point une partie de moi-même; l'infâme doit le jour à un sang inconnu!... Mais c'est bien ma fille, ma fille que j'aimais, ma fille qu'exaltait ma tendresse, ma fille dont j'étais fier, ma fille tellement mienne, que, m'oubliant moi-même, je m'absorbais en elle; et voilà qu'elle est tombée dans un abîme d'opprobre, au point que la vaste mer n'a pas assez de flots pour la purifier, pas assez de sel pour défendre de la corruption sa chair coupable.

BÉNÉDICT. Calmez-vous, seigneur; pour moi, je suis plongé dans un tel étonnement, que je ne sais que dire.

BÉATRICE. Oh! sur mon âme, on calomnie ma cousine.

BÉNÉDICT. Madame, partagiez-vous son lit la nuit dernière?

BÉATRICE. Non, je l'avoue; c'est la seule fois depuis un an que je n'ai pas été sa compagne de lit.

LÉONATO. Les faits se confirment; ce qui déjà était affermi par des barres d'airain se fortifie encore : se pourrait-il que les deux princes eussent menti, que Claudio eût menti, Claudio, qui l'aimait à tel point qu'en parlant de son crime il versait des torrents de larmes? Éloignons-nous d'elle, laissons-la mourir.

FRANCISCO. Écoutez-moi un instant; car si j'ai jusqu'ici gardé le silence, et laissé un libre cours à cette scène de douleur, c'est que j'observais les traits de cette jeune fille : j'ai vu plusieurs fois une vive rougeur couvrir soudainement son visage, et presque aussitôt faire place à une angélique pâleur; j'ai vu aux accusations élevées par les princes contre son honneur, le feu d'un généreux dédain étinceler dans ses yeux. — Dites que je m'abuse; n'en croyez ni ma science, ni mes observations, ni mon expérience confirmée par mes lectures, n'en croyez pas mon âge, mon ministère, ma profession, si cette jeune fille n'est pas innocente et victime de quelque cruelle méprise.

LÉONATO. Cela n'est pas possible, mon père; vous voyez que tout ce qu'il lui reste encore de vertu consiste à ne pas vouloir ajouter à sa damnation le crime du parjure. Pourquoi cherchez-vous à couvrir par [illegible] excuses la vérité qui se montre dans toute sa nudité?

FRANCISCO, *à Héro.* Madame, quel est l'homme avec qui l'on vous accuse d'avoir été coupable?

HÉRO. Ils le savent, ceux qui m'accusent; je n'en connais aucun. Si j'ai jamais eu avec aucun homme vivant d'autres rapports que ceux que permet la modestie virginale, puissent mes péchés ne trouver aucune miséricorde! (*A Léonato.*) O mon père, si l'on peut me prouver que j'aie jamais accordé à un homme quelconque un entretien illicite, ou que la nuit dernière j'aie échangé la moindre parole avec qui que ce soit, rejetez-moi loin de vous, haïssez-moi, infligez-moi la mort au milieu des tortures.

FRANCISCO. Il faut que les princes soient la dupe de quelque illusion.

BÉNÉDICT. Deux d'entre eux sont des hommes pleins d'honneur, et si en cette circonstance leur sagesse a été égarée, ce ne peut être que l'ouvrage de don Juan le bâtard, dont l'esprit ne se complaît qu'à ourdir des forfaits.

LÉONATO. Je ne sais : s'ils ont dit la vérité à son égard, ces mains la mettront en pièces; s'ils ont faussement attaqué son honneur, le plus fier d'entre eux m'en rendra raison. Le temps n'a point encore épuisé mon sang, ni la vieillesse desséché mon intelligence; la fortune n'a pas à tel point réduit mes moyens, et je ne me suis pas tellement aliéné mes amis, qu'il ne me reste encore assez de vigueur, d'intelligence, de ressources et d'amis pour leur faire payer cher cet outrage.

FRANCISCO. Calmez-vous, et laissez-vous guider par mes conseils. Les princes ont laissé ici votre fille pour morte; qu'elle soit quelque temps dérobée à tous les yeux, et annoncez partout qu'elle est morte en effet : affichez toutes les marques d'un vrai deuil; inscrivez de funèbres épitaphes dans l'antique caveau de votre famille, et accomplissez toutes les cérémonies qui accompagnent les funérailles.

LÉONATO. A quoi cela mènera-t-il? où voulez-vous en venir?

FRANCISCO. Tout cela bien conduit aura pour premier effet, à l'égard de votre fille, de changer la calomnie en remords; c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas le seul but que je me propose dans l'emploi de ce moyen étrange; je veux en faire sortir de plus grands résultats. Quand on apprendra, car c'est le bruit qu'il faut répandre, qu'elle est morte subitement, au moment même où elle était accusée, on la pleurera, on la plaindra, on l'excusera; car nous n'estimons pas à son véritable prix ce que nous possédons tant que nous en jouissons; mais quand nous en sommes privés, alors nous en exagérons la valeur; alors nous lui trouvons des mérites que sa possession ne nous faisait pas soupçonner. Il en sera de même de Claudio : quand il saura que ses paroles l'ont tuée, l'image de celle qu'il aimait viendra doucement se glisser dans les plus mystérieuses profondeurs de sa pensée; aux yeux de son imagination tous ses charmes apparaîtront revêtus d'une grâce plus touchante, plus délicate, plus vivante que lorsqu'elle vivait en effet. — Alors il la pleurera, si jamais elle lui fut véritablement chère; alors il regrettera de l'avoir accusée, la vérité de son accusation lui parût-elle prouvée. Croyez qu'il en sera ainsi, et ne doutez pas que l'événement n'amène des résultats plus heureux que je ne puis les prévoir dans mes conjectures. Mais fussions-nous déçus dans toutes nos autres prévisions, nous avons du moins la certitude que la mort supposée de votre fille fera taire le bruit de sa honte; et si son déshonneur se confirme, vous pourrez, comme il convient à sa réputation blessée, la vouer à la retraite et à la vie monastique, loin de tous les regards et à l'abri de la malignité des hommes.

BÉNÉDICT. Seigneur Léonato, suivez l'avis de ce saint homme : vous savez combien je suis sincèrement attaché au prince et à Claudio; cependant je vous jure sur l'honneur que j'agirai dans tout ceci avec autant de discrétion et d'intégrité qu'en mettrait votre âme à l'égard de votre corps.

LÉONATO. Dans l'océan de douleurs où je suis plongé, je me rattache au plus frêle motif d'espoir qu'on me présente.

FRANCISCO. Vous consentez; il suffit; quittons ce lieu sans délai; car à d'étranges blessures il faut des remèdes étranges. — Venez, madame, venez mourir pour vivre; peut-être le jour nuptial n'est-il qu'ajourné : soyez patiente et résignée. (*Le père Francisco, Héro et Léonato sortent.*)

BÉNÉDICT. Béatrice, avez-vous pleuré tout ce temps?

BÉATRICE. Oui, et je pleurerai longtemps encore.

BÉNÉDICT. Ce n'est pas du tout ce que je désire.

BÉATRICE. Pourquoi cela? je n'obéis qu'à mes propres sentiments.

BÉNÉDICT. Je crois fermement que votre cousine est injustement accusée.

BÉATRICE. Oh! que je serais reconnaissante envers l'homme qui lui ferait rendre justice!

BÉNÉDICT. Existe-t-il un moyen de vous donner cette preuve d'amitié?

BÉATRICE. Le moyen existe, et il est bien simple; mais c'est l'ami qui manque.

BÉNÉDICT. Est-ce chose faisable pour un homme?

BÉATRICE. Un homme le peut faire, mais vous ne le pouvez pas.

BÉNÉDICT. Je n'aime rien au monde autant que vous; cela n'est-il pas étrange?

BÉATRICE. Aussi étrange pour moi que peut l'être une chose que j'ignore. Je pourrais aussi vous dire que je n'aime rien autant que vous; mais n'en croyez rien; pourtant je ne mens pas; je n'avoue rien, je ne nie rien. — La position de ma cousine m'afflige horriblement.

BÉNÉDICT. Par ma dague, Béatrice, vous m'aimez.

BÉATRICE. Ne jurez pas par elle, et avalez-la.

BÉNÉDICT. Je jure par elle que vous m'aimez; et je la lui ferai avaler, à celui qui dira que je ne vous aime pas.

BÉATRICE. N'avalerez-vous pas vos paroles [1]?

BÉNÉDICT. Jamais, à quelque sauce qu'on les mette; je proteste que je vous aime.

BÉATRICE. Alors que Dieu me pardonne, —

BÉNÉDICT. Quelle offense, chère Béatrice?

BÉATRICE. Vous m'avez coupé la parole à temps; j'allais protester que je vous aime.

BÉNÉDICT. Aimez-moi de toute votre âme.

BÉATRICE. Je vous aime tellement de toutes les forces de mon âme, qu'il ne m'en reste plus pour vous le dire.

BÉNÉDICT. Allons, commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

BÉATRICE. Tuez Claudio!

BÉNÉDICT. Ah! pas pour le monde entier.

BÉATRICE. Vous me tuez par ce refus. Adieu.

BÉNÉDICT. Restez, charmante Béatrice.

BÉATRICE. Je suis partie, bien que je sois encore ici. — Vous ne m'aimez pas. — Laissez-moi partir, je vous prie.

BÉNÉDICT. Béatrice, —

BÉATRICE. Non, je veux partir.

BÉNÉDICT. Soyons amis auparavant.

BÉATRICE. Il vous est plus facile de vous dire mon ami que de combattre mon ennemi.

BÉNÉDICT. Claudio est-il votre ennemi?

BÉATRICE. N'a-t-il pas prouvé qu'il n'était qu'un vil scélérat, celui qui a calomnié, couvert de mépris, déshonoré ma cousine? — Oh! si j'étais homme! — Quoi! l'abuser par de fallacieuses promesses, jusqu'au moment où leurs mains vont s'unir, et alors, par une action publique, d'audacieuses calomnies, une haine acharnée, — Dieu! que ne suis-je homme! je lui dévorerais le cœur en place publique.

BÉNÉDICT. Écoutez-moi, Béatrice. —

BÉATRICE. Elle s'est entretenue avec un homme à sa fenêtre? — Le joli conte, ma foi!

BÉNÉDICT. De grâce, Béatrice. —

BÉATRICE. Ma pauvre cousine! — Elle est outragée, calomniée, perdue.

BÉNÉDICT. Béat... —

BÉATRICE. D'étranges princes et de singuliers comtes, vraiment! vrai témoignage de prince! noble comte, cavalier de sucre! Oh! que ne suis-je homme pour me mesurer avec lui! ou que n'ai-je un ami qui veuille être homme pour l'amour de moi! Mais le courage est dégénéré en vains salamalecks, la valeur en compliments; les hommes n'ont plus à leur service que des phrases, et des phrases fleuries encore! Celui-là est réputé aussi vaillant qu'Hercule, qui sait dire un mensonge et l'appuyer d'un serment. — Puisque tous les souhaits du monde ne peuvent faire de moi un homme, je mourrai de douleur de n'être qu'une femme.

BÉNÉDICT. Restez, Béatrice. Par ce bras, je vous aime.

BÉATRICE. Au lieu de jurer par lui, employez-le plus dignement pour moi.

BÉNÉDICT. Croyez-vous dans toute la sincérité de votre âme que le comte Claudio ait calomnié Héro?

BÉATRICE. Oui; aussi vrai que j'ai une âme et une pensée.

[1] *Avaler ses paroles*, se rétracter. Il faut observer que, bien que dans une situation passionnée, Bénédict et Béatrice conservent le langage et le caractère que l'auteur leur a donnés.

BÉNÉDICT. Il suffit : je vous engage ma parole; j'irai lui demander raison; je baise votre main et vous quitte. Par le ciel, Claudio paiera cher son outrage. Attendez les faits pour me juger. Allez consoler votre cousine : je dois affirmer qu'elle est morte; adieu donc. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une prison.

Entrent d'un côté CHIENDENT, VERJUS et LE SACRISTAIN, tous trois revêtus de leur robe officielle; de l'autre, CONRAD et BORACHIO, conduits par des watchmen.

CHIENDENT. Tout le monde est-il réuni [1] ?

VERJUS. Vite, un escabeau et un coussin pour le sacristain!

LE SACRISTAIN. Où sont les malfaiteurs?

CHIENDENT. Nous voilà, mon collègue et moi.

VERJUS. Cela est certain; nous avons à procéder à un interrogatoire.

LE SACRISTAIN. Mais où sont les délinquants qui doivent être interrogés? Qu'ils comparaissent devant monsieur le constable.

CHIENDENT. Oui, qu'ils comparaissent devant moi. — (*A Borachio.*) Ami, comment vous nommez-vous?

BORACHIO. Borachio.

CHIENDENT. Écrivez, Borachio. — (*A Conrad.*) Et vous, camarade, quel est votre nom?

CONRAD. Je suis gentilhomme, monsieur, et je me nomme Conrad.

CHIENDENT. Écrivez, monsieur le gentilhomme Conrad.— Messieurs, servez-vous Dieu?

CONRAD *et* BORACHIO. Nous le croyons, du moins.

CHIENDENT. Écrivez, — qu'ils croient servir Dieu; et ayez soin d'écrire Dieu en premier; car à Dieu ne plaise que Dieu soit mis à la suite de pareille canaille! — Messieurs, il est prouvé que vous n'êtes guère que de faux coquins; et tout annonce que bientôt nous serons en droit de le soupçonner. Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier?

CONRAD. Nous disons que nous ne sommes pas ce que vous dites.

CHIENDENT. Voilà un drôle singulièrement retors, je vous assure; mais je vais l'entreprendre. Approchez, camarade; un mot. Je vous dis qu'on vous soupçonne de n'être que de faux coquins.

BORACHIO. Je vous réponds que nous ne sommes pas ce que vous soupçonnez.

CHIENDENT. Bien, écartez-vous un peu. — Dieu m'est témoin qu'ils en imposent tous deux. Avez-vous écrit qu'ils ne sont pas ce que je soupçonne?

LE SACRISTAIN. Monsieur le constable, il me semble que ce n'est point la marche à suivre pour un interrogatoire; il faut appeler les watchmen qui les accusent.

CHIENDENT. Vous avez raison; c'est la voie la plus expéditive. — Faites approcher les watchmen. — Messieurs, je vous somme, au nom du prince, d'accuser ces hommes.

PREMIER WATCHMAN, *montrant Borachio.* Monsieur, cet homme a dit que don Juan, le frère du prince, est un scélérat.

CHIENDENT. Écrivez, — le prince Juan un scélérat.—Comment donc! mais c'est un parjure évident que d'appeler le frère d'un prince, — scélérat.

BORACHIO. Monsieur le constable, —

CHIENDENT. Taisez-vous, drôle; votre mine me déplaît.

LE SACRISTAIN, *aux Constables.* Que lui avez-vous entendu dire encore?

DEUXIÈME WATCHMAN. Qu'il avait reçu mille ducats de don Juan pour porter une fausse accusation contre la demoiselle Héro.

[1] Dans Shakspeare, Chiendent joint à ses autres ridicules celui d'estropier les mots de manière à leur faire dire tout juste le contraire de ce qu'ils signifient. On comprend que ce genre de comique n'est pas à l'usage de la traduction. Ainsi, en anglais *dissemble* signifie en imposer, agir en imposteur. Chiendent dit en ouvrant la séance : « Notre dissemblée pour dire notre assemblée, est-elle réunie ? » On conçoit que la bévue portant sur la ressemblance matérielle de deux mots, dont les équivalents n'en ont aucune en français, n'a pu être reproduite ; mais lorsque plus tard ce même Chiendent s'écrie : « O scélérat ! tu seras condamné, pour ce fait, à la rédemption éternelle » au lieu de à la damnation éternelle, nous n'avons eu garde d'omettre ce singulier quiproquo grammatical.

CHIENDENT. Voilà un brigandage comme il n'y en a jamais eu.

VERJUS. Par la sainte messe, c'est vrai.

LE SACRISTAIN, *aux Constables*. Quoi encore ?

PREMIER WATCHMAN. Que le comte Claudio, ajoutant foi à ses paroles, se proposait de proclamer le déshonneur de Héro en pleine église, et de ne pas l'épouser.

CHIENDENT. O scélérat ! tu seras condamné pour ce fait à la rédemption éternelle.

LE SACRISTAIN. Quoi encore?

DEUXIÈME WATCHMAN. C'est tout.

LE SACRISTAIN, *à Borachio et à Conrad*. Et en voilà plus, messieurs, que vous ne pouvez en nier. Le prince Juan s'est enfui ce matin; Héro a été effectivement accusée; le comte Claudio a refusé sa main, et la douleur de ce refus l'a fait mourir subitement. — Monsieur le constable, qu'on lie les mains à ces hommes, et qu'on les conduise devant Léonato; je vais d'avance me rendre auprès de lui, et mettre sous ses yeux leur interrogatoire. (*Il sort.*)

CHIENDENT. Allons, qu'on les attache.

VERJUS. Qu'on leur mette les menottes.

CONRAD. Arrière, imbécile!

CHIENDENT. Mort de ma vie! où est le sacristain? Qu'il écrive que le constable du prince est un imbécile. — Vite, qu'on les attache. — Insolent maraud!

CONRAD. Arrière! vous êtes un âne, vous êtes un âne.

CHIENDENT. Ah! tu ne respectes pas mes fonctions! tu ne respectes pas mon âge! — Oh! que le sacristain n'est-il ici pour écrire que je suis un âne! (*Aux Watchmen.*) En tout cas, messieurs, rappelez-vous que je suis un âne; quoique cela ne soit pas écrit, n'oubliez pas que je suis un âne. — Scélérat, va, tu es un monstre d'impiété, comme il sera prouvé par de valables témoignages. Apprends que je suis un homme éclairé, et, qui plus est, un constable, et, qui plus est, un habitant domicilié, et, qui plus est encore, la meilleure pâte d'homme qui existe à Messine; un gaillard qui connaît les lois, je t'en réponds; un homme cossu, va, un homme qui a fait des pertes; ce qui ne l'empêche pas d'avoir deux robes et tout le reste à l'avenant. — Qu'on les emmène. Oh! que n'a-t-on écrit, — que je suis un âne! (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Devant le palais de Léonato.

Arrivent LÉONATO et ANTONIO.

ANTONIO. Si vous continuez de la sorte, vous vous tuerez. Il n'y a pas sagesse à donner ainsi à la douleur des armes contre soi.

LÉONATO. Épargnez-moi vos conseils, je vous en conjure; ils résonnent à mon oreille sans plus de profit que de l'eau versée dans un tamis. Amenez-moi un père aimant sa fille aussi passionnément que jamais la mienne, et aussi cruellement frappé que moi dans l'objet de ses plus chères affections; puis dites-lui de parler de résignation. Mesurez sa douleur avec la mienne, qu'elle y réponde de point en point, ainsi que peine pour peine, souffrance pour souffrance; qu'elle lui ressemble trait pour trait et sur toutes les faces : si vous voyez un tel père sourire, promener nonchalamment sa main sur sa barbe; au lieu de gémir, narguer la douleur; [illegible] affliction sous un [illegible] de belles phrases, [illegible] et les [illegible] nocturnes; amenez-moi cet homme, et j'apprendrai de lui à me résigner. Mais un tel homme [illegible], voyez-vous, mon frère, nous pouvons tous donner des conseils, et parler de consolation à une douleur que nous ne ressentons pas; mais pour peu que nous venions à l'éprouver nous-mêmes, [illegible] cette sagesse qui prétendait [illegible], contenir par un fil de soie la folie furieuse, [illegible] de vain [illegible] de paroles. Non, non; il est facile de parler de [illegible] à ceux qui se débattent sous le fardeau de la douleur; mais nul homme n'[illegible] de vertu et de [illegible] cette morale lorsqu'il est lui-même soumis aux mêmes tortures : ne me donnez donc point de conseils : ma douleur parle plus haut que vos maximes.

ANTONIO. Alors les hommes ne diffèrent en rien des enfants.

LÉONATO. Restons-en là, je vous prie; laissez-moi les faiblesses de la chair; car il n'y a jamais eu de philosophe qui endurât avec patience le mal de dents, bien que tous ces gens-là parlent d'or et fassent la nique au malheur et à la souffrance.

ANTONIO. Dans tous les cas, ne portez pas tout seul le poids de la douleur; que ceux qui vous ont outragé en aient leur part.

LÉONATO. A la bonne heure; voilà parler en homme raisonnable : c'est aussi mon intention. Mon cœur me dit que Héro est calomniée. Claudio et le prince l'apprendront, eux et tous ceux qui conspirent contre son honneur.

Arrivent DON PÉDRO et CLAUDIO.

ANTONIO. Voilà le prince et Claudio qui s'avancent vers nous à grands pas.

DON PÉDRO. Dieu vous garde, seigneur!

LÉONATO. A moi, seigneur; deux mots.

DON PÉDRO. Nous sommes pressés, Léonato.

LÉONATO, *avec émotion*. Pressés, monseigneur! — à revoir donc, monseigneur; — ah! vous êtes pressés? — soit; n'importe.

DON PÉDRO. Ne soyez pas fâché contre nous, digne vieillard.

ANTONIO. S'il pouvait trouver dans son épée une réparation suffisante, il en est ici qui mordraient la poussière.

CLAUDIO. Qui donc l'a offensé?

LÉONATO. C'est toi, imposteur; c'est toi qui m'as offensé : — tu as beau porter la main sur ton épée, je ne te crains pas.

CLAUDIO. Je maudirais ma main, si elle donnait à votre vieillesse un semblable motif de crainte. C'est sans aucune intention qu'elle a touché mon épée.

LÉONATO. Allons, trêve de dédains et de railleries. Je ne viens pas en vieillard qui radote, et me prévalant du privilége de mon âge, me vanter de ce que j'ai fait dans ma jeunesse, et de ce que je ferais encore, si la vieillesse ne m'en empêchait. Claudio, je te le dis en face, l'outrage que tu as infligé à ma fille innocente, ainsi qu'à moi, m'oblige à dépouiller la gravité qui convient à mes ans; moi, vieillard en cheveux blancs, ployant sous le poids des années, je te somme de me rendre raison. Je dis que tu as faussement accusé ma fille innocente; ta lâche calomnie lui a percé le cœur, et maintenant elle gît dans le caveau de ses ancêtres, dans une tombe restée pure jusqu'alors, et où le déshonneur n'est entré qu'avec ma fille, grâce à ta scélératesse.

CLAUDIO. Ma scélératesse!

LÉONATO. La tienne, Claudio, la tienne, dis-je.

DON PÉDRO. Vieillard, vous avez tort.

LÉONATO. Monseigneur, monseigneur, je le lui prouverai l'épée à la main, s'il ose accepter mon défi, en dépit de son talent à l'escrime, de son habileté de spadassin, de sa jeunesse et de sa vigueur.

CLAUDIO. Laissez-moi, je ne veux rien avoir à démêler avec vous.

LÉONATO. Eh quoi! tu me refuses? Tu as tué mon enfant; si tu me tues, jeune écolier, tu auras tué un homme.

ANTONIO. Il en tuera deux; mais il commencera par moi; — qu'il triomphe d'abord de moi; — c'est à moi qu'il faut qu'il réponde. — Suis-moi, jeune homme, suis-moi : mon bel ami, je ferai raison de ton escrime; j'en réponds, foi de gentilhomme.

LÉONATO. Mon frère, —

ANTONIO. Soyez tranquille : Dieu sait combien j'aimais ma nièce; et elle est morte, tuée par la calomnie, outragée par des mécréants qui n'osent pas plus rendre raison à un homme que je n'oserais prendre un serpent par son dard; de vils magots, des todamonts imberbes, stupides autant que lâches, véritable crème fouettée.

LÉONATO. Antonio, mon frère, —

ANTONIO. Soyez tranquille; allez, je les connais; je sais au juste ce qu'ils pèsent : de jeunes freluquets, tapageurs, fanfarons, imposteurs, flagorneurs, mauvais plaisants, suppôts de corruption et de calomnie, se donnant à force de grimaces des airs redoutables, laissant entrevoir çà et là, par quelques mots menaçants, tout le mal qu'ils feraient à leurs ennemis, s'ils l'osaient, — puis c'est tout.

LÉONATO. Mais, mon frère, —

ANTONIO. Allons, laissez-moi; ne vous en mêlez pas; ceci me regarde.

DON PÉDRO. Messieurs, nous ne provoquerons pas plus long-temps votre colère. Léonato, la mort de votre fille m'afflige vivement; mais j'en jure sur l'honneur, elle n'a été accusée que de ce qui était vrai, et appuyé de preuves.

LÉONATO. Monseigneur...

DON PÉDRO. Je ne veux plus vous entendre.

LÉONATO. Non? Venez, mon frère : — il faudra bien qu'on m'entende. —

ANTONIO. Et on nous entendra, ou il en est parmi nous qui le paieront cher. (*Léonato et Antonio s'éloignent.*)

Arrive BÉNÉDICT.

DON PÉDRO. Tenez, voilà celui que nous cherchions.

CLAUDIO. Eh bien, mon cher, quelles nouvelles?

BÉNÉDICT, *à don Pédro.* Salut, monseigneur.

DON PÉDRO. Soyez le bienvenu, seigneur; un instant plus tôt vous mettiez ici le holà.

CLAUDIO. Nous avons failli en venir aux prises avec deux vieillards édentés.

DON PÉDRO. Léonato et son frère : que vous en semble? Si nous nous étions battus, je doute que nous eussions été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDICT. Dans une cause injuste il ne saurait y avoir de vrai courage. Je vous cherchais tous deux.

CLAUDIO. Et nous, voilà une heure que nous te cherchons : nous sommes en proie à une profonde tristesse, et nous voudrions nous en délivrer; veux-tu y employer ton esprit?

BÉNÉDICT, *touchant le fourreau de son épée.* Il est dans ce fourreau; dois-je l'en tirer?

DON PÉDRO. Est-ce que vous portez votre esprit au côté?

CLAUDIO. C'est ce qui ne s'est jamais vu, quoiqu'il y ait beaucoup de gens dont l'esprit frappe à côté. — Je te dirai comme à un musicien : tire ton instrument de son étui pour nous divertir.

DON PÉDRO, *bas à Claudio.* Foi d'honnête homme, il pâlit. — (*A Bénédict.*) Êtes-vous malade ou en colère?

CLAUDIO. Allons donc, mon cher, du courage : le chagrin peut tuer un matou, mais il y a en toi assez de fermeté pour tuer le chagrin.

BÉNÉDICT. Seigneur, si votre esprit juge à propos de s'attaquer à moi, je vous attendrai de pied ferme. — Veuillez, je vous prie, changer de conversation.

CLAUDIO. Donnez-lui une autre lance, celle-ci vient de se rompre.

DON PÉDRO. Sur ma vie, il change de plus en plus de couleur; je le crois en colère tout de bon.

CLAUDIO. Si cela est, il en sera quitte pour se défâcher.

BÉNÉDICT, *à Claudio.* J'ai un mot à vous dire.

CLAUDIO. Dieu veuille que ce ne soit point un cartel!

BÉNÉDICT. Vous êtes un malhonnête homme; je ne plaisante pas; — je suis prêt à soutenir mon dire où, comme, et quand il vous plaira; — rendez-moi raison, ou je dis partout que vous êtes un lâche : vous avez tué une femme vertueuse, et vous me répondrez de sa mort. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles.

CLAUDIO. Tu peux compter que j'irai te voir, pourvu que tu me fasses faire bonne chère.

DON PÉDRO. Quoi! un festin, un banquet?

CLAUDIO. Oui, et je l'en remercie; il m'a invité au régal d'une tête de veau et d'un chapon; si je ne les découpe pas de main de maître, dites que ma lame est ébréchée. — De mon côté, apporterai-je une bécasse?

BÉNÉDICT. Seigneur, votre esprit va l'amble avec grâce, il a une excellente allure.

DON PÉDRO. Je vais vous dire l'éloge que Béatrice faisait l'autre jour de votre esprit. Je disais que vous aviez l'esprit fin. — *Oui*, dit-elle, *petit et mince.* — *Non*, repris-je, *il a au contraire l'esprit large.* — *Oui*, dit-elle, *large et grossier.* — *Du tout*, lui répondis-je, [illegible] — *C'est cela même*, dit-elle, [illegible] *tout à fait inoffensif.* — *C'est un homme sage*, [illegible] — *Oh! oui*, dit-elle, [illegible] — *Il* [illegible] — *Oh!* [illegible], dit-elle, [illegible] *affirmer une chose le lundi soir, et le mardi matin affirmer le contraire* [illegible] [illegible] en terminant

avec un gros soupir, que vous étiez le plus beau cavalier de toute l'Italie.

CLAUDIO. Elle ajouta que cela lui était indifférent, et en même temps elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

DON PÉDRO. C'est vrai : malgré tout cela, je soutiens que si elle ne le haïssait pas à la mort, elle l'aimerait à la folie. La fille de Léonato nous a tout dit.

CLAUDIO. Tout : et d'ailleurs, *Dieu le vit lorsqu'il était caché dans le jardin*[1].

DON PÉDRO. Quand poserons-nous les cornes du taureau sauvage sur la tête de Bénédict devenu sensible?

CLAUDIO. Avec cette inscription au-dessous : *Ici demeure Bénédict, l'homme marié.*

BÉNÉDICT, *à Claudio.* Adieu, jeune homme; vous m'avez compris; maintenant je vous laisse à votre humeur plaisante : vous maniez le sarcasme comme les rodomonts leur épée, qui, grâce à Dieu, ne fait de mal à personne. (*A don Pédro.*) Monseigneur, je vous rends grâce de vos bontés; vous permettrez que je cesse de paraître en votre présence. Votre frère, le bâtard, s'est enfui de Messine; vous avez à vous deux tué une femme aimable et innocente : quant à ce cavalier imberbe, lui et moi nous nous rejoindrons; jusque-là que la paix soit avec lui. (*Bénédict s'éloigne.*)

DON PÉDRO. Il parle sérieusement.

CLAUDIO. Très-sérieusement, et je réponds que c'est son amour pour Béatrice qui le fait agir.

DON PÉDRO. Il vous a provoqué en duel.

CLAUDIO. Et tout de bon encore.

DON PÉDRO. Quelle étrange créature que l'homme, lorsque, ayant mis son pourpoint et ses chausses, il a dépouillé sa raison!

CLAUDIO. C'est quelquefois un géant comparé à un singe; mais quelquefois aussi le singe est un sage, comparé à lui.

DON PÉDRO. Mais laissons cela : réveille-toi, mon âme, et reviens à des pensées sérieuses! N'a-t-il pas dit que mon frère avait pris la fuite?

Arrivent CHIENDENT, VERJUS, et plusieurs Constables, conduisant CONRAD et BORACHIO.

CHIENDENT. Allons, avancez, vous autres; si la justice ne peut vous réduire, alors qu'elle renonce à peser le pour et le contre dans sa balance : s'il est vrai que vous soyez, à n'en pas douter, de maudits hypocrites, il faut qu'on ait les yeux sur vous.

DON PÉDRO. Que vois-je? deux des gens de mon frère que l'on conduit prisonniers! et l'un d'eux est Borachio!

CLAUDIO. Informez-vous de leur délit, monseigneur.

DON PÉDRO. Officiers de la loi, quel délit ont commis ces hommes?

CHIENDENT. Parbleu, seigneur, ils ont commis un rapport mensonger; en outre, ils ont dit des impostures; secondement, ce sont des calomniateurs; en sixième et dernier lieu, ils ont injustement accusé une dame; troisièmement, ils ont affirmé des choses fausses; et pour conclure, ce sont d'effrontés menteurs.

DON PÉDRO. Premièrement, je vous demande ce qu'ils ont fait; troisièmement, je vous demande quel est leur délit; en sixième et dernier lieu, je désire savoir pourquoi on les a arrêtés; et pour conclure, veuillez me dire de quoi vous les accusez.

CLAUDIO. Voilà un raisonnement logique, conforme de tout point à la division par lui-même adoptée; sur ma parole, voilà une question bien posée.

DON PÉDRO, *à Borachio et à Conrad.* Messieurs, qui avez-vous offensé? de quel délit avez-vous à répondre? Ce savant constable a trop d'esprit pour que je puisse le comprendre. De quoi vous accuse-t-on?

BORACHIO. Noble prince, il est inutile qu'on me conduise plus loin; veuillez m'entendre, et qu'ensuite le comte (*montrant Claudio*) me tue sur la place. J'ai abusé jusqu'à vos yeux; ce que votre prudence n'a pu découvrir s'est révélé à ces esprits grossiers qui m'ont entendu la nuit raconter à cet homme (*montrant Conrad*) comment don Juan, votre frère, m'avait engagé à calomnier la jeune Héro, comment [illegible]

[1] [illegible]



MARGUERITE. Je vous jure que ce n'est qu'une robe de déshabillé, comparée à la vôtre ! (Acte III, scène IV, page 298.)

conduit dans le jardin, vous m'aviez vu courtiser Marguerite sous les vêtements de Héro; comment vous aviez publié son déshonneur, au moment où vous deviez l'épouser. Ils ont consigné mon crime dans leur procès-verbal; je préfère le sceller de ma mort que d'avoir à redire ma honte; une femme innocente est morte, assassinée par mon accusation et celle de mon maître; bref, tout ce que je demande, c'est le salaire de ma scélératesse.

DON PEDRO, *à Claudio*. Ses paroles n'entrent-elles pas dans votre cœur comme le fer d'une dague?

CLAUDIO. Chacune d'elles était pour moi une dose de poison.

DON PEDRO, *à Borachio*. Et c'est à l'instigation de mon frère que vous avez agi?

BORACHIO. Oui, seigneur; et il m'en a récompensé par le don d'une somme considérable.

DON PEDRO. C'est la perfidie en personne : après ce crime infâme, il a pris la fuite!

CLAUDIO. Charmante et vertueuse Héro! maintenant ton image m'apparaît avec la beauté céleste qu'adorait en toi mon amour!

CORNOUILLE. Allons, qu'on emmène les délinquants; en ce moment le sacristain doit avoir informé de l'affaire le seigneur Léonato; quant à vous, messieurs (*s'adressant aux Watchmen*), n'oubliez pas de certifier, en temps et lieu, que je suis un âne.

VERGES. Voici venir le seigneur Léonato, ainsi que le sacristain.

Reviennent LÉONATO et ANTONIO avec LE SACRISTAIN.

LÉONATO. Où est-il, le scélérat? que je voie ses yeux, afin que s'il m'arrive de rencontrer un homme qui lui ressemble, je puisse l'éviter : lequel est-ce des deux?

BORACHIO. Si vous voulez connaître l'auteur de vos maux, regardez-moi.

LÉONATO. Es-tu donc le scélérat dont le souffle a tué ma fille innocente?

BORACHIO. Oui, c'est moi seul.

LÉONATO. Non, scélérat, tu te calomnies toi-même; il y a ici deux hommes honorables qui ont trempé dans ton forfait; un troisième s'est enfui. — Prince, je vous rends grâce de la mort de ma fille : vous pouvez mettre cet acte au rang de vos plus beaux exploits; vous avez dignement agi, il le faut avouer.

CLAUDIO. Je ne sais comment faire pour vous engager à m'entendre; et néanmoins il faut que je parle; choisissez vous-même votre vengeance; infligez à mon crime tous les châtiments que vous pouvez inventer, et cependant je n'ai péché que par erreur.

DON PEDRO. Moi pareillement, sur mon âme; et néanmoins, pour donner satisfaction à ce vertueux vieillard, je suis prêt à me soumettre à tout ce qu'il voudra m'imposer de plus rigoureux.

LÉONATO. Je ne puis vous demander de rendre la vie à ma fille; cela serait impossible; mais, je vous en supplie tous deux, apprenez au peuple de Messine qu'elle est morte innocente; si votre amour pour sa mémoire peut vous suggérer l'idée de quelque expiation douloureuse, inscrivez une épitaphe sur sa tombe, et cette nuit même, chantez un hymne funèbre à ses mânes. — (*A Claudio.*) Demain matin, venez chez moi, et puisque vous n'avez pu être mon gendre, soyez du moins mon neveu. Mon frère a une fille qui est presque le portrait de l'enfant que j'ai perdue, et qui doit être notre unique héritière à tous deux; donnez-lui le titre et les droits que vous deviez donner à sa cousine, et toute ma vengeance expire.

CLAUDIO. O noble seigneur! votre bonté m'arrache des larmes; j'accepte votre offre : disposez désormais du malheureux Claudio.

LÉONATO. Demain donc je vous attends; ce soir je vous laisse. (*Montrant Borachio.*) Ce misérable sera confronté avec Marguerite, que je soupçonne d'avoir pris part au complot, gagnée par l'argent de votre frère.

BORACHIO. Il n'en est rien, je le jure; elle ne savait pas ce



LÉONATO. La mort est le voile qui convient le mieux pour cacher sa honte. (Acte IV, scène I, page 300.)

qu'elle faisait lorsqu'elle s'entretenait avec moi à la fenêtre. Je l'ai toujours connue loyale et vertueuse.

CHIENDENT. Vous saurez en outre, seigneur, quoiqu'on n'ait pas consigné cela en noir sur du blanc, que le délinquant que voilà m'a appelé âne : je vous prie de vous en souvenir lorsqu'il s'agira de prononcer la peine. En outre, les watchmen lui ont entendu parler d'une certaine Lamode ; c'est, dit-on, une femme de mauvaise vie qui porte des pendants d'oreilles ; elle emprunte, au nom de Dieu, des sommes d'argent qu'elle garde si longtemps sans les rendre, que le cœur des hommes s'est endurci, et qu'ils ne veulent plus rien prêter pour l'amour de Dieu.

LÉONATO. Je vous remercie de vos peines et de vos bons services.

CHIENDENT. Votre seigneurie parle en jeune homme reconnaissant et vénérable, et je remercie Dieu pour vous.

LÉONATO, *lui donnant une bourse.* Voici pour vous.

CHIENDENT. Dieu conserve la fondation !

LÉONATO. Adieu ; je vous donne décharge de vos prisonniers, et vous remercie.

CHIENDENT. Je laisse entre les mains de votre seigneurie un coquin fieffé que je supplie votre seigneurie de punir pour l'exemple des autres. Dieu garde votre seigneurie ! je fais des vœux pour le bonheur de votre seigneurie ! que Dieu vous rende la santé ! Je donne humblement à votre seigneurie la permission de s'éloigner, et si l'espoir d'une heureuse réunion est permis, je prie Dieu de nous le prohiber. — (*A Verjus.*) Venez, voisin. (*Chiendent et Verjus s'éloignent.*)

LÉONATO. Jusqu'à demain matin, seigneurs ; adieu !

ANTONIO. Adieu, seigneurs ; nous vous attendons demain.

DON PEDRO. Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO. Cette nuit j'irai pleurer sur la tombe de Héro.

LÉONATO, *aux Constables.* Emmenez ces hommes avec vous : nous allons avoir un mot d'entretien avec Marguerite afin de savoir comment est venue sa connaissance avec ce mauvais sujet. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Le jardin de Léonato.

BÉNÉDICT et MARGUERITE se rencontrent et s'abordent.

BÉNÉDICT. Je vous en prie, ma chère Marguerite, obligez-moi en me faisant parler à Béatrice.

MARGUERITE. Voulez-vous me promettre de composer un sonnet à la louange de ma beauté ?

BÉNÉDICT. Oui, Marguerite, et d'un style si relevé qu'aucun homme n'en approchera jamais ; car, en vérité, vous le méritez.

MARGUERITE. Aucun homme ne m'approchera, dites-vous ?.. Vous voulez donc que je meure fille ?

BÉNÉDICT. Vous avez l'esprit aussi fin que l'odorat d'un lévrier ; il saisit parfaitement la piste.

MARGUERITE. Et vous l'avez aussi obtus que le fleuret d'un maître d'escrime qui frappe sans blesser.

BÉNÉDICT. J'ai l'esprit d'un homme de cœur, Marguerite, incapable de blesser une femme ; veuillez donc appeler Béatrice. Je vous rends mon bouclier.

MARGUERITE. C'est votre épée qu'il faut me rendre.

BÉNÉDICT. C'est une arme avec laquelle les filles peuvent se blesser.

MARGUERITE. Allons ! je vais voir Béatrice, qui, je pense, a des jambes. (*Elle sort.*)

BÉNÉDICT. Et qui par conséquent viendra. (*Il chante.*)

Le dieu d'amour,
Assis au céleste séjour,
N'ignore pas, quoi que j'en puisse dire,
Combien je suis un pauvre sire.

Comme poëte s'entend ; car comme amant, — Léandre, le bon nageur, Troïle, le premier qui ait fait usage d'un entremetteur, et l'innombrable kyrielle de ces ci-devant héros de canapé dont les noms roulent avec tant d'aisance sur la route battue du vers blanc [1], n'ont jamais été aussi com-

[1] La poésie anglaise admet indifféremment le vers rimé et le vers blanc ou sans rime.

plétement bouleversé par l'amour que l'est mon chétif individu. Il m'est impossible d'exprimer ma passion en vers; j'ai vainement essayé : je ne puis trouver à *Béatrice* d'autre rime que *Réglisse*, ce qui est une rime par trop innocente; pour *de bain* je n'ai trouvé que *Dandin*, rime par trop grotesque; pour *école* je n'ai pu trouver que *folle*, ce qui est par trop bête; non, je ne suis pas né sous une étoile poétique, et je ne saurais faire l'amour en termes fleuris.

Entre BÉATRICE.

BÉNÉDICT, *continuant*. Charmante Béatrice, vous daignez donc venir à ma voix qui vous appelle?

BÉATRICE. Oui, seigneur, et je partirai quand vous l'ordonnerez.

BÉNÉDICT. Oh! promettez-moi de rester jusque-là!

BÉATRICE. Le mot *là* est prononcé; adieu donc. — Cependant je ne partirai pas sans savoir à quoi m'en tenir sur l'objet qui m'a fait venir; je venais savoir ce qui s'est passé entre vous et Claudio.

BÉNÉDICT. Nous nous sommes bornés à échanger des paroles déplaisantes; sur quoi, permettez que je vous embrasse.

BÉATRICE. Des paroles déplaisantes, c'est un souffle déplaisant; un souffle déplaisant, c'est une haleine déplaisante; or une haleine déplaisante est insupportable : c'est pourquoi je pars sans vouloir qu'on m'embrasse.

BÉNÉDICT. L'irrésistible force de votre esprit a détourné le mot de son véritable sens : je vous dirai donc tout simplement que Claudio accepte mon cartel; sous peu j'aurai de ses nouvelles, ou je le proclamerai partout un lâche. Et maintenant, veuillez me dire, je vous prie, parmi mes mauvaises qualités, celle qui la première m'a valu votre amour.

BÉATRICE. Toutes indistinctement; elles constituent dans leur ensemble un corps d'immoralité si compacte, qu'elles ne sauraient admettre le mélange d'une seule qualité estimable. Mais quelle est celle de mes bonnes qualités qui vous a infligé pour moi les tourments de l'amour?

BÉNÉDICT. Les tourments de l'amour! vous dites vrai; car c'est malgré moi que je vous aime.

BÉATRICE. C'est en dépit de votre propre cœur, j'imagine. Hélas! ce pauvre cœur, si vous le torturez pour l'amour de moi, je le tourmenterai pour l'amour de vous; car je ne saurais aimer ce que déteste celui que j'aime.

BÉNÉDICT. Vous et moi, nous avons trop d'esprit pour nous aimer paisiblement.

BÉATRICE. Ce que vous venez de dire ne l'indique pas; il n'y a pas un homme d'esprit sur vingt qui fasse lui-même son panégyrique.

BÉNÉDICT. Croyez-moi, Béatrice, c'est un usage vieux comme le monde. Ici-bas, si, avant de mourir, un homme n'élève pas son mausolée de ses propres mains, sa mémoire court grand risque de n'avoir pas plus de durée que le tintement de la cloche funéraire et les larmes de sa veuve.

BÉATRICE. Et cette durée, quelle est-elle?

BÉNÉDICT. Vous me le demandez? — Une heure de hauts cris et un quart d'heure de tristesse. Je conseille donc au sage, si sa conscience ne s'y oppose pas, d'imiter mon exemple et de sonner ses propres louanges; c'est un usage très recommandable, et j'en offre moi-même la preuve : [illegible], et dites-moi comment se porte votre cousine.

BÉATRICE. Fort mal.

BÉNÉDICT. Et vous?

BÉATRICE. Fort mal aussi.

BÉNÉDICT. Servez Dieu, aimez-moi, et portez-vous mieux; [illegible] quitter, car voici quelqu'un qui accourt [illegible].

Entre URSULE.

URSULE. Madame, il faut venir auprès de votre oncle; il [illegible] la preuve que [illegible] Héro [illegible] que le prince et Claudio ont été [illegible]; [illegible] de tout [illegible].

BÉATRICE. Voulez-vous [illegible] le détail de [illegible]?

BÉNÉDICT. [illegible]

SCÈNE III.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PÉDRO et CLAUDIO, vêtus de deuil, accompagnés de Musiciens et de plusieurs Assistants portant des flambeaux.

CLAUDIO, *à un Assistant*. Est-ce là le tombeau de la famille de Léonato?

L'ASSISTANT. C'est celui-là même, seigneur.

CLAUDIO *s'approche un papier à la main et lit :*

Sous le marbre de ce tombeau
D'une jeune beauté repose en paix la cendre;
Dans son cœur vertueux et tendre
L'infâme calomnie enfonça le couteau.

Pour prix de tes affreux malheurs,
Héro, la mort te donne une immortelle gloire;
Que cette inscription, que j'arrose de pleurs,
Éternise ton nom, ton culte et ta mémoire!

Jouez, maintenant, musiciens; chanteurs, entonnez votre hymne solennel.

CHANT FUNÈBRE.

Déesse de la nuit, pardonne
A ceux qui, dévorés d'un remords impuissant,
Ont donné le trépas à ce cœur innocent.
Autour de son tombeau leur triste voix résonne.
O nuit! prends part à notre deuil!
Partage la douleur où notre âme se noie!
Qu'à nos chants s'ouvre le cercueil,
Et que la mort lâche sa proie!

Cet hymne est chanté par un chœur et accompagné des sons d'une musique grave et solennelle.

CLAUDIO. Maintenant, adieu à tes mânes; chaque année je viendrai remplir ce funèbre devoir.

DON PÉDRO, *aux Musiciens et aux Assistants*. Adieu, messieurs; éteignez vos torches; les loups s'enfuient à l'approche du jour; l'aurore, précédant le char de Phébus, commence à semer de taches grisâtres l'orient assoupi. Recevez nos remercîments, et laissez-nous. Adieu.

CLAUDIO. Adieu, messieurs; que chacun retourne chez soi.

DON PÉDRO. Venez; partons, et allons mettre d'autres vêtements, afin de nous rendre ensuite chez Léonato.

CLAUDIO. Et puisse l'hymen que je vais contracter avoir une issue plus heureuse que celui pour lequel nous venons de payer ce tribut de douleur! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, ANTONIO, BÉNÉDICT, BÉATRICE, URSULE, LE PÈRE FRANCISCO et HÉRO.

FRANCISCO. Ne vous avais-je pas dit qu'elle était innocente?

LÉONATO. Le prince et Claudio le sont également; leur accusation provenait d'une erreur dont on vous a expliqué les circonstances. Néanmoins Marguerite a eu des torts dans tout ceci, bien qu'elle n'eût aucun mauvais dessein, comme l'a prouvé l'examen attentif de toute cette affaire.

ANTONIO. Je suis charmé que tout ait tourné si heureusement.

BÉNÉDICT. Et moi aussi, engagé que j'étais par ma parole à demander raison au jeune Claudio.

LÉONATO. Fort bien; maintenant, ma fille, et vous, mesdames, retirez-vous dans la pièce voisine; quand je vous appellerai, vous viendrez masquées. Voici l'heure où le prince et Claudio ont promis de venir me voir. — Mon frère, vous savez ce que vous avez à faire; vous devez servir de père à la fille de votre frère, et la donner en mariage au jeune Claudio. (*Les Dames sortent.*)

ANTONIO. Je m'en acquitterai le plus sérieusement du monde.

BÉNÉDICT, *au père Francisco*. Mon père, je pense que j'aurai recours à votre ministère.

FRANCISCO. En quoi, seigneur?

BÉNÉDICT. Pour cimenter mon bonheur ou ma perte, l'un des deux. — Seigneur Léonato, la vérité est que votre nièce me voit d'un regard favorable.

LÉONATO. D'un regard que ma fille lui a prêté.

BÉNÉDICT. Et de mon côté, je la vois des yeux de l'amour.

LÉONATO. Vous tenez ces yeux-là de moi, du prince et de Claudio; mais enfin quelle est votre volonté?

BÉNÉDICT. Votre réponse, seigneur, est énigmatique : quoi qu'il en soit, je désirerais voir votre volonté s'accorder avec la mienne, afin de m'unir aujourd'hui à votre nièce par les liens du mariage. (*A Francisco.*) C'est pour cela, mon père, que je réclame votre ministère.

LÉONATO. Mon cœur est d'accord avec votre désir.

FRANCISCO. Et je suis à vos ordres. — Voici le prince et Claudio.

Entrent DON PÉDRO et CLAUDIO, avec leur suite.

DON PÉDRO. Salut à cette brillante assemblée.

LÉONATO. Salut, prince; salut, Claudio; nous sommes à vos ordres. (*A Claudio.*) Êtes-vous toujours décidé à épouser aujourd'hui la fille de mon frère?

CLAUDIO. Fût-elle une Éthiopienne, je persiste dans ma résolution.

LÉONATO. Allez la chercher, mon frère; le prêtre est ici. (*Antonio sort.*)

DON PÉDRO. Bonjour, Bénédict : que diable avez-vous donc? que signifie ce visage de février, plein de gelée, d'orages et de brouillards?

CLAUDIO. C'est que, voyez-vous, il pense au taureau sauvage. — Sois tranquille, mon cher; nous dorerons tes cornes, et toute l'Europe se réjouira de te voir, comme autrefois Europe à la vue de Jupiter, quand il se métamorphosa en taureau pour lui plaire.

BÉNÉDICT. C'était un taureau aimable que Jupiter. J'ignore s'il est né un veau dans votre famille; mais vous en avez tout à fait le bêlement.

Rentre ANTONIO conduisant HÉRO, BÉATRICE et URSULE, masquées.

CLAUDIO. Tu me paieras cela plus tard; mais j'ai à régler ici d'autres affaires. — Quelle est celle de ces dames qui doit m'appartenir?

ANTONIO. La voici, et je vous la donne.

CLAUDIO. En ce cas, elle est à moi. Madame, permettez que je voie vos traits.

LÉONATO. Vous ne la verrez que lorsque vous aurez accepté sa main en présence de ce prêtre, et juré de la prendre pour femme.

CLAUDIO. Donnez-moi votre main devant ce saint prêtre; je suis votre époux, si vous voulez m'accepter.

HÉRO, *ôtant son masque.* Quand je vivais, j'étais votre épouse; quand vous m'aimiez, vous étiez mon époux.

CLAUDIO, *étonné.* Une seconde Héro!

HÉRO. Rien n'est plus certain : une Héro est morte déshonorée; mais moi, je vis, et, aussi vrai que je vis, je suis vierge.

DON PÉDRO. L'ancienne Héro! celle qui est morte?

LÉONATO. Elle n'est restée morte, seigneur, qu'aussi longtemps qu'a vécu son déshonneur!

FRANCISCO. Je vous expliquerai tout ce mystère. Quand la sainte cérémonie sera terminée, je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro : en attendant, ne voyez rien que de naturel dans ce qui cause votre étonnement, et allons de ce pas à la chapelle.

BÉNÉDICT. Bien parlé, mon père. — Laquelle est Béatrice?

BÉATRICE, *ôtant son masque.* Je réponds à ce nom-là; que me voulez-vous?

BÉNÉDICT. M'aimez-vous?

BÉATRICE. Non, pas plus que de raison.

BÉNÉDICT. Il faut alors que votre oncle, le prince et Claudio aient été induits en erreur, car ils m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉATRICE. M'aimez-vous?

BÉNÉDICT. Non, pas plus que de raison.

BÉATRICE. Il faut alors que ma cousine, Marguerite et Ursule se soient étrangement méprises, car elles m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉNÉDICT. Ils juraient que vous m'adoriez à en perdre la santé.

BÉATRICE. Elles juraient que vous mouriez d'amour pour moi.

BÉNÉDICT. Il n'en était rien : — vous ne m'aimez donc pas?

BÉATRICE. Non, vraiment, je ne vous aime que d'amitié.

LÉONATO. Allons, ma cousine, j'ai la certitude que vous l'aimez.

CLAUDIO, *tirant un papier de sa poche.* Et moi, je ferais serment qu'il est amoureux d'elle; car voici un papier écrit de sa main; c'est un sonnet boiteux, sorti tout entier de son cerveau, et destiné à Béatrice.

HÉRO, *en tirant un autre.* Et en voici un autre tombé de la poche de ma cousine; il est de son écriture, et contient l'expression de sa tendresse pour Bénédict.

BÉNÉDICT. Miracle! voilà nos mains qui déposent contre nos cœurs. (*A Béatrice.*) Allons, je veux bien que vous soyez ma femme, mais je vous jure que si je vous prends, c'est par compassion.

BÉATRICE. Je ne veux pas vous refuser; mais je vous jure que c'est bien malgré moi; ce que j'en fais n'est que pour vous sauver la vie, car on m'a dit que vous étiez sur le point de mourir de consomption.

BÉNÉDICT. Silence, je vous coupe la parole. (*Il l'embrasse.*)

DON PÉDRO. Eh bien, comment va Bénédict, l'homme marié?

BÉNÉDICT. Voulez-vous que je vous dise? un collége entier de faiseurs d'épigrammes ne me ferait pas changer mes idées; croyez-vous que je me soucie d'une satire ou d'un sarcasme? non; celui qui s'inquiète des propos d'autrui n'osera rien faire qui ait le sens commun; bref, j'ai résolu de me marier, et tout ce qu'on peut dire à l'encontre m'est parfaitement indifférent; vous auriez donc tort de rétorquer contre moi mon propre langage, car l'homme est une créature changeante, et c'est par là que je conclus. — Pour ce qui est de toi, Claudio, je comptais me battre avec toi; mais puisque tu vas devenir mon parent, reste sain et sauf, et aime ma cousine.

CLAUDIO. J'espérais que tu refuserais la main de Béatrice; alors je t'aurais fait sous le bâton mourir célibataire, pour t'apprendre à jouer double jeu, ce qui du reste t'arrivera infailliblement, si ma cousine n'a pas l'œil sur toi.

BÉNÉDICT. Allons, allons! nous sommes amis; — dansons une contredanse avant de nous marier, afin d'alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO. Nous danserons après.

BÉNÉDICT. Non, non, commençons par là; que la musique joue. (*A don Pédro.*) Prince, vous êtes triste : croyez-moi, prenez femme; il n'est pas de bâton plus vénérable que celui dont la pomme est garnie de corne.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Monseigneur, votre frère don Juan a été arrêté dans sa fuite, et des hommes armés le ramènent à Messine.

BÉNÉDICT. Nous aurons le temps demain de songer à lui; je vous trouverai pour lui une excellente punition. — Flûtes, commencez. (*On danse; tous sortent.*)

FIN DE BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

LES MÉPRISES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

SOLINUS, duc d'Éphèse.
ÉGÉON, marchand de Syracuse.
ANTIPHOLUS d'Éphèse, } frères jumeaux, fils d'Égeon et d'Émilie,
ANTIPHOLUS de Syracuse, } mais inconnus l'un à l'autre.
DROMIO d'Éphèse, } frères jumeaux, esclaves des deux Antipholus.
DROMIO de Syracuse, }
BALTHAZAR, marchand.
ANGELO, orfèvre.
UN MARCHAND, ami d'Antipholus de Syracuse.
LAPINCE, maître d'école et exorciste.
ÉMILIE, femme d'Égeon, abbesse d'un couvent d'Éphèse.
ADRIENNE, femme d'Antipholus d'Éphèse.
LUCIENNE, sœur d'Adrienne.
LUCE, servante d'Adrienne.
UNE COURTISANE.
UN OFFICIER DE JUSTICE.
UN GEOLIER.
CITOYENS D'ÉPHESE, SUITE DU DUC, GARDES, etc.

La scène est à Ephèse.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle dans le palais ducal.

Entrent LE DUC et sa Suite, ÉGÉON, un GEOLIER et des Gardes.

ÉGÉON. Poursuivez, Solinus, consommez ma perte, et que la mort, mettant fin à mes maux, termine tout pour moi.

LE DUC. Marchand de Syracuse, tu ne saurais me fléchir : je n'ai nullement l'envie d'enfreindre nos lois. La conduite cruelle de votre duc envers d'honorables marchands, nos compatriotes, mis à mort par ses ordres impitoyables, parce qu'ils n'étaient pas assez riches pour se racheter, a fait naître entre nos deux nations la discorde et la haine, et banni toute pitié de nos regards menaçants. Depuis l'inimitié mortelle qui divise tes séditieux compatriotes et nous, il a été solennellement décidé par les Syracusains, ainsi que par nous-mêmes, que toute relation commerciale serait interdite entre nos villes ennemies; que tout Ephésien qui serait rencontré dans les marchés de Syracuse, tout Syracusain qui se présenterait dans le port d'Éphèse, serait condamné à mort, ses biens confisqués et mis à la disposition du duc, à moins qu'il ne fournisse une rançon de mille marcs. Or, comme toutes tes ressources, évaluées au plus haut, ne s'élèvent pas à cent marcs, la loi te condamne à mourir.

ÉGÉON. J'ai du moins cette consolation que le soleil couchant verra finir mes infortunes.

LE DUC. Syracusain, dis-nous en peu de mots quel motif t'a fait quitter ton pays natal et t'a conduit à Éphèse.

ÉGÉON. On ne pouvait m'imposer une tâche plus pénible qu'en m'obligeant à redire d'indicibles malheurs; mais afin que l'on sache que, si je meurs, tout mon crime est d'avoir obéi aux sentiments de la nature, je vais faire ce récit, autant que me le permettra la douleur. Je suis né à Syracuse; j'avais pour épouse une femme dont j'aurais fait le bonheur comme elle faisait le mien, sans la fatalité d'un destin ennemi. Nous vivions heureux; les voyages fréquents et lucratifs que je faisais à Epidamnum avaient accru notre fortune, quand mon facteur vint à mourir. Alors la nécessité de veiller par moi-même sur mes marchandises laissées à l'abandon m'arracha aux tendres embrassements de mon épouse. Six mois s'étaient à peine écoulés, qu'accablée sous le doux fardeau que la nature impose à la femme, elle fit ses préparatifs pour me suivre, et bientôt arriva saine et sauve au lieu où j'étais. Peu de temps après, elle devint l'heureuse mère de deux fils bien constitués, se ressemblant [illegible]

bientôt le peu de lumière que nous donnait le ciel ne fit qu'éclairer à nos yeux l'effrayante certitude d'une mort immédiate. Moi, je l'aurais accueillie avec joie; mais les continuelles lamentations de ma femme, déplorant d'avance un malheur qu'elle savait inévitable, mais les cris plaintifs et déchirants de nos enfants, qui pleuraient machinalement, ignorants de ce qu'il fallait craindre, m'obligèrent à chercher les moyens de reculer pour eux et pour moi l'instant fatal. Voici l'expédient que j'employai, en l'absence de tout autre. Les matelots, cherchant leur salut dans la chaloupe, nous avaient abandonné le vaisseau prêt à sombrer. Ma femme, portant un intérêt plus vif à son dernier né, l'attacha à un de ces mâts de rechange que les marins tiennent en réserve en cas de tempête; on y lia avec lui l'un des deux autres jumeaux; moi, je pris les mêmes précautions pour son frère et pour notre autre fils. Ces mesures prises, ma femme et moi, nous nous attachâmes aux deux extrémités du mât, chacun de nous à proximité du précieux dépôt dont il s'était chargé; puis nous nous abandonnâmes à la merci des vagues, qui nous poussèrent, selon notre estime, dans la direction de Corinthe. Enfin le soleil, se montrant à la terre, dissipa les ténèbres fatales qui nous entouraient. Sous l'influence de sa lumière désirée, les mers se calmèrent, et nous aperçûmes deux navires qui cinglaient vers nous, venant, l'un de Corinthe, l'autre d'Épidaure; mais avant qu'ils pussent nous atteindre... — Oh! permettez-moi de n'en pas dire davantage! Par ce qui précède, veuillez deviner le reste.

LE DUC. Vieillard, continue ton récit; à défaut de notre pardon, tu obtiendras du moins notre pitié.

ÉGÉON. Oh! si les dieux avaient eu pitié de nous, je ne les aurais pas alors justement qualifiés d'impitoyables! Les deux vaisseaux étaient encore à une distance d'environ dix lieues, que notre mât, violemment poussé contre un écueil, se rompit par le milieu, si bien que dans cet injuste divorce opéré entre nous, la fortune laissa à ma femme et à moi un sujet de consolation et un motif de douleur. La portion du mât qui la portait, l'infortunée, chargée d'un poids plus léger, mais non d'une douleur plus légère, fut chassée au loin par le vent, et tous trois furent recueillis à notre vue par des pêcheurs de Corinthe, autant du moins que nous pûmes en juger. Enfin, un autre navire nous prit à son bord, et l'équipage, en apprenant qui nous étions, fit un accueil bienveillant aux malheureux naufragés; ils voulaient même donner la chasse aux pêcheurs et leur enlever leur proie; mais la marche de leur navire n'était pas assez rapide, et ils continuèrent à faire voile pour leur destination. — Vous savez maintenant quelle aventure m'a séparé de ce que j'aimais; le destin ennemi a voulu que je survécusse à mes malheurs pour en conter la douloureuse histoire.

LE DUC. Au nom des êtres chéris que tu pleures, raconte-moi en détail, je te prie, ce qui t'est arrivé jusqu'à ce jour, ainsi qu'à ceux qui ont été sauvés avec toi.

ÉGÉON. Le plus jeune de mes fils[1], l'aîné dans mes affec-

[1] Les commentateurs reprochent ici à Shakspeare d'avoir oublié que [illegible]

tions, parvenu à l'âge de dix-huit ans, sentit un violent désir de connaître la destinée de son frère; il me pria instamment de permettre que son serviteur, privé comme lui d'un frère dont il avait comme lui gardé le nom, l'accompagnât dans cette recherche. Dans l'espoir de retrouver le fils que j'avais perdu, je me suis exposé à perdre le fils que j'aimais. Pendant cinq étés consécutifs, j'ai visité les parties les plus reculées de la Grèce, j'ai parcouru l'Asie jusqu'à ses derniers confins, et, côtoyant ses rivages pour retourner dans ma patrie, je suis arrivé à Éphèse sans espoir de retrouver mes fils, mais ne voulant laisser inexploré aucun des lieux habités par l'homme. Ici devra se clore l'histoire de ma vie, et je m'estimerais heureux en mourant si, dans mes voyages, j'avais pu acquérir la certitude que mes fils sont vivants.

LE DUC. Malheureux Égéon, prédestiné par le sort à subir les plus cruelles infortunes, crois-moi, si je le pouvais, sans porter atteinte à nos lois, à ma couronne, à mes serments, à ma dignité, ce sentiment dont il n'est pas loisible à un prince de faire abstraction complète, mon âme plaiderait pour toi et défendrait ta cause. Mais bien que tu sois condamné à mort et que ta sentence ne puisse être révoquée sans que notre honneur soit gravement compromis, néanmoins je ferai pour toi tout ce qu'il m'est possible de faire. Ainsi, honnête marchand, je t'accorde ce jour pour te procurer le secours bienfaisant qui doit te conserver la vie. Adresse-toi à tous les amis que tu as à Éphèse; implore à titre de don ou de prêt la somme nécessaire, et tu vivras; sinon il te faudra mourir. — Geôlier, prends-le sous ta garde.

LE GEÔLIER. Je m'en charge, monseigneur.

ÉGÉON. Sans espoir, sans secours, la mort d'Égéon n'est qu'ajournée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une place publique.

Arrivent ANTIPHOLUS et DROMIO DE SYRACUSE, ainsi qu'un MARCHAND.

LE MARCHAND. Ainsi, je vous conseille de dire que vous êtes d'Épidamnum; sans quoi vos marchandises seront confisquées. Aujourd'hui même on a arrêté un Syracusain qui vient d'arriver, et comme il est dans l'impossibilité de racheter sa vie à prix d'argent, en vertu des lois de cette ville, on doit le mettre à mort avant que le soleil fatigué se couche à l'occident. Voici la somme que vous m'aviez confiée en dépôt. (*Il lui remet un sac d'argent.*)

ANTIPHOLUS, *remettant le sac à Dromio*. Dromio, va porter ceci à l'auberge du Centaure, où nous logeons, et restes-y jusqu'à mon retour. D'ici au dîner, il y a encore une heure; je vais profiter de cet intervalle pour voir la physionomie de la ville, regarder les boutiques, jeter un coup d'œil sur les édifices : après quoi je retournerai à notre auberge pour me mettre au lit, car ce long voyage m'a fatigué et harassé. Allons, pars.

DROMIO DE SYRACUSE. Bien des gens vous prendraient au mot et partiraient avec un pareil nantissement. (*Il s'éloigne.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est un honnête drôle, qui souvent, quand je suis soucieux et triste, m'égaye par ses plaisanteries. Voulez-vous faire avec moi un tour dans la ville, et m'accompagner ensuite à mon auberge, où nous dînerons ensemble?

LE MARCHAND. Seigneur, je suis invité chez certains négociants avec qui je compte faire des opérations lucratives; veuillez donc m'excuser. Si vous le permettez, à cinq heures, au plus tard, je vous reverrai à la Bourse, et vous tiendrai compagnie jusqu'à l'heure de votre coucher.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Adieu donc, à tantôt; moi je vais flâner et voir la ville.

LE MARCHAND. Seigneur, je vous laisse et vous souhaite bien de la joie. (*Il s'éloigne.*)

ANTIPHOLUS, *seul*. [illegible]

Arrive DROMIO D'ÉPHÈSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, [illegible]

DROMIO D'ÉPHÈSE. Comment! sitôt de retour? dites donc que je viens trop tard : le chapon brûle, le cochon de lait tombe de la broche par morceaux; l'horloge a sonné midi; la main de ma maîtresse a sonné une heure sur ma joue. Elle jette feu et flamme parce que le dîner refroidit; le dîner refroidit parce que vous ne rentrez pas au logis; vous ne rentrez pas au logis parce que vous n'avez pas faim; vous n'avez pas faim parce que vous avez rompu votre jeûne; mais nous qui savons ce que c'est que de jeûner et prier, vos retards aujourd'hui nous font faire pénitence.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Maraud, reprends un peu haleine : qu'as-tu fait, dis-moi, de l'argent que je t'ai remis?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Ah! les douze sous que vous m'avez donnés mercredi dernier pour payer le mémoire du sellier? c'est le sellier qui les a, je n'en ai rien gardé.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne suis point en humeur de rire en ce moment : pas de mauvaise plaisanterie! dis-moi où est l'argent. Tu sais que nous sommes étrangers ici; comment as-tu pu te dessaisir d'un dépôt si important?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Veuillez venir, seigneur; vous plaisanterez à table; ma maîtresse m'a envoyé vous chercher en toute hâte; si elle me voit revenir sans vous, gare à moi! ma caboche payera pour vous. Il me semble que votre estomac devrait, comme le mien, vous tenir lieu d'horloge et vous rappeler au logis sans autre avertissement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Allons, Dromio, allons! tes lazzis sont hors de saison; réserve-les pour un plus gai quart d'heure. Où est l'or que je t'ai confié?

DROMIO D'ÉPHÈSE. A moi, seigneur? mais vous ne m'avez point donné d'or.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Allons, drôle, trêve de pasquinades! qu'as-tu fait du dépôt dont je t'ai chargé?

DROMIO D'ÉPHÈSE. On ne m'a chargé que d'une chose, c'est d'aller vous chercher à la Bourse, et de vous ramener dîner chez vous, au Phénix, où ma maîtresse et votre sœur vous attendent.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Réponds-moi, et dis-moi en quel lieu sûr tu as déposé mon argent, ou, aussi vrai que je suis chrétien, je te briserai les côtes pour t'apprendre à plaisanter avec moi quand je n'en ai nullement l'envie. Où sont les mille marcs que tu as reçus de moi?

DROMIO D'ÉPHÈSE. J'ai quelques-unes de vos marques sur ma caboche, quelques-unes de ma maîtresse sur mes épaules; mais les unes et les autres réunies ne vont pas à mille. — Si je vous les restituais, peut-être ne les endureriez-vous point patiemment.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Les marques de ta maîtresse! De quelle maîtresse veux-tu parler, pendard?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Mais de votre femme, de ma maîtresse, qui loge au Phénix, qui jeûne en attendant que vous veniez dîner, et qui vous prie de venir sur-le-champ.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Encore! malgré ma défense, tu continues à me narguer en face. Tiens! prends ceci, maraud! (*Il le frappe.*)

DROMIO D'ÉPHÈSE. Que prétendez-vous donc, seigneur? Au nom du ciel, retenez vos mains, sinon je vais recourir à mes jambes. (*Il s'enfuit.*)

ANTIPHOLUS, *seul*. Sur ma vie, ce coquin se sera laissé escamoter tout mon argent par quelque escroc. On dit que cette ville est pleine de fripons, d'agiles escamoteurs qui trompent les yeux, de nécromans pervers qui changent l'esprit, de sorcières qui tuent l'âme et déforment le corps, d'imposteurs déguisés, de charlatans hâbleurs, et autres pécheurs de même calibre : si cela est, je ne resterai pas longtemps ici; je vais au Centaure chercher mon imbécile : je crains que mon argent ne coure de grands risques. (*Il s'éloigne.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

[illegible]

ADRIANA. [illegible]

LUCIANA. [illegible]

la Bourse il aura été dîner en ville. Dînons, ma sœur, et cesse de te tourmenter; un homme est maître de sa liberté; il n'obéit qu'à ses affaires; il va et vient selon que l'occurrence l'exige; prends donc patience, ma sœur.

ADRIENNE. Pourquoi les hommes auraient-ils plus de liberté que nous?

LUCIENNE. Parce que leurs occupations les appellent au dehors.

ADRIENNE. Si je lui jouais pareil tour, il se fâcherait.

LUCIENNE. Il faut que ta volonté soit bridée par la sienne.

ADRIENNE. Il n'y a que des ânes qui se laissent brider ainsi.

LUCIENNE. Le malheur châtie la liberté sans frein : il n'y a rien sous le soleil, rien sur la terre, dans la mer ni dans le firmament, qui ne soit soumis à des lois. Les femelles des quadrupèdes, des poissons et des oiseaux, obéissent à leurs mâles, et reconnaissent leur autorité. Les hommes, doués d'une nature plus divine, ces rois de la création, ces souverains de la terre et du liquide empire, bien au-dessus des animaux et des poissons pour l'âme et les facultés intellectuelles, les hommes, sont les maîtres et seigneurs des femmes : soumettons donc notre volonté à la leur.

ADRIENNE. C'est la peur de cette servitude qui t'empêche de te marier.

LUCIENNE. Non, c'est la crainte des douleurs attachées à la couche nuptiale.

ADRIENNE. Mais si tu étais mariée, tu voudrais avoir quelque autorité?

LUCIENNE. Avant d'apprendre à aimer, je m'accoutumerai à obéir.

ADRIENNE. Et si ton mari allait porter ailleurs ses hommages?

LUCIENNE. J'attendrais sans murmurer qu'il revînt à moi.

ADRIENNE. La patience est facile à qui n'a aucun sujet de s'émouvoir; ils peuvent être doux et calmes ceux que rien ne contrarie : quand nous entendons les cris du malheureux brisé sous les coups de l'adversité, nous lui disons de se taire; mais si nous avions à porter le même fardeau de douleur, nous gémirions autant, et peut-être davantage. Toi qui n'as point de mari ingrat qui t'afflige, tu m'offres pour me consoler une résignation impuissante; mais si jamais tu viens à éprouver les mêmes injures, tu chercheras vainement en toi cette sotte résignation.

LUCIENNE. Allons, je veux me marier un jour, ne fût-ce que pour en faire l'épreuve. — Voilà ton esclave; ton mari ne doit pas être loin.

Entre DROMIO D'ÉPHÈSE.

ADRIENNE. Dis-moi, ton maître retardataire te suit-il de près?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oh! il m'a serré de très près; mes deux oreilles en savent quelque chose.

ADRIENNE. Lui as-tu parlé? T'a-t-il fait connaître ses intentions?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, d'une manière un peu rude; il m'a fortement imprimé ses convictions.

ADRIENNE. Ce qu'il t'a dit était-il donc si difficile à comprendre?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il m'a payé de raisons si palpables que je ne les ai que trop senties, et néanmoins si singulières que je n'ai pu y rien concevoir.

ADRIENNE. Mais, dis-moi, va-t-il rentrer au logis? Il paraît vraiment qu'il est fort empressé de complaire à sa femme!

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oh! assurément, madame, mon maître est fou à lier.

ADRIENNE. Comment, maraud, fou à lier?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, je soutiens qu'il est fou : quand je lui parle de revenir pour le dîner, il me redemande mille marcs d'or. *Il est temps de dîner*, lui ai-je dit. — *Mon or!* m'a-t-il répondu. — *Le rôti brûle.* — *Mon or!* — *Voulez-vous venir au logis?* — *Mon or! où sont les mille marcs que je t'ai donnés, scélérat?* — *Le cochon de lait brûle*, ai-je ajouté. — *Mon or*, a-t-il répliqué. — *Seigneur, ma maîtresse...* — *Qu'elle aille se faire pendre, ta maîtresse! je ne connais pas ta maîtresse; au diable ta maîtresse!*

LUCIENNE. Qui a dit cela?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Qui? mais mon maître. *Je ne connais*, a-t-il dit, *ni logis, ni femme, ni maîtresse.* — Ma langue ne [illegible] épaules qui s'en

rapportent sa réponse; car, pour conclure, c'est là qu'il m'a battu.

ADRIENNE. Retourne auprès de lui, drôle, et ramène-le au logis.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Que je retourne auprès de lui, pour me faire battre de nouveau! De grâce, envoyez quelque autre messager.

ADRIENNE. Retournes-y, coquin, ou je te brise les os.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il me les guérira en frappant de plus belle; entre vous deux, j'aurai le corps en compote.

ADRIENNE. Pars, maudit bavard; va chercher ton maître.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Suis-je donc une balle, que vous me crossez ainsi de l'un à l'autre? il me chasse par ici, et vous me chassez par là; si vous ne me donnez un nouveau cuir, je serai bientôt usé à ce service. (*Il sort.*)

LUCIENNE. Fi donc! comme la colère a rembruni ton visage!

ADRIENNE. Ses mignonnes jouissent de sa compagnie, et moi, au logis, je ne puis obtenir un bienveillant regard. L'âge incivil a-t-il donc ravi à mes traits leur beauté séduisante? C'est lui qui a causé ce ravage. Ma conversation est-elle aride, mon esprit stérile? Ah! si je n'ai plus la parole facile et incisive, c'est son indifférence qui l'a émoussée, plus que n'eût fait le marbre le plus dur. Est-ce par leur mise brillante qu'elles attirent ses affections? Ce n'est pas ma faute; il est l'arbitre de mes dépenses. Quelles altérations ai-je subies dont il ne soit la cause première? Si mes traits ont changé, c'est à lui que je le dois; un seul de ses regards d'amour raviverait bientôt ma beauté défaillante; mais tel qu'un cerf indocile, il brise ses liens, et va chercher sa nourriture ailleurs; et moi, infortunée, je suis l'écran dont il s'abrite.

LUCIENNE. O monstre de la jalousie qui se déchire de ses propres mains! — Fi donc! ma sœur, chasse ces idées loin de toi.

ADRIENNE. Il n'y a que les âmes stupides et insensibles qui ne ressentent pas de tels outrages. Je sais que ses yeux portent ailleurs leur hommage; sans cela, qui l'empêcherait d'être ici? Ma sœur, tu sais qu'il m'a promis une chaîne. — Plût à Dieu que ce fût la seule chose qu'il me refusât, et qu'il ne désertât plus la couche conjugale! Je le vois, le joyau le mieux émaillé finit par perdre de son lustre; l'or peut résister au toucher; si néanmoins le contact est trop fréquent, il finit par s'user; il en est de même de l'homme; la déloyauté et la corruption finissent par flétrir le plus beau caractère. Puisque ma beauté n'a plus de charmes à ses yeux, que la douleur en détruise le reste, et que je meure dans les larmes. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Une place publique devant la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Arrive ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. L'or que j'avais confié à Dromio est en sûreté à l'auberge du Centaure, et le soigneux drôle est allé parcourir la ville pour me chercher. D'après mon calcul et le rapport de l'hôte, je n'ai pu parler à Dromio depuis le moment où il m'a quitté, emportant mon argent; le voici justement qui vient.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *continuant.* Eh bien, drôle! ta belle humeur est-elle partie? Si tu aimes les coups, recommence tes pasquinades. Ah! tu ne connais pas l'auberge du Centaure! tu n'as point reçu d'argent! Ta maîtresse t'a envoyé me chercher pour dîner! je loge au Phénix! Avais-tu perdu le sens, de me tenir des discours aussi extravagants?

DROMIO DE SYRACUSE. Quels discours, seigneur? Quand ai-je tenu un pareil langage?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Il n'y a qu'un instant, sur cette même place, il n'y a pas une demi-heure.

DROMIO DE SYRACUSE. Moi, je vous ai vu depuis que vous m'avez envoyé au Centaure avec votre argent?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Coquin, tu as nié avoir reçu cet argent; tu m'as parlé de maîtresse, de dîner, de sottises pour lesquelles je t'ai fait sentir les marques de mon déplaisir.

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis charmé de vous voir en si joyeuse veine. Mais je ne comprends rien à cette plaisanterie; veuillez me l'expliquer, mon maître.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Ah! tu continues à me narguer

en face! tu crois que je plaisante! Tiens, prends ceci, et cela encore. *Il le frappe.*

DROMIO DE SYRACUSE. Doucement, seigneur, au nom du ciel: maintenant le badinage devient du sérieux. Pourquoi me frappez-vous?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Parce qu'il m'arrive quelquefois de te prendre pour mon bouffon, et de babiller avec toi, ton impudence abusera de ma bonté, et il me faudra subir tes quolibets dans mes moments sérieux? Quand le soleil luit, que les moucherons prennent leurs ébats; mais qu'ils se tapissent dans leur trou quand il cache ses rayons. Si tu veux badiner avec moi, étudie mon visage et règle tes manières sur ma physionomie, ou je te ferai changer de méthode à force de coups.

DROMIO DE SYRACUSE. Je vois que si vous continuez ainsi, je serai obligé de fortifier ma tête de bastions et de remparts; sans quoi, ma cervelle court de grands risques. Mais, voyons, pourquoi me battez-vous?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Ne le sais-tu pas?

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis battu.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Faut-il que je t'en dise le motif?

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, seigneur, dites-moi le pourquoi de la chose, car on dit que chaque chose a son pourquoi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. La première fois, c'est pour avoir fait avec moi le mauvais plaisant, et la seconde, pour avoir recommencé.

DROMIO DE SYRACUSE.

Nul ne fut plus que moi battu hors de saison ;
Vos motifs n'ont, seigneur, ni rime ni raison.

Allons, je vous remercie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu me remercies, et de quoi?

DROMIO DE SYRACUSE. De ce que vous m'avez donné quelque chose pour rien.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. La prochaine fois je t'indemniserai en ne te donnant rien en retour de quelque chose. Mais dis-moi, est-il l'heure du dîner?

DROMIO DE SYRACUSE. Non, seigneur; il manque au rôti ce que j'ai.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quoi donc?

DROMIO DE SYRACUSE. Il a besoin d'être arrosé comme moi qui ai reçu une rincée.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. En ce cas, le rôti sera desséché.

DROMIO DE SYRACUSE. Cela étant, vous ferez bien de n'en pas manger.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et la raison?

DROMIO DE SYRACUSE. Dans la crainte qu'il ne vous échauffe le sang, ce qui pourrait bien me valoir une nouvelle correction.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Apprends à ne plaisanter désormais qu'à bon escient; il y a un temps pour toute chose.

DROMIO DE SYRACUSE. J'aurais nié cette vérité avant votre dernier emportement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Par quelle raison?

DROMIO DE SYRACUSE. Par une raison toute simple et tout unie, par la tête chauve du Temps lui-même.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Voyons cela.

DROMIO DE SYRACUSE. Le Temps ne saurait rendre sa chevelure à celui que la nature a rendu chauve.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. N'y a-t-il pas moyen de réparer cette perte?

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, en achetant une perruque et en mettant sur sa tête les cheveux d'un autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Comment le Temps est-il aussi avare d'une chose aussi commune?

DROMIO DE SYRACUSE. Parce que c'est un bien dont il est prodigue envers les animaux; quant aux hommes, ce qu'il leur a ôté en poil, il le leur a donné en intelligence.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Il y a pourtant beaucoup d'hommes qui ont plus de cheveux que d'esprit.

DROMIO DE SYRACUSE. Il n'y a pas un d'entre eux qui n'ait l'esprit de perdre ses cheveux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu prétendais tout à l'heure que les hommes bien fournis de cheveux étaient des gens ignares et sans esprit.

DROMIO DE SYRACUSE. Le plus ignare [illegible] le plus tôt perdu, et néanmoins [illegible] qu'il les perd.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Par quelle raison?

DROMIO DE SYRACUSE. Par deux raisons capitales.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Laisse là le mot capital, je te prie.

DROMIO DE SYRACUSE. Eh bien! sûres.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Laisse encore là le mot sûr, à propos de choses aussi erronées.

DROMIO DE SYRACUSE. Certaines donc.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Nomme-les.

DROMIO DE SYRACUSE. D'abord il épargne l'argent qu'il aurait payé au coiffeur; ensuite il ne craint pas que ses cheveux tombent dans sa soupe.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu voulais prouver qu'il n'y a pas un temps pour toute chose.

DROMIO DE SYRACUSE. C'est ce que j'ai fait : j'ai prouvé que le Temps ne pouvait nous rendre les cheveux perdus naturellement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Mais la preuve que tu en as donnée n'est point palpable.

DROMIO DE SYRACUSE. Voici comment je la modifie : le Temps est chauve, et tant que le monde sera monde, ses sujets seront chauves comme lui.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je savais bien que ta conclusion serait nue et dégarnie. — Mais vois, quelle est la personne qui nous fait signe là-bas?

Arrivent ADRIENNE et LUCIENNE.

ADRIENNE. Oui, Antipholus, prends un air farouche et sombre; réserve ton sourire pour d'autres beautés; je ne suis point Adrienne, je ne suis point ta femme. Il fut un temps où, de toi-même, tu jurais que nulle parole ne charmait ton oreille, nul objet ne plaisait à tes regards, nul contact n'était doux à ta main, nul mets ne flattait ton palais, comme lorsque c'était moi qui parlais, te regardais, te touchais ou te servais. Comment se fait-il, mon ami, oh! comment se fait-il que tu t'éloignes ainsi de toi-même? je dis de toi-même, car tu t'éloignes de moi, qui, incorporée à toi, faisant avec toi un tout indivisible, dois être plus à tes yeux que la meilleure portion de toi-même. Ah! ne t'arrache point à moi, mon bien-aimé; autant vaudrait laisser tomber une goutte d'eau dans la mer mugissante, et tâcher ensuite de retirer cette goutte sans addition ni diminution, que d'essayer de te séparer violemment de moi sans m'entraîner avec toi. Quel coup douloureux ce serait pour toi, si tu apprenais que je te déshonore, et que ce corps, qui t'est consacré, est souillé par une lubricité infâme! Ne te verrait-on pas me cracher au visage, me repousser avec mépris, me jeter à la face le nom d'époux, ensanglanter mon front impudique, arracher de ma main perfide l'anneau nuptial, et le briser en jurant de ne plus me revoir? Je sais bien que tu le ferais; eh bien! fais-le. Je suis couverte d'une tache adultère; la lubricité s'est mêlée à mon sang; car si toi et moi nous ne sommes qu'un, et que tu sois infidèle, le poison de ta chair se communique à la mienne, et je suis souillée par la contagion de ton crime : sois donc fidèle à la foi conjugale; je vivrai sans tache, et toi sans déshonneur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Est-ce à moi, belle dame, que ce discours s'adresse? Je ne vous connais pas; voilà deux heures à peine que je suis à Éphèse; je suis aussi étranger à votre ville qu'à ce que vous me dites, et dans ce que je viens d'entendre, avec toute l'attention dont je suis capable, je ne puis comprendre un seul mot.

LUCIENNE. Fi donc, mon frère! Quel changement s'est opéré en vous! je ne vous ai jamais vu traiter ainsi ma sœur. Elle a envoyé Dromio vous chercher pour dîner.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Dromio?

DROMIO DE SYRACUSE. Moi?

ADRIENNE. Toi; et tu m'as rapporté pour réponse qu'il t'avait battu, niant que je fusse sa femme et que notre maison fût la sienne.

ANTIPHOLUS, *à Dromio*. As-tu parlé à cette dame? Quel complot avez-vous ourdi ensemble?

DROMIO DE SYRACUSE. Moi, seigneur? c'est la première fois que je la vois.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Coquin, tu mens; car tu m'as rapporté textuellement le message dont elle vient de parler.

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne lui ai parlé de ma vie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Alors, comment se fait-il qu'elle nous appelle ainsi par nos noms, à moins que ce ne soit par inspiration?

ADRIENNE. Qu'il sied mal à votre [illegible] de feindre si [illegible], de concert avec votre esclave, [illegible]



LUCIENNE. O monstre de la jalousie qui se déchire de ses propres mains ! (Acte II, scène I, page 310.)

à me contrarier! Je veux que ce soit ma faute, si vous vous êtes dégagé de mes liens; n'aggravez pas cette injure par de nouveaux mépris. — Allons, je ne te quitte plus; tu es l'ormeau, mon ami, et moi je suis la vigne, ma faiblesse, mariée à ta force, se fortifie par elle. Si quelque objet s'interpose entre toi et moi, ce ne peut être que quelque plante vile, le lierre parasite, la ronce ou la mousse stérile, qui, faute d'être élagués, envahissent ta sève qu'ils corrompent, et vivent de ton déshonneur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est à moi qu'elle parle; son langage m'émeut. Eh quoi! me serais-je marié avec elle en songe? ou est-ce que je rêve maintenant? Ce que j'entends n'est-il qu'une erreur de mes sens? quelle illusion fascine nos oreilles et nos yeux? Jusqu'à ce que je sois bien certain que tout ceci n'est qu'un songe, livrons-nous à l'erreur qu'on me présente.

LUCIENNE. Dromio, va dire aux domestiques de servir le dîner.

DROMIO DE SYRACUSE. Oh! que n'ai-je mon chapelet! que je me signe, pécheur que je suis! C'est ici le pays des fées. — Oh! malheureux que nous sommes! — Nous parlons à des lutins, à des gnomes, à des esprits infernaux : si nous ne leur obéissons pas, voici ce qui en arrivera : ils aspireront notre haleine et nous pinceront jusqu'au sang.

LUCIENNE. Qu'est-ce que tu marmotes là, au lieu de répondre, Dromio, [illegible], lambin, fainéant, sot!

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis métamorphosé, n'est-ce pas, mon maître?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je crois que tu l'es intellectuellement de même que moi.

DROMIO DE SYRACUSE. Je le suis corps et âme.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu as conservé ta forme extérieure.

DROMIO DE SYRACUSE. Non, je suis changé en singe.

LUCIENNE. Si tu es changé en quelque chose, ce ne peut être qu'en âne.

DROMIO DE SYRACUSE. C'est vrai : elle me mène par la bride, et je me sens une forte envie de paître. Sans contredit, je suis un âne; autrement je la connaîtrais tout aussi bien qu'elle me connaît.

ADRIENNE. Allons, allons, je ne serai plus assez folle pour porter ma main à mes yeux, et pleurer, pendant que le maître et le domestique se rient de mes larmes. — Allons, mon ami, venez dîner. — Dromio, tu auras soin de garder la porte. — Mon ami, nous dînerons aujourd'hui en haut, et je vous forcerai à me confesser tous les bons tours que vous m'avez joués. — Drôle, si quelqu'un vient demander ton maître, réponds qu'il dîne en ville, et ne laisse entrer âme qui vive. — Viens, ma sœur. — Dromio, acquitte-toi bien de ton rôle de portier.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Suis-je sur terre, au ciel ou en enfer? endormi ou éveillé? fou ou dans mon bon sens? connu de ces femmes et caché à mes propres yeux? Allons, je dirai comme elles, je soutiendrai mon rôle, et à tout hasard je tenterai l'aventure.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, dois-je faire les fonctions de portier?

ADRIENNE. Oui, et ne laisse entrer personne, ou gare à ton dos.

LUCIENNE. Venez, venez, Antipholus; nous dînerons trop tard. (*Ils entrent dans la maison d'Antipholus d'Éphèse.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE, DROMIO D'ÉPHÈSE, ANGÉLO et BALTHAZAR.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Seigneur Angélo, il faut que vous nous excusiez tous; ma femme est de mauvaise humeur quand je ne rentre pas à l'heure convenue. Vous direz que



ADRIENNE. ... Allons, je ne te quitte plus; tu es l'ormeau, mon ami, et moi je suis la vigne. (Acte II, scène II, page 312.)

je suis resté dans votre boutique, occupé à voir travailler sa chaîne, et que demain vous l'apporterez à la maison. Mais croiriez-vous que voici un drôle (*montrant Dromio*) qui me soutient qu'il m'a rencontré sur cette place; que je l'ai battu en lui redemandant mille marcs d'or, et que j'ai renié ma femme et ma maison? Ivrogne, que veux-tu dire par là?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Dites ce qu'il vous plaira, seigneur; mais moi, je sais ce que je sais; en preuve que vous m'avez battu, je puis montrer les marques. Si ma peau était du parchemin, et vos coups de l'encre, votre écriture prouverait que j'ai dit vrai.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Va, tu es un âne.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il y paraît bien aux traitements que je subis et aux coups que je reçois. Je devrais regimber quand on me frappe; tenez-vous donc hors de la portée de mes ruades, et défiez-vous d'un âne.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Vous êtes triste, seigneur Balthazar: fasse le ciel que le repas qu'on nous donnera, réponde à ma bonne volonté et au plaisir cordial que j'ai à vous recevoir!

BALTHAZAR. J'attache beaucoup plus de prix à votre accueil qu'à votre repas, seigneur.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Seigneur Balthazar, en fait de viande ou de poisson, tout l'accueil du monde ne fait pas un bon plat.

BALTHAZAR. C'est chose commune qu'un bon plat: le premier venu peut vous l'offrir.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Un bon accueil est plus commun encore; il ne se compose que de paroles.

BALTHAZAR. Repas frugal et bonne mine font un joyeux festin.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Oui, pour un hôte avare et un convive frugal. Quoi qu'il en soit, si vous faites un mauvais dîner, ne le prenez point en mauvaise part; on peut vous l'offrir meilleur, mais non de meilleur cœur. — Mais do-

cement: ma porte est fermée à clef. (*A Dromio.*) Va dire qu'on nous ouvre.

DROMIO D'ÉPHÈSE, *appelant*. Holà, Marie, Brigitte, Marianne, Cécile, Julienne, Jenny.

DROMIO DE SYRACUSE, *de l'intérieur*. Butor, cheval, chapon, faquin, idiot, imbécile! ou éloigne-toi de la porte, ou assieds-toi sur le seuil. Fais-tu par hasard une évocation de filles, que tu en appelles tout un régiment, quand c'est déjà trop d'une?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Quel est le belître qu'on nous a donné pour portier? Mon maître attend dans la rue.

DROMIO DE SYRACUSE. Qu'il retourne d'où il est venu de peur d'attraper une fraîcheur.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Quel est celui qui parle là en dedans? — Allons, vas-tu ouvrir la porte?

DROMIO DE SYRACUSE. Je vous dirai quand, lorsque vous m'aurez dit pourquoi.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Pourquoi? mais pour dîner, parbleu. Je n'ai pas dîné aujourd'hui.

DROMIO DE SYRACUSE. Vous ne dînerez pas ici aujourd'hui; revenez une autre fois.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Qui es-tu, toi qui me refuses l'entrée de ma propre maison?

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis le portier provisoire, seigneur, et je m'appelle Dromio.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Scélérat, tu m'as volé tout à la fois mon emploi et mon nom; l'un ne m'a jamais fait grand honneur; l'autre m'a valu d'assez nombreux désagréments; si aujourd'hui tu avais été Dromio à ma place, tu aurais volontiers échangé ta face contre un nom et donné ton nom pour une obole.

LUCE, *de l'intérieur*. Quel est donc ce bruit? Dromio, quels sont ces gens qui sont à la porte?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Luce, laisse entrer mon maître.

LUCE. Ma foi, non; il vient trop tard, tu peux le dire à ton maître.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Voilà, certes, qui est plaisant! — Une question, je te prie. — Emploierai-je mon autorité?

LUCE. Une question aussi à mon tour : — Pourrais-tu me dire quand? [illegible]

DROMIO DE SYRACUSE. Si Luce est ton nom, Luce, tu lui as rivé son clou.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. M'entends-tu, mignonne? Tu nous [illegible], j'espère?

LUCE. J'allais vous le demander.

DROMIO DE SYRACUSE. Et vous avez dit non.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Très-bien, viens-lui en aide; la réponse [illegible], les reparties ne se font pas attendre.

ANTIPHOLUS D'EPHESE. Coquine, ouvre-moi.

LUCE. Pourriez-vous me dire en l'honneur de quel saint?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Mon maître, frappez fort.

LUCE. Qu'il frappe jusqu'à ce que la main lui cuise.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Tu me paieras cela, mignonne, si une fois j'enfonce la porte.

LUCE. Nous ne vous craignons pas; il y a des ceps [1] dans la [illegible].

ADRIENNE, *de l'intérieur*. Qui donc fait tout ce vacarme à la porte?

DROMIO DE SYRACUSE. Ce sont des mauvais sujets qui troublent le repos de la ville.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Est-ce vous, ma femme? vous auriez pu venir plus tôt.

ADRIENNE. Moi, votre femme! retirez-vous, drôle.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Vous n'étiez déjà pas fort content, mon maître, mais voilà un *drôle* qui emporte la pièce.

ANGÉLO, *à Antipholus d'Éphèse*. Nous ne trouvons ici ni bonne chère ni bon accueil; nous aurions pourtant désiré l'un ou l'autre.

BALTHAZAR. Après avoir discuté lequel des deux vaut le mieux, nous serons obligés de partir sans avoir ni l'un ni l'autre.

DROMIO D'ÉPHÈSE, *à son maître, avec ironie*. Ces messieurs attendent à la porte; veuillez leur dire d'entrer.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne sais ce qu'il y a dans le vent, que nous ne pouvons entrer au port.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Vous êtes bien heureux de ne pas être vêtu à la légère; votre potage tout chaud vous attend, et vous restez ici au froid : se voir ainsi traiter, mais il y a de quoi devenir fou.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Va me chercher quelque chose pour enfoncer la porte.

DROMIO DE SYRACUSE. Gardez-vous de rien enfoncer ici, ou je vous enfoncerai les côtes.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Ne peut-on vous dire un mot, l'ami? Les mots ne sont que du souffle; ce mot, je désirerais vous le dire face à face.

DROMIO DE SYRACUSE. Va-t'en au diable!

DROMIO D'ÉPHÈSE. Voilà qui est trop fort! Va-t'en au diable toi-même. Laisse-moi entrer, je te prie.

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, quand il y aura des oiseaux sans plumes et des poissons sans nageoires.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Allons, je veux entrer de force; va m'emprunter un levier.

BALTHAZAR. Modérez-vous, seigneur; n'employez point de [illegible] attaquer votre propre réputation, et [illegible] l'honneur sans tache de votre épouse [illegible]. — La longue expérience que vous avez faite de sa [illegible], sa sagesse, son âge, sa modestie, [illegible] qu'elle a, pour en agir [illegible] quelque raison qui vous est inconnue; ne doutez point [illegible] qu'elle n'ait quelque excuse légitime pour vous [illegible] l'entrée de votre maison. [illegible]; allez dîner à l'auberge du [illegible] revenez seul vous informer [illegible]. Si au contraire vous [illegible] à cette heure [illegible], le [illegible] ne manquera pas de commenter cette conduite; [illegible] votre réputation [illegible], et quand vous ne serez plus, [illegible], et quand elle a mis le pied quelque part, elle y reste.

[1] [illegible]

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je cède à vos conseils; je m'éloignerai en paix, et, quoique j'enrage, je prétends m'égayer : je connais une dame d'une conversation pleine d'agrément, jolie, spirituelle, peu farouche, mais au demeurant fort aimable; — c'est chez elle que nous dînerons. Ma femme, fort injustement, je le proteste, m'a souvent fait la guerre à son sujet. Nous dînerons donc chez elle. (*A Angélo.*) Allez chez vous chercher la chaîne; elle doit être terminée en ce moment: veuillez me l'apporter à l'auberge du Porc-Épic; c'est là la maison en question. Je veux faire cadeau de cette chaîne à mon hôtesse, quand ce ne serait que pour faire enrager ma femme; allez donc, et dépêchez-vous. Puisqu'on refuse de me recevoir chez moi, j'irai frapper ailleurs; peut-être ne m'y repoussera-t-on pas.

ANGÉLO. J'irai vous retrouver en cet endroit dans une heure à peu près.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Fort bien; ce badinage me coûtera un peu cher. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent LUCIENNE et ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

LUCIENNE. Se peut-il que vous ayez oublié à ce point les devoirs d'un mari? Se peut-il, Antipholus, que la haine déracine votre amour à son printemps? Faut-il que l'édifice de votre affection s'écroule avant d'être achevé? Si vous avez épousé ma sœur pour sa fortune, ne fût-ce qu'en cette considération, traitez-la avec plus d'égards. Si vous aimez ailleurs, que ce soit en secret, jetez un voile sur votre infidélité; que ma sœur ne la lise pas dans vos yeux; que votre langue ne soit pas l'interprète de votre propre honte; donnez au vice les dehors de la vertu; avec un cœur coupable que votre front soit pur; donnez au péché l'allure de la sainteté; cachez-lui votre perfidie: que sert de la lui faire voir? Quel voleur est assez simple pour se vanter de ses méfaits? Vous êtes doublement coupable de violer la foi conjugale et de le lui laisser lire à table dans vos regards. Avec des ménagements, le vice peut prétendre encore à une sorte de renommée bâtarde; la culpabilité des actes est aggravée par celle du langage. Hélas! crédules que nous sommes, faites-nous croire seulement que vous nous aimez; si d'autres ont le bras, donnez-nous la manche; nous tournons dans votre orbite, et vous nous faites mouvoir à votre gré. Veuillez donc rentrer, mon frère; consolez ma sœur, dissipez son chagrin, appelez-la votre épouse; un peu de mensonge est méritoire quand l'orage de la discorde s'apaise au doux souffle de la flatterie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Femme charmante, j'ignore de quel autre nom je dois vous appeler, ou par quel prodige vous avez appris le mien; vos lumières et vos grâces font de vous la merveille de la terre, et je ne sais quoi de céleste brille en vous. Enseignez-moi, créature adorable, ce que je dois penser et dire; expliquez à mon intelligence grossière, faible et bornée, le sens mystérieux de la déception que vous me recommandez. Pourquoi vous efforcer d'altérer la franchise de mon âme et de l'égarer dans une voie inconnue? Êtes-vous une divinité? Voulez-vous me donner un nouvel être? Transformez-moi donc, et je céderai à votre puissance; mais tant que je serai moi-même, je persisterai à croire que votre sœur éplorée n'est pas ma femme et que je ne lui dois point la foi conjugale. Je dirai plus, c'est vers vous que mon âme se sent attirée. Douce sirène, ne cherche point, par tes accents mélodieux, à m'entraîner, pour y trouver la mort, dans l'océan des larmes de ta sœur; chante pour ton propre compte, et mon âme sera ravie; déroule sur les vagues d'argent ta chevelure d'or, et je m'y plongerai avec délices, et, fier de mourir ainsi, je bénirai une mort si douce. — L'amour est chose légère et surnagera sans doute.

LUCIENNE. Êtes-vous fou, de me parler ainsi?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne suis pas fou, mais [illegible] je ne sais comment.

LUCIENNE. C'est la faute de vos yeux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Belle étoile, c'est pour avoir regardé de trop près tes rayons qui m'ont ébloui.

LUCIENNE. Regardez où vous le devez, et votre vue s'éclaircira.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. O ma bien-aimée! autant fermer les yeux que de les ouvrir pour regarder la nuit.

LUCIENNE. Pourquoi m'appelez-vous votre bien-aimée? appelez ainsi ma sœur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. La sœur de ta sœur.

LUCIENNE. C'est ma sœur que vous voulez dire.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Non, c'est toi, toi, la plus chère moitié de moi-même, l'œil de mon œil, le cœur de mon cœur, mon aliment, ma fortune, le but de mes espérances, mon paradis sur la terre, l'unique bonheur que je demande au ciel.

LUCIENNE. Ma sœur est tout cela ou doit l'être.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Sois donc cette sœur bien-aimée, car c'est de toi que je parle; c'est toi que je veux aimer; avec toi je veux passer ma vie; tu n'as point de mari et je n'ai point de femme, donne-moi ta main.

LUCIENNE. Oh! doucement, seigneur, tenez-vous tranquille; je vais chercher ma sœur et demander sa permission. (*Elle rentre dans la maison d'Antipholus d'Éphèse au moment où Dromio de Syracuse en sort.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qu'as-tu donc, Dromio? où cours-tu si vite?

DROMIO DE SYRACUSE. Me connaissez-vous, seigneur? suis-je Dromio? suis-je votre serviteur? suis-je moi-même?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu es Dromio, tu es mon serviteur, tu es toi-même.

DROMIO DE SYRACUSE. Je suis un âne, je suis le serviteur d'une femme, je ne m'appartiens pas.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Comment es-tu le serviteur d'une femme et en quoi ne t'appartiens-tu pas?

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne m'appartiens pas; je suis la propriété d'une femme qui me revendique, qui s'attache à tous mes pas, qui veut absolument m'avoir.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quels sont ses droits sur toi?

DROMIO DE SYRACUSE. Des droits comme ceux que je pourrais avoir sur votre cheval; elle me réclame comme un animal; non comme si j'étais un animal; mais en vrai animal qu'elle est, elle élève des prétentions sur moi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qui est-elle?

DROMIO DE SYRACUSE. Une fort respectable personne, et dont il est impossible de parler, sans dire : *sauf votre respect.* J'ai fait là une assez maigre trouvaille, et néanmoins c'est ce qu'on peut appeler un gras mariage.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qu'entends-tu par gras mariage?

DROMIO DE SYRACUSE. C'est la cuisinière, voyez-vous, et Dieu merci, la graisse ne manque pas chez elle. Je ne sais à quelle sauce je dois la mettre, à moins d'en faire une lampe et de me sauver d'elle à sa propre clarté. Je garantis que ses guenilles, et le suif dont elles sont pleines, brûleraient pendant toute la durée d'un hiver de Pologne. Si elle vit jusqu'au jugement dernier, elle brûlera huit jours de plus que le monde.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quelle est la couleur de son teint?

DROMIO DE SYRACUSE. Basané comme le cuir de mes souliers; mais son visage n'est pas à beaucoup près aussi propre. La crasse et la sueur abondent sur elle à tel point qu'un homme en aurait par-dessus la cheville.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est un défaut que l'eau corrigera.

DROMIO DE SYRACUSE. Non, seigneur, c'est la nature de la bête, toute l'eau du déluge n'y pourrait rien.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quel est son nom?

DROMIO DE SYRACUSE. Jacqueline : imaginez-vous qu'une aune trois quarts ne la mesureraient pas d'une hanche à l'autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Elle est donc d'une haute taille?

DROMIO DE SYRACUSE. Il n'y a pas plus de distance de sa tête à ses pieds que de l'une à l'autre hanche; elle est sphérique comme un globe, je pourrais étudier la géographie sur elle.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Dans quelle partie de son corps est située l'Irlande?

DROMIO DE SYRACUSE. Sur la croupe; je l'ai reconnue aux inégalités du terrain.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Où est l'Écosse?

DROMIO DE SYRACUSE. Je l'ai reconnue à l'aridité et à la rudesse; elle est dans la paume de la main.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et la France?

DROMIO DE SYRACUSE. Sur son front qui toujours se rebiffe et qui est en guerre avec ses cheveux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et l'Angleterre?

DROMIO DE SYRACUSE. J'ai cherché les blanches falaises; mais je n'y ai rien trouvé de blanc; je soupçonne qu'elle pourrait bien être sur son menton, à en juger par le flux salé qui coulait entre elle et la France.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et l'Espagne?

DROMIO DE SYRACUSE. A dire vrai, je ne l'ai pas vue; mais je l'ai sentie à la chaleur de son haleine.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Où sont l'Amérique, les Indes?

DROMIO DE SYRACUSE. Sur son nez, tout brillant de rubis, d'escarboucles, de saphirs, exposant leur riche aspect à la chaude haleine de l'Espagne, qui envoyait des flottes de galions pour y faire leur chargement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Où sont la Belgique, les Pays-Bas?

DROMIO DE SYRACUSE. Oh! seigneur, je n'ai pas poussé mes investigations si loin. Pour conclure, cette sorcière a jeté le grappin sur moi, m'a appelé par mon nom, a juré que je lui appartenais, m'a dit les signes particuliers que je porte sur le corps; par exemple, la marque que j'ai sur l'épaule, la tache que j'ai sur le cou, le gros poireau que j'ai sur le bras gauche; si bien qu'étonné et surpris, je me suis sauvé d'elle comme d'une sorcière, et je pense que si je n'avais pas été pourvu d'une foi solide et d'un cœur d'acier, elle m'aurait transformé en caniche et fait de moi un tourne-broche.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Va, rends-toi sur-le-champ au port; de quelque côté que le vent souffle, pourvu qu'il nous éloigne du rivage, je ne passerai pas la nuit dans cette ville. Si tu apprends que quelque navire soit sur le point de mettre à la voile, viens m'en avertir sur la place du Marché, où je t'attendrai en me promenant. Puisqu'ici tout le monde nous connaît, et que nous n'y connaissons personne, il est temps de plier bagage.

DROMIO DE SYRACUSE. Comme on s'éloigne à toutes jambes d'un ours qui veut vous dévorer, je fuis loin de celle qui prétend être ma femme malgré moi. (*Il s'éloigne.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *seul*. Ce pays n'est habité que par des sorcières; en conséquence, il est grand temps que je m'en éloigne. Celle qui m'appelle son mari, je la déteste cordialement comme épouse; quant à sa charmante sœur, la grâce souveraine qui la décore, le charme de sa beauté et de son langage m'ont presque rendu infidèle à moi-même; mais, pour ne point devenir complice de mon propre malheur, je fermerai mes oreilles aux chants de cette sirène.

Arrive ANGÉLO.

ANGÉLO. Seigneur Antipholus?...

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Oui, c'est là mon nom.

ANGÉLO. Je le sais fort bien, seigneur; tenez, voici la chaîne en question; je comptais vous rejoindre au Porc-Épic : la chaîne n'était pas encore finie; c'est ce qui m'a retardé si longtemps. (*Il lui remet une chaîne d'or.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Que voulez-vous que je fasse de ceci?

ANGÉLO. Ce qu'il vous plaira, seigneur; je l'ai faite pour vous.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Faite pour moi? je ne vous l'ai pas commandée.

ANGÉLO. Non pas une ni deux fois, mais vingt : emportez-la chez vous, et faites-en cadeau à votre femme. A l'heure du souper, j'irai vous voir et recevoir mon argent.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Vous ferez bien de le recevoir maintenant; car plus tard vous courez risque de ne revoir ni la chaîne ni l'argent.

ANGÉLO. Vous aimez à rire, seigneur; adieu. (*Il s'éloigne.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne sais que penser de ceci; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a personne assez vain pour refuser l'offre d'une aussi belle chaîne. Un homme n'a pas besoin de vivre d'expédients quand il rencontre dans la rue des gens qui lui font de si riches cadeaux. Je vais me rendre à la place du Marché pour y attendre Dromio; si quelque navire met à la voile, je pars sur-le-champ. (*Il s'éloigne.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent UN MARCHAND, ANGELO et UN OFFICIER DE JUSTICE.

LE MARCHAND. Vous savez que cette somme m'est due depuis la Pentecôte; depuis lors je ne vous ai pas beaucoup importuné; je ne le ferais même pas aujourd'hui, si je n'étais sur le point de faire voile pour la Perse, et si je n'avais besoin d'argent pour mon voyage. Veuillez donc me payer sur-le-champ; sinon, je vous fais arrêter par cet officier.

ANGELO. Antipholus me doit précisément la somme que je vous dois; au moment où je vous ai rencontré, je venais de lui remettre une chaîne dont je dois toucher le prix à cinq heures; veuillez m'accompagner jusque chez lui; j'acquitterai mon obligation, et j'y joindrai mes remercîments.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE et DROMIO D'ÉPHÈSE.

L'OFFICIER. Vous pouvez vous épargner cette peine; la voici qui vient.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE, *à Dromio.* Pendant que je vais chez l'orfévre, va m'acheter un bout de corde; je m'en servirai sur ma femme et sur ses confédérés, pour les récompenser de m'avoir aujourd'hui fermé la porte au nez. — Mais j'aperçois l'orfévre; — va toujours, achète-moi une corde, et apporte-la-moi à la maison.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Moi, acheter une corde! c'est vingt mille livres de rente que je vais acheter! (*Il s'éloigne.*)

ANTIPHOLUS, *à Angelo.* C'est plaisir, ma foi, que de compter sur vous; j'avais annoncé votre présence et la chaîne; mais on n'a vu paraître ni chaîne ni orfévre. Peut-être avez-vous pensé que notre affection durerait trop longtemps si nos cœurs étaient enchaînés l'un à l'autre; voilà ce qui vous a empêché de venir.

ANGÉLO. Je vois que vous êtes en joyeuses dispositions; avec votre permission, voici la note du poids de votre chaîne jusqu'au dernier carat, du titre de l'or et du prix de la façon : le tout se monte à environ trois ducats de plus que je ne dois à l'homme que voici; je vous serais obligé d'acquitter immédiatement ma créance, attendu qu'il est sur le point de s'embarquer et n'attend que ce payement pour partir.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je n'ai pas la somme sur moi; en outre, quelques affaires m'appellent en ville; veuillez conduire cet étranger chez moi; prenez avec vous la chaîne; vous la remettrez à ma femme et vous la prierez de vous solder; peut-être serai-je à la maison aussitôt que vous.

ANGELO. En ce cas, vous remettrez vous-même la chaîne à votre femme.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Non, chargez-vous-en, dans la crainte que je n'arrive pas à temps.

ANGELO. Je le veux bien, seigneur; avez-vous la chaîne sur vous?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Si je ne l'ai pas, seigneur, j'espère que vous l'avez; sinon vous vous en retournerez sans votre argent.

ANGELO. Allons, donnez-moi la chaîne, je vous prie; cet honnête homme est pressé de partir; le vent et la marée l'attendent, et je me reproche de l'avoir retenu si longtemps.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Seigneur, cette plaisanterie a pour but d'excuser votre manque d'exactitude au rendez-vous du Porc-Épic; c'est moi qui devrais vous gronder de ne m'avoir point tenu parole; mais vous faites comme les femmes querelleuses, vous prenez l'initiative des reproches.

LE MARCHAND, *à Angelo.* Le temps s'écoule; je vous en prie, seigneur, dépêchez.

ANGELO. Vous voyez comme il me presse; la chaîne. —

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Eh bien! remettez-la à ma femme, et touchez votre argent.

ANGELO. Allons, allons! vous savez fort bien que je vous l'ai remise il n'y a qu'un instant; ou envoyez la chaîne à votre femme, ou faites-la [illegible] de l'objet de ma [illegible].

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Allons donc! vous poussez la plaisanterie trop loin. Voyons, où est-elle cette chaîne? faites-la-moi voir, je vous en prie.

LE MARCHAND, *à Antipholus.* Mes affaires ne me permettent pas d'assister plus longtemps à ce badinage : dites-moi, seigneur, si vous voulez me payer, oui ou non; si vous ne le voulez pas, je vais livrer mon créancier entre les mains de cet officier de justice.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Vous payer! Et que faut-il donc que je vous paye?

ANGÉLO. L'argent que vous me devez pour la chaîne.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne vous dois rien jusqu'à ce que je l'aie reçue.

ANGÉLO. Vous savez que je vous l'ai donnée il y a une demi-heure.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Vous ne m'avez rien donné; c'est m'insulter que de me soutenir cela!

ANGELO. C'est m'insulter plus encore que de le nier; considérez qu'il y va de mon crédit.

LE MARCHAND. Officier, arrêtez cet homme à ma réquisition.

L'OFFICIER, *à Angélo.* Je vous arrête, et vous somme au nom du duc de me suivre.

ANGÉLO, *à Antipholus.* Ceci touche ma réputation. Consentez à payer cette somme pour moi, ou je vous fais arrêter par cet officier.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Que je consente à vous payer ce que je n'ai pas reçu! (*A l'Officier.*) Arrête-moi, manant, si tu l'oses!

ANGELO, *à l'Officier, en lui donnant quelques pièces de monnaie.* Voilà le montant des frais; officier, arrêtez cet homme; je n'épargnerais pas mon propre frère en pareil cas, s'il me témoignait une impudence aussi effrontée.

L'OFFICIER, *à Antipholus.* Je vous arrête, seigneur; vous venez d'entendre que j'en ai été requis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je vous obéis en attendant que j'aie fourni caution. — (*A Angélo.*) Mais toi, drôle, tu me payeras cher cette plaisanterie; tout le métal qui est dans ta boutique m'en répondra.

ANGÉLO. Seigneur, seigneur, j'obtiendrai justice à Éphèse, je n'en doute pas, et la honte en rejaillira sur vous.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE, *à Antipholus.* Mon maître, il y a un navire d'Epidamnum qui n'attend, pour mettre à la voile, que l'arrivée du capitaine. J'ai fait porter nos bagages à bord; en outre, j'ai acheté de l'huile, du baume et de l'eau-de-vie. Le navire est tout appareillé; un vent favorable souffle de la terre; on n'attend plus pour partir que le propriétaire, le capitaine et vous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. En voilà bien d'une autre! Est-ce que tu es fou? Imbécile, quel vaisseau d'Epidamnum m'attend?

DROMIO DE SYRACUSE. Le vaisseau où vous m'avez envoyé retenir notre passage.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Misérable butor! je t'ai envoyé acheter une corde, et t'ai dit dans quel but et pour quel usage.

DROMIO DE SYRACUSE. Vous ne m'avez point parlé de corde; vous m'avez dit d'aller au port m'informer d'un navire en partance.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Nous discuterons cette affaire plus à loisir, et j'apprendrai à tes oreilles à écouter avec plus d'attention. Va de ce pas trouver Adrienne; donne-lui cette clef, dis-lui que dans le bureau recouvert d'un tapis de Turquie il y a une bourse de ducats; dis-lui qu'elle me l'envoie; que j'ai été arrêté dans la rue, et que cet argent doit servir à payer ma caution. Pars, coquin, va-t'en; officier, je suis prêt à vous suivre à la prison jusqu'à son retour. (*Le Marchand, Angelo, l'Officier de justice et Antipholus d'Éphèse s'éloignent.*)

DROMIO DE SYRACUSE, *seul.* Que j'aille chez Adrienne? C'est là que nous avons dîné, là que la grosse commère m'a revendiqué pour son mari : elle est trop vaste pour mes embrassements. Il faut que je retourne dans cette maison bien malgré moi; le devoir d'un serviteur est de faire la volonté de son maître. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent ADRIENNE et LUCIENNE.

ADRIENNE. Ah! Lucienne! a-t-il bien pu te tenir ce langage? As-tu remarqué, en regardant attentivement ses yeux, s'il parlait sérieusement, ou non? Sa figure était-elle animée ou pâle? triste ou gaie? Les combats de son cœur, comme d'ardents météores, se peignaient-ils sur son visage?

LUCIENNE. Il a commencé par nier que tu eusses aucun droit sur lui.

ADRIENNE. Il a voulu dire qu'il ne m'en accordait aucun; l'indignité n'en est que plus grande de sa part.

LUCIENNE. Puis il a juré qu'il était ici totalement étranger.

ADRIENNE. En cela il a dit vrai, tout parjure qu'il est.

LUCIENNE. Alors j'ai parlé en ta faveur.

ADRIENNE. Et que t'a-t-il répondu?

LUCIENNE. Que l'amour que je lui demandais pour toi, il me le demandait pour lui.

ADRIENNE. Quels moyens de persuasion a-t-il employés pour solliciter ta tendresse?

LUCIENNE. Des paroles qui, dans une recherche légitime, auraient pu faire impression. Il a d'abord loué ma beauté, puis mon langage.

ADRIENNE. Lui as-tu parlé avec bienveillance?

LUCIENNE. Aie patience, je t'en prie!

ADRIENNE. Je ne puis ni ne veux me taire : si mon cœur est comprimé, ma langue du moins aura libre carrière. Il est difforme, contrefait, vieux et flétri; il a le visage laid, le corps hideux; il est mal conformé de tout point, vicieux, insensible, sot, stupide, brutal, disgracié au physique et pire au moral.

LUCIENNE. Qui pourrait être jalouse d'un pareil homme? On ne déplore pas la perte d'un mal qui nous quitte.

ADRIENNE. Ah! je pense plus favorablement de lui que je n'en parle; et néanmoins je souhaiterais qu'il fût pire encore aux yeux des autres. Le vanneau fait semblant de fuir loin de son nid en jetant des cris de détresse; mon cœur soupire après lui, bien que ma langue le maudisse.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO, *tout essoufflé*. Allons vite; le bureau, la bourse; madame, dépêchez-vous.

LUCIENNE. Comment t'es-tu mis ainsi hors d'haleine?

DROMIO DE SYRACUSE. A force de courir.

ADRIENNE. Dromio, où est ton maître? Est-il en bonne santé?

DROMIO DE SYRACUSE. Non; il est dans les limbes du Tartare, pis qu'en enfer : il est au pouvoir d'un démon en habit imperméable, au cœur bardé d'acier, d'un génie infernal, cruel, impitoyable; d'un loup, pis que cela, d'un drôle vêtu de buffle [1] : d'un coquin qui vous prend en traître et vous frappe sur l'épaule, qui intercepte les passages, les allées, les lieux de débarquement; d'un limier qui suit à rebours la piste du gibier, et néanmoins évente parfaitement sa trace; d'un mercure qui, avant le jugement, conduit les pauvres âmes en enfer.

ADRIENNE. Comment? de quoi s'agit-il?

DROMIO DE SYRACUSE. Je ne sais pas de quoi il s'agit; je sais seulement que mon maître est arrêté.

ADRIENNE. Arrêté? à la requête de qui?

DROMIO DE SYRACUSE. Je l'ignore; tout ce que je puis dire, c'est que celui qui l'a arrêté est habillé de buffle. Voulez-vous, maîtresse, lui envoyer, pour payer sa rançon, l'argent qui est dans le bureau?

ADRIENNE. Va le chercher, ma sœur. (*Lucienne prend la clef des mains de Dromio et s'éloigne.*)

ADRIENNE, *continuant*. Je m'étonne qu'il ait contracté des dettes à mon insu. — Est-ce pour un billet qu'on l'a arrêté?

DROMIO DE SYRACUSE. Non; c'est pour quelque chose de plus solide; une chaîne, une chaîne. L'entendez-vous qui résonne?

ADRIENNE. Quoi? la chaîne?

DROMIO DE SYRACUSE. Non, le marteau de la cloche. Je devrais être parti. Il était deux heures quand j'ai quitté mon maître; il est maintenant une heure.

ADRIENNE. Voilà les heures qui vont au rebours, maintenant! je n'ai jamais entendu chose pareille.

[1] [illegible]

DROMIO DE SYRACUSE. Oh! si fait. Quand l'Heure rencontre un recor, la peur lui fait rebrousser chemin.

ADRIENNE. Comme si le Temps avait des dettes! Comme tu raisonnes sottement!

DROMIO DE SYRACUSE. Le Temps est un véritable banqueroutier; il doit plus qu'il ne possède, à la Fortune sa créancière. C'est aussi un voleur. Ne dit-on pas que le Temps marche à pas de loup, de nuit comme de jour? Endetté et voleur, s'il rencontre un recor, n'a-t-il pas raison de rebrousser chemin, ne fût-ce qu'une heure dans un jour!

Arrive LUCIENNE.

ADRIENNE. Tiens, Dromio, voici l'argent; va vite le porter et amène ton maître immédiatement. —Viens, ma sœur; je ne sais quoi de douloureux m'oppresse; c'est l'œuvre de mon imagination qui fait tout à la fois mon bonheur et mon supplice. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrive ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS. Tous ceux que je rencontre me saluent comme si nous étions de vieilles connaissances; tout le monde m'appelle par mon nom. Les uns m'offrent de l'argent, d'autres m'invitent à dîner; ceux-ci me remercient de services rendus : un tailleur m'a fait entrer dans sa boutique, m'a montré des soieries qu'il avait achetées pour moi, et là-dessus s'est mis à prendre ma mesure; il faut qu'il y ait là-dessous quelque sorcellerie. Nul doute que ce pays ne soit peuplé de sorciers lapons.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, voici l'or que vous m'avez envoyé chercher. Eh bien! vous vous êtes donc débarrassé de votre portrait d'Adam habillé de neuf?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quel est cet or? de quel Adam veux-tu parler?

DROMIO DE SYRACUSE. Non de l'Adam qui occupait le paradis terrestre, mais de l'Adam préposé à la garde de la prison; de celui qui est vêtu de la peau du veau gras tué pour l'Enfant prodigue; de celui qui marchait derrière vous comme votre mauvais ange, et qui vous a confisqué votre liberté.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne te comprends pas.

DROMIO DE SYRACUSE. Non? c'est pourtant très-clair; celui qui voyage, comme une basse de viole, dans un étui de peau, l'homme qui, lorsqu'on est fatigué, vous frappe amicalement sur l'épaule et vous arrête; celui qui prend pitié des gens ruinés, et leur donne un logement gratis; celui qui se fait fort d'exécuter plus d'exploits avec sa masse qu'un guerrier avec sa lance.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Quoi! veux-tu parler d'un sergent?

DROMIO DE SYRACUSE. Oui, seigneur, le sergent, ou plutôt le chevalier des lettres de change, l'homme qui prend à partie le payeur inexact, le met entre quatre murs, et lui dit poliment de prendre patience.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Voyons, laisse là tes pasquinades. Y a-t-il quelque navire qui mette à la voile ce soir? Pouvons-nous quitter cette ville?

DROMIO DE SYRACUSE. Il y a une heure, je suis venu vous avertir que le navire *l'Expédition* levait l'ancre ce soir; mais alors le sergent vous a retenu et vous a empêché de partir. (*Lui montrant une bourse.*) Voici l'argent que vous m'avez envoyé querir pour votre rançon.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Le drôle a perdu la raison, et moi aussi; nous marchons ici d'illusion en illusion. Veuille quelque divinité amie nous délivrer de ces lieux!

Arrive UNE COURTISANE.

LA COURTISANE. Je vous rencontre à propos, seigneur Antipholus; je vois que vous avez trouvé l'orfèvre. Est-ce là la chaîne que vous m'avez promise aujourd'hui?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Éloigne-toi, Satan! je te défends de me tenter.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, est-ce là madame Satan?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est le diable.

DROMIO DE SYRACUSE. C'est pis encore, c'est l'épouse du diable; elle vient à nous sous le vêtement d'une femme ga-

lante, quand une fille dit : *Dieu me damne!* c'est comme si elle disait : *Dieu fasse de moi une femme galante!* Il est écrit qu'elles apparaissent aux hommes comme des anges de lumière : la lumière est produite par le feu, et le feu brûle ! *ergo* une femme galante doit brûler : ne l'approchez pas.

LA COURTISANE. Vous et votre valet, vous êtes merveilleusement en train de rire. Voulez-vous venir avec moi? nous achèterons ici de quoi souper.

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, si vous soupez avec elle, attendez-vous à des mets qu'on mange à la cuiller, et ayez soin de vous pourvoir d'une longue cuiller.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Pourquoi, Dromio?

DROMIO DE SYRACUSE. Parce qu'*il faut une longue cuiller à celui qui mange avec le diable*[1].

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Arrière, démon ! Que me parles-tu de souper? tu es une sorcière comme toutes tes pareilles; je t'exorcise, et te somme de me laisser et de partir.

LA COURTISANE. Rendez-moi la bague que vous avez reçue de moi à dîner, ou, en échange de mon diamant, donnez-moi la chaîne que vous m'avez promise; cela fait, seigneur, je vous quitterai sans plus vous importuner.

DROMIO DE SYRACUSE. Il y a des diables qui ne vous demandent que les rognures de vos ongles, une paille, un cheveu, une goutte de sang, une épingle, une noix, un noyau de cerise; mais elle convoite davantage, elle veut une chaîne d'or. Mon maître, prenez-y garde : si vous la lui donnez, la diablesse agitera sa chaîne, et s'en servira pour nous effrayer.

LA COURTISANE. Seigneur, donnez-moi ma bague ou la chaîne; votre intention, j'espère, n'est pas de me duper?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Va-t'en, sorcière! Viens, Dromio, partons.

DROMIO DE SYRACUSE. *Arrière, orgueil,* dit le paon, vous savez cela, madame. (*Antipholus et Dromio de Syracuse s'éloignent.*)

LA COURTISANE, *seule*. Antipholus a sûrement perdu l'esprit, sans quoi, il ne se conduirait pas ainsi; il a reçu de moi une bague qui vaut quarante ducats; il m'a promis en retour une chaîne d'or, et voilà maintenant qu'il ne veut me donner ni l'une ni l'autre. Ce qui me fait croire qu'il est devenu fou, c'est, indépendamment de la preuve qu'il vient de m'en donner, ce qu'il m'a dit aujourd'hui à dîner : il a prétendu que sa femme lui a refusé l'entrée de sa propre maison. Il est probable que sa femme, informée de ses accès de folie, a en effet refusé de le recevoir. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'est de me rendre chez lui, et de dire à sa femme que, dans l'un de ses accès, il est entré brusquement chez moi, et m'a enlevé ma bague de vive force : c'est ce que j'ai de mieux à faire; car je ne puis me résoudre à perdre quarante ducats. (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Même lieu.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE et UN OFFICIER DE JUSTICE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Soyez sans inquiétude, mon ami, je ne m'éloignerai pas; avant de vous quitter, je vous remettrai comme caution une somme égale à celle pour laquelle je suis arrêté. Ma femme est de mauvaise humeur aujourd'hui; il est probable qu'elle n'aura pas voulu croire légèrement, sur la foi de mon messager, que j'aie été arrêté dans Éphèse, et, sans nul doute, cette nouvelle a dû lui sembler bien étrange.

Arrive DROMIO D'ÉPHÈSE, un bout de corde à la main.

ANTIPHOLUS, *continuant*. Voici mon valet; il apporte sans doute l'argent. — Eh bien, Dromio! as-tu ce que je t'ai envoyé chercher?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Voilà, je vous le garantis, de quoi les payer tous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Mais où est l'argent?

DROMIO D'ÉPHÈSE. L'argent? je l'ai donné en échange de la corde.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Comment, misérable! cinq cents ducats pour une corde!

DROMIO D'ÉPHÈSE. A ce prix-là, seigneur, je me charge de vous en fournir cinq cents.

[1] Vieux proverbe anglais.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Pourquoi, maraud, t'ai-je envoyé à la maison?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Pour me procurer une corde, seigneur, et voilà que je vous l'apporte.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Et voilà comme je la reçois. (*Il le frappe.*)

L'OFFICIER. Seigneur, modérez-vous, un peu de patience.

DROMIO D'ÉPHÈSE. C'est à moi d'être patient; je suis dans l'adversité.

L'OFFICIER. Toi, retiens ta langue.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Dites-lui plutôt de retenir ses mains.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Misérable, tu as donc perdu le sens?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Plût à Dieu que je l'eusse perdu! je ne sentirais pas vos coups.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Tu es comme les ânes; tu n'es sensible qu'aux coups.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je suis un âne en effet; mes oreilles allongées par vous le prouvent suffisamment. — (*A l'Officier.*) Je l'ai servi depuis l'heure de ma naissance jusqu'au moment actuel, et je n'ai jamais recueilli à son service que des coups. Quand j'ai froid, il me réchauffe en me battant; quand j'ai chaud, c'est en me battant qu'il me rafraîchit : c'est avec des coups qu'il m'éveille quand je dors, qu'il me fait lever quand je suis assis, qu'il me met à la porte quand je sors du logis, qu'il m'accueille quand je rentre. C'est le lot que je porte sur mes épaules, comme une mendiante son marmot, et que je continuerai à porter quand il m'aura estropié et que je mendierai mon pain de porte en porte.

Arrivent ADRIENNE, LUCIENNE, LA COURTISANE, LAPINCE et ses aides.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Laisse-moi, j'aperçois ma femme qui vient.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Maîtresse, *respice finem*[1], songez à la fin, ou plutôt à la corde.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Te tairas-tu? (*Il le frappe.*)

LA COURTISANE. Qu'en dites-vous? votre mari n'est-il pas fou?

ADRIENNE. Sa conduite incivile à mon égard le prouve. — Docteur Lapince, vous êtes exorciste; rétablissez-le dans son bon sens, et demandez-moi ensuite tout ce que vous voudrez; je vous l'accorderai.

LUCIENNE. Hélas! comme son air est farouche et irrité!

LA COURTISANE. Remarquez comme il tremble dans son accès de démence.

LAPINCE, *à Antipholus*. Donnez-moi votre main et laissez-moi tâter votre pouls.

ANTIPHOLUS, *lui donnant un soufflet*. Voici ma main; ton oreille va en tâter.

LAPINCE, *d'une voix solennelle*. Satan, qui as pris possession de cet homme, je te somme de lâcher prise, de fuir devant mes saintes prières, et de rentrer dans les ténèbres de ton empire : je te conjure par tous les saints du paradis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Sorcier radoteur, je ne suis pas fou.

ADRIENNE. Plût à Dieu que tu ne le fusses pas, pauvre âme affligée!

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Sont-ce là vos chalands, ma mignonne? ce drôle à la face de safran était-il aujourd'hui avec vous, à mener joyeuse vie, pendant que les portes étaient insolemment fermées contre moi, et qu'on m'interdisait l'entrée de ma maison?

ADRIENNE. Mon ami, vous savez bien que vous avez dîné au logis. Plût à Dieu que vous y fussiez resté jusqu'à présent! cet opprobre public vous eût été épargné.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Moi! j'ai dîné au logis! (*A Dromio.*) Drôle, que dis-tu à cela?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je dois à la vérité de dire que vous n'avez pas dîné au logis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. N'a-t-on pas refusé de me recevoir et fermé la porte contre moi?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Certainement, on a refusé de vous recevoir et fermé la porte contre vous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Elle-même ne m'a-t-elle pas alors adressé un langage insultant?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Sans fable elle vous a adressé un langage insultant.

[1] *Respice finem*, songez à la fin, au résultat; *respice funem*, songez à la corde : notre auteur affectionne tellement le calembour, qu'il va le dénicher jusque dans les langues mortes.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Sa fille de cuisine ne m'a-t-elle pas injurié, invectivé, raillé?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, certes, la vestale de la cuisine vous a invectivé.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Et ne me suis-je pas éloigné la rage dans le cœur?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Oui, en vérité! — témoin mes os, qui depuis ont senti la vigueur de votre indignation.

ADRIENNE, *à Lapince.* Au lieu de le contredire, peut-être ferions-nous bien d'abonder dans son sens!

LAPINCE. Il n'y aurait pas de mal à cela. Ce garçon a rencontré son joint, et en lui cédant il calme sa frénésie.

ANTIPHOLUS, *à sa femme.* Tu as suborné l'orfévre pour qu'il me fît arrêter.

ADRIENNE. Hélas! j'ai envoyé l'argent nécessaire pour vous cautionner; je l'ai envoyé par Dromio, qui était venu en toute hâte le chercher.

DROMIO D'ÉPHÈSE. De l'argent par moi? pour des vœux et de la bonne volonté, c'est possible; mais d'argent pas une obole, mon maître, croyez-moi.

ANTIPHOLUS, *à Dromio.* N'es-tu pas allé lui demander de ma part une bourse de ducats?

ADRIENNE. Il est venu, et je la lui ai donnée.

LUCIENNE. Moi, je suis témoin qu'elle la lui a donnée.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je prends Dieu et le cordier à témoin qu'on ne m'a envoyé chercher qu'une corde.

LAPINCE. Madame, le maître et le valet sont tous deux possédés. Je le vois à la pâleur et à la teinte blafarde de leur visage; il faut les lier et les renfermer dans une chambre noire.

ANTIPHOLUS, *à sa femme.* Pourquoi m'avez-vous refusé aujourd'hui l'entrée de la maison? — (*A Dromio.*) Et toi, pourquoi nies-tu avoir reçu la bourse d'or?

ADRIENNE. Mon ami, je ne vous ai point refusé l'entrée de la maison.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Et moi, mon maître, je n'ai point reçu d'or; mais j'avoue qu'on a refusé de nous laisser entrer.

ADRIENNE. Vil imposteur, tu mens dans un cas comme dans l'autre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Hypocrite prostituée, tu mens en tout: tu t'es liguée avec cette canaille maudite pour faire de moi un objet de mépris et de risée; mais avec ces ongles j'arracherai tes yeux perfides qui se réjouissent de me voir livré à cet indigne traitement. (*Lapince et ses aides garrottent Antipholus et Dromio d'Éphèse.*)

ADRIENNE. Oh! liez-le, liez-le: qu'il ne m'approche pas.

LAPINCE. Du renfort! — Le démon qui le possède est doué d'une grande vigueur.

LUCIENNE. Hélas! le pauvre malheureux! comme il est pâle et blême!

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Eh quoi! voulez-vous donc me tuer? — Officier, je suis ton prisonnier; souffriras-tu qu'on m'arrache de tes mains?

L'OFFICIER. Messires, laissez cet homme; il est mon prisonnier; vous ne l'aurez pas.

LAPINCE. Qu'on garrotte cet homme; lui aussi, il est atteint de folie.

ADRIENNE, *à l'Officier.* Que veux-tu, officier mal appris? Prends-tu plaisir à voir un homme se nuire à lui-même et se déshonorer?

L'OFFICIER. Il est mon prisonnier; si je le laisse partir, je suis responsable de la somme qu'il doit.

ADRIENNE. Avant de te quitter, je dégagerai ta responsabilité. Conduis-moi à son créancier, que je sache à quoi se rattache cette dette, et je [illegible] le montant. — Mon cher docteur, veillez à ce qu'il soit conduit et mis en sûreté chez moi. — O malheureux jour!

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. O misérable prostituée!

DROMIO D'ÉPHÈSE. Mon maître, je suis lié pour vous, je [illegible] de [illegible]

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Laisse-moi, scélérat! veux-tu me mettre en fureur?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Vous ne voulez pas [illegible] mettez-vous en fureur, mon cher maître, criez comme un [illegible]

LUCIENNE. Les pauvres gens! voyez donc comme ils extravaguent!

ADRIENNE. [illegible] — Messire, venez avec moi. (*Lapince et ses aides s'éloignent avec Antipholus et Dromio d'Éphèse.*)

ADRIENNE, *continuant, à l'Officier.* Dites-moi maintenant à la requête de qui il a été arrêté.

L'OFFICIER. A la requête d'un certain Angélo, orfévre. Le connaissez-vous?

ADRIENNE. Je le connais; quelle somme lui doit-il?

L'OFFICIER. Deux cents ducats.

ADRIENNE. Pour quel objet?

L'OFFICIER. Pour une chaîne qu'il a livrée à votre mari.

ADRIENNE. Il avait effectivement commandé une chaîne pour moi; mais elle n'a pas été livrée.

LA COURTISANE. Je vous ai dit qu'aujourd'hui, dans un accès de démence, votre mari est entré chez moi et m'a pris ma bague, que je viens tout à l'heure de voir à son doigt; un moment après, je l'ai rencontré porteur d'une chaîne.

ADRIENNE. C'est possible; mais je ne l'ai point vue. — Officier, conduisez-moi chez cet orfévre; il me tarde d'éclaircir toute cette affaire.

Arrivent ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, l'épée à la main, et DROMIO DE SYRACUSE.

LUCIENNE. Mon Dieu, ayez pitié de nous! les voilà déjà lâchés.

ADRIENNE. Ils viennent à nous l'épée nue; appelons du renfort pour les garrotter de nouveau.

L'OFFICIER. Fuyons; ils nous tueraient. (*L'Officier de justice, Adrienne et Lucienne s'enfuient.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Il paraît que la vue d'une épée fait peur à ces sorcières.

DROMIO DE SYRACUSE. Celle qui voulait à toute force être votre femme vient de s'enfuir à votre aspect.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Allons au Centaure chercher nos bagages: il me tarde que nous soyons bien et dûment embarqués.

DROMIO DE SYRACUSE. Croyez-moi, restons encore ici cette nuit; on ne nous fera certainement aucun mal; vous m'avez dit qu'on vous a fait bon accueil, qu'on vous a donné de l'or: c'est, je vous assure, une nation de bonnes gens, et n'était la montagne de chair enragée qui me réclame pour son mari, je me fixerais volontiers ici, et m'y ferais sorcier.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je ne passerais pas ici la nuit, quand on me donnerait la ville tout entière; allons donc embarquer nos bagages. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu, devant une abbaye.

Arrivent LE MARCHAND et Angélo.

ANGÉLO. Je suis fâché, seigneur, de vous avoir causé ce retard; mais je vous proteste que je lui ai livré la chaîne, bien qu'il ait l'improbité de le nier.

LE MARCHAND. En quelle estime cet homme est-il dans cette ville?

ANGÉLO. Il y est très-considéré, son crédit est illimité, il est très-aimé, il ne le cède à pas un citoyen d'Éphèse; je lui confierais sur sa parole tout ce que je possède.

LE MARCHAND. Parlez plus bas; je pense que c'est lui qui s'avance.

Arrivent ANTIPHOLUS et DROMIO DE SYRACUSE.

ANGÉLO. C'est bien lui; il porte à son cou cette même chaîne qu'il affirmait impudemment n'avoir pas reçue. Rapprochez-vous de moi, je vais lui parler. — [illegible] Antipholus, je m'étonne beaucoup que vous m'ayez [illegible] non moins qu'à vous-même, tant d'embarras et de scandale, en niant formellement et avec serment avoir reçu la chaîne que vous portez sur vous ostensiblement; outre l'inconvénient des frais, du scandale et de l'emprisonnement, vous avez causé un grave préjudice à cet honnête homme, mon ami, qui, sans les difficultés survenues entre nous, aurait mis à la voile aujourd'hui même. Vous tenez de moi cette chaîne, pouvez-vous le nier?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Je la tiens effectivement de vous, je n'ai jamais prétendu le nier.

LE MARCHAND. Oui, vous l'avez nié, et avec serment encore.



DROMIO DE SYRACUSE. ... Si bien qu'étonné et surpris, je me suis sauvé d'elle comme d'une sorcière. (Acte III, scène II, page 315.)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Qui m'a entendu le nier et jurer le contraire?

LE MARCHAND. Moi-même, je l'ai entendu, et tu le sais bien; tu n'es qu'un misérable, et tu ne devrais pas te montrer dans la société des honnêtes gens.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Tu es un drôle de m'accuser ainsi, je suis prêt à maintenir mon honneur et ma probité contre toi à l'instant même, si tu oses soutenir ton dire.

LE MARCHAND. Je l'ose, et je te défie, scélérat que tu es. *(Ils mettent l'épée à la main.)*

Arrivent ADRIENNE, LUCIENNE, LA COURTISANE, une foule de peuple.

ADRIENNE. Arrêtez! ne lui faites pas de mal, au nom du ciel; il est fou: — que quelques-uns d'entre vous s'approchent de lui et le désarment; garrottez-le, ainsi que Dromio, et transportez-les chez moi.

DROMIO DE SYRACUSE. Sauvez-vous, mon maître, sauvez-vous; au nom du ciel, réfugiez-vous dans quelque maison; voici une abbaye; — entrons-y, ou nous sommes perdus. *(Antipholus et Dromio de Syracuse se réfugient dans l'abbaye.)*

On voit paraître L'ABBESSE.

L'ABBESSE. Apaisez-vous, bonnes gens; pourquoi vous pressez-vous en foule devant cette maison?

ADRIENNE. Pour y chercher mon pauvre mari, dont la raison est égarée; laissez-nous entrer, afin que nous puissions le garrotter et l'emmener chez moi, pour lui donner des soins.

ANGELO. Je savais bien qu'il n'était pas dans son bon sens.

LE MARCHAND. Je suis fâché maintenant d'avoir tiré l'épée contre lui.

L'ABBESSE. Depuis quand cet homme a-t-il perdu la raison?

ADRIENNE. Toute cette semaine il a été triste, morose, sombre et bien différent de ce qu'il était habituellement; mais jusqu'à cet après-midi sa démence n'avait pas été portée à un tel excès de fureur.

L'ABBESSE. A-t-il fait quelque perte considérable sur mer? pleure-t-il la mort de quelque ami bien cher? ou a-t-il laissé égarer ses affections sur quelque objet illégitime, péché auquel sont fort sujets les jeunes hommes qui donnent à leurs yeux une liberté trop grande? Lequel de ces malheurs a-t-il eu à subir?

ADRIENNE. Aucun, si ce n'est peut-être le dernier; quelque liaison coupable qui l'éloignait de chez lui.

L'ABBESSE. Vous auriez dû lui en faire des réprimandes.

ADRIENNE. Je lui en ai fait.

L'ABBESSE. Oui; mais pas assez sévères.

ADRIENNE. Aussi sévères que la modestie me le permettait.

L'ABBESSE. Oui, mais en particulier seulement.

ADRIENNE. Devant le monde aussi.

L'ABBESSE. Oui; mais trop rarement.

ADRIENNE. C'était le sujet de tous nos entretiens: au lit, mes reproches l'empêchaient de dormir; à table, ils l'empêchaient de manger; seuls, je ne lui parlais que de cela; en société, j'y faisais des allusions fréquentes: toujours et partout, je lui représentais l'énormité de sa conduite.

L'ABBESSE. Et voilà justement ce qui l'a rendu fou: les clameurs d'une femme jalouse sont un poison plus mortel que la morsure d'un chien atteint de la rage. Il paraît que vos sarcasmes ont empêché son sommeil: voilà pourquoi son cerveau s'est dérangé; vous dites que vos reproches ont assaisonné ses mets; des repas troublés font de mauvaises digestions, qui elles-mêmes allument le feu dévorant de la fièvre; et qu'est-ce que la fièvre, sinon un accès de démence? Vous dites que vos querelles ont troublé ses délassements; l'absence de diversions agréables produit la lugubre et sombre mélancolie, mère du désespoir, que rien ne console et qui traîne à sa suite la troupe empestée des pâles chagrins ennemis de la vie. Il n'y a pas d'être vivant, homme ou animal, qui, troublé dans ses repas, ses plaisirs et son sommeil, ce doux réparateur des forces de la vie, ne tombât en démence: j'en conclus que ce sont vos accès de jalousie qui ont privé votre mari de l'usage de sa raison.

LUCIENNE. Elle ne l'a jamais repris qu'avec douceur, au milieu de ses emportements et de sa conduite brutale et



DROMIO D'ÉPHÈSE. ... Donnons-nous la main et marchons de front. (Acte V, scène I, page 324.)

grossière. — (*A sa sœur.*) Pourquoi endures-tu ces reproches sans y répondre?

ADRIENNE. Elle m'a livrée aux reproches de ma propre conscience. — Bonnes gens, entrez et saisissez-vous de lui.

L'ABBESSE. Non; personne ne mettra le pied dans ma maison.

ADRIENNE. Ordonnez alors à vos domestiques d'amener mon mari.

L'ABBESSE. Je n'en ferai rien non plus : il a pris ma maison pour refuge; elle le protégera contre votre atteinte jusqu'à ce que je lui aie rendu l'usage complet de ses facultés, ou que j'aie échoué dans mes efforts.

ADRIENNE. Je veux moi-même veiller sur mon mari, être sa garde-malade, soigner son infirmité; car c'est ma place, je ne veux me reposer de ce soin sur personne : permettez donc que je l'emmène chez moi.

L'ABBESSE. Calmez-vous; il ne sortira pas d'ici que je n'aie employé pour rétablir sa raison les moyens éprouvés dont je dispose, tels que sirops, potions et saintes prières : c'est un devoir charitable que mon ordre m'impose et qui fait partie intégrante de mon vœu. Retirez-vous donc et le laissez ici avec moi.

ADRIENNE. Je ne m'éloignerai pas, et je ne laisserai point ici mon mari : c'est un rôle qui convient mal à votre saint état, que de séparer ainsi le mari de la femme.

L'ABBESSE. Calmez-vous et partez; vous ne l'aurez pas.

LUCIENNE. Porte plainte au duc de cette indignité.

ADRIENNE. Viens, suis-moi; je me prosternerai à ses pieds, et ne me relèverai que lorsque, cédant à mes larmes et à mes prières, il aura consenti à venir en personne forcer l'abbesse à me rendre mon mari.

LE MARCHAND. Si je ne me trompe, il est cinq heures au cadran solaire; le duc ne tardera point à passer ici en personne pour se rendre à la vallée de douleur, au champ de la mort, au lieu des exécutions, qui est ici près, derrière les fossés de l'abbaye.

ANGELO. Dans quel but?

LE MARCHAND. Pour voir décapiter un Syracusain, qui, en contravention aux lois de votre ville, a eu le malheur d'arriver aujourd'hui dans ce port.

ANGÉLO. Tenez, les voici qui s'avancent; nous assisterons à sa mort.

LUCIENNE. Jette-toi aux pieds du duc avant qu'il ait dépassé l'abbaye.

Arrivent LE DUC avec sa Suite, EGÉON, la tête nue, le Bourreau et des Gardes.

LE DUC. Qu'il soit de nouveau annoncé publiquement, et pour prouver l'intérêt que nous portons à cet homme, que s'il se trouve quelque ami qui veuille acquitter pour lui la somme, il ne mourra pas.

ADRIENNE, *se jetant aux genoux du Duc.* Justice, duc vénéré, justice contre l'abbesse.

LE DUC. C'est une dame vertueuse et respectable; il est impossible qu'elle vous ait donné un juste sujet de plainte.

ADRIENNE. Que votre altesse daigne m'écouter. Antipholus, mon mari, — que sur vos instantes sollicitations j'ai fait le maître de ma personne et de ma fortune, — a, dans ce jour malheureux, été saisi du plus effroyable accès de démence : suivi de son domestique, aussi insensé que lui, il s'est élancé en furieux dans la rue, outrageant les citoyens, entrant de force dans leurs maisons, y saisissant bagues, joyaux, tout ce que convoitait sa fureur; j'ai d'abord réussi à le faire garrotter et conduire chez moi pendant que j'étais allée réparer les torts que sa frénésie avait causés en divers lieux. Mais bientôt, j'ignore par quels efforts violents il a échappé à ses gardiens, accompagné de son esclave forcené comme lui; tous deux, transportés de fureur, l'épée nue, ils nous ont rencontrés, et, fondant sur nous, nous ont forcés de fuir; mais, ayant appelé du renfort, nous sommes revenus pour les garrotter; ils se sont alors réfugiés dans cette abbaye. Nous voulions les y poursuivre; mais l'abbesse a fait fermer les portes contre nous; elle ne veut ni nous laisser arracher mon mari de cet asile,

[illegible] l'entrer avec vous. Veuillez donc, [illegible] qu'il nous soit rendu et ramené chez lui, pour y recevoir les soins convenables.

LE DUC. Votre mari m'a rendu autrefois d'importants services à la guerre. Quand vous l'avez accepté pour époux, je vous ai donné ma parole de prince de lui conférer toutes les faveurs et de lui faire tout le bien que je pourrais. — Qu'on frappe à la porte de l'abbaye, et qu'on dise à l'abbesse de venir me parler ; j'arrangerai cette affaire avant de passer outre.

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, madame, sauvez-vous! mon maître et son valet sont tous deux lâchés; ils ont battu les suivantes à tour de rôle, et garrotté le docteur, dont ils ont brûlé la barbe avec des tisons, et chaque fois qu'elle flambait, ils jetaient sur lui des seaux d'eau infecte pour l'éteindre. Mon maître l'exhorte à la patience, pendant que Dromio, des ciseaux à la main, s'occupe à le tondre à la façon des aliénés [1]. Si l'on n'envoie promptement du secours, je ne doute pas qu'à eux deux ils ne finissent par tuer le magicien.

ADRIENNE. Tais-toi, imbécile ; ton maître et son valet sont ici, et ce que tu viens de nous dire est faux.

LE DOMESTIQUE. Sur ma vie, madame, ce que je vous dis est vrai. Je l'ai vu à l'instant : c'est à peine si depuis j'ai eu le temps de reprendre deux fois haleine. Mon maître vous appelle à grands cris, et jure, s'il met la main sur vous, de vous arracher la peau du visage et de vous défigurer complétement. (*On entend des cris.*) Écoutez, écoutez; le voilà, je l'entends : fuyez, sauvez-vous.

LE DUC. Restez auprès de moi ; ne craignez rien. — Gardes, à vos hallebardes!

ADRIENNE. Hélas! c'est mon mari! je vous prends à témoin qu'il a le don de se rendre invisible. Tout à l'heure il est entré dans cette abbaye, et le voilà maintenant qui est ici ; cela dépasse toute intelligence humaine.

Arrivent ANTIPHOLUS et DROMIO D'ÉPHÈSE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Justice, gracieux duc : oh ! accordez-[illegible] au nom des services que je vous ai autrefois rendus, quand je vous ai suivi à la guerre et que j'ai reçu [illegible] des blessures pour sauver votre vie ; au nom du [illegible] alors perdu pour vous, je vous demande justice.

ÉGÉON. A moins que la crainte de la mort ne m'ôte la raison, c'est mon fils Antipholus et Dromio que je vois.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Justice, prince chéri, justice contre cette femme que vous m'avez donnée pour épouse et qui m'a outragé, déshonoré au plus haut point ; les indignes affronts qu'elle m'a fait subir aujourd'hui dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir.

LE DUC. Dites-moi comment, et justice vous sera rendue.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Aujourd'hui, monseigneur, elle m'a [illegible] ma maison, pendant qu'elle était à table [illegible].

LE DUC. C'est une chose grave. — Répondez, femme; [illegible]

ADRIENNE. Non, monseigneur. — Il a dîné aujourd'hui [illegible], je jure sur le salut de mon âme que [illegible] contre moi est fausse.

[illegible] ne plus voir le jour, puissé-[illegible] de la nuit, si ce qu'elle dit à [illegible] vérité.

[illegible] elles mentent toutes deux. [illegible]

[illegible]

gnie de ce marchand. Là, cet orfèvre parjure m'a soutenu qu'aujourd'hui il m'a livré la chaîne, quand Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas même vue. Pour ce motif, il m'a fait arrêter par un officier de justice. J'ai obéi ; puis j'ai envoyé mon valet chez moi, pour y chercher une bourse de ducats : il est revenu sans m'apporter l'argent ; alors j'ai prié poliment l'officier de vouloir bien m'accompagner à ma demeure. En chemin, nous avons rencontré ma femme et sa sœur, accompagnées d'une bande de scélérats conjurés contre moi ; ils avaient avec eux un certain Lapince, un meurt-de-faim, à la face décharnée, un vrai squelette, un charlatan, un misérable jongleur, un diseur de bonne aventure, un pauvre hère à l'œil creux, à la mine affamée, un vrai cadavre ambulant. Cet ignoble scélérat a entrepris de m'exorciser : il s'est mis à me regarder dans le blanc des yeux, à me tâter le pouls ; puis il a eu le front de s'écrier que j'étais possédé de l'esprit malin. Alors ils sont tous à la fois tombés sur moi, m'ont garrotté, ainsi que mon valet, et nous ont emportés chez moi, où ils nous ont déposés, chargés de liens, dans une chambre noire et humide. A la fin, ayant rompu avec mes dents les cordes qui m'attachaient, j'ai recouvré ma liberté, et je suis accouru ici, devant votre altesse, que je supplie de m'accorder une ample satisfaction de pareils affronts et d'aussi indignes outrages.

ANGÉLO. Monseigneur, il est deux faits que je puis certifier; c'est qu'il n'a pas dîné chez lui et qu'on lui a refusé l'entrée de sa maison.

LE DUC. Mais lui avez-vous livré une chaîne, oui ou non?

ANGÉLO. Je la lui ai livrée, monseigneur, et tout à l'heure, quand il s'est sauvé dans cette maison, toutes les personnes ici présentes ont vu la chaîne à son cou.

LE MARCHAND. En outre, j'affirme sous la foi du serment que je vous ai entendu avouer avoir reçu la chaîne après l'avoir nié auparavant sur cette même place ; c'est alors que j'ai tiré l'épée contre vous, et que vous vous êtes réfugié dans cette abbaye, d'où vous n'avez pu sortir pour venir ici que par un miracle.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne suis jamais entré dans cette abbaye; vous n'avez jamais tiré l'épée contre moi : je jure que je n'ai jamais vu la chaîne : j'en atteste le ciel, tout ce que vous m'imputez là n'est que mensonge.

LE DUC. Quel labyrinthe inextricable! Je pense que vous avez bu tous à la coupe de Circé. S'il était entré dans cette maison, il y serait encore ; s'il était fou, il ne plaiderait pas sa cause avec tant de sang-froid. — (*A Adrienne.*) Vous dites qu'il a dîné au logis : cet orfèvre le nie. — (*A Dromio d'Éphèse.*) Toi, que dis-tu?

DROMIO, *montrant la courtisane.* Monseigneur, il a dîné au Porc-Épic avec la personne que voici.

LA COURTISANE. C'est vrai, et il a ôté de mon doigt cette bague qu'il porte maintenant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Il est vrai, monseigneur; c'est d'elle que je tiens cette bague.

LE DUC, *à la courtisane.* L'avez-vous vu entrer dans cette abbaye?

LA COURTISANE. Oui, monseigneur, aussi vrai que je vois votre altesse.

LE DUC. Voilà qui est étrange. — Qu'on fasse venir ici l'abbesse : je pense que vous êtes tous fous ou ensorcelés. (*Un des gens du Duc entre dans l'abbaye.*)

ÉGÉON. Très-puissant duc, permettez-moi de dire un mot : si je ne me trompe, je vois ici un ami qui payera ma rançon et me sauvera la vie.

LE DUC. Parle, Syracusain, explique-toi librement.

ÉGÉON, *à Antipholus d'Éphèse.* Seigneur, ne vous nommez-vous pas Antipholus? et le nom de votre esclave n'est-il pas Dromio?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il n'y a pas une heure, j'étais esclave et chargé de liens ; mais ses dents, et je lui en rends grâce, ont brisé mes entraves; maintenant je suis libre.

ÉGÉON. Je suis certain que tous deux vous vous souvenez de m'avoir vu.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Votre vue éveille effectivement en nous un souvenir ; nous nous rappelons en vous voyant que nous étions enchaînés comme vous l'êtes maintenant. Seriez-vous, par hasard, un des sujets traités par le docteur Lapince ?

ÉGÉON. Vous me regardez comme si je vous étais totalement étranger. Vous me connaissez parfaitement.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. C'est pour la première fois que je vous vois.

ÉGÉON. Les chagrins m'ont donc bien changé depuis la dernière fois où vous m'avez vu? Il faut que les soucis et la main du Temps, par qui tout s'altère, aient étrangement défiguré mes traits. Cependant, dites-moi, ne reconnaissez-vous pas ma voix?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je ne reconnais pas plus votre voix que vos traits.

ÉGÉON. Et toi, Dromio?

DROMIO D'ÉPHÈSE. Je vous en dis autant.

ÉGÉON. Je suis certain que tu me reconnais.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Moi, seigneur? Je suis certain que non: quand un homme nie une chose, on est tenu de le croire.

ÉGÉON. Ne pas reconnaître ma voix! O Temps impitoyable! dans le court espace de sept années, as-tu donc tellement cassé ma pauvre voix, que mon fils unique n'en reconnait plus le son, affaibli et altéré qu'il est par le chagrin? Bien que l'hiver des ans ait desséché ma séve, caché mes traits ridés sous sa neige, et glacé mon sang dans ses canaux, pourtant, dans cette nuit de ma vieillesse, quelque rayon de mémoire luit encore; ma lampe qui touche à sa fin jette encore de mourantes lueurs; bien que le sens de l'ouïe soit affaibli en moi, mes oreilles entendent encore: tous ces vieux témoignages (et j'ai la certitude qu'ils ne me trompent pas) me disent que tu es mon fils Antipholus.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je n'ai jamais vu mon père.

ÉGÉON. Tu sais qu'il y a sept ans nous nous sommes quittés à Syracuse; mais peut-être mon fils rougit-il de me reconnaître dans ma détresse.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Le duc et tous ceux qui me connaissent dans cette ville peuvent attester la vérité de ce que j'avance; je n'ai, de ma vie, mis le pied à Syracuse.

LE DUC. Syracusain, je suis depuis vingt ans le patron d'Antipholus, et dans cet intervalle il n'a point été à Syracuse. Je vois que l'âge et ta position critique ont troublé ta raison.

Revient L'ABBESSE, suivie d'ANTIPHOLUS et de DROMIO DE SYRACUSE.

L'ABBESSE. Très-puissant duc, vous voyez un homme victime d'outrages qu'il n'a pas mérités. (*Tous les regards se portent sur Antipholus de Syracuse.*)

ADRIENNE. Je vois deux maris si mes yeux ne me trompent[1].

LE DUC. Il faut que l'un de ces deux hommes soit le génie de l'autre. (*Montrant les deux Dromio.*) Il en est de même de ceux-ci: lequel est l'homme? lequel est l'esprit? Qui peut les distinguer?

DROMIO DE SYRACUSE. Monseigneur, c'est moi qui suis Dromio; faites retirer cet homme.

DROMIO D'ÉPHÈSE. C'est moi, monseigneur, qui suis Dromio: permettez que je reste.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Est-ce vous, Égéon? ou êtes-vous son ombre?

DROMIO DE SYRACUSE, *à Égéon*. Mon vieux maître! qui donc ici l'a chargé de liens?

L'ABBESSE. Qui que ce soit qui l'ait lié, moi, je vais le délier, et sa délivrance me rendra un époux. — Parle, vieil Égéon, si tu es l'homme qui eut autrefois une épouse nommée Émilie, dont le sein fécond te donna deux jumeaux; si tu es Égéon, parle, et reconnais ton Émilie.

ÉGÉON. Si tout cela n'est point un rêve, tu es Émilie; si tu l'es, oh! dis-moi où est celui de mes deux fils qui flottait avec toi sur le fatal radeau.

L'ABBESSE. Lui et moi, ainsi que l'un des deux Dromio, nous fûmes recueillis par des gens d'Épidamne; mais bientôt de grossiers pêcheurs de Corinthe leur enlevèrent de vive force Dromio et mon fils, et me laissèrent avec ceux d'Épidamne. Je ne saurais dire ce qu'ils sont devenus; moi, la fortune m'a placée dans la position où vous me voyez.

LE DUC. Maintenant commence à s'expliquer l'histoire que nous avons entendue ce matin! — Ces deux Antipholus si ressemblants — ces deux Dromio offrant entre eux une conformité non moins remarquable; — le naufrage qu'elle m'a dit souvent avoir fait sur mer; — sans nul doute, voilà le père et la mère de ces enfants: le hasard les réunit. — Antipholus, quand tu es arrivé à Éphèse, n'est-ce pas de Corinthe que tu venais?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Non, monseigneur; je venais de Syracuse.

LE DUC. Bon! tenez-vous, vous à droite, vous à gauche; je ne puis distinguer l'un de l'autre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je venais de Corinthe, mon gracieux seigneur.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Et j'étais avec lui.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je suis arrivé dans cette ville avec le duc Ménaphon, votre oncle, cet illustre guerrier.

ADRIENNE. Lequel de vous deux a dîné aujourd'hui avec moi?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Moi, ma belle dame.

ADRIENNE. Et vous n'êtes pas mon mari?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. A cette demande je réponds: Non.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Et moi de même; et néanmoins, c'est le titre qu'elle m'a donné, et cette jeune beauté, (*montrant Lucienne*) sa charmante sœur, m'a appelé son frère. — (*A Lucienne.*) Ce que je vous ai dit alors, j'espère qu'il me sera permis de le maintenir, si ce que je vois et entends n'est pas un rêve.

ANGÉLO. Seigneur, voici la chaîne que vous avez reçue de moi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. J'en conviens, seigneur; je ne le nie pas.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Et pour cette chaîne, vous m'avez fait arrêter.

ANGÉLO. J'en conviens, seigneur; je ne le nie pas.

ADRIENNE, *à Antipholus de Syracuse*. Je vous ai envoyé par Dromio l'argent nécessaire pour vous cautionner; mais je pense qu'il ne vous l'a pas remis.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Ce n'est pas moi que vous en avez chargé.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. J'ai reçu de votre part cette bourse de ducats; elle m'a été remise par Dromio, mon valet. Je vois que nous avons pris un Dromio pour un autre, comme j'ai été pris pour mon frère, et mon frère pour moi; et c'est ce qui a donné lieu à ces MÉPRISES[1].

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Je consacre ces ducats à la rançon de mon père.

LE DUC. Il n'en a pas besoin; ton père a la vie sauve.

LA COURTISANE. Seigneur, veuillez me rendre mon diamant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Tenez, le voici; et bien des remercîments pour le dîner que vous m'avez offert.

L'ABBESSE. Illustre duc, veuillez nous faire l'honneur de venir avec nous dans l'abbaye, pour y entendre le récit détaillé de toutes nos aventures. — J'invite tous ceux de cette assemblée qui ont eu à souffrir des MÉPRISES de cette journée à vouloir bien nous accompagner, et il leur sera donné ample satisfaction. — Pendant vingt-cinq ans, mes fils, j'ai été en travail de vous; ce n'est que maintenant que je suis délivrée de mon douloureux fardeau. — Noble duc, mon mari, mes deux fils, et vous, calendriers vivants, qui leur rappelez la date de leur naissance, venez tous avec moi prendre part à un entretien si doux: après de si longues douleurs, quelle délivrance heureuse!

LE DUC. De tout mon cœur: je prendrai volontiers ma part de cette fête. (*Le Duc et sa suite, l'Abbesse, Égéon, la Courtisane, le Marchand, Angélo s'éloignent.*)

DROMIO DE SYRACUSE. Mon maître, ferai-je débarquer vos bagages?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. Quels bagages as-tu donc embarqués pour moi?

DROMIO DE SYRACUSE. Vos effets qui étaient à l'auberge du Centaure.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. C'est à moi qu'il s'adresse. Je suis ton maître, Dromio; viens avec nous; nous nous occuperons de cela plus tard: embrasse ton frère, et réjouis-toi avec lui. (*Antipholus de Syracuse, Antipholus d'Éphèse, Adrienne et Lucienne s'éloignent.*)

DROMIO DE SYRACUSE. Il y a chez ton maître une grosse

[1] On trouve un passage semblable dans les *Ménechmes* de Regnard. [illegible]

Madame, près de vous j'ai le regard trouble. [illegible]

Si ce n'est [illegible] mon œil [illegible] double.

Acte V, scène dernière.

[2] L[illegible]

[1] On remarquera cette manière [illegible]

c'est ma belle-sœur qui aujourd'hui, à dîner, m'a singulièrement soigné : désormais elle sera ma sœur, et non ma femme.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Il me semble voir en toi, non mon frère, mais mon miroir[1] : je vois à ton air que j'ai un fort joli

[1] MÉNECHME.

Quel objet se présente, et que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

Les Ménechmes, acte V, scène dernière.

minois : veux-tu que nous entrions pour entendre les récits qu'ils vont faire?

DROMIO DE SYRACUSE. Passe le premier ; tu es l'aîné.

DROMIO D'ÉPHÈSE. C'est une question : comment la déciderons-nous?

DROMIO DE SYRACUSE. Nous tirerons à la courte paille ; jusque-là marche le premier.

DROMIO D'ÉPHÈSE. Écoute : nous sommes venus au monde en même temps ; donnons-nous la main et marchons de front. (*Ils s'éloignent.*)

FIN DES MÉPRISES.

PEINES D'AMOUR PERDUES

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON, LONGUEVILLE, DU MAINE, seigneurs de la suite du Roi.
BOYET, MERCADE, seigneurs de la suite de la princesse.
DON ADRIANO DE ARMADO, seigneur espagnol, sorte d'original.
NATHANIEL, curé.
HOLOPHERNE, maître d'école.
MAISOT, officier du guet.
CABOCHE, bouffon.
PAPILLON, page d'Armado.
UN GARDE-CHASSE.
LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE, MARIE, CATHERINE, dames de la suite de la princesse.
JACQUINETTE, jeune paysanne.
OFFICIERS de la suite du Roi et de la princesse.

La scène se passe en Navarre, dans le parc qui entoure le palais du Roi.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un parc dans lequel est situé le château du roi de Navarre.

Arrivent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE et DU MAINE.

LE ROI. Que la gloire, l'objet des vœux de tous ici-bas, consacre à jamais l'airain de nos tombeaux, et fasse briller nos noms dans la nuit de la mort ! En dépit du temps qui dévore, nous pouvons par un généreux effort, durant cette courte existence, émousser le tranchant de sa faux, et gagner un immortel héritage. C'est pourquoi, braves conquérants ! — car vous méritez ce nom, vous qui faites la guerre à vos propres affections, et combattez l'innombrable armée des désirs du monde, — notre dernier édit restera en vigueur ; la Navarre sera l'admiration de l'univers ; notre cour sera une petite académie, silencieuse, contemplative et studieuse. Vous trois, Biron, Du Maine et Longueville, vous avez juré de rester ici avec moi pendant trois ans, d'être mes compagnons d'étude, et d'observer les statuts contenus dans cet écrit : vous avez juré d'y être fidèles ; venez maintenant y apposer vos noms, afin que quiconque en violera le plus petit article lise son déshonneur écrit de sa propre main. Si vous êtes résolus à agir comme vous avez juré de le faire, signez votre serment et observez-le.

LONGUEVILLE. J'y suis résolu ; ce n'est qu'un jeûne de trois ans, l'âme fera bonne chère pendant que le corps fera pénitence. [illegible] les maîtres [illegible] succulents enrichissent le corps, [illegible]

DU MAINE. [illegible] Du Maine accepte les mortifications [illegible] plaisirs [illegible] vie philosophique.

BIRON. [illegible]

qui ne trouvais aucun mal à dormir toute la nuit et à transformer en nuit sombre une moitié du jour. J'espère bien que tout cela n'entre point dans nos obligations ; ne pas voir de femme, étudier, jeûner et ne pas dormir, en vérité, c'est là une pénitence par trop forte.

LE ROI. Vous avez juré de vous conformer à ces conditions.

BIRON. Permettez-moi de vous dire que non, monseigneur ; j'ai juré simplement d'étudier avec votre altesse, et de passer ici, à votre cour, l'espace de trois ans.

LONGUEVILLE. Biron, vous avez juré non-seulement cela, mais le reste.

BIRON. C'était alors pure plaisanterie de ma part. — Voyons, qu'on me dise à quoi sert l'étude.

LE ROI. A acquérir des connaissances que sans elle nous ne posséderions pas.

BIRON. Voulez-vous dire des connaissances cachées et inaccessibles à l'intelligence ordinaire ?

LE ROI. Oui, c'est là la divine récompense de l'étude.

BIRON. Oh ! je suis prêt à jurer de me livrer à l'étude, si l'étude a pour but d'apprendre ce dont la connaissance m'est interdite : par exemple, je m'étudierai à savoir où je pourrai faire un bon dîner, alors que la bonne chère m'est formellement défendue ; où je pourrai trouver gentille maîtresse, quand les maîtresses sont pareillement prohibées ; comment, sans manquer à ma parole, je pourrai enfreindre un serment trop difficile à garder. S'il en est ainsi, si tel est le fruit qu'on doit retirer de l'étude, dès lors il est certain que l'étude nous apprend ce que nous ignorions encore : dites-moi de prêter serment à cette étude-là, et je ne demande pas mieux.

LE ROI. Ce sont là, au contraire, des obstacles qui entravent l'étude et donnent à notre âme le goût des vaines jouissances.

BIRON. Toutes nos jouissances sont vaines ; mais de toutes la plus vaine est celle qui, péniblement achetée, ne produit que des peines, comme celle qui consiste, par exemple, à pâlir sur un livre, à chercher la lumière de la vérité, quand la vérité nous crève les yeux ; nous perdons à chercher une lumière étrangère, celle que nous possédons déjà ; nous voulons découvrir la lumière au milieu des ténèbres, et à cette recherche nous perdons la clarté de nos yeux. Que plutôt on laisse mes yeux se fixer sur des yeux plus beaux ; ils serviront de point de mire à ma vue éblouie, et si leur éclat m'aveugle, je me guiderai à leur lumière. L'étude est comme l'astre radieux du jour, qui ne souffre pas le scrutin d'un insolent regard. Que gagnent à leurs travaux ces

laborieux manœuvres? rien, sinon le frivole avantage de pouvoir citer ce qu'ont écrit les autres. Ces terrestres parrains des célestes clartés, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de profit de leurs nuits brillantes que les ignorants qui marchent à leur clarté sans en demander davantage ; la science n'aboutit qu'à nous donner un nom, et c'est ce que tout parrain peut faire.

LE ROI. Que de science il met à raisonner contre la science!

DU MAINE. C'est en homme instruit qu'il parle contre l'instruction.

LONGUEVILLE. Il sarcle le bon grain, tout en laissant croître l'ivraie.

BIRON. Le printemps est proche quand les jeunes oies pondent.

DU MAINE.
Comment cela ?

BIRON.
Comment? en son lieu, sa saison.

DU MAINE.
Absurde.

BIRON.
J'ai la rime à défaut de raison.

LONGUEVILLE. Biron ressemble à la gelée jalouse qui tue les premiers nés du printemps.

BIRON. Et quand cela serait? pourquoi l'été viendrait-il étaler son orgueil avant que les oiseaux aient pu commencer leurs chants? pourquoi prendre plaisir à des productions venues avant terme? A Noel je ne désire pas des roses, pas plus que je ne souhaite de la neige dans les beaux jours de mai. J'aime chaque chose en sa saison. Il en est de même de vous; il est trop tard pour étudier ; ce serait monter sur le toit de la maison pour en ouvrir la porte.

LE ROI. Eh bien, quittons-nous. Biron, vous pouvez partir; adieu!

BIRON. Non, monseigneur; j'ai juré de rester avec vous; et bien que j'en aie plus dit pour préconiser l'ignorance que vous pour exalter la science céleste, néanmoins je tiendrai mon serment, et subirai ces trois années de pénitence. Donnez-moi l'acte, que j'en prenne lecture, et je le signerai, quelque rigoureuses que soient ses prescriptions.

LE ROI. Voilà un retour qui efface la honte dont vous alliez vous couvrir.

BIRON, *lisant.* « *Item*, qu'aucune femme n'approchera de » ma cour dans un rayon d'un mille... » — Cela a-t-il été promulgué?

LONGUEVILLE. Il y a quatre jours.

BIRON. Voyons la disposition pénale. (*Il lit.*) « Sous peine » de perdre la langue. » — Qui a fait insérer cette disposition-là ?

LONGUEVILLE. C'est moi.

BIRON. Aimable seigneur, pourquoi?

LONGUEVILLE. Pour écarter les femmes de ce lieu par la crainte de ce redoutable châtiment.

BIRON. Voilà une loi périlleuse à la courtoisie. (*Il lit.*) « *Item*, si un homme est surpris parlant à une femme dans » le cours de ces trois années, il subira tel affront public » que la cour jugera à propos de lui infliger. » — *Au Roi.* Monseigneur, vous devez vous-même enfreindre cet article; car vous n'ignorez pas qu'ici vient en ambassade la fille du roi de France, une jeune princesse brillante de grâces et de majesté; elle vient pour conférer avec vous et traiter de la cession de l'Aquitaine à son père décrépit, malade et alité : [illegible] cet article sera nul, ou cette adorable princesse se présentera inutilement à votre cour.

LE ROI. Qu'en dites-vous, messieurs? nous avions tout à fait oublié cela.

BIRON. C'est ainsi que l'étude va toujours trop loin : [illegible] elle convoite, elle oublie de faire ce qu'elle doit; et quand elle a obtenu ce qu'elle désirait [illegible] comme une ville prise [illegible] autant de conquis, autant de perdu.

LE ROI. Nous devons forcément [illegible] cet article. Il faut [illegible] que la princesse réside ici.

BIRON. La nécessité nous rendra parjures mille fois dans ces trois années; car [illegible] ses penchants et ses goûts, par la force [illegible] dompter, et [illegible] et ce mot [illegible]

excuse. — Cela étant, je signe sans réserve le pacte tout entier. (*Il signe.*) Honte éternelle à celui qui le violera dans la moindre de ses parties! les tentations sont pour les autres ce qu'elles sont pour moi ; cependant je crois, malgré la répugnance que je semble témoigner, que je serai encore le dernier à enfreindre mon serment. Mais n'aurons-nous aucun stimulant récréatif?

LE ROI. Oui, certes, nous en aurons : vous savez que notre cour est fréquentée par un voyageur espagnol des plus accomplis, type du savoir-vivre et des modes nouvelles : cet homme est une mine inépuisable de locutions et de phrases; il s'enivre au bruit de ses vaines paroles, comme aux sons d'une harmonie enchanteresse; modèle de perfections, le vrai et le faux l'ont pris pour arbitre de leurs différends. Dans l'intervalle de nos études, cet enfant de l'imagination, qui a nom Armado, nous contera en termes ampoulés les faits et gestes de maint chevalier de l'Espagne basanée, qui a trouvé la mort au milieu des combats. A quel point il vous amuse, messieurs, je l'ignore, mais j'avoue que j'aime beaucoup à l'entendre mentir, et je me propose d'en faire mon ménestrel [1].

BIRON. Armado est un illustre personnage, l'homme des locutions nouvelles, le chevalier de la mode.

Arrivent NIAISOT, *une lettre à la main, et* CABOCHE.

NIAISOT. Où est la personne du roi?

BIRON. La voici, l'ami; que lui veux-tu?

NIAISOT. Je représente moi-même sa personne ; car je suis l'officier de paix de sa majesté; mais je voudrais voir sa personne en chair et en os.

BIRON. Tu la vois.

NIAISOT. Le seigneur Arma — Arma — vous salue. Il y a de vilaines choses sur le tapis; cette lettre vous en dira davantage.

CABOCHE. Monseigneur, le contenu me concerne.

LE ROI. Une lettre du magnifique Armado?

BIRON. Quel qu'en soit le sujet, j'espère que nous allons avoir de grands mots.

LONGUEVILLE. Voilà un bien grand espoir pour un bien petit objet. Dieu veuille nous donner la patience...

BIRON. D'entendre ou de nous en abstenir?

LONGUEVILLE. D'entendre patiemment et de rire modérément, ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON. Cela dépendra du style, et du plus ou moins de gaieté qu'il nous communiquera.

CABOCHE. Monseigneur, il s'agit de moi, au sujet de Jacquinette. Le fait est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON. Sur quel fait?

CABOCHE. Le voici : j'ai été vu avec elle dans la ferme, assis sur un banc, et l'on m'a surpris la suivant dans le parc. Voilà le fait : or le fait d'un homme est de parler à une femme.

BIRON. Et quelle sera la conclusion?

CABOCHE. Selon la punition qu'on m'infligera; Dieu protége le bon droit!

LE ROI. Voulez-vous écouter attentivement la lecture de cette lettre?

BIRON. Comme j'écouterais un oracle.

CABOCHE. Quelle sottise à l'homme d'écouter la chair!

LE ROI, *lisant.* « Grand roi, vice-gérant du ciel, seul dominateur de la Navarre, Dieu terrestre de mon âme, et » patron nourricier de mon corps... »

CABOCHE. Il n'y a pas encore là un mot sur Caboche.

LE ROI. « La vérité est — »

CABOCHE. C'est possible, mais en disant cela il ne dit la vérité que comme ci, comme ça.

LE ROI. Paix.

CABOCHE. A ceux qui comme moi n'ont pas le cœur de se battre.

LE ROI. Silence...

CABOCHE. Sur les secrets des autres, je vous prie.

LE ROI. « La vérité est qu'assiégé d'une [illegible] » pour guérir [illegible] » cours au remède salutaire [illegible] » et, foi de gentilhomme [illegible] » promenade. A quelle heure [illegible]

[1] [illegible]

» [illegible] les oiseaux becque-
» ter [illegible] et que les hommes se mettent
» à table pour prendre le repas vulgairement nommé sou-
» per. [illegible] quant au lieu que
» j'ai [illegible] de ma promenade, on le nomme ton
» parc. [illegible] à l'endroit où s'est offert à mes regards le
» [illegible] qui tire aujourd'hui de ma blan-
» che plume l'encre couleur d'ébène que tu vois, regardes,
» [illegible] et contemples : quant à l'endroit, dis-je, il est
» situé au nord nord-est quart est de l'angle occidental de ton
» jardin [illegible] : c'est là que j'ai vu ce rustre
» à l'âme ignoble, ce vil bouffon chargé de te faire rire... »

CABOCHE. C'est moi.

LE ROI. « Cet esprit ignorant et illettré... »

CABOCHE. C'est moi.

LE ROI. « Ce stupide vilain... »

CABOCHE. C'est encore moi.

LE ROI. « Qui, si je ne me trompe, se nomme Caboche. »

CABOCHE. Oh ! c'est bien moi.

LE ROI. « En tête-à-tête, contrairement à ton édit promulgué et proclamé, et à ton chaste canon, avec — avec » — oh ! avec — je souffre de te dire avec qui. »

CABOCHE. Avec une fille.

LE ROI. « Avec une fille de notre grand'mère Ève, une » créature du genre féminin, autrement dit une femme. » Comme mon devoir m'en faisait une impérieuse loi, je te » l'envoie, pour recevoir son châtiment, sous la garde de » l'officier de paix de ton aimable majesté, Antonio Niaisot, » homme de bonnes vie et mœurs, et de réputation intacte. »

NIAISOT. C'est moi, sous le bon plaisir de votre altesse; je suis Antoine Niaisot.

LE ROI. « Pour ce qui est de Jacquinette (ainsi se nomme » la fragile créature que j'ai appréhendée au corps avec le » susdit rustre), je la garde pour lui faire subir les rigueurs » de ta loi, et dès que tu m'en auras donné l'ordre, je la » [illegible]. Je suis à toi avec tout le dévoûment d'un » [illegible] consumé par le feu du devoir.

» DON ADRIANO DE ARMADO. »

BIRON. Ce n'est pas aussi bon que je m'y attendais; mais [illegible] que j'ai encore vu de mieux.

LE ROI. Oui, de mieux ou de pire. — (*A Caboche.*) Mais toi, drôle, que réponds-tu à cela?

CABOCHE. Seigneur, j'avoue ma faute.

LE ROI. As-tu entendu la proclamation de mon édit?

CABOCHE. Pour ce qui est de l'avoir entendue, oui; mais pour ce qui est d'y avoir fait attention, c'est autre chose.

LE ROI. Une année d'emprisonnement a été prononcée contre quiconque serait surpris avec une femme.

CABOCHE. Monseigneur, je n'ai pas été surpris avec une femme, mais bien avec une demoiselle.

LE ROI. Fort bien ; l'édit porte une demoiselle.

CABOCHE. Ce n'était pas non plus une demoiselle, monseigneur ; c'était une vierge.

LE ROI. Ce mot est aussi employé ; l'édit porte une vierge.

CABOCHE. Cela étant, je nie sa virginité ; j'ai été surpris avec une fille.

LE ROI. [illegible] cela n'y fait rien.

CABOCHE. Cela y fait beaucoup, monseigneur.

LE ROI. Je vais prononcer la sentence. Tu seras mis au pain et à l'eau pendant huit jours.

CABOCHE. [illegible] mieux être mis à la soupe et au mouton pendant un mois.

LE ROI. Et tu seras placé sous la surveillance de don Armado. — [illegible] sous sa garde. — Pour nous, [illegible] en pratique ce que nous nous [illegible] par un serment so-[illegible]

(*Le Roi, Longueville et Du Maine s'éloignent.*)

BIRON. [illegible] le chapeau d'un honnête homme, que ces [illegible] aux pieds. — [illegible]

CABOCHE. [illegible]

[illegible]

SCÈNE II.

Une autre partie du parc, devant la maison d'Armado.

Arrivent ARMADO et PAPILLON.

ARMADO. Mon enfant, quel signe est-ce quand un homme ordinairement très-gai devient mélancolique?

PAPILLON. C'est signe infaillible qu'il est triste.

ARMADO. Mais la tristesse et la mélancolie sont même chose, mon cher lutin.

PAPILLON. Non, non, seigneur; oh ! non.

ARMADO. Comment distingues-tu la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau?

PAPILLON. Par une démonstration familière de leurs effets, mon dur seigneur.

ARMADO. Pourquoi dur seigneur? pourquoi dur seigneur?

PAPILLON. Pourquoi tendre jouvenceau? pourquoi tendre jouvenceau?

ARMADO. L'expression dont j'ai fait usage, tendre jouvenceau, est une épithète très-applicable à ta jeunesse, qu'on peut appeler tendre.

PAPILLON. Et la mienne, dur seigneur, est on ne peut plus applicable à votre vieillesse, qu'on peut appeler dure.

ARMADO. Joli et à propos.

PAPILLON. Comment l'entendez-vous? Est-ce moi qui suis joli, et ma réponse à propos? ou est-ce moi qui suis à propos, et ma réponse qui est jolie?

ARMADO. Tu es joli parce que tu es petit.

PAPILLON. C'est-à-dire que je suis joliment petit : et pourquoi à propos?

ARMADO. Parce que tu es vif.

PAPILLON. Est-ce à ma louange, mon maître, que vous dites cela?

ARMADO. A ta louange, sans nul doute.

PAPILLON. J'appliquerai le même éloge à une anguille.

ARMADO. Comment cela? est-ce qu'une anguille est ingénieuse?

PAPILLON. Non; mais une anguille est vive.

ARMADO. Je veux dire que tu es vif dans tes réponses : tu m'échauffes la bile.

PAPILLON. Il suffit, seigneur.

ARMADO. Je n'aime pas qu'on me contrarie.

PAPILLON. A la bonne heure.

ARMADO. Tu sais que j'ai promis d'étudier trois ans avec le roi.

PAPILLON. Vous pouvez faire la chose en une heure, seigneur.

ARMADO. Impossible.

PAPILLON. Trois fois un, combien cela fait-il?

ARMADO. Je ne suis pas fort habile à compter; j'abandonne cela aux garçons de taverne.

PAPILLON. Vous êtes gentilhomme et joueur.

ARMADO. Je revendique ces titres : tous deux sont le cachet distinctif de l'homme accompli.

PAPILLON. En ce cas, je suis certain que vous savez parfaitement combien font deux et as.

ARMADO. Cela fait deux plus un.

PAPILLON. Ce que le vulgaire nomme trois.

ARMADO. C'est vrai.

PAPILLON. Eh quoi ! cela exige-t-il donc une si longue étude? En voilà trois d'étudiés avant que vous n'ayez eu le temps de cligner de l'œil trois fois : quant à ajouter le mot années au mot trois et à étudier trois années en deux mots, c'est chose facile, et que le cheval savant[1] vous apprendra.

ARMADO. Voilà une arithmétique admirable.

PAPILLON, *à part.* Et qui prouve que tu n'es qu'un zéro.

ARMADO. Je vais te faire une confidence ; je suis amoureux : et comme l'amour dans un guerrier est un sentiment bas, celle que j'aime est une fille de bas étage. Si pour me délivrer de cette faiblesse il suffisait de tirer l'épée contre elle, je ferais ma passion prisonnière, et l'échangerais avec un courtisan français contre une révérence de la dernière mode. Soupirer me semble chose avilissante. Je devrais renier Cupidon. Console-moi, mon enfant : quels sont les grands hommes qui ont été amoureux?

[1] Le cheval de Bank[illegible]

[illegible]

PAPILLON. Hercule, par exemple.

ARMADO. Délicieux Hercule! — Cite-moi encore d'autres exemples, mon enfant; et que ce soient des hommes bien nés, et de bonne renommée.

PAPILLON. Il y a encore Samson : c'était un homme bien portant; car il emporta sur son dos les portes de la ville, comme aurait pu faire un porte-faix; et puis il était amoureux.

ARMADO. O robuste Samson! ô vigoureux Samson! je te surpasse autant à manier l'épée que tu me surpasses à porter les portes d'une ville. Et moi aussi, je suis amoureux. Qui Samson aimait-il, mon cher Papillon?

PAPILLON. Une femme, mon maître.

ARMADO. Était-elle brune ou blonde?

PAPILLON. Ni l'un ni l'autre.

ARMADO. De quelle couleur était donc son teint?

PAPILLON. Couleur vert marin.

ARMADO. Est-ce qu'il y a des teints de cette couleur-là?

PAPILLON. Je l'ai entendu dire, et ce sont les meilleurs.

ARMADO. Le vert est effectivement la couleur des amants; mais je pense que Samson a eu tort d'aimer une femme de cette couleur-là; il l'affectionnait sans doute pour son esprit?

PAPILLON. Sans doute, seigneur; car elle avait un esprit des plus verts.

ARMADO. Le blanc et le rose les plus purs forment le teint de ma maîtresse.

PAPILLON. Ces couleurs-là, mon maître, masquent souvent les pensées les plus impures.

ARMADO. Prouve, prouve, enfant bien élevé.

PAPILLON. Esprit de mon père, langue de ma mère, venez-moi en aide!

ARMADO. Charmante invocation d'un fils!... que c'est joli et pathétique!

PAPILLON.

Si votre belle est blanche et rose,
Jamais vous ne saurez les secrets de son cœur;
Ils seront pour vous lettre close,
Car une faute au front fait monter la rougeur,
Et la crainte y répand une pâle blancheur.
Mais qu'elle tremble ou soit parjure,
Rien dans ses traits ne le dira;
Comme l'a faite la nature,
Rose et blanche elle restera.

Voilà, mon maître, un redoutable dithyrambe contre le blanc et le rose.

ARMADO. Mon enfant, n'existe-t-il pas une ballade intitulée *le Roi et la Mendiante?*

PAPILLON. Il y a quelque trois cents ans, le monde fut coupable d'une ballade de ce genre; mais je pense qu'il serait maintenant impossible de la découvrir, ou si on la trouvait, on n'en goûterait ni l'air ni les paroles.

ARMADO. Je la ferai recomposer entièrement, afin de justifier par un précédent fameux ce qu'il peut y avoir de messéant dans mon inclination. Mon enfant, j'aime la jeune paysanne que j'ai surprise dans le parc avec cette brute rationnelle, ce rustre de Caboche; c'est une fille très-méritante.

PAPILLON, *à part.* Elle mérite d'être fouettée; ce qui ne l'empêche pas de mériter pour amant quelque chose de mieux que mon maître.

ARMADO. Chante, mon enfant, l'amour jette sur moi une pesante tristesse.

PAPILLON. Et pourtant vous aimez une beauté légère.

ARMADO. Chante, je te prie.

PAPILLON. Attendez que les personnes qui viennent soient passées.

Arrivent MAISOT, CABOCHE et JACQUINETTE.

MAISOT. Seigneur, la volonté du roi est que vous teniez Caboche sous votre garde; vous ne lui laisserez prendre ni récréation ni pénitence aucune; il devra jeûner trois jours par semaine. Quant à cette demoiselle, j'ai l'ordre de la garder dans le parc; elle sera employée comme laitière. Adieu!

ARMADO. Ma rougeur me trahit. — Jeune fille, —

JACQUINETTE. [illegible]

ARMADO. [illegible]

JACQUINETTE. [illegible] d'ici.

ARMADO. [illegible]

JACQUINETTE. O Dieu! que [illegible] savant!

ARMADO. Je te conterai des merveilles.

JACQUINETTE. Avec cette figure?

ARMADO. Je t'aime.

JACQUINETTE. Je vous l'ai entendu dire.

ARMADO. Adieu donc.

JACQUINETTE. Qu'il fasse beau où vous ne serez pas.

MAISOT. Allons, Jacquinette, partons. (*Maisot et Jacquinette s'éloignent.*)

ARMADO. Scélérat, tu jeûneras pour expier tes méfaits avant qu'ils te soient pardonnés.

CABOCHE. Si je jeûne, seigneur, j'espère du moins que ce sera l'estomac plein.

ARMADO. Tu seras fortement puni.

CABOCHE. Je vous aurai plus d'obligation que vos gens; car ils sont faiblement récompensés.

ARMADO. Emmène-moi ce coquin, qu'on l'enferme.

PAPILLON. Viens, misérable transgresseur, suis-moi.

CABOCHE. Ne m'enfermez pas, je vous prie, laissez-moi jeûner en liberté.

PAPILLON. Non; tu jeûneras forcément; tu iras en prison.

CABOCHE. Fort bien; si jamais je revois les joyeux jours de désolation que j'ai vus, il y aura certaines gens qui verront, —

PAPILLON. Que verront-ils?

CABOCHE. Ce qu'ils regarderont, messire Papillon. Les prisonniers ne doivent pas être trop avares de mots, je garderai donc le silence; grâce à Dieu, j'ai tout autant d'impatience qu'un autre, ce qui fait que je puis rester tranquille. (*Papillon et Caboche s'éloignent.*)

ARMADO, *seul.* J'adore jusqu'au sol vil que foule sa chaussure plus vile encore, guidée par son pied, le plus vil des trois. Si j'aime, je viole mon serment, ce qui est une grande preuve d'imposture; et comment peut-il être sincère l'amour fondé sur un parjure? L'amour est un esprit malin, l'amour est un démon; il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour; cependant Salomon a été aussi tenté, et il était doué d'une grande force : Salomon a été aussi séduit, et grande était sa sagesse. La massue d'Hercule est impuissante contre la flèche de Cupidon, à plus forte raison l'épée d'un Espagnol. Tout l'art de l'escrime n'y peut rien; il se moque des tierces et des quartes, il se rit des lois du duel; sa honte est d'être appelé enfant; mais sa gloire est de dompter les hommes. Adieu valeur! rouille-toi, mon épée! tais-toi, tambour! Armado est amoureux; oui, il aime. Dieu des impromptus, viens à mon aide; car, sans nul doute, je vais devenir faiseur de sonnets. Compose, mon esprit; écris, ma plume; je vais accoucher de volumes in-folio. (*Il s'éloigne.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du parc; à quelque distance, un pavillon et des tentes.

Arrivent LA PRINCESSE DE FRANCE et sa Suite, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, plusieurs Seigneurs.

BOYET. Maintenant, madame, appelez à votre aide tout ce que vous avez de puissance; considérez qui vous envoie : ce n'est pas moins que le roi votre père; considérez aussi vers qui il vous députe, et quel est l'objet de votre ambassade : il vous a chargée, vous qui êtes si haut placée dans l'estime du monde, de négocier avec l'unique héritier de toutes les [illegible] qu'un homme puisse posséder, avec l'incomparable roi de Navarre; [illegible] de la négociation [illegible] l'Aquitaine, digne de former le douaire d'une reine. Soyez donc en ce jour aussi prodigue de vos moyens de [illegible] que la nature [illegible], alors qu'avare de ses dons pour le reste du monde, elle vous en combla.

LA PRINCESSE. Seigneur Boyet, ma beauté, [illegible] qu'elle est, n'a pas besoin de l'exagération de vos [illegible]; la beauté ne se prend pas comme une marchandise [illegible] seuls en sont juges. [illegible] tendre exalter mon mérite, que vous n'êtes désireux de faire briller [illegible]



LE ROI. « Ce stupide vilain... » — CABOCHE. C'est encore moi. (Acte I, scène I, page 326.)

sans qu'aucune femme approche de sa cour silencieuse; avant donc que de franchir les portes interdites de sa résidence, il me semble nécessaire de connaître ses intentions : à cet effet, confiante dans votre mérite, nous vous avons choisi comme notre avocat le plus habile. Dites-lui que la fille du roi de France demande à conférer personnellement avec sa majesté sur une affaire importante qui ne souffre pas de délai. Hâtez-vous de lui porter ce message, tandis que nous attendrons, dans l'humble attitude de suppliante, qu'il nous ait fait connaître sa volonté suprême.

BOYET. Orgueilleux de la mission qu'on me donne, je vais de grand cœur m'en acquitter. (*Il s'éloigne.*)

LA PRINCESSE, *à part*. L'orgueil fait avec joie ce qui le flatte, et telle est la nature du tien. — Pourriez-vous me dire, mesdames, quels sont ceux qui ont partagé le vœu de ce vertueux prince?

UN SEIGNEUR. L'un d'eux est Longueville.

LA PRINCESSE. Le connaissez-vous?

MARIE. Je le connais, madame; j'ai connu ce Longueville en Normandie, au mariage du seigneur de Périgord avec la belle héritière de Jacques Fauconbridge; il passe pour un homme doué de grandes qualités, versé dans la connaissance des arts; il s'est fait à la guerre un glorieux renom. Tout lui sied bien, pourvu qu'il le veuille. S'il est quelque chose [illegible] de sa vertu, au moins que le lustre de la vertu peut admettre une tache, c'est qu'à un caractère trop brusque il joint un esprit caustique dont le tranchant acéré n'épargne rien de ce qui se offre à ses coups.

LA PRINCESSE. C'est un de ces hommes qui aiment à rire aux dépens d'autrui, n'est-il pas vrai?

MARIE. C'est ce que disent ceux qui le connaissent le mieux.

LA PRINCESSE. [illegible]

CATHERINE. [illegible]

point en faire; avec assez d'esprit pour se faire pardonner la laideur, il est assez beau pour se passer d'esprit; j'ai eu occasion de le voir chez le duc d'Alençon, et ce que j'en dis est bien au-dessous du mérite que j'ai reconnu en lui.

ROSALINE. Il y avait alors avec lui un autre de ces studieux cénobites; si je ne me trompe, c'est Biron qu'on le nomme; je n'ai jamais eu une heure de conversation avec un homme plus jovial, dans les limites d'une gaieté décente: ses yeux fournissent à son esprit des occasions de s'exercer; car tous les objets qui tombent sous l'observation des premiers, le second en fait gaiement son profit; son expression, interprète de sa pensée, donne à ses saillies tant d'à-propos et de grâce, que sa conversation charme les vieillards, et que les jeunes gens qui l'écoutent sont dans le ravissement.

LA PRINCESSE. Dieu vous bénisse, mesdames : êtes-vous donc toutes amoureuses, que chacune de vous prodigue ainsi l'éloge à l'objet de sa prédilection?

MARIE. Voici Boyet de retour.

Revient BOYET.

LA PRINCESSE. Eh bien, consent-on à nous recevoir?

BOYET. Le roi de Navarre était déjà informé de votre approche, et avant que je vinsse, lui et ses compagnons de retraite avaient déjà fait leurs dispositions pour venir au-devant de vous; toutefois, j'ai appris que le prince aime mieux vous laisser camper à la belle étoile, comme un ennemi qui viendrait mettre le siége devant sa cour, que de violer son serment en vous permettant l'entrée de son palais solitaire. Voici le roi de Navarre. (*Les Dames mettent leur masque.*)

Arrivent LE ROI et sa Suite, LONGUEVILLE, DUMAINE, BIRON.

LE ROI. Belle princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

LA PRINCESSE. Belle est de trop; bienvenue, je ne le suis pas encore : la voûte de ce palais (*montrant le ciel*) est trop élevée pour vous, et l'hospitalité en plein champ n'est pas digne de moi.

LE ROI. Madame, vous serez la bienvenue à ma cour



ARMADO. Gazouille, mon enfant; chatouille-moi le sens de l'ouïe. (Acte III, scène I, page 330.)

LA PRINCESSE. Soit; daignez m'y conduire.

LE ROI. Belle princesse, écoutez-moi; j'ai fait un vœu.

LA PRINCESSE. Notre-Dame vous soit en aide; sans quoi vous allez vous parjurer.

LE ROI. Pas pour le monde entier, madame; du moins ce ne sera pas du fait de ma volonté.

LA PRINCESSE. Ce vœu, votre volonté le brisera, votre volonté seule.

LE ROI. Madame, vous ignorez en quoi il consiste.

LA PRINCESSE. Si vous l'ignoriez comme moi, votre ignorance serait sagesse; tandis que maintenant votre sagesse ne doit aboutir qu'à l'ignorance. J'apprends que votre majesté a juré de vivre dans la retraite : ce serait un péché que de violer ce serment, un péché mortel de le garder : mais pardonnez-moi ma présomption : il me siérait mal de vouloir donner des leçons à un tel maître. Veuillez, en lisant ce papier, prendre connaissance de l'objet qui m'amène, et me donner une réponse immédiate. *Elle lui remet un papier.*

LE ROI. Si je le puis, madame, je le ferai.

LA PRINCESSE. [illegible] le plus tôt possible, afin que je parte; car, en prolongeant ici mon séjour, vous vous rendriez parjure. *Pendant le dialogue qui suit, le Roi prend lecture de la lettre [illegible]*

BIRON, *à Rosaline*. N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant?

ROSALINE. N'ai-je pas dansé avec vous un jour dans le Brabant?

BIRON. [illegible]

ROSALINE. Alors il était inutile de le demander.

BIRON. [illegible]

ROSALINE. [illegible]

BIRON. [illegible] il se fatiguera.

ROSALINE. [illegible]

BIRON. [illegible]

ROSALINE. [illegible]

BIRON. Bonne fortune à votre [illegible]!

ROSALINE. Bonne fortune au visage qu'il recouvre!

BIRON. Dieu vous envoie beaucoup d'amants!

ROSALINE. Ainsi soit-il, pourvu que vous ne soyez pas du nombre!

BIRON. En ce cas, je me retire.

LE ROI, *après avoir achevé sa lecture*. Madame, votre père me parle ici du payement de cent mille écus, formant la moitié de la somme que mon père a déboursée pour lui dans ses guerres. Ni lui ni moi n'avons reçu cet argent; mais, en supposant même que nous l'ayons reçu, pareille somme de cent mille écus nous est due encore, en garantie de laquelle nous possédons une partie de l'Aquitaine, bien que ce gage soit inférieur à la valeur qu'il représente. Si donc le roi votre père veut solder la moitié non payée encore, nous renoncerons à nos droits sur l'Aquitaine, et resterons avec sa majesté dans les termes d'une amitié sincère; mais il ne paraît pas que telle soit sa pensée; car loin d'offrir de rentrer dans ses droits sur l'Aquitaine, moyennant le payement de cent mille écus, il demande qu'une somme de cent mille écus lui soit restituée; au lieu de conserver une province aussi peu profitable que l'Aquitaine, nous eussions préféré de beaucoup la rendre, et rentrer dans la totalité de la somme prêtée par mon père. Belle princesse, si les demandes du roi votre père n'étaient pas aussi dépourvues de raison, mon cœur n'hésiterait pas à faire à votre beauté quelques concessions, et vous retourneriez satisfaite en France.

LA PRINCESSE. Vous faites injure au roi mon père, et vous portez atteinte à votre propre réputation, en paraissant nier le remboursement d'une somme qui a été loyalement payée.

LE ROI. Je proteste que je n'ai jamais rien su de ce remboursement; si vous pouvez le prouver, je [illegible] à restituer la somme ou à vous céder l'Aquitaine.

LA PRINCESSE. [illegible] — Boyet, vous pouvez produire les quittances [illegible] de Charles, son père, [illegible]

LE ROI, *à Boyet.* Faites-moi voir cette preuve.

BOYET. Avec la permission de votre majesté, le paquet qui renferme ces pièces et d'autres papiers n'est pas encore arrivé; demain on les produira sous vos yeux.

LE ROI. Cela me suffira; dans cette conférence, vous me verrez souscrire à toute proposition raisonnable. En attendant, permettez-moi de vous faire l'accueil que, sans manquer à l'honneur, je puis offrir à votre mérite. Il ne m'est pas possible, belle princesse, de vous recevoir dans l'intérieur de ma résidence; mais ici, à l'extérieur, la réception qui vous sera faite vous prouvera que la place qui vous est refusée dans mon palais, vous l'occupez dans mon cœur. Ayez la bonté de m'excuser; je prends congé de vous; demain nous aurons l'honneur de vous revoir.

LA PRINCESSE. Que la santé et les douces pensées accompagnent votre majesté!

LE ROI. Je vous en souhaite autant partout où vous serez. (*Le Roi et sa Suite s'éloignent.*)

BIRON, *à Rosaline.* Madame, je vous recommanderai au souvenir de mon cœur.

ROSALINE. Faites-lui mes compliments, je vous prie. Je serais bien aise de le voir.

BIRON. Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE. Est-ce qu'il est malade?

BIRON. Dangereusement.

ROSALINE. Hélas! faites-le saigner.

BIRON. Cela lui ferait-il du bien?

ROSALINE. Ma science médicale dit oui.

BIRON. Voulez-vous le percer d'un trait de vos yeux?

ROSALINE. Non, mais avec mon couteau.

BIRON. Allons, Dieu vous garde longtemps en vie!

ROSALINE. Et vous, Dieu vous garde — de vivre longtemps!

BIRON. Je n'ai pas le temps de vous remercier. (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

DU MAINE, *à Boyet.* Seigneur, un mot, je vous prie: quelle est cette dame?

BOYET. L'héritière du duc d'Alençon; on la nomme Rosaline.

DU MAINE. C'est une fort jolie dame! Adieu, seigneur. (*Il s'éloigne.*)

LONGUEVILLE, *à Boyet, en montrant Marie.* Permettez-moi de vous dire un mot; quelle est cette personne en blanc?

BOYET. C'est quelquefois une femme, vue à la lumière.

LONGUEVILLE. Pourriez-vous me donner son nom?

BOYET. Elle n'en a qu'un; ce serait mal à vous de le lui prendre.

LONGUEVILLE. Dites-moi, je vous prie, de qui elle est fille.

BOYET. De sa mère, à ce que j'ai entendu dire.

LONGUEVILLE. Dieu vous bénisse!

BOYET. Ne vous fâchez pas, seigneur, elle est l'héritière de Faulconbridge.

LONGUEVILLE. Ma colère est passée; c'est une dame charmante. (*Il s'éloigne.*)

BIRON, *se rapprochant de Boyet.* Comment se nomme cette dame en bonnet?

BOYET. Catherine, je pense.

BIRON. Elle est mariée?

BOYET. À sa volonté, je crois.

BIRON. Vous êtes le bienvenu, seigneur; adieu.

BOYET. L'adieu est pour moi, seigneur, la bienvenue pour vous. (*Biron sort. Les Dames ôtent leur masque.*)

MARIE. Ce dernier, c'est Biron, cet étourdi si gai; chacun de ses mots est une saillie.

BOYET. Et ses saillies ne sont que des mots.

LA PRINCESSE. Vous avez bien fait de lui tenir tête.

BOYET. [illegible] à lui jeter le grappin que lui me [illegible].

MARIE. Vous étiez deux vaisseaux en présence, ou plutôt deux [illegible].

BOYET. Et pourquoi pas deux vaisseaux? Si j'étais bélier, j'[illegible], mon doux [illegible], à brouter vos lèvres vermeilles.

MARIE. Ainsi je vous servirais de pâturage! finirez-vous cette [illegible]?

BOYET, *cherchant à l'embrasser.* Oui, pourvu que vous [illegible] pâture.

MARIE, *détournant sa joue.* Non pas, s'il vous plaît, mon [illegible]; mes lèvres ne sont pas [illegible] en vaine pâture.

BOYET. A qui appartiennent-elles?

MARIE. A ma fortune et à moi.

LA PRINCESSE. Entre gens d'esprit, les escarmouches sont fréquentes; mais vous, mes amis, il faut vous accorder; gardez cette guerre d'épigrammes pour le roi de Navarre et ses acolytes; ici elle est déplacée.

BOYET. Si mon talent d'observation, qui rarement est en défaut, et qui me permet de lire dans les yeux la rhétorique du cœur, ne me trompe pas, le roi de Navarre est atteint.

LA PRINCESSE. De quoi?

BOYET. De ce que les amants appellent une passion.

LA PRINCESSE Votre raison?

BOYET. La voici. Toutes ses émotions visibles se sont réfugiées dans le palais de ses yeux, d'où elles regardaient par la fenêtre du désir; son cœur, tel qu'une agate, empreint de votre image, était fier de cette empreinte, et son orgueil s'exprimait dans ses yeux; sa langue impatiente se hâtait d'en finir avec les paroles, pour laisser libre carrière à ses regards. Exclusivement occupé à contempler la plus belle des belles, dans ce sens unique tous les autres venaient se confondre; on eût dit que toutes ses sensations étaient renfermées dans ses yeux, comme ces riches joyaux que la bourse d'un prince peut seule acheter, et qui, sous le verre transparent qui les recouvre, étalent au passant leur coûteuse magnificence. Tous les yeux pouvaient lire dans ses traits l'admiration et le ravissement où le plongeait cette contemplation. Donnez-lui seulement de ma part un baiser d'amour, et je vous donne l'Aquitaine et tout ce qu'il possède.

LA PRINCESSE. Regagnons notre pavillon. Je vois que Boyet est disposé —

BOYET. A traduire en paroles ce qu'ont lu ses regards. Je n'ai fait que donner une voix aux yeux du roi de Navarre, et leur prêter un langage conforme à la vérité.

ROSALINE. Vous êtes un vétéran de Cythère, et vous en parlez savamment.

MARIE. Il est le grand-père de Cupidon et il en sait long sur ce chapitre.

ROSALINE. En ce cas, il faut que Vénus ressemble à sa mère; car son père est bien laid.

BOYET. Entendez-vous, jeunes folles?

MARIE. Non.

BOYET. Eh bien, voyez-vous?

ROSALINE. Oui, notre chemin pour nous en aller.

BOYET. Vous êtes trop fortes pour moi. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du parc.

Arrivent ARMADO et PAPILLON.

ARMADO. Gazouille, mon enfant; chatouille-moi le sens de l'ouïe.

PAPILLON *chante.*

Concolinel, etc.[1]

ARMADO. Le charmant air! — Va, tendre rejeton, prends cette clef; mets en liberté ce rustre; amène-le-moi promptement: je veux le charger d'une lettre pour ma bien-aimée.

PAPILLON. Mon maître, voulez-vous gagner le cœur de votre maîtresse avec un rigodon français?

ARMADO. Qu'entends-tu par là?

PAPILLON. Voici ce que c'est. Vous fredonnez une gigue du bout des dents; vous vous accompagnez en dansant; vous levez les yeux au ciel; vous soupirez un air; vous en chantez un autre, tantôt du gosier comme si vous avalez l'amour à pleine gorge, quelquefois du nez, comme si vous humiez l'amour; l'auvent de votre chapeau rabattu sur la [illegible] de vos yeux; vos bras en croix sur votre ventre amaigri, comme un lapin à la broche; vos mains dans

[1] Ici se trouvait sans doute une chanson qui a été perdue; dans les anciennes pièces du théâtre anglais, les chants sont fréquemment omis.

vos poches, comme un personnage dans les anciens tableaux; surtout ayez soin de ne pas rester trop longtemps sur le même air; rien qu'un petit bout, et puis zeste! passez à un autre : voilà comment on plaît, voilà comment on est aimable; voilà comment on séduit une jolie fille, qui aurait été séduite sans cela; voilà ce qui fait des hommes accomplis (vous entendez, des hommes !).

ARMADO. Combien t'a coûté cette expérience?

PAPILLON. Deux liards d'observation.

ARMADO. Hélas! hélas!

PAPILLON. Votre dada est oublié.

ARMADO. Tu appelles ma bien-aimée un dada?

PAPILLON. Non, c'est une haquenée; mais avez-vous oublié votre amour?

ARMADO. Je l'avais presque oublié.

PAPILLON. Écolier négligent! apprenez-le par cœur.

ARMADO. Par cœur et de cœur, mon enfant.

PAPILLON. Et à contre-cœur, mon maître; ce sont trois propositions que je puis vous prouver.

ARMADO. Que prouveras-tu?

PAPILLON. Que je suis homme, si Dieu me prête vie : mais en attendant je vais vous prouver que vous aimez votre maîtresse par cœur, de cœur et à contre-cœur. Vous l'aimez par cœur, parce que vous ne pouvez pas l'approcher; vous l'aimez de cœur, c'est-à-dire du fond du cœur; et enfin vous l'aimez à contre-cœur, parce que l'impossibilité où vous êtes de la posséder vous met le cœur tout sens dessus dessous.

ARMADO. Je suis tout ce que tu viens de dire là.

PAPILLON. Et beaucoup plus encore, et après tout, rien.

ARMADO. Va me chercher ce drôle; je veux le charger de porter une lettre.

PAPILLON. Un message bien assorti; un cheval qui sert d'ambassadeur à un âne.

ARMADO. Ah! ah! que dis-tu?

PAPILLON. Voyez-vous, il vaudrait mieux envoyer l'âne sur le cheval; car il a l'allure fort lente : mais je pars.

ARMADO. Il n'y a pas loin; va.

PAPILLON. Aussi vite que le plomb, seigneur.

ARMADO. Que veux-tu dire, ingénieux enfant? Est-ce que le plomb n'est pas un métal lourd, massif et inerte?

PAPILLON. *Minimè*[1], mon honorable maître, ou plutôt mon maître tout court.

ARMADO. Je dis que le plomb est inerte.

PAPILLON. Vous avez l'esprit trop vif, seigneur, pour dire cela. Est-il inerte le plomb que décharge un mousquet?

ARMADO. Charmante émanation de rhétorique! C'est moi qui suis le mousquet et lui la balle. — Je te tire contre Caboche.

PAPILLON. Faites feu et je pars. (*Il s'éloigne.*)

ARMADO. Un jeune gaillard fort subtil, plein de volubilité et de grâce! Avec ta permission, ciel charmant, force m'est d'exhaler mes soupirs devant toi. Tristesse importune, la valeur te cède la place. Voilà mon messager de retour.

Revient PAPILLON, suivi de CABOCHE.

PAPILLON. Un miracle, mon maître! je vous amène une caboche qui s'est écorché l'os de la jambe.

ARMADO. Une énigme, un logogriphe : voyons ton *envoi*; commence.

CABOCHE. Il ne faut ni énigme, ni logogriphe, ni envoi : tout cela ne saurait faire un emplâtre : c'est du plantain qu'il faut, du plantain; point d'envoi, point d'envoi, mais du plantain pour emplâtre.

ARMADO. Par la vertu, tu provoques le rire; ta bêtise déride ma tristesse; ton rire me désopile la rate : ô mes étoiles! pardonnez-moi; le nigaud prend l'*envoi* pour un emplâtre.

PAPILLON. Est-ce que le sage ne confond pas ces deux choses? un *envoi* n'est-il pas un emplâtre?

ARMADO. Non, page; c'est un épilogue, ou discours destiné à éclaircir quelque chose d'obscur qui a été dit auparavant. Je vais en donner un exemple :

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étaient que trois, formant un nombre impair.

PAPILLON. Je vais faire l'envoi : répétez la moralité.

[1] Point du tout.

ARMADO.

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

PAPILLON.

L'oie accourut; à l'instant, ô merveille!
Ils furent quatre, et leur nombre fut pair.

Maintenant je vais dire la moralité, et vous y ajouterez l'envoi.

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

ARMADO.

L'oie accourut; à l'instant, ô merveille!
Ils furent quatre, et leur nombre fut pair.

PAPILLON. Un envoi qui se compose d'une oie, j'espère que cela compte! Que pourriez-vous désirer de mieux?

CABOCHE. Le page lui a vendu une oie, cela est certain.— Pour conclure un marché avantageux, il faut de la finesse : c'est un envoi excellent qu'une oie, quand elle est grasse.

ARMADO. Voyons, voyons; comment cette discussion a-t-elle commencé?

PAPILLON. C'est moi qui ai débuté par dire qu'une grosse caboche s'était écorché l'os de la jambe; vous avez alors demandé l'envoi.

CABOCHE. Et moi, j'ai demandé du plantain : alors est venue votre discussion; puis l'envoi du page, consistant en une oie grasse, que vous lui avez achetée; et c'est par là que le marché s'est terminé.

ARMADO. Mais, dis-moi, comment se fait-il qu'une caboche se soit écorché l'os de la jambe?

PAPILLON. Vous allez le comprendre sur-le-champ, d'une manière sensible.

CABOCHE. Papillon, vous n'avez nullement senti la chose. Laissez-moi me charger de cet envoi-là.

De ma prison voulant franchir le seuil,
Moi qui ne suis pas très-ingambe,
J'ai couru; mais mon pied, heurtant contre un écueil,
En tombant je me suis meurtri l'os de la jambe.

ARMADO. Parlons de choses plus importantes.

CABOCHE. Ma jambe m'importe beaucoup; mais bientôt elle ne pourra plus me porter.

ARMADO. Caboche, je veux t'affranchir.

CABOCHE. J'aime la franchise; s'agit-il encore ici de quelque oie?

ARMADO. Sur mon âme, je veux te mettre en liberté, émanciper ta personne; tu étais enfermé, comprimé, emprisonné, captif.

CABOCHE. C'est vrai; maintenant vous allez me servir de purgatif et me relâcher.

ARMADO. Je te donne ta liberté; je te libère de la prison; et en retour je ne t'impose d'autre obligation que de porter cette missive à la jeune paysanne Jacquinette; voici ta rémunération. (*Il lui remet un papier et de l'argent.*) Car le meilleur boulevard de ma réputation est de récompenser ceux qui me servent. Papillon, suis-moi. (*Il s'éloigne.*)

PAPILLON. Comme la conclusion après le récit : — seigneur Caboche, adieu.

CABOCHE. Ma chère once de chair humaine! mon petit cœur! (*Papillon s'éloigne.*)

CABOCHE, *continuant.* Maintenant voyons un peu sa rémunération. Rémunération! oh! c'est le mot latin pour dire trois liards. — Trois liards, — rémunération. — *Combien ce ruban?* — *Un sou.* — *Non, je vous donnerai une rémunération*; et voilà le marché conclu. — Rémunération! — Comment donc, mais c'est un mot plus beau que celui d'écu de France. Je n'achèterai ni ne vendrai jamais rien sans ce mot-là.

Arrive BIRON.

BIRON. O mon brave Caboche! je te rencontre on ne peut plus à propos.

CABOCHE. Veuillez me dire, seigneur, combien de ruban couleur chair on peut acheter pour une rémunération?

BIRON. Qu'est-ce qu'une rémunération?

CABOCHE. Seigneur, c'est un sou moins un liard.

BIRON. En ce cas, tu peux acheter pour trois liards de soie.

CABOCHE. Je remercie votre seigneurie. Dieu soit avec vous!

BIRON. Reste, drôle; je veux te charger d'une commission : si tu tiens à mes bonnes grâces, mon enfant, fais pour moi ce que je vais te demander.

CABOCHE. Quand voulez-vous que je le fasse, seigneur?

BIRON. Oh! cet après-midi.

CABOCHE. C'est bon; je le ferai, seigneur; adieu.

BIRON. Mais tu ne sais pas de quoi il est question?

CABOCHE. Je le saurai, seigneur, quand je l'aurai fait.

BIRON. Mais, coquin, il faut auparavant que tu saches ce [illegible]?

CABOCHE. J'irai vous le demander demain matin.

BIRON. Mais la chose doit être faite cet après-midi. Écoute, voici de quoi il s'agit. La princesse doit venir chasser dans ce parc; parmi les dames de sa suite est une beauté charmante; quand la voix articule de doux sons, c'est le nom de cette belle qu'elle prononce; on l'appelle Rosaline : demande-la, et remets dans sa blanche main ce billet cacheté. Voici ta récompense : pars. (*Il lui remet un papier et de l'argent.*)

CABOCHE. Récompense, — ô charmante récompense! bien préférable à la rémunération; tu l'emportes sur elle de onze sous et un liard! — Seigneur, vos ordres seront exécutés ponctuellement. — Récompense! — rémunération! (*Il s'éloigne.*)

BIRON. Moi, amoureux! est-il bien possible! moi, le fléau de l'amour; l'implacable ennemi des amoureux soupirs; le censeur austère, véritable patrouille de nuit; moi qui traitais avec une morgue si impérieuse l'enfant qui règne en maître sur les faibles mortels, cet enfant intraitable, les yeux bandés, la larme à l'œil, ce vieil adolescent, ce nain géant, don Cupidon, régent des élégies amoureuses, seigneur des bras croisés, légitime souverain des soupirs et des gémissements, suzerain des oisifs et des mécontents, puissant prince des cotillons, roi des hauts-de-chausses, empereur et généralissime des porteurs de citations et de mandats[1]. — O mon pauvre petit cœur! et me voir condamné à être son aide de camp, à porter ses couleurs comme le cerceau bariolé d'un faiseur de tours! Eh quoi! moi amoureux! moi soupirer! moi chercher une épouse! une femme, véritable montre d'Allemagne toujours dérangée, qu'il faut sans cesse réparer, qui ne va jamais bien, et dont il faut toujours surveiller la marche! que dis-je? me parjurer, ce qui est le pire de tout; et sur trois femmes, aimer justement la pire; une petite folle au teint pâle, au visage velouté, où sont incrustées deux boules noires en guise d'yeux; une donzelle qui vous en fera porter, quand vous lui donneriez Argus lui-même pour eunuque et pour gardien. Et je soupire pour elle, et je perds le sommeil pour elle, et je la demande au ciel dans mes prières! Allons, c'est un châtiment que Cupidon m'impose pour avoir méconnu sa formidable et mignonne puissance. Allons, résignons-nous à aimer, à écrire, à soupirer, à prier, à solliciter, à gémir : chacun aime [illegible] : à ceux-ci la maîtresse, aux autres la [illegible]. (*Il s'éloigne.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

[illegible]

[illegible] LA PRINCESSE [illegible] ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, [illegible] et un GARDE FORESTIER.

[illegible] son cheval [illegible] la colline escarpée?

[illegible]

[illegible] de la France. [illegible]

[illegible]

LA PRINCESSE. Tu veux dire que dans ce poste je ne puis manquer d'être belle.

LE GARDE FORESTIER. Non, madame; ce n'est pas cela que je voulais dire.

LA PRINCESSE. Comment donc! tu commences par me louer, et puis tu rétractes tes éloges! O triomphe de courte durée! je ne suis pas belle! malheureuse que je suis!

LE GARDE FORESTIER. Oui, madame, vous êtes belle.

LA PRINCESSE. Va, ne te charge plus de faire mon portrait. L'éloge ne saurait embellir un visage sans beauté. Tiens, mon fidèle miroir, voilà pour m'avoir dit la vérité. (*Elle lui donne une bourse.*) De bel argent en retour de laides paroles, c'est plus que le devoir n'oblige à faire.

LE GARDE FORESTIER. Il ne saurait de vous rien venir que de beau.

LA PRINCESSE. Allons, le mérite de mes dons me tiendra lieu de beauté. O hérésie de nos jugements! bien digne des temps où nous vivons. La main qui donne, quelles que soient ses souillures, est sûre d'être louée. — Mais voyons mon arbalète. — Maintenant la bonté va donner la mort, et le pire tireur sera celui qui tirera le mieux. De cette manière mon amour-propre sera sauf. Si je manque le gibier, ce sera par pure bonté d'âme; si je l'atteins, ce sera uniquement pour montrer mon adresse, et mériter des éloges, sans la moindre envie de tuer la pauvre bête. Et sans nul doute, il en est quelquefois ainsi. L'amour de la gloire nous fait commettre des crimes abominables, quand, dans notre soif de renommée, de louanges, ces biens extérieurs, nous dirigeons vers ce seul but toutes les puissances de notre âme. C'est comme moi qui, pour obtenir des éloges, cherche maintenant à verser le sang de quelque daim inoffensif auquel je suis très-loin d'en vouloir.

BOYET. N'est-ce pas aussi par amour de la gloire que les femmes fléaux de leurs époux s'efforcent de les dominer?

LA PRINCESSE. Effectivement, et nous devons des éloges aux femmes qui mènent leurs maris.

Arrive CABOCHE.

LA PRINCESSE, *continuant.* Voici l'un des membres de la communauté.

CABOCHE. Bonjour, toute la compagnie! Quelle est parmi ces dames celle qui commande aux autres?

LA PRINCESSE. Tu la reconnaîtras à la taille.

CABOCHE. Quelle est la plus grande, la plus haute dame?

LA PRINCESSE. Celle qui a la stature la plus forte, la taille la plus élevée.

CABOCHE. C'est cela même : la vérité est la vérité. Madame, si vous aviez la taille aussi mince que j'ai l'esprit, la ceinture de l'une de ces demoiselles vous irait. N'êtes-vous pas la dame principale? vous êtes celle qui a le plus d'embonpoint.

LA PRINCESSE. Que veux-tu, l'ami? que veux-tu?

CABOCHE. J'ai une lettre d'un certain monsieur Biron pour une dame nommée Rosaline.

LA PRINCESSE. Oh! donne-moi sa lettre, donne; c'est un de mes bons amis. Tiens-toi à l'écart, mon ami. — Boyet, vous savez découper; entamez-nous ce poulet.

BOYET. Mon devoir est de vous servir. — (*Il prend la lettre et l'ouvre.*) Il y a méprise; cette lettre n'est point pour nous; elle est adressée à Jacquinette.

LA PRINCESSE. Par ma foi, nous la lirons : brisez le cachet, et que chacun prête l'oreille.

BOYET, *lisant.* « Vive Dieu, tu es belle, c'est infaillible; tu » es charmante, c'est certain; tu es adorable, c'est la vérité » même : ô femme plus belle que les plus belles, plus charmante que les plus charmantes, vraie comme la vérité » même, jette un regard de compassion sur ton héroïque » vassal! Le magnanime et très-illustre roi Cophétua jeta » les yeux sur la pernicieuse et indubitable mendiante *Zenelophon*, et ce fut lui qui put dire à juste titre, *veni, vidi, vici*, ce qui, anatomisé en langue vulgaire (ô vil et obscur » vulgaire!), signifie : il vint, vit et vainquit; il vint, un; » il vit, deux; il vainquit, trois. Qui vint? Le roi. Pourquoi » vint-il? Pour voir. Pourquoi venait-il voir? Pour vaincre. » Vers qui vint-il? Vers la mendiante. Qui vit-il? La mendiante. Qui vainquit-il? La mendiante. La conclusion est » la victoire; en faveur de qui? Du roi. La captive est enrichie; qui est enrichie? La mendiante. La catastrophe » est une noce; pour qui? Pour le roi? Non, pour l'un et

» l'autre, deux en un, ou un en deux. Je suis le roi : car » ainsi le comporte la comparaison : tu es la mendiante : ta » basse condition l'atteste. Commanderai-je ton amour? Je » le pourrais. Exigerai-je impérieusement ton amour? Cela » ne tient qu'à moi. Implorerai-je ton amour? Oui, sans » doute. Contre quoi échangeras-tu tes haillons? Contre de » riches vêtements. Ton indigente obscurité? Contre un nom » illustre. Toi-même? Contre moi. Sur ce, dans l'attente » de ta réponse, je profane mes lèvres sur tes pieds, mes » yeux sur ton image, et mon cœur sur toute ta personne. » A toi, dans toute l'acception d'une tendresse persévérante.

» Don Adriano de Armado. »

C'est ainsi qu'on entend le lion de Némée rugir contre l'agneau, son innocente proie. Pauvre petit, tombe humblement aux pieds du monarque, et peut-être, repu de carnage, consentira-t-il à folâtrer avec toi ; mais, pauvret, si tu fais la moindre résistance, que deviendras-tu? Tu fourniras un repas à sa rage, des provisions à sa caverne.

LA PRINCESSE. De quel plumage est celui qui a écrit cette lettre? quelle girouette, quel coq de clocher? Avez-vous jamais entendu quelque chose qui valût cela?

BOYET. Ou je me trompe fort, ou je me rappelle ce style.

LA PRINCESSE. Il faudrait que vous eussiez la mémoire bien courte, pour l'avoir déjà oublié après l'échantillon que vous venez de nous en lire.

BOYET. Cet Armado est un Espagnol qui hante ici la cour, un caractère fantastique, un Monarcho [1], le plastron du prince et de ses co-étudiants.

LA PRINCESSE, *à Caboche*. L'ami, un mot; de qui tiens-tu cette lettre?

CABOCHE. Je vous l'ai dit, de mon maître.

LA PRINCESSE. A qui devais-tu la remettre?

CABOCHE. A ma maîtresse, de la part de mon maître.

LA PRINCESSE. De quel maître à quelle maîtresse?

CABOCHE. De mon excellent maître, monseigneur Biron, à une dame de France qu'il appelle Rosaline.

LA PRINCESSE. Tu t'es trompé d'adresse. Partons, messieurs. — *A Rosaline.* Prenez ceci en patience; votre tour viendra une autre fois. (*La Princesse et sa Suite s'éloignent.*)

BOYET. Quel est le galant? quel est le galant?

ROSALINE. Dois-je vous le faire connaître?

BOYET. Oui, mon continent de beauté.

ROSALINE. Celle qui porte l'arbalète. Êtes-vous content?

BOYET. La princesse va chasser du gibier à cornes; mais, quand vous vous marierez, je veux être pendu si les cornes manquent cette année-là.

ROSALINE. Eh bien! je suis le chasseur.

BOYET. Et quel est votre cerf?

ROSALINE. Si je le choisis aux cornes, ce sera vous : mettez-vous à la portée de mon arbalète. Eh bien, qu'en dites-vous?

MARIE. Vous disputez avec elle, Boyet : pendant ce temps-là elle vous frappe au front.

BOYET. Elle est frappée plus bas : mon coup a-t-il porté juste?

ROSALINE. Voulez-vous qu'à ce propos je vous rapporte un vieux dicton qui était déjà grand quand le roi Pépin de France n'était encore qu'un bambin?

BOYET. Je pourrai vous répondre avec une vieille légende qui était déjà grande femme quand la reine Guenièvre d'Angleterre [2] n'était encore qu'une petite fille.

ROSALINE *chante*.

Tu n'en es pas, mon bon apôtre,
Ce que tu crois de la tenir.

BOYET *chante*.

Eh bien, je ne puis l'obtenir,
Eh bien, ce sera pour un autre.

(*Rosaline et Catherine s'éloignent.*)

CABOCHE. Voici, ma foi, qui est charmant; tous deux s'en sont tirés à merveille.

MARIE. Ils ont fait preuve d'adresse; car leur coup à tous deux a porté.

BOYET. [illegible] le but.

MARIE. Vous avez frappé trop loin! vous n'avez pas la main sûre.

CABOCHE. S'il veut toucher le but, il faut qu'il vise un peu mieux.

[1] Personnage burlesque [illegible]

[2] Épouse du roi Arthur [illegible]

BOYET, *à Marie*. Si je manque d'adresse, vous en avez pour nous deux.

CABOCHE. Alors elle ne saurait manquer de toucher au beau milieu de la cible.

MARIE. Allons, allons, vos propos sont absurdes, et vous ne savez ce que vous dites.

CABOCHE. Seigneur, elle est trop forte pour vous au tir; défiez-la au jeu de boules.

BOYET. Je crains d'être battu; bonne nuit, ma belle enfant. (*Boyet et Marie s'éloignent.*)

CABOCHE, *seul*. Sur mon âme, voilà un fameux imbécile! Comme ces demoiselles et moi nous lui avons rivé son clou! O les bonnes plaisanteries! voilà comme je les aime, quand elles sont bien vulgaires, bien obscènes, et qu'elles coulent de source. Par exemple, Armado, en voilà un élégant! Il faut le voir marcher devant une dame, lui porter son éventail, se baiser la main, et lui faire mille serments, Dieu sait avec quelle grâce! — et puis, il faut voir son page, ce petit bout d'homme pétri d'esprit! c'est bien l'atome le plus pathétique! (*Un bruit de chasse se fait entendre.*) Holà! holà! (*Il s'éloigne en courant.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL et NIAISOT.

NATHANIEL. Voilà, en vérité, une chasse fort honorable et exécutée avec le témoignage d'une bonne conscience.

HOLOPHERNE. Le cerf était, comme vous savez, *in sanguis*, en sang, mûr comme une poire de bon chrétien qui pend à l'arbre ainsi qu'un joyau à l'oreille du *cœlum*, le ciel, l'empyrée, le firmament, et tombe comme un fruit sauvage sur la face de la *terra*, — le sol, le terrain, la terre.

NATHANIEL. En vérité, maître Holopherne, vous variez agréablement vos épithètes en véritable savant, pour le moins; mais, messire, je puis vous assurer que c'était un chevreuil d'un an.

HOLOPHERNE. Messire Nathaniel, *haud credo* [1].

NIAISOT. Ce n'était pas un *haud credo*, mais bien un chevreuil de deux ans.

HOLOPHERNE. O remarque barbare! Toutefois, c'est une sorte d'insinuation, comme qui dirait *in via*, par voie d'explication; afin de *facere* [2], comme qui dirait une réplique ou plutôt *ostentare*, pour montrer, témoigner son opinion, à sa manière abrupte, impolie, grossière, inculte, inéduquée, illettrée, mal apprise; il a pris mon *haud credo* pour un cerf.

NIAISOT. Je soutiens que ce n'était pas un *haud credo*, mais un chevreuil de deux ans.

HOLOPHERNE. O double bêtise! *bis coctus!* — O monstrueuse ignorance, que tu es hideuse!

NATHANIEL. Messire, il ne s'est jamais nourri des délicates friandises qu'on trouve dans les livres; il n'a, comme qui dirait, ni mangé du papier, ni bu de l'encre : son intellect n'est point approvisionné; ce n'est qu'un animal qui n'a qu'une sensibilité grossière et toute physique : ces plantes stériles sont offertes à nos regards, afin que nous, hommes doués de goût et de sentiment, nous soyons reconnaissants de posséder la fertilité qui leur manque. Car, de même que le rôle d'imbécile ou de bouffon me siérait mal, de même cet ignorant serait déplacé dans une école, et au milieu des gens instruits, sa présence ferait tache. Mais, *omne bene* [3], et comme dit un Père de l'Église : *beaucoup craignent le vent à qui la place est indifférente.*

NIAISOT. Vous êtes tous deux des savants; avec tout votre esprit, pourriez-vous me dire qui est-ce qui était âgé d'un mois à la naissance de Caïn, et qui aujourd'hui n'a pas encore cinq semaines?

HOLOPHERNE. Dictynna, mon cher Niaisot, Dictynna.

NIAISOT. Qu'est-ce que Dictynna?

NATHANIEL. C'est un des noms donnés à Phébé, à Luna, à la lune.

HOLOPHERNE. La lune avait un mois lorsque Adam n'en avait pas davantage; Adam avait cent ans, qu'elle n'avait pas encore atteint cinq semaines. L'allusion est aussi exacte avec un nom qu'avec l'autre.

[1] Je ne crois pas.

[2] Faire.

[3] Tout est pour le mieux.

MAISOT. C'est vrai : la collision est exacte.

HOLOPHERNE. Dieu vienne en aide à ta capacité ! je dis que l'allusion est exacte.

MAISOT. C'est bien ce que je dis, la pollution est exacte; car la lune n'a jamais plus d'un mois; et j'ajoute que c'est un chevreuil de deux ans que la princesse a tué.

HOLOPHERNE. Messire Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe improvisée sur la mort du chevreuil? Pour plaire aux ignorants, j'ai appelé daim le chevreuil qu'a tué la princesse.

NATHANIEL. *Perge*[1], maître Holopherne, *perge;* veuillez seulement bannir toute incongruité

HOLOPHERNE. Je me suis permis de jouer un peu sur les mots; c'est une preuve de facilité. (*Il déclame.*)

> La princesse, dont l'âme, au dieu d'amour rebelle,
> A percé tant de cœurs de ses nobles *dédains*,
> Vient de percer, dit-on, le plus charmant *des daims*.
> La princesse, on le sait, est l'honneur de *Cybèle* :
> Heureux qui meurt sous une main *si belle* !

NATHANIEL. Quel merveilleux talent!

HOLOPHERNE. C'est un don que je possède tout naturellement, c'est le produit d'une imagination folle, extravagante, pleine de formes, de figures, d'images, d'objets, d'idées, de perceptions, d'émotions, de révolutions : le tout conçu dans le ventricule de la mémoire, nourri dans le sein du *pia mater*, et enfanté dans la maturité de l'occasion : mais c'est une faculté bonne dans ceux chez qui elle est piquante et acérée; et c'est de quoi je remercie le ciel.

NATHANIEL. Messire, j'en rends grâces au Seigneur pour vous, et mes paroissiens peuvent en dire autant; car vous instruisez on ne peut mieux leurs fils, et leurs filles profitent grandement sous votre direction : vous êtes un membre utile de la communauté.

HOLOPHERNE. Si leurs fils ont de l'intelligence, l'instruction ne leur fera pas faute; si leurs filles ont de la capacité, je les mettrai à l'épreuve : mais, *vir sapit qui pauca loquitur*[2]. Une âme féminine nous salue.

Arrivent JACQUINETTE et CABOCHE.

JACQUINETTE. Bonjour, monsieur le curé!

HOLOPHERNE. Monsieur le curé! sommes-nous donc des pots? lequel de nous deux a besoin d'être curé?

CABOCHE. Monsieur le maître d'école, celui dont le ventre ressemble le plus à un tonneau.

HOLOPHERNE. A la bonne heure! Pour une motte de terre, c'est brillant; pour une pierre à fusil, c'est une assez bonne étincelle; c'est une perle bonne pour des pourceaux; c'est joli, c'est bien.

JACQUINETTE. Monsieur le curé, seriez-vous assez bon pour me lire cette lettre que Caboche m'a remise de la part de don Armado?

HOLOPHERNE.

> [illegible] sub umbra
> [illegible]

Ah! [illegible] de Mantoue! je puis dire de toi ce que dit le voyageur de Venise :

> [illegible]
> [illegible]

[illegible] de Mantoue! qui ne te comprend pas ne [illegible] — *[illegible]* — Pardon, [illegible] comme dit Horace [illegible]

[illegible]

[illegible] une strophe, [illegible]

[illegible]

> [illegible]

[1] Poursuivez.

[2] [illegible]

[3] [illegible]

[4] [illegible]

> L'étude a reçu mes adieux;
> Je ne veux désormais lire que dans tes yeux;
> J'en ferai mon bonheur suprême;
> J'y trouverai le charme et la félicité
> Que promettait l'étude à ma crédulité.
> Connaître est le seul but auquel on la voit tendre;
> Ah! si je te connais, que me faut-il encor?
> C'est pour mon âme un assez grand trésor;
> C'est en savoir assez que savoir te comprendre,
> Et louer dignement tes ravissants appas!
> Ignorant qui te voit, et ne t'admire pas!
> Tes attributs sont ceux du maître de la terre;
> L'éclair est dans tes yeux, dans ta voix le tonnerre;
> Tempéré par l'amour, ses sons mélodieux
> Ont un charme plus doux que les concerts des cieux
> A ma terrestre main, ange adoré, pardonne
> D'oser ainsi tresser, ta celeste couronne.

HOLOPHERNE. Vous n'appuyez pas sur les apostrophes, ce qui fait que vous manquez les intonations : laissez-moi parcourir ces vers. Je vois que les règles de la versification y sont observées; mais pour ce qui est de l'élégance, de la facilité, de l'harmonie poétique, *caret*[1]. Parlez-moi d'Ovide Naso; voilà un poëte celui-là! Et pourquoi ce nom de Naso? Parce que son génie aspirait les parfums odorants de l'imagination, les élans de l'invention. *Imitari*[2] n'est rien : le chien imite son maître, le singe son gardien, et le cheval caparaçonné son cavalier. — Mais, damosella la jeune fille, est-ce à vous que ceci est adressé?

JACQUINETTE. Oui, messire, de la part d'un certain don Armado.

HOLOPHERNE. Voyons l'adresse : *A la blanche main de la charmante dame Rosaline.* Voyons maintenant le nom du signataire de la lettre : *Aux ordres de votre seigneurie, en tout ce qu'il lui plaira de me prescrire.* BIRON[3]. — Messire Nathaniel, ce Biron est un des compagnons de retraite du roi; il a écrit à l'une des dames de la suite de la princesse; et sa lettre, par l'effet du hasard ou par voie de progression, n'est pas allée à son adresse. (*A Jacquinette.*) Allez, ma charmante; remettez ce papier entre les mains du roi; il peut être d'une haute importance; pas de cérémonie, je vous en tiens quitte; adieu.

JACQUINETTE. Mon bon Caboche, viens avec moi. — Messire, Dieu conserve vos jours!

CABOCHE. Viens, Jacquinette. (*Caboche et Jacquinette s'éloignent.*)

NATHANIEL. Messire, vous venez d'agir en ceci dans la crainte de Dieu, fort religieusement; et comme dit un Père de l'Église, —

HOLOPHERNE. Laissez-moi là votre Père de l'Église, je crains tout ce qui a une apparence spécieuse. Mais, pour en revenir aux vers en question, comment les trouvez-vous, messire Nathaniel?

NATHANIEL. Merveilleusement bien pour le style.

HOLOPHERNE. Je dîne aujourd'hui chez le père d'un de mes élèves; s'il vous plaît, avant le repas, de nous gratifier d'un *benedicite*, je suis avec les parents dudit élève sur un pied qui me permet de répondre d'avance que vous serez le *benvenuto*[4]; là, je me fais fort de vous prouver que ces vers sont des plus médiocres, et qu'ils n'ont ni poésie, ni esprit, ni invention : je vous demande votre société.

NATHANIEL. J'accepte avec plaisir : car la société, dit l'Écriture, fait la joie de la vie.

HOLOPHERNE. Et l'Écriture a très-certainement raison. — (*A Maisot.*) L'ami, je vous invite également; pas de refus : *pauca verba*[5]. — Partons; ces dames sont à la chasse; allons aussi nous récréer. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du parc.

Arrive BIRON, un papier à la main.

BIRON. Le roi chasse le cerf; et moi, je me fais à moi-même la chasse : ils ont tendu des toiles pour prendre le gibier, et

[1] Cela manque.

[2] Imiter.

[3] [illegible] Biron, [illegible] don Armado.

[4] [illegible]

[5] Peu de paroles.

moi, je me prends dans mes propres filets. Allons, ma douleur, calme-toi, disait aujourd'hui ce fou de Caboche: et moi, fou que je suis, j'en dis autant. Mon esprit, voilà qui est bien raisonné. Vive Dieu! cet amour est aussi forcené qu'Ajax qui tua des moutons; il me tue moi, misérable mouton que je suis. Voilà encore qui est bien raisonné en ma faveur, par ma foi! Je ne veux pas aimer : si j'aime, que je sois pendu! c'est chose résolue. Oh! n'étaient ses beaux yeux, j'en jure par ce jour qui m'éclaire, n'étaient ses beaux yeux, je ne l'aimerais pas. Allons, je ne fais autre chose que mentir, et je mens par la gorge. Il n'est que trop vrai que j'aime, et l'amour m'a appris à rimer et à rêver tristement : (*montrant le papier qu'il tient à la main*) et voilà un échantillon de mes vers et de ma mélancolie. Une de mes élégies lui est déjà parvenue; un fou l'a envoyée, le bouffon l'a portée, ma dame l'a reçue : cher bouffon, cher fou, dame plus chère encore! par ma foi, je prendrais mon parti de bonne grâce, si les trois autres étaient réduits au même état que moi : en voici un qui s'avance, un papier à la main; Dieu veuille qu'il soit amoureux! (*Il grimpe sur un arbre.*)

Arrive LE ROI, tenant un papier.

LE ROI. Hélas!

BIRON, *à part.* Il est atteint, par le ciel! — Poursuis, Cupidon! tu l'as frappé de ta flèche sous la mamelle gauche: — Oh! oh! des secrets!

LE ROI, *lisant.*

Quand les brillants rayons de tes yeux enchanteurs
Dans mes yeux attristés viennent sécher les pleurs,
Moins doux est le baiser que le soleil dépose
Sur les pleurs du matin dont s'humecte la rose;
Phœbé moins doucement sur les flots argentés
Projette son front pâle et ses molles clartés,
Que ne brille à travers le voile de mes larmes
Ton image pour moi pleine de si doux charmes.
Dans chacun de ces pleurs qui coulent de mes yeux,
    Comme dans un char radieux,
    Ta beauté brille triomphante;
    Mais, prolongeant mon désespoir,
    Ne va pas, ô femme charmante!
    Traiter mes pleurs comme un miroir,
    Et prendre plaisir à t'y voir.
    Te louer, ô reine des belles!
Célébrer dignement ta grâce et tes appas,
    C'est une tâche qui n'est pas
    Au pouvoir des langues mortelles.

Comment lui ferai-je connaître mes tourments? Je laisserai tomber ce papier sur son passage... Feuillage propice, cache ma folie. Qui vient? (*Il se cache derrière un arbre.*)

Arrive LONGUEVILLE, tenant un papier.

LE ROI, *continuant.* Quoi! Longueville! il lit. Prêtons l'oreille.

BIRON, *à part.* Biron, voilà encore un fou qui te ressemble!

LONGUEVILLE. Hélas! je suis parjure.

BIRON, *à part.* Il s'avance effectivement comme un parjure, avec son écriteau[1] devant lui.

LE ROI, *à part.* Il est amoureux, j'espère; heureuse confraternité de honte!

BIRON, *à part.* Un ivrogne en aime toujours un autre.

LONGUEVILLE. Suis-je le premier qui me sois ainsi parjuré?

BIRON, *à part.* Je pourrais te rassurer à cet égard; j'en connais deux qui [illegible] : tu complètes le [illegible], le [illegible] de notre société, le [illegible] de ce gibet de l'amour [illegible].

LONGUEVILLE. [illegible] que ces vers [illegible] impuissants à [illegible]. O charmante Marie! [illegible] de mon cœur! je veux déchirer ces vers et lui écrire en prose.

BIRON, *à part.* Oh! les vers sont [illegible] de l'amour; [illegible] costume.

LONGUEVILLE. [illegible] je [illegible], qu'il [illegible]. (*Il lit.*)

[illegible]
[illegible]

[1] [illegible]

Contre leurs arguments pressants, victorieux,
    Que peut l'impuissante logique?
J'ai juré qu'insensible aux amoureux tourments,
Nulle femme jamais n'obtiendrait ma tendresse :
    Je n'ai point enfreint mes serments;
    Tu n'es pas femme, mais déesse.
Terrestre était mon vœu, céleste est mon ardeur;
    Par toi mon crime n'est plus crime,
    Et ta grâce le légitime.
Les serments sont des mots, les mots une vapeur;
Soleil charmant, je marche à ta lumière :
Dissipe, tu le peux, cette vapeur légère.
En quoi suis-je coupable? et quel est le mortel
Qui pourrait refuser, martyr de sa parole,
    D'échanger un serment frivole
    Contre les délices du ciel?

BIRON, *à part.* Je reconnais bien là cette passion qui déifie la chair, qui fait d'une oie une divinité! pure idolâtrie que cela! Dieu nous assiste! Dieu nous assiste! nous voilà bien lotis.

Arrive DU MAINE, tenant un papier.

LONGUEVILLE. Par qui vais-je envoyer cela? — On vient! cachons-nous. (*Il se cache derrière un arbre.*)

BIRON, *à part.* Voilà que nous jouons à cache-cache, comme des enfants : du sommet de cet arbre comme du haut de l'Olympe, pareil à un demi-dieu, je contemple la folie de ces insensés. Encore de la farine au moulin! O ciel! mon vœu se réalise! Du Maine aussi est métamorphosé. Quatre oisons dans un plat.

DU MAINE. O céleste Catherine!

BIRON, *à part.* O profane imbécile!

DU MAINE. O merveille bien faite pour éblouir des yeux mortels!

BIRON, *à part.* Tu mens, c'est une créature toute matérielle.

DU MAINE. Sa chevelure d'ambre éclipse l'ambre lui-même.

BIRON, *à part.* Un corbeau couleur d'ambre, c'est chose curieuse à voir.

DU MAINE. Elle est droite comme un cèdre.

BIRON, *à part.* Halte-là, je te prie; son épaule est en état de grossesse.

DU MAINE. Elle est belle comme le jour.

BIRON, *à part.* Oui, comme certains jours où le soleil ne luit pas.

DU MAINE. Oh! que ne puis-je voir exaucer mes désirs!

LONGUEVILLE, *à part.* Et moi, les miens!

LE ROI, *à part.* Et moi, les miens aussi, grand Dieu!

BIRON, *à part.* Je vous dis *amen*, pourvu que je voie aussi exaucer les miens! Bien répondu, j'espère.

DU MAINE. Je la bannirai de mon souvenir : mais comme une fièvre ardente, elle règne dans mon sang, et force m'est de me souvenir d'elle.

BIRON, *à part.* Si c'est une fièvre qui échauffe ton sang, une saignée t'en délivrera. La méprise est bonne!

DU MAINE. Relisons les vers que j'ai faits pour elle.

BIRON, *à part.* Voyons comment l'amour varie son expression.

DU MAINE, *lisant.*

Un jour, au mois des fleurs et des [illegible] nouvelles,
Un amant aperçut une fleur des plus belles
Qui [illegible] dans l'air, [illegible],
De son front virginal l'éclatante beauté.
    Zéphyre, à travers le [illegible],
Jusqu'à [illegible] fleur [illegible] un passage.
    Poussant un soupir douloureux,
    [illegible]
    [illegible]
Que ne puis-je [illegible]
    [illegible]
    [illegible]
    [illegible] fleur,
Je ne puis te cueillir sur ta tige épineuse;
[illegible]
    [illegible]
    De grâce, ne m'accuse pas
    [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Mortel, [illegible]



DUMAINE. O [illegible] à Dieu que le roi, Biron et Longueville fussent amoureux aussi ! (Acte IV, scène III, page 336.)

Je vais en [illegible] quelque chose de plus intelligible qui exprimera les douloureux tourments de mon amour fidèle. Oh ! plût à Dieu que le roi, Biron et Longueville fussent amoureux aussi ! leur faute, justifiant la mienne, effacerait de mon front la marque du parjure : quand tous sont coupables, nul ne l'est en effet.

LONGUEVILLE, *se montrant tout à coup.* Du Maine, ton amour est bien peu charitable de désirer que d'autres partagent tes tourments; tu pâlis, mais moi je rougirais d'avoir été surpris ainsi en faute et tenant un pareil langage.

LE ROI, *se montrant et s'adressant à Longueville.* Allons, [illegible] vous êtes dans le même cas que lui : [illegible] tout aussi coupable. Non, vous n'aimez pas [illegible] n'a jamais composé de vers en son honneur; jamais [illegible] ne l'a vu croiser ses bras [illegible] les émotions de son cœur. J'étais [illegible] : de là je vous ai observés tous deux [illegible] j'ai entendu vos vers coupables, observé vos traits et votre attitude; vos soupirs brûlants [illegible] votre passion s'est révélée à mes yeux : Hélas! dit l'un... O Jupiter! s'écrie l'autre; la [illegible] celle de l'autre des yeux brillants comme le cristal. (*A Longueville.*) Vous, vous n'hésitez pas à échanger un serment contre les délices du paradis. — (*A du Maine.*) [illegible] ne doutez nullement que votre [illegible] Jupiter même infidèle. — Que dira Biron [illegible] que vous avez enfreint des serments [illegible] conviction? comme il [illegible] comme il décochera [illegible] triomphe pour lui ! comme il rira! comme il [illegible] devant me donner tous les trésors que j'ai vus en ma vie, je ne voudrais pas qu'il en [illegible].

BIRON, *descendant de son arbre.* [illegible] maintenant [illegible] — (*Au Roi.*) [illegible] Vous avez [illegible] reprocher [illegible] bon amour, vous qui êtes le plus amoureux des trois? Non, vos larmes ne sont pas des chars radieux où brille triomphante une certaine princesse; vous n'êtes pas homme à vous parjurer, c'est un péché trop odieux : il n'y a que les poëtes et les ménestrels qui font des vers. N'avez-vous donc point de honte? ne rougissez-vous pas tous les trois de vous voir ainsi pris sur le fait? Vous, Longueville, vous avez vu une paille dans l'œil de du Maine, le roi en a découvert une dans l'œil de chacun de vous; mais moi, je vois une poutre dans l'œil de tous trois. Oh ! à quelle comédie bouffonne j'ai assisté! De combien de soupirs, de gémissements, de douleurs, de désespoirs, j'ai été témoin! Quelle patience exemplaire il m'a fallu pour voir tranquillement un roi bourdonnant de méchants vers, le grand Hercule dansant une bourrée, le sage Salomon fredonnant une ariette, Nestor jouant aux bûchettes avec les enfants, et le cynique Timon s'amusant de niaiseries! — Quel est le siége de ta douleur, — mon cher du Maine, — et de la tienne, mon cher Longueville, — et de la vôtre, sire? C'est le cœur, n'est-ce pas? Holà! un cordial!

LE ROI. Ton sarcasme a trop d'amertume. Se peut-il que nous nous soyons ainsi trahis devant toi?

BIRON. C'est moi, au contraire, qui suis trahi par vous; moi, homme honnête et pur, moi, qui croirais pécher si je violais le serment que j'ai prêté, je suis trahi, je suis votre dupe en frayant avec des inconstants tels que vous, des hommes qui changent à chaque lune nouvelle. Quand m'a-t-on vu faire des vers, soupirer pour Chloris, ou passer une minute de mon temps à me parer? Quand m'avez-vous entendu élever jusqu'aux nues une main, un pied, un visage, deux beaux yeux, un port, une stature, un front, une gorge, une taille, une jambe, un bras?

LE ROI. Doucement; pourquoi courir ainsi la poste? est-ce le fait d'un honnête homme ou d'un voleur de galoper ainsi?

BIRON. Je fuis l'amour, bel amoureux, laissez-moi courir.

Arrivent JACQUINETTE et CABOCHE.

JACQUINETTE, *une lettre à la main.* Dieu bénisse le roi!

LE ROI. Quel présent nous apportez-vous là?



CABOCHE. Parlons, nous autres honnêtes gens, et laissons ensemble les coupables. (Acte IV, scène III, page 337.)

CABOCHE. Une trahison certaine.

LE ROI. Que fait la trahison ici?

CABOCHE. Elle n'y fait rien, seigneur.

LE ROI. Si elle n'y fait ni bien ni mal, elle et vous, vous pouvez tous les trois vous en aller en paix.

JACQUINETTE, *remettant la lettre au Roi.* Je vous prie, monseigneur, de vouloir bien lire cette lettre; elle est suspecte à notre curé; il prétend qu'il y a là-dessous quelque trahison.

LE ROI, *donnant la lettre à Biron.* Biron, lis-nous cela. — (*A Jacquinette.*) De qui la tiens-tu?

JACQUINETTE. De Caboche.

LE ROI, *à Caboche.* Et toi, qui te l'a remise?

CABOCHE. Don Adramadio, don Adramadio. (*En ce moment Biron déchire la lettre.*)

LE ROI. Eh bien! qu'as-tu donc? Pourquoi déchires-tu cette lettre?

BIRON. Une bagatelle, monseigneur, une bagatelle; n'en concevez aucune inquiétude.

LONGUEVILLE. Biron est singulièrement ému; voyons ce que c'est.

DU MAINE, *ramassant les morceaux.* C'est l'écriture de Biron, et voilà son nom.

BIRON, *à Caboche.* Ah! butor, tu étais né pour consommer ma honte. — Je suis coupable, sire, je suis coupable: j'avoue, j'avoue.

LE ROI. Quoi!

BIRON. Qu'insensés tous les trois, il ne vous fallait plus que moi pour compléter la partie: lui, — lui, — vous, sire — et moi, nous avons commis le délit d'amour, et nous méritons la mort. Éloignez ces gens, et je vous en dirai davantage.

DU MAINE. Maintenant nous sommes en nombre pair.

BIRON. C'est vrai, nous sommes quatre. — Ces tourtereaux s'en iront-ils?

LE ROI. Retirez-vous, mes amis, partez.

CABOCHE. Parlons, nous autres honnêtes gens, et laissons ensemble les coupables. (*Caboche et Jacquinette s'éloignent.*)

BIRON. Mes chers seigneurs, mes chers amoureux, embrassons-nous; nous nous ressemblons comme si nous étions de même sang; la mer aura toujours son flux et son reflux; le ciel montrera toujours sa face azurée; le sang bouillant de la jeunesse ne saurait obéir aux préceptes d'une froide vieillesse: nous ne pouvons éviter notre destinée; nous n'avons donc pu faire autrement que d'être parjures.

LE ROI. Quoi donc! c'est une lettre d'amour que tu viens de déchirer?

BIRON. Assurément. Qui peut voir la céleste Rosaline sans courber devant elle sa tête obéissante, comme l'Indien farouche et sauvage au moment où s'ouvrent les portes étincelantes de l'orient? Qui peut la contempler sans être ébloui de son éclat, sans baiser humblement la poussière? Quel œil d'aigle pourrait se fixer sur la majesté céleste de son visage, sans en être aveuglé?

LE ROI. Quelle passion, quelle fureur t'égare? ma bien-aimée, la maîtresse de la tienne, est la brillante reine des nuits: ta Rosaline, étoile à peine visible, n'est que son humble satellite.

BIRON. Il faut alors que mes yeux ne soient pas des yeux, et que je ne sois pas Biron. Oh! sans la présence de ma bien-aimée, le jour se changerait en nuit. Sur son charmant visage, les teintes les plus exquises se sont donné rendez-vous, comme dans un bazar! là cent attraits réunis composent une beauté unique, où rien ne manque de ce que peut convoiter le désir. Oh! que n'ai-je le talent des bouches les plus éloquentes! — Mais non, arrière, vaine rhétorique! je n'ai pas besoin de toi. Que le marchand vante sa marchandise: elle est au-dessus de toutes les louanges; un éloge imparfait ne ferait que la ternir. Un ermite flétri, courbé sous les glaces de cent hivers, en perdrait cinquante sous le feu de son regard; la beauté rajeunit le vieillard; elle le fait renaître à la vie, et lui fait échanger contre le hochet de l'enfance le bâton qui soutenait sa faiblesse. Oh! elle est le soleil qui fait briller toute chose.

LE ROI. Par le ciel! ta maîtresse est noire comme l'ébène.

BIRON. Est-ce que l'ébène lui ressemble? ô bois divin! une épouse de ce bois-là, ce serait la félicité suprême. Qui a [illegible] ici pour administrer un serment? Donnez-moi une Bible, afin que je jure que la beauté n'est pas la beauté, si elle n'emprunte à ses yeux le charme de son regard : nul visage n'est beau, s'il n'est brun comme le sien.

LE ROI. Quel paradoxe! le noir est l'attribut de l'enfer, la couleur des cachots, le vêtement sombre de la nuit; l'éclat du ciel convient aux traits de la beauté.

BIRON. C'est sous la forme des anges de lumière que les démons nous tentent plus facilement; si la teinte du visage de ma bien-aimée est noire, savez-vous pourquoi? c'est qu'affligée de voir un fard imposteur, une chevelure empruntée séduire les amants par des dehors menteurs, elle est venue au monde pour faire de la teinte noire la couleur de la beauté. Ses attraits ont changé le goût dominant; aujourd'hui des couleurs naturelles sont prises pour du fard; aussi, pour éviter ce reproche, celles qui ont un teint de roses se brunissent le visage, à l'imitation de celui de Rosaline.

DU MAINE. C'est pour lui ressembler que les ramoneurs sont noirs.

LONGUEVILLE. Depuis elle, les charbonniers sont réputés beaux.

LE ROI. Et les Éthiopiens se vantent de leur teint.

DU MAINE. Maintenant il n'est plus besoin de lumière dans les ténèbres, car le noir est lumineux.

BIRON. Vos maîtresses n'osent s'aventurer à la pluie, dans la crainte qu'elle ne lave leur visage et n'en fasse disparaître les couleurs.

LE ROI. La tienne ferait bien de s'y aventurer; car, à te parler franchement, il ne me serait pas difficile de trouver des visages plus beaux que le sien parmi ceux qui n'ont pas été lavés aujourd'hui.

BIRON. [illegible] qu'elle est belle, quand je devrais parler jusqu'au jour du jugement.

LE ROI. [illegible] aucun démon ne te fera autant de peur qu'elle.

DU MAINE. Je n'ai jamais vu un homme faire tant de cas de si peu de chose.

LONGUEVILLE, *montrant sa chaussure.* Tiens, voilà ta belle; en voyant ma chaussure, tu vois son visage.

BIRON. Oh! si la rue était pavée de tes yeux, ce serait encore [illegible] pour ses pieds délicats.

DU MAINE. Ce serait alors comme si elle marchait sur la tête : la rue verrait tout.

LE ROI. [illegible] tous ces propos? Ne sommes-nous [illegible]

BIRON. Rien n'est plus certain, et nous sommes tous parjures.

LE ROI. Laissons donc là les discours inutiles; et toi, mon cher Biron, prouve-nous que notre amour est légitime et que nous n'avons pas violé notre foi.

DU MAINE. [illegible] même; excuse notre faute.

LONGUEVILLE. Donne-nous des raisons qui nous autorisent [illegible] quelque défaite subtile, quelque [illegible] le diable soit dupe.

DU MAINE. Du baume pour le parjure.

BIRON. Oh! [illegible] grand besoin! Écoutez-moi [illegible] considérez la nature du serment [illegible] — d'étudier [illegible]

de femmes, c'était jurer de ne point vous servir de vos yeux et de renoncer à l'étude qui cependant était l'objet de votre serment. En effet, dans quel auteur trouverez-vous autant de beautés que dans les yeux d'une femme? L'instruction n'est qu'un appendice à notre individu, et là où nous sommes, notre science y est aussi. Si donc nous nous voyons dans les yeux d'une femme, n'y voyons-nous pas aussi notre science? Je le répète, nous avons juré d'étudier, et par cela même nous avons juré de renoncer aux livres; et en effet, dites-moi, sire, — ou vous, — ou vous, — dans les froides méditations de l'étude auriez-vous trouvé les vers brûlants que les yeux de vos belles, ces maîtres charmants, vous ont appris à faire? Les autres connaissances restent inactives dans les limites du cerveau, et là, ne trouvant qu'un sol stérile, elles ne nous donnent pour prix de nos travaux que des fruits médiocres. Mais l'amour enseigné par les yeux d'une femme ne reste pas emprisonné dans le cerveau; rapide comme la pensée, il suit le mouvement de tous les éléments, se mêle à toutes nos facultés, accélère leur action et double leur énergie. Il perfectionne en nous l'organe de la vue. Le regard d'un amant est plus perçant que celui de l'aigle; l'oreille d'un amant percevra des sons que l'oreille soupçonneuse du voleur lui-même n'aura point entendus. Les organes de l'amour sont plus subtils, plus sensibles que les cornes délicates du limaçon renfermé dans sa coquille. Le palais de Bacchus n'est rien comparé à celui de l'amour. Pour ce qui est de sa valeur, ne le voit-on pas, comme un autre Hercule, escalader le jardin des Hespérides? Il est subtil comme le sphinx, doux et mélodieux comme la lyre brillante d'Apollon, dont les cheveux d'or du dieu lui-même formeraient les cordes; et quand l'amour parle, tous les dieux se taisent dans l'Olympe pour entendre sa voix harmonieuse. Nul poëte n'ose prendre la plume, que son encre n'ait été tempérée par les soupirs de l'amour. Alors il peut écrire : ses chants raviront l'oreille la plus farouche, et iront attendrir jusqu'au cœur des tyrans. C'est dans les yeux des femmes que je puise ma doctrine : elles font jaillir le véritable feu de Prométhée; elles peuvent tenir lieu de livres, de sciences, d'académie; elles sont pour le monde la source universelle de toute vie, de toute science; il n'y a rien d'excellent sans elles. Nous étions des insensés quand nous jurions de renoncer aux femmes, et nous le serions plus encore, si nous tenions notre serment. Au nom de la sagesse, mot qu'aiment tous les hommes, au nom de l'amour, mot enchanteur pour toutes les oreilles, au nom des hommes, par qui les femmes ont été engendrées, au nom des femmes, par qui nous sommes hommes, sacrifions nos serments pour nous sauver nous-mêmes, ou sacrifions-nous pour sauver nos serments : en cette circonstance, le parjure est un acte méritoire; car la charité toute seule accomplit la loi; or, qui peut séparer l'amour de la charité?

LE ROI. Crions donc tous : *Saint Cupidon*, et en avant, soldats!

BIRON. Avançons nos étendards, messieurs, et marchons à l'ennemi. Combattons-le résolûment, et pas de quartier : mais je vous recommande d'avoir sur lui l'avantage du soleil.

LONGUEVILLE. Parlons raison, maintenant; cessons de gloser. Sommes-nous résolus à faire notre cour à ces belles Françaises?

LE ROI. Oui, et à faire leur conquête; en conséquence, organisons quelque divertissement pour les amuser dans leurs tentes.

BIRON. Commençons d'abord par les y reconduire, à leur sortie du parc; et en route que chacun de nous prenne le bras de sa belle maîtresse : dans l'après-midi, nous leur donnerons un divertissement tel que la brièveté du temps nous permettra de l'offrir; les jeux, les danses et les plaisirs précèdent les pas de l'amour et sèment sa route de fleurs.

LE ROI. Partons! partons! ne perdons pas une minute d'un temps que nous pouvons employer si à propos.

BIRON. Allons! allons! quand on sème de l'ivraie, on ne doit pas s'attendre à recueillir du froment [illegible] faut des femmes volages; s'il en est ainsi, nous recevons la monnaie de notre [illegible]. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du parc.

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL et NIAISOT.

HOLOPHERNE. *Satis quod sufficit*[1].

NATHANIEL. Je loue Dieu pour vous, messire; votre conversation à table a été piquante et grave, agréable sans grossièreté, spirituelle sans affectation, animée sans impudence, savante sans pédantisme, et neuve sans hérésie. J'ai causé un certain jour avec un des familiers du roi, qui se nomme, s'appelle ou s'intitule don Adriano de Armada.

HOLOPHERNE. *Novi hominem tanquam te*[2] : c'est un homme qui a l'humeur fière, la parole tranchante, la langue bien effilée, la démarche majestueuse, et dont les manières sont en général pleines de vanité, de ridicule et d'emphase. Il est pomponné, prétentieux, affecté, bizarre; tout sent en lui l'étrangeté, si je puis m'exprimer ainsi.

NATHANIEL, *tirant son calepin.* Je noterai ce mot-là; il est original et bien choisi.

HOLOPHERNE. Le fil de sa verbosité est plus délicat que celui de ses raisonnements. Je déteste ces êtres fantasques et fanatiques, ces gens insociables et pointilleux, ces puristes qui, par exemple, en anglais, prononcent *debt*, d, e, b, t, au lieu de *det*, d, e, t; qui disent *caf* au lieu de *calf; neibour* au lieu de *neigbour; né* au lieu de *neigh;* c'est abhominable, mot que cet original prononcerait *abominable;* c'est à frapper un homme d'insanie; *ne intelligis, Domine*[3]; je veux dire que c'est à rendre un homme fou, lunatique.

NATHANIEL. *Laus Deo, bonè intelligo*[4].

HOLOPHERNE. *Bonè? — bonè* pour *benè ;* vous écorchez un peu la grammaire; n'importe.

Arrivent ARMADO, PAPILLON et CABOCHE.

NATHANIEL. *Vides-ne quis venit*[5]*?*

HOLOPHERNE. *Video et gaudeo*[6].

ARMADO. Hommes de paix, je vous rencontre à propos.

HOLOPHERNE. Homme de guerre, salut.

PAPILLON, *bas, à Caboche.* Ils ont assisté à un grand festin de langues, et ils en ont dérobé les bribes.

CABOCHE. Oh! ils sont on ne peut plus friands de mots! Je m'étonne que ton maître, te prenant pour un mot, ne t'ait pas déjà mangé; car il s'en faut de toute la tête que tu sois aussi long que *honorificabilitudinitatibus;* tu es plus facile à avaler qu'un verre de rhum.

PAPILLON. Silence; les batteries vont jouer.

ARMADO, *à Holopherne.* Monsieur, n'êtes-vous pas lettré?

PAPILLON. Oui, oui; il enseigne aux enfants leur croix de par Dieu; il leur fait réciter, épeler l'alphabet à rebours, le bonnet d'âne sur la tête.

ARMADO. Par l'eau salée de la Méditerranée, voilà une botte bien portée : une, deux, et droit au cœur; voilà qui réjouit mon intellect; c'est de l'esprit frappé au bon coin.

CABOCHE, *à Papillon.* Quand il ne me resterait qu'un sou dans la poche, je te le donnerais pour acheter du pain d'épice; tiens, prends : *il lui donne une petite pièce de monnaie* c'est la rémunération que j'ai reçue de ton maître.

ARMADO, *à Holopherne.* Docteur ès arts, laissons là ces barbares. N'est-ce pas vous qui élevez la jeunesse à l'école gratuite, située sur la montagne?

HOLOPHERNE. Autrement dite, *mons* ou colline.

ARMADO. Comme il vous plaira; va pour colline.

HOLOPHERNE. C'est moi, sans nul doute.

ARMADO. Monsieur, c'est le bon plaisir du roi de congratuler la princesse dans son pavillon, aujourd'hui, dans la partie postérieure du jour, que le vulgaire grossier appelle après-midi.

HOLOPHERNE. La partie postérieure du jour, très-généreux seigneur, est une expression convenable, congrue et fort juste pour dire l'après-midi.

ARMADO. Monsieur, le roi est un noble gentilhomme; de plus il est, je vous assure, mon intime, mon bon ami. — Quant à ce qu'il y a de confidentiel entre nous, passons là-dessus. — Trêve de politesses, je vous prie; — couvrez-vous, je vous prie. — Entre autres choses importantes et graves, et qui sont de la plus haute conséquence, — mais passons là-dessus; — car vous saurez que sa majesté, pour le dire en passant, daigne quelquefois s'appuyer sur ma chétive épaule, et parfois même promener ses doigts sur ma barbe et mes moustaches; mais ne parlons pas de cela. Sur ma parole, ce n'est pas un conte que je vous fais là; il plaît à sa majesté de conférer des marques de faveur toutes spéciales à Armado, à un soldat, à un voyageur qui a vu le monde; mais passons là-dessus. Le résumé de tout ceci, — mais, mon cher, je vous demande le secret, — c'est que le roi désire que je présente à la princesse quelque spectacle, farce, parade, ou feu d'artifice. Or, sachant que vous et le curé, vous vous entendez dans ces sortes d'éruptions et de soudaines explosions de gaieté, j'ai cru devoir vous faire cette communication, dans l'intention de réclamer votre assistance.

HOLOPHERNE. Seigneur, il vous faut représenter devant la princesse *les Neuf Héros.* — Messire Nathaniel, on réclame notre coopération; il s'agit, par l'ordre du roi, et sur la demande du très-brave, très-illustre et très-lettré gentilhomme que voici, d'offrir un spectacle à la princesse dans la partie postérieure du jour; je pense que ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de donner une représentation des *Neuf Héros.*

NATHANIEL. Où trouverez-vous des acteurs dignes de tels rôles?

HOLOPHERNE. Vous ferez Josué; moi, ou ce brave gentilhomme, Judas Machabée. (*Montrant Caboche.*) Ce rustre, en considération de ses formes colossales, fera le grand Pompée; et le page, Hercule.

ARMADO. Pardon, monsieur, il n'y a pas assez d'étoffe en lui pour représenter seulement le pouce du héros; il n'est pas aussi gros que le bout de sa massue.

HOLOPHERNE. Obtiendrai-je audience? Il représentera Hercule dans sa minorité; son rôle sera d'étrangler un serpent, et je composerai quelque petite apologie pour cela.

PAPILLON. Bien imaginé, ma foi; en sorte que si quelqu'un de l'auditoire se met à siffler, il vous suffira de crier : *Bravo, Hercule! maintenant tu écrases le serpent!* Voilà un bon moyen pour réparer un affront; et c'est un talent que bien peu de gens possèdent.

ARMADO. Qui représentera les autres héros?

HOLOPHERNE. Je me charge d'en représenter trois à moi tout seul.

PAPILLON. Homme trois fois digne!

ARMADO. Voulez-vous que je vous dise une chose?

HOLOPHERNE. Nous vous écoutons.

ARMADO. Si notre spectacle ne réussit pas, nous jouerons une farce. Suivez-moi, je vous prie.

HOLOPHERNE. Allons, mon brave Niaisot. Tu n'as pas desserré les dents pendant notre conversation.

NIAISOT. Je n'en ai pas compris un mot.

HOLOPHERNE. Allons, nous t'emploierons.

NIAISOT. Je pourrai figurer dans un ballet; ou, si vous voulez, je jouerai du tambour de basque à vos héros, et leur ferai danser une sarabande.

HOLOPHERNE. Honnête et naïf Niaisot! A notre pièce! partons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie du parc devant le pavillon de la princesse.

Arrivent LA PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE et MARIE.

LA PRINCESSE. Mes chères amies, nous serons riches avant notre départ, si les cadeaux continuent à pleuvoir ainsi sur nous; nous serons cachées sous les diamants! Voyez ce que m'a envoyé le monarque amoureux.

ROSALINE. Madame, ce cadeau n'était-il pas accompagné d'autre chose?

LA PRINCESSE. D'autre chose? oui certainement, des vers d'amour, autant qu'en peut contenir une feuille de papier

[1] Ce qui suffit, suffit.
[2] [illegible]
[illegible]
[3] [illegible]
[illegible]
[illegible]

écrite sur les deux côtés, y compris la marge : la missive était signée du nom de Cupidon.

ROSALINE. Il était temps que le dieu de Cythère grandît, après être resté enfant cinq mille ans.

CATHERINE. Et un enfant des plus insupportables.

ROSALINE. Lui et vous, vous ne sauriez être amis ; il a tué votre sœur.

CATHERINE. Il l'a rendue triste, mélancolique et sombre, et elle en est morte. Si elle avait eu votre légèreté, votre nature joyeuse, enjouée et vive, elle ne serait morte que grand'mère ; quant à vous, vous mourrez vieille ; car un cœur léger vit longtemps.

ROSALINE. Je ne vous comprends pas.

CATHERINE. De la part d'une intelligence si vive, cela m'étonne.

ROSALINE. Éclairez-moi, afin que je trouve le sens de vos paroles.

CATHERINE. J'ai peur que vous n'éteigniez ma lumière en essayant de la moucher ; je laisserai donc ma pensée dans l'obscurité.

ROSALINE. Ainsi vous agissez dans l'ombre ?

CATHERINE. Votre esprit léger et brillant l'aura bientôt dissipée.

ROSALINE. Il est vrai que je suis légère ; car je pèse moins que vous.

CATHERINE. Ne m'ayant point pesée, vous ne pouvez m'estimer.

ROSALINE. Et par une bonne raison : A chose sans remède il est inutile de penser.

LA PRINCESSE. Bien répliqué des deux parts ! vous vous lancez habilement la balle. Mais, dites-moi, Rosaline, vous avez aussi reçu un cadeau ? De qui le tenez-vous, et en quoi consiste-t-il ?

ROSALINE. Vous allez le savoir. Si j'étais aussi belle que vous, mon cadeau égalerait le vôtre ; le voici. Et moi aussi, j'ai reçu des vers, grâce à Biron ; la versification en est juste, et si les pensées l'étaient aussi, je serais la plus belle divinité de la terre. On y élève ma beauté jusqu'aux nues ; je vous assure qu'on y fait un beau portrait de moi.

LA PRINCESSE. L'épître est-elle dans le vrai ?

ROSALINE. Oui, quant aux lettres de mon nom ; nullement quant aux éloges qu'on m'y donne.

LA PRINCESSE. Vous y êtes belle comme l'encre. Excellente conclusion !

CATHERINE. Blanche comme un B majuscule dans une page d'écriture.

ROSALINE. Gare aux vitres ! je ne veux pas mourir votre débitrice, ma rouge dominicale, ma chère lettre d'or. Plût à Dieu que votre visage fût moins parsemé d'Os [1] !

LA PRINCESSE, *à Catherine*. Et vous, que vous a envoyé le beau du Maine ?

CATHERINE. Ce gant, madame.

LA PRINCESSE. Ne vous en a-t-il pas envoyé deux ?

CATHERINE. Oui, madame, et en outre quelques milliers de vers, expression de son fidèle amour, énorme *factum* d'hypocrisie, compilation niaise et indigeste.

MARIE. Longueville m'a envoyé cette lettre et ce collier de perles ; la lettre est d'un quart de lieue trop longue.

LA PRINCESSE. Je suis de votre avis. N'auriez-vous pas souhaité du fond du cœur que le collier fût plus long et la lettre plus courte ?

MARIE, *joignant les mains*. Oui, certes, ou que ces mains [illegible] jamais !

LA PRINCESSE. [illegible] conduite en filles sages que de nous moquer [illegible] de nos amants.

[illegible] que plus fous d'acheter ainsi nos moqueries. Avant de retourner en France, je veux mettre ce Biron à la torture. Oh ! si j'étais sûre de l'avoir pour mon [illegible] à le voir ramper, supplier, [illegible] les occasions, [illegible] son esprit prodigue en [illegible] entièrement à mes volontés, [illegible] de faire de lui mon [illegible]

LA PRINCESSE. [illegible]

[illegible]

duper que les gens d'esprit devenus fous. La folie des gens sages s'appuie de l'autorité de la sagesse, fait servir l'instruction à ses fins, et appelle le talent à colorer ses écarts.

ROSALINE. La bouillante jeunesse s'abandonne à des excès moins grands que l'homme grave une fois livré à la révolte des passions.

MARIE. Quand la raison de l'homme d'esprit s'égare, sa folie est plus forte que celle du fou vulgaire, car elle s'aggrave de toute la puissance de ses facultés.

Arrive BOYET.

LA PRINCESSE. Voici Boyet qui vient, tout rayonnant de joie.

BOYET. Oh ! je mourrai à force de rire. Où est son Altesse ?

LA PRINCESSE. Quelles nouvelles, Boyet ?

BOYET. Préparez-vous, madame, préparez-vous ! — Aux armes, mesdames ! aux armes ! la paix de votre cœur est menacée : l'amour s'avance déguisé et armé d'éloquence ; vous allez être surprises ; appelez à votre aide toutes les ressources de votre esprit ; mettez-vous en état de défense, ou résolvez-vous à courber lâchement la tête et à fuir.

LA PRINCESSE. Cupidon et Saint-Denis [1] ! Qui sont-ils ceux qui s'apprêtent à diriger contre nous l'artillerie de leurs paroles ? Parlez, éclaireur, parlez.

BOYET. Sous le frais ombrage d'un sycomore, je m'étais couché pour prendre une demi-heure de sommeil, quand tout à coup mon repos projeté fut interrompu, et je vis s'avancer sous cet ombrage le roi et ses compagnons : j'allai prudemment me cacher dans un taillis voisin d'où j'entendis leur conversation, de laquelle il résulte que dans un moment ils se présenteront à vous sous un déguisement. Leur Mercure est un petit fripon de page qui a d'avance appris non-seulement les paroles, mais jusqu'aux gestes et à l'accent de son message. « Voilà comme tu devras parler, » lui disaient-ils, « et voilà comme il faudra te tenir. » En même temps ils ont exprimé la crainte que la majesté de votre présence ne le troublât : « Car, lui a dit le roi, c'est un ange que tu vas voir ; toutefois ne crains rien, mais parle avec fermeté. » Le page a répondu : « Un ange n'est point à craindre ; à la bonne heure si c'était un diable. » Là-dessus tous se sont pris à rire, et lui frappant amicalement sur l'épaule, leurs encouragements ont rendu l'effronté plus effronté encore. L'un se frottait le coude comme cela, et jurait d'un air goguenard que jamais il n'avait entendu meilleure repartie : un autre, levant l'index et le pouce, criait : « Allons, la chose est résolue, arrive que pourra ! » Le troisième faisait des cabrioles, en s'écriant : « Tout va bien. » Le quatrième a fait une pirouette et est tombé par terre ; tous en ont fait autant, en riant jusqu'aux larmes d'un rire fou.

LA PRINCESSE. Quoi donc ! est-ce qu'ils viennent nous rendre visite ?

BOYET. Oui, certes ; vous allez les voir paraître habillés en Moscovites ou Russes ; autant que je puis le deviner, ils viennent pour causer, faire leur cour et danser : chacun d'eux présentera ses hommages à la beauté de son choix, qu'il reconnaîtra au cadeau qu'il lui a envoyé.

LA PRINCESSE. Ah ! vraiment ? Nous allons dérouter ces galants ; mesdames, nous nous masquerons toutes, et, en dépit des sollicitations les plus pressantes, nul de ces messieurs ne verra notre visage. — Tenez, Rosaline, vous porterez ce cadeau ; dès lors ce sera vous qui recevrez les hommages du roi ; prenez, et donnez-moi le vôtre ; de cette manière, Biron me prendra pour Rosaline. — (*A Catherine et à Marie.*) Vous deux, faites un semblable échange, afin que, trompés par ces apparences, vos amants vous prennent l'une pour l'autre.

ROSALINE. Allons, soit. Portons leurs présents sur nous de la manière la plus ostensible.

CATHERINE. Mais dans cet échange, quel est votre projet ?

LA PRINCESSE. Mon projet est de contrarier le leur ; ils n'ont en vue qu'un badinage ; je veux leur rendre la pareille. Ils nous ouvriront leur cœur, croyant parler à l'objet de leur flamme ; ce sera un texte pour nous moquer d'eux la première fois que nous nous reverrons à visage découvert.

ROSALINE. Mais danserons-nous s'ils nous en font la demande ?

[1] Allusion au fameux cri de guerre des Français, sous l'ancienne monarchie : Montjoie et Saint-Denis.

LA PRINCESSE. Non, pour rien au monde nous ne remuerons le pied; nous ne ferons à leurs discours étudiés aucune réponse gracieuse, et tandis qu'ils nous parleront, nous leur tournerons le dos.

BOYET. Ce mépris sera pour l'orateur un coup de poignard et lui fera complétement oublier son rôle.

LA PRINCESSE. C'est justement là ce que je veux; ce sera le vrai moyen de leur clore à jamais la bouche. C'est plaisir que de tromper un trompeur, que de rire aux dépens de celui qui voulait s'égayer aux nôtres; nous les payerons dans leur propre monnaie, et, bafoués par nous, ils s'en retourneront avec leur courte honte. (*On entend le son des trompettes.*)

BOYET. La trompette sonne; masquez-vous, voilà les masques qui viennent. (*Les Dames mettent leur masque.*)

Arrivent LE ROI et sa Suite, BIRON, LONGUEVILLE et DU MAINE, en costume moscovite et masqués; PAPILLON les précède avec des Musiciens.

PAPILLON, *faisant un salut profond. Salut, éblouissante merveille de la terre!*

BOYET. Autant que peut l'être un masque de taffetas.

PAPILLON. *Céleste élite des dames les plus belles!* (toutes les dames lui tournent le dos) *qui aient jamais daigné tourner le dos.*

BIRON, *lui soufflant son rôle. Tourner les yeux,* maraud.

PAPILLON. *Qui aient jamais daigné tourner les yeux vers de chétifs mortels! Je ne sais,* —

BOYET. Tu ne sais pas ton rôle, c'est évident.

PAPILLON. *Je ne sais si l'auguste faveur de votre gracieuse bienveillance dédaignera,* —

BIRON. *Daignera,* belître.

PAPILLON. *Daignera jeter ses célestes regards,* — *ses célestes regards,* —

BOYET. Elles ne répondront pas à cette épithète. Tu feras mieux de dire : *féminins regards.*

PAPILLON. Elles ne m'écoutent pas; c'est ce qui me trouble.

BIRON. Est-ce là tout ton savoir-faire? Va-t'en, misérable.

ROSALINE. Que veulent ces étrangers? Sachez-le, Boyet; s'ils parlent notre langue, notre volonté est que l'un d'eux nous expose brièvement l'objet de leur visite.

BOYET. Quel motif vous amène auprès de la princesse?

BIRON. Un motif pacifique, le désir de lui présenter nos hommages.

ROSALINE. Quel est le motif de leur visite?

BOYET. Un motif pacifique, le désir de vous présenter leurs hommages.

ROSALINE. Eh bien, c'est fait; dites-leur maintenant de se retirer.

BOYET. Elle dit que c'est fait, et que maintenant vous ayez à vous retirer.

LE ROI. Dites-lui que nous avons mesuré un grand nombre de lieues, pour avoir l'honneur de danser un pas en mesure avec elles sur cette pelouse.

BOYET. Ils disent qu'ils ont mesuré un grand nombre de lieues, pour avoir l'honneur de danser un pas en mesure avec vous sur cette pelouse.

ROSALINE. Cela n'est point; demandez-leur combien il y a de pouces dans une lieue : il ne leur sera pas difficile de nous donner la mesure d'une lieue, s'il est vrai qu'ils en aient mesuré un grand nombre.

BOYET. Puisque pour venir ici vous avez mesuré un grand nombre de lieues, la princesse vous prie de lui dire combien il y a de pouces dans une lieue.

BIRON. Dites-lui que dans notre marche pénible nous les avons mesurées par le nombre de nos pas.

BOYET. Elle vous entend.

ROSALINE. Combien y a-t-il de pas dans une lieue?

BIRON. Nous ne comptons pas ce que nous faisons pour vous. Notre dévouement est si riche, si infini, que nous faisons nos sacrifices sans en tenir compte. Daignez nous montrer l'éclat radieux de votre visage, afin que, pareils aux Indiens, nous adorions le soleil.

ROSALINE. Mon visage n'est qu'une lune, et encore est-elle voilée.

LE ROI. Heureux les nuages qui vous couvrent! daignez les écarter, madame : daignez, lune brillante, — et vous, radieuses étoiles, — resplendir à nos humides regards.

ROSALINE. La belle requête que vous faites là! Demandez quelque chose de mieux qu'un clair de lune reflété dans l'eau.

LE ROI. Eh bien, accordez-nous une seule contredanse; vous m'avez dit de demander; cette demande n'a rien d'étrange.

ROSALINE. En ce cas, que la musique joue; mais qu'on se dépêche. (*La musique se fait entendre.*) — Attendez; — pas encore; — pas de danse : — vous le voyez, je suis changeante comme la lune.

LE ROI. Quoi! vous ne voulez pas danser? Comment avez-vous changé si vite?

ROSALINE. Vous avez pris la lune dans son plein; elle vient de changer de phase.

LE ROI. Elle n'en est pas moins la lune, et moi un homme. La musique joue, permettez que nous suivions son mouvement.

ROSALINE. Nos oreilles le suivent.

LE ROI. Mais ce sont vos jambes qui devraient le suivre.

ROSALINE. Puisque vous êtes des étrangers, et que le hasard vous amène, nous agirons sans cérémonie; prenez notre main; — nous ne voulons pas danser.

LE ROI. Pourquoi alors nous offrir votre main?

ROSALINE. Afin de nous quitter bons amis; — je vous fais ma révérence, messieurs, et voilà notre danse terminée.

LE ROI. Permettez qu'elle continue; soyez moins réservée.

ROSALINE. Je ne le puis à ce prix.

LE ROI. Évaluez-vous vous-même. Quel prix mettez-vous à votre société?

ROSALINE. Votre absence.

LE ROI. Cela n'est pas possible.

ROSALINE. En ce cas, on ne vous achète pas. Adieu donc! un double adieu à votre masque, et une moitié d'adieu pour vous.

LE ROI. Puisque vous ne voulez pas danser, permettez du moins que nous causions quelque temps encore.

ROSALINE. En particulier donc.

LE ROI. Je le préfère comme cela. (*Ils s'entretiennent à voix basse.*)

BIRON, *à la Princesse.* Jeune beauté aux mains d'albâtre, un mot de douceur avec vous.

LA PRINCESSE. Miel, lait et sucre; en voilà trois.

BIRON. Puisque vous êtes si friande, en voilà trois autres : hydromel, vin doux et Malvoisie; — voilà, j'espère, un bon coup de dés : vous avez là une demi-douzaine de douceurs.

LA PRINCESSE. Septième douceur, adieu! Puisque vous vous servez de dés pipés, je ne veux plus jouer avec vous.

BIRON. Un mot en particulier.

LA PRINCESSE. Que ce ne soit pas une douceur.

BIRON. Vous aigrissez ma bile.

LA PRINCESSE. Votre bile! L'expression est amère.

BIRON. Elle n'en est que plus à propos. (*Ils causent à voix basse.*)

DU MAINE, *à Marie.* Daignerez-vous échanger un mot avec moi?

MARIE. Nommez-le.

DU MAINE. Belle dame, —

MARIE. En vérité? Beau gentilhomme, — voilà pour votre belle dame.

DU MAINE. Permettez que je vous dise encore un mot en particulier, et puis je prends congé de vous. (*Ils causent à voix basse.*)

CATHERINE, *à Longueville.* Est-ce que vous n'avez point de langue?

LONGUEVILLE. Madame, je sais la raison pour laquelle vous me faites cette question.

CATHERINE. Voyons cette raison! vite; il me tarde de l'entendre.

LONGUEVILLE. Vous avez deux langues sous votre masque, et vous êtes disposée à m'en céder une; mais veuillez m'accorder un moment d'entretien particulier.

CATHERINE. Je le veux bien, mais à la condition que vous parlerez bien bas. (*Ils s'entretiennent à voix basse.*)

BOYET. La langue d'une jeune fille moqueuse est aussi effilée que l'invisible fil d'un rasoir qui coupe un cheveu que l'œil ne peut apercevoir : leurs traits sont si subtils qu'à peine si on les sent; leurs saillies ont des ailes plus rapides que la flèche, la balle, le vent, la pensée, que tout au monde.

ROSALINE. Mesdames, en voilà assez, brisons là, brisons là!

BIRON. Par le ciel! nous sommes bafoués et battus à plate couture.

LE ROI. Adieu, femmes bizarres; vous avez un singulier esprit. (*Le Roi et sa suite, Biron, Longueville, du Maine, Papiers, et les Musiciens s'éloignent.*)

LA PRINCESSE. Vingt fois adieu, Moscovites glacés! — Sont-ce là les gens d'esprit qu'on nous a tant vantés?

BOYET. Ce sont des flambeaux qu'un souffle de votre bouche charmante vient d'éteindre.

ROSALINE. C'est un esprit épais et chargé d'embonpoint que le leur.

LA PRINCESSE. Les tristes esprits! les pauvres sires! n'est-il pas probable qu'ils se pendront de désespoir cette nuit? Pensez-vous qu'ils osent jamais se montrer autrement que sous le masque? Ce Biron, si beau parleur, est parti tout décontenancé.

ROSALINE. Oh! ils étaient tous dans un pitoyable état. Le roi implorait, les larmes aux yeux, un mot favorable.

LA PRINCESSE. Biron accumulait serments sur serments.

MARIE. Du Maine mettait à mon service sa personne et son épée : *Elle n'a point de pointe*, lui dis-je. Ce mot l'a rendu muet.

CATHERINE. Le seigneur de Longueville s'est plaint des souffrances que je lui infligeais, et savez-vous, à ce propos, ce qu'il m'a dit?

LA PRINCESSE. Que vous lui faisiez mal au cœur?

CATHERINE. Justement.

LA PRINCESSE. C'est poli.

ROSALINE. Allons, on trouverait de meilleurs cerveaux sous des bonnets de laine[1]; mais le croiriez-vous? le roi s'est dit mon serviteur dévoué.

LA PRINCESSE. Et le spirituel Biron m'a engagé sa foi.

CATHERINE. Du Maine m'est attaché comme l'écorce à l'arbre.

BOYET. Madame, — et vous, mes jolies demoiselles, — écoutez-moi : ces hommes seront ici tout à l'heure, dans leur costume habituel et sans masques; car il n'est pas possible qu'ils digèrent un si indigne traitement.

LA PRINCESSE. Vous croyez qu'ils vont revenir?

BOYET. Sans nul doute; et vous les verrez bondir de joie, bien que tout éclopés et portant les marques de vos coups. Que chacune de vous reprenne donc le cadeau qu'elle a reçu de son chevalier; et quand ils vont reparaître, épanouissez-vous comme des roses au soleil d'été.

LA PRINCESSE. Nous épanouir! Comment cela? Expliquez-vous de manière à ce qu'on vous comprenne.

BOYET. De belles dames masquées sont des roses en boutons; démasquées, elles déploient leurs brillantes couleurs : ce sont alors des anges sortis de leur nuage, ou des roses épanouies.

LA PRINCESSE. Allons au fait : que ferons-nous s'ils reviennent nous faire leur cour à découvert et sans masque?

ROSALINE. Madame, si vous m'en croyez, nous les bernerons en face comme nous avons fait sous le masque; nous nous plaindrons à eux de la visite que nous ont faite des imbéciles déguisés en Moscovites, et dans l'accoutrement le plus bizarre; nous leur demanderons ce que ces gens-là pouvaient être, et dans quel but ils sont venus nous offrir leur plate comédie, leur prologue barbare et leurs manières grossières et ridicules.

BOYET. Mesdames, retirez-vous; je vois venir nos galants.

LA PRINCESSE. [illegible] comme le chevreuil dans la plaine. (*La Princesse, Rosaline, Catherine et Marie s'éloignent.*)

Arrivent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE et DU MAINE, dans leur costume habituel.

LE ROI. [illegible]... Où est la princesse?

BOYET. Elle est [illegible] sa tente; votre majesté a-t-elle quelque message à lui transmettre?

LE ROI. Demandez-lui [illegible] veut bien me donner une minute d'audience.

BOYET. Je vais le lui demander, monseigneur, et je ne doute pas qu'elle ne vous l'accorde. (*Il s'éloigne.*)

BIRON. [illegible]

1 [illegible]

faire valoir notre marchandise. Ce galant accroche les jeunes filles à sa manche, comme avec une épingle : s'il eût été Adam, il eût tenté Ève. Il sait découper une volaille et grasseyer; c'est lui qui baisait tout à l'heure sa main en signe de politesse; c'est le singe des belles manières, monsieur l'élégant, qui, lorsqu'il joue au trictrac, gronde les dés en termes choisis. Que dis-je? il sait chanter sa partie dans un concerto; et dans l'art de maître des cérémonies, le surpasse qui pourra : les dames l'appellent mon cher cœur; les degrés de l'escalier baisent son pied qui les foule, cette fleur des cavaliers sourit à chacun pour montrer ses dents blanches comme des baleines; et toute conscience qui tient à payer ses dettes lui décerne le titre mérité de *Boyet à la langue mielleuse.*

LE ROI. Au diable sa langue mielleuse, qui est cause que le page d'Armado est resté court au beau milieu de son rôle.

Arrivent LA PRINCESSE et sa suite, ROSALINE, MARIE, CATHERINE et BOYET.

BIRON. Tenez, le voilà qui vient; il n'y a de véritable savoir-vivre que chez cet homme-là.

LE ROI. Salut, belle princesse; nous venons vous rendre visite et vous inviter à venir à notre cour; daignez nous accorder cette faveur.

LA PRINCESSE. Je resterai dans un parc; gardez donc votre serment; ni Dieu, ni moi, nous n'aimons les hommes qui se parjurent.

LE ROI. Ne me reprochez pas une faute qui est votre ouvrage; c'est le pouvoir, la vertu de vos yeux qui me fait violer mon serment.

LA PRINCESSE. C'est à tort que vous nommez vertu ce que vous devriez appeler vice : car jamais la vertu n'a fait violer aux hommes leur promesse. Par mon honneur virginal, aussi pur encore que le lis sans tache, je proteste que, dût-on me faire subir les plus horribles tortures, je ne saurais consentir à accepter dans votre palais l'hospitalité que vous m'offrez, tant je répugne à devenir la cause de la violation d'un serment sacré, prêté avec sincérité et bonne foi.

LE ROI. Oh! vous avez passé ici votre temps dans la tristesse et la solitude, sans voir personne, sans recevoir de visite, et c'est un crime que je me reproche.

LA PRINCESSE. Non, seigneur, il n'en est point ainsi; nous avons eu ici plus d'un divertissement agréable; une société de Russes vient de nous quitter il n'y a pas longtemps.

LE ROI. Eh quoi! des Russes, madame?

LA PRINCESSE. Oui, seigneur, de beaux galants, pleins de politesse et de magnificence.

ROSALINE. Dites la vérité, madame. — Il n'en est rien, sire; par politesse, et pour se conformer aux manières du jour, la princesse donne ici des éloges non mérités : il est vrai que nous quatre nous avons reçu la visite de quatre individus habillés à la russe; ils ont eu avec nous une heure de conversation; et durant cette heure ils n'ont pas trouvé un mot spirituel à nous dire. Je n'ose pas les appeler des imbéciles; mais tout ce que je puis dire, c'est que lorsque des imbéciles ont soif, ils cherchent à boire.

BIRON. Ce sarcasme me semble bien dur. — Beauté charmante, votre esprit transforme en folies les choses les plus sages; quand nos yeux regardent fixement l'œil flamboyant du ciel, un excès de lumière nous fait perdre la clarté du jour; votre capacité est si grande, que, dans votre opulence intellectuelle, la sagesse vous semble folie, et la richesse pauvreté.

ROSALINE. C'est une preuve que vous êtes riche et sage; car à mes yeux, —

BIRON. Je suis sot et pauvre.

ROSALINE. Heureusement que vous ne prenez que ce qui vous appartient; sans quoi je vous reprocherais d'aller ainsi au-devant de mes paroles.

BIRON. Oh! je suis à vous, moi et tout ce que je possède.

ROSALINE. Le fou tout entier est à moi?

BIRON. Je ne puis vous donner moins.

ROSALINE. Quel était le masque que vous portiez?

BIRON. Où, quand? quel masque?... Pourquoi cette question?

ROSALINE. Ici; tout à l'heure; ce masque, cette enveloppe qui valait mieux que l'objet qu'il recouvrait.

LE ROI. Nous avons été reconnus; à présent elles vont nous berner d'importance.

DU MAINE. Avouons tout, et tournons la chose en plaisanterie.

LA PRINCESSE. Pourquoi cet air stupéfait, monseigneur? pourquoi vois-je votre front se rembrunir?

ROSALINE. Du secours! qu'on le soutienne, il va perdre connaissance. Pourquoi cette pâleur? — venus de Moscovie, ils ont sans doute encore le mal de mer.

BIRON. Voilà les malédictions qui pleuvent sur le parjure, quel front d'airain y résisterait plus longtemps? — Madame, me voilà devant vous; je m'offre en butte à vos traits; brisez-moi sous vos mépris; accablez-moi de sarcasmes; que votre esprit perce de part en part mon ignorance; que le tranchant acéré de vos railleries me coupe en morceaux; je vous promets de ne plus vous inviter à danser, de ne plus me présenter à vous en habit russe. Oh! je ne me fierai plus aux harangues apprises par cœur, ni à la mémoire d'un page; je ne visiterai plus mes amis en masque; je ne ferai plus l'amour en vers rivalisant d'élégance avec ceux de la complainte d'un aveugle. Les phrases de taffetas, le style prétentieux et masqué, les hyperboles à triple étage, l'affectation, la recherche, les métaphores pédantesques, m'ont rempli de leur souffle et m'ont gonflé d'une ridicule ostentation : j'y renonce à jamais : et j'en jure par ce gant éclatant de blancheur (Dieu sait combien est plus blanche encore la main qui le porte) désormais les sentiments de mon cœur seront exprimés par un *oui* loyal ou par un *non* tout uni : et pour commencer, jeune beauté, je prends Dieu à témoin que mon amour est pur, sans défaut ni alliage.

ROSALINE. Supprimez, je vous prie, cette dernière partie du panégyrique.

BIRON. Il me reste encore un levain de mon ancienne manie; — pardonnez-moi cette infirmité; je m'en déferai par degrés. Ah çà, voyons, écrivez sur ces trois messieurs : *Que le Seigneur ait pitié de nous*[1]! Ils sont malades; c'est au cœur que leur mal réside; ils ont puisé dans vos yeux la contagion qui les dévore; ces messieurs en sont atteints; vous-mêmes vous n'en êtes pas exemptes, si j'en juge par les signes que je vois sur vous.

LA PRINCESSE. Ceux de qui nous les tenons sont parfaitement sains.

BIRON. Dans ce procès, notre sort est en vos mains; prononcez, mais ne consommez pas notre ruine.

ROSALINE. Vous n'avez rien à craindre du jugement; vous êtes les demandeurs.

BIRON. Chut! je ne veux point avoir affaire à vous.

ROSALINE. Ni moi non plus, si je puis.

BIRON. Messieurs, parlez pour vous-mêmes; mon esprit est à bout.

LE ROI. Quelle excuse, madame, pourra effacer notre grossière offense?

LA PRINCESSE. Une confession sincère. N'étiez-vous pas ici en masque, il n'y a qu'un moment?

LE ROI. J'y étais, madame.

LA PRINCESSE. Et avez-vous reçu une bonne leçon?

LE ROI. Oui, madame.

LA PRINCESSE. Quand vous étiez ici, qu'avez-vous dit à l'oreille de votre bien-aimée?

LE ROI. Que je l'aimais plus que le monde entier.

LA PRINCESSE. Quand elle vous sommera de tenir votre promesse, vous la repousserez.

LE ROI. Non, sur mon honneur.

LA PRINCESSE. Arrêtez : après un premier serment violé, le parjure ne vous coûte rien.

LE ROI. Méprisez-moi, si jamais il m'arrive d'enfreindre le serment que je viens de faire.

LA PRINCESSE. J'y consens, gardez-le donc fidèlement. — [illegible], que vous a dit à l'oreille le Moscovite?

ROSALINE. Madame, il m'a juré que je lui étais aussi chère que la prunelle de ses yeux; qu'il me préférait au monde entier; ajoutant qu'il serait mon époux ou mourrait mon amant.

LA PRINCESSE. Soyez heureuse avec lui! le noble prince tiendra [illegible] sa promesse.

LE ROI. Que voulez-vous dire, madame? Sur ma vie et mon honneur, je n'ai jamais fait [illegible]

ROSALINE. Par le ciel, [illegible] de

[1] C'était [illegible]

votre foi, vous m'avez donné ce souvenir; mais reprenez-le, seigneur.

LE ROI. C'est à la princesse que j'ai donné ce gage en même temps que ma foi; je l'ai reconnue à ce joyau qu'elle portait sur sa manche.

LA PRINCESSE. Pardonnez-moi, seigneur; c'est elle qui portait ce joyau : quant à moi, c'est Biron, et je lui en rends grâces, qui est mon amant. — (*A Biron.*) Voyons, voulez-vous de moi, ou préférez-vous reprendre votre collier de perles?

BIRON. Ni l'un ni l'autre; je les décline tous deux. — Oh! je devine le tour; — on a été instruit d'avance du divertissement que nous préparions, et on s'est entendu pour le traiter comme une farce de Noël. Un rapporteur patelin, un mauvais bouffon, un conteur de nouvelles, un pique-assiette, un niais sur le visage duquel le sourire a creusé des rides, et qui a le secret de faire rire madame quand elle y est disposée, — aura dévoilé nos projets : alors ces dames ont échangé leurs présents; et nous, induits en erreur par cette supercherie, nous sommes tombés dans le panneau; en sorte que nous avons sur la conscience un double parjure, l'un prémédité, l'autre involontaire. C'est à peu près cela. — (*A Boyet.*) Ne serait-ce pas vous, par hasard, qui auriez éventé notre plan pour nous rendre parjures? N'avez-vous pas trouvé la mesure du pied de la princesse? n'êtes-vous pas toujours prêt à rire au moindre mouvement de sa prunelle? ne vous tenez-vous pas entre son dos et le feu, une assiette à la main, et débitant de joyeuses bouffonneries? vous avez troublé la mémoire de notre page; allez, tout vous est permis : quand vous mourrez, vous aurez une jupe pour linceul. Vous me regardez du coin de l'œil, n'est-ce pas? vous avez des yeux qui blessent comme une épée de plomb.

BOYET. Vous avez gaiement et bravement couru la lice jusqu'au bout.

BIRON. Oh! oh! il se prépare à briser une lance! chut! j'ai fini.

Arrive CABOCHE.

BIRON, *continuant.* Salut, esprit délicat et fin! Tu viens mettre ici le holà fort à propos.

CABOCHE. Seigneur, on désire savoir si les trois héros doivent venir, oui ou non?

BIRON. Quoi donc! ils ne sont que trois?

CABOCHE. Oui, seigneur; mais cela sera fort beau; chacun d'eux en représente trois.

BIRON. Et trois fois trois font neuf.

CABOCHE. Non pas, seigneur; avec votre permission, j'ose dire que cela n'est pas; nous n'avons pas la berlue; nous savons ce que nous savons. J'espère bien, seigneur, que trois fois trois —

BIRON. Ne font pas neuf?

CABOCHE. Avec votre permission, seigneur, nous savons combien cela fait.

BIRON. Par Jupiter! j'avais toujours cru que trois fois trois faisaient neuf.

CABOCHE. Il serait malheureux pour vous, seigneur, que vous fussiez obligé de gagner votre vie à compter.

BIRON. Combien cela fait-il donc?

CABOCHE. Mon Dieu, seigneur, les acteurs eux-mêmes vous feront voir combien cela fait; pour ma part je ne suis chargé que du rôle d'un seul homme, et d'un pauvre homme encore, du grand Pompée.

BIRON. Tu es donc l'un des héros?

CABOCHE. Il leur a plu de me juger digne de jouer le rôle du grand Pompée; j'ignore quelle espèce d'homme c'était; mais je n'en dois pas moins le représenter.

BIRON. Va leur dire de se préparer.

CABOCHE. Nous nous en acquitterons [illegible] nous y mettrons tous nos soins. (*Il s'éloigne.*)

LE ROI. Biron, ils vont nous faire honte : qu'ils [illegible] chent pas.

BIRON. Nous sommes à l'épreuve de la honte, sire; et il est d'une bonne politique d'offrir un spectacle plus [illegible] encore que celui que précédemment [illegible] de sa cour.

LE ROI. Je ne veux pas qu'ils viennent.

LA PRINCESSE. Si [illegible], vous les laissez venir [illegible]
[illegible]



LONGUEVILLE. ... Veuillez m'accorder un moment d'entretien particulier. (Acte V, scène II, page 341.)

comme de voir le zèle s'évertuer sans succès pour nous plaire, et les plus pénibles efforts n'aboutir qu'à l'impuissance.

BIRON. Sire, c'est la description exacte du spectacle que nous allons offrir.

Arrive ARMADO.

ARMADO. Oint du Seigneur, j'implore la permission d'échanger avec votre royale bouche une douzaine de paroles. (*Armado parle bas au Roi et lui remet un papier.*)

LA PRINCESSE, *à Biron*. Est-ce que cet homme sert Dieu?

BIRON. Pourquoi cette question, madame?

LA PRINCESSE. Parce qu'il ne parle pas comme un homme de la création de Dieu.

ARMADO. C'est égal, mon beau, aimable et doux monarque: je vous déclare que le maître d'école est excessivement drôle; un peu trop vain, un peu trop vain. Mais abandonnons-nous, comme on dit, *à la fortuna de la guerra*. Je vous souhaite la paix de l'âme, royal couple. (*Armado se retire.*)

LE ROI. Nous allons avoir une superbe réunion de héros; il représente Hector de Troie; Caboche, le grand Pompée; le curé, Alexandre; le page d'Armado, Hercule; le maître d'école, Judas Machabée. Si ces quatre héros réussissent dans leurs rôles respectifs, ils changeront de costume, et les mêmes acteurs joueront les cinq autres.

BIRON. Il y en a cinq dans la première partie de la pièce.

LE ROI. Vous vous trompez.

BIRON. Il y a le pédant, le matamore, le prêtre, le bouffon et le page; c'est un magnifique coup de dés que ces cinq personnages pris chacun dans son genre, et le monde entier ne fournirait pas leur pareil.

LE ROI. Le navire est sous voile, et le voilà qui cingle en pleine mer. (*On apporte des sièges pour le Roi, la Princesse, les dames et les seigneurs. On procède à la représentation du drame des Neuf héros.*)

Arrive CABOCHE, armé et représentant Pompée.

CABOCHE.

Je suis Pompée.

BOYET. Tu mens, tu ne l'es pas.

CABOCHE.

Je suis le gros Pompée.

DU MAINE. *Le grand*, imbécile!

CABOCHE. C'est juste.

Je suis le grand Pompée; illustre est mon courage;
Sur les champs de bataille exerçant mon grand cœur,
De tous mes ennemis je suis sorti vainqueur;
Et je viens maintenant, sur cet heureux rivage,
Aux pieds de la princesse apporter mon hommage.

Si votre altesse voulait me dire: « Merci, Pompée, » j'aurais fini

LA PRINCESSE. Grand merci, grand Pompée.

CABOCHE. Je n'en mérite pas tant, quoique ça, j'ai été parfait, je m'en flatte. J'ai fait une petite anicroche au mot *grand*.

BIRON. Je gage mon chapeau contre un liard que des neuf héros, c'est Pompée qui aura la palme.

Arrive NATHANIEL, représentant Alexandre.

NATHANIEL.

Vainqueur de cent peuples divers,
Je commandais à l'univers.
J'ai vu du sud au nord mon nom au loin s'étendre.
Mon écusson vous dit que je suis Alexandre.

BOYET. Votre nez nous dit que vous ne l'êtes pas; il est trop gros.

BIRON. Votre nez donne un démenti à votre bouche.

LA PRINCESSE. Le conquérant reste interdit. Poursuivez, mon cher Alexandre.

NATHANIEL.

Vainqueur de cent peuples divers,
Je commandais à l'univers.

BOYET. Tu dis vrai, Alexandre.



HOLOPHERNE. Avec sa taille ridicule, ce nain vous représente Hercule. (Acte V, scène II, page 345.)

BIRON. Grand Pompée. —

CABOCHE. Caboche, à votre service.

BIRON. Emmène le conquérant ; emmène Alexandre.

CABOCHE, *à Nathaniel.* Messire, vous venez de faire subir une défaite au conquérant Alexandre ; vos armes passeront aux mains d'Ajax : il sera le neuvième héros. Un conquérant qui a peur de parler ! Allez vous cacher de honte, Alexandre. (*Nathaniel se retire.*)

CABOCHE, *continuant.* C'est une bonne bête, voyez-vous ? une honnête pâte d'homme, qu'un rien déconcerte. Du reste, bon voisin et qui joue merveilleusement à la boule ; mais pour représenter Alexandre, vous le voyez, c'est tant soit peu hors de sa ligne. — D'autres héros vont venir, qui parleront d'une tout autre manière.

LA PRINCESSE. Range-toi un peu de côté, grand Pompée.

Arrivent HOLOPHERNE, armé, représentant Judas Machabée, et PAPILLON, également armé, représentant Hercule.

HOLOPHERNE.

Avec sa taille ridicule,
Ce nain vous représente Hercule,
Qui, de sa massue, assomma
Cerbère aux trois têtes énormes,
Et dans son enfance étrangla
Maints serpents, maints monstres difformes.
Vous le voyez dans sa minorité,
Je vous en avertis avec sincérité.
A Papillon.

Garde une certaine dignité dans ta sortie, et disparais. (*Papillon se retire.*)

HOLOPHERNE.

Je suis Judas.

DU MAINE. Comment, Judas !

HOLOPHERNE. Non pas Judas Iscariote, seigneur.

Je suis Judas.

BIRON. Quoi ! le traître qui a trahi Notre-Seigneur par un baiser !

HOLOPHERNE.

Je suis Judas.

DU MAINE. Ce n'en est que plus honteux à toi, Judas.

HOLOPHERNE. Que voulez-vous dire ?

BOYET. Que Judas doit s'aller pendre.

HOLOPHERNE. Commencez, seigneur ; vous êtes mon ancien. Je ne me laisserai pas insulter en face.

BIRON. Tu n'as pas de face.

HOLOPHERNE, *portant la main à sa figure.* Qu'est-ce donc que cela ?

BOYET. Une tête de clou de girofle.

DU MAINE. Une tête de mort enchâssée dans une bague.

LONGUEVILLE. La face à demi disparue d'une vieille monnaie romaine.

BOYET. Le pommeau du sabre de César.

DU MAINE. Le bouchon en corne d'une poire à poudre.

BIRON. La tête de saint George ciselée sur une boucle.

DU MAINE. Sur une boucle d'étain.

BIRON. Attachée au chapeau d'un arracheur de dents. Commence maintenant ; nous t'avons mis en veine.

HOLOPHERNE. Vous m'avez tout décontenancé.

BIRON. C'est faux ; tu as trop de front pour cela.

HOLOPHERNE. Vous en avez montré plus que personne.

BOYET. Tu peux t'en aller, Judas ; qu'attends-tu ?

DU MAINE. Il reste là, interdit, hébété, comme la dernière syllabe de son nom.

BIRON. Comme un as de pique, Jude, as, va-t'en.

HOLOPHERNE. Ce traitement-là n'est ni généreux, ni aimable, ni humble.

BOYET. Une lumière pour monsieur Judas : la nuit approche ; il pourrait faire un faux pas.

LA PRINCESSE. Pauvre Machabée, à quelle épreuve on vient de le mettre !

Arrive ARMADO, armé, représentant Hector.

BIRON. Cache ta tête, Achille, voici venir Hector en armes.

DU MAINE. Quand mes railleries devraient retomber sur moi, je vais maintenant m'égayer.

LE ROI. Le véritable Hector n'était qu'un Troyen [1], comparé à celui-ci.

BOYET. Mais est-ce bien Hector ?

DU MAINE. Je pense qu'Hector n'était pas si bien découplé.

LONGUEVILLE. Il a les jambes trop grosses.

BIRON. Ce n'est point là Hector.

ARMADO.

Au fier Hector à ce héros terrible,
Le dieu Mars a fait don....

DU MAINE. D'une muscade dorée.

BIRON. D'un citron.

LONGUEVILLE. Farci de clous de girofle.

ARMADO. Paix !

Au fier Hector, à ce héros terrible,
Le vieux Mars a fait don d'un courage invincible ;
Aussi, vous le voyez, fidèle à son devoir,
Combattre vaillamment du matin jusqu'au soir.
Je suis la fleur.....

DU MAINE. La menthe panachée.

LONGUEVILLE. Le pavot.

ARMADO. Cher Longueville, retenez votre langue.

LONGUEVILLE. Il faut bien que je lui lâche les rênes, puisqu'elle court après Hector.

DU MAINE. Sans doute ; Hector est un bon limier.

ARMADO. Ce brave guerrier est mort et enterré ; chers enfants, ne battez pas les ossements des morts ; de son vivant, c'était un homme ; mais je vais continuer mon rôle. (*A la Princesse.*) Aimable tige royale, prêtez à mes paroles le sens de l'ouïe. (*Biron dit tout bas quelques mots à Caboche.*)

LA PRINCESSE. Parlez, brave Hector ; vous nous faites à tous grand plaisir.

ARMADO. J'adore la pantoufle de votre altesse.

BOYET. C'est par le pied qu'il l'aime.

DU MAINE. C'est dommage que ce ne soit pas à l'aune.

ARMADO.

Cet Hector de beaucoup surpassait Annibal, —

CABOCHE. C'est une fille perdue, camarade Hector ; c'est une fille perdue : elle est enceinte de deux mois.

ARMADO. Que veux-tu dire ?

CABOCHE. Ma foi, à moins que vous ne vous comportiez en honnête Troyen, cette fille-là est perdue ; elle sent remuer son fruit ; l'enfant fait déjà des cabrioles dans son ventre ; il est de vos œuvres ?

ARMADO. Quoi donc ! tu me diffames parmi des potentats ? Tu mourras.

CABOCHE. En ce cas, Hector sera fustigé pour avoir fait un enfant à Jacquinette, et pendu pour avoir tué Caboche.

DU MAINE. Admirable Pompée !

BOYET. Illustrissime Pompée !

BIRON. Pompée le grandissime !

DU MAINE. Hector tremble !

BIRON. Pompée est ému. — Attisez le feu ; mettez-les aux prises !

DU MAINE. Hector va le provoquer en duel.

BIRON. Il le doit, dût-il n'avoir pas dans les veines plus de sang qu'il n'en faut pour le souper d'une puce.

ARMADO. Par le pôle nord, je te défie au combat.

CABOCHE. Le pôle nord ! je ne connais pas cette arme-là ; je veux me battre à l'épée. — Qu'on me permette de reprendre mes [illegible].

DU MAINE. Place aux deux héros courroucés !

CABOCHE. Je veux me battre en manches de chemise.

DU MAINE. Intrépide Pompée !

PAPILLON. Mon maître, laissez-moi vous ôter votre cuirasse. Ne voyez-vous pas que Caboche se déshabille pour combattre ? quelle est votre intention ? voulez-vous perdre votre réputation ?

ARMADO. Gentilshommes et soldats, pardonnez-moi ; je ne combattrai pas en manches de chemise.

DU MAINE. Vous ne pouvez le refuser, c'est Pompée qui a fait le défi.

ARMADO. Je le veux bien.

BIRON. Quel est votre motif pour refuser ?

ARMADO. La vérité nue est que je n'ai pas de chemise ; je porte [illegible] de laine par pénitence.

BOYET. C'est vrai ; cette pénitence lui a été imposée à Rome parce qu'il n'avait pas de linge ; depuis ce temps il n'en a point porté, si j'en excepte un vieux torchon de Jacquinette qu'il porte sur son cœur comme souvenir.

Arrive MERCADE.

MERCADE. Dieu vous garde, madame !

LA PRINCESSE. Soyez le bienvenu, Mercade, quoique vous interrompiez notre divertissement.

MERCADE. J'en suis fâché, madame ; mais je vous apporte une douloureuse nouvelle : le roi votre père —

LA PRINCESSE. Est mort ?

MERCADE. Vous l'avez dit ; mon message est terminé.

BIRON. Héros, retirez-vous ; la scène commence à se rembrunir.

ARMADO. Pour ma part, je respire plus librement : j'ai supporté patiemment les affronts qu'on m'a faits, et j'obtiendrai la satisfaction d'un soldat. (*Les Héros sortent.*)

LE ROI, *à la Princesse.* Comment se trouve votre majesté?

LA PRINCESSE. Boyet, préparons-nous à partir ce soir.

LE ROI. Madame, qu'il n'en soit point ainsi ; restez, je vous en conjure.

LA PRINCESSE. Préparez tout, vous dis-je. — Mes gracieux seigneurs, je vous remercie des efforts que vous avez faits pour nous plaire ; dans la douleur qui m'accable, je supplie votre sagesse de vouloir bien excuser les libertés que nous avons prises ; si dans les paroles que nous avons échangées avec vous nous avons parfois dépassé les limites, c'est votre galante politesse que vous devez en accuser. (*Au Roi.*) Adieu, digne seigneur ; un cœur affligé ne trouve point de paroles courtoises. Excusez-moi si je vous remercie aussi brièvement d'avoir si facilement accédé à mon importante requête.

LE ROI. Quand le temps presse, bien des questions se résolvent, et souvent c'est au dernier moment que se décide ce que de longs délais n'avaient pu terminer, bien que votre douleur filiale défende à l'amour de présenter la requête à laquelle il attache tant de prix, néanmoins l'amour a été le premier moteur de nos démarches ; que les nuages de l'affliction ne lui fassent pas perdre de vue le but qu'il se propose : pleurer des amis perdus est moins salutaire et profitable que de se réjouir d'en avoir trouvé de nouveaux.

LA PRINCESSE. Je ne vous comprends pas ; je suis accablée d'un double chagrin.

BIRON. Des paroles simples et franches arrivent plus facilement à l'oreille de la douleur ; comprenez donc la pensée du roi. Pour votre beauté nous avons sacrifié notre temps ; nous avons violé nos serments ; votre beauté nous a transformés ; elle a donné à nos sentiments une direction opposée à celle que nous avions en vue : ce qui, dans nous, a pu vous sembler ridicule est l'œuvre de l'amour ; car l'amour est plein d'étranges caprices : il est étourdi, léger, vain comme un enfant ; comme les yeux où il prend naissance, toutes sortes de formes et d'images étranges se reflètent en lui, et il se promène successivement sur mille objets divers. Si l'amour nous a fait oublier nos serments et notre dignité, la faute en est à ces yeux célestes qui voient nos fautes. C'est pourquoi, mesdames, puisque notre amour vient de vous, les erreurs que l'amour nous a fait commettre sont également de votre fait : si nous avons commis un parjure, c'est un parjure qui doit à jamais assurer notre fidélité à celles à qui l'un et l'autre sont dus, — c'est-à-dire à vous, mesdames. Ce parjure, qui en lui-même est coupable, se purifie et se transforme en acte méritoire.

LA PRINCESSE. Nous avons reçu vos lettres pleines d'amour, vos cadeaux, ces messagers d'amour, et dans notre sagesse de femmes, nous n'y avons vu qu'une simple galanterie, qu'une agréable plaisanterie, qu'un acte de pure politesse, destiné à combler le vide du temps ; nous n'y avons rien soupçonné de plus sérieux ; c'est ce qui fait que nous avons accueilli votre amour ainsi qu'il méritait de l'être, comme une plaisanterie.

DU MAINE. Madame, il y avait beaucoup plus que de la plaisanterie dans nos lettres.

LONGUEVILLE. Ainsi que dans nos regards.

LA PRINCESSE. Nous n'en avons pas jugé ainsi.

LE ROI. Maintenant que le dernier moment est venu, accueillez notre amour.

LA PRINCESSE. C'est un temps bien court pour contracter un engagement sans fin. Non, non, seigneur, vous avez [illegible] un grave parjure, vous êtes bien coupable ;

[1] [illegible]

veuillez donc m'entendre. — Si vous êtes disposé à faire quelque chose pour l'amour de moi, quoique vous n'ayez pour cela aucun motif, voici ce que vous ferez : vos serments, je n'y ajoute point foi; mais allez sur-le-champ vous renfermer dans quelque ermitage désert et solitaire, éloigné de tous les plaisirs du monde. Restez-y jusqu'à ce que les douze signes célestes aient accompli leur cours annuel : si cette vie de solitude et d'austérité ne vous fait point rétracter l'offre que vous avez faite dans l'entraînement de la passion; si la gelée, le jeûne, un toit grossier, des vêtements légers, ne fanent pas dans sa fleur votre amour naissant; si, au contraire, il survit à cette épreuve, alors, à l'expiration de l'année, venez réclamer ma main au nom de ce noviciat, et j'en jure par cette main virginale qui s'unit maintenant à la vôtre, je serai à vous : jusque-là, j'irai ensevelir mes chagrins dans une maison de deuil, versant des pleurs de désolation au souvenir de la mort de mon père. Si vous refusez d'accéder à ces conditions, que nos mains se séparent; nous n'avons aucun droit sur le cœur l'un de l'autre.

LE ROI. Que la main de la mort me ferme à l'instant les yeux, si, pour rendre le repos à mon âme agitée, je me refuse à cette épreuve ou à toute autre plus pénible encore ! Dès ce moment mon cœur se repose sur vous.

BIRON, *à Rosaline*. Et que me direz-vous à moi, ma bien-aimée ? que me direz-vous ?

ROSALINE. Il faut aussi vous purifier; vos péchés sont grands; vous avez sur la conscience des fautes et un parjure. Si vous voulez obtenir ma bienveillance, vous passerez un an à veiller auprès du lit des malades.

DU MAINE, *à Catherine*. Et moi, ma bien-aimée? et moi ?

CATHERINE. A vous une femme ! — De la barbe, de la santé et de la loyauté, voilà les trois choses que je vous souhaite du plus profond de mon cœur.

DU MAINE. Dois-je vous dire : Je vous remercie, ma chère femme ?

CATHERINE. Non, seigneur. — Avant un an et un jour, je ne veux point entendre les doux propos des galants : revenez quand le roi viendra retrouver la princesse; alors, si j'ai beaucoup d'amour, je vous en donnerai un peu.

DU MAINE. Jusque-là je serai votre serviteur dévoué et fidèle.

LONGUEVILLE, *à Marie*. Que dit Marie?

MARIE. Au bout d'un an j'échangerai ma robe de deuil contre un ami fidèle.

LONGUEVILLE. J'attendrai avec patience; mais ce temps-là est bien long.

MARIE. Il vous ressemble. Il y a peu de jeunes gens de votre âge qui aient votre taille.

BIRON. A quoi pense ma bien-aimée ? Rosaline, regardez-moi; regardez mes yeux, ces fenêtres de mon cœur; ils attendent humblement votre réponse; imposez-moi quelque service pour vous prouver mon amour.

ROSALINE. Seigneur Biron, avant de vous connaître, j'avais souvent entendu parler de vous; vous avez la réputation de railleur impitoyable, la bouche toujours pleine d'allusions et de sarcasmes blessants, que vous faites pleuvoir sur tout ce qui se trouve à la portée de vos traits satiriques. Pour déraciner ce travers de votre cervelle, et en même temps obtenir mon cœur, que vous ne pouvez obtenir qu'à ce prix, vous passerez une année entière à visiter les malades et à converser avec les mourants; et je vous impose pour tâche d'employer toutes les ressources de votre esprit à provoquer le rire sur les lèvres de la douleur.

BIRON. Exciter le rire à la barbe de la mort ! cela ne saurait être; c'est impossible; une âme à l'agonie ne rit pas.

ROSALINE. Eh bien, c'est le moyen de mater cet esprit railleur, dont tout le mérite consiste à faire rire les sots. Le succès d'un bon mot réside dans l'oreille de celui qui l'entend, non dans la bouche de celui qui le dit. Si donc les oreilles du malade, assourdies de ses propres gémissements, écoutent vos plaisanteries frivoles, continuez, et je vous accepte, même avec ce défaut-là; s'il en est autrement, alors corrigez-vous de ce travers, et vous en voyant guéri, je me réjouirai de votre réformation.

BIRON. Un an, dites-vous ? Allons, arrive ce qui pourra, je vais demeurer un an dans un hôpital.

LA PRINCESSE, *qui pendant ce dialogue s'entretenait à voix basse avec le Roi*. Oui, seigneur; permettez que je prenne congé de vous.

LE ROI. Non, madame, souffrez que nous vous reconduisions.

BIRON. Nos amours ne se terminent pas comme nos vieilles comédies : Jean n'épouse pas sa Jeannette; ces dames auraient bien dû être assez aimables pour donner à notre divertissement le dénoûment d'une comédie.

LE ROI. Allons, mon cher, au bout d'un an et un jour le dénoûment viendra.

BIRON. C'est trop long pour une pièce de théâtre.

Arrive ARMADO.

ARMADO. Charmante majesté, daignez me permettre...

LA PRINCESSE. N'était-ce pas là Hector?

DU MAINE. Le preux chevalier troyen.

ARMADO. Je vais baiser votre royale main et me retirer. J'ai fait un vœu : j'ai promis à Jacquinette de conduire la charrue pendant trois ans pour l'amour d'elle. Mais vos grandeurs veulent-elles entendre le chant dialogué que nos deux savants ont composé en l'honneur du coucou et du hibou? Cela devait venir à la fin de la représentation.

LE ROI. Nous le voulons bien; dépêchez-vous.

ARMADO. Holà ! approchez !

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL, PAPILLON, CABOCHE et autres.

ARMADO, *continuant*. De ce côté est *Hiems*, l'hiver; de celui-ci, *Ver*, le printemps. L'un est représenté par le hibou, l'autre par le coucou. Printemps, commencez.

LE CHOEUR, *chante*.

LE PRINTEMPS.

I.

Lorsque la blanche pâquerette
Et la timide violette
Émaillent les prés et les champs,
Entendez-vous ces joyeux chants?
Sur les arbres de la prairie
C'est le coucou qui chante et crie :
Coucou ! coucou !
Tremble, vieux mari, pauvre fou !

II.

Quand le berger prend sa musette,
Lorsque la voix de l'alouette
S'élève et monte jusqu'aux cieux ;
Que la bergère accorte et blanche
Revêt sa robe du dimanche,
Et va bondir d'un pied joyeux,
Sur les arbres de la prairie,
Là-bas le coucou chante et crie :
Coucou ! coucou !
Tremble, vieux mari, pauvre fou !

L'HIVER.

III.

Quand sur les toits la neige brille,
Que Richard souffle dans ses doigts,
Et que Thomas porte du bois
Au large foyer qui pétille,
Quand le froid gèle les ruisseaux,
Et glace le lait dans les seaux,
La nuit, aux murs de l'abbaye,
On entend le hibou qui crie :
Touhou ! touhou !
Et Jeanne fait bouillir son chou.

IV.

Quand des autans, autour de l'âtre,
On entend gronder la fureur,
Lorsque la toux opiniâtre
Interrompt le prédicateur,
Lorsque dans la bière écumante
La rôtie et chaude et fumante
Tente l'appétit du buveur,
La nuit, aux murs de l'abbaye,
On entend le hibou qui crie
Touhou ! touhou !
Et Jeanne fait bouillir son chou.

ARMADO. Les paroles de Mercure sont rudes après les chants d'Apollon. Vous, allez par là; nous, allons par ici. (*Ils s'éloignent.*)

FIN DE PEINES D'AMOUR PERDUES.

CYMBÉLINE,

DRAME EN CINQ ACTES.

CYMBÉLINE, roi de la Grande-Bretagne.
CLOTEN, fils de la reine, d'un premier lit.
LÉONATUS POSTHUMUS, marié à Imogène contre la volonté du roi.
BELARIUS, seigneur breton, exilé par Cymbéline et déguisé sous le nom de Morgan.
GUIDERIUS, } fils de Cymbéline, déguisés sous les noms de Polydore
ARVIRAGUS, } et de Cadwal, et crus fils de Belarius.
PHILARIO, } seigneurs italiens, amis de Posthumus.
JACHIMO, }
UN FRANÇAIS, ami de Philario.
CAIUS LUCIUS, ambassadeur de Rome.
UN CAPITAINE ROMAIN.
DEUX CAPITAINES BRETONS.
PISANIO, attaché au service de Posthumus.
CORNÉLIUS, chimiste.
DEUX BOURGEOIS.
DEUX GEOLIERS
LA REINE, femme de Cymbéline.
IMOGÈNE, fille de Cymbéline, d'un premier lit.
HÉLÈNE, suivante d'Imogène.
Seigneurs, Dames, Sénateurs romains, Tribuns, Apparitions, un Devin, un Hollandais, un Espagnol, Musiciens, Officiers, Soldats, Messagers, Domestiques, etc.

La scène est tantôt en Bretagne, tantôt en Italie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La Bretagne. — Un jardin derrière le palais de Cymbéline.

Arrivent DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS. Vous ne rencontrez personne qui n'ait l'air chagrin : nos physionomies ne sont pas plus sincères que le visage de nos courtisans ; elles se modèlent sur celle du roi.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Mais qu'y a-t-il donc ?

PREMIER BOURGEOIS. Sa fille, l'héritière de sa couronne, qu'il se proposait d'unir au fils unique de sa femme, veuve qu'il a depuis épousée, s'est donnée à un chevalier pauvre mais plein de mérite : elle est mariée : son époux est banni, elle-même retenue captive ; tout à l'extérieur n'est que tristesse ; pour le roi, je le crois sincèrement affligé.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Le roi seul ?

PREMIER BOURGEOIS. J'en dirai autant de celui qui perd la main de la princesse, ainsi que de la reine, qui appelait de tous ses vœux cette union ; mais il n'est pas un courtisan qui, tout en composant son visage[1] sur celui du roi, ne soit charmé au fond du cœur de ce qu'il affecte de blâmer.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Et pourquoi ?

PREMIER BOURGEOIS. Celui qui a perdu la princesse est un homme dont les mauvaises qualités surpassent tout le mal qu'on en pourrait dire ; et celui qui la possède, je veux dire qui l'a épousée, hélas ! et que pour ce fait on a banni, est un cavalier si parfait, qu'on aurait beau chercher dans le monde entier pour trouver son pareil, il lui manquerait toujours quelque chose pour soutenir avec lui la comparaison. Je ne crois pas qu'on trouve nulle part une aussi belle âme réunie à tant de beauté extérieure.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Vous faites de lui un grand éloge.

PREMIER BOURGEOIS. Mon éloge reste encore bien en deçà de son mérite : je le réduis plutôt que je ne donne la mesure exacte de ce qu'il vaut.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Quel est son nom, sa naissance ?

PREMIER BOURGEOIS. Je ne puis remonter jusqu'à sa première origine. Son père se nommait Sicilius ; il s'unit à Cassibelan contre les Romains ; mais il ne dut ses titres qu'à Ténantius, qu'il servit avec gloire et un succès admiré ; ce qui lui valut le surnom de Léonatus. Il eut, outre le chevalier dont nous parlons, deux autres fils qui, dans les guerres de ce temps, moururent l'épée à la main ; leur vieux père, inconsolable de se voir sans postérité, en conçut une douleur si violente qu'il en mourut, et sa noble épouse, enceinte du troisième fils dont nous parlons, expira en lui donnant le jour. Le roi prit l'enfant sous sa protection, l'appela Posthumus, l'éleva et l'attacha au service de sa personne, lui fit donner toute l'instruction que son âge lui permettait de recevoir : saisie aussitôt que présentée, il aspirait la science comme nous aspirons l'air ; et lorsqu'il n'était encore qu'en son printemps, il donnait déjà des moissons. Il vécut à la cour loué et chéri, ce qui est chose rare. Les jeunes gens voyaient en lui un exemple, les hommes mûrs un modèle, les vieillards un enfant qui guidait leur raison affaiblie ; quant à sa bien-aimée, pour laquelle il est maintenant banni, — son mérite à elle-même dit assez haut l'estime qu'elle faisait de lui et de ses vertus, — par le choix qu'elle a fait de lui, on peut juger de ce qu'il vaut.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ce que vous m'en dites suffit pour lui concilier mon respect ; mais dites-moi, je vous prie : la princesse est-elle le seul enfant du roi ?

PREMIER BOURGEOIS. Son seul enfant. Toutefois, si ce détail peut vous intéresser, je vous dirai que le roi avait deux fils qui ont été dérobés, l'un à l'âge de trois ans, et l'autre au berceau ; jusqu'à ce jour, on n'a pu découvrir ce qu'ils sont devenus.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Combien y a-t-il de cela ?

PREMIER BOURGEOIS. Une vingtaine d'années.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Se peut-il qu'on ait ainsi enlevé les enfants d'un roi, et qu'ils aient été si négligemment gardés ! Il faut qu'on ait conduit les recherches avec bien de la lenteur, pour qu'il n'ait pas été possible de se mettre sur leurs traces.

PREMIER BOURGEOIS. Quelque étrange que cela soit, quelque ridicule que puisse être une pareille négligence, la chose n'en est pas moins vraie.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je vous crois.

PREMIER BOURGEOIS. Taisons-nous : je vois venir le chevalier de la reine et de la princesse (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent LA REINE, POSTHUMUS et IMOGÈNE.

LA REINE. Non, croyez-moi, ma fille, vous ne trouverez point en moi la malveillance qu'on a coutume de reprocher aux belles-mères ; vous êtes ma prisonnière ; mais votre geôlier vous remettra les clefs de votre prison. — Pour vous, Posthumus, aussitôt que j'aurai pu apaiser le courroux du roi, je serai votre avocat auprès de lui ; maintenant, le feu de la colère le dévore, et vous ferez bien de vous conformer à son arrêt avec la résignation que vous puiserez dans votre prudence.

POSTHUMUS. Si votre majesté le trouve bon, je partirai aujourd'hui même.

LA REINE. Vous connaissez le péril. — Je vais faire un tour dans le jardin, sensible que je suis aux angoisses de deux cœurs qu'on sépare ; et cependant le roi a défendu de vous laisser ensemble. (*Elle s'éloigne.*)

IMOGÈNE. O hypocrite courtoisie ! femme cruelle ! comme elle caresse au moment même où elle poignarde ! — Mon époux bien-aimé, la colère de mon père m'inspire bien

[1] *Although they wear their faces to the bent*
Of the king's looks.

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

RACINE, *Britannicus.*

quelque effroi ; mais, tout en conservant pour lui le respect filial, je ne crains rien de ce que peut m'infliger sa fureur. Il faut que tu partes ; moi seule, je dois affronter ici, à toute heure, son regard courroucé. Une seule chose m'aidera à supporter la vie : c'est la pensée qu'il existe dans le monde un trésor que mes yeux pourront revoir un jour.

POSTHUMUS. Ma souveraine ! ma bien-aimée ! Oh ! cesse de pleurer, si tu ne veux exciter en moi plus d'émotion qu'il ne sied à un homme d'en témoigner. Je resterai l'époux le plus loyal qui jamais ait engagé sa foi. Je fixerai ma résidence à Rome, chez un nommé Philario, un ami de mon père, que je ne connais que par correspondance. Adresse-moi là tes lettres, mon amour, et mes yeux en boiront les caractères, quand ils seraient tracés avec du fiel.

Revient LA REINE.

LA REINE. Soyez bref, je vous prie : si le roi venait, j'encourrais au plus haut point son déplaisir. — (*A part.*) Je vais diriger de ce côté sa promenade. Je ne lui inflige jamais une douleur qu'il ne me le paye en nouveaux témoignages d'affection ; il achète à haut prix mes offenses. (*Elle s'éloigne.*)

POSTHUMUS. Quand nos adieux se prolongeraient pendant tout le temps qui nous reste à vivre, la douleur de la séparation ne ferait que s'accroître. Adieu !

IMOGÈNE. Non, reste encore un moment. Quand tu ne me quitterais que pour faire un tour de promenade, cet adieu serait encore trop court. Regarde, mon bien-aimé ; ce diamant me vient de ma mère ; prends-le, mon amour ; garde-le jusqu'à ce que tu épouses une autre femme, quand Imogène sera morte.

POSTHUMUS. Quoi ! une autre femme ! — Dieux propices, accordez-moi seulement celle qui est à moi, et si j'en cherche une autre, que la mort s'interpose entre elle et mes embrassements ! — (*Mettant l'anneau à son doigt.*) Toi, reste là tant que la chaleur vitale ne m'aura point abandonné. — Et toi, ô la plus charmante, ô la plus belle des femmes ! de même qu'en t'échangeant contre mon humble personne tu as infiniment perdu au troc, de même dans l'échange de simples bagatelles, je gagne encore sur toi. Porte ceci pour l'amour de moi ; c'est un lien d'amour ; laisse-moi m'en servir pour enchaîner ma belle prisonnière. (*Il lui attache un bracelet.*)

IMOGÈNE. O dieux ! quand nous reverrons nous ?

POSTHUMUS. Hélas !... le roi !

Arrivent CYMBÉLINE et plusieurs Seigneurs.

CYMBÉLINE. O le plus vil des hommes ! retire-toi ; cesse de t'offrir à mes regards. Si après cet ordre tu souilles encore ma cour de ton indigne présence, tu mourras ! Va-t'en ! ta vue est pour moi un poison.

POSTHUMUS. Que les dieux vous protégent et bénissent les gens de bien que je laisse à votre cour ! (*Il s'éloigne.*)

IMOGÈNE. La mort n'a point d'angoisse plus douloureuse que celle-ci.

CYMBÉLINE. O créature déloyale ! toi qui devrais rajeunir ma vieillesse, tu aggraves le poids des années sur ma tête.

IMOGÈNE. Je vous en conjure, seigneur, épargnez-vous des emportements qui pourraient vous faire du mal ; votre colère ne produit sur moi aucune impression ; une sensation supérieure fait taire dans mon cœur toutes les angoisses, toutes les craintes.

CYMBÉLINE. As-tu donc renoncé à tout pardon, à toute obéissance ?

IMOGÈNE. Pour moi plus d'espoir, conséquemment plus de pardon !

CYMBÉLINE. Tu pouvais épouser le fils unique de la reine.

IMOGÈNE. Je suis heureuse de n'en avoir rien fait. J'ai choisi l'aigle et refusé le milan.

CYMBÉLINE. Tu as fait choix d'un mortel indigent et misérable ; tu voulais faire asseoir l'ignominie sur mon trône.

IMOGÈNE. Dites plutôt que j'en ai relevé l'éclat.

CYMBÉLINE. O âme vile !

IMOGÈNE. Seigneur, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus : vous l'avez fait élever avec moi ; c'est un homme dont toute femme serait fière. Peu s'en faut qu'il ne m'ait payée trop cher de tout le prix que je lui coûte !

CYMBÉLINE. Quoi donc ! as-tu perdu la raison ?

IMOGÈNE. Presque, seigneur. Que le ciel me le rende ! — Que ne suis-je la fille d'un berger, et mon Léonatus le fils du berger voisin !

Revient LA REINE.

CYMBÉLINE. Insensée ! — (*A la Reine.*) Je les ai trouvés encore ensemble : vous n'avez pas agi conformément à mes ordres. Emmenez-la et l'enfermez.

LA REINE. Veuillez vous calmer. — (*A Imogène.*) — Paix, ma chère fille, paix ! — (*A Cymbéline.*) Veuillez, seigneur, nous laisser ensemble, et demandez à votre raison les consolations qu'elle pourra vous suggérer.

CYMBÉLINE. Qu'elle décline et s'affaiblisse d'une goutte de sang par jour, et que, devenue vieille, elle meure de sa folie. (*Il s'éloigne.*)

Arrive PISANIO.

LA REINE. Fi donc ! — Vous devez obéir. Voici votre domestique ! — Eh bien ! l'ami, quelles nouvelles ?...

PISANIO. Monseigneur, votre fils a tiré l'épée contre mon maître.

LA REINE. Ah ! j'espère qu'il n'y a point de mal ?

PISANIO. Il aurait pu y en avoir ; heureusement que mon maître était sans colère : pour lui c'était plutôt un jeu qu'un combat. Des personnes qui se trouvaient là les ont séparés.

LA REINE. J'en suis bien aise.

IMOGÈNE. Votre fils est le champion de mon père ; il soutient sa cause. — Tirer l'épée contre un proscrit ! — O le vaillant chevalier ! — Je voudrais les voir tous deux en Afrique, et moi, derrière eux, une aiguille à la main, pour piquer le premier qui reculerait. — Pourquoi as-tu quitté ton maître ?

PISANIO. Par son ordre. Il n'a pas voulu me permettre de l'accompagner jusqu'au port ; il m'a laissé dans cet écrit le détail du service que j'aurais à remplir quand il vous plairait de m'employer.

LA REINE. Cet homme vous a toujours fidèlement servie ; j'ai la certitude qu'il continuera.

PISANIO. Je remercie humblement votre majesté.

LA REINE, *à Imogène.* Faisons, je vous prie, un tour de promenade.

IMOGÈNE, *à Pisanio.* Dans une demi-heure, reviens me parler ; il faut que tu voies embarquer mon mari ; pour le moment, laisse-moi ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une place publique.

Arrivent CLOTEN et DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, je vous conseille de changer de linge ; la chaleur de l'action vous a mis tout en nage ; vous voilà fumant comme la victime d'un sacrifice. L'air qui sort de votre poitrine est remplacé par d'autre ; or, l'atmosphère n'en a pas d'aussi pur que celui que vous exhalez.

CLOTEN. Si mon linge était ensanglanté, alors pour en changer, — L'ai-je blessé ?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Non, certes : tu n'as mis à l'épreuve que sa patience.

PREMIER SEIGNEUR. Blessé ? s'il ne l'est pas, il faut qu'il ait une solide charpente ; il faut qu'il ait un corps de fer.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Son fer était en face d'un créancier ; il a battu en retraite.

CLOTEN. Le misérable n'a pas osé me tenir tête.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Non ; il s'est enfui en courant droit sur toi.

PREMIER SEIGNEUR. Vous tenir tête ! vous avez des terres en suffisance ; mais il a encore ajouté à vos possessions : il vous a cédé du terrain.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Autant de pouces de terre que tu as d'océans.

CLOTEN. Je voudrais qu'on ne nous eût pas séparés.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* On aurait dû attendre que tu eusses pris, sur la poussière, la mesure d'un sot.

CLOTEN. Se peut-il qu'elle aime un pareil drôle, et ne veuille pas de moi ?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* Si c'est un péché que de faire un bon choix, elle est damnée.

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, je vous ai toujours dit que son esprit n'égalait pas sa beauté. C'est une belle personne ; mais je n'ai jamais vu beaucoup briller les lumières de son esprit.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. Elle ne luit pas sur les sots, dans la crainte que le reflet ne l'incommode.

CLOTEN. Allons, je vais rentrer dans mon appartement; je suis fâché qu'il n'y ait pas eu de mal.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. Je n'en suis pas fâché, à moins qu'il ne fût resté un âne sur le carreau, ce qui n'est pas un grand mal.

CLOTEN. Venez-vous avec moi?

PREMIER SEIGNEUR. Je suis aux ordres de votre seigneurie.

CLOTEN. Oui, venez; allons ensemble.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Fort bien, monseigneur. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent IMOGÈNE et PISANIO.

IMOGÈNE. Je désire que tu te rendes au port, et que là tu interroges tous les navires. S'il m'écrivait et que sa lettre ne parvînt pas, ce serait pour moi un malheur aussi grand que le serait pour un condamné la perte de ses lettres de grâce. Quelles ont été ses dernières paroles?

PISANIO. *Imogène! Imogène!*

IMOGÈNE. Et alors agitait-il son mouchoir?

PISANIO. Et il le baisait, madame.

IMOGÈNE. Tissu insensible, que j'envie ton bonheur! — Et ce fut là tout?

PISANIO. Non, madame : car aussi longtemps que mes yeux ont pu le distinguer, mes oreilles l'entendre, il est resté sur le tillac, tenant à la main un gant, un chapeau, un mouchoir qu'il agitait, pour me peindre ce qu'il éprouvait et m'exprimer combien son âme était lente à se détacher du rivage, malgré la vitesse de son navire.

IMOGÈNE. Tu aurais dû continuer à fixer les yeux sur lui jusqu'à ce qu'il ne te parût pas plus grand qu'un oiseau.

PISANIO. C'est ce que j'ai fait, madame.

IMOGÈNE. J'aurais brisé les fibres de mes yeux à force de regarder, jusqu'à ce que dans l'éloignement il ne m'eût pas paru plus gros que la pointe d'une aiguille; je l'aurais suivi des yeux jusqu'à ce que, n'offrant plus au regard qu'un atome imperceptible, il se fût évanoui dans l'air; alors, détournant la vue, je me serais prise à pleurer. — Mais, mon cher Pisanio, quand recevrons-nous de ses nouvelles?

PISANIO. Soyez persuadée, madame, que ce sera par la première occasion.

IMOGÈNE. Quand je l'ai quitté, j'avais encore une infinité de jolies choses à lui dire. Avant que j'aie pu lui dire comment je penserais à lui à certaines heures, quelles seraient les pensées qui m'occuperaient; avant que j'aie eu le temps de lui faire jurer que les dames d'Italie ne lui feraient jamais trahir mon amour et son honneur, ou de lui recommander d'unir ses prières aux miennes à six heures du matin, à midi et à minuit, car alors je suis dans les cieux pour lui; avant que j'aie pu lui donner le baiser que je lui destinais entre deux mots charmants, tout à coup est survenu mon père, et, pareil au vent cruel du nord, son souffle a glacé dans leur germe nos boutons près d'éclore.

Entre UNE DAME.

LA DAME. La reine, madame, désire la compagnie de votre altesse.

IMOGÈNE. Exécute promptement les ordres que je t'ai donnés. — Je vais trouver la reine. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Rome. — Un appartement dans la maison de Philario.

Entrent PHILARIO, JACHIMO, UN FRANÇAIS, UN HOLLANDAIS et UN ESPAGNOL.

JACHIMO. Croyez-moi, seigneur, je l'ai vu en Bretagne : il [illegible], il promettait d'avoir un jour [illegible]. Mais je pouvais alors le regarder sans admiration, quand il aurait eu auprès de lui le catalogue de ses qualités, et que j'aurais été chargé de le consulter, article par article.

PHILARIO. Vous parlez d'une époque où il n'était pas encore pourvu, comme il l'est aujourd'hui, de toutes les qualités extérieures et intérieures.

LE FRANÇAIS. Je l'ai vu en France; nous en avions beaucoup là capables de regarder le soleil d'un œil aussi ferme que lui.

JACHIMO. Son mariage avec la fille du roi, en le faisant valoir par les qualités de sa femme plutôt que par les siennes, a donné de lui une idée fausse.

LE FRANÇAIS. Et puis son bannissement. —

JACHIMO. Et les suffrages de ceux qui, pour plaire à sa femme, déplorent leur fatal divorce, tout cela contribue à lui donner de l'importance, ne fût-ce que pour justifier la princesse, dont, sans cela, le jugement prêterait trop au blâme, d'avoir été prendre pour époux un homme sans fortune et sans titre. Mais comment se fait-il qu'il vienne demeurer chez vous? Comment avez-vous fait sa connaissance?

PHILARIO. Son père et moi nous avons fait la guerre ensemble, et je lui ai dû plusieurs fois la vie. —

Entre POSTHUMUS.

PHILARIO, *continuant*. Le voici, notre Breton; faites-lui l'accueil que doivent des hommes aussi éclairés que vous à un étranger de sa qualité. — Je vous engage tous à faire plus ample connaissance avec ce cavalier, que je vous recommande comme l'un de mes nobles amis. Quant à son mérite, je laisse au temps à vous le dévoiler; car je ne veux pas faire son éloge en sa présence.

LE FRANÇAIS, *à Posthumus*. Seigneur, nous nous sommes connus à Orléans.

POSTHUMUS. Je vous y ai été redevable d'une foule d'actes de courtoisie dont je vous témoigne et vous témoignerai toujours ma reconnaissance.

LE FRANÇAIS. Seigneur, vous exagérez beaucoup le prix d'un faible service. Je me suis estimé heureux de vous réconcilier avec mon compatriote. Il eût été déplorable que, dans l'acharnement mortel que vous y mettiez tous deux, on vous eût laissés combattre pour une cause aussi légère et aussi futile.

POSTHUMUS. Permettez, seigneur : j'étais alors un jeune voyageur; j'évitais plutôt de me conduire par l'opinion des autres, que je n'étais porté à me laisser guider par leur expérience; mais maintenant que mon jugement est plus rassis, si toutefois je puis le dire sans présomption, il me semble que l'objet de la querelle n'était pas tout à fait futile.

LE FRANÇAIS. La chose ne méritait pas qu'on la remît au jugement du glaive, surtout entre deux hommes qui ne pouvaient en venir aux mains sans qu'il en résultât la mort de l'un des combattants, ou même de tous deux.

JACHIMO. Pouvons-nous, sans impolitesse, vous demander le sujet de ce différend?

LE FRANÇAIS. Sans difficulté; du moins, je le crois. La querelle a été publique, et peut, sans nul doute, être racontée. C'était à peu près la même thèse qui fut agitée hier soir entre nous, lorsque chacun fit l'éloge des dames de son pays. Ce cavalier soutenait, en appuyant son dire des protestations les plus énergiques, que sa dame était plus belle, plus vertueuse, plus sage, plus chaste, plus constante et moins sujette à faillir qu'aucune de nos dames de France les plus accomplies.

JACHIMO. Cette dame ne vit sans doute plus aujourd'hui, ou ce cavalier a changé d'opinion depuis ce temps.

POSTHUMUS. Elle conserve encore sa vertu, et moi mon opinion.

JACHIMO. Il ne faut pas la mettre si fort au-dessus de nos dames d'Italie.

POSTHUMUS. Poussé à bout, comme je l'étais alors en France, je n'ai point fait d'exception; et toutefois j'en parle comme d'une personne que je révère, non comme d'une beauté que je possède.

JACHIMO. Qu'elle soit aussi belle, et bien entendu aussi vertueuse qu'aucune de nos Italiennes, c'est ce qui n'est point donné à une femme de Bretagne. Si elle l'emportait autant sur certaines femmes que j'ai vues, que ce diamant à votre doigt éclipse par son éclat un grand nombre de ceux que j'ai eu occasion de voir, je la croirais supérieure à beaucoup d'autres; mais je n'ai point vu le plus beau diamant, ni vous la dame la plus parfaite qu'il y ait au monde.

POSTHUMUS. Je l'ai louée comme je l'estimais; j'en fais autant pour ce diamant.

JACHIMO. A combien l'estimez-vous?

POSTHUMUS. A plus que le monde ne possède.

JACHIMO. Ou votre incomparable maîtresse est morte, ou un joyau futile l'emporte sur elle.

POSTHUMUS. Vous vous trompez. L'un peut être vendu ou donné, s'il est au monde quelqu'un d'assez riche pour l'acheter, ou d'un mérite assez grand pour justifier un pareil don : l'autre n'est pas un objet qui se vende; c'est un présent des dieux.

JACHIMO. Que les dieux vous ont donné?

POSTHUMUS. Et qu'avec leur secours je conserverai.

JACHIMO. Vous avez droit de vous en dire le possesseur; mais, vous le savez, des oiseaux étrangers viennent parfois s'abattre sur l'étang du voisin; on peut aussi dérober votre bague : si bien que, de vos deux joyaux sans pareils, l'un est fragile et l'autre sujet à bien des chances. Un adroit filou et un courtisan accompli dans ce genre se feraient fort de vous enlever l'un et l'autre.

POSTHUMUS. Votre Italie n'a pas de courtisan assez accompli pour triompher de l'honneur de ma maîtresse, si c'est là ce que vous entendez par fragile. Je ne doute pas que vous n'ayez bien des filous, et pourtant je ne crains pas pour ma bague.

PHILARIO. Restons-en là, messieurs.

POSTHUMUS. Seigneur, très-volontiers. Ce digne seigneur, et je l'en remercie, ne me traite point en étranger : nous voilà tout d'abord sur un pied de familiarité.

JACHIMO. Avec cinq fois autant de conversation que nous venons d'en avoir, je me chargerais de réduire votre belle maîtresse et de l'amener à merci, si j'avais seulement accès auprès d'elle et l'occasion de lui faire ma cour.

POSTHUMUS. Non, non.

JACHIMO. J'offre de gager la moitié de ma fortune contre votre diamant, et, dans mon opinion, c'est porter beaucoup trop haut la valeur de ce bijou. Mais c'est bien moins contre la réputation de votre dame que contre votre confiance présomptueuse que mon pari est dirigé : et pour qu'il n'ait rien d'offensant pour vous, j'offre de tenter l'épreuve contre quelque dame que ce puisse être.

POSTHUMUS. Un excès d'assurance vous égare, et je ne doute pas que cette épreuve n'ait pour vous le résultat que vous méritez.

JACHIMO. Lequel?

POSTHUMUS. Un échec, bien que votre tentative, comme vous l'appelez, mérite quelque chose de plus, un châtiment.

PHILARIO. Messieurs, en voilà assez. Cette discussion est venue à l'improviste : qu'elle meure comme elle est née, et veuillez, je vous prie, faire plus ample connaissance.

JACHIMO. Je voudrais qu'on me mît en demeure de soutenir mon dire, quand ma fortune et celle de mon voisin y seraient engagées.

POSTHUMUS. Sur quelle dame tenteriez-vous l'épreuve?

JACHIMO. Sur la vôtre, dont la fidélité est, selon vous, si assurée. Je parie dix mille ducats contre votre bague, que, pourvu que je sois introduit à la cour où habite votre dame, sans avoir eu avec elle plus de deux entretiens, je lui ravirai cette vertu que vous croyez si réservée.

POSTHUMUS. Je parierai de l'or contre votre or : je tiens à ma bague autant qu'à mon doigt; elle en est inséparable.

JACHIMO. Vous aimez, et cela vous rend prudent : quand vous auriez acheté à raison d'un million le drachme de la chair de femme, vous ne l'empêcheriez pas de se corrompre; mais je vois que vous avez des scrupules qui vous font craindre l'événement.

POSTHUMUS. Vous dites tout cela pour plaisanter; j'espère qu'au fond vous avez des pensées moins frivoles.

JACHIMO. Je suis maître de mes paroles, et ce que j'ai dit, je suis prêt à le soutenir; je le jure.

POSTHUMUS. Vous le voulez! — Je laisserai mon diamant en gage jusqu'à votre retour. — Que l'acte de la gageure soit dressé. La vertu de ma maîtresse excède l'indignité de votre pensée : je tiens contre le pari; voici ma bague.

PHILARIO. Ce pari n'aura pas lieu.

JACHIMO. Par les dieux, il est conclu. — Si je ne vous apporte pas la preuve irrécusable que j'ai obtenu les plus intimes faveurs de votre maîtresse, mes dix mille ducats vous appartiendront, votre diamant aussi. Oui, si je reviens après avoir laissé intact cet honneur qui vous inspire tant de confiance, elle, votre perle, et votre précieux diamant, tout est à vous, pourvu que j'aie de vous une lettre d'introduction qui me donne un libre accès auprès d'elle.

POSTHUMUS. J'accepte ces conditions; qu'elles soient consignées par écrit. — Seulement je fais mes réserves. Si vous triomphez d'elle et que vous m'en donniez la preuve directe, je ne suis plus votre ennemi; elle ne mérite pas de nous occuper. Si au contraire elle reste fidèle et chaste, et que vous ne puissiez m'administrer la preuve du contraire, vous aurez à me rendre raison, l'épée à la main, de vos soupçons outrageants et de l'attaque que vous dirigez contre sa chasteté.

JACHIMO. Votre main; j'accepte. Nous ferons rédiger ces conditions par un conseil légal; après quoi, je pars sur-le-champ pour la Bretagne, de peur que la gageure ne s'enrhume et ne meure d'inanition. Je vais chercher mon or et faire dresser l'acte.

POSTHUMUS. C'est convenu. (*Posthumus et Jachimo sortent.*)

LE FRANÇAIS. Croyez-vous que le pari tiendra?

PHILARIO. Le seigneur Jachimo n'en voudra pas démordre. Suivons-les, je vous prie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

La Bretagne. — Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Arrivent LA REINE, ses DAMES et CORNÉLIUS.

LA REINE. Pendant que la rosée est encore sur la terre, allez cueillir ces fleurs : hâtez-vous : quelle est celle de vous qui en a la liste?

UNE DAME. Moi, madame.

LA REINE. Allez. (*Les Dames sortent.*)

LA REINE, *continuant*. Eh bien, docteur, avez-vous apporté ces drogues?

CORNÉLIUS. Oui, madame, les voici. (*Il lui remet une petite boîte.*) J'espère que votre majesté ne s'offensera pas d'une question que ma conscience me fait un devoir de vous adresser; permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'avez commandé ces mélanges empoisonnés, destinés à donner une mort lente, mais certaine?

LA REINE. Je m'étonne, docteur, que vous me fassiez une pareille question. Ne suis-je pas depuis longtemps votre élève? ne m'avez-vous pas enseigné à composer des parfums, à distiller, à faire des conserves dont le roi m'a souvent fait compliment? Après avoir poussé si loin mes connaissances, à moins que vous ne me supposiez des intentions diaboliques, n'est-il pas convenable que j'applique mon instruction à d'autres expériences? J'essayerai la force de ces mélanges, non sur des créatures humaines, mais sur de vils animaux. Par là, je m'assurerai de leur énergie; j'opposerai des antidotes à leur activité, et je connaîtrai leurs vertus et leurs effets.

CORNÉLIUS. Votre majesté, par ces principes, s'endurcira le cœur; d'ailleurs, vous ne pourrez voir ces effets sans dégoût et sans danger.

LA REINE. Oh! soyez tranquille. —

Arrive PISANIO.

LA REINE, *à part, continuant*. Voici ce scélérat patelin; je veux faire sur lui mon premier essai : il prend le parti de son maître; c'est un ennemi de mon fils. — Eh bien, Pisanio? — Docteur, pour le moment je puis me dispenser de vos services. Veuillez sortir.

CORNÉLIUS, *à part*. Vous m'êtes suspecte, madame; mais vous ne me ferez pas de mal.

LA REINE, *à Pisanio*. Écoute; un mot. (*Elle s'entretient avec lui à voix basse.*)

CORNÉLIUS, *à part*. Je n'aime pas cette femme. Elle croit tenir des poisons lents d'une merveilleuse efficacité. Je la connais et ne veux pas confier à des mains aussi perverses des ingrédients d'une nature si funeste. Ceux que je lui ai donnés plongeront les sens dans une léthargie passagère : il est probable qu'elle les éprouvera d'abord sur des chats et des chiens; ensuite elle montera plus haut; mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente que donnent ces substances, elles ne font que plonger les sens dans un assoupissement momentané, pour leur donner ensuite plus d'activité et de fraîcheur. Je la trompe avec ces poisons prétendus, et en la trompant ainsi j'agis en honnête homme.

LA REINE. Docteur, je n'ai plus besoin de vous; vous attendrez pour revenir que je vous fasse appeler.

CORNÉLIUS. Je prends humblement congé de votre majesté. (*Il sort.*)



PISANIO. Madame, c'est un noble chevalier de Rome ; il vous apporte des lettres de mon maître. (Acte I, scène VII, page 352.)

LA REINE. Tu dis qu'elle pleure encore. Ne crois-tu pas que le temps séchera ses larmes, et que la raison prendra chez elle la place de la folie ? Travaille à obtenir ce résultat. Quand tu viendras m'annoncer qu'elle aime mon fils, je te dirai à l'instant que tu es aussi grand que ton maître, plus grand même, car sa fortune n'a plus qu'un souffle de vie, et sa renommée est à l'agonie. Il ne peut ni revenir ici, ni rester où il est. Pour lui, changer de lieu, c'est changer de misère, et chaque jour avance sa ruine. Qu'aurais-tu à espérer en t'appuyant sur un support près de crouler, qui ne peut être relevé, sur un homme qui n'a point d'amis capables de l'étayer ? (*Elle laisse tomber une boîte; Pisanio la ramasse.*) Tu ne connais pas ce que tu viens de ramasser; mais prends-le pour ta peine ; c'est un médicament de ma composition, qui a cinq fois sauvé les jours du roi. Je ne connais rien au monde de plus salutaire. — Garde-le, je te prie, comme un gage des récompenses ultérieures que je te destine. Éclaire ta maîtresse sur sa situation; qu'elle croie que c'est de ton propre mouvement que tu lui parles; songe quel changement va s'effectuer dans ta position : tu conserveras ta maîtresse, et de plus, tu auras mon fils qui ne t'oubliera pas. Je m'emploierai auprès du roi pour te procurer, dans quelque carrière que ce soit, tout l'avancement que tu pourras désirer; et moi-même, moi qui t'aurai mis à même de mériter ces faveurs, je récompenserai magnifiquement tes services. Appelle mes femmes; pense à ce que je t'ai dit. (*Pisanio sort.*)

LA REINE, *seule, continuant.* Un rusé coquin dont rien ne saurait ébranler la fidélité. Il est l'agent de son maître, chargé de le rappeler sans cesse au souvenir de sa dame et de la maintenir fidèle à son époux. Je lui ai fait là un don qui, s'il en fait usage, la mettra tout à fait à court de plénipotentiaires d'amour; et plus tard, à moins que son obstination ne fléchisse, elle en éprouvera elle-même l'efficacité.

Entre PISANIO, suivi des Dames de la reine.

LA REINE, *continuant.* C'est bien, c'est bien ; vous vous êtes acquittées à merveille de votre tâche : portez dans mon cabinet ces violettes et ces primevères. — Adieu, Pisanio; pense à ce que je t'ai dit. (*La Reine et ses Dames sortent.*)

PISANIO, *seul.* J'y penserai; mais, avant de trahir les intérêts de mon excellent maître, je m'étranglerai de mes propres mains; voilà tout ce que je ferai pour toi. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Un autre appartement dans le même palais.

Entre IMOGÈNE.

IMOGÈNE. Un père cruel, une perfide marâtre, un sot aspirant à la main d'une femme mariée dont l'époux est proscrit. — O cet époux ! ma suprême douleur ! Que de tourments j'éprouve à cause de lui ! Heureuse si j'avais été dérobée dans mon enfance, comme mes deux frères ! Plus est élevée la sphère de nos désirs, plus nous sommes misérables. Heureux, quelque humble que soit leur destinée, ceux qui voient accomplir leurs modestes désirs, cette condition essentielle du bonheur ! — Quel est cet inconnu ?

Entrent PISANIO et JACHIMO.

PISANIO. Madame, c'est un noble chevalier de Rome; il vous apporte des lettres de mon maître.

JACHIMO. Vous changez de couleur, madame ? Le noble Léonatus est en bonne santé. Il salue affectueusement votre altesse. (*Il lui présente une lettre.*)

IMOGÈNE. Je vous remercie, seigneur; soyez le bienvenu.

JACHIMO, *à part.* Sa beauté extérieure est incomparable ; si elle possède une âme aussi merveilleusement belle, elle est le véritable phénix d'Arabie, et j'ai perdu ma gageure. N'importe ; payons d'audace, armons-nous d'intrépidité de pied en cap ! ou bien faisons comme le Parthe, combattons en fuyant; peut-être ferais-je mieux de fuir sur-le-champ.

IMOGÈNE, *lisant.* « C'est un homme de la plus haute distinction, à qui j'ai des obligations infinies. Traite-le en » conséquence, si tu fais cas de ton fidèle LÉONATUS. »



JACHIMO. ... Cythérée, que tu es belle ainsi couchée ! (Acte II, scène II, page 355)

Je ne lis tout haut que ces lignes ; le reste pénètre jusqu'au vif mon cœur reconnaissant. — Noble seigneur, vous êtes le bienvenu, plus que je ne saurais vous l'exprimer, et je ferai mon possible pour vous le prouver.

JACHIMO. Je vous rends grâces, charmante princesse. — Eh quoi ! les hommes sont-ils insensés ? La nature leur a donné des yeux pour contempler la voûte azurée et le magnifique spectacle de la terre et des mers ; des yeux qui peuvent distinguer entre les globes enflammés qui roulent sur nos têtes, et les cailloux du rivage ; et avec des organes si précieux ils ne peuvent distinguer entre la beauté et la laideur.

IMOGÈNE. D'où naît donc votre étonnement ?

JACHIMO. Ce ne saurait être la faute des yeux ; car des singes eux-mêmes, ayant à choisir entre deux femelles, l'une belle et l'autre laide, feraient des avances à la première et la grimace à la seconde. Ce n'est pas non plus faute de jugement ; car il n'est pas d'idiot qui, placé dans cette alternative, ne fît un choix éclairé. Il ne faut pas non plus en accuser les appétits des sens ; car la laideur et l'impudicité, mises en présence d'une perfection si achevée, loin d'allécher le désir, ne soulèveraient que le dégoût.

IMOGÈNE. Que voulez-vous dire ?

JACHIMO. C'est le résultat de la satiété. Le désir que rien ne saurait satisfaire, pareil au tonneau qui se vide à mesure qu'on l'emplit, après avoir dévoré l'agneau, implore des aliments grossiers.

IMOGÈNE. Quelle fantaisie vous prend ? Êtes-vous donc indisposé ?

JACHIMO. Je vous rends grâces, madame, je suis bien. (*A Pisanio.*) Je vous serai obligé d'aller rejoindre mon domestique à l'endroit où je l'ai laissé. Il est timide et borné.

PISANIO. Seigneur, j'allais sortir pour lui faire accueil. (*Pisanio sort.*)

IMOGÈNE. La santé de mon époux est-elle bonne ? Comment se porte-t-il ?

JACHIMO. Bien, madame.

IMOGÈNE. Son humeur est-elle enjouée ? J'espère que oui.

JACHIMO. Il est excessivement gai ; il n'y a pas à Rome d'étranger aussi jovial, aussi folâtre ; on ne l'appelle que le joyeux Breton.

IMOGÈNE. Quand il était ici, il était enclin à la tristesse, souvent même sans savoir pourquoi.

JACHIMO. Je ne l'ai jamais vu triste. Parmi les personnes de sa société, il y a un Français, un cavalier distingué, qui, à ce qu'il paraît, est très-amoureux d'une jeune Française. Quand notre jovial Breton lui voit pousser de profonds soupirs, il rit aux éclats, et s'écrie : « Comment s'empêcher de rire quand on voit un homme, — qui sait par l'histoire, par ce qu'il a entendu dire, et par son expérience personnelle, ce qu'est la femme, ce qu'il lui est impossible de ne pas être, — passer ses jours à soupirer après un esclavage certain ! »

IMOGÈNE. Est-ce que mon époux tiendrait un pareil langage ?

JACHIMO. Oui, madame, et en même temps il rit jusqu'aux larmes ; rien de plus amusant que de l'entendre se moquer du Français ; mais le ciel m'est témoin qu'il y a des hommes qui ont bien des reproches à se faire.

IMOGÈNE. Ce n'est pas lui, j'espère.

JACHIMO. Ce n'est pas lui. Néanmoins il pourrait faire un plus digne usage des dons qu'il a reçus du ciel. Pour lui, c'est déjà très-grave ; mais en ce qui vous concerne, — vous que je regarde comme lui appartenant, — je ne puis m'empêcher de mêler à mon admiration un sentiment de pitié.

IMOGÈNE. Pour qui cette pitié, seigneur ?

JACHIMO. Je plains sincèrement deux personnes.

IMOGÈNE. Suis-je l'une des deux, seigneur ? Vous me regardez ; quel malheur voyez-vous en moi qui mérite votre pitié ?

JACHIMO. O aveuglement déplorable ! fuir la lumière du soleil, et lui préférer la lampe d'un cachot.

Paris. — Typ. de V. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

IMOGÈNE. [illegible] plus clairement à [illegible]-vous?

JACHIMO. [illegible] que d'autres que vous. — j'allais ajouter, — [illegible] de votre. — mais c'est aux dieux d'en [illegible], ce n'est pas à moi d'en parler.

IMOGÈNE. Vous paraissez savoir quelque chose qui me concerne. L'appréhension d'un malheur fait souvent plus de mal que la certitude; car ou il est irréparable, ou, s'il est connu à temps, on peut encore y porter remède. Veuillez donc, je vous prie, me découvrir le secret qui semble [illegible], et que vous vous efforcez de retenir.

JACHIMO. Si, pouvant imprimer voluptueusement mes lèvres sur cette joue, sur cette main dont le moindre contact suffit pour arracher à un homme le serment d'aimer toujours; si, possédant cet objet enchanteur qui captive irrésistiblement mes regards, j'allais, mortel réprouvé, souiller ma bouche sur des lèvres aussi fréquemment foulées que les degrés qui conduisent au Capitole; unir ma main à des mains rendues calleuses par le travail et le parjure de chaque jour; puiser mon bonheur dans des yeux ternes et pâles comme la lumière enfumée que donne un suif impur, je mériterais que tous les fléaux de l'enfer vinssent punir une telle trahison.

IMOGÈNE. Je crains que mon époux n'ait oublié la Bretagne.

JACHIMO. Il s'est oublié lui-même. Moi qui vous donne [illegible], ce n'est pas de moi-même que je révèle la bassesse de son parjure; ce sont vos grâces qui, [illegible] de la puissance de la magie, m'arrachent cette révélation.

IMOGÈNE. Je n'en veux point entendre davantage.

JACHIMO. O femme adorée! votre cause touche mon cœur d'une pitié qui va jusqu'à la douleur, une princesse aussi belle, qui, unie au sort d'un monarque, doublerait la [illegible] du plus grand roi du monde, se voir [illegible] des [illegible], payées avec l'or même sorti de vos [illegible] qui pour de l'or affrontent toutes les infirmités les plus hideuses dont puisse être [illegible] des malheureuses capables d'empoisonner [illegible] même! Vengez-vous, ou celle qui [illegible] pas une reine, et vous dégénérez de votre illustre origine.

IMOGÈNE. Me venger! comment le puis-je? si ce que vous me dites est vrai, — car j'ai un cœur qui ne doit pas s'en rapporter trop vite au témoignage de mes oreilles, — si c'est la vérité, comment dois-je m'en venger?

JACHIMO. Quoi! vous voudriez conserver la chasteté de Diane dans votre couche glacée, tandis que lui il promène librement ses impudiques désirs, et vous outrage aux dépens de votre bourse! Vengez-vous; je me mets à votre [illegible]; je suis plus digne de vous que le déserteur de [illegible], et vous aurez en moi un ami dévoué, discret et sûr.

IMOGÈNE. Holà, Pisanio!

JACHIMO. [illegible] sceller par un baiser l'offre de mon dévouement.

IMOGÈNE. Arrière! — Je m'en veux de t'avoir écouté si longtemps. — Si tes intentions avaient été honorables, tu m'aurais fait ces communications dans des vues vertueuses, [illegible]

[illegible]

IMOGÈNE. Vous lui faites réparation.

JACHIMO. Il semble un dieu descendu parmi les hommes. Je ne sais quel lustre répandu sur toute sa personne le fait paraître plus qu'un mortel. Ne soyez point offensée, auguste princesse, si j'ai voulu connaître l'accueil que vous feriez à un rapport mensonger. Cette circonstance n'a servi qu'à faire briller, par une nouvelle épreuve, votre jugement éclairé dans le choix d'un époux si accompli, que vous saviez incapable de faillir. L'affection que j'ai pour lui m'a porté à m'assurer si votre bon grain contenait de l'ivraie; mais les dieux vous ont faite différente de toutes les autres femmes, ils vous ont donné une pureté sans mélange; veuillez me pardonner.

IMOGÈNE. Tout est réparé, seigneur; disposez de mon pouvoir dans cette cour.

JACHIMO. Recevez mes humbles remercîments. J'avais presque oublié de demander à votre altesse un léger service, qui ne laisse pas néanmoins d'avoir quelque importance, car il concerne votre époux; quelques amis et moi nous y sommes pareillement intéressés.

IMOGÈNE. De quoi s'agit-il, je vous prie?

JACHIMO. Nous sommes une douzaine de Romains, qui, avec votre époux, la meilleure plume de notre aile, avons mis en commun une somme d'argent destinée à l'achat d'un présent pour l'empereur; je me suis chargé de la commission, et j'ai fait cette emplette en France. C'est de la vaisselle plate d'un travail exquis; ce sont des joyaux du plus beau travail. Ces objets sont d'une grande valeur; étranger dans ce pays, j'aurais désiré les mettre en sûreté: vous plairait-il de vous en charger?

IMOGÈNE. Volontiers; et je vous certifie sur l'honneur qu'ils seront en sûreté. Puisque mon époux y est intéressé, je les garderai dans ma chambre.

JACHIMO. Ils sont renfermés dans un coffre sous la garde de mes gens; je prendrai la liberté de vous les envoyer pour cette nuit seulement. Je dois me rembarquer demain.

IMOGÈNE. Oh! non, non.

JACHIMO. Il le faut; veuillez m'excuser, je manquerais à ma parole en différant mon retour. De la France, où j'étais, j'ai traversé les mers tout exprès pour voir votre altesse, selon la promesse que j'en avais faite.

IMOGÈNE. Je vous remercie des peines que vous avez prises; mais vous ne partirez pas demain, n'est-ce pas?

JACHIMO. Oh! il le faut, madame; si donc votre intention est d'écrire à votre époux, veuillez le faire cette nuit. J'ai déjà dépassé le terme convenu, et il importe que notre cadeau soit présenté à temps.

IMOGÈNE. J'écrirai. Envoyez-moi votre coffre, il ne courra aucun risque, et vous sera fidèlement rendu: vous êtes le bienvenu. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une cour devant le palais de Cymbeline.

Arrivent CLOTEN et DEUX SEIGNEURS.

CLOTEN. A-t-on jamais homme jouer de malheur à ce point? Au moment où je touchais le but, voir ma boule chassée! J'avais parié sur le coup mille livres sterling; et puis ne voilà-t-il pas un faquin qui vient m'entreprendre pour avoir juré; comme si je lui empruntais mes jurements, et qu'il ne me fût pas permis de les débiter à mon gré!

PREMIER SEIGNEUR. Il a été bien avancé; vous lui avez fendu la tête avec votre boule.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. S'il n'eût pas eu plus de cervelle que son agresseur, il l'aurait perdue toute.

CLOTEN. Quand il plaît à un homme de qualité de jurer, les personnes présentes n'ont pas le droit de venir interrompre ses jurements.

[illegible]

CLOTEN. Il n'y a rien au monde qui me vexe plus que cela! je voudrais pour beaucoup être moins noble que je ne suis; ils n'osent pas se battre avec moi, à cause de la reine ma mère; il n'y a pas de si vil coquin qui ne soit le maître de se battre tout son soûl; et moi, j'en suis réduit à me promener de long en large, comme un coq qui ne peut trouver son pair.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. Tu es tout à la fois un coq et un chapon; mais tu n'as du coq que la voix et la crête.

CLOTEN. Qu'en dites-vous?

PREMIER SEIGNEUR. Il ne convient pas que votre seigneurie se commette avec le premier venu qu'il vous aura plu d'insulter.

CLOTEN. Je le sais; mais il m'est, certes, bien permis d'insulter mes inférieurs.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Oui; et cela n'est permis qu'à votre seigneurie.

CLOTEN. C'est ce que je dis.

PREMIER SEIGNEUR. Avez-vous entendu parler d'un étranger qui est arrivé ce soir à la cour?

CLOTEN. Un étranger! Et je n'en sais rien!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. Il est lui-même un personnage fort étrange, et il n'en sait rien.

PREMIER SEIGNEUR. Il est arrivé un Italien; on le dit un des amis de Léonatus.

CLOTEN. Léonatus? un faquin proscrit! Son ami, quel qu'il soit, en est un autre. Qui vous a appris l'arrivée de cet étranger?

PREMIER SEIGNEUR. L'un des pages de votre seigneurie.

CLOTEN. Convient-il que j'aille le voir? Ne sera-ce pas déroger?

PREMIER SEIGNEUR. Vous ne pouvez déroger, monseigneur.

CLOTEN. Pas facilement, je crois.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part*. Tu es un sot reconnu, et tu peux sans déroger faire des sottises.

CLOTEN. Venez; je veux aller voir cet Italien: ce que j'ai perdu aujourd'hui aux boules, je veux le lui regagner cette nuit. Allons, venez.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je vais suivre votre seigneurie. (*Cloten et le premier Seigneur s'éloignent.*)

DEUXIÈME SEIGNEUR, *seul*. Comment une diablesse aussi matoise que sa mère a-t-elle pu mettre au monde un pareil âne! Une femme qui fait tout ployer devant la supériorité de son intelligence, avoir pour fils un idiot qui ne peut comprendre qu'en ôtant deux de vingt il reste dix-huit! Hélas! malheureuse princesse, divine Imogène, que ne dois-tu pas souffrir entre un père gouverné par ta marâtre, une mère tramant chaque jour de nouveaux complots et un soupirant plus odieux pour toi que l'abominable exil de ton époux bien-aimé, que l'horrible divorce qu'on voudrait t'imposer! Puisse le ciel raffermir les remparts de ton honneur, et conserver inébranlable le temple de ta belle âme! puisses-tu vivre assez pour posséder un jour et ton époux banni et ce vaste royaume! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher; dans un coin est un coffre.

IMOGÈNE est occupée à lire dans son lit; entre HÉLÈNE, l'une de ses femmes.

IMOGÈNE. Qui est là? Est-ce toi, Hélène?

HÉLÈNE. C'est moi, madame.

IMOGÈNE. Quelle heure est-il?

HÉLÈNE. Il est près de minuit, madame.

IMOGÈNE. J'ai donc lu pendant trois heures; mes yeux sont fatigués. — Plie le feuillet à la page où j'en suis restée, et puis va te coucher; n'emporte pas la bougie, laisse-la brûler; si tu peux te lever à quatre heures, éveille-moi, je te prie. Le sommeil me gagne tout à fait. (*Hélène sort.*)

IMOGÈNE, *continuant*. Dieux, je me recommande à votre protection. Défendez-moi, je vous en conjure, des mauvais génies et des piéges de la nuit. (*Elle s'endort.*)

JACHIMO sort du coffre.

IACHIMO. Le grillon chante, et l'homme fatigué répare ses forces par le sommeil. C'est à cette heure que Tarquin foula le parquet d'un pas timide avant d'éveiller la chaste beauté qu'il déshonora. — Cythérée, que tu es belle ainsi couchée! Lis brillant de fraîcheur, plus blanc que le lin qui te couvre! Oh! si je pouvais la toucher! rien qu'un baiser, un seul! qu'ils doivent être doux sur ces lèvres vermeilles! — Cette chambre est parfumée de son haleine : la flamme de ce flambeau se penche vers elle, au-dessous de ses paupières, comme si elle cherchait à entrevoir les deux astres d'azur que leur voile recouvre. — Mais j'oublie le dessein qui m'amène. Il faut que je remarque ce que contient cette chambre, que j'en prenne note par écrit. — (*Il tire un calepin, et prend des notes.*) Ici des tableaux; notons-en le sujet. — Là une fenêtre. — Les ornements de ce lit; — le dessin de cette tapisserie, — l'histoire qu'elle représente. — Ah! si je puis remarquer sur son corps quelque signe particulier, cela enrichira singulièrement mon inventaire : ce sera un témoignage bien supérieur à la désignation de tous les meubles du monde. — O sommeil, image de la mort! appesantis ses sens; qu'elle reste insensible comme le monument funéraire dans une chapelle. — (*Détachant le bracelet d'Imogène.*) Viens, viens; — aussi facile à détacher que le nœud gordien était difficile. — Il est à moi. Voilà qui sera pour son époux au désespoir un témoignage aussi irrécusable que celui de la conscience. Sur le sein gauche elle a un signe composé de cinq taches, pareilles aux gouttes de pourpre dans le calice d'une primevère. Voilà une preuve plus convaincante que la justice ne pourrait jamais en obtenir : quand il verra que j'ai connaissance de ce signe caché, il ne pourra s'empêcher de croire que j'ai forcé la serrure et ravi le trésor de son honneur. En voilà assez. — Que me servirait de continuer cet inventaire? pourquoi noter par écrit ce qui est à jamais gravé dans ma mémoire? (*Prenant le livre.*) Elle lisait l'histoire de Térée : le feuillet est plié à l'endroit où Philomèle se rendit. — J'en ai assez : rentrons dans mon coffre, et fermons-en le ressort. Hâtez-vous, hâtez-vous, dragons de la nuit[1]! — Que l'aurore ne tarde pas à ouvrir les yeux de l'alouette. Je tremble; quoique ce soit là un ange du ciel, l'enfer est ici. (*On entend l'horloge sonner.*) Une, deux, trois. — Il est temps! il est temps! (*Il rentre dans le coffre.*)

SCÈNE III.

Une antichambre voisine de l'appartement d'Imogène.

Entrent CLOTEN et PLUSIEURS SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Votre seigneurie, quand elle perd au jeu, est l'homme le plus patient, le plus froid qui ait jamais retourné un as.

CLOTEN. Il n'y a rien qui me refroidisse comme de perdre.

PREMIER SEIGNEUR. Mais tout le monde n'est pas aussi noblement patient que votre seigneurie; ce n'est que lorsque vous gagnez que vous êtes ardent et emporté.

CLOTEN. Le gain donne du courage; si je pouvais obtenir cette sotte d'Imogène, je serais assez riche. Le matin approche, n'est-ce pas?

PREMIER SEIGNEUR. Il fait jour, monseigneur.

CLOTEN. Je voudrais bien voir venir ces musiciens; on me conseille de lui donner de la musique tous les matins; on prétend que cela pourra l'attendrir.

Entrent DES MUSICIENS.

CLOTEN, *continuant*. Allons, mettez vos instruments d'accord; si vous pouvez par vos mélodies faire impression sur elle, tant mieux! Nous essaierons aussi des paroles. Donnez-nous d'abord un excellent morceau d'harmonie; après, vous nous donnerez un joli air accompagné d'éloquentes et admirables paroles; — et puis nous la laisserons à ses réflexions. (*Les Musiciens chantent en s'accompagnant de leurs instruments.*)

CHANT

L'alouette, aux portes des cieux,
Élève sa voix matinale,
Et, sur la rive orientale,
Le soleil monte radieux.

Sur la terre, en perles liquides,
L'Aurore a répandu ses pleurs.
Phébus, au calice des fleurs
Abreuve ses coursiers rapides.

La marguerite au bouton d'or
Ouvre ses yeux à la lumière,
Tout se réveille sur la terre.
Réveillez-vous, mon cher trésor.

[1] On représentait la Nuit dans un char traîné par des dragons, en-[illegible]

CLOTEN. Partez maintenant; si cela fait impression, je vous payerai votre musique plus cher; si elle ne produit aucun effet, c'est de sa part... un défaut d'oreille auquel tous les instruments du monde et la voix même des eunuques ne sauraient remédier. (*Les Musiciens sortent.*)

Entrent CYMBÉLINE et LA REINE.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Voici le roi.

CLOTEN. Je suis bien aise d'être resté debout si tard: cela fait que je suis levé de grand matin. Le roi ne peut qu'approuver, en père, l'hommage que je viens rendre à sa fille. — Salut à votre majesté et à ma gracieuse mère.

CYMBÉLINE. Attendez-vous ici à la porte de notre fille inflexible? Ne va-t-elle pas se montrer?

CLOTEN. J'ai attaqué son cœur avec de la musique; mais elle ne témoigne en rien qu'elle y ait fait attention.

CYMBÉLINE. L'exil de son amant est trop récent; elle ne l'a point encore oublié : au bout de quelque temps, son souvenir sera effacé, et alors elle est à vous.

LA REINE. Vous avez beaucoup d'obligation au roi, qui ne laisse échapper aucune occasion de vous faire valoir auprès de sa fille. Faites-lui une cour assidue; sachez mettre à profit les occasions favorables; que vos empressements augmentent en raison de ses refus; que les devoirs que vous lui rendez paraissent une inspiration de votre cœur; obéissez-lui en toute chose, excepté lorsqu'elle vous ordonne de renoncer à elle; alors seulement montrez-vous sourd à ses volontés.

CLOTEN. Comment, sourd ! je ne suis pas sourd, moi.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Sire, il est arrivé des ambassadeurs de Rome; parmi eux est Caius Lucius.

CYMBÉLINE. C'est un digne Romain, bien qu'il vienne maintenant m'apporter des paroles de colère; mais ce n'est pas lui que j'en accuse. Nous devons le recevoir avec tous les honneurs dus à celui qui l'envoie, et lui témoigner à lui-même notre reconnaissance des bons offices qu'il nous a rendus. — (*A Cloten.*) Mon cher fils, quand vous aurez salué votre bien-aimée, venez nous rejoindre; nous aurons besoin de vous pour recevoir ce Romain. — Venez, madame! (*Cymbeline, la Reine, les Seigneurs et le Messager sortent.*)

CLOTEN, *seul.* Si elle est levée, je lui parlerai : sinon, qu'elle continue son sommeil et ses rêves. — Avec votre permission, holà! (*Il frappe.*) — Je sais que ses femmes sont avec elle. Si je gagnais l'une d'elles à prix d'or!... L'or ouvre toutes les portes; il corrompt jusqu'à la fidélité des nymphes de Diane, et leur fait livrer le cerf au hardi braconnier; c'est l'or qui fait périr l'honnête homme et sauve le fripon; il lui arrive même quelquefois de faire pendre fripon et honnête homme. Que ne peut-il pas faire et défaire? il faut que je prenne une de ses femmes pour avocat; car je n'entends pas encore bien la cause moi-même. — Avec votre permission! (*Il frappe.*)

Entre UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Quel est celui qui frappe?

CLOTEN. Un homme de qualité.

LA SUIVANTE. Rien que cela?

CLOTEN. Et le fils d'une noble dame.

LA SUIVANTE. C'est plus que ne pourraient justement s'en vanter [illegible] d'autres qui payent leur tailleur aussi cher que [illegible] le votre. Que désire votre Seigneurie?

CLOTEN. La [illegible] de votre maîtresse. Est-elle prête?

LA SUIVANTE. Oui, [illegible] la chambre.

CLOTEN. Voilà de l'or pour vous... Vendez-moi vos éloges...

LA SUIVANTE. [illegible] vous vende mes éloges? vous voulez [illegible] le bien que je pense de vous? — [illegible]

Entre IMOGÈNE.

CLOTEN. [illegible] Votre belle main, [illegible]

IMOGÈNE. [illegible]

CLOTEN. [illegible]

IMOGÈNE. Si vous vous [illegible] l'effet produit sur moi serait le même; si vous persistez à me le jurer, je vous dirai, pour vous payer de vos peines, que cela m'est parfaitement indifférent.

CLOTEN. Ce n'est pas là une réponse.

IMOGÈNE. Si je ne craignais de vous voir conclure de mon silence que j'accueille vos hommages, je ne parlerais pas. Laissez-moi en paix, je vous prie; je suis très-résolue à ne payer tous vos empressements que d'un refus discourtois. Un homme de votre pénétration devrait se le tenir pour dit, et se retirer.

CLOTEN. Ce serait un crime que de vous abandonner à votre folie; je n'en ferai rien.

IMOGÈNE. La folie est un mal que n'ont point à redouter les imbéciles.

CLOTEN. Est-ce que vous m'appelez imbécile?

IMOGÈNE. Je le fais parce que je suis folle : si vous voulez vous résigner, je ne serai plus folle; cela nous guérira tous deux. Je regrette infiniment, seigneur, que vous m'ayez fait oublier les bienséances de mon sexe, en m'obligeant à vous parler sur ce ton. Retenez bien, une fois pour toutes, ce que je vais vous dire : moi, qui connais mon cœur, je vous déclare, en toute sincérité, que je ne me soucie pas de vous : je vous avouerai même, à ma honte, que je pousse le défaut de charité au point de vous haïr; j'aurais souhaité que vous l'eussiez compris de vous-même sans m'obliger à vous le dire.

CLOTEN. Vous manquez à l'obéissance que vous devez à votre père; car l'engagement que vous prétendez avoir contracté avec un misérable nourri d'aumônes, de plats refroidis et des restes de la cour, cet engagement n'en est point un. Il peut être permis aux gens de bas étage — et quoi de plus bas que lui? — d'unir leur misère, de donner le jour à des malheureux, sans consulter d'autres volontés que la leur; mais vous, votre naissance royale vous interdit cette liberté; il ne vous est pas permis de souiller l'éclat de la couronne en la commettant avec un obscur vassal, un malheureux fait pour porter la livrée, un laquais des plus ordinaires.

IMOGÈNE. Profane drôle, quand tu serais le fils de Jupiter, sans plus de qualités que tu n'en as, tu ne serais pas digne d'être le laquais de mon époux. Tu te croirais trop honoré, tu te regarderais comme récompensé au delà de ton mérite, au point même d'exciter l'envie et de provoquer la haine, s'il daignait t'accorder dans son royaume l'emploi de valet de bourreau.

CLOTEN. Que les vapeurs empestées du midi l'étouffent!

IMOGÈNE. Ce qui peut lui arriver de pis, c'est que son nom soit prononcé par toi. La moindre de ses nippes, pourvu seulement qu'elle ait touché son corps, est plus précieuse à mes yeux que tous les cheveux de ta tête, quand chacun d'eux serait un Cloten. — Eh bien, Pisanio!

Entre PISANIO.

CLOTEN. La moindre de ses nippes?... Que l'enfer...

IMOGÈNE, *à Pisanio.* Va sur-le-champ trouver de ma part ma suivante Dorothée.

CLOTEN. La moindre de ses nippes?

IMOGÈNE. Je suis obsédée par un sot qui m'effraye et m'irrite. — Va dire à Dorothée de chercher un bracelet qui par malheur s'est détaché de mon bras; il me vient de ton maître. Malheureuse que je suis! je ne voudrais pas l'avoir perdu pour le revenu du premier monarque de l'Europe. Je crois l'avoir vu ce matin; je suis certaine qu'il était hier soir à mon bras; je l'ai baisé, et j'espère qu'il n'est pas allé dire à mon époux que je baise un autre objet que lui.

PISANIO. Il n'est pas perdu.

IMOGÈNE. Je l'espère; va, et cherche-le. (*Pisanio sort.*)

CLOTEN. Vous m'avez dit des injures. — La moindre de ses nippes?

IMOGÈNE. Oui, je l'ai dit. Si vous voulez pour ce fait m'intenter une action en justice, appelez des témoins.

CLOTEN. Je le dirai à votre père.

IMOGÈNE. Et à votre mère aussi. Elle est ma belle-mère, et son opinion, je l'espère, ne me sera pas favorable. Seigneur, je vous laisse digérer votre colère. (*Elle sort.*)

CLOTEN. Je me vengerai. La moindre de ses nippes? — Fort bien. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Un appartement dans la maison de Philario.

Entrent POSTHUMUS et PHILARIO.

POSTHUMUS. Ne craignez rien, seigneur. Je voudrais être aussi certain du bon vouloir du roi que je le suis de l'honneur d'Imogène.

PHILARIO. Quels moyens avez-vous de vous le concilier ?

POSTHUMUS. Aucun. Je n'attends rien que du temps. Il me faut grelotter au milieu des rigueurs de l'hiver, en attendant qu'un plus chaud soleil vienne à luire. C'est pour votre amitié une reconnaissance bien stérile que ces espérances mêlées de craintes; si elles ne se réalisent pas, je cours grand risque de mourir votre débiteur.

PHILARIO. Je suis plus que payé par le charme de votre amitié vertueuse et de votre société. Maintenant votre roi doit avoir reçu le message du grand Auguste; Caïus Lucius remplira de point en point sa mission. Cymbeline payera le tribut avec les arrérages, ou il doit s'attendre à voir bientôt nos Romains, dont le souvenir est frais encore dans la douleur des Bretons.

POSTHUMUS. Sans être homme d'État, sans qu'il y ait apparence que je le serai jamais, je crois que tout ceci amènera une guerre, et qu'avant d'apprendre qu'aucun tribut ait été payé, vous apprendrez le débarquement des légions des Gaules dans notre belliqueuse Bretagne. Mes compatriotes sont mieux disciplinés qu'ils ne l'étaient à l'époque où Jules César, tout en souriant de leur inexpérience, trouvait que leur courage n'était pas à mépriser. Maintenant qu'ils joignent la discipline à la bravoure, ils montreront à ceux qui les mettront à l'épreuve qu'ils ont su mettre le temps à profit.

Entre JACHIMO.

PHILARIO. Ah! voilà Jachimo!

POSTHUMUS. Il faut que sur terre vous ayez eu pour chevaux de poste les cerfs les plus agiles, et que sur l'Océan les vents aient soufflé dans vos voiles de tous les points de l'horizon, pour accélérer la marche de votre navire.

PHILARIO. Je vous salue, seigneur.

POSTHUMUS. Je pense que la réponse brève que vous avez reçue vous a fait hâter votre retour?

JACHIMO. Votre dame est l'une des plus belles que j'aie jamais vues.

POSTHUMUS. Et en même temps la plus vertueuse de toutes; sans quoi autant vaudrait que sa beauté se mît aux fenêtres pour allécher les cœurs parjures et se parjurer avec eux.

JACHIMO. Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS. Leur teneur est favorable, j'espère.

JACHIMO. C'est probable.

POSTHUMUS. Caïus Lucius était-il à la cour de Bretagne pendant que vous y étiez?

JACHIMO. On l'attendait; mais il n'était pas encore arrivé.

POSTHUMUS, *après avoir lu la lettre.* Jusque-là tout est bien. (*Lui montrant sa bague.*) Ce diamant est-il aussi brillant qu'autrefois? ou ne le trouvez-vous point trop terne pour le porter?

JACHIMO. Si je l'ai perdu, je dois en payer la valeur en or. Je ferais un voyage deux fois plus long pour passer encore une nuit aussi délicieuse et aussi courte que celle qui a été mon partage en Bretagne. J'ai gagné la bague.

POSTHUMUS. Le diamant en est trop dur.

JACHIMO. Pas du tout; votre femme est si tendre!

POSTHUMUS. Seigneur, ne faites point de votre échec un badinage; vous savez, j'espère, que nous ne pouvons plus rester amis.

JACHIMO. Nous le devons, mon cher, si vous observez nos conventions. Si je revenais sans avoir connu votre épouse, j'avoue qu'entre nous les choses devraient aller plus loin. Mais je déclare avoir triomphé de son honneur et gagné votre bague, sans que de votre part ni de la sienne j'aie encouru le moindre reproche, car je n'ai agi que du consentement de tous deux.

POSTHUMUS. Si vous pouvez me prouver qu'elle vous a reçu dans sa couche, prenez ma bague, et voilà ma main; sinon, après l'opinion injurieuse que vous avez conçue de sa vertu sans tache, il faut que j'aie votre épée, ou vous la mienne, ou que toutes deux, restées sans maître, appartiennent au passant qui les trouvera.

JACHIMO. Seigneur, j'ai à vous donner des preuves tellement irrécusables, que force vous sera d'y ajouter foi; je les confirmerai, s'il le faut, par serment. Mais vous m'en épargnerez la peine, quand vous aurez reconnu vous-même que cela est inutile.

POSTHUMUS. Continuez.

JACHIMO. Parlons d'abord de sa chambre à coucher, où je vous avouerai que je n'ai pas dormi, mais où j'ai obtenu quelque chose qui m'a pleinement indemnisé de ma veille. Elle est tendue d'une tapisserie soie et argent, représentant la fière Cléopâtre au moment de son entrevue avec son Romain, sur le Cydnus, gonflé d'orgueil ou par les innombrables nefs qui le couvrent au point de franchir ses rives; c'est un chef-d'œuvre d'art et de magnificence où le travail le dispute à la matière. Je ne pouvais me lasser d'admirer la perfection de ce travail merveilleux, qu'on eût pris pour une réalité vivante. —

POSTHUMUS. C'est vrai; mais vous avez pu en entendre parler ici, soit par moi, soit par d'autres.

JACHIMO. Je vous donnerai d'autres détails si vous le désirez.

POSTHUMUS. Vous le devez; votre honneur l'exige.

JACHIMO. La cheminée est au midi; l'ornement qui la couronne représente la chaste Diane au bain. Je n'ai jamais vu de figure plus parlante; c'est une nature muette que le sculpteur a faite; on peut même dire qu'il l'a surpassée, au mouvement et à la respiration près.

POSTHUMUS. C'est encore une chose que vous avez pu apprendre par des ouï-dire; car c'est un morceau renommé.

JACHIMO. Le plafond est décoré de chérubins d'or en relief. J'oubliais les chenets : ce sont deux Cupidons d'argent, un bandeau sur les yeux, se tenant sur un pied, et gracieusement inclinés sur leur base.

POSTHUMUS. Et vous avez, dites-vous, triomphé de sa vertu? Je vous accorde que vous ayez vu tout cela, et je vous fais compliment de votre mémoire; mais la description de ce que contient sa chambre ne prouve pas que vous ayez gagné la gageure.

JACHIMO, *tirant de son sein le bracelet.* Eh bien! pâlissez, si vous le pouvez. Permettez que je vous montre ce bijou : voyez. — Maintenant, je le serre. Donnez-moi votre diamant; je veux les garder tous deux.

POSTHUMUS. O ciel! laissez-moi l'examiner encore! Est-ce bien celui que je lui ai laissé?

JACHIMO. C'est le même, et je lui en sais bon gré; elle l'a détaché de son bras. Je la vois encore : la grâce de son action surpassait la valeur du présent et y ajoutait un nouveau prix. Elle me le donna, et me dit : *Il me fut cher autrefois !*

POSTHUMUS. Elle l'aura peut-être détaché pour me l'envoyer.

JACHIMO. Elle vous l'écrit, n'est-ce pas?

POSTHUMUS. Oh! non, non; il n'est que trop vrai. (*Lui donnant sa bague.*) Prenez aussi cet anneau; c'est un basilic dont la vue me donne la mort. — L'honneur ne se trouve point où est la beauté, la vérité où est la vraisemblance, l'amour sincère où se présente un rival. Les femmes ne sont pas plus fidèles à leurs serments qu'à leur vertu, qui n'est qu'un mensonge. O perfidie qui dépasse toute mesure!

PHILARIO. Calmez-vous, seigneur, et reprenez votre bague; elle n'est point encore gagnée. Elle peut avoir perdu ce bracelet; ou une de ses femmes, gagnée par lui, peut le lui avoir dérobé.

POSTHUMUS. C'est vrai; oui, c'est ainsi, sans nul doute, qu'il se l'est procuré. — Rendez-moi ma bague. — Donnez-moi une preuve plus convaincante. Indiquez-moi quelque signe particulier que vous ayez remarqué sur sa personne. Ce bracelet a été dérobé.

JACHIMO. Par Jupiter! il n'a quitté son bras que pour venir dans mes mains.

POSTHUMUS. Vous l'entendez! il jure, il jure par Jupiter. Il dit vrai. — Allons, gardez la bague. — Rien n'est plus vrai. J'ai la certitude qu'elle ne l'a pas perdu. Ses suivantes sont toutes fidèles et pleines d'honneur; elles, consentir à lui dérober son bracelet! pour un étranger! — Non, elle s'est livrée à lui. Voilà le gage de son déshonneur; c'est à ce prix qu'elle a acheté le nom de prostituée. — Tiens, prends ton salaire, et que tous les démons de l'enfer se partagent entre elle et toi!

PHILARIO. Modérez-vous, seigneur! cette preuve ne suffit pas pour convaincre un homme bien persuadé de —

POSTHUMUS. Ne m'en parlez jamais; elle s'est donnée à lui.

JACHIMO. S'il vous faut d'autres témoignages, en voici : au-dessous de son sein, bien digne d'être pressé par une amoureuse main, est un signe tout fier de la place charmante qu'il occupe ; sur ma vie, mes lèvres l'ont baisé, et il a réveillé mes désirs assoupis. Vous vous rappelez sans doute cette tache?

POSTHUMUS. Oui, et elle en confirme une autre, fatale, immense, que l'enfer, fût-elle seule, ne pourrait contenir.

JACHIMO. Voulez-vous en entendre davantage?

POSTHUMUS. Épargne-moi ton arithmétique : ne compte pas ses parjures! un seul, c'est pour moi un million.

JACHIMO. Je jure. —

POSTHUMUS. Ne jure pas. Si tu jures que tu n'as pas fait ce que tu dis, tu mens; et je te tuerai si tu nies m'avoir déshonoré.

JACHIMO. Je ne nie rien.

POSTHUMUS. Oh! que n'est-elle ici, pour que je la mette en pièces! Je veux aller en Bretagne et la tuer en présence de la cour, sous les yeux de son père. — Cela ne se passera point ainsi.

PHILARIO. Il est tout à fait hors de lui! — Vous avez gagné : suivons-le, et tâchons de détourner les effets de la fureur qui le possède.

JACHIMO. De tout mon cœur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Même ville. — Un autre appartement dans la maison de Philario.

Entre POSTHUMUS.

POSTHUMUS. Les hommes ne peuvent-ils donc être reproduits sans que les femmes y soient de moitié? Nous sommes tous bâtards; et l'homme vénéré que je nommais mon père était je ne sais où lorsque je fus conçu. Quelque faux monnayeur m'a fabriqué à sa place. Et cependant ma mère semblait être la Diane de son temps : de même que ma femme passe pour la merveille du sien. — O vengeance! vengeance! Combien de fois elle a modéré mes plaisirs légitimes, et m'a prié de m'abstenir, avec une pudeur si charmante, que c'eût été assez pour échauffer le vieux Saturne; et moi, je la croyais aussi chaste que la neige sur laquelle le soleil n'a point encore brillé. — Et voilà, ô malédiction! que ce basané de Jachimo, dans l'espace d'une heure, — n'est-il pas vrai, — ou en moins de temps encore, — dès la première entrevue, — peut-être il n'a pas dit un mot, et, tel qu'un sanglier de Germanie largement repu de glands, il s'est élancé sur sa proie. Il n'a rencontré d'autre obstacle que ceux qu'il s'attendait à trouver. Oh! si je pouvais découvrir en moi ce que je tiens de la femme! Car l'homme n'a point un mauvais penchant qui, je l'affirme, ne lui vienne de la femme. C'est d'elle qu'il tient le mensonge, l'adulation, la fraude, l'impudicité, les pensées obscènes : tout cela lui vient d'elle, d'elle seule, aussi bien que la vengeance, l'ambition, la convoitise, les caprices, la médisance, l'inconstance, tous les défauts qu'on pourrait nommer, et que l'enfer connaît, tous ou la plupart proviennent de la femme; que dis-je? ils en proviennent tous. Car elle porte l'inconstance jusque dans le vice; elle change un vice qui date d'une minute contre un autre plus nouveau encore. Je veux écrire contre les femmes, les détester, les maudire. — Mais la plus forte preuve de haine que je puisse leur donner, c'est [illegible] que toutes leurs volontés soient faites. Les [illegible] ne sauraient leur trouver un supplice [illegible]. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La Bretagne. — [illegible] palais de Cymbeline. [illegible] CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN et plusieurs [illegible]; [illegible] CAIUS LUCIUS [illegible].

CYMBÉLINE. [illegible] César Au[illegible]?

[illegible] Jules César, dont [illegible] la mémoire aux yeux des hommes, et qui vivra éternellement dans leur souvenir, vint dans cette île et en fit la conquête, Cassibélan, ton oncle, illustré par les éloges de César non moins que par ses hauts faits, s'engagea, pour lui et ses successeurs, à payer à Rome un tribut annuel de trois mille livres; ce tribut, dans les derniers temps, n'a pas été acquitté.

LA REINE. Et pour ajouter à ton étonnement, il ne le sera jamais.

CLOTEN. Nous verrons bien des Césars avant qu'il revienne un autre Jules. La Bretagne forme un monde à part, et nous ne voulons pas payer le droit de respirer notre air natal.

LA REINE. La même occasion qui servit les Romains pour nous imposer des lois, nous l'avons aujourd'hui pour nous en affranchir. — Sire, rappelez-vous les rois vos ancêtres, et la bravoure naturelle aux peuples de votre île, cette forteresse de Neptune, bordée et défendue par des rocs inaccessibles et des mers mugissantes, entourée de sables qui n'endurent point les vaisseaux de vos ennemis, mais les engloutissent jusqu'à la pointe des mâts. Il est vrai que César fit ici une sorte de conquête; mais ce n'est point ici qu'il prononça ces orgueilleuses paroles : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Il essuya ici le premier échec qu'il ait jamais éprouvé; il fut battu deux fois et repoussé de nos côtes; et ses flottes, chétifs jouets de nos mers terribles, se brisèrent comme des coquilles d'œufs contre nos rochers : pour célébrer cette victoire dans laquelle l'illustre Cassibélan s'était vu sur le point — ô inconstance de la fortune! — de s'emparer de l'épée de César, la ville de Lud resplendit de feux de joie, et le cœur des Bretons s'enfla d'un généreux courage.

CLOTEN. Allons, il n'y a plus ici de tribut à payer; notre royaume est plus puissant qu'il ne l'était à cette époque; et, comme je le disais, il n'y a plus de César comme celui-là; d'autres peuvent avoir son nez aquilin, mais il n'en est point qui aient son bras fort.

CYMBÉLINE. Mon fils, laissez achever votre mère.

CLOTEN. Il en est beaucoup parmi nous qui ont le poignet aussi robuste que Cassibélan; je ne dis pas que je suis du nombre, mais j'ai un poignet. — Pourquoi un tribut? Pourquoi payerions-nous tribut? Si César peut nous cacher le soleil avec une couverture, ou mettre la lune dans sa poche, nous lui payerons tribut pour obtenir la jouissance de la lumière; sinon, seigneur Lucius, qu'il ne soit plus question de tribut, je vous prie.

CYMBÉLINE. Sachez qu'avant que les Romains eussent extorqué de nous ce tribut injurieux, nous étions libres. L'ambition de César, tellement vaste qu'elle embrassait l'univers tout entier, nous imposa ce joug; il convient à un peuple belliqueux tel que nous de le secouer. Voici donc ce que nous répondrons à César : Nous avons eu pour ancêtre ce Mulmutius qui fonda nos lois; ces lois, que l'épée de César n'a que trop mutilées, nous emploierons notre pouvoir à les remettre en vigueur; dût Rome en témoigner son mécontentement, nous mettrons notre gloire à restaurer l'œuvre de Mulmutius, le premier Breton qui ceignit son front d'une couronne d'or et prit le nom de roi.

LUCIUS. Je regrette, Cymbeline, d'avoir à déclarer César Auguste ton ennemi, César, qui commande à un plus grand nombre de rois que tu n'as d'officiers au service de ta maison. Entends-moi donc! au nom de César, je t'annonce la guerre et la ruine. Attends-toi à une attaque acharnée, irrésistible. — Après ce défi, permets-moi de te remercier, en mon nom, de ton accueil.

CYMBÉLINE. Tu es le bienvenu, Caius; ton César m'a fait chevalier; j'ai passé sous ses ordres une grande partie de ma jeunesse; je lui dois la gloire que j'ai acquise; il veut aujourd'hui me la ravir; il est de mon devoir de la défendre à outrance. Je sais que les Pannoniens et les Dalmates ont pris les armes pour défendre leurs libertés; il faudrait que les Bretons fussent bien insensibles pour que cet exemple fût perdu pour eux. Tels ne les trouvera pas César.

LUCIUS. C'est aux effets à le prouver.

CLOTEN. Vous êtes le bienvenu auprès du roi. Passez gaiement avec nous un jour ou deux encore. Si ensuite vous venez nous rendre visite dans d'autres intentions, vous nous trouverez sur les limites de la ceinture d'eau salée qui entoure notre île. Si vous nous chassez de cette position, le pays vous appartiendra. Si vous succombez dans cette entreprise,

nos corbeaux en feront meilleure chère à vos dépens; et voilà tout.

LUCIUS. Oui, seigneur.

CYMBÉLINE. Je connais les volontés de ton maître, je t'ai fait connaître les miennes; il ne me reste plus qu'à te prouver que tu es le bienvenu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le même palais.

Entre PISANIO.

PISANIO. Quoi! d'adultère? Pourquoi ne me nomme-t-il pas le monstre qui l'accuse? — Leonatus! ô mon maître! de quelle étrange calomnie on a empoisonné ton oreille? Quel Italien perfide, à la langue envenimée comme son poignard, abusa de ta crédulité? — Elle déloyale? non : elle porte la peine de sa fidélité; elle subit, avec le courage d'une déesse plutôt que d'une mortelle, des assauts auxquels succomberait toute autre vertu. — O mon maître! votre âme, comparée à la sienne, lui est maintenant aussi inférieure que l'était votre condition. — Et il faut que je l'assassine? vous me l'ordonnez, au nom de l'affection, de la fidélité que je vous ai jurée. — Moi, la tuer? — moi, répandre son sang? Plutôt que de vous rendre un tel service, puissé-je ne vous en rendre jamais! Qu'y a-t-il donc dans mes traits qui puisse faire croire que je manque à ce point d'humanité? (*Lisant la lettre de Posthumus.*) « Fais ce que je t'ordonne; quand elle aura lu la lettre que je lui écris, ses ordres formels t'en fourniront l'occasion. » — O papier infernal! aussi noir que l'encre qui te couvre! feuille insensible! complice d'un pareil forfait, comment conserves-tu encore ta blancheur virginale? Ah! elle vient. Je n'entends rien au métier qu'on m'impose.

Entre IMOGÈNE.

IMOGÈNE. Eh bien, Pisanio?

PISANIO. Madame, voici une lettre de mon maître.

IMOGÈNE. De qui? de ton maître? de mon époux? de Léonatus? Oh! il serait savant, l'astronome qui connaîtrait les étoiles comme je connais son écriture. Il dévoilerait l'avenir [1]. — O dieux! faites que cette lettre contienne l'expression de son amour, la nouvelle qu'il est en bonne santé, content, — cependant, non; que notre séparation l'afflige. — Il est des chagrins salutaires; celui-là est du nombre; il entretient et fortifie l'amour; — content! tout, hormis cela. — Cire chérie, permets. — Soyez bénies, abeilles qui formez ces sceaux du secret! Les amants et les conspirateurs ne font pas les mêmes vœux. (*Montrant le cachet.*) Toi, tu conduis les coupables en prison; mais tu scelles aussi les tablettes de l'amour. — De bonnes nouvelles, grands dieux! (*Elle lit.*)

« La justice et le courroux de ton père, s'il venait à me » surprendre dans ses états, seraient moins cruels que toi, » créature bien-aimée, si tu refusais de venir me ranimer » de tes regards. Apprends que je suis en Cambrie, au havre » de Milford. Tu feras en cette circonstance ce que te con» seillera ton affection. Reçois les vœux que forme pour ton » bonheur celui qui, resté fidèle à son serment, voit chaque » jour augmenter son amour. LEONATUS POSTHUMUS. »

Oh! que n'ai-je des chevaux ailés! — Entends-tu, Pisanio? il est au havre de Milford. Lis, et dis-moi quelle est la distance d'ici là. Si pour une affaire de peu d'importance on met une semaine à la parcourir, ne pourrai-je, moi, y voler en un jour? — Allons, fidèle Pisanio, qui aspires comme moi à voir ton maître; qui aspires, — mais doucement, — non comme moi, — mais avec une impatience moins vive que la mienne, qui dépasse toutes les proportions; dis-moi, Pisanio, et parle vite, car le conseiller de l'amour doit presser les mots jusqu'au point d'intercepter le passage de l'ouïe; dis-moi, combien y a-t-il d'ici à ce bienheureux Milford? Et pour le dire en passant qu'a donc fait le pays de Galles pour que ce havre lui soit son heureux partage? Mais, d'abord, dis-moi, comment nous pourrons partir d'ici [illegible] [illegible] — Mais, avant tout, [illegible]

qui la nécessite? Nous en parlerons plus tard. Dis-moi, je te prie, combien de vingtaines de milles nous pouvons parcourir dans l'espace d'une heure.

PISANIO. Une vingtaine de milles, madame, dans l'intervalle d'un soleil à l'autre, c'est assez pour vous; c'est même trop peut-être.

IMOGÈNE. Comment donc? mais un homme qui marcherait à son supplice ne pourrait aller plus lentement. J'ai entendu parler de courses de chevaux, à propos desquelles on faisait des paris, et où les chevaux couraient plus vite que ne s'écoule le sable de nos horloges. — Mais parlons sérieusement. — Va dire à ma suivante qu'elle simule une indisposition et témoigne l'intention de retourner chez son père; procure-moi sur-le-champ des habits de voyage communs et grossiers comme en porterait la femme d'un paysan.

PISANIO. Madame, veuillez y réfléchir.

IMOGÈNE. Pisanio, je ne regarde ni à droite, ni à gauche, ni en arrière; je vois uniquement devant moi; tout le reste pour moi est couvert d'un épais brouillard. Hâte-toi, je te prie; fais ce que je t'ordonne; il n'y a plus rien à dire. il n'y a de praticable pour moi que le chemin de Milford. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le pays de Galles. — Une contrée montagneuse avec une caverne.

Arrivent BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. Voilà un beau jour! il n'est pas fait pour qu'on le passe à la maison, quand on a un plafond aussi bas que le nôtre! Baissez-vous, mes enfants; cette porte vous apprend à adorer le ciel, et vous oblige chaque matin à vous incliner saintement devant lui. Les portes des rois ont des voûtes si élevées, que des géants peuvent y passer en gardant leurs turbans impies, sans saluer le soleil. — Salut, beau ciel! Nous n'habitons qu'un rocher, et pourtant nous te traitons plus poliment que ne font de fastueux mortels!

GUIDÉRIUS. Salut, ô ciel!

ARVIRAGUS. Ciel, je te salue!

BÉLARIUS. Maintenant, à nos exercices de montagnards! Gravissez ces hauteurs; vos jambes sont jeunes; moi, je foulerai la plaine. Quand vous serez là-haut, et que je ne vous paraîtrai pas plus gros qu'un corbeau, remarquez que c'est la place que nous occupons qui nous rapetisse ou nous grandit; et alors rappelez-vous ce que je vous ai dit des cours, des princes et des intrigues des camps, où les services ne sont des services qu'autant qu'ils sont réputés tels. En observant ainsi, nous mettrons à profit tout ce qui s'offre à nos regards; et c'est souvent une consolation pour nous de voir que l'humble insecte vit dans une sécurité plus grande que l'aigle aux vastes ailes. Oh! il y a dans cette vie plus de dignité qu'à venir humblement recevoir des ordres, plus de véritable opulence qu'à solliciter la tutelle d'enfants pour lesquels on ne fait rien [1], plus de fierté indépendante qu'à se pavaner sous la soie qu'on n'a point payée. On a beau prendre le pas sur le marchand aux dépens duquel on brille, la dette n'en reste pas moins inscrite sur ses livres. Il n'est point de vie comparable à la nôtre.

GUIDÉRIUS. Vous parlez par expérience; mais nous, oiseaux novices, dans notre vol timide nous n'avons pas perdu de vue encore le nid paternel, et nous ignorons quel air on respire ailleurs. Peut-être cette vie est-elle la plus heureuse, si le bonheur est dans la sécurité; elle peut vous être douce à vous qui en avez connu une plus dure; elle convient à votre nature engourdie par l'âge; mais, pour nous, c'est une cellule d'ignorance, c'est un voyage fait sans quitter son lit, c'est la prison d'un débiteur à qui il est interdit d'en franchir les limites.

ARVIRAGUS. De quoi pourrons-nous parler, quand nous serons vieux comme vous? Quand nous entendrons le vent et la pluie assiéger le brumeux décembre, comment ferons-nous dans cette froide caverne pour charmer, [illegible] ensemble, les heures glacées de l'hiver? Nous n'avons rien vu; nous sommes de véritables brutes. Subtils comme le renard, intrépides comme le loup [illegible]

[1] [illegible]

[1] [illegible]



GUIDÉRIUS. Salut, ô ciel! — ARVIRAGUS. Ciel, je te salue! (Acte III, scène III, page 359.)

l'oiseau emprisonné dans sa cage, nous chantons notre esclavage avec l'accent de la liberté.

BÉLARIUS. Comme vous parlez! Ah! si vous connaissiez par expérience les pratiques usuraires de la ville; les intrigues de la cour aussi difficile à quitter qu'il l'est de s'y maintenir; hauteur dont on ne peut atteindre le sommet sans tomber, terrain si glissant que la crainte de choir fait autant de mal que la chute elle-même! Vous parlerai-je de la guerre, métier pénible où l'homme recherche les dangers au nom de l'honneur et de la gloire; l'infortuné meurt à cette recherche; et souvent, loin que ses hauts faits soient inscrits sur sa tombe, c'est la calomnie qui se charge d'écrire son épitaphe; fréquemment il est puni de ses services, et ce qu'il y a de pis, il faut qu'il s'incline devant la censure. — O mes enfants! cette histoire est la mienne. Les glaives des Romains ont laissé sur mon corps des marques nombreuses; il fut un temps où j'étais compté parmi les plus illustres... Cymbéline m'aimait; et quand on parlait d'un guerrier, c'est mon nom qu'on citait d'abord. J'étais alors comme un arbre dont les branches ploient sous le poids de leurs fruits; mais, par une nuit fatale, un orage ou un acte de brigandage, comme il vous plaira de l'appeler, jeta à la terre mes fruits, abattit jusqu'à mes feuilles, et me laissa nu, exposé aux injures de l'air.

GUIDÉRIUS. O instabilité de la faveur!

BÉLARIUS. Tout mon crime, comme je vous l'ai dit, consistait dans la déposition de deux scélérats qui jurèrent à Cymbéline que j'étais ligué avec les Romains. Leurs faux serments prévalurent sur mon honneur sans tache, et je fus exilé. Depuis vingt ans, ces rochers et ces montagnes ont été pour moi l'univers; j'y ai vécu vertueux et libre, et le ciel y a reçu de moi plus de pieux hommages que dans tout le cours de ma vie antérieure. — Mais ce n'est pas là un entretien convenable pour des chasseurs. [illegible] [illegible]

Je vous rejoindrai dans la vallée. (*Guidérius et Arviragus s'éloignent.*)

BÉLARIUS, *continuant*. Combien il est difficile d'étouffer les étincelles de la nature! Ces jeunes gens sont loin de se douter qu'ils sont les fils du roi, et Cymbéline ne soupçonne pas qu'ils sont vivants. — Ils se croient mes fils. Bien qu'obscurément élevés dans cette caverne, où ils ne peuvent se tenir qu'inclinés, leurs pensées touchent fièrement aux voûtes des palais, et, dans les actions les plus simples, la nature leur donne je ne sais quoi de royal qui dépasse de bien loin les manières des autres hommes. Ce Polydore, — le fils aîné de Cymbéline, l'héritier du trône de Bretagne, que son père nommait Guidérius, — Dieux! lorsque, assis sur mon escabeau, je raconte mes belliqueux exploits, à ce récit ses esprits s'enflamment; et quand j'ajoute: « Ce fut ainsi que tomba mon ennemi; ce fut ainsi que je lui mis le pied sur la gorge; » son noble sang colore son visage, la sueur coule de son front, ses muscles se gonflent, et il prend la posture que je décris. Son jeune frère, Cadwal, autrefois Arviragus, reproduit mes paroles par sa pantomime expressive avec la même fidélité, et laisse voir toute l'impression qu'elles font sur lui. — Écoutons! Ils ont fait lever le gibier! — O Cymbéline! le ciel et ma conscience savent que tu m'as injustement banni; pour m'en venger, je t'ai dérobé tes enfants, lorsqu'ils avaient l'un deux ans, l'autre trois; j'ai voulu te priver d'héritiers, comme tu m'avais dépouillé de mes biens. Euriphile fut leur nourrice; ils la prirent pour leur mère; et chaque jour encore ils vont honorer sa tombe. Moi-même, Bélarius, connu sous le nom de Morgan, ils me croient leur père véritable. — Le gibier est levé. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Une forêt aux environs de Milford.

Arrivent PISANIO et IMOGÈNE.

IMOGÈNE. Quand nous sommes descendus de cheval tu m'as dit que nous n'étions plus qu'à deux pas de Milford. —



IMOGÈNE. ... Prends-la, et frappe mon cœur, cet innocent asile de mon amour. (Acte III, scène IV, page 361.)

Jamais ma mère, à ma naissance, ne fut plus impatiente de me voir que je le suis d'arriver. — Pisanio, où est Posthumus? Pourquoi me regardes-tu avec des yeux égarés? Pourquoi ce soupir qui s'échappe du fond de ta poitrine? Ton visage est le portrait vivant de la perplexité portée au delà de toute expression. Prends un air moins effrayant, ou je crains que ma raison ne s'égare. Qu'as-tu donc? Pourquoi me présentes-tu ce papier avec cet air sinistre? Si ce sont de bonnes nouvelles, que ton sourire me l'annonce; si elles sont mauvaises, il suffit que tu gardes la physionomie que tu as en ce moment. — L'écriture de mon mari! L'Italie, cette patrie des poisons, l'aura fait tomber dans ses piéges, et il est sans doute réduit à quelque extrémité fâcheuse. — Parle, Pisanio; tu peux par tes paroles m'adoucir quelque affreuse nouvelle, dont la lecture me causerait la mort.

PISANIO. Lisez, et vous verrez en moi un malheureux en butte à toutes les rigueurs de la fortune.

IMOGÈNE, *lisant.* « Ta maîtresse, Pisanio, a souillé le lit » conjugal; j'en ai des témoignages qui font saigner mon » cœur; je ne parle pas d'après de vaines conjectures, mais » sur des preuves aussi fortes que ma douleur, aussi cer- » taines que la vengeance que j'attends. Ce soin te regarde, » Pisanio, si tu n'as point abjuré ta foi, comme elle a violé » la sienne. — Ôte-lui la vie de tes propres mains; je t'en » fournirai l'occasion à Milford, où je lui écris de se rendre. » Là, si tu crains de frapper, si tu ne me donnes pas la » certitude que tu as exécuté mes ordres, tu es complice de » son déshonneur, et tu es à mes yeux aussi coupable » qu'elle. » *Après cette lecture, Imogène reste immobile et comme anéantie.*

PISANIO. Qu'ai-je besoin de tirer mon épée? Cette lecture lui a donné le coup mortel. — Ou plutôt c'est la calomnie, dont le tranchant est plus affilé que celui de l'épée, dont la langue a plus de venin que tous les serpents du Nil; dont la parole impure vole sur les ailes des vents, et va porter l'imposture dans tous les coins de l'univers; rois, reines, hommes d'État, vierges, épouses, cette vipère n'épargne rien: elle pénètre jusque dans les secrets de la tombe. — Comment vous trouvez-vous, madame?

IMOGÈNE. Moi, infidèle! qu'est-ce qu'être infidèle? Est-ce employer le temps du repos à penser à lui? passer les heures à pleurer? Et si par hasard la nature fatiguée succombe au sommeil, l'interrompre par un rêve effrayant dont il est l'objet, et me réveiller en sursaut, est-ce là lui être infidèle?

PISANIO. O ma vertueuse maîtresse!

IMOGÈNE. Moi infidèle! J'en appelle à ta conscience! — Jachimo, tu l'as accusé d'infidélité; tes traits alors m'ont paru ceux d'un scélérat; maintenant ils me semblent moins hideux. — Quelque Italienne coquette, quelque beauté fardée l'aura pris dans ses filets; moi, je ne suis plus qu'un vêtement usé, un ajustement passé de mode; et comme je suis d'une étoffe trop riche pour être accrochée au mur parmi les rebuts de la garde-robe, on veut me découdre et me couper en morceaux! — Oh! les serments des hommes ne sont que des piéges tendus aux femmes! Après ta perfidie, ô mon époux! la sincérité passera pour hypocrisie; on ne la croira pas naturelle, mais empruntée pour offrir un appât à la crédulité des femmes.

PISANIO. Madame, écoutez-moi.

IMOGÈNE. Après la trahison d'Énée, les hommes de son temps les plus loyaux ont été réputés perfides comme lui; les pleurs hypocrites de Sinon ont empêché de croire à bien des larmes sincères, et refoulé la sympathie pour des malheurs véritables. C'est ainsi, Posthumus, que ton crime mêlera un levain impur aux réputations les plus irréprochables; les plus vertueux et les plus dignes seront réputés parjures et traîtres. — Allons, Pisanio, fais ton devoir: exécute les ordres de ton maître; quand tu le verras, atteste-lui mon obéissance. Vois, je tire moi-même ton épée. *Elle tire du fourreau l'épée de Pisanio.* Prends-la, et frappe mon cœur, cet innocent asile de mon amour; ne crains rien, il n'y reste plus que de la douleur; ton maître qui en faisait toute la richesse, ton maître n'y est plus. Exécute ses ordres; frappe. Tu seras peut-être vaillant dans

une cause plus juste; mais, en ce moment, tu sembles manquer de courage.

PISANIO, *jetant loin de lui l'épée qu'Imogène lui présente.* Arrière, vil instrument! tu ne souilleras pas ma main.

IMOGÈNE. Il faut que je meure; et si je ne meurs pas de ta main, tu désobéis aux ordres de ton maître: le ciel a porté contre le suicide une défense qui désarme mon bras. Tiens, voilà mon cœur. — Enlevons encore cet obstacle; attends, attends, je ne veux opposer à ton épée aucune défense; je veux qu'elle entre aussi facilement que dans le fourreau. — (*Tirant divers papiers de son sein.*) Que vois-je ici? les lettres du loyal Léonatus; elles ne sont plus aujourd'hui que des mensonges. Loin de moi, loin de moi, parjures séducteurs de ma foi! Vous ne reposerez plus sur mon cœur! Et voilà comme des âmes simples peuvent se laisser abuser par de perfides séducteurs: et ces victimes de la trahison en souffrent cruellement; mais plus poignant encore est le supplice du traître. Et toi, Posthumus, qui m'as fait désobéir au roi mon père, qui m'as fait repousser les hommages des princes mes égaux, tu éprouveras plus tard que ton action n'est pas un acte ordinaire, mais un forfait inouï; et je ne puis songer sans douleur aux tortures que te donnera mon souvenir, quand la satiété aura succédé à la passion qui maintenant te domine. — Hâte-toi, je te prie. L'agneau supplie le boucher de lui donner le coup mortel. Où est ton épée? Tu es bien lent à exécuter l'ordre de ton maître, alors que mon vœu est conforme au sien.

PISANIO. O ma digne maîtresse! depuis que j'ai reçu cet ordre, je n'ai pas eu un instant de sommeil.

IMOGÈNE. Exécute-le donc, et va dormir ensuite.

PISANIO. Puissé-je plutôt me réveiller aveugle!

IMOGÈNE. Pourquoi donc t'en es-tu chargé? Pourquoi m'as-tu fait faire tout ce chemin sous un faux prétexte? Pourquoi nous avoir à tous deux imposé cette fatigue? Pourquoi avoir choisi le lieu, le moment propice? Pourquoi avoir par mon absence jeté la perturbation à la cour où je ne veux plus revenir? N'as-tu donc été si loin que pour détendre ton arc quand le cerf est devant toi, et que tu n'as plus qu'à frapper?

PISANIO. Je n'ai voulu que gagner du temps, afin d'éluder cet odieux ministère. J'ai songé à un expédient; ma bonne maîtresse, écoutez-moi avec patience.

IMOGÈNE. Parle, jusqu'à ce que ta langue soit fatiguée. Parle. On m'a dit que j'étais une prostituée; après ce mensonge infâme qui a résonné à mon oreille, nulle blessure plus cruelle ne saurait m'être infligée, et nul baume ne saurait guérir celle-là! Mais parle.

PISANIO. Eh bien, madame, j'ai pensé que vous ne retourneriez plus à la cour.

IMOGÈNE. C'est probable, puisque tu m'as amenée ici pour me tuer.

PISANIO. Non, assurément! mais si mon intelligence répondait à l'honnêteté de mes intentions, mon projet aurait une heureuse issue; on a trompé la crédulité de mon maître; il est impossible qu'il en soit autrement. Quelque scélérat, d'une habileté consommée, vous a porté à tous deux ce coup abominable.

IMOGÈNE. C'est l'ouvrage de quelque courtisane romaine.

PISANIO. Non, sur ma vie. J'écrirai que vous êtes morte, et lui en enverrai quelque sanglant indice; car il m'en a donné l'ordre. Vous ne reparaîtrez plus à la cour, et cette circonstance viendra à l'appui de mon rapport.

IMOGÈNE. Mais, mon ami, que deviendrai-je pendant ce temps-là? Où me cacher? où vivre? Comment supporter la vie quand je serai morte pour mon époux?

PISANIO. Si vous retourniez à la cour, —

IMOGÈNE. Plus de cour, plus de père; je ne veux plus avoir affaire à cet homme rude et grossier, à ce prince imbécile, ce Cloten, dont je redoute l'amour importun à l'égal d'un siège.

PISANIO. Si vous ne retournez pas à la cour, dès lors vous ne pouvez plus rester en Bretagne.

IMOGÈNE. Où irai-je donc? Le soleil ne luit-il que sur la Bretagne? N'est-ce qu'en Bretagne qu'il y a le commencement des jours et des nuits? Notre Bretagne fait partie du livre de l'univers, mais on dirait qu'elle n'y est point comprise; c'est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. Crois-le, hors de la Bretagne il existe encore des vivants.

PISANIO. Je suis charmé que vous songiez à vivre ailleurs. L'ambassadeur romain, Lucius, arrive demain au havre de Milford. Maintenant, si vous êtes disposée à prendre une résolution conforme à la rigueur de votre fortune, et à déguiser votre condition, que vous ne sauriez révéler sans danger, une perspective favorable s'ouvrira devant vous; vous pourrez vous rendre à proximité de la résidence de Posthumus; là, sans voir ses actes, il vous sera facile d'être instruite d'heure en heure du moindre de ses mouvements.

IMOGÈNE. Oh! donne-moi les moyens de faire ce que tu dis là; quand il y aurait péril pour ma pudeur, si ce péril n'est pas mortel, je suis prête à tout hasarder.

PISANIO. Voilà de quoi il s'agit. Il vous faut oublier que vous êtes femme; échanger le commandement contre l'obéissance; la timidité et la délicatesse, apanage de la femme, ou plutôt son essence, contre l'effronterie railleuse, prompte à la repartie, vive et mutine comme la belette; vous devez faire plus, il faut sacrifier le précieux trésor de votre visage, et l'exposer — ô nécessité cruelle, mais inévitable! — à l'avide contact des baisers de ce soleil qui les prodigue à tout le monde; il vous faut renoncer aux grâces étudiées de ces élégants atours, dans lesquels vous rendez Junon même jalouse.

IMOGÈNE. Dépêche-toi; je vois où tu veux en venir, et déjà peu s'en faut que je ne sois homme.

PISANIO. Commencez seulement par le paraître. Dans cette prévision, j'ai apporté dans ma valise un costume d'homme complet; le vêtement, la coiffure et le reste. Si vous voulez, dans ce travestissement et en imitant de votre mieux les dehors d'un adolescent de votre âge, vous présenter devant le noble Lucius, lui demander d'entrer à son service, et lui dire les talents que vous possédez, et que vous lui aurez bientôt fait connaître, s'il a l'oreille sensible à la musique, je ne doute pas qu'il ne vous accueille avec joie; car il est homme d'honneur et vertueux. Quant à vos moyens de subsistance, comptez sur moi pour y pourvoir abondamment. J'aurai soin que rien ne vous manque, ni actuellement ni pour l'avenir.

IMOGÈNE. Tu es l'unique appui que les dieux daignent m'accorder. Éloigne-toi, je te prie; il y aurait encore bien des choses à considérer; mais nous mettrons à profit les chances que le temps nous amènera: je me sens la force de tenter cette entreprise, et je soutiendrai cette épreuve avec le courage d'un prince. Séparons-nous, je t'en conjure.

PISANIO. Allons, madame, il faut que je vous quitte sans retard, de peur qu'on ne remarque mon absence, et qu'on ne me soupçonne de vous avoir accompagnée dans votre évasion. Ma noble maîtresse, voici une boîte que je tiens de la reine; elle renferme une substance précieuse. Si vous êtes malade en mer, ou que sur terre vous ressentiez quelque défaillance, une drachme de ceci suffira pour vous guérir. Veuillez vous retirer sous quelque ombrage, et revêtir le costume de votre nouveau sexe. — Puissent les dieux vous servir de guide et tout ordonner pour le mieux!

IMOGÈNE. Ainsi soit-il! je te remercie. (*Ils s'éloignent dans deux directions différentes.*)

SCÈNE V.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent CYMBÉLINE et sa suite, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS et plusieurs Seigneurs bretons.

CYMBÉLINE. Ici je vous quitte et vous fais mes adieux.

LUCIUS. Je vous rends grâces, grand roi: l'empereur m'a écrit. Il faut que je parte, et je regrette vivement d'avoir à vous proclamer l'ennemi de mon maître.

CYMBÉLINE. Seigneur, mes sujets ne veulent point se soumettre à son joug; et il ne serait pas digne d'un roi de montrer moins de fierté qu'eux.

LUCIUS. Veuillez, sire, m'accorder un sauf-conduit jusqu'au havre de Milford. — (*A la Reine.*) — Madame, — (*à Cloten et aux Seigneurs*) et vous, seigneurs, que le ciel vous comble de ses grâces.

CYMBÉLINE, *aux Seigneurs.* Seigneurs, c'est vous que je charge de ce soin; qu'on lui rende tous les honneurs qui lui sont dus. — Sur ce, noble Lucius, recevez mes adieux.

LUCIUS, *à Cloten.* Votre main, seigneur.

CLOTEN. Recevez-la en ami; mais à l'avenir ce sera la main d'un ennemi.

LUCIUS. Seigneur, c'est à l'événement à nommer le vainqueur. Adieu.

CYMBÉLINE. Seigneur, ne quittez le noble Lucius que lorsque vous aurez traversé la Séverne. — (*A Lucius.*) Soyez heureux! (*Lucius et les Seigneurs sortent.*)

LA REINE. Il s'en va de mauvaise humeur; mais ce nous est un honneur de lui en avoir donné sujet.

CLOTEN. Tant mieux! le vœu de vos vaillants Bretons est exaucé.

CYMBÉLINE. Lucius a déjà mandé à l'empereur où en sont les choses parmi nous. Il convient donc que nous tenions prêts nos chars et nos cavaliers : les forces qu'il a déjà dans la Gaule seront bientôt réunies et dirigées contre la Bretagne.

LA REINE. Il ne faut point s'endormir, mais agir avec promptitude et vigueur.

CYMBÉLINE. Je m'attendais à ce qui m'arrive, et déjà mes mesures sont prises. Mais, madame, où est notre fille? Elle n'a point paru devant l'ambassadeur romain, et ne nous a point aujourd'hui présenté ses devoirs. Je la crois d'un caractère plus mutin que respectueux; je l'ai remarqué. — (*A un de ses Serviteurs.*) Qu'on aille la chercher; nous y avons mis trop d'indulgence. (*Un Serviteur sort.*)

LA REINE. Seigneur, depuis l'exil de Posthumus elle vit extrêmement retirée; le temps seul pourra la guérir. Je supplie votre majesté de ne point lui tenir un langage sévère; elle est si sensible au reproche, que pour elle les paroles sont des coups, et le moindre coup est la mort.

Rentre LE SERVITEUR.

CYMBÉLINE. Où est-elle? Quelles raisons donne-t-elle de son manque d'égards?

LE SERVITEUR. Sire, ses appartements sont fermés; on a beau frapper, personne ne répond.

LA REINE. Seigneur, lors de la dernière visite que je lui ai faite, elle m'a priée de l'excuser auprès de vous si elle se renfermait dans une retraite que l'état de sa santé lui rendait nécessaire, et si elle s'abstenait de vous rendre ses devoirs de chaque jour; voilà ce qu'elle m'a chargée de vous dire : mais les affaires importantes survenues à la cour me l'avaient fait oublier.

CYMBÉLINE. Ses portes sont fermées? On ne l'a pas vue depuis peu? Veuille le ciel que mes funestes pressentiments ne se réalisent pas! (*Il sort.*)

LA REINE. Mon fils, suivez le roi.

CLOTEN. Voilà deux jours que je n'ai pas vu son vieux serviteur Pisanio.

LA REINE. Allez voir ce qu'il en est. (*Cloten sort.*)

LA REINE, *continuant.* Ce Pisanio, si dévoué à Posthumus, je lui ai donné un spécifique; il l'aura sans doute avalé comme une substance précieuse; fasse le ciel que ce soit là la cause de son absence! Mais elle, où est-elle allée? Peut-être le désespoir l'a saisie, ou l'amour lui aura donné des ailes, et elle aura fui vers son cher Posthumus. Elle s'est livrée à la mort ou au déshonneur, et dans l'un ou l'autre cas, mon but est atteint. Elle est morte, c'est moi qui dispose de la couronne de Bretagne.

Rentre CLOTEN.

LA REINE, *continuant.* Eh bien, mon fils?

CLOTEN. Elle s'est enfuie, cela est certain. Rentrez et apaisez le roi. Il est en fureur; nul n'ose l'approcher.

LA REINE. Tant mieux; puisse cette nuit avancer sa fin! (*Elle sort.*)

CLOTEN, *seul.* Je l'aime et je la hais. Elle est belle et fille de roi. Elle possède toutes les perfections d'une femme de la cour à un plus haut degré que tout le reste de son sexe. Elle réunit à elle seule ce que chacune d'elles a de mieux, et il résulte de ce mélange un tout complet qui les surpasse toutes; c'est pour cela que je l'aime. Mais ses dédains pour moi et les faveurs qu'elle prodigue à ce vil Posthumus font à son jugement une tache qui, à mes yeux, ternit tous ses mérites. Cela me détermine à la haïr; je fais plus, je veux me venger d'elle; car s'il arrive que des imbéciles... —

Entre PISANIO.

CLOTEN, *continuant.* Qui est là? Ah! c'est toi, tu décampes? Approche. Te voilà, entremetteur? Scélérat, où est ta maîtresse? Réponds sur-le-champ, ou je t'envoie à l'instant aux enfers.

PISANIO. O monseigneur!

CLOTEN. Où est ta maîtresse? Par Jupiter, je ne te le demanderai pas trois fois. Misérable, il faut que je tire ce secret de ton cœur, ou je te l'arrache pour l'y chercher. Est-elle avec ce Posthumus, surchargé de bassesse, sans une drachme de mérite?

PISANIO. Hélas! monseigneur, comment serait-elle avec lui? Quand a-t-elle disparu? Il est à Rome.

CLOTEN. Où est-elle, maraud? Approche encore; point de tergiversations : dis-moi positivement ce qu'elle est devenue.

PISANIO. O mon digne seigneur!

CLOTEN. Indigne coquin! dis-moi sur-le-champ, sans une parole de plus, où est ta maîtresse. — Laisse-moi là ton noble seigneur. — Parle, ou ton silence va devenir à l'instant ta condamnation et ta mort.

PISANIO. Eh bien, seigneur, cet écrit contient tout ce que je sais au sujet de sa fuite.

CLOTEN. Voyons; — je la poursuivrai jusque sur les marches du trône d'Auguste.

PISANIO, *à part.* Il fallait me résoudre à ceci, ou périr. Elle est déjà loin; ce que cet écrit lui apprendra pourra lui faire faire à lui bien du chemin, mais sans danger pour elle.

CLOTEN, *lisant.* Hum!

PISANIO, *à part.* J'écrirai à mon maître qu'elle est morte. O Imogène! puisses-tu voyager sans accident, et revenir un jour!

CLOTEN. Dis-moi, cette lettre contient-elle la vérité?

PISANIO. Je le crois, seigneur.

CLOTEN. C'est l'écriture de Posthumus; je la reconnais. — (*A Pisanio.*) Si tu voulais ne pas être un scélérat, mais me servir fidèlement, exécuter avec zèle les ordres que j'aurais occasion de te donner, — c'est-à-dire accomplir sur-le-champ et franchement toutes les scélératesses que je te prescrirais, — je te regarderais comme un honnête homme, et je ne refuserais ni mes largesses à ta fortune, ni mon appui à ton avancement.

PISANIO. Fort bien, monseigneur.

CLOTEN. Veux-tu me servir? Si tu es patiemment, et avec tant de constance, resté fidèle à l'indigne destinée de ce misérable Posthumus, je ne doute pas que la reconnaissance ne t'attache avec zèle à ma fortune.

PISANIO. Volontiers, seigneur.

CLOTEN. Donne-moi ta main; voici ma bourse; as-tu en ta possession quelques vêtements de ton ancien maître?

PISANIO. J'ai à mon logement, seigneur, le vêtement qu'il portait au moment où il a pris congé de ma dame et maîtresse.

CLOTEN. Le premier service que tu me rendras sera de m'aller chercher ce vêtement; que ce soit ton premier service; va.

PISANIO. J'y vais, seigneur. (*Il sort.*)

CLOTEN, *seul.* J'irai te rejoindre au havre de Milford. — Il y a une chose que j'ai oublié de lui demander; je m'en souviendrai tout à l'heure. — C'est là, vil Posthumus, que je veux te tuer. — Je voudrais que ce vêtement fût venu. Elle m'a dit un jour — et c'est une amertume qui, maintenant encore, me soulève le cœur, — qu'elle faisait plus de cas de la moindre nippe de Posthumus que de ma noble personne, avec toutes les qualités qui la parent. Sous le vêtement de Posthumus, je veux la violer. Je commencerai par le tuer sous ses yeux; elle sera témoin de ma valeur, qui fera le désespoir de ses mépris. Quand je l'aurai étendu roide mort, que j'aurai insulté à son cadavre, rassasié ma passion sur elle, ce que j'exécuterai, par un raffinement de vengeance, dans les vêtements mêmes qu'elle prisait tant, je la ferai marcher de force devant moi et la ramènerai à la cour. Elle s'est fait une joie de me mépriser; je me ferai une joie de me venger d'elle.

Rentre PISANIO, avec un vêtement.

CLOTEN, *continuant.* Est-ce là le vêtement en question?

PISANIO. Oui, mon noble seigneur.

CLOTEN. Combien de temps y a-t-il qu'elle est partie pour le havre de Milford?

PISANIO. C'est à peine si elle y est arrivée à présent.

CLOTEN. Porte ces habits dans ma chambre; c'est la seconde chose que je te commande. La troisième [illegible]

der le secret sur mon projet. Sers-moi avec zèle, et ta fortune est faite. — C'est à Milford qu'est maintenant ma vengeance! Que n'ai-je des ailes pour l'y aller rejoindre! Viens, et sois-moi fidèle. (*Il sort.*)

PISANIO, *seul*. Tu me demandes de me déshonorer : car t'être fidèle, ce serait être parjure, ce que je ne serai jamais, au plus loyal de tous les hommes. Va, cours à Milford pour n'y pas trouver celle que tu poursuis. Répandez-vous sur elle, bénédictions du ciel! que mille obstacles entravent l'impatience de cet insensé! qu'il ne recueille que des peines pour tout salaire! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Devant la caverne de Bélarius.

Arrive IMOGÈNE, en habit d'homme.

IMOGÈNE. C'est une pénible existence, je le vois bien, que celle d'un homme. Je suis harassée : voilà deux nuits que je n'ai eu d'autre lit que la terre; je succomberais si ma résolution ne me soutenait. — Milford, quand Pisanio te montrait à moi du sommet de la montagne, tu étais à deux pas. O Jupiter! toujours le malheureux voit fuir devant lui l'asile que sa misère implore! Deux mendiants m'ont dit qu'en suivant cette route, je ne pouvais manquer d'arriver à Milford. Peut-on supposer le mensonge dans des malheureux qui savent que le ciel les accable d'afflictions pour les punir ou les éprouver? Oui, sans doute; et pourquoi s'en étonner, quand c'est à peine si les riches eux-mêmes disent la vérité? Mentir dans l'abondance est plus coupable que de mentir par besoin; et l'imposture est plus condamnable dans les rois que dans les indigents. — Mon époux bien-aimé, et toi aussi, tu es du nombre des imposteurs. Maintenant que je pense à toi, ma faim est partie : tout à l'heure j'étais près de tomber de faiblesse. — Mais quelle est cette caverne? Ce sentier y conduit; c'est quelque sauvage tanière. Peut-être ferais-je bien de ne pas appeler; je n'ose appeler; mais la faim, avant d'abattre totalement la nature, lui donne du courage. L'abondance et la paix font les lâches; la vaillance fut toujours fille du besoin. — Holà! qui est ici? Si c'est une créature humaine, qu'elle parle; si c'est une créature sauvage, qu'elle prenne ma vie, ou me la rende. — Holà! — Point de réponse? Entrons donc. En tout cas, tirons mon épée; pour peu que mon ennemi en ait aussi peur que moi, il n'osera pas en soutenir la vue. Accordez-moi de tels ennemis, ciel propice! (*Elle entre dans la caverne.*)

Arrivent BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. C'est vous, Polydore, qui vous êtes montré le plus habile chasseur; c'est vous qui serez le roi du festin. Cadwal et moi nous serons vos cuisiniers et nous vous servirons : c'est notre convention. La sueur du travail s'arrêterait bientôt, s'il n'avait point un but. Venez; l'appétit nous rendra succulent notre grossier repas. La lassitude dort sur les cailloux; l'oisiveté fébrile trouve dur le duvet de son oreiller. — Allons, paix à notre asile, cette chétive demeure qui [illegible] garde elle-même!

GUIDÉRIUS. [illegible] suis rendu de fatigue.

ARVIRAGUS. J'ai le corps harassé; mais j'ai l'appétit en bon état.

GUIDÉRIUS. Il y a de la viande froide dans la caverne; nous allons [illegible] à compte, en attendant que notre gibier soit cuit.

BÉLARIUS, *regardant dans la caverne*. Arrêtez, n'entrez pas. Si je ne le [illegible] manger nos provisions, je le prendrais pour un [illegible].

GUIDÉRIUS. Qu'y a-t-il, mon père?

BÉLARIUS. Par Jupiter, c'est un ange, ou une merveille terrestre! — Voyez [illegible] sous les traits d'un adolescent!

IMOGÈNE [illegible]

IMOGÈNE. [illegible], ne me faites pas de mal. Avant d'entrer ici, j'ai appelé, et je comptais demander ou acheter ce que j'ai pris. [illegible] je n'ai rien dérobé; et je ne l'aurais pas fait quand j'aurais trouvé le sol couvert d'or. Voilà de l'argent pour ce que j'ai mangé. [illegible] repas, et [illegible] en priant pour l'hôte qui m'avait nourri.

GUIDÉRIUS. De l'argent, jeune homme?

ARVIRAGUS. Que plutôt tout l'or et tout l'argent de la terre soient transformés en fange; car c'est là le cas qu'on doit en faire, à moins d'adorer des dieux de fange.

IMOGÈNE. Vous êtes fâchés, je le vois. Si vous voulez me tuer pour ma faute, sachez que je serais mort si je ne l'avais pas commise.

BÉLARIUS. Où allez-vous?

IMOGÈNE. Au havre de Milford, seigneur.

BÉLARIUS. Quel est votre nom?

IMOGÈNE. Fidèle. Un de mes parents, qui part pour l'Italie, doit s'embarquer à Milford : j'étais en route pour le rejoindre, lorsque, tombant presque de faiblesse, je me suis rendu coupable de cette faute.

BÉLARIUS. Beau jeune homme, ne nous prenez pas pour des gens grossiers, et ne jugez pas de notre bienveillance par l'aspect sauvage de notre demeure; soyez le bienvenu; il est presque nuit; vous ferez meilleure chère avant votre départ; faites-nous l'amitié de rester et de partager notre repas. — Mes enfants, faites-lui bon accueil.

GUIDÉRIUS. Jeune homme, si vous étiez femme, je réclamerais avec instance la faveur d'être votre époux. — Franchement, ce que je dis je le ferais.

ARVIRAGUS. Je suis bien aise qu'il soit homme, je veux l'aimer comme un frère. — (*A Imogène.*) Oui, recevez de moi l'accueil que je lui ferais après une longue absence; soyez le bienvenu! Ouvrez votre cœur à la joie; vous êtes avec des amis.

IMOGÈNE, *à part*. Des amis! Ah! si c'étaient mes frères! Plût au ciel qu'ils le fussent! ils seraient les fils de mon père; on eût attaché moins de prix à ma personne; et nos conditions, Posthumus, eussent été plus égales.

BÉLARIUS. Quelque chagrin l'oppresse.

GUIDÉRIUS. Que je voudrais l'en délivrer!

ARVIRAGUS. Et moi aussi, quel qu'il fût, quelque sacrifice, quelque danger qu'il dût m'en coûter! dieux!

BÉLARIUS. Mes enfants, un mot. (*Il les prend à l'écart et leur parle bas à l'oreille.*)

IMOGÈNE. Des grands qui n'auraient pour palais que cette caverne, qui se serviraient eux-mêmes, et renonçant à la vaine renommée que dispense une multitude inconstante, posséderaient la vertu dont ils porteraient dans leur conscience l'assuré témoignage, ne surpasseraient point ces deux frères. Pardonnez-moi, ô dieux! puisque Léonatus est parjure, je changerais volontiers de sexe, pour vivre ici avec eux. (*Bélarius et ses fils se rapprochent d'Imogène.*)

BÉLARIUS. C'est donc entendu. Allons accommoder notre chasse. — (*A Imogène.*) Beau jeune homme, entrez : à jeun, la conversation est pénible; quand nous aurons soupé, nous pourrons sans impolitesse vous demander votre histoire, ou du moins ce qu'il vous plaira de nous en dire.

GUIDÉRIUS. Entrez, je vous prie.

ARVIRAGUS. Votre rencontre est un bonheur pour nous; moins doux est au hibou le retour de la nuit, à l'alouette le lever de l'aurore.

IMOGÈNE. Je vous rends grâces, seigneur.

ARVIRAGUS. Veuillez entrer, je vous prie. (*Ils entrent dans la caverne.*)

SCÈNE VII.

Rome.

Arrivent DEUX SÉNATEURS et LES TRIBUNS.

PREMIER SÉNATEUR. Voici la teneur de l'édit de l'empereur : Attendu que les milices plébéiennes sont en ce moment occupées contre les Pannoniens et les Dalmates, et que les légions stationnées dans les Gaules sont trop faibles pour soutenir la guerre contre les Bretons révoltés, il ordonne que les patriciens soient enrôlés pour cette expédition. Il crée Lucius proconsul, et c'est vous, tribuns, qu'il charge de faire ces levées. Vive César!

UN TRIBUN. Est-ce Lucius qui commande l'armée?

DEUXIÈME SÉNATEUR. Oui.

LE TRIBUN. Ses troupes sont maintenant dans les Gaules?

PREMIER SÉNATEUR. Les légions dont je vous ai parlé, et que les levées nouvelles doivent renforcer. Les termes de votre commission fixent le nombre d'hommes et l'époque où ils doivent être mis en marche.

LE TRIBUN. Nous ferons notre devoir. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt dans le voisinage de la caverne.

Arrive CLOTEN.

CLOTEN. Me voici près de l'endroit où ils doivent se rejoindre, si les renseignements de Pisanio sont vrais. Comme les habits de Posthumus me vont bien! Pourquoi sa maîtresse, faite par le même ouvrier qui a fait son tailleur, ne m'irait-elle pas aussi? d'autant plus, — pardon de l'expression, — que les femmes ne nous vont et qu'on ne leur va que par boutades. Il faut que je mette à l'œuvre. Je puis le dire à part moi, — car il n'y a pas de vanité à un homme à conférer avec son miroir, je veux dire seul dans sa chambre, — les proportions de mon corps sont aussi bien dessinées que les siennes; je suis aussi jeune que lui, plus fort; je ne lui suis pas inférieur en fortune; je me trouve dans une position plus favorable; je le vaux en toute circonstance, et dans les combats singuliers je vaux mieux que lui; et cependant cette petite entêtée s'obstine à l'aimer malgré moi. Ce que c'est que de nous autres mortels! Posthumus, ta tête, maintenant sur tes épaules, sera abattue dans une heure, ta maîtresse violée, tes habits mis en pièces sous ses yeux; cela fait, je la forcerai à me suivre vers son père, qui se fâchera peut-être un peu de ce traitement cavalier; mais ma mère, qui sait tenir en bride sa mauvaise humeur, saura tourner le tout à ma louange. — Mon cheval est solidement attaché. Sors du fourreau, mon épée; il y a du sang à verser. Fortune, amène-les sous ma main! D'après les indications de Pisanio, ce doit être ici le lieu de leur rendez-vous, et le drôle n'oserait me tromper. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Devant la caverne.

On voit sortir de la caverne BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS et IMOGÈNE.

BÉLARIUS, *à Imogène.* Vous êtes indisposé; restez dans la caverne; nous viendrons vous rejoindre après la chasse.

ARVIRAGUS. Mon frère, restez ici. Ne sommes-nous pas frères?...

IMOGÈNE. Tous les hommes devraient l'être; mais l'argile et l'argile diffèrent en dignité, quoique toutes deux formées de la même poussière. Je ne me sens pas bien.

GUIDÉRIUS, *à son père et à son frère.* Allez chasser, vous autres; je resterai avec lui.

IMOGÈNE. Je ne suis pas assez mal pour cela; et pourtant je ne suis pas bien; mais je ne suis pas de ces gens efféminés qui se croient morts avant d'être malades; veuillez donc me laisser seul. Livrez-vous à vos occupations journalières: interrompre une habitude, c'est déranger toute l'existence. Je souffre; mais votre présence ne me guérirait pas: la société n'est pas un soulagement pour l'homme insociable. Mon état n'est pas très-dangereux, puisque je puis en raisonner ainsi; vous pouvez me laisser seul ici en toute confiance; je ne ferai tort qu'à moi-même, et vous ne perdrez pas grand'chose en me laissant mourir.

GUIDÉRIUS. Je vous aime, je le confesse; mon affection pour vous est égale à celle que je porte à mon père.

BÉLARIUS. Comment cela? comment cela?

ARVIRAGUS. Si mon frère est coupable de parler ainsi, je m'associe à sa faute. Je ne sais pourquoi j'aime ce jeune homme; je vous ai entendu dire que la raison n'entre pour rien dans les raisons de l'amour; si le cercueil était à la porte et qu'on me demandât qui doit mourir, je répondrais: « Mon père, et non ce jeune homme! »

BÉLARIUS, *à part.* O noble élan! Ils ne démentent pas leur nature; ils justifient leur haute naissance. Le lâche donne le jour à des lâches; l'homme vil a des fils qui lui ressemblent; il y a dans la nature la fleur et le son, des objets d'admiration et de mépris. Je ne suis pas leur père; mais qui peut donc être cet inconnu? par quel prodige l'aiment-ils plus que moi? — *Haut.* Il est neuf heures du matin.

ARVIRAGUS. Adieu, mon frère.

IMOGÈNE. Je vous souhaite une chasse agréable.

ARVIRAGUS. Et moi, je vous souhaite la santé. — Préparons-nous, mon père. (*Ils s'éloignent à quelques pas et préparent leurs armes.*)

IMOGÈNE. Ce sont de bienveillantes créatures. Dieux, que de mensonges j'ai entendus! Nos courtisans disent que hors de la cour tout est sauvage. Comme l'expérience me prouve le contraire! Les vastes mers produisent des monstres; l'humble rivière fournit à nos tables des poissons exquis. Je me sens défaillir; le cœur est près de me manquer. — Pisanio, je veux maintenant essayer de ton spécifique.

GUIDÉRIUS. Je n'ai rien pu tirer de lui; il m'a dit qu'il était d'une famille honorable, mais tombé dans le malheur; victime de la déloyauté, mais honnête et loyal.

ARVIRAGUS. Il m'a fait la même réponse, ajoutant que plus tard j'en saurais davantage.

BÉLARIUS. En campagne, en campagne. — (*A Imogène.*) Nous allons vous quitter pour le moment; rentrez, et reposez-vous.

ARVIRAGUS. Notre absence ne sera pas longue.

BÉLARIUS. Ne soyez pas malade, je vous en prie; car vous devez être notre ménagère.

IMOGÈNE. Malade ou bien portant, je vous suis dévoué.

BÉLARIUS. Et vous le serez toujours. (*Imogène rentre dans la caverne.*)

BÉLARIUS, *continuant.* Ce jeune homme, bien que dans le malheur, paraît issu d'honorables ancêtres.

ARVIRAGUS. Comme il chante! quelle voix céleste!

GUIDÉRIUS. Avec quelle délicatesse il apprêtait nos mets! il découpait nos racines et en formait des chiffres élégants; et nos breuvages préparés par sa main eussent rendu la santé à Junon malade.

ARVIRAGUS. Que le sourire sur sa bouche s'allie noblement au soupir! comme si le soupir naissait du regret de ne pas être son doux sourire, et que le sourire se moquât du soupir, en le voyant s'envoler d'un temple si divin pour se mêler aux vents dont se rient les matelots.

GUIDÉRIUS. Je remarque que la douleur et la patience croissent dans ton âme, et y mêlent leurs racines.

ARVIRAGUS. Puisse la patience grandir et se dégager de la douleur qui l'entrave!

BÉLARIUS. Il est grand jour. Allons, partons. — Qui est là?

Arrive CLOTEN.

CLOTEN. Je ne puis trouver ces fuyards; ce scélérat s'est joué de moi. — Je tombe de fatigue.

BÉLARIUS. Ces fuyards? serait-ce de vous qu'il parle? Je crois le reconnaître; c'est Cloten, le fils de la reine. Je redoute quelque piége. Voilà bien des années que je ne l'ai vu; et néanmoins je le reconnais. Nous sommes réputés hors la loi. — Partons.

GUIDÉRIUS. Il est seul: vous et mon frère, assurez-vous si personne ne vient; éloignez-vous, je vous prie; laissez-moi seul avec lui. (*Bélarius et Arviragus s'éloignent.*)

CLOTEN. Doucement! Qui êtes-vous, vous qui fuyez ainsi devant moi? quelques brigands des montagnes? j'en ai entendu parler. Esclave, qui es-tu?

GUIDÉRIUS. Je n'ai jamais fait acte de servilité plus grande qu'en répondant au nom d'esclave sans frapper.

CLOTEN. Tu es un brigand, un malfaiteur, un scélérat. — Rends-toi, voleur.

GUIDÉRIUS. A qui? à toi? Qui es-tu? N'ai-je pas un bras aussi fort que le tien, un cœur aussi courageux? Tes paroles sont plus arrogantes, je l'avoue; car je ne porte pas ma dague dans ma bouche. Dis-moi qui tu es, et pourquoi je dois me rendre à toi.

CLOTEN. Vil scélérat, ne me reconnais-tu pas à mes vêtements?

GUIDÉRIUS. Non, drôle, pas plus que je ne connais ton tailleur, qui est en même temps ton grand-père; car il a fait ces vêtements qui te font ce que tu es.

CLOTEN. Méprisable valet, ce n'est pas mon tailleur qui les a faits.

GUIDÉRIUS. Arrière donc, et va remercier l'homme de qui tu les tiens. Tu m'as l'air d'un pauvre sot; je me ferais scrupule de te battre.

CLOTEN. Insolent brigand, apprends mon nom, et tremble.

GUIDÉRIUS. Quel est ton nom?

CLOTEN. Cloten, scélérat.

GUIDÉRIUS. Si tu es Cloten, double scélérat, ton nom n'

me fait pas trembler, pas plus que si tu étais un crapaud, une vipère ou une araignée.

CLOTEN. Pour ajouter à ton effroi et à ta confusion, sache que je suis fils de la reine.

GUIDÉRIUS. J'en suis fâché; car tu ne me sembles pas à la hauteur de ta naissance.

CLOTEN. Tu n'es pas effrayé?

GUIDÉRIUS. Je ne crains que ceux que je respecte, les sages; quant aux insensés, je m'en ris et ne les crains pas.

CLOTEN. Meurs donc : quand je t'aurai tué de ma propre main, je me mettrai à la poursuite de ceux qui viennent de s'enfuir; et j'attacherai vos têtes aux portes de la cité de Lud [1]. Rends-toi, grossier montagnard. (*Ils s'éloignent en combattant.*)

Arrivent BÉLARIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. Je n'ai trouvé personne dans les alentours.

ARVIRAGUS. Personne au monde. Vous vous serez trompé sur son compte.

BÉLARIUS. Je ne saurais dire. Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu; mais le temps n'a point altéré ses traits; j'ai reconnu sa parole précipitée et les saccades de sa voix. J'ai la certitude que c'est Cloten.

ARVIRAGUS. Voici l'endroit où nous les avons laissés. Je souhaite que mon frère s'en tire heureusement; vous dites qu'il est si féroce.

BÉLARIUS. Avant d'être arrivé à l'âge d'homme, les plus affreux dangers ne l'effrayaient pas; car la crainte est souvent un effet du jugement. Mais voici votre frère.

Revient GUIDÉRIUS, tenant la tête de Cloten.

GUIDÉRIUS. Ce Cloten était un imbécile, une bourse vide; il n'y avait pas une obole dedans. Hercule lui-même en lui brisant le crâne n'eût pu répandre sa cervelle; car il n'en avait pas. Et néanmoins, si je ne l'avais pas tué, l'imbécile eût porté ma tête comme je porte la sienne.

BÉLARIUS. Qu'avez-vous fait?

GUIDÉRIUS. Je le sais à merveille : j'ai tranché la tête d'un certain Cloten se disant fils de la reine, qui me traitait de brigand, de montagnard, et jurait qu'à lui tout seul il s'emparerait de nous, ferait sauter nos têtes de la place que, grâces aux dieux, elles occupent encore, et irait les suspendre aux portes de Lud.

BÉLARIUS. Nous sommes tous perdus.

GUIDÉRIUS. Mon père, qu'avons-nous à perdre de plus que la vie qu'il menaçait de nous ôter? La loi nous refuse sa protection; pourquoi donc y mettrions-nous tant de scrupules? Pourquoi laisserions-nous, par respect pour la loi, un insolent nous menacer et se constituer juge et bourreau? Qui avez-vous rencontré aux alentours?

BÉLARIUS. Pas une âme : mais il y a tout lieu de croire qu'il n'est pas venu ici sans escorte. Bien que son humeur mobile changeât continuellement, passant du mauvais au pire, il est impossible, à moins d'être complétement fou, qu'il soit venu seul dans cette forêt. Il se peut que le bruit se soit répandu à la cour qu'il y avait ici des proscrits qui habitaient des cavernes, vivaient de leur chasse, et qui pourraient plus tard former un parti redoutable. Entendant cela, son impétuosité aura brusquement éclaté, car c'est dans son caractère, et il aura juré de nous aller chercher et de nous ramener prisonniers; mais il n'est pas probable qu'il ait offert de venir seul, ni qu'on le lui ait permis. Je crains donc avec raison que cet événement n'ait peut-être des suites funestes, et ne soit que l'avant-coureur de périls plus grands.

ARVIRAGUS. Que les décrets des dieux s'accomplissent! quoi qu'il en soit, mon frère a bien fait.

BÉLARIUS. Je n'avais pas l'intention de chasser aujourd'hui; la maladie du pauvre Fidèle m'a fait trouver le chemin long.

GUIDÉRIUS. Avec le même glaive qu'il brandissait au-dessus de ma tête, je lui ai coupé la tête. Je vais la jeter dans le torrent qui coule derrière notre rocher, qu'elle aille se rendre à la mer, et dire aux poissons qu'elle est la tête de Cloten, le fils de la reine; je n'en demande pas davantage. (*Il s'éloigne.*)

BÉLARIUS. Je crains que sa mort ne soit vengée. Plût au ciel, Polydore, que la chose fût encore à faire! Et pourtant, je l'avoue, la valeur te sied bien.

ARVIRAGUS. Je voudrais l'avoir fait, dût la vengeance retomber sur moi seul! — Polydore, j'ai pour toi l'affection d'un frère; mais je t'envie cet exploit! c'est un vol que tu m'as fait. Je voudrais que nous eussions à tenir tête à toutes les vengeances auxquelles il est humainement possible de faire face.

BÉLARIUS. Allons, la chose est faite; — nous ne chasserons plus aujourd'hui; ne nous exposons pas à d'inutiles dangers. Retournez à notre rocher; Fidèle et vous, occupez-vous de notre cuisine. Moi, j'attends ici le retour de Polydore, et dans un moment nous irons vous rejoindre à table.

ARVIRAGUS. Pauvre Fidèle! nous l'avons laissé malade: je vais le revoir avec plaisir. Pour rendre à ses joues leurs belles couleurs, je verserais le sang d'une multitude de Clotens, et je croirais faire en cela un acte charitable. (*Il s'éloigne.*)

BÉLARIUS, *seul*. O déesse! ô divine nature! comme tu as imprimé ton cachet sur ces deux fils de roi! ils sont aussi doux que le zéphyr dont le souffle murmure au pied de la violette sans même agiter sa tête odorante; mais quand leur sang royal est échauffé, ils sont aussi terribles que l'ouragan qui courbe la cime du pin de la montagne et l'incline sur la vallée. Chose merveilleuse! un invisible instinct leur apprend la royauté qu'ils ignorent, l'honneur dont ils n'ont point eu de leçons, la politesse qu'ils n'ont point vue dans autrui, la valeur qui croît en eux sans culture, et néanmoins donne une abondante récolte, comme si elle avait été semée. Cependant la présence de Cloten en ces lieux nous présage, et sa mort doit nécessairement attirer sur nous quelque chose de funeste.

Revient GUIDÉRIUS.

GUIDÉRIUS. Où est mon frère! je viens de jeter dans le torrent la tête stupide de Cloten, et l'ai envoyée en ambassade à sa mère; j'ai retenu son corps en otage comme garant de son retour. (*On entend les sons graves et l'harmonie plaintive d'un instrument.*)

BÉLARIUS. Qu'entends-je? mon instrument! Polydore, écoutez! Mais à quelle occasion Cadwal le fait-il résonner? Écoutons.

GUIDÉRIUS. Est-il dans la caverne?

BÉLARIUS. Il vient de s'y rendre tout à l'heure.

GUIDÉRIUS. Quelle est son idée? Depuis la mort de ma mère bien-aimée cet instrument ne s'est point fait entendre. Quel événement douloureux a donc pu provoquer ces sons graves et solennels? il n'appartient qu'aux insensés ou aux enfants de gémir sans motif et de pleurer sans cause. Cadwal a-t-il perdu la raison?

Revient ARVIRAGUS, portant dans ses bras Imogène qu'il croit morte.

BÉLARIUS. Le voici qui vient, portant dans ses bras le douloureux sujet des accords plaintifs que nous lui reprochions.

ARVIRAGUS. Il est mort, l'oiseau dont nous faisions nos délices. Je voudrais avoir passé tout à coup de seize ans à soixante, avoir échangé l'agilité du jeune homme contre le bâton du vieillard, et qu'un tel spectacle m'eût été épargné.

GUIDÉRIUS. O lis charmant! que tu es beau, ainsi penché dans les bras de mon frère! Mais combien tu l'étais plus encore lorsque tu croissais sur ta tige!

BÉLARIUS. O affliction! qui jamais pourra sonder tes profondeurs? qui pourra dire quels parages sillonne de préférence ta lourde carène? — (*Regardant Imogène.*) Aimable adolescent, les dieux savent quel homme tu aurais pu faire un jour; mais moi, je sais, ô jeune homme accompli! que

¹ C'est l'ancien nom de la ville de Londres.

² Nous pensons avec Steevens, l'un des commentateurs de Shakspeare, [illegible] distinguent. En effet, ce personnage présente des disparates choquantes et inadmissibles. Dans sa première rencontre avec Posthumus il est tout à la fois grossier et lâche; et cependant son langage à l'ambassadeur de Rome est héroïque et noble, et il meurt courageusement les armes à la main. La conduite du même homme présente parfois des disparates bien étranges, mais elles ne doivent pas être inconciliables. Le ridicule peut s'allier à des qualités estimables, mais il n'y a point d'alliance possible entre la lâcheté et la bravoure, l'héroïsme et la bassesse; ce sont là des défauts et des qualités qui s'excluent. Le personnage de Polonius dans *Hamlet*, de la nourrice dans *Roméo et Juliette*, présentent cette habile fusion de l'estimable et du burlesque qu'on chercherait vainement dans le personnage de Cloten.

c'est le chagrin qui t'a donné la mort! — En quel état l'avez-vous trouvé?

ARVIRAGUS. Roide, comme vous le voyez. Ce sourire était encore sur ses lèvres : à voir ses traits riants, on eût dit non que le dard de la mort l'avait frappé, mais qu'une mouche avait chatouillé son sommeil. Sa joue droite reposait sur un coussin.

GUIDÉRIUS. Où?

ARVIRAGUS. Par terre, les bras croisés comme le voilà. J'ai cru qu'il dormait, et j'ai ôté de mes pieds ma lourde chaussure, de peur que le bruit de mes pas ne l'éveillât.

GUIDÉRIUS. Il n'est qu'endormi; ou s'il est mort en effet, sa tombe sera un lit de repos où les fées viendront le visiter, et dont les vers n'oseront approcher.

ARVIRAGUS. Fidèle! chaque année, tant que durera l'été, tant que je vivrai en ces lieux, j'embaumerai ta tombe des fleurs les plus belles; j'y sèmerai la primevère pâle comme ton visage, la campanule azurée comme tes veines, la feuille de l'églantine au parfum moins doux que ton haleine : à mon défaut, le rouge-gorge, faisant honte à l'égoïsme de ces riches héritiers qui refusent à leur père les honneurs d'un monument funéraire, viendrait t'apporter ce tribut; et quand la saison des fleurs est passée, son bec charitable te ferait un abri de mousse pour protéger ton corps contre les rigueurs de l'hiver.

GUIDÉRIUS. Mon frère, en voilà assez; ces plaintes de jeune fille conviennent mal à un sujet si grave. Donnons-lui la sépulture, et que l'admiration ne nous fasse pas différer l'acquittement d'une dette. — Donnons-lui une tombe.

ARVIRAGUS. Où le déposerons-nous?

GUIDÉRIUS. A côté d'Euriphile, notre mère chérie.

ARVIRAGUS. Je le veux bien, Polydore : quoique nos voix soient maintenant plus mâles, chantons sur son tombeau comme nous avons chanté sur celui de notre mère; que l'air et les paroles soient les mêmes, en substituant seulement le nom de Fidèle à celui d'Euriphile.

GUIDÉRIUS. Cadwal, je ne puis chanter : je pleurerai, et me bornerai à répéter avec toi les paroles; car les chants d'une douleur qui détonne sont chose aussi choquante que des prêtres qui mentent dans un temple imposteur.

ARVIRAGUS. Nous nous bornerons donc à réciter les paroles.

BÉLARIUS. Les grandes douleurs, je le vois, guérissent les moindres; voilà Cloten tout à fait oublié. Mes enfants, il était fils d'une reine; et, bien qu'il soit venu à nous en ennemi, rappelez-vous qu'il en a été puni. Bien que la mort confonde grands et petits dans une commune poussière, néanmoins le respect des rangs, cet ange tutélaire du monde, établit une distinction entre le vulgaire et l'homme puissant. Notre ennemi était un prince; comme ennemi, vous lui avez ôté la vie; comme prince, qu'il ait une sépulture digne de son rang.

GUIDÉRIUS. Allez, je vous prie, le chercher. Le corps de Thersite vaut celui d'Ajax quand tous deux ont cessé de vivre.

ARVIRAGUS, *à son père*. Pendant que vous irez le chercher, nous dirons notre chant funèbre. — Mon frère, commence.

Bélarius s'éloigne.

GUIDÉRIUS. Cadwal, il faut que nous placions sa tête du côté de l'Orient; mon père a des raisons pour cela.

ARVIRAGUS. C'est vrai.

GUIDÉRIUS. Viens donc; aide-moi à le placer.

ARVIRAGUS. A présent, commence. *Ils chantent ce qui suit.*

CHANT FUNÈBRE.

GUIDÉRIUS.

Des [illegible],
Ne crains [illegible] chaleur,
La [illegible],
Et [illegible].
[illegible], et [illegible] et rois,
[illegible] devant ses yeux, sont sujets à ses lois.

ARVIRAGUS.

[illegible] briser la chaîne,
[illegible].
[illegible] des grands,
[illegible].
Pouvoir, talent science, ont un commun niveau
Dans l'égalité du tombeau.

GUIDÉRIUS.

De l'éclair [illegible] la foudre.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus les foudres du ciel.

GUIDÉRIUS.

Ta coupe n'aura plus de nectar ni de fiel.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus désormais la calomnie infâme.

TOUS DEUX.

Le trépas qui tranche nos jours
Coupe la trame des amours.

GUIDÉRIUS.

Que nul esprit mauvais n'approche ton asile,
Que personne sur toi ne jette un malin sort

ARVIRAGUS.

Que nul exorciseur [1] dans les bras de la mort
Ne trouble ton sommeil tranquille.

TOUS DEUX.

Repose en paix; dors, et sur ton cercueil
Que l'honneur plane avec orgueil!

Revient BÉLARIUS apportant le corps de Cloten.

GUIDÉRIUS. Notre chant funèbre est terminé : maintenant, étendez ce corps par terre.

BÉLARIUS. Voici quelques fleurs; vers minuit nous en apporterons d'autres : les herbes humectées par la froide rosée de la nuit sont celles qui conviennent le mieux pour semer sur les tombeaux. — Couvrez-en la figure. — Jeunes fleurs, vous voilà flétries, comme le seront bientôt celles que nous jetons sur vous. — Maintenant retirons-nous à l'écart pour nous agenouiller. La terre qui les a donnés les a repris. Ici-bas leurs plaisirs sont passés, aussi bien que leurs peines. (*Bélarius, Guidérius et Arviragus s'éloignent.*)

IMOGÈNE, *se réveillant*. Oui, mon ami, au havre de Milford; quel est le chemin qui y conduit? — Je vous remercie. — Est-ce là-bas, à côté de ce buisson? — Y a-t-il bien loin encore? — Bonté du ciel! se peut-il qu'il y ait encore six milles? — Ma foi, je vais m'étendre par terre et dormir. (*Posant sa main sur le cadavre de Cloten.*) Mais doucement, pas de camarade de lit. — (*Apercevant le cadavre.*) Dieux et déesses! ces fleurs sont comme les plaisirs du monde; ce corps sanglant, c'est l'anxiété qui les accompagne. — J'espère que ce n'est qu'un rêve. Il me semblait, dans mon sommeil, que j'étais dans une caverne, la ménagère et la cuisinière de trois honnêtes gens. Mais cela n'est pas; ce n'était qu'une illusion, le produit des vapeurs du cerveau. Nos yeux sont parfois aveuglés comme notre jugement. Je tremble encore de peur. Oh! s'il reste encore au ciel une goutte de pitié, pas plus gros que l'œil d'un roitelet, dieux redoutables, je vous en demande une portion! mon rêve est encore là; maintenant que je suis éveillée, il est là hors de moi comme il était au dedans de moi; je ne le vois pas seulement des yeux de l'imagination, je le touche. — Un homme sans tête! — Les vêtements de Posthumus! — Je reconnais la forme de sa jambe; voilà sa main, son pied léger comme ceux de Mercure, sa cuisse martiale, ses muscles d'Hercule; mais son visage de Jupiter, — où est-il? Le meurtre s'attaquant au ciel même! — Eh quoi! sa tête n'est pas là! — Pisanio, que toutes les malédictions qu'Hécube, dans sa rage, envoyait aux Grecs, en y ajoutant les miennes, retombent sur toi! C'est toi qui, ligué avec ce Cloten sans foi, as égorgé mon époux. — Que désormais l'art de lire et d'écrire soit réputé trahison! — Infernal Pisanio, — avec tes lettres supposées, — infernal Pisanio, — tu as abattu le grand hunier de ce majestueux navire. — O Posthumus! hélas! où est ta tête? où est-elle? Hélas! où est-elle? Pisanio aurait pu te percer le cœur en te laissant la tête. — Qui a commis ce forfait? C'est lui et Cloten. La scélératesse et la cupidité ont consommé ce malheur. Oh! je n'en saurais douter, le spécifique qu'il m'a donné, et qui devait, disait-il, m'être salutaire, ne l'ai-je pas trouvé meurtrier pour les sens? C'est là une preuve irrécusable; c'est l'ouvrage de Pisanio et de Cloten! Oh! laisse-moi colorer de ton sang mes joues pâles, afin d'offrir l'un et l'autre un spectacle plus horrible à ceux que le hasard pourrait amener en ce lieu. O mon époux! mon époux!

Arrivent LUCIUS, UN CAPITAINE ROMAIN, plusieurs OFFICIERS et UN AUGURE.

LE CAPITAINE. Les légions cantonnées dans les Gaules ont

[1] Dans la langue de Shakspeare, exorciser signifiait [illegible] mais celui qui les évoque.



GUIDERIUS, *chantant.* Des aquilons ne crains plus la colère. (Acte IV, scène II, page 367.)

traversé la mer, conformément à vos ordres; elles vous attendent avec votre flotte au havre de Milford, et sont prêtes à agir.

LUCIUS. Que mande-t-on de Rome?

LE CAPITAINE. Le sénat a fait une levée parmi les alliés et la noblesse d'Italie: ces courageux volontaires, qui rendront d'utiles services, sont commandés par le vaillant Jachimo, frère du prince de Sienne.

LUCIUS. Quand les attendez-vous?

LE CAPITAINE. Au premier bon vent.

LUCIUS. Cette ardeur nous promet d'heureux résultats. Ordonnez que toutes nos troupes soient passées en revue; veillez à ce que les capitaines se chargent de ce soin. — (*A l'Augure.*) Eh bien! augure, que vous présagent vos songes, relativement à l'issue de cette guerre?

L'AUGURE. Je me suis préparé par le jeûne et la prière à connaître la volonté des dieux: la nuit dernière, ils m'ont envoyé une vision. J'ai vu l'oiseau de Jupiter, l'aigle romaine, voler de l'orageux midi vers cette partie de l'occident, et là se perdre à mes yeux dans des flots de lumière. Si mes péchés n'obscurcissent pas ma science divinatoire, ceci nous présage la victoire de l'armée romaine.

LUCIUS. Fais souvent de tels rêves, et qu'ils se réalisent toujours. — Doucement! oh! oh! quel est ce cadavre sans tête? Ces ruines ont dû appartenir à un majestueux édifice. — Eh quoi! un page! — est-il mort ou endormi sur ce corps sanglant? — Il est probable qu'il est mort; coucher avec un mort, dormir sur un cadavre, c'est une chose que la nature abhorre. — Voyons le visage de ce jeune homme.

LE CAPITAINE. Il est vivant, seigneur.

LUCIUS. En ce cas, il va nous donner des renseignements sur ce cadavre. — Jeune homme, instruis-nous de ton sort, car il semble de nature à mériter notre curiosité. Quel est ce corps dont tu t'es fait un oreiller sanglant? Quel est celui qui a défiguré ce noble ouvrage de la nature? Quelle est ta part dans cet affreux désastre? Comment est-il survenu? Quelle est la victime ainsi sacrifiée? Qui es-tu?

IMOGÈNE. Je ne suis rien; ou, si je suis quelque chose, mieux vaudrait pour moi que je ne fusse rien. Celui-ci était mon maître, un digne et valeureux Breton massacré ici par des montagnards. — Hélas! il n'est plus de pareils maîtres. J'aurais beau errer de l'orient à l'occident, offrir mes services, essayer de plusieurs maîtres, en rencontrer de bons, les servir fidèlement, je n'en retrouverai jamais un comme lui.

LUCIUS. Bon jeune homme, tes plaintes ne me touchent pas moins que la vue de ton maître sanglant. Dis-moi son nom, mon ami.

IMOGÈNE. Richard Du Champ. (*A part.*) Je fais un mensonge innocent, dont il ne peut résulter aucun mal; j'espère que les dieux me le pardonneront. (*A Lucius.*) Que dites-vous, seigneur?

LUCIUS. Tu te nommes?

IMOGÈNE. Fidèle.

LUCIUS. Tu justifies ton nom; il est d'accord avec ta conduite. Veux-tu essayer de t'attacher à moi? Je ne vaux pas, sans doute, ton ancien maître; mais je t'aimerai autant que lui. Des lettres de l'empereur, remises par un consul, seraient pour toi une recommandation moins grande que ton mérite. Viens avec moi.

IMOGÈNE. Je vous suivrai, seigneur; mais auparavant, permettez qu'avec la permission des dieux je mette mon malheureux maître à l'abri des mouches; je veux creuser sa fosse avec mes ongles; quand j'aurai recouvert sa tombe de feuilles et de plantes, que j'y aurai dit par deux fois et comme je le pourrai un siècle de prières, après avoir exhalé bien des soupirs et bien des larmes, je me lèverai; et, quittant son service, je m'attacherai au vôtre, si vous voulez de moi.

LUCIUS. Oui, bon jeune homme; et je serai pour toi moins un maître qu'un père. — Mes amis, cet enfant nous enseigne notre devoir; cherchons le gazon le plus fleuri, et creusons-y une tombe avec nos piques et nos lances. Venez; prenez le corps dans vos bras. — Mon enfant, tu peux



POSTHUMUS. Oui, mouchoir sanglant, je te conserverai... (Acte V, scène I, page 370.)

le confier à nos soins; il recevra la sépulture telle que peuvent la donner des soldats; console-toi, essuie tes larmes; il est des chutes qui servent de point de départ pour monter plus haut. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent CYMBÉLINE, PLUSIEURS SEIGNEURS et PISANIO.

CYMBÉLINE. Retournez auprès d'elle, et revenez m'apprendre comment elle se trouve. Une fièvre causée par l'absence de son fils, un délire qui met sa vie en danger. — Ciel, de combien de malheurs tu m'accables à la fois! Imogène, si nécessaire à mon bonheur, est disparue; la reine est au lit, dans un état désespéré; et au moment où je suis menacé d'une guerre, son fils, qui me serait à présent si utile, son fils redoutable, est absent. Je succombe à tous ces coups répétés. — (*A Pisanio.*) Quant à toi, misérable, qui dois avoir eu connaissance du départ de ma fille, et qui feins de l'avoir ignoré, je t'arracherai cet aveu par les plus cruelles tortures.

PISANIO. Sire, ma vie est à vous; je la mets humblement à votre merci. Pour ce qui est de ma maîtresse, j'ignore où elle est, quand elle est partie, et quand elle se propose de revenir. Je supplie votre majesté de me considérer comme un loyal serviteur.

PREMIER SERVITEUR. Sire, le jour où on a remarqué son absence, cet homme était ici. J'ose répondre qu'il dit la vérité, et s'acquittera fidèlement de tous les devoirs que l'obéissance lui impose. Quant à Cloten, — les perquisitions les plus actives sont faites, et je ne doute pas qu'on ne parvienne à le retrouver.

CYMBÉLINE. Les circonstances sont graves. — (*A Pisanio.*) Pour toi, je veux bien t'épargner pour le moment; mais mes soupçons restent.

PREMIER SEIGNEUR. Que votre majesté me permette de lui annoncer que les légions romaines rassemblées des diverses parties de la Gaule sont débarquées sur nos côtes avec un renfort de Romains envoyé par le sénat.

CYMBÉLINE. Que n'ai-je maintenant les conseils de mon fils et de la reine! je me perds dans ce dédale d'affaires.

PREMIER SEIGNEUR. Vous avez les moyens de faire face à ces dangers, et à de plus grands encore; il ne s'agit que de mettre en mouvement vos troupes, qui ne demandent qu'à marcher.

CYMBÉLINE. Je vous remercie. Sortons, et tenons tête au sort qui vient nous assaillir. Nous ne craignons pas les périls dont l'Italie nous menace; c'est ce qui se passe ici qui nous afflige. — Partons. (*Ils sortent, à l'exception de Pisanio.*)

PISANIO, *seul.* Je n'ai point reçu de lettres de mon maître depuis que je lui ai écrit qu'Imogène était tuée. C'est étrange. Point de nouvelles de ma maîtresse, qui m'avait promis de m'en donner souvent. J'ignore aussi ce qu'est devenu Cloten; sur tous ces points ma perplexité est extrême. Continuons à laisser agir le ciel. La loyauté m'impose le mensonge, je trompe par devoir. Ou je périrai dans cette guerre, ou je ferai voir que j'aime mon pays, et le roi lui-même remarquera ma valeur. Quant aux autres mystères, que le temps se charge de les éclaircir. La fortune a souvent ramené au port plus d'un navire sans pilote. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Devant la caverne.

Arrivent BELARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS

GUIDÉRIUS. Le bruit des armes nous entoure.

BELARIUS. Éloignons-nous-en.

ARVIRAGUS. Mon père, quel charme pour nous peut avoir la vie, s'il faut ainsi la soustraire aux événements et lui interdire toute action?

GUIDÉRIUS. Quel est d'ailleurs notre espoir en nous cachant ainsi? Ou les Romains nous tueront comme Bretons, ou, s'ils nous ouvrent leurs rangs, après s'être servis de nous comme de barbares et de révoltés, ils nous tueront,

[illegible] Mes fils, [illegible]-nous du sommet de la [illegible] en sûreté. Quant à nous [illegible], il n'y faut point penser : la [illegible] ; comme on ne nous connaît pas [illegible] point inscrits sur les contrôles [illegible] de dire où nous avons vécu, [illegible] qu'on ne parvienne à nous arracher [illegible], ce qui serait pour nous [illegible] des tortures.

[illegible] mon père, dans un pareil moment, [illegible] vous et peu concluantes pour nous.

[illegible]. Au moment où les Bretons sont si rapprochés [illegible] qu'ils entendent les hennissements de leurs [illegible] les feux de leur camp, où leurs yeux et leurs oreilles sont si activement occupés, il n'est pas probable [illegible] perdre le temps à nous examiner et à [illegible] d'où nous venons.

[illegible]. Oh ! trop d'individus me connaissent à l'armée. [illegible] Cloten fût très-jeune quand je l'ai connu pour la [illegible], vous avez vu qu'un grand nombre d'années ne l'avaient point effacé de mon souvenir. D'ailleurs, le roi n'a mérité ni mes services ni les vôtres ; il est l'auteur de mon exil, qui vous a privés d'éducation et vous condamne à cette vie dure, sans espoir d'obtenir les faveurs que pro[illegible] exposés aux ardeurs dévorantes de l'été et aux âpres frimas de l'hiver.

GUIDÉRIUS. Plutôt que de continuer à vivre ainsi, mieux vaut cesser de vivre. Mon père, allons rejoindre l'armée ; mon frère et moi, nous ne sommes pas connus ; quant à vous, [illegible] l'âge vous a changé, et vous n'avez [illegible].

ARVIRAGUS. Par ce soleil qui nous [illegible], je vais au camp. N'est-il pas honteux que je n'aie jamais vu mourir un homme ? [illegible] vu couler le sang, à moins que ce ne soit celui des lièvres timides, des chèvres lascives et [illegible] je n'ai monté un cheval ; je me trompe ; [illegible] en moi un cavalier sans éperons. Je rougis de regarder le soleil, de jouir de ses rayons bienfaisants, en restant si longtemps misérable, [illegible].

GUIDÉRIUS. Par le ciel, je veux aussi y aller. Si vous voulez me bénir, mon père, et m'accorder votre consentement, je [illegible] mes jours ; si vous me re[illegible] se charge de me punir !

ARVIRAGUS. J'en dis autant ; qu'ainsi soit !

[illegible]. Puisque vous faites si peu de cas de votre vie, je ne vois pas pourquoi je mettrais tant de prix à ma débile existence : je suis des vôtres, mes enfants. Si vous mourez en combattant pour la défense de votre patrie, votre lit de mort sera aussi le mien. Marchez, je vous suis. — (*A part.*) Le temps leur dure ; leur sang est impatient de couler, et de [illegible] qu'ils sont nés princes. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

[illegible] Romains.

[illegible]

[illegible]

sion du pécheur. Mais vous avez rappelé à vous Imogène ; que vos décrets s'accomplissent : faites-moi la grâce de m'y soumettre ! Je suis venu ici avec la noblesse d'Italie pour combattre contre la patrie d'Imogène. C'est assez, ô Bretagne ! que j'aie égorgé ta souveraine ; je ne t'infligerai point de nouvelles blessures. Écoute donc, ciel bienfaisant, quel est maintenant mon projet. Je vais dépouiller ce costume italien et me vêtir en villageois breton. Ainsi, je vais combattre contre ceux avec lesquels je suis venu ; je vais mourir pour toi, ô Imogène ! pour toi dont le souvenir fait une mort de chaque souffle de ma vie ; et c'est ainsi que, soldat ignoré, sans exciter pitié ni haine, je vais affronter les périls. Je ferai voir aux hommes plus de valeur que n'en promettront mes humbles vêtements. Dieux, mettez en moi la force des Léonatus ! Contrairement à ce qui se voit dans le monde, je veux que chez moi l'intérieur surpasse l'extérieur. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent d'un côté LUCIUS, JACHIMO et l'armée romaine ; de l'autre l'armée bretonne, à la suite de laquelle paraît LÉONATUS POSTHUMUS, sous le costume de simple soldat. On entend une musique guerrière ; après quelques marches et contre-marches, les deux armées s'éloignent ; puis reviennent JACHIMO et POSTHUMUS combattant l'un contre l'autre. POSTHUMUS désarme JACHIMO et le laisse.

JACHIMO. Le crime qui pèse sur ma conscience m'enlève toute ma vigueur. J'ai calomnié une femme, la princesse de ce pays, et il semble que, pour la venger, l'air de cette île m'énerve et m'affaiblit. Comment expliquer autrement que ce manant, ce rebut de la nature, ait pu me vaincre dans mon propre métier ? Les honneurs et les titres guerriers, quand on les porte comme je fais les miens, ne sont plus que des titres d'infamie. Si votre noblesse, ô Bretons ! surpasse autant ce rustre que lui-même il l'emporte sur nos nobles, il faut en conclure que nous sommes à peine des hommes, et que vous êtes des dieux. (*Il s'éloigne.*)

La bataille continue ; les Bretons fuient ; CYMBÉLINE est pris ; puis arrivent à son secours BÉLARIUS, GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS.

BÉLARIUS. Arrêtez ! arrêtez ! nous avons l'avantage du terrain ; le défilé est gardé ; notre déroute ne provient que de nos lâches terreurs.

GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS. Faisons halte et combattons !

Arrive POSTHUMUS qui seconde les Bretons ; ils délivrent CYMBÉLINE et s'éloignent ; puis arrivent LUCIUS, JACHIMO et IMOGÈNE.

LUCIUS, *à Imogène*. Fuis, jeune homme, quitte le champ de bataille, et sauve-toi ; les amis tuent les amis, et le désordre est si grand, qu'on dirait que la Guerre a un bandeau sur les yeux.

JACHIMO. Il leur est survenu des troupes fraîches.

LUCIUS. La journée a pris une étrange tournure : si des renforts ne nous arrivent pas promptement, il ne nous reste plus qu'à fuir. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent POSTHUMUS et un SEIGNEUR BRETON.

LE SEIGNEUR. Venez-vous de l'endroit où l'on a fait halte ?

POSTHUMUS. Oui : il paraît que vous, vous venez de l'endroit où l'on fuyait ?

LE SEIGNEUR. Oui.

POSTHUMUS. Je ne vous en blâme pas, seigneur : car tout était perdu si le ciel n'avait combattu pour nous. Les deux ailes étaient enfoncées, l'armée rompue, les Bretons avaient tourné le dos ; tous fuyaient à travers un étroit défilé ; l'ennemi, fier de sa victoire, joignant l'insulte au carnage, ne pouvait suffire au nombre des victimes : les uns étaient frappés mortellement ; d'autres n'avaient que de légères atteintes ; d'autres tombaient uniquement de peur ; si bien que le défilé était encombré de morts, tous frappés par derrière, et de lâches cherchant à prolonger leur honte avec leur vie.

LE SEIGNEUR. Où était ce défilé ?

POSTHUMUS. Tout près du champ de bataille, creux et bordé par un parapet de gazon, est avantageux [illegible] profit par un vieux guerrier, qui, par le service [illegible]

qu'il a rendu à son pays, a bien mérité le long âge qu'atteste sa barbe blanche. Suivi de deux jeunes hommes plus faits en apparence pour les jeux du village que pour prendre part à un carnage pareil, avec des visages plus frais que ceux que nos dames cachent sous le masque ou voilent par modestie, il se fraye un passage à travers le défilé, en criant aux fuyards : « Ce sont les cerfs, et non les hommes de Bretagne, qui meurent en fuyant. L'enfer attend les lâches qui tournent le dos! Arrêtez, ou vous trouverez en nous des Romains qui vous donneront, comme à de vils animaux, cette mort que fuit votre stupide frayeur. Vous êtes sauvés, si vous voulez seulement vous retourner et regarder l'ennemi en face. Arrêtez! arrêtez! » Ces trois hommes qui en valaient trois mille par le courage, non moins que par l'action (car trois combattants de front valent une armée, quand il n'y a qu'eux qui combattent), avec ce seul mot *arrêtez! arrêtez!* secondés par l'avantage du lieu, et plus encore par le charme entraînant de leur noble intrépidité, capable de transformer les quenouilles en lances, ils ramènent la rougeur sur ces pâles visages : ceux-ci sont ranimés par un sentiment de honte; à ceux-là le courage revient. Ceux que l'exemple seul avait rendus lâches (oh! l'exemple de la lâcheté est à la guerre un crime irrémissible dans ces premiers qui le donnent), commencent à mesurer le chemin que la peur leur a fait parcourir, et à se retourner comme des lions sur les piques des chasseurs. Alors les vainqueurs s'arrêtent; puis ils reculent, et bientôt leur retraite devient une déroute complète. Ceux qui avaient fondu sur nous comme des aigles s'enfuient à tire-d'aile, comme des oiseaux timides; ils repassent en esclaves sur le terrain qu'ils avaient parcouru en vainqueurs. Alors nos lâches, comme des rebuts de provisions à la fin d'un long voyage, nous deviennent fort utiles; ayant une fois trouvé le défaut de la cuirasse, c'est plaisir de voir les grands coups qu'ils portent! Les uns blessent ceux qui sont déjà morts; les autres achèvent les mourants; d'autres tuent leurs amis entraînés dans le premier flot des fugitifs. Tout à l'heure dix d'entre eux fuyaient devant un seul homme; maintenant chacun des dix en tue vingt. Ceux qui auraient mieux aimé mourir que de résister sont devenus des foudres de guerre.

LE SEIGNEUR. Voilà un étrange résultat! Un défilé! un vieillard et deux enfants!

POSTHUMUS. Ne vous émerveillez pas tant. Je vois que vous êtes plus propre à vous étonner des exploits des autres qu'à en faire. Voulez-vous que, par manière de [illegible], nous [illegible] la chose? Que vous en semble? Tenez, voici déjà deux vers :

> Deux enfants, un vieillard, un défilé, ma foi,
> [illegible]

LE SEIGNEUR. Ne vous fâchez pas, seigneur.

POSTHUMUS.

> Et pourquoi me fâcher? [illegible] pour ami
> [illegible]
> Rompre [illegible];
> [illegible]
> [illegible],
> [illegible] le pied.

Vous m'avez mis en veine poétique.

LE SEIGNEUR. Vous vous fâchez, je vous quitte.

POSTHUMUS. [illegible] encore! — [illegible] un homme qui est sur le champ de bataille, et qui m'en demande des nouvelles, à moi! [illegible]

le premier goujat qui me touchera sur l'épaule. Les Romains ont fait ici un affreux carnage; les représailles des Bretons ne seront pas moins terribles. Pour moi, ma rançon est la mort. Je viens ici pour mourir, n'importe dans quels rangs; je ne veux plus conserver une importune vie : il faut que de manière ou d'autre je la perde pour Imogène.

Arrivent DEUX OFFICIERS BRETONS, *et plusieurs Soldats.*

PREMIER OFFICIER. Que le grand Jupiter soit loué! Lucius est pris. On croit que ce vieillard et ses deux fils étaient des divinités.

DEUXIÈME OFFICIER. Il y en avait un quatrième en habit de villageois, qui les a vaillamment secondés.

PREMIER OFFICIER. C'est ce qu'on dit; mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. — Halte! Qui est là?

POSTHUMUS. Un Romain, qui ne traînerait pas l'aile ici en ce moment, s'il avait trouvé des braves pour le seconder.

DEUXIÈME OFFICIER. Qu'on le saisisse! Comment donc! pas un guerrier de Rome n'y retournera pour lui dire à quels corbeaux ses enfants ont servi de pâture. Il vante ses services comme s'il était quelque grand personnage. Qu'on le mène devant le roi.

Arrivent CYMBÉLINE *et sa suite,* BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, PISANIO *et des Prisonniers romains. Les deux Officiers présentent* POSTHUMUS *à* CYMBÉLINE, *qui le confie à la garde d'un geôlier; après quoi, tous s'éloignent.*

SCÈNE IV.

Une prison.

Entrent POSTHUMUS *et* DEUX GEÔLIERS.

PREMIER GEÔLIER. A présent, on ne vous volera pas : vous êtes cadenassé; broutez maintenant et prenez votre pâture, si vous en trouvez.

DEUXIÈME GEÔLIER. Ainsi que de l'appétit. (*Les Geôliers sortent.*)

POSTHUMUS. Sois la bienvenue, ô captivité! car, si je ne me trompe, tu es la voie qui doit me conduire à l'affranchissement. Toutefois mon sort est plus heureux que celui du malade qui, souffrant de la goutte, aime mieux gémir éternellement que d'être guéri par cet infaillible médecin, la Mort, qui a la clef de mes fers. Ma conscience! tu es enchaînée plus que ne le sont mes jambes et mes bras. Dieux bons, donnez-moi le repentir qui doit briser ces entraves, et m'affranchir à jamais. Suffit-il que je sois fâché de ce qui est fait? C'est ainsi que les enfants apaisent leur père temporel. Dois-je me repentir? je ne puis mieux le faire que dans cette captivité plus volontaire que forcée. Grands dieux, pour acquitter ma dette envers vous, prenez-moi tout entier. Je sais que vous êtes plus cléments que les chétifs humains, qui acceptent de leur débiteur un tiers, un sixième, un dixième, et le laissent prospérer de nouveau en lui faisant remise du reste. Ce n'est pas ce que je demande; en échange de la vie précieuse d'Imogène, prenez la mienne; bien qu'elle ne soit pas d'un si haut prix, c'est une vie cependant dont vous avez frappé l'empreinte; dans le commerce [illegible], on ne pèse pas toutes les pièces de monnaie; bien qu'elles soient légères, il suffit, pour qu'on les prenne, que l'empreinte ne soit pas effacée. Vous ne refuserez pas la mienne, car elle est frappée à votre image. Ainsi, dieux puissants, si vous daignez accepter ma vie en payement, prenez-la, et brisez mes [illegible]. O Imogène! je veux te parler [illegible]. (*Il s'endort.* — [illegible] *solennelle se fait entendre.* [illegible] *Sicilius Leonatus, son père,* [illegible] *d'un guerrier. Il donne la main à* [illegible]*, sa femme, et mère de Posthumus. Après lui,* [illegible] *les deux Leonatus, frères de Posthumus,* [illegible] *les blessures dont ils sont morts à la guerre. Ils font cercle autour de Posthumus endormi.*)

SICILIUS. Cesse, maître du tonnerre, de [illegible]

[illegible] des fléaux qui [illegible]

LA MÈRE. Lucine ne me prêta point son aide, et je mourus dans les douleurs de l'enfantement. O pitié! Posthumus, arraché de mes entrailles, jeta les premiers cris de la vie parmi ses ennemis.

SICILIUS. La nature, le formant sur le modèle de ses ancêtres, l'avait créé si parfait, que ce digne héritier de Sicilius a mérité les louanges de l'univers.

PREMIER FRÈRE. Lorsqu'il est devenu homme, qui, dans toute la Bretagne, aurait pu lui être comparé ou rivaliser avec lui aux yeux d'Imogène, si bon juge de son mérite?

LA MÈRE. Pourquoi faut-il qu'après avoir contracté un mariage illusoire, il se soit vu exilé, déchu du rang des Léonatus et violemment séparé de sa bien-aimée, la charmante Imogène?

SICILIUS. Jupiter, pourquoi as-tu permis que Jachimo, ce lâche Italien, empoisonnât son cœur et son esprit d'une jalousie sans fondement, et que mon fils devînt la dupe de sa scélératesse?

DEUXIÈME FRÈRE. C'est pour cela que nos parents et nous, qui sommes morts courageusement pour défendre notre patrie et soutenir loyalement les droits de Tenantius; c'est pour cela que nous avons quitté nos paisibles demeures.

PREMIER FRÈRE. Posthumus a montré la même bravoure au service de Cymbéline. Pourquoi donc, Jupiter, monarque des dieux, as-tu ainsi ajourné la récompense due à ses mérites? Pourquoi ne lui as-tu donné que des peines et des douleurs en partage?

SICILIUS. Ouvre tes fenêtres de cristal; regarde-nous; cesse d'exercer tes redoutables vengeances sur une race vaillante.

LA MÈRE. Jupiter, puisque mon fils est vertueux, mets un terme à ses infortunes.

SICILIUS. Du haut de ton palais de marbre, abaisse sur nous tes regards; viens à notre aide, ou nous allons, ombres désolées, invoquer par nos cris le conseil des dieux contre ta divinité.

DEUXIÈME FRÈRE. Viens à notre aide, ô Jupiter! ou nous allons en appeler à un autre tribunal, et nous soustraire à ta juridiction. *Au milieu de la foudre et des éclairs, Jupiter descend porté sur son aigle; il lance un foudre. Les ombres tombent à genoux.*

JUPITER. Silence, chétifs esprits des régions inférieures! que vos plaintes cessent d'offenser notre oreille! — Vains fantômes, comment osez-vous accuser le dieu dont le tonnerre, vous le savez, foudroie, du haut des cieux, les rivages rebelles? Chétives ombres de l'Élysée, partez; retournez goûter le repos sur vos lits de fleurs dont la fraîcheur est éternelle : ne prenez point souci de ce qui advient aux mortels; ce soin vous est étranger; vous savez qu'il ne regarde que nous. J'afflige celui que j'aime le plus, je diffère mes bienfaits pour les rendre plus doux. Rassurez-vous; notre puissance relèvera votre fils abattu; son bonheur se prépare, ses épreuves lui profiteront. Notre étoile a présidé à sa naissance, et notre temple a vu célébrer son hymen. — Levez-vous et disparaissez! — Il sera l'époux d'Imogène, et son bonheur s'accroîtra de tout ce qu'il a souffert. Déposez sur sa poitrine ces tablettes où il nous a plu de renfermer toute sa destinée; après quoi, partez. Ne m'importunez plus de l'expression de votre impatience, si [illegible] provoquer la mienne. — Aigle, remonte [illegible]. *Jupiter remonte dans les cieux.*

[illegible] au bruit du tonnerre; son haleine [illegible] sulfureuse; son aigle divin s'a[illegible] eût voulu nous enlever dans [illegible] et plus radieuse que celle [illegible] accompagnait son ascen[illegible] son immortel plu[illegible].

[illegible] Jupiter!

[illegible]

[illegible] les tablettes [illegible]

[illegible]

fortune, sans la mériter, sont comblés de ses faveurs; c'est ce qui m'arrive; ce songe fortuné me vient sans que je sache pourquoi. Quelles divinités hantent ce lieu? un livre! comme il est beau! qu'il n'en soit pas de lui comme de ce monde futile; que le vêtement ne soit pas plus précieux que ce qu'il recouvre; qu'il ne ressemble pas à nos courtisans; qu'il tienne ce qu'il promet. (*Il prend les tablettes et lit :*)

« Quand un lionceau à lui-même inconnu trouvera sans » la chercher une tendre et aérienne créature, et sera pressé dans ses bras; quand des rameaux détachés d'un cèdre » majestueux, après être restés morts pendant un grand » nombre d'années, revivront pour se réunir au tronc pa- » ternel et refleurir, ce jour-là, Posthumus verra finir ses » malheurs, la Bretagne sera heureuse et fleurira dans la » paix et l'abondance. »

C'est un rêve, ou bien ce sont de ces paroles insensées que la bouche d'un fou articule sans que sa pensée y ait la moindre part; c'est l'une de ces deux choses, ou ce n'est rien : ce sont des mots ou vides de sens ou inexplicables à la raison, et en cela ils ressemblent aux actes de ma vie; je veux donc les conserver, ne fût-ce que par sympathie.

Rentrent LES GEOLIERS.

UN GEÔLIER. Eh bien, l'ami, êtes-vous prêt à mourir?

POSTHUMUS. Le rôti est plutôt trop cuit que pas assez; il est prêt depuis longtemps.

LE GEÔLIER. Il s'agit d'être pendu; si vous êtes prêt à cela, vous êtes cuit à point.

POSTHUMUS. De sorte que, si je repais agréablement la vue des spectateurs, j'aurai payé mon écot.

LE GEÔLIER. La somme est un peu forte pour vous; mais ce qu'il y a de bon, c'est que c'est le dernier payement qui vous sera demandé; vous n'aurez plus à payer à la taverne de ces écots qui, s'ils procurent de la joie, attristent souvent le départ; vous y venez affamé, vous en sortez ivre; vous êtes fâché d'avoir trop bu; votre bourse et votre cerveau sont vides : le cerveau est d'autant plus lourd qu'il est plus léger; la bourse d'autant plus légère qu'elle est à sec. Oh! vous allez maintenant être délivré de toutes ces contradictions : quelle chose utile qu'une corde! elle additionne d'énormes sommes en un clin d'œil, c'est le plus habile des comptables; elle vous donne décharge du passé, du présent et de l'avenir. — Votre cou, mon cher, servira de plume, de registre et d'appoint, et votre quittance est au bout.

POSTHUMUS. Je suis plus joyeux de mourir que tu ne l'es de vivre.

LE GEÔLIER. Vous avez raison; celui qui dort ne sent pas le mal de dents. Mais un homme qui va faire le somme que vous allez faire, et qui a le bourreau pour le conduire au lit, changerait volontiers de rôle avec son valet de chambre; car, voyez-vous, mon cher, après la mort on ne sait trop où l'on va.

POSTHUMUS. Moi, je le sais.

LE GEÔLIER. Votre mort a donc des yeux? je ne l'ai jamais vu représenter comme cela. Il faut ou que vous vous laissiez diriger par des gens qui prétendent savoir; ou que vous preniez sur vous de connaître ce que vous ignorez très-certainement; ou que vous sautiez à vos risques et périls par-dessus les réflexions et les doutes; du reste, quelle que soit l'issue de votre voyage, je pense bien que vous ne reviendrez jamais m'en dire des nouvelles.

POSTHUMUS. Je te dis que, pour se guider dans la route que je vais prendre, tout le monde a des yeux, hormis ceux qui les ferment et ne veulent pas s'en servir.

LE GEÔLIER. La plaisanterie est bonne! Prétendre qu'un homme fasse usage de ses yeux dans un voyage où l'on n'y voit goutte! je pense que la pendaison mène droit à l'aveuglement.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Otez-lui ses fers, menez votre prisonnier devant le roi.

POSTHUMUS. Tu apportes de bonnes nouvelles; on m'appelle pour me rendre la liberté.

LE GEÔLIER. Si cela est, je consens à être pendu.

POSTHUMUS. Tu seras plus libre alors que ne l'est un geôlier; point de fers pour les morts. (*Posthumus et le Messager sortent.*)

LE GEÔLIER. A moins qu'un homme n'épouse une potence,

et n'engendre de petits gibets, je n'ai jamais vu personne plus amoureux de la corde. Tout Romain qu'il est, en conscience, j'en ai vu de plus scélérats que lui qui tenaient à la vie. Il y en a bien aussi même parmi les Romains qui meurent contre leur gré. J'en ferais autant si j'étais Romain. Je voudrais que nous fussions tous d'accord et vertueux. Oh! ce serait la ruine des geôliers et des gibets! je parle contre mes intérêts, mais j'y trouverais aussi mon compte. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

La tente de Cymbéline.

Entrent **CYMBÉLINE** et sa suite, **BÉLARIUS**, **GUIDÉRIUS**, **ARVIRAGUS**, **PISANIO**, plusieurs Seigneurs et Officiers bretons.

CYMBÉLINE. Tenez-vous à mes côtés, vous que les dieux ont faits les sauveurs de mon trône. Combien je regrette l'absence de l'humble soldat qui a si vaillamment combattu, dont les chétifs vêtements faisaient honte aux armures dorées, dont la poitrine nue devançait les boucliers impénétrables! Il sera heureux celui qui pourra le découvrir, si son bonheur peut dépendre de mes bienfaits.

BÉLARIUS. Une valeur si brillante dans un personnage si obscur; de si éclatants exploits dans un homme dont l'extérieur n'annonçait que l'indigence et la misère, cela ne s'est jamais vu.

CYMBÉLINE. N'a-t-on de lui aucune nouvelle?

PISANIO. On l'a cherché parmi les morts et les vivants; mais on n'a pu trouver sa trace.

CYMBÉLINE. A mon grand regret, je suis son débiteur; j'ajouterai sa récompense à la vôtre (*à Bélarius, Guidérius et Arviragus*), vous, l'âme, le cœur et la tête de la Bretagne, vous, par qui elle vit, j'aime à le reconnaître. Il est temps maintenant de vous demander qui vous êtes. — Dites-le-moi.

BÉLARIUS. Sire, nous sommes nés en Cambrie, de nobles parents; il n'y aurait en nous ni vérité ni modestie à en dire davantage, à moins que je n'ajoute que nous sommes gens d'honneur.

CYMBÉLINE. Fléchissez le genou. (*Ils s'agenouillent; Cymbéline les arme chevaliers et leur donne l'accolade.*) Levez-vous, chevaliers; vous accompagnerez notre personne dans les combats, et nous vous conférerons des dignités conformes à votre rang.

Entrent CORNÉLIUS et les Dames de la reine.

CYMBÉLINE, *continuant*. Voilà des visages qui annoncent quelque événement. Pourquoi cette tristesse dont vous saluez notre victoire? On vous prendrait pour des Romains, et non pour des personnages de la cour de Bretagne.

CORNÉLIUS. Salut, grand roi; dussé-je mêler de l'amertume à votre bonheur, je vous annonce que la reine est morte.

CYMBÉLINE. Ce lugubre message sied à un médecin moins qu'à tout autre. La médecine, il est vrai, peut prolonger la vie, ce qui n'empêche pas que la mort n'emporte le médecin à son tour. Comment a-t-elle fini?

CORNÉLIUS. Elle est morte comme elle avait vécu, au milieu d'un affreux délire. Cruelle aux autres pendant sa vie, sa cruauté en mourant s'est tournée contre elle-même. Elle a fait des aveux que je vais vous répéter, si votre majesté le permet. Voici ses femmes; elles peuvent me démentir si je me trompe, elles qui, tout en pleurs, ont assisté à ses derniers moments.

CYMBÉLINE. Parlez, je vous prie.

CORNÉLIUS. D'abord elle a déclaré qu'elle ne vous avait jamais aimé; qu'elle n'avait recherché dans vous que le haut rang que vous lui donniez; qu'elle avait épousé votre grandeur, mais abhorrait votre personne.

CYMBÉLINE. C'est ce que seule elle pouvait savoir; et si elle ne l'avait dit à son lit de mort, je l'aurais entendu de sa bouche sans y croire. Continuez.

CORNÉLIUS. Elle a avoué que votre fille, pour qui elle feignait une affection si sincère, était un scorpion à ses yeux, et si la fuite n'eût prévenu ses desseins, elle l'aurait fait périr par le poison.

CYMBÉLINE. O monstre, sous des formes si belles! qui peut sonder le cœur d'une femme? — Est-ce tout?

CORNÉLIUS. Il me reste à vous apprendre des choses plus affreuses encore. Elle a avoué qu'elle avait préparé pour vous une composition mortelle qui, une fois prise, devait miner votre vie et vous faire mourir lentement. Pendant ce temps, elle voulait, à force de veilles, de pleurs, de soins, de caresses, vous abuser par un semblant de tendresse et vous subjuguer; et après vous avoir amené au point où elle vous désirait, vous faire adopter son fils pour l'héritier de la couronne. L'inexplicable disparition de ce dernier, ayant fait échouer son projet, l'a jetée dans une effroyable fureur; en haine du ciel et des hommes, elle a révélé ses desseins, et, regrettant de n'avoir pu consommer ses crimes projetés, elle est morte dans les horreurs du désespoir.

CYMBÉLINE, *aux Dames*. Vous, ses femmes, avez-vous entendu de sa bouche tous ces aveux?

UNE DAME. Oui, sire; nous l'affirmons à votre majesté.

CYMBÉLINE. Je n'accuse point mes yeux, car elle était belle; ni mes oreilles qui ont entendu ses propos flatteurs; ni mon cœur, qui la croyait ce qu'elle semblait être; j'aurais été coupable de me défier d'elle. Toi seule, ô ma fille! pourrais me reprocher mon erreur, dont tu as si cruellement ressenti les effets. Veuille le ciel tout réparer!

Entrent **LUCIUS**, **JACHIMO**, **L'AUGURE**, et autres Prisonniers accompagnés par des gardes; POSTHUMUS et IMOGÈNE les suivent.

CYMBÉLINE, *continuant*. Caïus, ce n'est plus pour réclamer de nous le tribut que tu viens maintenant. Les Bretons l'ont aboli; il est vrai que leur victoire leur a coûté plus d'un brave; les familles de ces nobles victimes me demandent d'apaiser leurs mânes par le sacrifice des prisonniers, et je le leur ai accordé. Prépare-toi donc à mourir!

LUCIUS. Songez, seigneur, à la fortune de la guerre; vous devez votre victoire au hasard; si elle se fût rangée de notre côté, on ne nous verrait pas, après que l'ardeur du combat s'est refroidie, menacer du glaive nos prisonniers. Mais puisque c'est la volonté des dieux, puisqu'on ne veut accepter de nous d'autre rançon que notre vie, qu'on la prenne; il suffit; un Romain saura mourir en Romain; Auguste vit; il avisera. En ce qui me concerne, je n'ai point autre chose à vous dire; mais j'ai une demande à vous faire. (*Montrant Imogène.*) Mon page est né Breton; que sa rançon soit acceptée. Jamais maître n'eut un serviteur plus affectionné, plus dévoué, plus diligent, plus attentif, plus fidèle, plus empressé, plus prévenant. Que son mérite vienne à l'appui de ma demande; votre majesté, j'en ai l'assurance, ne me refusera pas. Il n'a fait aucun mal aux Bretons, bien qu'il fût au service d'un Romain. Sauvez-le, seigneur, et immolez le reste.

CYMBÉLINE, *les yeux fixés sur Imogène*. Je l'ai vu quelque part; ses traits me sont familiers. — Jeune homme, ta physionomie te concilie mes bonnes grâces, et je te prends à mon service. — Je ne sais quel instinct m'attire vers toi; n'importe, vis, jeune homme, vis; ce n'est pas à ton maître que tu en as l'obligation; demande à Cymbéline la grâce qu'il te plaira, n'importe laquelle; pourvu qu'elle soit digne de toi et de ma générosité, je te l'accorderai, fût-ce la vie du plus illustre de ces prisonniers.

IMOGÈNE. Je remercie humblement votre majesté.

LUCIUS. Je ne te prie pas de demander ma vie, mon enfant, et toutefois je sais que c'est là ce que tu vas faire.

IMOGÈNE, *détournant tout à coup les yeux de Lucius*. Non, non; hélas! d'autres soins m'occupent. J'aperçois ici un objet plus affreux pour moi que la mort. Que votre vie, seigneur, se tire d'affaire.

LUCIUS. Cet enfant me dédaigne; il m'abandonne et ne voit plus en moi qu'un objet de mépris. Courte est la joie de ceux qui comptent sur votre foi, jeunes filles et jeunes hommes. — Pourquoi ce trouble qui se peint dans ses traits?

CYMBÉLINE. Qu'as-tu, mon enfant? je t'aime de plus en plus; cherche ce qu'il te convient davantage de me demander. Connais-tu celui que tu regardes? veux-tu que je lui laisse la vie? est-il ton parent, ton ami?

IMOGÈNE. Il est Romain, il ne m'est pas plus cher que je le

sais à votre majesté, et plus encore, puisque je suis votre sujet.

CYMBELINE. Pourquoi le demandes-tu ainsi?

IMOGÈNE. Sire, je vous le dirai en particulier, s'il vous plaît de m'entendre.

CYMBELINE. De tout mon cœur, et je te promets toute mon attention. Quel est ton nom?

IMOGÈNE. Fidèle, sire.

CYMBELINE. Tu es mon enfant, mon page; je veux être ton [illegible] avec moi, parle en toute liberté. *(Cymbeline et Imogène s'entretiennent à part.)*

BELARIUS. N'est-ce pas là notre jeune homme? serait-il ressuscité?

ARVIRAGUS. Deux grains de sable ne se ressemblent pas davantage : c'est bien là ce charmant adolescent au visage de rose que nous avons vu mourir et qui s'appelait Fidèle? — *(A son frère.)* Qu'en dis-tu?

GUIDÉRIUS. C'est le même; il était mort, et le voilà vivant.

BELARIUS. Silence! attendons la suite. Il ne nous regarde pas : nous verrons : ces ressemblances-là se rencontrent. Si c'était lui, je suis sûr qu'il nous aurait parlé.

GUIDERIUS. Mais nous l'avons vu mort.

BÉLARIUS. Silence! attendons la suite.

PISANIO, *à part.* C'est ma maîtresse. Puisqu'elle est vivante, peu importe ce qui m'arrivera. *(Cymbeline et Imogène se rapprochent.)*

CYMBÉLINE. Viens, place-toi à ma droite; fais ta demande à haute voix. — *(A Jachimo.)* Seigneur, avancez. Répondez à ce jeune homme et parlez sans détour, ou, j'en jure par ma couronne et par mon honneur, qui en est le plus beau fleuron, d'affreuses tortures vous arracheront la vérité en la séparant du mensonge. — *(A Imogène.)* Parle-lui maintenant.

IMOGÈNE. Je demanderai à ce cavalier de me dire de qui il tient cette bague.

POSTHUMUS, *à part.* Que lui importe?

CYMBÉLINE. Dites-nous de qui vous vient ce diamant que vous portez au doigt.

JACHIMO. C'est un secret que les tourments ne m'arracheraient pas, et qui, si je le révèle, vous mettra vous-même à la torture.

CYMBÉLINE. Comment! moi?

JACHIMO. Je [illegible] qu'on me force à révéler un secret [illegible]. C'est par une infâme scélératesse que je [illegible] cet anneau; il appartenait à Léonatus, [illegible]; et ce qui doit ajouter encore à mon [illegible] jamais la terre ne vit de mortel plus [illegible]?

CYMBÉLINE. Faites-moi ce récit dans tous ses détails.

[illegible]

JACHIMO. Je n'y viendrai que trop tôt, à moins que vous ne soyez impatient de souffrir. — Posthumus donc, en homme justement fier de posséder le cœur de la fille d'un roi, prit alors la parole, et avec tout le calme de la vérité, sans vouloir ravaler en rien celles que nous vantions, il se mit à faire le portrait de la femme qu'il aimait. Comparées aux paroles dont il fit usage et à l'expression qu'il leur donna, les nôtres n'étaient que les ridicules vanteries d'une sotte jactance.

CYMBELINE. Eh bien! au fait.

JACHIMO. La chasteté de votre fille! — C'est ici que commence ce que j'avais à dire! il parla d'elle comme si, comparée à son Imogène, Diane avait des songes lascifs et qu'il n'y eût de pureté véritable qu'en elle. A ce propos, moi, misérable, je fis l'incrédule, et pariai avec lui une somme d'or contre cet anneau, qu'il portait alors à son doigt, que j'obtiendrais place dans le lit nuptial d'Imogène, et gagnerais cet anneau par son adultère et le mien. Lui, en loyal chevalier, non moins persuadé de sa vertu que je le suis moi-même aujourd'hui, il n'hésita pas à parier cette bague; il l'eût pariée en toute sécurité, quand c'eût été un diamant détaché des roues de Phébus, quand elle eût égalé en valeur le char lui-même de ce dieu. Je partis aussitôt pour la Bretagne afin d'exécuter mon projet. Vous devez vous souvenir, seigneur, de m'avoir vu alors à votre cour, où je ne tardai pas à apprendre l'immense distance qui sépare l'amour de la perfidie. Ayant ainsi perdu tout espoir, mais voulant gagner mon pari, mon cerveau italien conçut un stratagème qui ne se fût point présenté à la simplicité bretonne, et qui, tout infâme qu'il était, servait à point mon projet. Bref, mon plan réussit, et je retournai à Rome avec des preuves apparentes assez fortes pour jeter le désespoir au noble cœur de Posthumus; je lui fis croire au déshonneur de son épouse, en lui donnant le détail circonstancié de ce que contenait la chambre d'Imogène, des tapisseries, des tableaux; je produisis son bracelet, sans lui dire par quelle supercherie je me l'étais procuré; je lui signalai même certains signes particuliers sur sa personne, si bien qu'il ne put douter que je n'eusse triomphé de la chasteté de sa femme, comme je m'y étais engagé par mon pari. Alors, — je crois le voir encore, —

POSTHUMUS, *s'avançant.* Oui, tu le vois, démon d'Italie! —Ah! qu'ai-je fait, insensé trop crédule, lâche meurtrier, vil brigand? j'ai mérité tous les noms infligés à tous les scélérats présents, passés et futurs. — Oh! donnez-moi un lacet, un poignard, du poison, un juge équitable! O roi! appelle tes bourreaux les plus exercés aux tortures! Je surpasse en scélératesse les créatures les plus abhorrées. Je suis Posthumus; c'est moi qui ai tué ta fille. — Misérable que je suis, je mens; j'ai fait commettre le crime par un scélérat moins abominable que moi. — Elle était le temple de la vertu; que dis-je? elle était la vertu même. Crachez sur moi, jetez-moi des pierres et de la fange; lâchez contre moi tous les chiens de la ville; que tout scélérat soit appelé Léonatus Posthumus, et que tous les forfaits pâlissent devant le mien! O Imogène! ma souveraine, ma vie, ma femme! O Imogène! Imogène! Imogène!

IMOGÈNE, *s'élançant vers lui.* Calmez-vous, seigneur; écoutez, écoutez, —

POSTHUMUS. Prétend-on faire de tout ceci un jeu? page impertinent, voilà pour toi. *(Il la frappe; elle tombe.)*

PISANIO, *se précipitant vers Imogène.* O seigneur, secourez ma maîtresse et la vôtre! — O seigneur Posthumus! c'est maintenant seulement que vous avez tué Imogène. — Du secours! du secours! O ma vertueuse maîtresse!

CYMBELINE. Est-ce que le monde tourne?

POSTHUMUS. Ai-je perdu la raison?

PISANIO. Reprenez vos sens, ô ma maîtresse!

CYMBÉLINE. Si c'est elle, les dieux veulent que je meure de joie.

PISANIO. Comment vous trouvez-vous, madame?

IMOGÈNE, *revenant à elle.* Ôte-toi de ma vue, tu m'as donné du poison. Homme dangereux, va-t'en! ne te [illegible]

CYMBÉLINE. La voix d'Imogène!

PISANIO. Madame, que les dieux lancent sur moi leur ton

dre, si dans la boîte que je vous ai donnée je n'ai pas cru vous faire un cadeau précieux; je la tenais de la reine.

CYMBÉLINE. Nouvelle révélation!

IMOGÈNE. Ce qu'elle contenait m'a empoisonné.

CORNÉLIUS. O dieux! — Parmi les aveux de la reine, il en est un que j'ai oublié, et qui va justifier cet homme. « Si Pisanio, a-t-elle dit, a donné à sa maîtresse la substance que je lui avais remise comme un spécifique salutaire, il l'a traitée comme on traite les rats dont on veut se défaire. »

CYMBÉLINE. Que voulez-vous dire, Cornélius?

CORNÉLIUS. Sire, la reine me priait souvent de composer pour elle des poisons, sous prétexte de s'instruire, en en faisant l'expérience sur de vils animaux, tels que des chiens et des chats. Craignant qu'elle n'eût des desseins d'une nature plus dangereuse, j'ai composé pour elle une substance qui, étant prise, suspendait pour quelque temps les facultés de la vie; mais bientôt les fonctions vitales se rétablissaient, et la nature reprenait son cours. — (*A Imogène.*) Avez-vous pris de cette substance?

IMOGÈNE. C'est très-probable, car j'ai été comme morte.

BÉLARIUS, *à ses fils.* Mes enfants, voilà d'où provenait notre erreur.

GUIDÉRIUS. Sans nul doute, c'est Fidèle.

IMOGÈNE, *à Posthumus.* Pourquoi as-tu rejeté ta femme loin de toi? Suppose-toi sur la cime d'un rocher, et rejette-moi encore!

POSTHUMUS. Reste, ma chère âme, reste ainsi suspendue, comme le fruit à la branche, jusqu'à ce que l'arbre meure!

CYMBÉLINE. Eh quoi! mon sang, ma fille, suis-je donc ici un spectateur indifférent? n'as-tu donc rien à me dire?

IMOGÈNE, *s'agenouillant.* Bénissez-moi, mon père!

BÉLARIUS, *à ses fils.* Je ne vous blâme pas de vous être épris de ce bel enfant; il y avait des motifs pour cela.

CYMBÉLINE, *à sa fille.* Que les larmes dont je t'arrose soient pour toi une eau lustrale et sainte! Imogène, ta mère est morte.

IMOGÈNE. J'en suis fâchée, mon père.

CYMBÉLINE. Oh! c'était une femme perverse; et elle est cause de la manière étrange dont nous nous revoyons aujourd'hui. Mais son fils a disparu, nous ne savons comment ni en quel lieu il peut être.

PISANIO. Maintenant que la crainte a fui loin de moi, je dirai la vérité. Après la disparition de ma maîtresse, le seigneur Cloten vint à moi, l'épée nue, la bouche écumante, et jurant qu'il me tuerait à l'instant, si je ne lui déclarais pas la route qu'elle avait prise. J'avais alors par hasard, dans ma poche, une lettre de Posthumus, sous un faux prétexte, engageant Imogène à venir le rejoindre dans les montagnes voisines de Milford. Il la lut, et dans sa frénésie, après avoir revêtu les habits de mon maître, qu'il me força de lui remettre, il partit dans l'infâme dessein d'attenter à l'honneur de ma maîtresse. Quant à ce qu'il est devenu depuis, je l'ignore.

GUIDÉRIUS. C'est à moi d'achever son histoire. Je l'ai tué.

CYMBÉLINE. Ah! nous en préservent les dieux! je ne voudrais pas, par un arrêt plein de rigueur, récompenser tes services [illegible], vaillant jeune homme, [illegible] ce que [illegible].

GUIDÉRIUS. Je l'ai dit et je l'ai fait.

CYMBÉLINE. Il était prince.

GUIDÉRIUS. C'était un prince fort incivil. Il m'a provoqué [illegible] et je m'estime [illegible] pour dire de moi tout ce que je dis de lui.

CYMBÉLINE. [illegible] par la loi; tu es mort.

IMOGÈNE. J'ai pris ce cadavre [illegible] pour celui de mon mari.

CYMBÉLINE. [illegible] le coupable, et qu'on l'emmène hors de ma présence.

BÉLARIUS. Arrêtez, sire : ce jeune homme vaut mieux que celui qu'il a tué; il est d'aussi bonne race que vous-même, et il a plus mérité de vous que toute une légion de Clotens. (*Aux Gardes.*) Laissez ses bras en liberté; ils ne sont pas faits pour porter des chaînes.

CYMBÉLINE. Quoi donc, vieux guerrier! veux-tu annuler tes services dont tu n'as pas encore reçu le prix, et t'exposer à ma colère? Comment serait-il d'aussi bonne race que moi?

ARVIRAGUS. En cela, il a été trop loin.

CYMBÉLINE, *à Guidérius.* Et tu n'en mourras pas moins.

BÉLARIUS. Nous mourrons tous les trois; mais je prouverai qu'il en est deux parmi nous qui justifient *mon* [illegible] ce que j'ai dit de lui. — Mes fils, il est nécessaire que je fasse une révélation périlleuse pour moi peut-être, mais qui pourra vous être favorable.

ARVIRAGUS. Nous partagerons vos dangers.

GUIDÉRIUS. Et il partagera notre bonne fortune.

BÉLARIUS. Je vais donc parler. — Permettez. — Grand roi, vous aviez un sujet nommé Bélarius.

CYMBÉLINE. Qu'a-t-il à faire ici? c'est un traître que j'ai banni.

BÉLARIUS. Eh bien! c'est le vieillard que vous voyez devant vous. C'est un banni en effet; j'ignore en quoi il est un traître.

CYMBÉLINE. Qu'on l'emmène; le monde entier ne le sauvera pas.

BÉLARIUS. Modérez-vous : commencez par me payer l'entretien de vos fils; et dès que je l'aurai reçu, que le tout soit confisqué.

CYMBÉLINE. L'entretien de mes fils?

BÉLARIUS. Pardonnez à la brusquerie de mon langage : vous me voyez à vos genoux; avant de me relever, permettez que j'appelle vos faveurs sur mes enfants; après quoi n'épargnez pas leur vieux père. Puissant roi, ces deux jeunes guerriers qui m'appellent leur père, et croient être mes fils, ne m'appartiennent pas. Sire, ils ont été engendrés par vous, et formés de votre sang.

CYMBÉLINE. Quoi! ils sont issus de moi?

BÉLARIUS. Comme vous l'êtes de votre père. Moi, le vieux Morgan, je suis ce Bélarius que vous avez autrefois banni. Votre imagination seule a fait mon offense, mon châtiment, et toute ma trahison; mes souffrances ont été tout mon crime. Ces aimables princes, — car ils le sont en effet, — je les ai élevés depuis vingt ans. A mon instigation, leur nourrice, Euriphile, que j'ai épousée ensuite pour ce vol, déroba ces enfants quelque temps après mon bannissement. J'avais reçu d'avance le châtiment de ce que je fis alors; puni de ma fidélité, je m'en rendis coupable de trahison. Plus la perte de vos enfants devait vous être sensible, plus j'atteignais le but que je m'étais fixé en les dérobant. Mais, sire, reprenez vos fils, car vous les retrouvez [illegible] que j'étais de plus cher au monde! Que les bénédictions du ciel descendent sur leur tête comme une rosée, car ils sont dignes de briller au rang des astres qui émaillent le ciel.

CYMBÉLINE. Tu pleures en me parlant; le service que vous m'avez rendu tous trois est plus merveilleux encore [illegible]. J'avais perdu mes enfants; si c'est eux [illegible], je ne saurais souhaiter deux fils plus accomplis.

BÉLARIUS. Permettez, sire. — Celui-ci, que je nommais Polydore, est le véritable Guidérius. Cet autre, mon Cadwal, c'est votre Arviragus, votre jeune fils [illegible] enveloppé dans un manteau [illegible] sa mère, et [illegible] de vous prouver [illegible] de ce que j'avance.

CYMBÉLINE. Guidérius avait au cou un signe [illegible]; c'était une étoile couleur de sang.

BÉLARIUS, *montrant Guidérius.* C'est lui-même. Il porte [illegible] le cachet de la nature [illegible].

CYMBÉLINE. Eh quoi! [illegible]



JUPITER. Silence, chétifs esprits des régions inférieures!... (Acte V, scène IV, page 372.)

orbite, rentrez-y maintenant pour y régner en paix! — O Imogène, tu perds à cela un royaume.

IMOGÈNE. Non, mon père, j'en ai retrouvé deux. — O mes frères bien-aimés, nous voilà donc réunis? Vous voyez bien que c'est moi qui disais vrai; vous m'appeliez votre frère quand je n'étais que votre sœur; je vous nommais mes frères quand vous l'étiez en effet.

CYMBÉLINE. Vous étiez-vous déjà vus?

ARVIRAGUS. Oui, seigneur.

GUIDÉRIUS. Et à la première vue nous nous sommes aimés, et nous avons continué de nous aimer jusqu'au moment où nous l'avons crue morte.

CORNÉLIUS. Après qu'elle eut avalé la substance donnée par la reine.

CYMBÉLINE. C'était la nature qui parlait en vous! Quand donc entendrai-je tous ces détails? Ce rapide abrégé se subdivise en branches distinctes susceptibles de riches développements. Où étais-tu, ma fille? comment as-tu vécu? quand t'es-tu attachée au service de ce Romain, notre prisonnier? comment t'es-tu séparée de tes frères? comment vous êtes-vous rencontrés pour la première fois? pourquoi t'es-tu enfuie de la cour? et dans quel lieu t'es-tu rendue? j'ai besoin de savoir tout cela, comme aussi (*à Bélarius, Guidérius et Arviragus*) les motifs qui vous ont à tous trois fait prendre part à la bataille, et beaucoup d'autres détails que je voudrais connaître de point en point; mais ce n'est ni le moment ni le lieu convenables pour procéder à de longues interrogations. Voyez, Posthumus presse dans ses bras son Imogène, qui darde les innocents éclairs de ses yeux sur lui, sur ses frères, sur moi, sur son maître, caressant chacun de nous d'un regard joyeux, que par un doux échange chacun de nous lui renvoie. Quittons ce lieu, et allons emplir le temple de la fumée de nos sacrifices. — (*À Bélarius.*) Tu es mon frère, et je veux te considérer comme tel.

IMOGÈNE, *à Bélarius.* Vous êtes aussi mon père; c'est à vos bienfaisants secours que je dois d'avoir vu ce moment fortuné.

CYMBÉLINE. Tout le monde est transporté de joie, à l'exception des captifs; qu'ils soient joyeux aussi; je veux qu'ils se ressentent de notre bonheur.

IMOGÈNE, *à Lucius.* Mon excellent maître, je veux vous servir encore.

LUCIUS. Soyez heureuse.

CYMBÉLINE. L'humble soldat qui a si courageusement combattu figurerait bien ici, et sa présence serait chère à la reconnaissance d'un roi.

POSTHUMUS. C'est moi, sire, qui suis ce soldat; c'est moi qui, sous la livrée de l'indigence, accompagnais ces trois braves; cette livrée convenait au projet que j'exécutais alors. — N'est-ce pas, Jachimo, que ce soldat, c'était moi? Je t'ai vu à mes pieds, et j'aurais pu t'ôter la vie.

JACHIMO, *s'agenouillant.* Je suis encore à vos pieds; mais maintenant, ce n'est plus la force de votre bras, c'est le repentir qui me fait fléchir le genou. Prenez, je vous en conjure, cette vie que je vous dois à tant de titres; mais reprenez d'abord votre bague et ce bracelet de la princesse la plus fidèle qui ait jamais engagé sa foi.

POSTHUMUS. Ne te prosterne point devant moi; le pouvoir que j'ai sur toi, j'en use pour te laisser la vie; tout le ressentiment que j'ai contre toi consiste à te pardonner. — Vis et agis mieux avec les autres.

CYMBÉLINE. Noble arrêt. Notre gendre nous enseigne notre devoir; le pardon est le mot d'ordre pour tous.

ARVIRAGUS, *à Posthumus.* Seigneur, vous nous avez secondés et secourus, comme si vous vous étiez proposé d'être notre frère; nous sommes charmés que vous le soyez.

POSTHUMUS. Princes, je suis à vos ordres. — (*À Lucius.*) Noble Romain, appelez votre augure. Durant mon sommeil,



POSTHUMUS. Reste, ma chère âme, reste ainsi suspendue, comme le fruit à la branche... (Acte V, scène v, page 375.)

le grand Jupiter, assis sur son aigle, m'est apparu avec les ombres de quelques membres de ma famille, en me réveillant, j'ai trouvé sur ma poitrine cet écrit, dont le sens est tellement obscur que je ne puis l'expliquer; que votre augure montre ici sa science dans l'art d'interpréter les songes.

LUCIUS, *appelant*. Philarmonus!

L'AUGURE, *s'avançant*. Me voici, seigneur. (*Il lit.*)

« Quand un lionceau à lui-même inconnu trouvera sans » la chercher une tendre et aérienne créature et sera pressé » dans ses bras; quand des rameaux détachés d'un cèdre » majestueux, après être restés morts pendant un grand » nombre d'années, revivront pour se réunir au tronc paternel et refleurir, ce jour-là Posthumus verra finir ses » malheurs, la Bretagne sera heureuse, et fleurira dans la » paix et l'abondance. »

Léonatus, tu es le lionceau, comme l'indique ton nom *Léonatus*, né du lion. La tendre et aérienne créature (*à Cymbéline*), c'est votre vertueuse fille, *mollis aer*, air tendre, dont les Romains ont fait *mulier*, femme. — (*A Posthumus.*) Tout à l'heure encore, justifiant la lettre de l'oracle, à votre insu, sans que vous la cherchiez, elle vous a pressé dans ses bras de l'air le plus tendre.

CYMBÉLINE. Ceci ne manque pas de vraisemblance.

L'AUGURE. Royal Cymbéline, ce cèdre altier, c'est vous; ces rameaux détachés, ce sont vos deux fils, qui, dérobés par Belarius, crus morts pendant un grand nombre d'années, revivent aujourd'hui et se réunissent au cèdre majestueux dont les rejetons promettent à la Bretagne la paix et l'abondance.

CYMBÉLINE. Eh bien! commençons par la paix. — Caïus Lucius, tout vainqueurs que nous sommes, nous nous soumettons à César et à l'empire romain, promettant de payer notre tribut accoutumé; nous ne l'avions interrompu que par les conseils de notre coupable épouse. Mais la justice du ciel a sur elle et sur les siens appesanti son bras vengeur.

L'AUGURE. Que la main des puissances célestes donne à cette paix l'accord et l'harmonie! La vision que j'ai fait connaître à Lucius, avant le choc de cette bataille dont le champ fume encore, est maintenant pleinement accomplie; car j'avais vu l'aigle romaine, prenant son vol altier du midi à l'occident, décroître à mes yeux dans le lointain et se perdre dans les rayons du soleil; ce qui présageait que notre aigle puissant, l'impérial César, renouvellerait son alliance avec le radieux Cymbéline, qui resplendit ici dans l'Occident.

CYMBÉLINE. Rendons grâces aux dieux, et que de leurs sacrés autels la fumée de nos sacrifices monte en ondoyant jusqu'à eux! Annonçons cette paix à tous nos sujets. Allons, que l'enseigne romaine et l'étendard breton flottent réunis. Traversons ainsi la cité de Lud, et allons au temple du grand Jupiter ratifier notre paix; qu'elle soit scellée par des fêtes. — Partons. Jamais guerre si récente, alors que le sang rougit encore les mains des guerriers, ne se termina par une telle paix. (*Ils sortent.*)

FIN DE CYMBÉLINE.

ROMÉO ET JULIETTE,

DRAME EN CINQ ACTES.

[illegible], prince de Vérone.
[illegible] du prince.
[illegible] deux familles ennemies.
[illegible]
[illegible] Montaigu.
[illegible] du prince et ami de Roméo.
[illegible] ami de Roméo.
[illegible] Capulet.
[illegible]
FRÈRE JEAN, [illegible] franciscains.
[illegible], domestique de Roméo.
SAMSON, [illegible] de Capulet.
GRÉGORIO, [illegible]
ABRAHAM, [illegible] de Montaigu.
PIERRE.
UN VIEILLARD, cousin de Capulet.
UN DROGUISTE.
TROIS MUSICIENS.
LE CHŒUR.
UN PAGE.
LE PAGE DE PARIS.
DONNA MONTAIGU, épouse de Montaigu.
DONNA CAPULET, épouse de Capulet.
JULIETTE, fille de Capulet.
LA NOURRICE DE JULIETTE.

Bourgeois de Vérone, plusieurs Hommes et Femmes alliés aux deux [illegible], Masques, Gardes, Domestiques, etc.

La scène est à Vérone dans la plus grande partie de la pièce; au commencement du cinquième acte, elle est à Mantoue.

PROLOGUE

PRONONCÉ PAR LE CHŒUR.

Dans Vérone, antique cité,
[illegible] notre scène,
[illegible]
[illegible] santé.
[illegible]
[illegible] le jour;
[illegible]
[illegible] fatals:
[illegible]
[illegible] le flambeau.
[illegible]
Et ces luttes sans fin d'une haine intestine,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

[illegible]

Arrivent GRÉGORIO et SAMSON, [illegible]

[illegible]

SAMSON. N'importe, je veux me conduire en tyran : après m'être battu en enragé contre les hommes, je serai cruel avec les femmes : je ferai main-basse sur elles.

GRÉGORIO. Eh quoi! sur leur vie?

SAMSON. Ou sur leur vertu. Prends-le dans le sens qu'il te plaira.

GRÉGORIO. Cela tombe sous le sens.

SAMSON. Tant qu'il me restera un souffle, je leur ferai sentir ce que je vaux : et on sait que je suis fait de chair et d'os.

GRÉGORIO. Il est fort heureux que tu ne sois pas poisson; tu aurais été un bien pauvre merlan. Dégaine; voici venir deux Montaigus.

Arrivent ABRAHAM et BALTHASAR.

SAMSON. Ma lame est tirée du fourreau ; entame une querelle; je te soutiendrai.

GRÉGORIO. En tournant le dos, n'est-ce pas?

SAMSON. Ne crains rien.

GRÉGORIO. Oh! je ne te crains pas.

SAMSON. Mettons la loi de notre côté, et laissons-les commencer.

GRÉGORIO. Je les regarderai de travers en passant devant eux; qu'ils le prennent comme ils le voudront.

SAMSON. Comme ils l'oseront. Je mordrai mon pouce pour les narguer : ce sont des lâches s'ils le souffrent.

ABRAHAM. Est-ce pour nous narguer que vous mordez votre pouce, monsieur?

SAMSON. Je mords mon pouce, monsieur.

ABRAHAM. Mordez-vous votre pouce pour nous narguer, monsieur?

SAMSON, *à Grégorio.* Aurons-nous la loi pour nous si je dis — oui? (*A Abraham.*) Non, monsieur, je ne mords pas mon pouce pour vous narguer, monsieur; mais je mords mon pouce.

GRÉGORIO, *à Abraham.* Cherchez-vous querelle, monsieur?

ABRAHAM. Querelle, monsieur? Non, monsieur.

SAMSON. C'est que, voyez-vous, dans ce cas, je serais votre homme; je sers un maître qui vaut le vôtre.

ABRAHAM. Il ne vaut pas mieux.

SAMSON. Soit, monsieur.

[illegible] qui s'approche.

GRÉGORIO. [illegible] Voici un parent de notre maître qui [illegible].

SAMSON. Il vaut mieux que le vôtre.

ABRAHAM. Tu mens.

SAMSON. Dégainez, si vous êtes des hommes. — Grégorio, montre-nous ta grande estocade. *Les quatre domestiques se battent.*

[illegible], *se plaçant au milieu d'eux l'épée à la main.* [illegible] *Il fait tomber à terre leurs épées.*

Arrive TYBALT.

TYBALT, *à Benvolio.* [illegible] la main au milieu de [illegible] Benvolio, [illegible]

BENVOLIO. Je cherche à rét[illegible] ici la paix. Remett[illegible] votre épée [illegible] ces hommes.

TYBALT. Quoi! tu as l'épée à la main, et tu parles de paix? C'est un mot que je déteste [illegible] *Ils se battent; [illegible] de partisans des deux [illegible] arrivent successivement, et prennent part au combat; [illegible] des bourgeois armés de bâtons.)*

UN CITOYEN. Vos bâtons, vos hallebardes, vos pertuisanes! frappez[illegible] Capulets! tombons sur les Montaigus!

Arrivent CAPULET [illegible] et DONNA CAPULET.

CAPULET. Quel est ce bruit? — Qu'on me donne ma longue épée.

DONNA CAPULET. Une béquille plutôt! — Que voulez-vous [illegible] épée?

CAPULET. [illegible] épée, vous dis-je! — J'ap[illegible] le vieux Montaigu [illegible] son épée pour me braver.

Arrivent MONTAIGU et DONNA MONTAIGU.

MONTAIGU. Te voilà, Capulet! te voilà, scélérat! — Ne me [illegible] pas, [illegible].

DONNA MONTAIGU. Vous ne ferez point un pas vers votre ennemi.

Arrive LE PRINCE avec sa Suite.

LE PRINCE. Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs de [illegible] du sang fraternel, — est-ce que vous ne m'entendez pas? — [illegible] des hommes [illegible] bêtes [illegible]. — vous qui éteignez [illegible] fatale rage dont [illegible] sur vos veines? [illegible] et écoutez l'arrêt que prononce votre prince [illegible]. — C'est par toi, vieux Capulet, [illegible] par toi, Montaigu, que ces querelles [illegible], nées d'une parole en l'air, ont trois fois troublé le repos de [illegible] Vérone [illegible] appropriés à leur âge, que leurs vieilles mains s'armassent de vieilles [illegible] *Le Prince s'éloigne [illegible] Capulet, de [illegible]*

MONTAIGU. Qui a [illegible] — Parlez, mon neveu: [illegible] quand [illegible]

BENVOLIO. En arrivant ici, j'ai trouvé les domestiques de [illegible]

du matin, et par ses profonds soupirs ajouter aux nuages [illegible] soleil, père de la vie, a-t-il, aux confins de l'orient, commencé à tirer les sombres rideaux du lit de l'Aurore, mon fils fuit la lumière, rentre, s'isole dans sa chambre, ferme ses fenêtres, exile la douce clarté du jour et se crée une nuit artificielle. Ah! cette humeur aura de tristes et funestes résultats, si de salutaires conseils n'en écartent la cause.

BENVOLIO. Cette cause, la connaissez-vous, mon oncle?

MONTAIGU. Je l'ignore, et n'ai pu encore l'apprendre de lui.

BENVOLIO. Avez-vous cherché à obtenir cette confidence?

MONTAIGU. Je l'ai tenté [illegible] nombre de mes amis y ont échoué; il n'a de confident de ses pensées que lui-même, — conseiller dangereux peut-être, — mais muet, impénétrable et se dérobant à tous les regards, comme le jeune bouton qu'un ver jaloux dévore avant qu'il ait déployé ses feuilles dans les airs, avant que sa beauté se soit épanouie aux baisers du soleil. Si nous pouvions découvrir la source de ses chagrins, ils seraient aussitôt guéris que connus.

ROMÉO paraît dans l'éloignement.

BENVOLIO. Le voici qui vient; veuillez me laisser seul avec lui; ou je connaîtrai ses peines, ou j'essuierai bien des refus.

MONTAIGU. Restez donc, et puissiez-vous obtenir une confession complète. — Venez, madame, partons. *(Il s'éloigne avec donna Montaigu.)*

BENVOLIO. Bonjour, mon cousin.

ROMÉO. Est-il donc encore si matin?

BENVOLIO. Neuf heures seulement viennent de sonner.

ROMÉO. Hélas! que les heures de tristesse semblent longues! — N'est-ce pas mon père qui vient de s'éloigner si brusquement?

BENVOLIO. C'est lui-même. — Quelle tristesse allonge les heures de Roméo?

ROMÉO. Il me manque ce quelque chose dont la possession les rend courtes.

BENVOLIO. Es-tu amoureux?

ROMÉO. Je suis hors...

BENVOLIO. Des atteintes de l'amour?

ROMÉO. Des bonnes grâces de ce que j'aime.

BENVOLIO. Hélas! cet amour dont l'aspect est si gracieux, [illegible] tyrannique et si cruel!

ROMÉO. Hélas! cet amour dont les yeux sont couverts d'un bandeau, comment se fait-il que ses traits portent? Où dînerons-nous? — O mon Dieu! [illegible] — Ne me le dis pas; je sais tout. Il y a ici largement place [illegible] pour l'amour. — Eh bien donc, ô amour hostile! ô haine aimante! ô tout créé de rien! ô grave frivolité! vanité sérieuse! chaos informe d'illusions charmantes! plume de plomb, fumée brillante, feu glacial, santé malade, sommeil éveillé, qui n'est pas ce qu'il est! voilà l'amour que je sens, moi qui dans tout ceci cherche en vain de l'amour. Tu ris?

BENVOLIO. Dis plutôt que je pleure.

ROMÉO. Bonne âme! et de quoi?

BENVOLIO. [illegible]

ROMÉO. [illegible] la pression de la tienne; l'amitié que tu me témoignes [illegible] amants; malheureux, c'est un océan qu'alimentent leurs [illegible] *(Il fait quelques pas [illegible] guer.)*

[illegible]

lade ! — Sérieusement, mon cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO. Je m'en suis douté quand j'ai su que tu aimais.

ROMÉO. Je vois que tu es sorcier. — J'ajoute qu'elle est belle.

BENVOLIO. Quand le prix est beau, raison de plus pour frapper au but.

ROMÉO. Tu frappes à côté ; les flèches de Cupidon ne sauraient l'atteindre : elle a le jugement de Diane ; défendue par l'impénétrable armure de sa chasteté, elle est invulnérable aux traits impuissants de l'amour. Les doux propos ne sauraient la battre en brèche ; elle évite l'assaut des regards amoureux ; l'or, qui séduit jusqu'aux saints, ne peut rien sur elle : oh ! elle est riche en beauté. Quel dommage qu'il faille que sa beauté meure avec elle !

BENVOLIO. A-t-elle donc juré de rester vierge ?

ROMÉO. Elle l'a juré ; et quelle perte va causer son avare vertu ! car sa rigueur, en laissant sa beauté s'éteindre, nous prive des rejetons qu'elle aurait produits. Elle est trop belle, trop sage ; sa vertu, qui lui mérite le ciel, fait mon désespoir. Elle a juré de n'aimer jamais, serment fatal qui me fait mourir vivant, moi qui vis pour le redire.

BENVOLIO. Suis mes conseils ; ne pense plus à elle.

ROMÉO. Apprends-moi donc à ne plus penser.

BENVOLIO. Rends à tes yeux leur liberté ; examine d'autres beautés.

ROMÉO. C'est le moyen assuré de rappeler plus vivement encore ses charmes à mon esprit. Ces masques fortunés qui baisent le front de nos belles, leur velours noir nous rappelle la peau blanche qu'ils recouvrent. L'homme privé de la vue ne peut oublier le précieux trésor qu'il a perdu. Qu'on me montre une femme aux attraits incomparables, que sera pour moi sa beauté, sinon un livre où je lirai le nom d'une beauté plus ravissante encore ? Adieu ; tu ne saurais m'apprendre le secret d'oublier.

BENVOLIO. J'achèterai ce secret-là, ou je mourrai insolvable. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une rue.

Arrivent CAPULET, PARIS et un Domestique.

CAPULET. Montaigu a dû fournir caution tout aussi bien que moi, et pour la même somme : il semble que pour des barbes grises comme nous, ce ne devrait pas être chose si difficile que de rester paisibles.

PARIS. Vous êtes tous deux des hommes honorables, et c'est pitié que vous ayez été si longtemps ennemis. Mais maintenant, seigneur, quelle est votre réponse à ma demande ?

CAPULET. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : ma fille n'a point encore paru dans le monde ; quatorze années n'ont point passé sur sa tête ; laissons encore deux étés brillants éclore et se flétrir avant de la juger mûre pour l'hyménée.

PARIS. De plus jeunes qu'elle sont déjà d'heureuses mères.

CAPULET. Ce sont des fleurs précoces qui ne tarderont pas à se flétrir. La terre a englouti toutes mes espérances ; Juliette me reste ; elle est mon dernier espoir, l'unique héritière de mes biens. Mais présentez-lui vos hommages, mon cher Pâris ; obtenez son cœur ; mon consentement est subordonné au sien ; que son choix se fixe sur vous, et ma voix [illegible]. Ce soir je donne une fête consacrée par un antique usage ; j'y ai invité un grand nombre de mes amis ; veuillez en être ; vous serez le bienvenu. Ce soir, dans ma modeste demeure, attendez-vous à voir briller plus d'une terrestre étoile capable d'éclipser les astres du firmament. Ce délicieux bonheur qu'on savoure à vingt ans, quand avril, revêtu de ses habits de fête, arrive sur les pas [illegible], vous l'éprouverez chez moi, au milieu de tous ces frais boutons. Écoutez-les toutes, voyez-les toutes, et donnez la préférence à la plus accomplie. Parmi elles vous verrez ma fille ; si elle ne compte pas par le mérite, du moins elle fera nombre. Allons, venez avec moi. (*Au Domestique.*) Toi, va parcourir Vérone ; tu iras trouver les personnes dont les noms sont écrits sur cette liste (*Il lui remet un papier*), et tu leur diras qu'un bon accueil les attend chez moi. (*Capulet et Pâris s'éloignent.*)

LE DOMESTIQUE, *seul*. Trouver les personnes dont les noms sont écrits sur cette liste ? Il est écrit — que le cordonnier doit s'occuper de son aune, le tailleur de sa forme, le pêcheur de son pinceau, et le peintre de ses filets ; j'ai l'ordre d'aller trouver les personnes dont les noms sont écrits sur ce papier ; mais comment faire pour déchiffrer ces noms-là ? il faut que je m'adresse aux savants. Parbleu ! voilà qui est à propos.

Arrivent BENVOLIO et ROMÉO.

BENVOLIO. Allons donc, mon cher, une brûlure en guérit une autre, une souffrance allége une autre souffrance ; si la tête te tourne, tourne dans le sens opposé, et tu seras rétabli. Il n'y a pas de douleur désespérée que ne guérisse une autre douleur : que tes yeux puisent ailleurs un nouveau poison, et la douleur cuisante de l'ancien cessera.

ROMÉO. La feuille de plantain est excellente pour ce mal-là.

BENVOLIO. Pour quel mal ?

ROMÉO. Pour une jambe cassée.

BENVOLIO. Ah çà, Roméo, es-tu fou ?

ROMÉO. Pas précisément ; et pourtant je suis ici comme un fou furieux, emprisonné, mis à la diète, fouetté, torturé et... (*Au Domestique.*) — Bonjour, mon ami.

LE DOMESTIQUE. Dieu vous garde, messieurs. — Dites-moi, je vous prie, savez-vous lire ?

ROMÉO. Oui, ma destinée dans mon malheur.

LE DOMESTIQUE. Probablement vous l'avez appris sans livre ; mais, dites-moi, pouvez-vous lire dans la première écriture venue ?

ROMÉO. Oui, pourvu que j'en connaisse les lettres et la langue.

LE DOMESTIQUE. C'est répondre avec franchise. Dieu vous conserve en joie. (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

ROMÉO. Donne, je sais lire. (*Il prend le papier et lit.*) « Le » signor Martino, sa femme et ses filles ; le comte Anselme » et ses charmantes sœurs ; la veuve du signor Vitruvio ; » le signor Placentio et ses aimables nièces ; Mercutio et » son père Valentin ; mon cousin Capulet, sa femme et ses » filles ; ma charmante nièce Rosaline ; Livia ; le signor » Valentio et son cousin Tybalt ; Lucio et la sémillante Hé- » lène. » (*Rendant le papier.*) Voilà une brillante assemblée ; où tout ce monde doit-il se rendre ?

LE DOMESTIQUE. Dans la salle d'en haut.

ROMÉO. Où cela ?

LE DOMESTIQUE. Chez nous. On soupera.

ROMÉO. Mais chez qui ?

LE DOMESTIQUE. Chez mon maître.

ROMÉO. J'aurais dû commencer par cette question.

LE DOMESTIQUE. Je vais vous dire tout sans que vous le demandiez : mon maître est le noble et riche Capulet ; si vous n'êtes pas un Montaigu, venez chez nous sabler une coupe de vin. Dieu vous garde en joie. (*Il s'éloigne.*)

BENVOLIO. A cette antique fête des Capulets doit se trouver Rosaline ta bien-aimée, ainsi que toutes les beautés de Vérone les plus admirées ; vas-y, que ton œil impartial la compare à certaines femmes que je te montrerai, et tu seras contraint d'avouer que ton cygne n'est qu'un corbeau.

ROMÉO. Avant qu'infidèles à l'objet de leur culte, mes yeux proclament un tel mensonge, que mes pleurs soient changés en feux dévorants, et qu'eux-mêmes, ces transparents hérétiques, après avoir survécu aux flots de larmes qui les ont si souvent inondés, soient brûlés vifs comme imposteurs. — Une femme plus belle que ma bien-aimée ! Depuis la naissance du monde, le soleil, qui voit tout, n'a point vu son égale.

BENVOLIO. Bah ! tu l'as trouvée belle parce que tes yeux n'avaient là personne à lui comparer : elle occupait à elle seule les deux plateaux de la balance ; mais je te réponds que lorsque tu auras pesé ses attraits en concurrence avec ceux de telle autre beauté que je te ferai voir parmi celles qui doivent briller à cette fête, cet objet accompli ne soutiendra pas la comparaison.

ROMÉO. J'irai, non pour voir ce que tu m'annonces, mais pour jouir du triomphe de celle que j'adore. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent DONNA CAPULET et LA NOURRICE.

DONNA CAPULET. Nourrice, où est ma fille ? appelle-la.

LA NOURRICE. Par ma vertu de treize ans, je lui ai dit de venir. — (*Elle appelle.*) Juliette ! mon agneau, mon oiseau

du bon Dieu! — Dieu me pardonne! — où est-elle cette petite fille? — Juliette!

Entre JULIETTE.

JULIETTE. Qu'y a-t-il? qui m'appelle?

LA NOURRICE. Votre mère.

JULIETTE. Madame, me voici. Que désirez-vous de moi?

DONNA CAPULET. Voici ce dont il s'agit. — Nourrice, laisse-nous seules un instant; nous avons à causer ensemble. — Nourrice, reviens; je me ravise; tu peux nous entendre; tu sais que ma fille est déjà d'un joli âge.

LA NOURRICE. Je puis vous dire son âge à une heure près.

DONNA CAPULET. Elle n'a pas encore quatorze ans.

LA NOURRICE. Je parierais quatorze de mes dents, — et malheureusement je n'en ai plus que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans. Combien y a-t-il encore d'ici à la Saint-Pierre?

DONNA CAPULET. Une quinzaine de jours.

LA NOURRICE. Eh bien! vienne la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Susanne et elle — Dieu fasse paix à toutes les âmes chrétiennes! — étaient du même âge. — Ma Susanne, le bon Dieu me l'a reprise; c'était trop de bonheur pour moi. — Donc, comme je le disais, dans la soirée de la Saint-Pierre elle aura quatorze ans; vous pouvez m'en croire, et je me le rappelle fort bien. Il y a maintenant onze ans depuis le tremblement de terre; c'est ce jour-là même, — je ne l'oublierai de ma vie, — qu'elle fut sevrée. J'avais frotté d'absinthe le bout de mes seins, et j'étais assise au soleil contre le mur du colombier; monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue. — J'espère que j'ai une bonne mémoire! — Donc, comme je vous le disais, à peine l'enfant eut-elle goûté l'absinthe, à peine en eut-elle senti l'amertume, il fallait voir la grimace que fit la petite folle, et comme sa bouche quitta vite la mamelle. Dans ce moment, voilà le colombier qui tremble; oh! on n'eut pas besoin, je vous assure, de me dire de décamper. Il y a de cela onze ans; elle se tenait déjà debout; que dis-je? elle trottait toute seule; à telles enseignes que la veille même elle avait fait une chute et s'était blessée au front. Ce fut alors que feu mon homme, — Dieu veuille avoir son âme! — mon homme donc qui aimait à rire, — prit l'enfant dans ses bras : *Ah! ah!* lui dit-il, *c'est donc comme cela que tu tombes sur le front? quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos, n'est-ce pas, Juliette?* Et, par Notre-Dame, la petite drôlesse cessa de pleurer et répondit : *Oui!* Et dire que maintenant la plaisanterie est sur le point de se réaliser! Oui, quand je vivrais mille ans, je ne l'oublierais pas. *N'est-ce pas, Juliette?* lui dit-il; sur quoi la petite follette arrête ses pleurs et répond : *Oui!*

DONNA CAPULET. Assez sur ce chapitre; retiens ta langue, je te prie.

LA NOURRICE. Oui, madame; mais j'en ris encore, quoi! dire qu'elle cessa de pleurer et se mit à répondre : *Oui!* Et pourtant, je vous le jure, elle avait au front une bosse grosse comme un œuf de pigeon, une blessure horrible, quoi! aussi pleurait-elle à chaudes larmes. *Ah! ah!* lui dit mon homme, *tu tombes sur le front? quand tu seras plus grande, tu tomberas sur le dos; n'est-ce pas, Juliette?* Et voilà Juliette qui cesse de pleurer et répond : *Oui!*

JULIETTE. Et toi, cesse ton babil, nourrice; tu m'obligeras.

LA NOURRICE. Allons, j'ai fini; que Dieu vous marque du sceau de sa grâce! Vous étiez bien la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie; que je vive assez pour vous voir mariée, je n'en demande pas davantage.

DONNA CAPULET. C'est justement de mariage que j'ai à t'entretenir. — Juliette, ma fille, dis-moi, en quelles dispositions te sens-tu pour le mariage?

JULIETTE. C'est un honneur auquel je n'ai point encore songé.

LA NOURRICE. Un honneur! Si je ne vous avais pas nourrie, je dirais que vous avez sucé la sagesse avec le lait de votre nourrice.

DONNA CAPULET. Eh bien, il faut maintenant, ma fille, songer au mariage. A Vérone, de plus jeunes que toi, dames considérées, sont déjà mères. Si je ne me trompe, à l'âge où tu es encore fille, j'étais déjà mère. En deux mots, voici de quoi il s'agit. — Le vaillant Pâris recherche ta main.

LA NOURRICE. En voilà un homme, ma jeune maîtresse! un homme tel que le monde entier, — il est fait comme de cire.

DONNA CAPULET. Il est la fleur des cavaliers de Vérone.

LA NOURRICE. Oui, la fleur; il en est véritablement la fleur.

DONNA CAPULET. Qu'en dis-tu? ce gentilhomme te convient-il? Tu le verras ce soir à notre fête, ce jeune Pâris; cherche à lire sur son visage, dans ce volume dont la beauté a tracé les caractères; examine ses traits harmonieux, et vois comme chacun d'eux reflète sur tous les autres la félicité que lui-même exprime; ce que ce charmant volume présenterait d'obscur, tu le trouveras éclairci dans la marge de ses yeux. A ce précieux livre d'amour, dont nul lien encore ne réunit les pages, pour achever de l'embellir, il ne manque qu'une reliure. Le poisson vit dans la mer; la beauté extérieure s'honore quand elle sert d'enveloppe à la beauté intérieure; et aux yeux de bien des gens, la gloire de l'écrivain rejaillit sur l'artiste qui décore le livre et lui donne son fermoir d'or; c'est ainsi qu'en l'épousant tu entreras en partage de son mérite, sans que le tien en soit diminué.

LA NOURRICE. Je vous réponds qu'elle ne diminuera pas; au contraire, elle grossira; c'est ce qui arrive toujours aux femmes mariées.

DONNA CAPULET. Voyons, Juliette, crois-tu pouvoir aimer Pâris?

JULIETTE. Je tâcherai de l'aimer, s'il suffit pour cela de tâcher; mais l'effort n'ira pas au delà des limites que vous aurez posées.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, les convives sont arrivés; le souper est servi; on vous attend; on demande mademoiselle; dans l'office, on maudit la nourrice; enfin tout est prêt. Je vous quitte pour aller faire mon service; veuillez, je vous prie, ne pas tarder à me suivre.

DONNA CAPULET. Nous te suivons. — Juliette, le comte nous attend.

LA NOURRICE. Allez, ma fille, ajoutez d'heureuses nuits à vos heureux jours. (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE IV.

Une rue.

Arrivent ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO, avec cinq ou six Masques, des Porte-flambeaux, etc.

ROMÉO. Eh bien! ferons-nous cette petite allocution par manière d'apologie, ou entrerons-nous tout bonnement dans le bal sans rien dire?

BENVOLIO. Ces discours prolixes ne sont plus de saison. Nous n'aurons point de Cupidon, un bandeau sur les yeux, portant un arc à la tartare, en bois peint, véritable épouvantail à faire fuir les dames; pour nous servir d'introduction, pas de prologue appris par cœur et bégayé de mémoire, grâce à un souffleur officieux; ils nous mesureront à l'aune qu'il leur plaira : nous leur battrons en mesure un entrechat; et puis bonsoir!

ROMÉO. Donnez-moi une torche. — Je ne suis pas en train de danser; sombre comme je suis, c'est moi qui porterai la lumière.

MERCUTIO. Il faut absolument que tu danses, mon cher Roméo.

ROMÉO. Non, vraiment; l'esprit et la chaussure, chez vous tout est léger : moi, j'ai une âme de plomb, et je suis cloué au sol.

MERCUTIO. Tu es amoureux; emprunte à Cupidon ses ailes; tu t'en serviras pour bondir plus haut que le commun des mortels.

ROMÉO. Ses flèches m'ont fait de trop graves blessures pour que ses ailes légères me soient d'aucune utilité; je suis enchaîné à tel point que je ne puis m'élever au-dessus du niveau d'une douleur monotone : je succombe sous le poids de l'amour.

MERCUTIO. Surcharge d'un poids additionnel cet amour si pesant. Le faible enfant n'y résistera pas.

ROMÉO. L'amour, un faible enfant! Tout en lui est rudesse, âpreté, violence : c'est un aiguillon qui transperce.

MERCUTIO. Si l'amour est violent avec toi, sois violent avec lui, rends-lui piqûre pour piqûre, et tu le vaincras. (*Aux Domestiques.*) Allons, donnez-moi un masque pour y emboîter ma figure. (*Il met son masque.*) Un masque sur un masque! — Que m'importe maintenant qu'un œil curieux

[illegible] à [illegible] nos [illegible]? Voilà un front postiche qui [illegible].

BENVOLIO. [illegible] et entrons. Aussitôt entrés, que [illegible] des jambes.

ROMÉO. Qu'on me donne une torche, à moi! Étourdis au [illegible], frappez d'un pied joyeux le jonc insensible[1]. Quant à moi, [illegible] pour me servir des paroles de mon grand-[illegible] la chandelle et resterai spectateur : jamais [illegible] ne fut si beau, aussi, je me retire[2].

MERCUTIO. [illegible] nous saurons bien te retirer de ce bourbier [illegible] pardonne-moi l'expression, où tu es enfoncé jusqu'aux oreilles. — Venez! nous brûlons nos bougies en [illegible].

ROMÉO. Comment cela?

MERCUTIO. Je veux dire que nous perdons le temps en [illegible], et que nous consumons nos torches en pure perte. Chez moi, c'est l'intention, non les paroles, qu'il faut juger : en tant que nous sommes, c'est dans l'intention que résident les trois quarts de notre mérite ; [illegible] peut être mis au compte de notre esprit.

ROMÉO. En nous rendant à ce bal notre intention est [illegible]; mais je crois que nous ferions preuve d'esprit en n'y allant pas.

MERCUTIO. Peut-on demander pourquoi?

ROMÉO. J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO. Et moi aussi.

ROMÉO. Voyons, qu'as-tu rêvé?

MERCUTIO. Que trop souvent les rêves mentent.

ROMÉO. Quelquefois ils disent la vérité.

MERCUTIO. Oh! je vois que la reine Mab t'a visité cette nuit. C'est la fée qui préside aux songes : elle n'est pas plus grosse que l'agate qui brille au doigt d'un alderman. Dans son équipage attelé de petits atomes, elle passe sous le nez des [illegible]. Les rayons de ses roues sont faits des longues pattes du faucheur, la capote, de l'aile transparente de la sauterelle; les rênes, du fil d'araignée le plus fin; les harnais, des rayons argentés du clair de lune; un os de grillon forme le manche de son fouet, dont la mèche est un filament [illegible]. Elle a pour cocher un moucheron en livrée [illegible], [illegible] que [illegible] qui [illegible] le doigt de la jeune fille à moitié endormie; son char est une noisette vide, ouvrage du menuisier l'Écureuil ou de Verdelet[illegible], qui de temps immémorial sont les carrossiers de mesdames les fées. Toutes les nuits, elle galope dans cet équipage à travers la cervelle des amants, qui [illegible] d'amour; sur les genoux du courtisan, qui soudain rêve de courbettes; sur les doigts de l'avocat, qui soudain rêve d'honoraires; sur les lèvres des femmes, qui [illegible] de baisers. Il est vrai aussi que souvent Mab courroucée les gerce impitoyablement, pour punir ces dames d'avoir mangé des friandises dont leur haleine est [illegible]. Parfois elle galope sur le nez d'un chambellan de cour, et le voilà qui rêve qu'il a flairé une faveur à solliciter; parfois, avec la queue d'un pourceau de dîme, elle chatouille le nez d'un prébendaire endormi, [illegible] qui rêve d'un nouveau bénéfice. D'autres fois, [illegible] la nuque d'un soldat, qui soudain rêve [illegible] [illegible], embuscades, lames de Tolède, larges rasades; il croit entendre les roulements du tambour, il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] qui [illegible] [illegible] [illegible] qui —

[illegible]

[illegible]

enlève à nous-mêmes; le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

ROMÉO. Nous n'arriverons encore que trop tôt, je le crains. Un secret pressentiment me dit que cette fête nocturne sera la date funeste de je ne sais quel malheur suspendu encore dans l'atmosphère de la destinée, et marquera par une mort tragique et prématurée le terme de la vie importune renfermée dans mon sein; mais je laisse manœuvrer ma barque à celui qui dirige et règle mon voyage. — En avant, mes braves!

BENVOLIO. Battez, tambours! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Une salle dans la maison de Capulet; on a disposé un orchestre; les musiciens ont pris place.

Entrent plusieurs DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE. Où est Larissolle? Pourquoi ne nous aide-t-il pas à desservir? Lui, porter un plat! lui, essuyer une assiette! fi donc!

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Quand le bien faire est concentré dans les mains d'un ou deux hommes, et que ces mains encore ne sont pas lavées, c'est une sale chose.

PREMIER DOMESTIQUE. Enlevez les tabourets et le buffet; ayez l'œil sur l'argenterie. — Dis donc, toi, mon garçon, mets de côté pour moi un morceau de *marcpane*[1]; si tu es aimable, tu diras au concierge de laisser entrer Susanne Lameule et Richard. — Antoine! Larissolle!

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Nous voilà! nous voilà!

PREMIER DOMESTIQUE. On vous cherche, on vous demande, on vous appelle dans le grand salon.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Nous ne pouvons être partout à la fois. — Alerte, mes enfants! vivement, vivement! et bonne chance à qui vivra le dernier. (*Ils se retirent dans le fond de la salle.*)

Entre CAPULET, suivi des convives et des masques.

CAPULET. Messieurs, soyez les bienvenus! Celles de ces dames qui n'ont pas de cors aux pieds vont en découdre avec vous. — Ah! ah! mes belles dames, quelle est parmi vous celle qui refusera de danser? celle qui fera la sucrée, je proteste que celle-là a des cors! Voilà, j'espère, le moyen de vous piquer d'honneur! — (*A de nouveaux arrivants.*) Soyez les bienvenus, messieurs! J'ai vu un temps où moi aussi je portais un masque, où je savais murmurer de douces paroles à l'oreille des jolies femmes! — Il est passé, il est passé ce temps-là! — Vous êtes les bienvenus, messieurs. — Musiciens, commencez! qu'on se range! Place aux danseurs! A l'œuvre, jeunes filles! (*La musique joue, et le bal s'ouvre.*)

CAPULET, *continuant, aux Domestiques.* Apportez encore des bougies, vous autres; rangez ces tables, et éteignez le feu; la chaleur est étouffante. — (*A un vieillard qui s'approche.*) Eh bien, mon cousin Capulet, voilà un divertissement sur lequel vous ne comptiez pas, et qui vient fort à propos. Asseyez-vous, je vous prie! (*Ils prennent des siéges.*) Car vous et moi, nous avons passé l'âge de la danse. Combien y a-t-il que nous nous sommes trouvés ensemble à un bal masqué?

DEUXIÈME CAPULET. Il y a bien une trentaine d'années, par Notre-Dame!

PREMIER CAPULET. Pas tant que cela, pas tant que cela; mon cher; c'était à la noce de Lucentio; il y aura de cela vingt-cinq ans au plus, vienne la Pentecôte aussi vite qu'elle voudra, et nous étions masqués ce jour-là.

DEUXIÈME CAPULET. Il y a davantage, davantage; son fils a plus de vingt-cinq ans, il en a trente.

PREMIER CAPULET. Comment pouvez-vous dire cela? Il y a deux ans que son fils était encore mineur.

ROMÉO, *en costume de pèlerin, s'approche d'un domestique, et lui dit en montrant Juliette.* Quelle est cette dame dont la main décore la main de ce gentilhomme?

LE DOMESTIQUE. Je ne sais pas, monsieur.

ROMÉO. Oh! son éclat éclipse celui des flambeaux! Sa beauté [illegible] au front de la nuit comme un riche joyau à l'oreille d'une Éthiopienne. [illegible] trop précieuse pour l'homme, trop exquise pour la terre! Elle brille dans

---

[1] [illegible] de [illegible] [illegible] et de [illegible] à un [illegible].

cette assemblée comme une blanche colombe au milieu de lugubres corbeaux! Cette danse achevée, j'observerai la place où elle ira s'asseoir, et ma main âpre et rude frémira de bonheur en touchant la sienne. Ai-je aimé jusqu'ici? mes yeux me disent que non. C'est pour la première fois que je vois la beauté véritable.

TYBALT, *les yeux fixés sur Roméo.* Ce doit être un Montaigu : je le reconnais à la voix. — *A son Page.* Page, va me chercher mon épée. — Eh quoi! le misérable ose s'introduire ici, et à la faveur d'un masque, il viendra insulter à notre fête! Par l'honneur de ma race, ce ne saurait être un péché que de l'étendre mort.

CAPULET. Qu'as-tu donc, mon neveu? Pourquoi cette colère?

TYBALT. Mon oncle, voyez cet homme : c'est un Montaigu! c'est notre ennemi! un misérable qui vient ici nous braver et insulter à notre fête!

CAPULET. N'est-ce pas le jeune Roméo?

TYBALT. C'est lui, cet infame!

CAPULET. Calme-toi, mon neveu : ne lui dis rien ; ses manières sont d'un gentilhomme accompli, et, à dire vrai, tout Vérone parle de lui comme d'un jeune seigneur plein de mérite et d'une conduite irréprochable. Je ne voudrais pas pour toutes les richesses de cette ville qu'il lui fût fait chez moi la moindre insulte. Modère-toi donc et ne fais pas attention à lui : c'est ma volonté : si tu la respectes, prends un visage gracieux, et quitte cet air maussade qui convient mal à une fête.

TYBALT. C'est le seul qui convienne quand on a pour hôte un infame tel que lui. Je ne le souffrirai pas.

CAPULET. Tu le souffriras, jeune homme : qu'est-ce à dire? — Tu le souffriras, te dis-je. — Comment donc! qui est maître ici, toi ou moi? Ah! tu ne le souffriras pas! — Dieu me pardonne! — Ah! tu veux faire une scène dans mon bal! tu veux te donner des airs de rodomont, toi!

TYBALT. En vérité, mon oncle, c'est une honte.

CAPULET. Va, va, tu es une mauvaise tête. — Ah! vraiment! — Tu pourrais bien te repentir de ce tour-là : — je sais ce que je ferai. Ah! tu prétends me contrarier! tu prends bien ton temps! *Se tournant vers un groupe où l'on cause.* Voilà qui est bien dit, mes amis. — *A Tybalt.* Va, tu n'es qu'un brouillon! tiens-toi tranquille, sinon... — (*Aux Domestiques.*) Encore des bougies, encore! — (*A Tybalt.*) Fi donc! je te forcerai bien à rester tranquille, va. (*Aux Danseurs.*) De la gaieté, mes enfants.

TYBALT. Ma patience est aux prises avec ma colère ; j'en tremble de rage ; sortons! Roméo me paiera son audace ; si pour lui ce moment est doux, les suites en seront amères. (*Il sort.*)

ROMÉO, *s'approchant de Juliette et lui prenant la main.* Si mon indigne main profane, en le touchant, cet autel sacré, voilà la douce pénitence qu'il faut m'imposer : permettez que mes lèvres, ces deux pèlerins d'amour, effacent en rougissant, par un doux baiser, ce contact sacrilége.

JULIETTE. Bon pèlerin, votre main n'est pas coupable ; elle n'a fait qu'accomplir le devoir d'une dévotion légitime ; car les saintes ont des mains qu'il est permis aux pénitents de toucher, et l'étreinte de deux mains amies est le baiser du pèlerin.

ROMÉO. Les saintes n'ont-elles pas des lèvres et les pieux pèlerins aussi?

JULIETTE. Oui, pèlerin, elles ont des lèvres, mais pour prier seulement.

ROMÉO. Ah! sainte charmante, que les lèvres fassent ce que font les mains. Elles prient ; exaucez-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

JULIETTE. Les saintes restent impassibles, tout en accordant ce qu'on leur demande.

ROMÉO. Eh bien, restez impassible pendant que je recueillerai ce que vous m'accordez. Voilà le péché de mes lèvres effacé par les vôtres. (*Il l'embrasse.*)

JULIETTE. Le péché est à mes lèvres maintenant ; ma bouche [illegible].

ROMÉO. Vous ne l'avez pas? ô charmante faute! Rendez-moi mon péché.

JULIETTE. Vous réglez le compte de vos péchés par *Doit et Avoir.*

LA NOURRICE, *s'approchant de Juliette.* Madame, votre mère [illegible].

ROMÉO, *à la Nourrice.* Qui est sa mère?

LA NOURRICE. Bachelier, sa mère est la maîtresse de la maison ; une dame excellente, sage et vertueuse, ma foi ; j'ai nourri sa fille, celle à qui vous venez de parler ; je vous dirai entre nous que celui qui l'épousera fera une bonne affaire.

ROMÉO. Quoi! c'est la fille des Capulets! O transaction ruineuse! ma vie est une dette, et j'ai pour créancier mon ennemie.

BENVOLIO. Voilà le moment de se retirer ; la partie est à son plus beau.

ROMÉO. Oui, malheureusement, et le trouble de mon âme est à son comble.

CAPULET. Messieurs, ne vous en allez pas encore ; nous avons un modeste banquet qui vous attend. — Décidément, vous partez? eh bien! recevez tous mes remercîments : je vous rends grâce, messieurs, bonne nuit : — Des torches par ici. — *A son cousin Capulet.* Allons nous coucher ; par ma foi, il se fait tard ; je vais me mettre au lit. (*Tout le monde sort, à l'exception de Juliette et de la Nourrice.*)

JULIETTE. Viens ici, nourrice ; quel est ce gentilhomme?

LA NOURRICE. C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério.

JULIETTE. Quel est celui qui sort en ce moment?

LA NOURRICE. C'est, je pense, le jeune Pétruchio.

JULIETTE. Et cet autre qui le suit et qui n'a pas voulu danser?

LA NOURRICE. Je ne le connais pas.

JULIETTE. Va t'informer de son nom : — s'il est marié, j'aurai le cercueil pour lit nuptial.

LA NOURRICE. Il se nomme Roméo : c'est un Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE. Mon unique amour est né de mon unique haine! Ah! je l'ai vu trop tôt sans le connaître, ou je l'ai connu trop tard. Amour monstrueux, qui me condamne à aimer un ennemi abhorré.

LA NOURRICE. Que dites-vous, que dites-vous?

JULIETTE. Les paroles d'une ballade qu'un de mes danseurs m'a apprise. (*On entend appeler Juliette.*)

LA NOURRICE. On y va, on y va ; allons-nous-en ; tout le monde est parti. (*Elles sortent.*)

Entre LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Le vieil amour est au cercueil :
Un amour jeune et frais à sa place s'installe.
Celle qui, dans ton cœur, n'avait point de rivale,
[illegible], la beauté qui faisait ton orgueil,
Qu'est-elle maintenant, qu'est-elle, comparée
A la beauté nouvelle où ton âme a [illegible]?
Il aime, il est aimé. Son cœur [illegible]
Est esclave de deux beaux yeux ;
Mais comment [illegible]
De la divinité qu'il croit son ennemie?
Elle-même, comment de son amour naissant
Écartera-t-elle [illegible]?
Comment lui fera-t-il entendre
L'hommage de sa flamme et ses serments d'amour?
Comment fera-t-elle à son tour
Pour voir [illegible] tendre?
Mais de la passion [illegible]
Leur [illegible] voir,
Et [illegible],
Elle leur versera d'ineffables douceurs.

(*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCENE I.

Un espace ouvert près du jardin des Capulets.

Arrive ROMEO.

ROMÉO. Comment m'éloigner, quand mon cœur est ici! Retourne [illegible], Roméo, et retrouve ton centre. (*Il [illegible] mur, et saute dans le jardin.*)

Arrivent BENVOLIO et MERCUTIO.

BENVOLIO. Roméo! mon cousin!

MERCUTIO. Il a fait sagement, [illegible] chez lui pour se coucher.



CAPULET. Mon épée, vous dis-je ! — J'aperçois le vieux Montaigu... (Acte I, scène I, page 379.)

BENVOLIO. Il s'est enfui de ce côté, et a escaladé le mur de ce jardin : appelle-le, Mercutio.

MERCUTIO. Je ferai plus; je vais l'évoquer. — Roméo! caprice! folie! passion! amour! de quelque nom que tu t'appelles, apparais-nous sous la forme d'un soupir! dis-nous seulement un vers élégiaque, et cela me suffira; rien qu'un hélas! fais rimer seulement *amour* avec *jour;* un mot seulement en faveur de ma commère Vénus; rien qu'une épithète à son fils unique, au jeune Adam Cupidon[1], à cet aveugle archer qui visa si juste le jour où le roi *Caphétua* s'éprit d'une mendiante[2]. — Il ne m'entend pas, ne remue pas, ne bouge pas : le pauvre garçon est mort. Évoquons son ombre. Roméo, je t'évoque par les yeux brillants de Rosaline, par son front élevé, sa lèvre vermeille, son pied mignon, sa jambe faite au tour, son genou tremblant et les domaines qui l'avoisinent; parais, montre-toi à nous sous ta forme naturelle.

BENVOLIO. S'il t'entend, il se fâchera.

MERCUTIO. Cela ne saurait le fâcher : à la bonne heure, si je faisais paraître en présence de sa maîtresse un esprit étranger, le laissant là jusqu'à ce qu'il plût à la belle de le chasser par ses conjurations. Ce serait mal de ma part; mais j'agis en [illegible] honnête homme, et, au nom de sa maîtresse, c'est lui seul que j'évoque.

BENVOLIO. [illegible] il se sera enfoncé sous ces arbres pour demander à la nuit une société conforme à ses goûts : l'amour est aveugle [illegible] et se plaît surtout dans l'ombre.

MERCUTIO. Si l'amour est aveugle, sa flèche ne saurait atteindre le but. Il va s'asseoir sous un pommier, et là il va rêver qu'il adjuge la pomme à sa maîtresse[3]. — Bonsoir, Roméo [illegible] mon lit; il fait froid pour dormir à la belle étoile. Eh bien, partons-nous?

BENVOLIO. Partons; car c'est perdre son temps que de chercher un homme qui ne veut pas qu'on le trouve. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Le jardin des Capulets.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO. Il se rit des blessures, celui qui n'en a jamais reçu[1].

JULIETTE paraît à un balcon.

ROMÉO, *continuant*. Silence! Quelle clarté resplendit à cette fenêtre! c'est l'orient où rayonne Juliette, le soleil de ma vie! Lève-toi, astre charmant, et qu'à ton aspect, la lune meure de jalousie; elle est déjà malade et pâle de douleur, en voyant combien sa prêtresse la surpasse en beauté. Ne sois plus sa prêtresse, puisqu'elle est jalouse; quitte sa robe de vestale; les couleurs en sont lugubres et livides, il n'y a que des insensées qui les portent. — Oh! c'est la dame de mon cœur! c'est ma bien-aimée! oh! si elle le savait! — Elle parle, que dit-elle? Rien. N'importe! son regard parle, je vais lui répondre — Ma présomption m'égare : ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. Deux des plus belles étoiles du ciel, obligées de s'absenter quelque temps, prient ses yeux de vouloir bien briller dans leur sphère jusqu'à leur retour. Si les étoiles étaient substituées à ses yeux, et si ses yeux prenaient la place des étoiles, l'éclat de ses joues ferait pâlir ces astres, comme la lumière du jour efface la clarté de la lampe : ses yeux rayonneraient d'une telle splendeur dans les plaines de l'air, que les oiseaux, pensant qu'il fait jour, se mettraient à chanter. Voilà que sa joue s'appuie sur sa main? Oh! que ne suis-je le gant dont cette main est couverte! je toucherais cette joue.

JULIETTE. Hélas!

ROMÉO. Elle parle! Oh! parle encore, ange radieux; car

[1] Adam [illegible] on [illegible] son nom cité dans *Beaucoup de bruit pour rien*.

[2] [illegible] premier volume des *Reliques de l'ancienne poésie anglaise*, par le docteur Percy.

[3] Il y a ici un jeu de mots [illegible] par un autre.

[1] Il fait allusion à la conversation de Benvolio et de Mercutio, dont il a pu entendre une partie.



BENVOLIO. Fuis, Roméo; éloigne-toi! les bourgeois arrivent, et Tybalt est tué... (Acte III, scène I, page 390.)

tu resplendis dans la nuit, au-dessus de ma tête, comme un messager céleste, les ailes éployées, apparaît aux regards étonnés des mortels, qui, la tête rejetée en arrière et les yeux levés, contemplent son vol majestueux, alors qu'il devance la marche paresseuse des nuages et vogue sur l'océan éthéré.

JULIETTE. O Roméo! Roméo! pourquoi es-tu Roméo? Renie ton père et abjure ton nom; ou, si cela te répugne, jure de m'aimer toujours, et je renie le sang des Capulets.

ROMÉO. Faut-il en entendre davantage, ou dois-je lui parler maintenant?

JULIETTE. Ton nom seul est mon ennemi; — Tu n'es pas un Montaigu, tu es toi-même. Qu'est-ce qu'un Montaigu? ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien qui appartienne à un homme. Oh! adopte un autre nom! Qu'y a-t-il dans un nom? ce que nous appelons rose, sous tout autre nom, n'en exhalerait pas moins son doux parfum : de même Roméo, s'il ne se nommait pas Roméo, n'en garderait pas moins ses charmantes perfections. — Roméo, abdique ton nom, et en échange de ce nom qui ne fait point partie de toi, prends-moi tout entière.

ROMÉO. Je te prends au mot : appelle-moi ton bien-aimé; ce sera pour moi un nouveau baptême; désormais je ne veux plus être Roméo.

JULIETTE. Qui es-tu, toi qui, à la faveur des ombres de la nuit, viens surprendre ainsi mes secrets?

ROMÉO. Je n'ose, en me nommant, te dire qui je suis. Mon nom, cher ange, je l'abhorre, parce qu'il est ton ennemi; s'il était écrit là, je le déchirerais.

JULIETTE. Mon oreille n'a point bu encore cent paroles de cette voix, et cependant j'en reconnais les sons. N'es-tu pas Roméo et un Montaigu?

ROMÉO. Ni l'un ni l'autre, bel ange, si tu les hais tous deux.

JULIETTE. Comment et pourquoi es-tu venu ici? Les murs du jardin sont élevés et difficiles à escalader. Considère qui tu es, la mort ici est certaine, si l'un de mes parents t'y trouve.

ROMÉO. L'amour m'a prêté ses ailes pour franchir ces murailles, car des limites de pierres ne sauraient arrêter l'amour, et ce que l'amour peut, il l'ose : tes parents ne sont donc pas un obstacle pour moi.

JULIETTE. S'ils te voient, ils te tueront.

ROMÉO. Hélas! pour moi il y a plus de péril dans tes yeux que dans vingt de leurs épées; accorde-moi seulement un bienveillant regard, et je suis à l'épreuve de leur haine.

JULIETTE. Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent ici.

ROMÉO. J'ai le manteau de la nuit pour me dérober à leur vue; mais si je ne dois pas être aimé de toi, qu'ils me trouvent ici, que leur haine mette fin à mes jours; ma vie, sans ton amour, ne serait qu'une longue mort.

JULIETTE. Qui a guidé tes pas jusqu'en ce lieu?

ROMÉO. L'Amour, qui le premier m'inspira la pensée d'y venir : il m'a prêté son intelligence, et je lui ai prêté mes yeux. Je ne suis point pilote; néanmoins, quand tu serais aussi loin que les plages baignées par les mers les plus lointaines, je mettrais à la voile pour t'aller conquérir.

JULIETTE. Tu sais que le masque de la nuit est sur mon visage; sans cela tu verrais ma joue se couvrir d'une rougeur virginale à cause des paroles que ce soir tu m'as entendue prononcer. Je voudrais me tenir dans les limites de la réserve. Je voudrais pouvoir nier les paroles que j'ai dites; mais adieu les subterfuges! M'aimes-tu? je sais que tu vas me dire : — Oui; et je t'en croirai sur parole. Ne me fais point de serments; tu pourrais les violer un jour, et Jupiter, dit-on, rit des parjures des amants. Cher Roméo, si tu m'aimes, dis-le-moi loyalement; ou, si tu penses que tu as trop promptement triomphé de moi, je m'armerai d'un front sévère, je serai intraitable, et je te dirai : Non; mais uniquement pour t'engager à me prier d'amour; autrement, j'en serais incapable : je le sens, beau Montaigu, j'aime trop, et ma conduite peut te sembler légère; mais fie-toi à moi, gentilhomme, tu me trouveras plus sincère que celles qui ont l'habileté d'affecter la réserve. J'aurais été plus réservée, je l'avoue, si à mon insu tu n'avais pas surpris l

secret de ma loyale tendresse : veuille donc me pardonner, et ne point imputer mon peu de résistance à la légèreté de mon amour, mais à la nuit qui a trahi le mystère.

ROMÉO. Madame, je jure par cette lune charmante dont la lumière argente la cime de ces arbres...

JULIETTE. Oh ! ne jure point par la lune, la lune inconstante, dont le disque change chaque mois ; je craindrais que ton amour ne se montrât aussi changeant qu'elle.

ROMÉO. Par quoi veux-tu que je jure ?

JULIETTE. Ne jure point du tout, ou, si tu le veux absolument, jure par toi-même, dieu charmant de mon idolâtrie, et je te croirai.

ROMÉO. Si l'amour d'un cœur sincère...

JULIETTE. C'est bien, ne jure pas : quoique je sois heureuse de ta présence, je ne goûte qu'imparfaitement le bonheur de cette nuit : il est trop brusque, trop peu préparé, trop subit ; il ressemble trop à l'éclair qui a cessé de briller avant qu'on ait eu le temps de dire : — Il brille. — Doux ami, adieu ! Ce bouton d'amour, mûri par le souffle de l'été, pourra s'épanouir en fleur brillante à notre prochaine entrevue. Adieu, adieu ! que le calme délicieux qui est dans mon cœur descende dans le tien !

ROMÉO. Veux-tu donc me laisser dans l'incertitude ?

JULIETTE. Quelle assurance te faut-il encore ?

ROMÉO. L'échange de ton cœur contre le mien.

JULIETTE. Je t'ai donné le mien avant que tu me l'aies demandé, et je voudrais qu'il fût encore à donner.

ROMÉO. Pour me le refuser ? Est-ce pour cela, mon amour ?

JULIETTE. Non, pour être franche avec toi et te le donner de nouveau ; mais je désire ce que j'ai déjà ; ma bienveillance pour toi est immense comme la mer, et mon amour en a la profondeur : plus je t'en donne, plus il m'en reste ; car l'un et l'autre sont sans limites. (*On entend la voix de la Nourrice qui appelle.*) Mais j'entends du bruit : mon doux ami, adieu ! — J'y vais, nourrice. — Cher Montaigu, sois-moi fidèle : attends un moment ; je vais revenir. (*Elle quitte le balcon.*)

ROMÉO. O nuit fortunée ! nuit divine ! comme il fait nuit, j'ai peur que tout ceci ne soit qu'un rêve ; je n'ose croire à la réalité de tant de bonheur.

JULIETTE, *reparaissant au balcon*. Trois mots encore, cher Roméo ; et puis adieu pour tout de bon. Si ton amour est honorable, si tes vœux ont le mariage pour but, fais-moi savoir demain, par la personne que je t'enverrai, en quel endroit, quel jour et à quelle heure tu veux que la cérémonie nuptiale ait lieu ; alors je mettrai à tes pieds toute ma destinée, et je te suivrai, ô mon seigneur ! aux extrémités du monde.

LA NOURRICE, *de l'intérieur*. Mademoiselle !

JULIETTE. Je viens à l'instant. — Mais si tes intentions ne sont point pures, je te supplie...

LA NOURRICE, *de l'intérieur*. Mademoiselle !

JULIETTE. Je vais venir... — De cesser tes démarches et de me laisser à ma douleur. Demain j'enverrai.

ROMÉO. Par le salut de mon âme, —

JULIETTE. Adieu mille fois. (*Elle se retire du balcon.*)

ROMÉO, *seul*. Mille fois malheureux d'être privé de la présence [illegible] vole vers l'objet aimé comme l'écolier [illegible] s'en éloigne le cœur gros, le visage triste, comme l'écolier qui retourne à ses livres. (*Il fait quelques pas pour partir.*)

JULIETTE, *reparaissant au balcon*. Pst ! pst ! — Roméo ! [illegible] le nom de mon Roméo.

ROMÉO, *revenant et prenant* [illegible] C'est mon nom que j'entends ; [illegible] comme la plus douce musique à l'oreille attentive.

JULIETTE. Roméo !

ROMÉO, *s'approchant*. [illegible]

JULIETTE. A quelle heure, demain, enverrai-je vers toi ?

ROMÉO. A neuf heures.

JULIETTE. [illegible]

ROMÉO. [illegible]

JULIETTE. Ta présence me le ferait oublier, tant je suis heureuse quand je te vois.

ROMÉO. Je veux rester, pour que tu continues d'oublier ; pour moi, c'est ici ma demeure, je n'en veux point d'autre.

JULIETTE. Il est presque jour, je te voudrais parti ; mais pas trop loin cependant, comme l'oiseau captif qu'un enfant espiègle tient attaché à une chaîne de soie, et qu'il ne laisse un instant s'éloigner que pour le ramener presque aussitôt à lui, tant sa jalouse tendresse lui plaint la liberté[1].

ROMÉO. Que ne suis-je en effet ton oiseau !

JULIETTE. Ami, je le voudrais : mais non, à force de t'aimer je te ferais mourir. Bonne nuit, bonne nuit ! de cet adieu si douce est la tristesse, que, si je m'écoutais, je te dirais bonne nuit jusqu'au soir. (*Elle se retire du balcon.*)

ROMÉO, *seul*. Que le sommeil repose sur tes paupières et la paix dans ton cœur ! que ne suis-je la paix et le sommeil, pour reposer aussi délicieusement ! Allons trouver dans sa cellule le religieux, mon guide spirituel ; allons implorer son aide, et lui conter mon bonheur. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

La cellule de frère Laurent.

Entre FRÈRE LAURENT, portant une corbeille.

FRÈRE LAURENT. L'aube aux yeux gris sourit à la nuit sombre, et les jets de sa lumière commencent à blanchir les nuages d'orient ; l'ombre incertaine chancelle comme un homme ivre, et se retire devant le char de l'aurore, précurseur du jour ; avant que le soleil, de son regard de flamme, vienne rendre la joie à la terre, et qu'il ait bu l'humide rosée, il faut que j'emplisse cette corbeille de plantes aux vertus fatales et de fleurs aux sucs précieux. La terre, ce berceau de tous les êtres, est aussi leur tombe ; ils ont pour sépulture les entrailles qui les ont portés, et sa féconde mamelle nourrit tous ses enfants indistinctement. Aucune de ses productions n'est inutile ; beaucoup possèdent de nombreuses vertus ; et néanmoins toutes diffèrent entre elles : oh ! grande et puissante est la vertu que recèlent les simples, les plantes et les pierres, et qui réside dans leurs propriétés réelles ; parmi les productions terrestres, il n'en est pas de si vile qu'on n'en puisse retirer quelque utilité, ni de si excellente qui ne dégénère de sa nature primitive, et dont on ne puisse abuser quand on la détourne de son légitime usage. La vertu elle-même mal appliquée devient vice, et il est des actes par lesquels le vice s'ennoblit. (*Prenant une fleur dans sa corbeille.*) Cette petite fleur renferme dans sa jeune tige et un poison délétère et une vertu médicale ; si vous la respirez, son parfum réjouit tout votre être ; si vous la goûtez, elle frappe de mort et les sens et le cœur. Deux ennemis sont en présence dans l'homme comme dans la plante, la grâce et la volonté rebelle ; et quand c'est l'élément mauvais qui prédomine, le cancer de la mort a bientôt dévoré la plante et l'homme.

Entre ROMÉO.

ROMÉO. Bonjour, mon père !

FRÈRE LAURENT. *Benedicite !* Quelle est la voix douce et matinale qui me salue ? — Mon fils, quand on dit adieu de si bonne heure à son lit, c'est signe que la tête est malade : le souci tient ouverts les yeux du vieillard, et là où est le souci, le sommeil ne vient pas ; mais sur la couche où la jeunesse repose un corps intact et une tête libre, le sommeil étend son sceptre d'or : je conclus donc, en te voyant si matinal, que l'inquiétude t'a fait lever ; ou il faut donc que notre Roméo ne se soit pas couché cette nuit ; n'est-ce pas que j'ai deviné juste ?

ROMÉO. Cette dernière supposition est la vraie ; mais mon repos n'en a été que plus doux.

FRÈRE LAURENT. Que Dieu pardonne au pécheur ! Tu étais donc avec Rosaline ?

ROMÉO. Avec Rosaline, mon père ? non, j'ai oublié ce nom et les chagrins qu'il m'a donnés.

FRÈRE LAURENT. C'est très bien, mon fils ; mais où as-tu donc été ?

ROMÉO. Je vais vous le dire et vous éviter la peine de me

[1] Dans ce passage, ainsi que dans quelques autres, j'ai emprunté [illegible] plusieurs expressions heureuses aux belles [illegible] de M. [illegible] pour Mme [illegible], qui a souvent traduit plus littéralement en vers que le traducteur en prose.

le demander deux fois: je me suis trouvé à un banquet avec mon ennemie; tout à coup nous nous sommes blessés mutuellement: les moyens de nous guérir tous deux résident dans votre ministère; vous le voyez, mon père, je n'ai point de fiel; j'intercède pour mon ennemie aussi bien que pour moi.

FRÈRE LAURENT. Explique-toi simplement, mon fils; une confession par énigmes amène une absolution embrouillée.

ROMÉO. Eh bien, pour parler clairement, sachez que mon cœur a placé ses plus chères affections sur la fille charmante du riche Capulet, qui a placé les siennes sur moi; tout est arrangé entre nous; il ne nous reste plus qu'à être unis par vous dans le sacrement du mariage: pour ce qui est de savoir quand, où et comment nous nous sommes vus, nos cœurs se sont parlé, et nous avons échangé notre foi, je vous le raconterai chemin faisant; mais avant tout, consentez, je vous prie, à nous marier aujourd'hui même.

FRÈRE LAURENT. Bienheureux saint François! quel changement est-ce là? Quoi! cette Rosaline tant aimée, l'as-tu donc sitôt oubliée? O jeunes gens! ce n'est pas dans le cœur, c'est dans les yeux qu'est votre amour. *Jesu Maria!* que de larmes pour Rosaline ont inondé tes joues! quelle quantité d'onde amère prodiguée en pure perte pour complaire à l'amour, qui n'y a pas même goûté! L'air est encore chargé de tes soupirs; tes gémissements résonnent encore aux oreilles du vieillard. Oui, je vois encore là, sur ta joue, la trace d'une larme non encore essuyée. Si alors tu étais vraiment toi, si ces douleurs étaient les tiennes, toi et tes douleurs, tout était pour Rosaline; et sitôt changé! Conviens-en avec moi, — il est permis à la femme de faillir, quand il y a si peu de force dans l'homme.

ROMÉO. Vous m'avez souvent reproché mon amour pour Rosaline.

FRÈRE LAURENT. L'extravagance de ton amour, mon fils, non ton amour lui-même.

ROMÉO. Vous m'avez dit de l'étouffer.

FRÈRE LAURENT. Je ne t'ai pas dit de mettre un amour au cercueil pour en faire naître un autre.

ROMÉO. Ne me grondez pas, je vous prie; celle que j'aime maintenant me rend faveur pour faveur, amour pour amour; il n'en était pas de même de l'autre.

FRÈRE LAURENT. Oh! elle savait bien que tu ne lisais pas couramment dans le livre d'amour, et que ta leçon était apprise par cœur. Mais viens, jeune volage, viens avec moi; je te prêterai mon aide; un motif m'y engage: cette union peut avoir d'heureux résultats; elle peut changer en affection la haine qui divise vos deux familles.

ROMÉO. Oh! partons; je suis si pressé!

FRÈRE LAURENT. Qui va lentement va sûrement; qui court trop vite s'expose à choir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une rue.

Arrivent BENVOLIO et MERCUTIO.

MERCUTIO. Où diable peut être Roméo? — Aurait-il découché?

BENVOLIO. On ne l'a pas vu chez son père; j'ai parlé à son domestique.

MERCUTIO. Cette Rosaline au visage pâle et au cœur de marbre le tourmente à tel point qu'il en deviendra fou.

BENVOLIO. Tybalt, le neveu du vieux Capulet, a fait remettre chez son père une lettre pour lui.

MERCUTIO. Un cartel, j'en suis sûr?

BENVOLIO. Roméo y répondra.

MERCUTIO. Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO. C'est à l'écrivain qu'il répondra; il lui fera voir qu'on ne le provoque pas impunément.

MERCUTIO. Pauvre Roméo, il est déjà mort: il n'a fallu pour le tuer que l'œil noir d'une blanche beauté, que le refrain d'une ballade amoureuse; les flèches de l'enfant aveugle ont percé au beau milieu de son cœur; comment serait-il homme à tenir tête à Tybalt?

BENVOLIO. Qu'est-ce donc après tout que ce Tybalt?

MERCUTIO. Oh! c'est un rude jouteur, et qui sait tuer son homme le plus poliment du monde; c'est un soldat qui se bat en mesure, et qui a le calcul des proportions et des distances, il vous expédie en un temps et trois mouvements: une, deux, trois; et au troisième vous avez trois pouces de sa lame dans la poitrine; c'est un homme qui vous vise un bouton sans jamais manquer son coup; c'est un duelliste, un ferrailleur de la première volée, toujours prêt à dégaîner, soit comme principal, soit comme second. (*Il se met en garde et se fend en imitant le geste et la voix d'un maître d'armes.*) Parez-moi cette botte-là; voilà un coup de tierce sublime: quarte! ah! ah!

BENVOLIO. Que veux-tu dire avec ton ah! ah!

MERCUTIO. Que le diable emporte ces originaux avec leurs grimaces, et leur affectation, et leur jargon prétentieux. (*Il change le ton de sa voix.*) *Vive Dieu! voilà une admirable lame! — un cavalier incomparable! — une délicieuse fille!* — Avouez-le, mon vieux grand-père, n'est-il pas déplorable que nous soyons affligés de ces mouches exotiques, de ces entrepreneurs de modes nouvelles, de ces *pardonnez-moi*[1], tellement à cheval sur la nouvelle étiquette, qu'ils se sentent à l'aise sur nos vieilles selles?

Arrive ROMÉO.

BENVOLIO. Voici Roméo! voici Roméo!

MERCUTIO. Il est sec comme un hareng. — Comme te voilà changé! — Voyons, débite-nous ces vers qui coulaient à flots de la rime de Pétrarque; comparée à la dame de tes pensées, Laure n'était qu'une cuisinière, bien qu'elle eût un meilleur poëte que toi pour la chanter; Didon une dondon, Cléopâtre une bohémienne, Hélène une catin, Héro une coureuse; Thisbé pouvait avoir d'assez beaux yeux gris, mais voilà tout. — Seigneur Roméo, salut à votre brayette française, nous vous souhaitons le *bonjour* en français. Tu nous as joué un joli tour hier soir.

ROMÉO. Salut à tous deux. Quel tour vous ai-je donc joué?

MERCUTIO. Mais tu nous as fait faux bond; me comprends-tu?

ROMÉO. Excuse-moi, mon cher Mercutio; j'avais des affaires pressées et dans ce cas il est permis de brûler la politesse.

MERCUTIO. C'est comme si tu disais que dans ce cas il est permis de s'incliner devant la nécessité.

ROMÉO. Ou pour tirer sa révérence.

MERCUTIO. Tu es on ne plus révérentieux.

ROMÉO. Je ne suis que poli.

MERCUTIO. Oh! tu as à ton service les fleurs de la politesse, les roses de la courtoisie.

ROMÉO. En fait de roses, je n'ai que des rosettes, et je les mets à mes escarpins[2].

MERCUTIO. Allons, morbleu, suis-moi de pied ferme ce jeu de mots jusqu'à ce que la semelle de tes escarpins soit usée.

ROMÉO. C'est selon l'usage.

MERCUTIO. A moi, Benvolio, à moi! je commence à faiblir, l'esprit me fait faute.

ROMÉO. Donne-lui de la cravache et de l'éperon, sans quoi j'arriverai avant toi.

MERCUTIO. Si ton esprit fait la course à l'oie[3], je n'en suis plus; car il y a de l'oie dans ton petit doigt plus que dans toute ma personne: est-ce que tu me prends pour une oie?

ROMÉO. Je ne t'ai jamais pris pour autre chose.

MERCUTIO. Je te mordrai le bout de l'oreille pour cette plaisanterie-là.

ROMÉO. Tu es trop mordant.

MERCUTIO. Ton esprit aujourd'hui est à la sauce piquante.

ROMÉO. C'est pour accommoder ton oie.

MERCUTIO. Je vois que ton esprit se prête comme un gant de peau; d'un pouce on en fait une aune.

ROMÉO. J'aime à lui donner carrière[4].

[1] Dans le texte ces mots sont en français. Shakspeare se moque ici de ceux qui de son temps croyaient du bon ton de larder leurs phrases de mots français.

[2] On portait alors au soulier un nœud de rubans, auquel on donnait la forme d'une rose ou de toute autre fleur; de là le nom de rosettes.

[3] La course à l'oie avait quelque rapport avec ce que nous [illegible]

[4] On comprend que la traduction [illegible] souvent même les mots sont intraduisibles.

MERCUTIO. A la bonne heure. Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de gémir en amoureux transi? Maintenant tu es vraiment Roméo, un Roméo qui sait vivre, un Roméo tel que l'ont fait l'art et la nature; ce stupide Amour est un grand niais qui s'en va deçà delà, cherchant un trou pour y cacher sa marotte.

BENVOLIO. Restes-en là, restes-en là.

MERCUTIO. Tu veux que je bouche le flacon de mon esprit pour empêcher qu'il ne s'évapore?

BENVOLIO. Je craignais que tu n'allongeasses un peu trop ton histoire.

MERCUTIO. Au contraire; j'allais la terminer; je suis arrivé au fond de mon sac, j'allais céder la place à d'autres.

ROMÉO. Voilà qui est excellent!

Arrivent LA NOURRICE et PIERRE.

MERCUTIO. Une voile! une voile! une voile!

BENVOLIO. Il y en a deux, une brayette et un cotillon.

LA NOURRICE. Pierre!

PIERRE. Plaît-il?

LA NOURRICE. Mon éventail, Pierre.

MERCUTIO. Donne-le-lui, Pierre; il cachera son visage; l'éventail est le plus beau des deux.

LA NOURRICE. Bonjour, messieurs.

MERCUTIO. Bonsoir, belle dame.

LA NOURRICE. Est-il donc déjà si tard?

MERCUTIO. Oui, certes; le baiser du cadran est déjà posé sur la bouche de midi.

LA NOURRICE. Fi donc! quel homme êtes-vous?

ROMÉO. Un mortel que Dieu créa dans un moment de dépit contre lui-même.

LA NOURRICE. Fort bien dit, par ma foi. — Dans un moment de dépit contre lui-même. — Quel est celui de vous, messieurs, qui pourrait me dire où je trouverai le jeune Roméo?

ROMÉO. Je puis vous le dire; le jeune Roméo, quand vous l'aurez trouvé, sera plus vieux que lorsque vous vous êtes mise à le chercher: je suis le plus jeune de ce nom-là, faute d'un pire.

LA NOURRICE. Fort bien.

MERCUTIO. Eh quoi! le pire est fort bien? la réponse est bonne.

LA NOURRICE. Seigneur, si vous êtes Roméo, j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

BENVOLIO. Elle a quelque partie fine à lui proposer.

MERCUTIO. C'est une entremetteuse.

ROMÉO, *à Mercutio*. Quel est le gibier que tu poursuis maintenant?

MERCUTIO. Ce n'est pas un lièvre, à moins que ce ne soit un lièvre rance. (*Il chante.*)

Un lièvre, fût-il vieux, est un fort bon régal
Dans le carême,
Et même
Dans le carnaval.
Mais pour un lièvre vieux et rance,
Exhalant déjà quelque odeur,
S'il en faut faire ma pitance,
Je suis votre humble serviteur.

Roméo, dînes-tu aujourd'hui chez ton père? nous y allons.

ROMÉO. Je vous suis.

MERCUTIO *chante.*

Adieu, vénérable matrone,
Vénérable matrone, adieu.

(*Mercutio et Benvolio s'éloignent.*)

LA NOURRICE. Adieu. — Dites-moi, je vous prie, seigneur, quel est ce [illegible] personnage si plein d'impertinence?

ROMÉO. C'est un [illegible] qui aime à s'entendre, et qui en dira plus en une minute qu'il n'en écoutera en un mois.

LA NOURRICE. S'il s'avise de dire la moindre chose contre moi, je lui apprendrai à vivre, à lui et à vingt insolents de son espèce; et si je ne suis pas de force à le faire, j'en trouverai qui en viendront à bout. L'impudent! me prend-il pour une de ses [illegible], pour une grisette? — (*A Pierre.*) Et toi, tu restes là comme un terme, et tu laisses de pareils drôles faire de moi ce qu'ils veulent!

PIERRE. Je n'ai vu personne faire de vous ce qu'il voulait: si je l'avais vu, j'aurais bientôt mis flamberge au vent, je vous en réponds; je suis aussi prompt qu'un autre à dégainer quand une bonne querelle se présente et que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE. Mort de ma vie! je suis si agitée que j'en tremble de tous mes membres. L'insolent! (*A Roméo.*) J'ai un mot à vous dire, seigneur. Comme je vous l'ai dit, ma jeune maîtresse m'a envoyée vous chercher; elle m'a chargée de vous dire... mais cela, je le garde pour moi; mais d'abord, permettez-moi de vous faire observer que, s'il vous arrivait de la conduire, comme on dit, dans le paradis des fous, ce serait fort mal à vous, comme on dit; car la petite est si jeune! si donc vous deviez lui causer du chagrin, ce serait bien mal agir envers une demoiselle de bonne maison; ce serait une conduite répréhensible.

ROMÉO. Nourrice, rappelez-moi au souvenir de votre maîtresse; je vous jure...

LA NOURRICE. L'aimable homme! oh! je le lui dirai, soyez-en sûr; oh! qu'elle va être contente!

ROMÉO. Que lui direz-vous, nourrice? vous ne me comprenez pas.

LA NOURRICE. Je lui dirai, seigneur, — que vous avez juré; ce qui est tout à fait d'un gentilhomme.

ROMÉO. Dites-lui de faire en sorte de venir se confesser cette après-midi. Là, dans la cellule de frère Laurent, elle sera tout à la fois confessée et mariée. Voici pour vous. (*Il lui présente une bourse.*)

LA NOURRICE. Non, bien certainement, seigneur, je n'accepterai rien.

ROMÉO. Vous accepterez; il le faut.

LA NOURRICE, *prenant la bourse*. Cette après-midi, dites-vous? Fort bien, elle s'y trouvera.

ROMÉO. Pour vous, bonne nourrice, allez attendre derrière le mur de l'abbaye; mon domestique ira dans une heure vous y rejoindre; il vous apportera une échelle de corde qui, dans le mystère de la nuit, doit m'aider à gravir au faîte de la félicité. Adieu! — Soyez discrète, et je vous récompenserai. Adieu. — Mes compliments à votre maîtresse. (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

LA NOURRICE. Que Dieu dans le ciel vous bénisse! — Un mot encore, s'il vous plaît.

ROMÉO, *revenant sur ses pas*. Que me voulez-vous, bonne nourrice?

LA NOURRICE. Votre domestique est-il un homme sûr? Vous connaissez le proverbe: Deux personnes peuvent garder un secret, quand il n'y en a qu'une qui le sait.

ROMÉO. Croyez-moi, c'est un homme éprouvé comme l'acier.

LA NOURRICE. C'est que, voyez-vous, seigneur, ma maîtresse est bien la plus charmante créature, — ô mon Dieu! — voyez-vous, — quand elle était toute petite, — oh! oui, il y a dans Vérone, un gentilhomme, un certain Pâris, qui n'aurait pas été fâché de jeter le grappin sur elle; mais, hélas! la pauvre enfant ne peut le souffrir; elle aimerait mieux, je crois, voir le diable que sa personne. Quelquefois, pour la taquiner, je m'amuse à lui dire que Pâris est un bien bel homme; aussitôt elle pâlit et devient blanche comme un linge. Est-ce que Romarin et Roméo ne commencent pas par la même lettre?

ROMÉO. Oui, nourrice, par un *R*: eh bien! après?

LA NOURRICE. Oh! vous voulez vous moquer de moi. Je sais fort bien qu'ils commencent par une autre lettre; c'est le mot chien qui commence par un *R*. Oh! si vous saviez toutes les jolies choses qu'elle dit sur le romarin et vous, cela vous ferait du bien de les entendre.

ROMÉO. Recommandez-moi à son souvenir. (*Il s'éloigne.*)

LA NOURRICE. Oui, mille et mille fois. — Pierre!

PIERRE. Plaît-il?

LA NOURRICE. Pierre, prenez mon éventail, et marchez devant moi. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Le jardin de Capulet.

Arrive JULIETTE.

JULIETTE. Neuf heures sonnaient quand j'ai envoyé ma nourrice; elle m'avait promis de revenir dans une demi-heure. Peut-être ne l'a-t-elle pas trouvé. — Non, ce n'est pas cela. — Elle est boiteuse, et les messagers d'amour devraient être agiles comme la pensée, qui va dix fois plus vite que les rayons du soleil quand ils chassent l'ombre

devant eux au penchant de la montagne: c'est pour cela que le char de Vénus est tiré par des colombes, et que Cupidon a des ailes. Maintenant le soleil est parvenu au plus haut point de sa course; de neuf heures à midi il y a trois mortelles heures, — et pourtant elle ne vient point. Si elle avait les affections et le sang chaud de la jeunesse, ses mouvements seraient autrement rapides; elle irait de Roméo à moi, de moi à Roméo, comme la paume que deux joueurs se renvoient. Mais elle est vieille, et la vieillesse tient beaucoup de la mort; la vieillesse est lourde, pesante, inerte comme le plomb, dont elle a la couleur terne et pâle.

Arrivent LA NOURRICE et PIERRE.

JULIETTE, *continuant.* O ciel! la voici! — O nourrice bien-aimée! quelles nouvelles? l'as-tu trouvé? Renvoie ton laquais.

LA NOURRICE. Pierre, attendez-moi à la porte du jardin. (*Pierre s'éloigne.*)

JULIETTE. Eh bien, chère nourrice, parle. — Mon Dieu! que tu as l'air triste! si tu as de mauvaises nouvelles à m'apprendre, dis-les-moi gaiement; si elles sont bonnes, tu en gâtes la musique en me la jouant avec une mine si renfrognée.

LA NOURRICE. Ouf! je n'en puis plus; laissez-moi un moment respirer. — Ah! mes pauvres os! quelle course j'ai faite!

JULIETTE. Je voudrais que tu eusses mes os, et moi tes nouvelles. Voyons, parle, je t'en prie; parle, ma bonne petite nourrice.

LA NOURRICE. Mon Dieu! que vous êtes pressée! ne pouvez-vous attendre un moment? ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE. Comment veux-tu que je le croie quand tu trouves de l'haleine pour me dire que tu es hors d'haleine? Tu mets plus de temps à t'excuser de ce délai que tu n'en mettrais à me conter ce que tu as à me dire. Les nouvelles que tu apportes sont-elles bonnes ou mauvaises? réponds; réponds-moi par un mot seulement; quant aux détails, j'attendrai. Voyons, sont-elles mauvaises ou bonnes?

LA NOURRICE. Le joli choix, ma foi, que vous avez fait! certes, vous ne vous y entendez guère: Roméo! non, ce n'est pas de lui que je parle; bien qu'il ait une figure incomparable, cela n'empêche pas qu'il n'ait une jambe au-dessus de tout éloge; et une main! et un pied! et une taille! Bien qu'on n'en puisse pas dire grand'chose, néanmoins cela surpasse tout ce qu'on a jamais vu de mieux! Ce n'est pas précisément la fleur de la courtoisie; — mais je vous le garantis aussi doux qu'un agneau. Allez, allez, ma petite; continuez à servir Dieu: — Dites-moi, a-t-on dîné à la maison?

JULIETTE. Non, non; mais tout cela, je le savais déjà. Que dit-il de notre mariage? que t'en a-t-il dit?

LA NOURRICE. Dieu! que la tête me fait mal! Ma pauvre tête! elle bat comme si elle allait se briser en vingt morceaux; et puis mes reins, — ô mes reins! mes reins! Dieu vous bénisse de m'envoyer faire de pareilles courses! il y a vraiment de quoi me tuer.

JULIETTE. Va, je suis bien fâchée de te voir souffrir ainsi; mais, ma bonne petite nourrice, je t'en prie, que t'a dit mon ami?

LA NOURRICE. Il m'a dit, — il m'a parlé en loyal gentilhomme, en homme courtois, bon, sincère et, j'ose le dire, vertueux. — Où est votre mère?

JULIETTE. Où est ma mère? — Mais elle est à la maison; où voudrais-tu qu'elle fût? Quelles singulières réponses tu me fais: *Votre ami m'a parlé en loyal gentilhomme. — Où est votre mère?*

LA NOURRICE. Ma chère enfant, comme vous êtes impatiente! voilà du joli, ma foi! Est-ce là le cataplasme que vous appliquez sur mes douleurs? Désormais vous pourrez faire vos commissions vous-même.

JULIETTE. Eh bien! vas-tu te fâcher? — Voyons; que dit Roméo?

LA NOURRICE. Avez-vous obtenu la permission d'aller aujourd'hui à confesse?

JULIETTE. Oui.

LA NOURRICE. [illegible], rendez-vous à la cellule de frère Laurent. Un mari [illegible] pour vous épouser. Bon! [illegible] qui [illegible] il faut bien peu

de chose pour donner à vos joues la couleur écarlate. Allez à l'église; moi, je vais dans une autre direction chercher l'échelle avec laquelle, dès qu'il fera nuit, votre amant doit dénicher un nid d'oiseau. C'est pour vous que je travaille; à moi la peine, à vous le plaisir; je vais dîner; rendez-vous à la cellule.

JULIETTE. Je vais y trouver le bonheur! — Chère nourrice, adieu. (*La Nourrice s'en va d'un côté, Juliette de l'autre.*)

SCÈNE VI.

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et ROMÉO.

FRÈRE LAURENT. Daigne le ciel sourire à cette union sainte; et puissions-nous ne pas avoir plus tard à nous en repentir!

ROMÉO. Ainsi soit-il! Mais viennent toutes les douleurs du monde, elles ne sauraient contre-balancer l'immense bonheur que me donne chaque minute passée en sa présence: réunissez seulement nos mains par les paroles consacrées; la mort qui dévore l'amour peut faire ensuite de moi ce qu'il lui plaira; que Juliette soit mienne, je n'en veux pas davantage.

FRÈRE LAURENT. Ces bonheurs violents ont une fin violente, et meurent au sein de leur triomphe, pareils au feu et à la poudre, qui consument ce qu'ils touchent: le miel, si doux, finit par rebuter par sa douceur même, et le palais blasé le rejette avec dégoût: aime donc modérément, mon fils; c'est le moyen d'aimer longtemps; pour arriver à point, il ne faut aller ni trop vite ni trop lentement.

Entre JULIETTE.

FRÈRE LAURENT, *continuant.* Voici la jeune épouse. — Oh! un pied aussi léger n'usera jamais le roc éternel de cette grotte; un amant peut, sans craindre de tomber, marcher sur le fil de la Vierge qui voltige dans l'air par un soleil d'été; tant cette vanité qu'on nomme l'amour est chose légère!

JULIETTE. Salut à mon saint directeur.

FRÈRE LAURENT. Roméo vous remerciera pour nous deux, ma fille.

JULIETTE. Je lui en dis autant; sans quoi ses remercîments seraient superflus.

ROMÉO. Ah! Juliette, si la mesure de ta félicité est comblée comme la mienne, et si tu as plus de talent que moi pour la peindre, oh! alors parfume de ton haleine l'air qui nous entoure, et que la musique de ta voix exprime le bonheur ineffable d'une entrevue si chère.

JULIETTE. Le sentiment vrai, plus riche en effets qu'en paroles, s'attache plus à la réalité qu'aux vains ornements: ceux-là sont indigents qui peuvent faire le calcul de leurs richesses; mon sincère amour est parvenu à un excès si grand, que je ne saurais compter la moitié de mes trésors.

FRÈRE LAURENT. Venez, suivez-moi; nous aurons bientôt fait; sauf votre bon plaisir, je ne vous laisserai pas seuls que la sainte Église ne vous ait incorporés l'un à l'autre. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une place publique.

Arrivent MERCUTIO, BENVOLIO, UN PAGE et plusieurs Domestiques.

BENVOLIO. Je t'en prie, mon cher Mercutio, retirons-nous: la journée est chaude; les Capulets sont sortis, et si nous les rencontrons, nous ne pourrons éviter une querelle; car, par cette chaleur, le sang bout dans les veines.

MERCUTIO. Tu ressembles à ces gens qui, entrant dans une hôtellerie, posent leur dague sur la table en [illegible]: *Dieu veuille que je n'en aie pas besoin!* et qui à la seconde tasse la dégainent sans motif contre le garçon de taverne.

BENVOLIO. Est-ce que je ressemble à ces gens-là?

MERCUTIO. Allons, tu n'es pas plus endurant qu'un autre; il ne te faut pas grand'chose pour t'échauffer la bile.

BENVOLIO. Où en veux-tu venir?

MERCUTIO. S'il existait deux gaillards comme toi, nous n'en aurions bientôt plus un seul : car l'un tuerait l'autre. Toi! mais tu es homme à te prendre de querelle avec le premier venu dont la barbe aura un poil de plus ou de moins que la tienne; tu te battras avec tel autre, parce qu'il casse des noisettes, par l'unique motif que tu as les yeux couleur noisette; voilà, j'espère, des yeux clairvoyants et un motif bien choisi! Ta tête est pleine comme un œuf de sujets de querelles; mais en revanche, elle est vide de cervelle; car elle a perdu sous les coups nombreux qu'elle a reçus le peu qu'elle en avait. Je t'ai vu chercher dispute à un homme qui toussait dans la rue, parce qu'il avait éveillé ton chien, qui dormait au soleil. N'as-tu pas entrepris un tailleur parce qu'il portait un pourpoint neuf avant Pâques? et un autre quidam, parce qu'il attachait ses souliers neufs avec de vieux rubans? et c'est toi qui t'avises de me faire la leçon sur mon humeur turbulente!

BENVOLIO. Si j'étais aussi querelleur que toi, j'affermerais ma vie à bail à qui voudrait m'assurer cinq quarts d'heure d'existence.

MERCUTIO. Tu me fais bâiller avec ton bail.

Arrive TYBALT, accompagné de quelques partisans des Capulets.

BENVOLIO. Sur ma vie, voici les Capulets.

MERCUTIO. Par la mort, cela m'est égal.

TYBALT, *aux siens*. Tenez-vous près de moi; je vais leur parler. — Bonjour, messieurs : j'ai un mot à dire à l'un de vous.

MERCUTIO. Un mot seulement à l'un de nous! donnez-lui un accompagnement; joignez-y un coup d'épée.

TYBALT. Vous m'y trouverez fort disposé, pour peu que vous m'en donniez l'occasion.

MERCUTIO. Ne pourriez-vous la prendre sans qu'on vous la donnât?

TYBALT. Mercutio, toi et Roméo, vous agissez d'un commun accord. —

MERCUTIO. Que parles-tu d'accord? Nous prends-tu pour des ménétriers? En ce cas, prends garde que la mesure ne se brouille; (*portant la main sur la garde de son épée*) voici mon archet; il te fera danser. Ah! tu parles d'accord!

BENVOLIO. Nous sommes ici en public : ou retirons-nous dans quelque endroit écarté, ou discutons froidement nos griefs; sinon séparons-nous; ici tous les yeux nous regardent.

MERCUTIO. Les yeux des hommes peuvent nous regarder; ils sont faits pour cela; je reste ici, moi; peu m'importe à qui cela déplait.

Arrive ROMÉO.

TYBALT. Allez en paix, messire; j'aperçois mon homme.

MERCUTIO. Je veux être pendu si celui-là porte votre livrée. Rendez-vous sur le terrain, il vous y suivra; c'est sous ce rapport seulement qu'il sera votre homme.

TYBALT. Roméo, la haine que je te porte ne me fournit pas d'expression plus nette que celle-ci : — Tu es un lâche.

ROMÉO. Tybalt, j'ai des raisons pour t'aimer; elles me font excuser la fureur avec laquelle tu m'accueilles : — Je ne suis point un lâche; adieu donc : je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT. Jeune homme, cela ne saurait excuser les outrages que j'ai reçus de toi : [illegible] et dégaine.

ROMÉO. Je proteste que je ne t'ai offensé de ma vie; loin de là, tu ne comprendras toute l'affection que je te porte que [illegible] les motifs, ainsi, mon cher Capulet, [illegible] nom que j'estime à l'égal du mien, — [illegible]

MERCUTIO. O soumission froide, déshonorante et vile! Allons, [illegible] (*Il met l'épée à la main.*) Misérable Tybalt, [illegible]

TYBALT. Que me veux-tu?

MERCUTIO. [illegible] je ne veux qu'une de tes neuf vies, [illegible] quant aux [illegible] cela dépen[illegible] Tire [illegible] de [illegible] son fourreau [illegible]

TYBALT, *tirant son épée*. Je suis à toi!

ROMÉO. Mon cher Mercutio, remets ton épée dans le fourreau.

MERCUTIO, *à Tybalt*. Voyons, montre-nous cette fameuse botte. (*Ils se battent.*)

ROMÉO. Dégaine, Benvolio; rabats la pointe de leurs épées. — Quelle honte, messieurs! arrêtez! — Tybalt, — Mercutio, — le prince a expressément défendu ces violences dans les rues de Vérone. — Arrêtez, Tybalt; — mon cher Mercutio. (*Mercutio est blessé, Tybalt s'éloigne avec ses partisans.*)

MERCUTIO. Je suis blessé! — Au diable les deux maisons rivales! — Je suis expédié. — Est-il parti sans avoir aucun mal?

BENVOLIO. Quoi donc? Es-tu blessé?

MERCUTIO. Oui, oui; une égratignure, une égratignure; parbleu, c'est bien assez. — Où est mon page? — Va, manant, va me chercher un chirurgien. (*Le Page s'éloigne.*)

ROMÉO. Du courage, mon ami; la blessure n'est pas grave.

MERCUTIO. Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est suffisante comme cela : viens chercher demain de mes nouvelles, tu me trouveras emménagé dans mon dernier gîte. J'ai mon affaire; adieu à ce monde! — Au diable vos deux maisons! — Comment! égratigné à mort par un drôle, un maraud, un belître; tué par un rodomont, un cuistre, un animal qui se bat par la règle de trois! — (*A Roméo.*) Pourquoi diable es-tu venu te mettre entre nous? c'est par-dessous ton bras que le coup a passé pour m'atteindre.

ROMÉO. J'ai cru bien faire.

MERCUTIO. Aide-moi à gagner une maison voisine. Roméo, je sens que je vais perdre connaissance. — Au diable vos deux familles! elles sont cause que je vais régaler les vers; j'ai mon affaire, et bien conditionnée. — Maudites familles! (*Mercutio s'éloigne à pas lents, soutenu par Benvolio.*)

ROMÉO, *seul*. Un gentilhomme, proche parent du prince, et mon ami intime, a été blessé à mort en prenant fait et cause pour moi; et moi-même je vois une tache déshonorante imprimée à ma réputation par Tybalt, Tybalt, mon parent depuis une heure! — Ah! Juliette bien-aimée, ta beauté m'a efféminé; tu as amolli la trempe de mon courage.

Revient BENVOLIO.

BENVOLIO. O Roméo! Roméo! le brave Mercutio est mort! loin de la terre qu'elle dédaignait, cette âme intrépide a pris trop tôt son vol vers les cieux.

ROMÉO. La noire destinée de ce jour marquera de son sceau lugubre les jours qui le suivront; celui-ci voit commencer de grands malheurs; d'autres les verront finir.

Revient TYBALT.

BENVOLIO. Voilà Tybalt, ce furieux, qui revient.

ROMÉO. Il vit! il triomphe! et Mercutio est mort! Remonte au ciel, prudente modération; et toi, fureur à l'œil de flamme, sois maintenant mon guide! — (*S'approchant de Tybalt.*) Tybalt, je te renvoie l'épithète de lâche que tu m'as donnée tout à l'heure. L'âme de Mercutio n'est pas encore bien loin; elle plane au-dessus de nos têtes, attendant que la tienne vienne lui tenir compagnie; il faut que l'un de nous ou tous deux aillent le rejoindre.

TYBALT. Jeune présomptueux, qui fus ici-bas son ami, je vais te réunir à lui.

ROMÉO, *mettant l'épée à la main*. Voilà qui va en décider. (*Ils se battent; Tybalt tombe.*)

BENVOLIO. Fuis, Roméo; éloigne-toi! les bourgeois arrivent, et Tybalt est tué. — Ne reste point là, immobile et interdit : — Si tu es pris, le prince va te condamner à mort. — Allons, pars! — Sauve-toi!

ROMÉO. Oh! je suis le jouet du sort!

BENVOLIO. Qu'attends-tu? (*Roméo s'éloigne.*)

Arrive un grand nombre de Bourgeois.

PREMIER BOURGEOIS. De quel côté s'est enfui celui qui a tué Mercutio? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé?

BENVOLIO. Tybalt est ici gisant.

PREMIER CITOYEN. Vous, messire, suivez-moi; au nom du prince, obéissez.

Arrivent LE PRINCE et sa Suite; CAPULET, MONTAIGU, DONNA CAPULET, DONNA MONTAIGU, et une foule de peuple.

LE PRINCE. Où sont les misérables qui ont commencé cette scène de violence?

BENVOLIO. O noble prince! je puis vous dire comment s'est passée cette fatale querelle : vous voyez le cadavre de

l'homme tué par le jeune Roméo, de celui qui avait tué votre parent, le brave Mercutio.

DONNA CAPULET, *s'approchant du corps de Tybalt.* Tybalt, mon neveu! ô fils de mon frère! Spectacle douloureux! c'est le sang de mon cher Tybalt qui a coulé! — Prince, si vous êtes juste, en échange de notre sang versé, donnez-nous celui des Montaigu. — O mon neveu! mon neveu! —

LE PRINCE. Benvolio, qui a commencé ces actes sanglants?

BENVOLIO. Tybalt, étendu mort, tué par la main de Roméo. Roméo, lui parlant le langage de la modération, l'avait prié de considérer la futilité de la querelle, et de ne pas s'exposer au déplaisir de votre altesse. Tout cela dit avec douceur, d'un air calme, et dans l'attitude la plus humble, n'a pu prévaloir sur la haine indomptable de Tybalt. Sourd à ces paroles de paix, il s'élance l'épée à la main et en dirige la pointe contre la poitrine du vaillant Mercutio, qui aussitôt croise le fer avec lui; plein d'un belliqueux dédain, d'une main il détourne la froide mort qui le menace, de l'autre la renvoie à Tybalt, qui pare ses coups avec dextérité. « Arrêtez, mes amis! » s'écrie Roméo; en même temps son bras, plus agile que sa langue, abaisse la pointe fatale des deux glaives, et il se précipite entre les combattants; en ce moment un coup furieux porté par Tybalt, passant par-dessous le bras de Roméo, est venu frapper mortellement Mercutio. Tybalt s'est enfui, puis il est revenu sur Roméo, dont le calme venait tout à coup de faire place à la vengeance. Rapides comme l'éclair, ils se sont élancés l'un sur l'autre, et avant que j'eusse mis l'épée à la main pour les séparer, Tybalt est tombé mort, et Roméo a pris la fuite. Que je meure à l'instant, si ce n'est pas la vérité pure.

DONNA CAPULET. C'est un parent des Montaigus, il ne dit pas la vérité; ses affections l'en empêchent[1]. Dans cette lutte criminelle, ils se sont mis vingt contre un, et les vingt réunis n'ont pu trancher qu'une seule vie: prince, je demande justice; votre devoir est de me l'accorder; Roméo a tué Tybalt; Roméo doit cesser de vivre.

LE PRINCE. Roméo a tué celui qui avait tué Mercutio; maintenant qui me payera le prix d'une si chère vie?

BENVOLIO. Prince, que ce ne soit pas Roméo; il était l'ami de Mercutio: en ôtant la vie à son meurtrier, il n'a fait que ce qu'aurait fait la loi.

LE PRINCE. Il a eu tort, et pour le punir, je le condamne immédiatement à l'exil. Je suis moi-même compromis dans vos haines: vos cruelles discordes ont fait couler mon sang; mais je vous infligerai de si rigoureux châtiments, que vous déplorerez tous que ce sang ait été versé; je serai sourd aux justifications et aux excuses; ni larmes ni prières ne rachèteront les torts; n'y ayez donc point recours: que Roméo se hâte de partir; si on le trouve, ce sera sa dernière heure. Emportez ce corps, et gardez-vous d'enfreindre notre volonté; c'est une clémence meurtrière que celle qui pardonne le meurtre. (*Ils s'éloignent.*)

SCENE II.

Une chambre de la maison des Capulets.

Entre JULIETTE.

JULIETTE. Redoublez de vitesse, coursiers aux pieds de flamme; hâtez-vous d'arriver au palais du soleil; un conducteur comme Phaéton vous ferait bientôt toucher les portes d'occident, et sur-le-champ viendrait la nuit obscure. [illegible]

[1] [illegible]

l'accomplissement d'un chaste devoir! — Viens, Roméo, viens, tu seras le jour de ma nuit; car sur les ailes de la nuit ton image se détachera plus blanche que la neige nouvelle sur le noir plumage du corbeau. — Viens, nuit propice; viens, nuit aimable et sombre; donne-moi mon Roméo; quand il aura cessé de vivre, prends-le et découpe-le en petites étoiles; elles feront resplendir d'un tel éclat la face du ciel, que tout l'univers, s'éprenant d'amour pour la nuit, cessera d'adorer le soleil et sa magnificence. — Oh! j'ai acheté un domaine d'amour, mais je n'en ai point encore pris possession; je suis vendue, l'acquéreur n'est point encore entré en jouissance. Oh! qu'elle est lente cette journée! lente comme la nuit qui précède un jour de fête, pour l'enfant qu'attendent de nouvelles parures et qui est impatient de les porter. Ah! voici ma nourrice. —

Entre LA NOURRICE, tenant à la main une échelle de corde.

JULIETTE *continuant*. Elle va me donner des nouvelles; et tout ce qui me parle de Roméo a pour moi une éloquence céleste. — Eh bien, nourrice, quoi de nouveau? Que tiens-tu donc là? l'échelle de corde que Roméo t'a chargée d'aller prendre?

LA NOURRICE. Oui, oui, l'échelle de corde. (*Elle jette par terre l'échelle de corde.*)

JULIETTE. O mon Dieu! qu'as-tu donc? pourquoi joins-tu ainsi les mains?

LA NOURRICE. Ah! miséricorde! il est mort! il est mort! il est mort! nous sommes perdues, mademoiselle, nous sommes perdues! — O malheur! il n'est plus! il est tué! il est mort!

JULIETTE. Le ciel a-t-il pu être si cruel!

LA NOURRICE. Roméo l'a pu, sinon le ciel. — O Roméo, Roméo! — qui jamais l'aurait pensé? — Roméo!

JULIETTE. Quel démon es-tu donc de me mettre ainsi à la torture? C'est un supplice à faire rugir les damnés. Roméo s'est-il donné la mort? Dis-moi seulement oui, et dans ce seul mot prononcé il y aura pour moi un poison plus redoutable que le regard mortel du basilic: si Roméo n'est plus, je ne suis plus rien moi-même. Est-il mort? réponds-moi oui ou non; et qu'un mot décide de mon malheur ou de ma félicité.

LA NOURRICE. J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes propres yeux, — que Dieu me pardonne! — là, sur sa mâle poitrine: ce n'est plus qu'un cadavre sanglant, horrible à voir; pâle, pâle comme la cendre; tout souillé d'un sang noir; — à cette vue j'ai perdu connaissance.

JULIETTE. Oh! brise-toi, mon cœur, brise-toi à l'instant! Fermez-vous, mes yeux, et cessez pour jamais de vous ouvrir au jour! Terrestre enveloppe, retourne à la terre; que la vie cesse de t'animer, et qu'une même tombe me réunisse à Roméo.

LA NOURRICE. O Tybalt, Tybalt! le meilleur ami que j'avais! si poli avec moi, si plein d'attentions! faut-il que j'aie vécu pour te voir mourir!

JULIETTE. Quel est cet ouragan qui souffle dans des directions si opposées? Roméo est-il tué, et Tybalt est-il mort? — Ai-je perdu à la fois un cousin bien cher et un époux plus cher encore? Alors, sonne la trompette du jugement dernier! car qui vivra encore, si ces deux-là sont morts?

LA NOURRICE. Tybalt est mort, et Roméo est banni; Roméo qui l'a tué est banni!

JULIETTE. Grand Dieu! — la main de Roméo a versé le sang de Tybalt?

LA NOURRICE. Hélas! oui, malheureusement, oui.

JULIETTE. O cœur cruel, sous des traits si doux! [illegible] son de l'agneau! vile substance, brillante d'un céleste éclat! [illegible] habite un palais si splendide?

LA NOURRICE. [illegible]



ROMÉO. Adieu, adieu; un baiser, et je pars. (Acte III, scène v, page 395.)

JULIETTE. Que maudite soit ta langue pour un pareil souhait! il n'est pas né pour l'opprobre, lui; l'opprobre n'oserait imprimer son sceau sur ce noble front; c'est le trône de l'honneur; c'est un front digne de porter la couronne de la terre. Que j'étais insensée de le traiter comme j'ai fait!

LA NOURRICE. Pouvez-vous dire du bien de celui qui a tué votre cousin?

JULIETTE. Dois-je mal parler de celui qui est mon mari? Cher et malheureux époux, qui épargnera ton nom, alors que moi, ta femme depuis trois heures seulement, je lui prodigue l'outrage? Mais pourquoi, cruel, as-tu tué mon cousin! Ah! le cruel Tybalt aurait tué mon Roméo! Arrière, larmes folles; retournez à votre source; votre tribut appartient à la douleur; et c'est par méprise que vous l'offrez à la joie. Il vit, mon époux, que Tybalt voulait tuer; et il est mort, Tybalt, lui qui voulait tuer mon époux; il n'y a là que des sujets de joie; pourquoi donc est-ce que je pleure? un mot plus douloureux pour moi que la mort de Tybalt m'a percé le cœur : vainement je voudrais l'oublier : il pèse sur ma mémoire comme un crime sur l'âme du coupable : *Tybalt est mort*, m'a-t-elle dit, et *Roméo est banni*. Dans ce seul mot *banni*, il y a la mort de dix mille Tybalt. C'était bien assez que la mort de Tybalt; là aurait dû s'arrêter mon malheur; ou si une douleur ne va jamais sans l'autre, si elle se plaît dans la compagnie d'autres douleurs; si après m'avoir dit : *Tybalt est mort*, on m'avait pareillement annoncé le trépas de mon père, ou de ma mère, ou même de tous deux, elle eût été pour moi une lamentable nouvelle, mais à la suite de ces mots : *Tybalt est mort*, ajouter : *Roméo est banni*, c'est tuer à la fois père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette! *Roméo est banni*, il n'y a ni fin, ni terme, ni borne, ni limite à l'indicible douleur contenue dans ces paroles de mort. — Nourrice, mon père et ma mère, où sont-ils?

LA NOURRICE. Ils pleurent et gémissent sur le corps inanimé de Tybalt. Voulez-vous venir les voir? je vais vous conduire auprès d'eux.

JULIETTE. Ils arrosent ses blessures de leurs larmes? les miennes, quand les leurs seront séchées, couleront pour le bannissement de Roméo. Ramasse ces cordes; pauvres instruments, vous êtes comme moi trompés dans votre attente; car Roméo est exilé. Vous deviez l'amener dans mes bras! Vain espoir! je suis condamnée à mourir vierge et veuve. Venez; et toi, nourrice, viens aussi; je vais m'étendre sur ma couche nuptiale; au lieu de Roméo, ce sera la mort qui m'épousera.

LA NOURRICE. Retirez-vous dans votre chambre; je vais voir Roméo, et il viendra vous consoler; — je sais où il est. Entendez-vous, votre Roméo sera ici cette nuit; je vais le trouver; il est caché dans la cellule de frère Laurent.

JULIETTE. Oh! vas-y! remets cette bague à mon loyal chevalier, et dis-lui de venir me faire ses derniers adieux. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et ROMÉO.

FRÈRE LAURENT. Sors de ta retraite, Roméo; viens, mortel infortuné; l'affliction s'est éprise de toi et la douleur est ta fiancée.

ROMÉO. Quoi de nouveau, mon père? quel est l'arrêt du prince? quelle nouvelle infortune dois-je éprouver encore?

FRÈRE LAURENT. Tu n'es que trop familiarisé avec le malheur, ô mon fils! je viens t'apprendre l'arrêt qu'a rendu le prince.

ROMÉO. La mort, sans doute?

FRÈRE LAURENT. Sa bouche a prononcé un jugement moins rigoureux; ce n'est pas la mort, mais l'exil.

ROMÉO. L'exil, grand Dieu! oh! par pitié, dis la mort! l'exil est bien plus terrible que la mort! ah! ne parle pas d'exil.

FRÈRE LAURENT. Tu es banni de Vérone; résigne-toi, le monde est vaste.



DONNA CAPULET. ... Au secours! au secours! — Appelez au secours. (Acte IV, scène v, page 398.)

ROMÉO. Hors des murs de Vérone il n'y a point de monde pour moi; il n'y a que purgatoire, tortures et enfer; m'exiler d'ici, c'est m'exiler du monde, et cet exil-là, c'est la mort, c'est la mort sous le nom menteur d'exil. En appelant la mort exil, tu me tranches la tête avec une hache d'or, et tu souris au coup qui me tue.

FRÈRE LAURENT. O péché mortel! ô comble de l'ingratitude! Selon nos lois, ton crime a mérité la mort; mais le prince, dans sa bonté, prenant ton parti, a fait taire la loi, et au mot redoutable de mort a substitué celui d'exil: c'est un acte d'insigne clémence, tu ne le vois pas.

ROMÉO. C'est cruauté, et non clémence. Le ciel est ici où respire Juliette; le plus chétif animal, le chat, le chien, la souris, vivent sous ce ciel et peuvent la contempler; mais Roméo ne le peut pas. — La mouche elle-même jouit de plus de droits, de priviléges, de faveurs, que Roméo; elle peut se poser sur la main de Juliette, sur ce ravissant albâtre, et savourer sur ses lèvres d'immortelles délices, ses lèvres dont la pudeur virginale rougit, comme d'un péché, du mutuel baiser qu'elles se donnent. Mais Roméo ne le peut pas; il est exilé, lui; une mouche a ce bonheur, on le refuse à Roméo; une mouche est libre, et moi, je suis banni. Et tu me dis que l'exil n'est point la mort? N'avais-tu donc sous la main ni poison subtil, ni lame tranchante, nul instrument de mort immédiate, n'importe lequel? N'avais-tu absolument, pour me tuer, que le mot d'exil? Ce mot, mon père, les damnés le hurlent en enfer; et tu as le cœur, toi ecclésiastique, toi mon guide sacré, mon confesseur, toi qui te dis mon ami, tu as le cœur de m'assassiner avec ce mot d'exil!

FRÈRE LAURENT. L'amour te rend injuste; laisse-moi te dire un mot.

ROMÉO. Oh! tu vas encore me parler d'exil.

FRÈRE LAURENT. Je te donnerai une armure pour te défendre contre ce mot redoutable, la philosophie, ce lait si doux de l'adversité, te consolera dans ton exil.

ROMÉO. Encore l'exil! — [illegible] la philosophie! à moins que la philosophie ne puisse créer une Juliette, déplacer une ville, annuler l'arrêt d'un prince, elle est inutile et sans vertu; cesse de m'en parler.

FRÈRE LAURENT. Allons, je vois que les fous n'ont pas d'oreilles.

ROMÉO. Comment en auraient-ils, quand les sages n'ont pas d'yeux?

FRÈRE LAURENT. Laisse-moi raisonner avec toi sur ta situation.

ROMÉO. Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas: si tu étais jeune comme moi, aimé de Juliette, marié depuis une heure seulement, couvert du sang de Tybalt, passionné comme moi, et comme moi exilé, alors tu pourrais parler, alors on te verrait t'arrachant les cheveux, tomber par terre comme je fais, et y prendre d'avance la mesure de ta fosse. (*On entend frapper.*)

FRÈRE LAURENT. Lève-toi; on frappe: mon cher Roméo, cache-toi.

ROMÉO. Non, non! à moins que le souffle de mes gémissements n'élève autour de moi un nuage qui me dérobe à tous les yeux. (*On frappe.*)

FRÈRE LAURENT. Entends comme l'on frappe! — Qui est là? — Lève-toi, Roméo, ou tu seras pris. — Attendez. — Lève-toi, va dans mon oratoire. (*On frappe.*) — Tout à l'heure. — Mon Dieu, quelle obstination! — J'y vais, j'y vais. (*On frappe.*) Qui frappe donc si fort? De quelle part venez-vous? que voulez-vous?

LA NOURRICE, *du dehors.* Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de ma visite; je viens de la part de mademoiselle Juliette.

FRÈRE LAURENT. En ce cas, soyez la bienvenue.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE. O mon père! mon père! dites-moi, je vous prie, où est le mari de ma maîtresse? où est Roméo?

FRÈRE LAURENT. Le voilà par terre, ivre de ses propres larmes.

LA NOURRICE. Oh! il est tout à fait dans le même état que ma maîtresse.

FRÈRE LAURENT. O douloureuse sympathie! déplorable situation!

LA NOURRICE. Oui, voilà comme elle est couchée : ce ne sont que des pleurs et des sanglots, des sanglots et des pleurs. — (*A Roméo.*) Allons, levez-vous, levez-vous, si vous êtes homme; au nom de Juliette, debout, levez-vous; pourquoi vous laisser aller à un si profond désespoir?

ROMÉO. Nourrice!

LA NOURRICE. Allons, seigneur, allons. — Au bout du compte, la mort termine tout.

ROMÉO. Tu as prononcé le nom de Juliette! En quel état est-elle? N'est-ce pas qu'elle me regarde comme un vil assassin, maintenant que j'ai souillé l'aurore de notre bonheur d'un sang qui touche de si près au sien? Où est-elle? Comment est-elle? Que dit de nos amours détruits la mystérieuse épouse de mon cœur?

LA NOURRICE. Oh! elle ne dit rien, seigneur; mais elle pleure, et pleure encore. Elle se jette sur son lit; puis tout à coup elle se soulève, appelle Tybalt; puis elle retombe en appelant Roméo.

ROMÉO. Pareil à la balle partie d'un mousquet homicide, c'est mon nom qui la tue, comme cette main maudite a tué son parent. — Oh! dis-moi, mon père, dis-moi dans quelle partie de mon corps ce nom détesté réside; ce fer va détruire l'asile qui le recèle. (*Il tire son épée.*)

FRÈRE LAURENT. Retiens ta main désespérée! Es-tu un homme? Ton extérieur l'annonce; mais tes larmes sont d'une femme, ton action insensée indique la stupide fureur de la brute; toi qui n'as de l'homme que l'extérieur, femme ou bête féroce, qui que tu sois, tu me surprends : par mon saint ministère, j'avais une plus haute opinion de ton caractère. Eh quoi! après avoir tué Tybalt, veux-tu donc attenter à tes propres jours, et, consommant sur toi-même l'acte d'une haine infernale, tuer du même coup la femme dont toute la vie est concentrée en toi? Pourquoi accuser ta naissance, le ciel et la terre? Tout cela, c'est toi, tu ne peux t'en dépouiller qu'en t'abdiquant toi-même. Fi donc! tu déshonores ta personne, ton amour, ton intelligence : tu es merveilleusement partagé sous ces trois rapports : mais, pareil à l'usurier, tu ne fais point de tes richesses l'usage convenable. En l'absence de toute mâle énergie, ta personne n'est qu'une image de cire; en causant la mort de la femme que tu avais fait vœu de chérir, ton amour n'est qu'un parjure; ton intelligence, commise à la conduite de ta personne et de ton amour, dont elle est l'ornement, n'est qu'un guide insensé qui les égare : c'est la poudre que porte un soldat maladroit, et qui fait explosion, grâce à son ignorance[1], et tu trouves la mort dans ce qui devait assurer ta défense. Réveille-toi, mon fils. Elle vit ta Juliette, cette Juliette adorée, pour laquelle tu mourais il n'y a qu'un moment : en cela tu es heureux. Tybalt a voulu te tuer, et tu as tué Tybalt; en cela encore tu es heureux. La loi qui te menaçait de la mort devient ton amie et ne prononce que l'exil; en cela encore tu es mille fois heureux. Tous les bonheurs [illegible] la fortune te sourit sous ses plus beaux [illegible] semblable à la jeune fille que ses parents [illegible] tu boudes contre la fortune et l'amour. Prends-y [illegible] y garde; quand on est ainsi fait, on meurt [illegible]. Allons, va rejoindre ta bien-aimée, comme vous [illegible] dans son appartement; pars et [illegible] de la quitter avant l'heure [illegible], car alors tu ne pourrais plus [illegible] C'est là que tu resteras jusqu'à ce [illegible] Vérone avec une joie [illegible] attention en la [illegible] de ma part votre [illegible] de bonne heure toute [illegible] qu'elle est par la douleur. [illegible]

LA NOURRICE. O mon Dieu! [illegible] toute la [illegible] Ce que c'est

[illegible] à propos de la poudre à feu. [illegible]

que d'avoir étudié! — (*A Roméo.*) Seigneur, je vais annoncer votre visite à ma maîtresse.

ROMÉO. Allez, et dites à ma bien-aimée de se préparer à me bien gronder.

LA NOURRICE, *lui donnant une bague.* Seigneur, voici une bague qu'elle m'a dit de vous remettre : dépêchez-vous, car il se fait tard. (*La Nourrice sort.*)

ROMÉO, *regardant la bague.* Voici qui me rend tout mon courage!

FRÈRE LAURENT. Pars, bonne nuit. — Quitte Vérone ce soir avant la pose des sentinelles, ou demain, à la pointe du jour, éloigne-toi à la faveur d'un déguisement : ta destinée tout entière en dépend. Fixe ta résidence à Mantoue : je m'entendrai avec ton domestique, qui, de temps à autre, te tiendra au courant de tout ce qui pourra survenir ici de favorable à tes intérêts. Donne-moi ta main; il est tard; adieu, bonne nuit.

ROMÉO, *lui serrant la main.* Si une joie au-dessus de toutes les joies ne m'attendait en ce moment, je ne pourrais sans douleur me séparer si brusquement de vous. Adieu. (*Ils sortent, frère Laurent d'un côté, Roméo de l'autre.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, DONNA CAPULET et PARIS.

DONNA CAPULET. Ces malheureux événements nous ont tellement préoccupés, seigneur, que nous n'avons pas eu le temps de faire part à notre fille de vos intentions. C'est que, voyez-vous, elle était tendrement attachée à son cousin Tybalt, et moi aussi; — mais quoi! nous sommes nés pour mourir. — Il est bien tard, et il n'est pas probable qu'elle descende ce soir. Je vous proteste que, sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

PARIS. Ce n'est guère le moment de faire sa cour; bonne nuit, madame; veuillez présenter mes hommages à votre fille.

DONNA CAPULET. Je n'y manquerai pas, et demain de bonne heure je saurai ses intentions; ce soir elle est absorbée par sa douleur.

CAPULET. Seigneur Pâris, je crois pouvoir vous assurer d'avance de l'amour de ma fille : je pense qu'en toute chose elle se laissera guider par moi; je dirai plus, j'en ai la certitude. — Ma femme, avant de vous coucher, allez la voir; faites-lui connaître l'amour de mon gendre Pâris, et dites-lui, souvenez-vous-en bien, que mercredi prochain, — mais doucement; quel jour sommes-nous?

PARIS. Lundi, seigneur.

CAPULET. Lundi! ah! ah! Oui, mercredi, ce serait trop tôt; que ce soit donc jeudi. — Dites-lui que jeudi elle sera mariée à ce noble comte. — (*A Pâris.*) Serez-vous prêt pour ce jour-là? un terme si rapproché vous convient-il? Nous ne ferons pas grande cérémonie; — un ou deux amis; car vous concevez que Tybalt étant notre proche parent et sa mort étant si récente, nous aurions l'air d'en être peu affectés si nous faisions grand étalage : nous aurons donc une demi-douzaine d'amis, et ce sera tout; mais que dites-vous de jeudi?

PARIS. Seigneur, je voudrais que jeudi fût demain.

CAPULET. Fort bien; vous pouvez maintenant vous retirer. — C'est donc pour jeudi. — Ma femme, allez trouver Juliette avant de vous mettre au lit. Dites-lui de se préparer à ce mariage. — Adieu, seigneur. — Holà! qu'on porte des lumières dans ma chambre! Sur ma parole, il est si tard qu'il sera bientôt de bonne heure. — Adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

La chambre à coucher de Juliette.

ROMÉO et JULIETTE.

JULIETTE. Eh quoi! déjà partir! le jour est loin encore. C'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a frappé ton oreille craintive. Il chante toutes les nuits sur ce grenadier en fleurs; crois-moi, mon ami, c'était le rossignol.

ROMÉO. C'était l'alouette, la messagère de l'aurore, et non le rossignol. Vois-tu, ma bien-aimée, ces feux jaloux qui dorent à l'orient le bord de ces nuages? les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le riant matin est debout sur la cime vaporeuse des montagnes... Il faut partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE. Cette lumière n'est pas le jour, j'en suis certaine, c'est quelque météore que le soleil exhale, pour te

servir cette nuit de porte-flambeau et pour éclairer ta route vers Mantoue. Oh! ne pars point; tu peux rester encore.

ROMÉO. Eh bien! qu'ils me prennent, qu'ils me mettent à mort; tu le veux, j'y consens. Tu as raison, cette lueur grisâtre, ce n'est pas le regard de l'aurore, c'est le pâle reflet du front de Cinthie; ce n'est pas l'alouette qui, là-haut, là-haut, au-dessus de nos têtes, frappe de ses notes vibrantes la voûte du ciel : je suis bien plus enclin à rester qu'à partir. — Vienne la mort! je l'accueillerai avec joie! ainsi le veut Juliette. — Qu'en dis-tu, ma bien-aimée! Causons; il n'est pas encore jour.

JULIETTE. Il est jour, il est jour; va-t'en, hâte-toi de fuir; c'est l'alouette dont la voix perçante fait entendre ces sons discordants. Oh! comment ont-ils pu dire que son chant est plein d'harmonie! Quelle harmonie, grand Dieu, que celle qui nous sépare! ils disent aussi que l'alouette et le crapaud échangent leurs yeux[1]. Que n'ont-ils également échangé leur voix, puisque cette voix détache nos bras enlacés, et que son charivari importun te chasse d'auprès de moi! Va-t'en, va-t'en! La lumière croît de plus en plus.

ROMÉO. Et de plus en plus nos destinées s'assombrissent.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE. Mademoiselle?

JULIETTE. Nourrice?

LA NOURRICE. Madame votre mère va venir ici; le jour paraît; soyez prudente; prenez vos précautions. (*La Nourrice sort.*)

JULIETTE, *ouvrant la fenêtre du balcon.* Fenêtre, ouvre-toi; laisse entrer la lumière du jour et partir ma vie.

ROMÉO. Adieu, adieu; un baiser, et je pars. (*Il l'embrasse, franchit le balcon et descend.*)

JULIETTE, *se penchant sur le balcon.* Te voilà donc parti, mon amour, mon seigneur, mon ami? il faut que j'aie de tes nouvelles chaque jour, et chaque minute pour moi contiendra plusieurs jours. A ce compte, je serai bien vieille quand je reverrai mon Roméo.

ROMÉO. Adieu, mon amour; je profiterai de toutes les occasions pour te donner de mes nouvelles.

JULIETTE. Ah! crois-tu que nous nous reverrons encore?

ROMÉO. Je n'en doute pas; et un jour, le souvenir de ce que nous souffrons maintenant fera le charme de nos doux entretiens.

JULIETTE. O mon Dieu! j'ai dans l'âme un sinistre pressentiment; maintenant que tu es en bas, tu m'apparais comme si tu étais étendu mort, au fond d'une tombe : je ne sais si mes yeux me trompent, mais tu me sembles pâle.

ROMÉO. Crois-moi, mon amour, tu parais de même à mes yeux. La douleur desséchante boit notre sang; adieu! adieu! (*Roméo s'éloigne.*)

JULIETTE. O fortune! fortune! on t'appelle volage; si tu es volage, qu'as-tu affaire avec mon Roméo, qui est la constance même[2]? Sois volage, ô fortune! car alors j'espère que tu ne le garderas pas longtemps, et que tu me le renverras.

DONNA CAPULET, *du dehors.* Juliette, ma fille! Es-tu levée?

JULIETTE. Qui m'appelle? c'est ma mère. Quoi! couchée si tard, ou levée sitôt? quel puissant motif l'amène?

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET. Eh bien! comment vas-tu, Juliette?

JULIETTE. Ma mère, je suis souffrante.

DONNA CAPULET. Tu pleures toujours la mort de ton cousin? Espères-tu que le torrent de tes larmes l'entraîne hors de sa tombe? Quand cela serait, tu ne le ressusciterais pas; cesse donc de te désoler; une certaine dose d'affliction est un témoignage d'attachement; une dose trop forte est une marque de peu d'esprit.

JULIETTE. Laissez-moi pleurer une perte si douloureuse.

DONNA CAPULET. La douleur ne fera que la raviver, sans te rendre l'ami que tu pleures.

JULIETTE. Comment ne pas le pleurer toujours, quand je sens si vivement sa perte?

DONNA CAPULET. Va, ma fille, ce qui t'arrache des pleurs, c'est moins la mort de ton cousin que le chagrin de voir vivre l'infâme qui l'a tué.

JULIETTE. Quel infâme, ma mère?

DONNA CAPULET. L'infâme Roméo.

JULIETTE. Entre l'infamie et lui il y a mille lieues de distance. Dieu lui pardonne! pour moi, je lui pardonne de grand cœur; et pourtant nul homme ne me causa jamais un plus profond chagrin.

DONNA CAPULET. Ce qui t'afflige et t'irrite, c'est que ce traître, ce meurtrier respire.

JULIETTE. Oui, ma mère; c'est qu'il respire loin de moi, sans que mes mains puissent l'atteindre. Oh! que ne suis-je seule chargée du soin de venger la mort de mon cousin!

DONNA CAPULET. Sois tranquille, nous en obtiendrons vengeance : va, ne pleure plus. J'ai un homme à moi, à Mantoue, où s'est réfugié le banni; cet homme se chargera de lui administrer une potion efficace, qui ne tardera pas à l'envoyer tenir compagnie à Tybalt; alors, je l'espère, tu seras contente.

JULIETTE. Je ne serai contente que lorsque je verrai Roméo, — sans vie; tant la mort de mon cousin m'a infligé un coup douloureux! — Ma mère, trouvez quelqu'un qui porte le poison; je me charge de le composer. Dès que Roméo l'aura pris, il dormira d'un profond sommeil. — Oh! si vous saviez ce que je souffre quand j'entends prononcer son nom, et que je songe que je ne puis arriver jusqu'à lui et assouvir ma tendresse pour Tybalt sur le corps de son meurtrier!

DONNA CAPULET. Trouve les moyens de vengeance, moi, je trouverai l'homme qu'il te faut. Mais, ma fille, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre.

JULIETTE. La joie ne saurait venir plus à propos; nous en avons grand besoin. Quelles sont, je vous prie, ces nouvelles?

DONNA CAPULET. Va, ma fille, tu as un père soigneux de ton bonheur! Pour dissiper la douleur qui t'oppresse, il te prépare une joie imprévue, un jour de fête auquel toi et moi nous étions loin de nous attendre.

JULIETTE. De quelle fête est-il question, ma mère?

DONNA CAPULET. Ma fille, jeudi prochain, de bonne heure, le brave, le jeune, le noble comte Pâris doit te conduire à l'église de Saint-Pierre, et là te prendre pour son heureuse épouse.

JULIETTE. Par l'église de Saint-Pierre et par saint Pierre lui-même, il ne me prendra pas pour son heureuse épouse. Tant de précipitation m'étonne; on veut me marier avant que celui qui doit être mon époux m'ait présenté ses hommages! Ma mère, veuillez, je vous prie, rapporter ma réponse à mon seigneur et père. Je ne veux pas me marier encore, et quand je prendrai un époux, ce ne sera point Pâris. Je préférerais épouser ce Roméo pour qui vous connaissez ma haine. — Voilà, par ma foi, de jolies nouvelles!

DONNA CAPULET. Voici ton père; transmets-lui toi-même ta réponse : nous verrons comment il la prendra.

Entrent CAPULET et LA NOURRICE.

CAPULET. Au coucher du soleil l'air distille la rosée; l'astre du fils de mon frère s'est couché, et voilà qu'il pleut à torrents. — Eh bien! ma fille! toujours dans les larmes! c'est une averse qui ne finira pas! Le ciel, la mer et les vents se trouvent figurés dans ta petite personne; tes yeux sont une mer de larmes, qui a son flux et son reflux; ton corps, c'est la nef qui vogue sur cet océan d'onde amère; tes soupirs, ce sont les vents, qui, livrant à tes pleurs une guerre acharnée, si un calme subit ne survient, feront chavirer ta barque battue des flots. — Eh bien! ma femme, lui avez-vous signifié nos volontés?

DONNA CAPULET. Oui, seigneur; mais elle ne veut point d'époux; elle vous remercie. L'insensée! plût à Dieu qu'elle fût mariée à son tombeau!

CAPULET. Doucement, ma femme; je suis de [illegible] Comment! elle refuse! elle n'est pas contente? elle ne s'estime pas heureuse que nous lui ayons procuré, tout indigne qu'elle est, un si digne gentilhomme pour époux?

JULIETTE. Je n'en suis pas fière, mais reconnaissante; je ne puis être fière de ce que je hais; [illegible] odieux, je suis reconnaissante de l'affection qui l'a dicté.

CAPULET. Comment! comment! qu'est-ce que c'est que cette logique-là? Je suis fier et je ne le suis pas! — Je

[1] Allusion à une superstition populaire de l'époque.

[2] [illegible] Juliette lui a fait [illegible] le type de toutes les perfections. Tout amant adoré est un modèle de constance.

vous remercie, et je ne vous remercie pas! — Petite péronnelle, laissez là, s'il vous plaît, vos fiertés et vos remercîments, et arrangez-vous pour vous rendre jeudi prochain à l'église avec Pâris, ou je vous y traînerai sur une claie. Ah! mijaurée! Ah! péronnelle! ah! face de cire!

DONNA CAPULET. Fi donc! fi donc! Perdez-vous la raison?

JULIETTE. Mon père, je vous en supplie à deux genoux! daignez m'entendre; un mot seulement!

CAPULET. Arrière, enfant rebelle! fille désobéissante! Écoute-moi bien : rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Tais-toi! point de réplique; les doigts me démangent. — Ma femme, nous nous plaignions que Dieu n'eût pas suffisamment béni notre mariage en ne nous accordant que cette enfant; je vois que c'était trop encore, et que nous avons reçu là une malédiction. — Arrière, misérable!

LA NOURRICE. Que le Dieu du ciel la bénisse, la chère enfant! vous avez tort, monseigneur, de lui donner de tels noms.

CAPULET. Et pourquoi cela, sage personne? Retenez votre langue, madame l'entendue; allez babiller avec vos pareilles; allez!

LA NOURRICE. Ce que je dis n'est pas un crime.

CAPULET. Bien le bonsoir.

LA NOURRICE. Ne puis-je donc pas placer mon mot?

CAPULET. Taisez-vous, vieille folle! Réservez votre éloquence pour le cercle de vos commères; ici nous n'en avons que faire.

DONNA CAPULET. Allons, vous êtes trop vif.

CAPULET. Tètebleu! c'est à me rendre fou! Eh quoi! nuit et jour, matin et soir, chez moi ou dehors, seul ou en société, éveillé ou endormi, mon unique souci a été de la voir convenablement mariée; aujourd'hui je lui trouve un gentilhomme de royale lignée, riche, jeune, d'une éducation distinguée, doué des qualités les plus honorables, réunissant dans sa personne tous les avantages qu'on peut souhaiter dans un homme, et voilà qu'une petite sotte, une pleurnicheuse, quand une pareille occasion s'offre à elle, me répond d'une voix larmoyante : *Je ne veux pas me marier, — je ne saurais aimer, — je suis trop jeune, — je vous prie de m'excuser.* — Va, va, je t'excuserai! Si tu refuses le mari que je te destine, va paître où tu voudras; tu n'habiteras pas sous le même toit que moi; prends-y garde! songes-y bien! je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi n'est pas loin; mets la main sur ton cœur, et prends un parti. Si tu te montres ma fille, je te donnerai pour femme à mon ami : sinon, va au diable! mendie ton pain, meurs de faim dans la rue! J'en fais serment, je te renierai pour ma fille, et tu n'auras jamais rien de ce qui m'appartient; tu peux compter là-dessus; réfléchis bien; je tiendrai ma parole. (*Il sort.*)

JULIETTE. N'est-il dans le ciel aucun ange tutélaire qui jette un regard de pitié au fond de ma douleur? O ma mère bien-aimée! ne repoussez pas votre fille! différez ce mariage d'un mois, d'une semaine! sinon, dressez mon lit nuptial dans le caveau sombre où Tybalt repose.

DONNA CAPULET. Ne me parlez pas; je n'ai rien à vous répondre; faites ce qu'il vous plaira; entre vous et moi tout est fini. (*Elle sort.*)

JULIETTE. O mon Dieu! — Nourrice, que faire? comment empêcher ce mariage? Je porte mon époux dans mon cœur; le ciel a reçu ma foi; comment peut-elle redescendre sur la terre, à moins que mon époux ne quitte la terre pour le ciel, et ne me la renvoie? — Conseille-moi, conseille-moi! — Hélas! hélas! le ciel peut-il bien se jouer ainsi d'une faible créature telle que moi? — Que dis-tu? quoi! pas un mot de consolation? Oh! je t'en prie, nourrice, viens à mon aide!

LA NOURRICE. Écoutez, voici le fait : Roméo est banni, et je gage le monde entier contre ce qu'on voudra, qu'il n'osera jamais venir réclamer votre foi, ou s'il le fait, ce ne pourra être que secrètement. Les choses étant donc comme elles sont, je pense que ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'épouser le comte. Oh! c'est un charmant cavalier, je vous assure, et tout autre chose que votre Roméo! Un aigle, madame, a les yeux moins vifs, moins perçants, moins beaux que Pâris. Vive Dieu! je vous trouve favorisée du ciel dans cette seconde union; car elle surpasse de beaucoup la première. D'ailleurs, votre premier mari est mort, ou autant vaudrait qu'il le fût que de vivre et de ne vous être bon à rien.

JULIETTE. Est-ce sérieusement que tu parles?

LA NOURRICE. Très-sérieusement, ou que Dieu me punisse!

JULIETTE. Ainsi soit-il!

LA NOURRICE. Comment cela?

JULIETTE. Allons! tu m'as merveilleusement consolée. Va-t'en; dis à ma mère qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je me suis rendue à la cellule de frère Laurent, pour me confesser et recevoir l'absolution.

LA NOURRICE. J'y vais; vous faites sagement. (*Elle sort.*)

JULIETTE. O vieille réprouvée! monstre de perversité! Je ne sais ce que je lui pardonne le moins, de vouloir me rendre parjure, ou de déprécier mon époux de cette même bouche qui l'a tant de fois exalté au-dessus de tout objet de comparaison! — Va, infâme conseillère; entre toi et ma confiance il y aura désormais un abîme. — Je vais trouver mon confesseur, et lui demander ce que je dois faire; à défaut de toute autre, une ressource me reste, la mort. (*Elle sort.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et PARIS.

FRÈRE LAURENT. Jeudi, seigneur? le terme est bien court.

PARIS. Ainsi le veut mon beau-père, le seigneur Capulet; et ma lenteur ne mettra point obstacle à son empressement.

FRÈRE LAURENT. Vous ignorez encore, dites-vous, les dispositions de la jeune personne; c'est là une manière de procéder peu régulière; je n'en augure rien de bon.

PARIS. La mort de Tybalt l'a jetée dans une affliction immodérée; c'est ce qui fait que je lui ai peu parlé d'amour; car Vénus ne sourit guère dans une maison plongée dans les larmes. Or son père pense qu'il est dangereux de la laisser ainsi s'abandonner à sa douleur; et, dans sa sagesse, il hâte notre mariage pour arrêter le débordement de ses larmes, espérant que son chagrin, nourri par la solitude, se dissipera dans la société d'un époux. Vous connaissez maintenant nos motifs pour accélérer ce mariage.

FRÈRE LAURENT, *à part.* Je voudrais ignorer ceux qui doivent le faire ajourner. (*Haut.*) Seigneur, voici votre fiancée qui se dirige vers ma cellule.

Entre JULIETTE.

PARIS. Je suis heureux de vous rencontrer, madame, qui serez bientôt mon épouse.

JULIETTE. Cela peut être, si jamais je me marie.

PARIS. Cela peut être, et cela sera jeudi prochain, ma bien-aimée.

JULIETTE. Ce qui doit être sera.

FRÈRE LAURENT. Rien de plus vrai.

PARIS. Venez-vous vous confesser auprès de ce bon père?

JULIETTE. Ce serait me confesser à vous que de vous répondre.

PARIS. N'oubliez pas de lui dire que vous m'aimez.

JULIETTE. Je confesse que je l'aime.

PARIS. Vous confesserez aussi, je n'en doute pas, que vous m'aimez.

JULIETTE. Si je fais cet aveu, il aura plus de prix exprimé en votre absence que devant vous.

PARIS. Pauvre Juliette! les pleurs ont altéré la beauté de votre visage.

JULIETTE. Ils n'ont pas remporté là une grande victoire; cette beauté, avant leurs ravages, n'avait rien de bien merveilleux.

PARIS. Vos paroles lui sont plus cruelles que vos larmes.

JULIETTE. Il n'y a rien de répréhensible à dire la vérité; et ce que j'ai dit, je l'ai dit à ma face.

PARIS. Votre beauté est à moi, et vous la calomniez.

JULIETTE. C'est possible; car elle ne m'appartient pas. — (*A frère Laurent.*) Mon père, avez-vous le temps de m'en-

tendre maintenant, ou voulez-vous que je revienne ce soir après vêpres?

FRÈRE LAURENT. Vous pouvez disposer de moi en ce moment, ma fille. — (*A Pâris.*) Seigneur, nous aurions besoin d'être seuls.

PARIS. A Dieu ne plaise que je la dérange dans ses dévotions! — Juliette, jeudi, de bonne heure, j'irai vous prendre; adieu jusque-là, et gardez ce chaste baiser. (*Il l'embrasse et sort.*)

JULIETTE. Oh! fermez la porte; et cela fait, venez pleurer avec moi; plus d'espoir, plus de remède, tout est perdu.

FRÈRE LAURENT. Ah! Juliette, je suis déjà instruit du motif de votre douleur, et l'anxiété que j'en éprouve est extrême; j'apprends que jeudi prochain, sans faute, on doit vous marier au comte.

JULIETTE. Ne me dites pas, mon père, que vous le savez, à moins qu'en même temps vous ne me disiez comment je puis empêcher ce malheur. Si votre sagesse ne peut rien pour moi, approuvez seulement ma résolution, et ce poignard (*elle tire un poignard de son sein*) me sera en aide. Dieu a uni mon cœur à celui de Roméo; vous avez joint nos mains; et avant que cette main, engagée par vous à Roméo, signe un autre engagement, avant que ce cœur loyal, devenu rebelle et parjure, consente à faire un autre choix, ce fer mettra fin à mes jours. Trouvez donc dans votre longue expérience un expédient immédiat; sinon ce poignard, s'interposant entre ma situation critique et moi, tranchera une question que votre âge et votre sagesse n'auront pu amener à un dénoûment honorable. Ne différez pas tant à me répondre; il me tarde de mourir, si dans ce que vous allez me dire je ne trouve aucun remède à mes maux.

FRÈRE LAURENT. Écoutez-moi, ma fille; j'entrevois une sorte d'espoir; un moyen se présente; mais l'exécution exige une résolution aussi désespérée que la situation à laquelle il faut remédier. Si, plutôt que d'épouser Pâris, vous êtes douée d'une force de volonté assez énergique pour vous tuer, il est probable que, pour vous soustraire à ce malheur, vous ne reculerez pas devant l'image de la mort, vous qui êtes prête à entrer en lutte avec la mort elle-même; si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

JULIETTE. Ah! plutôt que d'épouser Pâris, ordonnez-moi de m'élancer des créneaux de cette tour que j'aperçois là-bas, de voyager sur une route infestée de voleurs, de m'enfoncer dans un bois rempli de serpents; enchaînez-moi avec des ours rugissants; enfermez-moi la nuit dans un charnier funèbre, ensevelie sous des ossements qui s'entre-choquent avec un bruit lugubre, sous des débris infects, des crânes jaunis et décharnés; ou dites-moi de descendre dans une fosse récente, en compagnie du mort et sous le même linceul. Ces choses, dont le seul récit me faisait frissonner, je les subirai sans hésitation, sans crainte, pour vivre l'épouse intacte et pure de mon bien-aimé.

FRÈRE LAURENT. C'est bien: retournez chez votre père, montrez un front joyeux; consentez à épouser Pâris. C'est demain mercredi; faites en sorte demain de coucher seule; que votre nourrice ne couche point dans votre chambre; prenez cette fiole, et quand vous serez au lit, buvez la liqueur distillée qu'elle renferme: aussitôt vous sentirez couler dans vos veines une froide et soporifique langueur; tous vos esprits vitaux seront assoupis; le pouls, interrompant son mouvement naturel, cessera de battre; ni chaleur, ni respiration n'attestera que vous vivez; les roses de vos lèvres et de vos joues se faneront pour faire place à une pâleur livide; les fenêtres de vos yeux seront closes, comme dans la mort, alors qu'elle a fermé tout accès à la lumière de la vie; vos membres, privés de souplesse et incapables de se mouvoir, seront froids, inertes et rigides comme la mort. Dans cet état de mort apparente vous resterez quarante-deux heures, puis vous vous réveillerez comme après un doux sommeil. Quand votre fiancé viendra le matin vous chercher, il vous trouvera morte: alors, selon la coutume du pays, parée de vos plus beaux vêtements, vous serez déposée dans un cercueil, la face découverte, et l'on vous portera dans le caveau antique où repose toute la race des Capulets. Dans l'intervalle, et avant que vous soyez réveillée, Roméo, informé de tout par mes lettres, arrivera ici; lui et moi, nous épierons votre réveil, et cette nuit là même vous partirez avec lui pour Mantoue. Ainsi sera écarté le malheur qui vous menace, si nulle indécision, nulle crainte pusillanime, ne vient, dans l'exécution, ébranler votre courage.

JULIETTE, *prenant la fiole.* Oh! donnez! donnez! ne me parlez pas de crainte.

FRÈRE LAURENT. Maintenant, partez; de la résolution, et tout ira bien; un religieux, chargé de porter mon message à votre époux, va se rendre en toute hâte à Mantoue.

JULIETTE. Amour! donne-moi la force, et cette force fera mon salut. Adieu, mon père! (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, DONNA CAPULET, LA NOURRICE et plusieurs DOMESTIQUES.

CAPULET, *remettant un papier à un Domestique.* Tu inviteras les personnes dont les noms sont portés sur cette liste. (*Le Domestique sort.*)

CAPULET, *continuant, à un autre.* Toi, va me louer vingt bons cuisiniers.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Vous n'en aurez que de bons, seigneur; je ne prendrai que de ceux qui lèchent leurs doigts.

CAPULET. Et c'est à cela que tu reconnaîtras leur savoir-faire?

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Oui, seigneur; c'est un mauvais cuisinier que celui qui ne lèche pas ses doigts; à mes yeux, c'est une condition indispensable.

CAPULET. Allons, décampe. (*Le Domestique sort.*)

CAPULET, *continuant.* Cette fois-ci, nous serons un peu au dépourvu. — (*A la Nourrice.*) Ma fille est donc allée trouver frère Laurent?

LA NOURRICE. Oui, ma foi.

CAPULET. Tant mieux; ses conseils pourront produire un bon effet sur elle. C'est une petite effrontée bien opiniâtre.

Entre JULIETTE.

LA NOURRICE. Tenez, la voilà qui revient, le visage riant.

CAPULET. Eh bien, petite entêtée, d'où viens-tu comme cela?

JULIETTE. D'un lieu où j'ai appris à me repentir de mon insoumission et de ma résistance à vos volontés; le vénérable frère Laurent m'a enjoint de me jeter à vos pieds et d'implorer votre pardon. — Pardonnez-moi, je vous en conjure! désormais je me laisserai entièrement guider par vous.

CAPULET. Qu'on aille chercher le comte; qu'on lui fasse part de ceci. Je veux que dès demain matin cette union soit conclue.

JULIETTE. J'ai rencontré le jeune comte dans la cellule de frère Laurent, et je lui ai fait un accueil aussi affectueux que je le pouvais sans franchir les bornes de la modestie.

CAPULET. Ma foi, j'en suis charmé; voilà qui est bien; — relève-toi; les choses sont comme elles doivent être. — Il faut que je voie le comte; qu'on aille le chercher, vous dis-je. — Sur ma parole, c'est un saint et digne homme que ce religieux, et toute notre ville lui a les plus grandes obligations.

JULIETTE. Nourrice, suis-moi dans ma chambre; tu m'aideras à choisir les parures qui me seront nécessaires demain.

DONNA CAPULET. Attends à jeudi; nous avons du temps de reste.

CAPULET. Allez avec elle, nourrice. — Demain nous irons à l'église. (*Juliette et la Nourrice sortent.*)

DONNA CAPULET. Nous n'aurons pas le temps de faire nos préparatifs; voilà déjà la nuit qui approche.

CAPULET. Bah! je m'en mêlerai, ma femme, et je vous réponds que tout ira bien: allez rejoindre Juliette, aidez-la à se parer; je resterai debout toute la nuit; — laissez-moi faire; je me charge pour cette fois du rôle de ménagère. — (*Appelant.*) Holà, vous autres! — Ils sont tous sortis; c'est égal, je vais moi-même trouver le comte Pâris et lui dire de se tenir prêt pour demain. J'ai le cœur singulièrement léger, depuis que cette petite folle est revenue à la raison. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

La chambre à coucher de Juliette.

Entrent JULIETTE et LA NOURRICE.

JULIETTE. Oui, c'est l'ajustement qui me conviendra le mieux. — Mais, je t'en prie, ma bonne nourrice laisse-moi

seule cette nuit; j'ai grand besoin de prier, pour que le ciel daigne jeter sur moi un regard bienveillant; car tu sais dans quel état de trouble et de péché je me trouve.

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET. Vous êtes bien occupées, n'est-ce pas? Avez-vous besoin de mon aide?

JULIETTE. Non, ma mère: nous avons choisi et mis de côté tout ce qui nous sera nécessaire demain : ayez la bonté maintenant de me laisser seule, et que la nourrice veille cette nuit avec vous; car je ne doute pas que dans un moment aussi pressé que celui-ci, vous n'ayez bien de l'occupation sur les bras.

DONNA CAPULET, *lui donnant un baiser.* Bonne nuit! couche-toi et dors; car tu en as besoin. (*Donna Capulet et la Nourrice sortent.*)

JULIETTE, *seule.* Adieu, ma mère! — Dieu sait quand nous nous reverrons. Un secret frisson court dans mes veines et y glace presque la chaleur vitale. Le courage me manque; je vais les rappeler. — (*Elle appelle.*) Nourrice! — Qu'a-t-elle à faire ici? Je dois jouer seule mon lugubre rôle. — (*Elle prend la fiole.*) Viens, liqueur mystérieuse. — (*Après un moment de silence.*) Si ce breuvage était sans puissance! Me verrai-je donc mariée de force au comte? — (*Tirant de son sein un poignard.*) Non, non, voilà qui y mettra bon ordre. — (*Elle replace le poignard dans son sein.*) Reste là, toi! — Et si c'était du poison! Si le moine me l'avait remis pour me donner la mort, dans la crainte du déshonneur qu'attirerait sur lui ce mariage, parce qu'il m'a déjà mariée à Roméo? J'ai peur! Mais non, cela ne saurait être; c'est un homme d'une sainteté éprouvée: rejetons loin de moi cette odieuse pensée. — Et si une fois enfermée dans la tombe, je m'éveille avant que Roméo vienne me délivrer? Oh! ce serait horrible! nul air pur ne pénètre dans ce redoutable caveau, et j'y serais infailliblement suffoquée avant l'arrivée de mon Roméo. Ou, si je vis, que deviendrai-je dans les ténèbres de la nuit et de la mort, au milieu des terreurs de ce funèbre séjour, antique réceptacle qui a reçu depuis tant de siècles les ossements de mes ancêtres; où Tybalt, saignant encore, fraîchement inhumé, pourrit dans son linceul; où, à certaines heures de la nuit, on prétend que des esprits reviennent? Hélas! hélas! si je me réveille avant l'heure au milieu d'exhalaisons infectes, de gémissements comme ceux de la mandragore qu'on déracine¹, voix étranges qu'un mortel ne peut entendre sans être frappé de démence! O mon Dieu! entourée de ces épouvantables terreurs, j'en deviendrai folle; mes mains insensées joueront avec les squelettes de mes ancêtres! j'arracherai de son linceul le cadavre sanglant de Tybalt, et dans mon aveugle frénésie, transformant en massue l'un des ossements de mes pères, je m'en servirai pour me briser le crâne. — Oh! il me semble voir l'ombre de Tybalt; il cherche Roméo, dont la fatale épée a percé sa poitrine. — Arrête, Tybalt, arrête! Je viens, Roméo! je bois à toi. (*Elle boit le contenu de la fiole et se jette sur le lit.*)

SCÈNE IV.

Une salle dans la maison de Capulet.

Entrent DONNA CAPULET et LA NOURRICE.

DONNA CAPULET. Prends les clefs, nourrice, et va encore chercher des épices.

LA NOURRICE. On demande à l'office des dattes et des coings.

Entre CAPULET.

CAPULET. Vivement, vivement; qu'on se dépêche! le coq [illegible] (*A la Nourrice.*) Ma bonne Angélique, [illegible] n'épargnez pas la dépense.

LA NOURRICE. Allez vous coucher, notre maître, qui faites [illegible] vous serez malade d'avoir [illegible] cette nuit.

CAPULET. Pas du tout. Comment donc! il m'est arrivé de [illegible]

DONNA CAPULET. Oui, vous étiez dans votre temps un vert [illegible]

[illegible]

table oiseau de nuit; mais je veillerai à ce que ces veilles-là ne se reproduisent plus. *Donna Capulet et la Nourrice sortent.*)

CAPULET. De la jalousie! de la jalousie! — Que portez-vous là, vous autres?

Entrent des DOMESTIQUES, portant des broches, des bûches, des paniers.

PREMIER DOMESTIQUE. C'est pour le cuisinier; je ne sais trop ce que c'est.

CAPULET. Dépêchez-vous! dépêchez-vous! (*Le premier Domestique sort.*)

CAPULET, *continuant.* — Drôle, va querir des bûches plus sèches; appelle Pierre; il te montrera où elles sont.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Je les trouverai bien sans déranger Pierre; je suis moins bûche qu'on ne croit. (*Il sort.*)

CAPULET. Bien répondu, ma foi: c'est un joyeux compère; je lui donnerai le département des bûches, car c'est une vraie caboche de bois. — Par ma foi, voilà le jour: le comte ne tardera pas à venir avec ses musiciens: il me l'a promis. *On entend le son lointain des instruments.*) Voilà que je les entends. — Allons, nourrice! — Ma femme! — Eh bien! nourrice!

Entre LA NOURRICE.

CAPULET, *continuant.* Allez éveiller Juliette, et habillez-la; moi, je vais causer avec Pâris. — Vite, vite, dépêchez-vous! voilà déjà le fiancé qui arrive; allons, vivement, vous dis-je!

SCÈNE V.

La chambre à coucher de Juliette; Juliette est étendue sur son lit.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE. Mademoiselle! mademoiselle! — Juliette! — Elle dort profondément, c'est sûr. — Mon agneau! — Mademoiselle! — Allons donc, petite paresseuse! — Mon amour! — Mon ange! — Ma belle fiancée! — Quoi! pas un mot! — Vous vous en donnez à cœur joie; dormez pour toute une semaine: car je vous promets que la nuit prochaine le comte Pâris est bien décidé à ne pas vous laisser dormir. — Dieu me pardonne, comme son sommeil est profond! il faut que je l'éveille. — Mademoiselle! mademoiselle! mademoiselle! le comte va vous surprendre au lit; sa présence vous aura bien vite réveillée, n'est-il pas vrai? Eh quoi! toute vêtue! Elle s'est habillée et recouchée! Éveillons-la. — Mademoiselle! mademoiselle! mademoiselle! Hélas! hélas! — Au secours! au secours! ma maîtresse est morte! oh! quel malheur! pourquoi suis-je née? — Donnez-moi de l'eau-de-vie! — Holà! monseigneur! madame!

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET. Que veut dire ce bruit?

LA NOURRICE. O jour lamentable!

DONNA CAPULET. Qu'y a-t-il?

LA NOURRICE. Regardez, regardez! ô malheureux jour!

DONNA CAPULET. Grand Dieu! mon enfant, ma vie! renais, rouvre les yeux, ou je meurs avec toi. — Au secours! au secours! — Appelez au secours.

Entre CAPULET.

CAPULET. Il est honteux d'être ainsi en retard; amenez Juliette; son fiancé est arrivé.

LA NOURRICE. Elle est morte, elle est morte! ô funeste jour!

DONNA CAPULET. Mon Dieu! mon Dieu! elle est morte! elle est morte!

CAPULET. Ah! — Que je la voie! — Hélas! elle est froide; le sang est arrêté, les membres sont roides; il y a longtemps que la vie a quitté ces lèvres; la mort est sur elle comme une gelée précoce sur la plus belle fleur du vallon. Jour maudit! Infortuné vieillard!

LA NOURRICE. O jour lamentable!

DONNA CAPULET. Affreux moment!

CAPULET. La mort qui me l'enlève et me plonge dans le deuil, enchaîne ma langue et m'ôte la parole.

Entrent FRÈRE LAURENT et PÂRIS avec les Musiciens.

FRÈRE LAURENT. Venez! la fiancée est-elle prête à se rendre à l'église?

CAPULET. Elle est prête à s'y rendre pour n'en revenir jamais. (*A Pâris.*) O mon fils! la nuit même qui précédait tes noces, le trépas est entré dans la couche de ta fiancée.

— Fleur qu'elle était, la voilà ici gisante, déflorée par lui. Le trépas est mon gendre : le trépas est mon héritier : il a épousé ma fille ; moi, je vais mourir et tout lui laisser. Quand la vie est partie, tout appartient à la mort.

PARIS. Moi qui depuis si longtemps appelais de mes vœux cette aurore, devais-je m'attendre qu'elle offrirait à mes regards un tel spectacle ?

DONNA CAPULET. Jour malheureux, jour fatal, jour que j'abhorre ! heure maudite, la plus maudite que le Temps ait jamais vue dans le cours laborieux de son long pèlerinage ! N'avoir qu'une enfant, qu'une pauvre et unique enfant, qu'une fille adorée pour toute joie, pour toute consolation sur la terre ; et voir la mort impitoyable l'arracher de mes bras !

LA NOURRICE. O malheur ! ô fatal et malheureux jour ! jour lamentable, le plus douloureux que j'aie encore vu ! ô jour exécrable ! il n'en fut jamais de plus funeste ! malheureux jour ! malheureux jour !

PARIS. O mort détestable ! tu m'as trompé, trahi, assassiné ! mort cruelle, tu as brisé mon mariage, consommé ma ruine. O ma bien-aimée ! ma vie ! — Hélas ! tu n'es plus ma vie ; mais tu es encore ma bien-aimée dans la mort.

CAPULET. Pauvre enfant, abreuvée de rigueurs, tu es morte martyre, morte dans la douleur et le désespoir. Pourquoi faut-il qu'un tel malheur soit venu anéantir les solennités de ce jour, et tuer notre bonheur ? O ma fille ! ma fille ! âme de ma vie ! — quoi ! tu es morte ! morte ! Hélas ! ma fille est morte, et mon bonheur avec elle !

FRÈRE LAURENT. Silence ! n'avez-vous pas de honte de vous abandonner à cet excès de douleur ? Est-ce là le moyen de remédier au mal ? Le ciel et vous, vous aviez chacun une part dans cette belle enfant ; maintenant elle appartient tout entière au ciel, et c'est un bonheur pour elle : la part que vous possédiez en elle ne pouvait être mise par vous à l'abri de la mort ; mais le ciel conserve la sienne dans une éternelle vie. Ce que vous recherchiez avant tout pour elle, c'était l'éclat d'une haute fortune ; c'était là le terme de tous vos vœux ; et vous pleurez maintenant qu'abandonnant la terre, elle plane au-dessus des nuages, au plus haut des cieux ! Oh ! combien était insensée la tendresse que vous portez à votre enfant, si vous vous affligez de la voir si bien partagée ! La mieux mariée n'est pas celle qui l'est le plus longtemps ; heureuse l'épouse qui meurt jeune ! Que vos larmes tarissent ; déposez sur ce beau corps privé de vie le bouquet de romarin ; et que, selon la coutume, elle soit portée à l'église, parée de ses plus beaux vêtements. A la voix de la faible nature nos larmes peuvent couler, mais elles n'excitent que le sourire de la raison.

CAPULET. Tous nos préparatifs pour la solennité de ce jour vont se changer en pompe funèbre ; au lieu de musique joyeuse, nous aurons le tintement mélancolique des cloches ; au lieu du festin des noces, un banquet funèbre ; nos hymnes solennels feront place aux chants funéraires ; les fleurs du bouquet nuptial orneront un cercueil, et la destination de toute chose sera intervertie.

FRÈRE LAURENT. Veuillez vous retirer, seigneur ; — madame, veuillez le suivre ; — et vous aussi, comte Pâris ; — que chacun se prépare à suivre le convoi de cette jeune fille : le ciel, pour quelque offense que j'ignore, s'assom[illegible] ; ne l'irritez pas davantage en résistant à sa volonté suprême. (*Capulet, donna Capulet, Pâris et frère Laurent sortent.*)

PREMIER MUSICIEN. Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et partir.

LA NOURRICE. Partez, bonnes gens, partez ; nous sommes, [illegible] dans des circonstances bien tristes. (*Elle sort.*)

PREMIER MUSICIEN. Il faut avouer qu'elles pourraient être [illegible].

Entre PIERRE.

PIERRE. Musiciens, mes chers musiciens, jouez-nous *[illegible]* [illegible]

PREMIER MUSICIEN. Pourquoi *[illegible]* ?

PIERRE. [illegible] lui-même [illegible]

[illegible]

Oh ! [illegible]

[illegible] d'une chanson de [illegible]

[illegible]

DEUXIÈME MUSICIEN. Nous n'en ferons rien : dans ce moment, la musique n'est pas de mise.

PIERRE. Vous ne voulez donc pas ?

DEUXIÈME MUSICIEN. Non.

PIERRE. En ce cas, je vais vous abattre.

PREMIER MUSICIEN. Quoi ? — Qu'allez-vous nous abattre ?

PIERRE. Ce ne seront pas des pistoles ; mais le roi de pique.

PREMIER MUSICIEN. Et moi, le valet de cœur.

PIERRE. Gare à la rapière du valet : je vous en donnerai sur la nuque. Je ne suis pas homme à endurer vos croches et vos anicroches ; je vous donnerai du *ré* et du *fa* sur les omoplates ; notez bien ce que je vous dis.

PREMIER MUSICIEN. En nous donnant du *ré* et du *fa*, c'est vous qui nous noterez.

DEUXIÈME MUSICIEN. Veuillez, je vous prie, rengaîner votre rapière et dégaîner votre esprit.

PIERRE. En garde donc : mon esprit va vous porter une botte ; tout en rengaînant l'acier de ma dague, je vous ferai sentir la lame de mon esprit : voyons, répondez à ceci :

> Quand la douleur
> Blesse
> Le cœur,
> Et que le chagrin nous oppresse,
> La voix de la musique et ses sons argentins.

Pourquoi *argentins?* Hein? pourquoi la musique a-t-elle des sons argentins? Peux-tu me dire cela, toi, Simon Crincrin ?

PREMIER MUSICIEN. C'est parce que le son le plus doux est celui de l'argent.

PIERRE. Pas mal ! et toi, Hugues Chanterelle ?

DEUXIÈME MUSICIEN. La musique a des *sons argentins* parce que les musiciens jouent pour de l'argent.

PIERRE. Pas mal encore ! Et toi, Jacques Colophane, que dis-tu ?

TROISIÈME MUSICIEN. Ma foi, je ne saurais rien dire.

PIERRE. Tu ne sais rien dire ? Ah ! c'est juste ! tu es le chanteur de la troupe : eh bien, je vais répondre pour toi. On dit que la musique a des *sons argentins*, parce qu'il est rare qu'on donne de l'or à des gens de votre espèce en retour de leur musique. —

> La voix de la musique et ses sons argentins
> Chassent bien loin de nous et douleurs et chagrins.

(Il sort en chantant.)

PREMIER MUSICIEN. Voilà un bien mauvais drôle !

DEUXIÈME MUSICIEN. Qu'il aille se faire pendre ! Descendons ; attendons le convoi ; nous souperons. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Mantoue. — Une rue.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO. Si j'en crois mes songes et les flatteuses illusions du sommeil, je vais bientôt recevoir d'heureuses nouvelles : mon âme, cette souveraine de mon être, siége libre et légère sur son trône ; de riantes pensées donnent à mes esprits une élasticité inaccoutumée, et depuis ce matin il me semble que je ne touche pas à la terre. J'ai rêvé que ma bien-aimée [illegible] (rêve étrange [illegible] qui laisse à un mort l'exercice de la pensée !) Ranimé par ses baisers de flamme, il me semblait que je renaissais [illegible] vie, et que j'étais empereur. Hélas ! combien [illegible] la possession de l'amour lui-même, si son ombre [illegible] peut donner d'aussi ravissantes joies !

Arrive BALTHASAR.

ROMÉO, *continuant*. Des nouvelles de Vérone ! [illegible] Balthasar ! m'apportes-tu des lettres [illegible] [illegible] se porte ma bien-aimée ? [illegible] [illegible] demande, car si Juliette va bien, [illegible]

BALTHASAR. En ce cas, tout va bien, car elle est dans [illegible]



JULIETTE. ... Arrête, Tybalt, arrête! Je viens, Roméo! je bois à toi. (Acte IV, scène III, page 398.)

mais à l'abri de tout mal; son corps repose dans la tombe des Capulets; et la portion immortelle de son être habite avec les anges; je l'ai vu déposer dans le caveau de ses ancêtres, et sur-le-champ je suis parti pour venir vous en informer: pardonnez-moi, seigneur, de vous apporter ces tristes nouvelles; je ne fais en cela qu'exécuter vos ordres.

ROMÉO. Est-il bien vrai, grand Dieu? Maintenant, destin, je te défie! — Tu sais où je loge; procure-moi du papier et de l'encre, et loue-moi des chevaux; je pars ce soir.

BALTHASAR. Excusez-moi, seigneur; je ne saurais vous laisser en cet état: vous êtes pâle, agité; je crains quelque malheur.

ROMÉO. Bah! tu es dans l'erreur; laisse-moi, et fais ce que je te dis. Frère Laurent ne t'a point donné de lettres pour moi?

BALTHASAR. Aucune, seigneur.

ROMÉO. N'importe, pars, et va me louer des chevaux; je vais te rejoindre à l'instant. (*Balthasar s'éloigne.*)

ROMÉO, *continuant*. Oui, Juliette, je dormirai cette nuit auprès de toi. Cherchons pour cela un moyen. — (*Après une pause.*) O pensée de destruction! que tu es prompte à t'offrir aux pensées des malheureux sans espoir! Je me souviens d'un certain droguiste, — il doit demeurer dans ces environs; — je l'ai fréquemment rencontré, couvert de haillons, le front soucieux, qui cueillait des simples; j'ai remarqué sa maigreur: la misère ne lui avait laissé que les os. On voyait [illegible] dans sa boutique indigente une écaille de tortue, un [illegible] empaillé, quelques peaux de poissons à forme hideuse; sur des rayons une chétive rangée de boîtes vides, de petits pots de terre cuite, des vessies, des graines pourries, des bouts de vieille ficelle et quelques pains de roses, tous objets clairsemés, et qu'il [illegible] de son mieux. En voyant tant d'indigence, je me suis dit: La vente des poisons est interdite à Mantoue sous peine de mort, et pourtant quelqu'un en aurait besoin, voilà un misérable qui lui en vendrait! C'était comme un pressentiment du besoin que j'en aurais moi-même; il faut que ce pauvre diable m'en vende. (*Il parcourt des yeux les maisons voisines.*) C'est ici qu'il demeure, si je ne me trompe; comme c'est aujourd'hui fête, sa boutique est fermée. — (*Il appelle.*) Holà, droguiste!

Une porte s'ouvre, **LE DROGUISTE** paraît.

LE DROGUISTE. Qui m'appelle d'une voix si haute?

ROMÉO. Approche. — Je vois que tu es pauvre; tiens, voilà quarante ducats, donne-moi une dose de poison, mais d'un poison si violent, qu'à peine infiltré dans les veines, l'homme las de vivre qui l'aura pris tombe mort à l'instant; d'un poison qui tue aussi promptement son homme que le boulet lancé par la gueule fatale du canon.

LE DROGUISTE. J'ai de tels poisons; mais à Mantoue, la loi punit de mort quiconque ose les vendre.

ROMÉO. Indigent comme tu es, plongé dans la détresse, tu as peur de mourir! La famine est peinte sur ton visage, la pauvreté et l'oppression se lisent dans tes yeux; tu es couvert des haillons de la misère; tu ne saurais voir des amis dans le monde et ses lois; le monde n'a point de lois qui puissent t'enrichir; viole-les donc, prends ceci, et cesse d'être pauvre.

LE DROGUISTE. Ma pauvreté consent, non ma volonté.

ROMÉO. C'est ta pauvreté que je paye et non ta volonté.

(*Le Droguiste rentre chez lui, et ressort aussitôt avec un petit paquet qu'il présente à Roméo.*)

LE DROGUISTE. Mettez ceci dans un liquide quelconque: buvez, et eussiez-vous la vigueur de vingt hommes, vous serez bientôt expédié.

ROMÉO. Voilà ton or; c'est un poison plus fatal à l'âme, et qui consomme dans ce monde pervers mille fois plus de meurtres que les chétives substances qu'il t'est interdit de vendre: je te vends du poison, tu ne m'en as point vendu; adieu; achète du pain, et tâche d'engraisser. — Viens, cordial salutaire, qui es loin d'être un poison, viens avec moi au tombeau de Juliette; c'est là que tu dois me servir. (*Le Droguiste rentre; Roméo s'éloigne.*)

Paris. — [illegible], 16.



JULIETTE. ... Peut-être y reste-t-il encore assez de poison pour me donner la mort... (Acte V, scène III, page 403.)

SCÈNE II.

La cellule de frère Laurent.

Entre frère JEAN.

FRÈRE JEAN. Vénérable franciscain, mon frère, où êtes-vous?

Entre FRÈRE LAURENT.

FRÈRE LAURENT. Ce doit être la voix de frère Jean. — Vous venez de Mantoue; soyez le bienvenu. Que dit Roméo? ou, s'il m'a écrit, remettez-moi sa lettre.

FRÈRE JEAN. J'étais sorti pour aller chercher un frère déchaussé de notre ordre, et le prier de m'accompagner[1]; je le trouvai occupé à visiter des malades dans une maison que les inspecteurs de la santé publique soupçonnaient d'être infectée de la maladie contagieuse qui règne en ce moment; ils en ont fait fermer les portes, et n'ont point voulu nous permettre de quitter la ville : cette circonstance m'a empêché de me rendre à Mantoue.

FRÈRE LAURENT. Qui donc a porté ma lettre à Roméo?

FRÈRE JEAN. La voici : je n'ai pu la faire partir, et personne n'a voulu se charger de vous la rapporter, tant on redoutait la contagion.

FRÈRE LAURENT. Malheureux contre-temps! Par la sainteté de mon ordre, cette lettre était d'une haute importance, et ce retard peut entraîner les conséquences les plus graves. Frère Jean, allez vite me chercher un levier de fer, et apportez-le dans ma cellule.

FRÈRE JEAN. J'y vais sur-le-champ. (*Il sort.*)

FRÈRE LAURENT, *seul.* Je vais me rendre seul au tombeau des Capulets : dans trois heures la belle Juliette s'éveillera; elle va bien m'en vouloir de n'avoir pas instruit Roméo de tout ce qui est arrivé; mais je vais de nouveau écrire à Mantoue, et jusqu'à l'arrivée de Roméo, je la garderai dans ma cellule. Pauvre enfant, enfermée vivante dans la tombe d'un mort. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un cimetière dans lequel on découvre un grand nombre de tombes. Sur le premier plan, le monument consacré à la sépulture des Capulets. Il fait nuit.

Arrive PARIS suivi de son Page, qui porte une torche et une corbeille de fleurs.

PARIS. Page, donne-moi cette torche, éloigne-toi, et tiens-toi à l'écart. — Mais non, éteins le flambeau; je ne veux pas être vu; couche-toi sous ces ifs, l'oreille appuyée contre la terre, de manière à entendre le moindre bruit de pas sur ce sol mou tant de fois remué par la bêche du fossoyeur; dès que tu entendras quelqu'un approcher, tu siffleras pour m'avertir. Donne-moi ces fleurs; fais ce que je t'ai dit; va.

LE PAGE. Rester seul dans ce cimetière, ce n'est pas très-rassurant; néanmoins je vais m'y aventurer. (*Il se retire à quelque distance.*)

PARIS, *s'approchant du monument, se prosterne sur le seuil et y sème des fleurs.* Fleur charmante, je sème de fleurs ton lit nuptial! Tombe adorée, tu renfermes ce qu'il y eut, ce qu'il y aura jamais de plus parfait sous le ciel. O belle Juliette, qui habites avec les anges! accepte ce dernier hommage d'un homme qui, vivante, t'honora, et, morte, vient payer à ta tombe son pieux et funèbre tribut! (*Un sifflement se fait entendre.*) Mon page m'avertit que quelqu'un approche. (*Il se retire.*) Quel pied sacrilége erre cette nuit dans cette enceinte? qui vient troubler mes pieux devoirs, les rites de mon fidèle amour? Eh quoi! un flambeau! — Nuit, couvre-moi un moment de ton ombre. (*Il se retire à quelque distance.*)

Arrive ROMÉO, suivi de BALTHASAR, qui porte une torche, une pioche et un levier.

ROMÉO. Donne-moi cette pioche et ce levier; tiens, prends cette lettre; demain matin de bonne heure tu la remettras

[1] Les moines franciscains ne sortaient jamais qu'à deux, afin que l'un pût surveiller l'autre.

à [illegible] père. [illegible] maintenant, retire-toi; [illegible] d'approcher et [illegible] il y va de ta vie. Si je descends dans cet [illegible] les traits de ma [illegible] de son doigt inanimé une [illegible] dont j'ai besoin pour un objet important. Va-t'en donc, et pars : si tu t'avises de revenir [illegible] ce que je vais faire, malheur à toi! [illegible] je te déchirerai en lambeaux, et sèmerai [illegible] cimetière affamé : le moment est terrible, mes projets sont empreints d'un caractère farouche et sombre; je sens que je serais plus cruel, plus impitoyable que le tigre qui a faim, ou la mer mugissante.

BALTHASAR. Je vais me retirer, seigneur, et ne vous dérangerai pas.

ROMEO. C'est ainsi que tu me témoigneras ton attachement. — Tiens, prends ceci (*il lui donne une bourse*); vis et sois heureux : adieu, mon enfant.

BALTHASAR, *à part*. Malgré cela, je vais me cacher ici près : son air m'inquiète, et quant à ses projets, je n'en attends rien de bon. (*Il se retire.*)

ROMEO, *s'approchant du monument*. Détestable gouffre, abîme de la mort, qui as englouti ce que la terre possédait de plus précieux, ouvre sous mes efforts ta hideuse caverne. (*Il [illegible] du levier, et la porte du monument cède à ses efforts.*) Bientôt je te donnerai une nouvelle proie à dévorer.

PARIS, *à part*. N'est-ce pas là ce [illegible], cet [illegible] Montaigu, qui a tué le cousin de ma bien-aimée, morte, dit-on, du chagrin que lui a causé ce meurtre? — Viendrait-il exercer d'infâmes outrages sur les cadavres de ses victimes? [illegible] (*Il [illegible] Romeo.*) Suspends [illegible] Montaigu! la vengeance peut-elle s'étendre au delà de la mort? Scélérat condamné, je t'arrête; obéis et suis-moi. — Il faut que tu meures.

ROMEO. Il le faut en effet, et je suis venu ici pour cela; jeune homme, ne t'attaque point à un homme au désespoir; fuis, et laisse-moi. — [illegible] à ces morts dont tu [illegible] et que cette pensée [illegible] un salutaire effroi. — Jeune homme, je t'en conjure, ne me force point, en provoquant ma fureur, à charger ma conscience d'un nouveau meurtre! — Oh! éloigne-toi! par le ciel, ta vie m'est plus chère que la mienne; car je suis venu ici armé contre moi-même; va-t'en, va-t'en; — vis, et dis un jour que tu dois la vie à la pitié d'un insensé.

PARIS. Je brave tes conjurations [1], et t'arrête comme criminel.

ROMEO. Tu me provoques? Eh bien! défends-toi, enfant. (*Ils mettent l'épée à la main et [illegible]*)

LE PAGE. O mon Dieu! ils se battent! je vais appeler la garde. (*Il s'éloigne.*)

PARIS, *tombant, percé d'un coup mortel*. Oh! je suis mort! — [illegible] la tombe, et dépose mon corps près de [illegible] (*Il meurt.*)

ROMEO. [illegible] — [illegible] Montaigu [illegible] l'a-t-il dit, ou l'ai-je rêvé? ou, l'entendant parler de Juliette, [illegible] — Oh! donne-moi ta main, jeune homme inscrit avec moi dans le livre [illegible]

[illegible]

[1] [illegible]

que je vois là gisant dans ton sanglant linceul? Oh! que puis-je faire de plus pour apaiser ton ombre, que d'immoler ton ennemi de cette même main qui moissonna ta jeunesse? Pardonne-moi, mon cousin! — Ah! Juliette adorée, pourquoi es-tu si belle? Croirai-je que l'immatériel trépas est amoureux de tes charmes? Croirai-je que ce spectre livide, ce monstre abhorré, reste ici près de toi dans les ténèbres, pour te posséder? J'en ai peur, aussi je veux te tenir compagnie; je ne veux plus quitter ce lugubre palais de la nuit; ici je resterai avec les vers de la tombe, ces serviteurs de la mort; ici je veux établir ma demeure éternelle, et secouant le joug des destins ennemis, déposer ce corps fragile, fatigué de vivre! O mes yeux! jetez votre dernier regard; mes bras, prenez votre dernière étreinte; mes lèvres, vous qui donnez passage au souffle de la vie, scellez d'un baiser légitime l'éternel contrat qui me lie à la mort! (*Il tire de son sein une coupe et y verse le poison.*) Viens, toi, guide fatal, amer refuge! pilote du désespoir, brise sur l'écueil mugissant ma barque battue des flots! Juliette, je bois à toi! (*Il boit.*) O droguiste! tu as dit vrai; il est actif ton poison. — Un dernier baiser. (*Il meurt en embrassant Juliette.*)

De l'autre côté du cimetière arrive FRÈRE LAURENT, portant une lanterne, un levier et une bêche.

FRÈRE LAURENT. Que saint François me protége! Combien de fois, cette nuit, mes pieds affaiblis par l'âge ont heurté des tombes! — Qui est là? quel est celui qui reste si tard dans la compagnie des morts?

BALTHASAR. C'est un ami, quelqu'un qui vous connaît bien.

FRÈRE LAURENT. Dieu te bénisse! Dis-moi, mon ami, quelle est cette torche qui prête inutilement sa lumière aux vers de la tombe, et à des têtes de mort aux yeux vides? Si je ne me trompe, elle brûle dans le monument des Capulets.

BALTHASAR. Il est vrai, mon père. Mon maître, votre ami, est dans cette tombe.

FRÈRE LAURENT. Qui?

BALTHASAR. Roméo.

FRÈRE LAURENT. Depuis combien de temps est-il là?

BALTHASAR. Depuis plus d'une demi-heure.

FRÈRE LAURENT. J'y vais; accompagne-moi.

BALTHASAR. Je n'ose pas : mon maître me croit parti; il m'a, d'une voix terrible, menacé de la mort, si je restais pour épier ses actes.

FRÈRE LAURENT. Reste donc; j'irai seul. — La crainte commence à s'emparer de moi; je tremble qu'il ne soit arrivé quelque malheur.

BALTHASAR. Pendant que je dormais sous ces ifs, j'ai rêvé que mon maître et un étranger se battaient, et que l'étranger avait été tué [1].

FRÈRE LAURENT, *continuant à s'avancer*. Roméo! — Hélas! hélas! quel est le sang qui arrose le seuil de ce sépulcre? Pourquoi ces épées abandonnées et sanglantes dans ce séjour de paix? (*Il [illegible] dans le monument.*) Roméo! — Comme il est pâle! — Quel est cet autre? Eh quoi! Paris aussi, baigné dans son sang! — Ah! quelle heure coupable et cruelle a vu consommer ces actes lamentables? — Juliette remue! (*Juliette s'éveille et se soulève lentement.*)

JULIETTE. O prêtre secourable! où est mon époux? je me rappelle bien en quel lieu je dois être, et j'y suis : — Où est mon Roméo? (*On entend du bruit à l'extérieur.*)

FRÈRE LAURENT, *tout effrayé*. J'entends du bruit. — Ma fille, quittez cet antre de mort, de contagion, de léthargie; un pouvoir que nous ne pouvons contrôler a déconcerté nos projets; venez, sortez; votre époux est ici gisant dans vos bras; il est mort, ainsi que Pâris; venez; je vous placerai parmi les sœurs d'un saint monastère; ne perdez pas de temps à me questionner; car j'entends la garde qui arrive; venez, suivez-moi, chère Juliette. (*Le bruit redouble.*) Je n'ose rester plus longtemps. (*Il s'éloigne.*)

JULIETTE. Va, tu peux partir; moi, je reste ici. — Que vois-je? une coupe qu'étreint encore la main de mon bien-aimé? C'est le poison, je le vois, qui a mis à ses jours une

[1] [illegible] il arrive souvent que les [illegible] ne paraissent que comme des [illegible] Dans [illegible] Balthasar, [illegible] rêve qu'il voit son [illegible] son épée dans la poitrine.

fin prématurée. Méchant, tu as donc tout bu? tu n'as pas laissé à ta Juliette une seule goutte amie? Je veux presser tes lèvres de mes baisers : peut-être y reste-t-il encore assez de poison pour me donner la mort, seul remède à mes maux. (*Elle l'embrasse.*) Tes lèvres sont chaudes.

PREMIER GARDE, *de l'extérieur*. Page, conduis-nous. — De quel côté?

JULIETTE. Du bruit! on vient! Hâtons-nous. (*Elle saisit le poignard de Roméo.*) O fortuné poignard! prends ma poitrine pour fourreau (*elle se frappe*), restes-y planté, et que je meure! (*Elle retombe sur le corps de Roméo et meurt.*)

Arrivent les GARDES avec le PAGE de Pâris.

LE PAGE. Voici l'endroit, là où brûle cette torche.

PREMIER GARDE. Le sol est taché de sang : qu'on fasse des perquisitions dans le cimetière; que deux ou trois hommes se chargent de ce soin, tout individu que vous rencontrerez, arrêtez-le. (*Quelques Gardes s'éloignent.*)

PREMIER GARDE, *continuant*. Affreux spectacle! Ici le comte Pâris assassiné; — là Juliette dont le sang coule encore; son cadavre est encore chaud, et sa mort est récente, elle, ensevelie dans ce caveau depuis deux jours. — Vous, allez avertir le prince; — vous, courez chez les Capulets; — vous, allez éveiller les Montaigus; vous autres, continuez les recherches. (*Plusieurs gardes s'éloignent.*)

PREMIER GARDE, *continuant*. Voilà bien le lieu où se sont passés ces lamentables événements, mais nous en ignorons les causes et les circonstances.

Arrivent QUELQUES GARDES qui amènent BALTHASAR.

DEUXIÈME GARDE. Voici le domestique de Roméo, que nous avons trouvé dans le cimetière.

PREMIER GARDE. Gardez-le avec soin jusqu'à ce que le prince soit arrivé.

Arrive UN AUTRE GARDE avec FRÈRE LAURENT.

TROISIÈME GARDE. Voici un moine qui tremble, gémit et pleure. Nous l'avons trouvé traversant ce côté du cimetière; il tenait la bêche et le levier que voici.

PREMIER GARDE. Tout cela est fort suspect; qu'on le garde aussi.

Arrivent LE PRINCE et sa suite.

LE PRINCE. Quel malheur, devançant le jour, vient troubler notre repos matinal?

Arrivent CAPULET, DONNA CAPULET et une foule de peuple.

CAPULET. Que signifient ces clameurs qu'on entend de toutes parts?

DONNA CAPULET. La foule remplit les rues; les uns crient — Roméo! d'autres — Juliette! d'autres — Pâris! tous se précipitent vers notre monument.

LE PRINCE. Pourquoi cet effroi, et ces cris qui résonnent à notre oreille?

PREMIER GARDE. Prince, vous voyez ici le corps du comte Pâris assassiné, de Roméo sans vie, de Juliette, morte depuis deux jours, et cependant chaude encore, et récemment tuée.

LE PRINCE. Qu'on fasse des recherches, et qu'on sache d'où proviennent ces meurtres horribles.

PREMIER GARDE. Voici un moine et le domestique de Roméo, que nous avons arrêtés porteurs des instruments qui ont dû servir à forcer l'entrée de ce tombeau.

CAPULET. Juste ciel! voyez, ma femme, voyez comme le sang coule du corps de notre fille! ce poignard s'est mépris, — le fourreau de Roméo est vide, — et le fer s'est égaré dans la poitrine de ma fille.

DONNA CAPULET. Hélas! ce spectacle de mort est comme un glas funèbre qui sonne à ma vieillesse l'heure du sépulcre.

Arrive MONTAIGU [illegible].

LE PRINCE. Approche, Montaigu; tu t'es levé avant l'aube pour voir ton [illegible] fils [illegible].

MONTAIGU. Hélas! [illegible], ma femme est morte cette nuit; la douleur que lui a causée l'exil de son fils a tranché ses jours. Quels nouveaux malheurs sont [illegible] à ma vieillesse?

LE PRINCE. Approche, et [illegible].

MONTAIGU. O enfant [illegible] quelle barbarie à toi de devancer ton père dans le [illegible]!

LE PRINCE. Suspendez vos gémissements jusqu'à ce que ces mystères soient éclaircis et que nous en connaissions l'origine et l'enchaînement : alors je me mettrai à votre tête; ma douleur précédera les vôtres, et les conduira, s'il le faut, jusqu'à la tombe : en attendant, contenez-vous, et que l'affliction cède le pas à la patience. — Qu'on amène devant moi les individus suspects.

FRÈRE LAURENT. Je suis le plus soupçonné, bien que le plus chétif; l'heure et le lieu déposent contre moi : c'est à moi qu'on impute ces meurtres horribles; je suis prêt à parler pour m'accuser et me défendre, pour me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE. Parle donc; dis-nous ce que tu sais.

FRÈRE LAURENT. Je serai bref, car j'ai l'haleine trop courte pour un long récit. Roméo, que vous voyez étendu mort, était l'époux de Juliette; Juliette, ici gisante, était la fidèle épouse de Roméo; je les avais mariés; le jour même de leur hyménée vit la mort prématurée de Tybalt et le bannissement du nouvel époux, son meurtrier; cet exil, et non la mort de Tybalt, avait plongé Juliette dans la douleur. — (*A Capulet.*) Vous, dans l'intention de la distraire de cette affliction, vous avez voulu la contraindre à épouser le comte Pâris; — alors elle est venue me trouver, et, le désespoir peint dans tous ses traits, elle m'a conjuré de lui indiquer quelque moyen pour empêcher ce mariage, sinon qu'elle allait se tuer dans ma cellule et en ma présence. Alors je lui ai donné une liqueur soporifique dont je connaissais la vertu, et qui a produit sur elle l'effet que j'en attendais; car elle ne tarda pas à être plongée dans un sommeil qui avait toutes les apparences de la mort; en même temps j'écrivis à Roméo de venir à Vérone dans cette nuit funeste, pour m'aider à arracher Juliette à sa tombe empruntée, au moment où l'effet de la potion devait cesser. Mais frère Jean, le porteur de ma lettre, fut retenu à Vérone accidentellement, et il m'a rendu ma lettre hier soir : alors, à l'heure où je savais que Juliette devait s'éveiller, je me suis rendu seul au caveau des Capulets; mon intention était de la cacher dans ma cellule, jusqu'au moment où il me serait possible de faire venir Roméo. Mais à mon arrivée, quelques minutes avant son réveil, j'ai trouvé ici les cadavres du noble Pâris et de Roméo. Juliette s'est éveillée; je l'ai conjurée de m'accompagner et de supporter avec résignation ce malheur, ouvrage du ciel; un bruit soudain m'a forcé à m'éloigner de la tombe; livrée à son désespoir, elle a refusé de me suivre, et c'est sans doute en ce moment qu'elle s'est donné la mort. J'ai une connaissance personnelle de toutes les circonstances que je viens de rapporter; la nourrice de Juliette a été dans le secret de son mariage : si quelqu'un des malheurs survenus est arrivé par ma faute, qu'on me livre à toute la rigueur des lois, et devançant de quelques heures l'arrêt de la nature, qu'on m'arrache ce reste de vieux jours[1].

LE PRINCE. Nous t'avons toujours connu pour un homme estimable et pieux. — Où est le domestique de Roméo? Qu'a-t-il à nous apprendre?

BALTHASAR. J'ai porté à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette; il est parti aussitôt, s'est rendu à Vérone, s'est dirigé vers le cimetière, et est entré dans ce monument. Il m'a remis pour son père la lettre que voici; avant de pénétrer dans le sépulcre, il m'a ordonné, sous peine de mort, de m'éloigner et de le laisser seul.

LE PRINCE. Donnez-moi cette lettre, je vais en prendre lecture. — Où est le page du comte, qui a été chercher la garde? Jeune homme, que faisait ton maître en ce lieu?

LE PAGE. Il était venu jeter des fleurs sur la tombe de sa fiancée; il m'avait ordonné de me tenir à l'écart, ce que j'ai fait; bientôt j'ai vu quelqu'un portant un flambeau s'approcher et [illegible] de l'ouvrir, tout à coup j'ai vu mon maître s'avancer contre lui, l'épée à la main; alors j'ai couru appeler la garde.

LE PRINCE. Cette lettre confirme le récit du moine. [illegible] parle de son amour pour Juliette, [illegible] de sa mort, il ajoute qu'il a acheté [illegible] droguiste indigent, et qu'il s'est rendu dans ce monument pour y mourir et y reposer auprès de Juliette. [illegible]

[1] [illegible]

yeux autour de lui. — Où sont-ils maintenant, ces ennemis? — Capulet, Montaigu! voyez le fruit amer de vos divisions; le ciel vous frappe dans ce qui faisait votre joie, il se sert de l'amour pour châtier vos haines; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos discords, j'ai perdu deux parents. — Nous sommes tous punis.

CAPULET. O Montaigu! ô mon frère! donne-moi ta main; ce sera le douaire de ma fille; je n'ai rien de plus à te demander.

MONTAIGU. Je te donnerai davantage; je veux lui élever une statue d'or pur; tant que Vérone conservera son nom, on montrera avec orgueil l'image de Juliette comme celle de l'amour fidèle et sincère.

CAPULET. Les mêmes honneurs seront décernés à Roméo: chétive expiation de nos inimitiés.

LE PRINCE. L'aube de ce jour éclaire une paix lugubre et sombre; le soleil se cache de douleur. Partez, et allez deviser sur ces cruels événements; il en est qui seront punis et d'autres pardonnés [1]; car il n'y eut jamais plus tragique aventure que celle de Juliette et de son Roméo. (*Ils s'éloignent.*)

[1] Ceci se réfère à la nouvelle où l'auteur avait puisé le sujet de son drame. On y lit que la nourrice de Juliette fut bannie pour n'avoir pas révélé le mariage de sa maîtresse; que le domestique de Roméo fut mis en liberté, comme n'ayant fait qu'exécuter les ordres de son maître; que le droguiste fut condamné, mis à la torture et pendu, et qu'on permit à frère Laurent d'achever paisiblement ses jours dans la pénitence et la retraite.

FIN DE ROMÉO ET JULIETTE.

TROÏLE ET CRESSIDA

DRAME EN CINQ ACTES.

PRIAM, roi de Troie.
HECTOR, TROILE, PARIS, DÉIPHOBE, ses fils.
ÉNÉE, ANTÉNOR, chefs troyens.
CALCHAS, prêtre troyen, ayant pris parti pour les Grecs.
PANDARUS, oncle de Cressida.
MARGARELON, fils naturel de Priam.
AGAMEMNON, général en chef des Grecs.
MÉNÉLAS, son frère.
ACHILLE, AJAX, chefs grecs.
ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE, PATROCLE, chefs grecs.
THERSITE, Grec difforme et grossier.
ALEXANDRE, domestique de Cressida.
LE PAGE de Troïle.
LE PAGE de Pâris.
LE PAGE de Diomède.
HÉLÈNE, femme de Ménélas.
ANDROMAQUE, femme d'Hector.
CASSANDRE, fille de Priam, prophétesse.
CRESSIDA, fille de Calchas.
Soldats grecs et troyens.

La scène est dans Troie et dans le camp des Grecs.

PROLOGUE

La scène est à Troie. Des îles de la Grèce les princes orgueilleux et irrités ont, dans le port d'Athènes, envoyé leurs vaisseaux chargés des ministres et des instruments de la guerre cruelle. Soixante-neuf héros, portant sur leur front le bandeau royal, ont quitté le port d'Athènes, faisant voile pour la Phrygie, et ils ont juré de renverser Troie. Dans les solides remparts de cette cité, dort avec Pâris, son ravisseur, Hélène, épouse de Ménélas; et c'est là le motif de cette guerre. Ils arrivent à Ténédos, et les vastes navires vomissent leur belliqueuse cargaison. Bientôt, dans les champs dardaniens, les troupes fraîches et intactes encore de la Grèce plantent leurs valeureux pavillons. Les Troyens se renferment dans la ville de Priam aux six portes massives et armées de fer, désignées sous les noms de Dardanus, de Tymbria, d'Ilion, de Chétas, de Troie et d'Anténor. Des deux côtés, l'espérance tient les esprits en suspens : Troyens et Grecs attendent de la fortune l'issue des événements. — Et moi, prologue armé, dans un costume conforme à la pièce, je viens, non pour défendre par avance la plume de l'auteur ou la voix des acteurs, mais pour vous dire, spectateurs indulgents, que notre pièce, sautant par-dessus les préliminaires de cette grande querelle, commence par le milieu, pour de là procéder à ce qui peut entrer dans une pièce de théâtre. Trouvez-la ou ne la trouvez pas de votre goût, comme il vous plaira : bonne ou mauvaise chance, c'est la fortune de la guerre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La ville de Troie, devant le palais de Priam.

Arrivent TROÏLE armé et PANDARUS.

TROÏLE. Qu'on appelle mon écuyer, je veux qu'il me désarme. Pourquoi irais-je faire la guerre hors des murs de Troie, lorsque dans mon cœur même il me faut livrer d'aussi cruels combats? Qu'il aille au champ de bataille, le Troyen qui est maître de son cœur; le mien, hélas! n'est plus à moi.

PANDARUS. Est-ce qu'il n'y a aucune amélioration à espérer dans notre situation?

TROÏLE. Les Grecs sont forts, et aussi habiles que forts, aussi acharnés qu'habiles, aussi vaillants qu'acharnés; mais moi, je suis plus faible que les pleurs d'une femme, plus soumis que l'agneau, plus simple que l'ignorance, plus timide que la jeune fille dans les ténèbres, plus maladroit que l'enfance inexpérimentée.

PANDARUS. Allons, je vous en ai assez dit là-dessus; pour ma part je ne veux plus m'en mêler : celui qui veut avec du froment avoir un gâteau, doit attendre la mouture.

TROÏLE. N'ai-je pas attendu?

PANDARUS. Oui, la mouture; mais il vous faut attendre le blutage.

TROÏLE. N'ai-je pas attendu?

PANDARUS. Oui, le blutage; mais il vous faut attendre la levure.

TROÏLE. Eh bien, j'ai attendu.

PANDARUS. Oui, la levure; mais il reste encore à pétrir la pâte, à faire le gâteau, à chauffer le four, à veiller à la cuisson; puis il faut attendre que le gâteau soit refroidi; sinon, vous courez risque de vous brûler la bouche.

TROÏLE. La patience elle-même, toute déesse qu'elle est, endure la douleur avec moins de soumission que moi : quand je suis assis à la table de Priam, et que le souvenir de Cressida vient s'offrir à ma pensée, — que dis-tu, traître, vient s'offrir à ta pensée? quand en est-elle absente?

PANDARUS. Ma foi, elle ne m'a jamais paru plus belle qu'hier soir; je n'ai rien vu de ma vie qui en approche.

TROÏLE. Je vous disais donc qu'au moment où un soupir voulait se faire jour, et où je sentais mon cœur prêt à se briser, dans la crainte d'éveiller les soupçons d'Hector ou de mon père, il m'est souvent arrivé, comme le soleil qui luit au milieu d'un orage, de cacher ce soupir sous le voile d'un sourire; mais la douleur déguisée sous la joie apparente ressemble à la joie soudainement transformée en douleur.

PANDARUS. N'était que ses cheveux sont d'une nuance un peu plus noire que ceux d'Hélène, allez, il n'y aurait pas

plus de comparaison à faire entre ces deux femmes, — mais elle est ma parente, et je ne voudrais pas, comme on dit, la prôner; — toutefois, j'aurais voulu que quelqu'un eût entendu comme moi sa conversation d'hier. Je suis loin de vouloir déprécier l'esprit de votre sœur Cassandre; — cependant, —

TROÏLE. O Pandarus! croyez-moi, Pandarus! quand je vous dis que c'est là que sont englouties mes espérances, ne me demandez pas à quelle profondeur. Je vous dis que mon amour pour Cressida me rend insensé; vous me répondez : Elle est belle. Pour guérir la blessure encore vive de mon cœur, vous ramenez dans ma pensée ses yeux, sa chevelure, ses traits, sa démarche, sa voix, sa main, et quelle main! auprès d'elle, toute blancheur est noire; auprès de son contact, le duvet du cygne est âpre, la plus exquise sensibilité est rude comme la main calleuse du laboureur. Voilà ce que vous me répondez quand je vous dis : Je l'aime! mais, ce faisant, au lieu de verser l'huile et le baume sur les blessures que m'a infligées l'amour, vous y replongez le couteau qui les a faites.

PANDARUS. Je ne dis que la vérité.

TROÏLE. Vous restez encore bien au-dessous de la vérité.

PANDARUS. Au surplus, je ne veux plus m'en mêler : qu'elle soit ce qu'elle est; si elle est belle, tant mieux pour elle; si elle ne l'est pas, c'est à elle à s'arranger.

TROÏLE. Mon cher Pandarus! Eh bien, Pandarus!

PANDARUS. J'ai été joliment récompensé de mes peines : mal dans son esprit, mal dans le vôtre, mon intervention officieuse ne m'a pas valu de grands remercîments.

TROÏLE. Quoi! seriez-vous fâché, Pandarus? et contre moi, encore?

PANDARUS. Parce qu'elle est ma parente, elle n'est pas aussi belle qu'Hélène! si elle n'était pas ma parente, elle serait aussi belle le vendredi qu'Hélène le dimanche[1]. Mais qu'est-ce que cela me fait? Fût-elle noire et laide comme une Éthiopienne, cela m'est égal.

TROÏLE. Est-ce que je dis qu'elle n'est pas belle?

PANDARUS. Peu m'importe que vous le disiez ou ne le disiez pas. Elle est bien sotte de ne pas aller rejoindre son père : qu'elle retourne auprès des Grecs; je le lui dirai la première fois que je la verrai : en ce qui me concerne, je ne veux plus me mêler de cette affaire-là.

TROÏLE. Pandarus, —

PANDARUS. Non, certainement.

TROÏLE. Mon cher Pandarus, —

PANDARUS. Ne m'en parlez plus, je vous prie; je laisserai les choses comme je les ai trouvées, et qu'il n'en soit plus question. (*Pandarus s'éloigne. — On entend un bruit de fanfares.*)

TROÏLE. Cessez, odieuses clameurs! silence, bruits discordants! insensés des deux parts! Comment Hélène ne serait-elle pas belle? chaque jour votre sang sert de fard à sa beauté. Je ne puis combattre pour un pareil motif; c'est une cause trop frivole pour mon épée. Mais Pandarus! — O dieux! quel supplice vous m'imposez! je ne puis arriver jusqu'à Cressida que par l'intermédiaire de Pandarus; et l'intervention de l'oncle est aussi difficile à obtenir que la vertu de la nièce est difficile à vaincre. Apollon, je t'en conjure au nom de ta Daphné, dis-moi ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandarus, et ce que je suis moi-même en ce moment. Ma bien-aimée a l'Inde pour lit; elle est la perle qui y repose; entre notre Ilion et le lieu où elle réside s'étend une mer mugissante; moi, je suis le marchand; Pandarus est le navire qui me transporte vers elle, et où sont embarquées mes espérances. (*Une fanfare se fait entendre.*)

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE. Vous voilà, prince Troïle? Pourquoi n'êtes-vous pas dans la plaine?

TROÏLE. Parce que je n'y suis pas : cette réponse de femme est à propos, car c'est se conduire en femme que d'être ici quand les autres combattent. Énée, quelles nouvelles aujourd'hui du champ de bataille?

ÉNÉE. Pâris est rentré en ville, blessé.

TROÏLE. Par qui?

ÉNÉE. Par Ménélas.

TROÏLE. Que le sang de Pâris coule; que nous importe sa blessure? Pâris a été percé par la corne de Ménélas. (*Fanfares.*)

ÉNÉE. Écoutez! quelle joyeuse partie a donc lieu aujourd'hui hors de la ville?

TROÏLE. Il en est une dans la ville même qui me plairait davantage, si *souhaiter* c'était *pouvoir*. — Mais allons voir ce que c'est : vous dirigez-vous de ce côté?

ÉNÉE. J'y vais sur-le-champ.

TROÏLE. Allons-y ensemble. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une rue de Troie.

Arrivent CRESSIDA et ALEXANDRE.

CRESSIDA. Qui sont ceux qui viennent de passer près de nous?

ALEXANDRE. La reine Hécube et Hélène.

CRESSIDA. Et où vont-elles?

ALEXANDRE. A la tour de l'orient qui domine toute la vallée, pour contempler la bataille. Hector, dont la patience est inébranlable comme la vertu, a montré de l'irritation aujourd'hui. Il a grondé Andromaque, frappé son écuyer, et, guerrier aussi matinal que pourrait l'être une ménagère, avant le lever du soleil, il s'est armé à la légère et s'est élancé dans la plaine, où chaque fleur, humide de rosée, semblait verser de prophétiques larmes sur les ravages qu'allait accomplir sa fureur.

CRESSIDA. Quel est le motif de sa colère?

ALEXANDRE. Voici le bruit qui court à cet égard. Il y a parmi les Grecs un héros du sang troyen, un cousin d'Hector; on le nomme Ajax.

CRESSIDA. Fort bien; après?

ALEXANDRE. Ils disent que c'est un homme à part, un homme solide sur ses jambes.

CRESSIDA. Tous les hommes le sont, à moins qu'ils ne soient ivres, malades ou sans jambes.

ALEXANDRE. Madame, cet homme s'est approprié les qualités spéciales d'un grand nombre d'animaux. Il a le courage du lion, l'humeur revêche de l'ours, la lenteur de l'éléphant; la nature a tellement mêlé chez lui tous les tempéraments, que sa valeur dégénère en folie, et que sa folie est mélangée de sagesse. Il n'est pas une vertu dont il n'ait une parcelle, pas un vice dont il n'ait quelque teinte. Il est triste sans raison et gai à contre-poil. Il a un peu de tout, mais dans une telle confusion, qu'on peut dire de lui que c'est un Briarée goutteux, ayant cent bras et ne pouvant se servir d'aucun; ou un Argus aveugle, ayant cent yeux et n'y voyant goutte.

CRESSIDA. Mais cet homme dont le portrait me fait rire, en quoi peut-il exciter le courroux d'Hector?

ALEXANDRE. On dit que dans le combat d'hier il s'est mesuré avec Hector et l'a renversé par terre; depuis ce moment, Hector, dévoré de honte et d'humiliation, est resté sans manger ni dormir.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA. Qui vient?

ALEXANDRE. Madame, c'est votre oncle Pandarus.

CRESSIDA. Hector est un brave guerrier.

ALEXANDRE. Il n'en est point qui le surpasse, madame.

PANDARUS. Bonjour, ma nièce Cressida. De quoi parliez-vous? — Bonjour, Alexandre. — Comment vous portez-vous, ma nièce? quand avez-vous été à Ilion?

CRESSIDA. Ce matin, mon oncle.

PANDARUS. De quoi parliez-vous quand je suis arrivé? Avant votre arrivée à Ilion, Hector était-il déjà armé et parti? Hélène était-elle levée?

CRESSIDA. Hector était parti; mais Hélène n'était pas levée.

PANDARUS. Hector a donc été bien matinal?

CRESSIDA. C'est de quoi nous parlions, ainsi que de sa colère.

PANDARUS. Est-ce qu'il était en colère?

CRESSIDA. C'est ce qu'Alexandre vient de me dire.

PANDARUS. Il l'était effectivement, j'en sais le motif : il leur donnera du fil à retordre aujourd'hui, ils peuvent compter là-dessus. Et le jeune Troïle le suivra de près; qu'ils prennent garde à Troïle, c'est moi qui le leur dis.

CRESSIDA. Quoi! est-ce qu'il est aussi en colère?

[1] Notre auteur ne montre pas ici un grand respect pour les mœurs locales et la mythologie.

PANDARUS. Qui? Troïle? Troïle est le plus brave des deux.

CRESSIDA. O Jupiter! il n'y a pas de comparaison.

PANDARUS. Quoi? entre Hector et Troïle? le connaissez-vous?

CRESSIDA. Je l'ai vu et je le connais.

PANDARUS. Eh bien, je vous dis, moi, que Troïle est Troïle.

CRESSIDA. Vous dites ce que je dis moi-même; car assurément Troïle n'est point Hector.

PANDARUS. Sans doute; et à certains égards, Hector n'est pas Troïle.

CRESSIDA. Cela est vrai de tous deux; Troïle est lui-même.

PANDARUS. Lui-même? Hélas! pauvre Troïle! plût aux dieux qu'il le fût. —

CRESSIDA. Il l'est.

PANDARUS. Quand je devrais, pour cela, faire pieds nus le voyage de l'Inde.

CRESSIDA. Il n'est point Hector.

PANDARUS. Lui-même? Oh! non, il n'est pas lui-même! Plût au ciel qu'il fût lui-même! N'importe, les dieux sont là-haut; le temps répare ou termine toutes choses; va, Troïle, va. — Je voudrais que Cressida eût mon cœur! — Non, Hector ne l'emporte pas sur Troïle.

CRESSIDA. Excusez-moi.

PANDARUS. Hector est plus âgé.

CRESSIDA. Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARUS. L'autre n'est point encore parvenu à son âge; quand il y sera, vous m'en direz des nouvelles. Il s'écoulera du temps avant qu'Hector ait l'esprit de Troïle.

CRESSIDA. Le sien lui suffit. Il n'a pas besoin de celui des autres.

PANDARUS. Il n'a pas ses qualités, —

CRESSIDA. Qu'importe?

PANDARUS. Ni sa beauté.

CRESSIDA. Elle lui siérait mal; la sienne est préférable.

PANDARUS. Vous n'avez pas de jugement, ma nièce : l'autre jour encore Hélène elle-même déclarait que Troïle, pour un brun (car il l'est, je le confesse), — et néanmoins il n'est pas de [illegible] brun.

CRESSIDA. Il est tout simplement brun.

PANDARUS. A dire vrai, il l'est et ne l'est pas.

CRESSIDA. A dire vrai, cela est vrai et ne l'est pas.

PANDARUS. Elle a dit qu'il avait un plus beau teint que Pâris.

CRESSIDA. Pâris a certainement assez de couleurs.

PANDARUS. Sans nul doute.

CRESSIDA. Alors il faut que Troïle en ait trop : si Hélène l'a mis sous ce rapport au-dessus de Pâris, il faut qu'il ait plus de couleurs que Pâris; or, ce dernier en ayant assez, si l'autre en a davantage, cela ne fait pas l'éloge de son teint; autant vaudrait que la langue dorée d'Hélène eût loué Troïle d'avoir un nez de cuivre.

PANDARUS. Je vous jure que je crois qu'Hélène le préfère à Pâris.

CRESSIDA. Elle est donc bien gaillarde, cette Grecque-là?

PANDARUS. Je suis sûr qu'elle l'aime; l'autre jour elle l'a-[illegible] l'embrasure d'une fenêtre, et — vous savez qu'il n'a [illegible] ou quatre poils sur le menton.

CRESSIDA. En effet, l'arithmétique d'un garçon de taverne [illegible] le total.

PANDARUS. C'est qu'il est encore fort jeune, ce qui n'empêche pas [illegible] en état de soulever un fardeau aussi [illegible] que pourrait le faire son frère Hector.

CRESSIDA. [illegible] jeune encore, et déjà soulever si [illegible]

PANDARUS. Mais pour vous prouver qu'Hélène a du goût [illegible] elle s'approcha de lui, et [illegible] du menton.

CRESSIDA. [illegible]

PANDARUS. [illegible]

CRESSIDA. [illegible]

PANDARUS. [illegible]

CRESSIDA. [illegible]

PANDARUS. Ah! j'espère. — Mais pour vous prouver qu'Hélène aime Troïle —

CRESSIDA. Troïle a fait ses preuves en ce genre.

PANDARUS. Troïle? Il ne fait pas plus cas d'elle que je ne fais cas d'un œuf sans germe.

CRESSIDA. Si vous aimez les œufs clairs autant que les têtes vides, je vous conseille de manger les poulets dans leur coque.

PANDARUS. Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe à la manière dont elle lui chatouillait le menton. — Il faut dire aussi qu'elle a une main d'une merveilleuse blancheur.

CRESSIDA. Cela ne saurait faire doute.

PANDARUS. Tout à coup, elle s'écrie qu'elle aperçoit un poil blanc sur son menton!

CRESSIDA. Il n'y en a pas plus que dans la paume de la main.

PANDARUS. Et alors, il a fallu voir les éclats de rire! — La reine Hécube en a ri jusqu'aux larmes; Hector et Cassandre en ont fait autant.

CRESSIDA. Et quel était le motif de toute cette gaieté?

PANDARUS. Le poil blanc aperçu par Hélène sur le menton de Troïle.

CRESSIDA. Ah! si c'eût été un poil vert, j'en aurais ri moi-même.

PANDARUS. Mais ce qui surtout les a fait rire, c'est la jolie réponse de Troïle.

CRESSIDA. Quelle est cette réponse?

PANDARUS. « Comment donc, » lui a dit Hélène, « vous » n'avez au menton que cinquante et un poils, et dans ce » nombre il y en a un blanc! »

CRESSIDA. Ce fut là sa question?

PANDARUS. Oui, sans doute. « Il est vrai, a-t-il répondu, » cinquante et un poils, dont un blanc. Ce poil blanc est » mon père, et les autres sont ses cinquante fils. » — « Par » Jupiter! a-t-elle répliqué, lequel de ces poils est Pâris, » mon époux? » — « Le poil frisé, » a-t-il répondu; « ar- » rachez-le et faites-lui-en cadeau. » Alors les éclats de rire de redoubler, Hélène de rougir, Pâris de se fâcher, et tout le reste de la compagnie de rire à cœur joie.

CRESSIDA. Allons, laissons cela! c'est trop longtemps parler sur ce sujet.

PANDARUS. Ah çà, ma nièce, n'oubliez pas ce que je vous ai dit hier!

CRESSIDA. Je ne l'oublie pas.

PANDARUS. Je vous jure que c'est la vérité pure! Il verse pour vous des pleurs comme un homme né en avril.

CRESSIDA. Et je fleurirai arrosée par ses larmes, comme des orties en mai. (*On entend sonner la retraite.*)

PANDARUS. Ecoutez! les voilà de retour du champ de bataille : voulez-vous que nous restions ici pour les voir passer et défiler vers Ilion? Le voulez-vous, ma chère nièce, mon aimable Cressida?

CRESSIDA. Comme il vous plaira.

PANDARUS. Voici une excellente place; nous pourrons d'ici voir à merveille. Je vous les nommerai l'un après l'autre à mesure qu'ils passeront; mais surtout je vous ferai remarquer Troïle. (*On voit passer Énée.*)

CRESSIDA. Parlez plus bas.

PANDARUS. Voici Énée; n'est-ce pas là un bel homme? C'est la fleur des guerriers troyens, je vous le certifie; mais vous remarquerez Troïle; vous allez le voir dans un instant.

CRESSIDA. Quel est celui-ci? (*On voit passer Anténor.*)

PANDARUS. C'est Anténor; il a l'esprit subtil, je vous assure; c'est un brave homme au demeurant; c'est une des têtes les plus saines que nous ayons à Troie, et il est bien fait de sa personne. Quand donc viendra Troïle? Je vais tout à l'heure vous le montrer; quand il m'apercevra, vous le verrez me faire un signe de tête. (*On voit passer Hector.*) Voilà Hector, celui que vous voyez là; c'est là un homme! — Va ton chemin, Hector; — ma nièce, voilà un brave guerrier! — O vaillant Hector! — Voyez quelle mine il a; voilà une mine! N'est-ce pas là un bel homme?

CRESSIDA. Oh! un très-bel homme!

PANDARUS. N'est-ce pas? C'est plaisir de le voir. Remarquez ces entailles sur son casque! les voyez-vous? regardez, [illegible] pas, qu'on dise ce qu'on voudra, ce sont bien [illegible] entailles.

CRESSIDA. Sont-ce des coups d'épée?

PANDARUS. Des coups d'épée, ou de toute autre arme, qu'importe? Quand l'enfer viendrait l'attaquer, il ne s'en inquiéterait guère. (*On voit passer Pâris.*) Voici Pâris! voici Pâris! Regardez de ce côté, ma nièce. N'est-ce pas aussi un bel homme? — Qui nous disait qu'il était revenu blessé? Il n'est pas blessé; allons, cela va faire du bien au cœur d'Hélène. Oh! je voudrais voir Troïle! Vous allez bientôt voir Troïle.

CRESSIDA. Quel est celui-ci? (*On voit passer Hélénus.*)

PANDARUS. C'est Hélénus. — Où donc peut être Troïle? — C'est Hélénus: — je ne pense pas qu'il soit sorti de Troie aujourd'hui: — c'est Hélénus.

CRESSIDA. Mon oncle, est-ce qu'Hélénus est en état de combattre?

PANDARUS. Hélénus? Non: — oui, il est en état de combattre tant bien que mal. — Mais où donc est Troïle? — Écoutez! n'entendez-vous pas la foule qui s'écrie *Troïle!* — Hélénus est un prêtre.

CRESSIDA. Quel est ce traînard qui marche là-bas? (*On voit passer Troïle.*)

PANDARUS. Où donc? là-bas? C'est Déiphobe. Oh! c'est Troïle! A la bonne heure! voilà un homme, celui-là, ma nièce! — Hum! hum! — brave Troïle! le prince des guerriers!

CRESSIDA. Silence! de grâce, silence!

PANDARUS. Remarquez-le, observez-le! — O vaillant Troïle! — Regardez-le bien, ma nièce; voyez comme son épée est tachée de sang, et son casque plus criblé de coups que celui d'Hector! Quelle mine! quelle démarche! — O admirable jeune homme! Il n'a pas encore vingt-trois ans! Va, Troïle, va. Si j'avais pour sœur une Grâce, ou pour fille une déesse, il pourrait la prendre. O l'homme admirable! Pâris, Pâris n'est rien auprès de lui, je vous l'assure; Hélène troquerait volontiers son Pâris contre Troïle, et donnerait un œil par-dessus le marché! (*On voit passer une troupe de guerriers.*)

CRESSIDA. En voici d'autres.

PANDARUS. Fi donc! un tas de niais, de butors, d'imbéciles! C'est de la paille et du son, voilà tout. Je ne puis me lasser de la vue de Troïle; je passerais ma vie à le contempler. Ne regardez pas ces gens-là; les aigles sont partis, laissez là les corbeaux et les buses! J'aimerais mieux être Troïle qu'Agamemnon et tous les Grecs ensemble.

CRESSIDA. Il y a parmi les Grecs Achille, qui certes vaut mieux que Troïle.

PANDARUS. Achille? un lourdaud, un portefaix, un vrai chameau!

CRESSIDA. Bien! bien!

PANDARUS. Comment, bien? — Avez-vous du jugement? avez-vous des yeux? savez-vous ce que c'est qu'un homme? N'est-ce pas la naissance, la beauté, la tournure, la conversation, le courage, l'instruction, la douceur, la vertu, la jeunesse, la libéralité, et autres qualités semblables qui constituent le mérite spécial d'un homme, ce qu'on pourrait appeler son assaisonnement?

CRESSIDA. Oui, cela est vrai d'un homme doux et confit, dont le goût a besoin d'être relevé.

PANDARUS. Vous êtes vraiment une femme singulière!

Arrive LE PAGE de Troïle.

LE PAGE. Seigneur, mon maître désirerait vous parler à l'instant même.

PANDARUS. Où?

LE PAGE. Chez vous, où il est maintenant occupé à se désarmer.

PANDARUS. Mon enfant, dis-lui que j'y vais. (*Le Page s'éloigne.*)

PANDARUS, *continuant*. Je soupçonne qu'il est blessé. — Adieu, ma chère nièce.

CRESSIDA. Adieu, mon oncle.

PANDARUS. Dans un moment, ma nièce, je viens vous rejoindre.

CRESSIDA. Pour m'apporter, mon oncle, —

PANDARUS. Un gage d'amour de la part de Troïle. (*Pandarus s'éloigne.*)

[illegible]

femmes sont des anges; le bonheur est dans la recherche; [illegible] sa valeur ce qu'ils n'ont pas : l'amour n'est jamais si doux que lorsqu'il est accompagné du désir; et c'est à lui que j'emprunte cette maxime : Les hommes avant la possession sont nos suppliants: après ils sont nos maîtres. Aussi, bien que mon cœur porte le joug de l'amour, mes yeux n'en laisseront rien paraître. (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Le camp des Grecs; devant la tente d'Agamemnon. Les trompettes sonnent.

Arrivent AGAMEMNON, NESTOR, ULYSSE, MÉNÉLAS et autres chefs.

AGAMEMNON. Princes, quel chagrin a donc embléini vos visages? Dans les desseins que nous formons ici-bas, l'événement ne réalise pas toujours les vastes promesses que faisait l'espérance. Les projets les plus élevés portent en eux-mêmes des éléments d'échecs et de désastres; comme ces nœuds formés par les flots égarés de la sève, qui affectent la santé de l'arbre, et donnent une direction irrégulière à ses fibres errantes et tortueuses. Il est vrai, princes, que nous n'avons point encore atteint le but que nous nous proposions, et que Troie est encore debout; mais cela n'a rien qui nous doive surprendre; toutes les grandes entreprises que l'histoire nous raconte ont été traversées par des obstacles, et jamais les résultats n'ont répondu aux rêves brillants de l'imagination. Pourquoi donc, princes, contemplez-vous notre ouvrage d'un regard consterné? Pourquoi voir un sujet de honte dans les lenteurs que nous impose le grand Jupiter pour mettre notre persévérance à l'épreuve? Ce n'est pas au milieu des faveurs de la fortune que l'homme montre ce qu'il vaut; car alors le vaillant et le lâche, le sage et l'insensé, l'artiste et l'ignorant, le fort et le faible, se ressemblent; mais c'est dans la tempête de la fortune que la distinction se manifeste; son souffle puissant emporte ce qui est léger; il ne reste plus que ce qui a de la consistance et du poids, que le mérite réel et pur de tout alliage.

NESTOR. Avec tout le respect dû à votre rang suprême, grand Agamemnon, permettez que Nestor fasse ressortir par des exemples la vérité de vos dernières paroles. L'adversité est la pierre de touche des hommes : quand la mer est calme, combien de barques fragiles osent s'aventurer sur ses vagues débonnaires, et lutter de vitesse avec des vaisseaux de haut bord? Mais l'audacieux Borée vient-il bouleverser les flots de Thétis? voyez les vigoureux navires se frayer un chemin à travers les montagnes liquides, et bondir, comme le cheval de Persée, entre les deux humides éléments. Qu'est devenue la nef insolente dont les débiles flancs osaient tout à l'heure rivaliser avec la force et la grandeur? ou elle a cherché un refuge dans le port, ou elle a été dévorée par Neptune. C'est ainsi que dans les orages de la fortune s'établit la distinction entre le vrai et le faux courage. Quand luit le soleil de la prospérité, le troupeau est plus exposé à l'aiguillon du taon ennemi qu'à la dent du tigre; mais quand l'ouragan fait ployer jusqu'au tronc noueux des chênes, et que l'insecte vole s'abriter sous le feuillage, c'est alors que l'animal courageux et fort mêle son [illegible] et répond par ses rugissements à la voix irritée de la fortune.

ULYSSE. Agamemnon, illustre général des Grecs, vous notre force et notre espoir, vous le cœur, l'âme et l'esprit de notre armée, vous [illegible] auquel [illegible] sentiments et les volontés de tous, écoutez parler Ulysse. [illegible] paroles [illegible] Agamemnon [illegible] et votre pouvoir. [illegible] non mérite d'être gravé sur l'airain par la main de la [illegible] de Nestor [illegible] expérimentée les oreilles des Grecs par des liens aussi forts [illegible]



CRESSIDA. Quel est celui-ci ? — PANDARUS. C'est Anténor. (Acte I, scène II, page 406.)

ses oiseuses et inutiles, que nous ne comptons sur l'harmonie des paroles et la sagesse des pensées quand le grossier Thersite ouvre sa stupide mâchoire.

ULYSSE. Si Troie est encore debout, si l'épée du grand Hector n'est point encore sans maître, je vais vous dire pourquoi, c'est qu'on a porté atteinte à la règle et à l'autorité. Voyez dans cette plaine combien de tentes grecques sont vides? c'est l'ouvrage des factions. Quand le général n'est pas comme la ruche où chacun va porter le produit de ses excursions, quel miel pouvez-vous attendre? quand les rangs sont confondus, le plus indigne paraît l'égal du plus digne. Les cieux eux-mêmes, les planètes, et ce globe que nous habitons, sont soumis à une règle hiérarchique, à des conditions de prééminence, de lieu, d'espace, de mouvement, de proportions, de temps, de formes, d'attributions, d'ordre. La vertu de ces lois, le soleil, sur son trône majestueux, brille au milieu des sphères; son regard bienfaisant corrige les funestes influences des planètes ennemies, et tous les astres bons ou mauvais lui obéissent sans contestation comme à un roi : mais quand les planètes, troublées et confondues, s'égarent dans leur cours, quels fléaux, quelles calamités en résultent? quelle anarchie, quelles perturbations sur les flots, sur la terre et dans l'air? d'effroyables commotions ébranlent et déracinent l'unité et l'harmonie des états. Oh! une fois qu'on a brisé la hiérarchie, cette échelle de tous les grands desseins, toute entreprise échoue. Dès lors il n'y a plus de société, plus de degrés dans les écoles, plus de corporations dans les villes, plus de commerce paisible de peuple à peuple : alors disparaissent tout droit de [illegible] et de primogéniture, les couronnes, les sceptres, les lauriers. Otez la hiérarchie, dérangez cette corde, quelle dissonance va suivre! quelle hostilité entre toutes choses! la mer franchira ses rivages, et submergera le globe, la force opprimera la faiblesse, et le fils brutal donnera la mort à son père. La force tiendra lieu de droit, ou plutôt le vrai et le faux, ces deux contraires entre lesquels réside la justice, perdront leur nom et la justice perdra également le sien. Alors tout individu s'attribuera le pouvoir, le pouvoir se formulera en volonté, la volonté en passion, et la passion, ce tigre insatiable, doublement secondé par la volonté et le pouvoir, devra nécessairement dévorer le monde, et finir par se dévorer lui-même. Grand Agamemnon, tel est le chaos qu'amène l'abandon de la hiérarchie. Voilà le désordre qui se communique de proche en proche, quand chacun veut s'élever au-dessus de son supérieur immédiat. Le général est méprisé par l'officier qui vient après lui; ce dernier par celui qui le suit; ainsi de degré en degré; chacun, à l'exemple du premier, ne pouvant souffrir de supérieur, est atteint d'une fièvre d'envie; une jalouse émulation le consume et pâlit son visage. C'est à cette fièvre fatale, et non à sa propre force, qu'Ilion jusqu'aujourd'hui a dû son salut. Pour conclure ce discours déjà trop long, si Troie est debout, elle en est redevable non à sa vigueur, mais à notre faiblesse.

NESTOR. Ulysse a sagement découvert le mal dont nous sommes atteints.

AGAMEMNON. La nature du mal étant connue, Ulysse, quel en est le remède?

ULYSSE. Le grand Achille, — que l'opinion proclame le nerf et la main droite de notre armée, — enivré de sa gloire qu'on fait sans cesse résonner à ses oreilles, est devenu chatouilleux sur son propre mérite; il reste enfermé dans sa tente, occupé à déverser le ridicule sur nos projets. Près de lui, nonchalamment couché sur un lit, Patrocle, tant que le jour dure, lance contre nous de grossiers sarcasmes; et sous prétexte de nous imiter, il nous contrefait de la manière la plus grotesque. Quelquefois, grand Agamemnon, il revêt votre dignité suprême, et pareil à un acteur qui fait consister le talent dans la force du jarret, et se plaît à faire résonner les planches sous son pied bruyant, il singe maladroitement la majesté de votre personne; lorsqu'il parle, sa voix a le son d'une cloche fêlée : ses termes ampoulés, même dans la bouche rugissante de Typhon, sembleraient des hyperboles. En entendant ces farces indécentes, l'énorme



PARIS. Charmante amie, je vous aime au delà de tout ce que l'imagination peut concevoir. (Acte III, scène I, page 416.)

Achille se laisse retomber sur son lit : un rire approbateur s'exhale avec bruit de sa profonde poitrine, et on l'entend s'écrier : « Admirable ! — c'est Agamemnon trait pour trait. » — Maintenant représente-nous Nestor : — tousse et passe » la main sur ta barbe, comme lui, lorsqu'il se prépare à » débiter sa harangue. » Il dit : Patrocle obéit, et l'imitation ressemble à la réalité comme un extrême à l'extrême opposé, comme Vulcain à sa femme : ce qui n'empêche pas l'indulgent Achille de s'écrier : « Excellent ! c'est bien là » Nestor ! Maintenant, Patrocle, représente-nous-le s'armant » à la hâte, au milieu d'une alerte nocturne. » Alors ce sont les infirmités de l'âge qu'on parodie ; c'est le vieillard qui tousse et crache, et dont la main tremblante fait de vains efforts pour mettre son gorgerin et en attacher l'agrafe. A ce spectacle, notre vaillant héros se pâme d'aise. « Assez, Patrocle, assez, » s'écrie-t-il, « cesse, ou donne-» moi des côtes d'acier ; je romprai les miennes à force de » rire. » C'est ainsi que nos qualités générales ou personnelles, nos talents, nos caractères, notre extérieur, nos entreprises, nos projets, nos ordres, nos défenses, nos discours à nos troupes en les conduisant au combat, nos paroles pour demander une suspension d'armes, nos succès ou nos pertes, ce qui est et ce qui n'est pas, tout sert de matière aux sarcasmes bouffons de ces deux hommes.

NESTOR. Et l'exemple de ces deux hommes, que l'opinion, comme l'a dit Ulysse, élève si haut, en pervertit un grand nombre d'autres : Ajax est devenu indépendant ; il porte la tête aussi haut, et témoigne autant de fierté qu'Achille ; comme lui il s'isole dans sa tente, se livre à des démonstrations factieuses, se donne des tons d'oracle, raille ouvertement nos dispositions militaires, et encourage Thersite, — un misérable qui frappe monnaie de calomnie, — à déverser sur nous ses injures outrageantes, à nous ravaler, à nous discréditer, quels que soient les dangers qui nous entourent.

ULYSSE. Ils taxent notre prudence de lâcheté ; à leurs yeux la sagesse n'est point de mise à la guerre, ils méprisent la prévoyance, et ne font cas que du courage personnel ; quant aux facultés tranquilles de l'intelligence, quant au génie qui règle le moment de l'attaque, le nombre de ceux qui doivent frapper, qui, s'appuyant sur l'observation, arrive à connaître les forces de l'ennemi, — ils n'y attachent pas le moindre prix ; travail d'oisif, fatras de géographe, guerre de cabinet que tout cela ; en sorte que le bélier qui, par l'énormité de son poids et la violence de son choc, met la muraille bas, doit passer avant l'homme dont le génie créa cet instrument redoutable, ou ceux dont l'intelligence préside à son emploi.

NESTOR. A ce compte, le cheval d'Achille vaut à lui seul plusieurs fils de Thétis réunis. (*On entend le son d'une trompette.*)

AGAMEMNON. Quelle est cette trompette ? Voyez, Ménélas.

Arrive ÉNÉE.

MÉNÉLAS. C'est un envoyé de Troie.

AGAMEMNON. Quel motif vous amène devant notre tente ?

ÉNÉE. Veuillez me dire si je suis devant la tente d'Agamemnon.

AGAMEMNON. Vous y êtes.

ÉNÉE. Un prince chargé d'un message pour lui, peut-il le faire entendre à son oreille auguste ?

AGAMEMNON. Parlez sans crainte ; je vous le garantis plus sûrement que ne pourrait le faire le bras d'Achille ; je vous donne cette assurance devant tous les Grecs qui reconnaissent Agamemnon pour leur chef et leur général.

ÉNÉE. C'est une sécurité puissante. Mais comment un homme qui n'a jamais vu la royale personne d'Agamemnon pourrait-il le distinguer des autres mortels ?

AGAMEMNON. Comment ?

ÉNÉE. Oui ; je fais cette demande afin que je puisse lui offrir l'hommage de mon respect, et que mon front se colore d'une modeste rougeur, comme l'Aurore, lorsqu'elle jette sur le jeune Phébus un pudique regard. Quel est ce dieu mortel, ce pasteur des hommes ? qui de vous est le grand, le puissant Agamemnon ?

AGAMEMNON. Ce Troyen se moque de nous, ou il faut que ces [illegible] de Troie soient des courtisans bien cérémonieux.

ÉNÉE. [illegible] sont les courtisans pleins de grâce et de bienveillance; telle est leur réputation pendant la paix : mais quand ils ont saisi leurs armes, ils ont des paroles fières, un bras fort, des muscles nerveux, de bonnes épées; et lorsqu'ils ont Jupiter pour eux, rien n'égale leur courage. Mais tais-toi, Énée; Troyen, tais-toi; pose un doigt sur tes lèvres; le mérite perd de son lustre lorsqu'il fait lui-même son éloge. Mais la gloire sanctifie la louange [illegible] à regret un ennemi : celle-là seule est noble et pure.

AGAMEMNON. Troyen, n'est-ce pas Énée qu'on vous nomme?

ÉNÉE. Oui, Grec, c'est là mon nom.

AGAMEMNON. Quel motif vous amène?

ÉNÉE. Excusez-moi, seigneur; ce que j'ai à dire ne doit être entendu que d'Agamemnon.

AGAMEMNON. Il ne donne point d'audience secrète aux envoyés de Troie.

ÉNÉE. Je ne viens pas non plus pour lui parler à voix basse; j'ai ici une trompette qui doit résonner à son oreille, pour éveiller son attention avant que je prenne la parole.

AGAMEMNON. Que votre parole soit libre comme l'air; ce n'est pas maintenant l'heure où Agamemnon dort; Troyen, afin que vous sachiez bien qu'il est éveillé, il vous le dit lui-même.

ÉNÉE. Trompettes, sonnez! que votre voix d'airain résonne parmi ces tentes assoupies: Troie veut que ses nobles propositions soient proclamées tout haut, en présence de tout ce qu'il y a d'hommes de cœur parmi les Grecs. (*Les trompettes sonnent.*) Grand Agamemnon, nous avons à Troie un prince, fils de Priam, nommé Hector, que fatigue l'inaction de cette trêve trop prolongée; il m'a chargé d'amener avec moi un héraut d'armes, et voilà ce qu'il m'ordonne de vous dire : Rois, princes, guerriers, si parmi les plus braves il en est un qui fasse plus de cas de son honneur que de son repos; qui cherche la gloire plus qu'il ne craint le péril; qui aime sa maîtresse autrement qu'en paroles et par de vains serments déposés sur les lèvres de celle qu'il aime, et qui ose soutenir sa beauté et sa vertu les armes à la main, — c'est à lui que ce défi s'adresse. Hector, en présence des Troyens et des Grecs, se fait fort de prouver — du moins il y mettra tous ses efforts, — qu'il a une dame plus sage, plus belle, plus fidèle, que jamais Grec n'en pressa dans ses bras. Demain, il viendra dans l'espace qui sépare les tentes des Grecs des murs de Troie, et là, au son de la trompette, il provoquera au combat tout Grec préparé à soutenir la supériorité de sa dame : s'il s'en présente, Hector lui fera l'honneur de se mesurer avec lui; sinon, rentré dans Troie, il y dira que les beautés grecques sont brûlées du soleil, et ne méritent pas qu'on brise une lance pour elles : j'ai dit.

AGAMEMNON. Énée, ce défi sera porté à la connaissance de nos jeunes amants; si aucun d'eux n'a le courage de l'accepter, [illegible]. Mais nous sommes des guerriers, et ce guerrier [illegible] qu'un lâche qui n'a pas aimé, n'aime pas ou ne se propose pas d'aimer. Si donc il en est un qui aime, ait aimé, ou se propose d'aimer, celui-là combattra contre Hector; à défaut de tout autre, ce sera moi.

NESTOR. [illegible] d'un certain Nestor, [illegible]

ÉNÉE. Le ciel vous préserve d'une telle disette de jeunes [illegible]

ULYSSE. [illegible]

AGAMEMNON. [illegible]

à notre banquet, et vous trouverez l'accueil qu'on doit à un ennemi généreux. (*Tous s'éloignent, à l'exception d'Ulysse et de Nestor.*)

ULYSSE. Nestor. —

NESTOR. Que dit Ulysse?

ULYSSE. Mon cerveau vient de concevoir une idée : aidez-moi à la faire éclore.

NESTOR. Quelle est-elle?

ULYSSE. La voici; les coins obtus fendent les nœuds les plus durs; les semences d'orgueil ont dans l'âme luxuriante d'Achille atteint leur maturité; il faut maintenant récolter, si nous ne voulons que la graine se répande et produise une moisson intarissable de maux dont nous serons tous accablés.

NESTOR. Sans doute; mais comment?

ULYSSE. Ce défi que nous envoie le vaillant Hector, bien qu'il semble s'adresser à tous, ne s'adresse effectivement qu'au seul Achille.

NESTOR. La chose est aussi évidente qu'une grosse somme résumée en quelques chiffres. En publiant le défi d'Hector, faites en sorte qu'Achille, son cerveau fût-il aussi aride que les déserts de la Libye, — et il l'est suffisamment, Apollon m'en est témoin, — ne puisse s'empêcher de voir sur-le-champ que c'est lui qu'Hector a en vue.

ULYSSE. Et vous croyez que cela l'excitera à répondre à son défi?

NESTOR. Oui, et il faut qu'il en soit ainsi. Quel autre qu'Achille pouvons-nous opposer à Hector, pour lui ravir l'honneur de cette lutte? Bien que ce ne soit qu'un combat inoffensif, néanmoins l'opinion publique attache à son issue une haute importance : ce sera pour les Troyens l'occasion de mettre notre mérite à l'épreuve la plus délicate. Ulysse, croyez-moi, notre réputation dépend de la fortune de ce combat; le succès, bien qu'individuel, donnera la mesure de ce que nous valons tous; ce sera comme un index qui, mis en tête du volume, offre dans un cadre succinct la masse énorme des matières qui vont suivre dans tout leur développement. On doit naturellement supposer que l'adversaire donné à Hector est le champion de notre choix; et toutes nos volontés réunies ayant concouru à ce choix, on doit croire que c'est à sa supériorité qu'il a dû son élection, et qu'il est en quelque sorte l'essence de tous nos mérites réunis. S'il échoue, quel cœur n'en recevra une impression de découragement, et ne se sentira abaissé dans sa propre estime? Or notre bras n'est que l'instrument de l'opinion que nous avons de nous-mêmes, comme l'arc et l'épée obéissent à la main qui les dirige.

ULYSSE. Permettez-moi de vous dire mon opinion. — Je pense qu'il n'est pas convenable que ce soit Achille qui combatte Hector. Faisons comme les marchands; montrons d'abord nos marchandises les plus communes, dans l'espoir de les vendre; dans le cas contraire, nous produirons nos meilleurs articles, et les marchandises de rebut que nous aurons fait voir d'abord en feront ressortir l'éclat. Ne consentez pas à ce qu'Hector et Achille soient opposés l'un à l'autre; car l'issue de ce combat doit amener d'étranges conséquences pour notre honneur ou notre honte.

NESTOR. Leur vue échappe à mes yeux de vieillard; quelles sont-elles?

ULYSSE. Si Achille n'était pas enflé d'une vanité démesurée, la gloire qui lui reviendrait de son combat contre Hector, nous la partagerions tous avec lui; mais il n'est déjà que trop insolent : s'il triomphe, mieux vaudrait pour nous avoir à soutenir les rayons dévorants d'un soleil d'Afrique, que les dédains insultants de son orgueil, si, au contraire, il succombe, nous aurons porté dans la personne de notre meilleur guerrier un coup fatal à notre renommée. Non, tirons au sort le nom du combattant, et faisons en sorte que ce soit Ajax qui soit désigné pour combattre Hector. Affectons entre nous de le considérer comme notre guerrier le plus redoutable; cela pourra contribuer à guérir la vanité du roi des Myrmidons, à qui l'adulation a tourné la tête; et nous abaisserons sa crête, aujourd'hui plus rayonnante que l'arc éclatant d'Iris. Si cet écervelé d'Ajax se tire de ce pas avec honneur, nous l'applaudirons d'une voix unanime; s'il échoue, il nous reste la ressource de dire que nous [illegible] que lui. Mais, dans un cas comme dans [illegible] — que le choix d'Ajax est un coup porté à [illegible] d'Achille.

NESTOR. Ulysse, je commence maintenant à goûter votre avis, et je vais sur-le-champ parler dans ce sens à Agamemnon ; allons de ce pas le trouver. Nous nous servirons d'un dogue pour mater l'autre. L'orgueil est l'os qu'il faut leur jeter. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du camp des Grecs.

Arrivent AJAX et THERSITE.

AJAX. Thersite, —

THERSITE. Agamemnon, — s'il avait des ulcères, — s'il en avait plein le corps, —

AJAX. Thersite, —

THERSITE. Et si ces ulcères venaient à couler ; — dans ce cas, le général ne serait-il pas coulé? cela ne serait-il pas un admirable ulcère?

AJAX. Chien, —

THERSITE. Nous verrions alors sortir quelque chose de lui, tandis que maintenant je n'en vois sortir absolument rien.

AJAX. Race de chien, puisque tu ne peux rien entendre, je vais te faire sentir. (*Il le frappe.*)

THERSITE. Que la malédiction de la Grèce descende sur toi, guerrier épais et stupide !

AJAX. Parle donc, levain mal fermenté ; à force de coups, je t'apprendrai à vivre.

THERSITE. C'est comme si je voulais à force de sarcasmes vous donner de l'esprit et de la raison : or, je pense qu'on apprendrait plutôt à votre cheval à réciter une harangue qu'à vous à prier sans livre. Vous savez frapper, n'est-ce pas! Que la peste vous étouffe pour votre brutalité !

AJAX. Vilain reptile, apprends-moi quel est l'objet de la proclamation.

THERSITE. Croyez-vous donc que je ne sens rien, que vous me frappez ainsi?

AJAX. La proclamation, —

THERSITE. M'est avis que partout on vous proclame un sot.

AJAX. Prends garde à toi, porc-épic, prends garde à toi, la main me démange.

THERSITE. Je voudrais que de la tête aux pieds le corps vous démangeât, et qu'on me chargeât de vous gratter ; je ferais de vous le lépreux le plus dégoûtant de toute la Grèce. Quand vous êtes devant l'ennemi, vous êtes aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX. La proclamation, te dis-je.

THERSITE. Vous êtes toujours à murmurer contre Achille, à vous railler de lui ; et vous êtes aussi jaloux de sa grandeur que Cerbère de la beauté de Proserpine ; car vous ne cessez d'aboyer contre lui.

AJAX. Madame Thersite, —

THERSITE. Allez le battre, lui ! —

AJAX. Belître, —

THERSITE. Il vous briserait entre l'index et le pouce, comme un matelot casse un biscuit.

AJAX. Misérable! (*Il le frappe.*)

THERSITE. Frappez, frappez!

AJAX. Escabeau de sorcière!

THERSITE. Frappez, frappez, esprit lourd et grossier ; votre tête n'a pas plus de cervelle que j'en ai sur la main ; un âne vous en remontrerait! Vous n'êtes qu'un roquet vaillant qu'on emploie à étriller les Troyens, et les plus ineptes vous mènent par le nez comme un esclave de Barbarie. Si vous vous mettez sur le pied de me battre, je vous dissèquerai des pieds à la tête, et vous dirai ce que vous êtes pouce par pouce, créature sans entrailles!

AJAX. Chien!

THERSITE. Lépreux!

AJAX. Dogue! (*Il le frappe.*)

THERSITE. Idiot sous les armes! frappe, animal féroce! frappe, chameau! frappe, frappe.

Arrivent ACHILLE et PATROCLE.

ACHILLE. Qu'avez-vous, Ajax? Pourquoi le battre ainsi? Eh bien! Thersite! de quoi s'agit-il?

THERSITE. Vous le voyez, n'est-ce pas?

ACHILLE. Oui ; après?

THERSITE. Regardez-le bien.

ACHILLE. Je le regarde ; ensuite?

THERSITE. Regardez-le, vous dis-je.

ACHILLE. C'est ce que je fais.

THERSITE. Mais non, vous ne le considérez pas avec assez d'attention : n'importe pour qui vous le preniez, c'est Ajax.

ACHILLE. Je le sais, imbécile!

THERSITE. Oui ; mais c'est un imbécile qui ne se reconnaît pas pour tel.

AJAX. C'est pour cela que je te bats.

THERSITE. Oh! oh! oh! oh! se peut-il qu'il profère des choses aussi dépourvues d'esprit! Comme ses discours ont de longues oreilles! Je lui ai disloqué le cerveau plus qu'il n'a battu mes os. J'achèterais neuf moineaux pour un sou, et sa cervelle ne vaut pas la neuvième partie d'un moineau. Achille, c'est Ajax — qui porte son esprit dans le ventre, et ses boyaux dans la tête ; — je vais vous dire ce que je pense de lui.

ACHILLE. Eh bien ! quoi?

THERSITE. Je dis que cet Ajax, — (*Ajax va pour le frapper ; Achille s'interpose entre eux.*)

ACHILLE. Ajax, de grâce !

THERSITE. N'a pas autant d'esprit, —

ACHILLE, *retenant Ajax.* Je ne permettrai pas. —

THERSITE. Qu'il en faudrait pour boucher le trou de l'aiguille de cette Hélène pour laquelle il est venu combattre.

ACHILLE. Fou, tais-toi.

THERSITE. Je ne demande pas mieux que de me tenir tranquille ; mais ce fou ne le veut pas : le voilà ; c'est lui-même que vous voyez.

AJAX. O chien damné! je vais, —

ACHILLE. Voulez-vous faire assaut d'esprit avec un fou?

THERSITE. Non, certainement ; car l'esprit du fou ferait honte au sien.

PATROCLE. Point d'injures, Thersite.

ACHILLE. Quel est le sujet de la querelle?

AJAX. J'ai demandé à ce chat-huant de me dire la teneur de la proclamation, et il s'est mis à me goguenarder.

THERSITE. Je ne suis pas à votre service.

AJAX. Allons donc, allons donc.

THERSITE. Je sers ici volontairement.

ACHILLE. C'est un service forcé que tu as fait en dernier lieu ; il n'avait rien de volontaire : c'est Ajax qui était volontaire ; toi, tu étais en état de compulsion.

THERSITE. En vérité, — ou il y a des gens qui mentent, ou une grande partie de votre esprit réside aussi dans les articulations. — Hector aura bien du bonheur, s'il parvient à entamer votre crâne à tous deux ; c'est une coquille épaisse et dure, sans noyau dedans.

ACHILLE. Et moi aussi, Thersite?

THERSITE. Ulysse et Nestor, — dont l'esprit commençait déjà à moisir avant que vos grands-pères eussent des ongles à leurs doigts, — vous attellent comme des bœufs à une charrue, et vous font travailler au labour de cette guerre.

ACHILLE. Que dis-tu?

THERSITE. Oui, certainement ; en avant, Achille! en avant, Ajax !

AJAX. Je te couperai la langue.

THERSITE. Peu m'importe : cela ne m'empêchera pas de parler tout autant que vous.

PATROCLE. En voilà assez, Thersite ; tais-toi.

THERSITE. Je me tairais, parce que le roquet d'Achille me l'ordonne!

ACHILLE. Voilà pour vous, Patrocle.

THERSITE. Je vous verrai pendre tous avant qu'il m'arrive de remettre les pieds sous vos tentes ; j'irai parmi les gens qui ont du sens commun, et je quitterai la faction des fous. (*Il s'éloigne.*)

PATROCLE. Bon débarras.

ACHILLE. Seigneur, voici la nouvelle qu'on publie dans tout le camp. Demain matin, à la première heure du jour, Hector doit se présenter avec un bruit d'armes, dans l'intervalle qui sépare nos tentes de Troie. Là il doit provoquer au combat celui de nos guerriers qui aura le courage de soutenir, — je ne sais quel défi, — rien.

AJAX. Adieu. Qui acceptera son défi?

ACHILLE. Je ne sais, le sort en décidera ; autrement, il connaîtrait son homme.

AJAX. C'est-à-dire vous. — Allons en apprendre davantage. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PRIAM, HECTOR, TROÏLE, PARIS et HÉLÉNUS.

PRIAM. Après une si grande perte d'hommes, de temps et de paroles, voilà ce que Nestor vient nous dire de la part des Grecs : « Rendez Hélène; et tout ce qu'elle nous a coûté, — honneur, perte de temps, voyages, dépenses, blessures, amis, et tout ce qu'a dévoré cette guerre meurtrière, — sera mis en oubli. » — Hector, que dites-vous de cette proposition?

HECTOR. Auguste Priam, bien qu'en ce qui me touche personnellement, nul ne craigne moins les Grecs que moi, cependant il n'est point de femme qui ait des entrailles plus tendres qu'Hector, qui soit plus sujette à s'alarmer, plus prompte à s'écrier : *Qui peut prévoir où cela nous conduira?* Une sécurité trop absolue met notre repos en danger; une modeste défiance est le flambeau du sage, la sonde qui pénètre au fond des choses, pour s'assurer de la gravité du mal. Qu'Hélène parte; depuis que pour cette querelle la première épée a été tirée du fourreau, parmi les milliers de victimes immolées, dix sur cent étaient pour nous d'un aussi grand prix qu'Hélène; je parle de celles qui ont été moissonnées dans nos rangs. Si donc nous avons perdu un si grand nombre des nôtres, pour conserver un bien qui n'est pas à nous, qui, fût-il à nous, ne vaut pas la dixième partie des victimes sacrifiées, pour quelles raisons nous refuserions-nous à le rendre?

TROÏLE. Fi donc, mon frère! pouvez-vous bien mettre la dignité et l'honneur d'un roi aussi grand que notre auguste père, en balance avec de vulgaires considérations? Voulez-vous tarifer son mérite infini, et mesurer son immense valeur sur une échelle aussi mesquine que des raisonnements et des craintes? Quelle honte!

HÉLÉNUS. Je ne m'étonne pas qu'étant vous-même si vide de raisonnements, vous parliez contre la raison; si vous en manquez, est-ce un motif pour que notre père s'en passe dans la conduite des affaires de son empire?

TROÏLE. Mon frère le pontife, je conçois que vous preniez en main la défense des visions et des rêves; vos gants sont fourrés de raison. Je comprends vos motifs; vous savez qu'un ennemi ne vous présage rien de bon; vous savez qu'un coup d'épée offre des dangers, et la raison évite tout ce qui peut nuire; dès lors, il est tout simple qu'aussitôt qu'Hélénus aperçoit un Grec et son épée, il attache à ses talons les ailes de la raison, et s'enfuie aussi vite que Mercure devant Jupiter irrité, ou qu'une étoile qui a quitté son orbite! — Si la raison est à l'ordre du jour, nous n'avons plus qu'à fermer nos portes et à dormir; il faudrait que le courage et l'honneur eussent des cœurs de lièvre, pour consentir à se mettre au régime de la raison : la raison et la prudence pâlissent la valeur, énervent le courage.

HECTOR. Mon frère, Hélène ne vaut pas ce que sa conservation nous coûte.

TROÏLE. Les choses ne valent que ce qu'on les estime.

HECTOR. Mais il ne dépend pas d'une volonté individuelle de fixer à une chose son prix; indépendamment de la valeur que lui donne celui qui l'apprécie, elle doit avoir sa valeur intrinsèque : c'est une idolâtrie insensée que de rendre le culte plus grand que n'est le dieu, et c'est folie que de créer des perfections pour les admirer ensuite.

TROÏLE. Aujourd'hui, je prends femme, et mon choix est guidé par ma volonté; ma volonté a été influencée par mes oreilles et mes yeux, ces pilotes expérimentés, préposés à la navigation entre les parages dangereux de la volonté et du jugement. Comment puis-je refuser la femme que j'ai choisie? Lors même que ma volonté ne serait pas d'accord avec mon choix, je ne puis, sans forfaire à l'honneur, me soustraire à cette obligation. Nous ne rendons pas au marchand les étoffes que nous avons portées et dont le lustre est passé, et parce que notre estomac est rassasié, nous ne jetons pas au rebut ce qui reste d'un festin. On a trouvé à propos que Pâris nous vengeât des Grecs : son navire, en déployant ses voiles, a emporté nos vœux; la mer et les vents, ces ennemis de vieille date, suspendirent leur querelle et le favorisèrent; il toucha au port désiré, et, en retour d'une vieille tante[1] que les Grecs retenaient captive, il nous amena une reine grecque, si ravissante, qu'auprès de sa jeunesse et de sa fraîcheur, Apollon est ridé et l'Aurore est pâle : on demande pourquoi nous la gardons; les Grecs gardent notre tante; le mérite-t-elle plus qu'Hélène? Hélène est une perle précieuse : pour la conquérir, mille vaisseaux ont été lancés sur les ondes; des rois couronnés se sont transformés en marchands pour acheter ce trésor. Si vous avouez que Pâris a eu raison de partir pour ce voyage, — et vous ne pouvez faire autrement, car vous lui avez crié tous : *Allez, allez!* — si vous êtes forcés de convenir qu'il a ramené dans sa patrie une noble conquête, — et vous y êtes obligés, car tous vous avez battu des mains, et vous vous êtes écriés : *Inestimable!* — pourquoi donc maintenant blâmez-vous le résultat de vos propres conseils? pourquoi, plus inconstants que ne le fut jamais la Fortune, ravalez-vous aujourd'hui ce que naguère vous estimiez plus précieux que la mer et la terre? O vil et honteux larcin! nous avons dérobé ce que nous n'avons pas le courage de garder! lâches brigands que nous sommes, indignes du trésor que nous avons ravi; le vol commis par nous en Grèce, nous rougissons de l'avouer chez nous.

UNE VOIX, *de l'intérieur.* Pleurez, Troyens, pleurez!

PRIAM. Quel est ce bruit? quels sont ces cris?

TROÏLE. C'est notre sœur insensée, je reconnais sa voix.

LA MÊME VOIX. Pleurez, Troyens!

HECTOR. C'est Cassandre.

Entre CASSANDRE, en proie à un de ses accès de fureur prophétique.

CASSANDRE. Pleurez, Troyens, pleurez! donnez-moi des milliers d'yeux, et je les remplirai de prophétiques larmes.

HECTOR. Silence, ma sœur, silence.

CASSANDRE. Jeunes filles et jeunes hommes, adultes et vieillards, enfants qui ne pouvez que crier, joignez-vous à mes clameurs : acquittons à l'avance la moitié du tribut de douleur qui nous attend dans l'avenir. Pleurez, Troyens, pleurez! que vos yeux s'accoutument aux larmes; Troie ne peut rester debout; Ilion doit tomber; Pâris est la torche[2] ardente qui doit tous nous consumer. Pleurez, Troyens, pleurez! Hélène et malheur! pleurez, pleurez! Troie est en flammes, si Hélène ne nous quitte. (*Elle sort.*)

HECTOR. Eh bien, jeune Troïle, ces prophétiques accents de notre sœur ne touchent-ils point votre âme? la fièvre dont votre sang est dévoré est-elle si ardente, que ni les discours de la raison, ni la crainte d'un mauvais succès dans une mauvaise cause, ne puissent la tempérer?

TROÏLE. Mon frère Hector, ce n'est pas l'événement seul qui doit décider de la justice d'une entreprise; parce que la raison de Cassandre est égarée, ce n'est pas une raison pour que nous perdions courage; ses accès de folie ne sauraient affaiblir la bonté de la cause que nous nous sommes tous engagés sur l'honneur à défendre. Pour moi, je n'y suis pas plus intéressé que les autres fils de Priam; et à Jupiter ne plaise qu'on nous oblige jamais à soutenir quoi que ce soit qui puisse répugner le moins du monde à la conscience la plus timorée!

PARIS. S'il en était autrement, le monde pourrait taxer de légèreté et mon entreprise et vos résolutions; mais, j'en atteste les dieux, votre plein et entier consentement a donné des ailes à mon inclination, et m'a fait surmonter la crainte des périls que pouvait entraîner l'exécution d'un projet si grave. Que pouvait, hélas! le bras d'un seul homme? Que pouvait le courage d'un individu isolé contre le ressentiment de tous ceux que cette querelle devait soulever contre moi? Néanmoins, je le déclare, dussé-je être seul pour témoigner de tous les obstacles, si mon pouvoir égalait ma volonté, Pâris ne rétracterait pas ce qu'il a fait, et poursuivrait sans relâche son entreprise.

PRIAM. Pâris, vous parlez en homme enivré de son bonheur; vous avez le miel, et tous ces guerriers l'amertume; votre vaillance n'a donc pas un grand mérite.

PARIS. Seigneur, je n'ai pas seulement en vue les plaisirs attachés à la possession d'une telle beauté; je voudrais encore effacer la souillure de son enlèvement par l'honneur attaché à sa conservation. Quelle trahison ce serait envers

[1] Hésione, sœur de Priam. Hercule, irrité de la mauvaise foi de Laomédon, enleva Hésione, et la donna à Télamon, qui en eut Ajax.

[2] Hécube, étant enceinte de Pâris, rêva qu'elle donnait le jour à une torche enflammée.

cette reine ravie à son époux! quelle honte pour vous et pour moi de la rendre aujourd'hui lâchement et sans crainte! Se peut-il qu'une pensée aussi indigne ait pu prendre racine dans vos cœurs généreux! Il n'est pas dans notre armée de si faible courage qui ne soit prêt à braver le péril et à tirer le glaive quand il est question de défendre Hélène; il n'est pas de guerrier entre les plus braves qui ne tienne à honneur d'affronter la mort et de donner sa vie pour elle; j'en conclus que nous avons raison de combattre pour une beauté qui dans tout l'univers n'a pas son égale.

HECTOR. Paris et Troïle, vous avez tous deux parlé on ne peut mieux, et glosé fort pertinemment, bien que superficiellement, sur la question en litige; vous ne ressemblez pas mal à ces jeunes hommes qu'Aristote[1] jugeait incapables de goûter la philosophie morale. Les raisons que vous alléguez sont plus propres à servir les déréglements de la passion qu'à conduire une décision équitable entre le juste et l'injuste; car le plaisir et la vengeance ont l'oreille plus sourde que la couleuvre à la voix d'un sage conseil. La nature veut que la propriété de chacun soit respectée : or, y a-t-il dans le genre humain de lien plus étroit que celui qui unit la femme à son époux? S'il arrive que cette loi de la nature soit violée par la passion; si de grandes âmes, aveuglées par leurs penchants, ne craignent pas de l'enfreindre, toutes les nations régulièrement gouvernées ont des lois destinées à réprimer la rébellion et la révolte de ces appétits effrénés. Si donc Hélène est la femme du roi de Sparte, et cela est incontestable, cette loi morale de la nature et de toutes les nations demande impérieusement qu'elle soit rendue à son époux. La persistance dans un tort, au lieu de le diminuer, ne fait que l'aggraver : telle est l'opinion d'Hector sur la question d'équité; cependant, mes frères, je comprends votre susceptibilité, et je partage votre résolution de conserver Hélène; car c'est une cause qui engage l'honneur de tous et de chacun.

TROÏLE. C'est cela même; vous avez mis le doigt sur le point vital de la question. Si nous n'avions pas en vue la gloire plutôt que la satisfaction de nos ressentiments, je ne voudrais pas qu'une goutte de plus du sang troyen fût répandue pour la défense d'Hélène. Mais, digne Hector, elle est pour nous une occasion d'honneur et de gloire, un puissant aiguillon aux vaillants et magnanimes exploits! Par elle, nous pouvons aujourd'hui triompher de nos ennemis, et conquérir dans l'avenir une immortelle gloire. Je présume qu'Hector ne voudrait pas, pour tous les trésors de l'univers, perdre sa part d'un si riche héritage, et renoncer à la gloire qui sourit à une si noble entreprise.

HECTOR. Je suis des vôtres, fils vaillant de l'illustre Priam! J'ai lancé parmi les chefs oisifs et factieux des Grecs un audacieux défi qui va les tirer de leur léthargie. J'apprends que leur général dort, et que la jalousie s'est glissée dans son armée : cela sans doute va le réveiller. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp des Grecs. — Devant la tente d'Achille.

Arrive THERSITE.

THERSITE. Eh bien, Thersite! quoi donc! te voilà perdu dans le labyrinthe de ta colère! Sera-t-il dit que l'éléphant Ajax l'emportera ainsi? Il me bat, et je le raille! Plût au ciel qu'il en fût autrement, et que je pusse le battre, au risque d'être raillé par lui! Parbleu! quand je devrais apprendre à conjurer et à évoquer les démons, il faudra que je trouve quelque issue aux inspirations de ma colère. Et puis encore cet Achille, un ingénieur militaire de la première force! Si Troie ne doit être prise que lorsque ces deux-là auront miné ses remparts, ses murs resteront debout jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. O toi, grand Jupiter! lance-tonnerre de l'Olympe, oublie que tu es Jupiter, le roi des dieux, et toi, Mercure, oublie toute la ruse des serpents de ton caducée, si tous deux vous n'ôtez à ces hommes la toute petite dose d'esprit qui leur reste encore! L'ignorance impuissante elle-même sait que cette dose est si minime, que pour délivrer une mouche des pattes d'une araignée, ils ne trouveraient pas d'autre expédient que de tirer leur pesante épée et de couper la toile. Après cela, vengeance sur le camp tout entier! ou plutôt que des douleurs cuisantes leur rongent les os! car c'est, je crois, le fléau attaché à ceux qui font la guerre pour un cotillon. J'ai dit mes prières; c'est au démon de l'envie à répondre ainsi soit-il! Que vois-je? est-ce le seigneur Achille?

Arrive PATROCLE.

PATROCLE. Qui est là? Thersite, mon cher Thersite, arrive et décoche tes sarcasmes.

THERSITE. Si j'avais pu me souvenir d'un mannequin doré, tu n'aurais pas échappé à mes réflexions : mais n'importe : sois toi-même ton propre fléau! Que le lot ordinaire de l'humanité, la sottise et l'ignorance, soit abondamment ton partage! que le ciel te préserve d'un instituteur, et qu'aucune règle ne t'approche! que tes passions te servent de guide jusqu'à ta mort! Si alors celle qui t'ensevelira dit que tu es un beau cadavre, je suis prêt à faire tous les serments qu'on voudra qu'elle n'a jamais enseveli que des mendiants difformes. Ainsi soit-il. Où est Achille?

PATROCLE. Eh quoi! tu es dévot! est-ce que tu faisais là tes prières?

THERSITE. Oui, le ciel m'en est témoin.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Qui est là?

PATROCLE. Thersite, seigneur.

ACHILLE. Où est-il? — Ah! te voilà! toi, mon dessert, mon digestif, pourquoi ne t'es-tu pas servi à ma table, depuis un si grand nombre de repas? Voyons, réponds-moi, qu'est Agamemnon?

THERSITE. Votre général, Achille; — maintenant, Patrocle, dites-moi ce qu'est Achille.

PATROCLE. Ton maître, Thersite; maintenant, dis-moi ce que tu es.

THERSITE. Quelqu'un qui vous connaît, Patrocle; maintenant, Patrocle, dites-moi ce que vous êtes.

PATROCLE. Tu peux le dire; car tu le sais.

ACHILLE. Oh! dis-le, dis-le.

THERSITE. Je vais reprendre la question tout entière. Agamemnon commande Achille; Achille est mon maître; je suis celui qui connaît Patrocle, et Patrocle est un fou.

PATROCLE. Maraud!

THERSITE. Fou, taisez-vous; je n'ai pas fini.

ACHILLE. C'est un homme privilégié. — Continue, Thersite.

THERSITE. Agamemnon est un fou; Achille est un fou, Thersite est un fou, et, comme je l'ai dit ci-devant, Patrocle est un fou.

ACHILLE. Voyons, prouve-nous cela.

THERSITE. Agamemnon est fou de vouloir commander Achille; Achille est fou de se laisser commander par Agamemnon; Thersite est fou de servir un pareil fou; et Patrocle est un fou pur et simple.

PATROCLE. Pourquoi suis-je un fou?

THERSITE. Demandez cela aux gens qui aiment à prouver. Pour moi, il me suffit que vous le soyez. Voyez, qui vient à nous?

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE et AJAX.

ACHILLE. Patrocle, je ne veux parler à personne : — Viens avec moi, Thersite. (*Il rentre dans sa tente.*)

THERSITE. Quel amas de sottise, de charlatanisme et de friponnerie! La cause de tout ce tapage, c'est un cocu et une catin : beau sujet de querelle, ma foi, pour soulever toutes ces factions jalouses, et répandre des flots de sang! La peste sur un pareil débat! et que la guerre et la débauche les exterminent tous! (*Il s'éloigne.*)

AGAMEMNON. Où est Achille?

PATROCLE. Dans sa tente, seigneur; mais il est indisposé.

AGAMEMNON. Faites-lui savoir que nous sommes ici. Il a refusé de recevoir les personnes que nous lui avons envoyées, et nous mettons à l'écart notre dignité, pour lui rendre nous-mêmes visite; dites-le-lui, dans la crainte qu'il ne s'imagine que nous ne savons pas maintenir notre rang, et n'avons pas la conscience de ce que nous sommes.

PATROCLE. Je le lui dirai. (*Il rentre dans la tente.*)

ULYSSE. Nous l'avons aperçu à l'entrée de sa tente; il n'est pas malade.

AJAX. Oui, il a la maladie du lion, la maladie de l'orgueil :

[1] Voici un étrange anachronisme; nous ne savons s'il faut le mettre sur le compte de Shakspeare ou de ses ignorants copistes.

vous pourrez qualifier cela d'humeur noire, si vous voulez l'excuser ; selon moi, c'est de l'orgueil. Mais pourquoi? pourquoi? [illegible] — Un mot, seigneur. (*Il s'entretient à part avec Agamemnon.*)

NESTOR. Quel motif excite Ajax à parler contre lui?

ULYSSE. Achille lui a débauché son bouffon.

NESTOR. Qui? Thersite?

ULYSSE. Lui-même.

NESTOR. En ce cas, il va manquer de sujets de conversation, maintenant qu'il a perdu celui qui lui en fournissait.

ULYSSE. Non; vous voyez qu'il a pris pour sujet Achille, qui lui a pris le sien.

NESTOR. Tant mieux; il vaut mieux pour nous les voir [illegible] ; mais il devait être bien faible le lien qu'un fou a pu briser.

ULYSSE. La folie noue aisément l'amitié dont la sagesse n'est pas le lien. Voici Patrocle.

Revient PATROCLE.

NESTOR. Achille n'est pas avec lui.

ULYSSE. L'éléphant a des jointures, mais elles ne sont pas à l'usage de la politesse : il a des jambes pour marcher, non pour fléchir.

PATROCLE. Achille me charge de vous dire, — qu'il est bien fâché si la visite que lui fait votre grandeur, avec cette noble suite, a d'autres motifs que votre amusement et votre plaisir : il espère que vous n'avez eu d'autre objet en vue que de faire après dîner une promenade pour la santé et la digestion.

AGAMEMNON. Écoutez, Patrocle : — Nous sommes dès longtemps accoutumés à ces sortes de réponses; mais ces vaines excuses, lancées sur les ailes du mépris, ne sauraient échapper à notre pénétration. Il a beaucoup de mérite, et nous lui en reconnaissons beaucoup : néanmoins, toutes ses qualités éminentes, que lui-même il dénature, commencent à perdre de leur lustre à nos yeux; et, semblables à des fruits exquis dans un plat souillé, il est probable qu'elles pourriront sans avoir été goûtées. Allez lui dire que nous sommes venus pour lui parler : vous ferez bien d'ajouter que nous lui croyons trop d'orgueil et pas assez de savoir-vivre, et plus de présomption que de jugement. De plus dignes que lui viennent le voir, malgré la sauvage réserve qu'il affecte, dissimulent l'élévation de leur rang, se soumettent avec une humble déférence à ses bizarres caprices, et vont jusqu'à épier le flux et le reflux de son humeur changeante, comme si le destin de cette guerre en dépendait. Allez lui dire cela, et ajoutez que s'il se met à un trop haut prix, nous nous passerons de lui ; nous le laisserons comme une machine dont on ne peut faire usage. [illegible] : nous préférons un nain qui agit à un éléphant qui dort. — Allez lui dire cela.

PATROCLE. J'y vais; et je vous apporterai sur-le-champ sa réponse. (*Il rentre dans la tente.*)

AGAMEMNON. Nous ne voulons pas emprunter la voix d'un [illegible] venus pour lui parler en personne. — Ulysse, entrez dans sa tente. (*Ulysse entre dans la tente.*)

AJAX. En quoi vaut-il plus qu'un autre?

AGAMEMNON. Il ne vaut pas plus qu'il ne croit l'être.

AJAX. Est-il autant? ne pensez-vous pas qu'il se croit supérieur à moi?

AGAMEMNON. Sans nul doute.

AJAX. [illegible] lui [illegible]?

[illegible]

ULYSSE. Il n'en donne aucune; il s'abandonne au cours de ses caprices; sans attention ni égard pour personne, il s'obstine dans sa volonté et dans son égoïsme.

AGAMEMNON. Pourquoi refuse-t-il, quand nous le lui demandons poliment, de nous montrer sa personne et de venir respirer l'air avec nous?

ULYSSE. Les moindres choses, dès qu'elles font l'objet d'une demande, acquièrent de l'importance à ses yeux; il est plein de sa grandeur, et ne parle de lui qu'avec l'orgueil le plus intraitable. L'opinion qu'il a de son mérite le préoccupe tellement, qu'il lui est impossible de maintenir l'équilibre entre ses facultés mentales et ses facultés actives, et qu'il est en lutte contre lui-même. Que vous dirai-je? Il est si effroyablement orgueilleux, qu'il n'y a plus de remède; il faut désespérer de lui.

AGAMEMNON. Qu'Ajax aille le trouver. — (*A Ajax.*) Seigneur, allez le voir dans sa tente, le saluer de notre part : on dit qu'il fait cas de vous; il est probable qu'en votre faveur il fera quelques concessions.

ULYSSE. O Agamemnon! permettez qu'il n'en soit point ainsi ; nous baiserons la trace de tous les pas qu'Ajax fera en s'éloignant d'Achille. Eh quoi! le chef orgueilleux qui se complait dans son arrogance, et n'admet dans sa tête d'autres vues que celles qu'il a lui-même conçues, souffrirons-nous qu'il soit adoré de celui qui est à nos yeux une idole plus grande? Non, ce trois fois digne et trois fois vaillant guerrier ne doit pas flétrir les palmes qu'il a glorieusement conquises; et si l'on m'en croit, il n'humiliera pas son mérite devant Achille, quels que soient les titres de ce dernier : ce serait enfler encore son orgueil déjà trop bouffi ; ce serait ajouter des flammes au Cancer lorsqu'il embrase de ses feux le grand Hypérion. Ajax aller trouver Achille! Que Jupiter nous en préserve! et que plutôt il dise par la voix du tonnerre : « *Achille, va trouver Ajax!* »

NESTOR, *à part.* Oh! voilà qui est bien; il le prend par son faible!

DIOMÈDE, *à part.* Comme il boit en silence le nectar de la louange!

AJAX. Si je vais à lui, je lui frappe le visage de mon gantelet.

AGAMEMNON. Oh! non; vous n'irez pas.

AJAX. S'il fait le fier avec moi, je le mettrai à la raison.

ULYSSE. Je ne le voudrais pas pour tout le prix que nous attendons de cette guerre.

AJAX. Un insolent, un misérable, un drôle!

NESTOR, *à part.* Comme il fait lui-même son portrait!

AJAX. Ne peut-il donc être sociable?

ULYSSE, *à part.* Le corbeau qui crie contre la couleur noire.

AJAX. Je vais lui tirer du sang pour le délivrer de cette humeur-là.

AGAMEMNON, *à part.* C'est le malade qui veut jouer le rôle de médecin.

AJAX. Si tout le monde pensait comme moi, —

ULYSSE, *à part.* L'esprit passerait de mode.

AJAX. Il n'en serait pas quitte à si bon marché; il lui faudrait auparavant avaler nos épées. Sera-t-il dit que l'orgueil l'emportera?

NESTOR, *à part.* Si cela était, tu en emporterais la moitié pour ta part.

ULYSSE, *à part.* Il en aurait les neuf dixièmes.

AJAX. Je veux vous le pétrir, et le rendre souple comme un gant.

NESTOR, *bas à Ulysse.* Il n'est pas encore assez échauffé : accablez-le de nouvelles louanges ; versez, versez toujours; son ambition a soif.

ULYSSE, *à Agamemnon.* Seigneur, vous donnez trop d'importance à cette bouderie d'Achille.

NESTOR. Il est vrai, noble général.

DIOMÈDE. Il faut vous préparer à combattre sans Achille.

ULYSSE. Ce qui offense Agamemnon, c'est le nom d'Achille qu'on lui répète sans cesse. (*Montrant Ajax.*) Voilà un héros! — Mais il est présent, et je me tais.

NESTOR. Pourquoi vous taire? Il n'est pas ambitieux et jaloux comme Achille.

ULYSSE. Tout le monde sait qu'il l'égale en vaillance.

AJAX. Souffrir qu'un misérable nous traite de la sorte! Oh! que n'est-il Troyen!

NESTOR. Combien maintenant Ajax serait coupable, —

ULYSSE. S'il était ambitieux?

[illegible]

ULYSSE. Ou d'une humeur violente et chagrine?

DIOMÈDE. Orgueilleux et plein de lui-même?

ULYSSE, *à Ajax*. Remerciez le ciel, seigneur, de ce qu'il vous a donné un caractère doux et bienveillant : béni soit celui qui vous engendra, celle qui vous donna son lait! gloire au maître qui instruisit votre jeunesse, qui développa vos facultés sans égales! Mais quant à celui qui vous forma au métier des armes, que Mars partage l'éternité en deux et lui en donne la moitié. Pour ce qui est de votre vigueur, Milon [1], qui portait un taureau sur ses épaules, n'aurait pu rivaliser avec le robuste Ajax; je ne louerai pas la sagesse qui enserre dans ses limites vos spacieuses et immenses facultés. Voici Nestor; — Instruit par l'expérience d'un long âge, il est effectivement, et il est impossible qu'il ne soit pas sage; néanmoins, permettez-moi de vous dire, vénérable Nestor, que si vous aviez la jeunesse d'Ajax, et un cerveau de la même trempe, vous pourriez le valoir, mais vous ne le surpasseriez pas.

AJAX, *à Nestor*. Vous appellerai-je mon père?

NESTOR. Oui, mon cher fils.

DIOMÈDE. Laissez-vous guider par lui, seigneur Ajax.

ULYSSE. Il est inutile de nous arrêter ici plus longtemps; Achille, tel qu'un cerf timide, reste blotti dans son buisson. Plaît-il à notre général de faire tous ses préparatifs militaires? De nouveaux rois sont entrés dans Troie; il faut demain que nous mettions toutes nos forces sur pied. — Que l'Orient et l'Occident envoient contre nous la fleur de leurs guerriers; voici un héros qui tiendra tête au plus fier d'entre eux.

AGAMEMNON. Allons au conseil. — Laissons dormir Achille; les gros navires ont un grand tirant d'eau, mais les bâtiments légers vont vite. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PANDARUS et UN DOMESTIQUE.

PANDARUS. Dis donc, l'ami, un mot : n'es-tu pas de la suite du jeune seigneur Pâris?

LE DOMESTIQUE. Oui, lorsqu'il marche devant moi.

PANDARUS. Je veux dire que tu dépends de lui.

LE DOMESTIQUE. Je dépends de mon seigneur.

PANDARUS. Tu dépends d'un noble seigneur?

LE DOMESTIQUE. Le Seigneur en soit loué!

PANDARUS. Tu me connais, n'est-ce pas?

LE DOMESTIQUE. Oui, mais superficiellement.

PANDARUS. Ami, connais-moi mieux; je suis le seigneur Pandarus.

LE DOMESTIQUE. J'espère plus tard connaître mieux votre grandeur.

PANDARUS. Je le désire.

LE DOMESTIQUE. Vous êtes en état de grâce. (*On entend de l'intérieur les sons de la musique.*)

PANDARUS. Grâce! non, ce n'est pas mon titre; on me donne ceux de grandeur et de seigneurie. — Quelle est cette musique?

LE DOMESTIQUE. Je ne la connais qu'en partie; c'est de la musique en parties.

PANDARUS. Connais-tu les musiciens?

LE DOMESTIQUE. Je les connais tous.

PANDARUS. Pour qui jouent-ils?

LE DOMESTIQUE. Pour leur auditoire.

PANDARUS. Au plaisir de qui?

LE DOMESTIQUE. Au mien, et à celui de quiconque aime la musique.

PANDARUS. Sur quel ordre?

LE DOMESTIQUE. J'ignore sur quel ordre et dans quel ordre ils jouent.

PANDARUS. Ami, nous ne nous entendons pas; je suis trop poli, et toi trop malin. A la requête de qui ces hommes jouent-ils?

LE DOMESTIQUE. Ah! bien, je vois, c'est à la requête de Pâris mon maître, qui est là-bas en personne, accompagné de la Vénus mortelle, de la perle de beauté, de l'âme visible de l'Amour.

PANDARUS. Qui? ma nièce Cressida?

LE DOMESTIQUE. Non, mais Hélène : n'avez-vous pu la deviner à ces attributs?

PANDARUS. Il me paraît, l'ami, que tu n'as pas vu la belle Cressida. Je viens pour parler à Pâris de la part du prince Troïle : j'ai hâte de lui présenter mes compliments; car mon affaire ne peut souffrir de retards.

LE DOMESTIQUE. Voilà une affaire bien impatiente, en effet!

Entrent PARIS et HÉLÈNE avec leur suite.

PANDARUS. Salut à vous, seigneur, et à toute cette belle compagnie! Puissiez-vous tous voir réaliser vos désirs les plus beaux! Et vous surtout, belle reine, puissent de belles pensées vous servir d'oreiller!

HÉLÈNE. Seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

PANDARUS. Belle reine, cela vous plaît à dire. — Beau prince, voilà de bien belle musique interrompue.

PARIS. C'est vous, cousin, qui l'avez interrompue; sur ma vie, vous réparerez votre faute; vous nous donnerez un morceau de votre façon : — Hélène, il chante à ravir.

PANDARUS. Reine, n'en croyez rien.

PARIS. Oh! seigneur. —

PANDARUS. J'ai la voix rauque, voyez-vous, on ne peut plus rauque.

PARIS. Fort bien, seigneur; vous nous dites cela pour plaisanter.

PANDARUS. Reine, j'ai à parler au seigneur Pâris. — Seigneur, voulez-vous me permettre de vous dire un mot?

HÉLÈNE. Oh! vous ne nous donnerez pas le change; il faut absolument que nous vous entendions chanter.

PANDARUS. Allons, charmante reine; vous voulez badiner avec moi; — seigneur, mon estimable ami, votre frère Troïle, —

HÉLÈNE. Seigneur Pandarus, mon aimable seigneur, —

PANDARUS. Fort bien, charmante reine, fort bien; — se recommande affectueusement à votre souvenir.

HÉLÈNE. Nous ne vous tenons pas quitte de votre mélodie; si vous nous refusez, que la responsabilité de notre mélancolie pèse sur votre tête!

PANDARUS. Charmante reine, charmante reine, oh! vous êtes véritablement une reine charmante.

HÉLÈNE. Vouloir qu'une reine charmante soit triste, c'est une offense amère.

PANDARUS. Non, vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas prendre le change; vous n'y réussirez pas; ces propos n'y feront rien, non, non. — Seigneur, il vous prie, si le roi le demande au souper, de vouloir bien vous charger de faire ses excuses.

HÉLÈNE. Seigneur Pandarus, —

PANDARUS. Que dit ma charmante reine, ma très-charmante reine?

PARIS. Quel exploit y a-t-il sur le tapis? où soupe-t-il aujourd'hui?

HÉLÈNE. Mais, seigneur, —

PANDARUS. Que dit ma charmante reine? — Vous fâcheriez mon cousin; il ne veut pas que vous sachiez où il soupe.

PARIS. Je gage ma tête que c'est avec Cressida.

PANDARUS. Non, il n'en est rien; vous n'y êtes pas; Cressida est indisposée.

PARIS. Je devine, —

PANDARUS. Vous devinez? que devinez-vous? — Voyons, qu'on me donne un instrument. — Maintenant, charmante reine.

HÉLÈNE. Ah! voilà qui est aimable.

PANDARUS. Ma nièce est effroyablement éprise d'un objet que vous possédez, charmante reine.

HÉLÈNE. Elle l'aura, seigneur, pourvu que ce ne soit pas le seigneur Pâris.

PANDARUS. Lui? non; elle ne veut point de lui : elle et lui font deux.

HÉLÈNE. Un raccommodement pourrait suivre la brouille, et des deux en faire trois.

PANDARUS. Allons, allons, n'en parlons plus; je veux vous chanter quelque chose.

HÉLÈNE. Oh! oui, je vous en prie. Sur ma parole, seigneur, vous avez un beau front.

[1] Encore un [illegible]



PANDARUS. Allons, voilà un marché conclu. Scellez-le, scellez-le; je servirai de témoin... (Acte III, scène II, page 418.)

PANDARUS. Comme il vous plaira, comme il vous plaira.

HÉLÈNE. Que l'amour soit le sujet de votre chanson: cet amour nous fait perdre la tête à tous! O Cupidon! Cupidon! Cupidon!

PANDARUS. L'Amour! oui, je le veux bien.

PARIS. Oui, l'Amour, l'Amour, que tout adore.

PANDARUS. C'est justement ainsi que ma chanson commence.

Amour, Amour, que tout adore,
Amour, ta flèche au [illegible]
Frappe le daim et le chamois;
[illegible] nous perce et nous dévore,
Mais [illegible] est douce encore.
[illegible] son dard blessés,
Dont le cœur palpite et soupire,
[illegible]
[illegible], tantôt, ces deux trépassés,
On les voit renaître et sourire.

Ah! ah! [illegible]

HÉLÈNE. [illegible] qu'il ait de l'amour jusque par-dessus les yeux.

PARIS. [illegible] il ne mange que des tourterelles: cela lui donne [illegible] le sang chaud produit les chaudes pensées, et [illegible] pensées les chaudes actions, or, les chaudes actions, c'est l'amour.

PANDARUS. [illegible] la génération de l'amour, sang chaud, chaudes pensées et chaudes actions? Eh mais, ce sont là des vipères [illegible] l'amour est une génération de vipères? Seigneur, qui sont ceux qui combattent aujourd'hui?

PARIS. Hector, Déiphobus, Hélénus, Anténor, et tout ce que Troie a de plus brave. [illegible] m'armer aujourd'hui, mais mon Hélène ne l'a pas voulu. Comment se fait-il que mon frère Troïle ne se soit pas rendu au combat?

HÉLÈNE. Il a quelque amour en tête, [illegible] vous savez tout, Pandarus?

PANDARUS. Non, aimable et douce reine. — Il me tarde d'apprendre des nouvelles du champ de bataille. — Vous n'oublierez pas d'excuser votre frère?

PARIS. Je m'en acquitterai ponctuellement.

PANDARUS. Adieu, charmante reine.

HÉLÈNE. Recommandez-moi à votre nièce.

PANDARUS. Je n'y manquerai pas, charmante reine. (*Il sort. — On entend sonner la retraite.*)

PARIS. Ils reviennent du champ de bataille. Allons au palais de Priam complimenter les guerriers. Charmante Hélène, il faut que je vous prie d'aider à désarmer notre Hector : les boucles rebelles de son armure, touchées par cette main d'albâtre, par ces doigts enchanteurs, leur céderont plus vite qu'au tranchant de l'acier, ou à la force des muscles grecs. En désarmant le grand Hector, vous ferez ce que n'ont pu faire tous les rois de la Grèce.

HÉLÈNE. Pâris, je serai fière de l'honneur de le servir; ce que je lui rendrai en devoir et en respect rehaussera l'éclat de ma beauté.

PARIS. Charmante amie, je vous aime au delà de tout ce que l'imagination peut concevoir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Les jardins de Pandarus.

Arrivent d'un côté PANDARUS, de l'autre UN DOMESTIQUE.

PANDARUS. Eh bien! où est ton maître? Est-il chez ma nièce Cressida?

LE DOMESTIQUE. Non, seigneur, il vous attend pour l'y conduire.

Arrive TROILE.

PANDARUS. Ah! le voici! — Eh bien! eh bien!

TROILE, *au Domestique*. Toi, laisse-nous. (*Le Domestique s'éloigne.*)

PANDARUS. Avez-vous vu ma nièce?

TROILE. Non, Pandarus, j'erre autour de sa demeure comme une ombre étrangère sur les bords du Styx, attendant la

Paris. Typ. Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.



Hector et Ajax combattent. (Acte IV, scène v, page 425.)

barque fatale. Oh ! soyez mon Caron, et transportez-moi promptement dans ces champs fortunés, où, mollement couché sur un lit de fleurs, je goûterai le bonheur des justes ! O mon cher Pandarus ! Dérobez à Cupidon ses ailes brillantes, et volez avec moi auprès de Cressida !

PANDARUS. Promenez-vous dans le jardin ; je vais vous l'amener dans un moment. (*Il s'éloigne.*)

TROÏLE, *seul*. La tête me tourne ; l'attente me donne des vertiges. Le bonheur que je savoure déjà par la pensée est si ravissant, qu'il enchante mes sens. Que sera-ce donc quand mes lèvres boiront en réalité l'ineffable nectar de l'amour ? J'en mourrai, je le crains ; mes sens affaissés succomberont sous le poids de mon bonheur ; ma félicité sera trop exquise, trop subtile, trop puissante, trop vive et trop intense, pour que mes sens grossiers la puissent supporter. Je crains aussi que l'excès de ma joie ne mette le désordre dans mes sensations, comme dans ces mêlées où vainqueurs et vaincus se confondent.

Revient PANDARUS.

PANDARUS. Elle s'apprête ; elle va venir à l'instant ; appelez maintenant à votre aide tout votre savoir-faire. Elle rougit tellement, et son haleine est si entrecoupée, qu'on la dirait épouvantée par un spectre. Je vais la chercher ; c'est la plus charmante friponne ! Elle a la respiration précipitée comme un passereau qu'on vient de saisir. (*Il s'éloigne.*)

TROÏLE, *seul*. Le même trouble est dans mon sein ; mon cœur bat aussi vite qu'un pouls fébrile ; et toutes mes facultés sont anéanties, comme un esclave qui tout à coup se trouve en présence d'un maître redouté.

Arrivent PANDARUS et CRESSIDA.

PANDARUS. Allons, allons, pourquoi rougir ? la timidité est un enfantillage. — Je vous la présente ; répétez-lui maintenant tous les serments que vous m'avez faits. Eh quoi ! vous n'y êtes plus ? Il faut du temps pour vous apprivoiser, n'est-ce pas ? Allons, allons, si vous reculez, il faudra vous atteler au timon. Pourquoi ne lui parlez-vous pas ? — (*A Cressida.*) Voyons, levez-moi ce voile, et qu'on voie vos traits. Hélas ! on dirait que le jour vous fait peur à tous deux ; s'il faisait nuit, vous vous rapprocheriez plus facilement. Allons, donnez-vous un baiser pour arrhes du contrat ! Bâtis ici, charpentier, l'air y est doux. Oh ! vos cœurs s'épuiseront en transports avant que je vous sépare. Le tourtereau s'entendra avec la tourterelle, je gage tous les canards de la rivière. Allez, voilà qui est bien !

TROÏLE. Cressida, vous m'avez fait perdre l'usage de la parole.

PANDARUS. On ne paye point une dette avec des paroles ; donnez-lui des actes : mais pour peu qu'elle mette votre savoir-faire à l'épreuve, elle vous aura bientôt mis hors de combat. Eh quoi ! nos oiseaux se baisent encore ! *En foi de quoi les deux parties contractantes ont échangé.* — Entrez, entrez ; je vais vous préparer du feu. (*Il s'éloigne.*)

CRESSIDA. Voulez-vous entrer, seigneur ?

TROÏLE. O Cressida ! que de fois j'ai souhaité ce moment !

CRESSIDA. Vous l'avez souhaité, seigneur ? — Les dieux le veuillent ! — ô seigneur !

TROÏLE. Que demandez-vous aux dieux ? pourquoi cette exclamation charmante ? quel limon les beaux yeux de ma bien-aimée voient-ils dans la fontaine de notre amour ?

CRESSIDA. Plus de limon que d'eau, si j'en crois mes craintes.

TROÏLE. Des démons la crainte fait des anges, elle ne voit rien sous son jour véritable.

CRESSIDA. L'aveugle crainte, que conduit la vérité clairvoyante, marche plus sûrement que la raison aveugle que n'accompagne pas la crainte et qui bronche à chaque pas : c'est souvent en craignant le pis-aller qu'on s'en préserve.

TROÏLE. Oh ! que ma bien-aimée n'ait aucune crainte ; aucun monstre ne paraît dans les drames de l'amour.

CRESSIDA. Et il ne s'y passe rien de monstrueux ?

TROÏLE. Rien, si ce n'est notre folle présomption, quand nous jurons de répandre une mer de larmes, de vivre dans

[illegible]

le [illegible] quand [illegible] de nous imposer des tâches au-dessus de nos forces. Ce qu'il y a de monstrueux dans l'amour, ma Cressida, c'est que la volonté est infinie, et l'exécution bornée; que le désir est sans limites, et que l'action en reconnaît.

CRESSIDA. On dit que tous les amants promettent plus qu'ils ne peuvent tenir; ils font parade de facultés qu'ils n'appliquent jamais, et n'exécutent pas la dixième partie de ce qu'ils se vantent de faire. Ceux qui parlent en lions et qui agissent en lièvres ne sont-ils pas des monstres?

TROÏLE. C'est possible; mais ne me rangez pas dans ce nombre : prisez-moi ce que je vaudrai à vos yeux; ne m'estimez qu'autant que vous m'aurez éprouvé; je ne veux de louanges que celles que j'aurai méritées; je ne demande point qu'on me tienne compte dès aujourd'hui de perfections en expectative : nous ne nommerons pas le mérite avant sa naissance; et quand il sera né, on ne lui décernera que des titres modestes. En un mot, Troïle pour Cressida sera tel, que tout ce que la calomnie pourra inventer de pire n'ébranlera point sa fidélité, et que la vérité elle-même ne sera pas plus vraie que Troïle.

CRESSIDA. Voulez-vous entrer, seigneur?

Revient PANDARUS.

PANDARUS. Eh quoi! le rouge vous monte encore au visage? n'avez-vous point encore fini de babiller?

CRESSIDA. Mon oncle, toutes les folies que je fais, je les mets sur votre compte.

PANDARUS. Bien obligé! si Troïle vous fait un enfant, vous le mettrez sur mon compte. Soyez fidèle à Troïle; s'il ne l'est pas avec vous, prenez-vous-en à moi.

TROÏLE. Vous savez maintenant quels sont vos garants, la parole de votre oncle et ma foi inébranlable.

PANDARUS. Je vous réponds d'elle; dans notre famille, nous sommes longtemps avant de nous décider à aimer; mais une fois que nous aimons, c'est pour toujours; nous tenons ferme, je vous assure; on ne peut plus se détacher de nous.

CRESSIDA. La hardiesse me vient et me donne du courage. — Prince Troïle, voilà plusieurs longs mois que je vous aime nuit et jour.

TROÏLE. Pourquoi donc ma Cressida a-t-elle été si lente à se laisser vaincre?

CRESSIDA. J'ai été lente à paraître vaincue; mais j'ai été vaincue, seigneur, dès le premier regard que je, — mais veuillez m'excuser; — si je pousse trop loin mes aveux, je me donne en vous un tyran. Maintenant, je vous aime; [illegible] jusqu'à ce jour, que je ne pusse maîtriser mon amour: — n'en croyez rien: je [illegible] laissé paraître; et cependant, combien de fois j'ai regretté [illegible]

[illegible]

veux m'éloigner: — qu'ai-je fait de mon intelligence? je ne sais pas ce que je dis.

TROÏLE. Ils savent parfaitement ce qu'ils disent ceux qui parlent si sensément.

CRESSIDA. Effectivement, seigneur, qui sait? Peut-être ai-je montré plus de finesse que d'amour, et ne vous ai-je fait de si grands aveux que pour vous sonder et connaître le fond de vos pensées. Mais vous êtes sage, ou vous n'aimez pas; car réunir la sagesse et l'amour, c'est ce qui excède les forces de l'homme; cela n'est possible qu'aux dieux seuls.

TROÏLE. Oh! si je pouvais croire qu'il fût possible à une femme — et si cela est possible, je le veux croire de vous, — d'entretenir toujours le flambeau et la flamme de l'amour, de conserver sa foi dans un éternel état de vigueur et de jeunesse, faisant survivre à la beauté extérieure le sentiment qui rajeunit plus vite encore que les sens ne vieillissent! Oh! si j'avais la certitude d'obtenir, en retour de ma sincérité et de ma foi, un amour pur et sans mélange, quel serait mon orgueil! Mais, hélas! je suis aussi vrai que l'ingénue et simple vérité, et aussi simple que la vérité dans son enfance.

CRESSIDA. En cela je puis rivaliser avec vous.

TROÏLE. O vertueux combat, lorsque la vertu rivalise d'ardeur avec la vertu! Un jour les amants fidèles, pour attester leur foi, invoqueront le nom de Troïle; quand, dans leurs vers, ils auront épuisé les protestations, les serments, les comparaisons à perte de vue, qu'ils seront à bout de métaphores, et fatigués de se dire aussi purs que l'acier, aussi fidèles que le plantagenet l'est à la lune, que le soleil au jour, que le tourtereau à sa compagne, que le fer à l'aimant, que la terre à son centre, le nom du plus parfait modèle de la fidélité se présentera sous leur plume, et ces mots : *Fidèle comme Troïle*, viendront clore leur épître et sanctifier leurs vers.

CRESSIDA. Puissiez-vous être prophète! Si je trahis ma foi, si je m'écarte d'un seul pas du sentier de la fidélité, dans l'avenir le plus lointain, alors que le Temps aura vieilli, et se sera oublié lui-même, quand les gouttes de pluie auront usé les pierres de Troie, que le gouffre de l'oubli aura englouti les cités, et que de puissants États seront effacés et rentrés dans la poussière du néant, puisse ma mémoire être flétrie! puissé-je être signalée comme parjure entre les parjures! Quand on aura dit, aussi inconstante que l'air, l'eau, le vent, ou le sable du désert aussi perfide que le renard l'est à l'agneau, le loup au nourrisson de la génisse, le léopard au chevreau, ou la marâtre à son fils, qu'on ajoute, pour exprimer le comble de la perfidie, aussi perfide que Cressida.

PANDARUS. Allons, voilà un marché conclu. Scellez-le, scellez-le; je servirai de témoin. — Je tiens votre main, Troïle; — et la vôtre, ma nièce. — Après toutes les peines que j'ai prises pour vous réunir, si jamais il vous arrive d'être infidèles l'un à l'autre, que jusqu'à la fin du monde les malheureux agents d'amour soient appelés de mon nom, que tous les hommes inconstants soient des Troïle, toutes les femmes perfides des Cressida, et tous les entremetteurs des Pandarus! Répondez : Ainsi soit-il.

TROÏLE. Ainsi soit-il!

CRESSIDA. Ainsi soit-il!

PANDARUS. Ainsi soit-il! Sur ce, je vais vous donner une chambre et un lit; et pour que ce lit ne révèle pas vos joyeux ébats, pressez-le jusqu'à ce que mort s'ensuive : allons, venez.

Aux spectateurs :

Dames qui m'écoutez, que le bon Cupidon
[illegible]

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le camp des Grecs.

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR, AJAX, MÉNÉLAS et CALCHAS.

CALCHAS. Princes, la nécessité me force à vous demander la récompense des services que je vous ai rendus. Permettez-moi de vous rappeler que par suite de ma prescience [illegible] j'ai abandonné Troie à Jupiter, j'ai perdu ce que je possédais et encouru le nom de traître, j'ai quitté des biens certains pour des biens douteux; j'ai renoncé à

tout ce que le temps, les liaisons, l'habitude, mon état me rendaient familier: et, pour vous être utile, je suis venu ici, où je suis étranger, privé de tous les miens. Je vous conjure de m'accorder un léger à-compte sur les nombreuses récompenses que vous m'avez promises et qui m'attendent dans l'avenir.

AGAMEMNON. Que désirez-vous, Troyen? parlez.

CALCHAS. Vous avez ici un prisonnier troyen, nommé Anténor, pris d'hier; Troie en fait le plus grand cas. Souvent, et je vous en rends grâces, vous avez manifesté le désir qu'on échangeât ma fille Cressida contre un Troyen prisonnier; jusqu'à présent Troie s'y est refusée! mais cet Anténor, je le sais, leur est si indispensable, que leurs affaires ne sauraient être conduites sans lui; et pour le ravoir, ils iraient presque jusqu'à nous donner un prince du sang, un fils de Priam. Princes, rendons-le-leur en échange de ma fille, dont la présence me payera amplement de tout ce que j'ai fait pour vous.

AGAMEMNON. Que Diomède le conduise à Troie, et ramène ici Cressida; nous accordons à Calchas sa demande. — Diomède, préparez-vous à effectuer cet échange: vous vous informerez en même temps si Hector est dans l'intention de soutenir demain son défi: Ajax est prêt.

DIOMÈDE. Je m'en charge; c'est une mission dont je suis fier. (*Diomède et Calchas s'éloignent.*)

ACHILLE et PATROCLE paraissent devant leur tente.

ULYSSE. Je vois Achille à l'entrée de sa tente: si vous m'en croyez, général, nous passerons devant lui d'un air indifférent, et nous ne jetterons sur lui qu'un regard dédaigneux et inattentif. — Je passerai le dernier; il est probable qu'il me demandera la raison de cette indifférence; et, dans ce cas, j'ai en réserve une potion salutaire que je placerai entre votre dédain et son orgueil, et je ne doute pas qu'il ne l'avale de bonne volonté; elle pourra lui faire du bien; l'orgueil n'a d'autre miroir que l'orgueil; car les genoux qui fléchissent entretiennent l'arrogance, et servent de tribut à l'orgueilleux.

AGAMEMNON. Nous suivrons votre conseil, et affecterons en passant la plus profonde indifférence; chacun imitera notre exemple; nul ne le saluera, si ce n'est d'un air de dédain, ce qui le blessera plus vivement qu'un oubli complet. Ce sera moi qui commencerai.

ACHILLE. Venez-vous pour me parler, général? vous connaissez mes intentions; je ne veux plus combattre contre Troie.

AGAMEMNON. Que dit Achille? veut-il me parler?

NESTOR. Avez-vous, seigneur, quelque chose à dire au général?

ACHILLE. Non.

NESTOR. Il n'a rien à vous dire, seigneur. (*Agamemnon et Nestor s'éloignent.*)

ACHILLE. Bonjour, bonjour.

MÉNÉLAS. Comment vous va? comment vous va? (*Il s'éloigne.*)

ACHILLE. Est-ce que ce cocu-là me méprise?

AJAX. Comment va, Patrocle?

ACHILLE. Bonjour, Ajax.

AJAX. Hein?

ACHILLE. Bonjour.

AJAX. Oui, et bonne nuit aussi. (*Il s'éloigne.*)

ACHILLE. Que veulent dire ces drôles? est-ce qu'ils ne reconnaissent pas Achille?

PATROCLE. Ils passent dédaigneusement devant vous; autrefois ils n'abordaient Achille que le sourire sur les lèvres; ils s'avançaient d'un air humble, comme on s'approche des autels des dieux.

ACHILLE. Eh quoi! suis-je devenu pauvre depuis peu? Il est certain que lorsque la grandeur se brouille avec la fortune, [illegible] de se brouiller avec les hommes. L'homme déchu lit sa disgrâce dans les yeux des autres, aussi rapidement qu'il la sent lui-même. Les hommes ressemblent aux papillons qui n'étalent leurs ailes [illegible] qu'aux [illegible] de l'été. Ce qu'on honore dans l'homme, ce n'est pas l'homme lui-même, mais les honneurs qui ne font point partie de lui, tels que le rang, les richesses, le crédit, ces faveurs [illegible] au hasard aussi souvent qu'au mérite; quand ces faveurs viennent à crouler, l'affection [illegible] [illegible] qui s'appuyaient sur elles s'écroulent en même temps [illegible]. Mais il n'en est point ainsi de moi : la fortune et moi nous sommes amis; sauf la considération de ces hommes, tout ce que je possédais, je le possède encore. Peut-être ne me jugent-ils plus digne de ces égards empressés qu'ils m'ont si souvent prodigués. Voici Ulysse : il faut que j'interrompe sa lecture : Ulysse?

ULYSSE. Eh bien! noble fils de Thétis?

ACHILLE. Que lisez-vous là?

ULYSSE. Une lettre qu'un inconnu m'adresse. Il m'écrit que l'homme, quelque brillant que soit son partage, quels que soient ses avantages personnels ou extérieurs, n'a la conscience de posséder ces biens et ne les possède réellement que par réfraction. Les rayons de ses vertus brillent sur d'autres hommes qui, à leur tour, les reflètent sur celui dont elles émanent.

ACHILLE. Ulysse, il n'y a rien là d'étrange. La beauté du visage est ignorée de celui qui la possède; elle n'existe en réalité que pour les yeux des autres; l'œil lui-même, cet organe si exquis, ne peut se voir qu'en dehors de lui-même. Mais deux yeux placés face à face se réfléchissent l'un dans l'autre. Il faut que la pensée se détache d'elle-même, et s'incorpore à un objet dans lequel elle se réfléchisse : je trouve cela tout simple.

ULYSSE. Ce n'est pas sur la proposition elle-même que j'insiste; elle est évidente; c'est sur la manière dont l'auteur de cette lettre la présente. Il s'attache expressément à prouver que l'homme, quelle que soit la nature des avantages qu'il possède en lui et hors de lui, ne les possède réellement qu'après les avoir communiqués à autrui; lui-même n'en a la conscience que par l'approbation qu'ils lui attirent de la part d'autrui. Cette approbation est comme la voûte qui répercute la voix, comme la porte d'acier qui, placée en face du soleil, en reflète la forme et la chaleur. Cela m'a fait beaucoup réfléchir; et j'ai songé alors à l'inconnu Ajax. Quel homme! me suis-je dit. Une vraie bête de somme qui ne sait pas ce qu'elle porte. Dans la nature, que de choses qu'on méprise et qui sont indispensables! que de choses dont on fait grand cas, et qui ne sont d'aucun usage! Nous verrons demain une chose qu'Ajax aura due au hasard; nous verrons Ajax couvert de gloire! O ciel! faut-il que les hommes capables laissent faire à d'autres ce qu'eux-mêmes auraient dû faire! Que d'hommes parviennent en rampant dans le palais glissant de la fortune, tandis que d'autres restent là, comme des idiots, à la contempler! Combien s'engraissent de l'orgueil d'autrui, tandis que l'orgueilleux jeûne sottement! Voyez les chefs des Grecs! ils frappent amicalement sur l'épaule d'Ajax, comme si déjà il avait mis le pied sur la poitrine du brave Hector, et que la fameuse Troie fût prête à s'écrouler.

ACHILLE. Je vous crois sans peine : car ils viennent de passer devant moi comme des avares devant un mendiant, sans daigner m'accorder ni une parole ni un regard de bienveillance. Quoi donc! a-t-on oublié mes exploits?

ULYSSE. Seigneur, le Temps porte sur son dos une besace dans laquelle il met les aumônes destinées à l'Oubli, géant énorme, type monstrueux de l'ingratitude. Ces rebuts, ce sont les exploits passés, dévorés aussitôt que faits, oubliés aussitôt qu'accomplis. La persévérance seule, seigneur, conserve à la gloire son éclat. *Avoir fait*, c'est être passé de mode, c'est ressembler à une armure rouillée, frivole objet de curiosité. Mettez-vous en marche sans perdre de temps; car la Gloire chemine dans un étroit sentier, où l'on ne va qu'un de front. Conservez donc le pas; l'émulation a des milliers de fils qui se suivent à la file : si vous vous arrêtez, ou vous détournez tant soit peu de la route, le flot se précipite et vous laisse derrière; semblable au coursier belliqueux qui tombe au premier rang, et sert de marchepied à la foule abjecte de l'arrière-garde. Il en résulte que leurs actions présentes, bien qu'inférieures à vos exploits passés, leur sont naturellement préférées. Car le Temps ressemble à un hôte du bon ton qui serre négligemment la main des convives qui partent, et [illegible] à bras ouverts les nouveaux arrivants. L'Arrivée a le sourire sur les lèvres; l'Adieu s'éloigne en soupirant. Oh! que le mérite ne demande jamais la récompense de ce qu'il fut; car la beauté, l'esprit, la haute naissance, la force, les services rendus, l'amour, l'amitié, la bienfaisance, tout est la proie du Temps jaloux et calomniateur. Les hommes ont cela de commun entre eux, que tous, sans exception, prisent les hochets nouveaux [illegible]

vieillis aient servi à les composer, et accordent à la poussière fraîchement dorée plus d'estime qu'à l'or pur terni par la poussière. L'œil actuel admire l'objet présent; ne vous étonnez donc pas, homme illustre et accompli, que l'admiration des Grecs commence à se porter sur Ajax; car un objet en mouvement attire plutôt l'attention qu'un objet immobile. Autrefois, c'est vous qui étiez en vogue, et vous pourriez l'être encore, si vous ne vouliez pas vous ensevelir vivant, et retiré dans votre tente, y emprisonner votre renommée; vous dont les glorieux exploits ont dans ces mêmes plaines armé les dieux les uns contre les autres, et rendu le dieu Mars rebelle.

ACHILLE. Ce n'est pas sans motif que je m'impose cette retraite.

ULYSSE. Mais contre votre retraite s'élèvent les motifs les plus puissants et les plus capables de toucher un héros. On sait, Achille, que vous aimez l'une des filles de Priam.

ACHILLE. Ah! on le sait?

ULYSSE. Faut-il s'en étonner? il est dans un gouvernement bien réglé une sagesse vigilante à laquelle rien n'échappe. Peu s'en faut qu'elle ne connaisse jusqu'au dernier grain tout l'or de Plutus; elle trouve le fond des profondeurs les plus incommensurables, vole avec la pensée, et pareille aux dieux eux-mêmes, dévoile les pensées dans leurs muets berceaux. Il est dans la conduite des États des mystères qui échappent à l'historien, dont ni la parole ni la plume ne sauraient exprimer l'opération surnaturelle. Tous les rapports que vous avez eus avec Troie nous sont connus, seigneur, aussi bien qu'à vous-même, et il siérait bien mieux à la gloire d'Achille de triompher d'Hector que de Polyxène. Mais quelle ne sera pas la douleur du jeune Pyrrhus, maintenant dans votre patrie, quand la Renommée fera résonner sa trompette dans nos îles, et que les vierges de la Grèce chanteront en dansant : « Achille a triomphé de la sœur d'Hector; mais notre grand Ajax a vaillamment terrassé Hector lui-même! » Adieu, seigneur; je vous parle en ami sincère; un fou glisse sur la glace que vous devriez rompre. (*Il s'éloigne.*)

PATROCLE. C'est ce que je vous ai déjà dit, Achille; une femme effrontée et masculine n'est pas plus odieuse qu'un homme mou et efféminé alors qu'il faut agir. C'est sur moi que retombe le blâme de tout ceci. On dit que c'est mon peu de goût pour la guerre, et votre affection pour moi, qui vous retiennent oisif. Mon cher Achille, réveillez-vous de ce honteux sommeil; l'enfant Cupidon qui vous étreint de ses bras amoureux sera forcé de lâcher prise, et vous le rejetterez loin de vous comme le lion secoue les gouttes de rosée suspendues à sa crinière.

ACHILLE. Est-ce qu'Ajax combattra Hector?

PATROCLE. Oui; et peut-être lui en reviendra-t-il une grande gloire.

ACHILLE. Je vois qu'il y va de ma réputation; ma gloire est gravement compromise.

PATROCLE. Prenez-y garde; les blessures les plus difficiles à guérir sont celles qu'on se fait soi-même. La négligence à faire ce qui est nécessaire est un blanc-seing donné au danger; et le danger, comme une maladie contagieuse, nous saisit à l'improviste, au moment même où nous sommes nonchalamment assis au soleil.

ACHILLE. Va me chercher Thersite, mon cher Patrocle. J'enverrai ce bouffon auprès d'Ajax, pour le prier d'inviter de ma part les chefs troyens à venir me voir après le combat [illegible]. J'ai une envie indicible, un [illegible] de voir le grand Hector dans ses vêtements de paix, de m'entretenir avec lui, et de contempler ses traits tout à mon aise. Voilà qu'on t'évite la peine de te déranger!

Arrive THERSITE.

THERSITE. Un miracle!

ACHILLE. Quel est-il?

THERSITE. Ajax erre çà et là dans la plaine, se cherchant lui-même.

ACHILLE. Comment cela?

THERSITE. Il doit demain se mesurer en combat singulier avec Hector, et il est d'avance tellement fier de l'héroïque [illegible] qu'il va recevoir, qu'il en est dans un muet délire.

ACHILLE. Est-il possible?

THERSITE. Il se promène, vous dis-je, avec la fierté d'un paon; il fait un pas, puis s'arrête; il rumine comme une hôtesse qui fait sa carte, sans autre arithmétique que sa tête : il se mord la lèvre d'un air capable, comme s'il voulait dire : « Il y a de l'esprit dans cette tête-là; il ne s'agit que de l'en faire sortir ; » et il y en a effectivement; mais il y reste aussi froidement caché que l'étincelle dans le caillou; pour le faire jaillir, il faut le frapper. C'est un homme perdu sans retour; car si Hector ne lui rompt pas le cou dans le combat, il se le rompra lui-même par vaine gloire. Il ne me reconnaît pas; je lui ai dit : *Bonjour, Ajax;* il m'a répondu : *Merci, Agamemnon.* Que dites-vous de cet homme-là qui me prend pour le général? c'est véritablement un poisson de terre, un animal sans nom, un vrai monstre. Foin de la réputation! vêtement commode qu'on peut à volonté porter à l'endroit ou à l'envers, comme une casaque de cuir.

ACHILLE. Thersite, il faut que tu sois mon ambassadeur auprès de lui.

THERSITE. Qui, moi? Il ne répond à personne, vous dis-je; chez lui, c'est un parti pris; parler est bon pour la canaille; il porte sa langue dans sa poche. Je vais l'imiter devant vous; que Patrocle m'adresse quelques questions; vous allez voir le portrait d'Ajax.

ACHILLE. Parle-lui, Patrocle; dis-lui que je prie humblement le vaillant Ajax d'inviter de ma part le valeureux Hector à venir, désarmé, me voir dans ma tente, et de lui procurer un sauf-conduit du magnanime, très-illustre, six ou sept fois honorable généralissime de l'armée grecque, Agamemnon.

PATROCLE. Jupiter bénisse le grand Ajax!

THERSITE, *contrefaisant Ajax.* Hein?

PATROCLE. Je viens de la part du vaillant Achille, —

THERSITE. Ah!

PATROCLE. Qui vous prie humblement d'inviter Hector à venir le voir dans sa tente, —

THERSITE. Hein?

PATROCLE. Et d'obtenir pour lui un sauf-conduit d'Agamemnon.

THERSITE. Agamemnon?

PATROCLE. Oui, seigneur.

THERSITE. Ah!

PATROCLE. Quelle est votre réponse?

THERSITE. Les dieux soient avec vous! C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

PATROCLE. Votre réponse, seigneur?

THERSITE. S'il fait beau demain, à onze heures, le sort se décidera pour l'un ou l'autre de nous deux ; toutefois, avant de m'avoir, il me payera cher.

PATROCLE. Votre réponse, seigneur?

THERSITE. Je vous souhaite le bonsoir de tout mon cœur.

ACHILLE. Il n'est pas possible qu'il soit monté sur ce ton-là.

THERSITE. Au contraire; il est tout à fait démonté, et détonne horriblement. J'ignore quelle harmonie il y aura en lui quand Hector lui aura brisé le crâne; mais j'ai la certitude qu'il n'y en aura point, à moins que le ménétrier Apollon ne prenne ses nerfs pour en faire les cordes de son violon.

ACHILLE. Allons, tu vas sur-le-champ lui porter une lettre de ma part.

THERSITE. Faites-m'en aussi porter une à son cheval; car des deux animaux, c'est le cheval qui est le plus intelligent.

ACHILLE. Mon esprit est troublé comme une source dont on a remué l'onde, et moi-même je ne puis en voir le fond. (*Achille et Patrocle s'éloignent.*)

THERSITE. Plût à Dieu que la source de son esprit redevint limpide; j'y mènerais boire un âne. J'aimerais mieux être le plus chétif insecte, que d'unir à tant de bravoure tant d'ignorance. (*Il s'éloigne.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une rue de Troie. — Il fait nuit.

Arrivent d'un côté ÉNÉE et un Domestique portant une torche, de l'autre PARIS, DÉIPHOBE, ANTÉNOR, DIOMÈDE et plusieurs Domestiques portant des torches.

PARIS. Voyez, quel est celui que j'aperçois?

DÉIPHOBE. C'est le seigneur Énée.

ÉNÉE, *à Pâris*. Est-ce vous, prince, que je vois? Si j'avais d'aussi bonnes raisons que vous pour rester au lit, il faudrait un ordre du ciel pour me faire quitter la société de ma compagne.

DIOMÈDE. Je pense comme vous. — Bonjour, seigneur Énée!

PARIS. C'est un vaillant Grec, Énée : prenez-lui la main : j'en atteste ce que vous nous en avez dit vous-même, le jour où vous nous avez raconté comment, pendant une semaine entière, Diomède s'était chaque jour attaché à vos pas sur le champ de bataille.

ÉNÉE. Salut et bienveillant accueil, vaillant guerrier, tant que durera cette trêve pacifique; mais quand nous nous reverrons les armes à la main, défi à outrance, le plus mortel que la pensée puisse concevoir, que le courage puisse mettre à exécution.

DIOMÈDE. Diomède accepte l'un et l'autre. Maintenant, notre sang est calme, et tant qu'il en sera ainsi, vivez en joie. Mais quand le signal des combats sera donné, et que nous aurons l'occasion de nous joindre, par Jupiter! je poursuivrai votre vie avec l'acharnement d'un chasseur, et je mettrai à cette poursuite tout ce que j'ai de vigueur, d'agilité et d'adresse.

ÉNÉE. Et vous chasserez un lion qui, en fuyant, retournera la tête. Comptez sur un gracieux accueil de ma part; soyez le bienvenu à Troie! Oui, par les jours d'Anchise, soyez le bienvenu! je le jure par la main de Vénus, nul mortel vivant ne saurait aimer d'une affection plus sincère l'homme qu'il se propose de tuer.

DIOMÈDE. Il y a sympathie complète entre nous. — O Jupiter! qu'Enée vive longtemps, qu'il voie le soleil accomplir mille fois son cours, si la gloire de son trépas n'est pas réservée à mon épée. Mais si cet honneur doit être mon fortuné partage, qu'il meure le corps criblé de mille blessures, et cela, dès demain.

ÉNÉE. Nous nous connaissons fort bien l'un l'autre.

DIOMÈDE. C'est vrai, et nous brûlons de nous connaître de plus près.

PARIS. Voilà bien l'accueil le plus haineusement bienveillant et l'affection la plus héroïquement vindicative que j'aie vue de ma vie. (*A Enée.*) Seigneur, quel motif vous a mis sur pied si matin?

ÉNÉE. Le roi m'a envoyé chercher, mais j'ignore pourquoi.

PARIS. Je vous apporte ses ordres; il désirerait vous charger de conduire ce Grec à la maison de Calchas, pour y échanger la belle Cressida contre Anténor. Veuillez nous y accompagner, ou plutôt précédez-nous. Je pense, ou plutôt j'ai la certitude, que mon frère Troïle y a passé la nuit. Réveillez-le, et avertissez-le de notre approche et de l'objet de notre mission. Je crains qu'on ne nous fasse assez mauvais accueil.

ÉNÉE. Je puis vous en donner l'assurance. Troïle aimerait mieux voir Troie transportée en Grèce que Cressida quitter Troie.

PARIS. Il n'y a pas de remède. Les circonstances le veulent ainsi. Allez, seigneur; nous ne tarderons pas à vous suivre.

ÉNÉE. Salut à tous. (*Il s'éloigne.*)

PARIS. Dites-moi, noble Diomède, dites-moi avec toute la franchise de l'amitié, lequel, selon vous, mérite le mieux Hélène, de Ménélas ou de moi.

DIOMÈDE. Tous deux également. Il mérite certes de l'avoir, lui qui, oubliant la souillure de sa moitié, cherche à la reconquérir au prix de tant d'obstacles et d'efforts; et vous méritez de la garder, vous qui, insensible à son déshonneur, prodiguez pour la défendre tant de sang et de trésors. Lui, mari trompé et ridicule, il voudrait boire encore la lie d'un vin éventé et sans saveur; vous, libertin adultère, il vous plaît de procréer des héritiers dans des flancs profanes. Les mérites respectifs dûment balancés, l'un vaut l'autre; ou si la balance incline d'un côté, c'est du sien.

PARIS. Vous êtes trop cruel envers une femme votre compatriote.

DIOMÈDE. Elle est cruelle envers son pays. Écoutez-moi, Pâris : — pas une goutte de son sang impur qui n'ait coûté la vie à un Grec; pas un atome de sa chair déshonorée qui n'ait été payé par la mort d'un Troyen : depuis qu'elle a commencé à parler, elle a prononcé moins de paroles qu'il n'y a de Grecs et de Troyens qui sont morts pour elle.

PARIS. Noble Diomède, vous faites comme les chalands, vous dépréciez l'objet que vous voulez acheter. Pour nous, nous garderons le silence, et nous ne vanterons pas notre marchandise. Voici notre chemin. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une cour devant la maison de Pandarus.

Arrivent TROÏLE et CRESSIDA.

TROÏLE. Ma bien-aimée, ne te dérange pas; la matinée est froide.

CRESSIDA. En ce cas, mon doux ami, je vais appeler mon oncle, il ouvrira les portes.

TROÏLE. Ne trouble pas son sommeil; va reposer, va reposer. Que Morphée ferme tes paupières et plonge tes sens dans un sommeil aussi doux que celui de l'enfance, vide de toute pensée!

CRESSIDA. Adieu donc.

TROÏLE. Je t'en prie, va te mettre au lit.

CRESSIDA. Est-ce que tu es las de moi?

TROÏLE. O Cressida! si le chant de l'alouette n'avait pas réveillé le jour et fait lever les corbeaux lascifs, si la nuit escortée des songes ne refusait pas de voiler plus longtemps nos plaisirs de son ombre, je ne te quitterais pas.

CRESSIDA. La nuit a passé trop vite.

TROÏLE. Maudite soit l'infernale déesse! auprès de la haine elle prolonge jusqu'à satiété son odieuse présence; mais elle fuit les embrassements de l'amour d'une aile plus rapide que la pensée. Tu vas t'enrhumer, et c'est moi qui en serai cause.

CRESSIDA. Reste encore, je t'en prie; mais vous autres hommes, on ne peut jamais vous retenir. — O insensée que je suis! — j'aurais dû prolonger ma résistance; tu serais resté plus longtemps. Écoute! on vient.

PANDARUS, *de l'intérieur de la maison*. Holà! toutes les portes sont-elles donc ouvertes ici?

TROÏLE. C'est votre oncle.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA. Malédiction sur lui! il va commencer ses railleries; il ne nous laissera ni paix ni trêve. —

PANDARUS. Eh bien! où en sommes-nous? comment vont les virginités? — Vous voilà, jeune vierge! où est ma nièce Cressida?

CRESSIDA. Allez-vous-en, oncle moqueur, méchant que vous êtes. C'est vous qui me l'ordonnez, et puis vous me raillez.

PANDARUS. Que vous ai-je ordonné? voyons, dites-le.

CRESSIDA. Allez! allez! vous ne vaudrez jamais rien, et vous voulez qu'il en soit de même des autres.

PANDARUS. Ah! ah! ma pauvre petite! ma pauvre innocente! — vous n'avez pas dormi cette nuit, n'est-ce pas? Le méchant, il n'a pas voulu vous laisser dormir! que le cauchemar le saisisse! (*On entend frapper.*)

CRESSIDA, *à Troïle*. Ne vous l'avais-je pas dit? — Je voudrais qu'on frappât sur la tête de celui qui frappe! — Qui est-ce qui est à la porte? allez voir, mon oncle. (*A Troïle.*) Mon ami, rentrez dans ma chambre; vous souriez d'un air moqueur, comme si j'avais de mauvaises intentions.

TROÏLE. Ah! ah!

CRESSIDA. Allez, vous êtes dans l'erreur; je ne songe point à cela. — (*On frappe.*) Avec quelle force on frappe! — Rentrez, je vous prie; je ne voudrais pas pour la moitié de Troie qu'on vous trouvât ici. (*Troïle et Cressida rentrent.*)

PANDARUS, *s'approchant de la porte*. Qui est là? qu'y a-t-il donc? voulez-vous enfoncer la porte? Eh bien! de quoi s'agit-il?

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE. Salut, seigneur, salut.

PANDARUS. Quoi! c'est vous, seigneur Énée? sur ma parole, je ne vous reconnaissais pas. Qu'y a-t-il donc de nouveau si matin?

ÉNÉE. Le prince Troïle n'est-il pas ici?

PANDARUS. Ici? pourquoi serait-il ici?

ÉNÉE. Allons, il est ici, seigneur; il est inutile de le nier; j'ai besoin de lui parler pour affaire importante.

PANDARUS. Il est ici, dites-vous? Sur ma parole, c'est plus que je n'en sais. — Pour ce qui est de moi, je suis rentré assez tard : — Que ferait-il ici?

ÉNÉE. Lui? — Je l'ignore. — Allons, allons : vous lui faites tort en croyant le servir. Par amitié pour lui, vous vous exposez à lui nuire. — Quoique vous ignoriez s'il est ici, allez toujours le chercher, allez.

Au moment où Pandarus va pour s'éloigner, arrive TROILE.

TROÏLE. Eh bien! qu'y a-t-il?

ÉNÉE. Seigneur, c'est à peine si j'ai le temps de vous saluer, tant mon message est d'une nature pressante; vous allez voir arriver dans un instant votre frère Pâris, Déiphobe, le Grec Diomède, et notre Anténor, qui nous est rendu, et en retour duquel nous devons dans une heure, avant le premier sacrifice, remettre la jeune Cressida entre les mains de Diomède.

TROÏLE. La chose est-elle arrêtée ainsi?

ÉNÉE. Oui, par Priam et le conseil de Troie; ils sont ici à deux pas, prêts à effectuer cet échange.

TROÏLE, *à part*. Comme le sort se joue de mes projets! — (*A Énée.*) Je vais aller au-devant d'eux : — Seigneur Énée; c'est par hasard que nous nous sommes rencontrés; vous ne m'avez pas trouvé ici.

ÉNÉE. Fort bien, fort bien, seigneur; les secrets de la nature ne sont pas plus impénétrables que je le serai. (*Troïle et Énée s'éloignent.*)

PANDARUS, *seul*. Est-il possible? A peine l'a-t-il obtenue, qu'il faut qu'il renonce à elle. Que l'enfer confonde Anténor! Le jeune prince en deviendra fou. Maudit Anténor! je voudrais que les Grecs lui eussent rompu le cou!

Arrive CRESSIDA.

CRESSIDA. Eh bien, qu'y a-t-il? qui était ici tout à l'heure?

PANDARUS. Hélas!

CRESSIDA. Pourquoi ce profond soupir? où est mon époux? Dites-moi, mon cher oncle, qu'y a-t-il?

PANDARUS. Que ne suis-je à dix pieds sous terre!

CRESSIDA. O dieux! qu'y a-t-il donc?

PANDARUS. Rentrez, je vous prie. Plût à Dieu que vous ne fussiez jamais née! je savais bien que vous seriez cause de sa mort! — Malheureux Troïle! — Maudit Anténor!

CRESSIDA. Mon cher oncle, je vous en conjure à deux genoux, dites-moi de quoi il est question.

PANDARUS. Il vous faut partir, jeune fille, il vous faut partir : vous êtes échangée contre Anténor; il vous faut retourner auprès de votre père et vous séparer de Troïle : il en mourra, c'est fait de lui; il ne pourra supporter ce malheur.

CRESSIDA. O dieux immortels! je ne partirai pas.

PANDARUS. Il le faut.

CRESSIDA. Je ne partirai pas, mon oncle : j'ai oublié mon père; les liens sacrés du sang ne sont rien pour moi. Il n'est point de parenté, d'attachement, d'affection qui me touchent [illegible] que mon cher Troïle. — O dieux de l'Olympe! que le nom de Cressida soit synonyme d'imposture, si je consens à me séparer de Troïle. Le temps, la violence et la [illegible] faire de ce corps ce qu'il leur plaira : mon [illegible] sur une base aussi inébranlable que le [illegible] de la terre; il attire tout à lui. — Je vais [illegible]

PANDARUS. [illegible], faites.

CRESSIDA. [illegible] arracher ma brillante chevelure et déchirer [illegible], briser ma voix à force de sanglots [illegible] *Troïle!* Je veux rester à Troie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

[illegible] de la maison de Pandarus.

Arrivent PARIS, TROÏLE, ÉNÉE, DÉIPHOBE, ANTÉNOR et DIOMÈDE.

PARIS. [illegible]

TROÏLE. [illegible]

[illegible]

le plaindre; que ne puis-je l'assister! — Veuillez entrer, seigneurs. (*Ils entrent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Pandarus.

Entrent PANDARUS et CRESSIDA.

PANDARUS. Modérez-vous, modérez-vous.

CRESSIDA. Que me parlez-vous de me modérer? ma douleur est aiguë, entière, complète, aussi violente que le sentiment qui l'a produite : comment voulez-vous que je la modère? Si je pouvais tempérer mon amour, l'affaiblir ou le refroidir, je pourrais aussi alléger ma douleur; mais mon amour n'admet aucun alliage, et dans une telle perte, mon chagrin n'en admet pas non plus.

Entre TROILE.

PANDARUS. Le voici, le voici, le voici qui vient. — O chers tourtereaux!

CRESSIDA. O Troïle! Troïle! (*Elle l'embrasse.*)

PANDARUS. Voilà, j'espère, un spectacle touchant! Que je les embrasse aussi. *O mon cœur!* — comme dit la chanson :

Pourquoi soupires-tu sans te rompre, ô mon cœur?

A quoi celui-ci répond :

Parce que rien ne peut soulager ma douleur!

Il n'y a jamais eu de vers plus vrais que ces deux-là. Il ne faut jamais rien jeter au rebut, même des vers de ce calibre; car il peut venir un moment où l'on en ait besoin. C'est ce que nous voyons maintenant. — Eh bien! mes agneaux?

TROÏLE. O Cressida! je t'aime d'un amour si pur, que les dieux immortels, — irrités de voir plus de ferveur dans mon adoration que dans le froid hommage qu'adresse à leur divinité la dévotion des mortels, — t'arrachent de mes bras.

CRESSIDA. Est-ce que les dieux sont jaloux?

PANDARUS. Oui, certes; la chose est évidente.

CRESSIDA. Est-il donc vrai qu'il me faut quitter Troie?

TROÏLE. Ce n'est que trop vrai, pour mon malheur.

CRESSIDA. Quoi! et Troïle aussi?

TROÏLE. Troie et Troïle.

CRESSIDA. Est-il possible?

TROÏLE. Et tu dois partir à l'instant même : le sort cruel ne nous permet même pas de nous faire nos adieux; il ne nous accorde aucun délai, sépare brutalement nos lèvres prêtes à se joindre, interdit à nos bras une dernière étreinte, arrête les tendres serments prêts à s'échapper de notre bouche. Nous à qui la possession l'un de l'autre a coûté tant d'innombrables soupirs, c'est à peine si en nous séparant on nous en permet un seul. Le Temps injurieux se hâte, avec la précipitation d'un voleur, d'entasser le riche butin qu'il nous dérobe. Nos tendres adieux, qui devraient être aussi nombreux que les étoiles du firmament, et scellés d'un nombre égal de baisers, il les résume en un adieu rapide et fugitif; et c'est tout au plus s'il nous accorde par grâce un avare baiser, auquel se mêle encore l'amertume d'une larme furtive.

ÉNÉE, *du dehors*. Seigneur! Cressida est-elle prête?

TROÏLE. Écoute! on t'appelle : c'est ainsi, dit-on, que le génie crie : *Viens!* à celui qui est sur le point de mourir. — (*A Pandarus.*) Dites-leur de prendre patience : elle va venir tout à l'heure.

PANDARUS. Où êtes-vous, mes larmes? coulez pour abattre ce vent d'orage; sans quoi il va déraciner mon cœur. (*Il sort.*)

CRESSIDA. Faut-il donc que je retourne auprès des Grecs?

TROÏLE. Il n'y a pas de remède.

CRESSIDA. Au milieu des Grecs joyeux, Cressida portera sa douleur! — Quand nous reverrons-nous?

TROÏLE. Écoute, ma bien-aimée, sois-moi seulement fidèle. —

CRESSIDA. Fidèle? quoi donc? quel est ce coupable soupçon?

TROÏLE. [illegible] les reproches; car les instants nous sont chers : si je te dis, *Sois fidèle*, ce n'est pas que je doute de ta fidélité, car je soutiendrais, en présence de la mort elle-même, qu'il n'y a dans ton cœur aucune souillure

lure : je te dis, *Sois fidèle*, comme préliminaire à ce que je veux ajouter : Sois-moi fidèle, et j'irai te voir.

CRESSIDA. O seigneur! vous vous exposerez à des dangers aussi infinis qu'imminents! mais je vous serai fidèle.

TROÏLE. Dès lors, j'embrasse le danger comme un ami : porte cette manchette pour l'amour de moi.

CRESSIDA. Et vous, ce gant. Quand vous verrai-je?

TROÏLE. Je gagnerai les sentinelles des Grecs, pour te rendre visite toutes les nuits. Mais sois-moi fidèle.

CRESSIDA. O ciel! encore ce mot *fidèle!*

TROÏLE. Écoute pourquoi je te parle ainsi : les jeunes Grecs sont pleins de brillantes qualités; tendres, aimables, ornés de tous les dons de la nature; ils excellent dans les arts et les exercices. J'ai peur que la nouveauté et les grâces de leur personne ne fassent impression sur toi; pardonne-moi cette jalousie vertueuse; elle n'a rien qui doive t'offenser.

CRESSIDA. O ciel! vous ne m'aimez pas.

TROÏLE. Puissé-je alors mourir le plus scélérat des hommes! ce n'est pas tant de ta fidélité que de mon propre mérite que je doute : je ne sais ni chanter ni danser, ni tenir de doux propos, ni jouer à des jeux ingénieux; dans tous ces talents les Grecs se distinguent; mais, crois-moi, sous la grâce de ces dons séduisants se cache un piége adroit et muet. Oh! ne te laisse pas tenter.

CRESSIDA. M'en supposez-vous la volonté?

TROÏLE. Non, mais on peut faire bien des choses sans le vouloir; quelquefois nous nous tentons nous-mêmes quand nous présumons trop de nos forces et de leur fragile puissance.

ÉNÉE, *du dehors*. Allons, seigneur, allons!

TROÏLE, *à Cressida*. Viens : un baiser, et séparons-nous.

PÂRIS, *du dehors*. Mon frère Troïle, —

TROÏLE. Mon frère! Entrez, et amenez Énée et le Grec avec vous.

CRESSIDA. Seigneur, serez-vous fidèle?

TROÏLE. Qui, moi? c'est par là que je pèche. Tandis que d'autres cherchent, à force d'astuce, à conquérir les applaudissements et la gloire, moi, franc et sincère, l'estime des hommes me suffit; pendant que d'autres dorent avec art leur monnaie de cuivre, moi, je laisse à la mienne toute sa simplicité primitive. Ne doute pas de ma fidélité : franchise et bonne foi, c'est ma devise, — c'est ma nature.

Entrent ÉNÉE, PÂRIS, ANTÉNOR, DÉIPHOBE et DIOMÈDE.

TROÏLE, *continuant*. Soyez le bienvenu, seigneur Diomède! Voici la jeune beauté que nous vous rendons en échange d'Anténor. A la porte de la ville, seigneur, je la remettrai entre vos mains, et, chemin faisant, je vous donnerai sur elle quelques détails. Traitez-la bien, et sur mon âme, beau Grec, si jamais il vous arrive d'être à la merci de mon épée, nommez Cressida, et votre vie sera sauve, comme Priam dans Ilion.

DIOMÈDE. Belle Cressida, veuillez m'épargner les remercîments que ce prince attend de moi. L'éclat de vos beaux yeux, la céleste beauté de vos traits, vous assurent mes respects et mes égards, et vous commanderez en souveraine à Diomède.

TROÏLE. Grec, vous n'en usez pas à mon égard avec courtoisie, en n'accordant qu'à sa beauté ce que je vous demandais. Sachez, seigneur grec, qu'elle est autant au-dessus de vos éloges que vous êtes indigne de porter le titre de son serviteur. Je vous conseille d'en bien user avec elle, ne [illegible]

[illegible]

DIOMÈDE. [illegible]

[illegible]

TROÏLE. Allons, dirigeons-nous vers la porte de la ville. — [illegible]

[illegible]

ÉNÉE. [illegible] la trompette d'Hector.

ÉNÉE. Cette affaire nous a pris toute notre matinée. Le prince doit trouver que je tarde beaucoup, moi qui m'étais promis de le devancer dans la plaine.

PÂRIS. C'est la faute de Troïle : venez; rendons-nous avec lui sur le champ de bataille.

DÉIPHOBE. Partons sur-le-champ.

ÉNÉE. Oui, allons rejoindre Hector avec la célérité joyeuse d'un fiancé. La gloire de Troie va dépendre aujourd'hui de son seul mérite et de son courage personnel. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le camp des Grecs. — La lice est préparée.

Arrivent AJAX, armé, AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MÉNÉLAS, ULYSSE, NESTOR et autres Chefs.

AGAMEMNON. Vous êtes fidèle à votre rendez-vous; frais et dispos, votre empressement a devancé l'heure. Redoutable Ajax, ordonnez que votre trompette donne l'éclatant signal, afin que ses sons belliqueux arrivent à l'oreille de l'illustre combattant et l'appellent dans la lice.

AJAX. Trompette, prends ma bourse. [illegible] souffle jusqu'à ce que ta joue enflée rivalise avec celle du joufflu Aquilon : va, force ta poitrine, et que tes yeux sortent de leur sanglant orbite; c'est pour Hector que tu joues. (*La trompette sonne.*)

ULYSSE. Aucune trompette ne répond.

ACHILLE. Il est encore de bonne heure.

AGAMEMNON. N'est-ce pas Diomède que je vois avec la fille de Calchas?

ULYSSE. C'est lui; je reconnais sa démarche. Il s'avance sur la pointe du pied : sa fierté daigne à peine toucher la terre.

Arrivent DIOMÈDE et CRESSIDA.

AGAMEMNON. Est-ce là la jeune Cressida?

DIOMÈDE. C'est elle.

AGAMEMNON. Soyez la bienvenue au milieu des Grecs, belle Cressida. (*Il l'embrasse.*)

NESTOR. Notre général vous salue d'un baiser.

ULYSSE. Ce n'est qu'une politesse isolée; il vaudrait mieux qu'elle fût générale.

NESTOR. Le conseil est galant : — Je vais commencer. — (*Il embrasse Cressida.*) Voilà pour le compte de Nestor.

ACHILLE. Belle Cressida, permettez que j'enlève à vos joues leur froid glacial. Achille vous salue.

MÉNÉLAS. J'avais autrefois à qui prodiguer mes baisers.

PATROCLE. Ce n'est pas une raison pour les prodiguer maintenant : car l'insolent Pâris s'est interposé entre vous et l'objet de vos baisers, comme je fais en ce moment. (*Il embrasse Cressida.*)

ULYSSE. O mortelle injure, source de tous nos affronts, qui nous oblige à donner nos vies pour venger son déshonneur!

PATROCLE, *à Cressida*. C'est le baiser de Ménélas que vous venez de recevoir. — Voici le mien : Patrocle vous embrasse. (*Il l'embrasse de nouveau.*)

MÉNÉLAS. Voilà qui est vraiment joli!

PATROCLE. [illegible] d'offices.

MÉNÉLAS. Je veux avoir mon baiser, seigneur. — Jeune beauté, avec votre permission. (*Il va pour l'embrasser.*)

CRESSIDA, *détournant la tête*. [illegible] ou recevez-vous?

MÉNÉLAS. Je prends et donne.

CRESSIDA. [illegible]

MÉNÉLAS. [illegible] rai trois pour un.

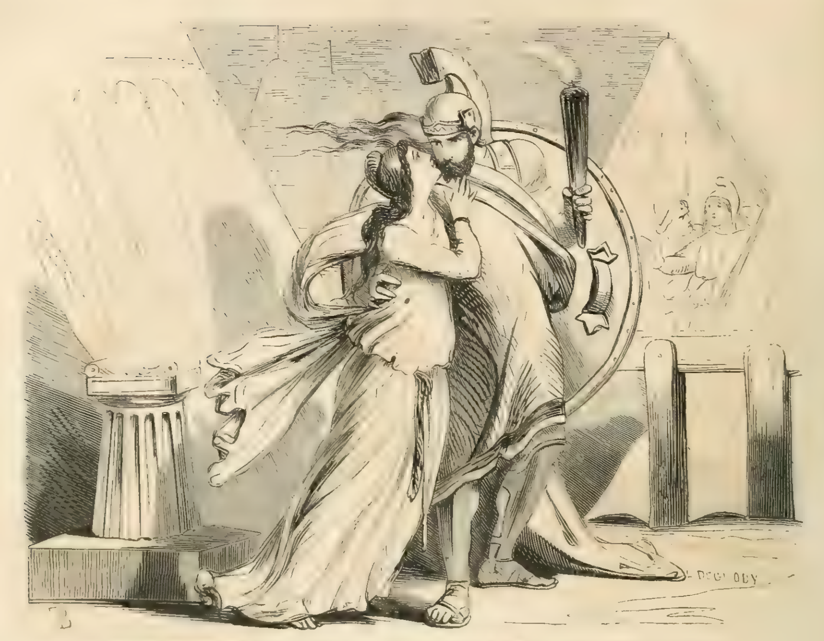
CRESSIDA. Point de nombre impair [illegible] pas moi?

MÉNÉLAS. [illegible]

CRESSIDA. [illegible]

ULYSSE. [illegible]

CRESSIDA. [illegible]



CRESSIDA. Bonjour, mon aimable gardien ! — Ecoutez! un mot à l'oreille. (Acte V, scène II page 427.)

ULYSSE. Eh bien! je la demande.

CRESSIDA. Demandez toujours.

ULYSSE. Donc, pour l'amour de Vénus, donnez-moi un baiser quand Hélène sera redevenue vierge et la femme de Ménélas.

CRESSIDA. A ces conditions je suis votre débitrice : réclamez votre payement quand il sera dû.

ULYSSE. Le jour de l'échéance ne viendra jamais.

DIOMÈDE. Belle Cressida, un mot : — je vais vous conduire auprès de votre père. (*Diomède s'éloigne avec Cressida.*)

NESTOR. C'est une femme qui est prompte à la réplique.

ULYSSE. Infâme sur elle! ses yeux, ses joues, ses lèvres, ses pieds même ont un langage. Le libertinage se trahit dans tous ses gestes, dans tous ses mouvements. Ces femmes qui ont la langue si bien pendue, qui vous font des avances, sans attendre que vous ayez parlé, et ouvrent le livre de leurs pensées au premier regard frivole qui veut y lire, croyez-moi, ces créatures-là mettent leur chasteté au service de l'occasion; ce sont des femmes du métier. (*On entend le son d'une trompette.*)

TOUS, *ensemble*. C'est la trompette du Troyen!

AGAMEMNON. Le cortége s'avance.

Arrivent HECTOR, armé, ÉNÉE, TROILE et autres Troyens avec leur suite.

ÉNÉE. Princes de la Grèce, salut. Quel sera le prix du vainqueur? voulez-vous qu'un vainqueur soit proclamé? votre intention est-elle que les champions se combattent à outrance? ou devront-ils se séparer au premier signal qui leur en sera donné? Je suis chargé par Hector de vous adresser ces questions.

AGAMEMNON. Comment Hector désire-t-il que les choses se passent?

ÉNÉE. Peu lui importe; il accepte toutes les conditions.

ACHILLE. Ce procédé est digne d'Hector; mais il atteste une certaine présomption, un peu d'orgueil, et un grand dédain pour son adversaire.

ÉNÉE. Si vous n'êtes pas Achille, seigneur, qui êtes-vous?

ACHILLE. Si je ne suis pas Achille, je ne suis rien.

ÉNÉE. Vous êtes donc Achille : quoi qu'il en soit, sachez ceci. Nul n'a plus de valeur et moins d'orgueil qu'Hector. Sa valeur est infinie, son orgueil est nul. Examinez-le bien ; ce qu'en lui on pourrait prendre pour de l'orgueil, est de la courtoisie. Cet Ajax est à moitié formé du sang d'Hector ; aussi, par affection pour lui, une moitié d'Hector est restée à Troie; l'autre moitié seulement est venue combattre ce guerrier métis, moitié Troyen, moitié Grec.

ACHILLE. Ce sera donc un combat de jeune fille? — Oh ! je vous comprends.

Revient DIOMÈDE.

AGAMEMNON. Voici Diomède. — Allez, seigneur; servez de second à notre Ajax ; vous et le seigneur Énée, fixez les règles du combat, soit pour une lutte à outrance, soit pour une simple joute ; ce que vous aurez décidé fera loi : les deux champions étant parents, peut-être conviendrait-il que le combat cessât avant d'en venir aux grands coups. (*Hector et Ajax prennent position dans la lice.*)

ULYSSE. Ils sont déjà en présence.

AGAMEMNON. Quel est ce Troyen sur le front duquel se peint la tristesse?

ULYSSE. C'est le plus jeune des fils de Priam; guerrier vaillant, il n'est pas mûr encore, et déjà il est sans égal. Son langage est ferme et bref; il s'exprime par des actes plus que par des paroles; il est lent à s'irriter, mais une fois irrité, il n'est pas facile à calmer; généreux, il ouvre avec une égale facilité son cœur et sa main ; car ce qu'il a, il le donne, et ce qu'il pense, il le laisse voir, et toutefois il ne donne qu'avec discernement, et jamais sa bouche n'articule une pensée indigne de lui : aussi brave qu'Hector, il est plus redoutable; car Hector, au plus fort de son courroux, se laisse attendrir; mais lui, dans la chaleur du combat, il est plus implacable que l'amour jaloux ; on le nomme Troïle : c'est, après Hector, la seconde espérance



PANDARUS. O monde! ô monde! voilà donc comme on méprise le pauvre agent dont on s'est servi! (Acte V, scène XI, page 432.)

des Troyens. Ainsi le peint Énée, qui connaît à fond ce jeune homme, et tel est le portrait que, dans Ilion, il m'en a fait confidentiellement. (*Fanfares.— Hector et Ajax combattent.*)

AGAMEMNON. Ils sont aux prises.

NESTOR. Maintenant, Ajax, soyez vous-même.

TROÏLE. Hector, vous dormez; réveillez-vous!

AGAMEMNON. Ses coups sont bien ajustés: — Ferme, Ajax.

DIOMÈDE. En voilà assez. (*Les trompettes cessent de sonner.*)

ÉNÉE. Princes, veuillez cesser le combat.

AJAX. Je ne suis pas encore échauffé; continuons à combattre.

DIOMÈDE. Comme Hector voudra.

HECTOR. En ce cas, nous en resterons là. — (*A Ajax.*) Noble guerrier, vous êtes le fils de la sœur de mon père, le cousin germain des enfants de l'illustre Priam; les liens de parenté qui nous unissent nous défendent de verser le sang l'un de l'autre. Si les éléments grec et troyen dont vous êtes formé étaient répartis en vous de telle sorte qu'il vous fût possible de dire: « Cette main est grecque, et celle-ci est troyenne; les muscles de cette jambe sont complétement grecs, et ceux de l'autre entièrement troyens; j'ai le sang de ma mère dans ma joue droite, et celui de mon père dans ma joue gauche, » j'en jure par Jupiter, le dieu tout-puissant, nulle portion grecque de votre être ne quitterait ce lieu sans que mon épée y eût marqué l'empreinte de notre implacable haine. Mais me préservent les justes dieux qu'une seule goutte du sang que vous devez à votre mère, la tante sacrée[1] d'Hector, soit répandue par mon épée homicide. Embrassons-nous, Ajax. Par le dieu du tonnerre, vous avez des bras vigoureux; c'est ainsi que je préfère leur étreinte: cousin, honneur à vous!

AJAX. Je vous remercie, Hector; vous êtes trop généreux et trop bon! Cousin, j'étais venu pour vous tuer, et obtenir par votre mort un grand surcroît de gloire.

[1] Cette épithète se trouve dans Homère, appliquée au même [illegible] C'est le [illegible] des Grecs.

HECTOR. Néoptolème[1] lui-même, ce héros que l'univers admire, sur l'éclatant panache duquel la gloire plane les ailes éployées, en criant: *Le voilà!* se flatterait vainement d'ajouter à sa gloire par le trépas d'Hector.

ÉNÉE. Les deux partis attendent ce que vous allez faire.

HECTOR. Nous allons résoudre leurs doutes: l'issue du combat est un embrassement. — Ajax, adieu.

AJAX. Si j'osais vous demander une faveur, — c'est une occasion que j'ai rarement, — j'inviterais mon illustre cousin à se rendre aux tentes des Grecs.

DIOMÈDE. C'est le désir d'Agamemnon, et le grand Achille aspire à voir le vaillant Hector dépouillé de ses armes.

HECTOR. Enée, faites venir mon frère Troïle, et faites connaître aux Troyens qui nous attendent le caractère amical de cette entrevue; dites-leur de rentrer dans Troie. — Donnez-moi votre main, mon cousin, je veux partager votre banquet et voir vos guerriers.

AJAX. Le grand Agamemnon s'avance vers nous.

HECTOR. Faites-moi connaître par leurs noms les plus braves d'entre vos héros. — Pour Achille, mon regard scrutateur saura le reconnaître à sa taille haute et majestueuse.

AGAMEMNON. Vaillant héros, soyez pour moi le bienvenu, autant que peut l'être un ennemi dont je voudrais être débarrassé; mais c'est un singulier compliment que je vous fais là: je vais me faire comprendre plus clairement. Nous jetons un voile épais sur le passé et l'avenir. Tout entiers au présent, nous vous accueillons, grand Hector, avec la franchise la plus entière, en toute sincérité de cœur.

HECTOR. Je vous rends grâce, auguste et puissant Agamemnon.

AGAMEMNON, *à Troïle.* Illustre guerrier troyen, je vous en dis autant.

[1] Par Néoptolème, il est évident que Shakspeare a voulu ici désigner Achille, se rappelant que son fils se nommait Pyrrhus Néoptolème, il a pris cette dénomination pour un nom patronymique qui pouvait également s'appliquer au père.

MÉNÉLAS. Permettez-moi de continuer l'accueil du roi mon frère. — Noble couple de frères belliqueux, soyez ici les bienvenus.

HECTOR. A qui devons-nous répondre [1] ?

MÉNÉLAS. Au noble Ménélas.

HECTOR. Quoi! c'est vous, seigneur? Par le gantelet de Mars, je vous remercie. Ne vous étonnez pas de me voir employer cette expression inusitée; votre ci-devant femme jure par le gant de Vénus : elle est en bonne santé, mais elle ne m'a pas chargé de la rappeler à votre souvenir.

MÉNÉLAS. Ne me la nommez pas : c'est un souvenir que j'abhorre.

HECTOR. Oh! pardon! je vois que je vous offense.

NESTOR. Troyen valeureux, je vous ai vu souvent, accomplissant l'œuvre de la Destinée, vous frayer un chemin horrible à travers les rangs de la jeunesse grecque. Quand je vous voyais, aussi ardent que Persée, piquer de l'éperon votre coursier phrygien [2], et, dédaignant des victoires faciles, tenir votre épée redoutable suspendue en l'air, sans en laisser tomber le tranchant sur les vaincus, je disais à ceux qui m'entouraient : « Voyez! c'est Jupiter qui distribue la vie! » Je vous ai vu aussi, entouré d'un cercle de Grecs, faire une pause et reprendre haleine, comme un lutteur aux jeux olympiques : voilà ce que j'ai vu. Mais jusqu'à ce jour, je n'avais pu contempler vos traits emprisonnés dans l'acier [3]. J'ai connu votre aïeul, et il m'est arrivé une fois de me mesurer avec lui : c'était un brave guerrier. Mais, par le dieu Mars, le meilleur de nous tous ne vous égalait pas. Permettez, digne guerrier, qu'un vieillard vous embrasse, et soyez le bienvenu sous nos tentes.

ÉNÉE. C'est le vieux Nestor.

HECTOR. Que je vous embrasse, contemporain des vieux âges, qui avez accompli une route si longue, côte à côte avec le Temps. — Vénérable Nestor, je suis charmé de vous presser dans mes bras.

NESTOR. Plût aux dieux que mes bras pussent rivaliser avec les vôtres dans les combats comme dans cette affectueuse étreinte!

HECTOR. Je le souhaiterais aussi.

NESTOR. Ah! par cette barbe blanche, je me mesurerais avec vous dès demain. Allons, allons, soyez le bienvenu. J'ai vu le temps où —

ULYSSE. Je m'étonne que votre ville soit encore debout, maintenant que nous avons au milieu de nous ses colonnes et ses plus fermes appuis.

HECTOR. Je vous reconnais parfaitement, seigneur Ulysse. Ah! seigneur, il est mort bien des Grecs et bien des Troyens depuis le jour où je vous ai vu pour la première fois avec Diomède, dans Ilion, lors de votre ambassade.

ULYSSE. Seigneur, je vous ai prédit alors ce qui arriverait. Ma prédiction n'est encore arrivée qu'à moitié chemin; une partie reste encore à accomplir. Il faut que ces orgueilleux remparts, ces tours dont le sommet se perd dans les nuages, s'écroulent sur leur base.

HECTOR. Je ne saurais le croire; nos remparts sont debout, et je crois pouvoir dire sans trop d'orgueil que chaque pierre peut-être nous coûtera une goutte de sang grec. La fin couronne tout, et ce vieil arbitre de toutes choses, le Temps, [illegible] de tout terminer.

ULYSSE. C'est un soin que nous lui laissons. — Digne et valeureux Hector, soyez le bienvenu; après le général, veuillez m'honorer de votre seconde visite et venir dans ma tente partager mon banquet.

ACHILLE. Je [illegible] seigneur Ulysse, si vous le permettez. — Maintenant, Hector, je me suis rassasié de ta vue; [illegible] de la tête aux pieds.

HECTOR. Est-ce Achille qui me parle?

ACHILLE. Je suis Achille.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

HECTOR. Relève la tête, je te prie; que je te regarde.

ACHILLE. Examine-moi à loisir.

HECTOR. C'est fait.

ACHILLE. Tu te presses beaucoup trop; je veux, comme si je voulais t'acheter, t'examiner une seconde fois en détail.

HECTOR. Oh! tu me parcours comme un livre amusant; mais je suis au-dessus de ton intelligence. Pourquoi me dévores-tu ainsi du regard?

ACHILLE. Dis-moi, ô ciel! dans quelle partie du corps je le tuerai? sera-ce là, là, ou là? Que je sache l'endroit précis où je dois frapper, et par où devra s'échapper la grande âme d'Hector : ô ciel! aide-moi dans cette recherche!

HECTOR. Les dieux se déshonoreraient, homme orgueilleux, s'ils répondaient à ta question; relève la tête : crois-tu donc avoir de moi si bon marché, que tu calcules froidement d'avance l'endroit où tu me frapperas?

ACHILLE. Je te réponds, oui!

HECTOR. Quand tu serais un oracle, je ne te croirais pas. A l'avenir, mets-toi bien sur tes gardes; car pour te tuer, ce n'est pas dans telle ou telle partie du corps que je te frapperai; mais par la forge où fut fabriqué le casque de Mars, mes coups porteront partout indistinctement. — Sages guerriers, pardonnez-moi ces rodomontades; son insolence m'a fait dire des sottises; mais je ferai en sorte que mes actes répondent à mes paroles, ou puissé-je ne jamais —

AJAX. Calmez-vous, cousin; — et vous, Achille, laissez là vos menaces, jusqu'à ce que le hasard ou votre volonté vous mette face à face. Si vous voulez combattre Hector, vous avez chaque jour l'occasion de satisfaire votre envie; mais je crains bien que pour vous y engager, les sollicitations de tous les Grecs ne soient impuissantes.

HECTOR. Je t'en prie, qu'on te voie sur le champ de bataille; nous n'avons plus que des combats insignifiants depuis que tu refuses de servir la cause des Grecs.

ACHILLE. Tu me le demandes, Hector? Demain tu me verras en face, terrible comme la Mort; ce soir, soyons tous amis.

HECTOR. Donne-moi ta main pour gage de cette promesse.

AGAMEMNON. Chefs de la Grèce, rendons-nous d'abord dans ma tente; là, livrons-nous ensemble à la joie des festins; puis, selon que le temps d'Hector le lui permettra, vous le traiterez chacun en particulier. — Que les tambourins retentissent, que les trompettes résonnent, pour célébrer la bienvenue de cet illustre guerrier. (*Tous s'éloignent, à l'exception de Troïle et d'Ulysse.*)

TROÏLE. Seigneur Ulysse, dites-moi, je vous prie, dans quel endroit du camp habite Calchas.

ULYSSE. A la tente de Ménélas, noble Troïle; c'est là que ce soir Diomède partage son banquet, Diomède, qui ne regarde ni le ciel ni la terre, mais qui concentre toute l'attention de ses amoureux regards sur la belle Cressida.

TROÏLE. Oserais-je, seigneur, vous demander de vouloir bien m'y conduire au sortir de la tente d'Agamemnon?

ULYSSE. Je serai à vos ordres, seigneur. A votre tour, ayez la complaisance de me dire de quelle considération cette Cressida jouissait dans Troie. N'y a-t-elle point laissé un amant qui déplore son absence?

TROÏLE. O seigneur! ceux qui font parade de leurs cicatrices méritent qu'on se moque d'eux. Venez-vous, seigneur? Elle aimait, elle était aimée; elle est aimée, elle aime encore; mais l'amour est une tendre proie que brise trop souvent la dent de la Fortune. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le camp des Grecs. — Devant la tente d'Achille.

Arrivent ACHILLE et PATROCLE.

ACHILLE. Je veux ce soir lui échauffer le sang avec du vin grec, et le lui refroidir demain avec mon cimeterre. Patrocle, fêtons-le d'importance.

PATROCLE. Voici Thersite.

Arrive THERSITE.

ACHILLE. Eh bien, essence d'envie, grossière ébauche de la nature, quelles nouvelles nous apportes-tu?

THERSITE. Portrait de ce que vous semblez, idole des sots, voici une lettre pour vous. *Il lui remet une lettre.*

ACHILLE. D'où vient-elle, fragment?

THERSITE. Fou complet, de Troie.

PATROCLE. C'est bien, disgracieux drôle.

THERSITE. Taisez-vous, jeune homme, je ne gagne rien à écouter vos propos; on vous regarde comme le varlet mâle d'Achille.

PATROCLE. Le varlet mâle! Qu'entends-tu par là, coquin?

THERSITE. Je veux dire son mignon. Que toutes les maladies du Midi, les coliques, les hernies, les catarrhes, la pierre, la léthargie, la paralysie, la chassie des yeux, les douleurs de foie et de poumon, les apostumes, la sciatique, les démangeaisons dans la paume de la main, les rhumatismes incurables, les dartres soient à jamais le châtiment de pareilles abominations!

PATROCLE. Infernal réservoir d'envie, pourquoi me maudis-tu ainsi?

THERSITE. Est-ce que je vous maudis, vous?

PATROCLE. Eh bien, non, cuve défoncée; non, fils de prostituée, méprisable animal, non.

THERSITE. Non! Pourquoi donc vous emporter, méchant écheveau de fil de soie brute, taffetas vert pour un œil malade, gland de la bourse d'un prodigue? Oh! pourquoi faut-il que le monde soit empesté de ces mouches d'eau, ces infiniment petits de la nature?

PATROCLE. Va-t'en, fiel!

THERSITE. Œuf de chardonneret!

ACHILLE. Mon cher Patrocle, je suis obligé de renoncer au projet que j'avais formé de combattre demain: voici une lettre de la reine Hécube, dans laquelle est un billet de sa fille, ma bien-aimée. Toutes deux m'adjurent de tenir le serment que j'ai fait; je ne le violerai pas. Que les Grecs succombent, que ma gloire s'éclipse, que mon honneur soit ou ne soit pas compromis, c'est de ce côté que mon vœu le plus cher incline, et c'est à lui que j'obéis. — Viens, Thersite, viens, aide à décorer ma tente; cette nuit tout entière doit se passer dans les festins. — Allons, Patrocle. (*Achille et Patrocle s'éloignent.*)

THERSITE, *seul*. Avec trop de sang et trop peu de cervelle, ces deux gaillards pourraient fort bien devenir fous; mais si jamais ils le deviennent par excès de cervelle et par disette de sang, je consens à me faire médecin des fous. — Voici, par exemple, Agamemnon — un assez bon diable, grand amateur de cailles, mais qui n'a pas autant de cervelle dans la tête que de cire dans le tuyau de l'oreille; — et son frère donc, le vivant portrait de Jupiter lors de sa métamorphose en taureau, — statue primitive et type éternel des cocus, utile chausse-pied pendu par une chaîne à la jambe de son frère; à quoi l'esprit lardé de malice, et la malice farcie d'esprit, pourraient-ils le comparer, qu'il ne soit déjà? à un âne, ce ne serait rien, il est âne et bœuf tout ensemble; à un bœuf? ce ne serait rien, il est tout à la fois bœuf et âne. Que je sois chien, mulet, chat, putois, lézard, chat-huant, buse, ou hareng sans laite, peu m'importe: mais être Ménélas! — Je me révolterais plutôt contre la destinée. — Ne me demandez pas ce que je voudrais être si je n'étais pas Thersite; car je consens à être la vermine d'un pauvre, pourvu que je ne sois pas Ménélas. — Que vois-je? des feux follets, ou des flambeaux?

Arrivent HECTOR, TROÏLE, AJAX, AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, MÉNÉLAS et DIOMÈDE, portant des flambeaux.

AGAMEMNON. Nous nous trompons de chemin, nous nous trompons de chemin.

AJAX. Non, c'est là-bas, où vous voyez de la lumière.

HECTOR. Je vous donne bien de l'embarras.

AJAX. Pas le moins du monde.

ULYSSE. Le voici qui vient lui-même vous guider.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Soyez le bienvenu, brave Hector; — et vous pareillement, [illegible] les princes.

AGAMEMNON. Maintenant, vaillant prince de Troie, je vous souhaite le bonsoir. Ajax commande la garde qui doit vous servir d'escorte.

HECTOR. Mille remerciements, et bonne nuit au général des Grecs.

MÉNÉLAS. Bonsoir, seigneur.

HECTOR. Bonsoir, mon aimable Ménélas.

THERSITE, *à part*. Aimable! oui, autant que peut l'être un égout, une sentine.

ACHILLE. Bonne nuit à ceux qui partent; la bienvenue à ceux qui restent.

AGAMEMNON. Bonne nuit. (*Agamemnon et Ménélas s'éloignent.*)

ACHILLE. Le vieux Nestor reste; restez aussi, Diomède; tenez compagnie à Hector une heure ou deux.

DIOMÈDE. Je ne le puis, seigneur; en ce moment même, des affaires importantes réclament ma présence. — Bonne nuit, grand Hector.

NESTOR. Donnez-moi votre main.

ULYSSE, *bas à Troïle*. Suivez sa torche: il se rend à la tente de Calchas; je vous accompagnerai.

TROÏLE. Noble seigneur, vous me faites beaucoup d'honneur.

HECTOR. Bonne nuit, donc. (*Diomède s'éloigne; Ulysse et Troïle le suivent à quelque distance.*)

ACHILLE. Allons, allons, entrons dans ma tente. (*Achille, Hector, Ajax et Nestor s'éloignent.*)

THERSITE, *seul*. C'est un perfide coquin que ce Diomède, un scélérat sans foi; je ne me fierais pas plus à lui quand il vous regarde de travers, qu'à un serpent quand il siffle: il fait plus de bruit et de promesses qu'un limier qui croit être sur la piste; mais quand il tiendra sa parole, les astronomes l'annonceront longtemps à l'avance, comme un phénomène: ce sera le présage de quelque grand changement; quand Diomède tiendra parole, le soleil empruntera sa lumière de la lune. J'aime mieux renoncer à voir Hector que de ne pas me mettre sur sa trace; on dit qu'il entretient une fille troyenne, et fréquente la tente du transfuge Calchas. Je veux le suivre. — Je ne vois partout que paillardise! ils sont tous d'impudents débauchés! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Même lieu. — Devant la tente de Calchas.

Arrive DIOMÈDE, une torche à la main.

DIOMÈDE. Holà! êtes-vous levé? parlez.

CALCHAS, *de l'intérieur*. Qui appelle?

DIOMÈDE. Diomède. — Il me semble que c'est Calchas. — Où est votre fille?

CALCHAS, *de l'intérieur*. Elle se rend auprès de vous.

TROÏLE et ULYSSE paraissent à quelque distance; un peu plus loin on voit arriver THERSITE.

ULYSSE. Placez-vous de manière que la lumière de la torche ne nous fasse pas découvrir.

Arrive CRESSIDA.

TROÏLE. Cressida, qui vient au-devant de lui!

DIOMÈDE. Eh bien! mon charmant trésor?

CRESSIDA. Bonjour, mon aimable gardien! — Écoutez! un mot à l'oreille. (*Elle lui parle bas.*)

TROÏLE. Eh quoi! déjà si familiers!

ULYSSE. Elle vous déchiffre un homme comme un morceau de musique, et le chante à la première vue.

THERSITE, *à part*. Et tout homme peut la chanter dès qu'il a saisi sa clef; elle est *notée*.

DIOMÈDE. Vous en souvenez-vous?

CRESSIDA. Si je m'en souviens? Oui, certes.

DIOMÈDE. Eh bien! faites-le, et que vos sentiments répondent à vos paroles.

TROÏLE. De quoi se souvient-elle?

ULYSSE. Chut!

CRESSIDA. Grec charmant, cessez de me tenter; ne me faites plus faire des folies.

THERSITE, *à part*. Des scélératesses.

DIOMÈDE. Eh bien, donc, —

CRESSIDA. Écoutez, que je vous dise quelque chose. —

DIOMÈDE. Bah, bah! balivernes que tout cela! vous manquez à votre parole.

CRESSIDA. Vraiment, je ne le puis; que voulez-vous que je fasse?

THERSITE, *à part*. Un tour de ton métier.

DIOMÈDE. Qu'avez-vous [illegible]?

CRESSIDA. Je vous en prie, ne [illegible] parole. Demandez-moi toute autre chose, mon aimable Grec.

DIOMÈDE. Bonsoir.

TROÏLE. Contenons-nous!

ULYSSE. Qu'avez-vous, Troyen?

CRESSIDA. Diomède, —

DIOMÈDE. Non, non; bonsoir, je ne veux plus être votre dupe.

TROÏLE. De plus dignes que toi le sont bien!

CRESSIDA. Écoutez! que je vous dise un mot à l'oreille.

TROÏLE. O supplice! ô rage!

ULYSSE. Vous êtes aimé, prince; éloignons-nous, je vous prie, de peur que votre mécontentement ne s'exhale par des paroles de colère. Ce lieu est dangereux; la nuit est sombre; je vous en conjure, partons.

TROÏLE. Regardez, je vous prie.

ULYSSE. Partons, seigneur; vous courez à votre perte; venez, vous dis-je.

TROÏLE. Restons, je vous en supplie.

ULYSSE. La patience va vous abandonner; venez.

TROÏLE. Restons, je vous prie; je jure par l'enfer et par tous les tourments de l'enfer, de ne pas articuler un mot.

DIOMÈDE. Sur ce, bonne nuit.

CRESSIDA. Mais vous partez fâché!

TROÏLE. Cela te fait donc de la peine, femme parjure!

ULYSSE. Eh bien, seigneur, —

TROÏLE. Par Jupiter, je me contiendrai.

CRESSIDA. Cher gardien, — cher Grec, —

DIOMÈDE. Bah! bah! adieu; vous vous jouez de moi.

CRESSIDA. Je vous assure que non; revenez.

ULYSSE. Il y a quelque chose qui vous agite, seigneur; voulez-vous que nous partions? vous allez éclater.

TROÏLE. Elle lui frappe de petits coups sur la joue!

ULYSSE. Venez, venez.

TROÏLE. Non, restons. Par Jupiter, je ne dirai pas une parole : il y a entre ma volonté et tous les outrages un rempart de patience. — Restons encore un moment.

THERSITE, *à part.* Comme le démon de la luxure, avec son gras embonpoint et ses mains potelées, chatouille leur concupiscence! Fais ton œuvre, paillardise, fais ton œuvre.

DIOMÈDE. C'est convenu : vous n'y manquerez pas?

CRESSIDA. Je vous le promets; si j'y manque, ne me croyez plus jamais.

DIOMÈDE. Donnez-moi quelque gage pour garant de votre parole.

CRESSIDA. Je vais vous en chercher un. (*Elle s'éloigne.*)

ULYSSE. Vous avez juré d'être patient.

TROÏLE. Soyez tranquille, seigneur; je m'abdiquerai moi-même, je n'aurai pas la conscience de ce que je sens; je suis tout patience.

Revient CRESSIDA.

THERSITE, *à part.* Oh! oh! le gage; voyons, voyons.

CRESSIDA. Tenez, Diomède; gardez cette manchette.

TROÏLE. O beauté! où est ta foi?

ULYSSE. Seigneur, —

TROÏLE. Je serai patient; extérieurement, je le serai.

CRESSIDA. Vous regardez cette manchette : considérez-la bien. — Il m'aimait, — ô fille perfide! — rendez-la-moi.

DIOMÈDE. De qui la tenez-vous?

CRESSIDA, *reprenant la manchette.* Peu importe, maintenant que je l'ai reprise. Je ne vous verrai pas demain soir. Je vous en prie, Diomède, ne venez plus me voir.

THERSITE, *à part.* Voilà qu'elle aiguise ses désirs; à merveille, pierre à repasser!

DIOMÈDE. Je veux l'avoir.

CRESSIDA. Quoi! ce gage?

DIOMÈDE. Oui.

CRESSIDA. O dieux immortels! — gage charmant, ton maître est maintenant dans son lit, occupé à penser à toi et à moi, il soupire, prend mon gant et le couvre de tendres baisers, comme ceux que je te donne ici. — Oh! non, ne me l'arrachez pas; celui qui me la prend doit en même temps me prendre mon cœur.

DIOMÈDE. Vous m'avez déjà donné votre cœur; ceci doit suivre.

TROÏLE. J'ai juré de me contenir.

CRESSIDA. Vous ne l'aurez pas, Diomède, non, décidément. Je vous donnerai autre chose.

DIOMÈDE, *lui prenant la manchette.* C'est ce gage que je veux. De qui le tenez-vous?

CRESSIDA. N'importe!

DIOMÈDE. Allons, dites-moi de qui vous le tenez.

CRESSIDA. De quelqu'un qui m'aimait mieux que vous; mais maintenant que vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE. A qui a-t-il appartenu?

CRESSIDA. Par toutes ces étoiles qui forment le cortége de Diane, et par Diane elle-même, vous ne le saurez pas.

DIOMÈDE. Demain, je veux l'attacher à mon casque; son maître le verra et n'osera pas y porter la main.

TROÏLE. Quand tu serais le diable, et que tu le porterais sur tes cornes, je saurais bien l'en arracher.

CRESSIDA. Allons, c'est fait, la chose est décidée; — mais non, elle ne l'est pas; je ne tiendrai pas ma parole.

DIOMÈDE. En ce cas, adieu! Vous ne vous jouerez plus de Diomède.

CRESSIDA. Vous ne partirez pas. — On ne peut pas vous dire un mot que vous ne vous emportiez.

DIOMÈDE. Je n'aime pas ces enfantillages.

THERSITE, *à part.* Ni moi non plus, par Pluton. Mais ce que tu n'aimes pas ne m'en plaît que mieux.

DIOMÈDE. Eh bien! viendrai-je? A quelle heure?

CRESSIDA. Oui, venez. — O Jupiter! — Venez. — Que je vais souffrir!

DIOMÈDE. Adieu jusque-là.

CRESSIDA. Bonsoir. Je vous en prie, venez. (*Diomède s'éloigne.*)

CRESSIDA, *continuant.* Adieu, Troïle! Un de mes yeux se porte encore vers toi; mais l'autre accompagne mon cœur. Oh! que notre sexe est fragile! chétives créatures que nous sommes, l'erreur de nos yeux entraîne celle de notre cœur : ce que l'erreur conduit doit errer : concluons de là qu'une âme que les yeux dirigent est pleine de turpitudes. (*Elle s'éloigne.*)

THERSITE, *à part.* Elle ne pouvait proclamer plus clairement sa faiblesse, à moins de dire : « Mon âme est une prostituée. »

ULYSSE. Tout est fini, seigneur.

TROÏLE. Oui.

ULYSSE. Pourquoi donc restons-nous ici?

TROÏLE. Pour récapituler dans mon âme chacune des paroles qui viennent d'être prononcées. Mais si je raconte l'intimité dans laquelle j'ai surpris ce couple, ne mentirai-je point, tout en disant la vérité? et cependant je conserve au fond du cœur une confiance, une espérance vive et obstinée, qui infirme le témoignage de mes oreilles et de mes yeux, comme si ces organes avaient des fonctions décevantes, créées seulement pour calomnier. Était-ce bien Cressida qui était ici?

ULYSSE. Troyen, je n'ai pas le don d'évoquer les absents.

TROÏLE. Assurément ce n'était pas elle.

ULYSSE. Très-certainement c'était elle.

TROÏLE. Cependant je ne suis pas fou.

ULYSSE. Ni moi non plus, seigneur; Cressida était ici il n'y a qu'un instant.

TROÏLE. Qu'on ne le croie pas, pour l'honneur de son sexe! songeons que nous avons eu des mères; ne donnons pas occasion à des censeurs impitoyables, qui n'y sont déjà que trop portés par leur dépravation, à juger de tout le sexe par Cressida. Croyons plutôt que ce n'est pas Cressida que nous avons vue.

ULYSSE. Prince, qu'a-t-elle donc fait qui puisse faire rejaillir son déshonneur sur nos mères?

TROÏLE. Rien, à moins que ce ne fût elle qui était là.

THERSITE, *à part.* Prétend-il donc se mentir à lui-même, en dépit du témoignage de ses yeux?

TROÏLE. Non, ce n'était pas elle; c'était la Cressida de Diomède : si la beauté a une âme, ce n'était pas elle; si l'âme dicte la foi jurée, si la foi jurée est sainte, si la sainteté fait les délices des dieux, s'il est vrai qu'il ne saurait y avoir deux personnes distinctes dans une seule, ce n'était pas elle. O langage d'un insensé qui plaide le pour et le contre! O double hypothèse, où la raison se révolte sans se perdre, et s'abdique sans folie! C'était et ce n'était pas Cressida. Dans mon âme commence une lutte d'une nature si étrange, qu'une chose indivisible, la foi jurée, se divise par un intervalle aussi vaste que celui qui sépare le ciel de la terre. Et toutefois, dans l'orifice de cette brèche immense, il ne serait pas possible de faire entrer un fil rompu de la toile d'Arachné. J'ai la preuve, preuve plus forte que

les portes de Pluton, que Cressida est à moi, liée à mon destin par un nœud éternel; hélas! j'ai aussi la preuve, preuve aussi forte que le ciel lui-même, que ce nœud est dénoué, relâché, dissous, et que, par un autre nœud que vient de former sa main, elle s'est unie à Diomède avec les fragments impurs de sa foi brisée et de ses serments rompus.

ULYSSE. Se peut-il que Troïle éprouve la moitié seulement des émotions violentes qu'il exprime?

TROÏLE. Oui, Grec; et mon courroux éclatera en traits aussi brûlants que le cœur de Mars enflammé par Vénus. Jamais jeune homme n'aima d'un amour plus éternel, d'une âme plus constante. Grec, écoute-moi. — Autant j'aime Cressida, autant j'abhorre son Diomède. Elle vient de moi la manchette qu'il a promis de porter sur son casque; quand ce serait un casque forgé par Vulcain, mon glaive l'entamera. La trombe redoutée des nautoniers, condensée en masse par le soleil puissant, et qui porte l'orage dans ses flancs, ne fait pas dans sa chute entendre à l'oreille de Neptune un fracas plus épouvantable que ne fera le sifflement de mon épée tombant sur Diomède.

THERSITE, *à part*. Il lui fera payer cher sa paillardise.

TROÏLE. O Cressida! perfide Cressida! perfide, perfide! comparées à la tienne, les plus noires perfidies sont des actes méritoires.

ULYSSE. Oh! contenez-vous; les éclats de votre exaspération attirent ici des gens qui nous écoutent.

Arrive ÉNÉE

ÉNÉE. Seigneur, voici une heure que je vous cherche. En ce moment Hector s'arme dans Troie; Ajax, commis à votre garde, vous attend pour vous reconduire dans nos murs.

TROÏLE. Je suis à vous, prince. — (*A Ulysse.*) Courtois seigneur, adieu. — Adieu, beauté parjure! — Diomède, prends garde à toi, et qu'un rempart solide protége ta tête!

ULYSSE. Je vous reconduirai jusqu'aux portes de la ville.

TROÏLE. Acceptez les remercîments d'un homme au désespoir. (*Troïle, Énée et Ulysse s'éloignent.*)

THERSITE, *seul*. Je voudrais rencontrer ce scélérat de Diomède! je croasserais comme un corbeau, pour lui présager malheur. Patrocle me donnera tout ce que je voudrai, si je lui fais connaître cette donzelle : le perroquet ne ferait pas plus pour une amande que lui pour une fille complaisante. Paillardise, paillardise! Toujours guerre et paillardise, c'est le train du monde : que l'enfer les dévore tous! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Troie. — Devant le palais de Priam.

Arrivent HECTOR et ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE. Quand mon époux a-t-il poussé l'humeur désobligeante au point de fermer l'oreille à mes avis? Désarmez-vous, désarmez-vous, et ne combattez pas aujourd'hui.

HECTOR. Tu me forces à te dire des choses désagréables; rentre; par les dieux immortels, je partirai.

ANDROMAQUE. Mes songes me présagent des malheurs pour aujourd'hui.

HECTOR. Assez, te dis-je.

Arrive CASSANDRE.

CASSANDRE. Où est mon frère Hector?

ANDROMAQUE. Le voici, ma sœur, tout armé et ne respirant que le carnage : réunissez-vous à mes supplications pressantes; prions-le à genoux; car j'ai rêvé de meurtres sanglants; et toute la nuit des images de mort et de carnage ont troublé mon sommeil.

CASSANDRE. Oh! c'est vrai.

HECTOR. Allons! qu'on dise à mon hérault d'armes de sonner de la trompette.

CASSANDRE. De grâce, mon cher frère, qu'on ne sonne point le signal d'une sortie!

HECTOR. Laissez-moi, vous dis-je; les dieux ont entendu mon serment.

CASSANDRE. Les dieux sont sourds aux serments inconsidérés; c'est pour eux une offrande plus odieuse que les taches dans la chair des victimes.

ANDROMAQUE. Oh! laisse-toi fléchir! ne crois pas que ce soit un acte pieux de contrister nos cœurs, pour tenir ton serment; c'est comme si l'on volait pour donner, et qu'on dépouillât l'un pour être généreux envers l'autre.

CASSANDRE. C'est la pureté de l'intention qui sanctifie le serment; tous les serments ne doivent pas être tenus indistinctement. Désarmez-vous, cher Hector.

HECTOR. Cessez, vous dis-je. C'est mon honneur qui dispose de mon destin : tous les hommes tiennent à la vie; mais l'honnête homme met l'honneur bien au-dessus de la vie.

Arrive TROÏLE.

HECTOR, *continuant*. Eh bien! jeune homme, est-ce que tu te proposes de combattre aujourd'hui?

ANDROMAQUE. Cassandre, allez chercher mon père; qu'il vienne fléchir mon époux. (*Cassandre s'éloigne.*)

HECTOR. Non, jeune Troïle; quitte ton armure, jeune homme. Je me sens aujourd'hui en humeur de combattre : pour toi, laisse tes muscles se fortifier, et ne t'expose pas aux hasards de la guerre. Va, désarme-toi; sois sans inquiétude, brave adolescent; je combattrai aujourd'hui pour toi, pour moi et pour Pergame.

TROÏLE. Mon frère, vous avez une générosité déplacée, qui sied mieux à un lion qu'à un homme.

HECTOR. Voyons, Troïle, que me reproches-tu?

TROÏLE. Quand les Grecs vaincus tombent au sifflement de notre épée, mille fois on vous a vu leur dire de se relever et de vivre.

HECTOR. Oh! c'est loyauté.

TROÏLE. C'est folie, Hector.

HECTOR. Comment cela?

TROÏLE. Au nom de tous les dieux, laissons la pitié à nos mères; quand nous avons attaché notre armure, que la vengeance guide nos épées, et soyons implacables.

HECTOR. Fi! c'est de la barbarie.

TROÏLE. C'est la nécessité de la guerre.

HECTOR. Troïle, je désire que tu n'ailles pas combattre aujourd'hui.

TROÏLE. Qui m'en empêchera? ni la Destinée, ni l'obéissance, ni Mars lui-même, quand il me ferait, de son glaive, signe de me retirer; ni Priam, ni Hécube à genoux, les yeux gonflés de larmes amères : toi-même, mon frère, quand tu voudrais, ta bonne épée à la main, m'interdire le passage, tu ne m'arrêterais pas, si ce n'est en me donnant la mort.

Revient CASSANDRE avec PRIAM.

CASSANDRE. Retenez-le, Priam; retenez-le avec force : il est votre soutien; si vous le perdez, vous, qui vous appuyez sur lui, et Troie, qui s'appuie sur vous, tout va succomber à la fois.

PRIAM. Reviens sur tes pas, Hector. Ta femme a rêvé; ta mère a eu des visions; Cassandre prophétise; et moi-même, inspiré tout à coup du don divinatoire, je t'annonce que ce jour doit nous porter malheur. Reviens donc sur tes pas.

HECTOR. Énée est sur le champ de bataille, j'ai donné à plusieurs Grecs ma parole de guerrier de me présenter ce matin devant eux.

PRIAM. Tu n'iras pas.

HECTOR. Je ne puis manquer à ma parole : vous me connaissez pour un fils respectueux; ne me forcez donc pas à manquer au respect que je vous dois; mais permettez, vénérable Priam, que, de votre consentement, je suive la ligne de conduite que vous voulez m'interdire.

CASSANDRE. O Priam! ne lui cédez pas.

ANDROMAQUE. Ne lui cédez pas, mon père bien-aimé.

HECTOR. Andromaque, vous m'indisposez contre vous. Par l'amour que vous me portez, rentrez. (*Andromaque s'éloigne.*)

TROÏLE, *montrant Cassandre*. C'est cette fille insensée, visionnaire, superstitieuse, qui suscite tous ces sinistres présages.

CASSANDRE. Adieu, cher Hector! je te vois mourir! vois comme tes yeux s'éteignent! vois comme le sang coule à flots de tes nombreuses blessures! entends les gémissements des Troyens, les clameurs d'Hécube, les cris déchirants de la malheureuse Andromaque, exhalant son désespoir; vois la destruction, la frénésie, la consternation confondre leurs clameurs et s'écrier toutes ensemble : « Hector! Hector est mort! ô Hector! »

TROÏLE. Va-t'en! — Va-t'en!

CASSANDRE. Adieu! — Mon cher Hector, je prends congé de toi. Tu t'abuses, et Troie partage ton erreur. (*Elle s'éloigne.*)

HECTOR. Mon père, je vois que ces cris vous ont consterné; rentrez et rassurez les Troyens : nous allons combattre, et [illegible] nous viendrons vous raconter nos exploits.

PRIAM. Adieu : que les dieux t'environnent et te protégent! (*Priam s'éloigne dans une direction, Hector dans une autre. — On entend un bruit de fanfares.*)

TROÏLE, *seul.* Ils sont aux mains; je les entends! attends-moi, [illegible] Diomède : ou je perdrai mon bras, ou je regagnerai ma manchette.

Au [illegible] Troïle s'éloigne d'un côté, PANDARUS arrive de l'autre.

PANDARUS. Un mot, seigneur! un mot!

TROÏLE. Qu'y a-t-il?

PANDARUS. Voici une lettre de la pauvre fille.

TROÏLE, *prenant la lettre.* Voyons.

PANDARUS. Une coquine de phthisie, une chienne de phthisie me [illegible]; à quoi il faut ajouter le malheureux sort de cette pauvre fille; un contre-temps par-ci, un contre-temps par-là; si bien que, tout considéré, je serai forcé un de [illegible] de vous planter là. Ajoutez que j'ai un rhumatisme dans l'œil et des douleurs dans les os, qui me font souffrir tellement, qu'à moins qu'un homme ne soit maudit, il est impossible de dire ce que c'est. — Que dit-elle dans sa lettre?

TROÏLE. Des paroles, rien que des paroles; rien qui parte du cœur. — Quant à ses actes, c'est ailleurs qu'ils s'adressent. — (*Déchirant la lettre.*) Paroles en l'air, je vous jette aux vents; que leur souffle inconstant vous emporte. — Elle continue à payer mon amour de mots et d'allusions; c'est à un autre qu'elle donne des effets. (*Ils s'éloignent dans des directions différentes.*)

SCÈNE IV.

Le [illegible] qui sépare Troie du camp des Grecs. — Des fanfares se font [illegible] le champ de bataille est traversé dans tous les sens par des [illegible]

Arrive THERSITE.

THERSITE, *seul.* Les voilà maintenant aux prises : je veux aller voir cela. Cet hypocrite et abominable drôle de Diomède a attaché à son casque la manchette de ce jeune fou, de cet amoureux Troyen. Je voudrais bien les voir face à face; je voudrais voir ce Troyen imbécile, qui aime cette [illegible], renvoyer sans manchette à sa perfide et lascive catin ce Grec fourbe et paillard. D'un autre côté, la conduite de ces vieux hypocrites, — ce vieux fromage moisi de Nestor, et ce renard d'Ulysse, — ne vaut pas une chiquenaude. Dans leur politique matoise, ils ont lâché Ajax, ce chien mal léché, contre un dogue qui ne vaut guère mieux, Achille; et ne voilà-t-il pas que le chien d'Ajax, devenu plus fier que le dogue d'Achille, refuse aujourd'hui de [illegible] Il en résulte que tout est dans la confusion parmi les Grecs, et qu'avec eux la raison perd ses droits. Silence! voici l'homme à la manchette qui arrive, suivi de son adversaire.

Arrive DIOMÈDE, suivi de TROÏLE.

TROÏLE. [illegible] fusses-tu par delà le Styx, je te [illegible]

DIOMÈDE. [illegible] pour une fuite. Je ne [illegible] de la foule. [illegible]

THERSITE. [illegible] Troyen, combat [illegible] la manchette! (*Troïle et Diomède s'éloignent en combattant.*)

[illegible]

HECTOR. [illegible]

THERSITE. [illegible] un misérable [illegible]

[illegible]

[illegible] l'un l'autre. Ce [illegible]

reste, on peut dire que la luxure se dévore elle-même. Mettons-nous sur leur piste. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Même lieu.

Arrivent DIOMÈDE et UN DOMESTIQUE.

DIOMÈDE. Va, prends le cheval de Troïle; présente ce beau coursier à ma bien-aimée Cressida; offre mes hommages à cette belle : dis-lui que j'ai châtié l'amoureux Troyen, et suis son défenseur envers et contre tous.

LE DOMESTIQUE. J'y vais, seigneur. (*Il s'éloigne.*)

Arrive AGAMEMNON.

AGAMEMNON. A l'œuvre! à l'œuvre! Le farouche Polydamas a terrassé Memnon; le bâtard Margarélon a fait Dorus prisonnier, et, pareil à un colosse, il brandit sa lance debout sur les corps meurtris des rois Épistrophe et Cédius. Polyxène est tué; Amphimaque et Thoas sont grièvement blessés; Palamède est cruellement blessé et meurtri; le terrible Sagittaire épouvante nos soldats. Hâtons-nous, Diomède, de voler à leur secours, ou nous périrons tous.

Arrive NESTOR.

NESTOR. Allez, portez à Achille le corps de Patrocle, et dites au paresseux Ajax de s'armer, s'il ne veut mourir de honte. Il y a sur le champ de bataille un millier d'Hectors: ici il combat sur un coursier galate, et les victimes manquent à son glaive; ailleurs il est à pied, et tout fuit ou tombe devant lui, comme les poissons devant la baleine; il reparaît plus loin, et là les Grecs tombent sous le tranchant de son épée, comme l'herbe sous la faux; ici, là, partout, il prend et laisse, et son agilité seconde à tel point sa volonté que tout ce qu'il veut il le fait, et il en fait tant que cela tient du prodige!

Arrive ULYSSE.

ULYSSE. Courage, courage, princes! Le grand Achille s'arme en pleurant, avec des cris de malédiction et de vengeance. Son sang assoupi s'est réveillé à la vue des blessures de Patrocle et de ses Myrmidons qui reviennent à lui, mutilés, écharpés, en faisant retentir le nom d'Hector. Ajax a perdu un ami : écumant de colère, il s'est armé; il combat maintenant, appelant Troïle à grands cris; Troïle, qui a fait aujourd'hui dans nos rangs d'incroyables ravages, se jette au plus fort du péril avec une fougue téméraire, et le bonheur qui le suit, déconcertant toutes les mesures de l'habileté, renverse tout devant lui.

Arrive AJAX.

AJAX. Troïle! lâche Troïle! (*Il s'éloigne.*)

DIOMÈDE. Oui, par là, par là!

NESTOR. C'est bien, c'est bien; nous nous rallions.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Où est-il, cet Hector? Viens, viens, égorgeur d'enfants, montre-moi ta face; tu sauras ce que c'est que d'avoir affaire à Achille irrité. Hector! où est Hector? je ne veux combattre qu'Hector! (*Tous s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrive AJAX.

AJAX. Troïle! lâche Troïle, montre-toi!

Arrive DIOMÈDE.

DIOMÈDE. Troïle! Troïle! où est Troïle?

AJAX. Que lui veux-tu?

DIOMÈDE. Je veux le châtier.

AJAX. Si j'étais le généralissime des Grecs, je te céderais ce haut poste plutôt que le châtiment de Troïle. — Troïle! Troïle!

Arrive TROÏLE.

TROÏLE. Te voilà, Diomède! te voilà, traître! — Tourne [illegible] ton visage perfide. Tu m'as pris mon cheval; [illegible] la vie en retour.

[illegible]. Ah! te voilà donc?

AJAX. C'est moi qui combattrai contre lui. Range-toi, Diomède!

DIOMÈDE. Il m'appartient : je ne resterai pas spectateur passif.

TROILE. Venez tous deux, Grecs perfides ; je vous tiendrai tête à tous deux. (*Ils s'éloignent en combattant.*)

Arrive HECTOR.

HECTOR. C'est toi, Troile! Tu combats vaillamment, ô le plus jeune de mes frères!

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Enfin, je te vois! — Ah! — Défends-toi, Hector!...

HECTOR. Reprends haleine, si tu veux.

ACHILLE. Je n'accepte pas ta courtoisie, orgueilleux Troyen. Félicite-toi que le repos ait mis mes armes hors d'état de servir ; tu en profites maintenant; mais nous nous reverrons; jusque-là, va, suis ta destinée. (*Il s'éloigne.*)

HECTOR. Adieu, — tu m'aurais trouvé plus frais et plus dispos, si je m'étais attendu à ta rencontre. — Eh bien! mon frère?

Revient TROILE.

TROILE. Ajax a fait Énée prisonnier : le souffrirons-nous? Non, par la flamme du glorieux flambeau des jours, il ne l'emmènera pas; je serai pris aussi, ou je le délivrerai; — entends-moi, ô destin! Peu m'importe de périr aujourd'hui. (*Il s'éloigne.*)

Arrive UN GUERRIER couvert d'une magnifique armure.

HECTOR. Arrête, Grec, arrête! tu es une bonne prise. — Non, tu ne veux pas m'attendre? — Ton armure me plaît; quand je devrais la briser et en faire sauter les clous et les attaches, il faut que je l'aie. — Tu ne veux pas rester, drôle? eh bien! cours, je vais te donner la chasse pour avoir ta dépouille. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Même lieu.

Arrive ACHILLE ; des Myrmidons le suivent.

ACHILLE. [illegible] autour de moi, mes Myrmidons; [illegible] ce que je vais vous dire : — Accompagnez partout mon char; ne portez pas un seul coup, mais tenez-vous prêts et dispos. Quand j'aurai trouvé le sanguinaire Hector, entourez-le de toutes parts, tournez contre lui la pointe de vos armes, et ne le ménagez pas; suivez-moi, compagnons, et voyez-moi agir. — L'arrêt en est porté. — Il faut que le grand Hector périsse. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VIII.

Même lieu.

Arrivent [illegible] MÉNÉLAS et PÂRIS en combattant; puis THERSITE.

THERSITE. Le cocu et le cocufieur sont aux prises; allons, [illegible] (*Pâris et Ménélas s'éloignent en continuant le combat.*)

Arrive MARGARELON.

[illegible]

SCÈNE IX.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrive HECTOR.

HECTOR. Cadavre pourri sous des dehors brillants, ta magnifique armure t'a coûté la vie. Maintenant, j'en ai assez fait pour aujourd'hui; je vais reprendre haleine; repose-toi, mon épée, tu t'es suffisamment rassasiée de sang et de mort. (*Il ôte son casque, et rejette son bouclier sur son épaule.*)

Arrivent ACHILLE et ses MYRMIDONS.

ACHILLE. Regarde, Hector, le soleil va se coucher; la sombre nuit s'empresse sur ses pas; le jour et la vie d'Hector vont se clore en même temps.

HECTOR. Je suis désarmé; Grec, ne profite pas de cet avantage.

ACHILLE. Frappez, mes amis, frappez! voilà l'homme que je cherche. (*Hector tombe percé de coups.*) Ainsi tombe bientôt Ilion! ainsi s'écroule Troie! voilà ici gisant son espoir, sa force et son appui. — En avant, Myrmidons, et criez tous ensemble : « Achille a tué le redoutable Hector! » (*On entend sonner la retraite.*) Écoutez! les Grecs sonnent la retraite.

UN MYRMIDON. Les trompettes des Troyens la sonnent pareillement, seigneur.

ACHILLE. La nuit étend sur la terre ses ailes de dragon, et, telle qu'un arbitre, sépare les deux armées. Mon épée, qui n'est rassasiée qu'à demi, aurait voulu de nouveaux aliments; mais, satisfaite de ce friand morceau, elle va se reposer. — (*Il remet son épée dans le fourreau.*) Allons, attachez ce cadavre à la queue de mon cheval; je veux traîner ce Troyen sur le champ de bataille. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE X.

Même lieu.

Arrivent AGAMEMNON, AJAX, MÉNÉLAS, NESTOR et DIOMÈDE, suivis d'une troupe de Guerriers grecs.

On entend des cris confus dans le lointain.

AGAMEMNON. Écoutez, écoutez! Quels sont ces cris?

NESTOR. Tambours, faites silence!

DES VOIX, *s'écriant*. Achille! Achille! Hector est tué! Achille!

DIOMÈDE. On crie qu'Hector est tué, et tué par Achille.

AJAX. Si cela est, n'en faisons point parade, Hector le valait bien.

AGAMEMNON. Marchons à pas lents. — Que quelqu'un aille inviter Achille à venir nous voir dans notre tente. — Si les dieux nous ont fait la grâce de nous accorder la mort d'Hector, Troie est à nous, et nos guerres meurtrières ont pris fin. (*Ils s'éloignent au pas [illegible].*)

SCÈNE XI.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent ÉNÉE et les TROYENS.

ÉNÉE. Faisons halte; nous sommes maîtres du champ de bataille. Ne rentrons pas à Troie; passons ici la nuit.

Arrive TROILE.

TROILE. Hector est tué!

[illegible] Les dieux nous en préservent!

TROILE. Il est mort, et son barbare vainqueur le traîne indignement sur le champ de bataille, attaché à la queue de son cheval[1]. — Faites éclater votre courroux, ô ciel! hâtez votre vengeance! Dieux, asseyez-vous sur vos trônes, [illegible]

[illegible]

TROILE. [illegible] pez pas : je ne parle pas de fuite, de crainte ou de mort, [illegible]

[1] [illegible]

cette nouvelle à Priam ou à Hécube? Que celui qui consent à voir perdre sa voix pour la voix de l'orfraie de sinistre augure, que celui-là aille à Troie, et qu'il dise : « Hector est mort ; » ce mot seul changera Priam en marbre, fera de toutes les épouses des Niobés, métamorphosera en fontaines toutes les jeunes filles, en statues tous les jeunes hommes, et plongera Troie dans la consternation. Mais allons, marchons; Hector est mort, tout est dit. — Arrêtez encore un moment. — Tentes abominables, qui vous élevez orgueilleusement dans nos plaines phrygiennes, dès que l'aurore paraîtra, je vous traverserai dans tous les sens! — Et toi, Diomède, ô le plus lâche des hommes, nul espace ne pourra séparer nos deux haines; je m'attacherai à ta poursuite comme une conscience coupable qui évoque autant de spectres que la frénésie évoque de pensées. — Donnez le signal de la marche vers Troie! — Marchons; une consolation nous reste : l'espoir de la vengeance voilera nos blessures intérieures[1]. (*Énée et les Troyens s'éloignent.*)

Arrive PANDARUS, au moment où Troïle va partir.

PANDARUS. Écoutez donc, écoutez donc!

TROÏLE. Loin d'ici, vil entremetteur! Que la honte et l'ignominie accompagnent ta vie, et soient éternellement attachées à ton nom! (*Troïle s'éloigne.*)

PANDARUS, *seul.* Voilà un excellent remède pour mes douleurs rhumatismales! — O monde! ô monde! ô monde! voilà donc comme on méprise le pauvre agent dont on s'est servi! O fourbes et intrigants d'amour! on vous met à l'œuvre, et voilà comme on vous récompense! Pourquoi vos services sont-ils si recherchés et si mal payés? On a bien raison de le dire : L'humble abeille bourdonne joyeusement, jusqu'à ce qu'elle ait perdu son miel et son dard; mais une fois privée de son aiguillon, adieu pour elle miel et bonheur. (*Se tournant vers les spectateurs.*) Complaisants de l'amour, écrivez cela sur vos tablettes; s'il en est dans cette enceinte, qu'ils pleurent le malheur de Pandarus; ou s'ils ne peuvent pleurer, qu'ils accordent quelque commisération, sinon à moi, du moins à mes rhumatismes. Apprenez, sœurs et frères du métier, que dans deux mois je fais mon testament; je le ferais maintenant, si je ne craignais d'être sifflé par quelque oison de Winchester. Jusque-là, je transpirerai à force, et chercherai mes aises; puis, à l'époque fixée, je vous léguerai mes douleurs. (*Il s'éloigne.*)

[1] Le commentateur Steevens pense que c'est là que se terminait originairement la pièce, et que ce qui suit a été intercalé après coup par quelque acteur chargé du rôle de Pandarus. Cette conjecture nous paraît peu fondée; la moralité de la pièce ne serait pas complète; il faut que l'infâme Pandarus soit puni : or quelle punition plus poignante pour lui que l'abandon et le mépris de celui-là même auquel il a prostitué ses services? Shakspeare a donné ailleurs cet exemple de moralité dramatique; on peut voir dans la deuxième partie de Henri IV la conduite qu'il fait tenir au prince de Galles devenu roi envers Falstaff, le vieux compagnon de ses orgies princières. Il est curieux de comparer l'auteur de *Troïle et Cressida* à l'auteur de *Phèdre*; les reproches de Troïle avec ceux de l'épouse de Thésée :

Va-t'en, monstre exécrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.

Et le monologue de Pandarus avec celui d'OEnone :

Ah! Dieux! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! je l'ai bien mérité!

FIN DE TROÏLE ET CRESSIDA ET DU PREMIER VOLUME.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKSPEARE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKSPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

BENJAMIN LAROCHE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR BOIS, GRAVÉES PAR **DEGHOUY** SUR LES DESSINS ORIGINAUX

DE FÉLIX BARRIAS

TOME DEUXIÈME

PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

[illegible] W[illegible], rue [illegible], 11.



LEAR. — Prends-la, roi de France, elle est à toi, car je la renie pour ma fille. (Acte Ier, scène Ire, page 3.)

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE,

TRADUCTION NOUVELLE PAR BENJAMIN LAROCHE.

LE ROI LEAR,

DRAME EN CINQ ACTES.

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC DE CORNOUAILLES.
LE DUC D'ALBANIE.
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOSTER.
EDGAR, fils du comte de Gloster.
EDMOND, fils naturel du comte de Gloster.
CURAN, courtisan.
UN VIEILLARD, vassal du comte de Gloster.
UN MÉDECIN.
UN BOUFFON.
OSWALD, intendant de Goneril.
UN OFFICIER, employé par Edmond.
UN ÉCUYER, attaché à Cordelia.
UN HÉRAUT.
SERVITEURS du duc de Cornouailles.
GONERIL, REGANE, CORDELIA, filles de Lear.
Chevaliers de la suite du roi, Officiers, Messagers, Soldats et Serviteurs.

La scène est dans la Grande-Bretagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle d'apparat dans le palais du roi Lear.

Entrent KENT, GLOSTER et EDMOND.

KENT. Je pensais que le roi portait plus d'affection au duc d'Albanie qu'au duc de Cornouailles.

GLOSTER. C'est ce que nous avions toujours cru; mais aujourd'hui, dans le partage de son royaume, il serait difficile de dire celui pour lequel il a le plus d'estime; car les parts sont tellement égales que l'examen le plus attentif ne pourrait trouver dans l'une ni dans l'autre un motif de préférence.

KENT. N'est-ce pas là votre fils, seigneur?

GLOSTER. C'est à mes frais qu'il a été élevé, et j'ai tant de fois rougi de le reconnaître, que maintenant j'y suis fait, et n'en rougis plus.

KENT. Je ne conçois pas.

GLOSTER. Seigneur, la mère de ce jeune homme a pu le concevoir; il en est résulté pour sa taille une certaine rotondité; le fait est qu'elle a eu un fils dans son berceau, avant d'avoir un époux dans son lit. Comprenez-vous la faute?

KENT. Il serait fâcheux que cette faute n'eût pas eu lieu, puisqu'elle a produit un si beau résultat.

GLOSTER. J'ai aussi un fils légitime; il a un an à peu près de plus que celui-ci; mais il ne m'est pas plus cher. Quoique ce drôle ait eu le tort de venir au monde sans qu'on l'appelât, cependant sa mère était belle; c'est avec bonheur

qu'il a été procréé, et il faut bien reconnaître le mauvais garnement. — Edmond, connais-tu ce seigneur?

EDMOND. Non, monseigneur.

GLOSTER. C'est le comte de Kent, mon honorable ami ; tu voudras bien désormais le considérer comme tel.

EDMOND, *à Kent*. Je suis aux ordres de votre seigneurie.

KENT. Je vous donne mon amitié, et serai charmé de faire avec vous plus ample connaissance.

EDMOND. Seigneur, c'est un honneur que je m'efforcerai de mériter.

GLOSTER. Il a été neuf ans hors du pays, et il doit sous peu s'absenter encore. — Le roi vient. *(On entend le bruit des trompettes.)*

Entrent LEAR, CORNOUAILLES, ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, CORDELIE, et la Suite du Roi.

LEAR. Gloster, allez chercher le roi de France et le duc de Bourgogne.

GLOSTER. J'y vais, sire. *(Gloster et Edmond sortent.)*

LEAR. Nous, cependant, nous allons faire connaitre plus amplement nos résolutions. Qu'on me donne la carte. *(On déploie devant le Roi la carte de la Grande-Bretagne.)* Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois parts : notre intention formelle est d'affranchir notre vieillesse du poids des affaires et de placer ce fardeau sur des épaules plus jeunes et plus fortes, pendant que, dégagé de tout souci, nous nous acheminerons vers la mort. — Cornouailles, mon fils, — et vous, duc d'Albanie, dont je n'estime pas moins la filiale affection, — nous avons décidé de faire connaitre aujourd'hui publiquement la dot que nous accordons à chacune de nos filles, afin qu'à ce sujet aucun débat ne s'élève dans l'avenir. Le roi de France et le duc de Bourgogne, ces illustres rivaux qui sollicitent la main de la plus jeune de nos filles, à notre cour, où l'amour les retient, ont fait un long séjour, et le moment est venu de leur donner une réponse définitive. Parlez, mes filles; puisque notre volonté est de nous dépouiller de l'autorité souveraine, de tous nos territoires et des soins du gouvernement, quelle est celle de vous qui nous porte le plus d'affection? Parlez, vous dis-je, afin que la plus large part de notre bienveillance soit adjugée à celle qui l'a le plus méritée. — Goneril, notre aînée, parle la première.

GONERIL. Sire, je vous aime plus que la parole ne saurait l'exprimer; plus que la vue, l'espace et la liberté; plus que tout ce qu'il y a de plus précieux, de plus riche et de plus rare : non moins que la vie, ayant pour cortége la vertu, la santé, la beauté, l'honneur. Jamais enfant n'aima plus que moi; jamais père ne fut plus adoré; mon affection pour vous, toute parole est impuissante à la peindre, et rien ne saurait lui être comparé.

CORDÉLIE, *à part*. Que pourra dire Cordélie? elle ne peut qu'aimer et se taire.

LEAR, *posant le doigt sur la carte*. Tout le territoire compris depuis cette ligne jusqu'à celle-ci, couvert de forêts nombreuses, de riches campagnes, de rivières fécondes et d'immenses prairies, je te le donne en toute propriété : qu'il appartienne à perpétuité aux enfants qui naîtront de toi et du duc d'Albanie. — Que dit notre seconde fille, notre bien-aimée Régane, l'épouse de Cornouailles?

RÉGANE. [illegible]

CORDÉLIE, *à part*. [illegible]

LEAR. [illegible] — *(A Cordélie.)* [illegible]

CORDÉLIE. Rien, sire.

LEAR. Rien?

CORDÉLIE. Rien.

LEAR. De rien il ne peut rien venir; parle de nouveau.

CORDÉLIE. J'ai le malheur de ne pouvoir exprimer de vive voix ce que mon cœur éprouve ; j'aime votre majesté comme c'est mon devoir, ni plus ni moins.

LEAR. Que dis-tu, Cordélie? modifie un peu ta réponse, si tu ne veux nuire à ta fortune.

CORDÉLIE. Sire, vous m'avez donné l'être, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée; en retour, je vous ai voué les sentiments que le devoir m'impose ; je vous obéis, vous aime et vous honore. S'il est vrai que mes sœurs vous aiment autant qu'elles le disent, pourquoi ont-elles pris des maris? Il est probable que lorsque je me marierai, l'époux dont la main recevra ma foi emportera avec lui la moitié de mes affections, de mes sollicitudes et de mes devoirs. Assurément, une fois mariée, je ne pourrai, comme mes sœurs, aimer uniquement mon père.

LEAR. Mais est-ce ton cœur qui vient de parler?

CORDÉLIE. Oui, sire.

LEAR. Eh quoi! si jeune et si insensible?

CORDÉLIE. Sire, je suis jeune et sincère.

LEAR. Eh bien! soit; que ta sincérité soit ta dot; car, j'en jure par la lumière sacrée du soleil, par les mystères d'Hécate et de la nuit, par cette influence des astres en vertu de laquelle nous existons et nous cessons d'être; j'abjure ici pour toi toute ma sollicitude paternelle, tout lien du sang, toute parenté; et à dater de ce moment, je te déclare à toujours étrangère à mon cœur et à moi. Le Scythe barbare ou l'anthropophage qui dévore ses propres enfants trouveront auprès de moi autant d'affection, de pitié et de sympathie que toi, qui n'es plus ma fille.

KENT. Sire, —

LEAR. Silence, Kent! Ne t'interpose pas entre le dragon et sa colère : c'était elle que je préférais, et j'espérais confier mes vieux jours aux soins de sa tendresse. — *(A Cordélie.)* Arrière, et sors de ma présence. Aussi vrai que je désire dormir en paix dans ma tombe, j'abjure pour elle la tendresse d'un père! — Appelez le roi de France; — qu'on se dépêche. — Appelez le duc de Bourgogne. — Cornouailles et Albanie, partagez entre vous le troisième lot, et qu'il aille s'ajouter à la dot de mes deux filles : qu'elle en demande une à l'orgueil qu'elle appelle franchise ; que l'orgueil la marie. Je vous investis l'un et l'autre de ma puissance, de mon autorité souveraine, et de tous les attributs et prérogatives de la majesté royale. — Nous nous réservons une garde de cent chevaliers qui seront défrayés par vous, et, devenant votre hôte à tour de rôle, nous établirons notre résidence pendant un mois, tantôt chez l'un de vous, tantôt chez l'autre. Nous ne voulons conserver que le nom de roi et les marques extérieures de notre dignité; quant au pouvoir, aux revenus et à l'exercice de la royauté, tout cela, mes chers fils, nous vous l'abandonnons; en confirmation de ce don que je vous octroie, partagez entre vous cette couronne. *(Il ôte sa couronne et la leur donne.)*

KENT. Royal Lear, que j'ai toujours honoré comme mon roi; chéri comme mon père, suivi comme mon maître, vous que dans mes prières j'ai toujours invoqué comme mon ange tutélaire, —

LEAR. L'arc est bandé et la corde tendue, prends garde que la flèche ne t'atteigne.

KENT. Qu'au contraire, elle me frappe, dût sa pointe pénétrer jusqu'à la région de mon cœur; Kent peut être irrespectueux quand Lear est en démence. Que prétends-tu, vieillard? penses-tu que le devoir, retenu par la crainte, gardera le silence, alors que la puissance s'incline devant l'adulation? [illegible] devoir, quand l'esprit de vertige s'empare du souverain. [illegible] revenir sur ta décision insensée : j'en réponds sur ma tête, la plus jeune de tes filles n'est pas celle qui te chérit le moins, et une voix humble et modeste n'est pas l'écho d'un cœur vide.

LEAR. Kent, sur ta vie, ne m'en dis pas davantage.

KENT. Je n'ai jamais considéré ma vie que comme un [illegible] contre tes ennemis, et je ne crains [illegible] quand ta sûreté l'exigera.

LEAR. Hors de ma vue!

KENT. Sois plus clairvoyant, Lear, et continue à me voir des mêmes yeux.

LEAR. Par Apollon, —

KENT. Par Apollon, ô roi! tu prends le nom des dieux en vain.

LEAR, *portant la main sur son épée.* O vassal! mécréant!

ALBANIE *et* CORNOUAILLES. Arrêtez, sire.

KENT. Tue ton médecin et applique son salaire à la guérison de la maladie. Révoque les dons que tu viens d'octroyer; sinon, tant qu'il me restera un souffle de voix, je ne cesserai de te dire que tu fais mal.

LEAR. Écoute-moi, mécréant! au nom de tes devoirs de sujet, écoute-moi! Puisque tu as cherché à nous faire rétracter notre parole, chose qui ne nous est jamais arrivée, puisque ton orgueilleuse obstination n'a pas craint de s'interposer entre notre arrêt et notre puissance, ce que notre fierté et notre rang ne sauraient souffrir, avec la permission de ceux à qui nous avons remis notre autorité, reçois ta récompense. Je t'accorde cinq jours pour réunir les moyens de faire face aux événements et aux besoins de cette vie; mais le sixième, je t'ordonne de délivrer notre royaume de ta présence détestée; et si le dixième, tu es rencontré dans nos domaines, d'où notre ordre te bannit, tu seras sur-le-champ mis à mort. Va-t'en! Par Jupiter, cette sentence est irrévocable.

KENT. Roi, adieu; puisque tu veux en agir ainsi, la liberté est loin de ces lieux, et c'est ici qu'est l'exil. (*A Cordélie.*) Que les dieux te mettent sous l'abri de leur tendre sollicitude, jeune fille qui penses avec justesse, et qui as on ne peut plus sagement parlé! (*A Régane et à Goneril.*) Et vous, puissent vos actes répondre à l'emphase de vos paroles, et les faits justifier vos protestations de tendresse! (*Aux ducs de Cornouailles et d'Albanie.*) Princes, Kent vous fait ses adieux : il va traîner ses vieux jours dans des contrées nouvelles. (*Il sort.*)

Rentre GLOSTER, suivi du ROI DE FRANCE, du DUC DE BOURGOGNE et de leur Suite.

GLOSTER. Sire, voici le roi de France et le duc de Bourgogne.

LEAR. Duc de Bourgogne, c'est à vous d'abord que nous nous adressons, vous qui, en concurrence avec ce roi, avez recherché la main de notre fille; quelle dot exigez-vous avec elle? à quelles conditions la prendrez-vous pour épouse?

LE DUC DE BOURGOGNE. Sire, je ne demande que ce que votre majesté a elle-même offert, et votre intention n'est pas sans doute de retrancher quelque chose de vos premières offres.

LEAR. Noble duc de Bourgogne, alors qu'elle nous était chère, nous l'estimions à un très-haut prix; mais maintenant elle n'a plus à nos yeux la même valeur. Seigneur, la voilà devant vous; si quelque partie de sa mince personne, revêtue d'un semblant de beauté, ou sa personne entière, ayant en partage notre déplaisir et rien de plus, peut vous convenir et vous plaire, la voilà; elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je ne sais que répondre.

LEAR. Telle qu'elle est, avec les défauts qu'elle possède, sans un ami qui lui reste, ayant tout récemment encouru notre haine, dotée de notre malédiction, et proscrite par nous sous la foi du serment, vous convient-il de la prendre, ou de la laisser?

LE DUC DE BOURGOGNE. Pardonnez-moi, sire; mais à de telles conditions un choix est impossible.

LEAR. Laissez-la donc, seigneur; car, par la puissance qui m'a donné l'être, je vous ai fait connaître toute sa fortune. — (*Au roi de France.*) Pour vous, grand roi, je ne voudrais pas mériter si mal de votre amitié, que de vous unir à ce que je hais; je vous supplie donc de reporter votre amour sur un objet qui en soit plus digne qu'une misérable que la nature rougit presque d'avouer.

LE ROI DE FRANCE. Voilà qui est étrange! celle qui était, il n'y a qu'un moment, l'objet de votre prédilection, le sujet de vos éloges, le baume de votre vieil âge, celle que vous estimiez et chérissiez le plus, de quel crime monstrueux s'est-elle donc rendue coupable pour qu'en un clin d'œil elle ait été dépouillée d'une affection si tendre? Il faut de deux choses l'une, ou que sa faute soit d'un caractère bien grave et bien révoltant, ou que votre première affection pour elle ait été blâmable : or c'est ce que ma raison ne saurait admettre, et pour m'y faire croire il ne faudrait pas moins qu'un miracle.

CORDÉLIE. Si l'on me fait un crime de ne pas posséder l'art insidieux de dire ce que je ne pense pas, moi qui, lorsqu'une chose est dans ma pensée, la fais avant d'en parler, du moins je supplie votre majesté de vouloir bien déclarer que si je me vois privée de vos bonnes grâces et de votre affection, ce n'est pas que je sois entachée d'aucun vice, d'aucun meurtre, d'aucune souillure, que j'aie rien commis de contraire à la chasteté et à l'honneur; mais c'est que je ne possède pas, — et cette privation ne me rend que plus riche, — des yeux qui implorent toujours, et une langue que je me félicite de ne point avoir, quoiqu'il m'en coûte la perte de votre tendresse.

LEAR. Mieux vaudrait pour toi n'être point née que de m'avoir ainsi déplu.

LE ROI DE FRANCE. N'est-ce que cela? un caractère avare de manifestations qui se contente de sentir sans rien exprimer? — Duc de Bourgogne, que vous semble de cette princesse? L'amour n'est point de l'amour, lorsqu'à l'objet principal se mêlent des considérations étrangères. Voulez-vous d'elle? elle porte avec elle sa dot.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Lear.* Sire, donnez la dot que vous aviez offerte de vous-même, et ici, devant vous, je prends la main de Cordélie et la proclame duchesse de Bourgogne.

LEAR. Je ne donne rien; je l'ai juré; je tiendrai mon serment.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Cordélie.* Je suis fâché qu'en perdant un père il vous faille perdre aussi un époux.

CORDÉLIE. Que le duc de Bourgogne aille en paix; puisque des considérations de fortune forment tout son amour, je ne serai point sa femme.

LE ROI DE FRANCE. Belle Cordélie, riche dans ton indigence, précieuse dans ton abandon, adorable dans les mépris dont tu es l'objet, toi et tes vertus, soyez à moi. Je prends ici solennellement ce que les autres rejettent. Chose étrange! leurs froids dédains enflamment mon amour et le portent jusqu'à l'adoration. — (*A Lear.*) Roi, ta fille sans dot, devenue notre partage, régnera sur nous, sur les nôtres et sur notre belle France. Tous les ducs de l'humide Bourgogne ne rachèteraient pas de mes mains cette fille rare et inappréciée. — Dis-leur adieu, Cordélie, tout injustes qu'ils sont à ton égard. Tu retrouveras plus que tu n'as perdu.

LEAR. Prends-la, roi de France : elle est à toi; car je la renie pour ma fille, et jamais mes yeux ne reverront son visage. — (*A Cordélie.*) Ainsi, éloigne-toi de nous, privée de nos bonnes grâces, de notre tendresse, de notre bénédiction. — Venez, noble duc de Bourgogne. (*Fanfares. Lear, les Ducs de Bourgogne, de Cornouailles et d'Albanie, Gloster et leur suite sortent.*)

LE ROI DE FRANCE, *à Cordélie.* Prenez congé de vos sœurs.

CORDÉLIE *à ses sœurs.* Objets de la prédilection de mon père, Cordélie vous quitte les larmes aux yeux. Je sais ce que vous êtes; mais je suis votre sœur, et il me répugne de donner à vos défauts leurs véritables noms. Conduisez-vous bien envers notre père : je le confie à l'affection que vous avez proclamée pour lui. Mais, hélas! si j'étais dans ses bonnes grâces, à tous les séjours je préférerais une place à ses côtés.

RÉGANE. Ne nous prescris point notre devoir.

GONERIL. Fais désormais ton étude de plaire à ton époux, qui t'a prise indigente et comme on fait l'aumône. Tu as failli à l'obéissance filiale, et si tu es privée de dot, tu l'as mérité.

CORDÉLIE. Le temps lèvera le voile dont se couvre la ruse. Les fautes qu'il a cachées d'abord, il finit par les livrer au mépris. Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE. Venez, ma belle Cordélie. (*Le Roi de France et Cordélie sortent.*)

GONERIL. Ma sœur, j'ai beaucoup à te dire sur un point qui nous touche de près toutes deux. Je pense que notre père partira d'ici ce soir.

RÉGANE. Rien de plus sûr; il doit partir avec toi; le mois prochain, ce sera mon tour.

GONERIL. Tu vois combien de caprices sa vieillesse est sujette. Nous avons eu tout récemment occasion de l'observer.

notre sœur est celle qu'il a toujours aimée le plus; et cependant tu vois comme il vient de la bannir de ses affections; l'absurdité d'une telle conduite saute aux yeux tout d'abord.

RÉGANE. C'est une infirmité de l'âge; toutefois il n'a jamais exercé sur lui-même qu'un contrôle imparfait.

GONERIL. A l'époque de sa plus grande vigueur intellectuelle, il a eu des lubies. Maintenant qu'il est vieux, nous devons nous attendre non-seulement à la manifestation de défauts depuis longtemps enracinés, mais encore aux bizarres emportements qu'une vieillesse infirme et chagrine amène avec elle.

RÉGANE. Nous aurons probablement à essuyer des boutades pareilles à celle qui lui a fait prononcer le bannissement de Kent.

GONERIL. Avant de partir et de prendre définitivement congé de lui, il reste encore au roi de France quelques devoirs d'étiquette à remplir. Agissons de concert, je te prie; avec le caractère que nous lui connaissons, si notre père conserve encore la moindre autorité, l'abandon qu'il vient de nous faire ne sera pour nous qu'une dérision.

RÉGANE. Nous y repenserons.

GONERIL. Il nous faut prendre des mesures, et cela sans délai. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Une salle dans le château du comte de Gloster.

Entre EDMOND, une lettre à la main.

EDMOND. Nature, tu es ma divinité; c'est à toi que je voue mes services: pourquoi resterais-je soumis à la tyrannie de l'usage, et permettrais-je aux conventions arbitraires des nations de me priver de mon héritage, parce que je suis venu douze ou quatorze lunes plus tard que mon frère? Pourquoi ce nom de bâtard? pourquoi serais-je réputé ignoble, alors que j'ai le corps aussi bien conformé, l'esprit aussi généreux et l'extérieur aussi avenant qu'aucun fils d'honnête matrone? pourquoi impriment-ils sur mon front un stigmate d'ignominie, de bâtardise? En quoi serais-je ignoble, moi qu'un acte vigoureux et clandestin de la nature a formé d'éléments plus abondants et plus forts que n'en peut fournir, sur une couche insipide, un couple épuisé, procédant sans plaisir à la création d'une race d'imbéciles, engendrés entre le sommeil et le réveil? — Quoi qu'il en soit, Edgar, il faut que j'aie ton patrimoine; notre père ne porte pas moins d'affection au bâtard Edmond qu'au légitime Edgar. Légitime! le beau mot! N'importe; si cette lettre produit son effet, et si mon plan réussit, l'ignoble Edmond primera le fils légitime; je grandis, je prospère. — Maintenant, dieux, rangez-vous du parti des bâtards!

Entre GLOSTER.

GLOSTER. Kent banni de la sorte! le monarque français s'éloignant courroucé! et le roi parti ce soir même, abdiquant son pouvoir, et réduit à une provision alimentaire! et toutes ces choses accomplies coup sur coup! — Edmond! eh bien, quelles nouvelles?

EDMOND, *affectant de cacher la lettre.* Aucune, seigneur.

GLOSTER. Pourquoi mets-tu tant d'empressement à cacher cette lettre?

EDMOND. Je ne sais aucune nouvelle, seigneur.

GLOSTER. Quel est le papier que tu lisais là?

EDMOND. Ce n'est rien, seigneur.

GLOSTER. Non? pourquoi donc le mettre dans ta poche si précipitamment? si ce n'est rien, il est fort inutile de le cacher. Voyons; donne: s'il ne contient rien, je n'aurai pas besoin de lunettes pour le lire.

EDMOND. Je vous prie, seigneur, de vouloir bien m'excuser: c'est une lettre de mon frère, je ne l'ai pas encore lue en entier, mais j'en ai lu assez pour juger qu'elle n'est pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOSTER. Donne-moi cette lettre.

EDMOND. Que je la retienne ou que je la donne, j'ai la certitude de vous déplaire; son contenu, autant que j'en ai pu juger, est répréhensible.

GLOSTER. Voyons, voyons.

EDMOND, *lui remettant la lettre.* J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il ne l'a écrite que pour mettre à l'épreuve et pour sonder ma vertu.

GLOSTER, *lisant.* « Ce respect des vieillards, maintenu
» par l'usage, remplit d'amertume la plus belle saison de
» notre vie; il nous sèvre de notre fortune, jusqu'à ce que
» la vieillesse nous mette dans l'impuissance d'en jouir. Je
» commence à trouver un sot et inutile esclavage dans cette
» oppression d'une vieillesse tyrannique qui gouverne, non
» parce qu'elle est forte, mais parce qu'on la laisse faire.
» Viens me voir, afin que nous reparlions de cela. Si notre
» père pouvait dormir jusqu'à ce que je l'éveillasse, tu pos-
» séderais à toujours la moitié de son revenu, et tu vivrais
» le bien-aimé de ton frère EDGAR. »

Oh! oh! une conspiration!

« Dormir jusqu'à ce que je l'éveillasse, — tu jouirais de » la moitié de son revenu. » Mon fils Edgar! sa main a-t-elle bien pu écrire cela? son cœur et son cerveau le concevoir? — Quand cette lettre t'est-elle parvenue? qui te l'a remise?

EDMOND. Elle ne m'a pas été remise, seigneur; voilà justement où est l'astuce: je l'ai trouvée sur la fenêtre de ma chambre, où on l'avait jetée.

GLOSTER. Tu connais cette écriture pour être celle de ton frère?

EDMOND. S'il s'agissait d'une lettre innocente, seigneur, je jurerais que c'est son écriture; mais dans l'état actuel des choses, je voudrais me persuader que cela n'est pas.

GLOSTER. C'est son écriture.

EDMOND. Sans aucun doute, seigneur, c'est sa main qui a tracé ces lignes; mais j'aime à croire que son cœur n'y est pour rien.

GLOSTER. Ne t'a-t-il jamais sondé sur ce chapitre?

EDMOND. Jamais, seigneur; mais je lui ai souvent entendu dire que lorsque les enfants sont parvenus à l'âge d'homme, et les pères sur le déclin, le père devrait être le pupille du fils, et le fils administrer sa fortune.

GLOSTER. O scélérat! scélérat! — C'est justement le système dans lequel est écrite sa lettre! — Abominable scélérat! fils dénaturé! homme exécrable! bête féroce! plus féroce que la brute! — Va, Edmond, va le chercher; je veux m'assurer de sa personne: — l'infâme scélérat! — où est-il?

EDMOND. Je ne saurais trop vous le dire, seigneur: s'il vous plaisait de suspendre votre indignation contre mon frère jusqu'au moment où vous aurez obtenu de sa bouche des preuves plus certaines de ses intentions, vous suivriez une marche plus sûre et plus régulière; si, au contraire, vous méprenant sur ses desseins, vous procédez violemment contre lui, vous portez à votre honneur une grave atteinte, et vous brisez au cœur son obéissance. Je gagerais ma tête qu'il a écrit ceci uniquement pour éprouver mon affection à votre égard, et sans aucune intention coupable.

GLOSTER. Tu penses?

EDMOND. Si vous le jugez à propos, je me placerai dans un lieu d'où vous pourrez entendre notre conversation sur cette matière, et vous édifier par le témoignage de vos propres oreilles; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOSTER. Il est impossible qu'il soit un pareil monstre. —

EDMOND. Tout à fait impossible.

GLOSTER. A l'égard d'un père qui a pour lui une affection si tendre et si vraie! — Ciel et terre! — Edmond, va le chercher; mets-moi, je te prie, à portée de l'entendre; emploie les moyens que te suggérera la prudence; je donnerais tout ce que je possède pour voir mes doutes éclaircis.

EDMOND. Je vais le chercher dans un instant; je combinerai les choses de mon mieux, et viendrai vous instruire de tout.

GLOSTER, *absorbé par sa préoccupation.* Ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La raison a beau chercher à nous en donner l'explication, la nature n'en ressent pas moins les fatales conséquences: l'amour se refroidit, l'amitié se relâche, les frères se divisent: dans les villes, la rébellion; dans les campagnes, la discorde; dans les palais, la trahison; et les liens qui unissent les pères aux enfants sont brisés. Ce scélérat, né de moi, réalise la prédiction; c'est le fils contre le père: le roi oublie les sentiments de la nature, c'est le père contre l'enfant. Notre bon temps est passé pour ne plus revenir; les complots, la déloyauté, la trahison et tous les désordres les plus funestes poursuivent d'inquiétudes nos derniers jours. — Edmond, va me chercher le scélérat; tu n'y perdras rien, va; mets-y de la prudence. — Et le noble et

loyal Kent est banni! sa vertu fait tout son crime! — Cela est étrange. (*Il sort.*)

EDMOND, *seul*. Voilà bien la sottise des hommes! Quand nous sommes mal avec la fortune, ce qui est très-souvent la faute de notre conduite, nous nous en prenons de nos désastres au soleil, à la lune, aux étoiles, comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fripons, voleurs et traîtres par l'action irrésistible des astres; ivrognes, menteurs et adultères par une obéissance forcée à l'influence planétaire; enfin, comme si tous nos vices nous étaient imposés par une puissance divine... Admirable subterfuge de l'homme libertin, de mettre ses penchants lascifs sur le compte d'une étoile! La queue du dragon est la constellation sous laquelle mon père et ma mère se sont unis, et je suis né sous la grande Ourse : voilà pourquoi je suis paillard et mal léché. — J'aurais été ce que je suis, quand la plus virginale des étoiles du firmament aurait brillé sur ma bâtardise. Edgar. —

Entre EDGAR.

EDMOND, *continuant*. Bon! il arrive à point nommé comme le dénoûment dans l'ancienne comédie. Mon rôle est de jouer l'affliction, avec force soupirs comme en pousse un un pensionnaire de Bedlam [1]. — Oh! ces éclipses présageaient les divisions dont nous sommes témoins. Fa, sol, la, mi. (*Il affecte de fredonner sur des tons discordants.*)

EDGAR. Eh bien! mon cher Edmond, dans quelles sérieuses contemplations es-tu donc plongé?

EDMOND. Mon frère, je réfléchissais à une prédiction que j'ai lue l'autre jour, sur les événements qui doivent suivre les dernières éclipses.

EDGAR. Est-ce que tu t'occupes de ces choses-là?

EDMOND. Je t'assure que les effets dont il est parlé dans ce livre ne s'accomplissent, hélas! que trop fidèlement; tels que discordes et hostilités entre les enfants et les pères, morts, disettes, rupture d'anciennes amitiés, dissensions dans l'État, menaces et malédictions contre les rois et les nobles, défiances sans fondement, bannissement de nos amis les plus chers, dispersion de troupes, violation de la foi conjugale, et je ne sais quoi encore.

EDGAR. Depuis combien de temps cette fureur d'astronomie te possède-t-elle?

EDMOND. Allons, allons : y a-t-il longtemps que tu n'as vu mon père?

EDGAR. Hier au soir.

EDMOND. Avez-vous causé ensemble?

EDGAR. Oui, deux heures de suite.

EDMOND. Vous êtes-vous quittés bons amis? N'as-tu trouvé, soit dans son langage, soit dans sa physionomie, aucun signe de mécontentement?

EDGAR. Aucun.

EDMOND. Tâche de te rappeler en quoi tu peux l'avoir offensé, et, si tu m'en crois, évite sa présence jusqu'à ce que la violence de son courroux ait eu le temps de se calmer. Dans ce moment, son irritation contre toi est si grande qu'il en pourrait résulter des malheurs.

EDGAR. Quelque scélérat m'aura desservi auprès de lui.

EDMOND. Je le crains. Adopte prudemment quelques précautions, je t'en prie, jusqu'à ce que sa fureur soit un peu apaisée : retire-toi dans mon appartement, où j'irai te prendre pour te mettre à portée d'entendre parler notre père : va, je te prie, voici ma clef. — Si tu sors, ne marche qu'armé.

EDGAR. Armé, mon frère!

EDMOND. Mon frère, je te donne un avis utile. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

l'affaire. — Je veux devoir à mon adresse l'héritage que m'a refusé ma naissance : pour arriver à mon but, tous les moyens me sont bons. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais du duc d'Albanie.

Entrent GONERIL et son INTENDANT.

GONERIL. Est-il vrai que mon père ait frappé mon écuyer, parce qu'il réprimandait son bouffon?

L'INTENDANT. Oui, madame.

GONERIL. Il me fait de continuels affronts; chaque instant le voit commettre quelque nouvelle incartade qui jette la désunion parmi nous : je ne l'endurerai pas; ses chevaliers deviennent ingouvernables, et lui-même, il s'emporte contre nous pour la moindre bagatelle. — Quand il reviendra de la chasse, je ne veux pas lui parler; dis-lui que je suis indisposée. — Tu ferais même bien de te relâcher un peu dans ton service auprès de lui; j'en prends sur moi le blâme. (*On entend un bruit de cors.*)

L'INTENDANT. Il vient, madame, je l'entends.

GONERIL. Toi et tes camarades, mettez dans votre service toute la négligence qu'il vous plaira; je ne serais pas fâchée qu'il en fît un sujet de plainte. Si cela ne lui convient pas, qu'il aille chez ma sœur, qui, sur ce point, je le sais, pense comme moi; notre résolution est prise; nous n'en changerons pas. Stupide vieillard, qui s'imagine pouvoir exercer encore l'autorité dont il a fait l'abandon! — Sur ma vie, ces vieux fous retombent dans l'enfance, et il faut les mener par la rigueur quand la douceur est impuissante. Rappelle-toi ce que je t'ai dit.

L'INTENDANT. Bien, madame.

GONERIL. Ayez soin, parmi vous, de traiter ses chevaliers avec plus de froideur; peu importe ce qui en pourra résulter; préviens-en tes camarades : mon but est de faire naître une occasion qui me permette de parler. — Je vais sur-le-champ écrire à ma sœur de conformer sa conduite à la mienne. — Va préparer le dîner. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une salle dans le même palais.

Entre KENT, déguisé.

KENT. Si je réussis aussi bien à déguiser ma voix que mon langage, j'atteindrai pleinement le but que ma loyauté s'est proposé dans cette métamorphose. — Maintenant, Kent, sujet exilé, si tu peux servir encore celui-là même qui t'a commandé, fasse le ciel que tu y réussisses! le maître que tu chéris trouvera en toi un serviteur diligent. (*Bruit de cors.*)

Entre LEAR, suivi de ses Chevaliers et de ses Serviteurs.

LEAR. Qu'on ne me fasse pas attendre le dîner une seule minute. Toi, va voir s'il est prêt. (*Un serviteur sort.*) Qui es-tu, toi?

KENT. Un homme, seigneur.

LEAR. Quelle est ta profession? que nous veux-tu?

KENT. Je fais profession d'être ce que je suis en effet. Voici ma règle : servir fidèlement celui qui m'accorde sa confiance, aimer celui qui est honnête homme, frayer avec celui qui est sage et qui parle peu, craindre le châtiment, combattre quand je ne puis faire autrement, et ne point manger de poisson [1].

LEAR. Qui es-tu?

KENT. Un homme au cœur loyal, aussi pauvre que le roi.

LEAR. Si tu es aussi pauvre comme sujet que lui comme roi, tu es pauvre en effet. Que veux-tu?

KENT. Du service.

LEAR. Qui veux-tu servir?

KENT. Vous.

LEAR. Me connais-tu?

KENT. Non, seigneur; mais vous avez dans la physionomie quelque chose qui me donne envie de vous avoir pour maître.

LEAR. Qu'est-ce que c'est?

[illegible]

KENT. Le cachet de l'autorité.

LEAR. Quels services peux-tu rendre?

KENT. Je puis garder fidèlement un secret, monter à cheval, courir, gâter une bonne histoire en la racontant, et délivrer sans façon un message facile : je suis bon pour tout ce dont un homme ordinaire est capable, et ma meilleure qualité, c'est la diligence.

LEAR. Quel est ton âge?

KENT. Je ne suis ni assez jeune pour m'amouracher d'une femme à cause de son chant, ni assez vieux pour raffoler d'elle sans raison : j'ai quarante-huit années sur la tête.

LEAR. Suis-moi; je te prends à mon service; si tu ne me déplais pas plus après dîner que maintenant, nous ne nous quitterons pas de sitôt. — Le dîner! holà! le dîner! — Où est mon follet? mon bouffon? Qu'on aille chercher mon bouffon.

Entre L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Avec votre permission, — (*Il sort.*)

LEAR. Que dit ce drôle? rappelez ce belître. — (*Un Chevalier sort.*) Où est mon fou? holà! — Est-ce que tout le monde dort? — (*Le Chevalier rentre.*) Eh bien, où est ce butor?

LE CHEVALIER. Sire, il dit que votre fille est indisposée.

LEAR. Pourquoi le coquin n'est-il pas revenu sur ses pas quand je l'ai appelé?

LE CHEVALIER. Sire, il m'a déclaré tout net que cela ne lui convenait pas.

LEAR. Que cela ne lui convenait pas?

LE CHEVALIER. Sire, je ne sais ce qui se passe; mais, autant que j'en puis juger, votre majesté n'est pas traitée avec le même respect et la même affection qu'autrefois; on remarque un grand refroidissement non-seulement parmi les gens du palais, mais dans le duc lui-même et dans votre fille.

LEAR. Ah! tu crois?

LE CHEVALIER. Je prie votre majesté de vouloir bien m'excuser si je me trompe; mais mon dévouement ne saurait garder le silence quand je crois m'apercevoir qu'on ne se conduit pas avec votre majesté comme on le devrait.

LEAR. Tu me remets en mémoire une observation que j'avais faite moi-même : j'ai remarqué depuis peu beaucoup d'indifférence et de froideur; mais j'aimais mieux en accuser ma susceptibilité jalouse que d'y voir le résultat d'une malveillance préméditée; il faut que j'examine la chose de plus près. — Mais où est mon fou? voilà deux jours que je ne l'ai vu.

LE CHEVALIER. Depuis que notre jeune maîtresse est partie [illegible], le fou a donné des signes d'une profonde affliction.

LEAR. Ne parlons pas de cela, je m'en étais aperçu. — (*A l'un des Chevaliers.*) Vous, allez dire à ma fille que je [illegible]. — (*A un autre.*) Vous, allez me chercher [illegible]. (*Les deux Chevaliers sortent.*)

Rentre L'INTENDANT.

LEAR, *continuant*. Ah! vous voilà, monsieur le drôle! Ap[illegible] yeux?

L'INTENDANT. Le père de ma maîtresse.

LEAR. Le père de ta maîtresse! belître! butor! animal!

L'INTENDANT. Je [illegible] de tout cela, seigneur; per[illegible]

LEAR. [illegible] en face, insolent! (*Il le frappe.*)

L'INTENDANT. [illegible] qu'on me frappe, seigneur.

KENT, [illegible], *et le faisant tomber.* [illegible], méchant joueur de ballon.

LEAR. [illegible], tu me sers bien, et je t'ai[illegible].

KENT, *à l'Intendant.* [illegible], je t'ap[illegible]; si tu veux [illegible] tu n'as [illegible] (*Il le* [illegible].)

[illegible]

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. [illegible] que je le récompense. — (*A Kent, en lui présentant son bonnet.*) Tiens, voici ma crête de coq[1].

LEAR. Eh bien, mon enfant, comment te portes-tu?

LE BOUFFON, *à Kent.* Mon cher, je te conseille de prendre ma crête de coq.

LEAR. Pourquoi donc, mon enfant?

LE BOUFFON, *à Kent.* Parce que tu te mets au service d'un homme tombé dans la disgrâce; je t'avertis que si tu ne sais pas sourire selon que souffle le vent, tu auras bientôt attrapé un rhume; tiens, prends ma crête de coq. Cet homme que tu vois s'est aliéné pour jamais deux de ses filles, et a rendu malgré lui service à la troisième; si tu t'attaches à ses pas, il faut que tu portes ma crête de coq. — Comment va mon oncle? Que n'ai-je deux crêtes de coq et deux filles!

LEAR. Pourquoi, mon enfant?

LE BOUFFON. S'il m'arrivait de leur donner tout mon bien, je garderais pour moi les deux crêtes de coq; tiens, prends toujours la mienne; tu en demanderas une seconde à tes filles!

LEAR. Mon cher, gare les étrivières!

LE BOUFFON. La vérité est un chien qu'on renvoie au chenil; on vous la chasse à coups de fouet, pendant que la chienne favorite étale au coin du feu sa puante personne.

LEAR. Voilà un trait pénétrant, et qui s'adresse à moi.

LE BOUFFON. Si tu veux, je te dirai un couplet.

LEAR. Voyons.

LE BOUFFON. Écoute bien, mon oncle.

Avoir autant qu'il se pourra
Plus d'étoffe que d'apparence,
Moins de babil que de science,
Prêter moins qu'en sa bourse on n'a;
Afin de faire feu qui dure,
Savoir ménager sa monture;
Apprendre beaucoup, croire peu;
Prudemment jouer petit jeu;
Laisser sa bouteille et sa blonde;
Au lieu d'aller courir le monde,
A la maison se tenir coi;
Mes chers amis, voilà de quoi
Faire qu'on trouve la dizaine
Plus de deux fois dans la vingtaine.

KENT. Tout cela et rien c'est même chose, fou.

LE BOUFFON. En ce cas, c'est comme l'éloquence d'un avocat sans honoraire; tu ne m'as rien donné en retour; ne pourrais-tu, mon oncle, tirer quelque parti de rien?

LEAR. Non, mon enfant, on ne peut rien faire de rien.

LE BOUFFON, *à Kent.* Dis-lui, je te prie, que c'est justement à quoi se monte le revenu de ses terres; dis-le-lui, toi, car il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR. Tu es un fou méchant.

LE BOUFFON. Sais-tu, mon cher, quelle est la différence entre un fou méchant et un fou bon diable?

LEAR. Non, mon enfant; apprends-moi cela.

LE BOUFFON.

Celui dont l'insolence
Te conseille aujourd'hui
D'abdiquer ta puissance,
Qu'il vienne ici,
Ou prends sa place à lui.
Par un contraste aimable,
Aussitôt l'on verra,
(*Se désignant du doigt.*)
Ici le fou bon diable,
(*Montrant Lear.*)
Et le fou méchant là, — là.

LEAR. Est-ce que tu m'appelles fou, mon enfant?

LE BOUFFON. Tu as abdiqué tous les autres titres que tu tenais de ta naissance.

KENT. Voilà un gaillard qui n'est pas si fou qu'il le paraît, monseigneur.

LE BOUFFON. Non, ma foi, c'est un métier dont les seigneurs et les grands ne veulent pas me laisser le privilége. Si j'avais le monopole de la folie, ils voudraient en avoir leur part; il n'est pas jusqu'aux dames qui ne me disputent mon rôle et n'empiètent sur mes attributions. — Mon oncle, donne-moi un œuf, et je te donnerai deux couronnes[2].

[1] La coiffure des bouffons [illegible] d'une paire d'oreilles [illegible] crête de coq.

[2] En Angleterre, un écu [illegible] couronne.

LEAR. Quelles sont ces deux couronnes que tu me donneras?

LE BOUFFON. Je prendrai un œuf que je couperai par le milieu, puis je mangerai le jaune et je te donnerai le blanc, ou les deux couronnes de l'œuf. Quand tu as partagé en deux moitiés ta couronne, et que tu les as données l'une et l'autre, c'est comme si, dans un chemin plein de boue, tu avais porté ton âne sur ton dos. Il y avait bien peu de cervelle sous la couronne chauve qui recouvre ton crâne, lorsque tu as fait l'abandon de ta couronne d'or. Si ce que je dis maintenant est d'un fou, qu'on donne les étrivières au premier qui sera de cet avis.

> L'année aux fous ne fut jamais plus dure ;
> Les sages les ont remplacés ;
> De leur esprit embarrassés,
> Ils font, ma foi, sotte figure.

LEAR. Depuis quand es-tu si en train de chanter, mon enfant?

LE BOUFFON. Depuis que de tes filles tu as fait tes mères: car le jour où, leur mettant les verges dans la main, tu t'es humblement soumis à la correction, ce jour-là

> Elles ont pleuré d'allégresse ;
> Et moi, le cœur gros de tristesse,
> De douleur, hélas! j'ai chanté,
> En voyant ce roi si vanté
> Mettre sa raison en [illegible],
> Et jouer à cligne-musette.

Je t'en prie, mon oncle, donne à ton fou un maître qui lui enseigne à mentir: je voudrais apprendre à mentir.

LEAR. Si tu mens, mon cher, nous te ferons fouetter.

LE BOUFFON. Il existe entre toi et tes filles une conformité merveilleuse: elles veulent me faire fouetter quand je dis la vérité, toi quand je mens; et parfois aussi on me fouette quand je ne dis rien. Je préférerais toute autre destinée à celle de fou, et cependant je ne voudrais pas de la tienne, mon oncle; tu as rogné ton intelligence par les deux bouts, sans rien laisser au milieu: voici venir l'une des rognures.

Entre GONERIL.

LEAR. Eh bien, ma fille, pourquoi ce visage sombre? Je te trouve depuis quelque temps l'air singulièrement morose.

LE BOUFFON. Tu étais un heureux mortel quand il pouvait t'être indifférent qu'elle fût gaie ou triste; maintenant, tu n'es plus qu'un zéro sans valeur; je suis plus que toi: je suis un fou, tu n'es rien. — (*A Goneril.*) Oui, allons, je vais me taire. Je lis cet ordre sur votre visage, sans que vous ayez besoin de parler. Bouche close!

> Celui qui, gaspillant sa vie,
> [illegible]
> Je vous le dis, un jour viendra
> [illegible]

(*Montrant Lear.*) Cet homme-là n'est plus qu'une cosse vide.

GONERIL. Seigneur, non-seulement votre fou, à qui tout est permis, mais tous ceux qui font partie de votre suite insolente, ne cessent de soulever des querelles, et se livrent à de coupables et intolérables désordres; seigneur, je croyais [illegible] langage et vos actes récents, j'ai tout lieu de craindre que vous n'encouragiez ces méfaits et ne les couvriez de votre protection. Si cela était, vous n'échapperiez pas à notre juste [illegible]

[illegible]

LE BOUFFON. Un âne ne saurait-il distinguer quand c'est la charrue qui tire les bœufs?

LEAR. Quelqu'un me reconnaît-il ici? Je ne suis pas Lear. Est-ce ainsi que Lear marche? est-ce ainsi qu'il parle? où sont ses yeux? Il faut ou que sa raison soit affaiblie, ou que ses sens soient frappés d'incapacité complète. Moi éveillé! cela n'est pas. Qui peut me dire qui je suis?

LE BOUFFON. L'ombre de Lear.

LEAR. Je voudrais le savoir; car si j'en juge par ces insignes de la souveraineté, si je m'en rapporte au témoignage de ma raison, je crois avoir des filles; et cependant c'est une erreur.

LE BOUFFON. Tes filles feront de toi un père obéissant.

LEAR. Votre nom, belle dame!

GONERIL. Cet ébahissement, seigneur, est du même calibre que vos autres boutades récentes. Veuillez, je vous prie, me bien comprendre: vous êtes vieux et vénérable, vous devriez aussi être sage: vous conservez ici à votre suite cent chevaliers ou écuyers qui ont porté si loin leurs désordres, leurs débauches et leur impudence, que notre cour, souillée par leur présence impure, ressemble à une hôtellerie plongée dans une immense orgie; la crapule et le libertinage en font une taverne et une maison de prostitution plutôt que la résidence d'un roi. Les choses en sont arrivées à un tel degré d'infamie, qu'une prompte réforme est urgente: je vous invite donc, si vous ne voulez que je prenne ce qu'on m'aura refusé, à réformer une partie de votre suite; et que ceux que vous conserverez à votre service soient des gens qui conviennent à votre âge, qui sachent se connaître, et vous respecter.

LEAR. Enfer et ténèbres! — Qu'on selle mes chevaux, qu'on rassemble ma suite! — Dégénérée bâtarde! je ne t'importunerai pas; il me reste une fille.

GONERIL. Vous frappez mes gens, et votre soldatesque effrénée prétend donner des ordres à ses supérieurs.

LEAR. Malheur à qui se repent trop tard!

Entre LE DUC D'ALBANIE.

LEAR, *continuant, au duc d'Albanie.* Ah! vous voilà, seigneur! est-ce votre volonté qu'il en soit ainsi? parlez, seigneur. — Qu'on prépare mes chevaux! — Ingratitude, furie au cœur de marbre, plus hideuse quand tu te montres dans un enfant que les monstres de la mer!

ALBANIE. De grâce, seigneur, modérez-vous.

LEAR, *à Goneril.* Abominable harpie! tu mens. Les gens de ma suite sont des hommes choisis et bien élevés, qui savent remplir tous leurs devoirs, et dont la conduite est irréprochable! — Oh! comment une faute légère de Cordélie a-t-elle pu me paraître impardonnable au point de déplacer mes affections de leur siége habituel, comme aurait pu faire un levier, pour exiler de mon cœur la tendresse d'un père, et lui substituer le fiel de la haine? (*Se frappant le front.*) O Lear, Lear, Lear! frappe cette porte qui a laissé entrer ta démence et sortir ton bon sens! — (*A sa suite.*) Allez, mes gens, allez!

ALBANIE. Seigneur, j'ignore le motif de votre colère, et j'en suis totalement innocent.

LEAR. C'est possible, seigneur. — Entends-moi, nature, entends-moi; exauce mon vœu, divinité chérie! si tu te proposais de rendre cette créature féconde, suspends tes desseins! mets la stérilité dans ses flancs, neutralise en elle les organes de la maternité, et que de son corps flétri il ne naisse jamais un enfant qui l'honore! S'il lui arrive d'être mère, que le fils qu'elle mettra au jour, pétri de fiel et de perversité, devienne le tourment de sa vie! qu'il sillonne de rides son jeune front, qu'il imprime sur ses joues creusées la trace de ses pleurs incessants, qu'il rie des douleurs de sa mère, et paye en mépris ses bienfaits, afin qu'elle apprenne par sa propre expérience que la morsure d'un serpent est moins cruelle que la douleur d'avoir un enfant [illegible] *Il sort.*

ALBANIE. Dieux que nous adorons, d'où provient tout ceci?

[illegible] d'un vieillard [illegible]

[illegible]

[illegible]



LEAR. — S'il lui arrive d'être mère, que le fils qu'elle mettra au jour devienne le tourment de sa vie. (Acte Ier, scène IV, page 7.)

ALBANIE. Qu'y a-t-il, seigneur?

LEAR. Je vais vous le dire. Malédiction! je rougis de ma faiblesse. — (*A Goneril.*) Faut-il que tu aies la puissance d'émouvoir à ce point ma fermeté d'homme, et de faire couler ces larmes brûlantes qui m'échappent malgré moi, et dont tu es indigne! — Que les brouillards infects et les vents homicides fondent sur toi! que les flèches incurables de la malédiction d'un père te percent de part en part! — O mes yeux! qu'un sot attendrissement vient mouiller, qu'il vous arrive encore de verser des larmes pour un pareil objet, et je vous arrache de mes propres mains, et vous envoie, vous et vos pleurs, humecter la terre endurcie. — Voilà donc où j'en suis réduit! Ah! n'importe! il me reste encore une fille. Celle-là, j'en suis sûr, est bonne et compatissante; quand elle apprendra ta conduite, elle déchirera de ses ongles ton visage inhumain. Tu me verras reparaître sous mon aspect d'autrefois, toi qui t'imagines que je l'ai dépouillé pour toujours. (*Lear sort avec sa suite; Kent l'accompagne.*)

GONERIL. L'avez-vous entendu?

ALBANIE. Malgré tout l'amour que je vous porte, Goneril, je ne saurais être injuste au point, —

GONERIL. De grâce! soyez tranquille. — Holà, Oswald! (*Au Bouffon.*) Toi, drôle, coquin plus rusé que tu n'es fou, suis ton maître.

LE BOUFFON. Mon oncle Lear, mon oncle Lear, attends-moi, emmène ton fou avec toi.

Un renard pris au piége [illegible] telle fille,
Auraient reçu [illegible]
Si pour payer [illegible]
Il ne fallait que [illegible].

(*Il sort.*)

GONERIL. Voilà un homme bien conseillé! [illegible] — Cent chevaliers! — Est-il politique, est-il prudent de lui laisser conserver auprès de lui cent chevaliers armés de pied en cap, afin qu'au moindre caprice, à la moindre lubie, au plus léger motif de plainte ou de mécontentement, il puisse abriter derrière eux sa vieillesse imbécile, et tenir nos vies à sa merci? — Holà, Oswald!

ALBANIE. Vous poussez, je crois, vos craintes trop loin.

GONERIL. Cela est plus prudent qu'un excès de sécurité. J'aime mieux écarter les dangers que je crains, que d'avoir à craindre toujours. Je connais le fond de sa pensée; ce qu'il vient de dire là, je l'ai déjà mandé à ma sœur; si elle lui donne asile à lui et à ses cent chevaliers, après que je lui en ai montré tous les inconvénients, —

Entre L'INTENDANT.

GONERIL, *continuant.* Eh bien, Oswald, as-tu écrit à ma sœur la lettre en question?

L'INTENDANT. Oui, madame.

GONERIL. Prends avec toi une escorte, et monte sur-le-champ à cheval : informe ma sœur dans le plus grand détail de mes motifs de crainte, et appuie-les de toutes les raisons que tu pourras trouver. Pars, et presse ton retour. (*L'Intendant sort.*)

GONERIL, *continuant.* Non, non, seigneur, cette excessive douceur qui marque votre conduite, je ne la désapprouve pas; cependant, permettez-moi de vous le dire, votre défaut de prudence est beaucoup plus blâmable que votre inoffensive douceur ne mérite d'éloges.

ALBANIE. Jusqu'où s'étend la portée de votre vue, c'est ce que j'ignore; souvent nous gâtons ce qui est bien en voulant l'améliorer.

GONERIL. Cependant, —

ALBANIE. Soit! attendons l'événement. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une cour devant le même palais.

Entrent LEAR, KENT et LE BOUFFON.

LEAR, *à Kent.* Prends les devants et rends-toi à Gloster, où tu remettras cette lettre à ma fille; ne lui fais connaître ce que tu sais qu'en te bornant à répondre aux questions



LEAR. — Quel est celui qui t'a manqué de respect au point de te placer ici ? (Acte II, scène IV, page 12.)

qu'elle t'adressera sur la teneur de la lettre. Si tu ne fais pas la plus grande diligence, je serai là-bas avant toi.

KENT. Je ne dormirai pas, seigneur, que je n'aie remis votre lettre. (*Il sort.*)

LE BOUFFON. Si on avait la cervelle aux talons, n'aurait-elle pas à craindre les engelures ?

LEAR. Oui, mon enfant.

LE BOUFFON. En ce cas, réjouis-toi, je te prie. Ton intelligence n'aura pas besoin de mettre ses souliers en pantoufles.

LEAR. Ha ! ha ! ha !

LE BOUFFON. Tu verras que ta fille te traitera comme sa sœur ; car, bien qu'elle lui ressemble comme une pomme sauvage à une pomme douce, néanmoins je sais ce que je sais.

LEAR. Et que sais-tu, mon enfant ?

LE BOUFFON. Qu'il n'y aura pas plus de différence entre elles qu'entre une pomme sauvage et une pomme sauvage. Pourrais-tu me dire pourquoi nous avons le nez au milieu du visage ?

LEAR. Non.

LE BOUFFON. C'est pour que les yeux soient placés l'un à droite et l'autre à gauche du nez, afin que ce qu'on ne peut flairer, on puisse le voir.

LEAR, *rêveur et préoccupé*. J'ai été injuste envers elle[1] ! —

LE BOUFFON. Pourrais-tu me dire comment l'huître fait son écaille ?

LEAR. Non.

LE BOUFFON. Ni moi non plus ; mais je puis te dire pourquoi un limaçon a une maison.

LEAR. Pourquoi ?

LE BOUFFON. Pour y loger sa tête, au lieu de la donner à ses filles et de laisser ses cornes sans abri.

LEAR, *toujours préoccupé*. Je veux oublier ma nature. — Un père si tendre ! — Mes chevaux sont-ils prêts ?

LE BOUFFON. Tes ânes sont allés les voir. La raison pour laquelle les sept étoiles ne sont pas plus de sept, est une fort jolie raison.

[1] C'est de Cordélia qu'il parle.

LEAR. Parce qu'elles ne sont pas huit.

LE BOUFFON. C'est vrai : tu ferais un excellent bouffon.

LEAR. Si je reprenais mon autorité par la force ! — Monstrueuse ingratitude !

LE BOUFFON. Mon oncle, si tu étais mon bouffon, je te ferais battre pour être devenu vieux avant le temps.

LEAR. Comment cela ?

LE BOUFFON. Tu n'aurais pas dû vieillir avant d'être sage.

LEAR. Oh ! que je ne devienne pas fou, que je ne devienne pas fou, ciel miséricordieux ! Conserve-moi la raison ; je ne veux pas devenir fou !

Entre UN DE SES CHEVALIERS.

LEAR, *continuant*. Eh bien ! les chevaux sont-ils prêts ?

LE CHEVALIER. Ils sont prêts, seigneur.

LEAR, *au Bouffon*. Viens, mon enfant.

LE BOUFFON. Celle qui est fille maintenant, et qui rit en me voyant partir, ne sera pas fille longtemps, à moins d'événements imprévus. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une cour du château du comte de Glocester.

EDMOND et CURAN se rencontrent.

EDMOND. Dieu te garde, Curan !

CURAN. Et vous aussi, seigneur ! J'ai vu votre père, et je lui ai annoncé que le duc de Cornouailles et Régane, son épouse, arriveront ici ce soir.

EDMOND. Comment cela se fait-il ?

CURAN. Ma foi, je n'en sais rien ; vous avez sans doute appris les nouvelles qui circulent, ou plutôt qu'on se communique tout bas ; car on ne les dit encore qu'à l'oreille.

EDMOND. Je les ignore. Dis-moi, je te prie, quelles sont ces nouvelles ?

CURAN. N'avez-vous pas entendu dire que la guerre allait probablement s'allumer entre les ducs de Cornouailles et d'Albanie ?

EDMOND. Pas le moins du monde.

CURAN. Vous ne tarderez donc pas à l'apprendre. Adieu, seigneur. (*Il s'éloigne.*)

EDMOND, *seul.* Le duc doit venir ici ce soir ! Bon, tant mieux ! cette circonstance favorise singulièrement mes projets ! Mon père a mis du monde en campagne pour arrêter mon frère, et j'ai un rôle scabreux à jouer. — Allons, de la célérité, et que la fortune me seconde ! — (*Elevant la voix.*) Mon frère, un mot : descendez : — mon frère, venez, vous dis-je. —

Arrive EDGAR.

EDMOND, *continuant.* Mon père te fait chercher : — fuis de ce lieu; on lui a déconvert ta retraite; fuis à la faveur des ombres de la nuit. — N'as-tu point parlé contre le duc de Cornouailles? Il arrive ce soir même en toute hâte, et Régane l'accompagne. N'as-tu rien dit de son hostilité contre le duc d'Albanie? Rappelle-toi bien.

EDGAR. Pas un mot, j'en ai la certitude.

EDMOND. J'entends venir mon père, — excuse-moi; il faut que je fasse semblant de tirer mon épée contre toi ! — Tire aussi la tienne; fais comme si tu te défendais. — (*Ils mettent l'épée à la main et commencent un combat simulé.*) Rends-toi : suis-moi devant mon père : — holà ! de la lumière ! — (*Bas.*) Fuis, mon frère. (*Haut.*) Des torches, des torches ! — (*Bas.*) C'est bien, adieu. (*Edgar s'éloigne.*)

EDMOND, *continuant.* Si je me tirais un peu de sang, ce serait une preuve irrécusable de mes courageux efforts ! — (*Il se fait au bras une légère blessure.*) J'ai vu des gens ivres se faire plus de mal que cela par manière de plaisanterie. — (*Elevant la voix.*) Mon père ! mon père ! arrêtez ! arrêtez ! Quoi ! point de secours !

Arrive GLOSTER suivi de ses gens, qui portent des torches.

GLOSTER. Eh bien ! Edmond, où est le scélérat?

EDMOND. Il était là tout à l'heure, caché dans les ténèbres, l'épée à la main, murmurant de coupables charmes et implorant la lune comme sa divinité tutélaire : —

GLOSTER. Mais où est-il?

EDMOND. Voyez, seigneur, je saigne.

GLOSTER. Edmond, où est le scélérat ?

EDMOND. Il s'est enfui. Quand il a vu l'inutilité de ses efforts. —

GLOSTER. Qu'on le poursuive. Holà ! mettez-vous sur sa trace. (*Les serviteurs s'éloignent.*)

GLOSTER, *continuant.* Eh bien ! quand il a vu l'inutilité de ses efforts. —

EDMOND. Pour me faire consentir au meurtre de mon père; quand il a vu que je lui parlais des dieux vengeurs, qui tiennent en réserve tous leurs foudres pour punir les parricides; que j'attestais les liens multipliés et saints qui unissent les enfants aux pères, — en un mot, seigneur, quand il s'est convaincu de mon invincible répugnance pour ce projet dénaturé, soudain, dans sa fureur, il a tourné contre moi [illegible] qu'il tenait déjà à la main; et avant que je [illegible] me défendre, il m'a blessé; mais lorsqu'il [illegible] appelant à moi mon courage, je me mettais hardiment en [illegible] et de lui tenir tête, et peut-être aussi effrayé par le bruit que j'ai fait, il a aussitôt pris la fuite.

GLOSTER. Il a beau fuir; [illegible] ne lui offrira point de retraite, et [illegible] — [illegible] toute la diligence possible, — [illegible], mon maître, mon digne chef et protecteur, [illegible], je ferai proclamer [illegible] récompense pour celui qui [illegible] et la peine de mort [illegible].

EDMOND. [illegible]

» ne saurais en imposer au monde au point de l'empêcher » de voir l'intérêt puissant et décisif que tu as à ma mort »

GLOSTER. O l'effroyable et endurci scélérat ! il irait jusqu'à nier sa lettre ! il n'est pas né de moi. (*On entend le son d'une trompette.*) Ecoute, j'entends la trompette du duc ! je ne sais quel motif l'amène. Je veux faire fermer tous les ports du royaume; le scélérat n'échappera pas; il faut que le duc m'accorde cela; en outre, j'enverrai son signalement dans toutes les directions, afin qu'il soit partout reconnu. Quant à toi, fils loyal et dévoué, je prendrai les mesures nécessaires pour te rendre habile à recueillir ma succession.

Arrivent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, et leur suite.

CORNOUAILLES. Eh bien, mon noble ami, depuis mon arrivée, — et j'arrive à l'instant même, — j'ai appris d'étranges nouvelles.

RÉGANE. Si elles sont vraies, il n'est pas de châtiment assez grand pour punir le coupable. Comment vous trouvez-vous, seigneur ?

GLOSTER. O madame ! mon vieux cœur est brisé ! il est brisé !

RÉGANE. Comment ! le filleul de mon père aurait voulu attenter à vos jours? celui que mon père a nommé? votre Edgar?

GLOSTER. O madame, madame ! je rougis de le dire.

RÉGANE. N'était-il pas lié avec ces chevaliers tapageurs qui composent la suite de mon père?

GLOSTER. Je l'ignore, madame; son crime passe toute mesure.

EDMOND. Effectivement, madame, il était de leur bande.

RÉGANE. Alors je ne m'étonne pas de ses intentions perverses ! ce sont eux qui lui auront conseillé d'attenter à la vie d'un vieillard dont il leur tarde de posséder et de dissiper les revenus. Ce soir même j'ai reçu par ma sœur des nouvelles de leur conduite; et suivant ses avis, s'ils viennent pour séjourner chez moi, je suis bien décidée à ne pas m'y trouver.

CORNOUAILLES. Ni moi non plus, Régane, je vous en donne ma parole. — Edmond, j'apprends que votre conduite envers votre père a été celle d'un bon fils.

EDMOND. C'était mon devoir, seigneur.

GLOSTER. Il m'a révélé ses projets, et en cherchant à se saisir de sa personne, il a reçu la blessure que vous voyez.

CORNOUAILLES. Est-on à sa poursuite?

GLOSTER. Oui, monseigneur.

CORNOUAILLES. S'il est pris, on le traitera de manière à n'avoir plus jamais rien à craindre de lui : disposez de mon autorité, et faites-en l'usage qu'il vous plaira. — Pour vous, Edmond, dont la vertu et l'obéissance viennent à l'instant même de se manifester d'une manière si honorable, vous serez des nôtres; nous avons besoin d'hommes loyaux comme vous; nous retenons vos services.

EDMOND. Je vous servirai, seigneur, avec zèle, à défaut de toute autre qualité.

GLOSTER. Je remercie pour lui votre altesse.

CORNOUAILLES. Vous ignorerez pourquoi nous sommes venus vous voir.

RÉGANE. A cette heure indue, au milieu des ténèbres de la nuit, ce sont, noble Gloster, des affaires d'une haute importance et sur lesquelles nous avons besoin de vous consulter. — Notre père et notre sœur nous ont écrit, chacun de leur côté, pour nous informer d'une mésintelligence qui s'est élevée entre eux; nous avons jugé à propos de leur répondre de notre propre résidence; les messagers sont prêts, et pour partir n'attendent plus que nos dépêches. Notre fidèle et vieil ami, que votre cœur se console; et veuillez nous aider de vos conseils dans l'affaire urgente qui nous occupe.

GLOSTER. [illegible] madame; vos altesses [illegible] les très bien venues. (*Ils [illegible].*)

SCENE II.

Devant le [illegible] de Gloster.

KENT et L'INTENDANT [illegible].

L'INTENDANT. Bonjour, l'ami; es-tu de la maison?

KENT. Oui.

L'INTENDANT. [illegible]

KENT. Dans la bourbe.

L'INTENDANT. [illegible]

KENT. Je ne t'aime pas.

L'INTENDANT. En ce cas, je me soucie fort peu de toi.

KENT. Si je te tenais dans le parc de Lipsburg, je t'obligerais bien à prendre de moi quelque souci.

L'INTENDANT. Pourquoi me traites-tu ainsi? je ne te connais pas.

KENT. Drôle, je te connais.

L'INTENDANT. Pour qui me connais-tu?

KENT. Pour un fripon, un faquin, un mangeur de restes, un gueux, tout pétri de bassesse et d'orgueil, un mendiant sans cœur, un valet à trois livrées, un sale coquin, un poltron, un maraud qui sent la corde d'une lieue, un gredin qui fait le chien couchant pour escroquer un héritage, un cuistre ne sachant faire d'autre métier que celui d'entremetteur, un composé de tout ce qu'il y a de plus misérable, de plus vil, de plus lâche; un sot animal que je vais faire crier à tue-tête sous mes coups, s'il ose désavouer une seule des syllabes de son signalement.

L'INTENDANT. Quel étrange drôle es-tu donc de venir ainsi injurier un homme qui ne te connait pas plus que tu ne le connais?

KENT. Il faut que tu sois un coquin bien effronté pour oser dire que tu ne me connais pas: il n'y a pas plus de deux jours que je t'ai donné le croc en jambes et battu devant le roi. Dégaîne, misérable: il fait nuit, mais il y a clair de lune; il faut que je te hache comme chair à pâté, infâme poltron. Dégaîne. *Il met l'épée à la main.*

L'INTENDANT. Laisse-moi; je n'ai rien à démêler avec toi.

KENT. Dégaîne, coquin: tu es venu apporter des lettres contre le roi, et servir la révolte d'une poupée orgueilleuse contre l'autorité de son père; dégaîne, coquin, ou je vais te taillader les côtes; — dégaîne, misérable; allons, viens.

L'INTENDANT. Au secours! au meurtre! au secours!

KENT. En garde, misérable! défends-toi, drôle; défends-toi, scélérat; en garde! (*Il le bat.*)

L'INTENDANT. Au secours! au meurtre! au secours!

Arrivent EDMOND, CORNOUAILLES, REGANE, GLOSTER, et plusieurs Serviteurs.

EDMOND. Eh bien! qu'y a-t-il? séparez-vous.

KENT. Avec vous, jeune homme, si cela vous convient; venez, je suis votre homme; venez, mon jeune maître.

GLOSTER. Des épées nues! des armes! de quoi s'agit-il?

CORNOUAILLES. Sur votre vie, arrêtez; quiconque portera un coup de plus est un homme mort. De quoi est-il question?

REGANE. Ce sont les messagers de ma sœur et du roi.

CORNOUAILLES. Quel est le motif de votre querelle? parlez.

L'INTENDANT. Je puis à peine respirer, monseigneur.

KENT. Cela ne m'étonne pas; ta valeur a fait de si grandes prouesses. Misérable poltron, la nature te renie; c'est un tailleur qui t'a fait.

CORNOUAILLES. Tu es un singulier drôle; un tailleur faire un homme?

KENT. Oui, monseigneur, un tailleur, un statuaire ou un peintre n'auraient pu ébaucher un homme aussi grossièrement, lors même qu'ils n'auraient mis que deux heures à l'ouvrage.

CORNOUAILLES, *à l'Intendant.* Réponds-moi: comment s'est élevée cette rixe?

L'INTENDANT. Monseigneur, ce vieux scélérat, dont j'ai bien voulu épargner la vie en considération de sa barbe grise, —

KENT. Misérable zed! lettre superflue! — Monseigneur, si vous me le permettez, je vais [illegible] ce grossier scélérat, le réduire en mortier et en crépir les murs d'une [illegible] à pourceaux. — Épargner ma barbe grise, vil [illegible]!

CORNOUAILLES. Tais-toi, drôle! tais-toi, manant! n'as-tu donc de respect pour personne?

KENT. [illegible]

CORNOUAILLES. [illegible]

KENT. [illegible] homme sans [illegible] [illegible] *à l'Intendant.* [illegible]

cile? Oison, si je te tenais dans la plaine de Sarum, je te chasserais devant moi toujours criant jusqu'à Camelot [1].

CORNOUAILLES. Est-ce que tu es fou, vieux drôle?

GLOSTER. Comment vous êtes-vous pris de querelle? ditesnous cela?

KENT. Il n'y a pas entre les éléments contraires plus d'antipathie qu'il n'y en a entre moi et ce misérable.

CORNOUAILLES. Pourquoi l'appelles-tu misérable? quel est son crime?

KENT. Son visage me déplaît.

CORNOUAILLES. Pas plus peut-être que le mien, ou celui des personnes ici présentes.

KENT. Monseigneur, j'ai l'habitude d'être franc: j'ai vu dans ma vie de meilleurs visages qu'aucun de ceux que je vois dans ce moment devant moi.

CORNOUAILLES. C'est quelque drôle qui, s'étant vu complimenter pour sa franchise, affecte une grossièreté brutale, et fait parade d'un défaut qu'il n'a pas. Il ne saurait flatter, il est franc et sincère. Il faut qu'il dise la vérité; si elle est bien reçue, tant mieux; sinon, prenez-vous-en à sa franchise. Je connais de ces marauds-là qui, sous un masque de franchise, cachent plus de duplicité et une âme plus corrompue que vingt courtisans imbéciles se [illegible] en efforts d'adulations.

KENT. Monseigneur, je vous l'affirme en toute sincérité, sous le bon plaisir de votre grandeur, dont l'influence, pareille à l'auréole flamboyante qui rayonne au front de Phébus, —

CORNOUAILLES. Qu'est-ce que cela veut dire?

KENT. C'est pour changer de style, puisque celui que je viens d'employer vous déplaît si fort; assurément, monseigneur, je ne suis point un flatteur; celui qui vous a trompé avec un accent de franchise n'était qu'un franc scélérat, ce que pour ma part je ne serai jamais, quand vous m'en prieriez.

CORNOUAILLES, *à l'Intendant.* En quoi l'as-tu offensé?

L'INTENDANT. En rien, monseigneur; il a plu dernièrement au roi mon maître de me frapper par suite d'une méprise; cet homme, pour flatter sa colère, s'est joint à lui et m'a fait tomber; puis, lorsque j'étais à terre, il s'est mis à m'insulter, à me railler, et s'est vu complimenter par le roi pour avoir accablé un homme sans défense; tout à l'heure, fier encore de ce grand exploit, il vient de tirer l'épée contre moi.

KENT. A entendre ces coquins et ces poltrons-là, Ajax n'est rien auprès d'eux.

CORNOUAILLES. Qu'on aille chercher les ceps [2]: vieux scélérat obstiné, non moins qu'insolent, nous t'apprendrons, —

KENT. Monseigneur, je suis trop vieux pour apprendre; je sers le roi; c'est lui qui m'envoie auprès de vous; ce serait montrer pour la personne de mon gracieux maître peu de respect et beaucoup de mauvais vouloir, que de mettre son messager dans les ceps.

CORNOUAILLES. Allez chercher les ceps. (*Un Serviteur s'éloigne.*)

CORNOUAILLES, *continuant.* Sur ma vie et mon honneur, il y restera jusqu'à midi.

REGANE. Jusqu'à midi! dites jusqu'à ce soir, et toute la nuit encore.

KENT. Mais, madame, si j'étais le chien de votre père, vous ne me traiteriez point ainsi.

REGANE. Non, mais je traite ainsi son valet, qui [illegible] valet [illegible] drôle. (*On apporte les ceps.*)

CORNOUAILLES. Voici un [illegible] votre sœur. — [illegible] les ceps.

GLOSTER. Je supplie votre altesse de n'en rien faire. Sa [illegible] est grave, et le bon roi son maître [illegible] point; [illegible]

CORNOUAILLES. Je le prends sur moi.

[1] [illegible] de Somerset.

[2] [illegible]

REGANE. Ma sœur aurait à plus juste titre le droit de s'offenser qu'on ait insulté et maltraité son envoyé dans l'accomplissement de sa mission. — Allons, emprisonnons-lui les jambes. — (*On met Kent dans les ceps.*)

REGANE, *continuant.* Venez, monseigneur; retirons-nous. *Regane, Cornouailles et leur Suite s'éloignent.*

GLOSTER. Je suis fâché de ce qui t'arrive, mon ami; c'est la volonté du duc, et tout le monde sait qu'on ne lui en fait pas changer facilement; j'intercéderai pour toi.

KENT. N'en faites rien, seigneur; j'ai sommeil, j'ai fait une longue route; je dormirai une partie du temps; je passerai le reste à siffler; la fortune d'un honnête homme peut s'user aux talons. Je vous souhaite le bonsoir.

GLOSTER. Le duc a tort; on prendra mal la chose. (*Il s'éloigne.*)

KENT, *seul.* Bon roi, je crains bien que tu n'aies vérifié le proverbe et que tu ne sois tombé d'un mal dans un pire [1]. Flambeau du monde, qui en ce moment éclaires une autre portion de notre globe, approche, afin qu'aux rayons de ta lumière bienfaisante je puisse prendre lecture de cette lettre. (*Il tire une lettre de son sein.*) — Ce n'est guère que pour le malheur désespéré qu'il se fait des miracles. Je sais que cette lettre me vient de Cordélie; le bonheur aura voulu qu'elle fût informée du déguisement sous lequel je me cache; qui sait si elle ne trouvera pas le moyen de me tirer de cette position fâcheuse, et d'appliquer un remède au mal? — La fatigue et le sommeil m'accablent; profitez de ce moment, ô mes yeux appesantis! fermez-vous pour ne pas voir cette ignoble demeure. — Fortune, bonne nuit; souris-moi encore; je m'endors au branle de ta roue. (*Il s'endort.*)

SCÈNE III.

Une bruyère.

Arrive EDGAR.

EDGAR. J'ai entendu la proclamation promulguée contre moi; heureusement que j'ai pu, dans le creux d'un arbre, me dérober aux poursuites. Toutes les issues sont gardées; partout une active vigilance est sur ma trace. Tant qu'il me sera possible d'échapper, je veux dérober ma tête au danger qui la menace; dussé-je descendre, pour me déguiser, à la condition la plus abjecte, la plus rapprochée de la brute, que la misère ait imposée à l'homme. Je noircirai ma figure, je ceindrai mes reins d'une couverture; je ferai à ma chevelure une multitude de nœuds; et le corps nu, je braverai l'injure des vents et l'inclémence des saisons. Je prendrai pour modèle ces mendiants, ces échappés de Bedlam [2] qui, poussant d'horribles clameurs, enfoncent dans leurs bras nus et leurs chairs meurtries des épingles, des brochettes de bois, des clous, des tiges de romarin, et accompagnant ce spectacle hideux de malédictions insensées ou de prières, mettent à contribution la charité des habitants des villages, des moulins et des chaumières. Je suis le pauvre Turlupin! le pauvre Tom! C'est quelque chose encore; — en restant Edgar, je ne suis plus rien. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

[illegible] Kent est encore dans les ceps.

Arrivent LEAR, LE BOUFFON et UN OFFICIER.

LEAR. [illegible] partis de leur château [illegible].

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

jambes: quand un homme a les jambes trop corpulentes, on lui met des brodequins en bois.

LEAR. Quel est celui qui t'a manqué de respect au point de te placer ici?

KENT. C'est lui et elle, votre gendre et votre fille.

LEAR. Non.

KENT. Oui.

LEAR. Non, te dis-je.

KENT. Oui, vous dis-je.

LEAR. Non, non, ils n'en sont pas capables.

KENT. Oui, certes, et ils l'ont fait.

LEAR. Par Jupiter, je jure que non.

KENT. Par Junon, je jure que oui.

LEAR. Jamais ils n'ont pu le faire; ils n'ont pu le vouloir; c'est plus qu'un assassinat de me manquer de respect d'une manière aussi outrageante. Hâte-toi de m'expliquer comment, venant de ma part, tu as pu mériter, ils t'ont pu infliger un pareil traitement.

KENT. Seigneur, je venais d'arriver à leur château et de leur remettre les lettres de votre altesse; humblement agenouillé devant eux, je ne m'étais point encore relevé, lorsque, tout en sueur, hors d'haleine, haletant, est arrivé un messager apportant les salutations de Goneril, sa maîtresse; il leur a remis des lettres dont sur-le-champ ils ont pris lecture; aussitôt ils ont réuni leurs gens, ont commandé des chevaux, et jetant sur moi un coup d'œil froid et dédaigneux, m'ont intimé l'ordre de les suivre, en attendant qu'ils me donnassent leur réponse; bientôt après j'ai rencontré ici le messager, dont l'ambassade, je le voyais, avait gâté la mienne; c'était le même drôle, qui dernièrement s'est conduit envers votre altesse avec tant d'insolence; écoutant alors ma colère plus que la réflexion, j'ai mis l'épée à la main; les cris de ce poltron ont mis tout le palais sur pied; c'est pour punir ce délit que votre gendre et votre fille ont cru devoir m'infliger ce honteux châtiment.

LE BOUFFON. L'hiver n'est point encore fini, s'il est vrai que les oies sauvages prennent leur vol dans cette direction-là.

> De leur père dans l'indigence
> Les enfants détournent les yeux;
> Mais le père dans l'opulence
> Trouve des fils affectueux.
> La fortune, femme légère,
> Ouvre ses bras à qui prospère,
> Ferme sa porte au malheureux.

Mais cela n'empêche pas que tes filles te vaudront autant non de dollars mais de douleurs que tu pourrais en compter pendant une année entière.

LEAR. Oh! comme la colère remonte vers mon cœur! Redescends, bile inflammable; c'est plus bas qu'est ta région! — Où est-elle, cette fille?

KENT. Avec le comte, seigneur, ici dans le château.

LEAR. Ne me suivez pas, restez ici. (*Il s'éloigne.*)

L'OFFICIER. N'avez-vous rien fait de plus que ce que vous venez de dire?

KENT. Rien. Pourquoi le roi vient-il avec une suite si peu nombreuse?

LE BOUFFON. Si pour une pareille question on t'avait mis dans les ceps, tu l'aurais bien mérité.

KENT. Pourquoi donc, fou?

LE BOUFFON. Nous t'enverrons à l'école de la fourmi, afin que tu apprennes qu'on ne travaille pas dans l'hiver. Tous ceux qui suivent leur nez sont guidés par leurs yeux, à l'exception des aveugles; et il n'y a pas un nez sur vingt qui ne sente ce qui pue. Si tu tiens une grande roue, lâche prise lorsque tu la vois rouler sur le penchant d'une montagne, en t'obstinant à la suivre, tu te romprais le cou; mais si tu vois monter quelque grand personnage, donne-lui la main, afin qu'il te tire après lui. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien. Des vauriens seuls doivent le suivre, puisque c'est un fou qui le donne.

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]

Il restera tant que la rage
Des autans n'aura pas cessé;
Celui qui fuit est l'insensé;
Celui qui reste est le vrai sage.

KENT. Où as-tu appris cela, fou?

LE BOUFFON. Ce n'est pas dans les ceps, tête folle.

Revient LEAR, suivi de GLOSTER.

LEAR. Refuser de me parler? ils sont malades; ils sont fatigués; ils ont voyagé toute la nuit. Prétextes que tout cela, indices de révolte et de défection! Retournez sur vos pas, et rapportez-moi une meilleure réponse.

GLOSTER. Seigneur, vous connaissez le caractère irritable du duc, combien il est inébranlable et obstiné dans ses résolutions.

LEAR. Vengeance! Peste! Mort! Confusion! — Son caractère irritable! Gloster, Gloster, je veux parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

GLOSTER. C'est ce que je leur ai dit, seigneur.

LEAR. Tu le leur as dit: voyons, me comprends-tu?

GLOSTER. Oui, seigneur.

LEAR. Le roi veut parler à Cornouailles; le tendre père veut parler à sa fille, et réclame son obéissance: leur as-tu dit cela? — Par mon sang et ma vie! — Irritable! le duc irritable! — Va lui dire, à ce duc si facile à irriter, que,— mais non, pas encore; — il est peut-être indisposé! la maladie nous fait négliger tous les devoirs que nous remplissions dans l'état de santé; nous ne sommes plus nous-mêmes, quand la nature accablée impose à l'esprit les souffrances du corps. Je m'abstiendrai; et j'en veux à ma colère d'avoir confondu les lubies d'un malade avec les actes réfléchis d'un homme bien portant. — Malédiction! En quel état je me trouve! — (*Apercevant Kent.*) Pourquoi est-il là? cet acte me fait croire que la réclusion du duc et de la duchesse n'est qu'un prétexte. Qu'on me rende mon serviteur. Va dire au duc et à sa femme que je veux leur parler à l'instant même; dis-leur de venir m'entendre, ou j'irai battre du tambour à la porte de leur chambre jusqu'à ce que le bruit y ait tué le sommeil [1].

GLOSTER. Je voudrais que vous fussiez en bonne intelligence. (*Il s'éloigne.*)

LEAR. Oh! je sens mon indignation qui se soulève! — mais non; qu'elle s'apaise.

LE BOUFFON. Tu n'as qu'à lui dire, mon oncle, ce que la cuisinière disait aux anguilles au moment où elle les mettait toutes vivantes dans la croûte d'un pâté; elle leur caressait la tête à coups de baguette en leur criant : « A bas, petites folles, à bas! » — C'était son frère qui portait l'affection pour son cheval jusqu'à lui beurrer son foin.

Arrivent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOSTER et plusieurs Serviteurs.

LEAR. Bonjour à tous deux.

CORNOUAILLES. Salut à votre seigneurie. (*On met Kent en liberté.*)

RÉGANE. Je suis charmée de voir votre altesse.

LEAR. Je le pense, Régane; j'ai des raisons de le croire; si tu ne me voyais pas avec joie, je ferais divorce avec la tombe de ta mère; car elle ne contiendrait plus que la dépouille d'une adultère. — (*A Kent.*) Ah! tu es libre! Mais nous parlerons de cela une autre fois. — Ma bien-aimée Régane, ta sœur est une misérable : ô Régane! elle a déchiré mon cœur; elle y a attaché le vautour de l'ingratitude. — Je puis à peine te parler; tu ne pourrais croire avec quelle méchanceté perverse, — ô Régane!

RÉGANE. Calmez-vous, je vous prie; vous pouvez être injuste envers elle, mais elle est incapable d'oublier son devoir.

LEAR. Comment? que dis-tu?

RÉGANE. Je ne puis croire que ma sœur ait manqué en rien à ce qu'elle vous doit. Si elle a mis un frein aux débordements des gens de votre suite, c'est pour des motifs et dans un but si légitimes, qu'elle est à l'abri de tout blâme.

LEAR. Ma malédiction sur elle!

[1] Ce passage a embarrassé les commentateurs; voici comment Letourneur l'a rendu : « Je vais à la porte de leur appartement, et j'y sonnerai tant l'alarme, tant, qu'ils croiront entendre crier : du sommeil à la mort. » C'est plus qu'un contre-sens, c'est un non-sens.

RÉGANE. O seigneur! vous êtes vieux; vous approchez du terme marqué par la nature : il faut vous laisser gouverner et conduire par ceux qui connaissent votre état mieux que vous-même. Je vous prie donc de vouloir bien retourner auprès de ma sœur et reconnaître vos torts envers elle.

LEAR. Moi, lui demander pardon! Comme il serait séant au représentant de notre maison d'aller lui dire : « Ma chère fille, j'avoue que je suis vieux; la vieillesse est importune; je vous demande à genoux de vouloir bien m'accorder le vêtement, le logement et la nourriture! »

RÉGANE. En voilà assez, seigneur; ce sont là des façons ridicules; retournez chez ma sœur.

LEAR. Jamais, Régane; elle m'a regardé avec colère; sa langue de serpent m'a percé au cœur. Ciel, verse sur sa tête ingrate les trésors de tes vengeances! et vous, souffles contagieux, frappez de paralysie ses jeunes membres!

CORNOUAILLES. Fi donc, seigneur! quelle honte!

LEAR. Vous, rapides éclairs, dardez dans ses yeux insolents vos flammes aveuglantes! et vous, vapeurs empestées que les marais exhalent et qu'aspire la puissante attraction du soleil, flétrissez sa beauté et châtiez son orgueil.

RÉGANE. Justes dieux! voilà comme vous me maudirez à mon tour, quand vous serez courroucé contre moi.

LEAR. Non, Régane; jamais tu n'auras ma malédiction. Ta bienveillante nature est incapable de dureté; ses yeux à elle sont farouches; mais les tiens consolent, et ils ne brûlent pas : ce n'est pas toi qui voudrais me sevrer de mes plaisirs, supprimer une partie de ma suite, m'adresser des paroles insolentes, réduire mes allocations, et, pour conclusion, m'interdire l'entrée de ta résidence. Tu sais trop bien ce qu'exigent les devoirs de la nature, la piété filiale, les procédés de la courtoisie, les sentiments de reconnaissance; tu n'as pas oublié que je t'ai donné en dot la moitié de mon royaume.

RÉGANE. Seigneur, venez au fait. (*On entend le son d'une trompette.*)

LEAR. Qui a mis mon serviteur dans les ceps?

CORNOUAILLES. Quelle est cette trompette?

Arrive L'INTENDANT.

RÉGANE. C'est ma sœur qui vient; c'est la confirmation de sa lettre, qui nous annonçait son arrivée prochaine. — (*A l'Intendant.*) Votre maîtresse est-elle arrivée?

LEAR. Voilà un misérable dont l'orgueil de bas étage s'appuie sur la faveur inconstante de sa maîtresse. — Hors de ma vue, maraud!

CORNOUAILLES. Que veut dire votre seigneurie?

LEAR. Qui a mis mon serviteur dans les ceps? Régane, j'aime à croire que cela s'est fait à ton insu.

Arrive GONERIL.

LEAR, *continuant.* Qui vient ici? ô dieux! si vous aimez les vieillards, si votre grandeur bienveillante se plaît au spectacle de l'obéissance, si vous-mêmes êtes vieux, que ma cause devienne la vôtre; envoyez ici-bas vos ministres pour embrasser ma défense. — (*A Goneril.*) Peux-tu voir cette barbe sans rougir? — O Régane! quoi! tu la prends par la main?

GONERIL. Et pourquoi pas, seigneur? quel crime ai-je commis? Tout ce que l'intelligence affaiblie d'un vieillard qualifie d'offense n'en est pas une.

LEAR. O ma poitrine! quelle force as-tu donc? Quoi! tu peux contenir mon indignation, et tu ne te brises pas! — Comment se fait-il que mon serviteur ait été mis dans les ceps?

CORNOUAILLES. C'est moi qui l'y ai mis, seigneur; mais sa conduite insolente méritait pis encore.

LEAR. Quoi! c'est vous?

RÉGANE. Je vous en prie, mon père, puisque vos facultés sont affaiblies, prenez-en votre parti de bonne grâce : si, congédiant la moitié de votre suite, vous voulez retourner chez ma sœur et y résider jusqu'à ce que le mois soit expiré, vous pourrez alors venir me trouver; pour le moment je ne suis point chez moi : je suis au dépourvu et dans l'impossibilité de vous recevoir.

LEAR. Retourner chez elle, et voir cinquante de mes chevaliers congédiés! Non, je préfère aller vivre loin des habitations des hommes, exposé aux injures de l'air, faire ma société du loup et de la chouette, — en butte aux extré-

mités les plus poignantes ! — Retourner chez elle ? — Ah ! le bouillant monarque de la France, qui a pris sans dot la plus jeune de mes filles, j'aimerais autant aller m'agenouiller devant son trône, et, comme un humble bourgeois, implorer de sa générosité une pension alimentaire. — Retourner chez elle ? j'aimerais mieux servir d'esclave et de bête de somme (*montrant l'Intendant*) à cet abominable valet.

GONERIL. Comme il vous plaira, seigneur.

LEAR. Je t'en prie, ma fille, ne me fais pas tomber en démence ; je ne t'importunerai pas, mon enfant ; adieu : nous ne devons plus nous trouver ensemble, nous ne nous reverrons plus ! — et cependant tu es ma chair, mon sang, ma fille ; ou plutôt, tu es une plaie dans ma chair, et je ne puis t'en expulser ; tu es un clou, un ulcère douloureux, un charbon enflammé qu'a engendré mon sang corrompu. Mais je ne te ferai point de reproches ; que l'opprobre vienne sur toi quand il voudra, mes vœux ne l'invoqueront pas ; je n'appellerai pas sur toi la foudre ; je ne porterai pas ma plainte au tribunal des dieux ! corrige-toi quand tu le pourras ; réforme-toi à loisir. Je puis patienter ; je puis rester chez Régane, moi et mes cent chevaliers.

RÉGANE. Pas du tout ; je ne vous attendais point encore, et je ne suis pas préparée à vous recevoir. Seigneur, écoutez ma sœur ; car ceux qui veulent bien donner à votre passion le contre-poids de leur raison se résignent en pensant que vous êtes vieux, et que — Au surplus, ma sœur sait ce qu'elle fait.

LEAR. Est-ce là le langage que tu devrais tenir ?

RÉGANE. J'y persiste, seigneur. Quoi ! cinquante chevaliers, n'est-ce pas suffisant ? Qu'avez-vous besoin d'en avoir un plus grand nombre ? n'est-ce pas même plus qu'il ne vous faut ? Il y a tout à la fois dépense inutile et danger dans un nombre si considérable. Comment voulez-vous que, dans une maison, tant de gens obéissant à des maîtres différents, vivent en bonne intelligence ? c'est difficile ; c'est presque impossible !

GONERIL. Ne pourriez-vous pas, seigneur, être servi par ses gens ou par les miens ?

RÉGANE. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi, seigneur ? S'il leur arrivait de mal s'acquitter de leur service, nous pourrions les réprimander. Si vous voulez venir chez moi, — car j'y vois maintenant un danger, — je vous prie de n'en amener que vingt-cinq ; je ne veux point en recevoir davantage.

LEAR. Je vous ai tout donné —

RÉGANE. Et il était temps.

LEAR. Je me suis placé sous votre garde, sous votre tutelle, mais en stipulant pour ma suite un certain nombre de chevaliers. Dois-je donc, Régane, en venant chez toi, n'en amener que vingt-cinq ? Est-ce là ce que tu as dit ?

RÉGANE. Et je le répète, seigneur ; je n'en veux pas davantage.

LEAR. Les laides créatures peuvent sembler belles par comparaison ; on a quelque mérite encore lorsque entre les pervers on n'est pas le plus pervers. (*A Goneril.*) J'irai avec toi ; tu m'en accordes cinquante, elle vingt-cinq ; c'est une fois plus qu'elle, et ta tendresse est le double de la sienne.

GONERIL. Écoutez-moi, seigneur : quelle nécessité d'avoir à votre suite vingt-cinq individus, ou dix, ou même cinq, dans une maison où un personnel deux fois plus nombreux a l'ordre de [illegible] ?

RÉGANE. Qu'avez-vous besoin d'en avoir un seul ?

LEAR. [illegible] pas ; il n'est pas un [illegible] n'ait du superflu. [illegible] que la nature demande, et [illegible] dame de [illegible] [illegible] Mais pour [illegible] c'est la patience ; [illegible]

des choses — j'ignore encore ce qu'elles pourront être, mais elles épouvanteront la terre. Vous vous attendez à me voir pleurer ; non, je ne pleurerai pas : — j'ai amplement sujet de verser des larmes ; mais avant que j'en répande une seule, ce cœur se brisera en mille éclats. — Mon fou, j'en perdrai la raison ! (*Lear, Gloster, Kent et le Bouffon s'éloignent. — Le tonnerre gronde, et on entend le bruit lointain d'un orage.*)

CORNOUAILLES. Rentrons ; nous sommes menacés d'un orage.

RÉGANE. Cette résidence est peu vaste ; il nous serait difficile d'y recevoir convenablement le vieillard et son monde.

GONERIL. C'est sa faute ; il s'est mis lui-même dans l'embarras ; qu'il porte la peine de sa folie.

RÉGANE. Pour lui personnellement, je le recevrai volontiers, mais pas un seul de ses gens.

GONERIL. Je suis dans la même résolution. Où est le comte de Gloster ?

CORNOUAILLES. Il a suivi le vieillard. — Mais le voici qui revient.

Revient GLOSTER.

GLOSTER. Le roi est furieux.

CORNOUAILLES. Où va-t-il ?

GLOSTER. Il a demandé son cheval ; mais j'ignore où il a le dessein d'aller.

CORNOUAILLES. Le mieux est de lui laisser suivre son caprice ; qu'il aille où il voudra.

GONERIL. Seigneur, je vous le demande en grâce, ne le pressez pas de rester.

GLOSTER. Hélas ! la nuit approche, et les vents soufflent avec violence ; à plusieurs milles à la ronde, il n'y a pas un arbrisseau.

RÉGANE. Seigneur, aux hommes entêtés, les maux que leur obstination leur attire doivent servir de leçon. Fermez vos portes ; les hommes de sa suite sont des gens à craindre ; crédule comme il est, défions-nous des extrémités auxquelles ils peuvent le porter ; la prudence l'exige.

CORNOUAILLES. Fermez vos portes, seigneur ; il fait une nuit affreuse ; le conseil de Régane est sensé : allons nous abriter contre l'orage. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une bruyère. On entend le bruit d'un violent orage ; l'éclair luit, le tonnerre gronde.

Arrivent d'un côté KENT, de l'autre UN CHEVALIER de la suite de Lear.

KENT. Qui est là par un temps pareil ?

LE CHEVALIER. Quelqu'un qui est, comme le temps, dans une grande perturbation.

KENT. Je vous reconnais. Où est le roi ?

LE CHEVALIER. Il lutte contre les éléments déchaînés, il demande aux vents d'abîmer la terre dans l'océan, ou de soulever les flots irrités au point de leur faire submerger la terre, afin que tout ici-bas change ou s'anéantisse. Il arrache ses cheveux blancs, que, dans son aveugle rage, l'impétueux aquilon emporte et disperse dans l'air. Il oppose son énergie d'homme, toute faible qu'elle est, aux contraires efforts du vent et de la pluie. Par une nuit semblable, alors que l'ourse à la mamelle vide reste couchée dans son repaire, que le lion et le loup affamé tiennent leur fourrure à couvert, lui, la tête nue, il court çà et là, et défie le sort et ses fureurs.

KENT. Mais qui est avec lui ?

LE CHEVALIER. Personne, si ce n'est son bouffon, qui cherche à faire diversion par ses lazzis aux injures dont son cœur est navré.

KENT. Ami, je vous connais, et vous jugeant honnête homme à votre physionomie, j'ose vous confier un message important. Il y a mésintelligence, quoiqu'on la dissimule encore de part et d'autre, entre les ducs d'Albanie et de Cornouailles. Ils ont, comme tous ceux que leur étoile a placés aux grandeurs et sur le trône, des serviteurs non moins perfides qu'eux. Ces hommes servent d'espions au roi de

France et l'instruisent de tout ce qui se passe parmi nous. Ils lui ont appris le mauvais vouloir que les deux ducs ont l'un pour l'autre, leurs mutuelles intrigues, la dureté avec laquelle ils ont traité le vieux roi, et les événements plus graves qui peut-être se préparent, et dont tout ceci n'est que l'avant-coureur. Quoi qu'il en soit, une armée française vient d'arriver dans ce royaume en proie à la discorde; déjà, grâce à notre incurie, elle a secrètement pris terre dans quelques-uns de nos meilleurs ports, et elle est sur le point de déployer ouvertement ses bannières. — Venons maintenant à ce que j'attends de vous. Si vous avez quelque confiance en moi, partez sur-le-champ pour Douvres; vous y trouverez des personnes qui vous en témoigneront leur reconnaissance; vous leur ferez un récit fidèle des intolérables douleurs dont le roi est abreuvé. Je suis homme de qualité par ma naissance et mon éducation, et j'ai des raisons puissantes pour vous charger de ce message.

LE CHEVALIER. Nous recauserons de cela.

KENT. Non, nous en avons assez dit. Pour vous convaincre que je suis beaucoup plus que je ne le parais (*il lui donne une bourse*), ouvrez cette bourse, et prenez ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélie, comme j'en ai la conviction, montrez-lui cette bague, et, vous apprenant ce que vous ignorez encore, elle vous dira qui je suis. Maudit orage! Je vais chercher le roi.

LE CHEVALIER. Donnez-moi votre main. N'avez-vous plus rien à me dire?

KENT. Peu à dire; mais beaucoup à faire encore; vous allez prendre cette direction, moi celle-ci; le premier de nous deux qui trouvera le roi en avertira l'autre par un cri. (*Ils s'éloignent dans deux directions différentes.*)

SCENE II.

Une autre partie de la bruyère.

Arrivent LEAR et LE BOUFFON.

LEAR. Vents, soufflez jusqu'à ce que vos joues gonflées éclatent sous l'effort: déployez toute votre rage! soufflez! Cataractes et ouragans, que vos torrents jaillissent jusqu'à ce que les coqs de nos clochers aient disparu sous les ondes! éclairs sulfureux, rapides comme la pensée, avant-coureurs de la foudre qui brise les chênes, brûlez ma barbe blanche! et toi, tonnerre qui ébranles tout, aplatis la rotondité de la terre, brise les moules de la nature, disperse en un instant tous les germes producteurs de l'ingrate humanité!

LE BOUFFON. O mon oncle! de l'eau bénite de cour à la maison vaudrait mieux que cette pluie en rase campagne. Rentrons, mon oncle; demande pardon à tes filles; voilà une nuit qui n'épargne ni les sages ni les fous.

LEAR. Tonnerre, gronde à ton aise! feux, vomissez vos flammes! pluie, épanche tes flots! pluie, vent, tonnerre, feux, vous n'êtes point mes filles; éléments, je ne vous accuse pas d'ingratitude; je ne vous ai point donné un royaume, je ne vous ai point appelés mes enfants; vous ne me devez point obéissance: exercez donc sur moi vos horribles rigueurs, si tel est votre bon plaisir; je m'offre à vos coups sans défense, pauvre, infirme et débile vieillard, vil objet de mépris: — et néanmoins j'ai le droit de vous qualifier de ministres serviles, vous qui vous êtes ligués avec deux filles perverses pour concentrer toutes vos fureurs sur une tête vieillie et couverte de cheveux blancs. Oh! c'est une lâcheté!

LE BOUFFON. Celui qui a une maison pour y mettre sa tête à l'abri possède un meuble fort utile.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] grimaces devant son miroir.

Arrive KENT.

LEAR. Non, je veux être un modèle de résignation; je ne dirai plus rien.

KENT. Qui est là?

LE BOUFFON. Parbleu, une majesté et un haut-de-chausses, c'est-à-dire un sage et un fou.

KENT. Quoi, seigneur, vous êtes ici? Les créatures qui aiment la nuit n'aiment pas une nuit pareille; ce ciel en courroux épouvante jusqu'aux hôtes des ténèbres, et les retient dans leurs cavernes. Depuis que je suis homme, je ne me rappelle pas avoir rien vu ni entendu qui approche de ces nappes de feux, de ces horribles détonations de la foudre, de ces mugissements des vents et de la pluie: une telle perturbation des éléments est au dessus des forces de l'homme.

LEAR. Que les dieux puissants qui font gronder sur nos têtes cet effroyable fracas frappent maintenant leurs ennemis! Tremble, misérable dont la conscience couve des crimes ignorés et impunis! cache-toi, meurtrier; et toi, parjure; et toi qui, sous le masque de la vertu, vis au sein de l'inceste! Frémis, scélérat qui, couvrant tes forfaits d'un voile propice, attentas à la vie de l'homme! — Crimes inconnus, brisez l'enveloppe qui vous cache, et demandez grâce à ces terribles hérauts de l'éternelle justice. — Pour moi, j'ai souffert plus de torts que je n'en ai à me reprocher.

KENT. Hélas! quoi! la tête nue! mon gracieux seigneur! Tout près d'ici est une cabane: elle vous offrira un asile contre l'orage; venez vous y reposer, pendant que, moi, je vais retourner vers cette maison dure et cruelle, plus dure que les pierres dont elle est formée, et qui tout à l'heure encore, lorsque je venais vous y demander, a refusé de me recevoir. Je vais m'y rendre de nouveau, et, à force d'importunité, y obtenir pour vous l'hospitalité qu'on vous refuse.

LEAR. Ma raison commence à s'égarer. — (*Au Bouffon.*) Viens, mon enfant: comment te trouves-tu, mon enfant? as-tu froid? j'ai froid moi-même. — (*A Kent.*) Où est-elle cette paille, mon ami? Ce que c'est que la nécessité! elle nous rend précieuses les choses les plus viles. Allons, voyons cette cabane. Pauvre fou, il y a encore une partie de mon cœur qui souffre pour toi.

LE BOUFFON.

Quand on n'est pas tout à fait bête,
Pluie et vent, lon, lan, derira,
A sa destinée on se prête,
Tout le long du jour il pleuvra [1].

LEAR. C'est vrai, mon enfant. — (*A Kent.*) Allons, conduis-nous vers cette cabane. (*Lear et Kent s'éloignent.*)

LE BOUFFON, *seul.* Voilà une nuit bien propre à refroidir même une courtisane. — Il faut que je débite une prophétie avant de partir.

Quand le brasseur
Et le prédicateur,
L'un pour sermon, l'autre pour bière,
Ne donneront que de l'eau claire,
Sur les modes du jour lorsque nos grands seigneurs
En remontreront aux tailleurs [2];
Qu'on ne brûlera plus que les trompeurs de filles,
Ces fleaux des familles;
Quand tout plaideur aura raison;
Que nul fils de bonne maison
Ne fuira le regard d'un créancier avide,
Et que nul chevalier n'aura la bourse vide;
Quand personne ne médira,
Qu'on n'aura plus à craindre une langue traîtresse;
Quand nul filou ne se faufilera
Dans une foule au plus fort de la presse,
Quand l'usurier, étalant son trésor,
En plein champ comptera son or;
Quand on verra certaines demoiselles
Se [illegible] chapelles;
Lors régnera dans Albion
La plus grande confusion
Dont jamais on ait eu mémoire.

[1] Ce couplet est à l'imitation de ceux [illegible]
[2] On remarquera que cette prédiction [illegible] deux parties [illegible] ulaires qui ont de tout temps [illegible]



LEAR. — Tonnerre, gronde à ton aise! feux, vomissez des flammes! (Acte III, scène II, page 15.)

Or vous saurez qu'en ce temps-là,
Sur ma parole on peut m'en croire,
Et d'ailleurs qui vivra verra,
Sur ses pieds chacun marchera.

C'est l'une des prophéties que fera un jour Merlin; car je vis avant lui. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent GLOSTER et EDMOND.

GLOSTER. Hélas! hélas! Edmond, je n'aime pas cette conduite dénaturée : quand je leur ai demandé la permission de lui témoigner quelque commisération, ils m'ont interdit le libre usage de ma propre maison, et m'ont défendu, sous peine d'encourir leur déplaisir à tout jamais, de parler de lui, de solliciter pour lui et de lui donner la moindre assistance.

EDMOND. Combien cela est cruel et dénaturé!

GLOSTER. Va, ne dis rien : il y a mésintelligence entre les ducs, il y a pis que cela encore ; j'ai reçu ce soir une lettre dont il serait dangereux de divulguer le contenu, et que j'ai renfermée sous clef dans mon cabinet. Les injures infligées au roi seront pleinement vengées; déjà une armée est sur pied : il nous faut embrasser le parti du roi. Je vais aller à sa recherche et le soulager secrètement ; va, toi, pendant ce temps va tenir conversation avec le duc, afin qu'il ne s'aperçoive pas de ma conduite charitable; s'il me demande, tu lui diras que je suis indisposé et que je suis au lit. Dût-on m'ôter la vie, et on m'en a fait la menace, je viendrai en aide au roi, mon vieux maître. D'étranges événements se préparent, Edmond ; sois circonspect, je te prie. (*Il sort.*)

EDMOND, *seul.* Avec votre permission, bon père, cet acte de compassion ainsi que la lettre en question vont être mis sur-le-champ par moi à la connaissance du duc. — Cela me vaudra sa gratitude et me fera gagner ce que mon père va perdre, ni plus ni moins que la totalité de sa fortune. La jeunesse s'élève quand la vieillesse succombe. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une partie de la bruyère. On aperçoit une cabane. L'orage continue.

Arrivent LEAR, KENT et le BOUFFON.

KENT. Voici l'endroit, seigneur ; mon bon seigneur, entrez. La nuit est trop rude pour qu'on puisse l'endurer en plein air.

LEAR. Laisse-moi.

KENT. Mon bon seigneur, veuillez entrer.

LEAR. Veux-tu me briser le cœur?

KENT. Je préférerais briser le mien ; mon bon seigneur, entrez.

LEAR. Tu regardes comme une chose pénible d'endurer cet orage furieux qui nous pénètre jusqu'aux os : c'est pénible pour toi ; mais là où une grande douleur a fixé son siége, une douleur moindre est à peine sentie. Tu fuiras devant un ours; mais si ta fuite est interceptée par la mer mugissante, tu feras face à l'ours et lui tiendras tête. Quand l'esprit est serein, le corps est délicat ; la tempête soulevée dans mon âme fait taire toute autre considération, et absorbe ma sensibilité tout entière. — Ingratitude filiale! N'est-ce pas comme si cette bouche déchirait cette main pour la punir de lui apporter des aliments? — Mais la punition sera exemplaire. — Non, je ne veux plus pleurer. — Par une nuit semblable me mettre dehors! — Tempête, verse tes torrents, j'endurerai tes fureurs. — Par une nuit comme celle-ci! O Régane! Goneril! — Votre bon et vieux père, dont le cœur sincère vous a tout donné! — Oh! cette pensée mène à la démence, évitons-la; n'en parlons plus. —

KENT. Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR. Entres-y toi-même, ne te gêne pas; pour moi, cet orage m'est salutaire; il m'empêche de porter mon attention sur des idées qui me feraient bien plus de mal. — Mais j'entrerai. — (*Au Bouffon.*) Entre, mon enfant, passe le pre-

Paris. — [illegible], 44.



LEAR. Viens, mon cher Athénien. GLOSTER. Silence, silence, chut! (Acte III, scène IV, page 18.)

mier, — Indigents sans asile. — (*Au Bouffon.*) Allons, entre donc! Moi, je vais prier; ensuite je dormirai. (*Le Bouffon entre dans la cabane.*)

LEAR, *continuant*. Pauvres créatures, en quelque lieu que vous soyez, vous tous qui, nus et sans défense, êtes maintenant exposés aux fureurs de cet orage, comment vos têtes sans abri, votre estomac sans nourriture, vos membres énervés sous les haillons qui les couvrent, se défendront-ils contre un temps pareil? Oh! ce sont là des choses dont, jusqu'à présent, j'ai pris trop peu de souci! Instruisez-vous, grands de la terre; exposez-vous à souffrir ce que souffrent les malheureux, afin d'apprendre à reverser sur eux votre superflu, et à faire absoudre la justice du ciel.

EDGAR, *de l'intérieur de la cabane*. Une brasse et demie! une brasse et demie! le pauvre Tom! (*Le Bouffon sort de la cabane précipitamment et tout effaré.*)

LE BOUFFON. N'entrez pas là, mon oncle, il y a un esprit. Au secours! au secours!

KENT. Donne-moi ta main. — Qui est là?

LE BOUFFON. Un esprit, un esprit! il dit qu'il s'appelle le pauvre Tom.

KENT, *regardant dans l'intérieur de la cabane*. Qui es-tu, toi qui grognes là sur la paille? Sors.

Arrive EDGAR, dans le costume d'un échappé de Bedlam, et contrefaisant l'insensé.

EDGAR. Arrière! le noir démon me poursuit. La bise souffle à travers l'aubépine.

LEAR. Tu as donc aussi tout donné à tes filles? et voilà où tu en es réduit?

EDGAR. Qui veut faire la charité au pauvre Tom, que le noir esprit a fait passer à travers le feu et la flamme, à travers les eaux guéables et les gouffres, par-dessus les marais et les fondrières? Il a mis des couteaux sous son oreiller, une corde sur son prie-Dieu, et de la mort aux-rats dans ses aliments[1]; il lui a soufflé l'orgueil dans le cœur, et l'a fait, monté sur un cheval bai, courir au galop sur des crêtes de quatre pouces de large, en poursuivant son ombre qu'il prenait pour un traître! — Dieu bénisse tes cinq sens! Tom a froid. — Oh! dodi! dodi! dodi! — Dieu te garde des ouragans, des astres ennemis et de tout maléfice! Faites la charité au pauvre Tom que le démon tourmente. Oh! si je le tenais ici! si je le tenais là! Et puis encore ici, et puis encore là! (*L'orage continue.*)

LEAR. Quoi! ses filles l'ont réduit à cet état! — N'as-tu donc rien gardé? leur as-tu tout donné?

LE BOUFFON. Il est fort heureux qu'il ait gardé une couverture, sans quoi, sa vue blesserait la bienséance.

LEAR. Eh bien, que tous les fléaux que l'air tient suspendus pour punir à point nommé les crimes des hommes tombent sur tes filles!

KENT. Il n'a pas de filles, seigneur.

LEAR. Que dis-tu là, traître? il n'y a que l'ingratitude de ses filles qui ait pu le réduire à un tel excès de misère. — Est-ce donc la coutume que les pères dédaignés par leurs enfants traitent leur propre chair avec une si inflexible ri-

[1] Edgar joue le rôle de possédé, et les paroles que Shakspeare lui met à la bouche rappelaient aux spectateurs de son temps des circonstances qui leur étaient familières. Dans un ouvrage publié en 1603 le docteur Samuel Harsnet accusa les jésuites d'égarer la crédulité publique en s'attribuant le pouvoir d'expulser les démons du corps des possédés; il cite à cette occasion plusieurs informations judiciaires dirigées contre eux pour ce fait. Voici l'une des dépositions qu'il rapporte : « Le témoin dépose en outre, qu'un apothicaire, nommé Alexandre, ayant apporté de Londres à Denham une corde neuve et deux lames de couteau [illegible] sur le parquet de la maison de son maître. [illegible] dans la maison pour savoir d'où provenaient cette [illegible], le bruit courut que c'était le diable qui les avait mises [illegible] ceux des possédés qui en auraient envie le moyen de se pendre avec la corde, ou de se couper la gorge avec les couteaux.

gueur? — Juste châtiment! c'est cette même chair qui a engendré ces filles de pélican[1].

EDGAR.

L'esprit était sur la montagne,
Tra, la, la, tra, la, la, la, la.

LE BOUFFON. Voilà une nuit glaciale qui nous fera tous devenir fous.

EDGAR. Mets-toi en garde contre le malin esprit; obéis à tes parents; tiens ta parole inviolablement; ne jure pas; ne convoite pas la femme de ton prochain; ne pare point ta bien-aimée de superbes atours. Tom a froid.

LEAR. Qu'étais-tu autrefois?

EDGAR. Un serviteur de la beauté, orgueilleux d'esprit et de cœur; je frisais mes cheveux, je portais des gants à mon chapeau[2]; je me rendais complice des amoureux excès de ma maîtresse, et commettais avec elle l'œuvre des ténèbres; je proférais autant de serments que de paroles, et je me parjurais à la face du ciel; je m'endormais en méditant pour le lendemain des projets de luxure, et je m'éveillais pour les exécuter; j'aimais le vice avec ardeur, le jeu pareillement, et, en ce qui concerne les femmes, je dépassais un Turc. J'avais le cœur perfide, l'oreille crédule, la main sanguinaire; j'étais un pourceau pour la paresse, un renard pour l'astuce, un loup pour la rapacité, un chien enragé dans ma colère, un lion pour saisir ma proie. Que le craquement d'un soulier mignon, le frôlement d'une robe de soie ne livrent pas ton cœur sans défense au joug de la femme; tiens ton pied éloigné du seuil des mauvais lieux, ta main des cotillons, ta plume des registres de l'usurier, et moque-toi ensuite du malin esprit. — La bise continue à souffler à travers l'aubépine. (*Il imite le bruit du vent.*) C'est égal, laissons-la faire. (*L'orage continue.*)

LEAR. Mieux vaudrait pour toi être dans la tombe que d'être ici, le corps nu, exposé aux rigueurs d'un temps pareil. — (*Il s'approche de lui et le considère.*) Voilà donc ce que c'est que l'homme! considérons-le bien. Tu n'as emprunté ni au ver sa soie, ni aux bêtes sauvages leur fourrure, ni au mouton sa laine, ni à la civette son parfum. — Ah! nous sommes ici trois hommes frelatés; toi, tu es l'homme pur et sans mélange. Voilà ce qu'est l'homme dégagé de tout accessoire étranger, un animal à deux pieds, débile et nu. — (*Il déchire ses vêtements.*) Loin de moi, vains déguisements! — Que ma main vous rejette!

LE BOUFFON. Calme-toi, mon oncle, je te prie; il fait un trop vilain temps pour nager. — Maintenant un peu de feu dans cette plaine déserte ressemblerait fort au cœur d'un vieux libertin, — où vit encore une imperceptible étincelle, pendant que le reste du corps est glacé. — Regardez, voici un feu follet!

EDGAR. C'est le démon Flibbertigibbet! il se met en campagne au couvre-feu, et rôde jusqu'au premier chant du coq; il fait loucher, afflige les yeux de taies et de cataractes, donne le bec-de-lièvre, met la nielle dans le froment, et fait toute sorte de mal aux pauvres créatures de la terre.

[illegible] le river arpenta;
[illegible]

KENT. [illegible]

[illegible]

LEAR. [illegible]
KENT. [illegible]
GLOSTER. [illegible]
[illegible]

des eaux stagnantes; on le conduit de bourg en bourg, en le fouettant de verges; on le met dans les ceps, on le punit, on l'emprisonne; et cependant il y eut un temps où il avait trois habits à mettre, six chemises de rechange, un cheval entre les jambes et une épée au côté; mais, hélas!

Des souris et des rats, et semblable fretin,
De Tom depuis sept ans ont été le festin.

Gardez-vous du lutin qui me poursuit. — Paix, Smolkin! paix, démon!

GLOSTER. Quoi! votre altesse n'a pas de meilleure compagnie?

EDGAR. Le prince des ténèbres est gentilhomme; il se nomme Modo et Mahu.

GLOSTER. Seigneur, la chair née de notre sang est devenue si perverse qu'elle hait ceux dont elle a reçu le jour.

EDGAR. Tom a froid.

GLOSTER. Venez avec moi; mon dévouement ne peut consentir à obéir en tout aux ordres cruels de vos filles; bien qu'elles m'aient commandé de fermer mes portes, et de vous laisser exposé à cette nuit terrible, je me suis néanmoins hasardé à venir vous chercher, pour vous conduire dans un lieu où vous trouverez du feu et des aliments.

LEAR. Laissez-moi d'abord m'entretenir avec ce philosophe. — (*A Edgar.*) Quelle est la cause qui produit le tonnerre?

KENT. Mon bon seigneur, acceptez l'offre qui vous est faite; allez dans la maison en question.

LEAR. J'ai auparavant un mot à dire à ce savant personnage. — (*A Edgar.*) A quelle étude te livres-tu?

EDGAR. J'apprends à éviter le démon et à tuer la vermine.

LEAR. J'ai une question à te faire en particulier.

KENT, *à Gloster.* Seigneur, pressez-le encore d'aller avec vous; sa raison commence à l'abandonner.

GLOSTER. Pourrais-tu l'en blâmer? ses filles veulent sa mort. — Ah! cet excellent Kent! — il avait prédit que cela arriverait. — L'infortuné, il est proscrit! — Tu dis que la raison du roi s'égare; crois-moi, mon ami, peu s'en faut que je ne sois fou moi-même; j'avais un fils, qui maintenant ne m'est plus rien; il en voulait à mes jours; mais il y a peu de temps encore il m'était cher, — jamais père n'aima plus tendrement un fils; s'il faut te dire la vérité, la douleur a dérangé mon cerveau. (*On entend gronder l'orage.*) Quelle nuit! (*A Lear.*) Je vous en supplie, seigneur. —

LEAR. Je vous demande pardon. — (*A Edgar.*) Votre compagnie, noble philosophe.

EDGAR. Tom a froid.

GLOSTER. L'ami, rentre dans ta cabane; va t'y réchauffer.

LEAR. Allons, entrons-y tous.

KENT. Par ici, seigneur.

LEAR. Non, je veux aller avec lui; je veux rester avec mon philosophe.

KENT, *à Gloster.* Mon bon seigneur, prêtez-vous à sa fantaisie; permettez que cet homme l'accompagne.

GLOSTER. Vous pouvez l'emmener.

KENT, *à Edgar.* Viens, l'ami, viens avec nous.

LEAR. Viens, mon cher Athénien.

GLOSTER. Silence, silence; chut!

EDGAR.

[illegible]
« Je flaire le sang d'un Anglais. »

[illegible]

SCÈNE V.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

EDMOND. Combien ma position est douloureuse, puisque je ne puis être juste sans remords! (*Lui remettant une lettre.*) Voici la lettre dont il m'a parlé; elle prouve qu'il est d'intelligence avec les Français. Plût au ciel qu'il ne fût point un traître, ou que je ne fusse pas son dénonciateur!

CORNOUAILLES. Suis-moi chez la duchesse.

EDMOND. Si cette lettre dit vrai, vous avez sur les bras de fâcheuses affaires.

CORNOUAILLES. Vraies ou fausses, cette lettre te fait comte de Gloster. Va t'informer où est ton père, afin que son arrestation puisse avoir lieu au premier ordre.

EDMOND, *à part.* Si je le trouve offrant des consolations au roi, cette circonstance augmentera encore les soupçons dirigés contre lui. (*Haut.*) Je continuerai à vous être fidèle, quoique le devoir et la nature se livrent en moi un rude combat.

CORNOUAILLES. Je mets toute ma confiance en toi, et tu trouveras en moi un second père plus tendre que le premier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une chambre dans un bâtiment extérieur avoisinant le château

Entrent GLOSTER et KENT.

GLOSTER. On est mieux ici qu'en plein air; félicitez-vous d'avoir trouvé cet abri; j'y ajouterai tous les secours qu'il me sera possible de vous procurer; je sors et ne tarderai pas à revenir.

KENT. Cédant à son irritation, toute la force de sa raison a succombé. — (*A Gloster.*) Que les dieux récompensent votre bonté! (*Gloster sort.*)

Entrent LEAR, EDGAR et LE BOUFFON.

EDGAR. Frateretto m'appelle; il me dit que Néron pêche dans le lac des ténèbres. (*Au Bouffon.*) Prie, innocent, et garde-toi du noir démon.

LE BOUFFON. Dis-moi, mon oncle, je te prie, un fou est-il gentilhomme ou roturier?

LEAR. C'est un roi, c'est un roi!

LE BOUFFON. Non; celui qui a un gentilhomme pour fils n'est lui-même qu'un roturier, et bien fou est le roturier qui souffre que son fils soit gentilhomme avant lui.

LEAR. Que n'ai-je des milliers de bourreaux qui, armés de fers rouges et brûlants, viendraient fondre sur elles!

EDGAR. Le noir démon me mord le dos.

LE BOUFFON. Insensé qui se fie à la douceur d'un loup apprivoisé, à la santé d'un cheval, à l'amitié d'un jeune homme, ou aux serments d'une courtisane.

LEAR. C'est une chose décidée, je vais les mettre sur-le-champ en accusation. — (*A Edgar.*) Viens, assieds-toi là, magistrat vénérable. — (*Au Bouffon.*) Et toi, prudent personnage, assieds-toi ici. — A vous maintenant, filles dénaturées! —

EDGAR. Voyez quelle impudence éclate dans les yeux de cette femme! — Eh bien, madame, vous avez le regard bien insolent devant vos juges.

Viens à moi, ma bergère;
Traverse la rivière
Dans ton joli bateau.

LE BOUFFON.

Hélas! berger, je n'ose,
Pour dire au vrai la chose,
Ma nacelle fait eau.

EDGAR. Le démon [illegible] le pauvre Tom en empruntant la voix du [illegible] dans mon estomac et me demande [illegible] harengs blancs. Cesse de croasser, [illegible] à te donner à manger.

KENT, *à Lear.* Comment vous trouvez-vous, seigneur? Sortez de cet étrange abattement; voulez-vous vous coucher et reposer [illegible]?

LEAR. Il faut d'abord que leur jugement s'achève. Faites venir les témoins. — (*A Edgar.*) Magistrat en robe, prends ton siége. — (*Au Bouffon.*) Et toi, [illegible] confrère, assieds-toi à côté de lui! — (*A Kent.*) Vous aussi, vous faites partie du tribunal; asseyez-vous également.

EDGAR. Procédons avec justice.

Beau berger, tu sommeilles,
Et tes moutons sont dans le blé.
Prends ta flûte; au doux son de tes lèvres vermeilles
Leur appétit ne sera pas troublé.

Bon! le chat est gris.

LEAR. Faites comparaître celle-ci la première; c'est Goneril. Je jure, ici, devant cette honorable assemblée, qu'elle a mis à la porte le malheureux roi son père.

LE BOUFFON. Approchez, madame; votre nom est-il Goneril?

LEAR. Elle ne saurait le nier.

LE BOUFFON. Je vous demande pardon, madame, je vous prenais pour un escabeau.

LEAR. En voici une autre, son regard farouche annonce suffisamment de quelle trempe est son cœur. — Arrêtez-la! des armes! des armes! un glaive! du feu! — La corruption sur le siége de la justice! juge inique, pourquoi l'as-tu laissée échapper?

EDGAR. Dieu bénisse tes cinq sens!

KENT. O pitié! — Où est maintenant, seigneur, cette résignation que vous vous vantiez naguère de posséder?

EDGAR, *à part.* La compassion qu'il m'inspire m'arrache des larmes qui vont trahir mon déguisement.

LEAR. Voyez, les petits chiens et toute la meute, Diamant, Blanche et Joli-Cœur, aboient après moi.

EDGAR. Laissez-moi leur jeter ma tête; — allez-vous-en, chiens.

Tous les chiens, et je m'en fais gloire,
Que leur gueule soit blanche ou noire,
Que leur dent porte du poison,
Limier, mâtin, métis, griffon,
Épagneul, lévrier, levrette,
Courte-queue, ou queue en trompette,
Tom va les faire, sous vos yeux,
Hurler, crier d'un air piteux.
L'honneur! il suffit que je jette
Ainsi ma tête au milieu d'eux;
Vite, les chiens sautent la rampe,
Et chacun d'eux file et décampe.

Et allons, en avant! courons aux fêtes, aux kermesses et aux foires! — Pauvre Tom, ton cornet est vide [1].

LEAR. Qu'on dissèque Régane; qu'on examine ce qu'elle a dans la région du cœur; qu'on s'assure si ces cœurs durs sont le produit de causes naturelles! — (*A Edgar.*) Vous, ami, je veux que vous fassiez partie de mes cent chevaliers; seulement je n'aime pas votre costume! Vous me direz qu'il est à la mode persane: c'est égal, changez-en toujours.

KENT. Mon bon seigneur, couchez-vous ici et prenez un peu de repos.

LEAR. Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit; tirez les rideaux: comme cela; c'est bien; nous souperons demain matin.

LE BOUFFON. Et moi, j'irai me mettre au lit à midi.

Rentre GLOSTER.

GLOSTER. Approche, ami; où est le roi mon maître?

KENT. Ici, seigneur; mais ne le dérangez pas, sa raison est perdue.

GLOSTER. Mon ami, je t'en conjure, prends-le dans tes bras! je viens d'apprendre qu'un complot est tramé contre ses jours. Il y a ici une litière toute prête; place-le dedans, et conduis-le en toute hâte à Douvres, où tu trouveras tout à la fois accueil et protection. Enlève ton maître; si tu diffères d'une demi-heure, sa vie, la tienne et celle de tous ceux qui tenteront de le défendre, sont perdues sans ressources! Emporte-le, emporte-le, et suis-moi; je vais te procurer sur-le-champ quelques provisions.

KENT, *regardant le roi Lear assoupi.* La nature accablée s'est assoupie! — Ce repos aurait été un baume pour sa raison troublée; si on l'interrompt, elle court [illegible] de ne jamais guérir. — (*Au Bouffon.*) Viens, aide-moi à porter ton maître; tu ne dois point le quitter.

GLOSTER. Allons, partons. (*Kent, Gloster et le Bouffon sortent en emportant le Roi.*)

EDGAR seul.

Quand nous voyons ceux qui sont au-dessus de nous partager nos maux, nous nous [illegible] presque avec nos

[1] Les mendiants [illegible] cornet dans [illegible] donnaient, et buvaient quand il était vide, pour annoncer leur passage.

malheurs. On souffre davantage quand on souffre seul, et qu'on laisse derrière soi des heureux : au contraire, l'âme oublie ses peines quand elle a des compagnons de souffrances, et qu'elle voit sa douleur partagée. Combien légères et tolérables me semblent mes peines, maintenant que je vois le roi fléchir sous le fardeau qui me faisait plier ! Ses enfants sont pour lui ce qu'est pour moi mon père ! — Tom, éloigne-toi de ces lieux : prête l'oreille aux grands événements qui s'approchent, et reparais sur la scène du monde quand l'opinion égarée sur ton compte, et qui t'accusait injustement, revenue de son erreur, acquerra la preuve de ton intégrité et reconnaîtra ses torts envers toi. Quoi qu'il arrive cette nuit, puisse le roi échapper sain et sauf ! Observons et tenons-nous aux aguets ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, GONERIL, EDMOND, et plusieurs Serviteurs.

CORNOUAILLES, *à Goneril.* Allez sur-le-champ rejoindre le duc votre époux ; remettez-lui cette lettre ! — L'armée française est débarquée ! — (*Se tournant vers les Serviteurs.*) Qu'on se mette à la recherche de ce traître de Gloster. (*Quelques-uns des Serviteurs sortent.*)

RÉGANE. Qu'on le pende sur-le-champ.

GONERIL. Qu'on lui arrache les yeux.

CORNOUAILLES. Abandonnez-le à ma colère. — Edmond, vous accompagnerez notre sœur ; la vengeance que nous sommes obligés de tirer de votre perfide père n'est pas un spectacle fait pour vos yeux ; engagez le duc, auprès duquel vous allez vous rendre, à presser ses préparatifs ; nous en ferons autant de notre côté. Il y aura entre nous un échange rapide de courriers intelligents. Adieu, chère sœur. — (*A Edmond.*) Adieu, comte de Gloster.

Entre L'INTENDANT.

CORNOUAILLES, *continuant.* Eh bien ! où est le roi ?

L'INTENDANT. Le comte de Gloster vient de le faire partir. Trente-cinq ou trente-six de ses chevaliers qui le cherchaient l'ont rencontré près d'ici, et, se réunissant à quelques-uns des serviteurs du comte, ils ont pris tous ensemble le chemin de Douvres, où ils se vantent de trouver des amis bien armés.

CORNOUAILLES. Préparez des chevaux pour votre maîtresse.

GONERIL. Adieu, cher duc ; adieu, ma sœur. (*Goneril et Edmond sortent.*)

CORNOUAILLES. Adieu, Edmond. — (*A ses Serviteurs.*) Qu'on cherche le traître de Gloster : garrottez-le comme un brigand, et amenez-le devant nous. (*D'autres Serviteurs sortent.*)

CORNOUAILLES, *continuant.* Nous ne devrions lui ôter la vie qu'en suivant les formes de la justice ; mais, fort de notre pouvoir, nous accorderons quelque chose à notre colère ; on pourra nous blâmer, mais non nous contrôler. Qui vient ici ? est-ce le traître ?

Rentrent les Serviteurs, amenant GLOSTER.

RÉGANE. [illegible] le fourbe ! c'est lui.

CORNOUAILLES. Garrottez fortement ses bras desséchés et flétris.

GLOSTER. Que prétendent vos altesses ? — Mes bons amis, considérez que vous êtes mes hôtes : ne me faites point de mal, mes amis.

CORNOUAILLES. Garrottez-le, vous dis-je. (*Des Serviteurs lui lient les mains derrière le dos.*)

RÉGANE. Serrez, serrez fort. — O l'infâme traître !

GLOSTER. Femme impitoyable, je ne suis point un traître.

CORNOUAILLES. Attachez-le sur ce fauteuil. — Scélérat, tu vas apprendre, — (*Régane lui arrache une poignée de sa barbe.*)

GLOSTER. Par les dieux cléments, c'est une action indigne que de m'arracher la barbe.

RÉGANE. Une barbe si blanche et un cœur si perfide !

GLOSTER. Femme perverse, ces poils que tu m'arraches de mon menton s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte, vous ne devriez pas, [illegible] que me voulez-vous ?

CORNOUAILLES. Parle. Quelles sont les lettres que tu as reçues dernièrement de France ?

RÉGANE. Réponds avec franchise ; car nous connaissons la vérité.

CORNOUAILLES. Et quels complots as-tu ourdis avec les traîtres récemment débarqués dans ce royaume ?

RÉGANE. En quelles mains as-tu remis le monarque en démence ? parle.

GLOSTER. J'ai reçu une lettre qui ne contient que de simples conjectures ; elle est écrite par un homme impartial et neutre, et non par un ennemi.

CORNOUAILLES. Artifice.

RÉGANE. Mensonge.

CORNOUAILLES. Où as-tu envoyé le roi ?

GLOSTER. A Douvres.

RÉGANE. Pourquoi à Douvres ? N'avais-tu pas reçu l'ordre sous peine, —

CORNOUAILLES. Pourquoi à Douvres ? qu'il réponde d'abord à cette question.

GLOSTER. Je suis attaché au poteau ; il me faut subir les fureurs de la meute acharnée contre moi.

RÉGANE. Pourquoi à Douvres ?

GLOSTER. Parce que je n'ai pu me résoudre à voir tes ongles arracher les yeux de ce malheureux vieillard, ni ta sœur inhumaine enfoncer ses griffes de bête féroce dans la chair de l'oint du Seigneur. Par une tempête comme celle qu'a dû affronter sa tête nue, pendant cette nuit terrible et infernale, la mer touchée de pitié aurait soulevé ses vagues pour éteindre les foudres du ciel. Et cependant l'infortuné vieillard demandait aux éléments de redoubler de rage. Si dans cette nuit affreuse des loups étaient venus hurler à ta porte, tu aurais dit à ton portier de leur ouvrir ; les créatures les plus cruelles avaient suspendu leurs fureurs. — Mais je verrai la vengeance aux ailes de feu s'abattre sur de pareils enfants.

CORNOUAILLES. Tu ne le verras pas. — (*Aux Serviteurs.*) Vous autres, tenez fortement le fauteuil. — (*A Gloster.*) Je vais écraser tes yeux sous mes pieds. (*Les Serviteurs tiennent Gloster renversé sur son siége, pendant que Cornouailles lui arrache un œil et le jette à terre* [1].)

GLOSTER. Que celui qui espère être vieux un jour vienne à mon secours ! — O barbare ! — O dieux !

RÉGANE. L'autre ferait disparate ; il faut l'arracher aussi.

CORNOUAILLES, *s'avançant de nouveau vers Gloster.* Si tu vois la vengeance, —

UN SERVITEUR. Arrêtez, monseigneur. Je vous sers depuis mon enfance ; mais jamais je ne vous rendis de plus signalé service qu'en vous ordonnant d'en rester là.

RÉGANE. Que dis-tu, impudent ?

LE SERVITEUR. Si vous aviez de la barbe au menton, je vous l'arracherais en pareille occasion. — (*A Cornouailles.*) Que prétendez-vous ?

CORNOUAILLES, *mettant l'épée à la main et s'élançant sur lui.* Scélérat !

LE SERVITEUR, *l'épée à la main.* Eh bien, avancez, et bravez ma colère à vos risques et périls. (*Ils combattent. Cornouailles est blessé.*)

RÉGANE, *à un autre Serviteur.* Donne-moi ton épée. — Un vil esclave nous braver ainsi ! (*Elle saisit une épée, s'élance vers le Serviteur qui a blessé Cornouailles, et le frappe par derrière.*)

LE SERVITEUR. Oh ! je suis mort ! — (*A Gloster.*) Monseigneur, il vous reste un œil pour voir votre bourreau puni ! — Oh ! (*Il meurt.*)

CORNOUAILLES. Il ne verra plus, je vais l'en empêcher. — Va-t'en, vil globe ! Où est maintenant ta lumière ? (*Il s'approche de Gloster, lui arrache l'autre œil et le jette à terre.*)

GLOSTER. Il n'y a plus pour moi que ténèbres et désespoir. — Où est mon fils Edmond ? Edmond, rassemble tout ce que la nature a mis en toi d'énergie pour venger cet horrible forfait.

RÉGANE. Hors d'ici, traître, scélérat ! tu fais appel à un homme qui t'abhorre. C'est lui qui nous a révélé tes trahisons ; il est trop honnête homme pour te plaindre.

GLOSTER. O insensé que j'étais ! Edgar a donc été calom-

[1] Le spectateur ne doit point voir cet acte, trop atroce pour être supporté ; le théâtre est disposé de manière qu'un rideau cache la personne de Gloster, dont on entend seulement la voix lamentable. C'était ainsi que les choses se passaient du temps de Shakspeare, et c'est ce qui atténue, s'il [illegible], l'horrible de certaines situations de ses drames, [illegible] d'Othello.

nié! — Dieux cléments, pardonnez-moi et faites-le prospérer.

RÉGANE. Mettez-le à la porte, et qu'il cherche à tâtons son chemin jusqu'à Douvres. — (*À Cornouailles.*) Eh bien, seigneur, comment vous trouvez-vous?

CORNOUAILLES. Je suis blessé. — Suivez-moi, Régane. — Qu'on mette dehors ce scélérat aveugle; — qu'on jette sur un fumier le cadavre de cet esclave. — Régane, mon sang coule en abondance : cette blessure vient bien mal à propos. Donnez-moi votre bras. (*Cornouailles sort, soutenu par Régane. Les Serviteurs détachent Gloster, et l'emmènent.*)

PREMIER SERVITEUR. Si cet homme prospère, je veux commettre sans remords tous les actes de scélératesse.

DEUXIÈME SERVITEUR. Si elle a une longue vie et meurt de sa mort naturelle, il faut s'attendre à voir toutes les femmes devenir des monstres.

PREMIER SERVITEUR. Suivons le vieux comte et chargeons l'échappé de Bedlam de le conduire; la folie de ce pauvre diable se prête à tout ce qu'on veut.

DEUXIÈME SERVITEUR. Vas-y pendant que j'irai chercher de la charpie et des blancs d'œufs pour mettre sur son visage ensanglanté. Que le ciel lui vienne en aide! (*Ils sortent par deux portes différentes.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une plaine.

Arrive EDGAR.

EDGAR. Mieux vaut être ce que je suis, être méprisé et le savoir, que d'être flatté par ceux qui au fond du cœur vous méprisent. L'homme descendu au plus bas échelon de la fortune a tout à espérer et rien à craindre. Ce qui est douloureux, c'est de changer quand on est bien; dans le malheur, au contraire, on ne peut passer que de l'affliction à la joie. Salut donc, air impalpable que j'embrasse! Le malheureux que ton souffle a poussé dans l'abîme n'a plus à redouter tes orages. — Mais qui vient ici?

Arrive GLOSTER, conduit par UN VIEILLARD.

EDGAR, *continuant.* C'est mon père, conduit comme un vieillard infirme et indigent! — O monde! ô monde! ô monde! si tes étranges vicissitudes ne nous donnaient le droit de te haïr, la vie ne vaudrait pas la peine qu'on la prolongeât.

LE VIEILLARD. O mon bon seigneur! pendant quatre-vingts ans j'ai été votre fermier et celui de votre père.

GLOSTER. Va, retire-toi; mon ami, éloigne-toi; tes consolations ne peuvent me faire aucun bien, et elles pourraient te devenir funestes.

LE VIEILLARD. Vous ne pouvez pas voir votre chemin.

GLOSTER. Je n'ai pas de direction particulière à suivre; et dès lors je n'ai pas besoin d'y voir; je suis tombé alors que j'avais des yeux. Il arrive souvent que les avantages que nous possédons nous perdent, et que nous nous sauvons par ce qui nous manque. — O mon fils, mon cher Edgar, qui as servi d'aliment au courroux de ton père abusé, que ne puis-je te voir par les yeux du toucher! je croirais alors avoir recouvré l'usage de la vue!

LE VIEILLARD. Qui est là?

EDGAR, *à part.* Dieux! quel est celui qui peut dire : « Je suis au comble du malheur? » Je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été.

LE VIEILLARD. C'est le pauvre Tom, le lunatique.

EDGAR, *à part.* Et mon sort en effet pourrait être pire encore; on n'est pas arrivé au dernier degré de l'infortune tant qu'on peut dire : « Voilà de toutes les conditions la pire! »

LE VIEILLARD. L'ami, où vas-tu?

GLOSTER. Est-ce un mendiant?

LE VIEILLARD. Il est mendiant et fou tout ensemble.

GLOSTER. Il lui reste encore quelque raison; sans quoi il ne pourrait mendier. Pendant l'orage de la nuit dernière, j'ai vu un de [illegible], je me suis dit : « L'homme n'est qu'un ver. » Il m'a rappelé mon fils, pour qui j'avais alors des sentiments peu tendres; mais je me suis éclairé depuis : nous sommes pour les dieux ce que les mouches sont pour les enfants; ils nous écrasent en jouant.

EDGAR, *à part.* Qu'est-il donc arrivé? C'est une triste tâche que d'être obligé de contrefaire la folie en parlant à la douleur et d'affliger les autres en s'affligeant soi-même. — Dieu vous bénisse, maître!

GLOSTER. Est-ce là l'individu en question?

LE VIEILLARD. Oui, monseigneur.

GLOSTER. Quitte-moi. Si par affection pour moi, tu veux venir nous rejoindre à un mille ou deux d'ici, sur la route de Douvres, rends-moi le service d'apporter quelque vêtement pour couvrir la nudité de ce malheureux. Je vais le prier de me servir de guide.

LE VIEILLARD. Hélas! monseigneur, il est fou.

GLOSTER. C'est le malheur des temps où nous vivons qu'il faille que les fous conduisent les aveugles; fais ce que je t'ordonne, ou plutôt, fais ce que tu voudras; en tout cas, retire-toi.

LE VIEILLARD. Je lui apporterai mes meilleurs vêtements, arrive ce qui pourra. (*Il s'éloigne.*)

GLOSTER. Ami, où es-tu?

EDGAR. Le pauvre Tom a froid. — (*À part.*) Je ne puis feindre plus longtemps.

GLOSTER. Approche.

EDGAR, *à part.* Et cependant il le faut. — Dieu me bénisse, vos yeux saignent.

GLOSTER. Connais-tu le chemin de Douvres?

EDGAR. Je connais tous les chemins, petits et grands, qui y conduisent. Le pauvre Tom a perdu sa raison; homme de bien, que le ciel te préserve du malin esprit; cinq démons ont pris possession du pauvre Tom : *Obidicut*, le démon de la luxure; *Hobbididance*, qui préside au mutisme; *Mahu*, le démon du vol; *Modo*, le démon du meurtre; *Flibbertigibbet*, le démon des grimaces, qui possède les servantes et les chambrières : sur ce, que le ciel vous bénisse, maître.

GLOSTER. Tiens, prends cette bourse, toi que les dieux ont réduit à cet excès de misère; estime-toi heureux en me voyant plus malheureux que toi. — Dieux, qu'il en soit toujours ainsi! À l'homme regorgeant de luxe et de superflu, qui méprise vos lois, et qui ne veut pas voir parce qu'il n'a jamais senti, à celui-là faites sans délai sentir votre pouvoir; faites cesser une inégalité choquante, et que chacun ici-bas ait le nécessaire. — Connais-tu Douvres?

EDGAR. Oui, maître.

GLOSTER. Là s'élève un rocher qui projette sur la mer sa tête menaçante; conduis-moi seulement à son sommet, et je récompenserai ta misère par un riche cadeau que j'ai sur moi; une fois là, je n'aurai plus besoin de guide.

EDGAR. Donnez-moi votre bras; le pauvre Tom va vous conduire. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Devant le palais du duc d'Albanie.

Arrivent d'un côté GONERIL et EDMOND, de l'autre L'INTENDANT.

GONERIL, *à Edmond.* Vous êtes ici le bienvenu, seigneur; je m'étonne que mon débonnaire époux ne soit pas venu à notre rencontre. — (*À l'Intendant.*) Eh bien, où est ton maître?

L'INTENDANT. Madame, il est ici; mais jamais homme ne fut si changé : je lui ai parlé de l'armée qui vient de débarquer; il n'a fait qu'en rire : je lui ai dit que vous alliez arriver; il m'a répondu : Tant pis! quand je lui ai appris la trahison de Gloster et le loyal dévouement de son fils, il m'a appelé sot et m'a dit que je prenais les choses à rebours; — ce qui devrait lui déplaire lui plaît, et ce qui devrait le charmer le fâche.

GONERIL, *à Edmond.* En ce cas vous n'irez pas plus loin; c'est l'effet de sa pusillanimité qui recule devant tout ce qui exige de l'énergie; il ferme les yeux sur un outrage, pour n'avoir pas à le ressentir; les vœux que nous formions sur la route pourraient bien s'accomplir. Edmond, retournez vers mon frère, [illegible] et commandez son armée; il faut que mon mari et moi nous échangions nos rôles, et que je prenne la quenouille dans les mains. Ce fidèle [illegible]

diaire; si vous ne reculez pas devant la haute fortune qui vous appelle, vous ne tarderez pas à recevoir les ordres d'une amante. [illegible] de ruban; ne répondez point; inclinez la tête; ce baiser, s'il osait parler, communiquerait à votre âme une indomptable énergie; — comprenez-moi, adieu.

EDMOND. Je suis à vous jusque dans les rangs de la mort.

GONERIL. Mon bien-aimé Gloster! (*Edmond s'éloigne.*)

GONERIL, [illegible]. Oh! quelle différence entre un homme et un homme! c'est à toi qu'appartiennent le cœur et le dévouement d'une femme; ma personne est au pouvoir d'un sot.

L'INTENDANT. Madame, voici monseigneur. (*L'Intendant s'éloigne.*)

Arrive LE DUC D'ALBANIE.

GONERIL. Je croyais valoir la peine qu'on daignât m'appeler.

ALBANIE. O Goneril! tu ne vaux pas la poussière que le vent incivil te souffle au visage. — Je sais de quoi tu es capable, et je m'en défie. Celle qui méconnait la source où elle a puisé l'existence, ne saurait rester longtemps retenue dans les limites du devoir; la branche qui d'elle-même se détache du tronc paternel d'où elle tirait sa sève, doit nécessairement se flétrir, et ne peut plus servir qu'aux plus mortels usages.

GONERIL. Épargnez-moi vos sermons ridicules.

ALBANIE. Aux âmes viles la sagesse et la vertu ne sont qu'un objet de mépris; la corruption ne goûte que ce qui lui ressemble. Qu'avez-vous fait, tigresses, car vous n'êtes pas des filles, qu'avez-vous fait? Un père, un vieillard, dont l'aspect vénérable eût commandé le respect des animaux les plus féroces, vous, créatures dénaturées, vous lui avez fait perdre la raison. Comment mon excellent frère a-t-il pu le souffrir, comme homme, comme prince, et comblé qu'il était des bienfaits de ce vieillard? Si le ciel n'envoie pas promptement ici-bas ses ministres, sous une forme visible, pour châtier ces forfaits, attendons-nous à voir les hommes se dévorer entre eux, comme les monstres de l'océan.

GONERIL. Homme pusillanime, qui présentes ta joue au [illegible], qui n'as pas d'yeux pour discerner les choses que l'honneur défend d'endurer, qui ne sais pas que le coupable, puni avant d'avoir commis le délit qu'il méditait, n'est plaint que par les sots. Pourquoi n'entends-je pas le bruit de tes tambours? La France déploie [illegible] champs silencieux; [illegible] la menace à la bouche; et toi, vertueux imbécile, tu restes, les bras [illegible]

ALBANIE. [illegible] La difformité [illegible] encore dans les démons que dans la [illegible]

GONERIL. Insensé!

ALBANIE. [illegible] de grâce, de donner à tes traits ce masque hideux. Si je ne me retenais [illegible] — Mais [illegible]

GONERIL. [illegible] ton courage!

Arrive [illegible]

[illegible] le duc de Cornouaille est [illegible] il allait [illegible]

GONERIL, *à part*. Sous un certain rapport, j'aime assez cette nouvelle; mais ma sœur est veuve; mon Gloster se rend auprès d'elle, et tous les rêves qu'avait bâtis mon imagination peuvent faire place à une odieuse réalité; quoi qu'il en soit, cette nouvelle n'est pas si désagréable. — Je vais lire cette lettre et y répondre. (*Elle s'éloigne.*)

ALBANIE. Où était donc son fils quand on lui arrachait les yeux?

LE MESSAGER. Il accompagnait ici la duchesse.

ALBANIE. Il n'est point ici.

LE MESSAGER. Non, monseigneur, je viens de le rencontrer qui s'en retournait.

ALBANIE. A-t-il connaissance de ce forfait?

LE MESSAGER. Oui, monseigneur; c'est lui qui avait dénoncé son père; et il avait quitté le château afin de laisser au châtiment un libre cours.

ALBANIE. Gloster, je reconnaîtrai l'attachement que tu as montré pour le roi, et je vengerai la perte de tes yeux. — Viens, ami, raconte-moi tout ce que tu sais encore. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Le camp français près de Douvres.

Arrivent KENT et UN CHEVALIER de la suite du roi Lear.

KENT. Savez-vous pour quel motif le roi de France est retourné si précipitamment dans ses États?

LE CHEVALIER. Quand il a quitté son royaume, il lui restait à terminer quelques affaires graves, qui depuis sont revenues à sa pensée; comme il y allait du salut de l'État, il ne pouvait sans péril différer son retour.

KENT. A quel général a-t-il laissé le commandement?

LE CHEVALIER. Au maréchal de France, M. de la Fare.

KENT. La lettre que vous avez remise à la reine a-t-elle provoqué en elle quelque démonstration de douleur?

LE CHEVALIER. Oui, seigneur: elle l'a prise et l'a lue en ma présence; de temps à autre une grosse larme sillonnait sa joue délicate; elle semblait vouloir en reine commander à son affliction, qui, rebelle à sa loi, cherchait à la dominer et à régner sur elle.

KENT. Cette lecture l'a donc émue?

LE CHEVALIER. Oui; mais sans que sa douleur fît explosion. C'était à qui, de la résignation ou du chagrin, donnerait à ses traits une expression plus céleste. Vous avez vu le soleil au milieu de la pluie; son sourire et ses pleurs semblaient annoncer qu'un plus beau jour allait luire. Ces sourires charmants, qui se jouaient sur ses lèvres vermeilles, paraissaient ignorer la présence des hôtes que contenaient ses yeux, et qui en sortaient comme autant de perles détachées de deux diamants. — Enfin la douleur serait une admirable chose, si tous la portaient avec autant de grâce.

KENT. N'a-t-elle point parlé?

LE CHEVALIER. Une ou deux fois elle a prononcé le mot de père, avec un long effort, et comme si elle eût soulevé un poids qui pesait sur son cœur; elle s'est écriée: « Mes sœurs, mes sœurs! — Opprobre de notre sexe! mes sœurs! Kent! mon père! mes sœurs! quoi! pendant l'orage! au milieu de la nuit! La pitié est donc exilée de ce monde? » — Alors des pleurs divins se sont échappés de ses yeux et ont baigné [illegible]; — puis tout à coup elle est sortie, pour aller s'enfermer seule avec sa douleur.

KENT. Ce sont les astres qui brillent là-haut qui président à notre destinée; autrement on ne pourrait concevoir que des rejetons [illegible] proviennent du même père et de la même mère. Vous ne lui avez point parlé depuis?

LE CHEVALIER. Non.

KENT. Est-ce avant le départ du roi qu'a eu lieu cette entrevue?

LE CHEVALIER. Non, c'est depuis.

KENT. Fort bien; le malheureux Lear est dans cette ville; parfois, dans ses moments lucides, il se rappelle le motif qui nous y a conduits et refuse opiniâtrement de voir sa fille.

LE CHEVALIER. Pourquoi, seigneur?

KENT. Une invincible honte le domine; il se rappelle [illegible] aux vicissitudes du sort, [illegible] filles dénaturées [illegible]

souvenir est comme un trait empoisonné qui déchire son cœur, et sa confusion l'éloigne de Cordélie.

LE CHEVALIER. Hélas! qu'il est à plaindre!

KENT. Vous n'avez rien entendu dire de l'armée des ducs d'Albanie et de Cornouailles?

LE CHEVALIER. Leurs troupes sont entrées en campagne.

KENT. Allons, je vais vous conduire auprès de Lear, notre maître, et vous laisserai avec lui pour veiller sur sa personne : j'ai des motifs [illegible] quelque temps encore le déguisement [illegible] vous saurez qui je suis, vous n'aurez pas regret de la coopération que vous m'aurez prêtée. Venez avec moi, je vous prie. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Même lieu. — Une tente.

Entrent CORDÉLIE, UN MÉDECIN, UN OFFICIER et des Soldats.

CORDÉLIE. Hélas! c'est bien lui; on l'a rencontré il n'y a qu'un instant, aussi en démence que la mer courroucée; chantant d'une voix éclatante, couronné de fumeterre, de fleurs des champs, de verveine, de ciguë, d'orties, de cresson des prés, d'ivraie et de toutes ces herbes inutiles qui croissent au milieu de nos blés. — Qu'on [illegible] un détachement de soldats; qu'on fouille toute la campagne couronnée de moissons, et qu'on l'amène devant nous. (*L'Officier sort.*)

CORDÉLIE, *continuant*. Que peut faire la science humaine pour rétablir sa raison égarée? Que celui qui pourra le guérir dispose de tout ce que je possède.

LE MÉDECIN. Il y a pour cela des moyens, madame : le grand réparateur des forces de la nature, c'est le sommeil; c'est ce dont il a le plus besoin; pour le provoquer en lui, nous avons [illegible] la vertu puissante a le don de fermer [illegible].

CORDÉLIE. Vous tous, ô secrets salutaires, mystérieuses vertus que la terre recèle, croissez sous mes pleurs et prêtez-moi votre secours pour soulager les maux de ce bon roi! — Qu'on aille à sa recherche. Je crains que dans l'impossibilité où il est de se guider, sa fureur sans frein ne compromette sa vie.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Je vous apporte des nouvelles, madame! L'armée anglaise s'avance.

CORDÉLIE. Je le savais; nos préparatifs sont faits pour les [illegible] qui nous met les armes à la main; c'est notre affection, notre tendre affection [illegible] revendiquons les droits : puissé-je bientôt le voir et l'entendre! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un appartement [illegible] de Gloster.

[illegible]

[illegible]

L'INTENDANT. Madame, il faut que je me hâte d'aller le rejoindre pour lui donner cette lettre.

RÉGANE. Notre armée se met en marche demain; reste avec nous; la route est dangereuse.

L'INTENDANT. Je ne le puis, madame; ma maîtresse m'a recommandé dans cette affaire la plus grande diligence.

RÉGANE. Que peut-elle avoir à écrire à Edmond? Ne pouvais-tu lui transmettre son message de vive voix? Qui sait? Il doit y avoir quelque chose là-dessous. — Laisse-moi décacheter cette lettre; je t'en serai on ne peut plus reconnaissante.

L'INTENDANT. Madame, j'aurais préféré —

RÉGANE. Je sais que ta maîtresse n'aime pas son mari; j'en ai la certitude : pendant son dernier séjour ici, je l'ai surprise échangeant avec le noble Edmond de vives œillades et les regards les plus expressifs! Je sais que tu es dans sa confidence.

L'INTENDANT. Moi, madame?

RÉGANE. Je sais ce que je dis : tu es son confident, j'en suis certaine; mais j'ai un avis utile à te donner. Mon époux est mort; Edmond et moi, nous nous sommes entendus; et il est naturel qu'il songe plutôt à moi qu'à ta maîtresse. — Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage; si tu le trouves, donne-lui, je te prie, cette lettre que voici; si ta maîtresse vient à en être instruite, tu lui diras de rappeler à elle sa raison. Sur ce, adieu. S'il t'arrive d'avoir des nouvelles de cet aveugle scélérat, souviens-toi que de hautes récompenses attendent celui qui l'expédiera.

L'INTENDANT. Je voudrais pouvoir le rencontrer, madame; je ferais voir au service de quel parti je mets mon dévouement.

RÉGANE. Adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Les environs de Douvres.

Arrive GLOSTER, conduit par EDGAR, déguisé en paysan.

GLOSTER. Quand arriverons-nous au sommet de cette hauteur?

EDGAR. Vous la gravissez maintenant : vous voyez comme nous fatiguons.

GLOSTER. Il me semble que le terrain est plane.

EDGAR. Horriblement escarpé. Entendez-vous la mer mugir?

GLOSTER. Non, en vérité.

EDGAR. Alors, il faut que la douleur de vos yeux ait affaibli vos autres sens.

GLOSTER. C'est possible : je ne sais; mais il me semble que ta voix est changée, et que tu parles mieux et plus sensément que tu ne faisais.

EDGAR. Vous êtes dans l'erreur; je suis ce que j'étais, mes vêtements seuls sont changés.

GLOSTER. Il me semble que tu t'exprimes en meilleurs termes.

EDGAR. Avancez, seigneur; nous voici arrivés. — Ne bougez pas. — [illegible] quand on [illegible] Le corbeau et la corneille qui volent dans l'espace intermédiaire paraissent tout au plus de la taille d'un escarbot. A mi-côte, et comme suspendu en l'air, est un homme qui cueille du fenouil [illegible] il ne paraît pas plus gros [illegible] la grève, ou les [illegible] grand vaisseau là-bas à l'ancre paraît gros comme sa chaloupe, et sa chaloupe comme une [illegible]. De cette hauteur, on ne peut entendre le murmure des vagues qui viennent se briser sur les innombrables cailloux du rivage. — Je ne veux plus regarder; je crains que la tête ne me tourne, et que, [illegible] tombe dans l'abîme.

[illegible] vous n'êtes maintenant [illegible] qu'il y a sous le ciel. [illegible]

[illegible] voilà une [illegible] et les dieux [illegible] dis-moi [illegible]



LEAR. Je suis le roi en personne. (Acte IV, scène VI, page 24.)

EDGAR. Adieu, mon bon seigneur. (*Il fait semblant de partir et imite le bruit des pas d'un homme qui s'éloigne.*)

GLOSTER. Adieu.

EDGAR, *à part.* Je n'abuse ainsi son désespoir que pour le guérir.

GLOSTER. O dieux puissants! je renonce à ce monde; et, en votre présence, je me résous à secouer le pesant fardeau de mon affliction: s'il m'était possible de le porter plus longtemps, sans me mettre en hostilité avec votre volonté toute-puissante, je laisserais se consumer jusqu'à la fin le misérable flambeau d'une vie abhorrée. Si Edgar vit encore, oh! bénissez-le! — Adieu, maintenant, ami.

EDGAR. Je suis parti, seigneur. Adieu. (*Gloster, croyant s'élancer de la cime du rocher, prend son élan et tombe à plat ventre.*)

EDGAR, *continuant.* Et cependant qui sait si l'imagination n'a pas la puissance de dérober le trésor de la vie, quand la vie elle-même est complice du vol: s'il avait été où il croyait être, il serait mort maintenant. — (*S'approchant de Gloster.*) Êtes-vous mort ou vivant? Holà! seigneur, ami! — M'entendez-vous, seigneur? — Parlez donc! — Il pourrait bien se faire qu'il fût mort. — Mais le voilà qui revient à lui. — Qui êtes-vous, seigneur?

GLOSTER. Va-t'en, et laisse-moi mourir.

EDGAR. A moins d'être aussi léger que le fil de la Vierge, la plume ou l'air, tu ne pouvais pas tomber d'une telle hauteur sans te briser en mille éclats comme un œuf; mais tu respires; tu es formé d'une substance solide; tu ne saignes pas; tu parles; tu es intact. Dix mâts attachés au bout les uns des autres n'égaleraient pas la hauteur de laquelle tu es tombé perpendiculairement; ta vie est un miracle. Parle de nouveau.

GLOSTER. Mais décidément, suis-je tombé, oui ou non?

EDGAR. De la cime effrayante de cette blanche falaise. Lève les yeux: à une si grande hauteur, on ne peut ni voir ni entendre l'alouette à la voix perçante.

GLOSTER. Hélas! je n'ai plus d'yeux. — L'infortuné n'a donc pas même la ressource de mettre par la mort un terme à ses maux? Pourtant, c'était pour moi une consolation que de tromper la rage du tyran et son orgueilleux espoir.

EDGAR. Donnez-moi votre bras. Voyons, levez-vous: — c'est bien. — Comment vous trouvez-vous? pouvez-vous faire usage de vos jambes? vous vous soutenez.

GLOSTER. Que trop bien, que trop bien.

EDGAR. C'est la chose la plus miraculeuse; quel est l'individu qui était là-haut avec vous et qui s'est éloigné?

GLOSTER. Un pauvre et malheureux mendiant.

EDGAR. Il m'a semblé d'ici que ses yeux étaient deux pleines lunes; il avait d'innombrables nez, des cornes imitant par leurs capricieux contours les flots d'une mer irritée. C'était quelque démon; ainsi, heureux vieillard, ne doutez pas que les dieux cléments, qui mettent leur gloire à réaliser l'impossible, n'aient miraculeusement préservé vos jours.

GLOSTER. Je me rappelle à présent. — A l'avenir je supporterai le malheur jusqu'à ce que lui-même il me crie: « Assez, assez! tu peux mourir! » Le personnage dont tu parles, je le prenais pour un homme; il répétait fréquemment: « L'esprit, l'esprit! » C'est lui qui m'avait conduit en cet endroit.

EDGAR. Soyez calme et résigné. — Mais qui vient ici?

Arrive LEAR, bizarrement couronné de fleurs.

EDGAR, *continuant.* Jamais homme dans son bon sens ne s'est accoutré ainsi.

LEAR. Non, on n'a pas le droit de me condamner pour avoir frappé monnaie; je suis le roi en personne.

EDGAR. O spectacle déchirant!

LEAR. En cela, la nature est au-dessus de l'art. — Tiens, voici la somme stipulée pour ton engagement. Ce drôle manie son arc comme un mannequin planté là pour effrayer les oiseaux: mon cher, va reprendre ta demi-aune. — Voyez, voyez, une souris! chut! chut! — Un morceau de fromage grillé fera l'affaire. — Voici mon gant; dût un



LEAR. Hurlez, hurlez, hurlez!... oh! vous êtes de marbre! (Acte V, scène III, page 30.)

géant le relever, je suis son homme. — Apportez les hallebardes. — Oh! bien visé, mon enfant; — juste dans le blanc! bravo! — Avancez à l'ordre; le mot de ralliement.

EDGAR. Marjolaine.

LEAR. Passez.

GLOSTER. Je connais cette voix.

LEAR. Ah! Goneril! — Eh quoi! avec une barbe blanche! elles me flattaient comme un chien, en me disant que j'avais commencé par avoir des poils blancs au menton avant d'en avoir des noirs; elles répondaient oui et non à tout ce que je disais. Dans ces oui et ces non-là, il n'y avait rien de bon. — Le jour où la pluie est venue me tremper, où le vent me faisait grelotter de froid, où le tonnerre n'a pas voulu se taire à mon commandement, c'est alors que je les ai connues pour ce qu'elles étaient. Allez, leur parole ne mérite aucune confiance; elles me disaient que j'étais tout; c'est faux, je ne suis pas à l'épreuve de la fièvre.

GLOSTER. Les sons de cette voix me sont connus: n'est-ce pas le roi?

LEAR. Oui, je suis roi de la tête aux pieds. Quand je fronce le sourcil, voyez comme mes sujets tremblent. — Je fais grâce de la vie à cet homme. Quel est son délit? — L'adultère! — Tu ne mourras pas: faire mourir un homme pour adultère! non, ce crime-là, le roitelet le commet, et la mouche aux ailes dorées s'accouple impunément sous nos yeux. Lâchez les rênes à la copulation, car le fils bâtard de Gloster a montré plus d'affection pour son père que ne m'en ont témoigné mes filles procréées en légitime mariage. A la besogne, luxure! j'ai besoin de soldats. — Voyez cette beauté qui contrefait l'ingénue, qui cache sous ses doigts son visage de glace, affecte la vertu, fait la petite bouche, et ne peut entendre prononcer le mot de plaisir sans hocher la tête; le mulot et l'étalon repu ne sont pas plus ardents qu'elle aux amoureux ébats. Femmes par le buste, centaures par tout le reste, la partie supérieure de leur personne, jusqu'à la ceinture, est le partage des dieux; tout ce qui est au delà appartient au diable. Là, tout est enfer, ténèbres, abîme sulfureux, fournaise ardente, infection, consomption. Fi! fi! pouah! pouah! — Apothicaire, donne-moi une once de musc pour purifier mon imagination; voilà de l'argent pour toi.

GLOSTER. Oh! laissez-moi baiser cette main.

LEAR. Permets d'abord que je l'essuie; elle a une odeur de mortalité.

GLOSTER. O ruines d'une noble nature! c'est ainsi que ce vaste univers tout entier doit aboutir au néant. — Me reconnaissez-vous?

LEAR. Je me rappelle fort bien tes yeux. Pourquoi me regardes-tu de travers? Aveugle Cupidon, va, tu as beau faire, je ne veux plus aimer. — Lis ce cartel, vois comme il est rédigé.

GLOSTER. Quand les lettres qui le composent seraient autant de soleils, je ne pourrais les voir.

EDGAR. On me dirait cela que je ne le croirais pas; — ce n'est malheureusement que trop vrai, et mon cœur en est brisé.

LEAR. Lis.

GLOSTER. Quoi! sans yeux, quand je n'en ai que la place?

LEAR. Ho! ho! voilà où tu en es avec moi? Point d'yeux à la tête, point d'argent dans la bourse? Tes yeux sont dans un cas fort grave; mais ta bourse est fort légère; et pourtant tu vois comment va le monde.

GLOSTER. Je ne le vois pas, mais je le sens.

LEAR. Quoi donc! es-tu fou? Il n'est pas besoin d'avoir des yeux pour voir comment va le monde; regarde avec tes oreilles. Vois ce juge qui réprimande un voleur. Je te le dis tout bas, suppose un instant qu'ils ont changé de place; pourras-tu me dire lequel des deux est le juge, lequel le voleur? Tu as vu sans doute le chien d'un fermier aboyer après un mendiant?

GLOSTER. Oui, seigneur.

LEAR. Et le pauvre diable fuir devant le chien? Eh bien, tu as vu là l'image ... de l'autorité; un chien au pouvoir commandant l'obéissance. — Coquin d'exécuteur, retiens ta main barbare! Pourquoi fouettes-tu cette courtisane?

[illegible] ce châtiment pour toi-même. Tu brûles de commettre avec elle le délit pour lequel tu la fustiges. L'usurier fait pendre le filou. Les petits vices se voient à travers les guenilles; la pourpre et l'hermine cachent tout. Que le crime soit couvert d'or, et la redoutable lance de la justice se brisera impuissante ; qu'il soit revêtu de haillons, et pour le percer de part en part, il suffira d'une paille aux mains d'un pygmée. Il n'est pas de pécheur, vous dis-je, il n'en est pas un seul ; je les absous tous. Accepte ceci, mon ami ; c'est moi qui te le donne, moi qui ai le pouvoir de fermer la bouche de l'accusateur. Prends des lunettes, et comme un politique matois, fais semblant de voir ce que tu ne vois pas. — Allons, allons, ôtez-moi mes bottes : — Ferme, ferme, c'est cela.

EDGAR. O mélange de bon sens et d'absurdité! La raison dans la folie!

LEAR. Si tu veux pleurer mes malheurs, emprunte mes yeux. Je te connais fort bien ; tu t'appelles Gloster; sois résigné ; nous sommes venus au monde en pleurant. Tu sais que nous faisons notre entrée dans la vie au milieu des vagissements et des pleurs : — Je vais prêcher; écoute-moi bien.

GLOSTER. Hélas! hélas!

LEAR. A peine nous sommes nés que nous pleurons, désolés que nous sommes d'être venus sur ce vaste théâtre de fous. — (*Il prend son chapeau à deux mains.*) La vilaine forme que voilà! — Ce serait une superbe invention que de ferrer les chevaux avec du feutre[1]. J'en ferai l'épreuve; puis je tomberai sur ces gendres, et alors, tue, tue, tue, tue, tue, tue[2].

Arrive UN OFFICIER, suivi de plusieurs Soldats.

L'OFFICIER. Le voici; saisissez-vous de lui. — (*A Lear.*) Seigneur, votre bien-aimée fille —

LEAR. Personne ne vient à mon secours? Moi, prisonnier! je suis décidément le vil jouet de la fortune. — Traitez-moi bien ; je vous payerai rançon. Qu'on me donne des chirurgiens; je suis blessé au cerveau.

L'OFFICIER. Vous aurez tout.

LEAR. Quoi! personne ne me seconde? on m'abandonne! il y aurait de quoi faire pleurer un homme au point d'arroser avec ses larmes un parterre de fleurs et d'abattre la poussière en automne.

L'OFFICIER. Seigneur, —

LEAR. Je mourrai gaiement, comme un époux paré pour la noce ; eh bien! quoi? je veux être jovial; allons, je suis roi, savez-vous cela, mes maîtres?

L'OFFICIER. Vous êtes un grand roi, et nous vous obéissons.

LEAR. Je vous avertis que ce roi-là a des jambes. Si vous voulez l'avoir, il faut courir après. Allons, allons, allons, allons. (*Il s'éloigne en courant ; les Soldats le suivent.*)

L'OFFICIER. Ce spectacle serait déplorable dans le dernier des malheureux ; dans un roi il passe toute expression! — O Lear! tu as une fille qui sauve la nature humaine de l'opprobre que les deux autres ont imprimé sur elle.

[illegible] salue, seigneur.

[illegible] L'ami, Dieu vous garde; que me voulez-vous?

[illegible] entendu dire qu'une bataille se prépare?

[illegible] Rien de plus certain; quiconque a des oreilles [illegible]

[illegible] je vous demander à quelle distance est l'armée ennemie?

[illegible] Elle est proche et s'avance à grands pas; on [illegible]

[illegible] c'est tout.

[illegible]

[illegible] (*L'Officier s'éloigne.*)

[illegible]

EDGAR. Cette prière est sage, ô vieillard!

[illegible]

[illegible]

EDGAR. Un pauvre malheureux que les coups de la fortune ont rendu patient et résigné, et à qui ses propres douleurs ont appris à compatir aux afflictions d'autrui. Donnez-moi votre main, je vous conduirai dans quelque gîte.

GLOSTER. Je te remercie cordialement; j'appelle sur toi les faveurs et les bénédictions du ciel.

Arrive L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Voici l'homme dont la tête est mise à prix! Quel bonheur! ta tête sans yeux fut créée, je crois, pour devenir la source de mon élévation! Vieux et misérable traître, réconcilie-toi avec le ciel. — L'épée qui va te détruire est tirée.

GLOSTER. Assène-moi avec force le coup mortel, et je bénirai ta main. (*Edgar s'interpose entre Gloster et l'Intendant.*)

L'INTENDANT. Eh quoi ! paysan audacieux, tu oses soutenir un traître proclamé tel? Éloigne-toi, si tu ne veux que la contagion de sa fortune ne t'atteigne toi-même; quitte son bras!

EDGAR. Je ne le quitterai pas, moi, sans de bonnes raisons.

L'INTENDANT. Quitte-le, misérable, ou tu meurs!

EDGAR. Mon gentilhomme, passez votre chemin, et laissez les pauvres gens passer le leur. S'il suffisait, pour m'ôter la vie, des menaces d'un fanfaron, il y a plus de quinze jours que je l'aurais perdue. N'approchez pas de ce vieillard, sinon je vais essayer lequel est le plus dur de votre caboche ou de ce gourdin. Vous voyez que je suis franc avec vous.

L'INTENDANT. Arrière, manant!

EDGAR. Je vais vous chatouiller la mâchoire; avancez, je me soucie fort peu de vos estocades. (*Ils combattent, Edgar l'étend à terre d'un coup de son bâton.*)

L'INTENDANT. Misérable, tu m'as tué! — Scélérat, prends ma bourse! Si tu veux prospérer dans la vie, donne à mon corps la sépulture, et remets à Edmond, comte de Gloster, la lettre que tu trouveras sur moi; cherche-le dans l'armée anglaise : — O mort inattendue! (*Il meurt.*)

EDGAR. Je te connais, officieux scélérat, servant les vices de ta maîtresse avec tout le zèle que la perversité peut désirer.

GLOSTER. Quoi! est-il mort?

EDGAR. Asseyez-vous, vieillard; reposez-vous. — Fouillons dans ses poches : j'espère tirer parti de la lettre dont il m'a parlé. — Il est mort; je suis fâché seulement qu'il n'ait pas eu un autre bourreau que moi. — Voyons, — brisons le cachet! faisons taire à cet égard tout scrupule. Pour connaître ce que notre ennemi a dans l'âme, nous lui ouvririons le cœur; il est bien permis d'ouvrir ses papiers. (*Il ouvre la lettre et lit.*)

« Rappelle-toi nos engagements mutuels. Tu as mille occasions de te débarrasser de lui; si la volonté ne te fait » pas défaut, tu trouveras amplement le moment et le lieu » favorables. Il n'y a rien de fait s'il revient vainqueur; je » serai alors sa prisonnière, et j'aurai pour prison son lit » que j'abhorre; hâte-toi de m'en délivrer, et pour ta ré» compense, viens y prendre sa place. Ton affectionnée » servante. — Que ne puis-je dire ta femme! —

» GONERIL. »

O océan sans fond des convoitises de la femme! — Un complot tramé contre les jours de son vertueux époux, pour lui substituer mon frère! — Je vais t'enterrer ici dans le sable, abominable émissaire de ces assassins adultères, et je saurai en temps et lieu produire ce papier coupable aux yeux du duc dont on trame la perte. Il lui importe que je puisse lui apprendre en même temps ta mort, et la nature [illegible] (*[illegible] s'éloigne, traînant après lui le cadavre.*)

GLOSTER, *seul.* Le roi est tombé en démence: il faut que [illegible], puisqu'elle a résisté et que [illegible] le sentiment de mes [illegible] douleurs. Mieux vaudrait pour moi l'aliénation mentale ; il y aurait une barrière entre ma pensée et mes chagrins; et une imagination égarée nous ôte la conscience de nos maux.

Revient EDGAR.

EDGAR. Donnez-moi votre main : il me semble entendre le [illegible] du tambour. Venez, vieillard, je vais vous [illegible] d'un ami. (*[illegible]*)

[1] [illegible]

[2] [illegible]

SCÈNE VII.

Une tente dans le camp français.

LEAR est endormi sur un lit de repos; UN MÉDECIN, UN OFFICIER et plusieurs Serviteurs sont auprès de lui. Entrent CORDÉLIE et KENT.

CORDÉLIE. O mon cher et digne Kent! comment pourrai-je m'acquitter envers vous? comment [illegible] tant de bonté? Ma vie sera trop courte, et ma bonne volonté impuissante.

KENT. Votre reconnaissance, madame, m'a déjà trop payé. Je ne vous ai dit que la vérité pure; je n'y ai rien ajouté, je n'en ai rien retranché.

CORDÉLIE. Prenez des vêtements plus convenables : ceux-ci rappellent de trop douloureux souvenirs; quittez-les, je vous prie.

KENT. Veuillez m'excuser, madame. Ce déguisement est encore nécessaire à l'exécution de mes desseins : l'unique faveur que je vous demande, c'est de paraître ignorer qui je suis jusqu'à ce que les circonstances m'aient permis de me faire connaître.

CORDÉLIE. Eh bien! soit, seigneur. — (Au Médecin.) Comment va le roi?

LE MÉDECIN. Il dort encore, madame.

CORDÉLIE. O dieux cléments! [illegible] l'immense brèche faite à la raison égarée d'un père redevenu enfant; remettez d'accord l'instrument de son intelligence dérangée!

LE MÉDECIN. Votre majesté veut-elle permettre qu'on éveille le roi? Il a dormi longtemps.

CORDÉLIE. Agissez selon les prescriptions de votre art, et faites ce que vous jugerez convenable. Est-il habillé?

L'OFFICIER. Oui, madame; pendant son sommeil profond nous avons changé ses vêtements.

LE MÉDECIN. Madame, soyez auprès de lui au moment où nous l'éveillerons; je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement calme.

CORDÉLIE. Fort bien.

LE MÉDECIN. Veuillez approcher. — Que la musique [illegible] sur un ton plus élevé!

CORDÉLIE, se *penchant sur son père qu'elle [illegible]*. O mon père bien-aimé! [illegible] guérison dans ton intelligence, et que ce baiser répare le mal affreux qu'ont fait mes deux sœurs à ta personne sacrée!

KENT. Bonne et adorable princesse!

CORDÉLIE. Quand tu n'aurais pas été leur père, ces cheveux blancs n'auraient-ils pas dû commander leur pitié? Ce visage était-il fait pour être exposé à la fureur des autans, aux terribles détonations de la foudre, aux redoutables effets [illegible] perdu lutter contre les éléments, tête nue et sans défense? Par une nuit semblable, le chien de mon ennemi, quand il m'aurait mordue, aurait trouvé place au coin de mon feu. Et toi, ô mon vieux père! [illegible] une chétive cabane, [illegible] les pourceaux et les malheureux sans asile! Hélas! hélas! je m'étonne que tu n'aies pas perdu la vie en même temps que la raison. — (*Au Médecin.*) Parlez-lui.

LE MÉDECIN. Il vaut mieux, madame, que vous lui parliez vous-même.

CORDÉLIE. Comment se trouve mon auguste [illegible]? comment se porte votre majesté?

LEAR, *s'éveillant*. [illegible]

CORDÉLIE. [illegible]

LEAR. [illegible]

CORDÉLIE. Son égarement continue!

[illegible]

Voyant qu'elle [illegible] à s'agenouiller devant elle. Non, seigneur, ce n'est pas à vous à vous agenouiller.

LEAR. Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi : je suis un pauvre et débile vieillard, qui a passé quatre-vingts ans, ni plus ni moins[1]; et, à parler franchement, je crains de ne pas avoir toute ma raison. (*Montrant Cordélie, puis Kent.*) Il me semble que je vous connais et cet homme aussi; cependant je doute encore, car j'ignore en quel lieu je suis; et j'ai beau interroger ma mémoire, je ne me rappelle pas avoir jamais porté ces vêtements; j'ignore aussi où j'ai passé la nuit dernière. Vous allez rire de moi; mais, aussi vrai que je suis homme, je crois reconnaître dans cette femme ma fille Cordélie.

CORDÉLIE. Et je la suis aussi, je la suis.

LEAR. Tes larmes mouillent-elles? oui, en vérité. Je t'en prie, ne pleure pas; si tu as du poison à m'offrir, je le boirai. Je sais que tu ne m'aimes pas; car tes sœurs, autant que je me le rappelle, m'ont fait du mal; tu as des motifs pour me haïr, toi; elles n'en ont point.

CORDÉLIE. Je n'en ai aucun moi-même, aucun.

LEAR. Suis-je en France?

KENT. Sire, vous êtes dans votre royaume.

LEAR. Ne me trompez pas.

LE MÉDECIN. Renaissez à l'espoir, madame; vous le voyez, ses accès de frénésie sont guéris, et pourtant il ne serait pas prudent de remettre sa mémoire sur la trace du passé. Priez-le de se rendre dans la pièce voisine; attendez pour lui parler que le calme de ses sens soit plus affermi.

CORDÉLIE. Votre majesté veut-elle venir?

LEAR. Il faut avoir de l'indulgence pour moi; je t'en prie, oublie et pardonne; je suis vieux, et ma raison est affaiblie. (*Lear, Cordélie, le Médecin et les Serviteurs sortent.*)

L'OFFICIER. Est-il vrai, seigneur, que le duc de Cornouailles a été tué?

KENT. Rien de plus certain, seigneur.

L'OFFICIER. Qui commande son armée?

KENT. C'est, dit-on, le fils bâtard de Gloster.

L'OFFICIER. On dit qu'Edgar, son fils exilé, est en Allemagne avec le comte de Kent.

KENT. Les on dit sont sujets à caution. Il est temps de se préparer, les troupes anglaises approchent à grands pas.

L'OFFICIER. Il est probable que la lutte sera sanglante. Adieu, seigneur.

KENT, *seul*. Le sort de cette bataille décidera du bon ou du mauvais succès de mes desseins. (*Il sort.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le camp [illegible] près de Douvres.

EDMOND et RÉGANE arrivent à la tête de leurs troupes, tambour battant, [illegible] déployés.

EDMOND, *à un Officier*. Allez trouver le duc; qu'on sache de lui s'il persiste dans ses dernières vues, ou s'il a depuis changé d'avis; c'est un caractère timoré et plein de tergiversations; — apportez-nous sa résolution définitive. (*L'Officier s'éloigne.*)

RÉGANE. [illegible] arrivé quelque mésaventure à [illegible]

EDMOND. Je le crains, madame.

RÉGANE. [illegible] Vous connaissez mes bienveillantes intentions pour vous; dites-moi franchement, et [illegible]

EDMOND. J'ai pour elle une respectueuse affection.

RÉGANE. Mais [illegible] pas arrivé d'avoir pour elle des sentiments illégitimes, et de prendre auprès d'elle la [illegible]

EDMOND. Vous êtes dans l'erreur.

[illegible]

RÉGANE. Je crains que vous ne vous soyez uni à elle par une intimité complète.

EDMOND. Non, d'honneur, madame.

RÉGANE. Je ne le souffrirai jamais : mon cher Edmond, soyez moins familier avec elle.

EDMOND. Soyez tranquille, elle, et le duc son époux, —

Arrivent LE DUC D'ALBANIE, GONERIL et des Soldats.

GONERIL, *à part.* J'aimerais mieux perdre la bataille que de souffrir que ma sœur relâchât les liens qui m'unissent à lui.

ALBANIE. Notre sœur bien-aimée, je suis charmé de vous voir. — (*A Edmond.*) Seigneur, j'apprends que le roi est allé rejoindre sa fille, suivi d'un certain nombre de ses anciens sujets, à qui nos rigueurs ont arraché des murmures. J'ai toujours senti le besoin de mettre mon courage d'accord avec ma conscience. Si j'ai embrassé la cause que je défends, c'est parce que la France envahit notre territoire, et non parce que le roi vient hardiment revendiquer ses droits, avec l'appui de ceux à qui nous avons donné de justes et graves motifs de s'armer contre nous.

EDMOND. Vous tenez là, seigneur, un bien noble langage[1].

RÉGANE. A quoi tendent ces discours?

GONERIL. Réunissons-nous tous contre l'ennemi commun; ces débats particuliers, ces querelles domestiques, ne sont pas de saison maintenant.

ALBANIE. Allons avec nos guerriers les plus expérimentés arrêter le plan des opérations.

EDMOND. J'irai tout à l'heure vous trouver dans votre tente.

RÉGANE. Ma sœur, venez-vous avec nous?

GONERIL. Non.

RÉGANE. Pourtant, cela serait convenable; venez avec nous, je vous prie.

GONERIL, *à part.* Ho! ho! je devine le mot de l'énigme. — (*Haut.*) J'y vais.

Au moment où ils s'éloignent, arrive EDGAR, déguisé.

EDGAR, *bas, au duc d'Albanie.* Si votre altesse veut bien condescendre à parler à un pauvre homme tel que moi, j'ai un mot à vous dire.

ALBANIE, *aux personnes qui s'éloignent.* Je vais vous rejoindre. — (*A Edgar.*) Parle. (*Tous s'éloignent, à l'exception du Duc et d'Edgar.*)

EDGAR, *remettant une lettre au Duc.* Avant de livrer la bataille, lisez cette lettre. Si vous êtes victorieux, que la trompette appelle celui qui vous l'a remise; tout misérable que je semble, je me fais fort de produire un champion qui maintiendra véritable le contenu de ce billet; si vous êtes vaincu, tout est fini pour vous ici-bas, et les complots dirigés contre vous deviennent sans objet. Que la fortune vous aime!

ALBANIE. Attends que j'aie lu cette lettre.

EDGAR. On me l'a défendu. Quand le moment sera venu, au premier appel du héraut vous me verrez paraître. (*Il s'éloigne.*)

ALBANIE. Soit! Adieu; je lirai cet écrit.

Revient EDMOND.

EDMOND. On aperçoit l'ennemi; faites prendre position à vos troupes; voici l'état approximatif des forces de nos adversaires, tel que des renseignements exacts ont pu l'établir. — Mais la célérité est maintenant pour vous un devoir.

ALBANIE. Je mettrai le temps à profit. (*Il s'éloigne.*)

EDMOND, *seul.* J'ai juré aux deux sœurs un éternel amour; [illegible] se haïssent l'une l'autre comme on hait le serpent qui vous a piqué. Laquelle prendrai-je? toutes deux? l'une des deux? ni l'une ni l'autre? Je ne puis posséder [illegible]

[illegible]

SCÈNE II.

Le champ de bataille entre les deux camps.

On entend le bruit du combat. LEAR et CORDÉLIE arrivent à la tête de leurs troupes, tambour battant, enseignes déployées, puis ils s'éloignent. Arrivent EDGAR et GLOSTER.

EDGAR. Vieillard, reposez-vous à l'ombre de cet arbre; priez les dieux que le bon droit triomphe. Si je reviens auprès de vous, je vous apporterai de bonnes nouvelles.

GLOSTER. Ami, que la faveur du ciel t'accompagne! (*Edgar s'éloigne.*)

Le bruit du combat continue; puis on entend sonner la retraite. Revient EDGAR.

EDGAR. Fuyez, vieillard; donnez-moi votre main, fuyez. Le roi Lear est vaincu; lui et sa fille sont prisonniers. Donnez-moi votre main; venez.

GLOSTER. Ami, n'allons pas plus loin; on peut pourrir ici aussi bien qu'ailleurs.

EDGAR. Eh quoi! vos pensées funestes qui vous reviennent! L'homme doit sortir de ce monde comme il y est entré; sa mort ne doit pas être plus le fait de sa volonté que ne l'a été sa naissance : le tout est d'être préparé. Venez.

GLOSTER. Ce que tu dis est vrai. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Le camp anglais près de Douvres.

Arrive EDMOND, vainqueur, à la tête de ses troupes, tambour battant, enseignes déployées. On amène LEAR et CORDÉLIE prisonniers.

EDMOND. Que quelques officiers les emmènent; qu'ils soient gardés avec soin jusqu'au moment où sera connue la décision de ceux qui ont à prononcer sur leur sort.

CORDÉLIE. Nous ne sommes pas les premiers que le malheur ait accablés, malgré la loyauté de leurs intentions. C'est pour toi seul, roi opprimé, que je m'afflige; s'il ne s'agissait que de moi, je braverais le courroux de la fortune. — Ne verrons-nous point ces filles et ces sœurs?

LEAR. Non, non, non, non! Viens, allons en prison; nous chanterons tous deux comme des oiseaux dans leur cage; quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux, et je te demanderai pardon : nous passerons le temps à prier, à chanter, à conter de vieilles histoires, à suivre des yeux en riant le vol des papillons dorés, à entendre de pauvres diables s'entretenir des nouvelles de la cour; nous deviserons avec eux de ceux qui gagnent, de ceux qui perdent, de ceux qui montent au pouvoir, de ceux qui en descendent; nous nous chargerons d'expliquer les mystères des choses aussi pertinemment que si les dieux nous avaient commis le soin de surveiller la marche de l'univers[1]; et des murs de notre prison nous verrons passer le flux et le reflux des opinions et des systèmes.

EDMOND. Emmenez-les.

LEAR. Sur de tels sacrifices, ma Cordélie, les dieux eux-mêmes jettent de l'encens. Enfin, je t'ai retrouvée; que celui qui tentera de nous séparer aille dérober aux cieux un brandon enflammé, et qu'il nous écarte à l'aide du feu, comme des animaux sauvages. Sèche tes larmes; la peste les dévorera jusqu'au dernier atome, nous les verrons moissonner par la famine avant qu'ils nous fassent pleurer. Viens.

EDMOND, *à un Officier.* Approchez, capitaine; un mot. (*Il lui remet un papier.*) Prenez cet écrit, accompagnez-les à la prison; je vous ai avancé d'un grade; si vous suivez les instructions ici consignées, vous vous ouvrez la voie à une brillante fortune; sachez que les hommes doivent être ce qu'exigent les circonstances; la pitié ne convient point à un soldat; l'acte important dont je vous charge ne comporte pas de discussion; — ou dites-moi que vous l'exécuterez, ou cherchez d'autres moyens de fortune.

L'OFFICIER. Je l'exécuterai, seigneur.

EDMOND. Allez; et quand la chose sera faite, qu'un mot d'écrit m'en informe. Songez qu'il faut l'exécuter sur-le-

[1] Il y a dans le texte : « Que nous soyons les espions de Dieu, » c'est-à-dire les surveillants délégués par lui.

champ, en vous conformant de point en point à ce que contient ce billet.

L'OFFICIER. Je ne saurais traîner une charrette, ni manger de l'avoine; si c'est de la besogne qu'un homme peut faire, je la ferai. (*L'Officier s'éloigne.*)

Fanfares. Arrivent LE DUC D'ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, ainsi que plusieurs Officiers et Soldats.

ALBANIE. Seigneur, vous avez aujourd'hui signalé votre vaillance, et la fortune a conduit vos pas victorieux; ceux que nous avons eus pour adversaires dans cette journée sont devenus vos prisonniers; je demande qu'ils me soient remis, afin de prendre à leur égard la décision que l'équité et notre intérêt prescrivent.

EDMOND. Seigneur, j'ai jugé à propos d'envoyer en prison et sous bonne garde le vieux et malheureux monarque. Assez d'influence s'attache à son grand âge, et surtout à son titre de roi, pour attirer dans son parti les cœurs de la multitude, et pour tourner contre nous les soldats auxquels nous commandons. J'ai envoyé avec lui la reine, par les mêmes motifs; demain ou tout autre jour ils seront prêts à comparaître au lieu où il vous plaira de les citer à votre tribunal; pour le moment, nous sommes trempés de sueur, notre sang coule; l'ami a perdu son ami; et dans la chaleur d'un premier mouvement, la guerre la plus légitime est maudite par ceux qui en ressentent les douloureux résultats. — Ce n'est pas ici un lieu convenable pour délibérer sur le sort de Cordélie et de son père.

ALBANIE. Seigneur, permettez-moi de vous dire que dans cette guerre vous êtes à mes yeux un sujet, et non mon égal.

RÉGANE. Cela dépend du degré de faveur qu'il me plaît de lui accorder; il me semble qu'avant de vous engager si loin, vous auriez pu demander mon avis. Il a commandé mes troupes; je l'ai revêtu de mon autorité; dépositaire de ma confiance, c'est là, ce me semble, un titre suffisant pour qu'il se pose votre égal.

GONERIL. Mettez-y moins de chaleur; il doit son élévation à son mérite beaucoup plus qu'à vos faveurs.

RÉGANE. Investi de mes droits, il peut marcher de pair avec les plus illustres.

GONERIL. Que diriez-vous de plus, s'il était votre époux?

RÉGANE. Souvent, en croyant rire, on dit la vérité.

GONERIL. Ho! ho! l'œil qui vous a fait voir cela voyait de travers.

RÉGANE. Goneril, je ne me sens pas bien; sans quoi, je vous dirais tout ce que j'ai sur le cœur. — (*À Edmond.*) Général, prenez mes soldats, mes prisonniers, mon patrimoine; disposez-en ainsi que de moi; tout est à vous: je prends l'univers à témoin que je vous reconnais pour mon seigneur et maître.

GONERIL. Prétendez-vous donc vous approprier sa personne?

ALBANIE, *à Goneril.* C'est ce que vous ne pouvez empêcher.

EDMOND. Ni vous, duc.

ALBANIE. Bâtard, je le puis.

RÉGANE, *à Edmond.* Que le tambour batte; et toi, fais voir que mes titres sont les tiens.

ALBANIE. Un instant; écoutez-moi. — Edmond, je t'arrête pour crime de haute trahison. — (*Montrant Goneril.*) Et j'arrête en même temps ta complice, ce serpent doré. — (*À Régane.*) Quant à vos prétentions, ma sœur, je m'y oppose au nom et dans l'intérêt de ma femme; elle est, sous main, fiancée à ce seigneur; et moi, son époux, je déclare mettre obstacle à l'union que vous avez en vue. S'il vous faut un époux, adressez-vous à moi; quant à lui, c'est à ma femme que sa main est engagée.

GONERIL. Quelle comédie!

ALBANIE. Tu es armé, Gloster. — Que la trompette sonne: si nul ne se présente pour soutenir l'accusation contre tes trahisons monstrueuses, manifestes, multipliées, voilà mon gage. (*Il jette à terre un de ses gantelets.*) Je jure de ne point rompre le pain avant d'avoir prouvé, en te perçant le cœur, que tu es tel que je viens de te proclamer.

RÉGANE. Oh! je me sens mal, bien mal!

GONERIL, *à part.* S'il en était autrement, je n'aurais plus foi aux poisons.

EDMOND, *jetant à terre son gantelet.* Voilà mon gage en retour du tien. Celui qui m'appelle traître, quel qu'il soit, en a menti comme un scélérat. Qu'on fasse venir les hérauts d'armes; quiconque aura l'audace de se présenter, je ferai ce que tout autre ferait à ma place; je soutiendrai contre lui, contre toi, ma loyauté et mon honneur.

ALBANIE. Holà! un héraut d'armes!

EDMOND. Un héraut d'armes! un héraut d'armes!

ALBANIE. N'attends rien que de ton seul courage; car tes soldats, levés en mon nom, ont, en mon nom, été licenciés.

RÉGANE. Mon malaise augmente.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES.

ALBANIE. Elle est indisposée; conduisez-la dans ma tente. (*On emmène Régane.*) Approche, héraut d'armes. — Que la trompette sonne. — Toi, lis ceci à haute voix. (*Il lui remet un papier.*)

UN OFFICIER. Trompette, sonnez. (*Une trompette sonne.*)

LE HÉRAUT D'ARMES *lit en élevant la voix.* « S'il est dans » l'armée quelque homme de qualité et de naissance qui » veuille soutenir qu'Edmond, se disant comte de Gloster, » est mille fois un traître, que celui-là se présente au troi» sième signal de la trompette: Edmond est prêt à lui ré» pondre. »

EDMOND. Sonnez. (*Première fanfare.*)

LE HÉRAUT D'ARMES. Encore! (*Seconde fanfare.*)

LE HÉRAUT D'ARMES. Encore! (*Troisième fanfare. On entend le son d'une autre trompette qui répond.*)

Arrive EDGAR, armé de toutes pièces, précédé d'un Trompette.

ALBANIE, *au Héraut d'armes.* Demande-lui le motif qui l'amène, et pourquoi il se présente au signal de la trompette.

LE HÉRAUT D'ARMES. Qui es-tu? quel est ton nom? ta qualité? et pourquoi réponds-tu à cet appel?

EDGAR. Je n'ai plus de nom; la dent acérée et venimeuse de la trahison me l'a rongé: toutefois, je suis aussi noble que l'adversaire que je viens combattre.

ALBANIE. Quel est cet adversaire?

EDGAR. Quel est celui qui se présente pour Edmond, comte de Gloster?

EDMOND. Lui-même. — Qu'as-tu à lui dire?

EDGAR. Tire ton épée; et si mon langage offense un noble cœur, que ton bras te fasse justice: moi, voici la mienne. (*Il met l'épée à la main.*) J'use en ce moment du privilége que je tiens de mon rang, du serment que j'ai prêté, et de ma qualité de chevalier. En dépit de ta force, de ta position, de ta jeunesse, de ton rang éminent, malgré ton épée victorieuse et ta fortune récente, malgré ta valeur et ta fierté, — je te proclame un traître, — parjure envers les dieux, envers ton frère et envers ton père, conspirant contre les jours de cet illustre prince; un traître hideux et infâme depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds et à la poussière de ta chaussure. Ose me dire « Non, » et à l'instant ce glaive, ce bras, tout ce que j'ai de force et d'énergie vont prouver, en te perçant le cœur, ce cœur auquel je m'adresse, que tu mens.

EDMOND. À la rigueur, je devrais te demander ton nom; mais ton aspect est noble et belliqueux; ta parole est d'un homme au-dessus du vulgaire; je dédaigne de me prévaloir des formalités que prescrivent les lois de la chevalerie; te répétant à la face ton accusation de trahison, je te renvoie, plus énergique encore, le démenti que tu m'as donné; et comme les paroles sont des lames qui brillent sans blesser, mon épée va leur ouvrir un sanglant passage jusqu'à ton cœur, où elles resteront à jamais fixées. — Sonnez, trompettes. (*Les trompettes sonnent, le combat commence. Edmond tombe.*)

ALBANIE. Sauvez-le, sauvez-le.

GONERIL. C'est de la déloyauté, Gloster; les lois de la guerre t'autorisaient à ne point répondre au défi d'un adversaire inconnu; tu n'es pas vaincu, mais victime d'un procédé félon.

ALBANIE. Bouche close, madame, ou je vous la ferme avec ce papier. — (*À Edmond en lui présentant un papier.*) Tiens, toi. — (*À Goneril.*) Ô la plus perverse des créatures! lis tes forfaits. — Ne déchire pas ce papier; je vois que tu le reconnais.

GONERIL. Et quand cela serait? les lois m'obéissent, et non à toi: qui [illegible] me condamner [illegible]?

ALBANIE. [illegible] -tu [illegible] écrit?

EDMOND. Ne m'interroge pas sur ce que je connais. (*Il s'éloigne.*)

ALBANIE, *à un Officier*. [illegible] va jusqu'au désespoir; veillez sur elle. (*L'Officier s'éloigne.*)

EDMOND. J'ai fait ce que vous m'imputez, et bien d'autres choses encore que le temps dévoilera; tout cela est passé, et moi aussi. — (*A Edgar.*) Mais qui es-tu, toi, qui viens d'obtenir sur moi cet avantage? Si tu es noble, je te pardonne.

EDGAR. Je ne veux pas être moins généreux que toi. Mon sang n'est pas moins noble que le tien, Edmond; s'il l'est davantage, tes torts à mon égard n'en sont que plus grands. Mon nom est Edgar, et je suis le fils de ton père. Les dieux sont justes, et tirent de nos faiblesses mêmes l'instrument dont ils nous châtient. L'union illicite à laquelle tu dois le jour a coûté les yeux à ton père.

EDMOND. Ce que tu dis est vrai; le cours de ma destinée est accompli, et me voici.

ALBANIE, *à Edgar*. Ton port seul m'avait déjà révélé ta noblesse; — laisse-moi t'embrasser. Que l'affliction brise mon cœur, si jamais j'eus le moindre sentiment de haine contre toi ou contre ton père.

EDGAR. Digne prince, je le sais.

ALBANIE. Où t'es-tu caché? comment as-tu connu les infortunes de ton père?

EDGAR. En les soulageant, seigneur. — Écoutez un court récit; — et quand je l'aurai achevé, oh! puissé-je voir mon cœur se briser! Pour échapper à la proscription sanglante qui me poursuivait de si près, — ô invincible attachement à la vie, qui fait que nous aimons mieux endurer le supplice d'une mort de tous les instants, que de mourir tout d'un coup et une fois pour toutes! — je pris le parti de me déguiser sous les haillons d'un lunatique, et d'assumer un rôle abject, qu'un chien même dédaignerait de prendre. Sous ce déguisement, j'ai rencontré mon père, avec ses orbites sanglants pareils à deux anneaux qui auraient perdu leurs pierres précieuses; je suis devenu son guide; j'ai conduit ses pas; j'ai mendié pour lui; je l'ai sauvé du désespoir, lui laissant toujours ignorer qui j'étais, et c'est une faute que je me reproche; il y a une demi-heure seulement, après m'être revêtu de mes armes, incertain si je triompherais, bien que j'en eusse l'espoir, je lui ai demandé sa bénédiction, et lui ai raconté depuis le commencement [illegible] mais, hélas! partagé entre les deux extrêmes de la joie et de la douleur, son cœur déjà endommagé, trop faible pour supporter un [illegible] et il est mort le sourire sur les lèvres.

EDMOND. Ce que tu viens de dire m'a ému, et peut-être en résultera-t-il quelque bien; mais continue; tu sembles avoir encore quelque chose à dire.

ALBANIE. Si tu as à raconter d'autres douleurs encore, ne les articule pas; car, au récit que tu viens de faire, je me [illegible]

EDGAR. [illegible] accablé de tant de maux, il s'est jeté dans mes bras en pous[illegible] renouvelé l'énergie de sa douleur, et les ressorts de sa vie [illegible]

ALBANIE. [illegible]

EDGAR. [illegible]

[illegible]

L'OFFICIER. Au secours! au secours! au secours!

EDGAR. [illegible]

ALBANIE. Ami, parle.

EDGAR. [illegible]

L'OFFICIER. Il est encore fumant, il sort du cœur de — Oh! elle est morte!

ALBANIE. Qui, morte? Parle.

L'OFFICIER. Votre épouse, seigneur, votre épouse: et sa sœur a été empoisonnée par elle; elle en a fait l'aveu.

EDMOND. Je leur avais à toutes deux engagé ma foi. qu'on nous unisse tous les trois dans la tombe.

ALBANIE. Mortes ou vivantes, qu'on apporte leurs corps! — Cet exemple de la justice divine est fait pour inspirer une terreur salutaire, mais ne saurait exciter en nous la pitié. (*Un Officier s'éloigne.*)

Arrive KENT.

EDGAR. Voici Kent qui vient.

ALBANIE. Oh! est-ce bien lui? Les circonstances ne permettent pas les formalités que prescrirait en ce moment la courtoisie.

KENT. Je viens dire un dernier adieu à mon roi, à mon maître; n'est-il point ici?

ALBANIE. Oh! nous avons oublié le plus important! — Parle, Edmond, où est le roi, où est Cordélie? Kent, vois-tu ce spectacle? (*On apporte les cadavres de Goneril et de Régane.*)

KENT. Hélas! que veut dire ceci?

EDMOND. Elles m'aimaient toutes deux; l'une a empoisonné l'autre par amour pour moi; ensuite elle s'est poignardée.

ALBANIE. C'est la vérité. — Couvrez leurs visages.

EDMOND. Je voudrais vivre. Allons, en dépit de ma nature, faisons le bien une fois. Envoyez à l'instant, — ne perdez pas une minute, — envoyez au château; car j'ai donné l'ordre écrit de mettre à mort Lear et Cordélie; — envoyez quelqu'un sans délai.

ALBANIE. Courez, oh! courez!

EDGAR, *à Edmond*. A qui s'adresser? — Qui a reçu cet ordre? Pour le révoquer, envoie-lui quelque signe qu'il puisse reconnaître.

EDMOND. C'est juste; prends mon épée; remets-la au capitaine.

ALBANIE. Au nom du ciel, hâte-toi. (*Edgar s'éloigne.*)

EDMOND. Il a reçu de ton épouse et de moi l'ordre d'étrangler Cordélie dans sa prison et d'attribuer sa mort à un suicide, résultat de son désespoir.

ALBANIE. Que les dieux la protégent! — (*Montrant Edmond.*) Qu'on l'emmène pour quelques instants. (*On emmène Edmond.*)

Arrive LEAR, portant CORDÉLIE dans ses bras; EDGAR, UN OFFICIER et d'autres le suivent.

LEAR. Hurlez, hurlez, hurlez! — Oh! vous êtes de marbre; si j'avais vos voix et vos yeux, j'en userais de manière à faire crouler la voûte du firmament. — Je l'ai perdue pour jamais! — Je sais quand une personne est morte et quand elle est vivante. — Elle est insensible comme l'argile. — Prêtez-moi un miroir; si son haleine en humecte ou en ternit la glace, ce sera une preuve qu'elle vit encore.

KENT. Sommes-nous au dernier jour du monde?

EDGAR. Ou avons-nous sous les yeux une image de ce jour terrible?

ALBANIE, *regardant Lear*. Tombe, et meurs.

LEAR. Cette plume remue; elle vit! s'il en est ainsi, c'est là un bonheur qui expie toutes les douleurs que j'ai ressenties.

KENT, *s'agenouillant*. O mon bon maître!

LEAR. [illegible] je te prie.

EDGAR. C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR. [illegible] traîtres que [illegible] maintenant elle est morte [illegible] un moment. Ah! [illegible] toujours été douce, suave et calme; [illegible] — J'ai tué le misérable qui t'étranglait.

L'OFFICIER. Il l'a effectivement tué.

LEAR. [illegible] J'ai vu un temps où, brandissant une bonne épée tranchante, je les aurais fait fuir à [illegible] je suis vieux, et toutes ces con[illegible] qui êtes-vous? Mes yeux ne [illegible] je vous le dis franchement.

KENT. Si jamais la fortune peut se vanter d'avoir épousé

ses faveurs sur un homme, et ses rigueurs sur un autre, le dernier de ces exemples est ici sous nos yeux.

LEAR. C'est un douloureux spectacle. N'es-tu pas Kent?

KENT. Lui-même, votre fidèle Kent. Où est votre serviteur Caïus?

LEAR. C'est un excellent garçon, je t'en donne ma parole; c'est un gaillard qui frappe dru et ferme. Il est mort et pourri.

KENT. Non, monseigneur: ce Caïus, c'est moi; —

LEAR. Je vais sur-le-champ m'en assurer.

KENT. C'est moi qui, depuis le commencement de vos infortunes, ai suivi vos pas douloureux.

LEAR. Sois ici le bienvenu.

KENT. Oh! non, ni moi ni personne. Vous n'avez ici sous les yeux que la désolation, le deuil et la mort. — Vos filles aînées ont elles-mêmes mis fin à leurs jours, et sont mortes de mort violente.

LEAR. Oui, je le crois.

ALBANIE. Il ne sait pas ce qu'il dit, et c'est inutilement que nous nous présentons à ses regards.

EDGAR. Très-inutilement.

Arrive UN OFFICIER.

L'OFFICIER. Edmond est mort, monseigneur.

ALBANIE. Ce n'est en ce moment qu'une bagatelle. — Vous, seigneurs, dignes amis, écoutez quelles sont nos intentions. (*Montrant Lear.*) Nous prodiguerons à cette auguste ruine toutes les consolations qui seront en notre pouvoir. Pour ce qui est de nous, nous résignerons entre les mains du vieux monarque notre absolu pouvoir, pour qu'il en jouisse le reste de ses jours. — (*A Edgar et à Kent.*) Vous, vous serez réintégrés dans tous vos droits, et il vous sera conféré de nouveaux honneurs que vous avez plus que mérités. — Tous nos amis recevront la récompense de leurs vertus, et tous nos ennemis boiront la coupe de leur perversité. — (*Montrant Lear.*) Ohé! voyez, voyez!

LEAR. Ils ont donc étranglé ma pauvre enfant! Non! non, plus de vie. Eh quoi! un chien, un cheval, un rat, vivent; et toi, ton souffle est éteint! je ne te verrai plus; non, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais. — Défaites-moi ce bouton, je vous prie. Je vous remercie. — Tenez, voyez! regardez-la, — regardez, ses lèvres, — oh! regardez, regardez. (*Il colle ses lèvres sur celles de Cordélia et meurt.*)

EDGAR. Il perd connaissance! — Seigneur, seigneur, —

KENT. Brise-toi, ô mon cœur! De grâce, brise-toi.

EDGAR, *à Lear, qu'il soutient dans ses bras.* Ouvrez les yeux, seigneur.

KENT. Laissez son âme partir en paix. Oh! laissez-le mourir! c'est le haïr que de vouloir de nouveau l'étendre sur la roue de ce monde barbare.

EDGAR. En effet, il est mort.

KENT. Je m'étonne qu'il ait pu vivre si longtemps; chacun de ses jours était un vol fait à la mort.

ALBANIE. Qu'on emporte tous ces corps. — Un deuil général, voilà maintenant notre grande affaire. — (*A Kent et à Edgar.*) Mes amis les plus chers, gouvernez tous deux ce royaume, et cicatrisez ses blessures.

KENT. Seigneur, je dois bientôt partir pour un long voyage; mon maître m'appelle. — Je ne dois pas lui dire, « non ! »

ALBANIE. Nous devons nous résigner aux nécessités de ces temps douloureux, dire ce que nous sentons, non ce que nous devrions dire. Le plus vieux temps a porté le fardeau le plus lourd. Nous qui sommes jeunes, il ne nous sera jamais donné d'avoir ni des maux si grands, ni une vie si longue. (*Ils s'éloignent au son d'une marche funèbre.*)

FIN DU ROI LEAR.

PÉRICLÈS, PRINCE DE TYR.

DRAME EN CINQ ACTES.

ANTIOCHUS, roi de Syrie.
PÉRICLÈS, prince de Tyr.
HÉLICANUS, ESCANÈS, seigneurs de Tyr.
SIMONIDE, roi de Pentapolis.
CLÉON, gouverneur de Tharse.
LYSIMAQUE, gouverneur de Mitylène.
CÉRIMON, seigneur d'Éphèse.
THALIARD, seigneur d'Antioche.
PHILÉMON, domestique de Cérimon.
LEONIN, domestique de Dionysa.
UN MAJORDOME.
LE MAÎTRE et LA MAÎTRESSE d'une maison de prostitution.
LAFLEUR, leur domestique.
GOWER, remplissant le rôle du chœur antique.
LA FILLE D'ANTIOCHUS.
DIONYSA, femme de Cléon.
THAÏSA, fille de Simonide.
MARINA, fille de Périclès et de Thaïsa.
LYCORIDA, nourrice de Marina.
DIANE.

Seigneurs, Dames, Chevaliers, Bourgeois, Matelots, Pirates, Pêcheurs, Messagers, etc.

La scène se passe tour à tour à bord d'un vaisseau; à Pentapolis, ville de la Grèce; à Antioche, capitale de la Syrie; à Tyr, ville de Phénicie; à Tharse, capitale de la Cilicie; à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, et à Éphèse, capitale de l'Ionie.

ACTE PREMIER.

Antioche. — Devant le palais d'Antiochus.

Arrive GOWER.

Pour vous chanter une légende d'autrefois, Gower renaît de ses cendres; il a repris les infirmités de l'homme pour charmer vos oreilles et plaire à vos yeux. Cette histoire a été chantée au milieu des fêtes, au coin du feu, et dans les fêtes solennelles; les grands seigneurs et les dames de qualité l'ont lue pour charmer leurs loisirs. Elle a pour but la [illegible], et *quo antiquius, eo melius*. Si vous, nés dans ces temps modernes, où l'esprit a plus de maturité, si vous accueillez mes chants et daignez prendre plaisir à écouter la voix d'un vieillard, je regretterai de ne plus être de ce monde, afin de consumer pour vous le flambeau de ma vie. Cette ville que vous voyez, c'est Antioche, la plus belle cité de la Syrie, bâtie par Antiochus le Grand, et devenue le siége de sa résidence habituelle. — Je vous dis ce que disent mes auteurs. — Ce roi prit une compagne, qui mourut, lui laissant une fille charmante, belle, ravissante, pleine d'une grâce toute céleste : son père lui-même en fut épris, et eut avec elle un commerce incestueux. Père coupable, d'avoir provoqué au crime sa propre enfant! Cette union funeste une fois établie, ils s'y accoutumèrent et n'y virent plus rien de criminel. Les charmes de cette beauté coupable attirèrent auprès d'elle un grand nombre de princes qui sollicitèrent l'honneur de partager sa couche et de goûter avec elle les plaisirs de l'hymen. Pour y mettre obstacle, pour écarter les prétendants et la tenir paisible, le roi promulgua une loi en vertu de laquelle quiconque la demanderait pour femme et ne résoudrait pas l'énigme qui lui serait proposée serait condamné à perdre la vie. C'est ainsi que plusieurs moururent pour elle, comme le prouvent ces têtes hideuses que vous voyez. (*Il montre des têtes exposées à la porte du palais.*) Quant à ce qui va suivre, je laisse vos yeux en

¹ [illegible]

² [illegible]

³ Plus la chose est ancienne, mieux elle vaut.



GOWER. Pour vous chanter une légende d'autrefois, Gower renaît de ses cendres. (Acte Ier, page 31.)

juger : c'est le meilleur témoignage que je puisse invoquer. *(Il s'éloigne.)*

SCÈNE I.

Antioche. — Un appartement du palais.

Entrent ANTIOCHUS, PÉRICLÈS et leur Suite.

ANTIOCHUS. Jeune prince de Tyr, vous avez compris, j'espère, dans toute leur étendue, les périls de la tâche que vous allez entreprendre?

PÉRICLÈS. Je les ai compris, Antiochus, et d'une âme enhardie par l'espoir d'obtenir l'approbation de votre fille, je ne mets point la mort au nombre des chances de cette entreprise. *(On entend de la musique.)*

ANTIOCHUS. Qu'on amène ma fille en robe de fiancée; ma fille, digne des embrassements de Jupiter lui-même. La nature lui a donné ce douaire de beauté. Depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa naissance, le conseil des planètes s'assembla pour fixer sur elle leurs plus célestes perfections.

Entre LA FILLE D'ANTIOCHUS.

PÉRICLÈS. La voici qui s'avance, parée comme le printemps: les Grâces l'entourent comme leur reine, et sa pensée commande à toutes les vertus qui peuvent immortaliser l'homme. Son visage est un livre [illegible] : on n'y lit que les plus doux plaisirs [illegible], et jamais la colère [illegible]. O dieux qui m'avez fait homme, et [illegible] mon amour; qui avez allumé dans mon cœur [illegible] au fruit de cet arbre céleste, ou de mourir dans cette entreprise! aidez-moi, aidez l'homme [illegible] à posséder cette immense félicité.

ANTIOCHUS. Prince Périclès, —

PÉRICLÈS. Qui aspire à l'honneur d'être le gendre du grand Antiochus.

ANTIOCHUS. [illegible] il pend un fruit d'or, mais qu'il est dangereux de toucher; car il est gardé par des dragons aussi terribles que la mort. Son visage, pareil au firmament, déploie à ta vue d'éblouissantes beautés qu'il te faut conquérir; si tu n'y réussis pas, ton corps tout entier devra expier la téméraire audace de tes yeux. *(Montrant les têtes de mort.)* Ceux dont tu vois les têtes étaient autrefois des princes illustres, attirés comme toi par la renommée, et rendus téméraires par le désir. Leurs langues muettes et leurs pâles visages te disent que sans autre abri que le dais étoilé des cieux, ils sont ici gisants, martyrs de l'amour, et tués sous les drapeaux de Cupidon; ces têtes de mort t'avertissent de renoncer à ton projet et de ne point te jeter dans les filets irrésistibles de la mort.

PÉRICLÈS. Antiochus, je te remercie de m'apprendre à connaître ma mortalité fragile, et de me préparer, par la vue de ces objets terribles, à la destinée qui m'attend comme eux : la pensée de la mort est un miroir qui nous montre que la vie n'est qu'un souffle, que c'est s'abuser que de s'y fier. Je suis donc prêt à faire mon testament, et pareil à un malade qui a connu les plaisirs du monde et n'a fait qu'entrevoir le ciel, mais qui, se sentant dépérir, cesse de se rattacher avidement comme autrefois aux joies de la terre; comme le doit faire un prince, je vous lègue, à vous et à tous les gens de bien, la paix et le bonheur; je lègue mes richesses à la terre d'où elles sont sorties; mais *(à la fille d'Antiochus)* c'est à vous que je lègue la flamme de mon amour sans tache. Ainsi préparé à vivre ou à mourir, dédaigneux de tout conseil, quelque rude que puisse être le coup qui viendra me frapper, Antiochus, je l'attends.

ANTIOCHUS. Lis donc l'énigme; si tu ne parviens pas à l'expliquer, la loi te condamne à mourir comme ceux qui sont là, sous tes yeux.

LA FILLE D'ANTIOCHUS. En tout, sauf en ceci, puisses-tu prospérer! en tout, sauf en ceci, je te souhaite du bonheur!

PÉRICLÈS. Champion intrépide, j'entre dans la lice, et ne prends conseil que de ma gratitude et de mon courage. *(Il lit l'énigme suivante :)*



Périclès. — Beauté fragile, je t'aimais. (Page 33.)

Je ne suis pas une vipère;
Pourtant je me nourris de la chair de ma mère.
Je cherchais un époux : et le destin ami
Me l'a fait trouver dans un père.
Il est tout à la fois père, fils, et mari.
Moi, je suis mère, épouse et fille tout ensemble;
Il y va de ta vie; ainsi, devine et tremble.

O divines puissances qui donnez au ciel d'innombrables yeux pour voir les actions des hommes, que ne les couvrez-vous plutôt d'un voile, si c'est la vérité ce que je viens de lire, ce qui couvre mon front d'une subite pâleur! *Il prend la main de la Princesse.* Beauté fragile et brillante, je t'aimais; je t'aimerais encore, si cette précieuse cassette n'était remplie d'impuretés : écoute, — maintenant, ma pensée se révolte; car celui-là n'est pas un homme parfait qui, sachant que le crime est dans la maison, néanmoins heurte à la porte. Tu es une belle lyre dont les sens sont les cordes; touchée par une main légitime, il s'en exhalerait une si suave harmonie, que le ciel descendrait avec tous les dieux pour l'entendre; mais, touchée prématurément, elle ne rend que des sons discordants au bruit desquels l'enfer vient danser sa ronde. Beauté charmante, tu ne me tentes pas.

ANTIOCHUS. Prince Périclès, ne la touche pas; il y va de ta vie; car c'est là un article de nos lois aussi dangereux à enfreindre que les autres. Le temps qui t'a été accordé est expiré : explique maintenant l'énigme, ou ta sentence va être prononcée.

PÉRICLÈS. Grand roi, bien peu aiment à s'entendre reprocher les actes qu'ils se plaisent à commettre; si je parlais, je vous offenserais trop gravement. Quiconque dans un registre fidèle inscrit toutes les actions des rois, fera mieux pour sa sûreté de le tenir fermé qu'ouvert, car le vice divulgué ressemble au vent vagabond, qui pour se répandre souffle de la poussière dans les yeux des voyageurs; et néanmoins, après tout, il a perdu sa peine : le vent cesse, et les yeux endoloris recommencent à y voir. Ce serait leur faire du mal que d'intercepter l'air. La taupe aveugle soulève vers le ciel ses monticules pour se plaindre de l'oppression dont l'homme couvre la terre; et la pauvre et chétive créature paye cet acte de sa vie. Les rois sont les dieux de la terre : en matière de vices, ils n'ont de lois que leur volonté; si Jupiter fait mal, qui osera le dire? Il suffit que vous le sachiez, et il faut le cacher sous un voile, car le mal connu devient pire. Nous aimons tous les flancs qui nous ont portés; permettez donc que ma langue montre pour ma tête quelque affection.

ANTIOCHUS, *à part.* O ciel! que je voudrais l'avoir, ta tête! Il a trouvé le sens de l'énigme; mais parlons-lui. — Jeune prince de Tyr, bien que, en cas d'interprétation erronée, la teneur stricte de notre édit nous autorise à trancher immédiatement tes jours, néanmoins, l'espérance, fruit d'un arbre aussi beau que toi, nous induit à en agir autrement. Je t'accorde un délai de quarante jours; si au bout de ce terme tu expliques l'énigme, cette indulgence est pour toi un garant que nous nous estimerons heureux d'avoir un gendre tel que toi; et jusque-là, tu seras traité comme l'exigent notre rang et ton mérite. (*Antiochus sort avec sa fille et sa suite.*)

PÉRICLÈS. Comme le crime s'efforce de se cacher sous le voile de la courtoisie, quand l'action commise est comme un hypocrite qui n'a de vertueux que l'extérieur! S'il était vrai que j'ai faussement interprété l'énigme, alors il serait certain que tu n'as pas été assez criminel pour souiller ton âme d'un odieux inceste; et cependant il n'est que trop vrai : par ton union dénaturée avec ta propre fille, union permise à un époux, interdite à un père, tu es père et fils tout ensemble. Elle, de son côté, se nourrit de la chair de sa mère en souillant le lit paternel; tous deux ressemblent aux serpents qui, nourris des fleurs les plus douces, ne produisent que des poisons. Antioche, adieu! la prudence me le dit, des hommes que des actions plus noires que la nuit ne font pas rougir, n'épargneront rien pour empêcher qu'elles ne soient divulguées. Un crime, je le sais, en amène un

autre ; le meurtre touche de près à la concupiscence, comme la flamme à la fumée. Le poison et la trahison sont la main droite et la main gauche du crime ; ils lui servent de bouclier pour écarter les traits de la honte. De peur donc que tu ne tranches mes jours pour assurer ta réputation, je vais me dérober par la fuite au danger que je redoute. (*Il sort.*)

Rentre ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS. Il a trouvé le sens de l'énigme ; pour cela, il faut que j'aie sa tête. Je ne prétends pas qu'il vive pour publier mon infamie, pour apprendre au monde le crime abominable d'Antiochus. Il faut donc que ce prince périsse sur-le-champ ; car je ne puis assurer que par sa chute la position élevée de mon honneur. — Holà ! quelqu'un !

THALIARD. Est-ce que votre majesté appelle ?

ANTIOCHUS. Thaliard, tu es dans mon intimité ; je puis confier mes secrets à ta discrétion, et je récompenserai par des honneurs ta fidélité. — Thaliard, voici du poison, et voilà de l'or ; je hais le prince de Tyr, et il faut que tu l'immoles ; ne me demande pas pourquoi : il suffit que je te l'ordonne. Dis, le feras-tu ?

THALIARD. Seigneur, je le ferai.

Entre UN MESSAGER.

ANTIOCHUS. Assez, de peur qu'en parlant ton ardeur ne se refroidisse.

LE MESSAGER. Seigneur, le prince Périclès a pris la fuite. (*Il sort.*)

ANTIOCHUS. Il y va de ta vie ; mets-toi à sa poursuite ; et, de même qu'une flèche décochée par un archer habile frappe le but qu'il a visé, ne reviens que pour me dire : le prince Périclès est mort.

THALIARD. Seigneur, si je puis le tenir à portée de mon glaive, il ne m'échappera pas. Sur quoi, je prends congé de votre majesté. (*Il sort.*)

ANTIOCHUS. Thaliard, adieu ! Jusqu'à ce que Périclès soit mort, mon cœur ne peut prêter aucun secours à ma tête. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Tyr. — Un appartement du palais.

Entrent PÉRICLÈS, HÉLICANUS, et AUTRES SEIGNEURS.

PÉRICLÈS. Que nul ne m'interrompe. — Pourquoi ce changement dans la nature de mes pensées ? La tristesse aux yeux ternes, cette compagne affligée, est si fréquemment mon partage, que ni le jour radieux, ni la paisible nuit, cette tombe où devrait s'ensevelir la douleur, ne peuvent m'offrir une heure de repos. Ici le plaisir sollicite mes regards, et mes regards le fuient. Le péril que je craignais est à Antioche, et il semble que le bras d'Antiochus est trop court pour m'atteindre ici ; et néanmoins toute la science du plaisir est impuissante à m'égayer, et la distance qui me sépare de mon ennemi ne me rassure pas. Il en est toujours ainsi. L'agitation de l'âme, qui a pris naissance dans une crainte erronée, s'alimente plus tard par l'inquiétude, et [illegible] ce qui pourrait éventuellement arriver, on finit par veiller tout de bon à ce que rien n'arrive. Il en est ainsi de moi : — le grand Antiochus, contre lequel je suis trop faible pour lutter, car il est tout-puissant et [illegible] en actes, redoutera mon indiscrétion, lors même que je garderai le silence. Il ne me servira [illegible] que je l'honore, s'il soupçonne que [illegible]

ANTIOCHUS, s'agenouillant. [illegible]

Ils trompent le roi ceux qui le flattent ; car la flatterie est le souffle qui fait flamber le crime ; l'objet flatté n'est qu'une étincelle que ce souffle transforme en un foyer vaste et brûlant. Au contraire, le blâme respectueux et soumis est nécessaire aux rois, qui sont hommes et conséquemment faillibles. Quand l'adulation vous parle de paix, elle vous flatte et fait la guerre à votre vie. Prince, pardonnez-moi, ou frappez-moi, comme il vous plaira : je ne puis être mis beaucoup plus bas, car je suis à genoux.

PÉRICLÈS. Qu'on nous laisse seuls, lui et moi ! Allez vous informer des navires qui sont en partance dans notre port, et revenez me le dire. (*Les Seigneurs sortent.*)

PÉRICLÈS, *continuant.* Hélicanus, tu as fait impression sur moi ; que vois-tu dans mes traits ?

HÉLICANUS. De la colère, mon redouté seigneur.

PÉRICLÈS. Si le déplaisir d'un prince est si redoutable, pourquoi ton langage a-t-il l'audace de faire monter la colère à mon front ?

HÉLICANUS. Comment les plantes osent-elles regarder le ciel, d'où leur vient l'aliment de leur vie ?

PÉRICLÈS. Sais-tu que je puis t'ôter la vie ?

HÉLICANUS, *s'agenouillant.* J'ai moi-même aiguisé la hache ; vous n'avez plus qu'à frapper.

PÉRICLÈS. Lève-toi, je te prie, lève-toi ; assieds-toi ; tu n'es point un flatteur ; je t'en remercie, et aux dieux ne plaise que les rois empêchent la vérité de parvenir à leurs oreilles ! Digne conseiller d'un prince, digne serviteur, qui par ta sagesse fais de ton roi ton serviteur, que veux-tu que je fasse ?

HÉLICANUS. Que vous supportiez avec patience les chagrins que vous assumez.

PÉRICLÈS. Hélicanus, tu parles en médecin ; tu m'administres une potion que toi-même tu n'aurais pas le courage de prendre. Écoute-moi donc ! Tu sais que je me suis rendu à Antioche ; je voulais y conquérir, au péril de ma vie, une ravissante beauté, pour en avoir des héritiers qui font la force du prince et la joie des sujets. Son visage offrit à mes yeux des charmes sans pareils ; le reste, je te le dis tout bas, était hideux comme l'inceste. Je pénétrai cet horrible secret ; le père coupable, au lieu de me frapper, me flatta. Mais tu sais qu'il faut se défier du baiser des tyrans. Saisi de crainte, je m'enfuis à la faveur des ombres de la nuit qui me protégèrent. Arrivé ici, je me mis à réfléchir à ce qui s'était passé, à ce qui suivrait. Je le connaissais pour un tyran ; or, les craintes des tyrans, au lieu de diminuer, s'accroissent plus vite que leurs années. S'il craint, comme il le fait sans doute, que je ne fasse connaître de combien de princes généreux il a versé le sang pour conserver intact son lit incestueux, afin de se délivrer de cette inquiétude, il couvrira notre territoire de combattants, en alléguant contre moi des torts imaginaires. Pour expier mon offense, si toutefois c'en est une, il faudra que mes sujets soient livrés à tous les maux de la guerre, qui n'épargne pas les innocents. Ma sollicitude pour eux, y compris toi-même qui m'en fais des reproches, —

HÉLICANUS. Hélas ! seigneur !

PÉRICLÈS. A exilé le sommeil de mes yeux, le sang de mes veines, a mis dans mon âme la tristesse et mille inquiétudes. Je cherche les moyens de conjurer l'orage avant qu'il éclate sur mon peuple, et dans l'impuissance où je suis de le protéger, l'humanité me fait un devoir de le plaindre.

HÉLICANUS. Eh bien ! seigneur, puisque vous m'avez permis de parler, je vous dirai franchement ma pensée. Vous redoutez Antiochus, et je crois que vous avez raison de craindre un tyran qui, soit par une guerre ouverte, soit par une trahison cachée, veut avoir votre vie. Seigneur, voyagez pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il ait oublié son ressentiment, ou que les destinées aient tranché le fil de ses jours. Pendant votre absence, que le gouvernement soit confié par vous à quelqu'un ; si c'est à moi, le jour ne vous dispensera pas la lumière plus fidèlement que je remplirai mes fonctions.

PÉRICLÈS. Je ne mets point en doute ta fidélité ; mais si dans mon absence il attaquait mon peuple, —

HÉLICANUS. Notre sang confondu abreuverait la terre qui nous a vus naître.

PÉRICLÈS. Je m'éloignerai de Tyr et me rendrai à Tharse, où j'attendrai que tu m'écrives pour régler mes mouvements ultérieurs. La sollicitude que j'avais et que j'ai en-

core pour le bonheur de mes sujets, je t'en fais dépositaire, toi, dont la sagesse a la force de porter ce fardeau. Je ne te demande pas de serment; ta parole me suffit; qui ne craint pas de violer l'une ne respectera pas l'autre. Pour nous, chacun dans notre sphère, soyons sincères et loyaux, et restons, tant que nous vivrons, toi, le modèle des sujets, moi, l'exemple des princes. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Tyr. — Une antichambre du palais.

Entre THALIARD.

THALIARD. Je suis à Tyr; et c'est ici la cour; c'est ici que je dois tuer Périclès; sinon, je suis sûr d'être pendu à mon retour: c'est une position périlleuse. Je vois qu'il était habile et sage, celui qui, ayant reçu l'ordre de demander au roi ce qu'il voudrait, demanda qu'on ne lui confiât aucun de ses secrets. Il avait bien raison; car lorsqu'un roi ordonne à un homme de se conduire en scélérat, il est tenu d'obéir, en vertu de son serment. — Chut! voici des seigneurs tyriens qui approchent.

Arrivent HÉLICANUS, ESCANÈS, et AUTRES SEIGNEURS.

HÉLICANUS. Il est inutile, messieurs, que vous me questionniez davantage sur le départ de votre roi. La commission qu'il m'a laissée, et qui est scellée de son sceau, en dit assez par elle-même; il est parti pour voyager.

THALIARD, *à part.* Quoi! le roi est parti?

HÉLICANUS. Si vous voulez en savoir davantage, si vous me demandez les raisons pour lesquelles il a cru devoir partir à votre insu, je puis vous satisfaire. Pendant qu'il était à Antioche...

THALIARD, *à part.* Que dit-il d'Antioche?

HÉLICANUS. Le roi Antiochus, pour des motifs que j'ignore, conçut contre lui du mécontentement; Périclès le pensa du moins, et, ne sachant s'il avait commis quelque erreur ou quelque faute, pour montrer le repentir qu'il en éprouvait, il résolut de se punir lui-même; il s'est donc embarqué et a confié son destin à la mer, sur laquelle l'homme est continuellement entre la vie et la mort.

THALIARD, *à part.* Allons, je vois maintenant que je ne serai pas pendu, lors même que je le voudrais; puisque le voilà parti, le roi sera charmé qu'il n'ait quitté la terre que pour périr sur l'Océan. — Mais présentons-nous. — Paix aux seigneurs tyriens!

HÉLICANUS. Seigneur Thaliard, envoyé d'Antiochus, soyez le bienvenu.

THALIARD. C'est de sa part que je viens, porteur d'un message pour le prince Périclès; mais ayant appris, depuis mon débarquement, que votre roi est parti, pour voyager on ne sait dans quel pays, mon message doit retourner à celui d'où il est venu.

HÉLICANUS. Nous n'avons aucun motif pour désirer le connaître, puisqu'il est destiné à notre maître et non à nous; néanmoins, avant votre départ, il est une chose que nous devons obtenir de vous; c'est qu'ici à Tyr, vous et nous, en notre qualité d'amis d'Antiochus, nous prenions place au même banquet. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Tharse. — Un appartement dans le palais du Gouverneur.

Entrent CLÉON, DIONYSA et leur Suite.

CLÉON. Ma Dionysa, arrêtons-nous ici un moment, et en racontant les infortunes des autres, essayons d'oublier nos propres maux.

DIONYSA. Ce serait souffler le feu dans l'espoir de l'éteindre; celui qui pour aplanir une colline, en enlève la terre, détruit une montagne pour en élever une autre encore plus haute. O mon malheureux époux! il en est ainsi de nos afflictions. Ici nous les sentons et les voyons à travers le voile de nos larmes, mais elles ressemblent aux arbres, qui ne paraissent jamais plus hauts que lorsqu'on a gravi leur cime.

CLÉON. O Dionysa! quel est celui qui, ayant besoin d'aliments, taira ce besoin, qui cachera sa faim jusqu'au moment où il tombera d'inanition? Que nos voix pleurent, que nos douleurs s'exhalent avec bruit dans les airs; que nos poumons rassemblent tout ce qu'ils ont de souffle pour les proclamer plus haut, afin que si le ciel dort pendant que ses créatures sont dans le besoin, sa miséricorde s'éveille pour les secourir. Entretenons-nous donc des maux que nous avons endurés depuis plusieurs années, et si je manque d'haleine, que vos larmes viennent à mon aide.

DIONYSA. Je ferai de mon mieux, seigneur.

CLÉON. Dans Tharse, dans cette ville où je commande, régnait naguère l'abondance; ses rues regorgeaient de richesses; elle levait jusqu'au ciel l'orgueil de ses tours; les étrangers ne pouvaient la voir sans l'admirer; ses cavaliers et ses dames, élégamment parés, se miraient l'un dans l'autre; les tables, magnifiquement servies, flattaient les yeux plus encore que le goût; la pauvreté était un objet de mépris, et si grand était l'orgueil, que le mot charité faisait mal à prononcer.

DIONYSA. Oh! il n'est que trop vrai.

CLÉON. Mais voyez le changement qu'a effectué le ciel! Ces estomacs dédaigneux dont autrefois la terre, la mer et l'air ne pouvaient satisfaire les caprices, tout en prodiguant leurs innombrables créatures, semblables à ces maisons qui se détériorent faute d'usage, se meurent aujourd'hui faute d'exercice. Ces hommes qui, il y a deux étés, avaient besoin de toutes les ressources de l'art pour réveiller leur appétit blasé, demandent aujourd'hui du pain, et s'estimeraient heureux d'en avoir. Ces mères qui pour leurs enfants ne trouvaient rien de trop beau et de trop rare, sont prêtes maintenant à manger ces chères créatures dont elles raffolaient. Les dents de la faim sont tellement aiguisées, que le mari et la femme tirent au sort à qui des deux mourra le premier pour prolonger la vie de l'autre; un grand seigneur gémit d'un côté, une grande dame pleure de l'autre; beaucoup succombent; mais à ceux qui les voient mourir il reste à peine assez de force pour leur donner la sépulture. Cela n'est-il pas vrai?

DIONYSA. Nos joues amaigries et nos yeux caves l'attestent.

CLÉON. Oh! que les villes qui jouissent de l'abondance et boivent à longs traits à la coupe de la prospérité entendent nos sanglots et nous aident de leur superflu! Le malheur de Tharse peut être un jour leur partage.

Arrive UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR. Où est le gouverneur?

CLÉON. Le voici: dites vite les calamités que vous venez nous annoncer, car nous sommes trop loin de toute consolation pour pouvoir en attendre aucune.

LE SEIGNEUR. On vient de signaler sur la côte voisine plusieurs vaisseaux de haut bord qui se dirigent vers cette ville.

CLÉON. Je m'y attendais; une douleur ne vient jamais seule; une autre toujours lui succède; c'est ce qui nous arrive. Une nation voisine, prenant avantage de nos calamités, a équipé et armé ces vaisseaux pour abattre des gens déjà à terre, et vaincre un infortuné tel que moi, dont la défaite ne peut rapporter aucune gloire à son vainqueur.

LE SEIGNEUR. Nous n'avons rien à craindre de semblable; car, à en juger par le pavillon blanc qu'ils ont arboré, ils n'ont que des intentions pacifiques, et viennent à nous en amis, non en ennemis.

CLÉON. Vous parlez comme un homme qui ignore que les apparences les plus loyales cachent les intentions les plus coupables. Mais quelles que soient leurs intentions, que nous importe? Notre position est telle qu'elle ne saurait empirer. Allez dire à leur général que je l'attends ici pour savoir pourquoi il vient, d'où il vient, et ce qu'il demande.

LE SEIGNEUR. J'y vais, seigneur. (*Il sort.*)

CLÉON. La paix est la bienvenue, si c'est la paix qu'il nous apporte; si c'est la guerre, nous sommes incapables de résister.

Arrivent PÉRICLÈS et sa Suite.

PÉRICLÈS. Seigneur gouverneur, car on nous dit que vous l'êtes, que nos vaisseaux et le nombre de nos gens ne soient pas comme un fanal allumé dont la flamme vient tout à coup effrayer les regards. Le bruit de vos calamités est arrivé jusqu'à Tyr, et nous avons vu la désolation de vos rues; nous ne venons pas ajouter à vos infortunes de nouvelles douleurs; nous venons alléger leur poids; vous croyez peut-être que ces vaisseaux, pareils au cheval de Troie, portent dans leurs flancs des armes et des soldats

prêts à vomir sur vous les fléaux de la guerre : ils sont chargés de blé pour faire le pain dont vous avez un besoin si pressant, et donner la vie à une population affamée et mourante.

TOUS. Que tous les dieux de la Grèce vous protégent! Oh! nous prierons pour vous.

PÉRICLÈS. Levez-vous, je vous prie, levez-vous ; nous ne vous demandons pas des hommages, mais votre affection, et un abri pour nous, nos vaisseaux et nos hommes.

CLÉON. Quiconque vous les refusera ou payera vos bienfaits d'ingratitude, fût-ce nos femmes, nos enfants, ou nous-mêmes, que la malédiction du ciel et des hommes le punisse! Jusque-là, ce qui, je l'espère, n'arrivera jamais, soyez les bienvenus dans notre ville et auprès de nous.

PÉRICLÈS. Nous acceptons votre accueil et nous resterons ici quelque temps, jusqu'à ce que la destinée, qui nous est hostile, veuille bien nous sourire! (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. Vous venez de voir un roi puissant coupable d'inceste avec sa propre fille ; vous allez voir un prince bienveillant et bon se montrer redoutable par ses actes et ses paroles. Attendez patiemment, comme le doivent faire des hommes, que les temps d'épreuve soient passés pour lui. Je vais vous faire voir des personnes qui, faisant tête au malheur, perdent un fétu et gagnent une montagne. Le bon prince qui a toutes mes sympathies est encore à Tharse, où tout ce qu'il dit est réputé parole d'Evangile ; où, pour rappeler la mémoire de ses bienfaits, on lui élève une statue glorieuse : mais des nouvelles d'une nature contraire arrivent sous vos yeux; qu'ai-je besoin de parler?

Jeu muet. — Arrive d'un côté Périclès, s'entretenant avec Cléon ; leur Suite les accompagne. De l'autre arrive un Messager, qui remet une lettre à Périclès, ce dernier montre la lettre à Cléon, puis donne au Messager une récompense et l'arme chevalier. Périclès, Cléon et leur Suite s'éloignent.

GOWER, *continuant.* Le vertueux Hélicanus est resté à Tyr, non pour se conduire en frelon et manger le miel que les autres ont produit ; au contraire, il fait tous ses efforts pour réprimer le mal et encourager le bien. Selon le désir que lui en a exprimé son prince, il lui mande tout ce qui est advenu à Tyr : l'arrivée de Thaliard avec de coupables projets et l'intention cachée de lui donner la mort ; il ajoute qu'il y aurait danger pour lui à s'arrêter plus longtemps à Tharse. A la réception de ces nouvelles, le prince se remet en mer, où il est rare qu'on goûte un repos paisible ; car voilà le vent qui commence à souffler ; en haut le tonnerre, en bas les flots, tout un tel remue-ménage, que le vaisseau où le prince avait cru trouver un sûr abri, fait naufrage et se brise en morceaux ; Périclès, après avoir tout perdu, est ballotté par les vagues de rivage en rivage ; tout a péri, corps et biens ; nul autre que lui n'a échappé ; enfin, la fortune, fatiguée de mal faire, le jette sur la côte pour lui donner un moment de répit. Vous le voyez qui s'avance ; ne demandez pas à Gower de vous raconter la suite ; ce que je vous ai dit n'est déjà que trop long. (*Il se retire.*)

SCÈNE I.

Le bord de la mer, aux environs de Pentapole.

Arrive PÉRICLÈS, mouillé.

PÉRICLÈS. Apaisez votre courroux, astres irrités. Vents, pluie, tonnerre, rappelez-vous que l'homme, ce fils de la terre, est d'une substance qui ne saurait vous résister ; je vous obéis donc en vertu des lois de ma nature. Hélas! la mer [illegible] ballotté de rivage en rivage, [illegible] qu'il m'en faut pour envisager une mort prochaine ; qu'il suffise à la grandeur de votre puissance d'avoir dépouillé un prince de tous les dons de la fortune ; après l'avoir rejeté de votre tombe liquide, laissez-le mourir en paix, c'est tout ce qu'il vous demande.

Arrivent TROIS PÊCHEURS.

PREMIER PÊCHEUR. Holà, Sardine!

DEUXIÈME PÊCHEUR. Holà! viens, et apporte tes filets.

PREMIER PÊCHEUR. Eh bien, culottes rapiécées, viendras-tu ?

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, que me voulez-vous?

PREMIER PÊCHEUR. Tâche de te remuer! viens, ou j'irai te relever du péché de paresse.

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, je vous dirai que je pensais à ces pauvres gens que tout à l'heure les vagues ont emportés loin de nous.

PREMIER PÊCHEUR. Les malheureux! je crois encore entendre les cris déchirants qu'ils jetaient, en nous demandant de les secourir, quand nous pouvions à peine nous secourir nous-mêmes.

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, ne vous l'avais-je pas dit, quand j'ai vu les marsouins[1] bondir et agiter les flots autour de notre barque? On assure qu'ils sont moitié chair moitié poisson ; le diable les emporte! ils ne viennent jamais que je ne m'attende à être saucé. Maître, je voudrais bien savoir comment les poissons vivent dans la mer.

PREMIER PÊCHEUR. Comme les hommes sur terre ; les grands mangent les petits. Je ne puis mieux comparer nos riches avides qu'à la baleine qui fait grand bruit, grand fracas, chasse devant elle le menu peuple des poissons, et finit par les dévorer tous d'une bouchée. J'ai vu sur terre de ces baleines-là, qui ne cessaient de tenir la gueule ouverte jusqu'à ce qu'elles eussent avalé la paroisse tout entière, avec l'église, le clocher, les cloches et tout.

PÉRICLÈS, *à part.* Excellente moralité!

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, si j'avais été le sacristain, j'aurais été ce jour-là dans le beffroi.

PREMIER PÊCHEUR. Pourquoi cela?

TROISIÈME PÊCHEUR. Parce que la baleine m'aurait avalé aussi ; quand je me serais trouvé dans son ventre, j'aurais fait carillonner les cloches, et je n'aurais cessé que lorsque cloches, clocher, église, paroisse, auraient été vomies. Mais si le bon roi Simonide était de mon avis, —

PÉRICLÈS, *à part.* Simonide?

TROISIÈME PÊCHEUR. Nous purgerions le pays de ces frelons qui dérobent aux abeilles leur miel.

PÉRICLÈS, *à part.* Comme ces pêcheurs trouvent dans la gent poissonneuse un texte pour parler des infirmités de la race humaine! Comme le liquide empire leur fournit des points de comparaison pour louer ou censurer les hommes! — (*S'approchant des Pêcheurs.*) Paix à vos travaux, honnêtes pêcheurs!

DEUXIÈME PÊCHEUR. Honnêtes! qu'est-ce que cela, mon brave homme? si c'est un saint du calendrier, rayez-le, et nul ne s'apercevra de son absence.

PÉRICLÈS. Vous le voyez, l'Océan a jeté sur vos côtes, —

DEUXIÈME PÊCHEUR. Quel ivrogne que l'Océan, de vous jeter ainsi à la traverse des gens!

PÉRICLÈS. Un homme, infortuné jouet des flots et des vents, vous conjure d'avoir compassion de lui ; il mendie vos secours, lui qui n'implora jamais la pitié de personne.

PREMIER PÊCHEUR. Eh quoi, l'ami, vous ne savez pas mendier? Nous avons en Grèce des gens qui gagnent plus à mendier que nous à travailler.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Savez-vous pêcher du poisson?

PÉRICLÈS. Je ne m'y suis jamais exercé.

DEUXIÈME PÊCHEUR. En ce cas, vous êtes sûr de mourir de faim ; il n'y a rien à faire en ce monde, si l'on ne sait pêcher en eau trouble.

PÉRICLÈS. Ce que j'étais, je l'ai oublié ; mais ce que je suis, le besoin me l'apprend. Je suis transi de froid ; mes veines sont glacées ; et il ne me reste de vie que ce qu'il m'en faut pour que ma voix puisse demander du secours. Si vous me le refusez, quand je serai mort, car c'est un homme que vous voyez en moi, veuillez me donner la sépulture.

PREMIER PÊCHEUR. Quand vous serez mort, dites-vous? les dieux vous en préservent! J'ai ici un large surtout ; tenez, mettez-le ; il vous tiendra chaud. Comment donc! mais vous êtes fort joli garçon! Allons, venez chez moi ; nous aurons de la viande pour les jours de fête, du poisson pour

[1] Le capitaine Cook, dans son second voyage dans la mer du Sud, mentionne la présence des marsouins autour d'un navire comme le présage certain d'un grain violent.

les jours de jeûne, sans compter les poudings et les crêpes; et vous serez le bienvenu.

PÉRICLÈS. Je vous remercie, seigneur.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Dites donc, l'ami, vous disiez tout à l'heure que vous ne saviez pas mendier.

PÉRICLÈS. Demander n'est pas mendier.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Demander? allons, je me ferai demandeur; et de cette manière j'éviterai le fouet.

PÉRICLÈS. Est-ce qu'on fouette les mendiants, chez vous?

DEUXIÈME PÊCHEUR. Oh ! pas tous, mon ami, pas tous; car si tous nos mendiants étaient fouettés, je ne voudrais pas d'autre emploi que celui de fustigateur. Mais je vais retirer le filet. (*Deux des Pêcheurs s'éloignent.*)

PÉRICLÈS, *à part.* Combien cette innocente gaieté sied bien à leur profession !

PREMIER PÊCHEUR. Dites-moi, seigneur! savez-vous où vous êtes?

PÉRICLÈS. Pas trop.

PREMIER PÊCHEUR. Eh bien, je vais vous le dire : ce pays s'appelle Pentapolis; nous vivons sous le gouvernement du bon roi Simonide.

PÉRICLÈS. Le bon roi Simonide, dites-vous ?

PREMIER PÊCHEUR. Oui, seigneur; et il mérite ce nom par la nature pacifique de son règne et l'excellence de son gouvernement.

PÉRICLÈS. C'est un heureux roi que celui qui obtient de ses sujets le nom de bon à cause de son gouvernement. A quelle distance sa cour est-elle de ce rivage?

PREMIER PÊCHEUR. A une demi-journée de chemin, seigneur : je vous dirai qu'il a une fille charmante, dont demain est le jour de naissance; et il est arrivé de toutes les parties du monde des princes et des chevaliers qui doivent, dans un tournoi, rompre des lances en son honneur.

PÉRICLÈS. Si ma puissance égalait mon désir, je demanderais à me mettre sur les rangs.

PREMIER PÊCHEUR. Oh! seigneur, il faut que les choses soient ce qu'elles peuvent être ; et quand on ne peut obtenir une chose, par exemple, l'affection de sa femme, on doit s'ingénier pour se la procurer.

Reviennent LES DEUX PÊCHEURS, tirant un filet.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Maître, à notre aide, à notre aide! nous avons un poisson pris dans notre filet, comme un pauvre homme sous les griffes de la loi; nous avons peine à l'aveindre. Enfin, le voilà; parbleu, c'est une armure rouillée.

PÉRICLÈS. Une armure, mes amis? permettez, je vous prie, que je la voie. Je te rends grâce, ô fortune, qui, après toutes mes traverses, me présentes un moyen de réparer les injures de la destinée : je te rends grâce comme si cette armure avait fait partie de mon héritage, comme si mon père, à son lit de mort, me l'avait léguée en me disant : « Garde-la, mon Périclès ; elle s'est interposée entre la mort et moi. Garde-la, parce qu'elle m'a protégé; en semblable péril, dont veuillent les dieux te préserver, elle pourra te défendre. » Je te rends grâces, comme si elle ne m'avait pas quitté, tant j'y étais attaché, jusqu'au moment où la vague orageuse, qui n'épargne personne, me l'a arrachée dans sa fureur, pour me la rendre ensuite dans son calme. Je te rends grâces; maintenant je me console de mon naufrage, puisque je retrouve le don légué par mon père.

PREMIER PÊCHEUR. Que voulez-vous dire, seigneur?

PÉRICLÈS. Je vous prie, mes amis, de me laisser prendre cette armure, qui doit avoir appartenu à un roi, si j'en juge par cette marque; ce roi m'aimait tendrement, et pour l'amour de lui, je désire la garder; je vous demanderai aussi de vouloir bien me conduire à la cour de votre souverain, où, revêtu de cette armure, je paraîtrai en homme de qualité. Si jamais ma mauvaise fortune s'améliore, je récompenserai vos services; jusque-là, je reste votre débiteur.

PREMIER PÊCHEUR. Quoi! vous voulez rompre une lance en l'honneur de la princesse?

PÉRICLÈS. Je montrerai ce que je sais faire les armes à la main.

PREMIER PÊCHEUR. Eh bien, prenez cette armure; et puisse-t-elle vous porter bonheur!

DEUXIÈME PÊCHEUR. Fort bien; mais écoutez-moi, l'ami; c'est nous qui vous avons fait ce vêtement avec la couture grossière des eaux : il doit nous en revenir quelques petits profits. J'espère, seigneur, que si vous réussissez, vous vous souviendrez de qui vous le tenez.

PÉRICLÈS. Je n'y manquerai pas, croyez-moi. Maintenant, grâce à vous, je suis vêtu d'acier; et, en dépit des outrages de la mer, cette armure semble avoir été faite pour moi; couvert de ce don précieux, je monterai un coursier dont la délicieuse allure charmera les yeux des spectateurs. — Ami, il ne me manque plus qu'une chose, un manteau.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Nous vous en procurerons; je vous donnerai mon meilleur vêtement pour vous en faire un; et c'est moi qui vous conduirai à la cour.

PÉRICLÈS. Que l'honneur donc soit le but auquel je vise; ce jour me verra réussir, ou cumuler malheur sur malheur. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Pentapolis. — Une galerie ou plate-forme conduisant à la lice; à côté un pavillon destiné à recevoir le roi, la princesse, les seigneurs, etc.

Arrivent SIMONIDE et sa Suite, THAISA, PLUSIEURS SEIGNEURS.

SIMONIDE. Les chevaliers sont-ils prêts à commencer le carrousel?

PREMIER SEIGNEUR. Ils sont prêts, seigneur, et n'attendent plus que votre arrivée pour se présenter.

SIMONIDE. Dites-leur que nous sommes prêts, et que ma fille, dont ce tournoi est destiné à célébrer la naissance, est assise auprès de moi, beauté incomparable que la nature a créée pour l'offrir aux regards émerveillés des hommes. (*Un Seigneur part.*)

THAÏSA. Il vous plaît, mon père, de me louer d'autant plus que je le mérite moins.

SIMONIDE. Cela doit être, car les princes sont un modèle que le ciel fait à son image : de même que des joyaux perdent leur éclat quand on n'en fait pas usage, les princes perdent leur renom dès qu'ils ne commandent pas le respect. Maintenant, ma fille, il y va de ton honneur de m'expliquer le sens des emblèmes de tous ces chevaliers.

THAÏSA. Dans l'intérêt de mon honneur, je vais vous obéir.

Arrive un Chevalier; il traverse la scène; son écuyer présente son écu à la Princesse.

SIMONIDE. Quel est le premier qui s'offre à nous?

THAÏSA. Un chevalier de Sparte, mon illustre père. L'emblème qu'il porte sur son écu est une noire Éthiopienne qui étend la main vers le soleil, avec cette devise : *Lux tua vita mihi* [1].

SIMONIDE. Il doit bien t'aimer celui qui ne vit que par toi. (*Un second Chevalier passe.*)

SIMONIDE, *continuant.* Quel est le second qui se présente?

THAÏSA. Un prince de Macédoine; son écu porte pour emblème un chevalier armé, dompté par une dame, avec cette devise espagnole : *Più per dulçura que per fuerça* [2]. (*Un troisième Chevalier passe.*)

SIMONIDE. Et quel est le troisième?

THAÏSA. Le troisième est un chevalier d'Antioche; son emblème est une branche de laurier, et sa devise : *Me pompæ provexit opus* [3]. (*Un quatrième Chevalier passe.*)

SIMONIDE. Quel est le quatrième emblème?

THAÏSA. Une torche allumée et renversée, avec cette devise : *Quod me alit, me extinguit* [4].

SIMONIDE. Cela montre que la beauté, usant de sa puissance, peut à son gré enflammer ou tuer. (*Un cinquième Chevalier passe.*)

THAÏSA. Le cinquième représente une main entourée de nuages et tenant de l'or éprouvé sur la pierre de touche, avec cette devise : *Sic spectanda fides* [5]. (*Un sixième Chevalier passe.*)

SIMONIDE. Quel est le sixième et dernier emblème, que le chevalier a lui-même présenté avec une si gracieuse courtoisie?

THAÏSA. Il paraît étranger : son emblème est une branche flétrie, qui n'a de verdure qu'au sommet, avec cette devise : *In hâc spe vivo* [6].

[1] Ta lumière est ma vie.
[2] Plus par douceur que par force.
[3] Le travail m'a conduit à la gloire.
[4] Ce qui m'alimente, m'éteint.
[5] Ainsi doit être éprouvée la foi.
[6] Je vis dans cet espoir.

SIMONIDE. L'emblème est juste : à en juger par son air de détresse, il espère sans doute, avec ton aide, faire refleurir sa fortune.

PREMIER SEIGNEUR. Il fera bien de mieux valoir que ses dehors ne l'annoncent ; car ils ne parlent pas en sa faveur ; son extérieur grossier semble indiquer qu'il a plus souvent manié le fouet que la lance.

DEUXIÈME SEIGNEUR. C'est assurément un étranger, car il vient à un brillant tournoi, étrangement équipé.

TROISIÈME SEIGNEUR. Il a laissé exprès rouiller son armure jusqu'aujourd'hui, pour la nettoyer dans la poussière de la lice.

SIMONIDE. C'est sottise que de juger d'un homme par son extérieur. Mais les chevaliers arrivent; passons dans la galerie. (*Ils s'éloignent. De bruyantes acclamations s'élèvent; on entend crier :* Le piteux chevalier!)

SCENE III.

Même ville. — Une salle d'apparat. Un banquet préparé.

Entrent SIMONIDE et sa Suite, THAÏSA, des Seigneurs et des Chevaliers, au nombre desquels est PÉRICLÈS.

SIMONIDE. Chevaliers, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes les bienvenus. Placer dans le volume de vos hauts faits, comme dans la page du titre, vos mérites guerriers, ce serait plus que vous n'attendez de moi, plus qu'il ne serait convenable, puisque c'est par les faits que le vrai mérite se recommande. Préparez-vous à la joie ; car la joie convient à un festin. Vous êtes mes hôtes.

THAÏSA, *à Périclès.* Mais vous, vous êtes tout à la fois mon chevalier et mon hôte; permettez que je vous présente la palme du vainqueur et vous couronne roi de cet heureux jour.

PÉRICLÈS. Je le dois à la fortune, madame, plus qu'à mon mérite.

SIMONIDE. Appelez-le comme vous voudrez, le triomphe est à vous, et j'espère que personne ici ne vous l'envie. En formant les artistes, l'Art a voulu que les uns fissent bien et que d'autres excellassent, et vous êtes son élève favori. Venez, reine de la fête, — car vous l'êtes, ma fille, — prenez ici votre place. (*A son Majordome.*) Vous, placez chacun selon son rang.

LES CHEVALIERS. Le bienveillant Simonide nous honore beaucoup.

SIMONIDE. Votre présence réjouit nos jours ; nous aimons la gloire; car qui hait la gloire, hait les dieux.

LE MAJORDOME, *à Périclès.* Seigneur, voici votre place.

PÉRICLÈS. Une autre serait plus convenable.

PREMIER CHEVALIER. Point de cérémonie, seigneur; nous sommes des gens bien nés; jamais ni dans nos cœurs, ni extérieurement, nous n'avons porté envie aux grands ou méprisé les petits.

PÉRICLÈS. Vous êtes des chevaliers on ne peut plus courtois.

SIMONIDE. Asseyez-vous, seigneur, asseyez-vous.

PÉRICLÈS, *après une pause.* Par Jupiter, ce roi de nos pensées, [illegible], tant je suis occupé d'elle.

THAÏSA. Par Junon, la reine de l'hyménée, tous les mets [illegible] me semblent sans saveur, tant il absorbe à lui [illegible] mes pensées! certes, c'est un vaillant chevalier.

SIMONIDE. [illegible] qu'un gentilhomme campagnard ; il n'a [illegible] chevaliers; il a rompu une ou deux [illegible].

THAÏSA. [illegible], il est aux autres hommes ce qu'est le diamant [illegible].

PÉRICLÈS, *à part.* [illegible] portrait de mon père ; c'est [illegible] des princes étaient [illegible] comme [illegible] son trône, et lui, semblable au soleil [illegible]. Tous ceux [illegible] [illegible] le temps [illegible] il lui plaît, [illegible].

[illegible] Eh bien, chevaliers, [illegible] joyeux?

PREMIER CHEVALIER. Qui pourrait être autrement dans ce royal banquet?

SIMONIDE. Que ceux d'entre vous qui aiment boivent à la dame de leurs pensées ; moi, avec cette coupe remplie jusqu'aux bords, je bois à votre santé.

LES CHEVALIERS. Nous remercions votre majesté.

SIMONIDE. Attendez un instant. (*Montrant Périclès.*) Il me semble que ce chevalier est bien triste ; on dirait que les magnificences de notre cour n'ont rien qui soit digne de lui. Ne le remarques-tu pas, Thaïsa?

THAÏSA. Qu'est-ce que cela me fait, mon père?

SIMONIDE. Écoute, ma fille ; en ces sortes d'occasions, les princes doivent ressembler aux dieux du ciel, qui se montrent prodigues envers ceux qui viennent les honorer : les princes qui n'agissent point ainsi ressemblent aux moucherons; ils font beaucoup de bruit par leur bourdonnement; quand on les a tués, ce n'est rien. Afin donc d'ajouter encore au charme de la rêverie dans laquelle ce chevalier est plongé, dis-lui que nous buvons à sa santé cette coupe de vin.

THAÏSA. Hélas! mon père, il n'est pas convenable que je sois si hardie avec un chevalier étranger; il pourrait s'offenser de cette liberté ; car les hommes regardent les prévenances des femmes comme des témoignages d'impudeur.

SIMONIDE. Comment donc ! fais ce que je te dis, ou tu me fâcheras.

THAÏSA, *à part.* Par les dieux, il ne pouvait me faire plus de plaisir.

SIMONIDE. Dis-lui aussi que nous désirerions savoir quel est son pays, son nom et sa famille.

THAÏSA, *à Périclès.* Seigneur, le roi mon père a bu à votre santé.

PÉRICLÈS. Je lui rends grâces.

THAÏSA. Il vous souhaite santé et longs jours.

PÉRICLÈS. Je le remercie ainsi que vous, et bois à lui de grand cœur.

THAÏSA. Il désirerait aussi savoir de vous quel est votre pays, votre nom et votre famille.

PÉRICLÈS. Je suis Tyrien; mon nom est Périclès; j'ai reçu une éducation scientifique et guerrière. Parti en quête d'aventures, la mer impitoyable m'a enlevé mes compagnons et mes vaisseaux, et après mon naufrage, m'a jeté sur cette côte.

THAÏSA, *à Simonide.* Il remercie votre majesté : son nom est Périclès; il est Tyrien ; après avoir perdu sur mer ses vaisseaux et ses compagnons, il a été jeté sur ce rivage.

SIMONIDE. Par les dieux, je plains ses malheurs, et je veux l'arracher à sa tristesse. Venez, seigneurs; nous perdons le temps en discours inutiles ; d'autres plaisirs nous réclament. Il sied bien à un guerrier de danser sous son armure; vous danserez donc tels que vous êtes; ne me dites pas, pour vous excuser, que cette bruyante musique est trop rude pour les oreilles des dames; elles aiment leurs chevaliers sous les armes aussi bien qu'au lit. (*Les Chevaliers et les Dames dansent.*) Allons, voilà qui est bien ; l'exécution justifie la demande. (*A Périclès.*) Venez, seigneur ; voilà une dame qui a besoin aussi de se mettre en haleine ; j'ai souvent entendu dire que les chevaliers tyriens excellent à faire sautiller les dames et sont d'habiles danseurs.

PÉRICLÈS. Ceux qui s'y exercent, seigneur.

SIMONIDE. Vous voudriez, n'est-ce pas, que votre aimable courtoisie essuyât un refus? (*La danse continue quelque temps.*) — Maintenant, quittez les mains de vos danseuses : recevez tous mes remercîments, seigneurs; tous s'en sont bien acquittés, mais vous (*à Périclès*), mieux que personne. — Pages, des flambeaux; conduisez les chevaliers dans leurs chambres : — (*A Périclès.*) J'ai donné ordre que la vôtre fût voisine de la nôtre.

PÉRICLÈS. Je suis aux ordres de votre majesté.

SIMONIDE. Princes, il est trop tard pour conter fleurettes ; car je sais que c'est là le but auquel vous tendez : que chacun aille donc se reposer; demain chacun fera ses préparatifs de départ. (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

Tyr. — Un appartement dans le palais du gouverneur.

Entrent HELICANUS et ESCANÈS.

HELICANUS. Non, non, mon cher Escanès; apprenez qu'Antiochus était coupable d'inceste ; les dieux tout puissants

avaient résolu de ne plus ajourner la vengeance qu'ils tenaient en réserve pour punir son crime abominable; au moment où, dans tout l'orgueil de sa gloire, il était assis avec sa fille dans un char d'une valeur inestimable, un feu partit du ciel, et réduisit leurs corps en lambeaux; leurs cadavres hideux exhalaient une telle puanteur, que ceux qui les adoraient avant leur chute auraient cru souiller leurs mains en leur donnant la sépulture.

ESCANÈS. Cette mort est étrange!

HÉLICANUS. Elle n'est que juste: bien que ce roi fût grand, sa grandeur n'a pu le défendre contre les carreaux du ciel, et le crime a eu sa récompense.

ESCANÈS. C'est très-vrai.

Entrent TROIS SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Voyez; nul autre que lui n'est admis à le voir en audience particulière[1].

DEUXIÈME SEIGNEUR. Nous ne devons pas souffrir plus longtemps sans nous plaindre.

TROISIÈME SEIGNEUR. Et maudit soit celui qui ne nous secondera pas!

PREMIER SEIGNEUR. Suivez-moi donc. — Seigneur Hélicanus, un mot.

HÉLICANUS. A moi? soyez le bienvenu. Bonjour, messieurs.

PREMIER SEIGNEUR. Sachez que nos douleurs sont au comble et débordent enfin.

HÉLICANUS. Vos douleurs! pourquoi? Ne faites point injure à un prince qui vous est cher.

PREMIER SEIGNEUR. Ne vous faites point injure à vous-même, noble Hélicanus. Si le prince est vivant, qu'il nous soit permis de lui présenter nos hommages, ou que nous sachions du moins quels lieux ont le bonheur de le posséder. S'il est encore de ce monde, nous irons à sa recherche; s'il repose dans sa tombe, nous l'y trouverons: il faut prendre un parti; vivant, qu'il nous gouverne; mort, laissez-nous le pleurer et lui choisir un successeur.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Ce qu'il y a de plus probable, à notre avis, c'est qu'il est mort: or, sachant que ce royaume sans chef, comme une maison sans toiture, ne peut manquer de tomber bientôt en ruine, permettez-nous, seigneur, vous qui connaissez le mieux l'art de gouverner, de vous reconnaître pour notre souverain.

TOUS. Vive le noble Hélicanus!

HÉLICANUS. Restez fidèles à l'honneur, gardez vos suffrages; si vous aimez le prince Périclès, n'allez pas plus loin. Si je me rendais à vos vœux, pour le bonheur d'un moment, je me plongerais dans une mer d'anxiétés sans fin. Je vous supplie d'attendre encore un an avant d'élire un roi en l'absence de Périclès. Ce temps expiré, s'il n'est pas de retour, ma vieillesse acceptera avec résignation le fardeau que vous voulez lui imposer. Mais si je ne puis obtenir de vous ce témoignage d'attachement, allez en vrais gentilshommes, en nobles sujets, à la recherche de votre roi, et employez à cette recherche toute votre courageuse ardeur. Si vous le retrouvez et le ramenez ici, vous serez les diamants de sa couronne.

PREMIER SEIGNEUR. Il n'y a que les insensés qui refusent de se rendre aux conseils de la sagesse; puisque le seigneur Hélicanus nous l'ordonne, nous allons commencer nos voyages et nos recherches.

HÉLICANUS. Ainsi vous m'aimez, je vous aime, donnez-moi la main; quand les appuis d'un État sont unis comme nous le sommes, un royaume est éternel. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

Pentapolis. — Un appartement du palais.

Entre SIMONIDE, lisant une lettre; LES CHEVALIERS l'abordent.

PREMIER CHEVALIER. Salut au roi Simonide.

DEUXIÈME CHEVALIER. Ne pourrions-nous, seigneur, être admis auprès de la princesse?

SIMONIDE. Nullement; la chose est impossible.

TROISIÈME CHEVALIER. Cela étant, seigneur, nous prenons congé de vous, bien qu'à regret. (*Ils sortent.*)

SIMONIDE, *seul*. Nous en voilà débarrassés. — Revenons maintenant à la lettre de ma fille: elle me dit qu'elle veut avoir le chevalier étranger pour époux; son choix s'accorde avec le mien; j'en suis charmé, et je veux que le mariage se conclue sans délai. — Doucement, le voici! — Dissimulons.

Entre PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS. Que la fortune comble de ses dons le roi Simonide.

SIMONIDE. Je vous en souhaite autant, seigneur. Je vous remercie de votre charmante symphonie de la nuit dernière; jamais, je le proteste, mes oreilles n'ont entendu de plus délicieuse musique.

PÉRICLÈS. Votre majesté veut bien me donner ces louanges; je ne les mérite pas.

SIMONIDE. Seigneur, en musique vous êtes passé maître.

PÉRICLÈS. Je ne suis que le dernier des écoliers, seigneur.

SIMONIDE. Permettez-moi de vous faire une question: que pensez-vous de ma fille?

PÉRICLÈS. Je la considère comme une très-vertueuse princesse.

SIMONIDE. N'est-elle pas belle aussi, dites-moi?

PÉRICLÈS. Comme un beau jour d'été, merveilleusement belle.

SIMONIDE. Ma fille, seigneur, fait grand cas de vous, si grand cas, — veuillez lire cette lettre, seigneur.

PÉRICLÈS, *à part, après l'avoir parcourue.* Que vois-je! elle écrit qu'elle aime le chevalier tyrien; c'est un stratagème du roi pour m'ôter la vie. — (*A Simonide.*) Ne cherchez point, seigneur, à abuser un étranger malheureux, qui n'a jamais aspiré si haut, que d'oser aimer votre fille, et a borné toute son ambition à l'honorer.

SIMONIDE. Tu as ensorcelé ma fille, et tu es un traître.

PÉRICLÈS. Il n'en est rien, seigneur; une telle offense n'est jamais entrée dans ma pensée, et je n'ai jamais rien fait pour m'attirer son amour ou votre déplaisir. Mes actions sont aussi nobles que mes pensées, qui n'ont jamais trahi en moi une basse origine. Je suis venu à votre cour, attiré par la gloire, et non pour me mettre en rébellion contre vous. Quiconque a de moi une opinion différente, ce glaive lui prouvera qu'il est l'ennemi de l'honneur.

SIMONIDE, *à part.* Par les dieux, j'applaudis son courage. (*Haut.*) Voici ma fille; elle pourra l'attester.

Entre THAISA.

SIMONIDE, *continuant.* Ho! ho! mademoiselle, vous êtes bien absolue. — Eh quoi! sans mon consentement, vous donnez votre amour et vos affections à un étranger. — Écoutez-moi, mademoiselle, soumettez votre volonté à la mienne; — et vous, seigneur, — laissez-vous diriger par moi, — ou je fais de vous — le mari et la femme. Et pour mieux vous punir, — que Dieu vous donne bonheur et joie! Eh bien, êtes-vous consentants tous deux?

THAÏSA, *à Périclès.* Oui, si vous m'aimez, seigneur.

PÉRICLÈS. Comme ma vie aime le sang qui l'alimente. (*Ils sortent.*) [1]

ACTE TROISIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. Maintenant le sommeil a mis fin à la fête; dans tout le palais on n'entend plus d'autre bruit que celui des ronflements rendus plus bruyants encore par les estomacs chargés, à la suite de ces noces magnifiques. Le chat, avec ses yeux semblables à deux charbons ardents, fait le guet auprès du trou de la souris, et les grillons chantent à la porte du four, d'autant plus gais, qu'il est plus chaud.

[1] Cette scène et la précédente n'ont pas de suite, et [illegible] dans une interpolation des acteurs du temps.

[1] Cette scène, telle qu'elle existe dans le texte original, est si évidemment en dehors de toutes les conditions du bon sens et de la vraisemblance, que nous avons cru devoir y faire quelques coupures absolument indispensables; en cela nous avons suivi les suggestions du docteur Drake; voilà ce qu'on lit dans l'ouvrage que cet auteur a publié sous ce titre: *Shakspeare et ses contemporains*, chapitre IX, page 172:

« Qui ne voit que la dernière scène du second acte de *Périclès* ne contient pas une phrase, pas un mot qui soit digne de la plume de Shakspeare? et comment ne pas admettre la suppression de quelques lignes pour rendre vraisemblable et rationnel ce qui, sans cela, n'est surtout dans le rôle de Simonide, qu'un tissu d'incohérence, d'absurdité et d'imposture. »



LYCORIDA. — Voilà une créature trop jeune pour un tel lieu. (Page 40.)

L'hymen a conduit la fiancée à sa couche nuptiale, où par la perte de la virginité un enfant est formé. — Soyez attentifs, et que votre imagination remplisse l'intervalle écoulé. Ce que le jeu muet aura d'obscur, je vous l'expliquerai de vive voix.

Jeu muet. — Arrivent Périclès et Simonide, accompagnés de leur suite; un messager les aborde, s'agenouille, et remet une lettre à Périclès. Périclès la montre à Simonide; les Seigneurs se prosternent devant le premier. Puis arrivent Thaïsa enceinte et Lycorida. Simonide montre la lettre à sa fille, qui témoigne sa joie. Elle et Périclès prennent congé de Simonide et s'éloignent; puis Simonide et les Seigneurs de sa suite en font autant.

GOWER. D'actives recherches sont faites aux quatre coins du monde pour retrouver Périclès; on y met toute la diligence qu'on peut obtenir à force de chevaux, de navires et d'argent. Enfin la retraite de Périclès est connue, et on apporte à la cour de Simonide des lettres de Tyr dont voici la teneur: Antiochus et sa fille sont morts, les Tyriens ont voulu placer la couronne sur la tête d'Hélicanus; mais il s'y est refusé; il s'est hâté d'apaiser la rébellion, et a déclaré aux mécontents que, si dans deux fois six lunes Périclès n'est pas revenu dans sa patrie, il se conformera à leur volonté et acceptera la couronne. Ces nouvelles arrivées à Pentapolis y ont excité la joie la plus vive; chacun bat des mains et s'écrie: *Notre héritier présomptif est un roi! qui l'aurait soupçonné? qui aurait pu s'en douter?* Bref, il faut qu'il parte pour Tyr. Sa femme, qui est enceinte, exprime le désir de l'accompagner (qui oserait contrarier ce désir?). Je passe sous silence les pleurs et les regrets mutuels. Elle emmène avec elle Lycorida, sa nourrice, et les voilà en mer. Leur navire s'élance sur les vagues de Neptune; déjà la moitié de la distance est franchie; mais de nouveau la fortune se montre rebelle; le Nord verse de la nue une telle tempête que, pareil à l'oiseau aquatique qui plonge pour chercher sa nourriture, le malheureux navire monte et descend au gré des vagues. La princesse pousse des cris, et, juste ciel! la terreur la fait accoucher. Ce qui eut lieu ensuite pendant cette effroyable tempête, vous allez le voir se passer sous vos yeux; je ne raconte plus rien; l'action vous fera connaître le reste; mais elle n'aurait pu suppléer à ce que j'ai dit. Figurez-vous que ce théâtre est un vaisseau sur le tillac duquel le prince, jouet des flots, paraît et prend la parole. (*Il se retire.*)

SCÈNE I.

Un navire en pleine mer.

PÉRICLÈS paraît sur le tillac.

PÉRICLÈS. O dieu de ce vaste abîme! apaise ses vagues énormes qui montent jusqu'au ciel et descendent jusqu'aux enfers; toi qui commandes aux vents, ordonne qu'ils quittent l'Océan, et impose-leur des chaînes d'airain! oh! cesse ton assourdissant fracas, redoutable tonnerre; éteins tes flammes rapides et sulfureuses! — O Lycorida, comment va ma femme? — O tempête, veux-tu donc épuiser toute ta fureur? — Le sifflet du capitaine n'est plus entendu; c'est comme un imperceptible chuchotement aux oreilles de la Mort. — Lycorida! — Lucine, ô déité tutélaire qui présides aux mystères de la maternité, qui la nuit prêtes l'oreille aux cris de la mère en travail, transporte ta divinité à bord de ce navire battu des flots; abrége les douleurs de ma femme! — Eh bien! Lycorida! —

Arrive LYCORIDA, portant un enfant dans ses bras.

LYCORIDA, *présentant l'enfant à Périclès.* Voilà une créature trop jeune pour un tel lieu: si elle avait la raison, elle mourrait de frayeur, comme il est probable que cela m'arrivera bientôt. Prenez dans vos bras cette portion de votre femme morte.

PÉRICLÈS. Morte! que dis-tu, Lycorida?

LYCORIDA. Calmez-vous, seigneur; n'ajoutez point aux désordres de la tempête. Voilà tout ce qui reste de vivant de



THAÏSA. — O Diane chérie ! où suis-je ? où est mon époux ? Page 12.

votre femme. — une petite fille : à cause d'elle, soyez homme, et maîtrisez-vous.

PÉRICLÈS. O dieux ! Pourquoi nous faites-vous aimer vos dons précieux, pour nous les ravir ensuite ? Nous autres hommes, nous ne reprenons pas ce que nous avons donné, et en cela nous vous offrons l'exemple d'une conduite honorable.

LYCORIDA. Résignez-vous, seigneur, en considération du dépôt qui vous est confié.

PÉRICLÈS, *considérant l'enfant*. Puisse ta vie être paisible ! car jamais enfant n'eut une naissance plus orageuse. Que ton caractère soit pacifique et doux ; car jamais fille ou fils de prince ne fut plus rudement accueilli à son entrée dans la vie. Que la suite soit heureuse ! Le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel se sont réunis pour te faire la nativité la plus bruyante qu'un enfant ait jamais eue : dès ton début dans la vie, tu as fait une perte douloureuse[1] dont ton voyage et tout ce que tu trouveras ici-bas ne t'indemniseront pas. Que les dieux propices jettent sur toi un bienveillant regard !

Arrivent DEUX MATELOTS.

PREMIER MATELOT. Comment va le courage, seigneur ? Dieu vous garde !

PÉRICLÈS. Le courage ne me manque pas ; je ne crains pas la tempête : ce qu'elle pouvait faire de pire pour moi, elle l'a déjà fait. Mais dans l'intérêt de ce pauvre enfant, de [illegible], je voudrais qu'elle se calmât.

PREMIER MATELOT, *à un de ses camarades*. Relâche les boulines, [illegible] la tempête peut souffler.

DEUXIÈME MATELOT. [illegible] et quand les vagues devraient aller toucher la lune, je ne m'en inquiéterais pas.

PREMIER MATELOT. [illegible], il faut que la reine soit jetée à la mer ; la vague est houleuse, le vent est fort, et ils ne se calmeront que lorsqu'il n'y aura plus de mort à bord du navire.

PÉRICLÈS. C'est une de vos superstitions.

PREMIER MATELOT. Pardonnez-nous, seigneur ; c'est une observation qui a été faite en mer, et c'est sérieusement que nous parlons. Prenez votre parti sans délai ; il faut absolument qu'elle soit jetée à la mer.

PÉRICLÈS. Faites comme vous le jugerez convenable. — Malheureuse reine !

LYCORIDA. La voilà ici étendue, seigneur.

PÉRICLÈS. La crise de tes douleurs maternelles a été terrible, ma bien aimée ; sans lumière, sans feu ; tous les éléments étaient réunis contre toi ; il ne me sera pas permis de t'ensevelir pieusement ; il faut que sur-le-champ, à peine enfermée dans ton cercueil, je te jette au milieu des flots ; là, au lieu du marbre d'une tombe, au lieu de lampes sépulcrales, la baleine soufflante et l'onde mugissante pèseront sur ta dépouille gisante parmi les coquillages. — Lycorida, dis à Nestor de m'apporter des aromates, de l'encre, du papier, ma cassette et mes joyaux ; dis à Nicandre de m'apporter le coffre garni de satin ; dépose l'enfant sur l'oreiller ; va, tandis que je ferai à la reine mes pieux adieux : dépêche-toi. (*Lycorida s'éloigne.*)

DEUXIÈME MATELOT. Seigneur, nous avons sous les écoutilles une caisse toute calfatée et goudronnée.

PÉRICLÈS. Marin, je te remercie. Dis-moi, quelle côte est celle-ci ?

DEUXIÈME MATELOT. Nous sommes à la hauteur de Tharse.

PÉRICLÈS. Gouvernons sur ce point, au lieu de continuer notre voyage vers Tyr. Quand pourrons-nous y arriver ?

DEUXIÈME MATELOT. A la pointe du jour, si le vent cesse.

PÉRICLÈS. Mets le cap vers Tharse ; là j'irai voir Cléon ; car l'enfant ne pourrait soutenir la route jusqu'à Tyr : c'est là que je le laisserai entre des mains attentives. Va, marin ; je vais [illegible] apporter le corps. (*Ils s'éloignent.*)

[1] La mort d[illegible].

SCÈNE II.

Éphèse. — Un appartement dans la maison de Cérimon.

Arrivent CÉRIMON, UN DOMESTIQUE et quelques personnes qui viennent d'échapper à un naufrage.

CÉRIMON. Holà, Philémon!

Entre PHILÉMON.

PHILÉMON. Est-ce que mon maître m'appelle?

CÉRIMON. Fais du feu, et donne à manger à ces pauvres gens; la nuit a été orageuse et bruyante.

LE DOMESTIQUE. J'ai passé bien des nuits sur mer; mais je n'en ai jamais enduré de pareille.

CÉRIMON. Votre maître sera mort avant votre retour; tous les secours seraient impuissants à le rappeler à la vie. (*A Philémon.*) Donne ceci au pharmacien. (*Il lui remet un papier.*) Tu me diras quel résultat cela aura produit. (*Philémon, le Domestique et les Naufragés sortent.*)

Arrivent DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS. Bonjour, seigneur.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Bonjour à votre seigneurie.

CÉRIMON. Messieurs, qui vous a fait lever si matin?

PREMIER BOURGEOIS. Seigneur, nos maisons situées sur le bord de la mer ont ressenti les effets du tremblement de terre; on eût dit que la charpente allait se briser, et tout l'édifice s'écrouler; la surprise et la terreur m'ont fait quitter le logis.

TROISIÈME BOURGEOIS. C'est pour cela que nous vous importunons de si bonne heure; ce n'est pas par zèle matinal.

CÉRIMON. Vous avez bien raison.

PREMIER BOURGEOIS. Mais je m'étonne que, riche comme vous l'êtes, vous ayez secoué de si bonne heure les doux pavots du sommeil; il est étrange qu'on se crée ainsi des fatigues quand on n'y est pas obligé.

CÉRIMON. J'ai toujours considéré la vertu et l'intelligence comme des dons plus précieux que la noblesse et l'opulence; d'insouciants héritiers peuvent ternir et gaspiller ces dernières, mais les autres nous rendent immortels, et font de l'homme un dieu. On sait que j'ai toujours fait une étude spéciale de la chimie; je me suis initié à ses secrets, et tant par la lecture que par la pratique, j'ai acquis une connaissance familière des vertus salutaires contenues dans les végétaux, les métaux et les minéraux, et je puis parler des réactions et des cures que produit la nature; je trouve dans cette étude un contentement plus vrai, des jouissances plus vives, que si j'étais dévoré de la soif des honneurs ou occupé à lier mes trésors dans des sacs de soie, pour plaire aux insensés et pour travailler au profit de la mort.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Votre bienfaisance s'est répandue dans Éphèse, où des centaines d'individus sauvés par vous se disent vos créatures. Votre science, votre obligeance personnelle, votre bourse toujours ouverte, vous ont fait une réputation que jamais le temps ne détruira.

Arrivent DEUX DOMESTIQUES, portant un coffre.

UN DOMESTIQUE. Bien; soulevez.

CÉRIMON. Qu'est-ce que cela?

LE DOMESTIQUE. Seigneur, il n'y a qu'un instant, la mer a rejeté ce coffre sur la côte; il doit provenir de quelque naufrage.

CÉRIMON. Déposez-le à terre; nous allons l'examiner.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Seigneur, c'est un cercueil.

CÉRIMON. Quoi qu'il puisse être, il est singulièrement lourd. Qu'on l'ouvre sur le champ; si l'estomac de la mer est trop chargé d'or, la fortune a bien fait de la faire dégorger en notre faveur.

DEUXIÈME BOURGEOIS. C'est vrai, seigneur.

CÉRIMON. Comme il est soigneusement calfaté et goudronné! Vous dites donc que la mer l'a jeté sur le rivage?

LE DOMESTIQUE. Je n'ai jamais vu de vague aussi énorme que celle qui l'a lancé sur la côte.

CÉRIMON. Allons, qu'on l'ouvre! doucement! il en exhale une odeur délicieuse.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Un parfum délicat.

CÉRIMON. Jamais rien de si doux n'a frappé mon odorat; [illegible] enlevez-moi cela. — Dieux tout-puissants! que vois-je? un cadavre!

PREMIER BOURGEOIS. Voilà qui est étrange!

CÉRIMON. Enveloppé dans une riche étoffe, embaumé précieusement avec des sacs tout pleins d'aromates! J'aperçois une inscription! Apollon, permets que j'en déchiffre les caractères! (*Il lit.*)

« Si jamais ce cercueil arrive à terre, je fais savoir, par » le présent, que moi, le roi Périclès, la mort m'a privé de » cette reine, digne de tous les trésors du monde. Elle était » fille d'un roi. Quiconque la trouvera est prié de lui donner la sépulture; outre les trésors ci-joints, qui le payeront » de sa peine, puissent les dieux récompenser sa charité! »

Si tu vis, ô Périclès! comme ton cœur doit être brisé de douleur! — Cela a dû se passer cette nuit.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Très-probablement, seigneur.

CÉRIMON. Cette nuit, sans nul doute; car, voyez, quel air de fraîcheur! — Comment ont-ils pu avoir le cœur de la jeter à la mer? Allumez ici du feu; apportez toutes les boîtes qui sont dans mon cabinet. La mort peut usurper sur le domaine de la nature pendant un grand nombre d'heures, et néanmoins le feu de la vie ranimer les esprits engourdis. J'ai entendu parler d'un Égyptien qui était mort depuis neuf heures, et que des moyens convenablement appliqués ont rappelé à la vie.

Entre UN DOMESTIQUE, apportant des boîtes, du linge et du feu.

CÉRIMON, *continuant.* C'est bien, c'est bien; le feu et le linge; — qu'on fasse entendre, je vous prie, la musique rude et triste que nous avons. Redonnez-moi la fiole. — (*A un Domestique.*) Bouge donc, imbécile. La musique, te dis-je. — Donnez-lui de l'air, je vous prie. — Messieurs, cette reine vivra: la nature s'éveille, la chaleur se répand sur tout son être; sa léthargie n'a pas duré cinq heures. Voyez-la renaître; voyez s'épanouir en elle la fleur de la vie.

PREMIER BOURGEOIS. Par vous, seigneur, le ciel ajoute à notre étonnement et vous assure une gloire impérissable.

CÉRIMON. Elle vit; voyez, ses paupières, enveloppe de ces célestes joyaux qu'a perdus Périclès, commencent à entr'ouvrir leurs franges d'or brillant; des diamants de la plus belle eau apparaissent pour doubler la richesse du monde. Oh, vis! et fais-nous pleurer au récit de ton destin, belle et inestimable créature. (*Elle remue.*)

THAÏSA. O Diane chérie, où suis-je? où est mon époux? Quel monde est celui-ci?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Cela n'est-il pas étrange?

PREMIER BOURGEOIS. Tout à fait extraordinaire.

CÉRIMON. Silence, mes amis; aidez-moi; portons-la dans la pièce voisine. Maintenant les plus grandes précautions sont nécessaires; car une rechute serait mortelle. Allons, venez, et qu'Esculape nous soit en aide! (*Ils sortent, emportant Thaïsa.*)

SCÈNE III.

Tharse. — Un appartement dans le palais de Cléon.

Entrent PÉRICLÈS, CLÉON, DIONYSA, LYCORIDA et MARINA.

PÉRICLÈS. Très-honoré Cléon, il faut que je parte; mon année est expirée, et Tyr ne jouit que d'une paix précaire. Vous et votre digne compagne, recevez mes sincères remercîments! Que les dieux vous donnent le reste!

CLÉON. Vos malheurs, qui vous portent au cœur une blessure mortelle, ont fait une vive et douloureuse impression sur nous.

DIONYSA. O votre charmante épouse! plût aux dieux que les destins cruels l'eussent amenée ici pour charmer mes regards!

PÉRICLÈS. Il faut nous résigner à la volonté des dieux. Quand je rugirais et entrerais en fureur, comme la mer dans le sein de laquelle elle est gisante, je ne changerais rien à ce qui est. Je charge votre obligeance de veiller sur ma fille Marina, que j'ai ainsi nommée parce qu'elle est née sur mer; je confie à vos soins son enfance. Vous suppliant de lui donner une éducation digne d'une princesse, afin que ses qualités égalent sa naissance.

CLÉON. Soyez tranquille, seigneur; vous qui avez nourri mon peuple de votre blé, bienfait pour lequel il vous adresse encore ses bénédictions, notre tendresse vous chérira dans cette enfant. Si j'étais assez vil pour oublier ce devoir, ce peuple secouru par vous se chargerait de me le rappeler; mais si j'ai besoin pour cela d'aiguillon, que les

dieux me punissent, moi et les miens, jusqu'à la dernière génération.

PÉRICLÈS. Je vous crois; votre honneur et votre vertu me sont une garantie suffisante sans vos serments. Madame, jusqu'à ce qu'elle soit mariée, j'en jure par la brillante Diane, que nous honorons tous, les ciseaux n'approcheront pas de ma chevelure, dussé-je passer pour bizarre et insensé. Sur quoi, je prends congé. Je m'estimerai heureux des soins que vous voudrez bien donner à l'éducation de mon enfant.

DIONYSA. J'en ai un moi-même, qui ne me sera pas plus cher que le vôtre, seigneur.

PÉRICLÈS. Madame, recevez mes remercîments et mes vœux.

CLÉON. Nous vous conduirons jusqu'au bord de la mer, puis nous vous livrerons au décevant Neptune et aux plus doux vents du ciel.

PÉRICLÈS. J'accepte votre offre. Venez, madame. — Oh ! point de larmes. Lycorida, point de larmes; reporte toute ton attention sur ta petite maîtresse, dont ta destinée dépendra plus tard. — Venez, seigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Éphèse. — Un appartement dans la maison de Cérimon.

Entrent CÉRIMON et THAISA.

CÉRIMON. Madame, cette lettre se trouvait dans votre cercueil, avec quelques joyaux qui sont à votre disposition. Connaissez-vous cette écriture?

THAÏSA. C'est celle de mon époux. Je me rappelle fort bien mon embarquement, à la veille d'accoucher; quant à savoir si j'ai été délivrée là ou ailleurs par les dieux, je ne saurais le dire. Mais puisque je ne dois plus espérer de revoir mon époux, le roi Périclès, je veux prendre l'habit de vestale et renoncer pour toujours à la joie.

CÉRIMON. Madame, si telle est votre intention, tout près d'ici est le temple de Diane, où vous pourrez résider jusqu'à la fin de vos jours. En outre, si vous le souhaitez, ma nièce vous y tiendra compagnie.

THAÏSA. Pour toute récompense, je n'ai que des remercîments à vous offrir; quoique le don soit petit, ma bonne volonté est grande. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. Figurez-vous Périclès à Tyr, accueilli aussi bien qu'il peut le désirer. Nous avons laissé à Éphèse son épouse inconsolable, qui s'est consacrée au culte de Diane. Maintenant reportez votre pensée vers Marina, que notre drame rapide va retrouver à Tharse, élevée par Cléon dans la connaissance de la musique et des lettres; l'éducation lui a donné tous les talents qui la rendent l'objet de l'admiration générale. Mais, hélas ! le monstre de l'envie, qui poursuit de sa haine toute gloire méritée, cherche à faire périr Marina sous le poignard de la trahison. Notre Cléon a une fille de cette espèce; elle est grande et prête à soutenir la lutte conjugale : cette fille se nomme Philotène. On assure dans notre histoire, qu'elle ne quittait jamais Marina, soit qu'elle travaillât la soie de ses doigts longs, minces et blancs comme le lait; soit que son aiguille acérée piquât la fine toile plus belle encore au sortir de ses mains; soit que sa voix s'unît aux accords de son luth, et lui fît taire le chant plaintif de l'oiseau des nuits; soit que sa plume brillante et fidèle célébrât les louanges de Diane, sa divinité tutélaire. Philotène s'efforce de rivaliser en talents avec la perfection de Marina; c'est comme si le corbeau voulait rivaliser avec la colombe de Paphos pour la blancheur du plumage. Tous les éloges s'adressent à Marina et lui sont décernés non comme un don, mais comme une dette. Elle éclipse tellement toutes les grâces de Philotène, que l'épouse de Cléon, dévorée d'envie, cherche un assassin qui la délivre de Marina, afin que par ce meurtre sa fille soit sans égale. Ce qui vient favoriser encore son infâme projet, c'est que Lycorida, notre nourrice, est morte; et l'instrument de la colère de Dionysa est près de frapper le coup fatal. Je vous laisse assister aux événements non encore accomplis; seulement je fais marcher le temps ailé au pas boiteux de ma parole; ce que je ne puis faire qu'autant que votre pensée m'accompagne. — Dionysa s'avance avec Léonin le meurtrier. (*Il se retire.*)

SCÈNE I.

Le rivage de la mer aux environs de Tharse.

Arrivent DIONYSA et LÉONIN.

DIONYSA. Rappelle-toi ton serment : tu as juré de le faire; ce n'est qu'un coup à frapper, et personne n'en saura jamais rien. Tu ne saurais rien faire dans le monde qui te prenne moins de temps et qui te procure plus de profit. Que la froide conscience ne donne pas à ton cœur des scrupules; ne te laisse pas attendrir par la pitié, quand tu vois une femme même s'en dépouiller; et mets dans ta résolution le courage d'un soldat.

LÉONIN. Je le ferai; mais c'est une belle et bonne créature.

DIONYSA. Raison de plus pour que les dieux la possèdent. La voilà qui s'approche en pleurant, affligée qu'elle est de la mort de sa vieille nourrice. Es-tu décidé?

LÉONIN. Je le suis.

Arrive MARINA, portant une couronne de fleurs.

MARINA, *se croyant seule.* Non, non, je veux dépouiller la terre de ses fleurs pour en semer le gazon de ta tombe; les bluets, les soucis, les violettes y seront suspendus en guirlandes tant que durera l'été. Malheureuse que je suis! née dans une tempête, j'ai coûté la vie à ma mère : ce monde n'est pour moi qu'une tempête permanente qui m'emporte loin de tout ce que j'aime.

DIONYSA. Eh bien, Marina! pourquoi êtes-vous seule? Comment se fait-il que ma fille n'est pas avec vous? Ne vous consumez pas de douleur; vous avez en moi une nourrice. Mon Dieu! comme ce chagrin inutile a changé votre visage! Venez, venez; donnez-moi votre guirlande de fleurs; le vent de la mer la flétrirait! Allez avec Léonin faire un tour de promenade sur le rivage; l'air y est vif, piquant, et stimule l'appétit : venez! — Léonin, donnez-lui le bras, et promenez-vous avec elle.

MARINA. Oh ! non, je vous prie; je ne veux pas vous priver de votre serviteur.

DIONYSA. Allez, allez; j'ai pour votre père et pour vous plus que l'affection d'une étrangère; nous l'attendons d'un jour à l'autre. Quand il viendra et trouvera ainsi défigurée la merveille que nous lui vantions, il regrettera d'avoir fait, pour venir, un si long voyage. Il nous reprochera, à mon mari et à moi, de n'avoir pas pris soin de vous. Promenez-vous un peu, je vous prie, et reprenez votre gaieté. Conservez en bon état ce teint charmant qui attire les regards des jeunes hommes et des vieillards. Ne vous inquiétez pas de moi; je puis retourner seule à la maison.

MARINA. Je le veux bien, mais je n'en ai pas la moindre envie.

DIONYSA. Allez; je sais que cela vous fera du bien. Léonin, vous vous promènerez au moins une heure : n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

LÉONIN. Je vous le promets, madame.

DIONYSA. Je vous quitte pour quelques instants, ma chère enfant; marchez doucement; ne vous échauffez pas. Oh! il faut que je prenne soin de vous.

MARINA. Je vous remercie, madame. — (*Dionysa s'éloigne.*)

MARINA, *continuant.* Est-ce le vent du sud qui souffle?

LÉONIN. C'est le vent du sud-est.

MARINA. Quand je suis née, c'était le vent du nord.

LÉONIN. Vraiment?

MARINA. Mon père, c'est ma nourrice qui me l'a dit, n'avait pas la moindre peur. *Mes amis !* criait-il aux matelots, et en même temps ses mains royales maniaient les cordages; il tenait un mât embrassé pendant que la mer furieuse se ruait sur le tillac et enlevait un mousse de la hune. *Ha! ha!* s'écria quelqu'un, *tu t'en vas*; et chacun de courir en chancelant de l'avant à l'arrière; le contre-maître sifflait, le capitaine appelait et triplait la confusion.

LÉONIN. Quand cela se passait-il?

MARINA. Quand je suis née. Jamais le vent ni la mer n'eurent plus de violence.

LÉONIN. Allons, dépêchez-vous de dire vos prières.

MARINA. Que voulez-vous dire ?

LÉONIN. Si vous voulez quelques instants pour prier, je vous les accorde; priez, mais dépêchez-vous; car les dieux ont l'ouïe bonne, et je dois expédier ma besogne promptement.

MARINA. Voulez-vous donc me tuer?

LÉONIN. Oui, pour obéir à ma maîtresse.

MARINA. Pourquoi en voudrait-elle à mes jours? Autant que je puis me le rappeler, je ne lui ai jamais fait de mal; je n'ai jamais dit un mot offensant, jamais nui à aucune créature vivante. Oh! croyez-moi, je n'ai jamais tué une souris, ni fait du mal à une mouche; il m'est arrivé de marcher sur un ver sans le vouloir; mais j'en ai pleuré. Qu'ai-je fait? en quoi ma mort peut-elle lui profiter? en quoi ma vie peut-elle la menacer?

LÉONIN. Je suis chargé d'exécuter la chose, non de la raisonner.

MARINA. J'espère bien que rien au monde ne vous la fera faire. Votre air parle en votre faveur, et je vois dans vos yeux que vous avez un bon cœur. Je vous ai vu dernièrement recevoir un coup en séparant deux hommes qui se battaient : en cela vous avez bien agi; agissez de même maintenant; votre maîtresse en veut à ma vie : interposez-vous entre nous, et sauvez-moi; car je suis la plus faible.

LÉONIN. Je l'ai juré, et je tiendrai mon serment. (*Pendant que Marina se débat, surviennent des Pirates.*)

PREMIER PIRATE. Arrête, misérable! (*Léonin s'enfuit.*)

DEUXIÈME PIRATE. Une prise! une prise!

TROISIÈME PIRATE. Part à moi, mes amis, part à moi! embarquons-la sur-le-champ. (*Les Pirates s'éloignent avec Marina.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Revient LÉONIN.

LÉONIN. Ces brigands sont au service du fameux pirate Valdès : ils se sont emparés de Marina. Qu'elle parte : il n'y a plus d'espoir qu'elle revienne jamais. Je jurerai qu'elle est morte et que je l'ai jetée à la mer. — Mais j'attendrai; peut-être ils se contenteront d'en jouir, et ne l'embarqueront pas. Si elle reste, celle qu'ils auront violée sera tuée par moi. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Mitylène. — Une salle dans une maison de prostitution.

Entrent LE MAÎTRE, LA MAÎTRESSE et LAFLÈCHE.

LE MAÎTRE. Laflèche!

LAFLÈCHE. Monsieur?

LE MAÎTRE. Parcours le marché aux esclaves : cherche avec soin. Mitylène est plein de galants. Le manque de femmes nous a fait depuis peu perdre beaucoup d'argent.

LA MAÎTRESSE. Nous n'avons jamais été aussi à court. Nous n'en avons que trois, et elles ne peuvent faire que ce qu'elles peuvent; obligées d'être continuellement en action, elles ne sont plus bonnes à grand'chose.

LE MAÎTRE. Ayons-en donc de nouvelles à quelque prix que ce soit. Il faut de la conscience dans tous les états, si on veut prospérer.

LA MAÎTRESSE. Tu dis vrai : ce n'est pas en élevant de malheureux [illegible] comme les onze que j'ai élevés, —

LAFLÈCHE. Oui, vous les avez élevés, puis vous les avez [illegible]. Mais voyons, faut-il que j'aille au marché?

LA MAÎTRESSE. Il n'y a pas moyen de faire autrement; les [illegible] que nous avons sont une si pitoyable marchandise, qu'il suffirait d'un vent un peu fort pour les faire tomber en [illegible].

LE MAÎTRE. Tu as raison, elles sont trop malsaines, en conscience. Le pauvre [illegible] qui couchait avec la petite [illegible].

LAFLÈCHE. Oui, elle l'a promptement expédié; elle en a fait un excellent [illegible] pour les [illegible]. — Mais je vais parcourir le marché. (*Il sort.*)

LE MAÎTRE. Si j'avais trois ou quatre mille sequins pour vivre tranquille, je planterais là le métier.

LA MAÎTRESSE. Pourquoi, je te prie, planter là le métier? est-ce une chose dont nous ayons à rougir quand nous [illegible]?

LE MAÎTRE. Oh! la réputation ne nous vient pas aussi vite que la marchandise; et la marchandise ne peut être mise en balance avec le danger. Si donc dans notre jeunesse il nous arrive de trouver sous notre main une jolie petite fortune, nous ferons bien de mettre la clef sous la porte. D'ailleurs, les mauvais termes dans lesquels nous sommes avec les dieux, sont une raison pour que nous renoncions au métier.

LA MAÎTRESSE. Allons donc; les autres pèchent tout aussi bien que nous.

LE MAÎTRE. Tout aussi bien que nous? dis donc, mieux que nous; nous sommes les pires d'entre les pécheurs. Notre métier n'est point une profession; ce n'est pas un état. — Mais voici venir Laflèche.

Entrent DES PIRATES et LAFLÈCHE, entraînant avec eux MARINA.

LAFLÈCHE, *à Marina*. Allons, venez. — (*Aux Pirates.*) Messieurs, vous dites qu'elle est vierge?

PREMIER PIRATE. Oh! nous n'en doutons pas.

LAFLÈCHE, *à son maître*. Maître, j'ai proposé un bon prix pour cette pièce. Si vous la trouvez de votre goût, c'est bien; sinon, j'ai perdu mes arrhes.

LE MAÎTRE. Laflèche, a-t-elle quelques qualités?

LAFLÈCHE. Elle a une figure avenante, s'exprime bien, et a d'excellents vêtements : ces qualités-là suffisent pour qu'elle ne soit pas refusée.

LE MAÎTRE. Quel est son prix, Laflèche?

LAFLÈCHE. On me demande trois mille écus; pas un liard de moins.

LE MAÎTRE. Bien! suivez-moi, messieurs; je vais vous compter votre argent. Ma femme, recevez-la chez nous; mettez-la au courant de ce qu'elle aura à faire, afin qu'elle ne soit pas novice dans ses fonctions. (*Le Maître et les Pirates sortent.*)

LA MAÎTRESSE. Laflèche, va publier son signalement; tu diras la couleur de ses cheveux, son teint, sa taille, son âge, sa virginité non douteuse, et tu t'écrieras : *Celui qui donnera le plus l'aura le premier.* Cette virginité-là se payerait cher, si les hommes étaient ce qu'ils ont été. Va faire ce que je te dis.

LAFLÈCHE. Je vais l'exécuter sur-le-champ. (*Il sort.*)

MARINA. Hélas! pourquoi Léonin a-t-il été si lent à frapper? Que ne m'a-t-il tuée sur-le-champ sans me parler? Pourquoi ces pirates, trop peu barbares, ne m'ont-ils pas jetée à la mer pour aller rejoindre ma mère?

LA MAÎTRESSE. De quoi vous désolez-vous, ma jolie enfant?

MARINA. De ce que je suis jolie.

LA MAÎTRESSE. Allons, les dieux ne vous ont pas mal partagée!

MARINA. Je ne les accuse pas.

LA MAÎTRESSE. Vous êtes tombée dans mes mains, où vous êtes sûre de vivre.

MARINA. Pourquoi faut-il que j'aie échappé aux mains où j'étais sûre de mourir!

LA MAÎTRESSE. Vous vivrez au sein des plaisirs.

MARINA. Non.

LA MAÎTRESSE. Oui, vous dis-je, et vous tâterez des gens comme il faut dans tous les genres. Oh! vous aurez du bon temps; vous essayerez de tous les tempéraments. Quoi! vous vous bouchez les oreilles?

MARINA. Êtes-vous femme?

LA MAÎTRESSE. Que voulez-vous que je sois, si je ne suis pas femme?

MARINA. Soyez honnête femme, ou ne le soyez point du tout.

LA MAÎTRESSE. Allons donc, petite sotte, je vois que j'aurai à faire avec vous; venez; vous êtes une jeune folle; il faudra bien que vous vous soumettiez.

MARINA. Que les dieux me protégent!

LA MAÎTRESSE. S'il plaît aux dieux, vous aurez des hommes qui vous protégeront, qui vous consoleront, qui vous nourriront, qui vous dégourdiront. — Voilà Laflèche de retour.

Entre LAFLÈCHE.

LA MAÎTRESSE. Eh bien, l'as-tu annoncée dans le marché?

LAFLÈCHE. J'ai donné jusqu'au nombre de ses cheveux; ma voix a tracé son portrait.

LA MAÎTRESSE. Eh bien, dis-moi, comment as-tu trouvé les chalands disposés, surtout les jeunes?

LAFLÈCHE. Ils m'écoutaient comme ils auraient écouté le

testament de leur père. Il y avait un Espagnol à qui l'eau venait à la bouche, si bien qu'après avoir entendu la description que j'ai faite, il s'est allé mettre au lit.

LA MAÎTRESSE. Nous le verrons paraître demain avec sa plus belle fraise.

LAFLÈCHE. Dès ce soir. A propos, maîtresse, vous connaissez ce chevalier français qui se balance sur les hanches? Après avoir entendu mon annonce, il a voulu faire un entre-chat; mais une douleur l'a saisi, et il a juré qu'il la verrait demain.

LA MAÎTRESSE. Je sais qu'il va nous suivre comme son ombre, et semer l'argent comme du sable.

LAFLÈCHE. S'il arrivait à Mitylène des voyageurs de toutes les nations, cette jeune vierge est une enseigne qui les attirerait tous chez nous.

LA MAÎTRESSE, *à Marina*. Approchez un peu : vous allez avoir les plus belles chances; ce sont de véritables fortunes Ecoutez-moi bien; vous devez avoir l'air de faire avec répugnance ce que vous ferez le plus volontiers; de mépriser l'argent, dans les occasions qui vous présentent les gains les plus considérables. Il faut paraître déplorer la vie que vous menez, afin d'exciter la compassion de vos adorateurs. Cette compassion les conduit à avoir bonne opinion de vous, et cette bonne opinion se traduit en profits positifs.

MARINA. Je ne vous comprends pas.

LAFLÈCHE. Oh! menez-la chez vous, maîtresse, menez-la chez vous; un peu d'exercice lui ôtera bientôt cette timidité-là.

LA MAÎTRESSE. Tu as raison, c'est cela même; la jeune fiancée commence par faire en rougissant et en tremblant ce qu'elle fera ensuite sans scrupule.

LAFLÈCHE. Il en est qui se font prier, et d'autres non; au surplus, maîtresse, c'est moi qui ai fait le marché pour l'acquisition de ce morceau, —

LA MAÎTRESSE. Et tu en veux ta part?

LAFLÈCHE. Certainement.

LA MAÎTRESSE. C'est trop juste. (*A Marina.*) Venez, jeunesse; j'aime la tournure de vos vêtements.

LAFLÈCHE. Elle pourra les garder encore.

LA MAÎTRESSE. Laflèche, va répandre cette nouvelle; annonce l'acquisition que nous avons faite; plus les chalands seront nombreux, plus tu y trouveras ton compte. Quand la nature a formé ce friand morceau, elle a eu pour toi de bonnes intentions; va donc dire quelle merveille nous possédons, et tu recueilleras ce que tes rapports auront semé.

LAFLÈCHE. Maîtresse, je vous donne ma parole que le tonnerre n'éveille pas plus tôt les anguilles [1] que mes discours ne stimuleront les libertins; j'en amènerai quelques-uns ce soir.

LA MAÎTRESSE, *à Marina*. Venez, suivez-moi.

MARINA. S'il y a du feu qui brûle, des poignards acérés, des eaux profondes, je garderai ma virginité intacte. Diane, viens en aide à mon projet.

LA MAÎTRESSE. Qu'est-ce que cela nous fait, Diane? Allons, voulez-vous venir avec nous? (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Tharse. — Un appartement dans la maison de Cléon.

Entrent CLÉON et DIONYSA.

DIONYSA. Est-ce que vous êtes fou? Pouvez-vous défaire ce qui est fait?

CLÉON. O Dionysa! le soleil ni la lune n'ont jamais lui sur un meurtre aussi abominable.

DIONYSA. Je crois que vous êtes retombé dans l'enfance.

CLÉON. Quand je posséderais le monde entier, je le donnerais pour que cela n'eût pas eu lieu. Une jeune fille moins noble encore par sa naissance que par ses vertus, une princesse digne de la première couronne de l'univers! Et ce misérable Léonin que tu as empoisonné! Si tu avais bu à la même coupe que lui, c'eût été un acte de courtoisie digne de ton effroyable forfait. Que répondras-tu quand le noble Périclès te redemandera son enfant?

DIONYSA. Je répondrai qu'elle est morte. Les nourrices ne pouvaient commander à la destinée, ni la préserver à jamais de la mort; je dirai qu'elle est morte pendant la nuit; qui peut me contredire? A moins que, dans votre simplicité impie, votre vertueuse indignation ne crie à haute voix que sa mort est le résultat d'un crime.

CLÉON. Oh! laisse-moi; de tous les forfaits commis sous le ciel, les dieux n'en ont point vu de plus affreux.

DIONYSA. Libre à vous de croire que les passereaux, fuyant d'ici à tire-d'aile, iront tout révéler à Périclès. Je rougis quand je songe à la noblesse de votre naissance et à la bassesse de vos sentiments.

CLÉON. Il faudrait avoir dévié du sentier de l'honneur pour approuver un tel acte, même sans y avoir préalablement consenti.

DIONYSA. Eh bien, soit! Cependant nul, hormis vous, ne sait comment elle est morte, et Léonin parti, nul ne peut le savoir. Elle méprisait ma fille, et s'interposait entre elle et sa fortune. Nul ne daignait jeter les yeux sur notre enfant; tous les regards se portaient sur Marina; notre fille n'était qu'un objet de dédain, indigne d'être regardé; cela me perçait le cœur. Vous trouvez ma conduite dénaturée parce que vous n'aimez pas votre fille; mais moi, je me félicite de ce que j'ai fait comme d'un important service rendu à notre unique enfant.

CLÉON. Le ciel te le pardonne!

DIONYSA. Quant à Périclès, que pourrait-il dire? Nous avons suivi en pleurant son convoi; nous portons encore son deuil; son monument funéraire élevé à nos frais est presque achevé; et une épitaphe en lettres d'or fait l'éloge de ses qualités et témoigne de notre sollicitude.

CLÉON. Tu ressembles aux harpies : à un visage d'ange pour saisir ta proie tu joins des serres d'aigle.

DIONYSA. Vous ressemblez à ces insensés qui se plaignent aux dieux de ce que l'hiver tue les mouches; toutefois, je sais que vous vous laisserez guider par moi. (*Ils sortent.*)

Les environs de Tharse. — On aperçoit le monument funéraire de Marina.

Arrive GOWER.

GOWER. C'est ainsi que nous abrégeons le temps, et rendons courte la route la plus longue; nous naviguons dans des coquilles de noix; nous n'avons pour avoir qu'à désirer; et pour complaire à votre imagination, nous voyageons de rivage en rivage, d'une région à l'autre; avec votre permission, nous pouvons sans crime parler la même langue dans tous les pays où nous plaçons la scène de notre drame. Écoutez-moi, je vous prie, moi, qui viens dans les entr'actes vous expliquer la marche de notre histoire. Périclès, accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de chevaliers, franchit de nouveau les mers inconstantes pour revoir sa fille, l'unique joie de son cœur. Il confie le gouvernement au vieil Escanès, à qui Hélicanus a déjà conféré de grands honneurs et de hautes dignités; notez qu'Hélicanus accompagne Périclès. Des vaisseaux bons voiliers et un vent favorable ont amené le roi à Tharse. Donnez-lui la pensée pour pilote, votre pensée suivra plus facilement sa traversée; il vient pour ramener sa fille à Tyr, sa fille qui est partie avant lui. Voyez-les un moment se mouvoir comme des atomes et des ombres; je mettrai vos oreilles d'accord avec vos yeux.

Jeu muet. — Arrivent d'un côté Périclès et sa suite; de l'autre, Cléon et Dionysa. Cléon montre à Périclès la tombe de Marina; à cette vue, Périclès témoigne la plus vive douleur, revêt un cilice, et s'éloigne dans une affliction profonde. Cléon et Dionysa se retirent.

GOWER. Combien l'hypocrisie peut en imposer à la crédulité! Cette douleur empruntée passe pour douleur véritable; Périclès, accablé d'affliction, quitte Tharse en soupirant et les yeux baignés de larmes, et se rembarque. Il jure de ne jamais laver sa figure, ni couper ses cheveux, revêt un cilice, et met à la voile. Il essuie une tempête qui brise son vaisseau, mais à laquelle il échappe. Permettez, maintenant, que je vous lise l'épitaphe de Marina composée par la coupable Dionysa. (*Il lit l'inscription mise sur le tombeau de Marina.*)

« Ci-gît la plus belle, la plus douce, la meilleure des jeunes » filles, moissonnée dans son printemps. Celle que la mort » a immolée était Tyrienne et fille de roi; elle se nommait » Marina : à sa naissance, Thétis, fière de lui donner le » jour, envahit une partie de la terre, la terre, craignant

[1] Le tonnerre ne produit, dit-on, aucune impression sur les poissons, à l'exception de l'anguille, que ce bruit fait sortir de la vase où elle se tient, et qui est alors plus facile à prendre.

» d'être submergée, a fait présent au ciel de la fille de Thé-
» tis, qui, dans sa fureur, s'attaque et a juré de s'attaquer
» sans cesse aux rochers du rivage. »

Nul masque ne convient aussi bien au crime que la douce et délicate flatterie. Que Périclès croie sa fille morte, et s'abandonne à la direction de la fortune, pendant que notre drame va nous montrer les tortures de sa fille dans l'asile infâme qu'elle habite. Patience donc, et figurez-vous tous que vous êtes à Mitylène. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Mitylène. — Une rue devant la maison de prostitution.

DEUX BOURGEOIS en sortant.

PREMIER BOURGEOIS. Avez-vous jamais rien entendu de pareil?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Non, et je vous promets que je ne remettrai plus les pieds dans une maison de ce genre, une fois qu'elle en sera partie.

PREMIER BOURGEOIS. Mais entendre en pareil lieu prêcher la religion et la vertu! l'auriez-vous jamais pu croire?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Non, non; venez; plus de maison de prostitution. Voulez-vous que nous allions entendre chanter les vestales?

PREMIER BOURGEOIS. Maintenant, je suis prêt à faire tout ce qui est vertueux; mais j'ai quitté pour toujours la voie de la paillardise. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Même ville. — Une chambre dans la maison de prostitution.

Entrent LE MAITRE, LA MAITRESSE et LAFLÈCHE.

LE MAÎTRE. Ma foi, je voudrais, pour le double de ce qu'elle vaut, qu'elle n'eût jamais mis le pied dans la maison.

LA MAÎTRESSE. Fi! la bégueule! elle serait capable de geler le dieu Priape lui-même et de perdre toute une génération. Il faut la faire violer, ou nous en débarrasser; au lieu de remplir ses fonctions avec les pratiques, et d'accomplir les devoirs de notre profession, mademoiselle se rebiffe; elle vous allègue ses raisons, raisons péremptoires; elle prie, elle s'agenouille; elle ferait un puritain du diable, s'il lui marchandait un baiser.

LAFLECHE. Il faut absolument que je la viole; sans quoi elle nous fera perdre tous nos cavaliers, et fera des prêtres de tous nos sacripants.

LE MAÎTRE. Que le diable l'emporte avec sa bégueulerie!

LA MAÎTRESSE. Voilà le seigneur Lysimaque déguisé.

LAFLECHE. Nous aurions l'épée et la robe, si la coquine voulait accueillir les chalands.

Entre LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE. Eh bien! comment vont les virginités?

LA MAÎTRESSE. Que les dieux bénissent votre seigneurie!

LAFLÈCHE. Je suis charmé de voir votre seigneurie en bonne santé.

LYSIMAQUE. Vous avez raison. Vous devez désirer que vos pratiques se portent bien et soient solides sur leurs jambes. (*A la Maitresse.*) Eh bien, comment va, iniquité salutaire? avez-vous quelque chose dont un honnête homme puisse s'approcher sans craindre le chirurgien?

LA MAÎTRESSE. Nous en avons bien une, seigneur, si elle le voulait ; mais Mitylène n'a jamais vu sa pareille.

LYSIMAQUE. Vous voulez dire si elle consentait à commettre le péché de paillardise.

LA MAÎTRESSE. Votre seigneurie sait ce que parler veut dire.

LYSIMAQUE. Fort bien, faites-la venir, faites-la venir.

LAFLÈCHE. Pour la fraîcheur, pour la beauté du teint, vous allez voir une [illegible] et ce serait effectivement une rose, si elle avait seulement [illegible].

LYSIMAQUE. [illegible] je vous prie?

LAFLÈCHE. Oh! [illegible] modeste.

LYSIMAQUE. Cela relève la renommée d'un mauvais lieu et lui donne une réputation de chasteté.

Entre MARINA.

LA MAÎTRESSE. Voilà la fleur sur sa tige — elle n'a pas encore été cueillie, je puis vous l'assurer. N'est-ce pas une belle créature?

LYSIMAQUE. On s'en accommoderait après un long voyage sur mer. Tenez, (*lui montrant de l'argent*) voilà pour vous; — laissez-nous.

LA MAÎTRESSE. Que votre seigneurie veuille bien m'excuser; un mot seulement, et j'ai fini.

LYSIMAQUE. Faites, je vous prie.

LA MAÎTRESSE, *à Marina, qu'elle a prise à part.* Je vous ferai d'abord remarquer que c'est là un homme honorable.

MARINA. Je désire le trouver tel, afin de bien le remarquer.

LA MAÎTRESSE. Ensuite, c'est le gouverneur du pays, et un homme envers qui j'ai des obligations à remplir.

MARINA. S'il gouverne le pays, vous avez effectivement des obligations à remplir envers lui; mais jusqu'à quel point ces obligations sont d'une nature honorable, c'est ce que j'ignore.

LA MAÎTRESSE. Sans plus de façons virginales, répondez-moi : votre intention est-elle de le traiter avec bonté? il emplira d'or votre tablier.

MARINA. Ce qu'il daignera faire pour moi, je l'accepterai avec reconnaissance.

LYSIMAQUE. Avez-vous fini?

LA MAÎTRESSE. Seigneur, elle n'est pas encore façonnée; vous aurez quelque peine à la dresser à votre usage. Allons, nous allons vous laisser seul avec elle. (*Le Maitre, la Maitresse et Laflèche sortent.*)

LYSIMAQUE. Allez. — (*A Marina.*) Ma belle enfant, combien y a-t-il de temps que vous êtes dans cette profession?

MARINA. Quelle profession, seigneur?

LYSIMAQUE. Je ne saurais la nommer sans vous offenser.

MARINA. Ma profession ne saurait m'offenser; veuillez la nommer.

LYSIMAQUE. Depuis combien de temps êtes-vous dans votre état actuel?

MARINA. Je ne me rappelle pas en avoir jamais eu d'autre.

LYSIMAQUE. Avez-vous donc débuté si jeune? Faisiez-vous le métier à cinq ou six ans?

MARINA. Je l'ai fait plus tôt, s'il est vrai que je le fasse maintenant.

LYSIMAQUE. La maison que vous habitez indique que vous êtes une créature mercenaire.

MARINA. Vous connaissez cette maison pour telle, et vous y venez! on m'a dit que vous jouissez d'une réputation honorable, et que vous êtes le gouverneur de ce pays.

LYSIMAQUE. Est-ce que votre maîtresse vous a fait connaître qui je suis?

MARINA. Qui est ma maîtresse?

LYSIMAQUE. Mais votre revendeuse; celle qui plante l'infamie et sème l'iniquité. Oh! je vois que vous avez entendu parler de mon rang, et vous attendez de ma part des attentions plus graves que d'un autre. Mais je vous proteste, ma belle enfant, que j'ai laissé mon rang à la porte, et que je viens ici en ami; allons, conduisez-moi dans quelque chambre particulière. Venez, venez.

MARINA. Si vous êtes homme d'honneur, faites-le voir maintenant. Justifiez la haute opinion qu'on a de vous.

LYSIMAQUE. Qu'est-ce que j'entends? qu'est-ce que j'entends? Continuez à faire de la sagesse.

MARINA. Je suis innocente et pure, quoique la fortune ennemie m'ait placée dans cet antre fétide, où l'on tient marché de corruption. — Oh! puissent les dieux me délivrer de ce lieu infâme, quand ils devraient faire de moi le plus chétif des oiseaux qui volent dans l'air libre et pur!

LYSIMAQUE. Je ne vous aurais jamais crue capable de si bien parler; je ne me le serais jamais imaginé. Si j'avais apporté ici une âme corrompue, vos paroles l'auraient changée. Tenez, voici de l'or pour vous; persévérez dans la voie droite où vous marchez, et puissent les dieux vous donner la force nécessaire!

MARINA. Que les dieux vous protégent!

LYSIMAQUE. Pour ce qui est de moi, croyez bien que je ne suis pas venu ici avec de mauvaises intentions; car il n'est pas jusqu'aux portes et aux fenêtres de cette maison qui, à mes yeux, ne sentent l'infamie; adieu. Vous êtes un modèle de vertu, et je ne doute pas que vous n'ayez reçu une éducation distinguée. — Tenez, voilà encore de l'or pour vous. — Qu'il soit maudit, qu'il meure de la mort des infâmes, celui qui vous ravira votre vertu. Si vous entendez parler de moi, ce sera pour votre bien. (*Au moment où Lysimaque remet sa bourse dans sa poche, Laflèche entre.*)

Arrive LAFLÈCHE.

LAFLÈCHE. Que votre seigneurie veuille bien ne pas m'oublier!

LYSIMAQUE. Va-t'en, entremetteur infâme! Sans cette jeune fille qui la soutient, cette maison s'écroulerait sur vous et vous ensevelirait tous sous ses débris. Va-t'en. (*Il sort.*)

LAFLÈCHE. Qu'est-ce que cela? Il nous faut prendre une autre marche. Si je souffre que votre chasteté revêche, qui ne vaut pas un déjeuner dans le pays le moins cher qu'il y ait sous le ciel, ruine toute une maison, que je sois châtré comme un épagneul. Venez.

MARINA. Où voulez-vous me conduire?

LAFLÈCHE. Je veux avoir votre virginité, ou nous la ferons prendre par le bourreau. Venez; nous ne souffrirons plus que des gens comme il faut soient ainsi éconduits. Venez, vous dis-je.

Rentre LA MAITRESSE.

LA MAÎTRESSE. Eh bien! qu'y a-t-il?

LAFLÈCHE. De pire en pire, maîtresse; elle a tenu un langage de sainteté au seigneur Lysimaque.

LA MAÎTRESSE. Quelle abomination!

LAFLÈCHE. Elle déshonore notre profession à la face des dieux.

LA MAÎTRESSE. Qu'elle soit pendue pour l'éternité!

LAFLÈCHE. Ce seigneur ne demandait pas mieux que de se conduire avec elle en galant homme; elle l'a renvoyé froid comme une boule de neige, et disant ses prières, qui mieux est.

LA MAÎTRESSE. Laflèche, emmène-la; fais d'elle ce que tu voudras: brise la glace de sa virginité, et rends le reste malléable.

LAFLÈCHE. Son terrain fût-il plus incultivable encore qu'il ne l'est, elle sera labourée.

MARINA. Écoutez, écoutez, ô dieux!

LA MAÎTRESSE. Elle conjure, c'est une sorcière; emmène-la. Plût aux dieux qu'elle n'eût jamais mis les pieds chez nous, la misérable! Elle est née pour consommer notre ruine. Ah! tu ne veux pas subir la loi commune de la femme! va, va, plat de chasteté, servi avec des baies et du romarin. (*Elle sort.*)

LAFLÈCHE. Allons, mademoiselle, venez avec moi.

MARINA. Que voulez-vous de moi?

LAFLÈCHE. Vous prendre le joyau que vous mettez à si haut prix.

MARINA. D'abord dis-moi une chose.

LAFLÈCHE. Voyons, quelle est-elle?

MARINA. Que souhaiteriez-vous à votre ennemi?

LAFLÈCHE. Je lui souhaiterais d'être mon maître, ou plutôt ma maîtresse.

MARINA. Ils ne sont pas aussi méprisables que toi, car ils sont tes supérieurs. Le plus souffrant des damnés n'échangerait pas sa place contre la tienne: tu sers d'entremetteur aux êtres les plus infâmes; ton oreille est obligée d'entendre les injures de ce qu'il y a de plus vil au monde: ta pitance se compose des restes laissés par des convives impurs.

LAFLÈCHE. Que voulez-vous que je fasse? Que j'aille à la guerre, où, après sept années de service, on a une jambe de moins et pas assez d'argent pour s'en acheter une de bois?

MARINA. Fais toute autre chose que ce que tu fais. Vide les égouts, enlève les immondices, sois valet du bourreau; ces métiers valent encore mieux que le tien; car un singe, s'il pouvait parler, se croirait déshonoré de le prendre. Oh! si les dieux pouvaient me délivrer de ce lieu. Tiens, tiens, voilà de l'or! si ton maître veut tirer de moi quelque profit, annonce que je sais chanter, broder, coudre, danser, sans compter beaucoup d'autres talents dont il est inutile que je me vante. Je m'offre à en donner des leçons; je ne doute pas que cette cité populeuse ne me présente beaucoup d'écolières.

LAFLÈCHE. Mais pouvez-vous réellement enseigner toutes les choses que vous venez de dire?

MARINA. Si je ne le puis pas, ramène-moi à la maison et prostitue-moi au dernier des valets qui la fréquentent.

LAFLÈCHE. Allons, je vais voir ce que je puis faire pour vous; si je puis vous placer, je le ferai.

MARINA. Mais que ce soit chez d'honnêtes femmes?

LAFLÈCHE. A vrai dire, ce n'est guère parmi elles que sont mes connaissances. Mais puisque mon maître et ma maîtresse vous ont achetée, vous ne pouvez quitter la maison que de leur consentement. Je vais donc leur communiquer votre projet, et je suis certain de les trouver traitables. Venez, je ferai pour vous ce que je pourrai; venez. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. C'est ainsi, suivant notre histoire, que Marina parvient à s'échapper d'une maison infâme et qu'elle est reçue dans une maison honnête. Elle chante comme une immortelle et danse comme une déesse, en s'accompagnant de sa voix ravissante; elle ferme la bouche aux plus savants clercs; son aiguille reproduit la nature, le bouton naissant, l'oiseau, la branche, la baie rougissante; ses roses rivalisent avec la rose naturelle; sous ses doigts la laine et la soie imitent la cerise vermeille; elle ne manque pas d'élèves de noble race qui la récompensent généreusement; tout ce qu'elle gagne, elle le donne à la misérable dont elle a fui la demeure. Quittons-la un moment et reportons nos pensées vers son père. Nous l'avons laissé en mer. Poussé par les vents, il est arrivé aux lieux que sa fille habite; supposez-le à l'ancre sur cette côte; la ville, ce jour-là, célèbre la fête annuelle du dieu Neptune. Du rivage, Lysimaque a aperçu le navire tyrien avec son noir pavillon et son riche armement; il se hâte d'aller le rejoindre dans sa chaloupe. Appelez de nouveau à votre aide les yeux de votre imagination; supposez que c'est ici le vaste navire de Périclès: c'est là que va se passer l'action, du moins, tout ce qu'il sera possible de vous en représenter. Veuillez vous asseoir et prêter l'oreille. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE I.

La scène est devant Mitylène, à bord du vaisseau de Périclès. Sur le tillac est une tente fermée par un rideau; Périclès y est couché sur un lit de repos. Une chaloupe est amarrée au navire tyrien.

Arrivent DEUX MATELOTS, l'un appartenant au vaisseau tyrien, l'autre à la chaloupe; HÉLICANUS s'avance vers eux.

LE MATELOT TYRIEN, *au matelot de Mitylène*. Où est le seigneur Hélicanus? il pourra vous répondre. Ah! le voici. — (*A Hélicanus.*) Seigneur, il est arrivé de Mitylène une chaloupe dans laquelle est le gouverneur Lysimaque, qui demande à venir à bord. Quelle est votre volonté?

HÉLICANUS. Que la sienne soit faite! Appelez du monde sur le pont.

LE MATELOT TYRIEN. Holà! messieurs, monseigneur vous demande.

Arrivent DEUX TYRIENS.

HÉLICANUS. Messieurs, des personnages importants vont monter à bord; veuillez leur faire un accueil distingué. *Les Tyriens et les deux matelots descendent dans la chaloupe.*

Arrivent de la chaloupe à bord LYSIMAQUE et PLUSIEURS SEIGNEURS, les DEUX TYRIENS et les DEUX MATELOTS.

LE MATELOT TYRIEN, *à Lysimaque*. Seigneur, voilà l'homme qui peut répondre à toutes vos demandes.

LYSIMAQUE. Salut, vieillard vénérable! Que les dieux vous conservent!

HÉLICANUS. Et vous, seigneur, qu'ils vous donnent une vie plus longue que la mienne, et une mort comme je la voudrais!

LYSIMAQUE. Vos souhaits pour moi sont empreints de bienveillance. Étant sur le rivage, où j'assistais aux cérémonies de la fête de Neptune, j'ai vu arriver ce magnifique navire, et je me suis rendu auprès de vous pour savoir d'où vous venez.

HÉLICANUS. D'abord, seigneur, veuillez me dire quelle place vous occupez.

LYSIMAQUE. Celle de gouverneur du pays qui est devant vous.

HÉLICANUS. Seigneur, notre vaisseau vient de Tyr; nous avons à bord le roi, qui depuis trois mois n'a parlé à per-



La maitresse. — Eh bien, qu'y a-t-il?
Lafleche. — De pire en pire, maitresse. (Page 47.)

sonne, et n'a pris de nourriture que ce qu'il en fallait pour prolonger ses souffrances.

LYSIMAQUE. Quel est le motif de cette étrange conduite?

HÉLICANUS. Seigneur, ce serait trop long à raconter; qu'il vous suffise de savoir que tout cela provient principalement de la perte d'une épouse et d'une fille bien-aimées.

LYSIMAQUE. Ne pourrions-nous le voir?

HÉLICANUS. Vous le pouvez, seigneur; mais cela ne vous servira de rien; il ne parle à personne.

LYSIMAQUE. Néanmoins, veuillez obtempérer à mon désir.

HÉLICANUS. Voyez-le, seigneur. (*Il écarte le rideau; on aperçoit Périclès.*) Cet homme était beau et bien fait, jusqu'à la nuit fatale qui l'a réduit à l'état où vous le voyez.

LYSIMAQUE, *à Périclès.* Seigneur, sire, salut! Les dieux vous conservent! Salut, royale majesté!

HÉLICANUS. C'est inutile; il ne vous parlera pas.

PREMIER [illegible]. Seigneur, nous avons à Mitylène une jeune fille qui, j'en ai l'assurance, le ferait parler.

LYSIMAQUE. C'est une bonne idée. Il est certain que son chant [illegible] et ses autres moyens d'attraction pourraient le captiver et arriver jusqu'à son oreille. En ce moment, [illegible] que belle, elle est, avec ses compagnes, [illegible] qui borde ce côté de l'île. (*Il parle à l'oreille de l'un des seigneurs de sa suite. Le seigneur descend dans la chaloupe de Lysimaque.*)

HÉLICANUS. [illegible] nous ne [illegible] de ce qui [illegible]. Mais puisque [illegible], souffrez que [illegible], permettez [illegible] de nous procurer des provisions en échange de notre or; non que nous en manquions, [illegible] nous [illegible] de [illegible].

LYSIMAQUE. [illegible] d'amitié [illegible] — Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous demander de nouveau de me faire connaître les motifs de la douleur du roi.

HÉLICANUS. Asseyez-vous, seigneur; je vais vous faire ce récit. — Mais voyez, on vient m'interrompre.

Arrivent de la chaloupe sur le tillac MARINA et une Jeune Fille.

LYSIMAQUE. Voici la jeune personne que j'ai envoyé chercher. — Salut, jeune beauté! — N'est-elle pas charmante?

HÉLICANUS. Elle est fort belle!

LYSIMAQUE. Elle est telle, que si j'avais la certitude qu'elle est de bonne maison et de noble race, je ne voudrais pas d'autre épouse, et croirais avoir fait un excellent choix. — Jeune beauté, il s'agit ici d'opérer la guérison d'un roi, et pour cela, les plus brillantes récompenses vous attendent. Si par les moyens qui sont en votre pouvoir, vous réussissez à obtenir de lui une réponse sur un sujet quelconque, pour reconnaître vos soins, il vous sera donné tout ce que vous demanderez.

MARINA. Seigneur, je ferai mon possible pour le guérir, mais à la condition qu'il n'y aura que ma compagne et moi qui aurons la permission de l'approcher.

LYSIMAQUE. Allons, laissons-la; et puissent les dieux lui accorder de réussir! (*Ils s'écartent à quelque distance. Marina chante.*)

LYSIMAQUE, *continuant.* Fait-il attention à votre chant?

MARINA. Non; il ne nous regarde même pas.

LYSIMAQUE, *à Hélicanus.* Voyez; elle va lui parler.

MARINA, *à Périclès.* Salut, seigneur! Sire, prêtez l'oreille.

PÉRICLÈS, *se soulevant à demi.* Hum! — Ah!

MARINA. Je suis une jeune fille, seigneur, qui n'ai jamais appelé les regards de personne; mais les regards se sont fixés sur moi comme sur une comète. Celle qui vous parle, seigneur, a enduré une souffrance qui pourrait égaler la vôtre, si elles étaient mises dans la balance. Bien que la fortune inconstante m'ait maltraitée, je suis issue d'ancêtres qui étaient les égaux des rois les plus puissants. Mais le temps a moissonné ma famille, et, mettant le com-

Paris. [illegible] rue Bonaparte, 44.



PÉRICLÈS. Eh quoi! tu es fille de roi, et ton nom est Marina. Acte V, scène Ire, page 49.

ble à mes malheurs, m'a plongée dans la servitude. (*A part.*) Je m'arrête ; toutefois je sens ma joue brûlante d'une émotion inconnue, et quelque chose me dit tout bas : *Ne t'en va pas avant qu'il ait parlé.*

PÉRICLÈS, *sortant comme d'un rêve et repoussant Marina.* Fortune, — ancêtres, — famille, — égaler la mienne ! — N'est-ce pas cela ? — Que disais-tu?

MARINA. Je disais, seigneur, que si ma naissance vous était connue, vous ne me repousseriez pas.

PÉRICLÈS. Je le crois; je t'en prie, tourne encore tes yeux vers moi. Tu ressembles à quelque chose qui, — De quel pays es-tu ? de celui-ci ?

MARINA. D'aucun. Et pourtant je suis née mortelle, et ne suis pas autre que je parais.

PÉRICLÈS. Je suis gros de douleur; laissez-moi mettre au jour des sanglots et des larmes. Ma femme ressemblait à cette jeune fille, et ma fille lui ressemblerait aujourd'hui. Voilà bien le front large de la reine, sa stature, sa taille droite comme un roseau, sa voix argentine, ses yeux brillants joyaux richement incrustés, sa démarche majestueuse comme celle de Junon ! C'est bien elle ; l'oreille dévore avidement ses paroles; plus elle parle, plus on est affamé de l'entendre. — Où demeures-tu ?

MARINA. Dans une maison où je suis étrangère ; d'ici vous pouvez l'apercevoir.

PÉRICLÈS. Où as-tu été élevée, et comment as-tu acquis ces talents dont tu relèves encore le charme?

MARINA. Si je disais mon histoire, elle ressemblerait à ces contes auxquels on ne croit pas, même en les racontant.

PÉRICLÈS. Parle, je te prie ; nul mensonge ne peut venir de toi, car tu as l'air modeste comme la Justice, et tu sembles un palais où la Vérité règne, une couronne au front. Je te croirai; j'ajouterai foi à ta relation, même dans ce qu'elle aura d'incroyable, car tu ressembles à quelqu'un qui m'était bien cher. Quelle est ta famille? Ne m'as-tu pas dit, au moment où, après t'avoir aperçue, je te repoussais, que tu étais issue d'honorables ancêtres?

MARINA. Effectivement, je l'ai dit.

PÉRICLÈS. Dis-moi à quelle famille tu appartiens. Il me semble t'avoir entendue dire que tu avais été ballottée de malheurs en malheurs, et que tu croyais tes douleurs égales aux miennes, si on les mettait en regard?

MARINA. J'ai dit en effet quelque chose de semblable, et n'ai dit que ce que je pensais.

PÉRICLÈS. Conte-moi ton histoire; si elle contient la millième partie de mes souffrances, c'est toi qui es un homme, et moi, j'ai souffert comme une jeune fille; toutefois tu ressembles à la Patience, contemplant les tombes des rois, et désarmant par son sourire le Désespoir. Quels étaient tes parents? comment les as-tu perdus? Dis-moi ton nom, vierge secourable. Parle, je t'en conjure ; viens t'asseoir près de moi.

MARINA. Seigneur, mon nom est Marina.

PÉRICLÈS. Oh ! on se fait de moi un jouet; quelqu'un t'a envoyée ici pour faire rire le monde à mes dépens.

MARINA. Calmez-vous, seigneur, ou je ne dirai plus rien.

PÉRICLÈS. Oui, je serai calme ; si tu savais quel tressaillement cela me donne, de t'entendre dire que tu t'appelles Marina !

MARINA. Le nom de Marina m'a été donné par un homme qui avait quelque puissance, par mon père, par un roi.

PÉRICLÈS. Eh quoi! tu es fille de roi, et ton nom est Marina?

MARINA. Vous avez dit que vous me croiriez ; mais pour ne pas vous agiter, j'en resterai là.

PÉRICLÈS. Es-tu de chair et de sang? ton pouls bat-il? n'es-tu pas une fée, un vain simulacre? — n'importe; parle. Où es-tu née? et pourquoi t'a-t-on nommée Marina?

MARINA. On m'a nommée Marina parce que je suis née sur l'Océan.

PÉRICLÈS. Sur l'Océan ! Quelle était ta mère?

MARINA. Ma mère était la fille d'un roi, qui est morte au moment même où je suis née, ainsi que ma nourrice Lycorida me l'a souvent raconté en pleurant.

PÉRICLÈS. Oh! arrête un moment! — (*A part.*) Voilà le rêve le plus extraordinaire dont le sommeil ait jamais bercé l'âme d'un insensé; c'est impossible. Ma fille est enterrée. — Bien : où as-tu été élevée? Je veux entendre ton histoire jusqu'au bout, et ne plus t'interrompre.

MARINA. Vous hésitez à me croire : je ferais mieux de me taire.

PÉRICLÈS. Je croirai jusqu'à la dernière syllabe de ce que tu me diras. Cependant, permets : — Comment es-tu venue dans ce pays? où as-tu été élevée?

MARINA. Le roi mon père m'avait laissée à Tharse : là le cruel Cléon et sa femme voulurent me faire assassiner; ils chargèrent de cet attentat un meurtrier qui déjà avait tiré son poignard pour me frapper, quand des pirates parurent, me délivrèrent, et me conduisirent à Mitylène. Mais, seigneur, que voulez-vous de moi? pourquoi pleurez-vous? vous croyez peut-être que je mens; non, en vérité; je suis la fille du roi Périclès, si le roi Périclès vit encore.

PÉRICLÈS. Holà, Hélicanus!

HÉLICANUS. Est-ce que mon gracieux seigneur appelle?

PÉRICLÈS. Tu es un conseiller vertueux, grave, et plein de sagesse : dis-moi, si tu le peux, ce qu'est ou ce que peut être cette jeune fille qui m'a fait ainsi pleurer.

HÉLICANUS. Je l'ignore; mais nous avons ici le gouverneur de Mitylène qui en parle avec beaucoup d'éloges.

LYSIMAQUE. Elle ne veut jamais dire quelle est sa famille; quand on le lui demande, elle garde le silence et pleure.

PÉRICLÈS. O vénérable Hélicanus! frappe-moi, fais-moi une profonde blessure; inflige-moi quelque douleur actuelle et positive, si tu ne veux que ce torrent de félicité surmonte les rives de ma nature mortelle et me submerge sous un océan de délices. — Oh! approche, toi qui viens de donner la vie à celui de qui tu as reçu la tienne; toi qui es née sur mer, qu'on a ensevelie à Tharse, et que je retrouve sur mer encore! — O Hélicanus! prosterne-toi, rends grâces aux dieux d'une voix aussi éclatante que celle avec laquelle le tonnerre nous menace. Voilà Marina. — (*A Marina.*) Quel était le nom de ta mère? je ne te demande plus que cela, car la vérité ne saurait être trop confirmée, bien que je ne mette aucun doute à ta véracité.

MARINA. D'abord, seigneur, dites-moi qui vous êtes.

PÉRICLÈS. Je suis le prince Périclès; mais dis-moi maintenant, — car dans tout le reste ton récit est conforme à la vérité, — dis-moi le nom de ma femme, de la reine, jetée au sein des flots, et tu seras l'héritière de mon royaume, et tu rendras la vie à ton père Périclès.

MARINA. Ne me faut-il donc, pour être votre fille, que vous dire que ma mère se nommait Thaïsa? Thaïsa était ma mère; elle est morte en me donnant le jour.

PÉRICLÈS. Sois bénie; relève-toi, tu es ma fille. Qu'on me donne de nouveaux vêtements; c'est ma fille, Hélicanus; elle n'est pas morte à Tharse, comme elle aurait dû l'être, sous les coups du barbare Cléon; elle te contera tout; alors tu te prosterneras, et tu reconnaîtras en elle la fille de ton roi. — Quel est cet homme?

HÉLICANUS. C'est le gouverneur de Mitylène, qui, apprenant la mélancolie où vous êtes plongé, est venu pour vous voir.

PÉRICLÈS. Je vous embrasse, seigneur. — Donnez-moi mes vêtements; ma vue se trouble! O ciel, bénissez ma fille! Mais écoutez! Quelle est cette musique? — Dis à Hélicanus, ma chère Marina, dis-lui de point en point, car il semble encore en douter, combien il est certain que tu es ma fille. — Mais quelle est cette musique?

HÉLICANUS. Seigneur, je n'entends rien.

PÉRICLÈS. Rien?... c'est l'harmonie des sphères. Écoute, Marina.

LYSIMAQUE. Il ne faut pas le contrarier; flattez sa manie.

PÉRICLÈS. Quels délicieux accords! N'entendez-vous pas?

LYSIMAQUE. De la musique? Seigneur, j'entends...

PÉRICLÈS. Une musique céleste; elle chatouille délicieusement mon oreille. Un doux sommeil appesantit mes paupières; qu'on me laisse dormir.

LYSIMAQUE. Un oreiller pour soutenir sa tête. (*On ferme le rideau qui forme l'entrée de la tente de Périclès.*)

LYSIMAQUE, *continuant*. Bien, nous voici tous. — Mes amis, si l'événement répond à mon attente, je me souviendrai de vous. (*Lysimaque, Hélicanus, Marina et sa compagne s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

PÉRICLÈS est endormi sur le tillac; DIANE lui apparaît comme dans une vision.

DIANE. Mon temple est à Éphèse; hâte-toi de t'y rendre, et offre un sacrifice sur mes autels. Là, en présence du peuple et de toutes mes vestales réunies, raconte comment tu as perdu ta femme sur mer; raconte dans ton langage pathétique et vrai tes malheurs et ceux de ta fille. Exécute mes ordres, ou tu vivras malheureux; obéis, et, j'en atteste mon arc d'argent, tu seras heureux. Éveille-toi, et dis ce que tu as rêvé. (*Diane disparaît.*)

PÉRICLÈS. Céleste Diane, déesse au disque argenté, je t'obéirai! — Hélicanus!

Arrivent LYSIMAQUE, HÉLICANUS et MARINA.

HÉLICANUS. Seigneur!

PÉRICLÈS. Je voulais aller à Tharse pour punir l'inhospitalier Cléon, mais avant, d'autres devoirs me réclament; que notre proue soit tournée vers Éphèse; tu sauras bientôt pourquoi. — (*A Lysimaque.*) Voulez-vous nous permettre, seigneur, de nous reposer sur vos rivages, et d'y acheter les provisions dont nous aurons besoin?

LYSIMAQUE. De tout mon cœur, seigneur; quand vous serez débarqué, j'ai moi-même une demande à vous faire.

PÉRICLÈS. Je vous l'accorderai, dussiez-vous me demander la main de ma fille; car il paraît que vous vous êtes noblement conduit avec elle.

LYSIMAQUE. Seigneur, prêtez-moi votre bras.

PÉRICLÈS. Viens, Marina. (*Ils s'éloignent.*)

Devant le temple de Diane à Éphèse.

Arrive GOWER.

GOWER. Maintenant notre sablier est presque écoulé; encore un peu, et tout sera fini. Je vous demande pour dernière grâce, — et cette indulgence me soulagera, — de vouloir bien vous représenter les fêtes, les spectacles, la musique, les acclamations, par lesquels le gouverneur a dû accueillir le roi à Mitylène. Il a si bien fait que la main de la belle Marina lui a été promise; mais son hymen n'aura lieu qu'après que le roi aura offert à Diane son sacrifice. Il part donc pour Éphèse; vous êtes priés de franchir l'intervalle dans votre imagination; la voile s'enfle, le vaisseau vole; tout se passe heureusement. Vous voyez le temple d'Éphèse, notre roi et toute sa société. S'il y est arrivé sitôt, c'est grâce à votre indulgence. (*Il se retire.*)

SCÈNE III.

L'intérieur du temple de Diane à Éphèse.

Thaïsa, en sa qualité de grande prêtresse, est debout, à côté de l'autel; de chaque côté sont rangées les vestales; Cérimon est présent, ainsi qu'un grand nombre d'autres habitants d'Éphèse.

Entrent PÉRICLÈS et sa suite; LYSIMAQUE, HÉLICANUS, MARINA et une jeune fille, sa compagne.

PÉRICLÈS. Salut, Diane! Pour accomplir ta volonté juste, je déclare ici que je suis le roi de Tyr; obligé de fuir loin de mon pays, j'ai épousé à Pentapolis la belle Thaïsa. Elle est morte en mer, en donnant le jour à une fille que j'ai nommée Marina, et qui, ô déesse! porte ta blanche livrée. Je l'avais confiée à Tharse aux soins de Cléon; lorsqu'elle eut quatorze ans, il voulut la faire périr; mais son heureuse étoile la mena à Mitylène; le hasard m'ayant conduit près de cette ville, le bonheur a voulu qu'elle vînt à bord de mon navire, où elle s'est fait reconnaître pour ma fille.

THAÏSA. Bonté divine! — Vous êtes, vous êtes, — ô Périclès. (*Elle s'évanouit.*)

PÉRICLÈS. Que veut dire cette femme? Elle se meurt! Au secours, messieurs!

CÉRIMON, *s'avançant*. Noble seigneur, si vous avez dit la vérité devant l'autel de Diane, voilà votre femme.

PÉRICLÈS. Non, vénérable vieillard; je l'ai jetée à la mer de mes propres mains.

CÉRIMON. Non loin de cette côte, je le sais.

PÉRICLÈS. C'est certain.

CERIMON. Occupez-vous d'elle. — ce n'est qu'un excès de joie. Par une matinée orageuse, cette femme a été jetée par les flots sur ce rivage. J'ai ouvert le cercueil où elle était renfermée, et où j'ai trouvé de riches joyaux. Je l'ai rappelée à la vie et placée ici dans le temple de Diane.

PÉRICLÈS. Ces joyaux, puis-je les voir?

CERIMON. Seigneur, on vous les présentera chez moi, où je vous invite à vous rendre. Voyez; voilà que Thaïsa a repris ses sens.

THAÏSA. Oh! que je le voie! si ce n'est pas lui, le caractère saint dont je suis revêtue imposera silence à mes sens, en dépit du témoignage de mes yeux. O seigneur! n'êtes-vous pas Périclès? Vous avez sa voix; vous êtes son image. N'avez-vous pas parlé d'une tempête, d'une naissance, d'une mort?

PÉRICLÈS. C'est la voix de ma Thaïsa qui n'est plus.

THAÏSA. Je suis Thaïsa qu'on a crue morte et qu'on a jetée à la mer.

PÉRICLÈS. Immortelle Diane!

THAÏSA. A présent je vous remets mieux. — Le jour où, les larmes aux yeux, nous quittâmes Pentapolis, le roi mon père vous remit cette bague. (*Elle lui montre une bague.*)

PÉRICLÈS. Assez, assez, grands dieux! vos faveurs actuelles me font trouver légères mes misères passées. Faites qu'en touchant ses lèvres je me fonde de plaisir et qu'on ne me voie plus. — (*A Thaïsa.*) Oh! viens, que je t'ensevelisse une seconde fois dans mes bras.

MARINA. Je sens mon cœur bondir, prêt à s'élancer dans le sein de ma mère. (*Elle tombe à genoux devant Thaïsa.*)

PÉRICLÈS, *à Thaïsa.* Regarde cette jeune fille agenouillée! c'est la chair de ta chair, l'enfant que tu m'as donnée sur mer, et que pour cette raison j'ai nommée Marina.

THAÏSA. Je te bénis, ma fille!

HÉLICANUS. Reine, je vous salue.

THAÏSA. Je ne vous connais pas.

PÉRICLÈS. Vous m'avez entendu dire que lorsque je quittai Tyr, je confiai le gouvernement à un sage vieillard. Vous rappelez-vous son nom? je vous l'ai souvent nommé.

THAÏSA. C'était Hélicanus.

PÉRICLÈS. Nouvelle confirmation. Embrassez-le, ma chère Thaïsa; c'est lui-même. Maintenant je brûle d'apprendre comment on vous a trouvée, comment on a pu vous rendre à la vie, et qui je dois, après les dieux, remercier de cet éclatant miracle.

THAÏSA. C'est le seigneur Cérimon; lui par qui les dieux ont fait éclater leur pouvoir, pourra tout vous conter dans le plus grand détail.

PÉRICLÈS. Les dieux n'ont pas de ministre mortel plus semblable à un dieu que vous, vénérable vieillard. Dites-moi comment cette reine morte a pu revivre.

CÉRIMON. Je le ferai, seigneur; mais veuillez auparavant me suivre chez moi, où je vous ferai voir les joyaux trouvés avec votre épouse; je vous dirai aussi comment elle a été placée dans ce temple; je n'omettrai aucun détail nécessaire.

PÉRICLÈS. Diane, divinité pure, je te bénis de ta vision et je t'offrirai mes oblations nocturnes. Thaïsa, (*montrant Lysimaque*) ce prince est l'honorable fiancé de votre fille, et sera son époux à Pentapolis. Maintenant cette chevelure inculte qui me donne un air si sauvage, je la ferai tailler, ma bien-aimée Marina, et cette barbe, dont pendant quatorze ans le rasoir n'a point approché, je l'ornerai pour le jour de tes noces.

THAÏSA. Le seigneur Cérimon a reçu la nouvelle authentique de la mort de mon père.

PÉRICLÈS. Que le ciel le place au rang des astres! C'est dans son royaume, ma bien-aimée, que nous célébrerons leur hymen et que nous passerons le reste de nos jours; notre fils et notre fille régneront à Tyr. Seigneur Cérimon, je suis impatient d'entendre votre récit. — Passez devant, seigneur. (*Ils sortent.*)

Arrive GOWER.

GOWER. Dans Antiochus et sa fille vous avez vu le crime incestueux recevoir son juste châtiment. Dans Périclès, sa femme et sa fille, bien qu'assaillis par les plus douloureux revers de fortune, vous avez vu la vertu sauvée des coups de la destruction, conduite par la main du ciel, et couronnée à la fin de bonheur et de joie. Dans Hélicanus vous avez distingué la loyauté sincère et fidèle; dans Cérimon, le mérite de la science uni à celui de la vertu bienfaisante. Quant au coupable Cléon et à sa femme, à peine le bruit de son crime infâme et le nom respecté de Périclès se sont-ils répandus, que la fureur des citoyens a éclaté, si bien qu'il a été brûlé dans son palais avec tous les siens. Ainsi, les dieux ont voulu le punir d'un meurtre qu'il n'avait pas commis en effet, mais qu'il avait voulu commettre. Sur quoi, vous remerciant de votre indulgence, nous vous souhaitons bien de la joie! Notre pièce est finie. (*Gower se retire.*)

FIN DE PÉRICLÈS.

COMME IL VOUS PLAIRA,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

LE DUC LÉGITIME, exilé.
FRÉDÉRIC, frère du duc et usurpateur de son duché.
AMIENS, JACQUES, seigneurs qui ont suivi le duc dans son exil.
LE BEAU, [illegible]
SON LUTTEUR.
OLIVIER, JAMES, ORLANDO, fils de sir Roland des Bois.
ADAM, DENIS, [illegible] d'Olivier.
PIERRE DE TOUCHE, [illegible]
OLIVIER [illegible], [illegible] village.
CORIN, [illegible]
SYLVIUS, [illegible]
[illegible] Audrey.
UN [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible], Domestiques, etc.

La scène se passe d'abord [illegible] de la maison d'Olivier, puis, tantôt à la [illegible], tantôt dans la forêt des Ardennes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

[illegible] d'Olivier.

[illegible] ORLANDO et ADAM.

ORLANDO. Autant que je me le rappelle, Adam, voilà comment [illegible] son testament qu'une chétive somme de mille [illegible], en outre, comme tu dis, il a chargé mon frère Olivier, sous peine de sa malédiction, de m'élever d'une manière convenable; et voilà la cause de mes chagrins. Mon frère James, [illegible], fréquente les écoles, où l'on dit qu'il fait des progrès merveilleux. Quant à moi, il me [illegible] rustique, ou, pour mieux dire, il me [illegible] à l'étable comme une bête brute. [illegible] que de me traiter comme il traite ses bœufs? Ses chevaux sont mieux élevés que moi, car, outre qu'on les [illegible] dresse au manège, et, dans ce but, [illegible] grands frais. Mais moi, [illegible] pas plus d'obligation que les animaux qui se vautrent sur

ses fumiers. En retour de ce rien qu'il me prodigue avec tant de libéralité, sa conduite à mon égard me fait perdre le peu que la nature m'a donné. Il me fait manger avec ses valets, me dénie les droits d'un frère, et autant que cela dépend de lui, étouffe ma noblesse sous la grossièreté de mon éducation. Adam, voilà ce qui m'afflige; et la fierté de mon père, que je crois porter au dedans de moi, commence à se révolter contre cette servitude; je suis résolu à ne plus l'endurer; et cependant je ne connais aucun expédient raisonnable pour m'y soustraire.

Arrive OLIVIER.

ADAM. Voici votre frère, mon maître, qui vient.

ORLANDO. Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me rudoyer.

OLIVIER. Eh bien! messire, que faites-vous ici?

ORLANDO. Rien; on m'apprend à ne rien faire.

OLIVIER. Que défaites-vous donc?

ORLANDO. Je vous aide à défaire, par l'oisiveté, l'ouvrage de Dieu, votre chétif et indigne frère.

OLIVIER. Messire, plutôt que de ne rien faire, essayez de faire le mal.

ORLANDO. Irai-je garder vos pourceaux et manger des glands avec eux? Ai-je dépensé follement ma portion de patrimoine, pour en être réduit à une telle pénurie?

OLIVIER. Savez-vous où vous êtes, messire?

ORLANDO. Oh! parfaitement; je suis dans votre jardin.

OLIVIER. Savez-vous devant qui vous êtes, messire?

ORLANDO. Oui; beaucoup mieux que celui devant lequel je me trouve ne sait qui je suis. Je sais que vous êtes mon frère aîné, et les liens du sang vous font un devoir de voir en moi un frère. La coutume des nations vous accorde par courtoisie la supériorité sur moi, parce que vous êtes le premier-né; mais quand il y aurait vingt frères entre nous, nous n'en sommes pas moins du même sang; je tiens autant de mon père que vous pouvez en tenir; j'avoue, cependant, qu'étant venu au monde avant moi, cette circonstance vous donne le pas sur moi pour l'âge.

OLIVIER, *levant la main pour le frapper*. Comment donc, jeune drôle!

ORLANDO, *le prenant à la gorge*. Allons, allons, mon frère aîné, vous êtes trop jeune pour cela.

OLIVIER. Tu portes la main sur moi, vilain[1]!

ORLANDO. Je ne suis pas un vilain : je suis le plus jeune des fils de sire Roland des Bois; il était mon père, et celui-là est un triple vilain, qui dit qu'un tel père a pu engendrer des vilains. Si tu n'étais pas mon frère, cette main ne lâcherait pas ta gorge que l'autre ne t'eût arraché la langue pour avoir osé parler ainsi; tu t'es calomnié toi-même.

ADAM. Seigneur, modérez-vous; par égard pour la mémoire de votre père, soyez d'accord.

OLIVIER. Lâche-moi, te dis-je.

ORLANDO. Je te lâcherai quand il me plaira : il faut que tu m'entendes. Mon père t'a chargé, par son testament, de me donner une bonne éducation; tu m'as élevé comme un paysan, cherchant à éteindre, à étouffer en moi toutes les nobles qualités : le génie de mon père a grandi en moi, et je ne veux pas endurer un pareil traitement; accorde-moi donc les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou donne-moi la chétive portion que mon père m'a laissée par son testament, avec cela j'irai chercher fortune.

OLIVIER. Et que prétends-tu faire? Mendier, sans doute, quand [illegible] dépensé. Allons, messire, rentrez. [illegible] de votre présence; vous aurez une partie de ce que vous demandez. [illegible]

ORLANDO. Je vous laisse; je ne veux point pousser les choses au delà de ce que mon intérêt exige.

OLIVIER, *à Adam*. Rentre avec lui, toi, vieux chien.

ADAM. Vieux chien! c'est donc là ma récompense! Il est [illegible] à votre service. — Mon vieux maître, [illegible] — ne m'eût [illegible] (*Orlando et Adam s'éloignent.*)

OLIVIER, *seul*. Ah! [illegible] Holà, Denis!

[1] [illegible]

Arrive DENIS.

DENIS. Vous m'appelez, seigneur?

OLIVIER. Charles, le lutteur du duc, ne s'est-il pas présenté pour me parler?

DENIS. Il est à la porte et demande à vous voir.

OLIVIER. Fais-le venir. (*Denis s'éloigne.*)

OLIVIER, *continuant*. C'est un excellent moyen; c'est demain que la lutte aura lieu.

Arrive CHARLES.

CHARLES. Bonjour, seigneur.

OLIVIER. C'est vous, monsieur Charles! Quelles nouvelles de fraîche date à la nouvelle cour?

CHARLES. Il n'y a que de vieilles nouvelles à la cour, à savoir que l'ancien duc est banni par son jeune frère, le nouveau duc, et qu'il a été volontairement suivi dans son exil par trois ou quatre seigneurs qui lui sont attachés, et dont les biens et les revenus ont enrichi le nouveau duc, ce qui fait qu'il n'a pas demandé mieux que de les voir partir.

OLIVIER. Pourriez-vous me dire si Rosalinde, la fille du duc, est bannie avec son père?

CHARLES. Oh! non; car la fille du nouveau duc, sa cousine, l'aime si tendrement, — ayant été élevées ensemble depuis le berceau, — qu'elle l'aurait suivie dans son exil, ou serait morte de douleur après son départ. Elle est à la cour auprès de son oncle, qui la chérit comme sa propre fille, et jamais on n'a vu deux femmes s'aimer comme elles s'aiment.

OLIVIER. Où doit résider l'ancien duc?

CHARLES. On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, accompagné d'une troupe de joyeux compagnons, et que là, ils vivent comme le vieux Robin-Hood d'Angleterre. On dit que chaque jour de jeunes gentilshommes viennent se réunir à lui, et qu'ils laissent couler le temps, exempts de tout souci, comme on faisait dans l'âge d'or.

OLIVIER. Ne devez-vous pas lutter demain devant le nouveau duc?

CHARLES. Oui, seigneur; et c'est à ce sujet que je viens vous parler. On m'a donné secrètement à entendre que votre jeune frère Orlando est dans l'intention de se mesurer contre moi. Demain, seigneur, je lutte pour soutenir ma réputation, et bien heureux sera celui qui sortira de mes mains sans quelque membre rompu. Votre frère est jeune et délicat; et, par égard pour vous, je ne voudrais pas lui faire de mal; mais je ne pourrai m'en dispenser, dans l'intérêt de mon honneur, s'il entre en lice avec moi. Mû par l'intérêt que je vous porte, je suis venu vous en avertir, afin que vous le détourniez de sa résolution, ou preniez d'avance votre parti sur l'échec infaillible qui l'attend; car il l'aura cherché lui-même, et bien malgré moi.

OLIVIER. Charles, je vous remercie de la preuve d'affection que vous me donnez, et je compte vous témoigner ma reconnaissance. Je savais l'intention de mon frère; j'ai cherché sous main à l'en dissuader : mais sa résolution est inébranlable. Charles, je vous dirai entre nous que c'est le jeune drôle le plus opiniâtre de France; plein d'ambition, envieux émule des qualités d'autrui, tramant de lâches complots contre moi qui suis son frère; c'est pourquoi je l'abandonne à votre discrétion. J'aime autant que vous lui brisiez le cou qu'un doigt; et, faites-y bien attention, si vous ne lui infligez qu'une correction légère, ou s'il n'obtient pas sur vous un triomphe complet, il emploiera contre vous le poison, vous fera tomber dans quelque piége perfide, et ne vous quittera pas qu'il ne vous ait ôté la vie par un moyen indirect quelconque. Car, je vous l'assure, et je vous le dis les larmes aux yeux, il n'y a pas dans le monde entier de jeune scélérat qui lui soit comparable. Je ne vous en parle qu'avec l'indulgence d'un frère; mais si je vous le dépeignais tel qu'il est, je ne pourrais vous cacher ma rougeur et mes larmes, et vous pâliriez d'étonnement et d'effroi.

CHARLES. Je suis fort aise d'être venu vous voir : s'il se présente demain, je lui donnerai son compte; si jamais après cela il marche sans béquilles, je veux ne plus disputer désormais le prix de la lutte. Sur ce, que Dieu vous garde! (*Il s'éloigne.*)

OLIVIER, *seul*. Adieu, Charles. — Allons maintenant stimuler notre jeune athlète; j'espère que je vais en être débarrassé. Sur mon âme, je ne sais pourquoi, mais je ne hais

rien autant que lui. Cependant il est bon, instruit sans avoir jamais fréquenté les écoles, plein de nobles sentiments et adoré de tout le monde; tellement aimé, et surtout de mes gens qui le connaissent mieux que personne, qu'on ne fait pas de moi tout le cas qu'on devrait : mais cela ne durera pas ; le lutteur y mettra bon ordre. Il ne me reste plus qu'à exciter notre jeune homme à entrer en lice, et j'y vais de ce pas. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Une pelouse devant le palais du Duc.

Arrivent ROSALINDE et CÉLIE.

CÉLIE. Je t'en prie, Rosalinde, ma bonne cousine, sois plus gaie.

ROSALINDE. Ma chère Célie, je montre plus de gaieté que je n'en ai, et tu veux que j'en montre encore davantage? A moins que tu ne m'apprennes à oublier un père exilé, n'espère pas que je me livre à aucune joie extraordinaire.

CÉLIE. Je vois par là que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime; si mon oncle, ton père banni, avait banni ton oncle, le duc mon père, et que tu fusses restée avec moi, mon amitié m'aurait fait trouver un père dans le tien; tu en ferais autant, si ton affection était de la même trempe que la mienne.

ROSALINDE. Eh bien! j'oublierai ma position pour me réjouir de la tienne.

CÉLIE. Tu le sais, mon père n'a d'enfant que moi, et il n'est pas probable qu'il en ait jamais d'autre; à sa mort, tu seras véritablement son héritière; car ce qu'il a pris à ton père par force, je te le rendrai par affection : sur mon honneur, je le ferai; et si jamais je viole ce serment, puissé-je devenir un monstre! Ainsi, ma charmante Rose, ma Rose bien-aimée, sois gaie.

ROSALINDE. Désormais je veux l'être, et m'occuper à chercher des amusements. Voyons : si nous devenions amoureuses? que t'en semble?

CÉLIE. Si tu m'en crois, fais de l'amour un amusement, mais n'aime sérieusement aucun homme; et même ne t'engage pas si avant dans ce jeu-là, que tu n'en puisses sortir avec ton innocence intacte et l'honneur sauf.

ROSALINDE. Eh bien! à quoi nous amuserons-nous?

CÉLIE. Moquons-nous de la Fortune, cette bonne femme assise à son rouet, afin qu'elle apprenne à répartir désormais ses dons avec équité.

ROSALINDE. Je voudrais que cela fût en notre pouvoir; car ses bienfaits sont on ne peut plus mal placés, et la généreuse aveugle commet d'étranges méprises dans les lots qu'elle assigne aux femmes.

CÉLIE. C'est vrai; à celles à qui elle donne la beauté, il est rare qu'elle accorde la vertu ; et celles qu'elle fait vertueuses elle les fait presque toujours singulièrement laides.

ROSALINDE. Tu confonds les attributions de la Fortune avec celles de la Nature : la Fortune préside aux avantages de ce monde; elle ne peut rien sur la conformation physique.

Arrive PIERRE-DE-TOUCHE.

CÉLIE. Non? Quand la Nature a formé une belle créature, ne peut-il pas se faire par un des coups de la Fortune, qu'elle tombe dans le feu? — Quoique la Nature nous ait donné assez d'esprit pour invectiver la Fortune, n'a-t-elle pas envoyé cet imbécile (*montrant Pierre-de-Touche*) pour couper court à la conversation?

ROSALINDE. En effet, la Fortune est bien rigoureuse envers la Nature quand elle se sert de la sottise des uns pour entraver l'esprit des autres.

CÉLIE. Peut-être n'est-ce pas l'ouvrage de la Fortune, mais bien de la Nature, qui, jugeant notre intelligence trop obtuse pour nous entretenir de deux divinités aussi puissantes, nous envoie ce bouffon pour l'aiguiser, car la stupidité d'un sot sert à l'esprit de pierre à aiguiser. (*A Pierre-de-Touche.*) Eh bien, phénix d'intelligence, où vas-tu?

PIERRE-DE-TOUCHE. Maîtresse, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE. Es-tu le messager qu'il m'envoie?

PIERRE-DE-TOUCHE. Non, sur mon honneur; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE. D'où as-tu appris ce serment-là, fou?

PIERRE-DE-TOUCHE. D'un certain chevalier qui jurait par son honneur que les crèpes étaient bonnes, et que la moutarde ne valait rien; or, je vous l'assure, les crèpes ne valaient rien, et la moutarde était bonne; et néanmoins le chevalier ne se parjurait pas.

CÉLIE. Comment, dans ton immense amas d'intelligence, trouveras-tu les moyens de nous prouver cela?

ROSALINDE. Voyons, démuselle ta sagesse.

PIERRE-DE-TOUCHE. Avancez-vous toutes deux; caressez-vous le menton, et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

CÉLIE. Par nos barbes, si nous en avions, tu en es un.

PIERRE-DE-TOUCHE. Par ma coquinerie, si j'en avais, dans ce cas-là j'en serais un. Mais quand vous jurez par ce qui n'est pas, vous ne vous parjurez point; pas plus que le chevalier en question jurant par son honneur, car il n'en avait pas; ou s'il en avait, il l'avait répudié longtemps avant d'avoir vu lesdites crèpes ou ladite moutarde.

CÉLIE. Dis-moi, je te prie, de qui tu veux parler.

PIERRE-DE-TOUCHE. De quelqu'un que le vieux Frédéric, votre père, aime beaucoup.

CÉLIE. L'amitié de mon père suffit pour qu'il ait droit au respect! Ne parle plus de lui; un de ces jours, tu te feras fustiger pour ta médisance.

PIERRE-DE-TOUCHE. Quel dommage que les fous ne puissent pas reprendre sagement les sages qui agissent follement!

CÉLIE. Sur ma parole, tu dis vrai; car depuis qu'on impose silence au peu d'esprit qu'ont les fous, le peu de folie qu'ont les sages fait beaucoup d'étalage. Voici venir monsieur Le Beau.

Arrive LE BEAU.

ROSALINDE. La bouche pleine de nouvelles.

CÉLIE. Qu'il va nous dégorger comme font les pigeons quand ils donnent la nourriture à leurs petits.

ROSALINDE. En ce cas, nous allons être bourrées de nouvelles.

CÉLIE. Tant mieux; nous n'en serons que meilleures à vendre. — Bonjour, monsieur Le Beau; qu'y a-t-il de nouveau?

LE BEAU. Belles princesses, vous avez perdu un grand divertissement.

CÉLIE. Un divertissement? de quelle couleur?

LE BEAU. De quelle couleur, madame? que voulez-vous que je réponde?

ROSALINDE. Ce que ton esprit et le hasard t'inspireront.

PIERRE-DE-TOUCHE. Ou ce qu'il plaira au destin.

CÉLIE. Bien dit; tu n'y vas pas de main morte.

PIERRE-DE-TOUCHE. Si je renonçais à mes priviléges, —

ROSALINDE. Tu te perdrais de réputation.

LE BEAU. Vous me rendez tout interdit, mesdames. Je voulais vous parler d'une magnifique lutte dont vous avez perdu le spectacle.

ROSALINDE. Contez-nous comment elle s'est passée.

LE BEAU. Je vous en conterai le commencement, et si cela vous amuse, vous en pourrez voir la fin; car le plus beau est encore à faire; et pour l'exécuter, vous allez les voir arriver ici tout à l'heure.

CÉLIE. Voyons donc le commencement qui est déjà mort et enterré.

LE BEAU. On a vu arriver un vieillard et ses trois fils, —

CÉLIE. Cela débute comme un vieux conte.

LE BEAU. Trois beaux jeunes gens, robustes et bien bâtis.

ROSALINDE. Portant à leur cou un écriteau avec ces mots : *Par ces présentes, on fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra.* —

LE BEAU. L'aîné des trois a lutté avec Charles, le lutteur du duc, qui en un instant l'a renversé et lui a brisé trois côtes, si bien qu'on a peu d'espoir de le sauver. Il a traité de la même manière le second, puis le troisième. Ils sont là-bas gisants. Le malheureux vieillard, leur père, fait entendre auprès d'eux de si déchirantes lamentations, que tous les assistants unissent leurs larmes à sa douleur.

ROSALINDE. Hélas!

PIERRE-DE-TOUCHE. Mais quel est donc, monsieur, le divertissement que ces dames ont perdu?

LE BEAU. Celui dont je viens de parler.

PIERRE-DE-TOUCHE. Comme on apprend chaque jour! c'est la première fois que j'entends dire que des côtes brisées sont un divertissement pour des dames.

CÉLIE. Et moi aussi, je te le promets.

ROSALINDE. En est-il d'autres qui soient curieux de voir ainsi déranger l'harmonie de leurs côtes, qui se trouvent flattés d'avoir les côtes brisées? — Assisterons-nous à cette lutte, ma cousine?

LE BEAU. Vous ne pourrez faire autrement, si vous restez ici : car c'est ici l'emplacement désigné pour la lutte, et les athlètes vont venir.

CÉLIE. Les voilà qui viennent! Restons, et soyons spectatrices. (*Bruit de fanfares.*)

Arrivent FRÉDÉRIC, accompagné de plusieurs Seigneurs et des Officiers de sa suite, ORLANDO, CHARLES.

FRÉDÉRIC. Avancez; puisque ce jeune homme ne veut rien écouter, qu'il soit téméraire à ses risques et périls!

ROSALINDE. Est-ce là l'homme en question?

LE BEAU. Oui, madame.

CÉLIE. Hélas! il est trop jeune; et toutefois il a un grand air d'assurance.

FRÉDÉRIC. Ah! vous voilà, ma fille? et vous aussi, ma nièce? Venez-vous pour assister à la lutte?

ROSALINDE. Oui, monseigneur, si vous nous le permettez.

FRÉDÉRIC. Vous n'y prendrez pas grand plaisir, je vous en avertis; il y a une trop grande inégalité entre les athlètes. Par pitié pour la jeunesse de celui qui porte le défi, je voudrais le dissuader d'entrer en lice; mais il résiste à toutes les représentations qu'on lui fait; parlez-lui, mesdames; essayez si vous pourrez le persuader.

CÉLIE. Faites-le venir, mon cher monsieur Le Beau.

FRÉDÉRIC. Faites, je me tiendrai à l'écart. (*Il s'éloigne à quelque distance.*)

LE BEAU. Monsieur l'athlète, les princesses vous demandent.

ORLANDO. Je vais me rendre à leurs ordres avec tout le respect que je leur dois.

ROSALINDE. Jeune homme, avez-vous défié le lutteur Charles?

ORLANDO. Non, belle princesse; il a porté un défi général. Je viens, comme les autres, pour essayer contre lui la vigueur de ma jeunesse.

CÉLIE. Jeune homme, votre audace est trop grande pour votre âge; vous avez vu de cruels témoignages de la force de cet homme : si vous pouviez vous voir de vos propres yeux et vous juger avec vos propres lumières, la crainte du danger que vous allez courir vous détournerait d'une entreprise au-dessus de vos forces. Nous vous prions, dans votre intérêt, de prendre soin de votre vie et de renoncer à cette tentative.

ROSALINDE. Rendez-vous à nos vœux, jeune homme; votre réputation n'en souffrira pas; nous nous chargeons d'obtenir du duc que la lutte soit discontinuée.

ORLANDO. Je vous en conjure, ne me jugez pas défavorablement; ce serait me punir, et je me reconnais hautement coupable de refuser quelque chose à des dames aussi belles, aussi accomplies. Mais que dans cette épreuve vos yeux et vos souhaits m'accompagnent! Si je suis vaincu, la honte en sera pour moi seul qu'aucun mérite n'a jamais distingué; si je suis tué, il n'y aura de mort qu'un homme qui ne demande pas mieux que de mourir. Je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer; je n'infligerai aucun dommage au monde, car je n'y possède rien; je ne fais qu'y remplir une place qui sera beaucoup mieux occupée quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE. [illegible] que le peu de force que j'ai fût [illegible]!

CÉLIE. [illegible]

ROSALINDE. Adieu. Fasse le ciel que je me trompe dans mes [illegible]!

CÉLIE. [illegible] accomplissent!

CHARLES. [illegible]

ORLANDO. [illegible] plus modestes que les [illegible].

FRÉDÉRIC. [illegible]

CHARLES. [illegible]

ORLANDO. [illegible] (*Charles et Orlando luttent.*)

ROSALINDE. O excellent jeune homme!

CÉLIE. Si je portais le tonnerre dans mes yeux, je sais bien celui des deux que je foudroierais. (*Charles est renversé; des acclamations retentissent.*)

FRÉDÉRIC. Assez! assez!

ORLANDO. Je supplie votre altesse de permettre que je continue; je ne suis pas encore bien en haleine.

FRÉDÉRIC. Comment vous trouvez-vous, Charles?

LE BEAU. Il ne peut pas parler, monseigneur.

FRÉDÉRIC. Qu'on l'emporte! (*On emporte Charles.*)

FRÉDÉRIC, *continuant.* Quel est ton nom, jeune homme?

ORLANDO. Orlando, monseigneur, le plus jeune des fils de sire Roland des Bois.

FRÉDÉRIC. Je regrette que tu ne sois pas le fils d'un autre homme : ton père jouissait de l'estime du monde, mais il a été mon ennemi. L'exploit que tu viens d'accomplir m'aurait plu davantage si tu appartenais à une autre famille. Mais adieu; tu es un vaillant jeune homme; je suis fâché que tu ne m'aies pas nommé un autre père. (*Frédéric s'éloigne avec sa suite et Le Beau.*)

CÉLIE. Si j'étais à la place de mon père, ma cousine, certes, je n'agirais pas comme il vient de le faire.

ORLANDO. Je suis fier d'être le fils de sire Roland des Bois, son plus jeune fils, — et je ne changerais pas ce titre contre celui d'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE. Mon père aimait sire Roland comme son âme, et tout le monde avait pour lui les sentiments de mon père. Si j'avais su plus tôt que ce jeune homme était son fils, j'aurais appuyé mes instances de mes larmes, plutôt que de le laisser s'exposer ainsi.

CÉLIE. Ma bonne cousine, allons le remercier et l'encourager. La sombre et jalouse humeur de mon père m'a été on ne peut plus pénible. — (*A Orlando.*) Seigneur, vous avez mérité notre approbation; vous avez surpassé notre attente; si vous tenez aussi bien vos promesses en amour, votre maîtresse sera heureuse.

ROSALINDE, *détachant de son cou une chaîne d'or qu'elle lui donne.* Noble cavalier, portez ceci pour l'amour de moi, d'une jeune fille brouillée avec la fortune, et qui donnerait davantage si elle avait davantage. Partons-nous, ma cousine?

CÉLIE. Oui. — Adieu, beau cavalier.

ORLANDO. Ne puis-je dire, Je vous remercie? Mes facultés intelligentes sont terrassées; et la portion de mon être qui est encore debout n'est qu'une borne immobile, qu'un bloc insensible.

ROSALINDE. Il nous rappelle : ma fierté est tombée avec ma fortune. Je vais lui demander ce qu'il nous veut. — Nous avez-vous appelées, seigneur? — Seigneur, vous avez bien lutté, et ce ne sont pas vos ennemis seuls que vous avez vaincus.

CÉLIE. Viens-tu, ma cousine?

ROSALINDE. J'y vais. (*A Orlando.*) Adieu. (*Rosalinde et Célie s'éloignent.*)

ORLANDO, *seul.* Quelle émotion appesantit ainsi ma langue! je ne puis lui parler; et cependant elle paraissait vouloir lier conversation.

Revient LE BEAU.

ORLANDO, *continuant.* O malheureux Orlando! tu es vaincu : ou Charles, ou quelque être plus faible l'a dompté.

LE BEAU. Mon ami, je vous conseille, dans votre intérêt, de quitter ces lieux. Bien que vous ayez mérité les éloges, les sincères applaudissements et l'affection de tous, néanmoins, telle est en ce moment la disposition d'esprit du duc, qu'il donne une interprétation coupable à tout ce que vous avez fait. Le duc a l'humeur bizarre; ce qu'il est, enfin, il vous est plus loisible de le concevoir, qu'à moi de l'exprimer.

ORLANDO. Je vous remercie, seigneur : mais, dites-moi, je vous prie, des deux dames qui assistaient à la lutte, laquelle est la fille du duc?

LE BEAU. Aucune des deux n'est sa fille, si nous en jugeons par les manières. Mais en réalité, c'est la plus petite qui est sa fille. L'autre est la fille du duc exilé; son oncle l'usurpateur la retient ici pour tenir compagnie à sa fille. L'affection qui les enchaîne est plus forte que les liens naturels qui unissent deux sœurs. Mais je vous dirai que depuis peu le duc a pris de l'ombrage contre sa charmante nièce, par l'unique motif que tout le monde fait l'éloge de ses vertus, et la plaint en considération de son excellent

père ; j'ai la certitude que sa colère contre elle ne tardera pas à éclater brusquement. — Adieu, mon ami. Plus tard, dans des circonstances plus heureuses, je serais charmé de faire avec vous plus ample connaissance et d'obtenir votre amitié.

ORLANDO. Je vous suis on ne peut plus obligé : adieu ! (*Le Beau s'éloigne.*)

ORLANDO, *seul, continuant.* Il faut maintenant que je passe de la fumée dans l'étouffoir ; que je quitte un tyran pour aller en retrouver un autre dans mon frère. — Mais, ô céleste Rosalinde ! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Un appartement du palais.

Entrent CÉLIE et ROSALINDE.

CÉLIE. Ma cousine ! — Rosalinde ! — Que Cupidon me pardonne ! — Quoi ! pas une parole ?

ROSALINDE. Pas une à jeter aux chiens¹.

CÉLIE. Non, tes paroles sont trop précieuses pour être jetées aux chiens ; jette-m'en quelques-unes à moi. — Mais franchement, tout cela est-il pour ton père ?

ROSALINDE. Non ; il y en a une partie pour la fille de mon père. Oh ! que de ronces et d'épines dans ce monde de peines et de labeurs !

CÉLIE. Cousine, ce ne sont que des bardanes qu'on s'est amusé à jeter sur toi ; si nous ne marchons pas dans les sentiers battus, nos jupons mêmes en seront criblés.

ROSALINDE. S'ils ne tenaient qu'à ma robe, je pourrais les secouer ; mais c'est dans mon cœur que leurs dards sont enfoncés.

CÉLIE. Arrache-les.

ROSALINDE. Je n'en ai pas la force.

CÉLIE. Allons, allons, lutte contre tes affections.

ROSALINDE. Un meilleur lutteur que moi les possède.

CÉLIE. Oh ! que le ciel te protége ! un jour viendra où tu voudras essayer de lutter, même au risque d'une chute. — Mais laissons ces plaisanteries, et parlons sérieusement. Est-il possible que tu te sois subitement éprise d'une si forte passion pour le plus jeune des fils de sire Roland des Bois.

ROSALINDE. Le duc mon père aimait tendrement le sien.

CÉLIE. S'ensuit-il que tu doives aimer tendrement son fils ? A ce compte, je devrais le haïr, car mon père haïssait fortement le sien ; pourtant je ne hais pas Orlando.

ROSALINDE. Non, je t'en prie, pour l'amour de moi, ne le hais pas.

CÉLIE. Pourquoi le haïrais-je ? N'a-t-il pas acquis des titres à notre estime ?

ROSALINDE. Permets que je l'aime pour cette raison ; et toi, aime-le parce que je l'aime. — Voici le duc qui vient.

CÉLIE. Avec des yeux pleins de courroux.

Entre FRÉDÉRIC, accompagné de plusieurs Seigneurs.

FRÉDÉRIC, *à Rosalinde.* Mademoiselle, dépêchez-vous de partir et de quitter ma cour.

ROSALINDE. Moi, mon oncle !

FRÉDÉRIC. Vous, ma nièce. Si dans dix jours vous vous trouvez dans un rayon de vingt milles de notre cour, vous mourrez.

ROSALINDE. Je supplie votre altesse de permettre que j'emporte avec moi la connaissance de ma faute. Si je me connais bien, et j'ai la conscience de mes désirs, si, comme je le crois, je ne rêve ni ne délire, j'ose vous affirmer, mon oncle, qu'il n'y a jamais eu dans mon cœur le germe d'une pensée qui vous fût offensante.

FRÉDÉRIC. Ainsi parlent tous les traîtres ; si leur justification consistait en paroles, ils seraient aussi innocents que la vertu même. Qu'il te suffise de savoir que je me méfie de toi.

ROSALINDE. Votre défiance ne saurait constituer pour moi le crime de trahison. Veuillez me dire où en sont les preuves.

FRÉDÉRIC. Tu es la fille de ton père ; cela suffit.

ROSALINDE. Je l'étais déjà quand vous l'avez dépouillé de son duché, je l'étais quand vous l'avez banni. La trahison [illegible] ; ou si elle [illegible] qu'en [illegible] ? Mon père ne fut point un traître. Veuillez donc, [illegible] ne pas voir une preuve [illegible]

¹ [illegible]

sur mon compte, et parce que je suis pauvre et malheureuse, ne m'accusez pas de trahison.

CÉLIE. Mon bien-aimé souverain, daignez m'entendre.

FRÉDÉRIC. Oui, Célie, c'est à cause de toi que je l'ai retenue ici ; sans cela, elle aurait suivi son père dans l'exil.

CÉLIE. Je n'ai pas demandé qu'elle restât ; ce fut votre volonté, en même temps que vous obéissiez à un sentiment de compassion. J'étais trop jeune alors pour apprécier dignement ma cousine ; mais je l'apprécie maintenant. Si elle est coupable de trahison, je le suis aussi ; nous partagions le même lit, nous nous levions en même temps. Instruction, jeux, repas, nous avions tout en commun ; et, comme les cygnes de Junon, partout où nous allions, nous étions ensemble et inséparables.

FRÉDÉRIC. Elle est trop artificieuse pour toi : il n'est pas jusqu'à sa douceur, son silence, sa patience, qui ne parlent en sa faveur au peuple qui la plaint. Tu es sa dupe ; elle te vole ta renommée, et tu brilleras davantage, ta réputation de vertu augmentera quand elle sera partie. Ne réplique donc point. Ferme et irrévocable est l'arrêt que j'ai prononcé contre elle : elle est bannie.

CÉLIE. Prononcez donc le même arrêt contre moi, monseigneur ; je ne puis vivre hors de sa société.

FRÉDÉRIC. Tu es une insensée ! — Vous, ma nièce, faites vos préparatifs. Si vous restez ici au delà du terme que je vous ai fixé, je le jure sur mon honneur, et j'en prends l'engagement solennel, vous mourrez. (*Frédéric et les Seigneurs sortent.*)

CÉLIE. O ma pauvre Rosalinde ! où iras-tu ? Veux-tu que nous changions de père ? Je te donnerai le mien. Je t'en prie, ne sois pas plus affligée que moi.

ROSALINDE. J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIE. Non, ma cousine ; console-toi, je t'en prie. Ne sais-tu pas que le duc m'a bannie, moi, sa fille ?

ROSALINDE. Il ne t'a point bannie.

CÉLIE. Non ? tu ne le crois pas ? C'est que tu ne m'aimes pas assez, Rosalinde, pour savoir que toi et moi nous ne faisons qu'une. Quoi ! on nous séparerait ! nous nous quitterions, ma chère enfant ! Non ; que mon père cherche une autre héritière. Trouvons donc les moyens de nous enfuir ; voyons où nous irons, et ce que nous emporterons avec nous. Et ne songe point à supporter seule ce changement de fortune, à souffrir seule et à me laisser en dehors de tes chagrins ; j'en jure par le ciel, en cette extrémité douloureuse, tu auras beau dire, j'irai partout avec toi.

ROSALINDE. Eh bien ! où irons-nous ?

CÉLIE. Rejoindre mon oncle.

ROSALINDE. Hélas ! quels dangers n'y aura-t-il pas pour des jeunes filles comme nous à voyager si loin ! La beauté tente les voleurs encore plus que l'or.

CÉLIE. Je revêtirai un costume grossier et vulgaire, et barbouillerai mon visage de terre jaune. Tu en feras autant de ton côté ; de cette manière nous passerons inaperçues et ne provoquerons les attaques de personne.

ROSALINDE. Comme je suis d'une taille plus qu'ordinaire, ne vaut-il pas mieux que je m'habille en homme de pied en cap ? J'aurai un coutelas sur la cuisse, une lance au poing, et en dépit des terreurs pusillanimes logées dans mon cœur de femme, je me donnerai des airs de rodomont ; je ferai comme beaucoup d'hommes, qui cachent leur poltronnerie sous un masque de bravoure.

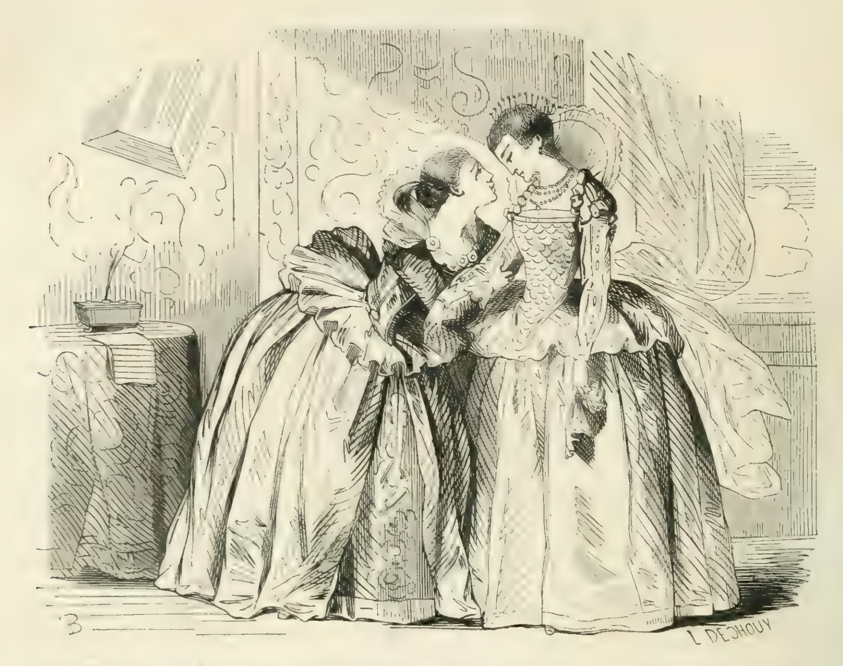
CÉLIE. Quel nom te donnerai-je, lorsque tu seras homme ?

ROSALINDE. Le nom du page de Jupiter, pas moins que cela. Songe donc, s'il te plaît, à m'appeler Ganymède ! Mais toi, quel nom prendras-tu ?

CÉLIE. Un nom qui ait du rapport avec ma situation : plus de Célie ; je suis Aliéna.

ROSALINDE. Ma cousine, si nous tâchions d'entraîner dans notre fuite le bouffon de ton père ? Ne nous serait-il pas fort utile dans notre voyage ?

CÉLIE. Il irait au bout du monde avec moi. Laisse-moi seule lui en parler. Allons réunir notre or et nos bijoux ; cherchons quel sera pour nous enfuir le moment le plus propice, et concertons les moyens de nous mettre à l'abri de la poursuite qu'on aura lieu quand ma fuite sera connue. Marchons pleines de joie, non à l'exil, mais à la liberté. (*Elles sortent.*)



CÉLIE. Quoi! on nous séparerait! nous nous quitterions, ma chère enfant! Non. (Acte Ier, scène III, page 55.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La forêt des Ardennes.

Arrivent LE DUC LÉGITIME, AMIENS, et d'autres Seigneurs en habits de chasse.

LE DUC. Dites-moi, mes frères, mes compagnons d'exil, l'habitude ne nous a-t-elle pas rendu cette vie plus douce que celle qu'on mène au sein d'une pompe vaine? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de périls que ces palais fréquentés des courtisans jaloux? Ici nous n'avons à subir que la peine infligée à notre premier père, le changement des saisons; que la griffe glaciale et la voix grondeuse des aquilons; lorsqu'ils soufflent sur moi leur piquante froidure, tout en grelottant de froid, je souris et je dis : Il n'y a pas ici de flatteurs; voilà des conseillers qui me font sentir ce que je suis. Doux sont les fruits de l'adversité; elle ressemble au crapaud hideux et venimeux, mais dont la tête renferme un précieux joyau[1]. Ici, loin d'un public importun, nous trouvons un langage dans les arbres, des livres dans les ruisseaux murmurants, des sermons dans les pierres, du bien en toute chose.

AMIENS. Je ne voudrais pas changer d'existence. Heureuse est votre altesse de pouvoir traduire les rigueurs de la fortune en style si coulant et si doux.

LE DUC. Voyons, irons-nous tuer quelque gibier? Et toutefois, je ne puis voir sans douleur ces pauvres créatures, citoyens primitifs de ce désert, percés de nos flèches barbées sur leur propre territoire.

PREMIER SEIGNEUR. Aussi, monseigneur, cela chagrine beaucoup le mélancolique Jacques. Il prétend que sous ce rapport vous êtes un plus grand usurpateur que votre frère qui vous a banni. Aujourd'hui, le seigneur Amiens et moi, nous sommes arrivés à pas de loup derrière lui, au moment où il était couché sous un chêne, dont les racines antiques se projettent sur le ruisseau qui murmure le long de ce bois. Là est arrivé souffrant un pauvre cerf égaré, que le trait d'un chasseur avait blessé; le malheureux animal poussait de tels gémissements, et le cuir de ses flancs en était tellement tendu, qu'on eût dit qu'il allait se briser sous l'effort; c'était pitié que de voir les grosses larmes qui coulaient sur sa face. Les yeux de Jacques l'observaient attentivement, penché sur l'extrême bord du ruisseau rapide qu'il grossissait de ses pleurs.

LE DUC. Mais qu'a dit Jacques? N'a-t-il pas trouvé dans ce spectacle l'occasion de réflexions morales?

PREMIER SEIGNEUR. Oh! oui, il en a fait mille applications diverses. D'abord en voyant les pleurs de l'animal tomber dans le ruisseau : *Pauvre cerf*, a-t-il dit, *tu fais ce que font les gens du monde dans leurs testaments! tu donnes à qui avait déjà trop*. Le voyant seul, abandonné de ses compagnons veloutés : *C'est juste*, a-t-il dit; *c'est ainsi que le malheur disperse et dissout les sociétés*. En ce moment, une troupe de cerfs insouciants et bien repus est venue en bondissant, et a continué sa route sans s'occuper du pauvre blessé. *Oui*, a dit Jacques, *fuyez, gras et opulents citoyens de ces lieux. Ainsi va le monde. Pourquoi accorderiez-vous un regard à ce malheureux ruiné et perdu sans ressource?* C'est ainsi que sa satire perce de ses traits mordants la campagne, la ville, la cour, et jusqu'à la vie que nous menons ici; il jure que nous sommes des usurpateurs, des tyrans, et tout ce qu'il y a de pire au monde, d'effrayer ainsi les animaux et de les tuer chez eux et sur leur terre natale.

LE DUC. Et vous l'avez laissé plongé dans ces méditations?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Oui, monseigneur, nous l'avons laissé les larmes aux yeux et continuant ses réflexions morales sur le cerf sanglotant.

LE DUC. Montrez-moi l'endroit. J'aime à causer avec lui quand il est dans ces accès de mélancolie, car alors sa conversation est riche et abondante.

[1] C'était une superstition populaire de l'époque.



JACQUES. J'ai rencontré un fou étendu par terre, il se chauffait au soleil. (Acte II, scène VII, page 59.)

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je vais vous y conduire à l'instant. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Un appartement du palais.

Arrivent FRÉDÉRIC et sa Suite, ainsi que plusieurs Seigneurs.

FRÉDÉRIC. Est-il possible que personne ne les ait vues? Cela ne se peut : quelques scélérats de ma cour sont d'intelligence avec elles, et les ont secondées dans ce complot.

PREMIER SEIGNEUR. Je n'ai pas appris que personne l'ait aperçue. Les femmes de service auprès d'elle l'ont vue le soir au lit; mais le lendemain matin de bonne heure, leur maîtresse était absente et le lit privé de son trésor.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Monseigneur, le misérable bouffon dont votre altesse avait l'habitude de rire a disparu également. Hespérie, la dame d'honneur de la princesse, avoue qu'elle a secrètement entendu votre fille et sa cousine vanter les qualités et les grâces du lutteur qui a dernièrement vaincu le robuste Charles; et elle est persuadée que de quelque côté qu'elles se soient dirigées, ce jeune homme est avec elles.

FRÉDÉRIC. Envoyez chez son frère : amenez-moi ce galant. S'il est absent, amenez-moi son frère; je l'obligerai bien à le trouver. Exécutez cet ordre sur-le-champ, et que l'on continue les démarches et les perquisitions pour retrouver les fugitives. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Devant la maison d'Olivier.

Arrivent d'un côté **ORLANDO**, de l'autre **ADAM**.

ORLANDO. Qui est là?

ADAM. Quoi! c'est vous, mon jeune maître? O mon cher maître, ô mon doux maître! ô vivant portrait du vieux sire Roland! Que faites-vous ici? Pourquoi êtes-vous vertueux? pourquoi tout le monde vous aime-t-il? pourquoi êtes-vous aimable, fort et vaillant? pourquoi avez-vous eu l'imprudence de triompher du nerveux lutteur du duc capricieux? Votre gloire vous a trop tôt devancé dans cette maison. Ne savez-vous pas, mon maître, que certains hommes n'ont pas de plus dangereux ennemis que leurs qualités mêmes? Il en est ainsi de vous, mon cher maître; vos vertus sont des armes saintes qu'on tourne contre vous. Oh! qu'est-ce donc qu'un monde où le beau et le bon sont la perte de celui qui les possède?

ORLANDO. Qu'y a-t-il donc?

ADAM. O infortuné jeune homme! ne franchissez point ce seuil; sous ce toit habite l'ennemi de votre mérite : votre frère, — non, ce n'est point un frère, mais enfin le fils, — il ne l'est point; je ne veux pas l'appeler le fils de celui que j'allais appeler son père. Il a entendu les louanges qu'on vous décernait, et il se propose de mettre le feu cette nuit au logement que vous habitez, et de vous y faire périr dans les flammes; s'il échoue dans ce projet, il mettra tout en œuvre pour vous donner la mort. Je l'ai entendu ruminant ses complots. Il n'est point de sûreté pour vous en ce lieu; cette maison n'est qu'une boucherie; abhorrez-la, craignez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO. Mais, mon cher Adam, où veux-tu donc que j'aille?

ADAM. Partout, hormis dans cette demeure.

ORLANDO. Veux-tu que je mendie mon pain? ou que, l'épée au poing, j'aille, en voleur de grand chemin, rançonner les passants? C'est là mon unique ressource; et pourtant, quoi qu'il arrive, je ne veux point y recourir. Je préfère subir la haine d'un frère sanguinaire et dénaturé.

ADAM. Il n'en sera point ainsi. J'ai cinq cents écus, humble trésor que j'ai économisé au service de votre père, et que je tenais en réserve comme une dernière ressource, quand l'âge aurait affaibli ma vigueur et que ma vieillesse serait mise au rebut. Prenez-les; que celui qui nourrit les corbeaux, qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, soit le support de mes vieux ans! Voici la somme; je vous la donne toute. Permettez-moi de vous servir. Quoique je

paraisse vieux, je n'en suis pas moins fort et robuste ; car dans ma jeunesse je n'ai jamais échauffé et vicié mon sang par des liqueurs fortes ; jamais, d'un front sans pudeur, je ne convoitai des plaisirs énervants et funestes à ma constitution. Aussi mon vieil âge ressemble à un hiver salubre. Il est glacé, mais sain. Laissez-moi vous accompagner. Je vous rendrai des services aussi utiles que pourrait le faire un homme plus jeune.

ORLANDO. O bon vieillard! combien tu m'offres une image fidèle de ces serviteurs constants d'autrefois, qui servaient par devoir, et non en vue d'un salaire! Tu n'es pas de notre époque, où le travail n'a d'autre mobile que le gain, et cesse dès qu'il est obtenu. Il n'en est pas ainsi de toi. Mais, pauvre vieillard, tu cultives un arbre mort qui, loin de récompenser par des fruits tes soins et ta culture, ne saurait même te produire des fleurs. N'importe, viens; nous partirons ensemble ; et avant que nous ayons dépensé les économies de ta jeunesse, le sort nous fera peut-être rencontrer quelque humble bonheur.

ADAM. Marchez, mon maître, et je vous suivrai jusqu'au dernier soupir en fidèle et loyal serviteur. Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à ce moment, où je touche à ma quatre-vingtième année, j'ai vécu ici; mais je ne veux plus y vivre. A dix-sept ans, beaucoup vont chercher fortune; à quatre-vingts, c'est s'y prendre un peu tard. Mais la fortune ne saurait mieux me récompenser qu'en me faisant mourir honnête homme et quitte envers mon maître. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE IV.

La forêt des Ardennes.

Arrivent ROSALINDE, en habit d'homme ; CÉLIE, habillée en bergère, et PIERRE-DE-TOUCHE.

ROSALINDE. O ciel! mon courage est épuisé!

PIERRE-DE-TOUCHE. Peu m'importerait mon courage, si mes jambes pouvaient encore aller.

ROSALINDE. Je ne sais qui me tient que je ne déshonore mon costume masculin, et ne pleure comme une femme. Mais il faut que je soutienne le sexe le plus faible ; les hauts-de-chausses doivent au cotillon l'exemple du courage; courage donc, ma chère Aliéna.

CÉLIE. Tu diras que je suis une voyageuse bien insupportable; mais je ne puis aller plus loin.

PIERRE-DE-TOUCHE. Pour ma part, j'aime mieux avoir à vous supporter qu'à vous porter; et toutefois je ne porterais pas un bien riche fardeau ; car, si je ne me trompe, vous n'avez pas un sou dans votre bourse.

ROSALINDE. Nous voilà donc dans la forêt des Ardennes.

PIERRE-DE-TOUCHE. Oui, me voilà dans les Ardennes. Ce n'en est que plus sot à moi ; quand j'étais chez nous, j'étais mieux qu'ici. Mais un voyageur doit se contenter de tout.

ROSALINDE. Oui, mon bon Pierre-de-Touche. — Mais qui vient ici? un jeune homme et un vieillard en conversation animée.

Arrivent CORIN et SYLVIUS.

CORIN. C'est le moyen d'augmenter encore ses mépris.

SYLVIUS. O Corin, si tu savais combien je l'aime!

CORIN. Je m'en doute ; car j'ai autrefois aimé.

SYLVIUS. Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais t'en faire une idée, — quand tu aurais été dans ta jeunesse l'amant le plus tendre qui ait jamais, la nuit, soupiré sur son oreiller. Tu as la certitude que personne n'a jamais aimé comme moi ; mais s'il est vrai que ton amour ait ressemblé au mien, dis-moi combien d'actions ridicules tu [illegible] par la passion.

CORIN. A des milliers, dont je ne me souviens plus.

SYLVIUS. Tu n'as donc jamais aimé aussi chaleureusement que moi. Si tu ne te rappelles pas la moindre des folies que t'a fait commettre l'amour, tu n'as point aimé. Si tu ne t'es point assis, comme je le fais maintenant, fatiguant ton auditeur des louanges de ta maîtresse, tu n'as point aimé. Ou si tu n'as pas brusquement quitté la compagnie, comme la passion me fait quitter la tienne, tu n'as point aimé. O Phébé, Phébé, Phébé! *(Il s'éloigne.)*

ROSALINDE. Hélas! pauvre berger, pendant que tu sondais ta blessure, j'ai malheureusement retrouvé la mienne.

PIERRE-DE-TOUCHE. Et moi la mienne. Je me souviens que lorsque j'étais amoureux, il m'arriva un jour de briser ma dague sur une pierre, en lui disant : « Voilà pour t'apprendre à rendre la nuit des visites à Jeanne Sourire. » Je me rappelle aussi que je baisais son battoir, et les pis de vache que ses jolies mains gercées avaient touchés. Je me rappelle encore d'avoir fait ma cour avec des cosses de pois; je pris deux cosses, et les lui présentai, en lui disant, les larmes aux yeux : « Portez ceci pour l'amour de moi. » Nous autres amants sincères, nous tombons dans d'étranges bizarreries. Mais s'il est vrai que tout est mortel dans la nature, on peut dire aussi que tout ce qui aime dans la nature est mortellement atteint de folie.

ROSALINDE. Tu parles plus sensément que tu ne crois.

PIERRE-DE-TOUCHE. Je ne saurai jamais si j'ai ou n'ai pas de l'esprit, jusqu'à ce que je me sois éclopé en me heurtant contre lui.

ROSALINDE. O ciel! la passion de ce berger ressemble beaucoup à la mienne.

PIERRE-DE-TOUCHE. Et à la mienne aussi ; mais cela commence à s'user chez moi.

CÉLIE. De grâce, que l'un de vous demande à cet homme s'il voudrait pour de l'or nous donner quelque chose à manger; je succombe de besoin.

PIERRE-DE-TOUCHE, *appelant*. Holà! imbécile!

ROSALINDE. Tais-toi, fou; il n'est pas de ta famille.

CORIN. Qui appelle?

PIERRE-DE-TOUCHE. Des gens qui valent mieux que toi.

CORIN. Autrement, il faudrait qu'ils fussent bien misérables.

ROSALINDE. Berger, je t'en conjure, si l'on peut gratuitement, ou à prix d'or, obtenir quelques aliments, conduisez-nous en un lieu où nous puissions prendre du repos et de la nourriture. Voici une jeune fille harassée de fatigue et qui tombe de besoin.

CORIN. Mon beau cavalier, je la plains, et je souhaiterais pour elle, beaucoup plus que pour moi, que ma position me permît de la secourir. Mais je ne suis que le berger d'un autre, et je ne tonds pas les brebis que je fais paître. Mon maître a l'âme dure, et se soucie peu de s'ouvrir le chemin du ciel par des actes d'hospitalité. D'ailleurs, sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages sont maintenant en vente ; et comme il est absent, il n'y a rien dans notre bergerie que je puisse vous offrir. Mais venez voir ce qui s'y trouve, et, en tant que cela dépendra de moi, vous serez bien reçus.

ROSALINDE. Quel est celui qui doit acheter son troupeau et ses pâturages ?

CORIN. Le jeune homme que vous avez vu tout à l'heure ; mais, dans ce moment, cet achat est le moindre de ses soucis.

ROSALINDE. Si la chose peut se faire loyalement, achète, je te prie, cabane, pâturage et troupeau; nous te donnerons l'argent pour en payer le prix.

CÉLIE. Et nous augmenterons tes gages. J'aime ce lieu, et j'y vivrai volontiers.

CORIN. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce bien est à vendre. Suivez-moi. Si, sur ce qu'on vous en dira, le sol, les profits et ce genre de vie vous conviennent, j'achèterai aussitôt le tout avec votre or, et je serai votre berger fidèle. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE V.

Même lieu.

Arrivent AMIENS, JACQUES, et d'autres Seigneurs.

AMIENS *chante.*

O vous qui, couchés sous l'ombrage,
Dans la solitude des bois,
Aimez à joindre votre voix
Aux chants de l'hôte du bocage;
Venez dans ces heureux climats;
[illegible] à plaindre
Vous n'aurez d'ennemis à craindre
Que la tempête et les frimas.

JACQUES. Continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS. Cela vous rendrait mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES. Tant mieux. Continuez, je vous prie, continuez. J'aspire la mélancolie d'une chanson, comme une belette le contenu d'un œuf. Continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS. Ma voix est enrouée ; je ne saurais rien chanter qui puisse vous plaire.

JACQUES. Je ne vous demande pas de me plaire, mais de

chanter. Allons, donnez-nous une autre stance. N'appelez-vous pas cela des stances?

AMIENS. Donnez-leur le nom que vous voudrez, monsieur Jacques.

JACQUES. Peu m'importe leur nom ; elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter?

AMIENS. Ce sera plutôt pour vous satisfaire que pour mon plaisir.

JACQUES. Allons, si jamais je remercie quelqu'un, ce sera vous. Ce qu'on nomme dans le monde compliment ressemble beaucoup à la rencontre de deux singes. Quand un homme me remercie cordialement, il me semble que je lui ai donné un sou, et qu'il m'adresse ses remercîments serviles. Allons, chantez ; — et vous autres qui ne chantez pas, retenez votre langue.

AMIENS. Eh bien ! je vais finir ma chanson. — Messieurs, pendant ce temps, mettez le couvert ; le duc doit venir se rafraîchir sous cet arbre ; — il a cherché toute la journée après vous.

JACQUES. Et moi, j'ai toute la journée évité sa présence. Il aime trop la discussion pour moi. Je pense à autant de choses que lui ; mais j'en rends grâce au ciel, et ne m'en fais pas un mérite. Allons, chantez.

AMIENS *chante*.

Vous dont l'ambition et sa pesante chaîne
N'ont jamais troublé le sommeil,
Vous qui ne demandez qu'une place au soleil,
Qu'une vie et frugale et saine,
Venez dans nos heureux climats ;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre !)
Vous n'aurez d'ennemis à craindre
Que la tempête et les frimas.

JACQUES. Je vais vous donner sur le même air un couplet que j'ai fait en dépit de Minerve.

AMIENS. Et je le chanterai.

JACQUES. Le voici. *Il chante*.)

Dans quelque coin de ce royaume,
S'il est un homme assez borné
Pour laisser là ses biens, son repos fortuné,
Et courir follement après un vain fantôme,
En ce lieu qu'il vienne aujourd'hui ;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre !)
Il n'aura parmi nous d'autre malheur à craindre
Que de trouver d'aussi grands fous que lui.

Adieu ; je vais dormir si je puis ; si je ne puis pas, je veux me déchaîner contre les premiers-nés de l'Égypte.

AMIENS. Moi, je vais chercher le duc ; sa collation est prête. (*Ils s'éloignent dans des directions différentes.*)

SCÈNE VI.

Même lieu.

Arrivent ORLANDO et ADAM.

ADAM. Mon cher maître, je ne saurais aller plus loin. Oh ! je meurs de besoin ; laissez-moi m'étendre ici et prendre la mesure de ma tombe. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO. Comment donc, Adam, tu n'as pas plus de courage que cela ! soutiens-toi encore un peu, remets-toi : reprends un peu courage. Si cette affreuse forêt renferme quelque animal sauvage, je lui servirai de proie, ou je te l'apporterai pour nourriture ; ton imagination est plus abattue que tes forces physiques. Pour l'amour de moi, reprends courage ; tiens encore un moment la mort à distance. Je suis à toi dans un instant, et alors, si je ne t'apporte pas quelque chose à manger, je te permets de mourir ; mais si tu meurs avant mon retour, tu rends toutes mes peines inutiles. A la bonne heure, tu renais à l'espoir ! je reviens à l'instant. — Cependant, je ne veux pas te laisser ici exposé à l'air froid ; viens, je vais te déposer sous quelque abri, et tu ne mourras point faute d'un repas, s'il y a dans ce désert quelque créature vivante. Du courage, Adam ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Même lieu. — Une table est servie sous les arbres.

Arrivent LE DUC LÉGITIME, et plusieurs SEIGNEURS.

LE DUC. Je le crois métamorphosé en bête, car en lui je ne trouve plus rien de l'homme.

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, il y a tout au plus une heure qu'il est parti d'ici. Il était extrêmement gai et occupé à écouter une chanson.

LE DUC. Si lui, qui n'est qu'un composé de dissonnances, il devient amateur de musique, attendons-nous à voir bientôt déranger l'harmonie des sphères. — Allez le chercher ; dites-lui que je désire lui parler.

Arrive JACQUES.

PREMIER SEIGNEUR. Il m'en évite la peine en venant lui-même.

LE DUC. Eh bien, monsieur, quelle vie menez-vous donc, que vos pauvres amis en sont réduits à implorer comme une grâce votre compagnie ? Mais, vraiment, je vous trouve un air tout joyeux.

JACQUES. Un fou ! un fou ! j'ai rencontré un fou dans la forêt ; un fou en costume bigarré, — O misérable monde ! — comme il est vrai que je vis de nourriture, j'ai rencontré un fou ; étendu par terre, il se réchauffait au soleil, et invectivait la Fortune en bons termes, en fort bons termes, et cependant c'était un fou. « Bonjour, fou, lui ai-je dit. — Non, seigneur, m'a-t-il dit, ne m'appelez fou que lorsque j'aurai fait fortune. » Puis il a tiré un cadran de sa poche, et après l'avoir regardé d'un œil hébété, il a dit très-pertinemment : « Il est dix heures, nous pouvons voir par là comment va le monde ; il n'y a qu'une heure qu'il était neuf heures ; dans une heure, il en sera onze ; c'est ainsi que d'heure en heure nous mûrissons, mûrissons ; puis, d'heure en heure, nous pourrissons, pourrissons, et voilà notre histoire. » Quand j'ai entendu notre fou philosopher ainsi sur le temps, je me suis demandé comment il pouvait y avoir des fous aussi contemplatifs, et mes poumons, à force de rire, ont fait entendre un bruit semblable au chant du coq ; et j'ai ri sans interruption pendant une heure à son cadran. — O noble fou ! digne fou ! l'habit bigarré est le seul qui soit de mise.

LE DUC. Qui est donc ce fou ?

JACQUES. O le digne fou ! — C'est un fou qui a hanté la cour ; il dit que lorsque les dames sont jeunes et belles, elles ont le don de le savoir. Dans son cerveau, — aussi sec que le dernier biscuit sur la fin d'un voyage, — il y a d'étranges cases farcies d'observations qu'il débite par bribes. — Oh ! que ne suis-je un fou ! j'ambitionne l'habit bigarré.

LE DUC. Tu en auras un.

JACQUES. C'est la seule chose que je demande, pourvu que vous arrachiez de votre cerveau l'idée que je suis sage, idée qui y est follement enracinée ; il faut que j'aie mes coudées franches, que je sois libre comme l'air, libre de souffler où bon me semble, car c'est le privilége des fous ; et ceux-là devront rire le plus, que ma folie aura blessés au vif. Et pourquoi cela, seigneur ? le *pourquoi* en est simple et aussi uni que le chemin qui conduit à l'église de la paroisse. Celui qu'un fou a piqué d'un trait adroit, quelque douleur cuisante qu'il en éprouve, agit fort sottement s'il ne fait pas semblant de n'en rien ressentir ; autrement il suffira au fou d'un coup d'œil pour découvrir à fond la folie du sage. Donnez-moi l'habit bigarré ; laissez-moi libre de dire ce que je pense, et je vous réponds de purger radicalement le corps de ce monde de ses impuretés, pourvu qu'on veuille suivre mes prescriptions médicales.

LE DUC. Fi donc ! je vais te dire ce que tu ferais.

JACQUES. Et que ferais-je, s'il vous plaît, sinon d'excellentes choses ?

LE DUC. Tu pécherais de la manière la plus funeste et la plus infâme, tout en gourmandant le péché ; car, dans ton temps, tu as été un libertin sensuel, livré aux voluptés les plus grossières ; et tous les maux impurs, toutes les plaies hideuses qu'une jeunesse licencieuse t'a values, tu les inoculerais au monde.

JACQUES. Quel est celui qui, censurant l'orgueil en général, peut être accusé d'avoir en vue tel individu en particulier ? Ce fleuve ne coule-t-il pas immense comme la mer, jusqu'à ce que l'absence de moyens l'oblige à refluer ? Quelle est la femme de la ville que je nomme, quand je dis que les femmes de la ville portent sur leurs vulgaires épaules la fortune d'un prince ? quelle est celle qui peut prétendre que je l'ai désignée, alors que sa voisine est en tout semblable à elle ? Quel est l'homme dans la position la plus infime, qui ne se fasse pas à lui-même l'application de mes paroles.

lorsque, pensant que j'ai voulu le désigner, il me répond que sa toilette ne m'a rien coûté? Là! justement! voyons en quoi il peut avoir à se plaindre de mes paroles : si elles lui sont applicables, il s'est blessé lui-même; dans le cas contraire, ma satire s'envole comme une oie sauvage, sans être réclamée de personne. — Mais qui vient ici?

Arrive ORLANDO, l'épée à la main.

ORLANDO. Arrêtez, et ne mangez plus.

JACQUES. Mais je n'ai pas encore commencé.

ORLANDO. Tu ne commenceras pas, jusqu'à ce que le besoin qui me presse ait été satisfait.

JACQUES. De quelle espèce est donc ce coq-là?

LE DUC. Est-ce le besoin, jeune homme, qui te donne cette audace? ou es-tu à tel point dénué de tout savoir-vivre, que tu foules grossièrement aux pieds les règles de la civilité?

ORLANDO. Vous avez deviné juste; l'aiguillon de la faim m'a fait oublier la politesse. Toutefois je suis né parmi des hommes civilisés, et je connais le savoir-vivre. Mais laissez cela, vous dis-je : il meurt celui qui portera la main sur ce fruit avant que mes besoins aient été satisfaits.

JACQUES. Si vous ne voulez point entendre raison, alors il faut que je meure.

LE DUC. Que prétendez-vous? Vous obtiendrez de nous par la douceur ce que nous refuserions à la force.

ORLANDO. Je meurs de faim ; donnez-moi à manger.

LE DUC. Asseyez-vous et mangez ; vous êtes le bienvenu à notre table.

ORLANDO. Quoi! vous me parlez avec cette douceur? Je vous prie de me pardonner. J'ai cru qu'ici tout était sauvage; c'est ce qui m'a fait prendre ce ton impérieux. Mais, qui que vous soyez, qui, dans ce désert inaccessible, sous ce mélancolique ombrage, laissez nonchalamment couler les heures fugitives; si jamais vous avez connu des jours meilleurs; si vous avez habité des lieux où les tintements de la cloche appellent l'homme à la prière; s'il vous est arrivé de vous asseoir à la table d'un homme de bien; si jamais une larme a mouillé vos paupières; si, malheureux vous-mêmes, vous avez appris à plaindre le malheur; que la douceur soit auprès de vous mes seules armes; dans cet espoir, je remets en rougissant mon épée dans le fourreau.

LE DUC. Il est vrai, nous avons connu de meilleurs jours; les tintements de la cloche nous ont appelés à la prière; nous nous sommes assis à la table des gens de bien; les pleurs d'une sainte pitié ont mouillé nos paupières; asseyez-vous donc dans des sentiments pacifiques, et disposez librement de tout ce qui peut ici convenir à vos besoins.

ORLANDO. En ce cas, veuillez différer de quelques instants votre repas, pendant que, semblable à la biche, j'irai quérir mon faon pour lui donner à manger. Il y a près d'ici un pauvre vieillard qui, par affection pour moi, m'a suivi dans une marche longue et fatigante. Jusqu'à ce qu'il ait réparé ses forces, affaibli qu'il est par deux causes débilitantes, la vieillesse et la faim, je ne veux rien prendre.

LE DUC. Allez le chercher : nous ne toucherons à rien jusqu'à votre retour.

ORLANDO. Je vous rends grâces! soyez bénis pour vos secours charitables! (*Il s'éloigne.*)

LE DUC, *à Jacques*. Tu vois que nous ne sommes pas les seuls malheureux. Sur ce vaste théâtre de l'univers, il se joue des drames plus tristes encore que celui dans lequel nous figurons.

JACQUES. Le monde entier est un théâtre, dont nous tous, hommes et femmes, sommes les acteurs. Nous avons nos entrées en scène et nos sorties; et dans le cours de sa vie, un homme y joue plusieurs rôles. Le drame de son existence se divise en sept actes : d'abord l'enfant au berceau qui vagit et bave dans les bras de sa nourrice; puis l'écolier larmoyant, avec sa sacoche et sa face vermeille, se traînant [illegible], chantant la ballade plaintive qu'il a composée pour les beaux yeux de sa maîtresse; puis le soldat, la bouche pleine de jurements étranges, portant moustache comme un léopard, jaloux sur le point d'honneur, violent et prompt à s'emporter, allant chercher cette bulle d'air qu'on nomme la gloire jusque dans la gueule du canon; puis le magistrat à la large panse, bien garnie d'excellent chapon, l'œil sévère, la barbe méthodiquement taillée, débitant de sages sentences et des maximes surannées; et c'est ainsi qu'il joue son rôle; le sixième âge nous offre un maigre vieillard en pantoufles, avec des lunettes sur le nez et des poches sur les côtés. Les chausses de sa jeunesse sont démesurément trop larges pour ses cuisses amaigries; et sa voix mâle changée en fausset enfantin fait entendre un sifflement aigu; la dernière scène, celle qui vient clore cette étrange histoire, est une seconde enfance de l'homme, un état d'oubli profond où les dents, les yeux, le goût, tout lui fait défaut à la fois.

Revient ORLANDO avec ADAM.

LE DUC, *continuant*. Soyez le bienvenu; déposez votre vénérable fardeau, et qu'il mange.

ORLANDO. Je vous remercie pour lui.

ADAM. Vous faites bien, car c'est à peine si j'ai la force de vous remercier pour moi-même.

LE DUC. Soyez le bienvenu; mangez; je ne veux pas vous déranger en vous questionnant sur vos aventures. Qu'on nous donne de la musique. —Veuillez chanter, mon cousin.

AMIENS *chante.*

I.

Hiver, nous bravons tes rigueurs;
Aquilons, contre nous déchaînez vos fureurs;
Votre souffle nous est moins rude
Que celui de l'ingratitude.
Heureux hôtes de ces cantons,
Chantons, menons joyeuse vie :
L'amitié n'est qu'un mot, l'amour une folie!
Chantons, camarades, chantons.

II.

Ciel inclément, ta glace et tes frimas
Nous sont moins douloureux que des amis ingrats;
Du froid par qui des flots la surface est durcie,
Les traits sont moins cuisants que l'amitié trahie.
Heureux hôtes de ces cantons,
Chantons, menons joyeuse vie :
L'amitié n'est qu'un mot, l'amour une folie!
Chantons, camarades, chantons.

LE DUC, *qui pendant qu'Amiens chantait s'est entretenu à voix basse avec Orlando.* Si vous êtes effectivement le fils du digne sire Roland, comme vous venez de me le dire et comme tout me l'annonce, car vous êtes son portrait et sa vivante image, soyez mille fois le bienvenu en ces lieux. Allons dans ma grotte, où vous me raconterez votre histoire. — (*A Adam.*) Tu es le bienvenu comme ton maître. — (*A un Seigneur.*) Prêtez-lui votre bras pour le soutenir. — (*A Orlando.*) Donnez-moi votre main, et venez me faire le récit de toutes vos aventures. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement du palais.

Entrent LE DUC FRÉDÉRIC et sa Suite; OLIVIER et plusieurs Seigneurs.

FRÉDÉRIC. Vous ne l'avez pas revu depuis? Messire, messire, cela n'est pas possible. Si la clémence ne dominait pas chez moi, je ne chercherais pas, vous présent, d'autre objet de ma vengeance; mais, songez-y bien, en quelque lieu que soit votre frère, il faut que vous le trouviez; cherchez-le aux flambeaux; amenez-le-moi, mort ou vif, d'ici à un an, ou résolvez-vous à ne plus habiter sur notre territoire. Je saisis vos terres et toutes vos propriétés de quelque valeur, jusqu'à ce que vous vous soyez justifié, par la bouche de votre frère, du délit dont je vous soupçonne.

OLIVIER. Oh! si votre altesse pouvait lire dans le fond de mon cœur! je n'ai jamais aimé mon frère.

FRÉDÉRIC. Tu n'en es que plus scélérat. — Qu'on le jette à la porte; et que ceux d'entre mes officiers que cela concerne mettent le séquestre sur sa maison et sur ses terres. Qu'on y procède sans délai, et qu'on le fasse sortir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La forêt.

Arrive ORLANDO, un papier à la main.

ORLANDO. Restez appendus à ces arbres, ô mes vers! en témoignage de mon amour; et toi, reine de la nuit, à la triple couronne [1], du haut de la pâle sphère, abaisse tes chastes regards sur le nom de ta chasseresse qui règne sur ma vie. O Rosalinde! ces arbres seront mes tablettes, et je veux graver mes pensées sur leur écorce, afin que tous les yeux ouverts dans cette forêt rencontrent partout des témoignages de tes perfections. Cours, Orlando, cours graver sur chaque arbre le nom de ta dame, la belle, la chaste, l'ineffable. (*Il s'éloigne.*)

Arrivent CORIN et PIERRE-DE-TOUCHE.

CORIN. Comment trouvez-vous la vie de berger, messire Pierre-de-Touche?

PIERRE-DE-TOUCHE. Franchement, berger, considérée en elle-même, c'est une vie assez convenable; mais considérée comme vie de berger, c'est une pauvre vie. Comme vie solitaire, elle est assez de mon goût; mais comme vie retirée, elle ne me convient pas. L'existence des champs me plaît assez; mais vivre loin de la cour est fort ennuyeux. Comme vie sobre et frugale, elle est assez mon fait; mais le peu d'aisance dont on y jouit m'est tout à fait antipathique. As-tu de la philosophie, berger?

CORIN. Toute ma philosophie consiste à savoir que plus on est malade, moins bien on se trouve; que celui qui n'a ni argent, ni ressources, ni contentement, est privé de trois amis fort utiles; que la pluie a la propriété de mouiller, et le feu de brûler; que les bons pâturages font les moutons gras; que la cause principale de la nuit, c'est l'absence du soleil; et que celui à qui la nature et l'art n'ont point donné d'esprit, a peu à se féliciter de son éducation, ou est né de parents stupides.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est une philosophie naturelle que celle-là. As-tu jamais été à la cour, berger?

CORIN. Non, vraiment.

PIERRE-DE-TOUCHE. En ce cas, tu es damné.

CORIN. J'espère que non.

PIERRE-DE-TOUCHE. Tu es damné, te dis-je, damné et rôti tout d'un côté, comme un œuf mal cuit.

CORIN. Pour n'avoir pas été à la cour? vos raisons?

PIERRE-DE-TOUCHE. N'ayant jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les belles manières; n'ayant jamais vu les belles manières, tu es mal élevé; le mal est un péché, et le péché mène à la damnation. Berger, ta position est critique.

CORIN. Pas le moins du monde, Pierre-de-Touche. Les belles façons de la cour sont ridicules à la campagne, de même que les manières de la campagne feraient rire à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne se salue à la cour que par un baisement de mains; ce serait là une politesse fort sale, si les courtisans étaient des bergers.

PIERRE-DE-TOUCHE. La preuve, vite, la preuve!

CORIN. Nous touchons à tout moment nos brebis; et vous savez que leur toison est grasse.

PIERRE-DE-TOUCHE. Est-ce que les mains de nos courtisans ne transpirent pas? et la graisse d'un mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur d'un homme? Mauvaise, mauvaise raison. Voyons, produis-en une meilleure.

CORIN. D'ailleurs, nous avons les mains rudes.

PIERRE-DE-TOUCHE. Vos lèvres n'en sentiront que mieux le contact. Mauvais, mauvais! Allons, une preuve plus sensée.

CORIN. Elles sont souvent salies par le goudron que nous employons pour traiter nos brebis. Voudriez-vous nous voir baiser du goudron? Les mains des courtisans sont parfumées de civette.

PIERRE-DE-TOUCHE. Mortel ignorant, tu es comme un morceau de chair morte et corrompue comparée à de la viande saine et fraîche. Ah! vraiment! va t'instruire à l'école du sage, et réfléchis. La civette est une substance plus vile que le goudron, elle n'est que l'excrément d'un chat. Une meilleure raison, berger.

CORIN. Vous êtes un courtisan trop subtil pour moi. J'en resterai là.

PIERRE-DE-TOUCHE. Tu veux donc être damné? Dieu te soit en aide, mortel borné! Dieu veuille t'ouvrir l'intelligence! Tu es bien novice.

CORIN. Messire, je ne suis qu'un simple journalier. Je gagne la nourriture que je mange et les vêtements que je porte; je ne hais personne, ne porte envie à personne: je me réjouis du bonheur d'autrui et me résigne à mon malheur, et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître et mes agneaux teter.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est encore là un péché de ton ignorance. Accoupler les brebis et les béliers, et fonder tes moyens d'existence sur la copulation du bétail; servir d'entremetteur au mouton, et livrer une pauvre brebis d'un an à un vieux bélier cornu et cocu, c'est agir en dehors de toutes les convenances. Si tu n'es pas damné pour cela, il faut que le diable ne veuille pas de berger chez lui; autrement je ne vois pas comment tu feras pour échapper.

CORIN. Voici le jeune Ganymède, le frère de ma nouvelle maîtresse.

Arrive ROSALINDE, lisant un papier.

Du couchant aux rives de l'Inde,
Nul joyau comme Rosalinde;
Partout illustrant ses destins,
La Renommée aux bords lointains
Porte le nom de Rosalinde.
Le plus admirable tableau,
Qu'est-il auprès de Rosalinde?
Nul visage au monde n'est beau,
Hormis celui de Rosalinde.

PIERRE-DE-TOUCHE. Je vous rimerai comme cela, si vous voulez, pendant huit années de suite, les heures des repas et du sommeil exceptées. C'est exactement la mesure que marque par son pas le cheval d'une laitière allant au marché.

ROSALINDE. Sot, tais-toi.

PIERRE-DE-TOUCHE. Laissez-moi essayer.

Si du couchant aux bords de l'Inde
Un jeune cerf est amoureux,
Il lui faut une Rosalinde.
La chatte appelle de ses vœux
Le matou qu'ont charmé ses yeux;
C'est ainsi que fait Rosalinde.
L'hiver, chaudement affublé,
Chacun porte un manteau doublé;
Doublez la frêle Rosalinde.
Le moissonneur moissonnera,
Et puis ses gerbes il liera,
Et sur son char les chargera:
Qu'il y charge aussi Rosalinde.
Noix douce, amère écorce aura;
Cette noix-là, c'est Rosalinde,
Qui la rose cueillir voudra,
A l'épine se piquera,
A l'épine de Rosalinde.

Ce sont des vers de la plus mauvaise allure; pourquoi vous salir de pareille marchandise?

ROSALINDE. Tais-toi, imbécile, je les ai trouvés sur un arbre.

PIERRE-DE-TOUCHE. Ma foi, voilà un arbre qui donne de bien mauvais fruit.

ROSALINDE. Je veux l'enter sur toi; après quoi je l'enterai sur un nèflier; alors ce sera le fruit le plus précoce du pays, car tu seras pourri avant d'être à moitié mûr; c'est là une propriété particulière de la nèfle.

PIERRE-DE-TOUCHE. Vous avez dit; si c'est sagement ou non, que la forêt en décide.

Arrive CÉLIE, lisant un papier.

ROSALINDE. Chut! voici ma sœur qui vient lisant un papier. Tiens-toi à l'écart.

CÉLIE, *lisant.* «Pourquoi ce désert serait-il muet? parce » qu'il est inhabité? Non. Je suspendrai à chaque arbre des » langues qui parleront un langage civilisé. Elles diront » combien courte est la vie de l'homme; combien vite elle » atteint le terme de son pèlerinage; que l'espace d'une » palme embrasse toute sa durée. Je parlerai aussi des ser- » ments violés et de l'amitié trahie; mais sur les branches » les plus belles, et au bout de chaque phrase, j'écrirai le » nom de Rosalinde, afin que tous ceux qui savent lire, » sachent que le ciel a voulu réunir en elle la quintessence » de toutes les perfections des anges. Le ciel, en consé-

[1] Phébé au ciel, Diane sur la terre, Hécate aux enfers.

quence, a chargé la nature de rassembler dans un seul
» corps toutes les beautés les plus parfaites. La nature aus-
» sitôt lui donna le visage d'Hélène, mais non son cœur, la
» majesté de Cléopâtre, l'agilité d'Atalante et la modestie
» de l'infortunée Lucrèce. C'est ainsi que, par ordre du
» conseil des dieux, Rosalinde fut formée de la réunion de
» plusieurs parties : elle reçut en partage les traits d'élite
» d'un grand nombre de visages, d'yeux et de cœurs. Le
» ciel voulut qu'elle possédât ces dons, et que je vécusse et
» mourusse son esclave. »

ROSALINDE. O ciel miséricordieux! — De quelle insipide homélie d'amour tu viens d'ennuyer tes auditeurs, sans avoir la précaution de leur dire : « Ayez patience, bonnes gens ! »

CÉLIE. Amis, que faites-vous là? retirez-vous. — Berger, veuillez, je vous prie, vous éloigner. — Toi, va-t'en avec lui.

PIERRE-DE-TOUCHE. Viens, berger; faisons une honorable retraite : non pas avec armes et bagage, mais bien sans tambour ni trompette. *(Corin et Pierre-de-Touche s'éloignent.)*

CÉLIE. As-tu entendu ces vers?

ROSALINDE. Oh! oui! je les ai entendus tous, et au delà : car quelques-uns avaient un plus grand nombre de pieds que les vers n'en comportent.

CÉLIE. C'est égal, les vers pouvaient se tenir sur leurs pieds.

ROSALINDE. Oui, mais les pieds étaient boiteux, et ne pouvaient se soutenir sans les vers; c'étaient des vers boiteux.

CÉLIE. As-tu pu voir sans étonnement comme ton nom est affiché et gravé sur ces arbres?

ROSALINDE. Sur neuf jours, il y en avait sept que j'étais revenue de ma surprise quand tu es arrivée. Vois ce que j'ai trouvé sur un palmier[1]. *(Elle lui montre le papier qu'elle tient à la main.)* On ne m'a jamais tant rimaillée depuis le temps de Pythagore, époque où j'étais un rat irlandais, ce dont je me souviens à peine.

CÉLIE. Devines-tu qui a fait cela?

ROSALINDE. Est-ce un homme?

CÉLIE. Un homme ayant à son cou une chaîne que tu portais autrefois. Tu changes de couleur?

ROSALINDE. Je t'en prie, dis-moi qui.

CÉLIE. O mon Dieu, mon Dieu! Il est difficile que des amis se rencontrent; mais des montagnes peuvent être déplacées par des tremblements de terre, et se rencontrer.

ROSALINDE. Mais encore, qui est-ce?

CÉLIE. Est-il possible?

ROSALINDE. Je t'en supplie avec la plus véhémente insistance, dis-moi qui c'est!

CÉLIE. O merveilleux, merveilleux, superlativement merveilleux et encore merveilleux! merveilleux au-dessus de toute expression!

ROSALINDE. Par les roses de mon teint! crois-tu donc, parce que je suis habillée en homme, que mes sentiments soient en pourpoint et en haut-de-chausses? Une minute encore de retard serait un voyage de découverte à la mer du Sud! Je t'en supplie, dis-moi qui c'est; dépêche-toi et parle vite. Je voudrais que tu fusses bègue, afin que le nom de cet homme sortît de ta bouche, comme le vin sort d'une bouteille dont le goulot est étroit; trop à la fois, ou rien du tout. Je t'en prie, tire le bouchon de ta parole, et que je boive les sons de ta voix.

CÉLIE. [illegible], tu pourrais avaler un homme.

ROSALINDE. Est-ce une créature ouvrage de Dieu? quelle espèce d'homme est-ce? sa tête est-elle digne d'un chapeau, et son menton d'une barbe?

CÉLIE. Non, il n'a que fort peu de barbe.

ROSALINDE. Eh bien! Dieu lui en donnera davantage, s'il se montre reconnaissant envers lui. J'attendrai patiemment la croissance de sa barbe, pourvu que tu ne tardes pas à me faire connaître son menton.

CÉLIE. C'est le jeune Orlando, qui dans le même moment a donné le croc-en-jambe au lutteur de mon père et à ton cœur.

ROSALINDE. Trêve de plaisanterie; parle sérieusement et sans détour.

CÉLIE. Sur ma parole, cousine, c'est lui-même.

ROSALINDE. Orlando?

CÉLIE. Orlando.

[1] Voici un palmier assez surpris de se trouver dans les Ardennes, qu'habite la lionne dont il sera parlé plus tard

ROSALINDE. Hélas! que vais-je devenir maintenant avec mon pourpoint et mon haut-de-chausses? — Que faisait-il quand tu l'as vu? que t'a-t-il dit? quelle mine avait-il? dans quel costume était-il? que fait-il ici? a-t-il demandé de mes nouvelles? où reste-t-il? comment t'a-t-il quittée? et quand dois-tu le revoir? réponds-moi un mot.

CÉLIE. Il faut pour cela que tu me prêtes la bouche de Gargantua : la mienne ne pourrait suffire à un mot de cette longueur : quand je ne devrais répondre à tes questions que par *oui* et par *non*, ce serait pire qu'un catéchisme.

ROSALINDE. Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et en habit d'homme? A-t-il aussi bonne mine que le jour de la lutte?

CÉLIE. Il serait aussi facile de compter les atomes que de répondre aux questions d'une amante. — Mais je vais te donner une idée de la manière dont je l'ai rencontré; savoures-en à loisir tout le charme. Je l'ai trouvé sous un arbre comme un gland abattu.

ROSALINDE. C'est véritablement l'arbre de Jupiter, puisqu'il en tombe de pareils fruits.

CÉLIE. Veuillez m'écouter, madame.

ROSALINDE. Poursuis.

CÉLIE. Il était étendu tout de son long, comme un chevalier blessé.

ROSALINDE. C'est là un beau spectacle, tout douloureux qu'il puisse être.

CÉLIE. Retiens ta langue, et serre-lui la bride; elle piaffe de la manière la plus extravagante. Il était habillé en chasseur.

ROSALINDE. O funeste présage! il vient pour me percer le cœur.

CÉLIE. Ma chanson n'a pas besoin de refrain; tu me fais toujours sortir du ton.

ROSALINDE. Ne sais-tu pas que je suis femme? Quand je pense, il faut que je parle. Continue, ma chère.

CÉLIE. Tu me fais perdre le fil de mon récit. — Chut! n'est-ce pas lui qui revient?

ROSALINDE. C'est lui; mettons-nous à l'écart, et observons-le. *(Célie et Rosalinde se retirent à l'écart.)*

Arrivent ORLANDO et JACQUES.

JACQUES. Je vous remercie de votre compagnie; mais, franchement, j'aurais autant aimé être seul.

ORLANDO. Et moi aussi; mais, pour la forme, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JACQUES. Que Dieu soit avec vous; et ne nous voyons que le plus rarement que nous pourrons.

ORLANDO. Je désire que nous devenions de jour en jour plus étrangers l'un à l'autre.

JACQUES. Je vous en prie, ne gâtez plus les arbres en écrivant sur leur écorce des vers de votre façon.

ORLANDO. Je vous en prie, ne gâtez plus mes vers en les lisant d'aussi mauvaise grâce.

JACQUES. Rosalinde est le nom de votre maîtresse?

ORLANDO. Précisément.

JACQUES. Son nom ne me plaît pas.

ORLANDO. On n'avait nulle intention de vous plaire quand on l'a baptisée.

JACQUES. Quelle est sa taille?

ORLANDO. Elle est à la taille de mon cœur.

JACQUES. Vous abondez en jolies réponses. N'avez-vous pas connu des femmes d'orfévre, et ne leur avez-vous pas soutiré des bagues?

ORLANDO. Il n'en est rien; vous me questionnez en style de tapisserie[1], je vous réponds sur le même ton.

JACQUES. Vous avez l'esprit alerte; on l'a fait, je pense, avec les talons d'Atalante. Voulez-vous vous asseoir à côté de moi? nous déclamerons tous deux contre nos maîtresses, contre le monde, et contre notre mauvaise fortune.

ORLANDO. Je ne veux censurer âme qui vive, si ce n'est moi-même, dont je connais les nombreux défauts.

JACQUES. Le pire de tous vos défauts, c'est d'être amoureux.

ORLANDO. Je ne changerais pas ce défaut-là contre la meilleure de vos qualités; je suis las de votre société.

JACQUES. Sur ma parole, je cherchais un fou lorsque je vous ai trouvé.

[1] C'est une allusion aux devises qui sortaient de la bouche des personnages représentés sur les tapisseries.

ORLANDO. Il s'est noyé dans le ruisseau : regardez dans l'eau, et vous le verrez.

JACQUES. J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO. Que je prends pour celle d'un fou ou d'un zéro.

JACQUES. Je ne reste pas plus longtemps avec vous. Adieu, monsieur *l'Amour*.

ORLANDO. Votre départ me charme. Adieu, monsieur *de la Mélancolie*. (*Jacques s'éloigne.*)

CÉLIE et ROSALINDE s'avancent.

ROSALINDE. Je vais lui parler du ton d'un laquais insolent, et, sous cet habit, jouer avec lui le rôle d'un impudent vaurien. — (*A Orlando.*) Dites donc, chasseur.

ORLANDO. Eh bien! que me voulez-vous?

ROSALINDE. Quelle heure est-il, je vous prie?

ORLANDO. Vous auriez dû plutôt me demander à quelle portion du jour nous sommes; il n'y a pas d'horloge dans cette forêt.

ROSALINDE. Il faut alors qu'il n'y ait pas non plus dans cette forêt de véritable amant; car un soupir par minute, et un gémissement toutes les heures, indiqueraient tout aussi bien qu'une horloge la marche paresseuse du temps.

ORLANDO. Pourquoi pas la marche rapide du temps? l'expression n'aurait-elle pas été plus juste?

ROSALINDE. Nullement, seigneur. Le Temps ne marche point du même pas avec tout le monde. Je puis vous dire avec qui le Temps va l'amble, avec qui il va au trot, avec qui il et avec qui il reste immobile.

ORLANDO. Avec qui va-t-il au trot?

ROSALINDE. Il va au trot, mais un trot excessivement dur, avec la jeune fille, entre le contrat de son mariage et le jour de la célébration. N'y eût-il qu'une huitaine d'intervalle, le pas du Temps est si dur, qu'il semble que ce soit un intervalle de sept années.

ORLANDO. Avec qui le Temps va-t-il l'amble?

ROSALINDE. Avec un prêtre qui ne sait pas le latin, et un richard qui n'a pas la goutte. L'un dort comme un bienheureux, parce qu'il n'étudie point; et l'autre mène joyeuse vie, parce qu'il ne ressent aucune infirmité. La science ne fait pas maigrir le premier; le second ne connaît pas le triste et douloureux fardeau de l'indigence. Ce sont là les gens avec qui le Temps va l'amble.

ORLANDO. Avec qui galope-t-il?

ROSALINDE. Avec le voleur que l'on conduit au gibet; quelque lente que soit sa marche, il croit toujours arriver trop tôt.

ORLANDO. Avec qui reste-t-il immobile?

ROSALINDE. Avec les gens de loi, pendant les vacances; car ils passent cet intervalle à dormir, et ne s'aperçoivent pas de la marche du temps.

ORLANDO. Où demeurez-vous, beau jeune homme?

ROSALINDE. Avec cette bergère, qui est ma sœur, ici sur la lisière de la forêt, comme une frange sur le bord d'une robe.

ORLANDO. Êtes-vous né dans ce pays?

ROSALINDE. Comme ce lapin que vous voyez, qui demeure où habitent ses amours.

ORLANDO. Votre accent a une pureté que vous n'avez pu acquérir dans cette solitude.

ROSALINDE. Plusieurs personnes me l'ont déjà dit; mais j'ai appris à parler d'un vieil oncle dévot, qui, dans sa jeunesse, avait vécu dans le monde, et qui se connaissait en galanterie, car il avait été amoureux. Je l'ai souvent entendu médire contre l'amour; et je remercie Dieu de ne pas être femme, et de ne pas être atteint de tous les défauts qu'il reprochait au sexe en général.

ORLANDO. Pourriez-vous vous rappeler quelques-uns des principaux défauts qu'il imputait aux femmes?

ROSALINDE. Il n'y en avait pas de principal, ils se ressemblaient tous comme des liards, chaque défaut à son tour paraissait monstrueux, jusqu'au moment où le défaut suivant venait rivaliser avec lui.

ORLANDO. Citez-m'en quelques-uns, je vous prie.

ROSALINDE. Non, je ne veux faire usage de mon remède que sur ceux qui sont malades. Il y a un homme qui hante la forêt, et qui s'amuse à gâter nos jeunes arbres en gravant sur leur écorce le nom de Rosalinde; il met des odes sur l'aubépine et des élégies sur les ronces, et toutes déifient le nom de Rosalinde. Si je pouvais rencontrer ce rêveur, je lui donnerais quelques bons avis; car il paraît attaqué de la fièvre de l'amour.

ORLANDO. Je suis cet homme que l'amour enlace de ses nœuds; dites-moi, je vous prie, votre remède.

ROSALINDE. Je n'aperçois en vous aucun des symptômes que m'a signalés mon oncle : des yeux cernés et enfoncés, que vous n'avez pas; une humeur taciturne, que vous n'avez pas; une barbe négligée, que vous n'avez pas; — mais cela je vous le pradonne, car, franchement, vous n'avez tout juste de barbe que ce que doit en avoir un frère cadet. — Et puis votre pourpoint devrait être débraillé, votre bonnet non attaché, vos manches déboutonnées, vos souliers sans cordons, et tout dans votre personne devrait annoncer l'abandon et la désolation. Mais vous n'êtes point ainsi; vous êtes plutôt recherché dans votre toilette; et si vous êtes amoureux de quelqu'un, ce ne peut être que de vous.

ORLANDO. Beau jeune homme, je désirerais vous convaincre que j'aime.

ROSALINDE. M'en convaincre, moi! autant vaudrait essayer de le faire croire à celle que vous aimez, et qui, j'en ai l'assurance, est plus disposée à vous croire qu'à vous en faire l'aveu : c'est là l'un des points sur lesquels les femmes mentent à leur conscience. Mais, sérieusement, est-ce vous qui avez gravé sur les arbres ces vers dans lesquels Rosalinde est exaltée si haut?

ORLANDO. Jeune homme, je vous le jure par la blanche main de Rosalinde, oui, c'est moi; oui, je suis cet infortuné.

ROSALINDE. Mais êtes-vous aussi amoureux que vos rimes le disent?

ORLANDO. Ni rime ni raison ne sauraient exprimer combien je le suis.

ROSALINDE. L'amour n'est qu'un délire; et sur ma parole, il mérite tout autant que la folie furieuse, qu'on emploie à son égard la chambre noire et le fouet : la raison pour laquelle cette correction et ce remède ne sont point appliqués à l'amour, c'est que la maladie est tellement répandue que les correcteurs eux-mêmes sont amoureux. Cependant je me fais fort de guérir ce mal par des conseils.

ORLANDO. Avez-vous guéri des amants de cette manière?

ROSALINDE. J'en ai guéri un, et voici comment. Je lui recommandai de se figurer que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et en cette qualité de me faire chaque jour sa cour; sur quoi, en jeune fille capricieuse, j'étais tour à tour chagrine, minaudière, inconstante, langoureuse, aimante, fière, fantasque, bizarre, indifférente, changeante, mêlant le sourire aux larmes, affectant un peu toutes les passions, et n'en ressentant effectivement aucune; car ainsi sont faits, pour la plupart, les jeunes hommes et les jeunes filles. On me voyait tantôt l'adorer, tantôt le haïr; tantôt lui faire accueil, tantôt le renier; parfois pleurer de tendresse pour lui, le moment d'après le repousser avec mépris. Je fis si bien, que je changeai sa folie amoureuse en une folie véritable, et l'obligeai à renoncer au monde et à s'enfermer dans une retraite monastique. C'est ainsi que je l'ai guéri, et c'est ainsi que je m'engage à guérir votre cœur radicalement, à le rendre aussi sain qu'un cœur de mouton, au point qu'il n'y restera pas la plus petite tache d'amour.

ORLANDO. Je ne veux pas être guéri, jeune homme.

ROSALINDE. Je m'engage à vous guérir, si vous voulez m'appeler Rosalinde, et venir chaque jour dans ma cabane me faire votre cour.

ORLANDO. Par la sincérité de mon amour, je le veux bien. Dites-moi où est votre cabane.

ROSALINDE. Venez avec moi, et je vous la ferai voir. Chemin faisant, vous me direz dans quelle partie de la forêt vous habitez. Voulez-vous venir?

ORLANDO. De tout mon cœur, aimable jeune homme.

ROSALINDE. Non, non; il faut que vous m'appeliez Rosalinde. — (*A Célie.*) Allons, ma sœur, veux-tu venir? (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY. JACQUES les observe à quelque distance.

PIERRE-DE-TOUCHE. Viens vite, ma chère Audrey; je vais chercher tes chèvres, Audrey! Eh bien! Audrey! suis-je toujours l'homme qu'il te faut? ma physionomie simple te convient-elle?

AUDREY. Votre physionomie? Dieu vous bénisse! quelle physionomie!



ROSALINDE. Chut! Voici ma sœur qui vient lisant un papier. (Acte III, scène II, page 61.

PIERRE-DE-TOUCHE. Je suis ici, avec toi et tes chèvres, au milieu des fagots, comme le plus capricieux des poëtes, Ovide, était au milieu des Goths.

JACQUES, *à part.* O science aussi déplacée que le serait Jupiter dans une chaumière !

PIERRE-DE-TOUCHE. Quand un homme voit que ses vers ne sont pas compris, que son esprit n'est pas secondé par cet enfant précoce qu'on nomme l'Intelligence, c'est pour lui un coup plus mortel qu'un gros mémoire pour une maigre chère. — Franchement, je regrette que les dieux ne t'aient pas faite poétique !

AUDREY. Je ne sais pas ce que c'est que poétique. Ce mot veut-il dire honnête en actions et en paroles? Exprime-t-il [illegible] ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Non, certes ; car la poésie ne vit que de fictions, et les amants sont adonnés à la poésie ; et ce qu'ils jurent comme poëtes, on peut dire que comme amants ils ne le pensent pas.

AUDREY. Et vous regrettez que les dieux ne m'aient pas faite poétique ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Oui, vraiment, car tu me jures que tu es honnête ; or, si tu étais poëte, je pourrais espérer que tu ne dis pas la vérité.

AUDREY. Voudriez-vous donc que je ne fusse pas honnête ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Certainement, à moins qu'en même temps tu ne fusses laide ; car l'honnêteté unie à la beauté, c'est du [illegible] comme une sauce au miel.

JACQUES, *à part.* O [illegible] !

AUDREY. Je ne suis pas [illegible] ; aussi je prie les dieux de me rendre honnête.

PIERRE-DE-TOUCHE. En vérité, c'est un meurtre de donner de l'honnêteté à une laideron ; c'est servir un excellent mets dans un plat malpropre.

AUDREY. Je ne suis pas une laideron, quoique je ne sois pas belle, ce dont je [illegible].

PIERRE-DE-TOUCHE. Que les dieux soient loués pour ton manque de beauté ! le reste pourra venir ensuite. Mais, à tout événement, je veux me marier avec toi ; dans ce but, j'ai vu messire Olivier Sermon, vicaire du village voisin, qui m'a promis de venir me trouver dans cet endroit de la forêt, et de nous unir.

JACQUES, *à part.* Je serais curieux d'assister à cette entrevue.

AUDREY. Eh bien ! que les dieux nous accordent bonheur et joie !

PIERRE-DE-TOUCHE. Ainsi soit-il ! Un homme moins résolu que moi pourrait reculer devant l'exécution de ce projet ; car nous n'avons ici d'autre temple que la forêt, d'autres assistants que des bêtes à cornes. Mais qu'importe ? courage ! si les cornes sont une vilaine chose, elles sont nécessaires. On dit qu'il y a des hommes riches qui ne connaissent pas la limite de leur fortune ; de même il y a des maris qui ont de bonnes et belles cornes dont ils ne connaissent pas la fin. Bah ! c'est le douaire de leur femme ; c'est un bien qui ne vient pas du mari. Des cornes? oui, des cornes. — N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient ? — Non, non, le plus noble cerf en a d'aussi grandes que le cerf le plus chétif. Les plus heureux sont-ils donc les célibataires ? Non ; de même qu'une ville ceinte de murailles est plus importante qu'un village, de même le front d'un homme marié est plus respectable que le front nu d'un célibataire ; et de même qu'il vaut mieux savoir l'escrime que de l'ignorer, de même il vaut mieux porter des cornes que de n'en point avoir.

Arrive OLIVIER SERMON.

PIERRE-DE-TOUCHE, *continuant.* Voici messire Olivier ! Messire Olivier Sermon, vous êtes le bienvenu. Voulez-vous nous expédier ici, sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre chapelle ?

OLIVIER SERMON. N'y a-t-il ici personne pour présenter l'épouse ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Je ne l'accepterai de la main d'aucun homme.

OLIVIER SERMON. Il faut que quelqu'un la présente, sans quoi le mariage n'est pas légal.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



JACQUES. Procédez à la cérémonie; c'est moi qui présenterai l'épouse. (Acte III, scène III, page 65.)

JACQUES, *se montrant et s'avançant.* Procédez à la cérémonie; c'est moi qui présenterai l'épouse.

PIERRE-DE-TOUCHE. Bonjour, monsieur je ne sais qui; comment vous portez-vous, seigneur? vous êtes le très-bien venu. Bien obligé de votre compagnie, la dernière fois que nous nous sommes vus. Je suis on ne peut plus aise de vous voir. — Je m'occupe ici de conclure une bagatelle, seigneur. — Veuillez vous couvrir, seigneur.

JACQUES. Eh bien! bigarré, tu veux donc te marier?

PIERRE-DE-TOUCHE. De même que le bœuf a son joug, le cheval sa bride et le faucon ses grelots, de même un homme a ses envies; et puisque les pigeons s'entre-baisent, il est naturel que deux époux veuillent s'entre-becqueter.

JACQUES. Un homme tel que toi, qui a du savoir-vivre, voudrait-il se marier sous un buisson, comme un pauvre? Allez tous deux à l'église, et recourez au ministère d'un prêtre véritable qui pourra vous dire ce que c'est que le mariage. Tout ce que ce drôle pourra faire sera de vous unir comme on joint les panneaux d'une boiserie; l'un de vous deux ne tardera pas à se déjeter comme du bois vert.

PIERRE-DE-TOUCHE, *à part.* Mieux vaudrait peut-être me faire marier par celui-ci que par un autre; car il est probable qu'il ne me mariera pas comme il faut; et n'étant pas marié en bonne forme, j'aurai plus tard une bonne excuse pour planter là ma femme.

JACQUES. Viens avec moi, et laisse-toi guider par mes conseils.

PIERRE-DE-TOUCHE. Viens, ma chère Audrey; il faut ou nous marier ou nous résoudre à vivre en concubinage. — Adieu, messire Olivier.

Je ne vous dirai pas, Olivier, mon ami,
Avec moi reste ici [illegible],
Ne me laissez pas en arrière
Non, non, [illegible]
Allez-vous-en, Olivier, mon ami,
Car [illegible] que faire.

(*Jacques, Pierre-de-Touche et Audrey s'éloignent.*)

OLIVIER SIRMON, *seul.* N'importe! il n'est pas au pouvoir de ces fantasques drôles de m'ôter ma profession. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Même lieu. — Devant une cabane.

Arrivent ROSALINDE et CÉLIE.

ROSALINDE. Ne me parle plus, je veux pleurer.

CÉLIE. Pleure, si tu veux; mais aie le bon sens de considérer que les larmes ne vont point à un homme.

ROSALINDE. Mais n'ai-je pas raison de pleurer?

CÉLIE. D'aussi bonnes raisons qu'on peut en désirer; pleure donc.

ROSALINDE. Il n'est pas jusqu'à ses cheveux qui ne soient d'une couleur fausse et trompeuse.

CÉLIE. Un peu plus bruns que ceux de Judas[1]; ses baisers sont des baisers de Judas.

ROSALINDE. Au fait, ses cheveux sont d'une bonne couleur.

CÉLIE. Couleur châtain, c'est ce qu'il y a de mieux pour des cheveux.

ROSALINDE. Ses baisers sont aussi pleins de sainteté que le contact du pain bénit.

CÉLIE. Il a les lèvres de Diane, une nonne consacrée au culte de l'Hiver ne donnerait pas des baisers plus innocents; ils ont toute la glace de la chasteté.

ROSALINDE. Il avait juré de venir ce matin; pourquoi ne vient-il pas?

CÉLIE. Non, certainement; il n'y a en lui aucune sincérité.

ROSALINDE. Tu penses?

CÉLIE. Oui; je ne le crois pas capable de filouter une bourse ou de voler un cheval; mais pour ce qui est d'être sincère en amour, je le crois aussi creux qu'un gobelet vide, ou qu'une noix mangée des vers.

ROSALINDE. Il n'est pas sincère en amour?

[1] Les peintres du moyen âge donnaient à Judas les cheveux roux.

CÉLIE. Il peut l'être lorsqu'il est amoureux; mais je ne pense pas qu'il le soit.

ROSALINDE. Tu l'as entendu jurer positivement qu'il l'était.

CÉLIE. Il *était*, et il *est*, sont deux choses bien différentes; d'ailleurs la parole d'un amant ne mérite pas plus de créance que celle d'un cabaretier; les comptes de l'un et de l'autre sont faux. Il est ici dans la forêt, à la suite du duc ton père.

ROSALINDE. Hier, j'ai rencontré le duc, et j'ai beaucoup causé avec lui : il m'a demandé qui étaient mes parents; je lui ai dit que j'étais d'aussi bonne maison que lui; il s'est mis à rire et m'a quittée. Mais pourquoi parlons-nous de famille et de père quand il y a au monde un Orlando?

CÉLIE. Oh! c'est un beau cavalier! il écrit de beaux vers, dit de belles paroles, fait de beaux serments, et les brise bravement en traversant de part en part le cœur de sa maîtresse; semblable à un jouteur étourdi qui ne pique son cheval que d'un côté et rompt maladroitement sa lance. Mais tout cheval est beau quand la jeunesse le monte et que la folie le guide. — Qui vient ici?

Arrive CORIN.

CORIN. Maîtresse, et vous, mon maître, vous m'avez souvent questionné au sujet de ce berger qui se plaignait de l'amour, et que vous avez vu assis auprès de moi sur le gazon, vantant la fière et dédaigneuse bergère sa maîtresse.

CÉLIE. Eh bien! qu'as-tu à nous dire de lui?

CORIN. Si vous voulez voir jouer une vraie comédie, entre l'amour sincère au teint pâle et l'orgueilleux dédain au visage animé, suivez-moi près d'ici, et je vous conduirai à un endroit d'où vous pourrez jouir de ce spectacle.

ROSALINDE. Oh! allons-y : la vue des amants alimente l'amour. — Conduis-nous à ce spectacle, et je te promets de jouer un rôle important dans la pièce. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent SYLVIUS et PHÉBÉ.

SYLVIUS. Charmante Phébé, je vous en conjure, ne m'accablez pas de vos dédains; dites que vous ne m'aimez pas, mais ne me le dites pas avec amertume. Le bourreau, familiarisé avec la vue de la mort, et dont ce spectacle a endurci le cœur, ne laisse tomber la hache sur le cou de la victime agenouillée qu'après lui avoir demandé pardon. Voudriez-vous être plus impitoyable que l'homme qui fait métier de verser le sang?

ROSALINDE, CÉLIE et CORIN arrivent, et se tiennent à quelque distance.

PHÉBÉ. Je ne veux pas être ton bourreau; je te fuis, car je ne voudrais pas te faire du mal. Tu me dis que j'ai des yeux qui donnent la mort : comme cela est probable, que les yeux, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus fragile et de plus délicat, — les yeux, qui ferment timidement leurs paupières pour éviter le contact d'un atome, — soient des tyrans, des bourreaux, des assassins! Vois, je te lance des regards courroucés : si mes yeux ont la puissance de blesser, qu'ils te tuent maintenant; fais semblant de te trouver mal, tombe par terre; sinon, cesse de mentir en disant que mes yeux [illegible]

SYLVIUS. [illegible]

PHÉBÉ. [illegible]

ROSALINDE. [illegible] ce que cela signifie? pourquoi me regardez-vous? Je ne vois en vous rien de plus que dans les œuvres les plus communes de la nature. — Merci de ma vie! je pense qu'elle a aussi envie de me fasciner. Non, non, mon orgueilleuse demoiselle, ne l'espérez pas. Ce ne sont pas vos sourcils d'ébène, votre soyeuse et noire chevelure, vos yeux de jais, qui pourraient me ranger parmi vos adorateurs. — (*À Sylvius.*) Et vous, sot berger, pourquoi la poursuivez-vous de vos soupirs comme le brumeux vent du sud qui souffle la pluie et le brouillard? Vous êtes mille fois mieux comme homme qu'elle comme femme. Ce sont des insensés tels que vous qui peuplent le monde de laids enfants; ce n'est pas son miroir qui la flatte, c'est vous. Elle se mire dans vous, et s'y voit plus belle qu'elle n'est véritablement. — Mais, mademoiselle, apprenez à vous connaître : tombez à genoux, et, dans la prière et le jeûne, remerciez le ciel de vous avoir accordé l'amour d'un honnête homme; car je vous le dis amicalement et entre nous, puisqu'un chaland se présente, profitez de l'occasion : vous n'êtes pas une marchandise de facile défaite. Demandez pardon à cet homme; aimez-le; acceptez son offre : la laideur insultante paraît plus laide encore. — Ainsi, berger, prenez-la pour votre épouse. — Adieu.

PHÉBÉ. Charmant jeune homme, grondez-moi pendant toute une année. J'aime mieux entendre vos reproches que les compliments de cet homme.

ROSALINDE. Il s'est épris de sa laideur, et la voilà qui s'amourache de ma colère. — (*À Sylvius.*) S'il en est ainsi, toutes les fois qu'elle te paiera de ses dédains, je la régalerai de paroles amères. — (*À Phébé.*) Pourquoi me regardez-vous ainsi?

PHÉBÉ. Ce n'est pas que je vous veuille du mal.

ROSALINDE. Je vous en prie, ne devenez pas amoureuse de moi, car je suis plus faux que les serments faits dans l'ivresse. D'ailleurs, je ne vous aime pas; si vous voulez savoir où je demeure, c'est ici près, au bois d'oliviers. — Viens-tu, ma sœur? — Berger, serrez-la de près. — Viens, ma sœur. — Bergère, regardez-le d'un œil plus favorable, et ne soyez point fière : quand les regards du monde entier seraient fixés sur vous, vous n'abuseriez les yeux de personne autant que les siens. — Allons rejoindre notre troupeau. (*Rosalinde, Célie et Corin s'éloignent.*)

PHÉBÉ. Je reconnais maintenant la vérité de cet adage que j'ai souvent entendu répéter à un berger qui n'est plus : *On aime à la première vue*[1].

SYLVIUS. Charmante Phébé, —

PHÉBÉ. Ah! que dis-tu, Sylvius?

SYLVIUS. Charmante Phébé, aie pitié de moi.

PHÉBÉ. Je te plains, bon Sylvius.

SYLVIUS. On doit secourir ceux que l'on plaint : si tu as pitié de mes amoureux tourments, en m'accordant ton amitié, tu mets fin tout à la fois et à ta compassion et à ma douleur.

PHÉBÉ. Tu as [illegible] amitié, cela n'est-il pas bien de ma part?

SYLVIUS. Je voudrais vous avoir.

PHÉBÉ. Ce serait de la convoitise. Sylvius, il fut un temps où je te haïssais, et je ne t'aime point encore; mais puisque tu parles si bien le langage de l'amour, je veux bien endurer [illegible] je ne pouvais souffrir; je veux [illegible] Mais n'attends de moi d'autre récompense que le plaisir d'être employé par moi.

SYLVIUS. Si saint et si parfait est mon amour, et je suis dans une si grande disette de faveurs, que je regarderai comme une moisson abondante de glaner quelques épis [illegible] de temps à autre [illegible] dont je vivrai.

PHÉBÉ. Connais-tu le jeune homme qui me parlait tout à l'heure?

SYLVIUS. Je le connais peu; mais je l'ai souvent rencontré. C'est lui qui a acheté la cabane et les pâturages que possédait le vieux Charlot.

PHÉBÉ. Parce que je te questionne sur son compte, ne va pas croire que je l'aime. Ce n'est qu'un jeune impertinent. — Il parle bien, cependant; [illegible] les paroles sont agréables quand celui qui les prononce plaît à ceux qui les entendent. C'est un joli jeune [illegible]

[1] [illegible] *Héro et Léandre* de Marlowe.

homme; — rien de bien extraordinaire; — mais il est fier, j'en suis sûre : et néanmoins sa fierté lui sied bien. Il fera un bel homme. Ce qu'il a de mieux, c'est son teint ; ses yeux guérissaient plus vite que sa langue ne blessait. Il n'est pas d'une haute taille; cependant il est grand pour son âge; sa jambe est assez médiocre; pourtant elle n'est pas mal; l'incarnat de sa lèvre était d'un rouge plus vif que celui qui colorait ses joues; il tenait le milieu entre le rouge simple et le damas mélangé. Sylvius, il y a des femmes qui, si elles l'avaient détaillé comme je l'ai fait, auraient été bien près de devenir amoureuses de lui : quant à moi, je ne l'aime ni ne le hais; et toutefois, j'ai plutôt sujet de le haïr que de l'aimer. De quel droit me grondait-il? Il m'a dit que mes yeux et mes cheveux étaient noirs ; et maintenant, je me rappelle qu'il m'a parlé avec mépris. Je m'étonne que je ne lui aie pas répondu. Mais c'est égal ; oublier n'est pas tenir quitte. Je vais lui écrire une lettre mordante, et tu la lui porteras ; veux-tu, Sylvius?

SYLVIUS. De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ. Je vais l'écrire sur-le-champ; le sujet est dans ma tête et dans mon cœur. Je serai amère et brève; viens avec moi, Sylvius. *(Ils s'éloignent.)*

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent ROSALINDE, CÉLIE et JACQUES.

JACQUES. Je t'en prie, joli jeune homme, permets-moi de faire avec toi plus ample connaissance.

ROSALINDE. On dit que vous êtes mélancolique.

JACQUES. Je le suis, il est vrai; j'aime mieux la mélancolie que le rire.

ROSALINDE. Ceux qui portent l'un et l'autre à l'extrême sont d'abominables gens, et s'exposent, plus qu'un homme ivre, à la censure de tout homme bien élevé.

JACQUES. Il est bon d'être sérieux et de ne rien dire.

ROSALINDE. En ce cas, il est bon d'être un soliveau.

JACQUES. Je n'ai ni la mélancolie envieuse du savant, ni la mélancolie fantasque du musicien, ni la mélancolie orgueilleuse du courtisan, ni la mélancolie ambitieuse du guerrier, ni la mélancolie calculée de l'homme de loi, ni la mélancolie minaudière d'une petite maîtresse, ni la mélancolie des amants, qui est un composé de toutes les autres. J'ai une mélancolie à moi, formée d'un grand nombre d'ingrédients extraits d'innombrables objets; et, de fait, les souvenirs recueillis dans mes voyages [illegible] dans une [illegible] tristesse.

ROSALINDE. Vous êtes donc un voyageur! [illegible] vous avez, sur ma parole, grandement raison d'être triste. Je crains bien que vous n'ayez vendu vos terres pour visiter celles des autres; à ce compte, avoir beaucoup vu et ne plus rien posséder, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JACQUES. J'ai acquis de l'expérience.

ROSALINDE. Et votre expérience vous rend triste. [illegible]

Arrive ORLANDO.

ORLANDO. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

à bord d'une gondole [1]. — Eh bien! Orlando ! où avez-vous été tout ce temps? Vous, amoureux? S'il vous arrive encore de me jouer un pareil tour, ne reparaissez plus devant moi.

ORLANDO. Ma belle Rosalinde, je suis en retard d'une heure tout au plus.

ROSALINDE. En amour, manquer d'une heure à sa parole! Celui qui partagera une heure en mille parties, et qui, dans un rendez-vous d'amour, sera en retard seulement d'une portion de la millième partie d'une minute, on pourra dire de lui que Cupidon lui a frappé sur l'épaule; moi, je garantis que son cœur n'est pas entamé le moins du monde.

ORLANDO. Pardonnez-moi, chère Rosalinde.

ROSALINDE. Si vous êtes sujet à de tels retards, ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerais autant avoir pour amant un escargot.

ORLANDO. Un escargot?

ROSALINDE. Oui, un escargot : car bien qu'il marche lentement, il porte sa maison sur sa tête, et c'est un meilleur douaire, je pense, que vous n'en pourriez assigner à votre femme : en outre, il apporte avec lui sa destinée.

ORLANDO. Quoi donc?

ROSALINDE. Mais, des cornes, dont vous êtes forcés d'avoir l'obligation à vos épouses : quant à lui, sa destinée arrive tout armée; ce qui prévient toute médisance sur le compte de sa femme.

ORLANDO. La vertu ne fait point porter des cornes, et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE. Et je suis votre Rosalinde.

CÉLIE. Il lui plaît de t'appeler ainsi; mais il a une Rosalinde de meilleure qualité que toi.

ROSALINDE. Allons, faites-moi la cour; car maintenant je suis dans mon humeur des dimanches et très-disposée à consentir. — Que me diriez-vous, à présent, si j'étais votre Rosalinde pour tout de bon?

ORLANDO. Je vous donnerais un baiser avant de parler.

ROSALINDE. Vous feriez mieux de commencer par causer; et quand vous ne sauriez plus quoi dire, vous pourriez avoir recours aux baisers. Il y a de très-bons orateurs, qui, lorsqu'ils restent court, prennent le parti de cracher; quant aux amants, lorsqu'ils n'ont plus rien à dire, l'expédient le plus propre, c'est d'embrasser.

ORLANDO. Et si l'on éprouve un refus?

ROSALINDE. [illegible] commencent ; et voilà un sujet de conversation tout trouvé.

ORLANDO. Qui pourrait rester court en présence d'une maîtresse adorée ?

ROSALINDE. Vous tout le premier, si j'étais votre maîtresse, ou il faudrait alors que j'eusse moins de vertu que d'esprit.

ORLANDO. Ainsi donc, j'échouerais?

ROSALINDE. Oui, [illegible] de mon indifférence. Ne suis-je pas votre Rosalinde ?

ORLANDO. Je suis heureux de vous donner ce nom, parce que j'éprouve le besoin de parler d'elle.

ROSALINDE. Eh bien ! Rosalinde vous dit en personne qu'elle ne veut pas de vous.

ORLANDO. [illegible] en personne qu'il ne me reste plus qu'à mourir.

ROSALINDE. [illegible] tout cet intervalle, il n'est pas un seul homme qui soit [illegible] par une massue grecque ; et cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu pour mourir d'amour, et il peut passer pour le modèle des amants. Léandre aurait vécu bien des années encore, quand même Héro se serait faite religieuse ; [illegible] songe : de tout temps il y a eu des hommes qui sont morts, [illegible]

ORLANDO. [illegible] tuerait.

[1] [illegible]

[illegible]

ROSALINDE. J'en jure par cette main, sa rigueur ne tuerait pas une mouche. Mais voyons, je veux être maintenant pour vous une Rosalinde plus bienveillante. Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorderai.

ORLANDO. Eh bien! aimez-moi, Rosalinde.

ROSALINDE. Ma foi, je le veux bien, les vendredis, samedis, et toute la semaine.

ORLANDO. Voulez-vous de moi?

ROSALINDE. Oui, et de vingt autres comme vous.

ORLANDO. Que dites-vous?

ROSALINDE. N'êtes-vous pas bon?

ORLANDO. Je l'espère.

ROSALINDE. Eh bien! quand une chose est bonne, on n'en saurait trop avoir. — Viens, ma sœur; tu nous serviras de prêtre et tu nous marieras. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Qu'en dis-tu, ma sœur?

ORLANDO. Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE. Je ne sais pas les paroles qu'il faut dire.

ROSALINDE. Il faut que tu commences ainsi : — *Consentez-vous, Orlando?*

CÉLIE. J'y suis. — (*Prenant leurs mains dans les siennes.*) Consentez-vous, Orlando, à prendre pour femme Rosalinde que voici?

ORLANDO. J'y consens.

ROSALINDE. Oui, mais quand?

ORLANDO. A l'instant même, aussitôt qu'elle nous aura mariés.

ROSALINDE. Alors, il faut que vous disiez à Rosalinde : *Je te prends pour mon épouse.*

ORLANDO. Rosalinde, je te prends pour mon épouse.

ROSALINDE. Je pourrais vous demander à voir votre procuration; mais n'importe. — Je te prends, Orlando, pour mon époux. Voilà une fiancée qui va plus vite que le prêtre; et il est certain que la pensée d'une femme devance toujours ses actes.

ORLANDO. Il en est de même de toutes les pensées; elles ont des ailes.

ROSALINDE. Dites-moi, maintenant, combien de temps la garderez-vous, après en avoir pris possession?

ORLANDO. A jamais, et un jour par delà.

ROSALINDE. Dites *un jour*, et laissez votre *à jamais* de côté. Non, non, Orlando. Les hommes sont en avril quand ils font leur cour, en décembre lorsqu'ils épousent. Les filles sont en mai pendant le temps qu'elles sont filles; mais l'atmosphère change lorsqu'elles sont devenues femmes. Je serai plus jaloux qu'un pigeon de Barbarie ne l'est pour sa colombe; plus criard qu'un perroquet à l'approche de la pluie; plus fantasque qu'un singe, plus capricieux que sa femelle. Je pleurerai sans motif, comme une statue de Diane, dans le bassin d'une fontaine [1], et cela, quand vous serez le plus disposé à la gaieté; je rirai comme une hyène [2], quand vous aurez envie de dormir.

ORLANDO. Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela?

ROSALINDE. Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO. Mais elle est sage?

ROSALINDE. Sans cela elle n'aurait pas l'esprit de faire ce que je viens de dire; les plus sages sont les plus diablesses. Fermez la porte sur l'esprit d'une femme, il sortira par la fenêtre; fermez la fenêtre, il sortira par le trou de la serrure; fermez-lui cette issue, il s'échappera avec la fumée, par la cheminée.

ORLANDO. Un homme qui aurait une femme de ce calibre pourrait lui dire : *Où diable allez-vous donc, avec votre esprit!*

ROSALINDE. Vous pourriez réserver cette question pour le moment où vous surprendriez votre femme entrant dans le lit de votre voisin.

ORLANDO. Et quelle excuse trouverait-elle alors dans sa cervelle?

ROSALINDE. Elle en serait quitte pour vous dire qu'elle venait vous y chercher. Elle aura toujours une réponse prête, à moins que vous ne la preniez sans langue. La femme qui n'a pas le talent de rejeter sa faute sur le compte de son mari ne doit pas nourrir elle-même ses enfants, de peur d'en faire des crétins.

[1] [illegible]

[2] [illegible]

ORLANDO. Pendant deux heures, Rosalinde, il faut que je vous quitte.

ROSALINDE. Hélas! cher amour, je ne saurais rester deux heures sans vous.

ORLANDO. Je dois me trouver au dîner du duc; à deux heures je vous reverrai.

ROSALINDE. Allez, partez. — Je savais comment vous tourneriez; mes amis m'en avaient prévenue, et je m'en doutais. — Votre langue flatteuse m'a séduite; — ce n'est qu'une femme de plus d'abandonnée; voilà tout. — Vienne la mort, maintenant! — A deux heures, dites-vous?

ORLANDO. Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE. Sur ma parole, et Dieu m'est témoin que je parle sérieusement, par tous ces jolis serments qui n'ont rien de dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou venez une minute après l'heure, je vous regarde comme le parjure le plus insigne, l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous nommez Rosalinde, qu'il soit possible de trouver dans toute la bande des infidèles; ainsi craignez mes reproches, et tenez votre promesse.

ORLANDO. Aussi religieusement que si vous étiez véritablement ma Rosalinde. Ainsi, adieu.

ROSALINDE. Fort bien; ces sortes de délits sont soumis à la juridiction du Temps; le Temps vous jugera. Adieu. (*Orlando s'éloigne.*)

CÉLIE. Tu as joliment habillé notre sexe dans ton babil amoureux : tu mériterais qu'on relevât ton pourpoint et tes chausses par-dessus ta tête, et qu'on fît voir à tout le monde le dommage que l'oiseau a fait à son propre nid.

ROSALINDE. O cousine, cousine, cousine, ma bonne petite cousine, si tu savais à quelle profondeur je suis plongée dans l'amour! mais elle ne saurait être sondée : mon affection est sans fond comme la baie de Portugal.

CÉLIE. Dis plutôt qu'elle n'a point de fond, la passion s'en écoule aussitôt que versée.

ROSALINDE. Qu'il soit juge de la profondeur de mon amour, ce bâtard de Vénus engendré par la mélancolie, conçu par la douleur chagrine et né de la folie délirante, ce petit vaurien d'aveugle qui abuse tous les yeux parce qu'il a perdu les siens. — Je te le dis, Aliéna, je ne puis vivre loin de la vue d'Orlando; je vais chercher un ombrage et soupirer, jusqu'à son retour.

CÉLIE. Et moi, je vais dormir. (*Elles s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent **JACQUES**, et plusieurs **SEIGNEURS** en habits de chasseurs.

JACQUES. Quel est celui qui a tué le cerf?

PREMIER CHASSEUR. Moi, seigneur.

JACQUES. Présentons-le au duc, comme un général romain victorieux. Et nous ne ferions pas mal de lui mettre sur la tête les cornes de l'animal, en guise de palmes triomphales. — Chasseurs, ne connaissez-vous point quelque chanson qui puisse servir à cette occasion?

DEUXIÈME CHASSEUR. Oui, seigneur.

JACQUES. Chantez-la; peu importe l'air, pourvu qu'il soit suffisamment bruyant. (*Les deux Chasseurs chantent ce qui suit.*)

PREMIER CHASSEUR.

Que donnerons-nous au chasseur
Dont le bras a tué la bête?

DEUXIÈME CHASSEUR.

De sa peau qu'on lui fasse honneur,
Et mettons-lui ses cornes sur la tête.

PREMIER CHASSEUR.

Ce panache, crois-moi, bien d'autres l'ont porté.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Chez les époux il est héréditaire.

PREMIER CHASSEUR.

Il orna le front de ton père.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Et ton aïeul en a tâté.

TOUT LE CHŒUR DES CHASSEURS.

Vivent les cornes! qu'on les chante,
Et que personne n'en plaisante.

(*Ils s'éloignent en chantant.*)

SCÈNE III.

La forêt.

Arrivent ROSALINDE et CÉLIE.

ROSALINDE. Qu'en dis-tu maintenant? n'est-il pas deux heures passées? et point d'Orlando!

CÉLIE. J'ai la certitude que, plein de son chaste amour, et la tête troublée, il a pris son arc et ses flèches, et est allé — se coucher. — Mais qui vient ici?

Arrive SYLVIUS.

SYLVIUS, *à Rosalinde*. Je vous apporte un message, beau jeune homme; ma charmante Phébé m'a chargé de vous remettre ceci. (*Il lui remet une lettre.*) Je ne connais pas le contenu de ce billet; mais, autant que j'ai pu en juger par l'air de mécontentement qu'elle avait en l'écrivant, sa teneur doit être empreinte de colère; veuillez m'excuser! je ne suis dans cette affaire qu'un messager fort innocent.

ROSALINDE, *après avoir lu*. La Patience elle-même, en lisant ceci, ne pourrait s'empêcher de tressaillir et de s'emporter : qui endurera ceci pourra tout endurer. Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque d'usage; elle m'appelle orgueilleux, et déclare qu'elle ne pourrait m'aimer quand les hommes seraient aussi rares que le phénix. Parbleu! son amour n'est pas le lièvre que je cours. Pourquoi m'écrit-elle? — Allons, berger, je vois que cette lettre est de votre invention.

SYLVIUS. Non, je vous l'assure; j'ignore ce qu'elle contient : Phébé l'a écrite.

ROSALINDE. Allons, allons, vous êtes un fou : un excès d'amour vous a fait perdre la tête. J'ai vu sa main; elle a une main de cuir, une main couleur de grès; j'ai vraiment cru qu'elle avait mis ses vieux gants, mais c'étaient ses mains; elle a la main d'une femme de ménage. Mais n'importe; je dis qu'elle n'est pas l'auteur de cette lettre; c'est le style et l'écriture d'un homme.

SYLVIUS. Elle en est certainement l'auteur.

ROSALINDE. Comment donc! mais c'est un style de matamore, un vrai style de cartel. Elle me défie comme un Turc défierait un chrétien. La douce imagination d'une femme n'aurait pu produire des pensées aussi gigantesquement brutales, des expressions africaines plus noires encore dans leurs effets que dans leur physionomie. — Voulez-vous que je vous la lise, cette lettre?

SYLVIUS. Je vous serai obligé, car je ne l'ai point entendue encore; mais je n'ai eu que trop de preuves de la cruauté de Phébé.

ROSALINDE. Elle me *Phébéise*. Remarquez le style dont m'écrit ce tyran femelle. (*Elle lit.*)

« Es-tu donc un dieu sous la figure d'un berger, toi qui
» as brûlé ainsi le cœur d'une jeune fille? »

Avez-vous jamais vu une femme railler ainsi?

SYLVIUS. Vous appelez cela railler?

ROSALINDE, *lisant*. « Pourquoi, te dépouillant de ta divi-
» nité, fais-tu la guerre au cœur d'une femme? »

Y eut-il jamais raillerie plus sanglante?

« Quand c'étaient des yeux d'hommes qui me faisaient
» la cour, ils n'ont jamais produit le moindre effet sur moi. »

Elle me prend sans doute pour un animal. —

« Si tes yeux brillants, alors qu'ils n'expriment que le
» dédain, ont le pouvoir d'inspirer aux miens tant d'amour,
» quelle serait donc leur puissance s'ils étaient bienveil-
» lants et doux? Pendant que tu me grondais, je t'adorais;
» que n'éprouverais-tu pas si tu me priais d'amour! Celui
» qui te remettra ce tendre message est loin de soupçonner
» ma passion pour toi; ne lui fais pas connaître tes senti-
» ments, soit que ton jeune cœur accueille l'offre sincère
» que je te fais de ma personne et de tout ce que je pos-
» sède, soit que tu repousses mon amour; et dans ce cas,
» je ne chercherai plus qu'à mourir. »

SYLVIUS. Appelez-vous cela des duretés?

CÉLIE. Hélas! pauvre berger!

ROSALINDE. Est-ce que tu le plains? Non, il ne mérite point de pitié. — (*Au Berger.*) Peux-tu bien aimer une pareille femme? — Eh quoi! faire de toi un instrument, te duper d'une manière aussi indigne, c'est intolérable! — Eh bien, va la trouver (car je vois que l'amour a fait de toi un serpent apprivoisé); dis-lui de ma part — que, si elle m'aime, je lui ordonne de t'aimer; si elle refuse, qu'elle soit bien persuadée que je ne lui accorderai jamais mon amour, à moins que tu n'intercèdes pour elle. — Si tu aimes véritablement, va, et ne réplique pas, car je vois s'avancer quelqu'un de ce côté. (*Sylvius s'éloigne.*)

Arrive OLIVIER, un mouchoir ensanglanté à la main.

OLIVIER. Salut, jeunes beautés; pourriez-vous m'enseigner dans quel endroit de cette forêt est située une cabane de bergers entourée d'oliviers?

CÉLIE. C'est au couchant, au bas de la vallée que vous voyez : pour y arriver, suivez le cours de ce ruisseau murmurant, en laissant à votre gauche le taillis d'osier qui le borde; mais à cette heure la cabane se garde elle-même, il ne s'y trouve personne.

OLIVIER. Si les yeux peuvent se guider par des indications verbales, je pense vous reconnaître sur la description qu'on m'a faite de vous; vos vêtements et votre âge y répondent. « Le jeune homme est blond, d'une beauté féminine; on le » prendrait pour la sœur aînée; mais la jeune fille est » moins grande et plus brune que son frère. » N'êtes-vous pas les propriétaires de la cabane que je vous priais de m'indiquer?

CÉLIE. Puisqu'on nous le demande, il n'y a pas de vanité à en convenir.

OLIVIER. Orlando vous envoie ses compliments à tous deux; et à ce jeune homme, qu'il nomme sa Rosalinde, il envoie ce mouchoir ensanglanté. Est-ce bien vous?

ROSALINDE. C'est moi. Que signifie ceci?

OLIVIER. Je vais vous le dire à ma honte, si vous me permettez de vous apprendre qui je suis, comment, pourquoi, en quel lieu ce mouchoir a été ensanglanté.

CÉLIE. Dites-nous-le, je vous prie.

OLIVIER. Lorsque le jeune Orlando vous quitta, il vous promit de revenir dans deux heures; il traversait la forêt, ruminant l'aliment de sa pensée tout à la fois douce et amère, quand tout à coup, ayant tourné la tête, un effrayant spectacle vint frapper ses regards. Sous un chêne que la vieillesse avait couvert de mousse, et qui levait bien haut dans les airs sa tête chauve et vénérable, dormait, couché sur le dos, un malheureux, les vêtements en lambeaux et la chevelure longue et en désordre. Autour de son cou, un serpent couleur vert et or avait roulé ses anneaux, et avançait sa tête menaçante vers la bouche du dormeur; à la vue d'Orlando, il déroula rapidement ses nœuds et se glissa en replis sinueux sous un buisson à l'ombre duquel une lionne, les mamelles vides, était blottie la tête contre terre, pareille à un chat aux aguets, et attendant le moment où l'homme endormi ferait un mouvement; car c'est un caractère distinctif de ce roi des animaux de ne jamais faire sa proie de ce qui a une apparence de mort. A sa vue, Orlando s'approcha de l'homme, et vit que c'était son frère, son frère aîné.

CÉLIE. Oh! je lui ai entendu parler de ce frère; il le représentait comme le parent le plus dénaturé qui ait jamais vécu parmi les hommes.

OLIVIER. Et il avait bien raison; et je le sais, moi, combien il était dénaturé.

ROSALINDE. Mais revenons à Orlando. Laissa-t-il son frère devenir la proie de cette lionne affamée, à la mamelle tarie?

OLIVIER. Deux fois il fut sur le point de le faire; il tourna le dos pour s'éloigner. Mais l'humanité l'emportant sur la vengeance, et la nature triomphant de son juste ressentiment, lui firent livrer combat à la lionne, qui tomba bientôt devant lui; au bruit de cette lutte je sortis de mon périlleux sommeil.

CÉLIE. Êtes-vous son frère?

ROSALINDE. Est-ce vous qu'il a délivré?

CÉLIE. Est-ce vous qui avez tant de fois conspiré sa mort?

OLIVIER. C'était moi; mais ce n'est plus moi. Je ne rougis pas de dire ce que j'ai été depuis que mon cœur est changé, et que je m'en trouve si heureux.

ROSALINDE. Mais ce mouchoir sanglant, —

OLIVIER. Tout à l'heure. Lorsque nous eûmes, au récit de nos aventures, mêlé nos larmes de tendresse, et que je lui eus appris par quels événements je me trouvais dans ces lieux déserts, il me conduisit au noble duc, [illegible] des habits et des rafraîchissements, et, pour le [illegible]

confia aux soins de la tendresse fraternelle. Mon frère aussitôt me conduisit dans sa grotte, où il se déshabilla. C'est alors que nous vîmes que sur le bras la lionne lui avait enlevé un lambeau de chair et fait une blessure dont depuis ce moment le sang avait coulé. Il perdit connaissance en prononçant d'une voix faible et mourante le nom de Rosalinde. Enfin, je le rappelai à l'usage de ses sens; je bandai sa blessure. Au bout de quelque temps, se sentant mieux, il m'a envoyé auprès de vous, étranger que je suis en ces lieux, pour l'excuser auprès de vous d'avoir manqué à sa promesse, et pour remettre ce mouchoir teint de son sang au jeune berger qu'en plaisantant il appelle Rosalinde. (*Rosalinde s'évanouit.*)

CÉLIE, *soutenant sa cousine.* Qu'as-tu donc, Ganymède? mon cher Ganymède!

OLIVIER. Beaucoup de personnes s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIE. Il y a plus que cela ici. — Ma cousine, — Ganymède!

OLIVIER. Voyez, il reprend connaissance.

ROSALINDE, *ouvrant les yeux.* Je voudrais être dans notre cabane.

CÉLIE. Nous allons t'y conduire. — (*A Olivier.*) Veuillez, je vous prie, lui prendre le bras.

OLIVIER. Remettez-vous, jeune homme. — Vous, un homme? — vous n'en avez pas le courage.

ROSALINDE. C'est vrai, je l'avoue. J'espère que voilà un évanouissement bien joué; dites à votre frère, je vous prie, combien j'ai habilement simulé l'émotion. — Ah! ah!

OLIVIER. Ce n'était pas simulé, votre pâleur témoigne de la réalité de votre émotion.

ROSALINDE. Ce n'est qu'une feinte, je vous assure.

OLIVIER. Eh bien! remettez-vous, et simulez le courage d'un homme.

ROSALINDE. C'est ce que je fais. Mais, en vérité, j'aurais dû naître femme.

CÉLIE. Viens, tu pâlis de plus en plus. Allons chez nous. (*A Olivier.*) Ayez la bonté de nous accompagner.

OLIVIER. Volontiers; car il faut, Rosalinde, que j'aille rapporter à mon frère l'assurance que vous l'excusez.

ROSALINDE. J'ai quelque chose en tête; dans tous les cas, veuillez lui faire part de la comédie que j'ai jouée. — Voulez-vous venir? (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY.

PIERRE-DE-TOUCHE. Nous trouverons le moment, Audrey; patience, [illegible] Audrey.

AUDREY. [illegible]

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est un misérable, Audrey, que cet [illegible] Mais, Audrey, il y a ici [illegible]

AUDREY. [illegible] Voici justement celui dont tu parles.

Arrive GUILLAUME.

PIERRE-DE-TOUCHE. [illegible] Nous allons [illegible]

GUILLAUME. Bonsoir, Audrey.

AUDREY. Bonsoir, Guillaume.

GUILLAUME. [illegible]

PIERRE-DE-TOUCHE. [illegible] Quel âge as-tu, l'ami?

GUILLAUME. [illegible]

PIERRE-DE-TOUCHE. [illegible]

GUILLAUME. [illegible]

[illegible]

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est un beau nom. Tu es né dans cette forêt?

GUILLAUME. Oui, messire, et j'en remercie Dieu.

PIERRE-DE-TOUCHE. J'en remercie Dieu, voilà une bonne réponse. Es-tu riche?

GUILLAUME. Ma foi, messire, comme ci, comme ça.

PIERRE-DE-TOUCHE. Comme ci, comme ça, est bon, très-bon, excellent: — et cependant, non, ce n'est pas excellent: ce n'est que comme ci, comme ça. Es-tu intelligent?

GUILLAUME. J'ai l'esprit passablement avisé.

PIERRE-DE-TOUCHE. Tu réponds à merveille. Je me rappelle le proverbe: « Le fou se croit sage, et le sage sait que sa sagesse n'est que folie. » Certain philosophe païen, lorsqu'il avait envie de manger une grappe de raisin, ouvrait la bouche et y mettait la grappe; voulant faire entendre par là que les grappes étaient faites pour être mangées et la bouche pour s'ouvrir. Tu aimes cette jeune fille?

GUILLAUME. Je l'aime, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. Donne-moi ta main. Es-tu savant?

GUILLAUME. Non, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. Eh bien! apprends ceci de moi. Avoir, c'est avoir; car c'est une figure de rhétorique, que lorsqu'on verse un liquide d'une coupe dans un verre, en remplissant l'un on vide l'autre: car tous les auteurs sont d'avis qu'*ipse* est celui qui, — or, tu n'es pas *ipse*; car je suis celui qui, —

GUILLAUME. Lequel, messire?

PIERRE-DE-TOUCHE. Celui qui doit épouser cette femme. C'est pourquoi, imbécile, abandonne, — c'est-à-dire, en langue vulgaire, quitte — la société, — c'est-à-dire, en termes de paysan, la compagnie, — de cette jeune personne, — ou, en langage commun, cette femme. — Le tout réuni signifie: Abandonne la société de cette jeune personne, sinon, imbécile, tu péris, ou, pour te mieux faire comprendre, tu meurs, c'est-à-dire, je te tue, je te fais déguerpir de ce monde, je métamorphose ta vie en mort; j'emploie contre toi le poison, la bastonnade ou le poignard; je conspire contre toi; je trame sourdement ta ruine; je te tue de cent cinquante manières différentes; c'est pourquoi tremble et pars.

AUDREY. Va-t'en, mon bon Guillaume.

GUILLAUME. Dieu vous conserve en joie, messire! (*Il s'éloigne.*)

Arrive CORIN.

CORIN. Notre maître et notre maîtresse vous cherchent; venez vite, venez vite.

PIERRE-DE-TOUCHE. Suis-moi, Audrey, suis-moi. — J'y vais, j'y vais. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent ORLANDO et OLIVIER.

ORLANDO. Est-il possible que, la connaissant à peine, tu sois épris d'elle à ce point, que la voir, l'aimer, le lui dire et obtenir son cœur, ait été l'affaire d'un moment? Persistes-tu à la vouloir pour femme?

OLIVIER. N'examine point la folie de ma passion, l'indigente condition de celle que j'aime, le peu de temps qu'a duré notre connaissance, la promptitude de ma déclaration et la soudaineté de son consentement; mais dis avec moi que j'aime Aliéna; dis avec elle qu'elle m'aime; donne ton consentement à notre union. Tu y trouveras ton avantage; car la maison de mon père et toute la fortune qu'a laissée le vieux sire Roland, je veux te les céder, et rester ici pour y vivre et y mourir berger.

Arrive ROSALINDE.

ORLANDO. Tu as mon consentement; que tes noces se fassent demain: j'y inviterai le duc et tous les fortunés compagnons du duc. Va prévenir Aliéna afin qu'elle se prépare; car, vois-tu, voici ma Rosalinde qui vient.

ROSALINDE, *à Olivier.* Dieu vous garde, mon frère!

OLIVIER. Et vous pareillement, ma charmante sœur[1].

ROSALINDE. O mon cher Orlando, combien je suis désolée de vous voir porter votre cœur en écharpe!

ORLANDO. C'est mon bras.

[1] Olivier, qui le prend pour un homme, [illegible] à la prétendue de son frère.

ROSALINDE. J'avais cru votre cœur blessé par les griffes de la lionne.

ORLANDO. Il est blessé, mais par les yeux d'une femme.

ROSALINDE. Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai joué l'évanouissement quand il m'a montré votre mouchoir?

ORLANDO. Oui, et il m'a appris des nouvelles plus surprenantes encore.

ROSALINDE. Je sais ce que vous voulez dire. — Il est très-vrai que, si l'on en excepte le combat subit de deux béliers, et la rodomontade de César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, il ne s'est jamais rien vu de si soudain ; car votre frère et ma sœur ne se sont pas plutôt rencontrés qu'ils se sont regardés; ils ne se sont pas plutôt regardés qu'ils se sont aimés; ils ne se sont pas plutôt aimés qu'ils ont soupiré; ils n'ont pas plutôt soupiré qu'ils se sont interrogés l'un l'autre pour en connaître la cause; dès qu'ils ont connu la cause, ils ont cherché le remède : c'est ainsi que graduellement ils ont établi, pour arriver jusqu'au mariage, des degrés qu'ils monteront incontinent, si l'on ne veut qu'ils soient incontinents avant le mariage. Ils sont dans une véritable rage d'amour, et ils veulent à toute force être unis : il n'y a pas de bâtons qui puissent les séparer.

ORLANDO. Ils seront mariés demain; et j'inviterai le duc à leurs noces. Mais oh! combien il est pénible de ne contempler le bonheur que par les yeux d'autrui! Demain, plus j'estimerai mon frère heureux de posséder l'objet de ses désirs, plus je sentirai mon cœur contristé.

ROSALINDE. Quoi donc! ne puis-je demain vous tenir lieu de Rosalinde?

ORLANDO. Je ne puis plus me contenter de vivre par la pensée.

ROSALINDE. En ce cas, je ne veux plus vous fatiguer d'un babil inutile. Sachez donc, et c'est sérieusement que je vous parle [illegible] que je vous connais pour un homme de mérite; je ne dis pas cela pour donner une haute opinion de mon mérite, par l'appréciation que je fais du vôtre. Si je cherche à me concilier votre estime, ce n'est pas en vue d'en retirer pour moi un avantage quelconque, mais uniquement [illegible] tiez à faire ce qui est dans votre intérêt. Veuillez donc croire, s'il vous plaît, que je puis faire d'étranges choses. J'ai, depuis l'âge de trois ans, vécu avec un magicien profondément versé dans son art, [illegible] de coupable. [illegible] que vos démonstrations le proclament, vous l'épouserez en même temps [illegible] épreuves de la fortune elle est livrée; et il n'est pas impossible, si vous n'y trouvez aucun inconvénient, que je la fasse paraître demain devant vous, en personne et sans aucun danger[1].

ORLANDO. Parlez-vous sérieusement?

ROSALINDE. [illegible] bien que je me donne pour magicien : mettez donc vos plus beaux habits; réunissez vos amis; car si vous voulez être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, pour peu que cela vous convienne.

Arrivent SYLVIUS et PHÉBÉ.

ROSALINDE, *continuant*. Tenez, voici une bergère qui est amoureuse de moi, et un berger qui est amoureux d'elle.

[illegible]

[1] [illegible]

SYLVIUS. C'est être tout imagination, tout passion, tout désir, tout adoration, soumission et respect, tout humilité, tout patience et impatience, tout pureté, résignation, obéissance ; — et voilà ce que je suis pour Phébé.

PHÉBÉ. Et moi pour Ganymède.

ORLANDO. Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE. Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

PHÉBÉ, *à Rosalinde*. Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

SYLVIUS, *à Phébé*. Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ORLANDO, *à Rosalinde*. Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ROSALINDE. A qui dites-vous : *Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?*

ORLANDO. A celle qui n'est pas ici et qui ne nous entend pas.

ROSALINDE. Assez, je vous prie : cela ressemble aux loups d'Irlande hurlant contre la lune. — (*A Sylvius.*) Je vous rendrai service, si je puis. — (*A Phébé.*) Je vous aimerais si je pouvais. — Demain, réunissons-nous tous. — (*A Phébé.*) Je vous épouserai, s'il m'arrive jamais d'épouser une femme, et demain je me marie. — (*A Orlando.*) Je vous satisferai, si jamais homme fut satisfait par moi, et vous serez marié demain. — (*A Sylvius.*) Je vous contenterai, si ce qui vous plait vous contente, et vous serez marié demain. — (*A Orlando.*) Si vous aimez Rosalinde, soyez exact à venir. — (*A Sylvius.*) Si vous aimez Phébé, venez; — aussi vrai que je n'aime aucune femme, je m'y trouverai. — Sur ce, adieu; vous avez entendu mes ordres.

SYLVIUS. Je ne manquerai pas de m'y trouver si je vis.

PHÉBÉ. Ni moi.

ORLANDO. Ni moi. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY.

PIERRE-DE-TOUCHE. Demain est le joyeux jour, Audrey ; demain nous serons mariés.

AUDREY. Je le souhaite de tout mon cœur; il n'y a rien de contraire à l'honnêteté, je pense, qu'une femme désire s'établir. Voici deux pages du duc exilé.

Arrivent DEUX PAGES.

PREMIER PAGE. Je suis charmé de vous voir, mon honnête gentilhomme.

PIERRE-DE-TOUCHE. Et moi de même, en vérité; allons, asseyez-vous, asseyez-vous, et chantez-nous une chanson.

DEUXIÈME PAGE. Nous sommes à vos ordres, asseyez-vous au milieu.

PREMIER PAGE. Commencerons-nous tout uniment, sans tousser, ni cracher, ni dire que nous sommes enroués, préludes ordinaires d'une voix détestable?

DEUXIÈME PAGE. Oui, oui, et tous deux sur le même ton, comme deux bohémiennes sur le même cheval.

LES DEUX PAGES *chantent.*

I

[illegible]
Sur la tendre et verte fougère.
[illegible]
Vive la saison des amours!

II

[illegible]
Porte le parfum de la rose ;
[illegible]
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
[illegible]

III

[illegible]
La vie est une fleur, hélas!
[illegible]



CÉLIE. Qu'as-tu donc Ganymède? [illegible] cher Ganymède! (Acte IV, scène III, page 70.)

Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours!

IV

Goûtez les [illegible] des [illegible]
Que du ciel la bonté vous donne!
L'amour passe [illegible] les fleurs
Dont [illegible] couronne
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours!

PIERRE DE TOUCHE. En vérité, messieurs, quoique les paroles [illegible] pas grand'chose, vous n'en avez pas moins chanté faux.

PREMIER PAGE. Vous vous trompez; nous avons observé la mesure, nous n'avons pas perdu la mesure.

PIERRE DE TOUCHE. [illegible] vous avez perdu la mesure, [illegible] que le temps passé à entendre de semblables balivernes est du temps perdu. Dieu soit avec vous! et puisse-t-il [illegible] la voix! Venez, Audrey. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

[illegible]

Arrivent LE DUC, [illegible] JACQUES [illegible] OLIVIER [illegible]

LE DUC. Croyez-vous, Orlando, que ce jeune homme [illegible] à bout de faire [illegible]?

ORLANDO. [illegible] je le crois, tantôt je ne le crois plus, comme ceux qui craignent [illegible] et savent qu'ils ont raison de craindre.

Arrivent ROSALINDE, SYLVIUS [illegible]

ROSALINDE. [illegible] et [illegible] les termes de notre convention. — (*Au Duc.*) Vous dites que si je vous rends votre Rosalinde, vous la donnerez pour femme à Orlando que voici?

LE DUC. Je la lui donnerai, eussé-je des royaumes à donner avec elle.

ROSALINDE, *à Orlando*. Et vous dites que si je l'amène vous l'épouserez?

ORLANDO. Oui, je le ferai, quand je régnerais sur tous les empires de la terre.

ROSALINDE, *à Phébé*. Vous dites que vous m'épouserez, si j'y consens?

PHÉBÉ. Oui, certes, quand je devrais mourir une heure après.

ROSALINDE. Mais si vous refusez de m'épouser, vous promettez de donner votre main à ce berger fidèle?

PHÉBÉ. C'est convenu.

ROSALINDE, *à Sylvius*. Vous promettez de prendre Phébé pour femme, si elle y consent?

SYLVIUS. Oui, quand je devrais épouser la mort en même temps qu'elle.

ROSALINDE. J'ai promis d'arranger tout cela. — Duc, songez à tenir votre promesse en donnant la main de votre fille à ce jeune seigneur. — Songez, Orlando, à tenir la vôtre en acceptant sa fille pour épouse. — Tenez aussi, Phébé, la promesse que vous m'avez faite de m'épouser, ou, sur votre refus, d'épouser ce berger. — Vous, Sylvius, songez, ainsi que vous l'avez promis, à l'épouser, si elle ne veut pas de moi. — Maintenant je vous quitte pour aller préparer la solution de tous ces problèmes. (*Rosalinde et Célia s'éloignent.*)

LE DUC. Il me semble reconnaître dans ce jeune berger une ressemblance frappante avec ma fille.

ORLANDO. Seigneur, la première fois que je l'ai vu, je l'ai pris pour un frère de votre fille. Mais, seigneur, ce jeune homme est né dans ce bois. Il a été instruit dans les éléments d'un grand nombre de sciences abstruses, par son oncle, qui, dit-il, est un grand magicien, obscurément caché dans l'enceinte de cette forêt.



[illegible] Acte V, scène IV, p[illegible] 71

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY.

JACQUES. Il faut que nous soyons menacés d'un second déluge, pour que tous ces couples viennent se réfugier dans l'arche! voici encore une paire d'animaux étranges, que dans toutes les langues on appelle des fous.

PIERRE-DE-TOUCHE. Salut et compliment à tous.

JACQUES, *au Duc*. Seigneur, faites-lui accueil. C'est là le gentilhomme bigarré[1] que j'ai souvent rencontré dans la forêt. Il prétend avoir été à la cour.

PIERRE-DE-TOUCHE. Si quelqu'un en doute, qu'il me mette en demeure de le prouver. J'ai dansé une sarabande; j'ai cajolé les dames; j'ai été politique avec mon ami, caressant avec mon ennemi; j'ai ruiné trois tailleurs; j'ai eu quatre querelles, et j'ai failli en vider une l'épée à la main.

JACQUES. Et comment l'affaire a-t-elle été arrangée?

PIERRE-DE-TOUCHE. Nous nous sommes rendus sur le terrain; là, nous avons trouvé que la querelle appartenait à la septième catégorie.

JACQUES. Qu'est-ce que la septième catégorie? — (*Au Duc.*) Seigneur, comment trouvez-vous ce gaillard-là?

LE DUC. Il me plaît infiniment.

PIERRE-DE-TOUCHE. Bien obligé, seigneur; je vous en [illegible] autant. Je suis venu ici, seigneur, avec mes autres compagnons d'hyménée, pour jurer et me parjurer, pour subir les liens que le mariage impose et que la passion brise. — (*Montrant Audrey.*) Vous voyez ici, seigneur, [illegible] pas [illegible] laide, mais qui est à moi: c'est une fantaisie qui m'a passé par la tête, de prendre ce dont personne ne voulait. La vertu, toute riche qu'elle est, [illegible], comme un mendiant, dans une chétive cabane, de même que la perle dans une huître immonde.

LE DUC. Par ma foi, c'est un esprit [illegible].

JACQUES. Mais revenons à la septième catégorie: comment as-tu trouvé que la querelle appartenait à la septième catégorie?

PIERRE-DE-TOUCHE. Par un démenti porté au septième degré. — Tenez-vous mieux, Audrey. — Voici comment, seigneur. La coupe de la barbe de certain courtisan me déplaisait. Il m'envoya dire que si je trouvais sa barbe mal taillée, lui, il la trouvait bien. Ceci s'appelle la *réplique courtoise*. Si je lui faisais dire qu'elle n'était pas bien taillée, il me répondait qu'elle lui plaisait ainsi : ceci s'appelle l'*injure modeste*. Si je prétendais encore qu'elle était mal taillée, il se moquait de mon opinion; ceci s'appelle la *réplique brutale*. Si je continuais à soutenir qu'elle n'était pas bien taillée, il me répondait que cela n'était pas vrai; ceci s'appelle la *riposte vaillante*. Si j'insistais encore, il disait que j'en ai menti : ceci s'appelle la *riposte querelleuse*; et ainsi de suite, jusqu'au démenti conditionnel et au démenti direct.

JACQUES. Et combien de fois as-tu dit que sa barbe n'était pas bien taillée?

PIERRE-DE-TOUCHE. Je n'osai pas aller au delà du *démenti conditionnel*, et il n'osa pas me donner le *démenti direct*; si bien que nous mesurâmes nos épées et nous nous séparâmes.

JACQUES. Pourrais-tu maintenant me nommer dans leur ordre respectif les divers degrés du démenti?

PIERRE-DE-TOUCHE. O seigneur, nous avons pour cela des règles écrites; il y a un code pour les querelles comme il y a un livre pour enseigner la civilité. Je vais vous nommer les degrés : premier degré, la réplique courtoise; second, l'injure modeste; troisième, la réplique brutale; quatrième, la riposte vaillante; cinquième, la riposte querelleuse; sixième, le démenti conditionnel; septième, le démenti direct. Vous pouvez les éluder tous, à l'exception du démenti direct; vous pouvez même éluder celui-là au moyen d'un *si*. J'ai vu sept magistrats ne pouvoir pacifier une querelle; mais les parties s'étant [illegible] en présence, il a suffi que l'une d'elles [illegible] d'un si, comme par exemple : *Si vous avez dit ceci, moi j'ai dit cela*, aussitôt

[1] Le bouffon portant [illegible] arlequin, c'était, avec la marotte, le signe distinctif de la profession.

les adversaires se sont donné une poignée de main, et sont partis réconciliés comme des frères. Le *si* est le véritable pacificateur. Il y a dans le *si* une vertu étonnante.

JACQUES. N'est-ce pas là un curieux drôle, monseigneur? il a tout autant d'esprit qu'un autre, et pourtant c'est un fou.

LE DUC. Sa folie est un prétexte derrière lequel son esprit s'abrite pour décocher ses traits.

Arrive L'HYMEN, suivi de ROSALINDE vêtue en femme, et de CÉLIE

Une musique douce se fait entendre.

L'HYMEN *chante*.

Tout le ciel est dans l'allégresse,
Et sourit aux faibles humains,
Lorsque la paix et la tendresse
Unissent leurs cœurs et leurs mains.
Duc illustre, reçois ta fille fortunée,
Que l'Hymen ramène du ciel,
Au sort de ce vaillant mortel
Unis sa pure destinée.

ROSALINDE, *au Duc*. Je me donne à vous, car je vous appartiens. (*A Orlando.*) Je me donne à vous, car je vous appartiens.

LE DUC. Si ce que je vois n'est pas une illusion, tu es ma fille.

ORLANDO. Si ce que je vois n'est pas une illusion, vous êtes ma Rosalinde.

PHÉBÉ. Si ce que je vois est bien réel, dès lors, — adieu mon amour.

ROSALINDE, *au Duc*. Je ne veux d'autre père que vous. — (*A Orlando.*) Je ne veux d'autre mari que vous. — (*A Phébé.*) Je ne veux épouser d'autre femme que vous.

L'HYMEN. Silence! que cette confusion cesse! c'est à moi de [illegible] le fil de ces étranges événements. Voilà huit [illegible] qui doivent s'unir par les liens de l'hyménée, s'il faut [illegible] foi à la vérité. (*A Orlando et à Rosalinde.*) Vous deux, vous resterez inséparables. — (*A Olivier et à Célie.*) Vous, vos deux cœurs n'en forment qu'un. — (*A Phébé.*) Toi, il faut que tu acceptes son amour, ou que tu prennes une femme pour époux. (*A Pierre-de-Touche et à Audrey.*) Vous deux, vous devez être unis ensemble comme l'hiver et le mauvais temps. Pendant que nous chanterons l'hymne du mariage, rassasiez-vous de questions, afin que les faits une fois connus, vous vous étonniez moins du hasard qui nous rassemble, et de l'issue de tous ces événements.

CHANT.

[illegible] l'Hymen est la couronne,
[illegible]
[illegible]
Il mérite l'encens que notre amour lui donne;
[illegible] honneur,
[illegible]

[illegible] O ma chère [illegible], sois la bienvenue; tu [illegible]

[illegible] je ne [illegible] pas ma parole: la [illegible]

[illegible] JAMES DES BOIS

[illegible] Permettez-moi de vous dire un mot ou deux. Je suis le second fils du vieux sire Roland, et voici [illegible]

[illegible] donner ma vie pour garant de la vérité de ce que je viens de dire.

LE DUC. Soyez le bienvenu, jeune homme; vous venez offrir à vos deux frères un beau présent de noces : à l'un ses biens confisqués, à l'autre un vaste territoire, un puissant duché. Commençons d'abord par terminer dans cette forêt ce que nous avons si bien commencé; après quoi, chacun de ceux qui ont passé avec nous les nuits pénibles et les jours douloureux de l'exil, partageront, chacun dans la mesure de son mérite, la prospérité qui nous est rendue. En attendant, oublions les avantages inespérés qui nous surviennent, et livrons-nous à nos agrestes divertissements. — Jouez, musiciens; et vous, jeunes époux et jeunes fiancées, bondissez en cadence aux joyeux sons de la musique.

JACQUES, *à James des Bois*. Un mot, je vous prie, seigneur. Si je vous ai bien compris, le duc a embrassé la vie religieuse et renoncé aux pompes de la cour?

JAMES DES BOIS. Oui, seigneur.

JACQUES. Je veux aller le trouver; dans la société de ces convertis il y a beaucoup à apprendre. — (*Au Duc.*) Vous, seigneur, je vous laisse à vos anciennes dignités, que vous ont méritées votre patience et vos vertus. — (*A Orlando.*) Vous, à un amour dont votre fidélité vous a rendu digne. — (*A Olivier.*) Vous, à vos biens, à votre amour et à vos alliés illustres. — (*A Sylvius.*) Vous, à un bonheur bien et dûment acquis par tant de soupirs. — (*A Pierre-de-Touche.*) Et toi, aux querelles d'un mauvais ménage; car dans ton voyage amoureux, tu n'as que pour deux mois de vivres. — Je vous laisse tous à vos plaisirs; pour moi, il me faut d'autres amusements que la danse.

LE DUC. Restez, Jacques, restez.

JACQUES. Ces plaisirs là ne sont pas de mon goût. — J'irai attendre vos ordres dans votre grotte abandonnée. (*Il s'éloigne.*)

LE DUC. Poursuivez, poursuivez. Nous allons procéder à la célébration de tous ces hyménées, et nous espérons bien que la joie en fera les frais. (*On danse.*)

ÉPILOGUE.

ROSALINDE, *s'avançant vers les spectateurs.* Il n'est pas habituel que l'épilogue soit joué par une femme; mais la chose n'est pas plus inconvenante que de voir un homme jouer le prologue. Si le proverbe dit avec raison : *A bon vin point d'enseigne*, il n'est pas moins vrai qu'une bonne pièce n'a pas besoin d'épilogue. Toutefois, à d'excellent vin on donne une belle enseigne; et une bonne pièce, lorsqu'elle a un bon épilogue, n'en est que meilleure. Dans quelle position suis-je donc, moi qui ne suis qu'un pitoyable épilogue, et qui n'ai pas à solliciter votre suffrage en faveur d'une bonne pièce? Je ne suis pas vêtue en mendiante; il ne me siérait donc pas de mendier. Il ne me reste qu'à vous supplier, et je commencerai par les dames. — Je vous en conjure, mesdames, par l'amour que vous portez aux hommes, trouvez de votre goût dans notre pièce ce qui pourra leur en plaire. — Et vous, messieurs, je vous en supplie, au nom de l'amour que vous portez aux dames, et je vois à vos sourires que nul de vous ne les déteste, faites en sorte que notre pièce plaise à ces dames et à vous. Si j'étais femme[1], j'embrasserais tous ceux d'entre vous dont la barbe me plairait, dont le teint me conviendrait, et dont l'haleine ne me repousserait pas, et je [illegible] que tous ceux qui ont la barbe belle, le teint agréable et l'haleine douce, pour reconnaître mon offre amicale, n'hésiteront pas, quand j'aurai fait ma révérence, à me souhaiter le bonsoir.

[1] Du temps de Shakspeare [illegible]

FIN DE COMME IL VOUS PLAIRA.

CORIOLAN,

DRAME EN CINQ ACTES.

CAIUS MARCIUS CORIOLAN, [illegible]
TITUS LARTIUS, [illegible]
COMINIUS, [illegible] Volsques.
MÉNÉNIUS AGRIPPA, [illegible]
SICINIUS VELUTUS, } tribuns du peuple.
JUNIUS BRUTUS, }
LE JEUNE MARCIUS, [illegible]
UN HÉRAUT D'ARMES.
TULLUS AUFIDIUS, [illegible]
UN LIEUTENANT D'AUFIDIUS.
CONSPIRATEURS VOLSQUES, [illegible]
UN CITOYEN D'ANTIUM.
DEUX SOLDATS VOLSQUES.
VOLUMNIE, mère de Coriolan.
VIRGILIE, femme de Coriolan.
VALÉRIE, jeune dame romaine, amie de Virgilie.
UNE SUIVANTE de Virgilie.
Sénateurs romains, Sénateurs volsques, Patriciens, Édiles, [illegible], Soldats, Citoyens, Messagers, Serviteurs d'Aufidius, etc.

La scène est tantôt à Rome, tantôt sur le territoire des Volsques et des Antiates.

ACTE PREMIER.

Rome. — Une rue.

Arrive UNE FOULE DE CITOYENS armés de bâtons et de fourches.

PREMIER CITOYEN. Avant que nous allions plus loin, écoutez-moi.

PLUSIEURS CITOYENS, *à la fois*. Parlez, parlez.

PREMIER CITOYEN. Êtes-vous résolus à périr plutôt que de vous laisser mourir de faim?

LES CITOYENS. Résolus, résolus.

PREMIER CITOYEN. D'abord, vous savez que Caïus Marcius est le plus grand ennemi du peuple.

LES CITOYENS. Nous le savons, nous le savons.

PREMIER CITOYEN. Tuons-le, et nous aurons le blé au prix qu'il nous plaira. Est-ce décidé?

LES CITOYENS. N'en parlons plus : tuons-le; partons, partons.

DEUXIÈME CITOYEN. Un mot, citoyens.

PREMIER CITOYEN. On nous regarde comme de pauvres diables; les patriciens seuls sont bons [1] : le superflu de nos gouvernants suffirait pour soulager notre misère. S'ils nous donnaient seulement ce qu'ils ont de trop avant qu'il soit [illegible], nous pourrions faire honneur de ce soulagement à leur humanité; mais nous ne valons pas à leurs yeux ce que cela leur coûterait : la maigreur qui nous afflige, résultat de notre misère, leur donne la mesure exacte de leur abondance; nos souffrances sont un gain pour eux. Que nos [illegible] que nous soyons réduits à l'état de squelettes; car les dieux me sont témoins que c'est la faim qui me fait parler, et non la soif de la vengeance.

DEUXIÈME CITOYEN. Prétendez-vous agir spécialement contre Caïus Marcius?

LES CITOYENS. Contre lui d'abord; il est le fléau du peuple.

DEUXIÈME CITOYEN. Considérez-vous les services qu'il a rendus à son pays?

PREMIER CITOYEN. C'est fort bien, et je ne demanderais pas mieux que de lui en tenir compte, s'il ne s'en était lui-même payé en orgueil.

DEUXIÈME CITOYEN. Parlez de lui sans prévention et sans fiel.

PREMIER CITOYEN. Je vous dis que [illegible] qu'il a fait de grand, il l'a fait dans ce but; ses actions n'ont point eu pour [illegible]

DEUXIÈME CITOYEN. [illegible]

PREMIER CITOYEN. [illegible]

LES CITOYENS. [illegible]

PREMIER CITOYEN. [illegible]

Arrive MÉNÉNIUS AGRIPPA.

DEUXIÈME CITOYEN. [illegible] Ménénius Agrippa, un homme qui [illegible] peuple.

PREMIER CITOYEN. C'est un honnête homme : plût aux dieux que tous les autres lui ressemblassent!

MÉNÉNIUS. Qu'avez-vous donc en tête, mes concitoyens? Où allez-vous ainsi armés de bâtons et de fourches? Qu'y a-t-il? parlez, je vous prie.

PREMIER CITOYEN. L'objet qui nous occupe n'est pas ignoré du sénat; nos intentions lui sont connues depuis quinze jours; le moment est venu de les mettre à exécution. Ils disent que les solliciteurs indigents ont la voix forte; nous leur prouverons aujourd'hui que nous avons aussi les bras forts.

MÉNÉNIUS. Eh quoi! mes bons amis, mes honnêtes voisins, voulez-vous donc vous perdre?

PREMIER CITOYEN. C'est impossible; nous sommes déjà perdus.

MÉNÉNIUS. Croyez-moi, mes amis, les patriciens sont animés pour vous de la plus charitable sollicitude. Quant à la misère que vous éprouvez, aux souffrances que vous inflige la disette actuelle, autant vaudrait brandir vos bâtons contre le ciel, que de les lever contre le gouvernement de Rome, qui continuera sa marche, écrasant sous les roues de son char mille fois plus d'obstacles que vous ne pouvez lui en susciter. La disette est l'ouvrage non des patriciens, mais des dieux; vos armes n'y peuvent rien; recourez aux prières. Hélas! le malheur vous pousse à des malheurs plus grands; vous calomniez les hommes placés au gouvernail de l'État, et vous maudissez comme vos ennemis ceux qui veillent sur vous en pères.

PREMIER CITOYEN. Eux veiller sur nous! — Oui, vraiment! — Ils ne se sont jamais souciés de nous. Nous laisser mourir de faim, pendant que leurs greniers regorgent de blé; rendre des édits en faveur de l'usure et dans l'intérêt des usuriers; révoquer chaque jour quelque loi utile établie contre les riches, et promulguer des décrets rigoureux, destinés à enchaîner, à pressurer le pauvre, — si la guerre ne nous dévore, ce sera eux; et voilà toute la sollicitude qu'ils nous portent.

MÉNÉNIUS. Ou il faut que la perversité vous égare étrangement, ou votre folie est grande. Je vais, à ce sujet, vous dire une histoire fort jolie : peut-être quelques-uns d'entre vous l'ont-ils déjà entendue; mais comme elle vient on ne peut plus à propos, je vais essayer de la conter à ceux qui l'ignorent.

PREMIER CITOYEN. Je l'entendrai volontiers : ne croyez pas cependant qu'un conte nous fasse prendre le change sur nos [illegible]; mais si cela peut vous faire plaisir, contez toujours.

MÉNÉNIUS. Un jour tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac. Ils l'accusaient de rester paresseux et inactif au centre du corps, avalant comme un [illegible], sans jamais partager les travaux communs, tandis que les autres se fatiguaient à voir, à entendre, à penser, à diriger, à marcher, à sentir et à pourvoir, chacun pour sa part, aux appétits et aux besoins du corps tout entier. L'estomac répondit. —

PREMIER CITOYEN. Voyons un peu ce que l'estomac répondit.

MÉNÉNIUS. Je vais vous le dire. — [illegible]

PREMIER CITOYEN. Voyons la réponse de l'estomac. Eh bien?

[1] [illegible]

la tête qui commande, l'œil vigilant, le cœur qui conseille, le bras qui combat, la jambe qui nous porte, la langue qui nous annonce, et tous ces autres menus organes qui servent de ressorts à notre machine, si l'estomac, ce cormoran, cette sentine du corps, prétendait leur faire la loi, —

MÉNÉNIUS. Eh bien, après? Voyez-vous comme ce drôle parle! — Eh bien, après? après?

PREMIER CITOYEN. Les autres organes seraient en droit de se plaindre; et alors, que pourrait répondre l'estomac?

MÉNÉNIUS. Je vais vous le dire; si vous voulez bien m'accorder ce que vous n'avez guère, un peu de patience, vous allez entendre la réponse de l'estomac.

PREMIER CITOYEN. Vous nous la faites bien attendre.

MÉNÉNIUS. Notez bien ceci, mon ami; l'estomac était calme et réfléchi autant que ses accusateurs étaient violents et inconsidérés; il leur répondit : « Il est vrai, mes chers as- » sociés, que je reçois le premier la nourriture dont vous » vivez tous : et cela doit être; car je suis l'entrepôt et le » magasin du corps; mais souvenez-vous bien que ce que » je reçois, je le fais parvenir par les rivières du sang » jusqu'au cœur, centre de la puissance vitale, — jusqu'au » siége du cerveau; par l'intermédiaire d'une multitude de » canaux sinueux, les nerfs les plus forts et les plus petites » veines reçoivent de moi l'aliment qui les fait vivre. Il est » vrai, mes amis, » ajoutait le ventre, remarquez bien ceci, —

PREMIER CITOYEN. Oui, oui, fort bien.

MÉNÉNIUS. « Il est vrai que chacun de vous ne peut pas » voir ce que je donne aux autres; cependant il me serait » facile de vous démontrer, comptes en main, que je vous » donne la fleur de toute chose, et ne garde pour moi que » le son. » Eh bien, qu'en dites-vous?

PREMIER CITOYEN. C'était une réponse. Qu'en voulez-vous conclure?

MÉNÉNIUS. Les sénateurs de Rome sont ce ventre raisonnable, et vous êtes les membres révoltés : examinez leurs conseils et leurs soins; voyez les choses sainement et sous le point de vue de l'intérêt général. Vous vous convaincrez que tout le bien public auquel vous avez part, vous le tenez d'eux, et nullement de vous. — Qu'en penses-tu, toi, le gros orteil de cette assemblée?

PREMIER CITOYEN. Moi, le gros orteil? pourquoi le gros orteil?

MÉNÉNIUS. Parce qu'étant l'un des plus chétifs, des plus vils, des plus pauvres de cette multitude révoltée, drôle déguenillé, le dernier en courage, tu te mets en tête du désordre, dans l'espoir d'en tirer quelque profit. — Eh bien, préparez vos bâtons et vos fourches : puisque Rome aujourd'hui doit livrer bataille à ses rats, nous verrons auquel des deux partis la lutte sera fatale. — Salut, noble Marcius.

Arrive CAIUS MARCIUS.

MARCIUS. Je vous remercie. — Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, misérables factieux, qui, cédant à la démangeaison de votre suffisance, envenimez vos plaies à force de les gratter?

PREMIER CITOYEN. Vous avez toujours des choses agréables à nous dire.

MARCIUS. Celui qui te dirait des choses agréables serait un flatteur pour lequel il n'y aurait pas assez de mépris. — Que demandez-vous, chiens, impudents, qui ne voulez ni la paix ni la guerre? L'une vous fait peur, l'autre vous rend orgueilleux. Malheur à qui se fie à vous! où il espérait trouver des lions, il trouvera des lièvres; au lieu de renards, il [illegible]. Vous n'êtes pas plus [illegible], pas plus solides [illegible] que la grêle qui [illegible] consiste à exalter le crime et à [illegible] la justice qui le frappe. Toute [illegible] [illegible]

MÉNÉNIUS. Ils veulent acheter du blé au prix qui leur convient, et prétendent savoir que la ville en est abondamment approvisionnée.

MARCIUS. Ah! ils prétendent le savoir? Assis au coin de leur feu, ils prétendent savoir ce qu'on fait au Capitole, qui a des chances d'élévation, qui prospère ou décline; ils prennent fait et cause pour tel et tel, font circuler des bruits de mariage, exaltent tel parti; et tel autre qu'ils n'aiment pas est rabaissé par eux au-dessous de la semelle de leur chaussure. Ils prétendent savoir que le blé abonde! Ah! si nos patriciens étaient moins indulgents, s'ils laissaient agir mon épée, je taillerais en pièces des milliers de ces misérables, et j'élèverais des monceaux de leurs cadavres assez haut pour que ma lance y disparût toute entière.

MÉNÉNIUS. Je crois ceux-ci complétement persuadés; car bien qu'ils n'aient pas la plus légère dose de jugement, ils sont d'une poltronnerie sans égale. Mais que fait, je vous prie, l'autre attroupement?

MARCIUS. Il s'est dispersé. Que le ciel les confonde! Ils s'écriaient qu'ils avaient faim, citaient de vieux proverbes, disaient que la faim brise les murs de pierre, qu'il faut que le chien mange, que la viande est faite pour la nourriture de l'homme, que les dieux n'ont pas créé le blé seulement pour les riches; ils ont assaisonné leurs plaintes de ces lambeaux de phrases décousues. Lorsqu'ils ont vu qu'on y faisait droit, et qu'on accueillait leur requête, — et quelle requête encore? elle ne va pas à moins qu'à frapper au cœur l'ordre des patriciens et qu'à faire pâlir l'autorité suprême, — ils ont jeté leurs bonnets en l'air, comme pour les accrocher au croissant de la lune, — et ont exhalé par des cris leur factieuse joie.

MÉNÉNIUS. Que leur a-t-on accordé?

MARCIUS. Cinq tribuns de leur choix, pour défendre leur politique roturière; ils ont nommé Junius Brutus, Sicinius Velutus; j'ai oublié le nom des autres. — Mort de ma vie! la populace aurait démoli tous les toits de la ville avant d'obtenir de moi de pareilles concessions : ce sera, par la suite, une arme contre le pouvoir, et la source d'insurrections plus graves.

MÉNÉNIUS. Voilà qui est étrange.

MARCIUS. Allez, retournez chez vous, malheureux.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER. Où est Caïus Marcius?

MARCIUS. Me voici; de quoi s'agit-il?

LE MESSAGER. On annonce que les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS. J'en suis bien aise. Nous allons avoir le moyen de nous débarrasser d'un superflu infect. — Voici nos anciens.

Arrivent COMINIUS, TITUS LARTIUS, et AUTRES SÉNATEURS; JUNIUS BRUTUS et SICINIUS VELUTUS.

PREMIER SÉNATEUR. Marcius, vous nous avez dit vrai; les Volsques sont en armes.

MARCIUS. Ils ont un général, Tullus Aufidius, qui vous donnera de la tablature. Je ne puis m'empêcher de porter envie à sa gloire, et si je n'étais moi, je voudrais être lui.

COMINIUS. Vous vous êtes déjà mesurés?

MARCIUS. Si la moitié du monde était en guerre avec l'autre, et qu'il fût de mon parti, je me révolterais pour avoir le plaisir de le combattre : c'est un lion auquel je suis fier de donner la chasse.

PREMIER SÉNATEUR. Eh bien! digne Marcius, suivez Cominius à cette guerre, et soyez son lieutenant.

COMINIUS. Vous nous l'avez promis.

MARCIUS. C'est vrai, et je tiendrai ma parole. — Titus Lartius, vous me verrez encore attaquer Tullus face à face. — Eh quoi! êtes-vous perclus? voulez-vous rester en arrière?

COMINIUS. Non, Marcius; je m'appuierai sur une béquille et combattrai avec l'autre, plutôt que de rester en arrière en cette circonstance.

MÉNÉNIUS. Je reconnais là un homme de cœur.

PREMIER SÉNATEUR. Allons au Capitole; nos meilleurs amis nous y attendent.

LARTIUS. Précédez-nous; passez, Cominius; c'est à nous de vous suivre, vous, notre digne chef.

COMINIUS. Noble Lartius!

PREMIER SÉNATEUR, *au peuple*. Hors d'ici! rentrez chez vous! partez!

MARCIUS. Non, laissez-les nous suivre; les Volsques ont beaucoup de blé; emmenez chez eux nos rats pour ron-

ger leurs provisions. — Respectables mutins, vous venez de faire acte de valeur : suivez-nous, je vous prie. (*Les Sénateurs, Cominius, Marcius, Lartius et Ménénius s'éloignent; les Citoyens se retirent.*)

SICINIUS. Vit-on jamais mortel plus orgueilleux que ce Marcius?

BRUTUS. Il n'a pas son pareil.

SICINIUS. Quand nous avons été élus tribuns du peuple, —

BRUTUS. Avez-vous remarqué son regard et le mouvement de sa lèvre?

SICINIUS. Et ses insultants sarcasmes?

BRUTUS. Dans sa colère, ses insultes ne feraient pas grâce aux dieux.

SICINIUS. Ni même à la modeste Diane.

BRUTUS. Que cette guerre le dévore! c'est dommage que tant de valeur soit jointe à tant d'orgueil.

SICINIUS. Un homme de ce caractère, enflé de ses succès, dédaigne jusqu'à l'ombre sur laquelle il marche en plein midi. Mais je m'étonne que son insolence consente à se laisser commander par Cominius.

BRUTUS. La gloire à laquelle il aspire, et dont il a déjà conquis une assez belle part, ne saurait s'acquérir et se conserver plus sûrement qu'à la seconde place : car les échecs seront mis sur le compte du général, eût-il fait au delà de ce qu'on peut attendre de l'homme; et le censeur inconsidéré ne manquera pas de s'écrier : « Oh! si Marcius avait été chargé de cette opération! »

SICINIUS. En cas de succès, l'opinion, prévenue en faveur de Marcius, dépouillera Cominius de tous ses mérites.

BRUTUS. Allons; Marcius partagera avec Cominius tous les honneurs de ce dernier, n'eût-il rien fait pour les obtenir; et toutes les fautes qu'il leur arrivera de commettre tourneront à la gloire de Marcius, dût-il n'y avoir aucun titre.

SICINIUS. Allons voir la nature des pouvoirs qui lui sont confiés, et qui sont ceux qui doivent l'accompagner.

BRUTUS. Allons nous en assurer. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Corioles. — La salle du sénat.

Entrent TULLUS AUFIDIUS et PLUSIEURS SÉNATEURS.

PREMIER SÉNATEUR. Ainsi, Aufidius, votre opinion est que les Romains ont pénétré nos projets, et sont instruits de ce que nous voulons faire?

AUFIDIUS. N'est-ce pas votre avis? Quel projet avons-nous jamais pu mettre à exécution avant que Rome en eût connaissance? Il y a quatre jours à peine que j'ai reçu des nouvelles de cette ville. Voici ce qu'on me mande : je crois que j'ai la lettre sur moi; justement, la voici! — (*Il lit.*) « On a rassemblé des troupes; mais on ignore si elles » sont destinées pour l'est ou pour l'ouest. La disette est » grande, le peuple est en insurrection, et le bruit court » que Cominius, Marcius, votre vieil ennemi, plus haï des » Romains que de vous, et Titus Lartius, Romain plein de » vaillance, doivent commander cette armée. Il est probable » que c'est vous que menacent ces préparatifs; mettez-vous » sur vos gardes. »

PREMIER SÉNATEUR. Notre armée est en campagne; nous n'avons jamais douté que Rome ne fût en mesure de nous combattre.

AUFIDIUS. Et vous avez jugé prudent de tenir vos desseins secrets, jusqu'au moment où il faudrait de nécessité les dévoiler; il paraît que Rome en a été instruite à l'avance. Leur découverte nous fait un devoir d'en précipiter l'exécution et de modifier notre plan, qui était de nous emparer successivement de plusieurs villes, avant même que Rome sût que nous avions pris les armes.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Noble Aufidius, prenez votre commission, et allez rejoindre vos troupes. Laissez-nous seuls garder Corioles. Si les Romains viennent camper sous nos murs, amenez votre armée, et faites-leur lever le siége; mais vous reconnaîtrez, je crois, que leurs préparatifs n'étaient pas dirigés contre nous.

AUFIDIUS. Oh! n'ayez aucun doute à cet égard. Il y a plus : quelques-unes de leurs forces sont déjà en marche, et viennent droit à nous. Je vous quitte, seigneurs. Si Caius Marcius et moi nous venons à nous rencontrer, nous avons fait serment de ne cesser le combat que lorsque l'un de nous restera sur la place.

TOUS LES SÉNATEURS. Que les dieux vous secondent!

AUFIDIUS. Et qu'ils vous gardent sains et saufs!

PREMIER SÉNATEUR. Adieu!

DEUXIÈME SÉNATEUR. Adieu!

TOUS. Adieu! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Rome. — Un appartement dans la maison de Marcius.

Entrent VOLUMNIE et VIRGILIE; elles vont s'asseoir sur deux escabeaux et cousent.

VOLUMNIE. Je vous en prie, ma fille, chantez, ou mettez moins de tristesse dans vos discours. Si mon fils était mon époux, je serais plus heureuse d'une absence pendant laquelle il acquiert de la gloire que des embrassements de sa couche et des plus doux transports de son amour. Lorsque ce fils unique de mes entrailles était dans un âge encore tendre; quand sa jeunesse et sa beauté attiraient sur lui tous les regards; à l'époque où, lors même qu'un roi l'en eût supplié tout un jour, sa mère n'eût pas consenti à se priver une heure de sa vue, — eh bien, convaincue que l'honneur ne pouvait que relever merveilleusement sa bonne mine, que si elle n'était embellie par l'amour de la renommée, elle n'aurait pas plus de prix qu'un vain portrait attaché à la muraille, je me plus à l'envoyer chercher le péril là où il pouvait espérer de rencontrer la gloire. Je l'envoyai à une guerre cruelle; il en revint le front ceint de la couronne de chêne[1]. Croyez-moi, ma fille, je n'éprouvai pas plus de joie en apprenant que j'avais donné naissance à un enfant mâle, que le jour où je vis pour la première fois qu'il s'était montré homme.

VIRGILIE. Cependant s'il avait péri dans cette guerre?

VOLUMNIE. Alors j'aurais eu pour enfant sa gloire; elle m'aurait tenu lieu de postérité. Je le déclare en toute sincérité, — si j'avais douze fils, tous égaux dans mon amour, et que chacun d'eux me fût aussi cher que l'est pour nous notre cher Marcius, — j'aimerais mieux en voir onze mourir glorieusement pour leur pays que d'en voir un seul languir dans la volupté et l'inaction.

Entre UNE SUIVANTE de Virgilie.

LA SUIVANTE. Madame, Valérie vient vous voir.

VIRGILIE. Permettez que je me retire.

VOLUMNIE. Non, en vérité, vous n'en ferez rien. Il me semble déjà entendre le tambour de votre époux; il me semble le voir traîner Aufidius par les cheveux dans la poussière, et les Volsques fuir devant lui comme des enfants fuiraient devant un ours. Il me semble l'entendre frapper du pied la terre et s'écrier : « Suivez-moi, lâches engendrés dans la peur, bien que vous soyez nés à Rome! » A ces mots, essuyant son front ensanglanté, il s'avance pareil au moissonneur obligé d'accomplir une tâche donnée, s'il ne veut perdre son salaire.

VIRGILIE. Son front ensanglanté! ô Jupiter, point de sang.

VOLUMNIE. Taisez-vous, insensée! Le sang sur le front d'un homme sied mieux que l'or sur un trophée d'armes. Le sein d'Hécube, alors qu'elle allaitait Hector, n'était pas plus beau que le front d'Hector, quand sous l'épée des Grecs il ruisselait de sang. Dites à Valérie que nous sommes prêtes à la recevoir. (*La Suivante sort.*)

VIRGILIE. Contre le redoutable Aufidius que le ciel protége mon époux!

VOLUMNIE. Il est homme à courber jusqu'à terre le front d'Aufidius et à le fouler sous ses pieds.

Entre VALÉRIE, introduite par la SUIVANTE, et suivie de son Écuyer.

VALÉRIE. Mesdames, je vous souhaite à toutes deux le bonjour.

VOLUMNIE. Ma chère Valérie, —

VIRGILIE. Je suis charmée de vous voir.

VALÉRIE. Comment vous portez-vous l'une et l'autre? Vous êtes, ma foi, d'excellentes ménagères. Que piquez-vous ici? L'endroit est bien choisi, en vérité. Comment va votre petit garçon?

VIRGILIE. Je vous remercie; il se porte bien, madame.

[1] C'était un honneur décerné à celui qui avait sauvé la vie d'un citoyen.

VOLUMNIE. Il préfère la vue d'une épée et le bruit d'un tambour à son maître d'école.

VALÉRIE. Sur ma parole, il est bien le fils de son père; c'est, ma foi, un charmant enfant; vendredi dernier, je restai une demi-heure à le regarder : il a une physionomie si décidée. Je le vis courir après un papillon aux ailes d'or; quand il l'eut attrapé, il le lâcha; puis il se mit de nouveau à sa poursuite. Il continua ce manége, l'attrapant, le lâchant et le poursuivant tour à tour; puis il tomba; et soit que sa chute l'eût mis en colère, soit par tout autre motif, il se mit à déchirer le papillon à belles dents; je vous assure qu'il le déchiqueta de la belle manière.

VOLUMNIE. Son père en faisait tout autant.

VALÉRIE. Oh! en vérité, c'est un noble enfant.

VIRGILIE. C'est un petit étourdi, madame.

VALÉRIE. Voyons, laissez là votre couture; il faut que cette après-midi vous fassiez avec moi la désœuvrée.

VIRGILIE. Non, madame, je ne sortirai pas.

VALÉRIE. Vous ne sortirez pas?

VOLUMNIE. Elle sortira, elle sortira.

VIRGILIE. Non, veuillez m'excuser : je ne franchirai pas le seuil de ma maison avant que mon époux soit de retour de la guerre.

VALÉRIE. Fi donc! vous avez grand tort de vous claquemurer ainsi. Venez, il faut que nous allions faire une visite à cette dame qui vient d'accoucher.

VIRGILIE. Je fais des vœux pour son prompt rétablissement, et je prierai les dieux pour elle; mais je ne puis aller la voir.

VOLUMNIE. Et pourquoi, je vous prie?

VIRGILIE. Ce n'est de ma part ni paresse ni indifférence.

VALÉRIE. Vous voulez donc être une autre Pénélope? On prétend que toute la laine qu'elle fila durant l'absence d'Ulysse ne servit qu'à remplir Ithaque de papillons de nuit. Venez, je voudrais que votre étoffe eût la sensibilité de vos doigts; par pitié pour elle, vous cesseriez de la piquer. Allons, il faut que vous veniez avec nous.

VIRGILIE. Excusez-moi, madame; je ne sortirai pas.

VALÉRIE. Allons, venez avec nous; j'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre de votre époux.

VIRGILIE. Madame, il ne peut y en avoir encore.

VALÉRIE. Sérieusement; je ne plaisante pas; on a reçu de ses nouvelles hier soir.

VIRGILIE. En vérité, madame?

VALÉRIE. Rien de plus vrai; je le tiens d'un sénateur. Les Volsques ont mis, dit-on, des troupes en campagne; on a envoyé contre eux le général Cominius avec une partie de l'armée romaine : votre époux et Titus Lartius ont mis le siége devant Corioles; ils ne doutent pas de réussir et de terminer promptement la guerre. Ce que je vous dis est vrai, sur mon honneur; venez donc avec nous.

VIRGILIE. Veuillez m'excuser, madame : je vous promets, plus tard, de vous obéir en toute chose.

VOLUMNIE. Laissons-la, madame : telle qu'elle est maintenant, elle ne ferait qu'attrister notre joie.

VALÉRIE. En vérité, je le crois. — Adieu donc. — Venez, madame : — je vous en prie, Virgilie, faites prendre l'air à votre gravité, et accompagnez-nous.

VIRGILIE. Non, madame, décidément. Vraiment, je ne puis pas; je vous souhaite beaucoup de plaisir.

VALÉRIE. Eh bien donc, adieu! (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

Devant Corioles.

Arrivent MARCIUS *et* TITUS LARTIUS, *à la tête de leurs troupes, tambour battant, enseignes déployées;* UN MESSAGER *vient à eux.*

MARCIUS. Voici des nouvelles; je parie qu'on s'est battu.

LARTIUS. Mon cheval contre le vôtre, que non.

MARCIUS. J'accepte la gageure.

LARTIUS. C'est convenu.

MARCIUS, *au Messager.* Dis-moi, notre général s'est-il mesuré avec l'ennemi?

LE MESSAGER. Ils sont en présence, mais ne se sont pas encore battus.

LARTIUS. Ainsi, votre bon cheval est à moi.

MARCIUS. Je vous le rachète.

LARTIUS. Je ne veux ni le vendre ni le donner : mais je consens à vous le prêter pour cinquante ans. — Qu'on somme la ville de se rendre.

MARCIUS. A quelle distance de nous sont les deux armées?

LE MESSAGER. A un mille et demi.

MARCIUS. En ce cas, nous entendrons leurs trompettes, et eux les nôtres. O Mars, je t'en conjure, que nous ayons bientôt terminé ici, afin que nous puissions, nos glaives fumants à la main, voler au secours de nos frères! — Sonnez, trompettes. (*On sonne un Parlementaire. Des Sénateurs de Corioles et plusieurs Soldats paraissent sur les remparts.*)

MARCIUS, *continuant.* Tullus Aufidius est-il dans vos murs?

PREMIER SÉNATEUR. Non; et il n'est personne ici qui vous craigne moins que lui, et il ne vous craint pas le moins du monde. (*On entend le bruit du tambour.*) Entendez-vous le bruit de nos tambours? C'est notre jeunesse qui s'avance. Nous renverserons nos remparts plutôt que de nous y laisser emprisonner. Nos portes vous paraissent closes; mais de faibles roseaux seuls en défendent l'entrée; vous allez les voir s'ouvrir d'elles-mêmes. (*On entend de nouveaux bruits dans le lointain.*) Entendez-vous ces bruits dans l'éloignement? C'est Aufidius; il porte le ravage dans vos rangs écharpés.

MARCIUS. Ils combattent!

LARTIUS. Suivons leur exemple. — Holà, des échelles. (*On voit les Volsques sortir de la ville et se ranger en ordre de bataille.*)

MARCIUS. Ils ne nous craignent pas; ils osent sortir de leur ville. Soldats, placez vos boucliers devant votre poitrine, et combattez avec un cœur plus fort que vos boucliers. En avant, brave Titus. Ils portent le mépris pour nous beaucoup plus loin que je ne pensais, et j'en sue d'indignation. Marchons, camarades; celui qui recule, je le tiens pour un Volsque, et il sentira le tranchant de mon épée. (*Bruit de trompettes. Les Romains et les Volsques s'éloignent en combattant. Les Romains sont repoussés jusque dans leurs retranchements.*)

Revient MARCIUS.

MARCIUS. Que tous les fléaux du sud fondent sur vous, vous la honte de Rome! vous, troupeau de — qu'envahis par la lèpre, vos corps n'offrent plus qu'une plaie! Qu'on vous abhorre avant de vous voir, et puissiez-vous porter l'infection à un mille sous le vent! Véritables oies sous les traits de l'homme, vous avez fui devant des misérables que des singes battraient! Pluton et enfer! tous sont blessés par derrière; leur dos est rougi de leur sang : la fuite et la peur fébrile ont mis la pâleur sur leur visage. Réparez votre faute, et revenez à la charge, ou par le feu du ciel, laissant là l'ennemi, je tournerai ma colère contre vous; je vous en avertis. Suivez-moi; si vous voulez venir, nous allons les forcer à s'enfuir vers leurs femmes, comme ils nous ont poursuivis jusque dans nos retranchements. (*Nouveau bruit de trompettes. Les Volsques et les Romains reviennent, et le combat recommence. Les Volsques rentrent dans Corioles, et Marcius les poursuit jusqu'aux portes de la ville.*)

MARCIUS. Maintenant les portes sont ouvertes; secondez-moi bravement; c'est pour l'assaillant, et non pour les fuyards, que la fortune les ouvre. Regardez-moi faire, et imitez-moi. (*Il entre dans la ville, les portes se ferment sur lui.*)

PREMIER SOLDAT. Bien fou qui le suivrait; ce ne sera pas moi.

DEUXIÈME SOLDAT. Ni moi.

TROISIÈME SOLDAT. Voyez, ils ont refermé les portes sur lui. (*Le bruit du combat continue.*)

TOUS. Il est pris dans le piége.

Arrive TITUS LARTIUS.

LARTIUS. Qu'est devenu Marcius?

TOUS. Il est tué, sans nul doute.

PREMIER SOLDAT. Il poursuivait les fuyards de si près, qu'il est entré avec eux dans la ville; tout à coup les portes se sont refermées sur lui, et il est seul à combattre contre la ville entière.

LARTIUS. O noble guerrier, plus ferme que ton glaive insensible! Il a beau plier, toi, tu restes debout. Marcius, on t'abandonne! Un diamant de ta grosseur serait moins précieux que toi. Tu as réalisé l'idéal du guerrier de Caton,

épouvantant l'ennemi non pas seulement par les coups que tu lui portais, mais par tes regards terribles et ta voix tonnante. Tu frappais tes ennemis de terreur, comme si la terre eût tremblé sous leurs pas.

Revient MARCIUS, couvert de sang, poursuivi par l'ennemi.

PREMIER SOLDAT. Voyez, seigneur.

LARTIUS. Oh! c'est Marcius! il faut le sauver, ou périr avec lui. *Le combat recommence. Romains et Volsques entrent pêle-mêle dans la ville.*

SCÈNE V.

L'intérieur de la ville — Une rue.

Arrivent PLUSIEURS ROMAINS chargés de butin.

PREMIER ROMAIN. Je veux porter ceci à Rome.

DEUXIÈME ROMAIN. Et moi, cela.

TROISIÈME ROMAIN. Imbécile que j'étais! je prenais ceci pour de l'argent. *On continue à entendre dans le lointain le bruit du combat.*

Arrivent MARCIUS et TITUS LARTIUS, précédés d'un Trompette.

MARCIUS. Voyez ces pillards qui estiment leur temps à la valeur d'une drachme rognée! Des coussins, des cuillères d'étain, de vieux fers, des vêtements que le bourreau enterrait avec ceux qui les ont portés; voilà le butin dont ces misérables font provision avant que le combat soit terminé. A bas ces vils coquins! Mais écoutez ce bruit; il vient de l'armée de notre général; c'est là qu'est l'objet de ma haine, Aufidius, immolant nos Romains. Vaillant Titus, prenez un nombre de soldats suffisant pour garder la ville, pendant que moi, avec ceux qui ont du cœur, je vais voler au secours de Cominius.

LARTIUS. Seigneur, votre sang coule; vous avez fait des efforts trop violents pour pouvoir entreprendre un second combat.

MARCIUS. Point de louanges, seigneur; c'est à peine si l'exercice que j'ai fait m'a mis en haleine. Adieu; ce sang que je perds me soulage au lieu de m'affaiblir. C'est dans cet état que je veux paraître devant Aufidius et le combattre.

LARTIUS. Que la Fortune, la charmante déesse, devienne amoureuse de toi, et que ses charmes puissants détournent le glaive de tes ennemis! Intrépide guerrier, que la prospérité soit ton page!

MARCIUS, *lui tendant la main*. Je ne suis pas moins ton ami que ceux qu'elle place le plus haut. Adieu.

LARTIUS. Adieu, brave Marcius. (*Marcius s'éloigne.*)

LARTIUS, *continuant, au Trompette.* Appelle sur la place publique, au son de la trompette, tous les fonctionnaires de la ville : c'est là que nous leur ferons connaître nos intentions. Pars. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Devant le camp de Cominius.

Arrivent COMINIUS et ses troupes, battant en retraite.

COMINIUS. Reprenez haleine, mes amis; vous avez bien combattu. Nous nous sommes conduits en Romains, sans témérité folle dans la résistance, sans lâcheté dans la retraite. Attendons-nous, mes amis, à être attaqués encore. Pendant que nous combattions, les vents nous ont apporté les cris de guerre de nos frères. Dieux de Rome, accordez à leurs armes le succès que nous souhaitons pour les nôtres, et que nos deux armées, réunies et joyeuses, vous offrent en commun le tribut de leur reconnaissance!

Arrive UN MESSAGER.

COMINIUS, *continuant*. Quelles nouvelles nous apportes-tu?

LE MESSAGER. Les citoyens de Corioles ont fait une sortie et livré bataille à Lartius et à Marcius. J'ai vu les nôtres repoussés dans leurs retranchements; c'est alors que je suis parti.

COMINIUS. Tes paroles peuvent être vraies, mais elles sonnent mal. Combien de temps y a-t-il de cela?

LE MESSAGER. Plus d'une heure, seigneur.

COMINIUS. C'est à peine s'il y a un mille de distance. Tout à l'heure encore, nous entendions leurs tambours. Comment peux-tu en un mille perdre une heure, et tarder si longtemps à nous apporter ces nouvelles?

LE MESSAGER. Des éclaireurs volsques m'ont donné la chasse et m'ont forcé de faire trois ou quatre milles de détours; sans cela, seigneur, voilà une demi-heure que je serais arrivé.

Arrive MARCIUS.

COMINIUS. Quel est cet homme qu'on prendrait pour un écorché? O dieux! il porte le cachet de Marcius, et ce n'est pas la première fois que je le vois en cet état.

MARCIUS. Suis-je arrivé trop tard?

COMINIUS. Le berger ne distingue pas mieux le bruit du tonnerre de celui du tambourin, que je ne distingue la voix de Marcius de celle des mortels vulgaires.

MARCIUS. Suis-je arrivé trop tard?

COMINIUS. Oui, si ce sang est le tien, et non celui des autres.

MARCIUS, *l'embrassant*. Oh! laissez-moi vous presser dans mes bras, aussi bien portant qu'à l'époque où j'offrais l'hommage de mon amour à ma jeune fiancée, d'un cœur aussi joyeux que le jour qui éclaira notre hyménée, et où les flambeaux nous escortèrent à la couche nuptiale.

COMINIUS. Fleur des guerriers, que fait Titus Lartius?

MARCIUS. Il est maintenant occupé à rendre des décrets, condamnant les uns à mort, les autres à l'exil, acceptant la rançon de celui-ci, faisant grâce à celui-là, et menaçant cet autre; occupant Corioles au nom de Rome, comme un levrier qu'on tient en laisse et qu'on peut lâcher à volonté.

COMINIUS. Où est l'esclave qui m'a dit qu'on vous avait repoussés dans vos retranchements? où est-il? qu'on l'appelle.

MARCIUS. Laissez-le en paix : il vous a dit vrai : quant à nos seigneurs, nos héros populaires, — accordez donc des tribuns à de pareilles gens! — Jamais souris n'ont pris la fuite devant un chat, comme ils ont lâché pied devant des coquins encore pires qu'eux.

COMINIUS. Mais comment avez-vous fait pour vaincre?

MARCIUS. Le moment est-il opportun pour vous faire ce récit? je ne le pense pas. Où sont les ennemis? Êtes-vous maîtres du champ de bataille? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi avez-vous cessé de combattre avant d'être vainqueurs?

COMINIUS. Marcius, nous avons combattu avec des chances désavantageuses, et nous nous sommes repliés pour vaincre ensuite plus sûrement.

MARCIUS. Quel est leur ordre de bataille? savez-vous sur quel point sont leurs troupes d'élite?

COMINIUS. Autant que j'en puis juger, Marcius, les Antiates forment leur avant-garde; ce sont leurs meilleurs soldats; Aufidius, leur plus solide espoir, les commande.

MARCIUS. Au nom de toutes les batailles que nous avons livrées, par le sang que nous avons versé ensemble, par le serment d'éternelle amitié qui nous lie, je vous conjure de m'envoyer sur-le-champ contre Aufidius et ses Antiates : ne perdons pas un moment; permettez que, brandissant dans l'air nos dards et nos épées, nous en venions aux mains à l'instant même.

COMINIUS. J'aurais préféré vous voir conduit à un bain salutaire et des baumes bienfaisants appliqués sur vos blessures; mais je ne puis rien vous refuser; choisissez vous-même ceux que vous jugerez les plus capables de vous seconder dans votre entreprise.

MARCIUS. Il me faut des hommes de bonne volonté. — Amis, s'il en est parmi vous, — et ce serait un crime d'en douter, — à qui le sang qui me colore fait plaisir; s'il en est qui soient plus soigneux de leur renommée que de leur personne; s'il en est qui préfèrent une mort glorieuse à une vie infâme, et leur patrie à eux-mêmes : que ceux qui sont dans ces sentiments le fassent connaître en levant la main, et qu'ils suivent Marcius. (*Une acclamation générale s'élève, les Soldats agitent en l'air leurs épées et leurs casques, et prennent Marcius dans leurs bras.*)

MARCIUS, *continuant*. Oh! laissez-moi! voulez-vous faire de moi un glaive? Si je dois ajouter foi à ces manifestations, qui de vous ne vaut pas quatre Volsques? il n'en est pas un parmi vous qui ne soit en état de soutenir sur son bouclier le choc du bouclier d'Aufidius. Recevez tous mes remerciments; mais je ne dois choisir qu'un petit nombre d'entre vous; les autres réserveront leur courage pour une autre occasion. Marchons, et que quatre d'entre vous désignent sur-le-champ ceux qui doivent me suivre.

COMINIUS. Marchons, camarades; que votre conduite réponde à cette manifestation, et nous partagerons, tous, les fruits de la victoire. (*Ils s'éloignent.*)



VALÉRIE. Allons, il faut que vous [illegible] chez [illegible]. — VIRGILIE. [illegible] excusez-moi, madame, je ne sortirai pas.
Acte Ier, scène III, page 78.

SCÈNE VII.

Devant les portes de Corioles.

TITUS LARTIUS, après avoir mis des sentinelles aux portes de Corioles, quitte la ville pour aller rejoindre Cominius et Caïus Marcius. Il est accompagné de son LIEUTENANT. Un Tambour et un Trompette le précèdent; des Soldats et un Guide le suivent.

LARTIUS. Que les portes soient gardées; suivez de point en point les ordres que je vous ai donnés. Au premier avis que je vous en ferai, envoyez à notre aide les centuries; le reste suffira pour tenir quelque temps: si nous sommes battus, nous ne pourrons garder la ville.

LE LIEUTENANT. Comptez sur notre zèle, seigneur.

LARTIUS. Retirez-vous, et fermez vos portes sur nous. — Toi, guide, [illegible] conduis-nous au camp des Romains. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VIII.

Le champ de bataille entre le camp des Volsques et celui des Romains. On entend le bruit du combat.

Arrivent MARCIUS et AUFIDIUS.

MARCIUS. Je ne veux combattre qu'avec toi seul; car je te hais plus que [illegible].

AUFIDIUS. Ma haine est égale à la tienne. L'Afrique n'a pas de serpent que j'abhorre plus que ta gloire. Attends-moi de pied ferme.

MARCIUS. Que le premier qui reculera meure esclave de l'autre, et que, par delà le trépas, les dieux le punissent encore!

AUFIDIUS. Si je fuis, Marcius, traite-moi comme un lièvre.

MARCIUS. Tullus, il y a trois heures que, seul contre tous, je combattais dans Corioles, et je [illegible] pour te venger, appelle à ton secours les dieux.

AUFIDIUS. Quand tu serais Hector, ce foudre des aïeux dont les Romains se vantent, tu ne m'échapperais pas ici.

(*Ils combattent; quelques Volsques viennent au secours d'Aufidius.* Amis plus officieux que vaillants, vous me déshonorez par votre assistance importune. *Ils s'éloignent en combattant, poursuivis par Marcius.*)

SCÈNE IX.

Le camp des Romains.

On entend le bruit du combat; puis on sonne la retraite. Fanfares

Arrivent d'un côté, COMINIUS et plusieurs Romains; de l'autre, MARCIUS, un bras en écharpe, suivi d'autres Romains.

COMINIUS. Si je te racontais tes exploits dans cette journée, tu refuserais d'y croire. Mais je garde ce récit pour un autre lieu: c'est là qu'en m'écoutant nos sénateurs mêleront le sourire et les larmes; nos illustres patriciens, attentifs et surpris, seront frappés d'admiration, nos dames, agitées d'un doux frémissement, demanderont la suite d'un récit qui les charme et les effraye tout ensemble; les stupides tribuns eux-mêmes, qui, ligués avec les vils plébéiens, détestent ta gloire, s'écrieront malgré eux: « Nous rendons grâces aux dieux d'avoir donné à Rome un tel guerrier. » Et pourtant, lorsque tu es venu prendre ta part de ce festin héroïque, tu t'étais déjà rassasié du sang de nos ennemis.

Arrive TITUS LARTIUS, ramenant de la poursuite de l'ennemi ses troupes victorieuses.

LARTIUS, *montrant Marcius*. Mon général, voilà le coursier; nous n'en sommes que le caparaçon.

MARCIUS. De grâce, épargnez-moi: ma mère, qui a le privilége d'exalter son fils, en me louant m'afflige. J'ai fait ce que j'ai pu; vous l'avez fait aussi; le même motif nous a fait agir, l'amour de la patrie. Celui dont les actes ont été au niveau de sa volonté, celui-là a fait plus que moi.

COMINIUS. N'ensevelissez point votre mérite. Il faut que Rome connaisse ce que valent ses enfants. Ce serait lui faire un vol, ce serait commettre une trahison, que de lui

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



Cominius. Nous lui décernons, aux applaudissements de l'armée, les noms de Caïus Marcius Coriolan.
(Acte Ier, scène ix, page 81.)

dérober la connaissance de vos actions, que de couvrir d'un coupable silence des actes pour lesquels la louange, poussée au plus haut point, est peut-être encore trop modeste. Je vous en conjure donc, et ici je veux rendre témoignage à ce que vous êtes, non récompenser ce que vous avez fait, en présence de notre armée, veuillez m'écouter.

MARCIUS. J'ai sur le corps quelques blessures; on ne peut en parler sans les rendre plus cuisantes.

COMINIUS. N'en pas parler, ce serait une ingratitude qui pourrait les envenimer et les rendre mortelles. De tous les chevaux que nous avons pris, et ils sont excellents et nombreux, de tout le butin que nous avons conquis, tant sur le champ de bataille que dans Corioles, nous vous offrons le dixième prélevé par vous avant le partage général et à votre choix.

MARCIUS. Je vous rends grâces, général; mais je ne saurais consentir à voir payer mon épée d'un salaire. Je le refuse, et veux ne recevoir que la part qui me revient ainsi qu'à ceux qui nous ont regardés faire. (*Longue fanfare. Toutes les voix s'écrient* : Marcius! Marcius! *Toutes les lances s'agitent, tous les casques sont en l'air. Cominius et Lartius se découvrent.*)

MARCIUS. Ah! que ces instruments, [illegible] profanez, se taisent pour jamais! Si sur le champ de bataille nos tambours et nos clairons se changent en flatteurs, que les cours et les villes soient livrées tout entières à l'adulation perfide! [illegible]

COMINIUS. Vous avez trop de modestie [illegible] sévère pour votre propre [illegible] justice à la sincérité de nos sentiments. Avec votre permission, si vous vous emportez contre vous-même, nous en agirons avec vous comme avec ces furieux qui attentent à leurs jours; nous vous enchaînerons, afin de raisonner ensuite avec vous avec sécurité. Que l'univers entier sache donc, comme nous, que tout l'honneur de cette guerre appartient à Marcius; en témoignage de quoi je lui donne, tout caparaçonné, mon noble coursier connu de tout le camp. Et à dater de ce jour, en mémoire de sa conduite devant Corioles, nous lui décernons, aux applaudissements de l'armée, le nom de CAÏUS MARCIUS CORIOLAN. Puisse-t-il le porter longtemps avec gloire!

TOUS. Caïus Marcius Coriolan!

CORIOLAN. Je vais me laver le visage; vous pourrez juger alors si je rougis ou non. Quoi qu'il en soit, je vous remercie. Je monterai votre coursier, mon général, et quant au nom que vous m'avez décerné, je ferai mon possible pour le porter en tout temps avec honneur. (*Fanfares. Les trompettes sonnent, les tambours battent.*)

COMINIUS. Entrons dans ma tente, avant de nous livrer au repos, il nous faut écrire à Rome pour mander nos succès. — Vous, Titus Lartius, retournez à Corioles, et envoyez-nous à Rome ses habitants les plus notables, pour régler avec nous par un traité ses intérêts et les nôtres.

LARTIUS. Je vais obéir à vos ordres, seigneur.

CORIOLAN. Les dieux commencent à se jouer de moi. Moi, qui tout à l'heure ai refusé des présents dignes d'un prince, je suis réduit à demander une faveur à mon général.

LARTIUS. Je vous l'accorde d'avance. Quelle est-elle?

CORIOLAN. J'ai logé à Corioles chez un pauvre citoyen qui m'a traité avec bienveillance. Je l'ai vu prisonnier; il a imploré ma protection; Aufidius s'est alors offert à ma vue, et dans ma colère j'ai oublié sa pitié. Je vous demande la liberté de mon [illegible]

COMINIUS. [illegible] le meurtrier de [illegible], qu'il soit libre comme l'air. — Mettez-le en liberté, Titus.

LARTIUS. Marcius, quel est son nom?

CORIOLAN. Par Jupiter, je l'ai oublié. Je suis las, ma mémoire est fatiguée. N'avez-vous pas du vin ici?

COMINIUS. Allons dans ma tente : le sang se fige sur votre visage; il est temps qu'on vous panse. Venez. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE X.

Le camp des Volsques. — Fanfares. Bruit de cors.

Arrive TULLUS AUFIDIUS, blessé, suivi de deux ou trois Soldats.

AUFIDIUS. La ville est prise.

PREMIER SOLDAT. Elle sera rendue à des conditions équitables.

AUFIDIUS. Des conditions! — Je voudrais être Romain : car, étant Volsque, je ne puis supporter d'être ce que je suis. — Des conditions! Quelles conditions équitables peut-il y avoir, quand l'une des parties est à la merci de l'autre? O Marcius! j'ai cinq fois combattu contre toi; cinq fois tu m'as vaincu; et tu me vaincrais toujours, quand nos combats devraient être aussi fréquents que nos repas. Par les éléments, si nous nous trouvons encore face à face, j'aurai sa vie, ou il aura la mienne. Ma haine sera désormais moins scrupuleuse sur les moyens; naguère je voulais le vaincre à force égale, épée contre épée; maintenant tous les moyens me seront bons; j'emploierai indifféremment la force ou l'artifice.

PREMIER SOLDAT. C'est le diable en personne.

AUFIDIUS. Il est plus audacieux, mais moins rusé. Ma valeur, souillée par lui seul d'une tache indélébile, abjurera pour lui sa nature primitive. Le sommeil, le droit d'asile, l'indigence, la maladie, le temple, le Capitole, les prières des pontifes, l'heure du sacrifice, ces barrières devant lesquelles il n'est point de fureur qui ne s'arrête, interposeront en vain leur privilége antique et suranné, et ne pourront sauver Marcius de ma haine. Partout où je le trouverai, fût-ce dans mes propres foyers, sous la garde de mon frère, là même, sans respect pour les lois de l'hospitalité, je baignerai dans son sang ma main impitoyable. Rends-toi à la ville; informe-toi des forces qui la gardent, et sache quels sont les otages qu'on doit envoyer à Rome.

PREMIER SOLDAT. Ne viendrez-vous pas?

AUFIDIUS. Je suis attendu dans les bois de cyprès, au sud des moulins de la ville. Tu viendras m'y rejoindre et m'apprendre ce qui se passe, afin que j'agisse en conséquence.

PREMIER SOLDAT. Vous serez obéi, seigneur. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Rome. — Une place publique.

Arrivent MÉNÉNIUS, SICINIUS et BRUTUS.

MÉNÉNIUS. L'augure m'annonce que nous aurons des nouvelles ce soir.

BRUTUS. Bonnes, ou mauvaises?

MÉNÉNIUS. Elles ne seront point au gré du peuple; car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS. La nature apprend aux animaux à connaître leurs amis.

MÉNÉNIUS. Dites-moi, qui le loup aime-t-il?

SICINIUS. L'agneau.

MÉNÉNIUS. Oui, pour le dévorer, comme les plébéiens affamés le noble Marcius.

BRUTUS. Lui! c'est un agneau qui bêle comme un ours.

MÉNÉNIUS. Dites plutôt que c'est un ours qui vit comme un agneau. Vous, qui êtes des hommes mûrs par l'âge, répondez à une question que je veux vous faire.

LES DEUX TRIBUNS. Voyons, seigneur.

MÉNÉNIUS. Quel est le défaut de Marcius que vous n'ayez tous deux en abondance?

BRUTUS. Ce ne sont pas les défauts qui lui manquent; il en a à foison.

SICINIUS. Surtout de l'orgueil.

BRUTUS. Nul ne l'égale en [illegible].

MÉNÉNIUS. Voilà, par exemple, qui est étrange. Savez-vous le reproche que nous vous faisons dans Rome, nous autres, gens comme il faut? le savez-vous?

LES DEUX TRIBUNS. Quel est donc ce reproche?

MÉNÉNIUS. Comme je vois maintenant que vous parlez d'orgueil, — je pense que vous ne vous fâcherez pas?

LES DEUX TRIBUNS. Allez toujours, allez.

MÉNÉNIUS. Au reste, peu importe; il suffit de la plus mince occasion pour vous dépouiller d'une grande partie de votre patience : lâchez les rênes à votre caractère; fâchez-vous tant qu'il vous plaira, si toutefois c'est un état qui peut vous plaire. Vous reprochez à Marcius son orgueil?

BRUTUS. Nous ne sommes pas les seuls.

MÉNÉNIUS. Je sais qu'il y a peu de choses que vous puissiez faire seuls; vos assistants sont nombreux, sans quoi vos actes seraient singulièrement insignifiants. Vos talents sont encore en lisières, et ne peuvent marcher seuls. Vous parlez d'orgueil : oh! si vous pouviez tourner vos yeux vers votre poche de derrière [1], et vous passer vous-mêmes intérieurement en revue! oh! si vous le pouviez!

BRUTUS. Qu'en arriverait-il, seigneur?

MÉNÉNIUS. Alors vous apercevriez une couple de magistrats ou plutôt de niais, aussi indignes, orgueilleux, violents, atrabilaires, qu'on en ait jamais vu dans Rome.

SICINIUS. Ménénius, on vous connaît parfaitement aussi.

MÉNÉNIUS. On me connaît pour un patricien jovial, pour un homme qui aime à boire une coupe de vin généreux sans y mêler une seule goutte du Tibre; j'ai le défaut d'accueillir la plainte du premier venu; je suis prompt et prends feu comme de l'amadou pour le plus léger motif; je suis plus familier avec les talons de la Nuit qu'avec le visage de l'Aurore. Ce que je pense je le dis, et ma malice s'exhale en paroles. Quand je me trouve avec des hommes d'État de votre force, — je ne puis en conscience vous appeler des Lycurgues, — si la boisson que vous me servez affecte désagréablement mon palais, je fais la grimace. Je ne puis dire que vos excellences ont parlé sensément quand je trouve de l'âne mêlé à la majeure partie de vos syllabes; et quoiqu'il me faille supporter ceux qui disent que vous êtes des hommes sages et graves, ils n'en mentent pas moins impudemment, ceux qui prétendent que vous avez la physionomie heureuse. Si vous voyez cela dans la carte de mon microcosme, est-ce à dire que je sois parfaitement connu? Quel mal votre aveugle perspicacité signale-t-elle dans le portrait que je viens de vous faire, si je vous suis connu, comme vous le dites?

BRUTUS. Allons, seigneur, allons, nous vous connaissons parfaitement.

MÉNÉNIUS. Vous ne connaissez ni moi, ni vous, ni quoi que ce soit au monde; vous quêtez des saluts et des courbettes; vous passez toute une matinée à entendre une discussion entre une marchande d'oranges et un marchand de robinets, et vous ajournez à une prochaine audience la décision d'une controverse de trois liards. Quand on plaide devant vous, s'il vous arrive d'avoir la colique, vous faites des figures de vrais masques; vous arborez le drapeau rouge contre toute patience, et, hurlant comme de beaux diables, vous plantez là la cause toute saignante, plus embrouillée qu'elle ne l'était : toute la solution que vous donnez aux plaideurs, c'est de les appeler fripons. Vous êtes deux plaisants originaux.

BRUTUS. Allons, allons, on sait fort bien que vous vous [illegible] votre [illegible], beaucoup mieux [illegible].

MÉNÉNIUS. Nos prêtres eux-mêmes [illegible] à railler, s'ils rencontraient des êtres aussi ridicules que vous. Lorsque vous parlez le mieux, ce que vous dites ne vaut pas un poil de votre barbe; et vos barbes elles-mêmes ne méritent pas l'honneur de rembourrer le coussin d'un ravaudeur ou la selle d'un âne. Et vous avez le front de dire que Marcius est orgueilleux, lui qui, [illegible] plus bas, vaut à lui seul tous vos prédécesseurs depuis Deucalion, dont plusieurs, et ce sont probablement les meilleurs, ont été bourreaux de père en fils. [illegible] vos révérences. Parlant d'un troupeau de [illegible], une conversation plus longue avec vous infecterait mon cerveau. Permettez que je prenne congé de vous. (*Brutus et Sicinius se retirent à quelque distance.*)

[1] Allusion à la fable de *La Besace*, [illegible] La Fontaine,

> N[illegible] de même manière.
> Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
> Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Arrivent VOLUMNIE, VIRGILIE, VALÉRIE, et plusieurs Dames.

ménénius, *continuant*. Belles et nobles dames, — la lune, si elle descendait sur terre, serait moins noble que vous.— Où allez-vous donc si vite?

volumnie. Honorable Ménénius, mon fils Marcius approche : par Junon, ne nous retardez pas.

ménénius. Ah! Marcius est de retour?

volumnie. Oui, digne Ménénius; il revient couvert de gloire.

ménénius. Prends mon bonnet, Jupiter, et reçois mes actions de grâces. — Quoi! Marcius est de retour!

deux dames. Oui, rien de plus vrai.

volumnie. Tenez, voici une lettre de lui; le sénat en a reçu une, sa femme une autre; et je pense qu'il y en a une aussi pour vous à la maison.

ménénius. Je veux que ce soir les éclats de la joie ébranlent ma maison. — Une lettre pour moi?

virgilie. Oui, certainement, il y a une lettre pour vous; je l'ai vue.

ménénius. Une lettre pour moi? cela me vaudra sept années de santé, pendant lesquelles je ferai la figue au médecin. Comparée à ce fortifiant, l'ordonnance la plus efficace de Galien n'est que de l'orviétan, qu'une véritable médecine de cheval. N'est-il point blessé? Il est dans l'habitude de revenir toujours avec quelque blessure.

virgilie. Oh! non, non, non.

volumnie. Oh! il est blessé, j'en rends grâces aux dieux.

ménénius. Et moi aussi, pourvu que ces blessures ne soient pas trop graves. Les blessures lui vont bien. — Rapporte-t-il une victoire dans sa poche?

volumnie. Sur son front, Ménénius : il revient pour la troisième fois avec la couronne de chêne.

ménénius. A-t-il châtié Aufidius de la bonne façon?

volumnie. Titus Lartius mande qu'ils se sont mesurés ensemble, mais qu'Aufidius a lâché pied.

ménénius. Et il était temps, je lui en donne ma parole. S'il avait tenu ferme, il eût été traité comme je ne voudrais pas l'être pour tous les coffres-forts de Corioles et pour tout l'or qu'ils contiennent. Le sénat sait-il ces nouvelles?

volumnie. Mesdames, allons. — Oui, oui, oui : le sénat a reçu des lettres du général, qui donne à mon fils tout l'honneur de la guerre. Il s'est de beaucoup surpassé lui-même en cette occasion.

valérie. Il est certain qu'on raconte de lui des prodiges.

ménénius. Des prodiges! oui, certes, et je vous promets que pour les accomplir il a payé de sa personne.

virgilie. Les dieux veuillent que ces nouvelles soient vraies!

volumnie. Vraies! ah! bien, par exemple!

ménénius. Vraies? J'ai la certitude qu'elles le sont. — Où est-il blessé? — (*Aux Tribuns qui s'avancent.*) Que les dieux gardent vos excellences! Marcius est de retour : il a de nouveaux motifs pour être orgueilleux. — Où est-il blessé?

volumnie. A l'épaule et au bras gauche. Il aura de larges cicatrices à faire voir au peuple, quand il briguera le consulat. A l'époque de l'expulsion de Tarquin, il reçut sept blessures.

ménénius. Une au cou, et deux à la cuisse. — Je lui en connais neuf.

volumnie. Il en avait vingt-cinq avant cette dernière campagne.

ménénius. Il en a maintenant vingt-sept : chacune d'elles a été le tombeau d'un ennemi. (*On entend des acclamations et des fanfares.*) [illegible]

volumnie. [illegible] l'approche de Marcius. [illegible] (*Fanfares. Les trompettes sonnent.*)

Arrivent COMINIUS et TITUS LARTIUS; [illegible] CORIOLAN [illegible]

le héraut. On fait savoir à Rome que Marcius a combattu [illegible] Sois le bienvenu à Rome, illustre Coriolan! (*Fanfares.*)

tous. Sois le bienvenu à Rome, illustre Coriolan!

coriolan. Assez, ces honneurs me font mal; assez, je vous en conjure.

cominius. Voyez votre mère.

coriolan, *mettant un genou en terre*. Oh! vous avez, je le sais, appelé sur mes armes la faveur de tous les dieux.

volumnie. Lève-toi, mon valeureux soldat, mon bien-aimé Marcius, mon digne Caïus; dois-je ajouter à ces noms celui que viennent de te mériter tes nouveaux exploits? Quel est-il? N'est-ce pas Coriolan que je dois t'appeler? Mais tiens, voilà ta femme.

coriolan, *à Virgilie, qui pleure de joie*. Salut, mon gracieux silence! Tu aurais donc ri en me voyant revenir dans un cercueil, puisque tu pleures de me revoir triomphant? Ah! ma bien-aimée, laisse les larmes aux veuves de Corioles et aux mères qui ont perdu leurs fils.

ménénius. Qu'aujourd'hui les dieux te couronnent!

coriolan. Ami, je te revois! — (*A Valérie.*) Madame, pardonnez.

volumnie. Je ne sais de quel côté me tourner. — (*A Lartius.*) Soyez le bienvenu. — (*A Cominius.*) Vous aussi, général : soyez tous les bienvenus.

ménénius. Soyez mille fois les bienvenus; je me sens prêt à pleurer et à rire; j'ai le cœur tout à la fois joyeux et oppressé. Sois le bienvenu. Que la malédiction s'attache au cœur de celui qui n'est pas joyeux de te voir! Vous êtes trois qui avez mérité l'amour de Rome. Cependant, croyez-moi, nous avons ici quelques pommiers sauvages sur qui l'on ne saurait greffer la moindre affection pour vous. Néanmoins, guerriers, soyez les bienvenus. Pour nous, l'ortie n'est, après tout, que de l'ortie; et les bévues des sots, nous les nommons sottises.

cominius. Toujours plein de raison.

coriolan. Toujours Ménénius.

le héraut. Faites place; avançons.

coriolan, *à sa femme et à sa mère*. Votre main, — et vous la vôtre. Avant que sous mon toit j'aille abriter ma tête, je dois faire visite à nos bons patriciens, de qui j'ai reçu un bienveillant accueil et de nouveaux honneurs.

volumnie. Les dieux m'ont accordé de voir combler tous mes vœux et se réaliser tout ce qu'avait rêvé mon imagination. Il ne te manque plus qu'une récompense, et je ne doute pas que Rome ne te la confère.

coriolan. Ma tendre mère, j'aime mieux les servir à ma manière que leur commander à la leur.

cominius. Allons au Capitole. (*Fanfare. Bruit de cor. Le cortége s'éloigne en suivant l'ordre dans lequel il est entré. Les Tribuns restent seuls.*)

brutus. Il est le sujet de tous les entretiens; ceux qui ont la vue faible mettent des lunettes pour le voir; la nourrice babillarde, occupée à jaser de lui, oublie dans son enthousiasme les cris de son enfant; la servante, mettant sur son cou graisseux son plus beau mouchoir, escalade les murs pour le voir : boutiques, échoppes, fenêtres, toits, gouttières, sont surchargés de spectateurs de toutes classes, qui brûlent de le contempler. Les prêtres, qui se montrent si rarement en public, fendent les flots du peuple pour tâcher de gagner une place vulgaire. Nos dames, relevant leur voile, livrent aux lascifs et brûlants baisers de Phébus les lis et les [illegible] parfaitement peints. C'est un empressement! On dirait que le dieu, quel qu'il soit, qui le guide, a secrètement revêtu sa figure mortelle et donné à sa personne une nouvelle grâce.

sicinius. Je vous garantis qu'il sera consul d'emblée.

brutus. [illegible] notre autorité pendant tout le temps de sa charge.

sicinius. [illegible]

brutus. [illegible]

sicinius. [illegible]

brutus. [illegible] que en habit de suppliant, ni à se conformer à l'usage en

montrant ses blessures au peuple pour se concilier ses vils suffrages.

SICINIUS. Il est vrai.

BRUTUS. Ce sont ses propres expressions. Il renoncerait plutôt à cette dignité, et ne veut la devoir qu'aux suffrages des chevaliers et aux vœux des patriciens.

SICINIUS. Tout ce que je demande, c'est qu'il persiste dans cette résolution et y conforme sa conduite.

BRUTUS. Il est probable qu'il le fera.

SICINIUS. Le résultat sera ce que notre intérêt demande, sa destruction infaillible.

BRUTUS. Il faut qu'il succombe, ou c'est fait de notre autorité. Pour arriver à nos fins, persuadons au peuple qu'il a toujours été son ennemi; que, s'il le pouvait, il ferait des plébéiens de véritables bêtes de somme, imposerait silence à leurs défenseurs, les dépouillerait de leurs libertés, les plaçant, sous le rapport des facultés, de la capacité, de la moralité et de l'aptitude aux affaires, sur la même ligne que ces chameaux qu'on emploie à la guerre, qui reçoivent leur ration pour porter des fardeaux, et qu'on accable de coups quand ils succombent sous le faix.

SICINIUS. Ces idées devront être présentées à propos, dans un moment où son orgueilleuse insolence irritera le peuple, — et c'est ce qui ne manquera pas d'arriver, pour peu qu'on lui en fournisse l'occasion; c'est chose aussi facile que de lancer le chien à la poursuite des moutons; — ce brandon suffira pour allumer contre lui un incendie dont la flamme le noircira pour jamais.

Arrive UN MESSAGER.

BRUTUS. Eh bien! qu'y a-t-il?

LE MESSAGER. On réclame votre présence au Capitole. On croit que Marcius sera nommé consul: j'ai vu des muets s'empresser pour le voir, des aveugles pour l'entendre: sur son passage, les dames lui jetaient leurs gants, les jeunes filles leurs écharpes et leurs mouchoirs; les nobles s'inclinaient comme devant la statue de Jupiter; et le peuple, jetant en l'air d'innombrables bonnets qui formaient comme un nuage, faisait retentir le tonnerre de ses acclamations. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

BRUTUS. Allons au Capitole; là, nous aurons des yeux et des oreilles; mais nous nous tiendrons prêts à tout événement.

SICINIUS. Allons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Le Capitole.

Entrent DEUX OFFICIERS, qui placent des coussins.

PREMIER OFFICIER. Dépêchons, dépêchons; ils seront ici dans un moment. Combien se présente-t-il de candidats pour le consulat?

DEUXIÈME OFFICIER. Trois, dit-on; mais tout le monde pense que Coriolan l'emportera.

PREMIER OFFICIER. C'est un brave; mais il est singulièrement fier et n'aime pas le peuple.

DEUXIÈME OFFICIER. Ma foi, il y a eu beaucoup de grands hommes qui ont flatté le peuple, et ne l'ont jamais aimé; et il y en a eu beaucoup d'autres que le peuple a aimés sans savoir pourquoi: en sorte que si le peuple aime sans savoir pourquoi, il lui arrive aussi de haïr sans plus de motifs; et donc Coriolan ne se soucie ni de sa haine ni de son amour, il montre par là qu'il connaît à fond son caractère, et sa fière indifférence en est une preuve évidente.

PREMIER OFFICIER. S'il ne se souciait ni de leur haine ni de leur amour, il lui serait indifférent de leur faire du bien ou du mal: mais il recherche leur haine avec plus d'ardeur qu'ils n'en mettent à le haïr, et ne néglige aucune occasion de se montrer leur ennemi. Or, se complaire dans la haine du peuple est un tort aussi répréhensible que celui qu'il réprouve, le flatter pour obtenir son affection.

DEUXIÈME OFFICIER. Il a bien mérité de son pays, et il ne s'est pas élevé par des degrés faciles, comme ceux qui, souples et courtois devant la multitude, se sont bornés à lui prodiguer les saluts et les courbettes, sans rien faire pour mériter ses hommages et son estime. Lui, au contraire, son mérite a éclaté à tous les yeux, ses actions sont gravées dans tous les cœurs, au point que garder le silence et lui refuser la justice qui lui est due, ce serait de l'ingratitude et de l'iniquité; dire autrement ce serait une malveillance qui, se donnant à elle-même un démenti, attirerait le reproche et le mépris de tous ceux qui l'entendraient.

PREMIER OFFICIER. N'en parlons plus; c'est un brave homme. Rangeons-nous; les voilà qui viennent.

Entrent, précédés des Licteurs, LE CONSUL COMINIUS, MÉNÉNIUS, CORIOLAN, un grand nombre d'autres Sénateurs; SICINIUS et BRUTUS. Les Sénateurs occupent leurs siéges; les Tribuns s'assoient à une place distincte.

MÉNÉNIUS. Maintenant que nous avons décidé la question des Volsques et ordonné le retour de Titus Lartius, il nous reste, et c'est l'objet principal de cette nouvelle réunion, à récompenser les nobles services de l'homme qui a si vaillamment combattu pour son pays. Veuillez donc, vénérables pères conscrits, prier notre consul actuel, notre digne général dans cette heureuse guerre, de nous donner quelques détails sur les exploits accomplis par Caïus Marcius Coriolan; car nous sommes rassemblés ici pour le remercier publiquement, et lui décerner des honneurs dignes de lui.

PREMIER SÉNATEUR. Parlez, noble Cominius; ne supprimez aucun détail, et mettez plutôt en doute l'impuissance de l'État à s'acquitter dignement, que la sincérité de notre reconnaissance. — (*Aux Tribuns.*) Chefs du peuple, nous réclamons maintenant votre attention bienveillante, et ensuite votre obligeante intervention auprès du peuple, pour sanctionner la décision que nous aurons prise.

SICINIUS. Nous sommes rassemblés pour un objet qui ne peut que nous être agréable, et nous sommes on ne peut plus disposés à nous joindre à vous pour récompenser l'homme en l'honneur duquel a lieu cette réunion.

BRUTUS. Nous nous acquitterons de ce devoir avec plus de joie encore s'il veut bien faire du peuple un peu plus de cas qu'il n'en a fait jusqu'ici.

MÉNÉNIUS. Cela est de trop, cela est de trop; vous auriez mieux fait de ne rien dire. Vous plaît-il d'entendre Cominius?

BRUTUS. Très-volontiers: toutefois je persiste à penser que ma réflexion était plus juste que votre blâme.

MÉNÉNIUS. Il aime vos plébéiens; mais n'exigez pas qu'il soit leur camarade de lit. — Noble Cominius, parlez. — (*Coriolan se lève et se prépare à sortir.*) Vous, gardez votre place.

PREMIER SÉNATEUR. Asseyez-vous, Coriolan; ne rougissez pas d'entendre ce que vous avez fait de glorieux.

CORIOLAN. Veuillez m'excuser, seigneurs; j'aimerais mieux voir mes blessures se rouvrir que d'entendre raconter comment je les ai reçues.

BRUTUS. J'espère, seigneur, que ce ne sont pas mes paroles qui vous font sortir.

CORIOLAN. Non, seigneur; cependant, moi que les coups ont toujours fait rester, il est arrivé bien souvent que les paroles m'ont fait partir. Ne m'ayant point flatté, vous ne m'offensez pas: quant à vos plébéiens, je les estime ce qu'ils valent.

MÉNÉNIUS. Veuillez vous asseoir.

CORIOLAN. J'aimerais mieux, au moment où la trompette appellerait au combat, rester couché au soleil, pendant qu'un esclave me gratterait la tête, que d'assister, oisivement assis, au récit de ces riens que l'éloge exagère. (*Coriolan sort.*)

MÉNÉNIUS. Chefs du peuple, comment voulez-vous que cet homme flatte votre prolifique engeance, où l'on trouve un homme de sens sur mille imbéciles, quand vous le voyez aimer mieux affronter la mort pour la gloire que de prêter l'oreille au récit de ses exploits? Parlez, Cominius.

COMINIUS. Je manquerai d'haleine: ce n'est pas d'une voix débile que les hauts faits de Coriolan doivent être racontés. La bravoure est regardée comme la première des vertus, comme celle qui honore le plus celui qui la possède. Si cela est, l'homme dont je parle n'a pas, dans le monde, son égal. A seize ans, lorsque Tarquin vint attaquer Rome, il se distingua entre tous par sa vaillance; notre dictateur d'alors, que nous voyons avec respect siéger ici parmi nous, fut témoin de ses premiers faits d'armes, et vit cet adolescent au menton d'amazone chasser devant lui plus d'une barbe grise; il couvrit de son corps un Romain terrassé, et, sous les yeux du consul, tua trois ennemis de sa main; il attaqua Tarquin lui-même, le forçant à fléchir, et à toucher la

terre du genou. Dans ce jour mémorable, à un âge où il eût pu jouer sur la scène les rôles de femmes [1], il se montra le premier des guerriers, et mérita qu'on ceignît son front de la couronne de chêne. Après ce passage de l'adolescence à la virilité, on le vit grandir et croître comme la mer, et dans le choc de dix-sept batailles successives, il remporta la palme sur tous les guerriers. Quant à ses derniers exploits sous les murs et dans l'enceinte de Corioles, il m'est impossible d'en parler comme ils le méritent. Il a arrêté les fuyards, et par son rare exemple, il a forcé les lâches à rire de leurs terreurs. Comme les algues marines devant un vaisseau cinglant à pleines voiles, les phalanges s'ouvraient ou tombaient devant sa proue. Il imprimait le sceau de la mort partout où s'abattait son glaive. Couvert de sang de la tête aux pieds, partout les cris des mourants marquaient son passage. La ville ennemie l'a vu franchir seul ses portes redoutables, et les marquer du sceau d'un inévitable destin. Il en est sorti sans aide, et revenant aussitôt sur ses pas avec des renforts, il s'est comme une planète abattu sur Corioles. Tout ce qui s'est fait depuis est encore son ouvrage : le bruit des armes est venu de nouveau frapper son oreille : soudain son âme intrépide rendant à son corps fatigué des forces nouvelles, il est accouru sur le champ de bataille : là son glaive n'a cessé de moissonner les hommes comme si on les eût livrés à sa discrétion ; et jusqu'au moment où nous sommes restés maîtres tout à la fois et du champ de bataille et de la ville, on ne l'a pas vu un seul instant reprendre haleine.

MÉNÉNIUS. Noble héros !

PREMIER SÉNATEUR. Il est digne des honneurs que nous nous proposons de lui décerner.

COMINIUS. Il a refusé le butin qu'on lui offrait ; les objets les plus précieux ne sont que de la boue à ses yeux : il convoite moins que ne donnerait l'avarice elle-même ; il trouve la récompense de ses actions dans ses actions mêmes : c'est pour lui une manière comme une autre d'employer le temps.

MÉNÉNIUS. C'est un noble mortel : il faut le rappeler.

PREMIER SÉNATEUR. Faites rentrer Coriolan.

UN OFFICIER. Le voici.

Rentre CORIOLAN.

MÉNÉNIUS. Coriolan, le sénat avec joie vous nomme consul.

CORIOLAN. Je lui consacre, comme par le passé, ma vie et mes services.

MÉNÉNIUS. Il ne vous reste plus qu'à parler au peuple.

CORIOLAN. Je supplie qu'on me dispense de cet usage ; je ne puis me résoudre à revêtir la robe de suppliant, à me présenter au peuple la tête nue, à le prier, en lui montrant mes blessures, de m'accorder son suffrage : veuillez m'épargner cette formalité.

SICINIUS. Seigneur, le peuple doit avoir son vote ; il est décidé à ne rien rabattre des formalités requises.

MÉNÉNIUS. Ne leur donnez point ce prétexte : conformez-vous à l'usage, je vous en conjure ; et à l'exemple de vos prédécesseurs, obtenez le consulat dans les formes requises.

CORIOLAN. C'est un rôle que je ne pourrai jouer sans rougir, et l'on devrait bien enlever ce privilége au peuple.

BRUTUS, *à Sicinius*. L'entendez-vous ?

CORIOLAN. Moi, leur faire de longs discours, leur dire comme quoi j'ai fait ceci et cela, leur montrer des blessures depuis longtemps cicatrisées, et que je devrais cacher avec soin, comme si je ne les avais reçues qu'en vue du salaire de leurs suffrages ! —

MÉNÉNIUS. Ne vous arrêtez point à cela. — Tribuns du peuple, nous vous recommandons d'appuyer auprès de lui le vœu du sénat ; et nous souhaitons bonheur et gloire à notre noble consul.

LES SÉNATEURS. Bonheur et gloire à Coriolan ! (*Les Sénateurs sortent. Il ne reste que Brutus et Sicinius.*)

BRUTUS. Vous voyez comme il entend traiter le peuple.

SICINIUS. Puissent les citoyens lire dans sa pensée ! Il sollicitera leur suffrage en homme qui regrette qu'il soit en leur pouvoir d'accorder ce qu'il demande.

BRUTUS. Allons les informer de ce qui vient de se passer ici : je sais qu'ils nous attendent sur la place publique. (*Ils sortent.*)

[1] Ceci est un anachronisme, il n'y eut à Rome de théâtre que plus de deux cent cinquante ans [illegible] après la mort de [illegible]. Or, [illegible] le temps de notre auteur, les rôles de femmes étaient joués par de jeunes garçons.

SCÈNE III.

Même ville. — Le Forum.

Arrivent PLUSIEURS CITOYENS.

PREMIER CITOYEN. Aujourd'hui, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

DEUXIÈME CITOYEN. Nous le pouvons si nous le voulons.

TROISIÈME CITOYEN. Nous en avons le pouvoir ; mais c'est un pouvoir dont il n'est pas en notre pouvoir d'user ; car s'il nous montre ses blessures, nous devrons leur donner une voix et parler pour elles ; et s'il nous raconte ses exploits, nous devrons lui en témoigner noblement notre reconnaissance. L'ingratitude est un vice monstrueux ; si la multitude se montrait ingrate, elle ne serait plus qu'un monstre ; et comme nous en faisons partie, nous serions tous des monstres.

PREMIER CITOYEN. C'est l'idée qu'il a déjà de nous, et dans laquelle nous ne ferons que le confirmer ; car à l'époque où nous nous sommes soulevés pour le prix du blé, il ne s'est pas gêné pour nous appeler le monstre aux cent têtes.

TROISIÈME CITOYEN. C'est un nom que bien d'autres nous ont donné, non point parce qu'il y a parmi nous des têtes brunes, noires, blondes ou chauves, mais parce que nos esprits sont diversement conformés ; en vérité, je pense que si tous sortaient du même cerveau, on les verrait s'envoler à l'est, à l'ouest, au nord, au sud ; et la seule chose dans laquelle ils s'accorderaient, ce serait de s'éparpiller sur tous les points de l'horizon.

DEUXIÈME CITOYEN. Vous croyez cela ? Et dans quelle direction pensez-vous que s'envolerait mon esprit ?

TROISIÈME CITOYEN. Votre esprit se dégagera moins promptement qu'un autre ; il est trop profondément enfoncé dans la matière : mais s'il était libre, sans nul doute, il irait droit au sud.

DEUXIÈME CITOYEN. Pourquoi de ce côté-là ?

TROISIÈME CITOYEN. Pour s'y perdre dans les brouillards ; là les trois quarts iraient s'absorber dans une rosée malsaine, et le quart restant reviendrait charitablement pour vous aider à trouver une femme.

DEUXIÈME CITOYEN. Vous avez toujours le mot pour rire. — Prenez-en à votre aise.

TROISIÈME CITOYEN. Êtes-vous tous résolus à lui donner vos voix ? Mais n'importe ; la majorité décidera. Je soutiens que s'il était mieux disposé pour le peuple, il n'y aurait pas un homme plus méritant que lui.

Arrivent CORIOLAN et MÉNÉNIUS.

TROISIÈME CITOYEN, *continuant*. Le voici qui vient en robe de suppliant ; voyons comment il va s'y prendre. Il ne faut pas que nous restions tous ensemble ; nous devons l'aborder un à un, ou par groupes de deux ou de trois. Il faut qu'il nous sollicite chacun en particulier, afin que chacun de nous ait l'honneur de lui donner sa voix en personne ; suivez-moi donc, et je vous dirigerai vers lui à tour de rôle.

TOUS. C'est cela, c'est cela. (*Ils s'éloignent.*)

MÉNÉNIUS. Seigneur, vous avez tort : ne savez-vous pas que c'est un usage auquel les plus grands hommes se sont conformés ?

CORIOLAN. Que faut-il que je dise ? — Je vous prie, seigneur, — malédiction ! je ne puis façonner ma langue à ce langage : — Tenez, seigneurs, voyez mes blessures ; je les ai reçues au service de mon pays, alors que certains des vôtres jetaient les hauts cris, et s'enfuyaient épouvantés au bruit de nos tambours.

MÉNÉNIUS. O dieux ! il ne faut point parler ainsi. Vous devez les prier de penser à vous dans le choix qu'ils vont faire.

CORIOLAN. De penser à moi ? Morbleu ! j'aime mieux qu'ils m'oublient, ainsi que les vertus que nos pontifes leur prêchent inutilement.

MÉNÉNIUS. Ah ! vous gâterez tout. Je vous laisse. Parlez-leur convenablement, je vous en conjure. (*Il s'éloigne.*)

Arrivent DEUX CITOYENS.

CORIOLAN. Dites-leur de se laver le visage et de nettoyer leurs dents. — En voilà deux qui s'avancent. — Vous savez, seigneur, pourquoi je suis ici ?

PREMIER CITOYEN. Nous le savons, seigneur : dites-nous ce qui vous y amène.

CORIOLAN. Mon mérite.

DEUXIÈME CITOYEN. Votre mérite?

CORIOLAN. Oui. Et non ma volonté.

PREMIER CITOYEN. Et non votre volonté?

CORIOLAN. Non, seigneur : ce n'a jamais été mon désir de demander l'aumône aux pauvres.

PREMIER CITOYEN. Vous devez penser que si nous vous donnons quelque chose, c'est dans l'espoir d'obtenir du retour.

CORIOLAN. Eh bien : dites-moi, je vous prie, quel prix vous mettez au consulat.

PREMIER CITOYEN. Nous y mettons pour prix de nous le demander poliment.

CORIOLAN. Poliment! eh bien, soit. Daignez me l'accorder, seigneur. J'ai des blessures que je puis vous montrer en particulier. Je vous demande votre voix, seigneur : me la donnerez-vous?

DEUXIÈME CITOYEN. Vous l'aurez, noble seigneur.

CORIOLAN. Marché conclu; voilà déjà deux honorables voix d'obtenues. Vous m'avez fait l'aumône : adieu.

PREMIER CITOYEN. Ceci me semble tant soit peu bizarre.

DEUXIÈME CITOYEN. Si c'était à recommencer, — mais c'est égal. (*Les deux Citoyens s'éloignent.*)

Arrivent DEUX AUTRES CITOYENS.

CORIOLAN. S'il vous convient que je sois consul, si cela s'accorde avec le diapason de vos voix, vous voyez que j'ai revêtu la robe d'usage.

TROISIÈME CITOYEN. Vous avez et vous n'avez pas bien mérité de votre pays.

CORIOLAN. Le mot de cette énigme?

TROISIÈME CITOYEN. Vous avez été le fléau de ses ennemis, et aussi de ses amis; vous n'avez point aimé le peuple.

CORIOLAN. Vous devriez me regarder comme d'autant plus vertueux, que je n'ai pas ravalé mes affections. Mais s'il le faut, je flatterai mes frères les plébéiens, pour me faire bien venir d'eux; ils appellent cela de l'affabilité : puisque dans leur sagesse ils préfèrent des saluts à des sentiments, je m'exercerai dans l'art tout-puissant des courbettes, et dans la science des grimaces; c'est-à-dire que je m'attacherai à imiter les manières séduisantes de quelque citoyen populaire, et les prodiguerai à qui en voudra. Veuillez donc, je vous prie, me choisir pour consul.

QUATRIÈME CITOYEN. Nous espérons trouver en vous un ami; en conséquence, nous vous donnons nos voix de grand cœur.

TROISIÈME CITOYEN. Vous avez reçu beaucoup de blessures au service de votre pays.

CORIOLAN. Pour vous confirmer dans cette conviction, il n'est pas nécessaire que je vous les montre. Je fais grand cas de votre suffrage, et ne veux pas vous retenir plus longtemps.

LES DEUX CITOYENS. Que les dieux vous donnent bonheur et joie, seigneur! nous le souhaitons cordialement. (*Ils s'éloignent.*)

CORIOLAN, *seul*. Comme ces suffrages-là sont flatteurs! Mieux vaut mourir, mieux vaut succomber de besoin, que [illegible] le salaire que nous avons gagné. [illegible] comme un loup sous la peau d'un agneau, [illegible] un suffrage qui m'est inutile? C'est un devoir que l'usage m'impose. Si [illegible] achevons [illegible]

Arrivent TROIS AUTRES CITOYENS.

CORIOLAN, *continuant*. [illegible]

TOUS ENSEMBLE. Ainsi soit-il! ainsi soit-il! Que les dieux te gardent, noble consul! (*Les Citoyens s'éloignent.*)

CORIOLAN. Les dignes suffrages!

Reviennent MÉNÉNIUS, accompagné de SICINIUS et de BRUTUS.

MÉNÉNIUS. Votre épreuve a duré le temps fixé, et les tribuns vous apportent les suffrages du peuple. Il ne vous reste plus qu'à vous présenter au sénat, revêtu des insignes de votre nouvelle dignité.

CORIOLAN. Tout est-il fini?

SICINIUS. Vous avez accompli la formalité de la candidature; le peuple vous admet, et va bientôt s'assembler pour confirmer votre élection.

CORIOLAN. Où? Au sénat?

SICINIUS. Là même, Coriolan.

CORIOLAN. Puis-je changer ces habits?

SICINIUS. Vous le pouvez, seigneur.

CORIOLAN. Je vais le faire sur-le-champ; et redevenu moi-même, je vais me rendre au sénat.

MÉNÉNIUS. Je vous accompagnerai. — (*Aux Tribuns.*) Venez-vous avec nous?

BRUTUS. Nous restons ici pour parler au peuple.

SICINIUS. Adieu. (*Coriolan et Ménénius s'éloignent.*)

SICINIUS, *continuant*. Il tient maintenant le consulat; et si j'en juge à sa mine, il est au comble de la joie.

BRUTUS. Qu'il laissait voir de fierté sous ses humbles habits! Voulez-vous congédier le peuple?

Reviennent LES CITOYENS.

SICINIUS. Eh bien! mes amis, vous avez donc élu cet homme?

PREMIER CITOYEN. Il a nos voix, seigneur.

BRUTUS. Fassent les dieux qu'il mérite votre amour!

DEUXIÈME CITOYEN. Je le souhaite, seigneur. Selon mon pauvre jugement, il s'est moqué de nous en sollicitant nos suffrages.

TROISIÈME CITOYEN. Certainement, il nous a persiflés de la bonne manière.

PREMIER CITOYEN. Non, c'est sa manière; il ne s'est pas moqué de nous.

DEUXIÈME CITOYEN. Tout le monde ici, à l'exception de vous, est d'avis qu'il nous a traités avec le dernier mépris : il aurait dû nous montrer les marques de son mérite, les blessures qu'il a reçues au service de son pays.

SICINIUS. Il les a montrées sans nul doute?

LES CITOYENS. Non; personne ne les a vues.

TROISIÈME CITOYEN. Il a dit qu'il avait des blessures qu'il nous ferait voir en particulier. Puis, balançant son chapeau comme cela, d'un air dédaigneux : « Je veux être consul, nous a-t-il dit; l'usage ne me permet pas de l'être sans vos suffrages; donnez-moi donc vos suffrages. » Quand nous les lui avons accordés, il a ajouté : « Je vous remercie de m'avoir donné vos voix, — je vous remercie. — Elles me sont bien précieuses, vos voix : maintenant que j'ai obtenu vos voix, je n'ai plus rien à vous dire. » N'est-ce pas là se moquer de nous?

SICINIUS. Pourquoi avez-vous été assez aveugles pour ne point le voir? ou, si vous vous en êtes aperçus, comment avez-vous eu la puérile faiblesse de lui donner vos voix?

BRUTUS. Ne pouviez-vous pas lui dire, ainsi qu'on vous en avait fait la leçon, — que lorsqu'il n'avait encore aucun pouvoir, qu'il n'était qu'un humble serviteur de la république, il était votre ennemi, ne cessait de déclamer contre vos libertés, contre les priviléges dont vous êtes investis dans l'État, et que maintenant, devenu puissant, appelé à gouverner l'État, s'il continuait à rester l'ennemi implacable des plébéiens, il était à craindre que vos suffrages ne tournassent contre vous-mêmes? Vous auriez dû lui dire que si ses exploits lui avaient mérité la charge qu'il sollicitait, il ne devait pas moins, reconnaissant et affable, vous savoir gré de vos suffrages, changer sa haine en affection, et se montrer désormais votre protecteur bienveillant.

SICINIUS. En lui tenant ce langage, comme on vous l'avait recommandé, vous auriez sondé ses dispositions et mis ses sentiments à l'épreuve; de deux choses l'une : ou vous lui auriez [illegible] des promesses bienveillantes dont plus tard, [illegible], vous auriez pu vous prévaloir; ou vous auriez [illegible] son naturel plein d'[illegible], peu porté à se laisser dicter des conditions. Après avoir ainsi éveillé sa

colère, vous en auriez pris avantage pour ne point l'élire.

BRUTUS. Celui qui, alors qu'il avait besoin de se concilier votre bienveillance, tout en sollicitant vos suffrages, vous prodiguait ouvertement ses mépris, ne vous en accablera-t-il pas lorsqu'il aura le pouvoir de vous écraser? Étiez-vous donc des corps sans âme? ou n'avez-vous fait servir vos langues qu'à contredire l'autorité de la raison?

SICINIUS. Vous avez plus d'une fois refusé vos suffrages à qui les sollicitait; et maintenant vous les accordez à un homme qui ne vous les demande pas, et qui se moque de vous?

TROISIÈME CITOYEN. Il n'est pas confirmé; nous pouvons encore le repousser.

DEUXIÈME CITOYEN. Et nous le repousserons. J'aurai cinq cents votants contre lui.

PREMIER CITOYEN. Et moi, j'en aurai mille, sans compter leurs amis.

BRUTUS. Allez les trouver à l'instant: dites-leur qu'ils ont élu un consul qui les dépouillera de leurs libertés, qui ne leur accordera pas plus d'importance qu'à des chiens qu'on garde pour aboyer, et que souvent on bat lorsqu'ils aboient.

SICINIUS. Qu'ils s'assemblent, et que, la réflexion venue, tous révoquent ce choix insensé. Représentez-leur son orgueil et sa vieille haine contre vous: n'oubliez pas non plus le mépris qu'il faisait éclater sous ses humbles vêtements et les dédains qu'il mêlait à ses sollicitations. Dites que l'estime que vous aviez pour ses services vous avait empêchés de remarquer son attitude inconvenante, offensante, ridicule, et marquée au cachet de la haine invétérée qu'il vous porte.

BRUTUS. Rejetez la faute sur nous, sur vos tribuns; dites que nous avons fait nos efforts pour assurer à tout prix son élection.

SICINIUS. Dites que vous l'avez élu plutôt pour nous obéir qu'en suivant votre inclination véritable; et que, préoccupés de ce qu'on exigeait de vous, plutôt que de ce que vous deviez faire, vous lui avez à contre-cœur donné vos voix pour le consulat. Rejetez toute la faute sur nous.

[illegible] que nous vous avons représenté les services que, jeune encore, il a rendu[illegible] des Marcius, de [illegible] Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui, [illegible] Publius et Quintus, à qui nous sommes redevables de nos aqueducs les plus [illegible]

SICINIUS. Dites que nous avions recommandé à vos suffra[illegible] des titres personnels aux plus hautes dignités; mais que, mettant dans la balance sa conduite présente et son passé, vous avez [illegible] votre ancien [illegible] ennemi, et qu'en conséquence vous révoquez votre choix [illegible].

BRUTUS. Insistez surtout sur ce point, que vous ne l'auriez jamais élu sans notre insistance; puis, aussitôt que vous [illegible] au Capitole.

[illegible]

[illegible] ces de cette irritation populaire que d'attendre le moment inévitable qui en susciterait une plus grande. Si, comme son caractère nous en donne l'assurance, ce refus excite au[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LARTIUS. Oui, seigneur; et c'est le motif qui nous a fait hâter la conclusion du traité.

CORIOLAN. Ainsi donc les Volsques ont repris leur première attitude, tout prêts à nous attaquer à la première occasion favorable?

COMINIUS. Seigneur consul, ils sont tellement affaiblis, que de longtemps, sans doute, nous ne verrons flotter leurs bannières.

CORIOLAN. Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS. Il est venu me voir avec un sauf-conduit, et s'est emporté en imprécations contre les Volsques, pour avoir si lâchement rendu la ville; il s'est retiré à Antium.

CORIOLAN. A-t-il parlé de moi?

LARTIUS. Oui, seigneur.

CORIOLAN. En quels termes?

LARTIUS. Il a dit qu'il s'est plus d'une fois mesuré avec vous glaive contre glaive: vous êtes de tous les mortels celui qu'il abhorre le plus, et il sacrifierait toute sa fortune avec joie, s'il pouvait à ce prix se dire votre vainqueur.

CORIOLAN. Il s'est fixé à Antium?

LARTIUS. A Antium.

CORIOLAN. Je voudrais avoir l'occasion de l'y aller trouver pour mettre au défi sa haine! Vous êtes le bienvenu dans Rome.

Arrivent SICINIUS et BRUTUS.

CORIOLAN, *continuant*. Mais voici les tribuns du peuple, les organes de la multitude. Combien je les méprise! combien est intolérable pour des gens de cœur l'orgueil avec lequel ils se targuent de leur autorité!

SICINIUS. N'allez pas plus loin.

CORIOLAN. Ah! qu'est-ce à dire?

BRUTUS. Il y aurait péril pour vous à continuer sur ce ton: restez-en là.

CORIOLAN. D'où vient ce changement?

MENENIUS. Qu'y a-t-il donc?

COMINIUS. N'a-t-il pas réuni les suffrages des nobles et du peuple?

BRUTUS. Non, Cominius.

CORIOLAN. N'avais-je donc obtenu que des voix d'enfants?

PREMIER SÉNATEUR. Tribuns, écartez-vous; il va se rendre sur la place publique.

BRUTUS. Le peuple est irrité contre lui.

SICINIUS. Arrêtez, ou craignez un bouleversement.

CORIOLAN. Voilà donc le troupeau dont vous êtes les chefs? Conférez donc le droit d'élire à des gens qui donnent leur suffrage, et le rétractent l'instant d'après! — (*Aux Tribuns.*) Quelle est l'utilité de vos fonctions? Vous, qui êtes leur bouche, que ne gouvernez-vous leurs dents? N'est-ce pas à votre instigation qu'ils agissent?

MENENIUS. Soyez calme, soyez calme.

CORIOLAN. C'est un complot prémédité; on veut dicter des lois à la noblesse. Le souffrir, c'est se résigner à vivre avec des gens qui ne peuvent commander et ne veulent pas obéir.

BRUTUS. N'appelez pas cela un complot. Le peuple se plaint hautement d'avoir été persifflé par vous. Récemment encore, lorsqu'on a fait une distribution gratuite de blé, vous en avez témoigné votre mécontentement; vous avez insulté ceux qui venaient supplier au nom du peuple, leur prodiguant les noms de lâches complaisants, de flatteurs, d'ennemis de la noblesse.

CORIOLAN. Cela n'est pas nouveau; on le savait déjà.

BRUTUS. Tous ne le savaient pas.

CORIOLAN. C'est donc vous qui le leur avez appris?

BRUTUS. Qui? moi, le leur apprendre?

CORIOLAN. Vous êtes capables d'une telle conduite.

BRUTUS. Elle aura probablement pour résultat d'améliorer la vôtre.

CORIOLAN. De quel droit des lors serai-je consul? Par le ciel, ravalez-moi à votre niveau, et faites de moi votre collègue dans le tribunat.

SICINIUS. Vous montrez un peu trop de cette humeur altière dont s'offense le peuple; vous faites fausse route; pour arriver au but auquel vous tendez, vous feriez mieux de demander votre chemin, et de le demander surtout plus poliment; sans quoi vous courez grand risque de n'être jamais ni consul ni le collègue de Brutus.

MENENIUS. Soyez calmes.

COMINIUS. On trompe le peuple, on l'excite; ces lâches [illegible] de Rome[illegible] Coriolan n'a pas mérité



PREMIER CITOYEN. [illegible] — DEUXIÈME CITOYEN. [illegible] à recommencer... mais c'est égal.
(Acte II, scène III, page 86.)

les injurieux obstacles dont on veut perfidement entraver la voie de son mérite.

CORIOLAN. Venir me parler de blé! Je me souviens très-bien de ce que je dis alors, et je vais le redire. —

MENENIUS. Pas maintenant, pas maintenant.

PREMIER SÉNATEUR. Vous êtes trop ému.

CORIOLAN. Sur ma vie, je parlerai; je le veux. — J'en demande pardon à mes nobles amis. — Quant à la multitude ignoble et inconstante, je ne la flatte point : dans le miroir que je lui présente, elle peut se reconnaître. Je répète qu'en faisant des concessions à [illegible], nous entretenons l'ivraie de la révolte, de l'insolence, de la sédition. Cette ivraie, nous l'avons semée et cultivée nous-mêmes, en nous [illegible] avec eux, nous, classe [illegible], qui nous sommes dépouillés en faveur de cette canaille indigente, d'une portion de notre autorité, portion qui aujourd'hui nous fait faute.

MENENIUS. [illegible]

PREMIER SÉNATEUR. Taisez-vous, je vous en conjure.

CORIOLAN. [illegible]

[illegible]

nous.

SICINIUS. Il serait à propos que le peuple en fût instruit par [illegible]

MENENIUS. [illegible]

CORIOLAN. [illegible]

[illegible]

CORIOLAN. *Nous voulons!* Entendez-vous ce triton d'un peuple de fretins! Avez-vous entendu son despotique *nous voulons!*

COMINIUS. La loi elle-même a parlé.

CORIOLAN. *Nous voulons!* ô patriciens vertueux, mais imprévoyants; ô [illegible], mais imprudents sénateurs, vous avez permis à l'hydre populaire de se choisir un magistrat qui, organe des cent voix du monstre, ose vous dire impérieusement, *nous voulons*, et déclare insolemment qu'il détournera le cours de votre autorité, et substituera son onde à la vôtre? S'il a ce pouvoir, courbez devant lui votre ignorance; s'il ne l'a pas, éveillez-vous et abjurez votre fatale indulgence; si vous êtes des hommes éclairés, n'agissez point en insensés; si vous ne l'êtes pas, laissez-les siéger à côté de vous; vous n'êtes que des plébéiens, s'ils sont sénateurs; et ils le sont du moment où, dans le mélange de leur suffrage et du vôtre, c'est le leur qui domine. Ils choisissent des magistrats du genre de celui qui vient de jeter son *nous voulons*, son *nous voulons* populaire à la face d'un sénat plus auguste que n'en vit jamais la Grèce. Par Jupiter, il y a là de quoi avilir vos consuls, et je souffre de voir en présence deux autorités rivales, dont aucune ne prédomine. Je crains que l'anarchie ne se glisse entre elles, et ne détruise l'une par l'autre.

COMINIUS. Allons, rendons-nous sur la place publique.

CORIOLAN. Quel que ce soit qui ait donné le conseil de distribuer gratuitement le blé des greniers de l'État, comme cela s'est fait quelquefois en Grèce, —

MENENIUS. Allons, allons, ne revenons pas sur ce chapitre.

CORIOLAN. Bien que le peuple en Grèce eût plus de pouvoir que chez nous, — je soutiendrai toujours qu'on a nourri la désobéissance, alimenté la ruine de l'État.

BRUTUS. Et l'on veut que le peuple donne son suffrage à l'homme qui ose parler ainsi!

CORIOLAN. Écoutez mes raisons; elles ont plus de poids que son suffrage. Le peuple sait fort bien que ce n'est pas en qualité de récompense que cette distribution de blé a eu

SICINIUS. Suis-moi, pour répondre de ta conduite. (Acte III, scène Ire, page [illegible].)

lieu ; car il n'avait rien fait pour la mériter. Ces gens-là, appelés à prendre les armes au moment où l'État était attaqué au cœur, n'avaient pas même voulu franchir les portes de la ville : ce n'est pas assurément un pareil service qu'on a prétendu payer en leur donnant du blé gratis. A la guerre, les soulèvements et les révoltes dans lesquels a surtout éclaté leur vaillance ne parlaient pas beaucoup en leur faveur. Les injustes accusations fréquemment élevées par eux contre le sénat ne pouvaient assurément leur donner des titres à une telle libéralité. Eh bien! quel en sera le résultat? comment l'estomac populaire digérera-t-il cette courtoisie du sénat? Que leurs actes expriment ce que diraient probablement leurs paroles : « Nous l'avons demandé ; nous sommes les plus nombreux, et c'est par peur qu'ils ont fait droit à notre requête. » C'est ainsi que nous rabaissons l'honneur de nos siéges. Cette même populace qui aujourd'hui qualifie de peur notre paternelle sollicitude, finira quelque jour par forcer les portes du sénat, et les corbeaux viendront donner la chasse aux aigles.

MÉNÉNIUS. Allons, en voilà assez.

BRUTUS. En voilà beaucoup trop.

CORIOLAN. Non, vous en aurez encore. Je prends toutes les puissances divines et humaines à témoin de la vérité des paroles par lesquelles je vais conclure. Dans une organisation politique où la puissance est fractionnée en deux parts dont l'une a raison de dédaigner l'autre, qui à son tour l'insulte sans raison ; où la noblesse, le rang, le savoir, ne peuvent rien décider sans l'assentiment d'une multitude ignorante, — il y a nécessairement oubli des nécessités réelles, légèreté et instabilité ; avec de pareilles entraves, rien ne se fait à propos. Écoutez-moi donc, je vous en conjure, vous chez qui le bon sens l'emporte sur la crainte, qui, sincèrement attachés aux institutions fondamentales de l'État, ne redoutez pas des changements partiels, qui préférez une vie honorable à une longue vie ; qui ne craignez pas de tenter un remède périlleux, quand c'est l'unique moyen de salut qui reste, — n'hésitez plus, arrachez la langue au monstre populaire ; sevrez-le d'une friandise qui est pour lui un poison ; votre déshonneur égare et pervertit la saine intelligence, et prive l'État de cette unité qui lui est si nécessaire. Soumis au contrôle du mal, vous n'avez pas le pouvoir de faire le bien.

BRUTUS. Il en a dit assez.

SICINIUS. Il a parlé en traître et subira le châtiment des traîtres.

CORIOLAN. Misérable! que la rage te confonde! — De quelle utilité sont au peuple ces chauves tribuns sur lesquels il s'appuie en refusant son obéissance à une autorité plus auguste? Dans une révolte où la nécessité seule fit la loi, ils ont été choisis : dans un moment plus propice, replaçons les choses en l'état où elles doivent être, et renversons leur pouvoir dans la poussière.

BRUTUS. Trahison manifeste!

SICINIUS. Lui, consul? Non.

BRUTUS, *appelant*. Édiles, holà! — qu'on l'appréhende!

SICINIUS. Allez chercher le peuple. — (*Brutus s'éloigne.*)

SICINIUS, *continuant*. Au nom duquel je t'arrête comme un coupable novateur, un ennemi du bien public. Obéis, je te l'ordonne, et suis-moi pour répondre de ta conduite.

CORIOLAN. Retire-toi, vieux bouc.

LES SÉNATEURS *et* LES PATRICIENS. Nous sommes tous sa caution.

COMINIUS, *à Sicinius qui veut porter la main sur Coriolan.* Vieillard, ne le touchez pas.

CORIOLAN. Va-t'en, vieux squelette, ou je fais voler tes os hors de tes vêtements.

SICINIUS. Au secours, citoyens!

Revient BRUTUS, suivi des Édiles et d'une foule de Citoyens.

MÉNÉNIUS. Des deux côtés qu'on montre plus de raison.

SICINIUS. Voilà celui qui veut vous dépouiller de toute votre puissance.

BRUTUS. Édiles, saisissez-le.

LES CITOYENS. A bas le traître! à bas! à bas! (*Plusieurs*

voix parlent à la fois ; les Patriciens et le peuple se pressent autour de Coriolan.)

DEUXIÈME SÉNATEUR. Des armes, des armes, des armes ! — Holà ! ho ! Sicinius ! Brutus ! Coriolan ! citoyens !

LES CITOYENS. Silence, silence, silence ! arrêtez, silence !

MÉNÉNIUS. Qu'est-ce que tout cela va devenir ? — Je suis tout hors d'haleine : l'État va s'abîmer dans l'anarchie ; je n'ai pas la force de parler. — Vous, tribuns du peuple. — Coriolan, contenez-vous. — Parlez, Sicinius.

SICINIUS. Peuple, écoutez-moi ; silence.

LES CITOYENS. Écoutons notre tribun. Silence. Parlez, parlez, parlez.

SICINIUS. Vous êtes à la veille de perdre vos libertés ! Marcius veut vous les ravir toutes. — Marcius que vous venez de choisir pour consul.

MÉNÉNIUS. Allons donc, c'est le moyen d'allumer l'incendie, et non de l'éteindre.

PREMIER SÉNATEUR. C'est le moyen de bouleverser la cité de fond en comble.

SICINIUS. Qu'est-ce que la cité, sinon le peuple ?

LES CITOYENS. C'est vrai, la cité, c'est le peuple.

BRUTUS. Du consentement de tous, nous avons été institués les magistrats du peuple.

LES CITOYENS. Et vous l'êtes toujours.

MÉNÉNIUS. Et vous continuerez à l'être.

CORIOLAN. De ce train-là, vous allez livrer la ville à l'anarchie, mettre le toit sous les fondements, et faire disparaître toute espèce d'ordre sous un amas de ruines.

SICINIUS. Ceci mérite la mort.

BRUTUS. Il faut que nous maintenions notre autorité, ou qu'on nous la retire. Nous déclarons ici, au nom du peuple, de qui nous tenons nos pouvoirs, que Marcius a mérité la mort, et une mort immédiate.

SICINIUS. Emparez-vous donc de lui : qu'on l'emmène, et qu'il soit précipité du haut de la roche Tarpéienne.

BRUTUS. Saisissez-le, édiles.

LES CITOYENS. Rends-toi, Marcius, rends-toi.

MÉNÉNIUS. Laissez-moi dire un mot ; écoutez-moi, tribuns, je n'ai qu'un mot à dire.

LES ÉDILES. Silence, silence !

MÉNÉNIUS. Soyez en effet ce que vous paraissez être, les vrais amis de votre pays, et procédez avec calme au remède violent que vous voulez appliquer.

BRUTUS. Seigneur, ces voies lentes, qui semblent des remèdes prudents, sont de véritables poisons quand le mal est violent. — Mettez la main sur lui, et entraînez-le à la roche fatale.

CORIOLAN, *tirant son épée du fourreau.* Non, je veux mourir ici. Il en est parmi vous qui m'ont vu combattre ; ils [illegible] ; qu'ils viennent en faire l'expérience sur eux-mêmes.

MÉNÉNIUS. Déposez cette épée. — Tribuns, retirez-vous un moment.

BRUTUS. Mettez la main sur lui.

[illegible] Marcius ! nobles, défendez-le. Jeunes [illegible] !

[illegible] *(Dans la [illegible], les Tribuns, les Édiles et le peuple [illegible].)*

[illegible] *à Coriolan.* [illegible] chez vous : partez, éloignez-vous, ou tout est perdu.

[illegible]

deux des meilleurs d'entre eux, les deux tribuns, par exemple.

COMINIUS. En ce moment, la lutte serait trop inégale ; ce n'est pas courage, mais folie, que de vouloir étayer de son corps un édifice qui tombe. Éloignons-nous avant le retour de la populace, dont la fureur, comme un torrent dont on interrompt le cours, renverse tous les obstacles qu'on lui oppose.

MÉNÉNIUS. Je vous en prie, partez d'ici : je vais essayer ce que pourra ma vieille sagacité auprès de gens qui n'en ont guère : il faut mettre une pièce à ce trou, n'importe la couleur de l'étoffe.

COMINIUS. Allons-nous-en. *(Coriolan et Cominius s'éloignent, suivis d'un groupe de Patriciens.)*

PREMIER PATRICIEN. Cet homme a gâté sa fortune.

MÉNÉNIUS. Sa nature est trop noble pour ce monde où nous vivons. Il ne flatterait pas Neptune pour obtenir son trident, ni Jupiter pour disposer de sa foudre. Il a le cœur sur les lèvres ; ce que son cerveau pense, il faut que sa bouche l'exhale ; et lorsqu'il est en colère, il oublie jusqu'au nom de la mort. *(On entend un bruit confus.)* Voilà de la besogne qui se prépare.

DEUXIÈME PATRICIEN. Je voudrais les voir au lit !

MÉNÉNIUS. Je voudrais les voir dans le Tibre. — Pourquoi diantre aussi ne leur a-t-il pas parlé plus poliment ?

Reviennent BRUTUS et SICINIUS, suivis de la populace.

SICINIUS. Où est cette vipère ? Où est cet homme qui voudrait dépeupler la cité et être tout à lui seul ?

MÉNÉNIUS. Dignes tribuns, —

SICINIUS. Il faut qu'il soit précipité du haut de la roche Tarpéienne, et par des mains vigoureuses ; il a résisté à la loi ; en conséquence, la loi, sans plus de formalité, le livre à toute la rigueur de la puissance publique qu'il a bravée.

PREMIER CITOYEN. On lui apprendra que les tribuns sont la bouche du peuple, et que nous sommes ses bras.

LES CITOYENS. On le lui apprendra. *(Plusieurs parlent à la fois.)*

MÉNÉNIUS. Seigneur, seigneur, —

SICINIUS. Silence !

MÉNÉNIUS. N'appelez point la violence à votre aide dans une affaire où vous devez procéder avec calme et prudence.

SICINIUS. Comment se fait-il, vous, que vous ayez prêté la main à son évasion ?

MÉNÉNIUS. Veuillez m'entendre : — Je connais les qualités du consul, mais je connais aussi ses défauts.

SICINIUS. Du consul ! — quel consul ?

MÉNÉNIUS. Le consul Coriolan.

BRUTUS. Lui, consul ?

LES CITOYENS. Non, non, non, non, non.

MÉNÉNIUS. Avec la permission des tribuns, et la vôtre, mes amis, je demande à vous dire un mot ou deux : il n'en pourra résulter pour vous d'autre mal que la perte de quelques minutes.

SICINIUS. Parlez brièvement ; car nous sommes résolus à en finir avec cette vipère, ce traître. L'exiler, ce serait nous créer des périls ; le garder à Rome, ce serait rendre notre perte certaine. Il est donc décidé qu'il mourra ce soir.

MÉNÉNIUS. Nous préservent les dieux que notre glorieuse Rome, dont la [illegible] envers ses fils méritants est écrite dans les registres de Jupiter, se conduise en mère dénaturée, et dévore ses propres enfants !

SICINIUS. C'est un mal qu'il faut couper dans sa racine.

MÉNÉNIUS. [illegible] qu'un membre malade. Le couper, est mortel ; le guérir, est facile. [illegible] Rome [illegible] beaucoup [illegible] pour son pays. [illegible] son pays qui le [illegible] ou de le souffrir, [illegible]

[illegible]

[illegible] l'a honoré.

[illegible]

[illegible]

le mal dont il est atteint est contagieux et pourrait se répandre.

MÉNÉNIUS. Un mot encore, un seul mot. Quand le tigre en fureur verra le résultat fatal de sa précipitation irréfléchie, il voudra, mais trop tard, attacher du plomb à ses pieds agiles. Procédez selon les formes légales. Coriolan est aimé; craignez de mettre les partis aux prises et de saccager Rome par des mains romaines.

BRUTUS. S'il en était ainsi, —

SICINIUS. Que dites-vous? N'avez-vous pas eu un échantillon de son obéissance? N'a-t-il pas frappé nos édiles? Nous-mêmes ne nous a-t-il pas ouvertement résisté? — Allons, —

MÉNÉNIUS. Considérez une chose: — il a vécu au milieu des camps depuis que sa main a la force de tenir une épée: sa langue est inhabile à mesurer ses paroles; il jette indifféremment la farine et le son. Laissez-moi faire, j'irai le trouver, et je prends l'engagement de l'amener devant votre tribunal pour vous répondre paisiblement, selon les formes légales, et à ses risques et périls.

PREMIER SÉNATEUR. Nobles tribuns, c'est la voie la plus humaine; l'autre ferait couler beaucoup de sang, et on ne peut prévoir quel en serait le résultat définitif.

SICINIUS. Noble Ménénius, soyez donc l'officier légal du peuple. — Amis, déposez vos armes.

BRUTUS. Ne rentrez pas chez vous.

SICINIUS. Rassemblez-vous sur la place publique; nous allons vous y rejoindre. — (*A Ménénius.*) Là, si vous ne nous amenez pas Marcius, nous procéderons comme c'était d'abord notre intention.

MÉNÉNIUS. Je vous l'amènerai. — (*Aux Sénateurs.*) Veuillez m'accompagner. Il faut qu'il vienne, ou tout est perdu.

LES SÉNATEURS. Allons le trouver. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison de Coriolan.

Entrent CORIOLAN et plusieurs Patriciens.

CORIOLAN. Oui, quand on devrait tout renverser autour de moi, me présenter la mort sur la roue, ou attaché à la queue d'un cheval indompté; dût-on entasser dix collines sur la roche Tarpéienne, afin que de la cime de cette hauteur la vue ne pût s'étendre jusqu'au bas, je resterai le même à leur égard.

Entre VOLUMNIE.

PREMIER PATRICIEN. Vous n'en êtes que plus noble à nos yeux.

CORIOLAN. Je m'étonne que ma mère n'approuve pas davantage ma conduite, elle qui habituellement traitait ces gens-là d'esclaves à laine, de créatures faites pour être achetées et vendues comme une marchandise, qui ne doivent paraître en notre présence que la tête nue, rester immobiles et admirer bouche béante, quand un homme de mon rang se lève pour discourir de la paix ou de la guerre. — (*A Volumnie.*) Je parle de vous. Pourquoi me souhaiter plus d'aménité? Voulez-vous que je mente à ma nature? il vaut mieux, croyez-moi, que je reste ce que je suis.

VOLUMNIE. Ô mon fils, mon fils, j'aurais voulu qu'avant d'user votre pouvoir vous l'eussiez solidement établi.

CORIOLAN. Laissez faire.

VOLUMNIE. Vous n'en seriez pas moins resté ce que vous êtes en faisant moins d'efforts pour cela. Votre caractère eût rencontré moins d'[illegible], si, avant de le dévoiler au peuple, vous aviez attendu qu'il fût impuissant à vous contrecarrer.

CORIOLAN. Que l'enfer les confonde!

VOLUMNIE. Et les brûle.

Entrent MÉNÉNIUS et plusieurs Sénateurs.

MÉNÉNIUS. Allons, allons, vous avez été trop brusque, un peu trop brusque; il faut revenir avec nous, et tâcher de réparer les choses.

PREMIER SÉNATEUR. Il n'y a pas d'autre remède, si l'on ne veut voir la ville de Rome se fendre par le milieu, et s'écrouler.

VOLUMNIE. Je vous en prie, acceptez ce conseil. J'ai un cœur aussi peu disposé à céder que le vôtre; mais j'ai une tête qui sait imposer à [illegible] à mon intérêt.

MÉNÉNIUS. Voilà qui est bien parlé, noble dame. Plutôt que de souffrir qu'il abaissât sa fierté devant ce troupeau, si le salut de tout l'État n'exigeait ce remède, on me verrait revêtir l'armure que j'ai à peine la force de porter.

CORIOLAN. Que faut-il faire?

MÉNÉNIUS. Retourner auprès des tribuns.

CORIOLAN. Et après?

MÉNÉNIUS. Rétracter ce que vous avez dit.

CORIOLAN. Me rétracter? — Je ne le ferais pas pour les dieux; et je le ferais pour eux!

VOLUMNIE. Vous êtes trop absolu; la plus noble fierté peut céder sans honte, alors qu'une impérieuse nécessité l'exige. Je vous ai entendu dire qu'à la guerre le courage et l'habileté doivent aller ensemble, comme deux amis inséparables. Je vous l'accorde; mais je vous demande si dans la paix leur concours n'est pas aussi nécessaire, et si tous deux ne perdent pas beaucoup à être séparés?

CORIOLAN. Bah, bah!

MÉNÉNIUS. La question est fort judicieuse.

VOLUMNIE. Si l'honneur vous permet à la guerre de paraître autres que vous n'êtes, — et c'est une conduite que l'habileté vous prescrit dans votre intérêt, — pourquoi cette habileté ne serait-elle pas aussi permise dans la paix que dans la guerre, puisqu'elle est aussi indispensable dans l'une que dans l'autre?

CORIOLAN. Pourquoi ce raisonnement?

VOLUMNIE. Parce que maintenant votre devoir est de parler au peuple, non d'après vos véritables sentiments, non en lui disant ce que votre cœur vous dicte, mais en lui adressant des phrases banales, des paroles insignifiantes qui n'exprimeront point votre pensée. Or, il n'y a pas là plus de déshonneur qu'à soumettre par les voies de la douceur une ville dont la prise eût pu mettre votre fortune en péril et compromettre la vie de vos soldats. Je n'hésiterais pas à dissimuler, si mon salut et celui de mes amis imposait à mon honneur cette nécessité; et je vous parle en ce moment au nom de votre femme, de votre fils, des sénateurs, des nobles. Préférez-vous donc faire parade de vos mépris aux yeux de la populace, plutôt que de lui faire quelques cajoleries pour vous concilier son affection, et sauver par là ceux dont une conduite contraire peut consommer la ruine?

MÉNÉNIUS. Noble dame! — (*A Coriolan.*) Allons, venez avec nous; parlez au peuple un langage conciliant; par là vous pouvez non-seulement conjurer les dangers du présent, mais encore réparer les pertes du passé.

VOLUMNIE. Je t'en conjure, mon fils, va te présenter à eux ton bonnet à la main, que tu tendras vers eux; que tes genoux baisent le pavé, car, en pareille circonstance, aux yeux des ignorants, l'action a plus d'éloquence que la parole; incline fréquemment la tête, de cette manière, comme pour corriger la fierté de ton cœur devenu humble et docile comme le fruit mûr qui cède à la main qui le touche: dis-leur que tu es leur soldat; que, nourri dans le tumulte des camps, tu n'as pas ces manières conciliantes que néanmoins tu devrais avoir, et qu'on est en droit d'exiger de toi en cette occasion, où tu as besoin de te concilier leurs bonnes grâces; ajoute toutefois qu'à l'avenir tu feras ton possible pour leur complaire.

MÉNÉNIUS. Si vous faites ce qu'elle vous dit, cela suffira pour que leurs cœurs soient à vous; car ils sont aussi prompts à accorder leur pardon quand on le leur demande, qu'ils le sont à parler sans savoir ce qu'ils disent.

VOLUMNIE. Je t'en conjure, va et conduis-toi d'après nos conseils, quoique je sache que tu aimerais mieux suivre ton ennemi dans un gouffre de flammes que le flatter dans un bosquet riant. Voici Cominius.

Entre COMINIUS.

COMINIUS. Je viens de la place publique; seigneur, prenez des mesures pour vous défendre; vous n'avez pas de ressources que dans la modération ou l'absence: la fureur du peuple est au comble.

MÉNÉNIUS. Il faut des paroles conciliantes.

COMINIUS. Ce moyen pourrait réussir, si toutefois sa fierté consent à l'employer.

VOLUMNIE. Il le faut, et il y consentira. Je t'en prie, dis que tu le veux, et vas-y sur-le-champ.

CORIOLAN. Faut-il donc que j'aille leur montrer [illegible]

rasée, et que ma langue avilie donne à mon noble cœur un démenti qu'il lui faudra supporter? Eh bien ! je le ferai; et cependant, s'il n'y avait de menacé que ce morceau d'argile, que ce corps de Marcius, ils le réduiraient plutôt en poussière et le jetteraient à tous les vents. — Allons au forum. Vous m'avez imposé là un rôle dont je ne m'acquitterai jamais d'une manière naturelle.

COMINIUS. Venez, venez; nous vous soufflerons.

VOLUMNIE. Je t'en conjure, mon cher fils! Tu as dit que mes louanges avaient fait de toi un guerrier; pour obtenir de moi de nouveaux éloges, fais ce que jusqu'à ce jour tu n'a pas fait encore.

CORIOLAN. Allons, il le faut. Imposons silence à mon caractère, et prenons celui d'une courtisane; que ma voix mâle et guerrière, qui dominait le bruit des tambours, soit remplacée par le fausset débile d'un eunuque, ou le timbre argentin de la jeune fille qui berce le sommeil des enfants. Ayons sur les lèvres le sourire du fourbe, et dans les yeux les pleurs de l'écolier. Ayons l'humble parole du mendiant; et que ces genoux armés, qui jusqu'à ce jour n'avaient appris à plier que dans l'étrier, fléchissent comme ceux de l'indigent qui vient de recevoir l'aumône ! — Non, je n'en ferai rien, de peur de forfaire à mon propre honneur, et que cet avilissement de ma personne n'inocule à mon âme une bassesse indélébile.

VOLUMNIE. Eh bien, comme tu voudras : il est plus humiliant pour moi d'avoir à te prier que pour toi de supplier le peuple. Allons, que tout périsse ; que ta mère soit victime de ta fierté; elle ne redoute pas pour elle les suites périlleuses de ton obstination, car elle brave la mort aussi intrépidement que toi. Fais comme il te plaira ; tu tiens de moi ta vaillance, tu l'as sucée avec mon lait ; ton orgueil est à toi seul.

CORIOLAN. Vous allez être satisfaite, ma mère ; je me rends au forum. Ne me grondez plus; je vais escamoter l'affection du peuple, soutirer son amour et revenir adoré de tous les artisans de Rome. Tenez, voilà que j'y vais. Rappelez-moi au souvenir de ma femme. Je reviendrai consul, ou ne vous fiez plus jamais à mon talent dans l'art de la flatterie.

VOLUMNIE. Fais à ta volonté. (*Elle sort.*)

COMINIUS. Partons; les tribuns vous attendent ; préparez-vous à répondre avec douceur; car ils se proposent, dit-on, d'élever contre vous de nouvelles charges plus graves encore que les premières.

CORIOLAN. Avec douceur, voilà ma consigne. — Partons, je vous prie : qu'ils inventent des accusations contre moi ; je leur répondrai en homme d'honneur.

MÉNÉNIUS. Oui, mais avec douceur.

CORIOLAN. Avec douceur, soit : avec douceur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même ville. — Le Forum.

Arrivent SICINIUS et BRUTUS.

BRUTUS. Accusez-le spécialement d'affecter un pouvoir tyrannique ; s'il nous échappe sur ce point, reprochez-lui sa haine contre le peuple ; ajoutez que le butin conquis sur les Antiates n'a jamais été distribué.

Arrive UN ÉDILE.

BRUTUS, *continuant*. Eh bien ! viendra-t-il ?

L'ÉDILE. Il vient.

BRUTUS. Qui sont ceux qui l'accompagnent ?

L'ÉDILE. Le vieux Ménénius, et les sénateurs qui l'ont toujours protégé.

SICINIUS. Avez-vous la liste de toutes les voix que nous avons recueillies, séparément et par tête ?

L'ÉDILE. Je l'ai ; elle est prête.

SICINIUS. Les avez-vous classées par tribus ?

L'ÉDILE. Oui.

SICINIUS. Maintenant, faites venir le peuple. Quand ils m'entendront dire : Au nom et de l'autorité du peuple, nous ordonnons qu'il en soit ainsi ; que ce soit la mort, l'amende ou l'exil, qu'ils répètent après moi. Si je dis l'amende, qu'ils crient l'amende ; si je dis la mort, qu'ils crient la mort, en insistant sur leur ancien privilége et le droit de prononcer dans cette cause.

L'ÉDILE. Je le leur dirai.

BRUTUS. Et que lorsqu'ils auront commencé à crier, qu'ils ne cessent plus, mais que leurs clameurs confuses et incessantes exigent l'exécution immédiate de la sentence que nous aurons prononcée.

L'ÉDILE. Fort bien.

SICINIUS. Qu'ils montrent de l'énergie, et soient exacts à dire comme nous quand nous aurons parlé.

BRUTUS. Allez-y sur-le-champ. (*L'Édile s'éloigne.*)

BRUTUS, *continuant*. Ayez soin tout d'abord de le mettre en colère. Il a l'habitude de dominer et d'avoir partout ses coudées franches; une fois en courroux, il est impossible de le ramener à la modération; alors il dit tout ce qu'il a sur le cœur, et il n'en faut pas davantage pour assurer sa perte.

Arrivent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, accompagnés d'un grand nombre de Sénateurs et de Patriciens.

SICINIUS. Bon ! le voici qui vient !

MÉNÉNIUS. Du calme, je vous en conjure.

CORIOLAN. Oui, comme un valet d'auberge qui, pour la moindre pièce de monnaie, se laissera traiter de faquin tant qu'on voudra. — (*S'adressant aux Tribuns.*) Que les dieux vénérés veillent au salut de Rome, et que les siéges de la justice soient occupés par des hommes de bien ! Que l'affection règne parmi nous, qu'une foule pacifique se presse dans nos vastes temples, et que la discorde et la guerre s'éloignent de nos rues !

LES SÉNATEURS. Ainsi soit-il ! ainsi soit-il !

MÉNÉNIUS. Voilà un noble souhait.

Revient L'ÉDILE, suivi de la foule des Citoyens.

SICINIUS. Approchez-vous, citoyens.

L'ÉDILE. Écoutez vos tribuns; paix, silence, dis-je!

CORIOLAN. Laissez-moi parler le premier.

LES DEUX TRIBUNS. Bien, parlez. — Holà, silence !

CORIOLAN. Sont-ce les dernières accusations auxquelles j'aurai à répondre? Tout se terminera-t-il ici?

SICINIUS. Je demande si vous vous soumettez au jugement du peuple, si vous reconnaissez ses magistrats et consentez à subir les censures légales que vous pourriez avoir justement encourues?

CORIOLAN. J'y consens.

MÉNÉNIUS. Vous voyez, citoyens, il dit qu'il y consent. Considérez ses services militaires ; songez aux blessures qui couvrent son corps, pareilles à des fosses creusées dans un saint cimetière.

CORIOLAN. Des égratignures de ronces, des blessures pour rire.

MÉNÉNIUS. Considérez encore que s'il ne parle pas en citoyen, vous l'avez toujours vu se conduire en guerrier; ne lui imputez point à crime la rudesse de sa parole; c'est celle d'un guerrier, et elle n'a rien de malveillant pour vous.

COMINIUS. Bien, en voilà assez !

CORIOLAN. Comment se fait-il qu'après avoir été élu par vous consul à l'unanimité, le moment d'après, vous me fassiez l'injure de me retirer vos suffrages?

SICINIUS. C'est à vous de nous répondre.

CORIOLAN. Vous avez raison, parlez.

SICINIUS. Nous vous accusons d'avoir cherché à détruire dans Rome tous les pouvoirs établis, et à usurper pour vous-même une autorité tyrannique; en conséquence, nous vous déclarons traître au peuple.

CORIOLAN. Comment, traître ?

MÉNÉNIUS. Allons, de la modération; rappelez-vous votre promesse.

CORIOLAN. Que toutes les flammes de l'enfer enveloppent le peuple ! — M'appeler traître ! — Insolent tribun, quand il y aurait vingt mille morts dans tes yeux, autant de millions dans tes mains, et le double de ce nombre sur ta langue, — je dirais que tu mens, d'une voix aussi sincère que lorsque j'adresse aux dieux ma prière.

SICINIUS. Peuple, vous l'entendez !

LES CITOYENS. À la roche Tarpéienne! à la roche Tarpéienne!

SICINIUS. Silence! il est inutile d'articuler contre lui de nouvelles charges; vous avez vu ses actes, vous avez entendu ses paroles; il a frappé vos magistrats, il a opposé aux lois la violence, il vous a prodigué à vous-mêmes l'insulte et l'outrage, il a bravé l'autorité de ceux que leur devoir appelle à le juger ; pour s'être ainsi rendu coupable au plus haut chef, il a mérité la mort.

BRUTUS. Mais, en considération des services qu'il a rendus à Rome, —

CORIOLAN. Que parles-tu de services?

BRUTUS. Je parle de ce que je sais.

CORIOLAN. Toi?

MÉNÉNIUS. Est-ce là ce que vous avez promis à votre mère?

COMINIUS. Je vous en prie, sachez, —

CORIOLAN. Je ne veux rien savoir. Qu'ils me condamnent à être précipité du haut de la roche Tarpéienne, à mener dans l'exil une vie vagabonde, à périr écorché; à languir enfermé, à la ration d'un grain de blé par jour, je n'achèterais pas leur merci au prix d'une seule parole bienveillante; et en retour de tous les dons qu'ils pourraient me faire, je n'abaisserais pas ma fierté à leur adresser un simple bonjour!

SICINIUS. Attendu qu'en diverses occasions, et autant qu'il a été en lui, il a signalé sa haine contre le peuple, cherchant à lui ravir ses priviléges; attendu qu'il a levé une main coupable, non-seulement en présence de la justice, objet du respect de tous, mais sur les ministres mêmes chargés de la rendre; — nous, tribuns du peuple, en son nom et en vertu de nos pouvoirs, nous bannissons Coriolan de cette ville, lui enjoignant de la quitter à l'instant même, et de ne plus remettre les pieds dans Rome, sous peine d'être précipité de la roche Tarpéienne. Nous voulons, au nom du peuple, que cela soit ainsi.

LES CITOYENS. Que cela soit ainsi! que cela soit ainsi! Qu'il parte! Il est banni : c'est décidé.

COMINIUS. Écoutez-moi, mes concitoyens, mes amis; —

SICINIUS. Il est jugé; il n'y a plus rien à entendre.

COMINIUS. Laissez-moi parler : j'ai été consul, et je puis montrer sur mon corps les marques qu'y ont laissées les ennemis de Rome. Je porte à mon pays un amour plus tendre, plus saint, plus profond, qu'à ma propre existence, qu'à la vertu de ma femme, qu'aux fruits précieux de ses entrailles et de mon sang; si donc je vous dis que, —

SICINIUS. Nous vous voyons venir : que direz-vous?

BRUTUS. Il n'y a plus rien à dire, sinon qu'il est banni comme ennemi du peuple et de son pays. Il faut que cela soit.

LES CITOYENS. Cela sera, cela sera.

CORIOLAN. Meute aboyante dont j'abhorre le souffle à l'égal des exhalaisons d'un marais empesté, dont je prise l'amour à l'égal des cadavres restés sans sépulture, et qui infectent l'air que je respire; c'est moi qui vous bannis; restez ici en proie à votre inconstance! Que la moindre rumeur porte l'effroi dans vos âmes! Qu'il suffise d'un mouvement de tête de vos ennemis pour que l'air ébranlé par leurs flottants panaches vous jette dans le désespoir! Conservez le pouvoir de bannir vos défenseurs, jusqu'à ce qu'enfin votre ignorance, qui a besoin de sentir pour comprendre, se tournant contre vous-mêmes et vous prenant pour victimes, vous livre, avilis et captifs, au pouvoir d'un vainqueur qui vous aura conquis sans combattre. Objets de mon mépris, je tourne le dos à votre ville. Le monde ne finit pas ici. (*Coriolan, Cominius, Ménénius, les Sénateurs et les Patriciens s'éloignent.*)

L'ÉDILE. L'ennemi du peuple est parti : il est parti.

LES CITOYENS. Notre ennemi est banni : il est parti! Bravo! bravo! (*Une acclamation générale s'élève; tous les bonnets volent en l'air.*)

SICINIUS. Allez, reconduisez-le jusqu'aux portes en lui prodiguant votre haine, comme il vous a prodigué la sienne; traitez-le comme il l'a mérité. Qu'une escorte nous accompagne dans Rome.

LES CITOYENS. Allons, allons; suivons-le jusqu'aux portes de la ville : allons, que les dieux conservent nos dignes tribuns! — Allons. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Devant l'une des portes de Rome.

Arrivent CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MÉNÉNIUS, COMINIUS et plusieurs jeunes Patriciens.

CORIOLAN. Allons, séchez vos pleurs; abrégeons cet adieu. — Le bélier aux cent têtes me chasse à coups de cornes. — Eh bien, ma mère, qu'avez-vous fait de votre ancien courage? L'adversité, me disiez-vous autrefois, est la pierre de touche des caractères; le vulgaire des humains peut porter le fardeau d'infortunes vulgaires; quand la mer est calme, tous les vaisseaux naviguent avec une égale habileté; mais quand la fortune nous frappe de ses coups les plus rudes, il n'y a qu'une grande âme qui supporte ses blessures sans se plaindre. Vous chargiez ma mémoire de tous ces préceptes qui devaient, disiez-vous, rendre invincible le cœur qui saurait les retenir!

VIRGILIE. O ciel! ô ciel!

CORIOLAN. Femme, je t'en conjure, —

VOLUMNIE. Que tous les fléaux accablent les artisans de Rome, et que tous les travaux cessent!

CORIOLAN. Allez! ils m'aimeront quand ils ne m'auront plus. Ma mère, reprenez le courage qui vous animait à l'époque où vous disiez que si vous aviez été la femme d'Hercule, épargnant à votre époux une moitié de ses fatigues, vous eussiez accompli six de ses travaux. Cominius, point de faiblesse; adieu. — Adieu, ma femme! — adieu, ma mère; je me tirerai d'affaire. — Ménénius, mon vieil et fidèle ami, tes pleurs sont plus amers que ceux d'un jeune homme; c'est du venin pour tes yeux. — (*A Cominius.*) Mon ancien général, je vous ai vu impassible contempler les plus déchirants spectacles. Dites à ces femmes affligées, que déplorer des maux inévitables est chose aussi insensée que d'en rire. — Ma mère, vous aviez raison alors que mes périls faisaient votre joie; croyez-moi, bien que je parte seul, comme un dragon solitaire qui du fond de ses marécages est redouté au loin, dont on parle beaucoup et que bien peu ont vu, ou votre fils s'élèvera au-dessus du commun des hommes, ou il tombera dans les piéges de la ruse et de l'artifice.

VOLUMNIE. Mon noble fils, où vas-tu porter tes pas? permets au digne Cominius de t'accompagner quelque temps; arrête un plan, et ne cours pas t'exposer à tous les hasards qui peuvent surgir devant toi.

CORIOLAN. O dieux!

COMINIUS. Je te suivrai pendant un mois : nous déterminerons ensemble le lieu où tu te fixeras, afin que tu puisses recevoir de nos nouvelles et nous donner des tiennes. Alors, s'il se présente quelque chance d'obtenir ton rappel, nous n'aurons pas besoin d'envoyer parcourir le vaste univers en quête d'un seul homme, et nous ne donnerons pas à l'occasion le temps de se refroidir.

CORIOLAN. Adieu. Tu es chargé d'années, tu es trop affaibli par les fatigues de la guerre pour accompagner dans sa vie errante un homme encore dans sa vigueur première. Conduis-moi seulement jusqu'aux portes de Rome. — Venez, — mon épouse chérie, — ma mère bien-aimée, — mes nobles et fidèles amis; — et quand j'aurai franchi nos murs, dites-moi adieu avec le sourire sur les lèvres. Tant que je serai sur cette terre vous aurez de mes nouvelles, et jamais vous n'apprendrez rien de moi qui démente ce que j'ai été.

MÉNÉNIUS. Voilà le plus digne langage qu'on ait jamais entendu. — Allons, ne pleurons plus. Si je pouvais seulement rajeunir de sept années ces vieux bras et ces vieilles jambes, par les dieux immortels, je ne voudrais point te quitter d'un seul pas.

CORIOLAN. Donne-moi ta main. Allons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une rue avoisinant l'une des portes de Rome.

Arrivent SICINIUS, BRUTUS et UN ÉDILE.

SICINIUS, *à l'Édile.* Dites-leur de rentrer chez eux : il est parti, et nous n'irons pas plus loin. Les nobles, qui, nous le savons, avaient embrassé sa cause, dévorent maintenant leur dépit.

BRUTUS. A présent que nous avons fait acte de puissance, nous devons, après la victoire, nous montrer plus humbles qu'avant.

SICINIUS. Congédiez-les; dites-leur que leur grand ennemi est parti, et qu'ils ont recouvré leur ancienne puissance.

BRUTUS. Renvoyez-les chez eux. (*L'Édile s'éloigne.*)

Arrivent VOLUMNIE, VIRGILIE et MÉNÉNIUS.

BRUTUS, *continuant.* Voici venir sa mère.

SICINIUS. Évitons-la.

BRUTUS. Pourquoi?

SICINIUS. On dit qu'elle est folle.

BRUTUS. Elles nous ont aperçus : continuez votre chemin.

VOLUMNIE. Oh ! je vous rencontre à propos. Que les dieux, pour récompenser vos bons offices, fassent pleuvoir sur vous les trésors de leur colère !

MÉNÉNIUS. Silence ! silence ! ne faites point d'éclat.

VOLUMNIE. Si les pleurs ne me coupaient la voix, vous entendriez mes clameurs. — Toutefois, je ne saurais me taire. — *(A Brutus.)* Eh quoi ! tu pars?

VIRGILIE, *à Sicinius.* Demeure aussi, toi. Que ne puis-je en dire autant à mon époux !

SICINIUS. Dépouillant votre sexe, êtes-vous donc devenues hommes ?

VOLUMNIE. Oui, insensé : quelle honte y a-t-il à cela? Dis-moi, mortel stupide, mon père n'était-il pas un homme? Tu as donc eu la lâche cruauté de bannir un citoyen qui a porté plus de coups aux ennemis de Rome, que tu n'as, dans ta vie, proféré de paroles?

SICINIUS. Dieux du ciel !

VOLUMNIE. Oui, il a porté pour la défense de Rome plus de coups glorieux que tu n'as proféré de paroles sensées. Écoute, — Mais, va-t'en. — Non, tu resteras. Je voudrais qu'aux déserts de l'Arabie, mon fils, sa bonne épée à la main, se trouvât tout à coup face à face avec toi et les tiens.

SICINIUS. Qu'arriverait-il ?

VIRGILIE. Ce qu'il arriverait? Il aurait bientôt mis fin à ta postérité.

VOLUMNIE. Y compris les bâtards. — Ce généreux mortel, quelles blessures lui fait l'ingratitude de Rome !

MÉNÉNIUS. Allons, allons, taisez-vous.

SICINIUS. Plût aux dieux qu'il fût resté pour son pays ce qu'il était d'abord, et qu'il n'eût pas lui-même dénoué le nœud glorieux qui les unissait !

BRUTUS. Plût aux dieux !

VOLUMNIE. Plût aux dieux, dites-vous? C'est vous qui avez ameuté contre lui la populace, animaux stupides, aussi capables de juger de son mérite que je le suis de comprendre les mystères dont le ciel interdit la connaissance à la terre.

BRUTUS, *à Sicinius.* Allons-nous-en, je vous prie.

VOLUMNIE. Vous pouvez partir : vous avez fait un admirable chef-d'œuvre. Mais avant de vous en aller, écoutez bien ceci. — Autant le Capitole surpasse en grandeur la dernière bicoque de Rome, autant mon fils, l'époux de cette femme que vous voyez ici, autant l'homme que vous avez banni l'emporte sur vous tous.

BRUTUS. Fort bien, fort bien, nous vous quittons.

SICINIUS. Nous sommes bien bons de rester ici à écouter les injures d'une malheureuse qui a perdu l'esprit.

VOLUMNIE. Que mes imprécations vous accompagnent ! Je voudrais que les dieux n'eussent autre chose à faire qu'à exaucer mes malédictions ! *(Les Tribuns s'éloignent.)*

VOLUMNIE, *continuant.* Oh ! si je pouvais rencontrer ces [illegible] par jour ! je déchargerais mon cœur du poids qui l'accable.

MÉNÉNIUS. Vous leur avez parlé un langage qui a dû faire impression, et, par ma foi, ils l'ont bien mérité. — Souperez-vous avec moi ?

VOLUMNIE. La colère me nourrit. Je me dévore moi-même. [illegible] je ne veux pas d'autre aliment. Allons, [illegible] — *(A Virgilie.)* [illegible] à mon exemple, mêlez à vos plaintes le courroux de Junon. Allons, venez.

MÉNÉNIUS. [illegible] *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE III.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VOLSQUE. Il y a eu à Rome une grave insurrection du peuple contre les sénateurs, les patriciens et les nobles.

LE VOLSQUE. Il y a eu, dites-vous? Elle est donc terminée? Notre gouvernement ne le pense pas : il fait de grands préparatifs militaires, et il espère fondre sur les Romains dans le fort de leurs divisions.

LE ROMAIN. Le gros de l'incendie est éteint, mais il ne faudrait pas grand'chose pour le rallumer ; car les nobles sont si vivement affectés de l'exil du brave Coriolan, qu'ils sont fortement disposés à dépouiller le peuple de tous ses pouvoirs, et à lui enlever pour jamais ses tribuns. C'est un feu ardent qui couve sous la cendre, croyez-moi ; et il ne tardera pas à faire violemment explosion.

LE VOLSQUE. Coriolan est banni?

LE ROMAIN. Banni, seigneur.

LE VOLSQUE. Avec cette nouvelle, Nicanor, attendez-vous à être le bienvenu.

LE ROMAIN. L'occasion est bonne pour les Volsques. J'ai ouï dire que le moment le plus favorable pour séduire une femme, c'est lorsqu'elle est brouillée avec son mari. Votre fameux Tullus Aufidius va figurer avec avantage dans cette guerre, maintenant que les services de son grand adversaire Coriolan ne sont plus réclamés par son pays.

LE VOLSQUE. C'est indubitable. Je suis on ne peut plus heureux que le hasard m'ait fait vous rencontrer ; vous avez mis fin à ma mission, et je vais avec joie vous accompagner chez nous.

LE ROMAIN. D'ici à l'heure du souper, je vous dirai sur ce qui se passe à Rome des choses qui vous surprendront, et qui toutes sont favorables à ses adversaires. Vous dites que vous avez une armée sur pied?

LE VOLSQUE. Une armée superbe ! les centurions et leurs soldats sont déjà enrôlés et reçoivent la solde ; ils devront se tenir prêts à marcher au premier signal.

LE ROMAIN. Je suis charmé d'apprendre qu'ils sont prêts, et je crois que ma présence sera le signal qui les mettra en mouvement : je suis bien aise, seigneur, de vous avoir rencontré, et votre compagnie me fait grand plaisir.

LE VOLSQUE. Vous vous chargez là de mon rôle, seigneur ; c'est à moi de me réjouir de votre rencontre.

LE ROMAIN. Bien ; faisons route ensemble. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE IV.

Antium. — Devant la maison d'Aufidius.

Arrive CORIOLAN, déguisé sous d'humbles vêtements et le visage à demi caché dans son manteau.

CORIOLAN. C'est une belle ville qu'Antium. Ville, tes veuves sont mon ouvrage. Combien d'héritiers de ces beaux édifices sont tombés sous mes coups en jetant leur dernier cri ! Ne me reconnais pas ; armés de broches et de pierres, tes femmes et tes enfants me tueraient dans un combat sans gloire.

Entre UN CITOYEN.

CORIOLAN, *continuant.* Les dieux vous gardent, seigneur!

LE CITOYEN. Vous pareillement.

CORIOLAN. Ayez l'obligeance de m'indiquer la demeure du grand Aufidius. Est-il à Antium?

LE CITOYEN. Il y est, et ce soir il donne chez lui à souper à tous les grands de l'État.

CORIOLAN. Où est sa maison, je vous prie?

LE CITOYEN. Ici, devant vous.

CORIOLAN. Je vous remercie, seigneur ; adieu ! *(Le Citoyen s'éloigne.)*

CORIOLAN, *seul, continuant.* O monde, quelles sont tes vicissitudes ! Ceux qui tout à l'heure étaient amis, qui n'avaient qu'un seul cœur dans deux poitrines, qui mettaient tout en commun, les heures, le lit, la table, la promenade ; que leur affection rendait pour ainsi dire jumeaux et inséparables, à la moindre dissidence, à propos d'une obole, les voilà tout à coup animés l'un contre l'autre de l'inimitié la plus violente ! De même, des ennemis acharnés qui, altérés de vengeance, passaient les nuits à rêver aux moyens de se détruire mutuellement, il suffira de la circonstance la plus frivole, d'une misère, pour qu'ils deviennent amis intimes et marient entre eux leurs enfants. Il en est de

même de moi. — Je hais mon pays natal, et je reporte mes affections sur cette cité ennemie. Entrons : s'il me tue, il ne fera que ce qu'il doit : s'il m'accueille, je rendrai à son pays d'utiles services. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Même ville. — Une salle dans la maison d'Aufidius. On entend de la musique à l'intérieur.

Entre UN SERVITEUR.

PREMIER SERVITEUR. Du vin ! du vin ! du vin ! qu'est-ce qu'un service comme celui-là ? je pense que tous nos drôles dorment. (*Il sort.*)

Entre UN AUTRE SERVITEUR.

DEUXIÈME SERVITEUR. Où est Cotus ? Mon maître le demande. Cotus ! (*Il sort.*)

Entre CORIOLAN.

CORIOLAN. Voilà une bonne maison. Je sens le fumet du festin : mais je n'ai guère l'air d'un convive.

Rentre LE PREMIER SERVITEUR.

PREMIER SERVITEUR. Que demandez-vous, mon ami ? D'où êtes-vous ? Ce n'est pas ici votre place. Regagnez la porte, je vous prie.

CORIOLAN. Je ne mérite pas une meilleure réception, en ma qualité de Coriolan.

Rentre LE DEUXIÈME SERVITEUR.

DEUXIÈME SERVITEUR. D'où êtes-vous, l'ami ? — Il faut que le portier n'ait pas les yeux dans la tête pour laisser entrer de pareilles gens. — Sortez, je vous prie.

CORIOLAN. Va-t'en !

DEUXIÈME SERVITEUR. Comment, Va-t'en ! allez-vous-en vous-même.

CORIOLAN. Tu commences à devenir importun.

DEUXIÈME SERVITEUR. Ah ! tu fais le fier ! je vais chercher quelqu'un qui te parlera de la bonne manière.

Entre UN TROISIÈME SERVITEUR, le premier va à sa rencontre.

TROISIÈME SERVITEUR. Quel est cet homme ?

PREMIER SERVITEUR. C'est l'être le plus étrange que j'aie vu de ma vie : je ne puis le faire sortir de la maison. Va, je te prie, avertir notre maître.

TROISIÈME SERVITEUR. Qu'avez-vous à faire ici, camarade ? Quittez la maison, je vous prie.

CORIOLAN. Laissez-moi ici debout, je n'endommagerai pas votre foyer.

TROISIÈME SERVITEUR. Qui êtes-vous ?

CORIOLAN. Un homme de qualité.

TROISIÈME SERVITEUR. Singulièrement pauvre.

CORIOLAN. Il est vrai.

TROISIÈME SERVITEUR. Mon pauvre homme de qualité, veuillez prendre votre station ailleurs : il n'y a pas ici de place pour vous ; sortez, je vous prie : allons.

CORIOLAN, *le repoussant*. Va faire ton service et t'engraisser de la desserte.

TROISIÈME SERVITEUR. Quoi ! vous ne voulez pas vous en aller ? — (*Au deuxième Serviteur.*) Dis, je te prie, à notre maître quel hôte étrange il a ici.

DEUXIÈME SERVITEUR. J'y vais. (*Il sort.*)

TROISIÈME SERVITEUR. Où demeures-tu ?

CORIOLAN. A la belle étoile.

TROISIÈME SERVITEUR. A la belle étoile ?

CORIOLAN. Oui.

TROISIÈME SERVITEUR. Où est-ce ?

CORIOLAN. Dans la cité des milans et des corbeaux.

TROISIÈME SERVITEUR. Dans la cité des milans et des corbeaux ! Quel animal ! Tu demeures donc aussi avec les corneilles ?

CORIOLAN. Non, je ne sers pas ton maître.

TROISIÈME SERVITEUR. [illegible] qu'as-tu affaire à mon maître ?

CORIOLAN. [illegible] c'est chose plus honnête que d'avoir affaire à ta maîtresse. Tu babilles, tu babilles. — Va faire ton service. (*Il le pousse dehors.*)

Entrent AUFIDIUS et LE SECOND SERVITEUR.

AUFIDIUS. Où est-il [illegible] ?

DEUXIÈME SERVITEUR. Le voici, seigneur. Je l'aurais battu comme un chien, si je n'avais craint de troubler vos nobles convives.

AUFIDIUS, *à Coriolan*. D'où viens-tu ? Que demandes-tu ? Ton nom ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? Parle, l'ami, quel est ton nom ?

CORIOLAN, *ouvrant son manteau*. Tullus, si tu ne me reconnais pas, si en me voyant tu ne peux pas dire qui je suis, il faudra bien que je me nomme.

AUFIDIUS. Quel est ton nom ? (*Les Serviteurs se retirent dans le fond de salle.*)

CORIOLAN. C'est un nom désagréable aux oreilles des Volsques, et qui sonne mal aux tiennes.

AUFIDIUS. Parle : quel est ton nom ? Ton air est redoutable, et l'orgueil du commandement est empreint sur ta face ; bien que ton câble soit rompu, on voit encore en toi un superbe navire. Quel est ton nom ?

CORIOLAN. Prépare-toi à froncer le sourcil. Ne me reconnais-tu pas encore ?

AUFIDIUS. Je ne te connais pas. Ton nom ?

CORIOLAN. Mon nom est Caïus Marcius ; mon surnom, Coriolan ; ce surnom atteste tout le mal que j'ai fait à tous les Volsques et à toi en particulier ; en retour de mes pénibles services, de mes périls sans nombre, du sang que j'ai versé pour ma patrie ingrate, je n'ai reçu pour toute récompense que ce surnom, gage du ressentiment que tu dois me porter. Je n'ai plus que ce nom ; la cruauté et la haine du peuple, tolérées par nos lâches patriciens qui m'ont tous abandonné, ont dévoré le reste ; et les huées d'une vile populace m'ont expulsé de Rome. C'est cette extrémité qui m'amène à ton foyer, non dans l'espérance, garde-toi de le croire, de sauver ma vie, car si j'avais craint la mort, de tous les hommes tu es celui dont j'aurais le plus évité la présence ; c'est la haine, c'est le désir de tirer une ample vengeance de ceux qui m'ont banni, qui m'amène devant toi. Si donc le ressentiment parle à ton cœur, si tu veux venger tes injures particulières, fermer les blessures de ta patrie, effacer les monuments de sa honte, — prends sur-le-champ ton parti, et fais servir mes malheurs à tes projets ; utilise ma vengeance, car je combattrai ma patrie gangrenée avec l'acharnement d'un démon subalterne. Mais si tu n'oses tenter cette entreprise, si tu es peu soucieux de courir de nouveaux hasards, — moi, de mon côté, je suis peu soucieux de vivre ; fatigué de l'existence, je présente ma tête à ton inimitié. Il y aurait de ta part folie à m'épargner, moi qui n'ai cessé de te poursuivre de ma haine, qui ai tiré des flots de sang du sein de ta patrie, et qui, si je ne vis pour te servir, ne puis vivre que pour ta honte.

AUFIDIUS. O Marcius, Marcius ! chacune de tes paroles a détaché de mon cœur une racine de mon ancienne inimitié. Si Jupiter, m'apparaissant au milieu des nuages, me révélait les choses divines, et ajoutait : « Ce que je t'ai dit est vrai, » je ne le croirais pas plus que je ne te crois, noble Marcius. Oh ! laisse-moi presser dans mes bras ce corps contre lequel cent fois ma lance brisée a volé en éclats. Que j'embrasse cette enclume de mon glaive. Je veux mettre dans mon affection pour toi la même ardeur généreuse que mettait autrefois mon ambitieuse envie à lutter contre toi de force et de courage. Apprends que j'adorais la jeune fille qui est devenue mon épouse ; jamais cœur ne brûla d'un amour plus sincère. Eh bien, noble mortel, mon cœur en te voyant éprouve un plus doux ravissement que le jour où je vis pour la première fois ma belle fiancée franchir le seuil de ma demeure. O Mars ! je t'annonce que nous avons une armée sur pied ! j'étais décidé à tenter encore de t'arracher ton bouclier, au risque d'y perdre mon bras. Tu m'as vaincu douze fois ; et depuis, toutes les nuits je n'ai cessé de rêver que je combattais avec toi, corps à corps : nous nous [illegible] dans mon sommeil, et, [illegible] enlevé nos casques, nous nous saisissions à la gorge ; et puis, je me réveillais à demi mort, épuisé par un vain songe. Vaillant Marcius, quand nous n'aurions d'autre grief contre Rome que ton exil, ce motif suffirait pour faire prendre les armes à tous les Volsques de douze à soixante-dix ans, pour nous faire porter la guerre au sein de Rome ingrate, et pousser contre elle le flot de nos bataillons. Oh ! viens, entre [illegible] dans la salle du festin, et présente [illegible] qui sont ici en ce moment pour prendre congé de moi, qui me disposais à marcher non contre Rome même, mais contre son territoire.



CORIOLAN. Mon nom est Caius Marcius, mon surnom Coriolan. (Acte IV, scène v, page 95.)

CORIOLAN. Vous me comblez, ô dieux!

AUFIDIUS. Si donc tu veux prendre en main ta propre vengeance, je te remets la moitié de mon autorité; trace toi-même ton plan de campagne d'après ton expérience, car tu connais mieux que personne la force et la faiblesse de ta patrie. Tu décideras toi-même s'il faut aller frapper aux portes de Rome, ou l'attaquer sur des points plus éloignés, afin de l'effrayer avant de la détruire. Mais entrons : que je te présente d'abord à ceux qui diront oui à toutes tes volontés. Sois mille fois le bienvenu, mille fois plus mon ami que tu ne fus jamais mon ennemi, et c'est beaucoup dire, Marcius. Ta main! sois le très bien venu. (*Coriolan et Aufidius sortent.*)

PREMIER SERVITEUR, *s'avançant*. En voilà un changement, j'espère!

DEUXIÈME SERVITEUR. Ma foi, j'ai été sur le point de lui administrer des coups de bâton ; et pourtant quelque chose me disait que ses vêtements nous en imposaient sur son compte.

PREMIER SERVITEUR. Quel poignet il a ! il m'a pris entre le doigt et le pouce, et m'a fait tourner comme une toupie.

DEUXIÈME SERVITEUR. J'ai tout de suite vu à son air qu'il y avait en lui quelque chose : il a dans la figure, il, — je ne saurais dire quoi.

PREMIER SERVITEUR. C'est vrai, — quelque chose, comme qui dirait, — que je sois pendu, si je n'ai pas soupçonné qu'il y avait en lui plus que je ne pouvais me figurer.

DEUXIÈME SERVITEUR. Et moi aussi, je le jure. C'est tout simplement l'homme le plus étonnant qu'il y ait au monde.

PREMIER SERVITEUR. Je le crois ; mais tu connais plus grand guerrier que lui.

DEUXIÈME SERVITEUR. Qui? notre maître?

PREMIER SERVITEUR. N'importe.

DEUXIÈME SERVITEUR. Celui-ci en vaut six comme lui.

PREMIER SERVITEUR. Pas tout à fait ; mais je le crois meilleur général.

DEUXIÈME SERVITEUR. Vois-tu, c'est une question difficile à décider. Notre général est excellent pour la défense d'une place.

PREMIER SERVITEUR. Oui, et pour un assaut aussi.

Rentre LE TROISIÈME SERVITEUR.

TROISIÈME SERVITEUR. Coquins que vous êtes, je puis vous apprendre des nouvelles, oui, des nouvelles, misérables!

PREMIER *et* DEUXIÈME SERVITEUR. Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est? Fais-nous-en part.

TROISIÈME SERVITEUR. Je ne voudrais pas être Romain ; c'est la dernière nation à laquelle je voudrais appartenir ; j'aimerais autant être un condamné.

PREMIER *et* DEUXIÈME SERVITEUR. Pourquoi cela ? pourquoi cela ?

TROISIÈME SERVITEUR. C'est que nous avons ici celui qui a tant de fois houspillé notre général, Caius Marcius.

PREMIER SERVITEUR. Que dis-tu là? houspillé notre général ?

TROISIÈME SERVITEUR. Je ne dis pas qu'il ait houspillé notre général; mais enfin il était en état de lui tenir tête.

DEUXIÈME SERVITEUR. Allons, nous pouvons parler en camarades et en amis; notre maître a toujours trouvé dans Caïus un adversaire trop fort pour lui ; je le lui ai entendu dire à lui-même.

PREMIER SERVITEUR. A dire vrai, oui, ce Romain était trop fort pour lui ; devant Corioles, il vous l'a taillé et dépecé comme une carbonnade.

DEUXIÈME SERVITEUR. Pour peu qu'il eût eu des goûts de cannibale, il aurait pu le mettre sur le gril et le manger.

PREMIER SERVITEUR. As-tu encore d'autres nouvelles?

TROISIÈME SERVITEUR. Je vous dirai qu'on le traite ici comme s'il était le fils et l'héritier du dieu Mars ; on l'a placé au haut bout de la table ; les sénateurs ne lui parlent que tête nue. Notre général lui-même lui prodigue les mêmes attentions qu'à une maîtresse ; il ne lui prend la main qu'avec respect, et lorsqu'il parle, il lève les yeux vers lui avec admiration. Mais l'important de l'affaire,

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



1re Sentinelle. Halte-là! d'où viens-tu? — 2e Sentinelle. Arrête et rebrousse chemin. (Acte V, scène II, page 100.)

c'est que notre général est coupé par le milieu, et n'est plus que la moitié de ce qu'il était hier. L'autre moitié du commandement est décernée à Marcius, de l'aveu et sur les instances de toute la compagnie. Il ira, dit-il, tirer les oreilles au portier de Rome; il fauchera tout ce qui se présentera devant lui et fera place nette sur son passage.

DEUXIÈME SERVITEUR. Il est homme à le faire plus que personne au monde.

TROISIÈME SERVITEUR. Homme à le faire? il le fera; car, voyez-vous, il a tout autant d'amis que d'ennemis, lesquels amis, voyez-vous, n'osent pas, comme qui dirait, se montrer, comme on dit, ses amis, pendant qu'il est dans la débâcle.

PREMIER SERVITEUR. Comment, dans la débâcle?

TROISIÈME SERVITEUR. Mais quand ils le verront revenir sur l'eau et relever la tête, vous les verrez tous sortir de leurs terriers comme des lapins après une pluie d'orage, et venir prendre avec lui leurs ébats.

PREMIER SERVITEUR. Mais quand cela doit-il avoir lieu?

TROISIÈME SERVITEUR. Demain, aujourd'hui, tout à l'heure. Cette après-midi, vous allez entendre le tambour; cela doit pour ainsi dire faire partie du festin, et devra s'exécuter avant que les convives se soient essuyé la bouche.

DEUXIÈME SERVITEUR. En ce cas, nous allons voir renaître le mouvement et la vie; la paix n'est bonne qu'à rouiller le fer, à augmenter le nombre des tailleurs et à faire pulluler les faiseurs de ballades.

PREMIER SERVITEUR. Ma foi, vive la guerre! elle l'emporte sur la paix autant que le jour sur la nuit. Elle est vive, elle est violente, elle a toujours du nouveau à entendre ou à conter. La paix, c'est l'apoplexie, la léthargie en personne; elle est morne, sourde, assoupie, insensible, et fait naître plus d'enfants bâtards que la guerre ne fait périr d'hommes.

DEUXIÈME SERVITEUR. C'est vrai; et de même que le viol est l'un des méfaits de la guerre, de même on ne peut nier que la paix ne fasse bien des cocus.

PREMIER SERVITEUR. Oui, certes, et elle est cause que les hommes se haïssent les uns les autres.

TROISIÈME SERVITEUR. Par une raison bien simple, c'est qu'alors ils ont bien moins besoin les uns des autres. Vive la guerre! je payerais s'il le faut pour l'avoir! j'espère voir bientôt les Romains à aussi bon marché que les Volsques. Mais voilà qu'on se lève de table.

TOUS. Rentrons, rentrons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Rome. — Une place publique.

Arrivent SICINIUS et BRUTUS.

SICINIUS. Nous n'entendons plus parler de lui, et nous n'avons pas besoin de le craindre. Ses secours nous sont inutiles dans cette situation pacifique et cette tranquillité du peuple, auparavant livré à une effroyable agitation. Ses amis sont mécontents de voir tout aller bien; ils aimeraient mieux, dussent-ils eux-mêmes en souffrir, voir le peuple ameuté infester les rues, que de voir nos artisans chanter dans leurs boutiques et se rendre paisiblement à leurs occupations.

Arrive MÉNÉNIUS.

BRUTUS. Voici Ménénius qui vient fort à propos. N'est-ce pas lui?

SICINIUS. C'est lui-même. Oh! depuis quelque temps il s'est bien radouci. — Salut, seigneur.

MÉNÉNIUS. Salut à tous deux!

SICINIUS. Votre Coriolan n'est pas fort regretté, si ce n'est de ses amis. La république est debout, et elle restera debout en dépit de tous ses ressentiments.

MÉNÉNIUS. Tout va bien; mais tout irait mieux encore, s'il avait pu prendre sur lui de temporiser.

SICINIUS. Où est-il? l'avez-vous appris?

MÉNÉNIUS. Je n'ai rien appris: sa mère et sa femme n'ont pas reçu de ses nouvelles.

Arrivent TROIS ou QUATRE CITOYENS.

LES CITOYENS, *aux Tribuns*. Que les dieux vous conservent tous deux !

SICINIUS. Bonjour, voisins.

BRUTUS. Je vous souhaite le bonjour à tous : bonjour.

PREMIER CITOYEN. Nous, nos femmes et nos enfants, nous devons à genoux prier pour vous le ciel.

SICINIUS. Vivez et prospérez !

BRUTUS. Adieu, mes bons voisins. Plût aux dieux que Coriolan vous eût aimés comme nous!

LES CITOYENS. Que les dieux vous gardent !

LES DEUX TRIBUNS. Adieu, adieu. (*Les Citoyens s'éloignent.*)

SICINIUS. Les temps sont meilleurs et plus propices qu'à l'époque où ces drôles parcouraient les rues en poussant des cris anarchiques.

BRUTUS. Caïus Marcius était un excellent homme de guerre ; mais insolent, bouffi d'orgueil, ambitieux au delà de toute imagination, égoïste, —

SICINIUS. Et aspirant à dominer seul et sans partage.

MÉNÉNIUS. Je ne suis pas de votre avis.

SICINIUS. Nous en aurions fait la douloureuse expérience, s'il eût été consul.

BRUTUS. Les dieux nous ont préservés de ce péril, et Rome est paisible et sauve sans lui.

Arrive UN ÉDILE.

L'ÉDILE. Dignes tribuns, un esclave que nous avons fait mettre en prison rapporte que les Volsques ont envahi le territoire romain sur deux points différents, et, déployant tout ce que la guerre a de plus redoutable, détruisent tout ce qui est sur leur passage.

MÉNÉNIUS. C'est Aufidius qui, apprenant l'exil de notre Marcius, sort de sa coquille, lui qui, tant que Marcius combattait pour Rome, se tenait caché et n'osait pas montrer ses cornes.

SICINIUS. Que dites-vous de Marcius?

BRUTUS. Allez, faites fustiger ce porteur de fausses nouvelles. Il n'est pas possible que les Volsques osent rompre avec nous.

MÉNÉNIUS. Cela n'est pas possible! Nous avons eu la preuve que cela se peut fort bien, et j'en ai vu trois exemples de mon temps. Mais causez avec cet esclave avant de le punir; sachez de lui d'où il tient cette nouvelle, de peur qu'il ne vous arrive de châtier un avis utile, et de battre le messager qui vient vous mettre en garde contre le péril.

SICINIUS. Laissez donc, je sais que cela ne peut pas être.

BRUTUS. C'est impossible.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Les nobles, en proie à une vive inquiétude, se rendent tous à la salle du sénat ; il est arrivé des nouvelles qui leur ont fait changer de visage.

SICINIUS. C'est cet esclave. Allez, [illegible]

LE MESSAGER. Oui, seigneur, le rapport de l'esclave se confirme [illegible]

SICINIUS. Comment, [illegible]

LE MESSAGER. [illegible]

[illegible]

BRUTUS. [illegible]

SICINIUS. [illegible]

MÉNÉNIUS. [illegible]

Arrive UN AUTRE MESSAGER.

LE DEUXIÈME MESSAGER. [illegible]

Arrive COMINIUS.

COMINIUS. Ah! vous avez fait d'excellente besogne!

MÉNÉNIUS. Quelles nouvelles? quelles nouvelles?

COMINIUS. Vous allez, par votre faute, voir violer vos filles, le plomb de vos toits fondre sur vos têtes, et déshonorer vos femmes sous vos yeux, —

MÉNÉNIUS. Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

COMINIUS. Vous allez voir vos temples brûler jusque dans leurs fondements ; et vos priviléges, dont vous étiez si fiers, seront réduits au point de tenir dans le trou d'une vrille.

MÉNÉNIUS. Qu'y a-t-il de nouveau, je vous prie? — (*Aux Tribuns.*) Je crains que vous n'ayez fait de triste besogne. — (*A Cominius.*) Vos nouvelles, de grâce. Si Marcius s'est réuni aux Volsques. —

COMINIUS. Si! Il est leur dieu; il s'avance à leur tête, tel qu'un être créé par quelque autre puissance que la nature, et qui s'entend mieux qu'elle à former l'homme : eux, ils le suivent contre nous, méprisable engeance, avec toute l'assurance d'enfants qui poursuivent les papillons de l'été, ou de bouchers qui tuent des mouches.

MÉNÉNIUS. Vous avez fait de belle besogne, vous et vos gens à tabliers, vous qui attachiez tant d'importance aux suffrages des artisans et aux voix des mangeurs d'ail!

COMINIUS. Ils vont faire écrouler votre Rome sur vos têtes.

MÉNÉNIUS. Aussi facilement qu'Hercule, secouant un arbre, en faisait tomber les fruits mûrs. Vous avez fait d'admirable besogne!

BRUTUS. Mais cette nouvelle est-elle bien vraie, seigneur?

COMINIUS. Oui, et votre pâleur ne tardera pas à la confirmer. Tout le pays se révolte avec empressement; ceux qui résistent sont réputés stupides dans leur bravoure, et périssent victimes de leur fidélité insensée. Qui pourrait le blâmer? Vos ennemis et les siens rendent hommage à sa supériorité.

MÉNÉNIUS. Nous sommes tous perdus, si ce grand homme n'a pitié de nous!

COMINIUS. Qui ira l'implorer? Les tribuns ne le pourraient sans honte ; le peuple mérite sa pitié comme le loup celle du berger; ses meilleurs amis, s'ils osaient lui dire : « Ayez compassion de Rome, » se ravaleraient à ses yeux au niveau de ceux qui ont mérité sa haine, et se montreraient ses ennemis.

MÉNÉNIUS. C'est vrai; s'il approchait de ma maison le brandon qui doit la consumer, je n'aurais pas le courage de lui dire : « Arrête, je t'en conjure. » — Vous avez bien travaillé, vous et vos travailleurs! Admirez votre ouvrage!

COMINIUS. Vous avez attiré sur Rome un orage que rien ne saurait conjurer.

LES TRIBUNS. Ne dites pas que c'est nous qui l'avons attiré.

MÉNÉNIUS. Et qui donc? Est-ce nous? Nous l'aimions, nous autres nobles; mais nous avons eu la sottise et la lâcheté de laisser le champ libre à votre populace, qui l'a chassé de la ville en l'accompagnant de ses huées.

COMINIUS. Je crains bien qu'ils ne le ramènent avec des hurlements. Tullus Aufidius, le second des humains, lui obéit en tout comme un officier subalterne. Inhabile et faible, Rome n'a que son désespoir à lui opposer.

Arrive UNE TROUPE DE CITOYENS.

MÉNÉNIUS. Voici la populace. — (*A Cominius.*) Et vous dites qu'Aufidius est avec lui? — (*Aux Citoyens.*) Vous voilà donc, vous qui [illegible] en y faisant voler vos bonnets [illegible] que l'exil de Coriolan vous arrachait des hurlements de joie. Il revient maintenant, et chacun [illegible] pour vous [illegible] qui ont jeté alors leurs [illegible] dignement leurs suffrages. N'importe; quand il nous consumerait [illegible] nous l'avons mérité.

LES CITOYENS. [illegible]

PREMIER CITOYEN. [illegible] j'ai dit : « Bannissons-le, » j'ai ajouté que c'était dommage.

DEUXIÈME CITOYEN. [illegible]

TROISIÈME CITOYEN. [illegible] à dire vrai, c'était [illegible] dans ce que [illegible] pour le mieux; et [illegible] à son bannissement, cependant c'était contre notre volonté.

COMINIUS. Vous êtes de singulières gens avec vos suffrages.

MÉNÉNIUS. Vous avez fait une belle œuvre, vous et votre engeance. — (*A Cominius.*) Allons-nous au Capitole?

COMINIUS. Oui, oui; c'est ce que nous avons de mieux à faire. (*Cominius et Ménénius s'éloignent.*)

SICINIUS. Mes amis, retournez chez vous; ne prenez point l'alarme; ces hommes appartiennent à une faction qui ne demanderait pas mieux que de voir se vérifier la nouvelle qu'elle affecte de craindre. Rentrez dans vos maisons, et ne montrez aucun signe d'effroi.

PREMIER CITOYEN. Que les dieux nous soient en aide! Venez, mes amis, rentrons chez nous. J'ai toujours pensé que nous avions tort de le bannir.

DEUXIÈME CITOYEN. Nous en avons tous dit autant. (*Les Citoyens s'éloignent.*)

BRUTUS. Je n'aime point cette nouvelle.

SICINIUS. Ni moi.

BRUTUS. Allons au Capitole. Je donnerais la moitié de ma fortune pour que cela fût faux!

SICINIUS. Allons, je vous prie. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Un camp dans le voisinage de Rome.

Arrivent AUFIDIUS et son LIEUTENANT.

AUFIDIUS. Continuent-ils toujours à se rendre en foule auprès de lui?

LE LIEUTENANT. Je ne sais quel charme vers lui les attire; mais il est l'objet de l'entretien de vos soldats avant, pendant et après le repas; et même aux yeux des vôtres, seigneur, vous êtes, dans cette circonstance, éclipsé par lui.

AUFIDIUS. Je n'y puis rien en ce moment, à moins d'employer des moyens qui nuiraient à nos projets. Il montre, même vis-à-vis de moi, plus d'orgueil que je ne m'y attendais lorsque j'ai accueilli son malheur; mais en cela il est fidèle à sa nature, et il faut que j'excuse ce que je ne puis changer.

LE LIEUTENANT. Toutefois j'aurais préféré, dans votre intérêt, que vous ne l'eussiez pas pris pour collègue, que vous eussiez gardé le commandement pour vous seul, ou qu'il l'eût exercé sans partage.

AUFIDIUS. Je te comprends; et sois bien persuadé que le jour où il faudra compter entre nous, il ne se doute pas de ce que je lui prépare. Quoique à ses yeux, comme à ceux du vulgaire, sa conduite semble jusqu'ici sans reproche, qu'il paraisse agir franchement dans l'intérêt des Volsques, qu'il combatte comme un lion, et que pour triompher il lui suffise de tirer l'épée, cependant il a négligé un point qui doit amener sa perte ou la mienne, le jour où nous en viendrons à balancer nos comptes.

LE LIEUTENANT. Croyez-vous, seigneur, qu'il parvienne à s'emparer de Rome?

AUFIDIUS. Toutes les places se rendent à lui à son approche; la noblesse de Rome lui est dévouée; il a pour amis les sénateurs et les patriciens. Les tribuns n'entendent rien à la guerre, et le peuple votera son rappel aussi légèrement qu'il a voté son exil. Je pense qu'il sera pour Rome ce qu'est l'aigle de mer pour le poisson dont il fait sa proie, en vertu de la supériorité de sa nature. Il fut pour eux d'abord un noble serviteur; mais il n'a pu porter ses honneurs avec modération; soit orgueil, [illegible] (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Rome. — Une place publique.

Arrivent MÉNÉNIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS, et autres.

MÉNÉNIUS. Non, je n'irai pas: vous avez entendu comment il a traité celui qui fut autrefois son général, et qui l'aimait d'une amitié si tendre. Moi-même il m'appelait son père: mais qu'est-ce que cela fait? Allez le trouver, vous qui l'avez banni; prosternez-vous à un mille de sa tente, et traînez-vous à genoux jusqu'à lui pour implorer sa clémence. Puisqu'il n'a consenti qu'avec répugnance à entendre Cominius, je resterai ici.

COMINIUS. Il affectait de ne me pas connaître.

MÉNÉNIUS. Vous entendez?

COMINIUS. Pourtant il m'a appelé une fois par mon nom: je lui ai parlé de notre vieille amitié et du sang que nous avons versé ensemble. Il refusait de répondre au nom de Coriolan, et n'en voulait accepter aucun, disant qu'il n'était rien, et qu'il voulait rester sans nom jusqu'à ce qu'il s'en fût forgé un au brasier de Rome en flammes.

MÉNÉNIUS. Allons, c'est bien; vous avez produit là un beau chef-d'œuvre. Vous avez fait ce qu'il fallait pour mettre le charbon à bon marché dans Rome. Vous laisserez un noble souvenir.

COMINIUS. Je lui représentais qu'il était digne d'une grande âme de pardonner à ceux qui n'avaient plus de grâce à attendre: il m'a répondu que l'État n'avait point de grâce à demander au coupable qu'il avait puni.

MÉNÉNIUS. Fort bien; pouvait-il dire moins?

COMINIUS. J'ai essayé d'éveiller sa sollicitude pour ses amis particuliers; il m'a répondu qu'il ne pouvait perdre son temps à les trier dans un monceau de paille gâtée et pourrie. Ce serait folie, a-t-il ajouté, pour épargner un grain ou deux, de ne pas la brûler et de la laisser infecter l'air.

MÉNÉNIUS. Pour épargner un grain ou deux? Je suis l'un de ces grains; sa mère, sa femme, son enfant, (*montrant Cominius*) et ce digne Romain en sont aussi: nous sommes le bon grain, nous autres. (*Aux Tribuns.*) Vous êtes la paille dont l'infection corrompt l'atmosphère terrestre; il faudra donc que nous soyons brûlés à cause de vous!

SICINIUS. Épargnez-nous, de grâce. Si vous nous refusez votre aide dans un moment où elle ne nous fut jamais si nécessaire, du moins n'insultez pas à notre malheur. Assurément, si vous vouliez plaider la cause de votre pays, votre parole éloquente, plus efficace que l'armée que nous pourrions rassembler à la hâte, arrêterait notre concitoyen.

MÉNÉNIUS. Non, je ne veux point m'en mêler.

SICINIUS. Je vous en conjure, allez le trouver.

MÉNÉNIUS. A quoi cela pourra-t-il servir?

BRUTUS. Essayez ce que peut pour Rome l'amitié que Marcius vous porte.

MÉNÉNIUS. Supposons que Marcius me traite comme Cominius, qu'il me renvoie sans m'entendre, et m'oblige, moi, son ami, à revenir confus, le chagrin dans l'âme et désolé [illegible] que direz-vous alors?

SICINIUS. Rome vous en saura gré, et mesurera sa reconnaissance à vos bonnes intentions.

MÉNÉNIUS. [illegible] Je pense qu'il m'entendra; cependant, quand je le vois mordre ses lèvres et n'accueillir [illegible] cela n'est guère propre à m'encourager. Il faut qu'on lui ait parlé dans un moment [illegible] comme je le veux, et c'est alors que je l'aborderai.

BRUTUS. [illegible] il est impossible que vous vous égariez.

MÉNÉNIUS. [illegible] (*Il s'éloigne.*)

COMINIUS. Il ne voudra pas l'entendre.

SICINIUS. Non.

COMINIUS. Il est assis dans l'or, vous dis-je; son œil flamboie comme s'il voulait brûler Rome, et son injure tient la porte de son âme fermée à la pitié. Je me suis agenouillé devant lui : c'est à peine si d'une voix bien faible il m'a dit : « Relevez-vous; » puis d'un mouvement de sa main, il m'a fait signe de m'éloigner. Il m'a fait remettre ses volontés par écrit, et s'est engagé par serment à ne point admettre d'autres conditions. Il ne nous reste donc plus d'espoir, si ce n'est dans sa noble mère et dans sa femme, qui, m'a-t-on dit, se proposent d'intercéder auprès de lui en faveur de leur patrie. Allons donc les trouver et les supplier de hâter leur démarche. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Un poste avancé du camp volsque devant Rome. Des sentinelles sont en faction.

Arrive MÉNÉNIUS.

PREMIÈRE SENTINELLE. Halte-là! d'où viens-tu?

DEUXIÈME SENTINELLE. Arrête et rebrousse chemin.

MÉNÉNIUS. Vous faites votre devoir : c'est bien; mais, avec votre permission, je suis un fonctionnaire de l'État, et je viens pour parler à Coriolan.

PREMIÈRE SENTINELLE. D'où venez-vous?

MÉNÉNIUS. De Rome.

PREMIÈRE SENTINELLE. Vous ne pouvez passer, il faut retourner sur vos pas; notre général ne veut plus recevoir personne venant de Rome.

DEUXIÈME SENTINELLE. Vous verrez votre Rome consumée par les flammes, avant d'être admis auprès de Coriolan.

MÉNÉNIUS. Mes bons amis, si vous avez entendu votre général parler de Rome, et des amis qu'il compte dans cette ville, il y a mille à parier contre un que mon nom a frappé votre oreille : je suis Ménénius.

PREMIÈRE SENTINELLE. Soit; retournez-vous-en; la vertu de votre nom n'est pas ici un passe-port.

MÉNÉNIUS. Tu sauras, mon cher, que ton général est mon ami; j'étais le registre de ses belles actions; c'est là que les hommes lisaient sa gloire, un peu exagérée peut-être, car j'ai toujours rendu témoignage à mes amis, parmi lesquels il tient le premier rang, en donnant à leur éloge toute l'étendue que pouvait permettre la vérité; quelquefois même, tel qu'une boule lancée sur un terrain trompeur, j'ai dépassé le but; c'est ainsi qu'en louant Marcius j'ai parfois frisé de près le mensonge; ainsi donc, mon cher, permets-moi de passer.

PREMIÈRE SENTINELLE. Ma foi, quand vous auriez dit autant de mensonges en sa faveur que vous avez proféré de paroles pour votre propre compte, vous ne passeriez pas; non, lors même qu'il y aurait autant de vertu à mentir qu'à vivre chastement : rebroussez donc chemin.

MÉNÉNIUS. Songe donc, mon cher, que je m'appelle Ménénius, et que j'ai toujours été du parti de ton général.

DEUXIÈME SENTINELLE. Vous avez beau avoir menti pour son compte, comme vous venez de le dire : moi qui suis véridique en servant sous ses ordres, je vous déclare que vous ne passerez pas : allez-vous-en donc.

MÉNÉNIUS. A-t-il diné? pourrais-tu me le dire? car je ne voudrais lui parler qu'après son dîner.

PREMIÈRE SENTINELLE. Vous êtes Romain, n'est-il pas vrai?

MÉNÉNIUS. Je le suis comme l'est ton général.

PREMIÈRE SENTINELLE. Vous devriez alors haïr Rome comme il la déteste. Après avoir chassé de vos murs l'homme le plus capable de les défendre, après avoir, dans un accès d'ignorance populaire, donné à votre ennemi votre bouclier, croyez-vous donc pouvoir arrêter sa vengeance avec les gémissements de vos vieilles femmes, les supplications virginales de vos filles, ou la débile intercession d'un vieillard décrépit comme vous? Croyez-vous qu'il suffise de votre faible souffle pour écarter l'incendie qui se prépare à dévorer votre ville? Non, non, vous vous trompez; retournez donc à Rome, et préparez-vous à l'exécution de votre sentence : vous êtes condamnés. Notre général a fait serment de ne vous accorder ni répit ni grâce.

MÉNÉNIUS. L'ami, si ton capitaine savait que je suis ici, il me traiterait avec égard et considération.

PREMIÈRE SENTINELLE. Mon capitaine ne vous connaît pas.

MÉNÉNIUS. Je veux dire ton général.

PREMIÈRE SENTINELLE. Mon général ne s'embarrasse guère de vous. Éloignez-vous, vous dis-je; partez, si vous ne voulez que je vous retire la demi-pinte de sang tout au plus qui vous reste : allez-vous-en.

MÉNÉNIUS. Mais, mon cher, mon cher, —

Arrivent CORIOLAN et AUFIDIUS.

CORIOLAN. De quoi s'agit-il?

MÉNÉNIUS, *à la Sentinelle.* Je vais maintenant te faire avoir ce que tu mérites; tu verras que je suis considéré ici; tu verras si un soldat imbécile tel que toi peut m'empêcher de parvenir jusqu'à mon fils Coriolan : juge à la manière dont il va me traiter si tu n'es pas à deux doigts d'être pendu ou de subir quelque autre mort plus longue et plus cruelle; regarde bien maintenant, et tremble sur le sort qui t'attend. — (*A Coriolan.*) Que les dieux immortels restent assemblés en permanence pour s'occuper exclusivement de ta félicité, et que leur amour pour toi soit égal à celui que te porte ton vieux père Ménénius! O mon fils! ô mon fils! tu prépares la flamme qui doit nous consumer; vois couler mes pleurs et permets-leur de l'éteindre. Je n'ai consenti qu'à regret à venir vers toi; mais, persuadé que nul autre que moi ne pouvait te fléchir, je suis parti chargé des vœux et des soupirs de tout un peuple; je te conjure de pardonner à Rome et à tes concitoyens suppliants : que les dieux propices apaisent ta colère, et qu'ils en détournent les restes (*montrant la Sentinelle*) sur ce coquin qui, obstiné comme un bloc, a refusé de me laisser approcher de toi.

CORIOLAN. Arrière!

MÉNÉNIUS. Comment, arrière?

CORIOLAN. Femme, mère, enfant, je ne connais plus rien; mes résolutions sont subordonnées à la volonté d'autrui; ma vengeance seule m'appartient; mon pardon réside dans le cœur des Volsques. Qu'un ingrat oubli efface le souvenir de notre amitié plutôt que de permettre à la pitié de le rappeler. Allez-vous-en donc; mon oreille saura résister à vos prières plus que vos portes à mes attaques; cependant, en témoignage de notre ancienne affection, (*il lui donne un papier*) prenez ceci; je l'ai écrit pour vous, et me proposais de vous l'envoyer. Pas un mot, Ménénius, je ne veux rien entendre. — Cet homme, Aufidius, était mon ami dans Rome; cependant, vous voyez.

AUFIDIUS. Vous montrez un caractère des plus fermes. (*Coriolan et Aufidius s'éloignent.*)

PREMIÈRE SENTINELLE. Eh bien! seigneur, vous vous appelez Ménénius?

DEUXIÈME SENTINELLE. Vous voyez que ce nom a beaucoup de pouvoir? Vous connaissez le chemin pour vous en retourner?

PREMIÈRE SENTINELLE. Vous voyez comme on nous a réprimandés d'avoir interdit le passage à votre grandeur?

DEUXIÈME SENTINELLE. Pensez-vous que j'aie beaucoup à trembler pour le sort qui m'attend?

MÉNÉNIUS. Je ne me soucie ni de votre général ni de personne! Quant à vous, chétives créatures, vous êtes si peu de chose, que je sais à peine si vous existez. Celui qui est décidé à se donner la mort ne la craint pas de la main d'un autre. Que votre général fasse ce qu'il pourra faire de pire. Pour vous, restez longtemps ce que vous êtes, et que vos misères s'accroissent avec vos années! Je vous dis comme on m'a dit, arrière! (*Il s'éloigne.*)

PREMIÈRE SENTINELLE. Je le garantis un brave homme.

DEUXIÈME SENTINELLE. Le brave homme, c'est notre général; c'est un roc, un chêne qu'aucun vent ne fait ployer. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

La tente de Coriolan.

Entrent CORIOLAN, AUFIDIUS et autres.

CORIOLAN. Nous conduirons demain notre armée devant les murs de Rome. — Mon collègue, dans cette expédition, vous voudrez bien, j'espère, rapporter aux chefs des Volsques avec quelle sincérité j'ai agi.

AUFIDIUS. Vous n'avez eu en vue que leurs intérêts; vous avez fermé l'oreille à toutes les sollicitations des Romains; vous n'avez voulu avoir d'entretien particulier avec aucun d'eux, pas même avec ceux d'entre vos amis qui paraissaient le plus compter sur vous.

CORIOLAN. Le dernier, ce vieillard que j'ai renvoyé à Rome, le cœur brisé, avait pour moi plus que l'affection d'un père ; peu s'en fallait que je ne fusse un dieu pour lui. En le députant vers moi, ils épuisaient leur dernière ressource. Malgré le dur accueil que je lui ai fait, néanmoins, par égard pour sa vieille amitié, je leur ai de nouveau offert par son intermédiaire les conditions qu'ils avaient déjà refusées, et qu'ils ne peuvent maintenant accepter ; c'est toute la grâce que j'ai accordée à un homme qui, certes, croyait obtenir davantage ; et assurément j'ai concédé bien peu de chose. Désormais je ne veux plus accueillir ni députations ni sollicitations nouvelles, qu'elles émanent de l'État ou de mes amis particuliers. — (*On entend du dehors un bruit d'acclamations.*) Ah ! quelles sont ces clameurs? Tenterait-on de me faire enfreindre mon serment au moment même où je viens de le prononcer? Je ne l'enfreindrai pas.

Entrent, en habits de deuil, VIRGILIE et VOLUMNIE, conduisant par la main LE JEUNE MARCIUS ; VALÉRIE et plusieurs autres Dames romaines les accompagnent.

CORIOLAN, *continuant.* Ma femme s'avance la première ; puis la mère vénérable dont les flancs m'ont porté, tenant par la main son petit-fils. Mais chassons loin de moi toute affection. Brisons tous les liens, annulons tous les droits de la nature ; faisons consister la vertu dans l'obstination. Que m'importe cette humble attitude, ou ces yeux de colombe qui rendraient les dieux parjures ? — Je sens que je m'attendris ; je ne suis pas formé d'une argile plus dure que les autres hommes. — Ma mère s'incline : c'est comme si l'Olympe devant une humble taupinière abaissait son front suppliant. Et mon jeune enfant qui semble intercéder d'un air si touchant, que j'entends la voix puissante de la nature me crier : « Ne le refuse pas ! » — Que les Volsques promènent la charrue sur Rome et la herse sur l'Italie, je n'aurai point la sottise d'obéir à un aveugle instinct. Je veux rester insensible comme un homme qui se serait fait lui-même et n'aurait point de famille.

VIRGILIE. Mon seigneur et mon époux.

CORIOLAN. Je ne vous vois plus des mêmes yeux dont je vous voyais dans Rome.

VIRGILIE. La douleur qui nous a changées vous le fait croire ainsi.

CORIOLAN, *à part.* Comme un acteur sans mémoire j'ai oublié mon rôle, et je reste court à ma honte. — (*Haut.*) O la plus chère moitié de moi-même ! pardonne à ma rigueur ; mais ne me demande pas de pardonner aux Romains. — Oh ! un baiser, long comme mon exil, doux comme ma vengeance ! (*Il l'embrasse.*) Par la jalouse reine du ciel[1], c'est le baiser que tu m'as donné à mon départ, ô ma bien-aimée ; ma lèvre fidèle l'a conservé pur et vierge. — Mais, tandis que je parle, grands dieux ! je laisse là, sans la saluer, la plus noble des mères. Fléchissons le genou, (*il met un genou en terre*) et témoignons de ma soumission par des respects plus profonds que n'en montreraient des fils vulgaires.

VOLUMNIE. Oh ! reste debout, et sois béni, pendant que, sans autre coussin que les durs cailloux, je m'agenouillerai devant toi, et que, par une manifestation déplacée, entre le fils et la mère les rôles seront intervertis. (*Elle s'agenouille devant lui.*)

CORIOLAN. Que vois-je ! Vous à genoux devant moi, devant le fils que vos soins ont formé ! Que les cailloux du rivage aillent frapper les étoiles ; que les vents mutinés lancent contre le soleil brûlant les cèdres orgueilleux ; que l'absurde se réalise, et que l'impossible devienne facile !

VOLUMNIE. Tu es mon guerrier, tu es mon ouvrage. (*Lui montrant Valérie.*) Connais-tu cette dame ?

CORIOLAN. C'est la noble sœur de Publicola, le modèle de Rome, chaste comme le glaçon formé de la neige la plus pure et que l'hiver a suspendu au temple de Diane. — Chère Valérie !

VOLUMNIE, *lui présentant son fils.* Voici ton imparfaite image, l'abrégé de son père, qui, développé par le temps, pourra un jour en tout te ressembler.

CORIOLAN, *à son fils.* Que le dieu des guerriers, de l'aveu du puissant Jupiter, ne mette dans ton cœur que de nobles pensées ! Puisses-tu être invulnérable à la honte et briller sur les champs de bataille comme un fanal au bord des mers, présentant un front calme à toutes les tempêtes et sauvant ceux qui le voient !

VOLUMNIE, *au jeune Marcius.* Mets-toi à genoux.

CORIOLAN, *embrassant son fils.* Voilà un bel enfant.

VOLUMNIE. Lui, ta femme, cette dame et moi, nous sommes tes suppliants.

CORIOLAN. Je vous en conjure, restez-en là, ou, du moins, avant de m'adresser votre demande, rappelez-vous que ma persistance à vous refuser ce que j'ai juré de ne pas accorder, ne doit pas être regardée par vous comme un refus. Ne me demandez pas de renvoyer mes soldats, ou de capituler avec les artisans de Rome ; ne me reprochez pas ma cruauté apparente ; ne cherchez pas à tempérer ma fureur et ma soif de vengeance par de froides raisons.

VOLUMNIE. Oh ! assez, assez ! tu viens de nous déclarer ta résolution de ne rien nous accorder ; car nous n'avons pas autre chose à te demander que ce que déjà tu nous refuses. Nous t'adresserons néanmoins notre demande, et si tu la rejettes, c'est sur ta dureté qu'en retombera tout le blâme : écoute-nous donc.

CORIOLAN. Aufidius, et vous, Volsques, écoutez ; car nous ne voulons entendre en secret rien de ce qui concerne Rome. — Parlez.

VOLUMNIE. Quand nous resterions silencieuses et muettes, nos vêtements et notre maigreur témoigneraient assez quelle existence nous avons menée depuis ton exil. Juge si nous ne sommes pas malheureuses plus qu'aucune femme vivante ne l'a jamais été, puisque ta vue, qui devrait remplir nos yeux de larmes de joie et faire tressaillir nos cœurs d'allégresse, nous arrache des pleurs amers, et nous fait frissonner de crainte et de douleur, en montrant aux yeux d'une mère, d'une épouse et d'un enfant, leur fils, leur époux et leur père, déchirant les entrailles de sa patrie. Mais c'est à nous surtout, à nous, infortunées, que ton inimitié est fatale : tu nous mets dans l'impossibilité de prier les dieux, cette consolation accordée à tous, hormis à nous ; car comment les prier en même temps et pour notre patrie, comme nous y sommes obligés, et pour le succès de tes armes, comme c'est notre devoir ? Hélas ! il faut nous résoudre à perdre ou la patrie bien-aimée, notre mère commune, ou ta personne, à laquelle était attaché notre bonheur dans la patrie. Quel que soit celui de nos vœux qui s'accomplisse, quel que soit le parti qui triomphe, des deux côtés notre infortune est égale. Il faut nous résoudre à te voir ou traîné dans nos rues, chargé de fers, tel qu'un étranger criminel, ou marcher en vainqueur sur les débris fumants de ta patrie, et ceindre ton front de palmes triomphales pour avoir courageusement versé le sang de ta femme et de tes enfants. Pour moi, mon fils, je n'attendrai point l'issue de cette guerre : si je ne puis obtenir de toi que tu te montres grand et généreux aux deux nations belligérantes, plutôt que de consommer la ruine de l'une d'elles, — dès les premiers pas que tu feras pour attaquer la patrie, il te faudra, je te le jure, marcher sur le sein de ta mère, sur ce sein qui t'a donné le jour.

VIRGILIE. Et sur le mien aussi, qui t'a donné ce fils pour perpétuer ton nom dans l'avenir.

LE JEUNE MARCIUS. Il ne marchera pas sur moi ; je me sauverai jusqu'à ce que je sois devenu grand, et alors je me battrai.

CORIOLAN. Celui qui ne veut pas faiblir comme une femme ne doit avoir devant les yeux ni l'aspect de l'enfance ni le visage de la femme. J'ai écouté trop longtemps. (*Il se lève.*)

VOLUMNIE. Non, ne nous quitte pas ainsi ; si nous te demandions de sauver les Romains en détruisant les Volsques, sous les drapeaux desquels tu sers, tu pourrais condamner notre prière, comme tendant à flétrir ton honneur. Non, ce que nous te demandons, c'est de réconcilier les deux peuples, afin que les Volsques puissent dire : « Nous avons été cléments, » les Romains répondre : « Nous vous avons cette obligation, » et que tous, te saluant de leurs acclamations, s'écrient : « Béni soit celui qui nous fit cette paix ! » Tu le sais, ô mon illustre fils ! la fortune de la guerre est incertaine : mais ce qui est certain, c'est que si tu triomphes de Rome, le seul fruit que tu en retireras, ce sera un nom chargé des malédictions de l'avenir ; l'histoire dira : « Il avait un noble cœur ; mais sa dernière action a effacé sa gloire ; il a perdu son pays, et son nom est devenu odieux aux générations futures. » Parle-moi ! ô mon fils. Toi, qui as toujours marché

1 Junon, qui présidait au mariage.

dans les voies de la générosité et de l'honneur : imite l'indulgence des dieux, qui ébranlent du bruit de leur tonnerre le vaste sein de l'air, et dont la foudre, après tout, ne va frapper qu'un chêne. Pourquoi gardes-tu le silence ? Penses-tu qu'il soit honorable pour un noble cœur de conserver le souvenir des injures ? — Ma fille, parle-lui ; mes pleurs ne font aucune impression sur lui. — Parle-lui, enfant ; peut-être que ton innocence et ta faiblesse le toucheront plus que nos larmes. — Jamais il n'y eut dans le monde de fils plus redevable à sa mère ; et cependant il me laisse parler sans but, comme un condamné au pilori. Jamais tu ne témoignas à ta mère la moindre déférence, elle qui, renonçant à l'espoir d'un second hymen, avec l'amour d'une poule [illegible], t'élevant sous son aile, t'envoyant à la guerre, et te [illegible] chargé d'honneurs. Si ma requête est injuste, dis-le-moi, et rejette-la ; mais si elle ne l'est pas, tu manques à ton devoir, et les dieux te puniront d'avoir refusé à une mère l'obéissance qui lui est due. — Il détourne la tête : femmes, prosternez-vous : ajoutons à sa honte par notre humiliation. Son nom de Coriolan lui donne plus d'orgueil que nos prières ne peuvent obtenir de pitié. A genoux : finissons-en : c'est notre dernier effort. — Après quoi, nous retournerons à Rome et irons mourir avec nos voisins. Accorde-nous un regard : cet enfant, qui, ne pouvant exprimer ce qu'il voudrait dire, fait ce qu'il nous voit faire, se prosterne et tend vers toi ses mains suppliantes, donne à nos supplications plus de force que tu n'en saurais mettre à les repousser. — Venez, partons ; cet homme eut une Volsque pour mère ; sa femme est à Corioles, et c'est par hasard que cet enfant lui ressemble. — Qu'on nous donne la permission de nous retirer : je garderai le silence jusqu'à ce que notre cité soit en flammes ; alors ma voix articulera un faible et dernier son.

CORIOLAN. O ma mère, ma mère ! (*Il prend les mains de Volumnie, et reste quelques moments sans parler.*) Qu'avez-vous fait ? Voyez, les cieux s'ouvrent, les dieux abaissent vers nous leurs regards, et ils sourient de pitié en voyant cette scène contre nature. O ma mère, ma mère ! oh ! vous avez remporté une victoire heureuse pour Rome ; mais pour votre fils, — croyez-moi, oh ! croyez-moi, cette victoire lui sera bien fatale, si même elle ne lui est pas mortelle ; mais j'en accepte les conséquences. — Aufidius, si je me vois dans l'impuissance de poursuivre loyalement la guerre jusqu'au bout, je veux du moins conclure une paix convenable. Mon cher Aufidius, qu'eussiez-vous fait à ma place ? Auriez-vous pu, Aufidius, écouter une mère moins longtemps, ou lui accorder moins ?

AUFIDIUS. Mon cœur s'en est ému.

CORIOLAN. Je n'en doute pas ; et moi-même, seigneur, sachez qu'il n'est pas [illegible] de mes yeux des pleurs de compassion. Mais, seigneur, je prendrai votre conseil pour [illegible] de la paix [illegible] Rome [illegible] conduite [illegible] de votre approbation. — O ma mère ! ô [illegible]

AUFIDIUS, *à part.* Je suis charmé que tu aies mis ta clémence [illegible] ton honneur ; je [illegible] de [illegible] fortune. (*Les* [illegible] *à Coriolan.*)

[illegible]

SCÈNE IV.

[illegible]

[illegible]

SICINIUS. Oui ; eh [illegible]

[illegible]

damnées et n'attendent plus que l'exécution de la sentence.

SICINIUS. Est-il possible qu'un si court intervalle puisse changer à ce point la condition d'un homme ?

MÉNÉNIUS. Il y a de la différence entre un ver et un papillon : et cependant le papillon a commencé par n'être qu'un ver : de même Marcius, d'homme qu'il était, est devenu un dragon : il a des ailes, il ne touche plus à la terre.

SICINIUS. Il aimait tendrement sa mère !

MÉNÉNIUS. Il m'aimait aussi ; et maintenant il ne se souvient pas plus de sa mère qu'un cheval de huit ans. L'aigreur empreinte sur son visage suffirait pour tourner le raisin. Quand il marche, il se meut comme une machine de guerre, et le sol s'affaisse sous ses pas ; il percerait une cuirasse d'un seul de ses regards ; sa voix ressemble au son d'une cloche funèbre, et son murmure au bruit d'une batterie. Il est assis sur son trône comme une espèce d'Alexandre : ce qu'il commande est exécuté aussitôt qu'ordonné ; il ne lui manque, pour être un dieu, que l'éternité et un ciel pour trône.

SICINIUS. Il lui manque encore la clémence, si ce que vous dites de lui est vrai.

MÉNÉNIUS. Je le peins tel qu'il est. Vous verrez quelle miséricorde sa mère obtiendra de lui. Il n'y a pas plus de miséricorde en lui que de lait chez un tigre mâle : notre malheureuse ville en fera l'expérience ; et tout cela, c'est vous qui en êtes cause.

SICINIUS. Que les dieux nous soient en aide !

MÉNÉNIUS. Non, dans la circonstance actuelle les dieux ne nous seront point en aide. Quand nous l'avons banni, nous ne les avons pas consultés ; et maintenant qu'il revient pour nous briser la tête, ils ne s'inquiètent pas de nous.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER, *à Sicinius.* Si vous voulez sauver vos jours, courez vous réfugier dans votre maison ; les plébéiens ont saisi le tribun votre collègue ; ils le traînent au milieu d'eux en jurant que si les dames romaines ne rapportent pas des nouvelles rassurantes, ils le feront mourir à petit feu.

Arrive UN AUTRE MESSAGER.

SICINIUS. Quelles nouvelles ?

DEUXIÈME MESSAGER. De bonnes nouvelles ! de bonnes nouvelles ! Les dames ont réussi ; les Volsques se retirent, et Marcius est parti : jamais jour plus fortuné n'a lui sur Rome, pas même celui qui vit expulser les Tarquins.

SICINIUS. Ami, es-tu certain que cela soit vrai ? En es-tu certain ?

DEUXIÈME MESSAGER. Aussi certain qu'il l'est que le soleil est de feu. Où étiez-vous donc caché, que vous en doutez encore ? Jamais la marée ne se précipita sous l'arche d'un pont avec plus de violence que la foule consolée à travers nos portes. Écoutez ! (*On entend le bruit des trompettes et des hautbois et les roulements des tambours, mêlés aux acclamations du peuple.*) Les trompettes, les flûtes, les psaltérions, les fifres, le tambourin et les cymbales, se mêlent aux cris des Romains, et font danser le soleil. Entendez-vous ? (*Les acclamations recommencent.*)

MÉNÉNIUS. Voilà de bien bonnes nouvelles. Je vais aller au-devant des dames. Cette Volumnie vaut toute une ville de consuls, de sénateurs, de patriciens ; de tribuns comme vous elle vaut une mer et une terre toutes pleines. Vous avez aujourd'hui prié avec succès : ce matin, pour dix mille [illegible] je n'aurais pas donné une obole. Entendez-vous [illegible] ? (*Les acclamations et la* [illegible])

SICINIUS, *au deuxième Messager.* D'abord, que les dieux te bénissent pour les bonnes nouvelles ; ensuite, reçois mes remerciments.

DEUXIÈME MESSAGER. [illegible], nous avons tous sujet d'être [illegible].

SICINIUS. [illegible] qu'elles [illegible] s'approche de la ville ?

DEUXIÈME MESSAGER. Il est sur le point d'y entrer.

SICINIUS. [illegible] Allons [illegible]

[illegible]

Entrent LES DAMES [illegible] LES SÉNATEURS, LES PATRICIENS [illegible] devant les [illegible]

PREMIER SÉNATEUR. [illegible] celle qui a sauvé Rome ! Convoquez [illegible] les tribus [illegible] les dieux ; [illegible] des fleurs [illegible]

min de nos libératrices : que vos cris de joie fassent oublier les clameurs qui ont accompagné l'exil de Marcius : proclamez son rappel en saluant sa mère : criez : « Soyez les bienvenues, Romaines! soyez les bienvenues ! »

TOUS. Soyez les bienvenues, Romaines ! soyez les bienvenues ! (*Ils s'éloignent. Fanfares de trompettes et de tambours.*)

SCÈNE V.

Antium. — Une place publique.

Arrivent TULLUS AUFIDIUS et sa Suite.

AUFIDIUS. Allez, dites aux chefs de la ville que je suis ici, remettez-leur ce papier ; quand ils l'auront lu, dites-leur de se rendre sur la place publique ; là, en leur présence, et devant tout le peuple, j'établirai la preuve du contenu de cet écrit. Celui que j'accuse est déjà entré dans nos murs, et il se propose de paraître devant le peuple, dans l'espoir de se justifier avec des paroles : hâtez-vous. (*La Suite d'Aufidius s'éloigne.*)

Arrivent trois ou quatre CONJURÉS, faisant partie de la faction d'Aufidius.

AUFIDIUS, *continuant.* Soyez les bienvenus!

PREMIER CONJURÉ. Comment va notre général?

AUFIDIUS. Comme un homme empoisonné par ses propres bienfaits, et qui périt victime de sa générosité.

DEUXIÈME CONJURÉ. Noble seigneur, si vous persistez dans le projet auquel vous avez désiré nous associer, nous vous délivrerons du danger qui vous menace.

AUFIDIUS. C'est ce que je ne saurais dire. Nous conformerons notre conduite aux dispositions du peuple.

TROISIÈME CONJURÉ. Le peuple flottera incertain tant qu'il y aura de la division entre vous ; la chute de l'un rendra le survivant héritier de toute la faveur publique.

AUFIDIUS. Je le sais ; et pour le frapper j'ai des raisons plausibles; je l'ai élevé au pouvoir, et je me suis rendu garant de sa fidélité; lui, une fois parvenu à cette haute position, il s'est mis à arroser ses plantes nouvelles avec les eaux de la flatterie ; il a séduit mes amis ; et dans ce but, il a fait fléchir sa nature auparavant brusque, ingouvernable et indépendante.

TROISIÈME CONJURÉ. Seigneur, son inflexibilité, lorsqu'il briguait le consulat qu'il ne put obtenir, faute d'avoir su plier... —

AUFIDIUS. J'allais en parler. Banni pour son orgueil, il vint à mon foyer, tendant la gorge à mon épée ; je l'accueillis, je me l'associai, je lui [illegible] ce qu'il voulut ; j'allai jusqu'à lui permettre, pour accomplir ses projets, de choisir parmi mes soldats [illegible] même, je servis ses projets [illegible] ; je l'aidai à recueillir une renommée qu'il s'appropria tout entière ; si bien qu'à la fin je parus son subalterne, et non son égal, et il me récompensait d'un sourire comme si j'eusse été un mercenaire.

PREMIER CONJURÉ. C'est vrai, seigneur : et l'armée s'en est étonnée ; et en dernier lieu, quand Rome [illegible] —

AUFIDIUS. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

lui sentir la lame de votre épée, et nous vous seconderons; quand il sera couché sur le carreau, vous direz sur son compte tout ce qu'il vous plaira, et ses raisons seront enterrées avec son corps.

AUFIDIUS. N'en dites pas davantage; voici les sénateurs.

Arrivent LES SÉNATEURS de la ville.

LES SÉNATEURS. Soyez le bienvenu parmi nous.

AUFIDIUS. Je ne l'ai pas mérité : mais, dignes seigneurs, avez-vous lu attentivement ce que je vous ai écrit?

LES SÉNATEURS. Nous l'avons lu.

PREMIER SÉNATEUR. Et cette lecture nous a affligés. Les torts qu'il avait eus jusqu'ici pouvaient, je pense, aisément s'excuser ; mais finir par où il aurait dû commencer, sacrifier le fruit de nos armements, nous rembourser nos frais pour tout salaire, conclure un traité avec des gens qui se rendaient, ce sont là des fautes qui n'admettent point d'excuse.

AUFIDIUS. Il approche; vous allez l'entendre.

CORIOLAN s'avance ; les tambours battent ; on porte des étendards devant lui, une foule de Citoyens l'accompagnent.

CORIOLAN. Salut, seigneurs ! je reviens votre soldat, portant dans le cœur tout aussi peu d'amour pour mon pays que lorsque je vous ai quittés, et toujours soumis à vos ordres suprêmes. Sachez que j'ai commencé notre expédition avec succès, et que, me frayant un chemin sanglant, j'ai conduit vos guerriers jusqu'aux portes de Rome. Le butin que nous rapportons dépasse de plus d'un tiers les frais de la campagne ; nous avons conclu la paix à des conditions non moins glorieuses pour les Antiates qu'ignominieuses pour les Romains ; en voici le traité signé des consuls et des patriciens, et portant le sceau du sénat.

AUFIDIUS. Ne le lisez pas, nobles seigneurs; mais répondez au traître qu'il a, au plus haut degré, abusé de ses pouvoirs.

CORIOLAN. Traître ! Qu'entends-je ?

AUFIDIUS. Oui, traître, Marcius.

CORIOLAN. Marcius !

AUFIDIUS. Oui, Marcius, Caïus Marcius! Crois-tu donc que je veuille t'honorer de ce nom de Coriolan que tu as volé dans Corioles? — Sénateurs et chefs de l'Etat, il a perfidement trahi vos intérêts, et pour quelques larmes frivoles il a vendu à sa femme et à sa mère votre ville de Rome, car elle était vôtre ; il a rompu son serment et sa résolution comme un fil de soie pourri ; et sans daigner rassembler un conseil de guerre, il lui a suffi des pleurs de sa nourrice pour sacrifier lâchement et piteusement votre victoire ; si bien que les enfants ont rougi pour lui, et que les hommes de cœur se regardaient l'un l'autre, indignés et confus.

CORIOLAN. Dieu Mars, tu l'entends!

AUFIDIUS. Ne nomme point ce dieu, enfant pleureur et pusillanime!

CORIOLAN. Ah! ah!

AUFIDIUS. Tu n'es que cela.

CORIOLAN. Démesuré menteur, tu viens de gonfler mon cœur [illegible] ma poitrine ne peut plus le contenir — Moi, un enfant! — O misérable ! — Pardonnez-moi, seigneurs ; c'est la première fois que je me vois forcé d'échanger des injures. Graves sénateurs, votre jugement doit donner un démenti à cet impudent; il porte encore les traces que mes coups ont imprimées sur son corps; il les portera jusqu'à la tombe, et sa conscience se joint à moi pour [illegible]

PREMIER SÉNATEUR. Silence, l'un et l'autre, et laissez-moi parler.

CORIOLAN. Volsques, coupez-moi par morceaux! Hommes et enfants, rougissez tous de mon sang la pointe de vos épées. [illegible] Ah! imposteur! — Si vos annales disent vrai, vous y lirez que, tel qu'un aigle qui s'abat dans un colombier, [illegible] Volsques dans Corioles, et j'étais seul encore! — Un enfant !

AUFIDIUS. Nobles seigneurs, souffrirez-vous que cet infâme imposteur rappelle sous vos yeux les succès de son aveugle fortune, ces succès qui ont fait votre honte?



(*Ils sortent, emportant le corps de Coriolan.* Acte V, scène IV, page 104.)

LES CONJURÉS. Qu'il meure pour expier cette insulte !

PLUSIEURS CITOYENS, *parlant à la fois*. Mettez-le en pièces à l'instant même. Il a tué mon fils : — il a tué ma fille ; — il a tué mon cousin Marcus ; — il a tué mon père. —

DEUXIÈME SÉNATEUR. Holà ! silence ! — point de violence ! — taisez-vous ! C'est un guerrier illustre : il a rempli le monde de sa gloire. La dernière faute dont il s'est rendu coupable envers vous sera jugée par les voies légales. — Arrêtez, Aufidius ; ne troublez point la paix.

CORIOLAN. Oh ! que je voudrais le tenir au bout de mon épée, quand six autres Aufidius de son espèce se joindraient à lui !

AUFIDIUS. Insolent scélérat !

LES CONJURÉS. Tuez-le, tuez-le, tuez-le. (*Aufidius et les Conjurés tirent l'épée et tuent Coriolan, qui tombe et meurt ; Aufidius pose un pied sur son cadavre.*)

LES SÉNATEURS. Arrêtez ! arrêtez !

AUFIDIUS. Mes nobles maîtres, écoutez-moi !

PREMIER SÉNATEUR. O Tullus, —

DEUXIÈME SÉNATEUR. Tu as commis un acte que la valeur réprouve.

TROISIÈME SÉNATEUR. Ne marchez pas sur lui ! — Contenez-vous tous. Remettez vos épées dans le fourreau.

AUFIDIUS. Seigneurs, quand vous saurez ce que, parmi ce tumulte provoqué par lui seul, on ne saurait vous dire, quand vous connaîtrez les graves périls auxquels vous exposait la vie de cet homme, vous vous réjouirez de le voir moissonné. Veuillez me faire comparaître devant votre sénat : si je ne prouve que j'ai agi en loyal serviteur du pays, je me soumettrai à votre jugement le plus rigoureux.

PREMIER SÉNATEUR. Qu'on enlève son corps et qu'on porte son deuil. Jamais héraut d'armes ne suivit le convoi d'un mort plus illustre.

DEUXIÈME SÉNATEUR. L'irritation d'Aufidius absout son action d'une grande partie du blâme qui s'y attache ; prenons-en notre parti.

AUFIDIUS. Ma fureur est passée, et je me sens pénétré de douleur. Emportons-le. — Que trois des principaux guerriers viennent m'aider dans cet office ; que nos tambours en deuil fassent entendre leur morne roulement ; renversez l'acier de vos lances : quoique dans cette ville il ait fait bien des veuves et bien des orphelins, quoique ces blessures saignent encore, nous rendrons de légitimes honneurs à sa mémoire. Aidez-moi. (*Ils sortent, emportant le corps de Coriolan, au son d'une marche funèbre.*)

FIN DE CORIOLAN.



Marullus. Voyons, quel est ton métier, mauvais drôle? (Acte Ier, scène Ire, page 105.)

JULES CÉSAR

DRAME EN CINQ ACTES.

JULES CÉSAR.
OCTAVE CÉSAR,
MARC-ANTOINE, } Triumvirs après la mort de Jules César.
M. ÉMILIUS LÉPIDE,
CICÉRON,
PUBLIUS, } Sénateurs.
POPILIUS LÉNA,
MARCUS BRUTUS,
CASSIUS,
CASCA,
TRÉBONIUS,
LIGARIUS, } Conjurés contre César.
DÉCIUS BRUTUS,
MÉTELLUS CIMBER,
CINNA,
FLAVIUS,
MARULLUS, } Tribuns du peuple.
ARTÉMIDORE, rhéteur de Cnide.
UN DEVIN.
CINNA, poëte de la suite de César.
UN AUTRE POËTE.
LUCILIUS,
TITINIUS,
MESSALA, } Amis de Brutus et de Cassius.
CATON LE JEUNE,
VOLUMNIUS,
VARRON,
CLITUS,
CLAUDIUS, } Serviteurs de Brutus.
STRATON,
LUCIUS,
DARDANIUS,
PINDARUS, serviteur de Cassius.
CALPHURNIA, femme de Jules César.
PORTIA, femme de Brutus.
Sénateurs, Citoyens, Gardes, Serviteurs, etc.

La scène, dans les trois premiers actes, est à Rome, puis à Sardes, et aux environs de Philippes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Rome. — Une rue.

Arrivent FLAVIUS, MARULLUS, et une foule de Citoyens.

FLAVIUS. Allez-vous-en ; rentrez chez vous, fainéants, rentrez : est-ce fête aujourd'hui ? Eh quoi ! ne savez-vous pas que, les jours ouvrables, nul artisan ne doit sortir sans porter les insignes de sa profession ? — Parle, toi ; de quel métier es-tu ?

PREMIER CITOYEN. Je suis charpentier.

MARULLUS. Où sont ton tablier de cuir et ton équerre ? Pourquoi as-tu mis tes plus beaux habits ? — Et toi, quel est ton métier ?

DEUXIÈME CITOYEN. Ma foi, seigneur, ma profession n'a rien de bien distingué ; je suis tout bonnement comme qui dirait un réparateur.

MARULLUS. Quel est ton métier ? réponds-moi sans détours.

DEUXIÈME CITOYEN. C'est un métier, seigneur, que je puis exercer, je l'espère, en toute sûreté de conscience : je raccommode les gens.

MARULLUS. Ton métier, coquin ! Voyons, quel est ton métier, mauvais drôle ?

DEUXIÈME CITOYEN. Je vous en prie, seigneur, ne sortez pas de vos gonds ; néanmoins, si quelque chose se détraque chez vous, je puis vous rafistoler.

MARULLUS. Comment! me rafistoler? Que veux-tu dire, drôle?

DEUXIÈME CITOYEN. Oui, si vous l'aimez mieux, je puis vous rapetasser.

FLAVIUS. Tu es savetier, n'est-ce pas?

DEUXIÈME CITOYEN. Ma foi, seigneur, mon alène est mon gagne-pain; je ne me mêle des affaires des gens, hommes ou femmes, qu'à l'endroit de la chaussure. Je suis, s'il faut vous le dire, chirurgien de vieux souliers; quand ils sont en danger, je les fais revivre, et les personnages les plus huppés ont marché sur mon ouvrage.

FLAVIUS. Mais pourquoi n'es-tu pas dans ton échoppe aujourd'hui? Pourquoi traînes-tu à ta suite cette foule de gens?

DEUXIÈME CITOYEN. C'est d'abord pour leur faire user leurs chaussures, et par là me procurer de l'ouvrage; puis, à vous dire vrai, c'est fête pour nous aujourd'hui; nous allons voir César et nous réjouir à son triomphe.

MARULLUS. Pourquoi vous réjouir? Quelle conquête César nous rapporte-t-il? quel captif attelé à son char le ramène triomphant dans Rome? Peuple stupide, plus stupide que la pierre insensible, cœurs durs, cruels enfants de Rome, n'avez-vous pas connu Pompée? Combien de fois, montant sur les murs et les créneaux, sur les tours, sur les fenêtres, jusque sur le sommet des chemins, vos enfants dans les bras, vous avez patiemment attendu tout le jour pour voir le grand Pompée passer dans les rues de Rome! Du plus loin que vous aperceviez son char, vous poussiez de toutes parts des acclamations telles que le Tibre tremblait sous ses rives au bruit de vos voix répétées par l'écho de ses cavernes profondes! Et maintenant vous mettez vos vêtements les plus beaux, vous vous réjouissez comme un jour de fête, et vous semez des fleurs sous les pas de l'homme qui revient triomphant couvert du sang de Pompée? Retirez-vous: hâtez-vous de rentrer dans vos demeures; là, tombez à genoux, priez les dieux de suspendre les fléaux qui doivent punir tant d'ingratitude.

FLAVIUS. Allez, allez, mes chers concitoyens, pour réparer votre faute, rassembler tous les pauvres gens de votre classe, conduisez-les au bord du Tibre, et là, versez des flots de larmes dans son lit, jusqu'à ce que son onde, grossie par vos pleurs, atteigne sa rive la plus haute. (*Les Citoyens s'éloignent.*)

FLAVIUS, *continuant*. Voyez comme leur âme grossière s'est émue; ils s'éloignent silencieux et comprenant leurs torts. Rendez-vous au Capitole par cette rue; je m'y rendrai par cette autre; dépouillez les statues que vous trouverez couvertes de leurs ornements sacrés.

MARULLUS. Le pouvons-nous? Vous savez que c'est aujourd'hui la fête des Lupercales?

FLAVIUS. N'importe, ne laissons aucune statue parée des trophées de César. Je vais parcourir les rues et en chasser la populace; faites-en autant partout où vous verrez la foule rassemblée. Arrachons de l'aile de César ces plumes naissantes, si nous voulons qu'il ne prenne qu'un ordinaire essor; autrement il élèvera son vol à perte de vue, et nous tiendra tous courbés dans une crainte servile. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une place publique.

Arrive, [illegible], CÉSAR, ANTOINE [illegible], CALPHURNIA, PORTIA, DECIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS et CASCA, suivis d'une foule de Peuple, [illegible] UN DEVIN.

CÉSAR. Calphurnia! —

CASCA. Silence! César parle. (*La musique cesse.*)

CÉSAR. Calphurnia, —

CALPHURNIA. Me voici, seigneur.

CÉSAR. Placez-vous sur le passage d'Antoine lorsqu'il exécutera la course. — Antoine!

ANTOINE. César, seigneur?

CÉSAR. Antoine, [illegible] Calphurnia dans la course, [illegible] que les femmes stériles [illegible] de la stérilité.

ANTOINE. Je m'en souviendrai: quand César dit: Fais ceci, cela est fait.

CÉSAR. Continuons notre marche et n'omettons aucune cérémonie. (*La musique recommence.*)

LE DEVIN. César!

CÉSAR. Ah! qui m'appelle?

CASCA. Que tout bruit cesse! Qu'on fasse de nouveau silence! (*La musique cesse.*)

CÉSAR. Qui m'appelle dans la foule? quelle voix perçante, dominant le bruit des instruments, a crié: César! Parle, César se tourne pour t'entendre.

LE DEVIN. Crains les ides de Mars.

CÉSAR. Quel est cet homme?

BRUTUS. C'est un devin qui te dit de craindre les ides de Mars.

CÉSAR. Qu'on l'amène devant moi, je veux le voir en face.

CASCA. L'ami, sors de la foule, regarde César.

CÉSAR. Qu'as-tu à me dire, maintenant? Parle de nouveau.

LE DEVIN. Crains les ides de Mars.

CÉSAR. C'est un rêveur, laissons-le; continuons notre marche. (*Le cortége s'éloigne à l'exception de Brutus et de Cassius.*)

CASSIUS. Te proposes-tu d'aller voir la course?

BRUTUS. Moi? non.

CASSIUS. Viens-y, je te prie.

BRUTUS. Je n'aime point les jeux: Antoine devait me céder une partie de sa gaieté folâtre: que je ne t'empêche pas d'y aller, Cassius: je vais te quitter.

CASSIUS. Brutus, depuis quelque temps je t'observe; je ne vois plus dans tes yeux cette tendresse affectueuse que j'y trouvais naguère. Il y a quelque chose de trop froid, de trop réservé dans tes rapports avec l'ami qui te chérit.

BRUTUS. Cassius, tu te trompes: si de sombres nuages voilent mon front, le mécontentement empreint sur mon visage est dirigé contre moi seul. Depuis quelque temps, je suis tourmenté par une lutte de sentiments contraires, par des idées qui ne concernent que moi; tout cela a pu altérer mes manières; mais que mes amis, parmi lesquels je te compte, Cassius, ne s'en affligent pas; qu'ils se disent, pour expliquer ce qu'ils nomment mon indifférence, que le pauvre Brutus, en guerre avec lui-même, oublie de témoigner à ses amis l'affection qu'il leur porte.

CASSIUS. Je me suis donc bien mépris, Brutus, sur la nature de tes sentiments; cette erreur est cause que j'ai renfermé en moi-même des pensées d'une haute importance, de graves méditations. Dis-moi, Brutus, peux-tu voir ton visage?

BRUTUS. Non, Cassius; l'œil ne peut se voir lui-même que lorsqu'un autre objet le réfléchit.

CASSIUS. C'est juste; on déplore amèrement, Brutus, que tu n'aies pas un miroir qui réfléchisse à tes yeux ton mérite ignoré de toi-même, et dans lequel tu puisses contempler ton image. J'ai entendu les hommes les plus considérables de Rome, après l'immortel César, parler de Brutus, et, gémissant sur le joug qui nous opprime, souhaiter que le noble Brutus eût des yeux.

BRUTUS. Dans quels périls veux-tu m'entraîner, Cassius, en m'excitant à chercher en moi-même ce qui n'y est pas?

CASSIUS. Entends-moi donc, Brutus; et puisque tu ne peux te voir toi-même sans un réflecteur, je serai ton miroir; je veux, sans flatterie, te montrer dans toi ce que tu n'y as point vu encore; et ne te défie pas de moi, mon cher Brutus. Si je n'étais qu'un bouffon vulgaire, si j'avais l'habitude de prodiguer au premier venu les protestations de mon amitié banale; si tu me connais pour l'un de ces hommes qui vous accablent de caresses, vous embrassent à vous étouffer, et vous quittent pour vous calomnier: si j'étais de ces gens qui font profession de figurer dans tous les banquets, alors tu pourrais te défier de moi. (*On entend un bruit de fanfares et d'acclamations.*)

BRUTUS. Que signifient ces acclamations? Je crains que le peuple ne choisisse César pour son roi.

CASSIUS. Tu le crains? Je dois en conclure que tu ne le voudrais pas?

BRUTUS. Je ne le voudrais pas, Cassius, et cependant j'aime César tendrement. — Mais pourquoi me retiens-tu si longtemps ici? qu'as-tu à me communiquer? Si c'est quelque chose qui intéresse le bien général, place devant moi d'un côté la gloire, de l'autre la mort; je les regarderai l'une et l'autre en face et sans m'émouvoir. Car, que les dieux me soient en aide comme il est vrai que j'aime la gloire plus que je ne crains la mort.

CASSIUS. Je connais en toi cette vertu, Brutus, comme

je connais les traits de ton visage. Eh bien, c'est de gloire que je veux te parler. Je ne saurais dire ce que toi et les autres hommes vous pensez de cette vie : mais en ce qui me concerne, j'aimerais autant n'être pas que de vivre pour craindre une créature qui n'est pas plus que moi. Je suis né aussi libre que César ; toi, de même : nous avons été nourris aussi sainement que lui, et tous deux nous pouvons aussi bien que lui soutenir la rigueur des hivers. Un jour d'orage, où le Tibre courroucé assiégeait ses rives, César me dit : « Oserais-tu, Cassius, t'élancer avec moi dans ces flots irrités et nager jusqu'à tel endroit ? » Il avait à peine articulé ces mots, que tout habillé je plongeai dans le fleuve, en le sommant de me suivre : ce qu'il fit en effet. Le torrent mugissait ; luttant contre lui d'un bras nerveux, et rejetant des deux côtés les vagues en fureur, nous nageâmes en rivalisant de force et d'intrépidité ; mais, avant que nous eussions atteint le but marqué, César me cria : « Viens à mon secours, Cassius, ou je me noie. » Comme autrefois Énée, notre glorieux ancêtre, emporta le vieil Anchise sur ses épaules, et l'arracha aux flammes de Troie, de même j'arrachai aux flots du Tibre César épuisé ; et aujourd'hui cet homme est devenu un dieu ; et Cassius n'est qu'une chétive créature, et il faut qu'il s'incline humblement, s'il arrive à César de lui faire en passant un léger signe de tête. Pendant qu'il était en Espagne, il eut la fièvre : quand une attaque le prenait, j'ai remarqué qu'il tremblait : oui, rien n'est plus vrai, ce dieu tremblait. Ses lèvres pusillanimes avaient perdu leur couleur ; ces yeux dont le regard tient le monde en crainte, étaient devenus ternes. Je l'entendis gémir : et cette voix que les Romains n'écoutent qu'avec respect, et dont ils inscrivent les paroles dans leurs annales, — elle criait, comme eût pu faire une jeune fille malade : « Titinius, donne-moi à boire. » Dieux, je m'étonne qu'un mortel si débile ait pris un tel essor dans la lice du monde, et seul ait remporté la palme. (*Fanfares, acclamations.*)

BRUTUS. Encore une acclamation ! ces applaudissements, sans doute, sont provoqués par de nouveaux honneurs décernés à César.

CASSIUS. C'est un géant qui enjambe en deux pas cet étroit univers ; nous autres, mortels chétifs, nous marchons entre ses jambes colossales et promenons autour de nous un timide regard pour trouver une tombe ignominieuse. Il est des moments où un homme est maître de sa destinée. Si nous ne sommes que d'obscurs subalternes, mon cher Brutus, la faute en est à nous, et non à notre étoile. Brutus ! César ! Qu'y a-t-il dans ce César ? En quoi ce nom sonne-t-il mieux que le tien ? Écris-les tous deux : le tien est un nom tout aussi beau ; prononce-les : il est tout aussi sonore ; pèse-les : leur poids est égal ; si tu t'en sers pour évoquer les esprits, le nom de Brutus sera aussi puissant que celui de César. (*Les acclamations recommencent.*) Au nom de tous les dieux, de quels aliments se nourrit donc ce César, pour être devenu si grand ? Quelle honte pour notre époque ! Rome, tu as perdu la race des nobles courages ! Quelle est, depuis le déluge universel, la génération qui n'a eu qu'un seul homme dont elle pût s'enorgueillir ? Jusqu'à ce jour, quand a-t-on pu dire, en parlant de Rome, que dans sa vaste enceinte elle ne contenait qu'un homme ? C'est pour le coup que nous pouvons appeler Rome un désert, puisqu'un seul homme l'habite. Oh ! toi et moi, nous avons entendu dire à nos pères qu'il y avait autrefois un Brutus[1] qui eût autant aimé voir le démon éternel trôner dans Rome que d'y souffrir un roi.

BRUTUS. Que tu m'aimes, c'est ce dont je ne doute point. Ce à quoi tu voudrais m'amener, je le devine en partie : je te communiquerai plus tard ce que je pense sur ce sujet et sur l'état actuel des choses. Pour le moment, je te supplie, au nom de l'amitié, de ne point m'en parler davantage. Je réfléchirai à ce que tu m'as dit ; ce que tu as à me dire, je l'écouterai avec attention ; et je trouverai un moment convenable pour nous entretenir de ces importantes matières. Jusque-là, mon noble ami, retiens bien ceci : Brutus aimerait mieux n'être qu'un villageois que de se dire enfant de Rome aux dures conditions que les événements présents préparent à notre époque.

CASSIUS. Je suis content que mes faibles paroles aient fait jaillir de l'âme de Brutus cette noble étincelle.

[1] Lucius Junius Brutus, qui expulsa les Tarquins.

Revient CÉSAR et son Cortége.

BRUTUS. Les jeux sont terminés, et César est de retour.

CASSIUS. Quand ils vont passer près de nous, tire Casca par la manche : et dans sa brusque franchise il te racontera ce qui s'est passé aujourd'hui de remarquable.

BRUTUS. Je le ferai : — mais, Cassius, la colère est peinte sur le front de César, et tous ceux qui l'accompagnent ont l'air humilié et confus ; les joues de Calphurnia sont pâles ; Cicéron a le visage irrité, et ses yeux flamboient comme nous l'avons souvent vu dans les débats du Capitole quand il arrivait à quelque sénateur de le contredire.

CASSIUS. Casca nous dira de quoi il est question.

CÉSAR. Antoine !

ANTOINE. César !

CÉSAR. Je veux avoir auprès de moi des hommes gras, légers de cervelle, et qui dorment la nuit : ce Cassius a un aspect de maigreur et un air décharné ; il pense trop ! ces hommes-là sont dangereux.

ANTOINE. Ne le crains pas, César ; il n'est pas dangereux : c'est un noble Romain bien intentionné.

CÉSAR. Je voudrais qu'il fût plus gras, mais je ne le crains pas. Cependant, si j'étais susceptible de crainte, de tous les hommes, celui que j'éviterais avec le plus de soin, ce serait ce maigre Cassius. Il lit beaucoup, il est grand observateur, et il pénètre la pensée des hommes à travers leurs actes ; il n'aime pas comme toi le goût des spectacles et des jeux ; il n'aime pas la musique ; rarement il sourit ; et quand cela lui arrive, il a l'air de se moquer de lui-même et de se prendre en pitié d'avoir pu se laisser aller à une telle faiblesse. Ces hommes-là n'ont jamais de repos tant qu'ils voient quelqu'un au-dessus d'eux, et c'est ce qui en fait des hommes dangereux. Je te dis ce qui est à craindre plutôt que ce que je crains ; car je suis toujours César. Place-toi à ma droite, car j'ai cette oreille dure, et dis-moi franchement ce que tu penses de lui. (*César et son cortége s'éloignent. Casca demeure.*)

CASCA. Vous m'avez tiré par mon manteau ; voulez-vous me parler ?

BRUTUS. Oui, Casca ; dites-nous ce qui est arrivé aujourd'hui, que César a l'air si mécontent.

CASCA. Est-ce que vous n'étiez pas avec lui ?

BRUTUS. Si j'y avais été, je ne demanderais pas à Casca ce qui s'est passé.

CASCA. On lui a offert une couronne et il l'a écartée avec la main ; et alors le peuple a poussé de grands cris.

BRUTUS. Pourquoi la seconde acclamation a-t-elle eu lieu ?

CASCA. Pour la même cause.

CASSIUS. Il y a eu trois acclamations ; pourquoi la dernière ?

CASCA. Pour le même motif encore.

BRUTUS. Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois ?

CASCA. Oui, et trois fois il l'a écartée ; mais à chaque fois c'était d'une manière plus molle ; et à chaque refus les cris de nos gens recommençaient.

CASSIUS. Qui lui a offert la couronne ?

CASCA. Antoine.

BRUTUS. Mon cher Casca, racontez-nous comment les choses se sont passées.

CASCA. Que je sois pendu si je puis vous le dire ; c'était une farce toute pure, j'y ai à peine pris garde. J'ai vu Marc Antoine lui offrir une couronne, et encore n'était-ce pas une couronne, mais quelque chose d'approchant : comme je vous l'ai dit, il a refusé de la recevoir, quoique selon moi il eût grande envie de la prendre. Antoine la lui a offerte de nouveau ; il l'a écartée une seconde fois ; mais à mon sens ses doigts avaient grand'peine à s'en détacher ; alors Antoine la lui a présentée une troisième fois ; et pour la troisième fois il a refusé de la prendre ; à ce troisième refus, la foule a poussé des cris, a claqué des mains, des milliers de bonnets crasseux ont volé en l'air ; et de toutes ces bouches tant de miasmes malsains se sont exhalés, que César a failli en être suffoqué ; il a perdu connaissance et est tombé par terre, pendant que moi, je n'osais rire, de crainte d'ouvrir les lèvres et d'aspirer le mauvais air.

CASSIUS. Doucement, je vous prie. Quoi ! César s'est évanoui ?

CASCA. Il est tombé au milieu de la place, la bouche écumante et sans voix.

BRUTUS. Cela ne m'étonne pas ; il est sujet au mal caduc.

CASSIUS. Non, ce n'est pas César, c'est vous et moi, c'est

l'honnête Casca, c'est nous qui, grâce à notre faiblesse, avons le mal caduc.

CASCA. Je ne sais pas ce que vous voulez dire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que César est tombé. Si la canaille ne l'a pas tour à tour applaudi et sifflé selon que sa conduite lui plaisait, comme elle en use à l'égard des acteurs sur la scène, je veux qu'on ne me croie jamais.

BRUTUS. Qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui?

CASCA. Avant de s'évanouir, ayant vu la foule stupide témoigner sa joie de ce qu'il refusait la couronne, il a entr'ouvert sa tunique et a présenté sa poitrine à leurs coups. — Si j'avais été l'un des artisans qui se trouvaient là, je l'aurais pris au mot, ou je consens à descendre aux enfers de compagnie avec ces drôles ; il est donc tombé. Quand il est revenu à lui, il a déclaré que s'il avait fait ou dit quelque chose de répréhensible, il priait le peuple de vouloir bien l'attribuer à son infirmité. Trois ou quatre femmes autour de moi se sont mises à crier : « Hélas! le pauvre homme! » ajoutant qu'elles le lui pardonnaient de tout leur cœur. Mais il ne faut pas s'en étonner ; quand même César aurait poignardé leurs mères, elles en auraient fait autant.

BRUTUS. Et c'est après cela qu'il s'est retiré de si mauvaise humeur?

CASCA. Oui.

CASSIUS. Cicéron n'a-t-il rien dit?

CASCA. Si fait, il a parlé grec.

CASSIUS. Qu'a-t-il dit?

CASCA. Si je peux vous le dire, je veux ne jamais vous regarder en face ; ceux qui l'ont compris souriaient en se regardant et hochaient la tête ; mais c'était du grec pour moi. Je puis vous apprendre encore d'autres nouvelles : Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les statues de César, sont réduits au silence. Adieu. Il s'est passé bien d'autres drôleries encore dont je ne me souviens plus.

CASSIUS. Voulez-vous souper avec moi ce soir, Casca?

CASCA. Non, je suis engagé.

CASSIUS. Voulez-vous dîner avec moi demain ?

CASCA. Oui, si je suis vivant, si votre intention est la même et si votre dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS. Bien ; je vous attendrai.

CASCA. Vous le pouvez. Adieu, tous deux. (*Casca s'éloigne.*)

BRUTUS. Comme cet homme est devenu épais et lourd ! Dans son enfance il était plein de feu.

CASSIUS. Tel il est encore, malgré son apathie apparente, lorsqu'il s'agit d'exécuter une entreprise noble et hardie. Cette rudesse est un assaisonnement à son bon sens; elle fait digérer ses paroles de meilleur appétit.

BRUTUS. C'est vrai. Maintenant je vais te quitter : demain, nous causerons ensemble ; j'irai te trouver, ou, si tu le préfères, viens me voir chez moi ; je t'attendrai.

CASSIUS. J'irai te voir : jusque-là, songe à l'état des choses. (*Brutus s'éloigne.*)

CASSIUS, *continuant*. Bien, Brutus, tu as l'âme grande ; mais quelque généreux que soit le métal qui te compose, je vois qu'on peut en altérer la trempe : c'est pourquoi il convient que les nobles cœurs ne s'associent jamais qu'avec leurs pareils. Car quelle est l'âme assez ferme pour qu'on ne puisse la séduire? César ne m'aime point, mais il chérit Brutus : aujourd'hui, si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius, César n'influerait pas sur mes sentiments. Je veux ce soir jeter sur ses fenêtres des billets d'écritures différentes et qui auront l'air de venir de plusieurs citoyens ; tous exprimeront les hautes espérances que Rome fonde sur son nom et feront indirectement allusion à l'ambition de César : après cela, que César songe à s'affermir; car nous ébranlerons son siége, ou des jours plus mauvais luiront sur nous. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

Même ville. — Une rue. — Il fait nuit ; le tonnerre gronde, les éclairs brillent.

Arrive d'un côté CASCA, l'épée nue, de l'autre, CICÉRON.

CICÉRON. Bonjour, Casca. Avez-vous reconduit César à sa demeure? Pourquoi vous vois-je hors d'haleine? Pourquoi cet air effaré?

CASCA. Pouvez-vous rester impassible, quand la masse entière du globe s'ébranle comme une machine qui se détraque? O Cicéron! j'ai vu des orages dans lesquels les vents irrités déracinaient les chênes noueux. J'ai vu l'ambitieux Océan s'enfler, mugir, écumer, s'élever jusqu'à la hauteur des nuages menaçants; mais c'est la première fois que j'assiste à une tempête dans laquelle il pleut du feu. Il faut que le ciel soit livré à une guerre intestine, ou que le monde, insolent envers les dieux, ait provoqué leur colère à consommer sa destruction.

CICÉRON. Qu'avez-vous donc vu de si étrange?

CASCA. Un esclave que vous connaissez de vue ayant levé sa main gauche en l'air, je l'ai vue flamboyer et brûler comme auraient pu faire vingt torches réunies; et cependant sa main restait insensible au feu et intacte. En outre, — et depuis ce moment je n'ai pas remis mon épée dans le fourreau, — à deux pas du Capitole j'ai vu passer un lion, qui m'a regardé et a continué son chemin d'un air sombre, sans me faire de mal; j'ai rencontré un groupe d'une centaine de femmes pâles, effrayées et immobiles; elles m'ont juré qu'elles avaient vu des hommes tout en feu parcourir les rues. Hier, l'oiseau de la nuit s'est abattu en plein midi sur la place publique, et a fait retentir son cri sinistre. Quand tous ces prodiges apparaissent à la fois, qu'on ne dise pas qu'on peut les expliquer et qu'ils n'ont rien que de naturel; je suis d'avis que ce sont des présages menaçants pour les pays dans lesquels ils arrivent.

CICÉRON. Effectivement, ce qui se passe est étrange; mais souvent les hommes interprètent les choses à leur façon et d'une manière tout à fait opposée à leur signification réelle. César viendra-t-il demain au Capitole?

CASCA. Il y viendra; car il a chargé Antoine de vous faire savoir qu'il s'y rendrait demain.

CICÉRON. Bonsoir donc, Casca ; dans la perturbation actuelle des éléments il ne fait pas bon rester dehors.

CASCA. Adieu, Cicéron. (*Cicéron s'éloigne.*)

Arrive CASSIUS.

CASSIUS. Qui est là?

CASCA. Un Romain.

CASSIUS. C'est vous, Casca ; je vous reconnais à votre voix.

CASCA. Vous avez l'oreille bonne, Cassius. Quelle nuit!

CASSIUS. Une nuit qui ne peut qu'être agréable aux gens de bien.

CASCA. Qui jamais a vu les cieux si menaçants?

CASSIUS. Ceux qui ont vu la terre chargée d'autant de crimes. Pour moi, je me suis mis à parcourir les rues, m'exposant aux périls de cette nuit terrible, la poitrine découverte, comme vous le voyez, Casca; je l'ai présentée aux flèches du tonnerre, et quand de son sillon bleuâtre l'éclair semblait entr'ouvrir le vaste sein du ciel, je m'offrais aux coups de la foudre et me jetais au-devant de sa flamme.

CASCA. Mais pourquoi braver ainsi le ciel? Le devoir des hommes est de trembler et de craindre, quand les dieux tout-puissants nous envoient ces signes éclatants, redoutables messagers de leur colère.

CASSIUS. Vous avez l'intelligence engourdie. Il vous manque ces étincelles de vie que tout Romain doit avoir, ou vous n'en faites point usage. Votre visage est pâle, vos yeux sont égarés : la terreur et l'étonnement vous ont saisi au spectacle de cet étrange courroux des cieux. Mais si vous vouliez remonter à la vraie cause et vous demander pourquoi ces feux flamboient, ces spectres apparaissent, les oiseaux et les quadrupèdes sortent de leur nature, les vieillards, les insensés et les enfants sont saisis d'un prophétique pressentiment ; pourquoi toutes choses changent leurs instincts, leur nature, leurs facultés originelles, pour subir des transformations monstrueuses; en y réfléchissant, vous trouveriez que le ciel a donné aux hommes et aux choses cette physionomie nouvelle, pour nous faire entendre un avertissement salutaire et nous signaler la situation monstrueuse dans laquelle nous sommes. Je pourrais, Casca, vous nommer un homme en tout semblable à cette nuit effrayante, un homme qui lance la foudre et les éclairs, ouvre les tombeaux, et rugit comme le lion au Capitole : un homme qui, personnellement, n'a rien de plus que vous ou moi, et qui cependant est devenu colossal et formidable comme ces apparitions étranges.

CASCA. C'est de César que vous voulez parler; n'est-il pas vrai, Cassius?

CASSIUS. Peu importe de qui. Les Romains de nos jours

ont des muscles et des membres pareils à ceux de leurs ancêtres; mais, hélas! le génie de nos pères n'est plus; nous sommes gouvernés par le génie de nos mères : courbés sous le joug, et résignés, nous ne sommes plus qu'un peuple de femmes.

CASCA. En effet, on dit que demain les sénateurs se proposent de faire de César un roi; et il ceindra, dit-on, la couronne, sur terre et sur mer, partout, excepté ici, en Italie.

CASSIUS. Je sais bien alors où je porterai ce poignard. Cassius rompra l'esclavage de Cassius : c'est par là, justes dieux, que vous rendez forts les faibles; par là que vous trompez la fureur des tyrans. Ni la tour de pierre, ni les murs d'airain, ni le cachot privé d'air, ni les chaînes de fer massif, ne sauraient retenir l'âme dans ses liens; quand la vie est lasse de porter ces entraves du monde, elle a toujours le pouvoir de s'affranchir. Si je sais cela, l'univers entier doit savoir que je puis, quand il me plaira, résilier ma part d'esclavage.

CASCA. Et moi aussi, je le puis; et tout esclave a dans ses mains le pouvoir de briser sa captivité.

CASSIUS. Dès lors, pourquoi César serait-il un tyran? Le pauvre homme! j'en suis convaincu, s'il est devenu un loup, c'est qu'il a vu que les Romains n'étaient que des moutons. Il ne serait pas un lion, si les Romains n'étaient de timides chevreaux. Quand on veut à la hâte allumer un grand feu, on le commence avec de faibles brins de paille. Rome n'est-elle donc qu'une paille chétive, qu'un inutile amas de vile matière, qu'elle alimente le feu qui fait resplendir une créature aussi insignifiante que César? Mais ô douleur! Casca, où m'avez-vous entraîné? Peut-être que je parle devant un esclave volontaire : dans ce cas, je sais que j'aurai à répondre de mes paroles; mais je suis armé, et les périls me sont indifférents.

CASCA. Vous parlez à Casca : ce n'est pas parmi les gens de sa trempe qu'on trouve des dénonciateurs. Prenez ma main : poursuivez le redressement de tous ces griefs, et, dans cette carrière, je ne me laisserai devancer par personne.

CASSIUS. C'est un marché conclu. Apprenez donc, Casca, que j'ai déjà engagé un certain nombre des Romains les plus intrépides à entrer avec moi dans une entreprise pleine de gloire et de dangers. En ce moment, je sais qu'ils m'attendent sous le portique de Pompée; car, par cette nuit effroyable, il n'y a pas moyen de sortir ni de marcher dans les rues; la physionomie des éléments est, comme l'œuvre que nous avons en vue, sanglante, menaçante et terrible.

Arrive CINNA.

CASCA. Arrêtez un moment, quelqu'un s'avance vers nous à grands pas.

CASSIUS. C'est Cinna; je le reconnais à sa marche; c'est un ami. — Cinna, où courez-vous ainsi?

CINNA. Je vous cherche. Quel est cet homme? Métellus Cimber?

CASSIUS. Non, c'est Casca; il est associé à notre entreprise. Ne suis-je pas attendu, Cinna?

CINNA. J'en suis bien aise. Quelle nuit terrible! deux ou trois d'entre nous ont vu d'étranges phénomènes.

CASSIUS. Ne suis-je pas attendu, Cinna? dites-le-moi.

CINNA. Oui, vous l'êtes. O Cassius, si vous pouviez engager dans notre parti le noble Brutus, —

CASSIUS. Soyez tranquille, mon cher Cinna; prenez ce papier, déposez-le dans la chaire du préteur, de façon que Brutus puisse l'y trouver. (*Il lui remet différents papiers.*) Jetez celui-là sur sa fenêtre; cet autre, fixez-le avec de la cire sur la statue de l'ancien Brutus; cela fait, rendez-vous au portique de Pompée, où vous nous trouverez. Décius, Brutus et Trébonius y sont-ils déjà?

CINNA. Tous y sont, à l'exception de Métellus Cimber, qui est allé vous chercher à votre demeure. Je vais sur-le-champ déposer ces papiers ainsi que vous me l'avez prescrit.

CASSIUS. Cela fait, vous vous rendrez au théâtre de Pompée. (*Cinna s'éloigne.*)

CASSIUS, *continuant.* Venez, Casca; vous et moi nous irons avant le jour voir Brutus chez lui; il est déjà aux trois quarts à nous; à la première rencontre il nous appartiendra tout entier.

CASCA. Il est haut placé dans les affections du peuple, et ce qui dans nous paraîtrait un crime, l'autorité de son nom, plus puissante que l'alchimie, le transformera en vertu et en acte méritoire.

CASSIUS. Vous avez parfaitement compris tout ce qu'il vaut et combien il nous est nécessaire. Partons; car il est minuit passé, et avant le jour il nous faut aller l'éveiller et nous assurer de lui. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

Même ville. — Les jardins de Brutus.

Arrive BRUTUS.

BRUTUS. Holà! Lucius! holà! — je ne puis à l'inspection des étoiles juger combien il y a encore d'ici au jour. — Lucius, allons donc! — Je voudrais avoir le défaut de dormir aussi profondément. — Allons, Lucius, allons! éveille-toi, te dis-je. Holà, Lucius!

Arrive LUCIUS.

LUCIUS. M'avez-vous appelé, seigneur?

BRUTUS. Porte un flambeau dans mon cabinet, Lucius: dès qu'il sera allumé, reviens ici m'avertir.

LUCIUS. J'y vais, seigneur. (*Il s'éloigne.*)

BRUTUS. On ne peut arriver que par sa mort : et pour moi, je n'ai aucun motif personnel de lui en vouloir; l'intérêt public seul m'y engage. Il veut porter la couronne. La question est de savoir jusqu'à quel point cela changera sa nature. C'est l'éclat du jour qui fait sortir le serpent de sa retraite, et il faut alors marcher avec prudence. — Le couronner? — allons; — j'avoue que ce sera lui remettre une arme dangereuse dont il pourra se servir à volonté. Ce qui est à craindre dans la grandeur, c'est qu'elle ne sépare la pitié du pouvoir : c'est une justice qu'il faut rendre à César, je n'ai jamais vu que ses passions dominassent sa raison. Mais l'expérience nous apprend que l'humilité est l'échelle dont la jeune ambition se sert pour gravir au but qu'elle convoite : dès qu'elle est parvenue au sommet, elle tourne le dos à l'échelle, porte son regard vers les cieux et dédaigne les humbles degrés qui ont servi à son élévation : il peut en être de même de César; c'est un danger qu'il faut prévenir. Il est vrai que ce qu'il a été jusqu'ici ne saurait justifier notre hostilité contre lui; mais ce qu'il est, une fois agrandi, pourrait nous entraîner dans d'extrêmes périls. Considérons-le donc comme un œuf de serpent qui, si on le laissait éclore, deviendrait malfaisant comme toute son espèce; et tuons-le dans sa coquille.

Revient LUCIUS.

LUCIUS. Le flambeau est allumé dans votre cabinet, seigneur. En cherchant une pierre à feu sur la fenêtre, j'ai trouvé ce papier ainsi cacheté, et je suis sûr qu'il n'y était pas quand je me suis mis au lit. (*Il lui remet un billet.*)

BRUTUS. Va te recoucher; il n'est pas jour. Dis-moi, ne sommes-nous pas demain aux ides de Mars?

LUCIUS. Je ne sais pas, seigneur.

BRUTUS. Consulte le calendrier, et reviens me le dire.

LUCIUS. J'y vais, seigneur. (*Il s'éloigne.*)

BRUTUS. Les météores qui sillonnent les airs jettent tant de clarté que je puis lire à leur lumière. (*Il ouvre le billet et lit.*) « Tu dors, Brutus; réveille-toi et vois qui tu es. Veux-» tu que Rome, etc.? Parle, frappe, fais justice! » — « Tu » dors, Brutus; réveille-toi. » — J'ai fréquemment trouvé sur mon chemin et ramassé de pareils avertissements. « Veux-tu que Rome, etc.? » J'achèverai le sens. Veux-tu que Rome tremble sous l'autorité d'un homme? Quoi! Rome! mes ancêtres chassèrent Tarquin des rues de Rome, alors qu'il prenait le nom de roi. « Parle, frappe, fais jus-» tice! » — On me demande de parler et de frapper! Rome, je te le promets; s'il y a moyen de faire justice, Brutus accomplira tout ce que tu lui demandes!

Revient LUCIUS.

LUCIUS. Seigneur, le quatorzième jour de mars est expiré. (*On entend frapper à la porte extérieure.*)

BRUTUS. C'est bien. Va ouvrir : quelqu'un frappe. (*Lucius s'éloigne.*)

BRUTUS, *continuant*. Depuis que Cassius a aiguisé mon ressentiment contre César, je n'ai pas dormi. Entre la première pensée d'une action redoutable et son exécution, tout l'intervalle est une vision terrible, un rêve hideux. Le Génie et nos facultés mortelles tiennent alors conseil, et le cœur de l'homme est comme un petit royaume en proie à l'insurrection.

Revient LUCIUS.

LUCIUS. Seigneur, votre frère Cassius est à la porte; il demande à vous voir.

BRUTUS. Est-il seul ?

LUCIUS. Non, seigneur; plusieurs personnes l'accompagnent.

BRUTUS. Les connais-tu ?

LUCIUS. Non, seigneur; leurs chapeaux sont rabattus sur leurs yeux, et leurs figures à demi cachées dans leurs manteaux, si bien qu'il m'a été impossible de reconnaître leurs traits.

BRUTUS. Fais-les entrer. (*Lucius s'éloigne.*)

BRUTUS, *continuant*. Ce sont les conjurés. O conspiration ! si tu crains de montrer ton front hostile dans les ombres de la nuit, alors que le mal erre libre et sans crainte, où trouveras-tu donc pendant le jour une caverne assez noire pour y cacher ton monstrueux visage ? Ne cherche point à le cacher, ô conspiration ! déguise-le sous le masque du sourire et de l'affabilité; car si tu te montres sous tes traits véritables, l'Érèbe lui-même n'a pas assez de ténèbres pour te dérober aux regards du soupçon.

Arrivent CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS CIMBER et TREBONIUS.

CASSIUS. Je crains que notre présence importune n'ait troublé ton repos. Bonjour, Brutus; est-ce que nous te dérangeons?

BRUTUS. Je suis levé depuis une heure et n'ai pas dormi de la nuit. Ceux qui t'accompagnent me sont-ils connus ?

CASSIUS. Oui, tu les connais tous; il n'en est pas un qui ne t'honore, pas un qui ne souhaite que tu aies de toi-même l'opinion qu'en ont tous les nobles Romains. Voici Trébonius!

BRUTUS. Il est ici le bienvenu.

CASSIUS. Voici Décius Brutus.

BRUTUS. Il est le bienvenu aussi.

CASSIUS. Voici Casca; voilà Cinna; celui-ci est Métellus Cimber.

BRUTUS. Ils sont tous les bienvenus. Quels soucis vigilants s'interposent entre vos yeux et la nuit ?

CASSIUS. J'ai un mot à te dire. (*Ils s'entretiennent à part.*)

DECIUS. C'est de ce côté qu'est l'orient. N'est-ce pas le jour que je vois percer ?

CASCA. Non.

CINNA. Pardonnez-moi, seigneur, c'est le jour; et ces traits blanchâtres qui sillonnent les nuages sont les messagers de l'aurore.

CASCA. Vous allez convenir que vous êtes tous deux dans l'erreur. C'est vers le sud, du côté où je dirige mon épée, que le soleil se lève, conduisant à sa suite la jeune saison de l'année. Dans deux mois il se rapprochera du nord et c'est de ce côté qu'il dirigera ses premiers feux : l'orient est là-bas, dans la direction du Capitole. (*Brutus et Cassius se rapprochent des autres conjurés.*)

BRUTUS. Donnez-moi tous la main l'un après l'autre.

CASSIUS. Et jurons d'accomplir notre résolution.

BRUTUS. Non, point de serments. Si l'approbation publique, le [illegible]

de faire leur devoir, même au péril de leur vie ? Faites prêter serment aux prêtres, aux poltrons, aux hommes circonspects, aux vieillards débiles, à ces âmes résignées qui acceptent l'outrage; enchaînez par serment à une mauvaise cause ces gens dont la foi est suspecte; mais ne faites pas cet affront à la calme vertu de notre entreprise, à l'indomptable énergie de nos âmes, de penser que notre cause, ou nos actes, aient besoin d'un serment; car lorsqu'un Romain a promis, il ne saurait enfreindre la moindre partie de sa promesse sans faire dégénérer à l'instant chaque goutte du sang qui coule dans ses veines.

CASSIUS. Que penses-tu de Cicéron? n'es-tu pas d'avis de le sonder? Je pense que nous trouverons dans lui un appui chaleureux.

CASCA. Tâchons de nous l'adjoindre.

CINNA. Assurément.

MÉTELLUS. Ayons-le pour nous; ses cheveux blancs mettront de notre côté l'opinion publique, et concilieront à nos actes les suffrages des hommes. On dira que ses conseils ont dirigé nos bras; notre jeunesse et notre témérité disparaîtront sous le manteau de sa gravité.

BRUTUS. Oh ! ne le nommez pas; ne nous ouvrons point à lui; il ne s'attachera jamais à une entreprise commencée par d'autres.

CASSIUS. En ce cas, laissons-le.

CASCA. Effectivement, c'est un homme qui ne nous convient pas.

DECIUS. Ne frappera-t-on que César ?

CASSIUS. Décius, cette question est fort juste, à mon avis : il convient que Marc-Antoine, si chéri de César, ne lui survive pas. Nous trouverons en lui un rusé adversaire. Si on le laisse faire, vous n'ignorez pas qu'il est homme à nous donner à tous bien de la tablature : pour prévenir ce danger, il faut qu'Antoine et César tombent ensemble.

BRUTUS. Notre conduite semblera trop sanguinaire, Caïus Cassius, si, après avoir coupé la tête, nous mutilons les membres, si, après avoir immolé notre adversaire avec rage, nous nous acharnons sur son cadavre; car Antoine n'est qu'un membre de César. Caïus, soyons des sacrificateurs et non des bourreaux. Nous nous insurgeons tous contre le génie de César : or, dans le génie d'un homme, il n'y a point de sang. Plût à Dieu qu'il nous fût possible d'immoler son génie sans immoler César lui-même! Mais il faut que le sang de César soit versé! Eh bien ! mes amis, tuons-le hardiment, mais non avec rage; découpons-le comme un mets digne d'être servi aux dieux, et non comme un cadavre qui n'est propre qu'à être jeté aux chiens; et que nos cœurs agissent comme ces maîtres habiles qui, après avoir excité leurs serviteurs à un acte sanguinaire, font ensuite semblant de les réprimander. Cela donnera à notre entreprise la sanction de la nécessité au lieu du cachet de la haine, et nous fera paraître aux yeux du vulgaire des purificateurs, et non des meurtriers. Pour ce qui est de Marc-Antoine, ne songez point à lui; il sera tout aussi impuissant que le bras de César quand la tête sera coupée.

CASSIUS. Cependant je le redoute; car dans le vif attachement qu'il porte à César, —

BRUTUS. Hélas! mon cher Cassius, ne songe point à lui; s'il aime César, tout le mal qu'il pourra faire sera dirigé contre lui-même: l'humeur noire s'emparera de lui, et il mourra pour César; et encore, est-ce beaucoup dire; car c'est un homme livré au plaisir, menant une vie folle et dissipée.

TRÉBONIUS. Il n'est point à craindre : ne le faisons pas mourir, il est d'humeur à vivre, et sera le premier à rire de tout ceci. (*On entend sonner l'horloge.*)

BRUTUS. Silence, comptons les heures.

CASSIUS. L'horloge a sonné trois heures.

TRÉBONIUS. Il est temps de partir.

CASCA. Mais nous ignorons encore si César sortira aujourd'hui; il est devenu depuis quelque temps singulièrement superstitieux; il a tout à fait renoncé à l'opinion arrêtée qu'il avait autrefois sur les pressentiments, les rêves et les présages. Il est possible que les prodiges, les apparitions, les terreurs de cette nuit étrange et les conseils de ses augures l'empêchent aujourd'hui de se rendre au Capitole.

DECIUS. Soyez sans crainte à cet égard : si telle est sa résolution, je me charge de la changer. Il aime à s'entendre

dire qu'on triomphe des licornes avec des arbres, des ours avec des miroirs, des éléphants avec des trappes, des lions avec des toiles, et des hommes avec des flatteurs: mais quand je lui dis qu'il déteste les flatteurs, il me répond que c'est vrai, sans voir que c'est encore là une flatterie que je lui adresse. Laissez-moi agir : je sais la manière de le prendre, et je m'engage à vous l'amener au Capitole.

CASSIUS. Nous irons tous chez lui le chercher.

BRUTUS. A huit heures, au plus tard : est-ce entendu?

CINNA. Au plus tard, et soyons exacts!

METELLUS. Caïus Ligarius en veut beaucoup à César, qui l'a durement repris pour avoir parlé de Pompée avec éloge : je m'étonne qu'aucun de vous n'ait pensé à lui.

BRUTUS. Mon cher Métellus, veuillez passer chez lui : il m'est attaché, et ce n'est pas sans raison. Envoyez-le ici, et je le façonnerai.

. CASSIUS. Le jour vient nous surprendre; nous allons te quitter, Brutus. — Amis, séparez-vous : mais rappelez-vous tous ce que vous avez dit, et montrez-vous de véritables Romains.

BRUTUS. Mes amis, prenez un visage riant : que notre air ne trahisse pas nos projets; à l'exemple de nos acteurs romains, soutenons notre rôle avec une noble aisance et une fermeté imperturbable. Sur ce, je prends congé de vous tous. (*Tous s'éloignent, à l'exception de Brutus.*)

BRUTUS, *seul, continuant.* Holà, Lucius! — Eh quoi! tu dors? N'importe, que le sommeil te verse sa douce et céleste rosée! ton repos n'est pas troublé par les images et les fantômes que les soucis évoquent dans le cerveau des hommes! voilà pourquoi tu dors si paisiblement.

Arrive PORTIA.

PORTIA. Brutus! seigneur!

BRUTUS. Portia, que fais-tu? pourquoi te lever à cette heure? Est-il prudent d'exposer ainsi ta faible constitution au froid piquant du matin?

PORTIA. Cela n'est pas bon non plus pour toi; tu m'as fait de la peine en quittant mon lit à la dérobée : hier soir, à table, tu t'es brusquement levé, et, les bras croisés, tu t'es mis à marcher à grands pas en rêvant et en soupirant. Quand je t'ai demandé ce que tu avais, tu m'as regardée d'un air sévère : je t'ai pressé davantage, tu as passé la main sur ton front en frappant du pied avec impatience; j'ai insisté, tu ne m'as pas répondu, mais, faisant de la main un geste d'humeur, tu m'as fait signe de te quitter; je l'ai fait pour ne pas exciter davantage une colère qui était déjà trop allumée, et je pensais que ce n'était qu'un de ces moments d'humeur auxquels les hommes sont sujets; cette disposition d'esprit ne te permet ni de manger, ni de causer, ni de dormir : si tes traits étaient aussi changés que ton caractère, je ne te reconnaîtrais plus, Brutus. Fais-moi connaître la cause de ta douleur.

BRUTUS. Je ne me porte pas bien, et voilà tout.

PORTIA. Brutus est sage, et s'il ne se portait pas bien, il prendrait les moyens de se guérir.

BRUTUS. C'est ce que je fais, ma chère Portia. Va te remettre au lit.

PORTIA. Brutus est-il malade? est-il prudent à lui de sortir à demi vêtu, pour aspirer l'humidité du matin? Eh quoi! Brutus est malade, et il quitte son lit bienfaisant pour affronter les émanations malsaines de la nuit, et s'exposer à ce que les vapeurs grossières du matin augmentent son mal? Mon cher Brutus, tu as dans l'âme quelque blessure secrète; mon titre et la place que j'occupe auprès de toi me donnent le droit de la connaître : je t'adjure à genoux, au nom de ma beauté qu'on vantait autrefois, par tous tes serments d'amour, et par ce serment solennel qui, nous incorporant l'un à l'autre, a réuni nos deux existences en une seule [illegible] qui sont venus te voir cette nuit? [illegible] ténèbres [illegible] de la Nuit.

BRUTUS. Ne te [illegible] pas, mon aimable Portia.

PORTIA. Je n'en aurais pas besoin, si tu étais l'aimable Brutus. [illegible] Brutus, est-ce que, dans notre contrat de mariage, il a été stipulé que je ne devais connaître aucun de tes secrets? Ne suis-je donc ta moitié [illegible] que moyennant des limites et des restrictions, pour te tenir compagnie à table, pour partager ton lit, et te parler de temps à autre? Dois-je être tenue à distance de ton bon plaisir? Si je ne suis rien de plus, Portia n'est pas la femme de Brutus, mais sa courtisane.

BRUTUS. Tu es ma fidèle et honorable épouse; tu m'es aussi chère que les gouttes vermeilles qui portent la vie à mon cœur affligé.

PORTIA. Si cela était, je connaîtrais tes secrets. Je ne suis, il est vrai, qu'une femme, mais une femme que Brutus a choisie pour épouse; je ne suis qu'une femme, mais une femme honorée, la fille de Caton. Penses-tu qu'avant un tel père et un tel époux, je ne sois pas supérieure à mon sexe? Dis-moi tes secrets, je ne les divulguerai pas. Pour te donner une preuve de ma fermeté, vois, je me suis blessée volontairement à la cuisse; pourrais-je supporter cette douleur avec patience si je n'étais pas capable de garder les secrets de mon époux?

BRUTUS. O dieux! rendez-moi digne d'une si noble épouse! (*On entend frapper.*) Écoute, écoute! quelqu'un frappe. Portia, rentre un instant; tout à l'heure ton cœur partagera les secrets du mien; je te confierai tous mes engagements et toutes les causes de ma tristesse; hâte-toi de me quitter. (*Portia s'éloigne.*)

Arrivent LUCIUS et LIGARIUS.

BRUTUS, *continuant.* Lucius, qui est-ce qui frappe?

LUCIUS. Voici un malade qui demande à vous parler.

BRUTUS. C'est Caïus Ligarius, dont Métellus a parlé. — Lucius, éloigne-toi. — Caïus Ligarius, eh bien!

LIGARIUS. Accepte le salut que t'adresse une voix débile.

BRUTUS. Brave Caïus, quel moment avez-vous choisi pour être malade! Que n'êtes-vous en bonne santé!

LIGARIUS. Je ne suis pas malade, si Brutus a sur le tapis quelque entreprise glorieuse.

BRUTUS. J'ai en main une entreprise de ce genre; je vous la dirais, si vous vous portiez assez bien pour m'entendre.

LIGARIUS. Par tous les dieux que les Romains adorent, je ne sens plus ma maladie. Ame de Rome, fils vaillant d'ancêtres glorieux, la magie de ta parole a rallumé mon énergie éteinte. Commande-moi maintenant, et je tenterai l'impossible, et j'en viendrai à bout. Que faut-il faire?

BRUTUS. Une œuvre qui rendra la santé à des gens malades.

LIGARIUS. Mais ne conviendrait-il pas de l'ôter à certains hommes bien portants?

BRUTUS. C'est ce que nous ferons aussi. Mon cher Caïus, je vous expliquerai de quoi il s'agit en nous rendant ensemble auprès de celui à qui nous devons avoir affaire.

LIGARIUS. Marchez, et, le cœur rempli d'un nouveau feu, je vous suivrai pour exécuter un acte que j'ignore; mais il suffit que Brutus me guide.

BRUTUS. Suivez-moi donc. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Un appartement dans le palais de César. — Le tonnerre gronde, l'éclair brille.

Entre CÉSAR, en robe de chambre.

CÉSAR. Ni le ciel ni la terre n'ont été en paix cette nuit : trois fois dans son sommeil, Calphurnia s'est écriée : « Au secours! on assassine César! » Holà! quelqu'un!

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. Seigneur...

CÉSAR. Dis aux prêtres d'offrir un sacrifice, et viens me rapporter l'augure qu'ils en auront tiré.

LE SERVITEUR. J'y vais, seigneur. (*Il sort.*)

Entre CALPHURNIA.

CALPHURNIA. Quelle est votre intention, César? Vous proposez-vous de sortir? Vous ne mettrez pas le pied dehors aujourd'hui.

CÉSAR. César sortira : les périls qui m'ont menacé ne m'ont jamais vu que par derrière; quand ils verront César en face, ils s'évanouiront.

CALPHURNIA. César, je n'ai jamais fait attention aux présages, mais aujourd'hui ils m'épouvantent. Sans parler de ce que nous avons vu et entendu nous-mêmes, il y a ici quelqu'un qui raconte des prodiges horribles dont les gardes ont été témoins. Une lionne a mis bas au milieu de la rue; les tombeaux se sont ouverts, et les morts ont quitté leur



BRUTUS. O dieux! rendez-moi digne d'une si noble épouse! (Acte IIe, scène Ire, page 111.)

sépulture; on a vu des bataillons armés se heurter dans les nuages et verser une pluie de sang sur le Capitole; on a entendu dans l'air le cliquetis des armes, le hennissement des coursiers, le râlement des mourants; on a vu des spectres errer dans les rues en poussant des cris lamentables. O César! ces prodiges sont inouïs, et je les redoute.

CÉSAR. Ce que les dieux puissants ont arrêté dans leurs décrets ne peut être évité; César n'en sortira pas moins, car ces prédictions menacent le reste du monde aussi bien que César.

CALPHURNIA. Quand un mendiant meurt, nulle comète n'apparaît; mais les cieux eux-mêmes proclament la mort des princes.

CÉSAR. Les lâches meurent plusieurs fois avant de mourir; l'homme vaillant ne meurt qu'une fois. De tous les prodiges dont j'ai entendu parler, le plus étrange, à mon avis, c'est qu'un homme puisse éprouver le sentiment de la crainte, sachant que la mort, consommation nécessaire, arrivera toujours à son heure.

Rentre LE SERVITEUR.

CÉSAR, *continuant*. Que disent les augures?

LE SERVITEUR. Ils sont d'avis que vous ne devez pas sortir aujourd'hui; en retirant les entrailles de la victime, ils n'ont pu trouver le cœur de l'animal.

CÉSAR. Les dieux, par là, veulent faire honte aux lâches; César serait sans cœur, si la crainte le faisait aujourd'hui rester au logis. Non, César ne restera pas; le danger sait fort bien que César est plus à craindre que lui. Nous sommes deux lions nés le même jour; je suis l'aîné et le plus terrible des deux; César sortira.

CALPHURNIA. Hélas! seigneur, un excès de confiance étouffe en vous la sagesse: ne sortez pas aujourd'hui! dites que ce sont mes craintes, et non les vôtres, qui vous retiennent chez vous. Nous enverrons Marc-Antoine au sénat; il dira qu'aujourd'hui vous êtes indisposé. Accordez-moi cette grâce! je vous la demande à genoux.

CÉSAR. Marc-Antoine dira que je suis indisposé, et pour vous complaire je resterai au logis.

Entre DÉCIUS.

CÉSAR, *continuant*. Voici Décius Brutus; il ira le leur dire.

DÉCIUS. Salut, César! salut, illustre César! je viens vous accompagner au sénat.

CÉSAR. Tu viens on ne peut plus à propos pour porter mes compliments aux sénateurs, et leur annoncer que je ne sortirai pas aujourd'hui: dire que je ne puis, ce serait un mensonge; que je ne l'ose, c'en serait un plus grand encore! Je ne veux pas me rendre au sénat aujourd'hui: tu le leur diras, Décius.

CALPHURNIA. Dites qu'il est malade.

CÉSAR. Faut-il que César mente? N'ai-je étendu si loin mon bras victorieux que pour en venir à n'oser dire la vérité à des barbes grises? Décius, va leur dire que César ne veut pas venir.

DÉCIUS. Très-puissant César, veuillez me donner quelque motif, afin qu'on ne se moque pas de moi quand je délivrerai mon message.

CÉSAR. Le motif est dans ma volonté; je n'y veux pas aller; le sénat n'a pas besoin d'en savoir davantage; mais, pour ta satisfaction particulière, et parce que je t'aime, je veux bien t'en dire la raison. (*Montrant Calphurnia.*) Elle a rêvé cette nuit qu'elle voyait de ma statue, comme d'une fontaine, jaillir du sang par une centaine d'ouvertures, et qu'un grand nombre de Romains intrépides venaient en souriant baigner leurs mains dans ce sang: elle voit là un avertissement et un présage de malheurs imminents; elle m'a supplié à genoux de rester chez moi aujourd'hui.

DÉCIUS. Ce rêve est mal interprété; c'est une vision heureuse et favorable. Ces ruisseaux de sang qui jaillissent de votre statue, et dans lesquels de nombreux Romains viennent en souriant tremper leurs mains vaillantes, signifient qu'en vous la puissante Rome puisera un sang nouveau qui doit la rajeunir, et que les hommes les plus illustres s'em-

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



PORTIA. Écoute, Lucius, quel est ce bruit ? — LUCIUS. Je n'entends rien, madame. (Acte II, scène IV, page 114.)

presseront pour obtenir des reliques, des gages vénérés de votre mémoire. Voilà l'explication du rêve de Calphurnia.

CÉSAR. Et ton explication est juste.

DÉCIUS. Vous n'en douterez pas quand vous saurez ce que j'ai à vous apprendre. Sachez-le donc, le sénat a résolu de décerner aujourd'hui la couronne au puissant César. Si vous lui envoyez dire que vous ne viendrez pas, ses intentions peuvent changer : d'ailleurs, ce serait une insulte qui pourrait faire dire à quelqu'un que le sénat ajourne sa réunion jusqu'au jour où la femme de César aura fait de meilleurs rêves. Si César se cache, ne se dira-t-on pas à l'oreille : « Vous le voyez, César a peur ? » Pardonnez-moi, César : ma tendre sollicitude pour vos actes m'oblige à vous tenir ce langage, et je fais céder la prudence à mon dévouement.

CÉSAR. Que vos terreurs semblent puériles maintenant, Calphurnia ! J'ai honte d'y avoir cédé; qu'on me donne ma toge ; j'irai au sénat.

Entrent PUBLIUS, BRUTUS, LIGARIUS, MÉTELLUS, CASCA, TRÉBONIUS et CINNA.

CÉSAR, *continuant*. Tenez, voici Publius qui vient me chercher.

PUBLIUS. Salut, César.

CÉSAR. Salut, Publius. — Et toi aussi, Brutus, levé de si bonne heure ? — Bonjour, Casca. — Caïus Ligarius, César n'a jamais été autant ton ennemi que la fièvre qui t'a réduit à cet état de maigreur. — Quelle heure est-il?

BRUTUS. César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR. Je vous rends grâce à tous de votre complaisance et de votre courtoisie.

Entre ANTOINE.

CÉSAR, *continuant*. Voyez ! Antoine, qui donne ses nuits au plaisir, n'en est pas moins levé. — Bonjour, Antoine.

ANTOINE. Salut au noble César.

CÉSAR. Dites qu'on se tienne prêt. — J'ai tort de me faire ainsi attendre. — Bonjour, Cinna. — Je vous vois, Métellus. — C'est toi, Trébonius ! je veux avoir avec toi une heure d'entretien : n'oublie pas de venir me voir aujourd'hui : tiens-toi près de moi pour m'en faire souvenir.

TRÉBONIUS. Je le ferai, César. — (*A part.*) Et je me tiendrai si près, que tes meilleurs amis déploreront que je n'aie pas été plus loin.

CÉSAR. Entrez dans cette salle, mes amis, et videz avec moi une coupe de vin ; puis, tels que de bons amis, nous partirons ensemble.

BRUTUS, *à part*. Les apparences trompent quelquefois, ô César ! et cette pensée navre le cœur de Brutus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même ville. — Une rue près du Capitole.

Arrive ARTÉMIDORE, lisant un papier.

ARTÉMIDORE. « César, prends garde à Brutus ; défie-toi de » Cassius ; n'approche point de Casca ; aie l'œil ouvert sur » Cinna; ne te fie pas à Trébonius ; observe bien Métellus » Cimber ; Décius Brutus ne t'aime pas ; tu as offensé Caïus » Ligarius. Tous ces hommes n'ont qu'une pensée, et elle » est hostile à César. Si tu n'es pas immortel, prends tes » précautions : la sécurité favorise les conspirateurs. Que » les dieux puissants te défendent ! Ton ami, ARTÉMIDORE. » J'attendrai ici le passage de César, et je lui présenterai ce papier comme si c'était une supplique. Mon cœur déplore que le mérite ne puisse, dans cette vie se soustraire à la dent de la haine. Si tu lis ceci, ô César ! tu peux vivre : sinon, les destins sont d'intelligence avec les traîtres. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la même rue, devant la maison de Brutus.

Arrivent PORTIA et LUCIUS.

PORTIA. De grâce, Lucius, cours au sénat ; ne t'arrête point à me répondre ; mais pars. Qu'attends-tu ?

LUCIUS. Que vous m'ayez fait connaître mon message, madame.

PORTIA. Je te voudrais arrivé là-bas, et de retour ici, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te dire ce que tu dois y faire. O fermeté, viens à mon aide! élève une montagne colossale entre mon cœur et ma langue! j'ai l'âme d'un homme, mais la force d'une femme. Combien il est difficile aux femmes de garder un secret! Eh quoi! tu es encore ici?

LUCIUS. Madame, que m'ordonnez-vous? de courir au Capitole sans but? de revenir sans avoir rien fait?

PORTIA. Oui, Lucius, tu me diras si ton maître te semble bien portant; car il était indisposé quand il est sorti: en même temps observe ce que fait César, et quels solliciteurs l'entourent. Écoute, Lucius! quel est ce bruit?

LUCIUS. Je n'entends rien, madame.

PORTIA. Prête l'oreille, je te prie; j'ai entendu des clameurs confuses, comme un bruit de tumulte que le vent apporte du Capitole.

LUCIUS. En vérité, madame, je n'entends rien.

Arrive LE DEVIN.

PORTIA. Approche, mon ami: de quel côté viens-tu?

LE DEVIN. Je viens de chez moi, madame.

PORTIA. Quelle heure est-il?

LE DEVIN. Environ neuf heures, madame.

PORTIA. César est-il en marche pour le Capitole?

LE DEVIN. Pas encore, madame. Je viens prendre ma place pour le voir passer.

PORTIA. Tu as sans doute quelque grâce à demander à César, n'est-ce pas?

LE DEVIN. Effectivement, madame; si, dans l'intérêt de César, il plaît à César de m'entendre, j'appellerai sur lui-même sa sollicitude.

PORTIA. Quoi donc? est-il à ta connaissance qu'il soit menacé de quelque péril?

LE DEVIN. Aucun que je sache, beaucoup que j'appréhende. Je prends congé de vous. Ici la rue est étroite: la foule des sénateurs, des préteurs, des solliciteurs qui se pressent sur les pas de César, étoufferait un faible vieillard; je vais gagner un lieu plus dégagé, et là parler au grand César au moment de son passage. (*Il s'éloigne.*)

PORTIA. Il faut que je rentre. — Hélas! combien le cœur d'une femme est faible! O Brutus! que le ciel te seconde dans ton entreprise! (*A part.*) Assurément Lucius m'a entendue. — (*Haut.*) Brutus a une requête à présenter, César ne l'accueillera pas. — Oh! je me sens défaillir. — Cours, Lucius, et rappelle-moi au souvenir de mon époux; dis-lui que je suis gaie; et reviens vite me rapporter ce qu'il t'aura dit. (*Lucius s'éloigne; Portia rentre chez elle.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. — Le Capitole; [illegible]

Une foule de [illegible] ARTÉMIDORE et LE DEVIN [illegible] CÉSAR, BRUTUS, CASSIUS, DÉCIUS, MÉTELLUS, TRÉBONIUS, CINNA, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS [illegible]

CÉSAR. Les ides de Mars sont arrivées.

LE DEVIN. Oui, César, [illegible] point [illegible]

ARTÉMIDORE, *présentant un papier à César.* Salut, César! lis cet écrit.

DÉCIUS, *présentant un papier à César.* [illegible]

ARTÉMIDORE. [illegible]

CÉSAR. [illegible]

ARTÉMIDORE. [illegible]

CÉSAR. [illegible]

PUBLIUS, *à Artémidore.* [illegible]

CASSIUS. [illegible]

POPILIUS, *à Cassius.* Je souhaite qu'aujourd'hui votre entreprise réussisse.

CASSIUS. Quelle entreprise, Popilius?

POPILIUS. Adieu. (*Il s'avance vers César.*)

BRUTUS. Que dit Popilius Léna?

CASSIUS. Qu'il souhaite qu'aujourd'hui notre entreprise réussisse. Je crains que notre projet ne soit découvert.

BRUTUS. Vois, il se dirige vers César; observe-le bien.

CASSIUS. Casca, sois expéditif; car nous craignons d'être prévenus. — Brutus, que ferons-nous? Si nous sommes trahis, c'est fait de Cassius ou de César; l'un des deux ne sortira pas d'ici vivant; je me tuerai plutôt.

BRUTUS. Cassius, de la fermeté: Popilius Léna ne parle pas de notre dessein; vois, il sourit, et César ne change point de visage.

CASSIUS. Trébonius sait jouer son rôle; vois, Brutus, il nous débarasse de la présence de Marc-Antoine. (*Antoine et Trébonius sortent; César et les Sénateurs prennent leurs siéges.*)

DÉCIUS. Où est Métellus Cimber? qu'il s'avance et présente à l'instant sa supplique à César.

BRUTUS. Il est prêt; suivons-le, et le secondons.

CINNA. Casca, c'est toi qui dois lever le bras le premier.

CÉSAR. Sommes-nous tous prêts? Maintenant quels sont les griefs qu'on dénonce à la sollicitude de César et du sénat?

METELLUS. Très-haut, très-grand et très-puissant César, Métellus Cimber s'incline humblement devant ton tribunal; — (*Il met un genou en terre.*)

CÉSAR. Je ne le permettrai pas, Cimber. Ces bassesses, ces attitudes rampantes peuvent émouvoir un homme vulgaire, et changer des résolutions arrêtées, de vains projets d'enfants; n'aie point la sottise de croire que le cœur de César soit assez stupide pour se laisser amollir et modifier par ces moyens qui émeuvent les sots, par des paroles insinuantes, d'humbles génuflexions, et d'avilissantes bassesses. Un décret a banni ton frère; tu as beau te courber, supplier et t'humilier pour lui, je te repousse du pied comme un animal immonde; apprends que César n'est point injuste et ne fait rien sans cause.

MÉTELLUS. N'est-il point ici quelque voix plus puissante que la mienne, et plus douce à l'oreille de César, pour lui demander le rappel de mon frère exilé?

BRUTUS. Je baise ta main, César, mais sans adulation, en te demandant que Publius Cimber obtienne à l'instant son rappel.

CÉSAR. Quoi! Brutus?

CASSIUS. Pardon, César; César, pardon; Cassius se prosterne à tes pieds pour implorer de toi le rappel de Publius Cimber.

CÉSAR. Je me laisserais émouvoir si j'étais comme vous; si je pouvais prier, des prières pourraient me fléchir; mais je suis constant comme l'étoile polaire, qui, pour la fixité et l'immobilité, n'a point d'égale dans le firmament. Les cieux sont parsemés d'innombrables étoiles; toutes sont de feu, et toutes étincellent; mais parmi elles, il n'en est qu'une qui garde constamment sa place. Il en est de même du monde; il est peuplé d'hommes, et les hommes sont composés de chair et de sang, et des créatures intelligentes: néanmoins, parmi eux, je n'en connais qu'un seul qui reste inébranlable, inaccessible aux sollicitations; cet homme, c'est moi, et voici comment je le prouve; — j'ai résolu le bannissement de Cimber, — et je le maintiens.

CINNA. Oh! César, —

CÉSAR. Arrière! As-tu la prétention de soulever l'Olympe?

DÉCIUS. Grand César, —

CÉSAR. Brutus ne s'est-il pas agenouillé en vain?

CASCA. Vous, mes bras, parlez pour moi. (*Casca frappe César, et lui fait une blessure au cou. César le saisit par le bras. Il est alors poignardé par plusieurs autres conspirateurs, et en dernier lieu par Marcus Brutus.*)

CÉSAR. Et toi aussi, Brutus! Meurs donc, César! (*Il meurt. Les Sénateurs et le Peuple se retirent précipitamment.*)

CINNA. Liberté! délivrance! la tyrannie est morte! — Courez le proclamer dans les rues.

CASSIUS. Que quelques-uns montent aux tribunes et fassent retentir ce cri: « Liberté, délivrance, affranchissement! »

BRUTUS. Peuple et sénateurs, ne craignez rien, ne fuyez pas; restez à vos places: — l'ambition a payé sa dette.

CASCA. Monte à la tribune, Brutus.

DÉCIUS. Et Cassius aussi.

BRUTUS. Où est Publius ?

CINNA. Il est ici, tout consterné de ce soulèvement.

MÉTELLUS. Serrons nos rangs, de crainte que des amis de César. —

BRUTUS. Que parlez-vous de serrer nos rangs ? Publius, rassure-toi : aucun péril ne te menace, ni toi, ni aucun autre Romain ; va l'annoncer, Publius.

CASSIUS. Quitte-nous, Publius, de peur que le peuple, se précipitant sur nous, ne porte la main sur ta vieillesse.

BRUTUS. Oui, va, et que la responsabilité de cet événement retombe sur nous seuls, qui en sommes les auteurs.

Rentre TRÉBONIUS.

CASSIUS. Où est Antoine ?

TRÉBONIUS. Il a pris la fuite et s'est réfugié chez lui, glacé d'épouvante ; hommes, femmes, enfants, courent effarés et jettent des cris comme si le dernier jour du monde était arrivé.

BRUTUS. Destins, faites-nous connaître vos volontés ; nous savons que nous devons mourir : il n'y a d'incertitude que sur l'époque et sur le nombre de nos jours.

CASSIUS. Celui qui abrége sa vie de vingt ans aura vingt ans de moins à craindre la mort.

BRUTUS. Cela étant, la mort est donc un bienfait : nous sommes donc les amis de César, nous qui avons abrégé le temps pendant lequel il aurait craint la mort. — Baissons-nous, Romains, baissons-nous ; trempons nos bras jusqu'au coude dans le sang de César, et rougissons-en nos épées ; puis, sortons, avançons-nous sur la place publique, et, brandissant sur nos têtes nos glaives sanglants, crions tous : Paix, délivrance, liberté !

CASSIUS. Baissons-nous donc, et rougissons nos mains et nos épées. — Les siècles à venir verront représenter ce drame sublime, notre ouvrage, chez des nations à naître, et dans des langues encore inconnues !

BRUTUS. Combien de fois les jeux de la scène représenteront la mort de ce César qui, maintenant gisant au pied de la statue de Pompée, n'est plus qu'une chétive poussière !

CASSIUS. Chaque fois que ce spectacle sera offert, on dira de nous, de notre bande généreuse : Ce sont des hommes qui ont donné la liberté à leur patrie !

DÉCIUS. Eh bien ! sortons-nous ?

CASSIUS. Oui, sortons tous ; que Brutus marche à notre tête, [illegible] les cœurs les plus nobles et les plus vaillants de Rome.

Entre UN SERVITEUR.

BRUTUS. Un moment ! qui entre ici ? un partisan d'Antoine.

LE SERVITEUR, *mettant un genou en terre*. Brutus, mon maître m'a ordonné de m'agenouiller comme je fais ; Marc-Antoine m'a commandé de me prosterner devant toi, et dans cette posture, il m'a chargé de te dire : « Brutus est noble, sage, vaillant et loyal ; César était puissant, intrépide, généreux et aimant ; dis que j'aime Brutus et que je l'honore ; dis que je craignais, honorais et chérissais César ; si Brutus veut donner sa parole qu'Antoine peut sans crainte venir le trouver, et qu'on lui expliquera en quoi César a mérité le trépas, Marc-Antoine aimera César mort moins que Brutus vivant ; et il s'engage à s'associer franchement aux intérêts du noble Brutus, à suivre sa fortune, et à courir avec lui les hasards de cette situation nouvelle. » Ainsi parle Antoine, mon maître.

BRUTUS. Ton maître est un Romain vaillant et sage : c'est l'opinion que j'ai toujours eue de lui. [illegible] bien venir en ce lieu, ses doutes seront éclaircis ; je promets sur mon honneur qu'il partira sans qu'il lui soit fait aucun mal.

[illegible]

BRUTUS. [illegible]

CASSIUS. [illegible]

[illegible] ANTOINE.

BRUTUS. [illegible]

ANTOINE. O [illegible] César ! te voilà donc couché sur la poussière ? De toutes tes conquêtes, de tes triomphes, de tes trophées, et de ta gloire, hélas ! voilà donc ce qui reste ? — Reçois mes adieux ! — J'ignore, seigneurs, ce que vous méditez, quel sang doit couler encore, quelle autre tête superbe doit être abattue. Si c'est la mienne, je ne saurais choisir pour mourir d'heure plus opportune que celle qui a vu tomber César, ni d'instrument de mort plus glorieux que ces glaives rougis du plus noble sang de l'univers. Si je vous fais ombrage, maintenant que vos mains sont encore fumantes, je vous en conjure, assouvissez votre ressentiment ; quand je vivrais mille ans, jamais je ne serais mieux préparé à mourir ; aucun lieu, aucun genre de mort ne saurait mieux me convenir, heureux de mourir ici, près de César, et sous vos coups, vous l'élite des supériorités de notre époque.

BRUTUS. O Antoine ! ne nous demande pas la mort. Tout sanguinaires, tout cruels que nous paraissons, si l'on en juge par l'aspect de nos mains et par l'action que nous venons de commettre, cependant tu ne vois que nos mains et leur sanglant ouvrage ; tu ne vois pas nos cœurs : ils sont humains et sensibles ; mais de même que le feu chasse le feu, une pitié en étouffe une autre ; et c'est mus par un sentiment de compassion pour les griefs publics, pour les maux de Rome, que nous avons frappé ce coup sur César ; pour toi, Marc-Antoine, nos glaives sont sans pointe contre ton cœur. Nous t'ouvrons nos bras résolus, nos cœurs fraternels, et nous t'accueillons avec tous les sentiments d'affection, de bienveillance et de respect.

CASSIUS. Nulle voix n'aura plus d'influence que la tienne dans la répartition des nouvelles dignités.

BRUTUS. Attends seulement que nous ayons apaisé la multitude que la terreur a mise hors d'elle-même ; et alors nous t'expliquerons pourquoi, moi, qui aimais César alors même que je le frappais, j'ai cru devoir agir ainsi.

ANTOINE. Je ne mets pas en doute votre sagesse. Que chacun de vous me tende sa main sanglante : d'abord, Marcus Brutus, laisse-moi serrer la tienne ; — et la tienne aussi, Caius Cassius ; — toi, Décius Brutus ; — toi, Métellus ; — toi, Cinna ; — et toi, mon vaillant Casca ; — et toi, le dernier, mais non le moins cher à mon cœur, digne Trébonius ; — vous tous, seigneurs, — hélas ! que vous dirai-je ? ma réputation pose maintenant sur un terrain si glissant, qu'il ne vous reste que le choix entre deux suppositions odieuses : — vous devez voir en moi un lâche ou un flatteur. O César ! il est bien vrai que je t'aimais tendrement ; si maintenant ton âme nous contemple, n'es-tu pas saisi d'une douleur plus cuisante que celle de ta mort, en voyant ton Antoine faire la paix et presser les mains sanglantes de tes ennemis, ô grand homme ! en présence de ton cadavre ? Si j'avais autant d'yeux que tu as de blessures, et si mes larmes coulaient aussi abondamment que ton sang, cela me siérait mieux que de faire alliance avec tes ennemis. O Jules, pardonne-moi ! — Lion intrépide, ici tu as été cerné, ici tu es tombé, et ici tes meurtriers sont debout, parés de tes dépouilles et rougis de ton sang. O monde ! tu étais la forêt où régnait ce lion, et tu n'avais pas d'habitant plus noble que lui. — Comme le monarque des forêts frappé par la troupe des chasseurs, te voilà donc ici gisant !

CASSIUS. Marc-Antoine. —

ANTOINE. Pardonne-moi, Caius Cassius. Voilà ce que diraient les ennemis de César ; c'est bien le moins qu'un ami tienne le même langage.

CASSIUS. Je ne te blâme pas de louer ainsi César ; mais [illegible] ? veux-tu être inscrit au nombre de nos amis, ou devons-nous poursuivre notre marche sans compter sur toi ?

ANTOINE. C'est dans une intention amicale que j'ai serré vos mains ; [illegible] je suis votre ami à tous, et veux vous aimer tous, dans l'espérance [illegible] était dangereux.

BRUTUS. Autrement, ce serait un [illegible] Antoine, [illegible]

ANTOINE. [illegible] de permettre que [illegible] la place publique, et que [illegible] lui paye un funèbre tribut.

BRUTUS. On te le permet, Marc-Antoine.

CASSIUS. Brutus, un mot! — (*Bas.*) Ne consens pas à ce qu'Antoine prononce la harangue funèbre. Qui sait à quel point ses paroles pourront émouvoir le peuple?

BRUTUS, *bas à Cassius.* Laisse-moi faire; je monterai le premier à la tribune, et là, j'exposerai les motifs de la mort de César; je déclarerai que ce qu'Antoine dira, c'est de notre aveu et avec notre permission, et que nous consentons qu'on accorde à César tous les honneurs de la tombe.

CASSIUS, *bas à Brutus.* Je ne sais ce qui en peut arriver; il y a là quelque chose qui ne me plaît pas.

BRUTUS, *haut.* Marc-Antoine, emporte le corps de César. Dans ton oraison funèbre, tu ne nous blâmeras pas; mais tu diras de César tout le bien que tu voudras, en ajoutant que c'est nous qui te l'avons permis; sans quoi, tu ne prendras aucune part à ses funérailles; tu parleras à la même tribune que moi, et lorsque j'aurai terminé mon discours.

ANTOINE. Soit, je n'en demande pas davantage.

BRUTUS. Prépare donc le corps et viens ensuite nous rejoindre. (*Tous sortent à l'exception d'Antoine.*)

ANTOINE, *seul, s'agenouillant devant le corps de César.* Oh! pardonne-moi, morceau d'argile sanglante, si je suis humble et doux avec ces bourreaux! tu es le débris de l'homme le plus grand qui ait jamais paru dans le cours des siècles. Malheur à la main qui a répandu ce sang précieux! Ici, sur tes blessures béantes, qui, comme autant de bouches muettes, entr'ouvrant leurs lèvres vermeilles, invoquent le secours de ma parole, — voilà ce que je prédis. La malédiction va descendre sur la tête des hommes; les discordes intestines et les fureurs de la guerre civile ravageront l'Italie entière; le sang et la destruction deviendront chose si commune, et les plus affreux spectacles tellement familiers, que les mères ne feront que sourire à la vue de leurs enfants égorgés par les mains de la guerre; les actions barbares étoufferont toute pitié; et l'ombre de César, ayant à sa droite Até accourue des enfers, viendront dans ces contrées promener sa vengeance, et de sa royale voix criant: « Point de quartier! » déchaînera les limiers de la guerre, au point que la terre sera empestée par l'infection des cadavres laissés sans sépulture.

Entre UN SERVITEUR.

ANTOINE. N'es-tu pas au service d'Octave César?

LE SERVITEUR. Oui, Marc-Antoine.

ANTOINE. César lui a écrit de venir à Rome.

LE SERVITEUR. Il a reçu ses lettres. Il s'est mis en route, et m'a chargé de vous dire de vive voix, — (*Apercevant le cadavre.*) Oh! César! —

ANTOINE. Ton cœur est gros de douleur; mets-toi à l'écart, et pleure. Je vois que l'émotion est contagieuse; car, en voyant les pleurs qui mouillent tes yeux, les miens commencent à se remplir de larmes. Ton maître vient-il?

LE SERVITEUR. Il couche cette nuit à sept lieues de Rome.

ANTOINE. Retourne sur-le-champ auprès de lui, et dis-lui ce qui est arrivé. Il n'y a ici qu'une Rome en deuil, qu'une Rome pleine de dangers; ce n'est point encore un séjour sûr pour Octave: pars, et va le lui dire. Mais non, demeure; tu ne partiras qu'après que j'aurai transporté ce cadavre sur la place publique. Là, je sonderai dans ma harangue les dispositions du peuple et l'impression qu'a faite sur lui l'acte cruel de ces hommes sanguinaires; et, selon le cours que les choses prendront, tu rendras compte au jeune Octave de l'état des affaires. Aide-moi. (*Ils s'éloignent en emportant le corps de César.*)

SCÈNE II

Même ville. — Le forum.

Arrivent BRUTUS et CASSIUS, suivis d'une foule de Citoyens.

LES CITOYENS. Nous voulons qu'on s'explique avec nous; il faut qu'on s'explique.

BRUTUS. Suivez-moi donc, et accordez-moi votre attention, mes amis. — Cassius, passe dans la rue voisine, et partageons-nous le peuple. Que ceux qui veulent m'entendre restent ici; que ceux qui veulent suivre Cassius aillent avec lui, et nous rendrons publiquement raison de la mort de César.

PREMIER CITOYEN. Je veux entendre parler Brutus.

DEUXIÈME CITOYEN. Je veux entendre Cassius, afin de comparer leurs raisons quand nous les aurons entendues séparément l'un et l'autre. (*Cassius s'éloigne avec une partie des citoyens. Brutus monte à la tribune aux harangues.*)

TROISIÈME CITOYEN. Le noble Brutus est à la tribune. Silence!

BRUTUS. Écoutez-moi patiemment jusqu'à la fin, Romains! compatriotes, amis! entendez-moi dans ma cause, et faites silence pour pouvoir m'entendre; croyez-moi pour mon honneur, et ayez foi en mon honneur, afin de croire à mes paroles; jugez-moi dans votre sagesse, et prêtez-moi votre attention, afin d'être mieux en état de juger. S'il y a dans cette assemblée quelque ami sincère de César, je lui dirai que l'affection de Brutus pour César n'était pas moindre que la sienne. Si alors cet ami demande pourquoi Brutus s'est armé contre César, voici ma réponse: Ce n'est pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais Rome davantage. Aimeriez-vous mieux voir César vivant et mourir tous esclaves, que de voir César mort et de vivre tous libres? César m'aimait, je le pleure; il était heureux, je m'en réjouis; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, et je l'ai tué. Ainsi des larmes pour son amitié, de la joie pour ses succès, du respect pour sa vaillance, et la mort pour son ambition. Quel est ici l'homme assez lâche pour consentir à être esclave? S'il en est un, qu'il parle; c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez stupide pour ne vouloir pas être Romain? S'il en est un, qu'il parle, c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez vil pour ne pas aimer sa patrie? S'il en est un, qu'il parle, c'est lui que j'ai offensé. J'attends une réponse.

LES CITOYENS. Personne, Brutus, personne. (*Plusieurs voix parlent à la fois.*)

BRUTUS. Ainsi je n'ai offensé personne; je n'ai fait à César que ce que vous feriez à Brutus. Les motifs de sa mort sont enregistrés au Capitole dans un exposé impartial où l'on n'a rien diminué de la gloire qu'il avait justement acquise, rien ajouté aux fautes qui lui ont mérité la mort.

Arrive ANTOINE, suivi de plusieurs Citoyens portant le corps de César.

BRUTUS, *continuant.* Voici son corps qu'accompagne Marc-Antoine en deuil, lui qui, sans avoir eu part à sa mort, en recueillera les bienfaisants résultats, une place dans la république; et qui de vous n'en recueillera pas autant? Voici ma conclusion: j'ai tué mon meilleur ami pour le salut de Rome. (*Tirant un poignard de son sein.*) Je garde le même poignard pour moi quand il plaira à mon pays de demander ma mort.

LES CITOYENS. Vive Brutus! vive Brutus!

PREMIER CITOYEN. Ramenons-le chez lui en triomphe.

DEUXIÈME CITOYEN. Élevons-lui une statue parmi celles de ses ancêtres.

TROISIÈME CITOYEN. Faisons de lui un autre César.

QUATRIÈME CITOYEN. Ce qu'il y avait de mieux dans César sera aujourd'hui couronné dans Brutus.

PREMIER CITOYEN. Reconduisons-le chez lui au milieu de nos acclamations.

BRUTUS. Mes concitoyens, —

DEUXIÈME CITOYEN. Paix, silence! Brutus parle.

PREMIER CITOYEN. Holà! silence!

BRUTUS. Mes chers concitoyens, laissez-moi m'éloigner seul, et, pour l'amour de moi, restez ici avec Antoine: honorez les funérailles de César et entendez son apologie, que Marc-Antoine va prononcer avec notre permission; je vous en conjure, que personne, moi seul excepté, ne s'éloigne qu'après qu'Antoine aura parlé. (*Il s'éloigne.*)

PREMIER CITOYEN. Holà! restons; écoutons parler Marc-Antoine.

TROISIÈME CITOYEN. Qu'il monte à la tribune, nous voulons l'entendre. — Noble Antoine, à la tribune.

ANTOINE. Grâce à Brutus, je vous suis redevable.

QUATRIÈME CITOYEN. Que dit-il de Brutus?

TROISIÈME CITOYEN. Il dit que grâce à Brutus il nous est redevable à tous.

QUATRIÈME CITOYEN. Il fera bien de ne pas dire ici de mal de Brutus.

PREMIER CITOYEN. Ce César était un tyran.

TROISIÈME CITOYEN. Sans aucun doute; il est heureux que Rome soit délivrée de lui.

DEUXIÈME CITOYEN. Paix! écoutons ce qu'Antoine pourra dire.

ANTOINE. Bienveillants Romains, —

LES CITOYENS. Silence! écoutons-le.

ANTOINE. Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi votre attention; car je viens pour inhumer César, non pour le louer. Le mal que font les hommes leur survit; le bien est souvent enterré avec leurs os! qu'il en soit de même de César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux; si cela était, c'était un tort grave, et César l'a cruellement expié. Ici, avec la permission de Brutus et des autres, car Brutus est un homme honorable, et tous les autres aussi sont des hommes honorables, — je viens prononcer l'oraison funèbre de César; il était mon ami fidèle et sincère; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Il a ramené dans Rome une foule de captifs dont les rançons ont rempli les coffres publics: est-ce en cela qu'il s'est montré ambitieux? Quand les pauvres faisaient entendre une voix plaintive, César pleurait. L'ambition a une nature moins tendre; cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable. Vous m'avez tous vu, le jour des Lupercales, lui présenter trois fois une couronne royale que trois fois il a refusée. — Était-ce là de l'ambition? cependant Brutus dit qu'il était ambitieux, et assurément c'est un homme honorable. Je ne parle pas pour blâmer ce que Brutus a dit, je viens ici pour dire ce que je sais. Il fut un temps où vous l'aimiez tous, non sans motifs; et quel motif maintenant vous empêche de le pleurer? O bon sens, tu es devenu le partage des brutes, et les hommes ont perdu leur raison! — Pardonnez-moi, mon cœur est dans ce cercueil avec César, et jusqu'à ce qu'il me soit rendu, il faut que je m'arrête.

PREMIER CITOYEN. Il me semble qu'il y a beaucoup de raison dans ce qu'il dit.

DEUXIÈME CITOYEN. A bien considérer les choses, on a traité César avec beaucoup d'injustice.

TROISIÈME CITOYEN. Vous croyez, citoyen? Je crains qu'il n'en vienne un pire que lui pour le remplacer.

QUATRIÈME CITOYEN. Avez-vous remarqué ses paroles? César n'a pas voulu accepter la couronne! donc il est certain qu'il n'était pas ambitieux!

PREMIER CITOYEN. Si cela est prouvé, il en est qui le payeront cher.

DEUXIÈME CITOYEN. Pauvre Antoine, à force de pleurer, ses yeux sont rouges comme du feu.

TROISIÈME CITOYEN. Rome n'a pas un citoyen plus noble qu'Antoine.

QUATRIÈME CITOYEN. Maintenant, écoutez-le; il recommence à parler.

ANTOINE. Hier encore, un mot de César eût pu tenir le monde en échec, maintenant le voilà ici gisant; il ne commande plus le respect de personne, pas même du dernier des mortels. O citoyens! si j'essayais de vous soulever et d'exaspérer vos âmes, je serais injuste envers Brutus et Cassius, qui, vous le savez tous, sont des hommes honorables; je ne veux point être injuste à leur égard; j'aime mieux l'être envers les morts, envers vous et moi, qu'envers des hommes aussi honorables. Mais voici un écrit revêtu du sceau de César, — je l'ai trouvé dans son cabinet; c'est son testament. Si j'en donnais lecture au peuple, ce que je n'ai pas l'intention de faire, je vous prie de le croire, on vous verrait tous baiser les blessures de César mort, tremper vos mouchoirs dans son sang sacré, implorer, comme souvenir de lui, un de ses cheveux, et, par vos testaments, le transmettre, en mourant, à votre postérité, comme un riche héritage.

QUATRIÈME CITOYEN. Faites-nous connaître ce testament! Lisez-le, Marc-Antoine.

LES CITOYENS. Le testament! le testament! nous voulons entendre le testament de César.

ANTOINE. Calmez-vous, mes chers amis; je ne dois pas le lire, il ne faut pas que vous sachiez combien César vous aimait. Vous n'êtes pas de bois ou de pierre, vous êtes des hommes, et vous ne pourriez entendre le testament de César sans entrer en fureur. Vous deviendriez frénétiques, il n'est pas bon que vous sachiez que vous êtes ses héritiers, car si vous le saviez, qu'en résulterait-il, grands dieux!

QUATRIÈME CITOYEN. Lisez le testament, nous voulons l'entendre, Antoine; il faut nous lire le testament, le testament de César.

ANTOINE. Voulez-vous être patients, voulez-vous attendre un peu? j'ai été plus loin que je ne voulais [illegible] tout aux hommes honorables dont les poignards ont immolé César, je le crains.

QUATRIÈME CITOYEN. Eux, des hommes honorables! ce sont des traîtres.

LES CITOYENS. Le testament! le testament!

DEUXIÈME CITOYEN. Ce sont des scélérats, des assassins. Le testament! le testament!

ANTOINE. Ainsi, vous voulez me forcer à lire le testament? Eh bien, rangez-vous en cercle autour du corps de César, et laissez-moi vous montrer celui qui a fait ce testament. Descendrai-je? me le permettez-vous?

LES CITOYENS. Descendez.

DEUXIÈME CITOYEN. Descendez. (*Antoine descend de la tribune.*)

TROISIÈME CITOYEN. On vous le permet.

QUATRIÈME CITOYEN. Rangez-vous; formez le cercle.

PREMIER CITOYEN. Écartez-vous du catafalque! écartez-vous du corps!

DEUXIÈME CITOYEN. Place à Antoine, — au noble Antoine!

ANTOINE. Ne vous pressez pas ainsi sur moi; écartez-vous.

LES CITOYENS. Qu'on s'écarte! place! reculez!

ANTOINE. Si vous avez des larmes, préparez-vous maintenant à en répandre. (*Soulevant le manteau qui couvre le corps.*) Vous connaissez tous ce manteau! Je me souviens du jour où il le porta pour la première fois; c'était un soir d'été, dans sa tente; ce jour-là il vainquit les Nerviens; — regardez, à cet endroit a pénétré le poignard de Cassius: voyez quelle déchirure a faite celui de l'implacable Casca; c'est ici qu'a frappé le bien-aimé Brutus; et quand sa main a retiré l'infernal acier, voyez la trace de sang qu'il a laissée à sa suite; comme si le sang de César se fût hâté de sortir pour s'assurer si c'était bien Brutus qui avait frappé ce coup inhumain; car Brutus, vous le savez, était le bien-aimé de César! Jugez, ô dieux, avec quelle tendresse César l'aimait! De tous les coups qui lui furent portés, celui-là lui fut le plus cruel; car sitôt que le noble César vit s'avancer le poignard de Brutus, l'ingratitude, plus forte que les bras des traîtres, le terrassa: alors son cœur magnanime se brisa, et, se couvrant la face de son manteau, au pied de la statue de Pompée toute ruisselante de son sang, le grand César tomba. Oh! quelle chute, mes concitoyens! alors, vous et moi, le même coup nous a tous jetés aux pieds de la trahison sanglante et victorieuse. Oh! maintenant vous pleurez! Je vois que la pitié se fait sentir à vos âmes! Ce sont de généreuses larmes que celles-là. Cœurs compatissants, quoi! vous pleurez, et vous n'avez vu encore que les plaies du manteau de César? (*Il découvre le corps.*) Regardez, le voici lui-même, tel que l'ont fait les poignards des traîtres.

PREMIER CITOYEN. O douloureux spectacle!

DEUXIÈME CITOYEN. O noble César!

TROISIÈME CITOYEN. O malheureux jour!

QUATRIÈME CITOYEN. O traîtres, scélérats!

PREMIER CITOYEN. O spectacle sanglant!

DEUXIÈME CITOYEN. Nous serons vengés. Vengeance! à l'œuvre, en marche, — brûlons, — réduisons en cendres, — tuons, — massacrons, ne laissons pas vivre un seul traître.

ANTOINE. Arrêtez, mes concitoyens.

PREMIER CITOYEN. Silence, là-bas, — écoutons le noble Antoine.

DEUXIÈME CITOYEN. Nous l'écouterons; nous le suivrons; nous voulons mourir avec lui.

ANTOINE. Mes bons amis, mes chers amis, que ce ne soit pas moi qui provoque de votre part cette soudaine explosion de colère. Ceux qui ont fait cette action sont des hommes honorables! J'ignore quels griefs personnels les ont fait agir. Ils sont sages et gens d'honneur, et je ne doute pas qu'ils ne vous donnent de bonnes raisons pour justifier leur conduite. Je ne viens pas, mes amis, pour surprendre votre sensibilité: je ne suis pas orateur, comme l'est Brutus; je ne suis, vous le savez tous, qu'un homme simple, simplement attaché à son ami; et c'est ce que savent fort bien ceux qui m'ont permis de parler de lui publiquement; car je n'ai, pour vous émouvoir, ni l'esprit, ni le talent oratoire, ni l'éloquence du geste, ni l'élocution, ni le don de la parole; je vous parle sans art, je vous dis ce que vous savez vous-mêmes; je vous montre les blessures du bien-aimé César, et je laisse ces bouches plaintives, silencieuses, parler pour moi. Si j'étais Brutus, et que Brutus fût Antoine, cet Antoine enflammerait votre indignation, et à chacune

des blessures de César, il donnerait une voix capable de soulever et d'ameuter jusqu'aux pavés de Rome.

LES CITOYENS. Nous nous insurgerons.

PREMIER CITOYEN. Nous brûlerons la maison de Brutus.

TROISIÈME CITOYEN. Marchons donc, venez ; allons chercher les conspirateurs.

ANTOINE. Écoutez-moi, mes concitoyens, veuillez m'entendre.

LES CITOYENS. Holà ! silence ! écoutons Antoine, le noble Antoine.

ANTOINE. Mes amis, vous allez agir sans savoir pourquoi. En quoi César a-t-il mérité votre amour ? Hélas ! vous l'ignorez. Je dois donc vous le dire : vous avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

LES CITOYENS. C'est vrai : le testament ! restons, et écoutons le testament.

ANTOINE. Le voici, ce testament revêtu du sceau de César. A chaque citoyen romain, à chacun de vous il donne soixante-quinze drachmes[1].

DEUXIÈME CITOYEN. O noble César ! nous vengerons sa mort.

TROISIÈME CITOYEN. O magnifique César !

ANTOINE. Veuillez m'écouter patiemment.

LES CITOYENS. Holà ! silence !

ANTOINE. En outre, il vous a légué tous ses jardins, ses parcs particuliers, ses vergers récemment plantés de ce côté du Tibre ; il vous les a légués, à vous et à vos héritiers, à perpétuité, pour vous servir de promenades et de lieux d'agrément. Voilà ce qu'était César ; quand trouverons-nous son pareil ?

PREMIER CITOYEN. Jamais, jamais. Venez, partons, partons. Allons brûler son corps sur la place même, et avec les brandons de son bûcher mettons le feu aux maisons des traîtres.

DEUXIÈME CITOYEN. Allons chercher du feu.

TROISIÈME CITOYEN. Arrachons les bancs.

QUATRIÈME CITOYEN. Abattons les portes, les fenêtres, enfin tout. (*Les Citoyens s'éloignent avec le corps.*)

ANTOINE, *seul.* Maintenant, laissons faire ! voilà le génie du mal déchaîné ; qu'il suive son cours !

Arrive UN SERVITEUR.

ANTOINE, *continuant.* Eh bien ! qu'y a-t-il ?

LE SERVITEUR. Seigneur, déjà Octave est arrivé dans Rome.

ANTOINE. Où est-il ?

LE SERVITEUR. Lépide et lui sont dans la maison de César.

ANTOINE. Je vais sur-le-champ l'y rejoindre ! il vient on ne peut plus à propos. La fortune est de bonne humeur, et dans ce moment elle nous accordera tout.

LE SERVITEUR. J'ai entendu dire à Octave que Brutus et Cassius sont montés à cheval et ont franchi à bride abattue les portes de Rome.

ANTOINE. Il est probable qu'ils ont appris les dispositions du peuple et la manière dont je l'ai soulevé. Conduis-moi vers Octave. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même ville. [illegible]

[illegible] CINNA LE POËTE.

[illegible]

[illegible] CITOYENS.

[illegible]

DEUXIÈME CITOYEN. C'est comme si tu disais que ceux qui se marient sont des imbéciles ; ce mot-là, je le crains, te vaudra une taloche. Continue sur-le-champ.

CINNA. Je vais sur-le-champ au convoi de César.

PREMIER CITOYEN. Comme ami ou comme ennemi ?

CINNA. Comme ami.

DEUXIÈME CITOYEN. Voilà ce qui s'appelle répondre sur-le-champ.

QUATRIÈME CITOYEN. Ta demeure, — brièvement.

CINNA. Brièvement, je demeure près du Capitole.

TROISIÈME CITOYEN. Ton nom, camarade, franchement ?

CINNA. Franchement, mon nom est Cinna.

PREMIER CITOYEN. Mettons-le en pièces ; c'est un conspirateur.

CINNA. Je suis Cinna le poëte, je suis Cinna le poëte.

QUATRIÈME CITOYEN. Mettons-le en pièces pour ses mauvais vers ; mettons-le en pièces pour ses mauvais vers.

DEUXIÈME CITOYEN. N'importe ; il se nomme Cinna, arrachons-lui le cœur et lâchons-le ensuite.

TROISIÈME CITOYEN. Déchirons-le, déchirons-le. Holà ! des tisons, des tisons ! Chez Brutus, chez Cassius ; brûlons tout. Qu'un certain nombre aillent chez Décius, d'autres chez Casca, d'autres chez Ligarius. Allons, partons. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. Un appartement dans la maison d'Antoine.

ANTOINE, OCTAVE et LÉPIDE sont assis autour d'une table.

ANTOINE, *tenant une liste à la main.* Ainsi, tous ces hommes mourront ; leurs noms sont marqués.

OCTAVE. Il faut que ton frère meure aussi, Lépide ; y consens-tu ?

LÉPIDE. J'y consens.

OCTAVE. Marque-le, Antoine.

LÉPIDE. A condition qu'on fera aussi mourir Publius, le fils de ta sœur, Antoine.

ANTOINE. Il mourra ; voici une marque qui le condamne. Mais, Lépide, rends-toi à la maison de César ; tu y prendras le testament et nous l'apporteras ici. (*Montrant la liste.*) Nous verrons à nous défaire encore du fardeau de quelques legs.

LÉPIDE. Vous retrouverai-je ici ?

OCTAVE. Ou ici ou au Capitole. (*Lépide sort.*)

ANTOINE. C'est un homme médiocre et nul, et qui n'est propre qu'à faire des commissions. Convient-il que dans le partage du monde il entre pour un tiers ?

OCTAVE. Tu en as jugé ainsi, et tu as demandé sa voix pour sanctionner le fatal décret de nos proscriptions.

ANTOINE. Octave, j'ai vu plus de jours que toi : en conférant ces honneurs à cet homme, nous n'avons voulu que nous décharger sur lui d'une partie de l'odieux qui s'attache à nos actes ; il les portera comme l'âne porte l'or, haletant et suant sous son fardeau, et suivant aveuglément la voie que nous lui prescrivons ; quand il aura transporté notre trésor au lieu désigné par nous, nous lui ôterons sa charge ; et, le congédiant comme un âne qu'on dessèle, nous l'enverrons secouer ses oreilles et paître dans la prairie.

OCTAVE. Il en sera ce que tu voudras ; mais c'est un guerrier éprouvé et intrépide.

ANTOINE. Mon cheval l'est aussi, Octave ; et c'est pour cela que je lui alloue sa ration de fourrage. Je l'instruis à combattre, à volter, à s'arrêter, à galoper ; les mouvements de son corps sont dirigés par mon intelligence ; jusqu'à un certain point, Lépide n'est pas autre chose ; il a besoin d'être dressé, dirigé et commandé ; c'est une nature stérile, un esprit imitateur, qui fait son aliment des objets de rebut, et attend pour adopter une mode qu'elle soit surannée [illegible]

[illegible]

[1] [illegible]

aide; allons à l'instant même tenir conseil, et avisons aux meilleurs moyens de révéler ce qui est encore tenu secret et de faire face aux périls patents.

OCTAVE. Faisons ce que tu dis ; car nous sommes de toutes parts assiégés d'ennemis ; et parmi ceux qui nous suivent, il en est, je le crains, qui couvent contre nous bien des desseins hostiles. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le camp près de Sardes. — Devant la tente de Brutus.

Bruit de tambours. Arrivent d'un côté BRUTUS, LUCILIUS, LUCIUS, et des Soldats ; de l'autre, TITINIUS et PINDARUS.

BRUTUS. Halte-là !

LUCILIUS. Halte-là ! avancez à l'ordre.

BRUTUS. Eh bien ! Lucilius ? Cassius est-il proche ?

LUCILIUS. Il est à deux pas d'ici, et Pindarus a précédé son maître pour venir vous saluer de sa part. (*Pindarus remet une lettre à Brutus.*)

BRUTUS. Il m'envoie ses compliments. — Ton maître, Pindarus, soit qu'il ait changé, soit qu'il ait été mal servi, m'a donné gravement sujet de souhaiter que certaines choses qui ont eu lieu n'eussent pas eu lieu ; mais s'il est près d'ici, je m'en expliquerai avec lui.

PINDARUS. Je ne doute pas que mon noble maître n'apparaisse à vos yeux tel qu'il est, plein de prudence et d'honneur.

BRUTUS. Je n'en doute pas. — Un mot, Lucilius : dis-moi comment il t'a reçu.

LUCILIUS. Avec beaucoup de politesse et de respect ; mais non avec la familiarité, les manières franches et communicatives qui lui étaient ordinaires autrefois.

BRUTUS. Tu viens de me peindre le refroidissement d'un ami chaleureux. Remarque, Lucilius, que lorsque l'amitié commence à s'affaiblir et à décliner, elle affecte un redoublement de cérémonies. La bonne foi simple et naïve est sans détours ; mais les hommes au cœur vide ressemblent à certains coursiers : pleins de feu d'abord, ils montrent beaucoup d'énergie et d'ardeur ; puis, lorsqu'il faut obéir à l'éperon sanglant, toute leur ardeur s'éteint, et, trompant notre attente, ils succombent à l'épreuve. Son armée s'avance-t-elle ?

LUCILIUS. Elle doit camper ce soir à Sardes ; le gros de l'armée, y compris la cavalerie tout entière, arrive avec Cassius. (*On entend le bruit d'une marche militaire.*)

BRUTUS. Écoutons : il est arrivé. — Marchons sans bruit à sa rencontre.

Arrivent CASSIUS et plusieurs Soldats.

CASSIUS. Halte-là !

BRUTUS. Halte-là ! avancez à l'ordre.

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR. Halte !

UNE DEUXIÈME VOIX. Halte !

UNE TROISIÈME VOIX. Halte !

CASSIUS. Mon noble frère, tu as eu des torts envers moi.

BRUTUS. Les dieux me sont témoins que je ne voudrais pas avoir des torts envers un ennemi. [illegible] envers un frère.

CASSIUS. Brutus, tu cherches à cacher tes torts [illegible] affectée ; et quand [illegible] envers moi.

BRUTUS. Cassius, possède-toi ; expose tranquillement tes [illegible] dans ma tente, Cassius, et alors expose-moi toutes tes [illegible]

CASSIUS. [illegible]

BRUTUS. [illegible]

SCÈNE III.

[illegible]

CASSIUS. [illegible] pour avoir [illegible] lettre dans laquelle j'intercédais pour cet homme, parce que je le connaissais, tu l'as considérée comme non avenue.

BRUTUS. Tu t'es fait tort à toi-même en te constituant le défenseur d'une pareille cause.

CASSIUS. Dans une époque comme celle où nous vivons, il ne faut pas scruter de trop près chaque peccadille.

BRUTUS. Permets-moi de te dire, Cassius, que tu passes toi-même pour ne pas avoir les mains nettes, pour trafiquer des emplois et les vendre à des gens indignes de les occuper.

CASSIUS. Moi, je n'ai pas les mains nettes ? Si celui qui me tient ce langage n'était pas Brutus, par les dieux ! cette parole eût été ta dernière.

BRUTUS. Le nom de Cassius couvre ces exactions, ce qui fait que le châtiment n'ose montrer la tête.

CASSIUS. Le châtiment !

BRUTUS. Souviens-toi, souviens-toi des ides de Mars. N'est-ce pas au nom de la justice que nous avons immolé le grand Jules ? Parmi ceux qui l'ont poignardé, où est l'infâme qui a obéi à une autre impulsion qu'à celle de la justice ? Eh quoi ! — nous qui avons frappé le plus grand homme de l'univers, parce qu'il protégeait des brigands, — irons-nous maintenant souiller nos doigts par le contact de cadeaux impurs, et vendre notre immense gloire pour quelques poignées d'un vil métal ? J'aimerais mieux être un chien, et aboyer à la lune, que d'être un pareil Romain.

CASSIUS. Brutus, ne me provoque point ainsi ; je ne le souffrirai pas. Tu t'oublies quand tu prétends contrôler ma conduite. Je suis un soldat plus ancien que toi, plus capable de me conduire convenablement dans les affaires.

BRUTUS. Allons donc, tu ne l'es pas, Cassius.

CASSIUS. Je le suis.

BRUTUS. Je dis que tu ne l'es pas.

CASSIUS. Ne m'irrite plus ; je pourrais m'oublier. Songe à toi ; ne me provoque pas davantage.

BRUTUS. Arrière, homme que je méprise.

CASSIUS. Est-il possible ?

BRUTUS. Écoute-moi, car je prétends parler. Crois-tu donc que je vais baisser pavillon devant ta colère forcenée ? Parce qu'un insensé me regarde d'un œil furieux, est-ce une raison pour que je m'effraye ?

CASSIUS. O dieux ! ô dieux ! faut-il que j'endure tout cela ?

BRUTUS. Tout cela ? Oui ; et davantage encore : rugis, écume jusqu'à ce que ton cœur orgueilleux se brise ; va montrer à tes esclaves le spectacle de ta colère, et fais trembler leurs âmes serviles. Faut-il donc que je me tienne à distance ? que je te ménage ? que je me prosterne humblement devant ta mauvaise humeur ? Par les dieux, tu digéreras le venin de ta rage, quand elle devrait te suffoquer ; car, à dater d'aujourd'hui, je veux me faire un passe-temps et un jeu de tes risibles fureurs.

CASSIUS. Peux-tu bien pousser les choses à ce point ?

BRUTUS. Tu prétends être meilleur soldat que moi : fais-le voir ; justifie ta rodomontade, et tu me feras plaisir. Pour moi, je serai charmé de prendre des leçons d'un tel maître.

CASSIUS. Tu es injuste à mon égard, Brutus, injuste sous tous les rapports. J'ai dit que j'étais plus ancien et non meilleur soldat que toi : ai-je dit meilleur ?

BRUTUS. Peu m'importe que tu l'aies dit.

CASSIUS. Lorsque César vivait, il n'eût point osé me braver ainsi.

BRUTUS. Tais-toi, tais-toi ; tu n'aurais point osé provoquer ainsi sa colère.

CASSIUS. Je ne l'aurais point osé ?

BRUTUS. Non.

CASSIUS. Quoi ! je n'aurais point osé provoquer sa colère ?

BRUTUS. Tu t'en serais bien gardé.

CASSIUS. Ne présume pas trop de mon amitié, je pourrais faire des choses dont je serais fâché après.

BRUTUS. [illegible] dont tu devrais être fâché [illegible] Cassius, je ne crains pas tes menaces ; couvert de ma probité comme d'une impénétrable armure, elles glissent sur moi comme le vain souffle du vent que je ne remarque même pas. [illegible] certaines sommes d'argent, que tu m'as refusées [illegible] moi, je ne [illegible] de l'argent par des voies honteuses ; par le ciel, j'aimerais mieux monnayer mon cœur et couler mon sang en drachmes que d'arracher de la main calleuse



(CÉSAR. Et toi aussi, Brutus! Acte II, scène Ire, page 111.)

des paysans leur chétive obole par des moyens illégitimes. Je t'ai envoyé demander de l'or pour payer mes légions, et tu me l'as refusé : est-ce là une conduite digne de Cassius ? Est-ce ainsi que j'en aurais agi avec Caïus Cassius? Quand Marcus Brutus deviendra sordide au point de refuser à ses amis ce misérable métal, préparez, grands dieux, tous vos foudres, et brisez-le en morceaux !

CASSIUS. Je ne t'ai pas refusé.

BRUTUS. Tu l'as fait.

CASSIUS. Cela n'est pas : celui qui t'a rapporté ma réponse n'était qu'un imbécile. — Brutus a brisé mon cœur : un ami devrait être indulgent aux faiblesses de son ami ; mais Brutus fait les miennes plus grandes qu'elles ne sont.

BRUTUS. J'ai attendu, pour les voir, que j'en fusse moi-même la victime.

CASSIUS. Tu ne m'aimes pas.

BRUTUS. Je n'aime pas tes défauts.

CASSIUS. Ce sont des défauts que les yeux d'un ami ne devraient pas voir.

BRUTUS. Les yeux d'un flatteur ne les verraient pas, lors même qu'ils paraîtraient aussi énormes que le haut Olympe.

CASSIUS. Viens, Antoine ; viens, jeune Octave ; venez, seuls, vous venger sur Cassius ; car Cassius est las de vivre : haï par celui qu'il aime, bravé par son frère, réprimandé comme un esclave, il voit toutes ses fautes comptées, enregistrées, apprises et retenues par cœur pour lui être en toute [illegible] à la face. Oh ! je pourrais pleurer au point de voir toute mon énergie se briser en larmes ! — (*Tirant son poignard.*) Tiens, voici mon poignard, et voilà ma poitrine nue ; elle renferme un cœur plus riche que les mines de Plutus, plus précieux que l'or [illegible], prends-le, moi, qui t'ai refusé de l'or, je te donne mon cœur : frappe, comme tu as frappé César ; car [illegible], quand tu le haïssais le plus, tu l'aimais mieux encore que tu n'as jamais aimé Cassius.

BRUTUS. Remets ton poignard dans le fourreau : sois en colère quand tu voudras, je te donnerai libre carrière ; fais ce qu'il te plaira ; le déshonneur même, je ne ferai qu'en rire. O Cassius ! tu as pour frère un agneau; la colère est en lui comme le feu dans le caillou qui, à force d'être frappé, laisse échapper une étincelle, et à l'instant redevient froid.

CASSIUS. Lorsque Cassius est triste, mécontent, mal disposé, faut-il donc qu'il serve à Brutus de jouet et de risée?

BRUTUS. Quand je t'ai dit cela, j'étais mal disposé moi-même.

CASSIUS. Tu fais cet aveu? donne-moi ta main.

BRUTUS. Et aussi mon cœur.

CASSIUS. O Brutus!

BRUTUS. Qu'as-tu donc?

CASSIUS. Aime-moi assez pour me supporter quand cette humeur fougueuse, que je tiens de ma mère, fait que je m'oublie.

BRUTUS. Oui, Cassius; et désormais, s'il t'arrive d'avoir un moment de vivacité avec ton Brutus, je le mettrai sur le compte de ta mère, et tout sera dit. (*Bruit de l'extérieur.*)

LE POETE, *de l'extérieur*. Laissez-moi entrer. Il faut que je voie les généraux ; il y a querelle entre eux : il ne faut pas les laisser seuls.

LUCIUS, *de l'extérieur*. Tu ne pénétreras pas jusqu'à eux.

LE POETE, *de l'extérieur*. La mort seule pourra m'arrêter.

Entre LE POETE.

CASSIUS. Eh bien ! qu'y a-t-il?

LE POETE.

Que faites-vous, [illegible], et que prétendez-vous ?
Croyez-moi, [illegible], apaisez ce courroux ;
Moi qui vous le dis, je suis plus vieux que vous.

CASSIUS. Ah! ah! que nous veut cet imbécile avec ses rimes ?

BRUTUS. Va-t'en drôle; coquin, retire-toi.

CASSIUS. Pardonne-lui, Brutus ; c'est sa manière.

BRUTUS. Je me prêterai à son humeur quand il choisira mieux son temps. Qu'avons-nous besoin à l'armée de ces rimailleurs stupides? Va-t'en, drôle.



BRUTUS. Dis-moi qui tu es ? — L'OMBRE. Ton mauvais génie, Brutus. (Acte IV, scène III, page 122.)

CASSIUS. Pars, pars ; retire-toi. (*Le Poëte sort.*)

Entrent LUCILIUS et TITINIUS.

BRUTUS. Lucilius et Titinius, dites aux chefs d'assigner des logements à leurs troupes pour cette nuit.

CASSIUS. Reviens ensuite sans délai, et amène-nous Messala. (*Lucilius et Titinius sortent.*)

BRUTUS. Lucius, une coupe de vin.

CASSIUS. Je ne t'aurais jamais cru capable de tant d'irritation.

BRUTUS. O Cassius, je suis affligé de bien des douleurs !

CASSIUS. Tu ne fais pas usage de ta philosophie, si tu te laisses affecter par des maux accidentels.

BRUTUS. Nul mieux que moi ne sait supporter la douleur : — Portia est morte.

CASSIUS. Ah ! Portia ?

BRUTUS. Elle est morte.

CASSIUS. Et tu ne m'as pas tué quand je t'ai contrarié ainsi ? — O perte sensible, insupportable ! — De quelle maladie ?

BRUTUS. Le chagrin que lui causait mon absence, la douleur de voir s'augmenter à tel point les forces d'Octave et de Marc-Antoine, — car j'en ai reçu la nouvelle en même temps que j'ai appris sa mort ; — sa raison s'est égarée, et, pendant l'absence de ses femmes, elle a avalé des charbons ardents.

CASSIUS. Et voilà comme elle est morte ?

BRUTUS. Oui.

CASSIUS. O dieux immortels !

Entre LUCIUS portant du vin et des flambeaux.

BRUTUS. Ne me parle plus d'elle. — (*A Lucius.*) Donne-moi une coupe de vin. — Cassius, je noie dans cette libation tout sentiment d'[illegible]. (*Il boit.*)

CASSIUS. Mon cœur [illegible] ce noble [illegible]. — Lucius, remplis ma coupe jusqu'au bord ; je ne puis trop boire à l'amitié de Brutus. (*Il boit.*)

Rentre TITINIUS avec MESSALA.

BRUTUS. Entre, Titinius. — Sois le bienvenu, mon cher Messala. — Asseyons-nous maintenant autour de ce flambeau, et parlons de nos affaires.

CASSIUS. O Portia ! tu n'es donc plus ?

BRUTUS. Cesse, je te prie. — Messala, j'ai reçu la nouvelle que le jeune Octave et Marc-Antoine s'avancent contre nous à la tête d'une armée puissante, et dirigent leur marche sur Philippes.

MESSALA. J'ai reçu des lettres dans lesquelles on me mande la même nouvelle.

BRUTUS. Qu'ajoutent-elles ?

MESSALA. Qu'en vertu de décrets de proscription et de mises hors la loi, Octave, Antoine et Lépide ont mis à mort cent sénateurs.

BRUTUS. En cela, nos lettres ne s'accordent pas : les miennes parlent de soixante-dix sénateurs que leurs proscriptions ont fait périr, et au nombre desquels est Cicéron.

CASSIUS. Quoi ! Cicéron ?

MESSALA. Oui, Cicéron est mort en vertu de ce décret de proscription. — Avez-vous reçu des lettres de votre femme, seigneur ?

BRUTUS. Non, Messala.

MESSALA. Et dans vos lettres ne vous dit-on rien d'elle ?

BRUTUS. Rien, Messala.

MESSALA. Cela me semble étrange.

BRUTUS. Pourquoi cette demande ? Te parle-t-on d'elle dans les tiennes ?

MESSALA. Non, seigneur.

BRUTUS. Par ton titre de Romain, dis-moi la vérité.

MESSALA. Supportez donc en Romain la vérité que je vais dire ; car il est certain qu'elle est morte, et d'une manière étrange.

BRUTUS. Eh bien ! adieu, Portia. — Il nous faut tous mourir, Messala. A force de méditer qu'elle devait mourir un jour, je me suis préparé à supporter sa mort.

[illegible] grands hommes doivent sup- [illegible]

[illegible] là-dessus autant que toi, mais ma nature ne serait pas capable d'une telle résignation.

[illegible] que pensez-vous du [illegible] sur Philippes ?

CASSIUS. Je ne l'approuve pas.

[illegible]

CASSIUS. Les voici : il vaut mieux que l'ennemi vienne nous chercher : il va ainsi consumer ses ressources, fatiguer ses soldats et s'affaiblir considérablement, tandis que nous, en demeurant immobiles, nous resterons entiers, frais et dispos.

[illegible] nécessairement céder à de meilleures. Les populations entre Philippes et le pays [illegible] forcée et ne nous ont payé leurs contributions qu'à regret : l'ennemi, [illegible] ses rangs à chaque pas, et puisera chez eux de nouvelles forces et un [illegible] en allant [illegible] et en laissant ces peuples sur nos derrières.

CASSIUS. Écoute-moi, mon frère.

[illegible] — Considérez d'ailleurs que nous avons tiré de nos amis tout ce qu'ils nous offraient de ressources; nos légions sont au complet, notre cause est mûre. L'ennemi accroît ses forces chaque jour; nous, ar- [illegible] nous ne pouvons plus que décliner. Il est sur l'océan des affaires humaines une marée qu'il faut saisir à propos, si l'on veut faire voile vers la for- [illegible] le voyage de la vie se passe au milieu des écueils et dans la détresse. Telle est la pleine mer sur laquelle nous sommes à flot; il nous faut profiter du courant, tandis qu'il nous sert, ou nous résoudre à man- [illegible]

[illegible] comme tu le dis; nous irons au-devant de l'ennemi à Philippes.

[illegible] la nuit épaissit ses ténèbres, et il faut que la nature obéisse à une loi nécessaire : accordons-lui donc quelque repos. Il ne nous reste rien de [illegible]

CASSIUS. Rien de plus : bonne nuit. Demain, nous nous lèverons de bonne heure et partirons.

BRUTUS. Lucius, ma robe de chambre. (*Lucius sort.*)

[illegible] — Bonne nuit, Titinius. — Noble, noble Cassius, bonne nuit et doux [illegible]

CASSIUS. O mon frère bien-aimé ! cette nuit a bien mal commencé : que jamais pareille discorde ne s'élève entre [illegible]

[illegible]

[illegible] Brutus.

[illegible] (*[illegible] Messala sortent.*)

[illegible] de Brutus.

[illegible] robe de chambre. Où [illegible]

LUCIUS. Ici, dans la tente.

[illegible] enfant, je [illegible]

LUCIUS, *appelant.* Varron ! Claudius !

[illegible]

[illegible]

LUCIUS. J'étais bien sûr, seigneur, que vous ne me l'aviez pas donné.

BRUTUS. Pardonne-moi, mon enfant : j'ai si peu de mémoire ! Pourras-tu tenir ouverts un moment tes yeux appesantis, et me jouer un air ou deux sur ton instrument ?

LUCIUS. Oui, seigneur, si cela vous fait plaisir.

BRUTUS. Cela m'en fera, mon enfant : je te fatigue trop mais tu as bonne volonté.

LUCIUS. C'est mon devoir, seigneur.

BRUTUS. Je ne devrais pas étendre tes devoirs au point de dépasser la mesure de tes forces; je sais que la jeunesse a besoin de repos.

LUCIUS. J'ai déjà dormi, seigneur.

BRUTUS. Tu as bien fait, et tu dormiras encore; je ne te retiendrai pas longtemps : si je vis, tu n'auras pas à te plaindre de moi. (*Lucius chante en s'accompagnant de sa harpe; et insensiblement il s'assoupit.*)

BRUTUS, *continuant.* Cet air est bien mélancolique. — O sommeil homicide ! tu appesantis ton sceptre de plomb sur mon serviteur au moment où il essaye de me charmer par ses accords. — Dors, mon enfant : je n'aurai pas la cruauté de t'éveiller. Ta tête s'incline, tu vas briser ton instrument; je vais l'ôter de tes mains. Maintenant dors, mon enfant. — (*Il prend son livre.*) N'ai-je pas marqué l'endroit où j'en suis resté de ma lecture ? C'est ici, je pense. (***Il s'assied.***)

L'Ombre de CÉSAR apparaît.

BRUTUS, *continuant.* Que ce flambeau brûle mal ! — Ah ! qui vient ici ? C'est sans doute ma vue affaiblie qui crée cette horrible apparition. Il s'avance vers moi ! — Es-tu quelque chose de réel ? Es-tu un dieu, un génie ou un démon, toi dont la présence glace mon sang et fait dresser mes cheveux sur ma tête ? Dis-moi qui tu es.

L'OMBRE. Ton mauvais génie, Brutus.

BRUTUS. Que me veux-tu ?

L'OMBRE. Je viens te dire que tu me verras à Philippes.

BRUTUS. C'est bien ; je te verrai donc encore ?

L'OMBRE. Oui, à Philippes. (*L'Ombre disparaît.*)

BRUTUS. Au revoir donc, à Philippes. Maintenant que j'ai retrouvé mon courage, tu disparais : mauvais génie, je voudrais encore causer avec toi. — Lucius ! — Varron ! — Claudius ! — Amis, éveillez-vous ! — Claudius !

LUCIUS, *à moitié endormi.* Seigneur, la harpe n'est pas d'accord.

BRUTUS. Il croit l'avoir encore dans les mains. — Lucius, éveille-toi.

LUCIUS. Seigneur ?

BRUTUS. Est-ce que tu rêvais, Lucius, que tu as crié ainsi?

LUCIUS. Seigneur, je ne pense pas avoir crié.

BRUTUS. Si, tu as poussé un cri. As-tu vu quelque chose?

LUCIUS. Rien, seigneur.

BRUTUS. Rendors-toi, Lucius. — Claudius ! et toi, l'ami, éveillez-vous.

VARRON. Seigneur ?

CLAUDIUS. Seigneur ?

BRUTUS. Pourquoi donc, mes amis, ce cri que vous avez poussé dans votre sommeil ?

VARRON *et* CLAUDIUS. Nous, seigneur ?

BRUTUS. Oui; avez-vous vu quelque chose ?

VARRON. Non, seigneur, je n'ai rien vu.

CLAUDIUS. Ni moi, seigneur.

BRUTUS. Allez saluer de ma part mon frère Cassius; dites-lui de mettre ses troupes en marche de bonne heure, et de prendre les devants : nous le suivrons.

VARRON *et* CLAUDIUS. Vous serez obéi, seigneur. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Les plaines de Philippes.

Arrivent OCTAVE, ANTOINE et leur armée.

OCTAVE. Aujourd'hui, Antoine, nos espérances se réalisent. Tu disais que l'ennemi ne descendrait pas dans la plaine, mais continuerait à occuper les montagnes et les

régions supérieures. Il n'en est point ainsi : leur armée est à deux pas de nous : ils veulent nous attaquer ici, à Philippes, et viennent à nous sans attendre que nous allions les chercher.

ANTOINE. Bah ! je lis dans leur pensée, et je sais le motif qui les fait agir : ils seraient charmés de se diriger sur d'autres points ; s'ils viennent à nous, c'est qu'ils ont le courage de la peur, et veulent, par cette démonstration, nous faire croire à une bravoure qu'ils n'ont pas.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Généraux, tenez-vous prêts : l'ennemi arrive en bon ordre, le signal sanglant du combat est arboré, et il faut sur-le-champ prendre vos mesures.

ANTOINE. Octave, conduis tes troupes au pas, en prenant la gauche de la plaine.

OCTAVE. Je prendrai la droite ; prends toi-même la gauche.

ANTOINE. Pourquoi me contrarier en ce moment critique.

OCTAVE. Je ne te contrarie pas ; mais je le veux ainsi. (*Marche militaire.*)

Bruit de tambours. Arrivent BRUTUS et CASSIUS à la tête de leurs troupes ; LUCILIUS, TITINIUS, MESSALA et autres.

BRUTUS. Ils s'arrêtent et semblent vouloir parlementer.

CASSIUS. Fais faire halte, Titinius : nous allons sortir des lignes, et conférer avec eux.

OCTAVE. Marc-Antoine, donnerons-nous le signal de la bataille ?

ANTOINE. Non, César ; nous répondrons à leur attaque. Sors des rangs ; les généraux ennemis demandent à s'aboucher avec nous.

OCTAVE, *à ses troupes*. Ne bougez pas avant d'avoir reçu le signal.

BRUTUS. Les paroles avant d'en venir aux coups ; n'est-ce pas, compatriotes ?

OCTAVE. Ce n'est qu'à votre exemple, nous préférions les paroles.

BRUTUS. De bonnes paroles valent mieux que de mauvais coups, Octave.

ANTOINE. Les mauvais coups, Brutus, tu les accompagnes de bonnes paroles, témoin la plaie que tu fis au cœur de César, en criant : « César, salut et longue vie ! »

CASSIUS. Antoine, la nature de tes coups est encore inconnue. Pour ce qui est de tes paroles, tu mets à contribution les abeilles de l'Hybla et les dépouilles de leur miel.

ANTOINE. Mais non de leur dard.

BRUTUS. Si fait, et de leur voix aussi ; car tu leur as pris leur bourdonnement, Antoine, et tu as la prudence de menacer avant de piquer.

ANTOINE. Scélérats, vous n'en avez point fait de même, quand vous avez, l'un après l'autre, plongé vos lâches poignards dans les flancs de César : vous montriez les dents comme des singes, vous rampiez comme des chiens [illegible] chants, et, prosternés comme des esclaves, vous baisiez les pieds de César, pendant que [illegible]

CASSIUS. [illegible]

OCTAVE. [illegible]

[illegible]

vous jetons notre défi à la face : si vous osez [illegible] aujourd'hui, entrez en lice ; sinon, quand le cœur vous en dira. (*Octave, Antoine et leur armée s'éloignent.*)

CASSIUS. Que les vents soufflent, que les [illegible], et vogue le navire ! La tempête gronde, et tout est à la merci du hasard.

BRUTUS. Lucilius, écoute ! j'ai un mot à te dire.

LUCILIUS. Seigneur ? (*Brutus et Lucilius s'entretiennent à voix basse.*)

CASSIUS. Messala !

MESSALA. Que veut mon général ?

CASSIUS. Messala, c'est aujourd'hui mon jour de naissance ; c'est à pareil jour que Cassius est né. Donne-moi ta main, Messala ; je te prends à témoin que c'est malgré moi que je suis forcé, comme le fut Pompée, de remettre au hasard d'une bataille le destin de toutes nos libertés. Tu sais que je suis fortement attaché aux principes d'Épicure ; maintenant je change d'opinion et commence à croire aux présages. Pendant notre marche en venant de Sardes, deux aigles superbes se sont abattus sur notre enseigne la plus avancée ; ils s'y sont posés, et, prenant leur pâture des mains de nos soldats, ils nous ont accompagnés jusqu'à Philippes. Ce matin, ils ont pris leur vol, et ont disparu : ils ont été remplacés par des corbeaux et des vautours qui voltigent au-dessus de nos têtes, et nous regardent du haut des airs comme une proie près de succomber. L'ombre qu'ils projettent sur nous est comme un funèbre linceul sous lequel est couchée notre armée expirante.

MESSALA. Ne croyez point à tout cela.

CASSIUS. Je n'y crois qu'en partie ; car je suis plein d'ardeur, et déterminé à faire résolûment face à tous les périls.

BRUTUS, *à haute voix*. C'est cela, Lucilius.

CASSIUS. Maintenant, noble Brutus, les dieux nous sont propices ; puissent-ils permettre qu'unis par l'amitié, nous arrivions en paix à la vieillesse ! Mais comme l'incertitude est le partage des affaires de ce monde, nous devons prévoir ce qui peut arriver de pire. Si nous perdons cette bataille, nous causons maintenant pour la dernière fois ; quelle conduite alors prétends-tu tenir ?

BRUTUS. Une conduite conforme à cette philosophie qui me fit blâmer Caton de s'être donné la mort. Je ne sais ; mais je trouve qu'il y a de la lâcheté et de la faiblesse à mettre fin à son existence dans la crainte de ce qui peut arriver. J'ai donc résolu de m'armer de patience, et d'attendre l'intervention providentielle des puissances suprêmes qui gouvernent les choses d'ici-bas.

CASSIUS. Si donc nous perdons cette bataille, tu te résignes à être traîné en triomphe dans les rues de Rome ?

BRUTUS. Non, Cassius. Ne crois pas, noble Romain, que jamais Brutus entre enchaîné dans Rome ; il a pour cela l'âme trop grande. Ce jour doit consommer l'œuvre que les ides de Mars ont commencée, et j'ignore si nous devons nous revoir. Disons-nous donc un éternel adieu : — Pour jamais, pour jamais, adieu, [illegible] eh bien, nous sourirons de bonheur ; sinon, nous faisons bien de prendre congé l'un de l'autre.

CASSIUS. Pour jamais, pour jamais, adieu, Brutus ! tu as [illegible] encore : sinon, nous faisons bien de prendre congé l'un de l'autre.

BRUTUS. Marchons donc. Oh ! [illegible] vance quelle sera l'issue de cette journée ! Mais il nous suffit [illegible]

SCÈNE II.

[illegible]

[illegible]

SCÈNE III.

Même lieu. — Une autre partie du champ de bataille.

Le bruit du combat continue. Arrivent CASSIUS et TITINIUS.

CASSIUS. Oh! regarde, Titinius, regarde; les misérables fuient! mes propres soldats ont trouvé en moi un ennemi. Cet enseigne que voilà avait tourné le dos; j'ai tué le lâche, et lui ai arraché son aigle.

TITINIUS. O Cassius, Brutus a donné trop tôt le signal. Ayant obtenu quelques avantages sur Octave, il s'est laissé emporter à son ardeur; ses soldats se sont livrés au pillage pendant que nous étions tous enveloppés par Antoine.

Arrive PINDARUS.

PINDARUS. Fuyez plus loin, seigneur, fuyez plus loin; Marc-Antoine est dans vos tentes, seigneur! fuyez donc, noble Cassius, fuyez plus loin.

CASSIUS. Cette colline est assez loin. — Regarde, regarde, Titinius! sont-ce mes tentes que je vois en flammes?

TITINIUS. Ce sont elles, seigneur.

CASSIUS. Titinius, si tu m'aimes, monte mon cheval, enfonce tes éperons dans ses flancs, jusqu'à ce qu'il t'ait transporté vers ces troupes que tu vois là-bas, et ramené ici, afin que je sache décidément si ces troupes sont amies ou ennemies.

TITINIUS. Je reviens dans un clin d'œil. (*Il s'éloigne.*)

CASSIUS. Va, Pindarus, gravis cette hauteur, j'ai toujours eu la vue trouble : regarde Titinius, et dis-moi ce que tu remarques sur le champ de bataille. (*Pindarus s'éloigne.*)

CASSIUS, *continuant.* C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où j'ai respiré pour la première fois; le temps a décrit son cercle: et je finirai au point où j'ai commencé : ma vie a parcouru sa période. — Eh bien! quelles nouvelles?

PINDARUS, *de loin.* O seigneur!

CASSIUS. Quelles nouvelles?

PINDARUS. Titinius est enveloppé par des cavaliers qui le poursuivent à bride abattue; cependant il galope encore. — Ils sont maintenant sur le point de l'atteindre. — Maintenant, Titinius! — quelques hommes mettent pied à terre. — Oh! il met pied à terre aussi. — Il est pris. — (*On entend des cris lointains.*) Ecoutez; ils poussent des cris de joie.

CASSIUS. Descends; cesse de regarder. — O lâche que je suis de vivre encore, et de voir mon fidèle ami pris sous mes yeux!

Revient PINDARUS.

CASSIUS, *continuant.* Approche, Pindarus : je t'ai fait prisonnier chez les Parthes; et je t'ai fait jurer, en te donnant la vie, que tout ce que je t'ordonnerais de faire, tu le ferais. Le moment est venu de tenir ton serment; à dater de ce moment, sois libre, et avec cette bonne épée qui se [illegible] les flancs de César, cherche mon cœur : ne [illegible] répliquer! Tiens, prends la poignée de [illegible], laisse-moi couvrir mon visage; à présent, c'est fait; enfonce la lame. — César, tu es vengé, avec l'épée [illegible] même. (*Il meurt.*)

[illegible] donc libre, mais je ne le serais pas si [illegible] O Cassius! Pindarus va fuir loin de [illegible] pour jamais aux regards des Romains. (*Il s'éloigne.*)

Reviennent TITINIUS avec MESSALA.

[illegible]

est fini; les nuages, les brouillards et les dangers lui succèdent : notre carrière est achevée! une fausse conjecture sur l'issue de ma tentative a produit ces malheurs.

MESSALA. Une fausse conjecture sur l'issue du combat a produit ces malheurs. O Erreur, détestable fille de la Douleur! pourquoi fais-tu voir à l'imagination des hommes des choses qui ne sont pas? O Erreur trop tôt conçue, tu n'arrives jamais heureusement à terme; mais tu donnes la mort à la mère qui t'engendra.

TITINIUS, *appelant.* Holà, Pindarus! Où es-tu, Pindarus?

MESSALA. Cherche-le, Titinius, pendant que je vais rejoindre le noble Brutus et percer son cœur de cette fatale nouvelle : percer est le mot, car jamais lame tranchante, jamais flèche empoisonnée ne porteraient à Brutus un coup aussi terrible que la nouvelle de ce spectacle.

TITINIUS. Va, Messala, pendant que je vais me mettre à la recherche de Pindarus. (*Messala s'éloigne.*)

TITINIUS, *continuant.* Pourquoi m'as-tu envoyé loin de toi, brave Cassius? N'ai-je pas rencontré tes amis, et n'ont-ils pas déposé sur mon front cette couronne de victoire en m'ordonnant de te la donner? N'as-tu pas entendu leurs cris de joie? Hélas! tu as donné à tout une interprétation sinistre. Mais laisse-moi déposer cette couronne sur ta tête; ton Brutus m'a commandé de te la donner; je veux exécuter son ordre. (*Il ôte sa couronne de laurier et la dépose sur le front de Cassius.*) Brutus, accours et juge à quel point j'estimais Caïus Cassius. Pardonnez, grands dieux! — Voici comment doit agir un Romain : viens, épée de Cassius, va chercher le cœur de Titinius. (*Il se frappe et meurt.*)

Bruit d'instruments guerriers. Reviennent MESSALA avec BRUTUS, LE JEUNE CATON, STRATON, VOLUMNIUS et LUCILIUS.

BRUTUS. Où est-il, Messala? où est son corps?

MESSALA. Le voilà! et auprès de lui Titinius gémissant.

BRUTUS. La face de Titinius est tournée vers le ciel.

CATON. Il est mort.

BRUTUS. O Jules César! tu es puissant encore! ton ombre parcourt la terre et tourne nos épées contre nos propres entrailles.

CATON. Brave Titinius! Voyez, il a couronné Cassius mort!

BRUTUS. Est-il encore deux Romains vivants qu'on leur puisse comparer? O toi, le dernier des Romains, adieu! il est impossible que Rome produise jamais ton semblable. — Amis, je dois à ce héros mort plus de larmes que vous ne m'en voyez répandre. — J'en trouverai le temps, Cassius; j'en trouverai le temps. — Venez donc, et faites transporter ce corps à Thasos; ses funérailles n'auront pas lieu dans notre camp; elles nous décourageraient trop. — Suis-moi, Lucilius; — Toi aussi, jeune Caton; retournons au combat. Labéo et Flavius, faites avancer nos troupes; — il est trois heures! Romains, il faut qu'avant la nuit nous tentions la fortune dans un second combat. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Le bruit du combat continue. Arrivent en combattant des soldats de l'une et de l'autre armée, puis BRUTUS, CATON, LUCILIUS et autres.

BRUTUS. Compatriotes, continuez à combattre de pied ferme!

CATON. Quel cœur dégénéré ne le ferait? Qui veut venir avec moi? Je vais proclamer mon nom sur le champ de bataille. — Je suis le fils de Marcus Caton! le fléau des tyrans, l'ami de ma patrie! je suis le fils de Marcus Caton! (*Il charge l'ennemi.*)

BRUTUS. Et moi, je suis Brutus, Marcus Brutus, l'ami de mon pays : reconnaissez-moi pour Brutus. (*Il s'éloigne en chargeant l'ennemi. Caton est tué et tombe.*)

LUCILIUS. O jeune et noble Caton! te voilà donc tombé? tu meurs aussi courageusement que Titinius; tu viens de prouver que tu es [illegible] le fils de Caton. (*Des Soldats s'approchent de lui.*)

PREMIER SOLDAT. Rends-toi, ou tu es mort.

LUCILIUS. Je me rends, mais à la condition de mourir. (*Il lui offre de l'or.*) Prends cet or, et tue-moi à l'instant : tue Brutus, et illustre-toi par sa mort.

PREMIER SOLDAT. Nous ne le tuerons pas, — c'est un noble prisonnier.

DEUXIÈME SOLDAT. Holà ! place ! dites à Antoine que Brutus est pris.

PREMIER SOLDAT. Je vais lui dire cette nouvelle. — Voici le général. —

Arrive ANTOINE.

PREMIER SOLDAT, *continuant.* Brutus est pris, Brutus est pris, seigneur.

ANTOINE. Où est-il ?

LUCILIUS. En sûreté, Antoine ; Brutus est en sûreté. J'ose t'affirmer que jamais ennemi ne prendra le noble Brutus vivant. Les dieux le préservent d'une telle ignominie ! en quelque lieu que tu le trouves, vivant ou mort, tu le trouveras toujours Brutus, toujours lui-même.

ANTOINE. Amis, ce n'est point Brutus ; mais c'est une prise qui n'est pas moins glorieuse. Gardez bien cet homme ; qu'on lui prodigue tous les égards. J'aimerais mieux avoir de tels hommes pour amis que pour ennemis. Allez voir si Brutus est vivant ou mort, et revenez à la tente d'Octave nous rendre compte de tout. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, STRATON et VOLUMNIUS.

BRUTUS. Venez, seuls amis qui me restiez, reposez-vous sur ce rocher.

CLITUS. Statilius a montré de loin sa torche allumée ; mais, seigneur, il n'est pas revenu : il est pris ou tué.

BRUTUS. Assieds-toi, Clitus : tuer est à l'ordre du jour ; c'est un acte du bon ton. Écoute, Clitus ! (*Il lui parle à l'oreille.*)

CLITUS. Qui ? moi, seigneur ? Pas pour le monde entier.

BRUTUS. Silence donc, pas un mot.

CLITUS. Je me tuerais plutôt moi-même.

BRUTUS. Écoute, Dardanius. (*Il lui parle à l'oreille.*)

DARDANIUS. Moi, commettre une pareille action ?

CLITUS. O Dardanius !

DARDANIUS. O Clitus !

CLITUS. Quelle funeste demande Brutus t'a-t-il faite ?

DARDANIUS. Il m'a demandé de le tuer, Clitus ; regarde ; le voilà qui est absorbé dans ses méditations.

CLITUS. Maintenant ce noble vaisseau est si plein de douleur qu'il déborde, et les larmes se répandent par ses yeux.

BRUTUS. Approche, mon cher Volumnius ! un mot, je te prie.

VOLUMNIUS. Que veut mon seigneur ?

BRUTUS. Le voici, Volumnius. L'ombre de César m'est apparue plusieurs fois pendant la nuit, une fois à Sardes, et la nuit dernière, ici, dans les champs de Philippes. Je sais que mon heure est venue.

VOLUMNIUS. Non, seigneur.

BRUTUS. J'en ai la certitude, Volumnius ; tu vois, Volumnius, dans quelle situation sont nos affaires ; nos ennemis nous ont acculés au bord de l'abîme : il est plus noble de nous y lancer nous-mêmes que d'attendre qu'on nous y précipite. Mon cher Volumnius, tu sais que nous avons étudié ensemble. Au nom de notre vieille amitié, je t'en conjure, tiens la garde de mon épée, pendant que je me précipiterai sur la pointe.

VOLUMNIUS. Ce n'est pas là l'office d'un ami, seigneur. (*Le bruit du combat approche.*)

CLITUS. Fuyez, seigneur : il n'y a plus moyen de rester ici.

BRUTUS. Adieu, toi ; — et toi ; — et toi, Volumnius. — Straton, tu as dormi pendant tout ce temps ; adieu, toi aussi, Straton. — Compatriotes, mon cœur se réjouit de ce que, dans tout le cours de ma vie, je n'ai pas trouvé un homme qui ne me fût fidèle. La défaite de ce jour me vaudra plus de gloire qu'Octave et Marc-Antoine n'en obtiendront par leur honteuse victoire. Adieu donc pour la dernière fois ; car la bouche de Brutus a presque terminé l'histoire de sa vie. Le voile de la nuit s'étend sur mes yeux ; mes os aspirent au repos, après n'avoir travaillé que pour arriver à ce moment. (*Le bruit du combat redouble. On entend des voix qui crient :* Fuyez, fuyez, fuyez !)

CLITUS. Fuyez, seigneur, fuyez.

BRUTUS. Partez ; je vais vous suivre. (*Clitus, Dardanius et Volumnius s'éloignent.*)

BRUTUS, *continuant.* Straton, je t'en conjure, reste auprès de ton maître. Tu es un homme honorable ; ta vie n'a pas été sans gloire : tiens donc mon épée, et détourne la tête, pendant que je m'élancerai sur la pointe. Le veux-tu, Straton ?

STRATON. Auparavant, donnez-moi votre main. Adieu, seigneur.

BRUTUS. Adieu, mon cher Straton. — César, apaise-toi maintenant : je ne t'ai pas tué avec la moitié autant d'ardeur. (*Il se précipite sur son épée et meurt.*)

Bruits guerriers. On sonne la retraite. Arrivent OCTAVE, ANTOINE et leur armée ; MESSALA et LUCILIUS les accompagnent.

OCTAVE. Quel est cet homme ?

MESSALA. L'esclave de mon général. — Straton, où est ton maître ?

STRATON. Il est libre des chaînes que tu portes, Messala : les vainqueurs ne peuvent plus que le réduire en cendres ; car Brutus seul a vaincu Brutus, et nul autre que lui n'a eu la gloire de sa mort.

LUCILIUS. Et c'était ainsi qu'on devait trouver Brutus. — Je te remercie, Brutus, d'avoir justifié les paroles de Lucilius.

OCTAVE. Tous ceux qui ont servi Brutus, je les prends à mon service. — (*A Straton.*) Ami, veux-tu passer ta vie avec moi ?

STRATON. Oui, si Messala veut me présenter à vous.

OCTAVE. Fais-le, Messala.

MESSALA. Straton, comment mon général est-il mort ?

STRATON. J'ai tenu son épée, et il s'est précipité sur elle.

MESSALA. Octave, prends à ta suite l'homme qui a rendu à mon maître le dernier service.

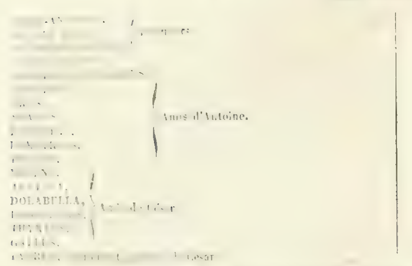
ANTOINE. De tous ces Romains, celui-là était le plus noble. Tous les autres conspirateurs n'ont agi que par haine contre le grand César : lui seul, en se joignant à eux, n'avait loyalement en vue que le bien public et l'intérêt général. Sa vie était pacifique, et les éléments qui le formaient étaient si harmonieusement combinés, que la nature pourrait se lever hardiment et dire à l'univers : « C'était là un homme ! »

OCTAVE. Rendons-lui avec respect tous les devoirs funèbres que mérite sa vertu. Je veux que son corps repose aujourd'hui dans ma tente, dans tout l'appareil et avec tous les honneurs qu'on doit à un guerrier. — Qu'on ordonne à l'armée de se livrer au repos ; et nous, allons partager les fruits glorieux de cette heureuse journée. (*Ils s'éloignent.*)

FIN DE JULES CÉSAR.

ANTOINE ET CLÉOPATRE,

DRAME EN CINQ ACTES.



MÉNAS, Amis de Pompée.
VARRIUS.
[illegible] Attachés au service de Cléopâtre.
DIOMÈDE.
UN DEVIN.
UN BOUFFON.
CLÉOPATRE, reine d'Égypte.
OCTAVIE, sœur de César et femme d'Antoine.
CHARMION, Suivantes de Cléopâtre.
IRAS.

OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, SERVITEURS, etc.

La scène se passe successivement dans diverses parties de l'empire romain.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

[illegible] Égypte. — Un appartement dans le palais de Cléopâtre.

Entrent DÉMÉTRIUS et PHILON.

[illegible] l'amour de notre général dépasse [illegible] qui naguère, devant ses [illegible] étincelaient comme le dieu Mars [illegible] visage basané, ne sauraient en détacher leurs serviles regards : ce cœur [illegible] contenir, dans la chaleur des combats, les boucles de sa cuirasse, a perdu sa trempe vigoureuse ; et maintenant, une Égyptienne s'en sert comme [illegible] ses lascives ardeurs. Tenez, les voilà qui viennent.

[illegible]

[illegible]

[illegible] dis-moi [illegible]

[illegible]

[illegible] et déterminer jusqu'où il peut s'étendre.

[illegible] et une terre nouvelle.

[illegible]

[illegible]

vers : les royaumes ne sont que de l'argile : et la terre fangeuse nourrit indifféremment l'homme et la brute. Le plus noble emploi de la vie, c'est de faire ce que je fais maintenant, *il embrasse Cléopâtre*, quand la nature a réuni un couple tel que nous : et il faut que le monde sache, sous peine de châtiment, que ce couple ici-bas n'a pas son pareil.

CLÉOPATRE. Délicieux mensonge ! Pourquoi l'époux de Fulvie ne l'a-t-il pas aimée ? — Je ne suis pas aussi folle que je le parais ; Antoine sera toujours lui-même.

ANTOINE. Oui, tant qu'il sera électrisé par Cléopâtre. — Mais, au nom de l'amour et de ses douces heures, ne perdons pas notre temps en audiences insipides ; que pas une minute de notre vie ne s'écoule sans être marquée par quelque nouveau plaisir. A quel amusement nous livrons-nous ce soir ?

CLÉOPATRE. Donne audience aux ambassadeurs.

ANTOINE. Fi ! reine contrariante, à qui tout sied, l'humeur, le rire, les larmes ; chez qui toutes les passions se font aimer et admirer ! Laissons là les messagers ; ce soir, toi et moi, nous parcourrons les rues d'Alexandrie, et nous observerons tout à notre aise les mœurs et la physionomie de ses habitants. Viens, ô ma reine ; tu me l'as demandé hier soir. — *Au Serviteur.* Ne nous parle pas. *(Antoine, Cléopâtre et leur Suite sortent.)*

DÉMÉTRIUS. Est-ce là tout le cas qu'Antoine fait de César ?

PHILON. Il lui arrive parfois, quand il n'est plus Antoine, d'oublier ce respect de lui-même qui ne devrait jamais l'abandonner.

DÉMÉTRIUS. Je suis fâché de le voir justifier les bruits fâcheux qui courent à Rome sur son compte ; mais j'espère que demain sa conduite sera plus digne. Adieu, vivez heureux. *Ils sortent.*

SCÈNE II.

Un autre appartement du palais.

Entrent CHARMION, IRAS, ALEXAS et UN DEVIN.

CHARMION. [illegible] Alexas, incomparable Alexas, la perfection personnifiée, où est le devin dont vous avez parlé [illegible] à la reine ? Oh ! que je voudrais [illegible] cet époux qui, dites-vous, se fera gloire de porter des cornes !

ALEXAS. Devin !

LE DEVIN. Que voulez-vous ?

CHARMION. [illegible] question ? — Est-ce toi [illegible] ?

LE DEVIN. Dans le livre immense des secrets de la nature je puis lire quelque peu.

ALEXAS, *à Charmion.* Montrez-lui votre main.

Entre ENOBARBUS.

ENOBARBUS. [illegible] et du vin en abondance [illegible] la santé de Cléopâtre.

[illegible] devoir écrire le nom de [illegible] le grand Corneille dans sa tragédie de *Pompée*

CHARMION, *au Devin*. Mon ami, donne-moi une heureuse destinée.

LE DEVIN. Je ne la fais pas, je la prédis.

CHARMION. Eh bien, tâche de m'en prédire une bonne.

LE DEVIN. Vous serez beaucoup plus belle encore que vous n'êtes.

CHARMION. Sous le rapport de l'embonpoint, sans doute?

IRAS. Non, il veut dire que vous mettrez du fard quand vous serez vieille.

CHARMION. Que les rides m'en préservent!

ALEXAS. Ne contrariez pas sa prescience. Soyez attentive.

CHARMION. Chut!

LE DEVIN. Vous aimerez plus que vous ne serez aimée.

CHARMION. Je préférerais m'échauffer le sang à force de boire.

ALEXAS. Écoutez-le donc.

CHARMION. Voyons, annonce-moi quelque fortune bien attrayante! comme d'épouser trois rois dans la même matinée, et de porter leur deuil à tous trois; ou d'avoir à cinquante ans un enfant auquel Hérode de Judée viendra rendre hommage; trouve moyen de me marier à Octave César, et de me faire marcher l'égale de ma maîtresse.

LE DEVIN. Vous survivrez à la maîtresse que vous servez.

CHARMION. O excellent! j'aime mieux une longue vie que des figues.

LE DEVIN. Vous avez vu luire des jours plus heureux que ceux qui vous attendent.

CHARMION. A ce compte, il y a toute apparence que mes enfants ne feront pas grand bruit dans le monde. Dis-moi, je te prie, combien de garçons et de filles je dois avoir.

LE DEVIN. Si chacun de vos désirs était prolifique, et chacune de vos pensées féconde, vous en auriez un million.

CHARMION. Tais-toi, imbécile! en ta qualité de sorcier je te pardonne.

ALEXAS. Vous pensez qu'il n'y a que vos draps qui soient dans la confidence de vos désirs.

CHARMION. Voyons, dis à Iras sa bonne aventure.

ALEXAS. Nous voulons tous connaître notre destinée.

ÉNOBARBUS. La mienne, et celle de bien d'autres, sera d'aller nous coucher ivres ce soir.

IRAS, *présentant sa main*. Voici, dans tous les cas, une main qui annonce de la chasteté.

CHARMION. Oui, comme les débordements du Nil présagent la famine.

IRAS. Taisez-vous, folle que vous êtes; vous n'entendez rien à la bonne aventure.

CHARMION. Si la moiteur de la main n'est pas un présage de fécondité, je ne m'y connais pas. — Dis-lui seulement sa bonne aventure pour les jours ouvrables.

LE DEVIN. Vos destinées sont pareilles.

IRAS. Mais en quoi, en quoi? Donne-moi des détails.

LE DEVIN. J'ai dit.

IRAS. Eh quoi! n'ai-je pas en bonheur un pouce de plus qu'elle?

CHARMION. Si tu avais en bonheur un pouce de plus que moi, en quoi le placerais-tu?

IRAS. [illegible]

CHARMION. Que le ciel corrige nos mauvaises pensées! — A ton tour, Alexas. — (*Au Devin.*) Allons, dis-lui sa bonne aventure. — Oh! qu'il épouse une femme impotente! Bonne Isis[1], je te le demande [illegible]! que celle-là meure, et alors, donne-lui-en une seconde pire que la première; et après celle-là une pire encore, jusqu'à ce que la pire de toutes conduise en riant à sa demeure dernière son mari cinquante fois cocufié! Bonne Isis, accorde-moi cette grâce, dusses-tu me refuser des choses beaucoup plus importantes. [illegible]

IRAS. [illegible]

CHARMION. Ainsi soit-il!

ALEXAS. [illegible] résultat.

ÉNOBARBUS. Chut! voici Antoine.

CHARMION. Ce n'est pas lui, c'est la reine.

[1] L'une des divinités égyptiennes.

Entre CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE. Avez-vous vu mon seigneur?

ÉNOBARBUS. [illegible]

CLÉOPATRE. N'était-il pas ici tout à l'heure?

CHARMION. Non, madame.

CLÉOPATRE. Il était d'une humeur gaie, quand tout à coup une pensée romaine lui est venue. — Énobarbus!

ÉNOBARBUS. Madame?

CLÉOPATRE. Va le chercher, et amène-le ici. — Où est Alexas?

ALEXAS. Me voici, madame, à vos ordres. — Mon maître s'approche.

Entre ANTOINE avec sa suite et UN MESSAGER.

CLÉOPATRE. Je ne veux pas le regarder. Venez avec moi. (*Cléopâtre, Énobarbus, Alexas, Iras, Charmion et le Devin sortent.*)

LE MESSAGER. Fulvie, votre épouse, s'est mise la première en campagne.

ANTOINE. Contre mon frère Lucius?

LE MESSAGER. Oui: [illegible] bientôt pris fin; la politique les a réconciliés, et ils ont réuni leurs forces contre César, qui, dès le premier choc, les a vaincus et chassés de l'Italie.

ANTOINE. Fort bien. Qu'as-tu de pire encore à m'apprendre?

LE MESSAGER. Le porteur d'une mauvaise nouvelle déplaît à celui qui l'entend.

ANTOINE. Oui, quand ce dernier est un sot ou un lâche. — Poursuis: [illegible] c'est mon habitude. — Celui qui vient me dire la vérité, la mort fût-elle au bout de son message, je l'écoute avec l'attention bienveillante [illegible].

LE MESSAGER. Labiénus, — c'est là [illegible] nouvelle, — à la tête des armées des Parthes, a conquis l'Asie jusqu'à l'Euphrate; sa bannière victorieuse a tout soumis de la Syrie jusqu'à la Lydie [illegible] que, —

ANTOINE. Tandis qu'Antoine, — poursuis.

LE MESSAGER. O seigneur!

ANTOINE. Parle-moi sans détours; rends-moi dans toute son énergie l'expression du mécontentement public; qualifie Cléopâtre comme on la désigne dans Rome; reproduis-moi les insultants reproches de Fulvie, et gourmande mes torts avec toute la liberté que peuvent prendre la vérité et la haine. Dans un oisif repos, nos âmes fécondes restent en friche; la voix qui nous reproche nos torts est le soc bienfaisant qui la remue et la fertilise. Laisse-moi un instant.

LE MESSAGER. [illegible] (*Il sort.*)

ANTOINE. Quelles nouvelles a-t-on reçues de Sicyone? — Vous, répondez.

PREMIER SERVITEUR. [illegible] est-il arrivé?

DEUXIÈME SERVITEUR. Seigneur, il attend vos ordres.

ANTOINE. Qu'il vienne. — Il faut que je brise ces chaînes égyptiennes, dont l'étreinte est si forte, si je ne veux me perdre dans un complet abrutissement.

Entre UN AUTRE MESSAGER.

ANTOINE, *continuant*. Qui es-tu?

DEUXIÈME MESSAGER. Fulvie, votre épouse, est morte.

ANTOINE. Où est-elle morte?

DEUXIÈME MESSAGER. A Sicyone. [illegible] la durée de sa maladie et d'autres choses plus graves encore qu'il vous importe de connaître. (*Il lui remet une lettre.*)

ANTOINE. [illegible]

ANTOINE, *continuant*. [illegible] posséder encore; le bonheur que nous tenons, le temps [illegible] main qui la rejetait voudrait maintenant la reprendre. Il [illegible]

Entre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS. [illegible]

ANTOINE. [illegible]

ÉNOBARBUS. [illegible]



CHARMION, au devin. Mon ami, donne-moi une heureuse destinée. (Acte Ier, scène II, page 127.)

coup mortel ; s'il leur faut subir notre départ, leur mort est infaillible.

ANTOINE. Il faut que je parte.

ENOBARBUS. Quand la nécessité commande, laissons mourir les femmes : ce serait dommage de les sacrifier pour rien ; mais quand il s'agit de décider entre elles et un grand intérêt, elles ne doivent plus être rien à nos yeux. Cléopâtre, au premier vent qu'elle aura de cette nouvelle, va mourir aussitôt; je l'ai vue mourir vingt fois pour des motifs beaucoup moins graves : il faut que la mort ait quelque chose de bien attrayant pour elle, si j'en juge par la promptitude qu'elle met à mourir.

ANTOINE. Elle est rusée au delà de toute expression.

ENOBARBUS. Hélas! non, seigneur ; ses passions sont formées de ce qu'il y a de plus subtil dans l'amour pur : nous [illegible] de soupirs et de larmes [illegible] : ce sont des orages et des ouragans plus furieux que les almanachs n'en prédisent [illegible] ; sinon, il faut en conclure qu'elle peut faire pleuvoir à torrents tout aussi bien que Jupiter.

ANTOINE. Plût aux dieux que je ne l'eusse jamais vue !

ENOBARBUS. O seigneur, vous auriez alors perdu l'occasion de voir un merveilleux chef-d'œuvre ; et ce bonheur-là de moins [illegible] une fâcheuse lacune.

ANTOINE. Fulvie est morte.

ENOBARBUS. Seigneur ?

ANTOINE. Fulvie est morte.

ENOBARBUS. Fulvie ?

ANTOINE. Morte.

ENOBARBUS. [illegible], rendez grâces aux dieux. Quand il plaît [illegible] un homme de sa femme, [illegible] d'autre femme que Fulvie, ce serait une perte fâcheuse, et vous auriez raison de [illegible] ; mais cette douleur vous laisse une consolation. Votre vieille jupe fera place à un cotillon neuf, et les larmes qui laveront cette douleur, c'est un ognon qui doit les provoquer.

ANTOINE. Les affaires qu'elle a suscitées dans l'État ne sauraient comporter mon absence.

ENOBARBUS. Les affaires que vous avez entamées ici ne peuvent se passer de vous, surtout celles de Cléopâtre pour lesquelles votre présence est indispensable.

ANTOINE. Plus de réponses frivoles. Que nos officiers soient instruits de ma résolution. Je dirai à la reine le motif de notre départ, et j'obtiendrai son consentement : car ce n'est pas seulement la mort de Fulvie qui m'impose cette nécessité urgente ; les lettres d'un grand nombre de nos amis les plus dévoués à Rome me pressent de hâter mon retour. Sextus Pompée a jeté le gant à César, et tient la mer sous son empire. Notre peuple inconstant, dont l'amour ne se rattache jamais à l'homme méritant que lorsque son mérite a disparu, commence à reporter sur le fils de Pompée toute la gloire et toute l'importance de son père. Redoutable par son nom et sa puissance, mais plus encore par son activité et son énergie, il se pose comme le premier guerrier de l'époque, et, s'il n'est arrêté dans son essor, les destinées du monde sont en péril. L'avenir couve plus d'un germe malfaisant qui, pareil au crin du coursier[1], commence à peine à prendre vie, et n'a point encore le venin du serpent. Fais savoir à ceux qui sont sous nos ordres que notre volonté exige notre prompt départ de ces lieux.

ENOBARBUS. Je vais exécuter vos ordres. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMION, IRAS et ALEXAS.

CLÉOPÂTRE. Où est-il ?

CHARMION. Je ne l'ai pas vu depuis.

CLÉOPÂTRE, *à Alexas*. Vois où il est, qui est avec lui et ce

[1] Allusion à cette superstition populaire qu'un crin de cheval jeté dans de l'eau corrompue se métamorphose en serpent.

Paris. — Imprimerie de Walder, rue Bonaparte, 44.



CLÉOPATRE. Aide-moi à sortir, Charmion, je vais tomber. (Acte 1er, scène III, page 129.)

qu'il fait ; ne dis pas que je t'ai envoyé : si tu le trouves triste, dis-lui que je danse ; s'il est gai, annonce-lui que je me suis subitement trouvée mal : fais vite et reviens. (*Alexas sort.*)

CHARMION. Madame, il me semble que, si vous l'aimez tendrement, vous ne prenez pas les moyens de l'obliger à vous payer de retour.

CLÉOPATRE. Que faut-il que je fasse ?

CHARMION. Cédez-lui en tout ; ne le contrariez en rien.

CLÉOPATRE. Tu ne sais ce que tu dis, ce serait là le moyen de le perdre.

CHARMION. Ne poussez pas les choses trop loin : modérez-vous, je vous prie ; ce que nous craignons trop souvent, nous finissons par le haïr.

Entre ANTOINE.

CHARMION, *continuant*. Mais voici Antoine.

CLÉOPATRE. Je me sens malade et triste.

ANTOINE. Je regrette d'avoir à vous faire connaître le dessein où je suis, —

CLÉOPATRE. Aide-moi à sortir, Charmion ; je vais tomber ; les choses ne peuvent longtemps aller ainsi ; les forces de la nature n'y suffiraient pas.

ANTOINE. Ma reine bien aimée, —

CLÉOPATRE. Éloignez-vous de moi, je vous prie.

ANTOINE. Qu'y a-t-il donc ?

CLÉOPATRE. Je lis dans tes yeux que tu as reçu de bonnes nouvelles. Que dit ton épouse ? Tu peux partir, plût aux dieux qu'elle ne t'eût jamais laissé venir ! qu'elle ne dise pas que c'est moi qui te retiens ici ; je n'ai aucun pouvoir sur toi, tu es tout à elle.

ANTOINE. Les dieux me sont témoins, —

CLÉOPATRE. Oh ! jamais femme fut-elle plus indignement trahie ! et pourtant, dès l'origine, j'ai prévu sa trahison.

ANTOINE. Cléopatre, —

CLÉOPATRE. Quand tes serments ébranleraient le trône des dieux, comment te croire à moi et fidèle, toi qui as été parjure à Fulvie ? Quelle monstrueuse folie que d'ajouter foi à des serments aussitôt rompus que prononcés !

ANTOINE. Reine charmante, —

CLÉOPATRE. De grâce, ne cherche point de prétexte pour colorer ton départ ; mais dis-moi adieu et va-t'en ; quand tu implorais la faveur de rester, alors les paroles étaient de mise ; tu ne parlais pas alors de me quitter ; l'éternité était sur mes lèvres et dans mes yeux ; le bonheur, dans l'arc de mes sourcils ; rien de si chétif en moi qui ne portât un cachet céleste ; ce que j'étais, je le suis encore, ou toi, le plus grand guerrier de l'univers, tu en es devenu le plus grand imposteur.

ANTOINE. Eh quoi ! madame ?

CLÉOPATRE. Je voudrais avoir ta taille ; tu apprendrais qu'il y a en Égypte une femme de cœur.

ANTOINE. Daigne m'écouter, ô reine ! L'impérieuse nécessité des circonstances exige pour quelque temps mes services ; mais mon cœur tout entier restera auprès de toi. Partout, dans notre Italie, étincellent les glaives de la guerre civile : Sextus Pompée menace les portes de Rome ! l'égalité des pouvoirs domestiques alimente les inquiétudes des partis ; ceux qu'on haïssait, devenus puissants, ont presque conquis la faveur publique : Pompée, proscrit mais riche de la gloire de son père, s'insinue insensiblement dans les cœurs de tous ceux qui n'ont point gagné à l'établissement actuel. Leur nombre devient redoutable, et les esprits, énervés par une inaction débilitante, veulent se retremper dans des commotions violentes. Un motif spécial et qui doit auprès de toi justifier mon départ, c'est la mort de Fulvie.

CLÉOPATRE. Si l'âge n'a pu me mettre à l'abri de la folie, il me préserve du moins de la crédulité de l'enfance. — Fulvie peut-elle mourir ?

ANTOINE. Elle est morte, ma reine : jette les yeux sur cet écrit, et prends connaissance à loisir de tous les troubles qu'elle a suscités ; la dernière nouvelle est la meilleure : vois l'époque et le lieu de sa mort.

CLÉOPATRE. Ô le plus faux de tous les cœurs ! où sont les fioles sacrées que tu aurais dû remplir des larmes de ta douleur ? Ah ! je vois, je vois maintenant dans la mort de Fulvie comment sera reçue l'annonce de la mienne.

ANTOINE. Cesse tes reproches, et prépare-toi à connaître mes desseins, que je vais abandonner ou accomplir, selon que tu me le conseilleras. Par l'astre qui anime et féconde le limon du Nil, je pars de ces lieux ton guerrier, ton serviteur, faisant la paix, la guerre, selon que tu l'ordonneras.

CLÉOPATRE. Coupe mon lacet, Charmion ; viens ; — mais non, laisse-moi ; je me trouve mal et me rétablis dans un instant : c'est ainsi qu'aime Antoine.

ANTOINE. Reine bien-aimée, calme-toi, et accorde à mon amour l'épreuve dont sa loyauté sortira triomphante.

CLÉOPATRE. L'exemple de Fulvie m'apprend ce que je dois en croire. Détourne-toi, je te prie, et donne-lui des pleurs ; puis, dis-moi adieu, et jure-moi que ces larmes coulent pour la reine d'Égypte ; de grâce, joue-moi une scène d'hypocrisie parfaite, et imite au naturel l'expression de la loyauté.

ANTOINE. Tu vas m'irriter ; cesse.

CLÉOPATRE. Tu pourrais faire mieux encore ; mais cela n'est pas mal.

ANTOINE. Je jure par mon épée, —

CLÉOPATRE. Et par ton bouclier. — Allons, voilà qui est mieux ; mais ce n'est pas encore ton meilleur ; regarde, Charmion, vois comme la colère sied bien à cet Hercule romain [1].

ANTOINE. Je vais vous quitter, madame.

CLÉOPATRE. Héros courtois, un mot ! Seigneur, vous et moi, il faut nous séparer ; — mais ce n'est pas cela que je voulais dire. Seigneur, vous et moi, nous nous sommes aimés ; — mais ce n'est pas cela non plus ; vous le savez bien : je ne sais plus ce que je voulais dire. — Oh ! ma mémoire est aussi infidèle qu'Antoine, et j'oublie tout.

ANTOINE. Si je ne savais que l'enfantillage fait partie des sujets auxquels tu commandes en reine, je te prendrais pour l'enfantillage en personne.

CLÉOPATRE. C'est un sujet difficile à gouverner, qu'un enfantillage qui vous tient de si près au cœur. Mais, seigneur, pardonnez-moi, je ne puis voir, sans une mortelle douleur, que ma conduite, qui n'est pas trop justifiable à mes yeux, ne l'est point aux vôtres. L'intérêt de votre gloire vous appelle ; soyez donc sourd et inflexible à ma folle passion, et que tous les dieux vous accompagnent ! Que la victoire couvre de ses lauriers la garde de votre épée, et que la victoire sème sur vos pas ses trophées !

ANTOINE. Sortons, viens. Telle est la nature de notre séparation, que toi, bien que tu restes ici, tu m'accompagnes, et moi, tout en m'éloignant, je reste auprès de toi. Sortons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Rome. — Un appartement dans le palais de César.

Entrent OCTAVE CÉSAR, LÉPIDE et leur suite.

CÉSAR. Tu peux voir, Lépide, et tu [illegible] connaître qu'il n'est pas dans le caractère de César [illegible] dans un collègue. Voici ce qu'on m'écrit d'Alexandrie : « Il » pêche, boit et prolonge ses orgies [illegible] dans la » nuit ; il n'est pas plus homme que Cléopâtre, et la veuve » de Ptolémée n'est pas plus femme que lui. [illegible] » consenti à entendre votre envoyé, [illegible] » qu'il avait des collègues. Il réunit à lui seul tous les dé» fauts répartis [illegible] des hommes. »

LÉPIDE. Je ne crois pas que [illegible] pour obscurcir [illegible] qualités ; ses fautes [illegible] du firmament, dont [illegible] splendeur ; elles [illegible] sont moins de son [illegible]

CÉSAR. [illegible] mal [illegible] royaume [illegible] table [illegible] cette conduite ne lui [illegible]

[1] Antoine [illegible]

ètre une organisation rare que celle sur laquelle de tels excès ne font point de tache, — cependant rien ne saurait excuser les faiblesses d'Antoine, du moment où nous en supportons avec lui les conséquences. S'il ne donnait à la volupté que ses loisirs, la satiété et l'épuisement prendraient le soin de l'en punir ; mais gaspiller un temps précieux, quand la voix de son intérêt et du nôtre devrait le réveiller et l'arracher à ses plaisirs, cela mérite réprimande, comme la conduite de ces jeunes gens qui, déjà en état de connaître leur devoir, immolent leur expérience au plaisir présent, et se révoltent contre les lois de la raison.

Entre UN MESSAGER.

LÉPIDE. Voici encore des nouvelles qui arrivent.

LE MESSAGER. Vos ordres sont exécutés, noble César, et vous serez instruit d'heure en heure de la marche des événements. Pompée est puissant sur les mers, et il paraît s'être concilié l'affection de ceux que la crainte seule attachait à César ; les mécontents accourent dans les ports, et l'opinion publique le représente comme une victime de l'injustice.

CÉSAR. J'aurais dû m'y attendre : l'histoire des temps les plus reculés aurait dû m'apprendre que l'homme qui aspire au pouvoir a pour lui les vœux du peuple jusqu'à ce qu'il y soit parvenu ; qu'on n'obtient son amour qu'après qu'on a cessé de le mériter, et que l'homme déchu lui devient cher par son absence même. Le peuple ressemble au pavillon flottant sur les ondes, qui va et vient au gré des flots inconstants, et pourrit dans son agitation sans fin.

LE MESSAGER. César, je t'annonce que Ménécrate et Ménas, ces pirates fameux, ont asservi la mer qu'ils sillonnent en tous sens de leurs nombreux navires. Ils font en Italie de chaudes et nombreuses incursions ; leur nom fait pâlir d'effroi les populations des côtes, et l'ardente jeunesse s'insurge ; nul vaisseau ne s'aventure en pleine mer sans être aussitôt pris qu'aperçu ; et le nom de Pompée coûte la vie à plus d'hommes qu'on n'en perdrait à lui résister les armes à la main.

CÉSAR. Antoine, laisse là tes orgies. A l'époque où tu fus chassé de Modène, après avoir tué les deux consuls Hirtius et Pansa, talonné par la famine, tu la combattis, et, bien qu'élevé dans la mollesse, tu la supportas plus patiemment que des sauvages n'auraient pu faire. On te vit boire l'urine des chevaux, et des eaux croupissantes que les animaux mêmes auraient rejetées avec dégoût : ton palais ne dédaignait pas les fruits les plus sauvages des buissons ; pareil au cerf, quand la neige couvre les pâturages, tu mangeais jusqu'à l'écorce des arbres : on dit même que, sur les Alpes, on t'a vu te repaître de chairs étranges que plusieurs de tes soldats n'ont pu voir sans mourir : et tout cela, — je le dis à ta honte, — tu l'as supporté avec un si facile courage, que ton visage même n'en était pas maigri.

LÉPIDE. C'est déplorable de sa part.

CÉSAR. Que le sentiment de la honte le ramène sur-le-champ à Rome. Il est temps que toi et moi nous entrions en campagne. A cet effet, assemblons à l'instant le conseil ; notre inaction sert les intérêts de Pompée.

LÉPIDE. Demain, César, je serai à même de t'instruire avec exactitude des ressources dont il me sera possible de disposer, tant sur mer que sur terre, pour faire face aux circonstances actuelles.

CÉSAR. Jusque-là, je vais m'occuper du même objet. Adieu.

LÉPIDE. Adieu, César. Si, dans l'intervalle, des nouvelles du dehors te parviennent, tu m'obligeras de m'en faire part.

CÉSAR. N'en doute pas, Lépide. Je sais que c'est mon devoir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS et MARDIAN.

CLÉOPATRE. Charmion !

CHARMION. Madame ?

CLÉOPATRE. Ha, ha ! donne-moi une potion de mandragore [1].

CHARMION. Pourquoi, madame ?

CLÉOPATRE. Pour me faire dormir pendant tout le temps que durera l'absence d'Antoine.

[1] Une potion soporifique.

CHARMION. Vous pensez trop à lui.

CLÉOPATRE. Oh! c'est une trahison.

CHARMION. J'espère que non, madame.

CLÉOPATRE. Eunuque! Mardian!

MARDIAN. Que m'ordonne votre majesté?

CLÉOPATRE. Ce n'est pas de chanter. Un eunuque n'a rien qui puisse me plaire. Tu es bien heureux dans ton impuissance! du moins ta pensée est libre, et ne prend pas son vol loin de l'Égypte. Éprouves-tu le sentiment de l'amour?

MARDIAN. Oui, gracieuse reine.

CLÉOPATRE. En vérité?

MARDIAN. Non point en vérité et en fait; car je ne puis rien faire dont l'honneur puisse s'offenser; mais je n'en ressens pas moins toute la violence des passions, et ma pensée se complaît à l'image de Mars dans les bras de Vénus.

CLÉOPATRE. O Charmion, où crois-tu qu'il est maintenant? Est-il debout ou assis? à pied ou à cheval? O fortuné cheval qui portes mon Antoine, songe à le bien conduire sous lui! Sais-tu bien qui tu portes? l'Atlas qui soutient un tiers du monde; le glaive et le casque du genre humain. En ce moment il parle et dit tout bas : « Où est mon serpent du Nil? » Car c'est ainsi qu'il m'appelle. Mais je m'abuse, et m'abreuve à plaisir d'un délicieux poison. — Lui, penser à moi, à moi, qu'ont noircie les amoureux baisers de Phébus, à moi que le temps a sillonnée de ses rides; — César au large front, de ton vivant, j'étais un morceau digne d'un monarque : le grand Pompée, immobile, les yeux fixés sur mon visage, ne pouvait en détacher ses regards, et eût voulu mourir en contemplant l'objet où il puisait la vie.

Entre ALEXAS.

ALEXAS. Souveraine de l'Égypte, salut!

CLÉOPATRE. Combien tu diffères de Marc-Antoine! Mais tu viens de sa part; pierre philosophale, il t'a touché et t'a converti en or. — Comment se porte mon vaillant Marc-Antoine?

ALEXAS. La dernière chose qu'il a faite, reine bien-aimée, a été d'imprimer un baiser, à la suite d'un grand nombre d'autres, sur cette perle orientale; ses paroles sont enracinées dans mon cœur.

CLÉOPATRE. Mon oreille est impatiente de les en arracher.

ALEXAS. « Ami, » m'a-t-il dit, « va, dis que le fidèle Romain envoie à la puissante reine d'Égypte ce trésor qu'une huître a recélé; pour racheter ce que ce présent a de trop chétif, j'irai bientôt déposer des royaumes sur les marches de son trône superbe : dis-lui que tout l'Orient la reconnaîtra pour sa souveraine. » En achevant ces mots, il s'est incliné, et s'est élancé avec calme sur un coursier fougueux, dont les fiers hennissements ont couvert ma voix.

CLÉOPATRE. Était-il triste ou gai?

MARDIAN. Comme la saison de l'année qui tient le milieu entre les deux extrêmes du froid et du chaud; il n'était ni gai ni triste.

CLÉOPATRE. O tempérament bien équilibré! Remarque cela, chère Charmion; je le reconnais là; mais observe-le bien : il n'était pas triste, car il brillait aux yeux de ceux qui sur le sien composaient leur visage : il n'était pas gai, comme pour leur dire que sa pensée se reportait vers l'Égypte où il avait laissé son bonheur; entre ces deux sentiments il gardait un juste milieu. O céleste mélange! — Que tu sois triste ou gai, l'un ou l'autre extrême te sied bien, mieux qu'à personne au monde. As-tu rencontré mes courriers?

ALEXAS. Oui, madame, une vingtaine, au moins. Pourquoi les envoyez-vous ainsi coup sur coup?

CLÉOPATRE. L'enfant qui naîtra le jour où j'aurai oublié d'envoyer vers Antoine mourra indigent. — De l'encre et du papier, Charmion. — Sois le bienvenu, mon cher Alexas. — Dis-moi, Charmion, ai-je jamais aimé César à ce point?

CHARMION. O ce vaillant César!

CLÉOPATRE. Qu'une seconde exclamation de ce genre t'étouffe! Dis : O le vaillant Antoine!

CHARMION. Le vaillant César!

CLÉOPATRE. Par Isis, je te briserai les dents, s'il t'arrive encore de ravaler au-dessous de César le premier des humains.

CHARMION. J'en demande pardon à votre gracieuse majesté, je ne fais que répéter ce que je vous ai entendue dire.

CLÉOPATRE. C'étaient mes jours de primeur, avant que mon jugement fût mûr. — Qu'il fallait que mon sang fût froid pour dire ce que je disais alors! — Mais viens, donne-moi de l'encre et du papier; je veux qu'il reçoive de moi chaque jour un nouveau courrier, dussé-je dépeupler l'Égypte. *(Ils sortent.)*

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Messine. — Une salle dans la maison de Pompée.

Entrent POMPÉE, MÉNÉCRATE et MÉNAS.

POMPÉE. Si les dieux puissants sont justes, ils viendront en aide au parti le plus juste.

MÉNÉCRATE. Brave Pompée, ce que les dieux diffèrent, ils ne le refusent pas.

POMPÉE. Pendant que nous les supplions, agenouillés devant leurs trônes, la cause en faveur de laquelle nous les implorons dépérit.

MÉNÉCRATE. Ignorants de nous-mêmes, nous demandons souvent ce qui nous est préjudiciable; c'est dans notre intérêt que leur sagesse nous le refuse, et nous gagnons à ne point être exaucés.

POMPÉE. Je réussirai : le peuple m'aime, et la mer est à moi. Ma puissance est à son aurore, et j'espère qu'elle ne tardera pas à être à son midi. Marc-Antoine passe son temps à table et n'entend pas quitter l'Égypte pour aller faire au loin la guerre; César amasse de l'argent tout en perdant des cœurs; Lépide flatte l'un et l'autre, et il en est flatté; mais il ne les aime pas et n'en est point aimé.

MÉNAS. César et Lépide sont entrés en campagne à la tête d'une armée nombreuse.

POMPÉE. D'où tiens-tu cette nouvelle? elle est fausse.

MÉNAS. De Sylvius, seigneur.

POMPÉE. Il rêve; je sais qu'ils sont tous deux à Rome, où ils attendent Antoine : mais, ô lascive Cléopâtre, puissent tous les charmes de l'amour embellir tes lèvres flétries! que la magie se joigne à la beauté et à la volupté! enchaîne le libertin dans un cercle de plaisirs et de fêtes; maintiens son cerveau dans les fumées de l'ivresse; que des cuisiniers consommés dans l'art d'Épicure aiguisent son appétit et flattent son palais, jusqu'à ce que le sommeil et la bonne chère aient plongé son courage dans un assoupissement semblable au sommeil du Léthé. — Eh bien, Varrius?

Entre VARRIUS.

VARRIUS. Je viens vous apprendre une nouvelle certaine : Marc-Antoine est d'heure en heure attendu dans Rome; depuis qu'il est parti d'Égypte, il s'est écoulé plus de temps qu'il n'en faut pour qu'il soit arrivé.

POMPÉE. J'aurais écouté plus volontiers une nouvelle moins grave. — Ménas, je n'aurais jamais pensé que ce voluptueux fût homme à mettre son casque pour une guerre aussi insignifiante; comme guerrier, il vaut à lui seul plus que ses deux collègues réunis; mais soyons fiers d'avoir, au bruit de notre marche, arraché des bras de la veuve égyptienne l'amoureux et insatiable Antoine.

MÉNAS. Je ne puis croire que César et Antoine s'accordent ensemble. Sa femme, qui vient de mourir, s'est montrée hostile à César, et son frère lui a fait la guerre. Cependant je ne crois pas qu'ils aient agi à l'instigation d'Antoine.

POMPÉE. Il est possible, Ménas, que de grandes inimitiés en suspendent de moins graves. S'ils ne nous voyaient pas armés contre eux tous, il est probable que la discorde se mettrait entre eux; car ils ont des motifs suffisants pour tirer l'épée. Jusqu'à quel point la crainte que nous leur inspirons pourra-t-elle concilier leurs dissentiments et mettre un terme à leurs divisions? C'est ce que nous ignorons encore; mais la volonté des dieux soit faite! Déployons toutes nos ressources; il y va de nos têtes. Viens, Ménas. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II.

Rome. — Une salle dans la maison de Lépide.

Entrent ENOBARBUS et LÉPIDE.

LÉPIDE. Mon cher Enobarbus, tu feras un acte méritoire et digne de toi en disposant ton général à s'expliquer avec douceur et modération.

ENOBARBUS. Je l'engagerai à répondre conformément à son caractère : si César l'irrite, qu'Antoine le regarde par-dessus la tête et lui parle aussi haut que le ferait le dieu Mars ; par Jupiter, si je portais la barbe d'Antoine, je ne la raserais pas aujourd'hui.

LÉPIDE. Ce n'est pas le moment de donner carrière à ses ressentiments.

ENOBARBUS. Il faut régler les affaires au fur et à mesure qu'elles surgissent.

LÉPIDE. Les moins importantes doivent céder le pas aux plus graves.

ÉNOBARBUS. Non, si les moins importantes viennent les premières.

LÉPIDE. La passion parle par ta bouche. Mais, de grâce, n'attise pas le feu sous la cendre. Voici le noble Antoine.

Entrent ANTOINE et VENTIDIUS.

ENOBARBUS. Et voilà César.

Entrent CÉSAR, MÉCÈNE et AGRIPPA.

ANTOINE. Si nous nous arrangeons ici à l'amiable, nous irons au pays des Parthes : entends-tu Ventidius ?

CÉSAR. Je ne sais pas, Mécène ; demande à Agrippa.

LÉPIDE. Nobles amis, des circonstances graves ont provoqué notre union ; ne souffrons pas qu'elle soit brisée pour des causes légères. S'il y a quelques reproches à faire, qu'ils soient écoutés avec modération : élever la voix pour débattre des dissidences peu importantes, ce serait commettre un meurtre en pansant des blessures. Ainsi, nobles collègues, je vous en supplie instamment, abordez les points les plus irritants avec le langage le plus doux, et n'envenimez point le sujet de la discussion par des paroles offensantes.

ANTOINE. C'est juste ; quand nos armées seraient en présence et prêtes à combattre, j'en agirais ainsi.

CÉSAR. Sois le bien venu dans Rome.

ANTOINE. Je te rends grâces.

CÉSAR. Prends un siége.

ANTOINE. Prends-en un aussi.

CÉSAR. Ainsi donc, —

ANTOINE. J'apprends que tu trouves du mal dans des choses qui n'en ont pas, ou qui, lors même qu'elles en auraient, ne te regardent pas.

CÉSAR. Je serais ridicule si pour rien ou pour peu de chose je me disais offensé, et surtout avec toi ; je serais plus ridicule encore si je prononçais ton nom d'une manière irrespectueuse à propos de choses qui ne me regarderaient pas.

ANTOINE. Que pouvais-tu, César, avoir à redire à mon séjour en Égypte ?

CÉSAR. Pas plus qu'en Égypte tu ne pouvais te formaliser de mon séjour à Rome : si cependant là-bas tu tramais ma ruine, ton séjour en Égypte pouvait m'importer.

ANTOINE. Qu'entends-tu par tramer ta ruine?

CÉSAR. Tu peux aisément le deviner par ce qui m'est arrivé. Ta femme et ton frère ont pris les armes contre moi ; leurs hostilités devaient servir de prélude à la tienne ; c'est en ton nom qu'ils me faisaient la guerre.

ANTOINE. Tu te trompes ; jamais mon frère ne s'est servi de mon nom dans cette guerre : je m'en suis informé, et je tiens mes renseignements de rapports véridiques de ceux-là mêmes qui combattaient pour toi. Loin de là, il s'attaquait à mon autorité en même temps qu'à la tienne, et, notre cause étant la même, il me faisait la guerre aussi bien qu'à toi. J'ai déjà éclairci ce point dans les lettres que je t'ai adressées. Si, n'ayant pas de sujet de querelle, tu veux en fabriquer un, il faut en chercher un autre.

CÉSAR. Tu te loues à mes dépens et voudrais me faire croire que j'ai mal jugé ; mais tes excuses sont loin d'être suffisantes.

ANTOINE. En aucune manière ; il est impossible, j'en ai la certitude, que tu n'aies pas compris que moi, ayant les mêmes intérêts que toi, lié à la cause que l'on attaquait, je ne pouvais favoriser des hostilités dirigées contre moi-même. Quant à ma femme, je t'en souhaiterais une qui lui ressemblât : le tiers de l'univers est à toi, et tu peux le gouverner sans effort, mais il n'en serait pas de même d'une telle femme.

ENOBARBUS. Plût aux dieux que nous eussions tous de pareilles épouses ! les hommes pourraient mener leurs femmes à la guerre.

ANTOINE. Les troubles que t'a suscités son caractère violent, qui ne manquait pas d'une certaine dose d'habileté, je l'avoue avec douleur, t'ont donné bien des embarras ; tout ce que je puis dire, c'est que je n'en suis pas coupable.

CÉSAR. Je t'ai écrit pendant tes débordements à Alexandrie ; tu as mis mes lettres dans ta poche sans les ouvrir ; et sans vouloir écouter mon messager, tu l'as renvoyé avec mépris.

ANTOINE. Il est entré brusquement sans se faire annoncer ; je sortais de table, où je venais de dîner avec trois rois, et je n'étais plus tout à fait ce que j'avais été le matin ; mais le lendemain je le lui ai dit moi-même, et cela équivalait presque à des excuses formelles. Que ce drôle ne soit donc pour rien dans notre différend, et rayons-le du sujet de nos contestations.

CÉSAR. Tu as violé tes engagements ; et c'est un reproche que tu ne seras jamais en droit de m'adresser.

LÉPIDE. Doucement, César.

ANTOINE. Non, Lépide, laisse-le parler. S'il est vrai que j'aie manqué à l'honneur, comme il le dit, ce point est grave ; mais poursuis, César ; j'ai, dis-tu, violé mes engagements ?

CÉSAR. Tu devais, à ma première réquisition, me prêter le secours de tes armes, et tu me l'as refusé.

ANTOINE. Dis plutôt que j'ai négligé de le faire dans un moment où un charme malfaisant m'avait enlevé la connaissance de moi-même. J'en témoigne ici, autant qu'il est en mon pouvoir, mon repentir sincère ; mais si la loyauté est inséparable de ma grandeur, je ne veux pas que ma franchise serve à ravaler ma fierté. La vérité est que Fulvie, pour m'obliger à quitter l'Égypte, a levé ici l'étendard de la guerre. Moi qui suis la cause innocente du mal, je t'en fais toutes les excuses auxquelles, en pareille occasion, l'honneur me permet de descendre.

LÉPIDE. Voilà un noble langage !

MÉCÈNE. Veuillez ne pas pousser plus loin cet éclaircissement de vos griefs réciproques ; oubliez-les entièrement, en vous rappelant que les circonstances actuelles vous font de la réconciliation un devoir.

LÉPIDE. Voilà qui est sagement parlé, Mécène.

ÉNOBARBUS. Échangez provisoirement l'un avec l'autre des sentiments d'affection ; dès que vous n'entendrez plus parler de Pompée, vous pourrez les rendre ; vous aurez le temps de vous quereller quand vous n'aurez plus autre chose à faire.

ANTOINE. Tu n'es qu'un soldat ; tais-toi.

ÉNOBARBUS. J'avais presque oublié que la vérité doit se taire.

ANTOINE. Tu manques de respect à la compagnie ; n'en dis pas davantage.

ENOBARBUS. Allons, ne soyons plus qu'un soliveau qui pense.

CÉSAR. J'approuve le fond de ce qu'il dit tout en blâmant la forme ; car il est impossible qu'avec des caractères aussi opposés que les nôtres nous restions longtemps amis. Cependant, si je savais un lien assez fort pour nous tenir étroitement unis, il n'est rien que je ne fisse pour me le procurer.

AGRIPPA. Permettez-moi, César, —

CÉSAR. Parle, Agrippa.

AGRIPPA. Vous avez du côté maternel une sœur, la belle Octavie. L'illustre Marc-Antoine est veuf en ce moment.

CÉSAR. Ne parle point ainsi, Agrippa : si Cléopâtre t'entendait, elle te traiterait avec une colère méritée.

ANTOINE. Je ne suis pas marié, César : laisse poursuivre Agrippa.

AGRIPPA. Pour établir entre vous une amitié éternelle, pour faire de vous des frères et unir vos cœurs par un lien indissoluble, qu'Antoine épouse Octavie, digne par sa beauté d'avoir pour époux le premier des mortels, dont la vertu et les grâces sont au-dessus de tout ce qu'on pourrait dire. Avec ce mariage, toutes ces petites défiances qui maintenant vous paraissent si importantes, et toutes ces craintes

sérieuses qui peuvent avoir de grands dangers, auraient bientôt disparu. Dès lors, au lieu de transformer en vérités de simples soupçons, les griefs les mieux fondés n'obtiendraient pas créance : la tendresse d'Octavie pour tous deux serait le lien de votre affection mutuelle et vous concilierait tous les cœurs. Pardonnez-moi ma franchise. Ce n'est pas une idée qui m'est venue en ce moment; c'est le fruit de la réflexion, et il y a longtemps que mon zèle s'en occupe.

ANTOINE. Que dit César?

CÉSAR. J'attendrai qu'Antoine me fasse connaître comment il reçoit cette proposition.

ANTOINE. En supposant que je dise : « Agrippa, j'accepte, » quels pouvoirs a-t-il pour accomplir ce qu'il propose?

CÉSAR. Les pouvoirs de César et son autorité sur Octavie.

ANTOINE. Loin de moi la pensée de mettre aucun obstacle à l'exécution d'un projet si heureux et conçu dans des intentions si honorables. (*A César.*) Donne-moi ta main, et accorde-moi cette faveur; à dater de ce moment soyons frères, et que l'affection préside à nos grands desseins !

CÉSAR. Voici ma main; je te donne une sœur chérie comme jamais sœur ne le fut. Qu'elle soit le lien qui unira nos empires et nos cœurs; et puisse notre affection durer toujours!

LÉPIDE. Ainsi soit-il!

ANTOINE. Je ne pensais pas avoir à tirer le glaive contre Pompée; il m'a récemment témoigné de grands égards; pour qu'on ne m'accuse pas d'ingratitude, je vais lui en témoigner mes remercîments, et immédiatement après l'appeler au combat.

LÉPIDE. Le temps presse; il nous faut sur-le-champ marcher contre Pompée, si nous ne voulons qu'il vienne nous chercher.

ANTOINE. Où est-il?

CÉSAR. Aux environs du cap de Misène.

ANTOINE. Quelles sont ses forces sur terre?

CÉSAR. Elles sont imposantes et augmentent tous les jours; mais sur mer il est le maître absolu.

ANTOINE. On le dit. Il me tarde que ma conférence avec lui soit terminée! procédons-y sans délais : cependant, avant de prendre les armes, terminons l'affaire dont nous avons parlé.

CÉSAR. Très-volontiers; et si tu veux venir avec moi, je vais sur-le-champ te présenter à ma sœur.

ANTOINE. Fais-nous le plaisir, Lépide, de nous accompagner.

LÉPIDE. La maladie même ne m'empêcherait pas de vous suivre. (*Fanfares. César, Antoine et Lépide sortent.*)

MÉCÈNE. Soyez le bienvenu d'Egypte, seigneur.

ENOBARBUS. Digne Mécène, l'ami le plus cher de César! — mon honorable ami Agrippa!

AGRIPPA. Mon cher Enobarbus.

MÉCÈNE. Il est heureux pour nous que les choses se soient si heureusement arrangées. Vous avez fait des vôtres en Égypte!

ENOBARBUS. Oui, nous dormions tout le jour et passions les nuits à boire.

MÉCÈNE. Huit sangliers rôtis servis à déjeuner, et pour douze convives seulement! — Ce fait est-il vrai?

ENOBARBUS. Bon! cela n'est qu'une mouche comparée à un aigle : nous avons eu, en fait de banquets, des choses beaucoup plus monstrueuses que celle-là et plus dignes d'être citées.

MÉCÈNE. C'est une femme incomparable, si la renommée dit vrai.

ENOBARBUS. La première fois qu'elle et Antoine se sont vus, c'est sur le fleuve Cydnus, et ce jour-là elle fit la conquête de son cœur.

AGRIPPA. Elle devait être admirable ce jour-là, si le portrait qu'on m'en a fait n'était pas flatté.

ENOBARBUS. Je vais vous conter la chose. La galère sur laquelle elle était assise, pareille à un trône éblouissant, resplendissait sur les ondes; la poupe était d'or battu; les voiles de pourpre exhalaient des parfums si doux, que les vents les caressaient avec amour; les rames étaient d'argent; elles frappaient l'onde en cadence au son des flûtes, et les flots, amoureux de leurs coups, semblaient s'y offrir d'eux-mêmes avec empressement. Quant à la personne de Cléopâtre, il n'est point d'expression qui puisse la peindre : couchée sous un pavillon de drap d'or, elle éclipsait cette Vénus où nous voyons l'art surpasser la nature; à ses côtés étaient assis de beaux enfants aux joues roses, semblables à de riants Cupidons; ils tenaient à la main des éventails de diverses couleurs qu'ils agitaient devant elle, et dont le mouvement, en rafraîchissant ses joues délicates, semblait animer encore leur incarnat et défaire leur propre ouvrage.

AGRIPPA. Quel merveilleux spectacle pour les yeux d'Antoine!

ÉNOBARBUS. Ses femmes, qu'on eût prises pour des Néréides ou des Sirènes, lui obéissaient au moindre signe, et leur attitude humble et soumise ajoutait à leur beauté une grâce de plus. Une Sirène était assise au gouvernail; les cordages de soie frémissaient de plaisir sous le contact de ces doigts de rose qui manœuvraient avec agilité. De la galère s'exhalaient d'étranges et invisibles parfums qui allaient embaumer au loin les navires; toute la population de la ville était accourue pour la voir; Antoine, assis sur un trône dans la place publique, est resté seul, frappant vainement l'air de sa voix; l'air lui-même, s'il eût pu, fût parti, et, laissant un vide dans la nature, aurait été contempler Cléopâtre.

AGRIPPA. L'admirable Égyptienne!

ÉNOBARBUS. Sitôt qu'elle fut débarquée, Antoine lui envoya un message pour l'inviter à souper avec lui; elle répondit qu'il convenait mieux qu'elle fût son hôte, et le pria d'accepter son invitation. Notre courtois Antoine, que jamais femme n'a entendu dire non, se fit raser dix fois, se rendit à la fête, et, en retour des charmes qu'avaient dévorés ses yeux, donna son cœur pour écot.

AGRIPPA. Reine adorable! Elle fit coucher César l'épée au côté, et le champ cultivé par lui ne fut pas stérile.

ENOBARBUS. Je l'ai vue un jour faire quarante pas à cloche-pied dans les rues d'Alexandrie, puis s'arrêter hors d'haleine et haletante, et tout cela avec tant de grâce, que d'un défaut elle faisait une perfection, et qu'en cet état elle paraissait plus belle encore.

MÉCÈNE. A présent, voilà Antoine obligé de la quitter pour toujours.

ENOBARBUS. Jamais il ne la quittera : l'âge ne saurait la flétrir, ni l'habitude diminuer en rien le charme de sa variété infinie. Les autres femmes émoussent les désirs qu'elles rassasient; mais elle, plus elle satisfait l'appétit des sens, plus elle l'aiguise. Le vice lui-même en elle a de la grâce, et au milieu de ses débordements, les prêtres saints la bénissent.

MÉCÈNE. Si la beauté, la sagesse, la modestie, peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie sera pour lui un bienheureux trésor.

AGRIPPA. Sortons. — Mon cher Enobarbus, acceptez-moi pour votre hôte pendant votre séjour à Rome.

ENOBARBUS. Je vous remercie humblement, seigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même ville. — Un appartement dans le palais de César.

Entrent CÉSAR et ANTOINE, tenant chacun une main d'OCTAVIE; PLUSIEURS SERVITEURS et UN DEVIN les suivent.

ANTOINE. Les intérêts du monde et les devoirs de ma haute dignité m'obligeront parfois à m'arracher de vos bras.

OCTAVIE. Toutes les fois que cela vous arrivera, prosternée, j'offrirai pour vous mes prières aux dieux.

ANTOINE, *à César.* Bonne nuit, seigneur. — (*A Octavie.*) Ne jugez pas mes défauts sur les récits de la renommée : je n'ai pas toujours conservé toute la régularité nécessaire; mais à l'avenir je ne m'écarterai plus des règles. Adieu, chère Octavie. — Adieu, seigneur.

OCTAVIE. Adieu, seigneur.

CÉSAR. Adieu. (*César et Octavie sortent.*)

ANTOINE, *au Devin.* Eh bien! mon ami, est-ce que tu regrettes l'Égypte?

LE DEVIN. Plût aux dieux que je ne l'eusse jamais quittée, et que vous n'y fussiez jamais venu!

ANTOINE. Tes raisons, si tu en as à donner?

LE DEVIN. Mon art me l'apprend, mais ma langue ne peut l'exprimer : quoi qu'il en soit, retourne en Égypte.

ANTOINE. Dis-moi, qui de César ou de moi portera plus haut sa fortune?

LE DEVIN. César; c'est pourquoi, Antoine, ne reste pas à côté de lui. Ton démon, le génie préposé à ta garde est noble, courageux, fier, sans égal partout où César n'est pas; mais

près de lui, ton ange, dominé par son ascendant, n'est plus que le génie de la Peur : mets donc entre lui et toi un vaste espace.

ANTOINE. Ne me parle plus de cela.

LE DEVIN. Je ne le dis qu'à toi ; je n'en parle qu'en ta présence. Si tu joues avec lui à quelque jeu que ce soit, tu es sûr de perdre, et son bonheur est si grand, qu'il te gagnera contre toutes les probabilités; ton éclat s'éclipse lorsqu'il brille auprès de toi. Je le répète, ton génie, en sa présence, a peur de te gouverner; mais loin de lui, il reprend toute sa grandeur.

ANTOINE. Va-t'en : dis à Ventidius que je veux lui parler; il faut qu'il marche contre les Parthes. (*Le Devin sort.*)

ANTOINE, *continuant*. Soit science, soit hasard, il a dit la vérité : les dés mêmes obéissent à Octave, et dans nos jeux, toute mon adresse échoue contre son bonheur. Si nous tirons au sort, il gagne; ses coqs battent les miens, malgré toutes chances contraires, et toujours mes cailles sont vaincues par les siennes [1]. Je veux retourner en Égypte; je conclus ce mariage pour faire ma paix; mais c'est en Orient que sont tous mes plaisirs.

Entre VENTIDIUS.

ANTOINE, *continuant*. Oh ! viens, Ventidius; il faut marcher contre les Parthes : ta commission est prête. Suis-moi, je vais te la remettre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Une rue.

Arrivent LÉPIDE, MÉCÈNE et AGRIPPA.

LÉPIDE. N'allez pas plus loin, je vous prie; veuillez presser le départ de vos généraux.

AGRIPPA. Seigneur, dès que Marc-Antoine aura embrassé Octavie, nous vous suivrons.

LÉPIDE. Jusqu'à ce que je vous revoie dans votre costume de guerrier qui vous sied si bien à tous deux, recevez mes adieux.

MÉCÈNE. Autant que je puis en juger, Lépide, nous serons avant vous au cap de Misène.

LÉPIDE. La route que vous prenez est la plus courte; je serai obligé de m'en écarter beaucoup, et vous gagnerez deux journées sur moi.

MÉCÈNE *et* AGRIPPA. Seigneur, bon succès!

LÉPIDE. Adieu! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS et PLUSIEURS SERVITEURS.

CLÉOPATRE. Donnez-nous de la musique, ce mélancolique aliment dont nous vivons, nous autres amoureux.

UN SERVITEUR. Holà ! les musiciens!

Entre MARDIAN.

CLÉOPATRE. Point de musique ! allons jouer au billard ! Viens, Charmion.

CHARMION. Mon bras me fait mal; jouez plutôt avec Mardian.

CLÉOPATRE. Pour une femme, autant vaut jouer avec un eunuque qu'avec une femme. (*A Mardian.*) Veux-tu jouer avec moi ?

MARDIAN. Je jouerai de mon mieux, madame.

CLÉOPATRE. Quand on fait de son mieux, lors même qu'on ne réussit pas, on a droit à l'indulgence. — Je ne veux pas jouer à présent; qu'on me donne ma ligne; nous irons au fleuve. Là, aux sons d'une musique lointaine, nous prendrons des poissons aux nageoires dorées; mon hameçon percera leurs visqueuses mâchoires, et chaque poisson que je tirerai de l'eau, j'imaginerai que c'est un Antoine, et je dirai : Ah! ah! te voilà pris!

CHARMION. Nous avons bien ri, le jour où vous avez fait avec Antoine un pari à qui ferait la meilleure pêche, et où votre plongeur attacha à son hameçon un poisson salé, qu'il retira de l'eau, ivre de joie.

CLÉOPATRE. Qu'est devenu ce temps? je le fis rire au point de lui faire perdre patience, et cette nuit-là, grâce au même moyen, je la lui fis retrouver; le lendemain matin, avant neuf heures, je l'enivrai au point de l'obliger à se mettre au lit; puis je lui mis ma coiffure et mes vêtements, et moi, je ceignis son épée de Philippes [1].

Entre UN MESSAGER.

CLÉOPATRE, *continuant*. Oh ! des nouvelles d'Italie ! Épanche tes nouvelles fécondes dans mon oreille longtemps stérile.

LE MESSAGER. Madame, madame. —

CLÉOPATRE. Antoine est mort ? — Si tu dis cela, scélérat, tu assassines ta maîtresse; mais si tu m'annonces qu'il est libre et bien portant, voilà de l'or et voici ma main à baiser, cette main aux veines d'azur, que des rois ont pressée de leurs lèvres et n'ont baisée qu'en tremblant.

LE MESSAGER. D'abord, madame, Antoine est bien.

CLÉOPATRE. Tiens! voilà encore de l'or. Mais prends-y garde, nous disons que les morts sont bien. Si c'est ainsi que tu l'entends, cet or que je te donne, je le ferai fondre, et je le verserai tout bouillant dans ton gosier de mauvais augure.

LE MESSAGER. Madame, veuillez m'écouter.

CLÉOPATRE. Allons, je le veux bien; poursuis; mais ta mine ne m'annonce rien de bon. Si Antoine est libre et bien portant, pourquoi une physionomie si sombre pour annoncer d'heureuses nouvelles? S'il se porte mal, tu devrais te présenter à moi comme une Furie couronnée de serpents, et non comme un homme en possession de toute sa raison.

LE MESSAGER. Veuillez avoir la bonté de m'entendre.

CLÉOPATRE. Je suis tentée de te frapper avant que tu parles. Cependant, si tu dis qu'Antoine est vivant et en bonne santé, qu'il est en bonne intelligence avec César, et qu'il n'est pas son captif, je verserai sur toi une pluie d'or et une grêle de perles fines.

LE MESSAGER. Madame, il est en bonne santé.

CLÉOPATRE. Voilà qui est bien !

LE MESSAGER. Et en bonne intelligence avec César.

CLÉOPATRE. Tu es un honnête homme.

LE MESSAGER. César et lui sont meilleurs amis que jamais.

CLÉOPATRE. Sois assuré que je ferai ta fortune.

LE MESSAGER. Mais, madame, —

CLÉOPATRE. Je n'aime point ce « mais; » il gâte le bien qui précède. Je déteste ce mais! C'est un geôlier qui va tirer de son cachot quelque monstrueux malfaiteur. De grâce, ami, dis-moi tout ce que tu as à me dire, le bien et le mal tout ensemble. Il est en bonne intelligence avec César, dis-tu; il est bien portant et libre.

LE MESSAGER. Libre, madame ! Non, je n'ai point dit cela : il est lié à Octavie.

CLÉOPATRE. Comment cela?

LE MESSAGER. Comme doivent l'être deux époux.

CLÉOPATRE. Je suis pâle, Charmion.

LE MESSAGER. Madame, il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE. Que la peste te dévore! (*Elle le frappe.*)

LE MESSAGER. Madame, calmez-vous.

CLÉOPATRE. Qu'oses-tu dire ? — (*Elle le frappe de nouveau.*) Loin de moi, effroyable scélérat, ou je vais t'arracher les yeux, et les chasser à coups de pied devant moi comme des paumes; je dépouillerai ta tête de tous ses cheveux (*elle le secoue avec force*); je te ferai fustiger avec des verges de fer, bouillir à petit feu et mariner dans la saumure.

LE MESSAGER. Gracieuse reine, c'est moi qui vous apporte ces nouvelles; mais je ne suis pas l'auteur de ce mariage.

CLÉOPATRE. Rétracte-toi, et je te donnerai une province, et je t'élèverai à la plus haute fortune; le coup que tu as reçu expiera la faute que tu as faite en me mettant en fureur; mais je t'en dédommagerai par tous les dons raisonnables que tu pourras me demander.

LE MESSAGER. Il est marié, madame.

CLÉOPATRE. Scélérat, tu as vécu trop longtemps. (*Elle tire un poignard.*)

LE MESSAGER. Ma foi, je me sauve. Que prétendez-vous, madame ? je n'ai commis aucune faute. (*Il sort.*)

CHARMION. Madame, modérez-vous; cet homme est innocent.

CLÉOPATRE. Il est des innocents qui n'échappent pas à la foudre. Que l'Égypte soit abîmée sous le Nil! que tout ce qu'il y a de créatures bienveillantes se transforment en serpents!

[1] Parmi les amusements qu'affectionnaient les anciens, étaient les combats de cailles.

[1] L'épée qu'il portait à la bataille de Philippes, livrée contre les meurtriers de César.

— Rappelez cet esclave ; toute furieuse que je suis, je ne le mordrai pas. — Rappelez-le.

CHARMION. Il n'osera pas revenir.

CLÉOPATRE. Je ne lui ferai pas de mal. Ces mains s'avilissent en frappant un individu placé à une telle distance de moi, alors que je suis moi-même la cause de tout ce qui m'arrive.

Rentre LE MESSAGER.

CLÉOPATRE, *continuant*. Approche : s'il y a de la sincérité, il y a aussi de l'imprudence à dire de mauvaises nouvelles ; que des milliers de voix s'empressent d'annoncer un gracieux message ; mais que les nouvelles fâcheuses s'annoncent elles-mêmes par leurs résultats.

LE MESSAGER. J'ai fait mon devoir.

CLÉOPATRE. Est-il marié ? Si tu dis encore oui, il ne m'est pas possible de te haïr plus que je ne fais déjà.

LE MESSAGER. Il est marié, madame.

CLÉOPATRE. Que les dieux te confondent ! Tu persistes donc ?

LE MESSAGER. Faut-il que je mente, madame ?

CLÉOPATRE. Oh ! je voudrais que tu eusses menti, dût la moitié de mon Égypte submergée n'être plus qu'une citerne peuplée de serpents à écailles. Va, sors de ma présence ; quand tu serais aussi beau que Narcisse, tu serais hideux à mes regards. Il est marié ?

LE MESSAGER. Je demande pardon à votre majesté.

CLÉOPATRE. Il est marié ?

LE MESSAGER. Ne soyez point offensée ; je n'ai pas eu l'intention de vous déplaire. Me punir pour vous avoir obéi est souverainement injuste. Il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE. Oh ! plût au ciel que son exemple eût fait de toi un fourbe et un imposteur ! Es-tu bien sûr de ce que tu dis ? — Retire-toi : la marchandise que tu as apportée de Rome est trop chère pour moi ; qu'elle te reste et te ruine ! (*Le Messager sort.*)

CHARMION. Que votre majesté daigne se calmer.

CLÉOPATRE. En faisant l'éloge d'Antoine, j'ai déprécié César.

CHARMION. Bien des fois, madame.

CLÉOPATRE. J'en suis punie maintenant : aide-moi à sortir, mes forces m'abandonnent ! O Iras, Charmion, — n'importe : — va trouver cet homme, mon cher Alexas, demande-lui de te dire les traits d'Octavie, son âge, ses goûts ; qu'il n'oublie point la couleur de ses cheveux. Reviens promptement m'en instruire. (*Alexas sort.*)

CLÉOPATRE, *continuant*. Renonçons à lui pour toujours. — Mais non : — Charmion, quoique sous une face il m'offre les traits d'une Gorgone, sous l'autre il est beau comme le dieu Mars. — (*A Mardian.*) Va dire à Alexas de me rapporter quelle est sa taille. — Aie pitié de moi, Charmion, mais ne me parle pas. — Aide-moi à gagner ma chambre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Aux environs du cap de Misène.

Arrivent d'un côté POMPÉE et MÉNAS, précédés [illegible] ; de l'autre, CÉSAR, LÉPIDE, ANTOINE, ÉNOBARBUS et MÉCÈNE, suivis d'une troupe de soldats.

POMPÉE. J'ai vos otages, vous avez les miens, et nous allons conférer avant de combattre.

CÉSAR. Il convient que nous commencions par recourir aux paroles ; c'est pourquoi nous avons envoyé d'avance nos propositions écrites ; tu les as sans doute examinées ; fais-nous savoir si elles suffisent pour désarmer ton mécontentement, et renvoyer en Sicile cette brave jeunesse, qui autrement devra périr ici.

POMPÉE. Je m'adresse à vous trois, vous les maîtres absolus de ce vaste univers, les premiers représentants des dieux sur la terre ; je ne vois pas pourquoi mon père, laissant après lui un fils et des amis, manquerait de vengeurs, puisque Jules César, dont l'ombre apparut à Philippes au vertueux Brutus, vous a vus tous trois combattre pour lui. [illegible] c'est là aussi le motif qui m'a fait armer ma flotte sous le poids de laquelle l'Océan écume indigné, et qui devait me servir à châtier l'ingratitude dont l'injuste Rome a payé mon illustre père.

CÉSAR. Quand il te plaira.

ANTOINE. Ne crois pas, Pompée, nous effrayer avec tes vaisseaux ; sur mer, nous saurons te tenir tête ; sur terre, tu sais combien nous l'emportons sur toi.

POMPÉE. Sur terre, effectivement, tu m'as enlevé la maison de mon père ; mais, semblable à l'oiseau qui s'installe dans le nid d'un autre, restes-y tant que tu pourras.

LÉPIDE. Ceci s'écarte de l'objet qui a motivé l'entrevue actuelle. Veuille nous dire ce que tu penses des offres que nous t'avons envoyées.

CÉSAR. Voilà la question.

ANTOINE. En cela ne cède point à nos instances, mais pèse mûrement le parti que tu dois prendre.

CÉSAR. Et la haute fortune qui t'attend dans l'avenir.

POMPÉE. Vous m'avez offert la Sicile et la Sardaigne ; je dois m'engager à purger la mer de pirates et à envoyer du blé à Rome : moyennant ces conditions, nous remettrons dans le fourreau nos épées sans brèches, et rapporterons nos boucliers intacts.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE. Voilà nos offres.

POMPÉE. Sachez donc que je me suis rendu ici devant vous dans l'intention de les accepter ; mais Marc-Antoine m'a donné quelque mouvement d'impatience. — Quoique je diminue le mérite du bienfait en en parlant, tu dois savoir qu'à l'époque où César et tes frères étaient en guerre, ta mère est venue en Sicile, où elle a trouvé un bienveillant accueil.

ANTOINE. Je le sais, Pompée, et je suis prêt à te témoigner toute la reconnaissance que je te dois.

POMPÉE. Donne-moi ta main. Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici.

ANTOINE. Les lits d'Orient sont bien doux, je te dois des remercîments de m'avoir fait venir ici plus tôt que je ne comptais ; car j'y ai gagné.

CÉSAR. Depuis la dernière fois que je t'ai vu, tu me parais changé.

POMPÉE. J'ignore quelles traces la fortune a laissées sur mon visage ; mais elle n'entamera jamais mon cœur ; elle ne [illegible] son esclave.

LÉPIDE. Je te vois ici avec plaisir.

POMPÉE. Je l'espère, Lépide. — Ainsi nous sommes d'accord : je demande que nos conventions soient mises par écrit et revêtues de notre sceau.

CÉSAR. C'est la première chose que nous allons faire.

POMPÉE. Il faut nous traiter mutuellement avant de nous séparer ; tirons au sort à qui commencera.

ANTOINE. [illegible], Pompée.

POMPÉE. Non, Antoine, le sort en décidera ; mais que tu sois le premier ou le dernier, ta savante cuisine égyptienne emportera la palme. J'ai ouï dire que César avait gagné de l'embonpoint dans les banquets de ce pays-là.

ANTOINE. Tu [illegible] bien des choses.

POMPÉE. [illegible]

ANTOINE. [illegible] sont fort innocentes.

POMPÉE. Voilà ce que j'ai ouï dire. On m'a dit aussi qu'Apollodore porta... —

ÉNOBARBUS. Il suffit ; le fait est vrai.

POMPÉE. Que porta-t-il donc ?

ÉNOBARBUS. [illegible] à César dans un matelas.

POMPÉE. Je te reconnais à présent. Comment va la santé, camarade ?

ÉNOBARBUS. Fort bien ! Et il y a apparence que je continuerai, car j'ai quatre banquets en perspective.

POMPÉE. Donne-moi une poignée de main ; je ne t'ai jamais haï : je t'ai vu combattre, et ta valeur m'a rendu jaloux.

ÉNOBARBUS. Seigneur, je ne vous ai jamais beaucoup aimé ; mais je vous ai loué, alors que vous méritiez dix fois plus d'éloges que je ne vous en donnais.

POMPÉE. Que ta franchise ait carte blanche ; elle te sied à merveille. Je vous invite tous à venir à bord de ma galère. Venez, venez, seigneurs ! passez les premiers.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE. Pompée, montre-nous le chemin.

POMPÉE. Venez. (*Tous s'éloignent, à l'exception de Ménas et d'Énobarbus.*)

MÉNAS, *à part*. Ton père, Pompée, n'aurait jamais conclu un pareil traité. — (*Haut.*) Vous et moi, nous nous sommes déjà vus, seigneur !

ÉNOBARBUS. Sur mer, je pense.



ANTOINE. Les devoirs de ma haute dignité m'obligeront parfois à m'arracher de vos bras. (Acte II, scène III, page 133)

MÉNAS. En effet, seigneur.

ÉNOBARBUS. Vous avez fait des prouesses sur mer.

MÉNAS. Et vous, sur terre.

ÉNOBARBUS. Je suis prêt à louer quiconque me loue; toutefois, on ne peut nier que je ne m'en sois bien acquitté sur terre.

MÉNAS. Et moi, sur mer.

ÉNOBARBUS. Pourtant, il est des choses que vous pouvez nier dans votre intérêt; vous avez commis bien des brigandages sur mer.

MÉNAS. Et vous, sur terre.

ÉNOBARBUS. Ces services-là, je les nie. Mais donnez-moi votre main, Ménas; si nos yeux étaient des exempts, ils arrêteraient ici deux brigands qui s'embrassent.

MÉNAS. Tous les hommes ont la physionomie honnête, quoi que puissent être leurs mains.

ÉNOBARBUS. Mais il n'est pas de belles femmes dont le visage ne mente.

MÉNAS. Leur visage ne les calomnie pas; elles volent les cœurs.

ÉNOBARBUS. Nous sommes venus ici pour vous combattre.

MÉNAS. Quant à moi, je suis fâché que cela finisse par une partie de table. Aujourd'hui Pompée prend en riant congé de sa fortune.

ÉNOBARBUS. Cela étant, ce n'est pas en pleurant qu'il la rappellera.

MÉNAS. Comme vous dites, seigneur : nous ne nous attendions pas à voir Marc-Antoine; dites-moi, je vous prie, est-il marié à Cléopâtre?

ÉNOBARBUS. La sœur de César se nomme Octavie.

MÉNAS. Il est vrai, seigneur; elle a été la femme de Caïus Marcellus.

ÉNOBARBUS. Mais elle est maintenant la femme de Marc-Antoine.

MÉNAS. Que dites-vous, seigneur?

ÉNOBARBUS. Rien de plus vrai.

MÉNAS. En ce cas, César et lui sont liés pour toujours.

ÉNOBARBUS. Si j'étais obligé de prédire le sort de cette union, je ne prophétiserais pas ainsi.

MÉNAS. Je pense que, dans ce mariage, la politique a eu plus de part que l'amour.

ÉNOBARBUS. Je le crois comme vous; mais vous verrez que le lien qui doit resserrer leur amitié sera justement ce qui l'étranglera. Octavie est d'un tempérament chaste, froid et tranquille.

MÉNAS. Qui ne voudrait trouver ces qualités dans sa femme?

ÉNOBARBUS. Tout le monde, excepté celui qui ne les a pas, et tel est Marc-Antoine. Il retournera à son Égyptienne; alors les soupirs d'Octavie attiseront la colère de César; et, comme je le disais tout à l'heure, ce qui fait la force de leur amitié sera la cause immédiate de leur rupture. Antoine laissera ses affections où il les a placées. Il ne s'est marié que par nécessité.

MÉNAS. Cela pourrait bien être. Allons, seigneur, voulez-vous venir à bord? J'ai votre santé à boire!

ÉNOBARBUS. Je vous ferai raison; nous nous sommes desséché le gosier en Égypte.

MÉNAS. Allons, venez. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

A bord de la galère de Pompée, à l'ancre devant le cap de Misène. On entend une symphonie.

Arrivent deux ou trois SERVITEURS portant une collation.

PREMIER SERVITEUR. Ils vont arriver, camarade; il y en a déjà parmi eux qui sont mal affermis sur leurs jambes; le moindre vent les jetterait par terre.

DEUXIÈME SERVITEUR. Lépide a le visage enluminé.

PREMIER SERVITEUR. Ils lui ont fait boire leur portion et la sienne.

DEUXIÈME SERVITEUR. Lorsqu'ils se portent des bottes l'un à l'autre, il leur crie : « En voilà assez, » il les réconcilie, et se remet à boire de plus belle.



CLÉOPATRE. Scélérat! tu as vécu trop longtemps. (Acte II, scène v, page 131.)

PREMIER SERVITEUR. Mais la mésintelligence entre lui et sa raison n'en devient que plus grande.

DEUXIÈME SERVITEUR. Voilà ce que c'est que de s'ingérer dans la société des hommes puissants; j'aimerais mieux un roseau qui pourrait me servir qu'une lance que je ne pourrais pas soulever.

PREMIER SERVITEUR. Être admis dans une sphère élevée, et y rester sans action, c'est ressembler à ces visages hideux chez qui les yeux manquent, et qui n'en ont plus que les cavités. (*Les trompettes sonnent.*)

Arrivent CÉSAR, ANTOINE, POMPÉE, LÉPIDE, AGRIPPA, MÉCÈNE, ÉNOBARBUS, MÉNAS, et plusieurs OFFICIERS

ANTOINE, *à César*. Voilà comme ils font en Égypte; ils mesurent la crue du Nil par le moyen d'une échelle marquée sur les pyramides; ils connaissent par la hauteur plus ou moins grande des eaux s'il y aura disette ou abondance. Plus le Nil s'élève, plus il promet; lorsqu'il se retire, le laboureur sème son grain sur le limon et la vase, qui ne tardent pas à se couvrir de moissons.

LÉPIDE. Vous avez dans ce pays-là de prodigieux serpents?

ANTOINE. Oui, Lépide.

LÉPIDE. Le serpent d'Égypte naît du limon par l'opération du soleil; il en est de même du crocodile.

ANTOINE. C'est vrai.

POMPÉE. Asseyons-nous, et qu'on apporte du vin. — Une santé à Lépide!

LÉPIDE. Je ne suis pas aussi bien que je le voudrais; mais j'ai encore toute ma tête.

ÉNOBARBUS, *à part*. Tu ne l'auras qu'après que tu auras dormi; jusque-là, je crains bien que tu ne sois dedans.

LÉPIDE. Assurément, j'ai entendu dire que les pyramides de Ptolémée étaient de fort belles choses; sans contredit, je l'ai entendu dire.

MÉNAS, *bas à Pompée*. Pompée, un mot.

POMPÉE. Parle-moi à l'oreille: que veux-tu?

MÉNAS. Levez-vous un instant, je vous en conjure, mon général; j'ai un mot à vous dire.

POMPÉE. Tu me parleras plus tard; — cette coupe pour Lépide.

LÉPIDE. Quelle sorte d'animal est le crocodile?

ANTOINE. Il est fait comme un crocodile, et a autant de largeur qu'il est large: il est tout juste aussi haut que le comporte sa hauteur, et se meut par ses propres organes: il vit des substances dont il se nourrit; et quand il a perdu l'élément vital, il cesse de vivre.

LÉPIDE. De quelle couleur est-il?

ANTOINE. De la couleur qui lui est propre.

LÉPIDE. C'est un étrange serpent.

ANTOINE. C'est vrai; et les pleurs qu'il verse sont liquides.

CÉSAR. Cette description le satisfera-t-elle?

ANTOINE. Oui, avec la santé que Pompée lui porte, ou il faudrait qu'il fût bien difficile.

POMPÉE, *bas à Ménas*. Allons, laisse-moi; que peux-tu avoir à me dire? Va-t'en; fais ce que je t'ai dit. — Où est la coupe que je t'ai demandée?

MÉNAS. Si, en considération de mes services, vous consentez à m'entendre, levez-vous de votre siége.

POMPÉE. Tu es fou, je pense. De quoi s'agit-il? (*Il se lève, et ils s'entretiennent à part.*)

MÉNAS. Je me suis toujours tenu chapeau bas devant votre fortune.

POMPÉE. Tu m'as fidèlement servi. — Qu'as-tu de plus à me dire? — Livrez-vous à la joie, seigneurs.

ANTOINE. Lépide, gare aux bancs de sable; tu commences à perdre pied.

MÉNAS, *bas à Pompée*. Voulez-vous être le souverain absolu du monde?

POMPÉE. Que dis-tu?

MÉNAS. Encore une fois, voulez-vous être le seul maître du monde entier?

POMPÉE. Comment cela se pourrait-il?

MÉNAS. Consentez-y seulement, et je me fais fort de vous donner tout l'univers.

POMPÉE. Tu as un peu trop bu, n'est-ce pas?

MÉNAS. Non, Pompée, je n'ai point approché la coupe de mes lèvres. Vous êtes, si vous l'osez, le Jupiter terrestre : tout ce que l'Océan embrasse, tout ce qu'enserre la voûte du ciel est à vous, si vous voulez le prendre.

POMPÉE. Montre-moi par quels moyens.

MÉNAS. Ces trois coassociés dans l'empire du monde, les triumvirs, sont à bord de votre galère ; laissez-moi couper le câble ; quand nous serons en mer, coupez-moi le cou à ces gens-là, et tout est à vous.

POMPÉE. Ah ! tu aurais dû le faire sans m'en parler. De ma part, ce serait une lâcheté et un crime ; de la tienne, ce ne serait qu'un service que tu m'aurais rendu. Tu dois savoir que mon intérêt ne commande pas à mon honneur, mais qu'il lui est au contraire subordonné. Il est fâcheux que ta langue ait trahi ton projet ; si tu l'avais exécuté à mon insu, la chose une fois faite, je l'aurais approuvée ; mais à présent mon devoir est de la condamner. Laisse là cette idée, et bois.

MÉNAS, *à part.* C'est bien ; désormais je ne suivrai plus ta fortune déclinante. Qui recherche un objet désiré et refuse de le prendre quand il s'offre à lui, ne le retrouvera plus.

POMPÉE. Je bois à Lépide.

ANTOINE. Portez-le à terre. — Pompée, je te ferai raison pour lui.

ÉNOBARBUS. Je bois à vous, Ménas.

MÉNAS. Je l'accepte de bon cœur.

POMPÉE. Remplis la coupe jusqu'au bord.

ÉNOBARBUS, *montrant le matelot qui emporte Lépide.* Voilà un robuste gaillard, Ménas.

MÉNAS. Pourquoi cela?

ÉNOBARBUS. Ne vois-tu pas qu'il porte un tiers de l'univers?

MÉNAS. En ce cas, le tiers du monde est ivre ; que ne l'est-il tout entier! tout marcherait comme sur des roulettes.

ÉNOBARBUS. Allons, bois, et augmente le branle.

MÉNAS. Allons.

POMPÉE. Ce n'est pas encore là un festin d'Alexandrie.

ANTOINE. Cela en approche. — Choquons les coupes ! Je bois à César.

CÉSAR. Je voudrais pouvoir m'en dispenser ; c'est pour moi une tâche pénible que de laver mon cerveau pour qu'il n'en devienne que plus trouble.

ANTOINE. Prête-toi à la circonstance.

CÉSAR. Je te ferai raison, crois-moi ; mais j'aimerais mieux ne rien prendre pendant quatre jours, que de tant boire en un seul.

ÉNOBARBUS, *à Antoine.* Eh bien, mon vaillant empereur, si nous dansions la bacchanale égyptienne, pour compléter notre orgie.

POMPÉE. Dansons-la, mon brave.

ANTOINE. Allons, tenons-nous tous par la main jusqu'à ce que le vin victorieux ait plongé nos sens dans un doux et voluptueux oubli.

ÉNOBARBUS. Tenons-nous tous par la main ; que le bruit de la musique résonne à nos oreilles : — pendant ce temps-là je vous placerai, puis ce jeune homme va chanter, et chacun répétera le refrain aussi haut que le lui permettra la force de ses poumons. (*La musique joue, les convives se tiennent par la main.*)

UNE VOIX CHANTE.

[illegible]

CÉSAR. En voilà assez. — Pompée, bonne nuit. (*A Antoine.*) Mon frère, [illegible] mal à la [illegible] ; vous [illegible] triomphe [illegible] métamorphoses. [illegible] d'en dire davantage? Bonne nuit. — Cher Antoine, ta main.

POMPÉE. Nous nous mesurerons à terre.

ANTOINE. Oui, certes, donne-moi ta main.

POMPÉE. O Antoine! tu possèdes la maison de mon père ; — mais quoi? nous sommes unis ; descendons dans la chaloupe.

ÉNOBARBUS. Prenez garde de tomber. (*Tous s'éloignent, à l'exception d'Énobarbus et de Ménas.*)

ÉNOBARBUS, *continuant.* Ménas, je n'irai point à terre.

MÉNAS. Non, venez dans ma cabine. — Battez, tambours! — sonnez, trompettes! — flûtes, faites-vous entendre! Que Neptune prête l'oreille à notre adieu bruyant à ces grands personnages ; allons, que la musique résonne. (*Les tambours battent, les trompettes sonnent.*)

ÉNOBARBUS, *agitant son bonnet en l'air.* Allons, allons! voilà mon bonnet.

MÉNAS. Holà! mon noble capitaine! venez. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une plaine en Syrie.

Arrive **VENTIDIUS** victorieux ; **SILIUS**, ainsi que plusieurs Soldats et Officiers romains, l'accompagnent ; on porte devant lui le corps de **PACORUS**.

VENTIDIUS. Maintenant, ces archers redoutables, les Parthes, sont vaincus ; et il a plu à la Fortune de se servir de moi pour venger la mort de Marcus Crassus. Qu'on porte sur le front de notre armée le corps du jeune prince : — ton fils, Orodès[1], est la victime immolée aux mânes de Crassus.

SILIUS. Noble Ventidius, pendant que votre glaive fume encore du sang des Parthes, poursuivez leurs troupes fugitives ; pénétrez dans la Médie, la Mésopotamie, partout où les fuyards vont chercher un asile ; alors Antoine, votre illustre général, vous fera monter sur le char triomphal et ceindra votre tête des palmes de la victoire.

VENTIDIUS. O Silius! Silius! j'en ai fait assez. Souviens-toi qu'un subalterne ne doit pas accomplir des choses trop éclatantes ; retiens cette leçon, Silius ; il vaut mieux s'abstenir que d'acquérir une gloire trop brillante, en l'absence du chef que nous servons. César et Antoine ont remporté plus de victoires par leurs lieutenants qu'en personne ; Sosius, le lieutenant d'Antoine, qui occupait en Syrie la place que j'occupe, perdit sa faveur pour avoir conquis en peu de temps une immense gloire. Quiconque, à la guerre, fait plus que son général ne peut faire, devient le général de son général : et l'ambition, cette vertu du guerrier, préfère une défaite à une victoire qui l'éclipse. Je pourrais faire plus dans l'intérêt d'Antoine ; mais je l'offenserais, et ce serait à ses yeux un crime qui effacerait tout le mérite de mes services.

SILIUS. Ventidius, vous avez des qualités sans lesquelles le guerrier ne diffère que bien peu de son aveugle épée ; vous écrirez sans doute à Antoine?

VENTIDIUS. Je lui manderai humblement ce qu'en son nom, ce cri de guerre électrisant et magique, nous avons accompli ; je dirai comment, avec ses étendards et ses troupes bien payées, nous avons chassé et mis en fuite la cavalerie des Parthes, jusqu'alors invincible.

SILIUS. Où est-il maintenant?

VENTIDIUS. Il doit se rendre à Athènes ; c'est là que nous irons le rejoindre avec toute la célérité que permettra le butin dont nous sommes chargés. — En avant, marchons! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Rome. — Une antichambre dans le palais de César.

Entrent d'un côté **AGRIPPA**, de l'autre **ÉNOBARBUS**.

AGRIPPA. Eh bien! les trois collègues sont-ils séparés?

ÉNOBARBUS. Ils ont terminé avec Pompée, qui est parti ; tous trois sont occupés à sceller le traité ; Octavie pleure et regrette de quitter Rome ; César est triste ; et depuis le festin de Pompée, Lépide, à ce que dit Ménas, a l'humeur sombre et chagrine.

[1] Pacorus était fils d'Orodès, roi des Parthes.

AGRIPPA. C'est un digne homme que Lépide.

ÉNOBARBUS. Un très-digne homme. Oh! combien il aime César!

AGRIPPA. Oui, mais combien il adore Marc-Antoine!

ÉNOBARBUS. César! c'est pour lui le Jupiter des hommes!

AGRIPPA. Antoine! c'est pour lui un dieu supérieur à Jupiter lui-même.

ÉNOBARBUS, *contrefaisant Lépide*. Vous parlez de César! lui, le non pareil!

AGRIPPA, *sur le même ton*. O Antoine! ô phénix des humains!

ÉNOBARBUS. Quand on veut louer César, il suffit de dire : César, sans aller plus loin.

AGRIPPA. Par le fait, il leur a prodigué à tous deux d'excellentes louanges.

ÉNOBARBUS. C'est César qu'il préfère; cependant il aime beaucoup Antoine. Oh! il n'est point de cœurs, de langues, de métaphores, de scribes, de bardes, de poëtes, qui puissent concevoir, exprimer, peindre, écrire, chanter, énumérer toute l'étendue de son affection pour Antoine; mais pour César, à genoux, à genoux, et prosternez-vous d'admiration.

AGRIPPA. Il les aime tous deux.

ÉNOBARBUS. Ils sont les ailes du papillon, il en est la chenille; si bien que, — (*on entend sonner la trompette*.) C'est le boute-selle. Adieu, noble Agrippa.

AGRIPPA. Bonne chance, brave soldat, et adieu.

Entrent CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE et OCTAVIE.

ANTOINE. Ne va pas plus loin.

CÉSAR. Tu m'enlèves une grande portion de moi-même : songe à me bien traiter dans sa personne. — Ma sœur, montre-toi une épouse telle que ma pensée te figure, et justifie la haute opinion que j'ai donnée de toi. — Noble Antoine, que le trésor de vertu mis entre nous comme le ciment de notre affection, pour en maintenir debout l'édifice, ne devienne pas le bélier destiné à le battre en ruine, car mieux eût valu ne point donner à notre amitié ce nouveau lien, si nous ne devons pas, de part et d'autre, le conserver avec un soin jaloux.

ANTOINE. Ne m'offense pas par une injuste défiance.

CÉSAR. J'ai dit.

ANTOINE. Avec toute la susceptibilité possible, tu ne trouveras pas le moindre motif qui puisse justifier les craintes que tu parais avoir : sur ce, que les dieux te soient en aide, et disposent les cœurs des Romains à servir tes projets! Nous allons nous séparer ici!

CÉSAR. Adieu, ma sœur bien-aimée; sois heureuse; que les éléments te soient propices, et te maintiennent en joie; adieu.

OCTAVIE. Mon noble frère!

ANTOINE. Avril est dans ses yeux : c'est un printemps d'amour, et ses pleurs sont la pluie bienfaisante qui l'arrose et le fertilise. — Bannissez la tristesse.

OCTAVIE, *à César*. Mon frère, aie pour la maison de mon époux des sentiments favorables; et —

CÉSAR. Quoi, Octavie?

OCTAVIE. Je vais te le dire tout bas. (*Elle s'entretient à voix basse avec son frère.*)

ANTOINE. Sa langue refuse d'obéir à son cœur, et son cœur ne peut trouver de voix. C'est le duvet du cygne qui, sur les flots gonflés, surnage en équilibre, sans incliner d'un côté ni de l'autre.

ÉNOBARBUS, *bas à Agrippa*. Se peut-il que César pleure?

AGRIPPA. Un sombre nuage obscurcit son front.

ÉNOBARBUS. Je n'ai pas meilleure opinion de lui pour cela.

AGRIPPA. Pourquoi, Énobarbus? Lorsque Antoine fut en présence du cadavre de Jules César, il rugit presque de douleur; et à Philippes il pleura sur le corps de Brutus.

ÉNOBARBUS. Cette année-là il avait au cerveau une surabondance d'humeurs : il pleurait ceux dont le trépas lui était le plus agréable. Croyez à ces larmes-là quand vous m'aurez vu pleurer.

CÉSAR. Non, chère Octavie; tu recevras de mes nouvelles; le temps ne t'effacera pas de mon souvenir.

ANTOINE. Allons, César, allons; je rivaliserai avec toi de tendresse pour elle. Vois, je t'embrasse, et maintenant je te quitte, et te laisse à la garde des dieux.

CÉSAR. Adieu! Sois heureuse!

LÉPIDE, *à Antoine*. Que toutes les étoiles du ciel éclairent ta route de fortune!

CÉSAR. Adieu, adieu. (*Il embrasse Octavie.*)

ANTOINE. Adieu. (*Les trompettes sonnent. Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS et ALEXAS.

CLÉOPATRE. Où est cet homme?

ALEXAS. Il n'ose paraître devant vous.

CLÉOPATRE. Allons, allons. — Approche, l'ami.

Entre LE MESSAGER.

ALEXAS. Grande reine, Hérode de Judée n'oserait lever les yeux sur vous lorsque vous êtes de mauvaise humeur.

CLÉOPATRE. Je veux un jour avoir la tête de cet Hérode; mais comment, maintenant que j'ai perdu Antoine, qui aurait pu me l'apporter? Approche.

LE MESSAGER. Gracieuse reine, —

CLÉOPATRE. As-tu vu Octavie?

LE MESSAGER. Oui, auguste reine.

CLÉOPATRE. Où?

LE MESSAGER. A Rome, madame. Je l'ai vue en face, au moment où elle marchait entre son frère et Marc-Antoine.

CLÉOPATRE. Est-elle aussi grande que moi?

LE MESSAGER. Non, madame.

CLÉOPATRE. L'as-tu entendue parler? A-t-elle la voix claire ou voilée?

LE MESSAGER. Madame, je l'ai entendue parler : elle a la voix sourde et voilée.

CLÉOPATRE. Cette voix-là n'est pas agréable : il est impossible qu'il l'aime longtemps.

CHARMION. Lui, l'aimer? ô Isis! c'est impossible.

CLÉOPATRE. Je le crois, Charmion, une voix sourde et une taille exiguë! — Sa démarche est-elle majestueuse? Interroge tes souvenirs, si toutefois tu te connais en majesté.

LE MESSAGER. Elle se traîne avec lenteur : qu'elle marche ou reste immobile, c'est même chose; c'est un corps inanimé, une statue plutôt qu'une femme vivante.

CLÉOPATRE. En es-tu bien sûr?

LE MESSAGER. Oui, ou je ne m'y connais pas.

CHARMION. Il n'y a pas en Égypte trois observateurs plus habiles que lui.

CLÉOPATRE. Il a beaucoup d'intelligence, je le vois. — Je ne vois encore en elle rien de bien merveilleux. Cet homme a beaucoup de jugement.

CHARMION. Beaucoup.

CLÉOPATRE. Quel est à peu près son âge, je te prie?

LE MESSAGER. Madame, elle était veuve.

CLÉOPATRE. Veuve? — Tu entends, Charmion?

LE MESSAGER. Et je pense qu'elle a trente ans.

CLÉOPATRE. Te rappelles-tu sa figure? est-elle allongée ou ronde?

LE MESSAGER. Ronde à l'excès.

CLÉOPATRE. La plupart de celles qui ont le visage ainsi fait sont sans esprit. — De quelle couleur sont ses cheveux?

LE MESSAGER. Bruns, madame; et elle a le front aussi bas qu'elle peut le souhaiter.

CLÉOPATRE. Tiens, voilà de l'or. Ne prends pas en mauvaise part mes premières vivacités. — Je veux t'employer de nouveau; je te trouve très-propre aux affaires. Va te préparer, mes lettres sont prêtes. (*Le Messager sort.*)

CHARMION. C'est un habile homme.

CLÉOPATRE. Oui, vraiment : je me repens beaucoup de l'avoir ainsi maltraité. Si j'en crois son rapport, cette femme n'a rien de bien merveilleux.

CHARMION. Rien, madame.

CLÉOPATRE. Cet homme se connaît en fait de majesté, et il est juge compétent.

CHARMION. S'il se connaît en fait de majesté? Par Isis, est-il possible qu'il en soit autrement, après avoir été si longtemps à votre service?

CLÉOPATRE. J'ai encore une question à lui faire, ma bonne Charmion. Mais n'importe, tu me l'amèneras dans l'appartement où je vais écrire ma lettre. Tout peut encore aller bien.

CHARMION. J'en réponds, madame. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Athènes. — Un appartement dans la maison d'Antoine.

Entrent ANTOINE et OCTAVIE.

ANTOINE. Ce n'est pas cela seul, Octavie : — j'excuserais ce tout et mille autres de la même nature : mais il a recommencé la guerre contre Pompée, il a fait son testament, et en a donné une lecture publique. C'est à peine s'il y a parlé de moi ; lorsqu'il n'a pu s'empêcher de s'exprimer sur mon compte en termes respectueux, il l'a fait froidement et à contre-cœur : il a été pour moi avare d'éloges : mis en demeure de se prononcer à mon égard, il s'en est abstenu ou ne l'a fait que du bout des lèvres.

OCTAVIE. Mon ami, gardez-vous de tout croire, ou, si vous le croyez, n'y voyez pas des motifs de ressentiment. S'il faut que cette rupture ait lieu, jamais femme ne fut plus malheureuse que moi ! placée entre deux partis rivaux et faisant des vœux pour tous deux : les dieux se riront de mes prières, quand je leur dirai : « Oh ! protégez mon époux et seigneur ! » et que, rétractant aussitôt ce vœu, je leur crierai d'une voix tout aussi forte : « Oh ! protégez mon frère ! » Que je demande le triomphe de mon frère ou de mon époux, une prière détruira l'autre ; pour moi point de terme moyen entre ces extrémités.

ANTOINE. Ma bonne Octavie, que votre amour se résigne au seul parti qui me permettra de rester digne de vous : si je perds mon honneur, je me perds moi-même. Mieux vaudrait pour vous ne point m'avoir pour époux que d'avoir un époux déshonoré. Mais, conformément à la demande que vous m'en avez faite, soyez médiatrice entre nous deux. Pendant ce temps je ferai les préparatifs d'une guerre dont votre frère conservera mémoire : faites toute la diligence possible. Je me rends à vos désirs.

OCTAVIE. Je remercie mon époux. Que le tout-puissant Jupiter fasse de ma faiblesse l'instrument de votre réconciliation ! La guerre entre vous deux, ce serait comme si le globe venait à se fendre, et qu'il fallût combler l'ouverture avec des cadavres.

ANTOINE. Quand vous aurez reconnu de quelle part viennent les premiers torts, tournez de ce côté votre déplaisir ; car nos fautes ne peuvent point être tellement égales, que votre amour puisse se partager également entre nous. Occupez-vous des préparatifs de votre départ : choisissez les personnes qui doivent vous accompagner, et faites tous les frais que vous jugerez convenables. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Même ville. — Un appartement dans la même maison.

Entrent d'un côté ENOBARBUS, de l'autre EROS.

ENOBARBUS. Eh bien, mon cher Eros?

EROS. Il est arrivé d'étranges nouvelles, seigneur.

ENOBARBUS. Quelles sont-elles?

EROS. César et Lépide ont fait la guerre à Pompée.

ENOBARBUS. C'est déjà vieux : quelle en a été l'issue?

EROS. César, après avoir profité des services de Lépide dans la guerre contre Pompée, a refusé de voir en lui son égal ; il n'a pas voulu qu'il partageât la gloire de cette expédition ; non content de cela, il l'accuse d'avoir entretenu avec Pompée une correspondance écrite, et, sans autre forme de procès, il le fait arrêter. Voilà donc le pauvre triumvir entre quatre murs jusqu'à ce que la mort l'élargisse.

ENOBARBUS. Ainsi, ô monde ! tu n'as plus que deux tigres en présence : tu auras beau jeter entre eux toutes les provisions que tu possèdes, ils se dévoreront l'un l'autre. Où est Antoine?

EROS. Il se promène dans les jardins, — comme cela, foulant aux pieds l'arbuste qui se rencontre devant lui, s'écriant de temps à autre : « Imbécile de Lépide ! » et menaçant la tête de celui de ses officiers qui a tué Pompée.

ENOBARBUS. Notre nombreuse flotte est prête à mettre à la voile.

EROS. Pour aller attaquer l'Italie et César ; en outre, Domitius, Antoine désire vous parler un instant. J'aurais dû remettre ma nouvelle à un autre moment.

ENOBARBUS. C'est sans doute pour quelque bagatelle, mais n'importe. — Conduisez-moi vers Antoine.

EROS. Venez, seigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Rome. — Un appartement dans le palais de César.

Entrent CÉSAR, AGRIPPA et MÉCÈNE.

CÉSAR. Au mépris de Rome, il a fait tout cela, et plus encore, dans Alexandrie ; — voici comment les choses se sont passées. Dans la place publique, sur un tribunal d'argent, Cléopâtre et lui, assis sur des siéges d'or, ont été publiquement intronisés ; à leurs pieds étaient assis Césarion, qu'ils qualifiaient de fils de mon père, et toute la race illégitime à laquelle leurs débauches ont donné naissance. Il a conféré à Cléopâtre le gouvernement de l'Égypte ; il l'a proclamée reine absolue de la Syrie, de l'île de Chypre et de la Lydie.

MÉCÈNE. Et tout cela en public?

CÉSAR. Au milieu même de la place destinée aux exercices publics, il a proclamé ses fils rois des rois ; il a donné à Alexandre la grande Médie, le royaume des Parthes et l'Arménie ; à Ptolémée il a assigné la Syrie, la Cilicie et la Phénicie ; elle, ce jour-là, s'est montrée en public sous le costume de la déesse Isis ; et déjà, souvent, il lui était arrivé, dit-on, de donner audience dans cet appareil.

MÉCÈNE. Il faut que Rome en soit instruite.

AGRIPPA. Rome qui, déjà fatiguée de l'insolence d'Antoine, lui retirera son estime.

CÉSAR. Le peuple en est instruit, et déjà il a reçu ses accusations.

AGRIPPA. Qui accuse-t-il?

CÉSAR. César. Il se plaint de ce qu'ayant dépouillé Sextus Pompée de la Sicile, je ne lui ai point donné sa part de cette île ; il dit m'avoir prêté des vaisseaux que je ne lui ai point rendus ; enfin, il s'indigne que Lépide ait été déposé du triumvirat, et que j'aie confisqué tous ses biens.

AGRIPPA. Seigneur, il faut répondre à ces accusations.

CÉSAR. Cette réponse est déjà faite, et le messager qui en est porteur est parti. Je lui mande que Lépide était devenu trop cruel ; qu'il abusait de son immense autorité, et que sa déposition était méritée. Quant à mes conquêtes, je lui en accorde sa part ; mais, à mon tour, je lui demande ma part de l'Arménie et des autres royaumes qu'il a conquis.

MÉCÈNE. Il ne consentira jamais à cela.

CÉSAR. Alors, de mon côté, je ne lui concéderai pas non plus ses demandes.

Entre OCTAVIE.

OCTAVIE. Salut, César ! Salut, mon seigneur ! Salut, bien-aimé César !

CÉSAR. Devais-je m'attendre à donner à ma sœur le titre de répudiée?

OCTAVIE. Vous n'avez point sujet de me donner ce titre.

CÉSAR. Pourquoi venir ainsi nous surprendre? Pourquoi ce retour imprévu? Tu ne reviens pas comme il convient à la sœur de César. La femme d'Antoine devrait avoir une armée pour précéder sa marche ; les hennissements des chevaux devraient annoncer son approche longtemps avant qu'elle parût ; les arbres du chemin devraient être chargés de spectateurs fatigués par une longue attente ; que dis-je? la poussière élevée sous les pas de ton nombreux cortége devrait monter comme un nuage vers la voûte des cieux ; mais tu es arrivée à Rome comme la villageoise qui va au marché, et tu as prévenu les honneurs que t'aurait rendus notre tendresse, oubliant que souvent l'affection se perd quand on en supprime les témoignages. Nous aurions dû venir à ta rencontre par mer et par terre, et t'offrir à chaque pas de nouveaux témoignages de notre allégresse.

OCTAVIE. Seigneur, si je suis venue ainsi, ce n'est pas que j'y sois forcée, c'est de mon plein gré. Seigneur, Marc Antoine, apprenant vos préparatifs de guerre, en a instruit mon oreille affligée ; sur quoi, je lui ai demandé la permission de venir vous trouver.

CÉSAR. Et cette permission, il te l'a sans peine accordée, car tu étais un obstacle interposé entre lui et ses passions impudiques.

OCTAVIE. Ne dites point cela, seigneur.

CÉSAR. J'ai les yeux sur lui, et les vents m'apportent la nouvelle de tous ses actes. Où est-il maintenant?

OCTAVIE. A Athènes, seigneur.

CÉSAR. Non, ma sœur ; non, épouse outragée ; Cléopâtre, d'un coup d'œil, l'a rappelé auprès d'elle. Il a donné son empire à une prostituée, et tous deux maintenant s'occupent

à armer contre moi tous les rois de la terre. Il a rassemblé Bocchus, roi de Libye; Archélaüs, roi de Cappadoce; Philadelphos, roi de Paphlagonie; Adallas, roi de Thrace; Malchus, roi d'Arabie; le roi de Pont; Hérode de Judée; Mithridate, roi de Comagène; Polémon, roi des Mèdes; Amyntas, roi de Lycaonie, et une foule d'autres que je passe sous silence.

OCTAVIE. Ah! malheureuse, dont le cœur est partagé entre deux objets chéris qui sont hostiles l'un à l'autre!

CÉSAR. Sois ici la bien venue. Tes lettres ont retardé notre rupture, jusqu'au moment où j'ai vu les outrages dont tu étais l'objet et les périls qu'entraînerait une plus longue inertie. Console-toi, résigne-toi aux circonstances qui jettent sur ton bonheur le nuage de ces inévitables nécessités, et laissons tranquillement les destins suivre leur cours. Sois la bien venue à Rome: je n'ai rien au monde de plus cher que toi; tu as été trompée au delà de tout ce qu'on peut concevoir; et les dieux puissants, pour te donner la réparation qui t'est due, ont fait choix de nous et de ceux qui t'aiment. Console-toi, et sois la bien venue auprès de nous.

AGRIPPA. Soyez la bienvenue, madame.

MÉCÈNE. Madame, soyez la bien venue; tous les cœurs à Rome vous aiment et vous plaignent. Seul, l'adultère Antoine, sans frein dans ses abominations, vous répudie pour livrer sa puissance aux mains d'une misérable qui s'en fait contre nous un sujet d'insulte et de triomphe.

OCTAVIE. Est-il bien vrai, seigneur?

CÉSAR. Rien n'est plus certain. Ma sœur, sois la bien venue; je t'en conjure, arme-toi de résignation, ma sœur bien-aimée! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Le camp d'Antoine, près du promontoire d'Actium.

Arrivent CLÉOPATRE et ÉNOBARBUS.

CLÉOPATRE. Tu me le payeras, sois-en sûr.

ÉNOBARBUS. Mais pourquoi donc? pourquoi?

CLÉOPATRE. Tu t'es opposé à ce que j'assistasse en personne à cette guerre; tu as prétendu qu'ici ma présence était déplacée.

ÉNOBARBUS. Voyons, est-elle convenable?

CLÉOPATRE. Si elle est convenable? Prouve-moi qu'il ne convient pas que je sois ici en personne.

ÉNOBARBUS, *à part.* Je sais bien la réponse que je pourrais faire; je pourrais répondre: Si nous voulions aller à la guerre avec les chevaux et les cavales tout ensemble, les chevaux deviendraient inutiles, car chaque cavale porterait un cheval et son cavalier.

CLÉOPATRE. Que dis-tu?

ÉNOBARBUS. Votre présence doit nécessairement embarrasser Antoine, préoccuper son cœur et son esprit, et lui prendre un temps précieux. On le blâme déjà de sa frivolité, et l'on prétend à Rome que l'eunuque Photin et vos femmes ont la direction de cette guerre.

CLÉOPATRE. Que Rome disparaisse dans un gouffre, et qu'elles se dessèchent les langues qui parlent contre nous! je suis intéressée à cette guerre, et, au nom du royaume que je gouverne, je dois y figurer comme si j'étais homme; tes objections sont inutiles, je ne resterai point en arrière.

ÉNOBARBUS. Eh bien, je me tais. Voici l'empereur.

Arrivent ANTOINE et CANIDIUS.

ANTOINE. N'est-il pas étrange, Canidius, que son armée, partie de Tarente et de Brindes, ait pu en si peu de temps franchir la mer d'Ionie et s'emparer de Toryne? (*À Cléopâtre.*) Tu sais cette nouvelle, ma charmante?

CLÉOPATRE. Ceux que la diligence étonne le plus, ce sont les paresseux.

ANTOINE. Voilà un reproche mérité adressé à notre indolence et qui ferait honneur au guerrier le plus brave. — Canidius, nous nous mesurerons avec lui sur mer.

CLÉOPATRE. Sur mer! et puis?

CANIDIUS. Pourquoi, mon seigneur?

ANTOINE. Parce qu'il nous présente le combat.

ÉNOBARBUS. Vous lui avez bien offert de se mesurer avec lui en combat singulier.

CANIDIUS. Oui, et de prendre pour champ clos la plaine de Pharsale où César vainquit Pompée; mais ce défi ne lui présentant aucun avantage, il a refusé d'y répondre; imitez son exemple.

ÉNOBARBUS. Vos équipages sont en mauvais état; vos matelots ne sont que des muletiers, des moissonneurs levés à la hâte et par force. La flotte de César porte les marins qui ont combattu Pompée; ses vaisseaux manœuvrent avec célérité: les vôtres sont lourds; il n'y a pour vous aucun déshonneur à refuser le combat sur mer dès que vous êtes prêt à l'accepter sur terre.

ANTOINE. Sur mer, sur mer.

ÉNOBARBUS. Mon brave général, vous rendez par là inutile votre habileté et votre supériorité dans le commandement des armées de terre; vous vous privez des secours de vos légions, composées en grande partie d'une infanterie aguerrie; vous annulez les fruits de votre expérience et de vos talents renommés; vous renoncez aux moyens qui vous promettent un succès assuré, pour vous livrer aux aveugles chances du hasard.

ANTOINE. Je suis décidé à combattre sur mer.

CLÉOPATRE. J'ai soixante vaisseaux; César n'en a pas de meilleurs.

ANTOINE. Nous brûlerons nos navires inutiles; avec les autres, dont nous mettrons les équipages au grand complet, nous attendrons César au promontoire d'Actium, et nous le battrons: si nous succombons, nous pourrons alors prendre notre revanche sur terre.

Arrive UN MESSAGER.

ANTOINE, *continuant.* Quel sujet t'amène?

LE MESSAGER. La nouvelle se confirme, seigneur; on signale la flotte de César; il a pris Toryne.

ANTOINE. Se peut-il qu'il soit là en personne? C'est impossible; il est bien étrange que son armée y soit déjà. — Canidius, tu commanderas sur terre nos dix-neuf légions et nos douze mille chevaux; nous allons nous rendre à bord de la flotte. — Viens, ma Thétis!

Arrive UN SOLDAT.

ANTOINE, *continuant.* Qu'y a-t-il, mon brave?

LE SOLDAT. O noble empereur! ne combats point sur mer; ne te confie point à des planches pourries. (*Montrant son épée et découvrant sa poitrine.*) Fie-toi à cette épée et à ces blessures; laisse barboter dans l'eau les Égyptiens et les Phéniciens; nous, nous sommes accoutumés à combattre de pied ferme et à vaincre sur terre.

ANTOINE. Allons, allons, partons. (*Antoine, Cléopâtre et Énobarbus s'éloignent.*)

LE SOLDAT. Par Hercule, je crois avoir raison.

CANIDIUS. Oui, soldat; mais en ce moment la raison a perdu son empire sur notre général: notre guide se laisse conduire, et nous sommes commandés par des femmes.

LE SOLDAT. N'est-ce pas à vous qu'est confié sur terre le commandement des légions et de toute la cavalerie?

CANIDIUS. Marcus Octavius, Marcus Justéius, Publicola et Célius, commandent sur mer; mais nous avons l'ordre de rester tous à terre. Cette célérité de César passe toute croyance.

LE SOLDAT. Pendant qu'il était encore à Rome, son armée se rendait à sa destination par petits détachements, de manière à tromper l'observateur le plus habile.

CANIDIUS. Sais-tu quel est son lieutenant?

LE SOLDAT. C'est, dit-on, un nommé Taurus.

CANIDIUS. Je le connais.

Arrive un MESSAGER.

LE MESSAGER. L'empereur mande Canidius.

CANIDIUS. Le temps est gros de nouvelles, et en enfante à chaque minute. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VIII.

Une plaine près d'Actium.

Arrivent CÉSAR, TAURUS, et plusieurs Officiers et Soldats.

CÉSAR. Taurus, —

TAURUS. Seigneur?

CÉSAR. Évite tout engagement sur terre; maintiens ton armée intacte; ne présente pas le combat avant que nous ayons terminé sur mer. Conforme-toi en ce point en tout aux ordres que contient cet écrit; ce moment va décider de notre fortune. (*Ils s'éloignent.*)

Arrivent ANTOINE et ÉNOBARBUS.

ANTOINE. Plaçons nos escadrons du côté de la montagne, en face de l'armée de César; de ce point nous pourrons découvrir le nombre de ses vaisseaux et agir en conséquence. (*On voit défiler, d'un côté, Canidius à la tête de ses légions; de l'autre, Taurus, lieutenant de César, à la tête des siennes: dès qu'ils se sont éloignés, on entend le bruit d'un combat naval.*)

Le bruit continue. Revient ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS. C'en est fait, tout est perdu! je ne puis en voir davantage: le vaisseau amiral de la flotte égyptienne, l'Antoniade[1], suivi de ses soixante voiles, vire de bord et prend la fuite; ce spectacle a fait sur mes yeux l'effet de la foudre.

Arrive SCARUS.

SCARUS. A nous, dieux et déesses, et tout le conseil de l'Olympe!

ÉNOBARBUS. Pourquoi ce transport?

SCARUS. Le plus beau tiers du monde est perdu par la plus déplorable ignorance: nous venons de dire adieu de gaieté de cœur à des royaumes et à des provinces.

ÉNOBARBUS. Quelle est la situation actuelle du combat?

SCARUS. De notre côté, c'est comme si la peste promenait sa faux contagieuse, et la mort est inévitable. Cette infâme prostituée d'Égypte, que la lèpre l'étouffe! — Au beau milieu du combat, quand nos deux fortunes, telles que deux sœurs jumelles, étaient de tout point semblables, si même la nôtre n'avait l'avantage, — Cléopâtre, — qu'elle soit à jamais maudite! — je ne sais quel taon est venu la piquer; mais telle qu'une génisse au mois de juin, déployant toutes ses voiles, elle s'est mise à fuir.

ÉNOBARBUS. J'en ai été témoin; ce spectacle m'a fait mal, et je n'ai pu en soutenir plus longtemps la vue.

SCARUS. A peine a-t-elle viré de bord, qu'Antoine, l'illustre victime de son magique pouvoir, a déployé les ailes de ses vaisseaux, et, abandonnant le combat au plus fort de l'action, tel qu'un insensé, il s'est mis à voler après elle; je n'ai jamais rien vu de si honteux, jamais l'expérience, la bravoure, l'honneur, ne se sont aussi indignement trahis.

ÉNOBARBUS. Hélas! hélas!

Arrive CANIDIUS.

CANIDIUS. Notre fortune sur mer est épuisée et coule à fond de la manière la plus lamentable; si notre général s'était montré ce qu'il était jadis, tout aurait bien été. Oh! il nous a donné honteusement l'exemple de la fuite.

ÉNOBARBUS, *à part*. Ah! les choses en sont à ce point! en ce cas, bonsoir.

CANIDIUS. Ils ont pris dans leur fuite la route du Péloponnèse.

SCARUS. Nous pouvons facilement nous y rendre, et j'irai attendre là l'événement.

CANIDIUS. Je vais faire ma soumission à César, avec mes légions et ma cavalerie; déjà six rois m'ont montré l'exemple.

ÉNOBARBUS. Je continuerai à suivre la fortune chancelante d'Antoine, quoique ma raison me conseille le contraire. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IX.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent ANTOINE et PLUSIEURS SERVITEURS.

ANTOINE. Écoutez! la terre me défend de la fouler désormais; elle a honte de me porter! Amis, approchez. Je suis [illegible] dans ce monde, et j'ai pour jamais perdu mon chemin. — J'ai un navire chargé d'or, je vous le donne; partagez-le entre vous; fuyez, et faites votre paix avec César.

LES SERVITEURS. Nous, fuir! jamais!

ANTOINE. J'ai fui moi-même, et j'ai appris aux lâches à tourner le dos et à courir. Amis, éloignez-vous; j'ai adopté un parti dans lequel je n'ai plus besoin de vous; partez. Mon trésor est dans le port, prenez-le. Oh! j'ai poursuivi la fuite d'un objet que je rougis maintenant de regarder. Il n'est pas jusqu'à mes cheveux qui ne s'insurgent: les blancs reprochent aux noirs leur imprudence, et [illegible]

[1] La galère amirale que montait Cléopâtre s'appelait l'*Antoniade*.

sent les autres de lâcheté et de faiblesse. — Amis, partez; je vous donnerai des lettres pour des amis qui vous aplaniront la route auprès de César. Je vous en conjure, bannissez la tristesse; ne manifestez aucune répugnance à me quitter. Embrassez le parti que mon désespoir vous prescrit; abandonnez qui s'abandonne. Rendez-vous au rivage; je vais vous mettre en possession du vaisseau dont je vous ai parlé, et de son trésor. Laissez-moi, je vous prie, un moment. — Je vous en prie, car j'ai perdu le droit de vous commander; — j'irai vous rejoindre tout à l'heure. (*Il s'assied.*)

Entrent ÉROS et CLÉOPATRE, qui s'avance soutenue par CHARMION et IRAS.

ÉROS. Abordez-le, madame: — consolez-le.

IRAS. Consolez-le, reine bien-aimée.

CHARMION. C'est tout ce que vous pouvez pour lui.

CLÉOPATRE. Laissez-moi m'asseoir. O Junon!

ANTOINE, *à Éros, qui lui montre Cléopâtre*. Non, non, non, non, non.

ÉROS. La voyez-vous, seigneur?

ANTOINE. Oh! arrière, arrière, arrière.

CHARMION. Madame, —

IRAS. Madame; impératrice bien-aimée! —

ÉROS. Seigneur, seigneur!

ANTOINE. Oui, seigneur, oui; — à Philippes, il tenait son épée dans le fourreau comme un danseur, tandis que je frappais le maigre et ridé Cassius; et ce fut moi qui donnai le coup de grâce au forcené Brutus; il ne combattait que par ses lieutenants, et n'avait aucune expérience de la guerre; et voilà qu'aujourd'hui, — n'importe.

CLÉOPATRE. Écartez-vous.

ÉROS. La reine, seigneur, la reine.

IRAS. Allez vers lui, madame; parlez-lui dans la confusion qui l'accable; parlez-lui.

CLÉOPATRE. Eh bien, soutenez-moi donc. — Hélas!

ÉROS. Noble seigneur, levez-vous; la reine s'avance; sa tête est penchée, et la mort est prête à la saisir. Mais un mot de consolation de votre bouche va la rappeler à la vie.

ANTOINE. J'ai forfait à l'honneur; ma conduite est infâme.

ÉROS. Seigneur, la reine, —

ANTOINE. Reine d'Égypte, à quel état m'as-tu réduit! Vois, je détourne mes yeux de toi pour te cacher ma honte, et mes regards se reportent en arrière sur les monuments de ma ruine et de mon déshonneur.

CLÉOPATRE. O seigneur, seigneur! pardonnez-moi la fuite de mes vaisseaux; j'étais loin de prévoir que vous alliez me suivre.

ANTOINE. Reine d'Égypte, tu savais trop bien que mon cœur était inséparablement lié à ton gouvernail, et que tu m'entraînerais après toi; tu connaissais ton empire absolu sur mon âme; tu savais qu'un signe de tes yeux m'eût fait désobéir aux dieux mêmes.

CLÉOPATRE. Oh! pardonnez-moi.

ANTOINE. Il me faut maintenant envoyer à ce jeune homme d'humbles supplications, et descendre avec lui aux expédients de la bassesse, moi qui régnais en maître sur la moitié du monde, faisant et défaisant à mon gré les fortunes; tu savais à quel point tu m'avais asservi, et que mon épée, esclave de ma tendresse, lui obéirait en toute circonstance.

CLÉOPATRE. Oh! pardon, pardon.

ANTOINE. Ne pleure pas; une seule de tes larmes vaut tout ce qui a été gagné et perdu. Embrasse-moi; ce baiser me dédommagera de tout. J'ai envoyé vers César le gouverneur de nos enfants; est-il revenu? Mon amour, je me sens abattu: qu'on m'apporte du vin et quelques rafraîchissements. La fortune sait que plus elle frappe, plus je méprise ses coups. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Le camp de César en Égypte.

Arrivent CÉSAR, DOLABELLA, THYRÉUS et Autres

CÉSAR. Faites venir l'envoyé d'Antoine. — Le connaissez-vous?

DOLABELLA. C'est le gouverneur de ses enfants. Jugez de l'état critique auquel il est réduit, puisqu'il vous envoie une si chétive plume de son aile, lui qui, il y a quelques mois, avait des rois pour ses messagers.

Arrive EUPHRONIUS.

CÉSAR. Approche, et parle.

EUPHRONIUS. Mortel obscur, je viens député par Antoine : jusqu'à ce jour, j'étais aussi inutile à ses desseins que l'est au vaste Océan la goutte de rosée qui scintille sur la feuille du myrte.

CÉSAR. Soit ; fais connaître ton message.

EUPHRONIUS. Il te reconnaît pour l'arbitre de son sort, et demande qu'il lui soit permis de vivre en Égypte ; si cela lui est refusé, il se borne à te demander de le laisser respirer entre le ciel et la terre en simple citoyen dans Athènes : voilà pour ce qui le regarde. Quant à Cléopâtre, elle rend hommage à ta grandeur ; elle se soumet à ta puissance, et te demande pour ses enfants cette couronne des Ptolémées que la fortune te livre.

CÉSAR. Pour ce qui est d'Antoine, je suis sourd à sa requête ; quant à la reine, je consens à l'entendre et à lui accorder ce qu'elle désire ; mais c'est à condition qu'elle chassera de l'Égypte son amant perdu sans ressource ou lui ôtera la vie ; cela fait, je prêterai l'oreille à sa prière. Porte-leur à tous deux ma réponse.

EUPHRONIUS. Que la fortune vous accompagne !

CÉSAR. Reconduisez-le à travers nos lignes. (*Euphronius s'éloigne.*)

CÉSAR, *continuant, à Thyréus.* Le moment est venu d'essayer le pouvoir de ton éloquence ; pars à l'instant, détache Cléopâtre de la cause d'Antoine ; promets en mon nom tout ce qu'elle demandera ; ajoutes-y des offres de ton chef ; les femmes, au sein même de la prospérité, sont loin d'être fortes ; mais le malheur rendrait parjure la plus pure des vestales. Emploie toutes les ressources de ton habileté, Thyréus : tu fixeras toi-même ta récompense ; ta volonté fera loi.

THYRÉUS. César, j'y vais.

CÉSAR. Observe l'attitude d'Antoine dans son malheur ; étudie et cherche à pénétrer les mouvements de son âme.

THYRÉUS. César, je le ferai. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE XI.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMION et IRAS.

CLÉOPATRE. Quel parti prendre, Énobarbus ?

ÉNOBARBUS. Faire vos réflexions et mourir.

CLÉOPATRE. Est-ce Antoine ou moi qu'il faut accuser de ce qui arrive ?

ÉNOBARBUS. Antoine seul, qui a permis à ses passions de maîtriser sa raison. Qu'importe que vous ayez fui de ce théâtre imposant de la guerre, où la terreur passait tour à tour dans tous les rangs ? Était-ce une raison pour vous suivre ? Les faiblesses de son cœur n'auraient pas dû frapper de vertige sa capacité guerrière dans un moment où la moitié du monde combattait contre l'autre, et alors que sa destinée personnelle était en cause : ç'a été une action aussi honteuse que déplorable de suivre vos vaisseaux dans leur fuite, aux yeux de sa flotte étonnée.

CLÉOPATRE. Tais-toi, je te prie.

Entrent ANTOINE et EUPHRONIUS.

ANTOINE. Est-ce là sa réponse ?

EUPHRONIUS. Oui, seigneur.

ANTOINE. Ainsi la reine sera bien accueillie si elle veut me sacrifier ?

EUPHRONIUS. Il l'a déclaré ainsi.

ANTOINE. Il faut qu'elle en soit instruite. — (*À Cléopâtre.*) Envoie à César cette tête qui grisonne, et il te donnera tous les royaumes que tu pourras désirer.

CLÉOPATRE. Cette tête, seigneur !

ANTOINE, *à Euphronius.* Retourne auprès de lui ; dis-lui que son front est couronné des roses de la jeunesse, et qu'à son âge le monde attend de lui quelque chose qui sorte des événements vulgaires ; ses trésors, ses vaisseaux, ses légions, peuvent être à la disposition d'un lâche, et obtiendraient, au service d'un enfant, les mêmes succès que sous le commandement de César ; c'est pourquoi je le somme de mettre de côté les avantages que lui a conférés la fortune, et de venir se mesurer, l'épée à la main et seul à seul, avec un homme sur le déclin de l'âge et de la puissance ! Je vais le lui écrire ; suis-moi. (*Antoine et Euphronius sortent.*)

ÉNOBARBUS. Comme il est probable, en effet, que César victorieux ira compromettre sa fortune et se donner en spectacle contre un spadassin ! Je vois que le jugement des hommes se modifie avec leur fortune, et que leur âme éprouve les mêmes altérations que leur situation extérieure. Comment, sans avoir perdu le sens, s'imaginer que l'heureux César relèvera le gant que son dénûment lui jette ! César, tu as aussi vaincu sa raison.

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. Un envoyé de César.

CLÉOPATRE. Eh quoi ! sans plus de cérémonie ? — Vous le voyez, mes filles ? Ils se détournent avec dédain de la rose épanouie, ceux qui en adoraient à genoux le bouton. — Faites entrer.

ÉNOBARBUS, *à part.* Ma conscience et moi, nous commençons à n'être plus d'accord. La fidélité aux insensés est une folie : cependant celui qui a la constance de rester fidèle à son maître déchu est le vainqueur du vainqueur de son maître, et conquiert une place dans l'histoire.

Entre THYRÉUS.

CLÉOPATRE. La volonté de César ?

THYRÉUS. Je vous la ferai connaître en particulier.

CLÉOPATRE. Il n'y a ici que mes amis ; parle hardiment.

THYRÉUS. Peut-être sont-ils aussi les amis d'Antoine.

ÉNOBARBUS. Ses amis sont maintenant aussi rares que ceux de César sont nombreux, sans quoi il n'aurait pas besoin de nous. S'il plaît à César, notre maître volera au-devant de son amitié ; pour nous, ses amis sont les nôtres, et notre affection est acquise à César.

THYRÉUS. Soit. — Écoutez-moi donc, reine illustre. César vous conjure d'oublier votre situation présente, pour vous ressouvenir seulement qu'il est César.

CLÉOPATRE. C'est user d'une générosité royale : poursuis.

THYRÉUS. Il sait qu'en vous attachant à Antoine, vous avez cédé non à l'amour, mais à la crainte.

CLÉOPATRE. Oh !

THYRÉUS. C'est pourquoi il vous plaint, et regarde les taches faites à votre honneur comme forcées et non méritées.

CLÉOPATRE. César est un dieu qui sait démêler la vérité ; mon honneur ne s'est pas donné ; il n'a cédé qu'à la force.

ÉNOBARBUS, *à part.* Pour m'assurer du fait, je vais le demander à Antoine. Seigneur, seigneur, je vois que vous faites eau de toutes parts, il faut que je vous laisse couler à fond tout seul ; car ceux qui tiennent à vous de plus près vous quittent. (*Énobarbus sort.*)

THYRÉUS. De quelle requête me chargez-vous pour César ? car il ne demande que l'occasion de vous obliger. Il serait charmé si vous vouliez vous faire de sa fortune un appui pour vous étayer ; mais il serait au comble de la joie d'apprendre de moi que vous avez quitté Antoine et que vous vous êtes placée sous la protection du maître du monde.

CLÉOPATRE. Quel est ton nom ?

THYRÉUS. Mon nom est Thyréus.

CLÉOPATRE. Gracieux messager, porte au grand César ma réponse. — Je baise par ton intermédiaire sa main victorieuse ; dis-lui que je suis prête à déposer ma couronne à ses pieds et à fléchir le genou devant lui ; dis-lui que sa voix souveraine peut prononcer sur le sort de l'Égypte.

THYRÉUS. Vous prenez le parti le plus honorable. Quand la sagesse et la fortune sont aux prises, si la première a la prudence de ne faire que ce qu'elle peut, aucun événement ne saurait l'ébranler ; accordez-moi la faveur de baiser humblement votre main.

CLÉOPATRE, *lui présentant sa main.* Plus d'une fois le père de votre César, après avoir médité la conquête des empires, daigna imprimer sa lèvre sur cette chétive main, et la couvrir d'une pluie de baisers.

Rentrent ANTOINE et ÉNOBARBUS.

ANTOINE. Des faveurs, par Jupiter Tonnant ! — Qui es-tu, drôle ?

THYRÉUS. L'exécuteur des ordres de l'homme le plus puissant et le plus digne d'être obéi.

ÉNOBARBUS. Tu seras fouetté.

ANTOINE. Approche, misérable. — Ciel et enfer ! toute mon autorité m'abandonne ! Naguère, au seul son de ma voix, pareils à des écoliers à la débandade, les rois accouraient à moi en criant : « Qu'ordonnez-vous ? » Êtes-vous sourds !



ANTOINE. Tu n'as jamais été qu'une impudique. (Acte III, scène II, page 141.)

je suis encore Antoine. Emmenez ce drôle, et frappez-le de verges.

ENOBARBUS. Il vaut mieux se jouer à un lionceau qu'à un vieux lion mourant.

ANTOINE. Lune et planètes! fouettez-le : fussent-ils vingt des plus puissants d'entre les tributaires qui reconnaissent l'autorité de César, si je les surprenais se permettant de baiser la main de cette femme, — quel est son nom depuis qu'elle n'est plus Cléopâtre? — Fouettez-le, mes amis, jusqu'à ce que, pareil à un enfant qu'on châtie, vous le voyiez, le visage défiguré par la douleur, implorer sa grâce à grands cris. Qu'on l'emmène.

THYRÉUS. Marc-Antoine, —

ANTOINE. Entraînez-le hors d'ici : après l'avoir fouetté, vous le ramènerez. — Ce valet de César lui portera de ma part un message. (*On emmène Thyréus.*)

ANTOINE, *continuant, à Cléopâtre.* Tu étais à moitié flétrie avant que je te connusse. — Eh quoi! je me suis abstenu à Rome d'appuyer ma tête sur l'oreiller conjugal? j'ai renoncé à élever une postérité légitime de la perle des femmes, et pourquoi? pour me voir trompé par une perfide qui descend jusqu'à des valets!

CLÉOPATRE. Seigneur, —

ANTOINE. Tu n'as jamais été qu'une impudique. Mais quand nous nous endurcissons dans le vice, les dieux, malheureux que nous sommes, nous frappent d'aveuglement; ils éteignent dans la turpitude les lumières de notre raison, nous font adorer nos erreurs, et rient de nous voir courir à notre honte.

CLÉOPATRE. En suis-je donc venue à ce point d'humiliation?

ANTOINE. Je t'ai trouvée comme un morceau refroidi sur l'assiette de César expiré, que dis-je? tu n'étais plus que les restes de Cneius Pompée, sans compter toutes les heures libertines qu'a dérobées ton impudicité et que la renommée n'a point enregistrées : car, j'en ai la conviction, tu ne sais pas ce que c'est que la continence, c'est tout au plus si tu peux le deviner par conjecture.

CLÉOPATRE. Où en voulez-vous venir?

ANTOINE. Permettre à un drôle qui accepte un salaire et vous dit, Dieu vous le rende! de toucher familièrement la main qui joue avec la mienne, ce sceau royal, ce garant de la foi des grands cœurs! — Oh! que ne suis-je dans les montagnes de Basan! ma voix y dominerait les mugissements de tous les animaux à cornes! je n'ai pour cela que de trop cruels motifs; et si je mettais de la modération à le proclamer, je ressemblerais au condamné qui, la hart au cou, remercierait le bourreau de son adresse expéditive.

Plusieurs SERVITEURS ramènent THYRÉUS.

ANTOINE, *continuant.* L'a-t-on fustigé?

PREMIER SERVITEUR. Comme il faut, seigneur.

ANTOINE. A-t-il crié? a-t-il demandé pardon?

PREMIER SERVITEUR. Il a demandé grâce.

ANTOINE, *à Thyréus.* Si ton père vit encore, il regrettera de n'avoir pas eu une fille au lieu de toi; et toi, tu ne te réjouiras guère de suivre César dans son triomphe, en songeant que pour lui tu as été fouetté : à l'avenir, que la blanche main d'une dame te donne la fièvre; tremble, rien qu'en la voyant. Retourne vers César; dis-lui comment on t'a traité; n'oublie pas de lui dire à quel point il m'a mis en colère, car il affecte l'orgueil et le dédain, et en voyant ce que je suis il oublie ce que je fus; il m'irrite, ce qui n'est pas difficile en ce moment où mon heureuse étoile, qui guidait naguère ma destinée, s'est détachée de son orbite et s'est plongée dans l'abîme de l'enfer. S'il est mécontent de ce que j'ai dit et de ce que j'ai fait, dis-lui qu'il a en sa puissance Hipparque, mon affranchi, et que, par mesure de représailles, il peut le fustiger, le pendre ou le mettre à la torture, comme il lui plaira : propose-lui cet expédient. Retire-toi avec ta flagellation; va-t'en. (***Thyréus sort.***)

CLÉOPATRE. Avez-vous fini?

ANTOINE. Ah! l'astre de mes nuits est maintenant éclipsé; et ce présage suffirait à lui seul pour annoncer la chute d'Antoine.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



CÉSAR. Il me traite d'enfant, et me gourmande. (Acte IV, scène Ire, page 145.)

CLÉOPATRE. Il faut que j'attende qu'il ait terminé.

ANTOINE. Quoi ! pour flatter César, tu ne rougis pas d'échanger d'amoureux regards avec un de ses valets ?

CLÉOPATRE. Ne pas me connaître encore !

ANTOINE. Me montrer de la froideur, à moi !

CLÉOPATRE. Ah ! si tels sont mes sentiments pour toi, que de mon cœur glacé le ciel fasse pleuvoir une grêle homicide et empoisonnée ; — que le premier grêlon tombe sur ma tête, et qu'en se dissolvant il fasse dissoudre ma vie ; que le second frappe Césarion[1], et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute ma postérité, ainsi que tous mes braves Égyptiens, gisent sans vie, privés de sépulture, dans les flots de cette grêle fondue, dévorés par les insectes du Nil.

ANTOINE. Je suis satisfait. César compte s'établir devant Alexandrie : c'est là que je l'attends pour le combattre. Notre armée de terre s'est courageusement maintenue ; notre flotte dispersée s'est ralliée et présente encore sur les mers un appareil menaçant. Qu'avais-je donc fait de mon courage ? — Écoute, Cléopâtre : si je reviens encore du champ de bataille pour déposer un baiser sur tes lèvres, je reviendrai couvert de sang. Mon glaive et moi, nous allons nous conquérir une place dans l'histoire. J'espère encore en lui.

CLÉOPATRE. Je reconnais mon vaillant héros.

ANTOINE. Mes forces, mon courage, ma vie vont être triples, et je vais combattre à outrance. Quand mes heures coulaient heureuses et prospères, avec moi les vaincus rachetaient leur vie par une plaisanterie ; mais maintenant je vais serrer les dents, et j'enverrai aux enfers tout ce qui s'opposera à mon passage. — Viens, donnons encore une nuit à la joie ! Qu'on appelle autour de moi tous mes capitaines attristés ; qu'on remplisse nos coupes, et qu'une fois encore la cloche de minuit nous trouve à table.

CLÉOPATRE. C'est aujourd'hui mon jour de naissance : je m'attendais à le passer tristement ; mais puisque tu es redevenu Antoine, je veux être encore Cléopâtre.

ANTOINE. Nous sortirons triomphants de cette épreuve.

CLÉOPATRE. Qu'on appelle auprès de mon Antoine tous ses braves officiers.

ANTOINE. Faites ; je veux leur parler, et ce soir je veux que le vin déborde par leurs cicatrices. Viens, ma reine ; il me reste encore de la sève. La première fois que je combattrai, je rendrai la mort amoureuse de moi ; car je veux que mon glaive rivalise avec sa faux homicide. (*Antoine, Cléopatre et leur Suite sortent.*)

ENOBARBUS. Le voilà résolu à présenter à la foudre un front intrépide. Être furieux, c'est porter la peur jusqu'à la démence, et dans cet état la colombe est capable d'attaquer l'autruche à coups de bec. Je vois que notre général n'a repris du cœur qu'aux dépens de sa tête : quand le courage empiète sur la raison, il ronge le glaive avec lequel il combat. Je vais chercher les moyens de le quitter. (*Il sort.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Le camp de César devant Alexandrie.

Arrivent CÉSAR lisant une lettre, AGRIPPA, MÉCÈNE et Autres.

CÉSAR. Il me traite d'enfant, et me gourmande comme s'il ne tenait qu'à lui de me chasser d'Égypte. Il a fait battre de verges mon messager ; il me provoque à un combat singulier, César contre Antoine. Que le vieux scélérat sache que j'ai à ma disposition beaucoup d'autres moyens de mourir, et qu'en attendant je me moque de son cartel.

MÉCÈNE. César doit penser que du moment où un aussi grand personnage commence à délirer, c'est qu'il est aux abois. Ne lui donnez pas le temps de respirer, et mettez à profit sa démence : jamais la colère n'a su se défendre avec avantage.

[1] Le fils qu'elle avait eu de Jules César.

CÉSAR. Annoncez à nos principaux officiers que demain de tant de batailles verra livrer la dernière. Nous avons dans nos rangs un assez grand nombre de déserteurs de l'armée d'Antoine pour s'emparer de sa personne et nous l'amener. Veillez à ce que cela s'exécute : dites qu'on fasse prendre à l'armée un repas abondant ; nous avons pour cela les provisions nécessaires, et c'est une profusion qu'elle a bien méritée. Malheureux Antoine ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMION, IRAS, ALEXAS et Autres.

ANTOINE. Il ne veut pas se mesurer avec moi, Domitius ?

ÉNOBARBUS. Non.

ANTOINE. Pourquoi cela ?

ÉNOBARBUS. Il pense qu'étant vingt fois plus favorisé que vous de la fortune, ce serait vingt contre un.

ANTOINE. Demain, Énobarbus, je combattrai sur mer et sur terre. Ou je reviendrai vivant, ou en mourant je donnerai à ma gloire un bain de sang qui la fera revivre. Te sens-tu disposé à bien combattre ?

ÉNOBARBUS. Je frapperai en criant : La victoire ou la mort !

ANTOINE. C'est bien dit ; viens. — Qu'on appelle les serviteurs de ma maison ; que dans le banquet d'aujourd'hui rien ne soit épargné.

Entrent PLUSIEURS SERVITEURS.

ANTOINE, *continuant*. Donne-moi ta main, toi : tu m'as toujours fidèlement servi ; — et toi aussi ; — et toi, — et toi, — et toi ; vous m'avez tous bien servi, et vous avez eu des rois pour collègues.

CLÉOPATRE. Que veut dire ceci ?

ÉNOBARBUS, *à part*. C'est une de ces fantaisies que la douleur suggère.

ANTOINE. Et toi aussi, tu es un fidèle serviteur ; je voudrais qu'il me fût possible de me subdiviser en autant d'individus que vous êtes ; et que vous tous incorporés vous ne fassiez qu'un Antoine, afin que je pusse vous servir aussi bien que vous m'avez servi.

LES SERVITEURS. Aux dieux ne plaise !

ANTOINE. Allons, mes bons amis, servez-moi encore ce soir : n'épargnez pas mon vin, et disposez de ce qui m'appartient comme à l'époque où mon empire partageait votre condition et obéissait à mes ordres.

CLÉOPATRE. Que prétend-il ?

ÉNOBARBUS. Faire pleurer ses amis.

ANTOINE. Servez-moi ce soir ; peut-être est-ce pour la dernière fois ; peut-être ne devez-vous plus me revoir ; ou, si vous me revoyez, je ne serai plus que l'ombre de moi-même : peut-être que demain vous servirez un autre maître ; je regarde cette entrevue comme la dernière. Mes fidèles amis, je ne vous congédie pas ; mais inséparablement attaché à vous, je ne vous quitterai qu'à la mort. Je vous demande encore ce soir vos services pendant deux heures, et que les dieux vous en récompensent !

ÉNOBARBUS. Quelle est votre idée, seigneur ? Pourquoi jeter ainsi leur âme dans le découragement ? Voyez, ils pleurent, et moi, comme un sot, je sens mes yeux s'humecter de larmes. [illegible] ne nous métamorphosez pas en femmes.

ANTOINE. [illegible] mon [illegible] larmes ! Mes chers amis, [illegible] yeux [illegible] de ranimer votre courage [illegible] cette nuit de l'éclat de mille flambeaux. [illegible] bien de la [illegible] je veux vous conduire, [illegible] en revenant vivant et victorieux [illegible] Allons [illegible] et noyons dans le vin [illegible] importunes. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

[illegible]

Arrivent DEUX SOLDATS [illegible]

PREMIER SOLDAT. [illegible] c'est demain le grand jour.

DEUXIÈME SOLDAT. Il [illegible] dans un autre. Adieu. N'as-tu entendu parler de rien d'étrange dans la rue ?

PREMIER SOLDAT. De rien : quelles nouvelles ?

DEUXIÈME SOLDAT. Il est probable que ce n'est qu'un bruit sans fondement. Bonne nuit.

PREMIER SOLDAT. Bonne nuit, camarade.

Arrivent DEUX AUTRES SOLDATS.

DEUXIÈME SOLDAT. Soldats, soyez vigilants.

TROISIÈME SOLDAT. Et vous aussi : bonne nuit, bonne nuit. (*Les deux premiers se placent au poste qui leur est assigné.*)

QUATRIÈME SOLDAT. Nous autres, c'est ici qu'est notre poste. (*Lui et son camarade se placent à leurs postes respectifs.*)

QUATRIÈME SOLDAT, *continuant*. Si demain notre flotte a l'avantage, j'ai la certitude que l'armée de terre tiendra ferme.

TROISIÈME SOLDAT. C'est une vaillante armée et pleine de résolution. (*On entend une symphonie de hautbois qui semble sortir de dessous terre.*)

QUATRIÈME SOLDAT. Silence ! quel est ce bruit ?

PREMIER SOLDAT. Écoutez, écoutez !

DEUXIÈME SOLDAT. Taisez-vous.

PREMIER SOLDAT. De la musique dans l'air.

TROISIÈME SOLDAT. Elle sort de dessous terre.

QUATRIÈME SOLDAT. C'est bon signe, n'est-ce pas ?

TROISIÈME SOLDAT. Non.

PREMIER SOLDAT. Silence, vous dis-je. Qu'est-ce que cela signifie ?

DEUXIÈME SOLDAT. C'est le dieu Hercule, qu'affectionnait Antoine, et qui l'abandonne aujourd'hui.

PREMIER SOLDAT. Avançons. Voyons si les autres sentinelles entendent les mêmes bruits que nous. (*Ils s'avancent vers un autre poste.*)

DEUXIÈME SOLDAT. Eh bien ! vous autres ?

PLUSIEURS SOLDATS, *à la fois*. Eh bien ! eh bien ! entendez-vous ces sons ?

PREMIER SOLDAT. Oui ; cela n'est-il pas étrange ?

TROISIÈME SOLDAT. Entendez-vous, camarades ? entendez-vous ?

PREMIER SOLDAT. Suivons ces sons aussi loin que notre consigne nous le permet. Voyons à quel endroit ils cesseront.

PLUSIEURS SOLDATS, *parlant à la fois*. Volontiers : voilà qui est étrange. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION et plusieurs SERVITEURS.

ANTOINE. Éros ! mon armure, Éros !

CLÉOPATRE. Repose un moment.

ANTOINE. Non, mon amour. — Éros, viens ; Éros, apporte-moi mes armes.

Entre ÉROS, portant l'armure d'Antoine.

ANTOINE, *continuant*. Allons, mon ami, revêts-moi de mon armure. — Si la fortune n'est pas aujourd'hui pour nous, c'est que nous l'aurons bravée. — Allons.

CLÉOPATRE. Éros, laisse-moi t'aider. Où cette pièce se place-t-elle ?

ANTOINE. Ah bien, soit, soit ! Tu es l'armurier de mon cœur. — Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ; bon, tu y es maintenant.

CLÉOPATRE. Permets-moi d'aider : voilà comme cela doit être.

ANTOINE. Bien, bien ; nous prospérerons maintenant. — (*À Éros.*) Vois-tu, mon brave camarade ? Allons, va t'armer.

ÉROS. Tout à l'heure, seigneur.

CLÉOPATRE. Cela n'est-il pas bien bouclé ?

ANTOINE. À merveille, à merveille ; celui qui débouclera cette cuirasse avant qu'il me plaise de la quitter pour me reposer, aura affaire à rude partie. Ta main s'embrouille, Éros, et ma reine est un écuyer plus habile que toi : dépêche. — (*À Cléopatre.*) Ô mon amour ! que ne peux-tu me voir combattre aujourd'hui ! que ne te connais-tu au noble métier des armes ! tu verrais comme je vais m'en acquitter.

Entre UN OFFICIER armé.

ANTOINE, *continuant*. Bonjour ; sois le bien venu : on voit à ta mine que tu connais les devoirs d'un guerrier. Pour

une occupation qui nous plaît, nous nous levons de bonne heure, et nous nous y livrons avec joie.

PREMIER OFFICIER. Quoiqu'il soit de bonne heure, en effet, seigneur, mille guerriers ont revêtu leur armure, et vous attendent aux portes de la ville. (*On entend des acclamations mêlées au bruit des fanfares.*)

Entrent PLUSIEURS OFFICIERS et SOLDATS.

DEUXIÈME OFFICIER. La matinée est belle. — Salut, général.

TOUS. Salut, général.

ANTOINE. Voilà de bonne musique, mes enfants. Le lever de ce jour, pareil au génie d'un jeune homme qui donne de brillantes espérances, est précoce et matinal. — (*A Éros, qui achève de l'armer.*) Bon, bon : donne-moi ceci; comme cela; c'est bien. — (*A Cléopâtre.*) Adieu, reine, et sois heureuse, quel que soit le destin qui m'attende. (*Il l'embrasse.*) C'est le baiser d'un soldat; je mériterais tes reproches et tes mépris, si je perdais le temps à te faire des compliments plus étudiés. Je te quitte sans façon comme doit le faire un homme couvert d'acier. Que ceux qui veulent combattre me suivent : je vais vous conduire à l'ennemi. — Adieu. (*Antoine, Éros, les Officiers et les Soldats sortent.*)

CHARMION, *à Cléopâtre.* Voulez-vous venir vous enfermer dans votre chambre?

CLÉOPATRE. Aide-moi à m'y rendre. Il part avec toute l'ardeur d'un héros. Plût aux dieux que lui et César décidassent cette grande querelle dans un combat singulier ! Alors Antoine, — mais maintenant; — n'importe, — sortons. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Le camp d'Antoine, près d'Alexandrie.

Arrivent d'un côté ANTOINE et ÉROS, de l'autre un SOLDAT.

LE SOLDAT. Plaise aux dieux que cette journée soit heureuse pour Antoine !

ANTOINE. Plût aux dieux que j'en eusse cru tes conseils et tes blessures, et que j'eusse combattu sur terre !

LE SOLDAT. Si tu l'avais fait, les rois qui ont quitté tes drapeaux et le guerrier qui t'a abandonné ce matin marcheraient encore à ta suite.

ANTOINE. Qui m'a abandonné ce matin?

LE SOLDAT. Qui? un homme qui t'était cher. Appelle Énobarbus, il ne t'entendra point, ou du camp de César, il te répondra : « Je ne suis plus des tiens! »

ANTOINE. Que dis-tu ?

LE SOLDAT. Il est allé rejoindre César.

ÉROS. Seigneur, il n'a emporté ni ses effets ni son argent.

ANTOINE. Est-il parti?

LE SOLDAT. Rien de plus certain.

ANTOINE. Va, Éros, et envoie-lui son argent et ses effets; ne retiens pas une obole, je te le recommande; écris-lui une lettre que je signerai, et fais-lui mes adieux dans les termes les plus affectueux : dis-lui que je souhaite qu'il ne soit jamais dans la nécessité de changer une seconde fois de maître. — Oh! ma mauvaise fortune a vicié jusqu'aux cœurs les plus honnêtes! — Hâte-toi. — Énobarbus! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Le camp de César devant Alexandrie. [illegible]

Arrivent CÉSAR, AGRIPPA, ÉNOBARBUS et Autres.

CÉSAR. Agrippa, va donner le signal du combat. [illegible]

AGRIPPA. [illegible] (*Agrippa s'éloigne.*)

CÉSAR. [illegible]

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. [illegible]

CÉSAR. [illegible] (*César et sa Suite s'éloignent.*)

ÉNOBARBUS, *seul.* [illegible]

[illegible] Canidius et les autres [illegible] obtenu de l'emploi; mais on ne leur accorde aucune confiance. J'ai commis une faute : je me la reproche avec amertume, et désormais il n'est plus de bonheur pour moi.

Arrive UN SOLDAT de César.

LE SOLDAT. Énobarbus, Antoine vous envoie vos effets et votre argent, en y ajoutant un témoignage de sa libéralité : son messager est arrivé au camp sous mon escorte; il est maintenant à votre tente, occupé à décharger ses mulets.

ÉNOBARBUS. Je te donne le tout.

LE SOLDAT. Ce n'est pas une plaisanterie, Énobarbus. Je vous dis la vérité. Vous feriez bien d'escorter le messager jusqu'à la sortie du camp; je l'aurais fait moi-même, si mon poste ne réclamait ma présence. Votre empereur continue à se conduire en véritable Jupiter. (*Le Soldat s'éloigne.*)

ÉNOBARBUS, *seul.* Moi seul, je suis un scélérat, et je sens toute mon ignominie. O Antoine, trésor de générosité, si tu récompenses avec de l'or ma turpitude, de quel prix aurais-tu donc payé ma fidélité? Mon cœur est gros de douleur; et si le remords ne le brise pas bientôt, j'aurai recours à un moyen plus prompt; mais le remords suffira, je le sens. Moi combattre contre toi! Non; cherchons la boue de quelque fossé pour y mourir et y ensevelir l'opprobre de mes derniers moments. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VII.

Le champ de bataille entre les deux camps. On entend le bruit du combat, les roulements des tambours et le son des trompettes.

Arrivent AGRIPPA et Autres.

AGRIPPA. Battons en retraite; nous nous sommes engagés trop avant. César lui-même a de la besogne sur les bras, et nous avons trouvé plus de résistance que nous n'en attendions. (*Ils s'éloignent. Le bruit du combat continue.*)

Arrivent ANTOINE et SCARUS blessé.

SCARUS. O mon vaillant empereur, voilà ce qui s'appelle combattre! Si dès le commencement nous nous en étions acquittés de cette manière, nous les aurions chassés devant nous criblés de blessures.

ANTOINE. Tu saignes beaucoup.

SCARUS. J'avais ici une blessure en forme de T; elle a maintenant la forme d'un H.

ANTOINE. Ils se mettent en retraite.

SCARUS. Il faut les battre à plate couture : j'ai encore de la place pour six entailles.

Arrive ÉROS.

ÉROS. Ils sont battus, seigneur, et nous avons remporté là une magnifique victoire.

SCARUS. Taillons-leur des croupières et empoignons-les par derrière comme des lièvres : c'est plaisir que d'étriller un fuyard.

ANTOINE. Je te donnerai une récompense pour ta gaieté et dix pour ta bravoure. Suis-moi.

SCARUS. Je vous suivrai de mon mieux. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VIII.

Sous les murs d'Alexandrie. — Le bruit du combat continue.

Arrive ANTOINE [illegible] de ses troupes, SCARUS l'accompagne.

ANTOINE. Nous l'avons repoussé jusque dans son camp. Que l'un de vous prenne les devants et aille annoncer à la reine les hôtes qui vont lui arriver. — Demain, avant que le soleil nous voie, nous verserons le sang qui nous a échappé [illegible]. Je vous rends grâces à tous; car vous êtes des braves, [illegible] non en hommes qui servent les intérêts d'un tiers, mais comme si cette cause eût été la vôtre [illegible] que la mienne : vous vous êtes tous conduits comme autant d'Hectors. Rentrez dans la ville, embrassez vos femmes, vos amis; contez-leur vos exploits, pendant qu'avec des pleurs de joie ils laveront le sang figé de vos glorieuses blessures et les baiseront avec respect. [illegible]

Arrive CLÉOPATRE [illegible]

ANTOINE, [illegible] en présence de cette [illegible] l'inaltérable [illegible] — (*A Cléopâtre.*) O [illegible] astre de l'univers, enlace dans tes bras mon cou [illegible] de fer; [illegible] de ma cuirasse, [illegible] mon cœur, et avec une

joie triomphante, viens sentir sous ta main ses fiers battements.

CLÉOPATRE. O roi des rois! ô vaillance sans limite! te voilà donc revenu souriant, sain et sauf, des périls de la guerre!

ANTOINE. Ma tendre Philomèle, nous les avons renvoyés à leurs lits. Oui, ma fille; malgré les cheveux gris qui commencent à se mêler à ma brune chevelure, il me reste encore assez de vigueur pour suppléer à la jeunesse. Regarde cet homme : accorde-lui la faveur de te baiser la main. — (*A Scarus.*) Baise cette main, mon brave. — (*A Cléopâtre.*) Il a combattu aujourd'hui comme un dieu qui, indigné contre les humains, serait venu les châtier en personne.

CLÉOPATRE. Ami, je te ferai présent d'une armure d'or; elle a naguère appartenu à un roi.

ANTOINE. Il l'a méritée, fût-elle tout étincelante de rubis comme le char sacré de Phébus. — Donne-moi ta main, faisons dans Alexandrie notre joyeuse entrée; portons nos boucliers glorieusement meurtris comme leurs maîtres; si notre palais était assez vaste pour contenir l'armée entière, nous souperions tous ensemble, et nous boirions à la ronde à la journée de demain, qui nous promet de glorieux périls. Trompettes, faites retentir aux oreilles d'Alexandrie vos fanfares sonores; qu'elles se mêlent au bruit des tambourins; que le ciel et la terre leur répondent et applaudissent à notre approche. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IX.

Le camp de César.

PLUSIEURS SOLDATS sont placés en sentinelles. Arrive ÉNOBARBUS.

PREMIER SOLDAT. Si nous ne sommes pas relevés d'ici à une heure, nous devrons retourner au corps de garde : la nuit est brillante, et l'on dit que nous serons en bataille à deux heures du matin.

DEUXIÈME SOLDAT. La journée d'hier a été rude pour nous.

ÉNOBARBUS, *se croyant seul.* Sois témoin, ô Nuit, —

TROISIÈME SOLDAT. Quel est cet homme?

DEUXIÈME SOLDAT. Silence! Écoutons-le!

ÉNOBARBUS. O lune bienfaisante! quand l'avenir chargera de son exécration les noms des traîtres qui ont quitté leurs drapeaux, sois témoin qu'en ta présence le malheureux Énobarbus s'est repenti! —

PREMIER SOLDAT. Énobarbus!

TROISIÈME SOLDAT. Silence! écoutons encore.

ÉNOBARBUS. Astre de la douleur, verse sur moi les humides poisons de la nuit, et délivre-moi d'une vie importune; brise mon cœur sous le poids accablant de ma faute, et mets un terme aux tourments que j'endure. O Antoine, plus généreux que ma trahison n'est infâme, pardonne-moi pour ta part, et que le monde inscrive mon nom sur la liste des traîtres et des déserteurs. O Antoine! ô Antoine! (*Il meurt.*)

DEUXIÈME SOLDAT. Parlons-lui.

PREMIER SOLDAT. Interrogeons-le; ce qu'il dit pourrait intéresser César.

TROISIÈME SOLDAT. Oui, mais il dort.

PREMIER SOLDAT. Je crois plutôt qu'il est évanoui, car jamais prière aussi douloureuse que la sienne n'eut pour effet d'appeler le sommeil.

DEUXIÈME SOLDAT. Allons à lui.

TROISIÈME SOLDAT. Éveillez-vous, éveillez-vous, ami; parlez-nous.

DEUXIÈME SOLDAT. L'entends-tu répondre, camarade?

PREMIER SOLDAT. La main de la mort l'a saisi. (*On entend le bruit lointain des tambours.*) Écoutez! Les sourds roulements du tambour réveillent l'armée endormie; portons-le au corps de garde, c'est un personnage de marque. Notre heure de [illegible] est plus que [illegible].

TROISIÈME SOLDAT. Portons-le donc; on pourra peut-être le rappeler à la vie. (*Ils s'éloignent en emportant le corps.*)

SCÈNE X.

Entre les deux camps.

Arrive ANTOINE à la tête de [illegible] SCARUS [illegible].

ANTOINE. Ils prennent leurs dispositions pour un combat naval, ils ne veulent pas avoir affaire à nous sur terre.

SCARUS. On combattra sur terre et sur mer, [illegible].

ANTOINE. Je voudrais qu'ils pussent combattre dans le feu ou dans l'air; là aussi nous les attaquerions. Quoi qu'il en soit, notre infanterie restera avec nous, et prendra position sur les hauteurs qui avoisinent la ville; les ordres sont donnés à la flotte, et déjà elle est sortie du port. Cherchons un endroit d'où nous puissions facilement distinguer la position des vaisseaux et suivre leurs évolutions. (*Ils s'éloignent.*)

Arrive CÉSAR à la tête de ses troupes.

CÉSAR. Nous ne ferons sur terre aucun mouvement, à moins que nous ne soyons attaqués, et nous ne le serons pas; car l'ennemi a envoyé ses meilleures troupes sur ses galères. Gagnons les vallées et conservons tous nos avantages. (*Ils s'éloignent.*)

Reviennent ANTOINE et SCARUS.

ANTOINE. Ils n'en sont pas encore venus aux mains. De la hauteur où s'élève là-bas ce bois de pins, je pourrai tout découvrir; je vais revenir à l'instant te dire la tournure que prennent les choses. (*Il s'éloigne.*)

SCARUS, *seul.* Les hirondelles ont fait leurs nids dans les agrès de la flotte de Cléopâtre; les augures disent qu'ils ne savent pas, — qu'ils ne sauraient dire, — ce que cela présage; ils ont un air consterné et n'osent pas dire ce qu'ils savent. Antoine est vaillant et découragé, et dans l'état précaire et incertain de sa fortune, à la vue de ce qu'il a et de ce qui lui manque, il est en proie à de brusques alternatives de crainte et d'espoir. (*On entend le bruit lointain d'un combat naval.*)

Revient ANTOINE.

ANTOINE. Tout est perdu : l'infâme Égyptienne m'a trahi; ma flotte s'est rendue à l'ennemi : les voilà maintenant qui jettent leurs bonnets en l'air et qui fraternisent, la coupe à la main, comme des amis qui avaient depuis longtemps perdu l'espérance de se revoir. — Triple prostituée[1]! c'est toi qui m'as vendu à cet écolier, et ce n'est plus qu'avec toi que mon cœur est en guerre. — (*A Scarus.*) Dis à nos soldats de se disperser; car lorsque je serai vengé de mon infernale enchanteresse, tout sera fini pour moi; — dis-leur à tous de fuir. Va-t'en. (*Scarus s'éloigne.*)

ANTOINE, *continuant.* O soleil, je ne verrai plus ton lever! Ici la fortune et Antoine se séparent, ici nous nous disons adieu pour la dernière fois. — Voilà donc où j'en suis venu! — Les cœurs qui rampaient à mes pieds, dont je comblais tous les désirs, se refroidissent pour moi et reportent leurs affections sur le florissant César; le chêne qui les dominait tous n'offre plus maintenant qu'un tronc nu et flétri. Je suis trahi! O la perfide et infâme Égyptienne! cette enchanteresse maudite, qui d'un regard armait ou désarmait mon bras, dont l'amour était ma couronne, le principal but de ma vie; fidèle à sa nature, elle m'a indignement joué et m'a plongé dans un abîme de malheurs. — Holà! Éros! Éros!

Arrive CLÉOPATRE.

ANTOINE, *continuant.* Ah! magicienne infernale! retire-toi.

CLÉOPATRE. Pourquoi mon seigneur est-il courroucé contre moi?

ANTOINE. Disparais, ou je te traiterai comme tu l'as mérité et gâterai le triomphe de César. Qu'il t'emmène et te présente aux acclamations des plébéiens; marche à la suite de son char, opprobre de ton sexe. Monstre de turpitude, sois exposée aux regards du peuple pour quelque chétive pièce de monnaie, et que l'impassible Octavie laboure ton visage de ses ongles, qu'elle a laissés croître pour cet usage. (*Cléopâtre s'éloigne.*)

ANTOINE, *continuant.* Tu as bien fait de partir, si toutefois c'est un bien de vivre; mieux eût valu pour toi tomber sous ma fureur, ce trépas t'eût sauvé mille morts. — Holà, Éros! — J'ai sur moi la tunique de Nessus. Alcide, mon illustre ancêtre, enseigne-moi ta rage, que je lance Lychas dans la région de la lune, et qu'à l'exemple de ta main, cette main qui mania la plus pesante des massues, la mienne me donne noblement la mort. L'infâme magicienne mourra; elle m'a vendu au jeune Romain, et je péris victime de ses complots : elle mourra pour expier ce crime. — Holà, Éros! (*Il s'éloigne.*)

[1] Elle s'était donnée d'abord à Jules César, puis à Antoine, et maintenant dans la pensée de ce dernier, elle se prépare à se donner à Auguste.

SCÈNE XI.

Alexandrie. — Un appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS et MARDIAN.

CLÉOPATRE. Secourez-moi, mes filles! Oh! il est plus furieux que le fils de Télamon frustré du bouclier d'Achille. Le sanglier de Thessalie n'était pas plus menaçant.

CHARMION. Venez au tombeau des Ptolémées; enfermez-vous dans son enceinte, et envoyez dire à César que vous êtes morte. La perte de la vie ne brise pas le lien qui unit l'âme au corps plus violemment que ne fait la perte de la grandeur.

CLÉOPATRE. Allons au tombeau des Ptolémées. Mardian, va lui dire que je me suis donné la mort : ajoute que le dernier mot que j'ai prononcé, c'est le nom d'Antoine; et dis-lui cela, je te prie, de manière à l'émouvoir. Va, Mardian, et reviens m'apprendre comment il aura reçu la nouvelle de ma mort. — Allons au tombeau des Ptolémées. (*Elles sortent.*)

SCÈNE XII.

Même ville. Un autre appartement du palais.

Entrent ÉROS et ANTOINE.

ANTOINE. Éros, tu me vois encore?

ÉROS. Oui, mon noble maître.

ANTOINE. Nous voyons parfois un nuage en forme de dragon, une vapeur nous offre l'image d'un ours ou d'un lion, d'une citadelle flanquée de tours, d'un roc menaçant, d'un mont à double cime, d'un promontoire bleuâtre couronné de forêts qui semblent se balancer dans l'air et dont l'illusion trompe nos regards. Tu as vu ces images, ces vains fantômes nés des ombres du soir?

ÉROS. Oui, seigneur.

ANTOINE. Le nuage se disperse, et ce qui tout à l'heure était un cheval, se mêle, se confond, et ne forme plus qu'un tout indistinct comme de l'eau dans l'eau.

ÉROS. C'est vrai, seigneur.

ANTOINE. Mon fidèle Éros, ton général ressemble à l'un de ces corps fantastiques. Ici, je suis Antoine; mais, mon ami, je ne puis conserver plus longtemps cette forme visible. C'est pour la reine d'Égypte que j'ai entrepris cette guerre; et cette reine, — dont je croyais posséder le cœur comme elle possédait le mien, qui, si je l'eusse conservé libre, m'aurait concilié un million de cœurs maintenant perdus pour moi, — eh bien! Éros, elle a joué le jeu de César et sacrifié ma gloire trahie au triomphe de mon ennemi. — Va, ne pleure pas, mon fidèle Éros; il me reste moi-même pour en finir avec la vie.

Entre MARDIAN.

ANTOINE, *continuant, à Mardian.* Oh! ton infâme maîtresse, elle m'a fait tomber le glaive des mains.

MARDIAN. Non, Antoine; ma maîtresse vous aimait; et elle avait associé sans réserve sa fortune à la vôtre.

ANTOINE. Arrière, eunuque insolent; tais-toi! Elle m'a trahi, et il faut qu'elle meure.

MARDIAN. On ne peut payer qu'une fois son tribut à la mort; et cette dette, elle l'a déjà acquittée. Ce que vous voudriez faire est fait, et c'est vous qui en êtes cause : les dernières paroles qu'elle a prononcées ont été : « Antoine! généreux Antoine! » Alors un sourd gémissement lui a coupé la parole, qui est restée suspendue entre son cœur et ses lèvres, et c'est votre nom à la bouche qu'elle a rendu l'âme.

ANTOINE. Elle est donc morte?

MARDIAN. Morte.

ANTOINE. Désarme-moi, Éros, ma journée est finie; j'ai terminé ma tâche, allons dormir. — (*A Mardian.*) Toi, pour prix de ton message, estime-toi heureux de sortir d'ici vivant. Va-t'en. — (*A Éros.*) Voyons, dépêche-toi. (*Mardian sort.*)

ANTOINE, *continuant.* Le bouclier aux sept peaux, le bouclier d'Ajax ne pourrait comprimer les bonds violents de mon cœur. O mes flancs, crevez-vous; mon cœur, sois plus fort que la poitrine qui te contient, brise ta frêle enveloppe! — Dépêche-toi, Éros, dépêche-toi. — (*Après qu'Éros a achevé de le désarmer.*) Maintenant je ne suis plus un guerrier. Débris de mon armure, allez loin de moi, vous fûtes portés avec honneur. — (*A Éros.*) Laisse-moi un moment. (*Éros sort.*)

ANTOINE, *seul, continuant.* Je vais te rejoindre, ô Cléopâtre, et, les larmes aux yeux, j'implorerai mon pardon : il le faut, car tout délai est pour moi un supplice : puisque mon flambeau est éteint, ne restons pas debout plus longtemps et couchons-nous. Maintenant tous les efforts seraient superflus et ne feraient que se briser contre eux-mêmes : apposons donc le sceau définitif, et que tout soit terminé. — Éros! — Je viens, ô ma reine! — Éros! — Attends-moi. Dans ces lieux fortunés où les âmes reposent sur des lits de fleurs, nous nous promènerons, nous tenant par la main; notre démarche passionnée fixera les regards des ombres. Didon et son Énée verront s'éloigner leur cortége, et l'empressement ne sera que pour nous. — Holà! Éros! Éros!

Rentre ÉROS.

ÉROS. Que veut mon seigneur?

ANTOINE. Depuis que Cléopâtre est morte, je me sens sous le poids d'un si intolérable opprobre, que les dieux ont horreur de ma bassesse; moi qui avec mon épée partageais le monde, qui chargeais le sein de Neptune de cités flottantes, je me vois réduit à n'avoir pas même le courage d'une femme; j'ai l'âme moins intrépide qu'elle, qui, par sa mort, semble dire à César : « Nul autre que moi ne m'a vaincue. » Tu as juré, Éros, que si jamais les circonstances l'exigeaient, — et elles l'exigent maintenant, — si je me voyais dans la position de ne pouvoir éviter la honte et l'opprobre, — tu as promis qu'alors, à mon premier commandement, tu me donnerais la mort. Accomplis ta promesse; le moment est venu; ce n'est pas moi que tu frapperas, mais César, dont tu vas déconcerter les projets. Allons, rappelle sur tes joues leur incarnat.

ÉROS. Me préservent les dieux d'une action pareille! Ferai-je ce que les flèches des Parthes ennemis n'ont pu faire?

ANTOINE. Éros, voudrais-tu, des fenêtres de la puissante Rome, voir ton maître marcher les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée, et, le visage couvert d'une honte pénétrante, suivre à pied le char de l'heureux César éclairant de son triomphe ma honte et mon opprobre!

ÉROS. Je ne voudrais pas le voir.

ANTOINE. Approche donc; car il faut qu'une blessure me guérisse. Tire la fidèle épée qui, dans tes mains, servit tant de fois ton pays.

ÉROS. Veuillez m'excuser, seigneur.

ANTOINE. Quand je t'ai affranchi, ne m'as-tu pas juré de faire ce que je te demande, dès que je te l'ordonnerais? Fais-le donc, ou tous tes services antérieurs ne sont que des accidents indépendants de ta volonté. Tire ton épée, et approche.

ÉROS. Détournez donc de moi ce noble visage où tant de majesté est empreinte.

ANTOINE, *détournant son visage.* Allons.

ÉROS. Mon épée est tirée.

ANTOINE. Qu'elle exécute donc l'acte pour lequel tu l'as tirée.

ÉROS. Mon cher maître, mon général, mon empereur, permettez qu'avant de frapper ce coup sanglant, je vous dise adieu.

ANTOINE. C'est fait; — adieu.

ÉROS. Adieu, chef illustre; frapperai-je maintenant?

ANTOINE. Frappe, Éros.

ÉROS. Eh bien! voilà! — (*Il se précipite sur la pointe de son épée.*) C'est ainsi que j'échappe à la douleur de tuer Antoine. (*Il meurt.*)

ANTOINE. O cœur trois fois plus noble que le mien! tu m'enseignes, ô vaillant Éros, à faire moi-même ce que je dois et ce que tu n'as pu faire. La reine et le fidèle Éros m'ont légué leur glorieux et courageux exemple; mais je veux prendre la mort pour ma fiancée, et voler dans ses bras comme au lit d'une amante. Allons, Éros, ton maître en mourant prend leçon de toi. Voilà ce que tu m'as enseigné. (*Il se précipite sur son épée.*) Eh quoi! je ne suis pas encore mort? — Holà, gardes! — oh! achevez-moi!

Entrent DERCETAS et plusieurs Gardes.

PREMIER GARDE. D'où vient ce bruit?

ANTOINE. J'ai mal fait ma besogne, mes amis; oh! achevez ce que j'ai commencé.

SECOND GARDE. L'astre est tombé.

PREMIER GARDE. Et tout est consommé.

TOUS. Hélas ! ô malheur!

ANTOINE. Que celui d'entre vous qui m'aime achève de me donner la mort.

PREMIER GARDE. Ce ne sera pas moi.

DEUXIÈME GARDE. Ni moi.

TROISIÈME GARDE. Ni aucun de nous. (*Les Gardes sortent.*)

DERCÉTAS. Ta mort et ta mauvaise fortune mettent tes amis en fuite. Portons cette nouvelle à César, montrons-lui cette épée, et je suis sûr d'un bon accueil.

Entre DIOMÈDE.

DIOMÈDE. Où est Antoine?

DERCÉTAS. Là, Diomède, là.

DIOMÈDE. Est-il en vie? Vous ne me répondez pas, seigneur? (*Dercétas sort.*)

ANTOINE. Est-ce toi, Diomède? Tire ton épée et frappe-moi jusqu'à ce que je sois mort.

DIOMÈDE. Illustre et puissant seigneur, ma maîtresse Cléopâtre m'envoie vers vous.

ANTOINE. Quand t'a-t-elle envoyé?

DIOMÈDE. A l'instant, seigneur.

ANTOINE. Où est-elle?

DIOMÈDE. Elle est renfermée dans son monument funéraire; elle avait un douloureux pressentiment de ce qui est arrivé: voyant que vous la soupçonniez d'avoir traité avec César, chose qu'elle ne fera jamais, et que rien ne pouvait apaiser votre fureur, elle vous a fait annoncer qu'elle était morte; mais bientôt, craignant l'effet que cette nouvelle pourrait produire sur vous, elle m'a envoyé vous déclarer la vérité, et je crains d'être arrivé trop tard.

ANTOINE. Trop tard, mon cher Diomède : appelle mes gardes, je te prie.

DIOMÈDE. Holà ! les gardes de l'empereur! Gardes, venez; votre général vous appelle.

Entrent plusieurs GARDES.

ANTOINE. Mes amis, portez-moi auprès de Cléopâtre; c'est le dernier service que je vous commanderai.

PREMIER GARDE. O malheur! combien nous aurions désiré, seigneur, que vous pussiez survivre au dernier de vos fidèles serviteurs!

TOUS. O jour de calamités!

ANTOINE. Mes bons amis, ne donnez pas au destin barbare la joie de votre douleur; c'est nous venger du malheur que de recevoir ses coups avec indifférence. Je vous ai conduits souvent, emportez-moi maintenant, mes bons amis, et recevez mes remercîments. (*Ils sortent, emportant Antoine.*)

SCÈNE XIII.

Même ville. — Un monument sépulcral.

Sur la terrasse du monument paraissent CLÉOPATRE, CHARMION et IRAS.

CLÉOPATRE. O Charmion ! je ne sors plus d'ici.

CHARMION. Consolez-vous, madame.

CLÉOPATRE. Non, plus de consolations pour moi; tous les événements les plus terribles et les plus étranges seront les bien venus; mais je repousse avec mépris toute consolation: ma douleur, proportionnée à sa cause, doit être immense comme elle.

Arrive DIOMÈDE.

CLÉOPATRE, *continuant*. Eh bien, est-il mort?

DIOMÈDE. La mort plane sur lui, mais il respire encore; jetez les yeux là-bas de l'autre côté du monument; voyez, il vient porté par [illegible].

Arrive ANTOINE, porté par ses Gardes.

CLÉOPATRE. O [illegible] la [illegible] dans laquelle tu te meus [illegible] la face [illegible] monde [illegible] — O Antoine, Antoine, Antoine! — Aide-moi, Charmion, [illegible] — [illegible], aide-moi : — Vous, mes amis, là-bas, aidez [illegible] à le monter ici.

ANTOINE. Silence! [illegible] [illegible] la valeur de César [illegible] sa propre [illegible] même.

CLÉOPATRE. Il en devait être ainsi : nul autre qu'Antoine ne devait triompher d'Antoine; mais c'est un [illegible]!

ANTOINE. Je meurs, reine d'Égypte, je meurs; mais je demande à la Mort de m'accorder le temps de déposer un [illegible] et dernier baiser sur tes lèvres, qui [illegible] tant de millier[illegible].

CLÉOPATRE. Je n'ose pas, mon bien-aimé, pardonne-moi, je n'ose pas, je crains d'être prise. Jamais le triomphe du fortuné César ne sera décoré de ma présence; si les poignards ont une pointe, les serpents un dard, les poisons de la force, je suis sans inquiétude sur ce point. Ta femme Octavie, avec ses prudes regards et sa glaciale inflexibilité, ne triomphera pas à mes dépens. — Mais, viens, viens, Antoine. Aidez-moi, mes filles; il faut que nous le montions; — secondez-moi, mes bons amis.

ANTOINE. Oh! hâtez-vous, ou je serai mort.

CLÉOPATRE. Voilà qui est singulier! comme le corps de mon ami est lourd! La douleur nous ôte la force, et c'est ce qui ajoute à son poids. Si j'avais la puissance de l'immortelle Junon, à ma voix, Mercure t'enlèverait sur ses robustes ailes, et irait te déposer à la droite de Jupiter. Mais, viens toujours, — quand on désire, on déraisonne. — Oh! viens, viens, viens; — (*à l'aide de cordes, ils hissent Antoine sur la terrasse du monument*) et maintenant, sois le bien venu! meurs où tu as vécu : renais à la vie sous mes baisers; si mes lèvres avaient ce pouvoir, je les userais à cette tâche.

TOUS. O douloureux spectacle !

ANTOINE. Je meurs, reine d'Égypte, je meurs! donne-moi du vin, et laisse-moi prononcer quelques paroles.

CLÉOPATRE. Non, laisse-moi parler; laisse-moi élever si haut mes imprécations, qu'en m'entendant, la perfide Fortune brise sa roue de colère.

ANTOINE. Un mot, reine chérie : fais ta soumission à César; assure auprès de lui ton honneur et ta vie. — Ah!

CLÉOPATRE. Ils sont inconciliables.

ANTOINE. Ma bien-aimée, écoute-moi. De tous ceux qui entourent César, ne te fie qu'à Proculéius.

CLÉOPATRE. Je me fierai à ma résolution et à mon bras, mais jamais aux agents de César.

ANTOINE. Ne t'afflige point des malheurs qui me sont survenus à la fin de ma carrière; complais-toi plutôt à rappeler à ta mémoire ma fortune passée, alors que j'étais le plus grand, le plus noble prince de l'univers. Ne va pas maintenant t'infliger une mort pusillanime et lâche; porte à un compatriote le casque d'un Romain noblement vaincu par un Romain. A présent, mon âme s'envole : je n'en puis dire davantage. (*Il meurt.*)

CLÉOPATRE. O le plus grand des humains! peux-tu bien mourir? N'as-tu donc plus de moi aucun souci? Faut-il que je reste dans ce monde insipide, qui, en ton absence, n'est plus pour moi qu'un séjour infect? — O mes filles, voyez, le chef-d'œuvre du monde se dissout. — Mon seigneur! — Oh! la palme de Bellone est flétrie; l'étendard du guerrier est abattu; désormais les adolescents et les jeunes filles marcheront de pair avec les hommes : les supériorités ne sont plus, et dans ce monde sublunaire, il ne reste plus rien de remarquable. (*Elle s'évanouit.*)

CHARMION. Oh ! calmez-vous, madame !

IRAS. Elle est morte aussi notre souveraine.

CHARMION. Madame, —

IRAS. Madame, —

CHARMION. O madame, madame, madame!

IRAS. Reine d'Égypte ! impératrice !

CHARMION. Silence, silence, Iras!

CLÉOPATRE, *reprenant ses sens*. Je ne suis qu'une femme, [illegible] mêmes passions vulgaires que la pauvre villageoise qui se livre aux plus humbles occupations. Je serais en droit de jeter mon sceptre à la face des dieux insolents, en leur disant que ce monde était l'égal du leur avant qu'ils [illegible] notre trésor. Tout n'est ici-bas que [illegible]; la résignation est sottise, et le désespoir sied bien aux [illegible]. Quel mal y a-t-il donc de s'élancer dans les [illegible] de la Mort, avant que la Mort ne vienne à nous! — Comment vous trouvez-vous, mes filles? — Allons, allons, bon courage! — Eh bien, Charmion! — Mes nobles [illegible]! — Ah! mes filles, mes filles! voyez; notre flambeau [illegible], il est éteint. — (*Aux Gardes qui sont en bas.*) Mes amis, prenez courage, nous l'ensevelirons avec toute la pompe d'un Romain illustre, et rendrons la Mort fière de [illegible]; l'enveloppe qui renfermait cette âme [illegible] est froide maintenant. Ah! mes filles, mes filles! venez; nous n'avons plus de ressource que dans notre résolution et la mort la plus prompte. (*Ils s'éloignent; on emporte le corps d'Antoine.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le Camp de César devant Alexandrie.

Arrivent CÉSAR, AGRIPPA, DOLABELLA, MÉCÈNE, GALLUS, PROCULÉIUS et Autres.

CÉSAR. Va le trouver, Dolabella : dis-lui de se rendre ; dis-lui que, dans l'état critique où il se trouve, tous ces délais sont ridicules.

DOLABELLA. J'y vais, César. (*Dolabella s'éloigne.*)

Arrive DERCÉTAS tenant à la main l'épée d'Antoine.

CÉSAR. Qu'est-ce que cela veut dire ? et qui es-tu, pour oser paraître en cet état devant nous ?

DERCÉTAS. Mon nom est Dercétas ; je servais Marc-Antoine, l'homme le plus digne de trouver des serviteurs fidèles ; tant qu'il a conservé la vie et la parole, il a été mon maître, et je ne vivais que pour combattre ses ennemis. S'il te plaît de me prendre à ton service, ce que j'ai été pour lui, je le serai pour César ; si tel n'est pas ton bon plaisir, prends ma vie, je te l'abandonne.

CÉSAR. Que me dis-tu là ?

DERCÉTAS. Je dis, ô César, qu'Antoine est mort.

CÉSAR. La chute d'un si grand homme aurait dû faire plus de bruit ; la terre aurait dû trembler, chassant les lions épouvantés dans les rues des villes, et les humains effrayés dans les antres des lions. La mort d'Antoine n'est point un trépas isolé ; ce nom comprenait la moitié de l'univers.

DERCÉTAS. Il est mort, César, non sous le glaive de l'exécuteur, ou sous un poignard mercenaire ; mais sa propre main, cette main qui a écrit sa gloire en caractères impérissables, cette main, avec un courage digne du grand cœur qui l'animait, a mis fin à ses jours. Voilà son épée : je l'ai retirée de sa blessure : tu la vois teinte encore de son noble sang.

CÉSAR. Amis, je vois vos visages attristés : que les dieux me punissent, si ce n'est pas là une nouvelle à tirer des larmes des yeux des rois !

AGRIPPA. [illegible] que la nature nous force à déplorer les résultats que nous avons poursuivis avec le plus de persévérance !

MÉCÈNE. Ses qualités balançaient ses défauts.

AGRIPPA. [illegible] la forme humaine. Mais, ô dieux, vous nous donnez quelques faiblesses, afin que nous soyons hommes. César est ému.

MÉCÈNE. Dans le spacieux miroir placé devant lui il ne peut s'empêcher de se voir.

CÉSAR. Ô Antoine ! c'est moi qui t'ai réduit à cette extrémité ; mais nous sommes parfois forcés de pratiquer sur nous-mêmes des opérations douloureuses. Il fallait nécessairement que je t'offrisse le spectacle de ma [illegible], ou que j'assistasse à la tienne : le monde était trop étroit pour que nous pussions y tenir ensemble : [illegible] avec des larmes de sang [illegible], mon frère, mon collègue [illegible] mon bras droit, le cœur [illegible], pourquoi faut-il que l'incompatibilité de nos deux destinées nous ait empêchés d'être [illegible] — [illegible]

Arrive UN MESSAGER.

CÉSAR, *continuant.* [illegible]

LE MESSAGER. [illegible]

CÉSAR. [illegible] bienveillant que nous voulons lui faire ; car la rigueur est incompatible avec César.

LE MESSAGER. [illegible] (*Il s'éloigne.*)

CÉSAR. Approche, Proculéius. Va lui dire de ne craindre de nous aucune humiliation : donne-lui les consolations que nécessitera son état, de peur que sa fierté blessée ne la porte à se donner la mort et à déranger nos projets ; car sa présence à Rome éterniserait notre triomphe. — Va, et hâte-toi de venir m'apprendre ce qu'elle dit et les dispositions dans lesquelles tu l'auras trouvée.

PROCULÉIUS. J'y vais, César. (*Il s'éloigne.*)

CÉSAR. Gallus, accompagne-le. (*Gallus s'éloigne.*)

CÉSAR, *continuant.* Où est Dolabella pour appuyer Proculéius ?

AGRIPPA *et* MÉCÈNE, *appelant.* Dolabella !

CÉSAR. Laissez. Je me rappelle maintenant que je l'ai chargé d'un message ; il sera prêt en temps opportun. Suivez-moi dans ma tente ; je vous y montrerai avec quelle répugnance je me suis vu entraîné dans cette guerre, quelle douceur et quelle modération j'ai toujours mises dans ma correspondance : suivez-moi et venez voir les preuves de ce que j'avance. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Alexandrie. — L'intérieur du tombeau des Ptolémées.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION et IRAS.

CLÉOPATRE. Mon désespoir commence à faire place à un état meilleur. C'est un rôle avilissant que celui de César, il n'est pas la Fortune, il n'est que son valet, que le ministre de ses volontés. Et c'est un acte glorieux, que celui qui met un terme à tous les autres, qui nous met à l'abri des revers et des changements, qui nous donne le repos et nous arrache à la fange où végètent également et le mendiant et César.

PROCULÉIUS, GALLUS et plusieurs SOLDATS s'approchent du monument.

PROCULÉIUS. César envoie ses compliments à la reine d'Égypte et désire savoir quelles demandes légitimes vous avez à lui faire.

CLÉOPATRE, *de l'intérieur.* Quel est ton nom ?

PROCULÉIUS. Mon nom est Proculéius.

CLÉOPATRE, *de l'intérieur.* Antoine m'a parlé de toi, et m'a dit que je pouvais t'accorder ma confiance ; mais peu m'importe d'être trompée, je n'ai plus besoin de la fidélité de personne. Si ton maître est jaloux d'avoir une reine pour suppliante, va lui dire qu'une souveraine ne peut honorablement demander moins qu'un royaume. S'il lui plaît de m'accorder pour mon fils l'Égypte qu'il a conquise, il me donnera ce qui est à moi, et je l'en remercierai à genoux.

PROCULÉIUS. Prenez courage : vous êtes tombée dans des mains généreuses ; tranquillisez-vous : livrez sans crainte votre destinée à mon maître, dont la générosité se répand sur tous ceux qui l'implorent. Laissez-moi lui annoncer votre gracieuse soumission, et vous trouverez en lui un vainqueur tout prêt à pardonner lorsqu'on fait appel à sa clémence.

CLÉOPATRE, *de l'intérieur.* Dis-lui, je te prie, que je rends hommage à sa fortune et que je lui envoie la couronne qu'il a conquise. Je m'instruis d'heure en heure dans l'art d'obéir, et je serai charmée de le voir en personne.

PROCULÉIUS. Je vais le lui dire, madame ; consolez-vous, car je sais que votre malheur a excité la compassion de celui qui l'a causé.

GALLUS. Vous voyez combien il est aisé de la surprendre. (*Proculéius et deux Soldats escaladent le monument au moyen d'une échelle, entrent par une fenêtre, et font Cléopatre prisonnière, pendant que quelques-uns des Soldats ouvrent la porte du monument.*)

GALLUS, *continuant, à Proculéius et aux Soldats.* Gardez-la jusqu'à l'arrivée de César. (*Gallus s'éloigne.*)

IRAS. Ô reine !

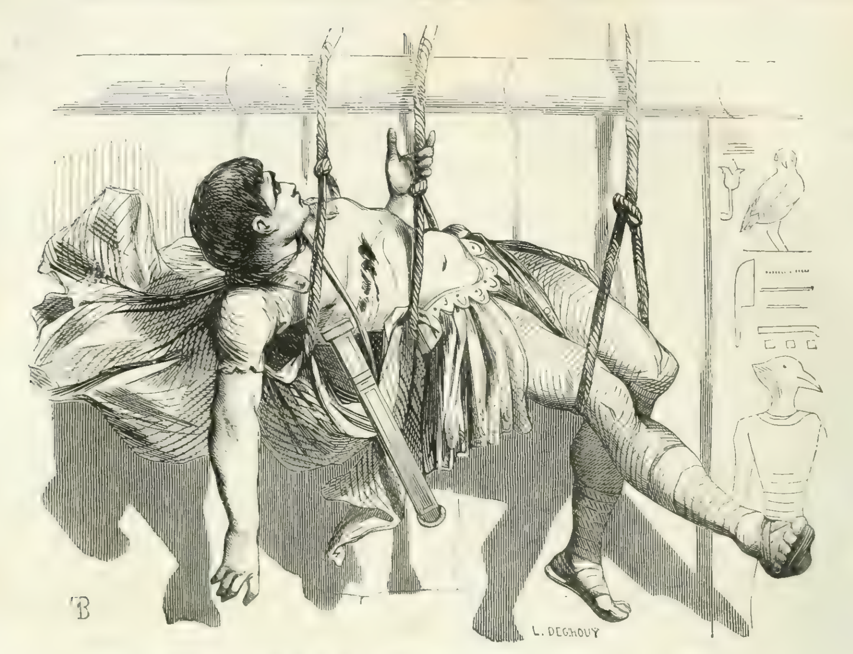
CHARMION. Ô Cléopatre ! vous voilà captive.

CLÉOPATRE. Mes mains, venez vite à mon aide. (*Elle tire un poignard ; Proculéius la saisit et la désarme.*)

PROCULÉIUS. Arrêtez, madame, arrêtez, ne tournez point [illegible] contre vous-même [illegible] défendre contre [illegible].

CLÉOPATRE. [illegible] qui met un terme aux [illegible] ?

PROCULÉIUS. Cléopatre, ne [illegible] la clémence de mon maître [illegible] de vos propres mains ; lais-



ANTOINE. Oh! hâtez-vous, ou je serai mort. (Acte IV, scène XIII, page 150.)

sez éclater aux yeux du monde sa générosité dans tout son jour, et que votre mort n'y mette point obstacle.

CLÉOPATRE. Où es-tu, ô Mort ! Viens, approche, et prends une reine, au lieu de perdre ton temps à moissonner des enfants et des victimes vulgaires.

PROCULEIUS. Calmez-vous, madame.

CLÉOPATRE. Je ne veux plus ni manger ni boire ; et si les paroles, en ce moment, n'étaient pas superflues, j'ajouterais que je ne dormirai plus : en dépit de César, je détruirai cette demeure mortelle. Sache bien que je ne souffrirai pas qu'on m'enchaîne à la cour de ton maître, ni que la prude Octavie vienne m'y châtier de son regard glacial. Qui, moi, je serais donnée en spectacle à la populace de Rome, et j'essuierais ses sarcasmes ! Ah ! puissé-je plutôt avoir pour sépulture un fossé de l'Égypte ! Qu'on m'étende toute nue sur le limon du Nil, et que les insectes m'y dévorent ! Qu'on me donne pour gibet les hautes Pyramides, et qu'on m'y pende enchaînée !

PROCULEIUS. Vos terreurs vont beaucoup trop loin ; vous ne trouverez dans César rien qui les justifie.

Entre DOLABELLA.

DOLABELLA. Proculéius, César votre maître est instruit de ce que vous avez fait, et il vous envoie l'ordre de vous rendre auprès de lui ; quant à la reine, je la prends sous ma garde.

PROCULEIUS. Je n'en suis pas fâché, Dolabella ; traitez-la avec douceur. — (*A Cléopâtre.*) Si vous voulez me confier quelque message pour César, je m'en chargerai volontiers.

CLÉOPATRE. Dis-lui que je veux mourir. (*Proculéius et les Soldats s'éloignent.*)

DOLABELLA. Illustre impératrice, vous avez entendu parler de moi ?

CLÉOPATRE. Je ne saurais dire.

DOLABELLA. Certainement, vous me connaissez.

CLÉOPATRE. Peu importe que je te connaisse ou que j'aie entendu parler de toi. Tu te mets à rire lorsqu'un enfant ou une femme te raconte son rêve ; n'est-il pas vrai ?

DOLABELLA. Je ne comprends pas, madame.

CLÉOPATRE. J'ai rêvé qu'il y avait un empereur nommé Antoine ; — oh ! que ne puis-je dormir encore et revoir en songe un pareil mortel !

DOLABELLA. Permettez, madame. —

CLÉOPATRE. Son visage était un ciel éclatant ; deux astres y brillaient et éclairaient dans leur cours notre terre chétive.

DOLABELLA. Puissante souveraine, —

CLÉOPATRE. D'une seule enjambée il franchissait l'océan : son bras étendu planait sur le monde : sa voix, quand il parlait à des amis, avait l'harmonie des sphères ; mais quand il voulait faire trembler l'univers, elle était comme un tonnerre retentissant : sa munificence n'avait pas d'hiver ; c'était un automne perpétuel et inépuisable ; ses plaisirs ressemblaient au dauphin ; ils se montraient à la surface de l'élément dans lequel ils vivaient. Il avait à sa suite des têtes couronnées ; des pans de sa robe, pleuvaient, comme une monnaie brillante, des royaumes et des îles.

DOLABELLA. Cléopâtre, —

CLÉOPATRE. Penses-tu qu'il y ait jamais eu ou qu'il puisse y avoir un homme comme celui que j'ai vu en rêve ?

DOLABELLA. Non, madame.

CLÉOPATRE. Tu mens, je le soutiens à la face des dieux ; mais s'il existe ou s'il exista jamais un semblable mortel, il dépasse toutes les proportions d'un songe. La nature n'est pas assez riche pour rivaliser de magnificence avec l'imagination ; et néanmoins l'existence d'un Antoine serait un chef-d'œuvre de la nature qui laisserait bien loin derrière lui et l'imagination et les illusions d'un rêve.

DOLABELLA. Écoutez-moi, madame. Ce que vous perdez est comme vous d'un prix inestimable, et votre douleur répond à la grandeur de votre perte : puissé-je ne jamais obtenir le succès que j'aurai ambitionné, s'il n'est pas vrai que votre affliction porte à mon âme une commotion qui l'ébranle dans ses plus intimes profondeurs !

CLÉOPATRE. Je te rends grâces. Sais-tu ce que César prétend faire de moi ?



(CLÉOPATRE. Viens, reptile homicide! (Acte V, scène II, page 155.)

DOLABELLA. Je n'ose vous dire ce que pourtant je ne voudrais pas vous laisser ignorer.

CLÉOPATRE. Dis-le-moi, je te prie.

DOLABELLA. Quoique César soit généreux, —

CLÉOPATRE. Il veut me traîner en triomphe.

DOLABELLA. C'est son intention, madame, je le sais.

UNE VOIX, *de l'extérieur*. Faites place : César.

Entrent CÉSAR, GALLUS, PROCULEIUS, MÉCÈNE, SÉLEUCUS et la Suite de CÉSAR.

CÉSAR. Où est la reine d'Égypte?

DOLABELLA. C'est l'empereur, madame. (*Cléopâtre met un genou en terre.*)

CÉSAR. Levez-vous, ne vous agenouillez pas : levez-vous, je vous prie, levez-vous, reine d'Égypte.

CLÉOPATRE. Seigneur, les dieux le veulent ainsi : je dois obéir à mon seigneur et maître.

CÉSAR. Écartez toute idée pénible. Le souvenir du mal que vous nous avez fait, bien qu'il soit écrit avec notre sang, [illegible] voulons l'oublier et n'y voir que l'œuvre du hasard.

CLÉOPATRE. Seul arbitre du monde, je ne puis plaider assez bien ma cause pour me justifier entièrement; mais je m'avoue coupable de faiblesses qui ont souvent, avant moi, [illegible] notre sexe.

CÉSAR. Sachez, Cléopâtre, que nous sommes disposé à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

CLÉOPATRE. Le monde entier [illegible] ouvert, il est à vous, et nous, vos écussons, trophées de vos victoires, nous resterons à la place où il vous plaira de nous mettre. Prenez ceci, seigneur. (*Elle lui présente un papier.*)

CÉSAR. En tout ce qui concerne Cléopâtre, ce sera votre conseil que je prendrai.

CLÉOPATRE. Voici l'état des sommes, de la vaisselle d'or et d'argent et des bijoux que je possède : il est exact et comprend tout, sauf des objets de peu d'importance. — Où est Séleucus?

SÉLEUCUS. Me voici, madame.

CLÉOPATRE. Voilà mon trésorier : sommez-le, seigneur, à ses risques et périls, de déclarer si j'ai rien détourné. Dis la vérité, Séleucus.

SÉLEUCUS. Madame, j'aime mieux me taire que d'affirmer à mes risques et périls ce que je sais être faux.

CLÉOPATRE. Qu'ai-je donc détourné?

SÉLEUCUS. Assez pour racheter la totalité de ce que vous avez déclaré.

CÉSAR. Ne rougissez pas, Cléopâtre; j'approuve en ceci votre prudence.

CLÉOPATRE. Voyez, César, voyez comme la prospérité attire tout à elle; mes serviteurs se donnent à vous : mais si nous changions de position, les vôtres se donneraient à moi. L'ingratitude de ce vil Séleucus soulève mon indignation. — O misérable, aussi peu digne de confiance que l'amour mercenaire! — Quoi! tu t'éloignes! tu fais bien de t'éloigner, crois-moi; mais je t'arracherai les yeux quand ils auraient des ailes : esclave, scélérat sans âme, vile créature! [illegible]

CÉSAR. Reine, permettez, je vous prie, —

CLÉOPATRE. O César, pour moi quel opprobre cruel! [illegible] Quand il serait vrai, généreux César, que j'aurais réservé quelque parure de femme, quelques objets

futiles et sans valeur, de ces légers cadeaux qu'on offre à [illegible] amis ; quand j'aurais mis à part quelques dons plus riches pour les offrir à Livie et à Octavie, afin de me les concilier, est-ce une raison pour que je sois dénoncée avec opprobre par un homme que j'ai nourri? ô dieux! ce coup m'est plus douloureux que ma chute elle-même. — (*A Séleucus.*) De grâce, va-t'en, ou les étincelles de ma fierté vont jaillir du milieu des cendres de ma grandeur déchue. — Si tu étais un homme, tu aurais pitié de moi.

CESAR. Sors, Séleucus. (*Séleucus sort.*)

CLÉOPATRE. Voilà le malheur des grands ; on nous accuse des fautes d'autrui! et au jour de notre chute nous avons à répondre de ce qui n'est point notre ouvrage. C'est là ce qui nous rend dignes de pitié.

CÉSAR. Cléopâtre, nous ne porterons sur l'état de nos conquêtes ni les trésors que vous avez mis en réserve ni ceux que vous avez déclarés. Gardez-les; disposez-en comme il vous plaira ; croyez que César n'est point un marchand, et n'a point l'intention de débattre avec vous des questions vénales. Chassez donc la tristesse ; ne vous forgez point une captivité imaginaire. Non, reine chérie, notre intention est de régler votre sort comme vous nous le conseillerez vous-même. Réparez vos forces par la nourriture et le sommeil, notre sollicitude et notre sympathie s'étendront sur vous, et nous resterons votre ami ; sur ce, adieu.

CLÉOPATRE. Mon souverain, mon maître, —

CÉSAR. Je n'accepte point ce titre. Adieu. (*César et sa suite sortent.*)

CLÉOPATRE. Il me flatte de belles paroles, mes filles, afin de me faire oublier le soin de ma gloire ! mais écoute, Charmion. (*Elle parle bas à Charmion.*)

IRAS. Terminez, madame ; le jour brillant est fini, et nous n'avons plus que des ténèbres à attendre.

CLÉOPATRE. Retourne là-bas ; j'ai déjà donné mes ordres : tout est arrangé, va dire qu'on se dépêche.

CHARMION. J'y vais, madame.

Rentre DOLABELLA.

DOLABELLA. Où est la reine ?

CHARMION. Vous la voyez, seigneur. (*Charmion sort.*)

CLÉOPATRE. Dolabella !

DOLABELLA. Madame, conformément au serment que vous m'avez fait prêter, et que mon zèle pour vous me fait un devoir sacré de remplir, je viens vous annoncer que César est sur le point de se mettre en route pour la Syrie, et que, dans trois jours, vous et vos enfants vous devrez prendre les devants et partir. Profitez de cet avis ; j'ai exécuté vos ordres et ma promesse.

CLÉOPATRE. Dolabella, je reste ta débitrice.

DOLABELLA. Et moi, votre serviteur. Adieu, grande reine ; il faut que je me rende auprès de César.

CLÉOPATRE. Adieu, et reçois mes remercîments. (*Dolabella sort.*)

CLÉOPATRE, *continuant*. Eh bien, Iras, qu'en penses-tu ? [illegible] tu seras comme moi donnée en spectacle à Rome. De grossiers artisans avec leurs tabliers crasseux, [illegible] et leur équerre à la main, nous soulèveront [illegible] pour nous montrer à la foule. Plongées [illegible] de leurs haleines impures, chargées [illegible] de leurs grossiers aliments, il nous faudra [illegible] en respirer la vapeur.

IRAS. [illegible]

CLÉOPATRE. [illegible] d'impudents licteurs [illegible]

IRAS. [illegible]

CLÉOPATRE. [illegible]

IRAS. [illegible]

CLÉOPATRE. C'est le moyen de déjouer leurs préparatifs et de déconcerter leurs absurdes projets. —

Rentre CHARMION.

CLÉOPATRE, *continuant*. Eh bien, Charmion ? — Allons, mes filles, parez-moi comme une reine ; allez chercher mes plus beaux vêtements ; supposez que je vais de nouveau sur le Cydnus, à la rencontre d'Antoine. — Allons, Iras, va. — Maintenant, ma courageuse Charmion, nous allons tout de bon en finir. Quand tu auras rempli cette dernière tâche, tu auras congé jusqu'à la fin du monde. — Qu'on apporte aussi ma couronne. D'où vient ce bruit ? (*Iras sort. On entend du bruit à l'extérieur.*)

Entre UN GARDE.

LE GARDE. Il y a ici un paysan qui veut absolument paraître en présence de votre majesté ; il vous apporte des figues.

CLÉOPATRE. Qu'on le fasse entrer. (*Le Garde sort.*)

CLÉOPATRE, *continuant*. Il suffit souvent du plus chétif instrument pour accomplir les plus grandes choses! il m'apporte la liberté ; ma résolution est prise, et dans moi il n'y a plus rien de la femme : maintenant, des pieds à la tête, je suis un marbre inflexible ; maintenant l'astre changeant des nuits n'est point ma planète.

Rentre le GARDE, accompagné d'UN BOUFFON portant une corbeille.

LE GARDE. Voilà l'homme en question!

CLÉOPATRE. Éloigne-toi et laisse-nous ! (*Le Garde sort.*)

CLÉOPATRE, *continuant*. M'apportes-tu ce joli serpent du Nil qui tue sans faire de mal ?

LE BOUFFON. Certainement, je vous l'apporte ; mais je ne vous engagerai pas à le toucher, car sa blessure est immortelle [1]. Ceux qui en meurent n'en reviennent jamais ou rarement.

CLÉOPATRE. Te rappelles-tu quelques personnes qui en soient mortes ?

LE BOUFFON. Beaucoup, tant hommes que femmes. Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu parler d'une femme qui en est morte, une très-honnête femme, un peu sujette à mentir, ce qu'une femme ne doit pas faire, si ce n'est pour d'honnêtes motifs ; — on m'a dit comme quoi elle est morte de la morsure du serpent, quelle douleur elle en a éprouvée ; il est de fait qu'elle rend du reptile un témoignage fort satisfaisant. Mais qui voudra croire tout ce que ces dames disent, ne sera pas sauvé par la moitié de ce qu'elles font. Ce qu'il y a de faillible [2], c'est que c'est un serpent fort drôle.

CLÉOPATRE. Tu peux te retirer. Adieu.

LE BOUFFON. Je vous souhaite beaucoup de plaisir avec le serpent. (*Il pose la corbeille à terre.*)

CLÉOPATRE. Adieu.

LE BOUFFON. N'oubliez pas, voyez-vous, que le serpent suivra son instinct.

CLÉOPATRE. Oui, oui ; adieu !

LE BOUFFON. Méfiez-vous-en, je vous en avertis ; ne le confiez qu'en des mains sûres ; car vous ne devez en attendre rien de bon.

CLÉOPATRE. Sois sans inquiétude ; on y veillera.

LE BOUFFON. Fort bien ; ne lui donnez rien, je vous prie ; il ne vaut pas la nourriture.

CLÉOPATRE. Et moi, me mangerait-il?

LE BOUFFON. N'allez pas me croire assez simple pour ne pas savoir que le diable lui-même ne mangerait pas une femme. Je sais que la femme est un plat digne d'être servi aux dieux, quand ce n'est pas le diable qui l'accommode. Mais il faut convenir que ces diables de démons font grand tort aux dieux sur le chapitre des femmes ; car sur dix que les dieux font, le diable en gâte cinq.

CLÉOPATRE. Allons, va-t'en ; adieu !

LE BOUFFON. Par ma foi, je vous souhaite beaucoup de plaisir avec le serpent. (*Le Bouffon sort.*)

[1] Il veut dire mortelle.
[2] Il veut dire infaillible.

Rentre IRAS, portant un manteau royal, une couronne, etc.

CLÉOPATRE. Donnez-moi mon manteau; posez ma couronne sur ma tête ; je sens un avant-goût de l'immortalité. Le jus de la grappe d'Égypte n'humectera plus mes lèvres. — Hâte-toi, ma chère Iras : — Il me semble entendre Antoine qui m'appelle ; je le vois se lever de sa tombe pour applaudir à mon action généreuse ; je l'entends rire de la fortune de César, cette fortune que les dieux accordent aux hommes en dédommagement des châtiments que leur inflige ensuite leur colère. — Je viens, ô mon époux ! Que maintenant mon courage me donne des droits à ce titre ! Je suis de feu et d'air; je rends à la vie vulgaire la partie grossière des éléments qui formaient ma nature. — C'est bien, — avez-vous fini? Venez donc, et recueillez sur mes lèvres ma dernière chaleur. Adieu, ma bonne Charmion ! — Iras, un long adieu ! (*Elle les embrasse. Iras tombe et meurt*[1].) Mes lèvres ont-elles donc le venin de l'aspic? — Quoi ! tu tombes ! Si la séparation entre la matière et nous est toujours aussi peu douloureuse qu'elle l'est en toi, le coup de la mort est comme l'étreinte d'un amant qui fait mal et que pourtant on désire. Quoi ! tu restes dans ton immobilité ! en t'éclipsant ainsi, tu sembles dire au monde qu'il ne vaut pas la peine qu'on prenne congé de lui.

CHARMION. Dissolvez-vous, épais nuages, et fondez-vous en eau ; je dirai alors que les dieux eux-mêmes ont pleuré.

CLÉOPATRE. Son exemple est pour moi un reproche de lâcheté; si elle rencontre avant moi mon Antoine à la belle chevelure, il lui demandera de mes nouvelles, et lui donnera pour sa peine un de ces baisers qui sont pour moi le ciel. — (*A l'aspic qu'elle s'applique au sein.*) Viens, reptile homicide, dénoue sur-le-champ pour moi le nœud embrouillé de la vie ! Oh ! si tu pouvais parler, comme tu raillerais le grand César de sa stupide imprévoyance[2] !

CHARMION. O étoile d'Orient!

CLÉOPATRE. Silence ! silence ! Ne vois-tu pas mon enfant à ma mamelle, laisse-le téter sa nourrice jusqu'à ce qu'il l'ait endormie.

CHARMION. Oh ! en voilà assez! en voilà assez !

CLÉOPATRE. Aussi suave qu'un baume, aussi doux que l'air, aussi placide, — ô Antoine ! — Allons, viens aussi, toi! (*Elle s'applique au bras un autre aspic.*) Pourquoi rester plus longtemps, — (*Elle tombe sur un lit et meurt.*)

CHARMION. Dans cet absurde monde ? — Adieu donc ! O Trépas, tu peux maintenant te vanter d'avoir en ta possession une beauté sans rivale. — Fenêtres d'albâtre, fermez-vous ! (*Elle lui ferme les paupières.*) Et puissent deux yeux aussi pleins de majesté ne jamais voir le char d'or de Phébus ! Sa couronne est dérangée ; je vais la redresser, puis jouer mon rôle. (*Elle replace sur le front de Cléopatre la couronne qui s'était dérangée.*)

Entrent précipitamment plusieurs GARDES.

PREMIER GARDE. Où est la reine?

CHARMION. Parlez bas ; ne l'éveillez point.

PREMIER GARDE. César a envoyé, —

CHARMION. Un messager trop lent. (*Elle s'applique un aspic au bras.*) Oh! viens! allons, dépêche-toi! Je commence à te sentir.

PREMIER GARDE. Approchons. Oh! il y a quelque malheur d'arrivé ; César est trompé.

DEUXIÈME GARDE. Dolabella vient d'arriver de la part de César ; appelez-le.

PREMIER GARDE. Qu'est-ce que je vois? — Charmion, voilà qui est bien mal !

CHARMION. Voilà, au contraire, qui est bien, et digne d'une princesse descendue de tant d'illustres monarques! Ah! soldat! (*Elle meurt.*)

Entre DOLABELLA.

DOLABELLA. Que se passe-t-il ici?

DEUXIÈME GARDE. Toutes sont mortes.

DOLABELLA. César, tes pressentiments se réalisent : tu viens pour voir accomplir l'acte funeste que tu as tant cherché à prévenir.

UNE VOIX, *de l'extérieur.* Place, place à César !

Entrent CÉSAR et sa Suite.

DOLABELLA. Seigneur, vos prévisions n'étaient que trop justes : ce que vous redoutiez est fait.

CÉSAR. Intrépide jusqu'au dernier moment! elle avait pénétré nos desseins, et, dans sa fierté de reine, elle a fait à sa volonté. — Comment sont-elles mortes? je ne vois sur elles aucune trace de sang.

DOLABELLA, *aux Gardes.* Qui les a quittées le dernier?

PREMIER GARDE. Un pauvre villageois qui leur a apporté des figues. Voià sa corbeille.

CÉSAR. C'étaient donc des figues empoisonnées?

PREMIER GARDE. O César ! Charmion que vous voyez là était encore vivante il y a un moment. Elle était debout et parlait ; je l'ai trouvée arrangeant le diadème sur le front de sa maitresse expirée. Tout à coup je l'ai vue chanceler et tomber.

CÉSAR. O faiblesse héroïque ! — Si elle avait avalé du poison, on le reconnaîtrait à quelque inflammation extérieure : mais on la dirait endormie, pressant un autre Antoine dans l'énergique étreinte de ses bras voluptueux.

DOLABELLA. Voilà sur son sein une trace de sang et une inflammation; la même chose se remarque sur son bras.

PREMIER GARDE. C'est la trace d'un aspic; ces feuilles de figuier portent encore la bave que laissent les aspics dans les cavernes du Nil.

CÉSAR. Il est probable que c'est ainsi qu'elle est morte ; car je tiens de ses médecins qu'elle s'est livrée à de longues recherches pour trouver les manières de mourir les plus douces. Enlevez-la de son lit de repos, et emportez ses femmes hors de ce monument. Elle sera ensevelie auprès de son Antoine, et nulle tombe sur la terre n'aura enfermé un couple aussi illustre. D'aussi grandes catastrophes frappent d'étonnement ceux-là mêmes qui les ont produites ; et la pitié qu'excitera leur histoire vivra autant que la gloire de celui qui causa leur malheur. Notre armée suivra, dans une pompe solennelle, leur convoi funèbre; puis, nous retournerons à Rome. — C'est toi, Dolabella, que je charge de présider aux préparatifs de cette grande solennité. (*Ils sortent.*)

[1] Il faut supposer qu'Iras s'est appliqué un aspic au bras pendant que sa maîtresse revêtait ses habits royaux, sans quoi on ne saurait comment expliquer sa mort instantanée.

[2] En laissant ainsi à ma portée le moyen de mourir.

FIN D'ANTOINE ET CLÉOPATRE.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ,

COMÉDIE-FÉERIE EN CINQ ACTES.

THÉSÉE, duc d'Athènes.
ÉGÉE, père d'Hermia.
LYSANDRE, DÉMÉTRIUS, amoureux d'Hermia.
PHILOSTRATE, ordonnateur des fêtes de Thésée.
LECOING, charpentier.
VILEBREQUIN, menuisier.
LANAVETTE, tisserand.
FLUTE, marchand de soufflets.
MUFLE, chaudronnier.
MEURT-DE-FAIM, tailleur.
HIPPOLYTE, reine des Amazones, fiancée à Thésée.
HERMIA, fille d'Égée, amoureuse de Lysandre.
HÉLÈNE, amoureuse de Démétrius.
OBÉRON, roi des génies et des fées.
TITANIA, reine des génies et des fées.
FARFADET, ou Robin Bon-Diable, génie.
FLEUR-DE-POIS, TOILE-D'ARAIGNÉE, PAPILLON, GRAIN-DE-MOUTARDE, génies.
PYRAME, THISBÉ, LA MURAILLE, LE CLAIR DE LUNE, LE LION, personnages de l'intermède.
Génies et Fées de la suite d'Obéron et de Titania.
Suite de Thésée et d'Hippolyte.

La Scène est à Athènes et dans un bois des environs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Athènes. — Un appartement dans le palais de Thésée.

Entrent THÉSÉE et sa Suite, HIPPOLYTE, et PHILOSTRATE.

THÉSÉE. Belle Hippolyte, l'heure de notre hymen s'approche; quatre jours fortunés amèneront une lune nouvelle; mais que l'ancienne me semble lente à décroître! Elle pèse à mon impatience, comme une belle-mère ou une douairière par qui le jeune héritier est longtemps sevré de son revenu.

HIPPOLYTE. Quatre jours auront bientôt fait place à autant de nuits; quatre nuits auront bientôt vu le temps s'envoler comme un songe; et alors la lune, pareille à un arc d'argent tendu dans les cieux, éclairera la nuit de nos solennités.

THÉSÉE. Va, Philostrate, invite à la joie la jeunesse athénienne; éveille le génie des plaisirs et de la gaieté; relègue la tristesse dans son tombeau; la pâleur de son front assombrirait nos fêtes. (*Philostrate sort.*)

THÉSÉE, *continuant*. Hippolyte, je vous ai conquise l'épée à la main [1], et c'est sous autres titres que ceux d'un ennemi que j'ai obtenu votre amour; mais je veux vous épouser sous d'autres auspices, au milieu de la pompe, des fêtes et de l'allégresse.

Entrent ÉGÉE, HERMIA, LYSANDRE et DÉMÉTRIUS.

ÉGÉE. Prospérité à Thésée, notre illustre duc!

THÉSÉE. Je vous rends grâces, mon cher Égée. Quelles nouvelles nous annoncez-vous?

ÉGÉE. Je viens, l'âme contristée, porter plainte contre mon enfant, ma fille Hermia. — Avancez, Démétrius. — Mon noble seigneur, cet homme a mon consentement pour l'épouser. — Avancez, Lysandre. — Mon gracieux duc, cet homme a ensorcelé le cœur de mon enfant. — Oui, Lysandre, tu as composé des vers pour elle; tu as échangé avec elle des gages de tendresse; et à la clarté de la lune, tu as sous ses fenêtres chanté d'une voix mensongère les vers d'un amour imposteur; tu as séduit son imagination à l'aide de bracelets tissus de tes cheveux, de bagues, de colifichets, de riens, de futilités, de bouquets, de friandises; moyens toujours puissants sur la jeunesse inexpérimentée: c'est ainsi que tu as adroitement dérobé le cœur de ma fille, transformé l'obéissance qu'elle me doit en obstination rebelle. — Mon gracieux duc, si, à l'instant même, devant vous, elle ne consent pas à épouser Démétrius, je revendique l'antique privilège d'Athènes: elle est à moi, et je puis disposer d'elle; qu'elle choisisse entre la main de ce jeune homme ou une mort immédiate, que, dans ce cas, la loi prononce.

THÉSÉE. Que répondez-vous, Hermia? Réfléchissez, jeune fille; votre père doit être un dieu pour vous; c'est de lui que vous tenez votre être et vos charmes; vous devez être dans ses mains comme une cire molle, dont il peut à son gré laisser subsister la forme ou la détruire. Démétrius est un cavalier digne d'estime.

HERMIA. Il en est de même de Lysandre.

THÉSÉE. Personnellement, oui; mais comme il n'a pas le suffrage de votre père, l'autre doit lui être préféré.

HERMIA. Que mon père n'a-t-il mes yeux!

THÉSÉE. Vos yeux doivent être d'accord avec son jugement.

HERMIA. Je vous supplie, seigneur, de me pardonner. Je ne sais quelle force secrète me rend si hardie, et si je ne porte pas atteinte à la modestie de mon sexe en déclarant mes sentiments devant cette auguste assemblée. Mais je vous conjure de me faire connaître le pire destin qui peut m'advenir si je refuse d'épouser Démétrius.

THÉSÉE. Ce sera ou de subir la mort, ou de renoncer à jamais à la société des hommes. Ainsi donc, belle Hermia, interrogez vos désirs, considérez votre jeunesse, examinez vos penchants; voyez si, en refusant d'accéder au choix de votre père, vous vous sentez capable de porter la livrée des vierges, de vous renfermer à jamais dans l'ombre de la retraite, de passer toute votre vie dans la stérilité, en chantant des hymnes glacés à l'insensible et stérile Diane. Trois fois heureuses celles qui, maîtresses de leurs sens, peuvent soutenir ce monotone pèlerinage; mais plus heureuse ici-bas est la rose qui nous cède ses parfums, que celle qui, se flétrissant sur sa tige virginale, croît, vit et meurt solitaire.

HERMIA. Je veux ainsi, seigneur, croître, vivre et mourir, plutôt que de donner ma virginité à un homme dont je repousse le joug, et dont mon cœur ne consent point à reconnaître la souveraineté.

THÉSÉE. Prenez le temps de la réflexion; et le jour de la lune nouvelle, qui doit entre ma fiancée et moi consacrer les liens d'une union indissoluble, ce jour-là, préparez-vous à mourir pour désobéissance aux volontés de votre père, ou à épouser Démétrius, comme il le désire, ou à jurer sur l'autel de Diane une austérité et une virginité éternelles.

DÉMÉTRIUS. Laissez-vous fléchir, charmante Hermia; — et toi, Lysandre, fais céder ton titre fragile à l'incontestable légitimité de mes droits.

LYSANDRE. Démétrius, vous avez l'affection de son père; épousez-le, et laissez-moi Hermia.

ÉGÉE. Insolent Lysandre! oui, sans doute, il a mon affection; et ce qui est à moi, mon affection le lui donnera; or, ma fille est à moi, et je transmets à Démétrius tous mes droits sur elle.

LYSANDRE, *à Thésée*. Seigneur, je suis aussi haut placé que lui par la naissance et la fortune; mon amour l'emporte sur le sien, mon rang est égal au sien; si même il ne lui est supérieur, et j'ai de plus que lui l'amour de la belle Hermia: pourquoi donc ne soutiendrais-je pas mes droits? Démétrius, je le déclare à sa face, a offert ses hommages à la fille de Nédar, à Hélène, et il a séduit son cœur; cette beauté charmante aime d'un amour idolâtre cet homme inconstant et coupable.

THÉSÉE. J'avoue que ce bruit est venu jusqu'à moi, et je

[1] [illegible]

me proposais d'en parler à Démétrius ; mais préoccupé de mes propres affaires, je n'y ai plus pensé. — Venez avec moi, Démétrius, — et vous aussi, Egée ; venez, j'ai à vous donner à tous deux quelques avis particuliers. — Quant à vous, belle Hermia, préparez-vous à vous conformer aux volontés de votre père ; sinon les lois d'Athènes, que nous n'avons aucun moyen d'adoucir, vous condamnent à mourir, ou à faire vœu de virginité pour le reste de vos jours. — Venez, ma chère Hippolyte ! comment vous trouvez-vous, ma bien-aimée ? — Démétrius, — et vous, Egée, — suivez-moi : j'ai à vous confier une mission pour le jour de notre hymen ; et je veux m'entretenir avec vous sur un sujet qui vous intéresse personnellement.

ÉGÉE. Avec respect et dévouement nous vous suivrons. *Thésée et sa Suite, Hippolyte, Egée et Démétrius sortent.)*

LYSANDRE. Eh bien ! mon amour ? pourquoi vos joues sont-elles si pâles ? Quelle cause a fané sitôt les roses de votre teint ?

HERMIA. Sans doute le manque de pluie, à quoi pourrait aisément suppléer l'orage de mes larmes.

LYSANDRE. Hélas ! je n'ai jamais lu, je n'ai jamais entendu dire que l'amour sincère eût un cours paisible ; tantôt c'est la naissance qui diffère, —

HERMIA. Quel supplice, lorsque entre deux amants la distance est trop grande !

LYSANDRE. Tantôt c'est la disproportion d'âge ; —

HERMIA. O tourment ! quand la vieillesse soupire pour un trop jeune sujet !

LYSANDRE. Tantôt il faut que le cœur se détermine par le choix des parents ; —

HERMIA. Quel enfer, de choisir l'objet de son amour par les yeux d'autrui !

LYSANDRE. Ou si ce choix répond à nos sympathies, la guerre, la mort ou la maladie, viennent le traverser : si bien que l'amour est aussi fugitif qu'un son, aussi passager qu'une ombre, aussi court qu'un rêve, aussi rapide que l'éclair qui, soudain, dans la nuit obscure, découvre à nos regards et le ciel et la terre, et avant qu'on ait eu le temps de dire, « Voyez ! » disparaît au sein des ténèbres ; tant il est vrai que tout ce qui brille est prompt à s'évanouir.

HERMIA. Si l'amour sincère a toujours rencontré des obstacles, c'est en vertu d'un décret de la destinée. Apprenons donc à supporter cet inconvénient avec patience, puisque c'est un mal inévitable, aussi habituel aux amants que la rêverie, les songes, les soupirs, les vœux, les larmes, triste accompagnement de l'amour.

LYSANDRE. Le conseil est sage ; écoutez-moi donc, Hermia. J'ai une tante qui est veuve, une riche douairière qui n'a pas d'enfants. Sa demeure est à sept lieues d'Athènes, et elle me chérit comme si j'étais son fils unique. Dans cet asile, Hermia, je puis vous épouser, et les lois rigoureuses d'Athènes ne nous y poursuivront pas. Si donc vous m'aimez, fuyez demain de la maison de votre père. Je vous attendrai dans un bois situé à une lieue de la ville, à l'endroit même où je vous rencontrai un jour avec Hélène, allant célébrer la première aurore de mai.

HERMIA. Mon cher Lysandre ! je te le jure par l'arc le plus fort de Cupidon, par sa flèche dorée la plus acérée ; par la simplesse des colombes de Vénus ; par les nœuds qui enchaînent les âmes et font prospérer les amours ; par le feu qui brûla la reine de Carthage [1], alors qu'elle vit le parjure Troyen fuyant à pleines voiles ; par tous les serments que les hommes ont violés, en plus grand nombre que les femmes n'en firent jamais, j'irai te rejoindre sans faute au rendez-vous que tu m'as assigné.

LYSANDRE. Tenez votre promesse, mon amour. Voici Hélène qui vient à nous.

Entre HÉLÈNE.

HERMIA. Que les dieux vous protégent, belle Hélène ! Où allez-vous ainsi ?

HÉLÈNE. Vous m'appelez belle ? Retirez cette parole. — Démétrius aime la beauté. Que vous êtes heureuse, vous qui êtes belle ! vos yeux sont l'étoile polaire des amants ; vos voix ont une harmonie plus douce que le chant de l'alouette à l'oreille du berger, quand les blés sont verts et l'aubépine en fleurs. Les maladies sont contagieuses ; oh ! que la beauté ne l'est-elle pareillement ! Je gagnerais la vôtre, belle Hermia, avant de vous quitter. Mon oreille saisirait votre voix, mes yeux vos regards, ma voix la suave mélodie de la vôtre. Si le monde m'appartenait, Démétrius excepté, je donnerais tout le reste pour être comme vous. Oh ! enseignez-moi à vous ressembler ; apprenez-moi par quel art vous gouvernez les mouvements du cœur de Démétrius.

HERMIA. Je le regarde avec colère, et cependant il continue à m'aimer.

HÉLÈNE. Oh ! si mon sourire pouvait ce que peut votre colère !

HERMIA. Je lui dis des injures ; il me répond par des protestations d'amour.

HÉLÈNE. Oh ! si mes prières pouvaient obtenir de lui cet amour !

HERMIA. Plus je le hais, plus il s'attache à mes pas.

HÉLÈNE. Plus je l'aime, plus il me hait.

HERMIA. Sa folle passion, Hélène, n'est pas ma faute.

HÉLÈNE. C'est la faute de votre beauté. Plût aux dieux que ce fût la mienne !

HERMIA. Consolez-vous ; il ne reverra plus mon visage ; Lysandre et moi nous allons fuir de ces lieux. Avant que j'eusse vu Lysandre, Athènes était un paradis [1] pour moi. Voyez l'effet charmant qu'a produit mon amour ! il a changé mon ciel en enfer.

LYSANDRE. Hélène, nous allons vous communiquer nos projets. Demain soir, quand Phébé contemplera sa face argentée dans le miroir de l'onde, et fera scintiller la prairie de diamants liquides, à l'heure qui protége la fuite des amants, nous avons résolu de franchir furtivement les portes d'Athènes.

HERMIA. Vous connaissez le bois où, vous et moi, couchées sur un lit de primevères, nous exhalions nos pensées dans le sein l'une de l'autre ; c'est là que Lysandre et moi devons nous réunir ; puis, détournant nos regards d'Athènes, nous irons chercher de nouveaux amis et une patrie nouvelle. Adieu, chère compagne de mon enfance ; prie pour nous, et puisses-tu obtenir ton Démétrius ! — Tiens ta promesse, Lysandre : il faut jusqu'à demain, à l'heure de minuit, nous sevrer du bonheur de nous voir, cet aliment de l'amour. (*Hermia sort.*)

LYSANDRE. Je tiendrai ma promesse, Hermia. — Adieu, Hélène ! Puissiez-vous être aimée de Démétrius comme vous l'aimez vous-même ! (*Lysandre sort.*)

HÉLÈNE, *seule*. Combien certains mortels sont plus heureux que d'autres ! Je passe dans Athènes pour être son égale en beauté. Mais quoi ? Démétrius pense différemment. Il se refuse à reconnaître ce que tout le monde, excepté lui, reconnaît ; et nous sommes aveugles tous deux, lui en se passionnant pour les yeux d'Hermia, moi, en me montrant éprise de son mérite à lui. L'amour peut transformer les choses les plus abjectes et les plus communes, et leur donner de la dignité et de la grâce. L'amour ne voit point avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'âme ; aussi l'enfant ailé, Cupidon, est-il représenté aveugle ; l'amour est dépourvu de tout discernement. Des ailes et point d'yeux, sont l'emblème d'une précipitation imprudente. On dit que l'Amour est un enfant, à cause du peu de raison qu'il apporte dans ses choix. Comme on voit les enfants dans leurs jeux enfreindre sans scrupule leurs puérils serments, de même l'enfant qu'on nomme Amour se parjure en tous lieux. C'est ainsi qu'avant d'avoir vu Hermia, Démétrius disait qu'il n'était qu'à moi seule, et il appuyait son dire d'une grêle de serments ; mais aux rayons d'Hermia cette grêle s'est dissoute, et tous ses serments sont retombés en pluie. Je vais lui révéler la fuite de la belle Hermia ; il ne manquera pas demain soir de se rendre dans la forêt pour suivre ses traces. Si en retour de cet avis j'obtiens de lui quelques remercîments, ce sera de sa part un grand effort ; mais ce sera pour ma douleur un précieux dédommagement que de pouvoir de nouveau jouir de sa présence. (*Elle sort.*)

[1] Shakspeare paraît ici avoir oublié que Thésée est de beaucoup antérieur à Didon, mais on sait que notre auteur ne se fait pas faute d'anachronismes.

[1] L'expression de paradis est plus biblique que mythologique, c'est encore un de ces anachronismes de phraséologie si fréquents dans notre auteur.

SCÈNE II.

Même ville. — L'intérieur d'une chaumière.

Entrent VILEBREQUIN, LANAVETTE, FLUTÉ, MUFLE, LECOING et MEURT-DE-FAIM.

LECOING. Toute notre troupe est-elle ici?

LANAVETTE. Vous devriez nous appeler l'un après l'autre, en suivant l'ordre de la liste.

LECOING. Voici les noms de tous ceux qui, dans la ville d'Athènes, ont été jugés capables de jouer notre intermède devant le duc et la duchesse, le soir du jour de leurs noces.

LANAVETTE. Commencez d'abord, Pierre Lecoing, par nous dire le sujet de la pièce ; puis vous lirez les noms des acteurs et la distribution des rôles.

LECOING. Eh bien! notre pièce, c'est la très-lamentable comédie et très-cruelle mort de Pyrame et Thisbé.

LANAVETTE. Voilà, je vous assure, une chose excellente et des plus gaies. Maintenant, Pierre Lecoing, appelez les acteurs dans l'ordre de la liste. — Mes amis, rangez-vous sur une ligne.

LECOING. Vous répondrez au fur et à mesure que je vous appellerai. — Olivier Lanavette, le tisserand.

LANAVETTE. Me voilà; nommez le rôle qui m'est destiné, et puis continuez.

LECOING. Vous, Olivier Lanavette, vous devez jouer le rôle de Pyrame.

LANAVETTE. Qu'est-ce que Pyrame ? un amoureux ou un tyran?

LECOING. C'est un amoureux qui se tue on ne peut plus galamment pour l'objet de sa flamme.

LANAVETTE. Il faudra des larmes pour jouer ce rôle convenablement. Si c'est moi qui le joue, gare aux yeux de l'auditoire : je provoquerai une averse ; j'exciterai joliment la pitié. Passez aux autres rôles. Néanmoins, c'est dans les rôles de tyran que j'excelle ; par exemple, je jouerais Hercule dans la perfection ; ce serait à faire miauler les chats, à tout fendre. (*Il déclame.*)

> Les rochers en fureur, par leurs chocs redoutables,
> Briseront des cachots les verrous formidables,
> Et le char de Phébus, dans son brillant lointain,
> A son gré cassera les arrêts du destin [1].

En voilà du sublime! Allons, nommez les autres acteurs. C'est le langage d'Hercule, le langage d'un tyran ; un amoureux le prend sur un ton plus plaintif.

LECOING. François Fluté, le marchand de soufflets.

FLUTÉ. Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING. Il faut que vous vous chargiez du rôle de Thisbé.

FLUTÉ. Qu'est-ce que Thisbé ? Est-ce un chevalier errant ?

LECOING. C'est la belle que doit aimer Pyrame.

FLUTÉ. Ma foi, je ne veux pas jouer un rôle de femme ; je commence à avoir de la barbe au menton.

LECOING. Cela ne fait rien ; vous jouerez ce rôle avec un masque, et vous ferez la petite voix autant qu'il vous plaira.

LANAVETTE. Si l'on me permet de cacher ma figure sous le masque, je demande à jouer aussi le rôle de Thisbé. Vous verrez comme je saurai joliment faire la petite voix. (*Imitant la voix d'une femme.*) Thisbé ! Thisbé ! Ah ! Pyrame, mon cher amour ; ta chère Thisbé ! ta bien aimée !

LECOING. Non, non ; il faut que vous fassiez Pyrame, et vous, Fluté, Thisbé.

LANAVETTE. Allons, continuez.

LECOING. Robin Meurt-de-Faim, le tailleur.

MEURT-DE-FAIM. Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING. Robin Meurt-de-Faim, vous ferez la mère de Thisbé. — Thomas Mufle, le chaudronnier.

MUFLE. Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING. Vous, le père de Pyrame ; moi, le père de Thisbé. — Vilebrequin, le menuisier, vous ferez le lion : — voilà, j'espère, des rôles bien distribués.

VILEBREQUIN. Le rôle du lion est-il écrit ? S'il est écrit, je vous prie de me le donner, car j'ai la mémoire lente.

LECOING. Vous pourrez improviser : tout le rôle consiste à rugir.

LANAVETTE. Laissez-moi jouer le lion aussi ; je vous promets de rugir de façon que ce sera plaisir de m'entendre ; je rugirai de manière à faire dire au duc : « Qu'il rugisse encore, qu'il rugisse encore ! »

LECOING. Si vous rugissez d'une manière trop effrayante, vous ferez peur à la duchesse et à ses dames, au point de leur faire jeter des cris ; et c'en serait assez pour nous faire tous pendre.

TOUS. Il n'en faudrait pas plus pour nous faire pendre tous tant que nous sommes.

LANAVETTE. Je conçois, mes amis, que si nous épouvantions les dames, elles seraient assez peu raisonnables pour nous faire pendre ; mais je grossirai ma voix de manière à rendre mes rugissements aussi doux que les roucoulements d'une jeune colombe ; je rugirai comme le rossignol chante.

LECOING. Vous ne pouvez jouer d'autre rôle que celui de Pyrame ; car Pyrame est un homme au visage doux, un aussi beau garçon qu'on en puisse voir ; un aimable et charmant cavalier ; vous voyez bien qu'il faut absolument que vous jouiez Pyrame.

LANAVETTE. Allons, je m'en charge. Quelle barbe prendrai-je pour jouer ce rôle ?

LECOING. Ma foi, celle qu'il vous plaira.

LANAVETTE. Je porterai une barbe couleur paille, ou une barbe couleur orange, ou une barbe violet cramoisi, ou une barbe couleur de tête française, d'un jaune parfait.

LECOING. Il y a des têtes françaises qui n'ont pas de chevelure du tout ; vous joueriez donc votre rôle sans barbe. — Enfin, mes amis, voilà vos rôles : je vous prie, je vous demande, je vous recommande de les apprendre pour demain soir ; nous nous réunirons dans le bois qui avoisine le palais, à un mille de la ville, au clair de la lune : c'est là que nous ferons la répétition : car, si nous nous assemblons dans la ville, nous serons importunés par la foule des curieux, et nos projets seront ébruités. En attendant, je vais dresser la liste du petit matériel théâtral qui nous est indispensable. Soyez exacts, je vous prie.

LANAVETTE. Nous nous y trouverons ; là nous pourrons donner à notre répétition plus d'énergie et d'effet. Appliquez-vous ; sachez parfaitement vos rôles : adieu.

LECOING. Au chêne du duc ; c'est là qu'est le rendez-vous.

LANAVETTE. Cela suffit. Nous y serons sans faute. (*Ils sortent.*)

[1] Ces vers formaient sans doute partie de quelque tirade ampoulée, dans un drame de l'époque.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Un bois aux environs d'Athènes.

UNE FÉE et FARFADET se rencontrent.

FARFADET. Eh bien, jeune fée, où allez-vous comme cela ?

LA FÉE.

> Sur les coteaux, dans les vallons,
> Je franchis forêts et buissons ;
> Je traverse la flamme et l'onde ;
> Je promène en tous lieux ma course vagabonde ;
> Je devance Diane au disque pâlissant ;
> Je sers la reine des génies,
> Et j'arrose dans les prairies
> Ses cercles figurés sur le gazon naissant.
> Vois-tu ces hautes primevères ?
> Vois-tu l'or éclatant dont brillent leurs habits ?
> Ce sont les joyaux, les rubis
> Dont la fée a paré leurs corolles légères.
> Avant que de midi ne vienne la chaleur,
> Je vais sur la terre arrosée
> Chercher des gouttes de rosée,
> Et suspendre une perle au front de chaque fleur.
> Lutin, il faut que je te quitte,
> Adieu donc ; je pars au plus vite ;
> Bientôt votre reine et sa cour
> Vont arriver dans ce séjour.

FARFADET. Le roi tient ici son sabbat cette nuit ; veillez à ce que la reine ne s'offre pas à sa vue ; car Obéron est fort irrité contre elle, de ce qu'elle mène à sa suite un bel enfant dérobé à un roi de l'Inde. Jamais elle n'eut auprès d'elle d'enfant plus joli que celui-là. Le jaloux Obéron veut en faire son page, pour parcourir avec lui les vastes forêts;

mais elle persiste à garder l'enfant chéri, le couronne de fleurs, et fait de lui toute sa félicité. Maintenant le roi et la reine ne se rencontrent plus dans les bosquets, sur le gazon, au bord des ruisseaux limpides, à la brillante clarté des étoiles, qu'aussitôt ils ne se querellent, au point que tous les sylphes vont se cacher de frayeur dans la coupe des glands.

LA FÉE. Ou ton extérieur m'abuse, ou tu es ce lutin espiègle et malin qu'on nomme Robin Bon-Diable; n'est-ce pas toi qui effrayes les jeunes villageoises, qui écrèmes le lait; qui, rendant inutiles tous les efforts de la ménagère, empêches le beurre de prendre et le levain de la boisson de fermenter; qui égares la nuit les voyageurs et ris de leur mésaventure? Ceux qui t'appellent aimable gobelin, Farfadet chéri, ceux-là, tu fais leur ouvrage, et tu leur portes bonheur. N'es-tu pas celui dont je parle?

FARFADET. Tu dis vrai; je suis ce rôdeur nocturne. Je suis le bouffon d'Obéron, et je le fais sourire, lorsque je donne le change à un cheval gras et nourri de fèves succulentes, en imitant le hennissement d'une jeune cavale. Parfois, sous la forme d'une pomme cuite, je me fourre dans la tasse de quelque commère; et lorsqu'elle boit, je viens frapper sa lèvre, et répands sa bière sur sa gorge flétrie. La duègne la plus sage, contant la plus lamentable histoire, me prend parfois pour un escabeau; alors je me dérobe sous elle; elle fait la culbute, et tombe dans un accès de toux; et aussitôt chacun de se tenir les côtes et de rire, d'éternuer, et de jurer dans un paroxysme d'hilarité qu'il n'a jamais passé un plus joyeux quart d'heure. — Mais, place, jeune fée; voici Obéron qui vient.

LA FÉE. Et voici ma maîtresse. — Que je voudrais qu'il fût parti!

SCÈNE II

Même lieu.

Arrivent d'un côté OBERON et sa Suite; de l'autre TITANIA et son cortége.

OBÉRON. Vous ici, à la clarté de la lune, orgueilleuse Titania?

TITANIA. Quoi! le jaloux Obéron? Fées, allons-nous-en; j'ai juré de fuir toujours son lit et sa présence.

OBÉRON. Arrête, épouse impudente et infidèle. Ne suis-je pas ton roi et ton époux?

TITANIA. Alors je suis ta reine et ton épouse : mais que de fois ne t'est-il pas arrivé de quitter secrètement le pays des fées, et, sous la figure de Corin, de rester tout le jour à jouer du chalumeau et à soupirer des vers à l'amoureuse Philis! Pourquoi es-tu ici, de retour des bords les plus reculés de l'Inde? C'est parce que l'altière Amazone, ta maîtresse en brodequins, ton amante guerrière, est sur le point de s'unir à Thésée, et que tu veux semer de bonheur et de joie leur couche nuptiale.

OBÉRON. Il te sied bien, Titania, de parler de mon amitié pour Hippolyte, lorsque tu sais que ton amour pour Thésée m'est connu. N'est-ce pas sous ta conduite qu'à la clarté douteuse des étoiles il s'est évadé des bras de Périgone, qu'il avait enlevée? N'est-ce pas toi qui lui as fait violer sa foi envers la belle Églé, Ariane et Antiope?

TITANIA. Ce sont là des contes forgés par la jalousie. Jamais, depuis le solstice d'été, il ne nous est arrivé de nous réunir sur la montagne, dans la vallée, la forêt ou la prairie, auprès des claires fontaines, ou des ruisseaux bordés de joncs, ou sur le rivage de la mer, pour y danser nos rondes au sifflement des vents, sans que tu sois venu troubler nos plaisirs par tes clameurs importunes. Aussi les vents, las de nous tenir inutilement lieu d'orchestre, pour se venger, ont pompé dans la mer des brouillards contagieux qui, venant à tomber sur les campagnes, ont tellement enflé les plus chétives rivières, qu'elles ont inondé leurs rives. Dès lors, les efforts du bœuf attelé au joug ont été rendus inutiles, le laboureur a perdu le fruit de ses sueurs, et le blé vert a pourri avant que le jeune épi fût orné de son premier duvet, les parcs restent vides dans les champs noyés, et les corbeaux s'engraissent de la mortalité des troupeaux; la fange a recouvert la place où bondissait la danse, et l'œil ne distingue plus dans la prairie les traces qu'y avaient imprimées les pas d'une jeunesse folâtre. Les mortels humains[1] sont sevrés des plaisirs de l'hiver. Les hymnes, les chants sacrés ne charment plus le silence des nuits. — Aussi la lune, cette souveraine des flots, pâle de colère, répand l'humidité dans l'air et fait pleuvoir les rhumes et les catarrhes. Grâce à cette perturbation des éléments, l'ordre des saisons est interverti; la blanche gelée tombe dans le frais giron de la rose vermeille; et au menton du vieil Hiver, sur sa tête glacée, l'Été, comme pour se moquer, suspend le chapelet odorant de ses jeunes boutons. Le printemps, l'été, le fertile automne, l'hiver chagrin, changent réciproquement de livrée, et les hommes étonnés ne les distinguent plus par leurs produits : et la source de tous ces maux, ce sont nos débats et nos dissensions; nous en sommes les auteurs et l'origine.

OBÉRON. Mets-y donc un terme; cela dépend de toi. Pourquoi Titania contrarierait elle son Obéron? Je ne lui demande qu'un enfant pour en faire mon page.

TITANIA. Tu peux te le tenir pour dit; tout l'empire des fées ne me payerait pas cet enfant. Sa mère était une fée du même ordre que moi. Que de fois, dans l'air parfumé de l'Inde, nous avons causé ensemble! Assise à mes côtés sur les sables jaunes de Neptune, elle aimait à suivre sur les flots les navires des marchands; elle riait de voir le vent enfler les voiles et leur donner un gros ventre; enceinte alors de mon jeune écuyer, elle essayait de les imiter en nageant dans l'air; suspendue au-dessus de la terre, elle simulait un navire voguant sur les flots; elle allait et revenait, m'apportant quelque bagatelle, comme si, de retour d'un long voyage, elle m'eût ramené une riche cargaison. Mais elle était mortelle; elle est morte en donnant le jour à cet enfant; et je l'élève pour l'amour d'elle; et pour l'amour d'elle je ne veux pas m'en séparer.

OBÉRON. Combien de temps comptes-tu rester dans ce bois?

TITANIA. Peut-être jusque après les noces de Thésée. Si tu veux paisiblement danser dans nos rondes, et assister à nos ébats au clair de la lune, viens avec nous; sinon, laisse-moi, et j'éviterai ta présence.

OBÉRON. Donne-moi cet enfant, et je suis prêt à te suivre.

TITANIA. Je ne te le donnerais pas pour tout le royaume de la féerie. Fées, partons; nous ne cesserons pas de quereller, si je reste. *(Titania et son cortége s'éloignent.)*

OBÉRON. Va, pars, tu ne sortiras pas de ce bois que je ne t'aie punie de cet outrage. — Mon cher Farfadet, approche. Tu te rappelles le jour où, assis sur un promontoire, j'écoutais une sirène, portée sur le dos d'un dauphin, exhalant des chants si doux et si harmonieux, que la mer turbulente s'apaisait à sa voix, et que des étoiles brusquement détachées de leur sphère venaient pour l'écouter?

FARFADET. Je me le rappelle.

OBÉRON. En cet instant je vis, mais toi tu ne pus le voir, Cupidon tout armé voler dans l'espace qui s'étend entre la froide lune et la terre. Il visa une belle vestale assise sur l'un des trônes de l'Occident[2], et décocha contre elle un trait d'amour des plus acérés, comme si d'un seul coup il eût voulu percer mille cœurs à la fois. Mais je vis la flèche enflammée du jeune Cupidon s'éteindre dans les chastes rayons de la lune humide; et la vestale couronnée, échappée aux atteintes de l'Amour, passa son chemin, absorbée dans ses pensées virginales. Toutefois, je remarquai l'endroit où tomba le trait de Cupidon : il tomba sur une petite fleur d'Occident, autrefois blanche comme le lait, aujourd'hui rougie par la blessure de l'Amour. Les jeunes filles la nomment pensée d'amour. Va me chercher cette fleur : je te l'ai déjà montrée. Le suc de cette fleur exprimé sur des paupières endormies, suffit pour rendre une personne, homme ou femme, éperdument amoureuse de la première créature vivante qu'elle verra. Va me chercher cette plante, et reviens, en moins de temps qu'il n'en faut au Léviathan pour nager une lieue.

FARFADET. Je puis faire le tour de la terre en quarante minutes. *(Farfadet s'éloigne.)*

OBÉRON. Une fois en possession du suc de cette plante, j'épierai Titania dans son sommeil, et j'en laisserai tomber quelques gouttes sur ses yeux; alors le premier objet qui va s'offrir à ses regards, à son réveil, fût-ce un lion, un

[1] Il les appelle les humains, ou mortels humains, par opposition avec les esprits et les fées qui étaient des êtres immortels, bien que placés en dehors de la nature de l'homme.

[2] La reine Élisabeth.



OBÉRON. J'écoutais une sirène, portée sur le dos d'un dauphin. (Acte II, scène II, page 159.)

ours, un loup, un taureau ou un singe, elle s'éprendra d'amour pour lui; et avant de désensorceler sa vue, comme je le puis à l'aide d'une autre herbe, je l'obligerai à me céder son page. Mais qui vient? je suis invisible; écoutons leur entretien.

Arrive DÉMÉTRIUS; HÉLÈNE le suit.

DÉMÉTRIUS. Je ne t'aime pas; cesse donc de me poursuivre. Où sont Lysandre et la belle Hermia? Je tuerai l'un; l'autre me tue. Tu m'as dit qu'ils s'étaient réfugiés dans ce bois; m'y voici, et ma colère est grande de n'y point rencontrer Hermia. Laisse-moi, va-t'en, et ne suis plus mes pas.

HÉLÈNE. Ton cœur dur, ton cœur de diamant m'attire; mais ce n'est pas un fer grossier que tu attires; car mon cœur est pur comme l'acier. Dépouille-toi de ta puissance d'attraction, je ne serai plus prédisposée à te suivre.

DÉMÉTRIUS. Est-ce que je cherche à te plaire? Est-ce que je t'adresse de douces paroles? Est-ce que, au contraire, je ne te dis pas nettement que je ne t'aime pas, que je ne puis pas t'aimer?

HÉLÈNE. Et je ne t'en aime que davantage. Je suis ton épagneul, Démétrius; plus tu me bats, plus je te caresse: traite-moi comme ton épagneul; repousse-moi du pied, frappe-moi, oublie-moi, perds-moi; seulement, tout indigne que je suis, permets-moi de te suivre. Quelle place plus humble puis-je te demander dans ton affection, — et cette place est encore pour moi d'un prix inestimable, — que de demander d'être traitée comme tu traites ton chien?

DÉMÉTRIUS. Cesse de provoquer ma haine; ta vue me fait mal au cœur.

HÉLÈNE. Et moi, mon cœur est malade quand je ne te vois pas.

DÉMÉTRIUS. C'est porter une grande atteinte à la pudeur de ton sexe, que de quitter ainsi la ville, et de te livrer à la merci d'un homme qui ne t'aime pas, que d'exposer imprudemment aux dangers de la nuit et aux mauvais conseils de la solitude le riche trésor de ta virginité.

HÉLÈNE. Ta vertu est mon excuse. La nuit cesse pour moi quand je vois ton visage; et alors je ne me crois plus dans les ténèbres: ce bois n'est pas une solitude; il est peuplé de ta présence; car tu es pour moi le monde entier: comment donc peut-on dire que je suis seule ici, alors que le monde entier m'y contemple?

DÉMÉTRIUS. Je vais m'enfuir loin de toi, et me cacher dans les taillis, te laissant à la merci des bêtes féroces.

HÉLÈNE. L'animal le plus féroce est moins cruel que toi. Fuis où tu voudras; les rôles seront intervertis. Apollon fuit, et Daphné lui donne la chasse; la colombe poursuit le griffon; le timide chevreau redouble de vitesse pour atteindre le tigre. Inutiles efforts! quand c'est la faiblesse qui poursuit et le courage qui fuit.

DÉMÉTRIUS. Je ne veux plus t'entendre; laisse-moi m'éloigner, ou si tu persistes à me suivre, sois certaine que je ne t'épargnerai pas et qu'il t'arrivera malheur dans le bois.

HÉLÈNE. Hélas! dans le temple, à la ville, à la campagne, partout tu fais mon malheur. Quelle honte, Démétrius! Les affronts que tu me fais subir sont un opprobre pour tout mon sexe. Nous ne pouvons, comme les hommes, soutenir notre amour les armes à la main: la nature nous a faites pour recevoir des hommages, et non pour en offrir. Je veux te suivre, et faire de mon enfer un ciel en mourant de la main de ce que j'aime. (*Démétrius et Hélène s'éloignent.*)

OBÉRON. Adieu, nymphe; avant que tu aies quitté ce bois, tu le fuiras, et ce sera lui qui te priera d'amour.

Revient FARFADET.

OBÉRON, *continuant*. Eh bien! as-tu la fleur en question?

FARFADET. Oui, la voici.

OBÉRON. Donne-la-moi, je te prie. Je sais un bosquet où croît le thym sauvage, où la violette se balance auprès de la grande primevère; il est ombragé par le chèvrefeuille odorant, la rose de Damas et la fleur de l'églantier. C'est là qu'à certaines heures de la nuit, lasse de la danse et des plaisirs, Titania repose mollement couchée sur ces fleurs;

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



TITANIA. Quel ange me réveille sur mon lit de fleurs? (Acte III, scène 1re, page 163.)

c'est là que le serpent dépose sa peau brillante, vêtement assez ample pour habiller une fée. Je frotterai légèrement du suc de cette fleur les yeux de Titania, et je remplirai son cerveau d'étranges et hideuses fantaisies. Prends-en également, et cherche dans ce bois. Une jeune et belle Athénienne est éprise d'un jeune homme qui la dédaigne : humecte les yeux de cet ingrat; mais fais en sorte que le premier objet qui s'offrira à sa vue soit la femme dont il est aimé. Tu le reconnaîtras à son costume athénien. Fais la chose avec soin, en sorte qu'il soit plus idolâtre d'elle qu'elle ne l'est de lui. Tu viendras me retrouver avant le premier chant du coq.

FARFADET. Soyez tranquille, monseigneur; votre serviteur exécutera vos ordres. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du bois.

Arrivent TITANIA et sa Cour.

TITANIA. Allons, dansez une ronde, et chantez-moi un air féerique; puis vous vous éloignerez pendant le tiers d'une minute; les uns iront tuer les vers cachés dans les boutons de rose, d'autres feront la guerre aux chauves-souris, pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller mes petits sylphes; d'autres s'occuperont à écarter le bruyant hibou qui fait entendre la nuit son cri sinistre, et qu'étonne la présence de nos esprits délicats. Maintenant, que vos chants bercent mon sommeil; puis, chacune à vos fonctions, et laissez-moi reposer.

UNE JEUNE FÉE *chante.*

Hérissons épineux, serpents au dard jaloux,
N'approchez pas de notre reine,
Couleuvres et lézards qui sillonnez la plaine,
De cette enceinte éloignez-vous.

LE CHŒUR.

Module tes chants, Philomèle;
Par tes mélodieux accents
Plonge en un doux sommeil et son âme et ses sens.
Que rien de malfaisant n'ose s'approcher d'elle;
Pour troubler son repos, que, grâce à notre zèle,
Tous les charmes soient impuissants.

LA JEUNE FÉE.

Que l'araignée ait leurs fils sa toile vaine;
Vous, faucheurs aux longs pieds, limaçons, escarbots,
N'approchez pas de notre reine,
Et respectez son doux repos.

LE CHŒUR.

Module tes chants, Philomèle;
Par tes mélodieux accents
Plonge en un doux sommeil et son âme et ses sens.
Que rien de malfaisant n'ose s'approcher d'elle;
Pour troubler son repos, que, grâce à notre zèle,
Tous les charmes soient impuissants.

UNE FÉE. Partons maintenant, tout est dans l'ordre : qu'une de nous seulement reste en sentinelle. (*Les Fées s'éloignent. Titania s'endort.*)

Arrive OBÉRON.

Il s'approche de Titania et exprime sur ses paupières le suc de la fleur magique.

OBÉRON.

Quand tu rouvriras ta paupière,
Que le premier objet qu'apercevront tes yeux
Enchaîne ton cœur amoureux.
Aime-le. Donne-lui ton âme tout entière;
Quand ce serait un ours, un tigre, un léopard,
Un sanglier hérissant sa crinière,
Qu'il règne sur ton cœur percé de part en part,
Quand tu rouvriras ta paupière.

(*Il s'éloigne.*)

Arrivent LYSANDRE et HERMIA.

LYSANDRE. Mon amour, vous êtes fatiguée d'errer dans ce bois, et je vous avoue que j'ai perdu mon chemin. Si vous le trouvez bon, Hermia, nous nous reposerons un peu, et nous attendrons ici la clarté bienfaisante du jour.

HERMIA. Je le veux bien, Lysandre : cherchez un lit pour vous, moi, je vais reposer ma tête sur ce gazon.

LYSANDRE. Le même tertre de verdure nous servira d'oreiller à tous deux : deux âmes, un seul cœur, un même lit, deux âmes, et une seule foi.

HERMIA. Non, mon cher Lysandre, pour l'amour de moi, mon ami, placez-vous plus loin : ne vous mettez pas si près de moi.

LYSANDRE. Oh! prenez mes paroles dans le sens le plus innocent; le langage des amants doit être interprété par l'amour. Je veux dire que mon cœur est indissolublement lié au vôtre, en sorte que les deux n'en font plus qu'un : nos deux âmes sont enchaînées par le même serment, si bien que nous avons deux âmes et une seule foi. Ne me refusez donc pas une place à côté de vous, et confiez-vous à ma loyauté.

HERMIA. Lysandre s'entend à merveille à soutenir un paradoxe. Me préservent ma vertu et ma fierté de mettre en doute la loyauté de Lysandre! Mais, mon ami, au nom de l'amour et par courtoisie, veuillez reposer un peu plus loin. La pudeur exige cette séparation : elle sied bien à un amant vertueux et à une jeune fille. Tenez-vous donc à une certaine distance. Sur ce, bonsoir, mon doux ami ; que votre amour demeure inaltérable jusqu'à la fin de votre existence chérie.

LYSANDRE. Je joins mes vœux à votre douce prière! Puisse ma vie finir le jour où finira ma fidélité! Voici mon lit, Que le sommeil verse sur vous tous ses pavots!

HERMIA. Qu'il en réserve la moitié pour clore les paupières de celui qui m'adresse ce souhait! (*Ils s'endorment.*)

Arrive FARFADET.

FARFADET. J'ai parcouru la forêt dans tous les sens, mais d'Athénien, je n'en ai point trouvé sur les yeux duquel je pusse essayer la vertu amoureuse de cette fleur. Partout la nuit et le silence! Quel est cet homme? Il porte le costume athénien; c'est celui que m'a désigné mon maître, et qui dédaigne l'amour de la jeune Athénienne ; et la voici ellemême qui dort d'un profond sommeil sur le sol humide et fangeux. La jolie enfant! Elle n'a pas osé se coucher auprès de ce cavalier insensible et discourtois. (*Il fait tomber sur les yeux de Lysandre quelques gouttes du suc magique.*) Mortel sauvage, je répands sur tes yeux les propriétés puissantes que ce charme possède : quand tu t'éveilleras, que l'amour chasse le sommeil loin de tes paupières. Réveilletoi dès que je serai parti ; il faut que j'aille retrouver Obéron. (*Il s'éloigne.*)

DÉMÉTRIUS et HÉLÈNE arrivent en courant.

HÉLÈNE. Cher Démétrius, arrête, quand tu devrais me tuer.

DÉMÉTRIUS. Laisse-moi, te dis-je, et ne me poursuis pas ainsi.

HÉLÈNE. Veux-tu donc m'abandonner ici dans les ténèbres? Oh! non, je t'en conjure.

DÉMÉTRIUS. Demeure, ou malheur à toi! je veux m'en aller seul. (*Démétrius s'éloigne.*)

HÉLÈNE. [illegible]

sang, point de blessure. — Lysandre, si vous êtes vivant, [illegible]

[illegible]

LYSANDRE. Heureux avec Hermia? Non, je regrette les ennuyeux instants que j'ai perdus avec elle. Maintenant, ce n'est pas Hermia, c'est Hélène que j'aime. Qui n'échangerait un corbeau contre une colombe? La volonté de l'homme est gouvernée par sa raison, et ma raison me dit que vous êtes la plus digne d'être aimée. Les fruits n'atteignent leur maturité que dans leur saison; jeune jusqu'alors, ce n'est que d'aujourd'hui que je suis venu à la raison; et arrivé à l'âge où l'homme voit ses facultés atteindre leur plus grande perfection, la raison, servant seule de guide à ma volonté, me montre vos beaux yeux, brillant livre d'amour, où je lis l'expression des plus doux sentiments.

HÉLÈNE. Pourquoi faut-il que je sois en butte à cette amère ironie? En quoi ai-je mérité d'essuyer de votre part de tels mépris? N'est-ce pas assez, jeune homme, n'est-ce pas assez que je n'aie jamais obtenu, qu'il ne me soit jamais donné d'obtenir de Démétrius un bienveillant regard? Faut-il encore que vous insultiez à mon impuissance? C'est bien mal agir, croyez-moi, que de me présenter ainsi votre ironique hommage. Mais adieu ; j'avoue que je vous croyais plus de véritable courtoisie. Faut-il donc qu'une femme, parce qu'elle est dédaignée par un homme, soit insultée par un autre! (*Elle s'éloigne.*)

LYSANDRE. Elle ne voit point Hermia. — Dors, Hermia, et puisses-tu ne jamais t'approcher de Lysandre! De même que l'excès des mets les plus délicieux porte à l'estomac le plus invincible dégoût ; ou de même que les hérésies qu'on abjure sont surtout détestées de ceux qu'elles ont égarés, ainsi toi, l'objet de ma satiété, toi, mon hérésie, sois abhorrée de tous, et surtout de moi! Tout ce que mes facultés ont de puissance, mon amour d'énergie, je le consacre au culte d'Hélène, et je me dévoue à son service. (*Il s'éloigne.*)

HERMIA, *s'éveillant.* A mon secours, Lysandre, à mon secours! Fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein! Hélas! aie pitié de moi! — Quel rêve j'ai fait! Regardez, Lysandre, j'en tremble encore de frayeur. Il me semblait qu'un serpent me dévorait le cœur, et que tu le regardais faire en souriant. — Lysandre! Quoi! m'aurait-il quittée? Lysandre! Seigneur! Quoi! il ne m'entend pas? il est parti? Pas un son, pas une parole? Hélas, où es-tu? Parle, si tu m'entends; parle, au nom de tout ce que tu as de plus cher; je suis prête à m'évanouir de terreur. Non? — Oh! je vois bien que tu n'es pas à portée de m'entendre. Il faut que je trouve à l'instant ou la mort ou toi. (*Elle s'éloigne.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu. — La reine des fées est endormie.

Arrivent LECOING, VILEBREQUIN, LANAVETTE, FLUTE, MUFLE et MEURT-DE-FAIM.

LANAVETTE. Sommes-nous tous ici?

LECOING. Bon, bon, voilà un endroit admirable pour faire notre répétition. Cette pelouse sera notre scène, ce bosquet d'aubépine, nos coulisses; et nous allons jouer la pièce tout comme nous la jouerons devant le duc.

LANAVETTE. Pierre Lecoing! —

LECOING. Que dis-tu, Lanavette?

LANAVETTE. Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont guère. D'abord, Pyrame doit tirer son épée et se tuer, c'est ce que les dames ne supporteront pas. Que répondez-vous à cela?

MUFLE. Par ma foi, voilà un danger qu'il faut éviter!

MEURT-DE-FAIM. Je pense que, tout considéré, il faut renoncer à la tuerie.

LANAVETTE. Pas du tout. J'ai un expédient qui conciliera tout. Écrivez-moi un prologue, et que ce prologue donne à entendre que nous ne ferons de mal à personne avec nos épées, et que Pyrame ne se tue que pour rire; pour plus [illegible], dites que moi, Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais bien le tisserand Lanavette. Cela les [illegible] toute espèce de crainte.

LECOING. Eh bien ! nous aurons un prologue de ce genre, et il sera écrit en vers de huit et de six [1].

LANAVETTE. Non, mettez-en deux de plus : qu'on l'écrive en vers de huit et de huit.

MUFLE. Le lion n'effrayera-t-il pas les dames?

MEURT-DE-FAIM. Je le crains bien, sur ma parole.

LANAVETTE. Mes maîtres, réfléchissez-y bien : amener — Dieu nous en préserve ! — un lion parmi des dames, c'est une chose terrible ; car il n'y a pas d'oie sauvage plus redoutable que le lion vivant ; et c'est à quoi il faut faire attention.

MUFLE. Il faudra, dans un autre prologue, avertir que ce n'est pas un lion.

LANAVETTE. Il y a plus, il faudra que l'acteur chargé de ce rôle dise son nom, qu'à travers le cou du lion il montre à moitié son visage, et qu'il dise ceci ou quelque chose d'approchant : — « Mesdames, ou belles dames, je vous demande, ou je vous prie, ou je vous conjure de ne pas avoir peur, de ne pas trembler : je réponds de votre vie sur la mienne : si vous croyez que c'est un lion que vous avez devant vous, vous vous trompez singulièrement ; non, il n'en est rien : je suis un homme tout comme les autres hommes ; » et alors qu'il décline son nom et dise tout bonnement qu'il est Vilebrequin, le menuisier.

LECOING. Allons, cela sera ainsi : mais il reste encore deux difficultés graves ; c'est, d'abord, d'introduire le clair de lune dans un appartement.

VILEBREQUIN. La lune brillera-t-elle la nuit où nous devons représenter notre pièce ?

LANAVETTE. Un almanach ! un almanach ! regardez dans l'almanach ; voyez s'il fera clair de lune.

LECOING. Oui, la lune brillera cette nuit-là.

LANAVETTE. Alors il faudra laisser ouverte une des fenêtres de la pièce dans laquelle nous jouerons, et la lune y brillera à travers la croisée.

LECOING. Oui, sans doute ; il y aurait encore un autre moyen : un homme viendrait avec un fagot d'épines et une lanterne, et il dirait qu'il vient pour figurer, ou représenter la personne du clair de lune. Mais il y a encore une autre difficulté, il nous faut une muraille dans la grande salle ; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient à travers les fentes d'un mur.

VILEBREQUIN. Vous ne pourrez jamais amener une muraille sur la scène ; qu'en dis-tu, Lanavette ?

LANAVETTE. Il faut que quelqu'un représente la muraille, qu'il ait sur lui quelque enduit de plâtre, d'argile ou de crépi, pour figurer un mur, ou qu'il tienne ses doigts comme cela ; et à travers les interstices, Pyrame et Thisbé se parleront tout bas.

LECOING. Si cela peut se faire, alors tout est pour le mieux ; allons, asseyez-vous tous, enfants, et répétez vos rôles. Vous, Pyrame, commencez : quand vous aurez débité ce que vous avez à dire, vous entrerez dans ce taillis, et ainsi de suite, chacun dans l'ordre de son rôle.

Arrive FARFADET, invisible.

FARFADET. Quels rustiques personnages sont-ce ici [illegible] à deux pas du lieu où repose la reine des fées ? [illegible] une pièce de spectacle qu'on va jouer ? Je veux y assister comme spectateur ; et peut-être y [illegible] l'occasion s'en présente.

LECOING. Parlez, Pyrame. — Thisbé, avancez.

PYRAME, déclamant.

Suaves [illegible] parfums qu'[illegible]

LECOING, le reprenant. De la [illegible].

PYRAME.

. . . . . . [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

(Il s'éloigne.)

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] de la [illegible] qu'il a entendu, et il va [illegible]

[1] De huit et de six syllabes.

THISBÉ, déclamant.

Mon Pyrame chéri, mon amant radieux,
[illegible] de lis, ta figure charmante
[illegible] la rose triomphante ;
Aimable compagnon, [illegible] sans égal,
[illegible], plus nerveux que le jeune cheval
Qui poursuit sans broncher sa course infatigable,
[illegible] au tombeau de Nini.

LECOING. Au tombeau de Ninus ! Mais vous n'en êtes pas encore là ; ce dernier vers fait partie d'une réponse que vous faites plus tard à Pyrame. Vous débitez votre rôle d'une haleine, sans attendre la réplique. — Pyrame, entrez ; votre interlocutrice en est restée à ces mots :

Sa course infatigable.

Reviennent FARFADET et LANAVETTE affublé d'une tête d'âne.

THISBÉ.

Plus léger, plus nerveux que le jeune cheval
Qui poursuit sans broncher sa course infatigable.

PYRAME.

C'est pour toi seulement que je veux être aimable,
Ma Thisbé. .

LECOING, tout effrayé à la vue de la tête d'âne. O monstruosité ! ô prodige ! des esprits malfaisants nous poursuivent. En prières, mes amis ! sauvons-nous ! au secours ! (Toute la troupe s'enfuit.)

FARFADET.

Attendez un peu, mes compères,
Que je vous donne une leçon.
A travers taillis et buissons,
Marécages et fondrières,
Je vais vous tailler des croupières ;
Tantôt cheval, tantôt limier,
Ours sans tête, ou bien sanglier,
Ou bien encore feu qui flambe,
Vous me verrez, plus que vous tous, ingambe ;
Vous m'entendrez, à vos trousses, rugir,
Grogner, japper, étinceler, hennir,
Mieux que ne feraient, sur mon âme,
Ours des bois, sanglier, limier, cheval, ou flamme.

(Il s'éloigne.)

LANAVETTE. Pourquoi fuyez-vous ainsi ! c'est un tour qu'ils me jouent ; ils veulent me faire peur.

Revient MUFLE.

MUFLE. O Lanavette, comme te voilà métamorphosé ! Que vois-je sur tes épaules ?

LANAVETTE. Ce que tu vois ! une tête d'âne qui t'appartient, n'est-il pas vrai ? (Mufle s'éloigne.)

Revient LECOING.

LECOING. Le ciel te bénisse, Lanavette ! le ciel te bénisse ! te voilà métamorphosé. (Il s'éloigne.)

LANAVETTE. Je vois leur malice : ils veulent faire de moi un âne ; ils veulent m'effrayer ; mais ils auront beau faire, je ne bougerai pas de cette place : je vais me promener de long en large, et me mettre à chanter, afin de leur faire voir que je n'ai pas peur. (Il chante.)

[illegible] plumage ;
[illegible] ;
[illegible]
[illegible]

TITANIA, [illegible] Quel [illegible] m'éveille sur mon lit de fleurs ?

LANAVETTE, [illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Sans oser lui répondre, non.

[illegible]
si sot oiseau ? Qui voudrait donner un démenti à un oiseau,
[illegible]

[illegible]

LANAVETTE. [illegible]

qui court. la raison et l'amour vont rarement ensemble : c'est grand dommage que quelque honnête voisin n'entreprenne pas de les réconcilier. Vous voyez que je sais plaisanter dans l'occasion.

TITANIA. Tu es aussi sage que tu es beau.

LANAVETTE. Je ne suis ni l'un ni l'autre; mais si j'avais seulement assez d'esprit pour sortir de ce bois, je croirais en avoir assez pour mon usage.

TITANIA. Ne désire pas sortir de ce bois; tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis une fée d'un ordre supérieur. L'été est à mes ordres, et je t'aime. Viens donc avec moi; je te donnerai des fées et des génies pour te servir; ils t'iront chercher des joyaux au fond de la mer; endormi sur un lit de fleurs, leurs chants berceront ton sommeil, et je purifierai à tel point les grossiers éléments de ta nature mortelle, que tu auras l'élasticité d'un esprit aérien. (*Elle appelle.*) Fleur-de-Pois! Toile-d'Araignée! Papillon! Grain-de-Moutarde!

Arrivent QUATRE GÉNIES.

PREMIER GÉNIE. Me voilà.

DEUXIÈME GÉNIE. Et moi aussi.

TROISIÈME GÉNIE. Et moi aussi.

QUATRIÈME GÉNIE. Et moi aussi.

TOUS. Où faut-il que nous allions?

TITANIA. Soyez bienveillants et courtois pour ce mortel; sautillez devant lui, et gambadez à ses yeux; nourrissez-le d'abricots et de groseilles, de grappes merveilles, de figues vertes et de mûres; dérobez aux abeilles leurs rayons de miel; recueillez leurs cuisses enduites de cire; faites-en des flambeaux que vous allumerez à l'œil radieux du ver luisant, pour éclairer mon bien-aimé à son lever et à son coucher. Arrachez les ailes des papillons diaprés, pour vous en servir, comme d'un éventail, à écarter les rayons de la lune de ses yeux endormis; inclinez-vous devant lui, sylphes, et rendez-lui hommage.

PREMIER GÉNIE. Salut, mortel!

DEUXIÈME GÉNIE. Salut!

TROISIÈME GÉNIE. Salut!

QUATRIÈME GÉNIE. Salut!

LANAVETTE. Je vous rends grâces, en toute sincérité. — Quel est votre nom, je vous prie?

TOILE-D'ARAIGNÉE. Toile-d'Araignée.

LANAVETTE. Je serai ravi de faire avec vous plus ample connaissance, seigneur Toile-d'Araignée; si jamais il m'arrive de me couper le doigt, je prendrai la liberté de m'adresser à vous. — Votre nom, mon honnête monsieur?

FLEUR-DE-POIS. Fleur-de-Pois.

LANAVETTE. Présentez, je vous prie, mes civilités à madame Petit-Pois votre mère, et au seigneur Pois-Chiche votre père. Seigneur Fleur-de-Pois, je serai pareillement enchanté de cultiver votre connaissance. — Votre nom, je vous prie, seigneur?

GRAIN-DE-MOUTARDE. Grain-de-Moutarde.

LANAVETTE. Seigneur Grain-de-Moutarde, je connais parfaitement votre seigneurie. Ce lâche et gigantesque Rostbif a dévoré bien des rejetons de votre maison; je vous assure que ceux de votre race m'ont bien souvent fait venir la larme à l'œil. Je désire beaucoup cultiver votre connaissance, seigneur Grain-de-Moutarde.

TITANIA. Allons, mettez-vous à son service; conduisez-le vers mon berceau. Il me semble que la lune nous regarde d'un œil humide, et quand elle répand des larmes, toutes les fleurs pleurent [illegible], portant le deuil de quelque virginité ravie. Enchaînez la langue de mon bien-aimé; conduisez-le en silence. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Arrive OBÉRON.

OBÉRON. Il me tarde de savoir si Titania s'est éveillée, et quelle est la première créature qui s'est offerte à sa vue et dont il faut qu'elle raffole.

Arrive FARFADET.

OBÉRON, *continuant.* Voici mon messager. — Eh bien, espiègle lutin, quelle partie de plaisir nocturne a-t-on dans ce bois enchanté?

FARFADET. Ma maîtresse est amoureuse d'un monstre. Pendant qu'elle dormait, auprès de son bocage sacré et solitaire, est arrivée une troupe d'imbéciles, de grossiers artisans qui travaillent pour gagner leur pain dans les échoppes d'Athènes; ils venaient faire la répétition d'une pièce qui doit être jouée le jour des noces du grand Thésée. Le plus sot de la stupide bande, chargé du rôle de Pyrame, a quitté la scène et est entré dans un taillis. J'ai profité de ce moment pour l'affubler d'une tête d'âne : son tour étant venu de donner la réplique à sa Thisbé, mon acteur est rentré en scène. A peine les autres l'ont-ils aperçu, pareil à l'oie sauvage qui a rencontré le regard du chasseur à l'affût, ou à une troupe de corneilles qui, à la détonation du mousquet, élevant tour à tour et abaissant leur vol, tout à coup se dispersent et fendent les champs de l'air d'une aile précipitée, tels à sa vue ses compagnons s'enfuient; au bruit de mes pas, de temps en temps, il en tombe un par terre, criant au meurtre, appelant au secours. Dans le trouble de leurs esprits, leurs terreurs insensées se créent un ennemi dans les objets inanimés; les épines et les ronces arrachent leurs vêtements, à celui-ci sa manche, à celui-là son chapeau, qu'ils se hâtent de leur abandonner. Les chassant ainsi devant moi, en proie à leur frayeur insensée, j'avais laissé sur les lieux le beau Pyrame dans sa métamorphose, quand Titania s'est éveillée, et tout aussitôt s'est éprise d'amour pour un âne.

OBÉRON. Voilà qui surpasse mes espérances. Mais as-tu, ainsi que je t'en avais donné l'ordre, versé de notre philtre d'amour sur les yeux de l'Athénien?

FARFADET. Je l'ai trouvé endormi; — c'est pareillement une besogne faite. — La jeune Athénienne était couchée à ses côtés; quand il s'éveillera, son premier regard devra nécessairement tomber sur elle.

Arrivent DÉMÉTRIUS et HERMIA.

OBÉRON. Reste coi; voici l'Athénien en question.

FARFADET. C'est bien la dame; mais l'homme n'est pas le même.

DÉMÉTRIUS. Oh! pourquoi rebutez-vous ainsi un homme qui vous aime avec tant d'ardeur?

HERMIA. Je ne te fais essuyer que mes dédains; mais tu as mérité pire, car je crains bien que tu ne m'aies donné des motifs de te maudire. S'il est vrai que tu aies tué Lysandre pendant son sommeil, déjà un pied dans le crime, achève de t'y plonger, et tue-moi également. Le soleil n'était pas plus fidèle au jour qu'il ne l'était pour moi. Puis-je croire qu'il ait abandonné Hermia endormie? Je croirais tout aussitôt que la terre peut être percée de part en part, et que la lune, pénétrant par cette voie jusque chez les antipodes, pourrait venir à midi opposer sa clarté aux rayons de son frère. Il est impossible que tu ne l'aies pas tué : ce visage sombre et pâle est bien celui d'un meurtrier.

DÉMÉTRIUS. C'est celui de la victime percée au cœur par votre implacable cruauté; et cependant vous, mon assassin, votre beauté resplendit d'un éclat aussi pur que l'étoile de Vénus, qui brille là-haut dans les cieux.

HERMIA. Qu'a cela de commun avec mon Lysandre? Où est-il? O mon bon Démétrius! veux-tu me le rendre?

DÉMÉTRIUS. J'aimerais mieux donner à mes chiens son cadavre.

HERMIA. Loin de moi, monstre! Loin de moi, bête féroce! Tu m'obliges à franchir toutes les bornes, à fouler aux pieds la résignation de mon sexe. Dis-moi, tu l'as donc tué? Sois à jamais rayé de la liste des hommes! Oh! par pitié, dis-moi, dis-moi une fois la vérité : tu l'as donc tué endormi, toi qui, éveillé, n'aurais pas osé le regarder en face? O l'exploit courageux! un ver, une vipère en pourraient faire autant. C'est l'œuvre d'une vipère; jamais serpent ne blessa d'un dard plus empoisonné que le tien, lâche reptile!

DÉMÉTRIUS. Votre fureur se méprend; je ne suis pas coupable du trépas de Lysandre, et rien ne me prouve qu'il soit mort.

HERMIA. Ah! dis-moi, je t'en conjure, dis-moi qu'il est sain et sauf!

DÉMÉTRIUS. Si je pouvais vous l'affirmer, quelle serait ma récompense?

HERMIA. Le privilége de ne me revoir jamais. Sur ce, je fuis ta présence abhorrée. Qu'il soit mort ou vivant, songe à ne plus me revoir. *Elle s'éloigne.*

DÉMÉTRIUS. C'est peine perdue que de la suivre dans l'état

d'irritation où elle se trouve. Reposons-nous ici quelques instants. La douleur n'en devient que plus intense, quand le sommeil, débiteur insolvable, refuse d'acquitter envers nous sa dette; si je l'attends ici, peut-être me payera-t-il un léger à-compte. *(Il s'étend sur le gazon et s'endort.)*

OBÉRON. Qu'as-tu fait? tu t'es complétement mépris; tu as versé le philtre amoureux sur les paupières d'un amant fidèle : il doit résulter de ce quiproquo la transformation de quelque amour légitime, et non la substitution d'un amour raisonnable à un amour déplacé.

FARFADET. Ainsi l'ordonnent les destins : pour un homme resté fidèle, des millions sont fragiles et entassent parjures sur parjures.

OBÉRON. Parcours le bois plus vite que le vent, et fais en sorte de trouver Hélène d'Athènes. Malade d'amour, la pâleur sur les joues, elle exhale des soupirs brûlants qui altèrent la fraîcheur de son sang. A l'aide de quelque enchantement, tâche de l'amener ici. En attendant qu'elle paraisse, je vais charmer les yeux de ce jeune homme.

FARFADET. Je pars, je vole, plus rapide que la flèche décochée de l'arc du Tartare. *(Il s'éloigne.)*

OBÉRON, *versant le suc de la fleur magique sur les yeux de Démétrius.*

Philtre de Cupidon, humecte sa paupière;
Quand son amante va venir,
A ses yeux fais-la resplendir
D'une vive et pure lumière,
Comme on voit briller dans les cieux
De Vénus l'astre radieux.
Si ton réveil, jeune amoureux,
Est éclairé de sa présence,
Demande-lui ta récompense.

Revient FARFADET.

FARFADET. Général de notre féerique armée, Hélène en ce moment s'approche, suivie d'un jeune homme victime de ma méprise, et qui lui demande le salaire de son amour. Voulez-vous que nous assistions à cette risible scène? Quels insensés que ces mortels!

OBÉRON. Tiens-toi à l'écart : le bruit qu'ils vont faire éveillera Démétrius.

FARFADET. Alors ils seront deux à courtiser une femme : cela seul sera un spectacle des plus réjouissants : rien ne me plaît comme l'absurde et le bizarre.

Arrivent LYSANDRE et HÉLÈNE.

LYSANDRE. Pourquoi vous imaginer que c'est pour me moquer que je vous prie d'amour? La moquerie et la dérision n'ont pas les larmes aux yeux : voyez, je pleure en vous parlant, et c'est une preuve de la sincérité de mes paroles. Tout en moi porte l'empreinte de la bonne foi : comment pouvez-vous y voir des signes de mépris?

HÉLÈNE. Vous poursuivez votre imposture avec un talent de plus en plus habile. Quand c'est la vérité qui tue la vérité, quelle lutte à la fois infernale et céleste! Ces hommages appartiennent à Hermia; renoncez-vous à elle? Serments pesés contre serments ne pèsent rien; l'hommage que vous lui adressiez, celui que vous m'offrez maintenant, mis chacun dans l'un des bassins de la balance, ont un poids égal; tous deux sont aussi légers que des paroles en l'air.

LYSANDRE. J'avais perdu l'esprit quand je lui offrais mes hommages.

HÉLÈNE. Vous l'avez perdu maintenant que vous renoncez à elle.

LYSANDRE. Démétrius l'aime, et ne vous aime point.

DÉMÉTRIUS, *s'éveillant*. O Hélène! ô déesse, ô nymphe, ô perfection divine! [illegible]

[illegible]

vous vous liguiez corps et âme pour me tourner en ridicule? Si vous étiez des hommes, comme votre extérieur l'annonce, vous ne traiteriez pas ainsi une femme inoffensive; on ne vous verrait pas me prodiguer serments sur serments, et me louer bien au delà de mon mérite, alors que, j'en suis certaine, vous me haïssez du fond de l'âme! Rivaux tous deux dans votre amour pour Hermia, vous rivalisez d'ardeur à insulter Hélène. O le sublime exploit, l'héroïque entreprise, que de venir, par d'insolentes moqueries, faire monter les larmes aux yeux d'une jeune fille! Des hommes qui auraient le cœur noble ne s'attaqueraient point ainsi à une faible femme, et ne se feraient pas un jeu de pousser à bout sa patience.

LYSANDRE. Votre procédé est peu généreux, Démétrius; cessez d'en agir ainsi, car vous aimez Hermia; je ne l'ignore pas, vous le savez; et ici, je le déclare en toute sincérité, je renonce en votre faveur à tous mes droits à l'amour d'Hermia; renoncez en ma faveur à toute prétention à l'amour d'Hélène, que j'aime et que j'aimerai jusqu'à la mort.

HÉLÈNE. Jamais railleurs ne tinrent un plus sot langage.

DÉMÉTRIUS. Lysandre, garde ton Hermia; je n'en veux point : si je l'aimai jamais, tout cet amour s'est éteint. Mon cœur ne s'est arrêté auprès d'elle qu'en passant, comme un hôte étranger; maintenant il est retourné auprès d'Hélène, pour s'y fixer à jamais, comme dans sa demeure natale.

LYSANDRE. Hélène, cela n'est pas.

DÉMÉTRIUS. Ne cherche point à déprécier des sentiments que tu ne connais pas, ou crains de payer cher ton audace. — Voilà ton amante qui vient, voilà ta bien-aimée.

Arrive HERMIA.

HERMIA. La nuit sombre, en suspendant les fonctions des yeux, rend l'oreille plus prompte à saisir les sons; tout en affaiblissant le sens de la vue, elle double la finesse de l'ouïe. — Mes yeux ne te voient pas, ô Lysandre! c'est le son de ta voix qui m'a guidée vers toi. Mais pourquoi donc, méchant, m'as-tu quittée ainsi?

LYSANDRE. Et pourquoi serait-il resté celui que l'amour pressait de partir?

HERMIA. Et quel amour pouvait chasser Lysandre d'auprès de moi?

LYSANDRE. L'amour de Lysandre, cet amour qui ne lui permettait pas de rester, la belle Hélène, cet astre qui éclaire la nuit d'une clarté plus vive que tous ces globes enflammés, que tous ces yeux de lumière qui étincellent là-haut. Pourquoi me cherches-tu? N'as-tu pas dû comprendre que c'est ma haine pour toi qui m'a fait te quitter ainsi?

HERMIA. Tu ne dis pas ce que tu penses; c'est impossible.

HÉLÈNE. Voyez; elle aussi, elle est du complot! Je vois maintenant qu'ils se sont entendus tous trois pour organiser contre moi ce passe-temps cruel. Outrageuse Hermia! fille ingrate! as-tu tramé, as-tu préparé cette scène d'infâme dérision pour me tourmenter? As-tu donc oublié notre intimité, notre affection de sœur, les heures si douces que nous avons passées ensemble, alors que nous reprochions au temps aux pieds agiles de trop hâter le moment où il fallait nous séparer? Tout cela est-il oublié? tout, l'amitié de l'enfance, l'innocence du jeune âge? Que de fois, rivalisant avec les dieux, nous avons toutes deux, avec nos aiguilles, créé une même fleur, travaillant sur le même modèle, assises sur un seul coussin, chantant la même chanson, sur le même ton, comme si nos mains, nos cœurs, nos voix et nos [illegible] C'est ainsi que nous avons grandi ensemble, pareilles à deux cerises jumelles, qu'on dirait séparées, mais qu'un lien commun rassemble, sœurs charmantes qui s'élèvent sur la même tige; c'est ainsi qu'avec deux corps visibles, nous n'avions qu'un seul cœur, comme on voit dans un blason deux [illegible] appartenant au même écu et couronnés d'une seule crête. Et tu brises le lien de notre ancienne affection, et tu te joins à ces hommes pour insulter ta pauvre amie? [illegible]

[illegible]

dérision et [illegible] visage ? N'est-ce pas aussi à votre [illegible] qui, il n'y a qu'un [illegible] qualifié de déesse, [illegible] adorable et céleste ? Pourquoi [illegible] femme qu'il déteste si [illegible] ? Pourquoi Lysandre renie-t-il votre amour si fortement enraciné dans son âme, et pourquoi me présente-t-il ses hommages, sinon par votre ordre et votre aveu ? Si j'ai moins de grâces que vous en partage, si je traîne [illegible] que vous en amour, si, au contraire, j'ai le malheur d'aimer sans être aimée, c'est une infortune qui devrait exciter votre pitié plutôt que vos mépris.

HERMIA. [illegible] dire par là.

HÉLÈNE. Fort bien, continuez, affectez [illegible]; chuchotez entre vous quand je tourne le dos, faites-vous des signes d'intelligence; soutenez la plaisanterie, menez-la jusqu'au bout; il en sera parlé dans le monde. Si vous aviez un peu d'[illegible] savoir-vivre, vous ne me prendriez pas pour but de vos railleries. Mais adieu; c'est en partie ma faute; la mort ou l'absence l'auront bientôt réparée.

LYSANDRE. Arrêtez, aimable Hélène; écoutez ma justification, ô mon amour, ma vie, mon âme, charmante Hélène!

HÉLÈNE. C'est admirable!

HERMIA, *à Lysandre*. Mon ami, cessez de la railler ainsi.

DÉMÉTRIUS. Si vos prières n'obtiennent pas cela de lui, je saurai l'y forcer, moi.

LYSANDRE. Ta force n'obtiendrait pas plus que ses prières. [illegible] supplications. — Hélène, [illegible] vie que je suis prêt à perdre pour toi, je jure qu'il en a menti celui qui osera dire que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS, *à Hélène*. [illegible] je t'aime plus qu'il ne saurait t'aimer.

LYSANDRE. Si tu soutiens cela, suis-moi, et prouve-le.

DÉMÉTRIUS. Sur-le-champ, viens, —

HERMIA, *s'approchant de Lysandre et s'efforçant de le retenir*. Lysandre, que veut dire ceci?

LYSANDRE. Arrière, Éthiopienne.

DÉMÉTRIUS. Non, non, soyez tranquille. — Lysandre, fais semblant de vouloir te dégager; fais comme si tu voulais [illegible] comme un mouton, va.

LYSANDRE. [illegible] misérable, laisse-moi, ou je te rejette loin de moi comme on rejette un serpent.

HERMIA. Pourquoi tant de rudesse? Que veut dire ce changement [illegible] ?

LYSANDRE. Ton ami? Loin de moi, Tartare basanée! Loin de moi, [illegible] va-t'en.

HERMIA. [illegible]

HÉLÈNE. Oui, certes, et vous aussi.

LYSANDRE. Démétrius, je tiendrai la parole que je t'ai donnée.

DÉMÉTRIUS. Je voudrais en avoir la certitude; car je vois [illegible] parole.

[illegible]

[illegible] espace d'une nuit tu m'as aimée et quittée! Tu m'as quittée! [illegible]

[illegible]

[illegible]

pudeur? Voulez-vous arracher à ma douceur habituelle un langage de colère? Fi donc, hypocrite, vile marionnette!

HERMIA. Marionnette! Pourquoi cette épithète! Ah! j'y suis maintenant. Elle aura établi une comparaison entre sa taille et la mienne; elle aura fait valoir sa haute stature, et, se targuant de cet avantage, c'est par là qu'elle aura su lui plaire. Ne t'es-tu donc placée si haut dans son estime que parce que je suis petite? Je te semble donc bien petite, mât de cocagne? réponds-moi! Je te parais donc bien petite? Toutefois je ne suis pas tellement petite, que mes ongles ne puissent encore atteindre à tes yeux.

HÉLÈNE. Je vous en prie, seigneurs, bien que vous ayez formé le projet de vous moquer de moi, empêchez néanmoins qu'elle ne me blesse. Je ne suis pas méchante, je ne m'entends pas le moins du monde à faire du mal; je suis une vraie fille pour la couardise; ne permettez pas qu'elle me frappe. Vous pourriez croire peut-être que parce qu'elle est plus petite que moi, je puis lui tenir tête.

HERMIA. Plus petite! Vous l'entendez encore?

HÉLÈNE. Ma bonne Hermia, ne sois pas si méchante avec moi; je t'ai toujours aimée, Hermia; j'ai toujours gardé fidèlement tes secrets; jamais je ne t'ai fait de mal; mon seul tort envers toi est d'avoir, poussée par mon amour pour Démétrius, de lui avoir, dis-je, révélé ta fuite dans le bois. Il t'a suivie; l'amour m'a conduite sur ses pas; mais il m'a repoussée loin de lui; il m'a menacée de me frapper, de me fouler aux pieds, de me tuer même. Et maintenant, si vous voulez me laisser partir en paix, je vais ramener ma folle passion dans Athènes, et je ne vous suivrai plus; laissez-moi partir. Vous voyez à quelle fille sotte et simple vous avez affaire.

HERMIA. Eh bien, pars! qui te retient?

HÉLÈNE. Un cœur insensé, que je laisse ici en partant.

HERMIA. Au pouvoir de qui? De Lysandre?

HÉLÈNE. De Démétrius.

LYSANDRE. Ne craignez rien, Hélène; elle ne vous fera pas de mal.

DÉMÉTRIUS. Non, Lysandre, elle ne lui fera pas de mal, quand tu devrais prendre parti pour elle.

HÉLÈNE. Oh! quand elle est en colère, elle est méchante et brutale: c'était une batailleuse quand elle était à l'école, et quoiqu'elle soit petite, elle est à craindre.

HERMIA. [illegible] petite! On me rejettera sans cesse ma petitesse à la face! Souffrirez-vous qu'on m'insulte ainsi? Laissez-moi la joindre.

LYSANDRE. Éloigne-toi, naine, bout de femme, créature nouée, grain de verre, gland de chêne.

DÉMÉTRIUS. [illegible] pour une femme qui n'accepte pas tes services. Ne t'occupe pas d'elle; ne parle pas d'Hélène, ne prends pas sa défense; car si jamais tu as la présomption de témoigner pour elle la moindre velléité d'amour, tu me le payeras cher.

LYSANDRE. Maintenant qu'elle ne me retient plus, suis-moi, si tu l'oses; et voyons qui de nous deux a le plus de droit au cœur d'Hélène.

DÉMÉTRIUS. Que je te suive? Oui, certes; marchons; je ne [illegible] *Lysandre et Démétrius s'éloignent pour aller se battre.*

HERMIA. C'est pourtant vous, la belle, qui êtes cause de tout ce remue-ménage. Ne vous en allez pas.

HÉLÈNE. [illegible] et je ne resterai pas plus longtemps en votre compagnie. Vos mains, quand il s'agit d'en venir aux coups, sont plus promptes que les miennes; mais lorsqu'il est question de fuir, mes jambes sont plus [illegible]

HERMIA. [illegible] plus que dire. [illegible]

OBERON. Voilà pourtant le résultat de ta sottise; tu commets [illegible] quand tu ne fais pas [illegible]

FARFADET. Croyez-moi, roi des esprits, c'est une méprise. [illegible] les yeux d'un Athénien [illegible] fâché du résultat, puisque les querelles de ces gens-là nous ont donné une scène fort amusante.

OBERON. Tu vois que ces deux [illegible] cherchent pour se battre un endroit propice [illegible] redouble

l'obscurité de la nuit. Couvre la voûte étoilée d'un épais brouillard, d'une vapeur humide et noire comme l'Achéron; et fais en sorte d'égarer ces rivaux irrités de manière à ce qu'ils ne puissent se rencontrer. Tantôt imite la voix de Lysandre, et adresse à Démétrius des railleries amères; tantôt raille Lysandre d'une voix qui lui semble celle de Démétrius. Éloigne-les ainsi l'un de l'autre, jusqu'à ce que le sommeil, image de la mort, pose sur leur front ses pieds de plomb et ses ailes de chauve-souris. Alors, tu insinueras dans les yeux de Lysandre le suc de cette herbe: elle a la propriété de dissiper toute illusion qui fascine la vue et de rendre à cet organe ses fonctions habituelles. Lorsqu'ils viendront à s'éveiller, toute cette dérision leur paraitra un rêve, une vision vaine; et ces amants reprendront le chemin d'Athènes, unis par des liens que la mort seule pourra rompre. Pendant que tu t'acquitteras de cette tâche, moi, je vais rejoindre la reine et lui demander son petit Indien; puis j'écarterai de ses yeux le charme qui l'attire vers un monstre, et la paix sera partout rétablie.

FARFADET. Seigneur, il faut nous hâter; car les dragons de la nuit fendent les nuages à plein vol, et déjà brillent là-bas les premiers feux, avant-coureurs de l'aurore: déjà, à son approche, les spectres errants regagnent en foule les cimetières; les âmes maudites, qui ont eu les grands chemins ou les flots pour sépulture, sont déjà rentrées dans leurs couches rongées des vers. Craignant que le jour n'éclaire leur opprobre, elles s'exilent volontairement de la lumière, et se condamnent à habiter éternellement avec la nuit sombre.

OBERON. Mais nous, nous sommes des esprits d'un autre ordre. Il m'est souvent arrivé de chasser avec l'amant de l'Aurore et de parcourir avec lui les forêts jusqu'au moment où la porte d'orient, brillant d'un rouge enflammé, venant à s'ouvrir, verse sur Neptune ses rayons bienfaisants et change en jaune d'or la teinte verdâtre de ses ondes. Cependant, hâte-toi; ne perds pas un instant; nous pouvons encore achever cette opération avant le jour. (*Obéron s'éloigne.*)

FARFADET.

Menons-les par monts et par vaux,
[illegible]
On [illegible] campagne,
[illegible]
[illegible]
Menons-les par monts et par vaux.

En voici déjà un qui vient.

Arrive LYSANDRE.

LYSANDRE. Où es-tu, [illegible] Démétrius?... Réponds-moi.

FARFADET. Me voici, scélérat: en garde, et défends-toi. Où es-tu?

LYSANDRE. Je suis à toi dans un instant.

FARFADET. Suis-moi donc sur un terrain plus égal. (*Lysandre s'éloigne, croyant poursuivre Démétrius.*)

Arrive DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS. Lysandre! parle encore. [illegible]

FARFADET. [illegible]

DÉMÉTRIUS. [illegible]

FARFADET. [illegible]

[illegible] LYSANDRE.

LYSANDRE. [illegible]

[illegible] FARFADET et DÉMÉTRIUS.

FARFADET. [illegible]

DÉMÉTRIUS. Attends-moi, si tu l'oses: car je vois bien que tu cours devant moi, allant d'un endroit à l'autre, sans oser t'arrêter à aucun, ni me regarder en face. Où es-tu?

FARFADET. Viens ici; je suis ici.

DÉMÉTRIUS. Allons, tu te moques de moi, tu me payeras cela cher, si jamais je revois ta face à la clarté du jour! Maintenant, va où tu voudras. La fatigue m'oblige à m'étendre de toute ma longueur sur ce lit humide. — A l'approche du jour attends-toi à recevoir ma visite. (*Il se couche par terre et s'endort.*)

Arrive HÉLÈNE.

HÉLÈNE. O nuit fatigante! ô longue et ennuyeuse nuit! abrége tes heures! Brille à l'orient, aurore bienfaisante, afin que, loin de ces gens qui détestent ma compagnie, je profite de la clarté du jour pour retourner à Athènes! — Et toi, sommeil, qui parfois viens clore les yeux de la douleur, arrache-moi quelque temps à moi-même. (*Elle se couche et s'endort.*)

FARFADET. Il n'y en a encore que trois. Qu'il en vienne une de plus. Deux de chaque sexe, cela fera quatre. La voici qui arrive courroucée et triste. — Cupidon est un enfant bien espiègle de faire ainsi perdre la raison à de pauvres femmes.

Arrive HERMIA.

HERMIA. Jamais je ne fus si lasse, jamais si affligée; humide de rosée et déchirée par les ronces, je ne puis me traîner, ni aller plus loin: mes jambes ne peuvent plus obéir à ma volonté. Reposons-nous ici jusqu'à la pointe du jour: s'ils doivent se battre, que le ciel protége Lysandre! (*Elle se couche par terre.*)

FARFADET.

Jeune amoureux, repose,
Jusqu'au lever du jour.
Sur ta paupière close,
De ce philtre d'amour
Appliquons une dose.

(*Il s'approche de Lysandre et exprime sur ses yeux le jus de l'herbe magique.*)

Quand ton œil s'ouvrira,
De ta première amante
La présence charmante
De joie et de bonheur [illegible];
Et [illegible] vérifiera
Ce vieil adage
De la sagesse du village:
Chacun sa chacune aura,
Jean sa Jeanne,
Martin son âne,
Et tout à souhait marchera.

(*Farfadet s'éloigne, les [illegible] dorment.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent TITANIA et LANAVETTE, [illegible] des Génies et des Fées. OBÉRON, [illegible].

TITANIA. [illegible]

LANAVETTE. [illegible]

FLEUR-DE-POIS. Me voici.

LANAVETTE. [illegible]

[illegible]

LANAVETTE. [illegible]



DÉMÉTRIUS. Lysandre! parle encore. Eh quoi! lâche, tu fuis? (Acte III, scène II, page 167.)

GRAIN-DE-MOUTARDE. Me voici.

LANAVETTE. Donnez-moi une poignée de main, monsieur Grain-de-Moutarde. Trêve de politesse, je vous prie, mon cher monsieur.

GRAIN-DE-MOUTARDE. Que puis-je faire pour votre service?

LANAVETTE. Rien, mon cher monsieur, sinon d'aider le cavalier Fleur-de-Pois à me gratter. Il faut que j'aille chez le barbier, monsieur, car j'ai la face singulièrement velue : et je suis un âne si nerveux que pour peu que mon poil me démange, il faut que je me gratte.

TITANIA. Veux-tu entendre de la musique, mon doux ami?

LANAVETTE. En fait de musique, j'ai l'oreille assez bonne : donnez-moi la clef et les pincettes.

TITANIA. Dis-moi, mon amour, ce que tu désires manger.

LANAVETTE. Je mangerais volontiers un picotin d'avoine, de bonne avoine, bien sèche; je me sens aussi une grande tentation pour une botte de foin; de bon foin, du foin bien succulent, il n'y a rien d'égal à cela.

TITANIA. J'ai une fée agile et ingambe qui ira fouiller dans le magasin de l'écureuil, et t'apportera des noix nouvelles.

LANAVETTE. Je préférerais une poignée ou deux de pois chiches. Mais dites, je vous prie, à vos gens de me laisser tranquille; je me sens une certaine disposition à dormir.

TITANIA. Dors, je te tiendrai dans mes bras. Fées, partez et allez occuper vos postes respectifs. — *Elle le prend dans ses bras.* Ainsi les tiges du chèvrefeuille odorant s'enlacent avec amour; ainsi le lierre entoure étroitement l'écorce de l'ormeau, comme l'anneau de l'époux presse le doigt de la fiancée. Oh! combien je t'aime, combien je t'idolâtre!

OBÉRON s'avance, avec FARFADET.

OBÉRON. Sois le bienvenu, mon cher Robin; vois-tu ce délicieux spectacle? Je commence maintenant à avoir pitié de sa folie. Tout à l'heure, l'ayant rencontrée sur la lisière du bois, occupée à recueillir de doux parfums pour cet odieux imbécile, je lui ai fait des reproches et l'ai vertement tancée. Et en effet, elle avait ceint les tempes velues de son amant de couronnes de fleurs fraîches et odorantes; les gouttes de rosée, qui naguère rayonnaient sur les boutons comme des perles d'Orient, semblaient maintenant, au fond du calice de ces fleurs, comme autant de larmes qui pleuraient leur propre avilissement. Lorsque je l'eus grondée tout à mon aise, et qu'elle eut imploré mon pardon en termes doux et soumis, je lui demandai son petit page; elle me l'accorda sur-le-champ et donna à une de ses fées l'ordre de le conduire sous mon berceau dans mon féerique empire. Maintenant qu'elle m'a cédé cet enfant, je vais guérir ses yeux de leur abominable erreur. Toi, Farfadet, tu rendras à cet artisan athénien la tête que lui donna la nature, afin que se réveillant avec les autres, il retourne à Athènes, sans avoir conservé des événements de cette nuit d'autre souvenir que celui qu'on garde d'un songe déplaisant. Mais commençons par rompre le charme de la reine des fées. (*Il s'approche de Titania et verse sur ses paupières le suc d'une fleur qu'il tient à la main.*)

Reprends ta forme première!
Que tes yeux puissent voir
Comme ils voyaient naguère.
Sur la fleur du Dieu de Cythère,
De la fleur de Diane il est grand le pouvoir.

Allons, ma chère Titania; éveillez-vous, charmante reine.

TITANIA, *s'éveillant.* Mon cher Obéron! quelles visions j'ai eues! Il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBÉRON. Voilà votre amant.

TITANIA. Comment cela s'est-il fait? Oh! combien maintenant mes yeux abhorrent son visage!

OBÉRON. Silence un instant. — Robin, détache cette tête. Titania, appelez la musique, et que ses accords plongent les sens de ces cinq personnages dans un assoupissement plus profond que le sommeil ordinaire.

TITANIA. Musique! holà, musique! donnez-nous des accords qui charment le sommeil.



OBERON [illegible] *d'une fleur.* Acte IV, scène [illegible], page 168.

FARFADET, *faisant disparaître la tête d'âne de Lanavette et lui rendant sa figure naturelle.* Quand tu t'éveilleras, vois avec tes propres yeux, les yeux d'un imbécile.

OBERON. Musique, jouez ! *Une musique* [illegible] *se fait entendre.* Venez, Titania, donnons-nous la main, et imprimons à la terre où sont couchés ces dormeurs, un tremblement qui les berce mollement. Vous et moi, nous sommes réconciliés; demain, à minuit, nous exécuterons dans le palais du duc Thésée des danses solennelles, et nous appellerons sur sa maison toutes les bénédictions du ciel. Là aussi seront unis, en même temps que Thésée, ces deux couples d'amants fidèles, et tout le monde sera dans la joie.

FARFADET.

Monarque du féerique empire,
Écoutez l'alouette et son concert joyeux.

OBERON.

Titania, partons d'un vol silencieux,
[illegible] l'ombre qui se retire,
[illegible] terrestre séjour,
[illegible] le tour
[illegible] la lune errante.

TITANIA.

[illegible] notre aile [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Parmi [illegible]
Titania [illegible]

Ils [illegible]

Arrivent THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE, et leur Suite.

THÉSÉE. Que l'un de vous aille chercher le garde de la forêt, car maintenant [illegible]

¹ A l'occasion de la fête [illegible]

et puisqu'il est encore de bonne heure, je veux que ma bien-aimée entende le concert de mes chiens. Découplez-les dans la vallée occidentale; allez. — Amenez-moi le garde sur-le-champ. — Nous allons, belle Hippolyte, nous rendre au sommet de la montagne, et de là prêter l'oreille à l'harmonieuse confusion de la voix des chiens et de l'écho réunis.

HIPPOLYTE. Je me suis trouvée un jour avec Hercule et Cadmus, lorsqu'ils chassaient l'ours dans une forêt de Crète, avec des chiens de Sparte. Jamais je n'ai entendu de concert plus magnifique : non-seulement la forêt, mais le ciel, les eaux et le pays d'alentour semblaient un vaste clavier sonore. Je n'entendis jamais de dissonance plus musicale, de plus harmonieux fracas.

THÉSÉE. Mes chiens sont de race spartiate, ils ont la gueule large, le poil roux; leurs oreilles pendantes balayent la rosée du matin; ils ont les jambes arquées et un fanon comme les taureaux de Thessalie. Ils sont lents à la poursuite; mais leurs voix sont assorties comme des cloches accordées à l'octave. Jamais en Crète, à Sparte, en Thessalie, le cor de chasse ne donna le signal d'un concert plus harmonieux. Vous en jugerez quand vous l'entendrez. — — Mais, doucement. Quelles sont ces nymphes?

ÉGÉE. Seigneur, c'est ma fille qui est ici endormie. Voici Lysandre; voilà Démétrius; et voici Hélène, la fille du vieux Nédar; je m'étonne de les trouver ici tous ensemble.

THÉSÉE. Ils se sont levés sans doute de grand matin pour [illegible] la fête de Mai; et [illegible] de nos projets, ils sont venus ici se réunir à nous pour cette solennité. — Mais, dites-moi, Égée, n'est-ce pas aujourd'hui qu'Hermia doit vous donner sa réponse sur le choix d'un époux?

ÉGÉE. Oui, seigneur.

THÉSÉE. Allez, qu'on ordonne aux chasseurs de les éveiller [illegible]

[illegible] de la nature de celle qui fait le sujet de ce drame, cela doit suffire pour [illegible]

au son du cor. [illegible] *est poussé. (On entend le son du cor. [illegible] Hermia et Hélène se réveillent en sursaut* [illegible].)

THÉSÉE. Bonjour, mes amis; la Saint-Valentin[1] est passée. [illegible] ne commencent-ils à s'accoupler que d'aujourd'hui?

LYSANDRE. Veuillez nous pardonner, seigneur. *(Ils mettent tous les quatre un genou en terre devant Thésée.)*

THÉSÉE. Levez-vous tous, je vous prie. Je sais que vous deux, vous êtes ennemis et rivaux. D'où vient entre vous ce merveilleux accord? Comment la haine, dépouillant [illegible] à côté de la haine, sans craindre aucun acte d'hostilité?

LYSANDRE. Seigneur, je [illegible] que vous répondre, dans l'étonnement où je suis, moitié endormi, moitié éveillé. Je vous jure que je ne saurais dire comment je suis venu ici. Mais, si je ne me trompe, — car je voudrais dire la vérité, — oui, maintenant je me le rappelle, je suis venu ici avec Hermia; notre projet était de nous enfuir d'Athènes, afin de nous mettre hors de l'atteinte de ses lois.

ÉGÉE, *à Thésée*. Assez, assez, seigneur; vous en avez assez entendu : je réclame contre lui l'application de la loi. — Ils voulaient s'enfuir, ils voulaient, Démétrius, vous ravir votre épouse et rendre nulle ma ferme volonté de vous donner la main de ma fille.

DÉMÉTRIUS. Seigneur, Hélène m'a révélé leur fuite, et l'intention qui les conduisait dans ce bois. Furieux, je les y ai suivis; l'amour y a conduit Hélène sur mes pas. Je ne sais comment cela se fait, seigneur : il faut que ce soit l'ouvrage de quelque puissance inconnue; mon amour pour Hermia s'est fondu comme la neige. Son souvenir n'est plus pour moi que celui d'un vain hochet dont raffolait mon enfance; et maintenant [illegible] objet de ma foi et de toutes les affections de mon âme, l'unique plaisir de mes yeux, c'est Hélène. C'est à elle, seigneur, que j'avais été fiancé avant de voir Hermia. [illegible] comme un malade ses aliments; mais avec la santé, mon goût naturel m'est revenu; à présent je la désire, je l'aime, je soupire après elle, et mon cœur à jamais lui restera fidèle.

THÉSÉE. Heureux amants, vous êtes les bienvenus. Vous nous raconterez plus tard le détail de cette aventure. — Égée, il faut que votre volonté fléchisse devant la mienne; je veux qu'aujourd'hui ces deux couples soient, en même temps que nous, unis par un lien éternel : et comme la matinée est maintenant trop avancée, nous laisserons là notre projet de chasse. — Venez avec nous à Athènes; il n'y aura pour les trois couples qu'une seule et même solennité. (*Thésée, Hippolyte, Égée et leur Suite s'éloignent.*)

DÉMÉTRIUS. Ces souvenirs ne s'offrent plus à moi que dans un lointain confus, comme ces montagnes qu'on prendrait de loin pour des nuages.

HERMIA. Il me semble qu'une illusion d'optique m'abuse [illegible]

[illegible] comme un diamant que j'aurais trouvé, qui est à moi, et [illegible]

[illegible]

que j'étais, — il m'a semblé que j'avais, — mais il serait un fier imbécile l'homme qui aurait la prétention de dire ce qu'il me semblait que j'avais. Les yeux de l'homme n'ont point entendu, les oreilles de l'homme n'ont point vu, la main de l'homme ne saurait goûter, sa langue concevoir, ni son cœur exprimer ce qu'était mon rêve. Il faut que Pierre Lecoing me compose une ballade sur mon rêve : on l'appellera le Rêve du tisserand, parce que c'est un tissu de merveilles; et je la chanterai devant le duc à la fin de quelque pièce. Il est possible même que je la chante à la mort de Thisbé, pour lui donner plus de grâce. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE II.

Athènes. — Une chambre dans la maison de Lecoing.

Entrent LECOING, FLUTÉ, MUFLE et MEURT-DE-FAIM.

LECOING. A-t-on envoyé chez Lanavette? Est-il rentré chez lui?

MEURT-DE-FAIM. On ne sait ce qu'il est devenu. Sans nul doute, il est ensorcelé.

FLUTÉ. S'il ne vient pas, adieu notre pièce; elle ne peut plus aller, n'est-ce pas?

LECOING. C'est impossible. Il n'y a que lui dans toute la ville d'Athènes capable de jouer le rôle de Pyrame.

FLUTÉ. C'est vrai, c'est l'esprit le plus fort qu'il y ait parmi tous les artisans d'Athènes.

LECOING. Et le plus bel homme aussi; sa voix est ce qu'il y a au monde de plus galant.

FLUTÉ. Vous voulez dire de plus agréable; c'est, Dieu nous bénisse, une fort laide qualité que d'être galant.

Entre VILEBREQUIN.

VILEBREQUIN. Messieurs, le duc revient en ce moment du temple, et il y a deux ou trois seigneurs et dames de plus qui se sont mariés avec lui : si notre divertissement avait pu être joué, notre fortune à tous était faite.

FLUTÉ. O mon cher Lanavette ! tu as perdu un revenu de douze sous par jour ta vie durant; il était impossible qu'on ne lui fît pas douze sous par jour : oui, le duc lui aurait fait une rente de douze sous par jour pour avoir joué Pyrame, ou je veux être pendu. Il l'aurait bien mérité : douze sous par jour, ou rien, pour jouer Pyrame.

Entre LANAVETTE.

LANAVETTE. Où sont-ils, les camarades? où sont-ils ces bons enfants?

LECOING. Lanavette ! — O le jour courageux! ô l'heure fortunée !

LANAVETTE. Messieurs, j'ai à vous dire des choses surprenantes; [illegible] car, si je vous le dis, je ne suis pas un véritable Athénien. Je vous dirai les choses sans en rien omettre, exactement comme elles se sont passées.

LECOING. Conte-nous ça, mon cher Lanavette.

LANAVETTE. Je ne vous dirai rien de moi; vous saurez seulement que le duc a dîné : dépêchez-vous de vous habiller; attachez bien vos barbes; mettez des rubans neufs à vos escarpins; rendez-vous immédiatement au palais; que chacun repasse son rôle; car le long et le court de la chose, c'est que notre pièce va être représentée. A tout événement, que Thisbé ait du linge blanc; et que celui qui est chargé du rôle du lion ne rogne pas ses ongles; ils feront l'office des griffes de la bête. Vous tous, très-chers acteurs, ne mangez ni de l'oignon ni de l'ail; car il faut que nous ayons la parole douce, et je ne doute pas que nous n'entendions dire de notre pièce, que c'est la fleur des comé- [illegible]

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

[illegible]

[illegible]

ter foi à ces vieilles fables [illegible] aux amants [illegible] fantaisies bizarres, qui voient au delà [illegible] son peut percevoir. Le fou, l'amant et le poète [illegible] imagination : l'un, c'est le fou, voit plus de démons que l'enfer n'en peut contenir ; l'amant, non moins insensé, voit la beauté d'Hélène sur un front de bohémienne ; le regard du poète, brillant [illegible] tour des cieux à la terre [illegible] aux cieux, et pendant que l'imagination [illegible] objets inconnus, la plume du poète [illegible] assigne une demeure locale et un nom. Tels sont les caprices d'une imagination forte, que s'il lui arrive de percevoir un sentiment de [illegible] quelque terreur, avec quelle facilité elle prend un buisson pour un ours !

HIPPOLYTE. Oui ; mais tout ce qu'on nous a raconté de cette nuit, la transformation des facultés intellectuelles de tous ces personnages divers, il y a là-dedans plus que les illusions vaines de l'imagination ; tout cela porte le cachet de la réalité, quelque étrange et merveilleuse qu'elle puisse être.

Entrent LYSANDRE, DÉMÉTRIUS, HERMIA et HÉLÈNE.

THÉSÉE. Voici nos amants qui viennent [illegible] et d'allégresse. — Félicité et joie [illegible] l'amour faire goûter à vos cœurs de longs jours d'un bonheur toujours nouveau !

LYSANDRE. Qu'un bonheur plus pur encore que le nôtre ne cesse de vous accompagner dans vos [illegible] et dans votre couche auguste !

THÉSÉE. Voyons, maintenant ; quels divertissements, quelles danses aurons-nous pour passer sans trop d'ennui ce long siècle de trois heures qui doit s'écouler entre le souper et l'heure du coucher ? Où est l'ordinaire ordonnateur de nos fêtes ? Quels divertissements a-t-on préparés ? N'a-t-on pas quelque comédie à nous offrir, pour alléger les angoisses d'une heure de torture ? Appelez Philostrate.

[illegible]

THÉSÉE. Dites, quels amusements nous donnerez-vous [illegible] nous faut absolument quelque passe-temps agréable pour abréger la longueur des heures.

[illegible] Voici la liste des divertissements qui sont préparés ; veuillez choisir celui que vous voulez voir le premier.

THÉSÉE, *lisant*. « Le combat des centaures, chanté par un [illegible] » Nous ne voulons point de cela ; j'en ai fait le récit à ma [illegible] » lèvement des Bacchantes ivres, déchirant dans leur rage » le chantre de la Thrace. » C'est une production déjà vieille ; je l'ai vu jouer à mon retour de ma dernière victoire [illegible] » de la Science, récemment décédée dans la misère. » Ce doit être quelque satire bien acérée, bien mordante, et qui [illegible] gique, ennuyeux et court ! c'est comme qui dirait de la [illegible]

[illegible] plus courte que je connaisse ; mais elle contient encore dix [illegible]

[illegible]

de vous ; je l'ai entendue d'un bout à l'autre : ce n'est rien, [illegible] leur bonne volonté et aux laborieux efforts que fera leur mémoire pour vous plaire.

THÉSÉE. Je veux entendre cette pièce ; ce que la bonne volonté et le zèle nous offrent n'est jamais déplacé. Faites-les venir. — Et vous, mesdames, prenez vos places. (*Philostrate sort.*)

HIPPOLYTE. Je n'aime pas le mauvais quand il excède les bornes, ni voir le zèle succombant dans l'inutilité de ses efforts.

THÉSÉE. Vous ne verrez rien de pareil, mon amour.

HIPPOLYTE. Il dit qu'ils ne peuvent rien faire de supportable en ce genre.

THÉSÉE. En les remerciant pour rien, notre bienveillance n'en aura que plus de mérite. Notre amusement consistera à remarquer leurs bévues ; quand la bonne volonté est impuissante, [illegible] clercs avaient préparé d'avance les compliments qu'ils devaient m'adresser. Quand je les voyais trembler et pâlir, s'interrompre au milieu d'une phrase commencée, bégayer timidement les inflexions de leur langue exercée, rester court et ne pouvoir achever leurs harangues, croyez-moi, mon amour, dans leur silence même je lisais la cordialité de leur accueil ; et la timidité craintive de leur respect m'en disait plus que n'aurait pu m'en apprendre la verbeuse éloquence d'un orateur effronté. Je préfère même dans leur silence l'affection et la sincérité naïve.

Rentre PHILOSTRATE.

PHILOSTRATE. Avec votre permission, seigneur, le prologue est tout prêt.

THÉSÉE. Qu'il s'avance. (*Bruit de fanfares.*)

Entre LE PROLOGUE.

LE PROLOGUE. « Si nous [illegible], c'est avec intention — » non de vous déplaire, mais, — déployer devant vous nos » humbles talents, c'est le commencement de la fin, — que » nous nous proposons ; considérez que nous ne venons pas [illegible] » — Pour vous amuser, nous ne sommes pas venus ici. — » Pour vous donner des regrets, les auteurs sont tout prêts, » et leur jeu vous apprendra ce que vous allez probablement apprendre[1]. »

[illegible] qui n'est pas très-fort sur les points et virgules.

LYSANDRE. Il a mené son prologue ventre à terre, comme un jeune cheval qui, une fois lancé, ne sait pas s'arrêter. Il y a là une leçon morale, seigneur. Il ne suffit pas de parler, il faut parler convenablement.

[illegible] son prologue comme [illegible] rendu des sons, mais sans mesure ni accord.

THÉSÉE. Son discours ressemblait à une chaîne embrouillée ; tous les anneaux y étaient, mais en désordre. Qu'avons-nous ensuite ?

[illegible] PYRAME et THISBÉ, LA MURAILLE, LE CLAIR DE LUNE et LE LION.

[illegible] » jusqu'à ce que la vérité vienne tout éclaircir. Cet homme » est Pyrame, si vous voulez le savoir. Cette belle dame est [illegible] » enduit de chaux et de crépi représente une muraille, cette [illegible] » vers les fentes de laquelle il faut que ces pauvres enfants [illegible] » lanterne, son chien et son fagot d'épines, représente le [illegible] » Thisbé arrivait la première, ce terrible animal, qui a nom

[illegible]

» lion, l'effraye, ou plutôt lui fait peur : elle s'enfuit, et dans » sa fuite laisse tomber son voile, que l'infâme lion rougit » de sa gueule ensanglantée. Bientôt arrive Pyrame, beau et » grand jeune homme, et il trouve le voile sanglant de sa » fidèle Thisbé qu'il croit morte ; sur quoi, tirant son épée, » d'un bras cruel et coupable, il la plonge bravement dans » sa poitrine, d'où le sang s'élance à gros bouillons. Thisbé, » qui s'était réfugiée à l'ombre d'un mûrier, arrive, saisit » le poignard de son ami, et meurt. Le Lion, le Clair-de-» lune, la Muraille et les deux amants vous diront le reste » en détail dans le dialogue qu'ils vont avoir pendant qu'ils » seront en scène. » (*Le Prologue, Thisbé, le Lion et le Clair-de-lune sortent.*)

THESÉE. Je voudrais bien savoir si le Lion doit parler.

DÉMÉTRIUS. Pourquoi pas? Un lion peut bien parler, il y a tant d'ânes qui parlent.

LA MURAILLE. « Dans cet intermède il se trouve que moi, » qui m'appelle Mufle, je représente une muraille, mais une » muraille, je vous prie de le croire, qui a une fente ou » crevasse à travers laquelle nos deux amants, Pyrame et » Thisbé, s'entretenaient fort souvent en secret. Cette chaux, » ce crépi et cette pierre vous indiquent que je suis une mu-» raille ; c'est effectivement ce qui est. Et voici, de gauche à » droite, la crevasse à travers laquelle ces timides amants » doivent se parler. »

THÉSÉE. Peut-on exiger que du mortier et de la chaux parlent mieux que cela ?

DÉMÉTRIUS. C'est bien le mur le plus spirituel que j'aie jamais entendu causer.

THÉSÉE. Voilà Pyrame qui s'approche de la muraille ; écoutons.

PYRAME s'avance.

PYRAME. « O nuit au visage sombre ! ô nuit noire ! ô nuit » qui es partout où le jour n'est pas ! ô nuit, ô nuit! hé-» las, hélas! hélas! — Je crains que ma Thisbé n'ait ou-» blié sa promesse ! — Et toi, ô muraille, ô aimable et » charmante muraille, interposée entre le terrain de son » père et le mien, ô muraille, ô muraille aimable et char-» mante muraille, montre-moi ta crevasse, que je regarde » à travers. (*La Muraille lui présente sa main dont les doigts » sont quelque peu entr'ouverts.*) Merci, muraille officieuse. » Qu'en retour de ce service, Jupiter te protège ! — Mais » que vois-je ? je ne vois pas Thisbé. O méchante muraille, » au travers de laquelle je ne vois pas celle qui fait mon » bonheur ! maudites soient tes pierres, pour m'avoir ainsi » trompé ! »

THESÉE. Puisque la muraille a l'usage de la raison, il me semble qu'elle devrait lui rendre ses malédictions.

PYRAME. Non, certes, elle ne le doit pas. — Après ces mots, *pour m'avoir ainsi trompé*, Thisbé doit paraître ; et je dois la voir venir à travers la fente de la muraille ; vous allez voir que les choses vont se passer comme je vous l'ai dit. — La voilà qui arrive.

THISBÉ s'avance.

THISBÉ. « O muraille, que de fois tu as entendu mes gé-» missements te reprocher de me séparer du beau Pyrame ! » Que de fois mes lèvres vermeilles ont baisé tes pierres, » tes pierres cimentées avec de la chaux et du mortier ! »

PYRAME. « J'aperçois une voix, regardons à travers la fente, » pour voir si je n'entendrai pas le visage de ma Thisbé ! » — Thisbé ! »

THISBÉ. « Mon bien-aimé ! Tu es mon bien-aimé, je crois ? »

PYRAME. « Crois ce que tu voudras ; je suis ton ami, et je » suis fidèle comme Limander[1]. »

THISBÉ. « Et moi, je te serai fidèle comme Hélène, jus-» qu'à ce que les Parques m'aient fait mourir. »

PYRAME. « Céphale ne fut pas plus fidèle à Procrus[2]. »

THISBÉ. « Autant que Céphale le fut à Procrus, je le suis » à toi. »

PYRAME. « Oh ! embrasse-moi à travers la crevasse de ce » mur odieux. »

THISBÉ. « Je baise le trou du mur, mais non tes lèvres. »

PYRAME. « Veux-tu venir à l'instant me rejoindre au tom-» beau de Ninus ? »

THISBÉ. « A la vie, à la mort, j'y vais à l'instant. »

[1] Pour Léandre.
[2] Pour Céphale et Procris.

LA MURAILLE. Maintenant, moi, muraille, j'ai rempli mon rôle, et ce rôle étant fini, la muraille s'en va. (*La Muraille, Pyrame et Thisbé sortent.*)

THISBÉ. A présent la muraille qui séparait les deux voisins est à bas.

DÉMÉTRIUS. Il n'y a pas moyen qu'il en soit autrement quand les murs ont des oreilles.

HIPPOLYTE. Voilà bien le gâchis le plus stupide que j'aie jamais entendu.

THÉSÉE. Les meilleurs spectacles ne sont que des illusions ; et les pires les valent, pour peu que l'imagination veuille s'y prêter.

HIPPOLYTE. Il faut donc que ce soit votre imagination, et non la leur.

THÉSÉE. Si nous n'avons pas d'eux une opinion plus désavantageuse que celle qu'ils ont d'eux-mêmes, ils peuvent passer pour d'excellents acteurs. Voilà deux animaux imposants qui s'avancent, un homme et un lion.

Entrent LE LION et LE CLAIR-DE-LUNE.

LE LION. « Mesdames, vous qui ne pouvez entendre sans » frayeur la plus petite souris trotter sur le parquet, vous » pourriez bien ici frémir et trembler aux rugissements d'un » lion furieux. Sachez donc que moi, Vilebrequin, le me-» nuisier, c'est moi qui joue ce lion, mais que je ne suis » pas un lion ; car si j'étais un lion, et si je venais en fu-» reur dans ce lieu, ce serait une chose véritablement la-» mentable. »

THÉSÉE. Voilà un doux animal, et qui a de la conscience.

DÉMÉTRIUS. C'est la meilleure pâte d'animal que j'aie jamais vue.

LYSANDRE. Ce lion est un vrai renard pour le courage.

THÉSÉE. Certainement, et un véritable oison pour la prudence.

DÉMÉTRIUS. Pas tout à fait, seigneur ; car son courage est trop faible pour porter sa prudence, tandis que le renard emporte l'oison.

THÉSÉE. Sa prudence, j'en suis sûr, ne peut porter son courage, pas plus que l'oison n'emporte le renard. Allons, fort bien, laissons-les, lui et sa prudence, et écoutons la Lune.

LE CLAIR-DE-LUNE. « Cette lanterne représente la lune et » ses cornes. »

DÉMÉTRIUS. Il devrait porter des cornes sur la tête.

THÉSÉE. Il ne représente pas la lune en croissant, mais dans son plein ; c'est pour cela qu'on ne voit pas ses cornes.

LE CLAIR-DE-LUNE. « Cette lanterne représente la lune et ses » cornes ; et moi, mon visage représente le visage de la lune. »

THÉSÉE. On a commis là la plus grande de toutes les bévues : l'homme aurait dû mettre sa tête dans la lanterne ; sans cela comment voulez-vous qu'il représente le visage de la lune ?

DÉMÉTRIUS. Il craindrait de se brûler à la chandelle qui est dans la lanterne.

HIPPOLYTE. Voilà une lune qui m'ennuie fort. Je voudrais qu'il y eût un changement de lune.

THÉSÉE. A en juger par son peu de lumière, il paraît qu'elle est dans son déclin. En tous cas, la politesse et la raison veulent que nous attendions qu'elle ait achevé sa révolution.

LYSANDRE. Lune, continue.

LE CLAIR-DE-LUNE. « Tout ce que j'ai à vous dire, c'est » que cette lanterne est la lune ; moi je suis le visage de la » lune, ce fagot d'épines est mon fagot d'épines, et ce chien » est mon chien. »

DÉMÉTRIUS. Tout cela devrait être dans la lanterne ; car tout cela fait partie de la lune. Mais silence, voici Thisbé.

Entre THISBÉ.

THISBÉ. Voici le tombeau du vieux Nini ; où est mon bien-aimé ?

LE LION. Oh ! (*Le Lion rugit. Thisbé se sauve en laissant tomber son voile.*)

DÉMÉTRIUS. Bien rugi, Lion.

THÉSÉE. Bien couru, Thisbé.

HIPPOLYTE. Bien brillé, Lune. — Vraiment, voilà une lune qui luit avec bien de la grâce. (*Le Lion déchire le voile de Thisbé et sort.*)

THÉSÉE. Bien déchiré, Lion.

DÉMÉTRIUS. Et de suite, voilà Pyrame qui vient.

LYSANDRE. Et la lune qui disparaît sans doute.

Entre PYRAME.

PYRAME. « Lune charmante, je te remercie de tes rayons » radieux. Lune, je te remercie de ton éclatante lumière; » car aux rayons d'or de ta clarté brillante, j'espère jouir » de la vue de la fidèle Thisbé. Mais arrêtons! — O horreur! » examinons. Malheureux que je suis! quel affreux spectacle! » Mes yeux, voyez-vous? Est-il bien possible? O ma chère » poulette! ô ma bien-aimée! Eh quoi! ton voile souillé de » sang! Approchez, furies impitoyables! Venez, venez, ô » Parques, couper la trame de mes jours. Tuez-moi, écra- » sez-moi; mettez fin à ma vie, détruisez-moi. »

THÉSÉE. Cet accès de désespoir et la mort d'un ami bien cher seraient capables de rendre un homme triste.

HIPPOLYTE. En vérité, j'ai pitié de lui.

PYRAME. « O nature! pourquoi as-tu créé des lions, puis- » qu'un lion infâme a déflore ma bien-aimée, qui est, — » non, non, — qui était la plus belle femme qui ait jamais » vécu, aimé et porté visage? Coulez, mes pleurs, coulez » avec désespoir; hors du fourreau, mon épée, et perce le » sein de Pyrame, ce sein gauche où le cœur bat; c'est ainsi » que je meurs. (*Il se frappe de son épée.*) Maintenant, je » suis mort; maintenant, je suis parti; mon âme est dans » les cieux : ma langue, perds ta lumière! Lune, prends » ton vol! Maintenant, je meurs, je meurs, je meurs. » (*Il meurt. Le Clair-de-lune sort.*)

LYSANDRE. Le voilà mort.

THÉSÉE. Avec l'aide d'un chirurgien, il pourrait en réchapper encore et redevenir un âne comme auparavant.

HIPPOLYTE. Comment se fait-il que le Clair-de-lune soit parti avant que Thisbé ne soit venue et n'ait retrouvé son amant?

THESÉE. Elle le retrouvera à la clarté des étoiles. — La voici; et sa douleur va terminer la pièce.

Entre THISBÉ.

HIPPOLYTE. Je pense que pour la perte d'un pareil Pyrame, sa douleur sera courte. J'espère qu'elle aura bientôt fini.

DÉMÉTRIUS. Lequel vaut le mieux de Pyrame ou de Thisbé? Je ne donnerais pas un fétu de la différence.

LYSANDRE. Déjà ses beaux yeux l'ont aperçu.

DÉMÉTRIUS. Voilà ses lamentations qui commencent.

THISBÉ. « Est-ce que tu dors, mon amour? Es-tu mort, » ma colombe? O Pyrame, lève-toi, parle, parle. Quoi! » tout à fait muet! mort! mort! une tombe devra recouvrir » tes yeux charmants. Ces lèvres de lis, ce nez vermeil, » ces joues jaunes comme la primevère, tout cela n'est plus, » tout cela n'est plus. Amants, gémissez! Il avait les yeux » verts comme le poireau. O Parques, fatales sœurs, venez, » venez à moi, avec vos mains pâles comme le lait; trem- » pez-les dans le sang, puisque vos ciseaux ont coupé le » fil de soie de ses jours. Ma bouche, pas une parole. » — Viens, fidèle épée; viens, lame, plonge-toi dans » mon sein; — et vous, mes amis, adieu. — Ainsi meurt » Thisbé : adieu, adieu, adieu. » (*Elle se frappe et meurt.*)

THESÉE. Le Claire-de-lune et le Lion restent pour enterrer les morts.

DEMETRIUS. Oui, et la Muraille aussi.

NAVETTE. Non, je vous assure; la Muraille qui séparait leurs pères est à bas. Voulez-vous voir l'Épilogue? ou préférez-vous entendre une danse bergamasque, dansée par deux acteurs de notre troupe?

THÉSÉE. Point d'Épilogue, je vous prie; car votre pièce n'a nul besoin d'apologie. Vous n'avez rien à excuser; quand tous les personnages sont morts, il n'y a de blâme à infliger à personne. Si l'auteur de la pièce avait joué le rôle de Pyrame, et s'était pendu avec la jarretière de Thisbé, cela aurait fait une belle tragédie; et dans tous les cas, c'en est une fort belle, et jouée avec distinction. Mais voyons votre bergamasque, et laissez moi là votre épilogue. (*Une danse bouffonne.*)

THÉSÉE, *continuant.* La langue d'airain de minuit a compté douze heures. — Amants, au lit : voici bientôt l'heure des fées. Je crains bien que nous ne reprenions sur la matinée le sommeil que nous avons enlevé à la nuit. Cette farce grotesque a merveilleusement accéléré la marche pesante des heures. — Chers amis, au lit. — Pour célébrer dignement cette solennité, consacrons une quinzaine aux divertissements nocturnes, et que chaque jour donne le signal de nouveaux plaisirs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Entre FARFADET.

FARFADET.

Voici l'heure de minuit,
Où le loup hurle, où le lion rugit;
Où, las des travaux de la veille,
Le laboureur ronfle et sommeille;
Où, dans l'âtre de la maison,
On éteint le dernier tison.
C'est l'heure où la chouette, au milieu des ténèbres
Exhalant ses accents funèbres,
Porte au mortel souffrant un souvenir de deuil,
Et lui rappelle son cercueil.
C'est l'heure où des tombeaux la pierre se découvre,
Où du sépulcre qui s'entr'ouvre,
Le spectre osant franchir le seuil,
Se promène, couvert de son drap mortuaire,
Dans le sentier qui mène au sanctuaire.
Voici l'heure où des airs nous autres habitants,
Loin du soleil aux rayons éclatants,
Suivant le char de la nuit sombre,
Comme un songe léger qui voltige dans l'ombre,
Nous venons célébrer nos nocturnes sabbats
Et prendre nos joyeux ébats.
Que pas une souris, trottant dans cette enceinte,
Ne trouble le repos de cette maison sainte!
Mais il faut qu'avec soin ce lieu soit balayé;
C'est pour cela que je suis envoyé.

Entrent OBÉRON et TITANIA, avec leur cortége de Génies et de Fées.

OBERON.

A l'éclat vacillant, aux mourantes clartés
Du feu qui lentement se consume dans l'âtre,
Esprits de l'air, dansez, sautez,
Légers comme l'oiseau folâtre
Qui sautille dans le buisson;
Et répétez tous ma chanson.

TITANIA.

Observez bien le rhythme et la cadence,
Et retenez les paroles par cœur;
Puis à nos chants joignant la danse,
Nous tenant par la main, nous chanterons en chœur.

CHANT ET DANSE.

OBERON.

Jusqu'à l'aube matinale,
Dans ce palais dispersez-vous;
Moi, je vais au lit des époux :
Je bénirai leur couche nuptiale.
Les enfants qui naîtront de ces couples heureux
Seront comblés de la faveur des cieux;
Chacun de ces amants, à ses serments fidèle,
Nourrira dans son cœur une flamme éternelle;
Leurs enfants seront beaux; la nature sur eux,
Prodigue, déployant sa bonté souveraine,
N'en marquera pas un du cachet de sa haine.

Comme un songe léger qui voltige dans l'ombre,
Esprits de l'air, sylphes joyeux,
Prenez ces gouttes de rosée,
Et que par vous chaque chambre arrosée
Soit à jamais
Un asile sacré de bonheur et de paix.
Dans la sécurité que son hôte y repose,
Et que jamais le chagrin ne s'y pose.
Allez, volez, parcourez ce séjour,
Et venez me rejoindre aux premiers feux du jour.

(*Oberon, Titania et leur cortége sortent.*)

FARFADET.

Si nous, fantômes vains, troupe errante et futile,
Nous avons fait pour plaire un effort inutile,
Mettez que vous dormiez d'un sommeil calme et doux
Lorsque ces visions ont passé devant vous,
Du drame singulier représenté par nous

Si vous trouvez la trame trop légère,
[illegible] votre courroux
[illegible] trop sévère
Votre pardon pourra nous corriger ;
[illegible] l'injure ;
[illegible], je jure
Sous peu de vous dédommager ;

Si je ne tiens pas ma parole,
Dites que je suis un menteur.
Adieu donc, bonne nuit, spectateur bénévole.
Pour montrer votre bonne humeur,
Claquez des mains, applaudissez sans honte,
Et robin vous en tiendra compte.
(Il sort.)

FIN DU SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

TIMON D'ATHÈNES.

DRAME EN CINQ ACTES.

TIMON, [illegible].
LUCIUS, [illegible]
[illegible], [illegible] de Timon.
SEMPRONIUS, [illegible]
VENTIDIUS, [illegible] de Timon.
APEMANTUS, philosophe [illegible].
ALCIBIADE, [illegible].
FLAVIUS, [illegible] de Timon.
FLAMINIUS,
LUCILIUS, serviteurs de Timon.
SERVILIUS,
HORTENSIUS,
CAPHIS,
PHILOTAS, serviteurs des créanciers de Timon.
TITUS,
LUCIUS,
DEUX SERVITEURS DE VARRON ET UN SERVITEUR D'ISIDORE (DEUX DES CRÉANCIERS DE TIMON).
CUPIDON.
PLUSIEURS MASQUES.
TROIS ÉTRANGERS.
UN POÈTE.
UN PEINTRE.
UN JOAILLIER.
UN MARCHAND.
UN VIEILLARD.
UN PAGE.
UN BOUFFON.
PHRYNÉ, TIMANDRE, maîtresses d'Alcibiade.

Nobles, Sénateurs, Officiers, Soldats, Voleurs, Domestiques, etc.

La scène est à Athènes et dans un bois aux environs de cette ville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Athènes. — Une salle dans la maison de Timon.

Entrent par différentes portes UN POETE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, UN MARCHAND, et Autres.

LE POETE. Bonjour, seigneur.

LE PEINTRE. Je suis ravi de vous trouver en bonne santé.

LE POETE. Il y a longtemps que je ne vous ai vu. Comment va le monde ?

LE PEINTRE. Il s'use à mesure qu'il vieillit.

LE POETE. On sait cela. Mais n'y a-t-il point quelque rareté particulière, quelque étrangeté qui ne se voie pas tous les jours ? O magie de la munificence, c'est ton charme qui [illegible] en ce lieu tous ces esprits ! Je connais ce marchand.

LE PEINTRE. Je les connais tous deux ; l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND, *au Joaillier.* Oh ! c'est un digne seigneur.

LE JOAILLIER. Cela est incontestable.

LE MARCHAND. C'est un homme incomparable ; sa [illegible], toujours en action, ne s'épuise et ne se lasse jamais. [illegible] point de limites.

LE JOAILLIER. J'ai ici un bijou.

LE MARCHAND. Oh ! laissez-moi le voir, je vous prie ; c'est [illegible] pour le seigneur Timon ?

LE JOAILLIER. S'il veut en donner le prix : mais pour ce qui [illegible]

LE POETE, [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

LE MARCHAND, *au Joaillier, en regardant le diamant.* [illegible]

LE JOAILLIER. [illegible] plus belle [illegible]

LE MARCHAND, *au Poète.* [illegible]

LE POETE. [illegible] Qu'avez-vous là ?

LE PEINTRE. Un tableau, seigneur. — Quand votre poëme doit-il paraître ?

LE POETE. Aussitôt que je l'aurai présenté. — Voyons votre tableau.

LE PEINTRE. C'est un bel ouvrage.

LE POETE. C'est vrai ; voilà des figures qui se détachent supérieurement.

LE PEINTRE. C'est passable.

LE POETE. C'est admirable. Que cette attitude est gracieuse ! Quelle haute intelligence étincelle dans ce regard ! Quelle imagination puissante dans le mouvement de cette lèvre ! Toute muette qu'est cette figure, on dirait qu'elle va parler.

LE PEINTRE. C'est une imitation assez heureuse de la vie réelle. Regardez cette touche. La trouvez-vous bonne ?

LE POETE. Je dirai d'elle qu'elle en remontre à la nature : l'art y est plus vivant que la réalité. *(On voit passer plusieurs sénateurs.)*

LE PEINTRE. Quelle cour assidue on fait au maître de céans !

LE POETE. Les sénateurs d'Athènes : — les heureux mortels !

LE PEINTRE. Regardez, en voilà encore d'autres.

LE POETE. Vous voyez cette affluence, ce déluge de visiteurs. J'ai dans l'ouvrage que voilà et qui est à peine ébauché, représenté un homme objet des hommages et des caresses de ce monde sublunaire. Ma pensée indépendante ne s'adresse à personne en particulier, mais se donne librement carrière sur la cire de mes tablettes[1] : nulle allusion maligne, dans le cours de mon poëme, n'envenime une seule virgule ; mon génie poursuit libre et fier son vol d'aigle, sans laisser après lui la trace de son passage.

LE PEINTRE. Si vous vouliez vous faire comprendre ?

LE POETE. Je vais m'expliquer. Vous voyez comme toutes les conditions, toutes les volontés, depuis les natures légères et frivoles jusqu'aux esprits d'une trempe plus grave et plus austère, viennent offrir leurs services au seigneur Timon : son immense fortune, jointe à son naturel gracieux et bon, subjugue et lui soumet tous les cœurs, tous, depuis l'adulateur dont le visage réfléchit celui du maître, jusqu'à cet A[illegible] qui n'aime rien autant qu'il se hait lui-même : il [illegible] qui ne fléchisse le genou devant Timon, et qui ne s'en retourne heureux s'il a obtenu de lui la faveur d'un coup d'œil.

LE PEINTRE. Je les ai vus causer ensemble.

LE POETE. J'ai peint la Fortune assise sur une haute et

[1] Les anciens écrivaient, avec un stylet, sur des tablettes en cire.

riante colline, comme sur un trône. La base de la montagne est couverte de toutes les sortes de mérites, de tous les genres de talents qui s'agitent sur la surface de ce globe pour améliorer leur condition. Au milieu de cette foule dont les regards sont fixés sur cette souveraine, je représente un homme à qui je donne les traits de Timon. La Fortune, de sa main d'albâtre, lui fait signe d'approcher; aussitôt ceux qui étaient naguère ses rivaux ne sont plus que ses serviteurs et ses esclaves.

LE PEINTRE. C'est on ne peut mieux conçu. Ce trône, cette Fortune, cette colline, cet homme choisi entre tous au milieu de cette foule, et qui, la tête penchée en avant, gravit le mont escarpé pour arriver au bonheur, il me semble que tout cela figurerait bien dans un tableau.

LE POETE. Laissez-moi poursuivre, seigneur : Tous ceux qui tout à l'heure encore étaient ses égaux, quelques-uns même ses supérieurs, à l'instant même s'attachent à ses pas, remplissent ses antichambres de leur foule respectueuse, murmurent à son oreille l'hommage de leur dévouement servile, révèrent jusqu'à son étrier, et ne respirent que par lui.

LE PEINTRE. Eh bien! après?

LE POETE. Le jour où la Fortune, dans un de ses revirements d'humeur, repousse loin d'elle son ci-devant favori, tous ses inférieurs, qui sur ses pas gravissaient à genoux la colline, le laissent rouler en bas, et pas un n'accompagne sa chute.

LE PEINTRE. C'est l'habitude : je pourrais vous faire voir cent tableaux représentant ces coups de la Fortune d'une manière plus frappante que ne font les paroles! Toutefois, vous faites bien de montrer au seigneur Timon qu'il est arrivé plus d'une fois aux yeux vulgaires de voir l'homme puissant tomber les pieds en l'air, la tête en bas.

Fanfare. Entrent TIMON et sa suite; LE SERVITEUR DE VENTIDIUS s'entretient avec lui.

TIMON. Il est en prison, dites-vous?

LE SERVITEUR. Oui, seigneur, sa dette se monte à cinq talents; ses ressources sont épuisées; ses créanciers inflexibles : il vous demande de vouloir bien écrire à ceux qui l'ont fait emprisonner; sinon, tout espoir est perdu pour lui.

TIMON. Noble Ventidius! Allons; je ne suis pas homme à rompre avec un ami au moment où il a besoin de moi. Je le connais pour un homme d'honneur, qui mérite qu'on l'aide, et je l'aiderai. Je payerai sa dette et lui ferai rendre sa liberté.

LE SERVITEUR. Il vous sera éternellement reconnaissant.

TIMON. Présentez-lui mes compliments : je vais envoyer sa rançon; et lorsqu'il sera libre, dites-lui de venir me voir; il ne suffit pas de relever le faible, il faut ensuite le soutenir. Adieu.

LE SERVITEUR. Que toutes les félicités soient votre partage! (*Il sort.*)

Entre UN VIEILLARD D'ATHÈNES.

LE VIEILLARD. Seigneur Timon, veuillez m'entendre.

TIMON. Parlez, bon vieillard.

LE VIEILLARD. Vous avez un serviteur nommé Lucilius?

TIMON. Il est vrai. Que lui voulez-vous?

LE VIEILLARD. Très noble Timon, faites venir cet homme devant vous.

TIMON. Est-il ici? — (*Appelant.*) Lucilius!

Entre LUCILIUS.

LUCILIUS. Me voici, seigneur, à vos ordres.

LE VIEILLARD. Cet homme qui vous appartient, seigneur Timon, [illegible] qu'un homme qui [illegible]

TIMON. Eh bien! après?

LE VIEILLARD. J'ai une fille unique [illegible] mettre tout ce que je possède. Elle est jeune et belle, et je [illegible]

TIMON. [illegible]

LE VIEILLARD. Eh bien, qu'il [illegible]

Il doit trouver en lui-même la récompense de son honnêteté; ce n'est pas ma fille qui doit en faire les frais.

TIMON. L'aime-t-elle?

LE VIEILLARD. Elle est jeune, et disposée à aimer : l'expérience que nous avons des passions nous apprend combien la jeunesse est chose légère.

TIMON, *à Lucilius.* Aimes-tu cette jeune fille?

LUCILIUS. Oui, mon seigneur, et elle agrée mon amour.

LE VIEILLARD. S'il lui arrive de se marier sans mon consentement, j'en prends les dieux à témoins, je choisirai pour héritier le premier mendiant venu, et la déshériterai.

TIMON. Quelle doit être sa dot, si elle trouve un époux sortable?

LE VIEILLARD. Trois talents dès à présent, et plus tard tout ce que je possède.

TIMON. Cet homme m'a servi longtemps : pour fonder sa fortune, je ferai quelques sacrifices; et en cela, je remplirai un devoir. Donnez-lui votre fille. Je ferai pour lui ce que vous ferez pour elle, et je rendrai entre eux la balance égale.

LE VIEILLARD. Très-noble seigneur, donnez-moi votre parole, et ma fille est à lui.

TIMON. Voilà ma main; j'en prends l'engagement sur l'honneur.

LUCILIUS. Recevez, seigneur, mes humbles actions de grâces. Tout ce qui pourra m'advenir de biens et de fortune, je reconnais d'avance le tenir de vous, et le mets à votre disposition. (*Lucilius et le vieillard sortent.*)

LE POETE, *s'approchant de Timon.* Daignez agréer mon travail, et que le ciel vous accorde de longs jours!

TIMON. Je vous remercie; vous aurez de mes nouvelles dans un instant : ne vous éloignez pas. — (*Au Peintre.*) Qu'avez-vous là, mon ami?

LE PEINTRE. Un tableau que je vous prie, seigneur, de vouloir bien accepter.

TIMON. J'aime les tableaux. La peinture nous offre l'homme dans sa réalité, à très-peu de chose près; car depuis que le déshonneur trafique de la nature de l'homme, chez lui l'extérieur est tout. Ces personnages sont pleins de vérité. Votre œuvre me plait, et je vous le prouverai : attendez ici jusqu'à ce que je vous fasse avertir.

LE PEINTRE. Que les dieux vous conservent!

TIMON, *au Joaillier et au Marchand.* Bonjour, seigneurs. Donnez-moi votre main. Nous dînerons ensemble. — (*Au Joaillier.*) Votre bijou a été singulièrement maltraité.

LE JOAILLIER. Comment, maltraité?

TIMON. Oui, on l'a écrasé sous le poids des éloges. Si je vous le payais le prix auquel on l'estime, je me ruinerais.

LE JOAILLIER. Seigneur, il est estimé d'après sa valeur vénale; mais vous savez fort bien que des objets de valeur égale changent de prix en changeant de propriétaire, et sont estimés en raison de l'estime qu'on fait du maître.

TIMON. La plaisanterie est bonne.

LE MARCHAND. Non, seigneur; il ne dit que ce que dit tout le monde.

TIMON. Voici quelqu'un qui vient. Aimez-vous à être morigénés?

Entre APEMANTUS.

LE JOAILLIER. Ce que vous souffrirez, seigneur, nous le souffrirons pareillement.

LE MARCHAND. Il n'épargne personne.

TIMON. Salut, aimable Apemantus.

APEMANTUS. Quand je serai aimable, je te rendrai ton salut. [illegible] quand tu seras le chien de Timon, et [illegible] seront honnêtes gens.

TIMON. Pourquoi les appelles-tu coquins? tu ne les connais pas.

APEMANTUS. Ne sont-ils pas Athéniens?

TIMON. Oui.

APEMANTUS. En ce cas, je maintiens mon dire.

LE JOAILLIER. Tu me connais, Apemantus.

APEMANTUS. Tu le sais bien; je viens de t'appeler par ton nom.

TIMON. Tu es fier, Apemantus.

APEMANTUS. [illegible]

TIMON. [illegible]

APEMANTUS. [illegible] Athénien.



TIMON. Comment trouves-tu ce tableau, Apemantus? — APEMANTUS. Je le trouve fort innocent. (Acte Ier, scène Ire, page 176.)

TIMON. C'est un acte pour lequel tu seras condamné à mort.

APEMANTUS. Sans doute, si c'est un crime digne de mort que de briser la cervelle à qui n'a point de cervelle.

TIMON. Comment trouves-tu ce tableau, Apemantus?

APEMANTUS. Je le trouve fort innocent.

TIMON. Celui qui l'a fait n'est-il pas habile?

APEMANTUS. Il est plus habile encore celui qui a fait le peintre, et toutefois il a fait là un sot ouvrage.

LE PEINTRE. Tu es un chien.

APEMANTUS. Ta mère et moi, nous sommes de la même race. Qu'est-elle si je suis un chien?

TIMON. Veux-tu dîner avec moi, Apemantus?

APEMANTUS. Non, je ne mange pas des hommes.

TIMON. Si tu en mangeais, tu fâcherais les dames.

APEMANTUS. Oh! elles mangent des hommes, c'est ce qui fait que parfois elles ont un gros ventre.

TIMON. C'est une observation indécente.

APEMANTUS. Elle l'est dans ta pensée : prends-la pour ta peine.

TIMON. Comment trouves-tu ce bijou, Apemantus?

APEMANTUS. Moins beau que la probité qui ne coûte pas une obole.

TIMON. Que crois-tu qu'il peut valoir?

APEMANTUS. Pas même la peine que j'y pense. — Eh bien, poëte?

LE POËTE. Eh bien, philosophe?

APEMANTUS. Tu mens.

LE POËTE. N'es-tu pas philosophe?

APEMANTUS. Oui.

LE POËTE. Alors, je ne mens pas.

APEMANTUS. N'es-tu pas poëte?

LE POËTE. Oui.

APEMANTUS. Alors, tu mens : relis ton dernier ouvrage, où dans une fiction poétique tu fais de Timon un digne et vertueux personnage.

LE POËTE. Ce n'est pas une fiction, c'est la vérité.

APEMANTUS. Oui, il est digne de toi; il est digne de te payer tes peines : l'homme qui aime à être flatté est digne du flatteur. Oh! si j'étais riche!

TIMON. Que ferais-tu, Apemantus?

APEMANTUS. Apemantus ferait ce qu'il fait maintenant; il haïrait un riche de toute son âme.

TIMON. Quoi! toi-même?

APEMANTUS. Oui.

TIMON. Pourquoi?

APEMANTUS. Pour avoir sottement souhaité d'être riche. — N'es-tu pas marchand?

LE MARCHAND. Oui, Apemantus.

APEMANTUS. Que le trafic cause ta ruine, à défaut des dieux!

LE MARCHAND. Si le trafic cause ma ruine, ce sera l'ouvrage des dieux!

APEMANTUS. Le trafic est ton dieu; que ton dieu te confonde!

Bruit de trompettes. Entre UN SERVITEUR.

TIMON. Que nous annonce cette trompette?

LE SERVITEUR. L'arrivée d'Alcibiade et d'une vingtaine de cavaliers de sa société.

TIMON. Qu'on aille les recevoir, je te prie; et qu'on les amène ici. (*Quelques serviteurs sortent.*)

TIMON, *au Marchand et au Joaillier*. Vous dînerez avec moi. — (*Au Poëte.*) Ne partez pas que je ne vous aie remercié; et après le dîner, montrez-moi ce poëme. — Je suis charmé de vous voir tous tant que vous êtes.

Entrent ALCIBIADE et sa Société.

TIMON. Soyez le bienvenu, seigneur. (*Ils se saluent.*)

APEMANTUS. Bien; bien, c'est cela. — Que la goutte contracte vos souples articulations! Il n'y a pas la moindre parcelle d'amitié parmi ces coquins doucereux; et cependant, voyez quelles politesses! En vérité, les hommes ne sont plus qu'une race de magots et de singes.

ALCIBIADE. Seigneur, j'étais impatient de vous voir; vous

Paris. — Imprimerie de Walder, rue Bonaparte, 44.



APEMANTUS. Dieux ! quel essaim de frivoles créatures ! Elles dansent. (Acte Ier, scène II, page 178.)

avez prévenu mon désir, et je dévore avidement le bonheur de votre vue.

TIMON. Vous êtes le bienvenu, seigneur ; avant de nous séparer, nous passerons gaiement le temps et varierons nos plaisirs. — Entrons, je vous prie. (*Tous sortent, à l'exception d'Apemantus.*)

Entrent DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Quelle heure est-il, Apemantus ?

APEMANTUS. L'heure d'être honnête homme.

PREMIER SEIGNEUR. Il est toujours cette heure-là.

APEMANTUS. Tu n'en es que plus impardonnable de ne rien faire pour cela.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Tu vas assister au banquet du seigneur Timon ?

APEMANTUS. Oui, pour voir se gorger des fripons et se griser des imbéciles.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Adieu, adieu.

APEMANTUS. Tu es un sot de me dire adieu deux fois.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Pourquoi cela, Apemantus ?

APEMANTUS. Tu aurais dû garder un de tes saluts pour toi, car de moi tu n'en auras point.

PREMIER SEIGNEUR. Va te faire pendre.

APEMANTUS. Je ne veux rien faire à ta requête ; adresse-toi à tes amis.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Va-t'en, chien hargneux, ou je te chasse d'ici.

APEMANTUS. A l'exemple du chien, fuyons les ruades de l'âne. (*Il sort.*)

PREMIER SEIGNEUR. C'est l'opposé même de l'humanité. Voulez-vous que nous entrions et que nous prenions notre part des générosités de Timon ? c'est la perfection de la libéralité.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Il la répand à flots. Plutus, le dieu de l'or, est à ses ordres ; point de service qu'il ne récompense au décuple, point de cadeau qu'il ne paye par un autre qui dépasse toutes les limites de la reconnaissance.

PREMIER SEIGNEUR. Il porte l'âme la plus noble qu'un mortel ait jamais eue.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Puisse-t-il longtemps vivre dans la prospérité ! Entrons-nous ?

PREMIER SEIGNEUR. Je vous suis. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une salle d'apparat dans la maison de Timon.

Les hautbois jouent ; une musique éclatante résonne. Les tables sont servies pour un banquet magnifique. FLAVIUS et autres se préparent à servir les convives. Arrivent avec leur suite TIMON, ALCIBIADE, LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS et autres Sénateurs athéniens ; puis VENTIDIUS. APEMANTUS les suit d'un air morose.

VENTIDIUS. Très-honoré Timon, il a plu aux dieux de se ressouvenir de l'âge de mon père, et de l'appeler au séjour d'une éternelle paix. Il est mort heureux et m'a laissé riche. Je viens, comme la reconnaissance m'en fait un devoir, vous rendre, en les doublant et en y joignant le tribut de mes actions de grâces et de mon dévouement, les talents qui m'ont rendu à la liberté.

TIMON. Aux dieux ne plaise, loyal Ventidius ! vous interprétez mal mon affection. Je vous ai donné cette somme en pur don et à toujours ; et celui-là n'a rien donné qui souffre qu'on lui rende. Les grands de la terre peuvent en user ainsi ; mais nous ne devons pas les imiter. Aux fautes des puissants nul ne trouve à redire.

VENTIDIUS. Quel noble cœur ! (*Tous les convives, par déférence, restent debout les yeux fixés sur Timon.*)

TIMON. Seigneurs, les cérémonies ont été inventées pour colorer l'insuffisance des actes, pour déguiser un froid accueil, une générosité honteuse, qui se repent avant d'avoir agi. Mais là où se trouve l'amitié véritable, les cérémonies sont inutiles. Veuillez, je vous prie, vous asseoir. Toute ma fortune est à vous, plus encore qu'à moi. (*Ils s'asseyent.*)

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, nous en avons toujours été convaincus.

APEMANTUS. Oh! [illegible], vraiment?

TIMON. O Apemantus! tu es le bienvenu.

APEMANTUS. Non, je ne veux pas être le bienvenu ici : je viens pour que tu me mettes à la porte.

TIMON. Fi donc! tu es [illegible] incivil. tu as une humeur qui ne sied pas à un homme; tu as le plus grand tort. — On dit, seigneurs, *ira furor brevis est* [1]; mais cet homme est toujours en colère. Qu'on lui donne une table à part; car il n'aime pas la compagnie, et il n'est pas fait pour elle.

APEMANTUS. Je resterai donc à tes risques et périls, Timon. Je viens pour observer, je t'en avertis.

TIMON. Je ne fais aucune attention à toi; tu es Athénien, cela me suffit pour que tu sois le bienvenu. Je veux ne conserver ici aucune autorité : je t'en conjure, que mon dîner me procure ton silence.

APEMANTUS. Je ne veux pas de ton dîner : je ne pourrais pas le payer par de l'adulation, et il me resterait dans la gorge. O dieux! Quelle foule de parasites dévorent Timon, et il ne le voit pas! Je souffre de voir tant de limiers à la curée d'un seul homme; et, pour comble de folie, c'est cet homme lui-même qui les y excite. Je m'étonne que les hommes puissent se fier aux hommes : il me semble qu'ils devraient les inviter à venir sans couteaux [2]. Il y aurait des viandes d'épargnées, et la sécurité serait plus grande; l'expérience en fait foi. L'homme qui en ce moment est assis à côté du maître de la maison, qui rompt le pain avec lui et boit à sa santé, serait le premier à l'assassiner; cela s'est vu. Si j'étais un homme puissant, je n'oserais boire à table, de peur de laisser voir à ceux qui voudraient me couper la gorge l'endroit le plus favorable pour me porter le coup mortel. Les grands ne devraient jamais boire sans avoir le cou protégé par un gorgerin.

TIMON, *à l'un des convives*. Seigneur, je bois à vous : — que les santés circulent à la ronde.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Qu'elles circulent de mon côté, seigneur.

APEMANTUS. De son côté! voilà un déterminé gaillard! — il sait prendre son temps. — Timon, ces santés-là te rendront malade toi et ta fortune. (*Versant de l'eau dans une coupe.*) Voici un bien [illegible] innocent, l'eau, ce [illegible] liquide, qui n'a jamais mis l'homme dans l'embarras. Cette boisson convient à la nature de mes aliments. L'orgueil préside aux grands festins; je ne m'étonne pas qu'on oublie d'y rendre grâces aux dieux. Pour moi, voici ma prière avant le repas :

Dieux immortels, je ne demande rien ;
[illegible]
[illegible] que je prie.
[illegible]
A qui [illegible];
A femme qui gémit et pleure;
A [illegible];
A [illegible].
A [illegible] d'eux.
[illegible]
[illegible]
Mangeons notre plat [illegible].
[illegible]

[illegible] Apemantus.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ne tiennent en réserve un jour où j'aurai besoin de votre assistance : sans cela, pourquoi seriez-vous mes amis? Pourquoi vous aurais-je choisis entre mille, pour vous donner ce doux nom, si vous ne m'étiez pas plus attachés que d'autres? Je me suis dit, à part moi plus de bien de vous que vous ne pouvez modestement en dire de vous-mêmes, et à cet égard, je suis d'accord avec vous. O dieux! ai-je souvent pensé, quel besoin avons-nous d'amis, si leur secours ne doit jamais nous être nécessaire? Ce seraient les êtres les plus inutiles qu'il y eût au monde, si nous ne devions jamais avoir l'occasion de nous en servir. Ils ressembleraient à ces instruments mélodieux renfermés dans leur étui, et qui gardent leurs sons pour eux seuls. Vous le dirai-je? j'ai souvent souhaité d'être moins riche, afin de me rapprocher davantage de vous. Nous sommes nés pour faire du bien S'il est une chose que nous pouvons raisonnablement appeler nôtre, c'est la fortune de nos amis. Et quel bonheur c'est pour nous de pouvoir disposer en frères de nos richesses mutuelles!... O volupté qui meurt avant de naître! ô joie qui expire dans les pleurs! Mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes; pour expier leur faute, je bois à votre santé.

APEMANTUS. Timon, tu pleures pour les faire boire.

DEUXIÈME SEIGNEUR. La joie a produit en nous le même effet, et la voilà qui pleure comme un enfant.

APEMANTUS. Ah! ah! c'est un enfant bâtard que cette joie-là, et je ne puis m'empêcher d'en rire.

TROISIÈME SEIGNEUR. Je vous proteste, seigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APEMANTUS. Beaucoup! (*On entend le son d'un cor.*)

TIMON. Que nous annonce ce cor? qu'y a-t-il?

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. Sous votre bon plaisir, seigneur, il y a là-bas des dames qui demandent à entrer.

TIMON. Des dames! Que veulent-elles?

LE SERVITEUR. Seigneur, elles ont avec elles un courrier qui est chargé de vous faire connaître leur volonté.

TIMON. Qu'on les fasse entrer, je vous prie.

Entre CUPIDON.

CUPIDON. Salut, à toi, illustre Timon, et à tous ceux qui participent ici à tes libéralités. Les cinq Sens te proclament leur patron, et rendent spontanément hommage à ton cœur plein de munificence; l'Ouïe, le Goût, le Toucher, l'Odorat, se lèvent de la table réjouis et charmés; maintenant mes compagnes ne viennent que récréer ta vue.

TIMON. Elles sont toutes les bienvenues; qu'on les accueille avec empressement. Que la musique salue leur entrée. (*Cupidon sort.*)

PREMIER SEIGNEUR. Vous voyez, seigneur, à quel point on vous aime.

La musique se fait entendre. CUPIDON rentre suivi de plusieurs femmes vêtues en Amazones, [illegible] tiennent à la main un luth dont elles s'accompagnent en dansant.

APEMANTUS. Dieux! quel essaim de frivoles créatures! Elles dansent : ce sont des femmes folles. Toute la gloire de cette vie n'est que folie, de même que ce vain luxe, comparé à un peu d'huile et de racines. Nous nous faisons insensés pour nous divertir; nous prodiguons la flatterie, pour dévorer la substance d'un homme. Quand il est devenu vieux et indigent, nous prenons sur lui notre revanche, en lui prodiguant le mépris et la haine. Quel est l'homme [illegible] qui ne soit pas corrupteur ou corrompu? Qui [illegible] au tombeau un outrage de ses [illegible] que ceux qui dansent maintenant devant [illegible] sous leurs pieds. Cela s'est vu : les hommes tournent le dos au soleil couchant. (*Les [illegible], en faisant à Timon [illegible] de leur affection pour lui; [illegible] une ou deux figures [illegible]; après quoi, la musique et la danse cessent.*)

TIMON, *aux Amazones*. Belles dames, vous avez embelli notre fête et ajouté un nouvel attrait à nos plaisirs, qui auraient perdu sans vous la moitié de leur agrément; vous avez [illegible] de cette fête. L'idée est de moi, mais [illegible] charme par son exécution. Je vous en remercie.

PREMIÈRE AMAZONE. Seigneur, vous nous accordez plus de mérite que nous n'en avons.

APEMANTUS. Sans nul doute; car s'il vous voyait telles que vous êtes, il détournerait la vue avec dégoût.

TIMON. Belles dames, une légère collation vous attend; veuillez en prendre votre part. (*Cupidon et les Amazones sortent.*)

TIMON. Flavius, —

FLAVIUS. Seigneur?

TIMON. Apporte-moi la petite cassette.

FLAVIUS. Oui, seigneur. — (*A part.*) Encore des bijoux! Il ne faut pas contredire ses fantaisies; sans quoi, je lui dirais, — tout bien; par ma foi, je le devrais. Quand tout sera dépensé, il me reprochera de l'avoir laissé faire; mais il ne sera plus temps. Quel dommage que la libéralité n'ait pas des yeux par derrière, pour voir les [illegible] conséquences de ses actes. (*Il sort et revient avec la cassette.*)

PREMIER SEIGNEUR. Où sont nos gens?

UN SERVITEUR. Ils sont ici, seigneur, à vos ordres.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Nos chevaux?

TIMON. Mes amis, j'ai encore un mot à vous dire. — Seigneur, faites-moi l'honneur d'accepter ce bijou; daignez, seigneur, doubler son prix en le portant.

PREMIER SEIGNEUR. Je suis déjà tellement votre obligé, en fait de cadeaux, —

TOUS. Nous le sommes tous.

Entre UN SERVITEUR.

UN SERVITEUR. Seigneur, plusieurs membres du sénat ont mis pied à terre, et viennent vous visiter.

TIMON. Ils sont les bienvenus.

FLAVIUS. Veuillez, seigneur, me permettre de vous dire un mot : il est de la plus haute importance que je vous parle.

TIMON. De la plus haute importance? Eh bien, je t'entendrai dans un autre moment; va tout préparer pour faire aux nouveaux venus un digne accueil.

FLAVIUS, *à part.* Je ne sais avec quelles ressources.

Entre UN SECOND SERVITEUR.

LE SECOND SERVITEUR. Seigneur, sous votre bon plaisir, le seigneur Lucius vous envoie, en témoignage d'affection, quatre chevaux blancs comme le lait, avec leurs harnais d'argent.

TIMON. Je les accepte bien volontiers : que ceux qui les amènent soient dignement récompensés.

Entre UN TROISIÈME SERVITEUR.

TIMON, *continuant.* Eh bien, qu'y a-t-il?

TROISIÈME SERVITEUR. Seigneur, le noble Lucullus vous invite à chasser avec lui demain; et il vous envoie une couple de levriers.

TIMON. Je chasserai avec lui : qu'on accepte le cadeau, et que ceux qui ont été chargés de l'offrir soient largement récompensés.

FLAVIUS, *à part.* Comment tout cela va-t-il finir? Il nous ordonne de faire d'amples provisions, et de donner de riches cadeaux; et tout cela il faut le puiser dans un coffre vide : il ne veut pas connaître l'état de sa bourse; il ne veut pas permettre de lui faire voir son indigence, et l'impuissance où il est de réaliser ses désirs. [illegible] (*Il sort.*)

[illegible]

TIMON. Vous pouvez m'en croire, seigneur; je sais qu'un homme ne peut louer sincèrement que ce qui lui plaît. Les prédilections de mes amis me sont aussi chères que les miennes propres : ce que je vous dis est vrai. — Je compte vous faire à tous ma visite.

TOUS. Nul ne recevra un plus cordial accueil.

TIMON. Je mets un tel prix à vos visites obligeantes, que c'est trop peu que des cadeaux pour vous en témoigner ma reconnaissance; je voudrais avoir des royaumes à distribuer à mes amis; je ne me lasserais pas de leur en donner. Alcibiade, vous êtes militaire, partant loin d'être riche (*lui présentant un bijou*), ce diamant pour vous n'est donc pas de refus; car vous n'avez pour tout profit que des cadavres, et toutes vos terres sont des champs de bataille.

ALCIBIADE. Ce sont des terres improductives, seigneur.

PREMIER SEIGNEUR. Nous sommes bien sincèrement vos obligés, —

TIMON. Et moi, je suis le vôtre.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Notre affection sans bornes vous est acquise à tel point, —

TIMON. Tous mes vœux sont pour vous. — Des flambeaux, d'autres flambeaux encore.

PREMIER SEIGNEUR. Que le bonheur, la gloire et la fortune vous restent à jamais fidèles, seigneur Timon!

TIMON. Timon sera toujours au service de ses amis. (*Tous sortent, à l'exception de Timon et d'Apemantus.*)

APEMANTUS. Quel tumulte ici! quelle prodigieuse dépense de salutations et de courbettes! je doute que ces jambes vaillent les sommes dont on paye leur flexibilité servile. Il y a bien de la lie au fond de la coupe de l'amitié. Il me semble que des jambes saines ne devraient point accompagner un cœur faux. Ainsi d'honnêtes imbéciles prodiguent leurs richesses par des révérences.

TIMON. Apemantus, si tu n'étais si morose, j'aurais des bontés pour toi.

APEMANTUS. Non, je ne veux rien; car si tu me gagnais aussi par tes largesses, il ne resterait plus personne pour se moquer de toi, et tu n'en pécherais que plus vite. Il y a si longtemps que tu donnes, Timon, que bientôt tu finiras, je le crains, par te donner toi-même avec ta signature. A quoi bon ces banquets, ce luxe et ces vaines magnificences?

TIMON. Allons, si tu commences tes diatribes contre la société, je suis résolu à ne pas t'écouter. Adieu; reviens avec de la musique plus agréable. (*Il sort.*)

APEMANTUS, *seul.* Allons, tu ne veux pas m'écouter maintenant! tu ne m'entendras jamais; je te sévrerai de mes avis salutaires. Oh! faut-il que les oreilles des hommes soient sourdes aux bons conseils, ouvertes à la flatterie! (*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. — [illegible] la maison d'un sénateur

Entre UN SÉNATEUR, des papiers à la main.

LE SÉNATEUR. [illegible] qu'il a dernièrement empruntées à Varron; il en doit neuf mille à Isidore, outre les sommes que je lui ai déjà prêtées, ce qui forme un total de vingt-cinq mille. [illegible] Cela ne saurait durer; c'est impossible. Si j'ai besoin d'or, je n'ai qu'à voler [illegible] et le donner à Timon; ce chien va pour moi battre monnaie. Si je veux vendre mon cheval et en acheter vingt autres meilleurs, je n'ai qu'à donner mon [illegible] à Timon, sans lui rien demander, et aussitôt il va [illegible] Il n'y a point de [illegible] à sa porte; il a un homme qui sourit et invite à entrer tous ceux qui passent. Cela ne peut durer. Nul homme raisonnable ne peut [illegible] de sa fortune. — Caphis! holà! Caphis!

Entre CAPHIS.

CAPHIS. Me voici, seigneur, qu'avez-vous à m'ordonner?

LE SÉNATEUR. [illegible] instances; [illegible] conséquence; ne

souffre pas qu'on te ferme la bouche par un : « Présente mes compliments à ton maître, » ou en portant la main droite à son bonnet, comme cela : mais dis-lui, morbleu, que j'ai des besoins pressants; je veux me servir de ce qui m'appartient; les délais que je lui avais accordés sont passés, et pour m'être fié à ses échéances, j'ai fortement endommagé mon crédit. Je l'aime et je l'honore, mais je ne suis pas tenu à me rompre les reins pour guérir son petit doigt. Mes nécessités sont immédiates; je ne veux plus me payer de paroles; il me faut de l'argent sur-le-champ. Pars : prends-moi une mine pressante, un vrai visage de créancier. Je crains bien que le seigneur Timon, qui maintenant brille comme un phénix, ne soit bientôt laissé nu comme le geai de la fable, quand chacun aura repris la plume qui lui appartient. Allons, pars.

CAPHIS. J'y vais, seigneur.

LE SÉNATEUR. J'y vais, seigneur? et les billets? prends-les avec toi, et tiens compte des dates.

CAPHIS. Oui, seigneur.

LE SÉNATEUR. Va. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une salle dans la maison de Timon.

Entre FLAVIUS, tenant à la main un grand nombre de mémoires.

FLAVIUS. Nulle prudence, aucun frein! Il porte dans ses dépenses un aveuglement si insensé, qu'il ne veut ni s'enquérir des moyens d'y faire face, ni arrêter le torrent de ses prodigalités. Il ne s'informe pas comment l'argent part, ni de ce qui doit suivre ; jamais tant d'imprudence ne fut unie à tant de générosité. Que faire? il n'entendra rien jusqu'à ce que l'aiguillon du malheur se fasse sentir. Il revient maintenant de la chasse ; il faut que je m'explique franchement avec lui. Oh! pitié! pitié! pitié!

Entrent CAPHIS, LE SERVITEUR D'ISIDORE et celui DE VARRON.

CAPHIS. Bonjour, Varron[1] : tu viens chercher de l'argent, n'est-ce pas?

LE SERVITEUR DE VARRON. N'est-ce pas là aussi le motif qui t'amène?

CAPHIS. Oui : et toi aussi, Isidor?

LE SERVITEUR D'ISIDOR. Comme tu dis.

CAPHIS. Fasse le ciel que nous soyons tous payés!

LE SERVITEUR DE VARRON. J'en doute.

CAPHIS. Voici le maître de la maison.

Entrent TIMON, ALCIBIADE et plusieurs Seigneurs.

TIMON. Aussitôt après le dîner, nous retournerons à la chasse, mon cher Alcibiade. — (*Aux serviteurs qui lui présentent leurs billets.*) Est-ce à moi? Que me voulez-vous?

CAPHIS. Seigneur, voici la note de certaines sommes dues par vous.

TIMON. Dues par moi? D'où êtes-vous?

CAPHIS. D'Athènes, seigneur.

TIMON. Allez trouver mon intendant.

CAPHIS. Sous votre bon plaisir, seigneur, il m'a remis de jour en jour, pendant tout ce mois. Des nécessités pressantes obligent mon maître à demander son argent ; et il vous supplie humblement de vouloir bien, fidèle aux nobles qualités qui vous distinguent, lui rendre ce qui lui est dû.

TIMON. Mon honnête ami, viens, je te prie, me revoir demain matin.

CAPHIS. Mais, seigneur, —

TIMON. Modère-toi, mon ami.

LE SERVITEUR DE VARRON. Je suis le serviteur de Varron, seigneur, —

LE SERVITEUR D'ISIDORE. Moi, d'Isidore. Il vous supplie de lui rembourser promptement. —

CAPHIS. Si vous saviez, seigneur, à quel point mon maître est gêné, —

LE SERVITEUR DE VARRON. Voilà plus de six semaines, seigneur, que le billet est échu.

LE SERVITEUR D'ISIDORE. Votre intendant me renvoie de jour en jour, seigneur, et j'ai l'ordre de m'adresser directement à vous.

TIMON. Laissez-moi respirer. (*Aux personnes qui l'accompagnent.*) Allez toujours devant, seigneurs; je vais vous rejoindre dans un moment. (*Alcibiade et les seigneurs sortent.*)

[1] Ces serviteurs, comme c'est l'usage, se donnent entre eux le nom de leurs maîtres.

TIMON, *continuant, à Flavius.* Approche, je te prie. Comment se fait-il que je sois assiégé de demandes d'argent, qu'on me parle de billets non payés à leur échéance, de dettes depuis longtemps contractées et qui portent atteinte à mon honneur?

FLAVIUS, *aux serviteurs des créanciers.* Mes amis, vous venez parler affaires dans un moment inopportun ; ajournez vos demandes jusqu'après le dîner, afin que j'aie le temps d'expliquer au seigneur Timon pourquoi vous n'êtes pas payés.

TIMON. C'est cela, mes amis. — (*A Flavius.*) Ayez soin de les bien traiter. (*Timon sort.*)

FLAVIUS. Venez, je vous prie. (*Flavius sort.*)

Entrent APEMANTUS et LE BOUFFON.

CAPHIS. Restez, restez; voici le fou qui vient avec Apemantus : amusons-nous un moment avec eux.

LE SERVITEUR DE VARRON. Qu'il aille se faire pendre ; il va nous dire des injures.

LE SERVITEUR D'ISIDORE. Que la peste l'étouffe, ce chien!

LE SERVITEUR DE VARRON. Fou, comment te portes-tu?

APEMANTUS. Est-ce avec ton ombre que tu converses?

LE SERVITEUR DE VARRON. Je ne te parle pas, à toi.

APEMANTUS. Non, tu te parles à toi-même. — (*Au Bouffon.*) Allons-nous-en.

LE SERVITEUR D'ISIDORE, *au serviteur de Varron.* Tu as déjà le fou à tes trousses.

APEMANTUS. Non, tu n'y es pas encore.

CAPHIS. Qui de nous tous est le fou maintenant?

APEMANTUS. Celui qui m'interroge. Pauvres hères, valets d'usuriers, infâmes intermédiaires entre l'or et le besoin.

TOUS LES SERVITEURS. Que sommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS. Des ânes.

TOUS LES SERVITEURS. Pourquoi?

APEMANTUS. Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. — Fou, parle-leur.

LE BOUFFON. Amis, comment vous portez-vous?

TOUS LES SERVITEURS. Fou, grand merci. Que fait ta maîtresse?

LE BOUFFON. Elle fait bouillir de l'eau pour vous échauder, mes poulets. Je voudrais vous voir à Corinthe.

APEMANTUS. Très-bien! grand merci!

Entre UN PAGE.

LE BOUFFON. Tenez, voici le page de ma maîtresse qui vient.

LE PAGE, *au Bouffon.* Eh bien, capitaine, que faites-vous en si sage compagnie? — Comment te portes-tu?

APEMANTUS. Que ma langue n'est-elle un bâton! je te répondrais pertinemment.

LE PAGE. Apemantus, lis-moi, je te prie, l'adresse de ces lettres; je n'y connais rien.

APEMANTUS. Est-ce que tu ne sais pas lire?

LE PAGE. Non.

APEMANTUS. Cela étant, le jour où tu seras pendu, ce ne sera pas une grande perte pour la science. — Cette lettre est adressée au seigneur Timon; cette autre est pour Alcibiade. Va, tu es né bâtard, et tu mourras infâme.

LE PAGE. Tu as eu pour mère une chienne, et tu mourras de faim, comme un chien que tu es. Point de réplique; je suis parti. (*Il sort.*)

APEMANTUS. Va, cours, et fuis la vertu à toutes jambes. — (*Au Bouffon.*) Fou, je vais aller avec toi chez le seigneur Timon.

LE BOUFFON. Me laisseras-tu là?

APEMANTUS. Si Timon est chez lui. — Vous trois, vous servez des usuriers.

TOUS LES SERVITEURS. Oui; plût au ciel que ce fussent eux qui nous servissent.

APEMANTUS. Moi, je suis prêt à vous servir, — d'exécuteur pour vous pendre.

LE BOUFFON. Vous êtes tous trois au service d'usuriers?

TOUS LES SERVITEURS. Oui, fou.

LE BOUFFON. Je pense qu'il n'y a pas d'usurier qui n'ait un fou à son service. Ma maîtresse est une usurière, et moi je suis son fou. Quand un homme vient faire un emprunt à vos maîtres, il arrive triste et s'en retourne joyeux; tout au contraire, il entre joyeux chez ma maîtresse, et s'en va fort triste. En savez-vous la raison?

LE SERVITEUR DE VARRON. Je pourrais en donner une.

APEMANTUS. Donne-la donc, afin que nous t'inscrivions sur nos tablettes, comme un paillard et un drôle, ce que tu es, dans tous les cas, à nos yeux.

LE SERVITEUR DE VARRON. Fou, qu'est-ce qu'un paillard?

LE BOUFFON. Un fou en habit fin, et qui te ressemble. C'est un esprit; il apparaît parfois sous la figure d'un seigneur, parfois sous celle d'un homme de loi, parfois sous celle d'un philosophe, avec deux pierres philosophales au lieu d'une. Il prend fréquemment la figure d'un chevalier; enfin il revêt toutes les formes sous lesquelles l'homme chemine de treize à quatre-vingts ans.

LE SERVITEUR DE VARRON. Tu n'es pas tout à fait fou.

LE BOUFFON. Et toi, pas tout à fait sage : tu es aussi pauvre en sagesse que je suis riche en folie.

APEMANTUS. Voilà une réponse qu'Apemantus ne désavouerait pas.

TOUS LES SERVITEURS. Rangeons-nous, rangeons-nous; voici le seigneur Timon.

Rentrent TIMON et FLAVIUS.

APEMANTUS. Viens, fou, viens avec moi.

LE BOUFFON. On ne me voit pas toujours suivre l'amant, le frère aîné, et la femme; je suis parfois les pas du philosophe. (*Apemantus et le Bouffon sortent.*)

FLAVIUS, *aux serviteurs.* Ne vous écartez point, je vous prie; j'aurai à vous parler tout à l'heure. (*Les Serviteurs sortent.*)

TIMON. Ce que tu me dis m'étonne. Pourquoi avoir attendu jusqu'aujourd'hui pour mettre pleinement sous mes yeux l'état de ma fortune? j'aurais pu proportionner mes dépenses aux moyens qui me restaient.

FLAVIUS. Je vous l'ai proposé plusieurs fois; mais vous n'avez pas voulu m'entendre.

TIMON. Allons, allons, peut-être faisais-tu tes affaires à mes dépens, alors que je refusais de t'entendre; et maintenant, tu fais de cette répugnance une excuse de ta conduite.

FLAVIUS. O mon bon maître! bien des fois j'ai apporté mes comptes, et les ai mis sous vos yeux; vous refusiez de les voir en disant que vous vous reposiez sur ma probité. Lorsque, en retour d'un léger présent, vous m'ordonniez de remettre telle ou telle somme, combien de fois n'ai-je pas secoué la tête, en sortant des bornes du respect, ne vous ai-je pas supplié, les larmes aux yeux, d'avoir la main moins prodigue! je me suis souvent exposé à être rudoyé par vous en cherchant à vous faire connaître la baisse de votre fortune et le torrent de vos dettes. O mon cher maître! je vous le dis, bien que cet avertissement vous arrive aujourd'hui trop tard, les ressources qui vous restent sont de moitié trop faibles pour faire face à vos engagements actuels.

TIMON. Qu'on vende toutes mes terres.

FLAVIUS. Elles sont toutes fortement grevées; quelques-unes sont perdues pour vous; et ce qui reste est à peine suffisant pour payer vos dettes actuellement exigibles; l'avenir amène à grands pas de nouvelles charges. Comment ferez-vous dans l'intervalle? et, en définitive, dans quelle situation vous trouverez-vous?

TIMON. Mes domaines s'étendent jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS. O mon cher maître! l'univers n'est qu'un mot; s'il était à vous, et si vous le donniez d'une seule parole, avec quelle rapidité il vous échapperait!

TIMON. Tu dis vrai.

FLAVIUS. Si vous suspectez ma gestion ou ma probité, faites-moi comparaître devant les contrôleurs les plus rigides, et sommez-moi de rendre des comptes rigoureux. Les dieux m'en sont témoins, quand je voyais nos offices encombrés d'avides parasites, nos caves inondées des flots de vin gaspillé par l'ivresse, quand tous nos appartements resplendissants de lumières retentissaient du bruit de la musique, je me retirais dans quelque réduit solitaire, et là je donnais à mes larmes un libre cours.

TIMON. Assez, je te prie.

FLAVIUS. Ciel, disais-je, quelle libéralité que celle du seigneur Timon! Que de mets exquis, prodigués à de grossiers esclaves, cette nuit a vu dévorer! Qui ne se dit pas le serviteur dévoué de Timon? qui ne met pas son cœur, sa tête, son épée, son courage et sa bourse au service du grand Timon, du noble, du digne, du royal Timon! Ah! ces choses ne durent qu'autant que l'opulence les paye. Ce qui est gagné à table est perdu à jeun. Il suffit d'une averse pour faire disparaître toutes ces mouches parasites.

TIMON. Allons, cesse de me sermonner; mon cœur n'a point à se reprocher de prodigalités coupables; mes dons ont été parfois entachés d'imprudence, jamais d'infamie. Pourquoi pleures-tu? As-tu assez peu de confiance pour croire que je manquerai d'amis? Que ton cœur se rassure : quand je voudrai sonder leur affection, et mettre leurs cœurs à l'épreuve en faisant un appel à leur bourse, je disposerai d'eux et de leur fortune aussi facilement que je puis t'ordonner de parler.

FLAVIUS. Puisse l'événement justifier votre confiance!

TIMON. Je dirai même plus, je bénis la nécessité où je me trouve, et je m'en applaudis; elle me fournit un moyen d'éprouver mes amis. Tu vas voir combien tu t'es mépris sur l'état de ma fortune. Je suis riche de la richesse de mes amis. — (*Appelant.*) Holà, quelqu'un! — Flaminius! Servilius!

Entrent FLAMINIUS, SERVILIUS, et d'autres SERVITEURS.

LES SERVITEURS. Seigneur, seigneur, —

TIMON. J'ai diverses commissions à vous confier. — Toi, va trouver de ma part le seigneur Lucius, — toi, le seigneur Lucullus; j'ai chassé aujourd'hui avec lui; — toi, Sempronius; présentez-leur mes compliments, et dites-leur que je me félicite de l'occasion qui m'oblige aujourd'hui à recourir à leur bourse : demande-leur à chacun cinquante talents.

FLAMINIUS. Vos ordres seront exécutés, seigneur.

FLAVIUS, *à part.* Les seigneurs Lucius et Lucullus? Hum!

TIMON, *à un autre serviteur.* Toi, va trouver les sénateurs; j'ai mérité leur reconnaissance, par l'assistance que j'ai prêtée à l'État; dis-leur de m'envoyer, sur-le-champ, mille talents.

FLAVIUS. J'ai pris la liberté, persuadé que c'était l'expédient le plus prompt, de leur offrir votre signature et votre nom, mais ils ont secoué la tête, et je ne suis pas revenu plus riche.

TIMON. Est-ce bien vrai? Est-il possible?

FLAVIUS. Ils répondent tous, et d'une voix unanime, que maintenant ils sont gênés; l'argent leur fait faute; ils ne peuvent faire ce qu'ils désireraient; ils sont bien fâchés, — vous êtes un homme honorable, et cependant ils auraient souhaité — ils ne savent, — mais il y a eu de la faute de quelqu'un; — la plus noble nature peut faillir. — Ils regrettent que les choses ne soient pas en meilleure posture! — C'est grand dommage. — Et sur ce, prétextant des affaires sérieuses, accompagnant ces phrases entrecoupées de regards dédaigneux, de demi-saluts, de signes de tête pleins de froideur, ils ont glacé la parole sur mes lèvres.

TIMON. Grands dieux, récompensez-les comme ils le méritent! — (*A Flavius.*) Va, mon ami, ne t'afflige pas : ce sont des vieillards chez qui l'ingratitude est enracinée : leur sang épais et froid coule à peine dans leurs veines. S'ils manquent de sensibilité, c'est faute d'être animés d'une chaleur salutaire; notre nature, à mesure qu'elle s'incline vers la terre, s'acclimate pour son dernier voyage, et devient lourde et terne. — (*A un serviteur.*) Va chez Ventidius. (*A Flavius.*) Bannis la tristesse; tu es honnête et loyal; je le dis à haute voix, tu n'as aucun tort. — (*Au même serviteur.*) Ventidius depuis peu a enterré son père; cette mort lui a légué une grande fortune. Lorsqu'il était pauvre, en prison et sans amis, je lui ai prêté cinq talents : va le saluer de ma part; dis-lui que son ami est dans un besoin pressant qui l'oblige à lui redemander ces cinq talents. — (*A Flavius.*) Aussitôt que tu les auras, donne-les à ces gens dont la créance est immédiatement exigible. La fortune de Timon, grâce à ses amis, ne saurait périr; ne dis pas et garde-toi de penser le contraire.

FLAVIUS. Je voudrais le pouvoir. Cette pensée fait mal à un cœur généreux; libéral et bon, il juge des autres par lui-même. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Lucullus.

FLAMINIUS attend. Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. Je vous ai annoncé à mon maître; il descend pour vous parler.

FLAMINIUS. Ami, je vous remercie.

Entre LUCULLUS.

LE SERVITEUR. Voici mon maître.

LUCULLUS, *à part*. Un des gens de Timon? c'est quelque présent, je gage : cela vient à propos : j'ai rêvé cette nuit de bassin et d'aiguière d'argent. — Flaminius, honnête Flaminius, tu es cordialement le bienvenu. — (*A son serviteur.*) Remplis une coupe de vin. (*Le serviteur sort.*) Et comment se porte cet honorable, cet accompli, ce généreux citoyen d'Athènes, ton très-excellent seigneur et maître?

FLAMINIUS. Sa santé est bonne, seigneur.

LUCULLUS. Je suis charmé que sa santé soit bonne. Que portes-tu là sous ton manteau, mon bon Flaminius?

FLAMINIUS. Seigneur, ce n'est qu'un coffre vide, que je viens de la part de mon maître vous prier de vouloir bien remplir. Il a un pressant besoin de cinquante talents; il m'envoie vous les demander, et ne doute pas que vous ne vous empressiez de lui rendre ce service.

LUCULLUS. La, la, la, la. — Il n'en doute pas, dis-tu? Hélas! l'excellent homme! c'est un noble cœur, s'il en fut jamais; pourquoi faut-il qu'il tienne une si bonne maison? Que de fois j'ai dîné chez lui, et lui ai dit ma pensée sur ce chapitre! Il m'est même arrivé de revenir souper avec lui, tout exprès pour l'engager à modérer sa dépense; mais il ne voulait suivre les conseils de personne, et mes visites ne l'ont pas rendu plus sage. Chaque homme a son défaut, et le sien c'est la libéralité; je le lui ai dit; mais je n'ai jamais pu le corriger.

Rentre LE SERVITEUR, qui apporte du vin.

LE SERVITEUR. Seigneur, voici du vin.

LUCULLUS. Flaminius, je t'ai toujours regardé comme un homme prudent. A ta santé! (*Il remplit une coupe et la vide.*)

FLAMINIUS. Vous êtes bien bon, seigneur.

LUCULLUS. J'ai toujours reconnu en toi, c'est une justice que je dois te rendre, un esprit intelligent et prompt, un homme à qui on peut parler raison, et qui sait mettre à profit l'occasion quand elle se présente : tu as d'excellentes qualités. — (*Au serviteur.*) Va-t'en. (*Le serviteur se retire.*)

LUCULLUS, *continuant*. Approche, honnête Flaminius. Ton maître est un seigneur plein de munificence ; mais toi tu es prudent et sage, et quoique tu viennes me demander de l'argent, tu sais fort bien que ce n'est pas le moment d'en prêter, surtout par pur sentiment d'obligeance, et sans aucune sûreté. Tiens, voilà trois *solidaires*[1]; ferme les yeux, mon enfant, et dis que tu ne m'as pas vu. Adieu.

FLAMINIUS. Se peut-il qu'en un si court espace de temps les hommes changent à un tel point? (*Rejetant avec mépris l'argent que lui a donné Lucullus.*) Va-t'en, métal maudit et infâme; retourne à celui qui t'adore.

LUCULLUS. Ah! je vois que tu es un sot, et bien digne de ton maître. (*Lucullus sort.*)

FLAMINIUS, *seul*. Puisse cet argent s'ajouter à celui qui doit faire ton supplice! puisses-tu être plongé dans un bain d'or et d'argent fondu, ami faux, cœur perfide! L'amitié n'est-elle donc qu'un breuvage débile qui, pareil au lait, tourne en vingt-quatre heures? O dieux! je ressens d'avance toute l'indignation de mon maître. [illegible] encore dans son estomac les mets qu'il a mangés à la table de mon maître : les aliments devraient-ils conserver leurs qualités nutritives, quand le convive s'est transformé en poison? Oh! puissent-ils ne produire en lui que des maladies! Et quand il verra la mort approcher, qu'aucune parcelle des forces vitales créées aux dépens de mon maître ne lui vienne en aide! Impuissantes à expulser le mal, qu'elles ne servent qu'à prolonger son agonie! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une place publique.

Arrivent LUCIUS et TROIS ÉTRANGERS.

LUCIUS. Qui, le seigneur Timon? c'est mon intime ami; c'est un homme honorable.

PREMIER ÉTRANGER. [illegible] tune s'écroule.

LUCIUS. [illegible]

[illegible]

DEUXIÈME ÉTRANGER. Je vous assure, seigneur, qu'il n'y a pas longtemps qu'un de ses gens est venu, de sa part, trouver Lucullus, pour lui emprunter je ne sais combien de talents; il a vivement insisté, disant que son maître en avait un besoin pressant; et néanmoins il a essuyé un refus.

LUCIUS. Comment dites-vous?

DEUXIÈME ÉTRANGER. Je dis, seigneur, qu'il a essuyé un refus.

LUCIUS. Quelle chose étrange! Par tous les dieux, j'en rougis de honte. Répondre par un refus à un homme aussi honorable! c'est là une conduite qui l'est bien peu. Pour ce qui est de moi, je dois l'avouer, j'ai reçu parfois de légères marques de sa bienveillance, telles que de l'argent, de la vaisselle plate, des bijoux, et autres bagatelles de ce genre qui sont loin d'égaler ce qu'a reçu Lucullus; néanmoins, si, faisant peu de fonds sur lui, il s'était adressé à moi, je ne lui aurais pas refusé les talents qu'il demandait.

Arrive SERVILIUS.

SERVILIUS. Voilà justement le seigneur Lucius que je rencontre fort à propos; je le cherche depuis longtemps. — (*A Lucius.*) Honoré seigneur, —

LUCIUS. Servilius! je suis charmé de te voir. Adieu, fais mes compliments à ton honorable et vertueux maître, le plus cher de mes amis...

SERVILIUS. Sous votre bon plaisir, seigneur, mon maître vous envoie, —

LUCIUS. Ah! que m'envoie-t-il? j'ai tant d'affection pour lui! il ne cesse d'envoyer. Dis-moi comment je puis lui témoigner ma reconnaissance? Et que m'envoie-t-il maintenant?

SERVILIUS. Il vous envoie seulement prévenir de la nécessité pressante où il se trouve, et vous prie de mettre immédiatement à sa disposition un certain nombre de talents.

LUCIUS. Je vois que ton maître veut plaisanter avec moi; eût-il besoin de cinq mille talents, il ne serait pas embarrassé pour les trouver.

SERVILIUS. Mais en attendant, seigneur, il a besoin d'une somme beaucoup moins forte. Si ses besoins n'étaient pas réels, je ne mettrais pas la moitié autant d'énergie dans mes instances.

LUCIUS. Parles-tu sérieusement, Servilius?

SERVILIUS. Ce que je vous dis est vrai, seigneur.

LUCIUS. Quel imbécile je suis de m'être dégarni d'argent, et cela au moment où je trouve l'heureuse occasion d'agir honorablement! Par quelle fatalité faut-il qu'hier j'aie fait une fort petite acquisition qui me prive d'un très-grand bonheur? Servilius, je te le jure à la face des dieux, la chose m'est impossible : que je m'en veux de ma sottise! — ces personnes me sont témoins que j'allais moi-même envoyer chez le seigneur Timon pour lui faire un emprunt; mais, pour toutes les richesses d'Athènes, je ne voudrais pas à présent l'avoir fait. Présente mes sincères compliments à ton excellent maître; j'espère qu'il ne m'en voudra pas de ce que je suis dans l'impuissance de l'obliger. Dis-lui de ma part que je regarde comme le plus grand malheur qui puisse m'affliger de n'avoir pu rendre service à un homme aussi honorable. Mon cher Servilius, fais-moi le plaisir de lui rapporter textuellement mes paroles.

SERVILIUS. Je n'y manquerai pas, seigneur.

LUCIUS. Je t'en serai reconnaissant, Servilius. (*Servilius s'éloigne.*)

LUCIUS, *continuant*. Vous avez bien raison de dire que les affaires de Timon vont mal; et quand une fois un homme éprouve un refus, il est rare qu'il aille loin. (*Lucius s'éloigne.*)

PREMIER ÉTRANGER. Avez-vous remarqué ceci, Hostilius?

DEUXIÈME ÉTRANGER. Oui, trop bien.

PREMIER ÉTRANGER. Voilà comme est fait le monde; voilà comme sont tous les flatteurs. Et puis, allez donner le nom d'ami à l'homme qui se sert au même plat que vous? Il est à ma connaissance que Timon a servi de père à ce seigneur, qu'il a étayé son crédit de sa bourse, qu'il l'a aidé à soutenir son rang; il n'est pas jusqu'aux gages de ses gens qui n'aient été payés des deniers de Timon. [illegible]

[illegible]

PREMIER ÉTRANGER. Pour ma part, je n'ai jamais rien reçu de Timon ; jamais ses dons ne sont venus me chercher, et m'inscrire au nombre de ses amis ; toutefois, je le déclare, en considération de la noblesse de son caractère, de ses vertus notoires, de sa conduite honorable, si, dans ses besoins, il s'était adressé à moi, j'aurais considéré ma fortune comme me venant de lui, et je lui en aurais rendu la plus forte moitié, tant j'aime sa nature bonne et bienveillante ; mais, je le vois, il faut ici-bas apprendre à se passer d'humanité, car l'intérêt prévaut sur la conscience. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même ville. Un appartement dans la maison de Sempronius.

Entrent SEMPRONIUS et UN SERVITEUR DE TIMON.

SEMPRONIUS. Pourquoi m'importuner, moi, de préférence à tous les autres? Il pouvait s'adresser à Lucius ou à Lucullus ; il y a encore Ventidius, qui est riche et qu'il a fait sortir de prison. Tous ces hommes lui doivent leur fortune.

LE SERVITEUR. Seigneur, tous ont été soumis à l'épreuve, et trouvés de mauvais aloi ; car tous ont répondu par un refus.

SEMPRONIUS. Eh quoi ! ils ont refusé ! Ventidius et Lucullus ont refusé, et c'est à moi qu'il s'adresse ! Tous trois ? diantre ! — Voilà qui annonce de sa part bien peu d'amitié ou de jugement. Suis-je donc sa dernière ressource ? Ses amis, comme autant de médecins, après s'être enrichis à ses dépens, l'ont condamné : est-ce moi qui dois entreprendre sa guérison ? C'est en user avec moi d'une manière peu délicate ; j'en suis indigné ; il aurait dû me rendre plus de justice ; je ne vois pas pourquoi, dans ses besoins, il ne s'est pas d'abord adressé à moi ; car, en conscience, je suis le premier qui ait reçu de lui des présents ; et a-t-il donc si mauvaise opinion de mes sentiments au point de ne compter qu'en dernière ligne sur ma reconnaissance ? Non, je ne veux pas m'exposer à la risée de tous, et passer aux yeux du monde pour un imbécile. J'aurais voulu, ne fût-ce que pour ma satisfaction personnelle, et quand il aurait dû m'en coûter une somme trois fois plus forte, qu'il se fût d'abord adressé à moi, tant j'avais le cœur disposé à lui rendre service. Mais, à présent, retourne vers lui, et à la froide réponse de ses amis, ajoute celle-ci : « Qui me refuse son estime ne verra jamais mon argent. » (*Il sort.*)

SERVILIUS, *seul.* A merveille ! voilà un scélérat plein de vertu. A quoi donc songeait le diable quand il fit l'homme égoïste et hypocrite ? c'était marcher sur ses propres brisées : et je ne puis m'empêcher de croire qu'un jour viendra où l'iniquité des hommes le fera paraître pur et sans reproche. De quels beaux sentiments cet homme colore sa bassesse ! De quel semblant de vertu il assaisonne sa perversité ! pareil à ceux qui, sous le masque d'un ardent patriotisme, sont prêts à mettre tout un royaume en feu. Son politique attachement est de la même nature. C'est sur lui que mon maître fondait son principal espoir : le voilà maintenant abandonné de tous, hormis des dieux. Maintenant ses amis sont morts ; ses portes qui, dans des temps plus heureux, ne connurent jamais [illegible] doivent maintenant [illegible] leur maître. Voilà le résultat de ses largesses. Qui ne sait pas garder son argent doit garder la maison. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Même ville. [illegible] dans la maison de Timon.

Entrent DEUX SERVITEURS DE VARRON et LE SERVITEUR DE LUCIUS, [illegible] TITUS, HORTENSIUS et d'autres SERVITEURS [illegible]

[illegible] SERVITEUR DE VARRON. [illegible] Titus et Hortensius.

TITUS. [illegible] Varron.

[illegible]

Entre PHILOTAS.

[illegible]

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Si tard que cela ?

PHILOTAS. Est-ce que le maître de céans n'est pas encore visible ?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Pas encore.

PHILOTAS. Cela m'étonne ; il avait coutume de nous éclairer de sa présence à sept heures !

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Oui, mais les jours pour lui sont devenus plus courts. Songe que la carrière d'un prodigue ressemble à celle du soleil ; seulement, une fois couché, il ne reparait plus à l'horizon. Je crains bien que la bourse de Timon ne soit vide ; on peut y enfoncer la main bien avant sans y trouver grand'chose.

PHILOTAS. Je partage tes craintes.

TITUS. Je vais vous faire faire une remarque assez bizarre. — (*A Hortensius.*) Ton maître t'envoie chercher de l'argent?

HORTENSIUS. Il est vrai.

TITUS. Eh bien, il porte encore à présent les bijoux dont Timon lui a fait cadeau, et dont je viens, moi, réclamer le payement.

HORTENSIUS. Je fais cette démarche à contre-cœur.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Bien que la chose soit étrange, il n'en est pas moins vrai qu'en cette occasion Timon paye plus qu'il ne doit ; c'est comme si ton maître envoyait demander le payement des bijoux qu'il porte lui-même.

HORTENSIUS. Les dieux me sont témoins de ma répugnance à m'acquitter de ce message. Je sais que mon maître a eu part aux largesses de Timon, et, en pareille circonstance, l'ingratitude est pire que le vol.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. Ma créance à moi est de trois mille écus ; quelle est la tienne ?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. De cinq mille.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. C'est beaucoup : ton maître avait sans doute plus de confiance en Timon que le mien ; sans quoi ma créance égalerait la tienne.

Entre FLAMINIUS.

TITUS. Voici l'un des gens du seigneur Timon.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Hé ! Flaminius ! un mot. Dis-moi, ton maître va-t-il bientôt paraître?

FLAMINIUS. Non, pas encore.

TITUS. Nous l'attendons ; dis-le lui, je te prie.

FLAMINIUS. Je n'ai pas besoin de le lui dire : il sait que vous n'êtes que trop ponctuels. (*Flaminius sort.*)

Entre FLAVIUS, le visage caché dans son manteau.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Holà ! holà ! n'est-ce pas là son intendant qui passe enveloppé dans son manteau ? Il s'esquive à la sourdine : appelez-le, appelez-le.

TITUS. Entendez-vous, seigneur ?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. Avec votre permission seigneur, —

FLAVIUS. Que me veux-tu, mon ami ?

TITUS. Nous attendons de l'argent, seigneur.

FLAVIUS. Oui, si le payement était aussi certain que votre persévérance à l'attendre, on pourrait compter dessus en toute sûreté. Pourquoi n'avez-vous pas présenté vos billets et vos mémoires quand vos maîtres mangeaient à la table du mien ? Ils étaient alors coulants et faciles sur leurs créances, et leur bouche affamée en dévorait d'avance les intérêts. Vous avez tort de me presser ainsi ; laissez-moi passer tranquillement. Vous pouvez m'en croire, tout est fini pour mon maître et pour moi ; nous n'avons plus rien, moi à compter, lui à dépenser.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Tout cela est fort bien, mais cette réponse-là ne peut servir.

FLAVIUS. Si elle ne peut servir, elle est moins vile que vous, qui servez des fripons. (*Il sort.*)

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. Eh bien, que dit notre intendant congédié ?

SECOND SERVITEUR DE VARRON. Peu importe ce qu'il dit ; il est pauvre, [illegible] assez grande. Qui a le droit de parler [illegible] qui n'a pas un toit pour reposer sa tête ? [illegible] de se moquer des grandes maisons.

Entre SERVILIUS.

TITUS. Ah ! voici Servilius ; [illegible] une réponse.

SERVILIUS. Si vous [illegible] un autre moment [illegible] car je vous l'affirme, mon maître [illegible] violente. Le



TIMON. Pourquoi avoir attendu jusqu'aujourd'hui pour mettre pleinement sous mes yeux l'état de ma fortune?
(Acte II, scène II, page 181.)

galité de son caractère l'a abandonné : sa santé est dérangée, et il garde la chambre.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Bien des gens gardent la chambre sans être malades : si sa santé est tellement compromise, c'est une raison de plus pour payer ses dettes, afin que son âme retourne plus légère vers les dieux.

SERVILIUS. Justes dieux!

TITUS. Nous ne saurions, mon cher, nous payer d'une telle réponse.

FLAMINIUS, *de l'intérieur*. Servilius, au secours! — Seigneur! seigneur!

Entre TIMON en fureur; FLAMINIUS le suit.

TIMON. Eh quoi! mes portes aussi me ferment-elles le passage? Quoi! j'aurai toujours été libre, et on fera de ma propre maison l'ennemie de ma liberté, ma prison! La demeure où j'ai donné tant de festins a-t-elle pour moi, comme toute la race humaine, un cœur de fer?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Commence, Titus.

TITUS. Seigneur, voici mon mémoire.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Voici le mien.

HORTENSIUS. Et le mien, seigneur.

LES DEUX SERVITEURS DE VARRON. Et le nôtre, seigneur.

PHILOTAS. Voici tous nos mémoires.

TIMON. Couvrez-m'en tout entier : écrasez-moi sous leur masse.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Hélas! seigneur, —

TIMON. Coupez mon cœur en morceaux et battez-en monnaie.

TITUS. Mon billet est de cinquante talents.

TIMON. Payez-le avec mon sang.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. Cinq mille écus, seigneur.

TIMON. Cinq mille gouttes payeront cela. — Et le vôtre? — et le tien?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. Seigneur, —

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON. Seigneur, —

TIMON. Prenez-moi, prenez-moi, et que les dieux vous confondent! (*Il sort.*)

HORTENSIUS. Ma foi, je crois que nos maîtres peuvent dire adieu à leur argent : ce sont véritablement des créances désespérées, car le débiteur est fou. (*Ils sortent.*)

Rentrent TIMON et FLAVIUS.

TIMON. Ils m'ont mis tout hors d'haleine, les scélérats! Eux, des créanciers! non, ce sont des démons!

FLAVIUS. Mon cher maître, —

TIMON, *après un moment de réflexion*. Si je mettais à exécution cette idée?

FLAVIUS. Seigneur, —

TIMON. Je veux le faire. — Mon intendant!

FLAVIUS. Me voici, seigneur.

TIMON. Le tour sera excellent! — Va de nouveau inviter tous mes amis, Lucius, Lucullus, Sempronius, enfin tous. Je veux une fois encore régaler ces gens-là.

FLAVIUS. Seigneur, c'est l'égarement où vous êtes qui vous fait parler ainsi; tout ce qui vous reste ne suffirait pas pour garnir une table ordinaire.

TIMON. Que cela ne t'inquiète pas. Va; je te l'ordonne; invite-les tous; ramène-moi une fois encore cette bande de coquins; mon cuisinier et moi, nous nous chargerons du reste. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Même ville. — La salle du Sénat.

Le Sénat est assemblé. Entrent ALCIBIADE et sa Suite.

PREMIER SÉNATEUR. Seigneur, je me range de cet avis; il a versé le sang, il faut qu'il meure. Rien n'encourage le crime comme l'indulgence.

DEUXIÈME SÉNATEUR. C'est vrai; il faut que la loi l'écrase.

ALCIBIADE. [illegible] au sénat : gloire, santé et miséricorde.

PREMIER SÉNATEUR. Qu'y a-t-il, général?

ALCIBIADE. Je viens, humble suppliant, implorer vos vertus; car la pitié est la vertu qui doit tempérer la loi, et il n'y a que les tyrans qui l'appliquent avec cruauté. Il a plu au Temps et à la Fortune de frapper de leur rigueur un de



TIMON leur jette les plats à la tête et les chasse. (Acte III, scène VI, page 187.)

mes amis, qui, dans la chaleur d'un premier mouvement, est tombé dans le gouffre de la loi, ce gouffre sans fond pour ceux qui imprudemment s'y plongent. A part l'action qu'il a fatalement commise, c'est un homme doué des qualités les plus estimables; et ce qui l'honore, ce qui rachète sa faute, c'est qu'elle n'est entachée d'aucune lâcheté. Voyant sa réputation mortellement blessée, saisi d'une noble indignation, il a ouvertement fait face à son ennemi; et avant de donner l'essor à sa colère, il l'a modérée et contenue avec tant de sagesse, qu'on eût dit un homme exposant ses raisons avec calme, et cherchant à les faire prévaloir.

PREMIER SÉNATEUR. Vous soutenez un paradoxe insoutenable, en présentant comme [illegible] capable [illegible] voir les efforts que vous faites, on dirait que votre intention est de légitimer le meurtre, et de donner le nom de valeur à la violence, qui n'est qu'une valeur bâtarde, venue au monde au moment où sont nées les factions et les sectes. Le vrai brave est celui qui [illegible] avec patience tout ce que la langue des hommes peut exhaler de pire, qui [illegible] avec indifférence, comme une chose qui lui est étrangère, [illegible] jusqu'à son cœur, et le mettre en péril. Si l'offense est un mal que [illegible], quelle folie à nous d'exposer notre vie pour un mal!

ALCIBIADE. [illegible]

PREMIER SÉNATEUR. Vous ne sauriez pallier des crimes. Le courage consiste non [illegible], mais à la supporter.

ALCIBIADE. Permettez-moi, seigneurs, de vous parler en soldat. [illegible] que nous, [illegible] le prisonnier chargé de fers est plus sage que le juge, si la sagesse consiste à savoir souffrir. Seigneurs, par cela même que vous êtes puissants, soyez miséricordieux et bons. On doit condamner quiconque tue de sang-froid; le meutre, je l'avoue, est la dernière aggravation du crime; mais tuer pour sa défense est, certes, une action que l'équité absout. La colère est une chose impie; mais quel est l'homme qui ne s'est jamais mis en colère? En pesant son crime, mettez ces considérations dans la balance.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Vous parlez en vain.

ALCIBIADE. En vain? Les services qu'il a rendus à Lacédémone et à Byzance sont des titres suffisants pour racheter sa vie.

PREMIER SÉNATEUR. Que dites-vous?

ALCIBIADE. Je dis, seigneur, qu'il a rendu d'éminents services, et fait mordre la poussière, dans maint combat, à un grand nombre de vos ennemis. Dans la dernière guerre, avec quelle valeur ne s'est-il pas conduit, que de sang n'a-t-il pas versé?

DEUXIÈME SÉNATEUR. Il s'en est amplement payé sur le butin; c'est un querelleur juré; il est sujet à un vice qui noie toutes ses facultés et enchaîne sa valeur. A défaut d'autres ennemis, celui-là suffirait pour l'abattre. Dans les emportements de sa fureur brutale, on l'a vu commettre des actes de violence et susciter des querelles. Nous en avons la conviction, sa vie est souillée, et il a le vin dangereux.

PREMIER SÉNATEUR. Il mourra.

ALCIBIADE. Destin cruel! il aurait mieux valu qu'il mourût à la guerre! Seigneurs, si ses titres personnels ne peuvent [illegible], bien qu'il pût, au prix de ses exploits, racheter sa vie, et ne rien devoir à personne, cependant, pour mieux vous fléchir, prenez mes services avec les siens et [illegible] qu'on [illegible], eh bien! [illegible] mes victoires et ma gloire pour [illegible]. Si, en expiation de son crime, la loi réclame sa vie, qu'il meure sur le champ de bataille, en versant noblement son sang. Car la

loi est rigoureuse, et c'est là aussi le caractère distinctif de la guerre.

PREMIER SÉNATEUR. Nous ne devons voir que la loi: il mourra : n'insistez pas davantage, sous peine d'encourir notre déplaisir. Ami ou frère, qui répand le sang d'autrui doit se résigner à voir couler le sien.

ALCIBIADE. Il le faut donc ? Mais non, cela ne saurait être, seigneurs, je vous en conjure, connaissez-moi.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Comment!

ALCIBIADE. Rappelez-vous qui je suis.

TROISIÈME SÉNATEUR. Que dites-vous ?

ALCIBIADE. Je dois croire que l'âge m'a effacé de votre souvenir. Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour que j'éprouve la honte de vous supplier en vain, et qu'on me refuse une grâce aussi vulgaire. Vous rouvrez mes blessures.

PREMIER SÉNATEUR. Oses-tu bien provoquer notre colère? Notre décision sera laconique, mais immense dans ses effets. Nous te bannissons à jamais.

ALCIBIADE. Me bannir ? Bannissez votre stupidité sénile; bannissez l'usure qui déshonore le sénat.

PREMIER SÉNATEUR. Si dans deux jours Athènes te voit encore dans ses murs, attends de nous un arrêt plus sévère. Quant à lui, sans plus de colère de notre part, il va être exécuté sur l'heure. (*Les Sénateurs sortent.*)

ALCIBIADE, *seul.* Puissent les dieux vous faire vieillir assez pour qu'il ne vous reste plus que les os, et que tous les regards se détournent de vous avec horreur! Ma rage est au comble. J'ai tenu leurs ennemis en respect, pendant qu'ils comptaient leur argent et plaçaient leurs fonds à gros intérêts; moi, je ne suis riche qu'en larges cicatrices. — Et voilà mon salaire? voilà le baume qu'un sénat usurier verse sur les blessures d'un soldat? le bannissement? Cela ne me déplaît pas; je ne suis pas fâché d'être banni : c'est une digne occasion offerte à ma fureur pour châtier Athènes. Je vais soulever mes soldats mécontents, et gagner l'affection du peuple. Il y a de la gloire à combattre de nombreux ennemis. Un guerrier, à l'exemple des dieux, ne doit pas laisser l'offense impunie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une salle magnifique dans la maison de Timon.

La musique se fait entendre. Les tables sont dressées; LES SERVITEURS attendent. Entrent PLUSIEURS SEIGNEURS, par des portes différentes.

PREMIER SEIGNEUR. Je vous souhaite le bonjour, seigneur.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je vous en souhaite autant. Je pense que le seigneur Timon n'a voulu que nous éprouver l'autre jour.

PREMIER SEIGNEUR. C'est la réflexion qui m'occupait quand nous nous sommes rencontrés. J'espère qu'il n'est pas aussi bas que pouvait le faire supposer la démarche faite auprès de ses amis.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Ce qui semble le prouver, c'est le nouveau banquet qu'il donne aujourd'hui.

PREMIER SEIGNEUR. Je suis disposé à le croire : il m'a envoyé une invitation pressante, que plusieurs affaires urgentes ne me permettaient pas d'accepter; mais ses instances ont été si vives que je n'ai pu faire autrement que de venir.

DEUXIÈME SEIGNEUR. [illegible] mes excuses. Je regrette de m'être trouvé sans argent lorsqu'il a envoyé [illegible]

PREMIER SEIGNEUR. [illegible] même regret [illegible]

DEUXIÈME SEIGNEUR. Chacun ici en dit autant. Combien [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Entre TIMON [illegible]

[illegible]

[illegible]

DEUXIÈME SEIGNEUR. L'hirondelle ne suit pas l'été avec plus d'empressement que nous ne vous suivons.

TIMON, *à part.* Et elle ne fuit pas l'hiver d'une aile plus agile; les hommes sont des oiseaux de passage. — (*Haut.*) Seigneur, ce dîner ne vous indemnisera pas de votre longue attente; repaissez un moment vos oreilles de musique, si les sons de la trompette ne sont pas pour elles un trop rude ordinaire : nous allons dans un instant nous mettre à table.

PREMIER SEIGNEUR. J'espère, seigneur, que vous ne m'en voulez pas d'avoir renvoyé votre messager les mains vides?

TIMON. Oh ! seigneur, que cela ne vous inquiète pas.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Noble seigneur. —

TIMON. Ah! mon cher ami, comment vous va? (*On apporte les mets du festin.*)

DEUXIÈME SEIGNEUR. Très-honoré seigneur, je suis véritablement honteux de m'être trouvé si pauvre le jour où vous avez envoyé chez moi.

TIMON. Oubliez cela, seigneur.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Si vous aviez seulement envoyé deux heures plus tôt, —

TIMON. Bannissez cela de votre souvenir. — (*A ses serviteurs.*) Allons, qu'on serve tout à la fois.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Quoi! tous les plats couverts!

PREMIER SEIGNEUR. Festin de roi, soyez-en sûr.

TROISIÈME SEIGNEUR. A n'en point douter, tout ce que l'argent et la saison peuvent procurer.

PREMIER SEIGNEUR. Comment vous portez-vous? Quelles nouvelles?

TROISIÈME SEIGNEUR. Alcibiade est banni : l'avez-vous entendu dire?

PREMIER ET DEUXIÈME SEIGNEURS. Alcibiade banni!

TROISIÈME SEIGNEUR. Oui; la chose est certaine.

PREMIER SEIGNEUR. Comment? comment?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Par quel motif, je vous prie?

TIMON. Mes dignes amis, voulez-vous approcher?

TROISIÈME SEIGNEUR. Je vous en dirai tantôt davantage. Nous avons là un banquet magnifique.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Le patron n'a pas changé; c'est toujours le même homme.

TROISIÈME SEIGNEUR. Cela durera-t-il? cela durera-t-il?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Bon pour le présent; mais plus tard, — il est possible, —

TROISIÈME SEIGNEUR. Je vous comprends.

TIMON. Que chacun prenne son siége avec la même ardeur que lorsqu'il est suspendu aux lèvres de sa maîtresse : vous serez servis de la même manière, quelque place que vous occupiez. Ne faites pas de ce dîner un banquet municipal, où les mets ont le temps de refroidir avant qu'on ait réglé les droits de préséance : asseyez-vous. Commençons par rendre grâce aux dieux :

« Puissants bienfaiteurs, propagez parmi nous la reconnaissance : faites-vous bénir à cause de vos dons; mais tenez-en quelques-uns en réserve, si vous ne voulez voir vos divinités méprisées. Donnez à chaque homme en quantité suffisante pour que l'un n'ait pas besoin de prêter à l'autre; car si demain vos divinités venaient emprunter aux hommes, les hommes planteraient là les dieux. Faites que le festin soit aimé plus que l'homme qui le donne. Que là où il y aura vingt hommes réunis, il y ait vingt scélérats; s'il y a douze femmes à table, qu'une douzaine d'entre elles soient, — ce qu'elles sont toutes. Quant au reste de vos justiciables, ô dieux, les sénateurs d'Athènes et la lie du peuple, faites du mal qui est en eux l'instrument de leur destruction. Quant à ces amis ici présents, de même qu'ils ne me sont rien, que votre protection soit pour eux ce qu'est le festin auquel [illegible] »

[illegible] *Les couvercles [illegible]*

UN DES SEIGNEURS. Qu'est-ce que cela veut dire?

UN AUTRE SEIGNEUR. Je n'en sais rien.

TIMON. [illegible] jamais vous trouver à meilleur régal. De la fumée et de l'eau tiède, voilà tout ce que vous êtes. Voilà le dernier banquet de Timon, celui à qui vous avez [illegible]

[illegible] parasites, [illegible] vapeurs éphémères! vils automates, que tous les maux qui affligent l'homme et la brute vous couvrent tout entiers comme d'une lèpre. — Où vas-tu, toi? arrête, prends d'abord ta potion, — et toi aussi, — et toi également. (*Il leur jette les plats à la tête, et les chasse.*) — Arrête : je veux te prêter de l'argent, et non t'en emprunter. — Eh quoi! tous prennent la fuite? Qu'il n'y ait plus à l'avenir de banquet auquel les fripons ne soient les bienvenus. Maison, brûle : Athènes, abîme-toi. Timon voue à l'humanité une éternelle haine. (*Il sort.*)

Rentrent PLUSIEURS SEIGNEURS et SÉNATEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Eh bien, seigneurs?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Pourriez-vous me donner l'explication de cette folie furieuse du seigneur Timon?

TROISIÈME SEIGNEUR. Diantre! avez-vous vu ma toque?

QUATRIÈME SEIGNEUR. J'ai perdu ma toge.

TROISIÈME SEIGNEUR. C'est un fou, que le seul caprice gouverne; l'autre jour il me donne un diamant, et aujourd'hui il le fait sauter de mon chapeau. Avez-vous vu mon diamant?

QUATRIÈME SEIGNEUR. Avez-vous vu ma toque?

DEUXIÈME SEIGNEUR. La voici.

QUATRIÈME SEIGNEUR. Voici ma toge.

PREMIER SEIGNEUR. Sortons vite de céans.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Le seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SEIGNEUR. Mes os s'en sont aperçus.

QUATRIÈME SEIGNEUR. Un jour il nous donne des diamants, un autre jour des pierres. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Hors des murs d'Athènes, qu'on aperçoit à quelque distance.

Arrive TIMON.

TIMON. Que je vous regarde encore, ô murs qui renfermez ces loups dans votre enceinte. Abîmez-vous en terre, et cessez d'entourer Athènes. Épouses, [illegible]! Enfants, renoncez à l'obéissance! Esclaves et fous, arrachez de leur siége les vieux et graves sénateurs, et [illegible] à leur place! Jeunes vierges, livrez-vous à d'infâmes débauches, jusque sous les yeux de vos mères! Banqueroutiers, tenez ferme; plutôt que de payer vos dettes, tirez vos poignards et coupez la gorge à vos créanciers! Serviteurs, volez; vos maîtres sont des voleurs en grand qui ont organisé un pillage légal! [illegible] maîtresse est une prostituée! Adolescent de seize ans, arrache à ton vieux père [illegible] qui soutient ses pas chancelants, et sers-t'en pour briser sa tête. Piété, respect, crainte des dieux, paix, justice, vérité, [illegible] domestique, [illegible], instruction, savoir-vivre, arts et siences, hiérarchie, usages, coutumes et lois, faites place à vos contraires, et que partout règne l'anarchie! — Fléaux [illegible] accumulez sur Athènes, [illegible] vos fièvres terribles et contagieuses! [illegible] Impudicité et libertinage, [illegible] jusque dans la moelle de nos jeunes hommes, [illegible] le courant de la vertu, et [illegible] l'haleine infecte l'haleine; et que leur société, comme leur amitié, soit un poison! [illegible] et petits. Ainsi soit-il. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Athènes. — Une salle dans la maison de Timon.

Entrent FLAVIUS et DEUX OU TROIS SERVITEURS.

PREMIER SERVITEUR. Parlez, notre intendant. Où est notre maître? Tout est-il perdu, désespéré? ne reste-t-il plus rien?

FLAVIUS. Hélas! mes amis, que vous dirai-je? les justes dieux me sont témoins que je suis aussi pauvre que vous.

PREMIER SERVITEUR. Une maison si opulente ruinée! un si généreux maître tombé dans le malheur! Il a tout perdu! Il ne lui reste pas même un ami qui dans son infortune le prenne par le bras et l'accompagne!

DEUXIÈME SERVITEUR. De même que nous tournons le dos à notre camarade dès qu'il est jeté dans sa fosse, de même ses amis s'éloignent prudemment de sa fortune enterrée, lui laissant pour adieux des vœux trompeurs comme des bourses vides : et lui-même, indigent, sans autre bien que l'air, emportant sa pauvreté que tout le monde fuit, il erre seul, comme le mépris. — Voici encore quelques-uns de nos camarades.

Entrent D'AUTRES SERVITEURS.

FLAVIUS. Tristes débris d'une maison ruinée.

TROISIÈME SERVITEUR. Néanmoins, je lis sur nos visages que nous portons encore la livrée de Timon; nous sommes encore camarades, serviteurs affligés du même maître. Notre barque fait eau de toutes parts, et nous, pauvres matelots, debout sur le tillac prêt à s'abîmer, prêtant l'oreille aux vagues menaçantes, nous allons tous être emportés dans l'océan de l'air.

FLAVIUS. Mes bons amis, je vais partager avec vous le peu qui me reste. En quelque lieu que nous nous retrouvions, en mémoire de Timon, restons toujours unis; secouons la tête, et saluant d'un dernier adieu la fortune de notre maître, disons-nous que nous avons des jours meilleurs. Tenez, que chacun prenne sa part : tendez la main. (*Il leur donne de l'argent.*) Pas un mot de plus. Nous nous séparons pauvres d'argent, mais riches de douleur. (*Les Serviteurs sortent.*)

FLAVIUS, *seul, continuant.* Oh! combien l'opulence touche de près à l'infortune! Qui ne souhaiterait d'être exempt du fardeau des richesses, puisque les richesses mènent à la misère et au mépris? Qui voudrait jouir d'un bonheur sans réalité au milieu d'amis dont l'amitié n'est qu'un rêve? Qui voudrait d'une fortune mensongère comme les faux amis qui nous entourent? Mon pauvre et vertueux maître, ton bon cœur a causé ta ruine; ta générosité t'a perdu; c'est chose étrange et rare qu'un homme dont le plus grand [illegible] avoir seulement la moitié de sa bonté, puisque la bonté, qui fait les dieux, — est funeste aux hommes? Mon maître bien-aimé, — tes félicités n'ont servi qu'à consommer ton malheur; tes richesses, qu'à te rendre misérable; ton opulence est devenue la principale source de tes calamités. Hélas! ce bon maître, il a fui, la rage dans le cœur, ce monstrueux repaire d'amis ingrats, sans rien emporter pour subvenir aux besoins de l'existence. Je vais suivre sa trace et tâcher de le rejoindre. Je mettrai mon dévouement au service de ses volontés; tant que j'aurai de l'or, je veux rester son intendant. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Une forêt. — On voit l'entrée d'une caverne.

Arrive TIMON, une bêche à la main.

TIMON. O soleil [illegible] les vapeurs malsaines de la terre : infecte l'air compris entre ce globe et l'orbe [illegible] les flancs du bélier; c'est la disette qui le maigrit. Qui osera, [illegible]

homme est un flatteur? » S'il est vrai que l'un le soit, tous le sont : car la pente de chacun des degrés de la fortune est adoucie par le degré immédiatement inférieur; la tête du savant s'incline devant l'ignorant cousu d'or. Tout est oblique, rien n'est de niveau dans notre organisation maudite, si ce n'est la perversité directe et avouée. Haine donc à tous les festins, à toutes les sociétés, à toutes les réunions d'hommes! Timon hait ses semblables; il se déteste lui-même : — Périsse le genre humain! — (*Il bêche la terre.*) Terre, donne-moi quelques racines. Quant à l'homme qui te demande davantage, porte à son palais tes poisons les plus violents. — Que vois-je? de l'or? ce jaune, brillant et précieux métal! Non, dieux justes, je ne rétracte pas mon vœu! je ne vous demande que des racines! Gros comme cela seulement de ce métal suffit pour rendre blanc ce qui est noir, beau ce qui est laid, bien ce qui est mal, noble ce qui est vil, jeune ce qui est vieux, vaillant ce qui est lâche. Oh! pourquoi cela, grands dieux, pourquoi cela? Ce métal vous enlèvera vos prêtres et vos serviteurs; il arrachera l'oreiller de dessous la tête de l'homme fort. Ce coupable agent noue et dénoue les engagements; sanctifie ce qui doit être maudit; fait adorer la vieillesse la plus impure; met les voleurs en place, les fait siéger sur le banc des sénateurs, et les entoure d'honneurs, d'hommages et de considérations; par lui, la veuve désolée contracte un nouvel hymen; il pare, il parfume, il rend fraîche et riante comme une journée d'avril celle dont ne voudrait pas un échappé de l'hôpital que d'affreux ulcères dévorent. Viens, substance maudite à laquelle le genre humain se prostitue, qui sèmes la discorde parmi les nations; je veux te restituer la place que t'assigna la nature. — (*On entend le bruit d'une marche militaire.*) Eh quoi! un tambour? — Tu es agile, et cependant je vais t'enterrer! Voleur robuste, tu échappes aux mains débiles de tes goutteux possesseurs. — Mais gardons-en pour échantillon. (***Il prend quelques poignées d'or et recouvre le reste.***)

On entend le bruit des fifres et des tambours. Arrive ALCIBIADE en costume de guerrier; PHRYNÉ et TIMANDRE l'accompagnent.

ALCIBIADE. Qui es-tu? parle.

TIMON. Un animal comme toi. Qu'un cancer te ronge le cœur pour te punir d'offrir à mes regards la face d'un homme.

ALCIBIADE. Quel est ton nom? Hais-tu donc l'homme à ce point, toi qui es un homme?

TIMON. Je suis misanthrope, et je hais le genre humain. En ce qui te concerne, je regrette que tu ne sois pas un chien; peut-être pourrais-je t'aimer quelque peu.

ALCIBIADE. Je te connais parfaitement; mais j'ignore quels événements t'ont conduit ici.

TIMON. Je te connais aussi, et je n'ai nul désir de te connaître davantage. Suis tes tambours; rougis la terre du sang de l'homme; les lois religieuses, les lois civiles sont cruelles; que ne doit donc pas être la guerre? (*Montrant Phryné.*) Cette courtisane qui t'accompagne, en dépit de ses yeux célestes, est un instrument de destruction plus fatal que ton épée.

PHRYNÉ. Puissent tes lèvres tomber en pourriture!

TIMON. Je ne t'embrasserai pas : la pourriture dont tu parles, je la renvoie à tes lèvres.

ALCIBIADE. Comment ce changement étrange s'est-il opéré dans le noble Timon?

TIMON. Comme les changements de la lune, faute de lumière à répandre : mais je n'ai pu comme elle renouveler ma clarté; il n'y avait point de soleil qui pût m'en prêter.

ALCIBIADE. Noble Timon, que puis-je faire pour toi?

TIMON. Rien, sinon de professer mon opinion.

ALCIBIADE. Quelle est-elle?

TIMON. Promets-moi ton amitié, mais ne tiens pas ta parole. Si tu ne veux pas promettre, que les dieux te punissent, car tu es homme! Si tu tiens ta parole, malédiction sur toi, car tu es homme!

ALCIBIADE. J'ai entendu confusément parler de tes malheurs.

TIMON. Tu les as vus quand j'étais dans la prospérité.

ALCIBIADE. C'est maintenant que je les vois : tu étais heureux alors.

TIMON. Comme tu l'es maintenant, suivi d'une couple de courtisanes.

TIMANDRE. Est-ce là ce mignon d'Athènes dont l'éloge était dans toutes les bouches?

TIMON. Es-tu Timandre?

TIMANDRE. Oui.

TIMON. Continue ton métier de prostituée! ceux qui te fréquentent ne t'aiment pas; empoisonne leurs veines, en retour de leurs impudiques ardeurs; utilise tes heures de licence; envoie au bain ces coquins-là, et condamne à la diète tes jeunes adorateurs aux joues roses.

TIMANDRE. Va te faire pendre, monstre!

ALCIBIADE. Pardonnez-lui, chère Timandre : ses malheurs ont noyé et tué son intelligence. Brave Timon, il ne me reste que bien peu d'or, et cette disette provoque chaque jour des actes d'insubordination parmi mes soldats indigents. J'ai appris avec douleur que la coupable Athènes, ingrate à tes mérites, oubliant tes exploits, alors que les États voisins, sans ton épée et ton étoile, l'auraient écrasée sous leurs pieds, —

TIMON. Je t'en prie, fais battre tes tambours, et va-t'en.

ALCIBIADE. Je suis ton ami et je te plains, mon cher Timon.

TIMON. Comment peux-tu dire que tu plains celui que ta présence importune? Je préfère être seul.

ALCIBIADE. Eh bien, adieu; tiens, voilà de l'or.

TIMON. Garde-le; je n'en mange pas.

ALCIBIADE. Quand j'aurai fait de la superbe Athènes un monceau de ruines, —

TIMON. Quoi! tu fais la guerre aux Athéniens?

ALCIBIADE. Oui, Timon, et ce n'est pas sans cause.

TIMON. Que les dieux les punissent par ton bras victorieux, et toi après, quand tu les auras vaincus.

ALCIBIADE. Pourquoi moi, Timon?

TIMON. Parce qu'en immolant des scélérats, tu es destiné à vaincre ma patrie. Garde ton or; poursuis ta marche, — voilà de l'or; pars; sois comme une planète pestilentielle, alors que Jupiter, pour punir une cité coupable, empoisonne les airs et fait planer la mort sur elle. Que ton glaive n'épargne personne; sois sans pitié pour le vieillard vénérable; malgré sa barbe blanchissante; c'est un usurier. Frappe la matrone hypocrite; elle n'a d'honnête que son vêtement; que la joue de la jeune vierge n'émousse pas le tranchant de ton épée; point de pitié pour ce sein d'albâtre qui, à travers la gaze transparente, sollicite les yeux de l'homme; c'est un perfide et un traître. N'épargne point l'enfant à la mamelle, dont le gracieux sourire désarme des imbéciles; dis-toi que c'est quelque bâtard désigné par l'oracle pour te couper un jour la gorge, et tue-le sans remords. Sois à l'épreuve de toute pitié; cuirasse tes oreilles et tes yeux; sois inexorable aux cris des mères, des filles et des enfants, à la vue des prêtres rougissant de leur sang leurs vêtements sacerdotaux. Voici de l'or pour payer tes soldats; entasse ruines sur ruines, et, ta fureur une fois assouvie, sois exterminé toi-même! Pas de réponse; va-t'en.

ALCIBIADE. As-tu donc encore de l'or? J'accepte l'or que tu m'offres, mais non tes conseils.

TIMON. Accepte-les ou ne les accepte pas, que la malédiction du ciel te poursuive!

PHRYNÉ *et* TIMANDRE. Donne-nous de l'or, cher Timon; en as-tu encore?

TIMON. Assez pour faire quitter à une courtisane son état, et pour faire d'une prostituée une prostituante. Viles créatures, tendez vos tabliers. Vos serments ne méritent aucune créance : et toutefois, je le sais, vous êtes prêtes à jurer par les imprécations les plus horribles, de manière à donner le frisson et la fièvre aux dieux immortels qui vous entendent. — Épargnez-vous un parjure; je me fie à votre profession. Persistez dans le métier de courtisanes; si quelque bouche pieuse tente de vous convertir, redoublez d'efforts lubriques auprès de cet insensé, ensorcelez-le, brûlez-le de vos feux; que votre flamme ardente domine sa fumée, et ne désertez pas votre drapeau. Toutefois puissiez-vous, six mois de l'année, expier vos excès par des épreuves d'une nature toute contraire. Revêtez vos crânes chétifs et minces de la dépouille des morts; — eussent-ils rendu l'âme sur le gibet, n'importe; — portez leur chevelure; qu'elle vous aide à faire des dupes : soyez toujours courtisanes; mettez-vous du fard; rendez votre visage luisant au point qu'un cheval puisse s'y mirer, et moquez-vous des rides.

PHRYNÉ *et* TIMANDRE. Eh bien, encore de l'or! — Que faut-il faire encore? Crois-moi, il n'est rien que nous ne fassions pour de l'or.

TIMON. Épuisez les hommes jusqu'à la moelle; atrophiez [1] leurs jambes amaigries; frappez-les d'atonie; cassez la voix de l'avocat, afin qu'il ne puisse plus plaider l'injuste, ni faire entendre ses subtilités en fausset; blanchissez les cheveux du flamine [2], qui déclame contre les convoitises de la chair et ne se croit pas lui-même. Faites tomber le nez gangrené de l'homme qui sacrifice l'intérêt public à son intérêt privé. Dépouillez nos jeunes roués de leur chevelure bouclée, et que les matamores de la guerre, échappés sans une égratignure, puisent chez vous des maux et des douleurs. Inoculez le fléau à tous; tarissez les sources de la volupté; étouffez tous les germes de la génération: voilà encore de l'or. Damnez les autres; que cet or vous damne vous-même, et que les fossés de la voie publique vous servent à tous de tombeau!

PHRYNÉ *et* TIMANDRE. Encore des conseils et de l'or, généreux Timon!

TIMON. Mettez-vous d'abord à l'œuvre de la prostitution et des calamités; je vous ai donné des arrhes.

ALCIBIADE. Battez, tambours! marchons sur Athènes. Adieu, Timon: si mon expédition réussit, je viendrai te revoir.

TIMON. J'espère bien ne te revoir jamais.

ALCIBIADE. Je ne t'ai jamais fait de mal.

TIMON. Si fait; tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE. Appelles-tu cela un mal?

TIMON. C'en est un; les hommes en font chaque jour l'expérience. Va-t'en, et emmène tes catins avec toi.

ALCIBIADE. Nous ne faisons ici que l'aigrir. — Battez, tambours! (*Le tambour bat. Alcibiade, Phryné et Timandre s'éloignent.*)

TIMON, *seul.* Se peut-il que la nature malade et découragée par l'ingratitude des hommes ait pourtant faim encore! (*Il se met à bêcher la terre.*) Notre mère commune, toi, dont le sein immense et fécond enfante et nourrit tout, qui de la même substance qui a servi à former ton orgueilleux enfant, l'homme arrogant, engendre le noir crapaud, la couleuvre bleuâtre, le lézard doré, le serpent aveugle [3], et toutes les créatures abhorrées sous la voûte de ce ciel où brillent les feux vivifiants d'Hypérion; terre, à celui qui hait tous les humains, tes fils, que ton sein libéral accorde une chétive racine! stérilise tes entrailles fécondes et prolifiques; qu'elles n'enfantent plus l'homme, cette ingrate créature; produis des tigres, des dragons, des loups et des ours; fais pulluler de nouveaux monstres que ta surface ne présenta jamais à la clarté des cieux! — De grâce, une racine! — Je te remercie! — Taris les sources de ta fécondité; dessèche tes vignobles et tes guérets, d'où l'homme ingrat tire ces doux breuvages, ces sucs onctueux qui amollissent l'âme, et la rendent incapable de toute considération sérieuse!

Arrive APEMANTUS.

TIMON, *continuant.* Encore un homme! Malédiction! malédiction!

APEMANTUS. On m'a indiqué ta demeure. On prétend que tu affectionnes mes manières et que tu les imites.

TIMON. C'est parce que tu n'as pas de chien; car alors ce serait lui que j'imiterais. Que la consomption te mine!

APEMANTUS. Ce n'est que de l'affectation de ta part; une sotte et lâche mélancolie, née de ton changement de fortune. Pourquoi cette bêche, ce séjour, ce vêtement d'esclave et cet air morose? Tes flatteurs, comme par le passé, portent de la soie, boivent du vin, dorment sur le duvet, se parfument, et ne se souviennent plus s'il y eut jamais un Timon au monde. Ne scandalise pas cette forêt en affectant l'esprit d'un censeur. Fais-toi flatteur à ton tour, et cherche à prospérer par ce qui a causé ta chute. Donne à ton genou de la souplesse, et quand tu verras quelqu'un venir à toi, qu'il suffise de son souffle pour faire voler ton bonnet de dessus ta tête; loue ce qu'il a de plus vicieux, et qualifie-le d'excellent. C'est le langage qu'on te tenait: pareil à l'hôte d'un cabaret, tu faisais bon accueil à tout venant, faquins ou autres. Il est juste que maintenant tu deviennes un faquin toi-même. Si tu redevenais riche, ce serait au profit des fripons. Ne cherche pas à m'imiter.

TIMON. Si je te ressemblais, je me détruirais.

APEMANTUS. Sans ressembler à personne, tu t'es détruit toi-même: naguère insensé, tu es aujourd'hui un sot. Crois-tu donc que le vent froid qui siffle à tes oreilles va te servir de valet de chambre, et te chauffer ta chemise? Ces arbres couverts de mousse, et plus vieux que l'aigle, crois-tu qu'ils vont te suivre comme des pages, et se mouvoir à ta volonté? L'onde d'un ruisseau glacé se changera-t-elle pour toi en breuvage fortifiant et salutaire, pour réparer le matin les excès de la nuit? Fais un appel aux créatures qui vivent exposées à l'inclémence des saisons, aux injures des éléments; — ordonne-leur de te flatter: — Tu trouveras alors, —

TIMON. Un imbécile en toi. Va-t'en.

APEMANTUS. A présent, je t'aime plus que je ne t'ai jamais aimé.

TIMON. Et moi, je te hais davantage.

APEMANTUS. Pourquoi?

TIMON. Parce que tu flattes le malheur.

APEMANTUS. Je ne te flatte pas; je dis seulement que tu es un pauvre diable.

TIMON. Pourquoi m'es-tu venu chercher?

APEMANTUS. Pour te vexer.

TIMON. C'est l'action d'un méchant ou d'un sot. Y trouves-tu du plaisir?

APEMANTUS. Oui.

TIMON. C'est là le fait d'un drôle.

APEMANTUS. Si tu embrassais cette vie grossière pour châtier ton orgueil, ce serait bien: mais tu le fais forcément; tu redeviendrais courtisan si tu n'étais pas un gueux. L'indigence qui se résigne est préférable à l'opulence inquiète; elle arrive plus tôt au but de ses désirs. Celle-ci obtient sans cesse et n'est jamais satisfaite; l'autre est toujours au comble de ses vœux. Sans le contentement, l'homme le plus opulent est malheureux; sa condition est cent fois pire que celle de l'extrême indigence que le contentement accompagne. Tu dois désirer de mourir, puisque tu es misérable.

TIMON. En cela, je ne prendrai pas l'avis d'un homme plus misérable encore. Tu es un malheureux que la fortune ne pressa jamais dans ses bras caressants; elle t'a traité comme on traite un chien. Si, comme moi, tu avais dès ta plus tendre enfance passé successivement par toutes les jouissances qu'offre cette courte vie à ceux qui voient la foule de leurs semblables servir d'instruments passifs à leurs volontés, tu te serais plongé tout entier dans la débauche; toutes les voluptés auraient énervé ta jeunesse; sourd aux froids préceptes de la modération, tu aurais suivi la route fleurie déroulée devant toi. Mais moi qui voyais le monde entier tributaire de mes goûts et de mes désirs, moi qui avais à mes ordres la parole, les yeux, les cœurs de plus d'hommes que je n'en pouvais employer, ces hommes qui étaient attachés à moi comme les feuilles le sont au chêne qui les porte, il a suffi du souffle d'un seul hiver pour en dépouiller mes rameaux, et me laisser nu à la merci de tous les orages. — Cette position, pour moi qui en ai connu de meilleure, est un fardeau pénible à porter. Pour toi, dès le berceau tu as connu la souffrance; le temps t'y a endurci. Pourquoi haïrais-tu les hommes? Ils ne t'ont jamais flatté. Que leur as-tu donné? Si tu veux maudire, maudis ton père, ce pauvre diable, qui, dans un moment malheureux, s'unissant à quelque mendiante, te procréa et te légua son indigence héréditaire. Va-t'en! éloigne-toi! Si tu n'étais né le pire de tous les hommes, tu aurais été un fripon et un flatteur.

APEMANTUS. Tu es donc toujours fier?

TIMON. Oui, de ne pas être toi.

APEMANTUS. Moi, de ne pas avoir été un prodigue.

TIMON. Moi, de l'être encore; lors même que tout ce que je possède au monde serait contenu dans toi, je ne t'en donnerais pas moins la permission de t'aller pendre. Va-t'en. Que la vie de tous les Athéniens n'est-elle dans cette racine! voilà comme je la mangerais. (*Il mord dans une racine.*)

APEMANTUS, *tirant quelques aliments de sa besace et les lui offrant.* Tiens; je veux améliorer ton repas.

TIMON. Commence par améliorer ma compagnie; délivre-moi de ta présence.

[1] L'atrophie est une maladie d'épuisement.

[2] Du prêtre.

[3] Ainsi nommé à cause de la petitesse de ses yeux.

APEMANTUS. En me privant de ta compagnie, j'améliorerai la mienne.

TIMON. Au lieu de l'améliorer ainsi, tu la gâteras : du moins je le souhaite.

APEMANTUS. Que voudrais-tu faire dire à Athènes ?

TIMON. Je voudrais t'y voir emporté par un ouragan. Si tu veux, dis-leur que j'ai de l'or : vois, j'en ai.

APEMANTUS. Ici l'or est inutile.

TIMON. Il n'en est que meilleur et plus pur : car ici il dort et ne salarie point le vice.

APEMANTUS. Où dors-tu, la nuit, Timon ?

TIMON. Sous ce qui est au-dessus de moi. Où prends-tu tes repas, le jour, Apemantus ?

APEMANTUS. Où je trouve de quoi manger, ou plutôt où je mange.

TIMON. Oh ! si le poison était obéissant et connaissait ma volonté !

APEMANTUS. Où l'enverrais-tu ?

TIMON. Assaisonner tes mets.

APEMANTUS. Tu n'as jamais connu le juste milieu de l'humanité : tu n'en as connu que les deux extrêmes. Quand tu étais couvert d'or et de parfums, on se moquait de tes raffinements prétentieux ; tu n'en as plus sous les haillons, [illegible] le défaut contraire. Tiens, voilà une nèfle ; mange-la.

TIMON. Je ne mange pas de ce que je hais.

APEMANTUS. Est-ce que tu hais les nèfles ?

TIMON. Oui, quand je les tiens de toi.

APEMANTUS. Si tu avais toujours agi avec cette réserve, tu serais maintenant plus content de toi que tu ne l'es. As-tu jamais connu un prodigue qui ait vu l'affection de ses amis survivre à la perte de ses richesses ?

TIMON. Et toi, as-tu jamais connu un homme qui sans ces richesses dont tu parles ait eu des amis ?

APEMANTUS. Oui ; moi.

TIMON. Je te comprends : tu as eu les moyens de nourrir un chien.

APEMANTUS. Quel est l'objet dans le monde qu'on puisse avec le plus de raison comparer aux flatteurs ?

TIMON. Les femmes en approchent le plus ; mais les hommes, les hommes sont l'adulation personnifiée. Que ferais-tu de l'univers, Apemantus, si tu l'avais à ta disposition ?

APEMANTUS. Je le donnerais aux bêtes, pour être débarrassé des hommes.

TIMON. Voudrais-tu donc toi-même partager la déchéance des hommes, et rester bête avec les bêtes ?

APEMANTUS. Oui, Timon.

TIMON. C'est là [illegible] bestiale ; fassent les dieux que tu l'obtiennes ! Si tu étais lion, le renard te duperait ; si tu étais agneau, le renard te mangerait ; si tu étais renard et que l'âne vînt à t'accuser, le lion te [illegible] ton tourment, et tôt ou tard tu servirais de déjeuner au loup ; loup, ta voracité ferait ton supplice, et souvent il t'arriverait de risquer ta vie pour un dîner ; licorne[1], l'orgueil et la colère [illegible] léopard ; léopard, tu serais cousin germain du lion, et les [illegible] morphose !

[illegible]

tu seras le bienvenu. J'aimerais mieux être le chien d'un mendiant que d'être Apemantus.

APEMANTUS. Tu es le coq de tous les imbéciles vivants.

TIMON. Si tu étais plus propre, je cracherais sur toi.

APEMANTUS. Que la peste t'étouffe ! tu es trop vil pour qu'on daigne te maudire.

TIMON. Les plus fieffés coquins, comparés à toi, sont vertueux et purs.

APEMANTUS. Il n'y a pas de lèpre plus repoussante que ta parole.

TIMON. Oui, quand je prononce ton nom. Je te battrais, si je ne craignais d'infecter mes mains.

APEMANTUS. Je voudrais pouvoir, d'un mot, les faire tomber en pourriture !

TIMON. Arrière, postérité de chien galeux ! je meurs de colère de te savoir vivant : ta vue me fait trouver mal.

APEMANTUS. Puisses-tu n'en revenir jamais !

TIMON. Va-t'en, gueux insipide ! je regrette la pierre que je te jette. *(Il lui jette une pierre.)*

APEMANTUS. Bête féroce !

TIMON. Esclave !

APEMANTUS. Reptile !

TIMON. Coquin ! coquin ! coquin ! *(Apemantus s'éloigne à reculons, et fait mine de s'en aller.)*

TIMON, *se croyant seul, et continuant.* Je suis las de ce monde imposteur ; je n'en veux souffrir que ce qui est indispensable au soutien de l'existence. Or donc, Timon, prépare maintenant ta tombe ; repose en un lieu où l'écume de la mer viendra chaque jour couvrir ton marbre funéraire : compose ton épitaphe, afin que ta mort soit la satire de la vie des autres. *(Regardant l'or qu'il a trouvé.)* O toi, délicieux assassin des rois, bien-aimé fauteur de discordes entre le père et le fils, brillant profanateur de la pureté du lit nuptial, Mars vaillant, adorateur toujours jeune, frais, délicat, toujours aimé, dont l'éclat fait fondre la neige sur le chaste sein de Diane ; dieu visible, qui réalises l'impossible et réunis les contraires ; qui parles tous les langages et sur tous les sujets : ô pierre de touche des cœurs, suppose que l'homme, ton esclave, se révolte, et usant de ta puissance, jette dans la race humaine le trouble et l'anarchie, afin que la brute hérite de l'empire du monde !

APEMANTUS, *s'avançant.* Puisse ton vœu être exaucé, mais seulement après ma mort ! — Je dirai que tu as de l'or : bientôt on va en foule accourir auprès de toi.

TIMON. Accourir auprès de moi ?

APEMANTUS. Oui.

TIMON. Montre-moi tes talons, je te prie.

APEMANTUS. Vis, et chéris ta misère !

TIMON. Vis longtemps misérable, et meurs de même ! — Nous sommes quittes. *(Apemantus s'éloigne.)*

TIMON, *seul, continuant.* Encore des visages humains ! — Mange tes racines, Timon, et abhorre les hommes.

Arrivent DES VOLEURS.

PREMIER VOLEUR. Comment se trouve-t-il en possession de cet or ? Sans doute ce sont quelques restes, quelques chétifs débris de sa fortune. C'est le manque d'argent et l'abandon de ses amis qui l'ont jeté dans cette mélancolie.

DEUXIÈME VOLEUR. Le bruit court qu'il possède d'immenses trésors.

TROISIÈME VOLEUR. Faisons une tentative auprès de lui : s'il se soucie peu de son or, il nous en donnera sans difficulté ; s'il le garde avec un soin avare, comment ferons-nous pour l'avoir ?

DEUXIÈME VOLEUR. C'est vrai, car il ne le porte pas sur lui ; [illegible].

PREMIER VOLEUR. N'est-ce pas lui que j'aperçois ?

LES VOLEURS. Où ?

DEUXIÈME VOLEUR. C'est quelqu'un qui lui ressemble.

TROISIÈME VOLEUR. C'est lui ; je le reconnais. *(Ils s'approchent de Timon.)*

LES VOLEURS. Dieu te garde, Timon !

TIMON. Oh ! oh ! des voleurs ?

LES VOLEURS. Des soldats et non des voleurs.

TIMON. Vous êtes l'un et l'autre, et de plus, des enfants [illegible].

LES VOLEURS. Nous ne sommes pas des voleurs, mais des hommes qui se trouvent dans le plus grand besoin.

TIMON. Votre plus grand besoin, c'est de faire bonne chère.

Que vous manque-t-il? voyez, la terre a des racines : ici, dans le rayon d'un mille, jaillissent cent ruisseaux d'une eau vive : les chênes portent des glands, les ronces des baies rouges ; sur tous les buissons, la nature, cette hôtesse bienveillante, vous sert un abondant repas. Pourquoi donc éprouveriez-vous le besoin ?

PREMIER VOLEUR. Nous ne pouvons, comme les bêtes des champs, les oiseaux et les poissons, vivre d'herbe, de fruits sauvages et d'eau.

TIMON. Vous ne pouvez pas même vivre sur les bêtes des champs, les oiseaux et les poissons; il vous faut des hommes à dévorer. Toutefois, je vous rends grâces de ce que vous êtes des voleurs de profession ; de ce que, pour faire votre métier, vous ne prenez pas le masque de la vertu : car dans les professions légales, le brigandage s'exerce sans limite. Voleurs pauvres diables, tenez, voici de l'or. Allez, abreuvez-vous des sucs de la grappe, jusqu'à ce qu'ils aient allumé dans votre sang une fièvre brûlante qui vous sauve du gibet : n'ayez point foi au médecin ; ses antidotes sont un poison, il tue plus que vous ne volez. Prenez tout à la fois la bourse et la vie ; puisque le crime est votre profession, allez-y de franc jeu, comme des ouvriers qui font leur tâche. Tout vole dans la nature : par sa puissante attraction, le soleil vole la vaste mer ; la lune vole effrontément au soleil la pâle lumière dont elle brille; la mer dérobe à la lune les larmes dont elle compose l'amertume de ses flots; la terre ne se nourrit et ne produit qu'à la faveur des substances décomposées qu'elle vole au reste de la création. Tout vole : les lois qui vous contiennent et vous châtient, les lois, dans l'exercice de leur tyrannique puissance, volent impunément. Ne vous aimez point entre vous; égorgez sans pitié; tous ceux à qui vous aurez affaire sont des voleurs. Allez à Athènes; enfoncez les boutiques ; tout ce que vous prendrez sera volé à des voleurs. Que cet or que je vous donne ne vous empêche pas de voler encore ; que l'or, de manière ou d'autre, vous perde et vous confonde ! Ainsi soit-il! (*Timon rentre dans sa caverne.*)

TROISIÈME VOLEUR. Peu s'en faut qu'en voulant me faire aimer mon métier, il ne me l'ait fait haïr.

PREMIER VOLEUR. Ce n'est pas le désir de nous voir prospérer dans notre profession, c'est sa haine pour le genre humain qui lui a dicté ses conseils.

DEUXIÈME VOLEUR. Je le crois comme je croirais un ennemi, et je quitte le métier.

PREMIER VOLEUR. Attendons que la paix soit rétablie dans Athènes. Il n'est pas de temps si malheureux où l'homme ne puisse être honnête. (*Les Voleurs s'éloignent.*)

Arrive FLAVIUS.

FLAVIUS. O dieux ! est-ce bien mon maître que je vois dans cet état de misère et d'opprobre, plongé dans l'indigence et la ruine? O monument merveilleux de bienfaits mal appliqués! Quel changement a produit le passage de l'opulence à la misère! Quoi de plus vil sur la terre que des amis qui ont pu amener l'âme la plus noble à cet état d'abaissement! Quel temps que celui où l'homme en est réduit à aimer ses ennemis! Puissé-je m'attacher à ceux qui me veulent ouvertement du mal, plutôt qu'à ceux qui m'en font sous le masque de l'amitié! Il m'a aperçu. Je vais lui présenter le tribut de ma loyale douleur, le servir comme mon maître, et lui consacrer ma vie. — Mon bien-aimé maître!

TIMON sort de sa caverne.

TIMON. Arrière! Qui es-tu?

FLAVIUS. M'avez-vous oublié, seigneur?

TIMON. Pourquoi cette question? J'ai oublié tous les hommes: si donc tu es homme, je t'ai oublié.

FLAVIUS. [illegible]

TIMON. [illegible]

FLAVIUS. [illegible]

TIMON. Quoi donc? est-ce que tu pleures? — Approche; oh! [illegible] pleurent que de volupté ou de rire. La compassion est [illegible]pie dans tous les cœurs : siècle étrange, où l'on a des larmes pour la joie, et point pour la pitié!

FLAVIUS. Mon cher maître, veuillez me reconnaître; agréez ma sincère douleur; et tant que durera ce peu d'or qui me reste (*il lui présente quelques pièces d'or*), regardez-moi toujours comme votre intendant.

TIMON. Se peut-il que j'aie eu un intendant si fidèle, si honnête homme, et dont maintenant la sympathie me console? Voilà qui est fait pour changer ma misanthropie en démence. Que je contemple tes traits. (*Il s'approche de lui et le regarde attentivement.*) Sans nul doute, cet homme est né de la femme. Pardonnez-moi, dieux justes et toujours calmes, l'anathème téméraire dans lequel j'ai enveloppé tous les hommes! Je le proclame devant vous, il existe au monde un honnête homme, — entendons-nous bien, — j'en reconnais un, — un seul, — pas davantage, — et cet homme est un intendant. J'aurais voulu haïr le genre humain tout entier, mais je fais une exception en ta faveur; je leur donne à tous, hormis à toi, ma malédiction. Je ne sais, mais il me semble qu'il y a dans ton fait plus d'honnêteté que de prudence : car en achevant de m'accabler et en me trahissant, tu avais chance d'obtenir une nouvelle place. Combien arrivent au service d'un second maître en marchant sur le corps du premier! Mais parle-moi franchement, car en dépit de tous les motifs de certitude, je ne puis m'empêcher de douter encore; ta sympathie n'est-elle pas une ruse, un calcul, une spéculation habile? Ne ressemble-t-elle pas à ces cadeaux que font certains riches, dans l'espoir de recevoir vingt fois plus qu'ils ne donnent?

FLAVIUS. Non, mon digne maître! Hélas! votre cœur s'ouvre trop tard aux doutes et aux soupçons ; c'est au temps de votre prospérité que cette défiance vous eût été utile ; mais elle est sans objet, maintenant que vous n'avez plus rien à perdre. Ma démarche, le ciel m'en est témoin, est dictée par l'affection la plus pure, par mon zèle pour vous, par mon respect pour vos qualités incomparables, par ma sollicitude pour vos besoins et votre subsistance; et croyez-moi, mon très-honoré maître, tout ce que je possède, de fait ou en espérance, je le donnerais pour voir s'accomplir le vœu le plus cher à mon cœur, pour vous voir redevenir puissant et riche ; je me croirais alors assez récompensé.

TIMON. Le vœu que tu formes est accompli! — Homme probe et loyal, prends. (*Il lui offre de l'or.*) Les dieux, du sein de ma misère, ont tiré pour toi ces trésors. Va, vis opulent et heureux, mais à une condition, — c'est que tu iras vivre loin des habitations des hommes. Abhorre-les tous, maudis-les tous, ne sois charitable pour personne : plutôt que de secourir l'indigent affamé, laisse sa chair se détacher de ses os : donne aux chiens ce que tu refuseras aux hommes; que les prisons les engloutissent, que les dettes les consument et les dévorent! Que les hommes se flétrissent comme le rameau que la foudre a frappé, et que les maladies boivent leur sang vicié! Sur ce, adieu et sois heureux.

FLAVIUS. O mon maître, souffrez que je reste auprès de vous pour vous consoler.

TIMON. Si tu crains les malédictions, ne reste pas; fuis pendant que tu en es exempt et que je te bénis encore ; ne revois jamais les hommes, et que je ne te revoie plus. (*Ils s'éloignent dans deux directions opposées.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu devant la caverne de Timon.

Arrivent LE POÈTE et LE PEINTRE; TIMON, qu'ils ne voient pas, les observe à quelque distance.

LE PEINTRE. J'ai remarqué l'endroit ; sa demeure ne doit pas être éloignée d'ici.

LE POÈTE. Que devons-nous penser de lui? [illegible] le bruit public? Est-il vrai qu'il regorge d'or?

LE PEINTRE. Cela est certain. Alcibiade l'affirme. Phrynie et Timandre [illegible] une grande quantité [illegible]. On dit qu'il a fait cadeau à son intendant d'une somme considérable.



TIMON. Je vais aller au-devant de vous. Acte V, scène Ire, page 192.

LE POETE. Ainsi sa prétendue ruine n'a été qu'un stratagème pour éprouver ses amis.

LE PEINTRE. Pas autre chose. Vous le verrez triompher de nouveau dans Athènes et s'élever au niveau des têtes les plus hautes. Il est donc à propos que nous lui fassions l'offre de nos services dans son infortune supposée ; cela nous donnera un vernis d'honnêteté, et il est probable que nous atteindrons le but que nous nous proposons, s'il est aussi riche qu'on le dit.

LE POETE. Qu'avez-vous maintenant à lui offrir?

LE PEINTRE. Rien pour le moment, si ce n'est ma visite ; mais je lui promettrai un excellent tableau.

LE POETE. J'en agirai de même ; je lui dirai que je prépare un ouvrage pour lui.

LE PEINTRE. C'est on ne peut mieux ; promettre est à l'ordre du jour ; cela tient l'espérance en éveil. Tenir est ce qu'il y a au monde de plus sot, sauf parmi les âmes simples et ignorantes : tenir sa parole est passé d'usage ; les promesses sont une chose polie et fashionable ; l'exécution est une sorte de testament ; elle atteste un état grave de maladie dans le jugement de son auteur.

TIMON, *à part.* Excellent peintre ! Tu n'as jamais fait de portrait plus hideux que toi-même.

LE POETE. Je cherche de quelle nature doit être l'ouvrage que je lui dirai avoir préparé pour lui ; il faut qu'il en soit lui-même le sujet. Ce sera une satire contre la mollesse de la prospérité, avec un aperçu des adulations sans fin qui obsèdent la jeunesse et l'opulence.

TIMON, *à part.* Veux-tu donc, dans ton propre ouvrage, jouer le rôle d'un malhonnête homme ? Veux-tu, sous le nom des autres, flageller tes propres vices ? Fais cela, j'ai de l'or pour toi.

LE POETE. Allons le trouver ; car ce serait agir contre nos intérêts que de, pouvant réaliser un profit, nous arriver trop tard.

LE PEINTRE. C'est vrai ; avant que la nuit vienne, pendant qu'il fait jour, mettons sa lumière à profit pour chercher ce dont nous avons besoin ; venez.

TIMON, *à part.* Je vais aller au-devant de vous. — Quel Dieu que cet or adoré dans des temples plus abjects qu'une auge à pourceaux ! Or, tu frètes le navire qui fend l'onde écumante ; tu environnes d'admiration et de respect l'esclave le plus vil. Sois adoré, et que tous les fléaux accablent les insensés dévoués à ton culte ! — Abordons-les. (*Il s'avance.*)

LE POETE. Salut, digne Timon !

LE PEINTRE. Notre ancien et noble maître.

TIMON. M'est-il enfin donné de voir deux honnêtes gens?

LE POETE. Seigneur, nous qui avons souvent eu part à vos bontés, ayant appris votre retraite et la désertion de vos amis, dont l'ingratitude, — cœurs abominables ! le ciel n'a pas assez de châtiments pour eux. — Eh quoi ! vous dont la générosité, telle qu'un astre radieux, donnait à tout leur être la chaleur et la vie ; — Vous me voyez confondu, et je ne trouve pas de mots assez amples pour en habiller l'immensité de cette ingratitude.

TIMON. Laissez-la marcher nue, elle n'en sera que plus visible aux regards des hommes. Vous qui êtes d'honnêtes gens, le contraste de votre loyauté fait suffisamment ressortir leur infamie.

LE PEINTRE. Lui et moi, nous avons reçu l'abondante rosée de vos bienfaits, et nous en avons gardé un souvenir reconnaissant.

TIMON. Oh ! vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE. Nous venons pour vous offrir nos services.

TIMON. Cœurs honnêtes ! Comment m'acquitter envers vous? Aimez-vous les racines et l'eau pure? Non.

TOUS DEUX. Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous.

TIMON. Vous êtes d'honnêtes gens. On vous a dit que j'avais de l'or : dites la vérité, vous qui êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE. On nous l'a dit, seigneur ; mais ce n'est pas pour cela que nous sommes venus, mon ami et moi.

[illegible]



LE SOLDAT. Prenons-en l'empreinte avec de la cire. (Acte V, scène IV, page 194.)

TIMON. Les honnêtes gens que vous faites ! — (*Au Peintre.*) Tu fais un portrait mieux qu'aucun peintre d'Athènes ; tu es le premier dans ton art ; nul artiste ne sait mieux que toi simuler la vérité.

LE PEINTRE. Vous me flattez, seigneur !

TIMON. Je dis ce qui est. — (*Au Poëte.*) Et toi, dans tes fictions, ton vers coule gracieux et doux, et l'art y rivalise avec la nature. — Mais cela n'empêche pas, mes dignes amis, que vous n'ayez un léger défaut, permettez-moi de vous le dire ; ce défaut n'a rien en vous de bien monstrueux, et je ne désire pas que vous preniez beaucoup de peine pour vous en corriger.

TOUS DEUX. Veuillez, seigneur, nous le faire connaître.

TIMON. Vous prendriez mes paroles en mauvaise part.

TOUS DEUX. Nous serons au contraire on ne peut plus reconnaissants, seigneur.

TIMON. Vous le voulez sérieusement ?

TOUS DEUX. N'en doutez pas, seigneur.

TIMON. Eh bien ! je vous dirai que chacun de vous se confie à un coquin qui le trompe.

TOUS DEUX. Vous croyez, seigneur ?

TIMON. Oui, certes ; vous l'entendez vous flatter, vous le voyez dissimuler et feindre, vous connaissez son grossier artifice, et cependant vous l'aimez, vous le choyez, vous le réchauffez dans votre sein ; tenez-le pour certain que c'est un scélérat fieffé.

LE PEINTRE. Je ne connais personne de ce caractère, seigneur.

LE POËTE. Ni moi non plus.

TIMON. Écoutez ; je vous veux du bien ; je vous donnerai de l'or ; mais chassez-moi ces coquins de votre compagnie, pendez-les, poignardez-les, noyez-les dans la fange, détruisez-les par un moyen quelconque ; puis revenez me trouver, je vous donnerai beaucoup d'or.

TOUS DEUX. Nommez-les, seigneur ; faites-nous les connaître.

TIMON. Vous, — et vous, — quand vous êtes ensemble vous n'êtes que deux ; cependant lorsque chacun de vous est à part, et seul, un archiscélérat lui tient compagnie. — (*Au Peintre.*) Si tu ne veux pas que là où tu es il y ait deux scélérats, ne t'approche pas de lui. — (*Au Poëte.*) Si tu veux que là où tu résides il n'y ait qu'un seul coquin, éloigne-toi de lui. — Partez, décampez ; voilà de l'or. C'est de l'or que vous êtes venus chercher, misérables. Vous avez travaillé pour moi ; voilà votre payement. Hors d'ici. — (*Au peintre.*) Tu es alchimiste ; fais de l'or avec cela. (*Il s'éloigne en les battant et les chassant devant lui.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent FLAVIUS et DEUX SÉNATEURS.

FLAVIUS. C'est en vain que vous cherchez à parler à Timon ; il s'est tellement concentré en lui-même, que, lui excepté, tout ce qui a figure humaine lui est odieux.

PREMIER SÉNATEUR. Conduisez-nous à sa caverne. Nous sommes chargés de parler à Timon ; nous l'avons promis aux Athéniens.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Les hommes ne sont pas les mêmes en toute occurrence. C'est le Temps et le Chagrin qui l'ont ainsi changé : le Temps, d'une main plus propice, lui rendant le bonheur de ses premiers jours, peut le faire redevenir ce qu'il était. Conduisez-nous vers lui, et tentons l'événement.

FLAVIUS. Voici sa caverne : que la paix et le contentement y habitent ! Seigneur Timon ! Timon ! montrez-vous et parlez à vos amis. Les Athéniens vous députent deux de leurs sénateurs les plus vénérables. Parlez-leur, noble Timon.

Arrive TIMON.

TIMON. Soleil, au lieu de vivifier, brûle ! — Parlez, et soyez maudits ! Pour chaque vérité que vous direz, puissiez-vous être affligés d'une pustule, et pour chaque mensonge, qu'un feu dévorant cautérise votre langue jusqu'à la racine.

PREMIER SÉNATEUR. Digne Timon.

TIMON. Digne de vous comme vous de lui.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Timon, les sénateurs d'Athènes vous saluent.

TIMON. Je les remercie ; et en retour, je leur enverrais la peste, si je pouvais l'attraper pour la leur donner.

PREMIER SÉNATEUR. Oh ! oubliez une injure que nous regrettons nous-mêmes d'avoir commise. Les sénateurs, unanimes dans leur affection pour vous, vous supplient de revenir à Athènes, où les premières dignités de l'État vous attendent.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Ils s'avouent coupables envers vous d'une ingratitude trop violente et trop grave ; le peuple lui-même, qui rarement revient sur ses décisions, comprend le besoin qu'il a de Timon, et, pénétré du sentiment de sa faute, il implore votre assistance. Il nous a chargés de vous témoigner son repentir et de vous offrir une récompense qui dépasse de beaucoup la gravité de l'offense, une telle somme d'affection, de richesses et d'honneurs, qu'elle effacera nos torts et sera un monument éternel de notre reconnaissance.

TIMON. Vous m'enchantez : peu s'en faut que je ne pleure de surprise et de joie. Donnez-moi le cœur d'un imbécile et les yeux d'une femme, et vous me verrez, dignes sénateurs, accueillir par des pleurs vos offres consolantes.

PREMIER SÉNATEUR. Daignez donc revenir parmi nous et prendre en main le gouvernement d'Athènes, votre patrie et la nôtre ; vous serez accueilli avec gratitude, on vous confiera un absolu pouvoir, et l'autorité de votre nom glorieux sera respectée. Dès lors nous aurons bientôt repoussé les attaques du farouche Alcibiade, qui, tel qu'un sanglier furieux, déracine la paix au sein de sa patrie.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Et brandit son glaive menaçant contre les murs d'Athènes.

PREMIER SÉNATEUR. Ainsi donc, Timon, —

TIMON. Oui, seigneur, je le veux bien ; je le veux bien, seigneur ; — voici ma réponse : — Si Alcibiade tue mes concitoyens, dites à Alcibiade, de la part de Timon, que Timon ne s'en embarrasse guère ; mais s'il saccage la brillante Athènes, s'il tire par la barbe nos vénérables vieillards, s'il livre nos vierges sacrées à la licence effrénée, grossière et sauvage de la guerre, alors qu'il sache, et dites-lui de la part de Timon, qu'ému de pitié pour nos jeunes filles et nos vieillards, je ne puis m'empêcher de lui dire, — que cela m'est fort égal ; qu'il le prenne comme il le voudra. Croyez-moi, moquez-vous de leurs glaives, tant qu'il vous restera une gorge à couper ; quant à moi, il n'est pas un couteau dans le camp que je n'estime à plus haut prix que le cou le plus vénérable d'Athènes. Sur ce, je vous abandonne à la protection des dieux propices, comme des voleurs à la garde des exempts.

FLAVIUS. Ne restez pas plus longtemps ; tous vos efforts sont inutiles.

TIMON. Tout à l'heure encore, j'écrivais mon épitaphe : on la verra demain. La longue agonie de mon existence touche à son terme, et le néant va tout me donner. Adieu, continuez à vivre ; qu'Alcibiade soit votre fléau, soyez le sien, et que cela dure longtemps !

PREMIER SÉNATEUR. Nous parlons en vain.

TIMON. Cependant j'aime ma patrie, et je ne suis point homme à me réjouir du naufrage commun, comme on en fait courir le bruit.

PREMIER SÉNATEUR. Voilà qui est bien parlé.

TIMON. Recommandez-moi à mes bien-aimés compatriotes, —

PREMIER SÉNATEUR. Ces paroles sont dignes de la bouche qui les prononce.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Elles entrent dans nos oreilles, comme les guerriers [illegible] la porte triomphale.

TIMON. [illegible]

DEUXIÈME SÉNATEUR. Voilà qui [illegible]

TIMON. [illegible]

jusqu'au dernier, que ceux d'entre eux qui veulent mettre fin à leur affliction se hâtent de venir ici se pendre à mon arbre avant que j'y porte la hache. Dites-leur cela de ma part, je vous prie.

FLAVIUS. Ne l'importunez plus ; vous le trouverez toujours le même.

TIMON. Ne revenez plus me voir ; mais dites aux Athéniens que Timon a établi son éternelle demeure aux bords de la mer, dont le flot turbulent viendra chaque jour le couvrir de son écume. Venez-y, et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle. O ma bouche ! trêve de paroles amères, et que ma voix s'éteigne à jamais ! Ce qui est mal, que la peste et la contagion le corrigent ! Que les hommes n'aient que leur tombe à creuser pour travail, et la mort pour salaire ! Soleil, cache tes rayons ! Timon a terminé son règne. *(Timon s'éloigne.)*

FLAVIUS. Ses ressentiments sont incorporés sans retour à sa nature.

DEUXIÈME SÉNATEUR. L'espérance que nous placions en lui est morte : retournons sur nos pas, et voyons quels autres expédients nous restent dans nos périls pressants.

PREMIER SÉNATEUR. Il n'y a pas de temps à perdre. *(Ils s'éloignent.)*

SCENE III.

Les remparts d'Athènes.

Arrivent DEUX SÉNATEURS et UN MESSAGER.

PREMIER SÉNATEUR. Ton rapport est désolant : son armée est-elle donc aussi nombreuse que tu le dis ?

LE MESSAGER. Je l'ai estimée au plus bas ; d'ailleurs tout annonce sa venue prochaine.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Nous courons de grands risques s'ils n'amènent pas Timon.

LE MESSAGER. J'ai rencontré un courrier de mes amis : — quoique nous servions deux partis opposés, notre vieille amitié a conservé toute sa force, et nous avons causé amicalement. Cet homme se rendait du camp d'Alcibiade à la caverne de Timon ; il était porteur de lettres dans lesquelles ce général le pressait de faire cause commune avec lui dans une expédition entreprise en partie pour le venger.

Arrivent LES SÉNATEURS députés vers Timon.

PREMIER SÉNATEUR. Voici nos collègues.

TROISIÈME SÉNATEUR. Ne parlons plus de Timon ; n'attendez rien de lui. On entend les tambours de l'ennemi, et des nuages de poussière s'élèvent dans les airs. Rentrons et préparons-nous. Je crains que nous ne succombions et que nous ne soyons la proie de nos adversaires. *(Ils s'éloignent.)*

SCENE IV.

La forêt. On aperçoit la caverne de Timon, et un peu plus loin une pierre tumulaire.

Arrive UN SOLDAT qui cherche Timon.

LE SOLDAT. Selon la description qu'on m'en a faite, ce doit être ici l'endroit. Qui est là ? Holà ! parlez ! — Pas de réponse ? — *(Apercevant le tombeau.)* Qu'est ceci ? Timon est mort : il avait trop tendu la corde de son existence. Il faut que quelque animal ait élevé ceci : point d'homme vivant en ces lieux. Sûrement il est mort, et voilà son tombeau. Je ne puis lire ce qui est tracé sur cette pierre : prenons-en l'empreinte avec de la cire. Notre général est un savant : tout jeune qu'il est, il a la science des vieillards. En ce moment, il doit avoir planté ses drapeaux dans Athènes, dont la chute est le but de son ambition. *(Il s'éloigne.)*

SCENE V.

Devant les murs d'Athènes.

[illegible] ALCIBIADE arrive à la tête de ses troupes.

ALCIBIADE. Trompettes, annoncez notre approche à cette ville efféminée et lâche.

[illegible] PLUSIEURS SÉNATEURS paraissent sur les remparts.

ALCIBIADE, *continuant.* Jusqu'à ce jour vous avez [illegible] votre carrière, multipliant les actes arbitraires, substituant votre volonté à la loi ; jusqu'à ce jour moi et tous ceux qui [illegible] l'ombre de votre puissance, nous nous sommes

promenés les bras croisés, exhalant en vain nos souffrances. Maintenant les temps sont mûrs : l'homme fort, longtemps courbé sous l'oppression, se relève et s'écrie : « En voilà assez ! » Le moment est venu où sur vos siéges le crime va rester interdit et tremblant, où la richesse insolente, dans sa terreur, va s'enfuir à perdre haleine.

PREMIER SÉNATEUR. Jeune et noble guerrier, quand tes premiers griefs n'avaient point encore franchi la limite de ta pensée, avant que tu fusses puissant et que nous eussions des raisons de te craindre, nous avons envoyé vers toi, pour verser du baume sur ta fureur, pour effacer notre ingratitude par les témoignages d'une affection sincère.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Après la métamorphose de Timon, nous avons tenté aussi, par une humble députation, et par la promesse d'une honorable opulence, de le ramener dans nos murs. Nous n'avons pas tous été ingrats, et nous n'avons pas tous mérité que la guerre nous enveloppât dans ses châtiments.

PREMIER SÉNATEUR. Ces murs ne sont pas l'ouvrage de ceux qui t'ont outragé, et ces offenses ne sont pas de telle nature, que, pour punir les fautes de quelques-uns, il faille détruire nos glorieuses tours, nos trophées et nos académies.

DEUXIÈME SÉNATEUR. D'ailleurs ils ne vivent plus, les auteurs de ton exil ; désolés d'avoir manqué de prudence, l'excès de leur honte les a fait mourir. Entre, noble guerrier, entre dans notre ville, enseignes déployées : s'il te faut du sang, si tu veux te repaître de cet aliment que la nature abhorre, décime-nous, prélève sur nous la dîme de la mort, et que le sort désigne les victimes.

PREMIER SÉNATEUR. Tous ne sont pas coupables ; il n'est pas juste que les fautes des morts soient punies sur les vivants ; on n'hérite pas des crimes comme des terres. Ainsi, cher compatriote, fais entrer ton armée, mais dépose ta fureur à nos portes : épargne Athènes, ton berceau ; épargne tes parents, qui, dans l'explosion de ta colère, périraient avec ceux qui t'ont offensé : pareil au berger, approche de la bergerie ; fais disparaître les brebis malsaines, mais ne tue pas tout le troupeau.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Pour nous imposer tes volontés, ton sourire sera plus puissant que ton épée.

PREMIER SÉNATEUR. Touche seulement du pied nos portes formidables, et elles vont s'ouvrir, si tu nous assures de ta bienveillance et nous annonces des intentions amies.

DEUXIÈME SÉNATEUR. Jette ton gantelet, ou tout autre gage, en nous promettant, sur l'honneur, que tu emploieras la force dont tu disposes à obtenir réparation et non à consommer notre ruine ; ton armée entière entrera dans la ville, et y restera jusqu'au moment où nous aurons complétement rempli tes désirs.

ALCIBIADE. Eh bien, voici mon gantelet, descendez et ouvrez vos portes sans combat. Ceux des ennemis de Timon et des miens que vous-mêmes désignerez au châtiment, ceux-là seuls mourront, et point d'autres ; et pour que la générosité de mes intentions dissipe entièrement vos craintes, je vous déclare que si quelqu'un de mes soldats sort des limites de son quartier et s'écarte des règles du bon ordre dans l'enceinte de votre cité, justice sera faite, et il sera puni avec toute la rigueur des lois.

LES DEUX SÉNATEURS. Voilà un noble langage.

ALCIBIADE. Descendez, et tenez votre promesse. (*Les Sénateurs descendent et ouvrent les portes.*)

Arrive UN SOLDAT.

LE SOLDAT. Mon noble général, Timon est mort ; sur le bord de la mer on a creusé sa tombe ; sur sa pierre tumulaire j'ai trouvé une inscription dont j'ai pris l'empreinte avec de la cire et qui suppléera à mon ignorance. (*Il remet une tablette à Alcibiade.*)

ALCIBIADE, *lisant*.

« Ci-gît un mortel malheureux.
» Que t'importe son nom ? Du souverain des dieux
» Que la foudre aujourd'hui dévore
» Tous les fripons qui sont sur terre encore !
» Ci-gît Timon, qu'on vit haïr le genre humain :
» Maudis-moi si tu veux, mais passe ton chemin. »

Ces mots expriment bien tes derniers sentiments. Quoique tu fusses sans pitié pour les douleurs des hommes, que tu méprisasses ces pleurs stériles que la nature fait couler de nos yeux, toutefois une noble pensée t'inspira ; tu voulus que le vaste Océan pleurât à jamais sur la tombe des fautes pardonnées. Le noble Timon est mort ; plus tard nous rendrons hommage à sa mémoire. — Conduisez-moi dans votre ville ; je veux associer l'olive à mon épée ; je veux que la guerre enfante la paix ; que la paix mette un terme à la guerre et que l'une soit le correctif de l'autre. — Battez, tambours ! (*Ils s'éloignent.*)

FIN DE TIMON D'ATHÈNES.

LE ROI JEAN.

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

LE ROI JEAN.
LE PRINCE HENRI, [illegible]
ARTHUR, duc de Bretagne, [illegible]
GUILLAUME MARESCHALL, comte de Pembroke.
GEOFFROI FITZ PETER, [illegible] l'Angleterre.
GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, comte de Salisbury.
ROBERT BIGOT, comte de Norfolk.
HUBERT DE BURGH, chambellan du roi.
ROBERT FALCONBRIDGE, fils de sir Robert Falconbridge.
PHILIPPE FALCONBRIDGE LE BATARD, [illegible] de Robert [illegible]
JACQUES GURNEY, attaché au service de lady Falconbridge.
PIERRE DE POMFRET, prophète.

PHILIPPE, roi de France.
LOUIS, dauphin.
L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.
LE CARDINAL PANDOLPHE, légat du pape.
LE COMTE DE MELUN, [illegible]
CHATILLON, ambassadeur de France auprès du roi Jean.
ÉLÉONORE, veuve de Henri II et mère du roi Jean.
CONSTANCE, mère d'Arthur.
BLANCHE, fille d'Alphonse, roi de Castille, et nièce du roi Jean.
LADY FALCONBRIDGE, mère du Bâtard et de Robert Falconbridge.

Seigneurs, Dames, Bourgeois d'Angers, Shérif, Parlementaires, Officiers, Soldats, Messagers, Suite, etc.

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Northampton. — [illegible]

Entrent LE ROI JEAN, [illegible] LA REINE ÉLÉONORE, PEMBROKE, ESSEX, SALISBURY, CHATILLON.

LE ROI JEAN. Eh bien, Chatillon, que nous veut le roi de France ?

CHATILLON. Roi d'Angleterre, le roi de France vous salue, et, parlant par ma bouche, voici ce qu'il fait dire à votre majesté usurpée.

ÉLÉONORE. Voilà un singulier début ! — Majesté usurpée !

LE ROI JEAN. Silence, ma mère ; écoutez l'ambassade.

CHATILLON. Philippe de France, prenant en main les droits et la juste cause du fils de Geoffroi, votre frère défunt, d'Arthur Plantagenet, revendique, au titre le plus légitime, cette belle île et ses territoires, l'Irlande, le Poitou, l'Anjou, la Touraine, le Maine. Il demande que vous déposiez le [illegible], que vous abdiquiez tous ces titres injustement usurpés, et qu'ils soient restitués au jeune Arthur, votre neveu et légitime souverain.

LE ROI JEAN. Si nous nous y refusons, qu'en résultera-t-il ?

CHATILLON. L'intervention orgueilleuse et sanglante de la guerre pour ressaisir des droits retenus par la force.

LE ROI JEAN. Nous rendrons guerre pour guerre, sang pour sang, rigueur pour rigueur : voilà notre réponse au roi de France.

CHATILLON. Recevez donc par ma bouche le défi que mon roi vous envoie : mon ministère ne va pas plus loin.

LE ROI JEAN. Portez-lui le mien, et partez en paix ; soyez aux yeux de la France comme l'éclair précurseur de la foudre ; avant que vous ayez annoncé que je viens, le tonnerre de mes canons se sera fait entendre. Partez donc ! soyez la trompette de ma colère et le funeste présage de votre ruine ! — *Se tournant vers sa suite.* Qu'il soit reconduit avec tous les honneurs requis. Pembroke, je vous charge de ce soin. — Adieu, Châtillon. (*Pembroke et Châtillon sortent.*)

ÉLÉONORE. Eh bien, mon fils, ne vous ai-je pas toujours dit que cette ambitieuse Constance ne se donnerait point de relâche qu'elle n'eût soulevé la France et le monde entier en faveur des droits de son fils ? On aurait pu prévenir ceci et arranger à l'amiable une affaire que doit décider maintenant la lutte sanglante de deux royaumes redoutables.

LE ROI JEAN. Nous avons pour nous la possession et notre droit.

ÉLÉONORE. Dites la possession; si vous n'aviez que votre droit, les choses iraient mal et pour vous et pour moi. Ma conscience me le dit tout bas; mais il n'y aura que le ciel, vous et moi qui l'entendrons.

Entre le SHÉRIF du comté de Northampton, qui parle bas à Essex.

ESSEX. Sire, voici la contestation la plus étrange dont j'aie jamais ouï parler; les deux parties venues de la province demandent à être jugées par vous.

LE ROI JEAN. Faites-les venir. *Le Shérif sort.*

LE ROI, *continuant.* Nos abbayes et nos prieurés payeront les frais de cette expédition.

Rentre le Shérif, accompagné de ROBERT FAUCONBRIDGE, et de PHILIPPE, son frère bâtard.

LE ROI, *continuant.* Qui êtes-vous?

LE BATARD. Moi, je suis votre fidèle sujet, un gentilhomme né dans le comté de Northampton, le fils aîné, à ce que je présume, de Robert Fauconbridge, un soldat que la main de Cœur-de-lion, cette main qui conférait la gloire, a fait chevalier sur le champ de bataille.

LE ROI JEAN, *à Robert.* Qui es-tu?

ROBERT. Le fils et l'héritier de ce même Fauconbridge.

LE ROI JEAN. Eh quoi ! il est l'aîné, et c'est toi qui es l'héritier? A ce qu'il paraît, vous n'êtes pas nés de la même mère.

LE BATARD. Grand roi, nous sommes très-certainement nés de la même mère, c'est connu, et je pense aussi du même père : mais quant à savoir s'il y a certitude sur ce dernier point, c'est une question que le ciel et ma mère peuvent seuls résoudre. A cet égard, j'ai des doutes comme peuvent en avoir tous les enfants des hommes.

ÉLÉONORE. Fi donc, homme grossier ! tu diffames ta mère, et par ce doute tu outrages son honneur.

LE BATARD. Moi, madame? je n'ai nul intérêt à le faire, c'est la prétention de mon frère, et non la mienne ; s'il parvient à l'établir, il me prive de cinq cents belles livres sterling de revenu. Dieu garde l'honneur à ma mère, et à moi mon héritage !

[illegible] franchise. — Par quel motif, étant le plus jeune, revendique-t-il ton héritage?

LE BATARD. Je ne lui en connais pas d'autre que l'envie d'avoir mes terres. Mais il lui est arrivé un jour de me jeter à la face le nom de bâtard. Que je me sois fait légitimement ou non, c'est à ma mère à en répondre ; mais pour ce qui est de la question de savoir si je suis d'aussi bonne race que lui, — Dieu bénisse les os qui m'ont engendré ! — sire, comparez nos visages, et jugez vous-même. Si le vieux sire Robert nous procréa l'un et l'autre, et s'il est vrai qu'il fut notre père, et que ce fils lui ressemble, ô vieux sire Robert, ô mon père, je remercie le ciel à deux genoux de ne pas vous ressembler.

LE ROI JEAN. Quel écervelé le ciel nous a envoyé là !

ÉLÉONORE. Je lui trouve dans les traits quelque chose de Cœur-de-lion, et il a tout à fait son accent. Ne remarquez-vous pas dans la large stature de cet homme quelque ressemblance avec mon fils?

LE ROI JEAN. Je l'ai examiné de la tête aux pieds, et je retrouve en lui Richard trait pour trait. — (*A Robert.*) Dis-moi, jeune homme, par quel motif revendiques-tu l'héritage de ton frère?

LE BATARD. Parce qu'il n'a, comme mon père, qu'une moitié de visage; c'est à ce titre qu'il réclame la totalité de mes terres. Allez donc donner un revenu de cinq cents livres sterling à une figure large comme l'effigie d'une pièce de deux sous !

ROBERT. Mon gracieux souverain, quand mon père vivait, votre frère l'a beaucoup employé à son service.

LE BATARD. Fort bien ! mais ce n'est pas là un titre pour avoir mes terres; il faut que vous prouviez qu'il a donné de l'emploi à ma mère.

ROBERT. Il l'envoya un jour en ambassade en Allemagne, auprès de l'empereur, pour y traiter diverses affaires importantes. Le roi, profitant de son absence, vint loger dans la maison de mon père. Jusqu'à quel point il réussit dans ses projets, je rougis de le dire. Mais la vérité est la vérité ; mon père et ma mère étaient séparés par une vaste étendue de terre et de mer, — c'est à mon père lui-même que je l'ai entendu dire, — quand ce robuste jeune homme que voilà fut engendré. Mon père, sur son lit de mort, a déclaré que ce fils de ma mère n'était pas de lui ; que, dans tous les cas, il était né quatorze semaines avant le terme marqué par la nature; et par son testament il m'a légué tous ses biens. Ordonnez donc, sire, qu'on me donne ce qui m'appartient, et que, conformément à la volonté de mon père, je sois mis en possession de son héritage.

LE ROI JEAN. Jeune homme, ton frère est légitime. L'épouse de ton père l'a conçu après le mariage, et si elle a trompé son mari, la faute en est à elle : c'est un inconvénient auquel sont exposés tous ceux qui prennent femme. Si mon frère, qui, dis-tu, a pris la peine d'engendrer ce fils, l'avait réclamé de ton père, comme lui appartenant, certes, ton père aurait été en droit de garder, nonobstant toutes prétentions contraires, cet enfant né de sa femme : il le pouvait assurément; en supposant donc qu'il fût de mon frère, mon frère ne pouvait le revendiquer, et ton père, bien qu'il ne fût pas de lui, était tenu de l'accepter. Pour conclure, le fils de ma mère a fait l'héritier de ton père; l'héritier de ton père doit obtenir son héritage.

ROBERT. La volonté de mon père sera-t-elle donc sans force pour déposséder un fils qui n'est pas le sien?

LE BATARD. Elle n'aura pas plus de force pour me déposséder qu'elle n'a influé sur ma naissance, à ce que je présume.

ÉLÉONORE. Que préférerais-tu, d'être un Fauconbridge, et, ressemblant à ton frère, de posséder son héritage, ou d'être réputé fils de Cœur-de-lion, et ne posséder que ton mérite personnel sans un pouce de terre?

LE BATARD. Madame, si mon frère était ce que je suis, et si j'étais ce qu'il est, l'image de sir Robert ; si comme lui j'avais pour jambes deux fuseaux, et pour bras deux anguilles empaillées, une face si maigre que je ne pourrais attacher une rose à mon oreille sans que ma figure en fût entièrement cachée, et sans faire dire aux passants : Voyez, où va donc ce denier à la rose? si, à ce prix, il ne tenait qu'à moi de devenir l'héritier de tous ses biens, je veux ne jamais bouger de cette place, si je ne donnais à l'instant jusqu'au dernier pouce de terre pour reprendre ma forme naturelle : je ne voudrais pour rien au monde être sire Robert.

ÉLÉONORE. Tu me conviens. Veux-tu renoncer à ta fortune, abandonner à ton frère son héritage, et me suivre? Je vais faire la guerre, et pars pour la France.

LE BATARD. Mon frère, prenez mes terres, j'irai chercher fortune; votre figure, à ce marché, gagne cinq cents livres sterling; vendez-la cinq sous, et ce sera encore plus qu'elle ne vaut. — Madame, je vous suivrai jusqu'au trépas.

ÉLÉONORE. Non, je préfère que vous m'y précédiez.

LE BATARD. La politesse nous fait un devoir de céder le pas à nos supérieurs.

LE ROI JEAN. Quel est ton nom?

LE BATARD. Philippe, sire, tel est mon nom ; Philippe, le fils aîné de la femme du bon vieux sire Robert.

LE ROI JEAN. Porte à l'avenir le nom de celui à qui tu ressembles. Fléchis le genou, Philippe, et relève-toi plus grand que tu n'étais ; relève-toi sire Richard et Plantagenet.

LE BATARD. Mon frère du côté maternel, donnez-moi votre

main. Mon père m'a donné l'honneur, le vôtre vous a donné des terres; eh bien! bénie soit l'heure, de la nuit ou du jour, où j'ai été engendré, sire Robert étant absent.

ÉLÉONORE. C'est tout le caractère de Plantagenet! — Je suis ta grand'mère, Richard, appelle-moi de ce nom.

LE BATARD. Vous l'êtes par hasard, madame, et non suivant les règles; mais qu'importe! Il faut bien quelquefois s'écarter un peu du droit chemin; quand on ne peut entrer par la porte, on entre par la fenêtre ou on saute par la trappe; celui qui n'ose sortir le jour doit sortir la nuit; avoir c'est avoir, quel que soit le moyen qu'on ait employé pour cela; que la flèche touche près ou loin du but, on a toujours bien tiré quand on gagne: et je suis ce que je suis, de quelque manière que j'aie été fait.

LE ROI, *à Robert*. Retire-toi, Fauconbridge; tu as obtenu ce que tu demandais. Un chevalier sans terre[1] fait de toi un propriétaire foncier. — Venez, madame: — viens, Richard; il nous faut partir pour la France, la chose est urgente.

LE BATARD. Adieu, mon frère; que la fortune t'accompagne; car tu as été fait en tout bien tout honneur. (*Tous sortent, à l'exception du Bâtard.*)

LE BATARD, *continuant*. Je viens d'acquérir quelques pouces d'honneur; mais combien de toises de terre j'ai perdues! N'importe! maintenant je puis de la première femme venue faire une milady. — *Bonjour, sire Richard.* — *Merci, mon brave homme!* — Si son nom est George, je l'appellerai Pierre; quand on est nouvellement anobli, on doit oublier les noms; ce serait trop se familiariser et compromettre sa dignité de fraîche date. Le voyageur viendra, son cure-dent à la main, prendre place à la table de ma seigneurie; et quand ma grandeur sera rassasiée, je sucerai mes dents, et me mettrai à interroger mon faquin sur les pays qu'il a vus. — *Mon cher monsieur*, — dirai-je, en m'appuyant comme cela sur le coude, *je vous prierai de*, — alors arrivent les questions suivies de la réponse, comme dans un catéchisme: *O seigneur*, dit l'interrogé, *je suis à vos ordres, disposez de moi; à votre service, seigneur.* — *Non, monsieur*, dit le questionneur, *c'est moi qui suis au vôtre*; et alors avant que le questionné sache ce que demande le questionneur, et lorsqu'il n'a encore été échangé que des formules de compliment, il me parle des Alpes, des Apennins, des Pyrénées, du Pô, et c'est ainsi qu'on arrive à la fin du souper: voilà pourtant la société du bon ton, et c'est celle qui convient à l'homme qui, comme moi, aspire à s'élever. Car celui-là n'est qu'un fils bâtard de notre époque, qui n'est pas tant soit peu observateur: en attendant que je sois observateur, je suis déjà bâtard. Et ce n'est pas seulement dans la mise et dans les manières extérieures que cette attention est nécessaire, c'est encore dans le soin qu'il faut mettre à débiter le poison du mensonge, ce poison si doux et qui plait tant à notre âge. Je veux m'instruire dans cet art, non avec l'intention de tromper les autres, mais afin d'éviter d'être moi-même trompé: car le mensonge doit joncher le marche-pied de ma grandeur. — Mais quelle est cette femme qui vient à pas précipités, en costume de voyage? Quelle est cette courrière? N'a-t-elle point de mari pour sonner du cor devant elle? O ciel! c'est ma mère!

Entrent LADY FAUCONBRIDGE *et* JACQUES GURNEY.

LE BATARD, *continuant*. Qu'y a-t-il, ma mère? Quel motif vous amène à la cour si précipitamment?

LADY FAUCONBRIDGE. Où est ton frère? Où est-il le misérable qui court sus sur l'honneur de sa mère?

LE BATARD. Mon frère Robert? le fils du vieux sire Robert, ce géant redoutable, ce puissant homme? Est-ce le fils de sire Robert que vous cherchez?

LADY FAUCONBRIDGE. Le fils de sire Robert? oui, fils irrévérencieux, le fils de sire Robert. Pourquoi te railles-tu de sire Robert? il est le fils de sire Robert, et tu l'es également.

LE BATARD. Jacques Gurney, veux-tu nous laisser seuls un instant?

GURNEY. Très-volontiers, mon cher Philippe.

LE BATARD. *Philippe!* — Le pie[illegible], il se passe du nouveau en ce moment; sous peu, je t'en dirai davantage. (*Gurney sort.*)

LE BATARD, *continuant*. Madame, je ne suis pas le fils du vieux sire Robert; sire Robert aurait pu manger un vendredi, sans rompre son jeûne, la part qu'il a prise à mon existence: sire Robert n'était pas plus maladroit ouvrier qu'un autre; mais, de bonne foi, est-il possible qu'il m'ait fait? il en était incapable; nous connaissons ses œuvres. — Veuillez donc me dire, ma mère, à qui je dois ces membres. Sire Robert n'a jamais contribué à faire cette jambe.

LADY FAUCONBRIDGE. Et toi aussi, tu t'es ligué avec ton frère contre moi, toi qui, dans ton propre intérêt, devrais défendre mon honneur? Que signifient ces mépris, misérable esclave?

LE BATARD. Appelez-moi chevalier, ma mère; j'ai été armé chevalier, j'ai reçu l'accolade. Mais, ma mère, je ne suis pas le fils de sire Robert; j'ai répudié sire Robert et son héritage; ma légitimité, mon nom, j'ai tout planté là: ainsi, ma mère, veuillez me faire connaître mon père: un bel homme, sans doute? Ma mère, nommez-le-moi.

LADY FAUCONBRIDGE. As-tu renié le nom de Fauconbridge?

LE BATARD. D'aussi grand cœur que je renie le diable.

LADY FAUCONBRIDGE. Le roi Richard Cœur-de-lion fut ton père; cédant à ses longues et pressantes sollicitations, je consentis à le recevoir dans le lit de mon époux. — Veuille le ciel ne pas me demander compte de cette transgression! — Tu es le fruit de cette faute si chère, à laquelle m'entraîna une force irrésistible.

LE BATARD. Par ce jour qui nous luit, si j'étais encore à faire, je ne voudrais pas d'autre père que celui-là. Il est ici-bas des fautes qui emportent leur excuse avec elles, et la vôtre est de ce nombre; elle ne fut pas le résultat d'un égarement insensé. Vous ne pouviez faire autrement que de succomber; votre cœur s'est donné en tribut à l'amour tout-puissant d'un homme dont la force invincible avait vaincu le lion lui-même, et l'avait contraint à lui livrer son cœur. Celui qui arrache le cœur des lions peut bien séduire celui d'une femme. Oui, ma mère, je vous remercie cordialement de m'avoir donné un tel père: quiconque osera dire que vous avez fait mal quand vous m'avez conçu, j'enverrai son âme aux enfers. Venez, ma mère, je veux vous présenter à ma famille. Tous diront avec moi que le jour où Richard m'engendra, c'eût été un péché que de lui dire *non*. — Quiconque prétend que ce fut une faute, en a menti; je soutiens, moi, que ce n'en fut pas une. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La France. — Devant les remparts d'Angers.

Arrivent d'un côté L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, à la tête de ses troupes; de l'autre, PHILIPPE, roi de France, à la tête de son armée; LOUIS, CONSTANCE, ARTHUR.

LOUIS. Devant les murs d'Angers, soyez le bienvenu, brave archiduc d'Autriche. — Arthur, ton glorieux parent, Richard, qui arracha le cœur d'un lion, et fit la guerre sainte en Palestine, périt d'une mort prématurée, victime de ce duc vaillant. Voulant expier cette faute vis-à-vis de sa postérité, il vient ici, sur notre demande, déployer ses drapeaux en ta faveur, jeune enfant, et combattre l'usurpation de ton oncle dénaturé, Jean d'Angleterre. Embrasse-le donc, aime-le, et fais-lui un cordial accueil.

ARTHUR, *à l'Archiduc*. Dieu vous pardonnera la mort de Cœur-de-lion, d'autant plus volontiers que vous donnez la vie à son descendant, abritant ses droits sous votre aile guerrière. Je vous accueille d'une main faible encore, mais d'un cœur plein d'une affection sincère. Duc, soyez le bienvenu devant les portes d'Angers.

LOUIS. O noble enfant! qui n'embrasserait la défense de tes droits?

L'ARCHIDUC. Laisse-moi imprimer sur ta joue ce baiser affectueux, qu'il soit le sceau de l'amitié que je te voue. Lorsque Angers et les domaines qui t'appartiennent en France; quand cette île aux blanches falaises dont le pied repousse l'Océan aux vagues mugissantes, et sépare ses insulaires du reste du monde; quand cette Angleterre qui, tranquille à l'abri de son liquide rempart, se rit des vain

[1] Allusion au nom de Jean Sans-Terre, sous lequel ce roi est connu dans l'histoire.

projets de l'étranger ; quand ce coin de terre, situé à l'extrême limite occidentale du monde, t'aura reconnu pour son roi, alors, seulement, je retournerai dans ma patrie ; jusque-là, aimable enfant, j'oublierai mes foyers, et resterai les armes à la main.

CONSTANCE. Oh ! acceptez les actions de grâce de sa mère, les remerciments d'une veuve, jusqu'au jour où votre bras fort lui aura donné la force et le pouvoir de reconnaître plus dignement votre affection.

L'ARCHIDUC. La paix du ciel sera le partage de ceux qui tireront le glaive dans cette guerre juste et charitable.

LE ROI PHILIPPE. A l'œuvre donc ; nos canons vont être dirigés contre les menaçants remparts de cette ville qui nous résiste. — Appelons nos chefs les plus expérimentés, pour qu'ils nous aident à choisir les points d'attaque les plus avantageux. Dussions-nous laisser devant cette place nos royaux ossements, dussions-nous n'arriver jusqu'au centre de la ville quand marchant jusqu'au genou dans le sang français, nous la soumettrons aux lois de cet enfant.

CONSTANCE. Attendez la réponse à votre ambassade, et n'allez pas sans motif ensanglanter vos glaives : le seigneur de Châtillon va peut-être nous rapporter la solution pacifique d'une question que nous voulons ici décider par la guerre ; et nous pourrions alors nous reprocher chacune des gouttes de sang que notre imprudente précipitation aurait inutilement fait couler.

Arrive CHATILLON.

LE ROI PHILIPPE. Admirez donc, madame ! — Vous venez à peine d'exprimer votre vœu, et voilà notre envoyé Châtillon qui arrive. — (*A Châtillon.*) Que dit l'Angleterre ? Parlez en peu de mots, noble seigneur : nous attendons froidement sa réponse ; parlez, Châtillon.

CHATILLON. Abandonnez un siége sans importance ; réunissez vos troupes, et qu'elles se préparent à une plus rude tâche. Irrité de vos justes demandes, l'Anglais a pris les armes ; les vents contraires, qui m'ont forcé de différer mon départ, ont permis à ses légions de débarquer en même temps que moi ; il marche à grandes journées vers cette ville ; son armée est nombreuse, ses soldats pleins d'ardeurs. La reine-mère l'accompagne, véritable furie, qui l'anime au combat et au carnage. Avec elle vient sa nièce, la princesse Blanche de Castille, ainsi qu'un bâtard du roi défunt. Sur leurs pas accourent tous les aventuriers d'Angleterre, jeunesse inconsidérée, courageux volontaires, femmes par le visage, véritables dragons pour l'intrépidité. Ces hommes, après avoir vendu leur héritage, portant avec eux tout ce qu'ils possèdent, viennent chercher fortune dans les hasards de la guerre. En un mot, jamais élite plus brave ne s'embarqua sur des vaisseaux anglais, et ne traversa l'Océan pour porter dans la chrétienté la guerre et le ravage. (*Un bruit de tambours se fait entendre.*) — Le bruit de leurs tambours, qui déjà se fait entendre, m'interdit de plus longs détails. Les voilà déjà qui sont à portée de parlementer ou de combattre : ainsi, préparez-vous.

LE ROI PHILIPPE. Combien je m'attendais peu à tant de célérité !

L'ARCHIDUC. Plus cette attaque est inattendue, plus nous devons mettre [illegible] dans la défense ; car la nécessité double le courage ; qu'ils viennent donc ; nous sommes prêts à les recevoir.

Arrivent LE ROI JEAN, [illegible] troupes, ÉLÉONORE, BLANCHE, LE BATARD, PEMBROKE.

LE ROI JEAN. [illegible] la France [illegible] nous laisse paisiblement [illegible] ; sinon, que le sang de la France [illegible] la paix remonte aux cieux [illegible], instruments de la colère du ciel, nous châtierons [illegible] de la terre.

LE ROI PHILIPPE. [illegible]

qui est mort dans Geoffroi, et la main du temps se chargera de faire de cet abrégé un large volume. Ce Geoffroi était ton frère aîné, et voilà son fils. Au nom du Tout-Puissant, comment se fait-il donc que tu prends le titre de roi, pendant que l'artère bat dans la tempe de celui au front duquel appartient la couronne ?

LE ROI JEAN. Roi de France, de qui tiens-tu le droit de m'interroger ?

LE ROI PHILIPPE. De ce juge suprême qui inspire aux dépositaires de la force et de l'autorité la pensée généreuse de s'enquérir des infractions au droit. Ce juge m'a constitué le tuteur de cet enfant. En vertu de son mandat, je t'accuse ; et avec son aide, j'espère te châtier.

LE ROI JEAN. Tu revêts une autorité usurpée.

LE ROI PHILIPPE. Oui ; mais c'est pour renverser l'usurpation.

ÉLÉONORE. Roi de France, quel est celui que tu appelles usurpateur ?

CONSTANCE. Laisse-moi répondre ; — l'usurpateur, c'est ton fils.

ÉLÉONORE. Tais-toi, insolente ! ton bâtard sera roi, n'est-ce pas, afin que tu sois reine et gouvernes le monde ?

CONSTANCE. J'ai été aussi fidèle à mon mari que tu l'as été au tien ; et entre les traits de cet enfant et ceux de son père Geoffroi, la ressemblance est plus grande qu'entre tes manières et celles de Jean ; et pourtant vous vous ressemblez comme la pluie et l'eau, comme le diable et sa mère. Mon fils un bâtard ! sur mon âme, je suis certaine que sa naissance a été plus irréprochable que ne le fut celle de son père ; cela doit être, s'il est vrai que tu fus sa mère.

ÉLÉONORE. Mon enfant, voilà une mère admirable, qui cherche à jeter le déshonneur sur ton père.

CONSTANCE. Mon enfant, voilà une grand'mère admirable, qui cherche à jeter le déshonneur sur toi.

L'ARCHIDUC. Silence !

LE BATARD. Écoutez ce crieur.

L'ARCHIDUC. Quel est ce diable d'homme ?

LE BATARD. Un homme qui vous mènera d'un train de diable, si jamais il vous attrape seul avec votre peau[1]. Vous êtes le lièvre dont parle le proverbe, et dont le courage consiste à tirer le lion par sa barbe lorsqu'il est mort. Si jamais vous me tombez sous la main, je chatouillerai votre fourrure ; vous pouvez y compter.

BLANCHE. La fourrure du lion sied bien à celui qui dépouilla le lion de sa fourrure.

LE BATARD. Elle lui sied comme les souliers d'Alcide aux pieds d'un âne ; mais va, je déchargerai tes épaules de ce fardeau, ou je ferai peser sur elles un poids sous lequel elles fléchiront.

L'ARCHIDUC. Quel est le rodomont qui nous assourdit les oreilles de son bavardage inutile ?

LE ROI PHILIPPE. Louis, décidez ce que nous devons faire.

LOUIS. Femmes, et vous, hommes insensés, — cessez des propos superflus. — Roi Jean, voici la question en deux mots. — Je revendique au nom d'Arthur l'Angleterre, l'Irlande, l'Anjou, la Touraine, le Maine : veux-tu les céder et déposer les armes ?

LE ROI JEAN. Je te céderai plutôt ma vie. — Roi de France, je te défie. — Arthur de Bretagne, remets-toi entre mes mains, et mon affection t'accordera plus que ne pourra jamais conquérir pour toi le bras lâche de la France ; soumets-toi, enfant.

ÉLÉONORE. Viens, enfant, viens avec ton aïeule.

CONSTANCE. Va trouver ta grand'mère, mon enfant ; donne à ta grand'mère un royaume, et ta grand'mère te donnera une dragée, une cerise et une figue. Voilà une grand'mère bien bonne !

ARTHUR. Cessez, ma mère. Oh ! que ne suis-je couché dans mon tombeau ! Je ne mérite pas les débats funestes dont je suis cause.

ÉLÉONORE. Sa mère lui fait tellement honte, que le pauvre enfant, il en pleure.

CONSTANCE. [illegible], quoi qu'il en puisse être de sa mère ! [illegible] de son aïeule, et non le déshonneur de sa mère, qui [illegible] de ses yeux ces perles [illegible] le ciel acceptera le tri-

[1] [illegible] l'Archiduc d'Autriche, après avoir fait périr [illegible] trophée une peau de lion qui [illegible]

but ; oui, ces perles liquides toucheront le ciel en sa faveur ; il lui rendra justice et le vengera de toi.

ÉLÉONORE. Tu calomnies indignement le ciel et la terre.

CONSTANCE. Tu outrages le ciel et la terre ! Ne dis pas que je calomnie ; toi et les tiens, vous usurpez les domaines, la couronne et les droits de cet enfant opprimé. C'est le fils de ton fils aîné ; et c'est là tout son malheur ; le pauvre enfant est puni de tes crimes ; la rigueur des jugements divins s'appesantit sur lui, qui n'est encore que la seconde génération issue de tes coupables flancs.

LE ROI JEAN. Insensée, taisez-vous.

CONSTANCE. Je n'ai plus qu'un mot à dire. Non-seulement cet enfant porte la peine des transgressions de son aïeule, mais encore le ciel a fait d'elle l'instrument de la punition infligée à sa postérité. Il est puni non-seulement à cause d'elle, mais par elle. Ses souffrances sont son ouvrage. Elle est le bourreau qui le châtie ; et c'est lui qui porte la peine de tous ses forfaits. Malédiction sur elle !

ÉLÉONORE. Femme insensée, je puis produire un testament qui annule les droits de ton fils.

CONSTANCE. Eh ! qui en doute ? un testament ! un testament inique, ouvrage d'une femme perverse !

LE ROI PHILIPPE. C'est assez, Constance ; cessez, ou modérez-vous. Il est peu séant de vous livrer à ce torrent de clameurs, et d'attirer ainsi sur vous l'attention générale. — Que les sons de la trompette appellent sur les remparts les bourgeois d'Angers. Qu'ils s'expliquent, et disent qui, d'Arthur ou de Jean, ils reconnaissent pour roi. (*Une trompette sonne.*)

PLUSIEURS BOURGEOIS paraissent sur les remparts.

PREMIER BOURGEOIS. Qui nous appelle sur les remparts ?

LE ROI PHILIPPE. Le roi de France au nom du roi d'Angleterre.

LE ROI JEAN. Le roi d'Angleterre en son propre nom. Habitants d'Angers, [illegible] sujets, —

LE ROI PHILIPPE. [illegible] d'Angers, sujets d'Arthur, [illegible] à cette paisible conférence.

LE ROI JEAN. [illegible] — Entendez-moi donc le premier. — [illegible] la France, que vous voyez rangés sous les yeux de votre cité, ne sont venus ici que [illegible] a chargé ces canons jusqu'[illegible] sur leurs affûts, ils sont [illegible] le fer que recèle leur [illegible] les préparatifs d'un siége meurtrier, tout ce que vous présage l'impitoyable fureur de ces Français, et [illegible] de notre armée, ces pierres massives qui vous entourent de leur ceinture auraient croulé sous l'effort de leur artillerie [1], et une large brèche ouvrirait passage aux sanguinaires ennemis de votre repos. Mais dès qu'ils nous ont vu, nous, votre roi légitime, — qui, par une marche rapide et pénible, sommes accouru devant vos murs, dans le but d'arrêter les entreprises de l'ennemi, et d'épargner à votre cité la plus [illegible], — vous le voyez, les Français [illegible] demandent à parlementer. [illegible] au lieu de faire pleuvoir sur vos murs [illegible] les boulets et la flamme, ils ne vous envoient que des paroles de paix, vaines fumées par lesquelles ils cherchent à séduire votre crédulité. Faites-leur l'accueil qu'ils méritent, bourgeois fidèles, et ouvrez les portes à votre roi, que cette marche rapide a épuisé, et qui demande à votre cité un repos nécessaire.

LE ROI PHILIPPE. Quand j'aurai parlé, vous nous répondrez à tous deux. Vous voyez à ma droite le jeune Plantagenet [illegible] de protéger les droits [illegible] Plantagenet, fils du frère aîné de cet homme, qui [illegible] de sa [illegible] et tout ce qui lui appartient. [illegible]

[1] [illegible]

contre les nuages invulnérables du ciel ; heureux et satisfaits, nous nous retirerons, nos épées et nos armures intactes ; nous rapporterons dans nos foyers le sang généreux dont nous venions arroser vos remparts, et vous laisserons en paix, vous, vos enfants et vos femmes. Mais si vous avez la folie de rejeter nos offres, ce n'est pas l'enceinte de vos vieilles murailles qui pourra vous abriter contre nos projectiles meurtriers, lors même qu'elles renfermeraient dans leur circonférence ces Anglais avec toutes leurs forces. Répondez-nous donc ; l'obéissance de votre cité nous est-elle acquise, au nom de celui en faveur duquel nous la réclamons ? ou donnerons-nous le signal du carnage, et n'entrerons-nous en possession qu'en marchant dans le sang ?

PREMIER BOURGEOIS. Notre réponse sera courte ; nous sommes les sujets du roi d'Angleterre : c'est pour lui et en son nom que nous tenons cette ville.

LE ROI JEAN. Reconnaissez donc le roi, et laissez-moi entrer.

PREMIER BOURGEOIS. Nous ne le pouvons pas ; mais nous accorderons notre foi à celui qui prouvera qu'il est le roi véritable ; jusque-là nous fermerons nos portes contre le monde entier.

LE ROI JEAN. La couronne d'Angleterre ne prouve-t-elle pas que c'est moi qui suis le roi ? Si cela ne suffit pas, je vous produis pour témoins trente mille Anglais de pur sang, —

LE BATARD. Tant bâtards que légitimes.

LE ROI JEAN. Prêts à donner leur vie pour soutenir nos droits.

LE ROI PHILIPPE. Nous vous en amenons autant, et d'aussi bonne race que les siens. —

LE BATARD. En y comprenant aussi les bâtards.

LE ROI PHILIPPE. Prêts à donner en face un démenti à ses prétentions.

PREMIER CITOYEN. Jusqu'à ce que vous ayez décidé lequel a les titres les plus valables, nous qui sommes pour le roi légitime, nous continuerons à vous refuser notre hommage à tous deux.

LE ROI JEAN. Alors, que Dieu veuille pardonner leurs péchés à toutes les âmes qui, avant la rosée du soir, s'envoleront vers leur dernière demeure, dans cette lutte terrible où la couronne sera le prix du vainqueur.

LE ROI PHILIPPE. Ainsi soit-il, ainsi soit-il ! — A cheval, chevaliers, aux armes !

LE BATARD. Saint Georges, — qui as étrillé le dragon, et qui depuis cette époque figures à cheval sur son dos dans l'enseigne de mon hôtesse, — apprends-nous à nous défendre. — (*A l'Archiduc.*) Drôle, si j'étais dans la tanière avec ta lionne, je coifferais d'une tête de bœuf ta tête de lion, et ferais de toi un monstre.

L'ARCHIDUC. Tais-toi ! silence !

LE BATARD. Tremblez tous ! entendez le lion rugir.

LE ROI JEAN. Gagnons le haut de la plaine ; nous aurons un terrain plus favorable pour mettre tous nos régiments en bataille.

LE BATARD. Il faut se hâter, si l'on veut obtenir l'avantage du terrain.

LE ROI PHILIPPE, *à ses officiers.* C'est cela. — (*A l'Archiduc.*) Que le reste des troupes occupe l'autre colline. Dieu et notre droit. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

[illegible] Le bruit des trompettes se fait entendre ; le combat s'engage, [illegible] ont lieu, puis la retraite sonne.

UN PARLEMENTAIRE FRANÇAIS, précédé d'un Trompette, s'approche des portes de la ville.

LE PARLEMENTAIRE FRANÇAIS. Bourgeois d'Angers, ouvrez vos portes, et laissez entrer le jeune Arthur, duc de Bretagne, qui par le bras de la France a préparé bien des larmes aux mères anglaises dont les fils sont [illegible] ensanglanté ; aux veuves dont les époux [illegible] de leurs membres glacés pressent la terre rougie de leur sang ; la victoire, achetée par des pertes légères, plane en [illegible] sur les flottants étendards de la France ; les vainqueurs, enseignes déployées, vont entrer dans vos murs pour y proclamer Arthur de Bretagne, roi d'Angleterre, et votre [illegible] souverain.



LE PARLEMENTAIRE FRANÇAIS. Bourgeois d'Angers, ouvrez vos portes. (Acte II, scène II, page 199.)

Arrive UN PARLEMENTAIRE ANGLAIS, précédé d'un Trompette.

LE PARLEMENTAIRE ANGLAIS. Réjouissez-vous, habitants d'Angers, mettez vos cloches en branle; le roi Jean, votre roi et celui de l'Angleterre, s'approche, vainqueur dans cette meurtrière et fatale journée! Nos armures, parties brillantes comme l'argent, reviennent rougies du sang des Français; les panaches anglais n'ont pas perdu une seule plume abattue par une lance française. Nos étendards reviennent portés par les mêmes mains qui les avaient déployés en marchant au combat, et nos vaillants Anglais s'avancent pareils à une troupe de chasseurs joyeux, les mains teintes du sang de leurs ennemis : ouvrez vos portes, et livrez passage aux vainqueurs.

UN BOURGEOIS. Parlementaires, du sommet de nos tours nous avons vu depuis le commencement jusqu'à la fin l'attaque et la retraite de l'une et de l'autre armée; l'examen le plus attentif n'a pu nous faire découvrir à laquelle des deux était resté l'avantage. Le sang a payé le sang, les coups ont répondu aux coups; la force a lutté contre la force, et le courage a tenu tête au courage. Les deux adversaires sont égaux, et nous n'avons de préférence ni pour l'un ni pour l'autre. Il faut que l'un des deux l'emporte : tant que la partie [illegible] bien disposée pour tous deux, [illegible] ni à l'un ni à l'autre.

Arrivent d'un côté LE ROI JEAN avec ses troupes, ÉLÉONORE, BLANCHE et LE BATARD; de l'autre, LE ROI PHILIPPE, LOUIS, et L'ARCHIDUC [illegible].

LE ROI JEAN. Roi de France, as-tu encore du sang à répandre en pure perte? Parle, veux-tu laisser à mon droit un libre cours? Contrarié par toi dans sa marche, le torrent, sortant de son lit, inondera de [illegible] les terres qui [illegible], à moins que tu ne laisses [illegible] continuer paisiblement son cours jusqu'à [illegible].

LE ROI PHILIPPE. Roi d'Angleterre, dans cette [illegible] tu [illegible] une goutte de sang de moins que nous; peut-être même en as-tu perdu davantage; et j'en jure par ce bras qui commande aux territoires dont ce pays fait partie, nous ne déposerons pas les armes que nous ne t'ayons terrassé, toi contre qui nous les avons prises, ou que nous n'ayons ajouté un nom royal à la liste des morts, et illustré les annales de cette guerre par le trépas d'un roi.

LE BATARD. O majesté royale! combien haut s'élève ta gloire, quand le sang des monarques s'allume! alors la mort arme d'acier ses mâchoires meurtrières; les soldats sont ses dents et ses griffes; et les querelles des rois sont pour elle un festin où elle se repaît de la chair des hommes. — Rois, pourquoi restez-vous ainsi interdits, immobiles? Donnez le signal du carnage! retournez sur le champ de bataille, monarques égaux en puissance, implacables rivaux. Que la ruine d'un parti assure le paisible triomphe de l'autre : jusque-là, lutte, sang et mort!

LE ROI JEAN. De quel parti se rangent les habitants de la ville?

LE ROI PHILIPPE. Bourgeois, rangez-vous du parti de l'Angleterre! Qui est votre roi?

PREMIER BOURGEOIS. Le roi d'Angleterre, quand nous le connaîtrons.

LE ROI PHILIPPE. Reconnaissez-le en nous qui soutenons ici ses droits.

LE ROI JEAN. En nous, qui nous représentons nous-même, et venons en personne faire appel à l'obéissance d'Angers et à la vôtre.

PREMIER BOURGEOIS. Un pouvoir supérieur s'y oppose : jusqu'à ce que la question soit décidée d'une manière positive, nos scrupules continueront à s'abriter derrière nos formidables portes d'airain; nous n'obéirons qu'à nos craintes, jusqu'à ce qu'un roi les dissipe en se faisant reconnaître à des signes certains.

LE BATARD. Par le ciel, ces coquins d'Angevins se moquent de vos majestés; tranquilles derrière leurs créneaux, comme dans un théâtre, ils assistent nonchalamment à vos drames de carnage. Que vos majestés suivent mon conseil.



PREMIER BOURGEOIS. Écoutez-nous, grands rois ; restez encore un moment. (Acte II, scène II, page 201.)

Faites comme les rebelles de Jérusalem ; soyez amis un moment, et réunissez contre cette ville les coups les plus meurtriers de votre vengeance ; que les canons français et anglais, chargés jusqu'à la gueule, attaquent le côté de l'orient et celui de l'occident, jusqu'à ce que leur voix tonnante ait fait crouler les flancs de pierre de cette orgueilleuse cité. Battez en ruine ces remparts jusqu'à ce que la ville soit à nu et sans défense. Cela fait, que chacune des deux armées reprenne sa première attitude ; que les étendards réunis se séparent ; tournez-vous face contre face, et que le fer se croise avec le fer. Alors, en un moment, la Fortune choisira dans un parti ou dans l'autre son heureux favori ; elle le fera triompher, et lui donnera la faveur d'une glorieuse victoire. Que dites-vous, puissants monarques, de ce conseil étrange ? Ne lui trouvez-vous pas quelque chose de très-politique ?

LE ROI JEAN. Par le firmament qui s'étend sur nos têtes, cet avis est de mon goût. — Roi de France, voulez-vous que nous réunissions nos forces, et détruisions cette ville de fond en comble ? après quoi nous combattrons pour savoir qui en sera le roi.

LE BATARD. Puisque vous êtes insulté ainsi que nous par cette ville insolente, si vous avez la noblesse d'un monarque, faites comme nous allons faire, tournez votre artillerie contre ces audacieux remparts ; quand nous les aurons jetés bas, tournons nos armes les unes contre les autres ; et dans le carnage d'une mêlée sanglante, envoyons-nous mutuellement au ciel ou aux enfers.

LE ROI PHILIPPE. Eh bien, soit. — (*Au roi Jean.*) De quel côté attaquerez-vous ?

LE ROI JEAN. C'est de l'occident que nous lancerons la destruction sur la ville.

L'ARCHIDUC. Et nous, du nord.

LE ROI PHILIPPE. Ce sera du midi que notre tonnerre fera pleuvoir ses boulets sur la cité.

LE BATARD, *à part.* O sage combinaison ! du sud au nord, l'Autriche et la France se canonneront mutuellement. Encourageons-les dans ce dessein. — Allons, partons ! partons !

PREMIER BOURGEOIS. Écoutez-nous, grands rois ; restez encore un moment, et je vous indiquerai un moyen d'établir entre vous une alliance sincère et une paix durable, d'obtenir cette cité sans coup férir, et de laisser mourir dans leurs lits ces hommes qui sont venus ici chercher la mort des champs de bataille.

LE ROI JEAN. Parlez librement ; nous sommes disposés à vous entendre.

PREMIER BOURGEOIS. Cette infante d'Espagne qui est dans votre camp, la princesse Blanche, est proche parente du roi d'Angleterre. L'âge de Louis, dauphin de France, s'accorde avec celui de cette charmante princesse : si l'amour voluptueux recherche la beauté, où la trouvera-t-il plus séduisante que dans la personne de Blanche ? Si l'amour pieux recherche la vertu, où la trouvera-t-il plus pure que dans le cœur de Blanche ? Si l'amour ambitieux recherche la naissance, y eut-il jamais un sang plus noble que celui qui coule dans les veines de Blanche ? Le jeune prince est accompli comme elle en beauté, en vertu, en noblesse. Il ne leur manque, à lui, que d'être elle ; à elle, que d'être lui. Ce sont deux charmantes moitiés qui doivent se compléter l'une par l'autre. Ce sont deux ruisseaux limpides qui, réunissant leurs ondes, feront l'orgueil et la joie de leurs rives. Mariez-les, ô rois, et vous serez les deux rives entre lesquelles couleront leurs flots réunis. Cette union sera plus efficace que votre artillerie pour ouvrir nos portes ; car, après cette alliance, plus promptement que la poudre ne pourrait l'effectuer, nos portes s'ouvriront à double battant et vous donneront passage ; mais sans cette alliance, la mer furieuse n'est pas plus sourde, le lion plus intrépide, les montagnes et les rochers plus inébranlables que nous dans notre résolution de défendre cette cité.

LE BATARD. Voilà, j'espère, une conclusion capable de faire trembler de peur le squelette de la mort. Quelle bouche que celle-là ! elle vomit le trépas, les montagnes, les-

rochers et les mers; il parle de lions rugissants aussi familièrement qu'une jeune fille de treize ans parlerait de son épagneul! Quel est le canonnier qui a engendré ce vaillant sire? Il ne parle que canon, feu, fumée et tonnerre. Sa langue donne la bastonnade; il flagelle nos oreilles: la moindre de ses paroles équivaut à un coup de poing français. Peste! je n'ai jamais été mieux étrillé en paroles, depuis le jour où, pour la première fois, j'ai appelé le père de mon frère papa.

ÉLÉONORE, *à part, au roi Jean.* Mon fils, écoutez cette proposition; concluez cette alliance; donnez à votre nièce une riche dot. Cette union affermira votre droit à la couronne, et, de douteux qu'il était, le rendra certain; et dès lors cet enfant, cette fleur qui promet de si beaux fruits, ne trouvera pas de soleil pour mûrir. Je lis le consentement dans les regards du roi et du dauphin de France; voyez comme ils s'entretiennent à voix basse. Pressez-les de conclure pendant que ce projet sourit à leur ambition; n'attendez pas que leur bonne volonté, stimulée par la douce pitié, attendrie par la prière, reprenne sa froideur et sa glace première.

PREMIER BOURGEOIS. Pourquoi les deux monarques ne font-ils aucune réponse à la proposition amicale de notre ville menacée?

LE ROI PHILIPPE. Parlez le premier, roi d'Angleterre, vous qui, le premier, avez entamé la conférence. Que répondez-vous?

LE ROI JEAN. Si votre illustre fils, le dauphin, peut dans ce livre de beauté *montrant Blanche* lire, *j'aime*, sa dot égalera celle d'une reine; car l'Anjou, la belle Touraine, le Maine, le Poitou, et tous les pays qui, de ce côté de la mer, relèvent de notre couronne, à l'exception de cette ville que maintenant nous assiégeons, embelliront sa couche nuptiale et la feront rivaliser en titres, en dignités, en honneurs avec la princesse du monde le mieux partagée, de même qu'il n'en est point qu'elle n'égale en beauté, en éducation, en naissance.

LE ROI PHILIPPE. Qu'en dites-vous, mon fils? considérez les traits de la princesse.

LOUIS. Mes yeux la contemplent, seigneur, et les siens m'offrent un prodige, un miracle merveilleux; j'y trouve mon image reproduite comme dans un miroir. Je proteste que je ne me suis jamais tant aimé qu'en ce moment où je me vois peint dans le tableau flatteur de ses beaux yeux. *Il adresse à Blanche quelques paroles à voix basse.*

BLANCHE, *à Louis.* En ceci la volonté de mon oncle sera la mienne. S'il voit en vous quelque chose qui lui plaise, ce sentiment favorable, je le transporterai sans peine dans mon propre cœur: ou, pour mieux dire, si cela vous convient, je le transformerai facilement, pour mon compte, en un sentiment d'affection. N'attendez point de moi, seigneur, que je vous flatte en vous disant que tout ce que je vois en vous est digne d'amour. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne vois rien en vous qui, jugé au point de vue [illegible] les plus défavorables, me paraisse mériter [illegible].

LE [illegible]. Que disent ces jeunes gens? Que dites-vous, ma nièce?

[illegible] qu[illegible] vous ordonnez dans votre sagesse, [illegible] un devoir d'obéir.

[illegible]. Parlez donc, dauphin de France; pouvez-vous aimer [illegible] princesse?

LOUIS. D[illegible] plutôt si je puis m'empêcher de l'aimer [illegible] je l'aime en toute sincérité.

LE ROI JEAN. [illegible] avec elle le Vexin, la Touraine, le Maine, le Poitou et l'Anjou, et à ces cinq provinces j'ajoute trente mille marcs d'Angleterre. — Philippe de France, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] pour la première fois.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] de lui. [illegible]

ici? Je suis sûr qu'elle n'y est pas; car sa présence aurait troublé la conclusion de cette alliance. Où est-elle ainsi que son fils? qu'il me le dise, celui qui le sait.

LOUIS. Elle est dans la tente de votre majesté, triste et affligée.

LE ROI PHILIPPE. Sur ma parole, l'alliance que nous venons de conclure sera loin de guérir son affliction. — Mon cousin d'Angleterre, que pouvons-nous faire pour cette veuve? Nous sommes venus pour appuyer ses droits; et voilà que les choses ont pris une tout autre tournure à notre propre avantage.

LE ROI JEAN. Nous remédierons à tout. Nous créerons le jeune Arthur duc de Bretagne et comte de Richemont, et nous le ferons seigneur de cette belle et opulente cité. — Qu'on appelle la princesse Constance; qu'on aille promptement l'inviter à se rendre à notre solennité. — Si nous ne comblons pas la mesure de ses désirs, nous lui donnerons du moins une satisfaction suffisante pour imposer silence à ses clameurs. Allons activer le plus que nous pourrons la célébration de cette cérémonie, à laquelle nous étions loin de nous attendre. (*Tous s'éloignent, à l'exception du Bâtard. Les bourgeois qui étaient sur les remparts se retirent.*)

LE BATARD. Monde insensé! rois insensés! pacte insensé! Jean, pour enlever au jeune Arthur ses droits à la totalité de ses états, consent à en abandonner une partie; et le roi de France, que la justice elle-même avait armé, qui, tirant le glaive de Dieu, marchait au combat, conduit par le dévouement et l'humanité sainte, le voilà qui prête l'oreille à ce démon perfide qui change les résolutions, qui pousse l'homme au parjure, enfreint les serments, qui nous séduit tous tant que nous sommes, monarques, mendiants, vieillards, jeunes hommes, jeunes filles qui, grâce à lui, perdent le nom de fille, — la seule chose qui leur restât encore à perdre ici-bas; — ce cavalier insinuant, au visage riant, l'Intérêt, — l'Intérêt qui gouverne le monde. Abandonné à lui-même, ce monde, sagement équilibré, suivait sa pente naturelle sur un terrain uni et plan; mais l'Intérêt, ce lâche mobile, le fait dévier de sa route, de sa voie, de son but. C'est lui, c'est cet agent de séduction et de parjures, qui, fascinant les yeux du volage roi de France, lui a fait retirer l'aide qu'il avait juré de donner, et interrompre une guerre honorable et fermement résolue pour conclure une paix lâche et honteuse. — Et moi-même, si je prêche contre l'Intérêt, c'est parce qu'il ne m'a pas encore fait la cour; ce n'est pas parce que j'aurais la force de fermer la main, s'il offrait d'y déposer ses écus, c'est parce que ma main n'a point encore été induite en tentation; et, pauvre, je déblatère contre les riches. Eh bien! tant que je serai pauvre, je continuerai mes satires, et soutiendrai qu'il n'y a pas plus grand crime que d'être riche. Quand je serai riche, ma vertu consistera à dire, — que le plus grand vice qu'il y ait au monde, c'est la pauvreté. Puisque l'Intérêt fait parjurer les rois, Intérêt, sois mon Dieu! c'est toi que je veux adorer. *Il s'éloigne.*

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu. — La tente du roi de France.

Entrent CONSTANCE, ARTHUR et SALISBURY.

CONSTANCE. Partis pour se marier! partis pour conclure la paix! un sang parjure uni au sang d'un traître! Partis pour se réconcilier! Louis épousera Blanche? et Blanche aurait ces provinces? Cela n'est pas; tu t'es mal expliqué; tu as mal entendu. Réfléchis; recommence ton récit. Cela ne saurait être: vainement tu dis que cela est; j'aime à croire que je puis ne pas ajouter foi à tes paroles; car elles ne sont que le langage sans consistance d'un homme vulgaire; mais moi, je ne te crois pas! J'ai le serment d'un roi pour garant du contraire. Tu seras puni pour m'avoir ainsi effrayée, car je suis malade et facile à effrayer; je suis une [illegible] opprimée, et, de là, accessible à la crainte; je suis veuve, privée de l'appui d'un époux, et prompte à m'alar-

mer : je suis femme, et naturellement susceptible de frayeur : lors même que tu m'avouerais maintenant que tu n'as voulu que plaisanter, mes sens auront peine à se remettre : ils continueront à trembler tout le reste du jour. Pourquoi secoues-tu la tête? Pourquoi ces tristes regards attachés sur mon fils? Pourquoi cette main appuyée sur ta poitrine? Pourquoi ces pleurs qui s'échappent de tes yeux, comme un fleuve orgueilleux qui franchit ses rives? Ces signes douloureux sont-ils la confirmation de tes paroles? Parle donc de nouveau, non pour recommencer ton récit; réponds-moi par un seul mot : ce que tu m'as dit est-il vrai?

SALISBURY. Aussi vrai que par vous sont réputés parjures ceux qui vous ont donné sujet de reconnaître la vérité de mes paroles.

CONSTANCE. Oh! si tu veux que j'ajoute foi à ce sujet de douleur, enseigne donc aussi à ma douleur à me faire mourir; qu'il en soit de cette certitude et de ma vie comme de la rencontre de deux ennemis désespérés qui, au premier choc, tombent et meurent. — Louis épouse Blanche! O mon fils! à quelle extrémité es-tu réduit? La France s'allie à l'Angleterre! Que vais-je devenir? — (*A Salisbury.*) Toi, va-t'en; je ne puis supporter ta vue; cette nouvelle t'a rendu hideux à mes regards.

SALISBURY. Quel mal ai-je fait, madame, sinon de vous annoncer le mal que d'autres vous ont fait?

CONSTANCE. Ce mal est par lui-même si odieux, qu'il rend funestes tous ceux qui en parlent.

ARTHUR. Je vous en conjure, ma mère, calmez-vous.

CONSTANCE. Si toi, qui me dis de me calmer, tu étais disgracieux et laid, si tu faisais honte aux flancs qui t'ont porté, si tu étais couvert de taches désagréables et repoussantes, boiteux, stupide, difforme, véritable monstruosité, la peau noire et parsemée de signes hideux et choquants à la vue, je serais indifférente, je me calmerais facilement; car je ne t'aimerais pas, et toi, tu ne serais pas digne de ta haute naissance, tu ne mériterais pas une couronne. Mais tu es beau, et à ta naissance, ô mon fils bien-aimé! la Nature et la Fortune se sont réunies pour te faire grand. Semblable au lis et à la rose prête à s'épanouir, tu peux t'enorgueillir des dons de la Nature. Mais la Fortune, hélas! elle a changé, elle t'a trahi, et, vile courtisane, chaque jour elle accorde à ton oncle Jean ses faveurs adultères. Offrant au roi de France sa main pleine d'or, elle lui a fait fouler aux pieds l'honneur des souverains et avilir devant elle la majesté de son trône! Dans le commerce inique de la Fortune infidèle et du roi Jean l'usurpateur, la France est de connivence. — (*A Salisbury.*) Toi, dis-moi, le roi de France n'est-il point parjure? Accompagne son nom d'épithètes flétrissantes, ou retire-toi et laisse-moi seule avec les douleurs que seule je dois supporter.

SALISBURY. Veuillez m'excuser, madame; je ne puis sans vous retourner auprès des deux rois.

CONSTANCE. Il le faut; je n'irai pas avec toi. Je veux à ma douleur enseigner la fierté; car la douleur est fière et donne du courage. Que les rois s'assemblent devant moi, devant la majesté de ma douleur puissante : elle est si grande, qu'il n'y a plus que la terre solide, inébranlable, qui puisse en porter le poids; c'est ici que je m'assieds avec mon affliction : voilà mon trône; que les rois viennent incliner leur front devant lui. (*Elle se jette à terre.*)

Entrent avec leur Suite, LE ROI JEAN, LE ROI PHILIPPE, LOUIS, BLANCHE, ÉLÉONORE, LE BATARD, L'ARCHIDUC.

LE ROI PHILIPPE, *à Blanche.* Il est vrai, ma fille, et la France à jamais célébrera par des fêtes ce jour fortuné. Pour [illegible] le soleil radieux [illegible]; et, céleste alchimiste, la splendeur de son [illegible] regard [illegible] en or brillant la [illegible] et aride de la terre. [illegible] chaque année cet anniversaire, sera éternellement un jour de fête.

CONSTANCE, *se relevant.* Un jour maudit, et non un jour de fête. Qu'a donc ce jour de [illegible] qu'il doit pour être inscrit en lettres d'or parmi les plus beaux du calendrier? [illegible] de la semaine, ce jour de honte, d'oppression, de parjure; [illegible] que les femmes enceintes demandent à Dieu de ne pas accoucher ce jour-là, de peur de [illegible] et de mettre au jour des monstres; qu'il [illegible] pas que ceux qui seront faits ce jour-là; que tout ce qui sera entrepris dans ce jour fatal ait une funeste issue; que la bonne foi elle-même se transforme en mensonge.

LE ROI PHILIPPE. Par le ciel, madame, vous n'aurez point sujet de maudire les événements de ce jour. Ne vous ai-je point engagé ma parole de roi?

CONSTANCE. Vous m'avez trompée par un vain simulacre de parole royale qui, mis à l'épreuve, s'est trouvé sans valeur. Vous vous êtes parjuré, parjuré! Vous êtes venu en armes pour verser le sang de mes ennemis; et maintenant vous le fortifiez par l'adjonction du vôtre. Votre belliqueuse ardeur s'est refroidie dans l'amitié mensongère d'une paix plâtrée, et notre ruine a fait les frais de cette alliance. — Armez-vous, ô cieux! armez-vous contre ces rois parjures! Que les cris d'une veuve montent jusqu'à vous! Tenez-moi lieu de l'époux que j'ai perdu! Que ce jour impie ne se termine point en paix; mais, avant le coucher du soleil, jette la discorde armée au milieu de ces monarques sans foi! Entendez-moi! oh! entendez-moi!

L'ARCHIDUC. Paix, Constance.

CONSTANCE. La guerre! la guerre! et non la paix! La paix, c'est la guerre pour moi! Limoges[1]! Autriche! tu déshonores la dépouille sanglante que tu portes. Homme servile, méprisable et lâche; petit en vaillance, grand seulement en scélératesse! Tu mis toujours ta force au service du plus fort! Champion de la Fortune, qui ne combats jamais que lorsque ta patronne est à tes côtés, prête à t'enseigner des moyens de salut! Toi aussi, tu t'es parjuré, et tu adules la puissance. N'ais stupide et rampant, de quel air de rodomont tu jurais de défendre ma cause! Esclave au cœur glacé, n'as-tu pas tonné en faveur de mes droits; n'as-tu pas mis ton épée à mon service, m'ordonnant de me fier à ton étoile, à ta fortune et à ta force? Et voilà maintenant que tu passes du côté de mes ennemis! Tu portes une peau de lion! Jette loin de toi ce trophée dont tu es indigne, et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

L'ARCHIDUC. Oh! si un homme me tenait ce langage!

LE BATARD. Et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant...

L'ARCHIDUC. Tu n'oserais le répéter, misérable; il y va de ta vie.

LE BATARD. Et mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

LE ROI JEAN. Ceci me déplaît; tu t'oublies.

Entre PANDOLPHE.

LE ROI PHILIPPE. Voici le saint légat du pape.

PANDOLPHE. Salut à vous, oints du Seigneur, représentants du ciel! — C'est à toi, roi Jean, que mon message s'adresse. Moi, Pandolphe, cardinal de Milan, légat du pape Innocent en ce pays, je te demande religieusement, en son nom, pourquoi tu traites avec un coupable mépris notre sainte mère l'Église? pourquoi tu as violemment expulsé de son siége Étienne Langton, élu archevêque de Canterbury? Je te le demande au nom de notre susdit saint père, le pape Innocent.

LE ROI JEAN. Quelle bouche mortelle peut s'arroger le droit d'interroger l'oint du Seigneur? Cardinal, tu ne saurais, pour m'obliger à répondre à ton interrogatoire, t'autoriser d'un nom plus impuissant, plus méprisé, plus ridicule que celui du pape. Va le lui dire de la part du roi d'Angleterre, et ajoute ceci : — Jamais nul prêtre italien ne lèvera dîmes ni taxes dans nos États : nous en sommes, après Dieu, le chef suprême; et nous voulons, soumis à sa seule suprématie, régner seul sans l'assistance d'aucune main mortelle; va donc dire au pape que je dépouille tout respect pour lui et pour son autorité usurpée.

LE ROI PHILIPPE. Mon cousin d'Angleterre, vous blasphémez en ce moment.

LE ROI JEAN. Vous et tous les rois de la chrétienté, vous pouvez vous laisser grossièrement conduire par ce prêtre intrigant; alarmés d'une excommunication dont on peut se rédimer pour de l'argent, continuez à acheter, au prix d'un vil métal, des absolutions immorales d'un homme qui, dans ce trafic, s'arroge un droit qu'il n'a pas; continuez à être

[1] [illegible] en 1199, Richard [illegible]

dupes avec le reste des rois, et à enrichir de vos tributs des prêtres imposteurs; quand je devrais être seul, seul je m'oppose au pape, et compte ses amis pour mes ennemis.

PANDOLPHE. Eh bien! en vertu des pouvoirs légitimes qui m'ont été délégués, je te déclare maudit et excommunié! Béni sera celui qui, révolté contre un hérétique, lui refusera obéissance; et il aura bien mérité du ciel, il sera canonisé et adoré comme un saint, celui qui par quelque voie secrète tranchera ton odieuse vie.

CONSTANCE. Oh! qu'il me soit permis d'unir un moment ma voix à celle de Rome pour le maudire. Vénérable cardinal, dites *amen* à mes sanglantes imprécations; en l'absence de mes griefs, il n'est au pouvoir de personne de le maudire autant qu'il le mérite.

PANDOLPHE. J'ai pour autoriser mes malédictions, la loi et le droit.

CONSTANCE. Et moi également. Quand la loi ne peut plus faire justice, elle doit autoriser la vengeance. La loi ne peut donner à mon enfant son royaume, car celui qui retient son royaume dispose de la loi. Ainsi, puisque la loi elle-même est l'iniquité la plus complète, comment pourrait-elle défendre à ma bouche de maudire?

PANDOLPHE. Philippe de France, sous peine de malédiction, quitte la main de cet archihérétique; et s'il refuse de se soumettre à Rome, lève contre lui le pouvoir de la France.

ÉLÉONORE. Tu pâlis, roi de France? Ne retire pas ta main.

CONSTANCE. Prends-y garde, furie! crains que le roi de France ne se repente, et qu'en détachant sa main, il ne ravisse une âme à l'enfer!

L'ARCHIDUC. Roi Philippe, écoutez ce cardinal.

LE BATARD. Et toi, mets une peau d'âne sur ton dos de mécréant.

L'ARCHIDUC. C'est bien, scélérat; il me faut pour le moment digérer tes outrages, parce que, —

LE BATARD. Tu as la digestion facile.

LE ROI JEAN. Philippe, que réponds-tu au cardinal?

LOUIS. Réfléchissez, mon père: vous avez à choisir entre la pesante malédiction de Rome, et l'inconvénient bien léger de perdre l'amitié du roi d'Angleterre. De deux maux choisissez le moindre.

BLANCHE. C'est la malédiction de Rome.

CONSTANCE. O Louis! tiens bon; le diable te tente sous la forme de ta nouvelle fiancée.

BLANCHE. Le langage de la princesse Constance est dicté non par sa conscience, mais par sa situation malheureuse.

CONSTANCE. Si vous reconnaissez le malheur de ma situation, qui est tout entier l'ouvrage du parjure, voilà ce que vous devez en conclure: ma situation ne peut s'améliorer que par le retour à la loyauté; que ma situation change, et la loyauté revivra; que ma situation reste la même, et la bonne foi est foulée aux pieds.

LE ROI JEAN. Le roi paraît ému et garde le silence.

CONSTANCE, *au roi Philippe*. Éloigne-toi de lui, et réponds comme tu le dois.

L'ARCHIDUC. Répondez, roi Philippe; que votre esprit cesse de flotter dans cette irrésolution, —

LE BATARD. Comme une peau d'âne sur le dos d'un mécréant.

LE ROI PHILIPPE. Mon embarras est extrême, et je ne sais que dire.

PANDOLPHE. Votre embarras sera bien plus grand encore, si votre réponse vous attire l'excommunication et la malédiction de Rome.

LE ROI PHILIPPE. Mon digne et vénérable père, [illegible]

et foulant aux pieds la couche nuptiale d'où la paix nous sourit, mettre les armées aux prises et changer une alliance sincère en scènes de carnage? O saint prélat, mon révérend père, qu'il n'en soit point ainsi: cherchez dans votre sagesse et prescrivez-nous quelque ordre plus doux; nous serons heureux alors de vous complaire et de conserver votre amitié.

PANDOLPHE. La loi n'est qu'anarchie, l'ordre n'est que désordre, si l'on ne rompt tout pacte avec le roi d'Angleterre. Aux armes donc; soyez le défenseur de l'Église; ou l'Église, votre mère, fulminera sa malédiction, la malédiction d'une mère sur son fils rebelle. Roi de France, mieux vaudrait pour vous tenir un serpent par son dard, un lion prisonnier par sa griffe redoutable, un tigre affamé par ses dents, que de serrer affectueusement la main qui maintenant est unie à la vôtre.

LE ROI PHILIPPE. Je puis dégager ma main, mais non ma foi.

PANDOLPHE. De cette manière, vous faites de la foi un ennemi de la foi; et par une sorte de guerre intestine, vous opposez serment à serment, votre parole à votre parole. Vous avez juré à l'Église de la défendre; ce fut votre premier serment; qu'il soit le premier exécuté. Ce que vous avez juré depuis, vous l'avez juré contre vous-même, et vous pouvez vous dispenser de l'accomplir. Car si vous avez juré de faire le mal, il n'y a point de mal à vous en abstenir; et vous ne sauriez jamais agir mieux qu'en vous abstenant d'agir, alors que l'action serait coupable. Quand on s'est écarté de la règle, il faut y rentrer par un second écart; et la seconde erreur, qui redresse la première, est une erreur légitime. Le mensonge devient alors le remède du mensonge, comme le feu calme la douleur du feu après une brûlure récente. C'est la religion qui préside à l'observation des serments; mais c'est contre la religion que vous avez juré. Votre second serment est donc dirigé contre la religion qui avait reçu le premier. Vous avez fait un serment contraire à un serment antérieur. Dans l'incertitude, jurez seulement de ne pas vous parjurer; autrement, que servirait-il de jurer? Mais vous, vous avez juré de vous parjurer, et vous commettez un parjure incontestable en exécutant ce que vous avez juré. Ainsi donc votre dernier serment étant en opposition au premier, son observation serait une révolte de vous contre vous-même; et vous ne sauriez remporter de plus beau triomphe que d'armer vos facultés supérieures et ce qu'il y a de plus noble en vous contre ses suggestions insensées. À leur effort nous réunissons nos prières, si vous daignez les accueillir; sinon attendez-vous à voir descendre sur vous nos malédictions si pesantes, que vous ne pourrez en secouer le fardeau, et qu'il ne vous restera plus qu'à mourir dans le désespoir sous leur poids redoutable.

L'ARCHIDUC. Rébellion! rébellion manifeste!

LE BATARD. Quoi! rien, pas même une peau d'âne, ne pourra te fermer la bouche!

LOUIS. Mon père, aux armes!

BLANCHE. Le jour de votre mariage? contre le sang auquel vous venez de vous unir? La table du festin sera-t-elle rougie du sang des hommes égorgés? Le son éclatant des trompettes, les sourds roulements des tambours, cette musique infernale, seront-ils l'accompagnement de nos danses? O mon époux! entendez-moi. — Hélas! combien le nom d'époux est nouveau pour ma bouche! — Par ce doux nom que mes lèvres n'avaient point encore prononcé, je vous en supplie à genoux, ne prenez point les armes contre mon oncle.

CONSTANCE. Et moi, je t'en conjure à genoux, ces genoux endurcis à force de fléchir, vertueux dauphin, ne change point une résolution conforme aux décrets du ciel.

BLANCHE. Je vais connaître si vous m'aimez. Quel motif sera plus puissant auprès de vous que le nom de votre épouse?

CONSTANCE. Un motif plus sacré encore, qui fait sa grandeur et la tienne, son honneur. — Ton honneur, ô Louis! ton honneur!

LOUIS. Je m'étonne que votre majesté reste aussi indifférente, quand des intérêts si graves la sollicitent.

PANDOLPHE. Je vais lancer contre lui l'anathème.

LE ROI PHILIPPE. Il n'en est pas besoin. — Roi d'Angleterre, je me sépare de toi.

CONSTANCE. O retour brillant de la majesté éclipsée!

ÉLÉONORE. O coupable revirement de la légèreté française!

LE ROI JEAN. Roi de France, avant une heure tu t'en repentiras.

LE BATARD. C'est le temps, ce vieil horloger, ce carillonneur chauve, qui en décidera. Allons, le roi de France le payera.

BLANCHE. Le soleil est voilé d'un nuage de sang : jour brillant, adieu. De quel côté dois-je aller ? J'appartiens aux deux partis. Chacune des deux armées tient une de mes mains ; en s'écartant violemment l'une de l'autre, dans leur rage, elles vont me démembrer. — Mon époux, je ne puis demander au ciel de te donner la victoire : — mon oncle, je dois faire des vœux pour que tu sois vaincu ; — mon père, je ne puis souhaiter que la fortune te favorise ; — vous, mon aïeul, je ne puis faire des vœux pour que les vôtres s'accomplissent. — Qui que ce soit qui gagne, son gain fera ma ruine ; avant que la partie soit jouée, je suis assurée de perdre.

LOUIS. Madame, suivez-moi ; votre fortune est attachée à la mienne.

BLANCHE. La vie de ma fortune est la mort de ma vie.

LE ROI JEAN, *au Bâtard*. Mon cousin, allez rassembler nos troupes. (*Le Bâtard s'éloigne.*)

LE ROI JEAN, *continuant, au roi Philippe*. Roi de France, la colère me dévore : rien n'en pourra éteindre la flamme que le sang, le sang le plus précieux de la France.

LE ROI PHILIPPE. Ta fureur te consumera, et tu seras réduit en cendre avant que notre sang n'en éteigne la flamme ; prends garde à toi ; tu es dans une position critique.

LE ROI JEAN. Pas plus que celui qui me menace. Courons aux armes ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une plaine aux environs d'Angers. — Bruit de trompettes, escarmouches.

Arrive LE BATARD, tenant à la main la tête de l'Archiduc.

LE BATARD. Sur ma vie, la journée devient terriblement chaude : quelque génie malfaisant plane au haut des airs, et fait pleuvoir le mal. — Tête de l'archiduc, repose ici (*il la pose à terre*) pendant que Philippe va reprendre haleine. (*Il s'étend sur le gazon.*)

Arrivent LE ROI JEAN, ARTHUR et HUBERT.

LE ROI JEAN. Hubert, veille à la garde de cet enfant. — (*Au Bâtard.*) Philippe, lève-toi. Ma mère est assiégée dans notre tente, et je crains qu'elle ne soit prise.

LE BATARD. Sire, je l'ai délivrée ; son altesse est en sûreté, ne craignez rien. Mais, sire, poursuivons ; encore un léger effort, et d'heureux résultats couronneront nos travaux. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même lieu. — Bruit de trompettes, escarmouches, retraite.

Arrivent LE ROI JEAN, ÉLÉONORE, ARTHUR, LE BATARD, HUBERT, et plusieurs Seigneurs anglais.

LE ROI JEAN, *à Éléonore*. Cela sera ; votre altesse restera après nous avec une forte escorte. — (*À Arthur.*) Ne vous affligez pas, mon neveu ; votre aïeule vous aime, et votre oncle vous sera aussi attaché que l'était votre père.

ARTHUR. Oh ! ceci fera mourir de douleur ma pauvre mère !

LE ROI JEAN, *au Bâtard*. Mon cousin, pars pour l'Angleterre ; précède-nous là-bas, et avant notre arrivée, aie soin de mettre à contribution la bourse des abbés thésauriseurs ; mets en liberté leurs angélus captifs. Il faut que leur opulence engraissée par la paix nourrisse nos guerriers affamés. Use dans toute leur latitude des pouvoirs que nous t'avons donnés.

LE BATARD. La cloche, la Bible et les cierges ne me feront pas reculer [1], quand je serai alléché par la présence de l'or et de l'argent. Je prends congé de votre majesté. (*À Éléonore.*) Madame, si jamais il m'arrive d'être dévot je prierai pour votre salut ; sur quoi, je vous baise la main.

ÉLÉONORE. Adieu, aimable cousin.

LE ROI JEAN. Cousin, adieu. (*Le Bâtard s'éloigne.*)

ÉLÉONORE, *à Arthur*. Venez, mon enfant ; j'ai un mot à vous dire. (*Elle prend Arthur à part et s'entretient avec lui.*)

LE ROI JEAN. Viens ici, Hubert. O mon cher Hubert ! je te dois beaucoup. Derrière ce mur de chair, il y a une âme qui t'a de grandes obligations, et qui compte bien payer ton zèle avec usure. Crois-moi, mon ami, ton dévouement est profondément gravé dans mon cœur. Donne-moi la main. J'avais quelque chose à te dire, — mais j'attendrai pour cela un moment plus opportun. Par le ciel, Hubert, je suis presque honteux de te dire à quel point je t'estime.

HUBERT. J'ai bien de l'obligation à votre majesté.

LE ROI JEAN. Mon ami, tu n'as point encore de motifs pour parler ainsi ; mais tu en auras, et quelque lente que puisse être la marche des heures, tôt ou tard viendra le moment où je te ferai du bien. J'avais quelque chose à te dire ; — mais laissons cela. Le soleil luit au haut des cieux, et le jour radieux qui éclaire les plaisirs du monde est trop plein de dissipation et d'une folle joie pour m'écouter. — Si la cloche nocturne, avec sa langue d'airain et sa bouche de bronze, annonçait une heure aux mortels assoupis ; si nous étions ici dans un cimetière, et si tu avais d'innombrables injures à venger ; ou si le sombre génie de la douleur avait épaissi et engourdi ton sang, qui, dans son état habituel, va et vient, monte et descend dans les veines [1], fait pétiller dans les yeux de l'homme une joie insensée, et défigure ses traits par les convulsions d'un sot rire, chose qui, dans ce moment, m'est antipathique ; ou bien, si tu pouvais me voir sans le secours des yeux, m'entendre sans oreilles, me répondre sans l'aide de la langue, par le seul acte de la pensée, et sans l'intermédiaire dangereux des yeux, des oreilles et des paroles ; alors, en dépit des regards du jour et de sa vigilance importune, j'épancherais dans ton cœur le secret de mes pensées. — Mais non, je n'en ferai rien. — Et cependant je t'aime, et je crois véritablement que tu m'aimes aussi.

HUBERT. Tellement, que, quoi que vous m'ordonniez de faire, dût ma mort suivre l'action, par le ciel, je le ferais.

LE ROI JEAN. Ne le sais-je pas bien ? Mon cher Hubert, Hubert, Hubert, (*montrant Arthur*) jette les yeux sur cet enfant. Écoute, ami : c'est un serpent sur mon chemin, et partout où mon pied se pose, sans cesse il est là devant moi. Me comprends-tu ? Tu es son gardien.

HUBERT. Et je le garderai de manière qu'il n'importunera pas votre majesté.

LE ROI JEAN. La mort !

HUBERT. Sire ?

LE ROI JEAN. Une tombe !

HUBERT. Il ne vivra pas.

LE ROI JEAN. Il suffit. Maintenant, je me sens disposé à la joie. Hubert, je t'aime ; allons, je ne veux pas dire ce que je me propose de faire pour toi. Rappelle-toi [2]. — (*À Éléonore.*) Madame, recevez mes adieux ; j'enverrai à votre majesté les troupes en question.

ÉLÉONORE. Mes bénédictions vous accompagnent !

LE ROI JEAN, *à Arthur*. Vous allez partir pour l'Angleterre, mon neveu ; Hubert vous accompagnera, et sera pour vous un zélé serviteur. — En route pour Calais ! Marchons ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Même pays. — La tente du roi de France.

Entrent LE ROI PHILIPPE et sa Suite, LOUIS et PANDOLPHE.

LE ROI PHILIPPE. C'est ainsi que toute une flotte battue par la tempête erre au loin dispersée sur les flots.

PANDOLPHE. Reprenez courage, et consolez-vous ! Tout ira bien encore.

LE ROI PHILIPPE. Comment tout peut-il bien aller, quand tout a si mal tourné pour nous ? Ne sommes-nous pas vaincus ? N'avons-nous pas perdu Angers ? Arthur n'est-il pas prisonnier ? Nos amis les plus chers n'ont-ils pas été tués ? Et l'Anglais, couvert de notre sang, n'est-il pas, en dépit de la France, et surmontant tous les obstacles, retourné en Angleterre ?

LOUIS. Ce qu'il a conquis il l'a fortifié : jamais tant de célérité ne s'allia à tant d'habileté, tant d'audace à tant de prudence. L'histoire ne nous offre point d'exemple d'une bataille comparable à celle-ci.

LE ROI PHILIPPE. Nous souscririons avec moins de peine à cet éloge de l'Angleterre, si nous trouvions dans l'histoire un exemple de notre honte.

[1] Dans les cérémonies de l'excommunication, trois cierges étaient successivement éteints, à chacune des parties de la formule d'anathème.

[1] Harvey n'avait pas encore découvert la circulation du sang.

[2] « Cette scène, a dit le commentateur Steevens, sera éternellement belle, car tout le monde n'y pourra rien ajouter, et qui devrait ne pourra changer sans nuire à sa perfection ; le temps lui-même ne lui ôtera rien de son éclat. »

Entre CONSTANCE.

LE ROI PHILIPPE, *continuant*. Voyez celle qui s'avance! C'est un tombeau dans une âme, retenant malgré lui l'esprit immortel dans la vile prison d'une vie affligée. Je vous en conjure, madame, venez avec moi.

CONSTANCE. Voyez maintenant les résultats de votre paix.

LE ROI PHILIPPE. De la patience, madame! Consolez-vous, ma chère Constance.

CONSTANCE. Non, je ne veux d'autre consolation, d'autre conseil que celui qui met fin à tout conseil, à toute consolation, la mort, la mort. — O aimable! ô charmante mort! infection odorante! corruption salubre! objet de haine et de terreur pour la prospérité, lève-toi, sors du sein de la nuit éternelle, et j'embrasserai ton squelette horrible, et je collerai mes yeux contre tes yeux absents; et mes doigts se joueront avec les vers de ta tombe, et j'intercepterai mon souffle avec la poussière des cadavres, et je serai un monstre décharné comme toi. Viens, lance-moi tes effrayants regards, et je croirai que tu me souris, et je te donnerai des baisers d'épouse? Toi que le malheur implore, oh! viens à moi!

LE ROI PHILIPPE. O belle affligée! calmez-vous.

CONSTANCE. Non, non, je ne me calmerai pas, tant qu'il me restera un souffle pour crier. — Oh! que ma voix n'a-t-elle l'éclat du tonnerre! j'ébranlerais le monde par mes cris, et réveillerais de son sommeil le redoutable squelette qui n'entend pas la faible voix d'une femme, qui dédaigne une évocation vulgaire.

PANDOLPHE. Madame, votre langage est de la folie, non de la douleur.

CONSTANCE. Il sied mal à ton caractère sacré de me calomnier ainsi; je ne suis pas folle : ces cheveux que j'arrache, ce sont les miens; mon nom est Constance. J'ai été l'épouse de Geoffroi; le jeune Arthur est mon fils, et je l'ai perdu. Je ne suis pas folle. — Plût à Dieu que je le fusse! car, sans doute, alors je m'oublierais moi-même. Oh! si cela se pouvait, de quel chagrin je perdrais le souvenir! Rends-moi folle par tes prédications, et tu seras canonisé, cardinal. Tant que je ne serai pas folle, tant que j'aurai la conscience de ma douleur, la portion rationnelle de mon être me suggérera les moyens de m'affranchir de mes tourments et m'apprendra à me poignarder ou à me pendre. Si j'étais folle, j'oublierais mon fils, ou je ne verrais en lui qu'un enfant obscur et vulgaire. Je ne suis pas folle; je ne sais que trop combien mon malheur actuel diffère de celui-là.

LE ROI PHILIPPE. Rattachez votre chevelure. Quelle touchante affection je remarque dans la multitude de ces cheveux si beaux! une larme, perle liquide, y est tombée à peine qu'aussitôt des milliers de cheveux, partageant sa douleur, s'y collent dans une affectueuse étreinte comme des amis sincères, fidèles, inséparables, dont le malheur resserre l'affection.

CONSTANCE. Partons pour l'Angleterre, si cela vous convient.

LE ROI PHILIPPE. Rattachez votre chevelure.

CONSTANCE. Je le veux bien : mais à quoi bon? Je l'ai affranchie des liens qui la retenaient, et je me suis écriée : « Oh! que ne puis-je délivrer mon fils comme j'ai donné la liberté à ces cheveux! » Mais maintenant, cette liberté je la leur envie, et je vais les rendre à leur captivité première, parce que mon pauvre enfant est prisonnier. — Père cardinal, je vous ai entendu dire que nous reverrons et reconnaîtrons nos amis dans le ciel : si cela est vrai, je [illegible]

PANDOLPHE. Vous attachez trop d'importance à votre douleur.

CONSTANCE. Il me parle ainsi, lui qui n'a jamais été père.

LE ROI PHILIPPE. Vous chérissez votre douleur autant que votre enfant.

CONSTANCE. La douleur remplit le vide causé par l'absence de mon fils. Elle couche dans son lit; partout elle m'accompagne; elle reproduit à mes yeux ses traits charmants, répète ses paroles, rappelle à ma mémoire tout ce qu'il avait de grâce, revêt ses vêtements, si bien que je crois le voir encore. J'ai donc raison de chérir ma douleur. Adieu; si vous aviez perdu ce que j'ai perdu, je vous consolerais plus efficacement que vous ne faites. (*Arrachant sa coiffure.*) Je ne veux point conserver sur ma tête cet arrangement artificiel, quand tout est désordre dans mon âme. O mon Dieu! mon fils, mon Arthur, mon bel enfant! la joie de mon veuvage, la consolation de tous mes maux! (*Elle sort.*)

LE ROI PHILIPPE. Je crains qu'elle ne se porte à quelque fâcheuse extrémité. (*Il sort.*)

LOUIS. Pour moi il n'est plus de bonheur au monde; la vie m'est insipide comme une histoire déjà racontée, et dont on rebat l'oreille fatiguée de l'auditeur qu'elle endort. Le sentiment de l'humiliation m'a gâté le goût des jouissances de ce monde, qui ne m'offre plus que honte et amertume.

PANDOLPHE. Avant la guérison d'une maladie grave, c'est dans l'instant immédiat qui précède le rétablissement et la santé que la crise est le plus violente : le mal prêt à nous quitter nous fait sentir avant son départ ses plus cuisantes atteintes. Qu'avez-vous perdu par la perte de cette bataille?

LOUIS. J'ai dit adieu à jamais à la gloire, à la joie, au bonheur.

PANDOLPHE. Vous pourriez parler ainsi si la victoire vous fût restée. Non, non; c'est au moment où la fortune veut combler un mortel de ses dons que son aspect est le plus menaçant. Le roi Jean s'imagine avoir beaucoup gagné; mais combien, en effet, n'a-t-il pas perdu! Ne voyez-vous pas avec douleur qu'Arthur soit son prisonnier?

LOUIS. J'en suis aussi affligé que l'usurpateur en est joyeux.

PANDOLPHE. Votre intelligence est aussi jeune que votre âge. Écoutez ce que ma bouche prophétique va vous dire. Le souffle de ma parole va balayer jusqu'au plus petit grain de sable, jusqu'au moindre fétu, jusqu'au plus léger obstacle, de la route qui doit vous conduire tout droit au pied du trône d'Angleterre. Prêtez-moi donc votre attention. Jean a fait Arthur prisonnier; tant que la chaleur de la vie circulera dans les veines de cet enfant il est impossible que l'usurpateur goûte une heure, une minute, une seconde de repos. Un sceptre saisi par la violence ne peut être maintenu que par des moyens violents. Quiconque est sur un terrain glissant se raccroche au premier objet qui s'offre à lui. Pour que Jean reste debout, il faut qu'Arthur succombe; il succombera; il est impossible qu'il en soit autrement.

LOUIS. Mais que gagnerai-je à la mort du jeune Arthur?

PANDOLPHE. Que vous êtes novice et jeune dans ce monde vieilli! Jean joue votre jeu : les événements vous servent à l'envi; car quiconque fonde son salut dans le sang aura une fin sanglante. Cet odieux attentat refroidira le cœur de ses sujets, et glacera leur dévouement. Que la plus légère difficulté vienne à surgir, on en profitera pour entraver son règne. La moindre exhalaison dans l'air, le moindre phénomène, la plus légère altération des saisons, l'orage le plus commun, l'événement le plus vulgaire, seront dépouillés de leur cause naturelle et transformés en météores, en prodiges, en signes précurseurs. On y verra une dérogation aux lois de la nature, un présage, un avertissement du ciel, menaçant le tyran de sa vengeance.

LOUIS. Peut-être qu'il n'attentera pas aux jours d'Arthur, et trouvera dans son emprisonnement une garantie suffisante.

PANDOLPHE. Seigneur, dès qu'il apprendra votre approche, si le jeune Arthur n'est pas déjà mort, ce sera le signal de sa dernière heure. Alors, les cœurs de ses sujets se retireront de lui et embrasseront le premier changement venu. Le sang dont ses mains seront teintes fournira un puissant motif de rébellion et de haine. Il me semble déjà voir ces jours de révolte et de tumulte! Que saurait-il y avoir de plus favorable pour vous? — Le bâtard Faulconbridge est maintenant en Angleterre, rançonnant l'Église et violant la charité. Il suffirait d'une douzaine de Français en armes pour réunir autour d'eux plus de dix mille Anglais. C'est la boule de neige qui, grossissant dans sa chute, devient

bientôt une montagne. O noble dauphin, venez avec moi trouver le roi. Quel merveilleux parti on pourra tirer du mécontentement des Anglais! Maintenant que la mesure de leur colère est comblée, partez pour l'Angleterre; moi je vais stimuler le roi.

LOUIS. Les raisons solides font les actions vigoureuses. Partons. Si vous dites *oui*, le roi ne dira pas *non*. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Northampton. — Une salle du château-fort.

Entrent HUBERT et DEUX AIDES.

HUBERT. Faites-moi rougir ces fers, et ayez soin de vous tenir cachés derrière la tapisserie. Quand je frapperai du pied, accourez et attachez à ce fauteuil l'enfant que vous trouverez avec moi. Soyez attentifs au signal; sortez, et tenez-vous prêts.

PREMIER AIDE. J'espère que vous avez des ordres qui autorisent cette action?

HUBERT. Scrupules déplacés! ne craignez rien: faites ce que je vous dis. (*Les Aides sortent.*)

HUBERT, *continuant*. Jeune homme, venez; j'ai quelque chose à vous dire.

Entre ARTHUR.

ARTHUR. Bonjour, Hubert.

HUBERT. Bonjour, mon petit prince.

ARTHUR. Aussi petit prince qu'il soit possible de l'être, quand on a, comme moi, des titres pour être un grand prince. — Vous êtes triste.

HUBERT. Effectivement, j'ai été plus gai.

ARTHUR. Mon Dieu! je croyais être le seul qui eût le droit d'être triste; cependant je me rappelle [illegible] des jeunes gens affecter, en [illegible], la tristesse et la mélancolie. Par ma [illegible], si j'étais [illegible] prison, quand je ne serais que gardeur de moutons, je serais gai du matin jusqu'au soir. Je le serais même ici, n'était que je soupçonne mon oncle de tramer contre moi de funestes projets. Il a peur de moi, et moi de lui: est-ce ma faute si je suis fils de Geoffroi? Non, sans doute; plût au ciel que je fusse votre fils, Hubert, et que vous voulussiez m'aimer comme tel!

HUBERT, *à part*. Si je lui parle, son innocent babil éveillera ma sensibilité, qui maintenant est morte. Il faut me hâter et terminer promptement ma besogne.

ARTHUR. Êtes-vous malade, Hubert? Je vous trouve pâle aujourd'hui. En vérité, je voudrais que vous fussiez un peu malade, pour avoir l'occasion de passer la nuit auprès de vous et de vous [illegible]. Assurément, je vous aime plus que vous ne m'aimez.

HUBERT, *à part*. Ses paroles pénètrent irrésistiblement mon cœur. — (*Haut, lui présentant un papier.*) Lisez, jeune Arthur. — (*A part.*) [illegible] des larmes; [illegible] de mon cœur [illegible] résolution [illegible]; dépêchons-nous, je [illegible] que toute ma fermeté s'échappe de mes yeux [illegible] larmes [illegible]. — Est-ce que vous ne pouvez pas lire? Est-ce que l'écriture n'est pas belle?

ARTHUR. Trop belle pour un acte aussi horrible. Quoi! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge!

HUBERT. Jeune enfant, il le faut.

ARTHUR. Et le ferez-vous?

HUBERT. Je le ferai.

ARTHUR. [illegible] cœur? [illegible] vous avez mal à la tête, je vous [illegible] le front avec mon mouchoir, c'était [illegible] une princesse [illegible], et je ne vous l'ai jamais redemandé. Pendant la nuit [illegible] [illegible] et pareil aux minutes [illegible] les [illegible] de vous [illegible] Avez-vous besoin de quelque chose? [illegible] le [illegible] [illegible] sont restés [illegible] aucun [illegible], pendant votre maladie, vous avez eu un prince. Vous direz peut-être que mon affection était simulée; vous l'appellerez artifice; comme il vous plaira; si c'est la volonté du ciel que vous me traitiez si cruellement, que sa volonté soit faite! — Voulez-vous donc m'arracher les yeux, ces yeux qui n'ont jamais tourné, qui ne tourneront jamais sur vous que des regards souriants?

HUBERT. Je l'ai juré; il faut que je vous les brûle avec un fer rouge.

ARTHUR. Quel âge de fer que celui où il se trouve un homme capable d'une telle cruauté! Le fer lui-même, bien que rouge et brûlant, en approchant de mes yeux, boirait mes larmes; et l'aspect de mon innocence éteindrait sa colère; après quoi il se consumerait dévoré par la rouille, plutôt que de laisser servir sa chaleur à faire à mes yeux le moindre mal. Êtes-vous donc plus dur que le fer forgé? Si un ange, venant à moi, m'eût dit qu'Hubert m'arracherait les yeux, je n'y aurais point ajouté foi; pour me le faire croire, il eût fallu qu'Hubert lui-même me l'affirmât.

HUBERT, *frappant du pied*. Venez!

Rentrent LES AIDES portant des cordes, des fers, etc.

HUBERT, *continuant*. Faites ce que je vous ai ordonné.

ARTHUR. Oh! sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi! il me semble que j'ai déjà les yeux arrachés, rien qu'à l'aspect farouche de ces hommes sanguinaires.

HUBERT. Donnez-moi ce fer, vous dis-je, et liez-le bien.

ARTHUR. Hélas! qu'est-il besoin d'employer la violence? je ne résisterai pas, je resterai immobile. Au nom du ciel, Hubert, que je ne sois pas lié! Écoutez-moi, Hubert. Renvoyez ces hommes, et je vais m'asseoir tranquille comme un agneau. Je ne bougerai pas, je ne ferai pas le moindre mouvement, je n'articulerai pas une seule parole; je ne regarderai même pas le fer avec colère. Faites seulement sortir ces hommes, et je vous pardonnerai, quels que soient les tourments que vous m'infligiez.

HUBERT, *à ses Aides*. Passez dans la pièce voisine; laissez-moi seul avec lui.

PREMIER AIDE. J'aime beaucoup mieux ne pas assister à une pareille action. (*Les Aides sortent.*)

ARTHUR. Hélas! je viens d'éloigner de moi un ami; il a le visage méchant, mais le cœur bon. — (*A Hubert.*) Faites-le revenir, afin que sa compassion éveille la vôtre.

HUBERT. Venez, enfant, préparez-vous.

ARTHUR. Le faut-il donc absolument?

HUBERT. Oui, il faut que vous perdiez vos yeux.

ARTHUR. O ciel! que n'avez-vous dans les vôtres un atome, un grain de poussière, un moucheron, un cheveu égaré; car il suffit d'un rien pour endolorir cet organe précieux! Alors, sentant combien il faut peu de chose pour causer en cet endroit une cuisante douleur, votre cruel dessein vous paraîtrait horrible.

HUBERT. Est-ce là ce que vous avez promis? Allons, contenez votre langue.

ARTHUR. Hubert, j'ai deux yeux à conserver; ce ne serait pas trop de deux langues pour les défendre. Ne m'empêchez pas de parler, Hubert; ou, si vous voulez, Hubert, coupez-moi la langue, pourvu qu'à ce prix je conserve mes yeux. Oh! laissez-moi mes yeux, quand ils ne devraient me servir qu'à vous regarder! Tenez, sur ma parole, le fer est froid, et il ne me ferait aucun mal.

HUBERT. Je puis le chauffer, enfant.

ARTHUR. Je vous assure que non; le feu est mort de douleur, affligé qu'il est, lui créé pour le bien-être de l'homme, de servir à un si cruel usage. Voyez vous-même: ces charbons ne peuvent plus nuire; le souffle du ciel a éteint leur chaleur et jeté sur eux les cendres du repentir.

HUBERT. Mais je puis les raviver avec mon souffle.

ARTHUR. Si vous le faites, Hubert, vous n'arriverez qu'à les faire rougir de l'infamie de votre conduite. Qui sait? peut-être ils lanceront dans vos yeux leurs étincelles, pareils à ces chiens qu'on veut forcer à combattre et qui mordent la main du maître qui les excite. Tout ce qui doit vous servir à me torturer vous refuse son office; vous seul êtes dénué de cette pitié que ressentent le fer impitoyable et le feu qui dévore.

HUBERT. Eh bien, vois et vivre. Je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors que possède ton oncle; cependant j'ai juré, et j'avais résolu, enfant, de te brûler les yeux avec ce fer.



ARTHUR. Oh ! laissez-moi mes yeux, quand ils ne devraient me servir qu'à vous regarder. (Acte IV, scène Iʳᵉ, page 207.)

ARTHUR. Oh ! maintenant en vous je reconnais Hubert ; tout à l'heure vous étiez déguisé.

HUBERT. Silence ! en voilà assez ; adieu ! il faut que votre oncle vous croie mort. Je vais tromper ces farouches espions par un faux rapport. Vous, mon enfant, dormez sans inquiétude, assuré qu'Hubert, pour toutes les richesses de l'univers, ne vous fera pas le plus léger mal.

ARTHUR. O ciel ! — je vous remercie, Hubert.

HUBERT. Silence ! plus un mot ! Suivez-moi avec précaution ; je m'expose pour vous à de grands dangers. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une salle d'apparat dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN, la couronne sur la tête, PEMBROKE, SALISBURY [illegible].

LE ROI JEAN. Je me retrouve assis sur ce trône, couronné [illegible], et j'espère que tous vous me revoyez d'un œil content.

PEMBROKE. Il a plu à votre majesté de renouveler cette cérémonie ; mais elle était superflue. Vous aviez déjà été couronné, et rien depuis ne vous avait enlevé votre majesté royale ; la fidélité de vos sujets n'avait point été altérée par la révolte ; le pays n'était pas préoccupé d'espérances nouvelles [illegible].

SALISBURY. Renouveler sans nécessité cette cérémonie, [illegible] c'est dorer l'or pur, peindre le lis, parfumer la violette, polir la [illegible]

PEMBROKE. [illegible] lieu dans un moment inopportun.

SALISBURY. [illegible] range le cours de la pensée des peuples, fait naître des scrupules et des doutes alarmants, vicie l'opinion la plus saine ; et la vérité elle-même devient suspecte quand on la voit dans un costume inaccoutumé.

PEMBROKE. Quand l'artisan veut trop bien faire, son habileté échoue par l'excès même de son ambition ; souvent en voulant excuser une faute, on l'aggrave ; une pièce mise à une lésion légère fait ressortir l'imperfection qu'elle était destinée à cacher.

SALISBURY. Nous vous avons donné notre avis dans ce sens avant votre second couronnement ; mais il a plu à votre majesté de passer outre, et nous sommes tous satisfaits ; car il n'est aucune de nos volontés qui ne doive céder devant celles de votre majesté.

LE ROI JEAN. Je vous ai fait connaître quelques-uns des motifs de ce second couronnement ; je les crois d'une haute importance. Je vous en communiquerai d'autres d'une nature plus [illegible] encore, quand mes craintes seront diminuées. En attendant, indiquez-moi les abus dont vous demandez la réforme, et vous verrez l'empressement que je mettrai à écouter vos réclamations et à y faire droit.

PEMBROKE. Chargé de servir d'interprète à la pensée de tous ceux qui sont ici présents, permettez qu'en leur nom et au mien, mais avant tout au nom de votre sûreté, objet de notre plus vive sollicitude, permettez, dis-je, que je demande la mise en liberté d'Arthur. Sa captivité excite parmi vos sujets des murmures et des mécontentements dont l'explosion pourrait avoir des dangers. Car, disent-ils, si vous avez pour vous le droit aussi bien que la possession, pourquoi, mû par des craintes, qui, disent-ils, sont les compagnes de l'injustice, retenez-vous captif votre jeune parent ? Pourquoi laisser couler ses jours dans une ignorance barbare ? Pourquoi refuser à sa jeunesse les avantages d'utiles exercices ? Afin d'ôter à vos ennemis ce prétexte, permettez que nous vous demandions la liberté d'Arthur ; nous vous la demandons non-seulement dans notre intérêt, mais dans le vôtre, avec lequel le nôtre se confond.

Paris. — Imprimerie Weder, rue Montpensier, 14.



LE ROI JEAN. Ainsi j'ai résigné dans vos mains mon glorieux diadème. (Acte V, scène Ire, page 212.)

LE ROI JEAN. J'y consens : je confie sa jeunesse à vos soins.

Arrive HUBERT.

LE ROI, *continuant*. Hubert, quelles nouvelles nous apportez-vous? (*Hubert s'approche du Roi et lui parle bas à l'oreille.*)

PEMBROKE. Voilà l'homme chargé de cette exécution sanglante; il a montré son ordre à un de mes amis. L'image d'un odieux forfait est peinte dans ses yeux : ce sombre aspect dénote une conscience troublée, et je crains bien qu'il n'ait exécuté le crime dont nous redoutions de le voir chargé.

SALISBURY. La rougeur et la pâleur se succèdent sur le visage du roi, partagé entre la conscience et le désir de dissimuler; elles vont et viennent, comme deux hérauts d'armes entre deux redoutables armées aux prises; sa passion est mûre; il faut qu'elle éclate.

PEMBROKE. Et quand elle éclatera, je crains bien qu'il n'en sorte l'affreuse nouvelle de la mort de cet aimable enfant.

LE ROI JEAN. On ne peut arrêter le bras invincible de la mort. — Milords, bien que mon désir de vous obliger vive encore, l'objet de votre demande n'est plus; on m'apprend qu'Arthur est mort cette nuit.

SALISBURY. En effet, nous avions tout lieu de croire sa maladie incurable.

PEMBROKE. Il est vrai; nous savions combien la mort de cet enfant était proche avant que lui-même se sentît malade. Voilà un événement dont il faudra rendre compte ici ou ailleurs.

LE ROI JEAN. Pourquoi me lancez-vous des regards si sombres? Pensez-vous que je porte les ciseaux de la destinée? Puis-je commander aux pulsations de la vie?

SALISBURY. Il est clair qu'il y a eu crime là-dessous; et l'impudence grossière qu'on y met est véritablement une honte. Je vous souhaite bonne réussite dans le jeu que vous jouez! Sur ce, adieu!

PEMBROKE. Attendez, lord Salisbury, je vous suis; je vais visiter avec vous l'héritage de ce malheureux enfant, son tombeau, cet étroit royaume dont on lui a violemment donné l'investiture. Celui que sa naissance appelait à régner sur toute l'étendue de cette île n'y possède plus que trois pieds de terre. Monde pervers! ceci ne se doit pas endurer. Toutes nos douleurs vont faire explosion, et avant peu sans doute. (*Les Seigneurs sortent.*)

LE ROI JEAN. Ils brûlent d'indignation. Je me repens. On ne saurait bâtir rien de solide dans le sang : on n'assure point sa vie par la mort des autres.

Entre UN MESSAGER.

LE ROI, *continuant, au Messager*. La frayeur est dans tes regards : où est le sang que j'ai vu naguère colorer tes joues? Un ciel aussi chargé ne peut s'éclaircir sans orage. Que le nuage crève, parle. — Comment vont les choses en France?

LE MESSAGER. J'apporte au roi d'Angleterre des nouvelles de la France. — Jamais on n'a vu dans le cœur d'un pays lever des forces aussi considérables pour une expédition étrangère. Les Français suivent l'exemple de célérité que vous leur avez donné; et vous n'avez pas eu le temps d'apprendre leurs préparatifs, que déjà vous arrive la nouvelle de leur débarquement.

LE ROI JEAN. Où notre vigilance s'est-elle donc enivrée? où s'est-elle endormie? Qu'est devenue la sollicitude de ma mère? Comment a-t-on pu réunir en France une armée aussi nombreuse sans qu'elle en ait rien appris?

LE MESSAGER. Sire, la poussière de la tombe a bouché son oreille; le premier d'avril votre noble mère est morte; j'ai aussi appris que trois jours avant la princesse Constance est morte dans un accès de frénésie; mais ce n'est qu'un bruit public; j'ignore si la nouvelle est vraie ou fausse.

LE ROI JEAN. Destinée redoutable, suspends ton vol; oh! ligue-toi avec moi jusqu'à ce que j'aie apaisé mes pairs mécontents! — Quoi! ma mère morte! mes affaires en France doivent aller mal! Qui commande les troupes françaises que tu m'assures être débarquées dans ce pays?

LE MESSAGER. Le dauphin.

Entrent LE BATARD et PIERRE DE POMFRET

LE ROI JEAN, *continuant*. Tu m'as tout étourdi par ces fâcheuses nouvelles. — (*Au Bâtard.* Eh bien! que dit le public de ta manière de procéder? Ne va pas me bourrer la tête de mauvaises nouvelles; elle en est déjà pleine.

LE BATARD. Si vous craignez d'apprendre le pire, eh bien! soit; qu'il tombe sur vous à votre insu.

LE ROI JEAN. Excuse-moi, mon cousin: le flot m'avait submergé; maintenant je commence à surnager et à respirer; je puis t'entendre, quels que soient les maux que tu viennes m'annoncer.

LE BATARD. Pour ce qui est du succès de ma mission auprès du clergé, les sommes que j'ai recueillies en feront foi; mais en revenant ici, j'ai, sur ma route, trouvé les populations étrangement préoccupées, prêtant l'oreille à d'absurdes rumeurs, la tête remplie de vaines chimères, nourrissant mille craintes, sans savoir ce qu'ils craignent; je vous amène un prophète que j'ai arrêté dans les rues de Pomfret, suivi d'une foule qui se pressait sur ses pas, et à laquelle il annonçait en vers barbares, qu'avant l'Ascension prochaine, à midi, votre majesté aurait déposé la couronne.

LE ROI JEAN, *à Pierre de Pomfret.* Rêveur insensé, pourquoi tenais-tu ce langage?

PIERRE DE POMFRET. Parce que je sais que cela doit arriver.

LE ROI JEAN. Hubert, emmène-le; conduis-le en prison, et le jour où il prétend que j'aurai déposé ma couronne, ce jour-là, à midi précis, qu'on le pende. Remets-le en mains sûres, et viens me retrouver. J'ai besoin de toi. (*Hubert et Pierre de Pomfret sortent.*)

LE ROI JEAN, *continuant, au Bâtard.* O mon cher cousin! connais-tu les nouvelles? sais-tu qui vient de débarquer?

LE BATARD. Les Français, sire; il n'est bruit que de cet événement. En outre, j'ai rencontré lord Bigot et lord Salisbury, et plusieurs autres, qui, les yeux aussi rouges qu'un feu nouvellement allumé, se rendaient au tombeau d'Arthur, assassiné, disent-ils, cette nuit même, par vos ordres.

LÉ ROI JEAN. Va vite les trouver, mon cousin; j'ai un moyen pour reconquérir leur affection; amène-les devant moi.

LE BATARD. Je vais tâcher de les trouver.

LE ROI JEAN. Va, dépêche-toi: fais toute la diligence possible. — Dieu me préserve d'avoir mes sujets pour ennemis, quand l'étranger en armes envahit mon territoire et porte l'effroi dans mes villes! — Sois mon Mercure; mets des ailes à tes talons, vole vers eux, et reviens avec la rapidité de la pensée.

LE BATARD. L'urgence me donnera des ailes. (*Il sort.*)

LE ROI JEAN. C'est parler en noble et dévoué gentilhomme. — (*Au Messager.*) Suis-le; il aura probablement besoin d'un intermédiaire entre les pairs et moi; tu lui en serviras.

LE MESSAGER. Très-volontiers, sire. (*Il sort.*)

LE ROI JEAN, *seul.* Ma mère est morte!

Rentre HUBERT.

HUBERT. Sire, on dit que la nuit dernière, cinq lunes ont paru; quatre étaient fixes; la cinquième tournait autour des autres avec une vitesse étrange.

LE ROI JEAN. Cinq lunes?

HUBERT. Dans les rues, les vieillards et les vieilles femmes font là-dessus de dangereux commentaires. La mort du jeune Arthur est dans toutes les bouches; lorsqu'il est question de lui, ils secouent la tête et se parlent tout bas à l'oreille; celui qui a la parole serre affectueusement la main de son auditeur, qui, de son côté, exprime son émotion en fronçant le sourcil, en faisant des signes de tête et des roulements d'yeux. J'ai vu un forgeron tenir comme cela son marteau suspendu, pendant que le fer refroidissait sur l'enclume, écoutant bouche béante, le récit d'un tailleur; ce dernier, ses ciseaux et sa mesure à la main, chaussé avec des pantoufles que, dans sa précipitation, il avait mises en se trompant de pied, parlait de plusieurs milliers de Français belliqueux déjà rangés en bataille dans le comté de Kent. Un autre artisan maigre et en habit de travail est venu l'interrompre pour parler de la mort d'Arthur.

LE ROI JEAN. Pourquoi cherches-tu à me troubler par toutes ces frayeurs? Pourquoi me parles-tu sans cesse de la mort d'Arthur? Ta main l'a assassiné; j'avais de puissants motifs pour désirer sa mort; mais tu n'en avais aucun pour le tuer.

HUBERT. Je n'en avais aucun, sire. N'est-ce pas vous qui me l'avez demandé?

LE ROI JEAN. C'est le malheur des rois d'être environnés d'esclaves qui prennent leur caprice pour un ordre d'attaquer la vie de l'homme jusqu'en son sanctuaire. Dans le simple coup d'œil d'un souverain ils voient une loi; ils prennent sur eux d'interpréter ses haines, lorsque peut-être elles sont le résultat de l'humeur plus que de la réflexion.

HUBERT. Voilà votre ordre écrit de votre main, revêtu de votre sceau.

LE ROI JEAN. Oh! le jour où seront réglés les derniers comptes entre le ciel et la terre, cette écriture et ce sceau déposeront contre nous, et motiveront notre condamnation. Que de fois il arrive que la vue des moyens de mal faire nous pousse à faire le mal! Si je ne t'avais pas trouvé là sous ma main, si je n'avais pas vu en toi un homme marqué d'avance par la nature du cachet du crime, la pensée de ce meurtre ne me serait pas venue. Mais remarquant ton abominable aspect, trouvant en toi un scélérat tout prêt à répandre le sang, à commettre des forfaits périlleux, je me suis hasardé à laisser échapper tout bas quelques mots sur la mort d'Arthur; et toi, pour gagner la faveur d'un roi, tu n'as pas fait scrupule de donner la mort à un prince.

HUBERT. Sire, —

LE ROI JEAN. Si lorsque je t'ai fait cette proposition à mots couverts, tu avais seulement secoué la tête; si tu avais gardé le silence; ou si tu avais fixé sur moi un regard de doute, comme pour me demander de m'exprimer en termes explicites et formels, l'excès de la honte m'eût rendu muet, j'aurais laissé là cette conversation, et les scrupules en auraient éveillé en moi. Mais tu m'as entendu par signes, et c'est par signes que tu as traité avec le crime. Oui, ton cœur a consenti sans hésiter, et ta main féroce s'est hâtée de commettre le forfait que ta bouche et la mienne n'osaient nommer. Hors de ma vue, et ne reparais jamais devant moi! Ma noblesse m'abandonne; une armée étrangère est à mes portes et vient attaquer ma puissance. Jusque dans mon propre sein, dans ce territoire de chair et de sang, dans cet empire de la vie, il règne une guerre intestine entre ma conscience et la mort de mon neveu.

HUBERT. Armez-vous contre vos autres ennemis; je ferai la paix entre votre âme et vous. Le jeune Arthur est vivant: ma main est encore innocente et pure; le sang ne l'a point encore rougie. Dans ce cœur n'est jamais entrée l'horrible suggestion d'une pensée de meurtre, et vous avez calomnié la nature dans ma physionomie, qui, bien que rude à l'extérieur, recèle une âme trop belle pour descendre à l'assassinat d'un enfant [1].

LE ROI JEAN. Arthur est vivant! va vite trouver les pairs! apprends-leur cette nouvelle; apaise leur indignation et ramène-les à l'obéissance. Pardonne le jugement que la colère m'a fait porter sur ta physionomie; car ma colère était aveugle, et mon imagination, ne te voyant qu'à travers un voile de sang, te faisait plus hideux que tu n'es. Oh! ne réponds pas; mais hâte-toi d'amener dans mon cabinet les nobles irrités: en te faisant cette prière, ma parole est lente; cours plus vite qu'elle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même ville. — Devant le château-fort.

ARTHUR, déguisé en mousse, paraît au sommet de la muraille.

ARTHUR. La muraille est haute; n'importe, il faut que je saute en bas. Terre secourable, aie pitié de moi, et ne me blesse pas! — Peu de gens me connaissent, ou plutôt personne; d'ailleurs ce costume de mousse me déguise complétement. J'ai peur, et pourtant je vais risquer l'aventure:

[1] Hubert se fait meilleur qu'il n'est; on a vu plus haut que ce n'est qu'à grand'peine que la jeunesse et l'innocence d'Arthur ont pu triompher de sa résolution meurtrière. N'importe, le crime n'a point été commis, et dans la joie que sa conscience en éprouve, Hubert a oublié sa scélératesse antérieure, et il peut se croire de bonne foi le plus honnête homme du monde. L'auteur a fait preuve en ceci d'une profonde intelligence du cœur humain.

si j'arrive en bas sans me briser les membres, j'aurai mille moyens de me sauver ; autant mourir en fuyant que mourir en restant. (*Il saute.*) Hélas ! ces pierres ont la dureté de mon oncle — Que le ciel reçoive mon âme, et que l'Angleterre garde mes os. (*Il meurt.*

Arrivent PEMBROKE, SALISBURY et BIGOT.

SALISBURY. Milords, j'irai le rejoindre à Bury-Saint-Edmond ; c'est notre seul moyen de salut, et dans les circonstances critiques où nous sommes, nous devons embrasser cette occasion propice.

PEMBROKE. Qui vous a apporté cette lettre de la part du cardinal?

SALISBURY. Un seigneur français, le comte de Melun, qui, dans un entretien particulier, m'a donné de la faveur du dauphin des assurances plus explicites que cette lettre n'en contient.

BIGOT. Allons le trouver demain.

SALISBURY. Ou plutôt, mettons-nous en route demain ; car, milord, nous avons deux grandes journées de marche avant de le joindre.

Arrive LE BATARD.

LE BATARD. Je suis heureux de vous revoir, milords, qui nous boudez. Le roi, par mon organe, requiert votre présence immédiate.

SALISBURY. Le roi a brisé les liens qui nous unissaient à lui; nous ne voulons pas garnir de notre honneur sans tache son manteau léger et souillé par le crime ; nous ne voulons pas suivre celui dont les pas laissent partout où il marche une empreinte de sang. Allez le lui dire de notre part ; nous sommes préparés à tout.

LE BATARD. Quelles que soient vos pensées, des paroles modérées conviendraient mieux ce me semble.

SALISBURY. C'est notre douleur, et non notre courtoisie, qui parle maintenant.

LE BATARD. Mais votre douleur n'est pas fondée, et un peu de courtoisie ne serait pas déplacée en ce moment.

PEMBROKE. Milord, milord, l'indignation a ses priviléges.

LE BATARD. Elle a celui de nuire à son maître, et à lui seul.

SALISBURY. Voici la prison. (*Apercevant Arthur.*) Qui vois-je étendu par terre?

PEMBROKE. O mort ! sois fière d'avoir moissonné une royale victime si belle et si pure. La terre a refusé de s'ouvrir pour cacher ce forfait.

SALISBURY. Le meurtre, comme s'il détestait son ouvrage, le laisse à découvert, pour provoquer la vengeance.

BIGOT. Après avoir voué à la mort cette charmante victime, il l'a trouvée trop noble et trop royale pour une tombe obscure.

SALISBURY. Sire Richard, qu'en dites-vous? avez-vous jamais rien vu, lu ou ouï dire de pareil? L'auriez-vous pu penser? ou même, en ce moment, n'avez-vous pas peine à croire ce que vous voyez? La pensée, si elle n'avait pas cet objet sous les yeux, pourrait-elle en créer un pareil ? C'est le comble, le couronnement du crime ; c'est le cimier dans les armoiries du meurtre ; c'est l'infamie la plus sanguinaire, la cruauté la plus féroce, le coup le plus lâche, que la colère aux yeux inflexibles, que la rage en démence aient jamais offert aux larmes de la douce pitié.

PEMBROKE. Tous les meurtres passés sont absous par celui-là. Comparés à ce forfait unique, incomparable, tous ceux que l'avenir recèle encore seront des actes saints et purs; et à côté de cet affreux spectacle, l'assassinat n'est qu'un jeu.

LE BATARD. C'est une action infernale, atroce. C'est l'œuvre abominable d'une main barbare, si c'est l'œuvre d'une main quelconque.

SALISBURY. Si c'est l'œuvre d'une main quelconque ! — Nous avions le pressentiment de ce qui devait arriver. Ce coup infâme est parti de la main d'Hubert ; il a été préparé et conçu par le roi. J'abjure désormais toute obéissance à son autorité, et à genoux devant ces restes chéris, devant ces débris de tant de perfection éteinte, je fais le serment solennel et sacré de ne plus goûter les plaisirs du monde, de ne jamais me livrer à la joie, de ne connaître ni bien-être ni repos, que je n'aie illustré ce bras par une éclatante vengeance.

PEMBROKE *et* BIGOT. Nos âmes confirment religieusement ton serment.

Arrive HUBERT.

HUBERT. Milords, je vous cherche avec empressement. Arthur est vivant. Le roi vous demande.

SALISBURY. Oh ! oh ! il est hardi et ne recule pas devant la mort. — Arrière, odieux scélérat; éloigne-toi.

HUBERT. Je ne suis point un scélérat.

SALISBURY. Faut-il que je dérobe à la loi son office? (*Il met l'épée à la main.*

LE BATARD. Votre épée est brillante, milord ; remettez-la dans le fourreau.

SALISBURY. Quand je l'aurai passée au travers du corps d'un meurtrier.

HUBERT. Écartez-vous, lord Salisbury ; arrière, vous dis-je. Par le ciel, je pense avoir une épée aussi bien affilée que la vôtre. Ne vous oubliez pas ; il y aurait danger pour vous de m'obliger à me défendre; je pourrais, en voyant votre fureur, oublier votre mérite, votre rang et votre naissance.

BIGOT. Hors d'ici, misérable ! oses-tu bien braver un noble en face?

HUBERT. Non, certes, dût-il y aller de ma vie ; et néanmoins, injustement attaqué, j'oserais défendre ma vie contre un empereur.

SALISBURY. Tu es un meurtrier.

HUBERT. Ne me forcez pas à l'être. Jusqu'à présent je ne le suis pas. Celui qui dit des faussetés ne dit pas la vérité, et celui qui ne dit pas la vérité en a menti.

PEMBROKE. Coupez-le par morceaux.

LE BATARD. Tenez-vous tranquille, vous dis-je.

SALISBURY. Écartez-vous, ou je vous frappe, Fauconbridge.

LE BATARD. Mieux vaudrait pour vous frapper le diable, Salisbury. Si vous me lancez un regard de travers, si vous avancez d'un pas, si, dans votre emportement, vous me faites la moindre insulte, je vous étends roide mort. Rengainez au plus vite, ou je vous arrange si bien, vous et votre rapière, que vous croirez voir le diable échappé des enfers.

BIGOT. Quelle est votre intention, illustre Fauconbridge? Voulez-vous prendre le parti d'un scélérat, d'un meurtrier?

HUBERT. Je ne le suis pas.

BIGOT. Qui a tué ce prince?

HUBERT. Il y a tout au plus une heure que je l'ai laissé bien portant. Je l'honorais, je l'aimais, et je pleurerai le reste de mes jours la perte d'une vie si chère.

SALISBURY. Ne vous fiez point à ses larmes hypocrites : elles sont familières aux scélérats; et lui, rompu au métier de longue main, ces témoignages extérieurs de sensibilité et d'innocence ne lui font point faute. Suivez-moi, vous tous, dont l'âme abhorre l'odeur infecte du sang et du meurtre; ici la vapeur du crime me suffoque.

BIGOT. Allons à Bury rejoindre le dauphin.

PEMBROKE. Dites au roi que c'est là qu'il nous trouvera. (*Les Seigneurs s'éloignent.*)

LE BATARD. L'excellent monde que le nôtre ! (*A Hubert.*) Avais-tu connaissance de ce chef-d'œuvre? Si c'est toi qui as commis ce meurtre, Hubert, tu es damné sans rémission et à tout jamais.

HUBERT. Veuillez m'entendre, milord.

LE BATARD. Écoute, tu es damné au delà de tout ce que je puis dire ; tu es enfoncé plus avant dans la damnation que le prince Lucifer. L'enfer n'a point de réprouvé aussi hideux que toi, si tu as tué cet enfant.

HUBERT. Sur mon âme, —

LE BATARD. Quand tu n'aurais fait que consentir à cet acte cruel, renonce à l'espérance. A défaut de corde pour t'étrangler, le fil le plus mince que les flancs de l'araignée aient jamais filé t'en tiendra lieu; un roseau remplacera pour toi une poutre et te servira de potence ; ou si tu préfères te noyer, mets un peu d'eau dans une cuiller, et ce sera un océan qui suffira pour submerger tant de scélératesse. — Je te soupçonne fortement.

HUBERT. Si par action, par consentement, ou même par pensée, j'ai trempé dans le crime qui a ravi cette belle âme de ce charmant prisonnier d'argile, que l'enfer n'ait pas assez de supplices pour me torturer! J'avais laissé le prince plein de vie.

LE BATARD. Va, emporte-le dans tes bras. Je ne me reconnais plus ; je me perds au milieu des épines et des dangers de ce monde. — Avec quelle facilité tu soulèves en lui le légitime dépositaire des destinées de toute l'Angleterre ! de cette de-

pouille de la royauté morte. La vie, l'âme, la légitime souveraineté de ce royaume, sont remontées aux cieux : et l'Angleterre va voir les partis se disputer, sans droits, et déchirer à belles dents cette superbe monarchie. Maintenant, pour ronger cet os de la royauté, le lion de la guerre hérisse sa crinière irritée et rugit contre l'aimable et douce paix. Maintenant, les ennemis du dehors et les mécontents de l'intérieur se sont donné la main ; et l'anarchie, pareille au vautour qui plane sur le cadavre d'un animal expirant, épie avec anxiété le rapide déclin de l'usurpation aux abois. Heureux celui dont le manteau et la ceinture résisteront à cette tempête ! — Emporte cet enfant, et suis-moi promptement. Je retourne auprès du roi : mille soins nous obsèdent à la fois ; et le ciel lui-même jette sur l'Angleterre un regard courroucé. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même ville. — Une salle du palais.

Entrent LE ROI JEAN et sa Suite ; PANDOLPHE, tenant dans ses mains une couronne.

LE ROI JEAN. Ainsi, j'ai résigné dans vos mains mon glorieux diadème.

PANDOLPHE, *lui rendant sa couronne.* Reprenez-le de ma main, en reconnaissant que vous tenez du pape votre grandeur et votre autorité souveraine.

LE ROI JEAN. Tenez maintenant votre parole sainte ; allez au-devant des Français, et au nom du pape, usez de tout votre pouvoir pour arrêter leur marche, avant que l'incendie se propage. Mes provinces mécontentes se révoltent ; le peuple, secouant le joug de l'obéissance, jure amour et fidélité à un sang étranger, à une royauté exotique. Vous seul pouvez arrêter ce débordement de désaffection. Hâtez-vous donc, car la situation est tellement malade, qu'un prompt remède doit être administré, si l'on ne veut que le mal devienne incurable, et que la mort s'ensuive.

PANDOLPHE. C'est mon souffle qui a soulevé cette tempête, alors que vous désobéissiez au pape ; mais puisque votre cœur est humblement converti, ma parole calmera cet orage guerrier et ramènera le beau temps sur cette terre inquiète et troublée. Rappelez-vous-le bien ; aujourd'hui même, jour de l'Ascension, après avoir reçu votre serment d'obéissance au pape, je vais commander aux Français de déposer les armes. (*Il sort.*)

LE ROI JEAN. Est-ce aujourd'hui le jour de l'Ascension ? Le prophète n'a-t-il pas prédit que ce jour-là même, avant midi, j'aurais déposé ma couronne ? C'est effectivement ce que j'ai fait, non contraint et forcé, comme je le supposais, mais volontairement, grâce au ciel.

Entre LE BATARD.

LE BATARD. Le comté de Kent tout entier a fait sa soumission ; le château de Douvres seul tient encore. Londres a reçu comme un hôte chéri le dauphin et son armée. Vos nobles refusent de vous entendre, et sont allés offrir leurs services à l'ennemi ; et la plus grande confusion règne parmi le petit nombre de vos amis qui vous ont conservé leur fidélité. [illegible]

LE ROI JEAN. Quoi ! mes nobles ont refusé de revenir à moi, après avoir appris qu'Arthur était vivant ?

LE BATARD. Ils l'ont trouvé mort, précipité dans la rue, cassette vide où n'est plus le joyau de la vie, dérobé par quelque main coupable.

LE ROI JEAN. Ce scélérat d'Hubert m'avait dit qu'il était vivant !

LE BATARD. [illegible]

des grands, vont grandir à votre exemple et s'armer d'une intrépide résolution. Partez, et brillez comme le dieu de la guerre quand il se prépare à marcher au combat. Montrez de l'audace et une généreuse assurance. Eh quoi ! l'on viendrait attaquer le lion jusque dans sa tanière ? et là, on prétendrait l'effrayer, le faire trembler ? Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi ! Partez, volez au-devant du danger, et mesurez-vous avec lui avant qu'il soit à vos portes.

LE ROI JEAN. Je viens de quitter le légat du pape. J'ai fait ma paix avec lui, et il m'a promis de congédier l'armée que commande le dauphin.

LE BATARD. O pacte déshonorant ! Sera-t-il dit qu'attaqués sur notre propre territoire nous n'opposerons aux envahisseurs que des paroles de paix, de lâches compromis, des négociations, des pourparlers, des trêves ? Eh quoi ! un jeune homme imberbe, un muguet de cour viendra nous braver jusque chez nous ; il foulera, plein d'orgueil, notre sol belliqueux ; il fera flotter dans l'air ses insolents étendards, et il ne trouvera aucune résistance ? Sire, courons aux armes : peut-être que le cardinal ne pourra faire votre paix ; ou s'il y réussit, que du moins il soit dit que nous étions préparés à nous défendre.

LE ROI JEAN. Ordonne ce que tu jugeras convenable, je t'abandonne pour le moment la direction des affaires.

LE BATARD. Du courage donc, et partons. J'ai la certitude que nous sommes en état de faire face à des ennemis plus redoutables. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une plaine aux environs de Bury-Saint-Edmond.

Arrivent, armés de pied en cap, LOUIS, SALISBURY, MELUN, PEMBROKE, BIGOT, et plusieurs Officiers et Soldats.

LOUIS, *tenant un papier.* Seigneur de Melun, faites faire de cet écrit une copie, et qu'on la garde soigneusement pour la consulter au besoin ; vous remettrez l'original à ces messieurs, afin que nos conventions étant consignées par écrit, eux et nous, nous puissions en parcourant ce papier nous rappeler pourquoi nous avons pris le sacrement[1], et garder notre foi ferme et inviolable.

SALISBURY. De notre part elle ne sera jamais violée. Mais, noble dauphin, tout en jurant de servir vos desseins avec un zèle libre et une fidélité volontaire, prince, croyez-moi, je déplore qu'une révolte déshonorante soit le seul moyen de remédier aux maux de la patrie ; et qu'il faille, pour guérir l'ulcère invétéré d'une seule blessure, en infliger des milliers. Oh ! c'est pour moi une douleur poignante de tirer l'épée pour faire des veuves dans mon propre pays, et d'entendre ceux qui combattent honorablement pour sa défense maudire le nom de Salisbury. Mais telle est la fatalité des circonstances, que pour restaurer nos droits et guérir les plaies de l'état, force nous est d'employer la main de l'injustice et de la violence. — (*Se tournant vers les Seigneurs anglais.*) Et n'est-ce pas une pitié, ô mes désolés amis, que nous, les fils et les enfants de cette île, nous soyons condamnés à voir luire ce déplorable jour, alors que dans les rangs de ses ennemis, foulant sous nos pieds son sein maternel, — oh ! que ne puis-je à l'écart pleurer en liberté cette nécessité honteuse ! — nous venons, à la suite de l'étranger, et confondus avec la noblesse d'un pays lointain, suivre ici des drapeaux inconnus ! Quoi ! ici ? — O ma patrie ! que ne peux-tu être transplantée ailleurs ! Que les bras de Neptune, qui t'enserrent, ne peuvent-ils, à ton insu, te transporter sur un rivage infidèle, où ces deux armées chrétiennes, oubliant leur animosité, pourraient unir leurs rangs et ne plus verser leur sang dans une lutte si peu fraternelle !

LOUIS. Ce langage décèle une âme généreuse. De grandes affections se partagent votre âme et s'y livrent un sublime combat. Quelle noble lutte il vous a fallu soutenir entre la [illegible] et le patriotisme ! Permettez que j'essuie ces honorables pleurs qui sillonnent vos joues de leurs perles d'argent ; mon cœur s'est attendri aux larmes d'une femme, ces larmes qui coulent bien souvent sans motifs ; mais ces pleurs mâles et généreux, cette pluie versée par l'orage de l'âme, m'émeuvent profondément, et me causent un éton-

[1] Quand on voulait se lier par une convention solennelle, on avait coutume de prendre le sacrement, c'est-à-dire de communier, plaçant ainsi la foi et aux engagements sous la sauvegarde de la religion.

nement plus grand que si je voyais de brûlants météores sillonner en tous sens la voûte des cieux. Relève ton front, illustre Salisbury, et que ton grand cœur supporte cet orage. Laisse ces pleurs aux yeux novices qui n'ont jamais vu le monde et ses luttes gigantesques, qui n'ont jamais rencontré la fortune qu'assise à la table des festins, au sein du rire et de la joie. Viens, viens, je veux que dans la bourse de la prospérité tu plonges la main aussi avant que Louis lui-même; — et vous aussi, nobles seigneurs, vous tous qui associez vos forces à la mienne.

Arrivent PANDOLPHE et sa Suite.

LOUIS, *continuant*. Et en ce moment il me semble entendre la voix d'un ange me parler. Voici le saint légat qui s'avance vers nous; il vient nous assurer de la protection du ciel et sanctifier nos actes par sa parole sainte.

PANDOLPHE. Salut, noble prince de France! écoutez ce que j'ai à vous dire : le roi Jean s'est réconcilié avec Rome. Il s'est amendé, cet esprit rebelle qui osait résister à la sainte Église, à la métropole du monde chrétien, au siége de Rome. Repliez donc vos menaçants étendards, et calmez les sauvages fureurs de la guerre, afin que, semblable au lion soumis et apprivoisé, le monstre se couche paisiblement aux pieds de la Paix, et n'ait plus de redoutable que l'aspect.

LOUIS. Votre éminence me pardonnera, je ne rétrograderai pas. Je suis de trop bonne maison pour appartenir à qui que ce soit, pour n'être qu'un agent secondaire, un serviteur utile, un instrument, pour obéir à une puissance quelconque. C'est votre souffle qui a rallumé les feux assoupis de la guerre entre moi et ce royaume qu'a châtié mon bras; c'est vous qui avez fourni à l'incendie ses aliments; il a pris trop de développement pour que le faible souffle qui l'alluma puisse aujourd'hui l'éteindre. Vous m'avez appris à connaître mes droits; vous m'avez révélé la légitimité de mes prétentions sur ce royaume; c'est vous qui m'avez engagé dans cette entreprise; et vous venez me dire maintenant que le roi Jean a fait sa paix avec Rome? Que m'importe à moi cette paix? En vertu de mon mariage, et comme succédant aux droits d'Arthur, je revendique ce royaume; et maintenant que je l'ai à moitié conquis, on veut que je rebrousse chemin, parce que Jean a fait sa paix avec Rome! Suis-je donc l'esclave de Rome? Quelles sommes Rome a-t-elle avancées, quels soldats, quelles munitions a-t-elle fournies pour soutenir cette entreprise? n'est-ce pas sur moi que pèsent toutes ces charges? quels autres que moi, et ceux qui ont répondu à mon appel, soutiennent le fardeau de cette guerre? N'ai-je pas entendu ces insulaires crier *vive le roi!* quand mon armée passait devant leurs villes? N'ai-je pas les meilleures cartes dans cette partie que je suis sur le point de gagner et dont l'enjeu est une couronne? Veut-on qu'au moment de triompher j'abandonne la partie? C'est ce que je ne ferai jamais, j'en jure sur mon âme.

PANDOLPHE. Vous ne voyez dans tout ceci que l'extérieur des choses.

LOUIS. Extérieur ou intérieur, je ne retournerai point sur mes pas que mon entreprise n'ait été couronnée de toute la gloire promise à mes espérances avant que je n'eusse rassemblé cette armée vaillante, avant que tous ces fiers courages n'eussent quitté tout pour venir sur mes pas conquérir un royaume, et chercher la gloire au milieu des dangers et de la mort. — (*Une trompette sonne.*) Quelle est la trompette qui nous envoie cet éclatant signal?

Arrivent LE BATARD et sa Suite.

LE BATARD. Conformément aux usages de la guerre, je demande audience. — (*À Pandolphe.*) Monseigneur de Milan, je suis chargé par le roi de vous demander ce que vous avez obtenu pour lui. La nature de votre réponse déterminera la limite dans laquelle devra se renfermer mon langage.

PANDOLPHE. Le dauphin persiste dans sa résolution, et refuse d'obtempérer à mes instances. Il déclare tout net qu'il ne veut pas déposer les armes.

LE BATARD. Par tout le sang dont les furies aient jamais [illegible] la vapeur, le jeune homme a raison. — (*À Louis.*) Maintenant écoutez ce que vous fait dire notre monarque anglais, car c'est lui qui va vous parler par ma bouche. Il est prêt à combattre, et c'est raison qu'il le soit. Cette ridicule et vain appareil, cette mascarade, cette farce imprudente, cette audace puérile, cette armée d'enfants, n'excitent que son sourire; et il est préparé à chasser à coups de fouet de la circonscription de ses territoires ces bataillons de nains, ces légions de pygmées. Le bras qui a eu la force de vous étriller dans vos propres foyers, qui vous a obligés à vous réfugier sous les trappes, à plonger comme des seaux vides dans les puits profonds, à vous cacher sous la paille de vos étables, à vous enfermer, comme des effets en gage, dans les malles et les coffres, à coucher avec les pourceaux, à chercher votre salut dans les prisons et les caves, à tressaillir de peur au chant du coq gaulois, le prenant pour la voix d'un Anglais armé; — ce bras victorieux faiblira-t-il ici, lui qui vous a châtiés sous vos propres lambris? Non, non; apprenez que le vaillant monarque a pris les armes; pareil à l'aigle, il plane au-dessus de son aire, et malheur à qui oserait en approcher. — (*Se tournant vers les Seigneurs anglais.*) Et vous, enfants dégénérés, ingrats et rebelles, sanguinaires Nérons qui déchirez les entrailles de l'Angleterre, votre mère, rougissez de honte; vos femmes et vos filles au blanc visage s'avancent comme des amazones, et marchent au son du tambour; elles ont échangé leurs dés contre des gantelets d'acier, leurs aiguilles contre des lances, et dans leur cœur les sentiments doux et tendres ont fait place à l'audace guerrière.

LOUIS. Finis là ta bravade, et pars en paix. Nous ne sommes pas de force, je l'avoue, à lutter d'invectives contre toi. Adieu; notre temps est trop précieux pour le perdre avec un pareil rodomont.

PANDOLPHE. Laissez-moi parler.

LE BATARD. Non, c'est moi qui parlerai.

LOUIS. Nous ne voulons entendre ni l'un ni l'autre. — Faites battre les tambours; que la voix de la guerre plaide notre cause et justifie notre présence en ces lieux.

LE BATARD. Effectivement, vos tambours crieront si vous les battez, et vous crierez aussi quand vous serez battus. Qu'un seul de vos tambours se fasse entendre, et à deux pas d'ici un tambour lui répondra sur un ton tout aussi bruyant; qu'un second élève la voix, et un second ira, par ses sons éclatants, assourdir le ciel et insulter au bruit du tonnerre; car ici près, — faisant peu de compte de ce tortueux légat, dont il s'est servi pour rire plutôt que par besoin, — est l'intrépide monarque; et sur son front belliqueux plane la mort pâle et décharnée, qui doit aujourd'hui assouvir sa faim sur des milliers de Français.

LOUIS. Battez, tambours! que nous trouvions ces dangers.

LE BATARD. Tu les trouveras, dauphin, garde-toi d'en douter. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même pays. — Un champ de bataille. — Bruit de trompettes et de tambours.

Arrivent LE ROI JEAN et HUBERT.

LE ROI JEAN. Comment les choses tournent-elles pour nous? Oh! dis-le-moi, Hubert.

HUBERT. Je crains qu'elles ne tournent mal. Comment se trouve votre majesté?

LE ROI JEAN. La fièvre qui m'a si longtemps tourmenté est plus forte que jamais. Oh! je suis atteint au cœur.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Sire, votre brave parent, Faucombridge, prie votre majesté de vouloir bien quitter le champ de bataille, et de l'instruire par moi de la route que vous prendrez.

LE ROI JEAN. Dis-lui que je vais me rendre à l'abbaye de Swinstead.

LE MESSAGER. Ayez bon courage; car les nombreux renforts qu'attendait le dauphin ont fait naufrage, il y a trois nuits, sur les sables de Godwin; Richard vient d'en recevoir à l'instant la nouvelle. Les Français commencent à faiblir et battent en retraite.

LE ROI JEAN. Hélas! l'impitoyable fièvre me dévore et ne me permet pas de jouir de ces heureuses nouvelles. — Marchons vers Swinstead; qu'on me place dans ma litière; la force m'abandonne et je vais défaillir. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent SALISBURY, PEMBROKE, BIGOT et autres.

SALISBURY. Je ne croyais pas que le roi eût conservé autant d'amis.

PEMBROKE. Retournons à la charge, ranimons l'ardeur des Français ; s'ils succombent, nous succombons aussi.

SALISBURY. Ce bâtard, ce diable de Fauconbridge, en dépit de tout, tient à lui seul la victoire en balance.

PEMBROKE. On dit que le roi Jean, dangereusement malade, a quitté le champ de bataille.

Arrive MELUN, blessé, porté par des Soldats.

MELUN. Conduisez-moi vers ces Anglais rebelles.

SALISBURY. Quand nous étions heureux, on nous appelait d'un autre nom.

PEMBROKE. C'est le comte de Melun.

SALISBURY. Blessé à mort.

MELUN. Fuyez, nobles Anglais ; vous êtes vendus ; que votre aveugle rébellion ouvre les yeux, et rappelez dans votre cœur la fidélité que vous en avez exilée ; allez retrouver le roi Jean, et embrassez ses genoux : car si aujourd'hui les Français sont vainqueurs, le dauphin, pour vous récompenser, se propose de vous faire trancher la tête. Il en a fait le serment, avec moi et beaucoup d'autres, sur l'autel de Bury-Saint-Edmond, sur ce même autel où nous vous avons juré amitié et affection éternelle.

SALISBURY. Est-il possible ? cela est-il bien vrai ?

MELUN. N'ai-je pas la mort hideuse devant mes yeux, n'ayant plus qu'un reste de vie qui s'écoule avec mon sang, comme ces figures de cire qui, présentées au feu, se fondent et perdent leur forme ? Quel intérêt pourrait m'engager à vous tromper, maintenant que tous les mensonges du monde ne sauraient plus m'être d'aucune utilité ? Pour quel motif mentirais-je, puisqu'il est vrai que je dois mourir ici, et que je ne puis vivre désormais que par la vérité ? Je vous le répète, si Louis remporte la victoire, à moins qu'il ne se parjure, vos yeux ne verront pas luire une nouvelle aurore. Cette nuit même, dont les sombres et contagieuses vapeurs commencent à rembrunir le front du soleil affaibli et fatigué de sa course, — cette nuit verra le terme de votre existence ; et si Louis secondé par vous est vainqueur, sa perfidie vous fera payer de votre vie le prix de votre trahison. Recommandez-moi au souvenir d'un nommé Hubert, qui est auprès de votre roi ; mon affection pour lui, et la mémoire de mon aïeul, qui était Anglais, ont éveillé mes remords et m'ont engagé à vous faire cette révélation. Pour toute récompense, veuillez m'emporter loin du tumulte et du bruit du champ de bataille, dans un lieu où mes dernières pensées puissent se recueillir, où la contemplation et les pieux désirs puissent présider à la séparation de mon corps et de mon âme.

SALISBURY. Nous te croyons, — et, sur mon âme, je bénis [illegible] de cette occasion qui s'offre à nous de revenir de notre coupable erreur : comme le torrent qui s'affaisse et se retire, [illegible] notre cours irrégulier et funeste, nous allons rentrer dans les limites que nous avions franchies, et couler d'un flot paisible et soumis vers notre Océan, vers le roi Jean, notre auguste maître. — Mon bras va t'aider à quitter ce lieu, car je lis dans tes yeux la cruelle [illegible] de la mort. — [illegible], mes amis ; [illegible] une [illegible] heureux changement qui a pour but de [illegible] droit ! (*Ils s'éloignent et emmènent Melun.*)

SCÈNE V.

[illegible] — Le camp français.

Arrivent LOUIS et sa Suite.

LOUIS. [illegible]

Arrive UN MESSAGER.

[illegible]

LOUIS. Ah ! fatales nouvelles ! Messager de malheur ! je ne m'attendais pas à éprouver ce soir la tristesse que ces événements me donnent. — Quel est celui qui a dit que le roi Jean a pris la fuite une heure ou deux avant que la nuit vînt séparer les combattants harassés ?

LE MESSAGER. Quiconque l'a dit, a dit vrai, monseigneur.

LOUIS. Bien ; veillons et faisons bonne garde cette nuit ; le jour ne sera pas sitôt levé que moi, pour combattre demain, et tenter de nouveau les hasards. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Une plaine dans le voisinage de l'abbaye de Swinstead. — Il fait nuit.

Arrivent d'un côté LE BATARD, de l'autre HUBERT.

HUBERT. Qui est là ? Parle ! parle vite, ou je tire sur toi.

LE BATARD. Ami. — Qui es-tu ?

HUBERT. Du parti de l'Angleterre.

LE BATARD. Où vas-tu ?

HUBERT. Qu'est-ce que cela te fait ? N'ai-je pas le droit de te demander compte de tes affaires, comme tu m'interroges sur les miennes ?

LE BATARD. C'est Hubert, je pense.

HUBERT. Tu ne te trompes pas. Puisque tu reconnais si bien ma voix, je crois pouvoir, à tout hasard, te prendre pour un de mes amis. Qui es-tu ?

LE BATARD. Tout ce qui te plaira ; si cela te fait plaisir, tu peux me faire l'amitié de me croire descendu, d'un certain côté, de la race des Plantagenets.

HUBERT. Ingrate mémoire ! les ténèbres de la nuit et toi vous me faites rougir de honte. — Brave guerrier, pardonnez-moi si mon oreille n'a pas reconnu du premier mot votre voix qui m'est familière.

LE BATARD. Allons, allons, sans compliments, quelles nouvelles ?

HUBERT. Vous me voyez errant dans la nuit obscure, dans l'espoir de vous rencontrer.

LE BATARD. Soyez bref ; quelles nouvelles ?

HUBERT. Hélas ! seigneur, des nouvelles appropriées à la nuit, sombres comme elle, inspirant l'effroi, désolantes, horribles.

LE BATARD. Découvre-moi la plaie tout entière : je ne suis point une femme ; je ne m'évanouirai pas.

HUBERT. Le roi, je le crains, a été empoisonné par un moine. Je l'ai laissé ayant presque perdu l'usage de la parole, et je suis accouru pour vous instruire de ce malheur, afin que vous puissiez vous prémunir contre les occurrences d'une manière plus efficace que si vous n'aviez appris que plus tard cette nouvelle.

LE BATARD. Comment a-t-il pris ce poison ? qui l'a goûté avant lui ?

HUBERT. Je vous l'ai dit, un moine, un scélérat déterminé dont les intestins ont immédiatement ressenti les effets violents du poison. Le roi vit encore, et peut-être y a-t-il quelque espoir de le sauver.

LE BATARD. Qui as-tu laissé auprès de sa majesté pour lui donner des soins ?

HUBERT. Eh quoi ! ignorez-vous la nouvelle ! Tous les lords sont de retour ; ils ont amené avec eux le prince Henri ; à sa prière, le roi leur a pardonné, et en ce moment ils sont tous auprès de sa majesté.

LE BATARD. Ciel puissant, détourne ta colère, et ne nous accable pas au delà de nos forces ! — Je te dirai, Hubert, qu'en traversant ces plaines, mes troupes ont été surprises par le flux de l'Océan, et que les marais du Lincoln en ont dévoré plus de la moitié. Ce n'est qu'à grand'peine que, grâce à la vigueur de mon cheval, j'ai pu échapper. Prenons les devants ; conduis-moi vers le roi ; je crains bien qu'il ne soit mort avant que j'arrive. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Les jardins de l'abbaye de Swinstead.

Arrivent LE PRINCE HENRI, SALISBURY et BIGOT.

HENRI. Il est trop tard ; toute la masse du sang est atteinte, et si l'on juge par l'incohérence de ses discours de l'état de son cerveau, cette fragile demeure de l'âme, au dire de quelques-uns, tout annonce la fin prochaine de sa vie mortelle.

Arrive PEMBROKE.

PEMBROKE. Le roi parle encore : il croit que l'air extérieur calmerait les feux brûlants du fatal poison qui le dévore.

HENRI. Qu'on le fasse porter ici dans le jardin. (*Bigot s'éloigne.*)

HENRI, *continuant*. A-t-il encore le délire ?

PEMBROKE. Il est plus calme que lorsque vous l'avez quitté ; tout à l'heure encore il chantait.

HENRI. O symptômes trompeurs ! les maux portés à l'extrême finissent par n'être plus sentis. La mort, après avoir agi sur les parties extérieures, les laisse insensibles ; et son siége est maintenant dans l'intelligence, qu'elle tourmente et torture par une multitude de fantaisies bizarres qui, se pressant en foule dans ce dernier refuge, se perdent et s'y égarent. Il est étrange qu'on chante aux approches de la mort. — Je suis le fils de ce cygne royal, dont la voix faible et plaintive chante son hymne de mort, et, dans une mourante harmonie, berce le corps et l'âme prêts à dormir de l'éternel sommeil.

SALISBURY. Prenez courage, prince ; car vous êtes destiné à mettre l'ordre dans le chaos que va vous léguer votre père.

Revient BIGOT, avec LE ROI JEAN qu'on porte dans un fauteuil.

LE ROI JEAN. Ah ! maintenant mon âme a de l'espace ! les fenêtres et les portes ne lui suffisaient pas. Tous les feux de la canicule sont dans mon sein : tous mes viscères consumés tombent en cendres. Je suis comme une figure dessinée à la plume sur un parchemin ; je me crispe et me racornis à la chaleur de ce brasier.

HENRI. Comment se trouve votre majesté ?

LE ROI JEAN. Fort mal ! — empoisonné, mort, condamné, perdu ; — et nul de vous n'ordonnera à l'hiver de rafraîchir ma gorge de ses doigts glacés, ne détournera le cours des fleuves de mon royaume, pour faire couler leurs flots à travers mon sein embrasé : nul ne demandera au nord d'ordonner à ses vents d'effleurer de leur souffle mes lèvres desséchées et de me soulager de leur froidure. — Je ne vous demande pas grand'chose : je ne vous demande que de la fraîcheur : et ce peu, vous êtes assez avares, assez ingrats pour me le refuser.

HENRI. Oh ! s'il y avait dans mes larmes une vertu qui pût vous soulager !

LE ROI JEAN. Le sel qu'elles contiennent est chaud. — L'enfer est dans mon sein ; là le poison, établi comme un démon impitoyable, tyrannise mon sang irrévocablement condamné.

Arrive LE BATARD.

LE BATARD. Oh ! j'arrive tout haletant de la rapidité de ma course et de l'impatience que j'avais de voir votre majesté.

LE ROI JEAN. O mon cousin ! tu viens à propos pour me fermer les yeux. Le câble de mon cœur est rompu et brûlé, et les voiles avec lesquelles voguait la nef de ma vie sont réduites à un fil, à un cheveu ; mon cœur ne tient plus qu'à une fibre fragile qui va se rompre dès que j'aurai entendu ton rapport : et alors, tout ce que tu vois ne sera plus qu'une insensible argile, qu'un simulacre vain de la royauté disparue.

LE BATARD. Le dauphin se prépare à marcher vers ces lieux, où Dieu sait comment nous lui résisterons : car, ayant voulu effectuer une retraite nécessaire, j'ai, dans l'espace d'une nuit, perdu la plus grande partie de mes troupes, englouties par une inondation inattendue. (*Le Roi meurt.*)

SALISBURY. Vous débitez ces nouvelles mortelles à l'oreille d'un mort ! — Mon prince ! mon souverain ! — Roi tout à l'heure, — qu'est-il maintenant ?

HENRI. Arrivé, comme lui, au bout de ma carrière, voilà donc quel en sera le terme ! Quelle sûreté, quelle espérance, quelle stabilité fonder sur cette vie, quand ce qui tout à l'heure était un roi, n'est maintenant qu'un peu d'argile ?

LE BATARD. Et tu nous as quittés ! Je ne reste après toi que pour te venger ; puis mon âme ira te servir au ciel, comme elle t'a servi sur la terre. (*Se retournant vers les Seigneurs anglais.*) Astres, qui maintenant êtes rentrés dans votre orbite, suivez-moi, et venez m'aider à repousser du sein de notre mourante patrie la ruine et un déshonneur éternel. Allons à l'ennemi, si nous ne voulons qu'il vienne à nous. Le dauphin, la rage dans le cœur, est à nos portes.

SALISBURY. Il paraît que vous êtes moins bien instruit que nous : il y a une demi-heure à peine que le cardinal Pandolphe, qui en ce moment se repose dans l'abbaye, nous a apporté, de la part du dauphin, des propositions que nous pouvons accepter avec honneur et avantage, et qui mettent immédiatement fin à la guerre.

LE BATARD. Ses propositions seront d'autant plus avantageuses qu'il nous trouvera mieux préparés à nous défendre.

SALISBURY. Déjà les choses sont en quelque sorte arrangées : le dauphin a envoyé vers la côte une grande partie de ses bagages, et a remis sa cause à l'arbitrage du cardinal. Si vous le jugez convenable, vous, moi et quelques autres, nous partirons avec lui cet après-midi, pour amener cette affaire à une heureuse issue.

LE BATARD. J'y consens. — (*Au prince Henri.*) Vous, noble prince, avec tous les grands dont la présence ne nous sera pas indispensable, vous resterez pour rendre à votre père les honneurs funèbres.

HENRI. C'est à Worcester que son corps devra être enterré[1] ; il l'a ordonné ainsi.

LE BATARD. Son vœu sera rempli. Et vous, cher prince, puissiez-vous porter avec bonheur le sceptre héréditaire et glorieux de ce royaume ! Je vous offre à genoux, et en sujet soumis, mes fidèles services et une obéissance qui ne se démentira jamais.

SALISBURY. Nous vous offrons également l'hommage de notre inaltérable dévouement.

HENRI. Mon âme est vivement émue, et je voudrais vous remercier, mais je ne puis vous répondre que par mes larmes.

LE BATARD. Ne donnons à la douleur que le temps strictement nécessaire ; elle a reçu d'avance notre tribut. — Jamais il n'est arrivé à l'Angleterre, et il ne lui arrivera jamais, de fléchir le genou devant un orgueilleux vainqueur qu'après avoir aidé elle-même à s'infliger des blessures. Maintenant que ses lords sont revenus à elle, dût le monde entier s'armer contre nous, nous lui ferons face. Nous n'avons rien à redouter, tant que l'Angleterre restera fidèle à elle-même. (*Ils s'éloignent.*)

[1] Un cercueil de pierre, renfermant le corps du roi Jean, a été découvert dans l'église cathédrale de Worcester, le 17 juillet 1797.

FIN DU ROI JEAN.



BOLINGBROKE. Pâle et tremblant poltron, je te jette mon gage. (Acte Ier, scène Ire, page 217.)

RICHARD II,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

LE ROI RICHARD II.
EDMOND DE LANGLEY, duc d'York, oncle du roi.
JEAN DE GAND, duc de Lancastre, oncle du roi.
HENRI, surnommé BOLINGBROKE, duc d'Hereford, fils de Jean de Gand, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV.
LE DUC D'AUMALE, fils du duc d'York.
MOWBRAY, duc de Norfolk.
LE DUC DE SURREY.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE BERKLEY,
BUSHY, BAGOT, GREEN, favoris du roi Richard.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND.
HENRI PERCY, son fils.
LORD ROSS.
LORD WILLOUGHBY.
LORD FITZWATER.
L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.
L'ABBÉ DE WESTMINSTER.
LE LORD MARÉCHAL et UN AUTRE LORD.
SIR PIERCE D'EXTON.
SIR STEPHEN SCROPP.
LE CAPITAINE d'une troupe de Gallois.
LA REINE, épouse du roi Richard.
LA DUCHESSE DE GLOSTER.
LA DUCHESSE D'YORK.
Dames de la suite de la reine, Lords, Hérauts d'armes, Officiers, Soldats, un Jardinier, deux Garçons jardiniers, un Geôlier, un Messager, un Groom et autres Domestiques.

La scène se passe successivement dans plusieurs parties de l'Angleterre et du pays de Galles.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI RICHARD et [illegible] JEAN DE GAND, et plusieurs autres Seigneurs.

RICHARD. Jean de Gand, noble vieillard, vénérable Lancastre, as-tu, conformément à l'engagement solennel que tu en as pris, amené ici ton fils audacieux, Henri Hereford, pour soutenir l'accusation violente qu'il a récemment portée contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk, et que je n'ai pas eu le loisir d'entendre?

JEAN DE GAND. Je l'ai amené, sire.

RICHARD. Dis-moi encore : l'as-tu appliqué à découvrir si cette accusation provient de quelque ressentiment antérieur, ou si elle est fondée sur des motifs qu'un loyal sujet peut avouer, sur des preuves irrécusables de trahison dans la conduite de Mowbray?

DE GAND. Autant que j'ai pu le sonder sur cet objet, son accusation est fondée non sur des motifs d'inimitié personnelle, mais sur quelque complot dangereux tramé par Mowbray contre votre majesté.

RICHARD. Qu'on les fasse comparaître en notre présence ; nous voulons entendre l'accusateur et l'accusé parler librement et face à face. (*Quelques Officiers sortent.*)

RICHARD, *continuant*. Ils sont tous deux hautains, pleins de colère ; dans leur emportement, ils sont sourds comme la mer, violents comme le feu.

Rentrent les Officiers, suivis de BOLINGBROKE et de NORFOLK.

BOLINGBROKE. Que de nombreuses années, d'heureux jours, soient le partage de mon gracieux souverain, de mon roi bien-aimé!



LA DUCHESSE. A qui donc, hélas ! dois-je me plaindre ? — DE GAND. Au ciel, l'appui et le défenseur de la veuve.
(Acte Ier, scène II, page 218.)

NORFOLK. Que le bonheur de chaque jour surpasse encore celui de la veille, jusqu'à ce que le ciel, enviant à la terre sa félicité, ajoute à votre couronne un titre immortel !

RICHARD. Nous vous remercions tous deux; cependant il en est un parmi vous qui n'est qu'un adulateur; cela ressort du motif même qui vous amène devant moi, une accusation réciproque de haute trahison. — Cousin d'Hereford, que reproches-tu au duc de Norfolk, Thomas Mowbray ?

BOLINGBROKE. Je dirai d'abord, et je prends le ciel à témoin de ma sincérité, que le motif qui m'anime en venant soutenir mon accusation devant la majesté royale, ce n'est point le ressentiment d'une haine illégitime, mais le dévouement d'un sujet fidèle, empressé d'assurer le salut de son roi. — Maintenant, Thomas Mowbray, c'est à toi que je m'adresse, et fais attention à mes paroles : car ce que ma bouche va dire, mon corps le maintiendra sur la terre, ou mon âme en répondra dans les cieux. Tu es un traître et un mécréant, d'autant plus exécrable que ta naissance est plus haute; car plus le ciel est pur et serein, plus hideux semblent les nuages qui le traversent. Derechef, et pour aggraver encore ton ignominie, je te jette à la face le nom d'infâme traître : et avec la permission de mon souverain, je demande de ne point quitter ce lieu, que mon épée, tirée dans la plus juste des causes, n'ait prouvé ce que ma bouche affirme.

NORFOLK. Que la modération de mes paroles n'accuse pas mon courage; ce n'est pas ici un combat de femmes; les aigres clameurs de deux langues animées ne sauraient entre nous terminer cette querelle : il bout dans les veines le sang qu'en cette occasion la mort doit refroidir. Toutefois je ne saurais me vanter d'une patience telle qu'il me soit possible de garder le silence et de ne rien répondre. Il ne faut pas moins que l'auguste présence de votre majesté pour retenir ma parole, qui, sans cela, ne s'arrêterait qu'après avoir doublement rejeté à la face de ce traître le reproche de trahison. Mettons un instant de côté le sang royal dont il sort, oublions qu'il est le parent de votre majesté, et je le défie, et je lui crache au visage, et je l'appelle un lâche calomniateur et un scélérat, ce que je suis prêt à soutenir, lui donnant tous les avantages qu'on voudra ; dussé-je pour le combattre en champ clos être obligé de gravir à pied les flancs glacés des Alpes, ou toute autre région inhabitable, où jamais nul Anglais n'imprima la trace de ses pas. En attendant, et je mets ma loyauté sous l'abri de cette déclaration, — par toutes mes espérances, je l'affirme, il en a menti effrontément.

BOLINGBROKE. Pâle et tremblant poltron, je te jette mon gage; j'abjure la parenté d'un roi, et j'écarte ma royale naissance dont ta peur, et non ton respect, se fait un prétexte. Si la terreur d'un cœur coupable te laisse la force de relever mon gant, baisse-toi. J'en jure par ce gage et par tous les insignes de la chevalerie, et je te ferai raison de ce que j'ai dit, et de tout ce que tu pourras inventer de plus outrageant.

NORFOLK. Je le relève, et je jure par le glaive qui m'arma chevalier que je suis prêt à te faire raison par tous moyens loyaux et que la chevalerie peut avouer ; et quand je serai monté à cheval, puissé-je n'en pas descendre vivant si je suis un traître, ou si je combats dans une injuste cause !

RICHARD. De quoi notre cousin accuse-t-il Mowbray ? Ce doit être un grief bien grave que celui qui pourra nous inspirer sur son compte une seule pensée défavorable.

BOLINGBROKE. Je dis, et ma vie répondra de ce que j'avance, je dis que Mowbray a reçu huit mille *nobles*[1] qui lui avaient été confiés pour la paye des soldats de votre majesté, et qu'il a employés en dépenses illicites, comme un traître perfide et un odieux scélérat. Je soutiens en outre, et je le prouverai les armes à la main, soit ici, soit ailleurs, fût-ce au plus lointain rivage qu'ait jamais entrevu le regard d'un Anglais, — que toutes les trahisons qui depuis dix-huit ans ont été complotées et tramées dans ce pays, ont eu pour premier moteur et principal auteur le perfide Mowbray. [illegible] prouver, aux dépens de sa [illegible]

[1] [illegible]

nelle vie, que c'est lui qui a tramé la mort du duc de Gloster; qui a suscité contre lui des adversaires trop crédules, et qui, conséquemment, non moins lâche que perfide, a fait partir son âme innocente à travers des flots de sang. Ce sang, comme celui d'Abel, crie vengeance du sein des muettes cavernes de la terre; il me demande justice et un châtiment rigoureux; j'en jure par ma naissance glorieuse, ce bras le vengera, ou j'y perdrai la vie.

RICHARD. Voilà un ton bien haut et bien résolu! — Thomas de Norfolk, que réponds-tu à cela?

NORFOLK. Oh! que mon souverain détourne la tête, qu'il ordonne à ses oreilles de ne point entendre, jusqu'à ce que j'aie dit à cet homme qui déshonore son sang, combien Dieu et les hommes abhorrent un si infâme calomniateur.

RICHARD. Mowbray, nos yeux sont impartiaux ainsi que nos oreilles; il n'est que le fils du frère de mon père; mais fût-il mon propre frère, fût-il même l'héritier de ma couronne, j'en jure par la majesté de mon sceptre, une affinité si proche avec notre sang sacré ne lui donnerait aucun privilége, et ne ferait point fléchir l'inébranlable fermeté de mon âme intègre. Il est notre sujet, Mowbray, comme tu l'es toi-même: je te permets de parler librement et sans crainte.

NORFOLK. Cela étant, Bolingbroke, tu mens par la gorge, et à travers cette gorge parjure je refoule ton mensonge jusqu'à ton cœur. De la somme que j'avais reçue pour Calais, les trois quarts ont été employés par moi à la paye des soldats de sa majesté; quant au dernier quart, je l'ai gardé, ainsi qu'il avait été convenu, pour l'acquit de ce qui m'était dû encore par mon souverain, par suite des sommes considérables avancées par moi dans le dernier voyage que je fis en France pour aller y chercher la reine. Commence donc par avaler ce démenti. — Pour ce qui est de la mort de Gloster, — je ne l'ai pas tué; mais j'avoue à ma honte qu'en cette circonstance je n'ai pas fait mon devoir. — (*Se tournant vers De Gand.*) Quant à vous, noble duc de Lancastre, vous l'honorable père de mon ennemi, il m'est arrivé une fois de dresser des embûches contre vos jours, crime dont mon âme éprouve un sincère remords; mais je m'en suis confessé avant de recevoir le sacrement, la dernière fois que j'ai communié; je vous en ai ponctuellement demandé le pardon, et j'espère l'avoir obtenu. Quant aux autres accusations dirigées contre moi, elles prennent leur source dans la haine d'un scélérat, d'un mécréant, d'un traître qui déshonore sa naissance. C'est ce que je suis prêt à soutenir hardiment: et à mon tour, je jette mon gage aux pieds de ce traître présomptueux: je me fais fort de prouver, aux dépens de son sang le plus pur, que je suis un loyal gentilhomme: il me tarde de le faire, et je supplie instamment votre majesté d'assigner le jour du combat.

RICHARD. Gentilshommes que la fureur transporte, suivez mon conseil, purgeons cette colère sans tirer du sang. Quoique nous ne soyons pas médecin, c'est là notre ordonnance. La haine fait une incision trop profonde. Oubliez, pardonnez, terminez ensemble, et réconciliez-vous; les médecins disent que la saignée n'est pas bonne dans cette saison. (*A De Gand.*) Mon cher oncle, que cette querelle finisse comme elle a commencé. Nous apaiserons le duc de Norfolk; vous, calmez votre fils.

DE GAND. Le rôle de conciliateur convient à mon âge. — [illegible] le gage du duc de Norfolk.

RICHARD. Et toi, Norfolk, rends-lui le sien.

[illegible]

NORFOLK. [illegible] je le veux; point [illegible]

[illegible]

souverain, notre trésor le plus pur, dans cette vie mortelle, c'est une réputation intacte; ôtez cela, et les hommes ne sont plus qu'un simulacre doré, qu'une argile peinte. Un cœur courageux dans une poitrine loyale est un joyau dans un coffre à dix serrures. Mon honneur et ma vie ne font qu'un; ils sont inséparables; m'ôter l'honneur, c'est m'ôter la vie. Permettez donc, sire, que je défende mon honneur: c'est en lui que je vis; pour lui je veux mourir.

RICHARD, *à Bolingbroke.* Mon cousin, rends-lui son gage; donne l'exemple.

BOLINGBROKE. Dieu préserve mon âme d'une telle infamie! Veut-on que je m'humilie en présence de mon père? ou qu'avec le visage pâle d'un suppliant, je déshonore ma naissance devant cet audacieux scélérat? Avant que par une semblable faiblesse ma langue ne porte à mon honneur une mortelle blessure et n'articule les termes d'un lâche compromis, mes dents trancheront le servile organe d'une rétractation ignominieuse, et le rejetteront tout saignant à cette face où siége la honte, à la face de Mowbray. (*De Gand sort.*)

RICHARD. Nous ne sommes pas faits pour prier, mais pour commander. Puisque nous ne pouvons réussir à vous réconcilier, préparez-vous, ou vos têtes m'en répondront, à vous trouver à Coventry le jour de la Saint-Lambert. Là, vos glaives et vos lances videront la querelle de votre haine obstinée. Puisque nos tentatives de pacification sont inutiles, nous verrons la justice proclamer la loyauté du vainqueur. — Lord maréchal, ordonnez à nos hérauts d'armes de tout préparer pour ce combat. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Un appartement dans le palais du duc de Lancastre.

Entrent DE GAND et LA DUCHESSE DE GLOSTER.

DE GAND. Hélas! une portion du sang de Gloster coule dans mes veines; la voix de ce sang, plus puissante que vos clameurs, me crie de poursuivre ses bourreaux. Mais puisque le châtiment réside entre les mains de celui qui a permis le crime que nous ne pouvons réparer, laissons au ciel le soin de venger notre injure. Quand il verra luire sur la terre le moment propice, il lancera sur la tête des coupables la foudre de ses vengeances.

LA DUCHESSE. Est-ce là tout ce que l'amitié fraternelle vous inspire d'ardeur? La flamme des affections est-elle éteinte dans votre vieux sang? Les sept fils d'Édouard, et vous êtes l'un des sept, étaient sept vases remplis de son sang sacré, sept belles tiges sorties de la même racine. La marche du Temps a fait évaporer le liquide dans quelques-uns de ces vases; quelques-unes de ces branches ont été tranchées par la destinée. Mais Thomas, mon époux bien-aimé, ma vie, vase rempli du sang sacré d'Édouard, florissant rameau issu du tronc royal, ce vase a été brisé par la main de la haine, et toute la précieuse liqueur a été répandue; ce rameau a été coupé par la hache sanglante du meurtre, et toutes ses feuilles verdoyantes se sont flétries! Ah! De Gand, son sang était le vôtre; les flancs qui vous ont porté l'avaient porté lui-même; et bien que vous viviez et respiriez encore, cependant vous êtes tué en lui: c'est vous rendre en quelque sorte complice de la mort de votre père, que de laisser sans vengeance la mort d'un frère, sa vivante image. Ne nommez pas cela patience, de Gand, c'est désespoir; en laissant ainsi égorger votre frère, vous avez frayé au couteau des assassins le chemin de votre propre cœur; ce que dans le vulgaire nous nommons patience, c'est couardise et bassesse dans les grands. Que vous dirai-je enfin? Dans l'intérêt de votre propre sûreté, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de venger la mort de Gloster.

DE GAND. Le ciel est seul compétent dans cette cause; car c'est à son représentant sur la terre, à l'oint du Seigneur, que doit être attribuée la mort de Gloster. Si cette mort fut un crime, que le ciel en tire vengeance; je ne lèverai jamais un bras irrité contre son ministre.

LA DUCHESSE. A qui donc, hélas! dois-je me plaindre?

DE GAND. Au ciel, l'appui et le défenseur de la veuve.

LA DUCHESSE. Eh bien, je le ferai. Adieu, vieillard; vous allez à Coventry voir combattre notre cousin Hereford et le farouche Mowbray. Oh! puisse peser sur la lance d'Hereford le sang de mon époux, afin qu'elle entre plus avant dans la poitrine du meurtrier Mowbray! ou si le malheur veut qu'Hereford manque la première passe, que les crimes

de Mowbray chargent d'un tel poids sa poitrine, que son coursier écumant s'abatte, et, jetant son cavalier dans l'arène, livre ce lâche mécréant au glaive d'Hereford! Adieu, De Gand; celle qui fut l'épouse de votre frère devra mourir avec sa douleur.

DE GAND. Adieu, ma sœur; il faut que je me rende à Coventry. Je vous souhaite tout le bonheur que je désire pour moi-même.

LA DUCHESSE. Un mot encore. Là où tombe la douleur, elle rebondit, non qu'elle soit creuse et vide, mais en raison de son poids. Je prends congé de vous avant de vous avoir rien dit; car la douleur ne finit pas lorsqu'on la croit terminée. Rappelez-moi au souvenir de mon frère Edmond York; oui, voilà tout. — Non, ne me quittez-point encore; quoique ce soit tout, restez encore un moment; peut-être d'autres choses me reviendront-elles à la pensée. Dites-lui, — quoi? de venir me voir sans délai à Plashy. Hélas! et que verra en ce lieu le vieux York, sinon des appartements vides, des murailles dégarnies, des chambres désertes, des dalles que ne foule aucun pied humain? Quelle autre voix l'accueillera que celle de mes gémissements? Rappelez-moi donc à son souvenir. Qu'il ne vienne pas à Plashy pour y chercher la douleur qui se trouve partout. Je pars inconsolable; je vais mourir; mes yeux en pleurs vous disent un dernier adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le champ clos de Gosford, près Coventry. La lice est préparée; un trône est dressé. Les hérauts d'armes et autres officiers sont présents.

Arrivent LE LORD MARÉCHAL et AUMALE.

LE LORD MARÉCHAL. Lord Aumale, Henri Hereford est-il armé?

AUMALE. Oui, de pied en cap, et il brûle d'entrer en lice.

LE LORD MARÉCHAL. Le duc de Norfolk, plein d'allégresse et d'audace, n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

AUMALE. Ainsi les champions sont prêts, et l'on n'attend plus que l'arrivée de sa majesté.

Bruit de fanfares. Arrivent LE ROI RICHARD, qui prend place sur son trône, puis DE GAND et plusieurs autres Seigneurs faisant fonction de juges du camp; ils occupent les sièges disposés à la droite et à la gauche du roi. Une trompette sonne; une autre lui répond de l'extérieur. On voit alors s'avancer LE DUC DE NORFOLK armé de toutes pièces, précédé d'un héraut d'armes.

RICHARD. Maréchal, demandez à ce champion son nom et le sujet qui l'amène couvert de ses armes; et suivant les règles établies, administrez-lui le serment relatif à la justice de sa cause.

LE LORD MARÉCHAL. Au nom de Dieu et du roi, dis-nous qui tu es et pourquoi tu viens sous cette armure de chevalier, quel adversaire tu viens combattre, et quelle est la nature de ta querelle. Dis la vérité, sur ta foi de chevalier et en vertu de ton serment, et qu'ainsi le ciel et ta valeur te soient en aide.

NORFOLK. Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Je viens ici, engagé par mon serment, — Dieu préserve un chevalier de le violer jamais! — pour défendre ma loyauté et mon honneur aux yeux de Dieu, de mon roi et de ma postérité, contre le duc d'Hereford qui m'accuse; et, par la grâce de Dieu et le secours de ce bras, je viens me défendre et lui prouver qu'il est traître à mon Dieu, à mon roi et à moi; et comme ma cause est juste, que le ciel me soit en aide! (*Il s'assied.*)

Une trompette sonne. Arrive BOLINGBROKE, armé de pied en cap, précédé d'un héraut d'armes.

RICHARD. Maréchal, demandez à ce chevalier armé qui il est, et pourquoi il vient ici dans cet équipage belliqueux; et conformément à nos lois, faites-lui prêter serment sur la justice de sa cause.

LE LORD MARÉCHAL. Quel est ton nom, et pourquoi parais-tu ici, devant le roi Richard, dans la lice royale? contre qui viens-tu combattre, et quel est l'objet de ta querelle? Parle en loyal chevalier, et qu'ainsi Dieu te soit en aide!

BOLINGBROKE. Je suis Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby. Je viens dans cette lice, [illegible], dans le but de prouver, avec l'aide de Dieu et de ma valeur personnelle, à Thomas Mowbray, duc de Norfolk, qu'il est un rebelle dangereux, traître au Dieu du ciel, au roi Richard et à moi; et comme ma cause est juste, que le ciel me soit en aide!

LE LORD MARÉCHAL. Sous peine de mort, que personne ne soit assez audacieux ou assez téméraire pour toucher les barrières, à l'exception du maréchal et des officiers chargés de présider à ces loyales épreuves.

BOLINGBROKE. Milord maréchal, permettez que je baise la main de mon souverain et fléchisse le genou devant sa majesté; car Mowbray et moi, nous ressemblons à deux hommes qui font vœu d'accomplir un long pèlerinage. Prenons donc solennellement congé de nos amis, et faisons-leur affectueusement nos adieux.

LE LORD MARÉCHAL. L'appelant salue humblement votre majesté; il désire vous baiser la main et prendre congé de vous.

RICHARD. Nous allons descendre de notre trône et le presser dans nos bras. (*Il descend de son trône, s'avance vers Bolingbroke, et l'embrasse.*) Cousin d'Hereford, que dans ce loyal combat ta fortune réponde à la justice de ta cause. Adieu, mon sang! si tu le répands en ce jour, je pourrai pleurer ta mort, mais je ne la vengerai pas.

BOLINGBROKE. Qu'aucun œil généreux ne répande pour moi une larme inutile, si la lance de Mowbray est rougie de mon sang. C'est avec la confiance du faucon qui fond sur un oiseau que je vais combattre Mowbray. — (*Au Lord Maréchal.*) Milord, je prends congé de vous, — et de vous aussi, mon noble cousin lord Aumale. — Je ne suis pas malade, bien que j'aie affaire à la mort; tout au contraire, je suis jeune, plein de vigueur, et j'ai du plaisir à vivre. — Comme dans nos festins anglais, je garde ce qu'il y a de meilleur pour la bonne bouche. — (*A De Gand.*) O vous, le terrestre auteur de mon être, l'énergie de votre jeunesse revivant en moi, double ma vigueur et me donne la force d'atteindre à la palme suspendue au-dessus de ma tête. Que vos prières rendent mon armure impénétrable! que vos bénédictions aiguisent la pointe de ma lance, afin qu'elle entre dans la cotte de mailles de Mowbray comme dans de la cire, et que le nom de Jean de Gand puise un nouveau lustre dans la conduite courageuse de son fils.

DE GAND. Que le ciel fasse triompher la justice de ta cause! Dans l'attaque sois prompt comme l'éclair, et que tes coups redoublés tombent comme la foudre sur le casque de ton redoutable ennemi! que ta jeune vigueur s'anime! sois vaillant et vis!

BOLINGBROKE. Que mon innocence et saint Georges me soient en aide! (*Il s'assied.*)

NORFOLK, *se levant.* Quel que soit le destin que me réservent le ciel et la fortune, aujourd'hui va vivre ou mourir, fidèle au trône de Richard, un loyal, juste et intègre gentilhomme. Jamais captif ne mit plus d'empressement à briser sa chaîne, et n'accueillit avec plus de joie son affranchissement, sa liberté d'or, que mon âme ne ressent d'allégresse de ce combat fortuné contre mon adversaire. — Mon puissant souverain, — et vous, mes égaux et mes pairs, — recevez de ma bouche le vœu que je forme pour votre bonheur. Je vais au combat aussi content, aussi joyeux que si j'allais à une fête. La loyauté a le cœur tranquille.

RICHARD. Adieu, milord. Je lis avec certitude dans tes regards la vertu et la valeur. — Maréchal, ordonnez que le combat commence. (*Le Roi et les Seigneurs reprennent leurs sièges.*)

LE LORD MARÉCHAL. Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, reçois ta lance, et Dieu défende le bon droit!

BOLINGBROKE, *se levant.* Plein d'espérance et ferme comme une tour, je m'écrie : Ainsi soit-il!

LE LORD MARÉCHAL, *à un officier.* Allez porter cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

PREMIER HÉRAUT D'ARMES. Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, se présente ici, au nom de Dieu, de son souverain, et en son propre nom, et s'engage, sous peine d'être réputé imposteur et parjure, à prouver que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, est traître à son Dieu, à son roi et à lui, et il le défie au combat.

SECOND HÉRAUT D'ARMES. Thomas Mowbray, duc de Norfolk, se présente ici pour se défendre et prouver, sous peine de passer pour imposteur et parjure, que Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, est déloyal à Dieu, à son [illegible] et à lui. Plein de courage et d'ardeur, il n'attend pour commencer que le signal.

LE LORD MARÉCHAL. Sonnez, trompettes! Combattants, partez! (*On sonne la charge.*) Attendez; le roi vient de jeter à terre son sceptre.

RICHARD. Que tous deux ôtent leur casque et déposent leur lance, et qu'ils retournent à leur siége. — (*A De Gand et aux autres Seigneurs placés à ses côtés.*) Conférons entre nous, —et que les trompettes sonnent jusqu'au moment où nous ferons connaître à ces ducs ce que nous aurons décidé. (*Longue fanfare. Le roi confère avec les juges du camp; puis il s'adresse aux deux champions.*) Approchez, et écoutez ce que nous venons d'arrêter avec notre conseil. (*Bolingbroke et Norfolk se lèvent de leur siége et s'avancent.*) La terre de notre royaume ne sera pas souillée du sang précieux de ceux qu'elle a vus naître: nos yeux abhorrent le spectacle hideux des fils d'une même patrie s'entr'égorgeant; nous pensons d'ailleurs que les élans ambitieux d'un orgueil sans limite, les mouvements d'une haine jalouse, vous ont seuls portés à réveiller la Paix endormie d'un sommeil paisible, comme l'enfant dans son berceau; nous craignons que le bruit discordant des tambours, la voix aiguë des trompettes retentissantes, ne forcent la douce Paix à fuir de nos tranquilles contrées, et nos bras à se baigner dans le sang de nos frères. — C'est pourquoi nous vous bannissons de nos territoires. — Toi, cousin Hereford, sous peine de mort, jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos campagnes, tu ne reverras pas notre beau royaume, mais tu fouleras à l'étranger le sentier de l'exil.

BOLINGBROKE. Que votre volonté soit faite! une chose me console : c'est que le soleil qui vous échauffe ici luira sur ma tête; et les rayons d'or qu'il vous accorde en ces lieux brilleront aussi pour moi et doreront mon exil.

RICHARD. Norfolk, un arrêt plus rigoureux sera ton partage, et j'éprouve quelque répugnance à le prononcer. Les heures à la marche lente et monotone n'amèneront pas le terme de ton douloureux exil. — Je te signifie, sous peine de mort, l'ordre désolant de ne jamais revenir.

NORFOLK. Cet arrêt est bien dur, ô mon souverain seigneur! et je ne m'attendais pas à le voir sortir de votre bouche. J'ai mérité de votre majesté un tout autre traitement que de me voir ainsi rejeté loin de vous. Le langage que j'ai appris depuis quarante années, mon anglais natal, je dois maintenant l'oublier. Ma langue me sera désormais aussi inutile qu'une viole ou une harpe sans cordes, qu'un instrument mélodieux enfermé dans son étui ou mis en des mains qui ne savent pas le toucher et en tirer l'harmonie. Vous avez dans ma bouche emprisonné ma langue sous le double cadenas de mes dents et de mes lèvres; et j'aurai pour geôlier, attaché à mes pas, l'Ignorance stupide, insensible et stérile. Je suis trop âgé pour m'asseoir dans le giron d'une nourrice, trop vieux pour étudier. Qu'est-ce que l'arrêt prononcé contre moi, sinon une mort muette, l'interdiction à toujours de parler mon langage natal?

RICHARD. Il ne te sert de rien de te lamenter. Après notre arrêt rendu, il est trop tard pour te plaindre.

NORFOLK. Eh bien! je vais donc, loin du soleil de ma patrie, habiter les ténèbres d'une nuit éternelle.

RICHARD. Reviens, et jure, en posant tes mains proscrites sur notre royale épée, jure par l'obéissance que tu dois au ciel, — quant à celle que tu nous devais, tu en es relevé par ton exil¹, — jure de tenir le serment que nous allons t'administrer : — Vous promettez tous deux, au nom du ciel et de la vérité, de ne jamais vous réconcilier sur la terre d'exil, de ne jamais vous revoir, de ne jamais correspondre ni de vive voix ni par écrit, de ne jamais apaiser la tempête qui a soulevé entre vous une haine intestine, de ne jamais vous réunir à dessein pour tramer des complots contre nous, notre couronne, nos sujets et notre royaume.

BOLINGBROKE. Je le jure.

NORFOLK. Je jure d'observer ces conditions.

BOLINGBROKE. Norfolk, quoique mon ennemi, j'ai une demande à te faire. Au moment où je parle, si le roi l'avait permis, l'une de nos deux âmes, errante dans les airs, serait bannie de ce frêle sépulcre de chair, comme notre corps est banni de ce pays. Confesse tes trahisons avant de quitter ce royaume. Puisque tu as si loin à aller, n'emporte pas avec toi le pesant fardeau d'une conscience coupable.

NORFOLK. Non, Bolingbroke; si jamais je fus un traître, que mon nom soit rayé du livre de vie, et moi-même banni des cieux comme je le suis de ce royaume. Mais ce que tu es, le ciel, toi et moi nous le savons; et trop tôt, je le crains, le roi en fera la funeste expérience. — Adieu, sire. — Maintenant, je ne crains pas de perdre ma route. Celui de l'Angleterre excepté, tous les chemins me sont ouverts. (*Il s'éloigne.*)

RICHARD. Mon oncle, dans le miroir de tes yeux je lis l'affliction de ton cœur. Ton visage contristé a retranché quatre ans du nombre de ses années d'exil. — (*A Bolingbroke.*) Quand les glaces de six hivers seront écoulées, reviens de ton exil, et tu seras bien reçu.

BOLINGBROKE. Quel long espace de temps renfermé dans une courte parole! quatre hivers paresseux et quatre printemps folâtres dans un seul mot! ce que c'est que la parole des rois!

DE GAND. En ce qui me concerne, je remercie mon souverain d'avoir réduit de quatre ans l'exil de mon fils; mais cette faveur ne me profitera guère; car avant que les six années que doit durer son absence aient parcouru leurs lunes et accompli leur cours, l'âge aura éteint dans une nuit éternelle la mourante lueur de ma lampe sans huile; mon reste de bougie sera consumé, et l'aveugle mort ne me permettra pas de revoir mon fils.

RICHARD. Mais, mon oncle, tu as encore bien des années à vivre.

DE GAND. Sire, vous ne pouvez pas me faire cadeau d'une seule minute; vous pouvez par les chagrins abréger mes jours et m'enlever mes nuits; mais vous ne sauriez me donner un lendemain¹. Vous pouvez accélérer l'œuvre du temps dans les rides de mon visage; mais vous ne sauriez en arrêter une seule dans son cours. Votre parole peut concourir avec lui pour hâter mon trépas; mais une fois mort, votre royaume ne rachèterait pas ma vie.

RICHARD. Ton fils est banni pour raisons valables que ton suffrage a sanctionnées. Pourquoi donc sembles-tu accuser notre justice?

DE GAND. Il est des choses qui, agréables au goût, sont difficiles à digérer. Vous m'avez consulté comme juge; mais j'aurais préféré que vous m'eussiez ordonné de raisonner en père. — Oh! si au lieu de mon fils, il eût été question d'un étranger, j'aurais montré plus d'indulgence à excuser sa faute; j'ai voulu éviter le reproche de partialité, et dans cet arrêt c'est ma propre vie que j'ai condamnée. Hélas! j'espérais que quelqu'un d'entre vous me dirait que j'étais trop sévère de frapper ainsi mon propre fils; mais vous avez laissé ma bouche m'infliger malgré elle, et contre le gré de mon cœur, cette mortelle blessure.

RICHARD. Cousin, adieu. — Toi, mon oncle, prends congé de lui. Nous le bannissons pour six ans; il faut qu'il parte. (*Fanfares. Le Roi et sa suite s'éloignent.*)

AUMALE. Adieu cousin; à défaut de votre présence, que vos lettres nous donnent de vos nouvelles, et nous fassent connaître le lieu de votre résidence.

LE LORD MARÉCHAL. Milord, je ne vous dis point adieu; je vous accompagnerai jusqu'au lieu de votre embarquement.

DE GAND. Pourquoi es-tu donc si avare de paroles? N'as-tu rien à répondre aux expressions affectueuses de tes amis?

BOLINGBROKE. Les paroles me manquent pour vous faire mes adieux, alors que ma bouche devrait en être prodigue pour vous exprimer toute la douleur dont mon cœur est plein.

DE GAND. Ce qui t'afflige n'est qu'une absence temporaire.

BOLINGBROKE. Dans l'absence du bonheur, la douleur est présente.

DE GAND. Qu'est-ce que six hivers? C'est bientôt passé.

BOLINGBROKE. Oui, pour l'homme heureux; mais d'une heure le chagrin en fait dix.

DE GAND. Imagine que c'est un voyage que tu entreprends pour ton plaisir.

BOLINGBROKE. Cette erreur sera démentie par les gémissements de mon cœur, qui n'y verra qu'un pèlerinage forcé.

¹ [illegible]

¹ Il n'est malheureusement que trop vrai que la puissance de l'homme, illimitée pour le mal, est bornée pour le bien.

DE GAND. Regarde ce pénible et douloureux pèlerinage comme une gageure dont l'inestimable prix doit être ton retour dans ta patrie.

BOLINGBROKE. Non, non, dites plutôt que chacun de mes pas pénibles me rappellera toute la distance qui me séparera des objets de ma tendresse. Ne dois-je pas subir un long apprentissage sur la terre étrangère? et après ma libération quel autre avantage aurai-je recueilli, sinon d'avoir passé tout ce temps au service de la douleur?

DE GAND. Tous les lieux que l'œil des cieux regarde offrent au sage un port et un séjour de bonheur; que la nécessité t'apprenne à raisonner ainsi. Il n'y a pas de vertu plus efficace que la nécessité. Pense, non que le roi t'a banni, mais que c'est toi qui as banni le roi. Le malheur pèse plus lourdement encore lorsqu'il s'aperçoit qu'on le porte avec faiblesse. Imagine, non que le roi t'a exilé, mais que je t'ai envoyé chercher au loin la gloire; ou suppose qu'une maladie contagieuse règne dans notre atmosphère, et que tu t'éloignes en quête d'un climat plus salubre. Figure-toi que tout ce que tu as de plus cher est aux lieux où tu vas, non aux lieux d'où tu viens. Vois des musiciens dans les oiseaux qui chantent; dans le gazon que tu foules, le parquet d'un appartement; dans les fleurs, des dames charmantes; dans chacun de tes pas, l'accompagnement des sons harmonieux d'un orchestre de danse; car la douleur morose a bien moins de prise sur l'homme qui la brave et la dédaigne.

BOLINGBROKE. Oh! pour tenir des charbons allumés dans sa main, est-ce assez que de penser aux glaces du Caucase? L'idée seule d'un festin imaginaire saurait-elle émousser l'aiguillon de la faim? et pour se rouler nu dans la neige en décembre, suffirait-il de reporter sa pensée aux chaleurs de la canicule? Non, non; la pensée d'un bien ne rend que plus vif le sentiment du mal. La dent cruelle de la douleur n'est jamais plus venimeuse que lorsqu'elle mord sans déchirer la plaie.

DE GAND. Allons, viens, mon fils; je vais te mettre dans ton chemin. Si j'avais ta jeunesse et les mêmes motifs que toi de partir, je ne resterais pas.

BOLINGBROKE. Adieu donc, Angleterre, adieu, terre chérie, toi ma mère, ma nourrice, toi qui me portes encore sur ton sein maternel! En quelque lieu que je dirige mes pas, il est une chose dont je pourrai me vanter : c'est d'être toujours, quoique banni, un véritable Anglais. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent d'un côté LE ROI RICHARD, BAGOT et GREEN; de l'autre AUMALE.

RICHARD. Nous l'avons remarqué. — Cousin Aumale, jusqu'où avez-vous accompagné le superbe Hereford?

AUMALE. J'ai accompagné le superbe Hereford, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, jusqu'à la grand'route la plus voisine, et là je l'ai quitté.

RICHARD. Et dans vos adieux a-t-il été répandu bien des larmes?

AUMALE. Aucune de mon côté; si ce n'est les pleurs que le vent piquant du nord-est, qui nous soufflait alors au visage, a fait couler de nos yeux; et si nos froids adieux ont été honorés d'une larme, c'est à cette circonstance seule qu'il faut l'attribuer.

RICHARD. Et qu'a dit notre cousin, quand vous vous êtes quittés?

AUMALE. Il m'a dit adieu; mais ne voulant pas que ma bouche profanât ce mot, j'ai eu l'air d'éprouver un chagrin si accablant, que mes paroles semblaient ensevelies dans ma douleur comme dans une tombe. Certes, si le mot adieu avait eu la puissance d'allonger les heures et d'ajouter des années à son court exil, je lui aurais donné des milliers d'adieux; mais cela ne se pouvant pas, il n'en a point eu de moi.

RICHARD. Il est notre cousin, mon cousin; mais lorsque le temps de son exil sera écoulé, il est douteux que notre parent revienne ici voir ses amis. Bushy, Bagot, Green et moi, nous avons observé la politesse dont il a fait parade envers le menu peuple; l'art avec lequel il s'insinue dans l'affection de ces gens par l'humilité et la prévenance de ses manières; quel respect il [illegible] à des manants, cherchant à se concilier les plus pauvres artisans par l'astuce de ses sourires et son apparente soumission aux rigueurs de la fortune, comme s'il voulait emporter leur affection dans son exil. Nous l'avons vu se découvrir devant une marchande d'huîtres. Deux charretiers lui ayant crié : *Dieu vous conduise!* ont obtenu le tribut de son genou flexible[1], accompagné d'un : *Merci, mes compatriotes, mes bons amis*, comme s'il avait sur notre Angleterre un droit de réversibilité, et qu'il fût le successeur promis à nos sujets.

GREEN. Allons, il est parti; n'y pensons plus. Songeons maintenant aux rebelles qui tiennent encore en Irlande. — Sire, il faut prendre à cet égard de promptes mesures; il serait à craindre que de plus longs délais ne fissent qu'accroître leurs moyens de réussite et les chances défavorables à votre majesté.

RICHARD. Nous partirons en personne pour cette guerre : comme le luxe de notre cour et de trop grandes largesses ont un peu épuisé nos coffres, notre intention est d'affermer les revenus de notre royaume, pour subvenir aux frais de notre entreprise présente. Si cela ne suffit pas, nous laisserons de pleins pouvoirs aux lieutenants chargés de gouverner en notre absence. Dès qu'un homme riche leur aura été signalé, ils le feront contribuer pour une forte somme, qu'ils nous enverront pour faire face à nos dépenses; car nous voulons partir sans délai pour l'Irlande.

Entre BUSHY.

RICHARD, *continuant*. Bushy, quelles nouvelles?

BUSHY. Sire, le vieux Jean de Gand est dangereusement malade; ce mal l'a pris subitement, et il m'a envoyé en toute hâte prier votre majesté de venir le voir.

RICHARD. Où est-il?

BUSHY. A son palais d'Ély.

RICHARD. Puisse le ciel inspirer à son médecin l'idée de l'envoyer sur-le-champ dans sa tombe! Le contenu de ses coffres servira à vêtir les soldats de notre armée d'Irlande. — Venez, messieurs. Allons lui rendre visite. Dieu veuille qu'en faisant diligence, nous arrivions trop tard! (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement dans le palais d'Ély.

DE GAND est couché sur un lit de repos, LE DUC D'YORK et quelques autres Seigneurs sont auprès de lui.

DE GAND. Le roi viendra-t-il? Pourrai-je, à mon dernier soupir, donner encore un avis salutaire à sa jeunesse imprudente?

YORK. Ne vous tourmentez pas; ménagez le souffle qui vous reste. Avec lui tous les conseils sont vains.

DE GAND. Oui; mais l'on prétend que la voix des mourants a un charme qui captive l'attention; il est rare qu'une bouche économe de paroles ait parlé en vain. Sur un lit de douleur, on dit la vérité. Celui qui parle pour la dernière fois est écouté plus attentivement que ceux qui, pleins de jeunesse et de santé, pérorent à leur aise. La mort d'un homme fait plus d'impression que n'en faisait sa vie. En toute chose, ce qu'on goûte le plus, ce qui laisse les plus longs souvenirs, c'est la fin. Tels sont les rayons du soleil couchant, le morceau final d'un concert, le dernier service d'un festin. Vivant, Richard a refusé d'entendre mes conseils; mais peut-être son oreille ne sera pas sourde à ma voix mourante.

YORK. Non; elle est obsédée par la voix des flatteurs, dont l'hommage s'adresse à sa puissance; par des vers licencieux, dont le venin trouve toujours auprès de la jeunesse un facile accueil; on l'entretient des modes de la superbe Italie, dont notre nation s'applique, par une imitation maladroite, à singer les manières. Est-il au monde une frivolité, quelque futile qu'elle soit, pourvu qu'elle soit nouvelle, dont on ne se hâte aussitôt d'étourdir son oreille? Les meilleurs conseils arrivent trop tard, alors que la volonté est en révolte contre la raison. Ne cherchez point à guider un roi qui n'en

[1] La révérence, aujourd'hui affectée aux femmes, était alors en usage pour les deux sexes.

veut faire qu'à sa tête: n'ayant plus qu'un restant de souffle, ne le prodiguez point en pure perte.

DE GAND. Il me semble éprouver l'inspiration prophétique; et voici l'avenir que je lui prédis. Cet ardent brasier de licence ne saurait durer; car tout feu violent s'éteint de lui-même; une pluie modérée dure longtemps, mais les orages passent vite; on se fatigue bientôt d'une marche trop rapide. En mangeant trop avidement on s'étouffe. La vanité frivole, vautour insatiable, après avoir consommé ses aliments, ne tarde pas à se dévorer elle-même. Ce trône des rois, cette île impériale, cette terre de majesté, cette patrie de Mars, cet autre Éden, ce paradis terrestre, cette forteresse bâtie par la nature elle-même pour repousser l'invasion et la guerre; cette admirable race d'hommes, cet univers en miniature, cette pierre précieuse incrustée dans une mer d'argent, qui lui sert de rempart ou de fossé contre la jalousie de pays moins heureux; ce coin de terre fortuné, ce sol béni du ciel, ce royaume, cette Angleterre, cette mère féconde de tant de rois redoutés pour leur courage, fameux par leur naissance, renommés pour leurs chevaleresques exploits au service de la chrétienté, et qui ont porté leur gloire jusque sur les rivages de la rebelle Judée, jusqu'au sépulcre du Rédempteur du monde, du fils de la bienheureuse Marie; cette patrie de tant d'âmes d'élite, cette patrie si chère à ses enfants pour la gloire dont elle les couvre, est maintenant affermée, — je meurs en le prononçant, — affermée comme un lot de terre, comme une location à bail. L'Angleterre, entourée de la mer comme d'une glorieuse ceinture, l'Angleterre, qui, du haut de ses rocheux rivages, repousse les assauts jaloux de l'humide Neptune, est maintenant asservie au grimoire de honteux contrats, à des parchemins pourris. L'Angleterre, accoutumée à vaincre l'étranger, s'est lâchement vaincue elle-même. Plût à Dieu que sa honte finît avec ma vie! Combien alors je m'estimerais heureux de mourir!

Entrent LE ROI RICHARD, LA REINE, AUMALE, BUSHY, GREEN, BAGOT, ROSS *et* WILLOUGHBY.

YORK. Voici le roi; ménagez sa jeunesse; car le jeune coursier qu'on irrite n'en devient que plus indomptable.

LA REINE. Comment se porte notre oncle, le noble Lancastre?

RICHARD. Comment va? Comment se porte le débile vieillard?

DE GAND. Oh! combien cette épithète m'est applicable! Je suis vieux, en effet, et débile, parce que je suis vieux. Dans moi, la douleur a soutenu un long jeûne; et qui peut jeûner longtemps sans perdre de ses forces? J'ai longtemps veillé l'Angleterre endormie; l'insomnie amène la maigreur; la maigreur, la débilité. Ce plaisir dont vivent les pères, la vue de mes enfants m'a été interdite: et cette abstinence m'a fait maigrir. Il ne me reste plus que les os, cette propriété de la tombe, qui maintenant me réclame.

RICHARD. Un mourant peut-il bien ainsi jouer sur les mots?

DE GAND. La douleur se fait un jeu de se moquer d'elle-même. Je me tourne moi-même en ridicule pour te flatter.

RICHARD. Ceux qui meurent devraient-ils flatter ceux qui vivent?

DE GAND. Non, non; ceux qui vivent flattent ceux qui meurent.

RICHARD. Toi qui te meurs, tu viens de dire tout à l'heure que tu me flattais.

DE GAND. Oh! non; c'est toi qui meurs, bien que de nous deux je paraisse le plus malade.

RICHARD. Je suis plein de santé, je vis, je respire; et je te vois mourant.

DE GAND. Celui qui m'a créé sait que je te vois tout aussi malade que moi [illegible] ton royaume, [illegible] et toi, malade imprudent, [illegible] à ces mêmes médecins qui t'ont infligé [illegible]. Mille flatteurs [illegible] tout que celle de [illegible] qui de cette étroite [illegible] la ruine sur le pays tout entier. Oh! [illegible] ton aïeul [illegible] fils [illegible], il [illegible] toi [illegible]. Mon neveu, quand le monde entier serait soumis à tes lois, ce serait une honte que de donner ce royaume à bail; mais lorsque ce royaume est tout ce que tu possèdes au monde, n'est-ce pas le comble de l'infamie que de l'avilir à ce point? L'Angleterre est une propriété que tu exploites; tu n'en es plus le roi; tu as asservi ta souveraineté sous des entraves légales, et tu, —

RICHARD. Vieil insensé, tu te prévaux des priviléges de la maladie; tu pousses l'audace jusqu'à faire pâlir nos joues par ta morale glacée, et à chasser notre sang royal de sa résidence habituelle. J'en jure par la royale majesté de mon trône, si tu n'étais pas le frère du fils du grand Édouard, pour prix des libertés que vient de prendre ta langue, je ferais tomber de tes épaules ta tête insolente.

DE GAND. Fils de mon frère Édouard, parce que je suis le fils de son père Édouard, que ce ne soit pas pour toi une raison pour m'épargner. Semblable au pélican, tu as déjà fait couler ce sang, et tu t'en es abreuvé. Mon frère Gloster, âme loyale et candide, — Dieu lui fasse paix au séjour des bienheureux! — te servira de précédent, et prouverait au besoin que tu ne te fais pas scrupule de répandre le sang d'Édouard. Joins-toi à la maladie qui me mine en ce moment; que ta cruauté, venant en aide à la vieillesse, moissonne une fleur depuis longtemps flétrie. Meurs infâme, mais que ton infamie te survive! — que mes paroles deviennent plus tard ton supplice! Portez-moi sur mon lit, puis dans ma tombe; que ceux-là aiment la vie, à qui il reste encore affection et honneur. (*Il sort soutenu par quelques Serviteurs.*)

RICHARD. Et qu'ils meurent ceux qui n'ont plus en partage que la vieillesse et l'humeur chagrine, ces deux auxiliaires de la tombe, dont tu es affligé.

YORK. Que votre majesté n'impute ses paroles qu'à l'égarement de la maladie et de la vieillesse. Il vous aime, sur ma vie, et vous chérit à l'égal de Henri Hereford, s'il était ici.

RICHARD. C'est juste; vous dites vrai: son affection est comme celle d'Hereford; la mienne ressemble à la leur; les choses sont ce qu'elles doivent être.

Entre NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND. Sire, le vieux De Gand se recommande au souvenir de votre majesté.

RICHARD. Que dit-il maintenant?

NORTHUMBERLAND. Rien, tout est dit pour lui: sa langue est un instrument sans corde; parole, vie, tout est fini pour le vieux Lancastre.

YORK. Qu'York soit après lui le premier qui fasse banqueroute à la vie! Bien que la mort soit indigente, elle met un terme à de mortelles douleurs!

RICHARD. Les fruits les plus mûrs tombent les premiers; son tour est venu; il a fait son temps; nous devons achever notre pèlerinage: n'en parlons plus. — Songeons maintenant à la guerre d'Irlande. Il nous faut mettre à la raison ces têtus d'Irlandais, bêtes venimeuses qui vivent là où nul autre reptile ne saurait vivre[1]. Et comme cette entreprise va nécessiter des dépenses, pour en défrayer une partie, nous saisissons l'argenterie, le numéraire, les revenus et le mobilier que possédait notre oncle De Gand.

YORK. Jusques à quand garderai-je le silence? Jusques à quand le zèle et l'affection me feront-ils supporter l'injustice? Ni la mort de Gloster, ni le bannissement d'Hereford, ni les indignes traitements infligés à De Gand, ni les griefs de l'Angleterre, ni la rupture du mariage de l'infortuné Bolingbroke[2], ni les mépris dont j'ai moi-même été l'objet, rien n'avait jusqu'ici rembruni mon visage patient, ou contracté mon front en présence de mon souverain. — Je suis le dernier des fils du noble Édouard, de ces fils dont votre père, le prince de Galles, était l'aîné; à la guerre, il n'y eut jamais de lion plus terrible; pendant la paix, jamais agneau ne fut plus doux que ce jeune et royal prince, vous avez ses traits: car il vous ressemblait lorsqu'il avait votre âge; mais quand éclatait sa colère, c'était contre les Français, et non contre ses amis, ce que sa noble main dépen-

[1] C'est une antique tradition, à laquelle les paysans irlandais ajoutent une foi implicite, que saint Patrick délivra l'Irlande de toute espèce de reptiles venimeux.

[2] Bolingbroke, après son exil, s'étant réfugié à la cour de France, y reçut un bienveillant accueil, il fut même sur le point d'épouser la fille du duc de Berry, oncle du roi de France, mais Richard II y mit obstacle et fit rompre le mariage.

sait, elle l'avait conquis: et il ne gaspilla jamais le fruit des conquêtes de son père victorieux: ses mains étaient rougies, non du sang de ses proches, mais du sang des ennemis de sa race. O Richard! la douleur a déjà fait sur moi trop de ravages; sans cela, jamais je n'aurais établi une telle comparaison.

RICHARD. Eh bien! mon oncle, qu'avez-vous?

YORK. Sire, pardonnez-moi, s'il plaît à votre majesté; sinon, je me résigne à ne pas être pardonné. Eh quoi! vous voulez saisir et vous approprier les droits souverains et les biens d'Hereford exilé? De Gand n'est-il pas mort? Hereford n'est-il pas vivant? De Gand ne fut-il pas un sujet loyal? Hereford n'est-il pas un sujet fidèle? Le premier ne méritait-il pas d'avoir un héritier? Et n'a-t-il pas laissé pour héritier un fils plein de mérite? Enlever à Hereford ses droits, c'est briser les chartes et les priviléges consacrés par le temps: c'est vouloir que demain ne succède pas à aujourd'hui; c'est vouloir ne plus être vous-même; car à quel titre êtes-vous roi, si ce n'est par droit de primogéniture et de succession légitime? Je le déclare devant Dieu, et Dieu veuille que je ne dise pas vrai, si vous saisissez injustement les biens d'Hereford, si vous révoquez les lettres-patentes qui l'autorisent à revendiquer son héritage, si vous refusez de recevoir son hommage, vous amassez mille dangers sur votre tête; vous vous aliénez des milliers de cœurs qui vous sont attachés, et vous me ferez moi-même, tout patient que je suis, accueillir des pensées que réprouvent l'honneur et la fidélité.

RICHARD. Comme il vous plaira; quoi qu'il en soit, nous saisissons son argenterie, son numéraire, son mobilier et ses terres.

YORK. Je n'en serai pas témoin. Adieu, sire. Quelles seront les suites de tout ceci? Nul ne le sait, nul ne le peut dire; mais d'actes mauvais il ne saurait sortir rien de bon. *Il sort.*

RICHARD. Bushy, va sur-le-champ trouver le comte de Wiltshire; dis-lui de venir me trouver au palais d'Ely, afin de traiter cette affaire. Demain nous partons pour l'Irlande: et il est grand temps, sur ma parole. En notre absence, nous créons notre oncle York lord gouverneur d'Angleterre; car c'est un homme juste, et qui nous a toujours été attaché. — *A la Reine.* Venez, madame: demain, je pars: chassez loin de vous la tristesse: nous n'avons pas long-temps à rester ensemble. *Bruit de fanfares. Le Roi, la Reine, Bushy, Aumale, Green et Bagot sortent.*

NORTHUMBERLAND. Eh bien! messieurs, le duc de Lancastre est mort.

ROSS. Et vivant: car voilà son fils devenu duc.

WILLOUGHBY. Il en a le titre, et non la fortune.

NORTHUMBERLAND. L'un et l'autre seraient son partage si la justice avait son cours.

ROSS. Mon cœur est gros; mais il se brisera dans la contrainte du silence plutôt que de s'épancher dans un libre entretien.

NORTHUMBERLAND. Dites-nous votre pensée, et que la parole soit à jamais ravie à quiconque répéterait nos paroles pour vous nuire.

WILLOUGHBY. Ce que vous voulez dire est-il relatif au duc d'Hereford? S'il en est ainsi, parlez hardiment; je prête une oreille avide à tout ce qui peut lui être favorable.

ROSS. Je ne puis rien en sa faveur; en retour du patrimoine dont on le dépouille, je n'ai à lui offrir qu'une stérile pitié.

NORTHUMBERLAND. Par le ciel, c'est une honte de souffrir que de telles injures soient infligées à un prince du sang royal tel que lui et à tant d'autres rejetons d'un sang illustre dans ce royaume qui penche vers son déclin. Le roi n'est plus lui-même; il se laisse lâchement gouverner par des flatteurs, et sur leurs rapports dictés par la haine, des poursuites [illegible] contre nous, nos enfants, et nos héritiers.

ROSS. Il a surchargé le peuple de taxes exorbitantes, et il a perdu son affection; il a, pour de vieux différends, condamné les nobles à de grosses amendes, et s'est pareillement aliéné leurs cœurs.

WILLOUGHBY. Chaque jour on invente des exactions nouvelles, telles que blancs-seings, [illegible], et je ne sais quoi encore. [illegible], au nom du ciel, me dire ce que devient tout cet argent?

NORTHUMBERLAND. Les guerres ne l'ont point absorbé, car il n'a point fait la guerre; mais il a lâchement concédé ce que ses ancêtres avaient conquis les armes à la main; il a plus dépensé dans la paix qu'eux dans la guerre.

ROSS. Le comte de Wiltshire tient le royaume à ferme.

WILLOUGHBY. Le roi a fait banqueroute comme un marchand insolvable.

NORTHUMBERLAND. L'opprobre et la ruine planent sur lui.

ROSS. Malgré l'énormité de ses taxes, il n'a pas d'argent pour la guerre d'Irlande, et il faut qu'il dépouille le duc exilé.

NORTHUMBERLAND. Son noble parent. Roi dégénéré! Mais, messieurs, nous entendons mugir cette redoutable tempête, et nous ne cherchons aucun abri contre l'orage. Nous voyons le vent s'engouffrer dans nos voiles, et nous ne mettons pas en panne, et nous nous laissons tranquillement périr.

ROSS. Nous voyons le naufrage qui nous attend, et nous n'en écartons pas la cause, et nous ne faisons rien pour nous soustraire au danger.

NORTHUMBERLAND. Non, non; à travers les yeux creux de la mort, je vois poindre la vie; mais je n'ose dire combien est proche l'avénement de notre salut.

WILLOUGHBY. Faites-nous part de vos pensées, comme nous vous avons fait part des nôtres.

ROSS. Parlez avec assurance, Northumberland; vous et nous, nous ne faisons qu'un; en nous parlant, vos paroles ne seront véritablement que des pensées. Bannissez donc toute crainte.

NORTHUMBERLAND. Eh bien, écoutez-moi. — De Port-le-Blanc, petite baie de Bretagne, j'ai reçu la nouvelle que Henri Hereford, Reginald lord Cobham, le fils de Richard, comte d'Arundel, qui a rompu récemment avec le duc d'Exeter; son frère, ci-devant archevêque de Cantorbéry, sir Thomas Erpingham, sir John Ramston, sir John Norbery, sir Robert Waterton, et Francis Quoint, — tous bien approvisionnés par le duc de Bretagne, font voile en diligence vers l'Angleterre, avec huit grands vaisseaux et trois mille hommes de guerre. Leur intention est de prendre terre sous peu sur nos côtes septentrionales; peut-être même seraient-ils débarqués; mais ils attendent le départ du roi pour l'Irlande. Si donc nous voulons secouer notre joug servile, raviver l'aile brisée de notre patrie expirante, racheter la couronne avilie et mise en gage, effacer la poussière dont l'or de notre sceptre est maintenant couvert, et rendre à la majesté du trône son antique splendeur, partez sans délai, avec moi, pour Ravenspurg; mais si le courage vous manque, si la crainte vous arrête, restez, gardez-moi le secret; et je partirai seul.

ROSS. A cheval! à cheval! parlez de vos doutes à ceux qui ont peur.

WILLOUGHBY. Si mon cheval ne me fait pas défaut, je serai le premier arrivé. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent LA REINE, BUSHY et BAGOT.

BUSHY. Madame, votre majesté s'abandonne trop à la tristesse. Vous avez promis, en quittant le roi, d'écarter une homicide mélancolie et d'entretenir dans votre âme le calme et la sérénité.

LA REINE. Je l'ai promis pour plaire au roi; mais, à moins de me faire violence, je ne puis tenir ma promesse; et pourtant je ne sache pas que j'aie d'autre motif d'accueillir un hôte tel que la douleur, que ma séparation d'une société aussi chère que l'est pour moi celle de mon cher Richard. Toutefois, je ne sais, mais il me semble que la fortune me tient en réserve quelque malheur inconnu. Toute mon âme frissonne à l'idée d'une calamité qui n'est point encore; et je sens que ce qui m'attriste est quelque chose plus que de la douleur d'être séparée du roi mon époux.

BUSHY. Chaque parcelle de la douleur a vingt fantômes qui ressemblent à la douleur elle-même, mais qui ne la sont pas; car l'œil de la douleur, à travers le voile des larmes, décompose les objets, et dans un seul en voit mille; comme ces cristaux à facettes qui, vus de face, n'offrent qu'un tout confus, et qui, regardés obliquement, présentent des formes régulières et distinctes. C'est ainsi que considéré d'un point de vue oblique, le départ du roi, indépendamment de l'affliction qu'il vous cause, offre aux regards de votre majesté des sujets de douleur qui, en réalité, ne sont



GREEN. Le banni Bolingbroke a, de sa propre autorité, révoqué son exil, et il est arrivé. (Acte II, scène II, page 224.)

que de vains fantômes. Très-[illegible] reine, ne pleurez donc que le départ de votre époux : vous n'avez point d'autre sujet de larmes, ou si vous en voyez d'autres, c'est avec les yeux troublés de la douleur, qui pleure comme véritables des maux imaginaires.

LA REINE. C'est possible; mais quelque chose me dit intérieurement qu'il en est autrement. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher d'être triste; tellement triste que, — bien que ma pensée ne s'arrête sur aucun objet déterminé, — je ne sais quel poids accablant m'affaiblit et m'oppresse.

BUSHY. C'est uniquement, madame, l'œuvre de votre imagination.

LA REINE. Pas autre chose. Et toutefois, ces illusions sont d'ordinaire le résultat de quelque chagrin antérieur. Il n'en est pas ainsi de moi ; car je ne connais point de cause à la [illegible] qui m'afflige. C'est [illegible] je ne sais [illegible], c'est un mal indéfinissable.

Entre GREEN.

GREEN. Dieu garde votre majesté. — Je suis charmé de [illegible] que le roi n'est pas encore embarqué pour l'Irlande.

LA REINE. Pourquoi [illegible] il faut bien mieux espérer qu'il [illegible] de la célérité ; c'est [illegible]. Pourquoi donc espérez-vous qu'il n'est point embarqué?

GREEN. C'est que, [illegible], il aurait fait rebrousser chemin [illegible] l'espoir d'un ennemi qui, [illegible] le pied sur ce territoire. Le banni Bolingbroke a, de sa propre autorité, révoqué son exil, et il est arrivé [illegible] et les armes à la main.

LA REINE. [illegible] du ciel [illegible] !

GREEN. Il n'est que trop vrai, madame ; et ce qu'il y a de [illegible], lord Northumberland, son jeune fils Henri Percy, [illegible], Beaumont et Willoughby, avec tout ce qu'ils ont d'amis puissants, sont allés se réunir à lui.

BUSHY. Pourquoi n'avez-vous pas fait proclamer traîtres Northumberland et tous les révoltés, ses complices ?

GREEN. Nous l'avons fait ; sur quoi le comte de Worcester a brisé son bâton de commandement, a résigné ses fonctions, et tous les officiers de la maison du roi ont fui avec lui vers Bolingbroke.

LA REINE. Green, vous venez d'aider à l'accouchement de ma douleur, et Bolingbroke est le fils fatal qu'elle vient de mettre au monde. Mon âme est délivrée d'un fruit monstrueux dont elle était grosse, et moi, mère agonisante, à peine échappée aux souffrances maternelles, je vois s'accumuler calamité sur calamité, douleur sur douleur.

GREEN. Ne désespérez pas, madame.

LA REINE. Qui m'en empêchera ? Je veux désespérer et rompre à jamais avec l'Espoir décevant. C'est un flatteur, un parasite; il retient la main de la Mort prête à dénouer doucement les liens de la vie, dont l'Espoir imposteur prolonge l'agonie.

Entre YORK.

GREEN. Voici venir le duc d'York.

LA REINE. Une armure recouvre son corps affaibli par l'âge. Oh! quelle préoccupation est peinte dans ses traits! — Mon oncle, au nom du ciel, dites-nous des paroles consolantes.

YORK. Si j'en disais, je mentirais à ma pensée. Les consolations sont dans le ciel, et nous sommes sur la terre, où l'on ne trouve que contrariétés, soucis et chagrins. Votre époux est allé au loin conquérir, pendant que d'autres viennent le dépouiller jusque dans ses foyers. Il m'a laissé ici pour soutenir son royaume chancelant, moi qui, affaibli par l'âge, puis à peine me soutenir moi-même. — Maintenant est venue la crise que ses excès ont amenée ; c'est maintenant qu'il va mettre à l'épreuve les amis qui le flattaient!

[illegible] Imprimerie [illegible] W[illegible], [illegible], 46



RICHARD. Nous attendons, camarade, que ton genou fléchisse devant nous. (Acte III, scène III, page 229.)

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Milord, votre fils était parti avant que j'arrivasse.

YORK. Il est parti? — Allons, bien. — Que les choses suivent leur cours. — Les nobles se sont enfuis, le peuple est plein de froideur, et je crains qu'il ne se révolte en faveur d'Hereford. — (*Au Domestique.*) Rends-toi à Plashy; va trouver ma sœur Gloster; dis-lui de m'envoyer sur-le-champ mille livres sterling. — Tiens, prends mon anneau.

LE DOMESTIQUE. Milord, j'avais oublié de le dire à votre seigneurie. J'y ai passé aujourd'hui en me rendant ici; — mais je crains de vous affliger, si je vous dis le reste.

YORK. Qu'y a-t-il? parle.

LE DOMESTIQUE. Une heure avant mon arrivée, la duchesse était morte.

YORK. Que Dieu ait pitié de nous! un déluge de maux vient fondre à la fois sur ce malheureux pays! Je ne sais quel parti prendre. Plût à Dieu — sans qu'un acte de déloyauté m'eût attiré ce traitement, — que le roi eût pris ma tête en même temps que celle de mes frères[1]! — A-t-on expédié des dépêches pour l'Irlande? — Où trouverons-nous les fonds nécessaires à cette guerre? — Venez, ma sœur, — ma nièce[2], veux-je dire. Excusez-moi, je vous prie. — (*Au Domestique.*) Va chez moi; procure-toi des voitures, et transporte ici toutes les armes que tu y trouveras. (*Le Domestique sort.*) Messieurs, voulez-vous aller rassembler des troupes? Si je sais comment diriger les affaires embrouillées qui me tombent à présent sur les bras, je veux qu'on ne me croie jamais. Tous deux sont mes parents: — l'un est mon souverain; mes serments et mon devoir m'ordonnent de le défendre; l'autre est mon neveu, que le roi a traité injustement; ma conscience et les liens du sang m'ordonnent de lui faire rendre justice. Il faut pourtant prendre un parti. — (*A la Reine.*) Venez, ma nièce; je vais vous placer en un lieu de sûreté. — (*Au Lord.*) Allez réunir vos hommes, et venez me retrouver aussitôt au château de Berkley. Je devrais aussi me rendre à Plashy; — mais je n'en ai pas le temps. — Tout est en désordre; tout est abandonné au hasard. (*York et la Reine sortent.*)

BUSHY. Le vent est favorable pour porter des nouvelles en Irlande. Mais il n'en revient aucune. Lever des troupes en état de faire face à celles de l'ennemi, c'est pour nous chose impossible.

GREEN. D'ailleurs, notre intimité avec le roi nous désigne à la haine de ceux qui n'aiment pas le roi.

BAGOT. C'est-à-dire du peuple inconstant; car son amour, à lui, réside dans sa bourse; et quiconque la vide, par cela même lui remplit le cœur d'une haine acharnée.

BUSHY. Sous ce rapport, le roi est universellement condamné.

BAGOT. Au jugement de la multitude, nous le sommes pareillement, à cause de nos rapports intimes avec le monarque.

GREEN. Je vais sur-le-champ me réfugier dans le château de Bristol; le comte de Wiltshire y est déjà.

BUSHY. Je vais m'y rendre avec vous; car nous n'avons pas grand'chose à attendre du peuple, si ce n'est d'être mis en pièces par lui, comme un cerf par des chiens affamés. — (*A Bagot.*) Voulez-vous venir avec nous?

BAGOT. Non; je vais en Irlande rejoindre sa majesté. Adieu; si les présages du cœur ne sont pas vains, nous nous séparons ici tous trois pour ne jamais nous revoir.

BUSHY. Cela dépendra des succès qu'obtiendra York dans ses efforts pour repousser Bolingbroke.

GREEN. Hélas! le pauvre duc! il entreprend là une rude tâche! c'est comme s'il essayait de compter les sables du désert ou de boire l'Océan; pour un qui combattra pour lui, mille déserteront.

[1] Il y a ici une impropriété d'expression, fort [illegible] [illegible] York. [illegible] Gloster, à la mort [illegible] [illegible]

[2] York [illegible] qu'il vient de recevoir de la mort de sa sœur, [illegible] naturel qu'on reconnait la main du grand maître.

BUSHY. Adieu, pour la dernière fois, et pour toujours.
GREEN. Nous nous reverrons peut-être.
BAGOT. Jamais, je le crains. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

Les montagnes du Glostershire.

Arrivent BOLINGBROKE et NORTHUMBERLAND, accompagnés de leurs troupes.

BOLINGBROKE. Milord, à quelle distance maintenant sommes-nous de Berkley?

NORTHUMBERLAND. Croyez-moi, noble lord, je suis étranger ici, dans le Glostershire. Ces hautes et sauvages montagnes, ces chemins rudes et inégaux, allongent notre marche et doublent la fatigue. Il est vrai que votre agréable conversation a été comme un baume qui, ôtant à la route ce qu'elle avait de pénible, l'a rendue douce et délectable. Mais combien de Ravenspurg à Cotswold ce chemin devra paraître ennuyeux à Ross et à Willoughby, privés de votre compagnie, qui, je le déclare, a beaucoup allégé pour moi l'ennui du voyage! Il est vrai que pour charmer le leur, ils ont l'espoir de jouir du bienfait que je possède actuellement, et l'espoir du bonheur est presque aussi doux que le bonheur lui-même. Cet espoir, abrégeant leur route, fera pour eux ce qu'a fait pour moi votre noble compagnie.

BOLINGBROKE. Ma compagnie a beaucoup moins de prix que vos obligeantes paroles. Mais qui vient à nous?

Arrive HENRI PERCY.

NORTHUMBERLAND. C'est mon fils, le jeune Henri Percy, qui probablement vient de la part de mon frère Worcester. — Henri, comment se porte votre oncle?

PERCY. Je comptais, milord, avoir de vous des nouvelles de sa santé.

NORTHUMBERLAND. Quoi donc? n'est-il pas avec la reine?

PERCY. Non, milord; il a quitté la cour, brisé le bâton, insigne de ses fonctions, et licencié la maison du roi.

NORTHUMBERLAND. Quels ont été ses motifs? Il n'était pas dans ces dispositions-là lors du dernier entretien que nous avons eu ensemble.

PERCY. C'est parce que votre seigneurie a été proclamée traître. Il est allé à Ravenspurg offrir ses services au duc d'Hereford, et m'a envoyé dans la direction de Berkley, afin de m'assurer de la quantité des forces que le duc d'York a rassemblées sur ce point; après quoi j'ai ordre de me rendre à Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND. Avez-vous oublié le duc d'Hereford, mon enfant?

PERCY. Non, milord; car je ne puis avoir oublié ce que je n'ai jamais connu. Je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu.

NORTHUMBERLAND. Apprenez donc maintenant à le connaître : voici le duc.

PERCY. Mon gracieux lord, je vous offre mes services, tels que peut vous les offrir un jeune homme neuf et sans expérience, que le temps mûrira, et qui sera un jour à même de vous servir avec plus d'efficacité.

BOLINGBROKE. Je vous rends grâces, aimable Percy; croyez-moi, je m'estime heureux de posséder un cœur qui se souvient de ses amis : c'est le don le plus précieux que m'ait fait le ciel. Ma fortune, mûrissant avec votre affection, sera votre récompense. Mon cœur fait ce pacte avec vous; permettez à ma main de le sceller. *(Il lui tend la main.)*

NORTHUMBERLAND. Combien y a-t-il d'ici à Berkley, et quelle force y retient le vieux York avec ses hommes de guerre?

PERCY. Là-bas, près de ce bouquet d'arbres, est le château, défendu par trois cents hommes, à ce que j'ai ouï dire. Là sont renfermés les lords York, Berkley et Seymour; ce sont les seuls personnages de qualité qu'on y compte.

Arrivent ROSS et WILLOUGHBY.

NORTHUMBERLAND. Voici les lords Ross et Willoughby qui arrivent tout en nage et [illegible].

BOLINGBROKE. Soyez les bienvenus, milords. Je sais que votre affection s'attache aux pas d'un banni [illegible]. Je n'ai à vous offrir que de stériles remercîments; mais le moment viendra où, devenu plus riche, je pourrai dignement récompenser votre zèle et vos efforts.

ROSS. Votre présence, milord, est pour nous une récompense assez magnifique.

WILLOUGHBY. Et qui nous paye avec usure de toutes nos fatigues.

BOLINGBROKE. Recevez encore mes remercîments, cette monnaie du pauvre; jusqu'à ce que ma jeune fortune ait grandi, c'est à cela que je dois borner mes largesses. Mais qui vient à nous?

Arrive BERKLEY.

NORTHUMBERLAND. C'est milord de Berkley, si je ne me trompe.

BERKLEY. Milord d'Hereford, c'est à vous que s'adresse mon message.

BOLINGBROKE. Milord, je ne réponds qu'au nom de Lancastre. Je suis venu chercher ce nom en Angleterre, et il faut que je le trouve dans votre bouche, si vous voulez que je réponde à ce que vous pourrez me dire.

BERKLEY. Veuillez mieux me comprendre, milord; je n'ai l'intention de vous refuser aucun des titres qui vous sont dus. Je viens, milord, de quelque nom qu'il vous plaise d'être qualifié, je viens de la part du très-glorieux régent de ce royaume, le duc d'York, vous demander par quels motifs, profitant de l'absence du roi, vous venez troubler par la guerre civile la paix de votre patrie.

Arrivent YORK et sa Suite.

BOLINGBROKE. Il est inutile que vous vous chargiez de ma réponse : voici son altesse en personne. — *(Au duc d'York.)* Mon noble oncle!... *(Il met un genou en terre.)*

YORK. C'est ton cœur, et non ton genou, qui doit fléchir. Je ne vois là qu'un respect hypocrite et trompeur.

BOLINGBROKE. Mon gracieux oncle! —

YORK. Bah! bah! il n'y a pas de grâce ni d'oncle qui tienne. Je ne suis pas l'oncle d'un traître; et le mot grâce dans une bouche sacrilége est un mot profané. Comment, malgré l'arrêt qui te bannit, ton pied a-t-il osé toucher la poussière du sol d'Angleterre? Comment, foulant le sein paisible de la patrie, as-tu osé venir si loin, effrayant nos villages consternés par l'appareil de la guerre et des démonstrations hostiles que je méprise? Est-ce l'absence du souverain légitime qui t'a enhardi à venir? Jeune insensé, le roi est présent, et dans mon cœur loyal son autorité réside. Si j'avais en ce moment la vigueur de la jeunesse, comme le jour où le brave De Gand, ton père, et moi, nous dégageâmes le prince Noir, ce jeune Mars terrestre, des rangs de plusieurs milliers de Français, oh! comme ce bras, aujourd'hui paralysé par l'âge, aurait bientôt puni ton audace et châtié ton offense!

BOLINGBROKE. Mon gracieux oncle, faites-moi connaître ma faute. Quelle est sa nature et en quoi consiste-t-elle?

YORK. Elle est de la nature la plus grave : c'est une rébellion au premier chef, une trahison détestable. Tu es banni, et voilà que tu viens, avant que le temps de ton exil soit expiré, porter les armes contre ton souverain!

BOLINGBROKE. Ce fut Hereford qui fut banni en ma personne; c'est Lancastre qui revient maintenant. Mon noble oncle, je supplie votre altesse d'examiner mes torts d'un œil impartial. Vous êtes mon père; car il me semble voir revivre en vous le vénérable De Gand. Eh bien donc, ô mon père! souffrirez-vous qu'injustement condamné, je ne sois qu'un malheureux errant et vagabond? qu'on m'arrache violemment mes droits et mes titres souverains pour les donner à des parvenus indigents? Pourquoi suis-je né? Si mon cousin est roi d'Angleterre, en vertu du même titre je suis duc de Lancastre. Vous avez un fils, Aumale, mon noble parent. Si vous étiez mort le premier, et qu'il eût été opprimé comme moi, dans son oncle De Gand il eût trouvé un père qui eût épousé sa querelle et l'eût soutenue jusqu'au bout. On me défend de revendiquer ici mon patrimoine; et pourtant j'y suis autorisé par mes lettres patentes. Les biens de mon père ont été saisis et vendus, et le prix en est employé en dépenses sans utilité. Que vouliez-vous que je fisse? Je suis un sujet, et je réclame le bénéfice de la loi. On me refuse des procureurs; je suis donc obligé de venir en personne décliner mes titres à l'héritage de mes pères.

NORTHUMBERLAND. Le noble duc a été trop indignement traité.

ROSS. Il est de l'intérêt de votre altesse que justice lui soit rendue.

WILLOUGHBY. Des hommes de rien sont enrichis de ses dépouilles.

YORK. Lords d'Angleterre, écoutez-moi : — J'ai ressenti les injures de mon neveu, et j'ai employé tous mes efforts pour lui faire rendre justice; mais venir ainsi, les armes à la main, se faire à lui-même justice et poursuivre un but légitime par des moyens coupables, — cela ne se doit pas; et vous qui le soutenez en ceci, vous faites de la révolte, et vous êtes tous des rebelles.

NORTHUMBERLAND. Le noble duc a juré qu'il vient seulement réclamer ce qui lui appartient; c'est son droit, et ce droit, nous avons solennellement juré de l'appuyer; et qu'il dise à jamais adieu au bonheur, celui qui enfreindra ce serment!

YORK. Allons, je vois quelle sera l'issue de cette prise d'armes. Je ne puis y remédier, je l'avoue; car les moyens qui m'ont été laissés sont trop faibles; mais si j'en avais le pouvoir, j'en jure par celui qui m'a donné la vie, je vous ferais tous arrêter et vous obligerais d'implorer la clémence du roi; mais puisque je n'en ai pas la force, sachez que mon intention est de rester neutre. Sur ce, adieu, — à moins pourtant qu'il ne vous plaise d'entrer dans le château et de vous y reposer cette nuit.

BOLINGBROKE. Mon oncle, nous acceptons votre offre; mais il faut que votre altesse consente à nous accompagner au château de Bristol, occupé, dit-on, par Bushy, Bagot et leurs complices, ces chenilles de l'État, dont je veux purger le pays, et que j'ai juré de détruire.

YORK. Il est possible que j'aille avec vous. — Toutefois, je veux y réfléchir; car j'hésite à enfreindre les lois de mon pays. Vous n'êtes pour moi ni des amis, ni des ennemis; toutefois, soyez les bienvenus. Le mal est sans remède; je n'y veux plus songer. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Un camp dans le pays de Galles.

Arrivent SALISBURY et UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Milord de Salisbury, nous avons attendu dix jours; c'est à grand'peine que nous avons pu retenir nos compatriotes; et cependant nous n'apprenons aucune nouvelle du roi; c'est pourquoi nous allons nous disperser. Adieu.

SALISBURY. Attendez encore un jour, loyal Gallois; le roi a placé en vous toute sa confiance.

LE CAPITAINE. L'opinion générale est que le roi est mort; nous ne voulons plus attendre. Dans nos campagnes, les lauriers sont tous flétris, et des météores portent l'épouvante parmi les étoiles fixes du ciel. La lune au pâle visage montre à la terre sa face couleur de sang, et des prophètes au corps amaigri annoncent tout bas de redoutables changements; le front des riches est soucieux; les scélérats bondissent de joie; les premiers, dans la crainte de perdre ce qu'ils possèdent; les autres, dans l'espoir de s'enrichir par le pillage et la guerre. Ces signes sont les avant-coureurs de la mort ou de la chute des rois. — Adieu; mes compatriotes sont partis et ont pris la fuite, dans la ferme conviction que Richard, leur roi, est mort. (*Il s'éloigne.*)

SALISBURY. Ah! Richard! le cœur oppressé de tristesse, je vois ta gloire, pareille à une étoile filante, tomber du firmament sur la terre. Ton soleil se couche en pleurant dans l'occident solitaire, annonçant les orages, les malheurs et les troubles que l'avenir recèle. Tes amis désertent et volent au-devant de tes ennemis, et tout se réunit contre ta fortune. (*Il s'éloigne.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le camp de Bolingbroke devant Bristol.

Arrivent BOLINGBROKE, YORK, NORTHUMBERLAND, PERCY, WILLOUGHBY, ROSS, des Officiers amenant BUSHY et GREEN prisonniers.

BOLINGBROKE. Faites approcher ces hommes. — Bushy, et vous, Green, je ne veux pas torturer vos âmes, qui vont tout à l'heure être séparées de vos corps, en vous reprochant trop sévèrement les crimes de votre vie : cela ne serait pas charitable. Néanmoins, comme je veux laver mes mains de votre sang, je vais ici, devant tous, exposer quelques-uns des motifs qui ont nécessité votre mort. Vous avez perverti un prince, un roi illustre, que sa naissance et la nature avaient si noblement partagé; vous l'avez perverti et complétement défiguré. Vos débauches ont en quelque sorte établi un divorce entre la reine et lui. Grâce à vous, elle s'est vue dépossédée de la couche royale; et des pleurs arrachés par vos coupables outrages ont sillonné les joues d'une reine charmante. Moi-même, prince par ma fortune et ma naissance, proche parent du roi, et qui possédais son affection jusqu'au jour où vous l'avez abusé sur mon compte, — j'ai courbé la tête sous vos outrages; Anglais, j'ai respiré l'air de l'étranger et mangé le pain amer de l'exil, pendant que vous vous engraissiez de mon patrimoine, que vous détruisiez mes parcs, que vous abattiez les arbres de mes forêts, effaciez de mes fenêtres mes armoiries, faisiez disparaître mes écussons et ne laissiez de moi aucun signe, — sauf l'opinion publique et ce sang qui coule dans mes veines, — auquel on pût reconnaître en moi un gentilhomme. Ces motifs, auxquels j'aurais pu en ajouter deux fois autant, vous condamnent à mort. — Qu'on les livre au bourreau et à la main du trépas.

BUSHY. Le coup de la mort m'est plus agréable que ne l'est à l'Angleterre la présence de Bolingbroke. — Milords, adieu.

GREEN. Ce qui me console, c'est que le ciel recevra nos âmes et punira l'injustice par les tourments de l'enfer.

BOLINGBROKE. Milord Northumberland, veillez à ce qu'ils soient exécutés. (*On emmène les prisonniers, Northumberland les suit.*)

BOLINGBROKE, *continuant, à York.* Mon oncle, vous dites que la reine est dans votre château. Au nom du ciel, qu'elle soit bien traitée : dites-lui que je lui envoie l'hommage de mes respects; ayez spécialement soin que mon message lui soit rendu.

YORK. J'ai dépêché vers elle un gentilhomme de ma maison, avec une lettre où je lui fais part de tous vos sentiments pour elle.

BOLINGBROKE. Je vous en remercie, mon cher oncle. — Messieurs, partons. Allons combattre Glendower et ses complices; à l'œuvre encore pendant quelque temps; après quoi, nous aurons congé. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Le pays de Galles au bord de la mer; un château dans le lointain.

Fanfares; bruit de tambours et de trompettes. Arrivent LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMALE et des Soldats.

RICHARD. C'est, dites-vous, le château de Barkloughly qu'on découvre là-bas?

AUMALE. Oui, sire. Comment votre majesté trouve-t-elle l'air qu'on respire ici, après avoir été si longtemps ballottée sur les flots en courroux?

RICHARD. Il est impossible que je ne l'aspire pas avec délices. Peu s'en faut que je ne pleure de joie de me retrouver encore une fois dans mon royaume. — Terre chérie, je te salue, bien que des rebelles te déchirent le sein avec les pieds de leurs chevaux : comme une mère qui, longtemps séparée de son enfant, joyeuse de le revoir, pleure et sourit tout ensemble; de même les larmes aux yeux, et le sourire sur les lèvres, ô terre bien-aimée! je te salue et te caresse de mes royales mains. Terre amie, ne nourris pas les ennemis de ton roi, refuse tes dons à leurs sens affamés; pour entraver la marche des traîtres qui d'un pied usurpateur osent fouler ton sein, jette sur leur chemin tes araignées gonflées de tes poisons, tes crapauds hideux et lourds. Ne fais naître sous les pas de mes ennemis que des épines et des orties; et quand sur ton sein ils voudront cueillir une fleur, commets à sa garde une vipère dont la langue fourchue perce d'un trait mortel les ennemis de ton souverain. — Ne riez pas, milords, ne prenez pas cette apostrophe pour le langage d'un insensé. Cette terre aura du sentiment, ses pierres se transformeront en soldats armés, avant que son roi fléchisse devant les armes criminelles de la rébellion.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Sire, ne craignez rien; le Dieu qui

vous a fait roi, saura vous maintenir roi en dépit de tout. Les moyens que présente le ciel, il faut les saisir, et non les négliger. Autrement, si le ciel veut, et que nous ne voulions pas, nous repoussons les offres du ciel, nous refusons les moyens de secours et de salut.

AUMALE. Sire, il veut dire que nous sommes trop indolents, tandis que Bolingbroke, grâce à notre sécurité, grandit en puissance et recrute des partisans.

RICHARD. Décourageant cousin! ne sais-tu pas que lorsque l'œil pénétrant du ciel disparaît à l'occident et va éclairer le monde qui est sous nos pieds, c'est alors que se mettent en campagne les voleurs et les brigands, consommant dans l'ombre leurs meurtres et leurs attentats sanguinaires? Mais sitôt que, reparaissant à l'horizon de ce globe terrestre, l'astre du jour embrase à l'orient les cimes altières de la forêt, et darde sa lumière dans tous les repaires du crime, alors, les meurtres, les trahisons et les forfaits détestés, n'ayant plus pour se couvrir le manteau de la nuit, restés nus et à découvert, sont épouvantés de se voir. Ainsi, quand ce voleur, ce traître, ce Bolingbroke, qui s'est donné carrière dans la nuit, pendant la tournée que nous avons faite aux antipodes, quand il nous verra remonter sur notre trône oriental, il rougira de ses trahisons; il ne pourra soutenir l'éclat du jour, et vous le verrez, effrayé de lui-même, trembler à la vue de son crime. Tous les flots de l'orageux Océan ne sauraient effacer du front d'un roi l'onction sainte : la parole des mortels ne saurait déposer le représentant élu par le Seigneur. A chacun des soldats que Bolingbroke a réunis pour lever le fer contre notre couronne d'or, Dieu, pour défendre Richard, oppose et entretient à sa céleste solde un ange immortel. Or, si les anges combattent, les faibles humains doivent succomber; car le ciel défend toujours le bon droit.

Arrive SALISBURY.

RICHARD, *continuant*. Soyez le bienvenu, milord : à quelle distance sont vos forces?

SALISBURY. Ni plus près ni plus loin, sire, que ne l'est ce faible bras. Le découragement guide ma langue et ne me laisse articuler que des paroles de désespoir. Je crains, sire, que le retard d'un jour n'ait couvert d'un voile funèbre vos beaux jours ici-bas. Oh! rappelez le jour d'hier, faites revenir le temps sur ses pas, et vous aurez à vos ordres douze mille combattants. Le jour d'aujourd'hui, ce jour malheureux, arrivant trop tard, vous fait perdre à la fois bonheur, amis, fortune, royaume. Car tous les Gallois, sur la nouvelle de votre mort, ou sont allés rejoindre Bolingbroke, ou sont dispersés et en fuite.

AUMALE. Rassurez-vous, sire. Pourquoi cette pâleur sur le front de votre majesté?

RICHARD. Tout à l'heure encore rayonnait sur mon visage le sang de vingt mille hommes; et voilà qu'ils se sont enfuis; et jusqu'à ce que j'aie recouvré une quantité égale de sang, n'est-il pas naturel que je porte sur mon front la pâleur de la mort? Quiconque veut assurer son salut s'enfuit d'auprès de moi; car le temps a jeté un crêpe sur mon orgueil.

AUMALE. Rassurez-vous, sire; rappelez-vous qui vous êtes.

RICHARD. Je l'avais oublié! Ne suis-je pas roi? Éveille-toi, majesté indolente. Tu dors! le nom du roi n'en vaut-il pas quarante mille? Arme-toi, mon nom, arme-toi! un vil sujet ose attaquer ta gloire. — N'abaissez point ainsi vos regards vers la terre, vous, favoris d'un roi. Ne sommes-nous pas grands? que nos pensées soient grandes. Je sais que mon oncle York a des forces suffisantes pour nous faire triompher. Mais qui s'avance vers nous?

Arrive SCROOP.

SCROOP. Que le ciel vous accorde, sire, plus de joie et de bonheur que [illegible] ne peut vous en annoncer.

RICHARD. Mon oreille est ouverte, et mon cœur est préparé. Tu ne peux m'annoncer, au pis aller, que la perte de biens terrestres. Parle, ai-je perdu mon royaume? c'était le souci de ma vie, et quel mal y a-t-il à être délivré d'un souci? Bolingbroke aspire-t-il à être aussi grand que nous? il ne sera pas plus grand. S'il sert Dieu, nous le servons aussi, [illegible] lui ressemblerons. Est-ce que nos sujets se révoltent? nous n'y pouvons rien. Ils ont parjuré envers Dieu aussi bien qu'envers nous. Tu peux m'annoncer malheur, ruine, destruction, [illegible]; le pire, c'est la mort, et il faut que la mort ait son jour.

SCROOP. Je suis charmé de voir votre majesté si bien préparée à entendre de fâcheuses nouvelles. Tel qu'un subit orage qui fait déborder les rivières au flot d'argent, en sorte qu'on croirait que le monde va se fondre en eau; telle, franchissant ses limites, la fureur de Bolingbroke a couvert le pays épouvanté d'acier dur et brillant, et de cœurs plus durs que l'acier. Les vieillards à la barbe blanchie ont armé d'un casque leur tête chauve contre votre majesté; les adolescents, s'efforçant de grossir leur voix féminine, couvrent leurs membres délicats d'une pesante armure pour attaquer votre couronne. Il n'est pas jusqu'aux prêtres qui ne s'exercent à bander l'if doublement fatal[1] de leurs arcs, pour s'en servir contre vous. Les femmes elles-mêmes, quittant leur quenouille, ont saisi une lance rouillée, et menacent votre trône; jeunes et vieux se révoltent, et tout va plus mal que je ne saurais dire.

RICHARD. Tu ne débites que trop bien une aussi mauvaise nouvelle. Où est le comte de Wiltshire? où est Bagot? qu'est devenu Bushy? où est Green? Comment ont-ils laissé ce dangereux ennemi s'avancer paisiblement sur notre territoire? Si je suis vainqueur, leurs têtes me le payeront. Je gage qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

SCROOP. Ils ont effectivement fait leur paix avec lui, sire.

RICHARD. O les scélérats! les vipères! damnés sans rédemption! chiens couchants, prêts à lécher la main du premier venu! serpents qui me percent le sein sur lequel je les avais réchauffés. Trois Judas, dont chacun est trois fois pire que Judas! ils ont fait leur paix! Que l'enfer redoutable fasse éternellement la guerre à leurs âmes impures pour châtier ce forfait.

SCROOP. Je vois que la douce affection, changeant de nature, se tourne en haine mortelle; rétractez la malédiction lancée contre leurs âmes. Leur paix est faite, mais c'est leur tête qui l'a payée : ceux que vous venez de maudire ont reçu de la mort le coup décisif, et sont gisants dans la fosse.

AUMALE. Eh quoi! Bushy, Green, et le comte de Wiltshire sont morts!

SCROOP. Oui, tous trois, à Bristol, ont eu la tête tranchée.

AUMALE. Où est le duc, mon père, avec ses troupes?

RICHARD. Qu'importe où il est! qu'on ne me parle plus de consolation. Parlons de tombeaux, de vers et d'épitaphes; que la poussière nous tienne lieu de papier, et avec les larmes de nos yeux écrivons la douleur sur le sein de la terre; choisissons nos exécuteurs testamentaires, et dictons nos dernières volontés. Je me trompe, — qu'avons-nous à léguer? à moins que nous ne léguions à la terre un cadavre détrôné. Nos biens, vos vies, tout ce que nous possédons, appartient à Bolingbroke; il n'est rien que nous puissions dire nôtre, rien, si ce n'est la mort; et ce chétif morceau d'argile qui sert à recouvrir nos os. Au nom du ciel, asseyons-nous à terre, et comptons de lamentables histoires de la mort des rois, les uns déposés, d'autres tués à la guerre; ceux-ci poursuivis par les spectres de ceux qu'ils avaient détrônés, d'autres empoisonnés par leurs femmes, d'autres égorgés dans leur sommeil, tous mourant de mort violente. — Car dans la circonférence de cette couronne fragile qui ceint le front mortel d'un roi, la mort a établi sa cour; c'est là que sa railleuse ironie insulte à sa grandeur et se rit de sa magnificence. Elle lui accorde un peu de temps et d'espace, pour jouer au monarque, se faire craindre, et tuer les gens de ses regards; elle le gonfle d'égoïsme et d'un vain orgueil, lui laissant croire que cette enveloppe de chair qui abrite notre vie est un impénétrable airain; et après s'être ainsi amusée quelque temps de sa vanité, un moment arrive où, armée d'une chétive épingle, elle traverse de part en part sa forteresse; — et adieu le roi! — Couvrez vos têtes, et n'insultez pas à un être de chair et de sang par les démonstrations d'un respect ridicule; mettez de côté les hommes traditionnels, l'étiquette et les cérémonies; jusqu'à présent vous vous êtes mépris sur mon compte. Comme vous, je vis de pain, je ressens les besoins et la douleur; je ne puis me passer d'amis; soumis à toutes ces nécessités, comment pouvez-vous me dire que je suis roi?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Sire, l'homme sage, au lieu de déplorer tranquillement ses malheurs, s'occupe sur-le-champ à en prévenir de nouveaux. La peur ôte la vigueur; craindre

[1] Fatal par la qualité venimeuse de son bois et par l'emploi homicide auquel on le fait servir en le transformant en arc meurtrier.

l'ennemi, c'est augmenter ses forces de toute l'étendue de notre faiblesse; votre folle douleur est une arme que vous tournez contre vous-même. Combattez, au risque de périr; en combattant, c'est le pire qui peut vous arriver, et ce danger, la peur ne vous en sauverait pas; combattre et mourir, c'est tuer celui qui nous tue; craindre la mort n'aboutit qu'à mourir lâchement.

AUMALE. Mon père a des troupes sous ses ordres; informez-vous de lui, et d'un membre apprenez à former un corps.

RICHARD. Tes reproches sont justes. — Orgueilleux Bolingbroke, je vais me mesurer avec toi, et ce jour décidera notre destinée. Cet accès de peur est dissipé; c'est une tâche facile, que de reprendre son bien. Dis-moi, Scroop, où est notre oncle avec ses troupes? Que tes paroles soient consolantes, bien que ton air soit sombre.

SCROOP. On juge par l'aspect du ciel du temps qu'il fera; de même vous pouvez juger, à la tristesse peinte dans mes regards, que je n'ai que de fâcheuses nouvelles à vous dire. Je fais l'office de bourreau; je vous verse la douleur goutte à goutte, afin de reculer le moment où je dois frapper le coup le plus cruel. — Votre oncle York s'est réuni à Bolingbroke; toutes vos forteresses du Nord se sont rendues à lui; et dans le sud, toute votre noblesse a pris les armes pour défendre sa cause.

RICHARD. Tu en as dit assez. — (*A Aumale.*) Je t'en veux, cousin, de m'avoir fait quitter la route du désespoir dans laquelle j'étais heureux de marcher! Qu'en dis-tu maintenant? quelle consolation nous reste? Par le ciel, je haïrai éternellement quiconque viendra me parler encore de consolation. Allons au château de Flint; j'y veux mourir de ma douleur; un roi esclave de l'adversité saura lui obéir en roi. Que l'on congédie les troupes qui me restent; qu'elles aillent cultiver un champ qui offre quelque espoir de récolte; pour moi il ne m'en reste plus. Que nul n'essaye de changer ma résolution; tout conseil serait vain:

AUMALE. Sire, un mot.

RICHARD. Il m'offense doublement celui dont la langue me blesse de ses flatteries: congédiez ceux qui me suivent; qu'ils s'éloignent. Partons; passons de la nuit de Richard au jour brillant de Bolingbroke. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Le pays de Galles. — Une plaine devant le château de Flint.

Arrivent, tambour battant, enseignes déployées, BOLINGBROKE et ses Troupes, YORK, NORTHUMBERLAND, et autres.

BOLINGBROKE. Ainsi cet avis nous apprend que les Gallois sont dispersés, et que Salisbury est allé rejoindre le roi, récemment débarqué sur cette côte avec quelques amis.

NORTHUMBERLAND. Voilà une bonne et agréable nouvelle, milord; Richard est venu non loin d'ici cacher sa tête.

YORK. Il serait plus séant au lord Northumberland de dire le roi Richard. — Malheur au jour où le roi légitime serait obligé de cacher sa tête!

NORTHUMBERLAND. Votre altesse me juge mal; je n'ai omis son titre que pour abréger.

YORK. Il fut un temps où cette liberté aurait pu vous coûter cher, et où le roi aurait bien pu, en retour de cette abréviation, vous raccourcir de toute la tête.

BOLINGBROKE. Mon oncle, n'interprétez pas les choses plus mal que vous ne le devez.

YORK. Mon neveu, ne poussez pas les choses plus loin que vous ne le devez, autrement vous pourriez vous méprendre. Le ciel est au-dessus de vous.

BOLINGBROKE. Je le sais, mon oncle; aussi je ne m'oppose point à sa volonté. — Mais qui vient ici?

Arrive PERCY.

BOLINGBROKE, *continuant*. Eh bien, Henri, est-ce que cette forteresse ne veut pas se rendre?

PERCY. Une garnison royale, milord, vous en défend l'entrée.

BOLINGBROKE. Une garnison royale! Je ne pense pas qu'elle renferme un roi.

PERCY. Oui, milord, elle renferme un roi. Derrière cette enceinte de chaux et de pierre est le roi Richard, et avec lui sont lord Aumale, lord Salisbury, sir Stephen Scroop, ainsi qu'un ecclésiastique vénérable dont j'ignore le nom.

NORTHUMBERLAND. C'est sans doute l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE, *à Northumberland*. Noble lord, avancez-vous vers les massifs remparts de cette antique forteresse. Que l'airain de la trompette annonce à ses vieilles murailles l'arrivée d'un parlementaire, et portez au roi ce message: — Henri Bolingbroke baise à deux genoux la main du roi Richard, et envoie l'hommage de son allégeance et de sa fidélité à sa royale personne; je suis venu ici pour déposer à ses pieds mes armes et ma puissance, à condition qu'on m'accordera pleinement la révocation de mon exil et la restitution de mes biens; sinon, j'userai de tous mes avantages, j'abattrai la poussière avec une pluie de sang, coulant des blessures des Anglais égorgés. Il en coûterait beaucoup au cœur de Bolingbroke de noyer dans le sang la face fleurie de ce beau royaume de Richard; ce qui le prouve, c'est l'humble démarche qu'il fait en ce moment. Allez lui porter ces paroles pendant que nous marcherons sur le tapis verdoyant de cette plaine. (*Northumberland s'avance vers la forteresse, précédé d'un trompette.*)

BOLINGBROKE, *continuant*. Marchons sans faire entendre le bruit menaçant des tambours, afin que du haut de ces créneaux en ruines, le roi prête une oreille attentive à nos propositions conciliantes. Je ne sais, mais il me semble que la lutte entre le roi Richard et moi ne serait pas moins terrible que celle de deux éléments ennemis, l'eau et le feu, alors que leur choc formidable ébranle les profondeurs des cieux. Qu'il soit le feu, je serai l'eau. Que la fureur soit son partage, pendant que moi, je ferai pleuvoir mon onde sur la terre, sur la terre et non sur lui. Avançons, et observons la contenance de Richard.

Une trompette sonne; une autre lui répond de l'intérieur de la forteresse. Fanfare. On voit paraître sur les remparts LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMALE, SCROOP et SALISBURY.

YORK. Tenez, voici le roi Richard lui-même qui paraît; ainsi le soleil irrité montre son front rougissant à la porte enflammée de l'Orient, quand il voit les nuages jaloux s'efforcer d'obscurcir sa gloire, et souiller sa route brillante dans son passage à l'Occident. Et toutefois sa mine est celle d'un roi; voyez comme son regard, pareil à celui de l'aigle, éclaire l'imposante majesté de son visage. Hélas! ce serait pitié que le moindre dommage vînt souiller tant d'éclat et de beauté!

RICHARD, *à Northumberland*. Tu nous vois confondu d'étonnement; nous attendions, immobile, que ton genou respectueux fléchît devant nous, car nous nous regardions comme ton légitime roi. Si nous le sommes, comment tes genoux osent-ils oublier le devoir que leur impose notre auguste présence? Si nous ne le sommes pas, montre-nous l'ordre de Dieu qui nous a retiré notre emploi; car, nous le savons avec certitude, nulle main de chair et d'os ne saurait se saisir de notre sceptre sans se rendre coupable de profanation, de vol, d'usurpation. Tu t'imagines peut-être que tous, à ton exemple, nous ont retiré leur affection et se sont séparés de nous, que nous sommes abandonné et sans amis; mais apprends que mon maître, le Dieu tout-puissant, rassemble dans les nuages, en notre faveur, des armées de fléaux pestilentiels qui frapperont vos enfants encore à naître, ô vous qui levez contre moi vos mains vassales, et menacez la gloire de ma noble couronne. Dis à Bolingbroke, car c'est lui sans doute que je vois là-bas, que chaque pas qu'il fait sur mon territoire est une criminelle trahison. Il est venu ouvrir le testament de la guerre sanglante; mais avant qu'il possède en paix la couronne, objet de ses vœux, dix mille crânes sanglants attristeront les regards de l'Angleterre, feront rougir d'indignation son doux et blanc visage, et abreuveront de sang anglais l'herbe de ses prairies.

NORTHUMBERLAND. Nous préserve le roi du ciel que notre souverain le roi soit exposé aux attaques mortelles de ses propres sujets! Votre trois fois noble cousin, Henri Bolingbroke, vous baise humblement la main, et jure par la tombe honorée qui recouvre les ossements de vos royaux ancêtres à tous deux, par la royale illustration de vos deux sangs, qui prennent leur cours à la même source glorieuse, et par le bras inhumé du belliqueux Gand, et par sa propre gloire et son honneur personnel, qui vaut à lui seul tous les serments, il jure, dis-je, que son arrivée n'a d'autre but que de revendiquer son royal héritage, et de vous demander à genoux la révocation immédiate de son exil. Si votre ma-

jesté lui accorde ces deux choses, il va condamner à la rouille ses armes brillantes, fera rentrer dans l'étable ses coursiers bardés de fer, et se vouera cordialement et fidèlement au service de votre majesté. Il jure, foi de prince, que sa demande est juste; et moi, foi de gentilhomme, je le crois.

RICHARD. Northumberland, écoute; — voici ce que répond le roi : — Son noble cousin est ici le bienvenu. Toutes ses demandes sont légitimes, et lui seront accordées sans contestation. Avec toute l'urbanité dont tu es capable, transmets-lui mes affectueux compliments. (*A Aumale.*) Nous nous avilissons, cousin, n'est-ce pas, par un maintien aussi humble et des paroles si amicales? Faut-il rappeler Northumberland, envoyer un défi au traître, et puis mourir?

AUMALE. Non, sire; combattons avec des paroles conciliantes jusqu'à ce que le temps nous donne des amis, et que nos amis nous offrent le secours de leur épée.

RICHARD. O Dieu! ô Dieu! Faut-il que ma bouche, après avoir prononcé contre cet homme un rigoureux arrêt de bannissement, le révoque aujourd'hui avec des paroles bienveillantes! Oh! que ne suis-je aussi grand que ma douleur, ou moins grand que mon nom! Oh! que ne puis-je oublier ce que j'ai été! ou ne plus me rappeler ce qu'il faut maintenant que je sois! Gonfle-toi, cœur orgueilleux; tu as raison de battre, après tous les outrages dont mes ennemis nous accablent.

AUMALE. Northumberland revient de la part de Bolingbroke.

RICHARD. A présent, que doit faire le roi? se soumettre? le roi se soumettra. Veut-on le déposer? le roi s'y résigne. Veut-on qu'il renonce au nom de roi? au nom de Dieu, qu'on le lui ôte. Je suis prêt à échanger mes joyaux contre un rosaire, mon somptueux palais contre un ermitage, mes brillants habits contre les vêtements de l'indigence, mes coupes ciselées contre un plat de bois, mon sceptre contre un bâton de pèlerin, mes sujets contre une paire de saints sculptés, et mon vaste royaume contre un étroit tombeau, une tombe chétive et obscure. — Oh! qu'on m'enterre sur le grand chemin, sur la route la plus fréquentée, où les pieds de mes sujets puissent fouler à toute heure la tête de leur souverain; car, de mon vivant, ils foulent aux pieds mon cœur; et pourquoi pas ma tête, une fois enterré? Aumale, tu pleures; tu as le cœur sensible, mon cousin. Eh bien! veux-tu que nous versions une pluie de ces larmes qu'on méprise, et qu'y joignant l'ouragan de nos soupirs, nous couchions les récoltes, et mettions la famine dans cette terre rebelle? Ou bien, nous faisant un amusement de nos douleurs, veux-tu que nous employions nos larmes à quelque usage intéressant? Par exemple, nous pouvons les faire tomber toujours sur la même place, jusqu'à ce qu'elles nous aient creusé en terre deux tombeaux sur lesquels nous graverions ces mots : *Ci gisent les deux cousins qui, à force de pleurs, ont eux-mêmes creusé leur tombe.* Cela ne serait-il pas charmant? — Allons, je vois que je déraisonne et que tu te moques de moi. — Très-puissant prince, milord Northumberland, que dit le roi Bolingbroke? Sa majesté veut-elle bien permettre à Richard de vivre jusqu'à ce que Richard meure? Ton genou fléchit, et Bolingbroke dit oui.

NORTHUMBERLAND. Sire, il vous attend dans la cour inférieure pour s'entretenir avec vous. Que votre majesté veuille bien descendre.

RICHARD. Je descends, je descends, je descends comme un autre Phaéton, inhabile à guider des coursiers indociles. (*Northumberland retourne vers Bolingbroke.*)

RICHARD, *continuant.* Dans la cour inférieure! Inférieure [illegible] s'abaisse à venir à la voix d'un traître, et à lui sourire avec bienveillance. Dans la cour inférieure? Descendons! abaissons le monarque et sa cour! Les hiboux jettent leur cri funèbre là où devrait chanter l'alouette en montant vers les cieux. (*Tous se retirent des remparts.*)

BOLINGBROKE. Que dit sa majesté?

NORTHUMBERLAND. La douleur et le chagrin poignant lui font tenir des discours sans suite, comme le ferait un insensé; néanmoins, il vient.

Arrivent LE ROI RICHARD et les Seigneurs de sa suite.

BOLINGBROKE. Écartez-vous tous, et rendez à sa majesté les respects qui lui sont dus. — (*Il met un genou en terre.*) Mon gracieux souverain!

RICHARD. Mon beau cousin, vous déshonorez votre auguste genou en lui faisant baiser la terre, orgueilleuse d'une telle faveur. Je préférerais la certitude de votre affection à ces démonstrations qui me déplaisent. Debout, mon cousin, debout! Bien que votre genou s'incline aussi bas, votre cœur est haut, je le sais; il s'élève au moins à cette hauteur. (*Il porte la main sur sa tête.*)

BOLINGBROKE. Mon gracieux souverain, je ne viens que réclamer ce qui m'appartient.

RICHARD. Ce qui est à vous, vous appartient, et je suis à vous, moi, et tout le reste.

BOLINGBROKE. Soyez à moi, mon redouté seigneur, autant que mes fidèles services auront mérité votre affection.

RICHARD. Vous êtes très-méritant. Ils méritent de posséder, ceux qui, pour obtenir, savent employer le moyen le plus sûr et le plus prompt. — (*A York.*) Mon oncle, donnez-moi votre main : allons, séchez vos larmes; les larmes prouvent l'affection, mais elles ne remédient à rien. — (*A Bolingbroke.*) Mon cousin, je suis trop jeune pour être votre père, bien que vous soyez d'âge à être mon héritier. Ce que vous voulez avoir, je vous le donnerai, et de grand cœur; car force nous est de faire ce que la nécessité nous impose. Allons à Londres; — le voulez-vous, mon cousin?

BOLINGBROKE. Oui, sire.

RICHARD. Alors, je ne dois pas dire : — Non. (*Fanfare. Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Langley. — Les jardins du duc d'York.

Arrivent LA REINE et DEUX DAMES de sa suite.

LA REINE. A quel amusement nous livrerons-nous dans ce jardin pour chasser les pénibles pensées qui m'obsèdent?

PREMIÈRE DAME. Madame, nous jouerons aux boules.

LA REINE. Cela me fera penser que le monde est plein d'aspérités, et que ma fortune s'écarte de la bonne route.

PREMIÈRE DAME. Madame, nous danserons.

LA REINE. Mes jambes ne sauraient observer la mesure dans le plaisir, quand mon pauvre cœur n'en garde point dans la douleur; ainsi, ma chère, point de danse : trouvenous quelque autre passe-temps.

PREMIÈRE DAME. Madame, nous conterons des histoires.

LA REINE. Tristes, ou gaies?

PREMIÈRE DAME. L'un et l'autre, madame.

LA REINE. Ni l'un ni l'autre, ma chère. Si elles sont gaies, moi qui n'ai pas une ombre de joie dans le cœur, elles ne serviront qu'à me rappeler mieux encore mes chagrins. Si elles sont tristes, comme je ne le suis déjà que trop, elles ne feront qu'ajouter la douleur à mon manque de joie; car ce que j'ai, il est inutile qu'on me le redise; et ce que je n'ai pas, il ne me sert de rien de m'en plaindre.

PREMIÈRE DAME. Madame, nous chanterons.

LA REINE. Tant mieux pour toi si tu as sujet de chanter; mais j'aimerais mieux te voir pleurer.

PREMIÈRE DAME. Je pleurerai, madame, si cela peut vous faire du bien.

LA REINE. Et moi aussi, je pleurerais si cela pouvait me soulager, et je n'aurais pas besoin d'emprunter tes larmes. Mais, chut! — voici les jardiniers. Écartons-nous à l'ombre de ces arbres.

Arrivent LE JARDINIER et deux de ses Garçons.

LA REINE, *continuant.* Je gage mon affliction contre un cent d'épingles, qu'ils vont parler politique. C'est ce que tout le monde fait à la veille d'un changement. Les malheurs publics ont toujours l'anxiété publique pour avant-coureur. (*La Reine et ses Dames se retirent à l'écart.*)

LE JARDINIER. Élevez, moi ces abricots vagabonds, qui, pareils à des enfants indociles, font ployer leur père sous le poids de leur luxe prodigue. Donnez un support à ces branches qui fléchissent. Toi, va, comme le bourreau, abattre les têtes des tiges qui poussent trop vite et s'élèvent à une hauteur déplacée dans une république. Nul dans notre gouvernement ne doit dépasser le niveau. Pendant ce temps-là, je vais extirper les mauvaises herbes qui, sans utilité, dérobent aux fleurs salutaires les sucs nourriciers du sol.

PREMIER GARÇON JARDINIER. Pourquoi dans cette étroite enceinte maintenir la loi, l'ordre et l'harmonie, comme dans un état modèle, pendant que notre pays, ce grand jardin qui a la mer pour clôture, est plein d'herbes nuisibles, voit ses plus belles fleurs étouffées, ses arbres fruitiers laissés

sans culture, ses haies détruites, ses parterres en désordre, et ses plantes salutaires dévorées par d'innombrables chenilles?

LE JARDINIER. Tais-toi. — Celui qui a laissé naître et croître ce désordre est arrivé lui-même à la chute des feuilles. Les herbes parasites qu'abritait son large feuillage, qui le dévoraient en paraissant le soutenir, ont été extirpées et déracinées par Bolingbroke. Je veux parler du comte de Wiltshire, de Bushy, de Green.

PREMIER GARÇON JARDINIER. Comment! est-ce qu'ils sont morts?

LE JARDINIER. Ils sont morts : et Bolingbroke s'est emparé du roi gaspillateur. — Oh! quel dommage qu'il n'ait pas soigné et cultivé son royaume comme nous ce jardin! Nous, dans la saison propice, nous pratiquons une incision dans l'écorce, cette peau de nos arbres fruitiers, de peur qu'ayant trop de sève et de sang, un excès de santé ne leur nuise. S'il en avait agi de même à l'égard des grands et des puissants, ils auraient porté et lui auraient donné les fruits de leur obéissance. Nous coupons toutes les branches superflues, afin de faire vivre les rameaux producteurs. S'il en avait fait autant, il porterait encore la couronne que ses dissipations lui ont fait perdre.

PREMIER GARÇON JARDINIER. Vous croyez donc que le roi sera déposé?

LE JARDINIER. Il est déjà maté, et il ne tardera pas sans doute à être déposé. Hier soir il est arrivé à un ami du duc d'York des lettres qui annoncent de fâcheuses nouvelles.

LA REINE. Je suffoque; il faut que je parle. — (*Elle s'avance.*) Vieux successeur d'Adam, occupe-toi de la culture de ce jardin. Comment ta bouche insolente ose-t-elle articuler ces tristes nouvelles? Quelle Ève, quel serpent t'a suggéré l'idée de cette version nouvelle de la chute de l'homme maudit? Pourquoi dis-tu que le roi Richard est déposé? De quel droit, toi, être grossier comme la terre que tu cultives, oses-tu prédire sa chute? Dis-moi où, quand et comment tu as recueilli ces funestes nouvelles? Réponds-moi, misérable!

LE JARDINIER. Pardonnez-moi, madame. Je n'ai guère de plaisir à répéter ces nouvelles; et pourtant ce que je dis est vrai. Le roi Richard est sous la main redoutable de Bolingbroke; leurs deux fortunes sont pesées : dans le plateau de Bolingbroke, outre lui-même, sont tous les pairs d'Angleterre, et grâce à ce poids additionnel, il l'emporte sur le roi Richard. Allez à Londres, et vous vous en convaincrez par vous-même : je ne dis que ce que chacun sait.

LA REINE. O malheur! ton pas est si agile! c'est à moi, avant tous, que devait s'adresser ton message! Pourquoi suis-je la dernière à en être informée? Oh! tu m'as gardée pour la dernière, afin que mon cœur conservât plus longtemps le trait douloureux. Venez, mesdames; allons rejoindre à Londres le roi de Londres, devenu la proie du malheur. Étais-je donc réservée à décorer de mon deuil le triomphe du superbe Bolingbroke? Jardinier, pour m'avoir annoncé ces désastreuses nouvelles, je souhaite que les plantes que tu greffes ne fleurissent jamais. (*La Reine et ses Dames s'éloignent.*)

LE JARDINIER. Reine infortunée! plût à Dieu que ta malédiction contre mon art s'accomplît, si cela pouvait [illegible] le malheur de t'atteindre! Ici elle a laissé tomber une larme; je veux y planter une touffe de rue, [illegible] de la vertu amère; je veux que bientôt la [illegible] en mémoire des pleurs d'une reine. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — La salle de Westminster. [illegible]

Entrent BOLINGBROKE et sa suite, AUMALE, SURREY, NORTHUMBERLAND, PERCY, FITZWATER, [illegible] L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER, etc. [illegible]

BOLINGBROKE. Qu'on fasse avancer Bagot. — Maintenant, Bagot, parle librement, dis ce que tu sais de la mort du noble Gloster; dis-nous qui a tramé avec le roi, et qui a exécuté l'œuvre sanglante de sa fin prématurée.

BAGOT. Confrontez-moi avec lord Aumale.

BOLINGBROKE, *à Aumale*. Mon cousin, avancez, et regardez cet homme.

BAGOT. Milord Aumale, je sais que vous avez trop de cœur pour renier ce que vous avez dit. A l'époque fatale où fut tramée la mort de Gloster, je vous ai entendu dire : « Ne faut-il pas que j'aie le bras long, pour que du sein de l'orageuse cour d'Angleterre il aille atteindre à Calais la tête de mon oncle? » A cette même époque, parmi beaucoup d'autres propos, je vous ai entendu dire que vous refuseriez l'offre de cent mille écus, plutôt que de consentir au retour de Bolingbroke en Angleterre, et vous ajoutâtes que la mort de votre cousin serait un grand bonheur pour ce pays.

AUMALE. Prince et nobles lords, quelle réponse dois-je faire à cet homme vil? Faut-il pour le châtier que je déshonore ma naissance au point de me commettre avec lui d'égal à égal? Il le faut; sinon, mon honneur est terni par l'accusation que vient d'articuler sa bouche calomniatrice. (*Il jette à terre son gant.*) Voilà mon gage; c'est pour toi le cachet de la mort, et par lui tu es marqué au sceau de l'enfer. Je déclare que tu mens, et que ce que tu as dit est faux, et je le soutiendrai dans ton sang, tout indigne qu'il est de souiller la trempe de mon épée de chevalier.

BOLINGBROKE. Arrête, Bagot; je te défends de relever ce gant.

AUMALE. Je voudrais que cette provocation m'eût été faite par le plus illustre de cette assemblée, un seul homme excepté.

FITZWATER. Si ton courage tient tant à ce que celui qui t'accuse trouve des imitateurs (*il jette son gant*), Aumale, voici mon gage en retour du tien. Par ce soleil brillant à la clarté duquel je te vois, je t'ai entendu dire, et tu t'en faisais gloire, que tu étais l'auteur de la mort du noble Gloster; quand tu le nierais vingt fois, tu mens, et le jour qu'il te plaira, je me fais fort, à la pointe de mon épée, de refouler ton mensonge dans le cœur où il a été forgé.

AUMALE. Tu es trop lâche pour voir jamais luire ce jour-là.

FITZWATER. Sur mon âme, je voudrais que ce fût à l'instant même.

AUMALE. Fitzwater, tu es damné à tout jamais pour ce que tu viens de dire.

PERCY. Aumale, tu mens; son honneur est aussi intact dans cette accusation qu'il est vrai que tu en imposes : en foi de quoi, je te jette mon gage, prêt à soutenir mon dire jusqu'au dernier souffle de ma vie mortelle; relève-le si tu l'oses.

AUMALE. Si je ne le relève pas, puisse ma main tomber en pourriture et ne plus jamais brandir un acier vengeur sur le casque étincelant de mon ennemi!

UN LORD. Je prends la terre à témoin des mêmes faits, parjure Aumale, et je t'envoie autant de démentis qu'on peut d'un soleil à un autre en articuler à voix haute à l'oreille d'un traître. Voilà le gage de mon honneur; mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

AUMALE. Quel nouvel adversaire veut se présenter encore? Par le ciel, je vous défie tous! j'ai dans le cœur mille courages prêts à tenir tête à vingt mille antagonistes tels que vous.

SURREY. Milord Fitzwater, je me rappelle parfaitement l'époque de votre conversation avec Aumale.

FITZWATER. Il est vrai; vous étiez présent, et vous pouvez certifier que ce que j'ai dit est vrai.

SURREY. Aussi faux, par le ciel, que le ciel lui-même est vrai.

FITZWATER. Surrey, tu mens.

SURREY. Lâche! homme sans honneur, ce démenti pèsera sur mon épée jusqu'à ce qu'elle en ait tiré vengeance, et que le démenti et celui qui l'a donné dorment sous terre aussi profondément que le crâne de ton père. En foi de quoi, voici le gage de mon honneur; mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

FITZWATER. Insensé, tu donnes de l'éperon à un cheval fougueux! Puissé-je ne plus oser manger, boire, respirer ou vivre, si je ne me [illegible] présenter face à face devant Surrey [illegible], et lui cracher au visage en lui disant qu'il en a menti, et menti triplement. Je prends;



LA DUCHESSE. Ayez pitié de moi, ouvrez la porte. (Acte IV, scène III, page 237.)

l'engagement de te punir comme tu le mérites. — Comme il est vrai que j'espère prospérer dans le monde où je viens récemment de faire mon entrée [1], Aumale est coupable des faits dont je l'accuse. En outre, j'ai entendu dire au banni Norfolk, que toi, Aumale, tu as envoyé deux de tes gens à Calais pour mettre à mort le noble duc.

AUMALE. Quelque honnête chrétien veut-il me prêter un gage que je puisse jeter encore, en déclarant que Norfolk en a menti? En voici un que je lui jette, dans le cas où l'on révoquerait son exil pour le mettre à même de défendre son honneur.

BOLINGBROKE. Tous ces défis ne seront vidés qu'après le rappel de Norfolk : et il sera rappelé, et, bien que mon ennemi, réintégré dans la possession de ses biens et de ses titres. Quand il sera de retour, il viendra, contre Aumale, soutenir son dire.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Cet honorable jour ne luira jamais. Le banni Norfolk a mainte fois combattu pour Jésus-Christ; mainte fois, sur des champs de bataille glorieux, ses mains chrétiennes ont déployé l'étendard de la croix contre les Maures, les Turcs et les Sarrasins. Fatigué de ses travaux guerriers, il s'est retiré en Italie : c'est là, c'est à Venise, qu'il a légué son corps à la terre de ces belles contrées, et rendu son âme au Christ son général, sous les drapeaux duquel il avait si longtemps combattu.

BOLINGBROKE. Eh quoi, prélat, Norfolk est mort?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Aussi vrai que je suis vivant.

BOLINGBROKE. [illegible] dans le sein d'Abraham! [illegible] la décision de vos différends est ajournée jusqu'à [illegible] fixée pour le jugement!

Entrent YORK et sa suite.

YORK. Noble duc de Lancastre, je viens à toi de la part de l'humble Richard, qui, de sa pleine volonté, t'adopte pour son héritier, et remet son sceptre glorieux en la possession de ta royale main. Le premier après lui par ta naissance, monte sur son trône, et vive Henri, quatrième du nom!

BOLINGBROKE. Au nom du Seigneur, je vais monter sur le trône royal.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. Le ciel nous en préserve! — Ce que je vais dire pourra déplaire à ce royal auditoire, mais le langage de la vérité sied surtout dans ma bouche. Plût à Dieu que parmi les membres de cette noble assemblée il se trouvât quelqu'un d'assez noble pour se constituer le juge impartial du noble Richard! La véritable noblesse lui apprendrait à s'abstenir d'une aussi criminelle iniquité. Quel sujet peut prononcer un verdict contre son roi? et parmi ceux qui siégent ici, quel est celui qui n'est pas sujet de Richard? Quelque évidentes que soient les preuves de leur culpabilité, on ne juge pas les voleurs sans qu'ils soient présents; et l'image de la majesté de Dieu, son lieutenant, son représentant, le substitut choisi par lui, sacré, couronné, régnant depuis de nombreuses années, sera-t-il dit que ses subordonnés, ses sujets le jugeront sans qu'il soit là pour se défendre? Oh! Dieu nous préserve que dans un pays chrétien, des âmes civilisées se rendent coupables d'un acte aussi odieux, aussi criminel, aussi infâme! C'est à des sujets que s'adresse en ce moment un sujet enhardi par le ciel à prendre la défense de son roi. Milord d'Hereford, ce superbe Hereford qui est ici présent, et que vous appelez roi, n'est qu'un rebelle, traître à son roi légitime; et si vous le couronnez, voici ce que je vous prédis : — Le sang anglais engraissera la terre, et les générations futures porteront la peine de cet odieux forfait. La paix ira dormir chez les Turcs et les infidèles, et à sa place, sur ce sol paisible, la guerre tumultueuse armera frères contre frères, parents contre parents. L'anarchie, la terreur, les alarmes et les rébellions, fixeront ici leur séjour, et cette terre, pavée de crânes de ses habitants, deviendra un champ de Golgotha. Oh! si vous soulevez cette maison contre elle-même, ce sera la plus funeste anarchie qui ait jamais affligé cette

[1] [illegible]



RICHARD. Elle brûlera dans un feu inextinguible, la main qui a frappé ma personne. (Acte V, scène V, page 238.)

terre de malédiction. Empêchez ce résultat, si vous ne voulez que les enfants de vos enfants ne vous maudissent !

NORTHUMBERLAND. Vous avez parlé on ne peut mieux ; et pour récompense, nous vous arrêtons ici comme coupable de haute trahison. — Milord de Westminster, je vous charge de le mettre en lieu sûr jusqu'au jour de son jugement. — Milords, vous plaît-il d'accorder aux communes leur requête ?

BOLINGBROKE. Qu'on fasse venir ici Richard, afin qu'il abdique aux yeux de tous : de cette manière, aucun soupçon ne pourra s'attacher à nos actes.

YORK. Je vais le chercher. (*Il sort.*)

BOLINGBROKE. Milords, que nous constituons en état d'arrestation, songez à donner caution de vous représenter au jour où vous serez sommés de comparaître. — (*A l'évêque de Carlisle.*) Nous vous devons fort peu de reconnaissance, et nous n'attendons de vous aucun service.

Rentre YORK, suivi de RICHARD et de plusieurs Officiers portant les insignes de la royauté.

RICHARD. Hélas ! pourquoi m'oblige-t-on à comparaître devant un roi avant que j'aie dépouillé les idées royales avec lesquelles je régnais ? Il est impossible que j'aie déjà pu apprendre à parler d'une voix insinuante, à flatter, à m'incliner, à fléchir le genou. — Donnez à la douleur le temps de me façonner à cette soumission. Cependant je me rappelle parfaitement les traits de ces hommes. N'étaient-ils pas à moi ? ne m'ont-ils pas souvent salué de leurs acclamations ? Ainsi faisait Judas pour le Christ ; mais lui, sur douze, tous lui restèrent fidèles, hormis un seul ; moi, sur douze mille, je n'en ai pas trouvé un. Dieu sauve le roi ! — Personne ne répondra-t-il : *Ainsi soit-il ?* Dois-je faire à la fois l'office du prêtre et du servant ? Eh bien, donc, ainsi soit-il ! Dieu sauve le roi, bien que je ne le sois plus ; et néanmoins, ainsi soit-il, si le ciel voit que ce soit moi. — Pour quel objet m'a-t-on fait venir ici ?

YORK. [illegible] de votre plein gré [illegible] que la [illegible] de régner vous a fait proposer, — la résignation de votre gouvernement et de votre couronne à Henri Bolingbroke.

RICHARD. Donnez-moi la couronne ; — tenez, mon cousin, prenez-la. Que votre main la tienne d'un côté pendant que la mienne la tiendra de l'autre. Maintenant cette couronne d'or est un puits profond auquel sont adaptés deux seaux qui s'emplissent l'un après l'autre. Le seau vide se balance perpétuellement dans l'air ; quant à l'autre, une fois rempli, il s'enfonce silencieusement dans l'onde, et bientôt les yeux le perdent de vue. Le seau qui va au fond, le seau rempli de larmes, c'est moi, abreuvé de mes douleurs ; le seau qui monte, c'est vous.

BOLINGBROKE. Je croyais que vous vous résigniez volontairement.

RICHARD. Ma couronne, oui ; mais je garde mes chagrins. Vous pouvez me faire abdiquer mon rang et mon autorité, mais non mes douleurs. Je reste roi de ces dernières.

BOLINGBROKE. En me donnant votre couronne, vous me donnez une portion de vos soucis.

RICHARD. Les soucis que vous acquérez ne m'ôtent pas les miens. Vous vous affligez des soucis nouveaux que vous gagnez ; moi, je m'afflige de ceux que je perds. Je garde mes soucis tout en vous les transmettant ; ils vont où va la couronne, et néanmoins ils restent avec moi.

BOLINGBROKE. Est-ce de votre plein gré que vous résignez la couronne ?

RICHARD. Oui et non ; — non et oui ; non, car il faut me résoudre à n'être plus rien ; non, non, car c'est en tes mains que je résigne. — Maintenant, regarde, et vois comme je vais me dépouiller moi-même. Je décharge ma tête de cette lourde couronne, et ma main de ce sceptre pesant ; j'étouffe dans mon cœur l'orgueil du rang suprême ; j'efface avec mes larmes le baume de l'onction sainte ; je me démets de mes propres mains ; j'abjure, de ma propre bouche, ma grandeur sacrée, et ma voix délie mes sujets de leurs serments ; j'abdique la pompe et la majesté royales ; je renonce à mes domaines, [illegible] ; j'an-

nule mes lois, mes décrets, mes ordonnances. Dieu pardonne à tous ceux qui violeront la foi qu'ils m'ont jurée! Dieu maintienne inviolables tous les serments qui te seront prêtés! qu'il ne m'afflige plus de rien, moi qui ne possède plus rien, et qu'il t'exauce en tout, toi qui possèdes tout! Puisses-tu vivre longtemps assis sur le trône de Richard, et puisse Richard dormir bientôt dans sa fosse! Dieu sauve le roi Henri! c'est le vœu de Richard détrôné, et qu'il lui envoie de longues années et d'heureux jours! — que me reste-t-il encore à faire?

NORTHUMBERLAND, *lui présentant un papier*. Rien, sinon de lire ces accusations, ces crimes odieux commis par vous et les vôtres contre l'état et le bien du pays, afin qu'en vous les entendant confesser, le peuple soit convaincu que vous avez été justement déposé.

RICHARD. Faut-il m'y résigner? Faut-il que je déroule le long tissu de mes erreurs? Mon cher Northumberland, si tes fautes étaient enregistrées, ne trouverais-tu pas humiliant d'en donner lecture devant une assemblée si imposante? Si tu le faisais, tu y trouverais marqué d'une tache noire, et condamné dans le livre du ciel, un article bien odieux, — le détrônement d'un roi et la violation d'un serment solennel. Que dis-je? vous tous qui, les yeux fixés sur moi, jouissez du spectacle de ma misère, réduit que je suis à m'immoler moi-même, bien qu'il y en ait parmi vous qui, comme Pilate, se lavent les mains et montrent un semblant de pitié; néanmoins, vrais Pilates que vous êtes, vous m'avez attaché à ma croix douloureuse, et jamais vous ne pourrez vous laver de ce crime.

NORTHUMBERLAND. Seigneur, dépêchez-vous : lisez ces articles.

RICHARD. Mes yeux sont pleins de larmes; je ne saurais y voir. Cependant mes pleurs ne me voilent pas tellement la vue que je ne puisse distinguer ici une bande de traîtres. Que dis-je? si je reporte mes regards sur moi-même, je vois en moi un complice de ces traîtres; car j'ai donné mon consentement au dépouillement de la majesté royale; j'ai avili la gloire, fait de la souveraineté une esclave, du roi un sujet, de la puissance un objet de mépris.

NORTHUMBERLAND. Monseigneur, —

RICHARD. Je ne suis point ton seigneur, homme insolent et hautain; je ne suis le seigneur de personne. Je n'ai plus de nom, plus de titre, — qui m'appartienne en propre, pas même le nom qui me fut donné sur les fonts baptismaux. Oh! que ne suis-je un roi pour rire, un monarque de neige, se dissolvant en eau devant le soleil de Bolingbroke! — Bon roi, — grand roi, — et pourtant je ne te crois pas grandement bon, — si ma parole a encore quelque valeur en Angleterre, j'ordonne qu'on m'apporte un miroir, afin de voir quel air a mon visage depuis que la majesté royale l'a quitté.

BOLINGBROKE. Que l'un de vous aille chercher un miroir. (*Un officier sort.*)

NORTHUMBERLAND. Lisez ce papier, en attendant que le miroir arrive.

RICHARD. Démon! tu me tourmentes avant que je sois en enfer!

BOLINGBROKE. N'insistez plus, milord Northumberland.

NORTHUMBERLAND. Les communes ne seront pas satisfaites.

RICHARD. Elles seront satisfaites: je lirai suffisamment quand j'aurai sous les yeux le livre même où sont reproduites toutes mes fautes, — c'est-à-dire moi-même.

Rentre l'Officier avec un miroir.

RICHARD, *prenant le miroir et continuant*. Donnez-moi ce miroir: c'est là que je veux lire. — Quoi! mes rides ne sont pas plus profondes que cela? La douleur, malgré tous les coups qu'elle m'a portés, n'a pas fait sur mon visage de plus profondes blessures? — O miroir flatteur comme les courtisans de ma prospérité, tu me trompes. Est-ce là le visage d'un homme qui chaque jour avait dans son palais dix mille hommes à ses ordres? Est-ce là le visage qui faisait l'effet du soleil, et dont nul regard ne pouvait soutenir [illegible]? Est-ce là la face qui a fait face à tant de folies, et qui à la fin fut [illegible] par Bolingbroke? [illegible] que reflète ce [illegible], et le visage [illegible] que la gloire. (*Il jette à terre le miroir qui se brise.*) Le voilà brisé en mille morceaux. — Remarque, roi silencieux, la moralité de ce que je viens de faire; — vois comme ma douleur a promptement détruit mon visage.

BOLINGBROKE. L'ombre de votre douleur a détruit l'ombre de votre visage.

RICHARD. Répète cela. L'ombre de ma douleur? Ah! voyons: — c'est très-vrai; ma douleur gît tout entière au dedans de moi; et ces marques extérieures d'affliction ne sont que l'ombre de la douleur invisible, qui fermente silencieuse dans l'âme torturée; c'est là seulement que réside la substance, et je te remercie, ô roi, de ton extrême bonté, toi, qui non content de me donner des motifs d'affliction, m'enseignes encore à en déplorer la cause. Je n'ai plus qu'une grâce à demander; après quoi je me retire, sans plus vous importuner. L'obtiendrai-je?

BOLINGBROKE. Nommez-la, mon beau cousin.

RICHARD. Mon beau cousin! je suis plus grand qu'un roi; quand j'étais roi, je n'avais pour flatteurs que des sujets; maintenant que je suis un sujet, j'ai un roi pour flatteur.

BOLINGBROKE. Demandez.

RICHARD. L'obtiendrai-je?

BOLINGBROKE. Vous l'obtiendrez.

RICHARD. En ce cas, permets que je m'en aille.

BOLINGBROKE. Où?

RICHARD. Où tu voudras, pourvu que je sois loin de ta vue.

BOLINGBROKE. Que quelques-uns d'entre vous le conduisent à la tour.

RICHARD. Adieu, traîtres, qui vous élevez sur les ruines d'un roi légitime. (*Des gardes emmènent Richard; quelques Lords l'accompagnent.*)

BOLINGBROKE. Nous fixons solennellement à vendredi prochain le jour de notre couronnement; lords, préparez-vous. (*Tous sortent, à l'exception de Westminster, de l'Évêque de Carlisle et d'Aumale.*)

L'ABBÉ DE WESTMINSTER. Nous venons d'assister à un douloureux spectacle.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE. La douleur est à venir; les enfants qui ne sont pas nés encore sentiront cruellement les fatales conséquences de ce jour.

AUMALE. Ministres des autels, n'y a-t-il aucun moyen de délivrer le royaume de cette souillure funeste?

L'ABBÉ DE WESTMINSTER. Avant que je m'explique sur ce point, vous vous engagerez au pied des autels à ne point révéler mes projets, et à mettre à exécution le plan que je vous aurai tracé. Je vois le mécontentement empreint sur vos visages; je vois l'affliction dans vos cœurs, et les larmes dans vos yeux. Venez souper chez moi; je veux ourdir un complot qui nous ramènera d'heureux jours. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une rue conduisant à la tour.

Arrivent LA REINE, et quelques-unes des Dames de sa suite.

LA REINE. Le roi doit passer par ici. Voilà le chemin qui conduit à la fatale tour bâtie par Jules César. C'est dans ses flancs de pierre que mon époux est condamné par Bolingbroke à rester prisonnier. Reposons-nous ici, si toutefois cette terre rebelle peut offrir un instant de repos à l'épouse de son légitime roi.

Arrive RICHARD, conduit par des Gardes.

LA REINE, *continuant*. Mais, silence! voyez, ou plutôt ne la voyez pas, ma belle rose se faner! Et cependant levez les yeux, regardez-la, et que votre pitié, épanchée en rosée, la baigne de pleurs d'amour, et lui rende sa fraîcheur. O débris de l'antique Ilion! blason de l'honneur, tombe du roi Richard, plutôt que le roi Richard lui-même, magnifique hôtellerie, pourquoi la hideuse douleur t'a-t-elle choisi pour demeure, quand le succès triomphant est devenu l'hôte d'un cabaret?

RICHARD. Femme charmante, ne te ligue point avec la douleur, si tu ne veux avancer ma mort. Apprends, ma bien-aimée, à considérer notre premier état comme un rêve fortuné que le réveil a dissipé, pour faire place à la réalité. Mon amour, tu vois en moi le fiancé de la Nécessité; elle et moi nous sommes unis jusqu'à la mort. Va en France,

et retire-toi dans quelque maison religieuse. Il nous faut, par une vie sainte, conquérir la couronne d'une vie nouvelle, en retour de celle que nos heures profanes nous ont fait perdre.

LA REINE. Eh quoi! l'âme de mon Richard est-elle donc énervée et changée comme sa personne? Bolingbroke a-t-il détrôné ton intelligence? A-t-il pénétré jusque dans ton cœur? Avant de mourir, le lion furieux étend sa griffe et déchire la terre, faute d'un autre objet sur lequel il puisse venger sa défaite; et toi, comme un écolier timide, tu te laisses châtier sans mot dire, tu baises la verge qui te frappe, tu lèches la main de ton bourreau avec une basse humilité, toi qui es un lion, toi, le roi des animaux.

RICHARD. J'étais en effet le roi des animaux. Si j'avais eu des hommes, et non des bêtes féroces, pour sujets, heureux, je régnerais encore. Ma bien-aimée, jadis reine, prépare-toi à partir pour la France : suppose que j'ai cessé de vivre, et qu'en ce moment, à mon lit de mort, tu prends congé de moi pour la dernière fois. Dans les longues soirées de l'hiver, lorsque, assise au coin du feu, tu entendras raconter l'histoire de malheurs arrivés au temps jadis, avant de quitter ces bonnes gens, et pour prendre ta revanche avec eux, conte-leur ma chute lamentable, et renvoie à leur lit tes auditeurs fondant en larmes. Il n'y aura pas jusqu'aux tisons insensibles qui ne soient émus de ton récit, et qui ne pleurent, au point d'éteindre le feu, le sort d'un roi légitime injustement détrôné.

Arrivent LE DUC DE NORTHUMBERLAND et sa Suite.

NORTHUMBERLAND. Milord, Bolingbroke a changé d'idée. Ce n'est pas à la tour, mais au château de Pomfret, qu'il faut vous rendre. — Et vous, madame, j'ai aussi des ordres relativement à vous. Il vous faut, sans délai, partir pour la France.

RICHARD. Northumberland, instrument de l'ambitieux Bolingbroke, toi qui lui sers d'échelle pour monter sur mon trône, le temps viendra, et ce temps n'est pas loin, où le crime, venu à maturité, se résoudra en corruption. Bien qu'il partage le royaume en deux, et t'en donne la moitié, lui ayant procuré le tout, tu te croiras trop peu récompensé; et lui, de son côté, il pensera que toi qui sais comment il faut s'y prendre pour mettre sur le trône un usurpateur, tu trouveras bien moyen, à la première occasion, de le précipiter de son trône usurpé. L'amitié qui unit deux méchants se convertit en crainte, cette crainte en haine, et la haine conduit l'un ou tous les deux ensemble à d'inévitables périls et à une mort méritée.

NORTHUMBERLAND. Que mon crime retombe sur ma tête, et n'en parlons plus. Faites-vous vos adieux, et séparez-vous; il le faut à l'instant.

RICHARD. On nous impose un double divorce. Méchants, vous brisez deux liens sacrés : celui qui existait entre ma couronne et moi, celui qui m'unissait à ma femme. — (*A la Reine.*) Un baiser scella notre union, qu'un baiser la détruise. — Sépare-nous, Northumberland; moi, pour aller vers le climat maladif et glacé du nord; ma femme, vers la France, d'où elle était venue brillante et parée comme mai, ce mois embaumé, et où on la renvoie comme la Toussaint, où le jour luit à peine.

LA REINE. Devons-nous donc nous quitter? Faut-il que nous nous séparions?

RICHARD. Il faut que j'arrache ma main à ta main, mon cœur à ton cœur.

LA REINE. Bannissez-nous tous deux, et laissez partir le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND. Ce serait bienveillant, mais fort impolitique.

LA REINE. Partout où il ira, qu'on me permette de le suivre.

RICHARD. En pleurant ensemble, nos deux douleurs n'en feraient qu'une. Pleure sur moi en France, ici, je pleurerai sur toi. Mieux vaut être loin l'un de l'autre que d'être près, mais séparés. Va, mesure ton chemin par tes soupirs, je mesurerai le mien par mes gémissements.

LA REINE. Ayant le chemin le plus long, j'aurai plus longtemps à gémir.

RICHARD. Si mon chemin est court, à chaque pas je gémirai deux fois, et ma douleur allongera la route. Allons, soyons brefs dans la cour que nous faisons à la douleur; une fois qu'on l'a épousée, l'affliction n'a plus de fin. Qu'un baiser close nos bouches par un muet adieu. Je te donne mon cœur, et je prends le tien en retour. (*Ils s'embrassent.*)

LA REINE. Rends-moi le mien; ce serait mal à moi de me charger de garder ton cœur et de le faire mourir. (*Ils s'embrassent de nouveau.*) Maintenant que j'ai repris le mien, adieu; je vais m'efforcer de le tuer avec un soupir.

RICHARD. Nous encourageons l'affliction par ces délais insensés. Encore une fois, adieu; que ma douleur te dise le reste. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais d'York.

Entrent YORK et LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Milord, vous m'avez promis d'achever le récit de l'entrée de vos deux cousins dans Londres, ce récit que vous aviez commencé, et que vos pleurs vous ont forcé d'interrompre.

YORK. Où en étais-je?

LA DUCHESSE. A ce douloureux moment, milord, où du haut des fenêtres, des mains insolentes jetaient de la poussière et des immondices sur la tête du roi Richard.

YORK. Comme je vous le disais, le duc, le superbe Bolingbroke, monté sur un coursier ardent et fougueux qui semblait savoir quel maître ambitieux il portait, — s'avançait à pas lents et majestueux pendant que toutes les voix criaient : — « Dieu te garde, Bolingbroke! » On eût dit que les fenêtres parlaient, tant était pressée la foule des visages jeunes et vieux qui dardaient leurs avides et ardents regards sur le visage de Bolingbroke; on eût dit que toutes les murailles, chargées de personnages comme une tapisserie, criaient à la fois : « Dieu te conserve! sois le bienvenu, Bolingbroke! » et lui, saluant à droite et à gauche, la tête découverte qu'il inclinait plus bas que le cou de son orgueilleux coursier, il leur répétait : « Je vous remercie, mes compatriotes, » et ce disant, il continuait sa marche.

LA DUCHESSE. Hélas! et le malheureux Richard, quelle était alors son attitude?

YORK. De même qu'au théâtre lorsqu'un acteur favori vient de quitter la scène, les spectateurs ne portent sur celui qui lui succède que des regards distraits et trouvent son babil insipide; de même, et avec plus de mépris encore, les yeux du peuple s'arrêtaient sur Richard. Nul ne lui criait : « Dieu vous garde! » Nulle bouche joyeuse n'accueillait son retour; mais la poussière tombait sur sa tête sacrée, et lui la secouait avec une douleur si résignée! sur son visage luttaient les pleurs et le sourire, témoignages de sa douleur et de sa patience. — Ah! si Dieu, pour quelque grand dessein, n'avait endurci le cœur des hommes, ils n'eussent pu rester insensibles, et les cœurs les plus barbares se fussent ouverts à la pitié. Mais dans ces événements, la main du ciel est visible; soumettons-nous avec calme à sa volonté suprême. Nous sommes maintenant les sujets de Bolingbroke; il a reçu nos serments, et je me dévoue pour jamais à son autorité et à sa gloire.

Entre AUMALE.

LA DUCHESSE. Voici mon fils Aumale.

YORK. Il était Aumale autrefois; mais son attachement à Richard lui a fait perdre ce titre[1]. Il faut désormais, madame, que vous l'appeliez Rutland. Je me suis, devant le parlement, rendu caution de sa fidélité et de son féal et inaltérable dévouement au nouveau roi.

LA DUCHESSE. Soyez le bienvenu, mon fils. Où sont maintenant les violettes qui émaillent le verdoyant giron du printemps qui vient d'éclore?

AUMALE. Madame, je l'ignore, et ne m'en inquiète guère. Dieu sait que je n'ambitionne pas le moins du monde l'honneur d'en faire partie.

YORK. Conduis-toi avec prudence dans cette saison nouvelle, si tu ne veux être moissonné avant d'avoir mûri. Quelles nouvelles d'Oxford? Les joutes et les fêtes continuent-elles?

AUMALE. Oui, milord, autant que je sache.

YORK. Tu y seras sans doute?

AUMALE. A moins que Dieu ne s'y oppose, c'est mon intention.

[1] Les ducs d'*Aumale*, de Surrey et d'Exeter furent, par un acte du premier parlement assemblé sous Henri IV, privés de leurs titres, mais on leur permit de conserver les titres de comtes de *Rutland*, de Kent et d'Huntington.

YORK. Quel est ce papier caché dans ton sein? Eh quoi! tu pâlis? Laisse-moi voir cet écrit.

AUMALE. Milord, ce n'est rien.

YORK. Dès lors, il n'y a pas d'inconvénient à ce que je le voie. Laisse-moi voir cet écrit.

AUMALE. Je supplie votre altesse de m'excuser; c'est une affaire de peu d'importance; j'ai des motifs pour la tenir secrète.

YORK. Et moi, monsieur, j'ai des motifs pour désirer la connaître. Je crains, je crains, —

LA DUCHESSE. Que craignez-vous? c'est un billet qu'il aura souscrit, pour paraître dans les joutes en costume élégant.

YORK. Un billet souscrit par lui-même à son profit, n'est-ce pas? Comment aurait-il sur lui un billet souscrit au profit d'un autre? Ma femme, vous êtes une sotte. — Mon fils, je veux voir cet écrit.

AUMALE. Excusez-moi, je vous prie; je ne puis vous le montrer.

YORK. Je le veux; laisse-moi le voir, te dis-je. (*Il lui arrache le papier et en lit le contenu.*) Trahison! abominable trahison! — Scélérat! traître! misérable!

LA DUCHESSE. Qu'y a-t-il, milord?

YORK. Holà! quelqu'un!

Entre un Domestique.

YORK, *continuant.* Qu'on selle mon cheval! Miséricorde divine! quelle trahison est-ce là!

LA DUCHESSE. De quoi s'agit-il, milord?

YORK. Qu'on me donne mes bottes! qu'on selle mon cheval! — Sur mon honneur, sur ma vie, sur ma parole, je veux dénoncer le scélérat. (*Le Domestique sort.*)

LA DUCHESSE. Qu'y a-t-il?

YORK. Taisez-vous, femme insensée.

LA DUCHESSE. Je ne veux pas me taire. — De quoi s'agit-il, mon fils?

AUMALE. Soyez tranquille, ma bonne mère; il n'y va que de ma vie.

LA DUCHESSE. Il y va de ta vie!

Rentre le Domestique, apportant les bottes d'York.

YORK. Donne-moi mes bottes; je vais trouver le roi.

LA DUCHESSE, *montrant le Domestique.* Frappe-le, Aumale. — Mon pauvre enfant, tu es tout interdit. — (*Au Domestique.*) Sors d'ici, scélérat; ne reparais plus devant moi.

YORK. Donne-moi mes bottes, te dis-je.

LA DUCHESSE. York, que veux-tu faire? Pourquoi ne pas tenir cachée la faute de ton enfant? Avons-nous d'autres fils que celui-là? pouvons-nous espérer d'en avoir d'autres? L'âge n'a-t-il pas tari ma fécondité? Veux-tu enlever à ma vieillesse mon fils unique et me dépouiller de l'heureux titre de mère? Ne te ressemble-t-il pas? n'est-il pas à toi?

YORK. Femme extravagante, veux-tu tenir secrète cette conspiration ténébreuse? Ils sont douze qui se sont mutuellement engagés au pied des autels, et par leur signature, à tuer le roi à Oxford.

LA DUCHESSE. Il n'en fera rien; nous le garderons ici; dès lors, il n'est pour rien dans ce complot.

YORK. Arrière! femme insensée! fût-il vingt fois mon fils, je le dénoncerais.

LA DUCHESSE. S'il t'avait coûté les mêmes douleurs qu'à moi, tu serais moins inflexible. Mais maintenant je lis dans ta pensée. Tu as des doutes sur ma fidélité conjugale; tu le soupçonnes d'être un bâtard, et non ton fils. Mon cher York, mon époux bien aimé, bannis de telles pensées. Jamais fils ne ressembla plus à son père; il n'a rien de moi ni de ma famille, et cependant je l'aime.

YORK. Laissez-moi passer, femme entêtée. (*Il sort.*)

LA DUCHESSE. Aumale, suis-le; monte son cheval; pars à franc étrier, arrive avant lui auprès du roi; implore ton pardon avant qu'il t'accuse. Je te suivrai de près. Toute vieille que je suis, j'ai la certitude d'égaler York en célérité. Je me jetterai à genoux, et ne me relèverai pas que Bolingbroke ne t'ait pardonné. Allons, pars. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Windsor. — Une salle du château.

Entrent BOLINGBROKE, revêtu des insignes de la royauté, PERCY, et d'autres Lords.

BOLINGBROKE. Personne ne peut-il me donner des nouvelles de [illegible] fils? Voilà [illegible] que je ne l'ai vu. Si j'ai un tourment au monde, c'est lui. Qu'on fasse des perquisitions à Londres; qu'on fouille les tavernes; c'est là, dit-on, qu'il hante d'habitude, avec des compagnons sans mœurs et sans frein, de ces gens qui se tiennent dans les rues étroites, battent le guet et dévalisent les passants; et lui, jeune homme efféminé et libertin, il se fait un point d'honneur de soutenir cette bande de débauchés.

PERCY. Milord, j'ai vu le prince il y a deux jours et lui ai parlé des tournois qui se donnent à Oxford.

BOLINGBROKE. Et qu'a dit le galant?

PERCY. Il m'a répondu qu'il irait dans un mauvais lieu ramasser le gant de quelque prostituée dont il se ferait un gage, et qu'armé de ce talisman, il se faisait fort de désarçonner le plus vaillant jouteur.

BOLINGBROKE. Aussi effronté que dissolu; toutefois à travers ses vices j'entrevois quelques étincelles d'un avenir meilleur qu'un âge plus mûr développera peut-être. Mais qui vient ici?

Entre AUMALE à pas précipités.

AUMALE. Où est le roi?

BOLINGBROKE. Mon cousin, que signifient ce désordre et ces yeux égarés?

AUMALE. Dieu garde votre majesté! je la supplie de m'accorder un moment d'entretien particulier.

BOLINGBROKE. Retirez-vous, et laissez-nous seuls. (*Percy et les Lords sortent.*)

BOLINGBROKE, *continuant.* Que me veut maintenant mon cousin?

AUMALE, *mettant un genou en terre.* Je veux que mes genoux prennent racine en terre, que ma langue soit clouée à mon palais, si je me relève ou parle avant que vous m'ayez pardonné.

BOLINGBROKE. La faute est-elle commise, ou n'est-elle qu'en projet? Dans ce dernier cas, quelque odieuse qu'elle puisse être, pour obtenir ton affection dans l'avenir, je te pardonne.

AUMALE. Permettez alors que je ferme la porte à clef, afin que nul ne vienne nous interrompre jusqu'à ce que je vous aie tout révélé.

BOLINGBROKE. Comme tu voudras. (*Aumale ferme la porte à clef.*)

YORK, *de l'extérieur.* Sire, soyez sur vos gardes; veillez sur vous, vous avez un traître avec vous.

BOLINGBROKE, *mettant l'épée à la main.* Scélérat, je vais m'assurer de toi.

AUMALE. Retenez votre main vengeresse, vous n'avez rien à craindre.

YORK, *de l'extérieur.* Ouvrez la porte, roi insensé et trop confiant! Faut-il que, par dévouement, je vous fasse entendre en face un langage coupable? Ouvrez la porte, ou je la brise. (*Bolingbroke ouvre la porte.*)

Entre YORK.

BOLINGBROKE. Qu'y a-t-il, mon oncle? Parlez; reprenez haleine; dites-moi où est le péril, afin que je me prépare à le repousser.

YORK. Lisez cet écrit, et vous connaîtrez la trahison que la précipitation que j'ai mise à venir m'empêche de vous expliquer.

AUMALE. Rappelez-vous, en lisant, la promesse que vous m'avez faite. Je me repens; ne lisez point mon nom sur ce papier; mon cœur n'est point complice de ma main.

YORK. Il l'était, scélérat, avant qu'elle eût apposé ta signature. Roi, j'ai surpris ce papier dans le sein du traître, et l'en ai arraché. Son repentir est fils de la crainte et non de l'affection. Oubliez toute pitié pour lui, de peur que la pitié ne soit un serpent qui vous percera le cœur.

BOLINGBROKE. O admirable, infernal et audacieux complot! ô loyal père d'un fils perfide! Source pure, immaculée, limpide, d'où est sorti ce ruisseau dont l'onde s'est souillée dans les lieux infects qu'elle a parcourus! Le bien dont tu débordes se convertit en mal; mais l'abondance de tes mérites excusera cette mortelle tache dans ton coupable fils.

YORK. De cette manière, ma vertu sera complice de ses vices, mon honneur fera les frais de son infamie, comme ces enfants prodigues qui gaspillent l'or d'un père économe. Mon honneur ne peut vivre que par la mort de son déshonneur, sinon sa honte rejaillit sur ma vie. Le laisser vivre,

c'est me tuer; en épargnant ses jours, c'est le traître qui vit, c'est le sujet fidèle qu'on met à mort.

LA DUCHESSE, *de l'extérieur*. Holà! sire, au nom du ciel, ouvrez-moi.

BOLINGBROKE. Quelle est la voix perçante qui fait entendre ces supplications et ces cris?

LA DUCHESSE. C'est une femme, c'est votre tante, grand roi; c'est moi. Parlez-moi; ayez pitié de moi, ouvrez la porte; j'ai une grâce à vous demander, moi qui n'en demandai jamais.

BOLINGBROKE. Voilà la scène qui change; de sérieuse elle devient bouffonne. Nous allons jouer « la Mendiante et le Roi [1]. » Mon dangereux cousin, faites entrer votre mère; je sais qu'elle vient intercéder pour votre odieux forfait.

YORK. Si vous pardonnez à la prière de qui que ce soit, je souhaite que cette indulgence enfante de nouveaux crimes. (*Montrant son fils.*) Ce membre gangrené une fois coupé, le reste sera sain; si, au contraire, on le laisse, il infectera le reste.

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. O roi! ne croyez pas cet homme au cœur dur; celui qui ne s'aime pas lui-même ne peut aimer personne.

YORK. Femme insensée, que faites-vous ici? votre mamelle épuisée veut-elle de nouveau nourrir un traître?

LA DUCHESSE. Mon cher York, calmez-vous. — (*Au Roi.*) Sire, veuillez m'entendre. (*Elle met un genou en terre.*)

BOLINGBROKE. Relevez-vous, ma chère tante.

LA DUCHESSE. Pas encore, je vous en conjure. Je veux à jamais rester agenouillée; je veux ne jamais voir le jour que voient les heureux, jusqu'à ce que vous m'ayez donné le bonheur, jusqu'à ce que vous m'ayez ordonné d'être heureuse en pardonnant à Rutland, mon fils coupable.

AUMALE, *mettant un genou en terre*. Je joins mes prières à celles de ma mère.

YORK, *s'agenouillant à son tour*. J'oppose mes prières aux leurs. Puissiez-vous ne jamais prospérer, si vous accordez la grâce qu'ils vous demandent!

LA DUCHESSE. Croyez-vous qu'il parle sérieusement? regardez sa figure : ses yeux ne versent point de larmes; ses prières sont feintes; ses paroles ne sont qu'un vain son qu'articule sa bouche; les nôtres viennent du cœur; il prie facilement et souhaite de ne pas être exaucé; en nous, c'est le cœur, l'âme, tout notre être qui prie. Ses genoux, je le sais, ne demanderaient pas mieux que de se relever; les nôtres resteront à la même place jusqu'à ce qu'ils y aient pris racine. Ses prières sont pleines d'une menteuse hypocrisie, les nôtres pleines d'ardeur et empreintes d'une profonde vérité. Nos prières étouffent les siennes; qu'elles obtiennent donc cette miséricorde à laquelle ont droit les prières sincères.

BOLINGBROKE. Ma chère tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE. Ne me dites pas de me relever; pardonnez d'abord; vous ordonnerez ensuite que je me relève. Si j'étais votre nourrice, chargée de vous enseigner à parler, *je pardonne* serait le premier mot que vous prononceriez. Roi, dites, *je pardonne*. Que la pitié vous enseigne à le dire. Le mot est court, mais moins court encore qu'il n'est doux : il n'en est pas de mieux placé dans la bouche des rois.

YORK. Répondez en français, sire; dites *pardonnez-moi* [2].

LA DUCHESSE, *à York*. Voulez-vous donc, époux chagrin, époux au cœur dur, détruire le pardon par le mot qui l'exprime? voulez-vous mettre le mot en contradiction avec la chose? — (*A Bolingbroke.*) Prononcez le pardon dans la langue de notre pays; nous n'entendons rien au jargon de France. Vos yeux commencent à parler; que votre bouche leur serve d'interprète; que votre oreille porte à votre cœur compatissant nos plaintes et nos prières, afin que la pitié vous engage à nous pardonner.

BOLINGBROKE. Ma chère tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE. Je ne demande pas à me relever. La grâce que je vous demande est de pardonner.

BOLINGBROKE. Je lui pardonne comme Dieu me pardonnera.

LA DUCHESSE. O heureuse victoire accordée à mes supplications! et toutefois, je ne suis pas encore rassurée; répétez-le encore. L'assurance du pardon deux fois renouvelée ne constitue pas deux pardons; la seconde confirme la première.

BOLINGBROKE. Je lui pardonne de tout mon cœur.

LA DUCHESSE. Vous êtes un dieu sur la terre.

[1] Allusion à une vieille ballade du temps, alors fort en vogue.

[2] Ces mots, dans le texte, sont en français.

BOLINGBROKE. Quant à notre loyal beau-frère [1] et à l'abbé de Westminster, ainsi qu'au reste de cette bande de conspirateurs, la destruction les poursuivra sans relâche. Mon oncle, donnez des ordres pour que des troupes soient envoyées à Oxford, ou en tout autre lieu visité par ces traîtres. Ils ne respireront pas longtemps l'air de ce monde, je le jure; si je puis les découvrir, je mettrai la main sur eux. Adieu, mon oncle, — et vous aussi, mon cousin; votre mère a efficacement intercédé pour vous; soyez-moi fidèle.

LA DUCHESSE. Venez, mon pécheur de fils; je prie Dieu qu'il fasse de vous un homme nouveau. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Entrent EXTON et UN DOMESTIQUE.

EXTON. N'as-tu pas remarqué les paroles prononcées par le roi? « Ne trouverai-je pas un ami qui me délivre de cette crainte vivante? » N'est-ce pas cela qu'il a dit?

LE DOMESTIQUE. Ce sont ses propres paroles.

EXTON. « Ne trouverai-je pas un ami? » a-t-il dit; il l'a répété deux fois; deux fois il a appuyé sur ces paroles; n'est-il pas vrai?

LE DOMESTIQUE. C'est vrai.

EXTON. Et en même temps, il me regardait d'une manière significative, comme s'il eût voulu dire : — Je voudrais que tu fusses l'homme disposé à affranchir mon cœur de cette terreur importune, c'est-à-dire du roi qui est à Pomfret. Allons, viens : je suis l'ami du roi, et je le délivrerai de son ennemi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Pomfret. — Le donjon du château.

Entre LE ROI RICHARD.

RICHARD. Voilà quelque temps que je cherche comment on pourrait comparer cette prison que j'habite avec le monde; mais c'est impossible, car le monde est peuplé, et ici il n'y a d'autre créature que moi. — Cependant, je vais essayer. Mon âme est l'épouse de mon esprit; mon esprit est le père, et à eux deux ils procréent une génération de pensées fécondes à leur tour; et ces pensées peupleront ce monde en miniature de fantaisies capricieuses comme les habitants du monde véritable; car il n'est point de pensée qui donne une satisfaction sans mélange; les meilleures, celles qui s'occupent de choses divines, sont mêlées de scrupules, et opposent un texte saint à un autre. Ainsi, par exemple, à ces paroles : « Laissez approcher les petits enfants, » elles opposent celles-ci : « Il est aussi difficile d'entrer dans le royaume des cieux qu'il l'est pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Les pensées ambitieuses méditent des projets inexécutables; comme si je voulais, avec ces faibles ongles, me creuser un passage à travers les flancs de pierre de ce monde si dur, les murs de ma misérable prison; et voyant leur impuissance, elles meurent dans leur orgueil. Les pensées qui ont le bonheur pour but cherchent à se faire illusion, en faisant dire à l'homme qu'il n'est pas le premier esclave de la fortune, et ne sera pas le dernier; comme ces mendiants insensés qui, assis dans les ceps, consolent leur honte en se disant que beaucoup y ont été, et que beaucoup y seront après eux; et dans cette pensée ils trouvent une sorte de contentement en rejetant le poids de leur infortune sur ceux qui l'ont supportée avant eux. C'est ainsi qu'à moi seul je joue plusieurs rôles, et jamais le rôle d'un homme content. Quelquefois je suis roi; puis la trahison me fait souhaiter d'être un mendiant, et je deviens mendiant; mais alors la dure indigence me persuade que j'étais mieux quand j'étais roi; et je redeviens roi; puis, venant à songer que je suis détrôné par Bolingbroke, en un clin d'œil je ne suis plus rien. Mais quoi que je puisse être, ni moi, ni aucun homme qui n'est qu'homme, ne saurait être satisfait de rien, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le repos, en n'étant plus rien. (*On entend les sons d'une musique lointaine.*) — Quelle est cette musique que j'entends? — Ha! ha! observez la mesure. — Combien désagréable est la douce musique, quand l'accord est rompu et que la mesure n'est pas observée! il en est de même de l'harmonie

[1] Jean, duc d'Exeter et comte d'Huntington, frère de Richard II, et qui avait épousé lady Elisabeth, sœur de Henri Bolingbroke.

de la vie humaine. Maintenant j'ai l'oreille difficile; une dissonance la blesse. Mais le désordre qui troublait l'harmonie de mon gouvernement m'a trouvé insensible. J'ai abusé du Temps, et maintenant le Temps abuse de moi; il a fait de moi son horloge; mes pensées sont les secondes marquées par mes soupirs qui remplacent les vibrations du balancier; mes yeux sont le cadran où mon doigt, tenant lieu d'aiguille, marque le progrès des minutes par le nombre des larmes qu'il essuie à mesure qu'elles se succèdent; les sons qui annoncent l'heure, ce sont les gémissements qui frappent avec bruit les parois de mon cœur, cette cloche sonore. Ainsi mes soupirs, mes pleurs et mes gémissements indiquent les secondes, les minutes et les heures. — Mais le temps vole pour Bolingbroke dans son orgueilleuse prospérité, pendant qu'automate insensé je m'amuse ici à en mesurer les heures[1]. — Cette musique m'irrite; quelle cesse de se faire entendre : si parfois la musique a rappelé des insensés à la raison, elle fait en moi un effet tout contraire; elle prive un homme sensé de l'usage de sa raison. Néanmoins, béni soit celui qui me fait entendre ces accords; c'est un témoignage d'affection; et dans ces temps de haine, l'affection pour Richard est une chose aussi étrange qu'un bijou passé de mode.

Entre UN GROOM.

LE GROOM. Salut, royal prince!

RICHARD. Merci, noble pair. Le meilleur marché d'entre nous est dix deniers trop cher. Qui es-tu? et comment as-tu fait pour venir ici, où nul homme ne pénètre, à l'exception du grossier manant qui m'apporte ma nourriture, pour prolonger une vie de douleur?

LE GROOM. Sire, j'étais un pauvre groom attaché au service de vos écuries du temps que vous étiez roi; passant par ici pour me rendre à York, j'ai, non sans peine, obtenu la permission de revoir les traits de mon roi, de mon ancien maître. Oh! combien j'avais le cœur gros quand j'ai vu passer dans les rues de Londres le cortége du couronnement; quand j'ai vu Bolingbroke monté sur votre beau cheval barbe, celui-là même que vous aviez tant de fois monté, celui que j'avais dressé avec tant de soin!

RICHARD. Il montait mon cheval barbe! Dis-moi, mon ami, comment se gouvernait-il sous lui?

LE GROOM. Avec tant de fierté, qu'on eût dit qu'il dédaignait la terre.

RICHARD. Il était donc bien fier de porter Bolingbroke! Ce cheval a mangé du pain dans ma main royale. Il était tout orgueilleux de se sentir caresser par elle. N'aurait-il pas dû broncher? n'aurait-il pas dû s'abattre, puisque tôt ou tard doit venir la chute de l'orgueil, et rompre le cou à l'orgueilleux qui avait usurpé sur lui la place de son maître? Je te demande pardon, mon cheval! pourquoi te blâmerais-je? n'as-tu pas été créé pour obéir à l'homme et le porter? Moi, je n'étais pas né cheval; et cependant je porte mon fardeau comme une bête de somme, pressé par le fouet et l'aiguillon de l'impatient Bolingbroke.

Entre LE GEOLIER, avec un plat.

LE GEOLIER, *au Groom.* Camarade, sortez, vous ne pouvez rester ici plus longtemps.

RICHARD. Si tu m'aimes, il est temps que tu te retires.

LE GROOM. Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur vous le dit. (*Il sort.*)

LE GEOLIER, *posant le plat sur une table devant Richard.* Milord, vous plaît-il de manger?

RICHARD. Goûte d'abord, comme c'est ton devoir.

LE GEOLIER. Milord, je n'ose; sir Pierre d'Exton, qui vient d'arriver de la part du roi, me commande le contraire.

RICHARD. Que le diable emporte Henri de Lancastre et toi! Ma patience est usée, et j'en suis las. (*Il bat le geolier.*)

LE GEOLIER. Au secours! au secours! Au secours!

Entrent EXTON et PLUSIEURS DOMESTIQUES armés.

RICHARD. Quoi donc! la mort veut-elle m'attaquer à force ouverte? Scélérat, ta main me fournit l'instrument de ton trépas. (*Il arrache à un domestique son arme, et le tue.*) — Toi, va remplir aux enfers une autre place. (*Il en tue un second, puis Exton le frappe et le renverse.*) Elle brûlera dans un feu inextinguible, la main qui a frappé ma personne. Exton, ta main féroce a souillé cette terre du sang de son roi. — Monte, monte, mon âme; ton séjour est là-haut, pendant que ma chair grossière s'affaisse pour mourir. (*Il meurt.*)

EXTON. Aussi plein de valeur que de sang royal! j'ai tari la source de l'une et de l'autre. Oh! plût au ciel que ce fût un acte méritoire! Le démon, qui me disait que je faisais bien, me dit maintenant que cette action est inscrite sur les registres de l'enfer. Je vais porter ce roi mort au roi vivant. — (*A ses gens.*) Vous, emportez ces cadavres, et qu'on leur donne ici la sépulture. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Windsor. — Une salle du château.

Fanfare. Entrent BOLINGBROKE et sa Suite; YORK et plusieurs Seigneurs.

BOLINGBROKE. York, mon cher oncle, les dernières nouvelles qui nous sont parvenues portent que les rebelles ont livré aux flammes notre ville de Cicester, dans le Glostershire; mais s'ils ont été pris ou tués, c'est ce qu'on ne dit point.

Entre NORTHUMBERLAND.

BOLINGBROKE, *continuant.* Soyez le bienvenu, milord; quelles nouvelles?

NORTHUMBERLAND. Permettez-moi d'abord de vous offrir mes vœux pour la prospérité de votre règne. J'ajouterai que j'ai envoyé à Londres les têtes de Salisbury, de Spencer, de Blunt et de Kent. (*Lui remettant un papier.*) Vous trouverez dans cet écrit le détail de leur arrestation.

BOLINGBROKE. Je suis reconnaissant de tes services, mon cher Percy, et je récompenserai dignement ton mérite.

Entre FITZWATER.

FITZWATER. Sire, j'ai envoyé d'Oxford à Londres les têtes de Brocas et de sir Bennet Seely, deux des conspirateurs qui voulaient vous assassiner à Oxford.

BOLINGBROKE. Tes services, Fitzwater, ne seront pas oubliés : ton mérite est grand, je le sais.

Entre PERCY, suivi de L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

PERCY. Le principal conspirateur, l'abbé de Westminster, accablé de remords et consumé d'une noire mélancolie, a légué son corps à la tombe; mais Carlisle est vivant, et je vous l'amène pour qu'il entende son arrêt de votre royale bouche, et subisse le châtiment dû à son orgueil.

BOLINGBROKE. Carlisle, voici ton arrêt : — Choisis quelque pieuse retraite, en outre de celles que tu possèdes, et vas y passer le reste de tes jours. Pourvu que tu vives en paix, tu mourras sans être inquiété; car, bien que tu te sois toujours montré mon ennemi, j'ai vu briller en toi de glorieuses étincelles d'honneur.

Entre EXTON, suivi de Domestiques qui portent un cercueil.

EXTON. Grand roi, dans ce cercueil je vous présente enseveli l'objet de vos craintes; là est étendu sans vie, immolé par moi, le plus grand, le plus puissant de vos ennemis, Richard de Bordeaux.

BOLINGBROKE. Exton, je ne te remercie pas; ta main fatale a commis un acte dont la honte planera sur ma tête et sur cette terre illustre.

EXTON. Sire, c'est d'après le désir par vous-même exprimé que j'ai agi.

BOLINGBROKE. Ceux qui ont besoin du poison n'aiment pas pour cela le poison; et je ne t'aime pas non plus. Vivant, je souhaitais sa mort; assassiné, je l'aime, et hais le meurtrier. Je te laisse pour salaire les remords de ta conscience; mais tu n'obtiendras de moi ni parole bienveillante ni royales faveurs. Va, comme Caïn, errer dans les ténèbres de la nuit, et ne montre jamais ton visage à la clarté du jour et des flambeaux. — Milords, je vous le proteste, mon âme est profondément affligée que le sang ait arrosé ma grandeur naissante; venez gémir avec moi sur un malheur que je déplore, et arborons incontinent les insignes du deuil. Je veux faire un voyage en terre sainte, pour purifier de ce sang mes mains coupables. — Suivez-moi d'un pas lugubre et lent; partagez ici mon deuil en pleurant avec moi cette mort prématurée.

[1] Il existe encore dans plusieurs églises du moyen âge des cadrans où l'heure est sonnée par un automate.

FIN DE RICHARD II.

HENRI IV,

Ire PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES

LE ROI HENRI IV.
HENRI, prince de Galles, } fils du roi.
LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, } fils du roi.
LE COMTE DE WESTMORELAND, seigneur dévoué à la cause du roi.
SIR WALTER BLUNT, seigneur dévoué à la cause du roi.
THOMAS PERCY, comte de Worcester.
HENRI PERCY, comte de Northumberland.
HENRI PERCY, surnommé Hotspur [1], son fils.
EDMOND MORTIMER, comte de la Marche.
SCROOP, archevêque d'York.
ARCHIBALD, comte de Douglas.
OWEN GLENDOWER.
SIR RICHARD VERNON.
SIR JOHN FALSTAFF.
SIR MICHEL, ami de l'archevêque d'York.
POINS.
GADSHILL.
PETO.
BARDOLPHE.
LADY PERCY, femme d'Hotspur et sœur de Mortimer.
LADY MORTIMER, fille de Glendower et femme de Mortimer.
MADAME VABONTRAIN, hôtesse d'une taverne dans East-Cheap, rue de Londres.

Lords, Officiers, un Sheriff, un Cabaretier, un Valet d'hôtellerie, Garçons de cabaret, deux Voituriers, Voyageurs, Domestiques, Messagers, etc.

La scène est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, WESTMORELAND, SIR WALTER BLUNT et d'autres Seigneurs.

LE ROI HENRI. Après les secousses que nous avons éprouvées, dévorés de soucis que nous sommes, laissons un moment respirer la paix effrayée; reprenons haleine pour entreprendre ensuite de nouvelles guerres sur de lointains rivages. Cette terre altérée ne s'abreuvera plus du sang de ses enfants; le glaive des combats ne labourera plus ses champs, et ses fleurs ne seront plus brisées sous les pieds des coursiers ennemis. Ces bataillons rivaux, formés du même sang, enfants d'une mère commune, qui, pareils aux météores d'un ciel troublé, s'entrechoquant l'un l'autre, se livraient aux fureurs d'une guerre intestine, confondus désormais dans les mêmes rangs, marcheront sous la même bannière. On ne verra plus combattre, opposés l'un à l'autre, alliés contre alliés, parents contre parents. Le glaive de la guerre, pareil à un poignard mal remis dans le fourreau, ne blessera plus son maître. Maintenant, amis, songeons à porter nos armes jusqu'au sépulcre du Christ; soldat enrôlé sous le saint étendard de sa croix, nous avons juré de combattre pour lui. Sous peu nous lèverons à cet effet une armée anglaise. Les Anglais ont été formés dans le sein de leurs mères pour chasser les païens des plaines saintes, foulées par ces pieds divins qui, pour notre salut, furent, il y a quatorze cents ans, cloués sur la croix douloureuse. Mais il y a un an que cette résolution est prise, et il est inutile de vous dire que nous l'exécuterons. C'est dans un autre but que nous sommes maintenant réunis. — Westmoreland, cher cousin, apprenez-moi ce qui a été décidé hier dans notre conseil, pour hâter une expédition si chère.

WESTMORELAND. Sire, le conseil s'est activement occupé de cette question, et hier encore plusieurs états de dépenses ont été arrêtés, lorsque au beau milieu de la délibération est arrivé du pays de Galles un courrier porteur de fâcheuses nouvelles. La pire de toutes, — c'est que le noble Mortimer, ayant mené les bataillons de l'Herefordshire combattre les troupes irrégulières du sauvage Glendower, est tombé au pouvoir de ce Gallois terrible. Mille de ses soldats ont été massacrés, et sur leurs cadavres les femmes ont exercé des mutilations si indignes et si honteuses qu'on ne saurait les répéter sans rougir.

LE ROI HENRI. Ainsi la nouvelle de cet échec a fait ajourner notre expédition pour la terre sainte?

WESTMORELAND. Oui, sire, cette nouvelle jointe à d'autres ; car il en est arrivé du nord de plus fâcheuses encore. Le jour de la Sainte-Croix, le vaillant Hotspur, le jeune Henri Percy, et le brave Archibald, ce guerrier éprouvé, cet intrépide Écossais, se sont livré à Holmédon un combat sanglant et acharné, autant qu'on en a pu juger par les décharges de leur artillerie; car celui qui en a apporté la nouvelle était monté à cheval au moment le plus chaud du combat, sans savoir quelle en serait l'issue.

LE ROI HENRI. Voici un de mes amis les plus chers et les plus dévoués, sir Walter Blunt, qui vient d'arriver, et dont le cheval porte encore l'empreinte des différents sols qu'il a parcourus d'Holmédon jusqu'ici ; les nouvelles qu'il nous apporte sont des plus satisfaisantes. Le comte de Douglas est battu. Sir Walter a vu sur les plaines d'Holmédon dix mille Écossais courageux et vingt-deux chevaliers baignés dans leur sang. Hotspur a fait prisonnier Mordake, comte de Fife, le fils aîné du vaincu Douglas; ainsi que les comtes d'Athol, de Murray, d'Angus et de Menteith. N'est-ce pas là un glorieux butin, une vaillante conquête ? N'est-il pas pas vrai, cousin ?

WESTMORELAND. Effectivement c'est une conquête dont un prince serait fier.

LE ROI HENRI. Ah! voilà ce qui m'afflige ! J'envie à milord Northumberland le bonheur d'être père d'un fils si accompli, d'un fils dont le nom est célébré par la gloire, le roi des arbres de la forêt, le bien-aimé et l'orgueil de la fortune; tandis que moi qui entends partout retentir ses louanges je vois la débauche et le déshonneur souiller le front de mon jeune Henri. Oh! que ne peut-il être prouvé qu'une fée nocturne a changé nos enfants au berceau, a nommé le mien — Percy, — le sien Plantagenet! Alors j'aurais son Henri, et lui il aurait le mien. — Que vous semble, mon cousin, de l'orgueil de ce jeune Percy? Il prétend garder pour lui les prisonniers qu'il a faits en cette occasion, et me fait dire que je n'en aurai qu'un seul, Mordake, comte de Fife [1].

WESTMORELAND. Je reconnais là les leçons de son oncle Worcester, dont la malveillance se signale contre vous en toute occasion, et qui maintenant suscite contre votre autorité l'amour-propre et la vanité d'un jeune homme.

LE ROI HENRI. Je l'ai mandé ici pour venir rendre compte de sa conduite. Cet incident nous oblige à suspendre nos saints projets sur Jérusalem. Cousin, mercredi prochain, nous tiendrons notre conseil à Windsor; informez-en les lords; mais revenez promptement nous trouver; car il me reste plus de choses à dire et à faire que ma colère ne me permet de vous en instruire.

WESTMORELAND. Sire, je n'y manquerai pas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Un autre appartement du palais.

Entrent LE PRINCE HENRI et FALSTAFF.

FALSTAFF. Eh bien ! Henri, quelle heure est-il, mon garçon?

LE PRINCE HENRI. Tu as l'esprit tellement épais, à force de

[1] Littéralement *chaud éperon*, qu'on peut traduire par *tête chaude*.

[1] D'après les lois de la guerre alors reconnues, quiconque avait fait un prisonnier dont le rachat n'excédait pas dix mille écus, pouvait en disposer, et le mettre en liberté, soit gratuitement, soit moyennant rançon. C'est ainsi que, le comte de Fife excepté, Percy avait un droit exclusif aux prisonniers en question.



FALSTAFF. Eh bien! Henri, quelle heure est-il, mon garçon? Acte I, scène II, page [illegible]

[illegible]ire du vin vieux, de te déboutonner après souper et de [illegible] sur les bancs tous les après-dîners, que tu as oublié [illegible] ce que tu veux savoir. Que t'importe l'heure [illegible]? A moins que les heures ne fussent des coupes de [illegible], les minutes des poulardes, les horloges des [illegible] d'entremetteuse, les cadrans des enseignes de mau[illegible], et le bienfaisant soleil lui-même une courtisane [illegible] en taffetas couleur flamme, je ne vois pas pourquoi [illegible] ton temps à demander l'heure qu'il est.

FALSTAFF. Je suis de ton avis, Henri. Nous autres, [illegible], nous exerçons à la clarté de la lune et des étoiles, et non à la lumière de Phébus, ce brillant cheva[illegible]. Et je t'en prie, mon cher, quand tu seras roi, [illegible] conserver ta grâce, — je devrais [illegible], car de grâce tu n'en auras pas. —

LE PRINCE HENRI. Comment! pas du tout?

FALSTAFF. Non, certes; pas même ce qu'il en faudrait pour [illegible] d'un œuf à la coque.

LE PRINCE HENRI. Voyons, au fait, au fait.

FALSTAFF. Eh bien donc, mon cher, quand tu seras roi, [illegible] nous autres, les gardes du corps de la [illegible], qu'on nous nomme les chasseurs de Diane, les gentilshommes de l'ombre, les [illegible] de nous que nous nous [illegible], comme la mer, [illegible], la lune; car [illegible]

LE PRINCE HENRI. [illegible] Notre fortune à nous autres, serviteurs de la lune, est, comme la mer, [illegible] et son reflux. En voici [illegible] le lundi [illegible], obtenue en [illegible] au pied de l'échelle, demain ma[illegible]rée montante, au haut d'une potence.

FALSTAFF. [illegible] Mais n'est-ce pas que

[1] [illegible]

mon hôtesse de la taverne est une commère délicieuse?

LE PRINCE HENRI. Comme le miel du mont Hybla. N'est-ce pas qu'un habit de buffle [1] est charmant?

FALSTAFF. Fou que tu es! toujours des jeux de mots et des quolibets? Que diable ai-je de commun avec les habits de buffle?

LE PRINCE HENRI. Et que diantre ai-je de commun avec mon hôtesse de la taverne?

FALSTAFF. Tu l'as bien des fois fait appeler pour régler tes comptes avec elle.

LE PRINCE HENRI. T'ai-je jamais fait appeler pour payer ta part?

FALSTAFF. Je te rends cette justice. Là tu as tout payé.

LE PRINCE HENRI. Là et ailleurs, tant qu'il me restait de l'argent; et quand l'argent manquait, j'usais de mon crédit.

FALSTAFF. Oui; et tu en as tellement usé, que s'il n'était pas présumable que tu es l'héritier présomptif... — Mais dis-moi, mon cher, y aura-t-il des gibets en Angleterre sous ton règne? les hommes de cœur seront-ils menés en laisse par cette vieille radoteuse qu'on nomme la loi? Crois-moi, quand tu seras roi ne pends pas les voleurs.

LE PRINCE HENRI. Non, ce sera toi.

FALSTAFF. Vraiment! ô prodige! Pardieu, je ferai un excellent juge.

LE PRINCE HENRI. Tu juges déjà mal. Je veux dire que tu seras chargé de pendre les voleurs et feras l'office de bourreau.

FALSTAFF. Fort bien, Henri, fort bien; jusqu'à un certain point, j'aime autant ce métier-là, je t'assure, que celui qui consiste à faire des courbettes aux gens de cour.

LE PRINCE HENRI. Pour obtenir leurs faveurs?

FALSTAFF. Ou leurs [illegible] de robes, dont le bourreau a une ample provision [2]. Par la sangbleu, je suis aussi triste qu'un vieux matou, ou qu'un ours muselé.

[1] [illegible] de peau de buffle.

[2] [illegible] mot suits, faveurs, et suits, vête[illegible] revenant de droit au bourreau.

[illegible]



DEUXIÈME VOITURIER. Les pois et les fèves sont humides en diable dans cette auberge. (Acte II, scène 1re, page 211.)

LE PRINCE HENRI. Ou qu'un lion décrépit, ou que le luth d'un amant.

FALSTAFF. Oui, ou que le bourdon d'une musette du Lincolnshire [1].

LE PRINCE HENRI. Que dirais-tu si je te comparais à un lièvre [2] ou à la solitude de Moor-ditch [3].

FALSTAFF. Tu as les comparaisons les plus déplaisantes, et tu es bien le plus taquin, le plus scélérat, le plus charmant jeune prince. — Mais, Henri, je t'en prie, ne m'importune plus de folies et de futilité. Plût à Dieu que toi et moi, on nous enseignât où l'on peut se procurer, à prix d'argent, une bonne renommée! L'autre jour, dans la rue, un vieux lord du conseil m'a sermonné sur votre compte, mon beau sire; je n'ai pas fait attention à ce qu'il disait; et pourtant ses discours étaient fort sensés; mais je n'y ai pas fait la moindre attention. Et pourtant il parlait très-sensément, et dans la rue encore.

LE PRINCE HENRI. Tu as bien fait. Car la sagesse s'égosille à prêcher dans les carrefours, et personne n'y fait attention.

FALSTAFF. Au diable tes maximes; tu serais capable de corrompre un saint. Tu m'as fait bien du mal, Henri. — Que Dieu te le pardonne! — Avant de te connaître, Henri, je ne connaissais rien; et maintenant, s'il faut dire la vérité, je ne vaux guère mieux que le commun des pécheurs. Il faut que je renonce à cette vie-là, et je veux y renoncer. Par Dieu, si je ne tiens point parole, dis que je suis un scélérat. Je ne veux pas être damné, tous les fils de roi de la chrétienté ne m'y feraient pas consentir.

LE PRINCE HENRI. Jack [4], où nous-nous demain prendre une bourse?

FALSTAFF. Où tu voudras, mon garçon; j'en suis; si je me dédis, appelle-moi scélérat, et berne-moi.

LE PRINCE HENRI. Je vois en toi une amélioration notable; tu passes de la prière au vol.

Entre POINS, qui s'arrête à quelque distance.

FALSTAFF. Que veux-tu, Henri, c'est ma vocation. Il n'y a pas de péché à suivre sa vocation. — Voilà Poins! — nous allons savoir si Gadshill a quelque expédition sur le tapis. Oh! si les hommes ne devaient être sauvés qu'à raison de leur mérite, quel trou dans l'enfer serait assez chaud pour lui? Voilà le plus omnipotent coquin qui ait jamais crié *arrête* à un honnête homme.

LE PRINCE HENRI. Bonjour, Édouard.

POINS. Bonjour, mon cher Henri. — (*A Falstaff.*) Que dit monsieur *de la Contrition* [1], que dit sir John Sac-à-vin? Jack, comment le diable et toi vous arrangez-vous au sujet de ton âme, que tu lui as vendue le vendredi saint dernier, pour une coupe de madère et une cuisse de poulet froid?

LE PRINCE HENRI. Sire John est homme de parole; le diable aura son dû. Sir John n'a jamais fait mentir le proverbe: Il donnera au diable ce qui lui appartient.

POINS. Te voilà donc damné pour avoir tenu parole au diable.

LE PRINCE HENRI. Il aurait été pareillement damné pour avoir trompé le diable.

POINS. Mes enfants, demain matin à quatre heures, trouvez-vous à Gadshill: il y a des pèlerins qui se rendent à Canterbury avec de riches offrandes, et des marchands qui vont à Londres avec des bourses bien garnies. J'ai des masques pour vous tous; vous avez des chevaux. Gadshill couche ce soir à Rochester; j'ai commandé à souper pour demain soir à East-Cheap; nous pouvons mettre à fin cette affaire aussi tranquillement que dans notre lit. Si vous voulez venir, je remplirai vos bourses d'écus; si vous ne voulez pas, restez, et allez vous faire pendre.

[1] C'est-à-dire [illegible] le pays de Lincoln [illegible].

[2] Les anciens [illegible] représentaient la tristesse sous la [illegible].

[3] Quartier de Londres, qui n'était alors [illegible].

[4] Diminutif de John.

[1] Il fait allusion à l'espèce de [illegible] que Falstaff vient d'exprimer.

[illegible]. Eh bien! si je reste ici et n'y vais [illegible] pour y avoir été.

[illegible]rez-vous, camarades?

[illegible] -tu des rênes?

[illegible]. Qui? moi, voler? moi, faire le métier de [illegible].

[illegible]. Il n'y a en toi ni probité, ni courage, ni affec[illegible] n'es point issu du sang royal, si tu ne viens pas.

[illegible]. Eh bien! une fois en ma vie, je veux [illegible].

[illegible]. Ah! voilà ce qui s'appelle parler.

[illegible]. Ma foi, arrive ce qui pourra, je reste.

[illegible]. Par Dieu, je serai rebelle et traître quand tu [illegible] roi.

LE PRINCE HENRI. Cela m'est égal.

POINS. Sir John, je t'en prie, laisse-moi seul avec le prince; je lui donnerai de si bonnes raisons pour cette expédition qu'il y viendra.

FALSTAFF. Bien. Puisses-tu avoir l'esprit de persuasion et lui des oreilles dociles, afin que ce que tu lui diras fasse impression sur lui, et qu'il ajoute foi à tes paroles; afin que, par manière de récréation, le prince véritable se fasse voleur pour rire; car les pauvres abus de notre époque ont bien besoin qu'on les protége. Adieu: vous me trouverez à East-Cheap.

LE PRINCE HENRI. Adieu, printemps arriéré! adieu, été de la Toussaint. (*Falstaff sort.*)

POINS. Allons, mon aimable petit prince, montez à cheval demain, et venez avec nous. J'ai en tête une plaisanterie [illegible] seul. Falstaff, Bardolphe, Peto et Gadshill dévaliseront ces marchands dans l'embuscade que nous leur avons dressée; vous et moi n'y serons point; mais aussitôt qu'ils seront nantis du butin, si vous et moi ne les dévalisons pas à leur tour, abattez-moi la tête de dessus les épaules.

LE PRINCE HENRI. Mais comment ferons-nous en route pour nous séparer d'eux?

POINS. Nous partirons soit avant, soit après, et indiquerons un rendez-vous auquel il nous sera facile de ne pas nous trouver; ils tenteront seuls l'aventure, et ne l'auront pas plutôt [illegible] que nous tomberons sur eux.

LE PRINCE HENRI. Oui; mais il est probable qu'ils nous [illegible] à nos chevaux, à nos vêtements, [illegible] à toute autre marque.

POINS. Bah! pour nos chevaux, ils ne les verront pas; je [illegible]; dès que nous les aurons quittés, nous changerons nos masques; et puis j'ai des blouses de [illegible] pour cacher nos vêtements.

LE PRINCE HENRI. Mais je crains que nous n'ayons affaire à trop forte partie.

POINS. Allons donc; il y en a deux que je connais pour les plus fieffés poltrons qui aient jamais tourné casaque; et quant au troisième, s'il combat plus longtemps qu'il ne le [illegible], je veux ne plus porter d'arme de ma vie. [illegible] une trentaine au moins, quelles parades il a faites, quels [illegible] donnerons.

LE PRINCE HENRI. [illegible]; prépare tout ce qui [illegible] demain soir à [illegible]

POINS. Adieu. Adieu, milord. (*Poins sort.*)

LE PRINCE HENRI, seul. [illegible]

publique. Comme un métal qui reluit sur un sol noirâtre, ma réforme, brillant sur mes fautes passées, paraîtra plus attrayante, et fixera plus les regards que si aucune imperfection ne la mettait en relief. Je veux par un calcul habile tirer profit de mes erreurs, et racheter le passé au moment où l'on s'y attendra le moins. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, NORTHUMBERLAND, WORCESTER, HOTSPUR, SIR WALTER BLUNT et d'autres Seigneurs.

LE ROI HENRI. J'ai mis trop de froideur et de modération à ressentir ces indignités; vous avez pénétré le secret de ma faiblesse; et forts de cette découverte, vous avez foulé aux pieds ma patience. Mais, soyez-en sûrs, je veux à l'avenir être moi-même, en imposer, et me faire craindre; en un mot, je veux faire violence à mon caractère, qui, jusqu'à ce jour, doux comme l'huile et le jeune duvet, n'a point commandé le respect, ce tribut que les cœurs fiers ne payent qu'aux âmes fières.

WORCESTER. Sire, notre maison ne mérite pas qu'on déploie contre elle les rigueurs du pouvoir, de ce pouvoir surtout que nos mains ont contribué à élever si haut.

NORTHUMBERLAND. Sire, —

LE ROI HENRI. Worcester, retire-toi: car je lis dans tes regards la menace et la désobéissance. Beau sire, vous avez le ton trop hardi et trop absolu. La majesté royale ne saurait endurer la colère sur le front d'un sujet. Vous pouvez vous retirer; quand nous aurons besoin de vous et de vos conseils, nous vous enverrons chercher. (*Worcester sort.*)

LE ROI, *continuant à Northumberland*. Vous alliez parler!

NORTHUMBERLAND. Oui, sire. Ces prisonniers que Henri Percy a faits à Holmédon, et que votre majesté lui a fait demander, il ne les a pas, dit-il, refusés d'une manière aussi absolue qu'on l'a rapporté à votre majesté. Mon fils est innocent de cette faute; ce doit être l'œuvre de l'envie ou d'une méprise.

HOTSPUR. Sire, je n'ai point refusé les prisonniers en question. Voilà, autant que je me le rappelle, ce qui s'est passé. Lorsque le combat était fini, lorsque, épuisé par la fureur et la fatigue, faible, hors d'haleine, je m'appuyais sur mon épée, est arrivé un certain lord, paré, pimpant, frais comme un jeune marié, le menton rasé et uni comme un champ de blé nouvellement moissonné. Il était parfumé comme un marchand de modes; et entre l'index et le pouce, il portait une boîte de senteur, que de temps à autre il portait à son nez. Il souriait et jasait tour à tour; et comme les soldats passaient auprès de lui emportant les corps morts, il les traitait de grossiers personnages, de drôles mal appris, d'oser interposer de dégoûtants cadavres entre le vent et sa seigneurie. Il me fit cent questions en termes musqués et efféminés; entre autres, il me demanda mes prisonniers au nom de votre majesté. Souffrant alors de mes blessures, qui s'étaient refroidies, ennuyé de son babil de perroquet, dans ma mauvaise humeur et mon impatience, je lui répondis au hasard, qu'il les aurait ou qu'il ne les aurait pas, je ne sais trop lequel, car j'étais hors de moi, en le voyant ainsi, brillant et parfumé, parler, comme une femme de la cour, de mousquets, de tambours, de blessures, même, Dieu me pardonne! me dire comme quoi pour une contusion interne le remède souverain était le *spermaceti*[1]; et comme quoi c'était grand dommage, en vérité, qu'on eût tiré des entrailles de la terre inoffensive ce maudit salpêtre qui a détruit lâchement plus d'un brave guerrier; que sans ces misérables mousquets, lui-même, il se serait fait soldat. A ces propos impertinents et décousus, sire, j'ai répondu d'une manière vague, comme je viens de le dire; et, je vous en conjure, que son rapport n'élève point entre mon dévouement et votre majesté l'obstacle d'une accusation.

BLUNT. Sire, toutes les circonstances dûment considérées, ce que Henri Percy a pu dire à un pareil personnage, en pareil lieu et dans un pareil moment, peut raisonnablement être mis en oubli, et ne doit point lui être imputé à crime, pourvu qu'il le désavoue en ce moment.

LE ROI HENRI. Il n'en est pas moins vrai qu'il me refuse ses prisonniers, à moins que je ne rachète immédiatement à

[1] Le blanc de baleine.

mes frais son beau-frère, le stupide Mortimer, qui, sur mon âme, a de gaieté de cœur sacrifié la vie de ceux qu'il conduisait au combat contre cet ensorcelé, ce damné de Glendower, dont le comte de la Marche[1] a récemment, dit-on, épousé la fille. Voudrait-on que je vidasse mes coffres pour racheter un traître ? Nous faudra-t-il payer la trahison et stipuler pour des lâches qui se sont livrés eux-mêmes? Non; qu'il meure de faim dans ses montagnes stériles : je ne tiendrai jamais pour mon ami celui qui me demandera de contribuer, ne fût-ce que d'une obole, à la rançon du rebelle Mortimer.

HOTSPUR. Du rebelle Mortimer! La fortune de la guerre l'a seule fait tomber au pouvoir de l'ennemi. — Je n'en donnerai pour preuve que ces larges blessures qu'il a reçues en brave, alors que sur les rives de la Séverne il a, pendant près d'une heure, soutenu corps à corps un combat acharné contre le redoutable Glendower. Trois fois ils reprirent haleine, et trois fois, d'un mutuel accord, ils étanchèrent leur soif dans les eaux de la rapide Séverne, qui, effrayée de leur aspect terrible, courut s'abriter parmi ses roseaux tremblants, et cacher sa tête bouclée derrière ses rives escarpées, teintes du sang de ces courageux combattants. Jamais une politique perfide n'aurait pû colorer ses œuvres de blessures si graves; et il est impossible que le noble Mortimer se soit volontairement exposé à en recevoir un si grand nombre. Qu'on cesse donc de le calomnier en le nommant rebelle.

LE ROI HENRI. C'est toi qui le calomnies, Percy, c'est toi qui le calomnies. Jamais il ne s'est mesuré avec Glendower; crois-moi, il eût mieux aimé avoir le diable pour adversaire, que de se trouver aux prises avec Owen Glendower. Ne devrais-tu pas rougir? Mais, écoute : à l'avenir que je ne t'entende plus parler de Mortimer; envoie-moi tes prisonniers par la voie la plus prompte, ou tu auras de mes nouvelles d'une manière qui te sera peu agréable. — Milord Northumberland, je vous laisse libre de partir avec votre fils. — Envoie-moi tes prisonniers, ou tu entendras parler de moi. *Le Roi sort avec sa Suite et Blunt.*

HOTSPUR. Quand le diable viendrait me les demander en rugissant, je ne les enverrais pas. Je vais courir après lui et le lui dire à l'instant : il faut que je décharge ce que j'ai sur le cœur, quand je devrais exposer ma tête.

NORTHUMBERLAND. Eh quoi! ivre de colère? Arrête un moment; voici ton oncle.

Rentre WORCESTER.

HOTSPUR. Ne plus parler de Mortimer? Parbleu, je parlerai de lui, et que le ciel refuse tout pardon à mon âme, si je ne me joins pas à lui : oui je veux pour lui épuiser mes veines, verser tout mon sang goutte à goutte sur la poussière, jusqu'à ce que j'aie relevé ce Mortimer qu'on foule aux pieds, jusqu'à ce que je l'aie placé aussi haut que ce roi sans mémoire, que cet ingrat, ce dégénéré Bolingbroke.

NORTHUMBERLAND, *à Worcester*. Mon frère, le roi a rendu votre neveu furieux.

WORCESTER. Qui a donc fait naître cette irritation depuis mon départ?

HOTSPUR. Il veut avoir tous mes prisonniers; et quand je lui ai parlé de racheter mon frère, son visage a pâli, et il a jeté sur moi un regard homicide. Le nom de Mortimer lui fait éprouver un tremblement de colère.

WORCESTER. Je ne saurais le blâmer. Le feu roi Richard n'a-t-il pas proclamé Mortimer le plus proche héritier de la couronne?

NORTHUMBERLAND. C'est vrai, j'ai entendu publier cette déclaration. C'était à l'époque où l'infortuné roi, — Dieu nous pardonne le mal que nous lui avons fait! — partit pour cette expédition d'Irlande, qu'il fut obligé d'interrompre et d'où il ne revint que pour être déposé, et bientôt après assassiné.

WORCESTER. Et à propos de cette mort, l'opinion publique nous accuse et nous flétrit.

HOTSPUR. Un moment, je vous prie. Vous dites que Richard a proclamé mon frère, Edmond Mortimer, l'héritier de sa couronne?

NORTHUMBERLAND. Oui, et je l'ai entendu moi-même.

HOTSPUR. En ce cas, je comprends que le roi son cousin ne demande pas mieux que de le voir mourir de faim dans les solitudes de la montagne. Mais vous, — qui avez mis la couronne sur la tête de cet ingrat, qui avez, pour lui seul, encouru la réputation d'assassins et de traîtres, — sera-t-il dit que vous consentirez à braver pour lui un déluge de malédictions, à n'être sous sa main que d'obscurs instruments, que des agents secondaires, à lui servir d'échelle, ou plutôt de bourreau ? — Excusez-moi si je descends si bas, pour vous montrer le degré d'avilissement auquel vous a réduits ce rusé monarque. Souffrirez-vous qu'on dise de nos jours, ou que l'histoire raconte aux siècles à venir, que des hommes de votre noblesse et de votre puissance se sont engagés dans une injuste cause, comme, — Dieu vous le pardonne! — vous l'avez fait tous deux, en abattant Richard, cette rose charmante, pour mettre à sa place cette épine, ce fléau de Bolingbroke? Et ce qu'il y a de plus humiliant encore, souffrirez-vous qu'il soit dit que vous avez été dupés, délaissés et répudiés par celui au service duquel vous avez subi toutes ces ignominies? Non, le temps est venu pour vous de racheter les souillures de votre gloire et de vous réintégrer dans l'estime des hommes. Tirez vengeance des insultes et des mépris de ce roi orgueilleux, qui ne s'applique nuit et jour qu'à chercher les moyens d'annuler, fût-ce même au prix de votre mort sanglante, la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers vous. Je dis donc, —

WORCESTER. Assez, mon neveu, n'en dites pas davantage. Je vais maintenant vous ouvrir un livre mystérieux, et lire à votre mécontentement, qui les comprendra sur l'heure, des choses graves, périlleuses, et qui exigent un courage aussi intrépide qu'il en faudrait à celui qui voudrait franchir les ondes mugissantes d'un torrent furieux sur le tremblant appui d'une lance fragile.

HOTSPUR. Si l'on tombe, bonsoir! — Il faut nager ou couler à fond. — Déchaîner le danger de l'est à l'ouest, pourvu que du sud au nord il se croise avec la gloire, et qu'on les laisse aux prises. Oh! le cœur bat plus délicieusement à relancer un lion qu'à faire lever un lièvre.

NORTHUMBERLAND. L'idée de quelque grand exploit l'emporte au delà des limites de la modération.

HOTSPUR. Par le ciel, je serais homme à m'élancer d'un bond jusqu'à la lune au front pâle pour en arracher la gloire brillante; ou à plonger dans les profondeurs de l'Océan, là où la sonde n'est jamais parvenue, pour y saisir par les cheveux la Gloire prête à se noyer, si son heureux libérateur pouvait jouir seul et sans rival de ses immortelles splendeurs. Mais répudions une association équivoque.

WORCESTER. Emporté par son imagination vagabonde, il perd de vue l'objet qui réclame son attention. — Mon cher neveu, veuillez m'écouter un moment.

HOTSPUR. Je vous demande pardon.

WORCESTER. Ces nobles Écossais qui sont vos prisonniers, —

HOTSPUR. Je les garderai. Par le ciel, il n'en aura pas un seul; quand il n'en faudrait qu'un pour sauver son âme, il ne l'aura pas : je les garderai, j'en jure par ce bras.

WORCESTER. Vous vous emportez et ne prêtez aucune attention à ce que je veux vous dire. Ces prisonniers, vous les garderez.

HOTSPUR. Certainement, je les garderai : c'est une chose décidée. — Il a dit qu'il ne rachèterait pas Mortimer; il m'a défendu de parler de Mortimer; mais j'irai le trouver pendant son sommeil et je lui crierai à l'oreille : — Mortimer! Que dis-je ? J'aurai un sansonnet auquel je n'apprendrai à prononcer qu'un seul mot, le nom de Mortimer, et je lui en ferai cadeau, pour tenir sa colère en haleine,

WORCESTER. Écoutez-moi, mon neveu; un mot.

HOTSPUR. Je le déclare solennellement, je ne veux m'occuper désormais qu'à chercher des moyens d'irriter et de tourmenter ce Bolingbroke et ce tapageur de prince de Galles. Si je ne croyais que son père ne l'aime pas, et ne serait pas fâché qu'il lui arrivât malheur, je l'empoisonnerais avec un pot de bière.

WORCESTER. Adieu, mon neveu! je m'entretiendrai avec vous quand vous serez plus disposé à m'entendre.

NORTHUMBERLAND. Quelle langue as-tu donc, quel cerveau fêlé fais-tu, de te livrer, en vraie commère, à ce débordement de paroles, sans vouloir écouter d'autres voix que la tienne?

HOTSPUR. C'est que, voyez-vous, il me semble qu'on me flagelle à coups de verges, que je ressens les piqûres de mille fourmis, quand j'entends parler de ce traître, de cet hypocrite de Bolingbroke. Du temps de Richard, — Comment nommez-vous cet endroit? — Au diable si je m'en souviens! — C'était dans le Glostershire; là où se tenait alors son on-

[1] C'est-à-dire Mortimer.

bécile d'oncle, son oncle York, — où pour la première fois j'ai fléchi le genou devant ce roi au mielleux sourire, devant ce Bolingbroke, alors que vous et lui reveniez de Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND. Au château de Berkley.

HOTSPUR. Justement. Combien de politesses sucrées ce chien couchant me prodiguait alors! « Quand sa jeune fortune, » disait-il, « aurait grandi, » et puis, « mon cher cousin, » par-ci, « mon cher Henri Percy, » par là. — Au diable de pareils flagorneurs! — Dieu me pardonne! Mon cher oncle, contez votre histoire; car j'ai fini.

WORCESTER. Non; si vous n'avez pas fini, continuez; nous attendrons.

HOTSPUR. J'ai fini, réellement.

WORCESTER. Revenons donc à vos prisonniers écossais, mettez-les sur-le-champ en liberté sans rançon; et reposez-vous sur le fils de Douglas pour vous rassembler une armée en Écosse. Par diverses raisons que je vous communiquerai par écrit, — cela, soyez-en certain, vous sera aisément accordé. — (*A Northumberland.*) Vous, milord, pendant que votre fils sera ainsi occupé en Écosse, — vous vous insinuerez adroitement dans les bonnes grâces de ce noble et bien-aimé prélat, l'archevêque —

HOTSPUR. D'York, n'est-ce pas?

WORCESTER. Lui-même; lui qui a encore sur le cœur la mort que son frère, lord Scroop, a subie à Bristol. Je ne vous parle pas ici par conjectures; je ne vous dis pas ce que je crois possible : mais ce que je sais être médité, arrangé d'avance et arrêté; en un mot, des projets qui n'attendent qu'une occasion pour se réaliser.

HOTSPUR. J'y suis; sur ma vie, cela réussira.

NORTHUMBERLAND. Tu lâches la meute avant que le gibier soit levé.

HOTSPUR. Comment donc! je réponds que le plan est excellent. — Et puis les troupes de l'Écosse et celles d'York iront opérer leurs jonctions avec celles de Mortimer, n'est-ce pas?

WORCESTER. Effectivement.

HOTSPUR. Vive Dieu! c'est on ne peut mieux combiné.

WORCESTER. Et il importe que nous ne perdions pas de temps pour lever des troupes, si nous voulons sauver nos têtes. Car quelle que soit la conduite que nous tenions, le roi se croira toujours notre débiteur, et ne cessera de voir en nous des créanciers mécontents, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de nous solder une fois pour toutes. Voyez déjà comme il commence à nous tenir à distance de ses faveurs.

HOTSPUR. C'est vrai, c'est vrai; nous serons vengés de lui.

WORCESTER. Mon neveu, adieu. — Dans tout ceci, ayez soin de suivre la marche que mes lettres vous traceront! Quand le moment sera venu, et ce sera bientôt, je me rendrai secrètement auprès de Glendower et de Mortimer. J'arrangerai les choses de manière que vos troupes et celles de Douglas opéreront heureusement leur jonction avec les nôtres; et nous tiendrons alors fortement dans nos mains nos fortunes, aujourd'hui précaires et incertaines.

NORTHUMBERLAND. Adieu, mon frère; j'espère que nous [illegible].

HOTSPUR. Mon oncle, adieu. Il me tarde que nous en venions aux coups et au carnage. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

[illegible] — La cour d'une auberge.

Arrive UN VOITURIER, une lanterne à la main.

PREMIER VOITURIER. [illegible] quatre heures du matin, [illegible] pendu. [illegible] et notre cheval n'est pas en[illegible]. Allons, palefrenier!

LE PALEFRENIER, *de l'intérieur.* On y va, on y va.

PREMIER VOITURIER. [illegible]

Arrive UN AUTRE VOITURIER.

DEUXIÈME VOITURIER. Les pois et les fèves sont humides en diable dans cette auberge : c'est le moyen de donner des vers à ces pauvres bêtes. Cette maison est sens dessus dessous depuis que le palefrenier Robin est mort.

PREMIER VOITURIER. Le pauvre homme! il ne s'est jamais bien porté depuis le renchérissement des avoines, cela lui a donné le coup de la mort.

DEUXIÈME VOITURIER. Je pense que cette maison est la pire qu'il y ait sur toute la route de Londres pour les puces. Je suis piqué et marqué comme une tanche.

PREMIER VOITURIER. Comme une tanche? Par la sainte messe, il n'y eut jamais de roi de la chrétienté mieux mordu que je ne l'ai été depuis le premier chant du coq!

DEUXIÈME VOITURIER. Morbleu! ils ne nous donnent jamais de pot de nuit; nous sommes obligés de lâcher de l'eau dans la cheminée. Aussi, dans nos chambres, les puces pullulent comme des loches[1].

PREMIER VOITURIER. Eh bien, palefrenier! allons, dépêche, et que le diable t'emporte.

DEUXIÈME VOITURIER. J'ai un jambon et deux balles de gingembre à livrer à Charing-Cross[2], aussi loin que cela.

PREMIER VOITURIER. Par la sangbleu! les dindons qui sont dans mes paniers meurent de faim. — Holà! palefrenier! — que la peste t'étouffe! N'as-tu pas des yeux dans la tête? es-tu sourd? — Que je sois un manant, si je ne suis homme à te fendre la caboche comme je boirais un verre de vin? Allons, viens, et que le diable t'emporte! — Es-tu sans conscience?

Arrive GADSHILL.[3]

GADSHILL. Bonjour, camarades! — Quelle heure est-il?

PREMIER VOITURIER. Je pense qu'il est deux heures.

GADSHILL. Prête-moi, je te prie, ta lanterne pour voir mon cheval dans l'écurie.

PREMIER VOITURIER. Oh! oh! doucement, je te prie. Je sais un tour qui en vaut deux comme celui-là.

GADSHILL. Je t'en prie, prête-moi la tienne.

DEUXIÈME VOITURIER. Vraiment? Et quand donc? pourras-tu me le dire? Prête-moi ta lanterne, me dit-il. — Parbleu! je te verrai pendre auparavant.

GADSHILL. Voiturier, à quelle heure comptes-tu arriver à Londres?

DEUXIÈME VOITURIER. Assez tôt pour aller au lit avec une chandelle, je t'en donne ma parole. Allons, voisin Muggs, il nous faut aller réveiller ces messieurs; ils voyageront de compagnie; car ils ont avec eux des valeurs. (*Les Voituriers s'éloignent.*)

GADSHILL. Holà! garçon!

LE GARÇON, *de l'intérieur.* J'y vais, preste comme un filou.

GADSHILL. Tu aurais pu dire comme un garçon d'auberge; car entre toi et un coupeur de bourse il n'y a d'autre différence que celle qui existe entre l'indication du vol et son exécution : c'est toi qui le prépares.

Arrive LE GARÇON.

LE GARÇON. Bonjour, maître Gadshill! Ce que je vous ai dit hier se confirme. Il y a un fermier de Kent qui a apporté trois cents marcs d'or. Je le lui ai entendu dire, hier soir à souper, à une personne de la compagnie, un homme de finance, qui a pareillement sur lui des valeurs considérables; Dieu sait quelles sommes! Ils sont déjà levés, et demandent du beurre et des œufs : ils partiront tout à l'heure.

GADSHILL. Va, s'ils ne rencontrent pas les clercs de Saint-Nicolas[4], je t'abandonne ce cou que voilà.

LE GARÇON. Non, je n'en veux pas; gardez-le pour le bourreau; car je sais que vous adorez Saint-Nicolas aussi dévotement que peut le faire un homme sans foi.

GADSHILL. Que me parles-tu du bourreau? Si jamais l'on me pend, nous ferons une belle paire de pendus; car si je suis pendu, sir John le sera avec moi, et tu sais que ce n'est pas un meurt-de-faim. Bah! il y a tant d'autres Troyens[5] dont tu ne te doutes même pas, qui, par manière

[1] Poisson de rivière fort délicat, et très-prolifique.

[2] Nom d'un quartier de Londres.

[3] Le poète a baptisé ce personnage du nom d'un endroit de la route de Kent, alors célèbre par les vols qui s'y commettaient.

[4] Terme d'argot pour désigner le diable.

[5] Terme d'argot qui probablement voulait dire voleur.

d'amusement, consentent à exercer notre profession, et qui, si on venait à y regarder de trop près, dans l'intérêt même de leur réputation, arrangeraient l'affaire. Je ne suis pas associé avec des bandits à pied, des misérables qui, armés d'un long bâton, vous assomment un homme pour douze sous; avec des fiers-à-bras, à moustaches, la figure enluminée par les fumées de la bière; mais bien avec tout ce qu'il y a de noble et de tranquille dans ce pays, avec des bourgmestres et des financiers, des gens solides qui sont plus disposés à frapper qu'à parler, à parler qu'à boire, et à boire qu'à prier, gens qui font leurs affaires aux dépens de la communauté, et qui mettent du foin dans leurs bottes.

LE GARÇON. Gare qu'elles ne prennent l'eau par le mauvais temps.

GADSHILL. Elles sont imperméables; c'est la justice elle-même qui les huile [1]. Nous volons en sûreté de conscience, aussi tranquilles qu'un baron à l'abri de ses créneaux; nous avons la recette de la graine de fougère [2]; nous marchons invisibles.

LE GARÇON. Je pense que c'est à la nuit plus qu'à la graine de fougère que vous devez d'être invisibles.

GADSHILL. Donne-moi une poignée de main : tu auras ta part du butin, foi d'honnête homme.

LE GARÇON. Promettez-la-moi plutôt foi de voleur.

GADSHILL. Va toujours; *homo* est un nom générique, et s'applique à tous les hommes indistinctement. Dis au palefrenier de faire sortir mon cheval de l'écurie. Adieu, maraud. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

La grande route, près de Gadshill.

Arrivent LE PRINCE HENRI et POINS : BARDOLPHE et PETO sont à quelque distance.

POINS. Allons, cachons-nous, cachons-nous. J'ai emmené le cheval de Falstaff, et il se crispe de colère comme du velours gommé.

LE PRINCE HENRI. Cache-toi.

Arrive FALSTAFF.

FALSTAFF. Poins! Poins! que le diable t'emporte, Poins!

LE PRINCE HENRI. Silence, pâté de foie gras! Quel tintamarre nous fais-tu là?

FALSTAFF. Henri, où est Poins?

LE PRINCE HENRI. Il est monté au sommet de la colline. Je vais le chercher. (*Il fait semblant de chercher Poins.*)

FALSTAFF. C'est une malédiction pour moi de voler dans la compagnie de ce filou-là. Le coquin a emmené mon cheval, et l'a attaché je ne sais où. Pour peu que je marche encore l'espace de quatre pieds carrés, je perdrai haleine. Allons, je ne doute pas que, malgré tout, je mourrai de ma belle mort, si j'échappe la corde pour avoir tué ce maraud. Depuis vingt-deux ans, il ne s'est point écoulé une heure que je n'aie juré de renoncer à sa compagnie, et cependant j'en suis ensorcelé. Il faut, ou le diable m'emporte, que le scélérat m'ait donné des philtres pour se faire aimer de moi; c'est impossible autrement. Allons, décidément, j'ai bu des philtres. — Poins! — Henri! — La peste vous étouffe tous les deux! — Bardolphe! — Peto! — Je mourrai de faim, plutôt que de faire un pas de plus pour voler. Devenir honnête homme et quitter ces bandits, serait un acte aussi méritoire que de boire un verre de vin, ou je suis le plus fieffé drôle qui ait jamais mâché avec les dents. A pied, huit verges de terrain inégal équivalent pour moi à soixante-dix milles, et les inhumains scélérats le savent bien. Quelle malédiction quand les voleurs ne sont pas de bonne foi entre eux! (*On entend un coup de sifflet.*) Vion! — Que le diable vous emporte tous! Donnez-moi mon cheval, coquins! donnez-moi mon cheval, et allez au diable!

LE PRINCE HENRI. Lève-toi, grosse bedaine, couche-toi par terre; pose ton oreille contre le sol, et dis-nous si tu entends le pas des voyageurs.

FALSTAFF. Avez-vous des leviers pour me relever quand je serai couché? Par la sambleu, il ne m'arrivera jamais [illegible] si loin à pied ma pauvre chair, quand on me

[1] [illegible]

[2] [illegible]

donnerait tout l'argent monnayé qui est dans le trésor de ton père. — Quelle mauvaise plaisanterie de me berner de la sorte?

LE PRINCE HENRI. On ne t'a pas berné, mais démonté.

FALSTAFF. Je t'en prie, mon petit prince Henri, aide-moi à retrouver mon cheval, mon cher fils de roi.

LE PRINCE HENRI. Arrière, maraud! veux-tu faire de moi ton palefrenier?

FALSTAFF. Va te pendre avec ta jarretière [1] d'héritier présomptif. Si je suis pris, vous me le payerez cher; si je ne fais composer sur vous tous des ballades chantées sur des airs obscènes, qu'une coupe de vin d'Espagne me serve de poison. Je hais les plaisanteries poussées trop loin, surtout quand je suis à pied.

Arrive GADSHILL.

GADSHILL. Halte-là!

FALSTAFF. Parbleu! je fais halte sur mes jambes bien malgré moi.

POINS. C'est notre chien d'arrêt, je reconnais sa voix.

Arrive BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Quelles nouvelles?

GADSHILL. Cachez-vous, cachez-vous; mettez vos masques, voilà de l'argent du roi qui descend la montagne, et qui va au trésor du roi.

FALSTAFF. Faquin, tu mens; il va à la taverne du roi.

GADSHILL. Il y en a assez pour vous enrichir tous.

FALSTAFF. Et nous faire tous pendre.

LE PRINCE HENRI. Messieurs, vous quatre, vous les attaquerez dans le défilé; Édouard Poins et moi, nous irons les attendre plus bas; s'ils vous échappent, ils retomberont dans nos mains.

PETO. Combien sont-ils?

GADSHILL. Huit ou dix.

FALSTAFF. Diantre! ne sera-ce pas plutôt eux qui nous voleront?

LE PRINCE HENRI. Quel poltron tu es, sir Jean de la Panse?

FALSTAFF. Il est vrai que je ne suis pas aussi maigre que Jean de Gand ton grand-père; mais, malgré cela, Henri, je ne suis pas un poltron.

LE PRINCE HENRI. Eh bien! on le verra à l'épreuve.

POINS. Jack, ton cheval est derrière la haie; quand tu en auras besoin, c'est là que tu le trouveras. Adieu, et fais bonne contenance.

FALSTAFF. Si je pouvais le poignarder, dussé-je être pendu après!

LE PRINCE HENRI. Édouard, où sont nos déguisements?

POINS. Ici tout près. Suivez-moi. (*Le prince Henri et Poins s'éloignent.*)

FALSTAFF. Maintenant, messieurs, au petit bonheur! chacun sa besogne.

Arrivent DES VOYAGEURS.

PREMIER VOYAGEUR. Venez, voisin; le garçon conduira nos chevaux jusqu'au bas de la colline; faisons un bout de chemin à pied, cela nous dégourdira les jambes.

LES VOLEURS. Arrêtez!

LES VOYAGEURS. Jésus ait pitié de nous!

FALSTAFF. Frappez, abattez-moi ces gueux-là; coupez-leur la gorge! Ah! chenilles! fils de catins! maudits mangeurs de lard! ils nous détestent, nous autres jeunes gens; qu'on les étende sur le carreau; qu'on les dévalise.

PREMIER VOYAGEUR. Oh! c'est fait de nous et de ce que nous possédons; nous sommes perdus à tout jamais!

FALSTAFF. Au diable, corpulents coquins! vous êtes perdus, dites-vous? Ah! vieux ladres, je voudrais que votre coffre-fort fût ici. Marchez, lardons, marchez. Eh quoi, drôles! ne faut-il pas que jeunesse vive? Vous êtes grands jurés, n'est-ce pas? nous allons vous déjurer, soyez tranquilles. (*Falstaff et les siens s'éloignent en faisant marcher devant eux les voyageurs.*)

Reviennent LE PRINCE HENRI et POINS.

LE PRINCE HENRI. Les voleurs ont garrotté ces honnêtes gens; si nous pouvions voler les voleurs, et nous en aller tout gaiement à Londres, cela nous fournirait un sujet de conversation, un mois d'excellent rire, et une [illegible] de [illegible]!

POINS. Tenez-vous coi, je les entends venir.

[illegible]

Reviennent LES VOLEURS.

FALSTAFF. Venez, mes maîtres, partageons : puis à cheval avant qu'il soit jour. Si le prince et Poins ne sont pas deux fieffés poltrons, il n'y a point d'équité ici-bas ; il n'y a pas plus de courage dans ce Poins que dans un canard sauvage. (*Pendant qu'ils sont à partager, le prince Henri et Poins fondent sur eux.*)

LE PRINCE HENRI. Votre argent !

POINS. Scélérats ! (*Après un ou deux coups de poing échangés, Falstaff et les siens s'enfuient, en abandonnant leur butin.*)

LE PRINCE HENRI. Notre conquête ne nous a pas coûté grand'peine. Maintenant à cheval, et vive la joie ! Les voleurs sont dispersés, et leur terreur est si grande, qu'ils n'osent pas même se rapprocher l'un de l'autre ; chacun d'eux prend son camarade pour un exempt. Partons, mon cher Édouard : Falstaff sue à rendre l'âme, et sa graisse, à chaque pas, fume le sol stérile ; si la chose n'était pas si plaisante, j'aurais pitié de lui.

POINS. Comme le coquin hurlait ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Warkworth. — Un appartement du château.

Entre HOTSPUR, lisant une lettre.

HOTSPUR. — « Pour ce qui est de moi, milord, je serais » charmé de m'y trouver, par l'affection que je porte à votre » maison. » — Il serait charmé ! — Pourquoi donc n'y vat-il pas ? par l'affection qu'il porte à notre maison ! il montre en ceci qu'il aime encore mieux son colombier qu'il n'aime notre maison. Continuons. « L'entreprise que vous tentez » est périlleuse ! » Sans nul doute ; il est dangereux aussi d'attraper un rhume ; il est dangereux de dormir et de boire ; mais sachez, lord imbécile, que dans les épines de ce danger nous allons cueillir la rose de notre sûreté. « L'entreprise que vous tentez est périlleuse ; les » amis que vous me nommez ne sont pas sûrs, le moment » est mal choisi, et vos moyens sont trop faibles comparés » à la grandeur des obstacles à vaincre. » En vérité, c'est vous qui le dites ! et moi, je vous répète que vous êtes un poltron, un lâche, et que vous en avez menti, tête sans cervelle ! Pardieu, il n'y eut jamais d'entreprise mieux conçue que la nôtre : nos amis sont dévoués et constants ; une entreprise admirable ! des amis excellents ! Quel courage à la glace que cet homme-là ! Ignore-t-il donc que monseigneur d'York approuve notre plan et toute la conduite de l'entreprise ! Ah ! si j'étais auprès de ce drôle-là, je lui briserais la tête avec l'éventail de sa lady. N'y a-t-il pas mon père, mon oncle et moi ? Lord Edmond Mortimer, monseigneur d'York, et Owen Glendower ? N'y a-t-il pas, en outre, les Douglas ? N'ai-je pas leur promesse écrite de venir me joindre avec leurs troupes, le neuf du mois prochain ? et quelques-uns d'entre eux ne sont-ils pas déjà en route ? Quel infâme mécréant ! un véritable infidèle ! Ah ! je ne doute pas que dans la sincérité de sa frayeur et de sa lâcheté il n'aille trouver le roi et ne lui dévoile tous nos projets. Oh ! que je m'en veux d'avoir fait une proposition aussi [illegible] à cette jatte de lait écrémé ! qu'il aille au diable ! qu'il [illegible] tout au roi, nous sommes préparés ; je [illegible].

Entre LADY PERCY.

HOTSPUR, *continuant*. Te voilà, Catherine ? il faut que je te quitte dans deux heures.

LADY PERCY. O mon ami ! pourquoi es-tu seul comme cela ? [illegible] d'être, depuis quinze jours, bannie de la couche de mon Henri ? Dis-moi, mon [illegible], qu'est-ce qui t'ôte l'appétit, la gaieté et le doux sommeil ? Pourquoi, lorsque tu es seul, te vois-je fixer tes yeux vers la terre, puis tout à coup tressaillir ? pourquoi tes joues ont-elles perdu leur fraîcheur ? [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de tranchées, de [illegible], de parapets, de [illegible], de [illegible], de prisonniers rachetés, de soldats tués, et

[illegible]

de tout ce qui caractérise un combat acharné. Il se passait en toi une lutte si violente, et ton sommeil en était tellement troublé, qu'on voyait sur ton front de grosses gouttes de sueur pareilles aux bulles d'eau qui s'élèvent à la surface d'un étang récemment agité ; et au mouvement étrange des muscles de ton visage, on eût dit un homme qui retient son souffle dans quelque émotion extraordinaire. Oh ! que présagent ces symptômes ? Quelque affaire d'importance occupe mon époux, et je dois la connaître, ou il ne m'aime pas.

Entre UN DOMESTIQUE.

HOTSPUR. Ah ! te voilà ! Guillaume est-il parti avec le paquet ?

LE DOMESTIQUE. Oui, milord, il y a une heure.

HOTSPUR. Butler a-t-il amené ses chevaux de chez le shériff ?

LE DOMESTIQUE. Il vient à l'instant même d'en amener un.

HOTSPUR. Lequel ? est-ce le bai aux oreilles courtes ?

LE DOMESTIQUE. Celui-là même, milord.

HOTSPUR. Ce cheval sera mon trône ; je vais le monter sur-le-champ. O *espérance*[1] ! — Dis à Butler de le conduire dans le parc. (*Le Domestique sort.*)

LADY PERCY. M'entendez-vous, milord ?

HOTSPUR. Que dites-vous, milady ?

LADY PERCY. Qui vous entraîne ainsi loin de moi ?

HOTSPUR. Eh mais, c'est mon cheval, mon amour, c'est mon cheval.

LADY PERCY. Méchant que tu es ! une belette n'a pas l'humeur plus intraitable que toi. Je veux savoir de quoi il s'agit, Henri ; je veux le savoir. Je crains que mon frère Mortimer ne se prépare à faire valoir ses droits, et ne t'ait envoyé chercher pour appuyer son entreprise ; mais si tu vas, —

HOTSPUR. Si loin à pied, je me fatiguerai, mon amour.

LADY PERCY. Allons, allons, petit perroquet, répondez directement à la question que je vous fais. Je te briserai le petit doigt, Henri, si tu ne me dis pas la vérité tout entière.

HOTSPUR. Laisse-moi, laisse-moi, petite joueuse ! — Moi, t'aimer ! — je ne t'aime pas ; je ne me soucie guère de toi, Catherine. Ce n'est pas le moment de s'amuser avec des poupées et de jouer des lèvres. Ce sont des figures en sang, des têtes cassées qu'il nous faut ; voilà maintenant la seule monnaie qui ait cours. — Allons, mon cheval. — Que dis-tu, Catherine ? que me veux-tu ?

LADY PERCY. Est-ce bien vrai que tu ne m'aimes pas ? dis-le-moi ! allons, soit. Puisque tu ne m'aimes pas, je ne m'aimerai plus moi-même. Est-ce que tu ne m'aimes pas ? dis-moi si c'est pour plaisanter, ou si tu parles sérieusement.

HOTSPUR. Allons, veux-tu me voir monter à cheval ? Je te promets qu'une fois à cheval, je te jurerai un amour sans fin. Mais écoute, Catherine ; désormais ne me demande plus ni où je vais ni ce que je me propose de faire. Je vais où je dois aller ; et pour en finir, il faut que je te quitte ce soir, ma chère Catherine. Je te connais pour une personne sensée ; mais tu ne l'es qu'autant que peut l'être la femme de Henri Percy. Tu es constante ; mais tu es femme. Quant à la discrétion, nulle femme n'en a plus toi ; car je suis fermement convaincu que tu ne révéleras pas ce que tu ignores ; et voilà jusqu'où ira ma confiance en toi, ma chère Catherine.

LADY PERCY. Comment ! jusque-là ?

HOTSPUR. Pas un pouce au delà. Mais écoute-moi, Catherine ; là où j'irai, tu iras aussi. Je pars aujourd'hui, tu partiras demain. — Es-tu contente, Catherine ?

LADY PERCY. Il le faut bien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

East Cheap[2]. — Une salle dans la taverne, à l'enseigne de la Hure.

Entrent LE PRINCE HENRI et POINS.

LE PRINCE HENRI. Édouard, je t'en prie, quittons cette vilaine chambre, et viens m'aider à rire un peu.

POINS. Où avez-vous été, Henri ?

LE PRINCE HENRI. Avec trois ou quatre lourdauds au mi-

[1] C'était la devise des Percy.

[2] C'est le nom d'une rue de Londres.

lieu de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux. J'ai touché la dernière corde de la vulgarité. Me voilà de compère à compagnon avec deux ou trois garçons de cave ; et je puis les appeler tous par leurs noms de baptême, comme Thomas, Richard, François. Ils jurent déjà sur le salut de leur âme, que, bien que je ne sois encore que prince de Galles, je suis le roi de la courtoisie ; ils me disent sans façon que je ne suis pas un orgueilleux imbécile comme Falstaff, mais un Corinthien [1], un bon drille, un bon enfant, — par le ciel, c'est ainsi qu'ils m'appellent, — et ils prétendent que lorsque je serai roi d'Angleterre, j'aurai tous les bons enfants d'East-Cheap à mes ordres. Ils appellent boire largement, *teindre en écarlate ;* et quand vous reprenez haleine en buvant, ils crient *hum*, et vous ordonnent de continuer. Pour conclure, j'ai fait tant de progrès en une heure, que je suis en état, pour le reste de ma vie, de tenir, en buvant, conversation suivie avec le premier chaudronnier venu, dans son propre jargon. Je te le dis, Édouard, tu as beaucoup perdu de ne pas être avec moi dans cette rencontre [illegible]. Mais, mon cher Édouard, pour te consoler, je te fais cadeau de ce cornet de sucre, que m'a mis tout à l'heure dans la main un sous-garçon qui n'a jamais su dire autre chose que : « Huit schellings six pence, » ou bien : « Vous êtes le bienvenu ; » en ajoutant d'une voix perçante : « On y va, monsieur, on y va. Servez une [illegible] de vin doux dans la demi-lune. » Mais, Édouard, pour tuer le temps jusqu'à ce que Falstaff vienne, passe, je te prie, dans la pièce voisine, pendant que je ferai quelques questions à mon [illegible] de garçon, pour savoir à quel dessein il m'a donné ce sucre. Pendant qu'il me parlera, ne cesse pas d'appeler François, afin que sa conversation avec moi soit un *on y va* perpétuel. Passe de l'autre côté, et je vais te donner une scène curieuse.

POINS. François!

LE PRINCE HENRI. C'est parfait.

POINS. François! (*Poins sort.*)

Entre FRANÇOIS.

FRANÇOIS. On y va, monsieur, on y va. — *A la cantonnade.* Ralph, regarde par là [illegible] dans la chambre [illegible].

LE PRINCE HENRI. Écoute, François.

FRANÇOIS. Milord.

LE PRINCE HENRI. Combien de temps as-tu encore à servir, François?

FRANÇOIS. Cinq ans, de manière que, —

POINS, *de la pièce voisine.* François!

FRANÇOIS. On y va, monsieur, on y va.

LE PRINCE HENRI. Cinq ans! par Notre-Dame, c'est un long bail pour faire résonner l'étain. Mais, François, serais-tu assez vaillant pour [illegible], lui montrer les talons, et [illegible]?

FRANÇOIS. Oh! milord, je jurerais sur toutes les Bibles d'Angleterre que jamais [illegible] —

POINS. François!

FRANÇOIS. On y va, monsieur, on y va.

LE PRINCE HENRI. Quel âge as-tu, François?

FRANÇOIS. Attendez un peu... A la [illegible] —

POINS. François!

FRANÇOIS. On y va, monsieur. — [illegible] un moment, milord.

LE PRINCE HENRI. [illegible]

FRANÇOIS. Oh! milord, [illegible]

[illegible]

quette de cuir, boutons de cristal, tête tondue, bague d'agate au doigt, bas couleur de lie de vin, jarretières de laine, voix doucereuse, panse espagnole?

FRANÇOIS. De qui voulez-vous parler, milord?

LE PRINCE HENRI. Allons, je vois bien que tu ne bois que du vin doux. Vois-tu, François, ton pourpoint de toile blanche se salira ; en Barbarie, mon cher, cela ne saurait revenir aussi cher.

FRANÇOIS. Que voulez-vous dire, milord?

POINS. François!

LE PRINCE HENRI. Mais va donc, bélître... ne vois-tu pas qu'on t'appelle? (*En ce moment ils l'appellent tous deux à la fois. Le garçon reste immobile et interdit, ne sachant de quel côté aller.*)

Entre LE CABARETIER.

LE CABARETIER. Comment! tu restes là sans bouger pendant qu'on t'appelle de la sorte? va voir ce que l'on demande. (*François sort.*)

LE CABARETIER, *continuant.* Milord, le vieux sir John et demi-douzaine d'autres sont à la porte. Les ferai-je entrer?

LE PRINCE HENRI. Faites-les attendre un moment, puis vous leur ouvrirez. (*Le Cabaretier sort.*)

LE PRINCE HENRI, *appelant.* Poins!

Rentre POINS.

POINS. On y va, milord, on y va.

LE PRINCE HENRI. [illegible] Falstaff et le reste de sa bande sont à la porte. [illegible]-il que nous [illegible]?

POINS. [illegible] milord. Mais, dites-moi, quel était le but de cette plaisanterie avec le garçon de cave? quel en a été le résultat?

LE PRINCE HENRI. Je suis en ce moment en humeur de me livrer à toutes les fantaisies joyeuses qui ont passé par la tête des humains depuis les vieux jours du bonhomme Adam jusqu'à l'heure présente de minuit.

Rentre FRANÇOIS, apportant du vin.

LE PRINCE, *continuant.* Quelle heure est-il, François?

FRANÇOIS. On y va, milord, on y va.

LE PRINCE HENRI. Se peut-il que ce drôle ait moins de paroles à son service qu'un perroquet, et qu'il soit cependant le fils d'une femme? toute sa besogne consiste à monter [illegible] se lave les mains et dit à sa femme : « Fi de cette vie oisive [illegible] » dit-elle, « combien en as-tu tué aujourd'hui? » — « Qu'on donne à boire à mon cheval bai, » dit-il ; puis il répond : « Une quinzaine, » et il ajoute une heure après : « Ce n'est qu'une bagatelle. » Fais entrer Falstaff, je te prie ; je [illegible] femme. *Rivo* [2], disent les ivrognes. Qu'on fasse entrer cette bedaine! qu'on fasse entrer ce pain de suif!

Entrent FALSTAFF, GADSHILL, BARDOLPHE, et PETO.

POINS. Bonjour, Jack. D'où viens-tu comme cela?

FALSTAFF. Maudits soient les poltrons! je voudrais les voir [illegible] — [illegible] vin, garçon. Plutôt que de continuer à mener cette vie-là, je coudrai des bas, je les raccommoderai, je les ravauderai même. Maudits soient tous les poltrons! — Donne-moi une [illegible] — N'y a-t-il plus de vertu [illegible]?

LE PRINCE HENRI. N'as-tu jamais vu Titan [illegible] tu l'as vu, (*montrant Falstaff*) regarde-moi ce morceau-là!

FALSTAFF. Coquin! il y a de la chaux dans ce vin-là. Il [illegible]

[1] [illegible]
[2] [illegible]



LADY PERCY. Allons, allons, petit perroquet, répondez directement à la question que je vous fais. (Acte II, scène III, page 246.)

hareng saur. Il n'y a pas en Angleterre trois hommes de bien qu'on n'ait pas pendus, et l'un d'eux est gros et se fait vieux. Dieu nous soit en aide! c'est un pitoyable monde que celui-ci. — Je voudrais être tisserand, je chanterais des psaumes, ou toute autre chose. Je le répète, maudits soient tous les poltrons!

LE PRINCE HENRI. Eh bien, sac de laine, que marmottes-tu là entre tes dents?

FALSTAFF. Toi, le fils d'un roi! si je ne t'expulse pas de ton royaume avec une épée de bois, si je ne chasse pas tous tes sujets devant toi, comme un troupeau d'oies sauvages, je veux n'avoir plus un poil de barbe au menton. Toi, prince de Galles!

LE PRINCE HENRI. Fils de catin, grosse boule, de quoi s'agit-il?

FALSTAFF. N'es-tu pas un lâche? réponds-moi à cela, et Poins aussi que voilà.

POINS. Par la sang-Dieu, grosse bedaine, si tu m'appelles lâche, je te poignarde.

FALSTAFF. Moi, t'appeler lâche! je te verrai damner avant que je t'appelle lâche; mais je donnerais mille livres sterling pour courir aussi vite que toi. Mes enfants, vous avez les épaules bien faites, vous n'avez pas peur de montrer votre dos; [illegible] appelez cela soutenir vos amis? [illegible] qui me font face. Donnez-moi une coupe [illegible] j'ai bu aujourd'hui.

LE PRINCE HENRI. [illegible] encore humides [illegible]

FALSTAFF. N'importe, [illegible] tous les poltrons! (*Il boit.*)

LE PRINCE HENRI. De quoi [illegible]

FALSTAFF. De quoi il [illegible] quatre ici qui [illegible] mille livres sterling.

LE PRINCE HENRI. Où est-il [illegible] Jack? où est-il?

FALSTAFF. Où il est? on nous l'a repris. Nous étions quatre contre cent.

LE PRINCE HENRI. Comment, cent?

FALSTAFF. Je veux être pendu si je n'ai pas ferraillé avec une douzaine deux heures entières. J'ai échappé par miracle. J'ai reçu huit coups de pointe dans mon pourpoint, quatre dans mes chausses; mon écu est percé de part en part; mon épée est ébréchée comme une scie : *ecce signum*[1]. (*Il montre son épée.*) Je ne me suis jamais mieux conduit depuis que je suis homme; tout a été inutile. Maudits soient tous les poltrons! (*Montrant ses camarades.*) Qu'ils parlent, eux : s'ils disent plus ou moins que la vérité, ce sont des scélérats, des enfants de ténèbres.

LE PRINCE HENRI. Parlez, messieurs; comment les choses se sont-elle passées?

GADSHILL. Nous quatre, nous sommes tombés sur une douzaine de voyageurs.

FALSTAFF. Seize au moins, milord.

GADSHILL. Et nous les avons garrottés.

PETO. Non, non, ils n'ont pas été garrottés.

FALSTAFF. Maraud, ils ont tous été garrottés jusqu'au dernier, ou je ne suis qu'un juif, un juif hébreu.

GADSHILL. Pendant que nous étions à partager, six ou sept nouveaux venus nous sont tombés sur le corps.

FALSTAFF. Et ils ont détaché les premiers; puis il en est arrivé d'autres.

LE PRINCE HENRI. Comment! est-ce que vous vous êtes battus contre tous?

FALSTAFF. Tous! je ne sais pas ce que tu appelles tous; mais si je ne me suis pas battu contre une cinquantaine, je ne suis qu'une botte de radis; s'ils n'étaient cinquante-deux ou cinquante-trois contre le pauvre vieux Jack, je ne suis pas une créature à deux pieds.

POINS. Dieu veuille que vous n'en ayez pas tué quelques-uns.

FALSTAFF. Ma foi, c'est un souhait qui vient trop tard, car j'en ai poivré deux; je suis sûr qu'il y en a deux à qui j'ai donné leur affaire, deux drôles vêtus de bougran[2]. Écoute,

[1] En voici la preuve.

[2] [illegible]



FALSTAFF. Le fauteuil sera mon trône, cette dague mon sceptre et ce coussin ma couronne. (Acte II, scène IV, page 250.)

Henri; — si je te mens, crache-moi au visage, appelle-moi cheval. Tu connais ma parade. *(Il tire son épée et joint à ses paroles la démonstration.)* — J'étais dans cette position; je tenais mon épée comme cela. Quatre coquins en bougran viennent sur moi; —

LE PRINCE HENRI. Comment, quatre! tu n'en comptais que deux tout à l'heure.

FALSTAFF. Quatre, Henri; je t'ai dit quatre.

POINS. Oui, oui, il a dit quatre.

FALSTAFF. Ces quatre individus se sont avancés de front, et m'ont attaqué tous à la fois. Je ne fis ni une ni deux ; je reçus sur mon bouclier la pointe de leurs sept lances comme cela. —

LE PRINCE HENRI. Sept? Ils n'étaient que quatre tout à l'heure.

FALSTAFF. En bougran.

POINS. Oui, quatre vêtus de bougran.

FALSTAFF. Sept, par la garde de mon épée, ou je ne suis qu'un scélérat.

LE PRINCE HENRI, *à Poins*. Laisse-le faire, je te prie : tout à l'heure le nombre augmentera encore.

FALSTAFF. M'entends-tu, Henri?

LE PRINCE HENRI. Oui, je t'écoute, Jack.

FALSTAFF. Tu fais bien; car la chose en vaut la peine. Les neuf individus en bougran dont je viens de te parler, —

LE PRINCE HENRI. Fort bien; en voilà déjà deux de plus.

FALSTAFF. Leurs épées s'étant brisées, —

POINS. Les morceaux en tombèrent à terre.

FALSTAFF. Commencèrent à reculer ; mais je les suivis de près, je leur serrai le bouton, et en un tour de main, j'en expédiai sept sur onze.

LE PRINCE HENRI. O prodige! de deux hommes en bougran il en est sorti onze.

FALSTAFF. Mais, comme si le diable s'en fût mêlé, trois maudits drôles, en vert de Kendal[1], sont venus me prendre par derrière, et fondre sur moi; — car la nuit était si sombre, Henri, que tu n'aurais pu voir ta main.

LE PRINCE HENRI. Ces mensonges ressemblent à celui qui les débite ; ils sont gros comme des montagnes, monstrueux, palpables, s'il en fut jamais. Quoi! lourde bedaine, stupide caboche, obscène maraud, pain de suif en fusion, —

FALSTAFF. Comment donc! est-ce que tu es fou? est-ce que la vérité n'est pas la vérité?

LE PRINCE HENRI. Comment as-tu pu voir que ces hommes étaient habillés en vert de Kendal, s'il faisait tellement noir que tu ne pouvais distinguer ta main? Allons, dis-nous tes raisons. Qu'as-tu à répondre à cela?

POINS. Allons, tes raisons, Jack, tes raisons.

FALSTAFF. Eh quoi, par contrainte? Non; dût-on m'infliger l'estrapade et toutes les tortures imaginables, je ne m'expliquerai pas par contrainte. Quand ces raisons seraient aussi communes que les mûres, je n'en donnerais par contrainte à qui que ce soit au monde.

LE PRINCE HENRI. Je ne veux pas plus longtemps sanctionner ses mensonges par mon silence : ce déterminé poltron, cet effondreur de lits, cet éreinteur de chevaux, cette énorme montagne de chair, —

FALSTAFF. Avorton, meurt-de-faim, peau de nain, langue de veau séchée, nerf de bœuf, stock-fiche! — Oh! que n'ai-je assez d'haleine pour énumérer tous les objets auxquels on peut te comparer! — Demi-aune de tailleur, fourreau vide, carquois, longue lame!

LE PRINCE HENRI. Reprends haleine, et continue; quand tu auras vidé ton sac de comparaisons injurieuses, écoute ce que j'ai à te dire.

POINS. Écoute, Jack :

LE PRINCE HENRI. Nous deux nous vous avons vus à vous quatre attaquer quatre individus. Vous les avez garrottés et vous êtes approprié ce qu'ils possédaient. Or, remarque bien comme d'une seule parole je vais vous confondre tous. Alors, nous deux que voilà, nous sommes tombés sur vous quatre, et en un clin d'œil nous vous avons enlevé votre

[1] Kendal est une ville située dans le Westmoreland, et célèbre pour la fabrication et la teinture de ses draps.

butin : et nous l'avons encore, et nous sommes en état de vous le montrer ici dans la maison. — Quant à toi, Falstaff, tu as joué des jambes et as sauvé ta bedaine avec autant d'agilité et de dextérité qu'un autre ; et tout en courant tu demandais quartier avec des hurlements qui eussent rivalisé avec ceux d'un jeune taureau. Il faut que tu sois un grand misérable pour avoir ébréché ton épée comme tu l'as fait, et venir dire ensuite que c'est en te battant qu'elle a été mise en cet état ! Quelle ruse, quel stratagème, quelle échappatoire pourras-tu trouver maintenant, pour te dérober à ta honte patente et manifeste ?

POINS. Voyons, Jack, qu'as-tu à dire ? par quelle manœuvre vas-tu te tirer de là ?

FALSTAFF. Mon Dieu, je vous ai reconnus aussi bien que celui qui vous a faits. Écoutez-moi, mes maîtres ! Était-il convenable que je tuasse l'héritier présomptif ? devais-je lever la main sur mon prince légitime ? Tu sais que je suis aussi vaillant qu'Hercule ; mais l'instinct est toujours là ; le lion respecte le sang royal. C'est une chose merveilleuse que l'instinct. J'ai été poltron par instinct ; et je n'en aurai que meilleure opinion de moi et de toi le restant de mes jours ; de moi comme lion courageux, de toi comme prince légitime. Mais, par le ciel, mes enfants, je suis charmé que vous ayez l'argent. — Hôtesse, tenez les portes closes ; veillez cette nuit ; vous prierez demain. — Mes braves, mes amis, mes enfants, cœurs d'or, laissez-moi vous donner les noms les plus affectueux ! Dites, nous divertirons-nous ? voulez-vous que nous ayons une comédie impromptu ?

LE PRINCE HENRI. Je le veux bien ; ta poltronnerie en fera le sujet.

FALSTAFF. Ne parlons plus de cela, Henri, si tu m'aimes.

Entre L'HOTESSE.

L'HÔTESSE. Milord, mon prince, —

LE PRINCE HENRI. Eh bien, milady l'hôtesse ! qu'avez-vous à me dire ?

L'HÔTESSE. Milord, il est arrivé un noble de la cour qui désire vous parler. Il vient, dit-il, de la part de votre père.

LE PRINCE HENRI. Donnez-lui ce qu'il faut pour que de noble il devienne royal[1], et renvoyez-le à ma mère.

FALSTAFF. Quelle espèce d'homme est-ce ?

L'HÔTESSE. C'est un vieillard.

FALSTAFF. Que fait hors de son lit, à minuit, la gravité d'un vieillard ? Voulez-vous que j'aille lui répondre ?

LE PRINCE HENRI. Je t'en prie, Jack, vas-y.

FALSTAFF. Laissez-moi faire ; je vous en débarrasserai. (*Il sort.*)

LE PRINCE HENRI. Par Notre-Dame, avouez, messieurs, que vous avez bravement combattu ; — et toi aussi, Peto ; — et toi aussi, Bardolphe. Vous êtes de vrais lions. Vous vous êtes enfuis par instinct ; vous n'êtes pas gens à porter la main sur le prince légitime ; fi donc !

BARDOLPHE. Ma foi, je me suis enfui quand j'ai vu fuir les autres.

LE PRINCE HENRI. Dis-moi franchement comment il se fait que l'épée de Falstaff soit si ébréchée.

PETO. Il l'a ébréchée lui-même avec sa dague ; il nous a dit qu'il n'épargnerait ni protestations, ni serments, pour vous faire croire que la chose s'était faite en combattant, et il [illegible] à imiter son exemple.

BARDOLPHE. Il nous a conseillé d'introduire dans nos narines des [illegible] pour nous faire saigner, de barbouiller nos habits [illegible] et de jurer que c'était le sang des hommes [illegible]. Je fis ce qui ne m'était pas arrivé depuis sept ans ; je rougis en entendant ses [illegible].

LE PRINCE HENRI. Scélérat, il y a dix-huit ans que tu as [illegible] en cachette, et que tu as été pris [illegible] la rougeur est ton état naturel et permanent. [illegible]

BARDOLPHE, *montrant* [illegible]. Milord, voyez-vous [illegible] ?

LE PRINCE HENRI. Oui.

BARDOLPHE. Que croyez-vous que cela annonce ?

LE PRINCE HENRI. [illegible]

¹ [illegible] qui valait dix [illegible], le *noble* ne valait que [illegible]

BARDOLPHE. La colère, milord, pour qui sait comprendre.

LE PRINCE HENRI. Dis plutôt la potence.

Rentre FALSTAFF.

LE PRINCE HENRI, *continuant*. Voici Jack le maigrelet ; voici notre squelette. Eh bien, mon aimable ballon ? Combien y a-t-il de temps, Jack, que tu n'as vu tes genoux ?

FALSTAFF. Mes genoux ? Quand j'avais ton âge, Henri, ma taille n'égalait pas en circonférence la serre d'un aigle ; j'aurais pu tenir dans la bague d'un alderman[1]. Mais que ne peuvent les soupirs et le chagrin ! ils vous gonflent un homme comme une vessie. J'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer : sir John Bracy est venu ici de la part de ton père ; il te faut demain matin partir pour la cour. Cet écervelé du nord, Percy, et ce Gallois qui a donné la bastonnade au puissant Amaimon[2], fait Lucifer cocu, et fait jurer foi et hommage au diable sur le fer d'une pique galloise, — comment diable est-ce qu'on l'appelle ?

POINS. Glendower.

FALSTAFF. Owen Glendower ; c'est bien lui ; et son gendre Mortimer ; et le vieux Northumberland ; et cet Écossais si agile, ce Douglas, qui, à cheval, gravit une montagne en ligne perpendiculaire.

LE PRINCE HENRI. Celui qui, lancé au grand galop, tue avec la balle de son pistolet une hirondelle au vol ?

FALSTAFF. C'est cela, tu as touché la vraie corde.

LE PRINCE HENRI. Mieux que sa balle ne toucha jamais l'hirondelle.

FALSTAFF. Eh bien ! c'est un coquin qui a du cœur ; il n'est pas homme à fuir.

LE PRINCE HENRI. Imbécile que tu es, tu vantais tout à l'heure son agilité à courir.

FALSTAFF. À cheval, coucou ; mais à pied on ne le fera pas bouger d'un pas.

LE PRINCE HENRI. Par instinct sans doute ?

FALSTAFF. Par instinct, soit. Eh bien donc, il est là, ainsi qu'un certain Mordake, et des milliers de bonnets bleus[3]. Worcester s'est enfui cette nuit. Ces nouvelles ont fait blanchir la barbe de ton père : on peut maintenant acheter des terres à aussi vil prix que du maquereau pourri !

LE PRINCE HENRI. En ce cas, pour peu qu'il fasse chaud en juin, et que ces discordes civiles continuent, nous achèterons les pucelages au cent, comme on achète les clous.

FALSTAFF. Parbleu, mon garçon, tu dis vrai. Il est probable que nous ferons de bonnes affaires en ce genre. Mais dis-moi, Henri, n'as-tu pas horriblement peur ? Comme héritier présomptif, le monde entier pouvait-il t'offrir trois ennemis comparables à ce damné de Douglas, à cet enragé de Percy, à ce diable de Glendower ? N'as-tu pas horriblement peur ? Est-ce que tout ton sang ne se fige pas à ces nouvelles ?

LE PRINCE HENRI. Pas le moins du monde, je t'assure ; j'aurais besoin pour cela d'avoir un peu de ton instinct.

FALSTAFF. En tout cas, tu seras horriblement tancé demain quand tu paraîtras devant ton père ; si tu m'aimes, tu prépareras ta réponse.

LE PRINCE HENRI. Voyons, représente mon père, et fais l'examen de ma conduite.

FALSTAFF. Tu le veux ? Volontiers. Ce fauteuil sera mon trône, cette dague mon sceptre, et ce coussin ma couronne.

LE PRINCE HENRI. Ton trône est un escabeau, ton sceptre d'or un poignard d'étain, ta précieuse et riche couronne la tonsure d'un débile vieillard.

FALSTAFF. Allons, si le feu de la grâce n'est pas entièrement éteint dans toi, maintenant tu vas être touché. Versez-moi à boire, afin que j'aie les yeux rouges, et que je paraisse avoir pleuré ; car il faut que je parle avec chaleur, et je le ferai sur le ton du roi Cambyse[4].

LE PRINCE HENRI. Allons, mon salut respectueux est fait.

FALSTAFF. Et moi, je prends la parole. Rangez-vous, ma noblesse.

L'HÔTESSE. Ma foi, la farce est bonne.

¹ [illegible]

² [illegible]

³ [illegible]

⁴ [illegible] intitulé : *Tragédie lamentable*, [illegible] *contenant la vie de Cambyse, roi de Perse*, par Thomas Preston, 1570.

FALSTAFF. Ne pleurez pas, charmante reine, car les larmes sont inutiles.

L'HOTESSE. Oh! voyez donc comme il joue le rôle de père! comme il tient son sérieux!

FALSTAFF. Au nom du ciel, milords, emmenez la reine désolée; les écluses de ses yeux sont obstruées par les pleurs.

L'HOTESSE. Oh! c'est parfait! il joue cela comme ces comédiens à qui j'ai vu jouer leurs drôleries.

FALSTAFF. Silence, pot à bière; silence, chatouille-cerveau [1]. — Henri, je m'étonne, non-seulement de la manière dont tu passes ton temps, mais encore de la compagnie que tu hantes; car si l'on peut dire de la camomille, que plus elle est foulée aux pieds, plus elle pousse, néanmoins la jeunesse, plus on la gaspille, plus vite elle s'use [2]. Tu es mon fils; j'ai, pour le croire, d'abord la parole de ta mère, puis ma conviction personnelle; mais surtout j'en ai pour garant un abominable tic de l'œil gauche, et un fort sot abaissement de la lèvre inférieure. Si donc tu es mon fils, voilà où je veux en venir : pourquoi, étant mon fils, te fais-tu montrer au doigt? Verra-t-on l'astre brillant des cieux se comporter en mauvais sujet, et manger des mûres? Ce n'est pas là une question à faire. Le fils du roi d'Angleterre est-il fait pour n'être qu'un voleur et pour chipper des bourses? C'est une question à faire. Il y a une substance, Henri, dont tu as souvent entendu parler, et qui est connue de bien des gens dans notre pays sous le nom de poix : cette poix, ainsi que le rapportent d'anciens auteurs, souille la main qui la touche : il en est de même de la société que tu fréquentes; car, Henri, ce n'est pas sous l'influence des fumées du vin que je te parle, mais les larmes aux yeux; ce n'est pas pour rire, mais avec colère; ce n'est pas du bout des lèvres seulement, mais la douleur dans l'âme. Et pourtant il est un homme vertueux que j'ai souvent remarqué dans ta compagnie, mais j'ignore son nom.

LE PRINCE HENRI. Quelle sorte d'homme est-ce, sous le bon plaisir de votre majesté?

FALSTAFF. Un homme d'une mine avantageuse, pardieu, assez corpulent; il a l'air gai, l'œil gracieux et un port des plus nobles. Il peut avoir, je pense, une cinquantaine d'années, ou peut-être, par Notre-Dame, tire-t-il vers la soixantaine. Et maintenant, je me rappelle que son nom est Falstaff : si cet homme était un libertin, je serais fort trompé; car, vois-tu, Henri, je lis la vertu dans ses regards. Si donc on peut connaître l'arbre par le fruit, comme le fruit par l'arbre, j'affirme, sans craindre de me tromper, qu'il y a de la vertu dans ce Falstaff. Fréquente-le; quant aux autres, bannis-les de ta présence. Et maintenant, dis-moi, mauvais garnement, dis-moi ce que tu es devenu depuis un mois.

LE PRINCE HENRI. Est-ce ainsi que doit parler un roi? Prends ma place et je vais faire le rôle de mon père.

FALSTAFF. Quoi! me détrôner! Si tu t'en acquittes, tant pour l'attitude que pour le langage, avec la moitié seulement de la gravité et de la majesté que j'y ai mises, je veux qu'on me pende par les talons, comme un lapin ou un lièvre dans la boutique d'un marchand de volaille.

LE PRINCE HENRI. Allons, je suis assis.

FALSTAFF. Et moi, je suis debout. Messieurs, vous allez juger.

LE PRINCE HENRI. Ah çà, Henri, d'où viens-tu?

FALSTAFF. D'East-Cheap, mon noble seigneur.

LE PRINCE HENRI. Les plaintes qu'on me fait sur ton compte sont graves.

FALSTAFF. Par la sangbleu, monseigneur, elles sont fausses. — Oh! vous allez voir comme je vais jouer mon rôle de jeune prince.

LE PRINCE HENRI. Quoi! tu jures, enfant pervers? A l'avenir, ne lève plus les yeux sur moi. Tu es violemment entraîné hors des voies du salut; il y a un démon qui s'attache à tes pas sous la figure d'un corpulent vieillard : tu as pour compagnon un homme, mais un vrai tonne [illegible] de ce [illegible] d'humeurs, de cette huche de bestialité, de ce ballon d'hydropisie, de ce tonneau de vin, de cet énorme sac à boyaux, de ce bœuf rôti au ventre farci, de ce vice courbé par l'âge, de cette iniquité en cheveux blancs, de ce vieux scélérat, de ce fou couvert de rides? A quoi est-il bon? à goûter le vin et à le boire. A quoi excelle-t-il? à découper un chapon et à le manger. En quoi est-il habile? dans la ruse. En quoi rusé? dans la perversité. En quoi pervers? en toute chose. En quoi estimable? en rien.

FALSTAFF. Que votre majesté n'aille pas plus vite que je ne peux la suivre. De qui votre majesté veut-elle parler?

LE PRINCE HENRI. De ce scélérat de Falstaff, de cet abominable corrupteur de la jeunesse, de ce Satan en cheveux blancs.

FALSTAFF. Monseigneur, je connais cet homme.

LE PRINCE HENRI. Je le sais.

FALSTAFF. Mais dire que je connais plus de mauvaises qualités en lui qu'en moi-même, ce serait en dire plus que je n'en sais. Qu'il soit vieux, et il n'en est que plus à plaindre, c'est ce que ses cheveux blancs attestent. Mais qu'il soit, sauf votre respect, un coureur de filles, je le nie formellement. Si le vin d'Espagne et le sucre sont des crimes, Dieu vienne en aide aux criminels! Si c'est un péché que d'être vieux et d'aimer à rire, je connais plus d'un honnête homme qui sera damné pour ce péché-là. Si par cela seul qu'on est gras on mérite la haine, dès lors les vaches maigres de Pharaon ont droit à notre affection. Non, monseigneur; bannissez Peto, bannissez Bardolphe, bannissez Poins; quant à l'aimable Jack Falstaff, à l'excellent Jack Falstaff, au loyal Jack Falstaff, au vieux et vaillant Jack Falstaff, d'autant plus vaillant qu'il est vieux, ne le bannissez point de la compagnie de votre Henri : si vous bannissez le gros Jack, autant bannir le reste de l'univers.

LE PRINCE HENRI. Je le bannis; je le veux. (*On entend frapper à la porte. — L'Hôtesse, François et Bardolphe sortent.*)

BARDOLPHE revient courant.

BARDOLPHE. O milord, milord, le shériff, suivi d'une garde nombreuse, est à la porte.

FALSTAFF. Va-t'en, coquin. Achevons la pièce. J'ai beaucoup à dire en faveur de ce Falstaff.

L'HOTESSE accourt tout essoufflée.

L'HOTESSE. O Jésus! milord, milord! —

FALSTAFF. Allons, allons! voilà bien du bruit pour rien! Qu'y a-t-il?

L'HOTESSE. Le shériff et toute la garde sont à la porte; ils viennent faire des perquisitions dans la maison; dois-je les faire entrer?

FALSTAFF. Entends-tu, Henri? Ne prends jamais une bonne pièce d'or pour une pièce fausse. Tu es essentiellement fou, sans le paraître.

LE PRINCE HENRI. Et toi naturellement poltron, sans instinct.

FALSTAFF. Je nie ta majeure; si tu refuses de recevoir le shériff, soit; sinon, qu'il entre. Si je ne suis pas homme à figurer sur une charrette tout aussi bien qu'un autre, ce n'était pas la peine de m'élever si bien! j'espère qu'une hart m'étranglera aussi vite qu'un autre.

LE PRINCE HENRI. Va te cacher derrière la tapisserie : — vous autres, montez là-haut. Maintenant, messieurs, je vous souhaite à tous un visage d'honnête homme et une bonne conscience.

FALSTAFF. J'ai eu l'un et l'autre; mais il y a longtemps de cela; c'est pourquoi je vais me cacher. (*Tous sortent, à l'exception du Prince et de Poins.*)

LE PRINCE HENRI. Faites entrer le shériff.

Entrent LE SHÉRIFF et UN VOITURIER.

LE PRINCE HENRI, *continuant*. Eh bien, monsieur le shériff, que me voulez-vous?

LE SHÉRIFF. Veuillez d'abord m'excuser, milord. La clameur publique poursuit certains hommes qui sont dans cette maison.

LE PRINCE HENRI. Quels hommes?

LE SHÉRIFF. Il y en a un parmi eux qui est bien connu, mon gracieux lord, c'est un homme gros et gras.

LE VOITURIER. Gras comme du beurre.

LE PRINCE HENRI. Je vous assure que cet homme n'est pas

[1] [illegible]

[2] A propos [illegible] de la camomille [illegible] cette manière de [illegible] plus savante [illegible]. « Quoique la flamme soit sur la route d'Hogsdon, il n'est pas sur la route de la fortune. »

ici¹; car en ce moment il est occupé à faire une commission pour moi. Je vous donne ma parole, shériff, de vous l'envoyer demain à l'heure du dîner, pour répondre devant vous, et devant qui il appartiendra, de tout ce qui pourrait être articulé à sa charge : sur ce, permettez-moi de vous prier de vous retirer.

LE SHERIFF. Je me retire, milord. Il y a deux bourgeois qui, dans ce vol, ont perdu trois cents marcs.

LE PRINCE HENRI. C'est possible. S'il a volé ces hommes, il en répondra. Sur ce, adieu.

LE SHÉRIFF. Bonne nuit, mon noble lord.

LE PRINCE HENRI. Je pense qu'il est bientôt jour, n'est-ce pas?

LE SHÉRIFF. Milord, je crois qu'il est deux heures du matin. (*Le Shériff et le Voiturier sortent.*)

LE PRINCE HENRI. Ce gras scélérat est aussi connu que saint Paul. Appelle-le.

POINS. Falstaff! Il dort profondément derrière la tapisserie, et ronfle comme un cheval.

LE PRINCE HENRI. Écoute avec quel effort il respire! Fouille dans ses poches. (*Poins fouille Falstaff.*) Qu'as-tu trouvé?

POINS. Rien que des papiers, milord.

LE PRINCE HENRI. Voyons ce que c'est. Lis-les.

POINS, *lisant.* « Item, un chapon, deux schellings deux pence. Item, sauce, quatre pence. Item, vin, deux gallons, cinq schellings huit pence. Item, anchois, et vin après souper, deux schellings six pence. Item, pain, un demi-penny. »

LE PRINCE HENRI. O monstruosité! un demi-penny seulement de pain pour cette intolérable quantité de vin! Serre le reste, nous le lirons à loisir : laissons-le dormir là jusqu'au jour. Demain matin je pars pour la cour; nous irons tous ensemble à la guerre, et ton poste sera honorable. Je procurerai à cette grosse bedaine un emploi dans l'infanterie; et je sais qu'une marche de deux cents toises le tuera. Je ferai rendre l'argent volé et au delà. Viens me trouver dans la matinée, de bonne heure; et sur ce, bonsoir, Poins.

POINS. Bonsoir, milord. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Bangor. — Un appartement dans la maison de l'archidiacre.

Entrent HOTSPUR, WORCESTER, MORTIMER et GLENDOWER.

MORTIMER. Ces promesses sont brillantes; elles viennent de personnes sûres, et notre entreprise commence sous les plus heureux auspices.

HOTSPUR. Lord Mortimer, — et vous, cousin Glendower, — veuillez vous asseoir; — et vous aussi, mon oncle Worcester. Parbleu! j'ai oublié la carte.

GLENDOWER, *déroulant une carte sur une table autour de laquelle tous trois prennent place.* Non, la voici. Asseyez-vous, cousin Percy; — asseyez-vous, mon cher cousin Hotspur; car sitôt que Lancastre vous entend appeler de ce nom, soudain son visage pâlit, et, avec un profond soupir, il vous souhaite au ciel.

HOTSPUR. Et vous en enfer, dès qu'il entend prononcer le nom d'Owen Glendower.

GLENDOWER. Je ne saurais l'en blâmer : le jour de ma naissance, la voûte du ciel était pleine de météores enflammés, de croix de feu, et au moment où je naquis, la terre trembla de peur jusqu'en ses fondements.

HOTSPUR. Elle en eût fait tout autant dans ce moment-là, quand même vous ne seriez jamais né, et que c'eût été la chatte de votre mère qui eût mis bas ses petits.

GLENDOWER. Je dis qu'à ma naissance la terre tremblait.

HOTSPUR. Et moi, je dis que la terre ne me ressemblait guère, si vous croyez que c'est la peur qu'elle avait de vous qui l'a fait trembler.

GLENDOWER. Le ciel était tout en feu; la terre tremblait.

HOTSPUR. En ce cas, la terre tremblait de voir le ciel en feu, et non parce qu'elle redoutait votre naissance. La nature malade a souvent d'étranges éruptions. Souvent elle est tourmentée par des vents rebelles emprisonnés dans ses entrailles, et qui, en se frayant une issue, ébranlent la terre vénérable, et jettent bas les clochers et les antiques tours. Il est possible qu'à votre naissance notre mère commune ait ressenti des douleurs de ce genre, et qu'il en soit résulté l'ébranlement en question.

GLENDOWER. Mon cousin, il est bien peu d'hommes dont je sois disposé à souffrir ainsi les contradictions. Permettez-moi de vous répéter — qu'à ma naissance des signes menaçants sillonnèrent la voûte des cieux; les chèvres s'enfuirent effrayées du sommet des montagnes, et les troupeaux firent entendre d'étranges clameurs dans les plaines épouvantées. Ces signes annonçaient en moi un homme extraordinaire; et tout le cours de ma vie a fait voir que je sors de la foule des hommes vulgaires. Dans tout l'espace qu'enserre la mer qui baigne les rivages de l'Angleterre, de l'Écosse et du pays de Galles, où est le mortel qui peut se vanter de m'avoir eu pour élève et de m'avoir appris quelque chose? Et cependant montrez-moi un fils de la femme qui puisse me suivre dans les laborieux sentiers de la science, et qui m'égale dans la connaissance des plus merveilleux secrets?

HOTSPUR. Je pense qu'il n'y a personne au monde qui parle mieux welche. Sur ce, je vais dîner.

MORTIMER. Assez, cousin Percy; vous allez le faire devenir fou.

GLENDOWER. Je puis commander aux esprits de s'élever à ma voix du fond de l'abîme.

HOTSPUR. Et moi aussi, je le puis; et tout homme le peut également; mais viendront-ils quand vous les appellerez?

GLENDOWER. Je puis même, cousin, vous apprendre à évoquer le diable.

HOTSPUR. Et moi, cousin, je puis vous apprendre à mettre le diable en fuite en disant la vérité : dites la vérité, et le diable s'enfuira. Si vous avez le pouvoir de l'évoquer, faites-le venir, et je vous jure que j'ai le pouvoir de le faire déguerpir. Tant que vous vivrez, dites la vérité, et vous ferez fuir le diable.

MORTIMER. Allons, allons; cessez ce bavardage inutile.

GLENDOWER. Trois fois Henri Bolingbroke a voulu tenir tête à ma puissance, trois fois, des rives de la Wye et de la sablonneuse Séverne, je l'ai renvoyé chez lui nu comme la main et battu de la tempête.

HOTSPUR. Renvoyé tout nu, et par le mauvais temps encore! comment diable a-t-il fait pour ne pas attraper la fièvre?

GLENDOWER. Allons, voici la carte. Procéderons-nous au partage, conformément à la triple convention arrêtée entre nous?

MORTIMER. L'archidiacre a divisé tout le territoire en trois parts complétement égales. L'Angleterre, au sud de la Trente et à l'est de la Séverne, m'est assignée pour ma part; le pays de Galles, et tout le territoire compris entre l'extrémité ouest et la Séverne, sont le partage d'Owen Glendower; et vous, cher cousin, vous avez pour votre lot tous les pays situés au nord de la Trente. Déjà nos trois traités de partage sont dressés; il ne nous reste plus qu'à y apposer mutuellement notre sceau. Cette opération pourra se faire cette nuit. Demain, cousin Percy, — vous, milord de Worcester, — et moi, nous partirons pour aller, comme nous en sommes convenus, rejoindre à Shrewsbury votre père et les bataillons écossais. Mon père Glendower n'est pas prêt encore, et nous n'aurons pas besoin de son aide d'ici à quinze jours. — (*A Glendower.*) Dans cet intervalle, vous aurez pu réunir vos tenanciers, vos amis et les gentilshommes de votre voisinage.

GLENDOWER. En moins de temps que cela, milords, je vous aurai rejoints; vos dames viendront sous ma conduite. Maintenant partez sans prendre congé d'elles; car votre séparation fera couler un déluge de larmes.

HOTSPUR. Il me semble que ma portion, située au nord de Burton, n'égale pas les vôtres en étendue. Voyez comme les sinuosités de cette rivière me rognent la meilleure part de mon territoire; voyez l'énorme échancrure, l'angle monstrueux qu'elle m'enlève. Je veux faire en cet endroit

¹ Un commentateur s'étonne pieusement que Shakspeare n'ait trouvé [illegible] le prince Henri [illegible] que le prince ne se donne pas pour un modèle de moralité. Quand on dévalise les voyageurs, on peut bien mentir à un shériff.

intercepter le fleuve. La Trente limpide coulera désormais d'un cours égal et uniforme dans un lit nouveau; je ne veux plus qu'elle serpente en de si longs détours, et me dérobe ainsi un riche domaine.

GLENDOWER. Elle ne serpentera plus? Elle serpentera, il le faut; vous le voyez bien.

MORTIMER. Oui; mais remarquez qu'en poursuivant son cours, elle pénètre à une distance égale dans la direction opposée, et m'enlève de mon côté autant de territoire qu'elle vous en dérobe du vôtre.

WORCESTER. Oui; mais on pourrait à peu de frais barrer le fleuve en cet endroit, de manière à ce qu'il coulât en droite ligne et laissât intacte au nord cette langue de terre.

HOTSPUR. Je ferai faire ce changement; cela coûtera peu de chose.

GLENDOWER. Je ne veux pas qu'on fasse de changement.

HOTSPUR. Vous ne le voulez pas?

GLENDOWER. Non, et vous n'en ferez pas.

HOTSPUR. Et qui m'en empêchera?

GLENDOWER. Moi.

HOTSPUR. Dites-le donc de manière à ce que je ne le comprenne pas. Parlez welche.

GLENDOWER. Je puis parler anglais, milord, tout aussi bien que vous; car j'ai été élevé à la cour d'Angleterre [1], où, dans ma jeunesse, j'ai mainte fois composé, pour la harpe, des paroles charmantes, et enrichi la langue de mainte grâce nouvelle; et c'est là un mérite que vous n'avez jamais eu.

HOTSPUR. Et je m'en félicite en toute sincérité; j'aimerais mieux être un chat qui miaule que l'un de vos faiseurs de ballades; j'aimerais mieux entendre frapper en cadence sur un chandelier de cuivre, ou une roue desséchée criant sur son essieu; cela m'agacerait moins les dents que votre poésie minaudière. Son bruit ressemble au trot forcé d'un bidet boiteux.

GLENDOWER. Allons, on vous changera le cours de la Trente.

HOTSPUR. Je ne m'en soucie pas le moins du monde; je donnerais trois fois autant de territoire à l'ami qui aurait bien mérité de moi; mais en fait de marché, voyez-vous, je suis homme à chicaner sur la neuvième partie d'un cheveu. Les actes sont-ils rédigés? partons-nous?

GLENDOWER. Il fait un beau clair de lune. Je vais presser le rédacteur de l'acte, et, en même temps, annoncer à vos femmes votre départ. Je crains que ma fille n'en perde la raison, tant elle idolâtre son Mortimer. (*Il sort.*)

MORTIMER. Fi donc, cousin Percy! comme vous contrariez mon beau-père!

HOTSPUR. Ce n'est pas ma faute. Il y a des moments où il me fait perdre patience, en me parlant de la taupe et de la fourmi, de l'enchanteur Merlin et de ses prophéties, et du dragon, et du poisson sans nageoires, et du griffon sans ailes, et du corbeau en mue, et du lion couché, et du chat rampant, et de je ne sais combien d'imaginations du même calibre qui me font sortir de mes gonds. Vous saurez que la nuit dernière il m'a tenu neuf heures consécutives à me récapituler les noms de tous les diables qu'il a pour laquais. Je disais *hum*, — *fort bien*, — *allons donc*, — mais au diable si j'ai fait attention à un seul mot de ce qu'il m'a dit. Oh! il est aussi insupportable qu'un cheval éreinté ou une femme qui gronde, pire qu'une maison enfumée. J'aimerais mieux vivre de fromage et d'ail dans un moulin, que de me nourrir d'ortolans et d'entendre sa conversation dans la plus agréable maison de plaisance de la chrétienté.

MORTIMER. C'est en vérité un digne gentilhomme, fort instruit, et versé dans la connaissance des plus merveilleux secrets, vaillant comme un lion, extrêmement affable et d'une générosité aussi inépuisable que les mines de l'Inde. Vous le dirai-je, cousin? il a pour votre caractère les plus grands ménagements, et fait même violence à sa nature pour supporter vos contrariétés; je vous en donne ma parole, et je puis vous affirmer qu'il n'est pas d'homme vivant qui l'aurait provoqué comme vous l'avez fait, sans s'exposer au danger de sa colère; mais ne vous en faites pas une habitude, je vous en supplie.

WORCESTER. En vérité, milord, vous avez tort d'en agir ainsi; depuis que vous êtes arrivé, vous en avez assez fait pour mettre sa patience à bout. C'est un défaut, milord, dont il faut vous corriger : quoiqu'il soit parfois un indice de fierté, de courage, de chaleur, et c'est là tout le service que vous pouvez en retirer, néanmoins il décèle une violence intraitable, un défaut d'éducation, l'absence de tout empire sur soi-même, l'orgueil, la hauteur, la présomption et le dédain; le moindre de ces défauts suffit dans un gentilhomme pour lui faire perdre l'affection de ses semblables, et imprime à ses bonnes qualités une tache qui leur fait perdre tout leur mérite.

HOTSPUR. Allons, me voici à l'école; que votre bonne éducation vous sauve! Voici nos femmes, prenons congé d'elles.

Rentre GLENDOWER, accompagné de LADY MORTIMER et de LADY PERCY.

MORTIMER. Ce qu'il y a de fâcheux pour moi, c'est que ma femme n'entend pas l'anglais, et que je ne sais pas un mot de welche.

GLENDOWER. Ma fille pleure; elle ne veut pas vous quitter; elle veut se faire soldat et vous suivre à la guerre.

MORTIMER. Mon père, dites-lui qu'elle et sa belle-sœur Percy, nous rejoindrons bientôt sous votre escorte. (*Glendower parle à sa fille en welche et elle lui répond dans la même langue.*)

GLENDOWER. Elle persiste opiniâtrément. C'est une petite obstinée qu'aucune raison ne saurait persuader. (*Lady Mortimer parle en welche à Mortimer.*)

MORTIMER. Je comprends tes regards; ce langage charmant qui coule de tes lèvres célestes, je l'entends à merveille, et sans la honte qui me retient, je te tiendrais tête dans une conversation de ce genre. (*Lady Mortimer lui parle.*) Je comprends tes baisers, et toi les miens; c'est une lutte de sensibilité; mais je te le promets, mon amour, je n'aurai pas de repos que je n'aie appris ta langue; car, dans ta bouche, le welche est aussi doux que des paroles ravissantes que chanterait, par un beau soir d'été et en s'accompagnant de son luth, une reine jeune et belle.

GLENDOWER. Si vous vous attendrissez, vous allez la rendre folle. (*Lady Mortimer parle de nouveau.*)

MORTIMER. Oh! dans cette langue je suis l'ignorance même.

GLENDOWER. Elle vous dit de vous asseoir sur ces joncs voluptueux et de poser sur ses genoux votre tête chérie; qu'alors elle vous chantera les airs qui vous plaisent, et fera descendre sur vos paupières le dieu du sommeil, qui plongera vos sens dans un délicieux assoupissement, sorte de crépuscule entre la veille et le sommeil, comme l'heure qui sépare le jour de la nuit, avant que le char du soleil commence à l'orient sa course radieuse.

MORTIMER. De tout mon cœur. Je vais m'asseoir et l'entendre chanter. Pendant ce temps, notre traité sera rédigé, je présume.

GLENDOWER. Asseyez-vous. Les musiciens que vous allez entendre planent dans les espaces de l'air à mille lieues de nous, et cependant ils vont être ici dans un moment. Asseyez-vous et écoutez.

HOTSPUR. Viens, Catherine; tu es parfaite quand tu es couchée; allons, étends-toi sur ces nattes, que je repose ma tête sur tes genoux.

LADY PERCY. Va-t'en, écervelé! (*Glendower prononce quelques mots welches, puis la musique se fait entendre.*)

HOTSPUR. Je vois maintenant que le diable entend le welche, et je ne m'étonne plus qu'il soit si fantasque. Par Notre-Dame! il est bon musicien.

LADY PERCY. Alors vous devriez être musicien par excellence, car vous êtes un composé des plus étranges manies. Bouche close, mauvais sujet; écoutez cette lady chanter une chanson galloise.

HOTSPUR. J'aimerais autant entendre Lady, ma chienne, hurler en irlandais.

LADY PERCY. Veux-tu avoir la tête brisée?

HOTSPUR. Non.

LADY PERCY. Eh bien! tiens-toi tranquille.

HOTSPUR. Pas davantage. C'est une manie de femme.

LADY PERCY. Va, Dieu te conduise!

HOTSPUR. Au lit de la jolie Galloise?

LADY PERCY. Que dites-vous là?

HOTSPUR. Silence! elle chante. (*Lady Mortimer chante une chanson galloise.*)

[1] Le nom véritable d'Owen Glendower était Vaughan; il avait commencé par être avocat au barreau de Londres.

HOTSPUR. Allons, Catherine, il faut que tu chantes à ton tour.

LADY PERCY. Non, certes, Dieu me bénisse!

HOTSPUR. Non certes, Dieu me bénisse! Mon cœur, tu jures comme la femme d'un confiseur! Dieu me bénisse! aussi vrai que je vis! Dieu me soit en aide! aussi vrai qu'il fait jour! tu jures en termes élégants et choisis, comme si dans tes promenades tu n'avais jamais été plus loin que Finsbury [1]. Exprime-toi, ma Catherine, en véritable lady; jure en termes bien ronflants, et laisse les protestations doucereuses aux muscadins en velours et aux citadins endimanchés. Allons, chante.

LADY PERCY. Je ne veux pas chanter.

HOTSPUR. C'est pourtant un signe certain de vocation pour le métier de tailleur et de précepteur de merles. Si les actes sont rédigés, dans deux heures je serai parti, et alors venez quand vous voudrez. (*Il sort.*)

GLENDOWER. Allons, allons, lord Mortimer; autant l'impétueux lord Percy met d'ardeur à partir, autant vous y mettez de lenteur. En ce moment notre traité doit être rédigé; allons y apposer notre sceau, et ensuite, à cheval sur-le-champ.

MORTIMER. De grand cœur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI et plusieurs LORDS.

LE ROI HENRI. Milords, laissez-nous seuls, le prince de Galles et moi; nous avons à conférer ensemble : mais ne vous éloignez pas; dans un moment nous aurons besoin de votre présence. (*Les Lords sortent.*)

LE ROI, *continuant.* J'ignore si c'est pour me punir de quelque faute que le Seigneur, dans ses impénétrables décrets, a voulu faire naître de mon sang le fléau destiné à me punir : mais à l'aspect de tes déportements, je ne puis m'empêcher de voir en toi l'instrument des vengeances du ciel, la verge dont sa colère veut châtier mes égarements. Autrement, explique-moi comment des habitudes si oisives, si déréglées, si basses, des plaisirs si abjects, une société aussi grossière que celle à laquelle tu t'associes, accompagnent la grandeur de ta naissance et ont ravalé à leur niveau ton âme de prince.

LE PRINCE HENRI. Que votre majesté me permette de le lui dire, je voudrais pouvoir me justifier aussi complétement de toutes les fautes qui me sont imputées que j'ai la certitude de me laver d'un grand nombre des accusations dirigées contre moi. Toutefois, après avoir réfuté tous ces contes rapportés à l'oreille des grands par d'officieux parasites, de lâches médisants, j'ose espérer que ce qu'il y a de vrai dans les erreurs et les irrégularités reprochées à ma jeunesse me sera pardonné en considération de mon repentir sincère.

LE ROI HENRI. Dieu te pardonne! — Néanmoins, Henri, je m'étonne que tes affections aient pris un vol si différent de la direction suivie par tes ancêtres. Tu as honteusement perdu ta place dans le conseil [2], et c'est ton jeune frère qui l'occupe maintenant. Tu t'es, ou peu s'en faut, aliéné les affections de toute la cour et des princes de mon sang : tu as [illegible] et il n'est personne qui ne prophétise ta chute. Si j'eusse comme toi prodigué ma présence, si je m'étais prostitué à la vue des hommes, si je m'étais mêlé aux compagnies vulgaires, l'opinion publique, qui m'aplanit le chemin du trône, serait restée fidèle au monarque régnant, et m'aurait laissé [illegible] dans un exil sans gloire. Mais je ne me montrais [illegible] à peine [illegible] je [illegible] que ma présence, comme celle d'une comète, excitait l'attention générale. Les pères disaient à leurs enfants : « Le voilà [illegible] » [illegible] Lequel est Bolingbroke? [illegible] une politesse exquise, une humilité profonde, que je me conciliai l'attachement de tous, et que le peuple me saluait de ses acclamations, même en présence du roi couronné. C'est ainsi que je conservais à ma personne l'attrait de la nouveauté. Ma présence, comme une robe pontificale, ne s'offrait jamais aux regards sans exciter l'admiration. Ma grandeur n'apparaissant qu'à de rares intervalles, avait tout l'éclat d'un jour de fête, et sa rareté même faisait sa solennité. Au contraire, le frivole monarque se mêlait sans façon à la compagnie de jeunes fous, esprits légers, feux de bruyères aussitôt éteints qu'allumés; commettait sa grandeur et sa majesté royale avec de mauvais railleurs, exposait sa dignité à la profanation de leurs plaisanteries, et, riant avec eux, servait de plastron au premier bel esprit imberbe venu. A force de se mêler au vulgaire et de se populariser, il advint que, exposé aux regards de la multitude, le peuple, journellement rassasié de sa vue, finit par s'en fatiguer, comme on se fatigue de miel quand il excède une certaine quantité. Aussi lorsqu'il se montrait, sa présence était ce qu'est au mois de juin le chant du coucou, auquel nul ne fait attention. On le voyait avec cette indifférence qu'amène l'habitude, et non avec ce regard avide qu'on porte sur le soleil de la royauté quand il ne brille que de loin en loin à la vue de ses admirateurs. Les yeux se baissaient devant lui : on ne lui accordait que ce regard terne et sombre de l'homme qui est en présence de son ennemi, tant on était rassasié, gorgé, dégoûté de sa présence. Il en est de même de toi, Henri. A force d'être prodiguée, ta présence comme prince a perdu son attrait. Tous les yeux sont fatigués de ta vue banale, à l'exception des miens, qui auraient désiré te voir davantage, et qu'aveugle malgré moi une folle tendresse.

LE PRINCE HENRI. A l'avenir, mon très-gracieux souverain, je vous promets d'être moi-même plus que je ne l'ai été par le passé.

LE ROI HENRI. Sur ma parole, ce que tu es maintenant, Richard l'était, alors qu'à mon retour de France, je débarquai à Ravenspurg; et ce qu'alors j'étais, Percy l'est maintenant. Par mon sceptre et par le salut de mon âme, il a des titres plus réels à ma couronne que toi, en qui je n'ai que l'ombre d'un successeur. Car sans droit, sans l'apparence même d'un droit, il couvre le royaume de combattants; il affronte la gueule menaçante du lion; et bien qu'il ne soit pas plus âgé que toi, il conduit aux combats sanglants et au carnage des lords blanchis par l'âge et des prélats vénérables. Quelle impérissable gloire n'a-t-il pas acquise contre l'illustre Douglas, à qui ses hauts faits, ses vaillantes incursions et sa réputation militaire, ont valu le premier rang parmi les guerriers, et le titre de premier capitaine du siècle dans tous les royaumes qui reconnaissent le Christ? Trois fois cet Hotspur, ce Mars en brayette, ce héros enfant a fait échouer les entreprises du grand Douglas; il l'a fait prisonnier, lui a rendu la liberté, et s'en est fait un ami; et maintenant le voilà à même de me braver en face et d'ébranler la paix et la stabilité de notre trône. Que dis-tu de cela? Percy, Northumberland, sa grâce l'archevêque d'York, Douglas, Mortimer, se sont ligués contre nous, et ont pris les armes. Mais pourquoi te dirais-je ces nouvelles? Pourquoi, Henri, te parlerais-je de mes ennemis, toi mon ennemi le plus fatal et le plus mortel? Qui sait même si par lâcheté, ou fidèle à la bassesse de tes inclinations, ou dans un moment d'humeur, on ne te verra pas combattre contre moi à la solde de Percy, marcher à sa suite, ramper aux pieds de son orgueil, afin de montrer à tous combien tu es dégénéré?

LE PRINCE HENRI. Ne le croyez pas : ce n'est pas là l'homme que vous trouverez en moi. Que Dieu leur pardonne à ceux qui m'ont desservi à ce point dans l'estime de votre majesté! Percy me payera tous ces reproches. Un jour viendra qu'à la suite d'un combat glorieux, j'oserai vous dire que je suis votre fils. Ce jour-là, je paraîtrai devant vous, les vêtements ensanglantés, le visage couvert d'un masque de sang; et en lavant ce sang je laverai aussi ma honte; et ce sera le jour, à quelque époque qu'il luise, où cet enfant gâté de la gloire, ce vaillant Hotspur, ce guerrier vanté, et votre Henri qu'on méprise, se trouveront face à face. Que les palmes s'accumulent sur sa tête, et les hontes sur la mienne! car un jour viendra que j'obligerai ce jeune héros du nord à échanger sa gloire contre mes ignominies. Sire, Percy n'est que mon facteur, chargé de faire pour moi provision de hauts faits; et je l'obligerai à me rendre des comptes rigoureux, à me restituer jusqu'au moindre laurier, jusqu'au plus faible hommage, ou mon épée ira le chercher dans son cœur entr'ou-

[1] [illegible] qui servait alors de [illegible] à la bonne [illegible]

[2] [illegible] 1411, la treizième année du règne d'Henri IV.

vert. Voilà ce que je promets à la face du ciel. Si Dieu me permet d'accomplir ce serment, alors je supplie votre majesté de jeter le baume de l'oubli sur les vieilles blessures de mon intempérance. Sinon, la mort délie toutes les obligations; et je mourrai cent mille fois avant d'enfreindre la moindre portion de ce serment.

LE ROI HENRI. Tes paroles sont l'arrêt de mort de cent mille rebelles. — Tu auras de l'emploi, et toute ma confiance.

Entre BLUNT.

LE ROI HENRI, *continuant*. Eh bien, mon cher Blunt? tu as l'air pressé.

BLUNT. Comme l'objet qui m'amène. Lord Mortimer d'Écosse vous fait savoir que Douglas et les rebelles anglais ont opéré leur jonction à Shrewsbury le onze de ce mois : si chacun d'eux tient sa promesse, jamais forces plus formidables n'ont mis l'état en péril.

LE ROI HENRI. Le comte de Westmoreland est parti aujourd'hui avec mon fils, lord Jean de Lancastre; car cet avis date déjà de cinq jours. Mercredi prochain, Henri, vous partirez; jeudi, nous-même, nous entrerons en campagne. Nous nous réunirons à Bridgenorth; vous, Henri, vous vous y rendrez par le Glostershire. Selon mes calculs, dans douze jours toutes nos forces seront rassemblées à Bridgenorth. Nous avons bien des affaires sur les bras : partons. Le temps qu'on perd profite à l'ennemi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une salle dans la taverne d'East-Cheap.

Entrent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF. N'ai-je pas singulièrement dépéri depuis notre dernière expédition? n'ai-je pas maigri? ne me trouves-tu pas réduit? Ma peau pend sur moi comme une robe ample sur une vieille matrone. Je suis flétri comme une vieille pomme reinette. Allons, je veux me repentir, et cela sur-le-champ, pendant que je suis encore en chair; le cœur me manquera bientôt, et alors je n'aurai plus la force nécessaire pour me repentir. Si je n'ai oublié comment est fait l'intérieur d'une église, je veux être un cheval de brasseur, ou tout ce qu'on voudra. L'intérieur d'une église! La mauvaise compagnie m'a perdu.

BARDOLPHE. Sir John, vous vous affectez si promptement, que vous ne sauriez vivre longtemps.

FALSTAFF. C'est cela même. Allons, chante-moi une chanson gaillarde : égaye-moi. J'étais aussi heureusement né que le peut souhaiter un gentilhomme; j'étais passablement vertueux; je jurais peu, je ne jouais guère que sept fois par semaine; je n'allais dans un mauvais lieu qu'une fois en quinze — minutes; il m'est même arrivé trois ou quatre fois de payer ce que je devais; je menais une vie honnête et réglée; maintenant je vis d'une manière irrégulière et hors de toute mesure.

BARDOLPHE. Vous êtes tellement gras, sir John, qu'il n'est pas étonnant que vous soyez hors de toute mesure, de toute mesure raisonnable, sir John.

FALSTAFF. Réforme ton visage, et je réformerai ma conduite. Tu es notre amiral. Placé à la poupe du navire, ton nez nous sert de fanal : tu es le chevalier de la lampe ardente.

BARDOLPHE. Il me semble, sir John, que mon visage ne vous a fait aucun mal.

FALSTAFF. Non, sur ma parole. Je m'en sers comme on se sert d'une tête de mort; c'est mon *memento mori*[1]. Je ne le vois pas, sans penser au feu de l'enfer et au mauvais riche qui vivait dans la pourpre. Il me semble le voir dans sa magnifique robe, et brûler encore. Si tu étais tant soit peu adonné à la vertu, je jurerais par ta face; mon serment serait : *par ce feu!* Mais tu es un homme perdu à tout jamais, et n'était la lumière enflammée, tu serais sans retour un enfant des ténèbres. Pendant qu'au milieu de la nuit tu gravissais Gadshill pour chercher mon cheval, si je ne t'ai pas pris pour un feu follet ou une boule de feu magique, il n'y a point de valeur dans l'argent. Oh! tu es un gala perpétuel, un éternel feu de joie! En allant avec toi, la nuit, de taverne en taverne, tu m'as épargné pour un millier de marcs de chandelles et de torches; mais avec l'argent du vin que tu as bu, j'aurais pu acheter des chandelles chez le plus cher épicier de toute l'Europe. Voilà trente-deux ans que j'entretiens le feu de cette salamandre. Dieu veuille m'en récompenser!

BARDOLPHE. Par la sangbleu! je voudrais que vous eussiez ma figure dans le ventre!

FALSTAFF. Grand merci! C'est pour le coup que j'aurais le feu dans les entrailles!

Entre L'HÔTESSE.

FALSTAFF, *continuant*. Eh bien! ma poule, eh bien! caquet bon bec, avez-vous fait des perquisitions pour découvrir celui qui a vidé mes poches?

L'HÔTESSE. Comment donc, sir John? A quoi pensez-vous, sir John? Croyez-vous que j'héberge des voleurs dans ma maison? Mon mari et moi, nous avons cherché, nous avons interrogé l'un après l'autre garçons et servantes; il n'a jamais été perdu chez moi la dixième partie d'un cheveu.

FALSTAFF. Vous mentez, notre hôtesse; Bardolphe s'y est fait raser et y a perdu plus d'un poil de sa barbe; et moi, je soutiens qu'on y a vidé mes poches. Allez, vous êtes une femme; allez.

L'HÔTESSE. Qui, moi? Je vous en donne le démenti. C'est pour la première fois qu'on m'appelle ainsi chez moi.

FALSTAFF. Allez, je vous connais bien.

L'HÔTESSE. Non, sir John; vous ne me connaissez pas, sir John. Je vous connais, sir John; vous me devez de l'argent, sir John; et maintenant vous me cherchez querelle pour ne pas me payer. Je vous ai acheté la douzaine de chemises que vous portez.

FALSTAFF. C'était de la toile grossière. Je les ai données à une boulangère qui en a fait des tamis.

L'HÔTESSE. Aussi vrai que je suis une honnête femme, c'était de la toile de Hollande à huit schellings l'aune. En outre, sir John, vous devez ici de l'argent pour votre nourriture, pour le vin bu entre les repas, sans compter vingt-quatre livres sterling que je vous ai prêtées.

FALSTAFF, *montrant Bardolphe*. Il en a eu sa part; qu'il vous paye.

L'HÔTESSE. Lui? hélas! il est pauvre; il n'a rien.

FALSTAFF. Lui, pauvre? Regardez sa figure; qu'appelez-vous donc riche? On n'a qu'à monnayer son nez et ses joues. Je ne payerai pas un denier. Est-ce que vous me prenez pour un écolier? Comment, je ne pourrai prendre mes aises dans mon auberge sans m'exposer à être dévalisé? J'ai perdu un anneau de mon grand-père, qui vaut quarante marcs.

L'HÔTESSE. O Jésus! j'ai entendu dire, je ne sais combien de fois, au prince, que cet anneau n'était que du cuivre.

FALSTAFF. Comment! le prince est un imbécile, un mauvais drôle! S'il était ici, et qu'il osât dire cela, je le bâtonnerais comme un chien.

Entrent LE PRINCE HENRI et POINS marchant de front et au pas. FALSTAFF se trouve tout à coup face à face avec le Prince, au moment où celui-ci joue du fifre sur son bâton.

FALSTAFF. Eh bien! mon garçon, est-ce de ce côté-là que le vent souffle? Nous faudra-t-il tous marcher?

BARDOLPHE. Oui, deux à deux, à la façon de Newgate[1].

L'HÔTESSE. Je vous en prie, milord, veuillez m'entendre.

LE PRINCE HENRI. Que dis-tu, madame Vaboutrain? Comment se porte ton mari? Je l'aime; c'est un honnête homme.

L'HÔTESSE. Milord, écoutez-moi!

FALSTAFF. Je t'en prie, laisse-la et écoute-moi.

LE PRINCE HENRI. Qu'as-tu à me dire, Jack?

FALSTAFF. Hier soir, je me suis endormi derrière la tapisserie, et pendant mon sommeil on a vidé mes poches. Cette maison est devenue un mauvais lieu; on dévalise les gens.

LE PRINCE HENRI. Qu'as-tu perdu, Jack?

FALSTAFF. Me croiras-tu, Henri? Trois ou quatre billets de quarante livres sterling chacun, et un anneau de mon grand-père.

LE PRINCE HENRI. C'est une bagatelle, un objet de huit pence au plus.

L'HÔTESSE. C'est ce que je lui ai dit, milord, et j'ai ajouté que je l'avais entendu dire à votre altesse. Eh bien! milord, il parle de vous d'une manière abominable, comme un grossier personnage qu'il est; il a dit qu'il vous bâtonnerait.

LE PRINCE HENRI. Bah! ce n'est pas possible!

[1] Souviens-toi qu'il faut mourir.

[1] C'est-à-dire à la façon des prisonniers, Newgate est la principale prison de Londres.



FALSTAFF. Nous faudra-t-il tous marcher? (Acte III, scène III, page 255.)

L'HÔTESSE. S'il ne l'a pas dit, je ne suis pas femme, et il n'y a en moi ni bonne foi ni honnêteté.

FALSTAFF. Il n'y a pas en toi plus d'honnêteté que dans un pruneau cuit, ni de bonne foi que dans un renard mort traîné par les chasseurs pour exercer la meute; et quant à ta qualité de femme, la pucelle Marianne[1] peut aller de pair avec toi. Va-t'en, objet, va-t'en.

L'HÔTESSE. Comment, objet? Mais quel objet?

FALSTAFF. Quel objet? mais un objet qui sert de prie-dieu.

L'HÔTESSE. Je ne suis pas faite pour servir de prie-dieu; je suis bien aise que tu le saches, je suis la femme d'un honnête homme; et sauf le respect dû à ton titre de chevalier[2], tu es un drôle de m'appeler ainsi.

FALSTAFF. Sauf le respect dû à ta qualité de femme, tu es un animal de contester ce que je dis.

L'HÔTESSE. Quel animal? réponds, drôle.

FALSTAFF. Quel animal? mais, une loutre.

LE PRINCE HENRI. Une loutre, sir John? Pourquoi une loutre?

FALSTAFF. Pourquoi? c'est qu'elle n'est ni chair ni poisson; un homme ne sait par où la prendre.

L'HÔTESSE. Tu as grand tort de dire cela. Tu sais et tout homme sait pareillement par où me prendre.

LE PRINCE HENRI. Tu dis vrai, notre hôtesse, il te calomnie grossièrement.

L'HÔTESSE. Et vous aussi, milord. Il disait, l'autre jour, que vous lui deviez mille livres sterling.

LE PRINCE HENRI, *à Falstaff*. Moi, je te dois mille livres sterling?

FALSTAFF. Mille livres, Henri! Dis donc un million. Ton amitié vaut un million, et tu me dois ton amitié.

L'HÔTESSE. Milord, il vous a appelé imbécile et a dit qu'il vous bâtonnerait.

FALSTAFF. Ai-je dit cela, Bardolphe?

BARDOLPHE. Effectivement, sir John, vous l'avez dit.

FALSTAFF. Oui, sans doute, s'il disait que ma bague est de cuivre.

LE PRINCE HENRI. Je dis qu'elle est de cuivre; oseras-tu, maintenant, mettre à exécution ta menace?

FALSTAFF. Tu sais, Henri, qu'à ne te considérer qu'en ta qualité d'homme, je l'oserais; mais comme tu es prince, je te redoute, comme je redoute le rugissement du lionceau.

LE PRINCE HENRI. Et pourquoi pas du lion?

FALSTAFF. Il n'y a que le roi qu'il faut craindre comme le lion. Penses-tu donc que je te craigne comme je crains ton père? Si cela est, je veux que ma ceinture se rompe.

LE PRINCE HENRI. Oh! comme on verrait alors ta bedaine retomber jusque sur tes genoux! Mais, drôle, il n'y a en toi ni bonne foi, ni loyauté, ni probité; tu es tout ventre et diaphragme. Accuser une honnête femme d'avoir vidé tes poches! fils de catin, gueux impudent et boursouflé, s'il se trouvait dans tes poches autre chose que des cartes de cabaret, des adresses de mauvais lieux, et la valeur d'un sou de sucre candi pour t'allonger l'haleine, si tes poches étaient salies d'aucune autre ordure, je veux n'être qu'un misérable. Et cependant tu persistes à le soutenir; aucune infamie ne t'affecte! Ne rougis-tu pas de honte?

FALSTAFF. Écoute, Henri; tu sais que, dans l'état d'innocence, Adam a failli, et que peux-tu donc exiger du pauvre Jack Falstaff dans ce siècle pécheur? Tu vois que j'ai plus de chair qu'un autre homme; qu'y a-t-il d'étonnant que j'aie plus de fragilité! Tu avoues donc que c'est toi qui as vidé mes poches?

LE PRINCE HENRI. Cela paraît résulter de l'ensemble des faits.

FALSTAFF. Notre hôtesse, je te pardonne; va préparer le déjeuner; aime ton mari, aie l'œil sur tes gens, soigne tes hôtes. Tu me trouveras traitable en tant que de raison. Tu vois que je suis pacifié? — Encore! — Je t'en prie, va-t'en. (*L'Hôtesse sort.*)

FALSTAFF, *continuant*. A présent, Henri, revenons aux

[1] La pucelle Marianne était un homme habillé en femme qui figurait dans la danse moresque.

[2] Le titre de sir placé devant le nom de baptême ne se donne en Angleterre qu'aux chevaliers ou aux baronnets.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



FALSTAFF. On n'a jamais vu de pareils épouvantails. Je ne traverserai pas Coventry avec eux. (Acte IV, scène II, page 259.)

nouvelles de la cour. — Et quant à l'affaire du vol, qu'est-elle devenue ?

LE PRINCE HENRI. Oh ! mon aimable rosbif, il faut bien encore que je sois ton bon ange. L'argent est restitué.

FALSTAFF. Oh ! je n'aime pas du tout cette restitution-là : c'est double besogne.

LE PRINCE HENRI. Je suis réconcilié avec mon père, et il n'y a rien que je ne puisse.

FALSTAFF. Commence-moi par dévaliser le trésor, et n'y va pas de main morte.

BARDOLPHE. Faites, milord.

LE PRINCE HENRI. Je t'ai procuré, Jack, un emploi dans l'infanterie.

FALSTAFF. J'aurais préféré que ce fût dans la cavalerie. Où trouverai-je un gaillard qui s'entende à voler ? Oh ! que ne donnerais-je pas pour un bon voleur de vingt à vingt-deux ans ! je suis horriblement au dépourvu. Allons, en ce qui concerne ces rebelles, Dieu soit loué ! ils ne s'attaquent qu'aux gens vertueux : je les en félicite, je les approuve.

LE PRINCE HENRI. Bardolphe !

BARDOLPHE. Milord !

LE PRINCE HENRI. Va porter cette lettre à lord Jean de Lancastre, à mon frère Jean ; celle-ci, à milord de Westmoreland. — Allons, Poins, à cheval, à cheval ! car toi et moi, nous avons trente milles à faire avant l'heure du dîner. — Jack, viens me trouver demain dans la salle du Temple, à deux heures de l'après-midi ; là tu sauras les fonctions que tu auras à remplir, et tu recevras des instructions et de l'argent. Le pays est en feu, Percy est à l'apogée de sa gloire ; eux ou nous, il faut que les uns ou les autres en rabattent. (*Le Prince, Poins et Bardolphe sortent.*)

FALSTAFF. Voilà de belles paroles ! un monde admirable ! — Notre hôtesse, allons, mon déjeuner ! Oh ! que cette taverne n'est-elle le tambour qu'il me faudra suivre ! (*Il sort.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Le camp des rebelles, près de Shrewsbury.

Arrivent HOTSPUR, WORCESTER et DOUGLAS.

HOTSPUR. Bien dit, mon noble Écossais. Si dans ce siècle poli le langage de la vérité ne passait pas pour de la flatterie, je dirais de Douglas qu'il n'est point de guerrier de ce temps qui ait mérité une renommée plus universelle. Par le ciel, je ne sais point flatter : je dédaigne les discours adulateurs ; mais, je dois le dire, nul n'occupe une plus large place que vous dans mon affection. Faites-en l'essai ; éprouvez-moi, milord.

DOUGLAS. Vous êtes le roi de l'honneur. Il n'est point ici-bas de mortel si puissant que je ne le brave en face.

HOTSPUR. Et vous faites bien.

Arrive UN MESSAGER, avec des lettres.

HOTSPUR, *continuant*. Quelles lettres as-tu là ? — (*A Douglas.*) Je ne puis que vous remercier.

LE MESSAGER. Ces lettres viennent de votre père.

HOTSPUR. Des lettres de mon père ! Pourquoi ne vient-il pas en personne ?

LE MESSAGER. Il ne peut venir, milord ; il est dangereusement malade.

HOTSPUR. Diantre ! Où trouve-t-il le temps d'être malade à cette époque de crise ? Qui conduit ses troupes ? sous quel commandement arrivent-elles ?

LE MESSAGER. Ces lettres, et non moi, milord, vous expliqueront ses intentions.

WORCESTER. Dis-moi, je te prie, est-il alité ?

LE MESSAGER. Il l'était depuis quatre jours lorsque je l'ai quitté, et au moment de mon départ les médecins craignaient beaucoup pour sa vie.

WORCESTER. J'eusse désiré voir nos affaires en bon état avant qu'il tombât malade. Sa santé ne nous fut jamais plus nécessaire que maintenant.

HOTSPUR. Malade en ce moment ! Cette maladie attaque au cœur notre entreprise ; elle a gagné ici jusqu'à notre camp. Il me mande — qu'il est atteint d'une maladie interne ; — que ses amis ne sauraient être réunis aussi promptement par d'autres que par lui, et qu'il n'a pas jugé convenable de confier à des tiers une mission si délicate. Toutefois il nous donne un avis plein d'audace : il nous conseille, malgré notre petit nombre, de tenter la fortune ; car, dit-il, il n'y a pas moyen de reculer, attendu que le roi est sans nul doute instruit de nos projets. Que vous en semble ?

WORCESTER. La maladie de votre père est pour nous un coup funeste.

HOTSPUR. Elle équivaut à une blessure dangereuse, à l'amputation d'un membre. — Et cependant, tout considéré, il n'en est rien. Son absence nous paraît un fait plus grave qu'elle ne l'est effectivement. Serait-il convenable de jouer tout ce que nous possédons sur une seule carte ? d'exposer un si riche enjeu au hasard d'une heure incertaine ? Cela ne serait pas sage. Ce serait mettre à nu le fond et l'âme de nos espérances, découvrir la limite et le dernier terme de notre fortune.

DOUGLAS. Ce serait là, en effet, ce qui arriverait ; au lieu que maintenant il nous reste de brillantes ressources en perspective. Nous pouvons hardiment dépenser le présent, sur la foi de ce que l'avenir nous tient en réserve. Dans tous les cas, nous sommes assurés d'une retraite.

HOTSPUR. D'un point de ralliement, d'un rendez-vous, d'un refuge, si le diable et le malheur font échouer les prémices de notre entreprise.

WORCESTER. Toutefois je regrette que votre père ne soit pas avec nous. La nature de notre entreprise ne comporte pas de division. Ceux qui ignorent les motifs de son absence croiront que la prudence, la fidélité, le retiennent loin d'ici, et qu'il désapprouve notre conduite. Jugez combien une pareille idée peut contribuer à changer les déterminations de partisans faciles à s'effrayer, et faire planer une sorte de doute sur notre cause ; car, vous le savez, nous autres assaillants nous devons éviter un examen trop rigoureux, et boucher tous les trous jusqu'à la moindre fente par laquelle l'œil de la raison pourrait nous épier. L'absence de votre père est un rideau tiré qui dévoile à l'ignorant des sujets d'alarmes auxquels il n'avait pas songé.

HOTSPUR. Vous poussez les choses trop loin. Voici plutôt comme je considère son absence. Elle prête à notre entreprise un lustre plus grand, jette sur elle un reflet d'héroïsme et d'audace qu'elle n'aurait pas au même degré si le comte était ici ; car voici le raisonnement qu'on fera. Si sans son aide nous pouvons lever l'étendard et attaquer le pouvoir, avec son secours nous sommes gens à le renverser de fond en comble. — Tout va bien encore : tous nos membres sont intacts.

DOUGLAS. Autant que nous pouvons le désirer. Le mot *crainte* est un mot inconnu en Écosse.

Arrive SIR RICHARD VERNON.

HOTSPUR. Mon cousin Vernon ! vous êtes le bienvenu, sur mon âme.

VERNON. Plût à Dieu que les nouvelles que j'apporte méritassent un pareil accueil ! Le comte de Westmoreland s'avance à la tête de sept mille hommes. Le prince Jean l'accompagne.

HOTSPUR. Il n'y a pas de mal. Quoi encore ?

VERNON. J'ai appris, en outre, que le roi en personne s'est mis en campagne, et se dispose à marcher contre nous à la tête de forces imposantes.

HOTSPUR. Il sera le bienvenu aussi. Où est son fils, ce prince de Galles, [illegible] à la tête folle ? Où est-il avec ses camarades, [illegible]

VERNON. [illegible]

[illegible]

[illegible]

sants comme un soleil d'été, folâtres comme de jeunes faons, fougueux comme de jeunes taureaux. J'ai vu le prince Henri couvert de son casque, revêtu de ses cuissarts, armé de pied en cap, s'enlever de terre avec la légèreté d'un Mercure ailé, et s'asseoir en selle avec aisance et grâce : on eût cru voir un ange descendu des nuées pour monter un Pégase indompté, et charmer les spectateurs par la noblesse de son équitation.

HOTSPUR. En voilà assez. Pires pour moi que le soleil de mars, ces éloges me donnent la fièvre. Qu'ils viennent. Ce sont des victimes pompeusement parées que toutes fumantes, toutes saignantes encore, nous offrirons en holocauste à la farouche déesse de la guerre. Mars, bardé de fer, assis sur son autel, sera plongé dans le sang jusqu'aux oreilles. Je m'indigne à la pensée que cette riche conquête est si près de nous et n'est pas encore à nous. Allons, qu'on me laisse monter mon coursier, qui doit me lancer comme la foudre contre la poitrine du prince de Galles. Les deux Henri vont se trouver face à face, et ils ne se sépareront que lorsque de l'un d'eux il ne restera qu'un cadavre. Oh ! que Glendower n'est-il arrivé !

VERNON. J'ai encore d'autres nouvelles. J'ai appris, en traversant Worcester, que Glendower ne pourra réunir ses troupes que dans quinze jours.

DOUGLAS. De toutes les nouvelles que j'ai entendues, voilà la plus fâcheuse.

WORCESTER. Oui, sur ma foi ; elle a un son glacial.

HOTSPUR. A combien peut s'élever la totalité des forces du roi ?

VERNON. A trente mille hommes.

HOTSPUR. Va pour quarante mille. En l'absence de mon père et de Glendower, nos forces sont suffisantes pour soutenir cette grande lutte. Allons, hâtons-nous de passer nos troupes en revue. Le moment décisif approche ; s'il nous faut mourir, mourons tous avec joie.

DOUGLAS. Ne parlez pas de mourir ; je n'ai rien à craindre de la mort, ni de son bras, d'ici à six mois. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une grande route près de Coventry.

Arrivent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF. Bardolphe, prends les devants et va à Coventry ; remplis-moi une bouteille de bon vin : nos soldats traverseront la ville, et nous coucherons ce soir à Sutton-Colfied.

BARDOLPHE. Voulez-vous me donner de l'argent, capitaine ?

FALSTAFF. Débourse, débourse.

BARDOLPHE. Plein cette bouteille, cela ne fait pas moins d'un angélus.

FALSTAFF. Si cela fait un angélus, prends-le pour ta peine ; si cela en fait vingt, garde-les tous ; je prends la responsabilité du monnayage. Dis à mon lieutenant Peto de venir me joindre à la sortie de la ville.

BARDOLPHE. Je le lui dirai, capitaine. (*Il s'éloigne.*)

FALSTAFF. Si je ne suis pas honteux de mes soldats, je ne suis qu'un marmouset. J'ai diantrement abusé de la réquisition[1] du roi ; j'ai reçu, en remplacement de cent cinquante soldats, trois cents et quelques livres sterling. Je ne requiers que de bons bourgeois, que des fils de propriétaires. Je m'informe des jeunes gens qui sont sur le point de contracter mariage, et dont les bans ont déjà été publiés deux fois, de ces drôles qui tiennent à la vie, qui aimeraient autant entendre le diable que le bruit d'un tambour, et à qui la détonation d'un mousquet cause plus d'épouvante qu'à une bécassine blessée, ou qu'à un canard sauvage que le plomb a touché. [illegible] que des hommes de papier mâché, dont le cœur est dans le ventre, et qui n'en ont pas plus [illegible] qu'une tête d'épingle, et tous ces gens-là se sont rachetés du service : de sorte qu'à présent ma troupe ne se compose que [illegible], de caporaux, de lieutenants, [illegible], pauvres diables déguenillés, tels qu'on voit représenté Lazare quand les chiens du mauvais riche lui lèchent ses plaies. Ce sont des gens [illegible] jamais été soldats. Ce sont pour la plupart des domestiques infidèles auxquels on a donné

[1] [illegible] mode de recrutement [illegible] en Angleterre.

congé, des cadets de cadets, des ivrognes tapageurs, des cabaretiers ruinés, fléaux de la paix publique, ulcères d'une société tranquille, dix fois plus piteux qu'un vieil étendard délabré : voilà les gens que j'ai pris pour remplacer ceux qui se sont rachetés du service ; on les prendrait pour cent cinquante enfants prodigues, arrivant de garder les pourceaux, et qui, hier encore, vivaient de lavure et de glands. Un railleur, que j'ai rencontré en route, m'a dit que j'avais mis en réquisition les gibets et dépouillé les cimetières. On n'a jamais vu de pareils épouvantails. Je ne traverserai pas Coventry avec eux, voilà ce qu'il y a de sûr. Les scélérats marchent les jambes écartées, comme s'ils avaient encore les fers aux pieds ; et, de fait, c'est des prisons que j'ai tiré la plupart d'entre eux ; dans ma compagnie ils n'ont qu'une chemise et demie à eux tous ; la moitié de chemise se compose de deux serviettes bâties ensemble, sans manches, et jetées sur les épaules comme le pourpoint d'un héraut d'armes. Quant à la chemise entière, à dire la vérité, je la crois volée à mon hôte de Saint-Albans, ou à l'homme au nez rouge qui tient l'auberge de Daventry ; mais cela n'y fait rien ; ils trouveront bientôt sur les haies autant de linge qu'ils en voudront.

Arrivent LE PRINCE HENRI et WESTMORELAND.

LE PRINCE HENRI. Eh bien ! mon gros Jack ? comment vas-tu, matelas de chair ?

FALSTAFF. C'est toi, Henri ? te voilà, mon garçon ? Que diable fais-tu dans le Warwickshire ? — Milord de Westmoreland, je vous demande pardon, je vous croyais déjà à Shrewsbury.

WESTMORELAND. Ma foi, sir John, il est grand temps que j'y sois, et vous aussi ; mais mes troupes y sont déjà ; le roi, je vous assure, compte sur nous tous ; il faut que nous voyagions toute la nuit.

FALSTAFF. Bah ! pour ce qui est de moi, soyez tranquille : je suis vigilant comme un chat qui guette de la crème.

LE PRINCE HENRI. Il faut effectivement que tu aies guetté de la crème, et que tu en aies dérobé, car te voilà devenu beurre. Mais, dis-moi, Jack ; qui sont ces drôles qui viennent là-bas ?

FALSTAFF. Ils sont à moi, Henri, à moi.

LE PRINCE HENRI. Je n'ai vu de ma vie d'aussi pitoyable canaille.

FALSTAFF. Bah ! bah ! c'est assez bon pour se faire écharper ; c'est de la chair à canon, de la chair à canon ; cela remplira une fosse tout aussi bien que de meilleurs soldats : bah ! mon cher, ce sont des hommes mortels, des hommes mortels.

WESTMORELAND. Oui, mais, sir John, il me semble qu'ils sont diablement pauvres et décharnés ; cela est par trop piteux.

FALSTAFF. Ma foi, quant à leur pauvreté, je ne sais où ils l'ont prise, et pour ce qui est de leur maigreur, assurément ce n'est pas de moi qu'ils la tiennent.

LE PRINCE HENRI. Non, certes, sur ma parole, à moins qu'on n'appelle maigres des côtes recouvertes de trois pouces de graisse. Mais, Falstaff, dépêche-toi ; Percy est déjà en campagne.

FALSTAFF. Comment ! est-ce que le roi est déjà campé ?

WESTMORELAND. Oui, sir John ; je crains que nous ne soyons en retard.

FALSTAFF.

Souvenez-vous toujours à la fin
De la bataille, au début du festin,
C'est le plus tard qu'il arrive,
Du soldat peu vaillant, du courageux convive.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

Le camp des rebelles, près de Shrewsbury.

Arrivent HOTSPUR, WORCESTER, DOUGLAS et VERNON.

HOTSPUR. Nous lui livrerons bataille ce soir.

WORCESTER. C'est impossible.

DOUGLAS. C'est un avantage que vous lui donnez alors.

VERNON. Pas le moins du monde.

HOTSPUR. Comment cela ? n'attend-il pas des renforts ?

VERNON. Nous en attendons aussi.

HOTSPUR. Les siens sont assurés, les nôtres douteux.

WORCESTER. Mon cher neveu, suivez mon conseil ; n'attaquez pas ce soir.

VERNON. Ne le faites pas, milord.

DOUGLAS. Votre conseil est mauvais ; c'est la crainte ou le manque de zèle qui vous fait parler.

VERNON. Ne me calomniez pas, Douglas ; sur ma vie, et ce que j'avance, je le soutiendrai au péril de ma vie, quand l'honneur me commande, je prends aussi peu conseil de la crainte que vous, milord, ou qu'aucun Écossais actuellement vivant. On verra demain dans la bataille qui de nous a peur.

HOTSPUR. On le verra ce soir.

VERNON. Volontiers.

HOTSPUR. Ce soir, dis-je.

VERNON. Allons, allons, la chose n'est pas possible. Je m'étonne que des hommes aussi expérimentés que vous ne voient pas les empêchements qui s'opposent à tant de célérité. La cavalerie de mon cousin Vernon n'est pas encore venue ; celle de votre oncle Worcester n'est arrivée que d'aujourd'hui. Chevaux et cavaliers ont leur ardeur assoupie, épuisés qu'ils sont par les fatigues de la route, si bien qu'il n'y a pas un cheval qui n'ait perdu les trois quarts de sa valeur.

HOTSPUR. Les chevaux de l'ennemi ne sont pas en meilleur état. Ils sont, en général, énervés et rendus de fatigue, tandis que la plus grande partie de notre cavalerie est toute fraîche.

WORCESTER. L'armée du roi est plus nombreuse que la nôtre. Au nom du ciel, mon neveu, attendez que tous nos renforts soient arrivés. *(On entend la trompette d'un parlementaire.)*

Arrive SIR WALTER BLUNT.

BLUNT. Je viens vous apporter de la part du roi des propositions gracieuses, si vous voulez bien m'accueillir et m'entendre.

HOTSPUR. Soyez le bienvenu, sir Walter Blunt ; et plût à Dieu que vous fussiez des nôtres ! il en est parmi nous qui vous portent un sincère attachement, et qui regrettent qu'un homme de votre réputation et de votre mérite, au lieu de servir notre cause, soit dans les rangs de nos ennemis.

BLUNT. A Dieu ne plaise qu'il n'en soit pas ainsi, aussi longtemps que, sortis des limites du devoir, vous lèverez l'étendard contre l'oint du Seigneur ! Mais venons à la mission dont je suis chargé. — Le roi m'envoie savoir la nature de vos griefs, et pourquoi, troublant par votre hostilité téméraire la paix publique, vous donnez à un peuple loyal l'exemple d'une audacieuse cruauté. Si le roi a méconnu en quelque chose le mérite de vos services, et il avoue que vous lui en avez rendu un grand nombre, articulez vos griefs, et sur-le-champ vos demandes vous seront libéralement accordées, ainsi qu'un pardon absolu pour vous-mêmes et ceux que vos suggestions ont égarés.

HOTSPUR. Le roi est trop bon ; et nous n'ignorons pas que le roi sait quand il faut promettre et quand il faut payer. Mon père, mon oncle et moi, nous lui avons donné cette royauté dont il est revêtu. A une époque où il était à peine âgé de vingt-six ans, en médiocre estime dans le pays, plongé dans l'abaissement et la misère, pauvre et obscur proscrit, regagnant furtivement sa patrie, mon père l'accueillit sur le rivage ; et lorsqu'il l'entendit, protestant de son dévouement et les larmes aux yeux, prendre Dieu à témoin qu'il ne venait que pour être duc de Lancastre, que pour revendiquer ses titres et la paisible possession de son héritage, mon père, touché de compassion, et cédant à l'impulsion d'un cœur généreux, jura de lui prêter assistance, et lui tint parole. Quand les lords et les barons du royaume virent Northumberland embrasser son parti, grands et petits accoururent lui offrir leurs hommages et fléchir le genou devant lui ; allèrent à sa rencontre dans les bourgs, les villes et les villages, l'attendirent sur les ponts, l'attendirent dans les rues, déposèrent leurs présents à ses pieds, lui prêtèrent serment, lui donnèrent leurs fils, s'attachèrent en foule à ses pas comme des pages dévoués. Lui, dès qu'il eut la conscience de sa grandeur, il monta d'un degré plus haut qu'il ne l'avait promis à mon père, alors que ses espérances étaient humbles sur le rivage désert de Ravenspurg. Le voilà qui prend sur lui de réformer certains édits, certains décrets rigoureux pesant trop lourde-

ment sur le pays : il déclame contre les abus, feint de gémir sur les maux de sa patrie, et grâce à ce masque, à ce semblant de justice, il se concilie les cœurs de tous ceux qu'il avait intérêt à séduire : il fait plus, il fait tomber les têtes de tous les favoris que le monarque absent avait laissés chargés de ses pouvoirs pendant qu'il était occupé en personne à la guerre d'Irlande.

BLUNT. Allons, je ne suis pas venu pour entendre ceci.

HOTSPUR. Je viens au fait. Peu de temps après il dépose le roi; peu de temps après il lui fait ôter la vie, et aussitôt il se met à surcharger l'état d'impôts : pour combler la mesure, il souffre que son parent, le comte de la Marche, qui, si chacun était à sa place, devrait être son roi, reste prisonnier dans le pays de Galles, et il a refusé de payer sa rançon. Il m'a disgracié au milieu de mes victoires; il a cherché à me faire tomber dans ses piéges; il a exclu mon oncle du conseil : il a outrageusement chassé mon père de la cour, a violé tous ses serments, accumulé injure sur injure, et enfin nous a forcés à recourir à la force, comme unique moyen de salut, et à mettre en question ses titres à la couronne, titres que nous croyons trop équivoques pour être durables.

BLUNT. Rapporterai-je cette réponse au roi?

HOTSPUR. Non, sir Walter; nous allons nous consulter Retournez auprès du roi; qu'il nous donne des garanties qui assurent le retour de notre envoyé, et demain matin, de bonne heure, mon oncle lui portera nos intentions; sur ce, adieu.

BLUNT. Je souhaite que vous acceptiez les propositions de sa clémence et de son amitié.

HOTSPUR. Peut-être les accepterons-nous.

BLUNT. Dieu le veuille ! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

York. Un appartement dans la maison de l'Archevêque.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK et SIR MICHEL.

L'ARCHEVÊQUE. Allez, sir Michel; hâtez-vous de porter cette lettre au lord maréchal, celle-ci à mon cousin Scroop, et toutes les autres à leurs adresses respectives : si vous saviez combien leur contenu est important, vous feriez toute la diligence possible.

SIR MICHEL. Milord, je devine leur contenu.

L'ARCHEVÊQUE. C'est probable. Demain, mon cher sir Michel, est un jour où doit se décider la fortune de dix mille hommes, car je tiens de source certaine que demain à Shrewsbury le roi, à la tête d'une armée formidable rapidement réunie, doit se mesurer avec lord Henri; et je crains, sir Michel, — que, vu la maladie de Northumberland, dont les troupes formaient le contingent le plus nombreux, vu l'absence d'Owen Glendower, sur l'appui duquel ils comptaient, et que je ne sais quelles prédictions ont empêché de venir, je crains que l'armée de Percy ne soit trop faible pour tenir tête immédiatement au roi.

SIR MICHEL. Milord, vous n'avez point de craintes à avoir. Il y a Douglas et lord Mortimer.

L'ARCHEVÊQUE. Non, Mortimer n'y est pas.

SIR MICHEL. Mais il y a Mordake, Vernon, lord Henri Percy; il y a encore milord Worcester et un grand nombre de guerriers vaillants, de nobles gentilshommes.

L'ARCHEVÊQUE. C'est vrai; mais, de son côté, le roi a réuni toutes les sommités du pays : — le prince de Galles, lord Jean de Lancastre, le noble Westmoreland et le belliqueux Blunt, et un grand nombre d'autres guerriers distingués et célèbres.

SIR MICHEL. Ne doutez pas, milord, qu'ils ne trouvent des adversaires dignes d'eux.

L'ARCHEVÊQUE. Je l'espère [illegible] il est utile d'avoir [illegible] craintes. Pour parer [illegible], sir Michel, hâtez [illegible] lord Percy [illegible] le roi, avant [illegible] une [illegible]. Il a été instruit de notre confédération [illegible] Il [illegible] Adieu [illegible] (*Ils sortent dans deux directions différentes.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le camp du roi près de Shrewsbury.

Arrivent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, SIR WALTER BLUNT et SIR JOHN FALSTAFF.

LE ROI HENRI. Voyez comme est rouge et sanglant le disque du soleil, qui se lève là-bas, au-dessus de cette colline boisée : son aspect menaçant a fait pâlir le jour.

LE PRINCE HENRI. Le vent du sud sert de hérault à sa colère, et le sourd murmure de sa voix à travers le feuillage annonce une tempête et une journée orageuse.

LE ROI HENRI. Qu'il sympathise donc avec les vaincus; car tout jour est beau pour les vainqueurs.

Une trompette se fait entendre. Arrivent WORCESTER et VERNON.

LE ROI HENRI, *continuant*. Vous voilà, milord de Worcester? c'est mal à vous que nous nous trouvions vis-à-vis l'un de l'autre dans de pareils termes. Vous avez trompé notre confiance, et nous avez forcé de dépouiller les souples vêtements de la paix pour comprimer nos vieux membres sous le poids d'un incommode acier. Cela n'est pas bien, milord; qu'avez-vous à répondre? Voulez-vous dénouer le nœud fatal d'une guerre abhorrée, et vous mouvoir de nouveau dans cette sphère d'obéissance où vous brilliez naguère d'un éclat légitime et pur? Consentez-vous à ne plus être un météore funeste, un signe de terreur, un présage de calamités pour les générations à venir?

WORCESTER. Sire, veuillez m'entendre; pour ce qui est de moi, je ne demanderais pas mieux que de passer dans le repos les restes d'une vie défaillante; car, je vous le proteste, je n'ai pas cherché ce jour de haine.

LE ROI HENRI. Vous ne l'avez pas cherché? comment donc est-il venu?

FALSTAFF. La rébellion s'est rencontrée sur son chemin.

LE PRINCE HENRI. Tais-toi, bavard, tais-toi.

WORCESTER. Il a plu à votre majesté de détourner de moi et de toute notre maison les regards de sa faveur; et néanmoins, sire, permettez-moi de vous rappeler que nous avons été les premiers et les plus dévoués de vos amis. Pour vous, du temps de Richard, je brisai le bâton, insigne de ma charge, et voyageai nuit et jour pour aller au-devant de vous, et vous baiser la main, à une époque où vous étiez loin encore de m'égaler en position et en importance; c'est mon frère, son fils et moi, qui, bravant pour vous mille dangers, vous avons ramené dans votre patrie. Vous nous jurâtes alors, et ce fut à Doncaster que nous reçûmes votre serment, que vous ne méditiez aucun dessein contre l'état, que vous ne réclamiez que les droits qui venaient de vous échoir, l'héritage de votre père, le duché de Lancastre. Nous jurâmes de vous appuyer dans ce dessein; mais bientôt la fortune versa sur vous ses dons à pleines mains, et un déluge de grandeurs vint à pleuvoir sur votre tête. L'aide que nous vous prêtâmes, l'absence du roi, les malheurs d'une époque de désordre, les prétendus outrages dont vous aviez été victime, les vents contraires qui retinrent si longtemps Richard dans sa malheureuse guerre d'Irlande, si bien que toute l'Angleterre le croyait mort, tous ces avantages réunis vous servant à souhait, vous en prîtes occasion de vous faire offrir la couronne, que vous vous empressâtes d'accepter. Vous oubliâtes le serment que vous nous aviez fait à Doncaster. Élevé par nous, vous nous traitâtes comme cet oiseau ingrat, le coucou[1] traite le moineau. Nourri par nos soins, vous atteignîtes à une taille si formidable, que notre affection elle-même dut éviter votre approche, de peur d'être dévorée; et force nous fut, dans l'intérêt de notre vie, de fuir loin de vous d'une aile agile, et d'élever contre vous des moyens de résistance, que vous-même avez créés par vos iniques procédés, votre conduite menaçante, et par la violation des serments que vous nous aviez faits au début de votre entreprise.

LE ROI HENRI. Tous ces griefs, vous les avez consignés par

[1] Le coucou [illegible] petits par la femelle du moineau, les petits, [illegible] finissent par dévorer leur mère.

écrit, proclamés sur les places publiques et dans les églises, afin de donner au vêtement de la rébellion des couleurs qui plaisent aux yeux des esprits légers, de cette tourbe de mécontents qui ouvrent une bouche béante et se frottent les mains à la nouvelle des innovations et du désordre. L'insurrection n'a jamais manqué de prétextes pour parer sa cause, et toujours elle a eu à son service la foule des factieux sans ressources, affamés de troubles et d'anarchie.

LE PRINCE HENRI. Dans l'une et l'autre armée, si elles en viennent aux mains, de nombreuses victimes payeront cher cette rencontre. Dites à votre neveu que le prince de Galles se joint au reste de l'univers dans les éloges qu'il décerne à Henri Percy. J'en jure par tout ce que j'ai d'espérances; si je fais abstraction de la présente entreprise, je ne pense pas qu'un gentilhomme plus brave, une jeune guerrier d'une valeur plus active, plus entreprenante et plus intrépide, soit aujourd'hui vivant, pour honorer notre époque de ses nobles exploits. Pour moi, je le dis à ma honte, j'ai fait défaut à la chevalerie, et telle est, je le sais, l'opinion que Percy a de moi. Cependant, et je le déclare devant la majesté de mon père, malgré l'avantage que lui donnent sur moi son nom glorieux et sa renommée, j'offre, pour épargner le sang des deux partis, de tenter la fortune contre lui en combat singulier.

LE ROI HENRI. Prince de Galles, nous vous autorisons à courir ce hasard, bien que les considérations les plus graves s'y opposent. Non, digne Worcester, non, nous aimons notre peuple ; nous aimons ceux-là même qui se sont égarés dans le parti de votre neveu; et s'ils acceptent le pardon que nous leur offrons, tous, vous compris, redeviendront mes amis, et je serai le leur. Allez le dire de ma part à votre neveu, et me rapportez sa réponse; mais s'il ne veut pas se soumettre, nous avons de redoutables moyens de châtiment, et nous en ferons usage. Partez donc; toute réponse maintenant serait inutile ; nos propositions sont honorables; ayez la sagesse de les accepter. (*Worcester et Vernon s'éloignent.*)

LE PRINCE HENRI. Elles ne seront pas acceptées, sur ma vie ! Douglas et Hotspur réunis braveraient le monde entier armé contre eux.

LE ROI HENRI. Eh bien donc, que chacun se rende à son poste ; car, aussitôt après leur réponse, nous marcherons contre eux ; et Dieu nous soit en aide, car notre cause est juste. (*Le Roi, Blunt et le prince Jean s'éloignent.*)

FALSTAFF. Henri, si tu me vois tomber dans la bataille, remets-moi en selle : c'est un service qu'on se doit entre amis.

LE PRINCE HENRI. Il faudrait être un colosse pour te rendre ce service-là. Dis tes prières, et adieu.

FALSTAFF. Henri, je voudrais qu'il fût temps d'aller se mettre au lit, et que tout se fût bien passé.

LE PRINCE HENRI. Va, ta mort est une dette que tu dois payer à Dieu. (*Il s'éloigne.*)

FALSTAFF, *seul.* Elle n'est pas due encore ; je n'ai pas du tout envie de payer avant l'échéance ; pourquoi irais-je au-devant du créancier qui ne me demande rien? N'importe ; l'honneur m'aiguillonne à marcher en avant ; oui, mais si l'honneur me fait partir de ce monde, quand je marcherai en avant, qu'en adviendra-t-il? L'honneur peut-il remettre une jambe ? non ; ou un bras ? non ; ou enlever la douleur d'une blessure? non. L'honneur ne connait donc rien en chirurgie? non. Qu'est-ce que l'honneur ? un mot ; qu'est-ce que le mot l'honneur? qu'est-ce que cet honneur ? du vent ; joli marché, vraiment ! Qui le possède, cet honneur? celui qui est mort mercredi. Le sent-il? non ; l'entend-il? non. Est-il donc impalpable ? oui, pour les morts. Mais vit-il avec les vivants ? non. Pourquoi ? l'envie ne le permet pas. — Décidément, je n'en veux point. L'honneur n'est qu'un écusson, ainsi finit mon catéchisme. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Le camp des rebelles.

Arrivent WORCESTER et VERNON.

WORCESTER. Oh ! non, sir Richard, il ne faut pas que mon neveu connaisse l'offre généreuse et bienveillante du roi.

VERNON. Il vaudrait mieux qu'il en fût instruit.

WORCESTER. Alors, nous sommes tous perdus. Il n'est pas présumable, il est impossible que le roi tienne sa parole et nous aime véritablement : nous lui serons toujours suspects, et il trouvera dans d'autres fautes l'occasion de nous punir de celle ci. Tant que nous vivrons, les cent yeux de la défiance seront ouverts sur nous ; car on ne se fie pas plus à la trahison qu'au renard; il a beau être apprivoisé, soigné, enfermé, il finit toujours par faire quelque tour de sa race. Que notre air soit triste ou gai, on trouvera moyen de l'interpréter à mal, et nous serons comme des bœufs à l'étable; plus on leur prodigue de soins, plus leur mort est proche. Il se peut qu'on oublie la transgression de mon neveu; il a pour excuse sa jeunesse, l'ardeur d'un sang bouillant, et ce surnom d'Hotspur[1] qui lui confère le privilége d'une tête écervelée, gouvernée par ses seuls caprices. La responsabilité de toutes ses fautes pèsera sur ma tête et sur celle de son père ; — nous l'avons élevé, et comme c'est en nous qu'il a puisé son iniquité, nous qui sommes la source de tout le mal, nous payerons pour tous. C'est pour cela, cher cousin, qu'il faut, à tout prix, que les offres du roi soient ignorées de Henri.

VERNON. Dites ce qu'il vous plaira : je dirai comme vous. Voici votre neveu.

Arrivent HOTSPUR et DOUGLAS; des Officiers et des Soldats les suivent.

HOTSPUR. Mon oncle est de retour. Qu'on mette en liberté milord de Westmoreland. — Mon oncle, quelles nouvelles?

WORCESTER. Le roi va vous livrer bataille sur-le-champ.

DOUGLAS. Envoyons-lui un défi par lord Westmoreland.

HOTSPUR. Allez, Douglas, et chargez-le de ce message.

DOUGLAS. J'y vais, et de grand cœur. (*Ils s'éloigne.*)

WORCESTER. Il n'y a pas dans le roi une ombre de merci.

HOTSPUR. En avez-vous demandé? à Dieu ne plaise !

WORCESTER. Je lui ai parlé avec douceur de nos griefs, de ses serments violés. Il ne répare sa faute qu'en jurant qu'il n'a pas juré. Il nous nomme rebelles, traitres, et son bras insolent veut châtier en nous ce nom odieux.

Revient DOUGLAS.

DOUGLAS. Aux armes, messieurs, aux armes! J'ai formulé un superbe défi au roi Henri; Westmoreland, notre otage, l'a porté, et nous ne pouvons manquer d'être attaqués promptement.

WORCESTER. Le prince de Galles s'est avancé devant le roi, et vous a défié à un combat singulier, mon neveu.

HOTSPUR. Oh ! plût à Dieu que la querelle reposât sur nos têtes, et qu'il n'y eût aujourd'hui d'exposé à périr que Henri Monmouth et moi ! Dites-moi en quels termes était conçu son défi? était-il empreint de mépris ?

VERNON. Non, sur mon âme. Je n'ai de ma vie entendu formuler un défi avec plus de modestie ; on eût dit un frère provoquant son frère à une joute pacifique. Il a témoigné pour vous tous les égards possibles ; il vous a loué en prince généreux ; il a parlé de vos mérites comme en parlerait l'histoire, vous mettant au-dessus de tous les éloges, et trouvant toute louange indigne de vous. Puis, avec une magnanimité bien digne d'un prince, il a fait sa propre censure, et a réprimandé son oisive jeunesse avec une telle grâce, qu'on eût dit qu'il y avait en lui deux hommes dont l'un instruisait l'autre. Là il s'est arrêté. Mais, qu'il me soit permis de le dire tout haut, s'il survit aux périls de cette journée, l'Angleterre ne posséda jamais de plus belle espérance que ce jeune prince, que de folles erreurs ont fait trop longtemps méconnaître.

HOTSPUR. Mon cousin, vous êtes donc bien épris de ses folies ! Je ne sache pas qu'aucun prince, fou comme l'est celui-là, ait conservé sa liberté. Mais qu'il soit ce qu'il voudra, je veux, avant que la nuit vienne, le presser dans les bras d'un soldat, de manière à lui faire peu goûter ma courtoisie. — Vite, aux armes ! aux armes ! — Camarades, soldats, amis, songez à faire votre devoir, mieux que ne sauraient vous y exhorter ma voix, moi qui n'ai pas le don de la parole.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Milord, voici des lettres pour vous.

HOTSPUR. Je n'ai pas le temps de les lire maintenant. Messieurs, la vie est courte ; mais s'il fallait passer en lâche

[1] Hotspur, littéralement *éperon chaud*, qu'on peut traduire par [illegible]

ce rapide intervalle, elle serait trop longue encore, dût-elle, fixée à l'aiguille d'une horloge, se terminer au bout d'une heure. Si nous survivons à cette journée, nous vivrons pour marcher sur la tête des rois ; si nous mourons, il est beau de mourir quand des princes meurent avec nous! Pour ce qui est de nos consciences, — la guerre est légitime quand les motifs qui ont fait prendre les armes sont justes.

Arrive UN AUTRE MESSAGER.

LE MESSAGER. Milord, préparez-vous, le roi s'avance à grands pas.

HOTSPUR. Je le remercie de venir me couper la parole, car je ne suis pas orateur. — Je ne vous dis plus qu'un mot : que chacun fasse de son mieux. Je tire du fourreau une épée dont je me propose de teindre la lame dans le sang le plus illustre que je pourrai rencontrer dans les hasards de ce jour périlleux; maintenant, *Epérance!*[1] — *Percy!* — et marchons. Que tous les instruments guerriers résonnent à la fois; et au son de cette musique, embrassons-nous tous; car je gagerais le ciel contre la terre, qu'il en est parmi nous qui ne renouvelleront pas cette marque de courtoisie. (*Les trompettes sonnent. Ils s'embrassent et s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une plaine près de Shrewsbury.

La bataille est engagée. On entend le bruit des trompettes ; puis arrivent, de deux côtés différents, DOUGLAS et BLUNT.

BLUNT. Quel est ton nom, toi que je rencontre partout sur mes pas dans la mêlée ? Quel honneur te promets-tu de ma mort?

DOUGLAS. Apprends que mon nom est Douglas. Tu me vois attaché à tes pas, parce qu'on m'a dit que tu es un roi.

BLUNT. On t'a dit vrai.

DOUGLAS. Lord Stafford a payé cher aujourd'hui sa ressemblance avec toi; car le prenant pour toi, roi Henri, ce glaive a terminé ses jours. Même sort t'est réservé, si tu ne te rends et ne deviens mon prisonnier.

BLUNT. Je ne suis pas de ceux qui se rendent, orgueilleux Écossais ; tu vas trouver en moi un roi qui vengera la mort de Stafford. (*Ils combattent, et Blunt est tué.*)

Arrive HOTSPUR.

HOTSPUR. O Douglas! si tu avais combattu ainsi à Holmédon, je n'aurais jamais triomphé d'un Écossais.

DOUGLAS. Tout est fini : la partie est gagnée ; le roi est là, étendu sans vie.

HOTSPUR. Où?

DOUGLAS. Là.

HOTSPUR. Cet homme, Douglas, je connais parfaitement ses traits ; c'était un vaillant chevalier ; il se nommait Blunt, et était habillé comme le roi.

DOUGLAS, *se tournant vers le cadavre de Blunt.* En quelque lieu qu'aille ton âme, qu'un fou l'accompagne et la suive! Tu as payé trop cher un titre emprunté. Pourquoi m'as-tu dit que tu étais roi?

HOTSPUR. Le roi a plusieurs guerriers qui marchent revêtus du même costume que lui.

[illegible] mon âme, je ferai main basse sur [illegible] l'une après l'autre toutes les pièces [illegible] que je rencontre le roi en personne.

HOTSPUR. [illegible] Tous nos soldats font bonne contenance. (*Ils s'éloignent.*)

[illegible] FALSTAFF.

FALSTAFF. [illegible] Londres, [illegible] ce n'est pas de ma bourse qu'il [illegible] *Se baissant* [illegible] Walter Blunt [illegible]

[illegible]

[illegible]

poids que celui de mon ventre. J'ai conduit mes vauriens en un endroit où ils ont été poivrés : de mes cent cinquante, il n'en reste plus que trois de vivants; et ils ne sont plus bons qu'à demander l'aumône le reste de leurs jours. Mais qui vient ici ?

Arrive LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI. Comment ! tu restes là les bras croisés? Prête-moi ton épée. Plus d'un gentilhomme est étendu roide mort, foulé sous les pieds des chevaux d'un ennemi insolent, et leur trépas n'est pas vengé. Je t'en prie, prête-moi ton épée.

FALSTAFF. Henri, je t'en prie, laisse-moi respirer un moment. Jamais le Turc Grégoire[1] n'exécuta des faits d'armes comparables à ceux que j'ai accomplis aujourd'hui. J'ai donné à Percy son compte; il n'a plus besoin de rien.

LE PRINCE HENRI. En effet, il est frais et dispos, et tout prêt à te tuer. Je t'en prie, prête-moi ton épée.

FALSTAFF. Non, par Dieu, Henri; si Percy est vivant, tu n'auras pas mon épée; mais prends mon pistolet si tu veux.

LE PRINCE HENRI. Donne-le-moi. Comment ! est-ce qu'il est dans sa gaîne?

FALSTAFF. Oui, Henri ; il est encore tout chaud; voilà de quoi brûler la cervelle à une ville entière. (*Le Prince tire du sac de Falstaff un flacon de vin.*)

LE PRINCE HENRI. Quoi donc? est-ce le moment de plaisanter? (*Il lui rejette le flacon et s'éloigne.*)

FALSTAFF, *seul.* Allons, si Percy est vivant, je le percerai de part en part ; s'il se trouve dans mon chemin, à la bonne heure. S'il ne s'y trouve pas, et que j'aille à sa rencontre de plein gré, je veux qu'il fasse de moi une grillade. Je n'ambitionne pas le moins du monde la laide et triste gloire qu'a obtenue là sir Walter. Qu'on me laisse la vie. Si je puis la conserver, tant mieux; dans le cas contraire, la gloire viendra sans que je l'aie demandée, et tout sera dit. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Combats. Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN et WESTMORELAND.

LE ROI HENRI. Henri, retire-toi; ton sang coule en trop grande abondance. — Lord Jean de Lancastre, accompagnez-le.

LE PRINCE JEAN. Sire, souffrez que j'attende pour cela que mon sang coule comme le sien.

LE PRINCE HENRI. J'en supplie votre majesté, retournez au combat, de peur que votre absence ne jette le découragement parmi vos amis.

LE ROI HENRI. C'est ce que je vais faire. — Milord de Westmoreland, conduisez-le à sa tente.

WESTMORELAND, *au prince Henri.* Venez, milord; je vais vous conduire à votre tente.

LE PRINCE HENRI. Me conduire, milord? je n'ai pas besoin de votre aide; et à Dieu ne plaise qu'une misérable égratignure éloigne le prince de Galles d'un champ de bataille comme celui-ci, jonché des cadavres de notre noblesse, et où les armes des rebelles triomphent dans le carnage !

LE PRINCE JEAN. Nous perdons trop de temps à reprendre haleine. Venez, mon cousin Westmoreland; c'est par là que le devoir nous appelle; au nom du ciel, venez! (*Le prince Jean et Westmoreland s'éloignent.*)

LE PRINCE HENRI. Par le ciel, tu as bien trompé mon attente, Lancastre ; je ne t'aurais pas cru aussi intrépide. Auparavant je t'aimais comme un frère ; maintenant tu m'es aussi cher que mon âme.

LE ROI HENRI. Je l'ai vu croiser le fer contre lord Percy avec plus de résolution que je n'en attendais d'un guerrier si jeune.

LE PRINCE HENRI. Oh ! cet enfant nous donne du cœur à tous. (*Il s'éloigne.*)

Bruit de trompettes. Arrive DOUGLAS.

DOUGLAS. Encore un roi! Ils repoussent comme les têtes de l'hydre. Je suis Douglas, fatal à tous ceux qui portent des

[1] Le pape Grégoire VII, [illegible]

[illegible]

couleurs comme celles-là! Qui es-tu, toi qui contrefais la personne d'un roi?

LE ROI HENRI. Je suis le roi lui-même, désolé que tu aies, Douglas, tant de fois rencontré son ombre, et jamais le roi en personne. J'ai deux fils qui te cherchent, ainsi que Percy, sur le champ de bataille; mais puisque ma bonne étoile t'amène, je vais te mettre à l'épreuve : ainsi défends-toi!

DOUGLAS. Je crains que tu ne sois encore un faux Henri : et néanmoins, je dois l'avouer, ta contenance est celle d'un roi; mais, qui que tu sois, tu es à moi, et voici comme je fais ta conquête.

Ils combattent; au moment où le roi est en danger, arrive LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI. Lève la tête, vil Écossais, ou tu cours le risque de ne la relever jamais. Les ombres de Shirley, de Stafford et de Blunt pèsent sur mon épée : c'est le prince de Galles qui te menace, lui qui ne promet jamais qu'avec l'intention de payer. (*Ils combattent; Douglas s'éloigne en fuyant.*)

LE PRINCE HENRI, *continuant, au Roi.* Courage, sire! comment se trouve votre majesté? Sir Nicolas Gawsey a envoyé chercher du renfort, Clifton également : je vais sur-le-champ joindre Clifton.

LE ROI HENRI. Arrête, et reprends haleine un moment : tu as réhabilité ta réputation perdue; et dans le secours opportun que tu viens de me prêter, tu as montré que tu faisais quelque cas de ma vie.

LE PRINCE HENRI. O ciel! combien ils m'ont calomnié, ceux qui ont dit que je soupirais après votre mort! s'il en était ainsi, je n'avais qu'à laisser faire le bras insolent de Douglas déjà levé sur vous; il aurait consommé votre fin aussi promptement que toutes les potions empoisonnées du monde, et aurait épargné un crime à votre fils.

LE ROI HENRI. Va rejoindre Clifton : je vole au secours de Nicolas Gawsey. (*Le Roi Henri s'éloigne.*)

Arrive HOTSPUR.

HOTSPUR. Si je ne me trompe, tu es Henri Monmouth?

LE PRINCE HENRI. On dirait, à t'entendre, que je suis disposé à renier mon nom.

HOTSPUR. Mon nom est Henri Percy.

LE PRINCE HENRI. C'est celui d'un vaillant rebelle. Je suis le prince de Galles, et ne crois pas, Percy, que tu resteras plus longtemps mon rival de gloire. Deux étoiles ne peuvent se mouvoir dans une même sphère, et l'Angleterre ne saurait subir un double règne, celui de Henri Percy et celui du prince de Galles.

HOTSPUR. Cela ne sera pas non plus, Henri : car l'heure est venue où l'un de nous doit finir; et plût à Dieu que ton renom guerrier fût maintenant aussi grand que le mien!

LE PRINCE HENRI. Je le rendrai, avant de me séparer de toi, et toutes les palmes qui fleurissent sur ta tête, je vais les moissonner pour en parer la mienne.

HOTSPUR. Je ne puis endurer plus longtemps tes bravades. (*Ils combattent.*)

Arrive FALSTAFF.

FALSTAFF. Bravo, Henri! courage, Henri! — Oh! tu ne trouveras pas ici un jeu d'enfant, je t'en réponds.

Arrive DOUGLAS [illegible]

[illegible]

HOTSPUR. O Henri, tu m'as ravi ma jeunesse, [illegible] *Il meurt.*

[illegible]

LE PRINCE HENRI. Des vers, brave Percy. Adieu, cœur magnanime! ambition mal tissue, combien te voilà rétrécie! quand la vie animait ce corps, un royaume était pour lui un espace trop étroit; mais maintenant deux enjambées de la terre la plus vile lui suffisent. Cette terre sur laquelle tu es gisant ne compte pas, parmi les vivants qu'elle porte, de guerrier aussi intrépide que toi. Si tu pouvais entendre mes éloges, je ne te prodiguerais pas ces témoignages de mon admiration. (*Il détache son écharpe et lui en couvre la figure.*) Permets que mon écharpe couvre tes traits défigurés; et je m'honore de payer à tes mânes ce tribut légitime de mon affection. Adieu! que ta gloire te suive dans le ciel! que l'humiliation de ta défaite dorme avec toi dans la tombe, mais qu'elle ne soit point rappelée dans ton épitaphe. (*Il aperçoit Falstaff étendu par terre.*) Eh quoi! mon vieux camarade! cette énorme masse de chair n'a-t-elle pu conserver un peu de vie? Pauvre John, adieu; la perte d'un homme meilleur me ferait moins faute. Oh! ton absence me laisserait un grand vide, si j'étais fortement épris de ce qui est sans valeur. Dans cette lutte sanglante la mort a immolé de plus nobles victimes, mais elle n'a point atteint de plus grasse proie. — (*Se tournant vers le cadavre de Percy.*) Sous peu, je te ferai embaumer; jusque-là, mon noble Percy, reste étendu dans ton sang. (*Il s'éloigne.*)

FALSTAFF, *se relevant avec lenteur.* M'embaumer! Si tu m'embaumes aujourd'hui, je te permets de me saler demain et de me manger ensuite. Par la sangbleu, il était temps de contrefaire le mort, ou cet Écossais brutal m'aurait donné mon compte. Que dis-je, contrefaire? je mens, tout est réel en moi : c'est la mort qui est une illusion, la vie est une réalité; l'homme qui ne vit pas n'est qu'un simulacre d'homme; mais contrefaire le mort afin de vivre, ce n'est pas contrefaire, c'est vivre de la vie réelle. La prudence tient une place importante dans la valeur : c'est à l'aide de cette portion précieuse que j'ai sauvé ma vie. Diable! j'ai peur de ce salpêtre de Percy, tout mort qu'il est. Si sa mort aussi n'était qu'une feinte, et s'il allait se relever! je crains bien que des deux morts ce ne fût lui qui eût le dessus; je vais le mettre hors d'état de nuire, et puis je jurerai que je l'ai tué. Pourquoi ne pourrait-il pas se relever aussi bien que moi? Un témoin oculaire pourrait seul me démentir, et personne ne me voit; c'est décidé. Allons, camarade, encore cette blessure dans la cuisse, et viens avec moi. (*Il porte à Hotspur un coup d'épée, et le charge sur son dos.*)

Revient LE PRINCE HENRI accompagné du PRINCE JEAN.

LE PRINCE HENRI. Allons, mon frère, tu as bravement étrenné ton épée vierge encore.

LE PRINCE JEAN. Doucement! Que vois-je là? ne m'aviez-vous pas dit que ce gros homme était tué?

LE PRINCE HENRI. Oui : je l'ai vu mort, étendu sans vie et saignant sur la poussière. — (*A Falstaff.*) Es-tu vivant? ou n'est-ce qu'une illusion de mes sens? Je t'en prie, parle; que le témoignage de nos oreilles confirme celui de nos yeux. Tu n'es pas ce que tu sembles.

FALSTAFF. Non, très-certainement; je ne suis pas un homme double [1]; mais si je ne suis pas John Falstaff, prenez alors que je ne suis qu'un sot. (*Jetant le cadavre à terre.*) Voilà Percy; si votre père veut me conférer quelques honneurs, soit; sinon, qu'il tue lui-même le premier Percy qui se présentera. Je m'attends à être fait comte ou duc, je vous en donne ma parole.

LE PRINCE HENRI. Comment! mais c'est moi-même qui ai tué Percy, et toi, je t'ai vu mort.

FALSTAFF. Vous l'avez tué? Comment peut-on mentir à ce point! Je conviens que j'étais étendu à terre, et sans haleine; il en était de même de lui; mais nous nous sommes relevés en même temps, et nous sommes battus une grande heure à l'horloge de Shrewsbury. Si l'on me croit, à la bonne heure; sinon, que ceux dont le devoir est de récompenser la valeur aient sur leur conscience ce péché d'ingratitude. Je soutiendrai jusqu'à la mort que je lui ai fait cette blessure dans la cuisse : si l'homme était encore en vie, et qu'il osât me démentir, je lui ferais avaler la moitié de la lame de mon épée.

[illegible]



FALSTAFF. M'embaumer! Si tu m'embaumes aujourd'hui... (Acte V, scène II, page 263.)

LE PRINCE JEAN. Voilà la plus étrange histoire que j'aie jamais entendue.

LE PRINCE HENRI. Mon frère, vous saurez que c'est le plus étrange drôle qu'il y ait au monde. — (*A Falstaff.*) Allons, porte sur ton dos ta noble charge. Pour ce qui est de moi, si un mensonge peut t'être bon à quelque chose, je l'habillerai des meilleures couleurs que je pourrai trouver. (*On entend sonner la retraite.*) Les trompettes sonnent la retraite : la victoire est à nous. Viens, mon frère ; allons sur le point culminant du champ de bataille, afin de voir quels des nôtres sont vivants, et quels sont morts. (*Le prince Henri et le prince Jean s'éloignent.*)

FALSTAFF, *seul*. Je vais les suivre pour demander ma récompense. Celui qui me récompensera, que Dieu le lui rende. Si je deviens grand, je deviendrai moins gros ; car je me purgerai ; je renoncerai à la bouteille et vivrai décemment, comme doit vivre un gentilhomme. (*Il s'éloigne en emportant le corps d'Hotspur.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Les trompettes sonnent. Arrivent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN, WESTMORELAND, [illegible] WORCESTER et VERNON [illegible] gardes.

LE ROI HENRI. [illegible] la rébellion [illegible] son châtiment ! Malveillant Worcester, ne [illegible] pas envoyé à tous des paroles de grâce, de pardon et d'amour ? n'as-tu pas dénaturé nos offres [illegible] la bonne foi de ton neveu ? Trois chevaliers tués aujourd'hui dans nos rangs, un noble comte et beaucoup d'autres guerriers, vivraient encore maintenant, si, en chrétien loyal, tu avais fidèlement transmis d'une armée à l'autre les paroles dont tu étais chargé.

WORCESTER. Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans l'intérêt de ma sûreté ; et puisque je ne puis éviter mon sort, je m'y soumets avec résignation.

LE ROI HENRI. Conduisez Worcester à la mort, et Vernon aussi ; nous prononcerons plus tard sur le sort des autres coupables. (*Les Gardes emmènent Worcester et Vernon.*)

LE ROI HENRI, *continuant*. Quel est l'état des choses sur le champ de bataille ?

LE PRINCE HENRI. Le noble Écossais lord Douglas, voyant la fortune du combat entièrement tournée contre lui, l'illustre Percy tué et la terreur répandue parmi les siens, — a fui avec le reste de son armée. En tombant d'une colline, il s'est tellement meurtri, qu'il est resté au pouvoir des nôtres. Douglas est dans ma tente, et je supplie votre majesté de permettre que je dispose de lui.

LE ROI HENRI. De tout mon cœur.

LE PRINCE HENRI. En ce cas, c'est à toi, Jean de Lancastre, c'est à toi, mon frère, que je confie ce glorieux office. Va trouver Douglas, et dis-lui qu'il est libre sans rançon. Sa valeur, qui aujourd'hui a imprimé ses marques sur nos cimiers, nous enseigne à honorer de tels exploits, même dans nos adversaires.

LE ROI HENRI. Il ne nous reste plus qu'à diviser nos forces. Vous, mon fils Lancastre, — et vous, mon cousin Westmoreland, vous marcherez en diligence vers York pour y joindre Northumberland et le prélat Scroop, qui, ainsi que nous venons de l'apprendre, se sont levés en armes. — Moi-même et vous, mon fils Henri, nous marcherons vers le pays de Galles, pour y combattre Glendower et le comte de la Marche. Encore une journée comme celle-ci, et la rébellion perdra son empire sur ce territoire. Et puisque nous avons si bien commencé, ne quittons pas la partie que nous n'ayons reconquis tout ce qui nous appartient. (*Ils s'éloignent.*)

FIN DE HENRI IV.



FALSTAFF. Eh bien, colosse, que dit le docteur de mon urine? (Acte Ier, scène II, page 267.)

HENRI IV,

IIe PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES

HENRI IV, roi d'Angleterre.
HENRI, prince de Galles, depuis Henri V
THOMAS, duc de Clarence,
LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, depuis duc de Bedford, } [illegible]
LE PRINCE HOMPHROY DE GLOSTER, duc de Gloster,
LE COMTE DE WARWICK.
LE COMTE DE WESTMORELAND. } [illegible]
GOWER.
HARCOURT.
LE LORD GRAND JUGE de la cour du banc du roi.
UN GENTILHOMME de sa suite.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND
SCROOP, archevêque d'York,
LORD MOWBRAY.
LORD HASTINGS.
LORD BARDOLPH.
SIR JOHN COLEVILLE.
TRAVERS, } [illegible] au service de N[illegible]
MORTON,
FALSTAFF.
BARDOLPHE.
PISTOLET.

UN PAGE au service de Falstaff.
POINS, } [illegible] du prince Henri.
PETO,
CERVEAUVIDE, [illegible]
SILENCE, [illegible]
DAVID, domestique de Cerveauvide.
[illegible]
[illegible] } [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
LA RENOMMÉE.
[illegible]
[illegible]
LADY NORTHUMBERLAND.
LADY PERCY.
[illegible] taverne d'East-Cheap.
[illegible]
[illegible] Garçons [illegible]
[illegible]

[illegible]

PROLOGUE

Warkworth. — Devant le château de Northumberland.

Arrive LA RENOMMÉE, portant un vêtement [illegible]

LA RENOMMÉE. Prêtez l'oreille; qui de vous, quand la Renommée fait entendre sa voix bruyante, voudrait boucher l'organe de l'ouïe? C'est moi qui, d'Orient en Occident, parcourant l'univers, portée sur les ailes des vents, vais divulguant les actes commencés sur ce globe d'argile. Sans cesse mes cent bouches articulent dans toutes les langues d'innombrables calomnies, et portent à l'oreille des hommes des rapports mensongers. Je parle de paix, pendant que l'hostilité, masquée sous le sourire de la sécurité, inflige au monde des blessures. Et quelle autre que la Renommée, quelle autre que moi rassemble les armées, fait des préparatifs de défense, et fait croire que l'année porte l'impitoyable guerre dans ses flancs, alors qu'il n'en est rien, et que le temps est gros de quelque autre calamité? La Renommée

est un instrument à vent que font résonner les soupçons, les jalousies, les conjectures; et il est si facile d'en jouer, que ce monstre aux innombrables têtes, la multitude inconstante et confuse, peut à son gré en tirer des sons. Mais qu'ai-je besoin, ici, au milieu des miens, de décrire ma personne, que tous connaissent parfaitement? Pourquoi la Renommée est-elle ici? Je vole devant la victoire de Henri, qui, dans les plaines sanglantes de Shrewsbury, a vaincu le jeune Hotspur et son armée, éteignant dans le sang des rebelles la flamme de la rébellion. Mais, quoi! je débute par dire la vérité. Mon rôle est de répandre le bruit que Henri Monmouth est tombé sous le glaive irrité du noble Hotspur, et que, courbant sa tête sacrée devant la fureur de Douglas, le roi lui-même a péri. Voilà la nouvelle que j'ai semée dans toutes les campagnes situées entre le glorieux champ de bataille de Shrewsbury et ce château antique et délabré, où le père d'Hotspur, le vieux Northumberland, contrefait le malade. Les courriers se succèdent avec rapidité, et ils n'apportent tous d'autres nouvelles que celles qu'ils tiennent de moi; échos de la Renommée, ils débitent des mensonges agréables, pires que des vérités douloureuses [1]. (*Elle s'éloigne.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Même lieu.

Devant la porte est LE CONCIERGE. Arrive LORD BARDOLPHE.

LORD BARDOLPHE. Qui veille aux portes ici? — Où est le comte?

LE CONCIERGE. Qui dois-je annoncer?

LORD BARDOLPHE. Dis au comte que lord Bardolphe est ici, attendant ses ordres.

LE CONCIERGE. Sa seigneurie se promène dans le jardin; veuillez frapper à la porte; il vous répondra lui-même.

Arrive NORTHUMBERLAND.

LORD BARDOLPHE. Voici le comte qui vient.

NORTHUMBERLAND. Quelles nouvelles, lord Bardolphe? Maintenant chaque minute peut enfanter quelque événement: les temps sont orageux; la discorde, pareille à un coursier mis à une nourriture trop excitante, a brisé ses liens, a pris son élan, et renverse tout sur son passage.

LORD BARDOLPHE. Noble comte, je vous apporte de Shrewsbury des nouvelles certaines.

NORTHUMBERLAND. Fasse le ciel qu'elles soient bonnes!

LORD BARDOLPHE. Elles sont aussi bonnes qu'on peut les désirer. Le roi est blessé à mort, ou peu s'en faut; et le glaive de milord votre fils a étendu sans vie le prince Henri; les deux Blunt sont tués par la main de Douglas; le jeune prince Jean, Westmoreland et Stafford ont fui du champ de bataille; et ce pourceau de Henri Monmouth, [illegible] de haut bord, est prisonnier de votre fils. Oh! jamais combat ne fut plus bravement livré et [illegible] plus belle n'illustra une époque depuis [illegible].

NORTHUMBERLAND. D'où tenez-vous ces nouvelles? Avez-vous vu le champ de bataille? Venez-vous de Shrewsbury?

LORD BARDOLPHE. Milord, j'ai parlé à quelqu'un qui en venait, un gentilhomme bien né et bien famé, qui m'a [illegible] ces nouvelles pour vraies.

NORTHUMBERLAND. Voici mon fidèle Travers, que j'ai envoyé mardi dernier [illegible] de nouvelles.

LORD BARDOLPHE. Milord, je l'ai devancé en route; et il ne [illegible], sinon peut-être celles qu'il tient de moi.

Arrive TRAVERS.

NORTHUMBERLAND. Eh bien, Travers, quelles nouvelles nous apportes-tu?

TRAVERS. Milord, sir Jonh Umfreville m'a fait rebrousser chemin avec de joyeuses nouvelles; et comme il était mieux monté que moi, il m'a devancé. Après lui est arrivé, au grand galop, un cavalier exténué de fatigue, qui s'est arrêté auprès de moi pour laisser respirer son cheval tout en sang: il m'a demandé le chemin de Chester; et moi, je lui ai demandé des nouvelles de Shrewsbury. Il m'a dit que les choses allaient mal pour la rébellion, et que l'éperon du jeune Henri Hotspur était refroidi. Ce disant, il a lâché la bride à son cheval; se penchant sur ses arçons, il a enfoncé ses éperons jusqu'à la molette dans les flancs haletants de la pauvre bête; sans attendre d'autres questions, il est parti comme l'éclair, et il semblait, dans sa course, dévorer l'espace.

NORTHUMBERLAND. Ah!... répète. Il t'a dit que l'éperon d'Hotspur était refroidi [1]? que les choses allaient mal pour la rébellion?

LORD BARDOLPHE. Milord, écoutez-moi. Si mon jeune lord, votre fils, n'est pas victorieux, sur mon honneur, je consens à échanger ma baronie contre une garniture de dentelles: qu'il n'en soit plus question.

NORTHUMBERLAND. Comment se fait-il que le cavalier qui a rencontré Travers lui ait si positivement annoncé une défaite?

LORD BARDOLPHE. Qui? lui? Croyez-moi, c'est quelque manant qui aura volé le cheval sur lequel il était monté et qui aura parlé à l'aventure. Mais voici encore des nouvelles qui arrivent.

Arrive MORTON.

NORTHUMBERLAND. Ah! le front de cet homme, comme la page de titre d'un livre, annonce la nature tragique de l'ouvrage [2]. Telle est la rive où les flots irrités ont laissé les traces de leur passage. — Morton, viens-tu de Shrewsbury?

MORTON. Oui, mon noble lord, je me suis enfui de Shrewsbury, où l'exécrable mort a mis son masque le plus hideux pour effrayer notre armée.

NORTHUMBERLAND. Comment se portent mon fils et mon frère? Tu trembles, et, à défaut de ta bouche, la pâleur de tes joues m'annonce la nature de ton message. Tel était le Troyen, qui, défaillant, consterné, sombre, la mort dans les yeux, le désespoir dans l'âme, vint, au milieu de la nuit, entr'ouvrir les rideaux de Priam pour lui annoncer que Troie était à moitié consumée; mais Priam aperçut les flammes avant que le messager eût trouvé l'usage de la voix; et moi aussi, j'ai deviné la mort de mon Percy avant que tu me l'aies annoncée. Tu vas me dire : — « Voici ce qu'a fait votre fils; voilà ce qu'a fait votre frère; ainsi a combattu le noble Douglas, » tenant mon oreille enchaînée au récit de leurs hauts faits; puis d'un seul coup renversant tout cet édifice de gloire, tu termineras en m'annonçant que... frère, fils, et tous sont morts.

MORTON. Douglas et votre frère vivent encore; mais pour milord votre fils, —

NORTHUMBERLAND. Ah! il est mort. Vois comme le pressentiment est prompt à se trahir. L'homme qui redoute un malheur et tremble de l'apprendre, lit instinctivement dans les yeux d'autrui la certitude qu'il redoutait. Néanmoins, Morton, parle; donne un démenti à mes pressentiments, et cette insulte me sera chère, et je t'enrichirai pour m'avoir ainsi outragé.

MORTON. Vous êtes trop haut placé pour que j'ose vous démentir. Votre pressentiment n'est que trop vrai, vos craintes que trop certaines.

NORTHUMBERLAND. N'importe, ne me dis pas que Percy est mort. Je lis un étrange aveu dans tes regards. Tu secoues la tête, tu crains, ou tu te fais un scrupule de me dire la vérité. S'il est tué, dis-le-moi. Elle ne saurait m'offenser la voix qui m'annonce sa trépas. Il est coupable celui qui calomnie les morts; mais ce n'est pas calomnier

[1] [illegible]

[1] On se rappelle qu'*Hotspur* signifie *éperon chaud*.

[2] Le commentateur Steevens [illegible] de notre auteur la [illegible] d'Homère, Chapman. [illegible]

que de dire des morts qu'ils ne vivent plus. Toutefois, le premier messager d'une fâcheuse nouvelle est chargé d'une tâche ingrate; et, à dater de ce moment, sa voix fait sur nous l'effet d'une cloche funéraire sonnant à notre oreille le glas d'un ami qui n'est plus.

LORD BARDOLPHE. Milord, je ne puis croire que votre fils soit mort.

MORTON. Il m'est bien douloureux d'avoir à vous attester ce que, le ciel m'en est témoin, je voudrais n'avoir point vu. Mais, hélas! mes yeux ont vu votre fils sanglant, épuisé, hors d'haleine, ne rendant plus que d'un bras débile les coups de son adversaire; j'ai vu dans sa fureur rapide, le glaive de Henri Monmouth étendre l'intrépide Percy sur la poussière, d'où il ne s'est plus relevé. La mort de ce héros, qui enflammait le courage du dernier de ses soldats, une fois ébruitée, a glacé l'ardeur des plus intrépides: car l'armée tenait de son chef sa trempe et sa vigueur; une fois ce chef abattu, tout s'est affaissé comme un plomb inerte et pesant; et de même que plus un objet est lourd, plus est rapide le mouvement qu'on lui imprime, c'est ainsi que nos soldats, affligés du trépas d'Hotspur, joignant au poids de la douleur l'impulsion de la peur, et entraînés par le besoin de sauver leurs jours, se sont enfuis du champ de bataille plus rapides que la flèche ne se dirige vers le but qu'on lui a fixé. C'est alors que le noble Worcester a été fait prisonnier; le fougueux Écossais, le sanglant Douglas, dont l'infatigable épée, trompée par la ressemblance, avait, par trois fois, cru immoler le roi, a commencé à perdre courage, et justifié par sa présence la conduite de ceux qui tournaient le dos: dans la terreur de sa fuite précipitée, il est tombé, et a été pris. Bref, le roi a remporté la victoire: et des troupes, sous la conduite du jeune Lancastre et de Westmoreland, ont été en toute hâte dirigées contre vous. Voilà tout ce que j'avais à vous apprendre.

NORTHUMBERLAND. J'aurai tout le temps nécessaire pour pleurer ce malheur. Dans le poison réside le remède. Ces nouvelles, si elles m'avaient trouvé bien portant, m'auraient rendu malade; elles m'ont trouvé malade, et m'ont en quelque sorte rendu la santé. De même qu'un malheureux, dont les membres affaiblis par la fièvre, pareils à des gonds sans force, fléchissent sous le poids de la vie, tout à coup, dans l'un de ces accès, échappe comme une flamme aux mains de ses gardiens; ainsi mes membres, naguère affaiblis par la douleur, rendus furieux par l'excès de la souffrance, sentent leur vigueur triplée. Arrière donc, bâton fragile; c'est un gantelet d'acier que doit maintenant revêtir cette main; arrière, coiffure de malade, tu es impuissante à protéger une tête qu'aspirent à frapper des princes animés par l'orgueil de leur victoire. Maintenant, que le fer ceigne mon front et fasse planer ses menaces sur Northumberland en fureur, l'heure la plus désastreuse que puissent amener le Temps et la Vengeance! Que le ciel et la terre se confondent! Que la main de la nature cesse de retenir dans ses limites l'Océan courroucé! que tout ordre périsse; que ce monde ne soit plus un théâtre où, dans un drame prolongé, les haines se combattent; mais que l'esprit de Caïn, le premier-né, règne dans tous les cœurs, afin que tous étant livrés à des pensées de meurtre, la belle tombe, l'univers finisse, et les ténèbres recouvrent son cadavre!

TRAVERS. Ce transport violent vous fait mal, milord.

LORD BARDOLPHE. Cher comte, que votre seigneurie ne divorce pas avec la prudence.

MORTON. La vie de tous vos confédérés qui vous aiment dépend de votre santé, qui ne peut manquer de s'altérer si vous vous livrez à ces emportements [illegible]. Songez, milord, [illegible] [illegible] [illegible] la guerre, et en avez calculé les chances [illegible] dans la répartition des coups, votre fils pouvait [illegible] et succomber, vous saviez [illegible] [illegible] des périls [illegible] sur le penchant d'un précipice [illegible] la probabilité [illegible] y tomber plutôt que de le franchir. [illegible] que sa chair était vulnérable, et que [illegible] [illegible] du danger [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] cette audacieuse entreprise, de plus que ce que vous deviez naturellement en attendre?

LORD BARDOLPHE. Nous tous, que cet échec a frappés, nous savions que nous nous hasardions sur une mer périlleuse; qu'il y avait dix chances contre une que nous n'en sortirions pas la vie sauve, et cependant nous avons tenté l'aventure; car le gain que nous avions en vue faisait taire la crainte des périls probables: puisque notre vaisseau a sombré, tentons encore la fortune; venez, hasardons tout, corps et biens.

MORTON. Il est plus que temps. Mon noble lord, on m'a assuré comme une chose certaine, et vous pouvez m'en croire, que l'excellent archevêque d'York est debout, à la tête d'une armée bien organisée: c'est un homme qui enchaîne, par un double lien, la fidélité de ses partisans. Milord, votre fils n'avait à son service que des corps, des ombres, des simulacres de guerriers; car ce mot de *rébellion* avait pour effet de séparer leurs âmes de l'action de leurs corps; ils ne combattaient qu'avec répugnance et à contre-cœur, comme on prend une médecine. Leurs armes seules étaient pour nous; quant à leurs volontés et à leurs âmes, ce mot de *rébellion* les avait glacés, comme le poisson dans un étang gelé. Mais à présent l'archevêque fait de l'insurrection un devoir religieux. Réputé sincère et pieux dans ses intentions, corps et âmes s'attachent à lui. Le sang du beau roi Richard, recueilli sur les dalles de Pomfret, donne à son entreprise une consécration nouvelle; il met sous la protection du ciel sa querelle et sa cause; il leur crie que le pays qu'ils foulent se débat tout sanglant sous l'oppression du puissant Bolingbroke; et à sa voix, petits et grands se pressent en foule sur ses pas.

NORTHUMBERLAND. Je savais cela; mais, je l'avoue, ma douleur présente l'avait effacé de ma mémoire. Entrez avec moi, et que chacun donne son avis sur les moyens d'assurer notre sécurité et notre vengeance: le temps presse; procurons-nous des courriers, expédions des lettres, et faisons-nous des amis. Jamais nous n'en eûmes si peu, et jamais ils ne nous furent plus nécessaires. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Une rue.

Arrive SIR JOHN FALSTAFF, suivi de son petit PAGE, qui porte son épée et son bouclier.

FALSTAFF. Eh bien, colosse, que dit le docteur de mon urine?

LE PAGE. Monsieur, il m'a dit que l'urine, par elle-même, était bonne et saine, mais que la personne à laquelle elle appartenait pouvait être attaquée de plus de maladies qu'elle ne se l'imaginait.

FALSTAFF. Il semble que chacun se fasse une gloire de tirer sur moi. L'homme, cette sotte créature d'argile, ne peut rien exprimer qui provoque le rire, si je n'en suis l'auteur ou le sujet. Je ne suis pas seulement spirituel pour mon compte; je suis encore cause de tout l'esprit que peuvent avoir les autres. En marchant ainsi devant toi, je ressemble à une truie qui aurait écrasé sous son poids tous ses petits, hormis un seul; si le prince t'a mis à mon service dans un autre but que de faire ressortir ma personne, [illegible] que je manque de jugement. Mandragore[1], tu figurerais mieux comme bouton à mon chapeau que comme valet à ma suite; c'est pour la première fois que j'ai une agate pour laquais; toutefois, je ne te monterai ni sur or, ni sur argent, mais je te mettrai dans quelque grossière enveloppe, et t'enverrai à ton maître, mon bijou, au prince ton maître, cet adolescent qui n'a pas encore de poil au menton. Il me poussera de la barbe sur la paume de la main avant qu'il n'en ait sur les joues, et pourtant il n'a pas de honte de vous dire qu'il a une face royale; elle n'est encore que [illegible], et Dieu ne lui a pas [illegible] donner le dernier coup de rabot. C'est une face royale comme [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] il n'y a pas [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] pas très avant dans [illegible] [illegible] [illegible]

[1] Herbe [illegible] la forme humaine. On connaît la Mandragore de Machiavel.

— Que dit maître Dumbleton, au sujet du satin que je lui ai demandé pour me faire un manteau court et des culottes?

LE PAGE. Il dit, monsieur, qu'il faut lui donner de meilleurs répondants que Bardolphe; il ne prendra ni son billet, ni le vôtre; il veut d'autres sûretés.

FALSTAFF. Qu'il soit damné comme le mauvais riche! que la langue lui brûle mille fois plus encore[1]. L'impudent Achitophel! le gueux! le gredin! tenir un gentilhomme le bec dans l'eau, et puis exiger des sûretés! Ces manants-là portent maintenant les talons hauts, et un paquet de clefs à leur ceinture; et lorsqu'un homme s'est honnêtement endetté avec eux, ils lui demandent des sûretés. J'aimerais autant qu'on me mît de la mort aux rats dans la bouche, que de me la fermer avec ce mot de sûretés. Je comptais, foi de chevalier, qu'il m'enverrait vingt-deux aunes de satin, et c'est une demande de sûretés qu'il m'envoie. Allons, il peut dormir en sûreté, car il porte la corne d'abondance, et l'infidélité de sa femme brille au travers; et lui, il n'en voit rien, quoiqu'il ait une lanterne à lui, pour s'éclairer. Où est Bardolphe?

LE PAGE. Il est allé à Smithfield[2] pour acheter un cheval à votre seigneurie.

FALSTAFF. Lui, je l'ai acheté à Saint-Paul[3], et il va m'acheter un cheval à Smithfield. Pour peu que je me procure une femme dans quelque mauvais lieu, je serai bien loti: j'aurai fait emplette d'un fripon, d'une rosse et d'une catin.

Arrivent LE LORD GRAND JUGE[4] et UN GENTILHOMME de sa maison.

LE PAGE. Monsieur, voici le lord qui a fait arrêter le prince pour l'avoir frappé à l'occasion de Bardolphe.

FALSTAFF. Suis-moi, je ne veux pas le voir.

LE GRAND JUGE. Quel est cet homme qui passe?

LE GENTILHOMME. Sous le bon plaisir de votre seigneurie, c'est Falstaff.

LE GRAND JUGE. Celui qui était impliqué dans l'affaire du vol?

LE GENTILHOMME. Lui-même; mais il a depuis rendu d'importants services à Shrewsbury; et à ce que j'ai entendu dire, il va remplir un emploi dans l'armée de lord Jean de Lancastre.

LE GRAND JUGE. Il se rend à York? Appelez-le.

LE GENTILHOMME. Sir John Falstaff!

FALSTAFF, *à son page*. Dis-lui que je suis sourd.

LE PAGE. Parlez plus haut, mon maître est sourd.

LE GRAND JUGE. Sans nul doute, il est sourd aux conseils salutaires. Allez, tirez-le par le coude; il faut que je lui parle.

LE GENTILHOMME. Sir John, —

FALSTAFF, *se retournant*. Comment, maraud, mendier à ton âge! N'y a-t-il plus de guerres? plus de moyens de [illegible]? le roi n'a-t-il pas besoin de sujets? les rebelles [illegible]? Bien qu'il n'y ait qu'un parti qui soit le bon, et [illegible] seul soit honorable, néanmoins, il y a plus de honte à mendier qu'à servir, même dans le mauvais parti, fût-il plus mauvais que ne le peut rendre le nom de rébellion.

LE GENTILHOMME. Vous vous méprenez sur mon compte, [illegible]

FALSTAFF. Ai-je dit que tu étais honnête homme? si je l'eusse dit, [illegible] le respect dû à ma double qualité de chevalier et de militaire, j'en aurais menti par la gorge.

LE GENTILHOMME. Mettez donc de côté, je vous prie, votre [illegible] de militaire et de chevalier, et permettez-moi de [illegible] que vous en avez menti par la gorge si [illegible] un honnête homme.

FALSTAFF. Moi, [illegible] permette de dire cela! que je [illegible] ce qui m'est inhérent! si tu obtiens de moi [illegible], je veux qu'on me pende; si tu la prends [illegible], mieux vaudrait pour toi être pendu. Maudit [illegible]!

LE GRAND JUGE. Sir John Falstaff, j'ai un mot à vous dire.

[1] [illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible]

[4] [illegible]

FALSTAFF, *faisant semblant d'apercevoir le grand juge pour la première fois*. Milord, j'ai l'honneur de saluer votre seigneurie; je suis charmé de voir votre seigneurie prendre l'air: on m'avait dit que votre seigneurie était malade. J'espère que c'est par l'avis de votre médecin que votre seigneurie sort aujourd'hui. Quoique votre seigneurie n'ait pas tout à fait dit adieu à la jeunesse, cependant l'âge avance, la vieillesse commence à se faire sentir; et je supplie humblement votre seigneurie d'avoir de sa santé un soin respectueux.

LE GRAND JUGE. Sir John, je vous avais fait dire de passer chez moi avant votre départ pour Shrewsbury.

FALSTAFF. Avec la permission de votre seigneurie, j'apprends que sa majesté est revenue du pays de Galles passablement mécontente.

LE GRAND JUGE. Il n'est pas question de sa majesté. Vous ne vous êtes pas soucié de venir quand je vous ai envoyé chercher.

FALSTAFF. J'apprends en outre que sa majesté a éprouvé une nouvelle attaque de cette maudite apoplexie.

LE GRAND JUGE. Dieu lui rende la santé! Permettez-moi, je vous prie, de vous parler.

FALSTAFF. Cette apoplexie est, selon moi, avec la permission de votre seigneurie, une espèce de léthargie, une sorte d'épaississement du sang, comme qui dirait un bourdonnement d'oreilles.

LE GRAND JUGE. Qu'est-ce que vous me contez là? que cela soit ce que cela voudra.

FALSTAFF. Le mal provient d'un excès d'affliction, d'une trop grande tension de l'esprit et de la perturbation du cerveau. C'est un effet dont j'ai lu la cause dans Galien: c'est une sorte de surdité.

LE GRAND JUGE. Vous êtes, je pense, atteint de la même incommodité; car vous n'entendez pas ce que je vous dis.

FALSTAFF. Fort bien, milord, fort bien; mais avec la permission de votre seigneurie, je crois plutôt que je suis atteint de la maladie de l'inattention, du mal qui consiste à ne pas écouter.

LE GRAND JUGE. En vous punissant par les talons[1], on guérirait vos oreilles, et je me chargerais volontiers d'être votre médecin.

FALSTAFF. Je suis pauvre comme Job, milord, mais pas tout à fait aussi patient. Votre seigneurie peut, en ce qui concerne ma pauvreté, me prescrire la recette de l'emprisonnement; mais pour ce qui est de mon exactitude à me conformer à vos prescriptions, cela peut raisonnablement faire la matière d'un doute.

LE GRAND JUGE. Je vous avais envoyé chercher pour vous entretenir d'une affaire dans laquelle il y allait de votre vie.

FALSTAFF. Et moi, conformément à l'avis de mon conseil légal, j'ai cru devoir ne pas me présenter.

LE GRAND JUGE. Le fait est, sir John, que vous vivez dans une grande infamie.

FALSTAFF. Un homme de mon volume ne peut se contenter à moins.

LE GRAND JUGE. Vos ressources sont minces et vos dépenses énormes.

FALSTAFF. Je voudrais que le contraire eût lieu; du reste, ce n'est pas ma dépense, mais ma panse qui est grande.

LE GRAND JUGE. Vous avez égaré et perverti le jeune prince.

FALSTAFF. C'est bien plutôt lui qui m'a égaré: mon ventre m'empêche de voir devant moi; il est le chien qui me guide.

LE GRAND JUGE. Allons, je ne veux pas rouvrir une blessure fraîchement cicatrisée; vos services dans la journée de Shrewsbury ont un peu blanchi votre nocturne exploit de Gad-hill. Dans des temps moins troublés que les nôtres, les choses ne se seraient point passées pour vous d'une manière aussi tranquille.

FALSTAFF. Milord?

LE GRAND JUGE. Mais puisque tout est arrangé, restez-en là, n'éveillez pas le loup qui dort.

FALSTAFF. Éveiller un loup ne vaut guère mieux que de flairer un renard.

LE GRAND JUGE. Vous êtes comme une chandelle aux trois quarts usée.

[1] En vous condamnant aux ceps, [illegible] de piége dans lequel [illegible]

FALSTAFF. Vous voulez dire un énorme cierge pascal, tout de suif. La comparaison me va comme de cire.

LE GRAND JUGE. Il n'y a pas à votre barbe un poil blanc qui ne dût avoir quelque chose de grave.

FALSTAFF. Quelque chose de gras [1].

LE GRAND JUGE. Vous suivez partout le jeune prince, comme son mauvais ange.

FALSTAFF. Non, milord : les anges sont d'une substance éthérée et diaphane; moi, je suis un corps opaque. On fait si peu de cas du mérite dans notre siècle positif, que l'homme vaillant en est réduit à se faire conducteur d'ours; le talent se fait garçon de cabaret, et toute son habileté se résume dans la carte à payer. Toutes les autres facultés de l'homme sont tellement dénaturées par la perversité du siècle, que je n'en donnerais pas un fétu. Vous qui êtes vieux, vous ne tenez aucun compte de nos capacités à nous autres jeunes gens : c'est avec l'amertume de votre bile que vous jugez la chaleur de nos sens; et de notre côté, nous qui avons le sang jeune, nous sommes parfois, je l'avoue, un peu mauvais sujets.

LE GRAND JUGE. Voulez-vous donc vous donner pour jeune, vous qui portez tous les signes de la vieillesse? N'avez-vous pas l'œil humide, la main sèche, le teint jaune, la barbe blanche, des jambes grêles et un gros ventre? N'avez-vous pas la voix cassée, l'haleine courte, le menton large, l'esprit étroit? Tout en vous n'est-il pas flétri par l'âge? Et vous osez vous dire jeune? Oh! fi, fi, fi, sir John!

FALSTAFF. Milord, je suis né sur les trois heures de l'après-midi avec une tête blanche et un ventre déjà rondelet. Pour ce qui est de ma voix, je l'ai perdue à force de crier et de chanter des cantiques. Quant à vous donner d'autres preuves de ma jeunesse, je n'en ferai rien; la vérité est que je ne suis vieux que de jugement et de capacité; et celui qui veut hasarder contre moi mille marcs à qui fera les meilleurs entrechats, n'a qu'à me prêter l'argent, et je suis son homme. Quant au soufflet que vous a donné le prince, il vous l'a donné en prince impoli, et vous l'avez reçu en lord raisonnable. Je lui en ai fait des reproches, et le jeune lion fait pénitence, non dans un cilice, mais dans la soie; non en se couvrant de cendres, mais en sablant du vin vieux.

LE GRAND JUGE. Allons! Dieu veuille donner au prince un meilleur compagnon!

FALSTAFF. Dieu veuille donner au compagnon un meilleur prince! je ne puis me dépêtrer de lui.

LE GRAND JUGE. Il paraît que le roi vous a séparés. Vous allez, dit-on, rejoindre lord Jean de Lancastre, qui marche contre l'archevêque et le comte de Northumberland.

FALSTAFF. Oui, c'est un service dont je suis redevable à votre charmante imaginative. Mais vous tous qui restez chez vous dans les bras caressants de la paix, priez Dieu que les deux armées n'en viennent pas aux mains par une journée chaude; car je n'ai pris avec moi que deux chemises, et je ne compte pas transpirer beaucoup. Dans le cas où il ferait chaud, si je brandis autre chose que ma bouteille, je ne veux cracher blanc de ma vie. Il ne se présente jamais une entreprise périlleuse qu'à l'instant même on ne m'y fourre. Que diable! je ne puis pas durer toujours. Mais je reconnais là mes Anglais. Quand ils ont quelque chose de bon, ils vous le mettent à toutes sauces. S'il est vrai que je sois vieux, comme on le prétend, on devrait bien me donner un peu de repos. Plût à Dieu que mon nom inspirât moins de terreur à l'ennemi! Mieux vaudrait pour moi être rongé jusqu'aux os par la rouille, qu'usé jusqu'à la corde par un mouvement perpétuel.

LE GRAND JUGE. Allons, soyez honnête homme, soyez honnête homme, et que Dieu bénisse vos armes!

FALSTAFF. Votre seigneurie veut-elle me prêter mille livres sterling pour m'équiper?

LE GRAND JUGE. Pas un penny, pas un penny; je craindrais de vous [illegible]; vous êtes déjà bien assez lourd. Adieu. Recommandez-moi au souvenir de mon cousin Westmoreland. (*Le Grand Juge et le Gentilhomme s'éloignent.*)

FALSTAFF. Si je le fais, je veux bien qu'on m'assomme avec un [illegible] de paveur. Vieillesse et avarice sont aussi inséparables que jeunesse et paillardise. L'une a pour fléau la goutte, l'autre des conséquences non moins désagréables : c'est ce qui me dispense de les maudire toutes deux. — Page! —

LE PAGE. Monsieur?

FALSTAFF. Combien y a-t-il dans ma bourse?

LE PAGE. Deux schellings six pence.

FALSTAFF. Je ne vois pas de remède à cette maladie de consomption dont ma bourse est atteinte : emprunter ne fait que prolonger le mal; mais il est incurable. Va porter cette lettre à milord de Lancastre; celle-ci au prince; cette autre au comte de Westmoreland; en voici une pour la vieille dame Ursule, à qui j'ai promis toutes les semaines de l'épouser, depuis que le premier poil blanc a fait sur mon menton acte de présence. Dépêche-toi; tu sais où tu dois me rejoindre. (*Le Page s'éloigne.*) Peste soit de la goutte ou de la paillardise! c'est l'une ou l'autre qui me fait souffrir à l'orteil. Qu'importe que je boite? Il n'y a pas de mal à cela; c'est à la guerre que je m'en prendrai, et ma pension n'en sera que plus raisonnable. Un habile homme met tout à profit; je saurai tirer parti même de mes infirmités. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

York. — Un appartement dans le palais de l'archevêque.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LES LORDS HASTINGS, MOWBRAY et BARDOLPHE.

L'ARCHEVÊQUE. Vous venez d'entendre nos motifs, et vous connaissez nos moyens; à présent, mes nobles amis, je vous en conjure tous, dites franchement ce que vous pensez de nos espérances. — Vous, d'abord, lord maréchal, qu'en dites-vous?

MOWBRAY. — J'approuve le motif qui nous met les armes à la main; mais je ne serais pas fâché, je l'avoue, d'être mieux convaincu que je ne le suis que nos forces sont suffisantes pour faire face aux troupes et à la puissance du roi.

HASTINGS. Nos forces actuelles s'élèvent à vingt-cinq mille hommes d'élite; et pour les renforts que nous attendons, notre espoir repose principalement sur l'illustre Northumberland, dont le cœur brûle du ressentiment de ses injures.

LORD BARDOLPHE. Dans ce cas, lord Hastings, la question est de savoir si nos vingt-cinq mille hommes suffisent sans Northumberland.

HASTINGS. Avec lui ils peuvent suffire.

LORD BARDOLPHE. Oui, sans doute; mais si, sans lui, nous nous croyons trop faibles, je suis d'avis que nous ne devons pas nous aventurer trop loin, avant d'avoir sous la main ce renfort; car dans une lutte aussi sanglante que celle-ci, les conjectures, les espérances vagues et la perspective de secours incertains doivent être écartées de nos calculs.

L'ARCHEVÊQUE. Vous avez raison, lord Bardolphe; car c'est là précisément ce qui est arrivé au jeune Hotspur à Shrewsbury.

LORD BARDOLPHE. Précisément, milord : il s'était bercé de l'espoir d'un renfort qu'on lui avait promis; il avait compté sur des forces bien supérieures à celles qu'il avait pu réaliser; et c'est ainsi que, déçu par son imagination, comme un jeune insensé, il a conduit ses troupes à la mort et s'est précipité tête baissée dans l'abîme.

HASTINGS. Permettez-moi de vous dire que le calcul des probabilités et des espérances ne saurait jamais nuire.

LORD BARDOLPHE. Il le peut dans une guerre de cette nature : nous devons considérer nos espérances, comme dans les premiers jours du printemps nous voyons les boutons éclore; l'espoir que ces boutons deviendront des fruits a moins de certitude que la crainte de les voir détruits par la gelée. Quand nous voulons bâtir, nous commençons par étudier le terrain, puis nous traçons le plan; et lorsque nous avons sous nos yeux le dessin de l'édifice, il nous faut calculer les frais de construction; si nous voyons que ces frais excèdent nos moyens, que faisons-nous? nous refaisons le plan sur une échelle moins vaste, ou bien, nous renonçons à bâtir. A plus forte raison, dans l'œuvre immense que nous avons entreprise, et dans laquelle il s'agit, ou peu s'en faut, d'abattre un royaume et d'en construire un autre, nous devons étudier l'emplacement, tracer le plan, établir des fondements solides, [illegible] examiner nos ressources, peser les raisons qui nous permettent ou nous interdisent d'entreprendre une pareille tâche; sans

[1] [illegible]

quoi, nous aurons des armées sur le papier et en chiffres, et au lieu d'hommes nous n'aurons que des noms. Nous ressemblerons à celui qui trace le plan d'une maison sur une échelle disproportionnée à ses moyens, et qui, arrivé à la moitié de son œuvre, y renonce et laisse son édifice interrompu, abandonné sans défense aux assauts de la pluie et aux rigueurs de l'hiver.

HASTINGS. En supposant même que nos espérances, en dépit de toutes les chances favorables, viennent à avorter, et que nous n'ayons plus un seul soldat à attendre, je pense que, tels que nous sommes, nous avons des forces suffisantes pour balancer celles du roi.

LORD BARDOLPHE. Quoi donc? Est-ce que le roi n'a que vingt-cinq mille hommes?

HASTINGS. Pour nous, il n'en a pas davantage. Que dis-je, lord Bardolphe! il n'en a pas même autant; car, grâce à nos temps orageux, ses troupes sont divisées en trois corps : l'un marche contre les Français; l'autre contre Glendower; peut-être le troisième est-il dirigé contre nous. Ainsi, le débile monarque est forcé de se partager en trois, et ses coffres appauvris ne rendent plus qu'un son creux.

L'ARCHEVÊQUE. Nous n'avons pas à craindre qu'il réunisse ses forces divisées et vienne fondre sur nous avec tout le poids de sa puissance.

HASTINGS. S'il le fait, il laisse ses derrières sans défense, à la merci des Français et des Gallois. Vous pouvez être tranquilles à cet égard.

LORD BARDOLPHE. Qui croyez-vous qui commandera l'armée dirigée contre nous?

HASTINGS. Le duc de Lancastre et Westmoreland. Le roi en personne et Henri Monmouth marchent contre les Gallois. Je ne sais quel est le chef qu'on oppose aux Français.

L'ARCHEVÊQUE. Allons en avant, et publions les motifs de notre prise d'armes. Le peuple est dégoûté de son propre choix; à son ardente affection a succédé la satiété. Celui-là bâtit sur le sable, qui bâtit sur l'amour du vulgaire. O multitude insensée, avec quels applaudissements, avec quelles bénédictions tu accueillais Bolingbroke, avant qu'il devînt ce que tu voulais qu'il fût! Maintenant que tu as obtenu ce que tu désirais, grossier convive, tu es tellement rassasié de lui, que tu voudrais le rendre. C'est ainsi que ton estomac glouton a rendu le royal Richard; aujourdhui tu voudrais reprendre ce que tu as rejeté, et tu le cherches avec des hurlements plaintifs. A qui se fier dans ce siècle? Ceux qui, du vivant de Richard, souhaitaient sa mort, se sont maintenant épris d'amour pour sa tombe. Toi, qui jetais de la poussière sur sa tête sacrée, alors qu'à travers Londres joyeux il s'avançait en soupirant à la suite de l'admiré Bolingbroke, tu t'écries maintenant : « O terre! rends-nous ce roi, et reprends celui-ci. » O inconstance des hommes pervers! On n'aime que le passé et l'avenir; le présent, on l'abhorre.

MOWBRAY. Voulez-vous que nous rassemblions nos troupes et que nous nous mettions en marche?

HASTINGS. Nous sommes soumis au temps, et le temps nous commande de partir. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

[illegible] Une rue.

Arrivent L'HÔTESSE, LAGRIFFE, DUPIÉGE et un Recors.

L'HÔTESSE. [illegible] avez-vous le mandat?

LAGRIFFE. [illegible]

L'HÔTESSE. [illegible]

[illegible]

[illegible]

L'HÔTESSE. [illegible] Dupiége!

[illegible]

[illegible]

L'HÔTESSE. [illegible] dat contre lui.

[illegible] de la pointe.

L'HÔTESSE. Ah! mettez-vous en garde contre lui : il m'a moi-même poignardée dans ma propre maison, et le plus brutalement du monde. Par le fait, une fois qu'il a dégainé, il frappe à tort et à travers. Il vous porte des bottes comme un beau diable : il n'épargne ni homme, ni femme, ni enfant.

LAGRIFFE. Si je puis le joindre, je ne m'embarrasse guère de ses bottes.

L'HÔTESSE. Ni moi non plus; je vous seconderai.

LAGRIFFE. Si je l'empoigne une bonne fois, si je mets le grappin sur lui. —

L'HÔTESSE. Son départ me ruine; je vous assure qu'il est énormément endetté avec moi. Mon cher monsieur Lagriffe, assurez-vous de lui. — Mon cher monsieur Dupiége, ne le laissez pas échapper. Il doit venir chez le sellier du coin, sauf votre respect, pour acheter une selle; et il est invité à dîner à la Tête du Léopard, rue des Lombards, par monsieur Ledoux, marchand de soieries. Je vous en prie, puisque mon action est intentée, et que ma dette est un fait notoire et connu de tout le monde, qu'il soit mis en demeure d'y satisfaire. Cent marcs, c'est une somme bien lourde pour une pauvre femme sans appui. J'ai patienté, patienté, patienté; j'ai été leurrée, lanternée, remise d'un jour à l'autre, que c'est une honte rien que d'y penser. Il n'y a pas de probité dans cette manière d'agir, à moins qu'on ne regarde une femme comme une brute, une bête de somme, faite pour supporter tous les torts qu'il plaira au premier manant venu de lui infliger.

Arrivent SIR JOHN FALSTAFF, SON PAGE et BARDOLPHE.

L'HÔTESSE, *continuant.* Le voici qui vient, accompagné de ce coquin de Bardolphe, au nez enluminé de malvoisie. Faites votre devoir, monsieur Lagriffe et monsieur Dupiége; faites, faites votre devoir.

FALSTAFF. Eh bien! qui est-ce qui a perdu son âne ici? Qu'y a-t-il donc?

LAGRIFFE. Sir John, je vous arrête à la requête de madame Vabontrain.

FALSTAFF. Arrière, manant! Dégaine, Bardolphe! coupe-moi la tête à ce gueux-là! jette-moi à l'eau cette catin!

L'HÔTESSE. Qu'on me jette à l'eau! Je t'y jetterai toi-même. Essaye, essaye, infâme coquin! A l'assassin! à l'assassin! O homicide scélérat! oseras-tu bien tuer les officiers du bon Dieu et du roi! O homicide coquin! tu es un homicide, un tueur d'hommes et un tueur de femmes!

FALSTAFF. Tiens-les à distance, Bardolphe!

LAGRIFFE. Main-forte! main-forte!

L'HÔTESSE. Bonnes gens, venez prêter main-forte! (*A Falstaff.*) Tu ne veux pas? tu ne veux-pas? Va donc, coquin! va donc, homicide!

FALSTAFF. Arrière, catin, mauricaude, carogne! Je vais te chatouiller le casaquin!

Arrivent LE LORD GRAND JUGE et sa Suite.

LE GRAND JUGE. Qu'y a-t-il? Arrêtez!

L'HÔTESSE. Mon bon lord, soyez-moi favorable! Je vous en supplie, prenez ma défense.

LE GRAND JUGE. Eh bien! sir John, quel tintamarre nous faites-vous là? Cela vous sied-il, dans votre position, et avec les fonctions dont vous êtes chargé? Vous devriez être en route pour York. (*A l'un des Recors.*) Éloigne-toi de lui, manant! Pourquoi le relances-tu de la sorte?

L'HÔTESSE. O mon digne lord! avec la permission de votre seigneurie, je suis une pauvre veuve d'East-Cheap, et il est arrêté à ma requête.

LE GRAND JUGE. Pour quelle somme?

L'HÔTESSE. Pour plus que je ne saurais dire, milord, pour tout mon avoir. Il m'a tout mangé; il m'a laissée sans ressources; il a mis tout ce que je possédais dans cette grosse bedaine que vous lui voyez. — Mais va, je t'en ferai restituer une partie, ou je reviendrai chaque nuit me cramponner sur toi comme un cauchemar.

FALSTAFF. Il est probable que c'est moi qui prendrai le dessus, pour peu que j'aie l'avantage du terrain.

LE GRAND JUGE. Que veut dire ceci, sir John? Fi donc! Quel homme prudent pourrait endurer une telle tempête d'invectives? N'avez-vous pas de honte de forcer une pauvre veuve à recourir à cette extrémité pour obtenir son dû?

FALSTAFF, *à l'Hôtesse.* Quel est le total de ce que je dois?

L'HÔTESSE. Jarni! si tu étais honnête homme, tu reconnaîtrais me devoir beaucoup d'argent, et toi-même par-dessus le marché. Tu m'as juré sur une tasse dorée, assis dans ma chambre du dauphin, à la table ronde, auprès d'un feu de charbon, le mercredi de la Pentecôte, le jour où le prince t'a fait une entaille à la tête pour avoir comparé son père à un chanteur de Windsor, — tu m'as juré, pendant que je lavais ta blessure, de m'épouser, et de faire de moi ta femme et une milady. Auras-tu le front de le nier? A telles enseignes que dans ce moment même est arrivée la femme Keech, la bouchère, qui m'a appelée commère Valentram, et venait pour m'emprunter un peu de vinaigre, en disant qu'elle avait un bon plat de crevettes; sur quoi tu as témoigné le désir d'en manger, et moi, je t'ai dit que cela ne valait rien pour une blessure toute fraîche. Et quand elle fut descendue, ne m'as-tu pas dit que je ne devais plus me familiariser avec de petites gens comme elle, ajoutant qu'avant peu on m'appellerait milady? Et ne m'as-tu pas embrassée? et ne m'as-tu pas dit d'aller te chercher trente schellings? Je te somme de dire si c'est vrai ou non. Nie-le, si tu peux.

FALSTAFF. Milord, c'est une pauvre créature qui a le cerveau fêlé; elle va par la ville, disant que son fils aîné vous ressemble. Elle s'est vue autrefois dans une assez belle position, et le fait est que la misère lui a fait perdre la raison. Quant à ces imbéciles de recors, permettez que j'en obtienne réparation en justice.

LE GRAND JUGE. Sir John, sir John, je connais votre manière d'escamoter les choses. Ce n'est ni votre air d'assurance, ni le flot de paroles qui sort de votre bouche avec une insolence plus qu'impudente, qui peut me faire illusion. Il me paraît constant que vous avez abusé de la simplicité de cette femme, et que vous l'avez fait servir aux besoins de votre bourse et de vos sens.

L'HÔTESSE. Oui, milord, c'est vrai.

LE GRAND JUGE. Paix, je vous prie. — Payez-lui ce que vous lui devez, et réparez le tort que vous avez fait à son honneur: vous pouvez faire l'un avec de l'argent au poids légal, et l'autre avec du repentir de bon aloi.

FALSTAFF. Milord, je ne puis subir ces reproches sans mot dire. Vous qualifiez d'insolence impudente une honorable franchise. Qu'un homme salue humblement et ne dise rien, c'est un modèle de vertu. Non, milord, sauf le respect que je vous dois, je ne veux pas être votre suppliant. Je demande qu'on me délivre de ces recors, le service du roi réclamant ma présence pour affaires urgentes.

LE GRAND JUGE. Vous parlez comme un homme qui aurait le privilége de l'impunité; mais agissez d'une manière conforme au soin de votre réputation, et acquittez-vous envers cette pauvre femme.

FALSTAFF, *prenant l'Hôtesse à part.* Viens ici, hôtesse.

Arrive GOWER.

LE GRAND JUGE. Eh bien! maître Gower, quelles nouvelles?

GOWER, *lui remettant des dépêches.* Milord, le roi et Henri, prince de Galles, sont près d'arriver; ces papiers vous diront le reste.

FALSTAFF. Foi de gentilhomme.

L'HÔTESSE. Vous l'avez déjà dit tant de fois.

FALSTAFF. Foi de gentilhomme; — allons, n'en parlons plus.

L'HÔTESSE. Par la terre sur laquelle je marche, je serais obligée de mettre en gage ma vaisselle d'argent et les tapisseries de mes salles à manger.

FALSTAFF. Des verres, des verres, c'est ce qu'il y a de mieux pour boire; et quant à tes murailles, une petite drôlerie de [illegible], comme l'histoire de l'enfant prodigue, ou une chasse allemande, peinte à la détrempe, vaut mille fois mieux que [illegible] ces tapisseries piquées des mouches. Tâche de me faire dix livres sterling, si tu peux. Allons, n'étaient les lubies qui te prennent parfois, il n'y a pas de meilleure fille que toi en Angleterre. Va, lave ta figure, et retire ta plainte. Allons, tu ne dois pas prendre ces humeurs-là avec moi; est-ce que tu ne me connais pas? Allons, allons, je sais qu'on t'a poussée à cela.

L'HÔTESSE. Je t'en prie, sir John, contente-toi de vingt nobles. En vérité, je serais obligée de mettre ma vaisselle en gage. Là, franchement.

FALSTAFF. N'en parlons plus, je m'adresserai ailleurs; vous serez une sotte toute votre vie.

L'HÔTESSE. Eh bien! vous l'aurez, quand je devrais mettre ma robe en gage; j'espère que vous viendrez souper. Vous me payerez tout ensemble, n'est-ce pas?

FALSTAFF. Aussi vrai que j'existe. (*A Bardolphe.*) Va avec elle: amorce, amorce.

L'HÔTESSE. Voulez-vous que Dorothée vienne vous voir à souper?

FALSTAFF. C'est assez causé; qu'elle vienne. (*L'Hôtesse, Bardolphe, les Recors et le Page s'éloignent.*)

LE GRAND JUGE. J'ai vu de meilleures nouvelles que celles-là.

FALSTAFF. Qu'y a-t-il de nouveau, milord?

LE GRAND JUGE. Où a couché le roi la nuit dernière?

GOWER. A Basingstoke, milord.

FALSTAFF. J'espère, milord, que tout va bien. Qu'y a-t-il de nouveau, milord?

LE GRAND JUGE. Ramène-t-il toutes ses troupes?

GOWER. Non: quinze mille hommes d'infanterie et cinq cents hommes de cavalerie marchent, sous le commandement de milord de Lancastre, contre Northumberland et l'archevêque.

FALSTAFF. Est-ce que le roi est de retour du pays de Galles, mon noble lord?

LE GRAND JUGE, *à Gower.* Je vous remettrai tout à l'heure mes dépêches. Venez avec moi, maître Gower.

FALSTAFF. Milord!

LE GRAND JUGE. Qu'y a-t-il?

FALSTAFF. Maître Gower, voulez-vous dîner avec moi?

GOWER. Je suis aux ordres de milord. Je vous remercie, mon cher sir John.

LE GRAND JUGE. Sir John, vous traînez ici trop longtemps; car vous avez à lever des recrues dans les comtés que vous allez traverser.

FALSTAFF. Voulez-vous souper avec moi, maître Gower?

LE GRAND JUGE. Quel sot maître vous a enseigné ces manières, sir John?

FALSTAFF. Maître Gower, si elles ont mauvaise grâce, celui qui me les a enseignées était un sot. — C'est là la véritable escrime, milord. Botte pour botte: partant, quitte.

LE GRAND JUGE. Que le Seigneur t'illumine; tu es un grand sot. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une autre rue.

Arrivent LE PRINCE HENRI et POINS.

LE PRINCE HENRI. Par ma foi, je suis rendu de fatigue.

POINS. Est-il possible? je n'aurais jamais cru que la fatigue osât se commettre à un homme d'aussi bonne maison.

LE PRINCE HENRI. C'est pourtant la vérité, je dois en convenir, quelque vernis désavantageux que cela donne à ma grandeur. N'est-ce pas bien vulgaire à moi d'avoir envie de boire de la petite bière?

POINS. Certes, un prince devrait se respecter assez pour ne point évoquer le souvenir d'une aussi pauvre drogue.

LE PRINCE HENRI. Il paraît que je n'ai pas les goûts très-princiers, car, je l'avoue, la petite bière, cette humble créature, me revient positivement en mémoire. Et de fait, ces chétives considérations me brouillent tout à fait avec ma grandeur. Quelle honte pour moi de me rappeler ton nom, de reconnaître demain ta figure, ou de remarquer combien tu as de paires de bas, à savoir ceux que tu portes, et ceux qui sont couleur pêche; ou de faire dans ma pensée l'inventaire de tes chemises, à savoir une pour le luxe, et une autre pour l'usage. — Mais c'est ce que le maître du jeu de paume doit savoir mieux que moi; car il faut que ton linge soit bien bas pour que tu n'y tiennes pas une raquette; et c'est un exercice dont tu t'es privé depuis longtemps, parce que d'autres motifs ont nécessité de ta part une grande consommation de toile; Dieu sait si les [illegible] petites créatures qui ont amené la ruine de ton linge[1] en hériteront un jour; mais les [illegible] assurent que ce n'est pas la faute des enfants; c'est ainsi que le monde multiplie et que les liens du sang se resserrent.

POINS. Il faut avouer que c'est joli, singulièrement, de vous entendre débiter ces balivernes après la rude campagne que vous venez de terminer. Dites-moi s'il est beau-

[1] C'est-à-dire : les enfants bâtards [illegible] dans son vieux linge. Nous avons cherché à rendre ce passage aussi décemment qu'il l'est dans le texte.



L'ARCHEVÊQUE. Allons en avant, et publions les motifs de notre prise d'armes. (Acte Ier, scène III, page 270)

coup de princes vertueux qui en feraient autant au moment même où leur père serait aussi gravement malade que l'est le vôtre ?

LE PRINCE HENRI. Veux-tu que je te dise une chose, Poins ?

POINS. Oui, et que ce soit une chose excellente.

LE PRINCE HENRI. Elle sera toujours assez bonne pour un esprit aussi peu relevé que le tien.

POINS. Allez : j'attends de pied ferme ce que vous m'allez dire.

LE PRINCE HENRI. Eh bien, écoute. — Il n'est pas convenable que je sois triste, maintenant que mon père est malade ; et néanmoins je te dirai, comme à un homme qu'il me plaît d'appeler mon ami, faute de mieux et comme pis-aller, que je suis plus disposé que tu ne crois à être triste et sincèrement affligé.

POINS. Sur un pareil sujet, cela n'est guère probable.

LE PRINCE HENRI. Tu me crois, pour l'endurcissement et la perversité, aussi avant dans les bonnes grâces du diable que toi et Falstaff. C'est une question que le temps résoudra. Mais je te le déclare, — mon cœur saigne intérieurement de savoir mon père si malade; et si je cache avec soin ma douleur, c'est parce que je fréquente une aussi détestable compagnie que l'est la tienne.

POINS. La raison ?

LE PRINCE HENRI. Que penserais-tu de moi si je pleurais ?

POINS. Je vous regarderais comme un royal hypocrite.

LE PRINCE HENRI. Ce serait la pensée de tout le monde ; et tu es bien heureux de penser comme tout le monde ; personne n'a jamais mieux que toi promené sa pensée dans les sentiers battus. Je passerais aux yeux de tous pour un hypocrite. Et quel motif induit ta pensée à penser ainsi ?

POINS. La vie si dégradée que vous avez menée jusqu'ici, et votre étroite liaison avec Falstaff.

LE PRINCE HENRI. Et avec toi.

POINS. Par le ciel, ma réputation est bonne. Je puis entendre sans me boucher les oreilles ce qu'on dit sur mon compte. Le pis qu'on puisse dire de moi, c'est que je suis un cadet de famille, et que j'ai été moi-même l'artisan de ma fortune, et j'avoue que je ne saurais qu'y faire. Par la sainte messe, voici Bardolphe.

LE PRINCE HENRI. Et le petit page dont j'ai fait cadeau à Falstaff. C'était un chrétien quand je le lui ai donné; vois si le gros scélérat ne m'en a pas fait un singe.

Arrivent BARDOLPHE et LE PAGE.

BARDOLPHE. Dieu garde votre altesse!

LE PRINCE HENRI. Et la vôtre pareillement, très-noble Bardolphe !

BARDOLPHE, *au Page*. Avancez, âne de sagesse, benêt emprunté; pourquoi rougissez-vous? Vous êtes un homme d'armes bien novice encore. Est-ce donc une si grande affaire que de vider un pot de bière?

LE PAGE. Tout à l'heure, milord, il m'appelait à travers le treillis rouge d'un cabaret[1], et il m'était impossible de distinguer aucune partie de sa figure d'avec la fenêtre. A la fin, j'ai aperçu ses yeux, et j'ai cru qu'il avait fait deux trous dans le cotillon neuf de la cabaretière, et qu'il regardait à travers.

LE PRINCE HENRI. Cet enfant n'a-t-il pas bien profité?

BARDOLPHE, *au Page*. Va-t'en, innocent lapin, va-t'en.

LE PAGE. Va-t'en, malheureux, va, rêve d'Althée.

LE PRINCE HENRI. Instruis-nous, mon enfant, de quel rêve parles-tu?

LE PAGE. Milord, Althée rêva qu'elle accouchait d'un tison enflammé[2]; voilà pourquoi je l'appelle rêve d'Althée.

LE PRINCE HENRI. Cette explication vaut bien un écu : voilà pour toi, mon enfant. (*Il lui donne de l'argent.*

[1] Les fenêtres des tavernes et des cabarets étaient peintes en rouge.

[2] Le savoir mythologique de Shakspeare est ici en défaut, ce qui n'a rien d'étonnant, car de son temps on n'avait pas sous la main des moyens [illegible] de vérification. Shakspeare confond le tison d'Althée qui était réel, et auquel était attachée la vie de Méléagre, avec le tison [illegible] qu'Hécube avait vu en rêve.



FALSTAFF. Je suis vieux, je suis vieux. — DOROTHÉE. Je te préfère à tous ces jeunes freluquets. (Acte II, scène IV, page 276.)

POINS. Oh ! puissent les vers ne point attaquer une si belle fleur ! Voilà six pence pour contribuer à te préserver du mal.

BARDOLPHE. Si votre compagnie ne le fait pas pendre, la potence aura tort.

LE PRINCE HENRI. Et comment se porte ton maître, Bardolphe?

BARDOLPHE. Fort bien, milord. Il a appris le retour de votre altesse à Londres; voici une lettre pour vous. (*Il lui remet une lettre.*)

LE PRINCE HENRI. Délivrée avec un bien grand respect. — Comment se porte ton maître, ce printemps de la Saint-Martin?

BARDOLPHE. Bien pour la santé physique.

POINS. La partie immortelle a besoin d'un médecin ; mais cela ne l'inquiète guère ; bien que cela soit malade, ça ne meurt pas.

LE PRINCE HENRI. Je permets à ce gros morceau de chair d'être aussi familier avec moi que mon chien ; et il use de la permission ; vois en quels termes il m'écrit. (*Il remet à Poins la lettre de Falstaff.*)

POINS, *lisant.* « John Falstaff, chevalier. » — Il a grand soin que nul n'en ignore, toutes les fois qu'il a l'occasion de se nommer, comme ces parents éloignés du roi à qui il n'arrive jamais de s'égratigner les doigts sans dire : « Voilà » un sang royal qui coule ! » — « Comment cela? » dit quelqu'un qui fait semblant de ne pas comprendre. La réponse ne se fait pas plus attendre que le salut d'un emprunteur : « J'ai » l'honneur, monsieur, moi chétif, d'être le cousin du roi. »

LE PRINCE HENRI. Ils veulent à toute force être nos parents, dussent-ils pour cela remonter jusqu'à Japhet. Mais la lettre, —

POINS. « Sir John Falstaff, chevalier, au fils du roi, le premier après son père, Henri, prince de Galles, salut. » — Vraiment, on dirait un certificat.

LE PRINCE HENRI. Paix !

POINS. « J'imiterai l'illustre Romain[1] dans sa brièveté. » Il veut dire, sans doute, brièveté de souffle, courte haleine. « Je me recommande à toi, je t'approuve et je te quitte. Ne » sois pas trop familier avec Poins, car il abuse étrangement » de ta faveur, et dit à qui veut l'entendre que tu dois » épouser sa sœur Hélène. Fais pénitence à ton aise et dans » tes moments de loisir ; et sur ce, adieu. Tout à toi, oui » ou non, — ce qui équivaut à dire, selon que tu me trai- » teras. — JACK FALSTAFF, avec mes familiers ; JOHN, avec » mes frères et sœurs ; et SIR JOHN, avec toute l'Europe. » Milord, je tremperai cette lettre dans du vin d'Espagne et la lui ferai avaler.

LE PRINCE HENRI. Ce sera lui faire rentrer ses paroles dans le ventre. Mais est-il vrai, Edouard, que tu me traites sur ce pied-là ? Dois-je épouser ta sœur ?

POINS. Puisse-t-elle n'avoir de sa vie de plus grand malheur que celui-là ! Mais je n'ai jamais dit cela.

LE PRINCE HENRI. Allons, nous perdons le temps en balivernes ; et les ombres des sages, qui nous contemplent du sein des nues, doivent bien se moquer de nous. — (*A Bardolphe.*) Ton maître est-il à Londres?

BARDOLPHE. Oui, milord.

LE PRINCE HENRI. Où soupe-t-il ? Le vieux pourceau mange-t-il dans la même auge ?

BARDOLPHE. Toujours au même endroit, milord, à East-Cheap.

LE PRINCE HENRI. Quelle est sa compagnie ?

LE PAGE. Des Éphésiens[1], milord, de la vieille église.

LE PRINCE HENRI. A-t-il des femmes à souper ?

LE PAGE. Aucune, milord, si ce n'est la vieille dame Vabontrain et mademoiselle Dorothée Bonbec.

LE PRINCE HENRI. Quelle païenne est-ce là?

LE PAGE. Une demoiselle comme il faut, milord, une parente de mon maître.

LE PRINCE HENRI. Oui, comme les génisses de la paroisse le sont du taureau du village. Veux-tu, Edouard, que nous allions les surprendre à souper ?

[1] Allusion au *veni, vidi, vici* de César.

[1] Des ivrognes.

POINS. Je suis votre ombre, milord : je vous suivrai.

LE PRINCE HENRI. Jeune homme, — et toi, Bardolphe, — ne dites pas à votre maître que je suis arrivé en ville. Voilà pour votre silence. (*Il leur donne de l'argent.*)

BARDOLPHE. Je n'ai pas de langue, milord.

LE PAGE. Et quant à la mienne, je la brideraì.

LE PRINCE HENRI. Adieu : partez. (*Bardolphe et le Page s'éloignent.*)

LE PRINCE HENRI, *continuant*. Cette Dorothée Bonbec doit être quelque créature publique.

POINS. Aussi publique, je vous assure, que la route de Saint-Albans à Londres.

LE PRINCE HENRI. Comment pourrions-nous faire pour voir cette nuit Falstaff au naturel, sans être vus nous-mêmes?

POINS. Nous mettrons chacun une casaque de cuir et un tablier, et nous le servirons à table, comme si nous étions des garçons de taverne.

LE PRINCE HENRI. De Dieu devenir taureau! c'est une terrible chute. La chose est arrivée à Jupiter. De prince devenir laquais, quelle basse métamorphose! ce sera la mienne; car, en toute chose, l'importance du but rachète la frivolité du moyen : suis-moi, Édouard. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Warkworth. — Devant le château.

Arrivent NORTHUMBERLAND, LADY NORTHUMBERLAND et LADY PERCY.

NORTHUMBERLAND. Je t'en conjure, épouse bien-aimée, et toi aussi, ma chère fille, laissez un libre cours à mes préoccupations pénibles : ne prenez pas l'aspect fâcheux des circonstances, et ne soyez point importunes comme elles.

LADY NORTHUMBERLAND. J'ai fini, je ne dirai plus rien : faites comme il vous plaira; que votre sagesse vous guide.

NORTHUMBERLAND. Hélas! chère épouse, mon honneur est engagé, et mon départ peut seul le racheter.

LADY PERCY. Au nom du ciel, n'allez point à cette guerre : il fut un temps, mon père, où vous avez manqué à votre parole, bien qu'il y allât pour vous-même d'intérêts plus chers qu'aujourd'hui. Alors votre Percy, mon bien-aimé Henri, tourna en vain vers le Nord plus d'un regard inquiet, pour voir si son père arrivait avec ses bataillons; il ne vit rien venir. Quel motif vous retint alors dans vos foyers? Il y eut ce jour-là deux gloires de perdues, la vôtre et celle de votre fils. Quant à la vôtre, — puisse-t-elle [illegible] et briller d'un céleste éclat! Pour la sienne, — elle [illegible] incorporée comme le soleil à la voûte [illegible] de sa lumière, tous les chevaliers de l'Angleterre marchaient aux exploits magnanimes. [illegible] même qui pouvaient s'exprimer posément et avec lenteur, [illegible] lui ressembler; si bien que, pour la parole, le maintien, [illegible] il était le modèle, le miroir, la copie et le livre d'après le- [illegible] l'avez laissé, seul et sans secours, affronter le terrible dieu [illegible]

LADY NORTHUMBERLAND. [illegible]

LADY PERCY. S'ils réussissent et triomphent du roi, alors joignez-vous à eux comme une bande d'acier, pour les fortifier [illegible] si nous vous sommes chères, laissez-les d'abord montrer ce qu'ils peuvent. C'est ce qu'a fait votre fils; c'est ce que vous lui avez laissé faire : c'est ainsi que je suis devenue veuve : et jamais je n'aurai assez de vie pour abreuver de mes larmes le cyprès de sa tombe, afin qu'il grandisse et qu'il [illegible] qu'aux cieux le souvenir de mon glorieux époux.

NORTHUMBERLAND. Allons, allons, rentrez avec moi : mon âme est comme l'Océan qui, à la marée montante, ayant atteint sa plus grande hauteur, ne porte ses flots d'aucun côté et s'arrête immobile. Je voudrais aller me réunir à l'archevêque; mais mille raisons me retiennent. Je partirai pour l'Écosse : j'y resterai jusqu'à ce que les circonstances et mes intérêts me rappellent. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Une salle dans la taverne d'East-Cheap, à l'enseigne de la Hure.

Entrent DEUX GARÇONS.

PREMIER GARÇON. Que diable as-tu apporté là? des coings? tu sais que sir John ne peut pas les souffrir.

DEUXIÈME GARÇON. C'est vrai. Un jour le prince plaça devant lui une assiettée de coings : « Voilà cinq sir John que je vous présente, » lui dit-il; puis, ôtant son chapeau, il ajouta : « Permettez que je prenne congé de ces six chevaliers acides, ronds, vieux et ridés. » Cela l'a singulièrement vexé; mais il l'a oublié.

PREMIER GARÇON. Eh bien, couvre-les et place-les sur la table : vois si tu n'entends pas le crincrin de Basset, le ménétrier. Mademoiselle Bonbec veut avoir de la musique; dépêche-toi. La pièce où ils ont soupé est trop chaude : ils vont tout à l'heure passer dans celle-ci.

DEUXIÈME GARÇON. Le prince et monsieur Poins vont venir dans un instant; nous leur prêterons à chacun une jaquette et un tablier. Il ne faut pas que sir John le sache : c'est Bardolphe qui est venu nous en prévenir.

PREMIER GARÇON. Par la sainte messe, nous allons rire : cela fera une excellente farce.

DEUXIÈME GARÇON. Je vais voir si je puis trouver Basset. (*Il sort.*)

Entrent L'HÔTESSE et DOROTHÉE BONBEC.

L'HÔTESSE. Il me semble, mon cher cœur, que vous êtes en excellentes dispositions : votre pouls bat aussi extraordinairement qu'on puisse le désirer; et vous avez le teint, je vous assure, aussi rouge qu'une rose : mais je crois que vous avez trop bu de canarie : c'est un vin très-capiteux, et qui vous parfume le sang avant qu'on ait le temps de dire ce que c'est. Comment vous trouvez-vous?

DOROTHÉE. Beaucoup mieux maintenant. Hum!

L'HÔTESSE. J'en suis charmée : quand le cœur est en bon état, cela vaut de l'or. Tenez, voilà sir John qui vient.

FALSTAFF entre en chantant.

FALSTAFF.

Quand Arthur parut à la cour, —

Videz le pot de nuit.

[illegible]

(*Le Garçon sort.*)

FALSTAFF, *continuant*. Comment va mademoiselle Dorothée?

L'HÔTESSE. Elle est un peu indisposée.

FALSTAFF. Voilà bien les femmes : dès qu'on cesse un instant de s'occuper d'elles, on les indispose.

DOROTHÉE. Comment, gueux que tu es, voilà toute la consolation que tu me donnes!

FALSTAFF. Vous les faites bien gras, vos gueux, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE. Ce n'est pas mon ouvrage; c'est la gloutonnerie [illegible]

FALSTAFF. Si le cuisinier [illegible] la gloutonnerie, [illegible] vous contribuez [illegible] notre humeur. [illegible] que nous la tenons [illegible], vous en convenez?

DOROTHÉE. Va te faire pendre, vieux congre, va te faire pendre.

L'HÔTESSE. Allons, voilà que vous revenez à votre vieille habitude; vous ne pouvez être ensemble sans vous quereller. Vous êtes crispés comme deux rôties sèches; vous ne pouvez supporter vos infirmités mutuelles. Il faut pourtant que l'un des deux supporte l'autre, — (*à Dorothée*) et ce doit être vous. Des deux vous êtes, comme on dit, le vase le plus fragile, le plus vide.

DOROTHÉE. Comment voulez-vous qu'un vase vide et fragile puisse porter un gros tonneau plein comme celui-là? il y a dans lui toute une cargaison de bordeaux: c'est un gros bâtiment chargé du pont jusqu'à la cale. Allons, restons bons amis, Jack. Tu vas partir pour la guerre, et quant à savoir si je te reverrai ou non, c'est ce dont personne ne se soucie.

Rentre LE GARÇON.

LE GARÇON. Monsieur, l'enseigne Pistolet est en bas et demande à vous parler.

DOROTHÉE. C'est un maudit tapageur; qu'il aille au diable! qu'il n'entre pas ici; c'est le coquin le plus mal embouché de toute l'Angleterre.

L'HÔTESSE. Si c'est un tapageur, qu'il n'entre pas! non, sur ma parole! il faut que je vive avec mes voisins; je ne veux point de tapageurs; je suis en bonne odeur auprès de ce qu'il y a de mieux. Fermez la porte! — on ne reçoit pas de tapageurs ici; je ne suis pas venue à mon âge pour recevoir chez moi des tapageurs. Fermez la porte, je vous prie.

FALSTAFF. Entends-tu, l'hôtesse?

L'HÔTESSE. Je vous en prie, apaisez-vous, sir John; je ne veux pas qu'il vienne ici des tapageurs.

FALSTAFF. Entends-tu? c'est mon enseigne.

L'HÔTESSE. Laissez donc, sir John, laissez donc; votre tapageur d'enseigne n'entrera pas chez moi. J'étais l'autre jour avec M. Scrupule, l'adjoint, et il me dit, — pas plus tard que mercredi dernier: — « Voisine Vabontrain » qu'il me dit. — M. Muet, notre curé, était présent, — « voisine Vabontrain, » qu'il me dit, « recevez ceux qui sont civils: car, » qu'il me dit, « vous avez une bonne réputation. » — Je sais bien pourquoi il m'a dit cela; « car, » qu'il me dit, « vous êtes une honnête femme, et qu'on estime; c'est pourquoi prenez garde aux hôtes que vous recevez; ne recevez pas de tapageurs, » qu'il me dit. Je ne veux pas qu'il en vienne ici; — cela vous ferait du bien d'entendre ce qu'il m'a dit. Non, je ne veux pas de tapageurs.

FALSTAFF. Ce n'est pas un tapageur, notre hôtesse, c'est tout simplement un joueur doux comme un mouton; vous pouvez le battre aussi tranquillement qu'un petit chien: il ne tiendrait pas tête à une poule, pour peu qu'en redressant ses plumes elle fît mine de résister. Garçon, faites-le monter.

L'HÔTESSE. C'est un joueur, dites-vous? je ne veux refuser l'entrée de ma maison à aucun honnête homme; il vaut mieux jouer que de se fâcher; mais je n'aime pas le tapage. Voyez-vous, quand il est question de tapageurs, je ne me possède plus; tâtez un peu, messieurs; voyez comme je tremble.

DOROTHÉE. Oui, par ma foi, l'hôtesse.

L'HÔTESSE. N'est-ce pas? oh! je tremble comme une feuille. Je ne peux pas souffrir les tapageurs.

Entrent PISTOLET, BARDOLPHE et LE PAGE.

PISTOLET. Dieu vous garde, sir John!

FALSTAFF. Soyez le bienvenu, Pistolet, mon enseigne. Pistolet, je bois à vous cette coupe de vin d'Espagne. Faites-moi raison en buvant à notre hôtesse.

PISTOLET. C'est donc elle qui me fera raison.

FALSTAFF. Je vous avertis qu'elle est à l'épreuve du pistolet; vous ne l'entamerez pas.

L'HÔTESSE. Je me moque de vos raisons et de vos épreuves; je ne bois point par complaisance pour personne; je ne veux boire qu'autant que cela me fera du bien.

PISTOLET. A vous donc, demoiselle Dorothée; c'est vous que j'attaque.

DOROTHÉE. Tu m'attaques, moi! je te méprise, misérable! Va-t'en, pauvre hère, mendiant, filou qui n'as point de chemise sur le dos! va-t'en, drôle rogneux! c'est pour ton maître que je suis faite.

PISTOLET. Je vous connais, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE. Va-t'en, coupeur de bourses! va-t'en, grossier manant! par ce vin que voilà, je t'enfonce mon couteau entre les mâchoires, si tu fais le méchant avec moi: va-t'en, pilier de cabaret, rosse efflanquée! — Depuis quand, monsieur, je vous prie? — Eh quoi! deux aiguillettes[1] sur l'épaule? voilà quelque chose de frais!

PISTOLET. Je vais, pour la peine, déchirer ta fraise en mille morceaux.

FALSTAFF. En voilà assez, Pistolet; je ne voudrais pas vous voir vous oublier ici; quittez notre compagnie, Pistolet.

L'HÔTESSE. Non, capitaine Pistolet; que ce ne soit pas ici, mon bon capitaine.

DOROTHÉE. Lui, capitaine! Abominable et maudit filou, n'as-tu pas de honte de t'entendre appeler capitaine? Si les capitaines pensaient comme moi, ils te chasseraient à coups de plat de sabre pour avoir usurpé leur titre avant de l'avoir gagné. Toi, capitaine! un gueux comme toi! et pourquoi? pour avoir, dans un mauvais lieu, déchiré la fraise d'une catin! Lui, capitaine! Qu'il aille se faire pendre, le coquin! Il vit de pruneaux moisis et de galette desséchée! Lui, capitaine! Des scélérats comme lui rendraient le mot capitaine aussi odieux que le mot posséder, qui était un mot excellent avant qu'il fût mal appliqué: que les capitaines y prennent garde!

BARDOLPHE. Allons, sors, mon cher enseigne.

FALSTAFF. Un mot, mademoiselle Dorothée.

PISTOLET. Que je sorte? non, non! Écoute, caporal Bardolphe; — il faut que je la mette en pièces; il faut que je me venge d'elle.

LE PAGE. Je t'en prie, va-t'en.

PISTOLET. Je la verrai plutôt mille fois damnée, — dans le lac maudit de Pluton, dans l'abîme infernal, avec l'Érèbe et toutes les tortures de l'enfer. Retirez ligne et hameçons, vous dis-je; à bas, canailles! à bas, traîtres! n'avons-nous pas une Hirène[2] ici?

L'HÔTESSE. Mon bon capitaine Pistolet, tenez-vous tranquille! il est tard; je vous prie, n'aggravez pas votre colère.

PISTOLET. En voilà une bonne, par exemple! Eh quoi! des chevaux de somme, des rosses de l'Asie, qui ne pourraient faire trente milles par jour, oseront se comparer aux Césars, aux Cannibals[3] et aux Grecs de Troie? Non, qu'ils soient plutôt damnés avec le roi Cerbère, et que le tonnerre gronde dans le firmament. Nous laisserons-nous marcher sur les pieds par des mazettes?

L'HÔTESSE. En vérité, capitaine, ce sont là de bien vilains propos.

BARDOLPHE. Va-t'en, mon cher enseigne; cela va devenir du sérieux.

PISTOLET. Que les hommes meurent comme des chiens! donnez les couronnes comme des épingles! N'avons-nous pas ici une Hirène?

L'HÔTESSE. Sur ma parole, capitaine, nous n'en avons point ici. Merci de ma vie! est-ce que vous croyez que j'en ferais mystère? Au nom du ciel, restez tranquille.

PISTOLET.

Tiens, mange et repais-toi, belle Callipolis[4]!

Allons, donnez-moi du vin. *Se fortuna me tormenta, sperato me contenta*[5]. — Est-ce qu'une bordée nous fait peur? Non, que le diable fasse feu. Donnez-moi du vin. — *A son épée qu'il pose à terre.* Toi, ma chérie, reste là. En demeurerons-nous là? est-ce que les *et cætera* ne sont rien?

FALSTAFF. Pistolet, je voudrais que tu restasses tranquille.

PISTOLET. Cher chevalier, je vous baise le poing. Eh bien! quoi! nous avons vu les sept étoiles.

DOROTHÉE. Jetez-le en bas de l'escalier! Je ne puis endurer la vue d'un pareil drôle.

PISTOLET. Qu'on me jette en bas de l'escalier! est-ce qu'il n'y a plus de bidets?

FALSTAFF. Bardolphe, jette-le en bas de l'escalier comme un paquet de linge sale; qu'il ne réplique pas, ou nous le mettrons à la raison.

[1] Insignes de son grade.

[2] Expression d'argot signifiant femme publique.

[3] Pour Annibal.

[4] C'est la parodie d'un vers tiré d'une vieille tragédie intitulée *la Bataille d'Alcazar*.

[5] Si la fortune me tourmente,
Que l'espoir me contente.

BARDOLPHE, *à Pistolet*. Allons, descends.

PISTOLET, *ramassant son épée*. Eh quoi! faudra-t-il en venir aux incisions? tirerons-nous du sang? — allons,

Que le trépas me berce, et tranche mon destin.
Oui, des blessures meurtrières
Vont débrouiller les nœuds des trois sœurs filandières.

— (*A son épée.*) Allons, viens, Atropos.

L'HÔTESSE. En voilà-t-il du galimatias!

FALSTAFF. Page, donne-moi ma rapière.

DOROTHÉE. Je t'en prie, Jack, je t'en prie, ne dégaine pas.

FALSTAFF. Descends, te dis-je. (*Il met l'épée à la main et pousse Pistolet vers la porte.*)

L'HÔTESSE. Voilà un beau vacarme! je renoncerai à tenir maison plutôt que de me voir encore au milieu de ces transes et de ces frayeurs! Oh! il y aura du sang répandu, j'en suis certaine. — Hélas! hélas! remettez vos épées dans le fourreau. (*Pistolet et Bardolphe sortent.*)

DOROTHÉE. Je t'en prie, Jack, calme-toi; le drôle est parti. Ah! vaillant petit scélérat que tu es!

L'HÔTESSE, *à Falstaff*. N'êtes-vous pas blessé dans l'aine? il m'a semblé le voir vous porter un grand coup dans le ventre.

Rentre BARDOLPHE.

FALSTAFF. L'as-tu mis à la porte?

BARDOLPHE. Oui, certes. Le coquin est ivre: vous l'avez blessé à l'épaule.

FALSTAFF. Un manant comme lui! oser me braver!

DOROTHÉE. O aimable petit vaurien! Hélas! mon pauvre petit babouin, comme te voilà tout en sueur! Viens, laisse-moi t'essuyer la figure: — avance, mon petit! Ah! vaurien, que je t'aime! tu es aussi vaillant qu'Hector de Troie: tu vaux cinq Agamemnon, et dix fois mieux que les neuf héros. Ah! petit coquin!

FALSTAFF. Un mauvais drôle! je veux le berner dans une couverture.

DOROTHÉE. Fais-le si tu l'oses: et moi je te dorloterai entre deux draps.

Entrent DES MUSICIENS.

LE PAGE. Monsieur, la musique est arrivée.

FALSTAFF. Qu'elle joue. — Jouez, messieurs. — Assieds-toi sur mes genoux, Dorothée. Un misérable fanfaron! le coquin m'a échappé comme du vif-argent.

DOROTHÉE. Et toi, tu t'es mis à sa poursuite comme une cathédrale. O mon gentil petit marsouin, quand cesseras-tu donc de te battre le jour et la nuit? quand commenceras-tu à préparer ton vieil individu pour l'autre monde?

Entrent, sans être aperçus de Falstaff et de Dorothée, LE PRINCE HENRI et POINS, déguisés en garçons de taverne.

FALSTAFF. Paix, ma bonne Dorothée! ne parle pas comme une tête de mort; ne me fais pas ressouvenir de ma fin.

DOROTHÉE. Dis-moi, mon petit, quelle espèce d'homme est le prince?

FALSTAFF. C'est un jeune gars assez bon diable, mais assez pauvre d'intelligence. Il aurait fait un bon panetier et eût été fort expert à couper le pain.

DOROTHÉE. On dit que Poins a de l'esprit.

FALSTAFF. Lui de l'esprit! un vrai babouin! son esprit est aussi épais que la moutarde de Tewksbury; il n'y a pas en lui plus d'intelligence que dans un maillet.

DOROTHÉE. Pourquoi le prince en est-il donc si fort entiché?

FALSTAFF. Parce qu'ils ont les jambes de la même dimension, parce qu'il joue fort bien au petit palet, qu'il mange de l'anguille de mer et du fenouil, qu'il avale des bouts de chandelle comme un verre de liqueur, joue avec les enfants au cheval fondu, saute à pieds joints par-dessus des tabourets, jure avec grâce, porte des bottes bien collantes [illegible]; enfin parce qu'il possède tout le domaine des gambades, beaucoup d'autres talents qui témoignent d'un pauvre esprit et d'un corps agile, et voilà ce qui fait que le prince l'admet auprès de lui; car ils se valent l'un l'autre au point que si on les pesait, un cheveu mis dans l'un des plateaux de la balance suffirait pour la faire pencher.

LE PRINCE HENRI, *à Poins*. Si nous lui coupions les oreilles? qu'en dis-tu?

POINS. Battons-le sous les yeux de sa catin.

LE PRINCE HENRI. Regarde-la chatouiller la tête de ce vieux paillard comme celle d'un perroquet.

POINS. N'est-il pas étrange que le désir survive si longtemps à la faculté d'agir!

FALSTAFF. Embrasse, Dorothée.

LE PRINCE HENRI. Saturne et Vénus entrent cette année en conjonction: qu'en dit l'almanach?

POINS. Et voyez le valet, cette constellation enflammée, bec à bec avec les vieilles amours de son maître, sa confidente, sa conseillère.

FALSTAFF. Tu me donnes des baisers flatteurs.

DOROTHÉE. Non, vraiment; c'est en toute sincérité que je te baise.

FALSTAFF. Je suis vieux, je suis vieux.

DOROTHÉE. Je te préfère à tous ces jeunes freluquets.

FALSTAFF. De quelle étoffe veux-tu avoir un manteau? Je reçois de l'argent jeudi: tu auras un bonnet demain. Allons, chante-nous quelque chanson gaillarde: il se fait tard, nous irons nous coucher. Tu m'oublieras quand je serai parti.

DOROTHÉE. En vérité, tu vas me faire pleurer, si tu me parles comme cela. Tu verras s'il m'arrive une seule fois de me faire belle jusqu'à ton retour. — Va, sois tranquille.

FALSTAFF. François, du vin.

LE PRINCE HENRI *et* POINS, *s'avançant*. On y va, monsieur, on y va.

FALSTAFF. Ah! un bâtard du roi[1]! — Et toi, n'es-tu pas Poins, son frère?

LE PRINCE HENRI. Eh bien! globe d'incontinence, quelle vie mènes-tu là?

FALSTAFF. Une meilleure que toi: je suis un homme comme il faut; tu n'es qu'un garçon de taverne, un tireur de vin.

LE PRINCE HENRI. C'est vrai, monsieur; et je viens vous tirer les oreilles.

L'HÔTESSE. Oh! que le bon Dieu conserve votre chère altesse! Sur ma parole, soyez le bienvenu à Londres. — Que le Seigneur bénisse votre aimable figure! O Jésus! êtes-vous donc de retour du pays de Galles?

FALSTAFF. Bouffon mélange de folie et de majesté, j'en jure par cette chair fragile et ce sang corrompu (*il pose la main sur Dorothée*) tu es le bienvenu.

DOROTHÉE. Que dis-tu, gros butor? je te méprise.

POINS, *au Prince*. Milord, il désarmera votre vengeance et tournera tout en plaisanterie, si vous ne battez pas le fer pendant qu'il est chaud.

LE PRINCE HENRI. Maudite mine à suif, avec quel mépris as-tu parlé de moi tout à l'heure, devant cette honnête, vertueuse et civile demoiselle?

L'HÔTESSE. Dieu bénisse votre excellent cœur! Elle est bien ce que vous dites, je vous assure.

FALSTAFF. Tu m'as donc entendu?

LE PRINCE HENRI. Oui; et tu m'as reconnu comme le jour où tu te sauvais à toutes jambes sur la route de Gadshill; tu savais que j'étais derrière toi, et tu n'as parlé qu'à dessein de mettre ma patience à l'épreuve.

FALSTAFF. Non, non, non; il n'en est rien: je ne savais pas que tu m'écoutais.

LE PRINCE HENRI. Tu seras donc forcé de m'avouer que tu m'as insulté de dessein prémédité; et alors tu vas avoir affaire à moi.

FALSTAFF. Il n'y a pas eu d'insulte, Henri, sur mon honneur, pas d'insulte!

LE PRINCE HENRI. Comment! Parler de moi avec mépris, m'appeler panetier, coupeur de pain, et je ne sais quoi encore!

FALSTAFF. Il n'y a pas eu d'insulte, Henri.

POINS. Pas d'insulte?

FALSTAFF. Pas le moins du monde, Édouard; il n'y en a pas eu, honnête Édouard. Je l'ai déprécié devant les pécheurs, afin que les pécheurs ne songeassent pas à s'éprendre d'affection pour lui, — en cela, j'ai rempli le devoir d'un ami prudent et d'un sujet loyal, et ton père m'en doit des remercîments. — Il n'y a pas eu d'insulte, Henri, — pas

[1] Le docteur Johnson observe ici, non sans quelque raison, que le comique de cette scène n'en rachète pas l'invraisemblance.

le moins du monde, Édouard, — point, mes enfants, point.

LE PRINCE HENRI. Ainsi, voilà que, par couardise et par lâcheté pure, pour faire ta paix avec nous, tu calomnies cette vertueuse demoiselle. Est-elle du nombre des pécheurs? Ton hôtesse en est-elle? Le page en est-il? Et l'honnête Bardolphe dont le nez brûle d'un vertueux zèle, est-il aussi du nombre des pécheurs?

POINS. Réponds, vieil ormeau décrépit; réponds.

FALSTAFF. Le démon a mis le grappin sans retour sur Bardolphe, et sa figure est la cuisine privée de Lucifer, dans laquelle il ne fait rôtir que des ivrognes. Quant au page, il a un bon ange à ses côtés; mais chez lui, le diable est aussi le plus fort.

LE PRINCE HENRI. Quant à ces dames?

FALSTAFF. L'une d'elles est déjà en enfer, et elle brûle, la pauvre créature! Quant à l'autre,—je lui dois de l'argent; et si elle est damnée, c'est ce que j'ignore.

L'HÔTESSE. Non, assurément.

FALSTAFF. Non, je ne le crois pas; je pense que sur ce chapitre, tu es absoute. Mais il y a un autre reproche à te faire, c'est de laisser chez toi manger de la viande, en contravention à la loi[1]; et je pense que tu rôtiras pour ce fait.

L'HÔTESSE. Tous les aubergistes en font autant. Qu'est-ce qu'un ou deux gigots de mouton dans tout un carême?

LE PRINCE HENRI. Vous, mademoiselle, —

DOROTHÉE. Que dit votre altesse?

FALSTAFF. Son altesse dit des choses contre lesquelles sa chair se révolte. *(On entend frapper à la porte.)*

L'HÔTESSE. Qui est-ce qui frappe si fort? François, va voir ce que c'est.

Entre PETO.

LE PRINCE HENRI. Eh bien, Peto, quelles nouvelles?

PETO. Le roi votre père est à Westminster[2]; vingt courriers rendus de fatigue sont arrivés du Nord; et en venant ici j'ai rencontré une douzaine de capitaines, nu-tête, tout en nage, frappant à toutes les tavernes, et demandant partout sir John Falstaff.

LE PRINCE HENRI. Par le ciel, Poins, je m'en veux de perdre ainsi un temps précieux, alors que, pareil au vent du sud, l'orage de la guerre civile, obscurcissant l'horizon de ses noires vapeurs, commence à éclater sur nos têtes nues et désarmées. Donne-moi mon épée et mon manteau; Falstaff, adieu. *(Le prince Henri, Poins, Peto et Bardolphe s'éloignent.)*

FALSTAFF. Me voilà arrivé au morceau le plus friand de la nuit; et il faut partir sans y toucher. *(On frappe à coups redoublés.)* On frappe encore?

Rentre BARDOLPHE.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien, qu'y a-t-il?

BARDOLPHE. Il faut vous rendre sur-le-champ à la cour; il y a là-bas une douzaine de capitaines qui vous attendent à la porte.

FALSTAFF, *au Page.* Petit, paye les musiciens. — Adieu, notre hôtesse. — Adieu, Dorothée. — Vous voyez, mes enfants, comme on court après les gens de mérite : l'homme inutile peut dormir, pendant que l'homme d'action est réclamé de toutes parts. Adieu, mes enfants. — Si l'on ne me fait pas partir sur-le-champ, je vous reverrai avant mon départ.

DOROTHÉE. Je ne puis parler, — mon cœur est prêt à se briser. Va, mon cher petit Jack, aie bien soin de toi.

FALSTAFF. Adieu, adieu. *(Falstaff, le Page et Bardolphe sortent.)*

L'HÔTESSE. Va, porte-toi bien. Il y a vingt-neuf ans, vienne la récolte des pois, que je te connais; mais je ne crois pas qu'un cœur plus honnête et plus sincère, — Allons, porte-toi bien.

BARDOLPHE, *appelant du bas de l'escalier.* Mademoiselle Bonbec...

L'HÔTESSE. Qu'y a-t-il?

BARDOLPHE. Dites à mademoiselle Bonbec de venir trouver mon maître.

L'HÔTESSE. Oh! courez, Dorothée; courez vite, ma bonne Dorothée. *(Elles sortent.)*

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre du palais.

Entre LE ROI HENRI en robe de chambre, UN PAGE l'accompagne.

LE ROI HENRI. Va chercher les comtes de Surrey et de Warwick; mais avant de venir, dis-leur de lire ces lettres et d'en méditer attentivement le contenu. Dépêche-toi. *(Le Page sort.)*

LE ROI HENRI, *seul.* Combien de milliers de mes plus pauvres sujets dorment en ce moment! O sommeil! aimable sommeil! doux réparateur des forces de la nature, qu'ai-je donc fait pour t'effrayer, que tu ne veux plus fermer mes paupières et plonger mes sens dans l'oubli? Pourquoi, sommeil, vas-tu dormir dans des huttes enfumées, sur d'incommodes grabats, au bourdonnement des insectes nocturnes, plutôt que dans les chambres parfumées des grands, sous les dais somptueux, bercé par les accords d'une délicieuse mélodie? Dieu insensé, pourquoi vas-tu reposer avec le misérable dans des lits infects; et pourquoi, par ton absence, fais-tu de la couche royale un lieu aussi impropre au repos que la boîte d'une horloge ou la cloche du beffroi? Eh quoi! sur la cime élevée et périlleuse d'un mât, tu fermes les yeux du mousse, et tu le berces dans la tempête, au milieu des vents qui mugissent, soulèvent les vagues irritées, et les saisissant par l'humide crinière de leur tête monstrueuse, les suspendent au milieu des nuages avec un vacarme si effroyable qu'il va éveiller la mort elle-même! Peux-tu bien, ô sommeil injuste! peux-tu bien, dans un moment si terrible, donner le repos au mousse trempé des flots, et le refuser à un roi dans le calme de la nuit la plus paisible, et avec tous les moyens dont l'opulence dispose? Eh bien, heureux vulgaire, dors! plus de repos pour la tête qui porte une couronne.

Entrent WARWICK et SURREY.

WARWICK. Salut à votre majesté.

LE ROI HENRI. Quelle heure est-il, milords?

WARWICK. Il est une heure du matin.

LE ROI HENRI. Je vous salue, milords. Avez-vous lu les lettres que je vous ai envoyées?

WARWICK. Oui, sire.

LE ROI HENRI. Vous voyez que la santé de notre royaume est gravement compromise, et que la maladie est près d'attaquer le cœur.

WARWICK. Ce n'est qu'une indisposition comme celles auxquelles le corps humain est sujet; de sages conseils et quelques médicaments suffiront pour rendre à l'état sa vigueur première; l'ardeur de milord Northumberland ne tardera pas à se refroidir.

LE ROI HENRI. Oh! si l'on pouvait lire dans le livre du destin, et voir, à la suite des révolutions des temps, les montagnes s'aplanir, et les continents, fatigués de leur solidité ferme, se fondre dans la mer; d'autres fois, la terrestre ceinture de l'Océan devenue trop large pour les flancs de Neptune; si l'on pouvait voir les jeux bizarres de la destinée, et la fortune remplir de liqueurs diverses la coupe inconstante de la vie, oh! si cela pouvait se voir, le plus heureux jeune homme, en jetant un regard sur la route qui lui reste à parcourir, à l'aspect des périls passés, des chagrins à venir, — fermerait le livre et s'asseoirait attendant la mort. Il y a dix ans à peine que Richard et Northumberland, amis intimes, s'asseyaient à la même table, et deux années plus tard, ils étaient en guerre. Il y a tout au plus huit ans que ce Percy était l'homme le plus avant dans mes affections; il travaillait pour moi comme un frère, et mettait à mes pieds son dévouement et sa vie; que dis-je? il allait même, pour moi, jusqu'à braver Richard en face. Mais qui de vous était là? — *(A Warwick.)* Vous y étiez, je pense, cousin Nevil, quand Richard, les larmes aux yeux, se voyant insolemment traité par Northumberland, lui dit ces paroles pro-

[1] Pour se conformer [illegible] de l'Église [illegible] de manger de la viande pendant le carême, c'est à [illegible] que notre auteur fait allusion.

[2] C'est au palais de Westminster que se tenait la cour.

phétiques aujourd'hui accomplies[1] : « Northumberland, instrument de B[illegible]ke, toi qui lui sers d'échelle pour monter sur mon trône : » — et toutefois Dieu m'est témoin que ce n'était pas là d'abord mon intention : je ne fis que céder à la nécessité qui avait mis le royaume si bas, que la [illegible] et moi nous fûmes contraints de nous embrasser; — « le temps viendra, » continua-t-il, « le temps viendra où la perversité infecte, venue à maturité, se résoudra en corruption. » — Et il continua sur ce ton, prédisant les événements dont nous sommes témoins, et la rupture de notre amitié.

WARWICK. Il y a dans la vie des hommes des choses qui ne sont que la reproduction du passé; l'homme qui les observe attentivement peut prédire, avec la certitude de ne guère se tromper, les événements non éclos renfermés dans le germe qui les recèle, et que l'avenir couve encore. En vertu de cet enchaînement nécessaire des choses, le roi Richard a fort bien pu prédire que l'ambitieux Northumberland, alors traître envers lui, n'en resterait pas là; que de cette semence de trahison naîtrait un arbre vigoureux qui, faute d'autre terrain, prendrait racine à vos dépens.

LE ROI HENRI. Ces choses sont-elles donc des nécessités? Eh bien, acceptons-les comme telles; ces mêmes nécessités nous pressent aujourd'hui. On dit que l'évêque et Northumberland ont une armée de cinquante mille hommes.

WARWICK. Sire, c'est impossible; la rumeur publique, ainsi que la voix de l'écho, double toujours le nombre de ceux qu'on redoute. Que votre majesté veuille bien aller se mettre au lit : sur ma vie, sire, les forces que vous avez déjà envoyées obtiendront une victoire facile. Pour vous rassurer encore davantage, j'ai reçu la nouvelle certaine de la mort de Glendower[2]. Voilà quinze jours que votre majesté est malade, et ces heures enlevées à votre sommeil doivent ajouter à votre indisposition.

LE ROI HENRI. Je suivrai votre conseil. Sitôt que nous serons débarrassés de ces guerres intestines, nous partirons, milords, pour la terre sainte. *(Ils sortent.)*

SCENE II.

Une salle chez le juge de paix Cerveauvide, dans le Glostershire.

Entrent CERVEAUVIDE et SILENCE, suivis de LEMOISI, DELOMBRE, PORREAU, FAIBLOT, LE BOEUF, et de plusieurs Domestiques.

CERVEAUVIDE. Venez, venez, venez : donnez-moi la main, monsieur, donnez-moi la main. Par la sainte croix, vous êtes [illegible]. Et comment se porte mon cher cousin Silence?

SILENCE. Bonjour, mon cher cousin Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Et comment se porte ma cousine, votre camarade de lit? et votre charmante fille, ma blanche filleule Hélène?

SILENCE. Elle est toujours blanche comme un corbeau, cousin Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je suis sûr que mon cousin Guillaume est devenu un savant : il est toujours à Oxford, n'est-ce pas?

SILENCE. Oui, malheureusement pour ma bourse.

CERVEAUVIDE. Vous l'enverrez bientôt, sans doute, aux écoles de droit. J'étais autrefois à celle de Saint-Clément, où je pense qu'on n'a pas oublié l'espiègle Cerveauvide.

SILENCE. [illegible] Cerveauvide le déterminé.

CERVEAUVIDE. [illegible], il n'y avait pas de nom qu'on ne me donnât, et il n'y avait rien que je ne fusse capable de faire, [illegible]. Il y avait moi et le petit John [illegible], et [illegible], et [illegible] William [illegible], de Cotsvold; on ne [illegible] de droit quatre mau[illegible]; nous savions où [illegible] les meilleures à [illegible], John, était [illegible], duc de Norfolk.

SILENCE. [illegible] John qui [illegible] tout à l'heure [illegible]?

CERVEAUVIDE. Le même [illegible] John, précisément le même;

[1] [illegible] Richard II, acte V, scène I.

[2] [illegible] Henri IV. Shakspeare [illegible] Hereford, qui fut mourir [illegible] Henri IV.

je l'ai vu fendre la tête de Skogan[1], à la porte du collége, et il n'était alors qu'un bambin pas plus haut que cela. Le même jour, je me battis derrière le collége de Gray, avec un certain Samson Stockfiche, marchand de fruits. Oh! que d'espiègleries j'ai faites! et de voir aujourd'hui combien de mes vieilles connaissances sont mortes!

SILENCE. Nous les suivrons tous, mon cousin.

CERVEAUVIDE. C'est certain, c'est certain; c'est très-vrai, c'est très-vrai! La mort, comme dit le Psalmiste, est une certitude pour tous; nous devons tous mourir. — Combien s'est vendue une bonne couple de bœufs à la foire de Stamford?

SILENCE. Ma foi, mon cousin, je n'y ai pas été.

CERVEAUVIDE. La mort est une certitude. — Le vieux Double de votre ville vit-il encore?

SILENCE. Il est mort, mon cousin.

CERVEAUVIDE. Mort! — voyez donc! voyez donc! — il tirait si bien de l'arc! — et dire qu'il est mort! — c'était un bien habile tireur. Jean De Gand l'aimait beaucoup, et a parié pour lui de grosses sommes. Mort! il vous aurait mis dans le blanc à deux cent quarante pas, et vous lançait une flèche à deux cent quatre-vingts ou trois cents pas, que ça vous aurait fait plaisir de le voir. — A combien revient maintenant une vingtaine de brebis?

SILENCE. C'est selon comme elles sont : une vingtaine de bonnes brebis peut valoir dix livres sterling.

CERVEAUVIDE. Et le vieux Double est donc mort?

Entre BARDOLPHE.

SILENCE. Voici, je pense, l'un des gens de sir John Falstaff.

BARDOLPHE. Bonjour, honnêtes gentlemen; veuillez me dire, je vous prie, lequel de vous deux est le juge Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je suis Robert Cerveauvide, monsieur, pauvre écuyer de ce comté, et l'un des juges de paix du roi. Que me voulez-vous?

BARDOLPHE. Mon capitaine, monsieur, se recommande à votre souvenir; mon capitaine, sir John Falstaff; un brave gentilhomme, pardieu, et un vaillant officier.

CERVEAUVIDE. Il me fait bien de la grâce, monsieur; je l'ai connu très-fort à l'espadon. Comment va le bon chevalier? Puis-je vous demander comment se porte milady son épouse?

BARDOLPHE. Excusez-moi, monsieur; un militaire n'est jamais mieux loti que lorsqu'il n'a pas de femme.

CERVEAUVIDE. C'est bien dit, monsieur; c'est fort bien dit, ma foi; mieux loti! — c'est excellent; oui, certes, les bonnes locutions sont et furent toujours très-louables. Loti! — cela vient de *loto*; fort bon, excellente locution.

BARDOLPHE. Excusez, monsieur; j'ai entendu dire ce mot-là. Vous appelez cela une locution; morbleu! je ne sais pas ce que c'est qu'une locution; mais je sais, et je suis prêt à le soutenir l'épée à la main, que c'est un mot fort bien placé dans la bouche d'un soldat, et un mot des plus respectables. Loti, c'est-à-dire quand on est ce qui s'appelle loti; — ce qui fait que — on est — on est censé être, — loti; ce qui est une fort bonne chose.

Entre FALSTAFF.

CERVEAUVIDE. C'est très-juste. — Voilà sir John qui arrive. — *(A Falstaff.)* Donnez-moi la main; que votre seigneurie me donne la main. Sur ma parole, vous avez bonne mine, et vous portez bien votre âge. Soyez le bienvenu, mon cher sir John.

FALSTAFF. Je suis charmé de vous voir bien portant, mon cher monsieur Robert Cerveauvide. C'est monsieur Lesur que je vois, je pense?

CERVEAUVIDE. Non, sir John, c'est mon cousin Silence, mon collègue.

FALSTAFF. Mon cher monsieur Silence, vous étiez fait pour être juge de paix.

SILENCE. Votre seigneurie est la bienvenue.

FALSTAFF. Ouf! qu'il fait chaud! Messieurs, m'avez-vous procuré une demi-douzaine d'hommes aptes au service?

CERVEAUVIDE. Oui, certes, voulez-vous vous asseoir? *(Ils prennent des siéges.)*

FALSTAFF. Voyons-les un peu, s'il vous plaît.

[1] Il y eut un John Skogan bouffon d'Édouard IV.

CERVEAUVIDE. Où est le registre? où est le registre? où est le registre? — Voyons, voyons [illegible] bien, bien, bien : c'est cela. — Ralph Lemoisi! qu'ils se présentent dans l'ordre dans lequel je les appellerai : c'est cela, [illegible] — Voyons où est Lemoisi?

LEMOISI. Me voilà, monsieur.

CERVEAUVIDE. Que pensez-vous de celui-là, sir John? un gaillard bien découplé, jeune, robuste et de bonne famille.

FALSTAFF. Tu t'appelles Lemoisi?

LEMOISI. Oui, monsieur.

FALSTAFF. Il est grand temps que l'on t'emploie.

CERVEAUVIDE, *riant*. Ha! ha! ha! c'est excellent, ma foi; ce qui est moisi ne peut attendre longtemps; c'est parfait; à merveille, sir John, à merveille!

FALSTAFF. Pointez-le.

LEMOISI. Il est inutile de me pointer : j'aurais autant aimé qu'on m'eût laissé chez nous : ma vieille maîtresse sera bien embarrassée, n'ayant plus personne pour faire son ouvrage : vous ne devriez pas me pointer : il y en a tant d'autres plus en état que moi de partir!

FALSTAFF. Allons, tais-toi, Lemoisi; tu partiras, Lemoisi; il est temps que l'on t'use.

LEMOISI. Que l'on m'use!

CERVEAUVIDE. Silence, drôle! silence; range-toi : sais-tu où tu es? Passons à un autre, sir John. — Voyons. Simon Delombre.

FALSTAFF. Parbleu, il me servira pour m'abriter du soleil : cela va faire un soldat passablement froid.

CERVEAUVIDE. Où est Delombre?

DELOMBRE. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Delombre, de qui es-tu fils?

DELOMBRE. De ma mère, monsieur.

FALSTAFF. Fils de ta mère! c'est probable : et tu es sans doute l'ombre de ton père; ainsi le fils de la mère n'est que l'ombre du père, qui n'y a pas mis grand'chose du sien. C'est souvent ce qui arrive.

CERVEAUVIDE. Vous convient-il, sir John?

FALSTAFF. Delombre nous servira en été : pointez-le; il nous faut un certain nombre d'ombres pour remplir les cadres[1].

CERVEAUVIDE. Thomas Poireau.

FALSTAFF. Où est-il?

POIREAU. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Tu t'appelles Poireau?

POIREAU. Oui, monsieur.

FALSTAFF. Tu es un peu au bien chétif.

CERVEAUVIDE. Le pointerons-nous, sir John?

FALSTAFF. [illegible] sur son dos, et le tout repose sur deux [illegible] : ne le pointez pas.

CERVEAUVIDE, *riant*. Ha! ha! ha! — comme vous voudrez, comme vous voudrez, sir John, je vous approuve. — François Faiblot!

FAIBLOT. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Quel est ton état, Faiblot?

FAIBLOT. Tailleur pour femmes, monsieur.

CERVEAUVIDE. Le pointerons-nous?

FALSTAFF. [illegible]

FAIBLOT. [illegible], monsieur; vous ne pouvez [illegible].

FALSTAFF. [illegible]

FAIBLOT. [illegible]

FALSTAFF. [illegible] Faiblot.

FAIBLOT. Cela me suffira, monsieur.

FALSTAFF. Je te suis bien obligé, révérend Faiblot. Qui vient après?

CERVEAUVIDE. Pierre Lebœuf.

FALSTAFF. Parbleu, voyons Lebœuf.

LEBOEUF. Me voilà, monsieur.

FALSTAFF. Sur ma parole, voilà un gaillard bien bâti! Allons, pointez-moi Lebœuf jusqu'à ce qu'il en beugle.

LEBOEUF. Oh! mon bon seigneur le capitaine.

FALSTAFF. Comment! tu beugles avant d'être pointé?

LEBOEUF. C'est que, voyez-vous, monsieur, je suis malade.

FALSTAFF. Quelle maladie as-tu?

LEBOEUF. Un maudit rhume, monsieur : un rhume que j'ai attrapé au service du roi en sonnant les cloches le jour de son couronnement, monsieur.

FALSTAFF. Allons, tu iras à la guerre en robe de chambre; nous te guérirons ton rhume; et j'aurai soin que tes amis sonnent les cloches à ta place. — Est-ce tout?

CERVEAUVIDE. Il y en a un de plus que le nombre requis. Il ne vous en faut que quatre. Maintenant, si vous voulez, nous irons dîner.

FALSTAFF. Je boirai volontiers un coup avec vous, mais je ne saurais rester à dîner. En vérité, monsieur Cerveauvide, je suis enchanté d'avoir eu le plaisir de vous voir.

CERVEAUVIDE. Oh! sir John, vous rappelez-vous la nuit que nous avons passée dans le moulin des Prés-Saint-Georges?

FALSTAFF. Ne parlons plus de cela, mon cher monsieur Cerveauvide; ne parlons plus de cela.

CERVEAUVIDE. Ah! nous nous en sommes donné cette nuit-là. Jeanne Clair-de-Lune vit-elle encore?

FALSTAFF. Elle vit, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Elle ne pouvait jamais me quitter.

FALSTAFF. Jamais, jamais : elle disait toujours qu'elle ne pouvait souffrir monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Pardieu, je savais la piquer au vif. Elle était alors fille de joie. Se soutient-elle toujours?

FALSTAFF. Elle est vieille, vieille, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Oh! elle doit être vieille. Il est impossible qu'elle ne soit pas vieille; sans nul doute, elle est vieille; [illegible] du vieux Clair-de-Lune, avant que j'entrasse au collége de Saint-Clément.

SILENCE. Il y a de cela cinquante-cinq ans.

CERVEAUVIDE. Ah! cousin Silence, si vous aviez vu ce que [illegible] nous avons vu! — N'est-il pas vrai, sir John?

FALSTAFF. Nous avons entendu sonner la cloche de minuit, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Oh! c'est bien vrai, cela; par exemple, c'est bien vrai, sir John, on peut le dire. Notre mot de ralliement était : « *Hum! enfants!* » Allons dîner, allons dîner! Oh! [illegible] — Venez, venez.

Falstaff, Cerveauvide et Silence sortent.

LEBOEUF. Monsieur le caporal Bardolphe, rendez-moi service. [illegible] dix schellings que je vous donne. En vérité, j'aimerais autant être pendu que de partir. [illegible] ce qui me concerne, cela me soucie beaucoup; mais j'éprouve de la répugnance à [illegible] avec mes amis; autrement, voyez-vous, cela me serait égal.

BARDOLPHE. [illegible] de côté.

LEMOISI. Et moi aussi, monsieur le caporal capitaine, en [illegible] maîtresse, rendez-moi service. [illegible] plus personne pour faire sa besogne : elle est vieille, et ne peut se servir elle-même : [illegible] schellings.

BARDOLPHE. C'est bien; range-toi de côté.

[illegible] On ne meurt qu'une fois : [illegible]

[illegible]

FALSTAFF. Allons, [illegible] quels hommes allez-vous me [illegible]?

CERVEAUVIDE. Prenez les quatre que vous voudrez.

[1] [illegible]



FALSTAFF. Tu t'appelles Poireau ? — POIREAU. Oui, monsieur. (Acte III, scène II, page 279.)

BARDOLPHE, *bas à Falstaff*. Monsieur, un mot : j'ai trois livres sterling[1] pour libérer Lemoisi et Lebœuf.

FALSTAFF. Va, c'est bien.

CERVEAUVIDE. Voyons, sir John, quels sont les quatre que vous prenez ?

FALSTAFF. Choisissez pour moi.

CERVEAUVIDE. Eh bien donc : Lemoisi, Lebœuf, Faiblot et Delombre.

FALSTAFF. Lemoisi et Lebœuf. — Toi, Lemoisi, reste chez toi jusqu'à ce que tu ne sois plus propre au service ; et toi, Lebœuf, jusqu'à ce que tu sois en état de servir, je ne veux pas de vous autres.

CERVEAUVIDE. Sir John, sir John, vous vous faites tort : ce sont vos plus beaux hommes, et j'ai à cœur de vous procurer ce qu'il y a de mieux.

FALSTAFF. Prétendez-vous, monsieur Cerveauvide, m'apprendre à choisir un homme ? Est-ce que je me soucie, moi, des membres, des forces musculaires, de la stature, de la corpulence et des forces athlétiques d'un homme ? Le cœur avant tout, monsieur Cerveauvide. Par exemple, voilà Poireau, vous voyez sa chétive apparence ; eh bien, il vous chargera et déchargera un mousquet aussi vite qu'un potier d'étain manie son marteau. Il se portera en avant et en arrière plus lestement que celui qui porte et rapporte des brocs de bière. Et cette moitié d'homme, Delombre, voilà l'homme qu'il me faut : il ne présente aucune surface à la balle de l'ennemi ; autant vaudrait viser le tranchant d'un canif ; et dans une retraite, avec quelle célérité jouera des jambes Faiblot, le tailleur pour femmes ! Oh ! donnez-moi les hommes peu étoffés, et faites-moi grâce des hommes à large carrure. — Bardolphe, mets un mousquet entre les mains de Poireau.

BARDOLPHE, *à Poireau, en lui commandant l'exercice*. Fixe ; portez arme ! une, deux, trois, etc., etc.

FALSTAFF. Allons, manie-moi ton mousquet. — Bien ; très-bien ! c'est parfait. Oh ! il n'est rien tel qu'un soldat petit, maigre, vieux, usé, ratatiné. C'est à merveille, Poireau ; tu es un bon garçon ; tiens, voilà six pence pour toi.

CERVEAUVIDE. Il ne sait pas faire usage de son arme, il la manie mal. Je me rappelle qu'à Mile-End-Green, — c'est à l'époque où j'étais au collége de Saint-Clément, je jouais alors le rôle de sir Dagonet dans la pièce d'Arthur[1], — il y avait un petit bonhomme singulièrement agile, qui vous maniait son mousquet comme cela. Il allait, il venait, tournait à droite, tournait à gauche ; *ra ta ta*, faisait-il ; et puis *boum*, faisait-il ; et puis il s'en allait, et puis il revenait encore. Je ne verrai jamais son pareil.

FALSTAFF. Ces gaillards feront parfaitement mon affaire, monsieur Cerveauvide. — Dieu vous garde, monsieur Silence ; je serai bref avec vous. — Portez-vous bien tous deux, messieurs. Je vous remercie ; j'ai encore douze milles à faire ce soir. Bardolphe, donne à ces soldats des uniformes.

CERVEAUVIDE. Sir John, que le ciel vous bénisse, vous fasse prospérer, et nous envoie bientôt la paix ! A votre retour, arrêtez-vous chez moi ; nous renouvellerons notre ancienne connaissance ; peut-être vous accompagnerai-je à la cour.

FALSTAFF. J'en serais charmé, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Allons, j'ai dit. Portez-vous bien.

(*Cerveauvide et Silence sortent.*)

FALSTAFF. Portez-vous bien, messieurs. En avant, Bardolphe ; emmène ces hommes. (*Bardolphe et les Conscrits sortent.*)

FALSTAFF, *seul, continuant*. A mon tour, je mettrai à contribution ces deux juges de paix ; je vois le fond du sac du juge Cerveauvide. Mon Dieu ! combien nous autres vieillards nous avons du penchant pour le mensonge ! Ce squelette de juge n'a cessé de m'entretenir des bons tours de sa

[1] On voit que Bardolphe prend vingt-cinq pour cent de commission ; il a reçu quatre livres sterling, et n'en avoue que trois.

[1] Il s'agit sans doute ici d'une pièce intitulée *la Mort d'Arthur*, qui du temps de Shakspeare jouissait d'une grande popularité, et tirée de l'histoire du roi Arthur, roman alors en vogue.



LE PRINCE HENRI. Le ciel m'en est témoin, de quel froid mortel mon cœur a été saisi! (Acte IV, scène IV, page 287.)

jeunesse, et de ses prouesses dans Turnbull Street[1]; et sur trois de ses paroles, il y avait un mensonge, tribut plus ponctuellement payé à l'auditeur que celui du Grand-Turc. Je me rappelle la figure qu'il faisait au collége de Saint-Clément; il ressemblait à ces bonshommes qu'on s'amuse à tailler après souper avec des pelures de fromage. Quand il était nu, on eût dit un radis fourchu surmonté d'une tête grotesquement sculptée avec la pointe d'un couteau. Il était si chétif, que quelqu'un ayant la vue basse aurait eu de la peine à distinguer ses formes : c'était véritablement le spectre de la famine, ce qui ne l'empêchait pas d'être lascif comme un singe : les catins ne l'appelaient pas autrement que *Mandragore*. Il était toujours d'une lieue en arrière de la mode : il chantait à ses nymphes les chansons qu'il entendait siffler aux charretiers, et il les donnait comme étant de sa composition. Et voilà cette latte d'arlequin[2] devenue écuyer[3]; il parle de Jean De Gand aussi familièrement que s'il avait été son ami intime, et pourtant je jurerais qu'il ne l'a jamais vu qu'une fois dans la cour des Carrousels[4]; et encore, ce jour là, il fut tellement foulé par les gardes, qu'il en eut la tête toute meurtrie. Je le vis, et le fis remarquer à Jean De Gand, comme phénomène de maigreur, car on aurait pu le mettre, lui et tout son équipement, dans une peau d'anguille. La gaîne d'un hautbois eût été pour lui un palais, une cour; et maintenant il a des terres et des bestiaux. Allons! je veux faire sa connaissance si je reviens, et il faudra que je joue de malheur, si je ne fais de lui ma pierre philosophale[5]. Si le jeune goujon est la proie du vieux brochet, je ne vois pas pourquoi, selon les lois de la nature, je ne donnerais pas un coup de dent à celui-ci. Qui vivra verra, et voilà. (*Il sort.*)

[1] Rue de Londres, dans le quartier de Clerkenwell.

[2] [illegible] représentant [illegible].

[3] *Esquire*, titre donné [illegible].

[4] *Tilt-yard*, cour [illegible].

[5] C'est-à-dire une source intarissable de richesses.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt dans l'Yorkshire.

Arrivent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, MOWBRAY, HASTINGS et autres.

L'ARCHEVÊQUE. Comment nommez-vous cette forêt?

HASTINGS. C'est la forêt de Galtree, milord.

L'ARCHEVÊQUE. Arrêtons-nous ici, milords. Qu'on envoie des éclaireurs en avant pour reconnaître la force de l'ennemi.

HASTINGS. Nous en avons déjà envoyé.

L'ARCHEVÊQUE. C'est fort bien fait. Mes amis, mes collègues dans cette grande entreprise, vous saurez que j'ai reçu de Northumberland des lettres de fraîche date; leur teneur est froide, et en voici la substance : il aurait désiré venir ici en personne à la tête d'un corps nombreux et digne de son rang; mais il n'a pu réussir à faire cette levée. Sur quoi, il s'est retiré en Écosse, pour y laisser croître et mûrir sa fortune; il termine en faisant des vœux fervents pour que nos efforts triomphent des hasards et des forces redoutables de nos adversaires.

MOWBRAY. Ainsi, voilà les espérances que nous fondions sur lui tombées à terre et brisées en morceaux.

Arrive UN MESSAGER.

HASTINGS. Eh bien! quelles nouvelles?

LE MESSAGER. A l'ouest de cette forêt, à un mille d'ici, l'ennemi s'avance en bon ordre. A en juger par l'étendue de terrain qu'il couvre, j'estime que leur nombre s'élève à peu près à trente mille.

MOWBRAY. C'est justement le nombre que nous leur avions supposé; marchons, et allons nous mesurer avec eux dans la plaine.

Arrive WESTMORELAND.

L'ARCHEVÊQUE. Quel est ce chef armé de toutes pièces qui s'avance vers nous?

MOWBRAY. C'est, je pense, milord de Westmoreland.

WESTMORELAND. Recevez les vœux et le bienveillant salut de notre général, le prince Jean, duc de Lancastre.

L'ARCHEVÊQUE. Parlez sans crainte, milord de Westmoreland : quel motif vous amène?

WESTMORELAND. C'est à votre éminence, milord, que s'adresse principalement mon message. Si la rébellion se montrait telle qu'elle est, au milieu d'une foule abjecte et vile, précédée d'une jeunesse violente et sanguinaire, escortée par la fureur, soutenue par des enfants en guenilles; — si, dis-je, l'abominable anarchie se présentait sous ses traits véritables, on ne vous verrait pas, vous, pieux prélat, et tous ces nobles lords, décorer ici de vos honneurs et de votre présence l'aspect hideux de l'ignoble et sanguinaire insurrection. Vous, lord archevêque, — dont le siége s'appuie sur la paix publique, vous dont la paix a de sa main d'argent touché la barbe vénérable; vous dont la science et l'instruction sont filles de la paix, dont les blancs vêtements, symbole d'innocence, figurent la colombe et un divin esprit de paix, — pourquoi cette transformation opérée en vous? — pourquoi votre parole pacifique, si pleine d'onction, a-t-elle fait place à la voix rude et bruyante de la guerre? Pourquoi avez-vous échangé vos livres contre un glaive, votre encre contre du sang, votre plume contre une lance, et votre voix pieuse contre la trompette guerrière?

L'ARCHEVÊQUE. Vous me demandez pourquoi j'agis ainsi? — En peu de mots, le voici : — Nous sommes tous malades; nos excès et nos dissipations nous ont donné une fièvre brûlante qui nécessite une perte de sang. Atteint de cette maladie, Richard, notre dernier roi, en est mort. Mais, mon très-noble lord Westmoreland, je ne prends pas ici le rôle de médecin; je ne viens pas non plus, en ennemi de la paix, me mêler dans les rangs des guerriers. Si je me montre temporairement sous un aspect martial, c'est pour guérir les âmes malades que le bonheur fatigue, et afin de purger les obstructions qui commencent à intercepter dans nos veines le mouvement de la vie. Je vais m'expliquer plus clairement. J'ai pesé dans une balance impartiale les maux que peuvent faire nos armes et les maux que nous endurons, et j'ai trouvé que nos griefs l'emportaient sur nos torts. Nous voyons dans quelle direction le torrent coule, et, arrachés à notre sphère paisible, nous sommes contraints de suivre son cours. Nous avons rédigé, article par article, l'exposé de nos griefs, et quand il le faudra, [illegible] Quand nous sommes lésés, et que nous voulons articuler nos plaintes, tout accès nous est refusé auprès de [illegible]

[illegible]

L'ARCHEVÊQUE. Mon grief public, c'est l'intérêt de mes frères en Dieu, l'intérêt de l'État. Mon grief particulier, ce [illegible]

[illegible]

MOWBRAY. [illegible]

WESTMORELAND. Milord Mowbray, [illegible]
Quant à vous personnellement, il me semble que ni le roi ni les circonstances ne vous ont donné le plus léger motif de plainte. N'avez-vous pas été réintégré dans toutes les seigneuries du duc de Norfolk, votre noble et illustre père?

MOWBRAY. Qu'avait donc perdu mon père dans son honneur, qui eût besoin de renaître en moi? Le roi, qui l'aimait, cédant à une raison d'état, fut obligé de le bannir; Henri Bolingbroke et lui étaient en présence, tous deux montés sur leurs coursiers hennissants qui n'attendaient plus que l'éperon; la lance en arrêt, la visière baissée, se lançant l'un à l'autre des regards de flamme, à travers l'acier; la trompette bruyante leur avait donné le signal, aucun obstacle ne pouvait plus s'interposer entre mon père et la poitrine de Bolingbroke; ce fut alors que le roi jeta son sceptre à terre, et par cet acte consomma sa propre chute et la chute de tous ceux que Bolingbroke a fait périr par le glaive ou sous la hache de la loi.

WESTMORELAND. Vous êtes dans l'erreur, lord Mowbray. Le comte d'Hereford était réputé alors le plus vaillant gentilhomme de toute l'Angleterre. Qui sait lequel des deux la fortune aurait favorisé? Mais lors même que votre père serait sorti vainqueur, il n'aurait point quitté Coventry vivant, car les malédictions unanimes du pays le poursuivaient; ses vœux et son amour entouraient Hereford, qui était chéri, adoré, idolâtré plus que le roi lui-même. Mais ceci n'a aucun rapport avec le sujet qui m'amène. Je viens de la part du prince, notre général, pour connaître vos griefs, pour vous dire de la part de son altesse, qu'il est prêt à vous entendre, à faire droit à vos demandes en tout ce qu'elles auront de juste, et à effacer tout souvenir de votre inimitié.

MOWBRAY. Il nous fait ces offres; mais il nous a forcés à l'y contraindre; c'est la politique, non l'affection, qui les lui inspire.

WESTMORELAND. C'est trop de présomption que de le croire. Cette offre est fille de la clémence et non de la crainte. Vous pouvez voir d'ici notre armée, et je vous l'atteste sur l'honneur, sa confiance en elle-même est trop grande pour qu'elle puisse être accessible à une pensée de crainte. Nos rangs comptent plus de noms illustres que les vôtres, nos hommes sont plus exercés au maniement des armes; nos glaives sont aussi bons, notre cause est meilleure : avec cela, est il raisonnable de croire que nous vous soyons inférieurs en courage! Ne dites donc pas que nos offres sont forcées.

MOWBRAY. Si l'on m'en croit, nous n'accepterons aucun arrangement.

WESTMORELAND. Cela ne prouve que l'énormité de votre offense; une blessure incurable n'admet point de remède.

HASTINGS. Le prince Jean a-t-il reçu de son père de pleins pouvoirs pour débattre et arrêter les conditions qui seront faites entre nous?

WESTMORELAND. Vous en avez pour garant le nom du général; je m'étonne que vous me fassiez une question aussi futile.

L'ARCHEVÊQUE. Prenez donc ce papier, milord Westmoreland; il contient nos griefs généraux. Qu'il soit remédié à chacun des abus ici mentionnés, que tous les membres de notre confédération, tant ici qu'ailleurs, que tous ceux qui ont pris part à cette entreprise soient absous par un pardon en bonne et due forme, ainsi que par l'exécution immédiate de nos volontés, en ce qui concerne nous et les intérêts que nous défendons, — aussitôt, nous rentrerons dans les limites de l'obéissance, et nous déposerons les armes à la voix de la paix.

WESTMORELAND. Je mettrai ce document sous les yeux du général. Permettez, milord, que nous nous abouchions en présence des deux armées; là, s'il plaît au ciel, nous terminerons par la paix nos différends, ou nous en appellerons au glaive pour trancher la question.

L'ARCHEVÊQUE. Milord, nous y consentons. (*Westmoreland s'éloigne.*)

MOWBRAY, *portant la main sur son cœur*. Il y a quelque chose qui me dit que nous ne pouvons faire la paix à des conditions stables.

HASTINGS. Soyez tranquille à cet égard : si nous pouvons faire la paix dans les termes larges et absolus que nos conditions prescrivent, elle sera aussi solide que le roc.

MOWBRAY. Oui, mais nous serons regardés de si mauvais

œil par le roi, que le prétexte le plus léger et le moins fondé, le motif le plus mince et le plus futile, lui remettra en mémoire notre conduite actuelle. Eussions-nous pour le roi un dévouement de martyr, nous serons vannés avec tant de rigueur, que même notre froment semblera aussi léger que la paille, et qu'il ne sera fait aucune différence entre le bien et le mal.

L'ARCHEVÊQUE. Non, non, milord. Songez que le roi est fatigué de toutes ces récriminations insignifiantes; il a reconnu par expérience que vouloir éteindre un soupçon par la mort d'un homme, c'est en faire surgir deux dans la personne de ses héritiers. Il passera donc l'éponge sur ses tablettes, et ne conservera plus aucun vestige de ce qui pourrait lui rappeler le souvenir de ses pertes passées : car il sait fort bien qu'il ne peut purger complétement le royaume de ce qui lui porte ombrage. Ses ennemis sont tellement confondus avec ses amis, qu'en cherchant à déraciner un ennemi, il s'expose à perdre un ami. Ce pays ressemble à une femme qui à force d'injures provoque la fureur de son époux ; au moment où il va pour la frapper, elle lui présente son enfant, et arrête le châtiment qu'allait exécuter sur elle son bras déjà levé.

HASTINGS. Ajoutez que le roi a usé toutes ses verges sur les derniers délinquants, en sorte qu'aujourd'hui sa colère manque d'instruments, et que sa puissance, pareille à un lion sans griffes, peut menacer, mais ne saurait nuire.

L'ARCHEVÊQUE. C'est vrai; soyez donc assuré, mon cher maréchal, que si aujourd'hui nous faisons bien nos conditions, notre paix sera semblable à un membre remis, que sa fracture n'a rendu que plus fort.

MOWBRAY. Allons, soit. Voici milord de Westmoreland qui est de retour.

Revient WESTMORELAND.

WESTMORELAND. Le prince est à deux pas d'ici. Votre seigneurie veut-elle s'aboucher avec sa grâce, dans l'espace intermédiaire qui sépare les deux armées?

MOWBRAY. Monseigneur d'York, au nom du ciel, allez-y le premier.

L'ARCHEVÊQUE. Précédez-moi, et saluez le prince. Milord, nous vous suivons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Entrent, d'un côté, MOWBRAY, L'ARCHEVÊQUE, HASTINGS et autres Lords; de l'autre LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND, des Officiers et la Suite du prince.

LE PRINCE JEAN. Soyez le bienvenu, mon cousin Mowbray; — salut, mon cher lord archevêque. — Salut aussi à vous, lord Hastings. — Salut à tous. — Monseigneur d'York, vous étiez beaucoup mieux à votre place lorsque votre troupeau, assemblé au son des cloches, faisait cercle autour de vous pour entendre votre éminence expliquer les saintes Écritures, que vous ne l'êtes aujourd'hui, armé de pied en cap, animant au son du tambour une bande de rebelles, substituant l'épée à la parole, la mort à la vie. L'homme qui possède les affections d'un monarque et s'épanouit au soleil de sa faveur, s'il abuse de la confiance de son roi, quels maux incalculables ne causera-t-il pas, sous le manteau de l'autorité suprême? Il en est de même de vous, lord archevêque. Qui ne sait combien vous étiez avant dans les bonnes grâces de Dieu? Pour nous, vous étiez l'orateur[1] de son parlement, l'organe du Seigneur lui-même, l'intermédiaire entre la sainteté du ciel et nos grossières intelligences. Se peut-il que vous abusiez de l'autorité de votre ministère? que vous employiez la faveur et la grâce du ciel, comme un perfide favori le nom de son prince, à des actes déshonorants? Sous prétexte de servir la cause de Dieu, vous avez soulevé les sujets de son représentant sur la terre, et vous les avez ameutés ici contre la paix du ciel et contre lui.

L'ARCHEVÊQUE. Milord de Lancastre, je ne me suis point armé contre votre père; mais, comme je l'ai dit à milord de Westmoreland, les malheurs des temps nous obligent malgré nous à recourir à ces démonstrations violentes, dans l'intérêt de notre sûreté. J'ai envoyé à votre altesse l'exposé détaillé de nos griefs : c'est parce qu'à la cour nos représentations ont été rejetées avec mépris qu'est née cette hydre de la guerre : il dépend de vous d'assoupir son courroux menaçant en faisant droit à nos justes et légitimes demandes : et vous verrez à l'instant notre obéissante loyauté, guérie de sa fureur insensée, s'incliner humblement devant la majesté suprême.

MOWBRAY. Sinon, nous sommes prêts à tenter la fortune et à nous faire tuer tous jusqu'au dernier.

HASTINGS. Et quand nous devrions succomber dans notre entreprise, d'autres nous succéderont; s'ils échouent à leur tour, ils auront des successeurs; ainsi se perpétuera la résistance : les pères la transmettront à leurs enfants, tant que l'Angleterre verra sur son territoire se succéder les générations.

LE PRINCE JEAN. Vous avez la vue trop courte, Hastings, pour sonder les profondeurs de l'avenir.

WESTMORELAND. Votre grâce voudrait-elle leur répondre directement, et leur dire ce que vous pensez de leurs propositions?

LE PRINCE JEAN. Je les trouve convenables, et je les approuve dans tout leur contenu; je jure ici, par l'honneur de mon sang, que les intentions de mon père ont été méconnues, et que parmi les hommes qui l'entourent, il en est qui ont donné à ses volontés et à son autorité une extension erronée. Milords, ces griefs seront redressés sans délais, je vous en donne l'assurance formelle. Si vous le trouvez bon, vous renverrez vos troupes dans leurs comtés respectifs, et nous congédierons les nôtres. Ici, à la vue des deux armées, buvons amicalement ensemble, et embrassons-nous, afin que tous ces témoins oculaires emportent chez eux l'assurance de notre réconciliation complète.

L'ARCHEVÊQUE. J'ai votre parole de prince pour le redressement de nos griefs?

LE PRINCE JEAN. Je vous la donne, et je la tiendrai fidèlement; sur quoi, je bois à votre éminence. (*On apporte une coupe; il la prend et la vide.*)

HASTINGS, *à un Officier*. Capitaine, allez annoncer à notre armée la conclusion de la paix; que les troupes soient payées et licenciées : je sais qu'elles n'en seront pas fâchées. Allez, capitaine. (*L'Officier s'éloigne.*)

L'ARCHEVÊQUE, *prenant une coupe*. A vous, mon noble lord de Westmoreland.

WESTMORELAND. Je fais raison à votre éminence; si vous saviez toutes les peines que j'ai prises pour amener cette paix, vous boiriez à moi de bon cœur : mais mon amitié pour vous se manifestera bientôt d'une manière plus patente.

L'ARCHEVÊQUE. Je n'en doute pas.

WESTMORELAND. J'en suis charmé. A votre santé, mon cher cousin Mowbray.

MOWBRAY. Vous me souhaitez de la santé on ne peut plus à propos; car je viens de me sentir tout à coup un certain malaise.

L'ARCHEVÊQUE. A la veille d'un malheur, on est habituellement gai; mais la tristesse est le présage de quelque événement heureux.

WESTMORELAND, *à Mowbray*. Réjouissez-vous donc, mon cousin; car la douleur soudaine qui vous a saisi doit vous faire dire : Quelque chose d'heureux m'arrivera demain.

L'ARCHEVÊQUE. Croyez-moi, je ne me suis jamais senti plus allègre.

MOWBRAY. C'est mauvais signe, d'après la règle posée par vous-même. (*On entend dans le lointain des acclamations parties de l'armée des rebelles.*)

LE PRINCE JEAN. La nouvelle de la paix est annoncée ; entendez-vous leurs acclamations?

MOWBRAY. Cela eût été doux à entendre après la victoire.

L'ARCHEVÊQUE. C'est une victoire aussi que la paix; les deux partis sont noblement vaincus, sans que l'un d'eux soit [illegible] à l'autre.

LE PRINCE JEAN, *à Westmoreland*. Allez, milord, qu'on licencie également notre armée. (*Westmoreland s'éloigne.*)

LE PRINCE JEAN, *continuant, à l'Archevêque*. Si vous le voulez bien, milord, vos troupes défileront devant nous, afin que nous voyions à quels hommes nous avions affaire.

L'ARCHEVÊQUE. Lord Hastings, allez, et avant qu'on les renvoie, que nos troupes défilent devant nous. (*Hastings s'éloigne.*)

[1] En Angleterre le président de la chambre des communes s'appelle l'orateur, *Speaker*.

LE PRINCE JEAN. J'espère, milord, que ce soir nous coucherons sous le même toit.

Revient WESTMORELAND.

LE PRINCE JEAN, *continuant*. Eh bien ! mon cousin, pourquoi notre armée reste-t-elle immobile ?

WESTMORELAND. Les chefs ayant reçu de vous l'ordre de rester, ne veulent pas partir qu'ils ne vous aient entendu vous-même.

LE PRINCE JEAN. Ils connaissent leur devoir.

Revient HASTINGS.

HASTINGS, *à l'Archevêque*. Milord, notre armée est déjà dispersée. Comme de jeunes taureaux détachés du joug, nos soldats se dirigent à l'est, à l'ouest, au nord, au sud : on dirait des écoliers qui, au sortir des classes, se hâtent de retourner chez eux, ou de se rendre au lieu des récréations.

WESTMORELAND. Bonne nouvelle, milord Hastings! Pour votre peine, je vous arrête comme coupable de haute trahison, — ainsi que vous, milord archevêque, — et vous, lord Mowbray ; — je vous arrête comme coupables au premier chef.

MOWBRAY. Ce procédé est-il juste et honorable?

WESTMORELAND. Votre confédération l'est-elle ?

L'ARCHEVÊQUE. Est-ce ainsi que vous tenez votre parole?

LE PRINCE JEAN. Je ne vous en ai donné aucune. Je vous ai promis le redressement des abus dont vous vous êtes plaints ; et, sur mon honneur, je remplirai cette promesse avec une religieuse sollicitude. Mais pour vous, rebelles, — attendez-vous à subir le châtiment dû à la rébellion et à des actes tels que les vôtres. Vous avez imprudemment levé des troupes, les avez sottement amenées ici et licenciées plus sottement encore. — Qu'on batte le tambour, et qu'on se mette à la poursuite des bandes dispersées ; le ciel aujourd'hui nous a fait triompher sans combattre. Qu'on donne une garde à ces traîtres qu'attend l'échafaud, digne lit de mort où doit s'exhaler leur dernier souffle. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de la forêt.

Bruit de trompettes, escarmouches. FALSTAFF et COLEVILLE se rencontrent.

FALSTAFF. Quel est votre nom, monsieur? votre titre? de quel endroit êtes-vous ?

COLEVILLE. Monsieur, je suis chevalier ; mon nom est Coleville de la Vallée.

FALSTAFF. Ainsi, Coleville est votre nom, chevalier votre titre, et la Vallée votre demeure. Le nom de Coleville vous restera ; traître sera votre titre, et un cachot votre demeure, — demeure située au-dessous du niveau du sol ; si bien que vous serez toujours Coleville de la Vallée.

COLEVILLE. N'êtes-vous pas sir John Falstaff ?

FALSTAFF. Je suis un homme qui le vaut bien, monsieur, quel que je puisse être. Votre intention est-elle de vous rendre, ou faudra-t-il que je sue pour vous y forcer ? Si vous prenez ce dernier parti, autant de gouttes que je suerai, autant de larmes seront versées par vos amis, et ils pleureront votre mort. Tremblez donc, et livrez-vous à ma merci.

COLEVILLE. Je crois que vous êtes sir John Falstaff, et dans cette pensée, je me rends.

FALSTAFF. [illegible] me reconnaît à mon ventre ; c'est un [illegible] qui partout où je vais proclame mon nom. Si j'avais un ventre ordinaire, je serais le gaillard le plus actif de l'Europe ; mais mon ventre, oh ! mon ventre fait mon malheur. — Voici notre général.

Arrivent LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND et autres.

LE PRINCE JEAN. La chaleur du commandement est passée ; ne poursuivez pas plus loin les fuyards. — Cousin Westmoreland, rappelez les troupes. (*Westmoreland s'éloigne.*)

LE PRINCE JEAN, *continuant*. Eh bien ! Falstaff, où avez-vous été tout ce temps ? Quand tout est fini, vous arrivez. Sur ma vie, ces lenteurs pourront bien quelque jour [illegible] votre poids.

FALSTAFF. Je serais fâché, milord, qu'il en fût autrement. Je ne savais pas que le mécontentement et les reproches dussent être le salaire du courage. Me prenez-vous pour une hirondelle, une flèche ou une balle de mousquet? exigez-vous que, vieux et pesant comme je suis, je vole aussi vite que la pensée? J'ai mis à me rendre ici toute la célérité humainement possible; j'ai éreinté cent quatre vingt et quelques chevaux; et en ce moment même, tout harassé que je suis par mon voyage, je viens, par un acte de valeur pure, immaculée, de faire prisonnier sir John Coleville de la Vallée, un chevalier redoutable, un ennemi vaillant, s'il en fut. Mais quoi! il m'a vu, et s'est rendu; si bien que je puis dire avec le célèbre Romain au nez crochu [1] : — Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

LE PRINCE JEAN. Vous le devez à sa courtoisie plus qu'à votre valeur.

FALSTAFF. Je ne sais pas ; mais le voilà, et je vous le présente ; et je demande à votre altesse que cette action soit consignée parmi les autres faits illustres de cette journée ; sinon je ferai tout exprès composer une ballade, en tête de laquelle on me verra figurer avec Coleville me baisant les pieds En me forçant à prendre ce parti, si vous ne paraissez tous auprès de moi comme des pièces de deux pence dorées, et si, dans une brillante auréole de gloire, je ne vous éclipse tous comme la pleine lune éclipse les étoiles qui, comparées à elle, n'ont l'air que de têtes d'épingles, — ne croyez pas à la parole d'un chevalier. Que justice me soit donc rendue, et que le mérite monte en grade.

LE PRINCE JEAN. Le tien est trop lourd pour monter.

FALSTAFF. Eh bien! qu'il brille.

LE PRINCE JEAN. Il est trop épais pour briller.

FALSTAFF. N'importe ; qu'il en résulte quelque chose qui me soit favorable, et ce quelque chose, appelez-le comme vous voudrez.

LE PRINCE JEAN. Tu t'appelles Coleville?

COLEVILLE. Oui, milord.

LE PRINCE JEAN. Tu es un fameux rebelle, Coleville.

FALSTAFF. Et c'est un sujet fameusement loyal qui l'a pris.

COLEVILLE. Je ne suis, milord, que ce que sont bien d'autres qui valent mieux que moi, et qui m'ont conduit dans la position où je me trouve. S'ils avaient voulu suivre mes conseils, vous auriez payé plus cher votre victoire.

FALSTAFF. J'ignore s'ils ont vendu cher leur vie, ou s'ils en ont fait bon marché; mais toi, tu t'es généreusement donné à moi, et c'est un cadeau dont je te remercie.

Revient WESTMORELAND.

LE PRINCE JEAN. Eh bien! a-t-on cessé la poursuite?

WESTMORELAND. On a sonné la retraite et arrêté le carnage.

LE PRINCE JEAN. Envoyez Coleville rejoindre à York ses complices, pour y être exécuté sur-le-champ. — Blunt, emmenez-le, et veillez sur sa personne. (*On emmène Coleville.*)

LE PRINCE JEAN, *continuant*. Maintenant, milords, hâtons-nous de partir pour la cour. On m'apprend que le roi est dangereusement malade; que la nouvelle de notre victoire nous précède auprès de sa majesté, et ranime ses forces défaillantes. — *A Westmoreland.* C'est vous, mon cousin, qui lui en porterez le message; nous vous suivrons à petites journées.

FALSTAFF. Milord, je vous demande la permission de m'en retourner par le Glostershire; quand vous serez à la cour, que votre rapport, je vous prie, me soit favorable.

LE PRINCE JEAN. Adieu, Falstaff; en ma qualité officielle, je parlerai de toi mieux que tu ne mérites. (*Tous s'éloignent, à l'exception de Falstaff.*)

FALSTAFF, *seul*. Je te souhaiterais seulement de l'esprit; cela vaudrait mieux que ta principauté. En vérité, ce glacial jeune homme ne m'aime point; il n'y a pas moyen de le faire rire : — mais cela ne m'étonne pas, il ne boit pas de vin. — Jamais aucun de ces jeunes gens sages n'est venu à bien; car à force de ne boire que de l'eau et de faire maigre, leur sang se refroidit, et ils ont les pâles couleurs. Et puis, quand ils se marient, ils épousent des catins. Ce sont en général des sots et des lâches, comme quelques-uns d'entre nous le seraient sans les excitatifs. Le bon vin d'Espagne produit un double effet sur moi. Il me monte au cerveau, où il dissipe toutes les sottes, stupides et grossières

[1] Jules César.

vapeurs qui l'environnent : il rend la conception vive, rapide, donne des idées brillantes, délicieuses, qui, reproduites par l'organe de la langue, produisent d'excellentes saillies. La seconde propriété de cet excellent vin est de réchauffer le sang qui, auparavant, stagnant et glacé, laissait le foie blanc et pâle, ce qui est un signe de pusillanimité et de couardise ; mais le vin d'Espagne l'échauffe et le fait énergiquement réagir de l'intérieur aux extrémités. Il illumine la face, qui, pareille à un phare, donne à tous les sujets de ce petit royaume, l'homme, le signal de s'armer. Alors tous les esprits vitaux, toutes les facultés intérieures se rassemblent autour de leur général, le cœur, qui, fier de leur commander, ne recule devant aucun acte courageux ; et ce courage est l'œuvre du vin d'Espagne. Aussi, sans lui, la science des armées n'est rien, car c'est lui qui la met en action. L'instruction n'est qu'un monceau d'or gardé par un démon[1], jusqu'à ce que le vin l'exploite et le mette en valeur. De là vient que le prince Henri est vaillant : car le sang-froid qu'il avait naturellement hérité de son père, il l'a, comme un terrain maigre, infécond, stérile, fumé, cultivé, fécondé à force de l'abreuver d'excellent vin ; si bien qu'il est devenu chaleureux et brave. Si j'avais mille fils, le premier principe que je leur inculquerais serait de renoncer aux boissons légères, et de s'adonner au bon vin.

Arrive BARDOLPHE.

FALSTAFF, *continuant*. Eh bien, Bardolphe !

BARDOLPHE. Toute l'armée est licenciée et partie.

FALSTAFF. Qu'elle parte. Je vais passer par le Glostershire, et là faire une visite à monsieur Robert Cerveauvide, écuyer. Je le tiens déjà comme une cire molle entre l'index et le pouce, et le moment n'est pas loin où je lui imprimerai mon cachet. — Partons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Westminster. — Une chambre du palais.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, LE PRINCE HOMPHROY, WARWICK et autres Lords.

LE ROI HENRI. Maintenant, milords, si le ciel accorde une heureuse issue au sanglant débat qui se vide à nos portes, nous conduirons notre jeunesse sur de plus glorieux champs de bataille, et nous ne tirerons plus du fourreau que des glaives sanctifiés. Notre flotte est prête, nos troupes rassemblées ; nos lieutenants chargés de gouverner en notre absence sont choisis ; en un mot, tout prospère au gré de nos désirs : il ne nous manque qu'un peu de santé et de forces, et nous attendons que les rebelles, maintenant sur pied, viennent se replacer sous le joug de notre gouvernement.

WARWICK. Nous ne doutons pas que cette double satisfaction ne soit bientôt donnée à votre majesté.

LE ROI HENRI. Homphroy de Gloster, mon fils, où est le prince votre frère ?

LE PRINCE HOMPHROY. Je pense, sire, qu'il est allé chasser à Windsor.

LE ROI HENRI. Qui sont donc ceux qui l'accompagnent ?

LE PRINCE HOMPHROY. Je l'ignore, sire.

LE ROI HENRI. Son frère, Thomas de Clarence, n'est-il pas avec lui ?

LE PRINCE HOMPHROY. Non, sire, il est ici présent.

CLARENCE. Que me veut mon seigneur et père ?

LE ROI HENRI. Il ne te veut que du bien, Thomas de Clarence. Par quel hasard n'es-tu pas avec le prince ton frère ? Il t'aime, Thomas, et tu le négliges. Tu occupes dans ses affections une plus large place que tes autres frères ; conserve-la, mon enfant, et quand je serai mort, tu pourras noblement entre eux et lui interposer ta médiation. Ne le néglige donc pas, ne laisse point s'émousser son affection pour toi, et ne la perds pas par une froideur ou une indifférence [illegible]. Car il est affable et bon quand on lui témoigne de la déférence et du respect ; il a des larmes pour le malheur, et une main toujours prête à s'ouvrir pour répandre des bienfaits. Mais quand on l'irrite, il est dur comme le roc, [illegible]

changeant que l'hiver, aussi brusque que ces bouffées de vent produites le matin par l'action du soleil sur les vapeurs congelées[1]. Il faut donc bien étudier son caractère. Quand tu le verras disposé à la gaîté, blâme respectueusement ses fautes ; mais quand il est de mauvaise humeur, donne-lui carrière, jusqu'à ce que ses passions, comme une baleine amenée sur la rive, aient consumé leur vigueur en impuissants efforts. Retiens cette leçon, Thomas, et tes amis trouveront en toi un bouclier, tes frères un cercle d'or qui maintiendra solides les parois du vase commun dépositaire de leur sang ; si bien que, la jeunesse dût-elle y mêler le venin de ses tentations, la liqueur ne s'échappera pas, quand son action serait aussi énergique que celle de l'aconit[2], aussi impétueuse que la poudre.

CLARENCE. Je l'étudierai avec une affectueuse sollicitude.

LE ROI HENRI. Pourquoi n'es-tu pas allé avec lui à Windsor ?

CLARENCE. Il n'y est pas aujourd'hui : il dîne à Londres.

LE ROI HENRI. Quelle est sa société ? Pourrais-tu me le dire ?

CLARENCE. Il est avec Poins et ses autres compagnons habituels.

LE ROI HENRI. Le sol le plus fertile est le plus exposé aux mauvaises herbes ; et il en est couvert, lui, la noble image de ma jeunesse ; aussi mes douloureuses prévisions s'étendent par delà l'heure de ma mort. Le cœur me saigne quand je me représente, par la pensée, les jours d'égarement, les temps de corruption dont vous serez témoin quand je dormirai avec mes ancêtres. Car lorsque sa licence audacieuse n'aura plus de frein, lorsque la passion et l'ardeur du sang seront ses seuls conseillers, quand l'immoralité et le pouvoir se trouveront réunis, oh ! de quel vol rapide ses appétits l'emporteront vers le danger et vers sa ruine !

WARWICK. Mon gracieux souverain, vos appréhensions vont trop loin. Le prince n'a d'autre but que d'étudier ses compagnons comme on étudie une langue étrangère. Pour en obtenir une connaissance complète, il est indispensable d'apprendre et de retenir jusqu'aux termes les plus immodestes, et cela dans le seul but de les éviter. De même il viendra un temps où le prince rejettera loin de lui ses compagnons comme il rejetterait des termes grossiers ; et utilisant les désordres du passé, le souvenir de ces hommes lui servira de point de comparaison pour apprécier la conduite et la moralité des autres.

LE ROI HENRI. Il est rare que l'abeille dépose son miel dans un réceptacle impur. Qui vient ? Westmoreland ?

Entre WESTMORELAND.

WESTMORELAND. Salut à mon souverain, et que pour lui d'autres bonheurs s'ajoutent à celui que je viens lui annoncer ! Le prince Jean, votre fils, baise les mains de votre majesté. Mowbray, l'archevêque Scroop, Hastings, ont été livrés aux rigueurs de la loi ; en ce moment, pas un glaive rebelle qui ne soit rentré dans le fourreau, et partout est arboré l'olivier de la paix. Votre majesté pourra lire à loisir les détails de cet événement. (*Il lui remet un papier.*)

LE ROI HENRI. O Westmoreland ! tu es l'oiseau du printemps, qui, jusqu'au sein de l'hiver, reviens annoncer le jour. Mais voici encore d'autres nouvelles.

Entre HARCOURT.

HARCOURT. Que le ciel préserve d'ennemis votre majesté ! et s'ils s'élèvent contre vous, puissent-ils tomber comme ceux dont je viens vous apporter des nouvelles ! Le comte de Northumberland et lord Bardolphe, à la tête d'une nombreuse armée d'Anglais et d'Écossais, ont été mis en déroute complète par le shériff de l'Yorkshire. Ces dépêches instruiront votre majesté de tous les détails de ce combat. (*Il lui remet un papier.*)

LE ROI HENRI. Pourquoi donc est-ce que je me trouve mal à ces heureuses nouvelles ? Faut-il que la fortune n'arrive jamais les deux mains pleines ! faut-il que toujours elle écrive en caractères hideux ses plus flatteuses paroles ! Tantôt elle donne l'appétit et rien à manger : tel est le pauvre en bonne santé ; tantôt elle donne l'abondance et ôte l'ap-

[1] Une vieille superstition supposait les mines d'or et d'argent gardées par des génies malfaisants.

[1] [illegible] Nous traduisons Shakspeare et ne nous chargeons pas de redresser ses erreurs scientifiques.

[2] Herbe vénéneuse.

pétit : tel est le riche, qui a tout à foison, et n'en jouit pas. Je devrais me réjouir de ces heureuses nouvelles; et voilà que ma vue se trouble et que ma tête se perd. Oh! venez à moi : je me sens on ne peut plus mal.

LE PRINCE HOMPHROY. Que votre majesté se remette!

CLARENCE. O mon royal père!

WESTMORELAND. Tranquillisez-vous, prince : vous savez que sa majesté est sujette à ces attaques. Éloignez-vous de lui ; donnez-lui de l'air : il sera bientôt remis.

CLARENCE. Non, non : il ne peut soutenir longtemps ces angoisses. Les continuels soucis et les peines incessantes qui assiégent son esprit en ont tellement miné les parois, que ce n'est plus qu'une cloison diaphane qui ne tardera pas à livrer passage à la vie.

LE PRINCE HOMPHROY. Les récits du peuple m'effrayent : on a récemment observé des naissances équivoques, des productions monstrueuses de la nature. Le cours des saisons est interverti, comme si l'année avait trouvé certains mois endormis, et avait passé outre.

CLARENCE. La rivière a éprouvé un triple flux, sans reflux intermédiaire[1] ; et les vieillards, ces crédules annales du passé, disent que même chose arriva quelque temps avant la maladie et la mort de notre aïeul Édouard.

WARWICK. Prince, parlez plus bas; voici le roi qui reprend ses sens.

LE PRINCE HOMPHROY. Il ne survivra pas à cette apoplexie.

LE ROI HENRI. Soulevez-moi, je vous prie, et transportez-moi dans une autre pièce : doucement, je vous prie. (*Ils transportent le Roi dans une partie plus reculée de la chambre et le déposent sur un lit.*)

LE ROI HENRI, *continuant.* Qu'on garde le silence, mes amis, à moins qu'une main obligeante ne fasse résonner à mon oreille abattue les cordes d'une harpe mélancolique.

WARWICK. Qu'on fasse venir les musiciens dans la pièce voisine.

LE ROI HENRI. Placez la couronne sur le chevet de mon lit.

CLARENCE. Ses yeux se creusent, et il est tout changé.

WARWICK. Moins de bruit, moins de bruit.

Entre LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI. Qui a vu le duc de Clarence?

CLARENCE. Me voici, mon frère, accablé de tristesse.

LE PRINCE HENRI. Eh quoi! il pleut à la maison, tandis qu'il fait beau temps dehors! Comment va le roi?

LE PRINCE HOMPHROY. Extrêmement mal.

LE PRINCE HENRI. A-t-il appris les heureuses nouvelles? Dites-les-lui.

LE PRINCE HOMPHROY. C'est en les entendant qu'il a éprouvé une altération subite.

LE PRINCE HENRI. S'il est malade de joie, il se rétablira sans le secours du médecin.

WARWICK. Pas tant de bruit, milord. — Cher prince, parlez bas : le roi votre père va dormir.

CLARENCE. Passons dans l'autre pièce.

WARWICK, *au prince Henri.* Votre altesse veut-elle venir avec nous?

LE PRINCE HENRI. Non, je vais m'asseoir ici, et veiller auprès du roi. (*Tous sortent, à l'exception du prince Henri.*)

LE PRINCE HENRI, *continuant.* Pourquoi la couronne, cette compagne de lit si incommode, est-elle sur son chevet? O splendeur importune! souci doré, qui tiens les portes du sommeil ouvertes à tant de nuits inquiètes! — Mon père, tu dors maintenant avec elle, mais d'un sommeil moins profond que l'homme qui, le front ceint d'une humble coiffure, repose profondément pendant la nuit entière. O majesté! tu presses ceux qui te portent, comme une riche armure, qui, pendant la chaleur du jour, accable celui qu'elle défend. (*S'approchant de son père.*) Aux portes de la respiration, je pose une plume de duvet qui reste immobile; s'il respirait, ce poids léger aurait nécessairement un mouvement perceptible. Mon seigneur! mon souverain! mon père! Ce sommeil est profond, en effet; c'est le sommeil qui a détaché ce cercle d'or du front de tant de monarques anglais. Ce que tu me dois à moi, ce sont des larmes, c'est une profonde et [illegible]; la nature, l'affection, [illegible] te le payeront [illegible] avec usure. Ce que tu me dois à moi, c'est cette couronne royale,

[1] C'est un fait historique, arrivé le 12 octobre 1411.

qui me revient comme à ton héritier et par droit de naissance. (*Mettant la couronne sur sa tête.*) La voilà posée sur mon front; le ciel l'y maintiendra ; dût l'univers conjuré concentrer toutes ses forces dans le bras d'un géant, ce bras ne pourrait m'arracher cette dignité héréditaire. (*Il sort avec la couronne.*)

LE ROI HENRI, *s'éveillant.* Warwick! Gloster! Clarence!

Rentrent WARWICK et les autres.

CLARENCE. Est-ce le roi qui appelle?

WARWICK. Que désire votre majesté? Comment vous trouvez-vous?

LE ROI HENRI. Pourquoi, milords, m'avez-vous laissé seul?

CLARENCE. Sire, nous avons laissé ici le prince, mon frère, qui a témoigné le désir de veiller auprès de vous.

LE ROI HENRI. Le prince de Galles! où est-il? que je le voie. Il n'est pas ici?

WARWICK. La porte est ouverte ; il sera sorti par là.

LE PRINCE HOMPHROY. Il n'a point passé par la chambre où nous étions.

LE ROI HENRI. Où est la couronne? Qui l'a prise sur mon chevet?

WARWICK. Sire, nous l'y avons laissée quand nous sommes sortis.

LE ROI HENRI. Le prince l'aura prise. — Allez le chercher. Est-il donc si pressé, qu'il prend mon sommeil pour la mort? Allez le chercher, milord Warwick; amenez-le ici. (*Warwick sort.*)

LE ROI HENRI, *continuant.* Ce procédé vient se joindre à mon mal pour hâter ma fin. Enfants, voilà pourtant comme vous êtes! La soif de l'or vous rend dénaturés! C'est donc pour en venir là, pères insensés, que, victimes de votre sollicitude, les soucis ont troublé votre sommeil, que vous avez usé votre cerveau par les inquiétudes, vos forces par le travail; c'est pour cela que vous avez péniblement amassé des monceaux d'or bien ou mal acquis; c'est pour cela que votre prévoyante tendresse a pris soin d'élever vos enfants dans la connaissance des arts et dans tous les exercices guerriers. Semblables à l'abeille, nous enlevons à chaque fleur son doux trésor; les pattes chargées de cire, et la trompe de miel, nous apportons à la ruche notre butin; et comme l'abeille, nous recueillons la mort pour salaire. Voilà l'amère récompense qui attend un père aux portes du tombeau.

Rentre WARWICK.

LE ROI HENRI, *continuant.* Eh bien! où est-il ce fils qui n'a pas la patience d'attendre que la maladie, secondant ses vœux, ait mis un terme à mes jours?

WARWICK. Sire, j'ai trouvé le prince dans la pièce voisine; son visage était inondé de larmes; et toute sa personne était empreinte d'une douleur si profonde, qu'en le voyant, le tyran le plus sanguinaire n'aurait pu s'empêcher de s'attendrir et d'arroser de pleurs son glaive meurtrier. Il vient ici.

LE ROI HENRI. Mais pourquoi a-t-il emporté la couronne?

Rentre LE PRINCE HENRI.

LE ROI HENRI, *continuant.* Le voici. Approche, Henri. — Vous, quittez la chambre; laissez-nous seuls. (*Tous sortent.*)

LE PRINCE HENRI. Je ne pensais pas devoir entendre encore le son de votre voix.

LE ROI HENRI. C'est parce que tu le désirais, Henri, que tu l'as pensé. Ma vie se prolonge trop; je te fatigue. Tu es si impatient de voir vaquer mon trône, que tu revêts les insignes de mon rang avant que ton heure soit arrivée. O jeune insensé! tu convoites dans la royauté un fardeau que tu ne saurais porter! Attends quelques moments encore. Le nuage de ma puissance est soutenu dans l'atmosphère par un vent si faible, qu'il ne saurait tarder à choir; je n'ai plus qu'une ombre de vie. Tu as dérobé ce qui, quelques heures plus tard, t'appartenait sans crime; et à mon heure dernière tu m'as confirmé dans l'opinion que j'avais de toi. Toute ta conduite a prouvé que tu ne m'aimais pas, et tu as voulu qu'en mourant j'emportasse cette certitude. Dans ta pensée, tu gardais en réserve des milliers de poignards, que tu aiguisais sur ton cœur de rocher, pour m'en percer une demi-heure avant ma mort. Eh quoi! ne peux-tu donc m'épargner une demi-heure encore? Eh bien! va toi-même creuser ma fosse; va faire sonner les cloches pour annoncer à ton oreille charmée, non que je suis mort, mais que

tu es couronné. Que les pleurs qui devaient arroser mon cercueil servent de baume pour oindre et consacrer ta tête. Que je sois confondu dans la poussière de l'oubli, donne en pâture aux vers celui qui t'a donné la vie. Destitue mes fonctionnaires, révoque mes décrets; car le moment est venu d'insulter à la loi. Henri V est couronné, que la folie monte sur le trône! que la majesté royale en descende! Sages conseillers, fuyez loin d'ici! Vous tous, hommes frivoles de tous les pays, venez à la cour d'Angleterre! États voisins, envoyez nous votre écume. Avez-vous quelque scélérat bien immoral, qui jure, boive, danse, passe la nuit en orgies, vole, assassine, et commette par la forme les forfaits les plus surannés? Réjouissez-vous: il ne vous troublera plus. L'Angleterre offre une double prime à sa triple scélératesse; l'Angleterre a pour lui des emplois, des honneurs, du pouvoir: car le cinquième Henri a démuselé la licence enchaînée: et les dents du monstre pourront impunément plonger dans les chairs de l'innocent.

LE PRINCE HENRI, *s'agenouillant.* O mon souverain, pardonnez moi! Si mes pleurs ne m'avaient coupé la parole, j'aurais prévenu ces reproches déchirants, cette explosion de votre douleur, avant qu'elle se fût emportée si loin. Voilà votre couronne, et puisse celui qui en porte une immortelle vous conserver longtemps la vôtre! Si elle m'est chère, c'est parce que votre honneur et votre gloire y sont attachés. Si je l'ambitionne à un autre titre, puissé-je ne plus me relever de cette humble posture que m'a prescrit mon devoir et ma sincère et filiale soumission. Quand je suis entré ici, et que je n'ai plus trouvé aucun souffle à votre majesté, le ciel m'en est témoin, de quel froid mortel mon cœur a été saisi! Si je vous en impose, puissé-je mourir au milieu de mes égarements actuels, et n'avoir jamais l'occasion de montrer au monde le noble changement que je médite. M'étant approché de vous, je vous ai cru mort, et, presque mort moi-même à l'idée de vous avoir perdu, j'ai apostrophé la couronne comme si elle eût pu m'entendre, et je lui ai dit: « Les soucis qui t'accompagnent ont consumé la vie de mon père; aussi, quoique formée de l'or le plus fin, tu n'es à mes yeux qu'un vil métal. Quoique d'un titre moins élevé que le tien, l'or qui, administré en dose potable, rend la santé au malade[1], est plus précieux que toi; car tout estimée, toute recherchée que tu sois, tu dévores celui qui te porte. » En accusant ainsi la couronne, je l'ai mise sur ma tête, pour faire ce que me prescrivait mon devoir filial, pour me mesurer avec elle, — comme avec un ennemi qui venait, à mes yeux, d'immoler mon père. Mais si elle a communiqué à mon cœur une infidèle joie ou un coupable orgueil; si sa vue m'a fait éprouver la plus légère sensation de contentement ou de vanité, que Dieu l'éloigne à jamais de ma tête, et fasse de moi le plus humble des vassaux qui fléchissent en tremblant le genou devant elle.

LE ROI HENRI. Mon fils, ce fut le ciel qui t'inspira la pensée de la prendre, afin que la sagesse de ton excuse te conciliât davantage encore l'affection de ton père. Approche, Henri; assieds-toi auprès de mon lit, et viens entendre mes conseils, les derniers sans doute qui sortiront de ma bouche. Dieu sait, mon fils, par quels sentiers, par quelles voies détournées et tortueuses je suis arrivé à la possession de cette couronne, et nul ne sait mieux que moi combien elle a douloureusement pesé sur ma tête; sur la tienne, elle descendra plus paisible, plus honorée, plus affermie; car tout le blâme qui s'attache à son acquisition va s'ensevelir avec moi dans la tombe. Elle ne paraissait en moi qu'une dignité arrachée par la violence; et des témoins vivants étaient là pour me rappeler que je ne la devais qu'à leur concours. De là des dissensions journalières, des luttes sanglantes, fléaux permanents d'une paix simulée. Tu sais quels combats j'ai livrés pour conjurer ces périls; tout mon règne n'a été qu'un long drame sur cette matière. Ma mort change l'état des choses; ce qui en moi était un bien mal acquis t'arrive par une voie plus légitime. Tu [illegible] par voie de succession. Toutefois, bien que ta position soit plus affermie que je ne pouvais l'être, tu ne l'es pas assez, car les mécontents sont nombreux; et tous mes amis, ceux dont il t'importe de te concilier l'affection, n'ont perdu que depuis peu leur aiguillon et leurs dents. Ce sont ceux dont les coupables services ont amené mon élévation, et je pouvais légitimement craindre qu'ils n'employassent leur puissance à me renverser: pour éviter ce danger, j'ai détruit les uns, et je me proposais de conduire les autres à la Terre-Sainte, de peur que le repos et l'oisiveté ne leur permissent d'examiner de trop près ma puissance. C'est pourquoi, mon cher Henri, n'oublie pas d'occuper dans les guerres étrangères l'activité des esprits, afin qu'absorbés par des préoccupations lointaines, ils perdent le souvenir du passé. Je t'en dirais davantage, mais mon souffle est tellement épuisé, que je n'ai plus la force de parler. O mon Dieu! pardonne-moi les moyens par lesquels j'ai acquis la couronne, et assure à mon fils sa possession paisible.

LE PRINCE HENRI. Mon gracieux souverain, vous avez su la conquérir, la porter, la garder; vous me la léguez; je la possède donc au titre le plus incontestable et le plus légitime; et j'emploierai tous mes efforts à la défendre contre les prétentions de l'univers entier.

Entrent LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WARWICK et plusieurs Lords.

LE ROI HENRI. Voici venir mon fils, Jean de Lancastre.

LE PRINCE JEAN. Santé, paix et bonheur à mon royal père!

LE ROI HENRI. Tu m'apportes le bonheur et la paix, mon fils; pour la santé, hélas! déployant ses jeunes ailes, elle s'est envolée loin de ce tronc desséché et flétri; tu viens pour assister au terme de ma tâche mortelle. Où est milord de Warwick?

LE PRINCE HENRI, *appelant.* Milord de Warwick! *Warwick s'approche du Roi.*

LE ROI HENRI. La chambre dans laquelle je me suis évanoui pour la première fois a-t-elle un nom particulier qui la distingue?

WARWICK. Sire, on l'appelle Jérusalem.

LE ROI HENRI. Dieu soit loué! — c'est là que ma vie doit finir. On m'a prédit, il y a bien des années, que je ne mourrais qu'à Jérusalem; je crus à tort que ce serait dans la Terre-Sainte. Mais portez-moi dans cette chambre, je veux qu'on m'y dépose. C'est dans cette Jérusalem que Henri veut mourir. *Ils sortent.*

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le Glostershire. — Une salle dans la maison de Cerveauvide.

Entrent CERVEAUVIDE, FALSTAFF, BARDOLPHE et LE PAGE.

CERVEAUVIDE. Parbleu, chevalier, vous ne partirez pas ce soir. — *Appelant.* David! David!

FALSTAFF. Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE. Je n'accepte point vos excuses; vous ne serez point excusé; aucune excuse ne sera admise; il n'y a pas d'excuses qui tiennent; vous ne serez point excusé. David! David!

Entre DAVID.

DAVID. Me voilà, monsieur.

CERVEAUVIDE. David! David! David! — Voyons un peu, David; voyons un peu; oui, c'est cela, dis à Guillaume, le cuisinier, de venir me parler. — Sir John, vous ne serez point excusé.

DAVID. Je vous dirai, monsieur, que ces mandats ne peuvent être exécutés. A propos, monsieur, est-ce du froment que nous sèmerons la grande pièce de terre?

CERVEAUVIDE. Du froment rouge, David. Mais, pour revenir à Guillaume le cuisinier, n'avons-nous pas des pigeonneaux?

DAVID. Oui, monsieur. Voici le mémoire du maréchal, pour le ferrement des chevaux et les fers de charrue.

CERVEAUVIDE. Qu'on le vérifie et solde. — Sir John, vous ne serez point excusé.

DAVID. Monsieur, notre cuvier a besoin d'être cerclé à neuf;

[1] On croyait alors qu'une dissolution d'or prise comme potion médicale communiquait un principe de vie.



DOROTHÉE. Damné coquin, à trois visages! si l'enfant que je porte maintenant vient avant terme... (Acte V, scène iv, page 291.)

— Dites-moi, monsieur, votre intention est-elle de faire payer à Guillaume, sur ses gages, le sac qu'il a perdu l'autre jour à la foire d'Hinckley?

CERVEAUVIDE. Il faut le lui retenir. — Dis à Guillaume de nous donner des pigeons, David; une couple de poulardes, un gigot de mouton, et quelques petites drôleries, n'importe quoi.

DAVID. L'homme de guerre restera-t-il ici à coucher, monsieur?

CERVEAUVIDE. Oui, David. Je veux le bien traiter. Un ami à la cour vaut mieux qu'un penny dans la bourse. Traite bien ses gens, David; car ce sont de mauvais drôles qui pourraient bien mordre.

DAVID. Ils ne mordront pas plus qu'ils ne sont mordus, monsieur; [illegible] du linge singulièrement sale.

CERVEAUVIDE. Bien trouvé, David. A la besogne, David.

DAVID. Je vous serais obligé, monsieur, de donner raison à [illegible] de Wincot, contre Clément Laperche [illegible].

CERVEAUVIDE. Il y a beaucoup de plaintes, David, contre ce [illegible] est un fieffé coquin, à ma connaissance.

DAVID. Je vous accorde, monsieur, que c'est un coquin; mais [illegible] un coquin ne serait pas [illegible]. Un honnête homme, monsieur, peut plaider pour lui-même, un coquin ne le peut pas. [illegible] fidèlement, et [illegible] faire triompher un coquin d'un honnête homme, il faut que j'aie bien peu de crédit auprès de vous. Ce coquin-là, monsieur, est mon ami; je vous supplie, en conséquence, de vouloir bien le protéger.

CERVEAUVIDE. Sois tranquille, il ne lui sera fait aucun mal. [illegible] David. (*David sort.*)

CERVEAUVIDE, *continuant*. Où êtes-vous, sir John? Allons, [illegible] Donne-moi la main, maître Bardolphe.

BARDOLPHE. Je suis charmé de voir votre seigneurie.

CERVEAUVIDE. Je te remercie de tout mon cœur, mon cher Bardolphe. — (*Au Page.*) Sois le bienvenu aussi, mon grand garçon. — Venez, sir John. (*Il sort.*)

FALSTAFF. Je vous suis, monsieur Robert Cerveauvide. — Bardolphe, jette un coup d'œil sur nos chevaux. (*Bardolphe et le Page sortent.*)

FALSTAFF. Si l'on me débitait en détail, on pourrait faire de moi quatre douzaines de bâtons d'ermite, comme maître Cerveauvide. C'est étonnant de voir l'analogie complète qui existe entre l'esprit de ses gens et le sien. Eux, à force de l'avoir sous les yeux, se comportent en juges imbéciles; lui, à force de converser avec eux, s'est transformé en laquais qui veut se donner des airs de juge; à force d'être ensemble, leurs facultés se sont si bien identifiées, qu'ils ne forment plus qu'une troupe, comme autant d'oies sauvages. Si j'avais quelque chose à obtenir de Cerveauvide, je m'attacherais à convaincre ses gens que j'ai du crédit sur leur maître; si je voulais me bien mettre avec ses gens, je tâcherais de persuader à Cerveauvide qu'il n'y a personne qui ait plus d'empire que moi sur ses domestiques. Il est certain que la capacité et l'ignorance sont contagieuses et se gagnent comme des maladies; que chacun prenne donc garde à la compagnie qu'il fréquente. Je trouverai dans Cerveauvide de quoi faire rire le prince Henri sans interruption pendant la durée de six modes nouvelles, — ce qui équivaut à quatre sessions judiciaires, ou au temps nécessaire pour vider deux procès pour dettes. — C'est étonnant tout ce qu'un mensonge appuyé d'un léger jurement, un lazzi débité d'un air grave, peuvent produire d'effet sur l'esprit d'un gaillard qui ne sait pas encore ce que c'est qu'un rhumatisme dans les reins. Oh! vous le verrez rire jusqu'à ce que la peau de son visage soit aussi plissée qu'un manteau mouillé et mis de travers.

CERVEAUVIDE, *appelant de l'intérieur*. Sir John!

FALSTAFF. Je suis à vous, monsieur Cerveauvide, je suis à vous. (*Il sort.*)

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



LE ROI. Vieillard, je ne te connais pas, va dire tes prières. (Acte V, scène v, page 292.)

SCÈNE II.

Westminster. — Un appartement du palais.

Entrent WARWICK et LE LORD GRAND JUGE.

WARWICK. Eh bien, milord grand juge, où allez-vous?

LE GRAND JUGE. Comment se porte le roi?

WARWICK. Extrêmement bien : tous ses maux sont finis.

LE GRAND JUGE. J'espère qu'il n'est pas mort.

WARWICK. Il a terminé sa carrière mortelle, et pour nous il ne vit plus.

LE GRAND JUGE. Plût à Dieu que sa majesté m'eût emmené avec elle! les loyaux services que je lui ai rendus me laissent exposé à d'injustes rigueurs.

WARWICK. En effet, je pense que le jeune roi ne vous aime guère.

LE GRAND JUGE. Je le sais; aussi suis-je préparé à me résigner avec courage à la nécessité des circonstances, qui ne peuvent être pour moi plus menaçantes que ne me l'a déjà peint mon imagination.

Entrent LE PRINCE JEAN, LE PRINCE HOMPHROY, CLARENCE, WESTMORELAND et autres.

WARWICK. Voici venir les fils affligés du défunt Henri! Oh! plût à Dieu que le Henri vivant eût les qualités du moins bien partagé de ces trois jeunes princes! combien de nobles alors conserveraient leurs places, qui vont être obligés de baisser pavillon devant ce qu'il y a de plus vil!

LE GRAND JUGE. Hélas! je crains un bouleversement général.

LE PRINCE JEAN. Bonjour, cousin de Warwick.

LE PRINCE HOMPHROY et CLARENCE. Bonjour, mon cousin.

LE PRINCE JEAN. Nous nous abordons comme des gens qui ont perdu l'usage de la parole.

WARWICK. Nous l'avons conservé; mais le sujet est trop triste pour admettre de longs discours.

LE PRINCE JEAN. Allons, paix à celui qui cause notre tristesse!

LE GRAND JUGE. Paix à nous; et Dieu veuille que nous ne soyons pas plus tristes encore!

LE PRINCE HOMPHROY. Milord, vous avez effectivement perdu un ami; votre douleur n'est pas empruntée; je suis certain qu'elle est sincère.

LE PRINCE JEAN. Bien que nul ne puisse savoir avec certitude quel accueil lui sera fait, vous êtes celui qui a le moins à espérer : j'en suis fâché; plût à Dieu qu'il en fût autrement!

CLARENCE. Il vous faudra maintenant traiter Falstaff avec égard, ce qui répugne à votre caractère.

LE GRAND JUGE. Chers princes, dans ce que j'ai fait, j'ai agi honorablement, sous l'inspiration impartiale de ma conscience; et vous ne me verrez jamais mendier une humiliante absolution. Si ma loyauté, ma droiture et mon innocence ne me protégent pas, j'irai trouver mon maître dans la tombe, et je lui dirai qui m'a envoyé l'y rejoindre.

WARWICK. Voici le prince.

Entre LE ROI HENRI.

LE GRAND JUGE. Salut! que le ciel conserve votre majesté!

LE ROI. Ce nom de majesté, ce vêtement nouveau et splendide, je le trouve plus lourd à porter que vous ne le pensez. — Mes frères, votre douleur est mêlée de crainte. C'est ici la cour d'Angleterre et non la cour de Turquie; ce n'est pas un Amurat qui succède à Amurat[1], c'est Henri qui succède à Henri. Cependant, mes frères, donnez à votre tristesse un libre cours; à vrai dire, elle vous sied bien; votre douleur est si digne, que je veux la partager et la porter dans mon cœur; soyez donc affligés, mais ne voyez dans votre affliction qu'un fardeau que nous devons porter

[1] Amurat III mourut en [illegible] son fils [illegible] fit étrangler tous ses frères. Henri V mourut [illegible] 1422. [illegible] anachronisme est des plus graves. Shakspeare [illegible].

ensemble. Pour moi, j'en atteste le ciel, soyez assurés que vous trouverez en moi un père et un frère tout ensemble : aimez-moi seulement, je veillerai et travaillerai pour vous. Pleurez Henri mort, je le pleurerai aussi; mais vous avez un Henri vivant qui convertira chacune de vos larmes en autant de jours d'allégresse.

LE PRINCE JEAN *et* LES AUTRES. Nous n'attendons pas moins de votre majesté.

LE ROI. Vous me regardez tous avec surprise, (*au Grand Juge*) et surtout vous. Vous êtes sans doute bien convaincu que je ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE. Si l'on me juge avec équité, j'ai l'assurance que votre majesté n'a aucun motif de me haïr.

LE ROI. Non? Comment un prince de mon rang pourrait-il oublier l'indigne traitement que vous m'avez fait subir? Eh quoi! gourmander, morigéner, envoyer impitoyablement en prison l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre! Est-ce là une offense légère et sur laquelle il soit facile de faire passer les eaux du fleuve d'oubli?

LE GRAND JUGE. Je représentais alors la personne de votre père. L'image de sa puissance résidait en moi. Au moment où j'administrais ses lois, occupé tout entier de l'intérêt public, il plut à votre altesse d'oublier mes fonctions, la majesté et la puissance de la loi, votre père que je représentais, et vous me frappâtes sur le siége même de la justice; sur quoi j'usai sans crainte de mon autorité, et vous fis arrêter comme coupable d'outrages envers votre père. Si ma conduite a été blâmable, dès lors résignez-vous, maintenant que vous portez la couronne, à voir un fils fouler aux pieds vos décrets, arracher violemment le juge de son siége auguste, interrompre le cours de la loi, émousser le glaive qui protége la paix publique et la sûreté de votre personne ; que dis-je? insulter à votre royale image et traiter avec mépris les actes de votre représentant. Interrogez votre royale pensée; placez-vous dans cette position: soyez le père, et figurez-vous que vous avez un fils : on vient vous apprendre que votre dignité a été profanée par ce fils, que vos lois les plus respectables ont été par lui foulées aux pieds, qu'il a osé pousser à ce point le mépris pour son père; voyez-moi alors prenant parti pour vous, et faisant servir la puissance que vous m'avez confiée à ramener votre fils dans le devoir. Après cet examen froid et impartial, jugez-moi ; et dites, en votre capacité officielle de roi, en quoi j'ai failli à ce que réclamaient ma place, ma personne et l'autorité de mon souverain.

LE ROI. Vous avez fait votre devoir, magistrat, et vos raisons sont pleines de sens; continuez donc à porter la balance et le glaive; et je souhaite que vos honneurs croissent de jour en jour et que vous viviez assez pour voir un fils de moi vous outrager et vous obéir comme je l'ai fait. Je répéterai alors les paroles de mon père : « Heureux roi d'avoir un magistrat assez courageux pour oser soumettre à la justice mon propre fils! Heureux père d'avoir un fils qui livre ainsi sans résistance sa grandeur à l'autorité de la loi! » Vous m'avez fait mettre en prison; c'est pour cela même que je confie en vos mains [illegible] glaive que vous [illegible], en vous recommandant de vous en servir avec [illegible] et impartialité que vous avez montrée à [illegible] Vous serez un père à ma [illegible] ma voix sera l'écho de vos conseils, et je soumettrai [illegible] résolutions à votre expérience et à vos lumières. — Et vous tous, princes, veuillez, je vous prie, [illegible] Mon père a emporté avec lui dans [illegible] et mes affections [illegible]; et son [illegible] pour tromper l'attente du monde [illegible] pour extirper [illegible] d'après les apparences. [illegible] des adulateurs, sans [illegible] vers l'Océan auquel [illegible] haute cour du parlement [illegible] conseil [illegible] c'est à quoi, mon père (*au Grand Juge*), vous prendrez la [illegible]. Après notre couronnement, nous réunirons, comme je l'ai dit, notre parlement, et si Dieu vient en aide à mes bonnes intentions, nul prince ni pair n'aura sujet de souhaiter que la vie fortunée de Henri soit abrégée d'un seul jour. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le Glostershire. — Le jardin de Cerveauvide.

Arrivent FALSTAFF, CERVEAUVIDE, SILENCE, BARDOLPHE, LE PAGE et DAVID.

CERVEAUVIDE. Je veux que vous voyiez mon jardin; là sous un berceau, nous mangerons une reinette de l'année dernière que j'ai greffée moi-même; nous y joindrons un plat de framboises et cætera; — venez, cousin Silence; — après quoi nous irons nous coucher.

FALSTAFF. Par ma foi, vous avez là une maison confortable et riche.

CERVEAUVIDE. Pauvre, pauvre, pauvre! ici nous sommes tous pauvres, tous pauvres, sir John, — mais l'air est bon. — Sers, David; sers, David : c'est bien, David!

FALSTAFF. Ce David vous sert à bien des choses; il est tout à la fois votre valet et votre fermier.

CERVEAUVIDE. C'est un bon garçon, un bon garçon, un très-bon garçon. Pardieu! j'ai bu trop de vin à souper; — un bon garçon. Maintenant asseyez-vous, asseyez-vous; — approchez, cousin.

SILENCE *chante.*

Mangeons et buvons à pleins verres;
Le ciel nous donne d'heureux jours.
La viande est à bon compte, et les femmes sont chères.
Vivent la table et les amours!

FALSTAFF. Voilà un joyeux compère! Mon cher monsieur Silence, je boirai tout à l'heure à votre santé pour cela.

CERVEAUVIDE. David, donne du vin à maître Bardolphe.

DAVID. Mon cher monsieur, asseyez-vous. (*Il fait asseoir Bardolphe et le Page à une table à part.*) Je suis à vous à l'instant. Asseyez-vous donc, mon cher monsieur. — Monsieur le page, mon cher monsieur le page, asseyez-vous; grand bien vous fasse! Ce qui manque en bonne chère, vous l'aurez en boisson. Il faut nous excuser, l'intention fait tout. (*Il s'éloigne.*)

CERVEAUVIDE. Allons, égayez-vous, maître Bardolphe; (*au Page*) et vous aussi, mon petit soldat, égayez-vous.

SILENCE *chante.*

Vive la joie! égayons-nous!...
Ma femme ressemble à bien d'autres.
Toutes les femmes, voyez-vous,
La mienne tout comme les autres,
Font enrager leurs chers époux!
Ma femme ressemble à bien d'autres;
Vive la joie! égayons-nous!

FALSTAFF. Je n'aurais jamais cru monsieur Silence un aussi bon compagnon.

SILENCE. Qui, moi? c'est pour la seconde ou la troisième fois de ma vie que cela m'arrive.

Revient DAVID.

DAVID, *posant un plat de pommes devant Bardolphe.* Voilà un plat de reinettes grises pour vous.

CERVEAUVIDE. David!

DAVID. Monsieur! — je suis à vous tout à l'heure. — (*A Bardolphe.*) Une coupe de vin, n'est-ce pas, monsieur?

SILENCE *chante.*

Emplissez ma coupe écumante.
Tiens, je bois à toi, ma charmante!
Buvons à nos vieilles amours;
La gaîté prolonge nos jours.

FALSTAFF. Bravo, monsieur Silence!

SILENCE. Soyons gais, morbleu! voilà le meilleur moment de la soirée.

FALSTAFF. Je bois à vous, monsieur Silence! santé et longue vie!

SILENCE *chante.*

Remplis, remplis toujours mon verre,
Morbleu, je te ferai raison.

CERVEAUVIDE. Honnête Bardolphe, tu es le bienvenu : si tu as besoin de quelque chose et que tu ne le demandes pas, tant pis pour toi ! (*Au Page.*) Tu es le bienvenu aussi, mon petit fripon, et de grand cœur encore. Je porte la santé de maître Bardolphe et de tous les cavaliers[1] de Londres.

DAVID. J'espère bien voir Londres avant de mourir.

BARDOLPHE. Si j'ai occasion de vous y voir, David, —

CERVEAUVIDE. Vous boirez ensemble chopine.

BARDOLPHE. Oui, dans un broc de quatre pintes.

CERVEAUVIDE. Je te remercie. Le drôle te tiendra tête, je puis te l'assurer; il ne reculera pas; il est de bonne race.

BARDOLPHE. Et je lui tiendrai tête aussi, monsieur.

CERVEAUVIDE. Voilà qui s'appelle parler comme un roi. Ne te laisse manquer de rien : égaye-toi. (*On frappe à la porte.*) Va voir qui vient. Holà ! qui est-ce qui frappe? (*David s'éloigne.*)

FALSTAFF, *à Silence, qui boit une rasade.* Vous m'avez fait raison, c'est bien.

SILENCE *chante.*

Fais-moi raison, et fais-moi chevalier[2].

Santo Domingo! N'est-ce pas cela?

FALSTAFF. C'est cela.

SILENCE. Vraiment? vous voyez qu'un vieillard est encore bon à quelque chose.

Revient DAVID.

DAVID. Monsieur, c'est un nommé Pistolet qui vient de la cour et qui apporte des nouvelles.

FALSTAFF. De la cour? qu'il vienne!

Arrive PISTOLET.

FALSTAFF, *continuant.* Eh bien, Pistolet?

PISTOLET. Dieu vous garde, sir John.*

FALSTAFF. Quel vent t'a soufflé ici, Pistolet?

PISTOLET. C'est un bon vent, dans tous les cas. Cher chevalier, te voilà maintenant devenu l'un des plus importants personnages du royaume.

SILENCE. Par Notre-Dame, je le crois : après le chevalier *Pouf*[3] de Barson cependant.

PISTOLET. Pouf? pouf toi-même, lâche mécréant! Sir John, je suis ton Pistolet et ton ami; je suis venu ici à franc étrier, et je t'apporte de bonnes nouvelles, d'inestimables nouvelles, des nouvelles d'or.

FALSTAFF. Je t'en prie, fais-nous-en part comme le ferait un vulgaire habitant de ce bas monde.

PISTOLET. Au diable ce bas monde et tous ses lâches habitants! Je parle de l'Afrique et de félicités dignes de l'âge d'or.

FALSTAFF. Vil chevalier d'Assyrie, quelles sont tes nouvelles? Instruis-en le roi Cophétua.

SILENCE *chante.*

Instruis-en le roi Cophetua,
Paul, Jean, Guillaume, et cætera.

PISTOLET. Eh quoi! de misérables manants braveront en face les fils de l'Hélicon? Est-ce ainsi qu'on doit accueillir les bonnes nouvelles? Allons, Pistolet, allons, cache ta tête dans le giron des Furies.

SILENCE. Mon brave homme, j'ignore qui vous êtes.

PISTOLET. Tu n'en es que plus à plaindre.

CERVEAUVIDE. Pardon, monsieur : si vous apportez des nouvelles de la cour, il me semble que vous n'avez que deux partis à prendre, les communiquer ou les taire. Vous saurez, monsieur, que j'exerce, au nom du roi, une certaine portion d'autorité.

PISTOLET. Au nom de quel roi? parle, ou meurs.

CERVEAUVIDE. Au nom du roi Henri.

PISTOLET. Henri IV ou Henri V?

CERVEAUVIDE. Henri IV.

PISTOLET. Au diable ton autorité! Sir John, ton petit agneau est maintenant roi; c'est Henri V qui commande.

[1] [illegible]

[2] [illegible]

[3] De l'anglais *puff*, qui signifie mensonge, charlatanisme.

Je dis la vérité. Quand Pistolet mentira, fais-lui la figue comme à un hâbleur espagnol.

FALSTAFF. Quoi donc? le vieux roi est-il mort?

PISTOLET. Mort et bien mort. Les choses sont telles que je les dis.

FALSTAFF. Partons, Bardolphe : selle mon cheval. — Maître Robert Cerveauvide, choisis la place que tu voudras dans le pays; elle est à toi. — Pistolet, je te ferai ployer sous le poids des dignités.

BARDOLPHE. O jour heureux! je ne donnerais pas ma fortune pour une baronie.

PISTOLET. Eh bien ! n'ai-je pas apporté de bonnes nouvelles?

FALSTAFF. Qu'on porte maître Silence à son lit. — Maître Cerveauvide, milord Cerveauvide, sois ce qu'il te plaira d'être : je suis le distributeur de la fortune. Mets tes bottes; nous voyagerons toute la nuit. — O mon cher Pistolet! — Dépêche-toi, Bardolphe. (*Bardolphe s'éloigne.*)

FALSTAFF, *continuant.* Viens, Pistolet; donne-moi des détails; et en attendant, cherche dans ta tête ce qui pourrait être à ta convenance. — Bottez-vous, monsieur Cerveauvide : bottez-vous. Je sais que le jeune roi soupire après ma présence. Prenons les premiers chevaux venus. Les lois de l'Angleterre sont à ma disposition. Heureux ceux qui ont été mes amis; et malheur au lord grand juge.

PISTOLET. Que les vautours lui dévorent le foie!

Il chante.

« Où donc est la vie
» Qu'autrefois je menais[1]? »

disent-ils. Eh bien! la voilà! Le bon temps est venu; vive la joie! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Une rue.

Arrivent DES SERGENTS conduisant en prison L'HOTESSE VABONTRAIN et DOROTHÉE BONBEC.

L'HÔTESSE. Non, scélérat maudit; je voudrais te voir pendu, dût-il m'en coûter la vie; tu m'as démantibulé l'épaule.

PREMIER SERGENT. Les constables l'ont déposée entre mes mains; et elle sera fouettée d'importance, je te le garantis. Il y a eu un homme ou deux tués depuis peu à cause d'elle.

DOROTHÉE. Happe-chair, happe-chair, tu mens : écoute bien ce que je vais te dire, damné coquin à trois visages : si l'enfant que je porte maintenant vient avant terme, mieux eût valu pour toi avoir frappé ta mère, gueux à la face poivrée.

L'HÔTESSE. Oh ! que sir John n'est-il ici! il y aurait du sang répandu. Mais veuille le ciel qu'elle fasse une fausse couche.

PREMIER SERGENT, *à Dorothée.* Dans ce cas tu en seras quitte pour avoir douze coussins autour de toi; tu n'en as que onze maintenant[2]. Allons, venez; il faut que je vous emmène toutes deux : car l'homme que Pistolet et vous avez battu est mort ce matin.

DOROTHÉE. Écoute, figure de magot sculptée sur une bassinoire! je te ferai étriller de la belle manière pour ta peine, mouche à viande[3], bourreau affamé. si je ne te fais pas étriller, je ne veux plus porter de manteaux courts.

PREMIER SERGENT. Venez, venez, chevalier errant femelle; venez.

L'HÔTESSE. Faut-il donc que le droit écrase la force! allons, après le bien-être la souffrance[4].

DOROTHÉE. Viens, brigand, viens; mène-moi devant un magistrat[5].

L'HÔTESSE. Oui, viens, dogue affamé.

DOROTHÉE. Tête de mort! os rouge!

[1] Extrait d'une vieille ballade.

[2] [illegible] pour simuler la grossesse.

[3] [illegible]

[4] [illegible]

[5] [illegible]

L'HÔTESSE. Squelette !

DOROTHÉE. Viens, chat maigre ! viens, brigand !

PREMIER SERGENT. Bien, bien. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Une place publique devant l'abbaye de Westminster.

Arrivent **DEUX VALETS DE VILLE**, jonchant le pavé de joncs.

PREMIER VALET. Encore des joncs ; il en faut davantage.

DEUXIÈME VALET. Les trompettes ont sonné deux fois.

PREMIER VALET. Il sera deux heures avant qu'on revienne du couronnement. Dépêchons-nous, dépêchons-nous. (*Les Valets de ville s'éloignent.*)

Arrivent **FALSTAFF, CERVEAUVIDE, PISTOLET, BARDOLPHE** et **LE PAGE.**

FALSTAFF. Tenez-vous à côté de moi, monsieur Robert Cerveauvide ; je vous ferai obtenir du roi un gracieux accueil ; je vais le regarder du coin de l'œil quand il va passer ; examinez bien alors l'air qu'il va prendre avec moi.

PISTOLET. Dieu bénisse tes poumons, bon chevalier !

FALSTAFF. Approche ici, Pistolet ; tiens-toi derrière moi. — (*A Cerveauvide.*) Oh ! si j'avais eu le temps de m'équiper à neuf, j'aurais employé à cela les mille livres sterling que vous m'avez prêtées. Mais n'importe ; cette mise négligée est préférable ; elle témoigne de mon empressement à le voir.

CERVEAUVIDE. C'est vrai.

FALSTAFF. Elle prouve la sincérité de mon affection.

CERVEAUVIDE. C'est vrai.

FALSTAFF. Mon dévouement.

CERVEAUVIDE. C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai.

FALSTAFF. J'ai l'air d'avoir voyagé nuit et jour, sans délibérer, sans songer à quoi que ce soit, sans avoir même pris le temps de m'habiller.

CERVEAUVIDE. C'est indubitable.

FALSTAFF. J'arrive tout couvert de poussière et de sueur, préoccupé du désir de le voir, n'ayant que cette seule idée en tête, oubliant tout le reste, comme si je n'avais pas d'autre affaire au monde que de le voir.

PISTOLET. *Semper idem ; absque hoc nihil est*[1]. C'est tout en tout.

CERVEAUVIDE. C'est cela.

PISTOLET, *à Falstaff.* Mon chevalier, je vais enflammer ton noble courroux et te mettre au comble de la fureur. Ta Dorothée, l'Hélène de tes nobles pensées, est dans un vil cachot, dans une prison infecte, où l'ont traînée des mains grossières et brutales. Évoque la vengeance de son antre infernal ; qu'elle fasse siffler les serpents d'Alecton ? car Dorothée est en cage. Pistolet ne dit jamais rien que de vrai.

FALSTAFF. Je la ferai mettre en liberté. (*On entend les acclamations du peuple mêlées au bruit des fanfares.*)

PISTOLET. Entendez-vous mugir la mer, et résonner la trompette éclatante ?

Arrivent **LE ROI** et son cortége, dont **LE LORD GRAND JUGE** fait partie.

FALSTAFF. Dieu conserve ta majesté, roi Henri, mon royal Henri !

PISTOLET. Que le ciel te garde et veille sur toi, royal enfant de la gloire !

FALSTAFF. Que Dieu te conserve, mon cher enfant !

LE ROI. Milord grand juge, parlez à cet insolent.

LE GRAND JUGE, *à Falstaff.* Avez-vous perdu l'esprit ? Savez-vous ce que vous dites ?

FALSTAFF. Mon roi ! mon dieu ! c'est à toi que je parle, mon cœur !

LE ROI. Vieillard, je ne te connais pas. — Va dire tes prières. Le beau spectacle qu'un bouffon en cheveux blancs ! J'ai longtemps vu en rêve un homme tel que toi, chargé d'embonpoint, vieux et profane. Mais maintenant que je suis éveillé, je n'ai plus que du mépris pour un tel rêve. Songe [illegible] ; [illegible] aux excès de la table [illegible] pour [illegible] les autres hommes. Ne me [illegible] par un quolibet ; [illegible] pas que je [illegible] ; car le ciel m'est témoin, et le monde [illegible]

¹ [illegible]

que j'ai rompu avec ma vie d'autrefois, et je romps également avec ceux qui faisaient alors ma société. Quand tu entendras dire que je suis redevenu ce que j'étais, tu pourras m'approcher, et tu seras comme auparavant le guide et le ministre de mes déréglements. Jusque-là je te bannis, comme j'ai déjà banni les autres misérables qui ont égaré ma jeunesse ; et je te défends, sous peine de mort, d'approcher de ma personne dans un rayon de moins de dix milles. Quant à tes moyens de subsistance, je te les assurerai, de peur que le besoin ne t'entraîne à mal faire ; et quand j'apprendrai que tu t'es réformé, je t'emploierai dans la mesure de ta capacité et de ton mérite. (*Au Grand Juge.*) Je vous charge, milord, de tenir la main à l'exécution de mes ordres. Continuez la marche. (*Le Roi et son cortége s'éloignent.*)

FALSTAFF, *relevant la tête, qu'il a tenue baissée pendant que le Roi lui parlait.* Monsieur Cerveauvide, je vous dois mille livres sterling.

CERVEAUVIDE. Oui, sir John, et je vous serais obligé de me les rendre avant que je retourne chez moi.

FALSTAFF. Cela n'est pas possible, monsieur Cerveauvide ; que tout ceci ne vous chagrine pas ; le roi m'enverra chercher pour avoir avec moi un entretien particulier ; voyez-vous, il est obligé de feindre ainsi en public. Votre fortune n'en est pas moins certaine ; je suis l'homme auquel vous devrez votre agrandissement.

CERVEAUVIDE. Je ne vois pas trop comment, à moins que vous ne me donniez votre pourpoint, et que vous ne me rembourriez de paille. Je vous en prie, sir John, sur les mille livres sterling, rendez-m'en seulement cinq cents.

FALSTAFF. Monsieur, je vous tiendrai parole ; ce que vous venez d'entendre n'est qu'une feinte, une couleur[1].

CERVEAUVIDE. C'est, je le crains, une couleur que vous emporterez dans la tombe.

FALSTAFF. Ne craignez rien ; venez dîner avec moi. — Viens, lieutenant Pistolet ; viens, Bardolphe ; la soirée ne s'écoulera pas sans qu'on m'envoie chercher de la part du roi.

Reviennent **LE PRINCE JEAN, LE LORD GRAND JUGE** et des **Gardes.**

LE GRAND JUGE. Allez, conduisez sir John Falstaff à la prison de *Fleet* Street. Emmenez avec lui tous ceux qui l'accompagnent.

FALSTAFF. Milord, milord, —

LE GRAND JUGE. Je ne puis vous parler en ce moment ; je vous entendrai tantôt. — Qu'on les emmène.

PISTOLET. *Si fortuna me tormenta, spero me contenta.* (*Les Gardes emmènent Falstaff, Cerveauvide, Pistolet, Bardolphe et le Page.*)

LE PRINCE JEAN. J'aime cette honorable conduite du roi ; son intention est que ses anciens compagnons aient de quoi vivre dans l'aisance ; mais ils sont tous bannis, jusqu'à ce qu'ils aient pris dans le monde une attitude plus sensée et plus décente.

LE GRAND JUGE. C'est vrai.

LE PRINCE JEAN. Le roi a convoqué son parlement, milord.

LE GRAND JUGE. En effet.

LE PRINCE JEAN. Je gage qu'avant que cette année expire, nous porterons jusqu'en France nos épées et notre courage. Je l'ai entendu chanter à un oiseau, et il m'a semblé que ses accents plaisaient à l'oreille du roi. Allons ; partons-nous ? (*Ils s'éloignent.*)

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR UN DANSEUR.

D'abord ma crainte, ensuite ma révérence, puis mon discours. Ma crainte est d'encourir votre déplaisir ; ma révérence est le témoignage de mon respect ; mon discours a pour but de réclamer votre indulgence. Maintenant, si vous vous attendez à un bon discours, je suis perdu ; car ce que j'ai à vous dire est de ma façon, et je crains bien qu'il n'en

¹ Dans cette locution populaire, [illegible] que [illegible] Shakspeare.

résulte rien de bon pour moi. Mais venons au fait, et tentons l'aventure. Vous savez, — et vous le savez fort bien, — qu'il n'y a pas longtemps, j'ai paru ici à la fin d'une pièce malheureuse, afin de vous demander votre indulgence pour elle, et de vous en promettre une meilleure; je comptais avec celle-ci m'acquitter envers vous. Si son voyage ne réussit pas, et qu'elle rentre au port sans bénéfice, je fais faillite, et vous perdez votre créance. Je vous avais donné rendez-vous ici, me voilà, et je m'abandonne à votre merci : rabattez-moi quelque chose, je vous payerai un à-compte, et comme tous les débiteurs, je vous promettrai monts et merveilles.

Si mes paroles ne peuvent m'obtenir quittance, vous plait-il que j'use de mes jambes? Et toutefois ce serait vous solder en monnaie bien légère, que de vous payer avec des entrechats. Mais une bonne conscience rend toute satisfaction possible, et c'est ce que je ferai. Toutes les dames ici présentes m'ont déjà pardonné; et si les messieurs s'y refusent, c'est qu'alors les messieurs ne s'accordent pas avec les dames, ce qui ne s'est jamais vu dans une pareille assemblée.

Un mot encore, je vous prie. Si vous n'êtes pas fatigués de viande grasse, notre humble auteur vous donnera la suite de cette histoire, dans laquelle figurera sir John, et il vous fera rire avec la belle catherine de France. Là, autant que je puis le savoir, Falstaff mourra d'un excès de transpiration, à moins qu'il ne soit déjà mort sous le poids d'une supposition injuste; car Oldcastle[1] est mort martyr, et notre homme n'a rien de commun avec lui. Ma langue est fatiguée; quand mes jambes le seront aussi, je vous souhaiterai le bonsoir; sur ce, je m'agenouille devant vous; — mais c'est afin de prier pour la reine[2].

[1] On accusait Shakspeare d'avoir voulu, dans le personnage de Falstaff, peindre Oldcastle, lord Cobbam, l'un des martyrs de la cause protestante. Shakspeare repousse ici cette supposition injurieuse; il n'est pas probable que notre auteur ait voulu ridiculiser le martyr d'une cause si chaleureusement épousée par sa protectrice, la reine Élisabeth.

[2] Presque tous les anciens drames se terminent par une prière pour le roi, ou la reine, la chambre des communes, etc. De là peut-être ces mots: *Vivant rex et regina*, qu'on lit encore en Angleterre au bas des affiches de spectacle.

FIN DE HENRI IV.

HENRI V.

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

HENRI V, roi d'Angleterre.
LE DUC DE GLOSTER, } frères du roi.
LE DUC DE BEDFORD, }
LE DUC D'EXETER, [illegible] roi.
LE DUC D'YORK, [illegible] roi.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE WESTMORELAND.
LE COMTE DE WARWICK.
L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.
L'ÉVÊQUE D'ELY.
LE COMTE DE CAMBRIDGE, } [illegible] contre le roi.
LORD SCROOP, }
SIR THOMAS GREY. }
SIR THOMAS ERPINGHAM, } [illegible]
GOWER, }
FLUELLEN, }
[illegible] }
JAMY. }
BATES, } [illegible]
COURT, }
WILLIAMS. }
NYM, } anciens serviteurs de Falstaff, [illegible] dans l'armée anglaise.
BARDOLPHE, }
PISTOLET. }
LE PAGE DE FALSTAFF, [illegible] attaché à leur service.
UN HÉRAUT D'ARMES ANGLAIS.
LE CHŒUR.
CHARLES VI, roi de France.
LOUIS, dauphin de France.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ORLÉANS.
LE DUC DE BOURBON.
RAMBURES, } seigneurs français.
GRANDPRÉ, }
LE GOUVERNEUR D'HARFLEUR.
MONTJOIE, héraut d'armes français.
AMBASSADEURS FRANÇAIS, députés [illegible] du roi d'Angleterre.
ISABELLE, reine de France.
CATHERINE, fille de Charles VI et d'Isabelle.
ALICE, [illegible]
MADAME VABONTRAIN, [illegible] à Londres, femme de Pistolet.
Seigneurs, Dames, Officiers et Soldats français, anglais, Messagers, etc.

La scène est d'abord en Angleterre, puis en France.

LE CHŒUR.

Oh ! que n'avons-nous une Muse qui, sur des ailes de flammes, s'élève aux régions les plus brillantes de l'invention ; un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs, et des monarques pour spectateurs de cette scène imposante ! Vous verriez alors le belliqueux Henri paraître sous ses traits véritables, avec la fière majesté du dieu Mars, traînant à sa suite, comme des chiens en laisse, la Famine, la Guerre et l'Incendie, impatients de s'élancer sur leur proie. Mais pardonnez, spectateurs indulgents, pardonnez à l'humble et faible génie qui n'a pas craint de produire sur une scène si étroite un sujet si vaste. Cette arène, propre tout au plus à [illegible], peut-elle contenir les vastes plaines de la France ? [illegible] d'Azincourt, ont [illegible] Si [illegible] que pour [illegible] de votre [illegible] Supposez que dans cette [illegible] deux monarchies [illegible] et [illegible] par une mer étroite et périlleuse. Que votre pensée supplée à notre impuissance ; de chacun de nos guerriers faites-en mille, et créez des armées imaginaires. Quand nous parlons de chevaux, figurez-vous que vous les voyez marquer sur le sol l'empreinte de leurs sabots; car c'est votre imagination qui doit parer nos rois, les transporter d'un lieu à un autre, franchir les limites du temps, resserrer dans l'intervalle d'une heure les événements de plusieurs années; à cet effet, souffrez qu'en ma qualité de Chœur, je supplée aux lacunes de cette histoire; permettez aussi que, remplissant le rôle de prologue, je vous supplie de prêter à notre drame une bienveillante attention, et de le juger avec indulgence.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Une antichambre dans le palais du roi.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY et L'ÉVÊQUE D'ELY.

L'ARCHEVÊQUE. Je vous le dis, milord, qu'on presse vivement l'adoption de ce même bill[1] qui, dans la onzième

[1] En Angleterre, on nomme bill [illegible]

année du règne du dernier roi, a failli être promulgué contre nous, et l'aurait été, en effet, si les troubles de cette époque orageuse ne l'avaient fait ajourner.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Mais, maintenant, milord, quel obstacle lui opposerons-nous?

L'ARCHEVÊQUE. Il faut y réfléchir. Si la loi est adoptée, nous perdons la plus grande partie de nos possessions; nous nous verrions enlever tous les biens temporels que la piété des fidèles a légués à l'Église; le produit en serait employé à doter, d'une manière qui réponde à la munificence royale, quinze comtes, quinze cents chevaliers, six mille deux cents gentilshommes, à fonder et dûment entretenir cent maisons de charité destinées au soulagement des lépreux et des indigents et de ceux que la vieillesse ou des infirmités rendent inaptes au travail; en outre mille livres sterling devront être annuellement versées dans les coffres du roi. Voilà ce que le bill porte en substance.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Cette loi s'abreuverait largement à la coupe de nos richesses.

L'ARCHEVÊQUE. Elle la viderait entièrement.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Mais comment l'empêcher?

L'ARCHEVÊQUE. Le roi est pour nous plein de bienveillance et d'égards.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Et il est sincèrement attaché à la sainte Église.

L'ARCHEVÊQUE. Ce n'était pas là ce que promettait sa jeunesse. Son père avait à peine rendu le dernier souffle, que son extravagance, corrigée tout à coup en lui, parut expirer également à cet instant même, la réflexion, ange propice, descendit en lui et en chassa le péché d'Adam[1]; son corps devint un paradis habité par des esprits célestes. Jamais conversion ne fut plus rapide; jamais la réforme n'épancha plus abondamment ses flots purificateurs; jamais le génie du mal, cette hydre aux cent têtes, n'abandonna plus vite et plus spontanément son empire.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Ce changement est pour nous un bienfait du ciel.

L'ARCHEVÊQUE. Écoutez-le parler théologie: on l'admire, on se prend à désirer intérieurement que le ciel eût fait du roi un prélat: écoutez-le discuter les affaires publiques: vous diriez qu'il en a fait l'étude de toute sa vie; s'il parle guerre, vous croyez entendre une musique savante vous reproduire les sons et les bruits formidables d'une bataille. Mettez-le sur une question politique quelconque, il vous dénouera le nœud gordien aussi aisément que sa jarretière; si bien que lorsqu'il parle, l'air, cet inconstant privilégié, s'arrête et fait silence; et ses muets auditeurs prêtent une oreille avide pour recueillir le doux miel de sa parole. Tant de science ne peut être que le résultat de la pratique, et on se demande comment le roi a pu l'acquérir, lui qui ne s'est adonné qu'à des objets futiles, qui n'a fréquenté que des sociétés illettrées, grossières et ignorantes; lui dont les jours ont été remplis par l'orgie, les banquets et les plaisirs; lui qu'on n'a jamais vu s'isoler, loin d'une foule importune, dans le recueillement et la retraite.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. La fraise croît sous les orties; et c'est à côté des productions de qualités inférieures que prospèrent et mûrissent les fruits les plus salutaires. C'est ainsi que le prince a couvert ses méditations du voile de la folie; [illegible] c'est dans l'ombre [illegible] qu'elle croissait et grandissait invisible.

L'ARCHEVÊQUE. Il le faut bien; car le temps des miracles est passé, et il [illegible] nous est d'expliquer les effets par des causes naturelles.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Mais, milord, par quel moyen pourrons-nous [illegible] par les communes? Sa majesté [illegible] favorable [illegible]

L'ARCHEVÊQUE. [illegible]; il semble même [illegible] de la France sur [illegible] — En effet

[illegible]

[illegible]

[illegible]

de lui donner une somme plus considérable que n'en a jamais accordé le clergé à ses prédécesseurs.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Comment a-t-il paru recevoir cette offre, milord?

L'ARCHEVÊQUE. Le roi l'a favorablement accueillie; mais le temps lui a manqué pour entendre, comme j'ai cru m'apercevoir qu'il l'aurait désiré, l'explication catégorique et claire de ses titres légitimes à certains duchés, et généralement à la couronne et au trône de France, titres qui lui ont été transmis par Édouard, son aïeul.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Quel est l'incident qui est venu interrompre cet entretien?

L'ARCHEVÊQUE. En ce moment, l'ambassadeur de France a demandé audience; et, si je ne me trompe, voilà l'heure fixée pour sa réception. Est-il quatre heures?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Oui, milord.

L'ARCHEVÊQUE. Entrons donc pour connaître le sujet de son ambassade, que du reste je devine avant qu'il n'ait dit un mot.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Je vous suis; il me tarde de l'entendre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même lieu. — Une salle d'apparat.

Entrent LE ROI HENRI et sa Suite, GLOSTER, BEDFORD, EXETER, WARWICK et WESTMORELAND.

LE ROI HENRI. Où est mon gracieux lord de Canterbury?

EXETER. Il n'est pas présent.

LE ROI HENRI. Cher oncle, envoyez le chercher.

WESTMORELAND. Sire, ferons-nous entrer l'ambassadeur?

LE ROI HENRI. Pas encore, mon cousin: avant de l'entendre, nous désirerions éclaircir quelques points importants et qui nous préoccupent dans la question pendante entre nous et la France.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY et L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ARCHEVÊQUE. Dieu et ses anges gardent votre trône sacré et vous accordent d'en être longtemps l'ornement!

LE ROI HENRI. Nous vous remercions. Savant prélat, nous vous prions de poursuivre et de vouloir bien expliquer dans un esprit de religion et de justice en quoi la loi salique, en vigueur en France, est ou n'est pas un empêchement à nos prétentions; et à Dieu ne plaise, milord, que par une interprétation forcée et de subtils sophismes, vous commettiez sciemment la coupable faute de proclamer des titres qui ne pourraient soutenir le grand jour de la vérité; — car Dieu sait combien d'hommes, aujourd'hui pleins de vie, verseront leur sang pour soutenir le parti que votre éminence va nous conseiller. Gardez-vous d'aller imprudemment engager notre personne et réveiller le glaive endormi de la guerre. Songez-y bien; nous vous en sommons au nom de Dieu; car jamais deux royaumes aussi puissants ne sont entrés en lutte sans qu'il ait été répandu beaucoup de sang. Chaque goutte de ce sang innocent devra crier vengeance contre celui qui aura injustement aiguisé le glaive et abrégé la vie de tant d'hommes. Après cette recommandation, parlez, milord; nous sommes prêt à écouter, à saisir et à croire implicitement ce que vous nous direz, assuré que ce sera l'expression d'une conscience aussi pure que le pécheur lavé par les eaux du baptême.

L'ARCHEVÊQUE. Écoutez-moi donc, mon gracieux souverain, — et vous, pairs qui avez voué votre vie, votre foi et vos services à ce trône impérial. — Sire, les droits de votre majesté au trône de France ne rencontrent d'autre obstacle que ce principe qu'on fait remonter jusqu'à Pharamond: *In terram salicam mulieres ne succedant.* « Nulle femme ne succédera en terre salique. » Les Français soutiennent à tort que cette terre salique est le royaume de France, et attribuent à Pharamond cette loi qui exclut les femmes; et néanmoins leurs propres auteurs affirment positivement que la terre salique est située en Allemagne, entre la Sala et l'Elbe. Ce fut là que Charlemagne, après avoir subjugué les Saxons, laissa une colonie de Français qui, mécontents des femmes allemandes, aux mœurs desquelles ils croyaient avoir quelques reproches à adresser, établirent la loi en question, à savoir qu'aucune femme n'hériterait en terre salique; or, cette terre salique est située, comme je l'ai dit, entre l'Elbe

et la Sahl, et s'appelle aujourd'hui en Allemagne Meisen. Il est donc évident que la loi salique n'a pas été faite pour le royaume de France. Les Français, d'ailleurs, n'ont possédé la terre salique que quatre cent vingt un ans après la mort du roi Pharamond, considéré à tort comme l'auteur de cette loi : car ce roi mourut l'an de grâce quatre cent vingt-six : et Charlemagne subjugua les Saxons et établit les Français au delà de la Sahl en huit cent cinq. En outre, nous voyons dans leurs historiens que le roi Pepin, qui déposa Childéric, fit valoir, pour établir ses droits à la couronne de France, sa descendance de Blithilde, fille du roi Clothaire. De même Hugues Capet, qui usurpa la couronne au préjudice de Charles, duc de Lorraine, seul héritier mâle de la branche légitime de Charlemagne, pour colorer de quelque apparence de vérité ses prétentions nulles et mal fondées, prétendit descendre de la princesse Lingare, fille de Carloman, lequel était fils de l'empereur Louis, et ce dernier fils de Charlemagne. On peut en dire autant de Louis X, qui, seul héritier de l'usurpateur Capet, ne put porter avec une conscience tranquille la couronne de France, qu'après avoir acquis la conviction que la belle reine Isabelle, son aïeule, descendait en ligne directe de la princesse Ermengare, fille du susdit Charles, duc de Lorraine, et que par son mariage, la branche de Charlemagne avait été rattachée à la couronne de France. Ainsi il est aussi évident que la clarté du jour que les titres du roi Pépin, les droits de Hugues, et l'apaisement des scrupules de Louis, sont fondés sur la descendance des femmes. Il en a été de même de tous les rois de France jusqu'à ce jour : et néanmoins, ils opposent cette loi salique aux justes droits que votre majesté tient du chef des femmes; et ils s'enveloppent dans les filets captieux de la chicane afin de masquer leurs titres équivoques au détriment des vôtres et de ceux de vos ancêtres.

LE ROI HENRI. Puis-je légitimement et en toute sûreté de conscience réclamer cette prétention?

L'ARCHEVÊQUE. Que le crime, s'il en est, retombe sur ma tête, ô mon redouté souverain, car il est écrit dans le livre des Nombres : « *Quand le fils meurt, que l'héritage passe à la fille.* » Sire, maintenez votre droit; déployez votre drapeau sanglant : tournez vos regards sur vos illustres ancêtres. Allez interroger la tombe de votre aïeul, qui vous a transmis ses droits; évoquez son ombre guerrière, et celle de votre grand-oncle Édouard le prince Noir, lui qui, dans une tragique et sanglante journée, défit toutes les forces de la France, pendant que, debout sur une colline, son glorieux père regardait en souriant ce jeune lion s'abreuver dans le sang de la noblesse française. O valeureux Anglais, qui pouvaient, avec la moitié de leurs forces, tenir tête à toute la puissance de la France, tandis que l'autre moitié les regardait faire en riant, et les bras croisés!

L'ÉVÊQUE D'ELY. Évoquez la mémoire de ces morts vaillants, et que votre bras puissant renouvelle leurs hauts faits. Vous êtes leur héritier, vous siégez sur leur trône, le sang valeureux qui les illustra coule dans vos veines, et mon tout-puissant souverain est au printemps de son âge, mûr pour les exploits et les grandes entreprises.

EXETER. Vos frères, les rois et monarques de la terre, s'attendent tous à vous voir vous lever dans votre force, comme ont fait avant vous les lions de votre race.

WESTMORELAND. Ils savent que votre majesté a pour elle le droit, les moyens et la force; et cela est vrai. Jamais roi d'Angleterre n'eut une noblesse plus riche, des sujets plus loyaux : les corps seuls sont ici; tous les cœurs sont déjà campés dans les plaines de la France.

L'ARCHEVÊQUE. Oh! que les corps suivent, mon bien-aimé souverain, et qu'avec le fer et le feu ils aident à faire triompher votre droit. Pour vous aider dans cette entreprise, nous, votre fidèle clergé, nous contribuerons pour une somme plus forte que l'Église n'en offrit jamais à aucun de vos ancêtres.

LE ROI HENRI. Non-seulement nous devons nous armer pour envahir la France, mais il nous faut encore pourvoir au moyen de nous défendre contre les Écossais, qui profiteront de l'occasion pour nous attaquer avec avantage.

L'ARCHEVÊQUE. Les populations de cette partie de vos frontières, mon gracieux souverain, seront un rempart suffisant pour protéger l'intérieur du royaume contre les attaques de ces brigands.

LE ROI HENRI. Nous ne voulons pas parler seulement des incursions de quelques maraudeurs : mais nous craignons le mauvais vouloir de l'Écosse, qui a toujours été pour nous un voisin des plus remuants; l'histoire nous apprend que mon aïeul n'a jamais porté la guerre en France, qu'aussitôt les Écossais ne se précipitassent avec toutes leurs forces dans le royaume dégarni, comme la marée haute dans une brèche ouverte à sa fureur; promenant le trépas dans nos champs dévastés, assiégeant nos châteaux et nos villes; si bien qu'au bruit de leurs ravages, l'Angleterre, vide de ses défenseurs, tremblait jusqu'en ses fondements.

L'ARCHEVÊQUE. Sire, elle a éprouvé de leur part plus de peur que de mal; voyez en effet ce qui est arrivé. Pendant que tous ses guerriers étaient en France et qu'elle était veuve de sa noblesse absente, non-seulement elle se défendit avec succès, mais encore elle fit prisonnier le roi d'Écosse, qu'elle envoya en France, pour ajouter au triomphe d'Édouard la présence d'un roi captif, et rendre nos annales aussi riches de gloire que le fond de la mer abonde en débris de naufrages et en incalculables trésors.

WESTMORELAND. Mais il est un vieil adage, plein de vérité, qui dit :

> Pour venir à bout des Français,
> Commencez par les Écossais.

Car l'aigle d'Angleterre une fois parti pour aller chercher sa proie, vous verrez la belette d'Écosse se glisser dans son nid sans défense, sucer les œufs de sa royale couvée, et, comme la souris en l'absence du chat, gaspiller plus de provisions qu'elle n'en peut dévorer.

EXETER. Il faut en conclure qu'il y a nécessité pour le chat de rester au logis; toutefois c'est là une nécessité malheureuse; car nous avons des clefs pour enfermer nos provisions et des souricières pour attraper les maraudeurs. Pendant que le bras armé combat au dehors, la tête prudente et sage doit se défendre à l'intérieur; car toutes les parties d'un gouvernement, quelle que soit la place qu'elles occupent dans l'échelle hiérarchique, doivent concourir à un but commun, et, comme dans la musique, se coordonner pour produire l'harmonie générale.

L'ARCHEVÊQUE. Il est vrai : aussi le ciel a divisé l'économie de l'homme en diverses fonctions, dans lesquelles tous les efforts tendent vers un but unique, l'obéissance. Ainsi travaillent les abeilles, que la nature a voulu offrir à l'homme comme un exemple de l'ordre qui doit régner dans un état populeux. Elles ont un roi et des fonctionnaires de différents degrés : les uns, en qualité de magistrats, répriment les délits à l'intérieur; d'autres, comme marchands, se livrent au commerce extérieur; d'autres, comme soldats, armés de leurs aiguillons, vont butiner sur les fleurs veloutées du printemps, et la troupe joyeuse rapporte le produit de sa maraude à la tente du roi; celui-ci, dans sa majesté vigilante, surveille le travail des architectes bourdonnants qui construisent leurs lambris d'or; les citoyens laborieux qui pétrissent le miel; le peuple des travailleurs qui, chargés de leurs pesants fardeaux, encombrent la porte étroite du palais; le magistrat à l'œil grave, au bourdonnement sévère, livrant à l'exécuteur sinistre le frelon paresseux. J'en conclus que diverses parties d'un tout, ayant un but commun, peuvent agir dans une direction contraire, comme plusieurs flèches lancées de points différents volent vers le même but, comme plusieurs routes diverses aboutissent à la même ville, comme plusieurs cours d'eau ont leur embouchure dans le même océan, comme plusieurs lignes convergent au centre d'un cadran solaire. C'est ainsi que des milliers d'actions, une fois le mouvement imprimé, peuvent aboutir à un but unique et marcher simultanément sans se nuire. En France, donc, sire! Partagez votre heureuse Angleterre en quatre portions. Emmenez-en une en France, et avec elle vous ferez trembler toute la Gaule. Si nous, restés au logis avec des forces trois fois plus considérables, nous ne pouvons écarter de notre seuil le chien de l'Écosse, qu'il nous déchire à belles dents, et que notre nation perde sa réputation de courage et d'intelligence.

LE ROI HENRI. Faites entrer les envoyés du dauphin. (*Un officier sort. Le roi monte sur son trône.*)

LE ROI, *continuant*. Maintenant, notre résolution est prise, et avec l'aide de Dieu et la vôtre, qui êtes les nobles nerfs de notre puissance, puisque la France nous appartient, nous l'obligerons à se soumettre, ou nous la briserons en éclats.



L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Cette loi s'abreuverait largement à la coupe de nos richesses. (Acte Ier, scène Ire, page 291.)

ou nous régnerons d'une manière absolue et sans partage sur la France et ses duchés, qui valent presque des royaumes : ou nous déposerons nos ossements dans une urne chétive, sans tombeau et sans épitaphe ; ou notre histoire racontera nos hauts faits avec orgueil ; ou notre tombe sera silencieuse comme les muets du sérail, et il n'en sera point question dans nos annales.

Entrent L'AMBASSADEUR DE FRANCE et sa Suite.

En même temps on apporte un baril qu'on dépose devant le trône.

LE ROI, *continuant*. Nous voici maintenant disposé à entendre le message de notre beau cousin le dauphin ; car on nous annonce que c'est de sa part, et non de celle du roi, que vous vous présentez à nous.

L'AMBASSADEUR. Votre majesté veut-elle nous permettre d'articuler librement le message dont nous sommes chargés, ou nous faudra-t-il adoucir l'expression des sentiments du dauphin et les termes de notre ambassade ?

LE ROI HENRI. Nous ne sommes pas un tyran, mais un roi chrétien, et notre raison tient notre ressentiment aussi complétement enchaîné que le sont les malheureux chargés de fers dans nos prisons. Faites-nous connaître librement et sans crainte les intentions du dauphin.

L'AMBASSADEUR. Les voici en peu de mots. Votre majesté a dernièrement envoyé en France revendiquer la possession de certains duchés, du chef de votre illustre prédécesseur Édouard III. En réponse à cette réclamation, le prince notre maître nous charge de vous dire, — que vos prétentions se ressentent un peu trop de votre jeunesse : il vous avertit charitablement qu'il n'y a rien en France que [illegible] gagner avec [illegible] ; vous ne pourriez y faire [illegible] de duchés. En conséquence, il vous envoie, comme beaucoup plus conforme à vos goûts, le trésor que voici, en retour duquel il désire qu'il ne soit plus question entre vous de duchés [illegible]. Voilà ce que le dauphin vous fait dire.

LE ROI HENRI. De quoi se compose ce trésor, mon oncle ?

EXETER, *après avoir regardé dans le baril*. De balles de paume, sire !

LE ROI HENRI. Nous sommes charmé de voir le dauphin prendre avec nous ce ton facétieux. Nous le remercions de son cadeau, et vous de vos peines. Quand nous aurons appareillé nos raquettes avec ces balles, Dieu aidant, nous jouerons en France une partie qui pourrait bien compromettre sérieusement la couronne de son père. Dites-lui qu'il vient d'engager la partie avec un adversaire qui ne lui laissera pas de répit, et qui fera pleuvoir ses balles sur la France entière. Nous comprenons parfaitement l'à-propos de son allusion aux jours orageux de notre jeunesse ; mais il ne réfléchit pas à l'usage que nous en avons fait. Nous n'avions le trône d'Angleterre qu'en médiocre estime : il nous paraissait trop chétif ; aussi nous en sommes-nous tenu éloigné ; et comme il arrive toujours que l'on n'est jamais plus gai que lorsqu'on est hors du logis, nous nous sommes abandonné à une licence effrénée. Mais dites au dauphin, — qu'une fois monté sur le trône de France, je saurai maintenir ma dignité, agir en roi et déployer le pavillon de ma grandeur. C'est dans ce but que, dépouillant ma majesté, j'ai travaillé sans relâche comme un humble artisan ; mais j'apparaîtrai bientôt avec le front ceint d'une si éclatante auréole, que les yeux de la France en seront éblouis, et que le dauphin ne pourra, sans s'aveugler, fixer les rayons de ma gloire. Dites de ma part à ce prince qui raille si agréablement, — que son épigramme a transformé ces balles en boulets, et qu'il aura à répondre du carnage qui va voler avec eux. Cette plaisanterie sera cause que plus d'un époux sera enlevé à son épouse, plus d'un fils à sa mère ; que plus d'un château croulera ; et les générations qui sont encore à naître auront sujet de maudire l'insultante ironie du dauphin. Mais Dieu en décidera dans ses décrets impénétrables ; c'est à ce Dieu que j'en appelle ; c'est en son nom, dites-le au dauphin, que je vais me mettre en marche, pour venger mon injure selon la mesure de mes



Mme VABONTRAIS. ... Je mis ma main dans le lit pour lui tâter les pieds, ils étaient froids comme marbre...
(Acte II, scène III, page 300.)

forces, et déployer un bras armé par la justice, dans une cause légitime et sainte. Sur ce, partez en paix, et dites au dauphin qu'il trouvera sa facétie bien sotte, lorsqu'il verra qu'elle fait verser plus de larmes qu'elle n'a provoqué de rires. — Qu'ils soient reconduits sous une escorte sûre. — Adieu. (*L'Ambassadeur et sa Suite sortent.*)

EXETER. Voilà un plaisant message.

LE ROI HENRI, *descendant de son trône.* Nous espérons en punir celui qui nous l'envoie. Mettons le temps à profit, milords, pour hâter notre expédition. Car après Dieu, qui doit passer avant tout, la France est l'objet qui absorbe toutes nos pensées. Rassemblons promptement les troupes nécessaires, et n'omettons rien de ce qui peut accélérer nos préparatifs et ajouter de nouvelles plumes à nos ailes; car, j'en prends Dieu à témoin, nous irons châtier ce dauphin jusque sous les yeux de son père. Que chacun n'ait donc plus qu'une pensée unique, la réalisation de cette belle entreprise. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

LE CHŒUR.

Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre est en feu; on a mis dans l'étui parures et vêtements soyeux; maintenant les armuriers prospèrent, et le sentiment de l'honneur domine toutes les âmes. On vend le pâturage pour acheter le [illegible], et tous les Anglais, nouveaux Mercures aux pieds ailés, volent sur les pas d'un roi, modèle de tous les rois chrétiens. L'espérance plane à tous les regards, agitant dans les airs une épée à laquelle sont passées, depuis la pointe jusqu'à la garde, des couronnes de roi, de ducs et de comtes, promises à Henri et aux braves qui le suivent. Les Français, qu'un avis fidèle a informés de ces préparatifs formidables, tremblent d'effroi, et leur politique au front pâle cherche à conjurer les projets des Anglais. O Angleterre, qui portes au dedans de toi ta grandeur, corps de nain avec un cœur de géant, quels sont les actes commandés par l'honneur qui seraient au-dessus de tes forces, si tous tes enfants étaient loyaux et fidèles? Mais vois le défaut de ta cuirasse! la France a trouvé en toi trois âmes vénales qu'elle achète avec un or perfide : trois hommes corrompus, Richard, comte de Cambridge, le lord Henri Scroop de Masham, et sir Thomas Grey, chevalier de Northumberland, gagnés par l'or coupable du monarque français, ont ourdi avec lui un infâme complot. Si l'enfer et la trahison tiennent leur promesse, à Southampton, avant de s'embarquer pour la France, le modèle des rois doit tomber sous leurs coups. Prenez patience; digérez du mieux que vous pourrez les événements que notre drame entasse dans un espace étroit. Le prix convenu est payé; les traîtres sont d'accord; le roi est parti de Londres. Permettez, bienveillants spectateurs, que maintenant le drame soit transporté à Southampton : c'est là que va s'ouvrir la scène, c'est là qu'il faut vous asseoir; de là nous vous conduirons en France et vous ramènerons sains et saufs, vous promettant de charmer les mers et de vous procurer un passage agréable; car, en tant que la chose nous sera possible, notre drame ne donnera de nausées ni de maux de cœur à personne[1]. Mais ce ne sera qu'à l'arrivée du roi, et point avant, que nous transporterons la scène à Southampton.

SCÈNE II.

La taverne d'East-Cheap.

Entrent NYM et BARDOLPHE.

BARDOLPHE. Je suis charmé de vous voir, caporal Nym.

NYM. Bonjour, lieutenant Bardolphe.

[1] A[illegible] au mal de mer.

BARDOLPHE. Eh bien, l'enseigne Pistolet et vous, êtes-vous toujours amis?

NYM. Pour ma part, cela ne m'inquiète guère : je ne fais pas grand bruit, mais quand l'occasion se présentera, je la saisirai avec joie. — N'importe : il adviendra ce qu'il pourra. Je ne suis pas homme à me battre, mais j'aurai l'œil au guet et je tiendrai mon épée nue : c'est une épée fort ordinaire que la mienne : mais quoi? elle peut embrocher une tranche de fromage et endurer le froid tout comme une autre ; et voilà.

BARDOLPHE. Je paye à déjeuner pour vous rapatrier ; puis nous partirons tous trois pour la France comme de véritables frères d'armes. C'est entendu, n'est-ce pas, caporal Nym?

NYM. Parbleu, je vivrai tant que je pourrai, voilà ce qu'il y a de certain ; puis quand je ne pourrai plus vivre, je ferai comme je pourrai. C'est à quoi je suis résolu : je ne dis que cela.

BARDOLPHE. Il est certain, caporal, que Pistolet a épousé Hélène Vabontrain ; et en cela elle a mal agi avec vous, car elle vous était fiancée.

NYM. Je ne saurais dire, les choses sont ce qu'elles peuvent être. Il se peut qu'un homme dorme, et que pendant ce temps-là il ait la gorge intacte ; et, comme on dit, les couteaux coupent. Il faut que les choses aient leur cours : bien que la patience soit lasse, elle n'en continue pas moins à se traîner. Il faut une fin à tout ; c'est tout ce que je puis dire.

Entrent PISTOLET et MADAME VABONTRAIN.

BARDOLPHE. Voici venir l'enseigne Pistolet et sa femme! — Mon cher caporal, contenez-vous. — Comment va mon hôte Pistolet?

PISTOLET. Vil pékin, tu m'appelles ton hôte! j'en jure par cette main, c'est un titre que je méprise souverainement, et ma [illegible] personne.

Mme VABONTRAIN. Oui, certes, et avant peu encore : car on ne peut loger et nourrir une douzaine de demoiselles bien nées qui vivent honnêtement de leur aiguille, qu'à l'instant on ne nous accuse de tenir un mauvais lieu. (*Nym tire son épée.*) O mon Dieu ! voilà le caporal Nym qui dégaine ! il va [illegible]. — Mon cher [illegible] Bardolphe, — mon cher caporal, ne commettez [illegible].

NYM. Bah!

PISTOLET. Bah toi-même, chien d'Islande! dogue aux [illegible]!

Mme VABONTRAIN. Mon cher caporal Nym, montrez le courage d'un homme, et rengaînez votre épée.

NYM, *à Pistolet.* Veux-tu que nous sortions? je voudrais te tenir seul à seul.

PISTOLET. Seul à seul, dogue fieffé! lâche vipère! je te rejette ton seul à seul à la face : ton seul à seul en a menti par la gorge! Tremble! le chien du pistolet est armé, et il [illegible] feu.

NYM. Je ne suis point un démon : tu ne saurais m'exorciser. [illegible] Pistolet, je vais te chatouiller [illegible] avec ma rapière. Si tu veux sortir [illegible] deux pouces d'acier [illegible] du monde, et voilà.

PISTOLET. [illegible] (*Ils reculent, et leurs épées se croisent.*)

BARDOLPHE, *mettant l'épée à la main et cherchant à les séparer.* [illegible] que j'ai à vous dire. — Celui [illegible] mon épée au travers du [illegible]!

PISTOLET. [illegible] (*A Nym.*) [illegible] de main ; tu [illegible].

NYM. [illegible] le plus loyalement du monde, et voilà!

[illegible]

[illegible] partie de Henri IV

et fais-en ton épouse : j'ai et je garderai pour mon unique femme la ci-devant Vabontrain. — Je n'en dis pas davantage.

Entre LE PAGE de Falstaff.

LE PAGE. Pistolet, mon cher hôte, il faut absolument que vous veniez trouver mon maître, — et vous aussi, notre hôtesse : — il est très-mal, et s'est mis au lit. — Cher Bardolphe, venez mettre entre ses draps votre nez brûlant; cela lui servira de bassinoire. — Véritablement, il est on ne peut plus mal.

BARDOLPHE. Va-t'en, petit coquin.

Mme VABONTRAIN. Sur ma parole, un de ces jours il servira de pâture aux corbeaux ; le roi l'a frappé au cœur. Mon mari, ne tarde pas à me joindre. (*Madame Vabontrain et le Page sortent.*)

BARDOLPHE. Allons, permettez-moi de vous réconcilier. Il faut que nous partions ensemble pour la France. Pourquoi diable serions-nous entre nous à couteaux tirés?

PISTOLET. Que les eaux débordent et que les démons crient famine!

NYM. Veux-tu me payer les huit schellings que je t'ai gagnés à un pari?

PISTOLET. Il n'y a que les manants qui payent.

NYM. Il me faut cet argent; et voilà!

PISTOLET. Le courage en décidera. En garde!

BARDOLPHE. Par cette épée, celui qui porte la première botte, je le tue.

PISTOLET. Jurer par une épée, c'est un serment comme un autre, et il faut que les serments aient leur cours.

BARDOLPHE. Caporal Nym, si vous voulez être amis, soyez amis; si vous ne le voulez pas, eh bien! soyez donc aussi ennemis avec moi. Je vous en prie, rengaînez tous deux.

NYM. Aurai-je les huit schellings que je t'ai gagnés?

PISTOLET. Je te donnerai un *noble* comptant[1], et, par-dessus le marché, je te payerai à boire, et nous serons unis par l'amitié et la fraternité : je vivrai pour Nym et Nym vivra pour moi. — Cela n'est-il pas juste? — Vois-tu, je serai vivandier dans le camp et nous ferons de bonnes affaires. Donne-moi ta main.

NYM. Aurai-je mon *noble?*

PISTOLET. Tu l'auras en bel et bon argent.

NYM. Eh bien, voilà!

Rentre MADAME VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN. S'il est vrai que vous avez eu des femmes pour mères, venez promptement voir sir John. La pauvre chère âme! Il est tellement secoué par une fièvre tierce quotidienne, que c'est pitié de le voir. Mes bons amis, venez le trouver.

NYM. Le roi lui a tourné la bile, et voilà.

PISTOLET. Tu dis vrai; son cœur est brisé, torturé.

NYM. Le roi est un bon roi; mais quoi qu'il en soit, il a ses lubies aussi.

PISTOLET. Allons consoler le pauvre chevalier, car nous devons tous rester unis. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

Southampton. — La chambre du conseil.

Entrent EXETER, BEDFORD et WESTMORELAND.

BEDFORD. Par ma foi, je trouve le roi bien hardi de se confier à ces traîtres.

EXETER. Ils ne tarderont pas à être arrêtés.

WESTMORELAND. Quel air doux et candide ils affectent! comme si leur cœur était le trône de la fidélité couronnée par la foi et la loyauté constante.

BEDFORD. Le roi est instruit de tous leurs complots par la saisie de leur correspondance, chose dont ils sont loin de se douter.

EXETER. L'homme qui était dans son intimité, celui qu'il avait comblé de bienfaits et de ses faveurs royales, se peut-il que, vendu à l'étranger, il ait consenti à livrer son souverain à la mort et à la trahison!

Bruit de fanfares. Entrent LE ROI HENRI, [illegible], SCROOP, CAMBRIDGE, GREY, et [illegible].

LE ROI HENRI. Un vent favorable souffle maintenant, et

[1] Le noble valait [illegible]

nous allons nous embarquer. — Milord de Cambridge, — (*à Scroop*) et vous, milord de Masham, — (*à Grey*) et vous, mon cher chevalier, — donnez-moi votre avis. Croyez-vous que l'armée que nous emmenons avec nous s'ouvrira un passage à travers les forces de la France, et remplira le but que nous nous sommes proposé en la rassemblant ?

SCROOP. Sans nul doute, sire, si chacun fait de son mieux.

LE ROI HENRI. Nous n'avons à cet égard aucun doute, dans la persuasion où nous sommes, que parmi tous ceux qui nous accompagnent il n'en est pas un dont l'affection ne nous soit dévouée, et qu'il n'est pas un des cœurs que nous laissons derrière nous qui ne fasse des vœux pour le succès de notre entreprise.

CAMBRIDGE. Jamais monarque ne fut plus respecté et plus chéri que ne l'est votre majesté; et je ne crois pas qu'il y ait un seul sujet malheureux et mécontent sous l'ombre tutélaire de votre gouvernement.

GREY. Il n'est pas jusqu'aux ennemis de votre père dont le ressentiment n'ait fait place à des sentiments plus doux, et qui ne vous servent d'un cœur plein de dévouement et de zèle.

LE ROI HENRI. C'est pour nous un inépuisable sujet de gratitude, et cette main oubliera son office avant que notre cœur oublie de récompenser, selon leur mérite, les services qui nous sont rendus.

SCROOP. De cette manière, le zèle redoublera d'efforts, et, ravivé par l'espoir, rendra sans cesse à votre majesté de nouveaux services.

LE ROI HENRI. Nous n'attendons pas moins. — Mon oncle Exeter, ordonnez qu'on mette en liberté l'homme arrêté hier pour propos outrageants sur notre personne. Nous pensons qu'il y a été poussé par l'ivresse. A présent que ses sens sont redevenus plus calmes, nous lui pardonnons.

SCROOP. C'est là de la clémence, mais c'est porter trop loin la sécurité. Sire, que cet homme soit puni, de peur que l'indulgence ne lui crée des imitateurs.

LE ROI HENRI. Oh ! soyons miséricordieux.

CAMBRIDGE. Votre majesté peut l'être, et néanmoins punir.

GREY. Sire, vous aurez fait suffisamment acte de clémence si vous lui laissez la vie, après l'infliction d'un châtiment sévère.

LE ROI HENRI. Hélas ! votre excès d'affection et de sollicitude pour moi milite puissamment contre ce malheureux. S'il nous est interdit de fermer les yeux sur des fautes légères, fruit de l'intempérance, combien grands ne devons-nous pas les ouvrir quand nous avons devant nous des crimes capitaux, conçus, médités, tramés de longue main ! Toutefois nous voulons que cet homme soit élargi, bien que Cambridge, Scroop et Grey, — dans leur tendre sollicitude pour la sûreté de notre personne, — demandent qu'il soit puni. Venons maintenant aux affaires de la France. — Quels sont ceux qui ont à recevoir de nous une commission spéciale ?

CAMBRIDGE. Moi, sire. Votre majesté m'a enjoint de la demander aujourd'hui.

SCROOP. Vous m'en avez dit autant, sire.

GREY. Et à moi aussi, mon royal souverain.

LE ROI HENRI, *remettant un papier à chacun d'eux.* Richard de Cambridge, voilà la vôtre; — voici la vôtre, lord Scroop de Masham; — et vous, chevalier Grey de Northumberland, recevez aussi la vôtre. — Prenez-en lecture ; vous y verrez le cas que je fais de vous. — Milord de Westmoreland, — et vous, mon oncle Exeter, nous nous embarquerons ce soir. — Eh bien ! messieurs, que voyez-vous donc dans ces papiers, que vous changez ainsi de couleur ? Voyez comme ils pâlissent ! Leur visage est aussi blanc que le papier qu'ils tiennent à la main. Qu'avez-vous donc lu qui vous fait ainsi trembler, et glace le sang dans vos veines ?

CAMBRIDGE. Je confesse mon crime et m'abandonne à votre merci.

GREY et SCROOP. Nous l'implorons tous trois.

LE ROI HENRI. La merci qui en moi était tout à l'heure vivante, vos conseils l'ont étouffée, tuée. Vous ne devez pas, par pudeur, parler de clémence ; vos propres raisonnements se tournent contre vous, comme des chiens qui dévorent leur maître. — Voyez-vous, princes, — et vous, nobles pairs, — voyez-vous ces Anglais, ces monstres d'ingratitude ? Ce lord de Cambridge que voici, vous savez combien mon amitié s'est empressée à le combler d'honneurs. Et cet homme a, pour quelques écus, sottement conspiré contre nous; et, cédant aux propositions vénales de la France, il s'est engagé à nous tuer, ici même, à Southampton. — (*Montrant Grey.*) Et ce chevalier, non moins notre obligé que Cambridge, a pris le même engagement. — Mais que te dirai-je, à toi, lord Scroop, homme cruel, ingrat, barbare, inhumain ! toi qui avais la clef de tous mes secrets, qui connaissais le fond de mon âme, qui aurais pu en quelque sorte frapper monnaie avec moi, si ton intérêt l'avait exigé ? Comment l'or de l'étranger a-t-il pu extraire de toi une seule étincelle de mal pour me causer le plus léger préjudice ? Le fait est si étrange, que, bien que l'évidence en soit aussi palpable que du noir sur du blanc, c'est à peine si j'en crois mes yeux. La trahison et le meurtre ont toujours marché de compagnie ; couple de génies malfaisants, dévoués l'un à l'autre, l'œuvre du mal est pour eux une chose si naturelle, qu'ils n'excitent la surprise de personne. Mais en toi le meurtre et la trahison sont contre nature et font naître l'étonnement. Quel que soit l'esprit de ténèbres qui t'a si étrangement converti au crime, la palme de l'enfer lui est due. Quand les autres démons travaillent à souffler la trahison, ils colorent d'un semblant de piété des actes dignes de la damnation éternelle ; mais toi, le démon qui t'a façonné à ses fins t'a commandé le crime, sans te donner aucune raison pour le commettre, si ce n'est la satisfaction de te parer du nom de traître. Si le démon qui t'a ainsi dupé parcourait l'univers en vainqueur, il pourrait, en rentrant dans le vaste Tartare, dire aux légions des damnés : — Je n'ai point trouvé d'âme aussi facile à conquérir que celle de cet Anglais. Oh ! de quelle injurieuse amertume tu as empoisonné les douceurs de l'amitié loyal ! Un homme se montre-t-il dévoué? et toi aussi, tu l'étais. Paraît-il grave et instruit? et toi aussi, tu l'étais. Est-il de noble race? et toi aussi, tu l'étais. Semble-t-il religieux? tu le semblais aussi. Est-il frugal, exempt de folle joie et d'emportements grossiers, d'une humeur égale et constante, orné de qualités simples et modestes, appuyant le témoignage des yeux de celui de l'oreille, et n'y ajoutant foi qu'à bon escient? toutes ces perfections, tu semblais les posséder, et ta chute a laissé une sorte de tache qui imprime à l'homme le plus parfait le stigmate du soupçon. Je pleurerai sur toi; car je vois dans ta trahison une seconde chute de l'homme. — Leur crime est manifeste. Arrêtez-les, pour qu'ils aient à en répondre devant la loi, et que Dieu les absolve !

EXETER. Richard, comte de Cambridge, je t'arrête pour crime de haute trahison. — Henri, lord Scroop de Masham, je t'arrête pour crime de haute trahison. — Thomas Grey, chevalier de Northumberland, je t'arrête pour crime de haute trahison.

SCROOP. C'est justement que Dieu a découvert nos projets, et je déplore ma faute plus que mon trépas. Que je la paye de ma vie; mais que votre majesté me la pardonne.

CAMBRIDGE. L'or de la France ne m'a pas séduit, bien qu'il ait été pour moi un motif de plus pour effectuer ce que je projetais depuis longtemps. Mais je remercie Dieu de l'avoir empêché. Je m'en repens sincèrement, malgré la mort qui m'attend, et je supplie Dieu et vous de me pardonner.

GREY. Jamais sujet fidèle n'éprouva plus de joie à la découverte d'une trahison dangereuse, que je n'en éprouve à me voir arrêté dans l'exécution d'une entreprise infernale. Sire, prenez ma vie, et pardonnez ma faute.

LE ROI HENRI. Que Dieu vous absolve dans sa merci ! Écoutez votre arrêt. Vous avez conspiré contre notre royale personne, vous vous êtes ligués avec un ennemi public et déclaré, et en acceptant l'or de ses coffres, vous avez touché le salaire de notre mort. Vous vous êtes engagés à livrer votre roi à l'esclavage, ses princes et ses pairs à la servitude, ses sujets à l'oppression et au mépris, et tout son royaume à la dévastation. Pour ce qui nous concerne personnellement, nous ne demandons point de vengeance ; mais nous sommes tenu de veiller à la sûreté de ce royaume dont vous avez voulu consommer la ruine, et nous vous livrons à la rigueur de ses lois. Sortez donc, malheureux que je plains, et allez à la mort. Que Dieu, dans sa miséricorde, vous donne la force de la subir avec résignation, et vous inspire un repentir sincère de votre énorme forfait ! — Qu'on

les emmène ! (*Les Conspirateurs sortent, emmenés par des gardes.*)

LE ROI HENRI, *continuant.* Maintenant, milords, partons pour la France. Cette entreprise sera également glorieuse et pour vous et pour nous. Nous ne doutons pas que cette guerre n'ait une heureuse issue ; puisque Dieu a daigné, dans sa bonté, dévoiler au grand jour cette trahison dangereuse, qui épiait le moment favorable pour arrêter notre marche dès les premiers pas, je ne doute pas que dans notre route tous les obstacles ne soient aplanis. En avant donc, mes chers compatriotes! mettons notre entreprise sous la protection de Dieu, et que l'exécution commence. Voguons sur les flots avec joie. Déployons l'étendard de la guerre ; que je ne sois plus roi d'Angleterre, si je ne suis roi de France ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

La maison de madame Vabontrain, dans East-Cheap.

Entrent PISTOLET, MADAME VABONTRAIN, NYM, BARDOLPHE et LE PAGE.

Mme VABONTRAIN, *à Pistolet.* Je t'en prie, mon ami, permets que je t'accompagne jusqu'à Staines.

PISTOLET. Non ; car j'ai le cœur navré. — Bardolphe, appelle ta gaieté à ton aide. — Nym, réveille ta verve fanfaronne. — Page, ranime ton courage ; car Falstaff est mort, et c'est pour nous un grand sujet d'affliction.

BARDOLPHE. Je voudrais être avec lui, en quelque lieu qu'il soit, au ciel ou en enfer.

Mme VABONTRAIN. Il n'est pas en enfer, cela est sûr ; il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme y est allé. Il a fait une belle fin, et il a passé comme un enfant qui sort d'être baptisé : il s'est éteint entre midi et une heure, précisément à la descente de la marée[1] ; car, lorsque je l'ai vu froisser ses draps, jouer avec des fleurs et rire en regardant le bout de ses doigts, j'ai vu que tout était fini pour lui ; il avait le nez aussi pointu que le bec d'une plume, et il battait la campagne. « Eh bien, sir John, lui ai-je dit, comment vous trouvez-vous? ayez bon courage! » Alors il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! » trois ou quatre fois ; moi, pour le réconforter, je lui ai dit qu'il ne devait pas penser au bon Dieu. J'espérais qu'il n'y avait pas encore nécessité qu'il se troublât la cervelle de ces pensées-là ; pour toute réponse, il me dit de lui couvrir davantage les pieds ; je mis ma main dans le lit pour lui tâter les pieds, ils étaient froids comme marbre. Je lui tâtai les genoux, et puis un peu plus haut, et un peu plus haut encore, et tout était déjà froid comme marbre.

NYM. On dit qu'il a parlé de vin ?

Mme VABONTRAIN. C'est vrai.

BARDOLPHE. Et de femmes.

Mme VABONTRAIN. Par exemple ! cela n'est pas.

LE PAGE. Si fait ; il a même dit que c'étaient des diables couleur de rose.

Mme VABONTRAIN. Il n'a jamais aimé le rose ; c'est une couleur qu'il ne pouvait souffrir.

LE PAGE. Une fois, il a dit que le diable l'emporterait à cause des femmes.

Mme VABONTRAIN. Il est vrai qu'il lui est arrivé parfois, dans ses [illegible], de maltraiter les femmes ; mais alors il n'était pas dans son bon sens, et puis c'était de la prostituée de Babylone qu'il parlait.

LE PAGE. Ne vous rappelez-vous pas qu'ayant vu une mouche posée sur le nez de Bardolphe, il dit que c'était une âme [illegible] qui brûlait dans le feu de l'enfer ?

BARDOLPHE. Hélas ! le combustible qui alimentait ce feu est parti [illegible].

NYM. [illegible] le roi sera parti de Southampton.

PISTOLET. Allons, partons. — (*À sa femme.*) Mon amour, [illegible]

[1] [illegible]

mes est chose aussi fragile qu'un pain à cacheter ; il n'est rien tel que de tenir, ma poule ; que la prudence soit donc ton guide ; va, essuie tes pleurs. — Mes frères d'armes, partons pour la France, et en vraies sangsues, mes enfants, suçons, suçons, suçons jusqu'au sang !

LE PAGE. On dit que c'est une nourriture malsaine.

PISTOLET. Embrassez-la, et marchons.

BARDOLPHE. Adieu, notre hôtesse. (*Il l'embrasse.*)

NYM. Je ne saurais l'embrasser, moi ; et voilà : mais, adieu.

PISTOLET, *à sa femme.* Montre-toi bonne ménagère ; sois sédentaire, je te l'ordonne.

Mme VABONTRAIN. Bon voyage ; adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

La France. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Entrent LE ROI DE FRANCE et sa Suite, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, LE CONNÉTABLE et d'autres Seigneurs.

LE ROI DE FRANCE. Les Anglais marchent contre nous avec des forces imposantes ; et il importe essentiellement que nous leur opposions une honorable résistance ; en conséquence, les ducs de Berry, de Bretagne, de Brabant et d'Orléans vont partir, — et vous aussi, dauphin, — pour visiter sans délai nos villes de guerre et les pourvoir d'hommes de courage et de moyens de défense ; car le roi d'Angleterre nous attaque avec la violence des eaux qui se précipitent dans un gouffre. Prenez donc toutes les mesures de prévoyance que la prudence nous conseille ; et que les récents souvenirs qu'a laissés dans nos champs l'Anglais fatal et trop méprisé ne soient pas perdus pour nous.

LE DAUPHIN. Mon très-redouté père, il est juste que nous prenions les armes contre l'ennemi ; car lors même qu'il n'y a pas de guerre, ni de motifs d'hostilité, la paix ne doit pas tellement énerver un royaume que tout ne soit préparé pour la défense, comme si la guerre était imminente. Il convient donc que nous partions pour inspecter les points les plus faibles de la France ; mais procédons-y sans montrer le moindre sentiment de crainte, sans en témoigner plus que si nous apprenions que l'Angleterre fait les préparatifs d'une danse mauresque pour les fêtes de la Pentecôte ; et en effet, sire, elle est si follement gouvernée, son sceptre est confié aux mains fantasques d'un jeune homme si frivole, si étourdi, si incapable, si capricieux, que nous n'avons rien à craindre d'elle.

LE CONNÉTABLE. Prince, gardez-vous de le croire ; vous vous méprenez étrangement sur le compte de ce roi. Que votre altesse interroge les ambassadeurs récemment de retour ; ils vous diront avec quelle dignité il a reçu leur ambassade, quels nobles conseillers l'entourent, combien il met de retenue dans ses objections, d'inflexible fermeté dans ses résolutions ; vous vous convaincrez alors que ses égarements passés n'étaient que le masque dont se couvrait le Brutus de Rome, cachant la sagesse sous le manteau de la folie, comme les jardiniers recouvrent de fumier les plantes les plus précoces et les plus délicates.

LE DAUPHIN. Vous êtes dans l'erreur, monsieur le grand connétable ; mais peu importe notre opinion à cet égard. Lorsqu'il est question de se défendre, il est bon de supposer l'ennemi plus fort qu'il ne le paraît ; on donne alors à la défense les proportions convenables ; on ne lésine pas sur les moyens, comme l'avare qui gâte son habit pour économiser un peu d'étoffe.

LE ROI DE FRANCE. Voyons dans le roi Henri un ennemi redoutable ; songez donc, princes, à réunir toutes vos forces pour le combattre. Sa race s'est engraissée de nos dépouilles ; il appartient à cette famille d'hommes redoutables qui sont venus porter la terreur jusque dans nos foyers ; témoin ce jour d'éternelle honte où fut livrée pour notre malheur la bataille de Crécy, et où tous nos princes furent faits prisonniers par ce fatal Édouard, surnommé le prince Noir, pendant que le géant son père, debout sur une colline, le front ceint des rayons du soleil, comme d'une auréole, contemplait son fils héroïque, et souriait de le voir mutiler l'œuvre de Dieu et de la nature, et ravir à l'amour paternel toute une génération française de vingt ans. Henri est un rejeton de cette souche victorieuse ; redoutons sa vigueur native et sa fatale étoile.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Des ambassadeurs de Henri, roi d'Angleterre, demandent audience à votre majesté.

LE ROI DE FRANCE. Nous sommes prêt à les recevoir: qu'on les introduise. *(Le Messager et plusieurs Seigneurs sortent.)*

LE ROI DE FRANCE, *continuant*. Vous voyez, mes amis, avec quelle vigueur cette chasse est suivie.

LE DAUPHIN. Tournez la tête, et vous arrêterez la poursuite des chasseurs; car la meute pusillanime fait retentir au loin ses aboiements, quand la proie qu'elle semble menacer fuit devant elle. Sire, donnez à ces Anglais une rude leçon, et qu'ils apprennent de quelle monarchie vous êtes le chef. Mieux vaut nous exagérer notre force que de la ravaler.

Rentrent les Seigneurs avec EXETER et sa Suite.

LE ROI DE FRANCE. Vous venez de la part de notre frère le roi d'Angleterre?

EXETER. De sa part; et voici ce qu'il fait savoir à votre majesté. Il vous demande, au nom de Dieu tout-puissant, de renoncer aux grandeurs empruntées qui par le don du ciel, en vertu de la loi de la nature et de celle des nations, lui appartiennent à lui et à ses héritiers; à savoir la couronne de France, et tous les honneurs que la coutume et la succession des temps y ont attachés. Afin que vous sachiez qu'il ne s'appuie pas sur des titres injustes ou frivoles exhumés des débris vermoulus d'un passé lointain et de la poussière d'un long oubli (*lui remettant un papier*), il vous envoie ce mémoire héraldique, concluant dans toutes ses parties; il vous prie d'examiner avec attention cette généalogie, et quand vous serez convaincu qu'il descend en ligne directe de son illustre aïeul Édouard III, il attend de vous que vous résignerez votre couronne et votre royaume retenus par vous au préjudice du véritable et légitime possesseur.

LE ROI DE FRANCE. Dans le cas contraire, qu'arrivera-t-il?

EXETER. Il vous y contraindra par la force; quand vous cacheriez la couronne jusque dans votre cœur, il irait l'y chercher. C'est pourquoi, tel qu'un autre Jupiter, il arrive précédé par la tempête, entouré de la foudre et des éclairs; il vient obtenir par la force ce que vous aurez refusé à sa demande; il vous enjoint, par la miséricorde du Seigneur, de lui restituer la couronne, et d'avoir compassion des malheureux que va dévorer la gueule béante du monstre affamé de la guerre; il met sur votre responsabilité le sang des morts, les larmes de la veuve, les cris de l'orphelin, les gémissements de la jeune fille, qui vous redemanderont un époux, un père, un fiancé, moissonnés dans cette fatale querelle. Voilà sa requête, sa menace, et mon message, à moins que le dauphin ne soit ici présent; car j'ai aussi un message pour lui.

LE ROI DE FRANCE. Quant à nous, nous examinerons plus à loisir cette matière; demain vous porterez nos dernières intentions à notre frère le roi d'Angleterre.

LE DAUPHIN. Quant au dauphin, je le représente. Qu'avez-vous à lui transmettre de la part de l'Anglais?

EXETER. Un dédaigneux défi, l'expression du mépris le plus complet auquel puisse descendre la dignité du puissant monarque qui m'envoie. Ainsi parle mon souverain; si le roi, votre père, faisant droit à toutes ses demandes, ne répare pas l'insultante raillerie que vous lui avez adressée, le bruit de sa vengeance ira réveiller l'écho de tous les cavernes, de toutes les voûtes de France, et il répondra à votre insolent message par la voix tonnante de son artillerie.

LE DAUPHIN. Dites que si mon père lui fait une réponse favorable, c'est contre ma volonté; car je ne désire rien tant que d'en venir aux mains avec le roi d'Angleterre; c'est pour cela que, voulant lui faire un cadeau [illegible] à sa jeunesse et à sa frivolité, je lui ai envoyé ces balles de paume de Paris.

EXETER. En revanche, il fera trembler [illegible] de Paris, quand [illegible]

LE ROI DE FRANCE. Demain vous connaîtrez nos intentions définitives.

EXETER. Expédiez-nous promptement, si vous ne voulez que notre roi vienne en personne s'enquérir des raisons de ce délai; car il a déjà mis le pied sur ce territoire.

LE ROI DE FRANCE. Vous partirez bientôt avec des propositions honorables; ce n'est pas trop du court intervalle d'une nuit pour arrêter une décision sur des matières de cette importance. *(Ils sortent.)*

ACTE TROISIÈME.

LE CHOEUR.

Ainsi, portée sur les ailes de la fantaisie, notre scène vole rapide comme la pensée. Figurez-vous le roi et son armée s'embarquant sur la jetée de Southampton, et sa belle flotte déployant ses pavillons de soie aux rayons du soleil matinal. Appelez l'imagination à votre aide! voyez les mousses grimper aux cordages; entendez le coup de sifflet qui rétablit l'ordre au milieu de tous ces bruits confus; voyez les voiles, gonflées par les vents invisibles, entraîner les lourdes carènes à travers la mer sillonnée, dont les vagues se brisent sur leur large poitrail. Figurez-vous que vous êtes sur le rivage, et que de là vous contemplez une cité mouvante portée sur les flots inconstants; car tel est l'aspect que présente cette flotte majestueuse se dirigeant vers Harfleur. Suivez-la, suivez-la. Que votre pensée s'embarque avec elle; laissez votre Angleterre aussi calme que l'heure de minuit, gardée par des vieillards, des enfants et des vieilles femmes, les uns ayant passé l'âge de la vigueur, les autres n'y étant pas arrivés encore. Car quel est celui qui, ayant le moindre duvet au menton, ne s'est empressé de suivre en France cette élite de cavaliers? Que votre pensée travaille et se représente un siége: voyez les canons sur leurs affûts, et leurs bouches redoutables tournées contre les remparts d'Harfleur. Supposez que l'ambassadeur de France revient trouver Henri, et lui annonce que le roi lui offre sa fille Catherine, et avec elle, en dot, je ne sais quels duchés insignifiants et sans valeur. Cette offre n'est pas acceptée, l'agile canonnier touche de sa mèche fatale la lumière des canons (*bruit de fanfares; les décharges d'artillerie se font entendre*), et devant eux tout s'écroule. Continuez-nous votre indulgence, et que votre pensée supplée à l'insuffisance de notre représentation.

SCÈNE I.

La France. – Devant Harfleur.

Bruit de fanfares. Arrivent LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD, GLOSTER, et des Soldats portant les échelles de siége.

LE ROI HENRI. Retournons à la brèche, mes amis, retournons à la brèche, ou comblons-la avec les cadavres des Anglais. En temps de paix, rien ne sied mieux à un homme qu'une modeste et humble douceur. Mais quand la tempête de la guerre éclate à votre oreille, imitez alors l'action du tigre; que vos muscles se tendent; que votre sang circule plus rapide; que la fureur aux traits farouches altère votre visage; que votre regard prenne un aspect terrible; qu'à travers son orbite, l'œil apparaisse menaçant comme un canon braqué; que le sourcil froncé l'ombrage, aussi effrayant que le rocher se projette sur sa base battue des flots irrités. Serrez les dents, ouvrez les narines, retenez avec force votre haleine, que vos esprits soient portés à leur plus haut point d'énergie! — En avant, en avant, valeureux Anglais, qui devez le jour à des pères éprouvés par la guerre, à des pères qui, comme autant d'Alexandres, ont, dans ces mêmes lieux, combattu depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et n'ont remis l'épée dans le fourreau que lorsqu'il n'y avait plus d'ennemis à immoler. Prouvez maintenant que vous êtes bien leurs fils. Servez d'exemple à des hommes d'un sang plus vulgaire, et montrez-leur comment il faut combattre! — Et vous, brave milice de nos comtés, vous dont les membres ont été formés en Angleterre, faites voir maintenant votre vigueur natale; montrez-nous que

vous êtes dignes de la race qui vous a produits; ce dont je ne doute pas, car il n'en est pas un parmi vous dans les yeux duquel je ne voie briller une noble ardeur. Je vous vois comme des limiers en laisse, impatients de prendre votre élan. Le gibier est levé : suivez votre instinct, et en chargeant l'ennemi, criez : *Dieu pour Henri! Angleterre et Saint-Georges! (Ils s'élancent vers les remparts, au bruit des fanfares et des décharges de l'artillerie.)*

SCÈNE II.

Même lieu.

On voit passer les troupes anglaises; puis arrivent NYM, BARDOLPHE, PISTOLET et LE PAGE.

BARDOLPHE. En avant, en avant! à la brèche, à la brèche!

NYM. Un moment, caporal: l'action est trop chaude : je n'ai, en tout et pour tout, qu'une vie; les coups tombent trop dru; voilà l'histoire.

PISTOLET. C'est une histoire on ne peut plus juste; il ne fait pas bon sur la brèche, les coups vont et viennent, les vassaux du bon Dieu tombent et meurent.

> Et sur le sol sanglant le glaive des batailles
> Fait d'immortelles funérailles.

LE PAGE. Je voudrais être maintenant dans une taverne de Londres. Je donnerais ma part de gloire pour un pot d'ale[1], et la vie sauve.

PISTOLET.

> Si j'avais ce que je désire,
> Mon cheval bien vite se ferait;
> J'irais de ce pas sans mot dire,
> Chercher refuge au cabaret.

LE PAGE. Oui, comme l'oiseau sur la branche.

Arrive FLUELLEN.

FLUELLEN. Par la sangbleu! à la brèche, canaille! à la brèche! *(Il les chasse devant lui.)*

PISTOLET. Doucement, grand duc : sois miséricordieux envers de chétifs mortels! apaise ta fureur! apaise ta mâle colère! Apaise ta fureur, grand duc! Beau coq, apaise ta fureur! De la douceur, mon bijou!

NYM. C'est une drôle d'humeur que la vôtre! — Une drôle d'humeur; et voilà. *(Nym, Pistolet et Bardolphe s'éloignent, suivis de Fluellen.)*

LE PAGE, *seul.* Tout jeune que je suis, j'ai observé de près ces trois fanfarons. Je les sers tous les trois; mais tels qu'ils sont, s'ils voulaient me servir, il n'y en a pas un parmi eux dont je voulusse pour mon laquais. — Bardolphe a le foie pâle et la face rouge, de sorte qu'il paye de mine; mais pour ce qui est de se battre, serviteur. Quant à Pistolet, — il a une langue redoutable et une épée fort inoffensive : aussi il fait volontiers assaut de paroles, et ne rompt jamais une lance. A l'égard de Nym, — il a entendu dire que les hommes qui parlent le mieux sont ceux qui parlent le moins; aussi il ne dit pas même ses prières, de peur de passer pour lâche. Mais si ses paroles de tapageur sont rares, ses actes de courage le sont plus encore. Il n'a jamais cassé d'autre tête que la sienne, et encore était-ce contre une borne, un jour qu'il était ivre. Ils dérobent tout ce qui leur tombe sous la main, et qualifient leurs vols d'achats. L'autre jour Bardolphe vola un étui de luth, le porta à douze lieues de là, et le vendit [illegible]. Nym et Bardolphe sont camarades [illegible] : à Calais ils ont volé une pelle de charbon, [illegible] pour ne pas se salir les doigts en [illegible]. Ils voudraient que je fusse aussi familier avec les poches des gens que le sont leurs gants ou leurs mouchoirs. Or il répugne à mes principes de prendre de la poche d'un autre pour mettre dans la mienne; car c'est le moyen d'empocher plus d'un affront. Il faut que je les quitte et cherche une meilleure condition : leur perversité me fait mal au cœur, il faut que je la rejette. *(Il s'éloigne.)*

Revient FLUELLEN suivi de GOWER.

GOWER. Capitaine Fluellen, il faut à l'instant vous rendre aux mines; le duc de Glocester désire vous parler.

FLUELLEN. Aux mines? Dites au duc qu'il ne fait pas bon aux mines; car, voyez-vous, les mines ne sont pas faites selon les règles de la guerre; les concavités ne sont pas suffisantes; l'ennemi, vous pourrez le faire comprendre au duc, a contreminé à douze pieds au-dessous des mines. Par Jésus, il nous fera sauter tous, si l'on n'y met ordre.

GOWER. Le duc de Glocester, à qui est confiée la conduite du siége, est entièrement dirigé par un Irlandais qui est, ma foi, un très-vaillant homme.

FLUELLEN. N'est-ce pas le capitaine Macmorris?

GOWER. Je pense que c'est lui.

FLUELLEN. Par Jésus, c'est un âne, s'il y en eut jamais un; je le lui dirai à sa barbe; il ne connaît pas plus la discipline de la guerre, la discipline des Romains, qu'un chien caniche.

On aperçoit à quelque distance MACMORRIS et JAMY qui s'approchent.

GOWER. Le voici qui vient, accompagné du commandant des Écossais, le capitaine Jamy.

FLUELLEN. Le capitaine Jamy est un homme d'un merveilleux courage, cela est certain; un homme plein d'activité, et très-versé dans la connaissance des anciennes guerres, autant que j'ai pu m'en convaincre. Par Jésus, il n'y a pas de militaire au monde plus capable que lui de soutenir une conversation sur la discipline des anciennes guerre des Romains.

JAMY. Bonjour, capitaine Fluellen.

FLUELLEN. Bonjour à votre seigneurie, capitaine Jamy.

GOWER. Comment va, capitaine Macmorris? avez-vous abandonné les mines? Les pionniers ont-ils quitté la besogne?

MACMORRIS. Par le Christ, c'est pitoyable; l'ouvrage est abandonné, la trompette sonne la retraite. J'en jure par cette main et par l'âme de mon père, c'est pitoyable; tout est planté là! et pourtant, Dieu me pardonne, j'aurais fait sauter la ville en une heure. Oh! c'est pitoyable, pitoyable; par cette main, c'est pitoyable!

FLUELLEN. Capitaine Macmorris, voulez-vous me permettre d'avoir avec vous quelques minutes d'entretien sur la discipline de la guerre chez les Romains, par manière d'argumentation et de conversation amicale, tant pour la satisfaction de mon opinion que, voyez-vous, pour la satisfaction de mon esprit, concernant la direction de la discipline militaire? Voilà le fait.

JAMY. Mes chers capitaines, cette conversation sera on ne peut plus intéressante, et je vous demande la permission d'y joindre mon mot par-ci par-là, quand j'en trouverai l'occasion.

MACMORRIS. Ce n'est pas le moment de discuter, Dieu me pardonne; la journée est chaude ainsi que le temps, la guerre, le roi et les ducs : ce n'est pas le moment de discuter. La ville est assiégée, et la trompette nous appelle à la brèche; et nous, morbleu, nous bavardons ici les bras croisés! C'est une honte à nous tous tant que nous sommes; oui, c'est une honte de rester ainsi sans rien faire : par cette main, c'est une honte. Il y a des gorges à couper, de la besogne à faire, et nous ne faisons rien, Dieu me pardonne.

JAMY. Par la sainte messe, avant que mes paupières se ferment pour dormir, j'aurai fait de la besogne, ou je serai étendu mort sur le carreau. Je ferai mon devoir aussi vaillamment que je pourrai, voilà ce qu'il y a de sûr, en un mot comme en mille; cela n'empêche pas que je ne fusse bien aise de vous entendre discuter un peu entre vous deux.

FLUELLEN. Capitaine Macmorris, avec votre permission, je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes de votre nation, —

MACMORRIS. De ma nation? Qu'est-ce que c'est que ma nation? est-ce une nation de gueux, de bâtards, de lâches, de scélérats? Qu'est-ce que c'est que ma nation? qui parle de ma nation?

FLUELLEN. Voyez-vous, capitaine Macmorris, si vous prenez les choses autrement qu'elles ne doivent être prises, il se pourrait que je pensasse que vous ne me traitez pas avec l'affabilité et les égards que vous devez à un homme qui vous vaut bien, tant pour la discipline de la guerre que pour la naissance, et sous tous les autres rapports.

MACMORRIS. Je ne crois pas que vous me valiez; et, Dieu me pardonne, je vous couperai la tête.

GOWER. Messieurs, vous vous méprenez l'un sur l'autre.

JAMY. Ah! c'est une grande sottise que vous faites là. *(On sonne un parlementaire.)*

[1] Sorte de bière forte. Prononcez *èle*.

GOWER. La ville demande à parlementer.

FLUELLEN. Capitaine Macmorris, quand nous aurons l'occasion de nous retrouver ensemble, et que le moment sera plus propice, je prendrai la liberté de vous affirmer que je connais la discipline de la guerre : je ne vous dis que cela. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Même lieu. — Devant les portes d'Harfleur.

LE GOUVERNEUR et quelques Bourgeois sont sur les remparts ; au bas sont les Troupes anglaises. Arrivent LE ROI HENRI et sa Suite.

LE ROI HENRI. Quelle est la résolution adoptée par le gouverneur de la ville? Voici le dernier pourparler que nous accorderons. Songez donc à vous rendre à notre merci, ou, si vous êtes jaloux de provoquer votre destruction, attendez-vous à ce qu'il y a de pire ; car, je vous le jure, foi de soldat, et c'est le titre que je suis le plus fier de porter, si je recommence à battre vos murailles, je ne quitterai pas Harfleur que je l'aie laissée ensevelie sous ses cendres. Tout accès à la clémence sera fermé ; et le soldat acharné, au cœur impitoyable, libre de se livrer à ses appétits sanguinaires, se déchaînera avec une conscience aussi large que l'enfer, moissonnant comme l'herbe des prairies vos vierges fraiches écloses et vos enfants en fleurs. Alors, que m'importe, à moi, si la guerre impie, couronnée de flammes, comme le prince des démons, et le visage noirci, accomplit toutes les horreurs compagnes du pillage et de la dévastation? Que m'importe, lorsque c'est vous-mêmes qui en êtes la cause, si vos chastes vierges tombent sous la main du viol effréné et brutal? Quel frein peut retenir la licence perverse une fois qu'elle a pris son redoutable élan? C'est en vain que nous voudrions commander au soldat acharné au pillage; autant vaudrait ordonner au Léviathan de venir sur la plage. Ainsi, bourgeois d'Harfleur, prenez pitié de votre ville et de ses habitants, pendant que mes soldats sont encore soumis à mes ordres; pendant que le vent frais et tempéré de la raison chasse devant lui les infects et contagieux nuages du carnage homicide, du pillage et du crime : sinon, attendez-vous à voir tout à l'heure le soldat aveugle et altéré de sang souiller de sa main sacrilége la chevelure de vos filles éplorées, vos pères saisis par leur barbe argentée, et leurs têtes vénérables brisées contre les murailles; vos enfants empalés nus sur le fer des lances, pendant que leurs mères éplorées ébranleront les airs de hurlements confus, comme autrefois les femmes de Judée poursuivaient de leurs clameurs les bourreaux d'Hérode dans leur tâche homicide. Qu'en dites-vous? Voulez-vous vous rendre et éviter ces maux? ou, par une coupable résistance, provoquer votre destruction?

LE GOUVERNEUR. Ce jour met un terme à notre espoir. Le dauphin, à qui nous avons fait demander du secours, nous fait répondre qu'il n'a point encore réuni des troupes suffisantes pour faire lever un siége si formidable ; c'est pourquoi, grand roi, nous livrons notre ville et nos vies à votre merci ; nos portes vous sont ouvertes ; disposez de nous et de ce qui nous appartient, car nous ne pouvons nous défendre plus longtemps.

LE ROI HENRI. Ouvrez vos portes. — Mon oncle Exeter, entrez dans Harfleur, restez-y, et vous y fortifiez puissamment contre les Français : usez de clémence envers tous. Quant à nous, cher oncle, vu l'approche de l'hiver et les maladies qui règnent dans notre armée, nous nous retirerons à Calais. Cette nuit, nous serons votre hôte à Harfleur ; demain nous nous mettrons en marche. (*Fanfares. Le Roi et son armée entrent dans la ville.*)

SCÈNE IV.

Rouen. — Un appartement du palais.

Entrent CATHERINE et ALICE.

CATHERINE. Alice, tu as été en Angleterre et tu parles bien la langue?

ALICE. Un peu, madame.

CATHERINE. Enseigne-la-moi, je te prie, il faut que j'apprenne à la parler. Comment appelle-t-on la main en anglais?

ALICE. La main? on l'appelle *de hand.*

CATHERINE. *De hand.* Et les doigts?

ALICE. Les doigts? ma foi, j'ai oublié les doigts; je vais tâcher de me le rappeler. Les doigts, je pense qu'on les appelle *de fingres*, oui, *de fingres.*

CATHERINE. La main, *de hand*; les doigts *de fingres*. Tu vois que je suis bonne écolière; je sais déjà deux mots d'anglais. Comment appelez-vous les ongles?

ALICE. Les ongles? nous les appelons *de nails.*

CATHERINE. *De nails.* Écoute, dis-moi si je parle bien : *de hand, de fingres, de nails.*

ALICE. C'est bien dit, madame; c'est du fort bon anglais.

CATHERINE. Dis-moi en anglais le bras.

ALICE. *De arm*, madame.

CATHERINE. Et le coude.

ALICE. *De elbow.*

CATHERINE. *De elbow.* Je m'en vais répéter tous les mots que tu m'as déjà appris.

ALICE. Je pense, madame, que cela vous sera trop difficile.

CATHERINE. Point du tout. Écoute : *De hand, de fingres, de nails, de arm, de bilbow.*

ALICE. *De elbow*, madame.

CATHERINE. O mon Dieu! j'oublie; *de elbow.* Comment appelez-vous le cou?

ALICE. *De neck*, madame.

CATHERINE. *De neck.* Et le menton?

ALICE. *De chin.*

CATHERINE. *De sin.* Le cou, *de neck*; le menton, *de sin.*

ALICE. Oui; sauf votre honneur, en vérité, vous prononcez les mots anglais aussi correctement que les natifs d'Angleterre.

CATHERINE. Je ne doute pas d'apprendre par la grâce de Dieu et en peu de temps.

ALICE. N'avez-vous pas déjà oublié ce que je vous ai enseigné?

CATHERINE. Non; je vais te le réciter à l'instant même. *De hand, de fingres, de mails.*

ALICE. *De nails*, madame.

CATHERINE. *De nails, de arm, de ilbow.*

ALICE. Sauf votre honneur, *de elbow.*

CATHERINE. C'est ce que je dis : *de elbow, de neck, de sin.* Comment appelez-vous le pied et la robe?

ALICE. *De foot*, madame, et *de gown.*

CATHERINE. Mon Dieu, voilà des mots bien impolis, et qui ne conviennent guère dans la bouche d'une femme. Je ne voudrais pas prononcer ces mots devant les seigneurs de France pour tout au monde; il faut néanmoins les apprendre. Je vais de nouveau te réciter ma leçon. *De hand, de fingres, de nails, de arm, de elbow, de neck, de sin, de foot, de gown.*

ALICE. Excellent, madame!

CATHERINE. C'est assez pour cette fois; allons-nous-en dîner[1]. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Même ville. — Un autre appartement du palais.

Entrent LE ROI DE FRANCE, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURBON, LE CONNÉTABLE DE FRANCE et d'autres Seigneurs.

LE ROI DE FRANCE. Il est certain qu'il a passé la Somme.

LE CONNÉTABLE. Sire, si on ne lui livre pas bataille, renonçons à vivre en France : partons tous, et abandonnons nos vignobles à un peuple barbare.

LE DAUPHIN. *O Dieu vivant*[2]! sera-t-il dit que quelques menus bouts de notre nation, — sève égarée, provenant du trop plein de nos pères, rejetons entés sur un tronc inculte et sauvage, — élèveront tout à coup leurs rameaux jusqu'aux nues, et surpasseront en hauteur la tige paternelle?

BOURBON. Des Normands! des bâtards normands! des Normands bâtards! *Mort de ma vie*, si nous les laissons passer ainsi sans combattre, je veux vendre mon duché pour acheter une ferme pauvre et chétive dans cette île au rivage dentelé qu'on nomme Albion.

[1] Dans le texte, toute cette scène est en français, et en français incorrect, bien entendu.

[2] Les mots que nous avons [illegible] en français dans le texte



LE PAGE, *seul*. Tout jeune que je suis, j'ai observé de près ces trois fanfarons. (Acte II, scène II, page 302).

LE CONNÉTABLE. *Dieu des batailles!* d'où leur vient cette vaillance? leur climat n'est-il pas brumeux, terne et sombre? le soleil ne jette qu'à regret sur eux de pâles rayons, et tue leurs fruits de ses regards irrités. Serait-ce leur bière, ignoble mélange d'orge et d'eau, bonne tout au plus à abreuver des rosses éreintées, qui communique à leur sang glacé cette chaleur courageuse? Et nous, dont le sang est vivifié par un vin généreux, nous resterons mornes et engourdis? Oh! pour l'honneur de notre pays, ne demeurons pas immobiles et transis comme les glaçons qui pendent aux toits de nos chaumières, pendant qu'une nation, fille d'un froid climat, humecte d'une sueur vaillante nos riches campagnes, riches par leur sol, pauvres par les maîtres qui les possèdent.

LE DAUPHIN. Par mon honneur, nos dames se raillent de nous; elles disent hautement que notre vigueur est épuisée, et qu'elles livreront leurs charmes aux jeunes Anglais pour repeupler la France de guerriers bâtards.

BOURBON. Elles nous renvoient aux écoles de danse de l'Angleterre, et nous conseillent d'enseigner la gavotte et la courante, attendu que tout notre mérite est dans les jambes, et que nous sommes de superbes coureurs.

LE ROI DE FRANCE. Où est Montjoie le héraut d'armes? Qu'il se mette en route, et porte au roi d'Angleterre un cartel de défi. — Debout, princes, et armés d'une résolution plus tranchante que la lame de vos épées, volez au combat. — Charles d'Albret, grand connétable de France, — et vous, ducs d'Orléans, Bourbon, Berry, Alençon, Brabant, Bar, Bourgogne, Jacques Châtillon, Rambures, Vaudemont, Beaumont, Grandpré, Roussi, Fauconberg, Foix, Lestrelles, Bouciqualt et Charolois, ducs, princes, barons, seigneurs et chevaliers, pour conserver vos honneurs et vos titres, effacez votre opprobre; opposez une barrière à Henri d'Angleterre, qui déploie sur notre territoire ses étendards teints du sang d'Harfleur. Précipitez-vous sur lui comme l'avalanche sur la vallée, alors que cette dernière reçoit les sécrétions des Alpes qui la dominent. Fondez sur lui, — car vous avez des forces suffisantes, et amenez-le à Rouen, captif dans un char.

LE CONNÉTABLE. Voilà le rôle qui sied à un grand cœur. Je suis fâché que ses troupes soient si peu nombreuses, que ses soldats soient malades et affaiblis par la fatigue et la faim; car j'ai la certitude que lorsqu'il verra notre armée, découragé et tremblant, il viendra, pour tout exploit, nous offrir sa rançon.

LE ROI DE FRANCE. Hâtez-vous donc, connétable, de faire partir Montjoie; qu'il dise au roi d'Angleterre que nous désirons savoir quelle rançon il consent à donner. — Dauphin, vous resterez à Rouen avec nous.

LE DAUPHIN. Non, mon père, j'en supplie votre majesté.

LE ROI DE FRANCE. Résignez-vous; car vous resterez avec nous. — Maintenant, connétable, et vous, princes, partez, et apportez-nous promptement la nouvelle de votre victoire sur l'Anglais. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Le camp anglais en Picardie.

Arrivent GOWER et FLUELLEN.

GOWER. Eh bien, capitaine Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN. Je vous assure qu'il se fait d'excellente besogne à ce pont.

GOWER. Le duc d'Exeter est-il sain et sauf?

FLUELLEN. Le duc d'Exeter est aussi magnanime qu'Agamemnon, c'est un homme que j'aime et que j'honore de toute mon âme, de tout mon cœur; je voue à son service mon affection, ma vie, ma fortune et toutes mes facultés. Il n'a pas, Dieu soit loué et béni, reçu la moindre blessure; il garde le pont le plus vaillamment du monde, avec une excellente discipline. Il y a au pont un enseigne que je considère en conscience comme aussi brave que Marc-

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



ALICE. Les ongles ? nous les appelons [illegible]. — CATHERINE. [illegible]

Antoine. C'est un homme sans réputation, mais je l'ai vu se conduire on ne peut mieux.

GOWER. Comment l'appelez-vous?

FLUELLEN. On l'appelle l'enseigne Pistolet.

GOWER. Je ne le connais pas.

Arrive **PISTOLET.**

FLUELLEN. Vous ne le connaissez pas ? le voici qui vient.

PISTOLET. Capitaine, j'ai un service à vous demander : vous êtes dans les bonnes grâces du duc d'Exeter ?

FLUELLEN. Oui, Dieu merci, et je crois avoir mérité une place dans son amitié.

PISTOLET. Bardolphe, soldat intrépide et courageux, d'une valeur notable, a, par un coup malheureux du destin, et par un tour de roue de la capricieuse Fortune, cette aveugle déesse qui se tient debout sur une boule en rotation permanente, —

FLUELLEN. Excusez, enseigne Pistolet. La Fortune est représentée aveugle avec un bandeau sur les yeux, pour signifier que la fortune est aveugle. On la représente aussi avec une roue pour signifier, et c'est la morale de la chose, qu'elle est mobile, inconstante, variable et changeante; et c'est aussi pour cela, voyez-vous, que son pied pose sur une pierre sphérique qui roule, roule, roule sans cesse. En vérité, les poëtes font une excellente description de la Fortune. La Fortune, voyez-vous, est une excellente moralité.

PISTOLET. La Fortune est l'ennemie de Bardolphe. Il est l'objet de son courroux; car il a volé un ciboire, et doit être pendu, ce qui [illegible]. Que le gibet soit bon pour les chiens, qu'il épargne l'homme; que le chanvre ne lui coupe pas le sifflet. Mais Exeter a prononcé un arrêt de mort pour un ciboire de peu de valeur. Allez donc lui parler; le duc entendra votre voix. Que Bardolphe ne voie pas le fil de [illegible] par une chétive ficelle, et d'une manière ignominieuse. Parlez pour lui, capitaine, et je serai reconnaissant de [illegible].

FLUELLEN. Enseigne Pistolet, je crois comprendre.

PISTOLET. Réjouissez-vous-en donc.

FLUELLEN. Il n'y a pas de quoi, car, voyez-vous, il serait mon frère, que je laisserais la volonté du duc suivre son cours, et ne m'opposerais pas à son exécution : il faut que la discipline soit maintenue.

PISTOLET. Meurs et sois damné, je fais la figue à ton amitié.

FLUELLEN. Bien.

PISTOLET. La figue espagnole[1]. (*Il s'éloigne.*)

FLUELLEN. Très-bien.

GOWER. Voilà, par ma foi, un fieffé coquin. Je me le rappelle maintenant; c'est un entremetteur, un coupeur de bourses.

FLUELLEN. Je vous assure que je lui ai entendu débiter sur le pont les plus belles paroles du monde. Mais c'est égal, ce qu'il m'a dit tout à l'heure, je m'en souviendrai dans l'occasion.

GOWER. Parbleu! c'est un fat, un drôle qui de temps en temps va à la guerre, afin de pouvoir, à son retour à Londres, se donner des airs de soldat. Ces gens-là savent sur le bout de leurs doigts les noms de tous les généraux. Ils vous diront, comme s'ils l'avaient appris par cœur, quels engagements ont eu lieu, à quels retranchements, à quelle brèche, à quel convoi; les noms de ceux qui se sont distingués, de ceux qui ont été tués, de ceux qui se sont mal conduits; quelles positions occupait l'ennemi : tout cela débité en style militaire, assaisonné des jurements les plus neufs; et vous n'avez pas d'idée de ce qu'une barbe taillée sur le patron de celle du général, et un habit tout noirci encore par la poudre des camps, peuvent produire d'effet, au milieu des brocs écumants, sur des cerveaux exaltés par les fumées de la bière. Mais il vous faut apprendre à reconnaître ces misérables, la honte de notre âge, si vous ne voulez être exposé à d'étranges méprises.

FLUELLEN. Écoutez, capitaine Gower, je vois bien qu'il n'est pas ce qu'il voudrait paraître. Au premier défaut que

[1] [illegible] espagnole.

je trouverai à sa [illegible], je lui dirai son fait. (*On entend le tambour.*) Écoutez ! voilà le roi qui vient ; il faut que je lui parle sur ce qui se passe au pont.

Arrivent LE ROI HENRI, GLOSTER et des Soldats.

FLUELLEN. Dieu bénisse votre majesté !

LE ROI HENRI. Eh bien, Fluellen, venez-vous du pont ?

FLUELLEN. Oui, sire ; le duc d'Exeter l'a vaillamment défendu : les Français se sont retirés, et le passage est libre. L'ennemi a voulu s'emparer du pont, mais il a été forcé de battre en retraite, et le pont est resté au pouvoir du duc d'Exeter. Je puis assurer à votre majesté que le duc est un vaillant homme.

LE ROI HENRI. Combien avez-vous perdu de monde, Fluellen ?

FLUELLEN. La perte de l'ennemi a été très-grande ; pour moi, je pense que le duc n'a pas perdu un seul homme, à l'exception d'un individu qui doit être pendu pour vol dans une église, d'un certain Bardolphe, que votre majesté connaît peut-être. Il a la figure enluminée et toute bourgeonnée ; ses lèvres font l'office de soufflet sous son nez, véritable brasier ardent, tantôt bleu, tantôt rouge ; mais son nez va être exécuté, et son feu éteint.

LE ROI HENRI. Je voudrais nous voir défaits ainsi de tous les délinquants de cette espèce ! — Et nous ordonnons expressément que, pendant notre marche à travers le pays, il ne soit rien enlevé dans les villages ; que tout ce qu'on prendra soit payé comptant, qu'il ne soit fait aucune insulte, adressé aucune parole outrageante aux Français ; car lorsque la douceur et la cruauté se disputent un royaume, c'est la douceur qui gagne la partie.

On entend le son d'un cor. Arrive MONTJOIE.

MONTJOIE. Vous me reconnaissez à mon costume ?

LE ROI HENRI. Oui, je te reconnais. Que viens-tu me faire savoir ?

MONTJOIE. Les intentions de mon maître.

LE ROI HENRI. Fais-les-moi connaître.

MONTJOIE. Voici ce que m'a dit mon roi : — Dis à Henri d'Angleterre qu'il nous a crus morts lorsque nous n'étions qu'endormis ; la sagacité qui sait agir à propos est un meilleur soldat que la témérité. Dis-lui que nous aurions pu le repousser à Harfleur ; mais nous n'avons pas cru devoir punir une injure avant qu'elle ne fût mûre. — Maintenant c'est à notre tour à parler, et notre puissante voix va se faire entendre. Le roi d'Angleterre regrettera sa folie, verra sa faiblesse, et admirera notre patience. Dis-lui donc de songer à sa rançon, qui doit être proportionnée aux dommages que nous avons éprouvés, aux sujets que nous avons perdus, et aux humiliations que nous avons endurées. Si la réparation devait égaler l'offense, sa faiblesse succomberait sous le poids. Pour nous indemniser de nos pertes, son trésor est trop pauvre ; pour [illegible] l'effusion de notre sang, toute la population de son royaume serait insuffisante ; et quant à l'insulte qui nous a été faite, lors même qu'il viendrait en personne se prosterner à nos pieds, ce serait encore une satisfaction bien faible et bien chétive. Ajoute que nous le défions, et finis en lui disant qu'il a voué à la mort ceux qui le suivent et que leur condamnation est prononcée. Ainsi parle le roi mon maître ; tel est le message dont il m'a chargé.

LE ROI HENRI. Je connais ta qualité. Quel est ton nom ?

MONTJOIE. Montjoie.

LE ROI HENRI. Tu t'acquittes loyalement de ton office. Retourne sur tes pas, et dis à ton roi : — Qu'en ce moment je ne le cherche pas, et ne demanderais pas mieux que de me diriger sur Calais, sans empêchement ; car, à dire vrai, — quoiqu'il n'y ait pas de [illegible] à faire cet aveu à un ennemi rusé et disposé à en tirer avantage, — la maladie a beaucoup affaibli mes soldats, leur nombre est diminué, et le peu qui m'en reste ne vaut guère mieux qu'un pareil nombre de Français ; et cependant, quand ils se portaient bien, je te le dis, Montjoie, [illegible] Français. — Que Dieu [illegible] de la [illegible] ! — [illegible] la France, et dont il faut que je [illegible] dire à ton maître [illegible] voilà ma rançon. Je n'ai pour armée que des [illegible] malades et débiles ; néanmoins, dis-lui que, Dieu aidant, nous nous ouvrirons un passage, quand le roi de France lui-même, et un autre monarque voisin, tout aussi puissant que lui, devraient se mettre en travers. Voilà pour ta peine, Montjoie. (*Il lui remet une bourse.*) Va dire à ton maître de faire mûrement ses réflexions. Si on nous laisse passer, nous passerons ; si l'on veut nous en empêcher, nous teindrons de votre sang pourpré votre sol noirâtre. Sur ce, Montjoie, adieu. En deux mots, voici notre réponse : — En l'état où nous sommes, nous ne chercherons pas le combat ; mais tels que nous sommes, néanmoins, nous ne l'éviterons pas. Porte cette réponse à ton maître.

MONTJOIE. Je vais la lui porter. Je remercie votre majesté. (*Il s'éloigne.*)

GLOSTER. J'espère, à présent, qu'ils ne viendront pas nous attaquer.

LE ROI HENRI. Nous sommes dans la main de Dieu, mon frère, non dans les leurs. Marchez au pont ; la nuit s'approche : — nous camperons de l'autre côté de la rivière, et demain nous nous mettrons en route. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Le camp français, près d'Azincourt.

Arrivent LE CONNÉTABLE DE FRANCE, LE SEIGNEUR DE RAMBURES, LE DUC D'ORLÉANS, LE DAUPHIN et autres.

LE CONNÉTABLE. Bah ! j'ai la meilleure armure qu'il y ait au monde. — Que je voudrais qu'il fût jour !

D'ORLÉANS. Vous avez une excellente armure ; mais mon cheval a bien son prix.

LE CONNÉTABLE. C'est le meilleur cheval de l'Europe.

D'ORLÉANS. Le jour ne se lèvera-t-il donc jamais ?

LE DAUPHIN. Monseigneur d'Orléans, et vous, monsieur le grand connétable, vous parlez de cheval et d'armure ?

D'ORLÉANS. Sous ces deux rapports, vous êtes aussi bien pourvus qu'aucun prince du monde.

LE DAUPHIN. Comme cette nuit est longue ! — Je ne changerais pas mon cheval contre toute autre monture à quatre pieds. Ça ! ah ! il bondit de terre comme s'il était élastique. C'est le cheval volant, c'est le Pégase aux narines de feu ! Quand je le monte, je vole ; je suis un faucon. Il trotte dans l'air ; la terre résonne mélodieusement quand il la touche ; il y a plus d'harmonie dans la corne de son sabot que dans la flûte d'Hermès.

D'ORLÉANS. Il a la couleur de la muscade.

LE DAUPHIN. Et la chaleur du gingembre. C'est un coursier digne de Persée ; il n'est formé que d'air et de feu ; et les grossiers éléments de la terre et de l'eau ne se manifestent en lui que par sa docile tranquillité, quand son cavalier le monte. Voilà un cheval ! tous les autres, comparés à lui, ne sont que des bêtes de somme.

LE CONNÉTABLE. C'est en [illegible] un cheval excellent et accompli.

LE DAUPHIN. C'est le prince des palefrois ; son hennissement ressemble à la parole impérieuse d'un monarque, et on ne peut le voir sans lui rendre hommage.

D'ORLÉANS. En voilà assez sur ce sujet, mon cousin.

LE DAUPHIN. Celui-là n'est qu'un sot, qui n'est pas en état, depuis le lever de l'alouette jusqu'au coucher de l'agneau, de célébrer sur tous les modes l'éloge de mon palefroi. C'est un sujet aussi inépuisable que la mer ; quand chaque grain de sable serait une voix éloquente, mon cheval mériterait d'être célébré par toutes ; il est digne d'occuper les pensées d'un roi, et d'être monté par un empereur. Il mérite que tout l'univers, tant connu qu'inconnu, s'arrête pour l'admirer. Il m'est arrivé un jour d'écrire à sa louange un sonnet qui commençait ainsi :

« O merveille de la nature ! »

D'ORLÉANS. J'ai entendu réciter un sonnet que l'auteur adressait à sa maîtresse, et qui commençait de la même manière.

LE DAUPHIN. C'est qu'alors il aura imité celui que j'ai composé pour mon coursier ; car mon cheval est ma maîtresse.

D'ORLÉANS. Votre maîtresse est une bonne monture.

LE DAUPHIN. Oui, pour moi, c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une maîtresse accomplie.

LE CONNÉTABLE. Ma foi, si je ne me trompe, votre maîtresse vous a, l'autre jour, méchamment désarçonné.

LE DAUPHIN. Qui sait si la vôtre ne vous en a pas fait autant?

LE CONNÉTABLE. La mienne n'avait pas de bride.

LE DAUPHIN. Sans doute qu'elle était vieille et docile, et que vous la montiez [illegible], comme un paysan irlandais.

LE CONNÉTABLE. Je vois que vous vous connaissez en équitation.

LE DAUPHIN. Suivez donc mes conseils. Ceux qui montent de cette manière, et ne prennent pas leurs précautions, tombent dans [illegible] fondrières. J'aime mieux avoir mon cheval pour maîtresse.

LE CONNÉTABLE. J'aime tout autant avoir ma maîtresse pour cheval.

LE DAUPHIN. Vous saurez que ma maîtresse ne porte d'autres crins que les siens.

LE CONNÉTABLE. J'en pourrais dire autant, si j'avais une truie pour maîtresse.

LE DAUPHIN. *Le chien retourne à son vomissement, et la truie lavée au bourbier*[1]. Vous faites flèche de tout bois.

LE CONNÉTABLE. Cependant je ne fais pas de mon cheval une maîtresse, et je n'applique pas les proverbes à contre-sens.

RAMBURES. Monseigneur le connétable, l'armure que j'ai vue ce soir dans votre tente, sont-ce des étoiles ou des soleils qu'elle porte?

LE CONNÉTABLE. Des étoiles, seigneur.

LE DAUPHIN. Il en tombera demain quelques-unes, j'espère.

LE CONNÉTABLE. Il en restera encore assez dans mon azur[2].

LE DAUPHIN. C'est possible; car vous en avez trop; et il n'y aurait pas de mal qu'on vous en ôtât quelques-unes.

LE CONNÉTABLE. C'est comme les louanges dont vous chargez votre cheval; il ne trotterait pas moins bien si quelques-unes de vos gasconnades étaient démontées.

LE DAUPHIN. Plût à Dieu que je pusse le charger selon son mérite! — Ne fera-t-il jamais jour? — Je veux trotter demain l'espace d'un mille, et que ma route soit pavée de visages anglais.

LE CONNÉTABLE. Je n'en dirai pas autant: je craindrais [illegible]; mais je voudrais qu'il fût jour; car il me tarde de frotter les oreilles aux Anglais.

RAMBURES. Je parie de faire vingt prisonniers anglais. Qui veut courir [illegible] le hasard de la gageure?

LE CONNÉTABLE. Avant de les avoir, vous avez vous-même [illegible].

LE DAUPHIN. Il est minuit; je vais m'armer. (*Il s'éloigne.*)

D'ORLÉANS. Le dauphin soupire après l'aube.

RAMBURES. Il lui tarde de manger les Anglais.

LE CONNÉTABLE. Je [illegible] volontiers à manger tout ce qu'il tuera.

D'ORLÉANS. Par la blanche main de ma dame, c'est un vaillant prince.

LE CONNÉTABLE. [illegible] plutôt par le pied de votre dame, afin [illegible] par-dessus le serment.

D'ORLÉANS. C'est [illegible] l'homme de France le plus actif.

LE CONNÉTABLE. [illegible], c'est [illegible]; et de fait, il est toujours [illegible].

D'ORLÉANS. [illegible] jamais ouï dire qu'il ait fait du mal à qui que ce soit.

LE CONNÉTABLE. [illegible] pas non plus demain; il gardera [illegible].

D'ORLÉANS. [illegible].

LE CONNÉTABLE. [illegible] que m'a dit quelqu'un qui le connaît [illegible].

D'ORLÉANS. [illegible].

LE CONNÉTABLE. [illegible]... il me l'a dit lui-même, [illegible] qu'il [illegible].

D'ORLÉANS. [illegible] point en lui [illegible].

LE CONNÉTABLE. [illegible] pardon. [illegible]. C'est une [illegible] et qui [illegible].

D'ORLÉANS. On ne [illegible] dire du bien de ce qui n'en mérite pas.

[1] La phrase [illegible] est en français dans le texte.

[2] [illegible].

LE CONNÉTABLE. A cette maxime je réponds par une autre: Il y a de la flatterie dans l'amitié.

D'ORLÉANS. J'y ajoute celle-ci: Il faut donner au diable son dû.

LE CONNÉTABLE. Bien répliqué; diable est mis ici pour ami. Je vous riposte par ces mots: La peste soit du diable!

D'ORLÉANS. A ce jeu-là vous êtes plus alerte que moi. — La flèche d'un fou est bientôt lancée.

LE CONNÉTABLE. Vous avez dépassé le but.

D'ORLÉANS. Ce n'est pas la première fois qu'on vous dépasse.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Monseigneur le connétable, les Anglais sont à quinze cents pas de votre tente.

LE CONNÉTABLE. Qui a mesuré le terrain?

LE MESSAGER. Le seigneur de Grandpré.

LE CONNÉTABLE. C'est un gentilhomme vaillant et fort expert. Que je voudrais qu'il fût jour! Hélas! le pauvre Henri d'Angleterre ne soupire pas comme nous après le lever de l'aurore.

D'ORLÉANS. Quel imbécile que ce roi d'Angleterre, d'aller, avec ses Anglais stupides, s'aventurer si loin dans un pays inconnu!

LE CONNÉTABLE. Si les Anglais avaient tant soit peu de bon sens, ils se sauveraient à toutes jambes.

D'ORLÉANS. C'est le bon sens qui leur manque. S'il y avait dans leur tête quelque peu de cervelle, jamais ils ne porteraient des casques si pesants.

RAMBURES. Cette île d'Angleterre produit d'intrépides créatures; leurs bouledogues sont d'un courage sans égal.

D'ORLÉANS. [illegible] jeter dans la gueule d'un ours de Russie qui leur écrase la tête comme une pomme pourrie. Comme si vous appeliez vaillante la puce qui ose aller prendre son déjeuner sur la moustache d'un lion.

LE CONNÉTABLE. C'est juste; les hommes de ce pays ressemblent à leurs dogues [illegible] l'attaque; ce sont des gens qui en partant laissent leur esprit avec leurs [illegible] de bœuf, fournissez-leur du fer et de l'acier, ils mangeront comme des loups et se battront comme des lions.

D'ORLÉANS. Oui; mais ces pauvres Anglais sont diablement à court de bœuf.

LE CONNÉTABLE. [illegible] envie de manger, et nulle envie de combattre. Maintenant, il est temps de nous armer. Venez-vous?

D'ORLÉANS. Il est deux heures: voyons un peu, — à dix heures chacun de [illegible] (*Ils s'éloignent.*)

ACTE QUATRIÈME.

LE CHŒUR.

Figurez-vous maintenant que c'est l'heure où tous les [illegible] commencent [illegible] d'un camp à l'autre, à travers [illegible] si [illegible] que les sentinelles d'une armée [illegible] voit [illegible] se dessiner dans l'ombre. Le coursier menace le coursier, [illegible] jouent aux dés le destin des Anglais qu'ils méprisent, et [illegible] la

lune, leur morne maintien, leurs joues amaigries, leurs vêtements en lambeaux, en font autant de spectres horribles. Qui verrait maintenant le royal chef de ces troupes délabrées, allant de poste en poste, d'une tente à l'autre, s'écrierait : Gloire à lui ! Il s'avance ; il visite toute son armée; il adresse à tous le salut du matin avec un sourire modeste, les appelant ses frères, ses amis, ses compatriotes. Sur ses traits augustes rien n'indique qu'une armée ennemie l'entoure de ses rangs redoutables ; rien n'atteste qu'il ait passé une nuit pénible et sans sommeil ; à voir son visage frais, où la fatigue n'a point laissé de traces, son air de gaieté, sa majesté tranquille, le malheureux tout à l'heure pâle et abattu puise dans ses regards une vigueur nouvelle : comme le soleil, son regard bienfaisant dispense à tous une chaleur généreuse, et dissout les glaces de la crainte. Vous donc, spectateurs de tout rang, contemplez dans l'ombre de la nuit un faible portrait de Henri, tel que peut vous l'offrir notre insuffisance : de là nous transportons la scène sur le champ de bataille ; c'est là qu'avec quatre ou cinq fleurets émoussés et un vain simulacre de combat, nous allons déshonorer le nom fameux d'Azincourt. Cependant asseyez-vous et voyez ; et qu'une imitation imparfaite et grossière vous tienne lieu de la réalité.

SCÈNE I.

Le camp des Anglais, à Azincourt.

Arrivent LE ROI HENRI, BEDFORD et GLOSTER.

LE ROI HENRI. Il est vrai, Gloster, nous sommes dans une position périlleuse ; aussi notre courage doit grandir avec le danger. — Bonjour, mon frère Bedford. Vive Dieu ! il n'est point de mal qui ne contienne une essence de bien, pour ceux qui savaient l'en extraire. Nos dangereux voisins nous obligent à nous lever matin, ce qui est salutaire à la santé et conforme aux habitudes d'une vie bien réglée ; indépendamment de cela, ils sont pour nous une sorte de conscience extérieure, et nous tiennent lieu de prédicateurs, nous avertissant de nous préparer à notre heure dernière. C'est ainsi que nous pouvons extraire de doux sucs des herbes les plus sauvages, et tirer du diable lui-même une utilité morale.

Arrive ERPINGHAM.

LE ROI, *continuant*. Bonjour, vénérable sir Thomas Erpingham ! un doux oreiller vaudrait mieux pour votre tête blanchie que le bivouac en plein air sur la terre de France.

ERPINGHAM. Détrompez-vous, sire ; je préfère ce lit à tout autre ; car je puis dire que je suis couché comme un roi.

LE ROI HENRI. On fait bien de se résigner à sa position par l'exemple d'autrui. On en éprouve un soulagement : quand l'âme est ravivée, sans nul doute les organes, auparavant éteints et amortis, brisent leur tombe léthargique, et, comme le serpent rajeuni, se meuvent avec une légèreté et une fraîcheur nouvelles. Prêtez-moi votre manteau, sir Thomas. — Mes frères, vous ferez tous deux mes compliments aux princes qui sont dans notre camp ; offrez-leur mes salutations, et invitez-les tous à se rendre sans délai dans ma tente.

GLOSTER. Nous n'y manquerons pas, sire. (*Gloster et Bedford s'éloignent.*)

ERPINGHAM. Suivrai-je votre majesté ?

LE ROI HENRI. Non, mon bon chevalier. Accompagnez mes frères auprès de mes lords d'Angleterre ; j'ai besoin de m'entretenir un instant avec moi-même, et je serai bien aise d'être seul.

ERPINGHAM. Que le Dieu du ciel vous bénisse, noble Henri. (*Il s'éloigne.*)

LE ROI HENRI. Merci, bon vieillard, cœur loyal ! ton langage respire la confiance et [illegible].

Arrive PISTOLET.

PISTOLET. *Qui va là ?*

LE ROI HENRI. Ami.

PISTOLET. Réponds-moi : es-tu officier, ou appartiens-tu au commun du vulgaire ?

[illegible]

LE ROI HENRI. Je suis gentleman, et sers dans une compagnie.

PISTOLET. Portes-tu la pique redoutable ?

LE ROI HENRI. Oui. Qui êtes-vous ?

PISTOLET. D'aussi bonne maison que l'empereur.

LE ROI HENRI. Alors, vous êtes de meilleure maison que le roi.

PISTOLET. Le roi est un beau coq, un cœur d'or, un gaillard dégourdi, un enfant de la gloire, de bonne race, et qui a le poignet fort. Je baise la poussière de ses souliers, et du plus profond de mon cœur j'aime cet aimable sabreur. Comment te nommes-tu ?

LE ROI HENRI. Henri Le Roi.

PISTOLET. Le Roi ! Voilà un nom qui sent le pays de Cornouailles ; es-tu de ce pays-là ?

LE ROI HENRI. Non ; je suis Gallois.

PISTOLET. Connais-tu Fluellen ?

LE ROI HENRI. Oui.

PISTOLET. Dis-lui que je lui casserai la tête le jour de la saint David.

LE ROI HENRI. Je vous conseille ce jour-là de ne pas porter votre dague à votre chapeau ; il pourrait fort bien la déranger de place.

PISTOLET. Es-tu son ami ?

LE ROI HENRI. Il est mon parent aussi.

PISTOLET. En ce cas, va au diable.

LE ROI HENRI. Je vous remercie. Que Dieu vous conduise !

PISTOLET. Je m'appelle Pistolet. (*Il s'éloigne.*)

LE ROI HENRI. Vous avez un caractère aussi brutal que votre nom.

Arrivent d'un côté FLUELLEN, de l'autre GOWER.

GOWER. Le capitaine Fluellen !

FLUELLEN. Lui-même. Au nom du Christ, parlez plus bas. Il n'y a rien qui doive étonner davantage que de ne pas voir observer les anciennes lois et prérogatives de la guerre. Si vous prenez la peine de relire les campagnes du grand Pompée, vous trouverez, croyez-moi, qu'on ne babillait pas dans le camp de Pompée. Vous y verrez, je vous assure, que les cérémonies de la guerre et ses préoccupations, et ses formes, et la sobriété et la modestie qui lui sont inhérentes, étaient tout autrement observées.

GOWER. L'ennemi est fort bruyant ; vous l'avez entendu toute la nuit.

FLUELLEN. Si l'ennemi est un âne, un sot et un bavard, croyez-vous, là, en conscience, que ce soit une raison pour que nous soyons des ânes, des sots et des bavards comme lui ?

GOWER. Je parlerai plus bas.

FLUELLEN. Je vous en prie en grâce. (*Gower et Fluellen s'éloignent.*)

LE ROI HENRI. Malgré ces formes excentriques, il y a beaucoup de prudence et de valeur dans ce Gallois.

Arrivent BATES, COURT et WILLIAMS.

COURT. Camarade John Bates, n'est-ce pas le jour qui pointe là-bas ?

BATES. Je le crois ; mais nous n'avons pas beaucoup de motifs pour désirer la venue du jour.

WILLIAMS. Nous voyons le commencement de la journée, mais je pense que nous n'en verrons pas la fin. Qui va là ?

LE ROI HENRI. Ami.

WILLIAMS. Sous quel capitaine servez-vous ?

LE ROI HENRI. Sous sir Thomas Erpingham.

WILLIAMS. C'est un bon et vieil officier, et un excellent homme. Que pense-t-il, je vous prie, de notre position actuelle ?

LE ROI HENRI. Il nous regarde comme des hommes échoués sur un banc de sable, et qui s'attendent à être, d'un moment à l'autre, balayés par la marée prochaine.

BATES. Sans doute qu'il n'a pas dit sa pensée au roi ?

LE ROI HENRI. Non, et il ne convient pas qu'il la lui dise : car, je vous le dis entre nous, je pense que le roi n'est qu'un homme comme nous ; la violette a pour lui le même parfum que pour moi ; il ressent comme moi l'action des [illegible] aux conditions de l'humanité. [illegible] la pompe qui l'environne, une fois [illegible] un homme ; et quoique [illegible] un vol plus élevé que les nôtres,

cependant, quand elles s'abaissent, elles descendent à notre niveau. Aussi, lorsqu'il voit comme nous des motifs d'inquiétude, ses craintes, sans nul doute, sont de la même nature que les nôtres; dans tous les cas, il convient que personne ne lui témoigne la moindre alarme, de peur qu'en laissant voir ses appréhensions, il ne jette le découragement dans son armée.

BATES. Il peut montrer extérieurement tout le courage qu'il voudra; je gage néanmoins que, malgré le froid qu'il fait cette nuit, il ne serait pas fâché d'être plongé dans la Tamise jusqu'au cou; et je voudrais y être avec lui, à tout hasard, à la condition de partir d'ici sain et sauf.

LE ROI HENRI. Ma foi, je vous dirai en conscience ce que je pense du roi; je crois qu'il se trouve bien où il est, et ne souhaite pas être ailleurs.

BATES. En ce cas il serait à désirer qu'il y fût seul : il serait sûr alors d'être admis à rançon, et la vie de bien des pauvres diables serait épargnée.

LE ROI HENRI. Je suis certain que vous ne lui voulez pas du mal au point de le souhaiter seul ici? vous ne dites cela que pour sonder l'opinion des autres. Pour moi, je ne mourrais [illegible] qu'en la compagnie du roi, sa cause [illegible] et sa querelle honorable.

WILLIAMS. C'est ce que nous ne savons pas.

BATES. C'est ce dont nous ne devons pas nous enquérir; il nous suffit de savoir que nous sommes les sujets du roi : si sa cause est mauvaise, nous ne faisons qu'obéir, et cette considération nous absout.

WILLIAMS. Oui, mais si sa cause est mauvaise, le roi aura un compte [illegible] à rendre quand toutes ces jambes, tous ces bras, toutes ces têtes coupées dans la bataille, se rejoindront au dernier jour, et que ces hommes s'écrieront tous ensemble : « Nous sommes morts en tel lieu, les uns en jurant, d'autres en [illegible] un chirurgien, d'autres en pensant à leurs femmes que leur mort laissait [illegible], d'autres à leurs dettes, d'autres à leurs enfants [illegible]. » [illegible] qui meurent [illegible] dans une bataille. Comment [illegible]? Or, si ces gens-là ne meurent pas en état de grâce, c'est le roi qui devra en répondre; car c'est lui qui les a conduits à la mort, et ils ne pouvaient lui désobéir sans manquer à tous leurs devoirs de sujets.

LE ROI HENRI. Si donc un fils, envoyé par son père pour faire le négoce, commet un crime sur la mer, la responsabilité de son forfait devra, d'après votre raisonnement, peser sur son père qui l'a envoyé; si un domestique, que son maître a chargé de porter une somme d'argent, est attaqué en chemin par des voleurs et meurt en état de péché mortel, vous accuserez la commission du maître d'avoir causé la damnation du domestique. Mais il n'en est point ainsi. Le roi n'a point à répondre de la fin particulière de chacun de ses soldats, non plus que le père de son fils, ou le maître de son serviteur [illegible] quand ils emploient leurs services. D'ailleurs, [illegible] lorsqu'il en [illegible] la glaive, il n'y a point de roi qui ne puisse employer à la soutenir que des soldats sans reproche. Les uns ont sur la conscience des meurtres antérieurement tramés et commis; d'autres ont séduit quelque vierge innocente par un odieux parjure; d'autres se retranchent dans la guerre après avoir [illegible] la paix par le pillage et le vol. Or, si ces hommes, trompant la vigilance des lois, [illegible] qu'ils avaient [illegible] échappé aux hommes, ils n'ont point d'ailes pour échapper aux mains de Dieu. [illegible] Ainsi [illegible] ils avaient cherché un moyen de salut. Si donc ils meurent en état de péché, le roi n'est pas plus responsable de leur damnation qu'il n'avait été coupable des impiétés dont ils [illegible]

échappe ainsi il est permis de croire qu'ayant fait à Dieu l'offrande volontaire de sa vie, Dieu la lui a conservée pour qu'il rendît témoignage à sa grandeur, et enseignât aux autres comment ils doivent se préparer à mourir.

WILLIAMS. Il est certain que lorsqu'un homme meurt en état de péché, la faute en est à lui seul : le roi n'en est pas responsable.

BATES. Je ne demande pas qu'il réponde pour moi, et pourtant je suis résolu à me battre vigoureusement pour lui.

LE ROI HENRI. J'ai moi-même entendu dire au roi qu'il ne rachèterait pas sa vie par une rançon.

WILLIAMS. Il a dit cela pour nous faire combattre de meilleur cœur; mais quand on nous aura coupé la gorge, il rachètera la sienne, et nous n'en serons pas plus avancés.

LE ROI HENRI. Si pareille chose arrive, et que j'en sois témoin, je ne croirai plus jamais à sa parole.

WILLIAMS. Vous lui en demanderez raison, n'est-ce pas? Que peut contre un monarque le chétif ressentiment d'un simple particulier? C'est un moyen aussi périlleux que la décharge d'un vieux mousquet rouillé : c'est comme si vous vouliez changer le soleil en glace, en l'éventant avec une plume de paon. Vous ne croirez plus jamais à sa parole! Allons, c'est une sottise que vous venez de dire là.

LE ROI HENRI. Je trouve votre réprimande un peu trop cavalière : dans toute autre circonstance, je serais homme à m'en fâcher.

WILLIAMS. Nous viderons ensemble ce différend si vous survivez.

LE ROI HENRI. J'y consens.

WILLIAMS. Comment te reconnaîtrai-je?

LE ROI HENRI. Donne-moi un gage, et je le porterai à mon chapeau : si jamais il t'arrive d'oser le redemander, je te promets de te rendre raison.

WILLIAMS. Voici mon gant; donne-moi l'un des tiens.

LE ROI HENRI. Le voici.

WILLIAMS. Je le porterai aussi à mon chapeau : si jamais, [illegible] passée, tu viens à moi, et me dis : « Ce gant est à moi », je jure, par la main que voici, que je t'appliquerai un vigoureux soufflet.

LE ROI HENRI. Si je survis et que je te voie porteur de mon gant, je t'en demanderai raison.

WILLIAMS. Tu n'en auras pas plus l'envie que de t'aller pendre.

LE ROI HENRI. Oui, je le ferai, fût-ce même en présence du roi.

WILLIAMS. Tiens ta parole : adieu.

BATES. Soyez en bonne intelligence, Anglais sans cervelle; vous auriez bien assez des Français pour adversaires, si vous saviez compter.

LE ROI HENRI. Effectivement, les Français sont vingt contre un; mais nos épées éclairciront leur nombre, et rendront la partie plus égale; c'est une œuvre dans laquelle le roi compte bien prendre sa part. *Les Soldats s'éloignent.*

LE ROI HENRI, *seul, continuant*. Le roi doit en répondre! Mettons nos vies, nos âmes, nos dettes, nos péchés, la position malheureuse de nos femmes et de nos enfants, mettons tout sur le compte du roi. — On nous rend responsables de tout. O dure condition, inhérente à la grandeur! il nous faut être solidaires du premier sot venu qui ne ressent que ses propres douleurs. A combien de jouissances de l'âme, que possèdent les simples particuliers, il faut que les rois disent adieu! Et qu'ont les rois, que les particuliers ne puissent avoir pareillement, sauf le vain appareil de la représentation? Et qu'es-tu après tout, grandeur qu'on adore? quelle sorte de divinité es-tu donc, toi qui souffres plus de douleurs mortelles que tes adorateurs? quels sont tes revenus? quels sont tes bénéfices? O grandeur [illegible] [illegible] tion, un rang consacré par l'étiquette, imprimant le respect et la crainte aux autres hommes, et rendant le monarque que l'on craint moins heureux que ceux qui le craignent? Dans les hommages que l'on t'offre, c'est souvent [illegible] lation? se retirera-t-elle devant les prosternements et les [illegible]

[illegible] qui escamotes si adroitement [illegible] et tu ne saurais m'en imposer. [illegible] l'huile sainte, ni le sceptre, ni [illegible] de justice, ni la couronne [illegible] de perles, ni les titres pompeux qui [illegible] du roi, ni le trône sur lequel il est assis, ni les flots de splendeur qui viennent battre la rive de ces hautes régions, que ce n'est pas tout cela qui [illegible] monarque, entouré de toutes ces [illegible], étendu sur un lit pompeux, ne saurait dormir d'un sommeil aussi profond que le dernier des paysans qui se couche l'esprit vide, et l'estomac plein du pain de l'indigence, et n'a jamais ces nuits horribles, filles de l'enfer; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il travaille sous l'œil de Phébus, et toute la nuit il dort dans l'Élysée; le lendemain, il se lève avec l'aube, il aide Hypérion[1] à atteler ses coursiers, et c'est ainsi qu'occupé d'un travail utile, il atteint le terme de l'année; aux vaines grandeurs près, cet humble mortel, dont le travail remplit les jours, et le sommeil les nuits, est plus heureux qu'un roi. Le paysan, membre d'une société paisible, en goûte les bienfaits; mais son grossier cerveau est loin de se douter de ce qu'il en coûte de veilles au roi pour maintenir cette paix dont le villageois recueille les avantages.

Arrive ERPINGHAM.

ERPINGHAM. Sire, vos nobles, impatients de vous voir, vous cherchent par tout le camp.

LE ROI HENRI. Vénérable et digne chevalier, allez les réunir dans ma tente; j'y serai avant vous.

ERPINGHAM. Je vais exécuter votre ordre, sire. (*Il s'éloigne.*)

LE ROI HENRI, *seul*. O Dieu des batailles! mets l'intrépidité au cœur de mes soldats, bannis-en la crainte; ôte-leur la faculté de compter, si le nombre des ennemis devait les effrayer. Oublie, Seigneur, oublie pour aujourdhui la faute [illegible]. J'ai donné au corps de Richard une sépulture nouvelle; je l'ai arrosé de plus de larmes pénitentes que le fer fatal n'en a fait sortir de gouttes de sang; je pensionne cinq cents pauvres [illegible] et solennel pour le repos de l'âme de Richard. Je ferai plus encore; mais je sais que tout ce que je puis faire n'est [illegible], je dois encore, [illegible].

Arrive GLOSTER.

GLOSTER. Sire!

LE ROI HENRI. N'est-ce pas la voix de mon frère Gloster? [illegible] (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

[illegible]

[illegible] LE DAUPHIN, LE DUC D'ORLÉANS, RAMBURES, et autres.

[illegible]

[illegible]

D'ORLÉANS. O noble ardeur!

[illegible]

LE DAUPHIN, *continuant*. Eh bien, monsieur le connétable! [illegible]

[illegible]

lui de nos chevaux? comment distinguerions-nous alors leurs larmes naturelles?

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Pairs de France, les Anglais sont en bataille!

LE CONNÉTABLE. A cheval, princes vaillants! vite à cheval! Jetez les yeux sur leurs bandes chétives et affamées; il suffira de votre belliqueuse présence pour glacer leurs âmes et ne leur laisser plus que le squelette d'hommes. Ils ne sauraient donner de l'occupation à tous nos glaives; à peine si leurs veines maladives ont assez de sang pour laisser une tache sur tous nos coutelas; nos braves Français les auront à peine tirés, qu'il faudra les remettre dans le fourreau faute d'emploi; le souffle de notre vaillance suffira pour les renverser. Croyez-moi, messeigneurs, nos laquais et nos manants, — cette foule de gens inutiles qui embarrassent les mouvements de nos bataillons, — suffiraient pour purger la plaine d'un ennemi aussi méprisable; et nous pourrions, au pied de cette colline, nous contenter de les regarder faire; mais l'honneur nous le défend. Que vous dirai-je? nous n'avons que bien peu de chose à faire, et tout sera fini. Que nos trompettes sonnent donc une fanfare et le boute-selle; notre approche répandra un tel effroi dans la plaine, que les Anglais terrifiés vont se coucher ventre à terre et se rendre.

Arrive GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ. Pourquoi tardez-vous si longtemps, nobles seigneurs de France? ces insulaires moribonds, ces squelettes décharnés, déparent, ce matin, la beauté de nos campagnes; ils ont péniblement déroulé des lambeaux d'étendards sur lesquels le vent ne souffle qu'avec dédain. Mars lui-même semble honteux de cette armée de mendiants, et ne jette qu'un regard indécis à travers la visière d'un casque rouillé; leurs cavaliers ressemblent à des candélabres qui portent des torches; leurs tristes montures attendent la tête baissée, les flancs amaigris, la peau pendante, les yeux éteints et chassieux; et dans leur bouche [illegible], mêlé à quelques brins d'herbe remâchés, le mors reste immobile; leurs exécuteurs, les corbeaux, voltigent au-dessus de leurs têtes, impatients de dévorer leur proie. La parole est impuissante à reproduire l'image inerte de ce cadavre d'armée.

LE CONNÉTABLE. Ils ont dit leurs prières, et attendent la mort.

LE DAUPHIN. Si, avant de les attaquer, nous leur envoyions à dîner, des vêtements neufs, et de l'avoine pour leurs chevaux? que vous en semble?

LE CONNÉTABLE. Je n'attends plus que mon gorgerin. Marchons au combat; je vais prendre un clairon, et sonner moi-même la charge. Allons, partons; déjà le jour est avancé, et nous le perdons dans l'inaction. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Le camp anglais.

Arrivent GLOSTER, BEDFORD, EXETER, SALISBURY et WESTMORELAND.

GLOSTER. Où est le roi?

BEDFORD. Le roi est allé en personne reconnaître l'ennemi.

WESTMORELAND. Ils ont soixante mille combattants.

EXETER. Ils sont cinq contre un; et des troupes toutes fraîches encore.

SALISBURY. Que le bras de Dieu combatte pour nous! La partie est périlleuse. Dieu soit avec vous tous, princes; je vais à mon poste. Si nous ne devons plus nous revoir que dans le ciel, séparons-nous [illegible] de Bedford, — mon cher lord Gloster, [illegible] lord Exeter, [illegible] Westmoreland, [illegible] guerriers, [illegible].

BEDFORD. Adieu, [illegible] Salisbury [illegible].

EXETER. Adieu, cher lord; combats vaillamment aujourd'hui, [illegible]. (*Salisbury s'éloigne.*)

BEDFORD. Son courage égale [illegible], il excelle dans ces deux qualités.

WESTMORELAND. Oh! que n'avons-nous ici maintenant dix mille seulement de ces hommes qui en Angleterre ne travaillent pas aujourd'hui!

Arrive LE ROI HENRI.

LE ROI HENRI. Qui exprime un pareil vœu? mon cousin Westmoreland? — Non, mon beau cousin, si nous sommes destinés à mourir, nous sommes assez nombreux, et notre patrie perdra assez en nous perdant; si nous devons survivre à cette journée, moins nous serons, plus grande sera notre part de gloire. Au nom du ciel, je vous en supplie, ne souhaitez pas un seul homme de plus. Par Jupiter, je n'ai point la soif de l'or, et je ne trouve pas mauvais qu'on vive à mes dépens; peu m'importe que mes vêtements soient usés par d'autres; tous ces biens extérieurs ne sont point l'objet de mes désirs; mais si c'est un péché que de convoiter la gloire, je suis le plus grand pécheur qu'il y ait au monde: non, mon cousin, croyez-moi, n'appelez pas de vos vœux un seul Anglais de plus. Vive Dieu! j'en jure par mes plus chères espérances ici-bas, je ne voudrais pas partager avec un homme de plus un aussi grand honneur. Oh! n'en souhaitez pas un de plus, Westmoreland : faites plutôt publier dans les rangs de mon armée, que celui à qui ce combat répugne, peut partir; il recevra son passeport, et l'argent nécessaire pour sa route lui sera remis. Je ne veux pas mourir dans la compagnie d'un homme qui ne serait pas résolu à partager mon trépas. C'est aujourd'hui la saint Crépin [1] : celui qui survivra à cette journée, et retournera sain et sauf dans sa patrie, ne pourra sans orgueil entendre nommer ce jour, et lèvera la tête avec fierté au nom de Crépin. Celui qui survivra à cette journée et atteindra un long âge, fêtera chaque année ce jour glorieux; et la veille, réunissant à table ses amis, il leur dira : « C'est demain la saint Crépin. » Puis, relevant sa manche, et montrant ses cicatrices, il ajoutera : « J'ai reçu ces blessures que vous voyez. » Le vieillard oublie; mais il aura tout oublié, qu'il se rappellera encore avec orgueil ses exploits dans cette journée. Alors nos noms, familiers à toutes les mémoires, les noms du roi Henri, de Bedford, Exeter, Warwick, Talbot, Salisbury, Glocester, seront répétés la coupe à la main; le père racontera cette histoire à son fils; et d'ici à la fin du monde, la saint Crépin ne reviendra jamais sans que notre souvenir soit évoqué, notre souvenir à nous, poignée d'hommes heureux de notre petit nombre, troupe de frères; car celui qui versera aujourd'hui son sang avec moi sera mon frère; quelque humble que soit sa condition, ce jour l'anoblira. En Angleterre, les gentilshommes maintenant au lit regretteront amèrement de ne pas s'être trouvés ici; et ils n'oseront lever les yeux, quand ils entendront parler l'un de ceux qui auront combattu avec nous le jour de la saint Crépin.

Revient SALISBURY.

SALISBURY. Mon souverain seigneur, préparez-vous sans délai : les Français sont bravement rangés en bataille, et ne tarderont pas à nous attaquer.

LE ROI HENRI. Tout est prêt, si nos volontés le sont.

WESTMORELAND. Périsse celui dont le courage est tiède en ce moment!

LE ROI HENRI. Vous ne souhaitez donc plus des renforts d'Angleterre, mon cousin?

WESTMORELAND. [illegible] que vous et moi [illegible] livrer ce combat!

LE ROI HENRI. [illegible]

[illegible] — Vous connaissez tous votre poste : Dieu soit avec vous!

[illegible] MONTJOIE.

MONTJOIE. [illegible]

[illegible]

à ceux qui te suivent la nécessité de faire leur paix avec Dieu afin que leurs âmes s'envolent tranquilles et pures loin de ces champs où leurs corps vont tomber et pourrir.

LE ROI HENRI. Qui t'envoie maintenant?

MONTJOIE. Le connétable de France.

LE ROI HENRI. Veuille, je te prie, lui rapporter ma première réponse. — Dis-lui de commencer par m'abattre, et de vendre ensuite mes os. Vive Dieu! pourquoi insulter ainsi à des pauvres diables? L'homme qui avait vendu la peau du lion du vivant de la bête fut tué en lui donnant la chasse. Beaucoup d'entre nous, je l'espère, trouveront dans le sein de leur patrie des tombeaux où revivront sur l'airain leurs exploits de ce jour; et quant à ceux qui laisseront en France leurs vaillants ossements, n'eussent-ils que vos fumiers pour sépulture, morts en braves, ils seront immortels; le soleil les saluera de son sourire; et fumant encore, aspirera, pour la porter aux cieux, la vapeur de leur gloire, laissant leur terrestre dépouille empester vos climats et propager en France une contagion vengeresse. Il y a dans nos Anglais une surabondance de valeur capable de donner la mort, même après que la vie est éteinte, comme ces balles mortes qui par ricochets blessent encore. Excuse-moi si je te parle avec fierté : — Dis au connétable que nous ne sommes pas des guerriers endimanchés; une marche longue et pénible a terni l'éclat de notre parure. Il ne reste pas une plume dans toute notre armée, excellent motif pour ne pas nous enfuir à tire d'aile; et le temps nous a passablement usés et salis : mais, par la sainte messe, nos cœurs sont frais et pimpants; et mes pauvres soldats m'assurent qu'avant que la nuit vienne, ils auront des vêtements neufs, sinon, ils arracheront ceux des soldats français, et les mettront hors d'état de servir. S'il en est ainsi, et avec l'aide de Dieu cela sera, tu vois que ma rançon sera bientôt trouvée. Héraut d'armes, épargne-toi une peine inutile; ne viens plus me parler de rançon : je le jure, ils n'en auront point d'autre que ces membres; et s'ils les ont, en l'état où je les leur laisserai, ils n'en retireront plus grand'chose : va dire cela au connétable.

MONTJOIE. J'y vais, roi Henri; sur ce, je prends congé de toi. Tu n'entendras plus la voix du héraut d'armes. (*Il s'éloigne.*)

LE ROI HENRI. Et moi, j'ai bien peur que tu ne viennes encore parler de rançon.

Arrive LE DUC D'YORK.

YORK. Sire, je vous demande à genoux le commandement de l'avant-garde.

LE ROI HENRI. Je te l'accorde, brave York. — Maintenant, soldats, marchons; — et toi, grand Dieu, dispose à ta volonté du sort de cette journée. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Le champ de bataille.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent UN SOLDAT FRANÇAIS, PISTOLET et LE PAGE.

PISTOLET. Rends-toi, coquin.

LE SOLDAT. Je pense que vous êtes un gentilhomme de bonne qualité [1] ?

PISTOLET. Qualité! que veux-tu dire? Es-tu gentilhomme? quel est ton nom? réponds.

LE SOLDAT. O Seigneur Dieu!

PISTOLET. Il n'y a pas de Seigneur Dieu qui tienne; tu meurs par la lame de cette épée que voilà, si tu ne me donnes [illegible] rançon.

LE SOLDAT. O miséricorde! ayez pitié de moi!

PISTOLET. [illegible] cela est inutile : il me faut des écus, ou je t'arrache par la gorge ton diaphragme sanglant.

LE SOLDAT. [illegible] possible d'échapper à la force de ton bras vaillant?

PISTOLET. Quoi donc, impudent satyre, tu n'as pas un sou [illegible]?

LE SOLDAT. Oh! pardonnez-moi!

PISTOLET. [illegible] comprends-tu pas?

[illegible]

[1] [illegible] ou [illegible] avec une [illegible]



PISTOLET. Tiens ta canne en repos : tu vois, je mange. (Acte V, scène Iʳᵉ, page 316.)

Écoute un peu ici, page : demande-moi en français à ce manant quel est son nom.

LE PAGE, *au Soldat*. Écoutez : comment vous nommez-vous?

LE SOLDAT. Monsieur Le Fer.

LE PAGE. Il dit qu'il se nomme monsieur Le Fer.

PISTOLET. Monsieur Le Fer? je le ferrerai d'importance. Dis-lui de se préparer, car je vais lui couper la gorge.

LE SOLDAT, *au Page*. Que dit-il, monsieur?

LE PAGE. Il m'ordonne de vous dire de vous tenir prêt : car il va à l'instant même vous couper la gorge.

PISTOLET. Oui, maraud, je vais te couper la gorge : il faut que tu me donnes des écus, des écus de bon aloi, ou cette épée que voici va te mettre en pièces.

LE SOLDAT. Oh! je vous supplie, pour l'amour de Dieu, de me pardonner! Je suis gentilhomme de bonne maison; laissez-moi la vie, et je vous donnerai deux cents écus.

PISTOLET. Qu'est-ce qu'il dit?

LE PAGE. Il vous prie de lui laisser la vie; il est gentilhomme de bonne maison, et pour sa rançon il vous donnera deux cents écus.

PISTOLET. Dis-lui, — que ma fureur s'apaisera, et que je prendrai ses écus.

LE SOLDAT, *au Page*. Petit monsieur, que dit-il?

LE PAGE. Quoiqu'il soit contraire à son serment de faire grâce à aucun prisonnier, néanmoins, en retour des écus que vous lui avez promis, il consent à vous donner la liberté.

LE SOLDAT. Je vous fais à genoux mille remerciements, et m'estime heureux d'être tombé dans les mains d'un chevalier qui est, je pense, le plus brave, le plus vaillant et le plus distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOLET. Explique-moi ce qu'il dit, page.

LE PAGE. Il vous fait à genoux mille remerciements, et s'estime heureux d'être tombé dans les mains d'un homme qu'il considère comme le plus brave, le plus vaillant et le plus distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOLET. Par la sangbleu! je veux me montrer clément. Suis-moi, maraud. (*Pistolet s'éloigne.*)

LE PAGE, *au Soldat*. Suivez le grand capitaine. (*Le Soldat s'éloigne.*)

LE PAGE *seul, continuant*. Je n'ai jamais entendu une voix si pleine sortir d'un cœur aussi vide; mais le proverbe a raison : — vase vide est sonore. Bardolphe et Nym avaient dix fois plus de courage que ce diable hurleur de la vieille comédie[1], à qui chacun donne impunément sur les ongles à coups de latte; et tous deux sont pendus, et il en adviendrait autant à celui-ci, s'il osait commettre un vol tant soit peu hardi. Il faut que j'aille rejoindre les valets qui sont avec les bagages. Les Français feraient sur nous un beau butin, s'ils le savaient; car il n'y a que de la valetaille pour garder le camp. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent LE DAUPHIN, D'ORLÉANS, BOURBON, LE CONNÉTABLE, RAMBURES et autres.

LE CONNÉTABLE. *O diable*[2]!

D'ORLÉANS. *O seigneur! — la bataille est perdue! — tout est perdu!*

LE DAUPHIN. *Mort de ma vie!* tout est perdu, tout! La honte et une éternelle infamie planent sur nos cimiers! *O méchante fortune!* — Ne fuyez pas! (*Un bruit confus se fait entendre.*)

LE CONNÉTABLE. Tous nos rangs sont rompus.

LE DAUPHIN. O honte ineffaçable! Poignardons-nous!

[1] Dans les [illegible] pièces [illegible] nom de *Moralités*, le diable [illegible] de la pièce, qui l'[illegible] à coups de [illegible]

[2] Ce qui [illegible] est en français dans le texte.



LE ROI HENRI. Cela étant, permettez que je vous baise la main. (Acte V, scène II, page 318.)

Voilà donc les misérables dont nous avons joué le sort aux dés !

D'ORLÉANS. Voilà le roi à qui nous avons envoyé demander sa rançon !

BOURBON. Honte ! honte éternelle ! honte partout ! Mourons les armes à la main ; retournons au combat. Celui qui ne voudra pas suivre Bourbon, qu'il s'éloigne d'ici ; et, vil entremetteur, son chapeau à la main, qu'il reste en sentinelle à la porte de sa chambre, pendant qu'un esclave plus vil que mon chien déshonorera la plus belle de ses filles.

LE CONNÉTABLE. Que la confusion qui a causé notre défaite nous soit maintenant en aide ! Allons en masse nous faire tuer par les Anglais, ou résolvons-nous à mourir infâmes.

D'ORLÉANS. Nous sommes encore assez de monde pour écraser les Anglais sous le poids de notre masse compacte, si nous voulons y mettre un peu d'ordre.

BOURBON. Au diable l'ordre maintenant ! Je retourne au fort de la mêlée. Abrégeons notre vie, si nous ne voulons éterniser notre honte. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent LE ROI HENRI à la tête de ses troupes, EXETER et d'autres Lords.

LE ROI HENRI. Je suis content de vous, mes braves compatriotes ; mais tout n'est pas fini, les Français tiennent encore.

EXETER. Le duc d'York se recommande à votre majesté.

LE ROI HENRI. Est-il vivant, cher oncle ? Trois fois, depuis une heure, je l'ai vu tomber ; trois fois je l'ai vu se relever et combattre. Du casque aux éperons il était couvert de sang.

EXETER. C'est dans cet état qu'il est gisant dans la plaine, ce brave guerrier. À côté de lui [illegible] de mort et de gloire, le noble comte de Suffolk. Suffolk est mort le premier : York, sanglant et mutilé, s'approche de son ami baigné dans son sang, le prend par la barbe, baise ses blessures larges et béantes, et s'écrie : — « Attends-moi, cher cousin Suffolk ! mon âme accompagnera la tienne dans son vol vers les cieux. Chère âme, attends la mienne ; elles partiront ensemble, comme ensemble nous avons combattu en dignes frères d'armes dans cette bataille glorieuse et sanglante ! » A ces mots, j'arrive et lui adresse quelques paroles d'espoir ; il me prend la main en souriant, et, me la serrant d'une faible étreinte : « Cher lord, me dit-il, rappelez mes services au souvenir de mon roi. » Ensuite il se retourne, jette son bras blessé autour du cou de Suffolk, et lui donne un baiser sur les lèvres ; et c'est ainsi qu'unis dans la mort, ces deux amis ont scellé dans le sang le pacte de leur généreuse affection. Ce spectacle touchant m'a tiré des pleurs que je me suis vainement efforcé de retenir ; ma fermeté d'homme a été impuissante ; toute la sensibilité de ma mère est venue dans mes yeux, et j'ai senti couler mes larmes.

LE ROI HENRI. Je ne vous blâme pas ; car moi-même, en vous entendant, j'ai peine à retenir mes pleurs. (*On entend un bruit de trompettes.*) Mais écoutez ! quelle est cette nouvelle alerte ? Les Français ont réuni leurs troupes dispersées. Eh bien, que chaque soldat tue ses prisonniers. Allez porter cet ordre. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Arrivent FLUELLEN et GOWER.

FLUELLEN. Comment donc ! tuer les valets commis à la garde des bagages ! C'est une violation expresse des lois de la guerre ; c'est, voyez-vous, [illegible] qu'on puisse [illegible] dans le monde. N'est-il pas [illegible] ?

GOWER. Il est certain que pas un valet n'a été laissé vivant, et cette boucherie est l'ouvrage de ces lâches coquins qui se sont enfuis du champ de bataille. En outre, ils ont brûlé ou enlevé tout ce qui se trouvait dans la tente du roi; aussi le roi a-t-il, avec raison, ordonné à chaque soldat d'égorger son prisonnier. Oh! c'est un vaillant roi!

FLUELLEN. Il est né à Monmouth, capitaine Gower. Comment nommez-vous la ville où est né Alexandre le Gros?

GOWER. Alexandre le Grand.

FLUELLEN. Le gros ou le grand, n'est-ce pas la même chose? Le gros, le grand, le puissant, le colossal, le magnanime, tout cela revient au même, à une légère variante près.

GOWER. Je crois qu'Alexandre le Grand est né en Macédoine; son père, si je ne me trompe, se nommait Philippe de Macédoine.

FLUELLEN. Je pense que c'est en Macédoine qu'est né Alexandre. Tenez, capitaine, si vous jetez un coup d'œil sur la carte, en comparant la Macédoine et Monmouth, vous trouverez, je vous assure, que leur position géographique est la même. Il y a une rivière en Macédoine, il y a aussi une rivière à Monmouth. Celle de Monmouth s'appelle la Wye; mais je ne me rappelle plus le nom de l'autre. N'importe; elles se ressemblent comme l'un de mes doigts ressemble aux autres, et dans toutes deux il y a du saumon. En examinant de près la vie d'Alexandre, vous verrez qu'elle a beaucoup d'analogie avec celle de Henri de Monmouth; car il y a des points de ressemblance entre toutes choses. Dieu sait, et vous le savez aussi, qu'Alexandre, dans sa rage, dans sa furie, dans son emportement, dans sa colère, dans un moment de dépit et de mauvaise humeur, et aussi pour avoir un peu trop bu, Alexandre dis-je, dans sa mauvaise humeur et sa colère, tua son meilleur ami, Clytus.

GOWER. En cela notre roi ne lui ressemble pas. Il n'a jamais tué aucun de ses amis.

FLUELLEN. Vous avez tort, voyez-vous, de me couper la parole avant que j'aie fini. Je ne parle que par manière de similitude et de comparaison. De même qu'Alexandre, dans l'ivresse et l'emportement, tua son ami Clytus, de même Henri Monmouth, dans son bon sens et dans la plénitude de sa raison, a congédié le gras chevalier à la grosse bedaine, celui qui était si fertile en bouffonneries, en bons mots et en méchants tours; j'ai oublié son nom.

GOWER. Sir John Falstaff.

FLUELLEN. Lui-même. Je vous assure que Monmouth a produit de braves gens.

GOWER. Voici venir sa majesté.

Fanfare. Arrivent LE ROI HENRI avec une partie de ses troupes, WARWICK, GLOSTER, EXETER et autres.

LE ROI HENRI. Depuis mon arrivée en France, voilà le premier moment de colère que j'éprouve. — Héraut, prends avec toi un trompette; pique des deux jusqu'à ces cavaliers que tu vois là-bas sur la colline. S'ils veulent combattre contre nous, dis-leur de descendre; sinon qu'ils évacuent le champ de bataille, leur vue nous déplaît; s'ils ne veulent adopter ni l'un ni l'autre parti, nous irons les trouver, et nous les ferons fuir aussi vite que la pierre lancée par les frondeurs de l'antique Assyrie; en outre, nous égorgerons nos prisonniers, et nous traiterons sans miséricorde [illegible] qui tomberont en notre pouvoir. Va leur dire [illegible].

Arrive MONTJOIE.

[illegible]

princes; les coursiers blessés, dans le sang jusqu'au fanon, s'agitent, et saisis d'une aveugle rage, leurs pieds armés de fer lancent des ruades à leurs maîtres expirés, et les tuent une seconde fois. Oh! permets-nous, grand roi, de parcourir en sûreté le champ de bataille, et d'enlever nos morts.

LE ROI HENRI. Je te dirai franchement, héraut d'armes, que je ne sais si la victoire est ou n'est pas à nous. Car je vois encore un grand nombre de vos cavaliers qui se montrent et galopent dans la plaine.

MONTJOIE. La victoire est à vous.

LE ROI HENRI. Grâces en soient rendues à Dieu et non à notre force! Comment nomme-t-on ce château qui est tout près d'ici?

MONTJOIE. On l'appelle Azincourt.

LE ROI HENRI. Eh bien, nous nommons cette bataille la bataille d'Azincourt, livrée le jour de la saint Crépin.

FLUELLEN. Plaise à votre majesté, votre aïeul de glorieuse mémoire, et votre grand-oncle, le prince Noir, à ce que j'ai lu dans les chroniques, ont livré ici, en France, une fameuse bataille.

LE ROI HENRI. C'est vrai, Fluellen.

FLUELLEN. Votre majesté dit vrai. Si votre majesté se le rappelle, les Gallois firent merveille ce jour-là dans un jardin où croissaient des poireaux; ils portaient tous des poireaux à leurs coiffures de Monmouth, et vous savez que jusque aujourd'hui cette coutume s'est conservée en mémoire de ce fait d'armes. J'ai la certitude que votre majesté ne rougit pas de porter le poireau à la saint David.

LE ROI HENRI. Je me fais gloire de le porter; car je suis Gallois. Vous le savez, mon cher compatriote.

FLUELLEN. Toute l'eau de la Wye ne saurait laver le sang gallois contenu dans vos veines; c'est ce que je puis vous assurer. Dieu le bénisse et le conserve aussi longtemps qu'il plaira à sa grâce et à sa majesté aussi.

LE ROI HENRI. Merci, mon cher compatriote.

FLUELLEN. Par Jésus, je suis le compatriote de votre majesté; je le dirai à qui voudra l'entendre. Je le confesserai au monde entier. Grâce à Dieu, je n'ai point à rougir de votre majesté tant que votre majesté sera honnête homme.

LE ROI HENRI. Dieu veuille me conserver tel! (*Montrant Montjoie.*) Que nos hérauts d'armes l'accompagnent. Qu'on fasse le relevé exact des morts dans l'une et l'autre armée, et qu'on me l'apporte. (*Montjoie et quelques Anglais s'éloignent.*)

LE ROI HENRI, *continuant, en montrant Williams.* Faites approcher cet homme.

EXETER. Soldats, venez auprès du roi.

LE ROI HENRI. Soldat, pourquoi ce gant que tu portes à ton chapeau?

WILLIAMS. Plaise à votre majesté, c'est le gage d'un homme avec lequel je dois me battre, s'il est en vie.

LE ROI HENRI. Un Anglais?

WILLIAMS. Plaise à votre majesté, un maraud, qui, hier, s'est pris de dispute avec moi. S'il est en vie et qu'il ose réclamer ce gant, j'ai promis de lui appliquer un soufflet; de mon côté, si je vois mon gant à son chapeau, et il a juré, foi de soldat, de le porter s'il est en vie, je le délogerai de la belle manière.

LE ROI HENRI. Qu'en pensez-vous, capitaine Fluellen? convient-il que ce soldat tienne sa promesse?

FLUELLEN. Avec la permission de votre majesté, il n'est qu'un lâche et un misérable s'il ne la tient pas; je le dis en conscience.

LE ROI HENRI. Il peut se faire que son adversaire soit un gentilhomme de haut rang qui ne pourrait, sans déroger, se commettre avec un homme de sa sorte.

FLUELLEN. Fût-il aussi bon gentilhomme que le diable, que Lucifer et Belzébuth lui-même, il faut absolument qu'il tienne sa parole et son serment. S'il se parjure, voyez-vous, sire, il est perdu de réputation; il n'est plus que le plus fieffé misérable dont la semelle ait jamais foulé la terre de Dieu; là, je vous le dis en conscience.

LE ROI HENRI. Eh bien, tiens ta parole quand tu verras l'individu en question.

WILLIAMS. C'est ce que je ferai, sire, aussi vrai que je vis.

LE ROI HENRI. Sous qui sers-tu?

WILLIAMS. Sous le capitaine Gower, sire.

FLUELLEN. Gower est un bon capitaine : il est très-versé dans la connaissance et la littérature de la guerre.

LE ROI HENRI. Soldat, va lui dire de venir me trouver.

WILLIAMS. J'y vais, sire. *Il s'éloigne.*

LE ROI HENRI. Tiens, Fluellen, *il lui remet le gant de Williams.* Porte ce gage à ma place, et mets-le à ton chapeau. Au moment où Alençon et moi étions par terre, j'ai arraché ce gant de son casque. Quiconque le réclamera est un ami d'Alençon et un ennemi de notre personne : si tu m'aimes, tu l'arrêteras.

FLUELLEN. Votre majesté me fait là un aussi grand honneur que puisse en désirer le cœur d'un sujet. Je voudrais bien voir l'homme n'ayant que deux jambes, qui osera trouver à redire à ce gant. Je ne dis que cela. Mais je serais charmé de le voir. Dieu veuille m'accorder cette grâce.

LE ROI HENRI. Connais-tu Gower ?

FLUELLEN. Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est mon ami intime.

LE ROI HENRI. Va le chercher, je te prie, et amène-le à ma tente.

FLUELLEN. J'y vais. *Il s'éloigne.*

LE ROI HENRI. Milord de Warwick, — et vous, mon frère Gloster, — suivez de près Fluellen. Le gant que je viens de lui remettre pourrait fort bien lui attirer un soufflet. C'est le gant du soldat; j'étais convenu de le porter moi-même. Suivez-le donc, mon cher cousin Warwick. Si le soldat le frappe, et à son air résolu, je le crois homme à tenir sa parole, il pourra en résulter quelque malheur subit; car je connais Fluellen pour un homme de cœur; quand il est en colère, il prend feu comme la poudre, et il est prompt à ressentir un outrage. Suivez-le, et veillez à ce qu'il n'arrive entre eux aucun malheur. — Venez avec moi, mon oncle Exeter. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE VIII.

Devant la tente du roi Henri.

Arrivent GOWER et WILLIAMS.

WILLIAMS. Je gage, capitaine, que c'est pour vous faire chevalier.

Arrive FLUELLEN.

FLUELLEN. Avec la grâce de Dieu, et sous son bon plaisir, capitaine, veuillez, je vous prie, vous rendre sur-le-champ auprès du roi : peut-être se prépare-t-il pour vous plus de bien que vous ne vous y attendez.

WILLIAMS. Connaissez-vous ce gant ?

FLUELLEN. Si je connais ce gant? je sais que c'est un gant

WILLIAMS. Je le sais; et voilà comme je le salue. *(Il le frappe.)*

FLUELLEN. Par la sambleu, voilà bien le plus fieffé traitre que possède l'univers, la France ou l'Angleterre!

GOWER, *à Williams.* Qu'y a-t-il? qu'as-tu fait, misérable ?

WILLIAMS. Croyez-vous donc que je veuille me parjurer?

FLUELLEN. Écartez-vous, capitaine Gower; croyez-moi, je vais payer ce traître comme il le mérite.

WILLIAMS. Je ne suis pas un traître.

FLUELLEN. Tu en as menti par ta gorge. — *A Gower.* Je vous ordonne, au nom de sa majesté, de l'arrêter : c'est un ami du duc d'Alençon.

Arrivent WARWICK et GLOSTER.

WARWICK. Eh bien! qu'y a-t-il donc? de quoi s'agit-il?

FLUELLEN. Milord de Warwick, grâce à Dieu, il vient de [illegible]

[illegible]

Arrivent LE ROI HENRI et EXETER.

[illegible]

l'homme à qui je l'ai donné en échange du sien a promis de le porter à son chapeau; et moi, s'il le faisait, j'ai promis de le frapper. Je viens de rencontrer cet homme avec mon gant à son chapeau, et j'ai tenu ma promesse.

FLUELLEN. Votre majesté l'entend; sous le bon plaisir de votre vaillante majesté, vous voyez quel misérable maraud vous avez là. J'espère que votre majesté, m'appuyant de son témoignage, attestera et certifiera consciencieusement que c'est bien là le gant d'Alençon que votre majesté m'a remis.

LE ROI HENRI. Soldat, donne-moi le gant que tu portes à ton chapeau; tiens, voilà le pareil. (*Il lui présente un gant.*) C'est moi que tu as promis de frapper, et tu m'as adressé les propos les plus insultants.

FLUELLEN. Plaise à votre majesté que son cou en réponde s'il y a encore des lois martiales dans le monde.

LE ROI HENRI. Quelle satisfaction peux-tu m'offrir pour réparer ton offense?

WILLIAMS. Toute offense, sire, doit être intentionnelle : je n'ai jamais eu l'intention d'offenser votre majesté.

LE ROI HENRI. C'est moi-même, en personne, que tu as injurié.

WILLIAMS. Votre majesté n'a point paru devant moi sous son véritable caractère; j'en atteste la nuit qu'il faisait, les vêtements que vous portiez, votre humble apparence. Ce que votre majesté a souffert sous ce déguisement, veuillez l'attribuer à vous-même, non à moi. Si vous aviez été ce que je vous croyais, il n'y aurait pas eu d'offense; je supplie donc votre majesté de vouloir bien me pardonner.

LE ROI HENRI. Mon oncle Exeter, remplissez d'écus ce gant que voilà, et donnez-le à cet homme. — Prends-le, camarade, et porte-le à ton chapeau, comme une marque d'honneur, jusqu'à ce que je te le redemande. — Donnez-lui les écus. — Capitaine il faut vous réconcilier avec lui.

FLUELLEN. Par la lumière du jour, ce gaillard a du cœur au ventre. Tiens, voilà douze pence pour toi, et, je t'en prie, évite le train, le bruit et les querelles; je t'assure que tu ne t'en trouveras pas plus mal.

WILLIAMS. Je ne veux pas de votre argent.

FLUELLEN. Je te l'offre de bon cœur. Crois-moi, cela te servira à faire raccommoder tes souliers. Allons, pourquoi faire le honteux? tes souliers ne sont déjà pas en si bon état: le schelling est bon, je t'assure: ou bien, attends, je le changerai.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES ANGLAIS.

LE ROI HENRI. Eh bien, héraut d'armes, a-t-on fait le relevé des morts?

LE HÉRAUT D'ARMES, *lui remettant un papier.* Voici l'état des Français qui ont péri.

LE ROI HENRI, *à Exeter.* Quels personnages importants ont été faits prisonniers ?

EXETER. Charles, duc d'Orléans, neveu du roi; Jean, duc de Bourbon, et le seigneur de Boucicaut : quinze cents seigneurs, barons, chevaliers, gentilshommes, sans compter les soldats.

LE ROI HENRI, *parcourant le papier qu'on lui a remis.* L'état que voici porte à dix mille le nombre des Français qui ont péri dans la bataille. Sur ce nombre, il y a vingt-six princes et nobles portant bannière, huit mille quatre cents chevaliers, gentilshommes et autres guerriers de distinction, parmi lesquels beaucoup n'étaient faits chevaliers que d'hier, en sorte que sur les dix mille hommes que l'ennemi a perdus, il n'y a que seize cents soldats; tous les autres sont des princes, des barons, des seigneurs, des chevaliers, des gentilshommes, des hommes de naissance et de qualité. Parmi les nobles qui ont été tués, est Charles d'Albret, grand connétable de France; Jacques de Châtillon, amiral de France; le capitaine des arbalétriers; le seigneur de Rambures; le brave sire Guichard Dauphin, grand-maître de France; Jean, duc d'Alençon; [illegible]

[illegible]

sant, ici ton bras est visible ; ce n'est pas à nous, mais à ton bras seul que nous devons tout rapporter. En l'absence de tout stratagème, en rase campagne, et dans un combat loyal, a-t-on jamais vu une perte si énorme d'un côté, si minime de l'autre? — Prends-en tout l'honneur, grand Dieu : il t'appartient tout entier!

EXETER. C'est miraculeux!

LE ROI HENRI. Rendons-nous processionnellement au village; et qu'il soit publié dans notre armée qu'il y a peine de mort contre quiconque se vantera de cette victoire et enlèvera à Dieu une gloire qui est à lui seul.

FLUELLEN. Est-il permis, sire, de dire le nombre des morts?

LE ROI HENRI. Oui, capitaine, mais à condition de reconnaître que Dieu a combattu pour nous.

FLUELLEN. Oui, en conscience, il nous a été fort utile.

LE ROI HENRI. Que tous les rites de la religion soient accomplis: qu'il soit chanté un *Non nobis* et un *Te Deum*; que les morts soient inhumés avec respect ; puis nous partirons pour Calais, de là pour l'Angleterre, qui n'aura jamais vu revenir de France de plus fortunés mortels. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

LE CHŒUR.

Permettez, vous qui n'avez pas lu l'histoire, que je vous mette au fait. Quant à ceux qui l'ont lue, je les en supplie humblement, qu'ils nous permettent d'abréger les temps, les nombres et le cours des événements, qui ne sauraient être représentés ici dans leurs détails et leur réalité. Maintenant nous transportons Henri à Calais. Supposez qu'il y est arrivé : de là portez-le sur l'aile de votre pensée, et faites-lui franchir la mer. Voyez sur le rivage anglais cette large ceinture d'hommes, de femmes, d'enfants; leurs acclamations dominent le bruit de l'Océan, dont la grande voix précède la marche du roi et annonce son arrivée. Voyez-le débarquer, puis se mettre solennellement en route pour Londres. La pensée marche si vite, que vous pouvez déjà le voir à Blackheat; là, les lords demandent qu'à son entrée dans la ville on porte devant lui son casque brisé et son épée déformée. Mais lui, exempt de vanité et d'orgueil, il ne le permet pas, et veut que toute la gloire soit rapportée à Dieu seul. Maintenant, grâce à un travail actif de la pensée, voyez Londres verser les flots de ses citoyens! Le maire et tous ses collègues[1], dans leur costume le plus riche, pareils aux sénateurs de Rome antique, et suivis de la foule des plébéiens, vont au-devant de César pour le ramener en triomphe. Ainsi dans une occasion moins grande que celle-ci, sans doute, mais que nous nous plaisons à lui comparer, si le général de notre gracieuse reine[2] revenait maintenant d'Irlande, comme il pourra en revenir un jour, rapportant sur la pointe de son glaive la rébellion percée de part en part, combien quitteraient la cité paisible pour venir saluer son retour! Une affluence beaucoup plus considérable encore, et bien plus justifiée, se presse sur les pas de Henri. A présent, placez-le à Londres, où les récentes blessures de la France retiennent le roi d'Angleterre à prolonger son séjour, pendant que l'empereur vient interposer sa médiation pour la conclusion de la paix. Laissons de côté tous les événements qui se sont passés jusqu'au retour de Henri en France : c'est là que nous allons le conduire; j'ai comblé la lacune en vous rappelant le passé. Pardonnez-moi ce résumé imparfait, et que vos yeux et vos pensées se reportent vers la France.

SCÈNE I.

La France. — Un corps de garde [illegible]

Entrent FLUELLEN et GOWER.

GOWER. Oui, vous avez raison; mais pourquoi portez-vous aujourd'hui votre poireau? La Saint-David est passée.

[1] [illegible]

[2] [illegible]

FLUELLEN. Il y a des motifs et des raisons à toutes choses. Tenez, je vais vous le dire en ami, capitaine Gower; ce gueux, ce pelé, ce misérable, ce pouilleux, ce fanfaron de Pistolet, que vous savez et que tout le monde sait n'être qu'un drôle sans le moindre mérite, eh bien! hier, il est venu à moi, m'apportant du pain et du sel, voyez-vous, et il m'a dit de manger mon poireau! C'était dans un lieu où je ne pouvais pas me prendre de querelle avec lui; mais je veux porter ce poireau à mon chapeau jusqu'à ce que je le rencontre, et alors je lui dirai ma façon de penser.

Entre PISTOLET.

GOWER. Le voilà justement qui vient en se rengorgeant comme un dindon.

FLUELLEN. Je me moque de ses dindons et de ses rengorgements. — Dieu te bénisse, enseigne Pistolet; gueux, misérable, gredin, Dieu te bénisse!

PISTOLET. Bah! Es-tu fou? Vil Troyen, as-tu donc envie que je coupe le fil de ta destinée? Éloigne-toi! l'odeur du poireau me fait mal au cœur.

FLUELLEN. Je te prie instamment, mauvais drôle, de vouloir bien, à ma prière, à ma demande, à ma requête, manger ce poireau; parce que tu ne l'aimes pas, qu'il ne s'accorde ni avec tes affections, ni avec tes appétits, ni avec ta digestion, c'est pour cela même que tu m'obligeras de le manger.

PISTOLET. Pas pour Cadwallader et toutes ses chèvres.

FLUELLEN. Tiens, voilà pour tes chèvres. (*Il le frappe.*) Voudrais-tu bien, drôle, me faire l'amitié de manger cela?

PISTOLET. Vil Troyen, tu mourras.

FLUELLEN. Tu dis vrai, misérable; je mourrai quand il plaira à Dieu; mais en attendant je veux que tu vives et que tu manges ta ration; allons, je vais y joindre un peu d'assaisonnement. (*Il le frappe de nouveau.*) Tu m'as appelé hier gentilhomme montagnard; je vais faire de toi un gentilhomme de bas étage. Allons, mange; puisque tu te moques des poireaux, tu peux bien en manger.

GOWER. En voilà assez, capitaine. Vous l'avez étourdi.

FLUELLEN. Il faut absolument qu'il mange de mon poireau, ou je lui bâtonnerai la tête quatre jours de suite. Mange, je t'en prie; rien n'est meilleur pour les contusions récentes et pour les blessures des fanfarons.

PISTOLET. Faut-il que je morde?

FLUELLEN. Oui, certainement; sans aucune espèce de doute ou d'équivoque.

PISTOLET. Par ce poireau! je m'en vengerai horriblement. Je mange; mais aussi je jure, —

FLUELLEN. Mange, je te prie. Veux-tu que j'y ajoute encore un peu de sauce? Il n'y a pas là assez de poireau pour que cela vaille la peine de jurer.

PISTOLET. Tiens ta canne en repos; tu vois, je mange.

FLUELLEN. Je souhaite que tu le trouves bon, drôle. Oh! il ne faut pas en laisser; la peau est bonne pour les contusions d'un fat. Quand il t'arrivera une autre fois de voir des poireaux, je te conseille de t'en moquer; voilà tout.

PISTOLET. Bon.

FLUELLEN. Oui, les poireaux, c'est fort bon. Tiens, voilà quatre pence pour toi.

PISTOLET. A moi, quatre pence?

FLUELLEN. Oui, vraiment, et tu les prendras; sinon, j'ai encore dans ma poche un poireau que je te ferai manger.

PISTOLET. Je prends tes quatre pence comme arrhes de vengeance.

FLUELLEN. Si je te dois quelque chose, je te payerai en coups de bâton; nous ferons le commerce du bois vert, et tu n'achèteras de moi que des gourdins. Dieu soit avec toi, te conserve, et guérisse ta caboche. (*Il sort.*)

PISTOLET. Il me le payera, quand je devrais mettre tout l'enfer en révolution.

GOWER. Allez, allez, vous n'êtes qu'un drôle et un lâche. Vous vous avisez de faire des gorges-chaudes sur une ancienne tradition établie dans un motif honorable, et conservée comme un glorieux trophée de la valeur de nos pères, et vous n'avez pas le cœur de soutenir vos paroles par vos actes? Je vous ai vu trois ou quatre fois railler et turlupiner cet officier. Vous pensiez, parce qu'il ne parlait pas l'anglais correctement, qu'il ne savait pas manier un gourdin anglais; vous êtes détrompé maintenant; à dater de ce

jour, que la correction d'un Gallois vous apprenne à vous conduire en bon Anglais. *Il sort.*

PISTOLET. Est-ce que la fortune me fait faux-bond maintenant? Je viens d'apprendre que mon Hélène est morte à l'hôpital; de ce côté, je n'ai plus rien à attendre. Je commence à vieillir, et de mes vieux membres l'honneur est chassé à coups de bâton. Allons, je vais me faire entremetteur et adroit filou. Je vais m'esquiver en Angleterre, et là je filouterai. Je mettrai des emplâtres sur les blessures que le bâton m'a faites, et je soutiendrai que je les ai reçues dans les guerres de France. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Troyes en Champagne. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Entrent, d'un côté, LE ROI HENRI, BEDFORD, GLOSTER, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND et autres Lords; d'un autre, LE ROI DE FRANCE, LA REINE ISABELLE, LA PRINCESSE CATHERINE, divers Seigneurs et Dames de la cour, LE DUC DE BOURGOGNE et sa Suite.

LE ROI HENRI. Que la paix qui nous rassemble préside à cette entrevue! Santé et bonheur à notre frère le roi de France et à la reine notre sœur. — Contentement et joie à notre belle cousine la princesse Catherine! — Et vous, membre de cette royale famille, vous qui avez provoqué cette auguste réunion, je vous salue, duc de Bourgogne, — et vous aussi, princes et pairs de France!

LE ROI DE FRANCE. C'est avec joie que nous vous voyons, notre illustre frère d'Angleterre; vous êtes le bienvenu, — et vous tous pareillement, princes anglais.

LA REINE ISABELLE. Mon frère d'Angleterre, puisse l'issue de cette gracieuse entrevue être aussi heureuse qu'est grande la joie que nous éprouvons à vous voir, et à envisager cet œil terrible, aussi fatal aux Français qui l'ont rencontré, que le regard meurtrier du basilic. Nous espérons que vos yeux ont perdu leur propriété homicide, et que ce jour verra nos douleurs et nos discordes se transformer en sentiments affectueux.

LE ROI HENRI. Nous souscrivons à ce vœu, et c'est ce qui motive ici notre présence.

LA REINE ISABELLE. Princes anglais, recevez tous mes salutations.

LE DUC DE BOURGOGNE. Recevez tous deux, dans une proportion égale, le tribut de mes respects et de mon affection, puissants monarques de France et d'Angleterre. Vous pouvez me rendre tous deux ce témoignage, que je n'ai épargné ni soins ni efforts pour amener entre vos royales majestés cette auguste conférence. Puisque j'ai réussi à vous mettre en présence et face à face, excusez-moi si je demande devant cette royale assemblée quel obstacle, quel empêchement s'oppose à ce que la paix, cette mère chérie des arts, de l'abondance et des hymens féconds, aujourd'hui indigente, nue et couverte de blessures, revienne dans ce jardin du monde, notre fertile France, montrer son visage charmant. Hélas! depuis trop longtemps elle en est exilée. La France voit ses richesses languir amoncelées, et se corrompre dans leur fécondité. Ses vignes, dont le nectar console et réjouit le cœur, meurent, faute de culture; ses haies, autrefois alignées et régulières, semblables aujourd'hui à des prisonniers qui laissent croître leur chevelure en désordre, se hérissent de rejetons confus et inutiles. Dans ses plaines en friche croissent l'ivraie, la ciguë, et l'impure fumeterre, pendant qu'on laisse rouiller le soc qui devrait déraciner ces plantes sauvages. La prairie où croissaient la primevère tachetée, la pimprenelle et le trèfle verdoyant, en l'absence de la faux, dans son oisiveté forcée, se couvre d'un luxe nuisible et désordonné, et ne produit que l'odieuse bardane et le chardon épineux, qui la dépouillent et la déshonorent tout ensemble. En même temps que nos vignes, nos terres, nos prairies et nos haies, dégénérées de leurs qualités natives, ne donnent plus que des produits sauvages, nos familles, nos enfants et nous-mêmes, nous avons oublié, [illegible] nous ne [illegible] les sciences dont la culture [illegible] notre patrie; nous vivons en vrais sauvages, comme des soldats qui ne se préoccupent que de pensées de meurtre; partout on ne rencontre que jurements, que visages farouches, que [illegible] porte un aspect étrange et hideux. Vous êtes assemblés pour

rendre au pays sa beauté première, et je m'adresse à vous pour connaître quel obstacle s'oppose à ce que la douce paix fasse disparaître ces inconvénients et nous dispense de nouveau ses bienfaits.

LE ROI HENRI. Duc de Bourgogne, si vous désirez la paix dont l'absence produit les imperfections que vous avez signalées, il vous faut acheter cette paix en accédant à toutes nos justes demandes, dont vous avez entre les mains la teneur et le bref exposé.

LE DUC DE BOURGOGNE. Le roi de France en a entendu la lecture, et il n'a pas encore donné sa réponse.

LE ROI HENRI. C'est de cette réponse que dépend la paix que vous demandez si instamment.

LE ROI DE FRANCE. Je n'ai fait que jeter sur les articles un coup d'œil rapide. Si votre majesté veut bien désigner quelques-uns des membres de son conseil pour conférer avec nous, nous les parcourrons de nouveau à tête reposée, et nous ferons connaître sans délai notre acceptation et notre réponse définitive.

LE ROI HENRI. Volontiers, mon frère. — Allez, mon oncle Exeter, — mon frère Clarence, — mon frère Gloster, — Warwick, — Huntington, — suivez le roi; je vous donne plein pouvoir pour ratifier et modifier nos demandes, y ajouter ou en retrancher selon que votre sagesse le jugera convenable à notre dignité; nous y donnons d'avance notre assentiment. — (*A la Reine.*) Voulez-vous, aimable sœur, accompagner les princes ou rester ici avec nous?

LA REINE ISABELLE. Mon gracieux frère, j'irai avec eux: la voix d'une femme pourra faire quelque bien, lorsque certains articles seront défendus avec trop d'insistance.

LE ROI HENRI. Du moins, laissez nous ici notre cousine, la princesse Catherine. Elle est l'objet de notre demande principale, et dans nos conditions elle forme l'article le plus important.

LA REINE ISABELLE. Elle peut rester. (*Tous sortent, à l'exception du roi Henri, de Catherine et de sa Dame d'honneur.*)

LE ROI HENRI. Belle Catherine, vous, la belle des belles, daignez apprendre à un soldat des paroles qui pénètrent à l'oreille d'une femme, et plaident auprès de son tendre cœur la cause de l'amour [1].

CATHERINE. Votre majesté se moquerait de moi; je ne saurais parler votre anglais.

LE ROI HENRI. O belle Catherine! si votre cœur français veut m'aimer tout de bon, je serai charmé de vous entendre exprimer vos sentiments dans votre mauvais anglais. M'aimez-vous, Catherine?

CATHERINE. Pardonnez-moi, je ne comprends pas ce que veut dire aimer [2].

LE ROI HENRI. Un ange vous ressemble, Catherine, et vous êtes semblable à un ange.

CATHERINE. Que dit-il? que je suis semblable aux anges

ALICE. Oui vraiment, sauf votre grâce, c'est ce qu'il dit.

LE ROI HENRI. Je le dis, Catherine, et je n'hésite pas à l'affirmer.

CATHERINE. O bon Dieu! le langage des hommes est plein de tromperies!

LE ROI HENRI, *à Alice.* Que dit-elle, belle demoiselle? que le langage des hommes est plein de tromperies?

ALICE. Oui, c'est ce que dit la princesse.

LE ROI HENRI. La princesse est de vous deux la plus forte sur l'anglais [3]. Effectivement, Catherine, en vous faisant ma cour, il est heureux pour moi que vous ignoriez ma langue; je suis charmé que vous parliez si mal l'anglais: si vous le parliez mieux, vous trouveriez en moi un roi si vulgaire, que vous pourriez me soupçonner d'avoir vendu ma ferme pour acheter une couronne. Je n'entends rien au jargon des amants; tout ce que je puis, c'est de vous dire tout uniment: —*Je vous aime.* Si, au lieu de vous borner à me dire: *Est-ce bien vrai?* vous exigez que je vous en dise davantage, je suis au bout de mon chapelet. Donnez-moi votre réponse, là, franchement: frappons-nous dans la

[1] Pour comprendre cette scène, il est nécessaire de se rappeler que, dans le texte, Catherine parle en français et le roi Henri en anglais.

[2] Il y a ici un jeu de mots sur *like*, ressemblé, et [illegible].

[3] Le roi fait allusion au mauvais anglais et à la plus mauvaise prononciation d'Alice, qui se fait moins comprendre en parlant anglais que sa maîtresse en parlant français.

main, et que ce soit un marché conclu. Qu'en dites-vous, madame?

CATHERINE. Sauf votre honneur, je vous comprends fort bien.

LE ROI HENRI. Vive Dieu! s'il me fallait faire des vers ou danser pour vous plaire, Catherine, je serais un homme perdu. Pour le premier de ces exercices, je n'ai ni rime ni mesure; pour le second, j'ai plus de vigueur que de cadence. S'il ne me fallait, pour conquérir le cœur d'une dame, que sauter prestement en selle, mon armure sur le dos, forfanterie à part, je ne serais point embarrassé; s'il me fallait faire le coup de poing pour ma belle, ou faire caracoler mon cheval pour obtenir ses faveurs, je défierais un boxeur ou un écuyer de s'en tirer mieux que moi; mais, vive Dieu! je ne puis jouer l'amoureux novice, ni exhaler mon éloquence en soupirs, ni me confondre en protestations savamment calculées; je ne sais donner qu'une parole tout unie que je ne donne que lorsqu'on me la demande, et que je n'enfreins jamais. Si tu peux aimer, Catherine, un homme de cette trempe, dont la figure ne vaut pas la peine que le soleil la brûle, qui ne regarde jamais dans son miroir pour le plaisir de s'y voir, que tes yeux me le disent. Je te parle en soldat; si je te conviens ainsi, prends-moi; sinon, te dire que je mourrai, ce serait dire vrai; mais dire que je mourrai d'amour pour toi, ce serait mentir, et toutefois je t'aime: et si tu m'en crois, Catherine, tu prendras pour époux un homme au cœur sincère et sans artifice: il faudra, bon gré, mal gré, qu'il te soit fidèle, car il n'a pas le don de faire sa cour ailleurs. Quant à ces beaux diseurs au babil inépuisable qui s'insinuent dans la faveur des dames, ils en sortent comme ils y sont entrés: la rime les y porta, la raison les en chasse. Après tout, un beau parleur n'est qu'un bavard, la poésie qu'une ballade. Le meilleur jarret s'affaiblit; la taille la plus droite finit par se courber, une barbe noire devient blanche, une tête frisée devient chauve, un beau visage se fane, les plus beaux yeux deviennent creux et ternes; mais un bon cœur, Catherine, un bon cœur, c'est le soleil et la lune; ou plutôt c'est le soleil, non la lune, car il brille toujours, ne change jamais et reste invariable. Si tu veux un homme de cette trempe, prends-moi; en me prenant, tu prendras un soldat, et non-seulement un soldat, mais un roi. Voyons, que te semble de mon amour? Parle, ma charmante, et franchement, je t'en conjure.

CATHERINE. Est-il possible que j'aime l'ennemi de la France?

LE ROI HENRI. Non, il n'est pas possible que vous aimiez l'ennemi de la France, Catherine; mais en m'aimant, c'est l'ami de la France que vous aimerez; car j'aime la France à tel point que je ne veux pas en céder un seul village; je la veux tout entière. Catherine, quand la France sera à moi, et moi à vous, alors la France sera à vous, et vous serez à moi.

CATHERINE. Je ne vous comprends pas.

LE ROI HENRI. Non, Catherine? Je vais m'exprimer en termes français qui vont rester collés à ma langue comme [illegible] *Quand j'aurai pris possession de la France, et* [illegible] saint Denis, [illegible] *alors la France sera vôtre, et vous serez* [illegible] Catherine, [illegible] ce n'est que tu te moques de moi.

CATHERINE. [illegible]

LE ROI HENRI. [illegible] Catherine [illegible]

CATHERINE. [illegible]

LE ROI HENRI. [illegible]

[illegible]

de mes qualités que tu aimes le mieux; mais, ma bonne Catherine, traite-moi avec ménagement, d'autant plus, aimable princesse, que je t'aime à la fureur. Si jamais tu es à moi, Catherine, et il y a quelque chose en moi qui me dit que cela sera, comme je t'aurai conquise les armes à la main, il faut que tu donnes le jour à de vaillants guerriers. Avec l'aide de saint Denis et de saint Georges, ne pourrons-nous, à nous deux, procréer un fils, moitié Français, moitié Anglais, qui ira à Constantinople tirer le Grand Turc par sa barbe? Que t'en semble? qu'en dis-tu, ma belle fleur de lis?

CATHERINE. Je ne sais pas cela.

LE ROI HENRI. Non, c'est plus tard que tu le sauras; mais dès à présent tu peux le promettre. Promets-moi seulement, Catherine, que tu contribueras pour ta part à procréer un tel fils, du moins dans sa moitié française, et quant à la moitié anglaise, je promets de m'en acquitter, foi de monarque et de bachelier. Que répondez-vous à cela, *ô la plus belle Catherine du monde, ma très-chère et divine déesse*[1]?

CATHERINE. Votre majesté possède assez de français menteur pour tromper la plus sage demoiselle qu'il y ait en France.

LE ROI HENRI. Ah! fi de mon français menteur! Par mon honneur, je te le dis en anglais sincère et vrai: je t'aime, Catherine. Par mon honneur, je n'oserais jurer que tu m'aimes; néanmoins, j'ai dans le sang quelque chose qui me dit que cela est, malgré le peu d'attrait que ma figure doit avoir pour toi. Maudite ambition de mon père! sa pensée était absorbée par la guerre civile quand il m'engendra; en conséquence, il m'a donné un extérieur dur, un visage de fer, si bien que lorsque je m'approche des dames pour leur faire ma cour, je leur fais peur. Mais la vérité est, Catherine, que plus je vieillirai, mieux je serai; ce qui me console, c'est que l'âge, ce destructeur de la beauté, ne pourra pas m'enlaidir davantage. Tu me prends, si toutefois tu consens à me prendre, dans mon état le plus défavorable; quand tu me posséderas, si tu me possèdes, tu me verras gagner de jour en jour. Réponds-moi donc, belle Catherine, veux-tu de moi? Mets de côté ta timidité virginale; révèle les pensées de ton cœur avec le regard d'une impératrice, prends-moi par la main, et dis-moi: — Henri d'Angleterre, je suis à toi. Tu ne m'auras pas plutôt dit ces mots fortunés, que je répondrai à haute et intelligible voix: L'Angleterre est à toi, l'Irlande est à toi, la France est à toi, et Henri Plantagenet est à toi; et tu peux m'en croire, bien que je le dise en sa présence, tu trouveras en lui, sinon le meilleur des rois, du moins le meilleur des compagnons. Allons, réponds-moi dans ton mélodieux jargon; car ta voix est une mélodie, et ton anglais un jargon. — Veux-tu de moi?

CATHERINE. C'est comme il plaira au roi mon père.

LE ROI HENRI. Oh! cela lui plaira, Catherine, cela lui plaira.

CATHERINE. Dans ce cas, cela me plaira également.

LE ROI HENRI. Cela étant, permettez que je vous baise la main et vous nomme ma reine.

CATHERINE. Laissez, monseigneur, laissez, laissez; vraiment, je ne veux pas que vous abaissiez votre grandeur en baisant la main de votre indigne servante; excusez-moi, je vous prie, mon très-puissant seigneur.

LE ROI HENRI. Eh bien, je vous baiserai donc sur les lèvres, Catherine.

CATHERINE. Ce n'est pas la coutume de France de baiser les dames et demoiselles avant leur noce.

LE ROI HENRI, *à Alice*. Mademoiselle, qui êtes mon interprète, que dit-elle?

ALICE. Que ce n'est pas la coutume des dames de France, — Je ne sais pas comment on dit baiser en anglais.

LE ROI HENRI. To kiss.

ALICE. Votre majesté sait le français mieux que je ne sais l'anglais.

LE ROI HENRI. Elle veut dire que ce n'est pas la coutume des jeunes filles en France de se laisser embrasser avant d'être mariées; est-ce cela?

ALICE. Oui vraiment.

LE ROI HENRI. O Catherine! les grands rois font fléchir les coutumes [illegible]. Chère Catherine, ce n'est pas à des gens comme vous et moi que les usages d'un pays opposent leurs

[illegible]

[1] Le roi dit ceci en français.

faibles barrières; c'est nous qui établissons les usages, Catherine: et la liberté que notre rang nous donne ferme la bouche à la censure, comme je vais fermer la vôtre par un baiser, pour vous punir de me l'avoir refusé, en m'opposant les usages de votre pays: résignez-vous donc de bonne grâce. (*Il l'embrasse.*) Vos lèvres sont ensorcelées, Catherine: il y a plus d'éloquence dans leur délicieux contact que dans les discours du conseil de France; elles exerceraient sur Henri d'Angleterre une influence plus persuasive que l'intervention de tous les monarques du monde. Voici venir votre père.

Entrent LE ROI et LA REINE DE FRANCE, LE DUC DE BOURGOGNE, BEDFORD, GLOSTER, EXETER, WESTMORELAND, et autres Seigneurs français et anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE. Dieu garde votre majesté, mon royal cousin! n'étiez-vous pas occupé à enseigner l'anglais à notre princesse?

LE ROI HENRI. Je voulais, mon beau cousin, lui apprendre combien je l'aime; et c'est effectivement là du bon anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE. A-t-elle des dispositions?

LE ROI HENRI. Notre langue est rude, mon cousin, et mon caractère l'est passablement aussi: en sorte que, n'ayant ni la voix ni le cœur prédisposés à l'adulation, je ne puis évoquer en elle, sous ses traits véritables, le génie de l'amour.

LE DUC DE BOURGOGNE. Pardonnez à la franchise de ma gaieté si je vous réponds là-dessus. Si vous voulez procéder avec elle par voie d'évocation, il vous faut commencer par tracer un cercle-magique; si vous évoquez l'amour sous ses traits véritables, il doit apparaître nu et aveugle. Pouvez-vous donc blâmer une jeune fille dont la joue est encore colorée du modeste incarnat de la pudeur virginale, de se refuser à la présence d'un enfant aveugle et nu? Il me semble que c'est trop exiger d'une jeune fille.

LE ROI HENRI. Cependant, tout en fermant les yeux, elles cèdent; et tout aveugle qu'il est, l'amour triomphe.

LE DUC DE BOURGOGNE. Sire, elles sont excusables, puisqu'elles ne voient pas ce qu'elles font.

LE ROI HENRI. Veuillez donc, seigneur, engager votre cousine à fermer les yeux.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je le veux bien, si vous voulez vous engager à lui faire comprendre mes motifs. Les jeunes filles, après les ardeurs d'un chaud été, sont comme les mouches à la Saint-Barthélemy, aveugles bien qu'ayant des yeux; et l'on peut alors toucher avec la main celles qui auparavant n'enduraient pas même le regard.

LE ROI HENRI. La moralité de votre apologue, c'est que je dois m'en référer au temps et à un été chaud, à la fin duquel j'attraperai la mouche, c'est-à-dire votre cousine, qui alors sera aveugle.

LE DUC DE BOURGOGNE. Comme l'est l'amour avant d'aimer.

LE ROI HENRI. C'est vrai; et il en est parmi vous qui peuvent remercier l'amour de mon aveuglement; car il est bon nombre de belles cités de France que je ne vois pas parce qu'une belle et jeune pucelle de France s'interpose entre elles et mes regards.

LE ROI DE FRANCE. Oui, seigneur, c'est avec raison que, vue de loin, chacune d'elles se transforme en pucelle à vos yeux; elles ont toutes une ceinture de murailles vierges, que la guerre n'a jamais franchies.

LE ROI HENRI. Catherine sera-t-elle ma femme?

LE ROI DE FRANCE. Ce sera comme il vous plaira.

LE ROI HENRI. Je désire qu'elle ait pour dames d'honneur les cités vierges dont vous venez de parler; de cette manière, la jeune fille qui s'interposait entre moi et l'objet de mes désirs aura comblé tous mes vœux.

LE ROI DE FRANCE. Nous avons consenti à toutes les conditions raisonnables.

LE ROI HENRI. Est-il vrai, milords d'Angleterre?

WESTMORELAND. Le roi a tout accordé, sa fille d'abord, puis successivement tous les autres articles, tels que vous les aviez proposés.

EXETER. Le seul qu'il n'ait point accepté est celui dans lequel votre majesté demande, — que le roi de France, toutes les fois que dans un acte diplomatique il sera fait mention de votre majesté, la désigne dans les termes suivants; savoir, en francais: *Notre très-cher fils Henri, roi d'Angleterre, héritier de France*; et en latin: *Præcharissimus filius noster Henricus, rex Angliæ et hæres Franciæ.*

LE ROI DE FRANCE. Il est vrai, mon frère, que j'ai refusé cet article; mais si vous insistez, je suis prêt à l'accorder.

LE ROI HENRI. Je vous prie, dans l'intérêt de notre affection et d'une alliance chérie, de permettre que cet article soit joint aux autres; et pour conclusion, veuillez me donner votre fille.

LE ROI DE FRANCE. Prenez-la, mon cher fils, et puissiez-vous tous deux me donner des successeurs! Puissent les royaumes rivaux de France et d'Angleterre, dont les rivages mêmes semblent pâles d'envie à la vue du bonheur l'un de l'autre, mettre fin à leur haine! Puisse cette union chérie établir entre les deux nations des sentiments d'harmonie et de bon voisinage: et que la guerre n'étende jamais son glaive ensanglanté entre l'Angleterre et la France!

TOUS. Ainsi soit-il!

LE ROI HENRI. A présent, Catherine, soyez la bienvenue: — et soyez-moi tous ici témoins que j'embrasse en elle mon épouse et ma souveraine (*Il embrasse Catherine. Fanfare.*)

LA REINE ISABELLE. Que Dieu, dont la volonté fait seule les mariages fortunés, fasse de vos cœurs un seul cœur, de vos royaumes un royaume unique! Comme l'époux et l'épouse, quoique deux, n'en font qu'un par l'amour, de même qu'entre vos deux royaumes l'union soit si intime, que les mauvais procédés ou l'odieuse jalousie, qui viennent parfois troubler la couche des meilleurs hymens, ne se glissent jamais entre les deux nations, pour rompre par le divorce leur pacte indissoluble. Que l'Anglais soit Français et le Français Anglais, et qu'ils s'accueillent en frères! — Que Dieu veuille m'entendre.

TOUS. Ainsi soit-il!

LE ROI HENRI. Allons tout préparer pour mon mariage. — Ce jour-là, duc de Bourgogne, nous recevrons votre serment et celui de tous les pairs, comme garant de notre alliance. Catherine recevra mes serments, moi je recevrai les vôtres; puissent-ils être tous inviolables et prospères! (*Ils sortent.*)

LE CHŒUR.

Nous voilà au terme où notre auteur a conduit à grand'peine cette histoire, resserrant de grands hommes dans un étroit espace, et ne faisant qu'ébaucher çà et là le cours lumineux de leur gloire. Henri, cet astre d'Angleterre, brilla peu de temps; mais dans ce court intervalle il jeta un éclat immense. La fortune avait forgé son épée; après avoir conquis le jardin de l'univers[1], il en laissa la souveraineté à son fils. A ce roi succéda Henri VI, couronné au berceau roi de France et d'Angleterre; tant de mains prirent part à son gouvernement, qu'elles perdirent la France et ensanglantèrent l'Angleterre: notre scène vous a souvent offert ces tableaux; veuillez en leur faveur faire à celui-ci un indulgent accueil.

[1] La France.

FIN DE HENRI V.



LA PUCELLE. La mère de Dieu daigna m'apparaître, dans une vision. (Acte Ier, scène II, page [illegible].)

HENRI VI,

Ire PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

HENRI VI, roi d'Angleterre.
LE DUC DE GLOSTER, oncle du roi et protecteur du royaume pendant la minorité de Henri VI.
LE DUC DE BEDFORD, oncle du roi et régent de France.
THOMAS BEAUFORT, duc d'Exeter, grand-oncle du roi.
HENRI BEAUFORT, grand-oncle du roi, évêque de Winchester, depuis cardinal.
JEAN BEAUFORT, comte et depuis duc de Somerset.
RICHARD PLANTAGENET, fils aîné de Richard, dernier comte de Cambridge, et depuis duc d'York.
LE COMTE DE WARWICK.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE SUFFOLK.
LORD TALBOT, depuis comte de Shrewsbury.
JEAN TALBOT, son fils.
EDMOND MORTIMER, comte de la Marche.
[illegible]
UN HOMME DE LOI.
SIR JOHN FASTOLFE.
SIR WILLIAM LUCY.
SIR WILLIAM GLANSDALE.
SIR THOMAS GARGRAVE.
LE MAIRE DE LONDRES.
WOODVILLE, lieutenant de la tour de Londres.
VERNON, partisan de la rose blanche, ou faction d'York.
BASSET, partisan de la rose rouge, ou faction de Lancastre.
CHARLES, dauphin, depuis roi de France.
RENÉ, duc d'Anjou, et roi titulaire de Naples.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ALENÇON.
LE GOUVERNEUR DE PARIS.
LE BATARD D'ORLÉANS.
UN MAITRE CANONNIER d'Orléans et son fils.
LE GÉNÉRAL commandant les troupes françaises à Bordeaux.
UN SERGENT FRANÇAIS. — UN CONCIERGE.
UN VIEUX BERGER, père de Jeanne d'Arc.
MARGUERITE, fille de René, depuis femme de Henri VI, et reine d'Angleterre.
LA COMTESSE D'AUVERGNE.
JEANNE D'ARC, surnommée la Pucelle d'Orléans.
Démons qui apparaissent à la Pucelle, Lords, Gardes de la tour, Hérauts d'armes, Officiers, Soldats, Messagers, Serviteurs anglais et français.

La scène se passe tantôt en France, tantôt en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'abbaye de Westminster.

Marche funèbre. On aperçoit le corps du roi HENRI V, exposé sur un lit de parade, entouré de ses principaux officiers. Entrent LES DUCS DE BEDFORD, DE GLOSTER, D'EXETER, LE COMTE DE WARWICK, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, des Hérauts d'armes, etc.

BEDFORD. Que le ciel soit tendu de noir; que le jour fasse place à la nuit! Comètes qui annoncez les révolutions des empires, secouez dans les airs votre chevelure radieuse, et châtiez les étoiles rebelles qui ont permis la mort de Henri V, ce roi trop illustre pour vivre longtemps! Jamais l'Angleterre n'a perdu un si grand roi.

GLOSTER. Avant lui, l'Angleterre n'avait jamais eu de roi. Il possédait des vertus dignes du commandement. La vue ne pouvait soutenir les éclairs de son épée flamboyante; il étendait ses bras plus loin que le dragon ses ailes. Ses ennemis éblouis reculaient devant ses yeux étincelants du feu de la colère comme devant les rayons ardents du soleil à son midi. Que dirai-je encore? La parole est impuissante à exprimer ses exploits : son bras ne s'est jamais levé que pour vaincre.



LE MAITRE CANONNIER. ... J'ai pointé contre cette tour une pièce de canon... (Acte Ier, scène IV, page 324.)

EXETER. Au lieu de la couleur noire, c'est la couleur du sang que devrait revêtir notre deuil. Henri est mort et ne revivra plus : rangés autour de son cercueil, nous venons décorer de notre présence ce triomphe de la mort, comme des captifs enchaînés au char du vainqueur. Eh quoi ! nous en prendrons-nous aux planètes qui ont conspiré la ruine de notre gloire ? ou faut-il croire que les rusés Français, dont il était l'effroi, sont des enchanteurs et des sorciers qui, par des vers magiques ont accéléré sa fin ?

WINCHESTER. C'était un roi chéri du roi des rois. Le jugement dernier sera moins terrible aux Français que ne l'était sa vue. Il a combattu au nom du Dieu des armées. C'est aux prières de l'Église qu'il a dû ses succès.

GLOSTER. L'Église ! où est-elle ? Si les ministres de l'Église n'avaient pas prié, la trame de ses jours n'aurait pas été sitôt coupée. Il ne vous faut pour roi qu'un prince efféminé, que vous puissiez conduire comme un écolier.

WINCHESTER. Gloster, quel que soit le roi qu'il nous faut, tu es protecteur et tu aspires à gouverner le prince et le royaume. Tu as une femme hautaine, et tu la redoutes plus que tu ne crains Dieu et les ministres de la religion.

GLOSTER. Ne prononce pas le mot de religion ; car tu aimes la chair, et jamais tu ne vas à l'église, si ce n'est pour prier contre tes ennemis.

BEDFORD. Laissez là, laissez là ces querelles, et restez en paix. Dirigeons-nous vers l'autel. Hérauts d'armes, suivez-nous ; — au lieu d'or, nous offrirons à Dieu nos armes ; car maintenant que Henri n'est plus, nos armes sont inutiles. Que nos neveux s'attendent à des années malheureuses ; les enfants au lieu de lait boiront les pleurs de leurs mères ; notre île ne sera plus qu'un séjour d'amertume et de larmes ; et pour pleurer les morts il ne restera plus que des femmes. Henri V, j'invoque ton ombre. Protége ce royaume ; préserve-le des discordes civiles, combats dans les cieux l'influence des astres ennemis. Ton âme sera pour nous une constellation plus glorieuse que celle de Jules César, ou que. —

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Mes honorables lords, salut à vous tous ! je vous apporte de France de fâcheuses nouvelles ; je viens vous annoncer des pertes, du carnage et des revers ; la Guyenne, la Champagne, Reims, Orléans, Paris, Gisors, Poitiers, sont perdus pour nous.

BEDFORD. Qu'oses-tu dire, malheureux, devant la dépouille mortelle du roi Henri ? Parle plus bas, ou à la nouvelle de ces désastres, il va briser son cercueil et quitter le séjour de la mort.

GLOSTER. Paris perdu ? Rouen rendu ? Si Henri était rappelé à la vie, ces nouvelles lui feraient derechef rendre l'âme.

EXETER. Comment avons-nous perdu ces villes ? Quelle trahison nous les a enlevées ?

LE MESSAGER. Ce n'est pas la trahison, mais le manque d'hommes et d'argent. S'il faut en croire ce que les soldats se disent tout bas, vous vous occupez ici à fomenter des dissensions, et lorsqu'il faudrait combattre, vous vous disputez sur le choix de vos généraux. L'un voudrait prolonger la guerre, sans qu'il en coûtât grand'chose ; un autre voudrait voler d'un vol rapide, et pour cela il ne lui manque que des ailes ; un troisième pense que, sans aucuns frais et avec de belles paroles seulement, la paix peut être obtenue. Réveillez-vous, réveillez-vous, noblesse d'Angleterre ! Ne laissez pas ternir dans l'oisiveté votre gloire récente : les fleurs de lis sont détachées de vos armoiries, et la moitié de l'écusson d'Angleterre est retranchée.

EXETER. Si les larmes manquaient à ce convoi funèbre, il suffirait de ces nouvelles pour en faire couler des flots.

BEDFORD. C'est moi qu'elles intéressent ; je suis régent de France. — Qu'on me donne mon armure, je vais combattre pour conserver la France aux Anglais ! Arrière ces vêtements d'un deuil pusillanime. C'est avec du sang et non avec des larmes que je veux que les Français pleurent leurs désastres un moment interrompus.

Entre UN AUTRE MESSAGER.

DEUXIÈME MESSAGER. [illegible] annoncent que des malheurs [illegible] l'exception de quelques villes de peu d'importance, [illegible] le joug des Anglais; le dauphin Charles a été couronné roi à Reims; le bâtard d'Orléans s'est joint à lui; René, duc d'Anjou, a embrassé son parti, le duc d'Alençon s'est rangé sous ses étendards.

EXETER. Le dauphin couronné roi! tous vont se réunir à lui! Où fuir? où cacher notre honte?

GLOSTER. Nous ne fuirons pas: nous marcherons [illegible] l'ennemi. — Bedford, si tu hésites, j'irai combattre pour toi.

BEDFORD. Gloster, pourquoi doutes-tu de mon [illegible]? Dans ma pensée j'ai déjà rassemblé une armée, et la France est déjà domptée.

Entre UN TROISIÈME MESSAGER.

TROISIÈME MESSAGER. Mes gracieux lords, [illegible] votre deuil et aux larmes [illegible] cueil du roi Henri, j'ai l'ordre de vous instruire d'un combat malheureux livré entre le vaillant lord Talbot et les Français.

WINCHESTER. Un combat dans lequel Talbot a triomphé, n'est-ce pas?

TROISIÈME MESSAGER. Oh! non; mais dans lequel Talbot a été vaincu. Je vais vous en raconter les détails. Le dix août dernier, revenant du siége d'Orléans, [illegible] hommes de troupes au plus, ce guerrier redoutable a été entouré et attaqué par vingt-trois mille Français. Il n'a pas eu le temps de ranger son monde en bataille; il n'avait point de lances pour [illegible] fallu y suppléer par des pieux pointus arrachés des haies, et plantés en terre à la hâte, pour arrêter le choc de la cavalerie. Le combat a duré plus de trois heures. Talbot y a montré une valeur plus qu'humaine; son épée et sa lance ont fait des prodiges; il envoyait les ennemis par centaines aux enfers; nul n'osait l'attendre de pied ferme: ici, là, partout, il promenait sa fureur; les Français s'écriaient que c'était le diable en personne qui avait pris les armes contre eux; l'armée ennemie le contemplait, étonnée, immobile. Ses soldats, électrisés par son courage intrépide, s'élançaient dans la mêlée aux cris de: Talbot! Talbot! et il aurait remporté une victoire complète sans la lâcheté de sir John Fastolffe, qui, placé à l'avant garde avec ordre de couvrir et d'appuyer le corps de bataille, [illegible] chement sans avoir frappé un seul coup. Une déroute et un massacre général s'en sont suivis; car l'ennemi nous entourait de toutes parts. Un misérable Wallon, pour se faire bien venir du dauphin, a frappé par derrière d'un coup de [illegible]

BEDFORD. [illegible] au lieu de rester ici oisif, dans la pompe et la mollesse, [illegible]

[illegible]

[illegible] contre un des nôtres. — Adieu, messieurs. Je vais où mon [illegible] saint Georges. J'emmènerai avec moi dix mille soldats dont [illegible]

[illegible]

y inspecter l'artillerie et les munitions; de là j'irai faire proclamer roi le jeune Henri. (*Il sort.*)

EXETER. En ma qualité de gouverneur spécial du jeune roi, je [illegible] pour sa sûreté les mesures les plus efficaces. (*Il sort.*)

WINCHESTER, *seul.* Chacun ici a son poste et ses fonctions; on m'a oublié, il ne reste rien pour moi. Mais je ne demeurerai pas longtemps sans emploi; je me propose de faire quitter au roi le séjour d'Eltham, et de prendre en main le gouvernail de l'état. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

La France. — Devant Orléans.

Arrivent CHARLES à la tête de ses troupes, ALENÇON, RENÉ et autres.

CHARLES. Sur la terre, comme au ciel, la marche véritable de Mars est [illegible] jour. Naguère encore il brillait sur les Anglais; maintenant nous sommes vainqueurs, et c'est à nous qu'il sourit. Quelles sont les villes de quelque importance que nous ne possédons pas? Nous sommes ici tranquillement campés près d'Orléans. Les Anglais affamés, ressemblant à de pâles spectres, nous attaquent mollement, et c'est à peine si dans un mois ils nous assiégent une heure.

ALENÇON. Ils n'ont point ici leur soupe et leur bœuf gras; il faut les nourrir comme des mulets, et leur attacher à la bouche le sac qui contient leur pitance, si l'on ne veut qu'ils aient l'air piteux comme des souris qui se noient.

[illegible] ici les bras croisés? Talbot, l'objet de notre terreur, est prisonnier [illegible] Salisbury: il [illegible]: il n'a, pour faire la guerre, ni soldats ni argent.

[illegible] pardonne ma mort à qui me tuera, s'il me voit fuir ou reculer [illegible]

[illegible]

CHARLES. A-t-on jamais rien vu de pareil? Quels soldats ai-je donc? des misérables, des poltrons, des lâches! — Jamais je n'aurais fui, s'ils ne m'avaient laissé au milieu de nos ennemis.

RENÉ. Salisbury tue en désespéré. Il combat comme un homme las de vivre. Les autres lords, en vrais lions affamés, s'élancent sur nous comme sur une proie.

[illegible] rapporte que sous le règne d'Édouard III l'Angleterre ne produisait que des Olivier et des Roland[1]. Cela est plus vrai que jamais en ce moment; car elle n'envoie pour nous combattre que des Samson et des Goliath. Un contre dix! des misérables qui n'ont que la peau et les os! Qui jamais eût pu croire qu'ils auraient tant de courage et d'audace?

CHARLES. Laissons là cette ville; ce sont des forcenés, et la faim ne fera qu'ajouter à leur acharnement. Je les connais de vieille date: plutôt que d'abandonner le siége, ils démoliront les remparts avec leurs dents.

RENÉ. On dirait que leurs bras sont mus par quelque ressort, pour frapper dans un moment donné, comme la batterie d'une horloge; c'est le seul moyen d'expliquer leur persistance. Je suis d'avis que nous les laissions là.

[illegible]

[illegible]

LE BATARD. Où est le dauphin? J'ai des nouvelles à lui apprendre.

CHARLES. Bâtard d'Orléans, vous êtes le très-bien venu.

LE BATARD. Vous me paraissez triste; votre visage est [illegible] reçu la mission de faire lever ce siége fastidieux et de chasser les Anglais hors des frontières de France. Elle est in[illegible]

[1] [illegible]

Sibylles[1] de l'ancienne Rome. Elle évoque le passé, et lit dans l'avenir. Voulez-vous que je la fasse paraître devant vous? Croyez-en mes paroles; je vous parle avec une certitude infaillible.

CHARLES. Faites-la venir. (*Le Bâtard s'éloigne.*)

CHARLES, *continuant*. Mais d'abord, pour mettre sa science à l'épreuve, René, prenez ma place, et représentez le dauphin. — Interrogez-la fièrement; que vos regards soient sévères. — Nous connaîtrons par là jusqu'où va sa science. (*Il se retire un peu à l'écart.*)

Arrivent LA PUCELLE, LE BATARD D'ORLÉANS et autres.

RENÉ. Belle pucelle, est-ce toi qui promets d'accomplir ces prodiges?

LA PUCELLE. René, est-ce toi qui t'imagines me mettre en défaut? Où est le Dauphin? — Allons, montre-toi (*Le Dauphin s'avance.*) Je te connais sans t'avoir jamais vu. Que ton étonnement cesse; rien ne m'est caché Je désire avoir avec toi un entretien particulier. — Écartez-vous un peu, messeigneurs, et laissez-nous seuls un instant.

RENÉ. Voilà un début des plus hardis! (*Ils se retirent tous à quelque distance.*)

LA PUCELLE. Dauphin, je suis la fille d'un berger, et nul maître jamais n'instruisit ma jeunesse. Il a plu au ciel et à Notre-Dame de jeter les yeux sur leur humble servante. Un jour que, le teint brûlé par un soleil ardent, je gardais mes tendres agneaux, la mère de Dieu daigna m'apparaître; dans une vision pleine de majesté, elle m'ordonna de quitter mon humble condition et de mettre un terme aux malheurs de mon pays. Elle me promit son aide et un succès certain: elle se révéla à moi dans toute sa gloire. Auparavant j'étais noire et basanée; c'est elle qui, me pénétrant des rayons de sa pure lumière, m'a donné la beauté que tu me vois. Fais-moi toutes les questions que tu voudras, j'y répondrai sans préparation. Si tu l'oses, éprouve mon courage les armes à la main, et tu verras que je suis supérieure à mon sexe. Sois assuré que la fortune te sourira, si tu permets que je sois la compagne de tes travaux guerriers.

CHARLES. La fierté de ton langage m'étonne. Voilà la seule épreuve à laquelle je mettrai ta valeur: tu te mesureras avec moi en combat singulier; si tu as l'avantage, je crois à la vérité de tes paroles; autrement je te refuse ma confiance.

LA PUCELLE. Je suis prête: voilà mon glaive à la lame affilée, orné de chaque côté de cinq fleurs de lis. C'est dans le cimetière de Sainte-Catherine, en Touraine, que je l'ai choisi parmi un amas de vieilles armes.

CHARLES. Viens donc, au nom de Dieu; je ne crains pas une femme.

LA PUCELLE. Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai jamais devant un homme. (*Ils combattent.*)

CHARLES. Arrête; retiens ton bras; tu es une amazone, et tu combats avec le glaive de Déborah.

LA PUCELLE. La mère de Dieu me prête son secours; sans elle, je serais bien faible.

CHARLES. Qui que ce soit qui te prête son secours, il faut [illegible]

[illegible]

CHARLES. En attendant, jette un gracieux regard sur ton humble esclave.

RENÉ, *à l'écart*. Milord, il me semble que l'entretien se prolonge beaucoup.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[1] [illegible]

tatrices que ces femmes, avec leur langue enchanteresse! (*René et ses Compagnons s'avancent.*)

RENÉ. Monseigneur, où êtes-vous? Que résolvez-vous? Abandonnerons-nous Orléans, oui ou non?

LA PUCELLE. Non, vous dis-je, hommes timides et sans foi! Combattez jusqu'au dernier soupir; je serai votre bouclier.

CHARLES. Ce qu'elle dit, je le confirme. Nous combattrons jusqu'au bout.

LA PUCELLE. Je suis prédestinée à être le fléau des Anglais. Je vous promets de faire lever le siége dès cette nuit. A dater du moment où je prends part à cette guerre, attendez-vous à voir luire des jours plus heureux[1]. La gloire est comme un cercle dans l'onde, qui va toujours s'élargissant, jusqu'à ce qu'à force de s'étendre, il finisse par disparaître. A la mort de Henri, les Anglais ont vu s'évanouir le cercle de leurs prospérités, et leur gloire est éclipsée. Je suis maintenant cette barque fière et superbe qui portait César et sa fortune.

CHARLES. S'il est vrai qu'une colombe ait inspiré Mahomet, toi, c'est un aigle qui t'inspire. Ni Hélène, la mère du grand Constantin, ni les filles de saint Philippe[2], ne peuvent t'être comparées. Brillante étoile de Vénus, tombée sur notre terre, quelle adoration digne de toi puis-je t'offrir?

ALENÇON. Abrégeons les délais, et faisons lever le siége.

RENÉ. Femme, fais ce qui est en ton pouvoir pour sauver notre gloire. Chasse les Anglais loin d'Orléans, et tu seras immortelle.

CHARLES. Nous allons en faire l'essai. — Allons-y de ce pas; si elle trompe mon attente, je ne crois plus à aucun prophète. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Londres. — Devant la tour.

LE DUC DE GLOSTER s'approche des portes, suivi de ses Gens vêtus de bleu.

GLOSTER. Je viens pour visiter la tour; je crains que, depuis la mort de Henri, quelques soustractions n'aient eu lieu. Où sont donc les gardes? pourquoi ne sont-ils pas à leur poste? (*Élevant la voix.*) Ouvrez les portes; c'est Gloster. (*Les Domestiques frappent à la porte.*)

PREMIER GARDE, *de l'intérieur*. Quel est celui qui ose ainsi frapper en maître?

PREMIER DOMESTIQUE. C'est le noble duc de Gloster.

DEUXIÈME GARDE. Qui que vous soyez, vous ne pouvez entrer ici.

PREMIER DOMESTIQUE. Misérables, est-ce ainsi que vous répondez au lord protecteur?

PREMIER GARDE. Que le Seigneur le protége! voilà notre réponse. Nous ne faisons que ce qui nous est ordonné.

GLOSTER. Qui vous a donné des ordres? Quelle autre volonté que la mienne doit commander ici? Il n'y a pas d'autre protecteur du royaume que moi. Brisez les portes; je vous y autorise. De méchants valets se joueraient ainsi de moi! (*Les Gens du duc se précipitent sur les portes pour les ouvrir de force. Le lieutenant Woodville s'en approche à l'intérieur.*)

WOODVILLE, *de l'intérieur*. Que signifie ce bruit? Quels sont ces traîtres?

GLOSTER. Lieutenant, est-ce vous dont j'entends la voix? Ouvrez les portes; c'est Gloster qui demande à entrer.

WOODVILLE. Ne vous fâchez pas, noble duc; je ne puis pas vous ouvrir; le cardinal de Winchester le défend. Il m'a donné l'ordre exprès de ne laisser entrer ni vous ni aucun des vôtres.

GLOSTER. Pusillanime Woodville, tu lui obéis donc plutôt qu'à moi, à cet arrogant Winchester, à ce prélat hautain, que notre feu roi Henri ne pouvait souffrir? Tu n'es l'ami ni de Dieu ni du roi. Ouvre les portes, si tu ne veux bientôt être mis à la porte de la tour.

PREMIER DOMESTIQUE. Ouvrez les portes au lord protecteur; [illegible]

[1] [illegible]

[2] [illegible]

Arrive L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, suivi de ses Gens, en habit brun[1].

WINCHESTER. Eh bien ! ambitieux Homfroy, que veut dire ceci ?

GLOSTER. Prêtre tondu[2], est-ce toi qui commandes que les portes me soient fermées ?

WINCHESTER. C'est moi, perfide usurpateur, et non protecteur du roi ou du royaume.

GLOSTER. Arrière, audacieux conspirateur, toi qui as contribué à la mort du roi défunt, toi qui donnes aux prostituées leur brevet d'infamie[3]. Je te bernerai dans ton large chapeau de cardinal, si tu continues à te montrer insolent.

WINCHESTER. Arrière toi-même ; je ne reculerai point d'un pas. Nous sommes à Damas[4] ; sois Caïn le maudit, et tue ton frère Abel, si tu l'oses.

GLOSTER. Je ne veux pas te tuer, mais te chasser d'ici. Je t'emporterai dans ta robe rouge, comme un enfant dans ses langes.

WINCHESTER. Fais, si tu l'oses ; je te défie à ta barbe.

GLOSTER. Eh quoi ! je me laisserais braver et insulter en face ? (*A ses Gens.*) Dégaînez, vous autres, en dépit des priviléges de ce lieu ; les habits bleus contre les habits bruns. Prêtre, gare à ta barbe ! (*Gloster et ses Gens s'avancent contre le Cardinal.*) Je vais te l'arracher et te houspiller d'importance. Tiens, vois, je foule aux pieds ton chapeau de cardinal. En dépit du pape et des dignités de l'Église, je vais te traîner sur le pavé.

WINCHESTER. Gloster, tu répondras de cela devant le pape.

GLOSTER. Stupide Winchester ! — Qu'on me donne une corde ! Expulsez-les d'ici ! Pourquoi cela n'est-il pas déjà fait ? — Je te chasserai d'ici, loup dévorant sous la peau d'un agneau ! Hors d'ici, habits bruns ! Hors d'ici, hypocrite en écarlate ! (*Les Gens de Gloster en viennent aux mains avec ceux de l'Évêque.*)

Au milieu du tumulte, arrive LE MAIRE DE LONDRES suivi de ses Officiers.

LE MAIRE. Quelle honte, milords ! vous, les magistrats suprêmes, troubler ainsi avec audace la paix publique !

GLOSTER. Maire, tais-toi ; tu ne sais pas quels affronts on m'a faits. Ce Beaufort, qui ne respecte ni Dieu ni le roi, prétend disposer de la tour, et la garder pour lui.

WINCHESTER. Voilà Gloster, l'ennemi des citoyens, un homme qui pousse toujours à la gloire, jamais à la paix ; qui met vos bourses à contribution par de larges impôts ; qui marche au renversement de la religion, parce qu'il est protecteur de ce royaume, et voudrait s'emparer des armes qui sont dans la tour, pour se faire couronner roi et détrôner le prince.

GLOSTER. Je te répondrai par des coups, non par des paroles. (*Le combat recommence.*)

LE MAIRE. Dans cette rixe tumultueuse, il ne me reste d'autre ressource que de faire la proclamation légale. — Officier, avance, et élève la voix le plus que tu pourras.

L'OFFICIER, *élevant la voix*. Gens de tous états, assemblés ici en armes contre la paix de Dieu et du roi, nous vous sommons et ordonnons, au nom de sa majesté, de vous rendre chacun dans vos domiciles respectifs, et de ne plus porter ou manier désormais épée, dague ou poignard, sous peine de mort. (*Le combat cesse.*)

GLOSTER. Cardinal, je ne veux point enfreindre la loi ; mais nous nous reverrons, et nous nous expliquerons à loisir.

WINCHESTER. Gloster, nous nous reverrons : il t'en coûtera cher, sois-en sûr ; ton sang me payera ce que tu as fait aujourd'hui.

LE MAIRE. Je vais appeler les constables, si vous ne vous retirez pas. — Ce cardinal est plus hautain que le diable.

GLOSTER. Maire, adieu ; tu n'as fait que ton devoir.

WINCHESTER, *à part*. Abominable Gloster, veille sur ta tête, car je prétends l'avoir avant peu.

[1] [illegible] C'était [illegible] couleur du deuil.

[2] Allusion à sa tonsure.

[3] [illegible] Winchester, [illegible]

[4] La tradition place aux environs de Damas le théâtre du premier fratricide.

LE MAIRE. Faites évacuer ces lieux, et après nous nous retirerons. Bon Dieu, quels hommes haineux et violents que ces nobles ! Moi, il ne m'arrive pas de me battre une fois tous les quarante ans. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

La France. — Devant Orléans.

Arrivent sur les remparts UN MAITRE CANONNIER et SON FILS.

LE MAÎTRE CANONNIER. Écoute, mon garçon ; tu sais comme quoi Orléans est assiégé, et comme quoi les Anglais ont emporté les faubourgs ?

LE FILS. Je le sais, mon père, et j'ai souvent tiré sur eux ; mais, malheureusement, j'ai bien des fois manqué mon coup.

LE MAÎTRE CANONNIER. A présent, tu ne le manqueras pas : écoute-moi bien : maître canonnier, préposé à la défense de cette ville, il faut que je me recommande par quelque service important. Les espions du prince m'ont appris que les Anglais, bien retranchés dans les faubourgs, pénètrent par une grille de fer secrète dans la tour que tu vois là-bas, pour de là dominer la ville et reconnaître les points d'attaque les plus avantageux, soit pour leur artillerie, soit pour un assaut ; afin de remédier à cet inconvénient, j'ai pointé contre cette tour une pièce de canon, et depuis trois jours, je veille et les guette. Veille à ton tour, car je ne puis rester ici plus longtemps ; si tu vois paraître quelqu'un, viens m'en avertir ; tu me trouveras chez le gouverneur. (*Il s'éloigne.*)

LE FILS. Mon père, croyez-moi, soyez sans inquiétude ; si je les vois, je n'irai pas vous déranger.

Sur la plate-forme d'une tourelle, on voit paraître LES LORDS SALISBURY et TALBOT, SIR WILLIAM GLANSDALE, SIR THOMAS GARGRAVE et autres.

SALISBURY. Talbot, ma vie, ma joie, te voilà donc de retour ! Comment t'ont-ils traité pendant que tu étais prisonnier ? et par quels moyens as-tu recouvré ta liberté ? Causons, je te prie, sur la plate-forme de cette tourelle.

TALBOT. Le duc de Bedford avait parmi ses prisonniers un vaillant gentilhomme, nommé Ponton de Xaintrailles ; c'est contre lui que j'ai été échangé : on avait voulu, par mépris, me troquer contre un homme d'armes d'une qualité bien inférieure ; je n'y ai pas voulu consentir, et j'ai demandé qu'on me donnât la mort plutôt que de m'estimer à si bas prix ; enfin, je me suis vu racheté comme je le désirais. Mais mon cœur saigne au souvenir de la trahison de Fastolfe ! je le tuerais de mes propres mains, si je le tenais maintenant en ma puissance.

SALISBURY. Mais tu ne me dis pas comment on t'a traité.

TALBOT. On m'a prodigué l'insulte, l'outrage et l'injure ; ils m'ont exposé sur la place publique, et m'ont offert en spectacle à tout le peuple. « Voilà, disaient-ils, la terreur des Français, l'épouvantail dont on effraye nos enfants. » Alors, je me suis dégagé avec violence des mains des gardes qui me conduisaient, et arrachant les pavés de terre, je me suis mis à les lancer aux spectateurs de mon opprobre. A mon aspect irrité, tout le monde s'est enfui ; nul n'osait m'approcher, dans la crainte d'une mort immédiate. Ils ne me croyaient pas suffisamment gardé derrière des murs d'airain ; mon nom leur inspirait une terreur si grande, qu'ils me croyaient capable de briser des barres d'acier et de broyer des colonnes de diamant. On me donna donc une garde de fusiliers d'élite, qui ne cessaient de se promener auprès de moi, avec ordre, si je bougeais de mon lit, de me tirer une balle au cœur.

SALISBURY. Je souffre au récit des tourments que tu as endurés, mais nous serons suffisamment vengés. C'est maintenant à Orléans l'heure du souper ; d'ici, à travers cette grille, je puis compter les forces des Français, et suivre des yeux leurs travaux de défense ; regardons, cette vue te fera plaisir. — Sir Thomas Gargrave, — et vous, sir William Glansdale, veuillez nous donner votre opinion positive, et nous dire sur quel point vous croyez utile de diriger le feu de nos batteries.

GARGRAVE. Je pense que c'est à la porte du nord ; car j'y aperçois plusieurs guerriers de distinction.

GLANSDALE. Et moi, ici, au parapet du pont.

TALBOT. Autant que je puis en juger, il faut affamer cette ville, ou l'affaiblir par une succession d'attaques partielles. (*On entend un coup de canon, parti des remparts de la ville. Salisbury et sir Thomas Gargrave tombent.*)

SALISBURY. Mon Dieu, ayez pitié de nous, misérables pécheurs !

GARGRAVE. Mon Dieu, ayez pitié de moi, malheureux que je suis !

TALBOT. Quel soudain et fatal coup du sort vient traverser nos projets ! — Parle, Salisbury, si tu peux parler encore. Comment te trouves-tu, modèle des guerriers ? l'un de tes yeux et un côté de ta joue enlevés ! — Tourelle maudite ! abominable main qui a causé cette terrible catastrophe ! Dans treize batailles Salisbury fut vainqueur ; ce fut à son école que Henri V apprit le métier de la guerre. Jusqu'au dernier son de la trompette, au dernier roulement du tambour, son glaive ne cessait de frapper sur le champ de bataille. — Respires-tu encore, Salisbury ? Bien que la voix te manque, l'œil qui te reste regarde le ciel en implorant sa miséricorde. Le soleil avec un œil unique embrasse l'univers ! — Ciel, ne sois miséricordieux pour personne, si Salisbury n'éprouve pas ta merci ! — Emportez d'ici son corps ; je vous aiderai à l'ensevelir. — Sir Thomas Gargrave, as-tu encore un reste de vie ? parle à Talbot ; du moins, lève les yeux vers lui. — Salisbury, console-toi, tu ne mourras pas tant que — Il me fait signe de la main, et me sourit comme pour me dire : « Quand je serai mort, souviens-toi de me venger sur les Français. » Plantagenet, je te le promets ; nouveau Néron, je jouerai du luth en contemplant l'incendie de leurs villes ; je veux que mon nom fasse le désespoir de la France. (*Le tonnerre gronde, puis on entend un bruit de trompettes.*) Qu'entends-je ? Quel tumulte règne dans les cieux ? Pourquoi ce bruit de trompettes ?

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Milord, milord, les Français ont réuni leurs forces. Le Dauphin, secondé d'une certaine Jeanne la Pucelle, une prophétesse nouvellement parue, arrive à la tête d'une armée nombreuse, pour faire lever le siége. (*Salisbury pousse un sourd gémissement.*)

TALBOT. Entendez-vous gémir Salisbury mourant ? Il souffre de ne pouvoir être vengé. Français, je serai pour vous un autre Salisbury : pucelle ou non pucelle, dauphin ou requin, je briserai vos crânes sous le sabot de mon cheval, et je ferai jaillir votre cervelle sanglante. Portez Salisbury dans sa tente, et nous verrons ensuite ce que les Français oseront entreprendre. (*Ils s'éloignent, emportant les deux morts.*)

SCÈNE V.

Devant l'une des portes d'Orléans.

Bruit de trompettes. Escarmouches. TALBOT poursuit LE DAUPHIN, et le chasse devant lui, puis vient JEANNE LA PUCELLE, chassant les Anglais devant elle, ensuite revient TALBOT.

TALBOT. Où est ma valeur, mon courage, ma force ? Nos Anglais se retirent : je ne puis les arrêter : une femme guerrière les chasse devant elle.

Arrive LA PUCELLE.

TALBOT, *continuant*. La voici qui vient. — Il faut que je me mesure avec toi ; diable ou diablesse, je veux te conjurer : tu es sorcière ; je vais te tirer du sang[1] et envoyer sur le champ ton âme à celui que tu sers.

LA PUCELLE. Viens, viens, c'est à moi seule qu'il est réservé de ternir ta gloire. (*Ils combattent.*)

TALBOT. Ciel, permettras-tu à l'enfer de prévaloir ainsi ? Dussé-je, dans un dernier effort, briser un vaisseau de ma poitrine et me disloquer une épaule, il faut que je châtie cette femme insolente.

LA PUCELLE. Talbot, adieu, ton heure n'est pas encore venue, il faut que j'aille de ce pas ravitailler Orléans. Atteins-moi, si tu peux, je me ris de ta force. Va ranimer tes soldats abattus par la faim, va aider Salisbury à faire son testament. Cette victoire est à nous ; beaucoup d'autres nous attendent encore. (*La Pucelle entre dans Orléans, suivie de ses soldats.*)

TALBOT. La tête me tourne comme la roue d'un potier ; je ne sais ni où je suis ni ce que je fais. Une sorcière, non par la force, mais par la terreur, comme un autre Annibal[1], met nos troupes en fuite, et triomphe sans peine. Ainsi l'on voit les abeilles devant la fumée, les colombes devant une odeur infecte, déserter la ruche et le colombier. Ils nous qualifient de dogues anglais à cause de notre acharnement ; et voilà que maintenant, semblables à de petits chiens, nous fuyons avec des cris plaintifs. (*Bruit de trompettes.*) Compatriotes, écoutez : ou recommencez le combat, ou arrachez les lions des armes d'Angleterre ; renoncez au sol paternel ; remplacez les lions par des brebis. Les brebis fuient avec moins d'effroi devant le loup, le cheval ou le bœuf devant le léopard, que vous devant ces misérables par vous tant de fois vaincus. (*Bruit de trompettes. Nouvelle escarmouche.*) Il n'en sera point ainsi. — Retirez-vous dans vos retranchements : vous êtes tous complices de la mort de Salisbury ; car nul de vous n'a voulu combattre pour le venger. La Pucelle est entrée dans Orléans, malgré nous et tout ce que nous avons pu faire. Oh ! que ne puis-je mourir avec Salisbury ! Accablé de honte, je n'oserai jamais relever la tête. (*Bruit de trompettes. La retraite sonne. Talbot s'éloigne avec ses troupes.*)

SCÈNE VI.

Même lieu.

Paraissent sur les remparts LA PUCELLE, CHARLES, RÉNÉ, ALENÇON et des Soldats.

LA PUCELLE. Arborons sur les murs nos étendards déployés ; Orléans est délivré des Anglais. — Ainsi Jeanne la Pucelle a tenu sa promesse.

CHARLES. Divine créature, fille d'Astrée, quels honneurs t'offrirai-je en retour de cette victoire ? Tes promesses ressemblent aux jardins d'Adonis, qui donnaient aujourd'hui des fleurs et le lendemain des fruits. France, enorgueillis-toi de ta glorieuse prophétesse ! — La ville d'Orléans est reconquise : jamais jour plus heureux n'a lui sur notre empire.

RÉNÉ. Pourquoi ne met-on pas en branle toutes les cloches de la ville ? Dauphin, ordonnez aux citoyens d'allumer des feux de joie et d'ouvrir des banquets en pleine rue, pour célébrer le triomphe que Dieu nous a donné.

ALENÇON. Toute la France sera enivrée de bonheur et de joie, quand elle apprendra quels hommes nous nous sommes montrés.

CHARLES. Ce n'est pas à nous, mais à Jeanne que cette victoire est due. Pour l'en récompenser, je veux partager ma couronne avec elle. Tous les prêtres et tous les moines de mon royaume iront en procession entonner ses louanges. Je lui élèverai une pyramide plus colossale que celle de Rodolphe ou de Memphis. Pour honorer sa mémoire, après sa mort, ses cendres, renfermées dans une urne plus précieuse que la cassette de Darius, enrichie de diamants, seront portées, aux fêtes solennelles, devant les rois et les reines de France. Ce ne sera plus saint Denis que nous invoquerons ; Jeanne la Pucelle sera le patron de la France ; venez, et après cela au jour de victoire, allons nous asseoir à un banquet splendide. (*Fanfares. Ils s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent UN SERGENT FRANÇAIS et DEUX SENTINELLES.

LE SERGENT. Camarades, prenez vos postes, et soyez vigilants ; si vous entendez du bruit, ou si vous voyez des

[1] On croyait qu'en tirant du sang à une sorcière on se mettait à l'abri de son sortilége.

[1] On connaît la ruse d'Annibal, qui mit le désordre dans l'armée romaine en lâchant contre elle des bœufs aux cornes desquels étaient attachés des fagots allumés. Voir Tite-Live, liv. XXII, ch. 16.

lit [illegible] s'approcher des remparts, ayez soin, par quelque signal intelligible, de nous le faire savoir au corps de garde.

PREMIÈRE SENTINELLE. Sergent, nous n'y manquerons pas. (*Le Sergent s'éloigne.*)

PREMIÈRE SENTINELLE, *continuant*. Ainsi, pendant que les autres dorment tranquillement dans leur lit, de pauvres diables sont obligés de veiller dans les ténèbres, exposés au froid et à la pluie.

Arrivent au pied des murailles TALBOT, BEDFORD, LE DUC DE BOURGOGNE et une troupe de Soldats portant des échelles; leurs [illegible] battent une marche sourde et voilée.

TALBOT. Lord régent, — et vous, duc redouté, dont l'alliance nous donne l'amitié de l'Artois, du pays wallon et de la Picardie. — cette nuit nous est favorable : les Français reposent sans défiance, après avoir consacré tout le jour à l'allégresse et aux festins. Mettons l'occasion à profit pour punir nos ennemis de leur imposture fondée sur la ruse et la sorcellerie.

BEDFORD. Lâche dauphin de France! — Combien il se déshonore en désespérant de la force de son bras, et en appelant à son aide des sorcières et les secours de l'enfer!

LE DUC DE BOURGOGNE. De tels associés conviennent à des traîtres. — Mais quelle est cette pucelle qu'on prétend si chaste et si pure?

TALBOT. C'est une jeune vierge, dit-on.

BEDFORD. Pour une jeune vierge, elle est bien martiale?

LE DUC DE BOURGOGNE. Je crains bien que dans cette prétendue femme on ne découvre un homme, si, continuant à porter les armes sous l'étendard de la France, elle poursuit comme elle a commencé.

TALBOT. Eh bien! laissons-les comploter et se liguer avec les esprits infernaux: Dieu fait notre force; en son nom vainqueur, décidons-nous à escalader leurs remparts.

BEDFORD. Monte, brave Talbot; nous te suivrons.

TALBOT. Pas tous à la fois. Il vaut mieux, selon moi, que nous entrions dans la ville par différents points, afin que, si le malheur veut que l'un de nous échoue, les autres puissent tenir tête aux forces de l'ennemi.

BEDFORD. C'est convenu. Je vais monter par cet angle là-bas.

LE DUC DE BOURGOGNE. Et moi, par celui-ci.

TALBOT. Et c'est par ici que Talbot va monter, dût-il y trouver la mort. Maintenant, Salisbury, c'est pour toi et pour Henri d'Angleterre que je vais combattre; cette nuit [illegible] je vous suis dévoué à tous deux. (*Les Anglais escaladent la muraille aux cris de Saint-Georges! Talbot! et tous pénètrent dans la ville.*)

[illegible] SENTINELLE, *criant de l'intérieur*. Aux armes! aux armes! voilà l'ennemi!

[illegible] et sautent en bas des remparts. [illegible] LE BATARD, ALENÇON et RENÉ, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] chambres.

[illegible] le métier des armes, [illegible] d'une attaque plus hardie et plus [illegible]

[illegible] un diable d'enfer.

[illegible] le ciel qui le [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Guerriers sans prévoyance, si vous aviez fait meilleure garde, ce désastre inattendu ne serait pas arrivé.

CHARLES. Duc d'Alençon, c'est votre faute; cette nuit, le commandement de la garde vous était confié. Vous auriez dû mieux remplir cette charge importante.

ALENÇON. Si tous les quartiers avaient été aussi bien gardés que celui dont j'avais le commandement, nous n'aurions pas été aussi honteusement surpris.

LE BATARD. Le mien était bien gardé.

RENÉ. Et le mien aussi, monseigneur.

CHARLES. Quant à moi, j'ai passé la plus grande partie de la nuit à parcourir le quartier de la Pucelle et le mien, occupé à relever les sentinelles. Comment donc et par quel côté l'ennemi a-t-il pu pénétrer?

LA PUCELLE. Il est inutile, monseigneur, de s'enquérir comment la chose s'est faite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils auront trouvé quelque issue faiblement gardée, et c'est par là qu'ils seront entrés. Il ne nous reste plus maintenant qu'un parti à prendre : c'est de réunir nos soldats épars, et de concerter de nouveaux plans pour molester l'ennemi.

Bruit de trompettes. UN SOLDAT ANGLAIS accourt en criant :

Talbot! Talbot! (*Ils fuient, laissant derrière eux une partie de leurs vêtements que le Soldat ramasse.*)

LE SOLDAT. Je prendrai la liberté de ramasser ce qu'ils ont laissé tomber. Le cri de *Talbot* me tient lieu d'épée; car je me suis déjà procuré une grande quantité de butin sans employer d'autre arme que son nom. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Orléans. — L'intérieur de la ville.

Arrivent TALBOT, BEDFORD, LE DUC DE BOURGOGNE, UN CAPITAINE et autres.

BEDFORD. Le jour commence à poindre et a chassé la nuit, dont le noir manteau couvrait la terre. Sonnons ici la retraite, et arrêtons notre poursuite acharnée. (*On sonne la retraite.*)

TALBOT. Apportez le corps de Salisbury. Qu'on le dépose ici, sur cette place publique, au centre de cette ville maudite. Maintenant, j'ai accompli le serment que j'avais fait à ses mânes. Pour chaque goutte de sang qu'il a perdu, cinq Français au moins sont morts cette nuit. Pour transmettre aux générations futures le souvenir des désastres par lesquels nous l'avons vengé, je veux que dans leur temple principal une tombe soit élevée, qui contiendra son corps, et sur laquelle une inscription retracera à tous les yeux le sac d'Orléans, le coup perfide qui a causé sa mort déplorable, et la terreur qu'il inspirait à la France. Mais, milords, dans ce sanglant carnage, je m'étonne que nous n'ayons rencontré ni son altesse le Dauphin, ni son nouveau champion, la vertueuse Jeanne d'Arc, ni aucun de ses perfides complices.

BEDFORD. On croit, lord Talbot, qu'au commencement du combat, réveillés en sursaut, ils se sont levés à la hâte, et que, traversant les pelotons d'hommes armés, ils ont sauté en bas des remparts et se sont sauvés dans les campagnes.

LE DUC DE BOURGOGNE. Autant que j'ai pu distinguer à travers la fumée et les sombres vapeurs de la nuit, je suis sûr d'avoir vu le Dauphin et sa belle s'enfuir bras dessus, bras dessous, comme un couple de tourtereaux fidèles qui ne peuvent se quitter ni de jour ni de nuit. Quand nous aurons [illegible] à tout, nous nous mettrons à leur poursuite avec toutes nos forces.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Salut, milords! Qui est dans cette illustre assemblée celui qu'on nomme le valeureux Talbot, célèbre dans la France entière par ses exploits?

TALBOT. Je suis Talbot; qui veut lui parler?

LE MESSAGER. Une vertueuse dame, la comtesse d'Auvergne, [illegible] humble [illegible] d'avoir vu l'homme qui remplit l'univers du bruit éclatant de [illegible]

LE DUC DE BOURGOGNE. [illegible] Allons, je le vois, [illegible] avec elles. — Il vous est impossible, milord, de ne pas vous rendre à une aussi aimable requête.

TALBOT. [illegible] (*Au Messager.*) Dites-lui que je lui fais mes remercîments, [illegible]

BEDFORD. [illegible] J'ai toujours entendu dire qu'un hôte qui arrive sans être attendu nous oblige surtout lorsqu'il nous quitte.

TALBOT. Allons, puisqu'il le faut absolument, j'irai seul mettre à l'épreuve la courtoisie de cette dame. Capitaine, approchez — *Il lui parle à l'oreille.* [illegible]

LE CAPITAINE. Oui, milord; ce que vous désirez sera fait. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

L'Auvergne. — La cour d'un château.

Arrivent LA COMTESSE et SON CONCIERGE.

LA COMTESSE. Concierge, souviens-toi de l'ordre que je t'ai donné; quand tu l'auras exécuté, rapporte-moi les clefs.

LE CONCIERGE. [illegible]

LA COMTESSE. [illegible] je deviendrai aussi célèbre par cet exploit que Thomyris de Scythie par la mort de Cyrus. [illegible] chevalier redoutable, et ses exploits ne sont pas moins grands. [illegible] jusqu'à quel point il justifie ces merveilleux récits.

Arrivent LE MESSAGER et TALBOT.

LE MESSAGER. [illegible] avez exprimé, mandé par vous, lord Talbot vient vous voir.

LA COMTESSE. Il est le bienvenu. Quoi donc! Est-ce là [illegible]

LE MESSAGER. [illegible]

LA COMTESSE. Est-ce là le fléau de la France? Est-ce là ce Talbot [illegible] aux membres vigoureux. Eh! mon Dieu, celui-ci n'est [illegible] telle terreur.

TALBOT. Madame, j'ai pris la liberté de vous importuner [illegible] me recevoir, je viendrai vous visiter une autre fois.

LA COMTESSE. [illegible]

LE MESSAGER. Restez, milord Talbot; madame désire savoir [illegible]

TALBOT. [illegible] ronée, je vais lui prouver que c'est bien Talbot qu'elle a devant elle.

[illegible]

[illegible] captivité.

[illegible]

LA COMTESSE. Je n'en ai donc pas seulement l'ombre, mais la substance.

TALBOT. Non, non; je ne suis que l'ombre de moi-même; une illusion vous abuse : ce que vous voyez n'est que la moindre portion, qu'une fraction minime de moi-même. Je vous assure, madame, que si Talbot tout entier était ici, ses proportions sont si vastes, que votre demeure ne pourrait pas le contenir.

LA COMTESSE. Cet homme parle par énigmes : il est ici et il n'y est pas. Comment concilier ces assertions contradictoires?

TALBOT. Vous l'allez voir sur-le-champ, madame. (*Il [illegible] une décharge d'artillerie [illegible], et on voit paraître [illegible]*)

TALBOT, *continuant.* Qu'en dites-vous, madame? Êtes-vous convaincue maintenant que Talbot n'était tout à l'heure que l'ombre de lui-même? Voilà sa substance. Voilà les muscles, les bras, la force avec lesquels il courbe sous le joug vos têtes rebelles, rase vos villes, renverse vos places fortes, et les transforme en un moment en muettes solitudes.

LA COMTESSE. Victorieux Talbot, pardonne mes injures; je vois que tu justifies ta renommée, et que tu es plus grand que ne l'annonce ta stature. Que ma présomption ne provoque pas ta colère; je regrette de ne t'avoir pas traité avec le respect qui t'est dû.

TALBOT. Rassurez-vous, belle dame, et ne vous méprenez pas sur les sentiments de Talbot, comme vous vous êtes méprise sur ses formes extérieures. Ce que vous avez fait ne m'a point offensé; la seule satisfaction que je vous demande, c'est de permettre que nous goûtions votre vin, et de voir quels morceaux friands vous avez à nous offrir; car les soldats ont toujours bon appétit.

LA COMTESSE. De tout mon cœur, et ce m'est un honneur de traiter dans mon château un aussi grand guerrier. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Les jardins du Temple [1].

Arrivent LES COMTES DE SOMERSET, DE SUFFOLK et DE WARWICK, RICHARD PLANTAGENET, VERNON, et un autre HOMME DE LOI.

PLANTAGENET. Milords et messieurs, pourquoi ce silence? personne n'ose-t-il plaider la cause de la vérité?

SUFFOLK. Dans la salle du Temple notre voix faisait trop de bruit; ce jardin est un lieu plus convenable.

PLANTAGENET. [illegible] si la vérité était de mon côté, et si l'obstiné Somerset était dans l'erreur.

SUFFOLK. Ma foi, j'ai fait de pitoyables études en droit; ne pouvant ployer ma volonté à la loi, j'ai pris le parti de ployer la loi à ma volonté.

SOMERSET. [illegible] milord de Warwick.

WARWICK. S'il s'agit de décider de deux faucons, lequel vole le plus haut; de deux chiens, lequel a le plus fort aboiement; de deux lames, laquelle a la meilleure trempe; de deux chevaux, lequel est le mieux dressé; de deux jeunes filles, laquelle a les yeux les plus agaçants, je crois [illegible] mais dans [illegible] je ne suis qu'un [illegible]

PLANTAGENET. [illegible] c'est une excuse polie pour ne [illegible] la vérité est si patente, que l'œil le moins exercé peut la voir.

SOMERSET. Et de mon côté, elle se manifeste d'une manière [illegible]

[illegible]

[1] [illegible]



SOMERSET. ... Que celui-là cueille avec moi sur ce buisson, une rose rouge. (Acte II, scène IV, page 328.)

SOMERSET. Quiconque n'est pas un lâche ni un flatteur, et ne craint pas de se ranger du parti de la vérité, que celui-là cueille avec moi sur ce buisson une rose rouge.

WARWICK. Je hais le mensonge, et, repoussant l'insinuante et basse flatterie, je cueille une rose blanche avec Plantagenet.

SUFFOLK. Je cueille une rose rouge avec le jeune Somerset, et je déclare qu'à mon avis c'est lui qui a raison.

VERNON. Arrêtez, milords et messieurs, et, avant de poursuivre, convenons que celui des deux adversaires qui aura de son côté le moins de roses cueillies, aura tort et baissera pavillon devant l'autre.

SOMERSET. Mon cher monsieur Vernon, votre proposition est raisonnable : si j'ai moins de roses que mon adversaire, je me soumets sans mot dire.

PLANTAGENET. Et moi pareillement.

VERNON. Eh bien donc, maintenant qu'il ne saurait plus y avoir d'équivoque, je cueille cette fleur pâle et virginale, et donne mon vote au parti de la rose blanche.

SOMERSET. Prenez garde, en la cueillant, de vous piquer les doigts, de peur que votre sang ne la colore et ne vous range de mon parti contre votre gré.

VERNON. Milord, si pour mon opinion mon sang vient à couler, elle guérira ma blessure et me fera rester fidèle au parti que j'embrasse.

SOMERSET. Bien, bien : allons, qui cueille encore ?

L'HOMME DE LOI, *à Somerset*. A moins que ma science et mes livres ne me trompent, la thèse que vous avez soutenue est fausse; en foi de quoi je cueille aussi une rose blanche.

PLANTAGENET. Maintenant, Somerset, où sont vos arguments ?

SOMERSET, *portant la main sur son épée*. Ils sont là, dans ce fourreau, et leur discussion teindra votre rose blanche en rouge de sang.

PLANTAGENET. En attendant, vos joues ont pris la couleur de nos roses; elles ont pâli d'effroi en voyant la vérité de notre côté.

SOMERSET. Non, Plantagenet : ce n'est pas d'effroi qu'elles pâlissent, mais de colère, en voyant le rouge de la honte donner à vos joues la couleur de nos roses, tandis que votre bouche se refuse encore à confesser votre erreur.

PLANTAGENET. Somerset, n'y a-t-il pas un ver rongeur caché dans ta rose ?

SOMERSET. Plantagenet, ta rose n'a-t-elle pas une épine ?

PLANTAGENET. Oui, et une épine acérée et perçante pour défendre la vérité, dont elle est l'emblème, tandis que le ver qui ronge la tienne se repait de mensonge.

SOMERSET. Eh bien, je trouverai des amis qui porteront mes roses sanglantes, et qui soutiendront la vérité de mon dire, alors que l'imposteur Plantagenet n'osera pas se montrer.

PLANTAGENET. Par la fleur virginale que je tiens à la main, je te méprise, toi et ton langage, présomptueux enfant.

SUFFOLK. N'adresse pas tes mépris de ce côté, Plantagenet.

PLANTAGENET. C'est au contraire mon intention, orgueilleux Poole; et je te méprise ainsi que lui.

SUFFOLK. Pour ma part, je te renvoie tes mépris, et ton sang me le paiera.

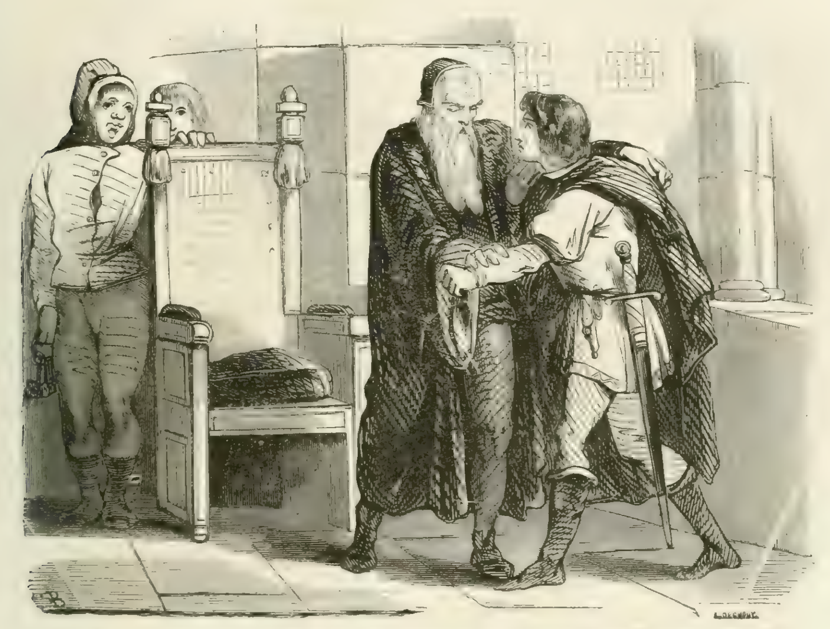
SOMERSET. Allons-nous-en, mon cher William de la Poole ! nous faisons trop d'honneur à un roturier en conversant avec lui.

WARWICK. Par le ciel, tu lui fais injure, Somerset; il a eu pour aïeul Lionel, duc de Clarence, troisième fils d'Édouard III, roi d'Angleterre. Sort-il beaucoup de roturiers d'une telle souche?

PLANTAGENET. Il se fie au privilége du lieu où nous sommes[1]; sans cela, son cœur lâche n'eût jamais osé se permettre un tel langage.

SOMERSET. Par le Dieu qui m'a créé, je suis prêt à soutenir mon dire, en quelque lieu de la chrétienté que ce soit. Ton père, Richard, comte de Cambridge, ne fut-il

[1] Le Temple était une maison religieuse et par conséquent un lieu d'asile contre la violence et le meurtre.



PLANTAGENET. Commencez par appuyer sur mon bras votre âge vieillissant... (Acte II, scène V, page 330.)

pas, sous le règne du feu roi, exécuté pour crime de haute trahison; et, entaché de cette souillure, n'es-tu pas déchu de ton ancienne noblesse? Avec son sang, il t'a transmis son crime, et jusqu'à ce que tu sois réhabilité, tu n'es qu'un roturier.

PLANTAGENET. Mon père fut accusé, mais non convaincu; il fut condamné à mort pour crime de trahison, mais il ne fut point un traître; c'est ce que je soutiendrai contre des adversaires plus redoutables que Somerset, quand le moment de le faire sera venu. Quant à toi et à Poole, ton partisan, je vous noterai dans le registre de ma mémoire, pour vous châtier, un jour, de l'opinion que vous venez d'exprimer. Souvenez-vous-en, et tenez-vous pour avertis.

SOMERSET. Soit! tu nous trouveras toujours prêts à te répondre, et tu nous reconnaîtras, à ces couleurs, pour tes ennemis; mes amis les porteront en dépit de toi.

PLANTAGENET. Et je jure sur mon âme que mes partisans et moi nous porterons désormais cette rose pâle de courroux, symbole de ma haine altérée de ton sang. Nous la porterons jusqu'à ce qu'elle se soit flétrie avec moi dans la tombe, ou que sa tige ait atteint la hauteur à laquelle j'ai droit de prétendre.

SUFFOLK. Poursuis, et que l'ambition t'étouffe! Adieu, jusqu'au moment où nous nous rejoindrons. (*Il s'éloigne.*)

SOMERSET. Je te suis, Poole. — Adieu, ambitieux Richard. (*Il s'éloigne.*)

PLANTAGENET. A quel point on me brave! et il me faut dévorer ces outrages!

WARWICK. La tache qu'ils allèguent contre votre maison sera effacée dans le prochain parlement convoqué pour arranger le différend survenu entre l'évêque de Winchester et Glocester; et si alors vous n'êtes pas créé duc d'York, je veux ne plus être Warwick. D'ici là, en témoignage de mon affection pour vous, et de mon hostilité contre l'orgueilleux Somerset et William Poole, je veux porter cette rose et me ranger de votre parti. Et voici ce que je prédis : cette querelle, née aujourd'hui dans les jardins du Temple, et qui nous a divisés en deux factions, armant la rose rouge contre la rose blanche, précipitera des milliers d'hommes dans la tombe.

PLANTAGENET. Mon cher monsieur Vernon, je vous remercie d'avoir bien voulu, dans la rose que vous avez cueillie, prendre parti pour moi.

VERNON. Et je veux toujours la porter au même titre.

L'HOMME DE LOI. Et moi aussi.

PLANTAGENET. Monsieur, je vous rends grâces. — Allons dîner tous les quatre. Un jour viendra, j'en suis convaincu, que cette querelle fera couler du sang. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Une salle dans la tour de Londres.

Entre le vieux MORTIMER, aveugle, porté dans un fauteuil par DEUX GARDIENS.

MORTIMER. Charitables gardiens de ma vieillesse défaillante, laissez reposer ici le mourant Mortimer. Un long emprisonnement a endormi mes membres comme ceux d'un homme qui sort de la torture; aussi vieux que Nestor, arrivé aux soucis du vieil âge, ces cheveux blanchis, poursuivants[1] de la Mort, annoncent la fin prochaine de Mortimer; ces yeux, — comme des lampes qui n'ont plus d'huile, — s'obscurcissent et sont prêts à s'éteindre; mes débiles épaules fléchissent sous le poids des chagrins; et mes bras sans force ressemblent à la vigne flétrie qui penche vers la terre ses branches où la sève est tarie; et cependant ces pieds, engourdis, sans vigueur, incapables de soutenir cette masse grossière, redeviennent agiles pour marcher vers la tombe, comme pour m'indiquer que c'est le seul refuge qui me reste. — Mais dis-moi, gardien, mon neveu viendra-t-il?

[1] On appelait poursuivants, certains officiers qui accompagnaient les hérauts d'armes.

PREMIER GARDIEN. Milord, Richard Plantagenet va venir. [illegible] Temple, à son appartement, et il a répondu qu'il allait venir.

MORTIMER. Assez; mon âme alors sera satisfaite. Pauvre jeune homme! ses injures égalent les miennes. Depuis le [illegible] de Henri Monmouth, dont [illegible] a précédé la gloire, j'ai subi cette [illegible]; et depuis la même époque, Richard a vécu obscur, privé d'honneurs et d'héritage. Mais voilà que la mort équitable, ce bienfaisant arbitre qui met un terme à tous les désespoirs, qui clôt toutes les misères, va m'élargir et me rendre à la liberté. Plût à Dieu que lui aussi il fût arrivé au terme de ses maux, et qu'il pût recouvrer ce qu'il a perdu!

Entre RICHARD PLANTAGENET.

PREMIER GARDIEN. Milord, votre neveu bien-aimé est arrivé.

MORTIMER. Mon cher Richard Plantagenet? est-il ici?

PLANTAGENET. Oui, mon noble oncle, votre neveu, si indignement traité, abreuvé de récents outrages, votre Richard est devant vous.

MORTIMER. [illegible] mes mains: que je puisse le serrer [illegible] dans son sein mon dernier soupir. Oh! [illegible] quand mes lèvres [illegible] [illegible]. Et maintenant, dis-moi, cher rejeton de l'illustre famille [illegible] de récents outrages?

PLANTAGENET. [illegible] par appuyer sur mon bras votre âge vieillissant, et dans cette position plus commode, je vous ferai le récit de mes chagrins. Aujourd'hui, à propos [illegible] échangées entre Somerset et moi; dans la chaleur du débat, [illegible] de repousser l'injure par l'injure. Veuillez donc, mon cher [illegible] unissent, par l'honneur d'un vrai Plantagenet, — veuillez m'apprendre pour quel motif mon père, le comte de Cam[illegible]

MORTIMER. Mon cher neveu, le même motif qui a causé mon emprisonnement, qui a retenu ma jeunesse florissante dans les ennuis d'un hideux cachot, a été aussi la cause détestée de sa mort.

[illegible]

MORTIMER. [illegible] si le peu de [illegible] qui me reste me le permet, et si la mort ne vient pas avant que mon récit soit terminé. Henri IV, aïeul du roi actuel, déposa son cousin Richard, fils d'Édouard, le premier-né et le légitime héritier du roi Édouard troisième du nom. Pendant [illegible] souverainement injuste, tentèrent de me porter au trône. Voici [illegible] mort du jeune roi Richard, qui ne laissait point d'héritier, j'étais le plus rapproché du trône par ma naissance et [illegible]

[illegible]

son de Lancastre est solidement établie : c'est une montagne qu'on ne peut déplacer. Mais maintenant ton oncle va quitter ce séjour, comme les princes, quand ils sont fatigués d'une résidence trop prolongée dans le même lieu, transportent ailleurs leur cour.

PLANTAGENET. O mon oncle! que ne puis-je, aux dépens d'une portion de mes jeunes années, prolonger vos vieux jours de quelque temps encore!

MORTIMER. Tu as tort; ton vœu est aussi cruel que le boucher qui donne au bœuf plusieurs coups, lorsqu'un seul suffirait pour lui infliger la mort. Ne t'afflige pas, à moins que tu ne t'affliges de ce qui m'est avantageux. Donne seulement des ordres pour mes obsèques; adieu; que tes espérances se réalisent, et que ta vie soit heureuse dans la paix [illegible] dans la guerre! (*Il meurt.*)

PLANTAGENET. Que la paix seule accompagne ton âme! Tu as passé en prison ton pèlerinage, et tes jours se sont écoulés comme ceux d'un ermite. Oui, enfermons son conseil dans mon sein, et laissons reposer mes projets. — Gardiens, emportez-le hors d'ici; je vais lui faire des funérailles plus brillantes que n'a été sa vie. (*Les Gardiens emportent Mortimer.*) Ici s'éteint le pâle flambeau de Mortimer, qu'une égoïste et lâche ambition a étouffé. Quant aux outrages de Somerset, aux injures amères qu'il a déversées sur ma maison, je ne doute pas de les voir effacer avec honneur. Dans ce but, hâtons-nous de nous rendre au parlement : ou je serai rétabli dans les prérogatives de ma naissance, ou je ferai servir à mes vues le mal même qu'on m'aura infligé. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — La salle du parlement.

[illegible] Entrent LE ROI HENRI, EXETER, GLOSTER, WARWICK, SUFFOLK, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, RICHARD PLANTAGENET, et autres.

Gloster se prépare à donner lecture d'un acte d'accusation; l'évêque de Winchester le lui arrache et le déchire.

WINCHESTER. [illegible] Gloster, tu viens avec des discours rédigés d'avance, des accusations écrites, [illegible] quelque charge à produire contre moi, fais-le sur-le-champ, sans préparation; de même que mon intention est de faire à tes accusations une réponse immédiate et spontanée.

GLOSTER. Prêtre présomptueux! le lieu où nous sommes m'impose la modération, sans quoi je te ferais sentir que [illegible] l'exposé de tes [illegible] littéralement ce que ma plume a tracé. Non, prélat, tel est ton audacieuse scélératesse, ta licence impure et contagieuse, ton amour de la discorde, qu'il n'est pas jusqu'aux [illegible] infâme usurier, querelleur par nature, ennemi de la paix, impudique libertin, plus qu'il ne convient à un homme de [illegible] pont de Londres [illegible]. En outre, si on sondait le fond de tes pensées, on trouverait, je le crains, que [illegible] à l'abri de l'envieuse perversité de ton cœur orgueilleux.

WINCHESTER. [illegible] tendre ma réponse. Si je suis avare, ambitieux ou pervers, comme il le prétend, comment se fait-il que je sois si pauvre? [illegible]

fait fulminer ces accusations. Mais il saura qu'étant son égal, —

GLOSTER. Mon égal! toi, bâtard de mon aïeul[1]! —

WINCHESTER. Oui, lord insolent : car, qu'es-tu, je te prie, sinon le dépositaire orgueilleux d'une grandeur empruntée?

GLOSTER. Eh! ne suis-je pas le protecteur, prêtre insolent?

WINCHESTER. Ne suis-je pas un prélat de l'Église?

GLOSTER. Oui, comme un brigand qui habite un château, et qui s'en sert pour abriter ses vols.

WINCHESTER. Irrespectueux Gloster!

GLOSTER. Tu commandes le respect par tes fonctions spirituelles, non par ta conduite.

WINCHESTER. Rome me vengera.

WARWICK. Allez donc à Rome.

SOMERSET. Milord, votre devoir serait de vous abstenir.

WARWICK. Oui, il faut baisser pavillon devant l'évêque, n'est-ce pas?

SOMERSET. Il me semble que milord devrait être religieux, et connaître les devoirs que cette qualité impose.

WARWICK. Il me semble que son éminence devrait être plus humble; ce ton ne convient pas à un prélat.

SOMERSET. Ce ton lui convient quand on s'attaque ainsi à son caractère sacré.

WARWICK. Sacré ou profane, qu'importe? son altesse n'est-elle pas le protecteur du roi?

PLANTAGENET, *à part*. Plantagenet, je le vois, doit retenir sa langue, de peur qu'on ne lui dise : « Ne parlez que lorsque vous en aurez le droit : vous êtes bien hardi de vous mêler à la conversation des lords. » Sans cela, j'aurais déjà dit à Winchester son fait.

LE ROI HENRI. Gloster, — et vous, Winchester, — mes chers oncles, spécialement préposés au maintien de la prospérité publique, si mes prières ont sur vous quelque empire, je vous prie de réunir vos cœurs dans un commun sentiment d'affection et d'amitié. Quel scandale pour notre couronne que deux nobles pairs tels que vous soient divisés! Croyez-moi, milords, permettez à ma jeunesse de vous le dire, la discorde civile est un serpent rongeur, qui dévore les entrailles de la patrie. (*On entend crier du dehors :* A bas les [illegible] [illegible] — [illegible])

WARWICK. C'est une émeute soulevée sans doute par la malveillance des gens de l'évêque. (*On entend crier :* Des pierres! des pierres!)

Entre LE MAIRE DE LONDRES *avec sa Suite.*

LE MAIRE. O mes dignes lords, — et vous, vertueux Henri, — [illegible] Les gens de l'évêque et du duc de Gloster, [illegible] le port d'armes avait été récemment interdit, ont rempli leurs poches de cailloux, et, se divisant en deux partis contraires, ils se lancent ces projectiles à la tête [illegible] que plusieurs [illegible] dans toutes les rues [illegible] sont brisées, et la peur nous a contraints de fermer nos boutiques.

Entrent en se battant [illegible] LES PARTISANS DE [illegible]

LE ROI HENRI. Nous vous ordonnons, [illegible] de l'obéissance que vous nous devez, de retenir vos mains homicides, et de rester en paix. — Mon oncle Gloster, apaisez, je vous prie, cette rixe.

[illegible]

[illegible]

nous sommes prêts à combattre, nous, nos femmes et nos enfants, et [illegible]

PREMIER DOMESTIQUE. Oui, [illegible] (*Le combat recommence.*)

GLOSTER. Arrêtez, arrêtez, vous dis-je; si vous m'aimez comme vous le dites, écoutez ma voix et suspendez un instant les hostilités.

LE ROI HENRI. Oh! combien ces dissensions affligent mon âme! — Pouvez-vous bien, milord de Winchester, voir mes soupirs et mes larmes, et rester inflexible? Qui sera miséricordieux, si vous ne l'êtes pas? qui voudra s'appliquer à établir la paix, si les hommes d'église se plaisent dans le trouble et la violence?

WARWICK. Cédez, milord protecteur, — cédez, milord de Winchester, — à moins que, par un refus obstiné, votre intention ne soit de causer la mort du roi et la ruine du royaume. Vous voyez tout le mal qu'a déjà produit votre inimitié, tout le sang qu'elle a fait répandre. Restez donc en paix, si vous n'êtes altérés de sang.

WINCHESTER. Qu'il commence par se soumettre, ou je ne céderai jamais

GLOSTER, *à part*. Ma compassion pour le roi me fait un devoir de ployer; sans quoi, plutôt que de permettre que ce prêtre pût se vanter d'avoir obtenu sur moi cet avantage, je lui arracherais le cœur.

WARWICK. Voyez, milord de Winchester, le duc a banni toute colère et tout mécontentement; la sérénité de son front vous l'annonce. Pourquoi conservez-vous cet air farouche et tragique?

GLOSTER. Milord de Winchester, voilà ma main.

LE ROI HENRI. Fi! mon oncle Beaufort! je vous ai entendu prêcher que l'esprit de haine était un grand et énorme péché. Voulez-vous donc ne pas pratiquer la morale que vous enseignez? voulez-vous être le premier à l'enfreindre?

WARWICK. Sire! l'évêque est ému, — quelle honte, milord de Winchester! rendez-vous. Faut-il qu'un enfant vous apprenne votre devoir?

WINCHESTER. Eh bien, duc de Gloster, je vous cède, et vous rends affection pour affection, et j'unis ma main à la vôtre.

GLOSTER, *à part*. Oui; mais je crains bien que ce ne soit à contre-cœur. — (*Haut.*) Mes amis, mes chers compatriotes, voyez; et que cet exemple vous serve de signal pour rétablir la paix entre nos partisans [illegible] vrai que je suis de bonne foi, que Dieu me soit en aide!

WINCHESTER, *à part*. Comme il est vrai que je dissimule, que Dieu me soit en aide.

LE ROI HENRI. O mon oncle bien-aimé, mon bon duc de Gloster, combien cette réconciliation me comble de joie! — Partez, braves gens; ne nous importunez plus; mais redevenez amis, à l'exemple de vos maîtres.

PREMIER DOMESTIQUE. [illegible] je vais chez le chirurgien.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Et moi aussi.

TROISIÈME DOMESTIQUE. Et moi, je vais recourir à la médecine du cabaret. (*Le Maire sort avec les Gens de l'Évêque et de* [illegible] *sortent.*)

WARWICK, *présentant un papier au Roi*. Mon gracieux souverain, veuillez recevoir ce placet, que nous présentons à votre majesté au nom de Richard Plantagenet.

GLOSTER. J'approuve votre démarche, milord de Warwick; — en effet, sire, si votre majesté considère toutes les circonstances, de graves motifs militent en faveur de Richard, [illegible] l'honneur, à Eltham, d'entretenir votre majesté.

LE ROI HENRI. Ces motifs sont d'une grande force : c'est [illegible] que Richard soit rétabli dans les prérogatives de sa naissance.

WARWICK. Que Richard soit rétabli dans les [illegible] ainsi seront réparés les torts faits à son père.

WINCHESTER. [illegible]

LE ROI HENRI, *à Plantagenet*. [illegible] York, [illegible]

PLANTAGENET. Votre humble serviteur vous devra son obéissance et ses humbles services jusqu'à son dernier soupir.

LE ROI HENRI. Baisse-toi donc et laisse-moi poser mon pied sur ton genou : en retour de ton serment de foi et hommage, je te ceins la vaillante épée d'York; Richard Plantagenet, relève-toi duc d'York.

PLANTAGENET. Que Richard prospère, et que vos ennemis succombent! Puissé-je croître en fidélité, et périssent tous ceux qui nourriraient contre votre majesté une pensée malveillante!

TOUS. Salut, noble prince, puissant duc d'York!

SOMERSET, *à part.* Périsse ce prince vil, l'ignoble duc d'York!

GLOSTER. Maintenant, il est nécessaire que votre majesté passe la mer et aille se faire couronner en France. La présence d'un roi, en même temps qu'elle décourage ses ennemis, éveille l'affection dans le cœur de ses sujets et de ses loyaux amis.

LE ROI HENRI. Quand Gloster a parlé, le roi Henri n'hésite plus ; car le conseil d'un ami détruit bien des ennemis.

GLOSTER. Vos vaisseaux sont prêts à mettre à la voile. (*Tous sortent, à l'exception d'Exeter.*)

EXETER, *seul.* Que nous voyagions en Angleterre ou en France, nous ignorons les événements qui vont suivre. Cette dernière dissension allumée parmi les pairs brûle sous la cendre cachée d'une amitié trompeuse, et finira par produire un incendie. Comme des membres gangrenés tombent graduellement en dissolution, jusqu'à ce que les os, les chairs et les muscles se détachent, ainsi germera sourdement cette vile et haineuse discorde. Je crains maintenant de voir se vérifier cette prophétie fatale, qui du temps de Henri V était dans la bouche de tous les enfants à la mamelle :

Tout ce qu'Henri de Monmouth gagnera,
Henri de Windsor le perdra.

Ce résultat est si probable, que le vœu d'Exeter est que ses jours finissent avant la venue de ces temps désastreux. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

La France. — devant Rouen.

Arrivent LA PUCELLE, déguisée, et DES SOLDATS, vêtus en paysans et portant des sacs sur le dos.[1]

LA PUCELLE. Voici les portes de la ville, les portes de Rouen, dont il faut que notre adresse nous ouvre l'entrée. Soyez prudents; prenez garde à la manière dont vous placerez vos paroles. Parlez comme les paysans qui viennent au marché vendre leur blé. Si on nous laisse entrer, comme je l'espère, et si nous trouvons la garde négligente et faible, j'en avertirai nos amis par un signal, afin que le dauphin Charles vienne attaquer les Anglais.

PREMIER SOLDAT. Au moyen de nos sacs nous allons saccager la ville, et nous rendre maîtres de Rouen; frappons donc. (*Ils frappent aux portes.*)

LA SENTINELLE, *de l'intérieur. Qui va là?*

LA PUCELLE. *Paysans, pauvres gens de France*[2]. Nous venons au marché vendre notre blé.

LA SENTINELLE. Entrez, entrez; la cloche du marché a sonné. (*On ouvre les portes.*)

LA PUCELLE. Maintenant, Rouen, je vais ébranler tes remparts jusque dans leurs fondements. (*La Pucelle et ses soldats entrent dans la ville.*)

Arrivent CHARLES, LE BATARD D'ORLÉANS, ALENÇON, à la tête de troupes françaises.

CHARLES. Que saint Denis bénisse cet heureux stratagème; et de nouveau nous dormirons tranquilles dans Rouen.

LE BATARD. La Pucelle est entrée avec ses compagnons de ruse; maintenant qu'elle est dans la ville, comment nous indiquera-t-elle l'endroit le plus facile et le plus sûr pour y pénétrer?

ALENÇON. En faisant briller là-bas, du sommet de cette tour, une torche allumée, ce qui signifiera que l'endroit le plus favorable est celui par lequel elle est entrée.

LA PUCELLE. Voyez, voici l'heureuse torche d'hyménée qui unit Rouen à ses compatriotes; mais sa flamme sera fatale aux Talbotistes[1].

LE BATARD. Voyez, noble Charles, le phare de notre amie : la torche allumée brille au haut de cette tour.

CHARLES. Elle resplendit comme une comète vengeresse, présage de la chute de tous nos ennemis!

ALENÇON. Ne perdons pas de temps; les délais ont des résultats dangereux : Entrons sur-le-champ en criant : *Le Dauphin!* et faisons main basse sur la garde. (*Ils entrent dans la ville.*)

Bruit de trompettes. Arrivent TALBOT et des Soldats Anglais.

TALBOT. France, tu payeras de tes larmes cette trahison, si Talbot survit à ta perfidie. La Pucelle, cette damnée sorcière, a préparé cette ruse infernale; et, pris à l'improviste, nous n'avons qu'à grand'peine échappé au glaive des Français. (*Ils entrent dans la ville.*)

Bruit de trompettes, escarmouches. Sortent de la ville BEDFORD malade, porté dans une litière, suivi de TALBOT, DU DUC DE BOURGOGNE et des Troupes anglaises. Puis on voit paraître sur les remparts LA PUCELLE, CHARLES, LE BATARD, ALENÇON et Autres.

LA PUCELLE. Bonjour, mes braves! avez-vous besoin de blé pour faire du pain? Si je ne me trompe, le duc de Bourgogne jeûnera longtemps avant d'en acheter encore à pareil prix. Il était plein d'ivraie; comment le trouvez-vous?

LE DUC DE BOURGOGNE. Poursuis tes railleries, démon femelle, courtisane effrontée! J'espère avant peu te donner une indigestion de ton blé, et t'en faire maudire la récolte.

CHARLES. Vous pourriez bien mourir de faim avant ce temps-là.

BEDFORD. Ce n'est pas par des paroles, mais des actes, qu'il faut tirer vengeance de cette trahison.

LA PUCELLE. Que prétends-tu faire, barbe grise? Veux-tu rompre une lance, et combattre à mort couché dans ta litière?

TALBOT. Hideuse mégère de France, odieuse sorcière entourée de tes impudiques galants, il te sied bien d'insulter à sa glorieuse vieillesse, et de taxer de couardise un homme à demi mort! Ma belle, si je ne romps encore une lance avec toi, que Talbot meure dans l'ignominie!

LA PUCELLE. Vous êtes bien pressé, beau sire! — Mais taistoi, Pucelle; si Talbot commence à tonner, la pluie suivra de près. (*Talbot et les lords confèrent ensemble.*) Dieu soit en aide au parlement! Qui de vous sera l'orateur?

TALBOT. Venez à nous, si vous l'osez, et mesurons-nous en rase campagne.

LA PUCELLE. Votre seigneurie nous prend pour des sots, si elle croit que nous allons remettre en question ce qui est déjà décidé en notre faveur.

TALBOT. Je ne parle point à cette railleuse Hécate ; mais à toi, Alençon, et à ceux qui t'accompagnent. Voulez-vous venir, en vrais guerriers, combattre contre nous?

ALENÇON. Non, seigneur.

TALBOT. Toi et ton seigneur, allez au diable! — Vils goujats de France! ils restent sur les remparts comme de lâches manants, et n'osent pas combattre en gentilshommes.

LA PUCELLE. Capitaine, partons; quittons les remparts; car les regards de Talbot ne nous présagent rien de bon. Dieu soit avec vous, milord! Nous ne sommes venus que pour vous dire que nous sommes ici. (*La Pucelle et les siens quittent les remparts.*)

TALBOT. Et nous, si nous n'y sommes aussi avant qu'il soit longtemps, que Talbot voie l'ignominie ternir sa gloire la plus pure! — Duc de Bourgogne, toi qui as à venger sur la France de publics affronts, jure par l'honneur de ta maison de reprendre la ville ou de périr. Et moi, — aussi vrai que Henri d'Angleterre est vivant, et que son père a parcouru ce pays en vainqueur, aussi vrai que dans cette ville, dont la trahison nous chasse, le cœur du grand Cœur-de-Lion repose, — je jure de reprendre la ville, ou de mourir.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je m'associe à ton serment.

TALBOT. Mais, avant de nous éloigner, songeons à ce héros mourant, au vaillant duc de Bedford. — (*A Bedford.*) Venez, milord ; nous allons vous déposer dans un lieu plus convenable à votre état de maladie et à votre grand âge.

BEDFORD. Lord Talbot, ne me déshonorez pas. Je veux

[1] Ce stratagème est historique.

[2] Les mots soulignés sont en français dans le texte.

[1] Aux partisans de Talbot.

rester ici, devant les murs de Rouen, et partager votre bonne ou mauvaise fortune.

LE DUC DE BOURGOGNE. Courageux Bedford, que nos conseils vous persuadent.

BEDFORD. Je ne bougerai pas d'ici. J'ai lu quelque part que le vaillant Pendragon[1], étant malade, se fit porter dans sa litière sur le champ de bataille, et triompha de l'ennemi. Mes soldats ont toujours sympathisé avec moi; il me semble que ma vue les ranimerait encore.

TALBOT. Ame intrépide dans un corps mourant! eh bien, soit! — Que Dieu veille sur le vieux Bedford! — Maintenant, trêve de paroles, brave duc de Bourgogne. Rassemblons nos soldats dispersés, et précipitons-nous sur notre insolent ennemi. (*Le duc de Bourgogne, Talbot et les troupes s'éloignent, laissant Bedford et quelques soldats.*)

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrivent SIR JOHN FASTOLFE et UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Pourquoi vous en allez-vous si vite, sir John Fastolfe?

FASTOLFE. Pourquoi je m'en vais? Pour sauver mes jours par la fuite : tout annonce que nous aurons encore le dessous.

LE CAPITAINE. Quoi! vous fuyez, et vous abandonnez lord Talbot?

FASTOLFE. Oui, et tous les Talbot du monde, pour sauver ma vie. (*Il s'éloigne.*)

LE CAPITAINE. Chevalier couard, que le malheur te suive! (*Il s'éloigne. On sonne la retraite; escarmouches. La Pucelle, Alençon, Charles, etc., quittent la ville et fuient.*)

BEDFORD. Maintenant, mon âme, tu peux partir en paix quand il plaira au ciel; car j'ai vu la défaite de nos ennemis[2]. Homme insensé! tout dans toi n'est qu'instabilité et faiblesse! Ceux qui tout à l'heure exhalaient la raillerie et l'insulte, s'estiment heureux maintenant de devoir leur salut à la fuite. (*Il meurt, et on l'emporte dans sa litière.*)

Fanfare. Arrivent TALBOT, LE DUC DE BOURGOGNE et Autres.

TALBOT. Une ville perdue et recouvrée en un jour! c'est une double gloire, duc de Bourgogne. Mais laissons au ciel tout l'honneur de cette victoire.

LE DUC DE BOURGOGNE. Intrépide et belliqueux Talbot, le duc de Bourgogne te voue dans son cœur un sanctuaire où vivront tes exploits glorieux, monuments de ta valeur.

TALBOT. Merci, aimable duc. Mais où est la Pucelle maintenant? je pense que son démon familier est endormi. Que sont devenues les bravades du bâtard, les railleries de Charles? Eh quoi! tout est silencieux; Rouen baisse la tête, affligée qu'elle est d'avoir perdu des hôtes si braves. Maintenant, prenons dans la ville les dispositions nécessaires, mettons-y des officiers expérimentés, puis allons à Paris rejoindre le roi : c'est là qu'est le jeune Henri avec sa cour.

LE DUC DE BOURGOGNE. Tout ce que veut lord Talbot, le duc de Bourgogne y accède.

TALBOT. Cependant, avant notre départ, n'oublions pas le noble duc de Bedford, qui vient de mourir. Faisons-lui rendre à Rouen les honneurs funèbres. Jamais guerrier plus brave ne brandit une lance, jamais esprit plus aimable ne fascina la cour; mais les rois et les plus fiers potentats doivent mourir : c'est le terme commun des humaines misères. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une plaine aux environs de Rouen.

On entend une marche française. Arrivent CHARLES, LE BATARD, ALENÇON, LA PUCELLE et une portion des troupes françaises.

LA PUCELLE. Princes, que ce revers ne vous décourage pas, et ne vous affligez point de voir Rouen retomber au pouvoir des Anglais. L'affliction ne remédie à rien, elle ne fait qu'envenimer les plaies incurables. Laissez le frénétique Talbot triompher un moment, et, comme un paon orgueilleux, étaler son plumage : nous lui arracherons ses plumes brillantes, et nous châtierons son orgueil, si le dauphin et vous tous vous voulez suivre mes conseils.

CHARLES. Jusqu'à présent nous avons été guidés par toi, et nous avons foi en tes lumières. Un échec imprévu n'ébranlera pas notre confiance.

LE BATARD. Cherche dans ton esprit quelque heureux expédient, et nous publierons au loin ta gloire.

ALENÇON. Nous t'élèverons une statue dans quelque saint lieu, et nous t'adorerons comme une sainte bienheureuse. Viens-nous donc en aide, vierge secourable!

LA PUCELLE. Voici ce qu'il faut faire, voici l'expédient que Jeanne propose. Par des discours persuasifs et de flatteuses paroles, il nous faut engager le duc de Bourgogne à quitter Talbot et à nous suivre.

CHARLES. Ah! vierge bien-aimée, si nous pouvions obtenir un tel résultat, la France cesserait bientôt de voir les soldats de Henri; la nation anglaise prendrait avec nous un ton moins fier, et nous l'extirperions de nos provinces.

ALENÇON. Les Anglais seraient pour jamais chassés de la France, et n'y conserveraient pas un seul comté.

LA PUCELLE. Vous allez être témoins de ce que je vais faire pour amener ce résultat désiré. (*Le tambour bat.*) Écoutez! au son de ces tambours, vous pouvez reconnaître que leurs troupes se dirigent vers Paris. (*On entend une marche anglaise; on voit passer à quelque distance Talbot et son armée.*) Voilà Talbot qui s'avance; toutes les troupes anglaises le suivent, enseignes déployées.

On entend une marche française. Arrivent LE DUC DE BOURGOGNE et ses Troupes.

LA PUCELLE, *continuant*. Après eux viennent le duc et ses troupes : heureusement pour nous, il reste un peu en arrière. Faites sonner en parlementaire; nous allons entamer une conférence avec lui. (*On sonne en parlementaire.*)

CHARLES, *élevant la voix*. Nous demandons à parler au duc de Bourgogne.

LE DUC DE BOURGOGNE. Qui demande à parler au duc de Bourgogne?

LA PUCELLE. Le prince Charles de France, ton compatriote.

LE DUC DE BOURGOGNE. Charles, que me veux-tu? Tu vois que je suis en marche pour quitter ces lieux.

CHARLES. Pucelle, parle-lui, et que tes paroles le captivent.

LA PUCELLE. Vaillant duc de Bourgogne, l'infaillible espoir de la France, arrête! permets que ton humble servante te parle.

LE DUC DE BOURGOGNE. Parle, mais abrége.

LA PUCELLE. Regarde ton pays, regarde la fertile France; vois ses bourgs et ses villes défigurés par les ravages destructeurs d'un ennemi cruel; jette sur la France malade et souffrante le coup d'œil d'une mère sur son enfant expirant, dont la mort va fermer les tendres paupières. Regarde les blessures dont ta main dénaturée a déchiré son sein malheureux! Oh! tourne ailleurs la pointe de ton glaive : frappe ceux qui la blessent, ne blesse pas ceux qui la défendent. Une seule goutte de sang tirée du sein de ta patrie doit t'être plus douloureuse que des flots de sang étranger : reviens donc sur tes pas; et essuie avec tes larmes les taches qu'a laissées le sang de ton pays.

LE DUC DE BOURGOGNE. Ou elle m'a ensorcelé avec ses paroles, ou c'est la nature qui tout à coup m'attendrit.

LA PUCELLE. Et puis la France et tous les Français s'étonnent et mettent en doute la légitimité de ta naissance. Avec qui fais-tu cause commune? avec une nation altière, qui ne te continuera sa confiance qu'autant qu'elle y trouvera son profit. Quand Talbot sera solidement établi en France, et qu'il se sera servi de toi comme d'un instrument fatal, quel autre que Henri d'Angleterre sera maître? Quant à toi, tu seras proscrit comme un fugitif. Rappelle à ta mémoire un fait qui doit te convaincre. Le duc d'Orléans n'était-il pas ton ennemi? et n'était-il pas prisonnier en Angleterre? Eh bien, quand ils ont su qu'il était ton ennemi, ils l'ont mis en liberté sans rançon, en haine du duc de Bourgogne et de tous ses amis! Ainsi, tu le vois, c'est contre tes compatriotes que tu combats, et tu t'es uni à ceux qui un jour seront tes bourreaux. Reviens, reviens, prince transfuge; Charles et les siens te tendent les bras.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je suis vaincu; ses paroles irrésistibles m'ont foudroyé comme le canon bat les remparts d'une

[1] Père du roi Arthur, et frère d'Aurelius. Bedford attribue à Pendragon [illegible]

[2] Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
RACINE, *Mithridate*.

ville assiégée, et je sens sous moi fléchir mes genoux. Pardonnez-moi, ma patrie : pardonnez-moi, ô mes concitoyens. [illegible] mes sincères et affectueux embrassements. [illegible] dont je dispose sont à vous. — Adieu, Talbot; je romps désormais avec toi.

[illegible] *à part*. Je reconnais là nos Français. Ils tournent [illegible]

CHARLES. Sois le bienvenu, duc vaillant! ton amitié nous réconforte!

[illegible] dans nos cœurs un courage nouveau.

ALENÇON. La Pucelle a rempli admirablement son rôle, et mérite une couronne d'or.

[illegible] milords, marchons; allons rejoindre [illegible] chercher tous les moyens de nuire à l'ennemi. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Paris. — Une salle [illegible]

Entrent [illegible] LE ROI HENRI, GLOSTER [illegible] VERNON, BASSET, etc.; de l'autre, TALBOT, suivi de quelques-uns [illegible]

TALBOT. Mon gracieux prince, — et vous, honorables pairs, — [illegible] dans ce royaume, j'ai fait trêve un instant à mes travaux guerriers pour venir rendre hommage à mon souverain. Or donc, ce bras qui a remis sous votre autorité cinquante forteresses, douze cités et sept villes fortes, outre cinq cents prisonniers de marque, laisse tomber son glaive aux pieds de votre majesté; et moi, d'un cœur loyal et soumis, je rapporte la gloire de mes conquêtes [illegible]

[illegible] est-ce là ce lord Talbot qui a si longtemps résidé en France?

GLOSTER. C'est lui-même, sire.

LE ROI HENRI. Soyez le bienvenu, brave capitaine, victorieux seigneur. Quand j'étais jeune, et je ne suis pas vieux [illegible] me rappelle avoir entendu dire à mon père que jamais champion plus brave ne mania l'épée. Nous connaissions depuis longtemps votre loyauté, vos fidèles services et vos travaux guerriers; et cependant vous n'avez jamais reçu de nous la moindre récompense, pas même un remercîment verbal, parce que nous vous voyons aujourd'hui [illegible] en retour de vos bons services, nous vous créons ici comte de Shrewsbury : vous prendrez rang en cette qualité à notre couronnement. [illegible]

VERNON. Un mot, monsieur, vous qui, sur mer, faisiez le fanfaron, et vous moquiez de ces couleurs que je porte en [illegible] le lord d'York. — [illegible] les propos que vous avez tenus?

BASSET. Oui, monsieur, si vous maintenez vous-même [illegible] permis sur le compte de [illegible] le duc de Somerset.

VERNON. Ton lord, je l'estime ce qu'il est.

BASSET. Et qu'est-il, s'il vous plaît? il vaut bien York.

VERNON. Non, il ne le vaut pas, entends-tu? En preuve, [illegible]

BASSET. Misérable, tu sais qu'il nous est défendu de tirer [illegible]

[illegible]

(*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu. — Une salle d'apparat.

[illegible] WINCHESTER [illegible] WARWICK, TALBOT [illegible]

[illegible] Monseigneur l'évêque, placez la couronne sur sa tête.

WINCHESTER. Dieu sauve Henri, le sixième du nom!

GLOSTER. Maintenant, gouverneur de Paris, prêtez votre serment. (*Le Gouverneur met un genou en terre.*) Vous jurez de ne reconnaître d'autre roi que lui, de n'avoir d'amis que ses amis, d'ennemis que ceux qui nourriraient de coupables projets contre son autorité. En agissant ainsi, que Dieu vous soit en aide! (*Le Gouverneur sort avec sa Suite.*)

Entre SIR JOHN FASTOLFE.

FASTOLFE. Mon gracieux souverain, comme je venais de Calais en toute hâte, pour assister à votre couronnement, on m'a remis en route une lettre du duc de Bourgogne pour votre majesté. (*Ils remettent une lettre au Roi.*)

TALBOT. Opprobre sur le duc de Bourgogne et sur toi, lâche chevalier; j'ai juré, la première fois que je te rencontrerais, d'arracher la jarretière de ta jambe déshonorée (*il lui arrache sa jarretière*) comme je fais en ce moment, parce que tu étais indigne d'être admis à cette haute distinction. — Pardonnez-moi, sire, et vous tous, nobles lords. — A la bataille de Patay, alors que je n'avais avec moi que six mille hommes, et que les Français étaient presque dix contre un, avant qu'on en vînt aux mains, avant qu'un seul coup eût été porté, ce misérable, ce chevalier félon s'est enfui; dans cette affaire, nous avons perdu douze cents hommes; moi-même, ainsi que plusieurs autres gentilshommes, nous avons été surpris et faits prisonniers. Jugez maintenant, milords, si j'ai eu tort de faire ce que j'ai fait, dites s'il doit être permis à de pareils lâches de porter les insignes de la chevalerie.

GLOSTER. A dire vrai, cette conduite est infâme; elle déshonorerait l'homme le plus vulgaire, à plus forte raison, un chevalier, un officier, un chef.

TALBOT. Milords, à l'époque où cet ordre fut institué, les chevaliers de la Jarretière étaient de noble naissance, vaillants et vertueux, pleins d'un mâle courage; c'étaient des hommes qui s'étaient signalés à la guerre, ne craignant pas la mort, supportant d'un cœur ferme la mauvaise fortune, et inébranlables dans les extrémités les plus critiques. Celui donc qui n'a pas ces qualités usurpe le nom sacré de chevalier, profane cet ordre honorable, et si j'étais estimé digne d'être son juge, je le dégraderais, je l'assimilerais au manant né sur la glèbe qui se vanterait de sortir d'un sang illustre.

LE ROI HENRI. Opprobre de ton pays! tu viens d'entendre ton arrêt : sors donc d'ici, toi qui fus chevalier; nous te bannissons de notre présence, sous peine de mort. (*Fastolfe sort.*)

LE ROI HENRI, *continuant*. Maintenant, milord protecteur, voyez la lettre que nous adresse notre oncle le duc de Bourgogne.

GLOSTER, *lisant la suscription*. Que signifie sa seigneurie, qu'elle a changé son style? L'adresse ne porte que ces mots : *Au Roi*. A-t-il oublié que ce roi est son souverain? ou cette suscription impolie annonce-t-elle quelque changement dans ses dispositions à notre égard? Lisons : (*Il lit.*) « Cédant à » des motifs spéciaux, ému des malheurs de mon pays et » des plaintes douloureuses de ceux qui portent le poids de » votre oppression, je me suis séparé de votre fraction funeste, et me suis réuni à Charles, le roi légitime de la » France! » O monstrueuse trahison! Se peut-il que l'alliance, l'amitié, les serments, soient violés avec une mauvaise [illegible]?

LE ROI HENRI. Est-ce que mon oncle le duc de Bourgogne se constitue en état de rébellion?

GLOSTER. Oui, sire, il est devenu votre ennemi.

LE ROI HENRI. Est-ce là tout ce que sa lettre contient de [illegible]?

GLOSTER. C'est tout, sire; sa lettre ne contient pas autre chose.

LE ROI HENRI. [illegible], lord Talbot ira lui parler, et châtier sa perfidie. — Qu'en dites-vous, milord? cela vous convient-il?

TALBOT. Si cela me convient, sire? oui; si vous ne m'aviez prévenu, j'allais vous demander de me charger de cette [illegible]

LE ROI HENRI. Rassemblez donc vos troupes, et marchez [illegible] lui, qu'il voie que nous ne sommes [illegible] sa trahison et qu'on ne se joue pas impunément de [illegible]

TALBOT. J'y vais, sire : [illegible] que vous puissiez bientôt voir [illegible]. *Il sort.*

Entrent VERNON et BASSET.

VERNON, *un genou en terre.* Gracieux souverain, accordez-moi le combat.

BASSET, *dans la* [illegible]. Sire, j'implore la même [illegible].

YORK, *montrant Vernon.* [illegible] est de ma maison : veuillez [illegible].

SOMERSET, *montrant Basset.* Celui-ci est de la mienne : sire, soyez-lui favorable.

[illegible] milords, et laissez-les [illegible] — [illegible] Dites, messieurs, quel motif vous anime? Pourquoi et avec qui demandez-vous le combat?

VERNON. Avec lui, sire; car il m'a outragé.

BASSET. Et moi avec lui : car il m'a outragé.

[illegible] vous plaignez [illegible], et ensuite je vous répondrai.

[illegible] en France, cet homme que vous voyez s'est mis à me railler avec une insultante amertume au sujet de la rose que je porte; il a [illegible] le rouge [illegible] de mon maître [illegible] dans certaine question légale débattue entre le duc d'York et lui; il ajouta encore d'autres reproches offensants; et c'est pour en avoir raison, ainsi que pour défendre l'honneur de mon maître attaqué par lui, que je réclame le bénéfice de la loi des armes.

VERNON. Et c'est aussi ce que je demande, sire; car bien qu'il cherche adroitement à colorer son insulte, sachez, sire, que j'ai été provoqué par lui; c'est lui qui le premier s'est [illegible] que sa pâleur était un indice de la pusillanimité de mon maître.

YORK. Somerset, ne mettrez-vous point un terme à cette malveillance?

[illegible] d'York, votre [illegible] jour, quelque adresse que vous mettiez à la dissimuler.

[illegible] ces hommes au cerveau malade! Se peut-il que pour des motifs aussi légers, aussi frivoles, surgissent des rivalités [illegible] vous. Somerset, calmez-vous, je vous prie, et vivez en paix.

YORK. [illegible]

[illegible]

YORK. Voilà mon gage; acceptez-le, Somerset.

VERNON, *à York.* [illegible] commencé.

BASSET, *à Somerset.* Consentez-y, mon honorable lord.

[illegible] n'avez-vous pas de honte de venir par vos violentes et in- [illegible]

[illegible]

[illegible] pour ce qui a coulé tout de sang! [illegible] que dans ce différend je sois votre arbitre. Si je porte cette rose [illegible] je ne vois pas pour quel motif on me soupçonnerait d'incliner vers Somerset plutôt que vers York. Tous deux sont mes parents, et tous deux me sont chers. C'est comme si on me reprochait de porter une couronne, parce que le roi d'Écosse en porte une. Mais vos propres lumières vous en diront plus sur ce point que je ne pourrais vous en apprendre. Nous sommes venus ici en paix : continuons à vivre en paix et à nous aimer. — Cousin d'York, nous vous nommons régent de nos possessions en France; — vous, mon cher lord de Somerset, joignez votre cavalerie à son infanterie; en sujets loyaux, dignes fils de vos pères, coopérez ensemble avec joie, et déchargez votre colère sur vos ennemis. Nous-même, le lord protecteur et le reste de notre cour, après un court séjour, nous retournerons à Calais, puis en Angleterre, où j'espère qu'avant peu vos victoires m'enverront Charles, Alençon, et toute cette bande de traîtres. (*Fanfares. Le roi Henri, Gloster,* [illegible] *sortent.*)

WARWICK. Milord d'York, ne trouvez-vous pas que le roi vient de nous donner un fort joli échantillon de son talent d'orateur?

YORK. C'est vrai; mais une chose me déplaît; c'est de lui voir porter les insignes de Somerset.

WARWICK. Bah! c'est pure fantaisie. Ne lui en voulez pas; j'en suis sûr, le cher prince n'a pas songé à mal.

YORK. Si je croyais, — mais laissons cela; d'autres affaires maintenant nous réclament. (*York, Warwick et Vernon sortent.*)

EXETER, *seul.* Tu as bien fait, Richard, de t'arrêter tout court; car si les ressentiments de ton cœur avaient éclaté au grand jour, on y aurait découvert, je le crains, plus de haine vindicative, plus de violence acharnée qu'il n'est possible de se l'imaginer. Quoi qu'il en soit, l'esprit le plus borné ne saurait voir ces discordes qui divisent la noblesse, la manière dont les seigneurs de la cour s'épaulent les uns les autres, cette protection factieuse qu'ils donnent à leurs [illegible] funeste. C'est un malheur quand le sceptre est aux mains d'un enfant; mais c'en est un plus grand quand la jalousie engendre des dissensions cruelles; alors vient la ruine, alors [illegible] (*Il sort.*)

SCÈNE II

La France. — Devant Bordeaux.

Arrive TALBOT, [illegible]

[illegible] Bordeaux, et somme le général de paraître sur le rempart.

[illegible] LE GÉNÉRAL [illegible]

TALBOT, *continuant.* Capitaines, celui qui vous appelle est [illegible] Henri, roi d'Angleterre, et voici ce qu'il vous dit : Ouvrez les portes de votre ville; fléchissez devant nous; reconnaissez mon roi [illegible] famine au corps maigre, le fer tranchant, et le feu qui dévore [illegible] vont en un moment renverser vos superbes tours.

[illegible] terreur et fléau sanglant de notre nation, le terme de ta [illegible] perdre la vie; car, je te le déclare, nous sommes bien fortifiés et en état de sortir de nos murs pour te combattre. Si [illegible] Maintenant tu



TALBOT (*à son fils*). — O toi, dont le corps est couvert de mortelles blessures, parle à ton père... (Acte IV, scène VII, page 338.)

respires, tu vis, guerrier vaillant, fier de ta force invincible, de ton courage indompté; c'est le dernier hommage que tu recevras de moi, ton ennemi; car avant que dans ce sablier le sable qui commence à couler ait achevé la révolution d'une heure, mes yeux, qui te voient maintenant plein de vie, te verront flétri, sanglant, pâle et mort. (*On entend dans le lointain le bruit du tambour.*) Écoute, écoute, ce sont les tambours du Dauphin; c'est la cloche fatale qui sonne le glas funèbre à ton oreille épouvantée; les miens vont leur répondre et donner le signal de ton trépas. (*Le Général et ses Officiers quittent le rempart.*)

TALBOT. Il dit vrai; j'entends l'ennemi. — Qu'on envoie quelques cavaliers agiles en éclaireurs sur leurs ailes. O discipline négligente et imprévoyante! Nous sommes coupés et cernés de toutes parts. Anglais, faible troupeau de daims timides, la meute aboyante des Français nous environne. Si nous sommes des daims anglais, soyons de la bonne espèce; ne succombons pas en cerfs pusillanimes; présentons aux chiens notre bois menaçant, et tenons ces lâches à distance. Que chacun vende sa vie aussi cher que je vendrai la mienne, et ils ne trouveront pas en nous, mes amis, une proie facile. Dieu et saint Georges! Talbot et les droits de l'Angleterre! que du sein du péril nos drapeaux sortent triomphants! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une plaine de la Gascogne.

Arrivent d'un côté YORK, à la tête de ses troupes; de l'autre UN MESSAGER.

YORK. Les éclaireurs envoyés pour reconnaître la formidable armée du Dauphin sont-ils de retour?

LE MESSAGER. Ils sont de retour, milord, et ils annoncent que le Dauphin marche sur Bordeaux avec toutes ses troupes pour combattre Talbot. En route, deux corps plus nombreux que le sien ont effectué avec lui leur jonction, et tous ensemble se dirigent vers Bordeaux.

YORK. Malédiction sur ce scélérat de Somerset, qui ne m'envoie pas le renfort de cavalerie levé tout exprès pour ce siége. L'illustre Talbot s'attend à être secouru par moi, et je suis joué par un traître, et je ne puis venir en aide au noble chevalier. Dieu veuille l'assister dans sa détresse! S'il vient à échouer, il nous faut renoncer à faire la guerre en France.

Arrive SIR WILLIAM LUCY.

LUCY. Illustre chef des guerriers anglais, jamais sur la terre de France votre coopération ne fut plus nécessaire; volez au secours du noble Talbot, qu'environne maintenant une ceinture de fer, et qu'assiége de toutes parts la destruction. A Bordeaux, duc belliqueux! à Bordeaux, York! sinon dites adieu à Talbot, à la France et à l'honneur de l'Angleterre.

YORK. O Dieu! ce Somerset, dont l'orgueil jaloux retient mes cornettes, — que n'est-il à la place de Talbot! nous sauverions un vaillant gentilhomme, en sacrifiant un traître et un lâche. Je pleure de colère et de rage, de voir que nous périssons ainsi pendant que des traîtres s'endorment dans une lâche inaction.

LUCY. Oh, envoyez du secours à ce général en détresse.

YORK. Il meurt; nous sommes vaincus; je manque à ma parole de guerrier; nous sommes dans le deuil; la France sourit; nous sommes vaincus; ils triomphent, et tout cela par la faute de ce lâche, de ce traître de Somerset.

LUCY. En ce cas, Dieu fasse miséricorde à l'âme du brave Talbot, ainsi qu'à son jeune fils John, que j'ai rencontré il y a deux heures, allant rejoindre son père belliqueux! Voilà sept ans que Talbot n'a vu son fils, et maintenant ils ne vont se revoir que pour mourir tous deux.

YORK. Hélas! la triste joie qu'éprouvera Talbot à embrasser son jeune fils au bord de sa tombe! Partons! la colère m'ôte presque la parole. Faut-il que deux cœurs longtemps séparés ne se réunissent qu'à l'heure de leur mort! Lucy, adieu, tout ce que ma destinée me permet de faire, c'est de maudire la cause qui m'empêche de secourir Talbot. Le

[illegible] 44.



SUFFOLK. ... Oh! la plus belle des belles, ne crains rien... Acte V, scène III, page 240.

Maine, Blois, Poitiers et Tours, sont perdus pour nous, par la faute de Somerset et de son inaction. (*Il s'éloigne avec ses troupes.*)

LUCY, *seul*. Ainsi pendant que le vautour de la sédition dévore le cœur de nos généraux, l'inaction et la négligence nous font perdre les conquêtes d'un roi victorieux à peine refroidi dans sa tombe, de Henri V d'immortelle mémoire. Pendant qu'ils se traversent l'un l'autre, la vie de nos soldats, notre gloire, nos conquêtes, nous perdons tout à la fois. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la Gascogne.

Arrive SOMERSET avec ses troupes; un DES OFFICIERS de Talbot l'accompagne.

SOMERSET. Il est trop tard; je ne puis envoyer maintenant les troupes qu'il me demande; cette expédition a été témérairement combinée par York et Talbot; d'un moment à l'autre une sortie des assiégés peut compromettre le salut de toutes nos forces. Dans cette entreprise imprudente et désespérée, Talbot a, par un excès d'audace, terni tout l'éclat de ses premiers hauts faits. C'est York qui l'a envoyé combattre et mourir sans gloire, afin que, Talbot mort, tout l'honneur de cette guerre lui revienne sans partage.

L'OFFICIER. Voilà sir William Lucy, qui a quitté en même temps que moi notre armée compromise, pour aller chercher du renfort.

Arrive SIR WILLIAM LUCY.

SOMERSET. Eh bien! sir William, de quelle part venez-vous?

LUCY. De quelle part? De la part de Talbot abandonné et trahi, cerné de toutes parts, assailli par le malheur, il implore à grands cris le secours d'York et de Somerset, pour qu'ils repoussent la mort acharnée contre ses légions affaiblies, et tandis que ce glorieux capitaine, couvert d'une sueur de sang, dispute le terrain pied à pied, jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attend, — vous en qui il espère vainement, vous les dépositaires de l'honneur de l'Angleterre, cédant aux inspirations honteuses d'une haine jalouse, vous vous tenez à l'écart. Que vos dissentiments personnels ne le privent pas des secours dont il a besoin, au moment où ce guerrier illustre et généreux voit sa vie menacée par d'innombrables périls. Le bâtard d'Orléans, Charles, le duc de Bourgogne, Alençon, René, le tiennent cerné; et Talbot va périr, victime de votre abandon.

SOMERSET. C'est York qui l'a engagé dans ce péril; c'est à York à le secourir.

LUCY. York, de son côté, rejette la faute sur vous; il prétend que vous lui retenez les troupes levées pour cette expédition.

SOMERSET. York ment; il n'avait qu'à envoyer chercher la cavalerie, il l'aurait eue. Je ne lui dois pas de déférence, encore moins d'affection; je n'ai pas voulu m'abaisser à lui envoyer ce renfort sans qu'il le demandât.

LUCY. C'est la perfidie de l'Angleterre, et non le pouvoir de la France, qui a réduit à cette extrémité le généreux Talbot. L'Angleterre ne le reverra plus vivant; il meurt victime de vos discordes.

SOMERSET. Venez, je vais sur-le-champ envoyer la cavalerie : dans six heures il recevra ce renfort.

LUCY. Il sera trop tard : il est déjà pris ou tué; car il ne pouvait fuir, lors même qu'il l'eût voulu; et quand il l'aurait pu, il n'y aurait jamais consenti.

SOMERSET. S'il est mort, adieu donc au brave Talbot.

LUCY. Sa victoire vivra autant que votre honte. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Le camp des Anglais près de Bordeaux.

Arrivent TALBOT et son fils JOHN.

TALBOT. O mon fils! je t'avais envoyé chercher pour te servir de maître dans l'art de la guerre, afin que le nom

de Talbot pût revivre en toi, alors que l'âge, ayant tari la sève dans mes membres caducs et débiles, aurait confiné ton père dans son oisif fauteuil. Mais, ô destinée fatale et cruelle! tu n'es venu que pour être la proie du trépas, que pour tomber dans des périls terribles et inévitables. Va, mon fils, monte le plus agile de mes coursiers, et je t'enseignerai le moyen d'échapper par une fuite soudaine; allons, ne diffère plus et pars.

JOHN. J'ai nom Talbot, je suis votre fils, et vous voulez que je fuie? Oh! si vous aimez ma mère, ne déshonorez pas sa réputation sans tache, en faisant de moi un bâtard et un misérable. Le monde dira : «Il n'est pas le fils de Talbot, celui qui a fui lâchement, quand le noble Talbot faisait face au péril.»

TALBOT. Fuis pour venger ma mort, si je suis tué.

JOHN. Pour qui fuit ainsi, il n'y a plus de retour.

TALBOT. Si nous restons tous deux, notre mort à tous deux est certaine.

JOHN. Eh bien! que ce soit moi qui reste, et vous, mon père, fuyez. Votre mort est une perte immense; le soin de votre conservation est pour vous un devoir. Mon mérite est inconnu, et on ne perd rien en moi. Les Français gagneront peu à ma mort, ils gagneront beaucoup à la vôtre; avec vous vont mourir toutes nos espérances. La fuite ne saurait ternir votre gloire; elle me déshonorerait, moi qu'aucun exploit n'a encore illustré. Tout le monde dira que vous n'avez fui que pour mieux vaincre; mais moi, on imputera ma fuite à la peur. On désespérera de me voir jamais tenir tête au péril, si, dès mon premier combat, je recule et je fuis. Mon père, je demande la mort à genoux, plutôt qu'une vie conservée au prix de l'infamie.

TALBOT. Tu veux donc qu'une même tombe ensevelisse toutes les espérances de ta mère?

JOHN. Oui, plutôt que de déshonorer les flancs qui m'ont porté.

TALBOT. Sous peine de forfaire ma bénédiction, je t'ordonne de partir.

JOHN. Oui, pour combattre l'ennemi, mais non pour fuir.

TALBOT. En toi tu sauveras une portion de ton père.

JOHN. Je ne sauverais qu'une portion déshonorée.

TALBOT. Tu n'as point encore acquis de gloire; tu n'en as point à perdre.

JOHN. J'ai la vôtre; la flétrirai-je par ma fuite?

TALBOT. L'ordre de ton père sera ta justification.

JOHN. Une fois tué, vous ne serez pas là pour m'absoudre par votre témoignage. Si le trépas est inévitable, fuyons tous deux.

TALBOT. Que je laisse ici mes soldats combattre et mourir sans moi! Jamais pareille infamie ne souillera ma vieillesse.

JOHN. Et vous voulez que ma jeunesse s'en rende coupable! On ne pourra pas plus me séparer de vous que vous ne pourriez vous partager en deux : restez, partez; faites ce qu'il vous plaira, je ferai comme vous. Si mon père meurt, je ne peux pas lui survivre.

TALBOT. Eh bien, viens, reçois ici mes adieux, ô mon fils, dont la vie doit s'éteindre avant la fin du jour; viens, vivons et mourons ensemble et que des champs français nos deux âmes s'envolent ensemble vers les cieux[1]. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Un champ de bataille.

Bruit de trompettes. Combat. Dans une escarmouche, LE FILS DE TALBOT est entouré ; TALBOT vient à son secours et le délivre.

TALBOT. Saint George et victoire! combattez, soldats, combattez! Le régent a manqué de parole à Talbot, et nous a livrés au glaive de la France. Où est John Talbot? — Repose-toi et reprends haleine; je t'ai donné la vie, et je viens de te soustraire à la mort.

JOHN. Oh! tu es deux fois mon père, et je suis deux fois ton fils. [illegible] lorsque [illegible] en dépit [illegible] tu m'as [illegible]

[1] [illegible] Shakspeare, [illegible]

TALBOT. Quand j'ai vu ton épée faire du casque du Dauphin jaillir des étincelles, le cœur de ton père s'est échauffé d'un noble désir de ressaisir hardiment la victoire. Alors, à la glace de l'âge j'ai senti succéder la bouillante furie et la belliqueuse ardeur de la jeunesse : j'ai abattu sous mes coups Alençon, Orléans, le duc de Bourgogne, et t'ai arraché à la fureur des Français. Je me suis mesuré avec le bâtard d'Orléans, qui avait fait couler ton sang, ô mon fils, et avait eu les prémices de ton premier combat; après quelques coups échangés, j'ai bientôt vu mon glaive teint de son sang bâtard, et d'un ton de mépris je lui ai dit : « Je viens de répandre ton sang vil, impur, illégitime et méprisable, en retour du sang pur que tu as tiré de Talbot, de mon valeureux fils. » Ce disant, j'allais porter au bâtard le coup mortel, quand on est venu en force le délivrer. Parle, cher objet de la sollicitude de ton père, n'es-tu pas fatigué? comment te trouves-tu? Mon enfant, veux-tu quitter le champ de bataille et sauver tes jours, maintenant que tu as fait tes preuves de vaillance? Fuis pour venger ma mort quand je ne serai plus; un guerrier de plus ne saurait m'être d'une grande utilité. Insensé que je suis, d'avoir hasardé nos deux vies dans une seule et fragile nacelle! Si je ne meurs pas aujourd'hui sous la fureur des Français, je mourrai demain sous le fardeau de l'âge; ils ne gagneront rien à ma mort; ils n'auront fait qu'abréger d'un jour mon existence. Avec toi vont mourir et ta mère, et le nom de notre race, et ma vengeance, et ta jeunesse, et l'honneur de l'Angleterre. Nous hasardons tout cela, si tu restes; tout cela sera sauvé si tu fuis.

JOHN. Le glaive d'Orléans m'a trouvé insensible; tes paroles me font saigner le cœur. Plutôt que de sauver une vie méprisable en immolant une gloire éclatante, plutôt que d'acheter un si faible avantage au prix d'une telle infamie, avant qu'on voie le jeune Talbot abandonner son père, que le cheval qui me porte s'abatte sous moi et meure! qu'on me ravale au niveau du dernier paysan de France, et que je sois pour tous un objet de risée et de mépris! J'en atteste ta gloire : si je fuyais, je ne serais pas le fils de Talbot; ne me parle donc plus de fuir, c'est inutile; si Talbot est mon père, c'est à ses pieds que je dois mourir.

TALBOT. Eh bien, nouvel Icare, suis ton père dans son périlleux essor; ta vie m'est chère : si tu veux combattre, combats à mes côtés, et, guerriers sans reproche, mourons avec notre gloire. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrive TALBOT blessé, soutenu par un de ses Serviteurs.

TALBOT. Où est ma seconde vie? — C'en est fait de la mienne! Ah! où est le jeune Talbot? où est le vaillant John? Mourir prisonnier! N'importe; la valeur du jeune Talbot efface à mes yeux l'horreur d'une telle mort. Lorsqu'il m'a vu faiblir et mes genoux fléchir, il a brandi son glaive sanglant au-dessus de ma tête, et alors, semblable à un lion affamé, il s'est signalé par les plus terribles exploits; mais quand mon redoutable défenseur s'est vu seul, protégeant ma dernière heure et libre d'ennemis, alors, les yeux égarés par la fureur, et saisi d'une subite rage, il s'est élancé d'auprès de moi au milieu des rangs ennemis; et c'est dans cette mer de sang que mon fils a noyé son indomptable courage; c'est là que mon jeune, mon vaillant rejeton est mort dans sa gloire.

Arrivent DES SOLDATS, portant le corps de JOHN TALBOT.

LE SERVITEUR. Voyez, milord; voilà votre fils qu'ils apportent.

TALBOT. O Mort! hideux bouffon qui nous regardes avec un rire insultant, bientôt nous serons affranchis de ta tyrannie insolente; et unis par des liens éternels, les deux Talbot, en dépit de toi, fendant d'un vol léger les flots d'azur de l'empyrée, échapperont à la puissance du trépas. (*A son fils.*) O toi, dont le corps est couvert de mortelles blessures, parle à ton père avant de rendre l'âme; brave la Mort en m'adressant la parole malgré elle. Suppose que c'est un Français et ton ennemi. — Pauvre enfant! on dirait qu'il sourit. Il semble me dire : « Si la Mort avait

été un Français, la Mort serait morte aujourd'hui. » Allons, déposez-le dans les bras de son père. Je ne puis soutenir plus longtemps le poids de ces calamités. Soldats, adieu ! J'ai obtenu ce que je demandais ; maintenant, qu'au jeune Talbot mes vieux bras servent de sépulture. (*Il meurt.*)

Bruit de trompettes. Les Soldats et le Serviteur s'éloignent, laissant les deux cadavres. Arrivent CHARLES, ALENÇON, LE DUC DE BOURGOGNE, LE BATARD, LA PUCELLE et une portion des troupes françaises.

CHARLES. Si York et Somerset avaient envoyé du renfort, nous aurions eu une journée bien sanglante.

LE BATARD. Avec quelle rage le fils de Talbot, ce jeune lionceau, abreuvait de sang français sa chétive épée !

LA PUCELLE. Je me suis trouvée face à face avec lui, et je lui ai dit : « Jeune homme, vierge encore, sois vaincu par une vierge. » Mais lui, d'un ton plein de fierté et de hauteur, il m'a répondu : « Le jeune Talbot n'est pas fait pour se mesurer avec une courtisane. » A ces mots, s'élançant au milieu des bataillons français, il m'a dédaigneusement quittée comme un adversaire indigne de lui.

LE DUC DE BOURGOGNE. Certes, il aurait fait un brave chevalier : voyez-le ici gisant, enseveli dans les bras de celui qui l'éleva à sa sanglante école.

LE BATARD. Mutilons les cadavres, brisons les os de ces hommes qui furent de leur vivant la gloire de l'Angleterre, la terreur de la France.

CHARLES. Oh ! non ; gardez-vous-en bien. N'insultez pas, après leur mort, ceux que nous avons fuis vivants.

Arrive SIR WILLIAM LUCY, accompagné d'une escorte ; un Héraut français le précède.

LUCY. Héraut d'armes, conduis-moi à la tente du Dauphin ; que je sache à qui est resté l'avantage de cette journée.

CHARLES. De quel message de soumission es-tu chargé?

LUCY. De soumission, Dauphin? C'est un mot français dont nous autres guerriers anglais nous ne connaissons pas le sens. Je viens savoir quels prisonniers tu as faits, et reconnaître nos morts.

CHARLES. Tu parles de prisonniers? L'enfer est leur prison. Mais dis-moi qui tu cherches.

LUCY. Où est le grand Alcide des combats, le vaillant lord Talbot, comte de Schrewsbury, créé, pour ses merveilleux faits d'armes, comte de Washford, Waterford et Valence, lord Talbot de Goodrig et Urchinfield, lord Strange de Blackmère, lord Verdun d'Alton, lord Cromwell de Wingfield, lord Furnival de Sheffield, le trois fois victorieux lord de Falconbridge, chevalier de l'ordre illustre de Saint-George, de Saint-Michel et de la Toison-d'Or, grand maréchal des armées de Henri VI dans le royaume de France?

LA PUCELLE. Voilà, ma foi, un style bien sot et bien ampoulé. Le Turc, qui a cinquante-deux royaumes, n'écrit pas, à beaucoup près, en style aussi ennuyeux. — Celui que tu décores de tous ces titres, cadavre impur, est ici gisant à nos pieds.

LUCY. Il est donc tué ce Talbot, fléau des Français, Némésis vengeresse, terreur de ce royaume? Oh! que les prunelles de mes yeux ne sont-elles changées en balles! je vous les lancerais au visage! Oh! que ne puis-je rendre la vie à ces morts! c'en serait assez pour jeter l'épouvante dans le royaume de France. Si vous aviez ici seulement son image, elle frapperait d'effroi le plus fier d'entre vous. Donnez-moi leurs corps, que je les emporte et leur donne une sépulture digne d'eux.

LA PUCELLE. On prendrait cet écervelé pour l'ombre de Talbot, tant son ton est fier et impérieux. Au nom du ciel, qu'il emporte ces cadavres, ils ne serviraient ici qu'à infecter l'air.

CHARLES. Va, tu peux enlever ces corps.

LUCY. Je vais les enlever; mais il naîtra de leurs cendres un phénix qui fera trembler la France.

CHARLES. [illegible] pourvu que tu nous en délivres. [illegible] victoire, marchons sur Paris : tout va fléchir devant nous à présent que le redoutable Talbot n'est plus. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI et sa Suite, GLOSTER et EXETER.

LE ROI HENRI. Avez-vous lu les lettres du pape, de l'empereur et du comte d'Armagnac?

GLOSTER. Je les ai lues, sire, et voici leur contenu en substance : elles supplient humblement votre majesté de faire en sorte qu'une paix solide soit conclue entre les royaumes d'Angleterre et de France.

LE ROI HENRI. Que pensez-vous de cette proposition?

GLOSTER. Je l'approuve, sire, comme le seul moyen d'arrêter l'effusion du sang chrétien, et de rendre le repos aux deux peuples.

LE ROI HENRI. Vous avez raison, mon oncle; j'ai toujours considéré comme impies et dénaturées ces luttes barbares et sanglantes entre des peuples qui professent la même foi.

GLOSTER. En outre, sire, pour atteindre ce but plus promptement et resserrer le nœud de cette alliance, le comte d'Armagnac, proche parent de Charles, et l'un des seigneurs les plus considérables de France, offre à votre majesté sa fille en mariage, avec une dot large et opulente.

LE ROI HENRI. En mariage, mon oncle? Hélas! je suis encore bien jeune : l'étude et les livres me conviendraient mieux que l'amour et la société d'une femme. Néanmoins, faites entrer les ambassadeurs; et qu'il leur soit répondu comme vous le jugerez convenable. Votre choix sera le mien, pourvu qu'il ait pour objet la gloire de Dieu et le bonheur de mon pays.

Entrent UN LÉGAT, DEUX AMBASSADEURS et WINCHESTER, en habit de cardinal.

EXETER. Eh quoi! milord de Winchester est installé et promu à la dignité de cardinal [1] ? Je vois bien que ce qu'a prédit Henri V va se réaliser : « Si jamais, disait-il, cet homme devient cardinal, son chapeau sera l'égal de la couronne. »

LE ROI HENRI. Messieurs les ambassadeurs, vos demandes respectives ont été examinées et débattues. Vos propositions sont justes et raisonnables; nous avons donc résolu de rédiger les conditions d'une paix durable, qui seront incessamment portées en France par milord de Winchester.

GLOSTER, *à l'un des Ambassadeurs*. Et quant à l'offre de votre maître, — je l'ai communiquée à sa majesté; le roi, considérant les vertus de la princesse, sa beauté et la dot qu'elle apporte, consent à ce qu'elle devienne reine d'Angleterre.

LE ROI HENRI, *à l'Ambassadeur*. A l'appui de cette assurance, remettez-lui ce joyau comme gage de mon affection. — Sur ce, milord protecteur, faites-les conduire sains et saufs à Douvres; là qu'on les embarque et qu'on les confie à la fortune de la mer. (*Le roi Henri et sa Suite, Gloster, Exeter et les Ambassadeurs sortent.*)

WINCHESTER. Attendez un moment, seigneur légat : il faut que je vous remette la somme que j'ai promise à sa sainteté en échange de ces vénérables insignes dont elle m'a revêtu.

LE LÉGAT. Je suis aux ordres de votre éminence.

WINCHESTER. Maintenant, j'espère bien que Winchester ne fléchira pas et marchera l'égal du pair le plus fier. Humphroy de Gloster, tu apprendras bientôt que ni en naissance, ni en autorité, l'évêque ne se laissera primer par toi; ou je t'obligerai à courber la tête et à fléchir le genou, ou je désolerai le pays par les discordes civiles. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La France. — Une plaine dans l'Anjou.

Arrivent CHARLES, LE DUC DE BOURGOGNE, ALENÇON, LA PUCELLE et une portion des troupes françaises.

CHARLES. Ces nouvelles, messeigneurs, sont bien faites pour relever nos courages abattus. On dit que les braves Parisiens se révoltent et reviennent au parti des Français.

[1] [illegible] Dans la scène III du premier acte, Gloster menace Winchester de le berner dans son large chapeau de cardinal.

ALENÇON. Cela étant, Charles de France, marchez sur Paris, et ne retenez point ici vos troupes dans l'inaction.

LA PUCELLE. Que la paix soit avec eux, s'ils prennent parti pour nous ; sinon, que leurs palais s'écroulent !

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Succès à notre vaillant général, et prospérité à ses amis !

CHARLES. Quelles nouvelles donnent nos éclaireurs ? Parle, je te prie.

LE MESSAGER. L'armée anglaise, qui s'était divisée en deux corps, n'en forme plus qu'un, et se prépare en ce moment à vous livrer bataille.

CHARLES. Cet avis nous prend un peu au dépourvu ; mais nous allons nous préparer à les recevoir.

LE DUC DE BOURGOGNE. J'espère que l'ombre de Talbot n'est pas au milieu d'eux. Maintenant qu'il est mort, monseigneur, vous n'avez plus rien à craindre.

LA PUCELLE. De tous les sentiments vils, la peur est le plus maudit ; Charles, commande à la victoire, et la victoire est à toi, en dépit de Henri et de tout l'univers conjuré.

CHARLES. En avant, messieurs, et que la France soit victorieuse ! *Ils s'éloignent.*

SCÈNE III.

Même pays. — Devant Angers.

Bruit de trompettes ; escarmouches. Arrive LA PUCELLE.

LA PUCELLE. Le régent triomphe, et les Français sont en fuite. — A présent, venez à mon aide, magiques symboles, charmes mystérieux ; et vous, esprits d'élite qui me conseillez et me dévoilez l'avenir, (*Le tonnerre gronde.*) génies légers, ministres du puissant monarque du Nord[1], paraissez, et secondez-moi dans cette entreprise.

Les Esprits infernaux apparaissent.

LA PUCELLE, *continuant.* A cette prompte apparition, je reconnais votre obéissance accoutumée. Maintenant, démons familiers, choisis entre tous dans le redoutable empire des régions souterraines, venez à mon secours, et faites que la France obtienne la victoire. (*Les Esprits se promènent dans un morne silence.*) Oh ! rompez enfin ce trop long silence ! Autrefois, je vous abreuvais de mon sang ; je suis prête à me couper un membre et à vous le donner, si j'obtiens de vous une nouvelle assistance, et si vous daignez me venir en aide. (*Ils baissent la tête.*) Point d'espoir de secours ? — Si vous m'accordez ma demande, je vous offrirai mon corps en tribut. (*Ils secouent la tête.*) Eh quoi ! ni l'offre de mon corps, ni le sacrifice de mon sang, rien ne peut éveiller pour moi votre sollicitude habituelle ? Prenez donc mon âme ; je vous livre corps, âme et tout, plutôt que de voir la France vaincue par l'Angleterre. (*Les Esprits s'évanouissent.*)

LA PUCELLE, *continuant.* Hélas ! ils m'abandonnent. Le moment est venu où la France doit courber son front orgueilleux et cacher sa tête dans le giron de l'Angleterre. Mes [illegible] sortilèges sont impuissants ; l'enfer est trop fort ; je ne puis lutter contre lui. Maintenant, ô France, ta gloire est [illegible]. (*Elle s'éloigne.*)

Bruit de trompettes. Les Français et les Anglais [illegible] et combattent. LA PUCELLE et YORK [illegible] corps à corps. La Pucelle est prise. Les Français [illegible].

YORK. Damoiselle de France, je te tiens et tu ne m'échapperas pas. [illegible]

LA PUCELLE. [illegible]

YORK. Oh ! le Dauphin Charles est un bel homme, lui ; [illegible]

LA PUCELLE. Malédiction sur Charles et sur toi ! [illegible]

[illegible]

vous tou[illegible]s vos lits, être éveillés en sursaut par des mains san[illegible]tes !

YORK. Tais-toi, [illegible]e infernale !

LA PUCELLE. [illegible]i exhaler mes imprécations.

YORK. Tu les e[illegible] sur le bûcher. (*Ils s'éloignent.*)

Bruit de trompettes. Arrive SUFFOLK, tenant par la main la princesse MARGUERITE.

SUFFOLK. Qui que tu sois, tu es ma prisonnière. (*Il contemple ses traits.*) Oh ! la plus belle des belles, ne crains rien ; ne cherche point à fuir ; mes mains ne te touchent qu'avec respect ; et c'est à peine si elles osent se poser sur ta taille charmante. (*Il lui baise la main.*) Je baise ces doigts en signe d'une paix éternelle. Qui es-tu ? dis-le moi, afin que je te rende l'hommage qui t'es dû.

MARGUERITE. Marguerite est mon nom ; et qui que tu sois, moi je suis fille d'un roi, le roi de Naples.

SUFFOLK. Et moi, je suis comte, et on me nomme Suffolk. Merveille de la nature, n'accuse pas le sort qui t'a faite ma captive. Je serai pour toi ce qu'est le cygne pour ses petits qu'il abrite sous son aile. Toutefois, si ce nom de captive t'offense, va, et sois libre comme l'amie de Suffolk. (*Elle fait quelques pas pour s'éloigner.*) Ah ! reste ! — Je n'ai pas la force de la laisser partir ; ma main voudrait l'affranchir ; mais mon cœur s'y refuse. Sa beauté ravissante fait sur mes yeux l'effet d'un rayon du soleil réfléchi dans le cristal d'un ruisseau limpide. Je voudrais lui dévoiler mon cœur ; mais je n'ose. Je vais me procurer une plume et de l'encre et lui exprimer mes sentiments par écrit. Fi donc ! De la Poole, aie meilleure opinion de toi ! N'as-tu pas une langue ? n'est-elle pas ta prisonnière ? Te laisseras-tu intimider par la vue d'une femme ? Oui, telle est de la beauté la majesté souveraine, qu'elle rend la langue muette et amortit nos sens.

MARGUERITE. Dites-moi, comte de Suffolk, — si tel est votre nom, — quelle rançon exigez-vous de moi pour m'affranchir ? car, à ce que je vois, je suis votre prisonnière.

SUFFOLK, *à part.* Comment peux-tu être certain d'éprouver un refus avant d'avoir sondé son cœur ?

MARGUERITE. Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Quelle rançon dois-je payer ?

SUFFOLK, *à part.* Elle est belle, donc elle doit être aimée ; elle est femme, donc on peut triompher d'elle.

MARGUERITE. Voulez-vous accepter ma rançon, oui ou non ?

SUFFOLK, *à part.* Souviens-toi que tu as une épouse ; comment donc peux-tu songer à être aimé de Marguerite ?

MARGUERITE. Il vaut mieux que je le quitte, car il ne veut pas m'entendre.

SUFFOLK, *à part.* Cela renverse tous mes projets ; c'est un obstacle insurmontable.

MARGUERITE. Il prononce des paroles en l'air ; sûrement, cet homme est fou.

SUFFOLK, *à part.* Et toutefois on pourrait obtenir une dispense.

MARGUERITE. Et toutefois je serais bien aise que vous voulussiez me répondre.

SUFFOLK, *à part.* Il faut que j'obtienne le cœur de cette belle Marguerite. Pour qui ? Pour mon roi. Impossible ; mon cœur est aux abois.

MARGUERITE. Il parle de bois ; c'est sans doute un charpentier.

SUFFOLK, *à part.* Pourtant ce serait le moyen de contenter mon amour et de rétablir la paix entre les deux royaumes ; mais j'y vois un obstacle : quoique son père soit roi de Naples, duc d'Anjou et du Maine, néanmoins il est pauvre, et notre noblesse dédaignera son alliance.

MARGUERITE. Écoutez-moi, capitaine ; n'avez-vous pas le loisir de m'entendre ?

SUFFOLK, *à part.* Cette union aura lieu, en dépit de leurs dédains. Henri est jeune, il cédera facilement. — (*A Marguerite.*) Madame, j'ai un secret à vous confier.

MARGUERITE, *à part.* Qu'importe que je sois captive ? Il m'a l'air d'un chevalier, et je n'ai à craindre de lui aucune insulte.

SUFFOLK. Madame, veuillez entendre ce que j'ai à vous dire.

MARGUERITE, *à part.* Peut-être serai-je délivrée par les Français, et dans ce cas, je n'ai pas besoin de sa courtoisie.

SUFFOLK. Madame, j'ai à vous entretenir d'un objet, —

MARGUERITE, *à part*. Bah! je ne suis pas la première femme qui se soit vue captive.

SUFFOLK. Madame, pourquoi vous parlez-vous ainsi à vous-même?

MARGUERITE. Je vous demande mille pardons; c'est un *quid pro quo*.

SUFFOLK. Dites-moi, charmante princesse, ne béniriez-vous pas votre captivité, si vous deveniez reine?

MARGUERITE. Être reine dans l'esclavage, c'est une destinée plus vile que celle du dernier des esclaves; car les princes doivent être libres.

SUFFOLK. Et vous le serez aussi, si le roi de l'heureuse Angleterre est libre.

MARGUERITE. Qu'il soit libre ou non, en quoi cela peut-il me toucher?

SUFFOLK. Je me fais fort de vous donner le roi Henri pour époux, de mettre dans vos mains un sceptre d'or, et sur votre tête une riche couronne, si vous daignez répondre à mon, —

MARGUERITE. A quoi?

SUFFOLK. A son amour.

MARGUERITE. Je suis indigne d'être l'épouse de Henri.

SUFFOLK. Non, madame, c'est moi qui suis indigne de lui servir d'interprète auprès d'une beauté si ravissante, et je ne suis personnellement pour rien dans ce choix. Qu'en dites-vous, madame? y consentez-vous?

MARGUERITE. Si mon père l'a pour agréable, j'y consens.

SUFFOLK, *à l'un de ses officiers*. Faites avancer nos guerriers et nos étendards. — (*A Marguerite*.) Madame, nous allons appeler votre père sur les remparts et entrer avec lui en pourparler. (*Les troupes s'avancent.*)

Une trompette sonne. RENÉ paraît sur le rempart.

SUFFOLK. Vois, René; ta fille est prisonnière.

RENÉ. De qui?

SUFFOLK. De moi.

RENÉ. Suffolk, quel remède? je suis un soldat, incapable de verser des larmes et de m'emporter en plaintes vaines contre l'inconstance de la fortune.

SUFFOLK. Il y a un remède, seigneur : consens, je t'en conjure dans l'intérêt de ta gloire, consens au mariage de ta fille avec mon roi, que j'ai amené, non sans peine, à accepter ce parti; et ta fille, au prix d'une captivité bien douce, aura conquis un trône avec la liberté.

RENÉ. Suffolk parle-t-il comme il pense?

SUFFOLK. La belle Marguerite m'est témoin que Suffolk ne sait ni flatter, ni tromper, ni feindre.

RENÉ. Sur la foi de ta parole de comte, je descends, pour répondre à une demande aussi raisonnable. (*Il quitte le rempart.*)

SUFFOLK. Et moi, je t'attends ici.

Bruit de trompettes. Arrive RENÉ.

RENÉ. Brave comte, sois le bienvenu sur nos territoires. Tu peux dans l'Anjou commander en maître.

SUFFOLK. Je te rends grâces, René, heureux père d'une fille aussi charmante, faite pour devenir la compagne d'un roi. Quelle réponse fais-tu à ma demande?

RENÉ. Puisque, nonobstant ses faibles mérites, tu as daigné jeter les yeux sur elle pour en faire l'épouse d'un aussi grand monarque, qu'on me laisse posséder en paix ce qui m'appartient, les comtés du Maine et de l'Anjou, à l'abri de toute oppression et des ravages de la guerre; à ces conditions, ma fille sera l'épouse de Henri, si cela peut lui convenir.

SUFFOLK. Il ne lui faut pas d'autre rançon; dès ce moment, elle est libre, et je te garantis d'avance la jouissance paisible et entière de ces deux comtés.

RENÉ. Et moi, au nom du roi Henri et en ta qualité de représentant de sa gracieuse personne, je te donne la main de ma fille, pour gage de ta foi.

SUFFOLK. René de France, je te rends de royales actions de grâces; car en ce moment je représente un roi. — (*A part.*) J'aurais, je crois, préféré dans cette affaire agir pour mon compte. — (*A René.*) Je vais porter en Angleterre cette nouvelle, et hâter la célébration du mariage. Adieu donc, René, dépose ce diamant dans un palais d'or, seul digne de le recevoir.

RENÉ. Je t'embrasse comme j'embrasserais ce prince chrétien, le roi Henri, s'il était ici.

MARGUERITE. Adieu, milord. L'estime, les vœux et les prières de Marguerite ne cesseront d'accompagner Suffolk.

SUFFOLK, *faisant quelques pas pour s'éloigner*. Adieu, madame. (*Revenant sur ses pas.*) Mais dites-moi, Marguerite, n'avez-vous rien à mander au roi?

MARGUERITE. Dites-lui de ma part tout ce que peut convenablement lui dire une jeune fille, une vierge et sa servante.

SUFFOLK. Langage enchanteur et que la modestie avoue. Mais, madame, il faut que je vous importune encore. N'avez-vous à sa majesté aucun gage d'amour?

MARGUERITE. Si fait, milord; j'envoie au roi un cœur pur et sans tache que l'amour n'a jamais profané.

SUFFOLK. Et ceci par-dessus le marché. (*Il l'embrasse.*)

MARGUERITE. Ceci est pour vous; je n'aurais pas l'impolitesse d'envoyer si peu de chose à un roi. (*René et Marguerite s'éloignent.*)

SUFFOLK. Oh! que n'es-tu pour moi! — Mais arrête, Suffolk; ne va pas t'égarer dans ce labyrinthe : on y trouve des Minotaures et d'horribles trahisons. Éveille la passion de Henri par un pompeux éloge de la princesse; repasse dans ta mémoire ses qualités sans égales, sa grâce naturelle et naïve, bien au-dessus de l'art : retrace-toi souvent cette image en traversant les mers, afin qu'arrivé aux pieds de Henri, il soit émerveillé de tes récits au point d'en perdre la tête. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Le camp du duc d'York en Anjou.

Arrivent YORK, WARWICK et d'autres LORDS.

YORK. Qu'on amène cette sorcière condamnée au bûcher.

Des gardes amènent LA PUCELLE; UN VIEUX BERGER l'accompagne.

LE BERGER. Ah! ma fille, voilà qui porte au cœur de ton père le coup de la mort. Je te cherchais de contrée en contrée; faut-il que je ne t'aie retrouvée que pour être témoin de ta mort cruelle et prématurée! Jeanne, ma fille, ma chère enfant, je veux mourir avec toi.

LA PUCELLE. Malheureux vieillard! créature ignoble et vile! je suis issue d'un plus noble sang. Tu n'es ni mon père ni mon parent.

LE BERGER. Comment! — Ne la croyez pas, milords; je suis son père; toute la paroisse le sait; sa mère est encore vivante et peut certifier qu'elle est le premier fruit de notre mariage.

WARWICK, *à la Pucelle*. Malheureuse! peux-tu bien renier ta famille!

YORK. On peut juger par là de la vie qu'elle a menée, une vie de crime et de bassesse; elle finit comme elle a vécu.

LE BERGER. Eh donc, Jeanne! peux-tu bien pousser l'entêtement à ce point! Dieu sait que tu es un fragment de ma chair. J'ai pour toi versé bien des larmes; ne me renie pas, ma fille, je t'en conjure.

LA PUCELLE. Paysan, arrière! — Vous avez suborné cet homme dans le but de ravaler ma noble origine.

LE BERGER. Il est vrai que j'ai donné un *noble* au prêtre le jour où j'ai été marié à ta mère. Mets-toi à genoux, et reçois ma bénédiction, ma chère fille! Tu refuses? Eh bien, maudite soit l'heure où tu es née! je voudrais que le lait que tu as bu à la mamelle de ta mère eût été pour toi un poison! je regrette que lorsque tu gardais aux champs mes agneaux, quelque loup affamé ne t'ait pas dévorée! Tu renies ton père, misérable! Oh! brûlez-la, brûlez-la, la potence est pour elle un supplice trop doux. (*Il s'éloigne.*)

YORK. Qu'on l'emmène! elle a trop longtemps vécu pour donner en spectacle au monde son contagieux exemple.

LA PUCELLE. Laissez-moi auparavant vous faire connaître celle que vous condamnez. Je ne suis point la fille d'un berger; je suis issue de la race des rois. Vertueuse et sainte, élue par le ciel, inspirée par sa grâce pour accomplir sur la terre des actes surnaturels, je n'ai jamais eu commerce avec les esprits impurs. Mais vous, corrompus par la débauche, couverts d'un sang innocent, souillés d'innombrables vices, parce que vous n'avez pas la grâce que d'autres possèdent, vous pensez [illegible] d'opérer des miracles autrement que par le secours des démons. Détrompez-vous

Jeanne d'Arc est vierge depuis son enfance; sa pensée est restée chaste et pure; et la voix de son sang virginal, que votre cruauté va répandre, montera jusqu'aux cieux et demandera vengeance.

YORK. Allons : — qu'on la conduise au supplice. (*Les gardes emmènent la Pucelle*[1].)

Arrivent LE CARDINAL DE BEAUFORT et sa Suite.

LE CARDINAL. Lord régent, je salue votre excellence et vous remets des lettres du roi. Car sachez, milords, que les Etats de la chrétienté, émus de compassion à l'aspect de ces sanglants démêlés, ont imploré avec instance une paix générale entre notre nation et l'ambitieuse France. Le Dauphin et sa suite sont à deux pas d'ici, et viennent conférer avec vous sur cette matière.

YORK. Est-ce donc là le résultat de tous nos travaux? Après avoir vu périr tant de pairs, tant d'officiers, de gentilshommes et de soldats qui ont trouvé la mort dans cette querelle et qui ont sacrifié leur vie dans l'intérêt de leur patrie, finirons-nous par conclure une paix lâche et honteuse? N'avons-nous pas déjà perdu par la trahison et la fraude la plupart des villes que nos glorieux pères avaient conquises? — O Warwick, Warwick! je prévois avec douleur la perte complète de tout le royaume de France.

WARWICK. Calmez-vous, York : si nous signons la paix, ce sera à des conditions si étroites et si rigoureuses que les Français n'y gagneront pas grand'chose.

Arrivent CHARLES et sa Suite, ALENÇON, LE BATARD, RENÉ et Autres.

CHARLES. Lords d'Angleterre, puisqu'il est convenu qu'une paix durable sera proclamée en France, nous venons savoir de vous quelles doivent être les conditions de cette paix.

YORK. Parlez, Winchester; car à la vue de nos mortels ennemis, la bouillante colère me suffoque, et intercepte le passage à ma voix indignée.

WINCHESTER. Charles, et vous tous, voici les clauses du traité : Le roi Henri, mû par un sentiment de pure compassion et d'humanité, consent à délivrer votre pays du fléau de la guerre, et à vous laisser respirer au sein d'une paix féconde, à la condition que vous vous reconnaitrez les vassaux fidèles de sa couronne, et que vous, Charles, vous lui payerez tribut, lui rendrez foi et hommage, et gouvernerez sous lui en qualité de vice-roi, en jouissant néanmoins de toutes les prérogatives attachées à la dignité royale.

ALENÇON. Veut-on qu'il ne soit plus que l'ombre de lui-même, qu'il porte une couronne sans avoir plus de puissance et d'autorité réelle qu'un simple particulier? Cette proposition est absurde et déraisonnable.

CHARLES. On sait que je possède déjà plus de la moitié du territoire de la France, et que j'y suis reconnu pour le souverain légitime. Veut-on que, pour obtenir la partie encore inconquise, j'abdique mes prérogatives au point de ne régner sur le tout qu'en qualité de vice-roi? Non, monsieur l'ambassadeur, j'aime mieux garder ce que j'ai que d'en convoiter davantage, en renonçant pour jamais à la chance de [illegible] tout.

YORK. Présomptueux Charles, tu as, par de secrètes intrigues, intercédé pour obtenir la paix; et aujourd'hui qu'il s'agit d'en arrêter les bases, tu te prévaux de ta condition présente pour rejeter celle que nous t'offrons! De deux choses, l'une : accepte le titre que tu usurpes en reconnaissant le tenir de notre roi, et non de ton droit propre, ou attends-toi à te voir harassé par nous de guerres éternelles.

RENÉ, *à Charles*. Monseigneur, vous avez tort de chicaner sur les clauses de ce traité. Cette occasion une fois perdue, il y a dix à parier contre un qu'il ne s'en représentera plus une semblable.

ALENÇON, *bas, à Charles*. S'il faut vous dire vrai, la politique vous fait un devoir d'épargner à vos sujets les massacres et le carnage inhumain que cette guerre enfante chaque jour; acceptez donc ce traité, quitte à l'enfreindre quand il vous plaira.

WARWICK. Qu'en dites-vous, Charles? Acceptez-vous nos conditions?

CHARLES. Je les accepte; je demande seulement que vous ne conserviez aucune prétention sur nos villes de guerre.

YORK. Fais donc serment d'allégeance à sa majesté : jure de ne jamais désobéir, ni toi ni ta noblesse, et de n'être jamais rebelle à la couronne d'Angleterre. (*Charles et les siens lèvent la main en signe d'assentiment.*)

YORK, *continuant*. A présent, licenciez votre armée quand il vous plaira; appendez vos étendards, imposez silence à vos tambours; car nous concluons ici une paix solennelle. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Londres. — Un appartement du palais.

Arrive LE ROI HENRI, s'entretenant avec SUFFOLK; GLOSTER, et EXETER les suivent.

LE ROI HENRI. Noble comte, le portrait enchanteur que vous m'avez fait de la belle Marguerite a excité mon étonnement. Ses vertus, rehaussées encore par les dons de la beauté extérieure, ont allumé dans mon cœur une passion réelle et durable. De même que, par une tempête, les vents poussent un navire contre la marée, de même, au récit de son mérite, je me sens entraîné malgré moi; et je ferai naufrage, ou j'arriverai au port de son amour.

SUFFOLK. Eh bien, sire, le peu que je vous ai dit n'est que la préface des louanges qu'elle mérite. Les hautes perfections de cette princesse charmante, si j'avais le talent de les décrire, formeraient un volume dont la lecture enchanteresse raviverait l'imagination la plus insensible. Mais il y a plus : à ces perfections divines, à cette profusion de qualités ravissantes, elle joint une modestie incomparable; elle n'a d'autre ambition que d'aimer et honorer Henri comme époux, et de vous obéir en tout ce qui n'est pas contraire à la vertu et à la chasteté.

LE ROI HENRI. Jamais le roi Henri n'aura la présomption de l'entendre autrement : ainsi, milord protecteur, consentez à ce que Marguerite soit la reine d'Angleterre.

GLOSTER. Ce serait consentir à flatter l'iniquité. Vous savez, sire, que votre majesté est fiancée à une autre princesse, pleine de mérite. Comment ferez-vous pour vous soustraire à cet engagement sans entacher votre caractère?

SUFFOLK. Comme un gouvernant se dégage d'un serment illégal, ou comme un homme qui, dans un tournoi, ayant promis de rompre une lance, abandonne la lice, en voyant l'infériorité de son adversaire. La fille d'un comte obscur n'est point un parti sortable, et un pareil engagement peut être rompu sans crime.

GLOSTER. Et qu'est de plus Marguerite, je vous prie? Son père n'est pas plus qu'un comte, malgré les titres fastueux dont il se décore.

SUFFOLK. Pardonnez-moi, milord : son père est roi; il est roi de Naples et de Jérusalem, et il jouit en France d'une si grande autorité, que son alliance affermira la paix et maintiendra les Français dans l'obéissance.

GLOSTER. Il en est de même du comte d'Armagnac, qui est proche parent de Charles.

EXETER. En outre, son opulence promet une dot libérale, tandis que René est plus prêt à recevoir qu'à donner.

SUFFOLK. Une dot, milords? Ne déshonorez pas à ce point votre roi, ne le faites point si pauvre, si abject et si bas, qu'il lui faille se marier par intérêt, et non par amour. Henri est en état d'enrichir sa femme, et n'a pas besoin que sa femme l'enrichisse. Laissez de vils paysans marchander une femme comme on marchande à la foire un bœuf, un mouton ou un cheval. Le mariage est une chose trop importante pour qu'en cette matière on s'en rapporte à d'autres qu'à soi-même : le roi doit prendre pour compagne de son lit nuptial, non celle qui nous convient, mais celle qui lui plaît davantage; et puisqu'il préfère la fille de René, c'est une raison péremptoire pour que dans notre opinion elle soit préférée, car qu'est-ce qu'un mariage forcé, sinon un enfer, une vie de discorde et de querelles permanentes?

[1] Nous avons dit ailleurs les raisons qui nous font croire que Shakspeare n'est pas l'auteur de cette première partie de *Henri VI*. A défaut [illegible] Qu'il suffise de savoir que [illegible] Dauphin, Alençon et René. [illegible]

tandis qu'une union d'un caractère opposé donne le bonheur, et offre une image de la paix des cieux. A Henri, à un roi, quelle femme convient mieux que Marguerite, que la fille d'un roi? Avec sa beauté sans égale et sa haute naissance, tout autre qu'un monarque serait indigne d'elle; son courage et son intrépidité, qui font d'elle une femme supérieure à son sexe, promettent de donner au roi une vaillante lignée. Henri, fils d'un héros, devra enfanter des héros, si l'amour l'unit à une femme d'une âme aussi haute que l'est Marguerite. Rendez-vous donc, milords, et concluez avec moi que Marguerite, et Marguerite seule, sera notre reine.

LE ROI HENRI. J'ignore si c'est l'impression que m'a faite votre récit, mon noble lord de Suffolk, ou le résultat de ma tendre jeunesse qui n'a jamais éprouvé le sentiment de l'amour; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je sens dans mon cœur des combats si douloureux, une si violente alternative d'espérances et de craintes, que je ne puis supporter le travail de ma pensée. Allez donc vous embarquer, milord; rendez-vous en France; arrêtez les conventions; obtenez de la princesse Marguerite qu'elle traverse l'Océan, et vienne en Angleterre se faire couronner comme reine et comme épouse fidèle et sacrée de Henri. Pour défrayer vos dépenses, vous lèverez un décime sur le peuple. Partez, vous dis-je; jusqu'à votre retour, je vais être agité de mille inquiétudes. — Et vous, mon cher oncle, bannissez tout mécontentement; si vous me jugez d'après ce que vous avez été, non d'après ce que vous êtes, j'ai la certitude que vous excuserez la soudaineté de ma résolution. — Maintenant, conduisez-moi dans un lieu où, seul et sans témoin, je puisse librement ruminer ma peine et mes ennuis. (*Il sort.*)

GLOSTER. Oui, ses peines commencent pour ne plus cesser, je le crains. (*Gloster et Exeter sortent.*)

SUFFOLK, *seul.* Suffolk a triomphé; et maintenant il part pour la France, comme autrefois le jeune Pâris pour la Grèce. Je compte obtenir le même succès en amour; mais j'espère être plus heureux que ce Troyen. Marguerite sera reine, et gouvernera le roi; moi, je gouvernerai la reine, le roi et le royaume. (*Il sort.*)

FIN DE HENRI VI (1re PARTIE).

HENRI VI,

IIe PARTIE.

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

HENRI VI, roi d'Angleterre.
HOMFROY, duc de Gloster, son oncle.
LE CARDINAL DE BEAUFORT, évêque de Winchester, grand-oncle du roi.
RICHARD PLANTAGENET, duc d'York.
ÉDOUARD PLANTAGENET, } fils du duc d'York.
RICHARD PLANTAGENET, }
LE DUC DE SOMERSET, }
LE DUC DE SUFFOLK, }
LE DUC DE BUCKINGHAM, } partisans du roi.
LORD CLIFFORD, }
Le jeune CLIFFORD, son fils, }
LE COMTE DE SALISBURY, } partisans d'York.
LE COMTE DE WARWICK, }
LORD SCALES, gouverneur de la Tour de Londres.
LORD SAY.
SIR HUMPHROY STAFFORD et son frère.
SIR JOHN STANLEY.
UN CAPITAINE DE NAVIRE, }
UN PATRON, } pirates.
UN CONTRE-MAÎTRE, }
WALTER WHITMORE, }
DEUX GENTILSHOMMES, prisonniers avec Suffolk.
UN HÉRAUT D'ARMES.
DE VAUX.
HUME, } prêtres.
SOUTHWELL, }
BOLINGBROKE, magicien.
UN ESPRIT, évoqué par lui.
THOMAS HORNER, armurier.
PIERRE, son apprenti.
LE MAÎTRE D'ÉCOLE DE CHATHAM.
LE MAIRE DE SAINT-ALBANS.
SIMPCOX, imposteur.
DEUX ASSASSINS.
JACK CADE, chef de rebelles.
GEORGE, }
JEAN, }
RICHARD, } partisans de Jack Cade.
SMITH, le tisserand, }
MICHEL, }
ALEXANDRE IDEN, gentilhomme du comté de Kent.
MARGUERITE, femme de Henri VI, reine d'Angleterre.
ÉLÉONORE, duchesse de Gloster.
MARGUERITE JOURDAIN, sorcière.
LA FEMME DE SIMPCOX.

Seigneurs, Dames, Serviteurs, Pétitionnaires, Aldermen, un Bedeau, un Shérif, Exempts, Bourgeois, Apprentis, Fauconniers, Gardes, Soldats, Messagers, etc.

La scène est transportée successivement dans différentes parties de l'Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Une salle du palais.

Bruit de trompettes, suivi du son des hautbois. Entrent d'un côté LE ROI HENRI, LE DUC DE GLOSTER, SALISBURY, WARWICK *et* LE CARDINAL DE BEAUFORT; *de l'autre,* LA REINE MARGUERITE, *conduite par* SUFFOLK, YORK, SOMERSET, BUCKINGHAM *et Autres seigneurs.*

SUFFOLK. A mon départ pour la France, votre majesté m'ayant donné la charge d'épouser en son nom la princesse Marguerite, en conséquence, dans l'ancienne et illustre ville de Tours, en présence des rois de France et de Sicile, des ducs d'Orléans, de Calabre, de Bretagne et d'Alençon, de sept comtes, douze barons, vingt vénérables évêques, j'ai accompli ma mission, et j'ai épousé la princesse. Maintenant, je fléchis humblement le genou (*il met un genou en terre*), et à la vue de l'Angleterre et de ses illustres pairs, je remets tous mes droits sur la reine à votre gracieuse majesté, qui est la substance dont je n'étais que l'ombre gracieuse; je vous offre le don le plus précieux que marquis ait jamais fait, la plus belle reine que roi ait jamais reçue.

LE ROI HENRI. Suffolk, relevez-vous. — Reine Marguerite, soyez la bienvenue. (*Il l'embrasse.*) Je ne puis vous donner de mon amour un plus affectueux témoignage que ce tendre baiser. Grand Dieu qui m'as donné la vie, prête-moi un cœur plein de reconnaissance! car, dans ces traits si beaux, tu m'as donné un monde de terrestres délices, si nos âmes sont unies par la sympathie de l'amour.

LA REINE MARGUERITE. Puissant roi d'Angleterre, mon gracieux seigneur, depuis longtemps une douce communion existe entre mon âme et vous, le jour, la nuit, éveillée, dans mes rêves, dans les cercles de la cour, en disant mon rosaire, toujours mon bien-aimé souverain a été présent à ma pensée; c'est ce qui me donne la hardiesse de saluer mon roi en termes trop peu choisis, tels que me les fournissent ma faible intelligence et la joie dont mon cœur déborde.

LE ROI HENRI. Sa vue m'avait ravi; mais la grâce de sa parole, la sagesse et la dignité de son langage, me font passer de l'admiration aux larmes de la joie, tant dans mon cœur le bonheur surabonde. Milords, que vos acclamations joyeuses et unanimes saluent l'objet de mon amour!

TOUS. Vive la reine Marguerite, la joie de l'Angleterre! (*Bruit de fanfares.*)



LA DUCHESSE. ... Je te dirai à mon tour mon rêve charmant de ce matin. (Acte Ier, scène 1re, page 346.)

LA REINE MARGUERITE. Nous vous rendons grâce à tous.

SUFFOLK. Milord protecteur, avec la permission de votre altesse, voici les articles de la trêve conclue d'un commun accord, pour dix-huit mois, entre mon souverain et Charles, roi de France. (*Il lui remet un papier.*)

GLOSTER, *lisant.* « Premièrement, il est convenu entre » Charles, roi de France, et William de la Poole, marquis » de Suffolk, ambassadeur de Henri, roi d'Angleterre, — que » le susdit Henri épousera la princesse Marguerite, fille de » René, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, et la couronnera reine d'Angleterre, le trente de mai prochain. » — *Item.* — Que le duché d'Anjou et le comté du Maine seront évacués et remis au roi son père. » — (*Sa voix éprouve une altération, et il interrompt sa lecture.*)

LE ROI HENRI. Eh bien, mon oncle?

GLOSTER. Veuillez m'excuser, mon gracieux souverain; un malaise subit vient de me saisir; mes yeux se troublent, je ne puis lire davantage.

LE ROI HENRI. Mon oncle de Winchester, lisez, je vous prie.

LE CARDINAL, *prenant le papier et lisant.* « *Item.* — Il est » en outre convenu entre eux, — que les duchés d'Anjou et » du Maine seront évacués et remis au roi son père, et que » la princesse se rendra auprès du roi d'Angleterre, aux » frais dudit roi, qui devra la recevoir sans dot. »

LE ROI HENRI. Je suis satisfait de ces conditions. Marquis, mets un genou en terre; nous te créons ici le premier duc de Suffolk, et nous te ceignons de l'épée. — Mon cousin d'York, nous vous déchargeons des fonctions de régent de France, jusqu'à ce que le terme de dix-huit mois soit pleinement expiré. — Recevez nos remercîments, mon oncle Winchester; — Gloster, York, Buckingham, Somerset, Salisbury et Warwick, nous vous remercions des bontés et du gracieux accueil que notre royale épouse a reçus de vous. Allons, pressons les préparatifs de son couronnement. (*Le Roi, la Reine et Suffolk sortent.*)

GLOSTER. Vaillants pairs d'Angleterre, colonnes de l'État, permettez que le duc Humphrey exhale devant vous sa douleur, la vôtre, celle du pays tout entier. Eh quoi! mon frère Henri n'a-t-il donc prodigué dans les combats sa jeunesse, sa valeur, son or et le sang de ses peuples; n'a-t-il si souvent couché en plein air, exposé aux rigueurs de l'hiver, aux brûlantes ardeurs de l'été, pour conquérir la France, son légitime héritage; mon frère Bedford n'a-t-il épuisé les ressources de son esprit pour conserver par la politique les conquêtes de Henri; vous-mêmes, Somerset, Buckingham, brave York, Salisbury, victorieux Warwick, n'avez-vous reçu en France et en Normandie tant de périlleuses blessures; mon oncle Beaufort et moi, ainsi que tous les sages conseillers du royaume, n'avons-nous si longtemps siégé en conseil, depuis le lever de l'aurore jusque bien avant dans la nuit, pour débattre les mesures propres à retenir sous le joug la France et les Français; enfin le roi n'a-t-il été couronné à Paris, dans son enfance, en dépit des efforts de nos ennemis, que pour voir anéantir en un jour tant de travaux et de gloire? Quoi! nous verrions périr les fruits de la conquête de Henri, de la vigilance de Bedford, de vos nobles exploits? O pairs d'Angleterre, c'est une paix honteuse; c'est un mariage fatal que celui qui détruit votre gloire, qui efface vos noms du livre de mémoire, qui fait disparaître les titres de votre renommée, qui défigure les monuments de nos victoires sur la France, qui défait tout comme si rien n'avait été.

LE CARDINAL. Mon neveu, que signifie ce langage passionné, ce plaidoyer plein de violence? car enfin, la France est à nous, et nous la conserverons.

GLOSTER. Oui, mon oncle; nous la conserverons, si nous le pouvons; mais maintenant, c'est chose impossible. Suffolk, ce duc de nouvelle date, dont la volonté fait loi, a donné les duchés d'Anjou et du Maine au pauvre roi René, dont les titres pompeux ne répondent guère à la maigreur de sa bourse.

SALISBURY. Par la mort de celui qui est mort pour nous tous, ces comtés étaient les clefs de la Normandie. — Pourquoi pleure Warwick, mon valeureux fils?



L'ESPRIT. Demande-moi ce que tu voudras?... (Acte I, scène IV, page 349.)

WARWICK. Je pleure de douleur en voyant ces pays perdus pour nous sans retour: car, s'il restait quelque espoir de les recouvrer, mon épée verserait du sang, mes yeux ne verseraient point de larmes. L'Anjou et le Maine! c'est moi qui ai conquis ces deux provinces; c'est ce bras qui les a domptées: eh quoi! ces villes, dont la prise m'a coûté des blessures, faut-il que je les voie rendre avec des paroles de paix? Mort Dieu!

YORK. Périsse le duc de Suffolk, qui ternit l'honneur de cette île belliqueuse! La France m'aurait arraché le cœur avant de me faire souscrire à un pareil traité. L'histoire nous apprend que nos rois ont toujours reçu de leurs femmes de grosses sommes d'argent et des dots considérables; mais notre roi Henri donne ses propres domaines pour épouser une femme qui ne lui apporte rien en retour.

GLOSTER. N'est-ce pas une dérision, une chose inouïe, que Suffolk ose demander un quinzième, ni plus ni moins, pour s'indemniser des dépenses que lui a occasionnées le voyage de la reine? Je l'aurais laissée mourir de faim en France, plutôt que. .

LE CARDINAL. Milord de Gloster, vous passez les bornes! Ainsi l'a voulu notre seigneur le roi.

GLOSTER. Milord de Winchester, je vous comprends: ce ne sont pas mes paroles qui vous déplaisent, c'est ma présence qui vous importune. Votre malveillance se trahit. Orgueilleux prélat, je lis ta fureur sur ton visage: si je reste ici plus longtemps, nous allons recommencer nos anciennes querelles. — Milords, adieu. Quand je ne serai plus, dites que je vous ai prédit qu'avant peu la France serait perdue pour nous. (*Il sort.*)

LE CARDINAL. Notre protecteur s'éloigne furieux. Vous savez qu'il est mon ennemi; que dis-je, il est votre ennemi à tous; et je crains bien que le roi n'ait en lui un ami fort équivoque. Songez, milords, qu'il est, par sa naissance, le plus rapproché du trône, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Lors même que Henri aurait, par son mariage, gagné un empire et tous les opulents royaumes de l'Occident, Gloster eût encore eu des raisons pour être mécontent. Prenez-y garde, milords; ne vous laissez pas séduire à son langage mielleux; soyez prudents et circonspects. Qu'importe qu'il se soit concilié les bonnes grâces du menu peuple, qui ne l'appelle que *Homfroy, le bon duc de Gloster*? qu'importe qu'en le voyant ces gens-là battent des mains et s'écrient: *Dieu conserve notre bon duc Homfroy!* Je crains bien, milords, qu'en dépit de ce vernis flatteur, nous ne trouvions en lui un protecteur fort dangereux.

BUCKINGHAM. Pourquoi continuerait-il à protéger notre souverain, qui est d'âge à se gouverner lui-même? — Mon cousin Somerset, joignez-vous à moi; unissons-nous tous au duc de Suffolk, et je vous réponds que nous aurons bientôt renversé de son siége le duc Homfroy. (*Il sort.*)

LE CARDINAL. La chose est trop importante pour souffrir le moindre délai; je vais sur-le-champ trouver le duc de Suffolk.

SOMERSET. Mon cousin de Buckingham, bien que l'orgueil de Homfroy et l'éclat du haut rang qu'il occupe affligent nos regards, ne laissons pas d'épier les mouvements de ce cardinal hautain: son insolence est plus intolérable que tous les princes de l'Angleterre réunis. Si Gloster est renversé, c'est lui qui sera protecteur.

BUCKINGHAM. Ce sera vous ou moi, en dépit du duc Homfroy ou du cardinal. (*Buckingham et Somerset sortent.*)

SALISBURY. L'Orgueil vient de sortir; l'Ambition le suit. Pendant que ces hommes travaillent dans l'intérêt de leur grandeur, il est de notre devoir de travailler dans l'intérêt du royaume. J'ai toujours vu Homfroy, duc de Gloster, se conduire en loyal gentilhomme; mais il m'est souvent arrivé de voir l'orgueilleux cardinal, plus semblable à un soldat qu'à un homme d'église, aussi vain, aussi fier que s'il était le maître de tout, jurer comme un bandit et se conduire d'une manière peu digne de l'un des chefs de l'État. — Warwick, mon fils, consolation de ma vieillesse, tes exploits, ta franchise, tes vertus domestiques, t'ont concilié l'estime du peuple. A l'exception du bon duc Homfroy, nul n'est plus avant que toi dans son affection. — Et

vous, mon frère York, vos efforts en Irlande pour soumettre cette nation au joug des lois, et vos derniers faits d'armes au cœur de la France, alors que vous étiez régent de ce pays au nom de notre souverain, — vous ont mérité le respect et l'amour du peuple : réunissons-nous pour le bien public. Faisons tous nos efforts pour brider et contenir l'orgueil de Suffolk et du cardinal, l'ambition de Somerset et de Buckingham, en même temps que nous appuierons les actes du duc Homfroy, en tant qu'ils auront pour but le bien du pays.

WARWICK. Dieu m'est témoin que Warwick aime sa patrie et n'a d'autre objet en vue que le bien public.

YORK. York en dit autant, et avec bien plus de raison encore.

SALISBURY. Hâtons-nous de faire tout ce qui est possible à la prudence humaine.

WARWICK. Que parlez-vous du Maine ? Il est perdu pour nous, le Maine, que le bras de Warwick avait conquis, et qu'il aurait conservé tant qu'il lui serait resté un souffle de vie. Je l'arracherai à la France, ou je me ferai tuer. (*Warwick et Salisbury sortent.*)

YORK, *seul.* L'Anjou et le Maine sont cédés aux Français ; Paris est perdu ; et maintenant le sort de la Normandie ne tient plus qu'à un fil ; Suffolk a conclu ce traité ; les pairs l'ont approuvé ; et Henri, plein de joie, a échangé deux duchés contre la fille charmante d'un duc. Je ne saurais les blâmer : que leur importe, à eux ? York, c'est ton bien qu'ils donnent, et non le leur. Des pirates font bon marché de leur butin ; ils s'en servent pour se faire des amis, pour payer des courtisanes ; et puis ils font bombance, jusqu'à ce qu'ils aient tout dépensé : le propriétaire insensé pleure ses biens perdus, se tord les mains de désespoir, secoue la tête, se tient à l'écart tout tremblant, pendant qu'on se partage et qu'on emporte ses richesses, et se laisse mourir de faim sans oser toucher à ce qui est à lui. De même, il faut que York reste là, les bras croisés, qu'il se consume d'impatience, qu'il se morde les lèvres pendant que d'autres trafiquent de ses domaines. Il me semble que les royaumes d'Angleterre, de France et d'Irlande, exercent sur ma vie la même influence que le fatal tison d'Althée sur le destin de Méléagre[1]. L'Anjou et le Maine cédés aux Français ! c'est pour moi une fâcheuse nouvelle ; car j'avais l'espoir de posséder la France au même titre que le sol de la fertile Angleterre. Un jour viendra où York revendiquera ce qui lui appartient. Embrassons donc le parti des Névil, et montrons un semblant d'amitié à l'orgueilleux duc Homfroy ; puis, quand l'occasion sera propice, revendiquons la couronne ; car c'est là le but brillant que j'ai en vue. Je ne souffrirai pas que l'orgueilleux Lancastre usurpe mes droits, qu'il porte le sceptre dans sa main d'enfant et le diadème sur sa tête. Tiens-toi donc tranquille, York, jusqu'à ce que ton heure sonne ; pendant que les autres dorment, veille et fais le guet pour surprendre les secrets de l'État ; attends le moment où Homfroy et Henri, épris de sa nouvelle épouse, cette reine que l'Angleterre a payée si cher, seront brouillés avec les pairs du royaume. Alors tu arboreras la rose sans tache, dont les suaves parfums embaumeront les airs ; et tu déploieras ton étendard aux armes de York contre la bannière de la maison de Lancastre ; et, de gré ou de force, je l'obligerai à te céder la couronne, ce roi pédant dont le règne a causé la ruine de la belle Angleterre. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Un appartement dans la résidence du duc de Gloster.

Entrent GLOSTER et LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Pourquoi mon époux penche-t-il la tête comme un épi surchargé des dons de Cérès ? pourquoi l'illustre Homfroy fronce-t-il le sourcil, comme si les faveurs de la fortune excitaient son mécontentement ? Pourquoi tes yeux sont-ils baissés vers la terre, occupés à fixer un objet qui semble échapper à ta vue troublée ? Que vois-tu donc ? est-ce le diadème de Henri, enrichi de tous les honneurs du monde ? S'il en est ainsi, regarde-le toujours, prosterne-toi jusqu'à ce que ton front en soit ceint. Étends la main, tâche d'atteindre au métal radieux. — Eh quoi ! as-tu le bras trop court ? j'y ajouterai le mien, et quand nos deux mains réunies auront soulevé ce diadème, tous deux nous relèverons fièrement la tête vers le ciel, et désormais nos yeux ne se ravaleront plus si bas que d'accorder un seul regard à la terre.

GLOSTER. Eléonore, ma chère Eléonore, si ton époux t'est cher, bannis le ver rongeur des pensées ambitieuses. Si jamais il m'arrive de concevoir une pensée hostile à mon neveu, à mon roi, le vertueux Henri, puisse ce moment être le dernier de ma vie mortelle ! Mon rêve de la nuit dernière me trouble et m'attriste.

LA DUCHESSE. Qu'a rêvé mon époux ? dis-le moi, et je te dirai, à mon tour, mon rêve charmant de ce matin.

GLOSTER. Il m'a semblé que ce bâton, insigne de mon autorité, était brisé en deux, j'ai oublié par qui : mais je crois me souvenir que c'était par le cardinal ; sur chacun des deux fragments était fixée une tête, celle d'Edmond, duc de Somerset, et celle de William de la Poole, duc de Suffolk. Voilà mon rêve : Dieu sait ce qu'il présage.

LA DUCHESSE. Ce rêve annonce que quiconque rompra un seul rameau du pouvoir de Gloster paiera de sa tête son audace. Maintenant, mon cher duc, écoute ce que j'ai rêvé. Il m'a semblé que j'étais majestueusement assise dans l'église cathédrale de Westminster, sur le siége où le roi et les reines sont couronnés. Henri et la princesse Marguerite se sont prosternés devant moi, et ont déposé sur mon front le diadème.

GLOSTER. Eléonore, tu m'obliges à me fâcher tout de bon. Femme présomptueuse, coupable Éléonore, n'es-tu pas la seconde femme du royaume, l'épouse chérie du protecteur ? N'as-tu pas à ta disposition tous les plaisirs du monde, au delà même de tout ce que tu peux désirer ? Et cependant tu médites des pensées de trahison, pour précipiter ton époux et toi du faîte des honneurs au dernier degré de l'opprobre ! Laisse-moi : je ne veux plus t'entendre.

LA DUCHESSE. Eh quoi ! milord, tant de colère contre Eléonore pour un rêve qu'elle vous raconte ! Désormais je garderai mes rêves pour moi, afin de ne pas m'attirer de réprimandes.

GLOSTER. Calme-toi ; je ne suis plus fâché.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Milord protecteur, la volonté de sa majesté est que vous vous prépariez à partir pour Saint-Albans, où le roi et la reine se proposent de chasser au faucon.

GLOSTER. J'y vais. — Eléonore, veux-tu venir avec nous ?

LA DUCHESSE. Oui, milord ; je vais vous suivre. (*Gloster et le Messager sortent.*)

LA DUCHESSE, *seule, continuant.* Il faut bien que je suive ; je ne puis prendre le pas sur les autres, tant que Gloster conservera ces idées abjectes et serviles. Si j'étais homme, duc et premier du sang, je me débarrasserais des gens qui me font obstacle et j'aplanirais ma voie en abattant leurs têtes : toute femme que je suis, je ne serais pas la dernière à jouer mon rôle dans le drame de la fortune. — Ah ! te voilà, sir John[1] ; ne crains rien, mon ami, nous sommes seuls, il n'y a ici que toi et moi.

Entre HUME.

HUME. Jésus garde votre royale majesté !

LA DUCHESSE. Que dis-tu, majesté ? je ne suis que duchesse.

HUME. Il est vrai ; mais, par la grâce de Dieu et les conseils de Hume, vous aurez bientôt un titre plus grand.

LA DUCHESSE. Que dis-tu, mon ami ? As-tu déjà conféré avec Marguerite Jourdain, cette habile sorcière, et avec le magicien Roger Bolingbroke ? Consentent-ils à me servir ?

HUME. Ils ont promis d'évoquer des profondeurs de la terre et de faire paraître aux yeux de votre altesse un esprit qui répondra à toutes les questions qu'il vous plaira de lui adresser.

LA DUCHESSE. Il suffit. Je préparerai mes questions. A notre retour de Saint-Albans, nous veillerons à leur faire accomplir leurs promesses. Tiens, Hume, voilà pour te récompenser. (*Elle lui donne une bourse.*) Va, mon ami, va te réjouir avec tes associés dans cette importante opération. (*La Duchesse sort.*)

---

[1] [illegible] Méléagre [illegible]

[1] Le titre de sir, qui ne se donne aujourd'hui qu'aux baronnets, se donnait autrefois, en Angleterre, aux membres du clergé.

hume, *seul.* On veut que Hume s'égaye avec l'or de la duchesse : parbleu, il n'y manquera pas. Mais doucement, sir John. Mets un sceau sur tes lèvres, et que pas un mot ne sorte de ta bouche ! L'affaire exige du silence et du secret. La duchesse Eléonore me donne de l'or pour lui amener la sorcière ; quand elle serait un démon, son or n'en est pas moins le bienvenu. Et cependant il m'en arrive aussi d'une autre direction, il m'en vient du riche cardinal et du puissant Suffolk, ce duc de nouvelle date. C'est à peine si j'ose le dire, et pourtant rien n'est plus vrai ; car, pour parler franchement, connaissant le caractère ambitieux de la duchesse Eléonore, ils m'emploient pour tramer sa ruine, et lui mettre en tête ces conjurations magiques. On dit qu'un fripon habile n'a pas besoin de compère : et pourtant je suis le compère de Suffolk et du cardinal. Hume, si tu n'y prends garde, tu cours risque de les appeler tous deux un couple de rusés scélérats. Allons, les choses en sont là : la scélératesse de Hume causera, je le crains, la ruine de la duchesse, dont l'opprobre amènera la chute de Homfroy : de quelque manière que les choses tournent, j'aurai toujours de l'or. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Même ville. — Un appartement du palais.

Entrent PIERRE et PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE, tenant leurs pétitions à la main.

premier pétitionnaire. Messieurs, tenons-nous réunis ; milord le protecteur va passer par ici tout à l'heure, et nous pourrons alors lui remettre nos pétitions écrites.

deuxième pétitionnaire. Ma foi, que le bon Dieu le protége ; car c'est un brave homme. Que Jésus le bénisse !

Entrent SUFFOLK et LA REINE MARGUERITE.

premier pétitionnaire. Le voilà qui vient, je crois, et la reine avec lui. Parbleu, je veux être le premier.

deuxième pétitionnaire. Reviens à ta place, imbécile ; ce n'est pas milord le protecteur.

suffolk. Eh bien, qu'y a-t-il ? Que me veux-tu ?

premier pétitionnaire. Veuillez me pardonner, milord ! je vous prenais pour milord le protecteur.

la reine marguerite, *lui prenant sa supplique et lisant la suscription.* « A milord le protecteur ! » — Est-ce à sa seigneurie que vos suppliques sont adressées ? Laissez-moi les voir. — Quelle est la tienne ?

premier pétitionnaire. La mienne est dirigée contre Jean Bonhomme, intendant de milord le cardinal, qui m'a pris ma maison, mes terres, ma femme, et tout.

suffolk. Et ta femme aussi ? C'est fort mal à lui, en effet. — Quelle est la tienne ? Que vois-je ? (*Il lit.*) « Contre le » duc de Suffolk pour avoir clos et fermé le terrain com- » munal de Melford. » — Qu'est-ce à dire, monsieur le drôle ?

deuxième pétitionnaire. Hélas ! milord, je suis un pauvre diable chargé de pétitionner au nom de la commune.

pierre, *présentant sa pétition.* Contre Thomas Horner, mon maître, pour avoir dit que le duc d'York était l'héritier légitime de la couronne.

la reine marguerite. Que dis-tu là ? Le duc d'York a-t-il dit qu'il était l'héritier légitime de la couronne ?

pierre. Que mon maître l'était ? non, parbleu : c'est mon maître qui a dit cela du duc d'York, ajoutant que le roi était un usurpateur.

suffolk, *appelant.* Holà, quelqu'un !

DES DOMESTIQUES entrent.

suffolk, *continuant.* Mettez cet homme en lieu sûr, et qu'un poursuivant aille sur-le-champ chercher son maître. — Nous approfondirons cette affaire en présence du roi. (*Les Domestiques emmènent Pierre.*)

la reine marguerite. Et quant à vous qui implorez l'appui du protecteur et lui demandez de vous abriter sous ses ailes, recommencez vos suppliques et adressez-vous à lui sur nouveaux frais. (*Elle déchire les pétitions.*) Hors de ma présence, drôles ! — Suffolk, faites-les chasser.

tous les pétitionnaires. Allons-nous-en. (*Ils sortent.*)

la reine marguerite. Dites-moi, milord de Suffolk, sont-ce donc comme les choses se passent à la cour d'Angleterre ? C'est donc comme cela qu'on gouverne la Grande-Bretagne, c'est donc là la royauté des monarques d'Albion ? Eh quoi ! le roi Henri ne sera-t-il jamais qu'un écolier soumis à la férule du morose Gloster ? Et moi, ne suis-je reine que de nom, et faut-il que je sois la sujette d'un duc ? Je te le dis, Suffolk, lorsque, dans la ville de Tours, tu rompis une lance en mon honneur, et fascinas les cœurs de toutes les dames de France, je crus que le roi Henri te ressemblait en courage, en courtoisie et en beauté : mais son esprit est absorbé par la dévotion ; il passe sa vie à compter des *Ave Maria* sur son rosaire. Ses champions, ce sont les prophètes et les apôtres ; ses armes, des citations des saintes Écritures ; l'étude est son carrousel ; ses amours, ce sont les images des saints canonisés. Je voudrais que le collége des cardinaux l'élût pape, qu'on l'emmenât à Rome et qu'on lui mît sur la tête la triple couronne : voilà la place qui convient à sa piété.

suffolk. Madame, prenez patience : c'est moi qui suis cause que votre majesté est venue en Angleterre, je ferai en sorte qu'en Angleterre tous vos vœux soient comblés.

la reine marguerite. Outre l'orgueilleux protecteur, nous avons Beaufort, cet impérieux prélat, Somerset, Buckingham, et York qui toujours murmure ; et le moindre de ces hommes est en Angleterre plus puissant que le roi.

suffolk. Et les plus puissants d'entre eux, ce sont les Névil. Salisbury et Warwick ne sont pas des pairs ordinaires.

la reine marguerite. Tous ces lords réunis ne blessent pas la moitié autant ma vue que cette femme arrogante, l'épouse du lord protecteur. A la voir se pavaner à la cour, suivie d'un cortége de dames d'honneur, on la prendrait pour une impératrice plutôt que pour la femme du duc Homfroy ; les étrangers la prennent pour la reine : elle porte sur elle le revenu d'un duché, et, au fond de son cœur, son orgueil insulte à notre indigence. L'imprudente se vantait l'autre jour, au milieu de ses favorites, que la queue de la moindre de ses robes était d'un prix supérieur à toute la fortune de mon père, avant que Suffolk lui eût donné deux duchés en échange de sa fille.

suffolk. Madame, j'ai tendu des lacs pour la prendre ; j'y ai placé des oiseaux au chant séducteur ; elle viendra pour les entendre, et, une fois prise au piége, je vous réponds qu'elle ne vous importunera plus. Cessons donc de nous occuper d'elle. Maintenant, madame, veuillez m'écouter, et permettez-moi de vous donner un conseil. Quoique nous n'aimions pas le cardinal, il faut néanmoins nous liguer avec lui et avec les lords, jusqu'à ce que nous ayons amené la disgrâce de Homfroy. Quant au duc d'York, l'accusation récente [1] n'avancera pas ses affaires : ainsi, nous les extirperons tous l'un après l'autre ; et vous-même, vous prendrez en main le gouvernail.

Entrent LE ROI HENRI, s'entretenant avec YORK et SOMERSET ; LE DUC et LA DUCHESSE DE GLOSTER, LE CARDINAL BEAUFORT, BUCKINGHAM, SALISBURY et WARWICK.

le roi henri. En ce qui me concerne, nobles lords, peu m'importe que ce soit York ou Somerset : tous deux sont égaux à mes yeux.

york. Si York a démérité en France, que la régence lui soit refusée.

somerset. Si Somerset est indigne de cette place, qu'York soit régent ; je me retire devant lui.

warwick. Que vous en soyez digne ou non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; York en est le plus digne.

le cardinal. Ambitieux Warwick, laisse parler tes supérieurs.

warwick. Le cardinal n'est point mon supérieur sur les champs de bataille.

buckingham. Tous ceux qui sont ici présents sont tes supérieurs, Warwick.

warwick. Un temps viendra peut-être où Warwick sera leur supérieur à tous.

salisbury. Silence, mon fils. — Vous, Buckingham, dites-nous pour quel motif Somerset doit obtenir la préférence en cette occasion.

la reine marguerite. Parce que telle est la volonté du roi.

gloster. Madame, le roi est d'âge à donner lui-même son avis ; ces sortes d'affaires ne sont point de la compétence des femmes.

[1] Celle de l'apprenti Pierre contre [illegible].

LA REINE MARGUERITE. Si le roi est d'un âge suffisant, qu'est-il besoin que vous soyez le protecteur de sa majesté?

GLOSTER. Madame, je suis le protecteur du royaume; et quand il l'ordonnera, je résignerai mes fonctions.

SUFFOLK. Résigne-les donc, et mets un terme à ton insolence. Depuis que tu es roi, — car n'est-ce pas toi qui règnes? l'État n'a cessé de marcher vers sa ruine; le Dauphin a triomphé au delà des mers; les pairs et tous les nobles du royaume ont été asservis en esclaves à ta souveraineté.

LE CARDINAL. Tu as rançonné le peuple; tes exactions ont appauvri et vidé la bourse du clergé.

SOMERSET. Tes palais somptueux et le luxe de ta femme ont coûté des sommes énormes au trésor public.

BUCKINGHAM. Ta cruauté dans le supplice des criminels a dépassé les limites de la loi, et c'est à la loi que tu dois en répondre.

LA REINE MARGUERITE. En France, la vente des emplois et des villes, si la certitude égalait les soupçons, pourrait bien compromettre ta tête. (*Gloster sort. La reine Marguerite laisse tomber son éventail.*)

LA REINE MARGUERITE, *continuant.* Donnez-moi mon éventail. — (*A la duchesse de Gloster.*) Eh bien, ma mignonne, ne m'entendez-vous pas? (*Elle lui donne un soufflet.*) Je vous demande pardon, madame. Quoi! c'est vous?

LA DUCHESSE. Oui, c'est moi, arrogante Française; si mes ongles pouvaient atteindre ta beauté, j'imprimerais mes dix commandements sur ton visage.

LE ROI HENRI. Chère tante, calmez-vous; elle ne l'a pas fait exprès.

LA DUCHESSE. Pas fait exprès? Roi trop bon, prends-y garde avant qu'il soit trop tard; elle te gouvernera, te fera mouvoir comme un enfant. Quoique ce soit une femme qui règne en ces lieux, elle n'aura pas frappé impunément la duchesse Éléonore. (*Elle sort.*)

BUCKINGHAM. Lord cardinal, je vais suivre les pas d'Éléonore, et m'informer des mouvements de Homfroy. La voilà maintenant piquée au vif; elle n'a plus besoin de l'éperon; elle va courir d'elle-même à sa perte. (*Buckingham sort.*)

Rentre GLOSTER.

GLOSTER. Maintenant, milords, qu'un tour de promenade dans la quadrangle a fait passer ma colère, je reviens m'entretenir des affaires de l'État. Quant à vos accusations haineuses, prouvez-les, et je me soumets à la rigueur des lois; mais que Dieu fasse miséricorde à mon âme, comme il est vrai que j'ai servi fidèlement mon roi et mon pays! Revenons au sujet actuellement en délibération. Sire, je déclare qu'York est l'homme qui convient le mieux pour remplir les fonctions de régent dans le royaume de France.

SUFFOLK. Avant que nous procédions à ce choix, permettez-moi de prouver, par des raisons qui ne sont pas sans valeur, qu'York est l'individu le moins digne d'occuper ce poste.

YORK. Je vais te dire, Suffolk, pourquoi j'en suis indigne; c'est d'abord, parce que je ne saurais flatter ton orgueil; ensuite, parce que, si l'on me nomme à cette dignité, milord de Somerset me laissera sans soldats, sans argent, sans munitions, jusqu'à ce que la France soit livrée au pouvoir du Dauphin. La dernière fois, en attendant qu'il plût à sa volonté de se prononcer, Paris a eu le temps d'être assiégé, affamé et pris.

WARWICK. J'en ai été témoin; et jamais traître ne commit un acte plus abominable.

SUFFOLK. Tais-toi, intraitable Warwick.

WARWICK. Image de l'orgueil, pourquoi me tairais-je?

Entrent des Serviteurs de Suffolk, amenant avec eux HORNER et PIERRE.

SUFFOLK. Parce que voilà un homme accusé de trahison. Dieu veuille que le duc d'York parvienne à se justifier!

YORK. Y a-t-il ici quelqu'un qui accuse York d'être un traître?

LE ROI HENRI. Que veux-tu dire, Suffolk? Dis-moi qui sont ces hommes?

SUFFOLK. Sire, voilà l'homme qui accuse son maître de haute trahison. Il prétend lui avoir entendu dire « que Richard, duc d'York, était l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre, et que votre majesté était un usurpateur. »

LE ROI HENRI, *à Horner.* Réponds, est-il vrai que tu aies dit cela?

HORNER. Sous le bon plaisir de votre majesté, je n'ai jamais dit ni pensé rien de semblable. Je prends Dieu à témoin que je suis faussement accusé par ce scélérat.

PIERRE, *levant les mains.* Par ces dix doigts, milords, j'affirme qu'il a tenu le langage en question dans le grenier, un soir que nous étions occupés à polir l'armure du duc d'York.

YORK, *à Horner.* Vil coquin, misérable artisan, il faut que tu payes de ta tête tes coupables paroles! — Je demande à votre majesté que cet homme soit puni suivant toute la rigueur des lois.

HORNER. Hélas! milord, je veux être pendu, si j'ai prononcé les paroles qu'on m'impute; mon accusateur est mon apprenti : un jour que je l'avais corrigé pour certaine faute, il a fait vœu, à genoux, de s'en venger; je puis le prouver par des témoins. Je supplie donc votre majesté de ne pas sacrifier un honnête homme sur l'accusation d'un scélérat.

LE ROI HENRI. Mon oncle, quelle est la décision que la loi nous prescrit en pareille circonstance?

GLOSTER. Sire, voilà mon avis. Que lord Somerset soit nommé régent de France, car cet incident fait planer sur York des soupçons. Que le jour et le lieu soient fixés pour un combat singulier entre ces deux hommes, attendu que l'accusé offre d'établir par des témoignages que son serviteur est guidé par des motifs de haine; ainsi le veut la loi, et telle est la sentence du duc de Homfroy.

LE ROI HENRI. Qu'il en soit donc ainsi. — Milord de Somerset, nous vous nommons régent de France.

SOMERSET. Je remercie humblement votre majesté.

PIERRE. Hélas! milord, je ne sais pas me battre. Au nom du ciel ayez pitié de moi! je suis victime de la méchanceté des hommes. O mon Dieu! ayez pitié de moi! jamais je ne serai en état de porter un coup. O mon Dieu, mon Dieu!

GLOSTER. Drôle, choisis de te battre, ou d'être pendu.

LE ROI HENRI. Qu'on les mène en prison; nous fixons le jour du combat au dernier du mois prochain. — Venez, Somerset : nous allons nous occuper de votre départ. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Les jardins du duc de Gloster.

Arrivent MARGUERITE JOURDAIN, HUME, SOUTHWELL et BOLINGBROKE.

HUME. Venez, messieurs! comme je vous l'ai dit, la duchesse attend l'accomplissement de vos promesses.

BOLINGBROKE. Messire Hume, nous sommes prêts. La duchesse veut-elle voir et entendre nos exorcismes[1]?

HUME. Oui; pourquoi pas? vous pouvez comptez sur son courage.

BOLINGBROKE. J'ai entendu dire que c'était une femme d'un courage invincible. Mais il sera bon, messire Hume, que vous soyez là-haut avec elle, pendant qu'ici nous procéderons à notre œuvre; retirez-vous donc, au nom du ciel, et laissez-nous. (*Hume s'éloigne.*)

BOLINGBROKE, *continuant.* Mère Jourdain, jetez-vous à plat ventre contre terre! — John Southwell, lisez; et mettons-nous à l'œuvre.

LA DUCHESSE paraît à son balcon.

LA DUCHESSE. Fort bien, messieurs; soyez tous les bienvenus; procédez, le plus tôt sera le mieux.

BOLINGBROKE. Patience, madame; les magiciens savent prendre leur temps. La nuit règne, profonde, sombre et silencieuse. C'est l'heure où commença l'incendie de Troie, l'heure où l'on entend le cri de la chouette, le hurlement des chiens de garde, l'heure où les esprits errent librement, où les morts sortent de leur tombeau; c'est l'heure qui convient le mieux à l'œuvre qui nous occupe. Asseyez-vous, madame, et ne craignez rien; l'esprit que nous évoquerons, nous allons l'emprisonner dans un cercle magique. (*Ils accomplissent les cérémonies de l'évocation, et tracent un*

[1] On sait que par exorcisme, Shakspeare entend l'évocation des esprits.

cercle magique. Southwell lit la formule sacramentelle Conjuro te[1], *etc. L'éclair brille, le tonnerre gronde, l'Esprit s'élève au milieu des flammes.*)

L'ESPRIT. *Adsum*[2].

MARGUERITE JOURDAIN. Asmath, par le Dieu éternel dont le nom et le pouvoir te font trembler, réponds aux questions que je vais te faire; car tu ne t'en iras pas d'ici que tu n'aies parlé.

L'ESPRIT. Demande-moi ce que tu voudras. — Que n'ai-je déjà dit et fini[3]!

BOLINGBROKE, *lisant.* « D'abord le roi. Qu'adviendra-t-il de lui? »

L'ESPRIT. Le duc est vivant qui déposera Henri; mais Henri lui survivra et mourra de mort violente. (*A mesure que l'Esprit parle, Southwell écrit sa réponse.*

BOLINGBROKE. « Quelle destinée attend le duc de Suffolk? »

L'ESPRIT. Il périra par l'eau, c'est là qu'il trouvera sa fin.

BOLINGBROKE. « Quel sera le sort du duc de Somerset? »

L'ESPRIT. Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines que sur les hauteurs d'où les châteaux dominent. Finis; car je n'en puis endurer davantage.

BOLINGBROKE. Descends dans les ténèbres et dans le lac brûlant; démon imposteur, disparais. (*L'Esprit rentre dans la terre, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre.*)

Arrivent à la hâte YORK et BUCKINGHAM, suivis d'autres Seigneurs et de plusieurs Gardes.

YORK. Mettez la main sur ces traîtres et sur leur diabolique appareil. — (*A Marguerite Jourdain.*) Nous vous y prenons, la belle. — (*A la Duchesse.*) Quoi! vous ici, madame? Le roi et l'État vous ont beaucoup d'obligation des soins que vous prenez. Je ne doute pas que le lord protecteur ne vous récompense convenablement pour cette bonne œuvre.

LA DUCHESSE. Elle est moins menaçante que toi pour le roi d'Angleterre, duc insolent, qui m'accuses sans motif.

BUCKINGHAM. Sans le plus léger motif, en effet, madame. (*Lui montrant le papier qu'il a saisi.*) Comment qualifiez-vous ceci? — Qu'on les emmène; qu'on les mette en lieu sûr, et qu'ils soient enfermés séparément. — (*A la Duchesse.*) Vous, madame, vous viendrez avec nous. — Strafford, prenez-la sous votre garde. (*La Duchesse quitte le balcon.*) Qu'on emporte tout l'appareil de leurs diableries; tout. — Allez. (*Les Gardes sortent, emmenant Southwell, Bolinghroke, etc.*)

YORK. Lord Buckingham, vous l'avez épiée on ne peut mieux. C'est une excellente occasion que vous avez trouvée là : on pourra en tirer un merveilleux parti. Permettez, milord, que je voie l'écriture du diable. (*Buckingham lui remet le papier.*) Oh! oh! qu'est-ce que je vois? (*Il lit.*) « Le duc est vivant qui déposera Henri; mais Henri lui » survivra et mourra de mort violente. » Parbleu, c'est justement comme dit le poëte :

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse[4].

« Dis-moi quelle destinée attend le duc de Suffolk? — Il périra par l'eau; c'est là qu'il trouvera sa fin. — Quel sera le sort du duc de Somerset? — Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines que sur les hauteurs d'où les châteaux dominent. » — Venez, venez, milords; ces oracles coûtent cher à obtenir; et il n'est pas facile de les comprendre. Le roi est maintenant en route pour Saint-Albans, accompagné de l'époux de cette aimable dame. Que cette nouvelle y soit portée à franc étrier, ce sera un triste régal pour milord le protecteur.

BUCKINGHAM. Permettez, milord d'York, que j'en sois porteur, dans l'espoir d'être récompensé par lui.

YORK. Comme il vous plaira, mon cher lord. — (*Appelant.*) Holà! quelqu'un!

Arrive UN DOMESTIQUE.

YORK, *continuant.* Qu'on invite de ma part les lords Salisbury et Warwick à souper avec moi demain soir. — Partons! (*Ils s'éloignent.*)

[1] Je te conjure, etc.

[2] Me voici.

[3] On [illegible] que les esprits évoqués par les magiciens ne se rendaient à leur appel qu'avec répugnance.

[4] Vers amphibologique, qui peut signifier : Je dis, fils des Éacides, que

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Saint-Albans.

Arrivent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, GLOSTER, LE CARDINAL et SUFFOLK, suivis de Fauconniers le faucon au poing.

LA REINE MARGUERITE. Croyez-moi, milords, voilà bien des années que je ne me suis autant amusée qu'à cette chasse aux poules d'eau. Et cependant, le vent était très-fort, et il y avait dix à parier contre un que le vieux faucon John ne prendrait pas sa volée.

LE ROI HENRI, *à Gloster.* A quelle hauteur, milord, votre faucon s'est élevé, et comme il a laissé bien loin derrière lui tous les autres! Que l'œuvre de Dieu est amirable dans toutes ses créatures! Il en est de l'homme comme de l'oiseau, tous deux aspirent à monter.

SUFFOLK. Sous le bon plaisir de votre majesté, il n'est pas étonnant que les faucons de milord le protecteur montent si haut; ils savent que leur maître aime à s'élever, et que sa pensée va bien au delà du vol de son faucon.

GLOSTER. Celui-là aurait l'âme bien vile et bien vulgaire, dont la pensée n'irait pas plus vite que le vol d'un oiseau.

LE CARDINAL. Je le savais : il voudrait planer au-dessus des nuages.

GLOSTER. Il est vrai, milord cardinal : que voulez-vous dire par là? Votre éminence ne serait-elle pas charmée de prendre son vol vers les cieux?

LE ROI HENRI. Vers le séjour de la félicité éternelle.

LE CARDINAL. Ton ciel à toi est sur la terre; tes yeux et ta pensée couvent une couronne; c'est le trésor qu'ambitionne ton cœur, funeste protecteur, prince dangereux qui fascines les yeux du monarque et du peuple.

GLOSTER. Eh quoi, cardinal! pour un prêtre vous le prenez bien haut!

Tantæne animis cœlestibus iræ[1]!

tant d'emportement dans un homme d'église! Mon cher oncle, cachez mieux votre haine; elle s'accorde mal avec votre saint caractère.

SUFFOLK. Sa haine n'est que ce qu'elle doit être dans une querelle si juste, et avec un pair si odieux.

GLOSTER. Quel pair, milord?

SUFFOLK. Vous-même, milord, n'en déplaise à l'orgueil du protecteur.

GLOSTER. Suffolk, l'Angleterre connaît ton insolence.

LA REINE MARGUERITE. Et ton ambition, Gloster.

LE ROI HENRI. Cessez, de grâce, mon amie; n'attisez pas la fureur de ces pairs. Bénis sont sur la terre les pacificateurs.

LE CARDINAL. Dieu me bénisse! mais si je fais la paix avec cet arrogant protecteur, ce ne sera qu'avec mon épée.

GLOSTER, *bas, au Cardinal.* Plût à Dieu, mon vénérable oncle, que les choses en vinssent là!

LE CARDINAL, *bas, à Gloster.* Ce sera quand tu en auras le cœur.

GLOSTER, *bas, au Cardinal.* N'amène pas pour cette querelle une troupe de factieux. Viens seul et de ta personne soutenir ton langage insolent.

LE CARDINAL, *bas, à Gloster.* Je viendrai alors que toi tu n'oseras pas te montrer; si tu l'oses, je te donne rendez-vous ce soir sur la lisière orientale du bois.

LE ROI HENRI. Qu'y a-t-il donc, milords?

LE CARDINAL, *haut.* Croyez-moi, cousin Gloster, si votre fauconnier n'avait pas sitôt rappelé l'oiseau, notre amusement se serait prolongé. — (*Bas.*) Viens avec ta longue épée.

GLOSTER, *haut.* C'est vrai, mon oncle.

LE CARDINAL, *bas, à Gloster.* Tu m'entends? la lisière orientale du bois.

GLOSTER, *bas, au Cardinal.* Cardinal, je m'y trouverai.

LE ROI HENRI. Que dites-vous donc là, mon oncle Gloster?

GLOSTER. Sire, nous parlons de chasse, voilà tout. — (*Bas.*

tu peux vaincre les Romains; ou : Je te dis, fils des Éacides, que les Romains peuvent te vaincre.

[1] Tant de fiel entre-t-il dans les âmes célestes! Virgile, *Énéide*, etc.

au Cardinal. Par la Mère de Dieu, prêtre, j'élargirai ta tonsure, ou mon épée me fera défaut.

LE CARDINAL, *bas, à Gloster. Medica teipsam* [1]; protecteur, songe à te protéger toi-même.

LE ROI HENRI. Le vent devient plus fort, ainsi que votre colère, milords. Combien cette musique est discordante! Quand de telles cordes détonent, quelle harmonie peut-on espérer? Permettez, milords, que j'apaise ce différend.

Accourt **UN HABITANT** de Saint-Albans.

L'HABITANT, *criant :* Miracle!

GLOSTER. Que signifie ce bruit?

L'HABITANT. Miracle! miracle!

SUFFOLK. Avance vers le roi, et dis-lui quel est ce miracle.

L'HABITANT. Il y a tout au plus une demi-heure qu'à la chapelle de Saint-Albans un aveugle a recouvré la vue, un homme qui n'y avait vu de sa vie!

LE ROI HENRI. Loué soit le Seigneur, qui, pour récompenser la foi, éclaire les ténèbres et console le désespoir!

Arrivent LE MAIRE et LES CONSEILLERS MUNICIPAUX de Saint-Albans; SIMPCOX, que deux personnes portent dans une chaise; SA FEMME le suit, accompagnée d'une foule de Peuple.

LE CARDINAL. Voilà les habitants de la ville qui viennent processionnellement présenter l'individu en question à votre majesté.

LE ROI HENRI. Grande est sa consolation dans cette vallée terrestre, bien que le don de la vue doive multiplier pour lui les occasions de péché.

GLOSTER. Arrêtez, messieurs; déposez cet homme auprès du roi; sa majesté désire lui parler.

LE ROI HENRI. Mon ami, raconte-nous les détails de ce miracle, afin que nous puissions, à ton sujet, glorifier le Seigneur. Est-il vrai que tu étais aveugle, et que maintenant tu y vois?

SIMPCOX. Aveugle de naissance, sous le bon plaisir de votre majesté.

LA FEMME. Oui, c'est vrai.

SUFFOLK. Quelle est cette femme?

LA FEMME. Je suis sa femme, sous le bon plaisir de votre seigneurie.

GLOSTER. Si tu étais sa mère, tu pourrais parler plus pertinemment.

LE ROI HENRI. Où es-tu né?

SIMPCOX. A Berwick du Nord, sire.

LE ROI HENRI. Infortuné! la miséricorde de Dieu a été grande à ton égard; ne laisse passer ni un jour ni une nuit sans le bénir, et n'oublie jamais ce que le Seigneur a fait pour toi.

LA REINE MARGUERITE. Dis-moi, mon ami, est-ce le hasard ou la dévotion qui t'a conduit à la sainte chapelle?

SIMPCOX. C'est la dévotion seule; car cent fois et plus, dans mon sommeil, j'avais entendu la voix de saint Albans qui m'appelait en me disant : « Viens, Simpcox, viens à ma chapelle, et je te guérirai. »

LA FEMME. C'est très-vrai; j'ai entendu bien des fois cette voix l'appeler.

GLOSTER. Quoi donc? est-ce que tu es boiteux?

SIMPCOX. Oui, que le Dieu tout-puissant ait pitié de moi.

SUFFOLK. A la suite de quel accident?

SIMPCOX. D'une chute d'un arbre.

LA FEMME. D'un prunier, milord.

GLOSTER. Depuis combien de temps es-tu aveugle?

SIMPCOX. Oh! je suis aveugle de naissance, seigneur.

GLOSTER. Et tu as eu la pensée de monter sur un arbre?

SIMPCOX. Cela ne m'est arrivé qu'une fois dans ma vie, lorsque j'étais enfant.

LA FEMME. C'est vrai, et il a payé cher son imprudence.

GLOSTER. Il fallait que tu aimasses diablement les prunes, pour t'exposer ainsi.

SIMPCOX. Hélas! milord, ma femme voulait absolument manger des prunes..., et m'a prié de monter sur l'arbre, au risque de ma vie.

GLOSTER. Voilà un fin coquin! Mais [illegible] — Laisse-moi voir tes yeux. Ferme [illegible] je ne crois pas que tu [illegible].

[1] Guéris-toi toi-même.

SIMPCOX. Aussi claire que le jour, grâce à Dieu et à saint Albans.

GLOSTER. En vérité? De quelle couleur est ce manteau?

SIMPCOX. Il est rouge, milord, rouge comme du sang.

GLOSTER. Fort bien; et de quelle couleur est mon vêtement?

SIMPCOX. Noir comme du charbon, noir comme du jais.

GLOSTER. Tu sais donc de quelle couleur est le jais!

SUFFOLK. Et pourtant, j'imagine qu'il n'en a jamais vu.

GLOSTER. Mais il a déjà vu bien des manteaux et bien des vêtements.

LA FEMME. Il n'en a vu de sa vie.

GLOSTER. Dis-moi, mon ami, quel est mon nom?

SIMPCOX. Hélas! milord, je n'en sais rien.

GLOSTER. Quel est le nom de ce lord?

SIMPCOX. Je ne sais pas.

GLOSTER. Et le nom de celui-ci?

SIMPCOX. Je ne sais pas, en vérité.

GLOSTER. Et quel est ton nom à toi?

SIMPCOX. Saunder Simpcox, plaise à votre seigneurie.

GLOSTER. Eh bien, Saunder, tu es le plus fieffé imposteur de la chrétienté. Si tu étais né aveugle, il ne t'aurait pas été plus difficile de nous désigner par nos noms, tous tant que nous sommes, que de nommer les diverses couleurs de nos vêtements. La vue peut distinguer les couleurs; mais les nommer ainsi toutes immédiatement, c'est chose impossible. — Milords, saint Albans a fait là un miracle : et que diriez-vous de mon savoir-faire si je rendais à cet estropié l'usage de ses jambes?

SIMPCOX. Oh! plût à Dieu que cela vous fût possible, milord!

GLOSTER. Messieurs de Saint-Albans, n'avez-vous pas des justiciers dans votre ville, ainsi que certains instruments qu'on nomme fouets?

LE MAIRE. Nous en avons, milord.

GLOSTER. Qu'on nous en procure à l'instant.

LE MAIRE, *à un de ses Officiers.* Va sur-le-champ chercher le justicier. (*L'officier s'éloigne.*)

GLOSTER. Qu'on me donne un escabeau. — (***On apporte un escabeau.***) Maintenant, drôle, si tu veux éviter le fouet, saute par-dessus cet escabeau, et décampe au plus vite.

SIMPCOX. Hélas! milord, je ne saurais me tenir debout; vous allez me mettre inutilement à la torture.

Revient **L'OFFICIER**, accompagné du **JUSTICIER**, tenant un fouet à la main.

GLOSTER. Drôle, il faut absolument que tu retrouves l'usage de tes jambes. — Justicier, fouettez-le jusqu'à qu'il ait sauté par-dessus cet escabeau.

LE JUSTICIER. Je vais vous obéir, milord. — (***A Simpcox.***) Allons, ôte vite ton pourpoint.

SIMPCOX. Hélas! que vais-je devenir? je ne puis me tenir sur mes jambes. (*Après le premier coup de fouet, il saute par-dessus l'escabeau et se sauve; la foule court après lui en criant :* Miracle!)

LE ROI HENRI. O Dieu, tu le vois et tu le souffres?

LA REINE MARGUERITE. Je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant déguerpir ce coquin-là.

GLOSTER. Qu'on se mette à sa poursuite, et qu'on emmène cette misérable. (***Il montre la femme de Simpcox.***)

LA FEMME. Hélas! sire, c'est la misère qui nous a fait agir.

GLOSTER. Qu'on les reconduise à Berwick, d'où ils sont venus; et que dans tous les villages qu'ils traverseront ils soient fouettés en place publique (***Le Maire, le Justicier, la Femme de Simpcox, etc., s'éloignent.***)

LE CARDINAL. Le duc Homfroy a fait aujourd'hui un miracle.

SUFFOLK. C'est vrai, il a fait sauter et courir un boiteux.

GLOSTER. Vous avez fait des miracles plus grands, milord : en un jour, à votre voix, des villes entières ont pris leur volée.

LE ROI HENRI. Quelles nouvelles nous apporte notre cousin Buckingham?

Arrive **BUCKINGHAM.**

BUCKINGHAM. Des nouvelles que je ne puis vous annoncer sans frémir. Un ramas d'individus pervers et impies, sous la protection de la duchesse Éléonore, la femme du protecteur, le chef de cette bande, ont tramé de dangereux complots contre votre autorité. Nous les avons surpris avec des

sorcières et des magiciens, évoquant de l'abîme des esprits impurs, les interrogeant sur la vie et la mort du roi Henri et d'autres personnages, membres du conseil privé de votre majesté, ainsi qu'on vous l'exposera plus en détail.

LE CARDINAL. A ces causes, milord le protecteur, votre femme est en ce moment détenue à Londres. (*A voix basse.*) Cette nouvelle, sans doute, aura émoussé votre épée ; il est probable, milord, que vous ne viendrez pas au rendez-vous.

GLOSTER. Ambitieux prélat, cesse de contrister mon cœur. Les chagrins et la douleur ont atterré mon courage ; accablé et vaincu, je baisse pavillon devant toi, comme je ferais devant le dernier des esclaves.

LE ROI HENRI. Grand Dieu, que d'iniquités trament les pervers, attirant par là le châtiment sur leur propre tête !

LA REINE MARGUERITE. Gloster, tu vois que le crime est entré dans ta propre maison : aie soin d'être toi-même irréprochable, — je te le conseille.

GLOSTER. Pour ce qui est de moi, madame, je prends le ciel à témoin de mon dévouement au roi et à l'État : quant à ma femme, j'ignore ce qu'on peut avoir à lui reprocher. Je suis affligé de ce que je viens d'entendre. Elle sort d'un sang illustre ; mais s'il est vrai qu'elle ait mis en oubli l'honneur et la vertu, et lié commerce avec des êtres dont le contact, pareil à la poix, est une souillure pour la noblesse, je la bannis de mon lit et de ma société, et je livre à la rigueur des lois et à l'opprobre celle qui a déshonoré un nom sans tache de Gloster.

LE ROI HENRI. Allons, nous coucherons ici cette nuit : demain nous retournerons à Londres pour examiner à fond cette affaire, interroger les coupables, et peser leur cause dans la balance de la justice, dont les décisions sont impartiales, et qui fait triompher le bon droit. (*Bruit de fanfares. Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Les jardins du duc d'York.

Arrivent YORK, SALISBURY et WARWICK.

YORK. Maintenant, milords de Salisbury et de Warwick, puisque votre souper frugal est terminé, permettez-moi, dans cette promenade solitaire, et pour ma propre satisfaction, de consulter votre opinion sur la validité de mon titre à la couronne d'Angleterre, titre que je crois incontestable.

SALISBURY. Milord, il me tarde d'entendre cet exposé dans tous ses détails.

WARWICK. Mon cher York, commence, et si tes droits sont fondés, les Névil se soumettront à tes ordres.

YORK. Écoutez-moi donc : Édouard III, milords, eut sept fils : le premier fut Édouard, prince de Galles, surnommé le prince Noir ; le second Guillaume de Hatfield ; le troisième Lionel, duc de Clarence ; le quatrième Jean de Gand, duc de Lancastre ; le cinquième Edmond Langley, duc d'York ; le sixième fut Thomas de Woodstock, duc de Gloster ; Guillaume de Windsor fut le septième et dernier. Édouard, le prince Noir, mourut avant son père, et laissa un fils unique, Richard, qui, après la mort d'Édouard III, régna sur l'Angleterre jusqu'au jour où Henri Bolingbroke, duc de Lancastre, le fils aîné et l'héritier de Jean de Gand, s'empara du royaume, se fit couronner sous le nom de Henri IV, déposa le roi légitime, renvoya la malheureuse reine en France, d'où elle était venue, et enferma Richard au château de Pomfret, où vous savez tous que cet infortuné monarque fut traîtreusement assassiné.

WARWICK. Mon père, c'est la vérité que le duc vient de nous dire ; c'est ainsi que la maison de Lancastre a obtenu la couronne.

YORK. Elle la retient aujourd'hui par la force, mais sans droit ; car l'héritier du premier fils d'Édouard III, Richard, étant mort, c'est à la postérité du second fils que devait revenir la couronne.

SALISBURY. Mais Guillaume de Hatfield était mort sans enfants.

YORK. Le troisième fils, du chef duquel je revendique la couronne, eut une fille, du nom de Philippa, qui épousa Edmond Mortimer, comte de la Marche. Roger eut un fils, Edmond, et deux filles, Anne et Éléonore.

SALISBURY. J'ai lu que, sous le règne de Bolingbroke, cet Edmond revendiqua la couronne, et il fût devenu roi, si Owen Glendower ne l'avait retenu captif jusqu'à sa mort. Mais passons aux autres.

YORK. Anne, sa sœur et ma mère, étant l'héritière de la couronne, épousa Richard, comte de Cambridge, qui était fils d'Edmond Langley, cinquième fils d'Édouard III ; et c'est de son chef que je réclame la couronne. Elle était fille de Roger, comte de la Marche, fils d'Edmond Mortimer, lequel avait épousé Philippe, fille unique de Lionel, duc de Clarence ; si donc la postérité de l'aîné doit succéder avant celle du cadet, je suis roi.

WARWICK. Il n'y a rien de plus évident que cela. Henri réclame la couronne du chef de Jean de Gand, quatrième fils d'Édouard III ; York la réclame du chef du troisième ; jusqu'à ce que la branche de Lionel soit éteinte, celle de Jean de Gand ne doit pas régner : or, elle n'est pas éteinte ; elle fleurit dans toi et dans tes fils, superbes rejetons d'une si belle tige. Ainsi, Salisbury, mon père, fléchissons ensemble le genou, et, dans ce lieu solitaire, soyons les premiers à saluer notre légitime souverain, à proclamer ses droits à la couronne.

TOUS DEUX. Vive notre souverain Richard, roi d'Angleterre !

YORK. Milords, je vous rends grâces ; mais je ne serai votre roi que lorsque je serai couronné et que mon épée sera teinte du sang de la maison de Lancastre ; et cette tâche n'est pas l'œuvre d'un jour, elle veut de la réflexion et le silence du secret. Imitez mon exemple dans ces temps de périls. Fermez les yeux sur l'insolence de Suffolk, l'orgueil de Beaufort, l'ambition de Somerset, sur Buckingham et sur toute leur bande, jusqu'à ce qu'ils aient fait tomber dans le piége le pasteur du troupeau, ce vertueux prince, le bon duc Homfroy : c'est ce résultat qu'ils cherchent, et en le cherchant ils trouveront la mort, si l'avenir ne trompe pas mes prévisions.

SALISBURY. Milord, restons-en là ; nous connaissons pleinement vos intentions.

WARWICK. Mon cœur me dit qu'un jour viendra où le comte de Warwick fera du duc d'York un roi.

YORK. Et moi, Névil, il y a une chose dont je suis certain, c'est que Richard, si Dieu lui prête vie, fera du comte de Warwick le premier personnage de l'Angleterre après le roi.

SCÈNE III.

Même ville. — Une cour de justice.

Bruit de fanfares. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, GLOSTER, YORK, SUFFOLK et SALISBURY, LA DUCHESSE DE GLOSTER, MARGUERITE JOURDAIN, SOUTHWELL, HUME et BOLINGBROKE, entrent conduits par des Gardes.

LE ROI HENRI. Levez-vous, dame Éléonore Cobham, épouse de Gloster. Aux yeux de Dieu et aux nôtres, votre crime est grand : recevez la sentence de la loi pour des attentats auxquels le livre de Dieu a attaché la peine de mort. — (*A Marguerite Jourdain et à ses complices.*) Vous quatre, vous allez retourner en prison, d'où vous serez conduits au lieu du supplice. La sorcière sera brûlée vive sur la place de Smithfield, les trois autres seront pendus au gibet jusqu'à ce que mort s'ensuive. — (*A la Duchesse.*) Vous, madame, en considération de votre naissance, vous serez dépouillée de tous vos honneurs pendant votre vie, et, après une pénitence publique de trois jours, vous vivrez exilée, dans votre patrie, sous la garde de Stanley ; je vous assigne l'île de Man pour votre résidence.

LA DUCHESSE. J'accepte l'exil avec joie ; j'eusse de même accepté la mort.

GLOSTER. Éléonore, tu le vois, la loi t'a jugée ; je ne puis protéger ce que la loi condamne. (*Des Gardes emmènent la Duchesse et les autres prisonniers.*)

GLOSTER, *continuant.* Mes yeux sont pleins de larmes et mon âme de douleur. Ah ! Homfroy, cette ignominie, au déclin de ton âge, va remplir d'amertume tes derniers jours et hâter ton trépas. — Je demande à votre majesté la permission de me retirer ; ma douleur veut des consolations, et ma vieillesse du repos.

LE ROI HENRI. Arrête, Homfroy, duc de Gloster ; avant de me quitter, donne-moi ton bâton de commandement ; Henri n'aura désormais d'autre protecteur que lui-même :



Après le premier coup de fouet, il saute par-dessus l'escabeau et se sauve. (Acte II, scène Ire, page 350.)

[illegible] Dieu que je mets mon espérance; il sera mon appui [illegible] et le flambeau qui éclairera mes pas. Sur [illegible] Humfroy, non moins chéri que lorsque tu [illegible] le protecteur de ton roi.

LA REINE MARGUERITE. Je ne vois pas pourquoi un roi de [illegible] aurait besoin d'être protégé comme un enfant. — Dieu et le roi Henri tiennent le gouvernail de l'Angleterre. — À *Gloster*. Résignez, milord, le bâton de commandement et rendez au roi son royaume.

GLOSTER. Mon bâton de commandement? Noble Henri, le voici. Je le résigne aussi volontiers que je l'acceptai des mains de votre père Henri, et je le dépose à vos pieds avec autant de joie que d'autres, plus ambitieux, en mettraient à le recevoir. Quand je ne serai plus, puissent la gloire et la paix environner votre trône! *Il sort.*

LA REINE MARGUERITE. Enfin, Henri est roi et Marguerite est reine; et Gloster n'est plus que l'ombre de lui-même, après cette mutilation douloureuse; deux blessures lui sont infligées à la fois : sa femme est bannie, et le bras de sa puissance est coupé. Le sceptre est enfin recouvré; — qu'il reste à la place où il doit être, dans la main de Henri.

SUFFOLK. Ainsi ce pin orgueilleux s'affaisse en inclinant ses rameaux; ainsi l'orgueil d'Éléonore expire dans sa fleur.

YORK. Milords, occupons-nous d'autre chose. — Sire, voici le jour fixé pour le combat; l'appelant et le défendeur, l'armurier et son apprenti, sont prêts à entrer dans la lice, si votre majesté consent à assister au spectacle de ce combat.

LA REINE MARGUERITE. Oui, venez donc, milord; j'ai quitté la cour tout exprès pour voir vider ce différend.

LE ROI HENRI. Au nom du ciel, visitez la lice et veillez à ce que toutes choses se passent comme elles le doivent. Qu'ils vident ici leur querelle, et que Dieu défende le bon droit.

YORK. Je n'ai jamais vu, milords, un drôle plus embarrassé et ayant plus peur de se battre que l'appelant, l'apprenti de cet armurier.

Entrent dans la lice, d'un côté, HORNER, *précédé d'un Tambour et portant sur son épaule un bâton auquel est attaché un sac de sable*[1]; *ses* VOISINS *l'accompagnent, boivent à sa santé et le font boire au point qu'il en est ivre. Entrent, d'un autre côté,* PIERRE, *précédé d'un Tambour et portant un bâton pareil;* DES APPRENTIS, *ses camarades, l'accompagnent et boivent à sa santé.*

PREMIER VOISIN. Allons, voisin Horner, je bois à toi une coupe de vin; va, voisin, ne crains rien, tu t'en acquitteras à merveille.

DEUXIÈME VOISIN. Tiens, voisin, voilà une coupe de Charneco[2].

TROISIÈME VOISIN. Et voici un pot d'excellente double bière, voisin : bois, et ne crains pas ton adversaire.

HORNER. Donnez, je vous ferai raison à tous, et je me moque de Pierre.

PREMIER APPRENTI. Tiens, Pierre, je bois à toi; va, n'aie pas peur.

DEUXIÈME APPRENTI. Du courage, Pierre; et ne crains pas ton maître : soutiens l'honneur des apprentis.

PIERRE. Je vous rends grâces à tous : buvez, et priez pour moi, je vous prie, car je crois bien que j'ai bu ma dernière rasade. — Tiens, Robin, si je meurs, je te donne mon tablier; toi, Guillaume, tu auras mon marteau; et toi, Tom, tiens, prends tout l'argent que j'ai. O mon Dieu, assistez-moi! je ne viendrai jamais à bout de mon maître; il est trop exercé.

SALISBURY. Allons, cessez de boire, et battez-vous. — Toi, quel est ton nom?

PIERRE. Pierre.

SALISBURY. Pierre! et ton nom de famille?

[1] D'après les lois du duel, les chevaliers seuls combattaient avec l'épée et la lance, les manants devaient combattre avec un bâton d'ébène, à l'extrémité duquel était fixé un sac de sable.

[2] Sorte de vin doux, fait dans un village de ce nom, aux environs de Lisbonne.

Paris. — Imprimerie [illegible] Walder, rue Bonaparte, 44.



HORNER. Arrête, Pierre, arrête! je confesse... (Acte II, scène III, page 353).

PIERRE. Poncet.

SALISBURY. Eh bien, Poncet! pousse-moi à ton maître des bottes solides.

HORNER. Messieurs, je suis venu ici, comme qui dirait, à l'instigation de mon apprenti, pour prouver qu'il est un gueux, et que je suis un honnête homme. Et pour ce qui regarde le duc d'York, que je meure si je lui ai jamais voulu aucun mal, non plus qu'au roi ou à la reine! En conséquence, Pierre, je vais t'asséner un coup terrible comme celui que Bevis de Southampton asséna au géant Ascapart.

YORK. Qu'on se dépêche; — ce drôle commence à avoir la langue épaisse. Trompettes, donnez le signal aux combattants. (*Les trompettes sonnent, le combat commence; du premier coup, Pierre étend son maître à terre.*)

HORNER. Arrête, Pierre, arrête! je confesse, je confesse ma trahison. (*Il meurt.*)

YORK, *montrant Pierre*. Qu'on lui enlève son arme. — L'ami, remercie Dieu et le vin qu'avait bu ton maître.

PIERRE. Grand Dieu! ai-je donc terrassé mon ennemi en présence de cette assemblée? O Pierre, le bon droit a triomphé!

LE ROI HENRI. Allez, qu'on emporte d'ici le corps de ce traître; sa mort nous prouve qu'il était coupable; et Dieu dans sa justice nous a révélé la sincérité et l'innocence de ce pauvre diable, que l'autre espérait immoler injustement. Viens, mon ami, viens recevoir ta récompense. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Une rue.

Arrivent, en habits de deuil, GLOSTER et plusieurs de ses Serviteurs.

GLOSTER. Ainsi parfois un nuage voile la splendeur du plus beau jour; ainsi après l'été vient invariablement l'hiver stérile avec ses rigoureux frimas et sa piquante froidure. Les douleurs et les joies se succèdent comme les saisons. — Amis, quelle heure est-il?

UN SERVITEUR. Dix heures, milord.

GLOSTER. C'est l'heure qui m'a été indiquée pour attendre au passage mon épouse condamnée. Les cailloux du chemin doivent blesser ses pieds délicats. Chère Éléonore, que ta fierté doit souffrir, lorsqu'il te faut subir les insolents regards et les rires moqueurs d'une foule abjecte qui aujourd'hui insulte à ta honte, elle qui naguère suivait la roue de ton char triomphal! Mais la voilà qui s'approche; préparons mes yeux humides de pleurs à contempler ses misères.

Arrive LA DUCHESSE DE GLOSTER, nu-pieds, couverte d'un linceul blanc, tenant à la main une torche allumée, et portant un écriteau sur son dos; SIR JOHN STANLEY, UN SHERIFF et DES GARDES l'accompagnent.

LE SERVITEUR. Si votre seigneurie le permet, nous allons l'arracher aux mains du shériff.

GLOSTER. Ne bougez pas, si vous tenez à la vie; laissez-la passer.

LA DUCHESSE. Viens-tu, Gloster, pour être témoin de ma honte publique? Maintenant, toi aussi tu fais pénitence avec moi. Vois comme ils te regardent; vois la multitude insensée te montrer du doigt en secouant la tête, et tous les yeux se fixer sur toi! Ah! Gloster, dérobe-toi à tous ces regards haineux; et, renfermé chez toi, va pleurer mon opprobre et maudire mes ennemis et les tiens.

GLOSTER. Résigne-toi, ma chère Éléonore, oublie cette douloureuse épreuve.

LA DUCHESSE. Ah! Gloster, apprends-moi à m'oublier moi-même, tant que je me rappelle que je suis ta légitime épouse, et que toi tu es prince, le protecteur de ce royaume, il me semble que je ne devrais pas être ainsi conduite, enveloppée dans l'opprobre, avec un écriteau sur mon dos, et suivie par une lâche populace qui s'applaudit de voir couler mes larmes et d'entendre mes profonds gémissements; les cailloux cruels blessent mes pieds endoloris, et quand je tressaille, la foule malveillante se met à rire, et m'avertit de prendre garde où je pose mes pas. Ah! Humphrey, puis-je

supporter tant d'opprobre? crois-tu que je veuille jamais revoir le monde, ou estimer heureux ceux qui jouissent de la lumière du soleil? Non, les ténèbres seront ma lumière, et mes jours des nuits; le souvenir de ma splendeur passée sera mon enfer. Je me dirai quelquefois : « Je suis la femme du duc Homfroy; et lui, il est prince; il gouverne le pays : et cependant, tout prince qu'il était, il est resté spectateur immobile, tandis que moi, sa malheureuse épouse, j'étais montrée au doigt par la populace la plus vile. » Mais résigne-toi, et ne rougis pas de ma honte; que rien ne t'émeuve jusqu'au moment où tu verras la hache de la mort se lever sur ta tête, ce qui ne se fera pas attendre; car Suffolk, à qui tout obéit, ligué avec celle qui te hait et nous hait tous, et York, et l'impie Beaufort, ce pontife imposteur, ont tendu leurs lacs autour de toi, et tu chercherais vainement à leur échapper. Mais ne crains rien : jusqu'à ce que tu sois pris au piége, ne cherche jamais à te précautionner contre tes ennemis.

GLOSTER. Ah! ne parle point ainsi, Eléonore; tu t'abuses. Il faut que je sois coupable avant qu'on puisse me condamner; et quand j'aurais vingt fois plus d'ennemis, et que chacun d'eux aurait vingt fois plus de puissance, ils ne peuvent rien contre moi, tant que je resterai loyal, fidèle et sans reproche. Voudrais-tu donc que je t'arrachasse à cet opprobre? Je n'effacerais pas ta honte, et je me mettrais en péril en violant la loi. La résignation, Éléonore, est le seul parti que tu aies à prendre. Que ton âme se résigne, je t'en conjure : ces quelques jours de scandale seront bientôt oubliés.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES.

LE HÉRAUT. Je somme votre altesse de se rendre au parlement de sa majesté, convoqué à Bury pour le premier du mois prochain.

GLOSTER. Et mon assentiment préalable à cette mesure n'a point été demandé! il y a quelque chose là-dessous. — (*Au Héraut.*) C'est bien; je m'y rendrai. (*Le Héraut s'éloigne.*)

GLOSTER, *continuant.* Eléonore, je te quitte. — Monsieur le schériff, que la pénitence n'excède pas l'ordre du roi.

LE SCHÉRIFF. Milord, ici se terminent mes fonctions; maintenant sir John Stanley est chargé de conduire la duchesse à l'île de Man.

GLOSTER. Est-ce vous, sir John, qui êtes chargé de veiller sur elle?

STANLEY. J'en ai reçu l'ordre, milord.

GLOSTER. Je vous supplie de la bien traiter; que ma demande ne soit pas un motif pour aggraver son sort : la fortune peut de nouveau nous sourire; et je pourrai reconnaître les bontés que vous aurez eues pour elle; sur ce, sir John, recevez mes adieux.

LA DUCHESSE. Eh quoi, milord, vous partez sans me dire adieu?

GLOSTER. Tu vois mes pleurs; je ne puis t'en dire davantage. (*Gloster et ses Serviteurs s'éloignent.*)

LA DUCHESSE. Te voilà donc parti? — Toute consolation est disparue avec toi; il ne m'en reste plus; tout mon espoir est dans la mort, la mort, dont naguère je ne pouvais entendre le nom sans effroi, parce que je souhaitais que cette vie fût éternelle. Stanley, je t'en conjure, emmène-moi d'ici! peu m'importe en quel lieu; je ne demande point de faveur; conduis-moi où tu as ordre de me conduire.

STANLEY. Madame, c'est à l'île de Man; là vous serez traitée conformément à votre rang et à votre position.

LA DUCHESSE. Je serai donc traitée bien mal; car ma position est cruelle. Je suis dans l'opprobre : serai-je donc traitée avec opprobre?

STANLEY. Non, mais comme il convient à une duchesse, à l'épouse du duc Homfroy.

LA DUCHESSE. Adieu, shériff, je te souhaite plus de bonheur que je n'en ai, bien que tu aies [illegible] malheur!

LE SCHÉRIFF. Je n'ai fait que mon devoir; veuillez m'excuser, madame.

LA DUCHESSE. Adieu, ton office est rempli. — Allons, Stanley, partons-nous?

STANLEY. Madame, votre pénitence étant terminée, vous devez quitter ce linceul, et prendre des habits de voyage.

LA DUCHESSE. Je ne dépouillerai pas mon opprobre avec ce linceul. De quelque manière que je sois vêtue, il percera à travers mes plus riches parures. Allons, montre-moi le chemin; il me tarde de voir ma prison. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'Abbaye de Bury.

Le parlement est assemblé. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE CARDINAL BEAUFORT, SUFFOLK, YORK, BUCKINGHAM et Autres.

LE ROI HENRI. Je m'étonne que milord de Gloster ne soit pas encore venu. Quels que soient les motifs qui le retiennent, il n'a pas pour habitude de se présenter le dernier.

LA REINE MARGUERITE. Ne voyez-vous donc pas et n'avez-vous pas observé le changement qui s'est opéré dans ses manières, quelle fierté il affiche, combien depuis quelque temps il est devenu insolent, orgueilleux, impérieux, tout différent de ce qu'il était? Il fut un temps où il était doux et affable. Au moindre coup d'œil que nous lui jetions, à l'instant il était à nos genoux, si bien que toute la cour admirait son humble déférence. Maintenant, si nous le rencontrons le matin, au lieu de nous donner, comme tout le monde, le salut d'usage, il fronce le sourcil, il nous fixe d'un œil de colère, et passe raide et fier sans daigner nous rendre les respects qui nous sont dus. On ne fait pas attention aux grognements d'un petit chien; mais le rugissement du lion fait trembler l'homme le plus hardi, et Homfroy est un homme important en Angleterre. Songez qu'il est après vous le premier par la naissance, et que, si vous veniez à mourir, il serait votre successeur immédiat. Considérant donc ses dispositions hostiles à votre égard, et les avantages qui résulteraient pour lui de votre mort, je pense qu'il est impolitique de le laisser approcher de votre royale personne, et de l'admettre dans les conseils de votre majesté. En flattant le peuple, il a conquis son affection, et le jour où il lui plaira de provoquer un soulèvement, il est à craindre que tous ne le suivent. Nous sommes au printemps, et les herbes nuisibles n'ont poussé encore que de faibles racines; mais si vous leur donnez le temps de croître, grâce à votre négligence, elles couvriront entièrement le sol, et étoufferont les plantes utiles. Ma respectueuse affection pour mon époux me fait apercevoir dans le duc tous ces périls. Si je m'abuse, appelez mes craintes une faiblesse de femme; qu'on leur oppose des raisons meilleures que les miennes, je suis prête à me rendre, et à reconnaître mon injustice envers le duc. — Milords de Suffolk, de Buckingham et d'York, réfutez mes allégations, si vous le pouvez; sinon, approuvez ce que je viens de dire.

SUFFOLK. Votre majesté a parfaitement jugé le duc de Gloster, et si j'avais été le premier à exprimer mon avis, j'aurais tenu précisément le langage que vous venez de tenir. J'ai la conviction intime que c'est à son instigation que la duchesse s'est livrée à ses pratiques infernales; en supposant même qu'il y fût étranger, c'est en se vantant sans cesse de sa royale descendance, de sa qualité d'héritier présomptif de la couronne, c'est en exaltant à tout propos sa noblesse, qu'il a égaré la raison de cette femme fanatique, et l'a poussée à de criminels complots contre la vie de notre souverain. C'est à l'endroit où l'eau est le plus profonde qu'elle est le plus calme, et sous un semblant de loyauté il cache sa trahison. Le loup ne hurle pas quand il se prépare à enlever l'agneau. Non, non, mon souverain, Gloster est un homme que nul n'a sondé encore, et plein d'une hypocrisie profonde.

LE CARDINAL. N'a-t-il pas, contrairement aux lois, infligé la mort au milieu des tortures, à des hommes coupables de délits peu graves?

YORK. N'a-t-il pas, dans le cours de son protectorat, levé dans le royaume d'énormes subsides destinés à la solde de notre armée en France, et qu'il n'a jamais envoyés; ce qui amène chaque jour la révolte de quelque ville nouvelle?

BUCKINGHAM. Bah! ce sont là, dans ce duc hypocrite, des peccadilles, comparées aux attentats que nous ignorons encore, et que le temps nous révélera.

LE ROI HENRI. Milords, un mot, votre sollicitude pour nous, le soin que vous prenez d'écarter de notre voie les épines qui pourraient nous blesser, sont on ne peut plus louables; mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? notre oncle le duc de Gloster est aussi innocent de toute pensée de trahison envers notre royale personne que l'est l'agneau à la mamelle, ou la colombe inoffensive. Le duc est vertueux et doux, et trop honnête homme pour songer à mal faire, ou tramer ma ruine.

LA REINE MARGUERITE. Ah! le dévouement qu'il affecte n'en est que plus dangereux. Il a l'air d'une colombe, mais son plumage est emprunté, et il a le cœur d'un odieux vautour. C'est un agneau, dites-vous, mais sa peau est empruntée, car ses penchants sont ceux d'un loup dévorant. Quel est le fourbe qui ne sache pas se travestir? Prenez-y garde, sire, il importe qu'on se débarrasse de cet hypocrite; notre salut à tous en dépend.

Entre SOMERSET.

SOMERSET. Santé et longs jours à mon gracieux souverain!

LE ROI HENRI. Vous êtes le bienvenu, lord Somerset. Quelles nouvelles nous apportez-vous de France?

SOMERSET. Vous ne possédez plus rien sur ces territoires : tout est perdu.

LE ROI HENRI. Voilà de fâcheuses nouvelles, lord Somerset; mais la volonté de Dieu soit faite!

YORK, *à part*. C'est pour moi que ces nouvelles sont douloureuses; car j'espérais aussi fermement posséder la France que je compte régner sur la fertile Angleterre. Ainsi, mes fruits périssent dans leur germe, et les chenilles dévorent mon feuillage. Mais je veux avant peu porter remède à cet état de choses, ou j'échangerai mon titre contre un glorieux tombeau.

Entre GLOSTER.

GLOSTER. Que le bonheur soit le partage de mon seigneur le roi! Pardonnez-moi, sire, d'être arrivé si tard.

SUFFOLK. Non, Gloster; sache que tu es arrivé trop tôt; pour qu'il en fût autrement, il faudrait que tu fusses plus loyal que tu n'es. Je t'arrête ici comme coupable de haute trahison.

GLOSTER. Fort bien, duc de Suffolk; tu ne me verras pas pour cela rougir ou changer de visage : un cœur sans tache n'est pas facile à intimider. La source la plus limpide n'est pas plus pure de fange que je ne suis pur de trahison envers mon souverain. Qui peut m'accuser? En quoi suis-je coupable?

YORK. On vous soupçonne, milord, de vous être laissé corrompre par le Dauphin pendant votre protectorat, et d'avoir retenu la solde de l'armée, ce qui est cause que sa majesté a perdu la France.

GLOSTER. Voilà ce dont on me soupçonne? Qui sont ceux qui le croient? Je n'ai jamais frustré l'armée de sa solde; je n'ai jamais rien reçu du Dauphin. Dieu m'est témoin que j'ai passé bien des nuits à travailler dans l'intérêt de l'Angleterre; si jamais j'ai frustré le roi de la moindre somme, si j'en ai appliqué une obole à mon usage, que cette obole soit produite contre moi au jour de mon jugement! Non : ne voulant pas taxer les communes appauvries, j'ai maintes fois, pour solder les garnisons, avancé de mes fonds des sommes considérables dont je n'ai jamais demandé la restitution.

LE CARDINAL. Il est dans votre intérêt, milord, de parler ainsi.

GLOSTER. Je ne dis rien que de vrai; j'en prends Dieu à témoin.

YORK. Pendant votre protectorat, vous avez fait infliger aux criminels des tortures inouïes qui ont donné à l'Angleterre un renom de cruauté tyrannique.

GLOSTER. Loin de là, c'est un fait bien connu que tant que j'ai été protecteur, je n'ai péché que par un excès d'indulgence; je me laissais attendrir aux larmes des coupables, et pour obtenir leur pardon, il leur suffisait de l'implorer avec des paroles de repentir. A moins que ce ne fût pour un meurtre sanglant ou pour vol commis avec violence sur le voyageur inoffensif, je n'ai jamais appliqué le châtiment prononcé par la loi. Il est vrai que j'ai puni le meurtre plus rigoureusement que la félonie ou que tout autre délit.

SUFFOLK. Milord, il vous est aisé de répondre à ces accusations; mais il existe contre vous des charges plus graves et dont il ne vous sera pas facile de vous disculper. Je vous arrête au nom de sa majesté, et je vous remets à la garde de monseigneur le cardinal jusqu'au jour de votre mise en jugement.

LE ROI HENRI. Milord de Gloster, j'ai la ferme espérance que vous vous justifierez pleinement. Ma conscience me dit que vous êtes innocent.

GLOSTER. Ah! mon gracieux souverain, nous vivons dans des jours périlleux : la vertu est étouffée par l'ambition impure, et la haine chasse l'humanité. Partout domine le mensonge suborneur, et l'équité est exilée de ce royaume. Je sais qu'ils en veulent à ma vie, et si ma mort pouvait assurer le bonheur du pays et marquer le terme de leur tyrannie, je me sacrifierais avec joie. Mais ma mort ne serait que le prologue de leur drame; des milliers d'autres victimes, qui ne redoutent rien encore, ne cloront pas la tragédie qu'ils préparent. Je lis dans les yeux enflammés de Beaufort la haine que son cœur recèle, et les nuages dont le front de Suffolk est rembruni couvent les tempêtes de sa haine; le mordant Buckingham se soulage dans ses paroles du poids jaloux qui pèse sur son cœur; et York, que dévore son ambition lunatique, York, dont j'ai rabattu le bras présomptueux, attaque ma vie par de fausses accusations. — (*A la Reine.*) Et vous, madame, faisant cause commune avec eux, vous avez, sans motif, accumulé les disgrâces sur ma tête; vous n'avez rien épargné pour soulever contre moi l'inimitié de mon souverain bien-aimé. — Vous vous êtes tous ligués contre moi, et je n'ignorais pas vos complots. Pour me condamner, les faux témoins ne manqueront pas, et vous avez des trahisons en réserve pour augmenter ma culpabilité : on verra se vérifier le vieil adage : Quand on veut battre un chien, on a bientôt trouvé un bâton.

LE CARDINAL. Sire, ces invectives sont intolérables. Si les hommes qui ont à cœur d'écarter de votre royale personne les poignards de la trahison et la fureur des traîtres sont ainsi en butte aux outrages et aux injures, et qu'une licence effrénée soit accordée à la langue du coupable, il y a là de quoi attiédir leur dévouement pour votre majesté.

SUFFOLK. N'a-t-il pas adressé à notre souveraine des paroles injurieuses, bien qu'artistement combinées, donnant à entendre qu'elle avait suborné contre lui de faux témoins pour amener sa ruine?

LA REINE MARGUERITE. A qui perd la partie, la mauvaise humeur est permise.

GLOSTER. Vous venez de dire plus vrai que vous n'en aviez l'intention; je perds en effet la partie. — Malheur aux gagnants; car ils ont joué de mauvaise foi, et il est permis au perdant de se plaindre!

BUCKINGHAM. Il va épiloguer et nous retenir ici tout le jour. — Lord cardinal, il est votre prisonnier.

LE CARDINAL. Gardes, emmenez le duc, et ne le perdez pas de vue.

GLOSTER. Ainsi le roi Henri rejette sa béquille avant que ses jambes soient assez fortes pour le soutenir! (*Au Roi.*) On chasse le berger loin de toi, pendant que les loups se disputent à qui te dévorera le premier. Ah! puissent mes craintes ne point se vérifier! combien je le souhaite! Henri, vertueux monarque, j'appréhende ta chute. (*Les Gardes emmènent Gloster.*)

LE ROI HENRI. Milords, adoptez les mesures que votre sagesse jugera convenables. Faites et décidez comme si nous étions ici en personne.

LA REINE MARGUERITE. Eh quoi! votre majesté veut-elle donc quitter le parlement?

LE ROI HENRI. Ah! Marguerite, [illegible] mon cœur déborde et commence à [illegible] mes yeux. Ma vie est [illegible] de misère [illegible] esprit troublé [illegible] Henri [illegible] je le [illegible] la loyauté [illegible] ou de mettre en doute [illegible] en vient [illegible] Marguerite [illegible]

cente vie? Tu ne leur as jamais fait de mal, ni à eux ni à personne au monde. De même que le boucher enlève l'agneau, lie le malheureux, et, le conduisant à l'abattoir, le frappe pour peu qu'il s'écarte du chemin, ainsi ces hommes cruels t'ont emmené d'ici; et de même que la mère erre çà et là dans la direction qu'a prise son cher petit, et ne peut rien, si ce n'est pleurer sa perte, ainsi je donne au mal heur de Gloster des larmes impuissantes; mes yeux humides suivent sa trace, et je ne puis rien faire pour lui, tant sont puissants ses ennemis conjurés. Je veux pleurer son triste sort; et d'une voix entrecoupée de sanglots, je ne cesserai de redire : « Qui donc ici est un traître? Gloster ne l'est pas. » (*Il sort.*)

LA REINE MARGUERITE. Milords, hommes sans préjugés, la froide neige se fond aux chauds rayons du soleil. Henri, mon royal époux, est de glace dans les grandes affaires; il se laisse prendre à une sotte pitié. L'apparente vertu de Gloster le fascine, comme le crocodile attire par ses cris plaintifs le voyageur attendri; ou comme la vipère qui, roulée sur les fleurs, étalant les couleurs bigarrées de sa peau brillante, blesse de son dard mortel l'enfant imprudent qui la voyant si belle la croyait inoffensive. Je vous le proteste, milords, si nul n'était plus sage que moi, et en cette occasion, néanmoins, je pense que j'émets un avis salutaire, le monde serait bientôt débarrassé de Gloster, et nous ne le craindrions plus.

LE CARDINAL. Sa mort serait un acte de saine politique; mais nous manquons de prétextes pour le faire mourir. Il faut qu'il soit condamné dans les formes légales.

SUFFOLK. Ce serait là, selon moi, une grande imprudence. Le roi fera tout au monde pour lui sauver la vie; peut-être les communes se soulèveront-elles pour sa défense; et puis, nous n'avons pu appuyer sa condamnation que des motifs assez faibles, que de simples soupçons.

YORK. En sorte que votre intention n'est pas de le faire mourir.

SUFFOLK. Ah! York, nul homme vivant ne le désire autant que moi.

YORK. C'est York qui a le plus grand intérêt à sa mort. — Mais, monseigneur le cardinal,—et vous, milord de Somerset, parlez-moi franchement et dans toute la sincérité de vos âmes : ne vaudrait-il pas autant confier à un aigle à jeun le soin de protéger des poulets contre un vautour affamé, que de faire du duc Homfroy le protecteur du roi?

LA REINE MARGUERITE. Les pauvres poulets seraient bien sûrs d'être dévorés.

SUFFOLK. Il est vrai, madame : et par la même raison, ne serait-ce pas folie que de faire du loup le gardien du troupeau? Et si quelqu'un l'accusait de n'être qu'un rusé meurtrier, suffirait-il, pour le faire absoudre, de dire qu'il n'a pas encore mis à exécution son criminel dessein? Non; sans attendre que sa gueule soit teinte de sang, qu'il meure en sa qualité de loup et d'ennemi naturel du troupeau, comme Homfroy, tout nous le prouve, est l'ennemi naturel du roi; et quant au genre de mort, ne perdons point le temps en combinaisons inutiles. Qu'il meure par la ruse ou le guet-apens, endormi ou éveillé, n'importe, pourvu qu'il meure : la fraude est permise quand il s'agit de prévenir un fourbe.

LA REINE MARGUERITE. Trois fois noble Suffolk, c'est parler en homme résolu.

SUFFOLK. Il n'y a point de résolution si l'action ne suit les paroles; souvent on dit ce qu'on n'a pas l'intention de faire : mais moi, mon cœur s'accorde avec mon langage. — Heureux d'accomplir un acte méritoire, et voulant mettre mon souverain à l'abri de son ennemi, dites un mot, et je suis prêt à administrer Gloster et à lui servir de prêtre.

LE CARDINAL. Fort bien, milord de Suffolk; mais pour qu'il meure, je ne suis pas d'avis d'attendre que vous soyez dûment entré dans les ordres; dites que vous consentez, et approuvez la chose, et je me charge de pourvoir au choix de l'exécuteur, tant j'ai à cœur la sûreté de mon souverain.

SUFFOLK. Voici ma main; c'est une action qui mérite d'être faite.

LA REINE MARGUERITE. J'en dis autant.

YORK. Et moi aussi; et maintenant que tous trois nous avons prononcé cet arrêt, peu importe à qui il pourrait déplaire.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Puissants lords, j'arrive d'Irlande pour vous annoncer que la population de ce pays s'est révoltée, et a passé les Anglais au fil de l'épée. Envoyez des renforts, milords, et arrêtez à temps la violence du mal, avant que la blessure devienne incurable; car elle est récente encore, et vous pouvez espérer la guérir.

LE CARDINAL. Voilà une brèche qui demande à être promptement réparée. Quel conseil donnez-vous dans cette grave occurrence?

YORK. Je suis d'avis qu'on envoie Somerset dans ce pays. Il convient d'employer un général aussi heureux : témoin le succès qu'il a obtenu en France.

SOMERSET. Si York, avec sa politique tortueuse, avait été régent à ma place, il n'eût jamais tenu en France aussi longtemps que moi.

YORK. Non, assurément, pour finir par tout perdre comme tu as fait. J'aurais mieux aimé mourir que de rapporter dans ma patrie le poids d'un tel déshonneur, que de ne rester si longtemps en France que pour voir ce royaume perdu pour nous sans retour. Montre-moi sur ta poitrine une seule cicatrice : il est rare que la victoire soit le partage de ceux qui prennent tant de soin de conserver leur personne intacte.

LA REINE MARGUERITE. Que le vent souffle, qu'on donne au feu des aliments, et cette étincelle deviendra un jour un incendie. Assez, duc d'York. — Cher Somerset, contenez-vous. — York, si vous aviez été régent de France, peut-être auriez-vous été encore plus malheureux que lui.

YORK. Faire pire que lui! En ce cas, opprobre sur nous tous!

SOMERSET. Et sur toi d'abord, toi qui appelles de tes vœux notre opprobre!

LE CARDINAL. Milord d'York, éprouvez votre fortune. Les grossiers Irlandais sont en armes, et abreuvent le sol de sang anglais. Voulez-vous conduire en Irlande une armée d'hommes d'élite, pris dans tous les comtés, et tenter les hasards contre les Irlandais?

YORK. Je le veux bien, milord, si le roi y consent.

SUFFOLK. Ce que nous ordonnons, il le veut; ce que nous faisons, il l'approuve. Ainsi, noble York, prenez en main cette tâche.

YORK. Je l'accepte : milords, levez-moi des soldats, pendant que je mettrai ordre à mes affaires particulières.

SUFFOLK. C'est un soin dont je me charge, lord York. Mais revenons à l'hypocrite Homfroy.

LE CARDINAL. Qu'il n'en soit plus question; je prendrai des mesures pour qu'il ne nous importune plus. Maintenant, séparons-nous. Le jour touche à sa fin. Lord Suffolk, vous et moi, nous avons à causer sur ce chapitre.

YORK. Milord de Suffolk, dans quinze jours je compte que mes soldats seront réunis à Bristol; c'est là que je les embarquerai pour l'Irlande.

SUFFOLK. Je donnerai pour cela les ordres nécessaires, milord d'York. (*Tous sortent, à l'exception d'York.*)

YORK, *seul.* Maintenant, York, voilà l'instant, ou jamais, d'affermir tes résolutions craintives et de remplacer le doute par l'intrépidité. Sois ce que tu espères être, ou consigne à la tombe ce que tu es : c'est une existence qui ne vaut pas la peine d'être conservée. Que la crainte au front pâle soit le partage de l'homme obscur; elle ne doit pas trouver place dans une âme royale. Plus pressées qu'une pluie du printemps, mes pensées se succèdent, et il n'en est pas une qui n'ait la royauté pour objet. Mon cerveau, plus actif que l'araignée laborieuse, ourdit péniblement des trames pour envelopper mes ennemis. Fort bien! milords, c'est politiquement agi que de m'envoyer au loin avec une armée. Je crains bien que vous n'ayez fait que réchauffer le serpent mourant de faim, qui, recueilli dans votre sein, vous percera le cœur. C'étaient des soldats qu'il me fallait, et vous m'en donnez : je vous en suis reconnaissant; toutefois, croyez-moi, vous mettez des armes dangereuses aux mains d'un homme à craindre. Pendant qu'en Irlande j'entretiendrai une armée redoutable, j'aurai soin de fomenter en Angleterre quelque noire tempête, qui enverra bien des milliers d'âmes au ciel ou en enfer : et cette tempête fatale ne cessera de mugir que lorsqu'un cercle d'or ceindra ma tête, et que son éclat radieux, pareil aux rayons transparents du soleil, calmera la fureur de cet ouragan. Déjà,

pour exécuter mes projets, j'ai mis dans mes intérêts un homme résolu, du comté de Kent, John Cade d'Ashford. Sous le nom de John Mortimer, il doit provoquer un soulèvement, et il est homme à bien s'acquitter de ce rôle. J'ai vu en Irlande cet indomptable Cade tenir tête, à lui seul, à toute une troupe d'Irlandais. Il avait combattu si longtemps que ses cuisses étaient hérissées de dards comme la peau d'un porc-épic : lorsqu'on fut venu à son secours, je le vis, alerte et agile, bondir et secouer gaiement ses dards ensanglantés, comme un danseur moresque ses grelots. Plus d'une fois, déguisé sous l'épaisse chevelure de l'Irlandais, il s'est introduit parmi les ennemis pour s'entretenir avec eux; et, sans être découvert, il est revenu me rendre compte de leurs coupables projets. Ce démon sera ici mon substitut; car dans ses traits, dans son port, dans le son de sa voix, il ressemble au défunt Mortimer. Je sonderai par là les dispositions du peuple; je verrai de quel œil il voit la maison d'York et ses prétentions. Si Cade est pris et livré aux tortures, je sais que tous les tourments qu'on pourra lui infliger ne pourront lui faire avouer que c'est moi qui lui ai mis les armes à la main. Si, au contraire, il réussit, comme cela est très-probable, alors j'arrive d'Irlande avec mon armée, et je recueille la moisson que le coquin aura semée : car Homfroy une fois mort, comme il le sera bientôt, et Henri mis de côté, mon rôle, à moi, commence. *(Il sort.)*

SCÈNE II.

Bury. — Un appartement du palais.

Entrent d'un air égaré DEUX ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN. Va sur-le-champ trouver milord de Suffolk; dis-lui que nous avons expédié le duc, ainsi qu'il l'a commandé.

DEUXIÈME ASSASSIN. Oh! que la chose n'est-elle encore à faire!... Qu'avons-nous fait?... As-tu jamais entendu un homme aussi pénitent?

Entre SUFFOLK.

PREMIER ASSASSIN. Voici milord.

SUFFOLK. Eh bien! messieurs, avez-vous terminé cette besogne?

PREMIER ASSASSIN. Oui, monseigneur; il est mort.

SUFFOLK. Allons, voilà qui est bien. Rendez-vous chez moi, je vous récompenserai de cet acte périlleux. Le roi et tous les pairs vont venir à l'instant... Avez-vous réparé le désordre du lit? Tout est-il disposé comme je l'avais ordonné?

PREMIER ASSASSIN. Oui, milord.

SUFFOLK. Allez, partez. *(Les Assassins sortent.)*

Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE CARDINAL BEAUFORT, SOMERSET et plusieurs autres LORDS.

LE ROI HENRI. Allez dire à notre oncle de venir ici sur-le-champ. Dites-lui que mon intention est de juger aujourd'hui sa cause, et de m'assurer par moi-même s'il est coupable, comme on le publie.

SUFFOLK. Sire, je vais le chercher.

LE ROI HENRI. Milords, prenez vos places. — Je vous en conjure tous, ne procédez avec rigueur contre notre oncle Gloster qu'autant que des témoignages évidents, des preuves suffisantes déposeront de sa culpabilité.

LA REINE MARGUERITE. A Dieu ne plaise qu'aucun sentiment de haine s'interpose pour faire condamner injustement un gentilhomme!

LE ROI HENRI. Je vous remercie, Marguerite; je suis heureux de vous entendre tenir ce langage.

Rentre SUFFOLK.

LE ROI HENRI, *continuant*. Qu'y a-t-il? pourquoi cette pâleur? pourquoi trembles-tu? Où est notre oncle? Qu'as-tu, Suffolk?

SUFFOLK. Mort dans son lit, sire; Gloster est mort.

LA REINE MARGUERITE. Le ciel nous en préserve!

LE CARDINAL. O mystérieux jugement de Dieu! — J'ai rêvé cette nuit que le duc était muet, et ne pouvait prononcer une parole. *(Le Roi s'évanouit.)*

LA REINE MARGUERITE. Qu'avez-vous, monseigneur? Du secours, milords! le roi est mort.

SOMERSET. Soulevez-le : pincez-lui le nez!

LA REINE MARGUERITE. Courez, courez chercher des secours! — O Henri, ouvre les yeux!

SUFFOLK. Il revient à lui. — Madame, calmez-vous.

LE ROI HENRI, *reprenant peu à peu ses sens*. O Dieu du ciel!

LA REINE MARGUERITE. Comment se trouve mon gracieux seigneur?

SUFFOLK. Remettez-vous, mon souverain! gracieux Henri, remettez-vous!

LE ROI HENRI. Qu'entends-je? est-ce bien milord de Suffolk qui entreprend de me consoler? Tout à l'heure il vient de me faire entendre le cri funèbre du hibou, et ce cri effrayant a suspendu en moi les sources de la vie; et il s'imagine qu'il suffira du gazouillement d'un sansonnet sifflant à mon oreille le mot de consolation pour effacer de ma mémoire l'impression que le premier son y a laissée! Ne déguise pas ton poison sous des paroles mielleuses. Ne pose point tes mains sur moi, je te le défends; leur contact m'épouvante comme le ferait le dard d'un serpent... Hors de ma vue, messager de mort! Dans tes regards farouches siégent le meurtre et la tyrannie, et de là leur hideuse majesté répand au loin l'effroi. Ne me regarde pas; tes regards assassinent : — mais non, ne t'en va pas. — Approche, basilic, et que tes yeux donnent le trépas à l'imprudent qui te regarde : c'est à l'ombre de la mort que je trouverai la joie; ma vie ne sera qu'une double mort, maintenant que Gloster n'est plus.

LA REINE MARGUERITE. Pourquoi maltraiter ainsi milord de Suffolk? Bien que le duc fût son ennemi, il ne laisse pas, en bon chrétien, de déplorer sa mort : et moi, tout hostile qu'il m'était, si des larmes versées à flots, si des gémissements à fendre le cœur, si des soupirs à tarir le sang dans les veines, pouvaient le rappeler à la lumière, je deviendrais aveugle à force de pleurer, malade à force de gémir, pâle comme la primevère à force de soupirer, et tout cela pour rendre la vie au noble duc. Qui sait ce que le monde pensera de moi? car on savait que nous n'étions que médiocrement amis : on pourra croire que c'est moi qui ai fait périr le duc. Ainsi mon nom sera en butte aux morsures de la calomnie, et les cours des princes retentiront de reproches dirigés contre moi. Voilà ce que je gagne à sa mort! Malheureuse que je suis d'être reine, et d'avoir l'infamie pour couronne!

LE ROI HENRI. Ah! malheureux Gloster!

LA REINE MARGUERITE. C'est moi qui suis malheureuse; je suis plus à plaindre que lui! Pourquoi détournes-tu de moi ton visage; je ne suis point un lépreux infect; regarde-moi. Quoi donc! Es-tu sourd comme la couleuvre? Sois venimeux comme elle, et tue ton épouse infortunée. Tout ton bonheur est-il donc descendu avec Gloster dans la tombe? S'il en était ainsi, Marguerite ne fut jamais ta joie. Élève-lui une statue, que tu adoreras, et moi, fais de mon image l'enseigne d'un cabaret. Était-ce donc pour en venir là que j'ai failli faire naufrage, et que deux fois les vents contraires m'ont repoussée des rivages de l'Angleterre vers mon pays natal? Ah! c'était un avertissement du ciel : le vent prophétique semblait me dire : « Ne va pas chercher un nid de scorpion, et garde-toi de poser le pied sur ce sol inhospitalier. » Et moi, que faisais-je alors? Je maudissais ces vents amis, et celui qui les avait déchaînés de leurs cavernes d'airain. Je les suppliais de pousser mon navire vers les fortunés rivages de l'Angleterre, ou de le briser contre les écueils. Mais Éole ne voulut pas être un meurtrier; il te laissa cet office inhumain. La mer secourable refusa de m'engloutir sous ses vagues bondissantes, sachant que ta cruauté devait plus tard me noyer dans un océan de larmes amères. Les rochers s'affaissèrent dans les sables, ne voulant pas que je me brisasse sur leurs flancs escarpés, et sachant que ton cœur de marbre, plus dur que leur granit, ferait périr Marguerite dans l'enceinte de ton palais. Pendant que la tempête nous repoussait loin de la côte, aussi longtemps que je pus distinguer vos blanches falaises, je me tins sur le tillac, au milieu de l'orage, et quand, à l'horizon brumeux, ton île disparut à mes avides regards, je détachai de mon cou un joyau précieux (c'était un cœur entouré de diamants), et je le jetai dans la direction de la terre; la mer le reçut, et je souhaitai que ton sein pût de

même recevoir bientôt mon cœur : puis, n'apercevant plus la belle Angleterre, j'ordonnai à mes yeux de partir avec mon cœur : je les accusai de cécité et d'impuissance, pour n'avoir pu conserver plus longtemps la vue d'Albion et de son rivage tant désiré. Combien de fois j'ai prié Suffolk, le fidèle agent de ta coupable inconstance, de s'asseoir auprès de moi, et d'enchanter mon oreille par ses récits, comme autrefois le jeune Ascagne, alors qu'à Didon éperdue d'amour il racontait l'histoire de son père, depuis sa sortie de Troie en flammes ! Ne suis-je pas ensorcelée comme elle ? N'es-tu pas perfide comme lui? Hélas! je n'en puis dire davantage. Meurs, Marguerite ! Henri pleure de te voir vivre si longtemps.

On entend un grand bruit à l'extérieur. Entrent **WARWICK** et **SALISBURY**. Le peuple se presse aux portes de la salle.

WARWICK. Puissant souverain, le bruit court que le noble duc Homfroy a été traîtreusement assassiné; on accuse de ce meurtre Suffolk et le cardinal de Beaufort. Le peuple, semblable à un essaim d'abeilles irritées qui ont perdu leur chef, se répand çà et là, prêt à immoler le premier venu à sa vengeance. J'ai calmé momentanément sa colère, et il attend qu'on lui fasse connaître les circonstances de la mort de Gloster.

LE ROI HENRI. Sa mort n'est que trop réelle, mon cher Warwick; mais comment il est mort, Dieu le sait, Henri l'ignore. Entrez dans sa chambre; examinez sa dépouille inanimée, et cherchez l'explication de sa mort soudaine.

WARWICK. J'y vais, sire. — Salisbury, restez avec la multitude jusqu'à mon retour. (*Warwick entre dans une chambre intérieure, et Salisbury se retire.*)

LE ROI HENRI. O toi, qui juges toutes choses, arrête mes pensées, mes pensées qui cherchent à persuader à mon âme que des mains violentes ont attenté à la vie d'Homfroy! Si mes conjectures sont fausses, pardonne-les moi, ô mon Dieu ! car l'infaillibilité n'appartient qu'à toi. Oh ! je voudrais réchauffer par d'innombrables baisers ses lèvres pâles, arroser son visage d'un océan de larmes amères, entretenir de mon affection son cadavre muet et sourd, presser dans mes mains ses mains insensibles. Mais à quoi serviraient ces vains témoignages? Le spectacle de son argile inanimée ne ferait qu'accroître ma douleur !

Les portes d'une chambre intérieure s'ouvrent, on aperçoit **GLOSTER** étendu mort sur son lit, autour duquel sont rangés **WARWICK** et quelques autres.

WARWICK. Approchez, gracieux souverain, jetez les yeux sur ce corps.

LE ROI HENRI. C'est me demander de mesurer des yeux la profondeur de ma tombe, car avec son âme sont parties toutes mes espérances de bonheur ici-bas, et, en le voyant, je vois ma vie compromise par sa mort.

WARWICK. Aussi vrai que mon âme espère vivre avec ce [illegible] qui revêtit la condition humaine pour nous [illegible] de l'indignation de son Père, je crois que des [illegible] ont attenté à la vie de l'illustre duc.

SUFFOLK. Voilà un serment terrible, articulé d'une voix solennelle ! De quelles preuves Warwick appuie-t-il son [illegible]?

WARWICK. Voyez comme le sang s'est porté à la face. J'ai [illegible] le visage de ceux qui meurent de mort naturelle [illegible] pâle, décoloré, car, dans ce moment [illegible] retiré vers le cœur, qui, dans sa lutte [illegible] l'appelle à son aide pour combattre [illegible] en même temps que le cœur [illegible] et embellir la joue. [illegible] le sang y abonde; [illegible] que lorsqu'il [illegible] comme [illegible] ses cheveux sont [illegible] ses mains [illegible] comme celle d'un homme qui a lutté [illegible] et par la violence [illegible] sur [illegible] irrégulière, [illegible] et en désordre [illegible] impossible qu'il n'ait pas été [illegible] suffit pour l'attester.

[illegible]

SUFFOLK. Qui donc, Warwick, aurait donné la mort au duc? Il était placé sous ma protection et sous celle de Beaufort, et j'espère, milord, que vous ne nous prenez pas pour des assassins.

WARWICK. Vous étiez l'un et l'autre ennemis déclarés d'Homfroy, et il était confié à votre garde. Il est probable que votre intention n'était pas de le traiter en ami; et vous voyez qu'il a trouvé un ennemi.

LA REINE MARGUERITE. Ainsi vous donnez à entendre que vous soupçonnez ces deux lords d'être les auteurs de cette mort soudaine?

WARWICK. Quand on trouve la génisse égorgée et saignante encore, et, à deux pas de là, le boucher, sa hache à la main, n'est-il pas naturel de croire que c'est lui qui l'a tuée? En voyant la perdrix sans vie dans le nid du milan, bien que l'oiseau de proie s'envole, le bec dégagé de toutes traces de sang, est-il si difficile de deviner comment la perdrix est morte? Ce tragique spectacle fait naître des soupçons semblables.

LA REINE MARGUERITE. Est-ce vous qui êtes le boucher, Suffolk? où est votre couteau? Beaufort est-il un milan? où sont donc ses serres?

SUFFOLK. Je n'ai point de couteau pour égorger les gens dans leur sommeil; mais je porte une épée vengeresse, rouillée dans l'oisiveté, et dont je ferai reluire la lame en la plongeant dans le cœur du calomniateur qui voudrait imprimer sur moi le sanglant stigmate de l'assassinat. Ose soutenir, orgueilleux Warwick, que je suis coupable de la mort d'Homfroy! (*Le Cardinal et Somerset sortent.*)

WARWICK. Que n'osera pas Warvick, si le perfide Suffolk le défie?

LA REINE MARGUERITE. Il ne calmera pas sa fureur de calomnie; il ne mettra pas un terme à ses accusations insolentes, dût Suffolk le défier mille fois.

WARWICK. Madame, gardez le silence, je vous en donne respectueusement le conseil; car chacune des paroles que vous articulez en sa faveur est une offense que vous faites à votre royale dignité.

SUFFOLK. Lord stupide et grossier, nul doute que ta mère, si jamais femme outragea son époux à ce point, n'ait reçu dans son lit coupable quelque manant brutal, et greffé un sauvageon sur une noble tige; tu es le fruit de son adultère, et tu n'appartiens pas à la noble race des Névil.

WARWICK. Si tu n'étais marqué du sceau des assassins, si je ne craignais de voler au bourreau sa victime, et de t'affranchir de l'infamie qui t'attend; si la présence de mon souverain ne m'obligeait à me contenir, je te forcerais, perfide et lâche meurtrier, à me demander pardon à genoux de ce que tu viens de dire, à me déclarer que c'est de ta mère que tu as entendu parler, que c'est toi qui es un bâtard; et après t'avoir fait, tout tremblant, rendre ce témoignage, je te donnerais ton salaire, et j'enverrais ton âme en enfer, monstre qui te repais du sang des hommes endormis!

SUFFOLK. Tu seras éveillé quand je répandrai le tien, si tu as le courage de me suivre.

WARWICK. Viens donc à l'instant même, ou je te fais sortir de force; tout indigne que tu es que je me mesure avec toi, je donnerai cette satisfaction aux mânes du duc Homfroy. (*Suffolk et Warwick sortent.*)

LE ROI HENRI. Quelle cuirasse plus forte qu'un cœur irréprochable. Il est triplement armé, celui dont la cause est juste : et, quoique bardé d'acier, celui-là est sans défense dont la conscience est souillée par l'iniquité. (*On entend du bruit à l'extérieur.*)

LA REINE MARGUERITE. Quel est ce bruit?

Rentrent **SUFFOLK**, et **WARWICK**, l'épée nue.

LE ROI HENRI. Eh quoi, milords, vous osez tirer l'épée en notre présence? D'où vous vient tant d'audace? — Quelles sont ces clameurs tumultueuses que j'entends?

SUFFOLK. Puissant souverain, les habitants de Bury, le traître Warwick à leur tête, m'attaquent et me poursuivent.

On entend le bruit que fait à l'extérieur la multitude. Rentre **SALISBURY**.

SALISBURY, *au peuple*. Mes amis, restez là : le roi connaîtra

[illegible] trace du travail littéraire, l'auteur s'efface complétement pour laisser [illegible] personnage.

vos intentions. — (*Au Roi.*) Sire, je suis député par le peuple pour vous déclarer que, si le perfide Suffolk n'est pas immédiatement mis à mort ou banni du territoire de l'Angleterre, on viendra l'arracher par force de ce palais, et lui infliger une mort lente au milieu des tortures. Ils disent que c'est lui qui a fait périr le digne duc Homfroy; ils prétendent qu'avec lui la vie de votre majesté n'est pas en sûreté. Ce n'est pas l'entêtement d'une aveugle opposition, ce n'est pas l'intention de contrarier les désirs de votre majesté, c'est l'instinct de leur affection et de leur loyauté qui leur fait demander avec tant d'instance son bannissement. C'est la sécurité de votre royale personne qui les préoccupe. Lors même que votre majesté, disent-ils, voulant reposer, aurait défendu qu'on troublât son sommeil, sous peine d'encourir votre déplaisir, ou sous peine de mort, si cependant on voyait un serpent, dardant sa langue fourchue, se glisser en silence vers votre majesté, malgré une défense aussi formelle il faudrait bien vous réveiller, de peur que, si on vous laissait dormir, le dangereux reptile ne rendit ce sommeil éternel. Ils disent donc qu'en dépit de votre défense ils vous protégeront, que vous le vouliez ou non, contre d'abominables serpents, tels que Suffolk, dont le dard envenimé et fatal a lâchement immolé votre oncle bien-aimé, dont la mort de vingt Suffolk ne rachèterait pas la perte.

LE PEUPLE, *de l'extérieur*. La réponse du roi! milord de Salisbury!

SUFFOLK. Ce message d'une populace ignorante et grossière à son souverain n'a rien qui m'étonne; mais vous, dans cette circonstance, milord, vous n'avez pas été fâché de faire montre de votre talent d'orateur; quoi qu'il en soit, Salisbury n'aura retiré de cette mission d'autre fruit que la gloire d'avoir paru devant son roi en qualité d'ambassadeur d'une tourbe de manants.

LE PEUPLE, *de l'extérieur*. La réponse du roi! ou nous allons forcer les portes.

LE ROI HENRI. Allez, Salisbury, et dites-leur de ma part que je les remercie de leur affectueuse sollicitude: avant d'avoir entendu l'expression de leurs vœux, je me proposais de faire ce qu'ils me demandent; car un secret pressentiment m'avertit à toute heure que Suffolk doit attirer des malheurs sur mon royaume. En conséquence, je jure par la majesté de celui dont je ne suis ici-bas que le représentant indigne, qu'il ne souillera pas plus de trois jours encore l'air que nous respirons, et cela sous peine de mort. (*Salisbury sort.*)

LA REINE MARGUERITE. O Henri! permettez que j'intercède en faveur du digne Suffolk.

LE ROI HENRI. Indigne épouse, d'oser appeler digne un homme tel que Suffolk! N'ajoute plus un mot: en plaidant sa cause, tu ne feras qu'accroître ma colère. Si je n'avais fait qu'une simple déclaration, je tiendrais ma parole; mais quand je jure, l'arrêt est irrévocable. — (*A Suffolk.*) Si, passé le terme de trois jours, on te trouve sur l'un des territoires soumis à mon sceptre, le monde entier ne rachètera pas ta vie. — Venez, Warwick; venez, mon cher Warwick, j'ai d'importantes communications à vous faire. (*Le Roi sort avec sa Suite. Warwick l'accompagne.*)

LA REINE MARGUERITE. Que l'infortune et la douleur vous accompagnent! que les chagrins de l'âme et l'affliction amère vous suivent et ne vous quittent pas! Vous êtes deux, que le diable fasse le troisième, et qu'une triple vengeance [illegible] vos pas!

SUFFOLK. Cesse, ô reine bien-aimée, ces imprécations, et laisse ton Suffolk te dire un douloureux adieu.

LA REINE MARGUERITE. Fi donc, âme lâche et efféminée! tu n'as donc pas le courage de maudire tes ennemis?

SUFFOLK. Malédiction sur eux! Pourquoi les maudirais-je? Si les imprécations pouvaient tuer, comme le gémissement de la mandragore, j'inventerais les expressions les plus amères, les plus infernales, les plus dures, les plus horribles à entendre; je les exhalerais avec le grincement de dents et la mortelle rage de l'Envie au teint livide dans sa caverne hideuse. Ma langue ne pourrait suffire à la violence de mes paroles, mes yeux étincelleraient comme le caillou sous l'acier, mes cheveux se hérisseraient comme ceux d'un frénétique, tous mes muscles se contracteraient pour mieux maudire; et en ce moment même, je sens que mon cœur se gonfle et va se briser, si je ne le soulage par des imprécations. Qu'ils soient donc maudits! Que le poison soit leur breuvage! le fiel, pis que le fiel, leur mets le plus succulent! leur plus délicieux ombrage, un berceau de cyprès! leur spectacle habituel, des basilics homicides! Que leur toucher le plus doux soit aussi cuisant que la piqûre du lézard[1]! leur musique, aussi effrayante que le sifflement du serpent, et que le cri sinistre du hibou complète le concert! Que les plus épouvantables terreurs de l'enfer...

LA REINE MARGUERITE. Assez, mon cher Suffolk; tu te déchires de tes propres mains; toutes ces imprécations, comme les rayons du soleil reflété par une glace, ou comme un mousquet trop chargé, se répercutent, et toute leur force se tourne contre toi.

SUFFOLK. Tu m'ordonnais de maudire, et tu me dis maintenant de me taire! Oh! j'en atteste cette patrie dont on m'exile, je pourrais maudire sans interruption toute une nuit d'hiver, nu et debout au sommet d'une montagne, par un froid glacial qui ne permettrait pas au moindre brin d'herbe de croître; et cette nuit-là s'écoulerait pour moi aussi vite qu'une minute passée dans le plaisir.

LA REINE MARGUERITE. Oh! cesse, je t'en conjure! donne-moi ta main, que je l'arrose de mes pleurs douloureux. Que la pluie du ciel n'efface jamais ces larmes, monument de mon affliction. (*Elle baise sa main.*) Oh! je voudrais que ces baisers laissassent sur ta main leur empreinte, afin que ce cachet te rappelât ces lèvres d'où s'exhalent pour toi des milliers de soupirs. Pars, afin que je connaisse mon malheur; je me l'imagine à peine, tant que tu es auprès de moi, pareille à l'homme qui se fait illusion et savoure en idée les biens qu'il n'a pas. Je ferai révoquer ton exil; sinon, sois assuré que je m'exposerai à être exilée moi-même; et c'est l'être déjà que de vivre loin de toi. Va-t'en; ne me parle point; pars à l'instant. — Oh! non, pas encore! Ainsi deux amis condamnés s'embrassent, se couvrent de baisers et se disent mille fois adieu, trouvant cent fois plus pénible de se quitter que de mourir; et cependant, adieu, adieu à toi et à la vie!

SUFFOLK. Ainsi le malheureux Suffolk est dix fois banni: une fois par le roi, et les neuf autres par toi. Ce n'est pas l'Angleterre, c'est toi que je regrette. Un désert pour Suffolk serait assez peuplé, s'il y jouissait de ta céleste présence; car là où tu es, là est pour moi le monde avec toutes ses délices, et là où tu n'es pas, il n'y a plus qu'une affreuse solitude. Je n'en puis dire davantage. — Vis et sois heureuse; pour moi, mon seul bonheur sera de savoir que tu respires.

Entre DE VAUX.

LA REINE MARGUERITE. De Vaux, où allez-vous donc si vite? Quelles nouvelles, de grâce?

DE VAUX. Je cours annoncer à sa majesté que le cardinal Beaufort est à l'article de la mort: un mal soudain vient de le saisir; ses yeux sont égarés; il aspire l'air avec effort, blasphémant Dieu et maudissant les hommes. Quelquefois il parle comme si le spectre du duc Homfroy était à ses côtés; d'autres fois il appelle le roi, et, croyant lui parler, révèle tout bas à son oreiller les secrets de son âme surchargée. On m'envoie auprès de sa majesté pour lui dire qu'en ce moment même il la demande à grands cris.

LA REINE MARGUERITE. Allez porter au roi ce douloureux message. (*De Vaux sort.*)

LA REINE, *continuant*. Hélas! qu'est-ce que ce monde? Quelles nouvelles! Mais quoi! j'irais m'affliger pour un vieillard qui perd tout au plus une heure de vie, et j'oublierais l'exil de Suffolk, ce trésor de mon âme! Ah! Suffolk, je ne veux pleurer que pour toi; pour toi, je veux lutter de larmes avec le vent du midi: les siennes fécondent la terre, les miennes ma douleur. Maintenant, pars. Le roi, tu le sais, va venir; si l'on te trouve auprès de moi, tu es mort.

SUFFOLK. Si je pars, je ne saurais vivre; mourir sous tes yeux, ce serait m'endormir délicieusement dans tes bras. Là, j'exhalerais mon âme dans les airs, aussi paisiblement que le petit enfant qui meurt en pressant de ses lèvres la

[1] [illegible]

Un lézard n'a point de dard, c'est un animal tout à fait inoffensif.



LE CARDINAL. Rabattez ses cheveux ; voyez ! voyez.... (Acte III, scène III, page 360.)

mamelle de sa mère : mais loin de toi, mon agonie serait celle du désespoir : je te demanderais à grands cris pour me fermer les yeux, pour imprimer tes lèvres sur ma bouche mourante ; alors, ou tu rappellerais mon âme fugitive, ou tu l'aspirerais dans ton sein, et ce serait pour elle le plus doux Élysée. Mourir auprès de toi, ce ne serait pas mourir ; mais la mort loin de toi serait le plus affreux des supplices.

LA REINE MARGUERITE. Éloigne-toi ! Bien que notre séparation soit un corrosif douloureux, c'est un remède appliqué à une blessure mortelle. En France, cher Suffolk, donne-moi de tes nouvelles. Où que tu sois sur ce globe, j'aurai une Iris[1] qui saura te découvrir.

SUFFOLK. Je pars.

LA REINE MARGUERITE. Prends et emporte avec toi mon cœur.

SUFFOLK. Jamais joyau plus précieux ne fut enfermé dans une cassette plus lugubre. Nous nous séparons comme les deux moitiés d'une barque qui se brise. Je tombe dans l'abîme de ce côté.

LA REINE MARGUERITE. Et moi de celui-ci. *Ils sortent par deux portes opposées.*

SCÈNE III.

Londres. — La chambre à coucher du cardinal Beaufort.

Entrent LE ROI HENRI, SALISBURY, WARWICK et d'autres Lords. LE CARDINAL est au lit; quelques serviteurs sont auprès de lui.

LE ROI HENRI. Comment vous trouvez-vous, milord ? Parlez, Beaufort, à votre souverain.

LE CARDINAL. Si tu es la Mort, je te donnerai des trésors de l'Angleterre assez pour acheter une autre île pareille, pourvu que tu me laisses vivre, et que je ne souffre point.

[1] Iris, la messagère de Junon.

LE ROI HENRI. Ah ! quel signe d'une vie pécheresse, quand l'approche de la mort paraît si redoutable !

WARWICK. Beaufort, c'est votre souverain qui vous parle.

LE CARDINAL. Qu'on me mette en jugement quand on voudra. N'est-il pas mort dans son lit ? où fallait-il donc qu'il mourût ? Puis-je faire vivre les gens malgré eux ? — Oh ! ne me torturez plus ; je confesserai. Il est ressuscité, dites-vous ? Oh ! montrez-moi où il est. Je donnerai mille livres sterling pour le voir. — Il n'a point d'yeux ; la poussière l'a aveuglé. — Rabattez ses cheveux ; voyez ! voyez ! Ils sont dressés comme des lacs tendus pour prendre mon âme qui s'envole ! Donnez-moi à boire ; et dites à l'apothicaire d'apporter le poison violent que je lui ai acheté.

LE ROI HENRI. O moteur éternel des cieux, daigne jeter un regard de compassion sur ce malheureux ! chasse le démon importun et acharné qui assiége son âme, et affranchis son cœur de ce noir désespoir.

WARWICK. Voyez comme les angoisses de la mort le font grincer des dents.

SALISBURY. Ne le troublons pas ; laissons-le passer paisiblement.

LE ROI HENRI. Paix à son âme, si c'est la volonté de Dieu. Lord cardinal, si vous pensez aux joies du ciel, soulevez la main ; donnez quelque signe de votre espérance. — Il meurt et ne donne aucun signe. O Dieu, pardonnez-lui !

WARWICK. Une fin aussi horrible annonce une vie monstrueuse.

LE ROI HENRI. Abstenons-nous de juger, car nous sommes tous pécheurs. — Fermez ses yeux, tirez les rideaux sur lui, et allons tous méditer[1].

[1] Voilà, dit le docteur Johnson, une de ces scènes qui seront toujours admirées. Ce sont là des beautés dont la nature et la vérité ont fait tous les frais. Le lecteur superficiel les comprend, les esprits profonds et pénétrants ne peuvent rien imaginer au delà. Ici la tâche du traducteur est facile ; puisse-t-il ne point affaiblir par des traits énervés la vigueur d'un tel burin.



WHITMORE. Viens, Suffolk, je vais t'expédier au rivage des morts. (Acte IV, scène Ire, page 362.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Le comté de Kent. — Le rivage de la mer aux environs de Douvres.

On entend plusieurs coups de canon. Paraît une barque sur la plage, et on en voit sortir UN CAPITAINE DE PIRATES, LE PATRON du navire, son contre-maître, WALTER WHITMORE et plusieurs Pirates, conduisant prisonniers SUFFOLK et DEUX GENTILSHOMMES. Il fait nuit.

LE CAPITAINE. Le jour éclatant, indiscret et favorable à la pitié, est rentré dans le sein de l'Océan; voici l'heure où les hurlements des loups éveillent les coursiers qui traînent le char de la Nuit tragique et sombre, frappent de leurs ailes somnolentes, traînantes et débiles[1], les tombeaux des morts, et de leurs gueules humides exhalent dans l'air des ténèbres corruptrices et contagieuses. Amenez donc les prisonniers que nous venons de faire. Pendant que notre pinasse[2] est à l'ancre dans les dunes, ces hommes régleront avec nous le prix de leur rançon, ou leur sang rougira ce rivage. — Patron, je te donne ce prisonnier pour ta part. — Et toi, son contre-maître, tu auras celui-ci. — L'autre (*montrant Suffolk*), Walter Whitmore, sera ton partage.

PREMIER GENTILHOMME. Patron, dites-moi quelle sera ma rançon.

LE PATRON. Mille écus, ou je te coupe la tête.

LE CONTRE-MAÎTRE, *au deuxième Gentilhomme*. Tu en donneras autant, ou je ferai sauter la tienne.

LE CAPITAINE. Eh quoi! vous avez l'air et les allures de gentilshommes, et vous trouvez cette somme trop forte? Coupez-leur la gorge à tous deux, il faut qu'ils meurent: la mort des hommes que nous avons perdus dans le combat ne saurait être contre-balancée par une aussi faible somme.

PREMIER GENTILHOMME. Je consens à la payer; épargnez donc ma vie.

DEUXIÈME GENTILHOMME. Et moi aussi; et je vais écrire sur-le-champ pour qu'on m'envoie la somme.

WHITMORE, *à Suffolk*. J'ai perdu un œil à l'abordage de la prise: pour venger cette perte, tu mourras, et il en serait de même de tes compagnons, si j'en croyais...

LE CAPITAINE. Ne sois pas aussi inexorable; accepte une rançon: laisse-le vivre.

SUFFOLK, *montrant l'ordre dont il est décoré*. Regarde mon saint Georges; je suis gentilhomme: évalue-moi au prix que tu voudras; tu seras payé.

WHITMORE. Et moi aussi je suis gentilhomme, je me nomme Walter Whitmore. Quoi donc! qu'as-tu à tressaillir? Est-ce que la mort te fait peur?

SUFFOLK. C'est de ton nom que j'ai peur; il contient mon arrêt de mort. Un savant a fait mon horoscope et m'a prédit que je mourrais par l'eau; que cette circonstance ne te rende pas impitoyable: ton nom devrait se prononcer Gualtier[1].

WHITMORE. Qu'il soit Gualtier ou Walter, peu m'importe. Jamais le déshonneur n'a terni notre nom qu'aussitôt notre épée n'ait effacé la souillure. Quand donc, comme un marchand, vendre ma vengeance, que mon épée soit rompue, mon armure brisée et mutilée, et que je sois proclamé lâche à la face du monde.

SUFFOLK. Arrête, Whitmore; ton prisonnier est un prince, le duc de Suffolk, William de la Poole.

[1] Le char de la Nuit [illegible]

[2] [illegible]

[1] Water, eau, a presque le même son que Walter, dont nous [illegible]

WHITMORE. Le duc de Suffolk sous cet habit grossier!

SUFFOLK. Oui; mais cet habit ne fait pas partie du duc : Jupiter s'est quelquefois travesti; pourquoi pas moi?

LE CAPITAINE. Mais Jupiter ne fut pas tué, et toi tu vas l'être.

SUFFOLK. Obscur et vil manant, le glorieux sang de Lancastre ne doit pas être versé par un drôle tel que toi. Combien de fois tu as baisé ta main devant moi et tenu mon étrier! Je t'ai vu marcher nu-tête à côté de la housse de mon palefroi, et tu t'estimais heureux quand je te faisais un léger salut. Combien de fois, lorsque j'étais à table avec la reine Marguerite, je t'ai vu tendre le bras pour prendre ma coupe, te nourrir de mes restes, et attendre à genoux mes ordres! Que ce souvenir te rende plus humble et rabatte un peu ton orgueil. Combien de fois tu t'es tenu dans mon antichambre, attendant respectueusement ma sortie! Il suffira de cette main qui a signé des grâces en ta faveur pour enchaîner ta langue téméraire.

WHITMORE. Parlez, capitaine, poignarderai-je ce misérable?

LE CAPITAINE. Laisse d'abord ma parole le poignarder, comme vient de faire la sienne.

SUFFOLK. Malheureux! tes paroles sont impuissantes comme toi.

LE CAPITAINE. Emmenez-le d'ici, et sur l'arrière de notre grande chaloupe qu'on lui tranche la tête.

SUFFOLK. Tu n'oserais; car il y va de la tienne.

LE CAPITAINE. Je l'oserai, Poole.

SUFFOLK. Poole?

LE CAPITAINE. Oui, Poole; sir Poole, milord; oui, mare infecte [1], égout, sentine, eau bourbeuse, qui as troublé de ta fange la source limpide à laquelle s'abreuve l'Angleterre. Je vais clore cette bouche affamée qui a dévoré la substance de l'Etat; tes lèvres, qui se sont unies à celle de la reine, balayeront la poussière; et toi, que la mort du vertueux duc Homfroy a fait sourire, tu exhaleras en vain ta rage aux vents, qui, pour toute réponse, te siffleront aux oreilles. Va, sois marié aux sorcières de l'enfer, pour avoir fiancé un puissant monarque à la fille d'un roitelet sans sujets, sans richesse ni couronne. Tu as grandi à la faveur d'une politique infernale, et, comme l'ambitieux Sylla, tu t'es gorgé du sang de ta patrie!... Par toi l'Anjou et le Maine ont été vendus à la France; grâce à toi, les perfides et rebelles Normands ne veulent plus de nous pour maîtres; la Picardie a égorgé ses gouverneurs, surpris nos forteresses, et renvoyé dans leur pays nos soldats nus et mutilés. L'illustre Warwick, et tous les Névil, dont la redoutable épée ne fut jamais tirée en vain, en haine de toi courent aux armes; et la maison d'York, écartée du trône par l'indigne assassinat d'un roi innocent et par une tyrannie orgueilleuse, insolente et usurpatrice, brûle des feux de la vengeance; déjà s'avancent ses drapeaux pleins d'espoir, portant le croissant d'un soleil qui aspire à briller, et sous lequel on lit : ***Invitis nubibus*** [2]. Ici, dans le comté de Kent, le peuple a pris les armes. Pour conclure enfin, l'opprobre et l'indigence sont entrés dans le palais de notre roi; et tout cela est ton ouvrage! — Allons! qu'on l'emmène.

SUFFOLK. Oh! que ne suis-je un dieu, pour darder mon [illegible] objets vils, abjects et méprisables! il faut peu de chose pour enfler d'orgueil des gens de bas étage; ce scélérat que voici, parce qu'il est capitaine d'une pinasse, [illegible] que Bargulus, ce fameux pirate d'Illyrie. [illegible] ne [illegible] pas le sang des aigles, mais pillent les [illegible]. Il est impossible que je meure par l'ordre d'un [illegible] aussi infime que toi. Tes paroles m'[illegible] et ne m'effrayent pas. Je vais en France, chargé d'un message de la reine; je te somme de me transporter de l'autre côté du détroit.

LE CAPITAINE. Walter!

WHITMORE. Viens, Suffolk, je vais t'expédier au rivage des morts.

SUFFOLK, *à part.* [illegible]
[illegible]

WHITMORE. [illegible]
[illegible]

[1] [illegible] Suffolk, [illegible]
[illegible]

[2] [illegible]

PREMIER GENTILHOMME. Mon gracieux lord, intercédez; parlez-lui avec douceur.

SUFFOLK. La voix souveraine de Suffolk est inflexible et rude; habituée au commandement, elle ne sait pas prier. A Dieu ne plaise que nous honorions de pareils gens de nos intercessions! Plutôt courber la tête sur un billot que de fléchir le genou devant qui que ce soit, le Dieu du ciel et mon roi exceptés. J'aime mieux que ma tête figure au haut d'une pique sanglante que de la découvrir devant un vil esclave. La vraie noblesse est exempte de peur. J'en puis supporter plus que vous n'oserez en exécuter.

LE CAPITAINE. Emmenez-le, et faites cesser son babil.

SUFFOLK. Venez, soldats, et montrez jusqu'à quel point peut aller votre cruauté, afin que mon trépas soit à jamais mémorable. Plus d'un grand homme est tombé sous les coups d'un assassin vulgaire; un soldat romain et un lâche brigand [1] égorgèrent l'harmonieux Tullius; le bras bâtard de Brutus poignarda Jules César; de sauvages insulaires [2] tuèrent Pompée; et Suffolk est immolé par des pirates (*Suffolk est emmené par Whitmore et quelques-uns des Pirates.*)

LE CAPITAINE. Quant à ceux dont nous avons fixé la rançon, nous ordonnons que l'un d'eux soit délivré sur parole. Que celui-ci parte donc; — (*au deuxième Gentilhomme*) et vous, suivez-moi.

Tous s'éloignent, à l'exception du premier Gentilhomme. Revient WITHMORE, portant le cadavre de Suffolk.

WHITMORE. Que sa tête et son corps restent ici gisants, jusqu'à ce que la reine, sa maîtresse, lui donne la sépulture. (*Il s'éloigne.*)

PREMIER GENTILHOMME. O barbare et sanglant spectacle! Je vais porter son corps au roi; s'il ne le venge pas, ses amis le vengeront, ainsi que la reine, à qui il était si cher de son vivant. (*Il s'éloigne emportant le cadavre.*)

SCÈNE II.

Blackheath.

Arrivent GEORGE BEVIS et JOHN HOLLAND.

GEORGE. Allons, procure-toi une épée, fût-elle de bois; voilà deux jours que nos gens sont sur pied.

JOHN. Ils n'en ont que plus besoin de dormir.

GEORGE. Tu sauras que Jack Cade, le drapier, se propose de remettre à neuf le manteau de l'Etat, de le retourner, et de lui donner un nouveau poil.

JOHN. Il en a grand besoin; car il montre terriblement la corde. Parbleu, il n'y a plus eu de bonheur en Angleterre depuis qu'il y a eu des gens comme il faut.

GEORGE. O malheureux siècle! la vertu n'est plus considérée dans les artisans.

JOHN. La noblesse regarde comme au-dessous d'elle de porter le tablier de cuir.

GEORGE. Il y a plus, c'est que les conseillers du roi sont de fort mauvais ouvriers.

JOHN. C'est vrai; et cependant il est écrit : *Travaille selon ta vocation*; ce qui veut dire que les magistrats soient des ouvriers; donc c'est nous qui devrions être les magistrats.

GEORGE. C'est juste: car la meilleure preuve d'un esprit habile, c'est une main calleuse.

JOHN. Je les vois! je les vois! je reconnais le fils de Best, le tanneur de Wingham.

GEORGE. Il aura le cuir de nos ennemis pour en faire de la peau de chien.

JOHN. Et Richard le boucher.

GEORGE. Oh! en ce cas, nous allons assommer la tyrannie comme un bœuf, et égorger l'iniquité comme un veau.

JOHN. Et Smith le tisserand.

GEORGE. Alors la trame de leur vie touche à sa fin.

JOHN. Viens, viens; allons nous joindre à eux.

Bruit de tambours. Arrivent CADE, le boucher RICHARD, le tisserand SMITH, suivis d'une foule de peuple.

CADE. Nous, John Cade, ainsi nommé de notre père putatif. —

[1] Cicéron fut tué par Herennius, centurion, et Popilius Lenas, tribun militaire.

[2] Pompée fut tué en Égypte, et non dans une île, à moins que notre [illegible] De là [illegible] formée par les deux bras [illegible] du fleuve.

RICHARD, *à part*. Ou plutôt pour avoir volé une caque[1] de harengs.

CADE. Car nos ennemis tomberont[2] devant nous ; ayant reçu du ciel la mission de jeter bas les rois et les princes, nous ordonnons qu'on fasse silence.

RICHARD. Silence !

CADE. Mon père était un Mortimer.

RICHARD, *à part*. C'était un honnête homme et un excellent maçon.

CADE. Ma mère une Plantagenet.

RICHARD, *à part*. Je l'ai parfaitement connue ; elle était sage-femme.

CADE. Ma femme descendait des Lacys.

RICHARD, *à part*. En effet, elle était fille d'un colporteur, et vendait beaucoup de lacets.

SMITH, *à part*. Mais depuis quelque temps, n'étant plus en état de voyager avec sa balle, elle fait la lessive dans son village.

CADE. Ainsi, vous voyez que je suis d'une honorable maison.

RICHARD, *à part*. Rien de plus honorable qu'une maison, en plein air, avec le ciel pour abri ; c'est là qu'il est né, sous une haie ; car son père n'a jamais eu d'autre domicile que la prison.

CADE. Je suis vaillant.

SMITH, *à part*. Cela va sans dire ; ceux qui n'ont rien sont vaillants.

CADE. Je suis dur à la peine.

RICHARD, *à part*. Je n'en doute pas ; je l'ai vu fouetter trois jours de marché consécutifs.

CADE. Je ne crains ni le fer ni le feu.

SMITH, *à part*. Il ne doit pas craindre le fer ; car il porte un habit à l'épreuve, et qui n'a rien à craindre.

RICHARD, *à part*. Il me semble pourtant qu'il doit craindre le feu ; car il a eu la main marquée d'un fer chaud pour avoir volé du bétail.

CADE. Soyez donc vaillants, car votre général est vaillant, et il est résolu d'effectuer des réformes radicales dans le pays. Je veux que désormais en Angleterre sept petits pains d'un sou soient vendus pour un sou ; la pinte aura trois demi-setiers, et ce sera un crime de félonie que de boire de la petite bière : tout le royaume sera possédé en commun ; je ferai paître mon palefroi dans Cheapside[3] ; et quand je serai roi, car je le serai, —

TOUS. Dieu conserve votre majesté !

CADE. Je vous remercie, braves gens. — Il n'y aura plus d'argent : tout le monde boira et mangera à mes frais, et tous mes sujets porteront la même livrée, afin qu'ils vivent en frères, et m'honorent comme leur seigneur et maître.

RICHARD. Que la première chose que nous ferons soit de tuer tous les gens de loi.

CADE. C'est bien mon intention. N'est-il pas déplorable que de la peau d'un innocent agneau on fasse du parchemin, et que ce parchemin, sur lequel on aura griffonné quelque chose, suffise pour consommer la ruine d'un homme ? Il y en a qui disent que l'abeille pique, et moi je dis que c'est la cire de l'abeille. Pour mon compte, je n'ai jamais qu'une seule fois en ma vie attaché un sceau à un acte, et depuis cette époque je ne me suis plus appartenu. Eh bien ! qu'y a-t-il ? Quel est cet homme ?

Arrive une troupe de gens du peuple, conduisant LE MAITRE D'ÉCOLE de Chatam.

SMITH. C'est le maître d'école de Chatam ; il sait lire, écrire et compter.

CADE. Oh ! l'abomination !

SMITH. Nous l'avons surpris écrivant des modèles pour les enfants.

CADE. Un vrai scélérat !

SMITH. Il a dans sa poche un livre dans lequel il y a des lettres rouges.

CADE. C'est, à coup sûr, un sorcier.

RICHARD. Il sait faire des contrats et écrire par abréviation.

CADE. J'en suis fâché pour lui : il a l'air d'un honnête homme, sur mon honneur. A moins que je ne le trouve coupable, il ne mourra pas. Approche, mon ami, je veux t'interroger. Quel est ton nom ?

LE MAITRE D'ÉCOLE. Emmanuel.

RICHARD. Il a coutume de l'écrire au bas des lettres. — Tes affaires vont mal.

CADE. Qu'on me laisse lui parler. Est-ce que tu écris ton nom ? ou bien as-tu ta marque particulière, comme doit l'avoir tout homme honnête et loyal ?

LE MAITRE D'ÉCOLE. Je remercie Dieu d'avoir été assez bien élevé pour savoir écrire mon nom.

TOUS. Il a avoué ; qu'on l'expédie ; c'est un scélérat, un traître.

CADE. Qu'on l'emmène, et qu'il soit pendu avec sa plume et son écritoire au cou. (*Quelques-uns des gens du peuple emmènent le Maître d'école.*)

Arrive MICHEL.

MICHEL. Où est notre général ?

CADE. Me voici, singulier personnage.

MICHEL. Fuyez ! fuyez ! fuyez ! Sir Humphroy Stafford et son frère sont à deux pas d'ici, avec les troupes du roi.

CADE. Reste, coquin, reste, ou je t'asssomme. Il aura affaire à un homme qui le vaut bien. Ce n'est qu'un chevalier, n'est-ce pas ?

MICHEL. Comme vous dites.

CADE. Pour m'égaler à lui, je vais à l'instant même me créer chevalier. (*Il met un genou en terre.*) Lève-toi, sir John Mortimer. (*Il se relève.*) Maintenant il trouvera à qui parler.

Arrivent, au son du tambour et à la tête de leurs troupes, SIR HUMPHROY STAFFORD et WILLIAM, son frère.

STAFFORD. Manants rebelles, la fange et l'écume de Kent, marqués pour la potence, — mettez bas les armes ; retournez dans vos chaumières ; abandonnez ce misérable ; le roi sera miséricordieux si vous rentrez dans le devoir.

WILLIAM STAFFORD. Mais il sera irrité, inexorable et sanguinaire, si vous persistez dans la révolte ; ainsi, la soumission ou la mort.

CADE. Pour ce qui est de ces esclaves en habit de soie, je n'ai rien à leur dire ; c'est à vous que je parle, bonnes gens sur qui j'espère bien régner un jour ; car je suis le légitime héritier du trône.

STAFFORD. Scélérat, ton père était maçon ! et toi, tu n'es qu'un tondeur de draps ; n'est-ce pas vrai ?

CADE. Adam était jardinier.

WILLIAM STAFFORD. Et que veux-tu en conclure ?

CADE. Ceci. — Edmond Mortimer, comte de la Marche, épousa la fille du duc de Clarence. Est-ce vrai ?

STAFFORD. Oui.

CADE. Il eut d'elle deux enfants jumeaux

WILLIAM STAFFORD. C'est faux.

CADE. C'est là la question : mais moi, je dis que c'est vrai. — L'aîné, ayant été mis en nourrice, fut dérobé par une mendiante ; et ignorant sa naissance et sa famille, quand il fut devenu grand, il se fit maçon : je suis son fils ; nie-le, si tu le peux.

RICHARD. Oui, c'est la vérité : en conséquence, il sera roi.

SMITH. Milord, il a bâti une cheminée dans la maison de mon père, et les briques sont encore là pour l'attester : ne le niez donc pas.

STAFFORD. Ajouterez-vous foi aux paroles d'un vil manant qui ne sait ce qu'il dit ?

TOUS. Nous le croyons ; ainsi, allez-vous-en.

WILLIAM STAFFORD. Jack Cade, c'est le duc d'York qui t'a appris ton rôle.

CADE, *à part*. Il ment : car c'est moi qui en suis l'inventeur. — (*Haut.*) Va dire au roi, de ma part, qu'en considération de son père Henri V, sous le règne duquel les petits garçons jouaient à la fossette avec des écus français, je consens à le laisser régner ; mais je veillerai sur lui en qualité de protecteur.

RICHARD. Et, en outre, nous voulons avoir la tête de lord Say, qui a vendu le duché du Maine.

CADE. Rien de plus juste ; car par là l'Angleterre a perdu un membre, et elle ne pourrait marcher sans bâton, si mon pouvoir ne lui servait d'appui. Ainsi, mes compatriotes, sachez que lord Say a mutilé l'État, et l'a fait eunuque. Il y a plus, il parle français ; donc c'est un traître.

---

1 [illegible]

2 Il fait allusion à son nom de Cade, [illegible]

3 L'une des rues principales de la cité de Londres.

STAFFORD. O grossière et pitoyable ignorance !

CADE. Réfutez ce raisonnement si vous pouvez. Les Français sont nos ennemis : eh bien ! je vous le demande, celui qui parle le langage d'un ennemi peut-il être un loyal conseiller, oui, ou non?

TOUS. Non, non : il nous faut sa tête.

WILLIAM STAFFORD. Allons, puisque les paroles de douceur sont inutiles, attaquons-les avec les troupes du roi.

STAFFORD. Héraut d'armes, allez dans toutes les villes proclamer traîtres Cade et ses adhérents ; annoncez que tous ceux qui seront pris les armes à la main seront pendus, pour l'exemple, à leur porte, à la vue de leurs femmes et de leurs enfants. — Vous tous, qui aimez le roi, suivez-moi. (*Les deux Stafford s'éloignent avec leurs troupes.*)

CADE. Et vous, qui aimez le peuple, suivez-moi. Montrez maintenant que vous êtes des hommes ; c'est pour la liberté. Ne laissons pas vivant un seul noble, un seul gentilhomme ; n'épargnons personne, hormis ceux qui ont des souliers ferrés : car ceux-là sont d'honnêtes gens qui, s'ils l'osaient, feraient cause commune avec nous.

RICHARD. Les voilà rangés en bon ordre, et ils marchent contre nous.

CADE. Le meilleur ordre pour nous, c'est le désordre. Allons, marchons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de Blackheath.

Bruit de trompettes. Combat. Les deux partis en viennent aux mains ; les deux Stafford sont tués.

CADE. Où est Richard, le boucher d'Ashford ?

RICHARD. Me voilà.

CADE. Ils sont tombés devant toi comme des bœufs et des moutons, et tu as travaillé comme si tu avais été dans ton abattoir. En conséquence, voici la récompense que je t'accorde : le carême sera une fois plus long qu'il ne l'est à présent, et pendant toute sa durée tu auras seul, et à l'exclusion de tous autres, le privilége de tuer.

RICHARD. Je n'en désire pas davantage.

CADE. Et, à dire vrai, tu le mérites. (*Il ramasse l'épée de Stafford.*) Je veux porter ce monument de notre victoire ; je traînerai ces deux cadavres, attachés à la queue de mon cheval, jusqu'à ce que j'arrive à Londres, où je veux que l'épée du lord maire soit portée devant moi.

RICHARD. Si nous voulons prospérer et bien faire, il nous faut ouvrir les prisons et mettre en liberté les prisonniers.

CADE. Nous le ferons, sois tranquille. Allons, marchons sur Londres. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LA REINE MARGUERITE, assise éplorée auprès d'une table, et ayant près d'elle la tête de Suffolk. Entre LE ROI HENRI, lisant une supplique. LE DUC DE BUCKINGHAM et LORD SAY l'accompagnent.

LA REINE MARGUERITE. J'ai souvent ouï dire que la douleur énerve l'âme, qu'elle la rend pusillanime et la fait dégénérer. Songeons donc à la vengeance, et cessons de pleurer. Mais qui pourrait retenir ses pleurs en contemplant ceci ? Je puis reposer sa tête sur mon sein palpitant ; mais qui me rendra son corps pour le presser dans mes bras ?

BUCKINGHAM, au Roi. Quelle réponse fait votre majesté à la supplique des rebelles ?

LE ROI HENRI. J'enverrai quelque saint évêque parlementer avec eux ; car à Dieu ne plaise que je fasse périr par le glaive tant de pauvres créatures égarées ! Plutôt que de les laisser moissonner par la guerre sanglante, j'irai moi-même parlementer avec Jack Cade, leur général. — Mais, attendez, je veux la relire encore.

LA REINE MARGUERITE. Ah ! cruels scélérats ! ce visage charmant était pour moi comme une planète dont l'influence toute-puissante me dominait, et il n'a pas eu le pouvoir de désarmer ces barbares indignes de le regarder ?

LE ROI HENRI. Lord Say, Jack Cade a juré d'avoir votre tête.

SAY. Oui, mais j'espère qu'auparavant votre majesté aura la sienne.

LE ROI HENRI. Eh bien, madame ? toujours désolée, toujours pleurant la mort de Suffolk ? Si je mourais, ma bien-aimée, vous ne me pleureriez pas tant, je le crains.

LA REINE MARGUERITE. Non, mon ami, je ne vous pleurerais pas, je mourrais pour vous.

Entre UN MESSAGER.

LE ROI HENRI. Eh bien ! quelles nouvelles ? Quel motif te fait ainsi accourir à la hâte ?

LE MESSAGER. Les rebelles sont dans Southwark[1]. Fuyez, sire. Jack Cade se proclame lord Mortimer, issu de la maison du duc de Clarence ; il traite votre majesté d'usurpateur, et jure de se couronner lui-même dans Westminster. Son armée est une multitude déguenillée, un ramas de paysans grossiers et féroces. La mort de sir Homfroy Stafford et de son frère leur a enflé le cœur et donné le courage de poursuivre : ils traitent de chenilles perfides et jurent d'exterminer tous les lettrés, les gens de loi, les courtisans et les gentilshommes.

LE ROI HENRI. O pécheurs ignorants ! ils ne savent ce qu'ils font.

BUCKINGHAM. Mon gracieux souverain, retirez-vous à Kenelworth, jusqu'à ce qu'on ait réuni des troupes suffisantes pour les écraser.

LA REINE MARGUERITE. Ah ! si le duc de Suffolk vivait, ces rebelles de Kent serait bientôt mis à la raison !

LE ROI HENRI. Lord Say, les traîtres vous haïssent ; partez donc avec nous pour Kenelworth.

SAY. J'exposerais par là votre royale personne : ma vue leur est odieuse : je préfère rester dans cette ville, et y vivre seul et le plus secrètement que je pourrai.

Entre UN DEUXIÈME MESSAGER.

DEUXIÈME MESSAGER. Jack Cade est arrivé au pont de Londres ; les bourgeois fuient et désertent leurs maisons ; la populace, altérée de butin, se réunit à ce traître ; et de concert ils jurent de mettre au pillage la ville et votre royale cour.

BUCKINGHAM. Ne perdez pas un moment, sire ; montez à cheval et partez.

LE ROI HENRI. Venez, Marguerite ; Dieu, notre espoir, viendra à notre aide.

LA REINE MARGUERITE. Tout espoir est mort pour moi, maintenant que Suffolk n'est plus.

LE ROI HENRI, *à lord Say.* Adieu, milord ; ne vous fiez pas aux rebelles de Kent.

BUCKINGHAM. Ne vous fiez à personne, de peur d'être trahi.

SAY. Je me confie en mon innocence ; c'est ce qui me rend hardi et résolu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Même ville. — La Tour.

On voit paraître sur les remparts LORD SCALES et quelques Autres. Plusieurs Bourgeois s'approchent des murailles.

SCALES. Eh bien ! Jack Cade est-il tué ?

PREMIER BOURGEOIS. Non, milord, et il n'y a pas apparence qu'il le soit ; ils ont pris possession du pont, immolant tout ce qui leur résistait. Le lord-maire vous prie de lui envoyer de la Tour des renforts pour défendre la cité contre les rebelles.

SCALES. J'enverrai tous les secours dont je pourrai disposer ; mais les rebelles me donnent à moi-même des inquiétudes ; ils ont tenté de s'emparer de la Tour. Gagnez Smithfield ; rassemblez-y toutes vos forces ; j'enverrai Mathieu Gough[2] vous y rejoindre. Combattez pour défendre votre roi, votre patrie et votre propre vie : sur ce, adieu ; car il faut que je vous quitte. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Même ville. — Canon-Street.

Arrivent JACK CADE et ses Partisans. Il frappe de son bâton de commandement sur la borne milliaire de Londres.

CADE. Mortimer est maintenant le seul souverain de cette ville. Ici même, assis sur la borne milliaire de Londres,

[1] L'un des faubourgs de Londres, séparé de la cité par la Tamise.

[2] Prononcez *Goffe*.

j'entends et j'ordonne qu'aux frais de la ville, il ne coule des fontaines que du vin de Bordeaux, pendant toute cette année, la première de mon règne : et, à l'avenir, ce sera un crime de haute trahison que de m'appeler autrement que lord Mortimer.

UN SOLDAT arrive en courant.

LE SOLDAT. Jack Cade! Jack Cade!

CADE. Qu'on l'assomme! (*Le soldat est massacré.*)

SMITH. Si ce drôle est sage, il ne vous appellera plus Jack Cade : il vient de recevoir un avertissement salutaire.

RICHARD. Milord, une armée se rassemble à Smithfield.

CADE. Eh bien, marchons, et allons la combattre. Mais commencez d'abord par mettre le feu au pont de Londres, et, si vous pouvez, brûlez aussi la Tour jusqu'en ses fondements. Allons, partons! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Même ville. — Smithfield.

Bruit de trompettes. Arrivent d'un côté CADE et les Rebelles; de l'autre, les Bourgeois et les Troupes du roi commandées par MATHIEU GOUGH. Le combat s'engage; les Bourgeois sont mis en déroute, et Mathieu Gough est tué.

CADE. Fort bien, messieurs! Maintenant que quelques-uns se détachent, et aillent tout détruire au quartier de Savoie; que d'autres se rendent aux colléges de droit, et qu'on jette tout à bas.

RICHARD. J'ai une demande à faire à votre seigneurie.

CADE. Quand tu me demanderais une seigneurie, je te l'accorde pour ce mot-là.

RICHARD. Je demande seulement qu'à l'avenir les lois de l'Angleterre émanent de votre bouche.

JOHN, *à part.* Ce seront des lois bien sanglantes; car il a reçu un coup de pique dans la bouche, et elle saigne encore.

SMITH, *à part.* Dis donc, John, que ce seront des lois puantes; car, à force de manger du fromage grillé, son haleine s'en ressent.

JOHN, *à part.* Et nous pouvons compter aussi sur des lois mordantes, à moins qu'on ne lui arrache les dents.

CADE. Je veux qu'à l'avenir tous les biens soient en commun.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Milord, une prise, une prise! Voici lord Say, qui a vendu les villes de France, et qui, lors du dernier subside, nous a fait payer vingt et un quinzièmes[1], et un schelling par livre sterling[2].

Arrive GEORGES BEVIS, conduisant LORD SAY.

CADE. Eh bien! pour cela, il sera décapité dix fois! — Te voilà donc, Saye[3], vil casaquin de serge, ou plutôt de bougran; te voilà maintenant face à face avec notre royale juridiction. Comment t'excuseras-tu auprès de ma majesté d'avoir livré la Normandie au Dauphin de France? Apprends de ma bouche, de la bouche de lord Mortimer, que je suis le balai destiné à nettoyer la cour d'immondices telles que toi. Tu as traîtreusement perverti la jeunesse de ce royaume, en érigeant une école de grammaire; au rebours de nos pères qui n'avaient d'autres livres de compte que la marque et la taille, tu as propagé l'imprimerie[4], et, contrairement aux intérêts du roi, de sa couronne et de sa dignité, tu as fait bâtir une papeterie. Il sera prouvé à ta face que tu as à ta suite des gens qui parlent habituellement de noms, de verbes, et autres mots abominables, qu'aucune oreille chrétienne ne saurait entendre sans frémir. Tu as établi des juges de paix pour faire comparaître devant eux les pauvres gens, à propos de matières sur lesquelles ils n'étaient pas en état de répondre. Il y a plus, tu les as envoyés en prison, parce qu'ils ne savaient pas lire[1], tu les as fait pendre, tandis que c'était justement pour cela qu'ils méritaient de vivre. Tu montes un cheval revêtu d'une housse, n'est-il pas vrai?

SAY. Qu'importe?

SAY. N'as-tu pas de honte de faire porter à ton cheval un manteau, pendant que tant d'honnêtes gens vont en chausses et en pourpoint?

RICHARD. Et travaillent même en manches de chemise : comme moi, par exemple, qui suis boucher.

SAY. Hommes de Kent, —

RICHARD. Que dis-tu de Kent?

SAY. J'en dis seulement ceci : *Bona terra, mala gens*[2].

CADE. Qu'on l'expédie, qu'on l'expédie : il parle latin.

SAY. Écoutez-moi; puis vous ferez de moi ce que vous voudrez. César, dans ses Commentaires, désigne le pays de Kent comme le plus policé de notre île. Ses campagnes sont belles et fertiles; ses habitants généreux, vaillants, laborieux et riches; ce qui me fait espérer que vous n'êtes pas dénués de pitié. Je n'ai pas vendu le Maine, je n'ai pas perdu la Normandie; mais, pour les recouvrer, je donnerais ma vie; j'ai toujours tempéré la justice par l'indulgence; les prières et les larmes ont pu me fléchir, les présents jamais. Vous ai-je jamais accablés d'impôts pour subvenir aux dépenses du comté, du roi et du royaume? J'ai répandu de grandes largesses sur les hommes de savoir, parce que c'était à ma science que j'avais dû la faveur du roi; et comme l'ignorance est la malédiction de Dieu, la science l'aile propice avec laquelle nous prenons notre essor vers les cieux, à moins que vous ne soyez possédés d'une perversité infernale, je ne puis concevoir que ce soit pour vous un motif pour m'assassiner. Ma bouche a traité de vos intérêts avec les monarques étrangers.

CADE. Bah! t'a-t-on jamais vu frapper un seul coup sur le champ de bataille?

SAY. L'homme supérieur a le bras long; il m'est souvent arrivé de frapper un ennemi que je ne voyais pas, et je l'ai étendu mort.

GEORGE. O monstre de lâcheté! Quoi! frapper les gens par derrière!

SAY. Les veilles que je vous ai consacrées ont pâli mon visage.

CADE. Qu'on lui applique un vigoureux soufflet : cela lui donnera des couleurs.

SAY. Les longues séances que j'ai passées à juger les causes des pauvres gens m'ont valu des souffrances et des infirmités.

CADE. On va t'administrer une potion de chanvre, et une saignée pratiquée à la hache.

RICHARD. Est-ce que tu trembles?

SAY. Oui; mais c'est de paralysie, et non de peur[3].

CADE. Il hoche la tête en nous regardant, comme s'il voulait nous dire : « Je prendrai ma revanche sur vous. » Nous allons voir si sa tête sera plus stable au bout d'une pique. Emmenez-le, et tranchez-lui la tête.

SAY. Dites-moi en quoi je suis coupable. Ai-je recherché les richesses ou les honneurs? Parlez. Mes coffres sont-ils remplis d'un or acquis à force d'exactions? Le faste brille-t-il dans mes vêtements? A qui de vous ai-je fait tort, pour que vous demandiez ma mort? Ces mains sont pures de sang innocent : jamais une pensée déloyale n'est entrée dans mon cœur. Oh! laissez-moi la vie.

CADE. Ses paroles éveillent la pitié dans mon âme; mais je veux la comprimer. Il mourra, ne fût-ce que pour avoir si habilement défendu sa vie. Qu'on l'emmène! un démon familier dicte ses paroles; son langage ne lui vient pas de Dieu. Emmenez-le, vous dis-je; tranchez-lui la tête sur-le-champ; entrez de force dans la maison de son gendre, sir James Cromer, tranchez-lui aussi la tête, et qu'on me les apporte au bout de deux piques.

TOUS. Ce sera fait.

SAY. O mes concitoyens! si, lorsque vous adressez à Dieu vos prières, il se montrait aussi inexorable que vous, que de-

[1] Un quinzième était la quinzième partie de la propriété mobilière ou personnelle de [illegible].

[2] Une livre sterling valant vingt schellings, un schelling par livre était [illegible] pour cent.

[3] [illegible]

[4] [illegible] C'est un anachronisme [illegible].

[1] C'est-à-dire parce qu'ils ne pouvaient [illegible] le privilège du clergé, comme [illegible].

[2] Bon pays et mauvaises gens.

[3] Il est curieux de trouver [illegible] Shakspeare [illegible] Bailey marchant au supplice [illegible] Oui, mais [illegible]

serait, après la mort, la condition de vos âmes? Laissez-vous donc fléchir, et épargnez ma vie.

CADE. Qu'on l'emmène, et que mes ordres soient exécutés. *(On emmène lord Say.)*

CADE, *continuant*. Le pair le plus fier du royaume ne gardera pas sa tête sur ses épaules, s'il ne me paye tribut; il ne se mariera pas une seule jeune fille, que je n'aie ses prémices avant son mari; les hommes me payeront la capitation; et j'entends et j'ordonne que les femmes soient aussi libérales de leur personne que le cœur peut le souhaiter ou la langue l'exprimer.

RICHARD. Milord, quand irons-nous à Cheapside faire provision de vivres au bout de nos pertuisanes?

CADE. Tout à l'heure.

TOUS. C'est magnifique.

Reviennent LES REBELLES, avec les têtes de lord Say et de son gendre.

CADE. Voici quelque chose de plus magnifique encore. — Rapprochez-les, et qu'ils s'embrassent; car ils s'aimaient de leur vivant. Bien! séparez-les maintenant, de peur qu'ils ne complotent la reddition de quelque nouvelle ville de France. Soldats, différez jusqu'à la nuit le pillage de la ville; nous allons parcourir les rues à cheval, avec ces têtes portées devant nous, en guise de masses d'armes, et à tous les carrefours nous les ferons s'embrasser. — Marchons! *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE VIII.

Southwark.

Bruit de trompettes. Arrivent CADE et sa bande.

CADE. Remontez Fish-Street! longez l'angle de Saint-Magnus! Tuez-moi ces coquins-là! Assommez-les! jetez-les à la Tamise! *(On entend sonner la chamade, puis la retraite.)* Qu'est-ce que j'entends? qui est assez hardi pour sonner la chamade ou la retraite, quand je commande le carnage?

Arrivent BUCKINGHAM et CLIFFORD, suivis de leurs Troupes.

BUCKINGHAM. C'est nous qui avons cette hardiesse, et qui venons t'importuner de notre présence. Cade, apprends que nous sommes députés par le roi auprès du peuple, que tu as égaré; nous proclamons ici amnistie pleine et entière pour tous ceux qui se sépareront de toi et retourneront paisiblement chez eux.

CLIFFORD. Qu'en dites-vous, mes concitoyens? Voulez-vous rentrer dans le devoir, et accepter le pardon qui vous est offert, ou permettre qu'une poignée de misérables vous conduise à la mort? Que ceux qui aiment le roi et veulent profiter de sa clémence jettent leur bonnet en l'air et crient: « Dieu garde sa majesté! » Que ceux qui le haïssent et n'honorent pas son père Henri V, qui fit trembler la France, brandissent leurs armes contre nous, et passent de ce côté.

TOUS. Vive le roi! vive le roi!

CADE. Eh quoi! Buckingham et Clifford, où prenez-vous tant d'assurance? — Et vous, manants stupides, est-ce que vous croyez ce qu'il vous dit? Voulez-vous être pendus avec votre pardon attaché au cou? Mon épée ne m'a-t-elle ouvert les portes de Londres que pour que vous m'abandonniez au Cerf-Blanc, en beau milieu de Southwark? Je pensais que vous ne déposeriez les armes qu'après avoir recouvré vos vieilles franchises; mais vous n'êtes que des misérables et des lâches, et vous courbez la tête avec joie sous le joug des nobles. Qu'ils vous écrasent de fardeaux, s'emparent de vos maisons, violent sous vos yeux vos femmes et vos filles. Pour moi, je me tirerai d'affaire; et que la malédiction de Dieu descende sur vous tous!

TOUS. Nous suivrons Cade, nous suivrons Cade!

CLIFFORD. Cade est-il donc le fils de Henri V, que vous vous écriez que vous voulez le suivre? Vous conduira-t-il au cœur de la France? Fera-t-il des derniers d'entre vous des ducs et des comtes? Hélas! il n'a ni foyer ni asile; il ne peut vivre que de rapine, qu'en volant vos amis et nous. [illegible] que vous êtes ainsi divisés, [illegible] de voir les Français [illegible] passer la mer et venir vous donner des lois? A la faveur de vos discordes civiles, il me semble déjà les voir se promenant en maîtres dans les rues de Londres, et criant « *Villageois!* » à tous ceux qu'ils rencontrent. Ah!

périssent dix mille misérables comme Cade, plutôt que vous vous abaissiez à demander grâce à des Français? En France! en France! et regagnez ce que vous avez perdu. Epargnez l'Angleterre; c'est votre pays natal. Henri a de l'argent; vous êtes forts et braves: Dieu est pour nous; ne doutez pas de la victoire.

TOUS. Vive Clifford! Nous suivrons le roi et Clifford!

CADE. Multitude inconstante, plume légère, qui cède au moindre souffle! Le nom de Henri V les pousse à mille résolutions fatales; et me voilà seul et sans appui. Je les vois qui se consultent pour s'emparer de moi. En dépit des démons et de l'enfer, je me frayerai un chemin au milieu de vous! Et je prends le ciel et l'honneur à témoin que ce n'est pas le manque de résolution, mais la honteuse et lâche trahison des miens, qui m'oblige à tourner les talons. *(Il s'enfuit.)*

BUCKINGHAM. Eh quoi! il se sauve! Que quelques-uns se détachent et se mettent à sa poursuite: celui qui apportera sa tête au roi recevra mille écus de récompense. *(Quelques-uns s'éloignent.)*

BUCKINGHAM, *continuant*. Vous autres, suivez-moi: nous allons prendre des mesures pour vous faire tous rentrer en grâce avec le roi. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE IX.

La terrasse du château de Kenelworth.

Arrivent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE et SOMERSET.

LE ROI HENRI. Jamais monarque assis sur un trône terrestre goûta-t-il moins de bonheur que moi? A l'âge de neuf mois, à peine sorti du berceau, je fus fait roi. Jamais sujet ne souhaita de devenir roi aussi ardemment que j'aspire à la condition de sujet.

Arrivent BUCKINGHAM et CLIFFORD.

BUCKINGHAM. Santé et bonnes nouvelles à votre majesté!

LE ROI HENRI. Eh bien! Buckingham, le traître Cade est-il pris, ou ne s'est-il retiré que pour réunir de nouvelles forces?

On voit arriver devant le château, au-dessous de la terrasse, un grand nombre de partisans de Cade, qui s'avancent l'air suppliant et la corde au cou.

CLIFFORD. Sire, il est en fuite; tous ses partisans ont fait leur soumission, et ils viennent humblement, et la corde au cou, entendre de la bouche de votre majesté leur arrêt de vie ou de mort.

LE ROI HENRI. Ouvre, donc, ô ciel, tes portes éternelles pour accueillir mes actions de grâce et le tribut de ma reconnaissance! — Mes amis, vous avez dans ce jour racheté votre vie, et montré combien vous sont chers votre prince et votre pays. Persévérez dans de si bons sentiments, et soyez sûrs que Henri, bien qu'il soit malheureux, ne sera jamais ingrat. Recevez tous mes remercîments et votre pardon, et retournez dans vos cantons respectifs.

TOUS. Vive le roi! vive le roi!

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Sire, j'ai l'honneur d'informer votre majesté que le duc d'York est récemment arrivé d'Irlande, et qu'à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie, il s'avance vers ces lieux, publiant sur sa route qu'il n'a d'autre objet en vue que d'éloigner de votre personne le duc de Somerset, qu'il qualifie de traître.

LE ROI HENRI. Me voilà placé entre deux calamités, entre Cade et York, pareil à un navire qui, au sortir d'une tempête, est surpris par un calme et abordé par des pirates. A peine Cade est-il repoussé et son monde dispersé, et voilà qu'York paraît en armes pour le soutenir. — Veuillez, Buckingham, aller au-devant de lui; demandez-lui les motifs de cette levée de boucliers. Dites-lui que le duc Edmond sera envoyé à la tour. — Somerset, notre intention est de vous y enfermer jusqu'à ce qu'il ait licencié son armée.

SOMERSET. Milord, j'irai volontiers en prison, et même à la mort, si le bonheur de mon pays l'exige.

LE ROI HENRI, *à Buckingham*. En tout cas, parlez-lui avec

ménagement; il est très-irritable, et ne supporterait pas un langage peu mesuré.

BUCKINGHAM. Je me conformerai aux ordres de sa majesté, et je ne doute pas que je ne réussisse à donner aux événements la tournure la plus favorable à vos intérêts.

LE ROI HENRI, *à la Reine*. Venez, madame, rentrons; et apprenons à mieux gouverner; car, jusqu'à ce jour, l'Angleterre peut, à bon droit, maudire mon malheureux règne. (*Ils s'éloignent.*)

SCENE X.

Le comté de Kent. — Le jardin d'Iden.

Arrive CADE.

CADE. Je maudis l'ambition! je me maudis moi-même, qui ai une épée, et me vois prêt à mourir de faim. Je suis resté cinq jours caché dans ces bois sans oser en sortir: car tout le pays est sur pied et à ma recherche. Mais à présent je me sens si affamé, que l'on m'offrirait à bail mille ans de vie qu'il me serait impossible de rester dans ma retraite un instant de plus : j'ai donc escaladé un mur de brique, et pénétré dans ce jardin, pour voir si j'y trouverai à manger de l'herbe ou de la salade; c'est un repas merveilleusement propre à rafraîchir l'estomac par ce temps chaud [1].

Arrive IDEN, suivi de quelques Domestiques.

IDEN. O Dieu! qui voudrait, pouvant jouir de ces paisibles ombrages, vivre au milieu du tumulte des cours? Ce modeste héritage, que m'a laissé mon père, suffit à mes désirs et vaut une monarchie. Je ne cherche point à m'agrandir aux dépens d'autrui; je ne suis pas dévoré de la soif des richesses; il me suffit que j'aie de quoi maintenir mon rang, et que le pauvre qui heurte à ma porte s'en éloigne satisfait.

CADE. Voici le propriétaire du sol qui vient m'arrêter pour m'être introduit dans son domaine sans sa permission. — Ah! scélérat, tu veux me vendre et gagner mille écus en portant ma tête au roi; mais je te ferai manger du fer comme une autruche, et avaler mon épée comme une épingle longue, avant que toi et moi nous nous séparions.

IDEN. Qui que tu sois, grossier personnage, je ne te connais pas : pourquoi donc te vendrais-je? Ne te suffit-il pas de t'être introduit furtivement dans mon jardin, d'en avoir escaladé les murs, comme un voleur, pour dérober les produits de mon domaine? Veux-tu encore me braver par ton insultant langage?

CADE. Te braver? Oui, par le meilleur sang qui fut jamais versé, et t'insulter en face. Regarde-moi bien. Je n'ai pas mangé de viande depuis cinq jours, et cependant, viens, toi et tes cinq satellites, et si je ne vous étends tous roides morts, je ne veux plus manger d'herbe de ma vie.

IDEN. Tant qu'il y aura une Angleterre au monde, il ne sera pas dit qu'Alexandre Iden, écuyer de Kent, s'est mesuré avec un pauvre diable affamé. Regarde-moi fixement; vois si tes yeux feront baisser les miens; membre contre membre, tu es loin de me valoir; ta main n'est qu'un doigt comparée à mon poignet; ta jambe est à la mienne ce qu'est une badine à un gourdin; et si je lève le bras en l'air pour te frapper, ta fosse est déjà creusée en terre; quant à te tenir tête dans un combat de paroles, que cette épée supplée à ma langue.

CADE. Par ma valeur, voilà le plus ferme champion que j'aie entendu de ma vie. — (*A son épée.*) Acier, si ton fil [illegible] dormir dans le fourreau, [illegible] en clou. (*Ils combattent. Cade tombe.*) Oh! je suis mort! [illegible] dix mille diables [illegible] les dix repas que j'ai perdus, et je les défie tous. Jardin, [illegible] lieu de sépulture pour tous les habitants de cette maison, puisqu'ici l'âme indomptée de Cade s'est envolée.

[1] [illegible] salade et casque.

IDEN. Est-ce donc Cade que j'ai tué, Cade, ce traître infâme? O mon épée, cet exploit te sanctifie à mes yeux; quand je serai mort, tu seras suspendue sur ma tombe; je ne veux point effacer le sang dont ta lame est rougie; tu le garderas comme un glorieux écusson, emblème de l'honneur que ton maître vient d'acquérir.

CADE. Iden, adieu, et sois fier de ta victoire. Dis de ma part au pays de Kent qu'il a perdu le meilleur de ses fils; recommande à tous les hommes d'être des lâches; car moi, qui n'ai jamais eu peur de personne, je suis vaincu par la faim et non par la valeur. (*Il meurt.*)

IDEN. Tu me fais injure [1], le ciel m'en est témoin. Meurs, infernal scélérat, la malédiction de celle qui te porta dans ses flancs; de même que j'enfonce mon épée dans ton corps, que ne puis-je précipiter ton âme en enfer! Je vais te traîner par les talons sur un fumier qui te servira de sépulture; là, je couperai ta tête odieuse et la porterai en triomphe au roi, laissant ton corps servir de pâture aux corbeaux. (*Il s'éloigne avec ses Domestiques, traînant après lui le cadavre.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Les plaines situées entre Darfort et Blackheath.

D'un côté est le camp du roi; de l'autre arrive YORK; le tambour bat, les enseignes sont déployées; ses troupes sont à quelque distance.

YORK. York est enfin de retour; il a quitté l'Irlande; il vient revendiquer ses droits et arracher la couronne de la tête du faible Henri. Cloches, sonnez à triple carillon! feux de joie, brûlez clairs et brillants pour annoncer le roi légitime de l'Angleterre. Ah! majesté sacrée, qui ne t'achèterait pas à tout prix! Que ceux-là obéissent qui ne savent pas commander! cette main ne saurait manier autre chose qu'un sceptre d'or. Pour donner à mes paroles le ton et l'action convenables, il faut que j'aie à la main un sceptre ou une épée. Si Dieu me prête vie, je porterai un sceptre avec lequel je ferai voler en l'air les fleurs de lis de France.

Arrive BUCKINGHAM.

YORK, *continuant*. Qui s'avance vers moi? c'est Buckingham. Viendrait-il s'opposer à ma marche? C'est le roi qui l'envoie sans doute. Dissimulons.

BUCKINGHAM. York, si tu te présentes en ami, c'est en ami aussi que je te salue.

YORK. Homfroy de Buckingham, j'accepte ton salut. M'apportes-tu un message, ou est-ce de ton propre mouvement que tu viens?

BUCKINGHAM. Je viens de la part de Henri, notre auguste maître, pour connaître les motifs de ces armements en pleine paix, et te demander pourquoi toi, sujet comme moi, infidèle à tes serments et à tes devoirs de sujet, tu as levé sans sa permission des troupes aussi nombreuses, et oses les conduire dans un rayon si rapproché de la cour.

YORK, *à part*. Je puis à peine parler, tant ma colère est grande. Oh! je me sens capable de soulever des rocs, de combattre la pierre, tant je suis indigné de ce langage servile! Je pourrais, comme Ajax, fils de Télamon, décharger ma fureur sur des bœufs et des moutons! Je suis beaucoup mieux né que le roi; je ressemble plus à un roi que lui; j'ai des pensées plus royales; mais il me faut montrer un visage serein, jusqu'à ce que Henri soit plus faible et moi plus fort. (*Haut.*) O Buckingham! pardonne-moi, je te prie, d'être resté si longtemps sans te répondre; une mélancolie profonde absorbait ma pensée. Le but que je me suis proposé en conduisant ici cette armée, c'est d'éloigner de la personne du roi l'orgueilleux Somerset, traître à sa majesté et à l'État.

BUCKINGHAM. C'est de ta part un acte de présomption bien grande. Mais si tes armements n'ont pas d'autre objet, le roi a fait droit à ta demande : le duc de Somerset est à la Tour.

[1] En me supposant sur ton compte une opinion aussi avantageuse.



LE ROI HENRI. Maintenant, relève-toi chevalier... (Acte V, scène 1re page 368).

YORK. Sur ton honneur, est-il prisonnier?

BUCKINGHAM. Sur mon honneur, il est prisonnier.

YORK. En ce cas, Buckingham, je vais licencier mes troupes. — *Faisant quelques pas vers son armée.* Soldats, je vous rends grâces de vos services; dispersez-vous; venez me retrouver demain aux prés de Saint-Georges; là vous recevrez votre solde, et tout ce que vous demanderez vous sera accordé. — *A Buckingham.* Dites à mon souverain, au vertueux Henri, que je mets à sa disposition l'aîné de mes fils, — que dis-je? tous mes fils, comme gages de ma loyauté et de mon affection, sans plus de répugnance que je n'en ai à vivre. Terres, biens, chevaux, armures, tout ce que je possède, qu'il en dispose, pourvu que Somerset meure.

BUCKINGHAM. York, je loue cette affectueuse soumission; allons tous deux à la tente du roi. *Il lui donne le bras.*

Arrivent LE ROI HENRI et sa Suite.

LE ROI HENRI. Buckingham, York n'a donc aucun dessein de nous nuire, puisque je le vois marcher ainsi avec toi, dans une attitude [illegible]?

YORK. En toute humilité et soumission, York se présente à votre majesté.

LE ROI HENRI. Dans quelle intention as-tu amené ces troupes?

YORK. Pour chasser d'ici le traître Somerset, et pour combattre Cade, cet infâme rebelle qui, ainsi que je viens de l'apprendre, [illegible].

Arrive IDEN, portant la tête de Cade.

IDEN. S'il est permis à un homme [illegible] d'une condition [illegible] [illegible] la tête de Cade que j'ai [illegible].

LE ROI HENRI. La tête de Cade! — Grand Dieu! [illegible] — [illegible] lui qui, vivant, m'a causé tant d'inquiétudes. Dis-moi, mon ami, est-ce toi qui l'as tué?

IDEN. Oui, sire.

LE ROI HENRI. Comment te nommes-tu? et quelle est ta condition?

IDEN. Je me nomme Alexandre Iden; je suis un pauvre écuyer de Kent, dévoué à son roi.

BUCKINGHAM. Avec la permission de votre majesté, il conviendrait, je crois, de le créer chevalier, en récompense d'un si important service.

LE ROI HENRI. Iden, mets un genou en terre. (*Iden fléchit le genou.* Maintenant, relève-toi chevalier. (*Il se relève.*) Je te donne mille marcs pour récompense, et veux qu'à dater de ce jour tu sois attaché à notre personne.

IDEN. Puisse Iden se rendre digne d'une faveur si grande, et rester toujours fidèle à son souverain!

LE ROI HENRI. Vois, Buckingham! Somerset s'approche avec la reine; va lui dire de se soustraire en toute hâte aux regards du duc.

Arrivent LA REINE MARGUERITE et SOMERSET.

LA REINE MARGUERITE. Pour mille York, il ne cachera pas sa tête; mais il le regardera face à face et sans crainte.

YORK. Quoi donc? Somerset en liberté! Eh bien! York, donne l'essor à tes pensées longtemps comprimées, et que ta bouche soit l'interprète de ton cœur. Endurerai-je la vue de Somerset? Roi déloyal, pourquoi as-tu violé avec moi ta parole, toi qui sais que je ne puis endurer un outrage? J'ai tort de t'appeler roi; non, tu n'es pas un roi; tu n'es pas fait pour gouverner des peuples, toi qui n'oses ni ne peux maîtriser un traître. Ta tête n'est pas formée pour une couronne; ta main est faite pour tenir le bâton du pèlerin, et non un sceptre auguste et redoutable. C'est à moi à ceindre mon front de ce cercle d'or, moi dont le sourire et la menace, comme la lance d'Achille, peuvent blesser et guérir tour à tour. Voilà une main capable de porter le sceptre



YORK. C'est un terrible enjeu ! — Défends-toi !... (Acte V, scène II, page 370.)

et d'imposer des lois fortes et respectées. Fais-moi place : par le ciel, tu ne régneras plus sur celui que le ciel créa pour régner sur toi.

SOMERSET. O traître infâme ! — York, je t'arrête pour crime de haute trahison au premier chef envers le roi et la couronne. Obéis, traître audacieux ; demande grâce à genoux.

YORK. Tu veux que je m'agenouille ? (*Montrant du doigt son armée.*) Permets d'abord que je demande à ces hommes s'ils sont gens à souffrir que je plie le genou devant un homme. — (*A l'un de ses Officiers.*) Va chercher mes fils, pour qu'ils soient ma caution. (*L'Officier s'éloigne.*)

YORK, *continuant*. Je sais que plutôt que de me laisser aller en prison, ils mettront leurs épées en gage pour me racheter.

LA REINE MARGUERITE. Allez chercher Clifford ; qu'il vienne nous dire s'il entend que les fils bâtards d'York servent de caution au traître leur père. (*Buckingham s'éloigne.*)

YORK. Napolitaine au sang impur, rebut de Naples, sanglant fléau de l'Angleterre, les fils d'York, tes supérieurs en naissance, seront la caution de leur père ; malheur à ceux qui la refuseront !

Arrivent, d'un côté, ÉDOUARD et RICHARD PLANTAGENET, à la tête de leurs troupes ; de l'autre, CLIFFORD et SON FILS, à la tête des leurs.

YORK, *continuant*. Tenez, les voilà qui viennent ; je réponds qu'ils ne me démentiront pas.

LA REINE MARGUERITE. Et voici Clifford qui arrive pour refuser leur caution.

CLIFFORD. Santé et heureux jours à mon seigneur le roi ! (*Il met un genou en terre.*)

YORK. Je te remercie, Clifford. [illegible] Pourquoi [illegible] ton seigneur, Clifford. [illegible] te pardonnons ta méprise.

CLIFFORD. Voici mon roi, York : je ne me méprends point. C'est t'abuser étrangement que de le croire. Qu'on le conduise à Bedlam¹ ! Est-ce qu'il est devenu fou ?

LE ROI HENRI. Oui, Clifford : une folle et ambitieuse frénésie le porte à se poser l'adversaire de son roi.

CLIFFORD. C'est un traître : qu'on le mène à la Tour, et que sa tête séditieuse soit tranchée.

LA REINE MARGUERITE. On lui a signifié son arrestation ; mais il refuse d'obéir : ses fils, dit-il, lui serviront de caution.

YORK. Le voulez-vous, mes fils ?

ÉDOUARD. Oui, mon noble père, si notre parole suffit.

RICHARD. Et ce que notre parole ne pourrait faire, nos épées le feront.

CLIFFORD. Quoi donc ? Quelle nichée de traîtres avons-nous ici ?

YORK. Regarde dans un miroir, et tu y verras l'image d'un traître. Je suis ton roi, et toi, tu es un imposteur et un rebelle. Qu'on aille chercher mes deux ours vaillants, afin qu'ils soient de la partie, et que le seul bruit de leur chaîne frappe d'épouvante ces dogues hideux autant que lâches. — Dites à Salisbury et à Warwick de venir me trouver.

Bruit de tambours. Arrivent WARWICK et SALISBURY, à la tête de leurs troupes.

CLIFFORD. Sont-ce là tes ours² ? Si tu oses les amener dans la lice, nous les harcèlerons jusqu'à ce que mort s'ensuive, et avec leur chaîne nous garrotterons leur gardien.

RICHARD. J'ai vu souvent des dogues présomptueux mordre l'ours par derrière ; mais lorsqu'ils se trouvaient sous sa patte redoutable, aussitôt ils mettaient la queue entre les jambes, et jetaient les hauts cris. Vous en ferez tout

¹ [illegible]

² [illegible] Warwick [illegible]

autant, si jamais il vous arrive de vous mesurer avec lord Warwick.

CLIFFORD. Arrière amas de laideur et de rage, masse indigeste et hideuse, dont l'âme est aussi difforme que le corps!

YORK. Tout à l'heure nous te frotterons de la belle manière.

CLIFFORD. Prenez garde de vous endommager les doigts à cet exercice.

LE ROI HENRI. Quoi donc, Warwick, tes genoux ne savent-ils plus fléchir? — Vieux Salisbury, honte à tes cheveux blancs, guide insensé d'un fils sans cervelle! — Eh quoi! tu veux sur ton lit de mort jouer le rôle d'un scélérat, et, vieillard en lunettes, te chercher des douleurs? Où est donc la foi? Où est la loyauté? Si elles sont bannies de ta tête glacée, où trouveront-elles un refuge sur la terre? Veux-tu creuser le sol pour y trouver la guerre, et souiller de sang ta vieillesse vénérable? Comment, à ton âge, manques-tu d'expérience? ou, si tu en as, pourquoi en fais-tu un si mauvais usage? Quelle honte! Rentre dans le devoir, et fléchis le genou devant moi, toi qui fléchis déjà sous le fardeau de l'âge.

SALISBURY. Milord, j'ai attentivement examiné les titres de cet illustre duc; et, dans ma conscience, je le regarde comme le légitime héritier du trône d'Angleterre.

LE ROI HENRI. Ne m'as-tu pas juré fidélité?

SALISBURY. Oui.

LE ROI HENRI. Peux-tu te dégager avec le ciel d'un tel serment?

SALISBURY. C'est un grand crime de faire un serment coupable, mais c'est un crime plus grand de le tenir. Quel serment solennel peut obliger un homme à commettre un meurtre ou un vol, à violer la chasteté d'une vierge pure et sans tache, à frustrer l'orphelin de son patrimoine, à dépouiller la veuve de ses droits légitimes? Lui suffirait-il, pour excuser ses actes, de dire qu'il s'y était engagé sous la foi du serment?

LA REINE MARGUERITE. La trahison n'a pas besoin d'être étayée du sophisme.

LE ROI HENRI. Qu'on aille dire à Buckingham de s'armer.

YORK. Appelle à ton aide Buckingham et tous les amis qui te restent; ma résolution est prise: je veux la mort ou la royauté.

CLIFFORD. Je te garantis la première, si mon rêve de la nuit dernière s'accomplit.

WARWICK. Tu ferais mieux d'aller au lit et de rêver encore que de venir affronter la tempête du champ de bataille.

CLIFFORD. Je suis homme à soutenir de plus terribles orages que tu ne pourras en soulever aujourd'hui: c'est ce que mon épée se propose d'écrire sur ton casque, si je puis le reconnaître à l'emblème de ta maison.

WARWICK. J'en jure par les armoiries de mon père, je porterai aujourd'hui sur mon casque l'antique emblème des Nevil, l'ours rampant enchaîné à un rameau dépouillé; et, pareil au cèdre de la montagne qui conserve son feuillage en dépit des autans, je le porterai si haut et si fier, que [illegible] soutenir la vue.

CLIFFORD. J'arracherai ton ours de dessus ton casque, et, en dépit de [illegible], je le foulerai sous mes pieds avec mépris.

LE JEUNE CLIFFORD. Aux armes, donc, mon victorieux père; [illegible] rebelles et leurs complices.

RICHARD. [illegible] de honte, jeune homme; laisse là les [illegible] avec Jésus-Christ.

LE JEUNE CLIFFORD. Monstre de laideur, c'est plus que ta [illegible] dire.

RICHARD. [illegible] au ciel, tu y soupera très certainement [illegible]. *Les deux partis s'éloignent dans des sens opposés.*

SCÈNE II.

Le champ de bataille de Saint-Albans [illegible] aperçoit [illegible] de Saint-Albans.

Bruit de trompettes, [illegible] Arrive WARWICK.

WARWICK. Clifford de Cumberland, c'est Warwick qui t'appelle! [illegible] — Clifford, viens [illegible] Clifford de Cumberland, Warwick s'enroue à t'appeler au combat.

Arrive YORK.

WARWICK, *continuant*. Eh bien, mon noble lord? quoi, à pied!

YORK. Le terrible Clifford a tué mon cheval sous moi; mais je lui ai rendu la pareille, et j'ai livré en pâture aux vautours et aux corbeaux le noble coursier qu'il aimait tant.

Arrive CLIFFORD.

WARWICK. Voici la dernière heure de l'un de nous ou de tous deux.

YORK. Arrête, Warwick; cherche une autre proie; laisse-moi m'acharner à la poursuite de ce daim, jusqu'à ce que je l'aie tué.

WARWICK. Eh bien, York, songe à t'en acquitter noblement: c'est pour une couronne que tu combats. — Clifford, aussi vrai que j'ai à cœur de prospérer aujourd'hui, c'est avec douleur que je te quitte sans combattre. (*Warwick s'éloigne.*)

CLIFFORD. Que vois-tu donc en moi, York? pourquoi demeures-tu immobile?

YORK. Ta fière contenance me plaît, et tu aurais toutes mes sympathies, si tu n'étais pas autant mon ennemi.

CLIFFORD. Ta vaillance obtiendrait pareillement mon approbation et mon estime, si elle ne s'alliait à l'infamie et à la trahison.

YORK. Qu'elle me défende aujourd'hui contre ton épée, comme il est vrai qu'elle soutient la justice et le bon droit!

CLIFFORD. Appelons à ce combat toute mon énergie, corps et âme!

YORK. C'est un terrible enjeu! — Défends-toi. (*Ils combattent. Clifford tombe.*)

CLIFFORD. La fin couronne les œuvres[1]. (*Il meurt.*)

YORK. Ainsi la guerre t'a donné la paix; car te voilà immobile. Paix à ton âme, si c'est la volonté du ciel! (*Il s'éloigne.*)

Arrive LE JEUNE CLIFFORD.

LE JEUNE CLIFFORD. Honte et confusion! tout est en déroute; la peur crée le désordre, et le désordre frappe ceux qu'il faudrait défendre. O guerre, fille de l'enfer, dont le ciel fait l'instrument de sa colère, allume dans les cœurs glacés de nos soldats les feux de la vengeance! — Qu'aucun ne fuie. Le véritable guerrier doit faire abnégation de son être; celui qui s'aime lui-même n'est pas courageux par essence; il ne l'est qu'accidentellement. (*Apercevant le cadavre de son père.*) Oh! que ce monde abject prenne fin! que les flammes du dernier jour viennent avant le temps confondre le ciel et la terre embrasés! que la trompette universelle résonne et fasse taire tous les autres bruits! O père bien-aimé, après avoir coulé en paix ta jeunesse, avoir atteint les cheveux blancs et la sagesse du vieillard, devais-tu donc, à l'âge du respect et du repos, périr sous le fer brutal des batailles! Ce spectacle endurcit mon cœur, et tant que je vivrai il restera de marbre. York n'épargne pas nos vieillards; et moi, je n'épargnerai pas les enfants au berceau. Les larmes des jeunes vierges ne feront pas plus d'effet sur moi que la rosée sur le feu; et la beauté, qui souvent désarme le tyran, ne fera que doubler la violence de mon courroux, comme l'huile et la cire jetées sur la flamme. Je dis pour jamais adieu à la pitié. Qu'un enfant de la maison d'York s'offre à moi, je le couperai en autant de morceaux que Médée en fureur coupa le jeune Absyrte[2]. Je veux me rendre fameux par ma cruauté. (*Relevant le corps de son père et le chargeant sur son épaule.*) Viens, nouveau débris de l'antique maison des Clifford, viens, que je te porte sur mes mâles épaules, comme autrefois Énée le vieil Anchise. Mais la charge d'Énée était vivante et bien légère comparée à ce douloureux fardeau. (*Il s'éloigne.*)

RICHARD PLANTAGENET et SOMERSET arrivent en combattant. Somerset [illegible] mort, [illegible] de l'hôtellerie.

RICHARD. Toi, reste ici auprès de cette chétive hôtellerie qui a pour enseigne le *Château de Saint-Albans*; ainsi tu [illegible], par ta mort, la prédiction de la sorcière[3]. — Que mon épée garde sa trempe, et mon cœur sa colère:

[1] Ces mots [illegible] en français dans le texte.

[2] Médée, [illegible] avec Jason, égorgea son frère Absyrte, et coupa son corps par morceaux, afin que ce spectacle ralentît pour quelque temps la poursuite de son père.

[3] Il fait allusion à la prophétie de Marguerite Jourdain, acte I, scène IV.

les prêtres prient pour leurs ennemis; mais les princes les tuent. (*Il s'éloigne.*)

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent LE ROI HENRI et LA REINE MARGUERITE, avec quelques troupes qui battent en retraite.

LA REINE MARGUERITE. Fuyez, monseigneur! que vous êtes lent! Au nom du ciel, fuyez!

LE ROI HENRI. La fuite peut-elle nous soustraire au courroux du ciel? Ma chère Marguerite, arrêtons-nous ici.

LA REINE MARGUERITE. De quelle nature êtes-vous donc? Vous ne voulez ni combattre ni fuir. Il y a maintenant fermeté, sagesse et prudence à éviter l'ennemi; et puisque la fuite est le seul moyen de salut qui nous reste, ayons-y recours. (*Le bruit du combat s'approche.*) Si vous êtes pris, notre fortune est à sec; mais si nous échappons, comme nous le pouvons encore si votre apathie n'y met obstacle, nous tâcherons de gagner Londres, où l'on vous aime encore, et où nous pourrons réparer promptement le dommage fait à notre fortune.

Arrive LE JEUNE CLIFFORD.

LE JEUNE CLIFFORD. Si je n'étais fermement résolu à tirer de nos désastres une prompte vengeance, je regarderais comme un blasphème de vous conseiller la fuite; mais il le faut, un découragement incurable a saisi le cœur de tous nos partisans. Fuyez; votre salut l'exige. Plus tard nos ennemis auront leur tour, et nous leur renverrons les désastres qu'ils nous infligent. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Une plaine aux environs de Saint-Albans.

On continue à entendre le bruit du combat; puis la retraite sonne, mêlée au bruit des fanfares. On voit arriver, tambours battants, enseignes déployées, l'armée victorieuse, que précèdent YORK, RICHARD PLANTAGENET et WARWICK.

YORK. Qui peut nous donner des nouvelles de Salisbury, ce vieux lion qui, dans sa colère, oublie les ravages du temps et les injures de la vieillesse? On le dirait à la fleur de l'âge, et cette journée semble le rajeunir; nous n'avons rien gagné aujourd'hui, et notre fortune n'a pas fait un pas, si nous avons perdu Salisbury.

RICHARD. Mon noble père, trois fois aujourd'hui je l'ai aidé à remonter à cheval; trois fois, le couvrant de mes armes, je l'ai conduit hors de la mêlée, en le suppliant de n'y plus revenir: mais bientôt, au plus fort du danger je le retrouvais encore; et, comme une riche tapisserie dans une cabane indigente, une volonté forte animait son corps débile. Mais ce noble guerrier, le voilà qui s'avance.

Arrive SALISBURY.

SALISBURY, *à York*. Par mon épée, tu as bravement combattu aujourd'hui, et nous en avons tous fait autant. — Je te remercie, Richard: Dieu sait ce que j'ai encore à vivre. Il a permis que trois fois dans cette journée je fusse sauvé par toi d'une mort imminente. — Milords, il faut assurer les fruits de notre victoire; ce n'est pas assez pour nous que nos ennemis soient en fuite, ils ne tarderont pas à réparer leurs désastres.

YORK. Nous devons les poursuivre; il y va de notre sûreté; j'apprends que le roi a fui vers Londres, pour y convoquer sans délai la cour du parlement. Allons l'y rejoindre avant que les lettres de convocation soient parties. Qu'en dit lord Warwick? Est-il d'avis que nous devons les suivre?

WARWICK. Les suivre? Devançons-les plutôt, si nous pouvons! Sur ma parole, milords, voilà une journée glorieuse. La bataille de Saint-Albans, gagnée par l'illustre York, vivra éternellement dans la mémoire des siècles à venir. Battez, tambours! sonnez, trompettes! — Marchons tous vers Londres; et puissent d'autres journées semblables à celle-ci nous échoir en partage! (*Ils s'éloignent.*)

FIN DE HENRI VI (IIe PARTIE).

HENRI VI,

IIIe PARTIE,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

HENRI VI, roi d'Angleterre.
ÉDOUARD, prince de Galles, son fils.
LOUIS XI, roi de France.
LE DUC DE SOMERSET.
LE DUC D'EXETER.
LE COMTE D'OXFORD.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND. } partisans du roi.
LE COMTE DE WESTMORELAND.
LORD CLIFFORD.
RICHARD PLANTAGENET, duc d'York.
ÉDOUARD, comte de March, depuis Édouard IV.
EDMOND, comte de Rutland.
GEORGE, plus tard duc de Clarence. } ses fils.
RICHARD, plus tard duc de Gloster.
LE DUC DE NORFOLK.
LE MARQUIS DE MONTAIGU.
LE COMTE DE WARWICK. } partisans du duc d'York.
LE COMTE DE PEMBROKE.
LORD HASTINGS.
LORD STAFFORD.

SIR JOHN MORTIMER, } oncles du duc d'York.
SIR HUGUES MORTIMER,
LE JEUNE HENRI, comte de Richmond, depuis Henri VII.
LORD RIVERS, frère de lady Grey.
SIR WILLIAM STANLEY.
SIR JOHN MONTGOMERY.
SIR JOHN SOMERVILLE.
LE GOUVERNEUR DU JEUNE COMTE DE RUTLAND.
LE MAIRE D'YORK.
LE LIEUTENANT DE LA TOUR.
UN LORD.
DEUX GARDES-CHASSE.
UN CHASSEUR.
UN FILS QUI A TUÉ SON PÈRE.
UN PÈRE QUI A TUÉ SON FILS.
LA REINE MARGUERITE, femme de Henri VI.
LADY GREY, [illegible] et femme d'Édouard IV.
BONA, [illegible].
Soldats.
Suite du roi Henri et d'Édouard, Messagers, Gardes, etc.

Dans une partie du troisième acte, la scène est en France; dans le reste de la pièce, elle est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — La salle du parlement.

Bruit de tambours. [illegible] du parti d'York se précipitent dans [illegible] LE DUC D'YORK, ÉDOUARD, RICHARD, NORFOLK, MONTAIGU, WARWICK et autres portant des roses blanches à leurs chapeaux.

WARWICK. Je ne conçois pas comment le roi a pu nous échapper.

YORK. Pendant que nous poursuivions la cavalerie du Nord, il s'est adroitement esquivé, abandonnant son armée; et le grand lord de Northumberland, dont la fierté guerrière s'est toujours révoltée au mot de retraite, encourageant de la voix les troupes démoralisées, lord Clifford, lord Stafford et lui, ont attaqué de front notre corps de bataille, et, pénétrant au milieu de nos rangs, sont tombés sous l'épée de nos soldats[1].

ÉDOUARD. Le père de lord Stafford, le duc de Buckingham, doit être ou tué ou dangereusement blessé. Je lui ai fendu

[1] [illegible]

le casque d'un coup d'épée ; et pour preuve, mon père, voilà son sang. *(Il montre son épée sanglante.)*

MONTAIGU, *à York en lui montrant la sienne.* Et voilà, mon frère, le sang du comte de Whitshire, avec qui je me suis mesuré au commencement de la bataille.

RICHARD. Toi, parle pour moi, et dis ce que j'ai fait. *(Il entr'ouvre son manteau, et jette à terre la tête de Somerset.)*

YORK. De tous mes fils, c'est Richard qui a mérité la palme. — Eh quoi ! vous êtes donc mort, milord de Somerset ?

NORFOLK. Ainsi périsse toute la postérité de Jean de Gand !

RICHARD. J'espère abattre de même la tête du roi Henri.

WARWICK. Et moi aussi. — Victorieux prince d'York, jusqu'à ce que je t'aie vu assis sur ce trône qu'usurpe maintenant la maison de Lancastre, je jure, par le ciel, que ces yeux ne se fermeront pas. Voici le palais de ce peureux monarque, et voici le siége royal : York, prends-en possession ; il est à toi, et non aux héritiers de Henri.

YORK. Soutiens-moi, Warwick, et je ne demande pas mieux ; car nous sommes entrés ici de force.

NORFOLK. Nous vous soutiendrons tous ; le premier qui recule est mort.

YORK. Merci, mon cher Norfolk. — Rangez-vous auprès de moi, milords. — Et vous, soldats, restez, et ne me quittez pas de la nuit.

WARWICK. Quand le roi viendra, ne lui faites aucune violence, à moins qu'il ne veuille vous expulser de vive force. *(Les Soldats se retirent dans une pièce voisine.)*

YORK. Ici la reine doit tenir aujourd'hui son parlement ; elle ne se doute pas que nous aurons voix délibérative : par la force ou par la persuasion, il faut que notre droit triomphe.

RICHARD. Armés comme nous sommes, restons dans cette enceinte.

WARWICK. Ce parlement s'appellera le parlement du sang, à moins que Plantagenet, duc d'York, ne soit roi, et que nous ne déposions ce timide Henri, dont la lâcheté nous a rendus la risée de nos ennemis.

YORK. Ne me quittez donc pas, milords. De la résolution : je prétends entrer en possession de mes droits.

WARWICK. Ni le roi, ni son plus dévoué défenseur, le plus fier des partisans de Lancastre, n'osera remuer l'aile, si Warwick agite son grelot[1] ; Plantagenet une fois planté par moi, qu'on ose le déraciner ! De la résolution, Richard ; revendique la couronne d'Angleterre. *(Conduit par Warwick, York monte sur le trône et s'y place.)*

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, CLIFFORD, NORTHUMBERLAND, WESTMORELAND, EXETER et Autres, portant des roses rouges à leurs chapeaux.

LE ROI HENRI. Milords, le voyez-vous cet audacieux rebelle assis sur le trône royal ? Sans doute qu'appuyé sur la puissance de Warwick, ce pair parjure, il prétend porter la couronne et régner ! Comte de Northumberland, il a tué ton père ; — et le tien aussi, lord Clifford ; et tous deux vous avez juré de venger leur mort sur lui, ses fils, ses partisans et ses amis.

NORTHUMBERLAND. Si je ne l'en punis, me punisse le ciel !

CLIFFORD. C'est dans cet espoir que j'ai pris une armure pour vêtement de deuil.

WESTMORELAND. Eh quoi ! souffrirons-nous tant d'audace ? arrachons-le du trône ; mon cœur bout de colère, je ne puis y tenir !

LE ROI HENRI. Patientez un peu, mon cher comte de Westmoreland.

CLIFFORD. La patience est faite pour les poltrons comme lui ; il n'oserait pas s'asseoir sur ce trône, si votre père vivait. Mon gracieux souverain, permettez qu'ici, en plein parlement, nous attaquions la famille d'York.

NORTHUMBERLAND. C'est bien parlé, mon cousin ; procédons.

LE ROI HENRI. Ne savez-vous pas que Londres est pour eux, et qu'ils ont des troupes à leur [illegible] ?

EXETER. Le duc une fois tué, vous les verrez fuir.

LE ROI HENRI. Loin du cœur de Henri la pensée de faire du parlement un champ de bataille ! Cousin Exeter, la réprimande, les paroles et la menace sont les seules armes dont Henri veuille faire usage. *(Ils s'avancent vers le Duc.)* York, duc séditieux, descends de mon trône, et implore à genoux ta grâce et ma merci : je suis ton souverain.

YORK. Tu te trompes, c'est moi qui suis le tien.

EXETER. Par pudeur, descends ; c'est lui qui t'a fait duc d'York.

YORK. C'est un titre que m'avaient transmis mes ancêtres, tout aussi bien que celui de comte[1].

EXETER. Ton père fut traître à la couronne.

WARWICK. Exeter, tu es traître à la couronne en embrassant la cause de l'usurpateur Henri.

CLIFFORD. Ne doit-il pas embrasser la cause de son roi légitime ?

WARWICK. C'est vrai, Clifford, et ce roi légitime, c'est Richard, duc d'York.

LE ROI HENRI. Et je resterai debout pendant que tu seras assis sur mon trône !

YORK. Il le faut ; résigne-toi.

WARWICK. Sois duc de Lancastre, et lui roi.

WESTMORELAND. Il est tout à la fois et roi et duc de Lancastre, et c'est ce que Westmoreland est prêt à soutenir.

WARWICK. Et Warwick soutient le contraire. Vous oubliez que c'est nous qui vous avons chassé du champ de bataille, qui avons tué vos pères, et qui avons traversé Londres, enseignes déployées, pour arriver à ce palais.

NORTHUMBERLAND. Oui, Warwick, je me le rappelle avec douleur, et je jure par l'âme de mon père de m'en venger sur toi et ta maison.

WESTMORELAND. Plantagenet, toi, tes fils, tes partisans et tes amis, vous me payerez la mort de mon père, et j'immolerai plus de victimes à ses mânes qu'il n'avait de gouttes de sang dans les veines.

CLIFFORD. Trêve sur cette matière, de peur qu'avant de sortir d'ici, Warwick, je ne t'envoie un messager homicide qui vengera la mort de mon père.

WARWICK. Pauvre Clifford ! combien je méprise tes impuissantes menaces !

YORK. Voulez-vous que je démontre mes titres à la couronne ? Sinon nos épées plaideront ma cause sur le champ de bataille.

LE ROI HENRI. Réponds, traître, quels titres as-tu à la couronne ? Ton père était, comme toi, duc d'York, Ton aïeul était Roger Mortimer, comte de la Marche : moi, je suis le fils de Henri V, qui fit ployer sous son joug le Dauphin et les Français, et conquit leurs villes et leurs provinces.

WARWICK. Ne parle pas de la France ; car c'est toi qui l'as perdue tout entière.

LE ROI HENRI. C'est le lord protecteur qui l'a perdue, et non pas moi. Quand je fus couronné, je n'avais que neuf mois.

RICHARD. Aujourd'hui tu es d'un âge raisonnable, et pourtant tu continues à perdre, ce me semble. — Mon père, arrachez la couronne de la tête de l'usurpateur.

EDOUARD. Prenez-la, mon père, et ceignez-en votre front.

MONTAIGU, *à York.* Mon frère, pour votre honneur de guerrier, vidons la question par les armes, et cessons un parlage inutile.

RICHARD. Que le tambour batte, que la trompette sonne, et le roi va fuir.

YORK. Mes fils, silence !

LE ROI HENRI. Silence, toi-même, et laisse parler le roi Henri.

WARWICK. Plantagenet parlera le premier. — Écoutez-le, milords ; restez silencieux et attentifs ; que nul ne l'interrompe ; il y va de la vie.

LE ROI HENRI. Crois-tu donc que je consente à céder ce trône royal où se sont assis mon aïeul et mon père ? Avant que pareille chose arrive, la guerre aura dépeuplé ce royaume ; et leur drapeau, que la France vit autrefois flotter, et qui, à ma grande douleur, n'est plus arboré maintenant qu'en Angleterre, leur drapeau sera mon linceul. Pourquoi cette froideur, milords ? Mon titre est légitime, et meilleur que le sien.

WARWICK. Prouve-le, Henri, et tu seras roi.

LE ROI HENRI. Henri IV conquit la couronne.

YORK. En s'insurgeant contre son roi.

LE ROI HENRI, *à part.* Je ne sais plus que dire ; mon titre

---

[1] Allusion à la fauconnerie. On attachait [illegible] à l'aile des oiseaux.

[1] York était comte de la Marche avant d'être créé duc d'York. Il était fils de Richard, comte de Cambridge. Voir Henri VI, première partie.

est faible. (*Haut.*) Dites-moi, un roi ne peut-il pas adopter un héritier?

YORK. Eh bien, après?

LE ROI HENRI. S'il le peut, je suis roi légitime : car Richard, en présence d'un grand nombre de lords, a résigné sa couronne en faveur de Henri IV, dont mon père fut l'héritier, comme je suis celui de mon père.

YORK. Il se révolta contre son souverain, et l'obligea par force à résigner sa couronne.

WARWICK. En supposant même qu'il eût agi de son plein gré, pensez-vous, milords, qu'un tel acte ait pu invalider le droit héréditaire de la couronne?

EXETER. Non; car, lorsqu'il résigna la couronne, le plus proche héritier devait lui succéder et régner.

LE ROI HENRI. Êtes-vous contre nous, duc d'Exeter?

EXETER. Veuillez m'excuser; mais le droit est pour lui.

YORK. Pourquoi vous parlez-vous à l'oreille, milords, et ne répondez-vous point?

EXETER. Ma conscience me dit qu'il est le roi légitime.

LE ROI HENRI. Tous vont m'abandonner et embrasser son parti.

NORTHUMBERLAND. Plantagenet, en dépit des prétentions que tu affiches, n'espère pas que Henri soit déposé.

WARWICK. Il le sera, malgré vous tous.

NORTHUMBERLAND. Tu te trompes; ce ne sont pas tes bataillons du midi, tes guerriers d'Essex, de Norfolk, de Suffolk et de Kent, quels que soient la présomption et l'orgueil qu'ils t'inspirent, qui mettront le duc sur le trône, si je m'y oppose.

CLIFFORD. Roi Henri, que ton titre soit légitime ou non, lord Clifford jure de combattre pour ta défense. Que la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse vivant, lorsqu'il m'arrivera de fléchir le genou devant le meurtrier de mon père!

LE ROI HENRI. O Clifford! combien tes paroles ont ravivé mon courage!

YORK. Henri de Lancastre, résigne ta couronne. — Que chuchotez-vous, milords? que complotez-vous ensemble?

WARWICK. Reconnaissez les droits de l'illustre duc d'York, ou je vais remplir cette salle d'hommes armés, et sur ce trône même où il est assis, j'écrirai son titre avec le sang de l'usurpateur. (*Il frappe du pied, et les Soldats se montrent.*)

LE ROI HENRI. Milord de Warwick, un mot seulement. — Laissez-moi régner ma vie durant.

YORK. Garantis-moi la couronne ainsi qu'à mes héritiers, et tu régneras en paix le reste de tes jours.

LE ROI HENRI. J'y consens. Richard Plantagenet, possède la couronne après ma mort.

CLIFFORD. Pouvez-vous sacrifier ainsi les intérêts du prince votre fils?

WARWICK. Il sert ses propres intérêts et ceux de l'Angleterre.

WESTMORELAND. Roi lâche et timide, prompt à désespérer!

CLIFFORD. Quelle injure tu te fais à toi-même et à nous!

WESTMORELAND. Je n'assisterai point à la conclusion d'un pareil traité.

NORTHUMBERLAND. Ni moi.

CLIFFORD. Venez, mon cousin; allons apprendre à la reine ces nouvelles.

WESTMORELAND. Adieu, monarque faible et dégénéré, dont [illegible]

NORTHUMBERLAND. Puisses-tu, en punition de cet acte de [illegible] d'York et mourir dans [illegible]

CLIFFORD. [illegible] (*[illegible], Clifford et Westmoreland sortent.*)

WARWICK. [illegible] de Henri, et ne [illegible]

EXETER. [illegible]

LE ROI HENRI. Ah! [illegible]

WARWICK. [illegible]

LE ROI HENRI. [illegible] pour moi, Warwick, mais pour [illegible]

mais chercher, par trahison ou par violence, à me renverser du trône pour t'y placer toi-même.

YORK, *descendant du trône.* Je fais volontiers ce serment, et je le tiendrai.

WARWICK. Vive le roi Henri! — Plantagenet, embrasse-le. (*York et le Roi s'embrassent.*)

LE ROI HENRI. Toi et tes enfants, si riches d'espérances, puissiez-vous vivre de longs jours!

YORK. Maintenant York et Lancastre sont réconciliés.

EXETER. Maudits soient ceux qui chercheraient à les rendre ennemis! (*Fanfare. Les Lords s'avancent.*)

YORK. Adieu, mon gracieux souverain; je retourne à mon château.

WARWICK. Et moi, je vais à Londres avec mes soldats.

NORFOLK. Et moi, dans le comté de Norfolk avec mes partisans.

MONTAIGU. Et moi, aux bords de la mer, d'où je suis venu. (*York et ses fils, Warwick, Norfolk, Montaigu et les Soldats sortent.*)

LE ROI HENRI. Et moi, je retourne à mon palais, le chagrin et la douleur dans l'âme.

Entrent LA REINE MARGUERITE et LE PRINCE DE GALLES.

EXETER. Voici la reine; la colère se peint sur son visage. Je vais me retirer.

LE ROI HENRI. J'en vais faire autant. (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

LA REINE MARGUERITE. Ne cherche pas à m'éviter : je m'attache à tes pas.

LE ROI HENRI. Modérez-vous, Marguerite, et je resterai.

LA REINE MARGUERITE. Qui peut se modérer en de telles extrémités? Malheureux roi! plût à Dieu que je fusse restée fille, que je ne t'eusse jamais vu, et n'eusse point donné un fils à un père dénaturé tel que toi! A-t-il mérité d'être ainsi dépouillé des droits de sa naissance? Si tu l'avais aimé la moitié seulement autant que je l'aime, s'il t'avait coûté les mêmes douleurs qu'à moi, si, comme moi, tu l'avais nourri de ton sang, tu en aurais versé ici jusqu'à la dernière goutte avant de faire de ce duc barbare ton héritier et de déshonorer ton fils unique.

LE PRINCE. Mon père, vous ne pouvez pas me déshériter. Si vous êtes roi, pourquoi ne le serais-je pas après vous?

LE ROI HENRI. Pardonnez-moi, Marguerite. — Pardonne-moi, mon cher fils, — le comte de Warwick et le duc m'y ont forcé.

LA REINE MARGUERITE. Forcé! Tu es roi et tu te laisses dicter des lois! Je rougis de t'entendre tenir un tel langage. Ah! misérable et lâche roi! tu nous a tous perdus, toi, ton fils et moi. Tu as donné à la maison d'York une force si formidable, que désormais tu ne régneras plus que sous son bon plaisir. Abandonner ta succession à lui et à ses héritiers, qu'est-ce, sinon creuser ton sépulcre et y descendre avant le terme de tes jours? Warwick est chancelier et maître de Calais; [illegible] commande dans la Manche : le duc est nommé protecteur du royaume, et tu prétends être en sûreté? Oui, comme l'agneau tremblant que les loups environnent. Si j'avais été là, moi qui ne suis qu'une faible femme, les soldats m'auraient pelotée sur la pointe de leurs lances avant que j'eusse donné mon assentiment à un pareil acte. Mais toi, tu préfères ta vie à ton honneur; ce que voyant, je fais divorce avec toi, Henri : je répudie ta table et ta couche, jusqu'à ce que j'aie vu révoquer l'acte du parlement qui déshérite mon fils. Les lords [illegible] du Nord qui ont abandonné ton drapeau suivront le mien dès qu'ils le verront déployé, et il va l'être à ta honte indélébile et pour la ruine complète de la maison d'York. Sur ce, je te quitte. — Viens, mon fils, partons, notre armée nous attend; allons la rejoindre.

LE ROI HENRI. Chère Marguerite, arrêtez, et daignez m'entendre.

LA REINE MARGUERITE. [illegible]

LE ROI HENRI. Édouard, mon cher fils, veux-tu rester avec moi?

LA REINE MARGUERITE. Oui, [illegible] mis!

LE PRINCE. Lorsque du champ de bataille je reviendrai vainqueur, je [illegible]; jusque-là, je suivrai ma mère.

LA REINE MARGUERITE. Allons, mon fils, partons; nous n'avons pas de temps à perdre. (*La reine Marguerite et le Prince sortent.*)

LE ROI HENRI. Pauvre reine! sa tendresse pour moi et pour son fils a fait explosion dans la fureur de son langage. Puisse-t-elle être vengée sur ce duc odieux dont l'insatiable orgueil s'abat sur ma couronne, et, comme un aigle affamé, se repaît de ma chair et de celle de mon fils! La défection de ces trois lords m'inquiète et me tourmente; je vais leur écrire et tâcher de les apaiser. — Venez, mon cousin, vous leur porterez ma lettre.

EXETER. Et j'espère réussir à vous les ramener tous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château de Sandal, près de Wakefield, dans le comté d'York.

Entrent ÉDOUARD, RICHARD et MONTAIGU.

RICHARD. Mon frère, quoique le plus jeune, laisse-moi parler.

ÉDOUARD. Non, je jouerai mieux que toi le rôle d'orateur.

MONTAIGU. Mais j'ai des raisons fortes et irrésistibles.

Entre YORK.

YORK. Eh quoi! mes fils et mon frère qui se querellent! Quel est le sujet de votre discussion? Comment a-t-elle commencé?

ÉDOUARD. Ce n'est pas une querelle, mais un léger dissentiment.

YORK. Sur quoi?

RICHARD. Sur un point qui intéresse votre seigneurie et nous: sur la couronne d'Angleterre qui est à vous, mon père.

YORK. A moi, mon fils? oui, mais seulement lorsque Henri sera mort.

RICHARD. Votre droit n'est subordonné ni à sa vie ni à sa mort.

ÉDOUARD. Héritier de la couronne, jouissez-en dès aujourd'hui. Si vous laissez à la maison de Lancastre le temps de reprendre haleine, mon père, elle finira par vous devancer dans la lice.

YORK. J'ai fait serment de le laisser régner en paix.

ÉDOUARD. Mais, pour un royaume, il n'est pas de serment qu'on ne puisse enfreindre. J'en violerais mille pour régner une année.

RICHARD. Non. A Dieu ne plaise que vous soyez parjure!

YORK. Je le serai, si j'ai recours à la force.

RICHARD. Je prouverai le contraire, si vous voulez m'entendre.

YORK. Tu ne le prouveras pas, mon fils, c'est impossible.

RICHARD. Un serment n'est valable que lorsqu'il a été prêté devant un magistrat légal et légitime, ayant juridiction sur celui qui jure. Henri n'en avait aucune sur vous, car c'est un usurpateur; et, comme c'est lui qui a reçu votre serment, ce serment, mon père, est nul et sans valeur. Aux armes donc! Songez, mon père, combien il est doux de porter une couronne. Il y a là tout un élysée de délices, toutes les [illegible] imaginées par les poëtes. Pourquoi hésiter encore? Je n'aurai point de repos que la rose blanche que je porte n'ait été teinte du sang tiède et paresseux de Henri.

YORK. Richard, c'est assez; je veux régner ou mourir. — Mon frère, vous allez sur le champ vous rendre à Londres, afin d'exciter Warwick à cette entreprise; — toi, Richard, tu vas trouver le duc de Norfolk, et, le prenant en particulier, tu lui feras part de notre résolution. — Toi, Édouard, tu te rendras auprès de lord Cobham; les habitants de Kent sont prêts à marcher à sa voix; j'ai confiance en eux; ils sont braves, [illegible] d'une chaleur généreuse. — Pendant que vous serez ainsi occupés, il ne me restera plus que l'occasion de lever l'étendard, sans que ni le roi ni aucun des membres de la maison de Lancastre puissent soupçonner mes desseins.

Entre UN MESSAGER.

YORK, *continuant.* Mais attendez un moment. (*Au Messager.*) Quelles nouvelles? pourquoi te vois-je venir [illegible] à la hâte?

LE MESSAGER. La reine, appuyée de toute la noblesse du Nord, se prépare à vous assiéger ici, dans votre château. Elle arrive à la tête d'une armée de vingt mille hommes; songez donc à vous défendre, milord.

YORK. Oui, l'épée à la main. Quoi! t'imagines-tu que nous ayons peur d'eux? — Édouard et Richard, vous resterez avec moi. — Mon frère Montaigu partira pour Londres. Que le noble Warwick, Cobham et ceux de nos autres amis que nous avons chargés de veiller sur le roi, prennent toutes les mesures qu'exige la prudence, et ne se fient point à la bonhomie d'Henri et à ses serments.

MONTAIGU. Mon frère, je pars. Je vous réponds d'eux, n'en doutez pas; sur ce, je prends humblement congé. (*Il sort.*)

Entrent SIR JOHN et SIR HUGUES MORTIMER.

YORK, *continuant.* Sir John et sir Hugues Mortimer, mes oncles! vous arrivez à Sandal fort à propos; l'armée de la reine se prépare à nous assiéger.

SIR JOHN. Nous ne lui donnerons pas cette peine; nous irons à sa rencontre en rase campagne.

YORK. Quoi! avec cinq mille hommes?

RICHARD. Oui, et au besoin, avec cinq cents, mon père. Leur général est une femme: qu'avons-nous à craindre?

(*On entend le bruit lointain d'une marche militaire.*)

ÉDOUARD. J'entends leurs tambours. Allons réunir nos soldats; puis faisons une sortie et livrons bataille à l'ennemi.

YORK. Vingt contre cinq! — Quelque inégale que soit la partie, mon oncle, je ne doute pas que nous ne soyons vainqueurs. J'ai gagné en France plus d'une bataille dans laquelle nos ennemis étaient dix contre un. Pourquoi aujourd'hui n'aurais-je pas le même succès? (*Bruit de trompettes. Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une plaine aux environs du château de Sandal.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent RUTLAND et SON GOUVERNEUR.

RUTLAND. Où fuir? comment leur échapper? Ah! cher gouverneur! voyez: l'impitoyable Clifford vient à nous!

Arrive CLIFFORD, suivi de Soldats.

CLIFFORD. Chapelain, retire-toi; ton sacré caractère te sauve la vie. Quant à cet enfant, vil rejeton de ce duc maudit, son père tua mon père: il faut qu'il meure.

LE GOUVERNEUR. Permettez, milord, que je meure avec lui.

CLIFFORD. Soldats, qu'on l'emmène.

LE GOUVERNEUR. Ah! Clifford, ne tuez pas cet enfant innocent; vous provoqueriez la haine de Dieu et des hommes. (*Il s'éloigne, entraîné par des Soldats.*)

CLIFFORD. Quoi donc! est-il déjà mort? ou est-ce la peur qui lui fait fermer les yeux? — Je vais les lui ouvrir.

RUTLAND, *à part.* Ainsi le lion couve du regard sa victime, qui tremble sous sa griffe dévorante; c'est ainsi qu'il s'avance, insultant à sa proie; c'est ainsi qu'il se prépare à déchirer ses membres. — (*A Clifford.*) Mon bon Clifford, tue-moi avec ton épée, et non avec ces regards cruels et menaçants. Généreux Clifford, entends-moi avant que je meure. — Je suis un objet trop chétif pour mériter ta colère; venge-toi sur des hommes, et laisse-moi vivre.

CLIFFORD. Tu parles en vain, malheureux enfant: le sang de mon père a fermé dans mon cœur tout passage à la pitié.

RUTLAND. Eh bien, que le sang de mon père le rouvre; c'est un homme, lui; Clifford, va le combattre.

CLIFFORD. Quand j'aurais ici tes frères, leurs vies et la tienne ne suffiraient pas à ma vengeance: non, si j'exhumais tes ancêtres, et suspendais en l'air leurs cercueils pourris et enchaînés, ma fureur ne serait pas éteinte, ni mon cœur soulagé; la vue d'un membre de la maison d'York est un supplice dont mon âme est torturée; et jusqu'à ce que j'aie exterminé cette race maudite, sans en laisser un seul individu vivant, ma vie est un enfer. C'est pourquoi, — (*Il lève le bras pour le frapper.*)

RUTLAND. Oh! laisse-moi prier avant de mourir; c'est toi que je prie: bon Clifford, aie pitié de moi.

CLIFFORD. Oui, toute la pitié que comporte la pointe de mon épée.

RUTLAND. Pourquoi veux-tu me tuer? Je ne t'ai jamais fait de mal.

CLIFFORD. Ton père m'en a fait.

RUTLAND. Mais c'était avant que je fusse né. Tu as un fils : au nom de ce fils, aie pitié de moi, si tu ne veux qu'en expiation de ma mort, — car Dieu est juste, — il ne périsse aussi misérablement que moi. Ah ! laisse-moi passer ma vie en prison, et quand il m'arrivera de te donner un sujet de mécontentement, alors laisse-moi mourir, mais maintenant tu n'as aucun motif.

CLIFFORD. Aucun motif ? Ton père a tué mon père ; c'est pourquoi, meurs. (*Il le poignarde.*)

RUTLAND. *Di faciant laudis summa sit ista tuæ*[1]. (*Il meurt.*)

CLIFFORD. Plantagenet ! Je viens, Plantagenet ! Le sang de ton fils figé sur mon épée y restera jusqu'à ce que le tien s'y réunisse, et que je les efface tous deux. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Même lieu.

[illegible] Arrive YORK.

YORK. L'armée de la reine est victorieuse ; mes deux oncles ont péri en me défendant, et tous mes partisans [illegible] vaisseaux devant le souffle du vent, ou [illegible] poursuivent des loups affamés. Mes fils, — Dieu sait ce qu'ils sont devenus ; mais ce que je sais, c'est qu'ils se sont conduits en hommes que, vivants ou morts, doit couronner la gloire. Trois fois Richard m'a ouvert un passage à travers la foule ennemie ; trois fois il s'est écrié : « Courage, mon père ! combattez jusqu'au bout ! » Trois fois Edouard est venu prendre place à mes côtés, l'épée rougie jusqu'à la garde du sang de ceux qui s'étaient [illegible] contre lui. Et au moment où les guerriers les plus [illegible] se retiraient, Richard s'est écrié : « Chargez ! ne cédez pas un pouce de terrain ! [illegible] » [illegible] avons renouvelé le combat ; mais, hélas ! nous avons échoué de nouveau, comme on voit un cygne [illegible] en vain contre le courant, et user inutilement ses forces contre les flots qui le maîtrisent. (*On entend le bruit des combattants qui s'approchent.*) Ah ! [illegible] nous poursuit ! et je suis trop faible pour fuir sa fureur ; [illegible] Le sablier de ma vie est arrivé à son terme : il faut demeurer ici ; c'est ici que je dois mourir.

Arrivent LA REINE MARGUERITE, CLIFFORD et NORTHUMBERLAND, [illegible]

YORK, *continuant.* [illegible] Clifford, — [illegible] Northumberland [illegible]

NORTHUMBERLAND. [illegible] Plantagenet, [illegible] notre merci.

CLIFFORD. [illegible] Phaéton, te voilà tombé de ton char, et c'est à ton midi que [illegible]

YORK. Pareil au phénix, peut-être naîtra-t-il de mes cendres un vengeur qui vous châtiera tous : dans cet espoir, [illegible]

CLIFFORD. [illegible] pénétrantes du faucon ; ainsi le voleur, dont la vie est condamnée [illegible]

YORK. [illegible] bler et fuir.

CLIFFORD. [illegible]

LA REINE MARGUERITE. [illegible] Clifford [illegible]

raisons pour prolonger la vie du traître. — La rage le rend sourd : parle-lui, Northumberland.

NORTHUMBERLAND. Arrête, Clifford. Ne lui fais pas tant d'honneur que de te blesser le bout du doigt, même en lui perçant le cœur. Quand un chien montre les dents, quelle valeur y a-t-il à lui mettre la main dans la gueule, alors qu'on peut le chasser à coups de pied ? Il est permis à la guerre de prendre tous ses avantages, on peut être dix contre un et conserver sa réputation de courage. (*Ils portent la main sur York, qui se débat contre eux.*)

CLIFFORD. Ainsi se débat l'oiseau dans les lacs.

NORTHUMBERLAND. Ou le lapin dans le filet. (*York est fait prisonnier.*)

YORK. Ainsi les voleurs triomphent en contemplant la proie qu'ils ont conquise ; ainsi succombe l'honnête homme accablé par les brigands.

NORTHUMBERLAND. Maintenant, que votre majesté veut-elle que nous fassions de lui ?

LA REINE MARGUERITE. Braves guerriers, Clifford et Northumberland, obligez-le à se tenir debout sur ce monticule, lui dont les bras ambitieux s'ouvraient pour embrasser des montagnes, et n'embrassaient que leur ombre. Eh quoi ! c'est donc toi qui voulais être roi d'Angleterre ? C'est donc toi qui, en plein parlement, étalais ton orgueil, et vantais l'illustration de ta race ? Où sont maintenant tes fils nombreux ? Que ne viennent-ils te défendre ? Où sont le libertin Edouard et le robuste George ? Où est ce vaillant monstre au dos voûté, ton fils Richard, dont la voix grommelante ne cessait d'encourager son père dans sa révolte ? Où est aussi Rutland, ton enfant chéri ? York, regarde. (*Elle lui montre un mouchoir ensanglanté.*) J'ai trempé ce mouchoir dans le sang que l'épée du vaillant Clifford a fait jaillir du sein de ton fils ; et si tu as des larmes à donner à sa mort, voilà qui pourra te servir à les essuyer. Hélas ! infortuné York, si je ne te haïssais mortellement, je déplorerais ton malheureux sort. York, je t'en prie, réjouis-moi du spectacle de ton affliction ; frappe du pied, rugis, écume, pour que je chante et danse. Eh quoi ! l'orgueil a-t-il donc à ce point desséché tes entrailles, que tu n'as pas une seule larme à donner à la mort de Rutland ? Pourquoi cette résignation ? Je voudrais te voir délirer, et c'est pour cela que je t'insulte. Mais je vois que pour m'égayer il te faut un salaire. Tu ne parleras pas, si tu n'as une couronne sur la tête. Vite, une couronne pour York ! — Milords, prosternez-vous humblement devant lui. — Tenez-lui les mains pendant que je lui ceindrai le diadème. — (*Elle lui met sur la tête une couronne de papier.*) A présent, ne trouvez-vous pas qu'il a vraiment l'air d'un roi ? voilà l'homme qui s'est assis sur le trône du roi Henri ; voilà celui qui était son héritier adoptif. — Mais comment se fait-il que [illegible] son serment, le grand Plantagenet se soit couronné sitôt ? Si je ne me trompe, tu [illegible] la mort et le roi Henri se seraient donné la main. Comment se fait-il que tu aies [illegible] pour en ceindre ta tête lui vivant, et en violation de ton serment solennel ? Oh ! c'est un crime impardonnable. Qu'on abatte en même temps sa couronne et sa tête, et qu'en un clin d'œil il ait cessé de vivre.

CLIFFORD. [illegible] mémoire de mon père.

LA REINE MARGUERITE. [illegible] Un instant encore, écoutons sa harangue.

YORK. [illegible] plus que les loups les plus féroces, [illegible] vipère ! combien il est peu séant à ton sexe d'insulter, en [illegible] rougir. Te dire d'où tu viens, et de qui tu es née, c'en serait [illegible] encore quelque prise sur toi. Ton père prend le titre de roi [illegible] reine arrogante, à moins que tu ne veuilles vérifier cet [illegible]



CLIFFORD. ... Ton père a tué mon pere ; c'est pourquoi, meurs. (Acte Ier, scène III, page 375.)

c'est le contraire qui dans toi excite notre étonnement. C'est la pudeur et la dignité qui en font à nos regards des êtres divins : c'est par l'absence de ces qualités que tu es abominable à nos yeux. Tu es l'opposé de tout bien, comme nous le sommes des antipodes, comme le midi l'est du septentrion. O cœur de tigre dans une poitrine de femme, as-tu bien pu, après avoir trempé ce mouchoir dans le sang de mon enfant, l'offrir à son père pour essuyer ses larmes, et conserver encore les traits extérieurs de ton sexe ? Les femmes ont en partage la douceur, la pitié, la sensibilité : tu es impassible, dure comme le roc, farouche, impitoyable. Tu voulais me voir délirer ? Maintenant tu es satisfaite. Tu voulais me voir pleurer ? A présent, tes vœux sont remplis ; car l'ouragan chasse la pluie ; mais quand sa fureur s'est calmée, la pluie commence. Ces larmes sont un tribut aux mânes de mon bien-aimé Rutland, et chacune d'elles crie vengeance contre ses bourreaux, — contre toi, barbare Clifford, et toi, perfide Française !

NORTHUMBERLAND. Malédiction ! ses souffrances m'émeuvent au point que j'ai de la peine à retenir mes larmes.

YORK. Son visage, des cannibales affamés ne l'auraient pas touché ; mais vous êtes plus inhumains, plus inexorables, oh ! dix fois plus, que les tigres de l'Hyrcanie. Contemple, reine barbare, les pleurs d'un malheureux père : tu as trempé ce mouchoir dans le sang de mon fils chéri, moi, j'efface ce sang avec mes larmes. Tiens, reprends-le, et garde-le comme un trophée. (*Il lui rejette le mouchoir.*) Si tu racontes cette lamentable histoire sans altérer la vérité, sur mon âme, ceux qui l'entendront verseront d'abondantes larmes, et ils diront : « Hélas, ce fut là une action bien atroce ! » Tiens, prends la couronne, et avec la couronne ma malédiction ! Puisses-tu, dans ta détresse, éprouver le traitement que me fait à présent ta main trop cruelle ! — Impitoyable Clifford, ôte-moi de ce monde ; que mon âme monte aux cieux, et que mon sang retombe sur vos têtes !

NORTHUMBERLAND. Quand il aurait été le bourreau de toute ma famille, je ne pourrais m'empêcher de pleurer avec lui, en voyant les angoisses qui torturent mon âme.

LA REINE MARGUERITE. Eh quoi ! vous pleurez, milord de Northumberland ? Songez aux maux qu'il nous a faits à tous ; cette pensée aura bientôt séché vos larmes.

CLIFFORD. Voilà pour accomplir mon serment, voilà pour la mort de mon père. (*Il poignarde York.*)

LA REINE MARGUERITE, *lui portant aussi un coup de poignard.* Et voilà pour venger notre bon roi.

YORK. Ouvre-moi les portes de ta miséricorde, Dieu clément ! mon âme, s'échappant par ces blessures, s'envole vers toi. (*Il meurt.*)

LA REINE MARGUERITE. Qu'on lui coupe la tête, et qu'on la place sur les portes d'York, afin que de là York puisse contempler sa ville d'York. (*Ils s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCENE I.

Une plaine près de la croix de Mortimer, dans l'Herefordshire.

Marche militaire. Arrivent ÉDOUARD et RICHARD, à la tête de leur armée.

ÉDOUARD. Je voudrais savoir si notre illustre père est sain et sauf, et s'il a pu échapper à la poursuite de Clifford et de Northumberland. S'il avait été pris, nous en serions informés. S'il avait été tué, nous le saurions ; s'il a pu échapper à l'ennemi, cette heureuse nouvelle aurait dû parvenir jusqu'à nous. Comment se porte mon frère ? pourquoi est-il si triste ?

RICHARD. Je ne saurais ouvrir mon cœur à la joie avant que je sache ce que notre valeureux père est devenu. Je l'ai vu parcourir le champ de bataille, et s'attacher à tous



LA REINE MARGUERITE. Montez à cheval, mon seigneur, et rendez-vous à Berwick... (Acte II, scène v, page 381.)

les pas de Clifford. Je l'ai vu au plus fort de la mêlée, tel qu'un lion au milieu d'un troupeau de bétail, ou tel qu'un ours que la meute des chiens environne ; quand il en a blessé quelques-uns et leur a fait jeter les hauts cris, les autres se tiennent à distance en aboyant contre lui. Tel était notre père au milieu de ses ennemis ; tels on les voyait fuir son bras belliqueux. C'est une gloire que d'être le fils d'un tel père. Vois, l'aube ouvre ses portes d'or, et prend congé du soleil radieux ! combien il ressemble au jeune homme brillant et paré pour plaire à son amante !

ÉDOUARD. Est-ce que mes yeux m'abusent, ou vois-je en effet trois soleils ?

RICHARD. Ce sont bien trois soleils brillants, formant chacun un soleil véritable et distinct. Des nuages tumultueux ne les séparent pas ; ils brillent dans un ciel pur et blanchissant. Vois, ils s'approchent, et on dirait qu'ils s'embrassent, comme s'ils juraient ensemble une ligue inviolable : maintenant ils ne forment plus qu'un flambeau, qu'une lumière, qu'un soleil. Dans ce phénomène, le ciel a voulu figurer quelque événement.

ÉDOUARD. C'est un prodige étrange et inouï. Je crois, mon frère, que c'est pour nous un avertissement de recommencer la guerre. Nous, les fils du brave Plantagenet, déjà brillants par nous-mêmes, le ciel nous ordonne de réunir nos splendeurs fraternelles, et de luire sur la terre, comme le soleil sur le monde. Quel que soit ce présage, je veux à l'avenir avoir sur mon écu trois soleils radieux.

RICHARD. Dis plutôt trois filles, soit dit sans te déplaire, tu aimes mieux les femelles que les mâles.

Arrive UN MESSAGER.

RICHARD, *continuant*. Qui es-tu, toi dont le visage sombre annonce que tu es porteur de quelque funeste nouvelle ?

LE MESSAGER. Hélas ! vous voyez en moi un homme qui malheureusement était présent quand on a tué le duc d'York, votre illustre père, et mon bien-aimé maître.

ÉDOUARD. Ah ! n'en dis pas davantage ; j'en ai trop entendu.

RICHARD. Fais-moi le récit de sa mort ; j'en veux connaître toutes les circonstances.

LE MESSAGER. Environné d'un cercle d'ennemis, il leur faisait face à tous, comme autrefois Hector, l'espoir de Troie, tenait tête aux Grecs qui voulaient pénétrer dans la ville. Mais quand la lutte est aussi inégale, Hercule lui-même doit succomber, et les coups répétés d'une faible hache finissent par abattre le chêne le plus vigoureux. Bien des bras ont aidé à dompter votre père ; mais il n'a été égorgé que par le bras de l'impitoyable Clifford et par celui de la reine ; elle a couronné le duc par dérision, a fait éclater devant lui sa joie insultante ; et quand il a versé des larmes de désespoir, cette reine cruelle lui a donné, pour essuyer ses pleurs, un mouchoir trempé dans le sang innocent de l'aimable et jeune Rutland, tué par le farouche Clifford. Après l'avoir abreuvé d'insultes et d'outrages, ils lui ont tranché la tête, qu'ils ont placée sur les portes d'York, où elle est encore maintenant : spectacle funeste, le plus douloureux qui ait jamais affligé mes regards.

ÉDOUARD. Bien-aimé duc d'York, toi qui étais notre support, maintenant que tu n'es plus, nous n'avons plus personne sur qui nous appuyer ! O Clifford, barbare Clifford, tu as détruit la fleur des chevaliers de l'Europe, et tu l'as immolé en traître, car, seul à seul, il t'aurait vaincu ! Maintenant le palais de mon âme est devenu pour elle une prison : ah ! que ne peut-elle s'en échapper, et que ne peut mon corps dormir en paix dans la tombe ! car il n'est plus de joie pour moi sur la terre ; je dis pour jamais adieu au bonheur.

RICHARD. Je ne puis pleurer : tout ce que j'ai de larmes suffit à peine pour tempérer l'ardente fournaise qui brûle dans mon cœur ; et ma langue ne peut alléger le poids douloureux qui accable mon âme. Le souffle qui devrait servir à ma parole attise les charbons qui allument dans mon sein l'incendie que les larmes devraient éteindre. Pleurer, c'est rendre la douleur moins intense : aux enfants donc les pleurs ; à moi le glaive et la vengeance. Richard, je porte

ton nom, je vengerai ta mort, ou je mourrai avec gloire dans cette noble tentative.

ÉDOUARD. Ce vaillant duc t'a légué son nom : à moi, il a légué son duché et son siége.

RICHARD. Si tu es le digne aiglon de cet aigle royal, prouve ton origine en fixant le soleil. Il t'a légué non son siége et son duché, mais son trône et son royaume; l'un et l'autre t'appartiennent, ou tu n'es pas son fils.

Marche militaire. Arrivent WARWICK et MONTAIGU, à la tête de leurs troupes.

WARWICK. Eh bien, mes beaux seigneurs, où en êtes-vous! quelles nouvelles?

RICHARD. Illustre Warwick, s'il nous fallait conter nos fâcheuses nouvelles, et, à chaque parole que nous prononcerions, enfoncer dans notre chair la lame d'un poignard jusqu'à la fin de notre récit, les paroles seraient plus douloureuses que les blessures. O valeureux lord, le duc d'York est tué.

ÉDOUARD. O Warwick! Warwick! ce Plantagenet, à qui tu étais aussi cher que le salut de son âme, le barbare Clifford lui a donné la mort.

WARWICK. Voilà déjà dix jours que j'ai noyé cette nouvelle dans les larmes; et maintenant, pour ajouter encore à vos douleurs, je viens vous dire ce qui est arrivé depuis. Après ce sanglant combat de Wakefield, où votre valeureux père a rendu le dernier soupir, j'ai promptement reçu la nouvelle de sa défaite et de sa mort. J'étais alors à Londres, commis à la garde du roi. Je me hâtai de rassembler mes soldats et mes partisans; et à la tête d'une armée que je croyais suffisante, je marchai sur Saint-Albans, au-devant de la reine, traînant le roi à ma suite pour m'appuyer de sa présence; car j'avais été averti par mes éclaireurs que la reine venait dans la ferme intention de faire casser le dernier décret du parlement touchant le serment du roi Henri et votre succession. Bref, nous nous sommes rencontrés à Saint-Albans; les deux armées en sont venues aux mains, et les deux partis ont combattu avec une égale fureur. Mais, soit que la froideur du roi, qui jetait d'affectueux regards vers sa guerrière épouse, ait refroidi l'ardeur de mes soldats; soit que ce résultat ait été produit par la nouvelle de la victoire de la reine ou la crainte des rigueurs de Clifford, dont la voix tonnante ne parle à ses prisonniers que de sang et de mort; quelle que soit la cause de ce changement, toujours est-il que les glaives ennemis nous frappaient avec la rapidité de la foudre, tandis que les nôtres, pareils au vol paresseux de la chouette, ou au fléau que manie une main paresseuse, ne frappaient qu'avec mollesse, et comme sur des amis. J'ai eu beau leur parler de la justice de notre cause, leur promettre une haute paye et de grandes récompenses, tout a été inutile; ils ne combattaient qu'à contre-cœur; et nous, voyant que nous n'avions aucun espoir de vaincre, nous avons fui. Le roi est allé rejoindre la reine; lord George, votre frère, Norfolk et moi, nous sommes accourus nous réunir à vous; car on nous avait appris que vous étiez dans ces cantons, occupés à rassembler [illegible] pour recommencer la lutte.

ÉDOUARD. Où est le duc de Norfolk, mon cher Warwick? [illegible] de Bourgogne en Angleterre?

WARWICK. Le duc est à six milles d'ici avec ses troupes; et [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

dans des robes de deuil, réciter sur notre chapelet des *Ave Maria*? Sur les casques de nos ennemis, ne vaut-il pas mieux imprimer d'un bras vengeur les traces de notre dévotion? Si vous êtes pour ce dernier parti, dites-le, milord, et marchons.

WARWICK. C'est pour cela même que Warwick vient vous chercher; c'est aussi le motif qui amène mon frère Montaigu. Écoutez-moi, milords. La reine impérieuse et arrogante, de concert avec Clifford, l'orgueilleux Northumberland, et beaucoup d'autres lords de la même trempe, a pétri comme une cire le flexible monarque. Il vous avait solennellement proclamé son successeur; le parlement a enregistré son serment. Maintenant, toute leur bande est allée à Londres pour annuler son engagement et toute disposition contraire à la maison de Lancastre. Je pense que leurs forces s'élèvent à trente mille hommes; or, si les troupes de Norfolk et les miennes, et tous les amis qu'il te sera possible, brave comte de la Marche, de te procurer parmi tes fidèles Gallois, peuvent porter notre armée à vingt-cinq mille hommes, vive Dieu! nous marcherons directement sur Londres, et crierons de nouveau : *Chargez l'ennemi*, sans plus jamais tourner bride.

RICHARD. Maintenant je reconnais Warwick, et c'est bien lui que j'entends. Puisse-t-il de sa vie ne plus voir un beau jour, celui qui commandera la retraite quand Warwick ordonnera de tenir ferme!

ÉDOUARD. Lord Warwick, c'est sur toi que je m'appuie; si tu tombes, — ce qu'à Dieu ne plaise! — force me sera de tomber, et veuille le ciel me préserver de ce péril!

WARWICK. Ci devant comte de la Marche, maintenant duc d'York, monte encore un degré, et prends place sur le trône d'Angleterre. Tu seras proclamé roi d'Angleterre dans tous les bourgs où nous passerons; et quiconque ne jettera pas de joie son bonnet en l'air payera de sa tête son offense. Roi Édouard, — vaillant Richard, — Montaigu, — c'est assez rêver de gloire; que la trompette sonne, et mettons-nous à l'œuvre.

RICHARD. Cela étant, Clifford, quand ton cœur serait aussi dur que l'acier, — et tes actes ont prouvé qu'il était de marbre, — je vais te le percer, ou te livrer le mien.

ÉDOUARD. Allons, battez, tambours! — Que Dieu et saint George nous soient en aide!

Arrive UN MESSAGER.

WARWICK. Eh bien! quelles nouvelles?

LE MESSAGER. Le duc de Norfolk m'envoie vous dire que la reine s'avance à la tête d'une armée nombreuse, et il désire votre présence pour concerter sans retard vos résolutions.

WARWICK. Nous sommes servis à souhait, braves guerriers, [illegible]. *Ils s'éloignent.*

SCÈNE II.

Devant la ville d'York.

Arrivent, à la tête de leurs troupes, LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES, CLIFFORD et NORTHUMBERLAND.

LA REINE MARGUERITE. Soyez le bienvenu, mon seigneur, dans votre bonne ville d'York. Vous voyez ici la tête de cet ennemi acharné qui voulait ceindre votre couronne. Cette vue ne vous fait-elle pas du bien, mon seigneur?

LE ROI HENRI. Oui, comme la vue des écueils réjouit le cœur du matelot près de faire naufrage. Ce spectacle afflige mon âme. — Dieu puissant, retiens ta vengeance; ce n'est pas ma faute; c'est malgré moi que j'ai enfreint mon serment.

CLIFFORD. Mon gracieux souverain, il faut vous dépouiller de cette excessive douceur et de cette pitié funeste. A qui le lion accorde-t-il un bienveillant regard? Ce n'est pas à la bête féroce qui veut usurper sa tanière. A qui l'ourse des [illegible] Qui échappe à la [illegible] piqûre du serpent caché sous l'herbe? Ce n'est pas celui qui le foule aux pieds. Le plus chétif reptile se retourne contre le pied qui l'écrase; et il n'est pas jusqu'à la colombe qui, pour défendre sa couvée, n'arme son bec de colère. L'ambitieux York aspirait à votre couronne, et votre

bouche lui souriait pendant qu'il tenait un oeil [illegible] irrité. Lui qui n'était que duc, il voulait que son fils fût roi, et, en bon père, il travaillait à l'élévation de sa postérité. Vous qui êtes roi, à qui le ciel a accordé un fils plein de mérite, vous avez consenti à le déshériter, ce qui était l'acte d'un père sans entrailles. Les oiseaux, créatures privées de raison, nourrissent leurs petits, et malgré l'effroi que leur inspire la vue de l'homme, qui ne les a pas vus, avec ces mêmes ailes qui les aident à fuir, combattent l'ennemi qui escaladait leur nid, exposant leur vie pour sauver leurs enfants? Sire, qu'un sentiment de honte vous fasse prendre exemple sur eux! Ne serait-ce pas dommage que ce noble enfant perdît les droits de sa naissance par la faute de son père, et qu'il pût dire un jour à son fils : « Ce que mon bisaïeul et mon aïeul avaient conquis, mon père négligent en a sottement fait l'abandon? » Oh! quelle honte ce serait! Regardez le jeune prince; que son mâle visage, qui promet un heureux avenir, stimule votre faiblesse, et vous détermine à garder votre bien et à lui en transmettre l'héritage.

LE ROI HENRI. Clifford vient de parler en orateur disert, et ses arguments sont pleins de force. Mais, Clifford, dis-moi, n'as-tu jamais entendu dire qu'un bien mal acquis ne profite jamais? et voit-on toujours prospérer le fils dont le père a gagné l'enfer en thésaurisant[1]? Je léguerai à mon fils l'héritage de mes bonnes actions, et plût à Dieu que mon père ne m'en eût point laissé d'autre! Quant aux autres biens, on les achète à trop haut prix; leur conservation donne mille fois plus de soucis que leur possession ne procure de jouissances! Ah! cousin York, je voudrais que tes meilleurs amis pussent savoir combien je suis navré de voir ici ta tête!

LA REINE MARGUERITE. Mon seigneur, ranimez vos esprits abattus; l'ennemi est à deux pas, et votre défaut de résolution pourrait jeter le découragement dans notre armée. Vous avez promis de conférer la chevalerie à votre fils précoce. Tirez votre épée et armez-le chevalier. Édouard, un genou en terre!

LE ROI HENRI. Édouard Plantagenet, relève-toi chevalier, et retiens cette leçon : — Ne tire l'épée que dans une cause juste.

LE PRINCE. Mon gracieux père, avec la permission de votre majesté, je la tirerai en héritier présomptif de la couronne, et, dans cette querelle, j'en ferai usage jusqu'à la mort.

CLIFFORD. Allons, voilà parler en prince qui promet.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Sire, — et vous, chefs illustres, — [illegible] vous prêts; Warwick s'avance avec une armée de [illegible] mille hommes pour soutenir [illegible] duc d'York [illegible] proclame roi dans toutes les villes qu'il traverse, et on accourt en foule sous ses étendards. Rangez vos troupes en ordre de bataille [illegible]

CLIFFORD. [illegible] quitter le champ de bataille [illegible]

LA REINE MARGUERITE. [illegible]

LE ROI HENRI. [illegible]

[illegible]

LE PRINCE. Mon royal père, [illegible]

[illegible]

[illegible] ÉDOUARD, GEORGE, [illegible] WARWICK, NORFOLK, MONTAIGU [illegible]

[illegible]

LA REINE MARGUERITE. [illegible]

[1] [illegible]

ÉDOUARD. Je suis son roi, et c'est à lui à fléchir le genou. Il m'a, de son plein gré, adopté pour son héritier : depuis, il a violé son serment; car, à ce que j'ai appris, — à la Reine — vous qui régnez de fait, bien que ce soit lui qui porte la couronne, — vous l'avez forcé, dans un nouvel acte du parlement, à me frapper de déchéance et à me substituer son fils.

CLIFFORD. Et c'est avec raison : qui doit succéder au père, sinon le fils?

RICHARD. Ah! tu es ici, boucher! — Je ne puis parler.

CLIFFORD. Oui, dos voûté, me voici prêt à te répondre, à toi, et à tous les audacieux de ta sorte.

RICHARD. C'est toi, n'est-ce pas, qui as tué le jeune Rutland?

CLIFFORD. Oui, et le vieux York aussi, et je ne suis pas encore satisfait.

RICHARD. Au nom du ciel, milords, donnez le signal du combat.

WARWICK. Quelle est ta réponse, Henri? veux-tu, oui ou non, résigner la couronne?

LA REINE MARGUERITE. Te voilà, verbeux Warwick? et tu oses parler encore? La dernière fois que nous nous sommes vus, à Saint-Albans, tes jambes t'ont mieux servi que ton bras.

WARWICK. C'était alors mon tour de fuir : maintenant c'est le tien.

CLIFFORD. Tu en avais déjà dit autant; et cela ne t'a pas empêché de fuir.

WARWICK. Ce n'est pas ta vaillance, Clifford, qui m'a fait lâcher pied.

NORTHUMBERLAND. Et toute la tienne n'a pu te faire tenir ferme.

RICHARD. Northumberland, je te respecte. — Mettons fin à cette conférence; j'ai peine à contenir l'indignation de mon cœur contre ce Clifford, ce barbare égorgeur d'enfants.

CLIFFORD. J'ai tué ton père : était-ce donc un enfant?

RICHARD. Oui, tu l'as tué en lâche et en traître, comme tu as tué notre jeune frère Rutland; mais, avant le coucher du soleil, je te ferai maudire ces forfaits.

LE ROI HENRI. Cessez ces invectives, milords, et laissez-moi parler.

LA REINE MARGUERITE. Adressez-leur des paroles de défi, ou gardez le silence.

LE ROI HENRI. Je vous en prie, que ma parole soit libre; je suis roi, et j'ai le droit de parler.

CLIFFORD. Sire, la blessure qui fait l'objet de cette conférence ne saurait être guérie par des paroles; veuillez donc garder le silence.

RICHARD. Cela étant, bourreau, tire donc ton épée du fourreau. Par celui qui nous créa tous, j'ai la conviction que [illegible]

ÉDOUARD. [illegible] droit, oui ou non? Trente mille hommes ont déjeuné aujourd'hui, qui [illegible]

WARWICK. [illegible] armes.

LE PRINCE. [illegible] est juste.

[illegible]

LA REINE MARGUERITE. [illegible] père ni à ta mère, car tu es un monstre hideux et contre-[illegible] dard redoutable des serpents.

[illegible]

toi. Son père porta ses armes victorieuses au cœur de la France, il dompta son monarque, et força le Dauphin à fléchir; si son successeur avait fait un mariage conforme à son rang, toute cette gloire serait encore aujourd'hui son partage. Mais le jour où il fit entrer dans son lit une fille sans dot, et honora par son alliance ton père indigent, ce jour amassa sur sa tête un orage dont l'explosion en France balaya les conquêtes de son père, et à l'intérieur accumula la sédition autour de sa couronne. Car quelle autre cause que ton orgueil a suscité ces troubles? Si tu t'étais montrée humble et douce, nos titres sommeilleraient encore, et, par égard pour un roi clément et bon, nous aurions ajourné le triomphe de nos droits.

GEORGE. Mais quand nous avons vu que, réchauffé par nos rayons, croissait l'arbre de ta fortune, qu'il se couvrait de fruits sans qu'il nous en revînt aucun avantage, nous avons appliqué la hache à sa racine usurpatrice: et quoique son tranchant nous ait parfois blessés nous-mêmes, apprends que, puisque nous avons commencé cette tâche, nous ne l'abandonnerons que lorsque nous t'aurons abattue, ou qu'abreuvée des flots de notre sang tu auras pris une vigueur nouvelle.

ÉDOUARD. Et c'est dans cette résolution bien arrêtée que je te défie; et nous allons rompre ici cette conférence, puisque, abusant de la bonté du roi, tu lui refuses la liberté de parler. — Sonnez, trompettes! — Que nos enseignes sanglantes soient déployées! — La victoire ou la tombe!

LA REINE MARGUERITE. Arrête, Édouard.

ÉDOUARD. Non, femme insolente; nous ne resterons pas davantage: cet entretien coûtera aujourd'hui la vie à des milliers d'hommes. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE III.

Un champ de bataille entre Towton et Saxton, dans l'Yorkshire.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrive WARWICK.

WARWICK. Accablé de fatigue, comme celui qui a disputé le prix de la course, je vais m'étendre ici un moment pour reprendre haleine: car les coups reçus et rendus ont épuisé mes forces, et il faut que je prenne un instant de repos.

ÉDOUARD arrive en courant.

ÉDOUARD. Souris-moi, ciel propice! ou frappe-moi, mort impitoyable! car ma fortune s'assombrit, et le soleil d'Édouard est éclipsé.

Arrive GEORGE.

WARWICK. Eh bien! milord, que nous annoncez-vous? Quel espoir nous reste?

GEORGE. Je n'ai à vous annoncer que des revers; notre espoir a fait place à un affreux désespoir. Nos rangs sont rompus, et la destruction nous poursuit. Quel conseil donnez-vous? Où fuirons-nous?

ÉDOUARD. La fuite est inutile: ceux qui nous poursuivent ont des ailes; et, dans l'épuisement où nous sommes, nous ne pouvons leur échapper.

Arrive RICHARD.

RICHARD. Ah! Warwick! pourquoi as-tu quitté le combat? [illegible]

WARWICK. [illegible]

ÉDOUARD. O Warwick! [illegible]

ce serment mon âme s'associe à la tienne. — Avant que mon genou se détache de la terre, dont il presse la froide surface, je tends vers toi mes mains, mes yeux, mon cœur, Dieu, qui fais et défais les rois; te suppliant, si c'est ta volonté que ce corps devienne la proie de mes ennemis, d'ouvrir pour moi les portes radieuses du ciel, et d'accueillir avec bonté mon âme pécheresse. — Maintenant, milords, adieu, jusqu'au revoir, que ce soit au ciel ou sur la terre!

RICHARD. Mon frère, donne-moi ta main; — et toi, mon cher Warwick, laisse-moi te presser dans mes bras fatigués. Moi qui n'ai jamais pleuré, je pleure maintenant en voyant l'hiver détruire ainsi l'espoir de notre printemps.

WARWICK. Partons, partons! Encore une fois, adieu, milords.

GEORGE. Allons ensemble rejoindre nos troupes; donnons la permission de fuir à ceux qui refuseront de rester; quant à ceux qui ne voudront pas nous quitter, appelons-les nos plus fermes appuis; promettons-leur, si nous triomphons, les récompenses que dans les jeux olympiques on décernait aux vainqueurs. Cela peut rappeler le courage de leurs cœurs chancelants; car il y a encore espoir de vivre et de vaincre. Ne différons plus: partons résolûment. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Escarmouches. Arrivent RICHARD et CLIFFORD.

RICHARD. Maintenant, Clifford, je te tiens seul à seul. Imagine que ce bras est pour le duc d'York, cet autre pour Rutland; tous deux les vengeront, fusses-tu entouré d'un mur d'airain.

CLIFFORD. Maintenant, Richard, me voilà face à face avec toi. Voilà la main qui a poignardé ton père York, voilà celle qui a tué ton frère Richard; et voici le cœur qui s'applaudit de leur trépas, et aspire à voir ces mains, qui ont tué ton père et ton frère, t'infliger le même sort; ainsi, défends-toi.

Ils combattent. WARWICK survient, Clifford s'enfuit.

RICHARD. Warwick, cherche une autre proie; je veux m'attacher à la poursuite de ce loup jusqu'à ce que je l'aie tué. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

On continue à entendre le bruit du combat. Arrive LE ROI HENRI.

LE ROI HENRI. Cette bataille ressemble à cette heure indécise du matin où l'ombre mourante lutte contre la lumière naissante, alors que le berger souffle dans ses doigts, et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour. On dirait une vaste mer qui, poussée par le flux, tantôt lutte avec force contre le vent, et tantôt recule devant la violence de son adversaire. Un moment c'est le flot qui l'emporte, l'instant d'après c'est le vent; l'avantage reste tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Ils combattent corps à corps à qui triomphera, et cependant il n'y a ni vainqueur ni vaincu: tel est l'équilibre maintenu dans cette affreuse bataille. Je vais m'asseoir ici, sur cette hauteur; que la victoire reste à qui il plaira à Dieu! Car Marguerite et Clifford m'ont engagé à quitter le champ de bataille, jurant l'un et l'autre qu'ils ne sont jamais plus sûrs de réussir que lorsque je n'y suis pas. Je voudrais être mort si c'est la volonté de Dieu! Car, qu'y a-t-il dans ce monde, sinon des chagrins et des douleurs? O Dieu! il me semble que ce serait une destinée bienheureuse que de mener la vie d'un simple berger, d'être assis sur une colline, comme je le suis maintenant; là, de suivre de l'œil sur le cadran la fuite des minutes, de voir combien il en faut pour compléter une heure, combien d'heures font un jour, combien de jours une année, de combien d'années se compose la vie ordinaire d'un mortel; puis, le calcul terminé, de faire la distribution de mon temps: tant d'heures à garder mon troupeau, tant d'heures pour le sommeil, tant d'heures consacrées à la méditation, tant d'heures pour me récréer; voilà tant de jours que mes brebis sont pleines; il s'écoulera tant de semaines avant que les pauvres créatures mettent bas, tant d'années avant qu'elles me livrent leur toison. C'est ainsi que les minutes,

les heures, les jours, les mois et les années, employés d'une manière conforme au but qui présida à leur création, amèneraient pour moi les cheveux blancs et une mort paisible. Ah! que ce serait une existence heureuse et enchanteresse! L'aubépine ne donne-t-elle pas un plus doux ombrage aux bergers veillant sur leur innocent troupeau, qu'un dais richement brodé n'en donne aux rois redoutant sans cesse le poignard de leurs sujets! oh! oui, sans doute, et mille fois plus doux. Enfin, le lait caillé du berger, sa boisson légère dans sa gourde, son sommeil à ses heures sous un frais ombrage, ces biens dont il jouit en paix et avec délices, sont mille fois au-dessus du luxe d'un roi, de ses mets recherchés servis dans une vaisselle d'or, de ses nuits passées dans un lit somptueux, autour duquel veillent les soucis, la défiance et la trahison.

Bruit de trompettes. Arrive UN FILS traînant le cadavre de son père.

LE FILS. C'est un mauvais vent que celui qui ne profite à personne. Cet homme, que j'ai tué dans un combat corps à corps, a peut-être de l'argent sur lui, et moi qui vais l'en dépouiller, un autre peut-être m'en dépouillera à mon tour en m'ôtant la vie. — (*Il examine ses traits.*) Que vois-je? Grand Dieu! c'est le visage de mon père, que j'ai tué sans le connaître. O jours affreux qui enfantent de tels événements! On m'a recruté à Londres pour le service du roi; mon père, qui était l'un des vassaux du comte de Warwick, enrôlé par son seigneur, est venu combattre pour le duc d'York, et je lui ôte la vie, moi qui lui dois la mienne! Pardonnez-moi, mon Dieu, je ne savais ce que je faisais. Pardonne-moi, mon père, je ne t'ai pas reconnu. Mes pleurs vont effacer ces marques sanglantes, et ma bouche ne s'ouvrira plus que je n'aie soulagé ma douleur par d'abondantes larmes.

LE ROI HENRI. O spectacle d'horreur! ô jours de sang! Quand les lions se font la guerre et se disputent la possession d'une tanière, les pauvres agneaux inoffensifs souffrent de leur hostilité. Pleure, malheureux, j'unirai mes larmes aux tiennes; comme la guerre civile, que nos yeux soient aveuglés par les pleurs, nos cœurs brisés par le désespoir.

Arrive UN PÈRE portant dans ses bras le cadavre de son fils.

LE PÈRE. Toi qui m'as opposé une si opiniâtre résistance, donne-moi ton or, si tu en as, car je l'ai chèrement acheté. — (*Il regarde son visage.*) Mais voyons; est-ce là le visage de mon ennemi? Oh! non, non, non, c'est celui de mon fils unique! — O mon fils, s'il te reste encore un souffle de vie, ouvre les yeux; vois, vois quelle pluie de larmes, s'échappant de l'orage de mon âme, tombe sur ces blessures dont la vue assassine mes yeux et mon cœur! O Dieu! prends en pitié nos temps malheureux! Quels événements cruels, quelles méprises sanglantes, quels forfaits contre nature cette fatale querelle enfante chaque jour! O mon fils, ton père t'a donné trop tôt la vie, et il t'a reconnu trop tard pour te la conserver!

LE ROI HENRI. Malheurs sur malheurs! douleurs qui dépassent la commune mesure! Oh! que ne peut mon trépas mettre un terme à ces abominables forfaits! O miséricorde, miséricorde! ciel clément, miséricorde! Sur le visage de ce cadavre sont peintes les fatales couleurs de nos maisons rivales: le sang qui l'inonde est l'emblème de l'une des deux roses; la pâleur de son front me représente l'autre: que l'une de vous deux se flétrisse, et puisse l'autre fleurir! Votre lutte, si elle continue, moissonnera des milliers d'existences.

LE FILS. En apprenant ta mort, ô mon père, quelle douleur [illegible] ma mère inconsolable!

LE PÈRE. Que de larmes versera sur la mort de son fils ma femme désolée!

LE ROI HENRI. Comme ces douloureux événements soulèveront l'indignation du pays contre son roi!

LE FILS. Jamais fils fut-il plus inconsolable de la mort d'un père?

LE PÈRE. Jamais père déplora-t-il plus amèrement la mort d'un fils?

LE ROI HENRI. Jamais roi fut-il plus contristé des maux de ses sujets? votre douleur est grande, la mienne est dix fois plus grande encore.

LE FILS. Je vais t'emporter de ces lieux, et donner à mes larmes un libre cours. (*Il s'éloigne en emportant le corps de son père.*)

LE PÈRE. Mes bras te serviront de linceul, mon cœur, cher enfant, sera ton sépulcre, car ton image ne sortira plus de mon cœur; mes soupirs seront ton glas funéraire; ma pieuse douleur te rendra les derniers devoirs, et ton père, dont tu étais l'unique enfant, pleurera autant ta perte que Priam pleura celle de tous ses vaillants fils. Je vais t'emporter d'ici. Désormais combatte qui voudra, car j'ai tué celui que mon bras devait respecter. (*Il s'éloigne en emportant le corps de son fils.*)

LE ROI HENRI. Pauvres gens que la douleur accable, il y a ici un roi plus affligé que vous.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES et EXETER.

LE PRINCE. Fuyez, fuyez, mon père; fuyez, tous vos amis sont en fuite, et Warwick est comme un taureau furieux. Sauvez-vous, car la mort nous talonne.

LA REINE MARGUERITE. Montez à cheval, mon seigneur, et rendez-vous à Berwick à toute bride. Édouard et Richard, comme deux limiers qui voient fuir devant eux le lièvre timide, le regard menaçant, les yeux étincelants de colère, pressant un acier sanglant dans leur main frémissante, accourent sur nos traces; hâtons-nous donc de quitter ces lieux.

EXETER. Partons! car la vengeance les accompagne. Ne vous arrêtez point à gémir, faites diligence; ou bien suivez-moi, je vais prendre les devants.

LE ROI HENRI. Non; emmène-moi avec toi, mon cher Exeter; ce n'est pas que je craigne de rester; mais je veux aller où ira la reine. Allons, partons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Même lieu.

Le bruit du combat redouble. Arrive CLIFFORD, blessé.

CLIFFORD. Le flambeau de mes jours touche à sa fin; c'est ici qu'il va s'éteindre, lui qui, tant qu'il a duré, a éclairé les pas du roi Henri. O Lancastre, je déplore ta chute bien plus que la séparation de mon corps d'avec mon âme. L'affection et la crainte que j'inspirais t'avaient rattaché un grand nombre d'amis. Maintenant que je succombe, ces liens énergiques vont se détendre. Affaiblissant Henri de toute la force qu'il donne à son rival, le peuple accourt en foule grossir les rangs de l'orgueilleux York. Ainsi pullulent les mouches dans les chaleurs de l'été. Est-ce que les moucherons ne volent pas toujours vers le soleil? et qui brille aujourd'hui, sinon les ennemis de Henri? O Phébus! si tu n'avais permis que Phaéton conduisît tes fougueux coursiers, ton char brûlant n'eût point embrasé la terre. Et toi, Henri, si tu avais gouverné comme doit gouverner un roi, comme avaient fait ton père et ton aïeul, si tu n'avais pas laissé prendre pied à la maison d'York, on ne verrait pas maintenant multiplier son parti comme les insectes en été. Moi, et des milliers d'autres dans ce malheureux royaume, nos veuves ne seraient pas condamnées à pleurer notre mort; et toi, tu aurais jusqu'à ce jour régné en paix. Car n'est-ce pas sous un ciel doux que croissent de préférence les plantes malfaisantes? et qui enhardit les brigands, sinon un excès d'indulgence? Mais mes plaintes sont inutiles, et mes blessures incurables; tous les chemins sont fermés à la fuite. L'ennemi est impitoyable, et il sera sans pitié, car je n'en ai point mérité de sa part. L'air a pénétré dans mes blessures mortelles, et le sang que j'ai répandu me fait défaillir. Venez, York, Richard, Warwick, venez tous; j'ai poignardé votre père, poignardez-moi. (*Il s'évanouit.*)

On sonne la retraite. Arrivent ÉDOUARD, GEORGE, RICHARD, MONTAGUE, WARWICK et des Soldats.

ÉDOUARD. Respirons maintenant, milords: notre bonne fortune nous permet de prendre du repos, et d'échanger par le sourire de la paix le front menaçant de la guerre. Quelques troupes sont à la poursuite de la reine [illegible] qui conduisait l'impassible Henri, tout roi qu'il était, comme une voile enflée par un vent furieux fait avancer un navire à travers les flots écumeux. Mais pensez-vous que Clifford ait fui avec eux?

WARWICK. Non, il est impossible qu'il échappe; car votre frère Richard, qu'il me permette de le dire en sa présence, l'a marqué pour le tombeau, et, où qu'il soit, il est sûrement mort. (*Clifford exhale un sourd gémissement et meurt.*)

ÉDOUARD. Quel est celui dont l'âme prend son congé douloureux?

RICHARD. C'est un gémissement lugubre comme celui qui marque le passage de la vie à la mort.

ÉDOUARD. Vois qui c'est, et maintenant que la bataille est finie, ami ou ennemi, qu'on le traite avec humanité.

RICHARD, *après s'être abaissé pour reconnaître le cadavre.* Révoque cet ordre de clémence : car c'est Clifford, qui, non content, en donnant la mort à Rutland, de couper la branche au moment où elle déployait son naissant feuillage, a porté sa cognée meurtrière à la racine d'où était sortie cette tige charmante, et égorgé notre illustre père, le duc d'York.

WARWICK. Qu'on enlève des portes d'York la tête de votre père, que Clifford y avait placée, et qu'on lui substitue celle-ci : il faut lui rendre mesure pour mesure.

ÉDOUARD. Amenez devant nous ce hibou fatal à notre maison, dont la voix sinistre ne présageait que des malheurs à nous et aux nôtres. A présent la mort va étouffer ces accents fatals et lugubres, et sa voix funèbre ne se fera plus entendre.

WARWICK. Je pense qu'il a perdu toute espèce de sentiment. — Réponds, Clifford ; connais-tu celui qui te parle? Les ombres de la mort ont voilé le flambeau de sa vie : il ne nous voit ni ne nous entend. (*Des Soldats apportent le corps de Clifford.*)

RICHARD. Oh ! plût à Dieu qu'il fût encore vivant ! Qui sait? il nous entend peut-être ; c'est une feinte pour se soustraire aux sarcasmes amers qu'il a prodigués à notre père au moment de sa mort.

GEORGE. Si tu le crois, irrite-le par des paroles blessantes.

RICHARD. Clifford, demande grâce pour ne pas l'obtenir.

ÉDOUARD. Clifford, repens-toi inutilement.

WARWICK. Clifford, cherche des excuses pour justifier tes torts.

GEORGE. Pendant que nous chercherons des tourments pour t'en punir.

RICHARD. Tu aimais York, et je suis son fils.

ÉDOUARD. Tu as eu pitié de Rutland ; j'aurai pitié de toi.

GEORGE. Où est le général Marguerite, pour te défendre maintenant?

WARWICK. Ils se moquent de toi, Clifford ; jure comme tu en avais l'habitude.

RICHARD. Quoi ! pas un jurement ! il faut que les choses aillent bien mal pour que Clifford n'ait pas une imprécation au service de ses amis. A ce signe-là, je reconnais qu'il est bien mort. Sur mon âme, si par le sacrifice de ma main droite je pouvais lui racheter deux heures de vie qui me permettraient de le railler à mon aise, ma main gauche la couperait sur-le-champ ; et je le forcerais à en boire le sang jusqu'à en étouffer, le scélérat dont le sang d'York et de Rutland n'a pu étancher la soif inextinguible.

WARWICK. Oui, mais il est mort ; qu'on tranche la tête du traître, et qu'on la mette à la place de celle de votre père. — (*A Édouard.*) A présent, marchons en triomphe sur Londres, pour vous y faire couronner roi d'Angleterre. De là, Warwick, fendant les mers, se rendra en France, afin d'y demander pour vous la main de la princesse Bona : ainsi vous unirez les deux pays par un étroit lien ; ayant la France pour amie, vous ne craindrez plus vos ennemis dispersés qui espèrent se relever encore. Bien qu'ils ne puissent plus vous faire grand mal, attendez-vous néanmoins à être importuné de leur bourdonnement. Je veux d'abord voir votre couronnement ; puis, si vous l'approuvez, je passerai la mer, et j'irai en Bretagne conclure ce mariage.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt dans le nord de l'Angleterre.

Arrivent DEUX GARDES-CHASSE, leur arbalète à la main.

PREMIER GARDE-CHASSE. Il faut nous cacher sous ces taillis épais ; car les daims vont tout à l'heure traverser cette clairière, et, à l'affût sous ce couvert, nous choisirons les plus beaux pour les abattre.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Je vais me porter sur la hauteur, de manière que nous puissions tirer tous deux.

PREMIER GARDE-CHASSE. Cela ne se peut pas : le bruit de ton arbalète effrayera les daims, et mes coups seront perdus. Restons ici tous deux et visons les meilleurs de la troupe ; pour passer le temps, je te conterai ce qui m'est arrivé un jour en ce même endroit où nous sommes maintenant.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Voici quelqu'un qui vient ; tenons-nous tranquilles jusqu'à ce qu'il soit passé.

Arrive LE ROI HENRI, déguisé, un livre de prières à la main

LE ROI HENRI. J'ai quitté secrètement l'Écosse pour venir, de mes avides regards, saluer mon royaume. Que dis-tu, Henri? ce royaume n'est plus à toi ; ta place est occupée, ton sceptre est arraché de tes mains, l'huile sainte est effacée de ton front, nul genou maintenant ne fléchit devant toi, nul ne t'appelle César, nul ne vient humblement te présenter sa requête, nul n'implore de toi le redressement de ses griefs ; car que pourrais-tu pour autrui, toi qui ne peux rien pour toi-même?

PREMIER GARDE-CHASSE. Voilà un daim dont la peau sera pour nous une bonne aubaine : c'est le ci-devant roi ; saisissons-nous de lui.

LE ROI HENRI. Résignons-nous à ces cruelles épreuves ; les sages disent que c'est le parti sage.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Que tardons-nous? mettons la main sur lui.

PREMIER GARDE-CHASSE. Tout à l'heure ; écoutons-le encore.

LE ROI HENRI. Ma femme et mon fils sont allés en France implorer des secours, et j'apprends que l'illustre Warwick y est allé aussi demander pour Édouard la main de la sœur du roi de France. Si cette nouvelle est vraie, pauvre reine, et toi, mon fils, vous avez pris une peine inutile ; car Warwick est un habile orateur, et Louis est un prince qu'un langage pathétique peut facilement émouvoir. A ce compte, il se peut que Marguerite le persuade, car c'est une femme bien digne de pitié : avec ses soupirs elle battra en brèche le cœur du roi ; ses larmes attendriraient un cœur de marbre ; ses gémissements adouciraient un tigre ; à entendre ses plaintes, à voir couler ses larmes, Néron lui-même sentirait la pitié. Il est vrai ; mais elle vient demander, et Warwick vient offrir. Je la vois à la gauche du roi de France, implorant des secours pour Henri, pendant qu'à sa droite Warwick demande une épouse pour Édouard. Elle dit, en pleurant, que son Henri est détrôné ; il dit, en souriant, que son Édouard est installé sur le trône ; elle, l'infortunée, la douleur lui coupe la parole, pendant que Warwick explique les titres d'Édouard, en pallie l'injustice, fait valoir des arguments d'une grande force, et finit par mettre le roi dans ses intérêts et en obtenir la promesse de sa sœur, ainsi que des renforts pour affermir le roi Édouard sur son trône. O Marguerite, voilà ce qui arrivera, et toi, pauvre reine, tu étais venue désolée, tu t'en retourneras sans appui.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Réponds, qui es-tu, toi qui parles de rois et de reines?

LE ROI HENRI. Plus que je ne parais, et moins que je ne devrais être par ma naissance ; en tout cas, je suis un homme, je ne saurais être moins. Les hommes peuvent parler des rois, pourquoi n'en parlerais-je pas?

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Oui, mais tu parles comme si tu étais roi.

LE ROI HENRI. Je le suis par la pensée, et cela suffit.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Mais si tu es roi, où est ta couronne?

LE ROI HENRI. Ma couronne n'est pas sur ma tête ; mais

dans mon cœur. Elle n'est point garnie de diamants et de pierres précieuses: elle est invisible; ma couronne s'appelle contentement: c'est une couronne que possèdent bien rarement les rois.

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Eh bien! si vous êtes roi, si vous êtes couronné de contentement, il faut, votre couronne et vous, que vous nous suiviez; car, comme nous le présumons, vous êtes le roi que le roi Edouard a détrôné, et nous, qui sommes ses sujets, qui lui avons fait serment d'allégeance, nous vous appréhendons comme son ennemi.

LE ROI HENRI. Mais ne vous est-il jamais arrivé d'enfreindre un serment?

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Un serment de ce genre, jamais! et nous ne commencerons pas maintenant.

LE ROI HENRI. Où habitiez-vous quand j'étais roi?

DEUXIÈME GARDE-CHASSE. Dans ce pays, où nous demeurons encore aujourd'hui.

LE ROI HENRI. Je fus sacré roi à l'âge de neuf mois: mon père et mon aïeul étaient rois, vous étiez mes sujets, et, comme tels, vous me deviez fidélité; maintenant, répondez, n'avez-vous pas violé vos serments?

PREMIER GARDE-CHASSE. Non; car nous n'avons été vos sujets qu'autant de temps que vous avez été roi.

LE ROI HENRI. Quoi donc! suis-je mort? Ne suis-je pas bien vivant? Hommes simples, vous ne savez pas ce que vous jurez. Voyez cette plume que mon souffle écarte, et que l'air me renvoie: elle obéit d'abord à mon souffle, puis à un autre, et toujours elle cède au vent le plus fort: voilà l'image de la mobilité du vulgaire. Mais ne violez pas vos serments; je ne voudrais pas par mes supplications vous induire à commettre une telle faute. Menez-moi où vous voudrez; le roi sera commandé; soyez roi, vous: ordonnez, et j'obéirai.

PREMIER GARDE-CHASSE. Nous sommes les sujets fidèles du roi, du roi Edouard.

LE ROI HENRI. Vous seriez de nouveau les sujets de Henri, si j'étais à la place qu'occupe le roi Édouard.

PREMIER GARDE-CHASSE. Nous vous sommons, au nom de Dieu et du roi, de nous suivre devant les magistrats.

LE ROI HENRI. Au nom de Dieu, conduisez-moi: le nom de votre roi sera obéi; ce que Dieu veut, que votre roi l'accomplisse: je me soumets humblement à sa volonté. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI ÉDOUARD, GLOSTER, CLARENCE et LADY GREY.

LE ROI ÉDOUARD. Mon frère Gloster, le mari de cette dame, sir John Grey, a été tué à la bataille de Saint-Albans. Ses biens ont été confisqués par le vainqueur; elle demande maintenant qu'ils lui soient rendus, ce que la justice ne nous permet guère de lui refuser; car c'est en servant la cause de la maison d'York que ce digne gentilhomme a perdu la vie.

GLOSTER. Votre majesté fera bien de lui accorder sa demande; il y aurait injustice à la repousser.

LE ROI ÉDOUARD. C'est vrai; toutefois, je réfléchirai encore.

GLOSTER, *bas, à Clarence.* Oui? en vérité? Je vois bien qu'il faut que la dame accorde quelque chose avant que le roi lui accorde son humble requête.

CLARENCE, *bas, à Gloster.* Il n'est pas novice à la chasse; voyez comme il sait prendre le vent!

GLOSTER, *bas, à Clarence.* Silence!

LE ROI ÉDOUARD. Belle veuve, nous examinerons votre demande; revenez une autre fois: nous vous ferons connaître nos intentions.

LADY GREY. Mon gracieux souverain, tout délai me serait tellement préjudiciable que votre majesté ait la bonté de me donner une réponse maintenant; et votre bon plaisir, quel qu'il soit, me satisfera.

GLOSTER, *à part.* Vraiment, belle veuve? Je vous garantis la totalité de vos terres, si ce qu'il lui plaira vous plaît également. Serrez votre adversaire de plus près, ou, sur ma parole, c'est à lui que restera l'avantage.

CLARENCE, *bas, à Gloster.* Je ne crains rien pour elle qu'une chose, c'est qu'elle ne fasse un faux pas.

GLOSTER, *bas, à Clarence.* Dieu l'en préserve! c'est un avantage qu'il saurait mettre à profit.

LE ROI ÉDOUARD. Dites-moi, belle veuve, combien avez-vous d'enfants?

CLARENCE, *bas, à Gloster.* Est-ce que, par hasard, il voudrait lui demander un enfant?

GLOSTER, *bas, à Clarence.* Allons donc! je veux être fouetté s'il n'est pas plutôt homme à lui en donner deux.

LADY GREY. Trois, mon gracieux souverain.

GLOSTER, *à part.* Tu en auras quatre si tu te laisses gouverner par lui.

LE ROI ÉDOUARD. Ce serait dommage qu'ils perdissent le patrimoine de leur père.

LADY GREY. Ayez donc pitié d'eux, sire, et faites qu'il leur soit rendu.

LE ROI ÉDOUARD. Milords, laissez-nous en tête-à-tête un moment; je veux sonder cette veuve.

GLOSTER. Volontiers; vous aimerez le tête-à-tête jusqu'à ce que la jeunesse vous quitte, et que vous marchiez avec des béquilles. *(Gloster et Clarence se retirent de l'autre côté de l'appartement.)*

LE ROI ÉDOUARD. Maintenant, madame, répondez-moi: aimez-vous vos enfants?

LADY GREY. Aussi tendrement que moi même.

LE ROI ÉDOUARD. Et ne feriez-vous pas beaucoup pour leur être utile?

LADY GREY. Pour leur faire du bien, j'endurerais volontiers quelque mal.

LE ROI ÉDOUARD. Dans ce but, il vous faut obtenir la restitution des propriétés de votre mari.

LADY GREY. C'est pour cela que je suis venue trouver votre majesté.

LE ROI ÉDOUARD. Je vais vous dire comment vous pourrez l'obtenir.

LADY GREY. J'en conserverai pour votre majesté une éternelle reconnaissance.

LE ROI ÉDOUARD. Si je vous rends ces biens, par quel service reconnaîtrez-vous ma bienveillance?

LADY GREY. Par tous ceux que vous me commanderez, et qui seront en mon pouvoir.

LE ROI ÉDOUARD. Mais vous vous refuserez à ce que je vais vous proposer.

LADY GREY. Non, mon gracieux souverain, à moins que la chose ne soit impossible.

LE ROI ÉDOUARD. Vous pouvez faire ce que j'ai à vous demander.

LADY GREY. En ce cas, je ferai ce que votre majesté m'ordonnera.

GLOSTER, *à part.* Il la presse vivement: et la pluie finit par user le marbre.

CLARENCE, *à part.* Il est rouge comme du feu: elle va voir bientôt sa glace se fondre.

LADY GREY. Que votre majesté achève, faites-moi connaître ma tâche.

LE ROI ÉDOUARD. C'est une tâche des plus aisées; elle consiste à aimer un roi.

LADY GREY. Cela me sera facile; car je suis votre sujette.

LE ROI ÉDOUARD. En ce cas, je vous restitue de grand cœur les terres de votre mari.

LADY GREY. Je prends congé de votre majesté en lui rendant grâces mille fois.

GLOSTER, *à part.* Le marché est conclu; elle le scelle par une révérence.

LE ROI ÉDOUARD. Demeurez encore. J'entends qu'il vous faudra me donner des preuves d'amour.

LADY GREY. C'est ainsi que je l'entends, mon bien-aimé souverain.

LE ROI ÉDOUARD. Oui, mais je crains que ce ne soit pas dans le même sens que moi; quelle sorte d'amour croyez-vous que je vous demande avec tant d'instance?

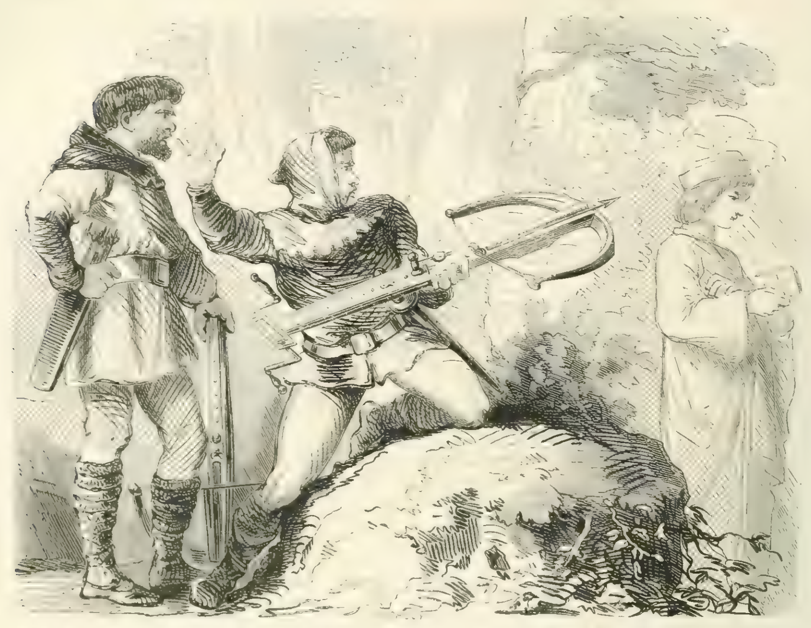
LADY GREY. Mon affection jusqu'à la mort, mon humble reconnaissance, mes prières, l'amour, en un mot, que réclame la vertu et que la vertu accorde.

LE ROI ÉDOUARD. Non; sur ma parole, ce n'est pas de cet amour-là que j'ai entendu parler.

LADY GREY. En ce cas, vos intentions ne sont pas ce que je les supposais.

LE ROI ÉDOUARD. Mais maintenant vous devez en partie les comprendre.

LADY GREY. Jamais je n'accorderai ce que vous avez en vue, si j'ai deviné juste.



[illegible] GARDE-CHASSE. Mettons la main sur lui ! — PREMIER GARDE-CHASSE. Tout à l'heure ; écoutons-le en[illegible]re.
(Acte III, scène 1re, page 382.)

LE ROI ÉDOUARD. Pour vous parler clairement, je veux obtenir vos faveurs.

LADY GREY. A vous parler franchement, je préférerais la prison.

LE ROI ÉDOUARD. En ce cas, vous n'aurez pas les biens de votre mari.

LADY GREY. Soit ! mon honneur sera mon douaire ; car je ne les achèterais jamais à un tel prix.

LE ROI ÉDOUARD. Vous desservez vos enfants par votre refus.

LADY GREY. C'est votre majesté qui leur fait injure ainsi qu'à elle-même. Mais, sire, un tel badinage s'accorde peu avec la gravité de ma requête ; veuillez me répondre par [illegible] oui ou par un non.

LE ROI ÉDOUARD. Oui, si vous dites oui à ma proposition ; [illegible], si vous dites non.

LADY GREY. Eh bien, non, sire ; je retire ma demande.

GLOSTER, *bas, à Clarence*. La veuve n'est pas contente de lui ; [illegible] le sourcil.

CLARENCE, *bas, à Gloster*. C'est le [illegible] le plus maladroit de la chrétienté.

LE ROI ÉDOUARD, *à part*. Tout en elle annonce une femme vertueuse [illegible] un esprit sans pareil. Elle a [illegible] ; sous tous les rapports elle est [illegible] d'un roi, et elle sera [illegible] — *Haut*. Et si le roi Édouard [illegible]

LADY GREY. [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. [illegible]

LADY GREY. [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. [illegible], belle veuve, j'ai [illegible] que [illegible]

LADY GREY. Il répugnerait à votre majesté d'entendre mes fils vous appeler leur père.

LE ROI ÉDOUARD. Pas plus que d'entendre mes filles vous appeler leur mère. Vous êtes veuve, et vous avez des enfants ; et, par la mère de Dieu, moi qui suis garçon, j'en ai aussi quelques-uns : c'est, selon moi, un bonheur que d'être père de plusieurs fils. Point de réplique, vous serez ma femme.

GLOSTER, *bas, à Clarence*. Le bon père a terminé sa confession.

CLARENCE, *bas, à Gloster*. Il ne s'est fait confesseur que pour en venir à ses fins.

LE ROI ÉDOUARD. Mes frères, vous vous demandez sans doute quel a pu être le sujet de notre conversation.

GLOSTER. Il paraît qu'elle n'a pas été du goût de la veuve, car elle paraît fort mécontente.

LE ROI ÉDOUARD. Que diriez-vous si je lui donnais un époux ?

CLARENCE. Qui donc, sire ?

LE ROI ÉDOUARD. Moi-même, Clarence.

GLOSTER. Il y aurait là de quoi s'émerveiller dix jours, pour le moins.

CLARENCE. Ce serait un jour de plus que ne dure une merveille.

GLOSTER. La merveille n'en est que plus grande.

LE ROI ÉDOUARD. Fort bien ; plaisantez, mes frères. Je puis vous donner l'assurance à tous deux que sa demande lui est accordée, et qu'elle aura les biens de son mari.

Entre UN LORD.

LE LORD. Mon gracieux souverain, Henri, votre ennemi, est pris, et on l'amène captif à la porte de votre palais.

LE ROI ÉDOUARD. Faites-le conduire à la Tour. — Nous, mes frères, allons voir l'homme qui l'a pris, et sachons de lui les détails de cette arrestation. — Belle veuve, venez avec nous. — Milords, traitez-la avec tous les égards qui lui sont dus. (*Tous sortent, à l'exception de Gloster.*)

GLOSTER, *seul*. Oh ! Édouard traite les femmes avec égards. Plût à Dieu qu'il fût épuisé jusqu'à la moelle, afin qu'il ne



LE ROI LOUIS. Eh quoi! votre roi a épousé lady Grey... (Acte III, scène III, page 387.)

pût naître de lui aucun rejeton vigoureux, capable de me frustrer du brillant avenir que je convoite. Et cependant le libertin Édouard une fois dans le tombeau, entre moi et le but auquel mon âme aspire, il y a Clarence, Henri et son jeune fils Édouard, et toute leur postérité encore à naître : tous ceux-là doivent occuper le trône avant que je puisse moi-même y prendre place : voilà qui est singulièrement propre à refroidir mes espérances. Ainsi ma royauté n'est qu'un rêve : je ressemble à un homme qui, debout sur un promontoire, découvre dans un horizon lointain le rivage qu'il brûle de fouler sous ses pas ; il regrette que ses pieds ne puissent suivre ses yeux, et, s'irritant contre la mer qui le sépare de l'objet de ses vœux, il voudrait pouvoir la mettre à sec, afin de s'ouvrir un passage. Ainsi je convoite la couronne encore si loin de moi ; ainsi je m'irrite contre les obstacles qui m'en séparent, me disant que je trancherai ces obstacles, et me flattant de réaliser l'impossible. Mes regards vont trop loin, mon but est trop haut placé, si ma main et mes forces ne peuvent y atteindre. Supposons qu'il n'y ait point de couronne à espérer pour Richard, quelle autre jouissance le monde peut-il lui offrir ? Dois-je attacher mon bonheur au sein d'une femme, me parer avec élégance, et fasciner le cœur des belles dames par les œillades de mes regards ? O misérable pensée, et moins réalisable cent fois que la conquête de vingt couronnes ! J'ai été brouillé avec l'amour dès le ventre de ma mère, et pour que je restasse étranger à ses douces lois, il a suborné contre moi la fragile nature ; pour lui complaire, elle a desséché mon bras comme une branche flétrie, elle a placé sur mon dos une hideuse montagne, siège de la difformité, et qui me rend un objet de risée ; elle m'a donné des jambes inégales ; elle a fait de moi un tout disproportionné, une sorte de chaos informe, un ourson mal léché, n'ayant avec sa mère aucun point de ressemblance. Suis-je donc un homme fait pour être aimé ? O folle absurdité de me permettre une pareille pensée ! Donc, puisque ce monde n'a d'autres plaisirs à m'offrir que celui de régner, de commander, de courber sous ma volonté ceux que la nature a mieux partagés que moi, je mettrai mon bonheur à rêver le trône, et aussi longtemps que je vivrai, ce monde ne sera pour moi qu'un enfer, tant que la tête qui surmonte ce tronc contrefait ne sera pas ceinte du diadème. Mais comment arriver à ce but ? Un grand nombre d'existences s'interposent entre le trône et moi ; je suis comme un homme perdu dans les profondeurs d'un bois épineux ; il brise les épines, et les épines le déchirent ; plus il cherche à retrouver son chemin, plus il s'égare ; il ne sait comment il trouvera une issue, et se fatigue à la chercher. Ainsi je me tourmente pour saisir la couronne d'Angleterre : mais je saurai m'affranchir de ce tourment, et me frayer avec la hache une voie sanglante. Je puis égorger ma victime le sourire sur les lèvres ; je sais affecter la joie quand la douleur me déchire le cœur ; je sais mouiller mes joues de larmes factices, et selon l'occasion composer mon visage ; je suis homme à faire noyer plus de matelots que la sirène, à donner à mes regards une vertu plus funeste que celle du basilic ; je jouerai le rôle d'orateur aussi bien que Nestor ; je tromperai mieux que ne le fit jamais Ulysse ; et, comme un autre Sinon, je suis homme à prendre une nouvelle Troie. Je puis revêtir plus de couleurs que le caméléon, jouter de métamorphoses avec Protée, et donner des leçons au sanguinaire Machiavel. Je puis faire cela, et je ne pourrais me procurer une couronne ? Bah ! quand elle serait plus loin encore de ma portée, je saurai la saisir. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

En France. — Un appartement du palais.

Fanfare. Arrivent LE ROI DE FRANCE, LA PRINCESSE BONA et leur Suite. Le roi prend place sur son trône. Puis entrent LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE ÉDOUARD, son fils, et LE COMTE D'OXFORD.

LE ROI LOUIS. Belle reine d'Angleterre, illustre Marguerite, asseyez-vous avec nous : il sied mal à votre rang et à votre

naissance que vous soyez debout quand Louis est assis.

LA REINE MARGUERITE. Non, puissant monarque de la France, il faut maintenant que Marguerite s'abaisse et qu'elle apprenne à servir là où des rois commandent. Je l'avoue, en des jours plus heureux, j'étais reine de la puissante Albion; mais aujourd'hui le malheur a jeté bas mon titre et m'a précipitée avec ignominie dans la poussière; il faut que mon attitude soit d'accord avec ma fortune, et je dois me conformer à mon humble condition.

LE ROI LOUIS. Dites-moi, belle reine, d'où provient ce profond désespoir?

LA REINE MARGUERITE. D'une cause qui remplit mes yeux de larmes, étouffe ma voix et noie mon âme dans un océan de douleurs.

LE ROI LOUIS. Quoi qu'il en soit, soyez toujours vous-même, et prenez place à nos côtés. (*Il la fait asseoir à côté de lui.*) Ne courbez pas la tête sous le joug de la fortune, mais que votre âme intrépide s'élève triomphante au-dessus du malheur. Parlez librement, reine Marguerite, et confiez-moi vos chagrins; je les adoucirai, s'il est au pouvoir du roi de France d'y porter remède.

LA REINE MARGUERITE. Ces gracieuses paroles raniment mes esprits abattus, et rendent la parole à ma douleur muette. Apprenez donc, noble Louis, que Henri, l'unique objet de mon amour, de roi qu'il était, n'est plus qu'un proscrit, forcé de vivre en Écosse dans l'obscurité et l'isolement, pendant que l'arrogant et ambitieux Édouard, duc d'York, usurpe le titre de roi et le trône de l'oint du Seigneur, du légitime souverain de l'Angleterre. Voilà le motif pour lequel l'infortunée Marguerite, accompagnée de son fils que vous voyez, le prince Édouard, l'héritier de Henri, est venue implorer votre équitable et légitime appui; si vous nous le refusez, tout espoir est perdu pour nous. L'Écosse a la volonté de nous secourir, mais elle n'en a pas les moyens. Notre peuple et notre noblesse sont égarés et séduits, nos trésors sont saisis, nos soldats mis en fuite, et nous-mêmes réduits, comme vous le voyez, à une condition déplorable.

LE ROI LOUIS. Illustre reine, supportez avec résignation cet orage, pendant que nous aviserons aux moyens de le dissiper.

LA REINE MARGUERITE. Plus nous différons, plus notre ennemi se fortifie.

LE ROI LOUIS. Plus nous différons, plus nos secours seront efficaces.

LA REINE MARGUERITE. Hélas! l'impatience est inséparable de la vraie douleur. Et tenez, voici venir l'auteur de mes chagrins.

Entrent WARWICK et sa Suite.

LE ROI LOUIS. Quel est l'audacieux qui ose ainsi paraître en notre présence?

LA REINE MARGUERITE. Le comte de Warwick, le plus puissant des amis d'Édouard.

LE ROI LOUIS. Soyez le bienvenu, brave Warwick. Quel motif vous amène en France? (*Il descend de son trône; la reine Marguerite se lève.*)

LA REINE MARGUERITE, *à part.* Nous allons voir s'élever un grand orage; car voici celui qui fait la pluie et le beau temps.

WARWICK. Je viens de la part d'Édouard, roi d'Albion, mon souverain, et votre ami dévoué; je viens, chargé par lui d'un message d'affection et d'amitié sincère, d'abord pour offrir ses salutations à votre royale personne, puis pour proposer la conclusion d'un traité d'alliance; enfin, pour affermir cette alliance par le saint nœud de l'hyménée, je viens vous demander pour le roi d'Angleterre la main de la vertueuse princesse Bona, votre charmante sœur.

LA REINE MARGUERITE, *à part.* Ce début me fait craindre pour les espérances de Henri.

WARWICK, *à la princesse Bona.* Et vous, gracieuse princesse, mon roi m'a chargé de vous demander en son nom la permission de baiser humblement votre main, et de vous exprimer de vive voix les sentiments de son cœur, où la renommée de votre beauté et de vos vertus a profondément gravé votre image.

LA REINE MARGUERITE. Roi Louis, — et vous, princesse Bona, — daignez m'entendre avant de répondre à Warwick. Ce n'est pas un légitime amour dans le cœur d'Édouard qui a dicté sa demande, mais une politique perfide, fille de la nécessité. Ne savez-vous pas que, pour régner chez eux avec sécurité, les tyrans ont toujours soin de contracter à l'étranger de puissantes alliances? Pour prouver qu'Édouard n'est qu'un tyran, il suffit de savoir que Henri est encore vivant; mais fût-il mort, vous avez devant vous le prince Édouard, fils du roi Henri. Craignez donc, Louis, que cette alliance et ce mariage ne deviennent pour vous une source de dangers et de déshonneur. Les usurpateurs peuvent régner quelque temps, mais le ciel est juste, et le temps amène la chute de l'iniquité.

WARWICK. Outrageuse Marguerite!

LE PRINCE ÉDOUARD. Pourquoi pas reine?

WARWICK. Parce que ton père Henri est un usurpateur, et tu n'es pas plus prince qu'elle n'est reine.

OXFORD. Ainsi Warwick compte pour rien l'illustre Jean de Gand, qui subjugua la plus grande partie de l'Espagne; et, après Jean de Gand, Henri IV, dont la sagesse servit de modèle aux plus sages; et, après ce prince éclairé, Henri V, dont la valeur conquit toute la France. C'est d'eux que notre Henri descend en ligne directe.

WARWICK. Oxford, il est une chose que tu as oubliée dans cette adroite énumération : tu ne nous dis pas comment Henri IV a perdu tout ce que Henri V avait gagné. Il me semble qu'il y a là de quoi faire sourire ces pairs de France. Mais passons. — Tu nous étales une généalogie de soixante-deux ans; c'est un intervalle bien court pour prescrire les droits d'une race royale.

OXFORD. Peux-tu bien, Warwick, parler contre ton souverain, à qui tu as obéi pendant trente-six ans, sans déceler ta trahison par ta rougeur?

WARWICK. Oxford, toi qui as toujours soutenu le bon droit, peux-tu bien aujourd'hui t'étayer d'une généalogie pour masquer le mensonge? Fi donc! laisse-là Henri, et reconnais Édouard pour ton roi.

OXFORD. Que je reconnaisse pour mon roi celui dont l'ordre inique a envoyé à la mort mon frère aîné, le lord Aubry de Vère : et qui, non content de cela, a fait mourir mon père au déclin de son âge, alors que la nature l'avait amené aux portes du trépas? Non, Warwick, non; tant qu'il restera à ce bras une ombre de vie, ce bras soutiendra la maison de Lancastre.

WARWICK. Et moi, la maison d'York.

LE ROI LOUIS. Reine Marguerite, — prince Édouard, — et vous, Oxford, — veuillez, à notre requête, vous retirer un instant à l'écart, pendant que je continuerai à m'entretenir avec Warwick.

LA REINE MARGUERITE. Fasse le ciel qu'il ne se laisse pas fasciner par les paroles de Warwick! (*Marguerite, le Prince et Oxford se retirent à quelque distance.*)

LE ROI LOUIS. Maintenant, Warwick, dites-le-moi en toute sincérité, Édouard est-il votre roi légitime? car il me répugnerait d'accepter l'alliance d'un roi qui ne serait pas légitimement élu.

WARWICK. Il est légitime; je l'affirme sous la foi de ma réputation et de mon honneur.

LE ROI LOUIS. Mais est-il agréable aux yeux de la nation?

WARWICK. Il l'est d'autant plus que le règne de Henri a été calamiteux.

LE ROI LOUIS. Un mot encore : — Toute dissimulation mise à part, dites-moi quelle est en réalité la mesure de son amour pour notre sœur Bona?

WARWICK. C'est un amour digne en tout point d'un monarque tel que lui. Moi-même je lui ai souvent entendu dire et protester que son amour était une plante immortelle ayant sa racine dans la vertu, déployant ses feuilles et ses fruits au soleil de la beauté; qu'il était au-dessus du ressentiment, mais non de la douleur que lui causerait un dédain, si la princesse Bona ne payait pas ses sentiments de retour.

LE ROI LOUIS. Maintenant, ma sœur, quelle est votre décision définitive?

BONA. Je confirmerai votre consentement ou votre refus. — (*A Warwick.*) Je vous avouerai, toutefois, que souvent, en entendant publier les mérites de votre roi, je me suis surprise à le souhaiter pour époux.

LE ROI LOUIS. Eh bien, Warwick, voici ma réponse : — Notre sœur sera l'épouse d'Édouard; à l'instant même on va dresser le contrat et stipuler le douaire que doit accorder votre roi, lequel doit être proportionné à la dot qu'elle lui apportera. — Approchez, reine Marguerite, et soyez témoin que nous accordons la main de la princesse Bona au roi d'Angleterre.

LE PRINCE EDOUARD. A Edouard, mais non au roi d'Angleterre.

LA REINE MARGUERITE. Artificieux Warwick, tu as voulu par cette alliance faire échouer mes démarches. Avant ton arrivée, Louis était l'ami de Henri.

LE ROI LOUIS. Et je suis encore son ami, et celui de Marguerite; mais si vos droits à la couronne sont peu solides, — comme sembleraient le prouver les succès d'Edouard, — il est juste que je sois dispensé de vous accorder les secours que je vous ai promis. Quoi qu'il en soit, vous recevrez à ma cour le traitement et l'accueil que votre rang exige, et que le mien me permet d'accorder.

WARWICK. Henri est maintenant en Ecosse, où il vit paisiblement et sans inquiétude; n'ayant rien, il ne peut rien perdre. — Quant à vous, notre ci-devant reine, vous avez un père capable de vous donner une existence conforme à votre rang, et vous feriez mieux d'aller le rejoindre que d'importuner le roi de France.

LA REINE MARGUERITE. Tais-toi, impudent et insolent Warwick! tais-toi, arrogant faiseur et défaiseur de rois! Je ne partirai pas d'ici que mes larmes et mes prières, dans leur sincérité, n'aient éclairé le roi Louis sur ton astucieuse politique et le perfide amour de ton maître: car vous êtes tous deux de la même trempe. *(On entend le son d'un cor.)*

LE ROI LOUIS. Warwick, c'est un courrier porteur de quelque message pour vous ou pour moi.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER, *à Warwick*. Milord l'ambassadeur, ces lettres sont pour vous; elles viennent de votre frère le marquis de Montaigu. — (*Au Roi*). Celles-ci sont de notre roi, et adressées à votre majesté. — (*A la reine Marguerite.*) Et celles-ci, madame, sont pour vous; j'ignore de quelle part. *(Tous ouvrent leurs lettres et les lisent.)*

OXFORD, *au prince Edouard*. Je vois avec plaisir que notre reine sourit en lisant sa lettre, tandis que le front de Warwick s'assombrit pendant qu'il parcourt la sienne.

LE PRINCE EDOUARD, *à Oxford*. Voyez comme Louis frappe du pied avec colère. Tout cela me semble de bon augure.

LE ROI LOUIS. Warwick, que contient votre lettre? — Et que contient la vôtre, belle reine?

LA REINE MARGUERITE. La mienne me remplit le cœur d'une joie inespérée.

WARWICK. Et la mienne me remplit de douleur et d'indignation.

LE ROI LOUIS. Eh quoi! votre roi a épousé lady Grey, et [illegible]

[illegible]

il est probable qu'il se séparera de sa cause, indigné qu'il est d'avoir vu son frère consulter dans son mariage sa passion plutôt que l'honneur, plutôt que l'intérêt et la sûreté du pays.

BONA. Mon frère, ne pensez-vous pas que le meilleur moyen de me venger serait de venir en aide à cette reine infortunée?

LA REINE MARGUERITE. Prince illustre, si vous voulez que le malheureux Henri vive, daignez l'arracher à son affreux désespoir!

BONA. Ma cause et celle de la reine d'Angleterre n'en font qu'une.

WARWICK. Et la mienne, belle princesse, est unie à la vôtre.

LE ROI LOUIS. Et la mienne est liée à la vôtre à tous trois. — Ainsi, Marguerite, la résolution en est bien prise, vous aurez mon aide.

LA REINE MARGUERITE. Recevez-en d'avance mes humbles remercîments.

LE ROI LOUIS. Messager anglais, retourne vers celui qui t'envoie, et dis au déloyal Édouard, ton prétendu roi, — que Louis de France se dispose à lui envoyer des masques pour le faire danser lui et sa nouvelle épouse: tu as vu ce qui vient de se passer; redis-le à ton roi, et qu'il tremble.

BONA. Dis que, dans l'espoir de le voir bientôt veuf, je porterai le deuil pour l'amour de lui.

LA REINE MARGUERITE. Dis-lui que j'ai quitté mes habits de deuil, et que je vais revêtir l'armure des guerriers.

WARWICK. Dis-lui qu'il m'a fait un affront, et qu'avant peu je le détrônerai. Tiens, voilà pour toi *(il lui donne une bourse)*; pars. *(Le Messager sort.)*

LE ROI LOUIS. Warwick, vous et Oxford, à la tête de cinq mille hommes, vous allez traverser les mers et livrer bataille au déloyal Édouard; en temps opportun, cette noble reine et le prince son fils iront vous rejoindre avec des renforts. Toutefois, avant de partir, délivrez-moi d'un doute: — quel gage nous donnerez-vous de votre inaltérable loyauté?

WARWICK. Pour vous assurer de ma loyauté constante, si notre reine et ce jeune prince y donnent leur consentement, j'unirai à lui par le saint nœud du mariage ma fille [illegible].

LA REINE MARGUERITE. [illegible] grâces de cette offre. — Edouard, mon fils, elle est belle et vertueuse; n'hésite donc pas à donner ta main à Warwick, et, avec ta main, la promesse irrévocable que tu n'auras jamais d'autre épouse que sa fille.

LE PRINCE EDOUARD. Oui, je l'accepte pour femme, et elle le mérite; et pour gage de ma sincérité, voilà ma main. *(Il donne la main à Warwick.)*

LE ROI LOUIS. [illegible] — Vous, amiral de Bourbon, notre grand amiral, vous les transporterez en Angleterre sur notre flotte royale. — Il me tarde de voir Édouard tomber victime des hasards de la guerre, pour avoir joué au mariage avec une dame de France. *(Tous sortent, à l'exception de Warwick.)*

WARWICK. [illegible] d'Édouard; je m'en retourne son ennemi mortel. Il m'avait chargé de négocier pour lui un mariage; une guerre sanglante sera [illegible] sa plaisanterie par des larmes amères. C'est moi qui l'ai [illegible]

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

[illegible]

[illegible]

CLARENCE. Hélas! tu sais qu'il y a loin d'ici en France. Comment aurait-il pu attendre le retour de Warwick?

SOMERSET. Milords, laissez là cette conversation: voici le roi qui s'avance.

Fanfare. Entrent LE ROI ÉDOUARD *et sa Suite; Lady Grey, devenue maintenant* LA REINE ÉLISABETH; PEMBROKE, STAFFORD, HASTINGS *et Autres.*

GLOSTER. Avec le digne objet de son choix.

CLARENCE. Je me propose de lui dire ouvertement ma façon de penser.

LE ROI ÉDOUARD. Eh bien! mon frère Clarence, est-ce que vous n'approuvez pas notre choix, que je vous trouve l'air pensif et presque mécontent?

CLARENCE. Je l'approuve comme Louis de France et le comte de Warwick, qui ont assez peu de courage pour ne pas s'offenser de notre insultant procédé.

LE ROI ÉDOUARD. Lors même qu'ils se fâcheraient sans raison, ce ne sont, après tout, que Louis et Warwick; je suis Édouard, votre roi et celui de Warwick, et il faut que ma volonté se fasse.

GLOSTER. Et votre volonté se fera parce que vous êtes notre roi; cependant il est rare qu'un mariage précipité soit heureux.

LE ROI ÉDOUARD. Et vous aussi, mon cher Richard, vous êtes fâché contre moi?

GLOSTER. Non, certes, non; à Dieu ne plaise que je veuille séparer ceux que Dieu a joints; et ce serait pitié que de désunir des époux si bien faits l'un pour l'autre.

LE ROI ÉDOUARD. Laissons là vos dédains et vos répugnances; dites-moi quels motifs s'opposaient à ce que lady Grey devînt ma femme et la reine d'Angleterre. — Et vous aussi, Somerset et Montaigu, dites-moi franchement ce que vous en pensez.

CLARENCE. Eh bien! mon opinion est que vous vous êtes fait du roi Louis un ennemi, en vous jouant de lui au sujet du mariage de la princesse Bona.

GLOSTER. Et Warwick, qui a rempli la mission dont vous l'avez chargé, est maintenant déshonoré par ce nouvel hyménée.

LE ROI ÉDOUARD. Et si je parviens à calmer et Louis et Warwick par quelque expédient?

MONTAIGU. Il n'en est pas moins vrai qu'une alliance avec le roi de France nous eût donné, pour conjurer les orages venus de l'étranger, une force bien plus grande qu'un mariage contracté dans le pays.

HASTINGS. Eh quoi! Montaigu ignore-t-il donc que l'Angleterre n'a rien à craindre tant qu'elle reste fidèle à elle-même?

MONTAIGU. Elle serait plus affermie encore avec l'aide de la France.

HASTINGS. Mieux vaut se servir de la France que de s'appuyer sur elle. Appuyons-nous sur Dieu, et sur l'Océan qu'il nous a donné comme un rempart impénétrable, et avec leur seul secours sachons nous défendre. C'est en eux et en nous-mêmes que notre salut réside.

CLARENCE. Par ce discours seul, Hastings prouve qu'il a mérité d'obtenir la main de l'héritière de lord Hungerford.

LE ROI ÉDOUARD. Eh bien! après? Telle a été ma volonté et mon bon plaisir, et, pour cette fois, ma volonté fera loi.

GLOSTER. Et cependant il me semble que votre majesté aurait pu mieux faire que de donner l'héritière de lord Scales au frère de votre femme; ce parti eût mieux convenu à Clarence ou à moi; mais votre épouse vous fait oublier vos frères.

CLARENCE. Sans quoi vous n'auriez pas donné l'héritière de lord Bonville au fils de votre nouvelle épouse, et laissé vos frères se pourvoir ailleurs.

LE ROI ÉDOUARD. Hélas! ce pauvre Clarence! est-ce une femme qu'il te faut? C'est donc là ce qui te fâche? va, je saurai te pourvoir.

CLARENCE. En choisissant pour vous-même, vous avez montré peu de jugement; que vous me permettiez d'agir pour mon propre compte, et, dans cette intention, je [illegible]

[illegible]

[illegible]

LA REINE ÉLISABETH. Milords, rendez-moi plus de justice. Avant qu'il plût à sa majesté de m'élever à la condition de reine, vous conviendrez que je n'étais pas d'une basse naissance; et de plus humbles que moi ont eu pareille fortune. Mais en même temps que ce titre honore moi et les miens, ces répugnances que vous manifestez contre moi, vous à qui je voudrais être agréable, jettent sur ma félicité un nuage de dangers et de douleurs.

LE ROI ÉDOUARD. Mon amour, ne t'abaisse point à désarmer leur mauvaise humeur. Quelles douleurs, quels dangers peuvent t'atteindre, tant qu'Édouard sera ton ami constant et leur légitime souverain, auquel ils doivent obéissance? que dis-je? qu'ils songent à m'obéir et à t'aimer, s'ils ne veulent encourir ma haine? S'ils prennent ce dernier parti, je saurai te mettre à l'abri de toute atteinte, et ils sentiront le poids vengeur de ma colère.

GLOSTER, *à part.* J'écoute, et je ne dis mot; mais je n'en pense pas moins.

Entre UN MESSAGER.

LE ROI ÉDOUARD. Eh bien! messager, quelles lettres ou quelles nouvelles nous apportes-tu de France?

LE MESSAGER. Sire, point de lettres; mais seulement quelques réponses verbales, qui sont de telle nature, que, sans votre autorisation spéciale, je n'ose les redire.

LE ROI ÉDOUARD. Va, je t'y autorise; allons, trêve de délais; rends-moi leurs paroles aussi fidèlement que le permettra ta mémoire. Quelle est la réponse du roi Louis à nos lettres?

LE MESSAGER. Voici les paroles textuelles avec lesquelles il m'a congédié: « Va dire au déloyal Édouard, ton prétendu roi, que Louis de France se dispose à lui envoyer des masques pour le faire danser lui et sa nouvelle épouse. »

LE ROI ÉDOUARD. Louis le prend sur un ton bien haut! Il croit avoir affaire à Henri, sans doute. Mais qu'a dit de mon mariage la princesse Bona?

LE MESSAGER. Voici quelles ont été ses paroles, prononcées avec un calme dédaigneux: « Dis-lui que, dans l'espoir de le voir bientôt veuf, je porterai le deuil pour l'amour de lui. »

LE ROI ÉDOUARD. Je ne la blâme pas; elle ne pouvait en dire moins; c'est elle qui a été offensée. Mais qu'a dit l'épouse de Henri? car on m'assure qu'elle était présente.

LE MESSAGER. « Fais-lui savoir, m'a-t-elle dit, que j'ai quitté mes habits de deuil, et que je vais revêtir l'armure des guerriers. »

LE ROI ÉDOUARD. Sans doute qu'elle se dispose à jouer le rôle d'amazone. Mais qu'a répondu Warwick à ces discours injurieux?

LE MESSAGER. Warwick, plus indigné que tous les autres, m'a congédié avec ces paroles: « Dis-lui qu'il m'a fait un affront, et qu'avant peu je le détrônerai. »

LE ROI ÉDOUARD. Ah! le traître a osé articuler des paroles aussi arrogantes? Allons, averti ainsi d'avance, je vais m'armer. Ils auront la guerre, et payeront cher leur présomption. Mais dis-moi, Warwick et Marguerite font-ils cause commune?

LE MESSAGER. Oui, mon gracieux souverain; ils sont unis d'une si étroite amitié, que le jeune prince Édouard doit épouser la fille de Warwick.

CLARENCE. L'aînée, sans doute; Clarence aura la cadette. Adieu, mon royal frère, et tenez-vous bien; car je vais de ce pas demander la main de l'autre fille de Warwick, afin que si je n'ai point en partage un royaume, en mariage, du moins, je ne vous sois pas inférieur. — Que ceux qui aiment Warwick et moi me suivent. (*Clarence sort, et Somerset le suit.*)

GLOSTER, *à part.* Je n'en ferai rien; je porte mes vues plus loin; et je reste par attachement non pour Édouard, mais pour la couronne.

LE ROI ÉDOUARD. Clarence et Somerset partis tous deux pour aller rejoindre Warwick! N'importe; je tiendrai tête au péril, quel qu'il puisse être. Mais la célérité est indispensable dans cette conjoncture. — Pembroke, — et vous, Stafford, — allez en notre nom lever des troupes, et tout préparer pour la guerre; [illegible]

[illegible]

deux, vous êtes étroitement unis à Warwick par les liens du sang et par alliance : dites-moi si vous aimez Warwick plus que moi. S'il en est ainsi, allez tous deux le rejoindre. J'aime mieux vous avoir pour ennemis que pour amis équivoques. Mais si votre intention est de me rester fidèles, donnez-m'en l'assurance par un serment d'amitié, afin que je sois sans défiance à votre égard.

MONTAIGU. Montaigu vous sera fidèle; qu'ainsi Dieu lui soit en aide!

HASTINGS. Hastings défendra la cause d'Édouard : il en prend le ciel à témoin!

LE ROI ÉDOUARD. Et vous, mon frère Richard, serez-vous des nôtres?

GLOSTER. Oui, en dépit de tous ceux qui s'élèveront contre vous.

LE ROI ÉDOUARD. Fort bien : à présent je suis sûr de la victoire. Partons, et ne perdons pas un moment que nous n'ayons joint Warwick et son armée étrangère. *Ils sortent.*

SCÈNE II.

Une plaine dans le Warwickshire.

Arrivent WARWICK et OXFORD, à la tête des troupes françaises et anglaises réunies.

WARWICK. Croyez-moi, milords, tout va bien jusqu'ici. Le peuple vient en foule grossir nos rangs.

Arrivent CLARENCE et SOMERSET.

WARWICK, *continuant*. Mais, voyez, voici Somerset et Clarence qui viennent à nous. — Répondez sur-le-champ, milords : sommes-nous tous amis?

CLARENCE. N'en doutez pas, milord.

WARWICK. Cela étant, mon cher Clarence, soyez le bienvenu auprès de Warwick; — et vous aussi, Somerset. — C'est couardise, selon moi, que de conserver de la défiance, lorsqu'un noble cœur nous tend loyalement la main en signe d'amitié : autrement je pourrais penser que Clarence, le frère d'Édouard, n'accorde à nos projets qu'une coopération feinte. Mais sois le bienvenu, cher Clarence; tu épouseras ma fille. En ce moment, ton frère est imprudemment campé : ses soldats sont dispersés dans les villages voisins, et il n'est gardé que par une faible escorte. A la faveur des ombres de la nuit, il nous sera aisé de le surprendre et de nous emparer de sa personne. Nos éclaireurs estiment que la chose est d'une exécution facile. Comme Ulysse et Diomède, qui, s'armant de ruse et d'audace, pénétrèrent au milieu des tentes de Rhésus, et emmenèrent les coursiers de Thrace, marqués du sceau des destins, de même nous pouvons, couverts du manteau de la nuit, attaquer à l'improviste la garde d'Édouard, et le faire prisonnier; je ne dis pas le tuer; car je ne veux que le surprendre. Que ceux d'entre vous qui veulent me suivre dans cette entreprise crient avec leur chef : « Vive Henri! »

TOUS, *criant*. Vive Henri!

WARWICK, *continuant*. Partons donc, et marchons en silence : que Dieu et saint Georges protègent Warwick et ses amis!

SCÈNE III.

Le camp d'Édouard près de Warwick.

Arrivent DES GARDES, chargés de veiller près de la tente du roi.

PREMIER GARDE. Avancez, messieurs; que chacun prenne son poste : en ce moment le roi dort sous cette tente.

DEUXIÈME GARDE. Quoi donc! est-ce qu'il ne se mettra pas au lit cette nuit?

PREMIER GARDE. Non; il a fait le serment solennel de ne jamais se coucher, ni prendre son repos ordinaire, jusqu'à ce que Warwick ou lui soit mort.

DEUXIÈME GARDE. Il est probable que ce sera demain, si Warwick est aussi près qu'on le rapporte.

TROISIÈME GARDE. [illegible] qui repose [illegible] dans sa tente?

PREMIER GARDE. [illegible]

TROISIÈME GARDE. [illegible]

DEUXIÈME GARDE. Il y a plus d'honneur, parce qu'il y a plus de péril.

TROISIÈME GARDE. Donnez-moi l'aisance et le repos; je les préfère à un honneur dangereux. Si Warwick connaissait la position du roi, sans nul doute il viendrait l'éveiller.

PREMIER GARDE. Si nos hallebardes ne lui fermaient le passage.

DEUXIÈME GARDE. Oui, certes : et pourquoi gardons-nous sa tente royale, sinon pour protéger sa personne contre les ennemis nocturnes?

Arrivent WARWICK, CLARENCE, OXFORD, SOMERSET et une troupe de Soldats.

WARWICK. Voilà sa tente, et vous voyez ses gardes. Courage, messieurs : l'honneur maintenant ou jamais! suivez-moi seulement, et Édouard est à nous.

PREMIER GARDE. Qui vive?

DEUXIÈME GARDE. Halte là, ou tu es mort. (*Warwick et sa troupe crient tous ensemble :* Warwick! Warwick! *et fondent sur la garde, qui s'enfuit en criant :* Aux armes! aux armes! *Warwick et les siens le poursuivent.*)

Les tambours battent; la trompette sonne. On voit revenir WARWICK et sa troupe, qui amènent le roi porté dans un fauteuil. GLOSTER et HASTINGS s'échappent.

SOMERSET. Qui sont ceux qui fuient là-bas?

WARWICK. Richard et Hastings : qu'ils partent, nous tenons le duc.

LE ROI ÉDOUARD. Le duc! Warwick, la dernière fois que nous nous sommes vus, tu m'appelais le roi!

WARWICK. Oui; mais les temps sont changés. Quand vous m'avez déshonoré dans mon ambassade, moi je vous ai dégradé, je vous ai ôté votre titre de roi; et maintenant je viens vous créer duc d'York. Hélas! comment pourriez-vous gouverner un royaume, vous qui ne savez pas traiter convenablement les ambassadeurs, ni vous contenter d'une épouse, ni en user fraternellement avec vos frères, ni travailler au bonheur des peuples, ni vous garantir de vos ennemis?

LE ROI ÉDOUARD. Et toi aussi, mon frère Clarence, je t'aperçois ici? Oh! je vois bien maintenant qu'il faut qu'Édouard succombe. — Toutefois, Warwick, en dépit de tous les malheurs, de toi et de tous tes complices, Édouard conservera toujours l'attitude d'un roi. Dût le courroux de la fortune renverser ma grandeur, mon âme est au-dessus des caprices de sa roue.

WARWICK, *lui ôtant sa couronne*. Qu'Édouard soit donc roi d'Angleterre en idée; Henri portera la couronne : il sera le roi véritable; tu n'en seras que l'ombre. — Milord de Somerset, je vous charge de conduire sur-le-champ le duc Édouard à la résidence de mon frère, l'archevêque d'York. Quand j'aurai livré bataille à Pembroke et à ses partisans, j'irai vous rejoindre, et je porterai à Édouard la réponse de Louis et de la princesse Bona. — Jusque là, adieu, mon cher duc d'York.

LE ROI ÉDOUARD. Ce qu'impose la destinée, il faut que l'homme le supporte : il est inutile de vouloir naviguer contre vents et marées. (*Édouard s'éloigne, accompagné de Somerset et d'une escorte.*)

OXFORD. Il ne nous reste plus, milords, qu'à marcher sur Londres avec nos soldats.

WARWICK. Oui, ce doit être notre premier soin; allons faire cesser l'emprisonnement de Henri, et plaçons-le sur le trône des rois. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LA REINE ÉLISABETH et RIVERS.

RIVERS. Madame, d'où provient cette subite altération que je remarque en vous?

LA REINE ÉLISABETH. Rivers, mon frère, ne savez-vous pas encore le malheur qui vient d'arriver au roi?

RIVERS. Quoi donc! la perte de quelque bataille contre Warwick?

LA REINE ÉLISABETH. Non, mais la perte de sa royale personne.

RIVERS. Mon souverain [illegible]

LA REINE ÉLISABETH. C'est presque comme s'il l'était : car il est prisonnier : soit qu'il ait été victime de la trahison de sa garde, soit que l'ennemi l'ait surpris inopinément. J'apprends qu'on l'a confié à la surveillance de l'archevêque d'York, frère de l'implacable Warwick, et conséquemment votre ennemi.

RIVERS. Ces nouvelles, je l'avoue, sont des plus douloureuses; cependant, madame, soutenez ce malheur de votre mieux : Warwick, qui a l'avantage aujourd'hui, peut le perdre demain.

LA REINE ÉLISABETH. Jusque là, l'espoir soutiendra ma vie défaillante. Ce qui me donne le courage de ne pas désespérer, c'est que je porte dans mon sein un fruit de l'amour d'Édouard; c'est là ce qui met un frein à mon affliction, et me fait porter avec résignation la croix du malheur. C'est pour cela que je retiens bien des larmes, que je comprime plus d'un soupir brûlant, de peur de noyer sous le torrent de mes pleurs, ou de flétrir sous le vent de mes soupirs de flamme, le fruit du roi Édouard, le légitime héritier de la couronne d'Angleterre.

RIVERS. Mais, madame, où est donc Warwick en ce moment?

LA REINE ÉLISABETH. J'apprends qu'il marche sur Londres, dans l'intention de replacer la couronne sur la tête de Henri; je n'ai pas besoin de vous dire le reste; il faut que les amis d'Édouard se soumettent. Mais pour prévenir la violence du tyran, car on ne peut se fier à celui qui a déjà enfreint son serment, je vais quitter ce palais, et me réfugier dans le sanctuaire, afin de sauver du moins l'héritier des droits d'Édouard. Là je serai à l'abri de la force et de la fraude. Venez donc : fuyons, pendant que nous le pouvons encore; si nous tombons au pouvoir de Warwick, notre mort est certaine. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un parc près du château de Middleham dans l'Yorkshire.

Arrivent GLOSTER, HASTINGS, SIR WILLIAM STANLEY et Autres.

GLOSTER. Milord Hastings, — et vous, sir William Stanley, — ne vous étonnez plus si je vous ai conduits ici dans les taillis les plus épais de ce parc. En voici la raison : vous savez que notre roi, mon frère, est ici prisonnier de l'archevêque, qui le traite avec égard, et lui laisse une assez grande liberté. Il vient souvent, accompagné d'une faible escorte, chasser dans cette partie du parc, pour se récréer. Je lui ai fait savoir secrètement que s'il veut, vers cette heure, diriger ses pas de ce côté, sous prétexte de chasser comme à son ordinaire, il trouvera ici ses amis avec un cheval, et quelques hommes résolus, prêts à le délivrer de sa captivité.

Arrivent LE ROI ÉDOUARD et UN CHASSEUR.

LE CHASSEUR. De ce côté, milord; c'est par ici qu'est le gibier.

LE ROI ÉDOUARD. [illegible] — Eh bien, mon frère Gloster, [illegible] archevêque?

GLOSTER. Mon frère, le temps presse; il faut vous [illegible] au coin du parc.

LE ROI ÉDOUARD. [illegible]

HASTINGS. [illegible]

GLOSTER. [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. [illegible]

GLOSTER. [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. [illegible]

LE CHASSEUR. [illegible]

GLOSTER. Partons donc; [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. [illegible] Warwick, et [illegible] la couronne. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Une salle dans la tour de Londres.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, WARWICK, SOMERSET, LE JEUNE RICHEMOND, OXFORD, MONTAIGU, LE LIEUTENANT DE LA TOUR et des Gardes.

LE ROI HENRI. Monsieur le lieutenant, maintenant que Dieu et nos amis ont renversé Édouard du trône, et ont transformé notre emprisonnement en liberté, nos craintes en espoir, nos chagrins en joie, que vous devons-nous au moment de notre élargissement?

LE LIEUTENANT. Des sujets n'ont rien à exiger de leur souverain; mais s'il vous plaît d'exaucer mon humble requête, je ne demanderai à votre majesté qu'une chose, c'est de vouloir bien me pardonner.

LE ROI HENRI. Pourquoi, lieutenant? pour m'avoir bien traité? Soyez sûr que je saurai reconnaître vos attentions délicates qui, pour moi, ont fait de mon emprisonnement un plaisir, ce plaisir qu'éprouve l'oiseau captif, lorsque, après avoir été longtemps chagrin, il charme sa solitude par ses chants mélodieux, au point d'en oublier la perte de sa liberté. Warwick, après Dieu, c'est à toi que je dois ma délivrance; c'est donc à Dieu et à toi que j'en rends grâces. Il en a été l'auteur, et toi l'instrument. Maintenant, afin de conjurer les rigueurs de la fortune, en me faisant si humble que la fortune ne puisse m'atteindre, et afin d'épargner aux peuples de cet heureux pays les maux qui s'attachent à ma malheureuse étoile, — Warwick, bien que ma tête continue à porter la couronne, je remets le gouvernement en tes mains, car tu es heureux dans toutes tes entreprises.

WARWICK. Votre majesté fut toujours renommée pour sa vertu; aujourd'hui elle prouve tout à la fois et sa vertu et sa haute raison, en cherchant à se dérober aux coups de la fortune; car il est bien peu d'hommes qui sachent prendre des sentiments conformes à leur destinée. Permettez toutefois que je blâme votre majesté de m'avoir choisi lorsque Clarence est ici présent.

CLARENCE. Non, Warwick, tu mérites de gouverner, toi à qui le ciel, à ta naissance, décerna une couronne où l'olivier s'entrelaçait au laurier, pour indiquer que tu serais également heureux dans la paix et dans la guerre; c'est pourquoi je te donne librement ma voix.

WARWICK. Et moi je choisis Clarence seul pour protecteur.

LE ROI HENRI. Warwick et Clarence, donnez-moi tous deux votre main; à présent, unissez vos mains, et en même temps vos cœurs, afin qu'aucune dissidence n'entrave le gouvernement. Je vous fais tous deux gouverneurs du royaume, pendant que moi-même je rentrerai dans la vie privée, et passerai mes derniers jours dans la dévotion, occupé à faire pénitence de mes péchés et à louer le Créateur.

WARWICK. Que répond Clarence au vœu de son souverain?

CLARENCE. Qu'il consent si Warwick consent; car je me repose entièrement sur ta fortune.

WARWICK. Eh bien! je consens, quoiqu'à regret, à cet arrangement. Tous deux, attelés au même joug, double image de Henri, nous le remplacerons; c'est à dire que nous porterons pour lui le poids du gouvernement, pendant que l'honneur lui en reviendra et que le repos sera son partage. Maintenant, Clarence, il est indispensable que, sans délai, Édouard soit déclaré traître et que tous ses domaines et biens soient confisqués.

CLARENCE. Il faut aussi que sa succession soit ouverte.

WARWICK. Oui, sans doute, et Clarence y aura une large part.

LE ROI HENRI. Mais, avant toute chose, je prie instamment, [illegible] qu'on fasse promptement venir de France votre reine Marguerite et mon fils Édouard; jusqu'à ce que je les voie, l'inquiétude et la crainte ôtent à [illegible]

CLARENCE. Sire, vos désirs seront remplis [illegible]

LE ROI HENRI. Milord de Somerset, quel est ce jeune [illegible] pour qui vous paraissez avoir une si tendre sollicitude?

SOMERSET. [illegible] le jeune Henri, comte de Richemond[1].

LE ROI HENRI. Approche, espoir de l'Angleterre. (*Il pose la*

[1] [illegible] Henri VII.

main sur la tête du jeune Richemond.) Si j'en crois l'inspiration qui révèle l'avenir à ma pensée prophétique, cet aimable adolescent fera le bonheur de notre patrie. Une majesté paisible brille dans ses regards; sa tête fut créée pour porter une couronne, sa main pour tenir un sceptre, et lui-même pour occuper avec gloire le trône des rois. Veillez sur lui avec soin, milords; car il est destiné à vous faire un jour plus de bien que je ne vous ai fait de mal.

Entre UN MESSAGER.

WARWICK. Ami, quelles nouvelles?

LE MESSAGER. Édouard s'est échappé du château de votre frère; il est allé, dit-on, chercher un asile en Bourgogne.

WARWICK. Fâcheuse nouvelle! Comment s'est faite son évasion?

LE MESSAGER. Il a été emmené par Richard, duc de Gloster, et lord Hastings, qui l'attendaient en embuscade sur la lisière de la forêt, et qui l'ont enlevé des mains des chasseurs; car la chasse était son exercice journalier.

WARWICK. Mon frère a mis trop de négligence dans l'accomplissement de sa charge. — Mais, sire, quittons ce lieu, et cherchons à nous prémunir contre toutes les occurences. (*Le roi Henri, Warwick, Clarence, le Lieutenant et les Gardes sortent.*)

SOMERSET. Milord, cette évasion d'Édouard ne m'annonce rien de bon: car je ne doute pas qu'il n'obtienne des secours du duc de Bourgogne, et, avant qu'il soit longtemps, la guerre va recommencer. Si les prophétiques pressentiments de Henri au sujet du jeune Richemond ont réjoui mon cœur, toutefois je crains qu'il ne lui arrive malheur, ainsi qu'à nous, au milieu de ces luttes sanglantes. Ainsi, lord Oxford, pour parer à tout événement, nous allons sans délai l'envoyer en Bretagne jusqu'à ce que les orages des discordes civiles soient dissipés.

OXFORD. Oui, certes, car si Édouard reprend possession de la couronne, il est probable que Richemond ne sera pas plus épargné que les autres.

SOMERSET. C'est décidé; il partira pour la Bretagne. Venez donc, et occupons-nous sur-le-champ de ce soin. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VII.

Devant la ville d'York.

Arrivent LE ROI ÉDOUARD, GLOSTER et HASTINGS, à la tête de leurs troupes.

LE ROI ÉDOUARD. Mon frère Richard, — lord Hastings, — et vous tous, mes amis, — vous le voyez, la fortune répare ses torts envers moi: elle a résolu de me faire échanger de nouveau ma position malheureuse contre la couronne royale de Henri. Nous avons sains et saufs passé et repassé les mers, amenant de Bourgogne les renforts que nous en attendions. Débarqués à Ravenspur, nous voici arrivés devant les portes d'York; il ne nous reste plus qu'à rentrer dans cette ville pour y prendre possession de notre duché.

GLOSTER. Quoi! les portes sont fermées! — Mon frère, cela me paraît de mauvais augure. Quand on trébuche sur le seuil d'une maison, c'est signe que rien de bon ne vous attend à l'intérieur.

LE ROI ÉDOUARD. Bah! de vains présages ne doivent pas nous effrayer maintenant. Il faut que, de gré ou de force, nous entrions dans cette ville, car c'est là que nos amis viendront nous joindre.

On voit paraître sur les remparts LE MAIRE D'YORK et ses Collègues[1].

LE MAIRE. Milords, nous avons été prévenus de votre arrivée, et pour notre propre sûreté nous avons fermé les portes; car c'est à Henri que nous devons obéissance.

LE ROI ÉDOUARD. Mais, monsieur le maire, si Henri est votre roi, Édouard est duc d'York.

LE MAIRE. C'est vrai, milord, je vous reconnais pour tel.

LE ROI ÉDOUARD. Eh bien! je ne réclame pas autre chose que mon duché.

GLOSTER, *à part.* Oui, mais quand le renard aura réussi à faire entrer son museau, le corps ne tardera pas à suivre.

HASTINGS. Eh bien! qu'attendez-vous, monsieur le maire? pourquoi cette hésitation? Nous sommes les amis du roi Henri.

LE MAIRE. En vérité? En ce cas, les portes vous seront ouvertes. (*Il quitte les remparts avec ses Collègues.*)

GLOSTER. Voilà un général habile autant que brave, et bientôt persuadé!

HASTINGS. Le bon vieillard n'y entend pas malice; il ne demande qu'à ne pas se compromettre; mais, une fois que nous serons entrés, je ne doute pas que nous ne lui fassions entendre raison, ainsi qu'à ses collègues.

Les portes s'ouvrent et on voit s'avancer LE MAIRE et deux Aldermen.

LE ROI ÉDOUARD. C'est bien, monsieur le maire: ces portes ne doivent être tenues fermées que la nuit, ou en temps de guerre. Allons, mon ami, ne craignez rien, et donnez-moi les clefs. (*Il lui prend les clefs.*) Édouard défendra la ville et vous, et tous les amis fidèles qui voudront bien me suivre.

Bruit de tambours. Arrive MONTGOMERY, à la tête de ses troupes.

GLOSTER. Mon frère, voici sir John Montgomery, notre ami fidèle, si je ne me trompe.

LE ROI ÉDOUARD. Soyez le bienvenu, sir John! Mais pourquoi arrivez-vous en armes?

MONTGOMERY. Pour venir en aide au roi Édouard dans ses périls, comme c'est le devoir de tout sujet loyal.

LE ROI ÉDOUARD. Nous vous rendons grâce, mon cher Montgomery: mais maintenant nous oublions nos droits à la couronne, et ne revendiquons que notre duché, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous donner le reste.

MONTGOMERY. En ce cas, adieu; car je vais repartir. J'étais venu servir un roi, et non un duc. Battez, tambours, et remettons-nous en marche. (*Les tambours battent une marche militaire.*)

LE ROI ÉDOUARD. Arrêtez un moment, sir John; nous allons examiner par quels moyens sûrs on pourrait recouvrer la couronne.

MONTGOMERY. Qu'est-il besoin d'examiner? En deux mots, si vous ne consentez pas à être proclamé roi sur-le-champ, je vous abandonne à votre fortune, je pars et fais contremander la marche des renforts qui vous arrivent. Pourquoi combattrions-nous, si vous ne prétendez rien?

GLOSTER. Allons, mon frère, pourquoi ces scrupules?

LE ROI ÉDOUARD. Quand nous serons plus forts, nous ferons valoir nos droits; jusque là il est plus prudent de dissimuler nos intentions.

HASTINGS. Arrière ces distinctions subtiles! C'est aux armes à décider aujourd'hui.

GLOSTER. Et c'est par l'intrépidité qu'on arrive à la couronne! Mon frère, nous allons vous proclamer roi tout d'abord; à cette nouvelle, vous verrez accourir auprès de vous une foule d'amis.

LE ROI ÉDOUARD. Qu'il soit fait comme vous voudrez, car je suis dans mon droit, et Henri n'est qu'un usurpateur.

MONTGOMERY. Je reconnais mon souverain à ce langage; maintenant, vous voyez en moi le champion d'Édouard.

HASTINGS. Sonnez, trompettes. Édouard va être proclamé roi à l'instant même. — (*A un Soldat.*) Soldat, approche, et lis à haute voix la proclamation. (*Il lui remet un papier. Les trompettes jouent une fanfare.*)

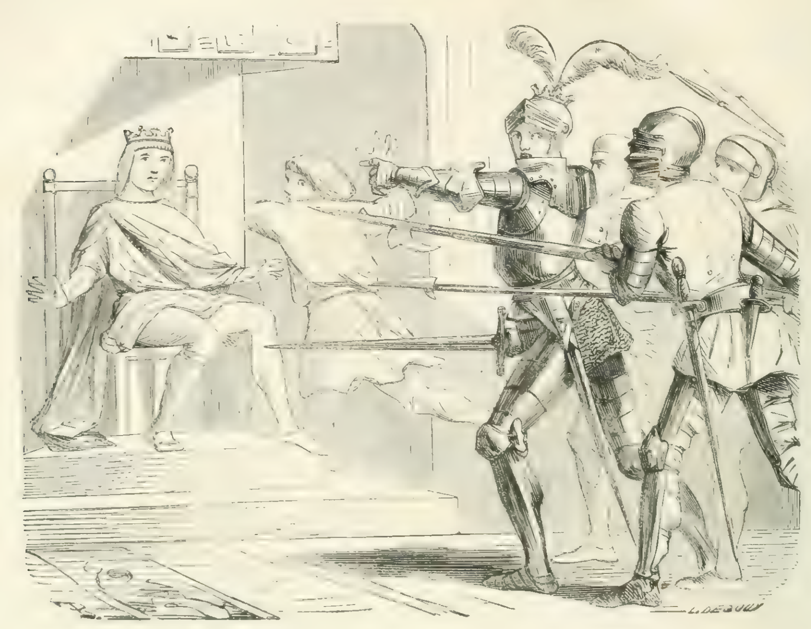
LE SOLDAT, *lisant.* « Édouard IV, par la grâce de Dieu, » roi d'Angleterre et de France, et seigneur d'Irlande, etc. »

MONTGOMERY. Et quiconque contestera le droit du roi Édouard, je le défie en combat singulier et voilà mon gage. (*Il jette à terre son gantelet.*)

TOUS. Vive Édouard IV!

LE ROI ÉDOUARD. Merci, brave Montgomery. — Je vous remercie tous. Si la fortune me seconde, je saurai reconnaître votre attachement. Nous allons passer la nuit dans cette bonne ville d'York; demain, dès que le char du soleil paraîtra au bord de l'horizon, nous marcherons à la rencontre de Warwick et de ses partisans. Car, pour Henri, ce n'est point [illegible]. — Ah! infidèle Clarence, combien il te sied mal de flatter Henri, et d'abandonner ton frère! Mais, Dieu aidant, je saurai tenir tête tout à la fois à Warwick et à toi. — Marchons, braves soldats! ne doutez pas de la victoire, et, lorsqu'une fois je l'aurai obtenue, attendez-vous à être largement récompensés. (*Ils s'éloignent.*)

1 Les aldermen, ou membres du conseil de la commune.



LE ROI EDOUARD. Saisissez Henri, ce roi poltron... (Acte IV, scène VIII, page 392).

SCÈNE VIII.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent LE ROI HENRI, WARWICK, CLARENCE, MONTAIGU, EXETER et OXFORD.

WARWICK. Quel parti conseillez-vous, milords? Édouard, quittant la Belgique à la tête d'une armée d'Allemands brutaux et de Hollandais stupides, a franchi le détroit sans obstacle, et maintenant il marche sur Londres avec ses troupes, et plus d'un insensé court se ranger sous son étendard.

OXFORD. Levons des troupes, et repoussons-le.

CLARENCE. On étouffe sous les pieds un feu naissant. Si on le laisse faire, il devient un incendie que des rivières ne sauraient éteindre.

WARWICK. J'ai dans le Warwickshire des amis dévoués, soumis dans la paix, [illegible] dans la guerre; je vais les réunir. — Vous, Clarence, mon gendre, vous irez dans les comtés de Suffolk, de Norfolk et de Kent, faire un appel aux chevaliers et aux gentilshommes. — Vous, mon frère Montaigu, [illegible] dans le pays de Buckingham et de Northampton [illegible] — et vous, brave Oxford, [illegible] l'Oxfordshire, vous y rassemblerez vos amis. — [illegible] des citoyens, [illegible] — Milords, [illegible] — [illegible]

LE ROI HENRI. [illegible]

CLARENCE. [illegible]

LE ROI HENRI. [illegible]

MONTAIGU. [illegible]

OXFORD. [illegible]

[illegible]

LE ROI HENRI. Mon cher Oxford, — mon bien-aimé Montaigu, — et vous tous, — recevez de nouveau mes adieux.

WARWICK. Adieu, milords; retrouvons-nous à Coventry. (*Warwick, Clarence, Oxford et Montaigu sortent.*)

LE ROI HENRI. Je vais me reposer un moment dans le palais. — Cousin Exeter, que pensez-vous de tout ceci? Il me semble que l'armée d'Édouard n'est pas de force à tenir tête à la mienne.

EXETER. Il est à craindre qu'il n'attire les vôtres dans son parti.

LE ROI HENRI. Ce n'est pas là ce que je redoute; on me connaît, et ma réputation est bien établie. Je n'ai point fermé l'oreille à la voix de mes peuples, et n'ai point éludé leurs requêtes par d'éternels ajournements: ma pitié a été un baume bienfaisant versé sur leurs blessures; ma bonté s'est empressée d'adoucir leurs peines; ma merci a séché le torrent de leurs larmes: je n'ai point convoité leurs richesses; je ne les ai pas accablés sous le poids des subsides. Malgré la multiplicité de leurs offenses, j'ai été pour eux économe de rigueurs. Pourquoi donc aimeraient-ils Édouard plus que moi? Non, Exeter, la bienveillance provoque la bienveillance; et quand le lion se montre doux pour l'agneau, l'agneau ne cesse pas de le suivre.

CRIS, *à l'extérieur*. Lancastre! Lancastre!

EXETER. Écoutez, milord! Quels sont ces cris?

Entrent LE ROI ÉDOUARD et GLOSTER, suivis d'une troupe de Soldats.

LE ROI ÉDOUARD. Saisissez Henri, ce roi poltron; qu'on l'emmène d'ici; et qu'on nous proclame de nouveau roi d'Angleterre. — *Au roi Henri.* Tu es la source qui alimentait mille petits ruisseaux; maintenant que la source est tarie, je suis l'océan qui va les absorber tous, et leurs flots enfleront mon onde. — Qu'on le mène à la Tour, et qu'on ne lui donne pas le temps de répliquer. *Des Soldats emmènent le roi Henri.*

LE ROI ÉDOUARD, *continuant*. Milords, marchons sur Co-



GLOSTER. ... Voyez comme ma lame humide pleure en larmes de sang... (Acte V, scène VI, page 397.)

ventry, où se trouve en ce moment le présomptueux Warwick. Un chaud soleil brille pour nous; si nous différons, le froid mordant de l'hiver détruira la récolte que convoite notre espérance.

GLOSTER. Partons sur-le-champ, avant que les forces de Warwick aient pu se réunir, et surprenons le traître qu'ont grandi ses succès. Braves guerriers, marchons sur Coventry. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Devant Coventry.

On voit paraître sur les remparts WARWICK, LE MAIRE de Coventry, DEUX MESSAGERS et Autres.

WARWICK. Où est le courrier envoyé par le vaillant Oxford? — (*Au Courrier.*) A quelle distance est ton maître, mon brave?

LE PREMIER MESSAGER. Il doit être en ce moment à Dunsmore, marchant sur Coventry.

WARWICK. A quelle distance est notre frère Montague? — Où est le courrier venu de la part de Montague?

DEUXIÈME MESSAGER. Il doit être maintenant à Daintry, à la tête d'un corps de troupes nombreux.

Arrive SIR JOHN SOMERVILLE.

WARWICK. Eh bien, Somerville, que nous fait dire notre bien-aimé gendre? A quelle distance à peu près se trouve en ce moment Clarence?

SOMERVILLE. Je l'ai laissé à Southam avec ses troupes, et je l'attends ici dans deux heures. (*On entend un bruit de tambours.*)

WARWICK. En ce cas, Clarence n'est pas loin; j'entends ses tambours.

SOMERVILLE. Ce n'est pas lui, milord: Southam est de ce côté: le tambour que vous entendez est dans la direction de Warwick.

WARWICK. Qui serait-ce donc? sans doute des amis que nous n'attendions pas?

SOMERVILLE. Les voici: vos doutes vont être éclaircis.

Bruit de tambours. Arrivent LE ROI ÉDOUARD et GLOSTER, à la tête de leurs troupes.

LE ROI ÉDOUARD. Trompette, approche des murailles, et sonne la chamade.

GLOSTER. Voyez sur les remparts le sombre Warwick.

WARWICK. O fâcheux contre-temps! quoi! le libertin Édouard est déjà arrivé! Où donc ont dormi nos éclaireurs, ou qui les a séduits, que nous n'avons point été avertis de son approche?

LE ROI ÉDOUARD. Maintenant, Warwick, veux-tu ouvrir les portes de la ville, me tenir un langage pacifique, et fléchir humblement le genou? Reconnais Édouard pour ton roi; implore sa merci, et il te pardonnera tes outrages.

WARWICK. Et toi, veux-tu éloigner ton armée de ces murs, et reconnaître en moi celui qui te donna et t'ôta la couronne? Appelle Warwick ton protecteur, sois repentant, et tu pourras encore rester duc d'York.

GLOSTER. J'ai cru qu'il allait dire roi; serait-ce une mauvaise plaisanterie qui lui est échappée malgré lui?

WARWICK. Comment donc! est-ce qu'un duché n'est pas dès à présent assez beau?

GLOSTER. Oui, assurément, quand c'est un comte chétif qui le donne. Je te témoignerai ma reconnaissance de ce cadeau.

WARWICK. C'est moi qui ai donné un royaume à ton frère.

LE ROI ÉDOUARD. Il est donc à moi, quand même il serait vrai que je le tiens de Warwick.

WARWICK. Tu n'es point un Atlas, tu n'a pas les épaules

assez fortes pour porter un aussi lourd fardeau: te voyant si faible, Warwick t'a repris des dons: Henri est mon roi, Warwick est son sujet.

LE ROI ÉDOUARD. Oui, mais le roi de Warwick est prisonnier d'Édouard: valeureux Warwick, réponds à cette question : que devient le corps quand la tête est tranchée?

GLOSTER. Quel joueur maladroit que Warwick! en voulant escamoter un dix, il laisse tomber le roi. Tu as laissé le pauvre Henri au palais de l'évêque! : et il y a dix à parier contre un que tu le retrouveras à la Tour.

LE ROI ÉDOUARD. Tout cela est vrai, ce qui n'empêche pas que tu ne sois toujours Warwick.

GLOSTER. Allons, Warwick, profite du moment; à genoux, à genoux : pas encore? quand donc? crois-moi, bats le fer pendant qu'il est chaud.

WARWICK. J'aimerais mieux trancher d'un seul coup ma main droite, et avec la gauche te la jeter au visage, que de m'avilir au point de baisser pavillon devant toi.

LE ROI ÉDOUARD. Tu auras beau déployer toutes tes voiles, avoir pour toi les vents et la marée; cette main, enlacée aux longs anneaux de ta noire chevelure, soulèvera ta tête chaude encore et fraîchement coupée, et avec ton sang, sur la poussière elle écrira ces mots : «Le changeant Warwick désormais ne peut plus changer.»

Arrive OXFORD avec ses troupes, tambours battant, enseignes déployées.

WARWICK. O fortuné drapeau ! voyez, c'est Oxford qui vient à nous.

OXFORD. Oxford, Oxford pour Lancastre! (*Oxford et ses troupes entrent dans la ville.*)

GLOSTER. Les portes sont ouvertes; entrons avec eux.

LE ROI ÉDOUARD. D'autres ennemis pourraient nous prendre en queue. Maintenons-nous en bon ordre; ils feront sans doute une sortie, et nous présenteront la bataille; dans le cas contraire, la ville ne pouvant faire une longue défense, nous ne tarderons pas à y aller chercher les traîtres.

WARWICK. Sois le bienvenu, Oxford! nous avons grand besoin de ton aide.

Arrive MONTAIGU avec ses troupes, tambours battant, enseignes déployées.

MONTAIGU. Montaigu, Montaigu pour Lancastre! (*Il entre [illegible] troupes.*)

GLOSTER. [illegible] frère, vous payerez cette trahison du [illegible].

LE ROI ÉDOUARD. [illegible] nombreux sera l'ennemi, plus glorieux [illegible] : un secret pressentiment me présage le succès et la victoire.

Arrive SOMERSET, à la tête de ses troupes, tambours battants, enseignes déployées.

SOMERSET. Somerset, Somerset pour Lancastre! (*Il entre dans la ville avec ses troupes.*)

GLOSTER. [illegible] deux Somerset sont tombés [illegible] York. Tu feras le troisième [illegible] pas mourir [illegible].

Arrive CLARENCE avec ses troupes, tambours battant, enseignes déployées.

[illegible] George de Clarence, avec des [illegible] à son frère. Chez lui [illegible] Warwick [illegible]

CLARENCE. [illegible] la rose rouge [illegible] à son chapeau. [illegible]

[illegible] l'évêque de Londres [illegible]

comme j'espère bien te joindre si tu oses sortir de ces remparts, je te ferai payer cher la faute à laquelle tu m'as entraîné. Ainsi donc, orgueilleux Warwick, je te défie, et je tourne vers mon frère un visage que la confusion couvre de rougeur. — Pardonne-moi, Édouard; je réparerai mes torts; et toi, Richard, ne jette pas sur ma faute un regard mécontent et sévère; désormais je ne mériterai plus le reproche d'inconstance.

LE ROI ÉDOUARD. Sois le bienvenu; tu m'es dix fois plus cher que si tu n'avais jamais mérité ma haine.

GLOSTER. Sois le bienvenu, mon cher Clarence; à la bonne heure, c'est se conduire en frère!

LE ROI ÉDOUARD. Eh bien, Warwick, veux-tu quitter la ville, et venir te mesurer avec nous; ou faudra-t-il que nous fassions voler en éclats et rejaillir sur toi les pierres de ce rempart?

WARWICK. Ne crois pas que je me sois claquemuré ici pour me défendre. Je vais tout à l'heure me diriger sur Barnet; et là, Édouard, te livrer bataille, si tu oses l'accepter.

LE ROI ÉDOUARD. Oui, Édouard l'accepte et va prendre les devants. Milords, allons combattre : saint George et victoire! (*Ils s'éloignent; les troupes défilent au son d'une marche militaire.*)

SCÈNE II.

Un champ de bataille près de Barnet.

Bruit de trompettes; escarmouches. Arrive LE ROI ÉDOUARD, apportant WARWICK blessé, qu'il dépose à terre.

LE ROI ÉDOUARD. Toi, reste là : meurs, et qu'avec toi meurent nos alarmes; car Warwick était un épouvantail qui nous terrifiait tous. — Maintenant, Montaigu, attends-moi; je vais te chercher; je veux que les os de Warwick tiennent compagnie aux tiens. (*Il s'éloigne.*)

WARWICK, *seul, rouvrant les yeux.* Ah! qui est près de moi? Approche, ami ou ennemi, et dis-moi lequel est vainqueur, d'York ou de Warwick? Pourquoi cette demande? Mon corps mutilé, mon sang qui coule, mes forces qui m'abandonnent, la défaillance dont je me sens saisir, tout m'indique suffisamment qu'il me faut léguer mon corps à la terre, et par ma chute abandonner la victoire à l'ennemi. Ainsi tombe le cèdre sous le tranchant de la hache, lui qui abritait l'aigle majestueux, qui voyait dormir le lion sous son ombre, dont la cime dominait l'arbre de Jupiter aux vastes rameaux, et qui protégeait l'humble arbuste contre les vents et la tempête. Mes yeux, couverts maintenant du voile noir de la mort, étaient naguère aussi perçants que le soleil à son midi, et allaient scruter l'abîme de la trahison dans ses plus secrètes profondeurs. Les rides de mon front, maintenant remplies de sang, étaient souvent comparées à des sépulcres de rois; car quel était le roi vivant dont je ne pusse creuser la tombe? Et qui osait sourire quand Warwick fronçait le sourcil? Et maintenant voilà que la poussière et le sang ont déshonoré ma gloire. Mes parcs, mes forêts, mes manoirs, tout ce que je possédais m'abandonne; et de toutes mes terres il ne me reste plus que l'espace que recouvre mon corps. Qu'est-ce donc que les grandeurs, l'empire, la puissance? Tout cela n'est qu'argile et que poussière; et de quelque manière que nous ayons vécu, il n'en faut pas moins mourir.

Arrivent OXFORD et SOMERSET.

SOMERSET. Ah! Warwick, si tu étais encore ce que nous sommes, nous pourrions réparer toutes nos pertes! La reine a ramené de France de puissants renforts; nous venons à l'instant d'en apprendre la nouvelle. Ah! que ne peux-tu fuir!

WARWICK. Alors même, je ne fuirais pas. — Ah! Montaigu, si tu es ici, mon frère bien-aimé, prends ma main; et que tes lèvres imprimées sur les miennes retiennent un moment mon âme fugitive. Tu ne m'aimes pas; car, mon frère, si tu m'aimais, tes larmes laveraient le sang figé et [illegible] qui obstrue mes lèvres et m'empêche de parler. Viens [illegible], Montaigu, ou je meurs.

SOMERSET. Ah! Warwick, Montaigu a cessé de vivre. Jusqu'à son dernier soupir, il a demandé Warwick. «Rappelez-moi, a-t-il dit, au souvenir de mon valeureux frère;» puis il a continué encore de parler; mais ses paroles, pareilles à la détonation d'une pièce d'artillerie sous une voûte souterraine, ne laissaient entendre qu'un murmure sourd et

confus : à la fin, au milieu d'un profond et dernier soupir, j'ai distingué ces mots : « Adieu, Warwick. »

WARWICK. Paix à son âme ! Fuyez, milords, et sauvez votre vie. Warwick vous dit à tous adieu : nous nous retrouverons dans le ciel ! (*Il meurt.*)

OXFORD. Partons, milords ! courons joindre l'armée de la reine. (*Ils s'éloignent, emportant le corps de Warwick.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Fanfare. LE ROI EDOUARD arrive vainqueur, accompagné de CLARENCE, de GLOSTER et d'une Suite nombreuse.

LE ROI EDOUARD. Ainsi nous poursuivons le cours de nos prospérités, et nos fronts sont couronnés des lauriers de la victoire ; mais, au milieu des splendeurs de ce beau jour, j'aperçois à l'horizon un nuage sombre, inquiétant et funeste, qui menace d'éclipser notre soleil glorieux, avant qu'il se soit paisiblement couché à l'occident. Je veux parler, milords, de l'armée que la reine a levée en France, qui a débarqué sur nos côtes, et qui, suivant l'avis que nous en avons reçu, est en marche pour venir nous combattre.

CLARENCE. Une brise légère aura bientôt dispersé le nuage, et le renverra vers les régions d'où il est venu ; il suffira de vos rayons pour boire ces vapeurs : tout nuage n'enfante pas une tempête.

GLOSTER. On estime à trente mille hommes les forces de la reine ; Somerset et Oxford sont allés se réunir à elle. Si on lui laisse le temps de respirer, comptez que son parti ne tardera pas à être aussi puissant que le nôtre.

LE ROI EDOUARD. Nous sommes informés par des amis fidèles qu'ils dirigent leur marche vers Tewksbury ; vainqueurs dans les plaines de Barnet, allons les rejoindre sur ce nouveau champ de bataille ; ce n'est pas la bonne volonté qui nous manque : sur notre route, dans tous les comtés que nous traverserons, nous verrons nos forces s'accroître. Dites aux tambours de battre ; criez : Courage ! et marchons. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Une plaine aux environs de Tewksbury.

Marche militaire. Arrivent LA REINE MARGUERITE, à la tête de son armée ; près d'elle s'avancent LE PRINCE EDOUARD, SOMERSET, et OXFORD.

LA REINE MARGUERITE. Milords, les hommes sages ne restent pas oisifs à déplorer leurs désastres ; mais, animés d'un nouveau courage, ils s'occupent à les réparer. Qu'importe que mon mât brisé ait disparu sous les flots, que nos câbles soient rompus, notre ancre perdue, et la moitié de nos matelots engloutis sous les ondes ? Notre pilote vit encore. Convient-il qu'il abandonne le gouvernail, et que, pareil à un enfant timide, il mêle ses larmes à l'eau de la mer, ajoutant de nouveaux aliments au péril qui n'est déjà que trop, tandis que son imprudente affliction laisse se briser sur les écueils le vaisseau qu'un peu de vigueur et de courage aurait sauvé ? Ah ! quelle honte et quelle faute ce serait de notre part ! Warwick était notre ancre de salut ; qu'importe ? Montaigu, notre mât de misaine ; qu'importe ? Nos amis égorgés étaient nos cordages ; qu'importe encore ? N'avons-nous pas dans Oxford une autre ancre ; dans Somerset un autre mât excellent ; dans nos amis de France d'autres câbles et d'autres cordages ? Et tout inhabiles que nous sommes, Edouard et moi, ne pouvons-nous pas, pour un jour, remplacer un pilote habile ? Nous ne quitterons pas le gouvernail pour nous asseoir et pleurer ; [illegible] les vents contraires, et nous [illegible] qui [illegible]. [illegible] lavera, ou vous y mourrez de faim ; et c'est trois fois mourir. Je vous parle ainsi, milords, pour que vous sachiez bien, au cas où quelqu'un d'entre vous serait tenté de nous abandonner, qu'il n'a point de merci à attendre de ces trois barbares frères, pas plus qu'il n'en attendrait des vagues, des sables et des rochers. Courage donc ! Ce qu'on ne peut éviter, c'est faiblesse puérile que de le déplorer ou de le craindre.

LE PRINCE EDOUARD. En entendant ce langage d'une femme intrépide, quel est le lâche qui ne se sentirait animé d'une mâle bravoure, et prêt à combattre sans armes un ennemi armé ? Ce n'est pas que je soupçonne un seul d'entre vous de manquer de courage ; car, si j'en soupçonnais un seul, je lui permettrais de s'éloigner dès à présent, de peur qu'il ne communiquât sa lâcheté à d'autres. S'il est ici un seul homme de cette espèce, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'il parte avant que nous ayons besoin de son secours.

OXFORD. Quand des femmes et des enfants montrent tant d'intrépidité, des guerriers faibliraient ? Ce serait un opprobre éternel. O jeune et brave prince ! ton immortel aïeul revit en toi : puisses-tu vivre longtemps, pour nous retracer son image et renouveler sa gloire !

SOMERSET. Quiconque refuse de combattre dans une telle espérance, qu'il retourne chez lui ; et, comme la chouette en plein jour, qu'il ne puisse se montrer sans soulever contre lui le mépris et la risée !

LA REINE MARGUERITE. Merci, cher Somerset. — Digne Oxford, merci.

LE PRINCE EDOUARD. Recevez les remercîments de celui qui n'a que cela à vous offrir.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Préparez-vous, milords ; car Edouard est à deux pas d'ici, prêt à livrer bataille ; armez-vous donc de résolution.

OXFORD. Je m'en doutais : il entre dans sa tactique de procéder avec célérité, afin de nous surprendre.

SOMERSET. Il sera déçu dans son attente ; nous sommes prêts à le recevoir.

LA REINE MARGUERITE. Votre belliqueuse ardeur remplit mon cœur de joie.

OXFORD. Plantons ici notre étendard et attendons l'ennemi de pied ferme.

Marche militaire. Arrivent LE ROI EDOUARD, CLARENCE et GLOSTER, à la tête de leurs troupes.

LE ROI EDOUARD. Braves compagnons, vous voyez devant vous la forêt d'épines qu'avec l'aide de Dieu et de votre vaillance, il nous faut déraciner avant que la nuit vienne. Il est inutile que je donne de nouveaux aliments à votre feu martial ; je le vois qui flamboie et s'apprête à les consumer. Donnez le signal du combat, et en avant, milords.

LA REINE MARGUERITE. Lords, chevaliers, gentilshommes, que vous dirai-je qui ne soit démenti par mes pleurs ? A chaque parole que ma bouche prononce, vous le voyez, je bois les larmes qui coulent de mes yeux ! Je me bornerai donc à vous dire ce peu de mots : — Henri, votre souverain, est prisonnier de l'ennemi ; son trône est usurpé, son royaume transformé en un champ de carnage, ses sujets égorgés, ses décrets annulés et ses trésors mis au pillage. Vous avez devant vous le cruel auteur de tous ces maux ; vous combattez pour la justice : ainsi donc, au nom de Dieu, milords, soyez vaillants et donnez le signal du combat. (*Les deux armées s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Le champ de bataille de Tewksbury.

Bruit de trompettes [illegible], puis on entend sonner la retraite. Arrivent LE ROI EDOUARD, CLARENCE, GLOSTER, à la tête de leurs troupes, et amenant LA REINE MARGUERITE, OXFORD et SOMERSET prisonniers.

LE ROI EDOUARD. Nous voici enfin au terme de ces [illegible]. Qu'Oxford soit sur-le-champ conduit au château de Ham[1]. Quant à Somerset, qu'on tranche sa tête coupable. Qu'on les emmène ; je ne veux pas les entendre.

OXFORD. Pour ce qui est de moi, je ne t'importunerai pas de mes paroles.

[1] Château de [illegible] qui, trois siècles et demi plus tard, a [illegible] X.

SOMERSET. Ni moi non plus : je me résigne à mon sort. (*Des Gardes emmènent Oxford et Somerset.*)

LA REINE MARGUERITE. Nous nous quittons avec tristesse dans cette vie de douleurs, pour nous rejoindre avec joie dans la bienheureuse Jérusalem.

LE ROI ÉDOUARD. A-t-on fait publier que celui qui trouvera Édouard recevra une forte récompense, et que le jeune prince aura la vie sauve?

GLOSTER. On l'a fait ; et, tenez, voilà le jeune prince qui s'avance.

Arrive LE PRINCE ÉDOUARD, conduit par des Soldats.

Le roi Édouard s'assied ; Clarence et Gloster prennent place à ses côtés.

LE ROI ÉDOUARD. Amenez ici ce galant ; je veux l'entendre. Eh quoi! une épine si jeune peut-elle déjà piquer? Édouard, quelle justification peux-tu offrir pour avoir porté les armes contre moi et soulevé mes sujets, et pour tous les embarras que tu m'as causés?

LE PRINCE ÉDOUARD. Parle en sujet, arrogant, ambitieux York! Suppose qu'en ce moment, c'est la voix de mon père que tu entends; cède-moi ton siége, et à la place où je suis, agenouille-toi, pendant que je te ferai les mêmes questions, traître, que tu as l'audace de m'adresser.

LA REINE MARGUERITE. Ah! que ton père n'a-t-il eu ta résolution!

GLOSTER. Tu porterais encore le cotillon, et tu n'aurais pas usurpé les culottes de Lancastre.

LE PRINCE ÉDOUARD. Qu'Ésope garde ses contes pour les veillées d'hiver ; ses grossiers apologues ne sont pas de mise en ce lieu.

GLOSTER. Par le ciel, enfant mutin, je te punirai de cette insolence.

LA REINE MARGUERITE. Oui, sans doute ; car tu naquis pour le châtiment des hommes.

GLOSTER. Pour Dieu, qu'on nous délivre de cette captive impudente.

LE PRINCE ÉDOUARD. Qu'on nous délivre plutôt de ce bossu insolent.

LE ROI ÉDOUARD. Silence, présomptueux enfant, ou je saurai enchaîner ta langue.

CLARENCE. Enfant indiscipliné, tu te conduis bien mal.

LE PRINCE ÉDOUARD. Je connais mon devoir; c'est vous tous qui méconnaissez le vôtre. Impudique Édouard, — et toi, parjure George, — et toi, difforme Richard, je vous le dis à tous, je suis votre supérieur, vous n'êtes que des traîtres : — (*au roi Édouard*) et toi, tu usurpes les droits de mon père et les miens.

LE ROI ÉDOUARD. Tiens, voilà pour toi, image de cette insolente. (*Il lui donne un coup de poignard.*)

GLOSTER. Tu te débats contre la mort? Tiens, voilà pour finir ton agonie. (*Gloster lui donne un second coup de poignard.*)

CLARENCE. Et voilà pour m'avoir traité de parjure. (*Clarence lui donne un troisième coup de poignard.*)

LA REINE MARGUERITE. Oh! tuez-moi aussi!

GLOSTER. C'est ce que je vais faire. (*Il lève le bras pour la frapper.*)

LE ROI ÉDOUARD. Arrête, Richard, arrête; nous n'en avons déjà que trop fait.

GLOSTER. Pourquoi la laisser vivre? Pour qu'elle aille remplir l'univers de ses clameurs? (*La reine Marguerite s'évanouit.*)

LE ROI ÉDOUARD. [illegible] elle s'évanouit; faites-la revenir à elle.

GLOSTER. Clarence, excuse mon absence auprès du roi mon frère ; une affaire importante m'appelle à Londres ; avant d'y arriver, compte que tu apprendras des nouvelles.

CLARENCE. Quoi donc? quoi donc?

GLOSTER. La Tour! la Tour! (*Il s'éloigne. La reine Marguerite, revenue à elle, presse dans ses bras le corps de son fils.*)

LA REINE MARGUERITE. Ô Édouard, mon cher Édouard! parle à ta mère, ô mon fils! [illegible] — Ô traîtres! ô meurtriers! [illegible]

cœur va éclater si je parle;—eh bien! je veux parler, pour que mon cœur éclate. Bourreaux! scélérats! cannibales sanguinaires! Quelle plante gracieuse vous avez moissonnée avant le temps! Vous n'avez point d'enfant, bourreaux! Si vous en aviez, leur souvenir eût éveillé la pitié dans vos cœurs. Mais si jamais vous avez un enfant, attendez-vous à le voir immoler dans sa fleur, comme vous avez, ministres de mort, égorgé ce prince jeune et charmant.

LE ROI ÉDOUARD. Qu'on l'emmène, entraînez-la de force.

LA REINE MARGUERITE. Ne m'arrachez pas de ce lieu; faites-moi mourir ici. (*Au roi Édouard.*) Tiens, voilà ma poitrine; frappe, je te pardonnerai ma mort. Eh quoi! tu me refuses!— Eh bien, toi, Clarence, donne-moi la mort, je t'en conjure.

CLARENCE. Par le ciel, je me garderai bien de te rendre un aussi grand service.

LA REINE MARGUERITE. Mon bon Clarence, mon cher Clarence, je t'en supplie.

CLARENCE. Ne m'as-tu pas entendu jurer que je n'en ferais rien?

LA REINE MARGUERITE. Oui; mais tu es dans l'habitude de te parjurer : ton premier parjure était un crime, celui-ci sera un acte d'humanité. Eh quoi! tu ne veux pas? — Où est ce boucher infernal, le hideux Richard? Richard, où es-tu? tu n'es pas ici. Ta charité, à toi, c'est le meurtre : on ne t'a jamais demandé du sang sans partir satisfait.

LE ROI ÉDOUARD. Qu'on l'emmène, vous dis-je! Emmenez-la, je vous l'ordonne!

LA REINE MARGUERITE. Puissiez-vous, vous et les vôtres, avoir le sort de ce jeune prince! (*On l'entraîne.*)

LE ROI ÉDOUARD. Où est allé Richard?

CLARENCE. A Londres, à franc étrier; je conjecture qu'il est allé faire à la Tour un souper sanglant.

LE ROI ÉDOUARD. Quand une idée lui vient en tête, l'exécution suit de près. Maintenant, quittons ce lieu; que les soldats retournent chez eux avec leur solde et des remercîments. Quant à nous, partons pour Londres; allons voir comment se porte notre charmante reine. En ce moment j'espère qu'elle m'a donné un fils. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE VI.

Londres. — Une salle dans la Tour.

LE ROI HENRI est assis, un livre à la main; LE LIEUTENANT DE LA TOUR est debout à quelques pas de lui. Entre GLOSTER.

GLOSTER. Bonjour, milord. Eh quoi! absorbé par votre lecture!

LE ROI HENRI. Oui, mon bon lord, ou plutôt milord, devrais-je dire. C'est un péché que de flatter les gens, et ici le mot *bon* serait une flatterie évidente. Donner à Gloster l'épithète de bon, serait aussi déplacé que de l'appliquer au diable. Ainsi, ne disons pas mon bon lord.

GLOSTER, *au Lieutenant*. Ami, laissez-nous seuls : nous avons à conférer ensemble. (*Le Lieutenant sort.*)

LE ROI HENRI. Ainsi fuit devant le loup le berger négligent; ainsi la brebis inoffensive cède d'abord sa toison, puis tend la gorge au couteau du boucher! Quelle scène de mort Roscius[1] se prépare-t-il à jouer?

GLOSTER. La crainte assiége toujours l'âme du coupable; le voleur voit un exempt dans chaque buisson.

LE ROI HENRI. L'oiseau qui a été pris au piége dans un buisson fuit d'une aile tremblante tous les buissons qu'il aperçoit. Et moi, le père infortuné d'un charmant oiseau, j'ai maintenant sous les yeux l'objet fatal qui a pris et tué mon pauvre enfant.

GLOSTER. Quel imbécile que ce Crétois qui voulut enseigner à son fils à voler dans les airs! En dépit de ses ailes, le sot se noya.

LE ROI HENRI. Je suis Dédale; mon pauvre enfant Icare; ton père fut le Minos qui enchaîna notre liberté; ton frère Édouard est le soleil qui a fait fondre les ailes de mon fils bien-aimé; et toi, tu es la mer qui dans son gouffre jaloux a englouti sa vie. Ah! tue-moi avec ton arme, et non avec tes paroles; moins douloureuse à ma poitrine sera la pointe de ton poignard, qu'à mon oreille cette tragique histoire. Mais que viens-tu faire ici? est-ce ma vie que tu viens chercher?

GLOSTER. Me prends-tu donc pour un bourreau?

[1] Nom d'un célèbre acteur de l'ancienne Rome.

LE ROI HENRI. Tu es tout au moins un barbare. Si égorger des innocents est l'office d'un bourreau, dès lors tu en es un.

GLOSTER. J'ai tué ton fils à cause de son insolence.

LE ROI HENRI. Si on t'avait tué la première fois que tu as été insolent, tu n'aurais pas vécu pour assassiner mon fils. L'avenir se dévoile à mes regards, et voilà ce que je prédis : des milliers de victimes qui ne soupçonnent rien encore de ce que prévoient mes craintes : le vieillard, par ses gémissements; la veuve et l'orphelin, par leurs larmes : le vieillard pleurant un fils, la veuve un époux, et l'orphelin un père, moissonnés avant le temps, maudiront l'heure fatale où tu es né. A ta naissance, le hibou fit entendre son cri de sinistre augure; le corbeau nocturne croassa dans l'ombre, pour annoncer des temps désastreux; les chiens hurlèrent; l'ouragan furieux déracina les arbres; la corneille se percha sur le haut des cheminées, et la pie babillarde déchira l'oreille de ses sons discordants. Ta mère éprouva plus que les douleurs d'une mère pour voir tromper son espérance maternelle, en donnant le jour à une masse hideuse et difforme, détestable fruit d'un arbre excellent. Tu naquis la bouche armée de dents, pour indiquer que tu venais dévorer le monde; et, s'il faut en croire ce que j'ai entendu dire, tu vins au jour...

GLOSTER. Je n'en entendrai pas davantage. Meurs, prophète, au milieu de tes prédictions. (*Il le poignarde.*) J'étais né aussi pour cela.

LE ROI HENRI. Oui, et pour commettre beaucoup d'autres meurtres encore. Que Dieu fasse miséricorde à mes péchés, et qu'il te pardonne ! (*Il meurt.*)

GLOSTER. Eh quoi! est-ce que le sang orgueilleux de Lancastre s'écoule comme un sang vulgaire? je m'attendais à le voir jaillir avec fierté. Voyez comme ma lame humide pleure en larmes de sang la mort du pauvre roi! Oh! puissent verser toujours des larmes pareilles ceux qui désirent la chute de notre maison! — S'il te reste encore quelque étincelle de vie, va, descends, descends aux enfers, et dis que c'est moi qui t'y envoie (*Il le poignarde de nouveau*), moi qui ne connais ni la pitié, ni l'amour, ni la crainte. Ce que disait Henri est effectivement vrai : j'ai souvent entendu dire à ma mère que je suis venu au monde les pieds devant : n'avais-je pas raison de me hâter, afin de consommer la ruine des usurpateurs de nos droits? La sage-femme resta immobile d'étonnement, et les femmes s'écrièrent : « Que Jésus nous bénisse! il est né avec des dents. » Et c'était vrai; ce qui voulait dire clairement que je grognerais, mordrais, et aurais en tout les instincts d'un dogue. Or donc, puisque le ciel a si mal partagé mon physique, que l'enfer me donne un moral tout aussi difforme. Je n'ai point de semblable, je n'ai d'analogie avec personne. Cet amour, que les barbes grises nomment divin, je l'abandonne au commun des humains; mais il ne sera jamais mon partage; car moi, je suis un être à part, je suis seul. Clarence, prends garde à toi, tu es devant mon soleil; mais je ferai naître pour toi un jour néfaste. Grâces aux prophéties sinistres que je ferai entendre, Édouard tremblera pour ses jours; et moi, pour calmer ses craintes, je te ferai mourir. Le roi Henri et le prince son fils ont cessé de vivre. Clarence, ton tour est venu, les autres viendront après; je ne serai content que lorsqu'il n'y aura plus personne au-dessus de moi. Henri, je vais jeter ton cadavre dans une autre pièce; ton trépas fait ma joie. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Même ville. — Un appartement du palais

LE ROI ÉDOUARD est assis sur son trône ; auprès de lui sont LA REINE ÉLISABETH tenant son jeune enfant dans ses bras, CLARENCE, GLOSTER, HASTINGS et Autres.

LE ROI ÉDOUARD. Enfin nous voilà une seconde fois assis sur le trône d'Angleterre, racheté au prix du sang de nos ennemis. Combien de vaillants adversaires, pareils aux épis mûrs de l'automne, ont été moissonnés à l'apogée de leur orgueil! Trois ducs de Somerset [1], tous trois renommés par leur courage indomptable; deux Clifford, le père et le fils; et deux Northumberland; jamais guerriers plus braves ne piquèrent le flanc de leurs coursiers au signal de la trompette; et avec eux, ces deux ours intrépides, Warwick et Montaigu, qui retenaient dans leurs chaînes le lion royal, et faisaient trembler la forêt au bruit de leurs rugissements. C'est ainsi que nous avons balayé tout ce qui menaçait notre trône, et affermi notre sécurité. — Approche, Élisabeth; que je baise mon enfant. — Mon petit Édouard, c'est pour toi que tes oncles et moi, nous avons, debout sous notre armure, passé les froides nuits de l'hiver, exécuté de longues marches sous les ardeurs dévorantes de l'été; grâce à nous, tu hériteras en paix de la couronne, et tu recueilleras le fruit de nos travaux.

GLOSTER, *à part.* Je ferai périr sa moisson une fois que tu seras dans la tombe ; car on fait encore trop peu d'attention à moi dans le monde. Ces épaules n'ont été constituées si fortes et si épaisses que pour soulever un poids; et elles en soulèveront, ou je me romprai l'échine. (*Se touchant le front, puis regardant sa main.*) Toi, mûris mes plans; toi, tu les exécuteras.

LE ROI ÉDOUARD. Clarence, et toi, Gloster, aimez votre aimable reine; mes frères, baisez votre royal neveu.

CLARENCE. Que le baiser que j'imprime sur les lèvres de cet enfant chéri soit le gage de l'obéissance que je dois à votre majesté.

LE ROI ÉDOUARD. Merci, noble Clarence; mon digne frère, merci.

GLOSTER. Que le baiser affectueux que je te donne, fruit charmant, soit le garant de mon amour pour l'arbre dont tu es sorti. — (*A part.*) S'il faut dire vrai, c'est un baiser comme celui que donna Judas à son maître, lorsque, lui adressant tout haut un salut d'amitié, tout bas il complotait sa mort.

LE ROI ÉDOUARD. J'ai obtenu maintenant tout ce que mon âme désirait, la pacification de mon pays et l'affection de mes frères.

CLARENCE. Que votre majesté veut-elle que l'on fasse de la reine Marguerite? René, son père, a engagé dans les mains du roi de France les deux Siciles et Jérusalem, et il nous en a fait parvenir le prix pour sa rançon.

LE ROI ÉDOUARD. Qu'elle parte! faites-la conduire en France. Maintenant il ne nous reste plus qu'à consacrer notre temps aux réjouissances, aux spectacles comiques et à tous les plaisirs de la cour. — Trompettes, faites-nous entendre de joyeuses fanfares! adieu, soucis cuisants. Ce jour, je l'espère, commence pour nous l'ère d'une prospérité durable. (*Ils sortent.*)

[1] Le premier était Edmond, tué à la bataille de Saint-Albans, en 1455; le second, Henri, son fils, décapité après la bataille d'Hexham, en 1464; le dernier, Edmond, fils de Henri, fut pris à Tewksbury en 1471, et décapité. Son frère Jean avait été tué dans la même bataille.

FIN DE HENRI VI.

RICHARD III,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre.
ÉDOUARD, d'abord prince de Galles, puis roi sous le nom d'Édouard V, } fils du roi.
RICHARD, duc d'York, } fils du roi.
GEORGE, duc de Clarence, } frères du roi.
RICHARD, d'abord duc de Gloster, puis roi sous le nom de Richard III. } frères du roi.
UN JEUNE FILS DE CLARENCE.
HENRI, comte de Richmond, depuis Henri VII.
LE CARDINAL BOURCHIER, archevêque de Cantorbéry.
THOMAS ROTHERAM, archevêque d'York.
JOHN MORTON, évêque d'Ely.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE NORFOLK.
LE COMTE DE SURREY, son fils.
LE COMTE DE RIVERS, frère de la reine Élisabeth.
LE MARQUIS DE DORSET, } fils de la reine.
LORD GREY. } fils de la reine.
LE COMTE D'OXFORD.
LORD HASTINGS.
LORD STANLEY.
LORD LOVEL.
SIR THOMAS VAUGHAN.
SIR RICHARD RATCLIFF.
SIR WILLIAM CATESBY.
SIR JAMES TYRREL.
SIR JAMES BLOUNT.
SIR WALTER HERBERT.
SIR ROBERT BRAKENBURY, lieutenant de la Tour.
CHRISTOPHE URSWICK, prêtre.
UN AUTRE PRÊTRE.
LE LORD MAIRE DE LONDRES.
LE SHERIF DE WILTSHIRE.

LA REINE ÉLISABETH, femme d'Édouard IV.
MARGUERITE, veuve du roi Henri VI.
LA DUCHESSE D'YORK, mère d'Édouard IV, de Clarence et de Gloster.
LADY ANNE, veuve d'Édouard, prince de Galles, fils de Henri VI; mariée ensuite au duc de Gloster.
UNE JEUNE FILLE DE CLARENCE.

Plusieurs Lords, un Poursuivant d'armes, un Clerc, Bourgeois, Assassins, Messagers, Apparitions, Soldats, Serviteurs, etc.

La scène est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Une rue.

Arrive GLOSTER.

GLOSTER. Le soleil d'York[1] a changé en été radieux l'hiver de nos disgrâces, et tous les nuages qui planaient menaçants sur notre maison sont ensevelis dans les profonds abîmes de l'Océan. Maintenant les palmes de la victoire ceignent nos fronts; nos glaives ébréchés sont suspendus en trophées; de joyeuses réunions ont remplacé nos redoutables prises d'armes, et à nos marches guerrières ont succédé les doux accords de la danse. Le guerrier farouche a déridé son front menaçant; au lieu de monter son cheval de bataille et de porter l'effroi au cœur de nos ennemis, il danse d'un pied léger dans l'appartement des femmes, aux sons enchanteurs d'un luth voluptueux. Mais moi, qui ne suis pas fait pour me livrer aux folâtres ébats, ni pour me regarder amoureusement dans une glace; moi qui, grossièrement façonné, n'ai point ce qu'il faut pour étaler mes grâces séduisantes devant une nymphe agaçante et légère; moi, à qui la capricieuse nature a refusé les belles proportions et les nobles traits; moi qu'elle envoya avant terme dans ce monde des vivants, difforme, incomplet, à peine ébauché, et encore d'une manière si défectueuse et si disgracieuse, que les chiens, lorsque je passe près d'eux en boitant, aboient après moi; — durant ces amusements efféminés de la paix, il ne me reste à moi d'autre passe-temps que de regarder mon ombre au soleil, et d'analyser ma propre difformité. — Eh bien, puisque le rôle de galant ne va pas à ma taille, et que je n'ai point le don de plaire, je suis déterminé à devenir un scélérat et à prendre en haine ces frivoles plaisirs. Déjà, par des trames dangereuses habilement ourdies, mettant en jeu d'absurdes prédictions, des libelles et des songes, j'ai su exciter entre mon frère Clarence et le roi une haine mortelle; et si le roi Édouard [illegible] de [illegible] et de justice que j'ai su déployer de ruse, d'artifice et de perfidie, ce jour même doit voir Clarence emprisonné en conséquence d'une prophétie qui annonce que G. sera le meurtrier des héritiers d'Édouard. Rentrez, mes pensées, dans le fond de mon âme; voici Clarence.

Arrive CLARENCE, escorté par des gardes et BRAKENBURY.

GLOSTER, continuant. Bonjour, mon frère. Pourquoi cette troupe armée qui accompagne votre altesse?

CLARENCE. Sa majesté, dans sa sollicitude pour la sûreté de ma personne, m'a donné cette escorte pour me conduire à la Tour.

GLOSTER. Pour quel motif?

CLARENCE. Parce que je m'appelle George.

GLOSTER. Hélas! mon frère, la faute n'en est point à vous; c'est à vos parrains qu'il devrait s'en prendre. L'intention de sa majesté est sans doute de vous faire rebaptiser à la Tour. Mais au fait, Clarence, de quoi s'agit-il? Puis-je le savoir?

CLARENCE. Oui, Richard, quand je le saurai moi-même: car je proteste que jusqu'à présent je n'en sais rien encore. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que le roi se préoccupe de prophéties et de songes; il tire au hasard dans l'alphabet la lettre G, et prétend qu'un devin lui a prédit que ses enfants seraient déshérités par G—; et comme mon nom commence par un G, il en conclut dans sa pensée que c'est moi qu'a désigné l'oracle. Voilà, autant que j'ai pu le savoir, les raisons puériles qui ont porté sa majesté à ordonner mon arrestation.

GLOSTER. Voilà ce qui arrive quand les hommes sont gouvernés par les femmes: ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour, c'est milady Grey, sa femme. — Clarence, c'est elle qui le pousse à ces extrémités. N'est-ce pas elle et cet homme de bien, Antoine Woodville, son frère, qui lui ont fait envoyer lord Hastings à la Tour, d'où il doit sortir aujourd'hui même? Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE. Par le ciel, personne, je pense, n'est ici en sûreté, hormis les parents de la reine et les nocturnes messagers qui vont et viennent du roi à mistriss Shore[2]. N'avez-vous pas appris à quelles humbles supplications Hastings s'est abaissé auprès d'elle pour obtenir son élargissement?

GLOSTER. C'est après s'être fait l'humble suppliant de sa divinité qu'Hastings a recouvré sa liberté. Croyez-moi, nous n'avons d'autre moyen pour conserver les bonnes grâces du roi que de nous faire les serviteurs de cette femme et de porter sa livrée. La reine, surannée et jalouse, et cette Jeanne Shore, depuis que notre frère en a fait de nobles dames, sont des commères toutes puissantes dans cette monarchie.

BRAKENBURY. J'en demande pardon à vos altesses; la volonté expresse de sa majesté est que nul, quel que puisse être son rang, n'ait un entretien particulier avec son frère.

GLOSTER. En vérité? Pour peu que cela vous convienne, Brakenbury, vous pouvez prendre part à notre conversation: nous ne disons rien que de fort innocent, mon cher. — Nous disons que le roi est vertueux et sage, et que sa noble

[1] Édouard IV avait pris pour devise un soleil, en mémoire des trois soleils qui, lorsqu'il [illegible], le jour de la victoire qu'il remporta à la croix de Mortimer. Voir la troisième partie de Henri VI, acte II, scène I.

[2] Jeanne Shore, maîtresse d'Édouard IV. Après la mort du roi, elle subit une pénitence publique, et mourut dans la misère.

épouse, quoique un peu mûre, est belle et point jalouse :— nous disons que la femme de Shore a un joli pied, des lèvres vermeilles, des yeux agaçants et le parler le plus aimable ; nous disons qu'on a anobli les parents de la reine. Qu'en dites-vous? tout cela n'est-il pas vrai?

BRAKENBURY. Milord, je n'ai rien de commun avec tout cela.

GLOSTER. Rien de commun avec mistriss Shore? Croyez-moi, mon cher, celui qui, un seul homme excepté, aurait quelque chose de commun avec elle, ferait bien de tenir la chose secrète.

BRAKENBURY. Et quel est celui que vous exceptez, milord?

GLOSTER. Son mari, apparemment. Voudrais-tu nous trahir?

BRAKENBURY. Votre altesse voudra bien m'excuser ; mais je vous prie de cesser toute conversation avec le noble duc.

CLARENCE. Nous connaissons tes devoirs, Brakenbury, et nous obéirons.

GLOSTER. Nous sommes les très-humbles valets de la reine, et lui devons obéissance. Adieu, mon frère; je vais trouver le roi, et à quelque démarche qu'il vous plaise de m'employer, me fallût-il appeler la veuve du roi Édouard ma sœur, je le ferai pour obtenir votre élargissement. En attendant, cette profonde brèche à l'affection fraternelle m'affecte plus profondément que vous ne sauriez l'imaginer.

CLARENCE. Je sais qu'elle nous déplaît fort à tous deux.

GLOSTER. Allez, votre emprisonnement ne sera pas long. Je vous délivrerai, ou j'irai prendre votre place. En attendant, patientez.

CLARENCE. Il le faut. Adieu. (*Clarence, Brakenbury et les Gardes s'éloignent.*)

GLOSTER, *seul.* Va, pour ne plus revenir, candide et crédule Clarence! — Je t'aime tant, que je compte sous peu expédier ton âme au ciel, si toutefois le ciel veut bien te recevoir de ma main. Mais qui s'approche! C'est Hastings, nouvellement élargi.

Arrive HASTINGS.

HASTINGS. Salut à mon gracieux lord!

GLOSTER. Je vous en dis autant, milord chambellan. Je vous félicite de respirer un air libre. Comment votre seigneurie a-t-elle supporté sa prison?

HASTINGS. Avec patience, milord, comme il convient à des prisonniers ; mais j'espère vivre assez, milord, pour remercier les auteurs de mon emprisonnement.

GLOSTER. Sans doute, sans doute ; et Clarence l'espère bien aussi ; car vos ennemis sont aussi les siens ; et ils ont prévalu contre lui, aussi bien que contre vous.

HASTINGS. Quelle pitié que l'aigle soit mis en cage, pendant qu'on laisse en liberté les milans et les busards des airs!

GLOSTER. Quelles nouvelles dans le monde?

HASTINGS. Il n'y en a point dans le monde d'aussi fâcheuses que celles que nous avons ici. Le roi est maladif, faible et triste ; ses médecins craignent beaucoup pour lui.

GLOSTER. Par saint Paul, voilà en effet une fâcheuse nouvelle. [illegible] Mais quoi! garde-t-il le lit?

HASTINGS. Oui, milord.

GLOSTER. Allez devant ; je vais vous suivre. (*Hastings s'éloigne.*)

GLOSTER, *seul, continuant.* Il ne vivra pas, j'espère ; mais il ne faut pas qu'il meure avant que [illegible] (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

Même ville. — Une autre rue.

On voit paraître le corps du roi Henri VI porté dans un cercueil découvert; des Gardes armés de hallebardes l'accompagnent. LADY ANNE conduit le deuil.

ANNE. Déposez, déposez ce glorieux fardeau, si toutefois la gloire peut être renfermée sous le bois d'un cercueil ; reposez-vous pendant que, remplissant un funèbre devoir, je déplorerai la mort prématurée du vertueux Lancastre. Triste et pâle effigie d'un saint roi, froides cendres de la maison de Lancastre, relique inanimée de ce sang royal, permets que j'évoque ton ombre ; entends mes lamentations, moi la veuve infortunée de ton Édouard, de ton fils égorgé, assassiné par la même main qui t'infligea ces blessures ! Vois : sur ces blessures par lesquelles s'est échappée ta vie je verse vainement le baume de mes larmes. Maudite soit la main qui les a faites! Maudit soit le cœur qui a eu cet affreux courage! Maudit soit le sang de l'homme qui a fait couler ce sang! malédiction sur le scélérat abhorré qui nous a rendus misérables par ta mort! Je le hais à l'égal de la vipère, de l'araignée, du crapaud, et des plus venimeux reptiles. S'il a jamais un fils, que ce soit un monstre né avant terme! et qu'en voyant sa laideur et son étrange aspect, sa mère détourne de lui ses regards effrayés! S'il a jamais une femme, que sa vie[1] la rende plus misérable que je ne le suis par ta mort et par celle de mon jeune époux! — Allons, reprenez, reprenez votre saint fardeau; portons à Chertsey, pour y être inhumé, ce dépôt que nous a cédé l'église de Saint-Paul; quand vous serez fatigués, vous ferez une nouvelle halte, tandis que j'exhalerai mes douleurs sur le cercueil du roi Henri. (*Les porteurs reprennent le corps et se remettent en marche.*)

Arrive GLOSTER.

GLOSTER. Arrêtez, vous qui portez ce corps, et posez-le à terre.

ANNE. Quel noir magicien a évoqué ce démon pour mettre obstacle à l'accomplissement d'un pieux devoir?

GLOSTER. Drôles, posez à terre ce cadavre, ou, par saint Paul, je fais un cadavre du premier qui me désobéit.

UN DES GARDES. Milord, rangez-vous, et laissez passer le cercueil.

GLOSTER. Grossier valet! arrête quand je te l'ordonne! écarte de ma poitrine la pointe de ta hallebarde; ou, par saint Paul, je t'étends à terre, et te foule aux pieds, misérable, pour te punir de ton audace. (*Les porteurs posent le cercueil à terre.*)

ANNE. Quoi! vous tremblez? vous avez peur? Hélas! je ne vous en blâme pas ; vous n'êtes que des mortels, et des yeux mortels ne peuvent soutenir la vue du démon. — Arrière, effroyable ministre de l'enfer! ce corps, de son vivant, fut soumis à ta puissance ; mais tu n'as point juridiction sur son âme ; ainsi, éloigne-toi.

GLOSTER. Bel ange, par charité, pas tant de colère.

ANNE. Démon impur, au nom de Dieu, va-t'en, et laisse-nous en paix. Tu as fait de cette heureuse terre un enfer d'où s'élève, grâce à toi, un concert de gémissements et de malédictions. Si tu te délectes au spectacle de tes forfaits, contemple cet échantillon de tes assassinats. — Oh! voyez, messieurs, voyez! les blessures glacées du cadavre de Henri se sont rouvertes, et son sang coule de nouveau! — Rougis, rougis, ignoble amas de difformités; c'est ta présence[2] qui fait couler du sang de ces veines refroidies [illegible]

GLOSTER. Madame, vous ne connaissez pas les lois de la cha-

[1] [illegible]

[2] [illegible]



GLOSTER. Rentrez, mes pensées, dans le fond de mon âme !... (Acte Ier, scène Ire, page 398.)

rité, qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal, et de bénir ceux qui nous maudissent.

ANNE. Scélérat, tu méconnais toutes les lois divines et humaines : il n'est point d'animal, si féroce qu'il soit, qui ne soit accessible à la pitié.

GLOSTER. J'y suis totalement étranger : donc je ne suis pas une bête féroce.

ANNE. Quel prodige d'entendre un démon dire la vérité !

GLOSTER. Il en est un plus grand, c'est de voir tant de courroux dans un ange. Permettez, ô la plus divine et la plus parfaite des femmes ! que je me justifie à vos yeux des prétendus crimes que vous m'imputez.

ANNE. Permets, ô le plus abominable de tous les hommes ! que, pour ces crimes avérés, je maudisse ton infernale personne.

GLOSTER. Beauté plus ravissante que le langage ne saurait l'exprimer ! daignez m'accorder un moment d'audience pour me justifier.

ANNE. Monstre plus hideux que la pensée ne peut l'imaginer, tu n'as qu'un moyen de te justifier, c'est de te pendre.

GLOSTER. Montrer un pareil désespoir, ce serait m'accuser moi-même.

ANNE. Ce désespoir t'excuserait, en infligeant un juste châtiment à l'auteur de tant d'injustes trépas.

GLOSTER. Et si ma main était innocente de leur mort ?

ANNE. Ils ne sont donc pas morts ! — Mais ils le sont, et par toi, infernal scélérat.

GLOSTER. Je n'ai pas tué votre époux.

ANNE. Il est donc vivant !

GLOSTER. Non, il est mort de la main d'Édouard.

ANNE. Tu mens, par la gorge ! La reine Marguerite t'a vu retirer de son flanc ton fer fumant encore, et tu te préparais à la frapper elle-même, lorsque tes frères en ont détourné la pointe.

GLOSTER. Elle avait provoqué ma colère par son injurieux langage, en rejetant sur ma tête innocente le crime de mes frères.

ANNE. Tu fus provoqué par ton âme sanguinaire, qui ne rêva jamais que massacres et carnages. N'as-tu pas tué ce roi ?

GLOSTER. Je l'avoue.

ANNE. Tu l'avoues, monstre ? Puisses-tu être damné pour ce forfait exécrable ! Oh ! il était doux, humain, vertueux !

GLOSTER. Il n'en était que plus digne du roi du ciel, qui maintenant le possède.

ANNE. Il est dans le ciel, où tu n'iras jamais.

GLOSTER. Il me doit des remercîments de l'y avoir envoyé ; car sa place était dans le ciel plutôt que sur la terre.

ANNE. Ta place, à toi, est dans l'enfer.

GLOSTER. J'en sais une autre encore, si vous me permettez de la nommer.

ANNE. Un cachot, sans doute.

GLOSTER. Votre chambre à coucher.

ANNE. Que l'insomnie habite la chambre où tu reposes !

GLOSTER. Il en sera ainsi, madame, jusqu'à ce que j'y repose avec vous.

ANNE. Je l'espère bien.

GLOSTER. J'en suis certain. — Mais, charmante lady Anne, laissons là cet assaut d'épigrammes, et passons à une conversation plus sérieuse. — La cause du trépas prématuré de ces Plantagenets, Henri et Édouard, n'est-elle pas aussi coupable que le bras qui en a été l'instrument ?

ANNE. Tu en as été la cause aussi bien que l'instrument.

GLOSTER. Votre beauté en fut la cause, votre beauté, qui me poursuivait dans mon sommeil, au point que j'aurais donné la mort au monde entier, afin de reposer seulement une heure sur votre sein charmant.

ANNE. Si je le croyais, je te le déclare, homicide, ces ongles déchireraient mon visage et en détruiraient la beauté.

GLOSTER. Cette destruction ne se consommerait pas sous mes yeux, je ne le souffrirais pas. Votre beauté est pour moi ce qu'est le soleil pour l'univers : elle est ma lumière, ma vie.

ANNE. Que les ténèbres éteignent ta lumière, et la mort ta vie.



GLOSTER. Voyez cet anneau enclore votre doigt, c'est ainsi que dans votre sein est enchâssé mon pauvre cœur...
(Acte I[er], scène 1[re], page 402.)

GLOSTER. Ne vous maudissez pas vous-même, créature adorable : vous êtes l'une et l'autre.

ANNE. Je le voudrais, pour me venger de toi.

GLOSTER. C'est un sentiment contre nature que de vouloir vous venger de celui qui vous aime.

ANNE. C'est un sentiment juste et raisonnable que de vouloir me venger du meurtrier de mon époux.

GLOSTER. Celui qui vous a privée de votre époux, madame, ne l'a fait que pour vous en offrir un meilleur.

ANNE. Il n'a point son égal sur la terre.

GLOSTER. Il existe un homme qui vous aime plus qu'il ne pouvait vous aimer.

ANNE. Nommez-le.

GLOSTER. Plantagenet.

ANNE. C'était son nom.

GLOSTER. C'est le même nom; mais l'homme dont je parle lui est bien supérieur.

ANNE. Où est-il?

GLOSTER. Ici. (*Elle lui crache au visage.*) Pourquoi me crachez-vous au visage?

ANNE. Je voudrais que ce fût pour toi du poison!

GLOSTER. Jamais poison ne sortit d'un lieu aussi charmant.

ANNE. Jamais poison ne s'attacha à un plus odieux reptile. Ôte-toi de ma vue, ta présence est un venin pour mes yeux!

GLOSTER. Vos yeux, femme charmante, ont exercé sur les miens de contagieux ravages.

ANNE. Que ne sont-ils des basilics, pour te donner la mort!

GLOSTER. Plût à Dieu! je mourrais d'un seul coup, tandis que maintenant ils font de ma vie une lente agonie. Vos yeux ont arraché des larmes aux miens, honteux de cette puérile [illegible] York et Édouard [illegible] glots, au point que les visages de tous les assistants étaient baignés de pleurs, comme des arbres arrosés par la pluie. Pour de telles douleurs, mes yeux mâles n'ont pas trouvé de larmes; mais ce que de pareils chagrins n'ont pu faire, votre beauté l'a fait, et je verse des pleurs. Je n'ai jamais supplié ni ami ni ennemi. Jamais ma bouche n'a su tenir un langage doux et flatteur; mais maintenant que ta beauté est le prix où j'aspire, mon cœur superbe descend à la prière, et m'oblige à parler. (*Elle jette sur lui un regard de mépris.*) Ne donne pas à ta bouche l'expression du dédain; elle fut faite pour le baiser et non pour le mépris. Si ton cœur altéré de vengeance ne peut pardonner, tiens, prends ce glaive à la pointe acérée. (*Elle prend l'épée qu'il lui présente.*) Plonge-le dans ce sein loyal, et fais-en partir l'âme qui t'adore. J'offre ma poitrine nue au coup mortel, et je te demande la mort à genoux. (*Il lui présente son sein découvert.*) Frappe, n'hésite plus; c'est moi qui ai tué le roi Henri. (*Elle dirige l'épée contre sa poitrine.*) Mais c'est ta beauté qui m'a poussé à ce meurtre. (*Elle laisse retomber l'épée.*) Hâte-toi de frapper; c'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard. (*Elle dirige de nouveau l'épée contre lui.*) Mais ce fut ton visage céleste qui arma mon bras. (*Elle laisse tomber l'épée à terre.*) Reprends cette épée, ou ordonne-moi de me relever.

ANNE. Relève-toi, trompeur; je désire ta mort, mais je ne veux pas être ton bourreau[1].

GLOSTER. Eh bien! ordonne-moi de me tuer de mes propres mains, et je le ferai.

ANNE. Je te l'ai déjà dit.

GLOSTER. C'était dans ta colère; redis-le encore, et au même instant, cette main, qui par amour pour toi a tué celui qui t'aimait, tuera par amour pour toi celui qui t'aime plus sincèrement encore; ainsi tu seras complice de leurs deux morts.

ANNE. Je voudrais pouvoir lire au fond de ton cœur.

[1] [illegible] a quelque ressemblance avec celle-ci, [illegible]

[illegible] bourreau.

GLOSTER. C'est lui qui parle par ma bouche.

ANNE. Ils mentent tous deux, je le pense.

GLOSTER. Nul homme alors ne dit la vérité.

ANNE. Allons, remettez votre épée dans le fourreau.

GLOSTER. Ainsi donc ma paix est faite?

ANNE. Vous le saurez plus tard.

GLOSTER. Vous puis-je espérer?

ANNE. Tous les hommes espèrent, je pense.

GLOSTER, *lui présentant un anneau*. Daignez porter cet anneau.

ANNE. Prendre n'est pas donner. (*Elle met l'anneau à son doigt.*)

GLOSTER. Voyez cet anneau enclore votre doigt; c'est ainsi que dans votre sein est enchâssé mon pauvre cœur; portez-les l'un et l'autre : car tous deux sont à vous. Si vous permettiez que votre humble et dévoué serviteur osât encore vous demander une grâce, vous assureriez son bonheur à jamais.

ANNE. Quelle est cette grâce?

GLOSTER. De vouloir bien laisser ces tristes devoirs à celui à qui, dans cette occasion, le deuil convient plus qu'à personne. Veuillez vous rendre à ma résidence de Crosby[1]. C'est là qu'après avoir fait solennellement inhumer ce noble roi au monastère de Chertsey, et avoir arrosé sa tombe de mes pleurs pénitents, j'irai vous présenter mes humbles devoirs. Pour diverses raisons connues de moi seul, je vous en conjure, accordez-moi cette grâce.

ANNE. De tout mon cœur; et c'est une grande joie de vous voir devenu si repentant. — Tressel et Berkley, suivez-moi.

GLOSTER. Dites-moi adieu.

ANNE. C'est plus que vous ne méritez; mais, puisque vous m'avez appris à vous flatter, supposez que je vous ai dit adieu. (*Lady Anne s'éloigne avec Tressel et Berkley.*)

GLOSTER. Messieurs, emportez ce corps.

UN DES GARDES. A Chertsey, milord?

GLOSTER. Non, à White-Friars; là vous m'attendrez. (*Le cortége s'éloigne avec le corps.*)

GLOSTER, *seul*, *continuant*. Vit-on jamais courtiser une femme, et triompher d'elle dans un pareil moment? Je l'épouserai, mais je ne prétends pas la garder longtemps. Eh quoi! moi qui ai tué son époux et son père, je la trouve exhalant contre moi le torrent de sa haine, l'injure à la bouche, et les larmes aux yeux; près d'elle est le témoin sanglant qu'atteste sa vengeance. J'ai contre moi Dieu, ses pleurs, sa conscience; nul ami dont la voix me prête son secours; je n'ai pour tout appui que le diable et ma mine hypocrite, et la voilà conquise! oui, je gage le monde entier contre rien qu'elle est à moi. — Ah! a-t-elle donc déjà oublié ce vaillant prince Édouard, son époux, que dans ma colère j'ai poignardé à Tewksbury il y a trois mois. C'était [illegible] ture à plaisir semblait l'avoir formé; jeune, brave, sage, [illegible] mal jugé ma personne : il faut, sur ma vie, qu'elle voie en [illegible] deux ou trois douzaines de tailleurs, afin de [illegible] quelque argent. Mais d'abord, [illegible] (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

[illegible]

[illegible] LA REINE ÉLISABETH [illegible] GREY.

[illegible]

[1] [illegible] appartenant au duc de Gloster, dans [illegible] Street, cité de Londres.

GREY. Votre impatience empire son mal : au nom du ciel, conservez bonne espérance, et réconfortez sa majesté par l'enjouement de votre conversation.

LA REINE ÉLISABETH. S'il venait à mourir, que deviendrais-je?

GREY. Il n'en résulterait pour vous d'autre malheur que la perte d'un tel époux.

LA REINE ÉLISABETH. La perte d'un tel époux est un malheur qui les comprend tous.

GREY. Le ciel vous a fait don d'un excellent fils qui, après la mort du roi, sera votre consolateur.

LA REINE ÉLISABETH. Hélas! il est jeune, et sa minorité sera confiée à la tutelle de Richard de Gloster, qui n'aime ni moi ni aucun de vous.

RIVERS. Est-il décidé qu'il sera protecteur?

LA REINE ÉLISABETH. C'est un point résolu, bien que la chose ne soit pas encore faite : mais si le roi meurt, cela aura lieu infailliblement.

Entrent BUCKINGHAM et STANLEY.

GREY. Voici les lords Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM. Salut à votre gracieuse majesté.

STANLEY. Dieu rende à votre majesté le bonheur et la joie.

LA REINE ÉLISABETH. Mon cher lord Stanley, la comtesse de Richemond ne se joindrait pas au vœu bienveillant que vous venez de m'exprimer; néanmoins, Stanley, bien qu'elle soit votre femme, et qu'elle ne m'aime pas, soyez certain, mon cher lord, qu'en dépit de son orgueilleuse arrogance je ne vous en veux pas.

STANLEY. Je vous conjure de ne pas ajouter foi aux accusations jalouses de ses calomniateurs, et de voir dans ce qu'elles pourraient présenter de vrai, non le résultat d'une malveillance enracinée, mais d'une faiblesse maladive.

LA REINE ÉLISABETH. Avez-vous vu le roi aujourd'hui, milord Stanley?

STANLEY. Le duc de Buckingham et moi nous venons à l'instant de quitter sa majesté.

LA REINE ÉLISABETH. Y a-t-il quelque apparence de mieux?

BUCKINGHAM. Il y a tout à espérer, madame : sa majesté parle avec gaieté.

LA REINE ÉLISABETH. Dieu lui rende la santé! Lui avez-vous parlé?

BUCKINGHAM. Oui, madame : il a exprimé le désir de réconcilier le duc de Gloster avec vos frères, et d'opérer un rapprochement entre ces derniers et le lord chambellan; à cet effet, il vient de les mander en sa royale présence.

LA REINE ÉLISABETH. Dieu veuille que tout aille bien! — Mais cela ne sera jamais; je crains que notre bonheur n'ait atteint son apogée.

Entrent GLOSTER, HASTINGS et DORSET.

GLOSTER. Ils me font injure, et je ne le souffrirai pas. Qui sont-ils ceux qui se plaignent au roi que je suis morose, et que je ne les aime pas? Par saint Paul, ceux-là portent à sa majesté bien peu d'affection, qui lui rebattent les oreilles de tracasseries semblables. Parce que je ne suis ni flatteur ni beau parleur, que je ne sais pas sourire à la face des gens, faire patte de velours, tromper, câliner, prodiguer les saluts à la française et les politesses grimacières, on me fera passer pour un ennemi haineux. Ne peut-on vivre en homme franc, loyal et inoffensif, sans voir sa bonhomie calomniée par les insinuations d'un tas de faquins hypocrites et doucereux?

GREY. A qui dans cette assemblée s'adresse ce discours de votre seigneurie.

GLOSTER. A toi, homme sans probité et sans foi. Quel mal t'ai-je fait? En quoi t'ai-je nui, — à toi, — ou à toi, — ou à qui que ce soit de votre coterie? Malédiction sur vous tous! Sa majesté, — que Dieu veuille longtemps conserver en santé, plus longtemps qu'en secret votre cœur ne le désire, — ne peut respirer un moment en repos, que vos plaintes indécentes ne viennent le troubler.

LA REINE ÉLISABETH. Mon frère de Gloster, vous êtes dans l'erreur; le roi, de son propre mouvement, et sans en être sollicité par personne, ayant sans doute en vue la haine que vous nourrissez contre mes enfants, mes frères et moi, et qui se manifeste dans tous vos actes, vous mande tous auprès de lui, afin de connaître les motifs de votre animosité, et de les faire cesser.

GLOSTER. Je ne saurais dire : — le monde est devenu si

pervers, que le roitelet va chercher sa proie là où l'aigle n'oserait se percher. Depuis que tant de faquins sont devenus gentilshommes, plus d'un gentilhomme est devenu faquin.

LA REINE ÉLISABETH. Allons, allons, mon frère de Gloster, nous devinons votre pensée : vous êtes jaloux de mon élévation et de celle de ma famille. Dieu veuille que nous n'ayons jamais besoin de vous !

GLOSTER. En attendant, Dieu veut que nous ayons besoin de vous. Grâce à vous, mon frère est en prison, moi je suis disgracié, la noblesse traitée avec mépris, tandis que chaque jour voit faire des promotions nouvelles pour anoblir des hommes qui, deux jours auparavant, ne possédaient pas un *noble*[1].

LA REINE ÉLISABETH. Par le Dieu qui me tira de mon heureuse obscurité pour m'élever à ce haut rang que les soucis environnent, je n'ai jamais aigri sa majesté contre le duc de Clarence ; loin de là, j'ai plaidé chaleureusement sa cause. Milord, c'est me faire gravement injure que d'élever contre moi d'aussi outrageants soupçons.

GLOSTER. Pouvez-vous nier aussi que vous ayez été la cause du récent emprisonnement de lord Hastings ?

RIVERS. Elle le peut milord, car —

GLOSTER. Elle le peut, milord Rivers ? — Eh mais, qui en doute ? Elle peut faire plus encore que de nier cela : elle peut vous procurer de hautes dignités, et puis nier d'y avoir pris aucune part, et mettre ces honneurs sur le compte de votre éclatant mérite. Que ne peut-elle pas ? Elle peut —

RIVERS. Que peut-elle, milord ?

GLOSTER. Mais, parbleu, elle peut épouser un roi célibataire et joli garçon. Si je ne me trompe, votre grand'mère a choisi plus mal.

LA REINE ÉLISABETH. Milord de Gloster, j'ai trop longtemps enduré vos reproches grossiers et vos amers sarcasmes. Par le ciel, j'instruirai sa majesté de ces ignobles outrages que j'ai trop longtemps soufferts. J'aimerais mieux être une servante de village qu'une grande reine, à la condition d'être aussi en butte à l'injure, au mépris et aux persécutions. Je goûte bien peu de bonheur comme reine d'Angleterre.

LA REINE MARGUERITE entre et reste dans le fond de la scène.

LA REINE MARGUERITE, *à part*. Et ce peu, Dieu veuille le diminuer encore ! Tes honneurs, ton rang, ton trône, sont un bien qui m'appartient.

GLOSTER, *sans voir* [illegible] *et s'adressant à la reine Élisabeth*. Quoi ! vous me menacez de le dire au roi ! Dites-le-lui, ne vous en faites pas faute : sachez que ce que j'ai dit, je le soutiendrai en présence du roi, quand je devrais m'exposer à être envoyé à la Tour. Il est temps de parler : on a entièrement oublié mes services.

LA REINE MARGUERITE, *à part*. Arrière, démon ! je ne me les rappelle que trop bien. Tu as tué Henri, mon époux, à la Tour, et mon pauvre fils Édouard, à Tewksbury.

GLOSTER, *à la reine Élisabeth*. Avant que vous fussiez reine, avant même que votre mari fût roi, j'ai porté la chaleur du jour[2] dans toutes ses affaires importantes : j'étais l'exterminateur de ses ennemis orgueilleux, le prodigue rémunérateur des services de ses amis ; pour royaliser son sang, j'ai versé le mien.

LA REINE MARGUERITE, *à part*. Oui, et même un sang plus pur que le tien [illegible].

GLOSTER, *à la reine Élisabeth*. Et pendant tout ce temps, vous et votre mari Grey, vous étiez des factieux soutenant le parti de la maison de Lancastre ; — et vous aussi, Rivers. — Votre époux, à la bataille de Saint-Albans, n'a-t-il pas été tué dans les rangs de Marguerite[3] ? [illegible]

LA REINE MARGUERITE, *à part*. [illegible]

GLOSTER, *à la reine Élisabeth*. Le pauvre Clarence abandonna [illegible] Warwick, son beau-père, et se parjura : [illegible] —

LA REINE MARGUERITE, *à part*. Que Dieu l'en punisse !

GLOSTER, *à la reine Élisabeth*. Pour combattre dans les rangs d'Édouard et lui assurer la couronne ; et l'infortuné, voilà que pour toute récompense on l'emprisonne. Plût à Dieu que j'eusse le cœur dur comme Édouard, ou que celui d'Édouard fût tendre et compatissant comme le mien ! Ma sotte sensibilité est déplacée dans ce monde.

LA REINE MARGUERITE, *à part*. Quitte la scène de ce monde, démon de perversité, et va cacher ton infamie dans les enfers ; c'est là qu'est ton royaume.

RIVERS. Milord de Gloster, dans ces temps d'agitation que vous rappelez, pour donner à entendre que nous étions vos ennemis, nous servions la cause de notre seigneur et légitime roi, comme nous servirions la vôtre si vous étiez notre roi.

GLOSTER. Si je l'étais ? Dieu m'en préserve ! j'aimerais mieux être porte-balle ! Loin de moi d'en avoir la pensée !

LA REINE ÉLISABETH. Si vous attachez peu de bonheur à l'idée d'être le roi de ce pays, croyez que je n'en éprouve pas davantage à en être la reine.

LA REINE MARGUERITE, *à part*. Elle goûte en effet bien peu de bonheur, la reine d'Angleterre ; car cette reine, c'est moi, et j'ai dit adieu à la joie. Je ne puis me contenir plus longtemps. — (*Elle s'avance.*) Écoutez-moi, pirates en discorde qui vous querellez dans le partage de mes dépouilles. Qui de vous peut me regarder sans frémir ; sinon comme des sujets craintifs devant leur reine, du moins comme des rebelles tremblants en présence de la reine qu'ils ont détrônée ? — (*A Gloster.*) Ah ! noble scélérat, ne détourne pas de moi ton visage !

GLOSTER. Impure et ridée sorcière, que viens-tu faire en ma présence ?

LA REINE MARGUERITE. La récapitulation de tes crimes ; voilà ce que je prétends faire avant de te laisser partir.

GLOSTER. N'as-tu pas été bannie sous peine de mort ?

LA REINE MARGUERITE. Il est vrai ; mais l'exil est pour moi une peine plus forte que la mort à laquelle je m'expose en restant ici. Tu me dois un époux et un fils ; — toi, un royaume ; — vous tous, l'obéissance. Les chagrins que j'endure vous reviennent de droit, et tous les plaisirs que vous usurpez m'appartiennent.

GLOSTER. Maintenant s'accomplit la malédiction que mon père exhala contre toi, dans l'amertume de son âme, le jour où tu ceignis d'un diadème de papier son front belliqueux, où tes outrageants discours firent couler de ses yeux des ruisseaux de larmes, et où, pour les sécher, tu lui donnas un mouchoir trempé dans le sang innocent de l'aimable Rutland : sa malédiction retombe maintenant sur toi : ce n'est pas nous, c'est Dieu qui a puni ton forfait sanguinaire.

LA REINE ÉLISABETH. Dieu est juste, il venge l'innocent.

HASTINGS. Oh ! ce fut un crime abominable que le meurtre de cet enfant ; c'est l'action la plus barbare dont on ait jamais ouï parler.

RIVERS. Les tyrans eux-mêmes n'ont pu en entendre le récit sans verser des larmes.

DORSET. Tout le monde prédit alors que ce forfait serait vengé.

BUCKINGHAM. Northumberland, qui était présent, pleura en le voyant commettre.

LA REINE MARGUERITE. Eh quoi ! vous vous querelliez avant que je vinsse, vous étiez tout prêts à vous prendre à la gorge, et voilà que toutes vos haines se tournent contre moi ? Croirai-je que la terrible malédiction d'York a eu auprès du ciel [illegible] puissance pour que la mort de Henri, celle de mon cher Édouard, la perte de leur royaume, et mon douloureux bannissement, ne fussent que l'expiation [illegible] d'un enfant [illegible] ? Les malédictions peuvent-elles percer les nues et pénétrer dans le ciel ? [illegible] nuages, livrez passage à mes imprécations [illegible] ! Que votre roi meure, sinon par la guerre, du moins par [illegible], comme le nôtre a péri par le meurtre, pour le faire roi ! — (*A la Reine.*) Qu'Édouard, ton fils, maintenant prince de Galles, en expiation du trépas de mon fils Édouard, [illegible] à la fleur de l'âge, [illegible], comme lui, par une mort violente ! [illegible], qui [illegible], puisses-tu, pour ton [illegible], moi qui [illegible] reine, [illegible] aussi [illegible] que moi [illegible] pour pleurer [illegible] de tes enfants ! [illegible] en voir une autre, comme je te

[1] M[illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible] Henri VI, acte III, [illegible]

vois, revêtue de tes dépouilles comme tu l'es des miennes! Et après une vie prolongée au milieu des douleurs, puisses-tu mourir veuve de tes titres d'épouse, de mère et de reine d'Angleterre! — Rivers, et toi, Dorset, — vous étiez présents, — et toi aussi, lord Hastings, quand mon fils fut frappé de poignards homicides. Je prie Dieu que nul de vous ne vive jusqu'au terme marqué par la nature, mais que vos jours soient tranchés par quelque accident imprévu.

GLOSTER. Cesse tes conjurations, sorcière odieuse et décharnée.

LA REINE MARGUERITE. Oui, et que je t'oublie, toi, n'est-ce pas? Arrête, monstre; il faut que tu m'entendes. Si le ciel tient en réserve quelques châtiments plus terribles que ceux que j'appelle sur ta tête, qu'il les garde jusqu'à ce que la moisson de tes crimes soit mûre; qu'alors il lance les foudres de son indignation sur toi, sur le perturbateur du repos du monde; que ton âme soit rongée par le ver du remords! Tant que tu vivras, puisses-tu dans tes amis ne voir que des traîtres, et prendre pour tes amis les plus chers des traîtres consommés! Que jamais le sommeil ne vienne fermer tes paupières sans qu'un rêve horrible offre à tes regards effrayés tout un enfer de hideux démons! Avorton prédestiné au crime, pourceau[1] destructeur, toi qu'à ta naissance l'enfer a marqué de son sceau, et la nature des stigmates de l'esclave! opprobre du lit de ta mère, produit impur du sang paternel, guenille d'infamie exécrable. —

GLOSTER. Marguerite!

LA REINE MARGUERITE. Richard!

GLOSTER. Quoi?

LA REINE MARGUERITE. Je ne t'appelle pas.

GLOSTER. En ce cas, je te prie de m'excuser; je croyais que c'était à moi que tu adressais tous ces noms odieux.

LA REINE MARGUERITE. Oui, c'était à toi; mais je ne te demandais pas de réponse. Oh! laisse-moi finir mon imprécation.

GLOSTER. Je l'ai terminée moi-même par le nom de Marguerite.

LA REINE ELISABETH. Ainsi c'est contre vous-même que vous avez exhalé vos malédictions.

LA REINE MARGUERITE. Pauvre reine en peinture, vain simulacre de ma grandeur! pourquoi jettes-tu du sucre sur cette hideuse araignée dont la fatale toile t'enserre de toutes parts? Insensée! insensée! tu aiguises le couteau qui doit t'égorger! Un jour viendra que tu souhaiteras ma présence pour t'aider à maudire ce crapaud venimeux au dos voûté.

HASTINGS. Prophétesse menteuse, finis tes imprécations frénétiques, ou crains, pour ton malheur, de lasser notre patience.

LA REINE MARGUERITE. Opprobre sur vous! vous avez tous lassé la mienne.

RIVERS. Si l'on vous traitait comme vous le méritez, on vous apprendrait votre devoir.

LA REINE MARGUERITE. Si vous me traitiez comme je le mérite, vous me rendriez vos devoirs, vous verriez en moi votre reine, et en vous mes sujets. Traitez-moi donc comme je le mérite, et faites votre devoir.

DORSET. Ne disputez pas avec elle; elle est folle.

LA REINE MARGUERITE. Taisez-vous, monsieur le marquis; vous êtes un sot. Votre noblesse de fraîche date est une monnaie qui n'a point cours encore! Oh! si votre jeunesse pouvait comprendre ce qu'on souffre à perdre son rang, et à mener une vie misérable! Ceux qui sont haut placés sont battus de tous les vents, et lorsqu'ils tombent, ils se brisent en morceaux.

GLOSTER. Le conseil est bon; faites-en votre profit, marquis.

DORSET. Il vous concerne tout autant que moi.

GLOSTER. Et beaucoup plus encore; mais je suis né en si haut lieu, que notre aire, bâtie sur la cime du cèdre, insulte à la tempête et brave le soleil.

LA REINE MARGUERITE. Et change sa lumière en ténèbres! — [illegible] mon fils, maintenant couvert des ombres de la mort, [illegible] les [illegible] que vous avez [illegible] votre [illegible] vous, ne le [illegible]

[illegible]

[1] [illegible]

LA REINE MARGUERITE. Que me parlez-vous de charité ou de bienséance? vous en avez usé avec moi sans charité, et vous avez sans honte assassiné ceux qui faisaient mon espérance. Ma charité, c'est l'outrage; la honte est ma vie; et puisse la rage de ma douleur puiser un aliment dans mon opprobre!

BUCKINGHAM. Finissez, finissez.

LA REINE MARGUERITE. O noble Buckingham! je baise ta main en signe d'union et d'amitié. Que le bonheur plane sur toi et ta noble maison! Tes vêtements ne sont pas tachés de notre sang, et tu n'es pas compris dans mes malédictions.

BUCKINGHAM. Ni moi, ni aucun de ceux qui sont ici présents; les malédictions ne vont pas plus loin que les lèvres qui les exhalent.

LA REINE MARGUERITE. Je croirai toujours qu'elles montent aux cieux, et vont y réveiller Dieu dans son repos auguste. O Buckingham! crains ce dogue; quand il caresse, il mord, et lorsqu'il mord, il laisse dans la blessure un venin mortel. N'aie rien de commun avec lui; défie-toi de lui: le Crime, la Mort et l'Enfer l'ont marqué de leur sceau, et leurs ministres lui obéissent.

GLOSTER. Que dit-elle, milord de Buckingham?

BUCKINGHAM. Rien qui mérite attention, mon gracieux lord.

LA REINE MARGUERITE. Eh quoi! tu réponds par le mépris à mes conseils affectueux, et tu flattes le démon contre lequel je te mets en garde? Un jour tu te rappelleras mes paroles, alors qu'il brisera aussi ton âme de douleur, et tu reconnaîtras que l'infortunée Marguerite t'avait dit la vérité. Que chacun de vous soit en butte à sa haine, lui à la vôtre, et tous à la colère de Dieu. (*Elle sort.*)

HASTINGS. Mes cheveux se dressent d'horreur en entendant ses imprécations.

RIVERS. Les miens aussi: je m'étonne qu'on la laisse ainsi en liberté.

GLOSTER. Par la sainte mère de Dieu, je ne saurais la blâmer: elle n'a que trop souffert, et je me repens, pour ma part, du mal que je lui ai fait.

LA REINE ELISABETH. Je ne lui en ai jamais fait, que je sache.

GLOSTER. Vous en avez tout le profit. J'ai mis trop de chaleur à servir un homme qui, maintenant, en met trop peu à s'en souvenir. Pour Clarence, il est, ma foi, bien récompensé; le voilà enfermé comme un porc qu'on engraisse: Dieu pardonne à ceux qui en sont cause!

RIVERS. C'est le fait d'une âme vertueuse et chrétienne que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal.

GLOSTER. C'est toujours ma coutume, et je m'en trouve bien. — (*A part.*) Car si j'avais maudit en cette occasion, je me serais maudit moi-même.

Entre CATESBY.

CATESBY. Madame, sa majesté vous demande, — (*à Gloster*) ainsi que votre altesse, — et vous aussi, nobles lords.

LA REINE ELISABETH. Catesby, j'y vais. — Mylords, venez-vous avec moi?

RIVERS. Madame, nous suivons votre majesté. (*Tous sortent, à l'exception de Gloster.*)

GLOSTER, *seul.* Je fais le mal, et je suis le premier à jeter les hauts cris. Les méchants tours que je trame dans l'ombre, je les mets sur le compte des autres. Ce Clarence, que j'ai fait emprisonner, j'ai l'air de le plaindre aux yeux d'un tas d'imbéciles, tels que Stanley, Hastings et Buckingham; et je leur dis que c'est la reine et ses parents qui aigrissent le roi contre le duc mon frère. Maintenant, ils le croient, et ils me poussent à la vengeance contre Rivers, Vaughan et Grey; mais moi, je me prends à soupirer, et, citant un passage de l'Écriture sainte, je leur réponds que Dieu nous ordonne de rendre le bien pour le mal; et c'est ainsi qu'habillant ma scélératesse de sentences prises dans les livres sacrés, je parais un saint quand j'agis le plus en démon.

Entrent DEUX ASSASSINS.

GLOSTER, *continuant.* Mais chut! je vois venir les exécuteurs de mes hautes œuvres. — Eh bien! mes braves camarades, allez-vous maintenant expédier cet homme?

PREMIER ASSASSIN. Nous y allons, milord; et nous venons chercher l'ordre au moyen duquel nous pourrons pénétrer jusqu'à lui.

GLOSTER. Bien pensé; je l'ai sur moi. (*Il leur donne un papier.*) Quand vous aurez fini, venez me trouver à mon hôtel de Crosby. Mais surtout, messieurs, de la célérité dans l'exécution. Soyez inexorables; n'écoutez pas ce qu'il voudra vous dire; car Clarence est un beau parleur, et ses paroles pourraient vous attendrir.

PREMIER ASSASSIN. Bah! bah! milord, nous ne nous amuserons pas à babiller : les grands parleurs sont de mauvais faiseurs; soyez certain que nous allons jouer des bras, et non de la langue.

GLOSTER. Je vois que vous avez l'âme ferme comme le roc[1], et que vous laissez les pleurs aux imbéciles. Vous me plaisez, mes braves; vite, à la besogne! allez, allez, dépêchez!

PREMIER ASSASSIN. Nous y allons, mon noble lord. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Une salle dans la Tour.

Entrent CLARENCE et BRAKENBURY.

BRAKENBURY. D'où vient aujourd'hui à votre altesse cet air abattu?

CLARENCE. Oh! j'ai passé une nuit cruelle, si remplie de rêves effrayants et de fantômes hideux, que, foi de chrétien et d'honnête homme, je ne voudrais point passer encore une nuit semblable, dussé-je acheter à ce prix une éternité de jours heureux, tant elle était pleine d'épouvante et d'horreur.

BRAKENBURY. Quel rêve avez-vous fait, milord? Racontez-les moi, je vous prie.

CLARENCE. Il me semblait que je m'étais échappé de la Tour et que je faisais voile pour la Bourgogne. Avec moi était mon frère Gloster, qui m'invita à quitter la cabine et à me promener avec lui sur le pont : là, les yeux tournés vers l'Angleterre, nous rappelions le souvenir de tous les mauvais jours que nous avions passés durant les guerres d'York et de Lancastre. Pendant que nous marchions sur le plancher glissant du tillac, Gloster tomba, et dans sa chute, au moment où je voulais le retenir, il me poussa par-dessus le bord au milieu des vagues mugissantes de l'Océan. O Dieu! je crus éprouver le supplice d'un homme qui se noie! Avec quel bruit terrible les eaux bourdonnaient à mes oreilles! sous combien de formes hideuses la mort s'offrait à mes yeux! Il me semblait voir les effrayants débris d'innombrables naufrages; des milliers d'hommes qui servaient de pâture aux poissons; des lingots d'or, des ancres, des monceaux de perles, des pierres précieuses, d'inestimables joyaux, étaient semés çà et là au fond de la mer. Des diamants s'étaient logés dans les crânes des noyés; et dans les cavités qu'occupaient autrefois les yeux, — affreuse dérision! — étincelaient des pierreries qui semblaient jeter des regards d'amour sur le fangeux abîme et insulter à tous ces ossements épars.

BRAKENBURY. Avez-vous donc le loisir, à l'heure de la mort, de contempler les mystères de l'abîme?

CLARENCE. Il me semblait que je l'avais. Plusieurs fois je m'efforçai de rendre le dernier souffle; mais toujours le flot cruel retenait mon âme prisonnière, l'empêchait de s'envoler dans les vides, immenses et libres espaces de l'air, et la refoulait dans ma poitrine haletante, prête à se briser dans les violents efforts qu'elle faisait pour l'exhaler dans l'onde.

BRAKENBURY. Ne vous êtes-vous pas éveillé au milieu d'une si terrible agonie?

CLARENCE. Oh! non; mon rêve s'est prolongé par delà le trépas. Oh! alors a commencé la tempête pour mon âme! Il me semble que je passais le fleuve de douleur, sous la conduite du sombre nocher dont parlent les poëtes, et que j'entrais dans l'empire de la nuit éternelle. Sur ces bords étrangers, le premier qui vint saluer mon âme, ce fut mon illustre beau-père, le grand Warwick, qui, à ma vue, s'écria : « Quel supplice destine au parjure ce noir royaume? tient-il en réserve pour le perfide Clarence? » Il dit, et disparut. Puis je vis errer près de moi une ombre semblable à un ange, dont la chevelure brillante était trempée de sang, et je l'entendis s'écrier : « Clarence est ici, — le perfide, l'inconstant, le parjure Clarence, qui m'a poignardé dans les champs de Tewksbury. Furies, emparez-vous de lui, et infligez-lui vos tortures. » Alors je me suis vu environné d'une légion de hideux démons; ils ont fait retentir à mes oreilles de si effroyables clameurs, qu'à ce bruit, je me suis réveillé tout tremblant, et que, longtemps après, je me croyais encore en enfer, tant mon rêve avait laissé en moi une impression terrible.

BRAKENBURY. Je ne m'étonne pas, milord, que ce songe vous ait épouvanté; le récit que vous m'en avez fait m'a effrayé moi-même.

CLARENCE. O Brakenbury! ces actes qui maintenant déposent contre mon âme, je les ai faits pour Édouard, et tu vois comme il m'en récompense! O Dieu! si mes ferventes prières ne peuvent t'apaiser, si tu es résolu de tirer vengeance de mes crimes, ne fais du moins tomber que sur moi seul les coups de ta colère; oh! épargne ma femme innocente et mes pauvres enfants! — Je vous en prie, mon ami, restez auprès de moi : mon âme est accablée, et je voudrais m'assoupir.

BRAKENBURY. Volontiers, milord. Dieu donne à votre altesse un sommeil paisible. (*Clarence s'endort sur une chaise.*) — La douleur intervertit les temps, et change les heures du repos; du matin elle fait le soir, et de la nuit le jour. La gloire des princes se réduit à de vains titres : ils achètent la pompe extérieure au prix des tourments de l'âme; et souvent en échange de plaisirs vides et imaginaires, ils ressentent un monde de soucis trop réels; de sorte qu'entre eux et le vulgaire il n'y a d'autre différence que le vain éclat d'une gloire apparente.

Entrent LES DEUX ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN. Holà! y a t-il quelqu'un ici?

BRAKENBURY. Que veux-tu, drôle! et comment es-tu venu en ce lieu?

PREMIER ASSASSIN. Je veux parler à Clarence, et je suis venu sur mes jambes.

BRAKENBURY. Voilà un ton bien bref!

DEUXIÈME ASSASSIN. Oh! monsieur! il vaut mieux être bref que d'ennuyer les gens. — Montre-lui notre commission, et trêve de paroles. (*On remet un papier à Brakenbury, qui le lit.*)

BRAKENBURY. Cet écrit m'enjoint de remettre entre vos mains le noble duc de Clarence. Je n'examinerai pas les motifs de cet ordre; quels qu'ils soient, je veux les ignorer. Voici les clefs; — vous voyez là le duc endormi. Je vais trouver le roi, et lui annoncer que je vous ai remis le dépôt dont on m'avait chargé.

PREMIER ASSASSIN. Vous le pouvez, monsieur; c'est agir prudemment. Adieu. (*Brakenbury sort.*)

DEUXIÈME ASSASSIN. Dis donc, le poignarderons-nous dans son sommeil?

PREMIER ASSASSIN. Non; il dirait à son réveil que nous l'avons tué en lâches.

DEUXIEME ASSASSIN. A son réveil! imbécile, il ne s'éveillera plus qu'au jour du jugement.

PREMIER ASSASSIN. Eh bien, alors, il dira que nous l'avons poignardé pendant qu'il dormait.

DEUXIÈME ASSASSIN. Ce mot de jugement a éveillé en moi je ne sais quel remords...

PREMIER ASSASSIN. Quoi donc? as-tu peur?

DEUXIÈME ASSASSIN. Non de le tuer, puisque nous en avons l'ordre; mais j'ai peur, si je le tue, d'être damné, et il n'y a pas d'ordre au monde qui puisse me mettre à l'abri de ce danger-là.

PREMIER ASSASSIN. Je t'avais cru plus résolu.

DEUXIÈME ASSASSIN. Je suis résolu de le laisser vivre.

PREMIER ASSASSIN. Je vais retourner auprès du duc de Gloster, et le lui dire.

DEUXIÈME ASSASSIN. Non; attends un moment encore, je te prie. J'espère que ce pieux accès me passera; d'habitude il ne me dure que le temps de compter jusqu'à vingt.

PREMIER ASSASSIN. Eh bien! comment te trouves-tu maintenant?

DEUXIÈME ASSASSIN. Je t'avouerai qu'il me reste encore là quelque velléité de conscience.

PREMIER ASSASSIN. Songe à la récompense qui nous attend quand la chose sera faite.

DEUXIEME ASSASSIN. Allons, il mourra : j'avais oublié la récompense.

PREMIER ASSASSIN. Où est ta conscience, maintenant?

DEUXIÈME ASSASSIN. Dans la bourse du duc de Gloster.

[1] Il y a dans le texte : « Il pleut de vos yeux des meules de moulin, quand les yeux des sots versent des larmes. »

PREMIER ASSASSIN. De sorte qu'au moment où il ouvrira sa bourse pour nous récompenser, ta conscience s'envolera.

DEUXIÈME ASSASSIN. Cela m'est égal ; elle peut partir : il y a peu de gens, si toutefois il en est, qui s'accommodent d'un pareil hôte.

PREMIER ASSASSIN. Et si elle vient te retrouver ?

DEUXIÈME ASSASSIN. Je ne veux plus rien avoir de commun avec elle : c'est une créature dangereuse ; elle fait d'un homme un lâche : on ne peut voler, qu'elle ne vous accuse ; on ne peut jurer, qu'elle ne vous impose silence ; on ne peut convoiter la femme de son prochain, qu'elle ne vous trahisse. C'est un lutin à la face timide et toujours prête à rougir qui se révolte au dedans de nous. Elle suscite mille obstacles : elle m'a fait un jour restituer une bourse d'or que j'avais trouvée ; elle met à la besace tous ceux qui l'hébergent ; elle est proscrite de toutes les villes et cités, comme chose dangereuse ; et quiconque veut vivre à son aise doit ne s'en rapporter qu'à lui-même et se passer d'elle.

PREMIER ASSASSIN. Diantre ! la voilà maintenant qui rôde autour de moi, et qui voudrait me persuader de ne pas tuer le duc.

DEUXIÈME ASSASSIN. Impose-lui le silence, et ne la crois pas ; si tu te laisses enjôler par elle, tu t'en repentiras.

PREMIER ASSASSIN. Je suis de trempe : elle ne prévaudra pas contre moi.

DEUXIÈME ASSASSIN. Voilà parler en brave qui tient à sa réputation. Allons, nous mettons-nous à l'œuvre ?

PREMIER ASSASSIN. Assène-lui un coup sur la tête avec la garde de ton épée ; puis nous le jetterons dans cette cuve de malvoisie qui est dans la pièce voisine.

DEUXIÈME ASSASSIN. Excellente idée ! nous ferons de lui une soupe au vin.

PREMIER ASSASSIN. Chut ! il s'éveille.

DEUXIÈME ASSASSIN. Frappe.

PREMIER ASSASSIN. Non : parlons-lui.

CLARENCE, *s'éveillant*. Où êtes-vous, mon ami ? Donnez-moi une coupe de vin.

DEUXIÈME ASSASSIN. Vous aurez tout à l'heure du vin à foison, milord.

CLARENCE. Au nom de Dieu, qui es-tu ?

PREMIER ASSASSIN. Un homme comme vous.

CLARENCE. Tu n'es pas, comme moi, un personnage royal.

PREMIER ASSASSIN. Vous n'êtes pas, comme nous, un sujet royal.

CLARENCE. Ta voix est un tonnerre : pourtant ta mine est humble.

PREMIER ASSASSIN. En ce moment ma voix est à mon prince, ma mine est à moi.

CLARENCE. Que ton accent est effrayant et terrible ! Vos yeux me menacent. Pourquoi êtes-vous si pâles ? Qui vous a envoyés ici ? pourquoi êtes-vous venus ?

LES DEUX ASSASSINS. Pour, pour, pour, —

CLARENCE. Pour m'assassiner ?

LES DEUX ASSASSINS. Oui, oui.

CLARENCE. C'est à peine si vous avez le cœur de le dire ; vous n'aurez donc pas le cœur de le faire. En quoi, mes amis, vous ai-je offensés ?

PREMIER ASSASSIN. Ce n'est pas nous, mais le roi, que vous avez offensé.

CLARENCE. Je dois me réconcilier avec lui.

DEUXIÈME ASSASSIN. Jamais, milord. Ainsi, préparez-vous à mourir.

CLARENCE. Avez-vous donc été choisis entre tous pour égorger [illegible] ? Quel est mon crime ? quels témoignages déposent contre moi ? Quel jury légal a donné son verdict au juge [illegible] ? et qui a prononcé contre Clarence la terrible sentence de mort ? Avant que la loi m'ait condamné, me menacer de la mort est une chose illégale. Au nom de la rédemption que vous espérez par le sang précieux du Christ [illegible] pour nos péchés, je vous somme de sortir d'ici et de ne pas porter la main sur moi. L'action que vous voulez faire vous damnerait.

PREMIER ASSASSIN. Dans ce que nous voulons faire, nous n'agissons que par ordre.

DEUXIÈME ASSASSIN. Et celui qui nous a donné cet ordre est notre roi.

CLARENCE. Aveugle vassal ! le roi des rois a écrit dans les tables de sa loi : « *Tu ne tueras point.* » Voulez-vous donc enfreindre son commandement pour obéir à celui d'un homme ? Prenez garde ; car il tient dans sa main la vengeance, pour la faire éclater sur la tête des violateurs de sa loi.

DEUXIÈME ASSASSIN. Cette même vengeance, il la darde sur toi, coupable que tu es de parjure et de meurtre. Tu avais juré sur l'eucharistie de combattre pour la maison de Lancastre —

PREMIER ASSASSIN. Et traître au nom de Dieu, tu as violé ton serment ; et ton poignard félon a déchiré le flanc du fils de ton souverain, —

DEUXIÈME ASSASSIN. Que tu avais juré de protéger et de défendre.

PREMIER ASSASSIN. Comment peux-tu alléguer la loi redoutable de Dieu, toi qui l'as enfreinte d'une manière si flagrante ?

CLARENCE. Hélas ! pour qui ai-je commis cet acte coupable ? Pour Édouard, pour mon frère, pour lui seul ; il ne vous a pas chargé de me tuer pour cela, car il a trempé dans ce crime aussi largement que moi. Si Dieu veut en tirer vengeance, il saura faire éclater ses châtiments au grand jour. Laissez à son bras puissant le soin de sa querelle. Il n'a pas besoin de recourir à des moyens indirects et illégaux pour retrancher du monde ceux qui l'ont offensé.

PREMIER ASSASSIN. Qui donc t'avait rendu le ministre de sa colère, le jour où ce jeune et vaillant Plantagenet, qui promettait un si brillant avenir, tomba mort sous tes coups ?

CLARENCE. Mon affection pour mon frère, le démon et ma rage.

PREMIER ASSASSIN. Eh bien, c'est notre affection pour ton frère, notre devoir et ton crime, qui nous amènent ici pour t'égorger.

CLARENCE. Si vous aimez mon frère, ne me haïssez pas ; je suis son frère, et je l'aime tendrement. Si c'est la promesse d'un salaire qui vous fait agir, retirez-vous, et je vous adresserai à mon frère Gloster, qui vous payera ma vie à plus haut prix qu'Édouard ne vous eût payé ma mort.

DEUXIÈME ASSASSIN. Vous êtes dans l'erreur, votre frère Gloster vous hait.

CLARENCE. Oh ! non ; il m'aime, et je lui suis cher. Allez le trouver de ma part.

LES DEUX ASSASSINS. C'est bien aussi ce que nous comptons faire.

CLARENCE. Dites-lui que le jour où York, notre illustre père, étendit son bras victorieux sur ses trois fils pour les bénir, et nous recommanda de toute la chaleur de son âme de nous aimer les uns les autres, il était loin de prévoir cette brèche faite à notre amitié. Dites cela à Gloster ; et vous le verrez pleurer et s'attendrir.

PREMIER ASSASSIN. Oui, comme un roc ; c'est le modèle qu'il nous a proposé !

CLARENCE. Oh ! ne le calomniez pas, car il est bon.

PREMIER ASSASSIN. Oui, comme la neige sur la moisson. Allez, vous vous abusez : c'est lui qui nous envoie pour vous faire mourir.

CLARENCE. C'est impossible ; car il a pleuré mon malheur, m'a pressé dans ses bras, et m'a juré avec des sanglots de tout faire pour obtenir mon élargissement.

PREMIER ASSASSIN. C'est aussi ce qu'il fait alors qu'il rompt ici-bas votre esclavage et vous envoie goûter les joies du ciel.

DEUXIÈME ASSASSIN. Faites votre paix avec Dieu, car il faut mourir, milord.

CLARENCE. Eh quoi ! tu as assez de piété dans l'âme pour me conseiller de faire ma paix avec Dieu, et tu pousses l'aveuglement sur ton propre salut au point de te mettre en guerre avec Dieu en m'assassinant ? Ah ! messieurs, songez que celui qui vous a commandé ce meurtre vous détestera pour l'avoir commis.

DEUXIÈME ASSASSIN. Que faire ?

CLARENCE. Vous laisser toucher et sauver vos âmes.

PREMIER ASSASSIN. Nous laisser toucher ! ce serait lâcheté et faiblesse de femme.

CLARENCE. [illegible] est d'une bête féroce et d'un démon. Qui de vous, s'il était fils de roi, et privé de sa liberté comme je le suis maintenant, voyant venir à lui deux meurtriers comme vous, ne supplierait pas qu'on lui laissât la vie ? *Au deuxième Assassin.* Mon ami, j'ai aperçu [illegible]

¹ Ce passage prouve que du temps de Shakspeare [illegible] en Angleterre était déjà [illegible].

lueur de pitié dans ton regard. Oh ! si elle ne m'a pas flatté d'une vaine espérance, embrasse ma défense, et plaide pour moi comme tu ferais pour toi-même, si tu étais dans ma position critique. Quel mendiant ne plaindrait un prince qui mendie !

DEUXIÈME ASSASSIN. Regardez derrière vous, milord.

PREMIER ASSASSIN, *poignardant Clarence*. Prends cela, et ceci encore : si tout cela ne suffit pas, je vais te noyer dans la cuve de malvoisie. (*Il sort, emportant le corps.*)

DEUXIÈME ASSASSIN, *seul*. O fait sanguinaire ! ô crime forcené ! Que ne puis-je, comme Pilate, me laver les mains de ce meurtre abominable !

Rentre LE PREMIER ASSASSIN.

PREMIER ASSASSIN. Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi ne m'as-tu pas aidé ? Par le ciel, le duc apprendra ta tiédeur.

DEUXIÈME ASSASSIN. Plût à Dieu qu'il pût aussi apprendre que j'ai sauvé son frère ! Va recevoir la récompense, et redis-lui mes paroles, car je me repens de la mort du duc. (*Il sort.*)

PREMIER ASSASSIN, *seul*. Moi, je ne m'en repens pas : va, poltron que tu es. — Allons, je vais cacher le corps dans quelque coin, jusqu'à ce que le duc donne des ordres pour l'enterrer ; et quand j'aurai reçu mon salaire, je décamperai ; car tout ceci va s'ébruiter, et alors il ne serait pas prudent à moi de rester ici. (*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — Un appartement du palais.

LE ROI ÉDOUARD, malade et que deux lords soutiennent, LA REINE ÉLISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM et Autres.

LE ROI ÉDOUARD. Allons, c'est bien ; — aujourd'hui j'ai utilement employé ma journée : — nobles pairs, conservez entre vous cette union. — J'attends de jour en jour de mon Rédempteur le message qui doit me rappeler de ce monde : mon âme partira en paix pour le ciel, maintenant que j'ai réconcilié mes amis sur la terre. — Rivers et Hastings, donnez-vous la main ; plus de haine cachée entre vous ! jurez-vous amitié !

RIVERS. Par le ciel, mon âme ne conserve plus aucun ressentiment, et ma main va sceller l'affection de mon cœur.

HASTINGS. Que le sort me soit propice, comme il est vrai que je fais le même serment en toute sincérité.

LE ROI ÉDOUARD. Gardez-vous bien d'en imposer à votre roi, de peur que le suprême roi des rois ne confonde votre imposture, et ne vous condamne à périr les uns par les autres.

HASTINGS. Puissé-je ne prospérer qu'autant que ce serment d'amitié est sincère !

LE ROI ÉDOUARD, *à la Reine*. Madame, vous n'êtes pas étrangère à ceci, — ni votre fils Dorset, — ni vous, Buckingham ; vous avez été hostiles les uns aux autres. — Ma femme, aimez lord Hastings ; donnez-lui votre main à baiser, et que votre réconciliation soit franche.

LA REINE ÉLISABETH. Voici ma main, Hastings ; [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. Dorset, embrassez-le. — Hastings, [illegible] l'ami du marquis.

DORSET. Je proteste que, pour ma part, ce pacte [illegible] sera inviolable.

HASTINGS. Je le jure également. (*Il embrasse Dorset.*)

LE ROI ÉDOUARD. Maintenant, noble Buckingham, [illegible]

BUCKINGHAM, *à la Reine*. Si jamais Buckingham [illegible] son ressentiment contre Votre Majesté, [illegible] que Dieu me punisse par la haine de ceux [illegible] le plus d'attachement. Quand j'aurai le plus besoin d'un ami, que je croirai le plus pouvoir compter sur son amitié, puissé-je ne trouver en lui qu'un cœur faux et vide, qu'un traître et un fourbe ! Voilà ce que je demande au ciel, si jamais il m'arrive de refroidir mon affection pour vous ou les vôtres. (*Il embrasse Rivers, etc.*)

LE ROI ÉDOUARD. C'est pour mon cœur malade un cordial salutaire et doux que cette assurance que vous venez de nous donner. Il ne manque plus ici que la présence de notre frère Gloster pour compléter cette heureuse réconciliation.

BUCKINGHAM. Voici, on ne peut plus à propos, le noble duc qui s'avance.

Entre GLOSTER.

GLOSTER. Salut à mon souverain roi et à la reine ! et vous aussi, nobles pairs, je vous souhaite un heureux jour.

LE ROI ÉDOUARD. Ce jour est heureux pour nous, grâce à l'emploi que nous en avons fait. Nous avons accompli, mon frère, une œuvre de charité : nous avons, dans le cœur de ces pairs irrités et implacables, fait succéder la paix à l'hostilité, l'affection à la haine.

GLOSTER. Vous avez fait là une œuvre méritoire, mon souverain seigneur. Si dans cette illustre assemblée il se trouve quelqu'un qui, trompé par de faux rapports et d'injustes soupçons, me regarde comme son ennemi ; ou si, sans le vouloir, ou dans un mouvement de colère, il m'est arrivé d'offenser qui que ce soit parmi les personnages ici présents, je désire faire ma paix avec lui. C'est la mort pour moi que de haïr ; je déteste l'inimitié, et je recherche l'affection de tous les gens de bien. — Vous d'abord, madame, je vous demande une paix sincère que j'achèterai au prix de mon respectueux dévouement. — Je vous en dis autant, mon noble cousin Buckingham, pour peu que le moindre dissentiment ait existé entre nous, — ainsi qu'à vous, lord Rivers, — et à vous, lord Grey, — à tous ceux qui, sans motif, ont pu nourrir contre moi des dispositions malveillantes, ducs, comtes, lords, gentilshommes, enfin tous. Je ne connais pas un seul Anglais vivant contre lequel mon cœur ait plus de rancune que n'en aurait l'enfant qui vient de naître. Je remercie Dieu de m'avoir donné ces sentiments d'humilité.

LA REINE ÉLISABETH. Ce jour sera dans l'avenir un jour de fête. Dieu veuille que toutes nos querelles soient complétement apaisées ! — (*Au Roi.*) Mon souverain seigneur, je supplie Votre Majesté de rendre ses bonnes grâces à notre frère Clarence.

GLOSTER. Eh quoi ! madame, ne vous ai-je fait de pacifiques avances que pour me voir ainsi raillé en présence du roi ? Qui ne sait que le noble duc est mort ? (*Tous font un mouvement de surprise.*) Vous lui faites outrage et insultez [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. Qui ne sait qu'il est mort ! Et qui donc ne le sait ?

LA REINE ÉLISABETH. Ciel, qui vois tout, quel monde est celui-ci !

BUCKINGHAM. Lord Dorset, suis-je aussi pâle que tous les autres ?

DORSET. Oui, milord. Il n'est personne dans cette assemblée dont le visage n'ait perdu ses couleurs.

LE ROI ÉDOUARD. Clarence est mort ! L'ordre avait été révoqué.

GLOSTER. Il est vrai ; mais l'infortuné est mort en vertu de votre premier ordre ; et celui-là, un Mercure ailé l'a fait [illegible] porté par quelque messager boiteux arrivé trop tard pour voir enterrer le duc. Dieu [illegible] malheureux Clarence.

Entre STANLEY.

STANLEY, *un genou en terre*. Sire, je vous demande une [illegible]

LE ROI ÉDOUARD. [illegible]

STANLEY. [illegible] m'ait entendu.

LE ROI ÉDOUARD. [illegible]



LA DUCHESSE. Mes chers petits enfants, vous vous méprenez tous deux... (Acte II, scène II, page 408.)

qui a tué aujourd'hui un gentilhomme querelleur attaché depuis peu au duc de Norfolk.

LE ROI ÉDOUARD. Ma bouche a pu prononcer l'arrêt de mort de mon frère, et cette même bouche pardonnerait à un esclave. Mon frère n'avait tué personne; il n'était coupable que de pensée, et cependant une mort cruelle a été son châtiment. Qui m'a demandé sa grâce? qui, dans ma colère, s'est agenouillé devant moi, et m'a supplié de réfléchir? Qui m'a parlé de lien fraternel? qui m'a parlé d'affection? qui m'a rappelé comment l'infortuné avait abandonné le puissant Warwick et combattu pour moi? Qui m'a dit que sur le champ de bataille de Tewksbury, Oxford m'ayant abattu à ses pieds, il me sauva la vie en me disant : *Vivez, mon frère, et soyez roi?* Qui m'a rappelé ce moment où, couchés tous deux sur la terre, à demi morts de froid, il m'enveloppa de ses propres vêtements, et s'exposa lui-même presque nu aux rigueurs d'une nuit glaciale? Tout cela, ma coupable et brutale colère l'avait effacé de mon souvenir, et nul d'entre vous n'a eu la charité de me le rappeler. Mais lorsqu'un de vos charretiers ou de vos valets a commis un meurtre dans l'ivresse, et défiguré l'image précieuse de notre bien-aimé Rédempteur, soudain vous tombez à genoux pour solliciter son pardon; et moi, non moins injuste que vous, il faut que je l'accorde. Mais pour mon frère, nul n'a parlé en sa faveur, et moi-même, ingrat que je suis, mon cœur ne m'a pas parlé pour lui. L'infortuné! Les plus fiers d'entre vous ont été ses obligés pendant sa vie, et cependant il n'en est pas un qui, prenant sa défense, ait essayé de le soustraire à la mort. Ah! je crains que la justice de Dieu, pour venger ce forfait, ne s'appesantisse sur moi et les miens, sur vous et les vôtres. — Venez, Hastings, aidez-moi à regagner mon appartement. — Pauvre Clarence! (*Le Roi, la Reine, Hastings, Rivers, Dorset et Grey sortent.*)

GLOCESTER. Voilà les fruits d'une aveugle colère! Avez-vous remarqué la pâleur qu'a produite sur le visage des coupables parents de la reine, quand on a annoncé la mort de Clarence? Oh! ce sont eux qui l'ont conseillée au roi. Dieu en tirera vengeance. Allons, milords, voulez-vous que nous allions tenir compagnie à Édouard et le consoler?

BUCKINGHAM. Nous sommes aux ordres de votre altesse. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Même lieu.

Entre LA DUCHESSE D'YORK avec LE FILS et LA FILLE DE CLARENCE.

LE FILS. Dites-nous, grand'maman, est-ce que notre père est mort?

LA DUCHESSE. Non, mon enfant.

LA FILLE. Pourquoi donc vous voyons-nous si souvent pleurer, et vous frapper la poitrine en criant : « O Clarence, mon malheureux fils! »

LE FILS. Pourquoi nous regardez-vous en secouant la tête? pourquoi nous appelez-vous orphelins, pauvres abandonnés, s'il est vrai que notre noble père soit vivant?

LA DUCHESSE. Mes chers petits enfants, vous vous méprenez tous deux : je m'afflige de la maladie du roi, que nous sommes menacés de perdre, et non de la mort de votre père; pleurer un mort serait peine perdue.

LE FILS. Ainsi, grand'maman, vous convenez qu'il est mort. Le roi mon oncle a fait là une action condamnable. Dieu en tirera vengeance; pour l'obtenir, je l'importunerai de mes prières ferventes.

LA FILLE. Et moi aussi.

LA DUCHESSE. Taisez-vous, enfants, taisez-vous! Le roi vous aime tendrement : pauvres innocents que vous êtes, vous ne pouvez deviner qui a causé la mort de votre père.

LE FILS. Si, grand'maman, nous le pouvons. Mon bon oncle Glocester m'a dit que le roi, à l'instigation de la reine, l'avait fait mettre en prison; en me disant cela, mon oncle pleurait; il s'apitoyait sur moi, et me baisait affectueusement sur la joue. Il me dit que je pouvais compter sur lui comme



TROISIÈME BOURGEOIS. En ce cas, messieurs, attendez-vous à voir luire des temps orageux. (Acte II, scène III, page 410.)

sur mon père, et qu'il m'aimait aussi tendrement que si j'étais son fils.

LA DUCHESSE. Ah ! faut-il que l'hypocrisie prenne des formes si séduisantes, et cache tant de perversité sous un masque de vertu ! Il est mon fils, hélas ! et ma honte. Pourtant, ce n'est point à ma mamelle qu'il a sucé tant de fourberie.

LE FILS. Vous pensez donc, grand'maman, que mon oncle nous en impose ?

LA DUCHESSE. Oui, mon enfant.

LE FILS. Moi, je ne le crois pas. Écoutez ! quel est ce bruit ?

Entre LA REINE ÉLISABETH, en proie au plus violent désespoir. RIVERS et DORSET la suivent.

LA REINE ÉLISABETH. Oh ! qui m'empêchera de gémir et de pleurer, d'accuser le sort et de me désespérer ? [illegible] ma propre ennemie ?

LA DUCHESSE. À quoi tendent ces transports furieux ?

LA REINE ÉLISABETH. À quelque acte de violence tragique. — Édouard, mon époux, votre fils, votre roi, est mort. Pourquoi les rameaux continuent-ils à pousser quand la racine n'est plus ? Pourquoi les feuilles ne se flétrissent-elles pas quand la sève est tarie ? Si vous voulez vivre, que ce soit pour pleurer ; si vous voulez mourir, hâtez-vous ; que nos âmes, dans leur vol rapide, aillent rejoindre celle du roi, ou qu'en fidèles sujets, elles le suivent dans son nouvel empire, au séjour de l'éternel repos.

LA DUCHESSE. Ah ! je prends à ta douleur une part aussi vive qu'étaient étroits les liens qui m'attachaient à ton noble époux ! J'ai pleuré la mort d'un époux glorieux, et je ne vivais qu'en contemplant ses vivantes images ; mais maintenant deux des miroirs où se reproduisaient ses traits ont été brisés par la mort ennemie, et, pour consolation, [illegible]

mes bras, m'arrache les deux appuis de ma faiblesse, Clarence et Édouard. Ta douleur n'est que la moitié de la mienne ; et il est juste que ma voix étouffe tes plaintes et domine tes clameurs.

LE FILS DE CLARENCE. Ah ! ma tante, vous n'avez pas donné des pleurs à la mort de notre père : comment pourrions-nous prêter nos larmes aux vôtres ?

LA FILLE DE CLARENCE. Notre douleur d'orphelins n'a pas trouvé d'échos, que votre douleur de veuve n'en trouve pas davantage !

LA REINE ÉLISABETH. Mon affliction n'a pas besoin de la vôtre ; les larmes d'autrui ne me feront pas faute. Je voudrais que tous les fleuves apportassent à mes yeux le tribut de leurs ondes ; devenue alors une vaste mer, soumise à l'influence de la lune, je noierais l'univers sous un déluge de larmes. Ah ! laissez-moi pleurer mon époux, mon bien-aimé Édouard !

LES DEUX ENFANTS. Laissez-nous pleurer notre père, notre bien-aimé Clarence !

LA DUCHESSE. Laissez-les-moi pleurer tous deux, Édouard et Clarence !

LA REINE ÉLISABETH. Édouard était mon unique appui, et il n'est plus.

LES DEUX ENFANTS. Clarence était notre unique appui, et il n'est plus.

LA DUCHESSE. Je n'avais qu'eux pour appui, et ils ne sont plus.

LA REINE ÉLISABETH. Jamais veuve fit-elle une perte plus grande ?

LES DEUX ENFANTS. Jamais orphelins firent-ils une perte plus grande ?

LA DUCHESSE. Jamais mère fit-elle une perte plus grande ? Hélas ! je suis la mère de toutes ces douleurs. Les leurs sont partielles, la mienne les réunit toutes. Elle pleure Édouard, et moi aussi ; je pleure Clarence, elle ne le pleure pas : ces enfants pleurent Clarence, et moi aussi ; je pleure Édouard, ils ne le pleurent pas. — Hélas ! c'est sur moi, [illegible] que doivent retomber vos larmes à

tous trois : mère de vos douleurs, c'est à moi à les nourrir de mes lamentations.

DORSET, *à la Reine*. Consolez-vous, ma mère; c'est offenser Dieu que d'accueillir ses actes avec ingratitude. Dans les [illegible] de la vie, on appelle ingrat celui qui restitue de mauvaise grâce la somme qu'avait prêtée avec bienveillance une main généreuse : à plus forte raison l'êtes-vous d'accuser ainsi le ciel parce qu'il redemande le prêt royal qu'il vous avait fait.

RIVERS. Madame, que votre sollicitude maternelle reporte ses pensées vers le jeune prince votre fils. Envoyez-le chercher sur-le-champ ; qu'il soit couronné ; c'est en lui que réside votre espoir. Dans la tombe d'Édouard mort ensevelissez vos douleurs; sur le trône d'Édouard vivant, vos joies vont refleurir.

Entrent GLOSTER, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, RATCLIFF et Autres.

GLOSTER. Ma sœur, consolez-vous; la perte de l'astre brillant qui vient de s'éclipser est pour nous tous un sujet de douleur, mais nul ici-bas ne peut guérir ses maux avec des larmes.—(*A la Duchesse.*) Madame ma mère, veuillez m'excuser, je [illegible] pas : je vous demande humblement à genoux votre bénédiction.

LA DUCHESSE. Que Dieu te bénisse, et mette dans ton cœur la douceur, l'affection, la charité, l'obéissance et la fidélité au devoir !

GLOSTER, *à part, en se relevant*. Ainsi soit-il ; et qu'il m'accorde de mourir vieux ; c'est le but obligé de toute bénédiction maternelle, je m'étonne que ma mère l'ait oublié.

BUCKINGHAM. Vous tous, pairs et seigneurs, que l'affliction accable, et qui partagez le poids de la douleur commune, cherchez une consolation dans votre affection mutuelle : nous avons perdu la moisson de bonheur que nous tenions du roi ; mais son fils nous en promet une autre dans l'avenir ; le ressentiment a disparu de vos cœurs irrités ; la bonne intelligence, récemment établie entre vous, doit être [illegible]. Je crois qu'il serait à propos que le jeune prince, avec une suite peu nombreuse, fût ramené de Ludlow à Londres pour y être couronné roi.

RIVERS. Pourquoi avec une suite peu nombreuse, milord de Buckingham ?

BUCKINGHAM. Parce que, dans la confusion d'une agglomération [illegible], les blessures de nos discordes, à peine cicatrisées, pourraient se rouvrir, ce qui serait doublement dangereux dans l'état mal affermi d'un nouveau règne. Quand les chevaux ont la bride sur le cou, et peuvent diriger leur course au gré de leur caprice, il faut, à mon sens, prévenir la crainte du mal autant que le mal lui-même.

GLOSTER. J'espère que le roi a fait cesser entre nous toute [illegible] : de mon côté, la réconciliation est solide et sincère.

RIVERS. [illegible] aussi : et je pense qu'il en est de même [illegible]. Mais ce lien [illegible] encore, il faut éviter tout ce qui pourrait l'exposer à se rompre ; ce qui serait [illegible] si la suite était trop considérable. [illegible] que le cortége qui [illegible] le prince soit peu nombreux.

[illegible] avis.

[illegible], allons déterminer le choix de ceux qui [illegible] Ludlow. — Madame, — et vous, ma mère, — voulez-vous venir donner votre avis sur ce point important ? (*Tous sortent, à l'exception de Buckingham et de Gloster.*)

[illegible]

SCENE III.

[illegible]

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je le sais à peine moi-même, je vous jure. Savez-vous la nouvelle?

PREMIER BOURGEOIS. Oui; on dit que le roi est mort.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Mauvaise nouvelle, par Notre-Dame ! il est rare que nous en ayons de bonnes. Je crains bien que tout n'aille de travers.

Arrive UN AUTRE BOURGEOIS.

TROISIÈME BOURGEOIS. Voisins, Dieu vous garde !

PREMIER BOURGEOIS. Voisin, je vous donne le bonjour.

TROISIÈME BOURGEOIS. La nouvelle de la mort du bon roi Édouard se confirme-t-elle ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Hélas ! elle n'est que trop vraie : Dieu nous soit en aide !

TROISIÈME BOURGEOIS. En ce cas, messieurs, attendez-vous à voir luire des temps orageux.

PREMIER BOURGEOIS. Non, non ; s'il plaît à Dieu, son fils régnera.

TROISIÈME BOURGEOIS. Malheur au pays qu'un enfant gouverne.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Nous avons du moins en lui l'espoir d'un gouvernement ; pendant sa minorité, un conseil administrera en son nom; et quand il sera mûri par l'âge, il régnera par lui-même ; à cette époque, et en attendant qu'elle vienne, je ne doute pas que nous ne soyons bien gouvernés.

PREMIER BOURGEOIS. La situation est la même qu'au temps où Henri VI fut couronné à Paris à l'âge de neuf mois.

TROISIÈME BOURGEOIS. La situation est la même ? Non, non, mes amis, Dieu le sait. Le pays alors abondait en hommes d'État supérieurs; alors le roi avait pour le protéger, des oncles vertueux.

PREMIER BOURGEOIS. Celui-ci en a pareillement, tant du côté paternel que du côté maternel.

TROISIÈME BOURGEOIS. Il vaudrait mieux ou qu'ils fussent tous du côté paternel, ou qu'il n'y en eût aucun de ce côté-là ; car leur rivalité à qui sera le plus près du roi nous touchera de trop près, si Dieu n'y met ordre. Oh ! c'est un homme dangereux que le duc de Gloster ; et puis les fils et les frères du roi sont orgueilleux et hautains : si tous ces gens-là au lieu de gouverner étaient gouvernés eux-mêmes, la patrie malade pourrait reprendre sa santé première.

PREMIER BOURGEOIS. Allons, allons, nous mettons les choses au pire. Tout ira bien.

TROISIÈME BOURGEOIS. Quand le ciel se couvre de nuages, les hommes sages mettent leur manteau ; quand les larges feuilles tombent, l'hiver n'est pas loin ; quand le soleil se couche, qui ne s'attend pas à la nuit ? Les orages hors de saison font prévoir la disette. Il est possible que tout aille bien ; mais si Dieu l'ordonne ainsi, c'est plus que nous ne méritons, ou que je n'espère.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ce qu'il y a de certain, c'est que la crainte est dans tous les cœurs : on ne peut entrer en conversation avec un homme qu'on ne lui voie l'air sombre et la terreur dans l'âme.

TROISIÈME BOURGEOIS. C'est le signe précurseur des révolutions. Un instinct fait pressentir aux hommes les périls à venir; c'est ainsi qu'on voit l'onde s'enfler à l'approche d'une tempête. Mais laissons Dieu régler toutes choses. Où allez-vous?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Nous sommes appelés devant les juges.

TROISIÈME BOURGEOIS. Et moi aussi ; je vous tiendrai compagnie. (*Ils s'éloignent.*)

SCENE IV.

Londres. — Un appartement du palais.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, le jeune DUC D'YORK, LA REINE ÉLISABETH et LA DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVÊQUE. J'apprends qu'hier soir ils ont couché à Northampton [illegible] Stony-Stratford : demain ou après-demain ils seront ici.

LA DUCHESSE. Je suis impatiente de voir le prince. J'espère qu'il est beaucoup grandi depuis la dernière fois que je l'ai vu.

LA REINE ÉLISABETH. J'ai ouï dire que non ; on m'assure que mon fils York est presque aussi grand que lui.

YORK. C'est vrai, ma mère, mais j'en suis fâché.

LA DUCHESSE. Pourquoi, mon enfant? C'est une bonne chose que de grandir.

YORK. Grand'maman, un soir, à souper, mon oncle Rivers ayant dit que je grandissais plus que mes frères, « Oui, a dit mon oncle Gloster, petite plante a des vertus utiles; mauvaise herbe croît toujours. » Depuis ce temps-là, j'ai souhaité de grandir moins rapidement, par la raison que les fleurs aux doux parfums sont lentes à venir, et que les mauvaises herbes poussent vite.

LA DUCHESSE. Vraiment! vraiment! Celui qui tenait ce propos ne l'a pas justifié par son exemple. C'était dans son enfance l'être le plus chétif qu'on pût voir. Il a été si lent à grandir que, si la règle était vraie, il devrait être plein de bonnes qualités.

L'ARCHEVÊQUE. Et il l'est aussi sans doute, ma gracieuse dame.

LA DUCHESSE. Je l'espère; mais laissez le doute aux mères.

YORK. Ma foi, si j'y avais pensé, j'aurais, à propos de sa croissance, donné à mon oncle un coup de patte qui aurait porté plus juste que le sien.

LA DUCHESSE. Comment cela, mon jeune York? Dites-le-moi, je vous prie.

YORK. On dit que mon oncle a grandi si vite, que deux heures après sa naissance il pouvait manger une croûte; or, moi, ce n'est qu'à l'âge de deux ans que j'ai eu ma première dent. N'est-ce pas, grand'maman, que c'eût été là une plaisanterie mordante?

LA DUCHESSE. Mon petit York, qui vous a dit cela?

YORK. Sa nourrice, grand'maman.

LA DUCHESSE. Sa nourrice? Mais elle était morte avant que vous fussiez né.

YORK. Si ce n'est pas elle, je ne saurais dire de qui je le tiens.

LA REINE ÉLISABETH. Voilà un enfant bien jaseur. — Allons, pas tant de malice.

L'ARCHEVÊQUE. Madame, ne le grondez pas.

LA REINE ÉLISABETH. Petites cruches ont de grandes oreilles.

Entre UN MESSAGER.

L'ARCHEVÊQUE. Voici un messager. Quelles nouvelles?

LE MESSAGER. Des nouvelles d'une telle nature qu'elles me coûtent à dire.

LA REINE ÉLISABETH. Comment se porte le prince?

LE MESSAGER. Il est en bonne santé, madame.

LA DUCHESSE. Quelles sont tes nouvelles?

LE MESSAGER. Lord Rivers, lord Grey et sir Thomas Vaughan, ont été conduits prisonniers à Pomfret.

LA DUCHESSE. Qui les a fait arrêter?

LE MESSAGER. Les puissants ducs de Gloster et de Buckingham.

LA REINE ÉLISABETH. Pour quel crime?

LE MESSAGER. J'ai dit tout ce que je savais. Quant au motif pour lequel ces lords ont été arrêtés, je l'ignore entièrement, ma gracieuse dame.

LA REINE ÉLISABETH. Hélas! je vois la ruine de ma maison. Maintenant le tigre [illegible] le faon timide; la tyrannie insolente commence à empiéter sur le trône d'un enfant innocent et sans défense. Viennent à présent la destruction, le carnage et le massacre! Je vois clairement, et comme sur un plan tout tracé, le dénoûment de tout ceci.

LA DUCHESSE. Combien mes yeux ont déjà vu de ces jours maudits, de ces jours de troubles et de discordes! Mon époux a perdu la vie en cherchant à conquérir une couronne; mes fils [illegible] sont vus tour à tour le jouet et [illegible] par la fortune; [illegible] je me réjouissais de leurs succès; tantôt je pleurais [illegible] de leurs revers. Enfin, une fois affermis, et les discordes civiles complétement dissipées, les vainqueurs se sont fait la guerre les uns aux autres; frère contre frère, sang contre sang, ils se sont armés de leurs propres mains [illegible] que je meure enfin, pour n'avoir plus sous les yeux ces spectacles de mort!

LA REINE ÉLISABETH. Venez, venez, mon fils, allons chercher un asile dans le sanctuaire. — Adieu, madame.

LA DUCHESSE. Attendez, j'irai avec vous.

LA REINE ÉLISABETH. [illegible]

L'ARCHEVÊQUE, *à la Reine*. Venez, madame, et portez dans cet asile vos trésors et vos richesses. Pour moi, je remettrai aux mains de votre majesté les sceaux qui m'étaient confiés; et puisse mon destin suivre mon dévouement à vous et à tous les vôtres! Venez, je vais vous conduire au sanctuaire. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Londres. — Une rue.

Les trompettes sonnent. Arrivent LE PRINCE DE GALLES, GLOSTER, BUCKINGHAM, LE CARDINAL BOURCHIER, CATESBY et Autres.

BUCKINGHAM. Aimable prince, soyez le bienvenu dans votre bonne ville de Londres, dans votre capitale.

GLOSTER. Soyez le bienvenu, mon cher neveu, souverain de mes pensées. La fatigue de la route vous a rendu triste.

LE PRINCE. Non, mon oncle; mais nos altercations pendant le voyage me l'ont rendu ennuyeux, pénible et fatigant. Il me manque encore ici des oncles pour me souhaiter la bienvenue.

GLOSTER. Cher prince, l'innocence de votre âge n'a pas encore sondé dans ses profondeurs l'artificieuse perversité du monde; vous ne jugez un homme que par ses qualités extérieures; et Dieu sait que l'extérieur est rarement, pour ne pas dire jamais, l'indice des sentiments du cœur. Ces oncles que vous regrettez de ne point voir ici étaient des hommes dangereux; votre altesse se laissait prendre au miel de leurs paroles, et ne voyait pas le poison de leurs cœurs. Dieu vous préserve d'eux et d'amis aussi perfides!

LE PRINCE. Dieu me préserve d'amis perfides! mais ils ne l'étaient pas.

GLOSTER. Milord, le maire de Londres vient vous présenter ses hommages.

Arrivent LE LORD MAIRE et son cortége.

LE LORD MAIRE. Dieu accorde à votre altesse la santé et d'heureux jours!

LE PRINCE. Je vous remercie, milord; je vous remercie tous! (*Le Lord Maire et son cortége s'éloignent.*)

LE PRINCE, *continuant*. Ma mère et mon frère York devraient depuis longtemps être venus nous rejoindre en route. Que fait donc ce paresseux d'Hastings, qu'il ne vient pas nous apprendre s'ils viendront ou non?

Arrive HASTINGS.

BUCKINGHAM. Justement, le voilà qui arrive tout couvert de sueur.

LE PRINCE. Salut, milord. Eh bien, notre mère va-t-elle venir?

HASTINGS. La reine votre mère et votre frère York ont cherché un asile dans le sanctuaire; Dieu sait pour quel motif, quant à moi, je l'ignore. Le jeune prince était disposé à venir avec moi rejoindre votre altesse, mais sa mère s'y est péremptoirement opposée.

BUCKINGHAM. Voilà une conduite bien étrange et bien déplacée! — Lord cardinal, voulez-vous aller trouver la reine, et la décider à envoyer immédiatement le duc d'York à son auguste frère? — Lord Hastings, allez avec lui, et si elle refuse, arrachez-le par force de ses bras jaloux.

LE CARDINAL. Milord de Buckingham, si ma faible éloquence peut obtenir de la reine le jeune duc d'York, attendez-vous à le voir ici dans un moment. Mais si à toutes les instances elle oppose un refus opiniâtre, que le Dieu du ciel nous préserve de violer le saint privilége du divin sanctuaire! Pour le royaume entier, je ne voudrais pas me rendre coupable d'un tel attentat.

BUCKINGHAM. C'est de votre part, milord, un entêtement peu raisonnable: vous tenez trop aux formes et aux vieilles traditions. Si vous comparez cet acte aux pratiques licencieuses du siècle, vous trouverez que ce n'est pas violer le sanctuaire que d'y saisir la personne du prince. Le droit d'asile n'est accordé qu'à ceux que leurs actes rendent ce refuge nécessaire, et qui sont moralement aptes à le réclamer. Or, le prince ne l'a point réclamé, et n'a rien fait pour en avoir besoin; j'en conclus qu'il ne saurait jouir

de ce privilége. Cela étant, en l'arrachant d'un refuge qui n'est pas fait pour lui, vous ne violez ni charte ni privilége. J'ai souvent entendu parler d'hommes qui réclamaient l'immunité du sanctuaire; mais je n'ai jamais ouï dire que des enfants l'aient revendiquée.

LE CARDINAL. Milord, je consens cette fois à faire fléchir mon opinion devant la vôtre. Venez, lord Hastings; voulez-vous m'accompagner?

HASTINGS. J'y vais, milord.

LE PRINCE. Milords, faites le plus de diligence que vous pourrez. (*Le Cardinal et Hastings s'éloignent.*)

LE PRINCE, *continuant*. Dites-moi, mon oncle Gloster, si mon frère vient, où habiterons-nous jusqu'au jour de notre couronnement?

GLOSTER. Là où il plaira à votre altesse royale. S'il m'est permis de vous donner un conseil, votre altesse ferait bien de se reposer un jour ou deux à la Tour; puis elle choisira le séjour qui lui conviendra le mieux dans l'intérêt de sa santé et de ses plaisirs.

LE PRINCE. Je n'aime pas du tout la Tour. N'est-ce pas Jules César qui l'a bâtie, milord?

GLOSTER. C'est lui qui l'a commencée, mon gracieux lord; mais, dans les siècles suivants, elle a été rebâtie plusieurs fois.

LE PRINCE. L'histoire dit-elle que c'est lui qui l'a bâtie, ou n'est-ce qu'une tradition transmise d'une génération à l'autre?

BUCKINGHAM. L'histoire le dit, mon gracieux lord.

LE PRINCE. Mais, milord, lors même que le fait ne serait pas consigné dans l'histoire, il me semble que la vérité doit vivre d'âge en âge, transmise à la postérité jusqu'au dernier jour du monde.

GLOSTER, *à part*. Tant de sagesse à son âge! Les enfants précoces, dit-on, ne vivent pas longtemps.

LE PRINCE. Que dites-vous, mon oncle?

GLOSTER. Je dis que la renommée n'a pas besoin d'être consignée par écrit pour vivre longtemps. — *A part*. Ainsi, comme le [illegible] de notre ancien théâtre, je donne aux mots un double sens!

LE PRINCE. Ce Jules César était un bien grand homme; l'éclat de sa valeur rehaussait son génie, et son génie à son tour a perpétué le souvenir de sa valeur. La mort n'a pu conquérir ce conquérant; sa vie est éteinte, mais sa gloire est toujours vivante. Savez-vous bien une chose, mon cousin Buckingham?

BUCKINGHAM. Quoi, mon gracieux lord?

LE PRINCE. Si j'atteins l'âge d'homme, je veux reconquérir en France nos anciens droits, ou mourir en soldat après avoir vécu en roi.

GLOSTER, *à part*. Les courts étés ont un printemps précoce.

Arrivent YORK, HASTINGS et LE CARDINAL BOURCHIER.

BUCKINGHAM. Voici le duc d'York, qui arrive fort à propos.

LE PRINCE. Richard d'York! Comment se porte notre bien-[illegible] frère?

YORK. Bien, mon redouté seigneur; c'est ainsi que je dois [illegible]

LE PRINCE. Oui, mon frère, à ma grande douleur ainsi [illegible]. [illegible] qu'il eût plus longtemps conservé [illegible], celui dont la mort lui a fait perdre une grande partie de sa majesté!

GLOSTER. Comment se porte notre neveu, le noble lord d'York?

YORK. Je vous remercie, gracieux oncle. O milord! vous [illegible] Le prince mon frère [illegible] plus que moi.

GLOSTER. [illegible], milord.

YORK. [illegible] mauvaise herbe?

GLOSTER. O mon [illegible] je ne dois pas dire cela.

YORK. [illegible] que moi.

GLOSTER. Il peut me commander à titre de souverain; [illegible] à titre de parent.

YORK. [illegible], mon oncle, donnez-moi cette dague?

GLOSTER. Ma dague, mon petit cousin? De tout mon cœur. (*Il la lui donne.*)

LE PRINCE. Vous demandez, mon frère?

YORK. [illegible] homme [illegible] qu'on peut donner [illegible]

[illegible] cadeau [illegible]

YORK. Un cadeau plus important? Oh! vous voulez sans doute y joindre l'épée.

GLOSTER. Oui, mon cousin, si elle était plus légère.

YORK. Oh! alors, je vois que vous n'aimez à faire que de légers cadeaux. A qui vous demanderait des choses de plus grand poids, vous diriez: Non!

GLOSTER. Elle est trop lourde pour votre altesse.

YORK. Je la porterais sans peine, fût-elle plus pesante.

GLOSTER. Sérieusement, vous voulez mon épée, mon petit lord?

YORK. Je la veux; et mon remercîment sera conforme à l'épithète que vous me donnez.

GLOSTER. Comment sera-t-il?

YORK. Petit.

LE PRINCE. Milord d'York aime à contrarier dans la conversation.—Mon oncle, que votre seigneurie ait l'obligeance de le supporter.

YORK. Vous voulez dire me porter, et non me supporter. —Mon oncle, mon frère se moque de vous et de moi: parce que je ne suis pas plus gros qu'un singe, il pense que vous êtes homme à me porter sur vos épaules.

BUCKINGHAM, *à part*. Avec quel à-propos il s'exprime! Pour atténuer le sarcasme qu'il lance à son oncle, il s'exécute lui-même habilement et de bonne grâce. C'est merveilleux de voir tant de finesse dans un âge si tendre!

GLOSTER, *à York*. Milord, vous plaît-il de continuer votre route? Mon cousin Buckingham et moi, nous allons trouver votre mère, et la prier d'aller vous rejoindre à la Tour, pour vous féliciter de votre heureuse arrivée.

YORK. Eh quoi! monseigneur, est-ce que vous allez à la Tour?

LE PRINCE. Milord protecteur le veut ainsi.

YORK. Je ne dormirai pas tranquille à la Tour.

GLOSTER. Qu'y pourriez-vous craindre?

YORK. Ma foi, l'ombre irritée de mon oncle Clarence. Ma grand'maman m'a dit qu'il y a été assassiné.

LE PRINCE. En fait d'oncles, je ne crains pas les morts.

GLOSTER. Ni les vivants non plus, je pense.

LE PRINCE. Tant qu'ils vivront, j'espère n'avoir rien à craindre. — (*Au Cardinal*). Mais marchons, milord; en songeant à eux, je me rends à la Tour le cœur gros de tristesse. (*Le Prince et sa suite, York, Hastings et le Cardinal s'éloignent*).

BUCKINGHAM. Ne soupçonnez-vous pas, milord, ce petit bavard d'York d'être poussé par sa mère matoise à vous railler et à vous insulter d'une manière si outrageante?

GLOSTER. Oh! sans doute, sans doute! C'est un enfant beau parleur, hardi, vif, spirituel, intelligent et capable: c'est sa mère de la tête aux pieds.

BUCKINGHAM. Laissons là ce sujet. — Approche, Catesby: tu nous as juré d'exécuter nos ordres ponctuellement, et de nous garder le sceau du secret. Nous t'avons dit en chemin nos projets. — Qu'en penses-tu? Ne serait-il pas facile de faire entrer lord William Hastings dans notre dessein de placer le noble duc sur le trône de cette île glorieuse?

CATESBY. Il est tellement dévoué au prince, par attachement pour la mémoire de son père, qu'il ne consentira jamais à rien entreprendre contre lui.

BUCKINGHAM. Et Stanley? Qu'en penses-tu? Y consentira-t-il?

CATESBY. Il agira en tout comme Hastings.

BUCKINGHAM. En ce cas, bornons-nous à ceci. Va, mon cher Catesby, va trouver lord Hastings: tu le sonderas avec précaution, afin de pressentir ses dispositions relativement à nos projets; et tu l'inviteras à se rendre demain à la Tour, pour y délibérer au sujet du couronnement. Si tu le trouves traitable à notre égard, encourage-le, et fais-lui part de tous nos plans; s'il se montre réservé, glacial, froid, mal disposé, montre-toi de même; brise là l'entretien, et viens nous rendre compte de ses dispositions; car, demain, nous tenons deux conseils séparés, où toi-même tu auras à jouer un rôle important.

GLOSTER. Fais mes compliments à lord William: dis-lui, Catesby, que le vieil essaim de ses dangereux adversaires est au château de Pomfret, où demain leur sang va couler; en réjouissance de cette bonne nouvelle, dis à mon ami de donner à mistress Shore un doux baiser de plus.

BUCKINGHAM. Va, mon cher Catesby, remplis cette tâche avec intelligence.

CATESBY. Milords, j'y donnerai tous mes soins.

GLOSTER. Aurons-nous de tes nouvelles, Catesby, avant de nous mettre au lit?

CATESBY. Oui, milord.

GLOSTER. A Crosby; c'est là que tu nous trouveras tous deux. (*Catesby s'éloigne.*)

BUCKINGHAM. Que ferons-nous, milord, si nous voyons qu'Hastings refuse d'accéder à nos projets?

GLOSTER. On lui tranchera la tête; — nous ferons ce qu'il faudra. — A propos, quand je serai roi, n'oublie pas de me demander le comté d'Hereford avec tous ses biens, meubles, tels que les possédait mon frère.

BUCKINGHAM. Je réclamerai un jour de vous, milord, l'accomplissement de cette promesse.

GLOSTER. Compte que je la remplirai avec empressement. Viens, allons souper de bonne heure, afin d'avoir le temps de digérer nos plans. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Devant la résidence de lord Hastings.

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER, *frappant à la porte*. Milord, milord, —

HASTINGS, *de l'intérieur*. Qui frappe?

LE MESSAGER. Quelqu'un de la part de lord Stanley.

HASTINGS, *de l'intérieur*. Quelle heure est-il?

LE MESSAGER. Près de quatre heures.

Arrive HASTINGS.

HASTINGS. Est-ce que pendant ces longues nuits ton maître ne peut dormir?

LE MESSAGER. On le croirait à en juger par ce que j'ai à vous dire. D'abord, il fait ses compliments à votre noble seigneurie.

HASTINGS. Et puis?... —

LE MESSAGER. Puis il vous envoie dire qu'il a rêvé cette nuit que le sanglier [1] lui avait abattu son casque d'un coup de ses défenses. Il ajoute qu'il doit se tenir deux conseils séparés, et que ce qui aura été arrêté dans l'un pourrait bien dans l'autre vous être funeste à tous deux. En conséquence, il désire savoir si vous voulez monter à cheval avec lui et fuir ensemble en toute hâte vers le nord, pour éviter le péril que son âme pressent.

HASTINGS. Va, mon ami, va retrouver ton maître; dis-lui de ne rien craindre des deux conseils distincts; sa seigneurie et moi faisons partie de l'un; j'ai dans l'autre mon bon ami Catesby, et il ne s'y décidera rien contre nous sans que j'en sois instruit. Dites-lui que ses craintes sont frivoles et mal fondées: et quant à ses rêves, — je m'étonne qu'il soit assez faible pour se préoccuper des visions d'un somme agité. Fuir devant le sanglier avant qu'il nous poursuive, ce serait l'exciter à nous donner la chasse alors qu'il n'y songerait pas. Va dire à ton maître de se lever et de venir me voir; nous nous rendrons ensemble à la Tour, où il verra que le sanglier nous fera bon accueil.

LE MESSAGER. Je pars, milord, et vais lui porter votre réponse. (*Il s'éloigne.*)

Arrive CATESBY.

CATESBY. Mille bonjours à mon noble lord.

HASTINGS. Bonjour, Catesby; vous êtes matinal aujourd'hui. Qu'y a-t-il de nouveau dans notre époque vacillante?

CATESBY. C'est, en effet, un monde vacillant que celui-ci, milord, et je crois bien qu'il ne sera solidement affermi que le jour où Richard portera le bandeau des rois.

HASTINGS. Comment, le bandeau des rois! Voulez-vous dire la couronne?

CATESBY. Oui, milord.

HASTINGS. J'aurai la tête abattue de dessus les épaules avant que je voie la couronne aussi indignement placée. Mais croyez-vous en effet qu'il y vise?

CATESBY. Oui, sur ma vie, et dans cette entreprise il espère être secondé par vous. [illegible]

[illegible]

HASTINGS. [illegible]

[1] [illegible]

velle; car de tout temps ces gens-là ont été mes ennemis; mais pour ce qui est de donner ma voix à Richard, au préjudice de l'héritier direct et légitime de mon maître, Dieu m'est témoin que je n'en ferai rien, dût-il m'en coûter la vie!

CATESBY. Dieu maintienne votre seigneurie dans ces bons sentiments!

HASTINGS. Mais je rirai encore dans un an d'avoir vécu assez pour voir la fin tragique de ceux qui m'avaient attiré la haine de mon maître. Croyez-moi, Catesby, avant que je sois plus vieux de quinze jours, j'enverrai hors de ce monde des gens qui n'y pensent guère.

CATESBY. Mon gracieux lord, c'est affreux de mourir sans s'y être préparé, et lorsqu'on s'y attend le moins.

HASTINGS. Oh! affreux, affreux! Et c'est ce qui arrive à Rivers, Vaughan, Grey; et autant en adviendra à certaines gens qui se croient aussi en sûreté que vous et moi, qui sommes, vous le savez, dans les meilleurs termes avec le prince Richard et Buckingham.

CATESBY. Ils font le plus grand cas de vous. — (*A part.*) Ils en font si grand cas, qu'ils veulent absolument avoir sa tête.

HASTINGS. Je le sais, et je le mérite.

Arrive STANLEY.

HASTINGS, *continuant*. Arrivez, arrivez: où est donc votre épieu? Quoi, vous avez peur du sanglier, et vous marchez ainsi sans défense?

STANLEY. Bonjour, milord; bonjour, Catesby. — Vous pouvez plaisanter; mais, par la sainte croix, pour mon compte, je n'aime pas ces conseils.

HASTINGS. Milord, je tiens à ma vie, autant que vous à la vôtre, je vous proteste qu'elle ne m'a jamais été aussi chère que maintenant. Croyez-vous que, si je n'étais pas en parfaite sécurité, j'aurais l'air radieux que vous me voyez?

STANLEY. Les lords qui sont à Pomfret, quand ils ont quitté Londres, étaient gais et pleins de sécurité; en effet, ils n'avaient aucun sujet de défiance; et cependant vous voyez que pour eux l'horizon s'est bientôt rembruni. — Ce coup subit, cet acte de vengeance m'inspire des craintes; fasse le ciel que j'aie tremblé sans motif? Eh bien, allons-nous à la Tour? le jour s'avance.

HASTINGS. Allons, allons, venez. Savez-vous bien, milord, que les lords dont vous parlez seront aujourd'hui même décapités?

STANLEY. En fait de loyauté, ils étaient plus dignes de porter leur tête que certains de leurs accusateurs de porter leurs chapeaux. Mais, venez, milord; partons.

Arrive UN POURSUIVANT D'ARMES [1].

HASTINGS, *à Stanley*. Allez devant, j'ai un mot à dire à cet homme. (*Stanley et Catesby s'éloignent.*)

HASTINGS, *continuant, au Poursuivant*. Eh bien, mon brave, comment vont pour toi les affaires?

LE POURSUIVANT. D'autant mieux que votre seigneurie me fait l'honneur de me le demander.

HASTINGS. Et moi, mon cher, tu sauras que mes affaires sont en meilleure posture que la dernière fois où nous nous sommes rencontrés en ce même endroit; alors je me rendais à la Tour comme prisonnier, à l'instigation des parents de la reine; mais aujourd'hui, je te le dis en confidence, ces mêmes ennemis vont être mis à mort; et moi, je suis en meilleure situation que je ne l'ai jamais été.

LE POURSUIVANT. Dieu veuille vous y maintenir, à la satisfaction de votre seigneurie!

HASTINGS. Grand merci, mon ami: tiens, voilà pour boire à ma santé. (*Il lui jette sa bourse.*)

LE POURSUIVANT. Je remercie votre seigneurie. (*Le Poursuivant s'éloigne.*)

Arrive UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE. Salut, milord; je suis charmé de voir votre seigneurie.

HASTINGS. [illegible]

[1] [illegible]

nier exercice; venez me voir dimanche prochain, et je m'acquitterai envers vous.

Arrive BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM. Eh quoi! en conversation avec un prêtre, milord chambellan? Ce sont vos amis à Pomfret qui ont besoin de prêtres : mais je ne pense pas que votre seigneurie ait besoin de se confesser.

HASTINGS. Vous avez raison : quand j'ai rencontré ce saint homme, les gens dont vous me parlez me sont revenus en mémoire. Eh bien, allez-vous à la Tour?

BUCKINGHAM. J'y vais, milord; mais je n'y pourrai rester longtemps; j'en sortirai avant votre seigneurie.

HASTINGS. C'est probable; car je compte y dîner.

BUCKINGHAM, *à part.* Tu y souperas aussi, quoique tu ne t'en doutes guère. — (*Haut.*) Eh bien, venez-vous?

HASTINGS. Je suis aux ordres de votre seigneurie. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Pomfret. — Devant le château.

Arrive RATCLIFF, avec des Gardes conduisant au supplice RIVERS, GREY et VAUGHAN.

RATCLIFF. Allons, amenez les prisonniers.

RIVERS. Richard Ratcliff, écoute : tu vas voir aujourd'hui mourir un sujet fidèle, victime de son dévouement, de son zèle et de sa loyauté.

GREY. Dieu préserve le prince de votre maudite engeance, damnés buveurs de sang que vous êtes!

VAUGHAN. Il en est qui vivent maintenant et qui plus tard porteront la peine de tout ceci.

RATCLIFF. Dépêchons; le terme de votre existence est expiré.

RIVERS. O Pomfret, Pomfret! prison sanglante, prison sinistre et fatale aux pairs de ce royaume! Dans la coupable enceinte de tes murs, Richard II fut massacré; et, pour ajouter encore à ta funeste renommée, nous te donnons à boire notre sang innocent.

GREY. Maintenant retombe sur nos têtes la malédiction de Marguerite, alors qu'elle nous reprochait, à Hastings, à vous et à moi, d'être restés spectateurs impassibles pendant que Richard poignardait son fils.

RIVERS. Alors elle a maudit Hastings, elle a maudit Buckingham, elle a maudit Richard! Souviens-toi, grand Dieu, d'exaucer ses prières pour eux comme pour nous! Et pour ce qui est de ma sœur et des princes ses fils, mon Dieu, contente-toi de notre sang fidèle, qui, nous t'en prenons à témoin, va être injustement versé.

RATCLIFF. Finissons; l'heure de votre mort est déjà passée.

RIVERS. Viens, Grey; — viens, Vaughan : embrassons-nous ici. Adieu, nous nous reverrons dans le ciel. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Une salle dans la tour.

[illegible] BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'ÉVÊQUE D'ÉLY, CATESBY, LOVEL et Autres [illegible] debout.

HASTINGS. Nobles pairs, l'objet de cette réunion est de fixer le jour du couronnement. Au nom de Dieu, parlez : quel [illegible]

BUCKINGHAM. Tout est-il prêt pour cette auguste cérémonie?

STANLEY. [illegible]

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. [illegible] convenable.

BUCKINGHAM. Qui connaît sur ce point les intentions du Protecteur? [illegible] dans la confiance du noble duc?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Nous pensons que votre seigneurie est, [illegible]

BUCKINGHAM. Il connaît mon [illegible]; quant à [illegible] les vôtres, et moi, je ne connais pas plus le sien, milord, que vous le mien. — Lord Hastings, [illegible]

HASTINGS. [illegible] part de [illegible] l'affection, et je l'en remercie; quand [illegible] au sujet du couronnement, je ne les lui ai point demandées, et il ne m'a pas fait connaître sur ce point ses gracieuses volontés. Mais vous, mon noble lord, vous pourriez nommer le jour; je donnerai ma voix au nom du noble duc, et j'espère qu'il le prendra en bonne part.

Entre GLOSTER.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Voici le duc lui-même qui vient fort à propos.

GLOSTER. Mes nobles lords et cousins, je vous donne à tous le bonjour. Je me suis levé tard ce matin; mais j'espère que mon absence n'a fait négliger aucune affaire importante pour laquelle ma présence fût nécessaire.

BUCKINGHAM. Si vous n'étiez pas venu si à propos, milord, lord William Hastings aurait opiné pour vous, — je veux dire qu'il aurait donné votre voix pour le couronnement du roi.

GLOSTER. C'est une liberté que nul plus que lord Hastings n'eût été en droit de prendre. Sa seigneurie me connaît à fond et m'est tendrement attachée.

HASTINGS. Je remercie votre altesse.

GLOSTER. Milord d'Ély, la dernière fois que je me suis trouvé à Holborn[1], j'ai vu dans votre jardin de fort belles fraises, je vous serais obligé de m'en envoyer chercher.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. De tout mon cœur, milord. (*Il sort.*)

GLOSTER. Mon cousin Buckingham, j'ai un mot à vous dire. (*Il le prend à part.*) Catesby a sondé Hastings sur notre projet; il l'a trouvé inébranlable, et décidé à perdre la tête plutôt que de consentir à ce que le fils de son maître, c'est ainsi que le qualifie sa loyauté, soit frustré de ses droits au trône d'Angleterre.

BUCKINGHAM. Sortez un instant; je vous suivrai. (*Gloster et Buckingham sortent.*)

STANLEY. Nous n'avons pas encore arrêté le jour solennel. Demain, à mon avis, serait trop tôt; car moi-même je ne suis pas aussi bien préparé que je le serais si on fixait un jour plus éloigné.

Rentre L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. Où est milord protecteur? J'ai envoyé chercher les fraises en question.

HASTINGS. Son altesse paraît gaie et de bonne humeur ce matin : il faut que le duc soit occupé de quelque idée qui lui plaise, pour nous avoir souhaité le bonjour avec tant de cordialité. A mon avis, il n'y a personne, dans toute la chrétienté, moins capable que lui de déguiser son affection ou sa haine : on peut sur-le-champ lire sur son visage ce qu'il a dans le cœur.

STANLEY. Et que lisez-vous donc sur son visage, d'après ses manifestations d'aujourd'hui?

HASTINGS. Qu'il n'a de mauvais vouloir contre personne dans cette assemblée; car, si cela était, il l'aurait laissé voir dans ses traits.

STANLEY. Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

Rentrent GLOSTER et BUCKINGHAM.

GLOSTER. Je vous le demande à tous, quel châtiment méritent ceux qui conspirent ma mort par leurs damnables complots d'une magie infernale, et qui ont soumis mon corps à leurs charmes diaboliques?

HASTINGS. La tendre affection que je porte à votre altesse, milord, m'enhardit à prendre l'initiative, dans cette noble assemblée, pour prononcer l'arrêt des coupables. Quels qu'ils soient, milord, je dis qu'ils ont mérité la mort.

GLOSTER. Soyez donc témoins oculaires du mal qu'ils m'ont fait. Voyez le résultat de leurs sortiléges; regardez : mon bras est desséché comme une branche morte. C'est l'œuvre de la femme d'Édouard, cette monstrueuse sorcière, liguée avec Shore la prostituée, ce sont elles qui, par leurs maléfices, m'ont marqué ainsi.

HASTINGS. Si elles sont coupables de ce crime, mon noble lord, —

GLOSTER. Si! Protecteur de cette damnée courtisane, que parles-tu de si? Tu es un traître! Qu'on lui coupe la tête. — Je le jure par saint Paul, je ne dînerai pas qu'on ne me l'ait apportée. — Lovel et Catesby, veillez à ce que cela s'exécute. (*Gloster et Buckingham sortent; le Conseil se lève et les suit. Il ne reste avec Hastings que Lovel et Catesby.*)

[1] C'est aujourd'hui un quartier populeux de Londres.

HASTINGS. Malheur, malheur à l'Angleterre! Et pas un regret pour moi! Insensé que je suis, j'aurais pu prévenir ce qui arrive! Stanley avait rêvé que le sanglier lui avait jeté bas son casque: mais j'ai méprisé cet avertissement, et j'ai dédaigné de fuir. Trois fois mon cheval s'est cabré: trois fois il a bronché à la vue de la Tour, comme s'il eût refusé de mener son maître à la boucherie. Oh! maintenant j'aurais besoin du prêtre qui m'a parlé tantôt: je me repens d'avoir dit au poursuivant, d'un air de triomphe, qu'aujourd'hui, à Pomfret, devait couler le sang de mes ennemis, et que moi, j'étais plus que jamais en grâce et en faveur. O Marguerite, Marguerite! c'est maintenant que ta malédiction retombe de tout son poids sur la tête du malheureux Hastings!

CATESBY. Dépêchez, milord: le duc attend son dîner: faites une courte confession; il lui tarde de voir votre tête.

HASTINGS. O faveur passagère des mortels, que nous recherchons avec plus d'ardeur que la grâce de Dieu! O grands! celui qui bâtit ses espérances sur la foi de votre sourire ressemble au matelot ivre au haut d'un mât, prêt, au moindre souffle, à tomber dans les fatals abîmes de l'Océan.

LOVEL. Allons, allons, vite; il ne sert de rien de vous lamenter.

HASTINGS. O sanguinaire Richard! — Malheureuse Angleterre! je te prédis les jours les plus désastreux qu'aient jamais vus luire les siècles les plus misérables! Allons, conduisez-moi au billot, il en est qui seront bientôt morts. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Même ville. — Les remparts de la Tour.

Arrivent GLOSTER et BUCKINGHAM, couverts d'armures rouillées et étrangement accoutrés.

GLOSTER. Dis-moi, mon cousin, peux-tu trembler et changer de couleur, t'interrompre tout à coup au milieu d'un mot, recommencer, puis t'arrêter encore, comme un homme égaré et dont la terreur a troublé la raison?

BUCKINGHAM. Bah! je puis contrefaire le tragédien consommé: je puis parler en regardant derrière moi et en promenant çà et là un œil inquiet; trembler et tressaillir au froissement d'une paille, et simuler enfin le plus complet effroi: les regards effarés et les sourires forcés sont à mes ordres, prêts à toute heure à faire leur office et à servir mes stratagèmes. Mais quoi! Catesby est-il parti?

GLOSTER. Oui! et le voici qui nous amène le lord maire.

Arrivent LE LORD MAIRE et CATESBY.

BUCKINGHAM. Laissez-moi lui parler seul. — Lord maire, —

GLOSTER, *simulant le plus grand effroi.* Qu'on ait l'œil sur le pont-levis.

BUCKINGHAM. Écoutez! le bruit d'un tambour.

GLOSTER. Catesby, regarde par-dessus les remparts.

BUCKINGHAM. Lord maire, — le motif pour lequel nous vous avons envoyé chercher; —

GLOSTER. Regarde derrière toi, défends-toi; voilà les ennemis.

BUCKINGHAM. Que Dieu et notre innocence nous défendent et nous protégent!

Arrivent LOVEL et RATCLIFF, portant la tête d'Hastings.

GLOSTER. Rassure-toi; ce sont des amis, Ratcliff et Lovel.

LOVEL. Voici la tête de cet ignoble traître, de ce dangereux Hastings, dont personne ne se défiait.

GLOSTER. [illegible] homme [illegible] que je ne puis retenir mes larmes; je le prenais pour la créature la plus simple [illegible] qui respirât sur la face de la terre [illegible] mon âme [illegible] l'histoire de ses pensées [illegible]; il était [illegible] qu'à l'exception de sa culpabilité [illegible], je veux dire son [illegible] avec la femme de Shore, [illegible].

BUCKINGHAM. Oui, [illegible] le traître le plus [illegible] qui ait jamais vécu. (*Au Lord Maire.*) Par exemple, milord, pourriez-vous croire, ou même [illegible], [illegible] mais ce [illegible] pour vous le dire, que le rusé scélérat avait comploté aujourd'hui, dans la chambre du conseil, de nous assassiner, moi et milord de Gloster?

LE LORD MAIRE. Comment! serait-il vrai?

GLOSTER. Quoi donc? Nous prenez-vous pour des Turcs ou des infidèles? Croyez-vous que nous aurions ainsi, contrairement aux formes légales, consommé violemment la mort du scélérat, si l'urgence du péril, le repos de l'Angleterre et la sûreté de nos personnes, ne nous avaient forcés à cette exécution?

LE LORD MAIRE. Alors, que tout vous prospère! Il a mérité la mort; vos seigneuries ont sagement agi en faisant un exemple capable de détourner les traîtres de pareilles tentatives. Je n'attendais rien de bon de sa part depuis qu'il s'est mis à fréquenter mistriss Shore.

BUCKINGHAM. Toutefois, notre intention n'était pas qu'il mourût avant que votre seigneurie fût là pour assister à sa fin; mais nos amis que vous voyez, dans la chaleur de leur zèle, ont procédé plus rapidement que nous ne le voulions. Nous aurions désiré, milord, que vous entendissiez le traître, et qu'il vous avouât lui-même, en tremblant, les moyens et le but de sa trahison, afin que vous pussiez en rendre compte aux citoyens qui pourraient mal interpréter nos actes à son égard, et plaindre sa mort.

LE LORD MAIRE. Milord, il me suffit de la parole de votre seigneurie; c'est comme si je l'avais vu et entendu parler. Et ne doutez pas, très-nobles princes, que je n'informe nos citoyens fidèles de la justice qui a présidé à vos actes dans cette circonstance.

GLOSTER. C'était pour cela que nous souhaitions ici la présence de votre seigneurie, afin d'éviter la censure des mauvaises langues.

BUCKINGHAM. Mais, puisque vous êtes venu trop tard pour remplir nos intentions, prenez acte de ce que nous avons dit sur les motifs qui ont guidé notre conduite; sur ce, milord, adieu. (*Le Lord Maire s'éloigne.*)

GLOSTER. Suis-le, suis-le, mon cousin Buckingham. Le maire va se rendre en toute hâte à Guild-Hall[1]; vas-y avec lui: là, quand tu trouveras le moment favorable, mets en avant la bâtardise des enfants d'Édouard: dis-leur comme quoi Édouard fit mettre à mort un citoyen pour avoir dit qu'il ferait de son fils l'héritier de la couronne, voulant parler de sa maison, qui avait une couronne pour enseigne. En outre, parle-leur de ses impudiques amours et de la brutalité de ses volages convoitises, qui s'attaquaient indistinctement à leurs servantes, à leurs filles et à leurs femmes, partout où son œil lascif, son cœur grossier et sans frein voyaient une proie. Tu pourras même, au besoin, frapper plus près de ma personne. Dis-leur que lorsque ma mère était enceinte de cet insatiable Édouard, le noble York, mon illustre père, était occupé à faire la guerre en France, et qu'un calcul exact du temps écoulé le convainquit que l'enfant n'était pas de lui; ce qu'indiquaient suffisamment ses traits, qui ne ressemblaient en rien à ceux du noble duc mon père. Toutefois, ne touche ce chapitre qu'avec ménagement, car tu sais que ma mère vit encore.

BUCKINGHAM. Soyez tranquille, milord: je vais m'acquitter du rôle d'orateur comme si le brillant salaire pour lequel je plaiderai devait m'appartenir. Sur ce, milord, adieu.

GLOSTER. Si tu réussis, amène-les au château de Baynard[2], où tu me trouveras accompagné de révérends pères et de savants évêques.

BUCKINGHAM. J'y vais; vers trois ou quatre heures, attendez-vous à recevoir des nouvelles de Guild-Hall. (*Buckingham s'éloigne.*)

GLOSTER. Lovel, rends-toi sur-le-champ chez le docteur Shaw; — (*à Catesby*) toi, va trouver le moine Penker[1]; — dites-leur de venir me joindre, d'ici à une heure, au château de Baynard. (*Lovel et Catesby s'éloignent.*)

GLOSTER, *seul, continuant.* Maintenant, rentrons; allons donner secrètement l'ordre d'éloigner de tous les regards les [illegible] de Clarence, et recommander que personne ne puisse, sous aucun prétexte, avoir accès auprès des princes. (*Il s'éloigne.*)

[1] C'est [illegible] commune de la cité de Londres.

[2] Ce château, bâti [illegible], situé en Angleterre [illegible] Londres [illegible] On voit encore [illegible] de vestiges [illegible].

[1] Le docteur Shaw et le moine Penker étaient de célèbres prédicateurs de l'époque. Selon la coutume de ce temps, Richard leur confia la mission



GLOSTER. Eh bien, eh bien, que disent les bourgeois? (Acte III, scène VII, page 416.)

SCÈNE VI.

Une rue de Londres.

Arrive UN CLERC.

LE CLERC. Voici l'acte d'accusation de ce bon lord Hastings; je l'ai copié au net, et on doit aujourd'hui en donner lecture à Saint-Paul; voyez le volume que cela fait. J'ai mis onze heures à le transcrire; car c'est hier soir que Catesby me l'a envoyé; la minute a dû demander autant de temps à rédiger, et cependant, il y a cinq heures, Hastings vivait encore, non suspect, inaccusé et libre. Le joli monde que celui dans lequel nous vivons! Qui serait assez stupide pour ne pas voir ce grossier artifice? Mais qui serait assez hardi pour dire qu'il le voit? Le monde est bien pervers! et tout est perdu sans ressource, du moment où, voyant de si vilaines choses, il faut garder le silence. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VII.

Même ville. — La cour du château de Baynard.

GLOSTER et BUCKINGHAM se rencontrent.

GLOSTER. Eh bien, eh bien, que disent les bourgeois?

BUCKINGHAM. Par la sainte mère de Notre-Seigneur, les bourgeois sont muets et ne disent pas un mot.

GLOSTER. As-tu touché l'article de la bâtardise des enfants d'Édouard?

BUCKINGHAM. Je l'ai fait; j'ai parlé de ses engagements [illegible]

[illegible]

véritable portrait de votre père, tant par les formes physiques que par la noblesse de l'âme; j'ai rappelé toutes vos victoires en Écosse, vos talents dans la guerre, votre sagesse dans la paix, votre générosité, vos vertus, votre humble modestie: en un mot, je n'ai rien négligé, rien omis dans ma harangue de ce qui pouvait servir vos vues. En terminant, j'ai adjuré ceux qui voulaient le bien de leur pays de crier avec moi: « Vive Richard, roi d'Angleterre! »

GLOSTER. Et l'ont-ils fait?

BUCKINGHAM. Non, Dieu me pardonne; ils n'ont pas soufflé un mot. Ils sont restés là comme des statues muettes ou des pierres insensibles, se regardant l'un l'autre, ébahis et le visage couvert d'une pâleur mortelle; ce que voyant, je leur en ai fait des reproches, et j'ai demandé au maire ce que signifiait ce silence obstiné. Il m'a répondu que le peuple n'était pas habitué à être harangué par d'autres que par le recorder[1]. Alors j'ai chargé ce dernier de répéter mon discours, ce qu'il a fait, en ayant soin toutefois d'employer cette formule: « Ainsi dit le duc, ainsi pense le duc, » mais sans rien avancer de son chef. Son discours terminé, quelques-uns de mes partisans, postés à l'extrémité de la salle, ont jeté leurs bonnets en l'air, et une douzaine de voix ont crié: « Vive le roi Richard! » Alors, prenant avantage de cette manifestation équivoque: « Je vous remercie, chers concitoyens, braves amis, » ai-je repris aussitôt; « ces applaudissements unanimes, ces acclamations enthousiastes témoignent de votre sagesse et de votre affection pour Richard. » Cela dit, je me suis retiré.

GLOSTER. Muets stupides! quoi! ils n'ont rien dit? Ainsi le maire et ses collègues ne viendront point?

BUCKINGHAM. Le maire est à deux pas d'ici. Simulez l'inquiétude et la crainte; ne consentez à l'entendre qu'après les plus vives instances; ayez soin de tenir à la main un livre de prières et d'être accompagné de deux ecclésiastiques, mylord. Je bâtirai sur ce texte un sermon des plus

[illegible]

[1] L'un des officiers municipaux.



TYRREL. ... « Voilà, disait Dighton, comme étaient couchés ces pauvres petits... » (Acte IV, scène III, page 420.)

édifiants. Ne vous rendez qu'avec répugnance à notre requête : faites la jeune fille : dites non, tout en acceptant.

GLOSTER. Je vais rentrer, et si tu mets autant d'habileté à plaider pour eux que j'en mettrai à te répondre non, je ne doute pas que nous ne conduisions l'affaire à bonne fin.

BUCKINGHAM. Allez, montez là-haut ; voilà le maire qui frappe. (*Gloster rentre dans le château.*)

Arrivent **LE LORD MAIRE, LES ALDERMEN** et **PLUSIEURS BOURGEOIS.**

BUCKINGHAM, *continuant.* Soyez le bienvenu, milord. J'attends ici audience. Je ne crois pas que le duc veuille recevoir.

Arrive CATESBY, venant du château.

BUCKINGHAM, *continuant.* Eh bien, Catesby, que répond milord à ma requête?

CATESBY. Mon noble lord, il supplie votre seigneurie de revenir le voir demain ou après-demain : il est renfermé avec deux révérends pères, et occupé de saintes méditations; il désire qu'aucune affaire mondaine ne vienne le distraire de ses pieux exercices.

BUCKINGHAM. Retournez, mon cher Catesby, vers le gracieux duc ; dites-lui que le maire, les aldermen et moi, venus pour affaires importantes, d'une urgence extrême, et qui intéressent le bien du royaume, nous demandons à conférer un moment avec son altesse.

CATESBY. Je vais sur-le-champ l'en instruire. (*Il rentre.*)

BUCKINGHAM. Ah! ah! milord, ce prince n'est pas un Édouard : il n'est pas nonchalamment couché sur un lit de repos, mais à genoux et en contemplation ; il n'est pas à folâtrer avec une couple de courtisanes, mais en conférence avec deux savants docteurs ; il ne passe point son temps à dormir pour engraisser son corps oisif, mais à prier pour enrichir son âme vigilante. Heureuse l'Angleterre, si ce vertueux prince voulait consentir à la gouverner! mais c'est, je le crains, ce que nous n'obtiendrons jamais de lui.

LE LORD MAIRE. Dieu nous préserve d'un refus de son altesse[1]!

BUCKINGHAM. J'en ai peur. Voici Catesby de retour.

Revient CATESBY.

BUCKINGHAM, *continuant.* Eh bien! Catesby, que dit son altesse?

CATESBY. Le duc se demande ce qui peut amener devant lui un si nombreux rassemblement de citoyens, sans qu'il lui en ait été donné aucun avis préalable. Il craint, milord, que vous ne nourrissiez contre lui quelque mauvais dessein.

BUCKINGHAM. Je suis peiné de voir mon noble cousin soupçonner mes intentions à son égard. Par le ciel, nous venons à lui dans les sentiments les plus affectueux ; retournez, je vous prie, vers son altesse, et dites-le-lui. (*Catesby rentre.*)

BUCKINGHAM, *continuant.* Quand ces hommes pieux sont à leur rosaire, il est difficile de les en arracher, tant pour eux les contemplations ferventes ont de charmes!

On voit paraître dans une galerie élevée GLOSTER entre deux évêques. CATESBY l'accompagne.

LE LORD MAIRE. Tenez, voilà son altesse qui s'avance entre deux ecclésiastiques.

BUCKINGHAM. Deux vertueux appuis pour un prince chrétien, et qui le garantissent des chutes de la vanité. Voyez, il tient à la main un livre de prières : à ces attributs, on reconnaît un saint homme. — Illustre Plantagenet, très-gracieux prince, daignez prêter à notre requête une oreille favorable, et nous pardonner d'interrompre vos dévotions et les exercices d'un zèle vraiment chrétien.

GLOSTER. Milord, vous n'avez pas besoin d'excuses ; c'est bien plutôt à moi de vous en faire, moi, qui, tout entier au service de mon Dieu, néglige la visite de mes amis.

[1] Le lord maire si pieux et si courtois était Edmond Shaw, frère du docteur Shaw dont il a été question plus haut.

Mais laissons cela : que demande de moi votre seigneurie ?

BUCKINGHAM. Une chose qui sera, je l'espère, agréable à Dieu ainsi qu'à tous les gens de bien de cette île sans gouvernement.

GLOSTER. Je crains d'avoir, par quelque faute, offensé les habitants de cette ville, et vous venez sans doute réprimander mon ignorance.

BUCKINGHAM. Il est vrai, milord. Plût à Dieu que, cédant à nos instances, votre altesse voulût réparer sa faute !

GLOSTER. Si j'en agissais autrement, mériterais-je de vivre dans un pays chrétien ?

BUCKINGHAM. Sachez donc que vous commettez une faute grave quand vous abandonnez le siége de suprématie, le trône de majesté, le sceptre qu'ont porté vos ancêtres, le rang qui vous est dû et que vous assigne votre naissance, la gloire héréditaire de votre royale maison, au rejeton corrompu d'une tige souillée : pendant que vous restez plongé dans le sommeil de l'insouciance, sommeil dont nous venons vous tirer dans l'intérêt du pays, cette noble île languit privée de l'usage de ses forces, voit sa face défigurée par les stigmates de l'infamie, d'ignobles plantes greffées sur son arbre royal, et se voit elle-même sur le point de disparaître dans le gouffre de l'oubli et du néant. Pour l'arracher à ses périls, nous vous sollicitons avec instances de vouloir bien prendre en main le gouvernement de ce pays, non en qualité de protecteur, de lieutenant, de substitut, d'agent subalterne, fonctionnant pour le compte d'un autre, mais par droit de succession et de primogéniture, en vertu de votre naissance, et comme souverain d'un empire qui vous appartient légitimement ; à cet effet, nos amis respectueux et dévoués, de concert avec les bourgeois de la Cité, et cédant à leurs instigations pressantes, viennent présenter à votre altesse leur juste requête.

GLOSTER. Je ne sais ce qui convient le mieux à mon rang ou à votre condition, de m'éloigner en silence ou de vous adresser d'amers reproches ; si je me tais, vous pourrez penser que l'ambition enchaîne ma langue, et induire de mon silence que je consens à porter ce joug doré du pouvoir que vous voulez follement m'imposer : d'un autre côté, si je réponds par des reproches à cette requête empreinte d'une si fidèle affection pour moi, je m'expose à maltraiter des amis. Je parlerai donc, afin d'éviter le premier de ces inconvénients ; mais, ne voulant pas, en vous répondant, tomber dans le second, voici définitivement ma réponse : Votre affection est digne de toute ma reconnaissance ; mais mon peu de mérite ne me permet pas d'accepter des offres d'une nature si élevée. D'abord, si tous les obstacles étaient aplanis, si le chemin du trône m'était ouvert, si la couronne me revenait de droit et en vertu de ma naissance, ma capacité est si faible, mes imperfections sont si grandes et si nombreuses, que je chercherais à me dérober à mon élévation, tant ma frêle barque est peu propre à affronter la haute mer, plutôt que de m'exposer à me voir perdu sous le poids de ma grandeur, étouffé sous les vapeurs de ma gloire. Mais, Dieu soit loué, on n'a nul besoin de moi, et si ce besoin existait, mon insuffisance ne pourrait y répondre. L'arbre royal nous a laissé un fruit royal, qui, mûri par le temps et la fuite des heures, ne déparera pas la majesté du trône, et je ne doute pas que nous ne soyons heureux sous son règne. C'est à lui que je transmets la mission que vous voudriez m'imposer : il la tient de son droit et de son heureuse étoile, — et à Dieu ne plaise que je la lui ravisse !

BUCKINGHAM. Milord, c'est là, dans votre altesse, un ho- [illegible]

certaine personne vivante, je n'imposais à ma langue un frein respectueux. Veuillez donc accepter, milord, et prendre en vos royales mains cette dignité qui vous est offerte, sinon dans notre intérêt et celui du pays, du moins pour soustraire votre noble race à la corruption et à l'imposture, et la rendre à son cours direct et légitime.

LE LORD MAIRE. Acceptez, milord ; vos concitoyens vous en conjurent.

BUCKINGHAM. Ne refusez pas, puissant lord, cette offre de notre amour.

CATESBY. Oh! comblez leurs vœux ; faites droit à leur légitime requête.

GLOSTER. Hélas ! pourquoi voulez-vous m'imposer le fardeau de tant de soucis ? je ne suis pas fait pour le trône et les grandeurs. Je vous en conjure, ne vous offensez pas de mon refus ; je ne puis ni ne veux accéder à votre demande.

BUCKINGHAM. Si vous nous refusez, — si, par un excès d'affection et de zèle, vous répugnez à détrôner un enfant, le fils de votre frère, — car la bonté de votre cœur nous est connue : nous avons été témoins de la tendresse affectueuse de vos sentiments, non-seulement pour votre famille, mais pour toutes les classes de citoyens indistinctement : — sachez-le bien, néanmoins, que vous acceptiez ou non notre offre, le fils de votre frère ne régnera pas sur nous ; nous élèverons quelque autre sur votre trône, au mépris et au détriment de votre maison : dans cette ferme résolution, nous prenons congé de vous. Venez, citoyens ; ne supplions pas plus longtemps. *(Buckingham, le lord Maire, les Aldermen et les Bourgeois s'éloignent.)*

CATESBY. Rappelez-les, cher prince ; acceptez leur offre ; si vous refusez, le pays tout entier en portera la peine.

GLOSTER. Voulez vous donc absolument m'imposer ce fardeau de douleurs ? Eh bien ! rappelle-les ; je ne suis pas de marbre ; je me rends à vos affectueuses instances. *(Catesby s'éloigne.)*

GLOSTER, *continuant*. Bien que je fasse violence à ma conscience et à mes sentiments...

Reviennent BUCKINGHAM, LE LORD MAIRE, LES ALDERMEN et LES BOURGEOIS.

GLOSTER, *continuant*. Mon cousin Buckingham, — et vous, hommes prudents et graves, puisque vous voulez absolument m'imposer malgré moi le fardeau des grandeurs, il faut bien que je me résigne à le porter ; mais si la noire calomnie, le reproche odieux, sont la conséquence de la violence que vous me faites, cette violence même sera ma justification, et me lavera de toute tache et de tout blâme qui pourraient en résulter pour moi. Car Dieu sait, et vous pouvez voir vous-même, combien tout ceci était loin de mes désirs.

LE LORD MAIRE. Dieu bénisse votre altesse ! nous le voyons et nous le dirons.

GLOSTER. En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM. Je vous salue donc du titre de roi. — Vive le roi Richard, le digne souverain de l'Angleterre !

TOUS. Ainsi soit-il !

BUCKINGHAM. Vous plait-il d'être couronné demain ?

GLOSTER. Ce sera quand il vous plaira, puisque vous le voulez absolument.

BUCKINGHAM. Demain donc, nous serons aux ordres de votre altesse. Sur ce, nous prenons congé de vous, le cœur comblé de joie.

GLOSTER, *aux deux évêques*. Venez ; allons reprendre notre saint exercice. — *(A Buckingham.)* Adieu, mon cher cousin. — *(Au lord Maire, aux Aldermen et aux Bourgeois.)* Adieu, mes bons amis. *(Ils s'éloignent.)*

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Devant la Tour de Londres.

Arrivent d'un côté LA REINE ÉLISABETH, LA DUCHESSE D'YORK et LE MARQUIS DE DORSET ; de l'autre ANNE, duchesse de Gloster, conduisant par la main la jeune MARGUERITE PLANTAGENET, fille du duc de Clarence.

LA DUCHESSE. Qui rencontrons-nous ici ? — Ma petite-fille Plantagenet, que conduit par la main sa bonne tante Anne

de Gloster. Sans doute qu'elle se rend à la Tour pour complimenter le jeune prince. — Ma fille, je me réjouis de vous voir.

ANNE. Dieu vous donne à toutes deux un heureux jour!

LA REINE ÉLISABETH. Je vous en souhaite autant, ma chère sœur. Où allez-vous?

ANNE. Pas plus loin qu'à la Tour, et dans le même sentiment qui vous y conduit vous-même, pour présenter nos félicitations aux jeunes princes.

LA REINE ÉLISABETH. Merci, ma chère sœur : nous entrerons ensemble. Voilà fort à propos le lieutenant qui vient à nous. —

Arrive BRAKENBURY.

LA REINE ÉLISABETH, *continuant*. Monsieur le lieutenant, seriez-vous assez bon pour nous dire comment se portent le prince et mon jeune fils York?

BRAKENBURY. Très-bien, madame. Veuillez me pardonner, mais je ne puis vous permettre de les voir; le roi l'a strictement défendu.

LA REINE ÉLISABETH. Le roi! quel roi?

BRAKENBURY. Je veux dire le lord protecteur.

LA REINE ÉLISABETH. A Dieu ne plaise qu'il porte jamais le titre de roi! Prétend-il donc élever des barrières entre leur affection et moi? Je suis leur mère : qui m'empêchera de les voir?

LA DUCHESSE. Je suis la mère de leur père; je veux les voir.

ANNE. Je suis leur tante par alliance, et leur mère par ma tendresse; conduisez-moi donc vers eux; je prends sur moi la faute, et je lève votre consigne, à mes risques et périls.

BRAKENBURY. Non, madame, non; je ne puis laisser aller ainsi les choses : je suis lié par mon serment; veuillez donc m'excuser. (*Brakenbury s'éloigne.*)

Arrive STANLEY.

STANLEY, *à la duchesse d'York*. Madame, dans une heure si je vous rencontre, je pourrai saluer en vous la respectable mère de deux reines charmantes. — (*A la duchesse de Gloster.*) Venez, madame; j'ai l'ordre de vous conduire sur-le-champ à Westminster, pour y être couronnée reine, en votre qualité d'épouse de Richard.

LA REINE ÉLISABETH. Ah! coupez mon lacet, que mon cœur oppressé puisse battre en liberté; ou je sens que je vais m'évanouir à cette foudroyante nouvelle.

ANNE. O funeste événement! ô fâcheuse nouvelle!

DORSET. Remettez-vous, ma mère; comment vous trouvez-vous?

LA REINE ÉLISABETH. O Dorset! ne me parle pas : sauve-toi; le trépas et la destruction te poursuivent : le nom de ta mère porte malheur à ses enfants. Si tu veux éviter la mort, passe les mers, et va vivre avec Richemond loin des atteintes de l'enfer. Fuis, te dis-je, fuis ce charnier sanglant, si tu ne veux augmenter le nombre des morts, et que je meure en réalisant la malédiction de Marguerite, veuve de mes titres de mère, d'épouse et de reine d'Angleterre.

STANLEY. Votre conseil est sage, madame. — (*A Dorset.*) Ne perdez pas un moment; en route vous recevrez des lettres de recommandation pour mon fils. Ne vous laissez pas surprendre par d'imprudents délais.

LA DUCHESSE. O vent du malheur qui ne cesse de souffler sur nous! ô flancs malheureux qui avez enfanté la mort, et d'où le monde a vu éclore un serpent fatal dont le regard inévitable fait mourir!

STANLEY, *à la duchesse de Gloster*. Venez, madame, venez; on m'a recommandé la célérité.

ANNE. Je vais vous suivre, mais à contre-cœur. Oh! plût à Dieu que le cercle d'or qui doit ceindre mon front fût un fer rouge qui me brûlât le cerveau! Qu'un poison mortel remplace l'huile sainte! et que je meure avant que personne ait pu dire : Vive la reine!

LA REINE ÉLISABETH. Va! femme infortunée! je ne t'envie pas ta gloire; ma douleur n'a pas besoin de se repaître de ta [illegible], et je ne te souhaite aucun mal.

ANNE. Non! Pourquoi? — Quand celui qui maintenant est mon époux, au moment où je suivais le cercueil de Henri, vint à moi, les mains à peine lavées du sang de cet ange qui fut mon premier époux, et de ce saint roi dont je suivais en pleurant la dépouille mortelle; oh! en cet instant, quand mes yeux se portèrent sur le visage de Richard, voici quel fut mon vœu : — « Sois maudit, » m'écriai-je, « toi qui m'as condamnée si jeune aux douleurs d'un long veuvage; quand tu te marieras, que les chagrins assiégent ta couche nuptiale, et s'il se trouve une femme assez insensée pour accepter ta main, puisse ta vie la rendre plus misérable que tu ne m'as rendue malheureuse par la mort de mon époux bien-aimé! » Hélas! en moins de temps qu'il ne m'en faut pour répéter cette imprécation, mon cœur de femme s'est grossièrement laissé prendre au miel de ses paroles, et je suis moi-même devenue l'objet de mes propres malédictions. A dater de ce jour, mes yeux ne se sont plus fermés; jamais dans sa couche il ne m'est arrivé de savourer une heure la rosée bienfaisante du sommeil, sans être réveillée en sursaut par ses rêves terribles. D'ailleurs, il me hait à cause de mon père Warwick; et je ne doute pas que bientôt il ne se défasse de moi.

LA REINE ÉLISABETH. Infortunée, adieu! j'ai pitié de tes chagrins.

ANNE. Et moi, du plus profond de mon âme, je déplore les tiens.

DORSET, *à la duchesse de Gloster*. Adieu, toi qui fais aux grandeurs un si triste accueil.

ANNE, *à la reine Élisabeth*. Adieu, pauvre âme, qui prends congé d'elles.

LA DUCHESSE, *à Dorset*. Allez rejoindre Richemond, et que le bonheur vous accompagne! — (*A la duchesse de Gloster.*) Allez trouver Richard, et que les bons anges veillent sur vous! — (*A la reine Élisabeth.*) Rendez-vous au sanctuaire, et que de salutaires pensées y remplissent votre âme! — Moi, je vais à mon tombeau, et puissent la paix et le repos y descendre avec moi! J'ai vu quatre-vingts ans de chagrins, et j'ai payé chaque heure de joie par une semaine de douleur.

LA REINE ÉLISABETH. Arrêtez; jetons encore un regard vers la Tour. Antique forteresse, aie pitié des enfants délicats que la haine a renfermés dans l'enceinte de tes murailles, rude berceau pour ces pauvres petits! Apre et dure nourrice, vieille et lugubre compagne des jeux de deux princes si jeunes, sois bonne pour mes enfants! ce sont les adieux que t'adresse ma douleur insensée. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Le palais. — La salle du trône.

Fanfares. RICHARD, revêtu des insignes de la royauté, est assis sur son trône; à quelque distance se tiennent debout BUCKINGHAM, CATESBY, UN PAGE et divers Lords.

LE ROI RICHARD. Écartez-vous tous. — Mon cousin Buckingham!

BUCKINGHAM. Mon gracieux souverain.

LE ROI RICHARD. Donne-moi ta main. Le roi Richard est assis sur le trône, grâce à tes conseils et à ton assistance : mais ces grandeurs ne doivent-elles vivre qu'un jour, ou seront-elles durables, et en jouirons-nous sans partage?

BUCKINGHAM. Elles vivent, et puissent-elles durer toujours!

LE ROI RICHARD. Ah! Buckingham, je te soumets maintenant à l'épreuve de la pierre de touche, pour connaître si ton or est de bon aloi. Le jeune Édouard est vivant : — tâche de me comprendre.

BUCKINGHAM. Parlez, mon bien-aimé souverain.

LE ROI RICHARD. Buckingham, je dis que je voudrais être roi.

BUCKINGHAM. Vous l'êtes, mon très-illustre souverain.

LE ROI RICHARD. Ah! je suis roi! c'est vrai; mais Édouard est vivant.

BUCKINGHAM. Il est vrai, noble prince.

LE ROI RICHARD. Ah! conséquence amère! Édouard est vivant, et tu en conviens, que c'est un vrai et noble prince! Mon cousin, tu n'as pas eu toujours l'entendement aussi dur. — Faut-il m'expliquer clairement? je voudrais que les bâtards fussent morts; je voudrais que cela se fît sur-le-champ. Que dis-tu maintenant? parle vite, sois bref.

BUCKINGHAM. Votre majesté peut faire ce qu'il lui plaira.

LE ROI RICHARD. Allons donc, tu es de glace, ton dévouement se refroidit! Parle, consens-tu à leur mort?

BUCKINGHAM. Laissez-moi, sire, me consulter un instant, avant que je vous donne à ce sujet une réponse positive. Dans un moment votre majesté connaîtra ma détermination. (*Buckingham sort.*)

CATESBY, *à part.* Le roi est en colère : le voilà qui se mord les lèvres.

LE ROI RICHARD, *descendant de son trône.* Je ne veux désormais avoir affaire qu'à des têtes de fer, sans cervelle, à de jeunes fous; celui qui veut de trop près scruter mes desseins, celui-là n'est pas mon homme. L'ambitieux Buckingham devient circonspect. — Page!

LE PAGE. Sire!

LE ROI RICHARD. Connaîtras-tu, par hasard, un homme que le pouvoir corrupteur de l'or déciderait à commettre secrètement un meurtre?

LE PAGE. Je connais un gentilhomme mécontent, dont l'humble fortune n'est point en rapport avec la hauteur de ses prétentions; l'or ferait sur lui plus d'effet que vingt orateurs, et le déterminerait sans doute à tout entreprendre.

LE ROI RICHARD. Quel est son nom?

LE PAGE. Son nom, sire, est Tyrrel.

LE ROI RICHARD. Je crois le connaître; va le chercher. (*Le Page sort.*)

LE ROI RICHARD, *continuant.* Le profond et rusé Buckingham ne sera plus le bras droit de mes conseils. Jusqu'ici il avait marché avec moi sans se lasser; et voilà maintenant qu'il s'arrête pour reprendre haleine! Allons, c'est bien.

Entre STANLEY.

LE ROI RICHARD, *continuant.* Eh bien, lord Stanley, quelles nouvelles?

STANLEY. J'ai appris, mon bien-aimé souverain, et je viens vous annoncer que le marquis de Dorset s'est enfui pour aller rejoindre Richemond au pays qu'il habite.

LE ROI RICHARD. Approche, Catesby; fais circuler le bruit qu'Anne ma femme est dangereusement malade; je prendrai des mesures pour qu'elle ne sorte pas. Cherche-moi quelque gentilhomme obscur que je marierai sur-le-champ avec la fille de Clarence; quant au fils, il est idiot, et je ne le crains pas. Eh bien! est-ce que tu rêves? — Aie soin, dis-je, d'annoncer partout qu'Anne est malade et n'en relèvera pas. Dépêche-toi, car il m'importe de couper court aux espérances qui plus tard pourraient me nuire. (*Catesby sort.*)

LE ROI RICHARD, *continuant.* Il faut que j'épouse la fille de mon frère, sans quoi mon trône n'a qu'une base fragile. Faire mourir ses frères, et puis l'épouser, c'est un moyen de réussite bien chanceux! Mais je suis si avant dans le sang, qu'un crime doit suivre l'autre; la pitié larmoyante n'habite pas dans ces yeux-là.

Rentre LE PAGE, accompagné de TYRREL.

LE ROI RICHARD, *continuant.* Tu te nommes Tyrrel?

TYRREL. James Tyrrel, votre très-obéissant sujet.

LE ROI RICHARD. Est-ce bien vrai?

TYRREL. Mettez-moi à l'épreuve, mon gracieux souverain.

LE ROI RICHARD. Es-tu homme à tuer un de mes amis?

TYRREL. Comme il vous plaira; mais je préférerais tuer deux ennemis.

LE ROI RICHARD. Tu l'as dit : ce sont deux ennemis acharnés de mon repos, deux perturbateurs de mon doux sommeil, que ceux contre qui je voudrais employer ton bras; Tyrrel, je veux parler des bâtards qui sont à la Tour.

TYRREL. Donnez-moi les moyens d'arriver jusqu'à eux et je vous promets de vous en débarrasser.

LE ROI RICHARD. Tu fais entendre à mon oreille une [illegible]. Viens ici, Tyrrel; tiens, prends cet ordre. (*Il lui remet un papier.*) Avance, et approche ton oreille. (*Il lui parle tout bas.*) Voilà tout ce qu'il y aura à faire. Viens m'annoncer que c'est fait, et je t'aimerai; et ton [illegible].

TYRREL. Je vais sur-le-champ exécuter la chose. (*Il s'éloigne.*)

Rentre BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM. Milord, j'ai réfléchi à la proposition que vous m'avez faite tout à l'heure.

LE ROI RICHARD. C'est bien; n'en parlons plus. Dorset est allé rejoindre Richemond.

BUCKINGHAM. Je l'ai entendu [illegible].

LE ROI RICHARD. Stanley, Richemond est le fils de ta femme : [illegible].

BUCKINGHAM. Sire, [illegible] sur votre honneur et sur votre foi [illegible], à savoir le comté de Hereford et ses dépendances, dont vous m'avez promis la possession.

LE ROI RICHARD. Stanley, veille avec soin sur ta femme; si elle porte des lettres à Richemond, tu en répondras.

BUCKINGHAM. Que répond votre majesté à ma juste requête?

LE ROI RICHARD. Je me souviens d'avoir entendu le roi Henri VI prédire que Richemond serait roi, à une époque où Richemond n'était encore qu'un enfant maussade. Richemond roi! — peut-être, —

BUCKINGHAM. Sire, —

LE ROI RICHARD. Comment se fait-il que le prophète ne m'ait pas dit, à moi qui étais alors auprès de lui, que je le tuerais un jour?

BUCKINGHAM. Sire, le comté que vous m'avez promis, —

LE ROI RICHARD. Richemond! La dernière fois que je me suis trouvé à Exeter, le maire, pour me faire honneur, me montra le château qu'il appelait Rougemont; à ce nom je tressaillis, parce qu'un barde d'Irlande m'a dit autrefois que je ne vivrais pas longtemps après avoir vu Richemond.

BUCKINGHAM. Sire, —

LE ROI RICHARD. Quelle heure est-il?

BUCKINGHAM. Je prends la liberté de rappeler à votre majesté la promesse qu'elle m'a faite.

LE ROI RICHARD. Oui, mais quelle heure est-il?

BUCKINGHAM. Dix heures vont sonner.

LE ROI RICHARD. Eh bien! qu'elles sonnent.

BUCKINGHAM. Pourquoi cela?

LE ROI RICHARD. Parce que, comme l'automate d'une horloge, tu interposes ton bruit monotone entre ta demande et ma méditation. Je ne suis pas aujourd'hui en veine de générosité.

BUCKINGHAM. Eh bien! dites-moi si vous voulez, oui ou non, tenir votre promesse.

LE ROI RICHARD. Tu m'importunes; je ne suis pas en veine. (*Le roi Richard et sa suite sortent.*)

BUCKINGHAM, *seul.* Ah! c'est comme cela? c'est par de tels mépris qu'il récompense mes services? Est-ce donc pour cela que je l'ai fait roi? Oh! rappelons-nous le sort de Hastings, et partons pour Brecknock[1], pendant que ma tête en péril est encore sur mes épaules. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Même lieu.

Entre TYRREL.

TYRREL. Il est consommé l'acte de tyrannie et de sang, le plus grand forfait, le meurtre le plus inhumain dont ce pays se soit jamais rendu coupable. Ceux que j'avais chargés de cette horrible boucherie, Dighton et Forest, bien que ce soient des scélérats endurcis, des dogues sanguinaires, émus de pitié et de compassion, pleuraient comme des enfants en me racontant cette douloureuse histoire de mort. « Voilà, disait Dighton, comme étaient couchés ces pauvres petits. » — « Voilà, continuait Forest, comme ils se tenaient mutuellement enlacés dans leurs bras innocents et blancs comme l'albâtre. A voir leurs lèvres, on eût cru voir sur une même tige quatre roses vermeilles, dans tout l'éclat de leur beauté, et se baisant l'une l'autre. Sur leur chevet était posé un livre de prières; et cette vue, ajoutait Forest, a failli changer ma résolution; mais le démon... » — Ici, le scélérat s'est arrêté, et Dighton a continué en ces termes : « Nous avons étouffé le plus parfait ouvrage que, depuis la création, la nature ait jamais formé. » Aussitôt ils m'ont quitté, le cœur si pénétré de douleur et de remords, qu'ils ne pouvaient parler; et je les ai laissés aller, pour apporter cette nouvelle au roi sanguinaire.

Entre LE ROI RICHARD.

TYRREL, *continuant.* Le voilà qui vient. — Santé et joie à mon souverain maître!

LE ROI RICHARD. Mon bon Tyrrel, la nouvelle que tu m'apportes va-t-elle me rendre heureux?

TYRREL. Si la certitude que l'ordre donné par vous a été exécuté peut vous procurer le bonheur, soyez donc heureux; car la chose est faite.

LE ROI RICHARD. Mais les as-tu vus morts?

TYRREL. Oui, sire.

LE ROI RICHARD. Et enterrés, mon bon Tyrrel?

[1] Nom d'un château du comté de Buckingham, dans le pays de Galles.

TYRREL. Le chapelain de la Tour les a enterrés : quant à vous dire où, la vérité est que je n'en sais rien.

LE ROI RICHARD. Tyrrel, viens me trouver après souper : tu me conteras les détails de leur mort. En attendant, cherche dans ta pensée en quoi je puis t'être utile, et sois assuré de voir tes désirs satisfaits. Adieu jusque-là.

TYRREL. Je prends humblement congé de vous. (*Il sort.*)

LE ROI RICHARD, *seul.* J'ai fait renfermer le fils de Clarence; j'ai marié sa fille à un homme obscur; les fils d'Édouard dorment dans le sein d'Abraham, et Anne ma femme a dit adieu au monde. Je sais que Richemond de Bretagne[1] vise à la main de la jeune Élisabeth, fille de mon frère, et que son ambition voudrait se faire de cette alliance un titre à la couronne; moi, je vais la trouver, et, amant heureux, lui faire gaiement ma cour.

Entre CATESBY.

CATESBY. Sire, —

LE ROI RICHARD. Sont-ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles que tu viens m'apporter si brusquement?

CATESBY. De mauvaises nouvelles, sire : Morton[2] est parti pour rejoindre Richemond; Buckingham, à la tête des audacieux Gallois, est entré en campagne, et voit à chaque instant ses forces s'accroître.

LE ROI RICHARD. Ely allant rejoindre Richemond me donne plus de soucis que Buckingham et sa téméraire levée de boucliers. Viens. — J'ai appris par expérience que l'irrésolution parleuse est la tardive compagne du délai : le délai amène après lui l'impuissante misère qui marche à pas de tortue. Empruntons les ailes de la célérité, la messagère de Jupiter et le digne héraut d'un roi! Allons rassembler nos troupes; mon intelligence est un bouclier. Il faut de la promptitude quand les traîtres ont l'audace de lever l'étendard. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Même ville. — Devant le palais.

Arrive LA REINE MARGUERITE.

LA REINE MARGUERITE. Maintenant la prospérité des York commence à décliner, et, pareille à un fruit mûr, ne tardera pas à tomber dans la gueule infecte de la mort. Je viens secrètement rôder en ces lieux pour suivre des yeux le déclin de mes ennemis. J'en ai déjà vu le sinistre prologue, et je retourne en France, dans l'espoir que la suite ne sera pas moins amère, lugubre et tragique. Tiens-toi à l'écart, malheureuse Marguerite! Qui vient ici?

Arrivent LA REINE ELISABETH et LA DUCHESSE D'YORK.

LA REINE ÉLISABETH. Ah! mes pauvres princes, mes pauvres enfants, fleurs non épanouies, boutons naissants! si vos ombres innocentes voltigent dans l'air; si vous n'êtes point encore fixés dans votre éternel séjour, que vos ailes aériennes planent au-dessus de moi, et entendez les gémissements de votre mère.

LA REINE MARGUERITE. Planez au-dessus d'elle; dites-lui que la loi du talion a étendu sur votre jeune aurore le voile de l'éternelle nuit.

LA DUCHESSE. Tant de misères ont brisé ma voix, que ma langue usée par la plainte est immobile et muette. Édouard Plantagenet, pourquoi es-tu mort?

LA REINE MARGUERITE. Un Plantagenet est tombé en retour d'un Plantagenet; un Édouard en mourant a expié la mort d'un Édouard.

LA REINE ÉLISABETH. As-tu bien pu, grand Dieu, abandonner ces innocents agneaux, et les jeter dans la gueule du loup? Pourquoi fermais-tu les yeux quand s'accomplissait un tel crime?

LA REINE MARGUERITE. Et quand on égorgeait le pieux Henri et mon fils bien-aimé?

LA DUCHESSE. Spectre vivant dont la vue est éteinte et dont l'existence ne tient plus qu'à un souffle, monument d'infortune, opprobre du monde, propriété du tombeau que retient injustement la vie, abrégé et archive de jours malheureux, repose tes douleurs sur ce sol de l'Angleterre, sur cette terre légale, illégalement abreuvée de sang innocent. (*Elle s'assied à terre.*)

LA REINE ÉLISABETH. O terre! que ne peux-tu m'offrir un tombeau aussi promptement que tu m'offres un siége de douleur! alors tu recouvrirais mes os au lieu de les reposer. Ah! qui plus que nous a sujet de gémir? (*Elle s'assied auprès de la Duchesse.*)

LA REINE MARGUERITE. Si la plus ancienne douleur est la plus digne de respect, cédez à la mienne le droit d'aînesse, et que mes chagrins aient la prééminence sur les vôtres. — (*Elle s'assied à côté d'elles.*) Si la douleur admet la société, que le souvenir de mes malheurs vous rappelle les vôtres. J'avais un Édouard; un Richard l'a tué : j'avais un Henri; un Richard l'a tué! — (*A la Reine Elisabeth.*) Tu avais un Édouard; un Richard l'a tué : tu avais un Richard; un Richard l'a tué.

LA DUCHESSE. Et moi aussi, j'avais un Richard, et tu l'as tué; j'avais un Rutland, et tu as aidé à le tuer.

LA REINE MARGUERITE. Tu avais aussi un Clarence, et Richard l'a tué. De tes flancs malheureux est sorti un limier infernal qui nous donne à tous la chasse jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce limier, qui avait des dents avant d'avoir des yeux, pour déchirer les agneaux et s'abreuver de leur sang innocent; cet impur destructeur des œuvres de Dieu; ce tyran par excellence; cet oppresseur de la terre, qui se délecte aux pleurs des malheureux, ton ventre l'a vomi pour nous poursuivre jusqu'au tombeau. O Dieu juste, équitable dispensateur, combien je bénis ta justice, qui a permis que ce dogue sanguinaire exerçât sa fureur sur le fruit des entrailles de sa propre mère, et la forçât de joindre sa douleur à la douleur des autres!

LA DUCHESSE. Épouse de Henri, ne triomphe pas de mes malheurs : Dieu m'est témoin que mes larmes ont coulé pour les tiens.

LA REINE MARGUERITE. Pardonnez-moi; je suis affamée de vengeance, et maintenant qu'elle est sous mes yeux, j'en repais mes regards. Il est mort ton Édouard, qui a tué mon Édouard; en expiation de ce trépas, ton autre Édouard est également mort, et le jeune York par-dessus le marché; car à eux deux ils ne sauraient compenser la grandeur de ma perte. Il est mort ton Clarence, qui a poignardé mon Édouard; et les témoins de ce drame tragique, l'adultère Hastings[1], Rivers, Vaughan, Grey, sont descendus avant le temps dans la nuit du tombeau. Richard vit encore, lui, le noir émissaire de l'enfer, chargé de lui acheter des âmes et de les lui envoyer : mais elle approche à grands pas sa fin déplorable, et qui ne sera point pleurée. La terre s'entr'ouvre, l'enfer jette des flammes, les démons hurlent, les saints prient, demandant qu'il soit promptement retranché de ce monde. Romps le fil de ses jours, ô Dieu! je t'en conjure, afin qu'avant de cesser de vivre, je puisse dire : Le monstre est mort!

LA REINE ÉLISABETH. Oh! tu m'as prédit qu'un jour viendrait où je t'appellerais pour m'aider à maudire cette hideuse araignée, ce crapaud impur au dos voûté.

LA REINE MARGUERITE. Je t'appelai alors, futile simulacre de ma grandeur; je t'appelai alors, ombre chétive, reine en peinture, vaine représentation de ce que j'étais, programme flatteur d'un spectacle lugubre, femme élevée si haut pour être précipitée si bas, mère dérisoire de deux beaux enfants, rêve de ce que tu semblais être, drapeau éclatant servant de but aux coups les plus dangereux, insigne de dignité, souffle, bulle d'eau. Où est ton époux maintenant? où sont tes frères? où sont tes deux fils? où sont tes pairs? Qui t'implore? qui s'agenouille et dit : Dieu sauve la reine! Où sont les grands respectueux qui te flattaient? où est la foule qui accompagnait tes pas? Repasse tous ces souvenirs dans ta mémoire, et vois ce que tu es maintenant. L'épouse heureuse est devenue une veuve désolée; mère pleine de joie, tu déplores aujourd'hui ce titre; toi que l'on suppliait, tu n'es plus qu'une humble suppliante; de reine que tu étais, tu n'es plus qu'une malheureuse couronnée de douleurs. [illegible] maintenant je te méprise; [illegible] il est un homme que tu redoutes; celle qui commandait à tous n'a plus personne qui lui obéisse. Ainsi la roue de la justice a tourné et t'a laissée en pâture au temps; il ne te reste plus

[1] [illegible] à la cour de François II, duc de Bretagne.

[2] Évêque d'Ely.

[1] [illegible]

que le souvenir du passé pour aggraver encore le supplice du présent. Toi qui avais pris ma place, tu as également pris une large part de mes douleurs. Aujourd'hui ta tête orgueilleuse porte la moitié de mon joug, et voilà que je dégage ma tête fatiguée, pour te laisser porter le fardeau tout entier. Adieu, épouse d'York, reine de malheur; ces maux de l'Angleterre feront ma joie en France.

LA REINE ÉLISABETH. O toi qui excelles à maudire, reste encore un instant, et apprends-moi à maudire mes ennemis.

LA REINE MARGUERITE. Ne dors pas la nuit, et jeûne le jour; compare ta félicité morte avec tes douleurs vivantes; représente-toi tes enfants plus beaux qu'ils n'étaient, et leur meurtrier plus hideux qu'il n'est; exagère le prix de ce que tu as perdu, pour haïr davantage l'auteur de cette perte; que ce soient là les pensées qui t'occupent, et tu apprendras à maudire.

LA REINE ÉLISABETH. Mes paroles sont sans force: que les tiennes les ravivent.

LA REINE MARGUERITE. Tes douleurs les aiguiseront et les rendront perçantes comme les miennes. (*La reine Marguerite s'éloigne.*)

LA DUCHESSE. La douleur est-elle donc si prodigue de paroles?

LA REINE ÉLISABETH. Avocats qui n'ont que du souffle à mettre au service du malheur, leur client; vaines héritières d'un bonheur intestat; impuissants orateurs prêtant leur voix à nos misères! laissons-leur un libre cours: elles ne sont pas tout à fait inutiles; elles soulagent le cœur.

LA DUCHESSE. S'il en est ainsi, donne carrière à ta langue; viens avec moi, et sous le souffle de nos paroles amères, étouffons mon fils maudit qui a étouffé tes deux fils charmants. (*Bruit de tambours*). J'entends le bruit de ses tambours: n'épargne pas les imprécations.

Arrive LE ROI RICHARD, à la tête de ses troupes.

LE ROI RICHARD. Qui ose m'arrêter dans ma marche?

LA DUCHESSE. Celle qui, à ta naissance, aurait dû t'arrêter au passage, en t'étouffant dans son sein maudit, et prévenir ainsi, misérable, tous les meurtres que tu as commis.

LA REINE ÉLISABETH. Quoi! tu veux ceindre d'une couronne d'or ce front où, si l'on faisait justice, devraient être gravés avec un fer chaud le meurtre du prince à qui appartenait cette couronne, et la mort lamentable de mes fils et de mes frères?

LA DUCHESSE. Reptile immonde, où est ton frère Clarence?

LA REINE ÉLISABETH. Où sont le noble Rivers, Vaughan et Grey?

LA DUCHESSE. Où est le généreux Hastings?

LE ROI RICHARD. Sonnez, trompettes! — battez, tambours! empêchez que le ciel n'entende la voix menteuse de ces femmes insulter à l'oint du Seigneur. Sonnez, vous dis-je. — (*Bruit de trompettes et de tambours*). Modérez-vous et parlez-moi avec plus de douceur, sinon la voix bruyante de la guerre couvrira vos clameurs.

LA DUCHESSE. Es-tu mon fils?

LE ROI RICHARD. Oui, j'en rends grâce à Dieu, à mon père et à vous.

LA DUCHESSE. Écoute donc patiemment l'expression de ma colère.

LE ROI RICHARD. Madame, j'ai un peu hérité de votre caractère, et [illegible] supporter patiemment le reproche.

LA DUCHESSE. Oh! [illegible] parler.

LE ROI RICHARD. Parlez donc, mais je ne vous écouterai pas.

LA DUCHESSE. Je serai douce et modérée dans mes paroles.

LE ROI RICHARD. Abrégez, ma mère, car je suis pressé.

LA DUCHESSE. Tu es pressé! je t'ai bien attendu, moi, Dieu sait dans quels tourments et dans quelle agonie.

LE ROI RICHARD. Et ne suis-je pas venu enfin vous consoler de vos souffrances?

LA DUCHESSE. Non, par la sainte croix, tu le sais fort bien, [illegible] monde pour me faire de la terre un enfer. [illegible] fut pour moi une [illegible] affliction; ton [illegible] a été méchante et [illegible] [illegible] [illegible] Dans l'âge [illegible] [illegible] [illegible] plus dangereux, [illegible] [illegible] de [illegible] ?

LE ROI RICHARD. Aucune, à l'exception de l'instant qui vous appelait hors de ma présence. Si je suis si déplaisant à vos yeux, laissez-moi continuer ma marche, et vous débarrasser de ma vue importune. — Tambours, battez.

LA DUCHESSE. Je t'en prie, écoute-moi.

LE ROI RICHARD. Vous mettez dans votre langage trop d'amertume.

LA DUCHESSE. Deux mots seulement: ce seront les derniers que tu entendras de moi.

LE ROI RICHARD. Soit.

LA DUCHESSE. Ou, par un juste décret de Dieu, tu mourras avant de revenir de cette guerre triomphant et vainqueur; ou je mourrai de chagrins et de vieillesse sans plus jamais revoir ton visage. Emporte donc avec toi ma plus formidable malédiction; et puisse-t-elle, au jour du combat, peser sur toi plus lourdement que ton armure! Je prierai le ciel pour tes adversaires; les jeunes âmes des enfants d'Édouard souffleront le courage au cœur de tes ennemis, et leur promettront le succès et la victoire. Homme de sang, ta fin sera sanglante; l'opprobre qui plana sur ta vie accompagnera ta mort. (*Elle s'éloigne.*)

LA REINE ÉLISABETH. J'ai beaucoup plus de motifs, mais bien moins de force qu'elle pour maudire: je ne puis que joindre mes vœux aux siens. (*Elle fait quelques pas pour s'éloigner.*)

LE ROI RICHARD. Arrêtez, madame: j'ai un mot à vous dire.

LA REINE ÉLISABETH. Je n'ai plus de fils du sang royal que tu puisses égorger. Quant à mes filles, Richard, elles seront des religieuses en prières, non des reines en pleurs; ne cherche donc pas à attenter à leur vie.

LE ROI RICHARD. Vous avez une fille qui s'appelle Élisabeth, vertueuse, belle et ornée d'une grâce toute royale.

LA REINE ÉLISABETH. Et pour cela faut-il donc qu'elle meure? Oh! laisse-la vivre; et je corromprai ses mœurs, je flétrirai sa beauté, je me déshonorerai moi-même, comme infidèle à la couche d'Édouard; je jetterai sur elle le voile de l'infamie. Pour la soustraire au poignard sanglant, je déclarerai qu'elle n'est pas la fille d'Édouard.

LE ROI RICHARD. Ne portez pas atteinte à l'honneur de sa naissance; elle est du sang royal.

LA REINE ÉLISABETH. Pour sauver sa vie, je dirai qu'elle n'en est pas.

LE ROI RICHARD. Sa naissance assure son salut.

LA REINE ÉLISABETH. C'est là ce qui a causé la mort de ses frères.

LE ROI RICHARD. Ils étaient nés sous une funeste étoile.

LA REINE ÉLISABETH. Non, des amis pervers leur ont été funestes.

LE ROI RICHARD. On ne peut éviter sa destinée.

LA REINE ÉLISABETH. Il est vrai, quand c'est le crime qui en dispose. Mes enfants auraient eu une mort moins horrible si le ciel t'avait donné en partage une vie moins criminelle.

LE ROI RICHARD. Vous parlez comme si j'avais tué mes neveux.

LA REINE ÉLISABETH. Tes neveux, en effet; c'est leur oncle qui leur a ravi le bonheur, la couronne, leurs parents, leur liberté, leur vie. Quelle que soit la main qui a percé leurs jeunes cœurs, c'est toi qui l'as conduite. Sans nul doute, le fer homicide fût resté impuissant, émoussé, s'il n'eût été aiguisé sur ton cœur de pierre avant d'être plongé dans les entrailles de mes innocents agneaux. Si la continuité de la douleur ne lui ôtait de sa violence, avant que ma bouche fît entendre à ton oreille le nom de mes enfants, mes ongles jetteraient l'ancre dans tes yeux; et moi, dans ces désolés parages de la mort, barque frêle et chétive, dépouillée de voiles et d'agrès, je me briserais en éclats contre le roc dont est formé ton cœur inhumain.

LE ROI RICHARD. Madame, puissé-je échouer dans mon entreprise et revenir vaincu de cette guerre périlleuse, s'il n'est pas vrai que je vous veux, ainsi qu'aux vôtres, plus de bien que je ne vous ai fait de mal!

LA REINE ÉLISABETH. Quel bien peut-il encore exister pour moi sous la voûte des cieux?

LE ROI RICHARD. L'élévation de vos enfants, madame.

LA REINE ÉLISABETH. Sur un échafaud, sans doute, pour y perdre leurs têtes?

LE ROI RICHARD. Non; au faîte de la fortune, à la [illegible] de la terre.

LA REINE ÉLISABETH. Flatte ma douleur de cette [illegible].

dis moi de quelle fortune, de quelles dignités, de quels honneurs tu peux disposer en faveur de l'un de mes enfants?

LE ROI RICHARD. Tous ceux que je possède, et moi-même avec eux, je veux les donner à l'un de vos enfants. Ainsi votre âme irritée noiera dans le fleuve d'oubli le souvenir des torts que vous me supposez envers vous.

LA REINE ELISABETH. Abrége, de peur que ta munificence ne dure moins de temps que tu n'en auras mis à l'exprimer.

LE ROI RICHARD. Apprenez donc que j'aime votre fille de toute mon âme.

LA REINE ELISABETH. La mère de ma fille le croit de toute son âme.

LE ROI RICHARD. Que croyez-vous?

LA REINE ELISABETH. Que tu aimes ma fille de toute ton âme. C'était de toute ton âme aussi que tu aimais ses frères; et c'est de toute mon âme que je t'en remercie.

LE ROI RICHARD. Ne vous hâtez pas de juger défavorablement mes intentions. Je veux dire que j'aime votre fille en toute sincérité, et je me propose de la faire reine d'Angleterre.

LA REINE ELISABETH. Qui veux-tu donc lui donner pour roi?

LE ROI RICHARD. Celui-là même qui la fera reine; quel autre pourrait-ce être?

LA REINE ELISABETH. Qui? toi?

LE ROI RICHARD. Moi, moi-même; qu'en dites-vous, madame?

LA REINE ELISABETH. Comment feras-tu pour lui faire agréer ta recherche?

LE ROI RICHARD. C'est ce que vous pourriez m'apprendre, comme étant, mieux que personne, au fait de son caractère.

LA REINE ELISABETH. Tu veux le savoir de moi?

LE ROI RICHARD. De tout mon cœur, madame.

LA REINE ELISABETH. Envoie-lui, par l'homme qui a tué ses frères, deux cœurs sanglants, sur lesquels tu auras tracé deux noms : ÉDOUARD et YORK ; à cet aspect, sans doute, elle versera des larmes; alors, présente-lui un mouchoir, comme autrefois à ton père Marguerite en présenta un trempé dans le sang de Rutland; tu lui diras qu'il a bu le sang vermeil de ses frères bien-aimés, et l'engageras à s'en servir pour essuyer ses pleurs. Si cela ne suffit pas pour la persuader, envoie-lui la liste de tes hauts faits : dis-lui que tu as fait périr ses oncles Clarence et Rivers, et que, pour lui plaire, tu as promptement expédié sa bonne tante Anne.

LE ROI RICHARD. Vous vous moquez de moi, madame; ce n'est pas là le moyen de gagner le cœur de votre fille.

LA REINE ELISABETH. Il n'y en a pas d'autre, à moins que tu ne te métamorphoses et ne sois plus le Richard qui a fait tout cela.

LE ROI RICHARD. Et si je ne l'avais fait que pour l'amour d'elle!

LA REINE ELISABETH. Alors, en vérité, elle ne peut que te haïr, si c'est à un prix aussi sanglant qu'elle a acquis ton amour.

LE ROI RICHARD. Écoutez, ce qui est fait ne peut plus maintenant se réparer. On commet quelquefois des actes inconsidérés dont on a plus tard tout le loisir de se repentir. Si j'ai ravi la couronne à vos fils, pour réparer mes torts, je veux la rendre à votre fille : si j'ai [illegible] le fruit de vos entrailles, pour rendre la vie à votre postérité, je veux [illegible] de votre fille une postérité nouvelle. Le nom d'aïeul n'est guère moins cher et moins doux que le tendre nom de mère. Ses enfants seront les vôtres, bien qu'à un degré plus éloigné; formés de votre sang, ils [illegible] de vous. Ils ne vous auront coûté de [illegible] qu'une nuit de douleur [illegible] par celle pour qui vous avez souffert [illegible] douleurs. Vos enfants [illegible] pour votre jeunesse [illegible] [illegible]

[illegible] et les ruines d'un passé malheureux seront réparées par un redoublement de bonheur. Eh quoi! l'avenir nous tient encore en réserve d'heureux jours. Les larmes que vous avez versées reviendront transformées en perles orientales; et la somme de vos félicités, grossie par l'intérêt, vous sera rendue deux fois décuplée. Allez donc, ô ma mère, allez trouver votre fille; que votre expérience enhardisse sa timide jeunesse; préparez son oreille à entendre les vœux de mon amour; allumez dans son jeune cœur le noble désir de régner; dites à la princesse le bonheur de l'hymen et ses joies silencieuses : et dès que ce bras aura châtié un rebelle méprisable, l'insensé Buckingham, je reviendrai, le front ceint de palmes triomphales, conduire votre fille à la couche du vainqueur: je déposerai à ses pieds mes conquêtes; la victoire sera pour elle seule, et, César véritable, elle régnera sur César.

LA REINE ELISABETH. Que lui dirai-je? Comment lui désignerai-je celui qui demande à être son époux? Dirai-je que c'est le frère de son père, ou son oncle, ou le meurtrier de ses frères et de ses oncles? En lui parlant pour toi, quel nom te donnerai-je que Dieu, les lois, mon honneur et ses affections puissent rendre acceptable et doux à sa tendre jeunesse?

LE ROI RICHARD. Dites-lui que la paix de l'Angleterre sera le prix de cette alliance.

LA REINE ELISABETH. Paix qu'elle achètera au prix d'interminables guerres.

LE ROI RICHARD. Dites-lui que le roi, qui pourrait commander, la supplie.

LA REINE ELISABETH. Pour obtenir d'elle ce que le Roi des rois lui défend[1].

LE ROI RICHARD. Dites-lui qu'elle sera une haute et puissante reine.

LA REINE ELISABETH. Pour en déplorer le titre, comme fait sa mère.

LE ROI RICHARD. Dites-lui que je l'aimerai toujours.

LA REINE ELISABETH. Combien de temps durera ce *toujours*?

LE ROI RICHARD. Autant que sa belle vie.

LA REINE ELISABETH. Mais combien de temps sa belle vie doit-elle durer?

LE ROI RICHARD. Aussi longtemps que voudront la prolonger le ciel et la nature.

LA REINE ÉLISABETH. Aussi longtemps que l'enfer et Richard le permettront.

LE ROI RICHARD. Dites-lui que moi, son souverain, je suis son humble sujet.

LA REINE ELISABETH. Mais elle, ta sujette, abhorre un souverain tel que toi.

LE ROI RICHARD. Employez pour moi votre éloquence auprès d'elle.

LA REINE ELISABETH. La sincérité, quand son langage est simple, n'en persuade que mieux.

LE ROI RICHARD. Exposez-lui donc simplement mon amour.

LA REINE ELISABETH. Une proposition malhonnête faite sans art et sans détour n'en est que plus choquante.

LE ROI RICHARD. Vos raisons sont trop superficielles et trop vives.

LA REINE ELISABETH. Mes raisons sont trop profondes et trop mortes. Ils sont morts, mes pauvres enfants, et leur fosse est profonde.

LE ROI RICHARD. Ne touchez point cette corde, madame; cela est passé.

LA REINE ELISABETH. Je continuerai à la toucher jusqu'à ce que [illegible] mon cœur se soient brisés.

LE ROI RICHARD. Par mon saint George, ma jarretière[2], et ma couronne, —

LA REINE ELISABETH. Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, et la troisième est usurpée.

LE ROI RICHARD. Je jure, —

LA REINE ELISABETH. Par rien : ce n'est pas là un serment. [illegible] tu n'aies pas souillée.

LE ROI RICHARD. [illegible] —

[1] [illegible]

[2] [illegible]



LA REINE MARGUERITE. — Que mes chagrins aient la prééminence sur les vôtres... (Acte IV, scène IV, page 422.)

LA REINE ÉLISABETH. Il est plein de tes crimes.

LE ROI RICHARD. Par la mort de mon père, —

LA REINE ÉLISABETH. Ta vie l'a déshonorée.

LE ROI RICHARD. Par moi-même, —

LA REINE ÉLISABETH. Tu t'es toi-même avili.

LE ROI RICHARD. Eh bien donc, par le ciel, —

LA REINE ÉLISABETH. C'est envers le ciel que tu es le plus coupable. Si tu avais craint de violer un serment fait en son nom, la réconciliation que ton frère avait effectuée n'aurait pas été brisée et mon frère n'aurait pas été égorgé. Si tu avais craint de violer un serment fait en son nom, le royal diadème qui ceint en ce moment ta tête brillerait sur le jeune front de mon fils; et ils vivraient encore ces jeunes princes, tendres hôtes de la tombe, et que ton parjure a livrés en proie aux vers. Par quoi peux-tu jurer maintenant?

LE ROI RICHARD. Par l'avenir! —

LA REINE ÉLISABETH. Tu l'as flétri dans le passé; car moi, j'ai bien des larmes à essuyer pour le passé que m'ont fait tes crimes. Ils vivent les enfants dont tu as assassiné les pères, et leur jeunesse, laissée sans guide, le pleurera [illegible] à leur [illegible]. Ils vivent les pères dont tu as massacré les enfants; vieilles plantes stériles dont la vieillesse est condamnée aux larmes. Ne jure pas par l'avenir, car tu l'as vicié d'avance par le coupable usage que tu as fait du passé.

LE ROI RICHARD. S'il n'est pas vrai que je veux revenir au bien et au repentir, puissé-je échouer dans la lutte que j'entreprends contre mes ennemis en armes! Puissé-je moi-même me détruire! Puissent le ciel et la fortune ne point m'accorder un seul instant de bonheur! Que le jour me refuse sa lumière, et la nuit son repos! Que tous les astres propices me soient contraires, s'il n'est pas vrai que je ressens pour votre charmante et auguste fille l'amour le plus pur, le dévouement le plus vertueux, les sentiments les plus saints! C'est d'elle que dépendent mon bonheur et le vôtre! Sans elle, pour vous, pour moi, pour elle-même, pour le pays et pour bien des âmes chrétiennes, il n'y a que mort, désolation, ruine et malheurs à attendre. Ces maux ne peuvent être et ne seront détournés que par cet hymen. Ainsi, mère chérie, — permettez-moi de vous donner ce nom, soyez auprès d'elle l'interprète de mon amour. Dites-lui ce que je serai, non ce que j'ai été; non mes démérites passés, mais mes mérites futurs. Représentez-lui la nécessité des temps, et que d'étroits ressentiments ne vous fassent pas perdre de vue de grands desseins.

LA REINE ÉLISABETH. Me laisserai-je ainsi tenter par le démon?

LE ROI RICHARD. Oui, si le démon vous pousse à faire le bien.

LA REINE ÉLISABETH. Pour redevenir moi, m'oublierai-je moi-même?

LE ROI RICHARD. Oui, si ce souvenir est pour vous un mal.

LA REINE ÉLISABETH. Mais tu as tué mes enfants.

LE ROI RICHARD. Je leur donne pour sépulture la couche nuptiale de votre fille; là, dans ce lieu de délices, ils se reproduiront eux-mêmes pour votre consolation.

LA REINE ÉLISABETH. Dois-je aller préparer ma fille à accueillir tes vœux?

LE ROI RICHARD. Allez; et ce faisant, devenez une heureuse mère.

LA REINE ÉLISABETH. J'y vais. — Écrivez-moi sans délai, et vous connaîtrez par moi ses intentions.

LE ROI RICHARD. Portez-lui ce baiser en témoignage de mon tendre amour, et recevez mes adieux. (*Il l'embrasse. Elle s'éloigne.*)

LE ROI RICHARD, *continuant*. Femme sans caractère! femme folle et changeante! — Eh bien! quelle nouvelle?

Arrive RATCLIFF, puis CATESBY.

RATCLIFF. Très puissant souverain, sur la côte occidentale on signale une flotte formidable; on voit accourir sur le rivage une foule d'amis équivoques, d'hommes peu dévoués; ils sont sans armes, et ne paraissent point disposés à repousser l'ennemi. Ces vaisseaux sont, dit-on, comman-



L'OMBRE DE LA REINE ANNE. ... Désespère et meurs! — Acte V, scène III, page 428.

dés par Richemond : ils attendent, les voiles en panne, que Buckingham vienne leur prêter appui et protéger le débarquement.

LE ROI RICHARD. Qu'un courrier agile soit dépêché au duc de Norfolk : — toi, Ratcliff, — ou Catesby ; où est-il ?

CATESBY. Sire, me voici.

LE ROI RICHARD. Catesby, vole vers le duc.

CATESBY. J'y cours, sire, avec toute la célérité possible.

LE ROI RICHARD. Ratcliff, approche, rends-toi en toute hâte à Salisbury : quand y seras-tu arrivé ? — *(A Catesby.)* — Manant stupide et sans mémoire, que fais-tu là ? Pourquoi ne vas-tu pas trouver le duc ?

CATESBY. Il faudrait d'abord, sire, que je connusse le bon plaisir de votre majesté, et quels ordres je dois porter au duc.

LE ROI RICHARD. Oh ! tu as raison, mon bon Catesby. Dis-lui de lever sur-le-champ toutes les forces qu'il pourra réunir et de venir au plus tôt me rejoindre à Salisbury.

CATESBY. J'y vais. *(Il s'éloigne.)*

RATCLIFF. Que votre majesté veut-elle que je fasse à Salisbury ?

LE ROI RICHARD. Que voudrais-tu y faire avant mon arrivée ?

RATCLIFF. Votre majesté m'avait dit de m'y rendre avant elle.

LE ROI RICHARD. J'ai changé d'idée.

Arrive STANLEY.

LE ROI RICHARD, *continuant*. Stanley, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

STANLEY. Aucune qui ne soit assez bonne pour vous plaire, aucune assez mauvaise pour qu'il faille la taire.

LE ROI RICHARD. Oh ! oh ! une énigme ! des nouvelles qui ne sont ni bonnes ni mauvaises ! Pourquoi prendre tous ces détours, au lieu d'en venir sur-le-champ au fait ? Encore une fois, quelles nouvelles ?

STANLEY. Richemond est en mer.

LE ROI RICHARD. Que la mer l'engloutisse et qu'il y reste ! Ce lâche renégat, que fait-il en mer ?

STANLEY. Sire, je ne puis faire à cet égard que des conjectures.

LE ROI RICHARD. Eh bien ! quelles sont elles ?

STANLEY. Je pense que, stimulé par Dorset, Buckingham et Morton, il fait voile vers l'Angleterre, pour revendiquer la couronne.

LE ROI RICHARD. Le trône est-il vacant ? l'épée royale sans maître ? Le roi est-il mort ? L'empire est-il sans possesseur ? Quel autre héritier de la maison d'York vit encore, si ce n'est moi ? Et qui est roi d'Angleterre, si ce n'est l'héritier de l'illustre York ? Dis-moi donc ce qu'il fait en mer ?

STANLEY. Si ce n'est pas là son projet, je ne saurais le deviner.

LE ROI RICHARD. Si ce n'est pas pour être ton roi, tu ne saurais deviner ce que ce Gallois vient faire ? Tu veux me trahir et passer de son côté : je le crains.

STANLEY. Non, mon puissant maître ; ne vous défiez pas de moi.

LE ROI RICHARD. Quelles troupes as-tu donc réunies pour le repousser ? Où sont tes vassaux et tes amis ? Ne sont-ils pas en ce moment sur la côte occidentale, occupés à débarquer sains et sauf les rebelles ?

STANLEY. Non, sire, mes amis sont dans le nord.

LE ROI RICHARD. Ce sont là pour moi des amis bien froids. Que font-ils dans le nord, quand ils devraient servir leur souverain dans le sud ?

STANLEY. Ils n'ont point reçu d'ordres, roi puissant. Si votre majesté veut bien me le permettre, je vais rassembler mes amis, et j'irai rejoindre votre majesté au lieu et au jour qu'il lui plaira de m'indiquer.

LE ROI RICHARD. Oui, oui, tu voudrais déjà être parti pour aller rejoindre Richemond ; je ne me fie point à vous, monsieur.

STANLEY. Très-puissant souverain, vous n'avez aucun sujet de mettre ma fidélité en doute ; je n'ai jamais été et ne serai jamais un traître.

LE ROI RICHARD. Va donc réunir tes troupes, mais écoute ;

tu me laisseras en otage ton fils George Stanley : que ton cœur reste inébranlable dans son devoir, sinon sa tête ne tient qu'à un fil.

STANLEY. Agissez en avec lui comme j'en agirai avec vous. *Stanley s'éloigne.*

Arrive UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Mon gracieux souverain, suivant l'avis qu'm'en ont donné des amis sûrs, sir Edouard Courtney et l'orgueilleux prélat, l'évêque d'Exeter, son frère aîné, sont en armes dans le Devonshire avec un parti nombreux.

Arrive UN SECOND MESSAGER.

LE SECOND MESSAGER. Sire, dans le comté de Kent, les Guildford ont pris les armes; à chaque instant, de nouveaux partisans viennent grossir les rangs des rebelles, dont les forces augmentent à vue d'œil.

Arrive UN TROISIÈME MESSAGER.

LE TROISIÈME MESSAGER. Sire, l'armée du puissant Buckingham, —

LE ROI RICHARD. Arrière, oiseaux de mauvais augure! Quoi! rien que des chants de mort! — (*Au troisième Messager.* Tiens, prends cela, en attendant que tu m'apportes de meilleures nouvelles. (*Il le frappe.*)

LE TROISIÈME MESSAGER. La nouvelle que je viens annoncer à votre majesté est celle-ci : par suite des pluies et de la crue subite des eaux, l'armée de Buckingham est rompue et dispersée; lui-même il erre seul et sans escorte, on ne sait dans quelle direction.

LE ROI RICHARD. Oh! je te demande pardon! tiens, voilà ma bourse pour guérir le coup que je t'ai donné. (*Il lui donne une bourse.*) — Quelqu'un de nos amis a-t-il eu le bon esprit de faire publiquement annoncer une récompense pour celui qui nous amènera le traître?

LE TROISIÈME MESSAGER. Sire, une proclamation de cette nature a été faite.

Arrive UN QUATRIÈME MESSAGER.

LE QUATRIÈME MESSAGER. Sire, le bruit court que sir Thomas Lovel et le marquis Dorset sont en armes dans l'Yorkshire. Mais j'ai une bonne nouvelle à apprendre à votre majesté. — La flotte de Bretagne est dispersée par la tempête. Sur les côtes du Dorsetshire, Richemond a envoyé une chaloupe à terre pour demander à ceux qui se tenaient sur le rivage s'ils étaient pour ou contre lui. Ils lui ont répondu qu'ils venaient, de la part de Buckingham, se réunir à lui; mais Richemond, ne se fiant pas à eux, a remis à la voile et a repris le chemin de la Bretagne.

LE ROI RICHARD. Marchons, marchons, puisque nous sommes sous les armes, sinon pour combattre l'ennemi étranger, du moins pour écraser les rebelles de l'intérieur.

Arrive CATESBY.

CATESBY. Sire, le duc de Buckingham est pris, c'est la meilleure nouvelle. Il en est une autre moins agréable, et qui, néanmoins, doit être dite; c'est que le comte de Richemond est débarqué à Milford à la tête d'une armée formidable.

LE ROI RICHARD. Partons pour Salisbury; dans le temps que nous employons ici à causer, une bataille décisive peut être gagnée ou perdue. Que l'un de vous se charge de faire conduire Buckingham à Salisbury; que tous les autres me suivent. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE V.

Un appartement dans la résidence de lord Stanley.

Entrent STANLEY et CHRISTOPHE URSWICK[1].

STANLEY. Messire Christophe, vous direz de ma part à Richemond que mon fils George Stanley est retenu comme otage dans le repaire de ce sanglier forcené; si je lève l'étendard, sa tête tombera; c'est cette crainte qui m'empêche, pour le moment, de prêter mon appui au comte. Mais, dis-moi, où est maintenant l'illustre Richemond?

URSWICK. A Pembroke, ou à Harford-West, dans le pays de Galles.

STANLEY. Quels hommes de marque se sont réunis à lui?

URSWICK. Sir Walter Herbert, guerrier renommé, sir Gilbert Talbot, sir William Stanley, Oxford, le redoutable Pembroke, sir James Blunt et Rice ap Thomas, avec une troupe aguerrie; ainsi qu'un grand nombre d'autres seigneurs de mérite et de renom; ils se portent sur Londres, à moins qu'on ne leur livre bataille en route.

STANLEY. Fort bien; allez rejoindre le comte; portez-lui mon hommage: dites-lui que la reine consent de grand cœur à ce qu'il épouse sa fille Élisabeth. Voilà des lettres qui lui feront connaître mes intentions. Adieu. (*Il lui remet divers papiers. Ils sortent dans deux directions opposées.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Salisbury. — Une place publique.

Arrivent LE SHÉRIF et des Gardes conduisant BUCKINGHAM au supplice.

BUCKINGHAM. Le roi Richard ne veut donc pas me permettre de lui parler?

LE SHÉRIF. Non, milord, ainsi résignez-vous.

BUCKINGHAM. Hastings, et vous, enfants d'Édouard, Rivers, Grey, saint roi Henri, et ton aimable fils Édouard, Vaughan, vous tous qui êtes tombés sous la main perverse d'un tyran hypocrite, si, à travers les nuages, vos ombres affligées et plaintives me contemplent en cet instant fatal, applaudissez à ma mort qui vous venge! — N'est-ce pas aujourd'hui le jour des morts?

LE SHÉRIF. Oui, milord.

BUCKINGHAM. Eh bien, le jour des morts sera mon dernier jour. C'est le jour que, du vivant du roi Édouard, j'ai appelé sur ma tête, si jamais il m'arrivait de me montrer perfide envers ses enfants ou les parents de sa femme; c'est le jour où j'ai demandé à Dieu de me faire périr par la trahison de l'homme en qui j'aurais le plus de confiance. Ce jour des morts est pour mon âme tremblante le terme assigné pour le châtiment de mes fautes. Ce Dieu qui voit tout, et dont je me jouais alors, a tourné contre moi mon vœu hypocrite, et ce que je demandais d'une voix mensongère, il me l'a accordé tout de bon. C'est ainsi qu'il force les glaives des méchants à tourner leur pointe contre la poitrine de leurs maîtres; ainsi retombe de tout son poids sur ma tête la malédiction de Marguerite : « Lorsqu'il brisera » ton cœur de douleur, me disait-elle, souviens-toi que Mar- » guerite te l'a prédit. » Allons, messieurs, conduisez-moi au billot de l'infamie. Le crime est puni par le crime, l'injustice par l'injustice. (*Il s'éloigne avec le Shérif et les Gardes.*)

SCÈNE II.

Une plaine près de Tamworth.

Arrivent RICHEMOND, OXFORD, SIR JAMES BLUNT, SIR WALTER HERBERT et Autres, suivis de l'armée de Richemond, tambour battant, enseignes déployées.

RICHEMOND. Chers amis et compagnons d'armes, écrasés sous le joug de la tyrannie, nous avons jusqu'ici pénétré sans obstacle dans les entrailles du pays, et nous venons de recevoir de Stanley, notre beau-père, des lettres qui nous inspirent confiance et courage. L'usurpateur pervers, le sanglier féroce, qui, après avoir ravagé vos moissons et vos vignobles fertiles, se vautre dans votre sang fumant encore, et fait son auge de vos entrailles, ce pourceau immonde est maintenant couché, dit-on, au centre de cette île, dans le voisinage de la ville de Leicester. De Tamworth jusque-là, nous n'avons qu'un jour de marche. Au nom de Dieu, allons gaiement en avant, courageux amis; et, au prix des sanglants hasards d'un combat meurtrier, allons recueillir la moisson d'une paix éternelle.

OXFORD. La conscience de chacun de nous équivaut à mille épées pour combattre ce sanguinaire assassin.

HERBERT. Je ne doute pas que ses amis ne passent dans nos rangs.

BLUNT. Il n'a d'amis que ceux que lui donne la crainte.

[1] C'est le chapelain de la comtesse de Richemond, femme de Stanley, mère de Richemond.

Au moment où il aura le plus besoin d'eux, ils l'abandonneront.

RICHEMOND. Tant mieux pour nous. Ainsi, au nom de Dieu, marchons. L'espérance vertueuse va vite : elle a les ailes de l'hirondelle : des rois elle fait des dieux, et des mortels vulgaires elle fait des rois. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

La plaine de Bosworth.

Arrive, à la tête de ses troupes, LE ROI RICHARD ; LE DUC DE NORFOLK, LE COMTE DE SURREY et Autres l'accompagnent.

LE ROI RICHARD. Dressons nos tentes ici, dans la plaine de Bosworth. — Milord de Surrey, pourquoi cet air sombre ?

SURREY. J'ai le cœur dix fois plus gai que la mine.

LE ROI RICHARD. Milord de Norfolk, —

NORFOLK. Me voici, mon très-gracieux souverain.

LE ROI RICHARD. Norfolk, il y aura aujourd'hui des coups d'échangés, — ha ! ha ! n'est-il pas vrai ?

NORFOLK. Nous en donnerons et nous en recevrons, mon bien-aimé souverain.

LE ROI RICHARD. Qu'on dresse ma tente : je reposerai ici cette nuit. (*Des Soldats se mettent à dresser la tente du roi.*) Mais où reposerai-je demain ? — N'importe. — Qui a reconnu le nombre des rebelles.

NORFOLK. Ils sont tout au plus six à sept mille hommes.

LE ROI RICHARD. Notre armée est trois fois plus nombreuse ; et en outre, le nom du roi est une puissance formidable qui manque aux factieux. Qu'on dresse ma tente. — Venez, nobles lords, allons reconnaître le terrain : qu'on appelle quelques officiers d'un jugement sûr ; observons une exacte discipline, et point de perte de temps ; car, milords, nous aurons demain une rude journée. (*Ils s'éloignent.*)

De l'autre côté de la plaine on voit arriver RICHEMOND, SIR WILLIAM BRANDON, OXFORD et autres Lords. Des Soldats dressent la tente de Richemond.

RICHEMOND. Le soleil fatigué s'est couché dans l'or ; et la traînée de lumière que laisse après lui son char étincelant nous annonce pour demain un beau jour. — Sir William Brandon, vous porterez mon étendard. — Qu'on me donne de l'encre et du papier dans ma tente ; je veux tracer le plan de la bataille, assigner à chacun son poste et répartir avec sagesse les forces de notre petite armée. — Milord Oxford, — vous, sir William Brandon, — et vous, sir Walter Herbert, vous resterez avec moi. — Le comte de Pembroke est avec son régiment ; capitaine Blunt, allez souhaiter au comte une bonne nuit de ma part, et dites-lui de venir sur les deux heures du matin me trouver dans ma tente. J'ai encore une chose à vous demander, mon cher capitaine : où est le quartier de lord Stanley ? le savez-vous ?

BLUNT. A moins que je n'aie confondu ses étendards avec ceux d'un autre, — et cela n'est pas, j'en ai l'assurance, — son régiment a pris position à un demi-mille au moins au sud de la formidable armée du roi.

RICHEMOND. Si la chose peut se faire sans courir trop de risque, mon cher Blunt, faites en sorte de le voir, et remettez-lui cette dépêche, qui est des plus importantes.

BLUNT. Au péril de ma vie, milord, je m'en charge. Dieu veuille vous accorder, cette nuit, un sommeil paisible !

RICHEMOND. Bonne nuit, mon cher capitaine Blunt. — Venez, messieurs. Allons conférer sur les opérations de demain. Entrons dans ma tente ; l'air est piquant et froid. (*Ils entrent dans la tente de Richemond.*)

LE ROI RICHARD entre dans sa tente, suivi de NORFOLK, de RATCLIFF et de CATESBY.

LE ROI RICHARD. Quelle heure est-il ?

CATESBY. Il est six heures, l'heure du souper.

LE ROI RICHARD. Je ne souperai pas ce soir. — Donnez-moi de l'encre et du papier. — Mon casque est-il plus commode qu'il ne l'était, et toutes les pièces de mon armure sont-elles dans ma tente ?

CATESBY. Oui, sire ; tout est prêt.

LE ROI RICHARD. Cher Norfolk, rendez-vous à votre poste. Faites bonne garde, placez des sentinelles sûres.

NORFOLK. J'y vais, sire.

LE ROI RICHARD. Levez-vous demain avec l'alouette, mon cher Norfolk.

NORFOLK. Je vous le promets, sire. (*Il sort.*)

LE ROI RICHARD. Ratcliff, —

RATCLIFF. Sire ?

LE ROI RICHARD. Envoie un poursuivant d'armes au régiment de Stanley, avec l'ordre d'amener sa troupe, s'il ne veut pas que son fils Georges tombe dans la caverne sombre de la nuit éternelle. Remplis-moi une coupe de vin. — (*A Catesby.*) Donne-moi une lumière. — (*A un autre.*) Tu selleras pour demain *Surrey*, mon cheval blanc. — (*A un autre.*) Aie soin que le bois de mes lances soit solide, et pas trop lourd. — Ratcliff, —

RATCLIFF. Sire ?

LE ROI RICHARD. As-tu vu le mélancolique lord Northumberland ?

RATCLIFF. Vers le coucher du soleil, Thomas, comte de Surrey, et lui, ont parcouru l'armée, allant de rang en rang animer les soldats.

LE ROI RICHARD. C'est bien ; je suis content. Donne-moi une coupe de vin. Je n'ai pas cette allégresse du cœur, cette gaieté de l'esprit que j'avais coutume d'avoir. — Bon, pose-les ici. — L'encre et le papier sont-ils prêts ?

RATCLIFF. Oui, sire.

LE ROI RICHARD. Ratcliff, dis à ma garde d'être vigilante ; laisse-moi. Vers le milieu de la nuit viens dans ma tente ; tu m'aideras à m'armer. Laisse-moi, te dis-je. (*Ratcliff et Catesby sortent ; la tente du roi Richard se referme sur lui. — La tente de Richemond s'ouvre, on voit le Comte et ses Officiers.*)

Entre STANLEY.

STANLEY. Que la fortune et la victoire planent sur ton cimier !

RICHEMOND. Que tout le bonheur que peut apporter la nuit sombre accompagne tes pas, mon noble beau-père ! Dis-moi, comment se porte notre mère bien-aimée ?

STANLEY. Elle m'a chargé de te bénir en son nom, et ne cesse de prier pour le bonheur de Richemond. Mais c'en est assez sur ce sujet. Les heures silencieuses s'enfuient, et déjà les premières clartés de l'Orient percent l'épaisseur des ombres. Pour abréger, car le temps presse, prépare tout pour la bataille au point du jour ; commets ta fortune au sanglant arbitrage des combats et de la guerre au regard meurtrier. Pour moi, en tant qu'il me sera possible, — car je ne puis tout ce que je voudrais, — je chercherai à gagner du temps et à te prêter main-forte dans cette lutte incertaine ; mais il me faut éviter toute démonstration trop ouverte en ta faveur, si tu ne veux voir ton frère Georges exécuté sous les yeux de son père. Adieu ; l'urgence et le péril des circonstances coupent court aux protestations réitérées d'attachement, aux douceurs d'un long entretien qui plairaient tant à deux amis depuis si longtemps séparés. Dieu veuille nous donner le loisir d'accomplir ces rites de l'amitié ! Encore une fois, adieu : sois vaillant et heureux !

RICHEMOND. Milords, conduisez-le jusqu'à son régiment. Au milieu de mes préoccupations pénibles, je vais essayer de dormir, de peur d'être alourdi demain par un sommeil de plomb, alors qu'il me faudra, pour voler, les ailes de la victoire. Encore une fois, bonne nuit, milords et messieurs. (*Tous sortent, à l'exception de Richemond.*)

RICHEMOND, *seul, continuant.* O toi, dont je me considère ici comme le capitaine, jette sur mon armée un regard favorable ; mets dans nos mains les carreaux exterminateurs de ta colère, afin que, dans leur chute pesante, ils écrasent les cimiers usurpateurs de nos ennemis ! Fais de nous les ministres de tes châtiments, afin que nous puissions te glorifier dans la victoire ! Je mets sous ta garde mon âme inquiète avant que le sommeil abaisse le rideau de mes yeux ! Endormi ou éveillé, oh ! défends-moi toujours ! (*Il s'endort. Les tentes du roi Richard et de Richemond sont ouvertes ; tous deux sont endormis.*)

L'OMBRE DU PRINCE ÉDOUARD, fils de Henri VI, s'élève entre les deux tentes.

L'OMBRE, *au roi Richard.* Que demain mon souvenir pèse sur ton âme ! Souviens-toi que tu m'as assassiné à Tewksbury, au printemps de mon âge. C'est pourquoi désespère et meurs ! — (*A Richemond.*) Courage, Richemond ; les âmes irritées des princes massacrés combattent pour toi : Richemond, c'est le fils du roi Henri qui vient te rassurer.

L'OMBRE DU ROI HENRI VI s'élève.

L'OMBRE, *au roi Richard.* Lorsque j'étais mortel, mon

corps, que l'huile sainte avait consacré, fut criblé par toi de mortelles blessures. Souviens-toi de la Tour et de moi: désespère et meurs : Henri VI t'ordonne de désespérer et de mourir! — *(A Richemond.)* Vertueux et saint, à toi la victoire! Henri, qui t'a prédit que tu serais roi, t'encourage dans ton sommeil : vis et prospère!

L'OMBRE DE CLARENCE s'élève.

L'OMBRE, *au roi Richard.* Que demain mon souvenir pèse sur ton âme, moi, l'infortuné Clarence, que l'on noya dans les flots d'un malvoisie impur, et dont ta perfidie a causé la mort! Demain, dans la bataille, pense à moi, et que ton glaive retombe émoussé; désespère et meurs! — *(A Richemond.)* Rejeton de la maison de Lancastre, les héritiers d'York, injustement immolés, prient pour toi. Que les bons anges veillent sur ton armée! Vis et prospère!

LES OMBRES DE RIVERS, DE GREY et DE VAUGHAN s'élèvent.

L'OMBRE DE RIVERS, *au roi Richard.* Que demain mon souvenir pèse sur ton âme! je suis Rivers, que tu fis mourir à Pomfret. Désespère et meurs!

L'OMBRE DE GREY, *au roi Richard.* Souviens-toi de Grey, et que ton âme désespère!

L'OMBRE DE VAUGHAN, *au roi Richard.* Souviens-toi de Vaughan, et, saisi de la terreur qui suit le crime, laisse tomber ta lance! Désespère, et meurs!

LES TROIS OMBRES, *à Richemond.* Éveille-toi avec la pensée que le souvenir de nos injures, attaché au cœur de Richard, suffira pour le terrasser; éveille-toi, et sois vainqueur!

L'OMBRE D'HASTINGS s'élève.

L'OMBRE, *au roi Richard.* Homme de sang et de crime, lève-toi avec la conscience d'un criminel, et termine tes jours dans une bataille sanglante! Souviens-toi de lord Hastings : désespère et meurs! — *(A Richemond.)* Ame paisible et pure, éveille, éveille-toi! prends tes armes, et, pour la cause de l'Angleterre, va combattre et vaincre!

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, fils du roi Edouard, s'élèvent.

LES DEUX OMBRES, *au roi Richard.* Souviens-toi de tes neveux étouffés dans la Tour. Que notre souvenir, ô Richard, pèse sur ton cœur comme une masse de plomb, et t'entraîne à ta ruine, à l'opprobre, à la mort! Les âmes de tes neveux t'ordonnent de désespérer et de mourir. — *(A Richemond.)* Dors, Richemond, dors en paix, et réveille-toi dans la joie! Que les bons anges te protégent contre les attaques du sanglier! Vis et sois le père d'une brillante race de rois. Les malheureux enfants d'Édouard font des vœux pour que tu prospères.

L'OMBRE DE LA REINE ANNE s'élève.

L'OMBRE, *au roi Richard.* Richard, ta femme, la malheureuse Anne, qui jamais ne goûta auprès de toi une heure de sommeil tranquille, vient maintenant troubler le tien. Demain, dans la bataille, pense à moi, et que ton glaive retombe émoussé; désespère et meurs! — *(A Richemond.)* Toi, âme paisible, dors d'un paisible sommeil : rêve le bonheur et la victoire ; la femme de ton ennemi prie pour toi.

L'OMBRE DE BUCKINGHAM s'élève.

L'OMBRE, *au roi Richard.* C'est moi qui le premier t'aidai à monter sur le trône, c'est moi qui suis la dernière victime de ta tyrannie. Oh! dans la bataille, pense à Buckingham, et meurs en proie aux terreurs d'une âme coupable! Rêve, rêve de sang et de mort! Désespère, et dans l'agonie du désespoir exhale ton dernier souffle. — *(A Richemond.)* Je suis mort pour avoir voulu te servir, et avant d'avoir pu t'être utile; mais prends courage, et ne te laisse point effrayer. Dieu et ses anges combattent pour Richemond, et Richard va tomber de toute la hauteur de son orgueil. *(Les ombres disparaissent. Le roi Richard se réveille en sursaut.)*

LE ROI RICHARD. Donnez-moi un autre cheval, bandez mes blessures. — Jésus, ayez pitié de moi! — Doucement; — ce n'était qu'un rêve. O lâche conscience, que tu me tourmentes! Ce flambeau jette une clarté bleuâtre. — Il est maintenant minuit. La sueur glacée de la crainte couvre ma chair tremblante. De quoi ai-je peur? De moi-même? Il n'y a ici que moi. Richard aime Richard, et je suis encore moi. Y a-t-il ici un meurtrier? Non. — Oui, j'en suis un. — Fuyons donc. — Me fuir moi-même? Oui, et ce serait avec grande raison. Pourquoi? De peur que je ne venge... — Quoi? moi? Sur qui? sur moi-même? Mais je m'aime, moi. Pour quel motif? pour le bien que je me suis fait à moi-même? Oh! non; je me hais bien plutôt pour les actes odieux que j'ai commis. Je suis un scélérat. — Mais non, je mens; cela n'est pas. — Insensé, dis du bien de toi-même. — Insensé, ne va pas te flatter. Ma conscience a des milliers de voix, et chaque voix élève contre moi une accusation différente, et chaque accusation me dénonce comme un scélérat. Le parjure, mais le parjure au premier chef; le meurtre impitoyable, le meurtre dans tout ce qu'il y a de plus hideux; tous les crimes enfin, dans tous leurs degrés de culpabilité, se pressent en foule à la barre, en criant : *Coupable! coupable!* Je n'ai de refuge que dans le désespoir. Il n'y a pas une créature au monde qui m'aime; et si je meurs, pas une âme ne me plaindra. — Et pourquoi me plaindrait-on, puisque moi-même je ne trouve en moi aucune pitié pour moi? Il m'a semblé que les âmes de tous ceux que j'ai assassinés venaient dans ma tente, et que chacune d'elles appelait pour demain la vengeance sur la tête de Richard.

Entre RATCLIFF.

RATCLIFF. Sire, —

LE ROI RICHARD. Qui est là?

RATCLIFF. Ratcliff, sire : c'est moi. Le coq du village, de sa voix matinale, a deux fois salué l'aurore : vos amis sont debout et revêtent leur armure.

LE ROI RICHARD. O Ratcliff, j'ai fait un rêve épouvantable! Penses-tu que nos amis seront tous fidèles?

RATCLIFF. Sans nul doute, sire.

LE ROI RICHARD. Ratcliff, je crains, je crains.

RATCLIFF. Allons, sire, ne vous laissez pas effrayer par des fantômes.

LE ROI RICHARD. Par l'apôtre Paul, cette nuit, des fantômes ont jeté plus de terreur dans l'âme de Richard que ne l'auraient pu dix mille soldats en chair et en os, armés de pied en cap, et commandés par l'écervelé Richemond. Le jour est loin encore. Viens avec moi; je vais rôder autour des tentes et me mettre aux écoutes, afin de savoir s'il en est qui songent à m'abandonner. *(Le roi Richard et Ratcliff s'éloignent.)*

RICHEMOND s'éveille. Entrent dans sa tente OXFORD et autres LORDS.

LES LORDS. Salut, Richemond.

RICHEMOND. Milords et messieurs, guerriers diligents, veuillez excuser ma paresse.

LES LORDS. Comment avez-vous reposé, milord?

RICHEMOND. Depuis votre départ, milords, j'ai goûté le sommeil le plus doux, et j'ai fait les rêves les plus heureux qui soient jamais entrés dans le cerveau d'un dormeur. Il m'a semblé que les âmes dont Richard a assassiné les corps entraient dans ma tente, et me criaient : En avant! victoire! Le souvenir d'un si beau rêve remplit mon cœur de joie, je vous assure. A quelle heure du matin sommes-nous, milords?

LES LORDS. Quatre heures vont sonner.

RICHEMOND. En ce cas, il est temps de s'armer et de donner des ordres. *(Il s'avance vers ses troupes rangées en bataille.)* Mes chers compatriotes, je n'ajouterai que peu de chose à ce que je vous ai déjà dit ; car le temps presse, et les longs discours sont hors de saison. Souvenez-vous toutefois que nous avons pour nous Dieu et la justice de notre cause. Les prières des saints et les ombres des victimes élèvent autour de nous un invincible rempart. Richard excepté, ceux contre qui nous allons combattre nous souhaitent la victoire plutôt qu'au chef dont ils suivent l'étendard. Car ce chef, qu'est-il autre chose qu'un tyran sanguinaire, un homicide élevé par le meurtre, et dont le sang a cimenté la puissance; un homme à qui aucun moyen n'a coûté pour arriver où il est, et qui ensuite a égorgé ceux qui avaient servi d'instrument à son élévation; une pierre vile et grossière qui doit tout son lustre à l'éclat que fait rejaillir sur elle le trône d'Angleterre, auquel elle s'est illégitimement enchâssée; un homme qui de tout temps a été l'ennemi de Dieu? Si donc vous combattez l'ennemi de Dieu, vous êtes les soldats de Dieu, qui, dans sa justice, vous couvrira de son bouclier; si vous faites d'héroïques efforts pour renverser un tyran, le tyran

une fois renversé, vous dormirez en paix; si vous faites la guerre aux ennemis de votre patrie, le bonheur de votre patrie vous paiera de vos peines; si vous combattez pour défendre vos femmes, vos femmes, à votre retour, viendront au-devant de vous accueillir les vainqueurs; si vous mettez vos enfants à l'abri du glaive, la reconnaissance des enfants de vos enfants entourera vos vieux jours. Ainsi donc, au nom de Dieu et à tous ces titres, en avant vos étendards, et tirez avec joie vos épées! Pour moi, si j'échoue, la récompense de mon audacieuse entreprise sera mon froid cadavre gisant sur la froide surface de la terre. Mais si je réussis, le dernier d'entre vous aura sa part du gain de la victoire. — Sonnez, trompettes; battez, tambours, hardiment et avec joie! Dieu et saint George! Richemond et victoire! (*Ils s'éloignent.*)

Reviennent LE ROI RICHARD et RATCLIFF; le roi est à la tête de ses troupes et accompagné des Officiers de sa suite.

LE ROI RICHARD. Que disait Northumberland au sujet de Richemond?

RATCLIFF. Qu'il n'a pas été élevé dans le métier des armes.

LE ROI RICHARD. Il a dit vrai. Et que disait à cela lord Surrey?

RATCLIFF. Il a répondu, en souriant, que c'était tant mieux pour nous.

LE ROI RICHARD. Il avait raison; c'est la vérité. (*L'horloge sonne.*) Quelle heure est-il? — Donne-moi un calendrier. Qui a vu le soleil aujourd'hui?

RATCLIFF. Ce n'est pas moi, sire.

LE ROI RICHARD. C'est qu'alors il dédaigne de luire; car, selon le calendrier, voilà déjà une heure qu'il devrait briller à l'Orient. Ce jour sera un jour néfaste pour quelqu'un! Ratcliff, —

RATCLIFF. Sire?

LE ROI RICHARD. Le soleil refuse de se montrer aujourd'hui; le ciel montre à notre armée un front sombre et courroucé. Point de soleil aujourd'hui! Eh! que m'importe à moi plus qu'à Richemond? Le même ciel qui est menaçant pour moi l'est également pour lui.

Arrive NORFOLK.

NORFOLK. Aux armes, sire, aux armes! l'ennemi s'avance fièrement dans la plaine.

LE ROI RICHARD. Allons, alerte, alerte! — Caparaçonnez mon cheval; — qu'on appelle lord Stanley; qu'on lui dise d'amener ses troupes. Je veux conduire en personne mes soldats dans la plaine, et voici quel sera mon ordre de bataille: mon avant-garde se déploiera toute sur une ligne, composée moitié de cavalerie et moitié d'infanterie; au centre seront placés nos archers; cette cavalerie et cette infanterie seront commandées par Jean, duc de Norfolk, et Thomas, comte de Surrey. Leur position ainsi assignée, nous les suivrons avec le corps de bataille, qui sera flanqué sur ses ailes par le gros de notre cavalerie. Après cela, que saint George nous soit en aide! — Qu'en dis-tu, Norfolk?

NORFOLK. Ce sont d'excellentes dispositions, mon belliqueux souverain. J'ai trouvé ce papier ce matin dans ma tente. (*Il lui remet un papier.*)

LE ROI RICHARD, *lisant*

« Jean de Norfolk, ne chante pas victoire,
« Car ton maître est vendu comme un mulet en foire. »

C'est un stratagème de l'ennemi. — Que chacun de vous, messieurs, aille occuper son poste; que nos âmes ne se laissent pas effrayer par des rêves stupides. La conscience est un mot à l'usage des lâches, et inventé pour en imposer aux forts. Qu'un bras vigoureux soit votre conscience; que nos épées soient notre loi. Marchons, abordons bravement l'ennemi; jetons-nous dans la mêlée, et nous donnant la main, à défaut du ciel, allons tous ensemble en enfer. — Que vous dirai-je de plus? Rappelez-vous quels sont ceux que vous allez combattre: — un ramas de vagabonds, de misérables, de bandits, l'écume de la Bretagne, lâches et vils manants, lie de leur patrie, qui les rejette de son sein et les pousse à des entreprises désespérées, à une mort certaine. Vous dormez en paix, ils viennent troubler votre repos; vous possédez des terres, vous avez en partage des [illegible] charmantes, ils viennent vous en [illegible] et [illegible]. Et quel est celui qui les commande? [illegible] longtemps [illegible] en Bretagne aux frais de notre mère! une [illegible] au lait, un homme qui n'a jamais dans sa vie bravé le froid au point seulement d'avoir de la neige par-dessus ses souliers! Renvoyez-moi à coups de gaules ces coquins au delà des mers; chassez-moi ces orgueilleux manants de France, ces mendiants affamés, las de vivre, qui, s'ils n'avaient rêvé ce bel exploit, pauvres diables, n'auraient eu d'autres ressources que de se pendre. Si nous devons être vaincus, soyons-le du moins par des hommes, et non par ces bâtards de Bretons, que nos pères ont, chez eux, conspués, battus et houspillés, et à qui, l'histoire en fait foi, ils ont laissé pour adieux le déshonneur et l'opprobre. Et ces gens-là posséderaient nos terres! ils coucheraient avec nos femmes! ils défloreraient nos filles! — Écoutez, j'entends leurs tambours. Au combat, gentilshommes d'Angleterre! au combat, brave milice! Archers, visez à la tête, donnez de l'éperon à vos coursiers, et galopez dans le sang; effrayez le firmament des éclats de vos lances!

Arrive UN MESSAGER.

LE ROI RICHARD, *continuant.* Que dit lord Stanley? Va-t-il amener ses troupes?

LE MESSAGER. Sire, il refuse de marcher.

LE ROI RICHARD. A bas la tête de son fils George!

NORFOLK. Sire, l'ennemi a passé le marais: remettez après la bataille la mort de George Stanley.

LE ROI RICHARD. Je sens dans ma poitrine mille cœurs gros de courage. En avant nos étendards! marchons à l'ennemi; que notre ancien cri de guerre, *saint George!* nous inspire la rage de dragons furieux. Allons à eux! la victoire plane sur nos cimiers! (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Bruit de trompettes. Escarmouches. Arrivent d'un côté NORFOLK avec des troupes; de l'autre CATESBY.

CATESBY. Du secours, milord de Norfolk, du secours, du secours! Le roi fait des prodiges surhumains; il fait face à tous les dangers; son cheval est tué: il continue à combattre à pied, cherchant Richemond jusque dans la gueule de la mort. Du secours, milord, ou la bataille est perdue.

Bruit de trompettes. Arrive LE ROI RICHARD.

LE ROI RICHARD. Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

CATESBY. Retirez-vous, sire; je vais vous procurer un cheval.

LE ROI RICHARD. Esclave, j'ai joué ma vie sur un coup de dés, j'en courrai la chance. Je crois, en vérité, qu'il y a six Richemonds sur le champ de bataille; aujourd'hui j'en ai déjà tué cinq que j'ai pris pour lui. Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! (*Ils s'éloignent.*)

Bruit de trompettes. Arrivent LE ROI RICHARD et RICHEMOND. Ils s'éloignent en combattant. On sonne la retraite; puis on entend [illegible] une fanfare. Alors arrivent RICHEMOND et STANLEY portant la couronne de Richard; il sont suivis de plusieurs lords et d'une foule de Soldats.

RICHEMOND. Grâces soient rendues à Dieu et à vos armes, victorieux amis; la victoire est à nous: le monstre est mort.

STANLEY. Courageux Richemond, tu t'es dignement conduit! vois ce royal diadème, trop longtemps usurpé; je l'ai arraché du front sanglant de ce misérable pour en décorer le tien, porte-le; jouis-en, et puisses-tu le conserver longtemps!

RICHEMOND. Dieu puissant, daigne confirmer ce vœu! — Mais, dites-moi, le jeune George Stanley est-il vivant!

STANLEY. Sire, il est sain et sauf dans la ville de Leicester; c'est là, si vous le jugez bon, que nous allons à présent nous retirer.

RICHEMOND. Quels hommes de marque ont péri dans l'une et l'autre armée?

STANLEY. Jean, duc de Norfolk, Walter lord Ferrers, sir Robert Brakenbury et sir William Brandon.

RICHEMOND. Qu'on leur rende des honneurs funèbres conformes à leur rang. Qu'on publie un pardon général pour tous les soldats en fuite qui viendront faire leur soumission; puis, ainsi que nous en avons fait serment sur l'eucharistie, nous unirons la rose blanche à la rose rouge. Veuille

sourire à leur union ce ciel qui a longtemps vu avec colère leur hostilité! Quel rebelle ici m'entend, et ne dit pas *amen* à mes paroles? Trop longtemps l'Angleterre insensée s'est déchirée de ses propres mains: le frère a versé aveuglément le sang de son frère; le père a d'un bras égaré immolé son propre fils; le fils a, malgré lui, égorgé son père. Tels ont été les fruits amers de la division des deux maisons d'York et de Lancastre. Que maintenant Richemond et Élisabeth, légitimes héritiers des deux races royales, s'unissent sous les yeux et de l'aveu du Seigneur; et que leurs héritiers, s'il plaît à Dieu de leur en donner, lèguent aux générations à venir une paix sans nuage, une heureuse abondance, et des jours prospères! Dieu bienfaisant, fais tomber l'épée des traîtres qui tenteraient de ramener ces jours funestes, et de faire encore verser à l'Angleterre des larmes de sang! Qu'ils ne vivent pas pour goûter la prospérité de ce royaume, les pervers qui voudraient troubler par la trahison le repos de ce beau pays! Enfin les plaies de la guerre civile sont fermées, et la paix est de retour. Permets, grand Dieu, que ce soit pour longtemps! (*Ils s'éloignent.*)

FIN DE RICHARD III.

HENRI VIII.

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

HENRI VIII, roi d'Angleterre.
LE CARDINAL WOLSEY.
LE CARDINAL CAMPEIUS.
CAPUCIUS, ambassadeur de l'empereur Charles-Quint.
CRANMER, archevêque de Canterbury.
LE DUC DE NORFOLK.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE SUFFOLK.
LE COMTE DE SURREY.
LE LORD CHAMBELLAN.
LE LORD CHANCELIER.
GARDINER, évêque de Winchester.
L'ÉVÊQUE DE LINCOLN.
LORD ABERGAVENNY.
LORD SANDS.
SIR HENRI GUILDFORD.
SIR THOMAS LOVELL.
SIR ANTONY DENNY.
SIR NICOLAS DE VAUX.
DEUX SECRÉTAIRES DE WOLSEY.
CROMWELL, au service de Wolsey.
GRIFFITH, gentilhomme, écuyer de la reine Catherine.
TROIS AUTRES GENTILSHOMMES de sa maison.
LE DOCTEUR BUTTS, médecin du roi.
LA JARRETIÈRE, roi d'armes.
L'INTENDANT DU DUC DE BUCKINGHAM.
BRANDON.
UN SERGENT D'ARMES.
L'HUISSIER DE LA CHAMBRE DU CONSEIL.
UN CONCIERGE ET SON VALET.
UN PAGE, au service de Gardiner.
UN AUDIENCIER.
LA REINE CATHERINE, d'abord femme d'Henri VIII, puis répudiée.
ANNE BULLEN, d'abord dame d'honneur de la reine, puis reine.
UNE VIEILLE DAME, amie d'Anne Bullen.
PATIENCE, suivante de la reine Catherine.
Plusieurs Lords et Ladies, personnages muets.
Femmes de la suite de la reine Catherine.
Esprits qui lui apparaissent.
Bourgeois, Huissiers, Greffiers, Officiers, Gardes, etc.

La scène se passe en Angleterre.

PROLOGUE.

Je ne viens plus vous faire rire[1]; nous vous présentons aujourd'hui des objets sérieux et graves, des événements importants et tragiques, de ces scènes nobles et touchantes qui font couler les larmes. Ceux dont le cœur est ouvert à la pitié pourront ici verser des pleurs: le sujet en est digne: ceux qui donnent leur argent dans l'espoir qu'on leur offrira des faits réels et dignes de foi pourront ici trouver la vérité; ceux qui ne demandent qu'une ou deux scènes faisant tableau, et, moyennant cela, trouvent la pièce passable, s'ils veulent rester tranquilles et avoir un peu de bonne volonté, je leur promets que, dans l'espace de deux petites heures, ils en auront amplement pour leurs schellings[2]. Quant à ceux qui viennent pour assister à une pièce gaillarde et ordurière, pour entendre le cliquetis des boucliers, ou pour voir un drôle en longue robe bigarrée, bordée de jaune[3], ceux-là seront trompés dans leur attente; car, sachez, auditeurs bénévoles, que si nous mêlions la vérité historique avec des scènes aussi insignifiantes que celles d'un bouffon ou d'un combat, outre que ce serait ravaler notre intelligence, et démentir notre réputation, que nous [illegible] de justifier, nous nous exposerions à ce qu'il ne nous restât plus le suffrage d'un seul ami éclairé. Venez donc, auditoire d'élite, et le premier de la ville, soyez assez bons pour être aussi tristes que nous [illegible]; imaginez que vous voyez les personnages de notre imposante histoire tels qu'ils étaient de leur vivant; imaginez que vous les voyez puissants, suivis de la foule et entourés de milliers d'amis empressés à leur plaire; puis voyez comme en un instant le malheur s'attaque à toute cette grandeur; et alors, si vous conservez encore votre gaieté, je dirai qu'un homme peut pleurer le jour de ses noces.

[1] [illegible]

[2] [illegible]

[illegible] Attila

[3] C'était le costume des bouffons.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Londres. — Une antichambre du palais.

Entrent par une porte LE DUC DE NORFOLK; par l'autre LE DUC DE BUCKINGHAM et LORD ABERGAVENNY.

BUCKINGHAM. Salut, milord; je suis enchanté de vous voir. Comment vous êtes-vous porté depuis que nous nous sommes vus en France?

NORFOLK. Je remercie votre seigneurie; j'ai toujours été bien portant et toujours dans une admiration nouvelle de ce que j'ai vu dans ce pays.

BUCKINGHAM. Une fièvre malencontreuse me retenait prisonnier dans ma chambre quand ces soleils de gloire, ces deux luminaires du monde, se sont abouchés dans la vallée d'Ardres.

NORFOLK. Entre Guines et Ardres. J'étais présent; je les vis se saluer à cheval, je les vis mettre pied à terre, et se tenir si étroitement embrassés, qu'on eût dit que les deux rois n'en faisaient qu'un; s'il en eût été ainsi, où sont les quatre monarques qui à eux tous eussent pu valoir ceux-là?

BUCKINGHAM. J'ai passé tout ce temps-là emprisonné dans ma chambre.

NORFOLK. Alors vous avez perdu le spectacle le plus éblouissant que la terre ait jamais présenté. Rien d'admirable comme ces deux splendeurs réunies, et pour ainsi dire mariées[1], chaque journée l'emportait sur la journée précédente, et la dernière résumant les merveilles de toutes les autres: au-

[1] Il y a dans le texte: « Jusque-là on avait pu dire que la splendeur était fille, mais alors elle était mariée à quelqu'un au-dessus d'elle. »

jourd'hui les Français, resplendissants et couverts d'or, comme des dieux païens, éclipsaient les Anglais; le lendemain l'Angleterre étalait les richesses de l'Inde : on eût pris chaque personnage pour une mine d'or; leurs petits pages étaient comme des chérubins tout dorés; les dames elles-mêmes, peu faites à la fatigue, fléchissaient sous le poids de leur parure; l'effort qu'elles faisaient colorait leurs joues, et leur tenait lieu de fard; la fête d'aujourd'hui était proclamée incomparable; comparée à celle du lendemain, elle n'était que chétive et misérable. Les deux rois brillaient d'un égal éclat; celui des deux qui était présent l'emportait sur l'autre, c'était celui qui obtenait tous les suffrages; mais quand tous deux étaient présents, on eût dit qu'on n'en voyait qu'un, et il était impossible de distinguer entre eux. Lorsque ces soleils, — c'était ainsi qu'on les appelait, — eurent fait, par leurs hérauts d'armes, donner aux nobles preux le signal des joutes, il se fit des prodiges inimaginables, au point de rendre vraisemblables tous les récits fabuleux des anciens temps, et de rendre l'histoire de Bévis même croyable[1].

BUCKINGHAM. C'est beaucoup dire.

NORFOLK. Aussi vrai que je tiens à l'honneur et à ma réputation de loyauté, dans la description de ces fêtes, la parole la plus habile ne pourrait qu'en affaiblir les couleurs, et resterait bien au-dessous de la réalité. Tout y était royal; tout s'y harmonisait; un ordre intelligent mettait toute chose en son jour et assignait à chacun et à chaque chose sa place distincte et son rôle véritable.

BUCKINGHAM. Qui a ordonné l'ensemble de cette fête, je veux dire qui a mis en mouvement les membres divers de ce grand corps? Pourriez-vous me le dire?

NORFOLK. C'est un homme de qui certes on ne pouvait attendre les connaissances les plus élémentaires dans une affaire de ce genre.

BUCKINGHAM. Qui donc, je vous prie?

NORFOLK. Tout a été dirigé par le prudent discernement du très-vénérable cardinal d'York.

BUCKINGHAM. Que le diable l'emporte! il ne se peut rien faire qu'il n'y mette les doigts. Qu'avait-il à s'ingérer dans ces vanités mondaines? C'est merveille comme cette masse de graisse intercepte les rayons bienfaisants du soleil au détriment du reste du monde.

NORFOLK. Sans nul doute, milord, il trouve dans son propre fonds de quoi suffire à tout cela. Car, n'ayant qu'à s'appuyer ni sur d'illustres aïeux, dont le mérite fraie la route à leurs successeurs, ni sur d'éminents services rendus à la couronne, ni sur de nobles alliances, pareil à l'araignée qui tire d'elle-même la toile qu'elle ourdit, il s'est fait connaître et a fait son chemin par la force de son propre mérite. Grâce à ce don du ciel, il a conquis la première place après celle du roi.

ABERGAVENNY. J'ignore quels dons il a reçus du ciel; j'abandonne à des yeux plus exercés le soin de sonder ces mystères; mais je vois son orgueil percer en lui de toutes parts. D'où le tient-il? Si ce n'est pas de l'enfer, il faut que le diable ait été bien chiche; peut-être aussi a-t-il depuis longtemps épuisé ses dons envers le cardinal, qui se voit maintenant forcé de recréer en lui un nouvel enfer.

BUCKINGHAM. Comment diable, en cette occasion, a-t-il pu prendre sur lui, sans consulter le roi, de désigner ceux qui devaient accompagner sa majesté? Lui-même il a dressé la liste des gentilshommes ainsi requis, ayant grand soin de choisir de préférence ceux à qui son intention était d'imposer une énorme dépense en retour d'un tout petit honneur, et, sans prendre l'avis des honorables membres du conseil, une simple lettre de lui obligeait celui qu'il désignait à se rendre à ses ordres.

ABERGAVENNY. Je sais au moins trois de mes parents qui, en cette circonstance, ont tellement épuisé leurs fortunes, qu'ils ne s'en relèveront jamais.

BUCKINGHAM. Oh! il en est un grand nombre qui ont été écrasés sans retour, en emportant sur leur dos, pour ce coûteux voyage, le produit de leurs manoirs. On pouvait prévoir que cette vanité n'amènerait que de pitoyables résultats.

NORFOLK. Je le dis avec peine, mais je pense que la paix conclue entre les Français et nous ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

BUCKINGHAM. Après l'orage affreux qui suivit immédiatement, chacun se sentit prophète, et, par un mouvement unanime et simultané, vit dans la tempête qui dispersa les ornements de cette paix le présage de sa rupture prochaine.

NORFOLK. La prophétie commence à se réaliser; car la France vient de faire une brèche au traité, et a mis l'embargo sur les marchandises de nos négociants à Bordeaux.

ABERGAVENNY. Est-ce pour cela qu'on a refusé audience à l'ambassadeur?

NORFOLK. C'est pour cela même.

ABERGAVENNY. Voilà une jolie paix, ma foi, et qui nous a coûté beaucoup trop cher!

BUCKINGHAM. Toute cette affaire a été conduite par notre vénérable cardinal.

NORFOLK. Que votre seigneurie me permette de le lui dire, le public a remarqué la mésintelligence particulière qui s'est élevée entre vous et le cardinal. J'ai un conseil à vous donner, et j'espère que vous voudrez bien l'accueillir comme venant d'un cœur à qui votre gloire et votre sûreté sont chères; ne voyez pas seulement la malveillance du cardinal, voyez aussi sa puissance; considérez en outre que ce que sa haine a la volonté de faire, sa puissance lui en fournit les moyens. Vous connaissez son caractère vindicatif; moi, je sais que son épée est tranchante; elle est longue, elle atteint de loin, et où elle ne peut arriver, il la lance. Recueillez mon conseil, vous le trouverez salutaire. Mais voici venir l'écueil que je vous avertis d'éviter.

Entre LE CARDINAL WOLSEY; on porte la bourse devant lui; plusieurs Gardes et DEUX SECRÉTAIRES l'accompagnent. Le Cardinal, en passant, jette un regard dédaigneux sur Buckingham, qui le lui rend.

WOLSEY. L'intendant du duc de Buckingham? Ah! où est sa déposition?

PREMIER SECRÉTAIRE. La voici, milord.

WOLSEY. Est-il prêt à comparaître en personne?

PREMIER SECRÉTAIRE. Oui, milord.

WOLSEY. C'est bien; nous en saurons davantage, et Buckingham rabattra de son orgueil. (*Wolsey sort avec sa suite.*)

BUCKINGHAM. Ce chien de boucher[1] a la dent venimeuse, et je ne suis pas assez fort pour le museler: en conséquence, il vaut mieux ne pas l'éveiller. La science d'un gueux a le pas sur le sang d'un noble.

NORFOLK. Eh quoi! vous êtes courroucé? Demandez à Dieu de la modération; c'est le seul remède que votre maladie exige.

BUCKINGHAM. J'ai lu sur son visage quelque projet funeste contre moi; il a laissé tomber sur moi un regard de mépris comme sur la créature la plus abjecte. En ce moment, il me frappe de quelque coup perfide; il est allé chez le roi; je vais l'y suivre et l'obliger à baisser les yeux.

NORFOLK. Restez, milord; que votre raison, discutant avec votre colère, examine ce que vous allez faire. Quand on veut gravir une montagne escarpée, il faut commencer par marcher lentement; la colère est pareille à un cheval fougueux; si on lui lâche la bride, son trop d'ardeur l'a bientôt épuisé. Il n'est personne en Angleterre dont je reçusse un conseil plus volontiers que de vous: soyez pour vous ce que vous seriez pour votre ami.

BUCKINGHAM. Je vais trouver le roi, je veux que devant lui la bouche d'un gentilhomme rabatte l'insolence de ce roturier d'Ipswich, ou je proclamerai à haute voix que tous les hommes sont égaux.

NORFOLK. Consultez la prudence; n'allumez pas pour votre ennemi une fournaise si chaude qu'elle vous brûle vous-même. Un excès de vitesse peut nous faire dépasser le but et nous empêcher d'atteindre l'objet après lequel nous courons. Ne savez-vous pas que le feu qui fait déborder le liquide, tout en paraissant l'augmenter, le diminue par le fait? Soyez prudent. Je vous le répète, il n'y a personne en Angleterre plus en état de bien vous diriger que vous-même, si vous voulez bien permettre à la sève de la raison d'éteindre ou du moins de calmer le feu de la passion.

BUCKINGHAM. Milord, je vous suis reconnaissant, et je suivrai vos conseils; mais ce mortel orgueilleux, — et ce n'est pas la haine, mais le zèle d'une vertueuse indignation qui m'anime contre lui, — j'ai acquis des preuves aussi claires que le cristal des ruisseaux en juillet, alors qu'on peut distinguer au fond de l'eau chaque grain de sable; j'ai, dis-je,

[1] Allusion à la vieille légende de Bévis de Southampton.

[1] Le cardinal Wolsey était fils d'un boucher.



BUCKINGHAM. Ce chien de boucher a la dent venimeuse... (Acte Ier, scène 1re, page 431.)

acquis la preuve que c'est un homme corrompu et un traître.

NORFOLK. Ne dites pas un traître.

BUCKINGHAM. Je le dirai au roi, et je le soutiendrai avec la fermeté d'un roc. Écoutez-moi, ce pieux renard ou ce loup, car il est l'un et l'autre, aussi féroce que subtil, aussi enclin à concevoir le mal que capable de l'exécuter, son cœur et sa place exerçant l'un sur l'autre une influence délétère ; c'est uniquement dans le but de faire étalage de sa grandeur en France aussi bien qu'ici, qu'il a suggéré au roi notre maître l'idée de cette entrevue qui a englouti tant de trésors, de ce traité coûteux et fragile comme un verre que l'on casse en le rinçant.

NORFOLK. C'est, ma foi, vrai.

BUCKINGHAM. Permettez, milord. Ce rusé cardinal a dressé les articles du traité comme il lui a plu, et ils ont été ratifiés [illegible] à sa volonté suprême. Il est bien vrai que ce traité est aussi inutile que le serait une béquille à un mort ; mais c'est notre comte cardinal qui l'a fait, et [illegible] pour le mieux ; c'est l'ouvrage du grand Wolsey, qui [illegible] mal faire. Or, voilà ce qui s'en est suivi, ce que je [illegible] comme frisant de très près la haute trahison. L'empereur Charles, sous prétexte de voir la reine, sa tante, — c'est le prétexte qu'il a pris, mais il est certain qu'il n'est venu que pour s'entendre secrètement avec Wolsey, — a fait une [illegible] en ce pays ; il craignait que l'amitié établie entre les rois de France et d'Angleterre, à la suite de leur entrevue, ne lui causât quelque préjudice ; car cette alliance était menaçante pour lui. Le voilà donc qui cabale avec le cardinal [illegible] ; en cela, je ne crois pas me tromper, [illegible] que l'empereur a payé avant de promettre, afin [illegible] sa demande lui [illegible] accordée avant même qu'il l'eût [illegible] ; — la [illegible] et pavée avec de l'or, l'empereur exprima le désir qu'il voulût bien [illegible] du roi et rompre la susdite paix. Il faut que le roi [illegible] que le cardinal trafique de son honneur comme il lui plaît, et à son profit particulier.

NORFOLK. Je suis fâché d'apprendre cela de lui, et je souhaiterais qu'il y eût erreur dans l'opinion que vous m'exprimez sur son compte.

BUCKINGHAM. Ce que je vous dis est vrai jusqu'à la dernière syllabe : je vous le représente tel qu'il est en effet, tel que les preuves le montreront.

Entre BRANDON, *précédé d'un* SERGENT D'ARMES *et de deux ou trois Gardes.*

BRANDON. Sergent, faites votre devoir.

LE SERGENT. Milord, duc de Buckingham, comte de Hereford, de Stafford et de Northampton, je vous arrête pour crime de haute trahison, au nom de notre souverain roi.

BUCKINGHAM, *à Norfolk*. Vous le voyez, milord, me voilà pris dans les filets. Je périrai victime de perfides menées.

BRANDON. Je suis fâché de vous voir privé de votre liberté, et d'être témoin de ce qui vous arrive ; c'est la volonté de sa majesté que vous alliez à la Tour.

BUCKINGHAM. Il ne me servira de rien d'attester mon innocence ; car j'ai contre moi un grief qui noircit mes actes les plus purs. La volonté de Dieu soit faite en ceci comme en toute autre chose ! — J'obéis. — Milord Abergavenny, adieu.

BRANDON. Il faut qu'il vous accompagne. — (*A lord Abergavenny.*) Le roi ordonne que vous alliez à la Tour pour y attendre sa volonté ultérieure.

ABERGAVENNY. Comme a dit le duc, la volonté de Dieu soit faite ; je me soumets au bon plaisir du roi.

BRANDON. Voici un ordre du roi pour arrêter lord Montaigu, le confesseur du duc, Jean de la Cour, un nommé Gilbert Peck, son chancelier, —

BUCKINGHAM. Bien, bien ; voilà les membres du complot ; il n'y en a pas d'autres, j'espère.

BRANDON. Un moine de l'ordre des Chartreux.

BUCKINGHAM. Oh ! Nicolas Hopkins ?

BRANDON. Lui-même.

BUCKINGHAM. Mon intendant est un traître : le trop puis-

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.



Entre par une porte ANNE BULLEN, accompagnée de plusieurs Lords et Ladies. (Acte I[er], scène IV, page 135.)

sant cardinal lui a montré de l'or : mes jours sont comptés : je ne suis plus que l'ombre du malheureux Buckingham, dont ce nuage vient de prendre la forme pour éclipser mon brillant soleil. Adieu, milord. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

La chambre du conseil.

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, LE CARDINAL WOLSEY, les Lords du Conseil, SIR THOMAS LOWELL, les Officiers et Huissiers du Conseil. le Roi entre appuyé sur l'épaule du Cardinal.

LE ROI HENRI. Ma vie elle-même, et ce qu'elle a de plus précieux vous rendent grâce de cette extrême sollicitude. J'étais menacé par une conspiration prête à éclater, et je vous remercie d'en avoir prévenu l'explosion. Qu'on fasse venir devant nous cet homme attaché au service de Buckingham. Je veux l'entendre lui-même confirmer ses dépositions. Je veux qu'il redise de point en point les trahisons de son maître. (*Le Roi s'assied sur son trône; les Lords du conseil occupent leurs sièges respectifs; le Cardinal se place aux pieds du Roi, à sa droite.*)

Un bruit s'entend de l'extérieur, on crie : « Place à la Reine ! » LA REINE entre précédée des DUCS DE NORFOLK et DE SUFFOLK; elle se prosterne aux pieds du Roi, qui se lève de son trône, la relève, l'embrasse et la fait asseoir auprès de lui.

LA REINE CATHERINE. Laissez-moi prosternée : je suis une suppliante.

LE ROI HENRI. Relevez-vous, et prenez place à nos côtés. Vous pouvez nous taire la moitié de votre demande, car vous avez la moitié de notre pouvoir; l'autre vous est accordée avant que vous l'ayez exprimée; dites quelle est votre volonté, et vous serez obéie.

LA REINE CATHERINE. Je rends grâce à votre majesté. Je viens vous demander de vous aimer vous-même et de ne pas oublier le soin de votre honneur et de votre dignité; tel est l'objet de ma requête.

LE ROI HENRI. Continuez, madame.

LA REINE CATHERINE. On se plaint à moi, — et ceux qui se plaignent sont nombreux et bien nés, — que vos sujets gémissent sous d'accablants abus. Il a été établi parmi eux de nouvelles taxes qui ont porté une grave atteinte à leurs sentiments de fidélité. — A cette occasion, milord cardinal, bien que les plus amers reproches aient été déversés sur vous comme auteur de ces exactions, toutefois, le roi notre maître, — que le ciel veuille préserver sa gloire de toute souillure ! — n'est pas lui-même à l'abri des expressions d'un langage irrespectueux, qui foule aux pieds l'obéissance et qui a presque l'apparence d'une révolte déclarée.

NORFOLK. Elle n'en a pas seulement l'apparence, mais la réalité; car à la vue des taxes nouvelles, les fabricants de drap, dans l'impuissance de continuer à donner de l'ouvrage à leurs nombreux ouvriers, ont renvoyé les fileurs, les cardeurs, les fouleurs, les tisserands. Ces malheureux, incapables de tout autre travail, poussés par la faim, sans ressource, abjurant toute crainte et n'écoutant que leur désespoir, sont dans une agitation croissante et prêts à braver tous les périls.

LE ROI HENRI. Des taxes! De quoi s'agit-il? Quelles taxes? — Milord cardinal, vous à qui l'on s'en prend aussi bien qu'à moi, avez-vous connaissance de ces taxes?

WOLSEY. Sire, je ne connais des affaires de l'État que ce qui se réfère à la part individuelle que j'y prends; j'agis concurremment avec d'autres et marche du même pas qu'eux.

LA REINE CATHERINE. Il est vrai, milord, vous n'en connaissez pas plus que les autres; mais vous êtes le premier moteur des mesures qui sont ensuite portées à la connaissance de tous. Ces mesures funestes, ils voudraient en vain les ignorer; force leur est de les connaître. Quant aux exactions sur lesquelles mon souverain demande des renseignements, le seul récit en fait frémir; elles écrasent le peuple auquel elles sont imposées. — (*A Wolsey.*) On prétend que c'est vous qui en êtes l'auteur; si cela n'est pas, on vous en donne [illegible].

LE ROI HENRI. Des exactions! Quelle en est la nature? De quelle espèce sont ces exactions?

LA REINE CATHERINE. Je vais trop loin, et j'abuse de votre patience; mais la promesse de votre pardon m'enhardit à continuer. Le mécontentement public provient d'un ordre nouvellement promulgué, en vertu duquel chacun est tenu de livrer sans délai la sixième partie de son revenu; et le prétexte qu'on donne à cet impôt, ce sont vos guerres en France. Aussi tous s'expriment sans ménagement; chacun abjure son devoir, et la fidélité se glace dans tous les cœurs : ils maudissent aujourd'hui celui qu'ils bénissaient, et chacun n'obéit plus qu'au sentiment d'indignation qui l'anime. Je supplie votre majesté de donner à cet objet son attention immédiate; car il n'en est pas de plus important.

LE ROI HENRI. Sur ma vie, voilà qui nous déplaît fort.

WOLSEY. Pour moi, je n'ai pris à tout ceci d'autre part que de donner ma voix comme les autres; et je ne l'ai fait qu'après avoir consulté l'opinion éclairée des juges. Si je suis calomnié par une foule ignorante qui ne connaît ni mes facultés ni ma personne, il n'est pas étonnant qu'on censure injustement mes actes. — C'est là le destin des hommes du pouvoir; ce sont là les rudes obstacles qui entravent la marche de la vertu. Nous ne devons pas surseoir à l'accomplissement d'actes nécessaires, dans la crainte d'être en butte au blâme de censeurs malveillants, qui, pareils au requin vorace, suivent le sillage de tout navire fraîchement équipé, sans recueillir aucun fruit de leur vaine poursuite. Le bien que nous faisons, trop souvent des commentateurs insensés nous en refusent le mérite; et parfois aussi les pires d'entre nos actes, appréciés par des esprits grossiers et vulgaires, sont exaltés comme nos chefs-d'œuvre. Si nous voulons rester immobiles de peur que nos actes ne prêtent à la malignité, il faut nous résoudre à prendre racine là où nous sommes, ou à n'avoir d'autre rôle que celui de statues d'apparat.

LE ROI HENRI. Quand on agit bien et avec discernement, on n'a aucune crainte à concevoir; au contraire, les innovations qu'aucun précédent ne justifie entraînent après elles des dangers. Avez-vous un précédent à l'appui de la taxe en question? Je ne le pense pas. Nous ne devons pas briser le lien qui unit les sujets à la loi et les enchaîner à notre caprice. La sixième partie de leur revenu! Quelle effrayante contribution! C'est enlever à chaque arbre les branches, l'écorce et une partie du tronc; et bien que nous lui laissions sa racine, ainsi mutilé, l'air en boira la séve. Qu'on écrive dans tous les comtés où il a été question de cet impôt, et qu'on proclame un pardon absolu pour tous ceux qui ont refusé de s'y soumettre. — (*A Wolsey.*) Veillez à ce que cela s'exécute; c'est vous que je charge de ce soin.

WOLSEY, *bas, à l'un de ses secrétaires.* J'ai un mot à vous dire. Que des lettres soient expédiées dans chaque comté, annonçant la grâce et le pardon du roi. Le peuple mécontent porte sur moi un jugement peu favorable. Qu'on fasse répandre le bruit que le retrait de la taxe et le pardon des coupables sont dus à mon intercession. Tout à l'heure, je vous donnerai à ce sujet des instructions particulières. (*Le Secrétaire sort.*)

On introduit L'INTENDANT du duc de Buckingham.

LA REINE CATHERINE. Je suis fâchée que le duc de Buckingham ait encouru votre déplaisir.

LE ROI HENRI. Beaucoup en sont affligés. C'est un savant gentilhomme, doué d'un merveilleux talent de parole; nul n'a été mieux partagé de la nature; son instruction est telle qu'il peut en remontrer aux plus grands maîtres, [illegible] [illegible] quand d'aussi nobles qualités [illegible] [illegible] *montrant l'Intendant* [illegible] — (*A Wolsey.*)

Dites lui de répéter les faits qu'il a déjà révélés, contre lesquels nous ne pouvons trop nous mettre en garde, et que nous ne saurions trop entendre.

WOLSEY, *à l'Intendant.* Avancez, et rapportez sans crainte ce qu'en sujet fidèle vous avez recueilli dans vos rapports avec le duc de Buckingham.

LE ROI HENRI. Parlez librement.

L'INTENDANT. D'abord il avait coutume de dire, et il ne se passait pas un jour sans que de tels propos n'infectassent sa conversation, que si le roi mourait sans postérité, il ferait en sorte que le sceptre lui revînt. Je lui ai entendu tenir positivement ce langage à son gendre lord Abergavenny, et lui jurer qu'il se vengerait du cardinal.

WOLSEY. Que votre majesté veuille bien remarquer cette partie de ses funestes projets. Désaffectionné dans ses vœux, son mauvais vouloir s'attaque méchamment à votre personne sacrée, et s'étend même à la personne de ceux qui vous sont dévoués.

LA REINE CATHERINE. Savant lord cardinal, soyez un peu plus charitable dans vos interprétations.

LE ROI HENRI. Parlez : sur quoi fondait-il ses titres à la couronne, à défaut de postérité de notre part? L'avez-vous entendu s'expliquer sur ce point?

L'INTENDANT. Il se fondait sur une sotte prédiction de Nicolas Hopkins.

LE ROI HENRI. Quel était cet Hopkins?

L'INTENDANT. Sire, un moine chartreux, son confesseur, qui ne cessait de nourrir son orgueil de rêves de souveraineté.

LE ROI HENRI. Comment savez-vous cela?

L'INTENDANT. Quelque temps avant le départ de votre majesté pour la France, le duc étant à l'hôtel de *la Rose*[1], dans la paroisse de Saint-Laurent-Poultney, me demanda ce qu'on disait à Londres du voyage du roi en France; je répondis qu'on craignait que les Français ne jouassent au roi quelque mauvais tour qui mettrait sa vie en danger. Le duc me dit alors qu'en effet cela était à craindre ; il ajouta : Cela tend à confirmer la vérité des paroles d'un certain moine; ce saint homme a souvent envoyé chez moi demander la permission d'entretenir en particulier Jean de la Cour, mon chapelain, voulant, disait-il, lui faire une révélation importante. Après lui avoir fait jurer, sous le sceau de la confession, de ne révéler à aucune créature vivante, hormis moi, ce qu'il allait lui-même communiquer, il lui dit d'une voix grave et solennelle : — « Dites au duc que ni le roi ni ses héritiers ne prospéreront : dites-lui de faire tout son possible pour se concilier l'attachement du peuple; le duc gouvernera l'Angleterre. »

LA REINE CATHERINE. Si je ne me trompe, vous avez été l'intendant du duc, et vous avez perdu votre place sur les plaintes de ses tenants[2]. N'allez pas accuser par dépit un noble personnage, et perdre votre âme plus noble encore. Prenez-y garde, vous dis-je; oui, je vous le recommande avec instance.

LE ROI HENRI. Qu'il poursuive. — Continuez.

L'INTENDANT. Sur mon âme, je ne dis que la vérité. Je dis à milord le duc qu'il était possible que ce moine fût égaré par les inspirations du démon, qu'il y avait danger pour lui à trop s'arrêter à de pareilles idées, qu'il en pourrait résulter dans sa pensée quelque projet arrêté qu'une conviction forte l'engagerait vraisemblablement à mettre à exécution. « Bah! répondit-il, il n'en peut résulter pour moi aucun mal. » Il ajouta que si le roi était mort, lors de sa dernière maladie, les têtes du cardinal et de sir Thomas Lovell auraient sauté.

LE ROI HENRI. Comment donc? Sa haine va jusque-là? Ah! ah! cet homme est dangereux. En savez-vous davantage?

L'INTENDANT. Oui, sire.

LE ROI HENRI. Poursuivez.

L'INTENDANT. Le duc se trouvant à Greenwich, le jour où votre majesté lui témoigna son déplaisir au sujet de sir William Blomer, —

LE ROI HENRI. Je me rappelle ce jour-là : bien qu'il fût à mon service, le duc l'avait pris au sien; — mais, continuez,

[1] [illegible] Londres [illegible], fut achetée en 1561 par [illegible] marchands tailleurs, [illegible] corporation, qui réunit tout [illegible]

[2] Ceux qui tenaient des terres à bail.

L'INTENDANT. « Si, pour ce fait, me dit-il, j'avais été arrêté et envoyé à la Tour, j'aurais agi comme mon père se proposait d'agir à l'égard de l'usurpateur Richard : étant à Salisbury, il demanda à être conduit en présence du roi ; si on le lui avait accordé, il se serait approché de lui sous prétexte de lui rendre son hommage, et lui aurait enfoncé son poignard dans le sein. »

LE ROI HENRI. L'effroyable traître!

WOLSEY, *à la Reine*. Je vous le demande, madame, la vie de sa majesté peut-elle être en sûreté, et cet homme rester libre?

LA REINE CATHERINE. Que le ciel ordonne tout pour le mieux!

LE ROI HENRI, *à l'Intendant*. Vous semblez avoir encore quelque chose à ajouter. Parlez.

L'INTENDANT. Après ces paroles sur le duc son père et sur son poignard, il a pris une attitude d'exaltation menaçante, et une main sur sa dague, l'autre sur sa poitrine, les yeux levés vers le ciel, il a juré, en accompagnant son serment des imprécations les plus horribles, que si on en usait mal avec lui, il irait plus loin que son père de toute la distance qui sépare l'exécution d'un projet indécis.

LE ROI HENRI. Voilà sa conclusion, c'est de nous plonger son poignard dans le sein. Il est arrêté; qu'on lui fasse immédiatement son procès; si la justice lui est indulgente, qu'il en ait le bénéfice ; dans le cas contraire, qu'il n'attende de nous aucune grâce. Par le jour et la nuit, c'est un traître au premier chef. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un appartement du palais.

Entrent LE LORD CHAMBELLAN et LORD SANDS.

LE LORD CHAMBELLAN. Est-il bien possible que les talismans de France exercent à ce point sur les gens leur magique pouvoir?

SANDS. Les modes nouvelles, quelque ridicules, quelque indignes de l'homme qu'elles soient, n'en sont pas moins suivies.

LE LORD CHAMBELLAN. Autant que j'en puis juger, tout le profit que nos Anglais ont rapporté de leur dernier voyage se réduit à une ou deux grimaces ; mais elles ont bien leur mérite, car lorsqu'ils les font, il n'est pas jusqu'à leurs nez qu'on ne prît pour des conseillers de Pépin ou de Clotaire, tant leur morgue est imposante.

SANDS. Ils ont tous des jambes neuves et boiteuses; quelqu'un qui ne les aurait jamais vus marcher pourrait croire qu'ils ont l'éparvin [1].

LE LORD CHAMBELLAN. Mort de ma vie, milord, la coupe de leurs habits est tellement païenne, qu'elle doit sûrement être antérieure au christianisme! — Eh bien! quelles nouvelles, sir Thomas Lovell?

Entre SIR THOMAS LOVELL.

LOVELL. Ma foi, milord, la seule que je sache, c'est le nouvel édit qu'on vient d'afficher aux portes du palais.

LE LORD CHAMBELLAN. Quel en est l'objet?

LOVELL. La réforme de nos petits-maîtres voyageurs, qui encombrent la cour de leurs querelles, de leur babil et de leurs tailleurs.

LE LORD CHAMBELLAN. J'en suis bien aise; maintenant je conseille à ces messieurs de vouloir bien croire qu'un courtisan anglais peut n'être pas un sot, sans qu'il soit pour cela nécessaire qu'il ait vu le Louvre.

LOVELL. Il leur est enjoint par cet édit d'abandonner les [illegible] qu'ils ont rapportées de France, avec toutes les [illegible] qui s'y rattachent, tels que combats et feux d'artifices, toutes choses à l'aide desquelles ils en imposent à des gens qui valent mieux qu'eux, par des [illegible] qualités étrangères ; d'abjurer tout net leur enthousiasme pour le jeu de paume, les longs bas, les chausses bouffantes, signes [illegible] auxquels se reconnaît le voyageur, et de redevenir des hommes comme tout le monde, sinon, [illegible] ordre de plier bagage, et d'aller rejoindre leurs compagnons de sottise, là il leur sera donné, je pense, toute licence pour user les restes de leur folie et se faire moquer d'eux.

SANDS. Il est temps d'entreprendre la cure, car leur mal [illegible] contagieuse.

¹ Maladie des chevaux

LE LORD CHAMBELLAN. Quelle perte nos dames vont faire dans ces damoiseaux!

LOVELL. Oh! Il y aura bien des cœurs contristés, milord; les rusés vauriens avaient un [illegible] prompt pour triompher des dames; pour cela il n'y a rien de tel qu'une chanson française et un violon.

SANDS. Qu'ils aillent au diable avec leur violon! je suis bien aise qu'ils décampent; car, assurément, ils ne sont pas gens à se convertir. Au moins, maintenant, un honnête gentilhomme campagnard comme moi, et [illegible] depuis longtemps à battre en retraite, pourra, sans prétention, placer son mot comme un autre, et se faire écouter une heure, sans trop écorcher les oreilles.

LE LORD CHAMBELLAN. A merveille, lord Sands: vous avez encore des velléités de jeunesse.

SANDS. Je les conserverai tant que je pourrai faire feu qui flambe.

LE LORD CHAMBELLAN. Sir Thomas, où allez-vous?

LOVELL. Chez le cardinal; votre seigneurie aussi est invitée.

LE LORD CHAMBELLAN. Oh! c'est vrai; ce soir, il donne un grand souper à quantité de lords et de ladies; je vous promets que vous y verrez la fleur des beautés d'Angleterre.

LOVELL. Ce prêtre a le cœur [illegible], et la main aussi prodigue de ses dons que la terre qui nous nourrit; il répand partout sa rosée.

LE LORD CHAMBELLAN. Il est certain qu'il agit noblement; ce serait le calomnier que de dire autrement.

SANDS. Il le peut, milord; il en a les moyens; en lui, la lésinerie serait pire que l'hérésie. Les hommes de son rang sont tenus d'être généreux; ils doivent donner l'exemple.

LE LORD CHAMBELLAN. Il est vrai qu'ils le doivent; mais il en est peu qui en donnent d'aussi grands. Ma barque m'attend [1]. Votre seigneurie m'accompagnera. Venez, mon cher sir Thomas; sans quoi, nous arriverions trop tard, ce que je veux éviter; car sir Henri Guildford et moi nous devons être les ordonnateurs de la fête.

SANDS. Je suis aux ordres de votre seigneurie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

La salle d'honneur dans York-Place.

On entend les sons du hautbois. On voit [illegible] à part, sous un dais, pour le cardinal, [illegible]. Entrent par une porte ANNE BULLEN, [illegible] plusieurs Lords et Ladies; par une autre, SIR HENRI GUILDFORD.

GUILDFORD. Mesdames, son éminence vous adresse à toutes ses salutations et ses compliments. Il consacre cette soirée à la joie et à vous. Il espère qu'il n'en est pas une, dans cette noble assemblée, qui ait apporté avec elle un souci du dehors ; son désir est de vous voir [illegible] que peuvent l'être d'honnêtes gens qui ont bonne compagnie, bon vin et bon accueil. — Oh! milords, vous êtes en retard.

Entrent LE LORD CHAMBELLAN, LORD SANDS et SIR THOMAS LOVELL.

GUILDFORD, *continuant*. [illegible] de me trouver en si belle [illegible]

LE LORD CHAMBELLAN. [illegible] sir Henri Guildford.

SANDS. Sir Thomas Lovell, [illegible] avant la moitié [illegible] quelques-unes de ces dames, [illegible] je pense [illegible]

LOVELL. Que n'êtes-vous le confesseur d'une ou deux de ces dames!

SANDS. [illegible] je leur [illegible] une pénitence bien douce.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

¹ [illegible]

SANDS. Ma foi, je remercie votre seigneurie. — Avec votre permission, belles dames. *Il s'assied entre Anne Bullen et une autre dame.* Si je déraisonne un peu, veuillez me le pardonner; c'est un défaut que j'ai hérité de mon père.

ANNE. Est-ce qu'il était fou, milord?

SANDS. Oh! extrêmement fou, on ne peut plus fou, surtout en amour: mais il ne mordait personne; seulement il vous donnait vingt baisers en un clin d'œil, comme je fais maintenant. *Il l'embrasse.*

LE LORD CHAMBELLAN. A merveille, milord. Maintenant tout le monde est assis. — Messieurs, ce sera votre faute si ces dames sont mécontentes.

SANDS. Pour ce qui me regarde, laissez-moi faire.

On entend le son des hautbois. LE CARDINAL WOLSEY, accompagné de sa suite, entre et s'assied à la place qui lui est réservée.

WOLSEY. Vous êtes les bienvenus, mes aimables hôtes. Quiconque, noble dame ou cavalier, qui n'est pas franchement gai, n'est pas mon ami; en foi de quoi, je vide cette coupe à votre santé à tous. (*Il boit.*)

SANDS. Votre éminence est pleine de grandeur. Qu'on me donne une coupe assez ample pour contenir mes remercîments; on m'épargnera bien des paroles.

WOLSEY. Mylord Sands, je vous rends grâce: égayez vos voisines. — Mesdames, vous n'êtes pas gaies; — messieurs, à qui la faute.

SANDS. Il faut d'abord qu'un vin vermeil colore leurs joues charmantes; alors leur babil fera taire le nôtre.

ANNE. Vous faites gaiement votre partie, milord Sands.

SANDS. Oui, quand on me laisse choisir mon jeu. Je bois à vous, madame: et veuillez me faire raison: car mon défi s'adresse à un objet merveilleux,—

ANNE. Que vous seriez très-embarrassé de me montrer.

SANDS. Quand je disais à votre éminence que ces dames parleraient bientôt. (*On entend le bruit des tambours et des trompettes; le canon tire.*)

WOLSEY. Qu'est-ce que cela?

LE LORD CHAMBELLAN. Que l'un de vous aille voir ce que c'est. (*Un domestique sort.*)

WOLSEY. Quels sont ces bruits belliqueux? et à quelle fin? — N'ayez pas peur, mesdames; par toutes les lois de la guerre vous êtes privilégiées.

Rentre LE DOMESTIQUE.

LE LORD CHAMBELLAN. Eh bien? qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. [illegible] d'illustres étrangers, si j'en juge par leur apparence. Ils ont quitté leur barque, sont descendus à terre et s'avancent vers ces lieux; on les prendrait pour des [illegible] députés par des princes étrangers.

WOLSEY. Milord chambellan, allez les recevoir; vous parlez le français; veuillez, je vous prie, les accueillir avec distinction, et les conduire dans cette salle, où tous ces as[illegible] leurs yeux éblouis. — [illegible] (*Le lord Chambellan [illegible]; tout le monde [illegible]lève, et on fait disparaître les tables.*)

WOLSEY, *continuant.* Voilà le banquet interrompu; mais [illegible] soyons tous les bienvenus.

[illegible]

WOLSEY, [illegible] compagnie. Que [illegible]?

LE LORD CHAMBELLAN. Comme ils ne parlent pas l'anglais, [illegible]

[illegible]

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une rue.

DEUX BOURGEOIS se rencontrent.

PREMIER BOURGEOIS. Où allez-vous donc si vite?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Oh! — Dieu vous garde! je vais à la salle de justice, pour apprendre quel sera le sort de l'illustre duc de Buckingham.

PREMIER BOURGEOIS. Je puis vous épargner cette peine. Tout est fini; il ne reste plus à remplir que la formalité de ramener le prisonnier dans sa prison.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Étiez-vous présent?

PREMIER BOURGEOIS. Oui, sans doute.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Quel est le résultat, je vous prie?

PREMIER BOURGEOIS. Vous pouvez aisément le deviner.

DEUXIÈME BOURGEOIS. A-t-il été déclaré coupable?

PREMIER BOURGEOIS. Oui, certes, et sa condamnation a été prononcée.

DEUXIÈME BOURGEOIS. J'en suis fâché.

PREMIER BOURGEOIS. Beaucoup d'autres le sont pareillement.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Apprenez-moi, de grâce, comment les choses se sont passées.

PREMIER BOURGEOIS. Je vais vous le dire en peu de mots. Le noble duc est venu à la barre; là, aux accusations dirigées contre lui, il a persisté à répondre qu'il n'était pas coupable; il a allégué plusieurs raisons habiles pour se

soustraire aux atteintes de la loi. De son côté, l'avocat du roi a fait valoir les dépositions, les preuves, les confessions des divers témoins que le duc a désiré entendre face à face et de vive voix. Alors ont déposé contre lui son intendant; sir Gilbert Peck, son chancelier; Jean de la Cour, son confesseur, et ce maudit moine, Hopkins, qui a fait tout le mal.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Celui qui nourrissait son orgueil de ses prophéties?

PREMIER BOURGEOIS. Lui-même. Tous ont proféré contre lui les accusations les plus fortes, qu'il a cherché, mais en vain, à repousser. Sur quoi ses pairs, en présence de toutes ces preuves, l'ont déclaré coupable de haute trahison. Il a parlé longuement et savamment pour écarter l'application de la peine capitale, mais son discours n'a produit d'autre effet qu'une pitié stérile.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Après tout cela, quelle a été son attitude?

PREMIER BOURGEOIS. Quand on l'a ramené à la barre, — pour entendre sonner son glas de mort, prononcer son jugement, — il s'est trouvé saisi d'une agonie si intense, que la sueur lui coulait à grosses gouttes; il a prononcé à la hâte quelques paroles d'irritation : mais bientôt il a repris possession de lui-même, et il n'a cessé de montrer depuis une douceur et une résignation exemplaires.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je ne pense pas qu'il craigne la mort.

PREMIER BOURGEOIS. Non, assurément : il n'est pas pusillanime à ce point. Mais ce qui doit quelque peu l'affecter, c'est la cause qui a amené ce résultat.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Certainement, le cardinal est au fond de tout cela!

PREMIER BOURGEOIS. C'est probable; toutes les conjectures semblent l'établir; d'abord, la mise en accusation de Kildare, alors gouverneur de l'Irlande, où, pour le remplacer, on s'est hâté d'envoyer le comte de Surrey, dans la crainte qu'il ne défendît son père.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ce fut l'acte d'une politique bien profondément perverse.

PREMIER BOURGEOIS. A son retour, sans nul doute, il en témoignera sa reconnaissance à qui de droit. Il y a une remarque que tout le monde a faite : quelqu'un obtient-il la faveur du roi, à l'instant le cardinal lui trouve de l'emploi, et se hâte de l'éloigner de la cour.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Autant le peuple le hait cordialement et voudrait le voir à dix pieds sous terre, autant le duc est aimé et idolâtré; on ne l'appelle que le bienfaisant Buckingham, l'homme affable par excellence —

PREMIER BOURGEOIS. Restez ici un moment, et vous allez voir l'illustre malheureux dont vous parlez.

Arrive BUCKINGHAM, *revenant du tribunal; il est précédé de [illegible] Huissiers à verge; on porte devant lui la hache, dont le tranchant est tourné de son côté; à droite et à gauche marchent [illegible]; puis viennent* SIR THOMAS LOVELL, SIR NICOLAS DE VAUX, SIR WILLIAM SANDS *et la foule du peuple.*

DEUXIÈME BOURGEOIS. Tenons-nous ici, et regardons-le.

BUCKINGHAM. Bonnes gens, vous tous qui êtes venus jusqu'ici pour vous apitoyer sur mon sort, écoutez ce que je vais vous dire; après quoi rentrez chacun chez vous, et oubliez-moi. J'ai été aujourd'hui condamné comme traître, et c'est comme tel que je vais mourir; toutefois, j'en prends le ciel à témoin, — puissé-je tomber foudroyé sous les coups du remords avant d'être frappé par la hache, s'il n'est pas vrai que je n'ai cessé d'être un sujet fidèle. Je n'en veux point à mes juges, et leur pardonne ma mort; en l'état de la cause, ils n'ont pu juger autrement; mais quant à ceux qui ont voulu ma mort, je pourrais les souhaiter plus chrétiens qu'ils ne le sont. Qu'ils soient ce qu'ils voudront, je leur pardonne de grand cœur : [illegible] qu'ils ne se glorifient pas du mal qu'ils commettent, et qu'ils n'élèvent pas sur la tombe des grands l'édifice de leur [illegible], car alors mon sang innocent [illegible]. Je n'espère pas que ma vie soit prolongée en ce monde, je ne le demanderai même pas, quoique la clémence du roi soit plus inépuisable que mes fautes [illegible]. O vous, cercle d'élite qui chérissez Buckingham, et ne craignez pas de lui donner des pleurs, vous, nobles amis, ses compagnons fidèles, dont il [illegible] de se séparer, et pour qui seuls il [illegible], comprenez bien, comme de bons anges, [illegible] pas; et quand la hache, qui doit faire entre nous un long divorce, tombera sur moi, que vos prières s'exhalent ensemble et portent mon âme vers les cieux. — (*Aux Gardes.*) Conduisez-moi, au nom de Dieu.

LOVELL. Au nom de la charité, je supplie votre seigneurie, si jamais il lui est arrivé de nourrir un sentiment malveillant contre moi, de vouloir bien maintenant me pardonner en toute sécurité.

BUCKINGHAM. Sir Thomas Lovell, je vous pardonne d'aussi bon cœur que je désire être pardonné; je pardonne à tous; quelque nombreux que puissent être ceux qui m'ont voulu nuire, je fais ma paix avec eux : je ne veux emporter dans ma tombe aucun sentiment de haine. Recommandez-moi à sa majesté; et s'il vous parle de Buckingham, dites-lui que vous l'avez rencontré en route pour le ciel; mes vœux et mes prières sont encore pour le roi; et jusqu'à ce que mon âme m'ait quitté, je ne cesserai d'appeler sur lui les bénédictions divines. Qu'il vive plus d'années que je ne pourrais en compter dans le temps qui me reste à vivre! Que son règne soit doux, et que son peuple l'aime! et lorsque, plein de jours, il arrivera au terme de sa carrière, que la bonté et lui descendent dans le même tombeau!

LOVELL. Je dois conduire votre seigneurie au bord du fleuve; là je vous remettrai entre les mains de sir Nicolas de Vaux, qui est chargé de vous accompagner jusqu'à votre fin.

DE VAUX, *à quelques officiers.* Allez tout préparer; le duc va venir : ayez soin que le bateau soit prêt, et décoré comme il convient à la grandeur de son rang.

BUCKINGHAM. Non, sir Nicolas; laissez ce soin : le faste en ce moment ne serait pour moi qu'une dérision. En arrivant ici, j'étais lord grand connétable et duc de Buckingham; maintenant je ne suis que le chétif Édouard Bohun; néanmoins je suis plus grand que mes accusateurs, qui n'ont jamais su ce que c'était que la vérité : moi, maintenant je la scelle de mon sang, et ils porteront un jour la peine de ce sang. Mon noble père, Henri de Buckingham, le premier qui ait levé l'étendard contre l'usurpateur Richard, ayant dans sa détresse cherché un asile chez son serviteur Banister, fut livré par ce misérable et mis à mort sans jugement : la paix de Dieu soit avec lui! Henri VII, son successeur, douloureusement affecté de la perte de mon père, en prince généreux, me rétablit dans les honneurs de ma race, fit sortir ma maison de ses ruines et lui rendit son premier lustre. Maintenant, son fils Henri VIII me ravit d'un seul coup la vie, l'honneur, mon nom et tout ce qui me rendait heureux. J'ai eu des juges, je l'avoue, et l'avantage d'un débat solennel; en cela j'ai été mieux partagé que mon malheureux père. Mais il est un point sur lequel nos deux destinées se ressemblent; — tous deux nous avons été victimes de nos serviteurs, des hommes que nous aimions le mieux; conduite dénaturée et perfide! En toute chose le ciel a ses desseins. Vous qui m'écoutez, recevez et tenez pour vrai ce conseil d'un mourant : — A ceux qui ont votre affection et votre confiance ne vous livrez pas avec trop d'abandon; car ceux dont vous faites vos amis, et à qui vous donnez votre cœur, dès qu'ils aperçoivent le moindre déclin dans votre fortune, vous échappent comme une onde fugitive, et vous ne les retrouvez plus qu'au fond de l'abîme où ils veulent vous précipiter. Vous tous, bonnes gens, priez pour moi! Il faut maintenant que je vous quitte : la dernière heure de ma longue et pénible existence est venue. Adieu : quand vous voudrez conter quelque histoire douloureuse, dites comment je suis mort. J'ai fini; et que Dieu me pardonne! (*Buckingham et sa suite s'éloignent.*)

PREMIER BOURGEOIS. Oh! [illegible] le [illegible] attirera la [illegible] sur ses auteurs.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Si le duc est innocent, c'est chose déplorable : mais je puis vous faire part en confidence d'un [illegible] qui, s'il arrive, sera plus malheureux encore.

PREMIER BOURGEOIS. Que les bons anges nous en préservent! De quel événement voulez-vous parler? [illegible] de ma discrétion?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ce [illegible] est si important, qu'il faut [illegible].

PREMIER BOURGEOIS. [illegible] discret.

DEUXIÈME BOURGEOIS. [illegible] N'avez-vous pas [illegible]

le [illegible] le roi et la reine Catherine?

PREMIER BOURGEOIS. [illegible] mais il n'a pas pris de consistance: [illegible] venu aux oreilles du roi, plein de [illegible] maire l'ordre d'arrêter sur-le-champ cette rumeur et d'imposer silence aux bouches qui la propageaient.

SECOND BOURGEOIS. Mais ce bruit mensonger est devenu aujourd'hui une vérité: il a repris son cours de plus belle; et tenez pour certain que le roi tentera l'aventure. Le cardinal ou quelque autre de ceux qui l'approchent, par animosité [illegible], a mis dans l'esprit du roi des scrupules qui finiront par la perdre. Ce qui le confirme, c'est l'arrivée récente du cardinal Campéius, qui vient, dit-on, pour cette affaire.

PREMIER BOURGEOIS. C'est l'ouvrage du cardinal; il a voulu par là se venger de l'empereur, pour lui avoir refusé l'archevêché de Tolède qu'il lui avait demandé.

SECOND BOURGEOIS. Je pense que vous avez deviné juste: mais n'est-il pas cruel que ce soit la reine qu'on punisse? Le cardinal en viendra à ses fins, et il faudra qu'elle succombe.

PREMIER BOURGEOIS. C'est douloureux. Nous sommes ici trop en public [illegible]; allons causer ensemble [illegible]. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

[illegible] palais.

[illegible] LE LORD CHAMBELLAN, lisant une lettre.

LE LORD CHAMBELLAN. « Milord, je me suis procuré les [illegible]: j'ai mis le plus » grand soin à les choisir; je les ai pris bien dressés et bien [illegible], et d'une des meil- » leures races du nord. Au moment où ils étaient prêts à » partir pour Londres, un des gens de milord cardinal, [illegible] les a enlevés, en [illegible] devait être servi » avant un sujet, si même il ne devait pas l'être avant le » roi: cela nous a fermé la bouche, milord. » Effectivement, il faudra bientôt le servir avant le roi, je le crains. [illegible] que tout lui appartienne. [illegible]

[illegible] NORFOLK et SUFFOLK.

[illegible]

du roi de France[1]. Le ciel ouvrira un jour les yeux du roi, tenus si longtemps fermés sur cet homme audacieux.

SUFFOLK. Et il nous affranchira de sa tyrannie.

NORFOLK. Nous aurions grand besoin de prier, et avec ferveur, pour notre délivrance, si nous ne voulons que ce mortel impérieux nous réduise tous de la condition de princes à celle de pages: tous les honneurs, toutes les dignités des grands sont entassées en bloc devant lui, et sa main, les façonnant à son gré, leur donne les proportions qu'il lui plaît.

SUFFOLK. Quant à moi, milords, je ne l'aime ni ne le crains; voilà ma profession de foi: comme je ne lui dois pas ce que je suis, je me maintiendrai sans lui, s'il plaît au roi; sa haine et sa faveur me sont également indifférentes; je n'ai foi ni à l'une ni à l'autre. Je l'ai connu, et je le connais, et je l'abandonne à celui dont son orgueil est l'ouvrage, au pape.

NORFOLK. Entrons, et cherchons par quelque autre objet à distraire le roi de ces sombres pensées, qui le préoccupent beaucoup trop. Milord, voulez-vous nous accompagner?

LE LORD CHAMBELLAN. Veuillez m'excuser; les ordres du roi m'appellent ailleurs: en outre, vous prenez mal votre temps pour troubler sa solitude. Je salue vos seigneuries.

NORFOLK. Merci, milord chambellan. (*Le lord Chambellan sort. — Norfolk ouvre le battant d'une porte, on aperçoit le roi assis, un livre à la main et absorbé par sa lecture.*)

SUFFOLK. Qu'il a l'air sombre! il faut qu'il soit bien profondément affligé.

LE ROI HENRI. Qui est là? Ha?

NORFOLK. Dieu veuille qu'il ne se mette pas en colère!

LE ROI HENRI. Qui est là? dis-je. Comment osez-vous troubler la solitude de mes méditations? Qui suis-je? Ha!

NORFOLK. Un gracieux monarque qui pardonne toutes les offenses involontaires. Si nous avons commis une faute, c'est pour vous entretenir d'une affaire d'État sur laquelle nous venons prendre les ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI. Vous poussez trop loin la hardiesse; allez: je vous apprendrai à connaître les heures destinées aux affaires. Est-ce maintenant le moment de s'occuper des choses temporelles? Ha! —

Entrent WOLSEY et CAMPÉIUS.

LE ROI HENRI, *continuant.* Qui est là, milord cardinal? — O mon cher Wolsey, pacificateur de ma conscience blessée, vous êtes digne d'être l'Esculape d'un roi. — (*A Campéius.*) Vous êtes le bienvenu dans notre royaume, savant et vénérable prélat; disposez-en ainsi que de nous. (*A Wolsey.*) Milord, ayez soin de veiller à ce que ce ne soient pas là de ma part de vaines paroles.

WOLSEY. Sire, vous en êtes incapable. Je désirerais que votre majesté voulût bien nous accorder une heure d'entretien particulier.

LE ROI HENRI, *à Norfolk et à Suffolk.* Nous sommes en affaires; retirez-vous.

NORFOLK, *bas, à Suffolk.* Ce prêtre n'est pas pétri d'orgueil? non.

SUFFOLK. Pas le moins du monde; je ne voudrais pas, dût on me donner sa place, être aussi malade qu'il est orgueilleux. Mais cela ne peut durer.

NORFOLK. Si cela dure, il aura, coûte que coûte, affaire à moi.

SUFFOLK. Et à moi aussi. (*Norfolk et Suffolk sortent.*)

WOLSEY. Votre majesté a donné à tous les rois un exemple [illegible] de sagesse, en soumettant sans réserve vos scrupules [illegible] de la chrétienté. Qui pourrait maintenant [illegible] quelle haine peut vous atteindre? L'Espagnol, que les liens du sang et de l'amitié attachent à la reine, [illegible] quelque droiture, doit reconnaître la justice et l'importance de ce débat. Tout ce que les royaumes chrétiens comptent de clercs instruits a pu donner librement son opinion; Rome, cette mamelle de science et d'équité, nous a envoyé, comme organe universel, ce mortel vertueux, cet ecclésiastique intègre et savant, le cardinal Campéius, que je présente de nouveau à votre majesté.

LE ROI HENRI. Et de nouveau je le presse dans mes bras, en [illegible] du plaisir que me fait sa présence; et je remercie le conclave de sa bienveillance affectueuse; il m'a envoyé l'homme que j'aurais moi-même choisi.

1 [illegible] d'Alençon.

CAMPEIUS. Votre majesté, par la noblesse de ses procédés, mérite l'amour de tous les étrangers. J'ai l'honneur de présenter à votre majesté copie des pouvoirs en vertu desquels la cour de Rome me charge, moi, son serviteur, — ainsi que vous, milord cardinal d'York, — de rendre un jugement impartial dans cette affaire.

LE ROI HENRI. Deux hommes d'un mérite égal. La reine sera immédiatement informée du motif qui vous amène. Où est Gardiner ?

WOLSEY. Je sais que votre majesté a toujours voué à la reine une affection si tendre, que vous ne lui refuserez pas ce que la loi accorderait à une femme d'un rang moins élevé, des conseils qui lui prêtent le libre appui de leurs talents.

LE ROI HENRI. Oui, elle aura les plus habiles, et je promets ma faveur à qui la défendra le mieux. A Dieu ne plaise qu'il en soit autrement! — *A Wolsey.* Cardinal, veuillez, je vous prie, faire venir Gardiner, mon nouveau secrétaire; c'est un homme qui me convient. (*Wolsey sort.*)

WOLSEY rentre avec GARDINER.

WOLSEY, *à Gardiner.* Donnez-moi votre main : je vous souhaite félicité et faveur. Maintenant vous appartenez au roi.

GARDINER, *bas, à Wolsey.* Je serai toujours aux ordres de votre éminence, à qui je dois mon élévation.

LE ROI HENRI. Approchez, Gardiner. (*Ils s'entretiennent à part.*)

CAMPÉIUS. Milord d'York, n'était-ce pas un certain docteur Pace qui occupait l'emploi que remplit actuellement cet homme ?

WOLSEY. Oui, c'était lui.

CAMPÉIUS. N'avait-il pas une haute réputation de science?

WOLSEY. Oui, assurément.

CAMPÉIUS. Croyez-moi, lord cardinal, il court sur vous à ce sujet des bruits peu favorables.

WOLSEY. Comment! sur moi?

CAMPÉIUS. On ne se fait pas faute de dire que vous étiez jaloux de lui, et que dans la crainte de voir un homme si vertueux s'élever par son mérite vous l'avez tenu éloigné en l'employant à des missions à l'étranger, ce qui l'a tant affecté, qu'il en a perdu la raison et en est mort.

WOLSEY. Que la paix du ciel soit avec lui! C'est un vœu charitable et chrétien : quant aux vivants qui murmurent, il est pour eux des lieux de répression. C'était un sot qui voulait à toute force faire de la vertu. — *Montrant Gardiner.* Cet honnête homme que vous voyez, dès que je le commande, obéit à mes ordres; je ne permets qu'à cette condition d'approcher le roi d'aussi près. Apprenez, mon collègue, que nous ne sommes pas faits pour être desservis par des subalternes.

LE ROI HENRI, *à Gardiner.* Dites ceci à la reine en termes doux et modestes. (*Gardiner sort.*)

LE ROI, *continuant.* Le lieu le plus convenable pour recevoir les dépositions de tant de savants est Black-Friars; c'est là que vous vous réunirez pour traiter cette importante affaire. — Mon cher Wolsey, veillez à ce que tout y soit disposé en conséquence. — O monsieur le cardinal! n'est-ce pas désolant pour un homme encore dans la force de l'âge, de perdre une compagne de lit aussi [illegible]? mais la conscience, la conscience! — oh! c'est une chose bien délicate! — et il faut que je la quitte. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

[illegible]

Entrent ANNE BULLEN et UNE VIEILLE DAME.

ANNE. [illegible]

[illegible]

LA VIEILLE DAME. Les cœurs les plus durs s'attendrissent et s'affligent pour elle.

ANNE. O volonté de Dieu! Mieux eût valu pour elle qu'elle n'eût jamais connu la grandeur! Bien qu'elle ne soit que passagère, s'il arrive que la fortune, cette querelleuse, nous oblige à faire divorce avec elle, oh! alors c'est une souffrance égale à celle qui accompagne la séparation de l'âme d'avec le corps.

LA VIEILLE DAME. Hélas! l'infortunée! la voilà redevenue étrangère.

ANNE. Elle n'en est que plus digne de pitié. En vérité, je le proteste, il vaut mieux être né dans une condition obscure et vivre heureux dans une humble atmosphère, que de porter sur le trône l'auréole d'une éclatante infortune et de cacher la douleur sous l'or d'une couronne.

LA VIEILLE DAME. Le contentement est le premier des biens.

ANNE. Sur ma parole et mon honneur de jeune fille, je ne voudrais pas être reine.

LA VIEILLE DAME. Je voudrais l'être, moi, et à ce prix, j'aventurerais mon honneur de femme; et vous-même vous en feriez tout autant, en dépit de vos airs hypocrites. Vous qui réunissez à un si haut point tous les charmes de la femme, vous avez aussi un cœur de femme, et ce cœur-là a toujours aimé passionnément l'élévation, l'opulence, la souveraineté; ce sont, il faut l'avouer, de bien bonnes choses, et quoique vous fassiez la petite bouche, je ne doute pas qu'avec un peu d'effort la capacité de votre conscience élastique ne se prête à les recevoir.

ANNE. Non, en vérité.

LA VIEILLE DAME. Oui, en vérité. — Vous ne voudriez pas être reine?

ANNE. Non, pas pour toutes les richesses qui sont sous le ciel.

LA VIEILLE DAME. C'est singulier; pour moi, toute vieille que je suis, je ne me ferais pas prier pour être reine; mais, dites-moi, que pensez-vous du titre de duchesse! Avez-vous les épaules assez fortes pour le porter?

ANNE. Non, certes.

LA VIEILLE DAME. En ce cas, il faut que vous soyez bien faiblement constituée. — Descendons un degré plus bas : au prix de quelque chose de plus que ce qui fait rougir la pudeur, je ne voudrais pas être un jeune comte et me trouver dans votre chemin; si vous n'avez pas la force de porter ce fardeau-là, vous n'aurez jamais celle de mettre au jour un garçon.

ANNE. Comme vous babillez! Je jure de nouveau que je ne voudrais pas être reine pour le monde entier.

LA VIEILLE DAME. Sur ma parole, pour la petite Angleterre seule vous risqueriez l'aventure; je la tenterais, moi, pour le comté de Carnarvon, quand il ne resterait pas à la couronne d'autre territoire. Mais qui vient à nous?

Entre LE LORD CHAMBELLAN.

LE LORD CHAMBELLAN. Bonjour, mesdames. Peut-on vous demander le secret de votre entretien?

ANNE. Cela ne mérite pas que vous nous le demandiez, milord. Nous déplorions les chagrins de notre maîtresse.

LE LORD CHAMBELLAN. C'est une occupation des plus humaines, et qui sied bien à des femmes. Il y a lieu d'espérer que tout ira bien.

ANNE. Je prie Dieu que cela soit!

LE LORD CHAMBELLAN. Vous avez une âme compatissante, et les bénédictions du ciel sont le partage des cœurs qui vous ressemblent. Pour vous prouver, belle dame, que je parle en toute sincérité, et que vos nombreuses vertus ont attiré l'attention du roi, sa majesté vous envoie ses compliments respectueux et se propose de vous honorer du titre de marquise de Pembroke, auquel il daigne ajouter une pension annuelle de mille livres sterling.

ANNE. Je ne sais comment lui témoigner ma reconnaissance; tout ce que j'ai est sans valeur; mes prières n'ont [illegible]; mes vœux ne sont que d'impuissants [illegible], et toutefois des prières et des vœux sont tout ce que je puis offrir en retour. Je supplie votre seigneurie de vouloir bien être, auprès de sa majesté, l'interprète de mes sentiments de gratitude et de dévouement, tels que peut les offrir une jeune fille timide. Je prie le ciel pour la prolongation de ses jours et de son règne.

LE LORD CHAMBELLAN. Madame, je ne manquerai pas d'appuyer [illegible] la haute opinion que le roi a conçue



ANNE. Je veux mourir si cet incident me cause la moindre sensation de joie. (Acte II, scène III, page 440.)

de vous. (*A part.*) Je l'ai suffisamment examinée ; la beauté et la vertu sont tellement unies en elle, qu'elles ont captivé le cœur du roi. Et qui sait si de cette dame ne doit pas naître un glorieux joyau qui éclairera cette île de sa splendeur ? — (*A Anne de Bullen.*) Je vais trouver le roi et lui dire que je vous ai parlé.

ANNE. Mon honoré lord, — (*Le lord Chambellan sort.*)

LA VIEILLE DAME. Eh bien, voyez donc : voilà seize ans que je sollicite à la cour, et c'est un métier que je continue encore ; toujours mes demandes sont arrivées trop tôt ou trop tard, et je n'ai jamais pu obtenir une obole ; et vous, — ô destinée ! — vous qui êtes ici fraîchement débarquée, maudite soit la capricieuse fortune ! on vous accorde tout avant que vous ayez rien demandé.

ANNE. Cela me paraît bien étrange.

LA VIEILLE DAME. Quel goût trouvez-vous à la chose ? Vous paraît-elle amère ? Non, parbleu. Il y avait une fois une dame, — c'est une vieille histoire, — une dame qui ne voulait pas être reine, qui n'en aurait pas voulu pour tout le limon de l'Égypte ; connaissez-vous ce conte ?

ANNE. Allons, vous êtes en humeur de rire.

LA VIEILLE DAME. Sur un si beau sujet, ma voix joyeuse donnerait le chant de l'alouette. Marquise de Pembroke ! mille livres sterling par an ! Par pure estime, sans autre obligation. Sur ma vie, voilà un début qui promet bien d'autres mille livres. La fortune, quand elle commence, ne s'arrête pas en si bon chemin. Maintenant je vois que vous êtes de force à porter le titre de duchesse. — Dites, ne vous sentez-vous pas plus forte que vous ne l'étiez ?

ANNE. Ma chère dame, égayez-vous avec des sujets de votre propre fonds, et laissez-moi en dehors de votre gaieté. Je veux mourir si cet incident me cause la moindre sensation de joie : je ne puis sans douleur penser à ce qui va suivre. La reine est plongée dans l'affliction, et nous l'oublions dans notre longue absence. Ne lui dites pas, je vous prie, ce que vous venez d'entendre.

LA VIEILLE DAME. Pour qui me prenez-vous ? (*Elles sortent.*)

SCENE IV.

Une salle dans le palais de Black-Friars.

Bruit de trompettes et fanfares. L'assemblée entre dans l'ordre suivant : deux Huissiers à verge, portant à la main une courte baguette d'argent ; deux Secrétaires en robes de docteur, L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY ; LES ÉVÊQUES DE LINCOLN, D'ELY, DE ROCHESTER et de SAINT-ASAPH, un Officier portant la bourse, le grand sceau et un chapeau de cardinal, deux Prêtres, portant chacun une croix d'argent ; un HUISSIER, tête nue, accompagné d'un SERGENT D'ARMES, portant une masse d'argent ; deux Officiers, portant chacun une grande colonne d'argent[1] ; LES DEUX CARDINAUX WOLSEY et CAMPÉIUS ; deux Lords, portant l'un l'épée, l'autre la masse. Puis, entrent LE ROI, LA REINE et leur Suite. Le Roi prend place sous le dais ; les deux Cardinaux siégent au-dessous de lui, en qualité de juges. La Reine prend place à quelque distance du Roi. Les Évêques se rangent à droite et à gauche de la cour en forme de consistoire ; au-dessous d'eux se placent les Secrétaires. Les Lords siégent à côte des Évêques ; l'Audiencier et les autres Officiers de la cour se tiennent debout à leur place respective.

WOLSEY. Pendant qu'on va donner lecture des pouvoirs que Rome nous a envoyés, qu'on ordonne le silence.

LE ROI HENRI. A quoi bon ? Cette lecture a déjà été faite publiquement, et vos pouvoirs ne sont contestés par personne ; c'est une perte de temps que vous pouvez nous épargner.

WOLSEY. Soit. Qu'on procède.

UN DES SECRÉTAIRES. Appelez Henri, roi d'Angleterre, à comparaître devant la cour.

L'AUDIENCIER. Henri, roi d'Angleterre, comparaissez devant la cour.

LE ROI HENRI. Me voici.

LE SECRÉTAIRE. Appelez Catherine, reine d'Angleterre, à comparaître devant la cour.

[1] Ces colonnes étaient portées devant les cardinaux, comme insignes de leur dignité.



DEGHOUY

LA REINE CATHERINE. Malheur à vous et à tous les hypocrites qui vous ressemblent. (Acte III, scène Ire, page 443.)

L'AUDIENCIER. Catherine, reine d'Angleterre, comparaissez devant la cour. (*La Reine ne répond pas, elle se lève de son siége, traverse la salle, s'approche du Roi, s'agenouille devant lui, et lui adresse ce discours :*)

LA REINE CATHERINE. Sire, je vous demande de me rendre justice et de m'accorder votre pitié : car je suis une faible femme, une étrangère, née hors des limites de votre empire; je n'ai point ici de juge impartial, et je ne puis compter sur un jugement équitable. Hélas! sire, en quoi vous ai-je offensé? quelle cause de déplaisir vous a donnée ma conduite, que vous vous apprêtiez à me répudier et à me retirer vos bonnes grâces? Le ciel m'est témoin que je me suis conduite avec vous en épouse humble et fidèle; soumise en tout temps à votre bon plaisir; attentive à ne pas éveiller votre mécontentement, et composant mon visage sur votre physionomie gaie ou sombre. Quand m'est-il arrivé de contredire votre volonté et de ne pas y conformer la mienne? Quel est celui de vos amis que je ne me suis pas efforcée d'aimer, alors même que je savais qu'il était mon ennemi? S'il arrivait qu'un de mes amis devînt l'objet de votre colère, je lui retirais à l'instant mon amitié, et l'avertissais de ne plus, à l'avenir, approcher de ma personne. Rappelez-vous, sire, que fidèle à cette obéissance, j'ai été votre épouse pendant plus de vingt années, et que j'ai eu le bonheur de vous donner plusieurs enfants. Si pendant ce long intervalle vous pouvez articuler contre moi, et prouver la moindre atteinte à mon honneur, à la foi conjugale, à mon affection et à mes devoirs envers votre personne sacrée, — au nom de Dieu, chassez-moi; que l'opprobre devienne à jamais mon partage, et livrez-moi aux plus redoutables rigueurs de la loi. Sire, souffrez que je vous le dise, le roi votre père était renommé pour sa prudence et l'excellence de son jugement. Ferdinand, mon père, roi d'Espagne, passait pour un des princes les plus sages qu'on eût vus sur le trône depuis bien des années. On ne saurait douter que cette question n'ait été débattue devant eux par les hommes les plus éclairés, par des conseillers d'élite, qui ont admis la légitimité de notre mariage. Je vous supplie donc humblement, sire, de m'épargner, jusqu'à ce que j'aie envoyé en Espagne consulter mes amis, dont je vais solliciter le conseil : si vous me refusez, au nom de Dieu, que votre volonté s'accomplisse.

WOLSEY. Vous avez devant vous, madame, ces personnages vénérables choisis par vous-même, hommes d'une science et d'une intégrité rares, l'élite du pays, qui sont assemblés ici pour plaider votre cause; il est donc inutile d'ajourner plus longtemps la décision de la cour; cette décision est utile dans l'intérêt de votre repos, et pour apaiser les scrupules du roi.

CAMPEIUS. Ce que vient de dire son éminence est raisonnable et juste; il convient donc, madame, que l'examen de cette affaire continue, et que les arguments pour et contre soient sans délai produits et entendus.

LA REINE CATHERINE, *à Wolsey.* Milord cardinal! — c'est à vous que je parle.

WOLSEY. Quel est votre bon plaisir, madame?

LA REINE CATHERINE. Milord, je suis prête à pleurer; mais songeant que je suis reine, — du moins je l'ai longtemps rêvé, et dans la certitude que je suis fille de roi, je veux refouler mes larmes, et les remplacer par les flammes de l'indignation.

WOLSEY. Daignez être patiente.

LA REINE CATHERINE. Je le serai quand vous serez humble; je le serai même avant, ou Dieu me punira. J'ai de fortes raisons de croire que vous êtes mon ennemi, et je vous récuse pour mon juge; car c'est vous qui avez allumé entre mon époux et moi cet incendie. Dieu veuille l'éteindre avec la rosée de sa grâce! Je répète que, mue par un profond sentiment de répulsion, je vous refuse pour mon juge. Je répète que je vous considère comme mon ennemi le plus acharné, et qu'il m'est impossible de voir en vous un ami de la vérité.

WOLSEY. Je ne vous reconnais point dans ce langage, vous dont la bienveillance ne s'est jamais démentie, et qui

avez toujours déployé une douceur et une sagesse au-dessus de votre sexe. Madame, vous me faites injure; je n'ai contre vous, ni contre qui que ce soit au monde, aucun sentiment de haine ou d'injustice. Dans tout ce que j'ai fait, dans tout ce que je pourrai faire encore, je n'ai agi qu'en vertu des pouvoirs émanés du consistoire de Rome, unanime sur ce point. Vous m'accusez d'avoir allumé cet incendie; je le nie. Le roi est présent : s'il sait que je renie mes actes, il lui est aussi facile de démasquer mon imposture, qu'à vous de faire injure à ma véracité. C'est donc à lui à me justifier et à bannir de votre cœur ces pensées. Avant que sa majesté s'explique sur ce point, je vous conjure, madame, de rétracter vos paroles, et de ne pas persister dans vos accusations.

LA REINE CATHERINE. Milord, milord, je ne suis qu'une femme simple, beaucoup trop faible pour lutter contre les ressources de votre esprit. Vous êtes doux et humble de langage; vous apportez dans vos fonctions une apparence de candeur et d'humilité; mais votre cœur est gonflé d'arrogance, de haine et d'orgueil. Parti de très-bas, grâce à votre bonne étoile et à la faveur de sa majesté, vous vous êtes rapidement élevé. Maintenant, dans la haute position où vous êtes, vous disposez en maître de vos facultés, et la parole est à vos ordres; l'ambition vous préoccupe bien plus que vos devoirs spirituels. Je proteste de nouveau que je ne vous accepte pas pour mon juge; et en présence de toute cette assemblée, je déclare en appeler au pape; je veux porter ma cause devant sa sainteté, et demande à être jugée par elle. (*Elle salue le Roi et fait quelques pas pour sortir, sa suite imite son exemple.*)

CAMPÉIUS. La reine s'obstine; rebelle à la justice qu'elle accuse, elle refuse de se soumettre à ses décisions : cela n'est pas bien. Elle se prépare à sortir.

LE ROI HENRI. Qu'on la rappelle.

L'AUDIENCIER. Catherine, reine d'Angleterre, présentez-vous devant la cour.

GRIFFITH, *l'écuyer de la reine.* Madame, on vous appelle.

LA REINE CATHERINE. Que vous importe? suivez votre chemin, je vous prie : quand on vous appellera, vous reviendrez sur vos pas. Le Seigneur me soit en aide; ils mettent ma patience à l'épreuve au delà de toutes les bornes! Sortons, je vous prie : je ne resterai pas plus longtemps. Désormais je ne comparaîtrai au sujet de cette affaire devant aucune de leurs cours. (*La Reine sort avec Griffith et le reste de sa suite.*)

LE ROI HENRI. Va, Catherine, l'homme qui osera soutenir qu'il a une femme meilleure que toi, qu'il ne soit cru en rien, car il ment. Si tes rares qualités, ta douceur charmante, ton humilité sainte, ton attitude dans ton intérieur, où tu commandes en obéissant, et le pieux attrait de tes vertus souveraines, pouvaient parler pour toi, tu serais la reine des reines de la terre. — Elle est d'un noble sang, et sa conduite envers moi a été digne de sa noblesse.

WOLSEY. Très-gracieux monarque, je supplie humblement votre majesté de vouloir bien déclarer devant toutes les personnes qui nous écoutent, — car puisque c'est ici qu'il m'a été fait injure, il est juste que ce soit ici qu'ait lieu la réparation, toute insuffisante qu'elle puisse être, — de déclarer si c'est moi qui le premier ai entretenu votre majesté de cette affaire; si j'ai fait naître en vous des scrupules, [illegible] appeler votre attention sur cette matière, [illegible] parlé de la reine autrement que pour [illegible] de vous avoir donné une épouse si accomplie; [illegible] il m'est échappé une parole au préjudice de [illegible], ou qui pût le moins du monde porter atteinte à [illegible] réputation.

LE ROI HENRI. Milord cardinal, je vous disculpe de tout [illegible], vous êtes pleinement [illegible] [illegible] que vous avez [illegible] ils le sont, [illegible] quand ils [illegible] qui ont [illegible] contre vous. Vous êtes disculpé; [illegible] plus complétement encore? Vous [illegible] qu'on [illegible]; vous [illegible] qu'on la réveillât [illegible] avez [illegible] des obstacles à ses progrès. — [illegible] sur ce point, milord cardinal, et [illegible] à l'abri de toute imputation à cet égard. Quant à ce qui m'a engagé à mettre sur le tapis cette affaire, — si vous me permettez d'abuser de votre temps et de votre attention, je vais vous en dire les motifs. Voilà comment la chose est venue, — veuillez m'écouter, je vous prie : — Les scrupules de ma conscience furent éveillés pour la première fois par certains propos tenus par l'évêque de Bayonne, alors ambassadeur de France, qui avait été chargé de venir ici négocier un mariage entre le duc d'Orléans et notre fille Marie. Dans le cours de cette négociation, avant d'en venir à une résolution arrêtée, cet homme, je veux dire l'évêque, demanda un ajournement, afin de pouvoir consulter le roi son maître sur la question de savoir si notre fille était légitime, étant née de notre mariage avec l'épouse de notre frère [1]. Cet ajournement blessa ma conscience au vif, la perça de part en part, et ébranla mon âme dans ses plus intimes profondeurs. Ce sentiment pénétra si avant, que des milliers de considérations compliquées, nées de ce premier avertissement, vinrent en foule m'assiéger. D'abord je me dis que le ciel refusait de me sourire, lui qui, prescrivant ses volontés à la nature, avait ordonné que si le sein de mon épouse venait à concevoir un enfant mâle de mes œuvres, il ne lui prêtât pas plus de vie que le tombeau n'en donne aux morts; et, en effet, tous ses enfants mâles sont morts dans le sein de leur mère, ou peu de temps après avoir vu le jour. Je pensai que c'était un jugement de Dieu; que mon royaume, bien digne du premier héritier du monde, n'obtiendrait jamais par moi un tel bienfait. Par une suite toute naturelle, je songeai aux périls que pouvait entraîner pour mes États le défaut de postérité mâle, et cela me fit éprouver de cruelles angoisses. Ainsi flottant sur la mer agitée de ma conscience, je dirigeai ma marche vers le remède pour lequel nous sommes ici rassemblés en ce jour; j'ai voulu, pour fixer les incertitudes de ma conscience longtemps malade, et qui n'est pas encore bien rétablie, invoquer les lumières de tous les vénérables prélats, de tous les savants docteurs du pays. J'ai commencé par m'en ouvrir en particulier avec vous, milord de Lincoln : vous devez vous rappeler de quel poids accablant j'étais oppressé, quand je vous parlai de cet objet pour la première fois?

LINCOLN. Je me le rappelle, sire.

LE ROI HENRI. J'ai parlé longtemps; ayez la bonté de dire vous-même quel conseil vous m'avez alors donné.

LINCOLN. Avec la permission de votre majesté, la question me frappa tout d'abord par son extrême importance et par les conséquences graves qu'elle pouvait entraîner; — si bien que mes conseils n'osèrent aller au delà du doute, et que je suppliai votre majesté d'adopter la marche qu'elle suit aujourd'hui.

LE ROI HENRI. Je vous parlai alors, milord de Canterbury, et j'obtins votre assentiment pour convoquer cette assemblée : je pris l'avis de tous les vénérables membres de cette cour, sans en oublier aucun; et je n'ai agi qu'après avoir obtenu votre consentement à tous signé de votre main, et scellé de votre sceau. Poursuivez donc votre œuvre; car ce qui m'engage à persévérer dans cette voie, ce n'est pas un sentiment d'antipathie contre la personne de l'excellente reine, je n'éprouve rien de semblable; ce sont les douloureux scrupules fondés sur les raisons que je viens d'exposer. Prouvez seulement que notre mariage est légitime, par ma vie et ma dignité royale, je ne demande pas mieux que d'achever ma carrière mortelle avec Catherine, mon épouse, et je la préfère à tout ce que l'univers contient de plus parfaites créatures.

CAMPÉIUS. Avec la permission de votre majesté, la reine étant absente, il est nécessaire d'ajourner cette cour à un jour ultérieur : dans l'intervalle, la reine devra être pressée instamment de se désister de l'appel qu'elle se propose de faire à sa sainteté. (*L'assemblée se lève pour sortir.*)

LE ROI HENRI, *à part.* Je vois que ces cardinaux se moquent de moi : j'abhorre les lenteurs et la politique cauteleuse de Rome. Cranmer, mon savant et bien-aimé serviteur, reviens, je t'en conjure : avec toi, je le sais, ma consolation s'approche. — (*Haut.*) Levez la séance : que chacun se retire. (*L'assemblée sort dans l'ordre dans lequel elle est entrée.*)

[1] Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne, avait épousé, en 1501, Arthur, le frère aîné de Henri VIII, mort cinq mois après son mariage, âgé de dix-sept ans.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le palais de Bridewell.

Une chambre dans les appartements de la Reine. LA REINE travaille avec quelques-unes de ses femmes.

LA REINE CATHERINE. Jeune fille, prends ton luth : j'ai l'âme triste et agitée; chante, et si tu peux, dissipe mes ennuis : quitte ton ouvrage.

UNE JEUNE FILLE *chante en s'accompagnant de son luth.*

Quand Orphée exhalait ses chants mélodieux,
A sa parole cadencée
Les arbres s'agitaient, et les monts sourcilleux
Inclinaient leur tête glacée;
Et l'on voyait plantes et fleurs
A ses accents s'épanouir plus belles;
Et sa voix remplaçait pour elles
Le soleil et ses feux, la rosée et ses pleurs.

Aux magiques accords de sa lyre brûlante,
Soudain de la mer turbulente
On voyait les flots s'ap'anir,
Et les douleurs de l'âme, affligée et souffrante,
S'arrêter, sommeiller, mourir.

Entre UN OFFICIER de la maison de la Reine.

LA REINE CATHERINE. Qu'y a-t-il ?

L'OFFICIER. Sous le bon plaisir de votre majesté, les deux illustres cardinaux attendent dans la salle d'audience.

LA REINE CATHERINE. Veulent-ils me parler?

L'OFFICIER. Ils m'ont chargé de vous le dire, madame.

LA REINE CATHERINE. Priez leurs éminences d'entrer. (*L'Officier sort.*)

LA REINE, *continuant.* Quel motif les amène auprès de moi, chétive et faible femme, tombée en disgrâce? Je n'augure rien de bon de leur visite, toute réflexion faite. Ils devraient être des hommes justes; tous leurs actes devraient être vertueux; mais l'habit ne fait pas le moine.

Entrent WOLSEY et CAMPEIUS.

WOLSEY. Paix à votre majesté.

LA REINE CATHERINE. Vos éminences me trouvent ici au milieu des occupations d'une ménagère. Dans ma position, je dois être préparée aux extrémités les plus dures. Que me voulez-vous, vénérables lords?

WOLSEY. Si vous voulez, madame, que nous allions dans une pièce plus retirée, nous vous expliquerons en détail le sujet qui nous amène.

LA REINE CATHERINE. Dites-le moi ici : ma conscience me rend ce témoignage que je n'ai rien fait encore qui demande le secret et l'ombre. Plût à Dieu que toutes les autres femmes pussent en dire autant, et avec autant de vérité que moi. Milords, plus heureuse que bien d'autres, peu m'importe que mes actions soient [illegible] par toutes les bouches, que tous les yeux les voient, qu'elles soient en butte à l'envie et à la calomnie, tant j'ai la certitude que ma vie est irréprochable. Si [illegible] vous venez m'examiner dans ma conduite comme [illegible], [illegible] : la vérité aime la franchise.

WOLSEY. *Tanta est erga te mentis integritas, regina serenissima*[1].

LA REINE CATHERINE. Point de latin, milords; depuis mon arrivée [illegible] au point de ne pas savoir la langue du pays dans lequel j'ai vécu. Un idiome étranger rend ma cause [illegible] suspecte! Veuillez parler en anglais; il y a [illegible] personnes qui [illegible] la vérité, [illegible] dans l'intérêt de leur malheureuse maîtresse. Croyez-moi, on a été [illegible] cardinal, le péché le plus [illegible] que j'aie commis peut être absous en anglais.

WOLSEY. Noble dame, je regrette que mon intégrité et mon zèle pour [illegible] et votre [illegible] de si violents soupçons, alors que je suis animé des intentions les plus pures. Nous ne venons point, en accusateurs, pour flétrir votre honneur, dont [illegible] bouches, ni pour vous préparer de nouvelles douleurs; vous n'en [illegible] de trop, madame; nous venons pour savoir quelles dispositions d'esprit vous apportez dans l'importante question pendante entre le roi et vous; nous venons vous donner, en hommes loyaux et sincères, notre opinion consciencieuse, et vous offrir nos services à l'appui de votre cause.

CAMPEIUS. Très-honorée dame, milord d'York, obéissant à sa nature généreuse, et guidé par le zèle et l'obéissance qu'il a toujours professés pour votre majesté, oubliant, en homme de bien, la censure récemment dirigée par vous contre sa personne et sa moralité, censure dans laquelle vous avez été trop loin, vous offre, ainsi que moi, en signe de paix ses services et ses conseils.

LA REINE CATHERINE, *à part.* Pour me trahir. — (*Haut*). Milords, je vous remercie tous deux de vos bonnes intentions; votre langage est celui d'hommes loyaux; — fasse le ciel que vous vous montriez tels! — Mais comment avec mon faible jugement répondre à des hommes aussi graves, aussi savants que vous? Comment, dis-je, vous faire une réponse immédiate sur un objet si important, qui touche de si près à mon honneur, et même à ma vie, je le crains? En vérité, je l'ignore. J'étais ici occupée avec mes femmes, et Dieu m'est témoin que j'étais peu préparée à recevoir une telle visite et à traiter une affaire de cette importance. En considération de ce que j'ai été, — car je touche aux derniers moments de ma grandeur, — veuillez, milords, me laisser le temps nécessaire et le choix de mes conseils pour défendre ma cause.

WOLSEY. Madame, ces craintes sont un outrage à la tendresse du roi; vos espérances sont sans limites, et vos amis sans nombre.

LA REINE CATHERINE. En Angleterre ils ne peuvent m'être d'aucune utilité. Croyez-vous, milords, qu'aucun Anglais ose m'offrir le secours de ses conseils, et se déclarer ouvertement pour moi contre la volonté de sa majesté? Le sujet qui pousserait la vertu jusqu'à cet excès d'audace serait-il assuré de vivre? Ah! les amis qui pourraient contre-balancer le poids de mes afflictions, ceux qui ont ma confiance ne sont point ici, milords. Ils sont, ainsi que tous les objets qui me sont chers, bien loin de ces lieux, dans mon pays natal.

CAMPEIUS. Je désirerais que votre majesté voulût bien faire trêve à ses chagrins, et accepter mon conseil.

LA REINE CATHERINE. Quel est-il, milord?

CAMPEIUS. Remettez votre cause à la protection du roi. Il vous aime; il est généreux; vous servirez beaucoup mieux par là l'intérêt de votre honneur et celui de votre cause; car si la loi vous frappe de ses rigueurs, vous partirez déshonorée.

WOLSEY. Ce qu'il vous dit est vrai.

LA REINE CATHERINE. Vous me conseillez ce que vous désirez tous deux, [illegible]. Est-ce là un conseil chrétien? Honte sur vous! mais le ciel est au-dessus de tout; là siége un juge qu'aucun roi ne peut corrompre.

CAMPEIUS. La passion vous rend injuste; vous vous méprenez sur notre compte.

LA REINE CATHERINE. La honte n'en est que plus grande pour vous; sur mon âme, je vous prenais pour des hommes [illegible]; mais vous [illegible], je le crains, que des [illegible] cardinaux, que des cœurs hypocrites. Fi donc, milords; hâtez-vous de vous réformer. Sont-ce là vos consolations? est-ce là le baume que vous apportez aux maux d'une femme malheureuse, isolée au milieu de vous, outragée, insultée? Je ne vous souhaite pas la moitié de mes misères : j'ai trop de charité pour cela; mais je vous donne un avertissement salutaire; [illegible], au nom du ciel, craignez que tout le poids de mes douleurs ne retombe à la fois sur vous.

WOLSEY. Madame, c'est véritablement du délire. Vous [illegible]

LA REINE CATHERINE. Vous me [illegible] [illegible] hypocrites [illegible] Si [illegible] de [illegible] vous avez [illegible] habit, [illegible] [illegible] de [illegible] milords, [illegible] par le [illegible] Que [illegible] Qu [illegible] la

[1] Si grande [illegible]

CAMPEIUS. Vos craintes vont trop loin.

LA REINE CATHERINE. Je parlerai pour moi-même, puisque la vertu ne trouve pas de défenseur. Ai-je donc vécu si longtemps épouse loyale et fidèle, en femme, je puis le dire sans vaine gloire, que le soupçon ne flétrit jamais? ai-je reporté sur le roi toutes mes affections? a-t-il été après le ciel mon amour le plus cher? lui ai-je obéi? l'ai-je idolâtré avec une tendresse superstitieuse, oubliant presque mes prières, dans ma sollicitude à lui complaire, et tout cela pour me voir ainsi récompensée? Cela n'est pas bien, milords. Montrez-moi une femme fidèle à son époux, une femme qui n'ait jamais rêvé d'autre joie que ce qui peut lui plaire, et au mérite de cette femme, lorsqu'elle aura poussé aux dernières limites l'accomplissement du devoir, j'en ajouterai un plus glorieux que tous les autres, — une grande résignation.

WOLSEY. Madame, vous perdez de vue l'objet utile qui nous amène.

LA REINE CATHERINE. Milord, je ne commettrai pas le crime de résigner volontairement le noble titre d'épouse que je tiens de votre maître. La mort seule pourra effectuer un divorce entre ma dignité et moi.

WOLSEY. Veuillez m'entendre.

LA REINE CATHERINE. Plût à Dieu que je n'eusse jamais mis le pied sur le sol de l'Angleterre, ni respiré les parfums adulateurs qui s'en exhalent! Vous avez des visages d'ange, mais le ciel connaît vos cœurs. Malheureuse, que vais-je devenir maintenant? Jamais femme fut-elle plus à plaindre que moi? — (*A ses femmes.*) Hélas! pauvres filles, à présent quelle destinée est la vôtre, comme moi, jetées par la tempête dans un royaume où il n'y a pour vous ni pitié, ni amis, ni espérance, où je n'ai point à attendre de larmes sympathiques, où je puis à peine espérer un tombeau! Pareil au lis naguère florissant et l'orgueil du vallon, j'incline ma tête et je meurs.

WOLSEY. Si votre majesté nous permettait de lui faire comprendre la loyauté de nos intentions, ce serait un adoucissement à vos maux. Pourquoi, madame, par quels motifs voudrions-nous vous nuire? Hélas! de telles vues seraient en contradiction avec la place que nous occupons, avec les devoirs de notre ministère. Nous avons mission de guérir de telles douleurs, non de les faire naître. Au nom du ciel, considérez ce que vous faites; songez que la marche que vous suivez peut vous causer un grave préjudice, et vous aliéner complétement le cœur du roi. L'obéissance est chère aux cœurs des princes; ils en sont amoureux; mais dès qu'on leur résiste, ils se courroucent, ils éclatent terribles comme la tempête. Je sais que votre nature est bienveillante et généreuse; que votre âme est paisible comme la mer dans un calme. Daignez voir en nous ce que nous faisons profession d'être, des pacificateurs, des amis, qui s'offrent à vous servir.

CAMPEIUS. Madame, l'événement vous le prouvera. Vous faites tort à vos vertus par ces craintes d'une âme faible, efféminée. Un noble cœur tel que le vôtre doit rejeter ces défiances comme monnaie de mauvais aloi. Le roi vous aime; ne vous exposez pas à perdre son affection : quant à nous, si vous daignez nous accorder votre confiance dans cette affaire, nous sommes prêts à mettre à votre service tout ce que nous avons de lumières.

LA REINE CATHERINE. Faites ce que vous jugerez à propos, milords, et veuillez me pardonner de vous avoir traités avec si peu de ménagements. Vous savez que je ne suis qu'une femme, dépourvue de la capacité nécessaire pour répondre convenablement à des personnages tels que vous. Portez, je vous prie, à sa majesté l'expression de mon dévouement. Il a encore mon cœur, et il aura mes vœux et mes prières tant que durera ma vie. Venez, vénérables prélats, venez me donner vos conseils; elle implore aujourd'hui, celle qui, posant le pied sur ce rivage, ne s'attendait pas à payer ses dignités si cher. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une antichambre de l'appartement du roi.

Entrent LE DUC DE NORFOLK, LE DUC DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY ET LE LORD CHAMBELLAN.

NORFOLK. Si vous voulez maintenant réunir vos plaintes, et y mettre de la persévérance, le cardinal ne pourra vous résister; si vous laissez échapper l'occasion actuelle, je vous prédis que vous ajouterez de nouvelles disgrâces à celles que vous subissez déjà.

SURREY. Je me félicite de la plus légère occasion qui me remet en mémoire l'obligation de venger sur lui la mort du duc mon beau-père.

SUFFOLK. Quel est le pair qui n'ait pas essuyé ses mépris, ou qu'il n'ait pas laissé dans un étrange oubli? A-t-il jamais respecté le rang et la dignité ailleurs que dans sa propre personne?

LE LORD CHAMBELLAN. Milord, vous direz tout ce qu'il vous plaira. Je sais ce qu'il a mérité de vous et de moi; mais quoique maintenant l'occasion semble nous sourire, je crains beaucoup que nous ne puissions pas grand'chose contre lui. Si vous ne parvenez à lui interdire tout accès auprès du roi, tout ce que vous tenterez contre lui sera inutile; car sa parole a un charme qui maîtrise le roi.

NORFOLK. Oh! soyez tranquille; son charme est détruit sous ce rapport. Le roi a contre lui des griefs qui gâtent pour toujours le miel de son langage. Non, il est tombé dans la disgrâce de manière à ne s'en relever jamais.

SURREY. Milord, ce serait une grande joie pour moi que d'apprendre d'heure en heure de pareilles nouvelles.

NORFOLK. Croyez-moi, la chose est certaine. Sa conduite équivoque dans l'affaire du divorce est démasquée, et il y joue un rôle tel que je le pourrais souhaiter à mon ennemi.

SURREY. Comment sa conduite a-t-elle été dévoilée?

SUFFOLK. De la manière la plus étrange.

SURREY. Oh! comment, comment?

SUFFOLK. La lettre du cardinal au pape a été interceptée, et a été mise sous les yeux du roi. On y a vu comment le cardinal conjurait sa sainteté d'arrêter la procédure relative au divorce. « Empêchez qu'il n'ait lieu, » y disait-il, « car je m'aperçois que les affections du roi se portent sur une créature de la reine, lady Anne Bullen. »

SURREY. Le roi a-t-il cette lettre?

SUFFOLK. Vous pouvez m'en croire.

SURREY. Cela produira-t-il quelque effet?

LE LORD CHAMBELLAN. Le roi voit tous les détours qu'il prend pour en venir à ses fins : mais, sur ce point, tout son manége est en pure perte, et son remède arrive après la mort du malade; le roi a déjà épousé la belle.

SURREY. Plût à Dieu!

SUFFOLK. Réjouissez-vous donc, milord; car, je vous le proteste, votre vœu est accompli.

SURREY. J'applaudis avec transport à cette union.

SUFFOLK. Elle a tous mes vœux.

NORFOLK. Et les vœux de tous.

SUFFOLK. Les ordres sont donnés pour son couronnement; il est vrai que c'est encore du fruit nouveau, et il ne faut pas en parler à tout le monde. — Mais, milords, je vous dirai entre nous que c'est une charmante créature, joignant au charme de la beauté les perfections de l'esprit. Je me flatte que d'elle il sortira pour le pays quelque bienfait mémorable.

SURREY. Mais croyez-vous que le roi digérera cette lettre du cardinal? A Dieu ne plaise!

NORFOLK. J'en dis autant que vous.

SUFFOLK. Non, non; d'autres mouches bourdonnent à son oreille, qui lui rendront encore cette piqûre plus sensible. Le cardinal Campeius est parti secrètement pour Rome, sans prendre congé, laissant la cause du roi sans solution; il est parti en toute hâte pour servir d'agent au cardinal, et appuyer son intrigue. Je vous assure qu'à cette nouvelle le roi a crié : Ha!

LE LORD CHAMBELLAN. Dieu veuille enflammer de plus en plus son courroux et lui faire crier ha! plus énergiquement encore!

NORFOLK. Mais, milord, quand revient Cranmer?

SUFFOLK. Il est de retour, persistant dans ses opinions antérieures, qui ont déterminé le roi à demander le divorce; il les rapporte, appuyées de la décision de tous les colléges célèbres de la chrétienté. Je pense que sous peu le second mariage du roi sera publié, et que le couronnement de sa nouvelle épouse ne tardera pas. Catherine n'aura plus le titre de reine, mais celui de princesse douairière, veuve du prince Arthur.

NORFOLK. Ce Cranmer est un honnête homme, et il s'est donné bien des peines dans l'affaire du roi.

SUFFOLK. C'est vrai, et pour sa récompense nous le verrons archevêque.

NORFOLK. C'est ce que j'ai ouï dire.

SUFFOLK. Cela sera. — Le cardinal!

Entrent WOLSEY et CROMWELL.

NORFOLK. Remarquez-le bien; il a de l'humeur.

WOLSEY. Ce paquet, Cromwell, — l'as-tu remis au roi?

CROMWELL. Je l'ai remis à lui-même, dans sa chambre à coucher.

WOLSEY. A-t-il jeté les yeux sur ce qu'il contenait?

CROMWELL. Il l'a décacheté sur-le-champ; au premier papier qui a frappé sa vue, il a pris un air sérieux; une vive préoccupation était peinte sur son visage, et il m'a chargé de vous dire de venir le trouver ici ce matin.

WOLSEY. Se disposait-il à sortir?

CROMWELL. Je crois qu'il va sortir dans l'instant.

WOLSEY. Laisse-moi un moment. (*Cromwell sort.*)

WOLSEY, *continuant.* Ce sera la duchesse d'Alençon, la sœur du roi de France, — il faut qu'il l'épouse. — Anne Bullen! Je ne veux pas d'Anne Bullen pour lui : il nous faut ici quelque chose de plus qu'un beau visage. — Bullen! non point de Bullen. — Il me tarde de recevoir des nouvelles de Rome. — La marquise de Pembroke!

NORFOLK. Il est mécontent.

SUFFOLK. Peut-être a-t-il appris que le roi aiguise sa colère contre lui.

SURREY. Rends-la tranchante, ô ciel, dans ta justice!

WOLSEY. Une dame d'honneur de la ci-devant reine, la fille d'un simple baronnet, serait la maîtresse de sa maîtresse! la reine de la reine! — Cette bougie n'éclaire pas; c'est à moi de la moucher, et en même temps de l'éteindre. — Je connais ses qualités et ses mérites; mais je la connais aussi pour une enragée luthérienne, et il n'est pas bon pour notre cause qu'elle repose dans les bras de notre roi; déjà si difficile à gouverner. Et puis, voilà un certain Cranmer qui commence à surgir, un archihérétique, qui s'est insinué dans la faveur du roi, et qui est devenu son oracle.

NORFOLK. Quelque chose le dépite.

SURREY. Je voudrais qu'elle le dépitât au point de lui déchirer la principale fibre de son cœur!

Entre LE ROI, lisant un papier, et LOVELL.

SUFFOLK. Le roi, le roi!

LE ROI HENRI. Quel amas de richesses il a accumulées à son profit particulier! Et quels flots de dépense son luxe fait couler! Comment, et par quelle âpreté au gain, a-t-il pu réunir une fortune pareille? — (*Apercevant les Lords.*) Milords, avez-vous vu le cardinal?

NORFOLK, *montrant Wolsey.* Voilà quelque temps que nous sommes occupés ici à l'observer. Son cerveau est en proie à quelque étrange commotion, il se mord les lèvres; on le voit tressaillir; il s'arrête brusquement, fixe les yeux en terre, pose son doigt sur sa tempe; puis tout à coup marche à pas précipités, s'arrête de nouveau, frappe sa poitrine à coups redoublés, puis lève les yeux au ciel : en un mot, nous l'avons vu prendre les postures les plus étranges.

LE ROI HENRI. Cela ne m'étonne pas; il y a du désordre dans ses idées. Ce matin, il m'a envoyé des papiers d'état que je lui avais demandés à lire; et savez-vous ce que j'y ai trouvé, mêlé sans doute par inadvertance? Un inventaire contenant un état détaillé de toutes les parties de son argenterie, de son trésor, des riches étoffes et ameublements de ses maisons; le tout porté à un tel excès d'opulence, que cela dépasse de beaucoup les limites de la fortune d'un sujet.

NORFOLK. C'est l'œuvre du ciel; quelque esprit invisible aura glissé ce papier dans le paquet, afin qu'il arrivât sous les yeux de votre majesté.

LE ROI HENRI. Si je pouvais croire que sa pensée plane au-dessus des choses de la terre, et qu'elle est uniquement fixée sur les intérêts spirituels, je le laisserais poursuivre ses méditations; mais je crains que ses préoccupations n'aient pour objet le monde sublunaire, et qu'elles ne méritent pas de l'absorber aussi sérieusement. (*Il s'assied et dit quelques mots à l'oreille de Lovell, qui s'approche de Wolsey.*)

WOLSEY. Que le ciel me pardonne! — Que Dieu bénisse à jamais votre majesté!

LE ROI HENRI. Milord, vous abondez en célestes trésors; c'est dans votre esprit que vous portez l'inventaire de vos richesses les plus précieuses, et vous étiez en ce moment occupé à en faire la récapitulation : c'est à peine si vous pouvez dérober à vos loisirs spirituels quelques rapides instants pour vous occuper du règlement de vos comptes temporels. En cela je vous trouve un assez mauvais économe, et je vois avec plaisir que vous me ressemblez sur ce point.

WOLSEY. Sire, je consacre une certaine portion de mon temps aux saints devoirs de mon ministère; une autre à l'accomplissement des fonctions que je remplis dans l'état; la nature, dans l'intérêt de sa conservation, réclame aussi ses heures; et moi, son enfant fragile, je suis, tout comme mes frères mortels, forcé de me prêter à ses besoins.

LE ROI HENRI. C'est fort bien dit.

WOLSEY. Et puisse votre majesté, ainsi que j'espère lui en donner toujours l'occasion, ne jamais séparer dans sa pensée mon bien dire de mon bien faire!

LE ROI HENRI. Voilà encore qui est on ne peut mieux dit; et c'est un acte louable que de bien dire, et pourtant les paroles ne sont pas des actes. Mon père vous aimait; il le disait, et ses actes ont à votre égard confirmé ses paroles. Depuis que je remplis mes fonctions royales, vous avez occupé la première place dans mon cœur : non-seulement je vous ai confié des emplois dont vous pouviez retirer de grands profits; j'ai même pris sur ce que je possédais pour répandre sur vous mes bontés.

WOLSEY, *à part.* Où veut-il en venir?

SURREY, *à part.* Dieu veuille que la suite justifie ce début!

LE ROI HENRI. N'ai-je pas fait de vous le premier personnage de l'état? Dites-moi, je vous prie, si vous reconnaissez la vérité de ce que je vous dis en ce moment, et si vous en convenez, dites si vous m'avez, oui ou non, des obligations. Que répondez-vous?

WOLSEY. Mon souverain, je l'avoue, vos royales faveurs, versées chaque jour sur moi, comme une pluie bienfaisante, ont de beaucoup dépassé ce que pouvait mériter mon zèle persévérant poussé au delà des forces de l'homme; mes efforts, bien que restés au-dessous de mes désirs, ont été en raison de mes facultés : personnellement, j'ai toujours eu en vue le bien de votre personne sacrée et l'avantage de l'état. En retour des grâces sans nombre que vous avez accumulées sur moi, bien au delà de mes faibles mérites, je ne puis vous offrir que mon dévouement reconnaissant, les prières que j'adresse au ciel pour vous, ma loyale fidélité, qui a toujours augmenté, et qui ne cessera de croître que lorsque l'hiver de la mort l'aura fait périr.

LE ROI HENRI. Voilà une fort belle réponse, telle qu'on la devait attendre d'un sujet obéissant et loyal. L'honneur qu'il retire de sa loyauté en est la récompense, de même que l'opprobre attaché à une conduite contraire en est le châtiment. Par cela même que ma main a généreusement déversé sur vous plus de grâces, mon cœur plus d'affection, mon pouvoir plus d'honneurs que sur aucun autre mortel, je présume que votre intelligence, toutes vos facultés, indépendamment des obligations que le devoir vous impose, me sont dévouées avec toute la chaleur d'une amitié particulière, et que moi, votre ami, je puis, plus que personne, compter sur vous.

WOLSEY. Je proteste que j'ai toujours travaillé dans l'intérêt de votre majesté plus que dans le mien; tel je suis, tel j'ai été, tel je serai toujours. Quand le reste des hommes briseraient envers vous les liens du devoir et en rejetteraient de leur âme jusqu'au dernier vestige, quand vous seriez entouré de périls aussi nombreux que peut les imaginer la pensée, et sous les formes les plus effrayantes; — mon dévouement, tel qu'un rocher battu des vagues, soutiendrait le choc des flots mugissants, et resterait inébranlable.

LE ROI HENRI. Vous tenez là un noble langage. — Soyez témoins, milords, de la loyauté de son cœur; car il vient de le découvrir devant vous. — (*Il lui remet des papiers.*) Lisez cet écrit, ensuite cet autre, puis allez déjeuner avec l'appétit que vous pourrez avoir. (*Le Roi sort en lançant au cardinal Wolsey un regard courroucé. Les Lords se pressent sur ses pas en souriant et en se parlant tout bas.*)

WOLSEY, *seul.* Que veut dire ceci? D'où vient cette colère subite? comment me la suis-je attirée? Il m'a quitté en me lançant des regards terribles, comme s'il eût voulu m'a-

néantir d'un coup d'œil. Tel est le regard que lance le lion irrité au chasseur téméraire qui l'a blessé, et qu'ensuite il extermine. Lisons ce papier; c'est, je le crains, ce qui a provoqué sa colère. En effet, ce papier m'a perdu: — c'est l'état des immenses richesses que j'ai accumulées dans mon intérêt privé, et spécialement pour obtenir la papauté, et soudoyer mes amis à Rome. O négligence qui a causé ma ruine, et qu'un insensé a seul pu se permettre! Quel démon ennemi m'a fait placer cette pièce importante et secrète parmi les papiers que j'envoyais au roi? N'y a-t-il aucun moyen de remédier au mal? Nul expédient nouveau pour chasser ceci de sa pensée? Je comprends qu'il a dû en être fortement courroucé. Mais je sais un moyen qui, bien employé, pourra, en dépit de la fortune, me tirer de ce mauvais pas. — Quel est cet autre papier? « Au pape. » Sur ma vie, c'est la lettre que j'ai écrite à sa sainteté, et qui contient tous les détails de l'affaire. C'en est fait, j'ai atteint l'apogée de ma puissance, et mon astre, du méridien de sa gloire, s'avance rapidement vers son déclin: je tomberai comme ces brillants météores qui le soir sillonnent les airs, et l'œil des hommes ne me reverra plus.

Rentrent LES DUCS DE NORFOLK et DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY et LE LORD CHAMBELLAN.

NORFOLK. Écoutez, cardinal, la volonté du roi; il vous ordonne de remettre sur-le-champ le grand sceau entre nos mains, et de vous retirer dans le château d'Esther, résidence de milord de Winchester, jusqu'à ce qu'il vous ait fait connaître ses intentions ultérieures.

WOLSEY. Un instant; où sont vos pouvoirs, milords? Pour assumer une autorité si imposante, des paroles ne suffisent pas.

SUFFOLK. Qui ose contester les pouvoirs que nous tenons de la bouche même du roi?

WOLSEY. Jusqu'à ce qu'on me donne d'autres preuves que votre volonté et vos paroles inspirées par la haine, sachez-le bien, lords officieux, j'oserai et je dois révoquer en doute votre autorité. Je vois maintenant de quel dur métal vous êtes faits; c'est celui de l'envie. Avec quelle avidité vous poursuivez ma disgrâce, comme pour vous en repaître! Et quel air dégagé vous apportez dans tout ce qui se rattache à ma ruine! Suivez votre marche jalouse, hommes haineux; elle est conforme, sans doute, à la charité chrétienne, et un jour viendra qu'elle trouvera sa récompense. Ce sceau que vous me demandez avec tant de violence, le roi, — mon maître et le vôtre, — me l'a remis de ses propres mains, me disant d'en jouir, ainsi que de la place et des honneurs qui y sont attachés, pendant la durée de ma vie; et pour donner plus de solidité encore à ce don de bienveillance, il me l'a confirmé par lettres patentes. Après cela, qui osera me le reprendre?

SURREY. Le roi, qui l'a donné.

WOLSEY. Il faut donc que ce soit lui-même en personne.

SURREY. Prêtre, tu es un traître orgueilleux.

WOLSEY. Lord orgueilleux, tu mens: il y a quarante heures, Surrey aurait préféré se voir brûler la langue plutôt que d'articuler ce qu'il vient de dire.

SURREY. Péché revêtu d'écarlate, ton ambition a ravi à ce pays, en deuil, le noble Buckingham, mon beau-père. Les têtes de tous les cardinaux tes confrères, en y joignant la tienne, et tout ce que tu as de meilleur, ne valaient pas un cheveu de la sienne. Malédiction sur ta politique! Tu m'envoyas en Irlande en qualité de gouverneur, loin de celui que j'aurais pu secourir, loin du roi, loin de tous ceux qui pouvaient procurer le pardon de la faute que tu lui imputais, et pendant ce temps ta bonté suprême, comme pour lui donner pitié [illegible], l'absolvait avec la hache.

WOLSEY. Je réponds que ceci et tout ce que ce lord babillard met sur mon compte est de la dernière fausseté. Le duc a reçu le châtiment qu'il avait légalement mérité: combien, dans sa mort, j'ai été innocent de toute haine privée, son noble jury et l'infamie de sa cause sont là pour l'attester. Si j'aimais à parler, milord, je vous dirais qu'il y a en vous aussi peu de loyauté que d'honneur; j'ajouterais que, sous le rapport de la loyauté et de la fidélité au roi, mon royal maître, je puis mettre au défi de me valoir un homme plus solide que Surrey et tous ceux qui se plaisent à ses extravagances.

SURREY. Par mon âme, prêtre, ta longue robe te protège, sans quoi tu sentirais dans ta poitrine la lame de mon épée. — Milords, pouvez-vous endurer tant d'arrogance, et de la part d'un pareil homme? Si nous nous laissons ainsi lâchement dominer par un morceau d'écarlate, adieu la noblese; son éminence peut hardiment lever la tête; pour nous effrayer comme des moineaux, il suffira de son chapeau rouge.

WOLSEY. Toute vertu est du poison pour ton estomac.

SURREY. Oui, la vertu qui consiste à réunir dans tes mains, par d'odieuses exactions, toutes les richesses du pays; la vertu de tes lettres interceptées, de tes missives au pape contre le roi; ta vertu, puisque tu m'y provoques, sera rendue notoire. — Milord de Norfolk, au nom de votre sang véritablement noble, par votre sollicitude pour le bien public, pour les prérogatives de notre noblesse méprisée, de nos enfants, qui, si cet homme continue à vivre, seront à peine des gentilshommes, déroulez la longue liste de ses crimes, les méfaits de sa coupable vie. — (*A Wolsey.*) Je veux que ce récit te fasse lever en sursaut, lord cardinal, comme le jour où le bruit de la sainte crécelle t'éveilla dans les bras de ta brune maîtresse.

WOLSEY. Quel profond mépris j'éprouverais pour cet homme, si je n'étais retenu par la charité!

NORFOLK. Ces faits, milord, ont été mis sous les yeux du roi; dans tous les cas, ils sont abominables.

WOLSEY. Mon innocence n'en apparaîtra que plus brillante et plus pure, quand le roi connaîtra ma loyauté.

SURREY. Cela ne vous sauvera pas. Je rends grâce à ma mémoire de ce que je me rappelle quelques-uns des méfaits en question; et je vais les produire: maintenant, si vous pouvez rougir et vous avouer coupable, cardinal, vous montrerez du moins un reste de pudeur.

WOLSEY. Parlez; je brave toutes vos accusations: si je rougis, ce sera de voir un gentilhomme manquer de savoir-vivre.

SURREY. J'aime mieux manquer de savoir-vivre, et conserver ma tête sur mes épaules. Écoutez-donc. vous êtes accusé premièrement d'avoir, sans le consentement et à l'insu du roi, travaillé à vous faire nommer légat, et, à l'aide de ce pouvoir, invalidé la juridiction de tous nos évêques.

NORFOLK. D'avoir, dans toutes vos lettres adressées à Rome et aux princes étrangers, adopté cette formule: *Ego et rex meus*[1], dans laquelle vous preniez le pas sur le roi lui-même.

SUFFOLK. En outre, quand vous fûtes envoyé en ambassade auprès de l'empereur, sans en donner connaissance ni au roi ni au conseil, vous avez eu l'audace d'emporter en Flandre le grand sceau.

SURREY. *Item*, vous avez envoyé de pleins pouvoirs à Grégoire de Cassalis pour conclure, sans l'autorisation du roi ou le consentement de l'état, une alliance entre sa majesté et Ferrare.

SUFFOLK. Par un excès d'orgueil, vous avez fait frapper l'empreinte de votre chapeau de cardinal sur la monnaie du roi.

SURREY. De plus, vous avez envoyé à Rome des sommes énormes. — Par quels moyens acquises, j'en fais juge votre conscience, pour vous aplanir les voies aux dignités, au grave préjudice de tout le royaume. Il est encore un grand nombre d'autres méfaits dont, attendu qu'ils sont de vous, et infâmes, je ne veux pas souiller ma bouche.

LE LORD CHAMBELLAN. O milord, n'accablez pas trop rudement un homme qui tombe; c'est vertu de l'épargner. Ses fautes sont soumises à la juridiction des lois; que ce soient elles, et non vous, qui le punissent. Mon cœur saigne de le voir déchu à ce point de sa grandeur première.

SURREY. Je lui pardonne.

SUFFOLK. Milord cardinal, attendu que tous les actes récemment accomplis par vous dans ce royaume, en vertu de vos pouvoirs de légat, tombent sous la juridiction pénale, — la volonté du roi est que les dispositions de la loi vous soient appliquées; qu'on procède à la confiscation de toutes vos propriétés, terres, domaines, biens meubles et immeubles quelconques; et que vous soyez mis hors de la protection du roi: voilà ce que j'ai ordre de vous annoncer.

NORFOLK. Sur ce, nous vous laissons à vos méditations, pour réformer votre vie. Quant à votre refus insolent de nous rendre le grand sceau, le roi en sera informé, et vous en remerciera sans doute. Adieu donc, mon bon petit lord cardinal. (*Tous sortent, à l'exception de Wolsey.*)

[1] Moi et mon roi.

WOLSEY, *seul*. Adieu donc au peu de bien que vous me voulez : adieu, un long adieu à toutes mes grandeurs! Telle est la destinée de l'homme; aujourd'hui il déploie les tendres feuilles de l'espérance; demain il se couvre de fleurs, et s'épanouit dans tout son orgueil : le troisième jour, survient une gelée, une gelée meurtrière; et au moment où il croit, dans sa simplicité naïve, que sa grandeur touche au point de sa maturité, — le froid tue sa racine, et alors il tombe comme moi. Comme ces enfants imprudents qui nagent avec des vessies, pendant un grand nombre d'étés je me suis hasardé dans un océan de gloire où mes pieds ne touchaient pas le fond; à la fin, mon orgueil gonflé d'air a crevé sous moi; et voilà qu'il me laisse, vieux et délabré, à la merci d'une mer redoutable qui va pour jamais m'engloutir. Pompes vaines, frivoles grandeurs de ce monde, je vous hais : je sens mon cœur s'ouvrir à de nouveaux sentiments. Oh! combien est malheureux l'homme qui fait dépendre son bonheur de la faveur des grands! Entre le sourire auquel nous aspirons, le caressant regard des princes, et la ruine qu'entraîne leur disgrâce, il y a pour lui plus de transes et d'angoisses que la guerre n'en fait éprouver, que n'en ressentent les femmes; et quand il tombe, il tombe comme Lucifer, en disant adieu à l'espérance.

Entre CROMWELL, l'air consterné.

WOLSEY, *continuant*. Eh bien, qu'y a-t-il, Cromwell?

CROMWELL. Je n'ai pas la force de parler, milord.

WOLSEY. Quoi donc! te voilà consterné à la vue de mes malheurs? Peux-tu t'étonner qu'un homme puissant décline? Ah! si tu pleures, c'est l'annonce que ma chute est complète et certaine.

CROMWELL. Comment se trouve votre éminence?

WOLSEY. Mais bien; je n'ai jamais été si heureux, mon cher Cromwell; je sens au dedans de moi une paix bien supérieure à toutes les grandeurs de la terre, une conscience calme et tranquille. Le roi m'a guéri; je lui en rends d'humbles actions de grâces; il a par pitié déchargé mes épaules, ces piliers en ruines, d'un fardeau sous lequel une flotte coulerait à fond. Un excès de grandeur, oh! c'est un fardeau, Cromwell, c'est un fardeau trop pesant pour un homme qui aspire au ciel.

CROMWELL. Je suis charmé de voir votre éminence faire de l'adversité un si bon usage.

WOLSEY. Je l'espère, du moins : j'ai dans l'âme une telle fortitude, que je me sens capable de supporter des malheurs plus nombreux et plus grands que la faiblesse de mes ennemis n'oserait m'en infliger. Quelles nouvelles dans le monde?

CROMWELL. La plus douloureuse et la pire est votre disgrâce auprès du roi.

WOLSLY. Dieu le bénisse!

CROMWELL. La seconde, c'est que sir Thomas More est nommé lord chancelier à votre place.

WOLSLY. C'est procéder un peu vite; mais c'est un homme instruit. Puisse-t-il conserver longtemps la faveur du roi, et rendre la justice en n'écoutant que la vérité et sa conscience! Arrivé au terme de sa carrière, puisse-t-il dormir en paix, et les larmes des orphelins arroser sa tombe!

CROMWELL. Cranmer est de retour; il a reçu un gracieux accueil, et il est installé lord archevêque de Canterbury.

WOLSEY. Voilà du nouveau, en effet.

CROMWELL. Lady Anne, que le roi a depuis longtemps épousée en secret, a été vue aujourd'hui publiquement se rendant à la chapelle, dans l'appareil des reines, et il n'est bruit que de son prochain couronnement.

WOLSEY. Voilà le poids qui a précipité ma chute. O Cromwell! le roi m'a échappé sans retour. C'est cette femme qui a causé à jamais ma ruine. Nul soleil ne luira plus sur ma gloire, ni ne dorera de sa lumière les flots de courtisans qui lui venaient de mes sourires. Va, quitte-moi, Cromwell; je ne suis plus qu'un homme déchu, indigne maintenant d'être ton seigneur et ton maître. Va trouver le roi. — Puisse ce soleil-là n'avoir jamais de déclin! — Je lui ai dit quel homme tu es, et combien tu es fidèle : il t'avancera ton avancement — un souvenir de moi, — car, je connais sa noble nature, — il ne souffrira pas que tes services se perdent. Mon bon Cromwell, ne les néglige point; [illegible] tes intérêts, et assure-toi un poste dans l'avenir.

CROMWELL. O milord! faut-il donc que je vous quitte? faut-il que j'abandonne un maître si bon, si noble, si loyal! Soyez témoins, ô vous qui n'avez pas un cœur de fer, avec quelle douleur Cromwell se sépare de son maître. Le roi aura mes services, mais mes vœux et mes prières seront à jamais pour vous.

WOLSEY. Cromwell, je ne croyais pas répandre une seule larme dans toutes mes infortunes, mais tu me forces, par ton loyal attachement, à montrer la faiblesse d'une femme. Essuyons nos pleurs, Cromwell, et entends mes derniers conseils. Quand je serai oublié, comme j'ai la certitude de l'être, quand je dormirai sous le marbre glacé de la tombe, et qu'il ne sera plus question de moi dans le monde, dis que je t'ai donné une leçon utile; dis que ce même Wolsey, — qui avait marché dans les sentiers de la gloire, et sondé toutes les profondeurs, tous les écueils de la puissance, — a tiré pour toi de son naufrage même un moyen d'assurer ton élévation, un moyen certain et infaillible, bien que ton maître l'eût négligé. Observe seulement ma chute et ce qui l'a causée. Cromwell, je t'en conjure, rejette loin de toi l'ambition; c'est par ce péché que sont tombés les anges; comment donc l'homme, image de son créateur, pourrait-il espérer d'y trouver un moyen de succès? Ne songe à toi qu'en dernière ligne; affectionne les cœurs qui te haïssent : la corruption n'obtient pas plus que la probité. Porte toujours dans ta main droite la paix bienveillante, pour imposer silence à l'envie. Sois juste, et ne crains rien. N'aie en vue que l'intérêt de ton pays, la gloire de ton Dieu et la vérité; alors, si tu tombes, ô Cromwell, tu tomberas avec la couronne bienheureuse des martyrs. Sers le roi; et maintenant, viens me reconduire chez moi. Là, fais un inventaire de tout ce que je possède, jusqu'à la dernière obole; tout appartient au roi; ma robe et ma fidélité à mon divin maître sont tout ce que je puis dire mien. O Cromwell, Cromwell, si j'avais servi mon Dieu avec la moitié seulement du zèle que j'ai mis à servir mon roi, il ne m'aurait pas, dans ma vieillesse, livré sans défense en butte à mes ennemis.

CROMWELL. Milord, ayez de la résignation.

WOLSEY. J'en ai aussi. Adieu, espérances de cour! c'est dans le ciel que réside désormais mon espoir. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une rue dans Westminster.

DEUX BOURGEOIS se rencontrent.

PREMIER BOURGEOIS. Je suis charmé que nous nous retrouvions ensemble.

DEUXIÈME BOURGEOIS. J'en suis bien aise également.

PREMIER BOURGEOIS. Vous venez pour prendre ici votre place, et voir passer lady Anne, à son retour du couronnement?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je ne viens pas dans un autre but. La première fois que nous nous sommes vus, le duc de Buckingham revenait du tribunal.

PREMIER BOURGEOIS. C'est vrai; mais alors c'était un jour de deuil; aujourd'hui c'est un jour de joie universelle.

DEUXIEME BOURGEOIS. C'est fort bien : certes, on peut dire que les bourgeois ont amplement donné carrière à leurs sentiments d'affection pour le roi; et on doit leur rendre cette justice qu'ils ne sont jamais en retard quand il s'agit de célébrer des jours comme celui-ci par les spectacles, la pompe extérieure et les réjouissances publiques.

PREMIER BOURGEOIS. Il n'y en eut jamais de plus éclatantes, et jamais, je vous assure, de mieux placées.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Puis-je prendre la liberté de vous demander ce que contient ce papier que vous tenez à la main?

PREMIER BOURGEOIS. C'est la liste de ceux qui, en vertu d'anciens usages, ont le privilège de figurer en ce jour dans la solennité du couronnement. Le duc de Suffolk est le premier, et doit figurer comme grand maître de la maison du roi; puis vient le duc de Norfolk, comme comte maréchal. Vous pouvez lire le reste.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Je vous remercie; si je n'étais pas



LE ROI HENRI. Lisez cet écrit, ensuite cet autre. (Acte III, scène II, page 445.)

au fait de ce cérémonial, j'aurais consulté ce papier pour m'en instruire. Mais dites-moi, je vous prie, qu'est devenue Catherine, la princesse douairière? quelle est sa position?

PREMIER BOURGEOIS. C'est ce que je puis également vous apprendre. L'archevêque de Canterbury, accompagné d'autres savants ecclésiastiques, a tenu dernièrement une cour de justice à Dunstable, à six milles d'Ampthill, où résidait la princesse; sommée plusieurs fois de comparaître devant eux, elle s'y est refusée; bref, on a donné défaut contre elle, et prenant en considération les récents scrupules du roi, le divorce a été prononcé, et le mariage annulé; après quoi elle a été transférée à Kimbolton, où elle est actuellement souffrante et malade.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Hélas! la vertueuse dame! — (*Bruit de trompettes.*) J'entends les trompettes; tenons-nous ici; la reine va venir.

Arrive LE CORTÉGE DU COURONNEMENT.

ORDRE DU CORTÉGE.

1. DEUX JUGES. — 2. LE LORD CHANCELIER, devant qui on porte la bourse [illegible]. — 3. UN CHOEUR DE CHANTEURS, dont la musique [illegible]. — 4. LE MAIRE DE LONDRES portant la masse, [illegible] ROI D'ARMES LA JARRETIÈRE, vêtu de sa cotte d'armes, et [illegible] couronne de cuivre doré. — 5. LE MARQUIS DE DORSET [illegible] en main un sceptre d'or et ayant [illegible] d'or, à côté de lui, LE COMTE DE SURREY, [illegible] la tête, et tenant à la main la verge d'argent [illegible]. Tous deux portent le collier de [illegible]. — 6. LE DUC DE SUFFOLK, dans sa robe de cérémonie, sa couronne [illegible] et portant une longue baguette [illegible] de la maison du roi, [illegible] LE DUC DE NORFOLK, [illegible] sur la tête et son [illegible]. Tous deux portent le collier de l'ordre de [illegible]. — 7. Un dais porté par quatre des barons des cinq ports[1], [illegible] LA REINE, [illegible] de la [illegible] et des perles [illegible] entremêlées à sa chevelure; à ses côtés, sont LES ÉVÊQUES DE LONDRES et DE WINCHESTER; — 8. LA VIEILLE DUCHESSE DE NORFOLK, la tête ceinte d'une couronne d'or entremêlée de fleurs, porte la queue de la robe de la Reine; — 9 plusieurs LADIES ou COMTESSES, la tête ceinte d'un cercle d'or tout uni, sans mélange de fleurs.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Voilà un cortége vraiment royal, sur ma parole! — Je connais ceux-ci. Quel est celui qui porte le sceptre?

PREMIER BOURGEOIS. Le marquis de Dorset; celui qui tient à la main la verge d'argent est le comte de Surrey.

DEUXIÈME BOURGEOIS. C'est un gentilhomme fier et de bonne mine. Cet autre est le duc de Suffolk?

PREMIER BOURGEOIS. Lui-même, le grand-maître de la maison du roi.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Et celui-ci est milord de Norfolk?

PREMIER BOURGEOIS. Oui.

DEUXIÈME BOURGEOIS, *apercevant la Reine.* Que Dieu répande sur toi ses bénédictions! — Voilà bien le plus charmant visage que j'aie vu de ma vie, aussi vrai que j'ai une âme, c'est un ange; quand notre roi presse cette lady dans ses bras, il peut se vanter de posséder un trésor plus précieux que toutes les richesses de l'Inde. Je ne puis blâmer sa conscience.

PREMIER BOURGEOIS. Ceux qui portent le dais au-dessus de sa tête sont les quatre barons des cinq ports.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ces hommes sont heureux, ainsi que tous ceux qui sont près d'elle. Si je ne me trompe, celle qui porte la queue de sa robe est cette noble lady, la vieille duchesse de Norfolk?

PREMIER BOURGEOIS. C'est elle; et toutes les autres sont des comtesses.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Leurs couronnes l'annoncent; ce sont des astres, et parfois des étoiles qui tombent.

[1] Les cinq ports d'Angleterre [illegible] Douvres, Sandwich, Hithe, Romney, Hastings, auxquels on ajoute Rye et Winchelsea. Le duc de Wellington est actuellement baron des cinq ports.

Paris. — Imprimerie [illegible], rue Bonaparte, 44.



LA JARRETIÈRE. Ciel, dans ta bonté infinie, accorde une vie prospère.... (Acte V, scène v, page 455.)

PREMIER BOURGEOIS. Laissons cela. (*Le cortége s'éloigne au bruit des fanfares.*)

Arrive UN TROISIÈME BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS, *continuant*. Bonjour, messire! Où avez-vous été, que vous êtes tout en nage?

TROISIÈME BOURGEOIS. Parmi les spectateurs qui encombraient l'abbaye; la foule y était tellement pressée qu'on n'aurait pu y faire pénétrer le petit doigt; l'explosion de leur joie a failli m'étouffer.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Vous avez vu la cérémonie?

TROISIÈME BOURGEOIS. Oui, certes.

PREMIER BOURGEOIS. Comment était-elle?

TROISIÈME BOURGEOIS. Cela méritait d'être vu.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Contez-nous cela, je vous prie.

TROISIÈME BOURGEOIS. Je vais vous le conter de mon mieux. Un brillant cortége de lords et de ladies ayant conduit la reine à la place qui lui était destinée dans le chœur, tous se sont aussitôt retirés à quelque distance, et sa majesté s'est reposée environ l'espace d'une demi-heure, assise dans un riche fauteuil, exposant pleinement la beauté de sa personne aux regards du peuple. Croyez-moi, c'est la plus belle femme qu'aucun homme ait jamais possédée. Lorsqu'elle a paru ainsi complétement en vue du peuple, il s'est élevé un bruit formé de mille bruits divers, pareil à celui que font les voiles d'un navire, pendant une violente tempête; chapeaux, manteaux, pourpoints même, je crois, ont volé en l'air, et si leurs visages avaient pu se détacher, nombre de gens les auraient perdus aujourd'hui. Je n'ai jamais vu de pareils transports de joie. Des femmes touchant au terme de leur grossesse, et n'ayant plus que quelques jours à attendre, frappaient la foule de leur ventre, comme autrefois les béliers battaient les remparts, et faisaient tout céder devant elles. Pas un homme n'eût pu dire : « Voilà ma femme, » tant la confusion était grande.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Mais contez-nous la suite.

TROISIÈME BOURGEOIS. Enfin, sa majesté s'est levée, et avec une gravité modeste elle s'est approchée de l'autel; là elle s'est agenouillée, et, levant ses beaux yeux vers le ciel, s'est mise à prier avec ferveur : ensuite elle s'est relevée et s'est inclinée devant le peuple; alors elle a reçu avec dignité des mains de l'archevêque de Canterbury tous les attributs du couronnement des reines, l'huile sainte, la couronne d'Édouard le Confesseur, le sceptre et l'oiseau de paix, et autres emblèmes. Cela fait, le chœur, accompagné de la plus belle musique du royaume, a chanté le *Te Deum*. Puis la reine a quitté l'église, et elle est revenue dans le même appareil à York-Place, où se donne la fête.

PREMIER BOURGEOIS. Messire, ce n'est plus York-Place que vous devez l'appeler; cela est du vieux style; depuis la chute du cardinal, ce palais a changé de nom; aujourd'hui il appartient au roi, et s'appelle Whitehall.

TROISIÈME BOURGEOIS. Je le sais; mais le changement est si récent, que l'ancien nom me revient toujours.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Quels étaient les deux vénérables évêques qui marchaient aux côtés de la reine?

TROISIÈME BOURGEOIS. Stokesly et Gardiner : ce dernier, évêque de Winchester, siége auquel il a été nouvellement promu, de secrétaire du roi qu'il était; l'autre, évêque de Londres.

DEUXIÈME BOURGEOIS. On dit que l'évêque de Winchester est médiocrement l'ami de l'archevêque, le vertueux Cranmer.

TROISIÈME BOURGEOIS. Tout le pays sait cela. Néanmoins, jusqu'à présent, il n'y a pas eu de rupture ouverte; quand cela viendra, Cranmer trouvera un ami qui ne l'abandonnera pas.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Quel est-il, je vous prie?

TROISIÈME BOURGEOIS. Thomas Cromwell, homme fort estimé du roi, ami loyal et sincère. Le roi l'a créé grand maître des joyaux de la couronne, et il est déjà membre du conseil privé.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Son mérite le mènera plus loin encore.

TROISIÈME BOURGEOIS. Sans aucun doute. Venez, messires;

accompagnez-moi ; je vais à la cour, et vous y serez mes hôtes. J'y jouis de quelque autorité; chemin faisant, je vous en dirai davantage.

LES DEUX AUTRES BOURGEOIS. Nous sommes à vos ordres. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Le palais de Kimbolton.

Entre LA REINE DOUAIRIÈRE CATHERINE; elle est malade, elle s'appuie sur GRIFFITH et PATIENCE.

GRIFFITH. Comment se trouve votre majesté?

CATHERINE. O Griffith! malade à mourir. Mes jambes, pareilles à des rameaux surchargés, ploient vers la terre, comme pour y déposer leur fardeau. Approchez un siége. — Bien : — à présent il me semble que je me sens un peu mieux. — Ne me disais-tu pas, Griffith, en me conduisant, que cet illustre enfant de la grandeur, le cardinal Wolsey, était mort?

GRIFFITH. Oui, madame; mais je crois qu'absorbée par ses souffrances, votre majesté ne m'écoutait pas.

CATHERINE. Mon cher Griffith, dis-moi, je te prie, comment il est mort. S'il a fait une bonne fin, peut-être m'a-t-il précédée pour me servir d'exemple?

GRIFFITH. Sa fin a été bonne, madame; tout le monde s'accorde à le dire. — Le puissant comte de Northumberland l'ayant arrêté à York pour le traduire en jugement, sous le poids des accusations les plus graves, il tomba tout à coup malade, et le mal fit tant de progrès, qu'il ne put se tenir en selle sur sa mule.

CATHERINE. Hélas! le pauvre homme!

GRIFFITH. Voyageant à petites journées, il arriva enfin à Leicester, et alla loger dans l'abbaye. Le vénérable abbé, avec tout son couvent, étant venu à sa rencontre, pour lui faire un accueil honorable, il leur adressa ces paroles: « Mon père, un vieillard qu'ont brisé les tempêtes politiques vient déposer parmi vous ses os fatigués: donnez-lui par charité un peu de terre! » Il se mit au lit, où son mal ne fit qu'empirer; la troisième nuit, vers la huitième heure, qu'il avait lui-même désignée comme devant être sa dernière, plein de repentance, dans un recueillement absolu, au milieu des larmes et des soupirs, il a rendu ses dignités au monde, son âme au ciel, et il s'est endormi en paix.

CATHERINE. Puisse-t-il reposer de même! que ses fautes lui soient légères! Toutefois, Griffith, permets que, sans blesser la charité, je dise de lui ce que je pense. C'était un homme d'un orgueil sans limite, voulant toujours marcher l'égal des princes; un homme qui par ses conseils tenait le royaume entier sous le joug. Il se faisait un jeu de la simonie; son opinion était sa loi: devant le roi, il déguisait la vérité; ses paroles et sa pensée avaient toujours un double objet. Il ne témoignait de l'intérêt qu'à ceux dont il méditait la ruine: ses promesses étaient ce qu'il était alors, magnifiques et brillantes; mais l'exécution était ce qu'il est aujourd'hui, néant; sa promesse était atteinte des infirmités du vice; il donnait au clergé un mauvais exemple.

GRIFFITH. Madame, les torts des hommes vivent sur le bronze; leurs vertus sont écrites dans l'onde. Votre majesté voudrait-elle maintenant me permettre de dire le bien qu'il y avait en lui?

CATHERINE. Oui, mon cher Griffith; autrement, il y aurait de ma part de la malveillance.

GRIFFITH. Ce cardinal, bien que sa naissance fût humble, était incontestablement fait pour briller au premier rang. [illegible] il était savant, d'un esprit mûr et capable; il était [illegible] éloquent, persuasif; hautain et dur [illegible] doux comme l'été [illegible] et, bien que d'une avi[illegible] qui était un [illegible] j'en atteste [illegible] par lui à Ipswich et à Oxford [illegible] mérite, et qu'il a senti le bonheur de vivre obscur; et [illegible] de plus de gloire que les hommes n'en peuvent donner, il est mort dans la crainte de Dieu.

CATHERINE. Après ma mort, je ne veux d'autre historien, d'autre panégyriste de ma vie, pour protéger ma mémoire contre la calomnie, qu'un chroniqueur aussi honnête homme que Griffith. Celui que je haïssais vivant, ta pieuse et modeste sincérité me fait honorer sa cendre. Que la paix soit avec lui! — Patience, demeure auprès de moi. Placemoi plus bas, je n'ai plus longtemps à t'importuner. — Mon cher Griffith, dis aux musiciens de jouer cet air mélancolique que, l'autre jour, je nommais mon glas funéraire, pendant que je resterai ici absorbée dans la contemplation de la céleste harmonie dont je jouirai bientôt. (*On entend les sons d'une musique lugubre et solennelle; Catherine s'endort.*)

GRIFFITH. Elle dort. Asseyons-nous, et ne bougeons pas, de peur de la réveiller. — Doucement, ma bonne Patience.

Catherine a une vision. On voit entrer l'un après l'autre six personnages vêtus de robes blanches, portant sur la tête des guirlandes de laurier, des masques d'or sur le visage, et tenant à la main des branches de laurier ou des palmes. Ils commencent par saluer la reine, puis ils dansent; par intervalle, les deux premiers tiennent une guirlande suspendue sur sa tête, et les quatre autres lui font de respectueux saluts; ensuite les deux qui tenaient la guirlande la remettent à deux suivants, qui observent le même ordre dans les évolutions, et tiennent à leur tour la guirlande suspendue sur sa tête; cela fait, ils la cèdent aux deux derniers, qui exécutent les mêmes mouvements. Alors on voit la reine, comme par inspiration, donner dans son sommeil des signes de joie, et lever les mains vers le ciel. Puis les esprits s'évanouissent en dansant, emportant la guirlande avec eux. Pendant tout ce temps, la musique continue à se faire entendre.

CATHERINE, *s'éveillant.* Esprits de paix, où êtes-vous? m'avez-vous donc tous quittée en m'abandonnant ici à ma misère?

GRIFFITH. Madame, nous sommes ici.

CATHERINE. Ce n'est pas vous que j'appelle. Depuis que je suis endormie, n'avez-vous vu entrer personne?

GRIFFITH. Personne, madame.

CATHERINE. Non? N'avez-vous pas vu à l'instant même une troupe d'esprits bienheureux m'inviter à un banquet? Leurs faces brillantes comme le soleil dardaient sur moi mille rayons; ils m'ont promis une félicité éternelle, Griffith, et m'ont apporté des guirlandes que je ne suis pas encore digne de porter; mais je le serai, j'en suis sûre.

GRIFFITH. Je me réjouis, madame, que d'aussi doux songes bercent votre imagination.

CATHERINE. Fais cesser la musique; elle me blesse et m'importune. (*La musique cesse.*)

PATIENCE, *à Griffith.* Remarquez-vous le changement subit qui s'est opéré dans sa majesté? Comme sa figure est allongée! comme elle est froide et pâle! voyez ses yeux.

GRIFFITH. Elle va passer : prions.

PATIENCE. Que le ciel lui vienne en aide!

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Avec la permission de madame. —

CATHERINE. Tu es un impudent : ne dois-tu pas me témoigner plus de respect?

GRIFFITH, *au Messager.* Vous avez tort, sachant le soin qu'elle apporte à maintenir les marques extérieures de son ancienne grandeur, de vous présenter si cavalièrement devant elle. Allons, un genou en terre!

LE MESSAGER. Je supplie humblement votre majesté de me pardonner; ma précipitation m'a rendu impoli. Une personne, qui vient de la part du roi, demande à vous parler.

CATHERINE. Laisse-le entrer, Griffith. Quant à ce drôle, que je ne le revoie plus. (*Griffith et le Messager sortent.*)

GRIFFITH rentre avec CAPUCIUS.

CATHERINE, *continuant.* Si mes yeux ne me trompent pas, vous êtes l'ambassadeur de l'empereur, mon royal neveu, et votre nom est Capucius?

CAPUCIUS. Oui, madame, je suis Capucius, votre dévoué serviteur.

CATHERINE. O seigneur, les temps et ma position sont bien changés depuis que vous ne m'avez vue; mais, je vous prie, que désirez-vous de moi?

CAPUCIUS. D'abord, je viens offrir mes services à votre majesté; ensuite, madame, je vous dirai que c'est par ordre

du roi que je viens vous voir: il est affligé de l'affaiblissement de votre santé; il vous envoie, par mon organe, la royale assurance de ses sentiments, et vous prie instamment de ne pas repousser toutes consolations.

CATHERINE. Seigneur, ces consolations viennent trop tard; c'est la grâce qui arrive après l'exécution : ce baume bienfaisant administré à temps m'aurait guérie; mais maintenant, tout ce qu'on ferait pour moi serait impuissant, je n'ai plus besoin que de prières. Comment se porte sa majesté?

CAPUCIUS. Sa santé est bonne, madame.

CATHERINE. Qu'elle le soit toujours! qu'il vive florissant et prospère, lorsque j'habiterai avec les vers, et que mon triste nom sera oublié dans ce royaume! — Patience, la lettre que je t'ai dictée est-elle partie?

PATIENCE. Non, madame. (*Elle remet une lettre à Catherine.*)

CATHERINE, *la présentant à Capucius.* Seigneur, je vous prie humblement de vouloir bien remettre cette lettre à monseigneur le roi.

CAPUCIUS. Très-volontiers, madame.

CATHERINE. J'y recommande à sa bienveillance le fruit de nos chastes amours, sa jeune fille [1]. — Veuille le ciel verser sur elle en abondance la rosée de ses bénédictions! — Elle est jeune et d'un naturel noble et modeste; j'espère qu'elle justifiera ses soins; qu'il lui donne une éducation vertueuse, et qu'il l'aime un peu en mémoire de celle qui l'aima, lui, le ciel sait avec quelle tendresse. Ce que je demande ensuite à sa majesté, c'est de vouloir bien prendre quelque pitié de mes malheureuses femmes qui ont si longtemps et si fidèlement suivi ma fortune. Je le déclare, et dans un pareil moment je ne voudrais pas mentir, il n'est pas une d'entre elles qui, pour la vertu, la beauté de l'âme, la seule véritable, pour l'honnêteté et la modestie de la conduite, n'ait mérité un mari estimable, fût-il même gentilhomme; et certes, ceux qui les auront pour épouses seront heureux. Ma dernière demande a pour objet mes serviteurs; — ils sont bien pauvres, mais la pauvreté n'a jamais pu les séparer de moi. Je prie que leurs gages leur soient exactement payés, et qu'on y ajoute quelque chose pour qu'ils se ressouviennent de moi. S'il avait plu au ciel de m'accorder une vie plus longue et des moyens suffisants, nous ne nous serions pas séparés ainsi. Voilà tout le contenu de ma lettre. Seigneur, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par cette paix chrétienne que vous souhaitez aux âmes des morts, soyez l'avocat de ces pauvres gens, et pressez le roi d'accomplir pour moi ce dernier acte de justice.

CAPUCIUS. Par le ciel, je le ferai, ou puissé-je perdre à jamais mes droits au titre d'homme!

CATHERINE. Je vous remercie, seigneur. Rappelez-moi en toute humilité au souvenir de sa majesté : dites-lui que l'auteur de ses longs troubles est sur le point de quitter ce monde; dites-lui que sur mon lit de mort je l'ai béni, comme en effet je le bénirai. — Un nuage s'étend sur ma vue. — Adieu, seigneur. — Griffith, adieu. — Patience, ne me quitte pas encore; il faut que tu me conduises à mon lit : appelle quelques-unes de mes femmes. Quand je serai morte, ma fille, que je sois traitée avec honneur; semez sur moi des fleurs virginales, afin que le monde entier sache que j'ai été jusqu'à ma mort épouse chaste; embaumez-moi, et qu'on m'expose ensuite aux regards du public; quoique dépouillée de mon titre, je veux être enterrée en reine et en fille de roi. Je n'en puis dire davantage. (*Ils sortent, emmenant Catherine.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une galerie dans le palais.

GARDINER, évêque de Winchester, entre précédé d'un Page qui porte un flambeau. Il est rencontré par SIR THOMAS LOVELL.

GARDINER. Page, il est une heure?

LE PAGE. Une heure vient de sonner.

GARDINER. Ces heures devraient être consacrées à des besoins indispensables, et non aux plaisirs; c'est un temps pendant lequel la nature doit réparer ses forces par un repos salutaire, et nous ne devons pas le perdre en frivolités. — Bonne nuit, sir Thomas; où allez-vous si tard?

LOVELL. Venez-vous de chez le roi, milord?

GARDINER. J'en viens, sir Thomas, et je l'ai laissé jouant à la prime [1] avec le duc de Suffolk.

LOVELL. Il faut que je le voie avant son coucher. Je vais prendre congé de vous.

GARDINER. Pas encore, sir Thomas. De quoi s'agit-il? vous semblez pressé : si vous le pouvez sans crime, dites à votre ami quelques mots de l'affaire qui vous oblige à être sur pied si tard. Les affaires qui rôdent dans les ténèbres de la nuit, comme on dit que font les esprits, sont d'une nature tout autrement redoutable que celles qui se traitent au grand jour.

LOVELL. Milord, je vous aime, et j'ose vous confier à l'oreille un secret des plus importants. La reine est en travail; elle court, dit-on, les plus grands dangers, et on craint qu'elle ne survive pas à l'accouchement.

GARDINER. Je prie de tout cœur pour le fruit qu'elle porte; quant à l'arbre, sir Thomas, je ne souhaite rien tant que de le voir déraciné.

LOVELL. Je serais tenté de joindre mes vœux aux vôtres; et pourtant ma conscience me dit que c'est une bonne créature, et une femme charmante qui mérite de nous des vœux plus bienveillants.

GARDINER. Mais, sir Thomas, sir Thomas, — écoutez moi. Je sais que vous pensez comme moi; je vous connais pour un homme moral et religieux; eh bien, c'est moi qui vous le dis, les choses n'iront jamais bien, jamais, sir Thomas, retenez-le, tant que cette femme et ses deux bras, Cranmer et Cromwell, ne dormiront pas dans leurs tombeaux.

LOVELL. Vous me parlez là, milord, des deux personnages qui fixent le plus l'attention publique. Quant à Cromwell, en addition à la charge de grand maître des joyaux de la couronne, il vient d'être créé directeur des archives de la chancellerie et secrétaire du roi; d'autres dignités l'attendent encore, et le temps se chargera de les accumuler sur sa tête. L'archevêque est la main et la tête du roi; et qui oserait articuler une syllabe contre lui?

GARDINER. Oui, oui, sir Thomas, il y en a qui ont cette audace; et moi-même je me suis hasardé à déclarer ma pensée sur son compte. Aujourd'hui même, je puis vous le dire, je pense avoir convaincu les membres du conseil que cet homme est, — et je sais qu'il l'est, et il le savent aussi, — un archi-hérétique, une peste qui infecte le pays. Dans cette persuasion, ils en ont parlé au roi; dans sa royale sollicitude, comprenant la gravité des dangers que nous lui dénonçons, il a prêté l'oreille à nos plaintes, et a ordonné qu'il fût sommé de comparaître demain matin devant le conseil assemblé. Sir Thomas, c'est une herbe malfaisante que cet homme, et il nous faut l'arracher. Mais je vous retiens trop longtemps : bonne nuit, sir Thomas.

LOVELL. Mille fois bonne nuit, milord : je reste votre serviteur. (*Gardiner et le Page sortent.*)

[illegible] Lovell va sortir, entrent LE ROI et LE DUC DE SUFFOLK.

LE ROI HENRI. Charles, je ne joue plus cette nuit; mon esprit est préoccupé; vous êtes trop fort pour moi.

SUFFOLK. Sire, c'est la première fois que je vous gagne.

LE ROI HENRI. Vous m'avez rarement gagné, et cela ne vous arrivera pas quand mon attention sera au jeu. — Eh bien, Lovell, quelles nouvelles de la reine?

LOVELL. Je n'ai pu lui délivrer en personne le message dont vous m'aviez chargé pour elle, mais je le lui ai transmis par une de ses femmes, qui m'a rapporté sa réponse; elle vous envoie ses très-humbles remercîments, et désire que votre majesté veuille bien prier avec ferveur pour elle.

LE ROI HENRI. Que dis-tu? ah! prier pour elle! Eh quoi! elle est dans les douleurs?

LOVELL. Ses femmes le disent; ses souffrances sont si aiguës, que chaque accès de douleur équivaut presque à une mort!

LE ROI HENRI. Hélas! pauvre femme!

SUFFOLK. Dieu veuille la délivrer heureusement et sans douleur, et puisse-t-elle gratifier votre majesté d'un héritier

[1] Depuis reine sous le nom de Marie Ire.

[1] Jeu de cartes [illegible]

LE ROI HENRI. Il est plus de minuit, Charles; allez vous mettre au lit, et n'oubliez pas de prier pour ma pauvre femme. Laissez-moi seul, car les pensées qui m'occupent ont besoin de solitude.

SUFFOLK. Je souhaite à votre majesté une nuit paisible, et je n'oublierai pas ma bonne maîtresse dans mes prières.

LE ROI HENRI. Adieu, Charles. (*Suffolk sort.*)

Entre SIR ANTONY DENNY.

LE ROI, *continuant*. Eh bien! qu'y a-t-il?

DENNY. Sire, je vous ai amené milord l'archevêque, comme vous me l'avez commandé.

LE ROI HENRI. Ah! Canterbury?

DENNY. Oui, sire.

LE ROI HENRI. C'est vrai. Où est-il, Denny?

DENNY. Il attend les ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI. Amène-le-moi. (*Denny sort.*)

LOVELL, *à part*. Il s'agit sans doute de l'affaire dont l'évêque m'a parlé : je suis venu ici fort à propos.

Rentre DENNY avec CRANMER.

LE ROI HENRI. Videz la galerie. (*A Lovell, qui fait mine de vouloir rester.*) Ah! — J'ai dit. — Partez. (*Lovell et Denny sortent.*)

CRANMER, *à part*. Je tremble : pourquoi ce visage sombre? Tel est son aspect quand il est irrité. Quelque chose va mal.

LE ROI HENRI. Eh bien! milord? Vous désirez savoir pour quel motif je vous ai envoyé chercher?

CRANMER, *mettant un genou en terre*. C'est mon devoir d'être aux ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI. Relevez-vous, je vous prie, mon bon et gracieux lord de Canterbury. Venez, nous allons, vous et moi, faire un tour de promenade; j'ai des nouvelles à vous apprendre; venez, venez, donnez-moi votre main. Ah! mon cher lord, je vous parle avec douleur, et ce que j'ai à vous dire m'afflige sincèrement. J'ai récemment, et bien à contre-cœur, entendu articuler contre vous, milord, de nombreuses plaintes, de la nature la plus grave. Après les avoir examinées, j'ai décidé, de concert avec mon conseil, de vous faire, ce matin, comparaître devant nous. Pour vous laver d'une manière satisfaisante des charges sur lesquelles vous aurez à répondre, il est nécessaire qu'avant toute poursuite ultérieure, vous vous résigniez à faire de la Tour votre résidence. Nous sommes obligé de procéder ainsi envers un collègue [1], sans quoi, aucun témoin n'oserait déposer contre vous.

CRANMER. Je remercie humblement votre majesté, et je me félicite de cette occasion qui se présente de me vanner à fond, afin de séparer mon bon grain de mon ivraie; car je sais que jamais homme ne fut plus en butte que moi, chétif, aux attaques de la calomnie.

LE ROI HENRI. Relève-toi, mon cher Canterbury. La conviction de ta loyauté et de ta sincérité est enracinée dans notre cœur, le cœur de ton ami : donne-moi ta main; relève-toi; promenons-nous, je te prie. Par Notre-Dame, quel homme es-tu donc? Je m'attendais que tu m'allais demander de te mettre en présence de tes accusateurs et d'entendre ta justification, sans te faire subir un emprisonnement préalable.

CRANMER. Mon redouté souverain, l'espoir sur lequel je me fonde, c'est ma loyauté et ma probité; si ces appuis me font défaut, je suis prêt à me joindre au triomphe de mes ennemis contre ma personne, dont je ne fais plus le moindre cas, si ces vertus lui manquent. Je ne redoute rien de ce qu'on peut avancer contre moi.

LE ROI HENRI. Ne sais-tu pas quelle est ta position dans le monde? Tes ennemis sont nombreux et puissants; leurs attaques doivent nécessairement être redoutables; ce n'est pas toujours la justice et le bon droit qui triomphent. [illegible] [illegible] l'hostilité de tes adversaires est puissante, [illegible] [illegible] vivait sur cette terre coupable? Va, va, tu prends un précipice [illegible]

[illegible] parte

CRANMER. Que Dieu et votre majesté protégent mon innocence, ou je tomberai dans le piége qu'on m'a tendu!

LE ROI HENRI. Prends courage; leur triomphe n'ira que jusqu'où je voudrai. Rassure-toi; ne manque pas, ce matin, de comparaître devant eux. Si à la suite des accusations articulées contre toi, ils décident ton arrestation, fais valoir contre cette mesure les raisons les plus convaincantes, les motifs les plus forts que ton éloquence te fournira : si toutes tes instances sont inutiles, remets-leur cet anneau, (*il détache son anneau et le lui donne*) et déclare que tu en appelles à nous-même. — Voyez, il pleure, l'excellent homme! Il est plein de loyauté, sur mon honneur. Sainte mère de Dieu, son cœur est pur et intègre, je le jure. — Va, et fais ce que je t'ai ordonné. (*Cranmer sort.*)

LE ROI, *seul, continuant*. Les larmes lui ont coupé la parole.

Entre UNE VIEILLE DAME.

UNE VOIX, *du dehors*. Revenez. Que demandez-vous?

LA VIEILLE DAME. Je ne veux point retourner sur mes pas; la nouvelle que j'apporte servira d'excuse à mon infraction à l'étiquette. — (*Au Roi.*) Que les anges du ciel planent sur votre tête royale et couvrent votre personne de l'ombre sainte de leurs ailes!

LE ROI HENRI. A ta mine, je devine ton message. La reine est-elle délivrée? Dis oui, et ajoute que c'est d'un garçon.

LA VIEILLE DAME. Oui, oui, sire; et d'un charmant garçon encore! Dieu la bénisse maintenant et à toujours! — C'est une fille qui nous promet des garçons plus tard. Sire, la reine désire vous voir et vous faire faire connaissance avec la nouvelle venue; elle vous ressemble comme une cerise à une cerise.

LE ROI HENRI, *appelant*. Lovell.

Entre LOVELL.

LOVELL. Sire!

LE ROI HENRI. Donne-lui cent marcs. Je vais voir la reine. (*Le Roi sort.*)

LA VIEILLE DAME. Cent marcs! Par cette lumière, j'en veux davantage; c'est un cadeau bon tout au plus pour un valet : j'aurai davantage, ou nous saurons pourquoi. Est-ce donc pour si peu que je lui ai dit que sa fille lui ressemble? J'aurai davantage, ou je rétracte mon compliment; allons battre le fer pendant qu'il est chaud. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

L'antichambre de la salle du conseil.

DES DOMESTIQUES et UN HUISSIER de service. Entre CRANMER.

CRANMER. J'espère que je ne suis pas arrivé trop tard; et cependant celui qui m'a été envoyé de la part du conseil m'a prié de me hâter. Tout est fermé? que veut dire ceci? — Holà! qui est ici de service? — (*A l'Huissier.*) Vous me connaissez, je pense?

L'HUISSIER. Oui, milord; et cependant je ne puis vous laisser entrer.

CRANMER. Pourquoi?

L'HUISSIER. Il faut que votre éminence attende qu'on l'appelle.

Entre LE DOCTEUR BUTTS.

CRANMER. Fort bien!

BUTTS, *à part, en apercevant Cranmer confondu parmi les valets*. C'est un méchant tour qu'on lui joue là. Je suis bien aise d'être venu aussi à propos : le roi va en être instruit à l'instant même. (*Butts sort.*)

CRANMER, *à part*. C'est Butts, le médecin du roi : en passant devant moi, avec quel sérieux il m'a regardé! Dieu veuille qu'il n'ait pas pressenti ma disgrâce! Sans nul doute, c'est un affront arrangé à dessein par quelques-uns de ceux qui me haïssent. — Dieu veuille changer leurs cœurs! Je n'ai rien fait pour mériter leur haine; — autrement ils rougiraient de faire attendre à la porte un collègue, un conseiller, parmi des laquais. Mais que leur volonté s'accomplisse; j'attendrai avec patience, il le faut.

A une fenêtre qui donne sur l'antichambre, on voit paraître LE ROI et BUTTS.

BUTTS. Je vais montrer à votre majesté le spectacle le plus étrange.

[1] Dans beaucoup d'anciennes constructions, on voit encore de ces [illegible] qu'avait inventées la jalouse surveillance de nos pères.

LE ROI HENRI. Qu'est-ce que c'est, Butts?

BUTTS. Voilà une chose que votre majesté a vue souvent, je pense.

LE ROI HENRI. Quoi? de quel côté?

BUTTS. Là-bas, sire. Voyez la haute considération qu'on témoigne à son éminence de Canterbury, qu'on fait attendre à la porte, parmi les poursuivants, les pages et les valets.

LE ROI HENRI. Ha! c'est lui, en effet. Voilà donc les égards qu'ils ont les uns pour les autres! Il est fort heureux qu'il y ait encore quelqu'un au-dessus d'eux. J'aurais pensé qu'il y avait parmi eux assez d'honneur, ou tout au moins de savoir-vivre, pour ne pas souffrir qu'un homme de son rang, placé si avant dans notre faveur, fût aux ordres de leurs seigneuries, et attendît à la porte, comme un courrier porteur de dépêches. Par sainte Marie, Butts, il y a de la méchanceté là-dessous. Laissons-les et tirons le rideau: tout à l'heure nous en verrons davantage. (*Ils quittent la fenêtre.*)

SCÈNE III.

La chambre du conseil.

Entrent LE LORD CHANCELIER, LE DUC DE NORFOLK, LE DUC DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY, LE LORD CHAMBELLAN, GARDINER et CROMWELL. Le lord Chancelier se place au haut bout de la table, à gauche; au-dessus de lui, il reste un siége vide, celui de l'archevêque de Canterbury. Les membres du conseil se placent en ordre à sa droite et à sa gauche; à l'autre bout de la table s'assied Cromwell en qualité de secrétaire.

LE LORD CHANCELIER. Monsieur le secrétaire, appelez l'affaire pour laquelle le conseil est assemblé.

CROMWELL. Sous le bon plaisir de vos seigneuries, l'objet principal de cette réunion concerne son éminence de Canterbury.

GARDINER. Lui en a-t-on donné connaissance?

CROMWELL. Oui.

NORFOLK. Qui attend dans la pièce voisine?

L'HUISSIER. Dans l'antichambre, mes nobles lords!

GARDINER. Oui.

L'HUISSIER. Milord l'archevêque. Il est là depuis une demi-heure, attendant vos ordres.

LE LORD CHANCELIER. Qu'il entre.

L'HUISSIER. Votre éminence peut entrer.

CRANMER entre et s'approche de la table du conseil.

LE LORD CHANCELIER. Mon cher lord archevêque, je suis affligé d'être assis à la place que j'occupe, et de voir ce siége resté vide; mais nous sommes tous des hommes faibles et fragiles par notre nature; et parmi ceux qui sont revêtus de cette chair mortelle, bien peu sont des anges; par suite de cette fragilité, de ce défaut de sagesse, vous qui étiez plus capable que personne de nous donner des leçons, vous avez gravement failli contre le roi d'abord, puis contre ses lois, en propageant dans tout le royaume, par vos prédications et celles de vos chapelains, — car nous en sommes informés, des opinions nouvelles très-dangereuses, de véritables hérésies, qui, s'il n'y était pas porté remède, pourraient avoir les plus pernicieuses conséquences.

GARDINER. Ce remède doit être prompt et immédiat, mes nobles lords; ceux qui veulent dresser des chevaux rétifs ne se bornent point à les faire aller au pas, en les menant à la main, pour les rendre dociles, ils leur baillonnent la bouche d'un mors vigoureux, et leur donnent de l'éperon jusqu'à ce qu'ils soient devenus obéissants. Si, par notre faiblesse et une compassion puérile pour l'honneur d'un seul homme, nous laissons se répandre ce mal contagieux, adieu tous les remèdes. Et quels seront les résultats? des commotions, des soulèvements et l'infection de tout le royaume, comme peut nous l'apprendre la récente et coûteuse expérience de nos voisins de la haute Allemagne[1], dont les malheurs sont encore tout frais dans notre mémoire.

CRANMER. Milords, jusqu'à ce jour, dans tout le cours de ma vie, et dans l'exercice de mon ministère, j'ai fait en sorte, — et j'y ai mis la plus vive sollicitude, — de mettre d'accord mon enseignement avec les actes de mon autorité; mon but a toujours été de bien faire; et, je le déclare, milords, dans toute la sincérité de mon cœur, il n'y a personne au monde qui, dans son for intérieur et dans ses actes officiels, abhorre et combatte plus franchement que moi les perturbateurs de la paix publique. Fasse le ciel que le roi ne trouve nulle part des cœurs moins fidèles que le mien! Les hommes qui font de l'envie et de la haine hypocrite leur aliment habituel ne craignent pas de s'attaquer à ce qu'il y a de plus vertueux. Je demande à vos seigneuries que, dans cette cause, mes accusateurs, quels qu'ils soient, soient confrontés avec moi, et produisent ouvertement leurs accusations.

SUFFOLK. Non, milord; cela ne se peut pas; vous êtes membre du conseil; et, dans votre position, personne n'oserait se porter votre accusateur.

GARDINER. Milord, comme nous avons des affaires plus importantes à traiter, nous serons bref avec vous. La volonté de sa majesté, d'accord avec notre avis, est que, pour donner à votre jugement plus de garantie d'impartialité, vous soyez renfermé à la Tour. Là, redevenu simple particulier, vous verrez un grand nombre d'accusateurs se présenter hardiment, plus, je le crains, que vous n'êtes en mesure d'en réfuter.

CRANMER. Ah! milord de Winchester, je vous rends grâce; vous êtes toujours mon affectionné ami; si l'on vous écoutait, je trouverais tout à la fois dans votre seigneurie un juré et un juge, tant vous êtes sensible et miséricordieux: je vois quel est votre but; c'est ma perte. La charité et la douceur, milord, conviennent à un prêtre plus que l'ambition: ramenez par la modération les âmes qui s'égarent; n'en repoussez aucune. Quel que soit le fardeau que vous imposiez à ma pénitence, je me justifierai; j'ai à cet égard aussi peu de doute que vous mettez peu de scrupule à multiplier vos iniquités de chaque jour: j'en pourrais dire davantage, si le respect que j'ai pour votre ministère ne m'imposait le devoir de la modération.

GARDINER. Milord, milord, vous êtes un sectaire; voilà la vérité toute pure. Sous le vernis dont vous vous couvrez, les hommes qui savent vous comprendre aperçoivent le vide de vos raisons et de vos paroles.

CROMWELL. Milord de Winchester, avec votre permission, vous me semblez par trop rigoureux; des hommes aussi considérables, quelque répréhensibles qu'ils soient, ont droit d'exiger qu'on respecte en eux ce qu'ils ont été: c'est une cruauté que d'accabler un homme à terre.

GARDINER. Monsieur le secrétaire, permettez-moi de vous le dire, de toute cette assemblée, vous êtes le dernier à qui puisse convenir un tel langage.

CROMWELL. Pourquoi, milord?

GARDINER. Est-ce que je ne vous connais pas pour un fauteur de la nouvelle secte? Vous n'êtes pas pur.

CROMWELL. Je ne suis pas pur?

GARDINER. Vous ne l'êtes pas, vous dis-je.

CROMWELL. Plût à Dieu que vous fussiez la moitié seulement aussi irréprochable! Vous seriez alors béni des hommes, au lieu d'être leur effroi.

GARDINER. Je me rappellerai cet audacieux langage.

CROMWELL. Vous le pouvez; rappelez-vous aussi le scandale de votre vie.

LE LORD CHANCELIER. C'en est trop; fi donc, milords, contenez-vous.

GARDINER. J'ai fini.

CROMWELL. Et moi aussi.

LE LORD CHANCELIER, *à Cranmer*. Revenons à vous, milord. nous décidons, à l'unanimité, je pense, que vous serez conduit prisonnier à la Tour, pour y rester jusqu'à ce que le roi nous ait fait connaître sa volonté ultérieure. — Êtes-vous de cet avis, milords?

LES LORDS. Nous le sommes.

CRANMER. N'ai-je rien à attendre de votre merci; et faut-il absolument que j'aille à la Tour, milords?

GARDINER. Quelle merci attendriez-vous? Vous êtes étrangement importun. Qu'on fasse venir quelques-uns des gardes.

Entre UN GARDE.

CRANMER. Pour moi? Veut-on que je sois conduit à la Tour comme un traître?

GARDINER. Emmenez-le, et veillez à ce qu'il soit conduit sûrement à la Tour.

CRANMER. Arrêtez, milords; j'ai encore deux mots à vous dire. — (*Il leur montre l'anneau du roi.*) Regardez ceci, milords. Par le privilége de cet anneau, je retire ma cause

[1] Allusion à l'hérésie récente et à la levée de boucliers de Martin Luther.

des griffes d'hommes cruels, et je la remets dans les mains du plus noble des juges, le roi, mon maître.

LE LORD CHANCELIER. C'est l'anneau du roi.

SURREY. Ce n'est pas une contrefaçon.

SUFFOLK. Par le ciel, c'est l'anneau véritable; je vous avais tous avertis, quand nous avons commencé à rouler cette pierre dangereuse, qu'elle retomberait sur vous.

NORFOLK. Croyez-vous donc, milords, que le roi veuille souffrir qu'on fasse le moindre mal à cet homme?

LE LORD CHANCELIER. Cela n'est que trop vrai. Nous voyons tout le prix qu'il attache à sa vie! Plût à Dieu que je fusse tiré de ce mauvais pas!

CROMWELL. Quelque chose me disait qu'en cherchant des motifs d'accusation contre cet homme, dont le diable et ses disciples peuvent seuls haïr la loyauté, vous allumiez un feu qui vous brûlerait vous-mêmes. Vous avez ce que vous méritez.

LE ROI entre, jette sur eux un regard courroucé, et s'assied.

GARDINER. Redouté souverain, combien nous devons, chaque jour, remercier le ciel de nous avoir donné un prince non-seulement bon et sage, mais éminemment religieux; un prince qui, humble et soumis, fait de l'Église le plus cher objet de sa sollicitude, et qui, pour ajouter encore à la force de ce pieux devoir, dans son respect pour elle, vient lui-même en personne siéger dans la cause qui s'agite entre elle et ce grand coupable.

LE ROI HENRI. Vous avez toujours eu un art merveilleux pour improviser des compliments, évêque de Winchester; mais sachez que je ne suis pas venu pour m'entendre adresser en ma présence de pareilles flagorneries; leur tissu est trop chétif et trop mince pour cacher des actes qui m'offensent. Votre astuce ne peut arriver jusqu'à moi; vous jouez le rôle d'épagneul, et vous pensez me séduire en remuant la langue; je ne sais pour qui vous me prenez, mais ce dont je suis certain, c'est que vous avez l'âme cruelle et sanguinaire. — (*A Cranmer.*) Homme de bien, asseyez-vous. (*Cranmer s'assied à la place qui lui était destinée.*) Que le plus fier d'entre ces hommes ait l'audace de vous menacer seulement du bout du doigt; par tout ce qu'il y a de sacré, mieux vaudrait pour lui qu'il se laissât mourir de faim que d'avoir seulement la pensée que cette place ne vous sied pas.

SURREY. S'il plaisait à votre majesté,—

LE ROI HENRI. Non, monsieur, il ne me plaît pas. Je croyais avoir dans mon conseil des hommes intelligents et sages; mais je n'en trouve pas un seul. Était-il convenable et décent, milord, de laisser cet homme, cet homme de bien, — peu d'entre vous méritent ce titre, — de laisser, dis-je, cet honnête homme se morfondre à la porte, comme un vil laquais? Et un homme qui est votre égal? C'est véritablement honteux! Mes instructions vous enjoignent-elles de vous oublier à ce point? Je vous avais autorisés à le juger comme un membre du conseil, et non pas comme un valet. Il en est parmi vous, je le vois, qui, mus par un sentiment de haine plus que d'intégrité, ne demanderaient pas mieux que de déployer contre lui les dernières rigueurs, s'ils en avaient le pouvoir; mais vous ne l'aurez jamais, tant que je vivrai.

LE LORD CHANCELIER. Très-redouté souverain, que votre majesté me permette de nous disculper tous. La mesure de son emprisonnement, s'il y a quelque bonne foi dans le cœur des hommes, n'a pas été dictée par un sentiment de haine, elle avait pour but d'assurer à l'accusé les moyens d'une justification complète aux yeux du monde: j'en réponds du moins en ce qui me concerne.

LE ROI HENRI. Fort bien, fort bien, milords, respectez-le; donnez-lui votre estime et traitez-le bien; il le mérite. Je le déclare franchement, si un roi peut avoir des obligations envers un sujet, j'en ai envers lui, en raison de son dévouement et de ses services. Allons, sans plus de façon, embrassez-le tous. Allons donc, milords, soyez amis. — Milord de Canterbury, j'ai une faveur à vous demander, il faut que vous me l'accordiez: une petite et charmante enfant demande le baptême; il faut que vous soyez son parrain, et que vous répondiez pour elle.

CRANMER. Le plus grand monarque de la terre [illegible] un tel honneur; comment pourrais-je en être digne, moi votre [illegible] sujet?

LE ROI HENRI. Allons, allons, milord, vous voudriez épargner vos cuillers[1]. Vous aurez deux nobles marraines, la vieille duchesse de Norfolk, et la marquise de Dorset; vous conviennent-elles? — Je vous le répète, milord de Winchester, je vous ordonne d'embrasser et d'aimer cet homme.

GARDINER, *embrassant Cranmer.* Je le fais de grand cœur et avec l'affection d'un frère.

CRANMER, *les larmes aux yeux.* Le ciel m'est témoin combien cette assurance m'est chère.

LE ROI HENRI. Homme vertueux, ces larmes de joie témoignent de la sincérité de ton cœur; et tu confirmes la vérité de ce mot qui a parmi le peuple acquis l'autorité d'un adage: « Faites à milord de Canterbury un méchant tour, et soyez sûr qu'il sera pour toujours votre ami. » Venez, milord; nous perdons ici le temps: il me tarde que nous fassions de cette petite une chrétienne. Je vous ai réconciliés, milords; restez amis; j'en serai plus fort et vous plus honorés. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

La cour du palais

Bruit et tumulte à l'extérieur. Arrivent LE CONCIERGE et son VALET.

LE CONCIERGE. Je vais vous faire cesser ce vacarme, coquins! Prenez-vous la cour pour le *Jardin de Paris*[2]? Vile canaille, finissez vos hurlements.

UNE VOIX, *du dehors.* Monsieur le concierge, j'appartiens à l'office.

LE CONCIERGE. Appartiens au gibet, et va te faire pendre, coquin! Est-ce ici un lieu pour un tel tintamarre? Qu'on aille me chercher une douzaine de gourdins, et qu'ils soient forts; ceux-ci ne sont que des houssines. Je vais vous chatouiller la tête. Ah! vous voulez voir des baptêmes; vous attendez-vous à ce qu'on vous donne ici de l'ale et des gâteaux, grossiers manants?

LE VALET. Un peu de patience, monsieur, je vous prie; à moins de balayer ces gens-là à coups de canon, il est aussi impossible de les écarter de la porte que de les faire dormir le matin du premier mai, ce qu'on ne verra jamais. On ne peut les faire bouger; autant vaudrait entreprendre de faire reculer Saint-Paul.

LE CONCIERGE. Comment sont-ils entrés, coquin?

LE VALET. Hélas! je n'en sais rien. Comment la marée entre-t-elle? Autant qu'un robuste gourdin de quatre pieds — vous en voyez les restes, — a pu distribuer de coups, je ne les ai pas épargnés, monsieur.

LE CONCIERGE. Tu n'as rien fait.

LE VALET. Je ne suis pas un Samson, un sir Guy, ou un Colbrand[3], pour les abattre devant moi comme une herbe fauchée; mais si j'ai fait grâce à quiconque avait une caboche bonne à frapper, jeune ou vieux, homme ou femme, cocufié ou cocufieur, puissé-je ne voir de ma vie une tranche de bœuf, et c'est ce que je ne voudrais pas quand on me donnerait une vache, avec tout le respect que je lui dois.

UNE VOIX, *de dehors.* Dites donc, monsieur le concierge!

LE CONCIERGE. Je vais venir à toi dans l'instant, monsieur le drôle! — (*A son Valet.*) Tiens la porte fermée.

LE VALET. Que voulez-vous que je fasse?

LE CONCIERGE. Ce que je veux que tu fasses? que tu les renverses par douzaines. Sommes-nous ici à Moorfields pour y venir parader[4]? ou vient-il d'arriver ici, à la cour, quelque Indien bien étrange, pour que les femmes nous assiègent ainsi? Dieu me bénisse, quel amas de fornications se passe à la porte! Sur ma conscience de chrétien, ce baptême en occasionnera mille: et l'on trouvera ici père, parrain, et tout ensemble.

LE VALET. Il n'y en aura que plus de cuillers, monsieur. Il y a tout près de la porte un certain drôle qui doit être un forgeron[5], à en juger par la mine; car il porte sur sa fro-

[1] En vertu d'une coutume bien antérieure à Shakspeare, le parrain devait faire cadeau à l'enfant d'une ou plusieurs cuillers en vermeil.

[2] C'était le nom d'une place de Londres, ainsi nommée de Robert de Paris, qui, sous le règne de Richard II, y possédait une maison et un jardin.

[3] Guy de Warwick et Colbrand le Danois sont les noms de héros fabuleux [illegible] du moyen âge.

[4] C'était sur la place de Moorfields que s'exerçait la milice bourgeoise de Londres.

[5] Il y a dans le texte *brazier*, qui signifie tout à la fois *braisière* et *ouvrier sur métaux*. Shakspeare a voulu jouer sur ce mot.

gue tous les feux de la canicule ; tous ceux qui se trouvent dans son voisinage sont sous la ligne, et n'ont pas besoin d'autre pénitence[1]. J'ai trois fois frappé sur la tête de cette salamandre, et trois fois sa trogne a jeté feux et flammes contre moi. Il se tenait là comme un mortier prêt à nous bombarder. Il y avait auprès de lui la femme d'un mercier, assez mal partagée du côté de l'intellect ; elle m'a débité des injures, jusqu'à ce qu'enfin son bonnet est tombé de sa tête, en punition du tintamarre qu'elle faisait. Il m'est arrivé une fois de manquer mon météore[2], et de frapper la commère, qui s'est mise à crier : « Au secours ! » J'ai vu alors accourir à son aide une quarantaine de gourdins, la fleur du Strand[3], où elle est domiciliée ; ils se sont avancés, j'ai tenu bon ; enfin ils se sont mis à jouer avec moi du bâton : je continuais à leur tenir tête, lorsque, derrière eux, une troupe d'enfants, lâchés en tirailleurs, ont fait voler contre moi une telle grêle de cailloux, que force m'a été d'abriter ma vaillance et d'abandonner la position. Je crois, ma foi, que le diable était de leur bande.

LE CONCIERGE. Ce sont ces jeunes vauriens qui font tapage au théâtre, et se battent pour attraper une pomme mordue ; si bien qu'aucun auditoire, s'il n'appartient à la canaille du quartier de la Tour, ou à la clique de Limehouse[4], sa digne rivale, ne peut les tolérer. J'en ai fait loger quelques-uns dans les *limbes des patriarches*[5], et ils y danseront sans doute ces trois jours de fêtes, sans compter le dessert que le fouet leur prépare.

Arrive LE LORD CHAMBELLAN.

LE LORD CHAMBELLAN. Merci de moi, quelle foule ! Elle grossit encore ! Ils accourent de toutes parts, comme si l'on tenait ici une foire ! Où sont donc les portiers, ces lâches coquins ? — Vous avez fait là quelque chose de beau, drôles que vous êtes ! Vous avez laissé entrer une jolie canaille ! Tous ces gens-là sont-ils vos fidèles amis des faubourgs ? Assurément, il nous restera grand'place pour les dames lorsqu'elles vont passer à leur retour du baptême.

LE CONCIERGE. Sous le bon plaisir de votre seigneurie, nous ne sommes que des hommes, et tout ce que nous pouvions faire à nous tous, sans être mis en pièces, nous l'avons fait. Une armée ne pourrait pas les contenir.

LE LORD CHAMBELLAN. Sur ma vie, si le roi m'en fait des reproches, je vous fais tous mettre aux ceps, immédiatement, et vous ferai payer de grosses amendes pour vous punir de votre négligence. Vous êtes de paresseux drôles, et vous êtes là occupés à vider les barils de bière, quand vous devriez faire votre service. Écoutez : les trompettes sonnent ; voilà déjà qu'on revient du baptême. Pénétrez à travers la foule, frayez un chemin pour laisser passer librement le cortége, ou je vous ferai mettre en prison pour deux mois.

LE CONCIERGE, *fendant la foule*. Faites place pour la princesse.

LE VALET, *à un spectateur*. Grand drôle, range-toi, où je vais te caresser la nuque.

LE CONCIERGE, *à un autre*. Toi, l'habit de camelot, à bas des barrières, ou je t'empale sur l'un des pieux. *Ils s'éloignent.*

SCÈNE V.

Le palais.

On voit s'avancer des trompettes [illegible] une fanfare, puis, deux Aldermen, [illegible] Maire, LA JARRETIÈRE, CRANMER, LE DUC DE NORFOLK avec son bâton de maréchal, LE DUC DE SUFFOLK, [illegible] LA DUCHESSE DE NORFOLK [illegible] LA MARQUISE DE DORSET [illegible] plusieurs Dames [illegible]

LA JARRETIÈRE. Ciel, dans ta bonté infinie, accorde une

[1] [illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible]

[4] [illegible]

[5] [illegible]

vie prospère, longue et fortunée, à la haute et puissante princesse d'Angleterre, Elisabeth[1].

Fanfare. Entrent LE ROI et sa Suite.

CRANMER, *mettant un genou en terre*. Mes nobles commères et moi, voici la prière que nous adressons au ciel pour votre majesté, et notre bonne reine : — tout le bonheur, toute la félicité que le ciel tient en réserve pour les parents qu'il aime, puissiez-vous les trouver chaque jour dans cette charmante enfant !

LE ROI HENRI. Je vous rends grâces, mon cher lord archevêque. Quel est son nom ?

CRANMER. Élisabeth.

LE ROI HENRI. Relevez-vous, milord. (*Il embrasse l'enfant.*) Avec ce baiser, reçois ma bénédiction. Que Dieu te protége ! c'est dans ses mains que je remets ta vie.

CRANMER. Ainsi soit-il.

LE ROI HENRI, *aux deux Marraines*. Mes nobles commères, vous avez été trop libérales : je vous remercie cordialement ; cette jeune fille fera de même, quand elle saura assez d'anglais pour cela.

CRANMER. Permettez-moi de parler, sire, car le ciel me l'ordonne ; dans les paroles que je vais prononcer, que nul ne voie de flatterie : l'événement le confirmera. Cette royale enfant, — que le ciel veille toujours sur elle, — bien qu'elle soit encore au berceau, promet à ce pays mille et mille bénédictions que le temps doit mûrir. Elle sera, — mais parmi ceux qui vivent aujourd'hui, il en est peu qui verront briller ses vertus, — elle sera le modèle de tous les princes de son temps, et de tous ceux qui leur succéderont. La reine de Saba ne fut jamais plus avide de sagesse et de vertus, que ne le sera cette âme pure. Toutes les grâces souveraines que le ciel départit aux grands rois, avec toutes les vertus qui sont l'apanage des bons princes, seront doublées dans sa personne. La vérité l'élèvera dans son giron ; les saintes et célestes pensées nourriront son esprit. Les siens la béniront. Ses ennemis trembleront comme des épis battus, et pencheront leur tête attristée. Le bien va grandir avec elle : durant son règne, chacun mangera en sûreté, sous sa vigne, les fruits qu'il aura plantés, et chantera à ses voisins des cantiques de paix : Dieu sera connu et adoré comme il veut l'être ; ceux qui vivront auprès d'elle apprendront d'elle à marcher avec perfection dans les voies de l'honneur ; et c'est là, et non dans la naissance, qu'ils placeront leur grandeur. Cette paix ne finira pas avec elle ; lorsque l'oiseau merveilleux, le phénix vierge, vient à mourir, il en renaît un autre de ses cendres aussi admirable que le premier : de même, quand le ciel la rappellera de ce séjour de ténèbres, elle transmettra ses dons et ses vertus à un successeur qui, des cendres sacrées de sa gloire, s'élèvera tel qu'un astre brillant, héritera de sa renommée et la conservera. La paix, l'abondance, l'amour, la vérité, la terreur, qui étaient les ministres de cette enfant chérie, seront aussi les siens, et s'attacheront à lui comme la vigne à l'ormeau. Partout où brillera l'astre éclatant du ciel, sa gloire et la renommée de son nom se feront jour et fonderont des nations nouvelles : il fleurira, et, pareil au cèdre des montagnes, il étendra ses vastes rameaux sur toutes les plaines d'alentour. Les enfants de nos enfants verront tout cela et béniront le ciel.

LE ROI HENRI. Vous nous annoncez des prodiges.

CRANMER. Cette enfant, pour le bonheur de l'Angleterre, atteindra un long âge ; elle verra luire bien des jours ; et il [illegible] univers sera dans le deuil.

LE ROI HENRI. [illegible]

[1] [illegible] d'Élisabeth.

présence, et vous me trouverez reconnaissant. — Ouvrez la marches, milords : il faut que vous visitiez tous la reine, et qu'elle vous remercie, sans quoi elle serait malade. Aujourd'hui, personne ne doit avoir affaire chez lui ; tous resteront avec moi : cette enfant fera de ce jour un jour de fête. (*Ils sortent.*)

ÉPILOGUE.

Il y a dix à parier contre un que cette pièce ne plaira pas à tous ceux qui sont ici présents. Il en est qui viennent pour prendre leurs aises et dormir pendant un acte ou deux ; ceux-là, je crains que nous ne les ayons éveillés par le bruit de nos fanfares : ils ne manqueront donc pas de dire que la pièce ne vaut rien. D'autres viennent pour entendre injurier les bourgeois de la cité, et s'écrier : « Comme c'est spirituel ! » Or, nous n'avons rien fait de pareil ; en sorte que, je le crains fort, tout le bien que nous entendrons dire de cette pièce, aujourd'hui, nous le devrons à l'indulgence des femmes vertueuses ; car nous leur en avons montré une de ce caractère[1]. Si elles sourient et disent : « Cela peut passer, » en moins de rien nous aurons pour nous tout ce qu'il y a de mieux en hommes ; car nous jouerions de malheur, s'ils s'obstinaient à rester froids quand leurs femmes leur commandent d'applaudir.

[1] Dans le rôle de Catherine.

FIN DE HENRI VIII ET DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Paris — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

